



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

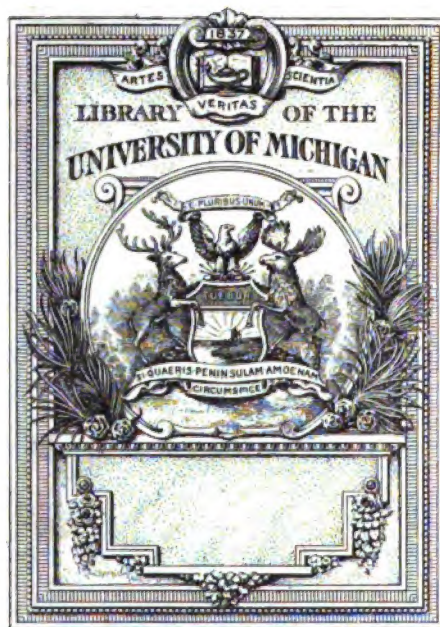
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

1.6, 1.2

D

20

.458



1501 -

P

20

u 5

(



Vol 1

L'UNIVERS.

.....

HISTOIRE ET DESCRIPTION
DE TOUS LES PEUPLES.

.....

CHINE.





PARIS.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT.
rue Jacob, 56.



2582

CHINE

OU

DESCRIPTION HISTORIQUE

GÉOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

DE CE VASTE EMPIRE, D'APRÈS DES DOCUMENTS CHINOIS.

PREMIÈRE PARTIE,

COMPRENANT UN RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE ET DE LA CIVILISATION CHINOISE,
DEPUIS LES TEMPS LES PLUS ANCIENS JUSQU'À NOS JOURS,

PAR

M. G. PAUTHIER,

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES

Seris unitis quidem, sed et ipsa ferat
causam rebusque mortalem ingens
merita expectant.



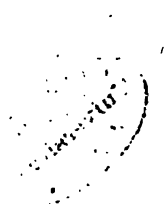
PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,

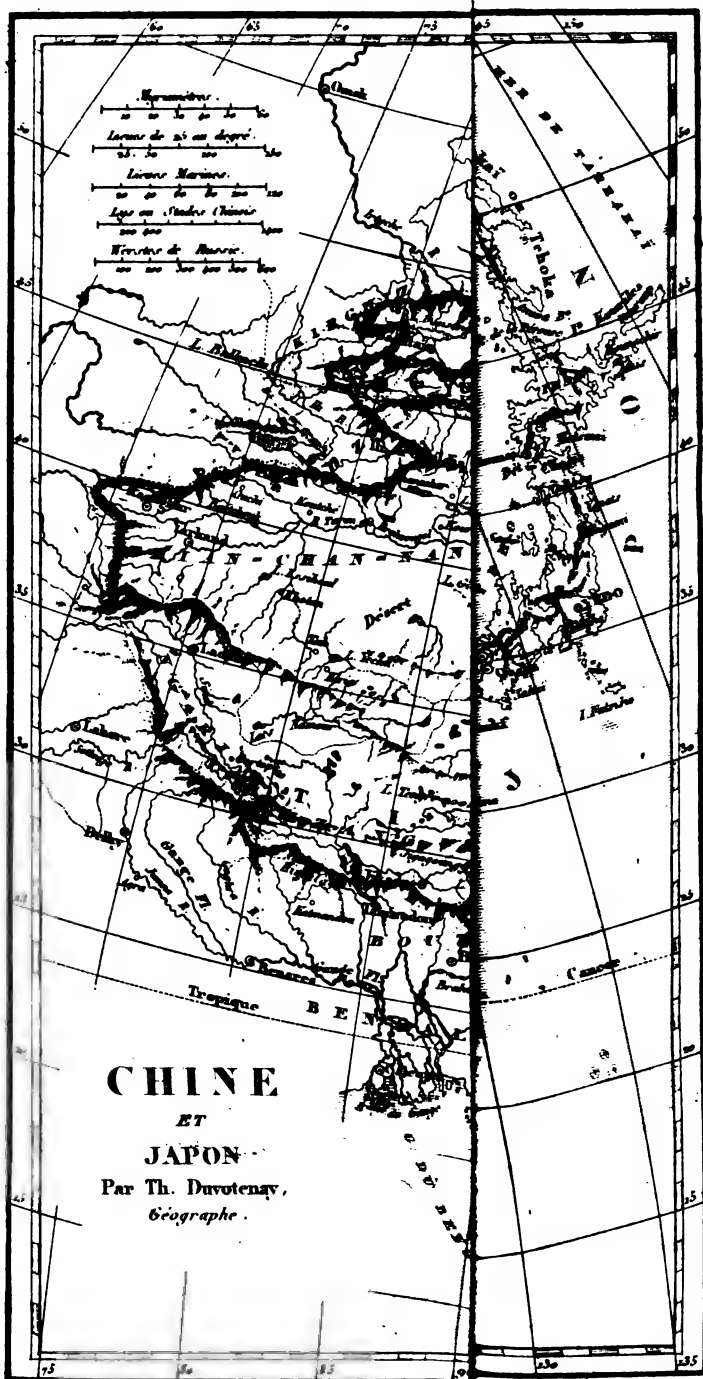
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,

DE JACOB. N° 56.

M DCCC XLIV



4



L'UNIVERS,

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MŒURS, COUTUMES, ETC.

識圖國中 CHINE,

PAR M. G. PAUTHIER,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE BESANÇON, ET DE LA SOCIÉTÉ
ASIATIQUE DE PARIS.

DE tous les phénomènes historiques qui frappent l'intelligence humaine, et qu'elle cherche à comprendre quand elle veut embrasser l'ensemble de la vie universelle et du développement général de l'humanité, le plus curieux et le plus extraordinaire est assurément l'existence indéfinie de l'empire chinois. Comme le grand fleuve de l'Égypte qui dérobe aux voyageurs la moitié de son cours, le grand empire de la Haute-Asie ne s'est révélé à l'Europe qu'après avoir traversé une région inconnue de plus de quarante siècles d'existence. Ce fut pendant le moyen âge, époque d'une nuit profonde en Occident, et d'un mouvement immense en Orient, que le bruit d'un empire colossal de l'extrémité de l'Asie arriva aux oreilles européennes, avec le cliquetis des armées tartares qui commençaient à se ruer sur l'Occident effrayé (*). Comme tout ce qui est nouveau a le privilège de

saisir vivement l'imagination, les récits du Vénitien Marco Polo (lequel, en fournissant de marchandises européennes le grand khan de Tartarie, alors maître du Cathay ou de la Chine, était devenu ministre dans cette contrée) séduisirent l'imagination européenne, avide de choses merveilleuses; et comme ces récits, non exagérés, représentaient les nombreux empires de l'Orient

mandait la grande expédition tartare contre l'Europe, Bâton-Khan, après avoir envahi la Russie, pris Moscou, s'avance sur la Pologne; il détruit Cracovie; et, avec cinq cent mille hommes, il pénètre en Hongrie. L'alarme fut si grande en Europe que la reine Blanche, mère de saint Louis, dit à ce prince: « Cette irruption terrible des Tartares semble nous menacer d'une ruine totale, nous, et notre sainte église! » — Mère, répliqua le roi, cherchons notre consolation dans le Ciel; si les Tartares arrivent, nous les ferons retourner au Tartare d'où ils viennent; ou bien, nous-mêmes, nous irons trouver la félicité du Ciel. »

(*) En 1240, le général mongol qui commença la conquête de la Chine.

en possession de richesses presque fabuleuses, ils secondèrent ce grand mouvement de l'Occident vers l'Orient, dont les croisades furent une des nombreuses manifestations. C'est à ces récits que l'on doit, chose bizarre! la découverte du continent américain par Colomb. Ce grand et simple génie, confiant dans les fausses données géographiques de Ptolémée, croyait aborder au Cathay de Marco Polo, lorsqu'un vent providentiel le faisait toucher aux rivages d'un nouveau monde, aussi riche, sinon aussi merveilleux que celui qu'il s'attendait à découvrir!

Ce nom de *Cathay*, ou *Khitai*, donné à l'empire chinois, n'est pas employé par les indigènes. Il vient du nom des *Khitans*, qui occupaient les provinces septentrionales de l'empire, à l'époque de l'invasion mongole. Il s'est conservé chez les Russes, qui s'en servent encore de nos jours pour désigner la Chine. Les Grecs et les Romains, qui eurent une idée vague de cet empire, le désignèrent sous le nom de *Sérique*, « pays de la soie, » parce que, dès la plus haute antiquité, le commerce de la soie se fit avec la Chine par les contrées centrales de l'Asie. Le nom de *Thsin* fut celui que lui donnèrent toutes les nations orientales de souche sémitique ou arabe; les Indiens l'ont nommé *Tchtna*, dans les vieilles lois de MANOU, où il est dit que ce furent des *Kchatriyas*, ou guerriers indiens dégénérés, qui commencèrent à le peupler. Cependant, si, comme on l'a prétendu, le nom de *Thsin* n'a été connu hors des limites occidentales de la Chine qu'à l'époque où l'armée navale de l'empereur HOANG-TI, fondateur de la dynastie de *Thsin*, se rendit dans les ports du Bengale, selon l'histoire chinoise, environ 280 ans avant notre ère, il s'ensuivrait que les lois de MANOU, auxquelles on attribue une antiquité de 1500 ans avant J.-C., auraient été interpolées, ou que leur rédaction serait beaucoup moins ancienne: ces deux suppositions ne peuvent être admises, et nous prouverons ailleurs que l'assertion contenue dans les lois de Manou est

en partie vraie; que les Indiens allèrent dans le *Chen-si*, province occidentale de la Chine, plus de mille ans avant notre ère, et qu'à cette époque ils firent partie d'un état du nom de *Thsin*, mot identique à celui de *Tchtna*. C'est ce dernier nom qui a cours dans toute la vaste contrée de l'Inde, et même dans la presqu'île transgangeétique; il a aussi prévalu en Europe depuis que les Portugais pénétrèrent dans l'empire chinois par les mers de l'Inde. Mais ce n'est pas la dénomination nationale que les Chinois eux-mêmes donnent à leur empire. Celle-ci est: « *Royaume du milieu* »

中國 *Tchoung-Koué* (*), non pas qu'ils se croient placés au centre de la terre, comme on l'a quelquefois prétendu, mais parce que c'est une dénomination très-ancienne et qui a une origine fort simple: A l'époque de Confucius, cinq à six cents ans avant notre ère, la Chine était divisée en un grand nombre de petits roya-

(*) Ces deux caractères chinois sont complètement idéographiques. Le premier, en commençant ici par la gauche, représente un petit parallélogramme, traversé dans le milieu par une ligne verticale, et signifie *milieu*, *du milieu*. Le second est formé d'un carré (dans la forme antique il se rapproche du cercle) qui désigne la circonscription ou les limites du royaume, dans l'intérieur desquelles est une lance et une bouche qui, groupées ensemble, indiquent la prononciation *koué*, en même temps que les deux principaux attributs du royaume: les armes et la littérature, ou la science. Le caractère qui représente idéographiquement le royaume s'est écrit de différentes manières dans l'antiquité, mais presque toujours avec la figure extérieure d'un carré plus ou moins arrondi. Dans ces formes antiques on voit, au lieu des attributs de la lance et de la bouche, la figure terre, ou région, et la composition de ces caractères antiques exprime l'idée de quatre terres, quatre régions, dans laquelle domine toujours l'élément carré. Un nom analogue à celui de royaume du milieu était donné par les Indiens à l'Inde centrale: c'est *Madhya-dés'a*, *media regio*, la région du milieu.

mes qui dépendaient ou devaient dépendre d'un royaume suzerain placé au milieu d'eux (*) : c'était donc le royaume du milieu qui avait la suzeraineté sur les autres, et dont la dénomination de position est devenue par la suite celle de tout l'empire, à l'époque où les petits royaumes furent réunis dans une grande agglomération, comme cela a eu lieu pour la France même, dont le nom ne s'appliquait dans l'origine qu'à une circonscription très-restreinte autour de Paris (**); les autres provinces se nommant Bourgogne, Normandie, Alsace, Franche-Comté, etc. Depuis que les Tartares Mandchous sont maîtres de la Chine, ils nomment leur empire : le grand et pur empire,

大清國 *ta thsing koué*, comme ils nomment leur dynastie : la grande et pure dynastie. Les habitants de l'empire se nomment ordinairement : hommes du royaume ou de l'empire du milieu, 中國人 *tchoung koué*

jin. Une autre dénomination de l'empire chinois, que l'on trouve souvent dans la poésie et dans les livres de morale, où les principes doivent être généralisés le plus possible, est celle de dessous du ciel, 天下 *thien hia*.

Cette dernière dénomination répond assez bien à notre expression vague et indéfinie : le monde.

Depuis l'époque où Carpin, Rubriques et Marco Polo firent les premiers connaître à l'Europe la Tartarie et

(*) Un écrivain chinois explique ainsi l'origine du nom de Royaume du milieu donné à la Chine : « A cette époque (1112 avant notre ère) les habitants du royaume du milieu étaient faibles et peu nombreux; les barbares de l'est étaient nombreux et forts : les premiers obtinrent graduellement de résider dans le milieu de la contrée (qui forme aujourd'hui l'empire chinois); » de là serait venue la dénomination de royaume du milieu.

(**) Actuellement encore, les paysans de la Brie, à quelques lieues de Paris, disent qu'ils vont en France, quand ils vont à Paris ou dans sa banlieue.

la Chine, beaucoup de vérités, et peut-être beaucoup plus de mensonges, ont été écrits sur ce dernier pays. Les missionnaires catholiques furent ceux qui, pendant deux cents ans, en donnèrent les notions les plus complètes et les plus exactes. Et comme en général leurs nombreux écrits, qui eurent la France pour foyer de publication, portaient l'empreinte de l'enthousiasme qu'ils éprouvaient pour un pays si nouveau et si extraordinaire, l'Europe du dernier siècle en fut toute préoccupée; et, chose inouïe, plus de quarante volumes in-folio et in-4°, concernant uniquement la Chine et les Chinois, sortirent des presses françaises (*), et répandirent partout des idées et des faits dont la plupart ont porté plus de fruits qu'on ne se l'imagina communément, et n'ont pas été complètement étrangers au développement des sciences et de la civilisation européennes. La Chine, à cette époque, était beaucoup plus connue des Européens qu'elle ne l'est aujourd'hui; mais sa langue n'était moins. Deux grammaires de cette langue tout exceptionnelle avaient été publiées en latin par un Français, E. Fourmont; mais aucun des dictionnaires chinois qui ont été publiés depuis, et dont l'initiative était encore réservée à la France (**), ne l'était alors. Cette nation fut la cause de vives controverses dans lesquelles les passions et la mauvaise foi ne restèrent pas étrangères. Il en est résulté que beaucoup de préjugés se sont accrédités par l'effet de demi et de fausses connaissances, propagées par l'ineptie, au point que la Chine est bien moins connue aujourd'hui des Européens en général que dans le dernier siècle, et

(*) Le catalogue de tous les ouvrages publiés sur la Chine, en France et à l'étranger, serait considérable; un grand nombre de ces ouvrages sont même difficiles à trouver.

(**) Le premier dictionnaire chinois pour des Européens a été publié à Paris en 1813, par la presse impériale, et dédié à Napoléon, par M. de Guignes fils, qui n'en fut que l'éditeur. Il forme un gros vol. in-folio.

que l'on voit les notions les plus fausses sur ce pays, adoptées par de grands écrivains qui n'ont reçu que l'impression passagère et vague de certains déclamateurs (*). La Chine ne compte pas dans les discussions du jour, ou, si on en parle, c'est pour dire une niaiserie ou une absurdité. C'est donc un devoir pour nous, qui depuis plusieurs années avons fait une étude spéciale de la langue, de la littérature et des institutions chinoises, de ne présenter ici que des notions vraies, puisées aux meilleures sources et appuyées presque constamment sur l'autorité des textes chinois. Si les conséquences que nous tirons souvent des faits ne sont pas toujours universellement adoptées; si le point de vue sous lequel nous montrons la Chine s'écarte des idées reçues; si l'intelligence de l'Orient, et de la Chine en particulier, nous paraît avoir été jusqu'ici souvent assez mal saisie, il ne faut pas que l'on s'empresse de nous accuser de viser au paradoxe. Notre jugement n'est pas né d'un caprice passager; il est fondé sur une conviction qui a été long-temps à se former, et qui, ne pouvant passer subitement dans l'esprit du lecteur, demande qu'il se dégage momentanément de toute prévention, pour se former insensiblement à lui-même sa propre conviction.

Avant les découvertes astronomiques de Copernic et de Newton, on supposait que la terre était le centre du monde et que l'univers se bornait aux corps célestes qui frappaient la vue; on ignorait que le soleil qui nous éclaire n'était que le centre d'un système particulier qui se perdait pour ainsi dire dans l'immensité de l'espace, et que tous les corps lumineux,

(*) Au nombre de ces derniers nous croyons de notre devoir de placer ici le prétentieux et ignorant Paw ou de Paw, écrivain du dernier siècle, qu'il est ridicule de voir continuellement citer comme une autorité, après les nombreuses réfutations que ses diatribes ont subies de la part de personnes compétentes. Nous y placerons aussi Malte-Brun, aussi ignorant sur la Chine que de Paw, et aussi déclamateur.

que nous nommons étoiles fixes, étaient autant de foyers, autant de centres particuliers de systèmes pareils au nôtre : ainsi on a cru long-temps qu'il n'existait qu'un foyer de civilisation, autour duquel gravitaient des satellites plus ou moins lumineux; on ignorait que ce système ne formait qu'un point à peine visible dans l'immensité des temps, qu'il en avait existé et qu'il en existait encore plusieurs autres qui formaient autant de systèmes différents, soumis à d'autres lois de développement. Ainsi, l'Égypte, la Chine et l'Inde, ont été autant de foyers de civilisation différents qui n'ont influé l'un sur l'autre et sur notre système que par les rayons lumineux qu'ils ont projetés au loin; comme la lumière des différents systèmes solaires se répand en dehors des propres limites de ces systèmes. Il en est résulté que, en confondant ainsi ce qui doit être distingué, on est arrivé le plus souvent à des jugements erronés, que des observations plus exactes et plus approfondies auraient corrigés. Il ne doit plus être permis désormais de généraliser aucune loi historique sur les anciennes et étroites données classiques, sans faire entrer dans les éléments de cette loi ceux du monde oriental, trop méconnu jusqu'à ce jour. La science historique, la grande science qui embrasse tous les faits humains, à quelque époque, à quelque système de civilisation qu'ils appartiennent, et qui en déduit les lois générales de l'humanité, comme Kepler, Galilée et Newton ont déduit des faits naturels les lois du monde physique; cette science, qui exigerait beaucoup de connaissances, beaucoup de génie, et aucun préjugé, ne sera sans doute pas encore construite de si tôt; mais on peut en préparer les éléments. L'édifice ne peut être élevé en un jour; et en attendant qu'un génie habile, qu'une main puissante, qu'un Newton de l'histoire en coordonne toutes les parties, on peut amasser quelques matériaux qui ne seront peut-être pas dédaignés, en considération

des contrées éloignées et peu connues dont ils ont été tirés.

Nous allons donc essayer de décrire un empire le plus ancien et le plus grand de la terre (*); un peuple qui maîtrisa l'inondation diluvienne, et dont l'industrie, à l'extrémité de l'Orient, précéda de plusieurs milliers de siècles la grande industrie occidentale, qui est encore tributaire de ses produits; une civilisation immense qui remonte au-delà des âges historiques et dont le développement séculaire descend jusqu'à nous comme un grand fleuve à peine distingué dans le lointain, et défendu par des rochers escarpés qu'il est difficile de franchir pour atteindre ses rives fécondes. Il faudrait, pour remplir dignement cette tâche, plus de connaissances sur ce sujet que nous n'en avons encore, des limites moins étroites que celles qui nous sont ici imposées, et peut-être aussi plus de temps que les lecteurs auxquels ces pages fugitives sont destinées ne peuvent leur en donner, au milieu des faits et des événements sans cesse renaissants qui sollicitent leur attention. Mais, cependant, l'esquisse que nous nous proposons de leur présenter ici ne sera pas sans intérêt pour eux; par cela même que notre cadre est borné, il réunira, comme en un faisceau, les faits, les mœurs, les coutumes et les événements les plus saillants du peuple qui viendra figurer à son tour dans ce vaste PANORAMA de l'univers offert par des personnes aussi habiles qu'éclairées à la curiosité publique.

Le spectacle du peuple chinois et de sa civilisation, la plus extraordinaire

(*) Considéré sous le point de vue de l'étendue géographique, l'empire russe actuel est presque aussi grand que l'empire chinois, puisque M. de Humboldt attribue 650 à 700,000 lieues marines carrées au premier, le second n'en ayant que 631 mille; mais, considéré sous le point de vue de la population, l'empire russe est bien inférieur à l'empire chinois, car le premier ne compte que 50 à 60 millions d'habitants, tandis que le second, selon le dernier recensement, en possède 360 millions.

du globe, ne sera pas un des moins curieux, ni des moins instructifs peut-être. Ce spectacle est unique dans l'histoire du monde. De tous les peuples qui ont existé ou qui existent encore aujourd'hui sur la surface de la terre, le peuple chinois est le seul, à l'exception du peuple indien, dont la civilisation, depuis l'époque où le globe de la terre commença à se peupler, ait accompli son développement complet, de son propre mouvement et par sa propre nature, sans le secours d'une civilisation étrangère, apportée par la conquête, ou transmise par des monuments littéraires, comme l'ont été les civilisations européennes, et peut-être même celle de l'antique Égypte; car, on ne peut pas considérer comme une cause civilisatrice l'introduction du bouddhisme en Chine, dans le premier siècle de notre ère, puisque cet empire était alors déjà parvenu à un très-haut degré de civilisation, et que la doctrine de Bouddha, qui n'a pu encore pénétrer que dans la classe ignorante du peuple chinois, avait apporté avec elle moins de principes civilisateurs que d'éléments contraires à la civilisation, dans le cénobitisme monacal et dans des superstitions grossières, dont la morale confucéenne, qui servait et sert encore de base au gouvernement chinois, avait toujours été exempte.

§ I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

La circonscription de l'empire chinois, à l'exception de la Mandchourie, de la Mongolie, du Thibet et d'autres contrées conquises ou dépendantes de la Chine proprement dite (*), sem-

(*) Nous ne comprenons, dans notre description actuelle, que l'ancienne Chine, c'est-à-dire l'ancienne circonscription de cet empire. Des descriptions séparées seront consacrées aux royaumes ou provinces désignées ci-dessus. Il aurait été difficile et incommode de comprendre dans la même description des peuples d'origine différente, quoique soumis au même sceptre, et de porter en même temps l'attention du lecteur sur une étendue de neuf cents lieues du

ble avoir été destinée par la nature au développement solitaire continu de sa civilisation. Borné au sud et à l'est par une mer orageuse, au nord par de vastes déserts dépourvus de végétation, à l'ouest par de hautes chaînes de montagnes, cet empire forme une aire immense et presque circulaire de cinq à six cents lieues de diamètre, isolée, pour ainsi dire, du reste du globe. Arrosée de l'ouest à l'est par deux grands fleuves navigables qui prennent leur source dans les hautes montagnes du Thibet et qui se versent dans la mer Jaune, ou Océan oriental, et coupée par de nombreuses et hautes chaînes de montagnes, cette immense contrée dut réunir, dès l'origine, les influences solaires de toutes les latitudes, les productions de presque tous les climats, et les richesses des grands dépôts géologiques. C'est pour cela que ce vieil empire chinois, aussi grand à lui seul que toutes les nations de l'Europe (non compris la Turquie et la Russie d'Asie), s'est toujours suffi à lui-même, s'est développé en lui-même et par lui-même, tandis que les autres empires étaient et sont encore obligés d'échanger leurs produits et de s'emprunter leurs industries. Il est vrai que depuis que les Européens se sont rendus les tributaires des Chinois par la grande consommation qu'ils font, entre autres, d'une production naturelle de la Chine, ils ont introduit dans cette contrée des produits étrangers que les anciens habitants ne connaissaient pas, et dont l'importation leur est devenue aussi nécessaire que la plupart des objets et des consommations de luxe le sont à une civilisation avancée; mais, cependant, l'échange des produits des diverses provinces de l'empire entre elles, provinces dont quelques-unes sont aussi grandes que les royaumes de l'Europe, suffit à l'activité et

aux débouchés de l'industrie et du commerce chinois. Et c'est ce sentiment de l'abondance et de la consommation intérieure de ses produits qui rend le gouvernement chinois si indifférent pour le commerce étranger. Nous reviendrons sur cette matière aux chapitres DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE.

La Chine proprement dite peut se diviser en trois régions physiques, bien différentes : 1° le pays alpin ; 2° le pays bas ; et 3° la région méridionale, qui participe de ces deux natures de climats.

1° PAYS ALPIN.

A l'est du haut plateau de la Mongolie, et de la région élevée que les Chinois nomment *Si-fan* (région indienne de l'ouest), s'étend un vaste pays de montagnes, comprenant les provinces du *Chen-si* (frontière occidentale), du *Chan-si* (occident montagneux), du *Sse-tchouan* (des quatre fleuves), et du *Yun-nân* (du midi nuageux), que le Hoang-ho et le Kiang traversent avec rapidité dans leur cours moyen, et dont le niveau s'abaisse d'autant plus, qu'il part d'un point plus élevé. Les monts de la province Yun-nân se prolongent jusqu'à l'Océan, sous la forme d'une haute terrasse, qui sépare le Tun-kin de la Chine, et qui n'a qu'un seul passage, fermé par une muraille épaisse à deux portes, dont l'une est gardée du côté de la Chine par des Chinois, et l'autre du côté du Tun-kin par des Tunkinois. C'est cette région alpine que l'on verra la première occupée par les Chinois civilisateurs à l'origine de leur histoire.

2° PAYS BAS.

Cette région comprend le cours inférieur des deux grands fleuves Hoang-ho et Kiang. C'est la Mésopotamie chinoise; bassin très-fertile, mais sujet aux inondations des grands courants qui descendent de la haute région alpine. Elle comprend une partie de la province de *Po-tché-li*, au

sud au nord, depuis l'île de *Hai-nan* jusqu'à l'extrémité septentrionale de la Tartarie, et de quinze cents lieues de l'est à l'ouest, depuis la mer Orientale, ou mer Jaune, jusqu'au pays de *Kachgar*.

nord, une partie du *Chao-si*, le *Chao-toung*, le *Ho-nan* et le *Kiang-nan*; une partie du *Tche-kiang* et du *Hou-kouang*. La partie septentrionale, plus froide, est beaucoup moins fertile; elle confine par un niveau d'une pente presque insensible à la mer Jaune et au golfe de Pe-tchi-li, grands bassins très-peu profonds, que le limon charrié par le grand fleuve Jaune a exhausés insensiblement, et exhausse encore dans la partie plus méridionale; cette région a des côtes dangereuses par ses bas-fonds, qui croissent rapidement, et qui lui donnent l'aspect d'une nature tout à la fois océanique et continentale.

5^e RÉGION MÉRIDIONALE.

Cette région participe en quelque sorte de la nature des deux précédentes. Elle embrasse la partie méridionale des provinces *Hou-kouang* et *Tche-kiang*, le *Kiang-ai*, le *Fou-kien*, le *Kouang-toung*, le *Kouang-si* et le *Kong-tcheou*. Dans l'origine, elle ne faisait pas partie de l'empire chinois. Renfermant de hautes montagnes et de profondes vallées, elle était habitée par une population indépendante, moins blanche que celle du nord, et que THSIN-CH'HOANG-TI, 200 ans avant notre ère, ne soumit qu'avec des armées immenses, dont la moitié périrent. C'est sur certaines côtes de cette région, dans le *Kouang-toung* et le *Fou-kien*, que se fait le seul commerce de l'Europe avec la Chine. C'est là que l'on recueille le thé, dont on fait maintenant une si grande consommation en Europe. La nature, dit un ancien auteur, en parlant de cette région, n'a pas voulu qu'il y eût de pays plat et de campagnes. Cependant les montagnes descendent au midi, du côté de la mer, où elles forment un versant assez uni, et qui renferme quelques plaines. Il sera nécessaire de ne pas perdre de vue cette division physique de la Chine, pour avoir une intelligence un peu précise de son histoire; car les dimensions verticales d'un état, comme l'a si bien démontré un

celebre géographe allemand, ne sont pas moins importantes à connaître que ses dimensions horizontales.

Les géographes chinois portent au nombre de 5,270 les montagnes célèbres de leur empire; il y en a 467 qui produisent du cuivre, et 2,466 qui produisent du fer.

Ainsi, les deux tiers du grand empire chinois, proprement dit, sont hérissés de hautes montagnes, dont un grand nombre de pics et de sommets sont couverts de neiges perpétuelles. Nous donnons en note une liste de ces montagnes, extraite de la *Grande Géographie impériale chinoise*, et empruntée au *Magasin asiatique* de M. Klapproth (*). On peut voir la forme de la plupart d'entre elles dans le *Santsai-thou-hoei*, *Tableaux des trois régnes*: le ciel, la terre et l'homme: encyclopédie chinoise qui se trouve à la Bibliothèque royale de Paris, (vol. 2, *Kiouan*. 7.—26).

(*) Liste des principales montagnes couvertes de neiges perpétuelles en Chine.

I. PROVINCE DE YUN-NAN.

1. *Siné chan* (montagne de neige), dans le département de *Young-tchouang-fou*, a deux cimes, 25° 20' latit. — 96° 2' longit. orientale.

2. *Thao li chan*, 23° 50' — 98° 2'.

3. *O lun chan*, 23° 20' — 99° 45'.

C'est la plus méridionale de toutes les montagnes de neige de la Chine.

4. *Thian-thang-chan*, 25° 45' — 97° 55'.

Cette montagne a plusieurs hautes cimes.

5. *Siné chan* (montagne de neige), au *Yp-loung-chan*, 26° 33' — 97°.

Cette montagne colossale est visible à une distance très-considérable; elle est couverte par plusieurs glaciers étendus.

6. *Ma-theou chan*, 25° 40' — 99° 44'.

La neige de cette montagne est toujours couverte de neige, et ses branches s'étendent très-loin.

7. *Siné chan* (montagne de neige), 25° 58' — 100° 32'.

C'est un amas de glaciers qui s'étend fort loin.

II. PROVINCE DE KOUANG-SI.

1. *Siné chan* (montagne de neige), 27° 16' — 102° 45'.

Pour donner une idée plus détaillée de la constitution physique de la Chine, nous rapporterons ici ce qu'en a dit feu M. Rémusat dans ses *Nouveaux Mélanges asiatiques* (t. 1, p. 8) :

« La Chine forme une portion considérable de cet immense versant situé à l'orient des montagnes du Thibet, et

qui est contigu, au sud et à l'est, avec les plages du grand océan oriental. Les Chinois en placent le commencement, du côté du nord-ouest, aux monts Tsoung-ling, au sud-ouest de Yerkiyang. Mais il doit y avoir, à l'est de ce point, des hauteurs qui interceptent le passage des eaux, puis-

La neige et la glace qui en couvrent la cime ne fondent que dans les étés excessivement chauds.

2. *Le Yang-ling*, 26° 34' — 103° 17'.

Chaîne de monts qui reste presque toujours couverte de neige.

3. *Tao-hing-teng-chan*, 28° 4' — 106° 7'.

La neige ne l'abandonne que dans les étés les plus chauds.

III. PROVINCE DE HO-NAN.

1. *Yuë fong chan*, 26° 56' — 107° 12'.

IV. PROVINCE DE KOUANG-SI.

1. *Phing y chan*, 24° 53' — 106° 4'.

V. PROVINCE DE SSI TCHOUAN.

La partie occidentale de cette province est remplie de montagnes, dont les cimes les plus élevées sont couvertes de neiges perpétuelles. Elles forment une chaîne d'une largeur considérable. Ses plus hauts glaciers sont les suivants :

1. *A lou chan* ou *Siue chan* (montagne de neige), 28° 40' — 99° 48'.

2. *Ta Siue chan*, la grande montagne de neige, 30° — 13' — 100° 4'.

3. *Pe yan*, ou le précipice blanc. Région à climat très-froid, pays hérissé de glaciers et couvert de monceaux de neige, 30° 5' — 100° 12'.

4. *Sieou-Kio chan*, 30° 23' — 101° 24'.

Sa cime est très-élevée et toujours couverte de neige.

5. *Min chan*, ou *Kieou ting chan* (montagne à neuf cimes très-hautes), 31° 34' — 101° 34'.

6. *Siue chan* (montagne de neige, à 80 lieues du fort *Soung phang thing*), immense glacier qui paraît être transparent comme du cristal, 32° 31' — 101° 34'.

7. *Siue chan* (*id.*), à 100 lieues du même fort, 32° 27' — 100° 44'.

8. *Siue chan* (*id.*), 32° 20' — 103° 32'.

Partie méridionale.

9. *Lou-na chan*, 26° 33' — 100° 37'.

10. *Siue chan*, 27° 40' — 102° 49'.

11. *Pe soui chan*, 28° 26' — 106° 14'.

VI. PROVINCE DE HOUPPE.

1. *Kian Kou chan*, 31° 40' — 108° 7'.

2. *Yuan thi chan*, 30° 15' — 106° 44'.

VII. PROVINCE DE KAN SOU.

1. *Thian men chan*, 33° 32' — 102° 12'.

2. *Ling lo chan*, 35° 5' — 100° 45'.

3. *Ou thou chan*, 35° 7' — 101° 45'.

4. *Cheou yang chan*, 34° 42' — 101° 57'.

5. *Tou ping ling*, 35° 23' — 101° 35'.

6. *Ma hian chan*, 35° 43' — 101° 30'.

7. *Siue chan*, 36° 43' — 102° 21'.

8. *Siue chan*, 36° 47' — 102° 29'.

9. *Thai pe chan*, 32° 46' — 102° 43'.

10. *So ling chan*, 32° 59' — 102° 39'.

VIII. PROVINCE DE CHEN SI.

1. *Thai pe chan*, 33° 55' — 105° 22'.

2. *Han chan*, 32° 51' — 103° 42'.

3. *Ta pa ling*, 32° 42' — 103° 48'.

4. *Thsieou-chan*, 32° 12' — 107° 12'.

IX. PROVINCE DE CHAN SI.

1. *Ta thsing chan* (la grande montagne verte), 41° 50' — 107° 17'.

2. *Kho tin chan*, 40° 7' — 111° 0'.

3. *Si chan* (montagne occidentale), 39° 24' — 109° 55'.

4. *Hou cheou chan*, 39° 20' — 109° 34'.

5. *Siue chan*, 39° 0' — 109° 10'.

6. *Chin lin ling*, 37° 36' — 110° 24'.

7. *Thai pe chan*, 39° 20' — 109° 39'.

X. PROVINCE DE TCHY-LI.

1. *Tao cheou chan*, 39° 52' — 112° 25'.

2. *Si hao chan*, haute montagne hérissée de glaciers, 41° 2' — 113° 35'.

3. *Loui chan*, 41° 6' — 113° 22'.

4. *Wou ling chan*, 40° 43' — 115° 05'.

XI. PROVINCE DE FOU KIEH.

1. *Siue fong chan*, 26° 35' — 116° 45'.

Ce pic garde de la neige pendant un grand partie de l'année, et il y fait toujours froid.

que les rivières qui en partent sont sans communication avec la mer, et vont former des lacs sans écoulement. La Chine proprement dite offre trois grands bassins, l'un au sud des monts Nân-ling, où toutes les rivières vont, au midi, se jeter dans la mer qui baigne le Kouang-toung et le Fou-kian; le second, au nord de cette chaîne, renferme le bassin du Kiang et du vaste système des rivières qui s'y rattachent; il est terminé au nord par les monts Pe-ling, qui le séparent de celui du Hoang-ho. Ce dernier enfin s'étend au nord jusqu'aux montagnes Yan, branche peu élevée des monts Yin, dans la Tartarie. Le prolongement de ces dernières, du côté du nord-est, sous le nom de Hing'-an, forme un quatrième bassin, dont les eaux s'écoulent à la fois au sud et à l'est, dans la mer Jaune et dans la mer d'Okhotsk; il est séparé de la Corée par une chaîne qui vient se rattacher à celle des monts Yan, au nord de Pe-king.

« Les deux chaînes désignées par les Chinois sous les noms de Pe-ling et Nân-ling (chaîne septentrionale et chaîne méridionale) sont deux branches détachées de l'immense nœud des montagnes du Thibet. La première part de la partie septentrionale de cette grande chaîne de montagnes que les Chinois regardent comme étant les plus hautes du monde, et qu'ils appellent *Kan-ti-ssé*. La chaîne des Yun-ling, qui fait partie de ces dernières, court du nord au sud, et constitue une véritable barrière naturelle entre la Chine et le Thibet. Au nord elle forme une bifurcation, en envoyant au nord-ouest une forte chaîne qui s'étend à l'ouest de la mer Bleue (*Koke-Noor*), et dont les diverses ramifications déterminent toute la première partie du cours du Hoang-ho. Au nord-est elle donne naissance à la chaîne des montagnes du Chen-si, dont les hauteurs vont en s'abaissant successivement du sud au nord, dans cette contrée qu'habitent les Ordos, et qui est comme dessinée par la grande courbure des Hoang-ho. Les Pe-ling, qui s'en séparent à l'est,

courent dans cette direction sans presque s'en écarter, marquant la distinction entre le bassin septentrional et le bassin moyen, côtoyés au nord par le Hoang-ho, et s'abaissant insensiblement jusqu'au rivage de la mer, où leurs dernières hauteurs viennent se terminer entre les embouchures du Hoang-ho et du Kiang. La chaîne des Nân-ling, naissant de l'extrémité méridionale des Yun-ling, et fort éloignée en cet endroit de l'origine des Pe-ling, s'en rapproche en courant à l'est, et en envoyant vers le nord-est plusieurs rameaux qui semblent accompagner les circonvolutions du Kiang, et le suivre jusqu'à son embouchure.

« Les monts Yan, au nord-ouest de Pe-king, séparés des Pe-ling par le bassin du Hoang-ho, paraissent tenir plutôt à la grande chaîne des monts Yin, qui forme la limite entre la Chine, le pays des Mongols et le désert. Une chaîne de communication, qui les réunit au nord, produit, en s'avancant à l'est du golfe du Liao-toung, la chaîne connue antrefois sous le nom de Siampi; et son prolongement, qui se continue avec les montagnes de la Corée, donne naissance à cette *longue montagne blanche* (Golmin chanyan alin) si célèbre dans l'histoire des Mandchous.

« On voit par cet aperçu que les principales chaînes de la Chine vont en s'abaissant, d'après le mouvement général des bassins, vers l'est, le nord-est et le sud-est, et que trois lignes qui en marqueraient l'inclinaison, à partir de la mer Jaune, des embouchures du Hoang-ho et du Kiang, et de la baie de Canton, viendraient se réunir au faite commun des montagnes du Thibet oriental, connu des Chinois sous le nom de Kouen-lun, et dont ils ont fait, dans leur géographie mythologique, le roi des montagnes, le point culminant de toute la terre, la montagne qui touche au pôle et qui soutient le ciel, et l'Olympe des divinités bouddhiques et tao-sse. C'est aussi le point qui marque la direction des grandes vallées. On va donc en s'élevant, à mesure que l'on se dirige vers ce

point, et la rapidité de cette élévation augmente considérablement quand on s'en rapproche dans les parties montagneuses des provinces de Yun-nan, de Sse-tchouan et du Chen-si; le cours des eaux y est plus impétueux, et dans beaucoup d'endroits les passages sont interceptés par des escarpements à pic et par des vallées presque inaccessibles. »

S II. LA GRANDE MURAILLE,
OU LE GRAND REMPART.

Avant la conquête de la Chine par les Tartares-Mandchous, la frontière septentrionale de cet empire était limitée par la *Grande muraille* (voyez pl. 1) qui s'étend depuis le golfe du Liao-toung ou mer Jaune jusqu'à l'extrémité occidentale de la province du Chen-si (ou de l'Occident frontière) (*), dans un espace de cinq à six cents lieues. Ce monument, le plus colossal comme le plus insensé peut-être qu'ait jamais conçu la pensée humaine, fut construit par THSIN-CHI-HOANG-TI (**)

(*) Rien n'est plus désagréable à la lecture, nous le savons, que la rencontre d'une quantité de mots, auxquels ni les yeux ni les oreilles ne sont accoutumés, et qui ne réveillent aucune idée dans l'esprit. Pour éviter autant que possible cet inconvénient, nous avons pris le parti de traduire tous les noms chinois de lieux et de villes qui sont traduisibles, et de joindre cette traduction aux noms chinois que nous avons conservés, parce que ce sont des noms propres adoptés dans les ouvrages européens.

(**) Quelques historiens chinois prétendent que cet empereur ne fit construire qu'une partie de cette muraille dans la province du Chen-si, où il régnait, et que les autres princes des états frontières en firent construire d'autres parties pour défendre leurs principautés. Dans ce cas, THSIN-CHI-HOANG-TI, après qu'il se fut emparé de tous les états pour n'en former qu'un grand empire, n'aurait fait que terminer cette grande muraille, en en faisant une ligne de fortification continue. Le dessin complet de cet ouvrage gigantesque a été levé et envoyé en France par les missionnaires, dans le dernier siècle. C'était un dessin sur satin, donnant l'étendue entière et tous les contours de la

(le premier empereur auguste de la dynastie Thsin, célèbre empereur chinois, le même qui commanda l'incendie des livres, et qui régnait 214 ans avant notre ère), pour défendre son empire contre les invasions multipliées des barbares Hioung-nou ou Tartares. Plusieurs millions d'hommes, dit-on, furent employés pendant dix ans à cette construction, et quatre cent mille y périrent. L'épaisseur de cette immense et prodigieuse muraille est telle que six cavaliers peuvent la parcourir de front à son sommet. Elle est flanquée de tours dans toute sa longueur, placées chacune à la distance de deux traits de flèche, pour que l'ennemi pût être partout atteint. Sa construction est très-solide, surtout du côté oriental, où elle commence par un massif élevé dans la mer; c'est là qu'il était défendu aux constructeurs, sous peine de la vie, de laisser la possibilité de faire pénétrer un clou entre les assises de chaque pierre. Elle est terrassée et garnie de briques dans toute la province de Tohi-li (fidèlement attachée), qu'elle suit au nord. Mais plus à l'ouest, dans les provinces de Chan-si (de l'occident montagneux) (*), de Chen-si et de Kiang-sou (pays riche et fertile sur le fleuve Kiang), elle est de terre seulement dans quelque partie de son étendue. Cependant cette muraille paraît avoir été bâtie presque partout avec tant de soin et d'habileté, que, sans que l'on ait eu besoin de la réparer, elle se conserve entière depuis plus de deux mille ans. Dans les endroits où les passages sont plus faciles à forcer, on a eu soin de multi-

grande muraille. L'original a disparu, mais une copie doit se trouver dans un des dépôts publics de Paris.

(*) On n'a pas besoin de faire remarquer ici que ces noms ne représentent des idées vraies que par rapport à un point donné, placé dans l'empire chinois, d'où ces différentes positions sont occidentales, orientales, etc. Ces dénominations seules suffiraient pour déterminer le siège du gouvernement où résidait l'autorité qui a imposé ces noms aux provinces.

plier les ouvrages de fortifications, et d'élever deux ou trois remparts qui se défendent les uns les autres. Cette muraille, ou plutôt ce rempart de six cents lieues de longueur, a presque partout 20 ou 25 pieds d'élévation, même au-dessus de montagnes assez hautes par lesquelles on l'a fait passer, et qui sont fréquentes le long de cette frontière de la Mongolie. L'une de ces montagnes, que franchit la grande muraille, a cinq mille deux cent vingt-cinq pieds d'élévation. Les matériaux qui ont servi à la construction de cette fortification démesurée seraient plus que suffisants, dit M. Barrow, pour bâtir un mur qui ferait deux fois le tour du globe, et qui aurait six pieds de hauteur et deux pieds d'épaisseur. Elle est percée d'espace en espace de portes qui sont gardées par des soldats, ou défendues par des tours et des bastions. On dit que du temps des empereurs des dynasties chinoises, avant que les Mongols, appelés dans l'intérieur de la Chine, se fussent emparés de l'empire, cette muraille était gardée par un million de soldats; mais à présent, que la plus grande partie de la Tartarie et la Chine ne font plus qu'une vaste empire, et qu'il n'a plus à craindre des invasions barbares, le gouvernement chinois se contente d'entretenir de bonnes garnisons dans les passages les plus ouverts et les mieux fortifiés (*).

(*) Voici ce qu'en disent deux témoins oculaires : « La construction de cette muraille est composée de deux faces de mur, chacune d'un pied et demi d'épaisseur, dont l'intervalle est rempli de terre jusqu'au parapet. Elle a quantité de créneaux comme les tours dont elle est flanquée. A la hauteur de 6 ou 7 pieds depuis le sol, le mur est bâti de grandes pierres carrées, mais le reste est de briques, et le mortier paraît excellent. Sa hauteur totale est entre 18 et 20 pieds, mais il y a peu de tours qui n'en aient au moins 40, sur une base de 15 à 16 pieds carrés, qui diminuent insensiblement à mesure qu'elle s'élève. On a fait des degrés de briques ou de pierre sur la plate-forme qui est entre les parapets, pour monter et descendre plus facilement. » (P. Gerbillon.)

Une pensée politique, autre que celle de préserver les provinces septentrionales de l'empire chinois contre les irruptions des Tartares, présida à la construction de cet ouvrage aussi gigantesque qu'inutile maintenant, mais qui du moins est un témoignage formidable de ce que peuvent la volonté et le génie de l'homme. Celui qui eut cette conception ne fut pas un homme ordinaire, malgré les accusations des historiens chinois. Avant son règne, sous la dynastie des *Tcheou*, l'empire était divisé en un grand nombre de petits royaumes et de petites principautés féodales, qui ne dépendaient guère que nominativement du souverain de tout l'empire. *THSIN-CH'HOANG-TI*, ou le premier empereur auguste de la dynastie *THSIN*, après avoir soumis tous les rois et les princes vassaux de l'empire qui s'étaient rendus indépendants, et restitué à la nation chinoise sa grande et puissante unité; après avoir vaincu les tribus nomades du nord et du midi, avec des armées de plusieurs millions d'hommes, ne voulut pas les laisser se dégrader dans l'oisiveté, ou troubler l'empire; il en fit renfermer cinq cent mille dans des forteresses où ils étaient occupés à des travaux utiles; et il employa le reste, avec le tiers de la forte population mâle (quatre ou cinq millions d'hommes), à construire cette grande muraille que les Chinois nomment : *W'en-li-ichang-tching*, « la grande muraille de dix mille li, ou mille lieues, » mais qui n'a guère que la moitié de cette étendue.

« La fondation est partout en pierres de taille, jusqu'à 6 pieds de hauteur; le reste, jusqu'à la hauteur de 5 toises, est en briques, de sorte qu'elle a en tout 6 toises d'élévation, et environ 4 de largeur. En dehors elle est toute revêtue de pierres de taille, du moins du côté par où l'on arrive de *Selinginsk* (ville de Russie en Sibérie). Elle a quatre grandes portes de fer : celle de *Liao-toung*, de la *Daurie*, de *Le-ling*, du *Thibet*; et de 500 toises en 500 toises de grandes tours carrées, d'environ 15 toises de hauteur, qui en défendent l'entrée. » (*Relations de la Tartarie asiatique*, p. 56.)

Nous reviendrons sur le règne de cet empereur en traçant l'esquisse des principaux événements de l'histoire de la Chine.

§ III. FLEUVES ET LACS.

On doit placer au premier rang, parmi les fleuves de la Chine, le *Kiang* (ou le fleuve par excellence) et le *Hoang-ho* (ou le fleuve Jaune), que l'on peut comparer aux plus grands courants de l'Asie et de l'Amérique. Ils prennent tous deux leur source hors des frontières de l'empire, dans les montagnes du Thibet, qui rentrent dans le système des hautes et longues chaînes de l'*Himalaya* (ou séjour des neiges). Partis de deux points assez rapprochés, le *Kiang*, qui porte différents noms selon les pays qu'il parcourt et la forme qu'il possède, prend sa direction au midi pour contourner une grande chaîne de montagnes et se diriger ensuite vers l'est, tandis que le *Hoang-ho*, se dirigeant au nord, va faire une longue incursion dans la Mongolie, en passant par le désert de *Cha-mo* (désert de sables, nommé aussi *Cobi*) et le pays des Ortous, et revient traverser la grande muraille pour aller prendre son embouchure dans la mer Orientale, non loin de celle du *Kiang*; de sorte que ces deux puissants fleuves jumeaux embrassent dans leurs cours une aire de pays immense. Deux fortes rivières qui prennent naissance dans la Tartarie, l'une nommée *Ya-loung*, l'autre *Kin-cha* (rivière à sable d'or), traversent le Thibet, du nord au sud, pour aller se réunir au *Kiang*, ou fleuve des fleuves. Celui-ci est ainsi nommé à juste titre, car, près d'une ville de la province de *Sse-tchhouan*, à plus de trois cents lieues de distance de la mer, il a déjà une demi-lieue de largeur; il en a sept à son embouchure dans la mer Jaune, où il termine un cours de 600 lieues de longueur. Il est navigable pour des vaisseaux à voiles pendant plus de cent lieues à partir de la mer Orientale, dont le flux et le reflux se fait sentir à cette

distance. Ce fleuve, dit le P. Martini, a bien deux lieues de large, près de la ville de Kieou-Kiang, à cent lieues de son embouchure. Les Chinois ont un proverbe qui dit: « La mer n'a point de bornes; le *Kiang* n'a point de fond (*Hai wou ping*; « *Kiang wou ti*). » En effet, il paraît qu'en quelques endroits ce fleuve est si profond, qu'ils n'ont pu mesurer sa profondeur, et que dans d'autres il aurait, selon eux, deux ou trois cents brasses d'eau. Le *Hoang-ho*, ou fleuve Jaune, ainsi nommé à cause de la couleur jaune de ses eaux dans les inondations, a un cours presque égal au précédent, quoique le volume de ses eaux soit moins considérable. Les Chinois placent sa source dans un lac situé sur le célèbre mont Kouen-lun, l'Olympe de la mythologie chinoise. Ce fleuve, dès la plus haute antiquité, a causé les plus grands ravages par ses débordements, et de tout temps on s'est efforcé de le contenir par des digues. C'est ainsi que dans le chapitre *Yao-tien* (Instructions de l'empereur Yao) du Chou King (livre canonique chinois), chapitre qui passe pour avoir été écrit du temps de l'empereur Yao, c'est-à-dire plus de 2,300 ans avant notre ère, on lit: « O préposés des quatre montagnes, dit l'empereur, on souffre beaucoup de l'inondation des eaux qui débordent et se précipitent de toutes parts. Leurs flots immenses enveloppent les montagnes et couvrent les collines. S'élevant de plus en plus en lames formidables, ils menacent de submerger le ciel. Le peuple d'en bas s'adresse à nous en gémissant: « Y a-t-il quelqu'un qui puisse maîtriser et gouverner (les eaux)? Tous répondirent: Assurément: il y a KOUAN! L'empereur reprit: Oh! non, non! il s'oppose aux ordres qu'on lui donne, il maltraite ses collègues. — Les préposés des quatre montagnes répondirent: Cela n'empêche pas qu'on ne l'emploie afin de voir ce qu'il sait faire. — Eh bien! qu'il aille, dit l'empereur, mais qu'il soit sur ses gardes. — Pendant neuf

« ans, KOUAN travailla sans succès. »
(*Chou-king*; *Kiouan* 1. f. 7.)

Voilà ce que l'on a pris pour une description du déluge universel de Noé, et que nous avons traduit sur le texte chinois (*). Cependant il est bien

(*) Il y a eu en Chine plusieurs grandes inondations qui ont occasionné beaucoup de ravages; mais les écrivains chinois ne les généralisent pas comme l'écrivain hébreu qui, lui-même, n'entendait peut-être parler que de la partie du globe qu'il connaissait. Pour ce qui concerne la Chine, on voit clairement dans la vieille Chronique que le genre humain n'est pas détruit, à l'exception d'une famille privilégiée, puisque le peuple demande à son gouvernement de faire rentrer les eaux dans le lit des fleuves, et de réparer les dégâts du grand débordement. Le philosophe chinois *Ma-tseu*, en parlant de l'expression chinoise *Houng-chouï*, grandes eaux débordantes, qui se trouve dans le passage ci-dessus, dit qu'elle est équivalente à celle de *Kiang-chouï*: eaux qui remontent contrairement à leur cours naturel. Il s'ensuivrait que la cause de l'inondation n'était pas une simple grande crue d'eaux découlant des montagnes, mais que les fleuves avaient trouvé de puissants obstacles à leur écoulement naturel, ce qui les avait fait refluer contre leur courant, et produire par ce fait la grande inondation. On doit supposer alors qu'il se fit à cette époque une rupture de quelque continent qui donna passage à un grand écoulement dans l'océan Oriental de la Chine, et exhaussa momentanément son niveau. On peut présumer avec vraisemblance, d'après les raisons qui seront exposées ci-après, que ce fut alors l'ouverture du détroit de Behring, qui sépare aujourd'hui le continent de l'Amérique septentrionale du continent de l'Asie orientale, et par où l'océan Arctique communique maintenant avec l'océan Pacifique, qui fut la cause de ces hautes inondations continentales. La description que les historiens chinois font de leurs ancêtres avant cette époque de la grande inondation, et le peu que l'on sait de l'histoire des habitants du continent américain avant sa découverte et sa dévastation par les Espagnols, offrent tant de rapports, que l'on croirait qu'il est question du même peuple. Les Chinois se couvraient de vêtements d'écorce, de feuilles d'arbres et de peaux de bêtes comme les habitants du nouveau

évident qu'il n'y est question que d'une grande inondation, d'un grand débordement des fleuves qui viennent d'être décrits ci-dessus, et que les expressions chinoises, empreintes de quelque exagération poétique, ne peuvent désigner ce que l'on nomme le déluge, puisque le peuple alarmé appelle la puissance impériale à son secours pour imposer des digues aux courants et faire écouler les eaux. Ce furent les empereurs CHUN et YAO qui parvinrent à ce grand résultat. Voici comment s'exprime encore la vieille Chronique chinoise: — « (CHUN) « divisa l'empire en douze provinces « insulaires (*), plaça des signaux « sur douze montagnes, et creusa des « canaux pour l'écoulement des « eaux. » (Id. f. 16). Ce fut là l'origine de ces beaux et nombreux canaux qui sillonnent la Chine dans tous

monde; ils se servaient les uns et les autres de cordelettes nouées pour conserver, par le nombre de nœuds et leurs diverses combinaisons, le souvenir des événements publics et même des faits privés. Si, depuis la séparation des deux continents, les civilisations des peuples de l'un et de l'autre ont pris des développements si différents, ce fait ne s'oppose point à l'identité du point de départ qui nous paraît à peu près déterminé. Un parallèle plus étendu laisserait peu de doutes sur cette importante solution historique. Il est peut-être réservé aux annales chinoises d'en donner bien d'autres. On pourrait objecter, toutefois, aux suppositions ci-dessus, que la rupture d'un continent et l'ouverture d'un détroit ne causeraient aucun exhaussement de niveau dans le bassin où les eaux afflueraient, et qu'en supposant même cet exhaussement momentané, il ne serait pas plus considérable que celui des marées sur certaines côtes des continents, lesquelles marées ne font refluer aucun fleuve, et ne causent aucune inondation; cela est possible; aussi, ne prétendons-nous pas donner la solution de ce qui est peut-être à jamais insoluble.

(*) *Tchéou*: terre habitée entourée d'eaux. Ce furent douze plateaux du sol de la Chine qu'environnaient les eaux répandues dans les vallées et les bassins des fleuves.

les sens, transportent d'une extrémité à l'autre de l'empire les produits variés de toutes les provinces, et fertilisant un sol dont la fécondité doit autant à l'industrie de ses habitants qu'aux bienfaits de la nature. Cette nécessité de contenir les immenses nappes d'eau que les grands fleuves de la Chine charrient depuis les vallées du Thibet, et que grossissent sans cesse une quantité prodigieuse d'affluents, dont quelques-uns seraient de grands fleuves en Europe, a fait créer, depuis l'origine de l'empire chinois, un ministère des travaux publics qui a soin de la navigation intérieure, et dont il sera parlé plus amplement à l'article GOUVERNEMENT CHINOIS.

On se bornera à remarquer ici que la Chine est la première nation du monde pour les grands travaux de canalisation, et que ces travaux datent de plus de 2,300 ans avant notre ère.

On doit penser naturellement qu'un versant de quatre à cinq cents lieues de longueur, et qui s'appuie, comme le versant de la Chine, à des chaînes comme celles du Thibet, doit nécessairement recevoir une plus grande masse d'eaux que ses deux fleuves ne peuvent en faire écouler, surtout lorsque ce versant est lui-même entrecoupé par de nombreux groupes de hautes montagnes. Aussi, il n'est guère de province chinoise qui ne renferme de ces grands réservoirs d'eaux sans écoulement nommés lacs. Les géographes en comptent cinq principaux. Ceux qui se forment en hiver par les torrents des montagnes, ravagent les campagnes, et rendent, pour l'été, le terrain sablonneux et stérile. Ceux qui sont entretenus par des courants sont très-poissonneux; et comme leur eau est généralement salée, ils donnent un revenu considérable au gouvernement chinois par le sel qu'il en retire.

« Il y en a un entre autres, dit le P. Le Comte (je crois que c'est dans le Chen-Si), au milieu duquel il paraît une petite île, où l'on se contente, durant la grande chaleur, de jeter l'eau de tous côtés. Il s'y fait en peu

de temps une croûte d'un sel fort blanc et de bonne odeur; ce que l'on continue dans l'été avec un tel succès, que ce sel suffirait pour toute la province, s'il était aussi salant que celui de la mer.

« Mais le plus célèbre de tous, ajoute-t-il, est celui de la province de Yun-nan (ou du midi nuageux). Les Chinois assurent que ce lac se forma tout d'un coup par un tremblement de terre, qui engloutit tout le pays avec ses habitants. De tous ceux qui s'y trouvèrent alors, il n'y eut qu'un seul enfant de sauvé, qu'on trouva au milieu du lac, porté sur une pièce de bois. »

§ IV. CLIMAT ET NATURE DU SOL.

Le climat de la Chine, ainsi que nous l'avons déjà observé, présente toutes les variations de la zone tempérée, et il participe aussi de celles de la zone torride et de la zone glaciale. Les provinces du nord ont des hivers semblables à ceux de la Sibérie, et celles du midi des étés semblables à ceux de la péninsule de l'Inde, quoique à Canton même le baromètre descende quelquefois jusqu'à plusieurs degrés au-dessous de zéro. Mais, dans cette dernière contrée, au rapport des Européens, les grands froids, comme les grandes chaleurs, ne durent guère, et la température y est délicieuse le reste de l'année. Il y a des rennes dans le nord et des éléphants dans le midi de l'empire. L'air est généralement très-sain, et on n'y voit pas régner ces maladies pestilentielles qui dévorent les populations dans beaucoup de contrées de l'Orient; ce qui est dû sans doute à la puissance de tout genre que l'industrie et l'activité humaines ont exercée sur cette immense surface de terrains les plus variés, et peut-être aussi à la conformation des montagnes et des bassins qui donne un libre cours aux vents généraux, surtout aux vents d'est et nord-est. Aussi les exemples de longévité ne sont pas rares en Chine.

Des voyageurs arabes, qui visitèrent l'Inde et la Chine dans le neu-

vième siècle de notre ère, et dont la relation a été traduite en français par l'abbé Renandot, parlent ainsi du climat de ces deux pays : « Le climat de la Chine est plus sain que celui de l'Inde, et on y trouve moins de maringes : l'air y est aussi beaucoup meilleur, et à peine y peut-on trouver un borgne ou un aveugle, ou quelques personnes affligées de semblables incommodités. Il y a plusieurs provinces de l'Inde qui jouissent de ce même avantage. Les rivières de ces deux pays sont fort grandes et surpassent nos plus grandes rivières.

• Il tombe beaucoup de pluie dans ces deux pays. Dans les Indes il y a quantité de pays déserts, mais la Chine est peuplée dans toute son étendue. »

Cependant M. le capitaine Laplace a vu récemment beaucoup de mendiants aveugles dans les rues de Canton ; mais cette circonstance est peut-être due aux influences de cette localité ; elle ne s'étend point à tout l'empire.

On connaît encore fort peu la constitution géologique de l'empire chinois. La science qui s'occupe de déterminer la nature et le caractère des éléments qui constituent notre globe terrestre, est assez récente, et le petit nombre de voyageurs qui ont pu parcourir les provinces de la Chine, n'ont guère dirigé de ce côté leurs observations. Cependant on doit croire qu'un empire qui forme à lui seul près d'un dixième du sol habitable de la terre, renferme de nombreuses richesses géologiques et une grande variété de terrains. « La province de Peking et la côte du sud-est du côté de Formose, a écrit M. Rémusat, paraissent de formation secondaire. Le terrain primitif, qui vraisemblablement forme la base des montagnes situées à l'occident, s'étend dans le Chan-si, le Kiang-sou et le An-hoei : les provinces du nord contiennent d'immenses amas de houille et de sel gemme, et l'on trouve en différents endroits des ossements fossiles. On ne connaît aucun volcan actuellement en ignition dans la Chine ; mais on est assuré que

les terrains volcaniques y occupent un espace considérable. Il y a un grand nombre de solfatares dans la province de Chan-si, où les habitants même les emploient à des usages économiques, et il est question, dans les annales, d'une montagne qui jetait des flammes dans le Yun-nan. La Chine est sujette aux tremblements de terre, surtout dans les provinces septentrionales, et l'on a tenu très-exactement note des phénomènes de ce genre, ainsi que de tout ce qui concerne la météorologie et l'astronomie. »

Il paraît qu'à l'époque du voyage en Chine des deux Arabes que nous avons déjà cités, un volcan était encore en ignition dans ce pays. Voici ce qu'ils rapportent : « On dit aussi que près de Zabage (?) il y a une montagne appelée la montagne du feu, de laquelle personne ne peut approcher ; que le jour il en sort une épaisse fumée, et pendant la nuit elle jette des flammes. Il sort du pied de cette même montagne deux fontaines d'eau douce, l'une chaude et l'autre froide. » (*Anciennes relations*, p. 16.)

• La plupart des montagnes de la Chine, dit le P. Le Comte, ne sont pas pierreuses comme les nôtres ; la terre en est même légère, poreuse, facile à couper, et, ce qui est surprenant, si profonde en la plupart des provinces, qu'on y peut creuser trois et quatre cents pieds sans trouver le roc. Cette profondeur ne contribue pas peu à l'abondance, parce que les sels qui transpirent continuellement renouvellent le terroir et rendent le pays toujours fertile.

• Mais les montagnes de toutes les provinces ne sont pas de la même nature, surtout celles de Chen-si, de Ho-nan, de Quang-tong et de Fo-kien. Ces dernières, qu'on ne cultive guère, portent des arbres de toute espèce, grands, droits, propres pour les édifices, et surtout pour la construction des vaisseaux. L'empereur s'en sert pour ses bâtiments particuliers, et fait quelquefois venir de trois cents lieues, par eau et par terre, des colonnes d'une prodigieuse grosseur, qu'on

emploie en son palais et dans les ouvrages publics.

« Il y a d'autres montagnes qui sont encore plus utiles au public par leurs mines de fer, d'étain, de cuivre, de mercure, d'or et d'argent. Pour ce qui est de l'or, les torrents en entraînent beaucoup dans la plaine. On le trouve dans la boue et parmi le sable..... »

§ V. Puits de feu (Ho-tsing),
ET Puits salants.

Il existe en Chine des *puits de feu* (*Ho-tsing*) qui descendent à des profondeurs considérables. Ce phénomène, qu'Aristote dit avoir existé en Perse, dans des souterrains où les anciens souverains de ce pays faisaient cuire leurs aliments, est très-commun dans certaines provinces de la Chine, où on l'emploie à des usages économiques bien plus productifs. On est même étonné de tout le parti que les Chinois ont su tirer de ces immenses mines de feu souterrain, ou feu fossile, comme on pourrait l'appeler, et dont une étincelle révèle l'existence. On en trouve la mention dans les poésies du célèbre Tou fou, poète chinois, qui vivait sous les THANG, dans le milieu du huitième siècle de notre ère. Ce poète, que M. Abel Rémusat appelait le Byron de la Chine, cite, dans une comparaison, la flamme bleue qui sort des *puits de feu*, et les commentateurs confirment l'existence de ces phénomènes, en les décrivant plus au long que le poète, et en indiquant les provinces de l'empire où ils se trouvent. Le P. Smedeo en a fait mention, il y a près de deux cents ans, dans son *Histoire universelle de la Chine* (p. 30), où il dit : « Comme nous avons des *puits d'eau* en Europe, ils en ont de feu à la Chine pour les services de la maison : pour ce qu'y ayant au-dessous des mines de soufre, qui déjà sont allumées, ils n'ont qu'à faire une petite ouverture, d'où il sort assez de chaleur pour faire cuire tout ce qu'ils veulent. Au lieu de bois, ils se servent communément d'une espèce de pierres, qui ne sont pas petites, comme en quelques-unes de nos provinces, mais

d'une grandeur considérable. Les mines d'où l'on tire cette matière qui brûle si aisément (c'est notre charbon de terre ou houille) sont presque inépuisables. En quelques endroits, comme à Pékin, ils savent si bien la préparer, que le feu ne s'éteint point ni le jour, ni la nuit. » Le P. Trigault dit aussi : « Pour le feu, ce royaume fournit non seulement du bois, des charbons, des roseaux et du chaume, mais il y a une sorte de bitume, tel que celui qui se tire aux Pays-Bas, principalement en l'évêché de Liège. Il est plus abondant et meilleur aux provinces du septentrion. On le tire des entrailles de la terre, lesquelles, étendues en grande longueur, en rendent l'usage perpétuel, et par la modération du prix le tesmoignent être si copieux qu'il fournit de matière aux plus pauvres. » Ce phénomène géologique, qui s'observe aussi, mais avec de bien moins grandes proportions, dans plusieurs mines de houille en Europe, et dans des lieux où il se produit naturellement, comme en Italie, sur la pente septentrionale des Apennins, est confirmé par la lettre d'un récent témoin oculaire, insérée dans les *Annales de l'association de la propagation de la foi* (janvier 1829). M. Imbert parle ainsi des puits salants et des *puits de feu* que l'on voit à Ou-tong-Kiao, près de Kia-ting, département du même nom, dans la province de Sse-tchouan (des quatre fleuves), au pied des hautes montagnes appartenant aux chaînes du Thibet, à 112° 11' de longitude méridionale et 29° 33' de latitude septentrionale. Nous croyons ces détails trop intéressants pour ne pas les rapporter ici :

« Il y a, dit-il, quelque dizaine de mille de ces puits salants, dans un espace d'environ dix lieues de long sur quatre ou cinq lieues de large. Chaque particulier un peu riche se cherche quelque associé et creuse un ou plusieurs puits. C'est avec une dépense de 7 à 8000 francs. Leur manière de creuser ces puits n'est pas la nôtre. Ce peuple vient à bout de

avec des reins avec le temps et la patience, et avec bien moins de dépenses que nous. Il n'a pas l'art d'ouvrir les rochers par la mine, et tous les puits sont dans le rocher. Ces puits ont ordinairement de quinze à dix-huit cents pieds français de profondeur, et n'ont que cinq ou au plus six pouces de largeur; voici leur procédé : si la surface est de terre de trois ou quatre pieds de profondeur, on y plante un tube de bois creux, surmonté d'une pierre de taille qui a l'orifice désiré de cinq ou six pouces; ensuite on fait jouer dans ce tube un mouton, ou tête d'acier, de trois cents ou quatre cents livres pesant. Cette tête d'acier est crénelée en couronne, un peu concave par-dessus et ronde par-dessous. Un homme fort, habillé à la légère, monte sur un échafaudage, et danse toute la matinée sur une bascule qui soulève cet éperon à deux pieds de haut, et le laisse tomber de son poids : on jette de temps en temps quelques seaux d'eau dans le trou pour pétrir les matières du rocher et les réduire en bouillie. L'éperon, ou tête d'acier, est suspendu par une bonne corde de rotin, petite comme le doigt, mais forte comme nos cordes de boyau : cette corde est fixée à la bascule; on y attache un bois en triangle, et un autre homme est assis à côté de la corde. A mesure que la bascule s'élève, il prend le triangle et lui fait faire un demi-tour, afin que l'éperon tombe dans un sens contraire. A midi, il monte sur l'échafaudage pour relever son camarade jusqu'au soir. La nuit, deux autres hommes les remplacent. Quand ils ont creusé trois pouces, on tire cet éperon avec toutes les matières dont il est surchargé (car je vous ai dit qu'il était concave par-dessus), par le moyen d'un grand cylindre qui sert à rouler la corde. De cette façon, ces petits puits, ou tubes, sont perpendiculaires, et polis comme une glace. Quelquefois, tout n'est pas roche jusqu'à la fin; mais il se rencontre des lits de terre, de charbon, etc. : alors l'opération devient des plus difficiles, et quelquefois in-

fructueuse; car les matières n'offrant pas une résistance égale, il arrive que le puits perd sa perpendiculaire; mais ces cas sont rares. Quelquefois le gros anneau de fer qui suspend le mouton vient à casser; alors il faut cinq ou six mois pour pouvoir, avec d'autres moutons, broyer le premier et le réduire en bouillie. Quand la roche est assez bonne, on avance jusqu'à deux pieds dans les vingt-quatre heures. On reste au moins trois ans pour creuser un puits. Pour tirer l'eau, on descend dans le puits un tube de bambou, long de vingt-quatre pieds, au fond duquel il y a une soupape; lorsqu'il est arrivé au fond du puits, un homme fort s'assied sur la corde et donne des secousses; chaque secousse fait ouvrir la soupape et monter l'eau. Le tube étant plein, un grand cylindre en forme de dévidoire, de cinquante pieds de circonférence, sur lequel roule la corde, est tourné par deux, trois ou quatre buffles ou bœufs, et le tube monte : cette corde est aussi de rotin. L'eau est très-saumâtre; elle donne à l'évaporation un cinquième et plus, quelquefois un quart de sel. Ce sel est très-âcre; il contient beaucoup de nitre.

« L'air qui sort de ces puits est très-inflammable. Si l'on présentait une torche à la bouche d'un puits quand le tube plein d'eau est près d'arriver, il s'enflammerait en une grande gerbe de feu de vingt à trente pieds de haut, et brûlerait la halle avec la rapidité et l'explosion de la foudre. Cela arrive quelquefois par l'imprudence ou la malice d'un ouvrier qui veut se suicider en compagnie. Il est de ces puits d'où l'on ne retire point de sel, mais seulement du feu; on les appelle *puits de feu*. Je vais vous en faire la description. Un petit tube en bambou (ce feu ne le brûle pas) ferme l'embouchure des puits et conduit l'air inflammable où l'on veut; on l'allume avec une bougie, et il brûle continuellement. La flamme est bleuâtre, ayant trois ou quatre pouces de haut et un pouce de diamètre. Ici, ce feu est trop petit pour cuire le sel. Les

grands puits de feu sont à Tse-Lieou-Tsing (*), à quarante lieues d'ici.

« Pour évaporer l'eau et cuire le sel, on se sert d'une espèce de grande cuvette en fonte, qui a cinq pieds de diamètre, sur quatre pouces seulement de profondeur (les Chinois ont éprouvé qu'en présentant une plus grande surface au feu, l'évaporation est plus prompte et épargne le charbon);..... elle a au moins un pouce d'épaisseur. Quelques autres marmites plus profondes l'environnent, contenant de l'eau qui bout au même feu et sert à alimenter la grande cuvette; de sorte qu'à le sel, quand il est évaporé, remplit absolument la cuvette et en prend la forme. Le bloc de sel, de deux cents livres pesant et plus, est dur comme la pierre. On le casse en trois ou quatre morceaux pour être transporté pour le commerce. Le feu est si ardent que la grande cuvette devient absolument rouge, et que l'eau jaillit à gros bouillons, au centre de la cuvette, à la hauteur de huit à dix pouces. Quand c'est du feu fossile des puits à feu, elle jaillit encore davantage, et les cuvettes sont calcinées en fort peu de temps, quoique celles qu'on expose à ces sortes de feu aient jusqu'à trois pouces d'épaisseur en fonte.

« Pour tant de puits, il faut du charbon en quantité; il y en a de différentes sortes dans le pays. Les lits de charbon sont d'une épaisseur qui varie depuis un pouce jusqu'à cinq. Le chemin souterrain qui conduit à l'intérieur de la mine est quelquefois si rapide qu'on y met des échelles de bambou. Le charbon est en gros morceaux. La plupart de ces mines contiennent beaucoup de l'air inflammable dont je vous ai parlé, et on ne peut pas y allumer de lampes (**). Les mineurs

vont à tâtons, s'éclairant avec un mélange de sciure de bois et de résine qui brûle sans flamme et ne s'éteint pas. En ouvrant les petits puits de sel, ils trouvent quelquefois, à plusieurs centaines de pieds de profondeur, des couches de charbon fort épaisses; mais ils n'osent pas ouvrir ces grandes mines, parce qu'ils ne savent pas se servir de la poudre pour cet usage, et qu'ils craignent d'y trouver de l'eau en quantité, ce qui rendrait leur travail inutile.

« Quand ils creusent les puits de sel, ayant atteint mille pieds de profondeur, ils trouvent ordinairement une huile bitumineuse qui brûle dans l'eau. On en recueille par jour jusqu'à quatre ou cinq jarres de cent livres chacune. Cette huile est très-puante; on s'en sert pour éclairer la halle où sont les puits et les chaudières de sel.

« Si je connaissais mieux la physique, je vous dirais ce que c'est que cet air inflammable et souterrain dont je vous ai parlé (*). Je ne puis croire

mineurs porte le nom. Il n'y a pas de doute que l'Européen qui ferait connaître aux mineurs chinois l'usage du réseau métallique, dont le tissu renferme la mèche allumée, et l'empêche d'enflammer l'air extérieur, serait bûni pareux, et honoré éternellement comme un divin génie.

(*) Sans être nous-mêmes très-versé dans la physique, ou plutôt dans la chimie, nous pensons que cet air inflammable est un gaz hydrogène carboné, comme celui dont se sert l'industrie européenne pour l'éclairage public, après l'avoir dégagé à grands frais du combustible souterrain que nous nommons houille ou charbon de terre, et qui se produit naturellement en Chine en quantité prodigieuse. Les propriétés de l'un, que dégage la nature de ses grands laboratoires souterrains, et de l'autre, que prépare avec peine la main de l'homme, paraissent être les mêmes: mais le fait de ce produit gazeux naturel en Chine, qui, étant allumé à son contact avec l'air extérieur, donne une flamme et une chaleur si vives, ne pourrait-il pas servir à expliquer, par induction, l'état permanent d'ignition si puissante des

(*) Cette expression chinoise signifie: le puits qui coule de lui-même.

(**) On voit par là que les Chinois ne connaissent pas encore l'usage de la lampe de Davy, ou lampe de sûreté des mineurs, dont les propriétés miraculeuses, quoique simples, ont été récemment découvertes par le grand chimiste dont cette Providence des

que et soit l'effet d'un volcan souterrain, parce qu'il a besoin d'être allumé; et une fois allumé, il ne s'éteint plus que par le moyen d'une boule d'argile qu'on met à l'orifice du tube, ou à l'aide d'un vent violent et subit. Je crois plutôt que c'est un gaz ou esprit de bitume; car ce feu est fort poant et donne une fumée noire et épaisse. Les Chinois, païens et chrétiens, croient que c'est le feu de l'enfer, et ils en ont grand'peur. De fait, il est beaucoup plus violent que le feu ordinaire.

« Ces mines de charbon et ces puits de sel occupent ici un peuple immense. Il y a des particuliers riches qui ont jusqu'à cent puits en propriété.

« Tse-Lieou-Tsing, situé dans les montagnes, au bord d'un petit fleuve, contient aussi des puits de sel creusés de la même manière qu'à Ou-tong-kiao... Dans une vallée se trouvent quatre puits qui donnent du feu en une quantité vraiment effroyable, et point d'eau. Ces puits, dans le principe, ont donné de l'eau salée; l'eau ayant tari, on creusa, il y a une douzaine d'années, jusqu'à trois mille pieds et plus de profondeur, pour trouver de l'eau en abondance : ce fut en vain; mais il sortit soudainement une énorme colonne d'air qui s'exhala en grosses particules noires. Cela ne ressemble pas à la fumée, mais à la vapeur d'une fournaise ardente. Cet air s'échappe avec un

bruissement et un roulement affreux qu'on entend de fort loin....

« L'orifice du puits est surmonté d'une caisse de pierres de taille qui a six ou sept pieds de hauteur, de crainte que, par inadvertance ou par malice, quelqu'un ne mette le feu à l'embouchure du puits. Ce malheur est arrivé en août dernier. Dès que le feu fut à la surface du puits, il se fit une explosion affreuse et un assez fort tremblement de terre. La flamme, qui avait environ deux pieds de hauteur, voltigeait sur la superficie du terrain sans rien brûler. Quatre hommes se dévouèrent et portèrent une énorme pierre sur l'orifice du puits; aussitôt elle vola en l'air; trois hommes furent brûlés, le quatrième échappa au danger : ni l'eau, ni la boue ne parent éteindre le feu. Enfin, après quinze jours de travaux opiniâtres, on porta de l'eau en quantité sur la montagne voisine; on y forma un lac, et on lâcha l'eau tout à coup; elle vint en quantité avec beaucoup d'air, et elle éteignit le feu. Ce fut une dépense d'environ trente mille francs, somme considérable en Chine.

« A un pied sous-terre, sur les quatre faces du puits, sont entés quatre énormes tubes de bambou qui conduisent l'air sous les chaudières. Un seul puits fait cuire plus de trois cents chaudières. Chaque chaudière a un tube de bambou ou conducteur du feu, à la tête duquel est un tube de terre glaise; haut de six pouces, ayant au centre un trou d'un pouce de diamètre. Cette terre empêche le feu de brûler le bambou. D'autres bambous mis en dehors éclairent les rues et les grandes halles ou cuisines. On ne peut employer tout le feu. L'excédant est conduit hors de l'enceinte de la saline, et y forme trois cheminées ou énormes gerbes de feu, flottant et voltigeant à deux pieds de hauteur au-dessus de la cheminée. La surface du terrain de la cour est extrêmement chaude, et brûle sous les pieds : en janvier même, tous les ouvriers sont à demi nus, n'ayant qu'un petit caleçon pour se couvrir. Ce feu

corps solaires? En supposant les provinces de la Chine qui possèdent ces puits de feu, placées à l'un des pôles de la terre, elles pourraient, pendant les six mois d'absence du soleil, s'éclairer de ces grands flambeaux naturels, autant du moins que la courbure de la terre permettrait aux rayons lumineux d'atteindre les points de leur surface. Et si, par une autre induction, l'on supposait toutes ces gerbes de feu naturelles réunies en un foyer placé dans l'atmosphère ou au-delà, à une distance convenable, et dans des proportions suffisantes, on aurait là un corps lumineux qui n'emprunterait pas sa lumière au soleil, et qui pourrait consoler de son absence.

est extrêmement viv. Les chaudières de fonte ont jusqu'à quatre ou cinq pouces d'épaisseur : elles sont calcinées et coulent en peu de mois. Des porteurs d'eau salée, des aqueducs en tubes de bambou, fournissent l'eau. Elle est reçue dans une énorme citerne, et un chapelet hydraulique, agité jour et nuit par quatre hommes, fait monter l'eau dans un réservoir supérieur, d'où elle est conduite dans les chaudières. L'eau, évaporée en vingt-quatre heures, forme un pâté de sel de six pouces d'épaisseur, pesant environ trois cents livres : il est dur comme de la pierre.....

« J'oubliais de vous dire que ce feu ne produit presque pas de fumée, mais une vapeur très-forte de bitume que je sentis à deux lieues loin du pays. La flamme est rougeâtre comme celle du charbon; elle n'est pas attachée et enracinée à l'orifice du tube, comme le serait celle d'une lampe; mais elle voltige environ à deux pouces au-dessus de cet orifice, et elle s'élève à près de deux pieds. Dans l'hiver, les pauvres, pour se chauffer, creusent en rond le sable à un pied de profondeur : une dizaine de malheureux s'asseoient autour; avec une poignée de paille ils enflamment ce creux, et ils se chauffent de cette manière aussi long-temps que bon leur semble; ensuite ils comblent le trou avec du sable, et le feu est éteint. »

§ VI. ANTIQUITÉ DE LA NATION CHINOISE.

S'il est une nation dans le monde qui puisse se vanter avec raison de sa haute antiquité, c'est assurément la nation chinoise. Le peuple indien, qui ne compte le temps que par périodes de plusieurs millions d'années solaires, la création que comme une série de renouvellements successifs, et l'existence de l'homme que comme un accident inhérent à ces renouvellements, a dédaigné d'écrire ses annales, qui n'étaient rien pour lui, dans ces grandes et successives éternités des mondes et des peuples. Il a seulement tenu compte du nombre d'âges du

monde, croyant indiquer par là ses âges à lui; et comme les trois premiers qui se sont déjà écoulés composent une série de 3,888,000 années solaires, lesquelles, avec les 432,000 que doit durer l'âge actuel, le quatrième, dont 4,934 années sont déjà écoulées, forment un *âge divin*; et comme, en outre, il faut 71 de ces grands âges, ou *âges divins*; pour former un règne de MANOU, et quatorze règnes de MANOU pour former un *Kalpa*, ou, en d'autres termes, comme il faut 1000 grands âges, ou *âges divins*, formés des quatre âges mortels, pour composer un *Kalpa* de 4,320,000,000 d'années solaires, qui est un jour de BRAHMA, ou une durée de la manifestation du monde; et comme, de plus, la nuit de BRAHMA, ou la durée de la disparition du monde, ou de sa rentrée dans le sein de cet être, a une durée égale, il s'ensuit, d'après les Indiens, que la manifestation actuelle du monde, qui est la 56^e, doit durer 4,320,000,000 d'années solaires, et que notre monde actuel a déjà 5,620,000 années, en faisant précéder les quatre âges du *sandhi*, ou de la grande aurore primordiale, laquelle, comme le crépuscule final, a une durée de 1,728,000 années. Ces calculs et ces croyances sont opposés aux calculs et aux croyances des peuples modernes, qui ont tous adopté la tradition mosaïque. Mais en Chine, où cette dernière tradition n'a pénétré que très-récemment, comparativement à son antiquité, et où, au contraire, les premières ont cours depuis un temps immémorial, la partie des hommes instruits que l'on nomme *Lettrés*, de l'école morale et rationnelle de CONFUCIUS (KHOUNG-FOUTSEU), rejette ces traditions, ou ne se prononce point sur elles. Comme son grand maître, qui est l'oracle du gouvernement et de l'empire chinois, elle s'abstient de toutes les questions spéculatives, ne s'inquiète guère des grandes solutions qui ont tant tourmenté et tourmentent encore ailleurs l'esprit humain. Elle se contente d'établir avec le plus de rigueur et de

simplicité possibles son histoire authentique, qu'elle fait remonter, avec ce caractère de certitude, jusqu'à la 61^e année du règne de HOANG-TI, la première de leur premier cycle, 2,637 ans avant notre ère. Quelques historiens même, très-rationnels, comme le célèbre TCHOU-HI (ou TCHOU-FOU-TSEU), sont remontés jusqu'à 3,400 ans avant cette même époque. Les traditions nommées fabuleuses ne s'arrêtent pas à une période aussi moderne. Nous en rapporterons ici quelques-unes, moins pour les opposer aux timidités historiques, que pour offrir des données traditionnelles aux esprits actifs qui, éclairés par les progrès toujours croissants des sciences positives, cherchent de nouvelles solutions aux plus anciens problèmes que se soit posés l'esprit humain. Le parti adopté par la majorité de la nation chinoise dans ces questions, fait parfaitement connaître son esprit de sagesse positive, qui ne s'occupe, comme le disait Confucius, que des choses que peut comprendre facilement la raison de l'homme. Aussi, tandis que l'Indien, livré à ses méditations spéculatives, à ses desirs d'absorption dans le dieu BRAHMA, néglige cette terre qu'il regarde, ainsi que le chrétien croyant, comme un lieu d'exil et d'épreuves, le Chinois de son côté néglige les méditations spéculatives les desirs d'une vie dans un autre monde, pour ne s'occuper que de celui-ci, qu'il regarde comme une chose positive. Par suite de ces dispositions opposées qui sont le résultat nécessaire des premières conceptions religieuses, dont l'influence est extraordinairement puissante sur les destinées terrestres d'un peuple, les Chinois ont lutté avec la nature et l'ont domptée sur une surface de plus de six cent mille lieues carrées, tandis que les Indiens, satisfaits de ce que la nature, riche, il est vrai, sur leur sol, leur offrait presque sans travail, n'ont interrogé ce sol que pour le couvrir de temples élevés aux objets de leurs religieuses croyances. Chez ces derniers, le sentiment religieux, l'esprit spéculatif, le génie

poétique, se sont développés au plus haut degré; tandis que chez les premiers, c'est le sentiment moral, l'esprit positif et le génie industriels qui ont pris ce même développement.

Nous croyons que c'est une philosophie ou une raison malentendue de rejeter indistinctement ce que l'on nomme récits poétiques. L'esprit ou l'imagination de l'homme invente beaucoup moins que l'on n'est porté à le croire généralement. L'invention est une création, et qui pourrait dire qu'il est donné à l'homme de créer? Sans doute qu'il y a des créations intellectuelles, des œuvres littéraires qui sont le produit des facultés intelligentes de l'homme; mais ces œuvres intellectuelles sont bien moins des produits de l'imagination, comme on l'entend communément d'un *acte créateur*, que de cette même faculté, comme *acte imitateur*, acception véritable et primitive du mot. Cet acte est aidé dans son développement par les facultés logiques de déductions et d'inductions de l'intelligence, fondées sur l'observation de certaines lois constantes de la nature. Tout ce qui est imaginé est possible; tout ce qui est possible existe. Il n'est pas donné à l'imagination la plus extravagante d'imaginer un *cercle carré*, ni un *carré rond*. Quand Homère, ou plutôt quand les Homérides composaient l'Iliade et l'Odyssée, ils n'inventaient pas; ils ne créaient rien; ils ne faisaient que recueillir des traditions et les coordonner ensemble. Toutes les œuvres épiques qui existent et que l'on regarde communément comme des *créations* de leurs auteurs, ne sont rigoureusement que des *imitations*. La distribution des parties, ou l'ordonnance de l'œuvre, n'est pas une création: c'est un *arrangement*. Le nom du plus grand poète épique du monde, l'auteur supposé du *Mahabharata*, poème sanskrit qui renferme 250,000 vers, dont quelques-uns n'ont pas moins de trente syllabes, VYASA, signifie: *compilateur, distributeur, arrangeur*. On peut aussi trouver le même sens au nom grec *Ὅμηρος*, Homéros. Mais,

dira-t-on, d'après ces principes, toutes les actions, tous les faits rapportés dans l'Illiade et l'Odyssée sont donc vrais? Oui, ils sont vrais; mais ils sont attribués à des personnages qui ne le sont pas. Il y a toujours une vérité sous cet apparent mensonge.

TEMPS ANTÉHISTORIQUES.

Nous avons dit que les Chinois faisaient remonter leur antiquité historique, c'est-à-dire la première année de leur premier cycle, 2,637 ans avant notre ère. Beaucoup de leurs historiens placent avant cette époque plusieurs règnes ou plusieurs périodes de temps commençant à un premier homme qu'ils nomment PAN-KOU (*), surnommé aussi *Hoën-tun* (Chaos primordial). L'époque de ce premier homme et de ce premier empereur chinois est si reculée, selon eux, qu'ils placent entre lui et la mort de CONFUCIUS, arrivée 479 ans avant notre ère, de 2 jusqu'à 96 millions d'années. Ils disent, de ce premier homme, ce que les Indiens disent de MANOU, qu'il possédait une puissance tellement grande sur la nature, qu'elle allait jusqu'à une action créatrice. C'est pour cela qu'il fut appelé *Yu-chi*, « l'ordonnateur du monde. » Une tradition rapporte qu'il sépara le ciel de la terre. Cependant une autre dit seulement qu'aussitôt que le ciel et la terre furent séparés, PAN-KOU appa-

(*) Si la tradition chinoise sur laquelle est fondée cette opinion n'est pas empruntée à l'Inde, elle sort de la même source; car il est impossible de ne pas reconnaître dans le nom et les attributions du Pan-kou chinois, ou, en adoucissant la prononciation, *Man-hou* (transcription aussi exacte que la première pour certaine latitude), le *Manou* indien, qui joue le même rôle dans la tradition mythologique de l'Inde. Nous nous bornons ici à faire ce rapprochement. On peut consulter, au sujet des traditions fabuleuses des Chinois, le discours du R. Prémare, qui précède la traduction du Chou-king par le P. Gaubil, et d'où nous avons tiré une partie de ces anciennes traditions.

rut au milieu d'eux (**). Après lui commencèrent trois grands règnes, dans l'ordre suivant : le règne du ciel, le règne de la terre et ensuite le règne de l'homme; ou, comme s'exprime le Chinois : la souveraineté du ciel, la souveraineté de la terre, et la souveraineté de l'homme (*thien hoang, tchi hoang, jin hoang*) (**). Un écrivain chinois explique tout par une grande période de 129,600 ans, composée de douze parties appelées *conjonctions*, chacune de 10,800 années, lesquelles comprennent aussi la destruction des choses. Dans la première eut lieu la formation actuelle du ciel, qui se fit successivement par le mouvement que le grand Faîte ou l'Être primordial imprima à la matière, auparavant dans un parfait repos. Dans la seconde conjonction, la terre est produite comme le ciel dans la première. Dans la troisième, l'homme naît avec les autres êtres de la nature, y compris les plantes, et de la même manière. Ce système sort de l'histoire et de l'antiquité chinoises que nous cherchons à connaître. Mais il y rentre cependant, sous le point de vue de la conception populaire de l'origine et de la durée des choses, qui est si intimement liée aux origines chinoises traditionnelles.

Les traditions qui placent les trois grandes souverainetés, les trois grands

(*) Dans tous les passages des traditions chinoises sur l'origine des choses, nous avons presque toujours trouvé que ce que nous appelons création était chez elles une *division*, une *séparation* (*fen* ou *fen-pien*), comme ici la *séparation de la Terre d'avec le Ciel*, c'est-à-dire du *Globe* que nous habitons d'avec les *autres Corps célestes*. Des opinions émises par des savants modernes sur l'origine de quelques satellites pourraient faire comprendre la portée de ce fait.

(**) L'Encyclopédie chinoise, déjà citée, donne les portraits de ces trois grandes personnifications. Les deux premières ont des figures presque humaines, mais la troisième, celle de l'homme, se rapproche beaucoup du singe, et semble en être une variété primitive. (vol. 3, Kienan 1.)

régnes ci-dessus nommés, les Trois Rois, les trois Augustes, en tête de l'histoire chinoise, donnent aux êtres revêtus de ces pouvoirs, des formes différentes de l'humanité actuelle. Les premiers avaient le corps de serpent; les seconds, le visage de fille, la tête de dragon, le corps de serpent et les pieds de cheval; les troisièmes avaient le visage d'homme et le corps de dragon ou serpent. Viennent ensuite dix grandes périodes de temps nommées Ki, pendant lesquelles régnent un grand nombre de personnages à la face d'homme et au corps de dragon ou grand serpent. Ces hommes « demeuraient dans des antres, ou se perchaient sur des arbres, comme dans des nids; ils montaient des cerfs ailés et des dragons, » pendant les six premières périodes, qui durèrent, selon les uns, 1,100,750 années, et, selon d'autres, 90,000 seulement. A la fin de la septième période, pendant laquelle régnèrent un grand nombre de rois qui commencèrent la civilisation et l'empire de l'homme sur la nature, les êtres humains cessèrent d'habiter les cavernes. Au commencement de la huitième période, qui renferme treize dynasties, les rois avaient des chars attelés de six licornes ailés; les hommes se couvraient de vêtements d'herbe; les serpents et les bêtes étaient en grand nombre; les eaux débordées n'étaient point encore écoulées; les hommes étaient très-malheureux. Ils se couvrirent ensuite de peaux de bêtes pour se préserver du froid et des vents, et ils furent nommés : hommes habillés de peaux. Un philosophe chinois dit que « dans les premiers âges du monde, les animaux se multipliaient extrêmement, et que les hommes étant assez rares, ils ne pouvaient vaincre les bêtes et les serpents. » Un autre disait aussi que « les anciens, perchés sur des arbres, ou enfoncés dans des cavernes, possédaient l'univers. » « Ils vivaient en société avec toutes les créatures; et ne pensant point à faire de mal aux bêtes, celles-ci ne songeaient point à les offenser. Dans les siècles suivants

on devint trop éclairé, ce qui fut cause que les animaux se révoltèrent : armés d'ongles, de dents, de cornes et de venin, ils attaquaient les hommes qui ne pouvaient leur résister; » c'est ce qui porta les hommes à se retirer dans des maisons de bois, pour se préserver des bêtes féroces, et dès lors la lutte entre eux ne cessa plus. On attribue au premier empereur de la neuvième période, l'invention des premiers caractères chinois. Cet empereur, nommé TSANG KIE (*), avait le front de dragon, la bouche grande et quatre yeux brillants (les dessins chinois le représentent ainsi); il était doué d'une très-grande sagesse. Ce fut alors que commença la différence entre le roi et le peuple. Les premières lois parurent; la musique fut cultivée, et les châtimens furent appliqués aux coupables; le premier gouvernement régulier fut établi. Sous le IV^e empereur de cette période, « il y eut plusieurs présages très-heureux; il parut cinq dragons de couleur extraordinaire; le ciel donna la douce rosée; la terre fit sortir de son sein des sources de nectar; le soleil, la lune et les étoiles augmentaient leur clarté, et les planètes ne s'écartèrent point de leur route. » C'est à propos du VI^e empereur, que l'on cite ces paroles d'un ancien philosophe chinois : « Ce que l'homme sait n'est rien en comparaison de ce qu'il ne sait pas. » Cet axiome est encore aussi vrai maintenant qu'il y a cinq mille ans. Au VII^e empereur sont attribués, « l'invention des chars, les monnaies de cuivre, l'usage de la balance pour juger du poids des choses. » Sous le règne du XII^e, on dit que « l'on coupait les branches d'arbres pour tuer les bêtes. Il y avait alors peu d'hommes; mais on ne voyait que de vastes forêts, et les bois étaient pleins de bêtes sauvages. » A propos du XIV^e, il est dit : « En ce

(*) Quelques écrivains le font vassal ou ministre de HOANG-TI; mais les attributs mythologiques qu'on lui donne nous font accorder la préférence à l'opinion qui le place dans les temps antéhistoriques.

temps-là les vents furent grands et les saisons tout-à-fait dérangées; c'est pourquoi le XIV^e empereur donna ordre à Sse-kouï de faire une guitare à cinq cordes, pour remédier au dérangement de l'univers, et pour conserver tout ce qui a vie. » Du temps du XV^e empereur, les eaux ne s'écoulaient point; les fleuves ne suivaient point leur cours ordinaire, ce qui fit naître quantité de maladies. Cet empereur institua les danses nommées *ta vou*: « ce dernier exercice était un précepte hygiénique, selon l'écrivain chinois qui rapporte ces traditions. La matière subtile, dit-il, circule dans le corps; si donc le corps n'est point en mouvement, les humeurs ne coulent plus, la matière s'amasse, et de là les maladies qui ne viennent toutes que de quelque obstruction. » Sous le XVI^e empereur, « le monde était si peuplé, que partout, d'un lieu à l'autre, on entendait le chant des coqs et la voix des chiens; les hommes vivaient jusqu'à une extrême vieillesse, sans avoir grand commerce les uns avec les autres. »

TEMPS SEMI-HISTORIQUES.

Fou-Hi, 1^{er} EMPEREUR, 3,468 ANS AV. NOTRE ÈRE.

L'empereur qui vient ensuite est Fou-Hi. (Voy. son portrait copié sur un dessin chinois, *pl.* 2.) C'est par lui que certains écrivains chinois commencent l'histoire de leur empire, regardant les événements qui lui sont antérieurs comme trop douteux. Le lieu de sa naissance et de sa cour est placé dans le Ho-nan. La plupart des inventions déjà mentionnées lui sont donc attribuées par ces écrivains; mais il se trouve encore compris dans la neuvième période par les écrivains qui suivent cette division. On dit de cet empereur qu'il inventa et traça les huit symboles (*) (*pl.* 2.) Ce fut lui

(*) Ce sont trois lignes, qui, combinées différemment, en font soixante-quatre; ou plutôt, c'est une seule ligne droite différemment brisée, placée sur trois rangs. La 1^{re} de ces 8 *Koua* représente le ciel; la 2^e, la

qui le premier crea des ministres d'état. Pour donner plus de crédit à ses nouvelles lois, il publia qu'il les avait vues tracées sur le dos d'un dragon-cheval qui sortait du fond d'un lac. Ce prodige l'ayant accrédité parmi le peuple, il créa des ministres sous le nom de *dragons*. Il nomma l'un *dragon-volant*, et son occupation fut de composer des livres; il nomma le second *dragon qui se cache*, et c'était à lui de rédiger la calendrier; un troisième fut nommé *dragon qui demeure*, et il eut l'intendance des bâtiments; un quatrième, appelé *dragon protecteur*, fut chargé de prévenir les misères du peuple et de le soulager; un cinquième, sous le nom de *dragon terrestre*, eut soin des terres; un sixième, appelé *dragon des eaux*, fut chargé de faire croître les bois et les plantes, et de procurer la communication des sources d'eaux vives. Il établit un premier ministre, et partagea le gouvernement de son état entre quatre. Il est aussi le premier qui ait fait des filets, qui ait nourris les six sortes d'animaux domestiques (*). Cette opinion est celle de ceux qui rejettent les règnes des empereurs qui l'auraient précédé.

« La fille du Seigneur, nommée HOA-SSE (fleur attendue), fut mère de Fou-Hi. Se promenant sur les bords d'un fleuve du même nom, elle marcha sur la trace du grand homme, elle s'émut; un arc-en-ciel l'environna; par ce moyen elle conçut, et au bout de douze ans, le quatrième jour de la dixième lune, elle accoucha vers l'heure de minuit; c'est pourquoi l'enfant fut nommée *Sout* ou l'année. » Un très-ancien lexicographe chinois dit « qu'autrefois les sages ou saints (*ching*) se nommaient *enfants du ciel*, parce que leurs mères les enfantaient par l'opération du ciel. »

« Fou-Hi avait le corps de dragon ou

terre; le 3^e, la foudre; le 4^e, les montagnes; le 5^e, le feu; le 6^e, les nuages; le 7^e, les eaux; le 8^e, le vent.

(*) Le cheval, le bœuf, la poule, le cochon, le chien, le mouton.

grand serpent, et la tête de bœuf. » Le dessin chinois que nous avons reproduit (et qui est tiré d'une collection de cent portraits d'hommes célèbres de la Chine, envoyés de ce pays par le P. Amiot, laquelle collection se trouve à la Bibliothèque royale de Paris) donne à cet empereur chinois des excroissances frontales qui représentent les cornes de bœuf dont l'a doué la tradition (*). Son vêtement est d'écorce ou de grandes feuilles d'arbres. Le commentaire de CONFUCIUS sur le Y-King, livre symbolique que l'on fait remonter à Fou-hi, dit « qu'au commencement on gouvernait les peuples par le moyen de certains nœuds qu'on faisait à des cordes; qu'ensuite le Sage (Fou-hi) mit à la place l'écriture pour servir aux officiers civils à remplir tous leurs devoirs, et aux peuples à examiner leur conduite, et que c'est sur les symboles *Koua* qu'il se régla pour exécuter son ouvrage. » On voit par là que CONFUCIUS admettait l'existence de Fou-hi. Il ordonna les cérémonies pour les sacrifices aux esprits du ciel et de la terre, et pour cet usage il fit un vase qu'il appela *ting*. »

Avant lui les sexes se mêlaient indifféremment : il établit les mariages, et ordonna des cérémonies avec lesquelles ils devaient se contracter, afin de rendre respectable le premier fondement de la société humaine, et le peuple vécut depuis avec honneur. « Avant cette époque, dit un auteur chinois, les hommes n'étaient guère différents des bêtes; ils connaissaient leur mère, mais ils ignoraient qui était leur père. Fou-hi réforma ce désordre : il ordonna que les femmes seraient vêtues d'une manière différente de celle des hommes; il établit des lois pour la société conjugale : une de ces lois portait qu'on ne pourrait pas se marier avec une

femme du même nom, soit qu'elle fût parente ou non. » Cette coutume subsiste encore aujourd'hui. Il travailla beaucoup sur l'astronomie. « Il divisa le ciel en degrés, et inventa la période de soixante années; » cycle chinois encore maintenant en vigueur. Il établit un calendrier pour fixer l'année, inventa des armes de bois, fit écouler les eaux, et entourra les villes de murailles. Il donna les règles de la musique; il prit du bois nommé *tong*, le creusa et en fit une lyre longue de 7 pieds 2 pouces, nommée *Kta* (pl. 2, n° 1). Les cordes étaient de soie et au nombre de 27. « Les opinions sont partagées sur ce nombre; quelques écrivains n'accordent que 5 cordes, symbole des 5 planètes. Quand Fou-hi la touchait, elle rendait un son céleste. » Il fit ensuite une guitare à 36 cordes nommée *Sse* (pl. 2, n° 2). Après avoir institué l'art de pêcher, il composa une chanson sur les pêcheurs. Son règne fut une suite de bienfaits pour le peuple.

On dit des choses merveilleuses d'une vierge, sœur, ou, selon quelques uns, femme de Fou-hi. Elle avait le corps de serpent, et la tête de bœuf. On dit d'elle, « qu'elle obtint d'être vierge et épouse tout ensemble. »

L'empereur CHIN-NOUNG (laboureur divin) succéda à Fou-hi, 2,218 ans environ avant J.-C. Il inventa la charrue et apprit aux hommes à cultiver les champs. Il sema les cinq sortes de blé; alors le peuple apprit à se nourrir de grains. Il leur apprit aussi à tirer du sel de l'eau de la mer. On dit qu'il fit un livre sur l'art militaire, et qu'il était habile à la guerre. « Il établit des marchés publics, y fit arriver tous les peuples du monde, et y ramassa toutes les marchandises de l'univers. On les échangeait mutuellement, et ensuite chacun se retirait dans sa contrée. » On lui attribue aussi l'invention de la médecine. « Ce fut lui qui distingua toutes les plantes, et en détermina les diverses propriétés. Il composa des chants sur la fertilité de la campagne, inventa une très-belle lyre, et une guitare ornée de

(*) On pourrait aussi les regarder comme un emblème primitif de la puissance et du génie, que l'on retrouve également dans la figure traditionnelle du législateur hébreu, Moïse.

pierres précieuses, pour adoucir les mœurs du peuple et le rappeler à la vertu. Monté sur un char traîné par six dragons, il mesura le premier la figure de la terre, il lui trouva 900,000 *li*, de l'est à l'ouest, sur 860,000 *li*, du nord au sud (*). Il sacrifiait au Seigneur suprême dans le temple de la lumière.

Plusieurs descendants de CHIN-NOUANG régnèrent jusqu'à l'empereur HOANG-TI, qui ouvre la dixième période. C'est, comme nous l'avons déjà dit, à la 61^e année de son règne que commence le premier cycle historique des Chinois, 2,637 ans avant notre ère. C'est donc à lui que nous commencerons aussi notre aperçu de l'histoire et des événements de la

(*) Les proportions de ces deux nombres fabuleux (en supposant la mesure de longueur dont il est ici question la même que le *li* actuel chinois, qui est de 1/10^e de lieue) sont remarquables; car on sait que le diamètre de l'équateur, ou rayon équatorial, est plus long que celui des pôles, ou rayon polaire, de 10,910 toises, selon les derniers calculs de M. L. Saigey. Mais ce que l'on regarde comme certain, c'est que le *li* ancien chinois était plus petit que le *li* actuel. Dans l'impossibilité de déterminer la valeur du *li* ancien chinois, il n'en résulte pas moins ce fait curieux: la différence des deux rayons cités; différence qui suppose évidemment l'aplatissement de la terre vers ses pôles, quoique dans des proportions plus fortes, il est vrai, que celles des calculs modernes. D'où est venue à la haute antiquité chinoise cette connaissance de l'aplatissement polaire de la terre, connaissance restée à l'état vague d'une tradition dont on n'a plus l'intelligence, et qui n'indique pas si c'est de la terre comme *sphéroïde* ou comme *surface plane* qu'il est question? On trouve dans un ouvrage chinois, publié sur la fin du 17^e siècle, que la terre a 90,000 *li* de circonférence, de l'orient à l'occident, et 85,000, du nord au sud. Ici il n'y a plus de doute; ce sont les véritables dimensions de 9,000, et de 8,500 lieues: le *li* étant 1/10 de lieue. Cette connaissance scientifique se retrouve aussi dans les écrits du célèbre philosophe chinois HOAI-MAN, qui vivait près de 200 ans avant notre ère!

Chine. Nous avons attaché d'autant plus d'attention aux opinions qui précèdent sur les origines de l'empire chinois (opinions appartenant principalement aux sectateurs de la doctrine du TAO, dont il sera parlé plus tard), qu'elles s'éloignent davantage de celles qui sont communément reçues, et qui se rattachent presque toutes à l'opinion mosaïque. Celle-ci admet, comme principe fondamental de l'antiquité du genre humain, la création d'un premier homme et d'une première femme; leur perfection au sortir des mains de leur créateur, et leur chute, qui s'est étendue à tout le genre humain: les traditions chinoises, au contraire, n'admettent pas unanimement un premier homme, qui d'ailleurs réunit en lui toutes les facultés propres à la reproduction, et qui, dans leur esprit, n'était pas de la nature du genre humain actuel, puisqu'il avait le pouvoir de créer des mondes. Bien loin d'admettre la perfection des premiers hommes et leur chute, le genre humain, selon ces traditions, n'est arrivé à son état actuel que lentement et par degrés, en perdant quelques-unes de ses formes primitives. Non-seulement ici il n'y a pas chute, mais il y a progrès et développement de nature comme de civilisation: c'est seulement là ce que nous avons voulu constater.

TEMPS HISTORIQUES.

§ VII. APERÇU DE L'HISTOIRE DE L'EMPIRE CHINOIS depuis HOANG-TI jusqu'à nos jours.

Quand on veut écrire l'histoire d'un peuple, ou seulement en donner un aperçu, l'esprit se demande si c'est un simple enregistrement de faits matériels qu'il est condamné à faire, sans distinction de causes et d'effets, ou s'il a à constater un enchaînement nécessaire dans ces mêmes faits, de manière que celui qui suit dépende nécessairement de celui qui précède, et si l'on peut trouver une raison efficiente de tous les événements humains. En d'autres termes, le cours des événements humains est-il soumis à une loi

fatal, comme celle de la gravitation, ou bien n'est-il que le produit accidentel d'actes dus au hasard, qui n'auraient de lois que dans le caprice des agents humains, ou dans les circonstances fortuites de leur accomplissement? D'où vient le genre humain? où va-t-il? est-il dès son origine une progression de perfectibilité? ou ne fait-il qu'être plus ou moins bien de ses facultés dans une limite donnée, en recommençant sans cesse, comme la planète sur laquelle il passe, le cours perpétuel de ses révolutions? Si le genre humain est perfectible, quelle est la loi de son développement? Peut-on retrouver quelque part les traditions non interrompues de son histoire, de son origine et de ses progrès? Sans prétendre offrir ici la solution de toutes ces questions, nous pensons que les événements humains, sans être soumis aux lois fatales qui gouvernent les corps célestes, le sont cependant à des lois assez régulières pour que l'on puisse souvent les découvrir et les déterminer; que le genre humain se développe, sinon dans ses facultés morales, au moins dans ses facultés scientifiques; que les nations ont leur vie et leur mort comme les individus, tandis que le genre humain ne meurt point et continue sa marche à travers les siècles et les révolutions qui renouvellent la surface de la terre.

Nous tâcherons de faire l'application de ces principes à l'esquisse que nous allons donner de l'histoire et de la civilisation de l'empire chinois, dont nous verrons s'opérer le développement, comme celui de ces vieux et robustes chênes que les tempêtes séculaires, qui en ont renversé tant d'autres, n'ont pu abattre.

HOANG-TI, 2606 AVANT J.-C. (*)

Avant de parler des temps que nous donnons comme historiques, d'après

(*) L'examen critique de la chronologie chinoise, que l'empereur K'ien-Loung fit faire par le collège des Han-lin ou *Académie impériale*, et par tous les corps littéraires de sa capitale, et qu'il fit imprimer dans son palais en 1767, ne fait remonter le

les historiens chinois, et contre lesquels on a tenté vainement de s'élever, il est bon de dire quels sont les éléments chronologiques qui servent de base à la certitude de l'histoire chinoise. Ces éléments sont très-simples et très-réguliers : ce sont 1° l'année civile ou équinoxiale, composée de trois cent soixante-cinq jours sidéraux et un quart, reconnue et suivie en Chine dès la plus haute antiquité, comme nous le verrons ci-après, et qui correspond parfaitement à notre année julienne; 2° le cycle de soixante années, dont les séries se suivent depuis la 61^e année du règne de HOANG-TI, sans interruption, et avec autant de régularité que les siècles dans les computs européens. Notre année vulgaire 1834 correspond ainsi à la 31^e année du 75^e cycle sexagénaire des Chinois. Il n'y a pas de chronologie qui offre autant de certitude pour un aussi long espace de temps.

Le temps compris entre les deux points les plus extrêmes de l'histoire chinoise renferme une durée de près de quatre mille cinq cents années; période immense de la vie historique d'un empire qui n'a pas d'égale dans le monde, et dans laquelle se sont succédé vingt-deux dynasties, par conséquent dans laquelle il y a eu au moins vingt-deux grandes révolutions. La première fut opérée par HIEN-YOUAN, que l'on a nommé depuis HOANG-TI (*l'empereur jaune*). À la 55^e année du règne du dernier empereur de la famille de CHIN-NOUNG, un prince de sa maison se révolta et causa de grands désordres. Les rois vassaux, qui gouvernaient des provinces de l'empire, étaient divisés entre eux. Le rebelle obtint des suc-

1^{er} cycle de soixante années, de 365 jours 6 heures chacune, qu'à la 61^e année de cet empereur, ou 2637 av. J.-C.; laissant ainsi les 60 premières, ou la valeur d'un cycle, dans les temps douteux. C'est ce tableau chronologique qui porte ainsi le plus haut caractère de certitude, et dont nous avons un exemplaire entre les mains, que nous avons suivi constamment pour les dates, dans le cours de cet ouvrage.

ces. L'empereur fut obligé d'abandonner le gouvernement de l'empire. Quelques rois vassaux se joignirent à HIOUAN-YOUAN, qui avait un état dans le Ho-Nan : celui-ci attaqua plusieurs fois le prince insurgé; et, *par le moyen d'un char (*) qui indiquait le sud* et la position des quatre points cardinaux, il connut les routes qu'il tenait, le défit, et fut ensuite élu, par les autres princes vassaux, maître de l'empire. C'est à lui qu'est attribuée la première forme régulière de gouvernement. Il établit des ministres qui portèrent le titre de *yan* (nuée), sans doute pour indiquer leur destination providentielle par rapport au peuple, comme celle de la nuée par rapport à la terre qu'elle fertilise : nom que porte aussi en Chine le principe vivifiant de la nature. On prétend en outre qu'il divisa le peuple en différentes classes, auxquelles il assigna des couleurs différentes, en réservant la couleur jaune pour la famille impériale; couleur qu'elle conserve encore aujourd'hui, quoique après les révolutions de vingt-deux dynasties : ce qui indique une bien plus grande immuabilité dans cet attribut impérial que dans l'empire lui-même. HOANG-TI partagea ses états conquis en dix provinces (*Tchéou*), subdivisées chacune en dix départements (*Tse*), chaque département renfermant dix arrondissements (*Tou*), chaque arrondissement dix villes (*Ye*). Quant aux mesures linéaires, il prit un grain de millet pour la grandeur d'une ligne, dix grains de millet, ou dix lignes pour un pouce, dix pouces pour un pied, etc. Les diverses manières dont les grains de millet, qui sont de figure ovale, peuvent se ranger, ont

mis de la différence dans les mesures sous les différentes dynasties.

On remarque déjà là ces proportions décimales, que la révolution française devait généraliser et appliquer à toutes les divisions du calcul, quatre mille cinq cents ans plus tard, et que les Chinois eux-mêmes avaient su mettre en pratique bien des siècles auparavant, d'une manière beaucoup plus générale encore, comme on le voit par cet exemple unique appliqué à la division territoriale d'un grand empire.

L'histoire chinoise rapporte à HOANG-TI un grand nombre d'inventions, attribuées déjà pour la plupart à des règnes précédents; mais cette confusion est due à la différence d'opinions des historiens sur le commencement réel de l'époque historique de leur grand empire. Et quand même il serait possible de démêler la vérité parmi des assertions contradictoires, on concevra facilement que nous n'avons ici ni le temps, ni la mission de chercher à déterminer quelles sont les opinions qui doivent inspirer le plus de confiance. Ce n'est pas d'ailleurs sur une faible erreur de date dans des faits de cette nature que l'on pourrait établir un scepticisme historique. L'histoire chinoise, depuis HOANG-TI, porte trop le caractère de la certitude pour que l'on puisse la rejeter, ou seulement la mettre en doute sur les principaux faits. C'est à cet empereur qu'est attribué l'établissement du *Tribunal pour écrire l'histoire*, qui existe encore aujourd'hui, et dont nous aurons occasion de parler plus au long; il nomma six ministres pour avoir soin de ce qui concernait le ciel, c'est-à-dire pour observer les astres et les phénomènes célestes. Ces derniers inventèrent la sphère, réglèrent le calendrier et les saisons. HOANG-TI ordonna à TA-NAO de former le cycle de 60, composé d'un cycle de 10 et d'un autre de 12, lesquels, réunis ensemble, servent à nommer chaque année dans un cycle, ou période de 60, dont le premier commence 2,687 ans avant notre ère; il fit connaître

(*) C'était, selon les historiens chinois, une espèce de char, de l'invention de HOANG-TI, au-dessus duquel était une figure d'esprit qui montrait toujours la partie du midi, de quelque manière que ce char fût tourné. « De quelque côté que le char » désignât les quatre parties du monde, » dit le P. Amiot, « il est certain que les Chinois ont inventé la boussole. »

Les principes de l'arithmétique et de la géométrie. Plusieurs astronomes chinois, à cette époque reculée où l'histoire se tait sur les autres peuples de la terre, démontrent par leurs observations comparées, que douze révolutions de la lune n'égalent pas une révolution du soleil; démonstration renouvelée 2,300 ans après par Méton, astronome grec. Cette découverte du cycle de dix-neuf ans est attribuée à l'empereur lui-même. Dans un des ouvrages que ce dernier faisait pour examiner par lui-même l'état de l'empire, il découvrit une mine de cuivre fort abondante dans une montagne du Ho-nan. Il la fit exploiter. Un des ministres de HOANG-TI fit fondre douze cloches correspondant aux douze lunes, pour indiquer les saisons, les mois, les jours et les heures. Les lois des sons musicaux furent aussi inventées, ainsi que différents vases, et instruments de musique. L'empereur fit faire des arcs, des flèches et divers autres instruments de guerre. On creusa des arènes et on fit des barques; les branches taillées servirent de rames: alors les fleuves furent franchis. On construisit des chars, et alors on put pénétrer partout. Les noms de de tous les inventeurs présumés sont conservés par les historiens chinois. HOANG-TI, dit-on, coupa et aplanit des montagnes; il fit faire de grands chemins pour faciliter le commerce; il étendit les bornes de son empire, qu'il poussa vers l'orient jusqu'à la mer, du côté du nord jusqu'où s'étendait depuis l'ancienne Tartarie, et au midi jusqu'au fleuve Kiang, qui lui servit de barrière.

Les rapports entre le Créateur ou le Souverain du ciel, et la créature ou l'homme, furent reconnus; car sous ce règne on construisit un monument spécial pour offrir des sacrifices au Souverain-Suprême (*Chang-Ti*). Le commerce fut établi, et l'on fabriqua une monnaie qui remplaça les échanges en nature; ce qui fut un grand pas dans la civilisation. On rapporte que des peuples étrangers vinrent rendre hommage à HOANG-TI; ce qui indi-

querait qu'à cette époque (environ 2,650 ans avant notre ère), il existait déjà dans la Haute-Asie des peuples constitués et possédant déjà un certain degré de civilisation. La femme de HOANG-TI, nommée LOUÏ-TSEU, enseigna au peuple l'art d'élever les vers à soie et celui de filer leur produit pour faire des vêtements. Cette industrie est devenue si prospère et si importante en Chine, que LOUÏ-TSEU a été élevée dans la suite des temps au rang des génies, et elle est honorée sous le nom d'*Esprit des métiers et des vers à soie*.

On attribue aussi à HOANG-TI une grande science dans la vertu des simples, et des écrits profonds sur la médecine dont on prétend qu'il subsiste encore des fragments.

Il fit construire des maisons et des murailles pour enclore certaines localités. Il institua des écoles pour l'instruction des jeunes gens, et on le représente comme le législateur et le fondateur d'un nouvel empire.

Il régna cent ans, et, selon les Chinois, il n'y eut jamais de règne aussi glorieux et aussi heureux que le sien.

Un fait qu'il est bon de remarquer, c'est que les historiens chinois font venir plusieurs inventeurs des arts et des sciences, sous le premier empereur historique, de pays situés à l'occident de la Chine, près du mont *Kouen-lin*, que les Indiens nomment *Mérou*, dans les flancs duquel le grand fleuve *Hoang-ho* prend sa source; ce qui donnerait à cette partie du Thibet une antériorité de civilisation sur la Chine elle-même; supposition assez naturelle si l'on réfléchit que, à mesure que des contrées devinrent habitables par la formation des lits de fleuves ou de rivières, les premières peuplades durent suivre le cours de ces mêmes fleuves, et se répandre, comme eux, dans différentes directions, mais toujours en partant des lieux hauts pour arriver dans les lieux bas. Ce qui confirme cette supposition, c'est que la cour des premiers empereurs chinois était placée dans

les provinces occidentales voisines des montagnes du Thibet.

Un autre fait aussi à remarquer dans ce premier règne historique, c'est l'adoption par le chef de l'état d'un nom impérial qui lui donne un même attribut qu'au souverain du ciel : ce nom est *Ti* 帝 *souverain*,

dans lequel on retrouve la même racine qui sert à désigner DIEU dans toutes les langues de la famille *hindo-germanique* ou *arienne*, à commencer par le sanskrit, et en finissant par le français. Avant HOANG-TI, les souverains anté et sémi-historiques de la Chine se nomment *Wang*, rois; un nouveau titre dynastique s'introduit : ce titre, le *Souverain de la Chine* l'a en partage avec le *Souverain du ciel*; mais on donne à celui-ci le qualificatif de *Suprême* (*Chang*); le *Souverain* de la Chine est donc subordonné hiérarchiquement au *Souverain suprême* du ciel. Il résulte de là qu'un nouvel élément de souveraineté fut introduit dans le gouvernement de la Chine avec le nouveau titre impérial, et que la majesté du souverain fut revêtue de fonctions et d'attributs inconnus précédemment. En un mot, nous voyons ici l'introduction de l'élément théocratique, qui nous paraît étranger, et qui n'a pu effectivement prendre en Chine un grand développement.

HOANG-TI réunit donc le premier la puissance religieuse à la puissance civile, ou plutôt il introduit le premier l'idée religieuse dans l'idée civile, et se fait le pontife de ces deux idées. Il élève des autels et offre des sacrifices au *Souverain suprême* (*Chang-ti*), dont il partage une partie des attributs, et dont il est le représentant sur la terre, sous le titre de *souverain jaune* (*Hoang-ti*).

CHAO-MAO, 2,597 AVANT J.-C.

Sous le règne de 80 ans de son successeur et fils nommé CHAO-MAO, le culte pur d'un être suprême unique se corrompt; la pensée primitive et peut-être traditionnelle se matérialisa

dans les pompes extérieures des sacrifices. Une musique nouvelle fut inventée. Cet empereur, cependant, ne négligea pas les intérêts matériels de son empire. Il ouvrit des chemins dans les montagnes, et fit nettoyer le lit des rivières. Il établit un règlement encore en vigueur, qui prescrit des costumes particuliers pour les divers genres et degrés de mandarins ou commandements. Comme à son avènement à l'empire, des courtisans (il en existait déjà à cette époque reculée) avaient prétendu que l'oiseau nommé *Foung-hoang* (oiseau fabuleux, phénix chinois, qui ne se montre que pendant le règne des bons princes) avait paru; ce fut cet oiseau, varié de différentes manières, qui devint la marque distinctive figurée sur le vêtement des mandarins (*). L'usage de porter cet oiseau brodé sur la poitrine s'observe encore aujourd'hui (**).

2,513. TCHOUEH-HIO, neveu du précédent, et qui lui succéda par droit d'élection, seul droit alors, fut un grand souverain. Il rétablit la pureté primitive du culte, qui était passé à la forme idolâtrique, et il nomma des ministres pour y présider et faire distinguer les esprits célestes des hommes. Il confia à un mandarin la direction des mines, et à un autre l'administration des eaux et forêts. Comme chaque famille voulait avoir des pré-

(*) Nous prévenons une fois pour toutes, que, pour nous conformer à une habitude prise par tous les écrivains qui ont parlé de la Chine, et pour ne pas introduire une autre dénomination plus exacte, mais qui aurait l'inconvénient d'être nouvelle et de ne rappeler aucune idée à l'esprit, nous employons le mot *mandarin*, qui n'est pas chinois, mais portugais (dérivé du mot *mandar*, *commander*), pour désigner les magistrats ou employés civils et militaires de divers degrés, revêtus d'une administration ou d'un commandement quelconque.

(**) Ce sont les mandarins de lettres qui portent cet emblème; les mandarins d'armes portent des animaux, tels que le dragon, le lion, le tigre, etc.

sanctificateurs, ce fut lui, dit-on, qui porta un décret par lequel l'empereur seul peut offrir le sacrifice solennel au ciel, ou au souverain suprême. Il réforma le calendrier et fixa le commencement de l'année à la première lune du printemps. Il y eut, disent les historiens chinois, à cette époque où tout se renouvelle sur la terre, une conjonction des cinq planètes dans la constellation appelée *ing-ke*. Ils disent aussi que, sous le règne de cet empereur, l'empire chinois avait beaucoup d'étendue: il était borné au nord par la Tartarie, au midi par la Cochinchine; à l'occident, par le grand désert de sable; et à l'orient par la mer.

2,435. TI-KO, petit-fils et successeur du précédent, s'occupa de former les mœurs. Il établit des docteurs pour l'enseignement de la morale, et des règles pour la musique vocale. Cependant il épousa, dit-on, quatre femmes, et introduisit la polygamie dans l'empire, laquelle y règne encore actuellement.

De quelque manière que l'on envisage ce dernier fait, il n'en est pas moins évident que cette coutume a eu une influence très-grande sur la civilisation chinoise. On ne pourrait guère, comme Montesquieu, trouver dans le climat la loi, ou du moins la raison de cette coutume, qui est d'ailleurs en usage dans une grande partie de l'Asie; car les contrées du nord de la Chine sont placées sous les mêmes latitudes que le Portugal et l'Espagne méridionale, quoique les premières soient sujettes à des froids beaucoup plus intenses. C'est peut-être à cette cause qu'est due l'immense population de la Chine, et, par une conséquence directe, le développement extraordinaire de l'industrie de cet empire. Toutefois, les abus de cette même coutume, en entraînant un grand nombre d'empereurs dans la débauche et dans tous les excès qui en sont la suite, y compris l'introduction près du trône d'une foule d'eunuques qui souvent se sont emparés des rênes de l'état, ont occasionné plus d'une révolution, et hâté

la chute de plus d'une dynastie. Le sort du successeur de ce dernier empereur, TI-TCHI (2,366), en est une preuve frappante. Après dix ans de règne et de débauches, il est détrôné par les grands, qui mirent à sa place YAO, son frère. Voilà le premier exemple dans l'histoire chinoise d'un souverain déposé par ses sujets. On verra cet exemple se renouveler et recevoir la sanction des philosophes chinois, qui, dans toutes leurs paroles, n'ont jamais perdu de vue l'instruction des rois, ni oublié l'intérêt du peuple.

Avec YAO commence le livre historique le plus célèbre et le plus authentique des Chinois; le premier des

King 經 ou livres sacrés, au nombre de cinq. Les critiques chinois prétendent que ce qui y est rapporté du règne de YAO et de ses successeurs a été écrit du temps de ces empereurs; et les missionnaires jésuites, entre autres le P. Gaubil, n'en font aucun doute. « Les chapitres YAO-TIEN (instructions de YAO) et CHUN-TIEN (instructions de CHUN), du *Chou-King*, dit ce dernier, sont des histoires du temps de YAO et de CHUN. C'est en livres ce qui reste de plus ancien. Puisque avant YAO il y avait des caractères, il y avait apparemment des livres. » (*Chronologie chinoise*, p. 187). Ce qui est certain, c'est que ce livre a été recueilli ou compilé par CONFUCIUS (KHOUNG-TSEU), le plus célèbre philosophe chinois, sur la fin du 6^e siècle avant notre ère. Que les fragments historiques dont ce livre se compose soient aussi anciens que les événements qu'ils rapportent, ou qu'ils aient été ainsi rédigés par Confucius lui-même sur des documents anciens, il n'en est pas moins évident que cette Chronique chinoise est le plus ancien et le plus beau monument historique qui existe chez aucun peuple. C'est ce monument historique, dont nous possédons le texte chinois (*), qui

(*) Il en existe une traduction française faite par le P. GAUBIL, savant mission-

nous servira de guide pour l'histoire chinoise jusqu'à l'année 720 avant notre ère. Les nombreuses citations que nous en donnerons, paraîtront peut-être fastidieuses et disproportionnées ; mais la nécessité d'exposer et d'expliquer l'histoire de l'empire chinois nous en fait une loi pour ainsi dire absolue ; car, sans ce livre, recueilli et collationné par Confucius, et sans ceux que ce philosophe a laissés, nous avouons que l'histoire de la Chine et sa civilisation seraient complètement inintelligibles ; ces livres étant pour les Chinois absolument ce que sont la Bible pour les Juifs, les lois de Manou pour les Indiens, le Coran pour les Mahométans, l'Évangile pour les Chrétiens ; un moule d'airain qui donne à la civilisation et au développement d'un peuple une empreinte ineffaçable.

D'après ce qui précède, on comprendra facilement que l'histoire chinoise ne pouvant être contrôlée, comme le sont presque toutes les autres histoires, par des monuments étrangers, c'est une obligation absolue de s'en tenir aux chroniques nationales. Mais, dans cette nécessité, nous nous sommes attaché à ne nous servir que des monuments reconnus les plus authentiques par les Chinois eux-mêmes ; et cette confiance accordée aux historiens chinois ne peut être condamnée, car l'on peut avancer hardiment que jamais aucun peuple n'a possédé, ou ne possède des corps d'histoire aussi complets et aussi authentiques que le peuple chinois.

Ceci ne surprendra pas, lorsqu'on saura que de tout temps l'histoire, ou l'enregistrement intelligent des faits humains, a été honorée et favorisée en Chine ; que depuis l'empereur HOANG-

naire français, mort à Péking, en 1759, après 36 ans de séjour dans cette capitale de l'empire chinois. Cette traduction, accompagnée de notes précieuses, a été publiée par De Guignes, en 1770, et forme un volume in-4°. Nous citerons cette traduction, parce qu'elle inspirera plus de confiance que celle que nous pourrions faire, quoique nous n'ayons pas hésité à la rendre souvent plus littérale et plus fidèle.

TI, 2,637 ans avant notre ère, il existe un tribunal historique dans la capitale de l'empire, dont les membres, choisis parmi les lettrés les plus distingués, ont plusieurs prérogatives et l'immovibilité de nos magistrats. L'impartialité de ces historiens est protégée contre les séductions du pouvoir par un grand nombre de précautions sages, qui seront indiquées plus tard, lorsque nous ferons connaître l'organisation actuelle du gouvernement chinois. Il existe des *Ephémérides* de plusieurs villes capitales de provinces, qui remontent à plus de deux cents ans avant notre ère, et qui offrent la même exactitude sur les faits d'observations possibles alors, que celles de notre *Bureau des longitudes*. On tient registre, jour par jour, dans chaque ville, même du troisième ordre, de tous les événements météorologiques : voilà pour les faits qui tiennent aux lois de la nature. Mais en outre, on enregistre à part les troubles, révoltes, sièges, incendies et autres calamités qui viennent des hommes : voilà pour les faits humains. Voici un extrait des *Ephémérides* de la ville de *Nan-King* :

« 190. (Avant J.-C.) En été, grande sécheresse : les eaux du *Kiang* furent très-basses.

« 185. Débordement du *Kiang* en été.

« 113. (Après J.-C.) Montagnes qui s'écroulent en 47 lieux différents.

« 124. Tremblement de terre du côté de l'Orient.

« 131. A la cinquième lune, les vers à soie se multiplièrent dans un district, et donnèrent des cocons gros comme des œufs.

« 134. A la neuvième lune, la gelée blanche ruina les moissons.

« 136. Il n'y eut point de pluie depuis le solstice d'hiver jusqu'à celui d'été.

« 137. A la cinquième lune, tremblement de terre à l'est du *Kiang*.

« 141. A la première lune, grande neige : elle avait trois pieds de haut dans la campagne. »

Pour dissiper tous les doutes que

certaines esprits difficiles pourraient conserver sur l'histoire chinoise, on croit devoir ajouter ici les paroles suivantes du P. Amiot, l'un des plus laborieux et des plus savants missionnaires français en Chine :

« En faisant une légère récapitulation de ce que j'ai dit, je crois pouvoir conclure :

« 1° Que les annales chinoises sont préférables aux monuments historiques de toutes les autres nations, parce qu'elles sont les plus dépouillées de fables, les plus anciennes, les plus suivies, les plus abondantes en faits, etc. ;

« 2° Qu'elles méritent toute notre confiance, parce qu'elles ont des époques démontrées par des observations astronomiques, jointes aux monuments de toutes les espèces dont ces annales abondent, se servent réciproquement de preuves, s'étayant mutuellement, et concourent ensemble pour constater la bonne foi des écrivains qui les ont transmises jusqu'à nous, etc. ;

« 3° Qu'elles sont dignes de l'attention de tous les savants, parce qu'elles peuvent les aider à remonter sûrement jusqu'aux premiers siècles du renouvellement du monde, en leur fournissant pour cela les secours nécessaires et les guides qui peuvent les y conduire : tels sont les cycles sexagénaires, rangés tout nouvellement en tri-cycles, dont l'époque radicale est la 2,637^e année avant l'ère chrétienne, 61^e du règne de HOANG-TI ; les généalogies des premiers souverains, généalogies qui portent avec elles l'empreinte de la vérité dans les petites lacunes qui s'y trouvent, et qu'on n'a osé remplir, quoiqu'il eût été très-facile de le faire si l'on avait voulu y ajouter du sien ; les tables chronologiques qui marquent avec exactitude la succession non interrompue de tous les empereurs qui ont régné pendant plus de 4,000 ans, etc. ;

« 4° Enfin, que ces annales sont elles-mêmes l'ouvrage de littérature le plus authentique qui soit dans l'univers, parce qu'il n'y en a point dans tout l'univers qui ait été travaillé pen-

dant l'espace de près de dix-huit siècles, qui ait été revu, corrigé, augmenté à mesure que l'on faisait de nouvelles découvertes, par un si grand nombre de savants réunis, autorisés, pourvus de tous les secours possibles, etc. »

(*Mém. sur les Ch.*, t. II, p. 146.)

L'histoire chinoise possède donc tous les caractères de certitude que la critique historique a le droit d'exiger.

YAO, 2,287 AVANT J.-C.

Année Kio-tchin du 5^e cycle.

L'ancien Livre que nous avons nommé ci-dessus, commence, ainsi que nous l'avons dit, par le règne de YAO. Il ne parle que des vertus de cet empereur, des observations qu'il fit faire sur les solstices et les équinoxes, des soins qu'il se donna pour réparer les désastres que la grande inondation, dont nous avons déjà parlé, avait causés, et du choix qu'il fit d'un laboureur sage et éclairé, pour partager le pouvoir avec lui, et pour lui succéder. « La vue de ses vertus », dit le Chou-king, mit la paix dans sa famille, le bon ordre parmi ses officiers, l'union dans tous les pays ; ceux qui avaient jusque-là tenu une mauvaise conduite, se corrigèrent, et la paix régna partout. »

On voit dans ce même Livre, avec quels soins l'empereur YAO fait observer les corps célestes pour chercher à découvrir les lois de leurs mouvements, et pour régler les affaires humaines sur les lois du ciel ; car alors les peuples avaient des idées plus grandes et plus justes sur l'homme et la nature, que celles dont nous nous enorgueillissons aujourd'hui : ils pensaient qu'il existait des rapports intimes entre notre globe et les autres corps célestes, qu'un gouvernement sage ne devait pas négliger.

« YAO ordonna à ses ministres HI et HO de suivre exactement et avec attention les règles pour la supputation de tous les mouvements des astres, du soleil et de la lune ; de respecter le ciel suprême, et de faire connaître au peuple les temps et les saisons. »

Quatre autres ministres astronomes furent envoyés dans la direction des quatre points cardinaux, pour y déterminer la longueur du jour et la position de certains astres. « L'égalité du jour et de la nuit, est-il dit, et l'observation de l'astre *Niao*, font juger du milieu du printemps; la longueur du jour et l'observation de l'astre *Ho* font juger du milieu de l'été; l'égalité du jour et de la nuit, et l'observation de l'astre *Niu*, font juger du milieu de l'automne; la brièveté du jour et l'observation de l'astre *Mao* font juger du milieu de l'hiver. » (*Chou-king*, chap. *Yao-tien*.)

Quand on réfléchit sur la série d'observations qu'il fallait faire d'abord, pour déterminer la durée précise de la révolution annuelle du soleil, on est naturellement étonné de trouver la connaissance exacte de l'année julienne chez un peuple si éloigné des nations européennes, et à une époque qui remonte à 2,357 ans avant notre ère, le partage de cette même année en quatre saisons, et l'intercalation d'un mois lunaire. Cependant voici ce qu'on lit encore dans l'ancienne chronique chinoise :

« L'empereur appela *Hi* et *Ho*, (grands de l'empire, présidents du tribunal d'astronomie et de religion), et leur dit : Remarquez une période de 365 jours; l'intercalation d'une lune et la détermination de quatre saisons servent à la disposition parfaite de l'année. Cela étant exactement réglé, chacun s'acquittera, selon les temps et la saison, de son emploi, et tout sera dans le bon ordre. » (*Chou-king*, chap. *Yao-tien*.)

Le P. GAUBIL, aussi versé dans l'astronomie que dans la langue chinoise, ajoute en note :

« En vertu de ce qui est rapporté des constellations qui désignent les solstices et les équinoxes, on ne saurait déterminer l'époque précise du temps d'Yao. On ne rapporte pas l'année de son règne dans laquelle il fit ces réglemens, et on ne détaille pas comment il fixa les quatre saisons. On voit bien que les solstices et les

équinoxes étaient rapportés par Yao à quelques degrés des quatre constellations indiquées; et cela seul démontre que Yao régnait plus de 2,100 et 2,200 ans avant J.-C. Je laisse aux astronomes à faire les réflexions convenables sur l'antiquité de l'astronomie chinoise, et sur les connaissances d'Yao dans l'astronomie. »

Le *Sse-ki* rapporte que Yao, à la 50^e année de son règne, s'étant rendu sur la place publique, entendit des enfans qui chantaient en vers de quatre syllabes :

- « De tous ceux qui ont éclairé et gouverné le peuple,
- « Il n'y en a aucun qui t'égale :
- « Si l'on n'apprend pas à te connaître, on ne sait rien;
- « Il faut suivre l'exemple de l'empereur. »

Le *Toung-tchi*, cité dans le *Li-tai-ki-sse*, rapporte aussi que dans la même année un vieillard, se trouvant sur le passage de Yao, chantait, en frappant de temps en temps la terre de son bâton, et en continuant sa route :

- « Dès que le soleil sort de l'orient je me mets au travail;
- « Dès qu'il disparaît je me livre au repos.
- « Quand j'ai soif je bois l'eau de mon puits;
- « Je me nourris du grain que j'ai semé dans mes champs,
- « Bourquoy l'empereur s'occupe-t-il tant de nous ? »

Ces vers, que nous avons essayé de traduire le plus littéralement possible, ne manquent assurément pas de goût et de philosophie pour leur haute antiquité. On en a bien fait depuis qui ne valent pas mieux, s'ils les valent.

Cet empereur chinois fut très-aimé du peuple. Il visitait souvent les provinces de son empire, et s'informait avec soin des besoins des pauvres, des veuves, des orphelins. « Le peuple a-t-il froid ? disait-il, c'est moi qui en suis la cause ; a-t-il faim ? c'est ma faute ; tombe-t-il dans quelque ruine ? c'est moi qui dois m'en regarder l'auteur. Un jour qu'il faisait la visite de l'empire, un vieillard s'écria

milieu de la foule qui était venue devant de lui :

Puissiez-vous, ô saint prince ! posséder de grandes richesses, vivre en bien des années, et avoir une nombreuse postérité ! — Je récuse vos vœux, répondit YAO : si l'on a une nombreuse postérité, alors on a beaucoup d'inquiétudes ; si l'on possède de grandes richesses, alors on a de grandes peines ; et il faut se donner beaucoup de peine ; si l'on a une longue vie, alors on a beaucoup de fautes à se reprocher. Le vieillard répliqua en disant : « Avoir de nombreux enfants, conférer à chacun d'eux une portion de l'autorité suprême, c'est se procurer du soulagement ; posséder de grandes richesses et les verser dans le sein des malheureux, est une source de plaisirs. Si le monde est gouverné par la raison, et la raison la plus éclairée, toutes choses sont dans le bon ordre ; si le monde n'est pas gouverné par la raison la plus éclairée, on va cultiver la vertu dans la solitude : y a-t-il là de quoi abréger sa vie ? »

Un fait important à remarquer dans la constitution du gouvernement chinois, jusqu'à l'époque dont il est question, c'est que le pouvoir impérial n'était pas héréditaire. Tous les souverains qui précèdent furent élus par leurs prédécesseurs, à l'exclusion du fils aîné. L'empereur YAO tient les passages suivants dans le Livre historique cité : « Qu'on cherche un homme propre à gouverner selon les circonstances du temps. Si on le trouve, je lui remettrai le gouvernement. FANG-TSI lui indiqua YN-TSE-TCHEOU (fils de l'empereur YAO), qui avait une très-grande pénétration. Vous vous trompez, dit YAO, YN-TSE-TCHEOU manque de droiture ; il aime à disputer ; un tel homme convient-il ? »

« Qu'on cherche donc un homme, ajouta-t-il, qui soit propre à traiter les affaires. — HOUAN-TEOU, dit alors un ministre, a montré dans le maniement des affaires de l'habileté et de l'application. — Vous êtes dans l'erreur, reprit YAO ; HOUAN-

TEOU dit beaucoup de choses fautes ; les ; et quand il faut traiter une affaire, il s'en acquitte mal ; il affecte d'être modeste, attentif et réservé, mais son orgueil est sans bornes. »

On vient de voir la question de la succession au trône impérial traitée dans le conseil d'état de l'empereur YAO sans recevoir de solution : le fils de l'empereur même est écarté par lui, comme n'offrant pas assez de garanties pour régner selon la justice, et parce qu'il manquait de droiture et aimait à disputer.

Le texte chinois ne fait pas dire positivement à YAO que l'on cherche un homme capable pour qu'il lui remette le trône, ou pour qu'il abdique l'empire en sa faveur ; mais il dit vaguement : « Qui cherchera quelqu'un se conformant aux temps ; étant amené, je me servirai de lui. » Si cependant il ne s'agissait ici que de trouver un ministre habile et non un successeur au trône, comme un critique l'a prétendu (*), il paraît incontestable que les ministres ne présenteraient pas le fils même de l'empereur ; ni l'un d'entre eux, comme YAO leur propose de le faire, un paragraphe plus bas.

C'est dans ces circonstances que la grande inondation diluvienne arrivant (à la 61^e année Kia-tchin du règne de YAO, selon le Li-tai-ki-sse (**), 2,297

(*) Nouveau Journal asiatique, juin 1830, p. 417.

(**) Ce magnifique livre historique, le plus beau peut-être de tous ceux qui sont sortis des presses impériales de Pé-King, en 100 vol. chinois, petit in-folio, se trouve à la Bibliothèque royale de Paris. Composée sur un plan critique et méthodique, dont les Tablettes chronologiques du président Hénauld, ou l'Atlas historique de Lesage, ne peuvent donner qu'une faible idée, il commence à YAO et finit à K'ien-loung. C'est cette histoire critique que nous avons suivie de préférence pour les dates, tous les événements étant placés régulièrement dans des colonnes horizontales sous chaque année des 40 siècles qu'elle embrasse ; il était impossible de suivre un guide plus sûr.

ans avant J.-C. Voy. ci-devant), et l'empereur YAO, après un long règne, se trouvant trop faible pour soutenir le fardeau de l'empire, s'adresse de nouveau à ses ministres d'état, en leur disant :

« — Je règne depuis soixante-et-dix ans ; si parmi vous quelqu'un est en état de gouverner, je lui céderai l'empire. Les grands ayant répondu qu'aucun d'eux n'avait les talents nécessaires : — Proposez donc, ajouta l'empereur, ceux qui sont sans emploi et qui mènent une vie privée. — Tous répondirent : YU-CHUN, quoique âgé, est sans femme, et il est né dans une famille obscure. — J'en ai entendu parler, dit l'empereur ; qu'en pensez-vous ? YU-CHUN, répondirent les grands, quoique fils d'un père aveugle, qui n'a ni talent, ni esprit ; quoique né d'une méchante mère, dont il est maltraité, et quoique frère de SIANG, qui est plein d'orgueil, garde les règles de l'obéissance filiale, et vit en paix : insensiblement il est parvenu à corriger les défauts de sa famille, et à empêcher qu'elle ne fasse de grandes fautes. Alors l'empereur dit : — Je veux lui donner mes deux filles en mariage, pour voir de quelle manière il se comportera avec elles et comment il les dirigera. Ayant donc tout préparé, il donna ses deux filles à CHUN, quoique d'une condition inférieure. YAO, en les faisant partir, leur ordonna de respecter leur nouvel époux. » (Ch. k. ch. 1.)

Les dernières phrases montrent encore le principe de la polygamie admis ouvertement et sans difficulté par l'empereur et les grands de l'empire. Celui de l'hérédité du trône n'est pas même soutenu ; c'est l'homme de l'empire qui est jugé le plus digne de régner, par ses vertus, surtout par celle de l'obéissance filiale, si vénérée actuellement encore en Chine, qui est appelé à succéder à l'empereur YAO, à l'exclusion d'un fils de cet empereur, que les vices ont fait exclure de cette haute magistrature. On

pourrait peut-être aussi voir dans l'élévation d'un pauvre laboureur au faite de l'état (quoique quelques historiens prétendent que CHUN descendait de HOANG-TI), l'origine de cet antique et profond respect des empereurs chinois pour l'agriculture ; respect qui, depuis trois à quatre mille ans, se manifeste chaque année dans la fête du printemps, où l'empereur trace quelques sillons de sa main impériale, et dont nous aurons occasion de parler plus loin.

L'empereur YAO donna à tous les princes le grand exemple de faire parvenir la vérité jusqu'au trône. Pour arriver à ce but, il fit placer à la porte extérieure de son palais une tablette sur laquelle tous les Chinois avaient le droit d'écrire les avis qu'ils croyaient utiles au bien de l'empire et les fautes qu'ils croyaient avoir à reprocher à l'empereur dans son gouvernement. A côté de la tablette était un tambour ; celui qui venait d'écrire y frappait ; l'empereur, averti par le son, se faisait apporter sur-le-champ ce qu'on avait écrit, et profitait, soit pour rendre justice, soit pour réformer l'administration, des lumières que cet expédient lui avait procurées. La *planche 3*, tirée de magnifiques peintures chinoises sur toile de soie, qui existent à la Bibliothèque royale de Paris, et qui représentent les *Faits mémorables des empereurs de la Chine*, depuis YAO, reproduit la scène décrite ci-dessus, et offre aux yeux l'origine d'une institution morale admirable, qu'il ne serait peut-être pas inutile d'importer en Occident, comme tant d'autres institutions orientales (*).

L'ancienne Chronique chinoise continue ainsi : « On admira en CHUN une prudence, une affabilité jointe à un grand génie, beaucoup de douceur et de gravité ; il fut sincère, et il releva ses talents par une grande modestie. L'empereur, in-

(*) Quelques écrivains rapportent l'origine de cette institution à CAOU ; d'autres prétendent que ce dernier ne fit que de la remettre en vigueur. On

« Il fut d'une aussi rare vertu, lui-même, et fit part de l'empire. » Elle ajoute qu'il fit observer parmi le peuple les règles invariables, c'est-à-dire, cinq devoirs, qui sont ceux du père des enfants, du roi et des sujets, des époux, des vieillards et des jeunes gens, et enfin des amis entre eux. Voilà l'origine de cette subordination hiérarchique profonde qui existe dans l'empire chinois, et qui seule, peut-être, l'a préservé depuis quatre mille ans de la dissolution morale et physique sous laquelle tant d'autres états ont succombé.

« Les philosophes chinois, dit le P. Du Halde, ont coutume d'appuyer leurs maximes de morale sur la conformité qu'elles ont avec la conduite de cet empereur et de ses deux successeurs (CHUN et YU) : cette conformité, une fois prouvée, donne à leurs maximes une autorité contre laquelle il n'y a point de réplique. »

CHUN EST ASSOCIÉ À L'EMPIRE.

2,285 ANS AV. J.-C.

L'épreuve à laquelle YAO avait voulu soumettre CHUN, avant de l'appeler à la succession de l'empire, avait été favorable au premier. « Approchez, CHUN, dit YAO : depuis trois ans j'examine avec soin vos paroles et vos actions; il faut récompenser votre mérite : je veux vous faire monter sur le trône. » Mais CHUN prétendit n'être pas assez vertueux, et ne voulait pas succéder à YAO.

On trouve dans le *Chou-king* une longue énumération des travaux de CHUN. A la seconde lune de l'année, il alla visiter la partie orientale de l'empire. Il régla les temps, les lunes, les jours, c'est-à-dire, observa le P. Gaubil, qu'il réforma le calendrier, et lui donna la forme qu'il conserve encore aujourd'hui chez les Chinois, et d'après laquelle l'équinoxe du printemps doit être dans la seconde lune, celui d'automne dans la huitième, le solstice d'été dans la cinquième, et celui de l'hiver dans la onzième. Il mit de l'uniformité dans la musique, dans les mesures, dans

les poids et les balances, qui variaient suivant les lieux : ce qui indique dans cet empereur, autrefois laboureur, une grande conception gouvernementale, qui n'a été appliquée chez nous que depuis une cinquantaine d'années. Après avoir encore réglé les cinq cérémonies, et laissé le modèle des instruments qu'on devait y employer, le législateur CHUN revint. Il se rendit successivement à la partie méridionale, occidentale et septentrionale de son empire, en y opérant les mêmes réformes que dans la partie orientale. Les choses étant ainsi réglées, il ne fit plus qu'une fois tous les cinq ans la visite de l'empire; et les princes tributaires venaient quatre fois par an à la cour lui offrir leurs hommages. Ces princes rendaient compte de leur conduite; on examinait et on vérifiait ce qu'ils disaient. On récompensait leurs services en leur donnant des chars et des habits.

Cependant les grands, que l'élévation de CHUN avait déçus dans leur ambition, fomentèrent des troubles dans l'empire : le fils de YAO était de ce nombre. CHUN les exila, et l'empire fut en paix.

« Il fit publier des lois pour punir les criminels; il ordonna l'exil pour les cas où l'on pouvait se dispenser des cinq supplices. Il voulut que dans les tribunaux les fautes ordinaires fussent punies du fouet seulement, et de verges de bambou dans les collèges (ou les lieux publics où l'on donnait de l'instruction). Il régla que par le métal on pourrait se racheter de la peine due à certaines fautes; qu'on pardonnât celles qui sont commises par hasard et sans mauvaises intentions; mais il voulut qu'on punît sans remission les gens qui seraient incorrigibles et qui pécheraient par abus de leur force ou de leur autorité. Il recommanda fortement l'observation de ses lois; mais il voulut que les juges, en punissant, donnassent des marques de compassion. » (Ch. k. ch. 1.)

« Il divisa l'empire en douze parties, appelées *Tcheou* (provinces nommées ou lles), mit des marques et des

signaux sur douze montagnes, et creusa des canaux pour l'écoulement des eaux. (ib.)

L'empereur YAO étant venu à mourir à l'âge de 118 ans, et son règne ayant été consacré entièrement au bien public, le peuple porta le deuil pendant trois ans : cette coutume s'est conservée jusqu'à nos jours ; les enfants même portent pendant trois ans le deuil de leurs père et mère, auxquels l'empereur est assimilé.

« Au premier jour de la première lune du printemps (2,255 avant J.-C.), CHUN fut installé héritier de l'empire dans la salle des ancêtres. En examinant l'instrument orné de pierres précieuses qui représentait les astres (*), et le tube mobile qui servait à les observer, il mit en ordre ce qui regarde les sept planètes.

« Ensuite il fit le sacrifice au Souverain Suprême du ciel (CHANG-TI) et les cérémonies usitées envers les six grands esprits, ainsi que celles usitées pour les montagnes, les fleuves et les esprits en général. » (Chou-King, chap. 2.)

« CHUN appela les douze *Mou, bergers, pasteurs* (nom donné aux gouverneurs des douze provinces de l'empire), et leur parla ainsi : Tout consiste, pour les provisions de vivres, à bien prendre son temps. Il faut traiter humainement ceux qui viennent de loin, instruire ceux qui sont près de nous, estimer et faire valoir les gens qui ont des talents, croire et se fier aux gens de bien, ne pas avoir de com-

merce avec ceux dont les mœurs sont corrompues ; par là on se fera obéir des étrangers barbares. » (Ch.-King, chap. 2.)

« Une fois tous les trois ans, CHUN examinait la conduite de ses officiers. Après trois examens, il punissait les coupables et récompensait ceux qui s'étaient bien comportés. » (Ch.-King, chap. 2.)

« A la cinquième année de son règne, CHUN ordonna de commencer la grande cérémonie par la musique nommée *Siao-chao*. Cette musique avait neuf parties, et elle était accompagnée de danses.

« A la sixième année (2,251 avant J.-C.), il alla visiter les quatre montagnes nommées *Yo* (aux quatre points cardinaux de la Chine, sur lesquels les premiers empereurs offraient les sacrifices à l'Être suprême ; l'usage des temples spéciaux n'était pas encore introduit) ; il fit aussi l'examen des mérites et des talents. » Plusieurs commentateurs placent sous cette année l'établissement du collège impérial, dans lequel les fils des princes et des grands devaient être instruits dans les lettres, les cérémonies, la musique, les danses, et dans l'art de lancer le javelot.

CHUN s'occupa beaucoup de la musique ; il composa un grand nombre d'hymnes qui étaient chantés dans les cérémonies.

Cet empereur opéra, comme nous l'avons vu précédemment, d'honorables réformes dans le code criminel qui existait avant lui, tout empreint de barbarie. Il adoucit les supplices, et substitua, à des tortures cruelles, des châtimens moins disproportionnés avec les délits, et surtout moins contraires au dessein providentiel de la société, qui n'entend rejeter définitivement de son sein que ceux de ses membres dont l'incorrigibilité dangereuse peut la menacer continuellement de graves périls. Avant la réforme de CHUN, on marquait au visage avec un fer rouge ceux à qui on laissait la vie ; on leur coupait le nez ou les pieds, ou on les mutilait de manière à leur ôter leur qualité d'homme : ce qui fut l'origine

(*) Cet instrument, qui est une sphère céleste, est nommé *Siouan-ki* : les Chinois la représentent dans plusieurs éditions du *Chou-King*, comme on la voit dans la planche 4, qui en est un *fac-simile*. On concevra facilement que nous ne garantissons nullement l'authenticité de cette figure, qui supposerait de grandes connaissances astronomiques pour l'époque reculée de Chun. Cette sphère représente la rondeur du ciel divisé en degrés, ayant la terre au centre, et le soleil, la lune, les planètes et les étoiles aux places qui leur conviennent, d'une manière conforme au système dit de Ptolémée.

des ennemis, auxquels fut confiée, par la suite, la garde du palais et des femmes de l'empereur. A ces peines, CHUN substitua la cangue, la bastonnade, la confiscation et l'exil; châtimens qui sont encore en vigueur aujourd'hui (*).

Lorsque CHUN fut appelé par YAO pour remplir les fonctions de premier ministre, il avait choisi, pour réparer les désastres causés par le débordement des eaux, et les faire rentrer dans leurs lits, le jeune YU, d'une condition obscure, mais qui passait pour descendre de HOANG-TI comme CHUN lui-même.

Le jeune fonctionnaire dirigea les travaux avec tant d'art, disent les historiens, que l'on admire encore les jetées et les canaux que l'on prétend qu'il fit construire alors.

YU termina ses ouvrages, que l'on pourrait nommer antédiluviens, 2,278 ans avant notre ère. C'est à ces travaux, qui marquent la première grande conquête de l'homme sur la nature, que la Chine doit de ne pas être submergée annuellement par ses deux grands fleuves, quoique des inondations partielles et assez considérables encore aient eu souvent lieu depuis.

Le *Chou-King* rapporte un grand nombre de paroles attribuées à YU : « Quand le prince et le ministre savent surmonter les difficultés de leur état, l'empire est bien gouverné; les peuples se trouvent en peu de temps dans le chemin de la vertu.

— « Cela est vrai, dit l'empereur CHUN; des discours si sages et si vrais ne doivent pas rester cachés : les pratiquer, ne pas laisser les gens sages dans les lieux déserts et inconnus, mettre l'union et la paix dans tous les pays, porter son attention sur tous les peuples, sacrifier ses lumières et ses vues à celles des autres, ne pas

(*) Les historiens chinois ne sont pas d'accord à ce sujet. Il en est qui prétendent que les punitions que CHUN fit infliger, consistaient simplement à revêtir les coupables d'habits infamans, et que les supplices corporels ne commencèrent que sous la première dynastie.

maltraiter, ni rebuter ceux qui sont hors d'état de faire des plaintes, ne pas abandonner les pauvres et les malheureux, voilà les vertus que l'empereur YAO pratiqua.

— « Celui qui observe la loi, dit YU, est heureux; celui qui la viole est malheureux : c'est la même chose que l'ombre et l'écho. »

Voilà assurément des paroles admirables et qui ont une haute portée dans la bouche d'un ministre. Ce qu'un autre ministre, nommé Y, ajoute n'est pas moins remarquable : « Il faut veiller sur soi-même, et ne cesser de se corriger : ne laissez pas violer les lois et les coutumes de l'état; fuyez les amusements agréables; ne vous livrez pas aux plaisirs défendus. Quand vous donnez des commissions aux gens sages, ne changez pas ce que vous leur avez dit. Ne balancez pas à éloigner de vous ceux qui ont les mœurs dépravées. Si dans les délibérations vous voyez des doutes et des points difficiles à déterminer, ne concluez rien d'abord, attendez que vous soyez instruit; assurez-vous de la certitude de vos jugemens. Quand la raison naturelle vous démontre une chose, ne vous y opposez pas. Recherchez les suffrages du peuple, et ne vous en écarter pas pour suivre vos désirs et votre penchant. »

La dernière phrase de ces conseils du ministre Y à YU, qu'il sait déjà appelé à régner, exprime, en propres termes, un principe qui n'a pas reçu en Chine le même développement qu'en certains pays de l'Europe, ou plutôt les mêmes formes de développement : celui de gouverner les peuples selon leurs vœux, en les consultant; que ce soit d'une manière ou d'une autre. Le texte chinois ne dit pas précisément de rechercher les suffrages des peuples (ou plutôt des populations), mais il dit : « Prends garde de l'aliéner les suffrages des cent familles : » ce qui équivaut sans doute à la première version du missionnaire; puisque les cent familles désignent la population de l'empire chinois, composé primitivement de cent familles qui vinrent du

nord-ouest. Mais cependant il y a une nuance importante à établir, c'est qu'anciennement, et encore aujourd'hui, la *famille seule* en Chine a une puissance politique dans l'état; les suffrages se comptaient donc et se comptent encore par *famille*: la *famille* est un petit état dans l'état; le chef y est souverain, comme l'empereur dans l'empire: il répond de tous les membres qui la composent, et il est passible lui-même des châtiments que quelques-uns d'entre eux pourraient encourir. Ce principe social, qui est en vigueur, comme on le voit, depuis plus de 4,000 ans, est en opposition complète à l'*individualisme* des sociétés modernes, qui porte en lui-même un grand principe de liberté, mais en même temps un grand principe de dissolution.

On remarque tant de sagesse naïve, tant d'abnégation de soi-même, tant d'éloignement de tout intérêt personnel, et tant d'amour du bien public, dans les paroles de ces anciens empereurs chinois, rapportées dans le Livre historique canonique, que nous ne pouvons nous refuser au plaisir de les citer. Ces discours ne sont point comme ceux qui sont rapportés dans Hérodote, Thucydide, Tite-Live, etc., où l'historien fait les plus grands frais de l'éloquence qu'il prête à ses personnages. La critique historique, unanime pour attribuer l'arrangement actuel de ce livre à Confucius, environ 550 ans avant notre ère, peut facilement établir, par le caractère de la langue qui y est employée, que la plupart des fragments qui le composent appartiennent d'une manière évidente aux temps des empereurs dont il est question, ou, au moins, à des époques bien antérieures à celle de leur arrangement par le grand philosophe. La langue de ces écrits, qui en diffère grandement, en est une preuve convaincante.

« Yu reprit la parole et dit: Ah! empereur! pensez-y bien; la vertu est la base du gouvernement, et ce gouvernement consiste d'abord à procurer au peuple les choses nécessaires à sa con-

servation, c'est-à-dire l'eau, le feu, les métaux, le bois et les grains. Il faut encore penser à le rendre vertueux, et ensuite à lui procurer l'usage utile de toutes ces choses. Il faut enfin le préserver de ce qui peut nuire à sa santé et à sa vie. Voilà neuf objets qu'un prince doit avoir en vue pour se rendre utile et recommandable. Ces neuf sujets doivent être la matière des chants nationaux. Quand on enseigne, on emploie les éloges; quand on gouverne, on emploie l'autorité. Ces neuf sortes de chants servent à animer et à exhorter; et c'est ainsi que l'on conserve le peuple. »

YU ASSOCIÉ À CHUN.

LA 32^e ANNÉE DE SON RÈGNE, 2,324 ANS AVANT
NOTRE ÈRE

L'empereur CHUN, touché de ces excellents principes de gouvernement, proposa à Yu de lui succéder dans le gouvernement de l'empire: « Mon grand âge et ma faiblesse, dit-il, ne me permettent plus de donner aux affaires toute l'application convenable. » — « Mes faibles talents, répondit Yu, ne suffisent pas pour gouverner les peuples. Il n'en est pas de même de KAO-YAO (ancien sage chinois); ses talents sont au-dessus de ceux des autres; les populations les connaissent, et leur *inclination* est pour lui; c'est à cela *surtout* que l'empereur doit réfléchir. Soit que je pense à la charge que vous m'offrez, soit que je la refuse, soit que j'en parle et que je tâche de dire ma pensée avec toute la droiture et la sincérité possibles, j'en reviens toujours à KAO-YAO, et je dis toujours que le choix doit tomber sur lui. Vous, qui êtes sur le trône, pensez au mérite de chacun. »

« Venez, Yu, reprit l'empereur, après avoir loué les vertus de KAO-YAO. Quand nous edmes tout à craindre de la grande inondation (*), vous

(*) Le missionnaire Gaubil dit ici en note: « Il paraît que CHUN parle de l'inondation comme d'un événement dont lui, Yu, et les autres de son temps avaient été témoins;

travaillâtes avec ardeur et avec droiture; vous rendîtes les plus grands services, et vos talents se manifestèrent. Quoique dans votre famille vous ayez vécu avec modestie, quoique vous ayez si bien servi l'état, vous n'avez pas cru que ce fût une raison pour vous dispenser de travailler; et ce n'est pas une vertu médiocre. Vous êtes sans orgueil: il n'est personne dans l'empire qui, par ses bonnes qualités, soit au-dessus de vous. Nul n'a fait de si grandes choses; et cependant vous ne faites pas valoir ce que vous faites. De là, quelle idée ne dois-je pas avoir de votre vertu? Je ne puis me dispenser de louer vos services. Les nombres écrits dans le calendrier du ciel vous désignent pour monter à la dignité de souverain de l'empire.

« Le cœur de l'homme est plein d'écueils; le cœur du TAO (ou de la raison et de la justice suprêmes) est simple et délié. Soyez simple et pur, et tenez toujours la voie droite.

« N'écoutez pas les discours sans les avoir examinés, et ne prenez au-

ainsi il ne paraît pas que le déluge de YAO soit les restes des eaux du déluge de NOÉ. D'un autre côté, à moins de supposer faux tout ce qui est rapporté de l'état de l'Empire sous YAO, CHOU et YU, on ne peut dire que ce déluge de YAO soit celui de NOÉ.

« En lisant attentivement l'histoire chinoise et le Chou-king, on reste convaincu que les désastres causés par les eaux ne regardaient que les campagnes. Il n'est fait aucune mention de villes détruites, d'hommes noyés, etc. On voit, au contraire, par les opérations qui furent faites pour l'écoulement des eaux, telles que sont celles de percer des montagnes, de creuser des lits aux rivières, de faire des canaux de communication, etc., qu'il devait y avoir un nombre prodigieux d'hommes. Il est plus que vraisemblable que ce déluge ne s'étendit point jusqu'aux provinces les plus méridionales de la Chine, et que celles qui en furent le plus incommodées furent le Pé-tchi-li, le Chan-si, le Chan-si, le Chan-toung, le Ho-nan, une partie du Liao-toung, et quelques autres endroits voisins de ceux que je viens de nommer. » (Le P. AMIOT, Mémoires sur les Chinois, t. XIII, p. 282.)

cun parti qu'après avoir bien réfléchi.

« Ah! qu'un prince doit être aimé! mais aussi que le peuple doit être redouté! S'il n'y a pas de souverain, à qui les peuples auront-ils recours? Et s'il n'y a pas de populations, qui aidera le souverain dans le gouvernement? C'est ce qu'il faut considérer attentivement. Que de précautions à garder sur un trône! Il faut avoir soin de conserver l'amour de la vertu. Si les peuples sont maltraités et réduits à l'extrémité, vous perdez pour toujours le bonheur que le ciel vous a procuré. Les paroles qui sortent de la bouche ont de bons effets quelquefois; elles font aussi quelquefois naître des guerres. Je ne veux pas que vous refusiez encore le poste que je vous destine. » (Ch.-k., livre 1, ch. 3.)

« Le premier jour de la première lune, Yu fut installé dans la salle des ancêtres. Il fut mis à la tête de tous les ministres, et on garda le même cérémonial qu'on avait observé à l'élevation de l'empereur CHUN. » (16.)

On ne peut s'empêcher, en lisant ces naïves annales, de remarquer combien l'homme est changé depuis ces temps antiques. A cette époque, les fonctions de souverain, empereur ou roi, étaient regardées comme devant être le partage de l'homme de l'empire le plus digne de les remplir. Elles étaient considérées comme un sacerdoce religieux et politique, qui exigeait l'abnégation de tout sentiment, de tout intérêt personnel; comme une mission divine de dévouements continuels au bonheur du peuple. La haute idée que les hommes se faisaient de cette mission sainte éloignait les nombreux compétiteurs, et entourait de respects des fonctions qui étaient exclusivement consacrées au bonheur et à la prospérité de l'empire. Cette grande magistrature, qui serait la plus noble et la plus belle de toutes, si elle était conçue et remplie avec des sentiments pareils ceux des premiers empereurs chinois, a bien dégénéré depuis, même en Chine, où cependant il reste encore des traces du caractère de cette auto-

que institution, l'empereur, quel qu'il soit, se donnant toujours le titre de *père et mère du peuple*, titre que l' moderne dignité de l'homme, en Europe, repousserait, à tort ou à raison, comme appartenant aux royautés absolues, incompatibles avec les progrès de la raison humaine.

On retrouve encore dans les instructions sur le gouvernement, d'un ministre de Yu, la distinction du nombre *cinq*, et son application singulière à une foule de rapports et de règlements sociaux. — « Parce que les *cinq* enseignements ou *cinq devoirs* viennent du ciel, nous les prenons pour la règle de notre conduite, et nous faisons grand cas de la distinction des *cinq états*. Parce que le ciel a fait la distinction des cérémonies, nous prenons ces cérémonies pour des lois immuables. Nous observons de concert les règles du respect et de la déférence, et nous gardons paisiblement le juste milieu. Parce que le ciel met au-dessus des autres les gens distingués par leurs vertus, il veut qu'ils soient reconnus à *cinq sortes* d'habillements. Parce que le ciel punit les méchants, on emploie les *cinq* supplices. L'art de gouverner mérite qu'on y pense sérieusement.

« Ce que le ciel entend et voit se manifeste par les choses que les peuples voient et entendent. Ce que les peuples jugent digne de récompense et de punition, indique ce que le ciel veut punir et récompenser. Il y a une communication intime entre le ciel et le peuple : que ceux qui gouvernent les peuples soient donc attentifs et réservés ! (*Chou-king*, L. 1, ch. 4.)

Voilà des paroles que l'on pourrait regarder comme équivalentes au célèbre *vox populi, vox Dei* : *la voix du peuple est la voix de Dieu* ! C'est un de ces avertissements sévères que la Providence, qui veille sur le sort des nations, semble n'avoir épargné à aucune puissance terrestre qui serait tentée d'abuser de son autorité fragile. A défaut d'institutions dites *constitutionnelles* pour limiter en Chine l'autorité impériale, il existe, dans les Li-

vres canoniques de cette ancienne monarchie, c'est-à-dire, dans les écrits révévés de ses sages, écrits qui ont force de lois depuis les temps les plus anciens, un très-grand nombre de passages aussi menaçants pour la tyrannie impériale que celui qui précède, et au moins aussi dangereux pour elle que les constitutions européennes les plus libres. Nous aurons souvent l'occasion de combattre des préjugés européens sur l'absolutisme du gouvernement chinois, et de montrer que les intérêts du peuple, qui doivent être la base de tout bon gouvernement, sont peut-être aussi ménagés et aussi garantis en Chine que dans le pays le plus libre de l'Europe.

Ces anciennes annales chinoises, qui ont des avertissements si sévères pour les princes et les empereurs, présentent déjà, à cette époque reculée, des exemples de ce que l'enivrement et le prestige de l'autorité souveraine peuvent produire dans l'homme qui ne sait pas ou ne veut pas s'y soustraire. Le sage Yu, que l'on vient de voir appelé à partager cette autorité, dit, en parlant du fils de Yao, désolé par son père du trône impérial, au profit du laboureur CHUN : « Ne soyez pas comme TAN-TCHOÛ, superbe, entreprenant, aimant la dissipation, cruel et plongé jour et nuit dans l'inquiétude ; dans les endroits où il n'y avait pas d'eau, il voulait aller en barque : dans sa maison il vivait avec une troupe de débauchés et s'adonnait à toutes sortes de vices ; aussi ne succéda-t-il pas au trône de son père. » (*Ch. k. L. 1, ch. 5.*)

CHUN avait trente ans lorsqu'il fut appelé pour être employé ; il resta dans ce poste pendant trente années ; cinquante ans après il mourut (2,268 ans avant J.-C.)

YU, EMPEREUR 2,268 AV. L'ÈRE VULGAIRE.

TROIS ANS DE DEUIL ET D'INTERDICT.

Alors Yu, qu'il avait appelé à lui succéder, et qui, en qualité de premier ministre, exerçait déjà, depuis quinze ans, l'autorité souveraine au nom de

ÉTAT DE L'EMPIRE CHINOIS.

25,357 à 2,306 ans de l'ère chrétienne.

Avant de continuer cet aperçu de l'histoire de la Chine, il peut être utile de résumer en quelques mots l'état du gouvernement chinois à l'époque où commence la première dynastie, pour bien fixer son point de départ et pour déterminer son développement.

Les origines de la nation et des institutions chinoises ont un caractère particulier qui les distingue de toutes les autres. Le merveilleux inévitable que l'on y trouve à l'époque anté-historique, diffère totalement du merveilleux poétique des autres peuples. A partir de l'époque historique, on ne rencontre plus que ce que l'on pourrait appeler de la prose et du sens commun. Plus rien d'extraordinaire ni de surnaturel. Un dieu spécial ne révèle point au peuple chinois, ou à quelques hommes se disant inspirés, une religion et des institutions spéciales. Il y a bien une action providentielle qui se fait sentir, mais c'est seulement en inspirant les paroles des sages; et même le ciel, ou le souverain suprême, qui sont les deux dénominations données le plus communément à la sagesse éternelle et divine, ne manifeste sa volonté par aucun

heur dans son empire, pensant qu'il n'y avait qu'un petit nombre de ses sujets qui eussent l'habitude de lui parler, et que le grand nombre ne pouvait faire parvenir jusqu'à lui leurs plaintes, ou lui donner le avis qu'ils jugeaient convenables. Il plaçait en dehors, à la porte du palais, cinq sortes d'instruments de musique, dont le son s'entendait de loin, et il fit expliquer au peuple, par les mandarins, l'intention de l'empereur: que, selon les affaires sur lesquelles on voudrait lui parler, on frapperait sur un des instruments de musique qui était à la porte du palais. Yo, de l'intérieur du palais, entendait frapper sur l'un desdits instruments, distinguait sur laquelle affaire on voulait l'entretenir, et donnait ordre qu'on fit entrer les personnes qui demandaient audience. (Voyez la planche 6, tirée des *Faï-ming-wan-shih* du *Shi-pi-chi*.)

(*) Yo, pour maintenir la paix et le bon-

interprète spécial; mais on pose en principe que le cœur de tout homme, avant d'être corrompu par les passions, renferme en lui toutes les inspirations de la sagesse divine. Les sacrifices que les premiers empereurs chinois accomplissent en l'honneur de cet Être suprême, sont des témoignages de reconnaissance et de respect, et non des actes expiatoires pour obtenir de lui des faveurs exceptionnelles ou des changements aux lois régulières de la nature. Le chef de l'état, qui a la mission de maintenir l'ordre et le bien-être dans la société qu'il gouverne, se donne aussi la mission sainte d'offrir des actions de grâces à l'Être suprême, une fois par an. Ainsi la société chinoise aurait commencé par où finissent ordinairement les autres sociétés : par l'absence de ce que l'on a coutume de nommer « *les superstitions religieuses*. » Il est vrai que le culte d'un Être suprême (mêlé quelquefois au culte des esprits des montagnes, etc.), que l'on rencontre déjà du temps des premiers empereurs chinois, et que l'autorité de Confucius a consacré de son nom impérissable, peut être considéré comme une réforme d'un culte antérieur; réforme qui aurait eu lieu près de trois mille ans avant notre ère. Ce culte était celui de toutes les premières sociétés, le culte des puissances visibles de la nature ou des *astres*, au-dessus desquels la pensée de l'homme, dès l'instant qu'elle peut s'élever à la puissance de l'abstraction, place bientôt une intelligence suprême régulatrice. Avant les trois premiers empereurs chinois, le culte des astres avait des prêtres qui formaient un collège puissant sous le nom de *Tribunal* ou *Ministère des affaires célestes*. C'était dans les connaissances astronomiques que ces prêtres puisaient leur autorité religieuse. Ils formaient un véritable sacerdoce, dont les tendances furent surprises et combattues par les trois premiers empereurs chinois, qui leur opposèrent un dieu et un culte sans mystères, et, par conséquent, pouvant se passer de sacerdoce. Il est probable que la politique

ne fut pas étrangère à cette réforme puissante, car, lorsque la lutte qui s'établit entre les deux pouvoirs fut terminée, le pouvoir civil posséda sans partage l'autorité souveraine (*). La vérité de ces faits n'est guère fondée que sur des inductions logiques tirées d'un très-petit nombre de passages de l'histoire chinoise, tant le culte primitif et le sacerdoce qui le soutenait ont laissé peu de traces dans l'histoire et les institutions des Chinois!

De ces faits incontestés on peut tirer une conséquence incontestable : c'est qu'environ deux mille deux cents ans avant notre ère, époque où cette lutte entre l'ancien sacerdoce et le culte nouveau eut lieu, et où le premier succomba, le peuple chinois possédait une antiquité très-reculée. En effet, pour qu'une telle révolution soit possible, il faut que le peuple soit déjà

(*) Le culte primitif de l'Asie paraît avoir été le culte des astres; les prêtres étaient des astronomes qui furent du plus grand secours pour la formation et la conservation des premières sociétés; car l'homme, arrivant sur une terre soumise à toutes les perturbations atmosphériques, à toutes les influences sidérales dont aucune loi ne lui était connue, dut, pour prévenir les unes et connaître les autres, se livrer long-temps à des observations attentives pour déterminer ce qu'il y avait de régulier dans les événements célestes, dans le nombre et la marche des saisons, afin de diriger les travaux agricoles d'après ces observations répétées. Aussi, dans l'Inde primitive, représentée par les *Védas*, dans l'ancienne Perse, dans la Chaldée, dans l'antique Babilone, en Égypte même, on retrouve le culte des astres, et des collèges de prêtres astronomes, qui faisaient de leur science un sacerdoce politique et religieux. Et chez ces mêmes peuples on retrouve aussi, à une certaine époque, la même lutte entre ce sacerdoce et un nouveau culte introduit par le pouvoir politique; le même triomphe de ce nouveau culte et des conséquences plus ou moins semblables, selon la nature de ce dernier. Une analogie frappante et qui n'aura pas échappé au lecteur attentif, est celle du culte rendu en Chine sur les montagnes, par les anciens Chinois, comme en Perse par les anciens Persans.

Arrivé à l'indifférence pour l'ancien culte ; et pour arriver ainsi à l'indifférence, il faut un nombre de siècles calculé sur les aptitudes religieuses d'un peuple et sur sa constance dans ses dispositions religieuses ne nous paient pas exister à un haut degré le peuple chinois, et que l'enthousiasme en tout genre, qui n'est l'exaltation des sentiments, n'est son caractère distinctif, à l'exception peut-être de son enthousiasme pour CONFUCIUS. Mais cependant, et en tenant compte de ces données, ne peut échapper à la conclusion posée ci-dessus.

Cette opinion est partagée par l'auteur d'un mémoire sur l'état politique religieux de la Chine, 2,300 ans avant notre ère, que nous avons déjà cité. M. Kurz cite à l'appui un passage du Livre des Annales (le *Chou-king*), où il est dit : « YAO et CHOUN, après avoir examiné l'Antiquité, crurent cent officiers. » Il y avait donc déjà une antiquité pour des empereurs qui régnaient plus de 2,300 ans avant l'ère vulgaire.

Nous avons vu, à cette époque reculée où les autres nations du monde n'ont pas encore de place dans l'histoire, l'empire chinois posséder un gouvernement régulier. Outre les membres du Tribunal des affaires civiles, qui formaient le sacerdoce antique, et dont une partie des attributions était d'observer le mouvement des astres, de régler le calendrier et d'enseigner aux hommes la connaissance des temps (*), après les quatre grands préposés ou gouverneurs généraux des quatre parties cardinales de l'empire, venaient, troisième degré de la hiérarchie, douze Gouverneurs des douze Pro-

vinces dans lesquelles l'empire fut divisée par CHOUN. Ces douze gouverneurs étaient nommés *Mou* (pasteurs). Trois étaient sous l'autorité d'un Gouverneur général de la division quaternaire. Ils furent conservés par les trois premières dynasties, mais après avoir été réduits à neuf par YU, comme les douze provinces de l'empire. Voilà pour l'administration provinciale. Le pouvoir exécutif était représenté comme il suit. Il y avait Neuf ministères établis près du chef de l'état, pour diriger, selon leurs attributions respectives, l'administration de l'empire. Ils furent organisés par l'empereur CHOUN dans l'ordre suivant :

1° La présidence du conseil des ministres, ou l'emploi d'instigateur des autres ministres, comme s'exprime le texte chinois. YU, qui devint ensuite empereur, fut nommé à ces fonctions par l'empereur CHOUN ;

2° Le ministère, ou l'intendance de l'agriculture (*Héou-tsi*) ;

3° Le ministère, ou l'intendance de l'instruction publique (*Sse-thou*) ;

4° Le ministère de la justice (*Sse*) ;

5° Le ministère des travaux publics (*Koung-koung*), ou des ouvrages pour la terre et pour l'eau ;

6° Le ministère, ou l'intendance des domaines (Yu), comprenant les montagnes, les forêts, les étangs, les lacs, etc. ;

7° Le ministère des cérémonies et des rites (*Tchi-tsonng*), ou le ministère des cultes ;

8° Le ministère ou l'intendance de la musique (*Tian-yo*) ;

9° Le ministère de la censure publique (*Na-yan*) (*).

(*) Voici comment s'exprime le texte chinois sur ces nominations. Elles sont faites dans un esprit que l'on ne peut trop admirer de nos jours.

« CHOUN parla ainsi aux grands : Si quel qu'un de vous est capable de bien gérer les affaires publiques, je le mettrai à la tête des ministres, afin que l'ordre et la subordination règnent en tous lieux. Tous lui présenteront *Pa-xu*, qui était le *koung* (ou intendant des ouvrages publics, des digues, des canaux, etc.) Alors

(*) Quatre membres de ce Tribunal étaient éposés aux quatre grandes divisions des quatre points cardinaux de l'empire chinois, et réunissaient en leurs mains, aux pouvoirs religieux, des pouvoirs politiques, leur furent enlevés dans la suite, parce qu'ils avaient voulu s'en servir contre le pouvoir central de l'empereur ; ce qui causa leur ruine.

Nous verrons plus tard que cette organisation antique, contemporaine du déluge de Noé, subsiste encore en grande partie dans l'organisation actuelle du gouvernement chinois. Nous ne ferons qu'une observation dont cha-

cun pourra saisir la portée : c'est que si, du temps de l'empereur *Chew*, 2,800 avant notre ère, la création d'un ministère de censure publique ou de rapporteur des paroles était déjà nécessaire, on doit présumer que la civi-

« l'empereur adressa la parole à *Yu*, et dit :
« En conséquence de ce que les grands pro-
« posent, je veux, qu'après avoir eu l'in-
« tendance des ouvrages pour la terre et
« pour l'eau, vous soyez le *Premier ministre*
« de l'empire. *Yu* s'inclina en disant que
« ce poste convenait mieux à *Tai*, ou à
« *Six*, etc. L'empereur lui dit : Allez, obéis-
« sez.

« L'empereur dit à *Ki*, vous voyez la
« misère et la famine que les peuples souf-
« frent : en qualité de *Hou-ti* (intendant
« de l'agriculture), faites semer toutes sor-
« tes de grains, suivant la saison.

« Il s'adressa en ces termes à *Six* : L'u-
« nion n'est pas parmi les peuples, et dans
« les cinq états il y a des désordres ; en
« qualité de *Sse-thou* (ministre des ensei-
« gnements), publiez avec soin les cinq
« instructions ; soyez doux et indulgent.

« Il parla ainsi à *Kao-tao* : Les étran-
« gers excitent des troubles. Si parmi les
« habitants de l'empire, il se trouve des
« voleurs, des homicides et des hommes de
« mauvaises mœurs, vous, *Kao-tao*, en
« qualité de grand-juge, employez les cinq
« règles pour punir les crimes par autant de
« peines qui leur soient proportionnées. Ces
« peines proportionnées aux crimes ont
« trois lieux pour être mises en œuvre. Il y
« a des lieux pour les cinq sortes d'exil ; et
« dans ces lieux, il y a trois sortes de de-
« meures ; mais il faut avoir beaucoup de dis-
« cernement et être parfaitement instruit.

« Quel est celui, dit l'empereur, qui est
« en état d'être à la tête des ouvrages pu-
« blics ? Tous répondirent que c'était *Tchou*.
« L'empereur dit à celui-ci : Soyez *Koung-
« koung* (intendant des travaux publics).
« *Tchou*, en s'inclinant, dit que *Caou-
« Tseu* et *Pu-yu* étaient plus dignes que
« lui, mais l'empereur, en le louant de ce
« qu'il disait, lui ordonna d'obéir.

« Quel est celui, continua l'empereur,
« qui peut avoir l'intendance des monta-
« gnes, des forêts, des lacs, des étangs,
« des plantes, des arbres, des oiseaux et
« autres animaux ? On lui présenta *Y*.
« Alors, il dit à celui-ci : Il faut que vous
« soyez mon *Yu* (intendant des objets men-

« tionnés ci-dessus). *Y* s'inclina, et dit que
« *Tchou*, *Hou*, *Houou* et *Pi* en étaient
« plus capables. L'empereur lui répliqua :
« Allez et obéissez.

« Il dit encore aux grands : *Y* a-t-il
« quelqu'un qui puisse présider aux trois
« cérémonies ? Tous nommèrent *Pu-yu* ; et
« l'empereur dit à *Pu-yu* : Il faut que vous
« soyez *Tchi-toung* (ministre des cultes).
« Depuis le matin jusqu'au soir, pénétré de
« crainte et de respect, soyez sur vos gar-
« des ; ayez le cœur droit et sans passions.
« *Pu-yu* s'inclina, et proposa *Kouzi* et
« *Louou*, comme plus capables. L'empe-
« reur ajouta : Vous êtes louable de vous
« excuser, mais obéissez. — *Kouzi*, dit l'em-
« pereur, je vous nomme surintendant de
« la musique ; je veux que vous l'enseigniez
« aux enfants des princes et des grands ;
« faites en sorte qu'ils soient sincères, af-
« fables, indulgents, complaisants et graves ;
« apprenez-leur à être fermes, sans être durs ni
« cruels ; donnez-leur le discernement, mais
« qu'ils ne soient point orgueilleux ; expli-
« quez-leur vos pensées dans des vers, et
« composez-en des chansons entremêlées de
« divers tons et de divers sons, et accor-
« dez-les aux instruments de musique. Si
« les huit modulations sont gardées, et s'il
« n'y a aucune confusion dans les différents
« accords, les esprits et les hommes seront
« unis. *Kouzi* répondit : Quand je frappe
« mon instrument de pierre, soit fortement,
« soit doucement, les animaux les plus so-
« roces sautent de joie.

« L'empereur dit à *Louou* : J'ai une ex-
« trême aversion pour ceux qui ont une
« mauvaise langue ; leurs discours sèment la
« discorde et nuisent beaucoup à ce que
« font les gens de bien ; par les mouve-
« ments et les craintes qu'ils excitent, ils
« mettent le désordre dans le peuple. Ve-
« nez donc, *Louou*, je vous nomme *Ne-
« yan* (qui rapporte les paroles) ; soit que
« vous rapportiez mes ordres ou mes réso-
« lutions, soit que vous me fassiez le rap-
« port de ce que les autres disent : depuis
« le matin jusqu'au soir, n'ayez en vue que
« la droiture et la vérité. »

(*Chou-king*, L. 1, ch. 2.)

lisation de cette époque était déjà fort avancée, et que la langue chinoise était déjà assez formée pour paraître dangereuse.

Les grands travaux entrepris et exécutés par Yu, comme ministre de Chou, et comme empereur, ne sont bien distingués dans les anciennes annales chinoises; comme son auto-rité, dans ces deux positions, ne l'est guère. Cependant les Tableaux chronologiques (*Li-tai-ki-sse*) remontent la première année des travaux de Yu à la 7^e du règne de YAO, 2346 ans avant J.-C.). La description qui suit se rapporte donc à l'époque de la jeunesse de Yu, dans laquelle fut chargé par CHOU, premier ministre de YAO, de faire écouler les eaux de la grande inondation. Ces travaux, sûrement bien plus grands que ceux du fabuleux Hercule, tiennent du prodige. En voici l'aperçu d'après le *Hou-king*, qui est toujours notre autorité principale. C'est sans doute la topographie la plus ancienne du monde.

TRAVAUX DE YU 2,286 AV. J.-C.

Yu, pour faire la division de la terre (après l'inondation diluvienne), vit les montagnes, coupa les forêts, termina quelles étaient les hautes montagnes et les grands courants d'eau (fleuves ou rivières).

LA PROVINCE DE KI (*).

Yu commença par la montagne nommée Hou-keou (province actuelle Chan-si, occident montagneux), où il alla faire les réparations nécessaires aux montagnes Liang et Ki. Après avoir réparé Tai-youan (la grande origine), il alla au midi de la montagne Yo. Il exécuta ses travaux Tan (province actuelle du Ho-nan) à Hoai, et les poussa jusqu'à Houg-hang (jonction de deux rivières du han-si qui se jettent dans le Hoang-

o).

La terre de ce pays est blanche et

(*) Pour rendre cette description plus intelligible, nous ajoutons autant que possible des noms nouveaux aux noms anciens.

friable. Les impôts sont du premier ordre, et quelquefois plus bas. Le labourage est du cinquième (ou de l'ordre moyen). Les rivières Heng et Wei reprirent leur cours. Le pays de Ta-loung (province actuelle du *Pe-tchi-li* ou de *Pe-king*) fut labourable. Le tribut des barbares des Mers, consistant en peaux et en étoffes pour vêtements, arrive par le Hoang-ho (*), laissant à droite la montagne Kie-chi (ou rocheuse).

IL. PROVINCE DE YEN.

La rivière Tsi (dans la province actuelle de *Chan-toung*) et le fleuve Hoang-ho sont compris dans la province de Yen. Les neuf rivières reprirent leur cours habituel. Le grand amas d'eaux, nommé *Loui-hia* (où il tonne au printemps), fut fait. Les deux rivières Young (bras du Hoang-ho) et Tsoü (bras du Tsi) furent jointes. On put planter des mûriers, nourrir des vers à soie, et descendre des hauteurs pour habiter les plaines.

La terre de la province de Yen est noire, grasse et argileuse; les plantes y sont nombreuses et les arbres y sont grands. Les impôts sont du neuvième ordre, et le labourage du sixième. Après avoir été labourées pendant treize ans, les terres furent comme les autres. Ce qui vient de ce pays consiste en vernis et en soie écru (*). Ce qui se met dans les cais-

(*) D'après ce passage, l'embouchure actuelle de ce fleuve ne serait pas très-ancienne. Il traversait alors le *Pe-tchi-li*, provinces où est située Péking. L'histoire moderne de la Chine justifie cette conjecture. Dans le *Pe-tchi-li* et la partie occidentale du *Chan-toung*, dit le P. Gaubil, on voit des vestiges du bras du Hoang-ho, qui y passait au temps de Yu, et dans d'autres provinces on voit d'autres vestiges des ouvrages que fit Yu pour remédier aux dégâts du déluge ou de l'inondation dont parle le *Chou-king*, au règne de Yao.

(**) On voit par ce passage, que l'usage de fabriquer du vernis et de la soie est ancien à la Chine, puisque ces produits formaient déjà des objets d'échange, plus de 2,200 ans avant notre ère.

ses de réserve consiste en tissus de diverses couleurs, et se transporte par le Tsi et le Ho, sur le fleuve Hoang-ho.

III. PROVINCE DE TSIING.

« La mer et la montagne Tai (dans le *Chan-toung* actuel) sont comprises dans la province de Tsiing. Les barbares de la montagne Yu (dans le *Chan-toung*) furent rangés à leur devoir, et le cours des rivières Wei et Tsi fut tracé.

« La terre (dans cette province) est blanche, grasse et argileuse. La côte de la mer est longue et stérile. Le labourage est du troisième ordre, et les impôts du quatrième. Ce qui vient de là consiste en sel, en toiles fines et en toutes sortes de productions de la mer, en soie écru de la montagne Tai, en chanvre, en étain, en bois de pin et en pierres précieuses. Les barbares de Lai (*Lai-tcheou-fou* du *Chan-toung*) nourrissent des bestiaux. Ce que l'on met dans les caisses de réserve consiste en soie écru des montagnes. On navigue dans la rivière Wen pour entrer dans celle de Tsi.

IV. PROVINCE DE SOU.

« La mer, la montagne Tai et la rivière Hoai sont comprises dans la province de Sou. Les réparations nécessaires furent faites aux bassins du Hoai et du Y. On put labourer la terre des montagnes Moung et Yu. On fit le lac Ta-ye (dans le *Chan-toung*); et la source orientale fut mise en état.

« La terre (dans cette province) est rouge et argileuse. Les plantes et les arbres y croissent en grande abondance. Le labourage est du second ordre, et les impôts du cinquième. Ce qui vient de là consiste en terre des cinq couleurs, en plumes de poules de montagnes, en bois de *Toung* (dont on extrait de l'huile estimée), qui croît sur la partie méridionale de la montagne Y (province actuelle du *Kiang-nan*), en pierres dites Ching du rivage de la rivière Se (dans le *Chan-toung*), en perles que pêchent

les barbares du Hoai, et en poissons. Ce que l'on met dans les caisses de réserve consiste en pièces de soie rouge, noire et blanche. Par les rivières de Hoai et de Sse, on entre dans le Hoang-ho.

V. PROVINCE DE YANG.

« Le Hoai et la mer sont compris dans la province de Yang. Le (grand ministre) Yu forma le lac Poung-hi (aujourd'hui *Po-yang*, dans le *Kiang-si*), et l'oiseau nommé Yang eut de quoi se reposer. Les trois rivières eurent leurs embouchures, et on contint les eaux du grand lac Tching-tse.

« Les grands et les petits bambous croissent en foule dans cette province. Il y a beaucoup d'herbes et de plantes; les arbres sont hauts, et la terre est couverte de marais. Le labourage est du neuvième ordre, et les impôts du septième, tantôt plus, tantôt moins. Ce qui vient de là consiste en or, en argent, en cuivre, en pierres précieuses, en bambous, en dents (d'éléphants?), en peaux, en plumes d'oiseaux, en poil de bêtes, en bois, en habits faits d'herbes, que les barbares des îles travaillent. Dans les caisses de réserve, on met des coquillages et des tissus de diverses couleurs. On a grand soin des oranges et des pamplemousses (*yeou*), pour les offrir à l'empereur selon les ordres qu'il donne. On va du fleuve Kiang dans la mer, et de la mer dans le Hoai et le Sse.

VI. PROVINCE DE KING.

« La montagne King (dans le *Hou-kouang* actuel) et la partie méridionale de la montagne Houng sont comprises dans la province de King. Le Kiang et le Kan, après leur jonction, vont à la mer. Les neuf rivières furent fixées: le To et le Tsién eurent leur cours. Le lac Yun fut desséché, et on put labourer la terre de celui de Moung.

« Le sol de cette province est marécageux. Le labourage est du huitième ordre; les impôts du troisième. On tire de là des plumes d'oiseaux,

du bois de lèthes, des dents, des yeux, de l'or, de l'argent, du cuivre, du bois appelé Tschou, pour faire des flèches, un autre bois nommé Kan, du cyprès, des pierres nommées Li-tchi, propres à moudre, et du sable. Les trois petits royaumes donnent du bambou, appelé *houen-hou*, et du bois dit Hou. On y fait des rouleaux de figots de l'herbe appelée *tsing-mou*. Dans les caisses de réserve, on met des pièces de soie noire et rouge, des ceintures ornées de pierres précieuses. On tire de grandes tortues des neuf rivières. Le transport se fait par le Kiang, le To et le Tsiang; on va ensuite par terre à la rivière Lo, et de là au Hoang-ho méridional.

VII. PROVINCE DE YU.

« La montagne King et le Hoang-ho sont compris dans la province de Yu. On fit écouler dans le Hoang-ho les eaux de Y, de Lo, de Tchan et de Kien. On fit les lacs Yang et Po; et après avoir achevé les réparations nécessaires à celui de Ko-tse, on conduisit les ouvrages à Niang-tchen (aujourd'hui province du Ho-nan).

« Le sol de cette province est friable et argileux. Le labourage est du quatrième ordre, et les impôts du second, quelquefois plus, quelquefois moins. Ce que l'on tire de là consiste en vernis, chanvre, toiles fines. Dans les caisses de réserve, on met du fil de coton. Selon les ordres du prince, on en apporte des pierres pour polir. On s'embarque sur le Lo pour entrer dans le Hoang-ho.

VIII. PROVINCE DE LIANG.

« Le midi de la montagne fleurie (*hou*) et le *He-chou* (eau noire) sont compris dans la province de Liang. On rendit les montagnes Min et Po labourables; le To et le Tsiang reprirent leur cours. Quand les monts Tsi et Moung furent en état, on fit la cérémonie (en l'honneur des esprits des montagnes), et on acheva les ouvrages de Ho-y.

« La terre de cette province est verte et noire. Le labourage est du

4^e Livre. (CHINE.)

septième ordre, et les impôts du huitième; il y a trois différenciers. On tire des pierres, du fer, de l'argent, de l'acier, des pierres nées et ling, des peaux de diverses espèces, d'ours, de renard, de chat sauvage. On vient de la montagne Si-kang *Tou-tchen* de la province actuelle du Chen-et en suivant le Hou; on s'embarque sur le Tsiang et on passe le Min; on entre dans le Wei et on passe le Hoang-ho.

IX. PROVINCE DE YOUNG.

« Le *He-chou* (eau noire) et le Hoang-ho occidental sont compris dans la province de Young. Le réservoir d'eau nommé Jo fut dirigé à l'ouest. Le King et le Wei furent mis au Jour. Les rivières Tsi et Tsou eurent leur cours réglé, et les eaux coulaient ensemble.

« On fit la cérémonie aux esprits des montagnes sur les montagnes Kien et Ki (de la province actuelle du Chen-et). On vint à d'autres montagnes; et après avoir achevé les ouvrages des lieux bas, on alla au mont Tchen-ye. Le pays de la montagne Sen wei (des trois dangers) devint habitable, et les San-min se convertirent.

« La terre de cette province est jaune et friable; le labourage est du premier ordre, et les impôts du sixième. On en tire des pierres et des perles.

« On s'embarque à Tsi-che montagne placée sur les frontières de la province actuelle du Chen-et et du Koko-noir, et l'on va à Loung-sen (montagne célèbre à travers laquelle passe le Hoang-ho), au Hoang-ho occidental: on s'assemble à l'embouchure du Wei et du Jour.

« Les Joung occidentaux, les Kou-min, les Li-tchi et les Kou-sou se soulevèrent. Il vint de ce pays des tisons et diverses peaux. » (*Chou-king*, livre 2, ch. 1. *Yu-houng*, Traitez de Yu.)

Tel était déjà, vingt-trois siècles avant notre ère, l'état de la civilisation en Chine, si borné même dans cette courte statistique, que les esprits les

moins imbus de préjugés auront peine à y ajouter foi. Cependant elle porte un grand caractère d'authenticité. M. Abel-Rémusat, en parlant de ce chapitre, a dit qu'il était à lui seul un *trésor inestimable*. Les historiens chinois (d'après le *Koué-yu*, discours des royaumes, écrits par Tso-chi avant l'incendie des livres) disent que Yu fit faire neuf grands vases d'airain, sur chacun desquels il fit graver la carte, et la description qui précède, de l'une des neuf provinces. Ces vases devinrent si précieux dans la suite, que l'on crut la sûreté de l'état attachée à leur possession et à leur conservation. Quiconque pouvait s'en saisir était comme assuré de la couronne. Ces faits, qui ne sont pas mis en doute par les Chinois, démontrent l'authenticité et l'antiquité du morceau historique qui décrit les travaux de Yu. Dans ce chapitre, on voit ce grand génie parcourir tout l'empire, allant d'une montagne à l'autre, faisant rentrer les fleuves dans leurs lits, donnant un écoulement aux grands amas d'eaux et les conduisant dans la mer. Il corrige le cours du fleuve Hoang-ho, qu'il fait passer à travers la montagne Loung-men, après l'avoir percée à jour. Il le dirige ensuite au sud, jusqu'au nord de la montagne Hoa : de là il le fait courir à l'est, par un grand nombre de sinuosités, puis au nord; ensuite il le divise en neuf rivières, dont la réunion fit un lac. Enfin il le fit entrer dans la mer.

Il agit de même pour le fleuve Kiang, dans une longueur de plus de cinq cents lieues. Beaucoup de chaussées et de digues qu'il fit construire alors subsistent encore, dit-on. Les plus anciens livres historiques de la Chine, entre autres un du commencement de la dynastie des Tcheou, onze cents ans avant notre ère, assurent positivement que Yu connut les propriétés du *triangle rectangle*, et qu'il s'en servit pour exécuter ses grands travaux de nivellement. Au commencement de la description qui précède, de l'empire chinois, sous son administration, et qui passe aux yeux des

critiques les plus dignes de foi pour avoir été composée de son temps, il est dit que Yu *détermina quels étaient les hautes montagnes et les grands courants d'eaux* (fleuves ou rivières) (*).

Chaque fleuve, chaque rivière, chaque courant d'eau, chaque lac, est déterminé et fixé dans ses limites par Yu. « — Les réparations pour l'écoulement des eaux furent faites dans toutes les parties de l'empire, dit le Chou-king; on put enfin habiter sur les bords de la mer et des rivières; il fut alors possible de graver les montagnes et d'y faire la cérémonie aux esprits qui les habitent. On répara toutes les rivières jusqu'à leur source; on fixa les eaux dans les lacs; et par tout il y eut communication. »

Ou aura remarqué ce fait, qu'après la grande inondation diluvienne Yu fut obligé de couper des arbres et de faire abattre de grandes percées dans les forêts pour établir des communications, comme sur un sol neuf, d'une végétation vigoureuse et que le pied de la civilisation n'a pas encore foulé. C'est une forte induction de plus pour faire croire que la civilisation de la Chine lui est venue du nord-ouest, avec la race actuelle.

Yu fit aussi des opérations cadastrales pour déterminer les propriétés relatives du sol des diverses provinces de l'empire, comme on l'a vu précédemment, afin de répartir les impôts avec justice.

(*) Le texte porte : Yu *fon thou*; *souï chan*, *tsien mou*; *tien kao chan*, *ta tehhouân* : litt. « Yu divisa terram; circumivit montes, cavit arbores; determinavit *excelsos* (prae omnibus) montes, *extensos* (prae omnibus) amnes. » Le commentateur Tsaou-zi ajoute, en changeant la construction des phrases : *ting khi chan tchi kao tche*; *iu khi tehhouân tchi ta tche* : « determinavit ejus (terrae, imperii) montium *excelsos*; simulque ejus amnium *extensos*. » On ne peut pas en déduire positivement que, pour faire ces opérations, Yu connaissait les propriétés du *triangle rectangle* : la détermination à vue d'œil pouvait suffire.

« Yu apporta de grandes améliorations dans les six *fou* (selon les commentateurs chinois, ce sont : les grains, la terre, l'eau, les métaux, le bois et le feu) ; il fit une comparaison très-exacte de tous les fonds de terres, de leur richesse et de leur pauvreté ; et il régla avec soin les revenus qui pouvaient en provenir. Ces revenus furent divisés en trois classes ; et il sut ce qu'on pouvait tirer en ce genre de l'empire.

« Yu donna des terres et des surnoms, et dit (*) :

« Si vous tâchez d'être encore plus vertueux que je m'efforce de l'être, vous ne détruirez pas ce que je viens de faire. »

« Yu détermina cinq cents *li* (environ 50 lieues communes) pour le domaine impérial (*Nan fou*) ; à cent *li* on donne le grain avec la tige ; à deux cents *li* on coupe la tige, et on apporte le grain ; à trois cents *li*, on coupe l'épi et on apporte le grain avec l'enveloppe ; à quatre cents *li*, on donne les grains non mondés ; à cinq cents *li*, on donne les grains mondés.

« Yu régla que cinq cents *li* feraient le domaine des *Néou* (grands vassaux), partagés en deux cents *li* pour l'état des *Nan* (petit royaume feudataire), et en trois cents *li* pour les *Tchou kéou* (tous les vassaux feudataires.)

« Cinq cents *li* furent le domaine de la paix (*sou fou*) ; trois cents de ces *li* furent destinés pour apprendre les sciences et se former aux bonnes mœurs ; deux cents *li* pour les beaux

arts, dans lesquels on se formait aux exercices militaires.

« Cinq cents *li* furent déterminés pour le domaine de punition (*yao-fou*) ; trois cents pour les étrangers du nord, et deux cents pour les coupables.

« Il y eut aussi cinq cents *li* pour le domaine de l'exportation (*hoang-fou*) ; trois cents pour les étrangers du midi, et deux cents pour les exilés.

« A l'est, jusqu'au bord de la mer, à l'ouest, jusqu'au désert de sable (litt., sables mouvants) ; du nord au sud, et jusqu'aux quatre mers (*), Yu

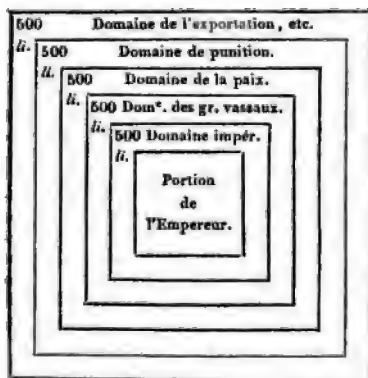
(*) *Sse hai*. Dès la haute antiquité les Chinois ont souvent prétendu que leur empire s'étendait jusqu'aux quatre mers ; et cette locution a été l'objet de plus d'une méprise. On y a vu une expression stupidement emphatique, ou une tradition conservée d'une origine lointaine, qui serait le pays du globe situé réellement entre quatre mers, et on cite la Judée, l'Assyrie, la Mésopotamie, etc. ; mais il faut seulement se reporter à l'époque où les Chinois ont employé la première fois cette expression, pour la trouver exacte, appliquée à leur empire ; et on restreint ainsi le vaste champ des conjectures, dans lequel il est si facile de s'égarer, lorsqu'on y marche au hasard. A cette ancienne époque donc, qui remonte à deux ou trois mille ans avant notre ère, ces grands enfoncements du sol de l'Asie centrale, où sont aujourd'hui de vastes déserts de sable, formaient très-certainement des mers intérieures comme la mer Caspienne. C'est même un fait historique incontestable, que le lac *Koke-noor*, ou mer bleue, au nord du Thibet, est nommé *Si hai*, mer occidentale, par les Chinois, dénomination que l'on trouve encore usitée quinze cents ans après notre ère. L'empire chinois a bien dépassé depuis cette frontière ; mais la dénomination est restée, parce qu'elle était consacrée par les anciens livres et par l'usage. On voit donc que l'ancienne Chine avait des mers à ses différentes extrémités, et qu'elle a pu se dire située entre les quatre mers, sans qu'il soit besoin d'y faire intervenir l'Assyrie ou tout autre pays quelconque. Nous trouvons dans les *Observations de physique* du célèbre empereur chinois *Kao-ti*, la confirmation de ce fait géologique important. Il y est dit, à propos de la *Tartarie orientale* ou *Mongolie* : « En s'avancant du

(*) Le commentateur dit que Yu, en agissant ainsi, « créa des royaumes et leur donna des chefs. » Il faut entendre par là des états feudataires. Les écrivains chinois prétendent que Yu, après avoir divisé l'empire en neuf provinces, nomma des princes gouverneurs de huit d'entre elles, en se réservant la neuvième au centre. Ces princes étaient ses vassaux et devaient lui payer le tribut. C'est de là que serait venue l'origine de la féodalité qui a été toute-puissante en Chine, sous la troisième dynastie, et que détruisit complètement le fameux incendiaire des *li-wes*.

se rendit célèbre par ses instructions et par les changements qu'il opéra dans les mœurs (*). » (*Chou-King*, liv. 2, ch. 1, *Yu-Koung*.)

rivage de la mer orientale vers *Tche-lou*, on ne trouve ni ruisseaux, ni étangs dans la campagne, quoiqu'elle soit entrecoupée de montagnes et de vallées. Malgré cela, on trouve fort loin de la mer, dans les sables, des écailles d'huitres et des cuirasses de cancre. La tradition des Mongols qui habitent ce pays porte qu'on a dit de tous temps que, dans la haute antiquité, les eaux avaient couvert cette plage, et qu'après s'être retirées, les endroits où elles étaient avaient paru couverts de sables. A s'en rapporter à la grande géographie *Ti-chi* (connaissance de la terre), une partie de ce pays est en grandes plaines, où l'on trouve plusieurs centaines de lieues que les eaux ont couvertes, puis abandonnées; voilà pourquoi on appelle ces déserts : mer de sables; ce qui indique qu'ils n'étaient pas couverts originellement de sables et de graviers. » (Mém. sur les Ch., t. IV, p. 474.)

(*) Voici comment les Chinois figurent la division de la Chine, faite par Yu, et exposée dans le texte :



Si l'on se rappelle que le signe idéographique désignant le royaume dans la langue chinoise écrite, est un carré, et si l'on fait attention que le domaine du suzerain dans cette division territoriale est au milieu, on concevra facilement comment le nom de *Royaume du milieu* a pris naissance pour

Tous ces travaux furent accomplis sous les règnes de YAO et de CHUN, dont YU était le ministre.

PREMIÈRE DYNASTIE,

DE 2,305 ANS AV. J.-C. — 420 ANS.
18 SOUVERAINS.

Devenu empereur, YU tenait sa cour dans la province actuelle du Chan-si, (ou de l'occident montagneux), près de la frontière tartare. Mais il visitait souvent les provinces de ses états. Dans une de ses visites, il rencontra des criminels que l'on conduisait en prison; YU descendit aussitôt de son char, s'approcha des criminels (*), et, s'étant fait rendre compte de leurs crimes, il leur parla avec bonté et leur pardonna, en appliquant ce droit de faire grâce, inhérent au pouvoir souverain, et qui en est un des plus beaux privilèges.

« C'est à moi, dit-il, que je dois imputer ces désordres. Pendant le règne de YAO et de CHUN, les peuples se faisaient un devoir de suivre l'exemple de leurs vertus. Il faut que je sois bien loin de leur ressembler, puisque sous mon règne on voit tant de criminels. »

L'histoire chinoise rapporte que YU convoqua une assemblée générale sur une montagne, nommée *Fou*, et qu'il

désigna l'empire chinois. On pourrait peut-être reprocher à cette division de l'empire par YU d'être purement idéale, et de ne pas représenter à l'époque de cet empereur l'état réel de l'empire. Mais il n'est pas cependant invraisemblable qu'après l'écoulement des eaux et la conquête par YU d'une grande étendue de pays sur les éléments, cet empereur ait fait la division et la distribution de cette vaste contrée comme le texte chinois et la figure l'indiquent.

On aura remarqué que le tribut ne commence à être payé à l'empereur qu'aux terres de son domaine; la portion du centre où est sa résidence, est possédée en propre par lui.

(*) Voyez la planche 6, tirée des *Faits mémorables des empereurs chinois*; peintures chinoises, conservées à la Bibliothèque royale de Paris.

Il y reçut les hommages et les présents de tous les habitants de l'empire. Il s'étendit beaucoup, dit le *Kang-mou*, dans un discours qu'il y tint, sur les louanges de YAO et de CHUN, par rapport au gouvernement de l'état, et aux obligations qu'il leur avait; il rappela les sages instructions de ses prédécesseurs, et exhorta les grands à continuer de les mettre en pratique et à rendre les peuples heureux. C'était une sanction publique qu'il voulut sans doute donner à ses actes de gouvernement et à sa possession du pouvoir que lui avait conféré l'empereur CHUN, à l'exclusion de son propre fils.

Yu mourut à la centième année de son âge, après avoir régné dix-sept ans avec CHUN, et seul dix; 2198 avant l'ère vulgaire.

INSCRIPTION DE YU.

Tous les témoignages historiques sur les travaux de Yu seraient corroborés, s'ils avaient besoin de l'être, par l'inscription chinoise qu'il fit graver sur un rocher du mont *Heng-chan*, une des célèbres montagnes de la Chine, où les anciens empereurs avaient coutume d'offrir un sacrifice annuel au Souverain Suprême. Cette inscription que le temps a presque entièrement effacée, mais qui a été recueillie par les Chinois, lorsqu'on pouvait encore la lire, conservée dans le musée de l'ancienne ville de *Sing-an-fou*, province du *Chen-si*, et dont le P. Amiot, missionnaire français, envoya à la Bibliothèque royale de Paris, dans le siècle passé, une copie fidèle, en gros caractères de six pouces de hauteur, accompagnée d'une traduction française (*), est sans aucun doute le monument le plus ancien de ce genre,

(*) Cette inscription originale en vieux caractères chinois nommés *ho-téou*, à forme de tétard, que l'on dit avoir été inventés par Fou-si, 2950 avant notre ère, et transcrite en nouveaux, a été publiée à Paris, en 1802, par J. Hager, 1 vol. in-folio; et à Halle, en 1811, par M. Klaproth, qui y a joint une explication détaillée de chaque caractère en langue allemande.

puisqu'il remonte à l'année 2278 avant l'ère vulgaire; les inscriptions cunéiformes de Babylone et de Persépolis, ne remontant guère qu'au temps de Sémiramis, et les inscriptions hiéroglyphiques de l'Égypte, connues, n'allant pas au-delà de Sésostris ou Rhamsès, sont, par conséquent, de plus de 500 ans postérieures à celle de Yu.

TRADUCTION LITTÉRALE.

Le vénérable empereur dit : « Oh !
« (mon) aide et (mon) conseiller,
« qui (me) soulagez dans l'adminis-
« tration des affaires ! les grandes et
« les petites fies, (tous les plateaux
« habités), jusqu'à leurs sommets,
« toutes les demeures d'oiseaux et de
« quadrupèdes, et tous les êtres exis-
« tants sont au loin inondés. Vous,
« avisez (à cela, avec votre intelli-
« gence pénétrante); renvoyez (faites
« écouler) les eaux, et élevez (des
« digues, pour empêcher un nouveau
« débordement).

« Il y a long-temps que (moi Yu)
« j'ai complètement oublié ma famille
« (pour réparer les maux de l'inonda-
« tion); je me repose (maintenant)
« au sommet de la montagne *Yo-lou*.
« Par (ma) prudence et (mes) travaux,
« j'ai ému les Esprits. (Mon) cœur ne
« connaissait point les heures (du re-
« pos). C'est en travaillant sans cesse
« que je me reposais. Les montagnes
« *Hoa* (*), *Yo* (**), *Tai* (***),
« *Heng* (****), ont été le commence-
« ment et la fin de (mes) entrepri-
« ses. Après (mes) travaux accomplis,
« j'ai, au milieu (de l'été) offert un
« sacrifice en action de grâces. (Mon)
« affliction a cessé; la confusion de la
« nature a disparu; les grands cou-
« rants qui venaient du midi se sont
« écoulés dans la mer; les vêtements
« de toile pourront être confection-
« nés; la nourriture, préparée; les dix

(*) Dans la province du *Chen-si*.

(**) *Id.* du *Chen-si*.

(***) *Id.* du *Chen-toung*.

(****) *Id.* de *Sse-tchouan*.

« mille royaumes (tout l'univers) seront (désormais) en paix, et pourront se livrer éternellement à la joie (*). »

(*) Quelques observations archéologiques sur cette inscription, qui en demanderait un grand nombre, ne seront peut-être pas inutiles. Le caractère chinois qui désigne les vêtements dans l'inscription, est un radical différent de celui de la soie; ce qui peut autoriser à penser que les vêtements de soie n'étaient pas alors encore en usage, quoique, dans la statistique de Yu, on trouve que certains produits de plusieurs provinces chinoises étaient en soie écru. L'auteur d'un savant dictionnaire étymologique chinois, très-ancien (le *Choué-wen*), Hsin-cun, qui vivait dans le second siècle de notre ère, prétend que les caractères dans lesquels entre le signe de la soie, ne remontent pas au-delà de la dynastie des Tchang, qui a commencé 1122 avant notre ère, et que tous ceux qui concernent les habits des anciens ne sont composés que des images de poils et de chanvre : ce qui d'ailleurs ne contredit point le *Libro des Annales*, qui ne parle pas de vêtements de soie, mais de soie écru, de pièces de soie que l'on offre en tribut à Yao et à ses successeurs; et ce qui s'accorderait avec l'inscription ci-dessus. Plusieurs écrivains anciens disent aussi que Yao, Chun et Yu étaient vêtus de simple toile en été, et de peaux en hiver. Un ancien philosophe chinois, Hoaf-nan-tseu, confirme la simplicité de ces temps antiques, par la description qu'il fait de la demeure impériale de Yao. Le toit était de paille et de terre, les pluies de l'été y faisaient croître l'herbe et le couvraient de verdure. Après la porte d'entrée, qui était tournée au midi, venait une grande cour qui était la salle d'audience. Au bout de cette cour, entourée de murailles, était une grande salle où l'on gardait les poids et mesures, pour les marchés qui se tenaient dans cette enceinte. Au-delà de cette salle était une seconde cour, au fond de laquelle était l'humble maison où le prince demeurait avec sa famille. La salle d'audience était élevée au-dessus du sol, et les degrés par où l'on y montait étaient faits de gazon. Comme on était obligé d'attendre pour être admis à son tour à l'audience, on avait planté des arbres aux portes pour que les officiers et le peuple pussent y être à l'abri du soleil.

ÉVÉNEMENTS PRINCIPAUX ARRIVÉS SOUS LA DYNASTIE HIA.

Yu, fidèle à l'exemple de ses prédécesseurs, avait nommé le ministre Y pour lui succéder; mais les grands choisirent pour empereur Ki, son fils. Cette élection directe du souverain, pris dans la famille de Yu, fut la consécration du droit héréditaire dynastique, et l'aliénation positive du droit de présentation qu'avaient eu jusque là les grands de l'empire.

A dater du règne de Ki, lequel fut assez court, les souverains ne portèrent plus que le titre de roi (*wang*); celui d'empereur (*ti*) était trop difficile à garder, après Yao, Chun et Yu. Ce ne sera qu'après les règnes obscurs de trois dynasties, que le chef d'une dynastie nouvelle plein de force et d'énergie, se parera de ce grand titre, comme nous avons vu récemment un intelligence puissante s'en parer au milieu d'eux.

Le TAI-KANG, successeur de Ki, était sur le trône comme un mannequin (*), dit le *Chou-king*; l'amour du plaisir lui avait fait abandonner le chemin de la vertu. Malgré l'aversion que le peuple avait conçue contre lui, il ne pensait qu'à satisfaire ses passions; pendant qu'il était à la chasse au-delà du Lo (rivière du HO-NAN), cent jours s'étaient écoulés sans qu'il revint.

« Alors les cinq frères du roi suivirent leur mère, et allèrent l'attendre à l'embouchure du Lo. Dans le chagrin où étaient ces cinq fils, ils firent une élégie qui contenait les avis et les préceptes du grand Yu.

L'ÉLÉGIE DES CINQ FILS (**)

« Le premier dit : Voici ce qui est dans les documents de notre auguste

(*) Le mot chinois désigne un enfant qui, dans les cérémonies en l'honneur des ancêtres, représentait le mort.

(**) Le texte chinois de ce chant élégiaque, nommé *Ou tseu tchi ko*, le chant des cinq fils, porte à peine les premières traces

Dieu, Yu : Ayez de la tendresse pour le peuple, ne le méprisez pas ; il est le fondement de l'état. Si ce fondement est ferme, l'empire est paisible.

« Les gens les plus grossiers peuvent être au-dessus de moi. Si un homme tombe souvent dans des fautes, attendra-t-il que les plaintes soient publiques pour penser à se corriger ? Avant que cela soit, il faut être sur ses gardes. Quand je suis chargé des peuples, je crains autant que si je voyais des rênes pourries employées pour diriger six chevaux fougueux. Celui qui commande aux autres ne doit-il pas toujours craindre ? »

« Le second dit : Selon les intentions de notre auguste aïeul, au dedans, l'amour excessif des femmes, au dehors, l'amour excessif de ces grandes chasses, la trop forte passion pour les boissons fermentées (*), pour la musique déshonnête, pour les palais élevés et pour les murailles ornées de peintures, sont six défauts, dont un seul nous perd.

« Le troisième dit : Depuis Yao, la demeure des rois a été à Kt, et, parce que l'on n'a gardé ni sa doctrine, ni ses lois, on a perdu cette ville.

« Le quatrième dit : Notre aïeul, par son application continuelle à la vertu, devint célèbre et fut maître de tous les pays. Il a laissé des règles de conduite et un vrai modèle à ses des-

« d'une intention métrique. Les vers, si on peut les appeler ainsi, sont de différentes mesures, de deux, trois, quatre, cinq, six mots ou syllabes, dont quelques-uns riment ensemble.

(*) On voit, par ce passage, que l'usage des boissons fermentées est très-ancien en Chine. Les écrivains chinois disent que cette boisson fut inventée sous le règne de l'empereur Yu, qui en éprouva un grand chagrin. « Cette liqueur, dit-il, causera les plus grands troubles dans l'empire. » Il hénit de ses états l'inventeur de ce breuvage, qui n'était point le jus du raisin, mais un extrait fermenté du riz. On voit aussi que l'art de peindre était déjà connu alors, ainsi que la poésie, la musique et plusieurs autres produits d'une civilisation avancée.

« cendants. Cependant les étalons des poids et mesures, qui doivent être partout en usage et servir pour l'égalité, sont dans le trésor. On a abandonné sa doctrine et ses lois ; c'est pourquoi il n'y a plus de salle pour honorer les ancêtres, ni pour faire les cérémonies et les sacrifices.

« Le cinquième dit : Hélas ! que faire ! la tristesse m'accable ! les peuples me haïssent ! A qui donc puis-je avoir recours ? Le repentir est dans mon cœur, la honte sur mon visage. Je me suis écarté de la vertu ; mais mon repentir peut-il réparer le passé ? » (Chou-king, livre 2, ch. 3.)

RENVERSEMENT DE TAI-KANG.

La conduite de ce roi, qui passait ses jours dans les débauches de son palais, ou à la chasse au milieu des bois, ravageant avec ses chevaux et ses meutes de chiens les campagnes cultivées, excita l'indignation publique. Il fut détrôné par les grands. Ce fut un de ses principaux officiers qui s'empara de sa personne, dans le temps que depuis plus de trois mois il n'habitait que les forêts. Il fut envoyé en exil, et un de ses frères nommé TCHOUNG-KANG fut mis à sa place (2,159 ans avant notre ère) (*).

CHASSES ROYALES.

Pour donner une idée de ces grandes chasses royales dont il est ici question, nous avons fait copier deux gravures chinoises (voy. pl. 10 et 11) qui se trouvent dans un des plus anciens livres de cette nation, le *Kuh-ya* (**). Ce

(*) Une tradition rapporte que ce furent ses frères qui le forcèrent à descendre du trône. Ils prirent avec eux un homme très-habile à tirer de l'arc, et furent lui fermer le chemin à l'endroit de la rivière où il devait passer en revenant de la chasse. Il fut obligé de fuir. Voyez la planche 13, tirée des *Faits mémorables des empereurs chinois*. D'autres prétendent que ce fut Y ou Hsü-y, prince de Khoung, qui renversa Tai-Kang, et mit son fils à sa place.

(**) La planche 10 représente une chasse

livre représente, par ordre de matière, mais d'une manière très-abrégée, l'état des connaissances des Chinois, de mille à quinze cents ans avant notre ère; et les nombreuses gravures en bois qui l'ornent dans tout ce qui est susceptible d'être représenté aux yeux, si elles ne sont pas aussi anciennes (on pense qu'elles sont du VI^e siècle de notre ère), ont cependant été faites dans l'esprit de l'époque et avec l'intention d'en donner une idée fidèle.

En lisant l'histoire et en recueillant les traditions, on voit que partout, l'Égypte peut-être exceptée, de grandes et profondes forêts, peuplées de différents animaux, ont précédé le règne de l'homme sur le globe qu'il habite. Tout le monde a entendu parler des anciennes forêts des Gaules, de la Germanie, de celles du nouveau monde. Les poèmes indiens sont pleins de descriptions de grandes forêts dans la solitude desquelles se réfugiaient les saints anachorètes, et dont les grandes chasses royales troublent souvent le religieux silence. Dans les premiers temps de l'empire chinois, nous voyons que les peuplades venues du nord (*) sont obligées d'abattre devant elles de grandes forêts pour conquérir le sol sur la primitive nature et sur

impériale d'été, et nommée *miao*, comme s'exprime l'inscription latérale chinoise du dessin; la planche 11 représente la rentrée de la chasse, ou le *retour honorable*, avec le gibier en ordre sur des chevaux de main, et un page en avant, le faucon au poing, comme dans des scènes de chevalerie occidentale; l'originalité de ces dessins nous a engagés à en donner un *fac-simile* réduit très-fidèle.

(*) Tout ce qui peut contribuer à former une conviction historique sur des données traditionnelles confuses, nous confirme dans l'opinion que les Chinois actuels ne sont pas indigènes sur le sol de la Chine, qu'ils y sont arrivés du nord-ouest, et qu'ils ont été obligés d'en chasser, pour y trouver place, des peuplades moins civilisées, ou plus barbares qu'eux, appartenant à une race distincte, qui aura peuplé peut-être les côtes orientales de la Chine et d'une partie du continent de l'Asie.

les sauvages habitants indigènes, nommés par les Chinois Y (夷) *porteurs de grands arcs*, ou *miao-tseu* (苗子), *fils des champs incultes*, qui existent encore à un état presque sauvage, dans les hautes et inaccessibles montagnes de l'occident de la Chine, voisines du Thibet; offrant ainsi une existence historique de plus de cinq mille ans, à côté du grand et vieil empire chinois, qui s'est agrandi successivement à mesure que ces tribus sauvages d'indigènes ont été refoulées dans diverses directions, sans jamais se soumettre: tant la haine des races est puissante, et tant le sang de celles qui ont toujours été à l'état sauvage a horreur des peuples civilisés, qui leur paraissent sans doute dans un état de dégradation servile!

Cette existence dans l'empire chinois des tribus sauvages et toujours insoumises (*) des *fils des champs incultes* (*miao-tseu*) est un véritable phénomène historique, qui ferait supposer qu'il y a sur la terre des races distinctes, contre lesquelles peuvent inutilement se briser, pendant tous les siècles, les flots de la civilisation.

Les plaisirs de la chasse, qui, entre autres délassements royaux, firent perdre l'empire à TAI-KANG, étaient un abus d'un exercice commandé par la loi jusque vers la fin de la troisième dynastie, pour empêcher les bêtes sauvages de ravager les campagnes et de reconquérir le domaine que l'homme avait usurpé sur elles. Ces grandes

(*) On prétend qu'elles ont été réduites en 1775, sous le règne de l'empereur K'IAN-LOU, après 5000 ans de luttes sanglantes et toujours renouvelées; mais cette prétendue réduction n'était qu'une trêve. Les auteurs chinois attribuent à ces peuplades une certaine civilisation, qui ressemble à celle des sauvages de l'Amérique; c'est-à-dire, qu'elles sont à l'état de société primitive, non à l'état d'isolement individuel, ayant fait abnégation d'une partie de leur liberté dans les mains de quelques chefs plus forts ou plus intelligents que la masse.

chasses se faisaient quatre fois l'année, par recrues et par corvées. Au printemps et en été on se borna à donner l'épouvante aux bêtes sauvages; en hiver et en automne on les traquait et on les tuait.

Selon Xénophon (*Cyrop.*), les Babyloniens furent aussi très-passionnés pour la chasse; ils en faisaient peindre des sujets dans leurs appartements, et ils en faisaient broder sur leurs habits. Les souverains de la Médie poussaient cette passion encore plus loin. Afin de pouvoir prendre ce plaisir avec plus de facilité, ils avaient fait construire de grands parcs, dans lesquels ils tenaient renfermés des lions, des sangliers, des léopards et des cerfs.

ANCIENS PEUPLES DES QUATRE EXTRÉMITÉS CARDINALES DE LA CHINE.

Le même ancien livre chinois, qui nous a fourni les gravures des deux scènes de chasse, donne aussi la représentation du costume et de l'attitude particulière des peuples qui habitaient anciennement aux quatre extrémités cardinales de l'empire chinois (voyez *planche 12*). Ils sont nommés *Sse-ki*: les quatre extrémités. « A l'orient, « dit le *Eulh-ya*, jusqu'aux bords « les plus éloignés; à l'occident, jusqu'au royaume nommé *Pis*; au « midi, jusqu'à *Pou-koung*; au nord, « jusqu'à *Tchu-ki*, c'est ce que l'on « nomme : les quatre extrémités. « (Glose :) Toutes ces quatre régions « extrêmes sont des royaumes de pays « éloignés (*). Au midi, là où le soleil

« fait tomber perpendiculairement ses « rayons, sont les *Tan-joung*; au « nord, là où se tient la grande Ourse, « sont les *Koung-thoung*; à l'orient, « là où le soleil se lève, sont les *Tai-ping*; à l'occident, là où le soleil se « couche, sont les *Tai-moung*. » On lit ce qui suit dans les textes chinois qui portent les dessins: — 1. « Les hommes de *Tai-ping* (à l'orient de la « Chine) sont humains, bienveillants; 2. les hommes de *Tan-joung*, « (au midi) sont sages, prudents; 3. les « hommes de *Tai-moung* (à l'occident) « sont fidèles, sincères; 4. les hommes « de *Koung-thoung* (au nord) sont « guerriers, vaillants. »

Dans ce texte, l'esprit guerrier est attribué aux hommes du nord, l'es-

sus, les *Tan-joung* désignent vraisemblablement des peuplades barbares situées au-delà ou au midi du fleuve *Kiang*. L'expression *Koung-thoung*, qui signifie *grande vallée déserte, vide*, était déjà employée du temps de l'empereur *Hoang-ti*, pour désigner le pays bas, désert et sablonneux du nord-ouest de la Chine: ce sont donc les habitants de cette contrée qui sont ici désignés. *Tai-ping* signifie un état qui jouit d'une parfaite tranquillité, d'une profonde paix; et *Tai-moung* veut dire une contrée obscure, ou, d'où vient l'obscurité, épithète qui convient assez à l'occident. Le caractère distinctif attribué à ces différents peuples, si l'on entend par les *Tai-ping* et les *Tan-joung* les habitants de l'est et du sud de la Chine actuelle (qui se trouvaient anciennement en dehors des frontières de la Chine ancienne), et par les *Tai-moung* et les *Koung-thoung*, les habitants du Thibet ou de l'Inde et de la Tartarie, sera reconnu très-exact; car le caractère fidèle, sincère des Indiens est encore le même, comme le caractère guerrier des Tartares. Les costumes attribués dans la gravure chinoise à ces différents peuples sont presque purement chinois; mais ceci n'accuse que le mauvais goût de l'artiste chinois, et son peu de talent pour représenter avec fidélité les costumes étrangers, si toutefois ils différaient alors beaucoup du costume chinois. Cependant l'Indien de l'ouest et le Tartare du nord se reconnaissent facilement dans le n° 3 et 4, en commençant à compter par la droite et en descendant.

(*) Nous ne savons quels sont au juste les peuples dont il est ici question. Nous n'avons pu en trouver d'explication nulle part. Mais voici nos conjectures: Il y avait dans la province occidentale du *Chou-si* un pays nommé *Pis*, et où les ancêtres de la dynastie *Tcheou* gardaient, dit-on, des cochons; c'est peut-être ce que l'on nomme ici royaume; la position occidentale est la même. Le mot de *joung*, qui signifie *homme de guerre, hallebardier*, est appliqué par les anciens écrivains chinois à tous les barbares qui venaient les attaquer avec des lances, des piques. Dans le passage ci-des-

prit de sagesse et de prudence aux hommes du midi, l'esprit de bienveillance et d'humanité aux hommes de l'est, et l'esprit de fidélité, de sincérité aux hommes de l'ouest, par rapport au centre de la Chine. Ces généralisations sont remarquables et ne manquent pas de vérité. K'HOUNG-TSEU admit aussi cette distinction des influences climatiques sur le naturel de l'homme. On lit ce qui suit dans son ouvrage intitulé : *L'invariabilité dans le milieu*, chap. 10 :

« TSEU-LOU consulta K'HOUNG-TSEU sur la force d'âme.

« Le philosophe répondit : « Est-ce de la force d'âme des contrées méridionales, de celles du nord ou de la vôtre que vous voulez parler ?

« Avoir de la capacité et de la douceur pour instruire, n'être pas trop sévère envers les criminels, voilà la force d'âme des contrées méridionales, et c'est à elle que s'attachent les Sages.

« Coucher sur le fer et les peaux de bêtes, savoir mourir sans peine, voilà la force d'âme des contrées du nord, et c'est à elle que s'attachent les Braves, etc. »

MENTION D'UNE ÉCLIPSE DE SOLEIL

ARRIVÉE SOUS LE RÈGNE DE TCHOUNG-KANG 2,155 AVE
AVANT NOTRE ÈRE (*).

Le CHOU-KING fait mention d'une éclipse de soleil arrivée sous le règne

(*) Le *Chou-king*, ou Livre sacré, rapporte l'éclipse ci-dessus aux premières années du règne de TCHOUNG-KANG, sans donner une date précise. Ce prince commença à régner l'année 2159 avant notre ère. C'est à cette année-là que le P. de Maille, qui a traduit, en Chine, l'histoire chinoise de TCHOU-PI, intitulée : *Toung-kien-kang-mou*, fait remonter l'éclipse du soleil, tandis que le P. Gaubil lui donne la date de 2155. Voici les paroles du P. de Maille : « L'éclipse de TCHOUNG-KANG, rapportée 2159 ans avant l'ère chrétienne, est un fait contre lequel il n'y a pas de réplique. Ce n'est point sur le calcul, c'est sur l'observation qu'elle est rapportée; nous sommes ici plusieurs qui l'avons appuiee suivant différentes tables, et nous l'avons tous

de TCHOUNG-KANG, et à propos de laquelle ce prince fit mettre à mort les astronomes HI et HO, remplissant les fonctions héréditaires de ceux que nous avons vus précédemment appelés à détruire le faux culte et la superstition qui commençaient à germer dans le peuple. Ils joignaient aux fonctions d'astronomes celles de chefs des cérémonies et du culte. Il est dit que le crime de ces astronomes était de s'être livrés au vin, au lieu d'observer le cours des astres, de dresser le calendrier et d'annoncer à l'avance les conjonctions des planètes ou les éclipses qui doivent avoir lieu dans l'année. Mais comme, sous le règne de ce prince, il y eut des mécontentements dans l'empire et qu'une révolte fut étouffée, il est presumable, et c'est l'opinion de quelques historiens chinois, que ces chefs religieux l'avaient favorisée, et que le roi saisit l'occasion d'anéantir, comme nous l'avons déjà remarqué, un pouvoir rival qui aurait pu annuler le sien ou le restreindre dans les limites purement temporelles.

La mention d'une éclipse de soleil à l'époque si reculée où la place le livre canonique chinois, et par conséquent la haute antiquité de l'observation, ont été l'objet de beaucoup de discussions en Chine et en Europe dans le siècle dernier. Tout ce que nous avons vu précédemment des règnes des empereurs philosophes YAO, CHUN et YU, et de l'état des sciences astronomiques à leur époque, peut justifier la supposition que du temps de ces empereurs on connaissait des méthodes sûres pour calculer à l'avance la date précise des éclipses du soleil et de la lune, et tout ce qui concernait le calendrier; autrement, comment pourrait-on expliquer l'existence d'un tribunal astronomique, et la condamnation à mort des deux principaux chefs de ce tribunal, sous le prétexte avoué de la négligence qu'ils avaient trouvée telle qu'elle est marquée dans l'histoire chinoise. » (Lettre VI, p. 1767.) Nous avons préféré la date que donne le P. Gaubil, dans son Histoire de l'astronomie chinoise, et qui est celle du *Li-tai-ssu*.

apportée à calculer et à annoncer le moment de l'éclipse?

Voici comment s'exprime le vieux texte chinois, que nous traduisons littéralement :

« En ce temps, Hi et Ho, s'abandonnant aux vices, ont foulé aux pieds leurs devoirs; ils se sont livrés avec emportement à l'ivrognerie; ils ont agi contrairement aux devoirs de leur magistrature, et se sont par là écartés de leur condition. Dès le commencement, ils ont porté le trouble dans la chaîne céleste (les nombres fixes du ciel, selon le commentaire, l'ordre des révolutions journalières et périodiques du soleil et de la lune pendant l'année), et ont rejeté bien loin leurs fonctions. Au premier jour de la troisième lune d'automne (Ki-tsieou) le Tchou-Hi (selon le commentaire de Tchou-Hi : la conjonction du soleil et de la lune) n'a pas été en harmonie dans la constellation FANG (β δ α du scorpion). L'aveugle a frappé du tambour; les magistrats et la foule du peuple ont couru avec précipitation, tels qu'un cheval égaré. Hi et Ho étaient comme des cadavres dans leurs fonctions; ils n'ont rien entendu, ni rien appris. Aveugles et rendus stupides sur les apparences ou les signes célestes, ils ont encouru la peine portée par les rois nos prédécesseurs. Le Tching-tien (*) dit : — Celui qui devance les temps (ou saisons) doit être mis à mort sans rémission; celui qui retarde les temps (ou les saisons) doit être mis à mort sans rémission. » (Chou-King, liv. 11, chap. 4.)

Pour comprendre cette loi rigou-

(*) Cette citation d'un livre ancien, dans un livre par lui-même déjà très-ancien, n'a pas encore été remarquée, que nous sachions, et nous paraît cependant très-remarquable. Le commentateur Tchou-Hi, le seul que nous ayons sous les yeux, dit que l'expression Tching-tien indique les « Lois de l'administration des anciens rois. » Ces lois étaient donc écrites et connues des magistrats à l'époque dont il est question.

reuse, qui nous paraîtrait aujourd'hui tout au moins absurde, il faut perdre de vue, pour un instant, l'état où sont arrivées, de nos jours, les sciences astronomiques, et le rang qu'elles occupent dans notre société. Que le Bureau des longitudes se trompe de quelques minutes, ou de quelques heures, de quelques jours même, dans le calcul d'une éclipse de soleil, il n'y aura de désappointés que l'inhabile astronome, tout le premier, et quelques amateurs d'éclipses; mais le gouvernement ne fera pas mener le malheureux astronome en place de Grèze. A la Chine, c'était, et c'est encore tout différent. Le peuple de l'empire chinois a la faiblesse de croire que le ciel qu'il voit sur sa tête n'est pas insensible aux actes qui se passent sur la terre, et qu'il manifeste sa colère ou ses menaces contre les mauvaises actions des hommes, et surtout contre les mauvais gouvernements, par des signes célestes, des météores, des perturbations menaçantes, comme le sont à ses yeux les éclipses de soleil et de lune. « Les éclipses de soleil, dit le P. Gaubil (*Histoire de l'astronomie chinoise*), sont regardées, en Chine, comme de mauvais présages et comme un avis donné à l'empereur pour examiner ses fautes et se corriger. De là vient qu'en Chine une éclipse de soleil a toujours été regardée comme une affaire de conséquence pour l'état; de là vient aussi qu'on a toujours été fort attentif au calcul et à l'observation des éclipses du soleil, et aux cérémonies à garder dans ces conjonctures.

« Dans la question dont il s'agit, ces astronomes n'avaient pas annoncé l'éclipse. A la vue du soleil éclipsé, les mandarins, qui ne s'y attendaient pas, furent obligés de se préparer et d'aller au palais en désordre. Cette confusion dut nécessairement alarmer le peuple que l'on n'avait pas averti, selon la règle, d'une éclipse de soleil. Dans ces occasions, les mandarins devaient aller au palais avec l'arc et la flèche, comme pour être au secours de l'empereur, qui passe pour l'image du so-

leil. Cette cérémonie est décrite dans les anciens livres des rites. L'intendant de la musique, qui était un aveugle, frappait un tambour; les mandarins offraient des pièces de soie en l'honneur de l'Esprit; l'empereur et les grands gardaient un jeûne, et étaient simplement vêtus. On ne s'attendait pas à faire ces cérémonies; elles ne purent être faites qu'en désordre; c'est ce qui dut causer quelque confusion. Cela indisposa l'empereur contre les astronomes. En outre les astronomes *Hi* et *Ho* étaient princes. Ils avaient des terres et des vassaux; ils ne se trouvèrent pas à la cour au temps de l'éclipse. Ils se cantonnaient et se fortifiaient dans leurs terres, liés secrètement avec les rebelles qui avaient pris la cour impériale de la province du *Chan-si*, et qui, soutenus de bonnes troupes, voulaient détruire la famille impériale. *TCHOUNG-KANG*, instruit de la perfidie de ces princes, ordonna à un général de les attaquer. Ce que le texte dit des lois portées par les anciens rois contre les calculateurs qui représentaient ou trop tôt ou trop tard les observations dans leurs calculs, fait voir une grande antiquité dans l'astronomie chinoise. Ces lois étaient pour obliger les astronomes à être attentifs. Quand, dans les astronomes chinois, il n'y a eu d'autre faute qu'une négligence ou défaut dans les calculs, la peine a toujours été, ou la privation des appointements, ou la charge ôtée, ou une sévère réprimande, et choses pareilles. La peine de mort ou d'exil était pour d'autres crimes commis dans le poste de chef d'astronomie. »

A dater de la mort de *Yu*, et du commencement des règnes dynastiques de ses successeurs héréditaires, une grande révolution semble s'être opérée dans le caractère moral des rois et des grands qui les entouraient. L'ambition du pouvoir et de tous les vices, de tous les désordres qu'elle entraîne à sa suite, semble envahir tous les hauts fonctionnaires de l'état. Après les règnes d'abnégation, de dévouement au bien public des premiers

empereurs, tels que nous les représente l'histoire chinoise, on ne rencontre plus guère, dans le cours de plusieurs siècles, que luttes sanglantes entre les grands fonctionnaires et les rois, non dans l'intérêt du peuple, mais dans des vues et des intérêts d'ambitions personnelles. Le règne du mal a commencé. Les mauvais penchants et les mauvaises passions prédominent. Ce gouvernement, qui nous avait paru un modèle de sagesse et de vertu, au-dessus de tous les autres gouvernements que nous présente l'histoire, rentre dans la loi commune des empires, loi fatale, à laquelle les sociétés semblent être éternellement condamnées.

Les règnes des rois chinois, depuis *TCHOUNG-KANG*, sous lequel arriva la première éclipse observée, jusqu'à la fin de la dynastie de *Yu*, nommée *Hia*, sont passés sous silence dans le *Chou-King*, comme s'il n'était rien arrivé qui fût digne d'être transmis à la postérité. Et, en effet, l'historien du *Livre canonique*, croyant sans doute qu'il était de sa mission de ne transmettre aux siècles à venir que des exemples de sagesse et de vertus, aura voulu laisser dans un profond oubli, pour l'honneur de l'humanité et de sa nation, les règnes honteux et débauchés de la plupart des rois de la première souche dynastique, dont quelques-uns passaient leur vie dans leur palais, au milieu de leurs femmes et de leurs eunuques, traînant ainsi dans les lâchetés royales des vices efféminés de leur cour, le grand nom de *Yu*, qui les avait placés à la tête de l'empire.

Des historiens chinois ont recueilli, sur cet intervalle de temps, un certain nombre de faits dont nous tirons les traits suivants :

En 2146 avant Jésus-Christ, *SIANG*, fils de *TCHOUNG-KANG*, lui succède. Son ministre *Y* lui ôte le pouvoir l'an 2126, et règne sept ans. Ce ministre est assassiné en 2119, par une de ses créatures, aussi ambitieuse que lui, laquelle fait ensuite mourir le roi pour régner seule et sans

compétiteur. La veuve du roi légitime assassiné accouche d'un héritier de la royauté. Elle le déguise en berger et l'élève dans les montagnes. Lorsque le jeune prince berger fut arrivé à l'âge adulte, il se fit reconnaître à un gouverneur de province, resté fidèle au roi son père, et qui lui donna ses deux filles en mariage. Ce gouverneur, nommé Mi, se ligua avec un autre gouverneur de province, nommé Yu-Yang, et ils rétablirent en 2079 le jeune CHAO-KANG sur le trône de ses pères; firent prisonnier l'usurpateur HAN-TSOU, qui avait régné 40 ans, et le firent ensuite mettre à mort.

Ce roi, instruit par le malheur, eut un règne assez brillant pour attirer à sa cour des ambassadeurs de rois étrangers.

Les vices, les débauches de toute nature avaient déjà fortement ébranlé le pouvoir de la première dynastie, lorsque l'avènement et le règne du roi KIE y portèrent la dernière atteinte. Ses débauches et ses cruautés le rendirent un objet de mépris et de haine pour le peuple. Sa femme, qu'il aimait passionnément, encore plus vicieuse et plus cruelle que lui, le poussait à tous les excès et aux cruautés les plus révoltantes. Les historiens chinois rapportent de ces deux monstres royaux un fait qui montre jusqu'à quel point ils se jouaient de l'espèce humaine. KIE fit creuser un grand bassin, en forme d'étang, et après l'avoir fait remplir de vin, il ordonna à trois mille de ses sujets de s'y plonger. Des tranches énormes de viande rôtie étaient suspendues autour du bassin pour satisfaire leur faim brutale, et achever leur dégradation aux yeux de l'indigne et infâme souverain. Les désordres de ce roi ne se bornèrent pas à cet acte aussi insensé que coupable; il fit mourir en sa présence un de ses ministres qui avait osé lui faire des remontrances sur sa conduite et sur les dangers auxquels elle l'exposait. Ces excès honteux du pouvoir n'accusent peut-être pas tant les rois qui s'y livrent que les peuples dont la dégradation morale a pu les laisser

imaginer. Quand Nérone commandait pour son plaisir l'incendie de Rome, il était sans doute fort vil, fort méprisable, le tyran du cirque; mais que valaient donc les citoyens de la ville éternelle, qui laissaient porter la torche incendiaire dans leurs palais dorés, pour l'amusement impérial? Il n'y a de tyrans et de despotes que là où il y a des esclaves.

II^e DYNASTIE.

DE 1708 A 1122 AVANT NOTRE ÈRE. — 644 ANS. — 30 ROIS.

Quand on réfléchit attentivement sur la destinée des empires, on acquiert la conviction profonde qu'il y a une liaison intime entre les gouvernements et les peuples, et que lorsque les premiers manquent à leur mission, les derniers, après avoir attendu plus ou moins long-temps, dans la souffrance, que la justice providentielle qui préside aux destinées des nations, et qui se plaît quelquefois à leur donner de graves enseignements, ait rétabli le règne de ses lois transgressées, hâtent quelquefois ce rétablissement de la justice violée par ceux-là même qui sont appelés à les diriger dans la grande route que l'humanité doit parcourir.

La vie de l'homme est limitée; les générations passent, les races s'éteignent, parce que la somme de vie qui était en elles s'est consumée; mais la race humaine ne s'éteint point. La vie qui l'anime est la vie de la nature; et quand le chêne séculaire ne peut plus recevoir la sève vivifiante, que ses branches se dessèchent, que la vie végétative se retire de lui, alors il fait place à de jeunes et vigoureux rejetons, produits d'une semence étrangère, et la montagne ne reste pas dépouillée de son ombre.

Ainsi, quand une dynastie se dessèche; quand la vie de la justice et de la vérité se retire d'elle; quand elle n'a plus le sentiment de ses devoirs; quand sa mission est finie enfin, et que la société, abâtardie comme elle, a besoin d'être renouvelée comme elle,

alors elle est rejetée au loin ; ce pouvoir suranné qui entravait le développement de la civilisation, qui arrêtait sa marche, est brisé ; un autre, jeune et fort, le remplace ; jusqu'à ce que, ayant lui-même accompli sa mission, il soit ainsi brisé, rejeté et remplacé par un autre, et cela aussi long-temps que le développement de la civilisation du genre humain ne sera pas complètement accompli ; aussi long-temps que la destinée providentielle des sociétés ne pourra leur être définitivement confiée.

Les philosophes chinois semblent avoir eu le sentiment de cette loi sociale. Les principaux de ces écrivains politiques ont écrit une foule de maximes, dans lesquelles ils disent, en parlant du destin social (*ming*) : « Il « donne l'empire à certaines races « pour le bonheur des peuples, et les « fait ensuite descendre du trône, « quand elles ne peuvent plus l'occu- « per dignement, ou quand elles ont « comblé la mesure de leurs crimes, « ou quand elles cessent de concourir « à l'exécution de ce à quoi elles « étaient destinées. » (*Mém. sur les Chinois*, t. II, p. 14.)

De quelque manière que l'on envisage le gouvernement chinois, on voit que l'opinion générale des gouvernants, comme des gouvernés, est que les premiers remplissent une mission qu'ils tiennent du ciel, c'est-à-dire, autant que l'on peut en juger par l'idée que les Chinois attachent à ce mot, de cette puissance supérieure et visible qui gouverne le monde et le soumet à son éternelle justice. Cette mission doit être exclusivement consacrée au bonheur du peuple ; et toutes les fois que les souverains perdent le sentiment de cette mission, pour se livrer à la tyrannie, et aux autres vices que fait naître l'oubli de leurs devoirs, le respect et la soumission font aussitôt place, dans le cœur des sujets, à la haine et aux sentiments de révolte, qui est alors regardée par eux comme un devoir. Mais cet acte s'exerce dans une limite pour ainsi dire légale : il est affranchi de la pensée de se sous-

traire à une autorité qui sera recon-stituée sur la même base que celle de l'autorité déchuë, et qui possédera de plus le sentiment nouveau, et par cela même plus profond, de la haute mission dont elle se trouvera revêtue. L'histoire de la Chine offre des exemples frappants de l'influence puissante que le baptême de l'élection populaire a exercée sur les empereurs qui l'ont reçu, soit indirectement, comme les premiers empereurs Yao, Chun, et Yu, dont un missionnaire jésuite dit naïvement : « — Ces trois princes sont « tenus pour des saints par les Chi- « nois, dont ils racontent plusieurs « choses ; et à ne mentir point, c'é- « toient des philosophes fort adonnés « aux vertus morales ; » soit directe- ment, comme tous les chefs de nouvelles dynasties. Celui de la seconde, qui va nous occuper, fut, dit-on, aussi bon roi, que celui qui a terminé la dynastie précédente avait été mau- vais.

TEHING-THANG ; 1766 AVANT NO- TRE ÈRE. — La conduite dépravée et la cruauté de KIE avaient soulevé contre lui les grands de l'empire, qui était alors divisé en vingt principautés ; car, depuis que le fondateur de la première dynastie Hia avait distribué des terres et des provinces à ses principaux officiers qui l'avaient secondé dans ses grands travaux contre l'inondation, le gouvernement chinois était en quel- que sorte féodal, et il y avait une quan- tité de petits princes qui relevaient du souverain, dont quelques-uns toutefois se rendirent indépendants sous la se- conde et la troisième dynastie. Le chef d'un petit état nommé Chang se ligua, comme nous l'avons vu, avec d'autres petits rois, pour renverser le dernier chef de la dynastie Hia.

Cet état, selon le philosophe MENG- TSEU, n'avait que cent li, ou dix lieues d'étendue. Voici la harangue que prête le *Livre historique sacré* à ce prince (*),

(*) Le *Chou-king* appelle ce chef d'état feudataire, du nom de *wang*, roi ; plusieurs grands dignitaires de l'empire actuel portent également ce titre.

pour déterminer ses troupes à combattre contre le chef de l'empire :

« Le roi dit à ses troupes réunies : Venez, écoutez-moi ; je ne suis qu'un petit prince, et comment oserais-je porter le trouble dans l'empire ? Mais *Hia* (la dynastie précédente) a commis beaucoup de crimes ; le ciel a ordonné sa perte.

« Aujourd'hui réunis en foule, vous dites : Notre prince n'a pas compassion de nous ; il veut que nous abandonnions nos moissons et nos affaires pour aller punir *Hia*. J'ai bien entendu vos paroles ; mais la famille *Hia* est coupable : je crains le Suprême Empereur du ciel (*Chang-ti*) ; je n'ose pas différer l'exécution de la justice suprême (*).

« Vous dites maintenant : Comment les crimes de *Hia* peuvent-ils nous atteindre ? — Le (dernier) roi de la dynastie *Hia* épuise complètement les sueurs du peuple ; il épuise et ruine sa ville capitale (située dans le *Chan-si*) ; les peuples, dans la misère, n'ont plus d'affection pour lui, et sont divisés entre eux. C'est en vain qu'il dit (en montrant le soleil) : Moi et vous, nous ne périrons que quand le soleil périra ! Telle est la vertu présomptueuse de *Hia*. Je dois aujourd'hui aller le combattre.

« Secondez-moi pour lui infliger le châtiment que le ciel lui destine ; je vous en récompenserai grandement. Ne craignez pas de mettre votre confiance

(*) Le P. Gambal traduit ainsi ce paragraphe : « Aujourd'hui vous dites tous : Puis-je que notre maître n'a pour nous aucune compassion, nous abandonnons nos moissons pour aller punir *Hia*. J'ai entendu ces discours. *Hia* est coupable. Je crains le Souverain Maître, et je n'oserais me dispenser de punir *Hia*. » Nous croyons la traduction que nous avons donnée plus exacte, en ce qu'elle fait connaître les plaintes et les regrets des sujets de *Chang*, lors d'abandonner leurs moissons pour aller punir un souverain dont ils ignorent les crimes ; la réponse qu'ils reçoivent, et qui tend à les persuader par des raisons d'état, prouve que leur assentiment n'était pas spontané.

en moi ; je ne mangerais pas une parcelle (c'est-à-dire, je tiendrais ma promesse) ; mais si vous ne suivez pas les ordres que je vous donne, alors je vous ferai mourir, vous et vos enfants : n'attendez pas de pardon. » (*Chou-king*, liv. III, chap. 1.)

Cette harangue curieuse ne manque assurément ni d'art, ni d'éloquence ; il y a même quelque chose de sublime dans les paroles prêtées à *Hia* ; tous les moyens de persuasion sont employés, depuis l'intérêt du peuple jusqu'à l'ordre du ciel. La perspective d'un riche butin et la menace forment la péroraison. La destruction d'une dynastie coupable et l'érection d'une dynastie nouvelle y sont justifiées par des raisons qui ont cours depuis quatre mille ans, et dont le peuple, qui sert si souvent d'instrument aux ambitieux, ne profite pas toujours. Cet instrument docile se laisse souvent prendre aux belles harangues, comme celle que l'on vient de lire. Il ne se persuade pas assez que quand on a besoin de lui, on le flatte et on le ménage, et que quand il pèse ou embarrasse, on le brise.

Le dernier roi de la dynastie *Hia*, ayant été détrôné, s'enfuit vers le sud-est, dans la province de *Kiang-nân*. Le chef qui l'avait détrôné lui succéda avec le titre de *TCHING-THANG* (le parfait *Thang*). Mais l'action de ce dernier, la première de ce genre qu'offrent les annales chinoises, lui inspira des doutes sur sa légitimité. Craignant de n'avoir pas suivi les règles de la justice, il dit : J'ai peur que dans les temps à venir on ne blâme ce que j'ai fait (*). » (*Ch.-K.*) Ce souverain vou-

(*) La doctrine de la légitimité, mot très-nouveau, qui n'a de sens qu'appliqué aux intérêts du peuple, ne paraît pas avoir été inconnue à la Chine depuis les temps reculés. On raconte que deux philosophes chinois, l'un nommé *Yuen-Kou*, l'autre *Hoang-Seng*, discouraient devant *King-ti*, empereur des *Han*, qui vivait l'an 158 de notre ère. *Hoang-Seng* prétendait que *TCHING-THANG*, qui nous occupe actuellement, et *Wou-wang*, fondateur de la 3^e dynastie, ne devaient pas s'emparer du royaume,

laît renoncer au pouvoir suprême dont il venait d'être revêtu; mais un de ses ministres lui tint le discours suivant : « Quoi donc! le ciel en créant des peuples leur a donné des passions; s'ils étaient sans maître, il n'y aurait que trouble et confusion; c'est pourquoi ce même ciel a fait naître (un homme) souverainement intelligent, pour prendre, au temps voulu, les rênes du gouvernement. La vertu des *Hia* s'étant éclipseée, elle a fait tomber les peuples sur des charbons ardents. Le ciel a doué le roi (nouveau) de force et de prudence, et il le donne comme exemple à suivre aux dix mille royaumes (*); il veut que ce prince continue ce que *Yu* a fait anciennement: en suivant ses instructions vénérables, c'est comme si l'on suivait les ordres du ciel.

« Le roi de *Hia* est coupable pour avoir voulu tromper le ciel suprême, en promulguant des décrets injustes. Le souverain pouvoir ne le tient plus sous sa sauvegarde; il a donné commission à *Chang* (fondateur de la nouvelle dynastie) d'instruire et de diriger le peuple.

Tuen-Kou répondait que *Kix* et *Chou*, qui étaient des monstres, ayant été abandonnés par les peuples, ces deux grands hommes (*Tching-Thang* et *Wou-Wang*), pour répondre aux vœux du peuple, les firent périr, et montèrent ainsi sur le trône à leur place, au nom du ciel. *Quelques vieux que soit un bonnet*, reprit *Hoang-Seng*, *on le met sur sa tête; et quelque propres que soient des souliers, on les met à ses pieds. Pourquoi cela? C'est qu'il y a une distinction essentielle entre le haut et le bas. Kix et Chou étaient de grands scélérats, mais ils étaient rois; Tching-Thang et Wou-Wang étaient de grands et de sages personnages, mais ils étaient sujets; et un sujet qui, bien loin de reprendre son souverain de ses fautes pour tâcher de l'en corriger, se sert au contraire de ces mêmes fautes pour le perdre et pour régner à sa place, n'est-il pas usurpateur? » (Ch.-K., p. 83, n. 3.)*

(*) Expression chinoise figurée pour dire l'universalité, tout.

« Vous, roi, vous n'aimez ni les femmes, ni la musique déshonnête; vous n'enlevez pas les biens d'autrui; vous placez ceux qui ont de la vertu, dans les premières charges; vous donnez de grandes récompenses à ceux qui ont rendu de grands services; vous traitez les autres hommes comme vous-même; si vous faites des fautes, vous ne tardez pas à vous en corriger; vous êtes indulgent et miséricordieux, et dans tout vous faites paraître de la bonne foi. » (Ch.-K. l. III, ch. 2.)

Ainsi, décidé à régner et à fonder une nouvelle dynastie sur les débris de l'ancienne, *Tching-Thang* rassembla tous les grands vassaux de l'empire pour que son élévation fût confirmée par leurs suffrages. La Chronique sacrée a aussi conservé le discours qu'il leur tint. Nous croyons devoir le rapporter ici, au risque de paraître céder à un amour trop exclusif des vieilles trivialités, parce que nous croyons que c'est ainsi que l'on pourra obtenir l'intelligence la moins incomplète de l'histoire et du gouvernement chinois.

« Après la défaite de *Hia*, le roi vint à *Po*, et tint le discours suivant, en présence des grands, arrivés de tous les côtés de l'empire.

« Le roi dit :

« Soyez attentifs, vous tous grands et peuples rassemblés des dix mille côtés; prêtez attentivement l'oreille aux discours de moi seul. L'auguste *Chang-Ti* (empereur suprême) a mis dans l'homme du peuple la raison; s'il s'y conforme, son essence existera constamment; dans le cas contraire, le prince doit la lui faire suivre.

« Le roi de *Hia* a éteint en lui les lumières de la raison; il a fait souffrir mille mauvais traitements aux peuples de tous les états de l'empire. Ceux-ci, opprimés et ne pouvant souffrir une si longue tyrannie, ont fait connaître aux Esprits supérieurs et inférieurs, qu'ils étaient injustement opprimés. La raison éternelle du ciel rend heureux les hommes vertueux, et malheureux les hommes vicieux et débauchés; c'est pourquoi il a fait tomber toutes les

calamités sur *Hia*, pour rendre ses crimes manifestes à tous.

« En conséquence, tout indigne que je suis, j'ai cru devoir me conformer aux ordres évidents et redoutables du ciel. Je n'ai pas osé laisser de si grands crimes impunis; mais j'ai osé me servir d'un bœuf noir (dans le sacrifice); j'ai osé avertir l'auguste ciel et la divine souveraine (la terre). Voulant punir *Hia*, j'ai choisi un sage primitif, un grand saint, et, de concert avec lui, nous avons réuni nos efforts pour votre bien à tous, en demandant au ciel ses ordres.

« Le Ciel suprême aime sincèrement et protège les peuples; (c'est pour-quoi) le grand criminel (*KIE*) a pris la fuite et s'est soumis. L'ordre du ciel ne peut varier. Comme (au printemps) les plantes et les arbres reprennent la vie, les peuples ont repris leur vigueur et leur force.

« Chargé aujourd'hui de vos royaumes et de vos familles, je crains d'offenser le haut et le bas (le ciel et la terre); et parce que je ne sais si effectivement je ne suis pas coupable, ma crainte est pareille à celle d'un homme qui appréhende de tomber dans un profond abîme.

« J'ai assigné à chacun de vous les états qu'il doit gouverner. Gardez-vous de suivre des lois et des coutumes injustes. Ne tombez pas dans les défauts qui suivent l'oisiveté, ni dans l'amour des plaisirs. En observant et en gardant les lois sages et équitables, vous suivrez les ordres du ciel.

« Si vous faites quelque chose de louable, je ne puis le cacher; et si je tombe dans quelque faute, je n'oserai me la pardonner. Tout est examiné avec attention dans le cœur du souverain suprême (*Chang-ti*); les actes criminels de vous tous, si vous en commettez, retombent sur moi seul; mais si moi j'en commets, vous n'y avez nulle part.

« Hélas! si ce que j'ai dit se fait avec une volonté sincère de bien faire, on peut espérer de réussir. » (*Chou-king*, l. III, ch. 3.)

Le sage primitif dont il est parlé dans

5^e Livraison. (CHINE.)

ce discours, était le ministre *Y-YN*, souvent célébré dans les écrits des philosophes et des poètes chinois. *TCHING-THANG* opéra plusieurs réformes dans l'administration du royaume. L'une d'elles, qui a été renouvelée au changement de presque toutes les dynasties, fut la réforme du calendrier; il ordonna que la 12^e lune ou le 12^e mois des *Hia* serait le premier de l'année civile des *Chang*. Parmi les couleurs des dynasties, il donna la préférence au blanc. Il s'habilla de vêtements blancs, et voulut que ses bannières fussent blanches.

KHONG-TSEU (ou *CONFUCIUS*) a célébré dans ses écrits les vertus de *TCHING-THANG*. Il rapporte qu'on lisait, gravées sur la baignoire de ce roi, ces paroles : *Pour te perfectionner, renouvelle-toi (purifie-toi) chaque jour, renouvelle-toi chaque jour, renouvelle-toi chaque jour*. Il fit graver aussi sur tous les vases qui étaient à l'usage du palais, les plus belles maximes de morale, afin que lui et ses courtisans eussent continuellement devant les yeux les principes sages selon lesquels ils devaient se conduire. Sa réputation de sagesse s'étendit si loin, que les quarante royaumes que l'on connaissait alors, avaient pour lui la plus profonde vénération.

Les grands *Tableaux chronologiques chinois* placent dans les premières années de son règne, de 1766 à 1760 avant notre ère, une sécheresse et une famine qui durèrent sept ans. Le roi *TCHING-THANG*, de l'avis du président du tribunal pour l'histoire et l'astronomie, pria le ciel de faire cesser les calamités qui affligeaient l'empire : *Je prierai, j'offrirai des sacrifices pour apaiser le ciel en faveur de mon peuple. Je serai en même temps sacrificateur et victime. Je suis le seul coupable, je dois être le seul immolé*. Il coupa ses cheveux et ses ongles; il couvrit son corps de plumes blanches et de poils de quadrupèdes; montant ensuite sur son char, qui était simple et sans peintures, et auquel il avait fait atteler des chevaux blancs, il se fit conduire en un lieu

nommé *Sang-ha*. Arrivé au pied de la montagne, il descendit de son char, se prosterna la face contre terre (*Voy. la planche 14, tirée des Faits mémorables des emper. chin.*), et se relevant ensuite, il s'accusa devant le ciel et en présence des hommes :

1° D'avoir eu de la négligence à instruire ses sujets ;

2° De ne les avoir pas fait rentrer dans le devoir, lorsqu'ils s'en étaient écartés ;

3° D'avoir fait des palais trop superbes, et d'autres dépenses superflues en bâtiments ;

4° D'avoir eu trop de femmes, et trop de tendresse pour elles ;

5° D'avoir poussé trop loin la délicatesse pour les mets de sa table ;

6° Enfin, d'avoir trop écouté les flatteries de ses favoris et de quelques grands de sa cour.

A peine eut-il fini l'humble confession de ses fautes, que le ciel, de serein qu'il était auparavant, se couvrit tout-à-coup et fit tomber sur la terre une pluie des plus abondantes, dont elle fut suffisamment abreuvée pour reprendre sa première fertilité.

(*Mém. sur les Chin. T. III, p. 24.*)

Cet usage d'une haute moralité, qui rappelle aux grands de la terre les infirmités de leur nature, trop souvent oubliées, et la profonde responsabilité qu'ils encourent dans le gouvernement des peuples, s'est conservé jusqu'à nos jours, comme presque tous les anciens usages ; et l'on voit à chaque calamité publique, à chaque apparition de quelques météores menaçants, l'empereur de la Chine s'accuser publiquement de ces calamités, et promettre de si bien veiller sur ses actions à l'avenir, que le ciel sera fléchi, et que des maux semblables n'affligeront plus ses peuples. Nous en citerons des exemples, quand nous serons arrivés à l'histoire contemporaine. La philosophie et les royautés européennes pourront sourire, à divers titres, de cet aveu public de faiblesse humaine ; mais nous laissons à l'histoire le soin d'en faire connaître les heureux résultats.

Les annales des Hébreux placent à peu près à la même époque une sécheresse et une famine de sept ans en Égypte ; seulement la grande sécheresse égyptienne de sept ans n'est point fixée exactement par les chronologistes, qui varient, sur ce fait si important, de plusieurs centaines d'années ; mais nous croyons que sa véritable date est celle des historiens chinois, de 1766 à 1760 avant J.-C. ; car il est à présumer que ce grand fait météorologique oriental, signalé par les annales de peuples si éloignés l'un de l'autre, est un même fait historique, que la tradition hébraïque, sans chronologie déterminée, ou les calculs de nos historiens modernes, auront placé à une époque conjecturale ; l'exactitude de l'histoire chinoise étant trop bien établie, pour que l'on puisse l'inculper ici. On verra bientôt que d'autres synchronismes importants pour l'histoire seront établis par nous, et détermineront tout à la fois d'une manière positive, et la prodigieuse exactitude de l'histoire chinoise, et des époques très-importantes restées vagues dans l'histoire de l'antiquité, que les différents chronologistes n'ont pas pu fixer jusqu'ici à une date incontestable et sûre. Telle qu'elle est rapportée, cette concordance nous paraît devoir être remarquée comme une grande présomption de la véracité historique des anciennes annales de l'Orient ; car ce rare contrôle qu'elles sont appelées à exercer l'une sur l'autre, est une épreuve décisive sur leur authenticité, parce qu'une calamité comme celle dont il est question ne dut pas se borner à un climat circonscrit dans les limites de l'Égypte ou de la Chine, mais elle dut être simultanée sur l'ancien continent, avec les variations propres néanmoins aux différents climats. Nous savons par les annales hébraïques qu'elle s'étendit aussi sur la Judée. Si nous possédions des annales d'une même antiquité pour les autres nations qui existaient alors, il est très-probable que la simultanéité, au moins asiatique, de ce grand événement, se trouverait constatée

La suite des règnes de la dynastie *Chang* offre les mêmes alternatives de bons et de mauvais princes que la dynastie précédente. Cette seconde dynastie dut à la sagesse et à la fermeté du premier ministre *Y-Yu*, dont il a été question précédemment, de ne pas se terminer avec le règne efféminé du successeur de *TCHING-THANG*. Voyant que le petit-fils de ce dernier qui était appelé à lui succéder, et dont il était le régent pendant sa minorité, se livrait à des penchants vicieux, il le fit enfermer pendant les trois années de deuil, dans le tombeau de *TCHING-THANG*, afin qu'il eût le temps de méditer sur les devoirs de la souveraineté, et sur les exemples de vertu que lui avait laissés son aïeul. Cette épreuve fut favorable à l'éducation royale du jeune prince, qui, en suivant toujours les conseils de son ministre, eut un règne assez glorieux.

Cependant l'empire chinois prend chaque jour un nouveau développement. Sous le règne de *Tai-wou* (commencé 1637 av. J.-C.), plusieurs rois étrangers envoyèrent des ambassadeurs, et il y avait des interprètes pour expliquer en chinois ce que les étrangers avaient à dire. Quelques-uns d'entre eux représentaient les *Sijoung* (barbares ou étrangers occidentaux, à l'ouest et au sud du *Chen-si*). L'histoire chinoise va nous fournir encore ici l'occasion d'établir, par la méthode d'induction, un des plus importants synchronismes pour l'histoire de la haute antiquité qui restent à déterminer, afin de fixer d'une manière certaine les époques les plus remarquables de cette même antiquité. Nous trouvons dans les *grands Tableaux chronologiques chinois* le texte qui suit et que nous traduisons littéralement :

« 3^e année du règne de *Tai-wou* » (1634 av. J.-C.) : le roi prend soin

- « de suivre le régime d'administration
- « des anciens rois ; il assure la sub-
- « sistance des vieillards (en rétablis-
- « sant les hospices créés pour eux par
- « l'empereur *CHOU*) ; cette même
- « troisième année, partis de régions
- « éloignées, des ambassadeurs inter-

« prêtes vinrent à la cour, de 76 »
 « royaumes. » (*) Pour que des ambassadeurs se rendissent à la cour du souverain de la Chine, de contrées éloignées et de soixante-seize royaumes différents, il fallait une cause extraordinaire et puissante. Ces contrées éloignées ne pouvaient être que celles de l'Asie centrale et occidentale, paros que, à l'orient et au midi de la Chine, se trouvait l'Océan, et qu'au nord étaient les Barbares, Tartares ou Scythes, en guerre presque continuelle avec la Chine, et qui avaient déjà des noms dans l'histoire chinoise. Reste donc l'ouest et le midi de la Chine, ou les contrées septentrionales de l'Asie ; or, en recherchant la cause de l'arrivée simultanée à la cour de la Chine d'ambassadeurs de 76 royaumes de ces contrées, on ne peut trouver que la grande invasion, jusqu'ici contestée, de l'Asie occidentale et centrale par *Sésostris* ; car une invasion de cette nature (de 6 à 700,000 hommes) devait nécessairement produire l'effet consigné dans l'histoire chinoise ; parce que l'empire chinois avait alors assez de prépondérance en Asie, pour que tous les royaumes envahis et menacés de l'être par le roi d'Egypte envoyaient des ambassadeurs près de son souverain, demander des secours. Si ces secours ne furent pas envoyés, comme on peut le conclure par le silence de l'histoire chinoise à ce sujet, c'est que la grande irruption de l'Afrique sur l'Asie fut arrêtée assez promptement dans sa marche pour que ces secours demandés devinssent inutiles. Nous croyons cette explication, la seule plausible, assez revêtue du caractère de certitude historique pour ne pas hésiter à admettre comme un fait certain (**) l'ex-

(*) *San nian outh youan fung tchoung yi lai tchao tche tsi chi lou houï. (Li-ti-hi-ssa.)*

(**) Un fait, selon nous, qui, à lui seul, prouverait que *Sésostis* fit une irruption dans l'Inde avec son armée, c'est celui que les historiens ne contestent pas, la première division faite par lui, au retour de

pédition asiatique de Sésostris, et à la placer l'année 1634 avant notre ère. Quand il n'y aurait d'autres preuves que les inductions historiques rapportées ci-dessus, elles suffiraient, selon nous, pour ne laisser aucun doute. Mais quelques chronologistes, le P. Tournemine entre autres, suivi par Goguet, dans son livre célèbre : *de l'Origine des Loix*, ont placé l'avènement au trône de Sésostris, l'an 1659 avant notre ère. En adoptant l'opinion qui fixe l'expédition de Sésostris à la 18^e année de son règne, il n'y aurait entre la date suivie par Goguet, et celle que notre synchronisme d'induction lui assigne, que la simple différence de sept ans, en supposant que la date chinoise correspond à la première année de l'expédition qui en dura neuf; et il n'y en aurait aucune en la supposant correspondre à la 7^e. C'est sous ce même roi que mourut l'astronome OU-HIEN, qui avait fait un catalogue d'étoiles dont il est fait mention dans des catalogues plus récents. Sous le règne de son successeur les fréquentes inondations du Hoang-ho firent transporter la cour de la province occidentale du Chen-si dans la province voisine du Ho-nan (midi du grand fleuve). On l'établit ensuite dans la province nord de Tchi-li, où se trouve actuellement Pé-king. Des peuplades indigènes des rives méridionales du grand fleuve Kiang débordent, à cette époque, sur l'empire chinois, comme des fleuves encore indomptés. L'ancienne doctrine des empereurs qui, possédant des talents et des lumières supérieurs, avaient été choisis par les peuples pour les conduire dans le chemin de la civilisation; la doctrine toute désintéressée de ces anciens législateurs était méconnue. Le pouvoir souverain n'est plus qu'un appât offert à la cupidité ambitieuse et insatiable de tous les membres de la souche dynastique qui prétendent avoir un droit

son expédition, de ses sujets en classes héréditaires comme dans l'Inde : cette conception était évidemment empruntée à cette dernière contrée.

légitime à la couronne. Les frères veulent succéder aux frères, au détriment des fils. Pendant deux cents ans, des guerres continuelles de succession désolent et appauvrissent la Chine. Cette seconde dynastie jette quelque faible lueur sous PAN-KENG (1401), qui transporte de nouveau sa cour du Chan-si dans le Ho-nan pour fuir les débordements du Hoang-ho, et il donne à la dynastie Chang le nom de Yn, sous lequel elle est souvent désignée depuis son règne. C'est ce PAN-KENG qui disait aux premiers employés de son gouvernement : « C'est par choix et après un examen attentif que je vous indique ce que vous devez faire; pensez soigneusement à mes peuples.

« Je ne me servirai jamais de ceux qui cherchent à s'enrichir; mais je distinguerai et j'aimerai ceux qui sont attentifs à défendre la vie et les biens de mes peuples, ceux dont les vues et les desseins ont pour objet le bien public et la conservation des peuples dans leurs habitations.

« Je vous ai fait venir en ma présence pour vous dire ce que je crois devoir être fait, et ce qui ne doit pas être fait; ne négligez rien de ce que j'ai dit.

« Au lieu de vous occuper à rassembler des richesses et des choses rares, ne pensez qu'à acquérir le mérite de procurer au peuple un repos et une tranquillité durables.

« Faites-lui connaître le chemin de la vertu, et joignez à une grande exactitude la droiture et la simplicité de cœur. » (*Chou-king*, liv. III, ch. 7.)

Des princes vicieux, cruels et débauchés continuent de se succéder les uns aux autres. La corruption royale et des hauts rangs est si grande qu'un roi à bonnes intentions, WOU-TING (1324 av. notre ère), est obligé de recourir à un pauvre artisan pour en faire son ministre. Après avoir gardé le deuil selon l'ancienne coutume, pendant les trois années qui suivirent la mort de son père, il fut prié, par les grands du royaume, de prendre les rênes du gouvernement qui étaient

entre les mains d'un régent. Le nouveau roi leur dit qu'il avait eu un songe dans lequel le souverain (du ciel ?) lui avait fait voir la figure d'un homme qui devait être son ministre. Il fit faire plusieurs portraits de l'homme en songe, et ordonna de le chercher dans le royaume. On trouva l'homme ressemblant au portrait, travaillant par corvée à la réparation d'une digue, dans la province du Chan-si. Il fut amené à la cour et fait premier ministre. Le roi lui dit : « C'est toi, cher Fou-yuë, que le ciel a choisi pour m'aider de tes sages leçons. Je te regarde comme mon maître : regarde-moi comme une glace de miroir peu polie que tu dois façonner, ou comme un homme faible et chancelant sur les bords d'un précipice, que tu dois guider; ou comme une terre sèche et aride que tu dois cultiver. Ne me flatte point; ne m'épargne point sur mes défauts, afin que par tes instructions et par celles de mes autres ministres, je puisse acquérir les vertus de mon aïeul TCHING-THANG, et rappeler dans ces jours infortunés la modération, la douceur et l'équité de son gouvernement. » Si les maximes de gouvernement qu'il débita au roi, d'après le Livre historique, sont réellement de lui, il faut avouer que le choix n'était pas trop mauvais. « La paix et le trouble dépendent des ministres, dit-il. Les emplois ne doivent pas être donnés à ceux qui ne suivent que leurs passions, mais à ceux qui ont de la capacité. Les honneurs ne doivent pas être conférés aux méchants, mais aux sages.

« Si l'on ne fait pas de bien aux hommes, on en est méprisé; si l'on ne rougit pas d'une faute involontaire, on commet une nouvelle faute. » (Ch.-king, livre III, ch. 8.)

Fou-yuë (c'est le nom du manœuvre) fut un grand ministre, et, sous sa direction le roi Wou-ting eut un beau règne. La vertu populaire était venue retremper la corruption royale. Un sage lui tient ce discours dans le

Chou-king : « Le ciel voit les hommes et veut que leurs actions soient conformes à la justice. Aux uns il accorde une longue vie, aux autres une vie de peu de durée; ce n'est pas le ciel qui perd les hommes, les hommes se perdent eux-mêmes, en s'écartant de ses ordres.

« Si les hommes ne se conforment pas à la vertu, s'ils ne font pas l'aveu de leurs fautes, le ciel leur manifeste sa volonté afin qu'ils se corrigent. Voilà ce que je propose. » Des rois étrangers, dont la langue était différente de la langue chinoise, envoyèrent des ambassadeurs; et de nombreuses peuplades révoltées sur les frontières occidentales du royaume furent réprimées.

À la 28^e année du règne de Tsou-kia (1230 av. notre ère), un prince vassal, de la principauté de Tchéou, mourut fort regretté, dit-on, des Chinois. Il laissa trois fils; et avant de mourir il avait fait connaître qu'il désirait avoir le plus jeune pour successeur. Ce fait indique à lui seul que le pouvoir de ces grandes principautés de l'empire chinois était héréditaire. Les deux frères aînés se retirèrent et allèrent aux extrémités orientales du Kiang-nân (midi du fleuve Kiang), dont les populations barbares les reçurent avec joie et les reconnurent pour leurs souverains. Ces deux princes, pour se conformer à la coutume du pays, se firent des marques sur le corps et couper les cheveux (*). Plusieurs historiens chinois prétendent que les DAIRIS ou empereurs du Ja-

(*) On lit dans l'ancien livre sacré des cérémonies (Li-Ki) : « Les barbares de l'O. nient portaient leurs cheveux, se peignaient le corps, et ne faisaient point cuire leurs aliments; ceux du midi se faisaient des ouvertures sur le front, et ne faisaient point également cuire ce qu'ils mangeaient; ceux d'occident avaient des habits de peaux, portaient leurs cheveux et ne faisaient point usage de grains; enfin ceux du nord avaient des habits de plumes, demeuraient dans des cavernes, et ne faisaient point également usage de grains; tous avaient des langues différentes. »

pon tirent leur origine de l'aîné de ces princes, qui se nommait TAI-PE. Sans admettre ou rejeter cette origine, ce trait historique fait voir que la Chine à cette époque, sur la fin de la seconde dynastie, ne s'étendait pas au-delà du grand fleuve *Kiang*.

La seconde dynastie chinoise marche rapidement vers sa ruine. Un de ses rois, LIN-SIN (1225), faisait si peu de cas de ses devoirs de roi, que, non-seulement il se déchargea sur ses ministres des soins du gouvernement, mais il leur défendit de lui rendre compte d'aucune affaire, afin de ne pas être distrait dans ses plaisirs royaux. Un de ses successeurs, WOU-Y (1198), surpassa, dit-on, les sottises absurdes que l'on a prêtées méchamment à l'empereur philosophe Julien. Les Chinois disent que c'était un insensé (*wou tao ; sine ratione*). Il fit faire des statues de bois, ou des idoles auxquelles il donna le titre d'*Esprits célestes*. Il attacha au service de ces idoles des gens qui les faisaient mouvoir ou les portaient partout où il l'ordonnait. Quand la fantaisie lui en prenait, il faisait des paris avec ces dieux de sa façon, représentés par l'individu qui les servait. Quand l'idole-dieu perdait, WOU-Y, ivre de sa supériorité sur lui, accablait son représentant d'insultes, et quelquefois le faisait mourir. Un jour, dit-on, après avoir ainsi fait exécuter le représentant de l'un de ses dieux de fantaisie, il fit recueillir son sang dans un sac de cuir, et l'ayant fait suspendre à un mât élevé, il lui décocha des flèches comme pour défier et insulter l'Esprit céleste (voy. la pl. 15, tirée des *Faits mémorables des empereurs chinois*). Il mourut à la chasse, frappé de la foudre.

WEN-WANG, successeur du prince de Tchéou, eut la même dignité feudataire que son père, et se rendit célèbre par ses victoires sur les Tartares. A cette époque (1154) commença à régner le dernier souverain de la dynastie Chang. Ce roi, du nom de CHÉOU-SIN, se livra aux mêmes excès que ses prédécesseurs. Connaissant

ses goûts débauchés, un grand de la cour, qui avait pris les armes contre lui, pour échapper au châtimement lui offrit une jeune fille, nommée TAKI, la plus belle de l'empire, mais en même temps la plus méchante et la plus cruelle. Elle acquit une grande influence sur le roi, et elle faisait tout céder à ses volontés impérieuses. Tous ceux qui y résistaient étaient chassés ou mis à mort. Elle persuada au roi qu'il ne pourrait devenir souverain absolu que par la terreur. Pour parvenir à cette fin, elle inventa un genre de supplice inconnu jusqu'alors. Elle fit fondre un cylindre d'airain que l'on faisait rougir à un grand feu; puis on forçait le patient à l'embrasser jusqu'à ce que sa chair fût consumée (voy. pl. 16, tirée des *Faits mémorables*, etc.).

Un des ministres du roi, aussi vicieux que son royal maître, désirant obtenir ses bonnes grâces par quelque acte de courtisan, lui offrit sa fille, qui était fort belle, mais qui fut encore plus vertueuse, car elle résista avec un courage héroïque aux brutalités du roi. Celui-ci, furieux de cette résistance inaccoutumée, massacra la jeune fille de ses propres mains, et l'ayant coupée en plusieurs morceaux, il les fit servir à la table de son père. Un autre ministre, indigné de cette atroce barbarie, ne put se contenir. Il fit des remontrances au bourreau royal, lesquelles lui coûtèrent la vie au même instant. Ce ministre, nommé PI-KAN, est le premier dans l'histoire chinoise qui se soit ainsi acquis une renommée immortelle, en souffrant la mort pour l'intérêt public, dans la tâche généralement inutile, mais courageuse, de réprimander de méchants rois.

Selon quelques écrivains chinois, le tyran CHÉOU-SIN aurait joint la plus infernale ironie à la plus insigne cruauté, en répondant ainsi aux sages remontrances de PI-KAN : « Ton discours est véritablement le discours d'un sage; il est digne de la grande réputation dont tu jouis. Mais on dit que le cœur d'un sage est percé de sept trous. Je ne sais sur quoi

« une pareille tradition peut être fondée : il faut que je voie par moi-même ce qui en est. — Qu'on lui ouvre le ventre et qu'on m'apporte son cœur ; je veux l'examiner!... »

Tandis que la dynastie des Chang allait s'éteindre à l'horizon comme un astre sanglant, l'astre brillant d'une nouvelle dynastie apparaissait à l'horizon opposé. Le prince de Tchéou, indigné de tant de cruautés de son souverain, vint aussi lui faire des remontrances inutiles. Le tyran, qui craignait en lui plus qu'un ministre, se borna à le faire mettre en prison pour sa témérité; mais un de ses fils fut mis à mort; lui-même ne dut sa liberté qu'au zèle de ses amis, qui cherchèrent dans sa principauté les plus beaux bijoux et la plus belle fille qu'ils purent trouver, et les envoyèrent au tyran pour la rançon de WEN-WANG, mis aussitôt en liberté. Alors les grands du royaume, quelques courtisans même, qui voyaient déjà paraître à l'horizon le nouveau soleil à adorer, abandonnèrent celui qui s'éteignait enveloppé de rayons sanglants. Ces révolutions politiques qui ébranlent les empires, fournissent de graves enseignements à l'histoire. Quand les pouvoirs qui dominent les sociétés (qu'ils soient sans frein, ou qu'ils trouvent près d'eux un contre-poids à leurs instants de frénésie despotique), sont arrivés à ce point de soulever contre eux la conscience publique, la moralité humaine, alors ils sont condamnés à périr, et à venger ainsi la justice outragée, la sagesse providentielle du genre humain, qui n'est jamais impunément bravée.

Voici comment s'exprime le Livre sacré des annales chinoises :

« Le chef occidental (*) (WEN-

(*) « Dans les quatre parties de l'empire, dit le P. Goubitz, il y avait des petits états dépendants du roi. Leurs princes avaient parmi eux un chef appelé *Pi*. L'état de Tchéou, dans le district de Si-gan-sou, du Chen-si, avait pour chef le prince Wen-wang. Ce Wen-wang devint puissant, et fut chef des princes de la partie occidentale. »

WANG, dont la principauté était dans le Chen-si), ayant soumis le royaume de Li, Tsou-y, saisi de frayeur, vint à la hâte en avvertir le roi.

« Il dit : Fils du ciel (*) ! le ciel a révoqué l'ordre qu'il avait donné à notre dynastie Yn (Chang). Les hommes supérieurs et la grande tortue n'annoncent rien d'heureux. Ce n'est pas que les rois nos ancêtres nous aient abandonnés, nous, leur postérité; mais c'est vous, roi, qui, en vous livrant à toutes sortes d'excès, êtes la cause de notre ruine.

« Parce que le ciel nous a rejetés, nous ne vivons plus en paix; nous ne pensons pas à ce que la conscience (**) nous dicte; et nous ne suivons aucune règle.

« Maintenant nos peuples sont bien loin de ne pas désirer notre ruine; ils disent : Pourquoi le ciel ne détruit-il pas cette dynastie Yn ? Pourquoi ses grands décrets ne s'exécutent-ils pas en expulsant le roi que nous avons ? — Tel est l'état des choses.

— « Le roi dit : Hélas ! hélas ! la destinée de ma vie ne repose-t-elle pas sur les décrets du ciel ?

— « Tsou-y se retira en disant : Hélas ! hélas ! quoi donc ! avec des crimes si publics et si nombreux, peut-on espérer dans les décrets du ciel ?

« C'en est fait de la dynastie Yn ; elle est perdue : tout ce qui se passe annonce la ruine de votre royaume ! » (Chou-king; liv. III, ch. 10.)

Tous ces avertissements n'arrêtèrent pas la frénésie des crimes dont le roi CHÉOU-SIN était possédé. On dit qu'il ouvrit le corps d'une femme enceinte pour voir le fruit qu'elle portait dans son sein ; et qu'en voyant passer à gué un ruisseau par quelques personnes, dans une froide matinée

(*) En Chinois *thien-tseu* ; cette qualification royale a bien des équivalents en Europe. Elle est d'autant plus imposante ici que ce fils du Ciel va être averti qu'il est condamné à périr par son père céleste.

(**) *Thien-seng, cœli natura* : sentiment, disposition du cœur inspirés par le ciel.

d'hiver, ce tyran dit qu'elles supportaient le froid d'une remarquable manière, et il ordonna de leur couper les cuisses, afin qu'il pût voir en quel état se trouvait la moelle de leurs os.

Les parents du tyran, voyant qu'il allait consommer leur ruine avec la sienne, se hasardèrent à lui faire quelques remontrances. Un de ses oncles, qui prit cette liberté, ne se sauva de la mort dont il était menacé qu'en contrefaisant l'insensé.

On pourrait croire que tant de férocité est le produit d'une nature particulière aux races royales de la Chine, si des races occidentales et des faits contemporains n'offraient de pareils exemples de l'ivresse frénétique d'un pouvoir absolu qui dénature l'humanité, et dont il ne devrait jamais être permis de revêtir, sans crime, un homme ou une race d'hommes quelconque.

Laissons encore parler le *Livre sacré* :

« WEI-TSEU (*le fils du royaume Wei*, frère aîné de CHÉOU-SIN), dit : Grands dignitaires, petits dignitaires, la dynastie Yn ne peut plus gouverner les quatre parties (l'empire). Les grandes actions de notre fondateur ont eu, et ont encore un grand éclat. Mais nous, qui sommes venus après lui, en nous livrant aux excès du vin, nous avons dégénéré de cette grande vertu.

« Tous les peuples de cette dynastie, grands et petits, sont livrés au vice; ils sont voleurs, débauchés, scélérats. Les grands et les officiers subalternes, à l'exemple l'un de l'autre, commettent tous les crimes. Les méchants ne sont pas punis, et cette impunité anime le peuple. Partout on ne voit que des haines, des querelles, des vengeance et des inimitiés. Notre dynastie Yn est donc sur le point de faire un triste naufrage. Elle est comme celui qui passe une grande rivière et ne peut gagner le bord. Le temps de sa perte est venu.

« Il dit : O grands dignitaires, petits dignitaires ! une conduite si déréglée est cause que nos anciennes et

sages familles se sont retirées dans les lieux déserts. Aujourd'hui, si vous ne nous dirigez et ne nous avertissez de ces tristes événements, quels remèdes ?

— « Un des grands dignitaires répondit : Fils du roi ! si le ciel fait tomber tant de calamités sur le royaume de la dynastie Yn, c'est parce que le roi est plongé dans les excès du vin.

« Il n'a aucun égard pour ceux qu'il doit estimer; il maltraite et il éloigne les anciennes familles, et ceux qui, depuis long-temps, étaient en place.

« Aujourd'hui le peuple de Yn voit les animaux destinés aux cérémonies des Esprits; il y a des juges qui les reçoivent et qui les mangent, et on ne les punit point.

« On extorque l'argent des peuples du royaume, comme s'ils étaient des ennemis; de là naissent des querelles, des haines et des vengeance; les méchants sont unis entre eux et ne font qu'un; parmi le peuple plusieurs périssent de misère, et personne n'en donne avis.

« Il faut que j'aie part aux calamités qui affligent aujourd'hui la dynastie Chang; mais si elle est détruite, je ne serai ni esclave, ni sujet d'aucune autre.

« Fils de roi, voici ce que j'ai à vous dire : il est de votre prudence de penser à vous retirer; fils de roi, si vous ne vous retirez pas, je périrai aussi.

« Que chacun prenne le parti qu'il jugera le plus conforme à son devoir; mais avant, il faut faire la cérémonie aux rois prédécesseurs; pour moi, je ne pense pas à me retirer. » (*Ch. A.*, liv. III, ch. 11.)

Nous ne croyons pas que l'on trouve ailleurs un chant funèbre de dynastie aussi énergique que celui-ci, quoiqu'il date de plus de onze cents ans avant notre ère. C'est un *sauf qui peut* ! profondément fatal, et qui a retenti bien souvent sur la terre depuis cette époque.

Le roi CHÉOU-SIN continuait ses débordements en dépit de tous les pré-sages les plus menaçants. Le peuple

était pressuré pour subvenir aux dépenses insensées de CHÉOU-SIN et de TA-KI, sa maîtresse, à qui il prit fantaisie de faire construire une tour en marbre, appelée *Lou-tai*, *Tour des cerfs*, dont les portes étaient de jaspé, dit le P. Mailla. L'intérieur, magnifiquement décoré, avait un tiers de lieue de largeur, sur deux cents mètres d'élévation; monument qui coûta dix ans de travail, et qu'elle enrichit d'une infinité de choses précieuses. Quand il fut achevé, TA-KI y fit allumer une si grande quantité de flambeaux, que leur clarté égalait celle du jour. Elle s'enfermait dans ce magnifique palais six mois entiers sans en sortir, ne s'occupant qu'à varier ses plaisirs, et à épuiser tous les genres de libertinage; elle assemblait des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, qu'elle faisait dépouiller de leurs habits, et qu'elle excitait elle-même aux derniers excès de la débauche.

Le palais, où de tout temps personne n'osait entrer, sous peine de la vie, sans un ordre exprès, fut ouvert indistinctement à tout le monde, avec pleine liberté d'y commettre toutes sortes de crimes. Les gens sans mœurs et sans pudeur s'y transportaient de jour comme de nuit, et après s'être gorgés de viande et de vin que TA-KI ordonnait d'y servir avec une extrême profusion, ils s'abandonnaient à tout ce que la sensualité peut inspirer de plus abominable: les meurtres y étaient fréquents; enfin, tous les vices étaient rassemblés dans ce palais et y régnaient avec une licence effrénée.

Alors la défection devint générale. L'historien de l'empire se retira à la cour de WOU-WANG (le roi guerrier), prince de Tchéou, qui avait été choisi par son père WEN-WANG pour lui succéder (*). WOU-WANG, avec de

bonnes troupes commandées par de bons officiers, arriva sur les bords du Hoang-ho, et disposa tout pour le passage du fleuve. Le roi CHÉOU-SIN de son côté se mit à la tête d'une armée nombreuse comparable aux arbres d'une grande forêt, mais remplie de mécontents. A la première lune de l'année suivante, WOU-WANG sacrifia au ciel, fit des cérémonies aux Esprits, harangua les officiers et les soldats. La bataille se donna dans la plaine de Mou-ye. Le roi CHÉOU-SIN fit preuve, dit-on, de courage. Il y eut tant de sang répandu, qu'il s'en forma des ruisseaux sur lesquels nageaient les grands mortiers à piler le riz et le millet. Son armée fut mise en déroute. Il courut à sa capitale; et, vêtu de ses habits royaux, il monta dans la Tour des cerfs, où étaient renfermés ses trésors. Là, après s'être paré de ses bijoux les plus rares, il se jeta dans un incendie qu'il avait fait préparer, et dans lequel il périt comme Sardanapale, mais non pas avec sa favorite, à laquelle WOU-WANG fit trancher la tête, après avoir été proclamé empereur, l'année 1122 avant notre ère.

Les deux chapitres du *Livre sacré des Annales*, qui rapportent ces faits, sont trop curieux pour que nous puissions nous dispenser d'en citer ici les principaux fragments. Ces relations, écrites par des historiens contemporains, feront mieux connaître les événements que nous avons esquissés ci-dessus, que tout ce que nous pourrions y ajouter.

I.

— « Au printemps de la treizième année, il y eut une grande assemblée à Meng-tsin.

« Le roi (WOU-WANG) dit : O vous, qui êtes les respectables seigneurs des royaumes voisins, vous qui êtes proposés au gouvernement des affaires et

deux royaumes de Yué et de Hou, que l'on verra figurer dans l'histoire de la dynastie fondée par son frère.

(*) Il avait été préféré à son frère aîné, disent les historiens, parce que ce dernier n'avait pas voulu entrer dans les vues qu'avait son père de détrôner le dernier roi de la dynastie Chang. Ce frère aîné se retira au-delà du fleuve Kiang, vers les frontières du Sse-tchouan actuel, où il établit les

au commandement des troupes, écoutez attentivement les ordres que j'ai à vous donner.

« Le ciel et la terre sont le père et la mère de toutes choses. L'homme, entre toutes ces choses, est le seul être intelligent; mais un roi doit l'emporter par sa droiture et par son discernement : étant supérieur par sa droiture et son discernement, il devient le père et la mère du peuple.

« Aujourd'hui le roi de la dynastie Chang (CHANG) n'a aucun respect pour le ciel suprême : il opprime et vexé le peuple.

« Il est livré au vin et à la débauche; il se plaît à exercer des cruautés inouïes. Lorsqu'il punit, la punition s'étend sur toute la famille; s'il donne des dignités, il les rend héréditaires (*). Il fait des dépenses excessives en châteaux de plaisance, en tours, en pavillons, en chaussées et en lacs; il épuise vos familles par ses exactions; il fait mettre en broche et rôtir les gens de bien, ouvrir le ventre des femmes enceintes. L'auguste ciel irrité a mis entre les mains de mon illustre père son autorité respectable; mais mon père n'a pu achever d'exécuter les ordres du ciel.

« C'est pourquoi, moi, FA (surnommé ensuite *Wou-wang*, *roi guerrier*), tout humble que je suis, et vous qui commandez aux royaumes voisins, examinons le gouvernement des Chang. Le roi CHANG ne pense point à réformer sa conduite; tranquille sur son état, il ne rend plus ses devoirs ni au Souverain Suprême (*Chang-ti*), ni aux Esprits; il ne fait plus les cérémonies dans la salle des ancêtres; il laisse prendre par des voleurs les ani-

maux destinés aux offrandes, et les autres choses. Je dis en conséquence: puisque c'est moi qui suis chargé des peuples et qui en ai l'ordre du ciel, ne dois-je pas remédier à ce désordre?

« Le ciel, pour aider et assister les peuples, leur a fait des princes, leur a fait des instituteurs ou chefs habiles (*). Les uns et les autres sont les

(*) Cette proposition, qui est traduite littéralement du chinois, est à remarquer. Le P. Gaubil traduit : *Le ciel a établi un roi pour conserver les peuples et pour les instruire*; mais le texte porte, *T'ien yeou hia min, tso tchi hiun, tso tchi so*: mot à mot : *Caelum tuendos (vel protegendos) infra populos, fecit iis principes, fecit iis præceptores*. Le commentateur TCHOU-PI ajoute : « Le Ciel, afin d'assister les peuples, leur a fait des princes pour les protéger, leur a fait des chefs ou instituteurs pour les instruire : les princes et les chefs ou instituteurs possèdent à eux seuls la puissance; ils sont la gauche et la droite (c'est-à-dire les ministres) du Souverain empereur (*Chang-ti*) pour rendre l'univers paisible et heureux. » Il est donc admis en principe par le Livre sacré chinois que le Ciel ou l'Être suprême confère des pouvoirs et une mission particulière à certains individus de la société humaine pour gouverner et instruire cette même société; pour la rendre paisible et heureuse, et pour exercer la justice divine en punissant les méchants et en récompensant les bons. Ce principe est contraire en apparence à celui dont le règne est commencé en Europe, de l'égalité des droits. Mais nous devons avouer (c'est presque à regret que nous le disons) qu'il y a peut-être plus de vérité, et par conséquent plus de moralité dans le premier, entendu comme l'ont toujours entendu les Chinois, de l'emploi et de l'élevation de tous les talents, de toutes les aptitudes, pour gouverner la société, quels que soient leur rang et leur fortune, à l'exclusion des ineptes et des sots, quels que soient aussi leur rang et leur fortune. Une Providence et une société données, il est aussi logique que naturel d'admettre le principe du gouvernement et de l'instruction de cette société par les intelligences supérieures que cette Providence fait naître ou éclairer dans ce dessein. C'est peut-être un malheur, mais c'est un fait incontestable que dans les sociétés constituées il y a infiniment plus d'intelligences inférieures sans aptitudes mo-

(*) En chinois : *Kouan jin i chi*, mot à mot, *magistratos fecit homines ad secundum*; il paraît, d'après ce texte authentique, que déjà, dans l'antiquité chinoise, c'était un motif d'accusation envers un souverain que des magistratures rendues héréditaires. Il n'y a encore aujourd'hui que la dignité impériale qui porte ce caractère, encore avec les restrictions que nous ferons connaître. On n'est pas si sévère sur ce sujet en Europe que dans la haute Asie.

ministres de l'Être Suprême (CHANG-ti), pour aimer et pacifier l'univers, pour les coupables et récompenser les bons. Comment oserais-je agir d'une manière contraire à ses intentions ?

« Lorsque les forces sont égales, il faut avoir égard aux talents ; si les talents sont égaux, il faut avoir égard à la droiture du cœur, à la justice. Le (roi) CHAOU a une infinité de sujets qui ont autant de sentiments différents ; moi je n'en ai que trois mille, mais ils n'ont tous qu'un même sentiment.

« Les crimes du roi (de la dynastie) CHANG sont à leur comble ; le ciel ordonne qu'il soit châtié. Si je ne me conforme pas aux volontés du ciel, je serai complice des crimes de CHAOU.

« Tous les jours je tremble et je m'observe. J'ai succédé aux droits de mon illustre père : je fais, à l'honneur du Souverain Être (Chang-ti), la cérémonie Lou : à l'honneur de la Terre ta cérémonie Y, et je me mets à votre tête pour appliquer les châtiments décrétés par le ciel.

« Le ciel a de la prédilection pour les peuples : ce que le peuple désire, le ciel s'empresse de le lui accorder (*).

rales, que d'intelligences supérieures avec les aptitudes et les lumières qu'exigent le gouvernement et l'instruction des peuples. Or, la conception sociale qui fait servir les éléments intelligents de la société à la direction de cette même société, lorsque toute hérédité de pouvoirs est un vice, et sans invoquer le Ciel pour abrutir et asservir la terre, nous semble supérieure à la conception sociale qui ne tient compte que des éléments intelligents et matériels dont toute idée de supériorité intelligente, d'aptitudes morales, de Providence sociale, de Dieu enfin, est bannie. Nous laissons aux esprits éclairés le soin de faire l'application de ces principes.

(*) Toutes ces maximes sont littéralement traduites du texte chinois : nous en garantissons l'exactitude. Celle qui précède est exprimée ainsi : *Thien kin-iu min ; min kin-uo fo, thien pie thsounng tchi* : mot à mot : *Caelum diligit populum ; populus, id est desiderat. caelum quidem tradit illi.*

Vous tous, aidez-moi à affermir pour toujours la tranquillité des contrées situées entre les quatre mers : quand l'occasion s'en présente, il ne faut pas la perdre.

II.

Au jour cinquante-cinquième du cycle, le roi fit faire halte à son armée au nord du fleuve ; les princes et les grands étaient à la tête de leurs corps. Le roi, voyant les troupes rassemblées, les encouragea et leur donna ses ordres en ces termes :

« O vous qui venez de la terre occidentale et qui êtes nombreux, écoutez ce que j'ai à vous prescrire.

« J'ai entendu dire qu'un homme de bien qui pratique la vertu, s'exerce chaque jour dans cette vertu et ne se lasse jamais ; que l'homme pervers qui se livre au vice, s'exerce chaque jour dans le vice et ne se lasse jamais. Aujourd'hui, CHAOU, roi de la dynastie Chang, se livre sans mesure à toutes sortes d'excès ; il repousse les respectables vieillards pour se lier avec des criminels, pour se livrer au vin et à la débauche ; il en résulte beaucoup de cruautés. Les fonctionnaires inférieurs l'imitent ; ils s'unissent entre eux pour commettre leurs crimes avec impunité : on ne voit que vengeances, abus d'autorité, oppressions de toutes sortes qui produisent des accusations et des meurtres. Les innocents ont été obligés d'avoir recours au ciel, et leur vertu, indignement opprimée, leur a fait pousser des cris qu'il a entendus.

« Le ciel chérit les peuples, et un roi doit se conformer au ciel. KIX, (le dernier roi) de la dynastie Hia, n'avait pas agi conformément au ciel ; il avait inondé le royaume du poison de sa méchanceté ; c'est pourquoi le ciel assista TCHING-THANG, et lui ordonna de détruire KIX avec la dynastie Hia.

« Les crimes de KIX n'étaient cependant pas aussi grands que ceux de CHAOU. Celui-ci a chassé mon frère aîné qui était d'une grande sagesse : il a fait souffrir une mort cruelle à

ceux de ses ministres qui lui faisaient des représentations; il a dit qu'il avait l'ordre du ciel; il a dit qu'il n'était pas nécessaire d'être grave ni réservé; il a dit que les sacrifices et les cérémonies n'étaient d'aucune utilité (*); il a dit que ses rigueurs et ses cruautés ne pouvaient lui attirer aucun mal. Votre miroir n'est pas éloigné; il existe dans le dernier roi de la dynastie *Hia*. Le ciel me destine pour avoir soin des peuples; cette destination est conforme à mes songes, et les sorts la confirment : voilà un double présage. Si on en vient à un combat avec le roi de *Chang*, je serai certainement le vainqueur.

« CHÉOU a une infinité d'archers à son service : ils diffèrent tous par les sentiments et les qualités. Les officiers dont je me sers sont au nombre de dix ; mais ils ont les mêmes sentiments, les mêmes vertus. CHÉOU n'emploie que ses parents et ses alliés ; mais ils ne peuvent être comparés aux hommes bienfaisants et sages.

« Le ciel voit ce que les peuples voient, il entend ce qu'ils entendent. Les cent familles (tout l'empire chinois) me blâment (de différer); il faut donc que je marche.

« Vous qui êtes à la tête des corps de troupes, soyez attentifs; ne soyez pas sans vigilance; il vaut mieux se défendre que de mépriser ses ennemis. Toutes les familles sont aussi effrayées que si l'on allait briser leur tête. Holà ! n'ayez qu'un esprit et qu'un cœur; achevons ce que nous avons commencé, et que notre ouvrage subsiste éternellement !

III.

« Le jour suivant, le roi fit la revue de ses six corps de troupes et leur donna ses ordres.

« Le roi dit : Holà ! vous, princes sages, qui êtes venus de la terre occidentale pour me suivre, écoutez : la loi du ciel se fait clairement entendre et connaître; ses différents articles

sont clairs et manifestes. Aujourd'hui le roi de *Chang* ne fait aucun cas des cinq devoirs, et il les viole sans crainte, quand il le juge à propos. Il est rejeté du ciel; il est détesté et maudit par le peuple.

« Il a fait couper les jambes à ceux qui le matin passaient la rivière à gué; il a fait ouvrir le cœur de ceux que la vertu rendait respectables; par ses cruautés, ses tortures et ses assassinats, il a empoisonné et dépeuplé le pays compris entre les quatre mers (la Chine); il a donné son estime et sa confiance aux gens les plus corrompus et les plus pervers; il a destitué de leurs emplois ceux que leur mérite avait élevés aux premières charges; il a rejeté et foulé aux pieds les lois de l'état, et a empoisonné ceux qui étaient distingués par leur sagesse. Il a laissé se dégrader les lieux où se faisaient les sacrifices au ciel et à la terre; il n'a point fait de cérémonies dans la salle des ancêtres. Pour complaire à une femme qu'il aime, il a eu recours à des moyens extraordinaires et à des maléfices. Le Souverain Suprême (*Chang-ti*), qui ne l'a point approuvé, a résolu sa perte. Soyez-moi donc sincèrement attachés; il faut que nous soyons les exécuteurs des châtiments du ciel..... Moi, je me mets à votre tête pour détruire votre ennemi; appliquez-vous à bien faire... Je donnerai de grandes récompenses à ceux qui se seront signalés; mais je punirai exemplairement ceux qui n'auront pas rempli leur devoir.

... « Si je remporte la victoire sur CHÉOU, elle ne viendra pas de mon courage, mais de la vertu de mon illustre père; si je suis vaincu, ce sera ma faute, et non pas la sienne (*). » (*Chou-king*, liv. IV, ch. 1).

(*) Ces harangues accusatrices, réunies dans le même livre sous trois sections différentes du même chapitre, nous paraissent être tirées de trois historiens chinois différents. CONFUCIUS, qui compila le *Chou-King*, aura voulu conserver à la postérité ces trois expressions différentes d'une même et énergique pensée de réprobation portée contre un cruel et méprisable tyran, et

(*) Ce chef d'accusation est remarquable.

Malgré la longueur de ces trois énergiques philippiques, le chapitre suivant, intitulé : *Ordres donnés dans la plaine de Mou-ye*, est trop caractéristique pour omettre de le rapporter ici :

« Au premier jour du cycle, avant la première lueur du crépuscule, le roi et sa cour arrivèrent à *Mou-ye* (dans la province du Ho-nan), vaste plaine du royaume de la dynastie *Chang*. En donnant ses ordres, le roi tenait de sa main gauche une hache resplendissante d'or jaune et de pierreries; de sa droite, il portait élevé un étendard blanc, et s'en servait pour donner les signaux. Il dit : Que vous venez de loin, hommes de la terre occidentale !

« Le roi dit : Vous, princes héréditaires des royaumes voisins, et vous qui êtes préposés au gouvernement des affaires : président de l'instruction publique (*Sse-tou*) ; président des chevaux ou de la guerre (*Sse-ma*) ; président des travaux publics (*Sse-koung*) ; vous officiers de tous grades ; vous qui êtes à la tête de mille hommes ; vous qui commandez cent hommes ;

« Vous hommes qui êtes venus de *Young*, de *Chou*, de *Kiang*, de *Meou*, de *Yi ei*, de *Lou*, de *Peng* et de *Pou* ;

« Élevez vos lances, préparez vos boucliers ; j'ai des ordres à vous donner.

« Le roi dit : Les hommes de l'antiquité avaient un proverbe qui disait : *La poule ne doit pas chanter : si la poule chante, la famille est perdue* (*).

« Aujourd'hui *CHÉOU*, roi de (la dynastie) *Chang*, ne suit que les avis d'une femme ; c'est elle qui fait tout, et il ne se met nullement en peine

des sacrifices, ni des cérémonies ; c'est pourquoi rien ne lui réussit....

« Aujourd'hui, moi, *FA* (*Wou-wang*), j'exécuterai respectueusement les ordres du ciel. Dans le combat que nous allons livrer, après six ou sept pas, arrêtez-vous et remettez-vous en rang ; redoublez vos efforts.

« Après quatre, cinq, six et sept attaques, arrêtez-vous et remettez-vous en rang ; redoublez vos efforts.

« Dans cette campagne contre (la dynastie) *Chang*, combattez vaillamment comme des tigres *Hou*, comme des tigres *Pi*, comme des ours *Houng*, comme des ours *Pie*. Ne faites aucun mal à ceux qui viendraient se soumettre et servir nos hommes de la terre occidentale. Redoublez vos efforts.

« Si quelqu'un de vous ne fait pas attention à ce que j'ai dit, et laisse voir de la lâcheté, il sera puni sévèrement. » (*Ch.-k.*, liv. IV, ch. 2.)

Nous avons déjà fait connaître l'issue de la bataille dynastique.

III^e DYNASTIE.

DE 1,122 — 248 AVANT NOTRE ÈRE. — 874 ANNÉES.
38 SOUVERAINS.

1122. Le fondateur de cette nouvelle dynastie, comme ceux des dynasties précédentes, fut un grand souverain, selon les historiens chinois ; et les philosophes de cette nation, au premier rang desquels est placé *CONFUCIUS*, l'ont toujours cité pour modèle aux autres princes. Après avoir renversé le dernier roi de la dynastie *Chang*, le prince de *Tchéou*, qui se nommait *FA*, reçut ou prit le nom de *WOU-WANG* (roi guerrier), sous lequel il est connu dans l'histoire (*).

(*) A partir du fondateur de la troisième dynastie nommée *Tchéou*, jusqu'à la cinquième, celle des *Han*, les rois ne sont pas désignés dans l'histoire par leur vrai nom, mais par le surnom qui leur a été donné après leur mort dans la *Salle des ancêtres*, et qui résume déjà, par une seule épithète, le jugement de l'histoire et de la postérité. A partir de la dynastie *Han*, les empereurs se donnent un nom de règne qui est quelquefois plus usité que le nom posthume.

montrer par là l'unanimité de la réprobation et l'imposante autorité de l'avertissement pour l'avenir. Cette induction historique confirmerait, s'il en était besoin, l'authenticité si précieuse et si bien démontrée du *Chou-King*.

(*) Ce dicton existe aussi dans certaines provinces de France.

Après la défaite de CHÉOU-SIN, les peuples qui craignaient le ressentiment du vainqueur s'étaient dispersés et jetés dans les montagnes. WOU-WANG envoya plusieurs de ses officiers de tous côtés pour les rassurer et les faire revenir, avec promesse qu'on ne leur ferait aucun mal. Il ne voulut entrer dans la capitale, dont presque tous les habitants avaient fui, que lorsqu'ils y seraient revenus. Ce fut un ancien ministre de CHÉOU-SIN, qui n'avait pu arrêter les folies de ce roi, et qui s'était retiré lui-même dans les montagnes avant la catastrophe, qui les ramena. Ce fut alors que WOU-WANG fit son entrée dans la capitale de l'empire, accompagné de trois mille cavaliers. L'histoire chinoise rapporte un curieux dialogue que l'on suppose avoir été tenu dans cette circonstance. *Pi-koung*, frère de WOU-WANG, marchait à la tête.

« N'est-ce pas là notre nouveau roi ? » demanda le peuple à l'ancien ministre qui connaissait WOU-WANG.

« — Non, répondit-il, celui-ci a l'air trop fier, ce ne peut être lui : le sage a un air modeste, et paraît craindre dans tout ce qu'il entreprend. » Après parut *Tai-koung* (*grand comte*, premier ministre de WOU-WANG), monté sur un beau cheval, avec un air qui inspirait la frayeur. Le peuple, épouvanté de sa seule vue, demanda à l'ancien ministre : « Serait-ce là notre nouveau maître ? — Non, répondit-il, celui-ci est un homme qu'on prendrait, même quand il s'assied, pour un tigre, et pour un aigle ou pour un épervier quand il se dresse sur ses pieds : quand il se bat dans une action, ajouta-t-il, il se laisse emporter à l'ardeur impétueuse de son naturel bouillant et colère : le sage n'est pas tel ; il sait avancer et se retirer à propos. » *Tchéou-koung* (frère cadet de WOU-WANG) parut à la tête d'une troisième troupe, avec un air majestueux, qui fit croire aussitôt au peuple que c'était WOU-WANG. « Ce n'est pas encore lui, » répondit l'ancien ministre. Celui-ci

« a toujours un air sévère et grave, et ne pense qu'à détruire le vice : quoiqu'il ne soit pas le fils du ciel, maître de l'empire, il en est le premier ministre et le gouverneur. C'est ainsi que le sage sait se faire craindre, même des gens de bien. » Dans ce moment parut un homme majestueux, mais modeste, ayant également un air sérieux et affable, environné d'une foule d'officiers, qui montraient assez par leurs manières respectueuses, que celui qu'ils accompagnaient était leur souverain. Le peuple alors s'écria : « Ah ! voici sans doute notre nouveau prince ! — C'est lui, » répondit l'ancien ministre ; « quand le sage veut faire la guerre aux vices et rétablir la vertu, il est tellement maître de ses passions, que jamais il ne fait paraître aucun mouvement de colère contre le vice, ni de joie à la vue de la vertu. »

Lorsque WOU-WANG eut fait son entrée dans la ville, il fit publier qu'il ne prétendait point changer le gouvernement des *Chang*, qu'il voulait au contraire qu'on observât les réglemens faits par les anciens sages de cette dynastie. Cependant un de ses premiers actes de souveraineté fut le changement du calendrier : il ordonna que la lune ou le mois dans lequel se trouve le solstice d'hiver, fût la première lune de l'année, et on déterminait que l'heure de minuit commencerait le jour civil. L'astronomie était très-cultivée à cette époque : le père de WOU-WANG avait fait construire un observatoire dans sa principauté de Tchéou (*). Tout renver-

(*) Cet observatoire est célèbre dans le *Livre des vers*, sous le nom de *Tour de l'intelligence* (*ling-tai*). L'empressement du peuple pour l'élever fut si grand qu'il fut construit en un jour, dit *Maxe-tsau*. Le P. Gaubil, dans son Histoire de l'astronomie chinoise, a calculé, avec les éléments conservés dans le *Chou-King*, les dates précises des événements principaux qui concoururent au troisième changement de dynastie. « L'examen et le calcul des jours marqués dans le *Chou-King*, dit-il, font voir que le 30 novembre 1112, WOU-WANG partit de sa cour

sement de dynastie étant supposé un châtiment public des lois enfreintes, et tout gouvernement nouveau le rétablissement du règne de la justice, le nouveau roi paraît avoir répondu largement à cette mission. Il fit sortir de prison tous ceux qui y étaient retenus injustement; il fit élever un tombeau au courage civil du ministre mis à mort par le dernier tyran, et il honora sa mémoire par de pompeuses cérémonies. Il distribua à l'armée qui l'avait servi l'argent trouvé dans les trésors de CHÉOU, et fit de nombreux présents aux princes, aux grands et aux officiers. Il fit faire des cérémonies pour honorer ceux qui étaient morts dans le combat dont il sortit vainqueur. La couleur blanche était, comme nous l'avons vu, la couleur de la précédente dynastie; il y substitua la couleur rouge. Après avoir fait quelques réglemens pour le soulagement des peuples et pour la sûreté de ses conquêtes, il s'en retourna à FONG-HAO (aujourd'hui Tchang-an-tien) dans sa principauté du Chen-si, où il fixa le siège du gouvernement, qui était avant dans le Ho-nan. WOU-WANG commença son règne par offrir des actions de grâces au Souverain empereur du ciel (Chang-ti); il rétablit les anciennes lois et les anciennes coutumes auxquelles son prédécesseur avait substitué sa volonté royale et les odieux caprices de sa maîtresse. Il attacha sept historiographes à sa cour. Le premier, sous le nom de Premier ou grand historien (Tai-sse), était chargé de recueillir tous les faits

du Chen-si pour sa grande expédition: que le 26 décembre 1112, il passa le fleuve Hoang-ho à Meng-tsin; que, le 31 décembre, l'armée fut rangée en bataille dans la campagne de Mou-ye; que, le 1^{er} janvier 1111, il y eut bataille; WOU-WANG fut vainqueur. On voit aussi qu'après le 3^e jour de la 4^e lune, dans l'année 1111, WOU-WANG repartit pour sa cour, et que le 14 avril 1111, il fut salué et reconnu empereur avec grande pompe. Ce calcul diffère de 10 ans de celui des grands Tableaux chronologiques chinois, et de sa propre chronologie, d'une composition plus récente.

concernant le gouvernement général de la Chine. Le second, nommé petit historien (Chao-sse), tenait registre de tout ce qui regardait les états feudataires. Le troisième, nommé Observateur des météores (Fong-siang), mettait par écrit les observations astronomiques et tous les événements de l'histoire céleste. Le quatrième, nommé Pao-tchang, rédigeait les détails des phénomènes physiques et des calamités. Le cinquième, nommé Historien de l'intérieur (Nei-sse), conservait les édits, déclarations, ordonnances de l'empereur et les sentences qui faisaient loi. Le sixième, nommé Historien de l'extérieur (Ai-sse), avait dans son département les livres étrangers, les traductions, les dépêches de la cour, etc. Le septième enfin, nommé Historien impérial (Yu-sse), écrivait les mémoires particuliers de l'empereur et de sa famille. Il fit venir à sa cour l'oncle du tyran efféminé, qui avait été obligé de contre-faire l'insensé pour échapper à la mort. WOU-WANG eut avec lui de fréquents entretiens sur la philosophie, l'astronomie, la politique, la physique et autres objets concernant la science du gouvernement. Ces entretiens ont été conservés dans le Livre sacré des Annales. Comme c'est sans aucun doute le monument le plus ancien qui nous reste dans l'histoire, de l'état de ces sciences, à cette époque reculée (1122 ans avant notre ère), on croit devoir le rapporter ici; en prévenant que l'on n'a pas prétendu éclaircir toutes les difficultés du texte chinois. Mais comme il est impossible aux hommes de nos jours d'avoir l'intelligence complète de l'antiquité (ils ne peuvent pas même l'avoir de leur époque), ce qui restera intelligible suffira pour apprécier jusqu'à un certain point l'état de la civilisation chinoise à l'époque dont il est question; car la civilisation se manifeste dans les idées comme dans les faits.

« A la treizième année, le roi interrogea KI-TSEU.

« Le roi dit : « Oh ! KI-TSEU, le ciel a des voies secrètes par lesquelles il

rend le peuple tranquille et fixe. Il s'unit à lui pour l'aider à garder son repos, son état fixe. Je ne connais point cette règle; quelle est-elle?

« KI-TSEU, répondit : — J'ai entendu dire qu'autrefois KOUEH (père de YU), ayant empêché l'écoulement des eaux de la grande inondation, les cinq éléments (*ou hing*; les cinq agissants) furent entièrement dérangés; que le TI (le Souverain-Suprême, selon le commentateur) en fut courroucé, et ne lui donna pas les neuf règles de la sublime doctrine (titre du chapitre actuel); que ce KOUEH abandonnant la doctrine fondamentale, fut mis en prison, et mourut misérablement; mais que YU (son fils), qui lui succéda dans ses travaux, recut du ciel ces neuf règles, et qu'alors la doctrine fondamentale fut en vigueur.

« La première règle à observer réside dans les cinq (éléments) agissants (*); la seconde est l'attention à donner dans les cinq occupations; la troisième est l'application aux huit principes de gouvernement; la quatrième est l'accord dans les cinq (choses) périodiques; la cinquième est le pivot fixe du souverain; la sixième est la pratique des trois vertus; la septième est l'intelligence dans l'examen de ce qui est douteux; la huitième est l'attention à toutes les apparences qui indiquent quelque chose; la neuvième est la recherche des cinq félicités et la crainte des six extrêmes.

I. « La catégorie des cinq (éléments) agissants est ainsi composée : 1° l'eau; 2° le feu; 3° le bois; 4° les métaux; 5° la terre. L'eau est humide et des-

(*) « Les cinq (éléments) agissants, dit le commentateur ТЭОУ-Ш, dépendent du ciel. Les cinq occupations dépendent de l'homme. Les cinq occupations (*ou sse*) correspondent aux cinq (éléments) agissants (*ou hing*) : c'est l'union de l'homme et du ciel; les huit principes de gouvernement sont ce que les hommes ont obtenu du ciel; les cinq (choses) périodiques (*ou ki*) sont ce que le ciel manifeste aux hommes; le pivot fixe du souverain (*hoang-ki*) est ce que le prince détermine comme but, etc. »

cent; le feu brûle et monte; le bois se courbe et se redresse; les métaux se fondent et sont susceptibles de mutations; la terre est propre à recevoir les semences et à produire des moissons. Ce qui descend et est humide, a le goût salin; ce qui brûle et s'élève, a le goût amer; ce qui se courbe et se redresse a le goût acide; ce qui se fond et se transforme, est d'un goût piquant et âpre; ce qui se sème et se recueille est doux.

II. « La catégorie des cinq occupations est composée de, 1° la forme ou figure extérieure du corps; 2° la parole; 3° la vue; 4° l'ouïe; 5° la pensée. La forme extérieure doit être grave, respectueuse; la parole doit être honnête et fidèle; la vue doit être claire, distincte; l'ouïe doit être fine; la pensée pénétrante. L'extérieur du corps, grave et respectueux, se fait respecter; la parole honnête et fidèle, se fait estimer; la vue claire, distincte, prouve de l'expérience; avec l'ouïe fine on est en état de concevoir et d'exécuter de grands projets; avec une pensée pénétrante, on est un saint ou homme parfait.

III. « La catégorie des huit principes de gouvernement se compose de, 1° les vivres; 2° les biens ou richesses; 3° les sacrifices et les cérémonies; 4° le ministère des travaux publics; 5° le ministère de l'instruction publique; 6° le ministère de la justice; 7° la manière de traiter les étrangers; 8° les armées.

IV. « La catégorie des cinq (choses) périodiques se compose de, 1° l'année; 2° la lune (*); 3° le soleil; 4° les astres; 5° les nombres astronomiques.

V. « La cinquième (catégorie) : le pivot fixe du souverain (comme l'extrémité du pôle nord, dit le commentateur), est observée quand le souverain a dans ses actions un centre ou pivot fixe (qui lui sert de règle de conduite); alors il se procure les cinq félicités, et il en fait jouir les peuples : tant que les populations vous verront conserver

(*) La lune désigne aussi le mois, et le soleil, le jour.

cette règle de droiture fixe, ils la conserveront également.

• Toutes les fois que parmi les populations il n'existe point de liaisons criminelles, de mœurs corrompues, que les hommes en place n'ont pas de vices, c'est que le souverain a gardé cette règle fixe de conduite.

• Toutes les fois que parmi les peuples il y en a qui ont de la prudence, qui travaillent beaucoup et qui sont vigilants, vous devez les favoriser. S'il s'en trouve qui ne puissent parvenir à cette règle fixe de la vertu, mais qui ne commettent pas de fautes, le souverain doit les recevoir et les traiter avec bonté : voyant que vous êtes compatissant, ils feront des efforts pour être vertueux : alors ne laissez pas ces efforts sans récompense. C'est ainsi que les hommes se conduisent sur la règle et l'exemple du souverain.

• Ne soyez pas dur comme un tigre à l'égard de ceux qui sont sans appui, et ne faites paraître aucune crainte à l'égard de ceux qui sont riches et puissants.

• Si vous faites en sorte que les hommes qui ont du mérite et des talents se perfectionnent dans leur conduite, le royaume sera florissant. Si vos magistrats ont de quoi vivre, ils feront le bien ; mais si vous n'encouragez pas les familles à aimer la vertu, on tombera dans de grandes fautes ; si vous récompensez des gens sans mérite, vous passerez pour un prince qui se fait servir par ceux qui sont vicieux.

Suit un chant en petits vers rimés, de quatre syllabes, que le philosophe KI-TSEU voulait que tout le monde apprit, et dont l'ancienneté n'est pas indiquée.

VI. • La sixième catégorie des trois vertus comprend : 1° la droiture ; 2° l'exactitude et la sévérité dans le gouvernement ; 3° l'indulgence et la douceur. Quand tout est en paix, la seule droiture suffit ; s'il y a des méchants qui abusent de leur puissance, il faut employer la sévérité ; si les peuples sont dociles, soyez doux et indulgent ;

6^e Livraison. (CHINE.)

mais il faut encore de la sévérité à l'égard de ceux qui sont dissimulés et peu éclairés, et de la douceur à l'égard de ceux qui sont puissants et éclairés.

• Il n'y a que le souverain seul qui ait droit de récompenser ; il n'y a que le souverain seul qui ait droit de punir ; il n'y a que le souverain seul qui ait le droit d'être servi à table dans des vases de jade.

• Si les vassaux récompensent, punissent, se font servir des aliments dans des vases de jade, eux et leurs familles et leurs états périront. Si les magistrats ne sont ni droits ni équitables, le peuple donnera dans des excès.

VII. • Dans la septième catégorie : l'examen des cas douteux, on choisit un homme pour interroger les sorts (*), et on l'investit de ses fonctions.

• Cet examen comprend : 1° la vapeur qui se forme ; 2° celle qui se dissipe ; 3° l'obscurité ; 4° les fissures isolées, et celles qui se croisent et se tiennent.

• S'il se trouve trois hommes pour interroger les sorts, on s'en tient à ce que deux diront.

• Si vous avez un doute important, examinez vous-même ; consultez les grands, les ministres et le peuple ; consultez les sorts.

• Lorsque tout se réunit pour indiquer la même chose, c'est ce que l'on nomme le grand accord : vous aurez la tranquillité, la force, et vos descendants seront dans la joie.

• Si les grands, les ministres et le peuple disent d'une manière, et que vous soyez d'un avis contraire, mais conforme aux indices de la tortue et des sorts, votre avis réussira.

• Si vous voyez les grands et les ministres d'accord avec la tortue et les sorts, quoique vous et le peuple soyez d'un avis contraire, tout réussira également.

• Si le peuple, la tortue et les sorts

(*) Selon les interprètes, c'était l'inspection d'une tortue que l'on brûlait, et de certaine herbe.

sont d'accord, quoique vous, les grands et les ministres vous vous réunissiez pour le contraire, vous réussirez dans le dedans, mais non au dehors.

« Si la tortue et les sorts sont contraires au sentiment des hommes, ce sera un bien que de ne rien entreprendre; il n'en résulterait que du mal.

VIII. « La huitième catégorie des *apparences* ou des *phénomènes* comprend : 1° la pluie; 2° le temps serein; 3° le chaud; 4° le froid; 5° le vent; 6° les saisons. Si ces six choses arrivent exactement, chacune selon la règle, les herbes et les plantes croissent en abondance.

« Le trop est sujet à beaucoup de calamités; le trop peu est également sujet à beaucoup de calamités.

« Voici les bonnes *apparences* : Quand la vertu règne, la pluie vient à propos; quand on gouverne bien, le temps serein paraît; une chaleur qui vient dans son temps, désigne la prudence; quand on rend des jugements équitables, le froid vient à propos; la perfection est indiquée par des vents qui soufflent dans leur saison.

« Voici les mauvaises *apparences* : Quand les vices règnent, il pleut sans cesse; si l'on se comporte légèrement et en étourdi, le temps est trop sec; la chaleur est continuelle, si l'on est négligent et paresseux; de même, le froid ne cesse point, si on est trop prompt; et les vents soufflent toujours, si l'on est aveugle sur soi-même.

« Le roi doit examiner attentivement ce qui se passe dans une année; les grands ce qui se passe dans un mois, et les petits fonctionnaires ce qui se passe dans un jour.

« Si la constitution de l'atmosphère, dans l'année, le mois, le jour, est conforme à la saison, les grains viennent à leur maturité, et il n'y a aucune difficulté dans le gouvernement; on fait valoir ceux qui se distinguent par leur vertu, et chaque famille est en repos et dans la joie.

« Mais s'il y a du dérangement dans la constitution de l'atmosphère, dans les jours, dans les mois et dans l'année, les grains ne mûrissent pas, le gou-

vernement est en désordre, les gens vertueux demeurent inconnus, et la paix n'est pas dans les familles (*).

« Les étoiles représentent les peuples. Il y a des étoiles qui aiment le vent, d'autres qui aiment la pluie. Les points solsticiaux pour l'hiver et pour l'été sont indiqués par le cours du soleil et de la lune; le vent souffle et la pluie tombe, selon le cours de la lune dans les étoiles.

IX. « La neuvième catégorie, des *cinq bonheurs* ou *félicités*, comprend : 1° une longue vie; 2° des richesses; 3° la tranquillité; 4° l'amour de la vertu; 5° une fin heureuse, après avoir accompli sa destinée.

« Elle comprend en outre les *six malheurs*, qui sont 1° une vie courte et vicieuse; 2° les maladies; 3° les afflictions; 4° la pauvreté; 5° la haine; 6° la faiblesse et l'oppression. » (*Chou-king*, l. IV, ch. 4.)

Voilà ce qui se disait à la cour de la Chine, il y a trois mille ans. Ce qui se dit aujourd'hui dans les cours européennes n'est pas si naïf et si simple. Aussi il paraît que WOU-WANG fut si satisfait des avis philosophiques de KI-TSEU sur le bon gouvernement, qu'il le nomma prince de la Corée, et l'envoya gouverner cette presqu'île orientale de la Chine dépendante encore aujourd'hui du grand empire.

On trouve, à cette époque de l'histoire chinoise, deux exemples extraordinaires de fidélité dynastique, qui n'ont pas été souvent imités depuis. Deux sages nommés PE-Y et CHOU-TCHI, sujets de la dynastie des *Chang*, se laissèrent mourir de faim, pour ne rien devoir à la nouvelle dynastie. Ils avaient servi fidèlement et avec zèle

(*) Toutes les idées qui précèdent, si elles ne prouvent pas beaucoup aux yeux des physiciens modernes, pour les connaissances scientifiques du prince philosophe KI-TSEU, n'en sont pas moins belles aux yeux du moraliste. D'ailleurs il n'est pas donné au chimiste d'analyser dans son creuset les rapports inconnus qui peuvent exister entre l'homme, la société, les gouvernements et l'univers immense qui nous presse de toutes parts.

Wou-wang, à qui ils n'avaient pas osé faire souvent de vives remontrances sur sa conduite; et ils craignaient du nombre des mécontents se retirèrent de la cour. Après la mort fatale du dernier roi de la dynastie Chang, et lorsque Wou-wang vint à tenir sa cour dans son pays de chéou, PÉ-Y et CHOU-TCHY sortirent de leur solitude, allèrent à sa rencontre, et prenant son cheval par la bride, ils lui dirent : « Vous qui vous piquez de vertu, comment avez-vous osé vous révolter contre votre prince et contre votre père, jusqu'à l'obliger de se donner la mort? Où est votre fidélité? où est votre obéissance? » Les gardes qui accompagnaient le nouveau roi mirent le sabre à la main, et voulaient tuer ces deux hommes, mais Wou-wang s'y opposa. Les deux anciens serviteurs, voyant que tous leurs efforts en faveur de la dynastie Chang seraient absolument inutiles, renoncèrent à tout commerce avec les hommes. Ils allèrent se cacher dans une montagne, résolus d'y vivre de racines et d'herbes qui y croissaient, pour qu'il ne fût pas dit qu'ils fissent usage de grains appartenant à la nouvelle dynastie. Ils vécurent ainsi quelque temps, jusqu'à ce qu'une vieille femme passant par cette montagne, et ayant vu d'eux la vie qu'ils menaient et les motifs qui les y portaient, leur dit : « Je trouve votre raisonnement singulier : vous ne voulez pas vivre des grains dont les hommes vivent, parce que la dynastie Tchéou est maîtresse de l'empire, et que vous ne voulez pas vous nourrir de ce qui lui appartient; est-ce que ces racines, ces herbes que vous mangez, ne sont pas les productions d'une montagne qui appartient aux Tchéou? » Le raisonnement de la vieille femme leur parut sans réplique; les deux sages, se regardant l'un l'autre, trouvèrent qu'elle avait raison; et, lors qu'ils prirent la résolution de se priver de tout, de peur de manquer de fidélité à la dynastie des Chang, dont ils étaient nés sujets, et ils se

laissèrent mourir de faim. Wou-wang, en apprenant leur mort, en fut si affecté qu'il loua publiquement leur fidélité et leur attachement à leur prince, et se reprochait d'en avoir été la cause. (*Hist. générale de la Chine*, p. 273.)

Le nouveau roi, pour satisfaire les grands du royaume auxquels il des obligations, leur donna de nouvelles souverainetés vassales qui relevaient de la sienne, mais qui, par là, étant devenues de petits royaumes dépendants, furent la source de breues guerres civiles qui déchirèrent l'empire. Tous les mécontents les descendants des premiers rois des dynasties précédentes, ainsi pourvus de petits royaumes, quinze des parents du nouveau roi reçurent quinze principaux apanages. Il y eut alors vingt-états feudataires dans l'empire, les uns furent portés à plus de quarante-cinq ans après, et à cent vingt-cinq ans plus tard, vers l'époque de KHOUNG-TSEU (*Confucius*). Les grands Tableaux chronologiques nous comptent cent cinquante royaumes feudataires (Heou-tseu) sous les Tchéou, et établis par eux, et en avait eu dix-sept sous les Chou, vingt sous les Hia, trente sous les Chou, et treize sous les Han, mais dans ces premiers temps, ils étaient des états en partie indépendants, et non créés dans le sein de l'empire, comme sous les Tchéou.

Le système féodal européen s'éleva dans toute sa plénitude, et dura de huit cents ans, autant que la dynastie des Tchéou. L'empire, sous cette forme irrégulière de gouvernement, prit un grand développement intellectuel, et la corruption, qui était la civilisation occasionne souvent aussi un si grand développement de plusieurs philosophes, entre autres LAO-TSEU et KHOUNG-TSEU (Cicéron), se constituèrent réformateurs en s'élevant contre les abus et en montrant de nombreux disciples pour continuer leur mission.

La renommée de WOU-WANG

bientôt répandue dans les contrées voisines de l'empire chinois. Plusieurs chefs de peuplades étrangères accoururent à sa cour pour lui faire hommage et soumission, en lui payant les anciens tributs. Les envoyés du pays de Lou, à l'occident de la Chine, apportèrent un grand chien en présent au roi (*). Ce présent, qui nous paraît, à nous, ridicule, ne l'est cependant pas plus que l'envoi au roi de France, d'un lion ou d'une girafe. Ce fait, insignifiant par lui-même, ne doit pas l'être pour les naturalistes. Il prouve que le chien n'était pas alors indigène à la Chine, et qu'il devait y être fort rare à cette époque. Les paroles que le premier ministre dit au roi à cette occasion méritent d'être rapportées : — « Préférer ce qui est « utile à ce qui ne l'est pas, est une « action digne d'éloge. Le peuple « trouve ce qui lui est nécessaire, « quand on ne recherche pas les choses rares et quand on ne méprise pas les choses utiles. Un chien, un cheval, sont des animaux étrangers à votre pays (**), il n'en faut pas nourrir : de même, n'élevez pas chez vous de beaux oiseaux, ni des animaux extraordinaires ; en ne faisant point de cas des raretés étrangères, les hommes étrangers viendront eux-mêmes chez vous. *Qu'y a-t-il de plus précieux qu'un sage ?* Il met la paix parmi tous ceux qui sont autour de vous. » (*Ch.-k.*, liv. IV, ch. 5.)

WOU-WANG étant tombé malade, on consulta les sorts : il guérit ; mais il mourut ensuite à la septième année

(*) Le commentateur Tschou-er dit que les chiens de cette espèce, nommée *gao* dans le texte, ont quatre pieds chinois de haut.

(**) On trouve cependant dans les caractères primitifs de l'écriture chinoise le signe du chien et celui du cheval. Comme l'écriture fut primitivement inventée et employée à la cour des empereurs chinois, il est probable que l'usage du chien et du cheval, quoique d'origine étrangère, y était connu depuis long-temps.

de son règne (1146 ans avant J.-C.). Son fils, TCHING-WANG (roi parfait), qu'il avait choisi, lui succéda. Son oncle, TCHÉOU-KOUNG, qui fut régent de l'empire pendant sa minorité, se distingua par de belles actions. Il réprima plusieurs révoltes, et il fit construire une ville nommée *Lo-ye*, dans l'endroit où est aujourd'hui *Honnan-fou*, du Ho-nan. Elle fut nommée *Cour orientale*. Un grand nombre de familles de l'ancienne dynastie eurent l'ordre d'aller l'habiter. Cette ville fut bâtie sur un plan qui a été généralement suivi pour toutes les autres villes chinoises. Elle était quadrangulaire, à alignements droits, et elle avait de grands faubourgs. Un des côtés de la ville avait 17,200 pieds (le pied d'alors était de plus d'un tiers plus petit que celui d'aujourd'hui). C'est dans cette ville, dit le P. Gaubil, que TCHÉOU-KOUNG observa l'ombre solsticielle d'été, d'un pied cinq pouces : le pied avait dix pouces ; le gnomon était de huit pieds (*). C'est de cette époque que l'on conserve encore la plus ancienne monnaie de cuivre ronde, avec un trou carré au milieu. TCHÉOU-KOUNG fut un des plus grands hommes que la Chine ait possédés. Il était astronome ; il fit bâtir un observatoire dans la ville qu'il fit construire. Cet observatoire se voit encore aujourd'hui dans la ville de Teng-foung, de la province du Ho-nan, ville qui a remplacé l'ancienne *Lo-ye*. On y voit aussi le gnomon dont il se servait pour mesurer l'ombre solsticielle et l'élévation du pôle. Il connaissait la propriété du triangle rectangle et celle de la boussole. Il apprit l'usage à des étrangers des contrées où sont aujourd'hui les royaumes de Siam, de Laos, de Cochinchine, qui étaient venus à la cour de l'empereur de la Chine féliciter la nouvelle dynastie. On dit même qu'il leur fit présent

(*) Le pied chinois de cette époque, dit le P. Gaubil, contenait 7 pouces et un peu plus de 5 lignes du pied de roi. Cette base peut servir à vérifier l'exactitude de l'observation astronomique de Tschou-Koung.

d'un char nommé *tchi-nân-kiu*; char qui indique le sud; *tchi-nân*, indiquant le sud, est un nom que porte encore aujourd'hui la boussole chinoise.

Les grands Tableaux chronologiques chinois rapportent beaucoup de faits à la louange de TCHÉOU-KOUNG : « A la deuxième année du règne de TCHING-WANG, des hommes de l'Orient viennent, avec empressement, voir TCHÉOU-KOUNG; ils compassent des vers à salouange. A la troisième année, TCHÉOU-KOUNG va habiter l'Orient; il fait des vers pour les présenter au roi. En automne il y eut de grands tonnerres et de grands vents. Le roi alla à l'Orient avec devant de TCHÉOU-KOUNG. La pluie remplaça les vents. TCHÉOU-KOUNG demeura deux ans à l'Orient. Le ciel déchaîna les vents et les tempêtes. Le soleil ne cessa pas d'être obscurci. TCHÉOU-KOUNG eut ordre d'aller soumettre les peuples de l'Orient; il fit une grande proclamation pour tout l'empire.... Des hommes du royaume *Ni-li* vinrent à la cour (*Ni-li kow loi tchao*). Il est dit dans les mémoires nommés *Chi-ti* (collection de ce qui est négligé) : A la troisième année du règne de TCHING-WANG (1113), il y eut des hommes du royaume de *Ni-li* qui vinrent à la cour. Ces hommes se flattèrent d'avoir abandonné leur royaume, en marchant au milieu d'une nuée ambulante. Ils entendirent les voix des tonnerres descendre en bas. Quelques-uns entrèrent dans des jonques ou demeures vagabondes nautiques (*hoë ji tsian jowng*), sur lesquelles l'eau passait; ils entendirent le bruit retentissant de grandes vagues qui se brisaient sur leurs têtes. En regardant le soleil et la lune, ils se servirent de leur position pour reconnaître les régions et les royaumes; ils calculèrent le degré de froid et de chaleur (l'état de la température) pour reconnaître la lune (le mois) de l'année. Ils s'informèrent des premiers temps, ainsi que

« des usages du royaume du milieu. » Le roi les instruisit des cérémonies que doivent observer les hôtes venus de l'étranger. » (*Li-tai-ki-ssé, kiouan* 6, p. 9.)

Quel était ce royaume étranger *Ni-li*? L'écrivain chinois ne le dit pas. Il n'en savait rien. S'il nous était permis, à nous, qui pouvons embrasser le passé dans un espace plus vaste que l'historien chinois, de former ici quelques conjectures, nous dirions que ce royaume était l'*Égypte*, désignée par le nom de son grand fleuve que l'on appelait déjà ainsi à cette époque, puisque Hérodote lui donne cette dénomination et qu'elle se trouve dans les anciens livres sanscrits. Diodore de Sicile dit que ce fut le roi *NILEUS*, qui, ayant fait creuser des canaux, élever des digues, etc., donna son nom au fleuve qui portait auparavant celui d'*Égyptus*. Puisque le nom du royaume était celui du fleuve, il dut porter également celui de *Nil*, en retranchant la terminaison latine du nom. Ces étrangers, arrivés à la cour du roi de la Chine, lui ont pu dire qu'ils venaient des bords du royaume du *Nil*. L'habitation flottante dans laquelle quelques-uns d'entre eux se réfugièrent, et sur laquelle ils entendirent rouler les flots de la mer, nous paraît s'expliquer par leur embarquement sur un navire, qui aura pu les transporter de la mer Rouge dans un des ports de la Chine; et c'est à leur débarquement qu'ils se seront orientés sur le cours du soleil et de la lune, qu'ils auront seulement alors distingués, parce que les *tsian jowng*, demeures vagabondes flottantes, qu'ils montèrent, n'avaient pas de ponts découverts comme nos vaisseaux européens. C'est même un fait curieux de retrouver ce nom de *jowng*, pour les Européens *jonques*, dans le bâtiment flottant qui transporta ces étrangers en Chine, plus de mille ans avant notre ère. Si les limites de cet ouvrage nous permettaient de donner ici une traduction complète des Tableaux chronologiques chinois entiers, dans ces temps reculés, bien d'autres

faits non moins curieux de l'antiquité de la Haute-Asie nous seraient révélés.

Le *Livre sacré des Annales* renferme plusieurs chapitres consacrés aux instructions du sage ministre régent (TCHÉOU-KOUNG). Celles qu'il donna au jeune roi son pupille méritent d'être rapportées :

« TCHÉOU-KOUNG dit : Oh ! un roi sage ne songe pas à se livrer au plaisir.

« Il s'instruit d'abord des soins que se donnent les laboureurs et des peines qu'ils souffrent pour semer et pour recueillir ; il ne se réjouit que quand il connaît ce qui fait la ressource et l'espérance des gens de la campagne.

« Jetez les yeux sur ces pauvres gens : les pères et mères ont eu beaucoup de peine pour semer et pour recueillir ; mais leurs enfants, qui ne pensent point à ces travaux, se divertissent, passent le temps à tenir des discours frivoles et remplis de mensonges ; ils méprisent leur père et leur mère, en disant : Les hommes d'autrefois (les vieillards) n'entendent et ne savent rien.

« TSOU-KIA, de la précédente dynastie, ne croyant pas pouvoir monter sur le trône sans injustice, alla se cacher parmi les gens de la campagne, et vécut comme eux ; ensuite, devenu roi et connaissant parfaitement les ressources et les moyens qui font subsister les paysans, il fut plein d'amour et de complaisance pour le peuple...

« WEN-WANG fut attentif à s'habiller modestement, à établir la paix et à faire valoir l'agriculture.

« Sa douceur le fit aimer, il se distingua par sa politesse, il eut pour les peuples un cœur de père, il veilla à leur conservation, et il fut libéral et généreux pour les personnes dans le besoin.

« Si vous ne suivez pas les conseils que je vous donne, vos vices seront imités, on changera et on dérangera les sages lois portées par les anciens législateurs contre les crimes ; il n'y aura aucune distinction ; le peuple mécontent murmurerà, il en viendra

même à faire des imprécations et à prier les Esprits contre vous.

« Si vous n'écoutez pas ces avis, vous croirez des fourbes et des menteurs, qui vous diront que des gens sans honneur se plaignent de vous et en parlent en termes injurieux ; alors vous voudrez punir, et vous ne penserez pas à la conduite que doit tenir un roi. Vous manquerez de cette grandeur d'âme qu'on reconnaît dans le pardon. Vous ferez inconsidérément le procès aux innocents, et vous punirez ceux qui ne le méritent pas. Les plaintes seront les mêmes ; tout l'odieux et tout le mauvais retomberont sur vous.

« TCHÉOU-KOUNG ajouta : Hélas ! jeune prince héritier, faites attention à ces conseils. » (*Ch.-k.*, liv. IV, ch. 15.)

Outre TCHÉOU-KOUNG, son oncle, le jeune roi avait plusieurs autres ministres instituteurs. Un second de ses oncles devait l'avertir de conserver sur le trône la gravité et la majesté convenable, et de recevoir avec respect les instructions qu'on lui donnerait ; il devait encore lui recommander l'attention et l'assiduité à ses lectures, et voir s'il ne parlait pas inconsidérément.

SSE-Y, son second maître, était chargé d'examiner si, dans les temps de recreation, il imitait trop légèrement les jeunes gens qu'on mettait près de sa personne ; s'il marquait trop de fierté à l'égard des grands, etc.

Le sous-gouverneur de l'état devait veiller, lorsque le jeune roi entraînait dans le palais, ou en sortait, s'il observait les rites convenables ; si ses habits, son bonnet, sa ceinture étaient arrangés avec bienséance ; enfin, si dans ses moindres actions il faisait paraître de l'amour pour la droiture, l'équité, la justice et la vertu.

Le pacificateur de l'empire, TCHÉOU-KOUNG, était chargé de voir si le jeune roi ne se livrait pas trop au plaisir ; si, pendant la nuit, après avoir fait retirer ses courtisans, il ne s'adonnait pas au vin ou à la débauche ; s'il avait de la propreté, soit sur sa

personne, soit sur les choses qui étaient à son usage.

CHAO-KOUNG devait veiller à ce qu'il s'appliquât à manier le sabre, la lance, la flèche, et autres armes offensives et défensives; à ce qu'il ne négligeât point les instruments de musique, ni le chant, et prît goût à jouer et à chanter, selon les règles établies par les anciens.

Enfin, le grand-maître de l'astronomie devait l'instruire des mouvements du soleil, de la lune, des planètes et des étoiles, ainsi que des phénomènes célestes.

On voit par là que l'éducation d'un jeune prince était soignée, et que, pour une époque qui remonte à plus de onze cents ans avant notre ère, les connaissances humaines qu'un roi devait posséder indiquent déjà un assez haut degré de civilisation.

On lit dans les *Tableaux chronologiques* : « A la sixième année (sin-mao, 1110 avant J.-C.), le roi corrigea l'administration des cent fonctionnaires supérieurs (pe-kouan); il régla les rites et la musique. On lit dans le *Kang-kien-pou* : TCHOU-KOUNG étant ministre du roi

TCHING-WANG, appela à la cour tous les vassaux et les réunit dans le temple de la lumière (ming-tang). « Il régla les rites, composa de la musique nouvelle; il promulgua des ordonnances sur les poids et les mesures, et l'empire jouit d'une grande tranquillité. La musique nouvelle fut nommée tcho (le caractère est un signe de capacité); « voulant dire par là qu'elle pouvait contenir la doctrine des premiers ancêtres. Il composa aussi une musique nommée guerrière (kou), « pour imiter les qualités guerrières de l'éléphant.

« Grande chasse au midi de la montagne Ki. (Voy. le *Tou-chou*, Ki mda.)

MENTION DE CHARS MAGNÉTIQUES.

« Des personnes de *Yout-Tchang* (*)

(*) Le texte chinois dans la note sui-

« viennent à la cour. — A cette époque, les *Son miao* (peuplades barbares indigènes, dont une partie fut transportée par l'empereur CAUO à l'occident de la Chine, et devint la souche des Thibétains actuels, et dont l'autre partie se dispersa dans les hautes montagnes du midi de la Chine, où ses descendants, qui portent encore le même nom, se sont maintenus indépendants) « avaient planté des mûriers; ils en réunirent les graines et en remplirent pres-

vante : « Youi sciait car : des personnes de *Yout-tchang* : c'est un royaume maritime du sud, dont trois interprètes vinrent apporter des faisans blancs. TCHOU-KOUNG leur fit présent de chars qui montraient le sud, pour aller au loin. L'année suivante ils se mirent en route. »

Voilà une nouvelle mention historique des chars magnétiques, dont l'invention est attribuée à HOANG-TI. La confection de ces chars suppose la connaissance des propriétés physiques de l'aiguille aimantée, et par conséquent de la boussole marine; mais les Chinois d'alors n'ayant pas de marine, l'usage de cette dernière n'était pas nécessaire, tandis que la boussole terrestre, si utile dans les temps anciens où peu de routes étaient encore tracées, et où les connaissances géographiques ne pouvaient pas être bien avancées, l'homme ayant encore à peine reconnu son immense domaine, était connue et utilisée, ainsi que nous l'avons déjà vu; et ce fait prouverait beaucoup à lui seul pour l'esprit industriel du peuple chinois dès la plus haute antiquité. On sera peut-être surpris de voir que le char magnétique des Chinois et leur boussole marine montrent le sud, tandis que la propriété de l'aiguille aimantée est de se tourner vers le nord avec plus ou moins de déclinaison; mais on cessera de l'être si l'on réfléchit que les premières applications qui furent faites par les Chinois de cette attraction incompréhensible, étaient pour indiquer le sud; on trouvera tout simple que, tout en reconnaissant que l'aiguille aimantée était attirée vers le pôle nord, ils aient affecté au pôle opposé, qui n'est que la continuation de l'axe, une figure saillante pour indiquer le pôle sud; et le nom d'indiquant le sud (*tsi-nan*) sera resté à toutes les applications du principe même fois reconnu, avec le signe affecté à l'extrémité sud de l'aiguille.

« que tout un char ; le peuple monta
« dessus (et partit ?). TCHING-WANG,
« interrogeant TCHÉOU-KOUNG, lui
« demanda pourquoi cela. Le minis-
« tre répondit : Les *San-miao* ont
« réuni ensemble toutes leurs graines
« (de mûriers). Puisse l'empire avoir
« le même accord et ne faire qu'un !

« Après trois années, des personnes
« de *Youé-tchâng* vinrent à la cour
« avec des *interprètes* (*yi*), apportant
« en tributs un *faisan blanc*, deux
« *faisans noirs*, et une dent d'élé-
« phant. Les envoyés (qui étaient ve-
« nus trois ans auparavant) s'étaient
« trompés de route en voulant retour-
« ner dans leur pays. TCHÉOU-KOUNG
« leur fit présent de cinq chars d'une
« espèce légère, construits pour *indi-
« quer le sud*. Ils monterent sur ces
« chars et se dirigèrent au *sud*. L'an-
« née suivante ils arrivèrent dans
« leur royaume. Les envoyés s'étant
« livrés à des divertissements joyeux,
« au lieu d'arriver dans leur pays s'é-
« taient éloignés de sa direction ; et,
« bien que le char indiquât toujours
« le *sud*, ils avaient tourné le dos au
« point qu'il montrait ; mais l'année
« suivante, ils arrivèrent. » (Voy. le
« *Choué-yuenet le Kou-kin-tchou, Li-
« tai-ki-sse, kiouan 6, 1^{re} 10.)*

TCHÉOU-KOUNG mourut à la on-
zième année du règne de TCHING-
WANG. C'est un des plus grands hom-
mes de la Chine. Les grandes con-
naissances et la sagesse éclairée qu'il
déploya dans l'exercice de ses fonc-
tions, connaissances supérieures pour
son époque, furent tellement hono-
rées par les Chinois, que sa statue fut
placée à côté de celle du roi TCHING-
WANG, dont il fut le régent, sur le
même trône, dans la même salle du
Ming-tang, ou *Temple de la lumière*
de la troisième dynastie. Les historiens
de la vie de KHOUNG-TSEU (Confucius)
rapportent que ce philosophe, qui vi-
vait cinq siècles après, étant allé visi-
ter ce temple avec plusieurs de ses dis-
ciples, l'un d'entre eux, frappé de
voir les statues du roi et du ministre
régent placées également sur le même
trône, en témoigna sa surprise au

philosophe. (Voy. *pl. 17*.) « Maître,
« lui dit-il, les statues que nous voyons
« désignent sans doute quelques traits
« de la vie des deux princes qu'elles
« représentent : si cela est, je ne con-
« çois pas comment TCHÉOU-KOUNG,
« qui passe pour avoir été l'un des
« plus sages princes de l'antiquité,
« aurait pu s'oublier jusqu'à se mettre
« au niveau de son souverain. Un
« sujet qui s'assied en présence de son
« roi, commet une inconvenance ; mais
« il manque essentiellement au res-
« pect qu'il lui doit, quand il ose,
« sous quelque prétexte que ce puisse
« être, s'asseoir sur son trône à côté
« de lui....

— « Je pense, répondit KHOUNG-
« TSEU, que vous n'êtes point instruit
« des circonstances qui ont fait placer
« les deux statues comme vous les
« voyez ; et qu'ignorant la vérité de
« l'histoire, vous vous égarez dans le
« labyrinthe des raisonnements. Voici
« le fait tel qu'il est raconté dans les
« annales des TCHÉOU :

« WOU-WANG se voyant sur le point
« de mourir, désigna son fils TCHING-
« WANG pour être son successeur à
« l'empire ; mais comme ce jeune
« prince, à cause de son bas âge, de-
« vait être pendant bien des années
« hors d'état de régner par lui-même,
« WOU-WANG y pourvut sagement, en
« nommant TCHÉOU-KOUNG pour gou-
« verner à la place du jeune prince,
« jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge com-
« pétent.

« Comme TCHÉOU-KOUNG, ajouta
« KHOUNG-TSEU, dans ses fonctions
« de régent gouvernait seul tout l'em-
« pire, il craignit que les grands et le
« peuple ne le prissent pour le suc-
« cesseur du grand WOU-WANG ; alors
« il crut devoir proclamer solennelle-
« ment le légitime héritier de la cou-
« ronne. Il indiqua à cet effet une
« assemblée générale dans la salle
« extérieure du *Temple de la lumière*
« (*Ming-tang*) (*Pl. 17*) ; et là, après
« s'être assis sur le trône pour tenir
« le jeune roi à côté de lui, dans la
« posture qu'il convenait, il le fit re-
« connaître par tous les ordres de

« l'état. Voilà l'action que l'on a voulu représenter. »

Un grand nombre d'odes comprises dans le *Livre des vers* (*Chi-king*) recueilli par KHOUNG-TSEU, sont de TCHOU-KOUNG. Il contribua à la composition du *Livre des rites* (*Li-ki*), et il fit des commentaires sur le *Livre des changements* (*Y-King*), composé par l'empereur FOU-HI. On lui attribue aussi la composition d'un livre intitulé *Tchéou-li* : *Rites de la dynastie Tchéou*, dont une grande partie a été recueillie dans le *Li-ki*.

A la dixième année du règne de TCHING-WANG, des personnes de *Youé-tchang* vinrent encore à la cour. A la vingt-cinquième année, il y eut une grande assemblée de tous les premiers vassaux à la cour orientale. Quatre peuples barbares nommés *Y, grands archers*, vinrent apporter des tributs. A la trente-quatrième année, une pluie d'or tomba à *Hien yong*, et à la trente-septième année, en été, quatrième lune, le roi ordonna à son premier ministre (*tai-pao*, conservateur et protecteur) et à son ministre nommé *Chi* de rassembler ses serviteurs pour recevoir ses dernières volontés. Ensuite il mourut.

La mort et les funérailles du roi TCHING-WANG, décrites dans le *Livre des annales*, offrent un tableau curieux de l'étiquette royale à cette époque et dans ces circonstances.

« Au jour de la pleine lune du quatrième mois, le roi se trouva très-mal.

« Au premier jour du cycle, le roi se lava les mains et le visage, ceux qui étaient auprès de lui pour le servir, lui mirent le bonnet (*) et l'habillement; alors le roi s'appuya sur une petite table de pierres précieuses.

« Il appela le premier ministre et les grands vassaux des royaumes de *Jou*, de *Toung*, de *Pi*, de *Wet* et de *Mao*; il fit venir encore le gouverneur de

la porte du palais, le vassal *Hou*, le chef des officiers et tous ceux qui étaient chargés des affaires.

« Le roi dit : Hélas ! ma maladie est mortelle; je sens que mon mal augmente continuellement; dans la crainte de ne pouvoir plus vous déclarer ma volonté, je vais vous instruire de mes ordres.

« Les rois mes prédécesseurs WEN-WANG et WOU-WANG ont fait briller partout l'éclat de leurs vertus, ils ont été très-attentifs à procurer au peuple tout ce qui peut conserver la vie; ils ont eu soin d'instruire chacun des devoirs de son état; et ils ont si bien réussi, que tous ont été dociles à leurs instructions; cela a été connu des peuples de *Yn*, et tout l'empire a été soumis à notre famille.

« Ensuite, malgré mon peu d'expérience, je leur succédai; mais ce ne fut pas sans crainte ni sans respect que je me vis chargé par le ciel d'une commission si périlleuse : j'ai donc continué à faire observer les instructions de WEN-WANG et de WOU-WANG, et je n'ai jamais osé les changer ni les transgresser.

« Aujourd'hui le ciel m'afflige d'une grande maladie, je ne puis me lever, et à peine me reste-t-il un souffle de vie. Je vous ordonne de veiller avec soin à la conservation de TCHAO, mon fils héritier; qu'il sache résister à toutes les difficultés.

« Qu'il traite bien ceux qui viennent de loin (les voyageurs fatigués), qu'il instruisse ceux qui sont auprès de sa personne, qu'il entretienne la paix dans tous les royaumes, grands et petits.

« C'est par l'autorité et le bon exemple qu'il faut gouverner les inférieurs; vous ne sauriez être assez attentifs à faire en sorte que, dès le commencement de son règne, mon fils TCHAO ne donne dans aucun vice. »

« Après que les grands eurent reçu les ordres du roi, ils se retirèrent; on détendit les rideaux et on les emporta. Le lendemain, second jour du cycle (17 mars 1067 avant notre ère), le roi mourut.

(*) *Nommé mien*. Aux douze cordons de soie pendant devant et derrière le bonnet, incliné en avant en signe de déférence, étaient enfilées douze pierres précieuses. C'est le bonnet de cérémonie.

« Alors le régent du royaume (*) ordonna à deux grands vassaux de faire savoir au prince de Tsi (dans le Chan-toung, orient montagneux) de prendre deux hallebardiers et cent gardes pour venir en dehors de la porte australe, au-devant du prince héritier TCHAO, et de le conduire dans le corps-de-logis qui est à l'orient. C'est là que ce prince devait uniquement penser à pleurer la mort de son père.

« Au quatrième jour du cycle (19 mars 1068 av. J.-C.), le régent du royaume TCHAO-KOUNG fit écrire les paroles testamentaires du feu roi, et la manière dont se feraient les cérémonies.

« Sept jours après, le dixième du cycle, il ordonna aux officiers de faire préparer le bois dont on aurait besoin.

« L'officier appelé TIE eut soin de mettre en état l'écran sur lequel étaient représentées des haches (**), et il tendit des rideaux (autour du trône).

« Vis-à-vis la porte, tournée vers le sud, on étendit trois rangs de nattes, appelées *mie* (faites de bambou fendu); la couleur des bords était mêlée de blanc et de noir; on mit la petite table faite de pierres précieuses.

« Devant l'appartement occidental, tourné vers l'orient, on étendit également trois rangs de nattes, nommées *ti* (faites de jonc), dont les bords étaient composés de pièces de soie de diverses couleurs, et on mit une petite table faite de coquillages.

« Devant l'appartement oriental, tourné vers l'occident, on étendit encore trois rangs de nattes, appelées *foung*, dont les bords étaient de soie de plusieurs couleurs; on y mit une

petite table faite de pierres précieuses très-bien taillées.

« Devant un appartement séparé, à l'occident, on étendit vers le sud trois rangs de nattes, appelées *ans* (faites de bourgeons de bambous, ainsi que les précédentes), dont les bords étaient de soie noire; on mit une petite table vernissée.

« On rangea les cinq sortes de pierres précieuses, et la chose la plus rare, l'épée, dont le fourreau était de couleur de chair; le livre des grands documents (*): les pierres précieuses appelées *houng-pi* et *yuen-yen* furent rangées dans l'appartement occidental qui était à côté; on mit dans l'appartement du côté opposé les pierres précieuses appelées *ta-yu* et *y-yu* (jade rare et jade commun); le *globe céleste* fait de pierres précieuses (*chien-kieou*); la figure sortie du fleuve (**) (*ho-thou*, comprenant les premières figures symboliques du Y-king). Dans un autre appartement, à l'occident, on mit les habits appelés *Yn* (***), destinés aux danses, les grands coquillages et le tambour appelé *fen-kou*; dans un autre appartement oriental, on mit la lance appelée *tsou*, l'arc appelé *ho*, et les flèches de bambou, nommées *ichou*.

« Le grand char (*ta-kou*) fut mis

(*) Selon le commentateur TOSOU-SI, l'expression chinoise *ta hiun*, grand document, grand enseignement, désigne le livre ou l'histoire des Trois augustes souverainetés (du ciel, de la terre et de l'homme), et celle des Cinq empereurs; d'où il résulterait, comme on l'a déjà remarqué dans cet ouvrage, qu'il existait déjà des livres avant le *Chou-king*, et que ces livres désignés ici renfermaient l'histoire de ces temps très- reculés, que nous avons nommés *anti-histoires*.

(**) Ce sont les figures symboliques que l'on voit tracées par FOU-SI dans son portrait. La tradition prétend qu'il les avait vues sur le dos d'un dragon cheval qui sortit d'un fleuve en sa présence.

(***) Nom d'un pays où l'on avait réglé ce qui concerne les danses.

(*) Nommé dans le texte chinois *Tai-pao*, grand conservateur; c'était le régent du royaume pendant le grand deuil du nouveau roi, qui durait trois ans.

(**) Cet écran ou paravent était haut de 8 pieds, et il était couvert d'une étoffe de soie rouge, sur laquelle étaient représentées des haches, symboles de la puissance royale.

près de l'escalier des Hôtes (*) ; ce char était tourné vers le sud. Un autre char, destiné à conduire le premier, fut placé auprès de l'escalier de celui qui attend les hôtes ; il était aussi tourné vers le sud ; le char de devant fut placé auprès de l'appartement latéral de la gauche, et les chars de derrière auprès de l'appartement latéral de la droite (**).

« Deux officiers, couverts d'un bonnet rouge foncé, et tenant une hallebarde à trois têtes, étaient debout en dedans de la porte de la grande salle ; quatre officiers, couverts d'un bonnet de peau de faon, et présentant la pointe de leurs hallebardes, étaient debout à côté des salles de l'escalier de l'ouest et de l'est, et se répondaient les uns aux autres. A la salle de l'est et de l'ouest, était un grand-officier, couvert de son bonnet de cérémonies, et tenant en main une hache ; sur l'escalier oriental était un autre grand-officier, couvert de son bonnet et armé d'une pique à quatre pointes ; un autre, couvert et armé d'une pique très-pointue, paraissait debout sur le petit escalier à côté de celui de l'orient.

« Le nouveau roi, couvert de son bonnet de toile de chanvre, vêtu d'habits de différentes couleurs, monta l'escalier des Hôtes ; les grands et les princes vassaux, avec des bonnets de toile de chanvre et des habits noirs, vinrent au devant de lui ; chacun alla à son poste et s'y tint debout.

(*) Les princes vassaux qui venaient à la cour, dit le P. Gaubil, étaient appelés Hôtes ; et il y avait un grand-officier chargé de les traiter et d'avoir soin de ce qui les regardait. C'est encore la coutume de faire voir, dans ces cérémonies des funérailles, le même train et le même équipage que le mort avait de son vivant.

(**) Ce sont cinq chars différents : le 1^{er}, *sa lou*, le grand char, était de pierres, selon le commentateur Tseou-mi : le 2^e, *tchouï lou*, était un char d'or ; le 3^e, *siou lou*, char de devant, était de bois ; les deux de derrière, le 4^e et le 5^e, *siang lou* et *hi lou*, étaient, l'un peint, et l'autre sculpté. Ces cinq chars sont représentés dans l'Encyclopédie chinoise.

« Le régent du royaume (*Tat-pao*), le grand historien de l'empire (*Tat-sse*), l'intendant des rites et cérémonies, étaient tous couverts d'un bonnet de chanvre, mais habillés de rouge. Le régent du royaume et l'intendant des cérémonies montèrent l'escalier de celui qui traite les hôtes : le régent du royaume portait entre ses mains la grande pierre précieuse nommée *kouei*, à l'usage du roi, et la tenait élevée en haut ; l'intendant des cérémonies portait élevée en haut la coupe et la pierre précieuse nommée *mas*. Le grand historien monta sur l'escalier des Hôtes, et remit au roi le testament qui était écrit.

« Il dit : L'auguste prince (le roi décedé), appuyé sur la petite table de pierres précieuses, a déclaré ses dernières volontés : il vous ordonne de suivre les instructions de vos ancêtres, de veiller avec soin sur le royaume de Tchéou, d'observer les grandes règles (les lois constitutives, selon le commentaire), de maintenir la paix et les bonnes mœurs dans le royaume ; et enfin d'imiter et de publier les belles actions et les instructions écrites de WEN-WANG et de WOU-WANG.

« Le roi se prosterna plusieurs fois, se leva et répondit : — Tout incapable que je suis, me voilà chargé du gouvernement du royaume ; je crains et je respecte l'autorité du ciel.

« Ensuite, le roi prit la coupe et la pierre précieuse, fit trois fois la révérence (à la représentation de son père mort), versa trois fois du vin à terre, et en offrit trois fois ; alors le maître des cérémonies répondit : « C'est bien. »

« Le régent du royaume prit la coupe, descendit, se lava les mains, prit une autre coupe, la plaça dans le vase appelé *tchang*, et fit la cérémonie en avertissant (en publiant l'acte par lequel il prenait possession du royaume au nom du jeune roi) ; il donna ensuite la coupe à un des officiers des cérémonies, et celui-ci lui rendit le salut.

« Alors le régent du royaume, re-

prenant la coupe, versa du vin à terre, s'en frotta les lèvres, revint à sa place, et, après avoir donné la coupe à un officier des cérémonies, salua; le roi lui rendit le salut.

« Le régent du royaume descendit de sa place, et fit retirer tout ce qui avait servi à la cérémonie; les princes vassaux sortirent par la porte de la salle des cérémonies (*miao*) et attendirent. »

(1078 av. J.-C. Commencement du règne de KANG-WANG.) « Le roi étant sorti, s'arrêta en dedans de la porte de l'appartement du nord. Le régent du royaume (prince vassal, chef des grands vassaux), à la tête des princes vassaux d'occident, entra par la porte qui est à gauche; et PI-KOUNG, à la tête des princes vassaux d'orient, entra par celle qui est à droite; on rangea les chevaux (présents des princes vassaux) de quatre en quatre; ils étaient de couleur tirant sur le jaune, et leur crinière était teinte en rouge. Les princes vassaux, prenant leur *kouei* (*) et les pièces de soie (qui désignaient la redevance), les tinrent élevés entre les mains, et dirent : « Nous qui sommes vos sujets vassaux, chargés de la défense du royaume, nous prenons la liberté de vous offrir ce qui est dans notre pays. » Après ces paroles, ils firent plusieurs révérences à genoux, et le roi, héritier de l'autorité et des *prérogatives* des rois ses prédécesseurs, rendit le salut.

« Le régent du royaume et le prince de Jouï se saluèrent mutuellement en joignant les mains et en s'inclinant légèrement; ensuite ils firent la révérence à genoux, et dirent : « Nous prenons la liberté de parler ainsi au fils du Ciel (**). » En considération de ce que WEN-WANG et WOU-WANG ont

(*) Petite tablette que les princes et les grands plaçaient par respect devant leur visage en parlant au roi.

(**) *Thien-tseu*; c'est la première fois que nous rencontrons cette expression dans le *Chou-king*, elle est particulière à la dynastie *Tchéou*.

gouverné avec beaucoup de prudence et avec un cœur de père les pays occidentaux (les provinces occidentales de la Chine, dont le chef-lieu était dans le *Chen-si*), l'auguste ciel leur a donné avec éclat le royaume, après en avoir privé la dynastie de *Yn*; et ces deux princes ont été très-soumis aux ordres du ciel.

« Vous venez de prendre possession du royaume; imitez leurs actions, récompensez et punissez à propos, procurez le bonheur et le repos à vos descendants; voilà ce que vous devez avoir soigneusement en vue; tenez toujours en bon état vos six corps de troupes et conservez ce royaume que vos ancêtres ont obtenu avec tant de peine. »

« Alors le roi dit : « O vous qui êtes des divers ordres de princes vassaux de tous les royaumes (formant l'empire chinois), voici ce que TCHAO vous répond :

« — Les rois mes prédécesseurs, WEN-WANG et WOU-WANG, pensaient plus à récompenser qu'à punir; leur libéralité s'étendit partout (*); leur gouvernement était sans défaut, et fondé sur la droiture : voilà ce qui les rendit si illustres dans tout l'empire. Leurs officiers, intrépides comme des ours, étaient en même temps sincères et fidèles; ils ne pensaient qu'à servir et à défendre la famille royale; c'est pour cela que ces princes reçurent les ordres du souverain maître (*Chang-Ti*), et que l'auguste ciel, approuvant leur conduite, leur donna autorité sur tout l'empire.

« Ils ont créé des princes vassaux (**), afin que ceux-ci défendissent

(*) Cette grande libéralité dont on fait ici l'éloge, causa la ruine de leur dynastie; parce qu'ils accordèrent tant de pouvoirs à un si grand nombre d'individus, que l'empire fut, par la suite, morcelé en un si grand nombre de petites souverainetés qu'il n'y eut plus d'empire.

(**) Parmi ces princes vassaux créés par WOU-WANG et par TCHING-WANG, dit le P. Gaubil, les uns étaient de la famille de *Tchéou*, d'autres des principales familles

le royaume de leurs successeurs. Vous qui êtes mes oncles paternels, pensez que vous, vos pères et vos aïeux ont été sujets des rois mes prédécesseurs, et qu'ils ont maintenu la paix. Votre corps est éloigné de la cour, mais votre cœur doit y être; partagez avec moi le travail et les inquiétudes; remplissez tous les devoirs de sujets vassaux: quoique jeune, ne me couvrez pas de honte.

« Les grands et les princes vassaux, après avoir reçu les ordres du roi, se saluèrent mutuellement, les mains jointes, et se retirèrent promptement; le roi quitta le bonnet de cérémonie pour prendre le vêtement de deuil. » (Chou-king, l. IV, ch. 22, 23.)

Les historiens chinois rapportent peu de faits remarquables du règne de KENG-WANG (*roi excellent, paisible*). Ce roi assembla, dit-on, plusieurs fois ses états, composés des principaux sujets du royaume. Il mit ses soins à faire fleurir l'agriculture. Un vieux saule, sous lequel il s'asseyait, lui servait de tribunal pour juger les différends qui naissaient entre les laboureurs; et ce saule est devenu aussi célèbre dans la poésie chinoise que le chêne de Vincennes dans l'histoire de saint Louis. Le *Livre des Annales* a conservé de lui un discours sur le gouvernement, adressé à son premier ministre, dans lequel on trouve ces paroles caractéristiques:

« Il faut distinguer les bons d'avec les mauvais, et mettre des marques à leurs maisons. Faites valoir les bons, punissez, les mauvais et publiez ce que

des sujets des Tchou, et même des descendants des rois des Chang, des Hia, et aussi des rois plus anciens; tous avaient des états tributaires, et ils étaient créés pour la défense du roi, appelé Thien-tseu, fils du ciel. Ces princes vassaux possédaient une histoire de leur famille, et plusieurs avaient des historiens en titre. Il est difficile que tant d'ouvrages aient péri dans l'incendie des livres ordonné par Chi-hoang-ti. SAKA-TSUKA, qui écrivait plus de cent ans avant J.-C., et qui était historien de l'empire, s'en est servi pour composer son Histoire générale.

vous faites en faveur des uns et contre les autres. S'il y en a qui désobéissent aux ordres, qui ne gardent pas la loi... *privez-les de leurs terres et donnez-les-en de plus éloignées*; cette justice animera les uns et intimidera les autres...

« Celui qui gouverne doit s'attacher à ce qui dure toujours, et celui qui parle doit s'attacher à ne dire que ce qui est nécessaire, et à le dire en peu de mots... Les mœurs de la dynastie de Yn (ou Chang) avaient dégénéré en complaisance et en flatterie, et celui qui savait faire des discours étudiés et recherchés passait pour un homme habile; ces maximes ne sont pas encore entièrement abolies: pensez-y.

« Je me rappelle cette belle sentence des anciens: *La vertu règne rarement parmi les gens riches*, et parmi ceux qui sont d'anciennes maisons; l'orgueil leur impose de la haine et du mépris pour les gens vertueux, et ils les maltraitent; c'est détruire la loi du ciel, que de ne pas se soucier de garder les règles de la modération, de ne penser à vivre que dans le luxe et la mollesse; c'est le défaut qui a toujours régné; c'est un torrent qui inonda tout.

« Les grands de la dynastie Yn comptaient sur le crédit dont ils jouissaient depuis si long-temps; uniquement occupés à faire des dépenses, ils étouffaient les sentiments de la justice et de l'équité, ils cherchaient à se faire remarquer par des habits magnifiques; l'orgueil, l'amour du plaisir, le mépris des autres, l'envie démesurée de faire parler de soi, leur avaient tellement gâté l'esprit et le cœur qu'ils persévéraient jusqu'à la mort dans leurs mauvaises habitudes. » (Ch.-k. l. IV, ch. 24).

1052 av. J.-C. TCHAO-WANG (*roi brillant*). Ce roi, fils du précédent, conçut une passion effrénée pour la chasse. Selon le *Wai-ki* (mémoires extérieurs), le peuple, voyant continuellement dévaster le fruit de ses sueurs par les meutes royales, résolut la mort du roi. Celui-ci, en revenant de la chasse, était obligé de traverser une

rivière assez large. Les conspirateurs préparèrent une barque tellement construite, qu'elle devait se briser en peu de temps sous le poids du cortège royal. Le roi y monta avec quelques grands de sa suite. A peine furent-ils au milieu de la rivière que les planches de la barque se démontèrent tout à coup et s'enfoncèrent dans l'eau : tous ceux qui se trouvèrent dans la barque furent noyés.

1001 av. J.-C. Le fils du roi précédent, MOU-WANG (*roi imposant, magnifique*), continue avec éclat les règnes dynastiques des Tchéou. Le goût de la magnificence était son caractère dominant. A peine fut-il sur le trône qu'il fit construire un magnifique palais pour y tenir sa cour. A la neuvième année de son règne il fit construire un autre palais, qu'il nomma le palais du Printemps. Plusieurs peuples vinrent lui rendre hommage et lui apporter des présents. Il fit, selon l'habitude de ses prédécesseurs, la visite du royaume. Passionné pour les chevaux, qui étaient rares en Chine à cette époque, il en avait toujours à sa suite un grand nombre, quand il visitait les provinces, à cheval, ou sur un char traîné par les chevaux les plus beaux et les plus vigoureux (voy. pl. 21), et il porta la guerre chez les peuples du nord, nommés *Kouan-joung* (chiens de barbares). Une foule de peuples barbares se soumirent à lui. Il continua à donner des principautés à ceux qui s'attirèrent ses faveurs.

L'histoire chinoise rapporte que ce roi fit un voyage dans l'occident de la Chine, à la montagne *Kouen-lan* (le mont *Mérou* des Indiens, situé entre le Chen-si et le Thibet) (*). Il s'y rendit sur un char attelé de plusieurs chevaux vigoureux que conduisait un de ses mandarins nommé TSAO-FOU,

très-estimé pour son adresse à conduire le char du roi avec une grande vitesse et une grande habileté.

ABDALLAH BRIDAVY, auteur persan, dans son Histoire générale, à la chronologie des empereurs chinois, parle de TSAO-FOU. Il dit qu'il alla jusqu'en Perse. C'est dans ce voyage occidental que le roi MOU-WANG, selon les historiens chinois, vit une princesse nommée SI-WANG-MOU, la *Mère du roi occidental*, qui alla ensuite à la Chine porter des présents au roi MOU-WANG (*). Celui-ci avait

(*) Quelques missionnaires jésuites de la Chine ont cru voir dans ce fait de l'histoire chinoise, comme dans plusieurs autres, une preuve frappante que cette histoire était une reproduction dissimulée de l'histoire de la nation juive, et que les faits attribués à MOU-WANG, la visite et les présents de la mère du roi occidental, se rapportent à Salomon et à la reine de Saba, qui régnaient à la même époque. Cette opinion, déjà réduite à sa valeur par d'autres missionnaires à l'esprit moins systématique et moins influencé par des préjugés pardonnablement dans leurs personnes, a été reproduite depuis. On ne s'attend pas sans doute à nous la voir réfuter ici. Il serait par trop absurde de croire un instant qu'une histoire aussi suivie, aussi purifiée par la critique historique, aussi revêtue de tous les caractères de la certitude que l'histoire chinoise, ne fût que la sottise copie d'une histoire étrangère. Le simple bon sens se refuse à une telle supposition. Si, en rétorquant l'argument, on disait que l'histoire juive n'est que la copie de l'histoire chinoise, il n'y aurait pas assez de termes pour qualifier et flétrir cette dernière supposition. Cependant elle ne serait pas plus absurde que la première. On devrait bien se figurer qu'il est de toute impossibilité morale et physique de forger ainsi à plaisir l'histoire d'un grand peuple, en violant toutes les règles de la raison, en bravant toutes les traditions, en mutilant tous les anciens monuments historiques pour les faire concorder ensemble. Prétendre que tout ce qui contredit, dans les monuments de l'antiquité chinoise, cette interprétation juive, est interpolation, c'est une supposition gratuite, et qui ne peut être appuyée d'aucune preuve. D'ailleurs, dans quel but, à quelle intention les écrivains

(*) Le grand historien et géographe chinois SI-MO-TSSEN, qui vivait plus de 700 ans avant J.-C., place le pays de *Si-wang-mou* dans des contrées qui avoisinent la Perse ou la Syrie; mais ce n'est qu'une position conjecturale et approximative.

raiment, dit-on, des artistes habiles de l'Occident, et il fit construire, avec leur secours, de nouveaux palais et de magnifiques jardins, dont il aurait pu prendre le goût dans la Bactriane, à Babylone et ailleurs.

En admettant le fait du voyage de MOU-WANG dans les contrées occidentales de la Chine, que ce soit l'Inde, la Perse, ou la Chaldée, quelles conséquences peut-on en tirer? A-t-il apporté à la Chine de nouveaux éléments de civilisation? A-t-il contribué aux progrès des sciences et des arts? Si des architectes étrangers étaient venus apporter leur art en Chine à la suite de MOU-WANG, on trouverait des traces de cet art dans des analogies entre l'architecture chinoise et celle des peuples désignés ci-dessus, ou il faudrait que ces traces se fussent perdues dans les révolutions des temps. Le seul élément étranger que ce voyage occidental nous paraît avoir introduit en Chine, le seul du moins qui ait laissé des vestiges, est un élément religieux, ou plutôt philosophique, qui aura passé à l'état religieux, et qui aura été mis en lumière, quatre cents ans plus tard, par le philosophe LAO-TSEU, dont nous parlerons plus loin. L'élément dominant, pour ne pas dire unique, de sa doctrine, est un élément occidental à la Chine; il a donc dû être emprunté aux contrées occidentales, et il en a été donné des preuves dans un *Mémoire* spécial de l'auteur de ces lignes que l'on trouvera indiqué quand il sera question de la vie et des doctrines du philosophe chinois. Les sectateurs de LAO-TSEU prêtent un nouvel appui à cette supposition, en prétendant que *Si-wang-mou*, qu'ils prennent pour un nom d'homme, est un des premiers fondateurs de leur doctrine. Si l'on voulait parcourir le champ des conjectures, on pourrait

supposer que ce roi ou cette reine de l'Occident était le grand réformateur indien SAKYA MOUNI, surnommé BOUDDHA dans l'Inde et Fo en Chine, qui vivait aussi à cette époque, et dont la doctrine fut introduite solennellement dans l'empire chinois dix siècles plus tard.

Le *Livre sacré des Annales* ne fait aucune mention de ces faits. Il représente MOU-WANG dans les premières années de son règne comme extrêmement attentif à veiller sur sa conduite.

« Je me trouve dans la même inquiétude et dans le même danger, » dit-il, « que si mes pieds étaient posés sur la queue d'un tigre ou si je marchais sur la glace du printemps. » Je suis dans des craintes continuelles; au milieu de la nuit, je me lève et je pense sans cesse à éviter de commettre des fautes.

« Mon caractère est porté au mal, mais ma ressource est dans les ministres qui sont auprès de moi; ils doivent suppléer, par leur prudence et par leur expérience, à ce qui me manque; ils doivent me redresser dans mes égarements, corriger mon obstination, et changer ce que mon cœur a de mauvais; par là je pourrai me mettre en état de suivre les grands exemples de mes prédécesseurs. »

Ce même Livre renferme un chapitre contenant les paroles de MOU-WANG sur les différents genres de peines à infliger aux criminels, et sur la conduite que doivent tenir les magistrats dans le jugement des affaires. Il en sera parlé dans une autre occasion.

Il est dit encore que MOU-WANG, à la trente-neuvième année de son règne, rassembla les grands de son empire dans le petit état nommé *Tou-chan* (*).

(*) Et non point à la montagne *Thou-chan*, comme on l'a dit. Cet état, auquel la montagne *Thou* a donné son nom, existait déjà du temps de Yao. Le *Li-tai-ki-ssé* dit, sous cet empereur, que *Thou-chan* est un nom de royaume situé à *Hao-tcheou*. Il ajoute que c'est à *Thou-chan* que *Yü* se maria, et que sa famille par conséquent y résida.

chinois auraient-ils copié l'histoire juive? Aurait-ce été pour donner plus d'éclat, plus de grandeur à leur propre histoire, à leurs propres origines? Nous ne croyons pas que beaucoup de personnes raisonnables soient disposées à le penser.

pour les consulter et leur donner des avis sur le gouvernement. On voit souvent cet usage se renouveler dans l'antiquité chinoise. Le règne de Mou-wang ayant été signalé, au rapport de plusieurs historiens chinois, par la première grande excursion royale hors des limites de l'empire, ce fait, qui ne fut pas sans conséquence sur le développement de certaines idées occidentales en Chine, demande à être établi par tous les documents historiques qui le constatent. Nous avons traduit complètement toute la partie des grands *Tableaux chronologiques* de l'histoire chinoise, en cent volumes (*Li-tai-ki-sse*, encore malheureusement inconnus en Europe), concernant Mou-wang. Cet extrait pourra servir à faire connaître la manière dont l'histoire est traitée dans ce chef-d'œuvre d'érudition et de typographie chinoises.

« Année cyclique *KENG-TCHIN* (20^e du cycle, 1001 avant notre ère). Première année du règne de Mou-wang. En hiver, dixième lune (ou mois), il bâtit le palais des Esprits de la terre (*Ki-koung*) à *Nan-tching* (voy. le *Tchou-chou*, *ki-nian*).

« *JIN-WOU* (999), 3^e année (*). Il ordonne à *KIUN-YA* d'être grand-maître de l'instruction publique (voy. p. 45), et à *PE-KIOUNG* d'être grand-écuyer, ou intendant des chars et des chevaux.

« *Y-YEOU* (995), 6^e année. Au printemps, les *Tseu* (titre équivalant hiérarchiquement à celui de *baron*) de l'état de *Siu* furent mandés à la cour. Le roi leur conféra les titres (supérieurs) de *Pé* (équivalant à celui de *comte*; ceux qui étaient élevés à la dignité *Pé*, étaient chefs des vassaux).

« *TING-HAI* (993), 8^e année. Au printemps les Tang du nord vinrent

(*) Dans le texte chinois toutes les années cycliques se suivent dans leur ordre, avec l'indication de l'année de règne de chaque prince; et quand il n'y a aucun fait historique à placer sous ces années, les colonnes sont laissées en blanc. C'est pourquoi nous les avons omises dans cette traduction complète du texte.

rendre hommage et offrir en tribut un magnifique cheval de course, appartenant à l'espèce célèbre *lou cult.*

« *WOU-TSEU* (992), 9^e année. Il bâtit le palais du Printemps.

« *KENG-YIN* (990), 11^e année. Le roi ordonne à *Tsi-koung* (*Koung* est un titre équivalant à celui de *duc*) d'avertir son père qu'il était élevé au rang de président des lettrés.

SIN-MAO (989), 12^e année. *MAO-KOUNG* (*), *KOUNG-KOUNG* (**), et *FOUNG-KOUNG* (***), avec plusieurs généraux d'armée, suivent le roi dans la guerre qu'il fit aux *Kiouan-joung* (chiens de barbares).

« En hiver, à la dixième lune, le roi va faire une chasse d'hiver au nord; il met en fuite et soumet les barbares occidentaux. *LIE-TSEU* (philosophe célèbre de l'école de *Tao*, ou de la *Raison souveraine*, qui vivait 585 avant notre ère) a dit : — « Mou-wang de Tchéou réduisit à la dernière extrémité les barbares occidentaux (*Kiouan-joung*). Les barbares occidentaux lui donnèrent en tribut de grands sabres à deux tranchants nommés *hoen-ou* (protecteurs) et des étoffes du nom de *ho-hoan* (qui se nettoyaient par le feu) (****).

« *JIN-TCHIN* (988), 13^e année. Le roi va faire la guerre à l'Occident. *Tsi-koung* et plusieurs généraux l'accompagnent. Ils campent à *Yang-kan*. En automne, à la septième lune, les barbares de l'occident apportent des tributs.

« *KOUET-SSE* (987), 14^e année. En été, à la quatrième lune, le roi va chasser à la montagne nommée *Kiun*. A la cinquième lune, il fait construire un palais. En hiver, il va faire un sacrifice au marais ou lac *Ping*.

(*) « Fils de *Wan-wang*, de la dignité de *Pé*; chef de vassaux. »

(**) « De la dignité de chef de vassaux. »

(***) « *FOUNG*. Trois royaumes qui suivirent le roi dans la guerre qu'il fit aux *Kiouan-joung* (chiens de barbares armés de lances). »

(****) C'est vraisemblablement de la toile d'*amiant* que les Grecs disaient connue et employée par les *Erthmanes* anachorètes de l'Inde.

« KIA-FOU (986), 15^e année. Au printemps, à la première lune, des peuples de *Lieou-hoen* apportent des tributs. Le roi fait construire une grande tour fortifiée. Le roi va visiter le lac Yen.

« PING-CHIN (984), 17^e année. Le roi fait un voyage à la montagne *Kouen-kén*, située à l'ouest. Il y voit la mère du roi occidental (*Sé-wang-mou*). Dans la même année, la mère du roi occidental vint à la cour, et offrit des présents dans le palais *Tchao*. Les grandes narrations (ou l'histoire de *Sse-ma-thsian*), sur le fils du Ciel, *Mou-wang*, disent : « Il se rendit dans l'Occident pour voyager, le jour cyclique *Kouei hai* (*) : il parvint jusqu'au royaume de la mère du roi occidental. Au jour heureux, *Kia-tseu*, le fils du Ciel, offrit des présents à la mère du roi occidental. Au jour *y-tcheou* (2^e du cycle), le fils du Ciel donna un festin à la mère du roi occidental sur le lac Yao. La mère du roi occidental engagea à chanter le fils du Ciel, en disant :

- « Des nuages brillants voient dans un ciel doux,
- « Un haut sommet s'offre à la vue.
- « Sa distance est très-étendue :
- « Des fleuves et des monts le séparent de nous.
- « La mort nous menace sans cesse ;
- « Avec des fils on ne meurt pas ;
- « Prince, épousez une princesse,
- « Et vous pourrez alors retourner sur vos pas. »

— « Le fils du Ciel lui répondit, en disant :

- « Je vais revoir la terre orientale,
- « Après avoir formé les neuf accords.
- « Tout l'univers jouit d'une paix sans égale.

(*) Ce jour est le dernier du cycle de soixante, et le jour *Kia-tseu* est le premier du cycle suivant ; de sorte que, d'après ce calcul chinois, le roi *Mou* n'aurait mis qu'un jour pour aller, de sa cour, à celle de la mère du roi occidental. Il est vrai que la sienne était située dans le *Chen-si*, province la plus occidentale de la Chine, et qu'il avait les meilleurs chevaux, comme on le verra ci-après, et le meilleur cocher de tout l'empire. Mais cependant la possibilité de cette course, dans cet espace de temps, nous paraît sujette à discussion, à moins de supposer la cour de la mère du roi occidental très-rapprochée de la frontière chinoise.

T^e Littérat. (CHINE.)

- « Et moi je vous contemple avec d'heureux transports.
- « Depuis que je vous vois, c'est la troisième année :
- « Je dois aller revoir ma cour abandonnée (*) »

« Le fils du Ciel se mit en marche et s'éloigna lentement ; il gravit la montagne Yen (ou *Gan*) (**) ; il laissa de ses souvenirs empreints sur les rochers de cette montagne ; et une inscription, gravée sur un arbre très-élevé, disait : « Montagne de la mère du roi occidental ! »

(*) Comme des vers chinois, chantés par une princesse asiatique et par un empereur de la Chine, sur un lac de la Haute-Asie, près de mille ans avant notre ère, peuvent paraître curieux, nous en donnons ici une transcription, en prévenant que chaque mot ne forme qu'une syllabe. Chaque vers en a quatre, et plusieurs sont rimés.

Vers de la reine asiatique.

I.

- « Pé yán tsái thiên,
- « Chén ling tséu tchhod
- « Tao li yéou yéou ;
- « Chén tchhoan kien té.
- « Tsing tséu wou sé ;
- « Chang foé néng lé. »

Réponse de MOU-WANG.

II.

- « Yü kouéi tsing thoi,
- « Hô tchi thoi hi.
- « Wén min ping kien ;
- « Oâ kou kien joé.
- « Pi ki sán nián ;
- « Tsing foé cûh yé. »

Version latine mot à mot.

I.

- « Albes nubes sunt in celo ;
- « Montis vertex scipsum ostendit.
- « Vis mentura maximè longinqua ;
- « Montes, amnes intercedunt illi.
- « Cum filio non mors ;
- « Uxorem-duc ; deinde potius revertere. »

II.

- « Ego revento orientalem plagam,
- « Harmonia gubernavi omnes novem-tonos.
- « Decem-millia populorum aequalitate recti-sunt ;
- « Ego attentus conspicio vos.
- « Comperando assecutus-sum tres annos ;
- « Jam-jam rediturus-sum deserto. »

(**) Si l'on pouvait déterminer avec certitude la synonymie de cette montagne, ainsi que celle des lacs et autres lieux cités, on pourrait déterminer par là-même la région précise visitée par le roi de la Chine, désignée trop vaguement par le mot d'*occident*.

— « Dans les Mémoires nommés *Chi-t* (*) (Assemblage, ou collection de

(*) Ce titre chinois a le même sens que celui de *Paralipomènes*; en hébreu : *Dibre haïamim*, Choses négligées ou omises, un des livres de la Bible dans lequel la visite de la reine de SABA au roi Salomon est rapportée (2^e part., ch. 9). Cette circonstance assez curieuse et qui n'a encore jamais été signalée, pourrait faire croire que l'histoire de la mère du roi occidental avec MOU-WANG est empruntée au livre hébreu, et par conséquent que ce livre, et peut-être plusieurs autres de la Bible, ont été traduits en chinois à une époque déjà ancienne, d'où le fait hébreu serait passé dans l'histoire chinoise. Cette supposition pourrait avoir quelque vraisemblance, si les *Mémoires des choses omises ou négligées* (*Chi-t*) étaient la seule autorité sur laquelle les historiens chinois se soient appuyés pour rapporter le fait en question. Il est vrai, comme nous l'avons dit ci-dessus, que le *Livre sacré des Annales* ne fait aucune mention du voyage de MOU-WANG dans l'Asie occidentale; mais on sait que ce livre, dont la moitié a été perdue, rapporte peu de faits et beaucoup de préceptes de morale et de politique qui convenaient plus à l'esprit de Confucius, son rédacteur. Cette omission est donc une objection de peu de valeur. Ensuite le célèbre historien chinois SAN-MATSIAN, qui vivait plus de cent ans avant notre ère, et qui avait rassemblé tous les monuments historiques échappés à l'incendie des livres, rapporte le fait. Il faudrait alors que la traduction chinoise des *Paralipomènes* eût déjà été faite de son temps, ce qui ne paraît guère probable; et si l'on compare en outre les circonstances du fait hébreu avec celles du fait chinois, on verra qu'elles ne sont point les mêmes, et qu'elles diffèrent totalement. Le philosophe LIU-TZU, qui rapporte aussi le voyage occidental de MOU-WANG, vivait 585 ans avant notre ère; il aurait donc fallu que lui aussi eût eu connaissance du fait hébreu, et par conséquent il aurait fallu que la traduction chinoise des *Paralipomènes* eût été faite avant lui, c'est-à-dire près de 600 ans avant J.-C., ce qui, nous le croyons, était historiquement impossible. D'ailleurs les preuves morales que nous avons données du voyage de MOU-WANG dans l'Asie occidentale ou centrale, seraient suffisantes si elles seules pour que l'on ne puisse pas le mettre en doute.

ce qui était négligé), il est dit : « Le roi se rendit à l'orient dans la *vallée du grand cavalier* (*la ki*). Il remarqua le palais obscur du printemps; il recueillit ce qu'il y avait de plus important dans les arts magiques de toutes les parties du monde, et des espèces des insectes nommés *tchi*, des grandes oies aquatiques nommées *kou*, des dragons et des serpents, des semences ou graines merveilleuses qui croissent dans le vide. La mère du roi occidental monta sur un char orné d'oiseaux à plumes vertes, et le suivit. D'abord elle le dirigea avec des tigres bigarrés et des léopards; ensuite elle traversa les airs avec des faucons, de grands cerfs d'espèce fabuleuse, nommée *lin*, et d'autres de couleur fauve. Puis elle s'avança lentement et avec grace avec des brodequins de jades, de topazes et d'autres pierres précieuses les plus rares. Elle étendit partout des nattes faites de jonc et de pierreries couleur d'azur sur le gazon de la vallée jaune, nommée *kouan*. Elle réunit ensemble toutes ses pierres précieuses et ses nattes, et elle fit retentir le ciel des accords les plus harmonieux. Elle se fit de tous ces objets précieux une grande couronne lumineuse. Elle se consola de la contrainte de ses sentiments par des chants et des mélodies variées. Les dix mille intelligences étant toutes rassemblées, la mère du roi occidental et MOU-WANG s'abandonnèrent jusqu'à la fin à toutes les délices de la joie et des chants. Ensuite ils ordonnèrent que l'on attelât les chevaux, montèrent sur un nuage et disparurent. »

— « Dans les Mémoires nommés *Kouéi-thsang* (Trésor de ce qui est revenu), il est dit : « Autrefois le fils du Ciel, MOU, consulta le sort pour aller voyager à l'occident. Le présage ne fut pas heureux. Il annonça que le dragon descendrait du ciel et que sa course serait lointaine; qu'il volerait et s'élèverait dans le ciel en étendant ses ailes.

« Le philosophe LIE a dit : MOU-WANG, après avoir été chasser à l'oc-

cident, y retourna de nouveau. Pendant son voyage, on lui présenta des hommes d'arts (*koung jtn*), pour l'instruire en lui servant de guides et pour l'accompagner dans ses visites aux monuments curieux ? Le roi les recut, en disant : Qui sont ceux qui veulent venir avec moi ? Ils répondirent : « Les serviteurs qui sont appelés ne peuvent que s'efforcer de plaire. » Le roi les considéra, les accueillit avec bonté, ayant reconnu qu'ils étaient sincères. Après les avoir traités magnifiquement, il fit chanter des chants, et exécuter des concerts retentissants et harmonieux. Ils entre-lacèrent leurs mains et formèrent des danses accompagnées de mille accords si variés, que l'on ne peut se les représenter que par la pensée. Tout ce qui se trouvait là réuni de peaux d'animaux ou de bois était peint et verni ; le blanc, le noir, l'incarnat, le vert, voilà les couleurs qui y brillaient. *Mou-wang* était ravi, et il s'écria avec transport : « Quels sont les hommes qui pourraient montrer autant d'habileté et de génie dans l'art d'opérer des créations pareilles ! »

« Depuis que le roi possédait ses magnifiques et fougueux coursiers, il avait pris *Tsao-fou* pour les diriger avec adresse et éviter les accidents. Le roi désirait suivre les penchants de son cœur, parcourir le monde. *Tsi-koung* conseilla à son père de faire en sorte de restreindre les penchants du roi, par des prières et des supplications en vers, disant :

- Prenez modèle sur la brillante vertu ;
- Méditez sur la conduite de nos (anciens) rois ;
- Soyez comme le jade, soyez comme l'or ;
- Ils font la force et la puissance des peuples ;
- Parce qu'ils ne se livrent point à l'envie des passions ;
- Le roi doit rester dans le palais élevé aux esprits de la terre. »

— « Dans les Mémoires nommés *Chou-t*, il est dit : Au milieu de la mer orientale est une île où coulent les fleuves des dragons. Le fils du Ciel, *Mou*, la choisit pour nourrir ses huit chevaux superbes. Dans cette île, il y a des plantes que l'on nomme herbes des dragons. Les chevaux qui s'en

nourrissent font mille li (cent lieues) en un jour. »

— « Dans les Mémoires nommés *Chi-t* (Collection de ce qui était négligé), il est dit : *Mou-wang*, en parcourant le monde, avait avec lui dix historiens. Ils firent la relation des contrées qu'il visita. De plus, ils recueillirent avec soin sur un char les fleurs et les pierres précieuses qu'ils rencontrèrent. Ils allaient à la suite du roi pour composer leurs livres. Le roi était traîné par huit chevaux, qui étaient de véritables dragons. (Voyez la pl. 19, tirée des *Faits mémorables* des empereurs chinois.) Le premier se nommait *Thsiouei thi* (qui se sépare de la terre); la terre ne lui suffisait pas pour courir. Le deuxième se nommait *Fan-yu* (qui s'élance avec des ailes); il courait comme le *kin* ailé (animal fabuleux à deux pieds, ailé). Le troisième se nommait *Pen-siao* (qui court comme un nuage rapide); il parcourait mille li dans un soir. Le quatrième se nommait *Tchao-ying* (qui court comme l'ombre); il aurait suivi le soleil dans sa course. Le cinquième se nommait *Yu-kien* (qui dépasse l'éclair); la forme de sa queue était comme une flamme. Le sixième se nommait *Tchao-kouang* (qui court comme la lumière); il donnait en même temps dix ombres à un corps solide. Le septième se nommait *Tang-wou* (qui court comme un nuage de vapeurs); il monte un nuage et part comme l'éclair. Le huitième se nommait *Hte-t* (qui s'élance avec des ailes); son corps était aussi léger que s'il avait eu réellement des ailes. Ils furent placés dans leur ordre et attelés. (*Tsao-fou*) prit les rênes et dirigea vers le royaume de *Siu*, afin de faire le tour des régions du ciel et de la terre.

« Le philosophe *Lix* a dit : L'instituteur de *Tsao-fou* se disait de la tribu *Lai-téou*.

« Les barbares de *Siu* causèrent du trouble. Le roi ordonna séparément aux princes vassaux de la partie orientale (de l'empire) de soumettre les chefs de *Siu*. Les chefs de *Siu* se soumirent d'eux-mêmes au roi. Le roi,

ayant entendu les justifications publiques des chefs de Siu, ordonna à T'sao-fou de prendre la direction de son char et de retourner (à la cour). Il ordonna que les habitants du royaume de Tsou, qui inquiétaient les habitants de Siu, fussent réprimés.

« Il investit ensuite T'sao-fou de la possession (féodale) d'une ville enceinte de murs et de son territoire nommé Tchao (*).

« En automne, à la huitième lune, il transporte des barbares (*joung*) dans le *tai-youan* (la primitive origine, qui était dans le *Chen-si*).

« TING-YEOU (983), 18^e année (**). Au printemps, à la première lune, le roi habite le palais des *Esprits de la terre*. Les premiers vassaux viennent à la cour.

« KOUËI-MAO (977), 24^e année. Le roi ordonne à l'historien de la gauche de composer des Mémoires.

« KIA-YIN (966), 35^e année. Il va soumettre les chiens de barbares. — Le Koué-yu dit : « Mou-wang, se disposant à aller combattre les chiens de barbares, Tsi-koung conseilla à son père d'en empêcher le roi par ses remontrances. Celui-ci ne l'écouta point. Il persista à aller les combattre : c'est ce qui fit que les tributs de grains et d'étoffes n'arrivèrent pas.

« Des hommes de King envahissent l'état de Siu. Le grand vassal MAO les repousse jusqu'à Tsi.

« PING-TCHIN (964), 37^e année. Grand soulèvement de neuf généraux (*Sse*). A l'Orient, ils s'étendent jus-

qu'aux neuf fleuves. Ils disposent les tortues *youan* et *to* (la dernière de dix pieds de longueur) pour en tirer des présages. Ils vont ravager la province de Youé (aujourd'hui le *Fou-kian*) et pénétrèrent jusqu'à la montagne nommée Yu.

« Les hommes de l'état de King apportent des tributs.

« WOU-OU (962), 39^e année. Le roi rassemble les grands vassaux du royaume dans l'état de la montagne Thou (*Thou-chan*).

« Y-SSE (951), 50^e année. Il ordonne au prince vassal de Liu d'être grand juge criminel (*tai-sse-kéou*). Le prince de Liu applique les châtiments; il a autorité sur les quatre régions (sur tout l'empire).

« KIAO-SIU (946), 55^e année. Le roi meurt dans le palais des *Esprits de la terre*, à la 104^e année de son âge. Son fils nommé Y lui succède dans sa dignité. C'est lui qui fut nommé ensuite KOUNG-WANG.

« Dans les Mémoires nommés *Mi-I*, il est dit : « A l'époque de Mou-wang, des Tchéou, la pluie tomba consécutivement sur la terre pendant trois lunes. Mou-wang joua d'une flûte particulière, et la pluie cessa aussitôt. Le philosophe PAO-PO a dit : Mou-wang, étant allé faire la guerre au midi, se soumit tous les esprits avec une armée. L'homme élevé en dignité (*kiün tseu*, l'homme distingué) est un singe, il est une cigogne; l'homme de rien (*stao jin*) est un grain de sable; il est un animal bipède. » (*Li-tai-ki-sse*, *Kiouan* 6. Du folio 32 à 43.)

L'histoire des quatre premiers successeurs de ce prince est fort concise et n'offre rien d'intéressant pour l'histoire de la civilisation. On voit seulement que l'un d'entre eux ayant envoyé une armée contre les Barbares d'Occident, ceux-ci lui firent présent de plusieurs chevaux. D'après les données de l'histoire chinoise, on peut présumer que les chevaux de la Chine sont originaires de la Tartarie, d'où ils furent souvent envoyés en présent aux empereurs par les chefs des peuplades de cette contrée, ou enlevés par

(*) « T'sao-fou fut investi de la principauté du territoire de Tchao, pour son habilité à conduire et diriger les huit fougueux chevaux (du roi). » Note des historiens chinois.

(**) On remarquera que les auteurs critiques des grands *Tableaux chronologiques* chinois n'accordent que la durée d'une année pour le voyage occidental de Mou-wang, sur lequel ils ont eu soin cependant de rapporter toutes les traditions connues. On voit par-là l'esprit qui les a guidés dans la rédaction de ce grand et bel ouvrage, avec lequel aucun livre européen ne peut être mis en parallèle.

La conquête. Il fallait que cet animal fut encore rare à la Chine à cette époque pour que son usage devînt si souvent l'objet des folies royales. Le troisième successeur de MOU-WANG (900 ans avant J.-C.) fut si charmé du talent de l'un de ses palefreniers à monter et à dresser ses chevaux, qu'il lui donna une principauté dans la province du Chen-si. Ce roi ne poussa pas encore si loin le mépris de l'espèce humaine que cet empereur de Rome qui plaça son cheval au rang des sénateurs.

La Providence divine, qui ne permet pas que l'humanité soit impunément insultée, semble avoir voulu faire subir à la dynastie des Tchéou le châtiment mérité par un de ses membres. Ce fut l'un des descendants de cet habile palefrenier revêtu d'une principauté qui renversa le dernier des Tchéou et fonda la dynastie des Tsin, laquelle paraît s'être toujours essentie de son origine aventurière.

C'est à commencer de Y-WANG (le roi grand archer, petit-fils de MOU-WANG, 934 avant J.-C.) que les grands Tableaux chronologiques donnent des esquisses chronologiques des princes et des principautés chinoises de cette époque. Ils en mentionnent seulement douze sous Y-WANG ; la plupart de celles dont il a été déjà question n'étaient que des états tributaires.

LI-WANG, 873 ANS AVANT J.-C. — La justice populaire, en attendant la justice divine, s'exerçait à sa manière contre les mauvais rois et les tyrans qui l'opprimaient en se gorgeant de ses sueurs. Le philosophe KHOUNG-TSEU, qui ne laissait perdre aucune occasion de donner des enseignements aux rois, a conservé dans le Livre des vers (*Chi-king*, le troisième des livres sacrés des Chinois) un grand nombre d'odes, ou d'imprécations lyriques contre certains rois, dues aux ressentiments et à la haine populaires. On est même étonné de la vigueur et de la hardiesse de ces vers accusateurs qui, plus de huit cents ans avant notre ère, circulaient dans un grand empire, soulevaient les populations contre le tyran, et étaient recueillis

par un grand philosophe pour servir d'exemple et effrayer de leur autorité sacrée les tyrans à venir.

Voici une ode, ou plutôt une grande messénienne, composée contre LI-WANG (roi cruel, tyrannique), dont l'avidité, la cruauté et la prodigalité stupide l'avaient rendu tellement odieux au peuple, que ce tyran, qui avait cependant la conscience de la haine qu'il inspirait universellement, poussé par la logique des insensés, défendit sous peine de mort à tous ses sujets de s'entretenir ensemble, et même de se parler à l'oreille, tant il était confiant dans leur amour pour lui !

Avant de lire cet échantillon de l'ancienne poésie chinoise, il est bon de savoir que les anciens poètes de cette nation avaient déjà formulé les règles de leur art, et qu'ils ne se bornaient plus à suivre les inspirations de la nature. Outre la mesure et la rime, dont nous parlerons ailleurs plus au long, chaque ode, et même chaque strophe d'ode, doivent être classées dans l'un des trois genres établis. Ces trois genres sont le genre figuratif (*hing*) ; le genre comparatif ou allégorique (*pi*), et le genre direct (*fou*). Dans le premier cas, le poète commence à préluder par des matières puisées dans la nature et qui ont plus ou moins de rapport avec son sujet, dans le second, il procède par allégorie, et dans le troisième il traite son sujet directement. Les éditeurs du Livre des vers ont soin d'indiquer à quel genre chaque ode et chaque strophe appartiennent. Les vers que les poètes chinois firent contre LI-WANG sont nommés dans le texte chinois *se*, perçants, blessants comme avec un stylet ; le groupe idéographique qui est employé étant composé de deux signes représentant, l'un, des épines, et l'autre, une lame tranchante. Le caractère des vers satiriques ne pouvait pas être mieux indiqué.

1^{re} Strophe. (Genre comparatif.)

• Il y avait un mûrier tendre et flexible, dont les feuilles et les branches couvraient au loin la terre de leur om-

bre. Déjà tombent ses feuilles jaunes et desséchées. Le peuple qui vit sous cet arbre est accablé de fatigues; les peines qu'il endure ne lui laissent aucun repos; il est dévoré des chagrins les plus amers, sa douleur est à son comble. Ta puissance est grande, ô ciel auguste! N'auras-tu pas compassion de nous?

2. (*Genre direct.*)

« Les quadriges de bœufs, les attelages de chevaux fougueux circulent; les étendards déployés voltigent au gré des vents. Tout est dans le trouble et la confusion; il n'est aucun État qui ne soit en péril; il n'est aucune population qui ne soit exposée aux plus grands malheurs. Hélas! ô douleur! le royaume est dans l'état le plus déplorable; il se précipite à sa ruine.

3. (*Genre direct.*)

« Déjà c'en est fait du royaume; déjà le ciel ne s'occupe plus de nous et nous abandonne. Voulons-nous quitter ces lieux désolés? Où irons-nous? Il ne convient point à des hommes sages de conquérir une patrie par des combats. Quel est celui qui nous cause tant de maux et nous a précipités dans tant de misères?

4. (*Genre direct.*)

« Mon âme est accablée de douleurs en pensant aux calamités qui affligent ma patrie. Que je suis malheureux de mener une vie si misérable! Nous avons encouru les colères du ciel; depuis l'occident jusqu'à l'orient est-il un lieu où nous puissions nous réfugier? Hélas! dans quel abîme de misères sommes-nous tombés? Les chemins pour en sortir sont hérissés d'obstacles.

5. (*Genre direct.*)

« On forme des projets, on prend des précautions, mais le désordre du royaume empire de jour en jour. Il faut dire tout haut les misères que nous souffrons, il faut faire connaître aux ministres ce qu'ils ont à faire. Quel est celui qui, ayant saisi de la main un fer brûlant, ne s'empresse de courir près de l'eau pour y tremper sa main? Mais lorsqu'ils se précipitent tous dans

un naufrage certain, comment pourraient-ils remédier à tant de maux?

6. (*Genre direct.*)

« Ils ressemblent à un homme qui, marchant avec vitesse contre le vent, peut à peine retenir son souffle. 'Si quelqu'un veut donner un sage conseil, tous s'écrient : « C'est peine perdue! Il vaut mieux donner tes soins à l'agriculture (que de vouloir gouverner le royaume); il est plus avantageux pour le peuple de se procurer sa nourriture en cultivant ses champs, que de la chercher en voulant se mêler des affaires publiques. »

7. (*Genre direct.*)

« Le ciel fait tomber sur nous toutes sortes de calamités, il prépare la ruine du royaume; bientôt il précipitera de son trône le roi que nous y avons élevé; il donne déjà nos champs en proie aux insectes dévorants; nos moissons se dessèchent partout. O malheureux royaume du milieu (l'empire chinois)! tous les peuples déploreront ta misère et ta ruine. J'aurais voulu implorer le secours du ciel, mais les forces me manquent et mon courage défaille.

8. (*Genre direct.*)

« Un prince juste et bienveillant est l'espérance du peuple; il attire à lui tous les vœux; il donne tous ses soins à avoir de bons ministres et à rendre le peuple heureux. Mais un prince injuste et cruel est à ses yeux le seul sage; et, confiant dans ses vaines lumières, il trouble le repos de l'État et s'aliène entièrement le cœur du peuple.

9. (*Genre figuratif.*)

« Jetez les yeux au milieu de cette forêt, vous y verrez des cerfs et des biches allant deux à deux. Au milieu de nous il n'y a plus de confiance; les amis se fuient, ou plutôt il n'y a plus d'amitié. On entend répéter de bouche en bouche : Allez là, revenez ici, vous ne trouverez nulle part de la concorde et de la joie.

10. (*Genre direct.*)

« Le saint homme qui excelle dans

la sagesse prévoit et dit les choses éloignées de cent li. Mais l'homme stupide se trahit par sa joie délirante. Si nous ne parlons pas, nous ne pouvons remédier à rien; mais il y a trop de danger à parler.

11. (*Genre direct.*)

« Ceux qui sont éclairés et d'une vertu éminente, on ne les recherche point, on les repousse, on ne consulte point leurs écrits; mais les hommes pervers et cruels sont recherchés, encouragés; et le peuple, abandonnant le frein de ses passions, se porte à toutes sortes d'excès; il n'est rien qu'il n'ose et ne commette dans ses emportements.

12. (*Genre figuratif.*)

« Le vent violent a une immense carrière à parcourir; il a l'espace vide, et les grandes vallées. Ainsi les hommes éclairés et d'une vertu éminente fournissent leur carrière en suivant les lois de la raison et les sentiers de la vertu. La carrière des hommes pervers est sombre, et ils se cachent dans les souillures de leurs vices.

13. (*Genre figuratif.*)

« Le vent violent a une immense carrière à parcourir; les hommes cupides et pervers, qui ne suivent que leurs passions, sont la honte de leur espèce. Si l'on m'écoutait, je parlerais; mais si je parlais on me prendrait pour un homme ivre. Je ne puis mettre en usage ce que j'imagine de favorable; et je deviens comme un insensé.

14. (*Genre direct.*)

« Je plains le sort de vos amis. Serais-je de ces hommes, qui ne sachant rien, veulent cependant agir? Comme un oiseau qui, est atteint d'une flèche en volant, et tombe dans les mains du chasseur; ainsi, pendant que je m'approche de toi pour te donner de bons conseils et te protéger d'une ombre salutaire, tu me fais des menaces avec un visage farouche.

15. (*Genre direct.*)

« La misère du peuple est poussée à l'extrême. Ils proclament leur bonne foi et leur sincérité, lorsqu'ils sont

pleins de dolo et de fourberies, et qu'ils ne cessent de lui tendre des pièges. Ils pensent à inventer d'autres moyens de nuire, de crainte que l'on ne vienne à découvrir leurs ruses et leurs fourberies. Le peuple se livre à toutes sortes d'excès, et son état empire chaque jour.

16. (*Genre direct.*)

« Le peuple ne peut goûter aucun repos, aucune tranquillité, parce que le royaume est infesté de voleurs, d'hommes pervers qui lui extorquent le fruit de ses sueurs. Lorsqu'ils feignent d'être hommes de bien, et qu'ils disent ne pas approuver les actes coupables qu'ils commettent (au nom de la tyrannie royale), ce sont des menteurs et des fourbes. Cependant on blâme mes paroles accusatrices, et tu voudrais les étouffer; mais d'autres t'ont déjà chanté et maudit.

(*Chi-king. Siao-ya, ch. 3, od. 3.*)

Le même *Livre des vers*, d'où cette pièce est tirée, en renferme deux autres d'une personnalité plus énergique encore, concernant le même roi LI-WANG. Dans l'une, dont toutes les strophes sont du genre *comparatif* ou *allégorique* (*pi*), le poète, avec un art habile, déplore, par la bouche de WANG, le sort de la dynastie *Chang*, et montre dans un parallèle continu, que les mêmes causes qui ont amené sa chute, se représentent dans LI-WANG et le menacent du même sort. Dans l'autre, ce sont des avis impérieux et hardis; toutes les strophes sont du genre *direct* (*fou*), sans ambages. La citation précédente suffira sans doute pour juger de la verve poétique et du patriotisme des poètes chinois, à une époque où l'Europe occidentale était encore bien loin d'être seulement barbare.

Il serait inutile de faire remarquer ici tout ce que cette grande et énergique élégie sociale renferme de menaçant, dans son vague même, nécessaire par la terreur qu'inspirait le tyran cruel auquel elle est adressée. Quand la conscience publique indignée rencontre un pareil organe, le peuple têt ou

tard trouve en lui assez d'énergie pour se soustraire à la tyrannie qui l'opprime. C'est ce qui arriva pour LI-WANG. Le peuple se révolta et extermina toute la famille royale, au nombre de trois cents personnes. Il n'y eut d'épargné que le tyran, qui parvint à s'échapper par la fuite, et le plus jeune de ses enfants, qu'un ministre, nommé CHAO-KOUNG, parvint à dérober à la fureur du peuple, en lui livrant son propre fils, qui fut pris pour l'héritier du trône. Cet événement historique a été mis sur la scène, plus ou moins défigurée par les Chinois, et cette pièce dramatique fut la première de ce genre connue en Europe, dans le dernier siècle.

Voilà un nouvel exemple d'un roi chassé du trône par le peuple, auquel il s'était rendu odieux, sans que la dynastie ait été changée. Si on en cherche la cause, on la trouvera peut-être dans la prudence des ministres qui administraient à cette époque; car s'ils avaient été aussi odieux au peuple que leur souverain, le peuple ne les eût pas plus épargnés. Peut-être aussi la conservation de la dynastie fut-elle due à une cause qui occasionnera plus tard sa ruine : le démembrement du royaume en un grand nombre de principautés ou de royautes de fait; ce qui fit que la chute de LI-WANG ne produisit aucun ébranlement dans la presque totalité de l'empire, et que le gouvernement, qui n'avait de central et de suprême que le nom, eut le temps de se rétablir.

Ce roi LI-WANG resta quatorze ans en fuite, au bout desquels il mourut. Les ministres qui avaient administré le royaume pendant son absence forcée, firent alors reconnaître son fils par le peuple, dont la colère s'était apaisée (827 av. J.-C.). On le nomma SIOUEN-WANG (le roi proclamé). Ce roi eut plusieurs guerres à soutenir contre les étrangers du nord et du midi. Des peuplades du midi, séparées de la Chine d'alors par le fleuve Kiang, la ravageaient de temps en temps sur les frontières; le roi SIOUEN envoya contre elles une armée, commandée par de braves officiers, qui les répri-

ma et les soumit aux lois du royaume.

Il y eut une grande sécheresse de deux ans sous le même règne (environ 820 av. J.-C.), et une autre d'un an. Les rois de la dynastie Tch'ou faisaient remonter leur origine jusqu'au frère de l'empereur YAO, qui fut intendant de l'agriculture. C'est pourquoi cette dynastie, comme la plupart de celles qui l'ont suivie, donna beaucoup de soins à l'agriculture. Ses rois observaient la coutume déjà établie, à ce que l'on prétend, depuis l'origine de la monarchie chinoise, de labourer eux-mêmes, au printemps, un champ destiné à cet usage. SIOUEN-WANG négligea cette cérémonie. Un grand le reprit de cette négligence. Le précis de son discours s'est conservé dans un ancien livre intitulé *Koué-yu*. Le P. Gaubil l'a traduit dans sa Chronologie chinoise; nous le citons, parce que c'est un précieux monument de l'antiquité, et pour donner une idée de cette belle et ancienne *cérémonie du labourage*, dont nous reparlerons plus tard, et que l'on ne retrouve chez aucune autre nation du globe.

« *Anciennement* (ce discours date déjà de près de 3,000 ans), le président du tribunal de l'histoire et de l'astronomie examinait le temps où, le matin, la constellation *Fang* (*) passait par le méridien, et celui où le soleil et la lune devaient être dans

(*) β δ ϵ ζ du *Scorpion*. Du temps des empereurs YAO et YU (2,357 à 2,205 av. J.-C.), dit le P. Gaubil, on observait cette constellation au méridien, pendant le *crépuscule du soir*. Elle indiquait le temps de l'équinoxe d'automne; l'observation se faisait dans le cours de la lune où était le solstice d'été. Ces anciennes observations ont donné lieu à l'opinion qui subsiste encore aujourd'hui, que la

constellation 房 *Fang* a du rapport avec l'agriculture. Depuis 2,500 ans, cette constellation a le titre d'*Étoile du labourage*. On est encore attentif aujourd'hui au temps où la lune passe au milieu, ou au nord, ou au sud de cette constellation, et de ce passage on tire de bons ou de mauvais augures pour la récolte.

la constellation *che* (correspondante aux Poissons, équinoxe du printemps). On savait le jour où le soleil devait se trouver au point du ciel où commence le printemps et la nouvelle lune qui désigne la première lune (ou le premier mois) du printemps. Neuf jours avant, on avertissait le mandarin préposé au labourage. L'empereur, après le rapport des mandarins, pensait avec respect à se mettre en état de faire, avec sincérité et pureté de cœur, la cérémonie de labourer la terre. Dans un appartement destiné au jeûne, l'empereur et les grands jédnaient trois jours avant la cérémonie. On pensait à l'importance du labourage du champ destiné pour cette cérémonie, parce que les pains destinés au sacrifice du souverain maître sont faits du grain semé dans le champ, et parce que la culture de la terre est la vraie ressource de l'état. Les mandarins ayant tout préparé, l'empereur se purifiait par le bain; il versait à terre du vin préparé, et buvait de ce vin. Après cela, prenant avec respect la charrue, il labourait quelques sillons; les grands labouraient le reste du champ: tout se faisait avec décence et majesté: l'empereur mangeait un peu de viande du bœuf qu'on avait immolé, le reste était donné aux grands. Dans la suite on avait soin de mettre dans un grenier le blé qui venait du champ labouré. Le président du tribunal de l'histoire examinait tout avec soin. Négliger cette cérémonie, c'est s'exposer à la colère du souverain maître (*Chang-ti*), et à voir l'empire dans la désolation.

Le roi n'eut point égard à la remontrance, et quelque temps après son armée fut battue par les barbares, près du champ même destiné au labourage. On regarda la perte de la bataille comme une punition du ciel irrité.

On voit encore aujourd'hui à Péking, dans le collège des lettrés, des monuments en pierre, du temps de SIOUEN-WANG.

781. Le règne de son successeur et

son fils, surnommé YEOU-WANG (le roi retiré, ou qui ne sort pas de ses appartements intérieurs), fut signalé par des événements funestes. A la seconde année, trois fleuves débordèrent; la montagne *Ki*, que l'on a déjà vu citer plusieurs fois, s'écroûla et tomba; les impôts furent augmentés pour satisfaire les prodigalités du nouveau roi en faveur d'une jeune fille, nommée *Pao-sse*, dont il s'était épris. Les poètes chinois, les ministres mêmes, font des satires, pour corriger le roi. Le fils de sa femme légitime qui devait lui succéder, se voyant déshérité en faveur du fils de la concubine, et dégradé de son rang, se retira chez les Tartares avec sa mère. A la huitième année de son règne, le *Koué-yu* (discours des royaumes) rapporte ce qui suit: « SIOUAN-KOUNG, prince « vassal de l'état de Tching, fut fait « intendant de l'instruction publique. « Ayant obtenu l'affection du peuple « des Tchéou, il interrogea l'historien « *Pe*, disant: La maison royale est « bien vieille, comment ne tombe-t-elle pas en ruine? L'historien *Pe* « répondit: La maison royale est « près de sa chute. Les faisans à longues queues (les étendards) des « barbares du Nord (*joung*) doivent « se déployer avec orgueil dans les « airs. On ne peut les empêcher d'ac-courir. Ils se précipitent sans interruption dans les plaines qui séparent les fleuves *Tsi*, *Lo* et *Ho*... » Le roi, craignant une irruption de ces belliqueux voisins encouragés par le ressentiment de son fils, leva des troupes, et il ordonna qu'en cas d'alerte, on allumât des feux sur les hauteurs, et que l'on battît le tambour. A ce signal, les généraux des diverses places devaient venir au secours du roi avec leurs troupes. Mais il était dit, sans doute, que la femme ne ferait grâce à l'homme d'aucune folie, afin de prouver au monde son empire illimité sur lui. PAO-SSE ne pouvait se prêter à rire, et le roi voulut à tout prix lui procurer ce plaisir. Un jour, il fit faire les signaux d'alerte; les généraux accoururent de tous côtés avec

leurs troupes, pour défendre le roi. PAO-SSE voyant tant de mouvements inutiles, tant d'hommes réunis de loin par une fausse alerte, se prit à rire. Ce singulier amusement fut plusieurs fois procuré à cette femme insensée. Le roi en était ravi. Les généraux et les troupes furent indignés de servir ainsi de passe-temps aux caprices royaux. Les Tartares arrivèrent un jour (voy. pl. 19 et 20, tirées des *Faits mémorables* des empereurs chin.) (*), on fit faire les signaux; la plupart des troupes, craignant d'être encore le jouet de leurs maîtres, ne firent aucun mouvement. Le roi, laissé avec peu de troupes, fut pris et tué, PAO-SSE enlevée, le pays ravagé, et les Tartares firent un immense butin. Les princes vassaux de *Thsin*, de *Tsin* et de *Wet*, arrivèrent enfin, et forcèrent les Tartares à se retirer sur leur territoire. Les succès remportés par ces princes accrurent tellement leur autorité, que dès lors ils ne furent plus vassaux que de nom.

Les grands *Tableaux chronologiques* de l'histoire chinoise placent à la sixième année du règne de ce roi (776 av. notre ère, 6 septembre), en hiver et le premier jour de la dixième lune, une éclipse de soleil. Voici comment le *Livre des vers* la rapporte (les vers chinois sont de quatre syllabes):

« Pendant la conjonction de la dixième lune avec le soleil,

« Le premier jour du cycle nommé *sin-mao*,
« Il y eut une éclipse de soleil (l'indr. il y eut quelque chose qui mangea le soleil);

« Elle fut du plus mauvais augure.

« Cette lune que nous voyons s'obscurcit;

« Ce soleil que nous voyons s'obscurcit;

« Et le pauvre peuple d'ici-bas

« Eut un sort triste et déplorable.

« Le soleil et la lune (dans leurs conjonctions) annoncent de grandes calamités,

« En s'accomplissant par leurs révolutions.

(*) Ces deux planches ne forment qu'un seul sujet et une seule scène dans la peinture originale: la 19^e est sur le premier plan et la 20^e sur le second. On a été obligé de faire deux planches pour conserver l'ensemble du sujet chinois original dans lequel les lois de la perspective ne sont pas observées.

« Les quatre royaumes sont mal administrés;
« Ceux qui le gouvernement n'emploient pas de bons ministres.

« Que la lune s'éclipse (dans ses quartiers),

« C'est une chose habituelle, commune;

« Mais que le soleil lui-même s'éclipse,

« Comment ne serait-ce pas un mauvais présage?

« Les éclairs brillent! .. le tonnerre retentit...

« Ils effraient les méchants qui ne trouvent plus de repos.

« Tous les fleuves, toutes les rivières débordent de leur lit accoutumé.

« Les hautes montagnes et les roches se heurtent,

« Les sommets des monts descendent dans les vallées;

« Et les profondes vallées se soulèvent en hautes montagnes.

« Oh! qu'ils sont à plaindre les hommes de nos jours,

« Qui ne veulent pas se corriger et changer de conduite! etc.»

Le *Livre des vers* renferme plusieurs pièces concernant SIOUEN-WANG et PAO-SSE. Cette dernière, l'imbécile faiblesse du roi pour elle, et les eunuques qu'elle introduisit à la cour, et qui sont appelés des *vers rongeurs*, y sont l'objet des plus flétrissantes accusations. « Tu t'empares des champs
« d'autrui, est-il dit au roi; ceux qui
« sont attachés au service des autres,
« tu leur ordonnes de te servir; tu
« charges de crimes les innocents et
« tu les jettes dans les fers; mais tu
« renvoies les criminels impunis... Une
« femme babillarde fera ta ruine... Au-
« cun conseil, aucun écrit n'est pris en
« considération. Aussi long-temps que
« cette femme régnera, les eunuques
« seront en faveur à la cour, etc. »

A dater de cette époque, l'autorité des *Tchéou* s'affaiblit de plus en plus. Cette dynastie dure encore près de cinq cents ans, mais son histoire n'est plus guère qu'une suite de règnes anarchiques, de crimes, d'assassinats, de troubles de toutes sortes, de guerres continuelles que se font les nombreux grands vassaux pour agrandir leur puissance, et pour se rendre indépendants. C'est le moyen âge de la Chine.

770. PING-WANG (le roi pacifique), fils de YEOU-WANG, est proclamé roi par les grands vassaux qui avaient repoussé les Tartares. Il transporta sa cour dans la ville bâtie par TCHÉOU-KOUNG, située dans la province du Ho-nan, et qui était appelée la *cour orientale*, et laissa la *cour occiden-*

tsale ou l'ancien séjour des premières dynasties dans le Chen-si, au prince de *Thsin*, qui fut élevé au rang de roi suzerain, afin qu'il devint une barrière puissante contre les irruptions continuelles des Tartares limitrophes. Le prince de *Thsin* fit graver sur un grand vase l'acte de cession que lui fit le roi *PING-WANG*, du territoire de l'ancienne ville impériale, dans la rédaction duquel le roi de la Chine porte le titre de roi céleste (*Thien-wang*). Ce monument historique a été trouvé dans le *Chen-si*, vers l'année 976 de notre ère. Cette particularité du titre de roi céleste, qui est donné à *PING-WANG*, ferait supposer que ce même titre était communément donné à tous les rois de la Chine, comme il l'était aux rois d'Égypte, et que l'histoire, qui ne donne aux premiers que le titre de fils du ciel (*Thien-tseu*), est infidèle. Il est possible que dans un acte comme celui dont il est question ici, les rois de la Chine aient eu l'habitude de prendre le titre de rois célestes; mais ce titre impie n'a jamais été sanctionné par les historiens, au moins dans les monuments historiques qui subsistent encore, et dont le *Chou-king*, nommé par le célèbre empereur *KANG-HI*, dans sa préface de la traduction tartare qu'il en fit faire : *Livre de Gouvernement*, le plus ancien et le plus révérent de tous, ne fait pas mention.

Les historiens chinois blâment vivement le prince de *Thsin* de s'être attribué le droit de sacrifier solennellement à l'Être suprême (*Chang-ti*), réservé aux seuls empereurs. Cette sollicitude de la prérogative impériale montre que le culte public n'avait qu'un seul pontife, qui était en même temps le chef du pouvoir civil. Ces mêmes historiens, qui recherchent aussi les causes des événements politiques, attribuent à la faiblesse et à l'incapacité de *PING-WANG*, la décadence de la dynastie des *Tchéou*. Le transport du siège de la cour dans le *Ho-nan* fut, selon eux, suivi de tous les malheurs. Les princes vassaux se

rendirent indépendants; l'ancienne religion périt; les sciences, l'étude, le zèle pour le bien public, furent anéantis; les hommes de talent se dispersèrent.

Les grandes familles, accoutumées au séjour de la cour dans le *Chen-si*, ne voulurent pas, pour la plupart, se rendre à la cour orientale. La famille royale dynastique perdit presque entièrement son autorité et sa puissance.

Plusieurs rois vassaux se rendirent complètement indépendants, et agrandirent même leurs états. Le roi de *Tsi* s'empara de la province septentrionale du *Chan-toung*; le roi de *Tsou* se rendit maître des provinces du *Hou-kouang* et de *Kiang-si*, et le roi de *Tsin* s'empara de la plus grande partie de la province du *Chen-si*.

Les grands Tableaux chronologiques chinois placent une éclipse de soleil à la 51^e année du règne de *PING-WANG*, dans le printemps, à la deuxième lune, jour cyclique *y-sse* (718 av. notre ère). Ils en placent une autre totale, la 11^e année du règne de *HOUAN-WANG*, 1^{er} jour de la 7^e lune (17 juillet 709); une autre, la 2^e année de *TCHOUANG-WANG*, 1^{er} jour de la 10^e lune (10 octobre 675); une autre, la 8^e année de *HOU-WANG*, 1^{er} jour de la 6^e lune (27 mai 669); une autre encore, l'année suivante, 1^{er} jour de la 12^e lune (10 novembre 668); une, la 22^e année du même roi, à la 9^e lune (19 août 655), et une, la 26^e année de *SIANG-WANG*, 2^e lune (3 février 626). Voici comment cette dernière est mentionnée. « 26^e année du règne de *SIANG-WANG* (626 av. J.-C.), au printemps, 2^e lune, jour *Kouei-hai*, il y a éclipse de soleil. » Toutes ces éclipses, comme celles qui sont mentionnées jusqu'à la 495^e année avant notre ère, sont empruntées par les historiens chinois au livre historique que composa le célèbre philosophe *KHOUNG-TSEU* (*Confucius*), sur des mémoires particuliers des historiographes attachés à la cour des rois feudataires et suzerains de la Chine, pendant une durée de deux cent quarante-deux ans, depuis l'année 722

jusqu'à l'année 480 avant notre ère. Voilà déjà une forte présomption en faveur de la réalité des observations qui les ont fait consigner par les historiens chinois. L'objection que l'on pourrait élever en disant que depuis cette époque les historiens chinois n'ont pas continué à enregistrer ces mêmes faits physiques avec la même exactitude, tombe d'elle-même devant cette raison bien simple, qu'une fois la loi de périodicité de ces faits physiques reconnue, le devoir de l'historien des faits humains, et de tous ceux qui par leur nature n'ont pas encore pu être assujettis à une loi fixe, était de les laisser dans le domaine des lois physiques, comme le lever et le coucher réguliers du soleil. Mais la mention, par les historiens, de l'antiquité de ces faits physiques n'en est pas moins utile pour établir l'authenticité de l'histoire et celle de quelques grandes époques. Plusieurs savants européens ont calculé ces éclipses chinoises et reconnu leur exactitude. Outre les missionnaires français Gaubil et Amiot, le chanoine Pingré a dressé des tables d'éclipses pour mille ans avant notre ère, et toutes les dates des éclipses mentionnées dans l'histoire chinoise correspondent exactement avec celles qu'il a données dans ses tables, avec cette différence, cependant, que Pingré a toujours *une année de moins* dans sa série de mille ans; différence qui est due à celle du point de départ, avant notre ère, des trois calculateurs; le dernier ayant suivi le système du P. Pétau en comptant 0, l'année *avant la naissance* de J.-C., et les deux premiers, ayant compté 1, de sorte qu'il faut augmenter d'une *unité* tous les nom-

bres de Pingré pour les faire concorder avec le premier système. Ainsi les dates de Pingré, pour les éclipses mentionnées ci-dessus, sont :

6 septembre	775	10 octobre	674	10 novembre	667
17 juillet	708	17 mai	668	19 août	654
				3 février	625

Cette dernière éclipse est celle que Volney (*Nouvelles recherches sur l'histoire ancienne*, T. I), par une critique approfondie, regarde comme étant celle prédite par Thalès, et qui, au rapport d'Hérodote (*Clio* LXXIV), fit cesser le combat, commencé la nuit, entre les Lydiens et les Mèdes, sous le règne de Cyaxares. L'observation de cette éclipse par les Chinois donne à cette conjecture un haut degré de probabilité, car elle fut visible sur tout le continent asiatique; seulement les lieux d'observation des Mèdes et des Chinois étant placés sous des méridiens distants d'environ 60°, il dut être, au moment de l'éclipse, neuf heures et demie en Chine, lorsqu'il n'en était encore que cinq et demie dans la Médie. Ce synchronisme n'est pas à dédaigner pour la chronologie de l'histoire. Il établit entre les anciens peuples des rapports de simultanéité qui semblent les rendre moins étrangers les uns aux autres, et l'histoire retire de ces rapprochements une force et une autorité qu'elle n'aurait jamais sans le secours d'un pareil contrôle (*).

Sur la fin du règne de HOEI-WANG (650 avant J.-C.), un prince de Tsi fut déclaré chef des assemblées des princes vassaux. Il les convoquait, en cette qualité, et punissait ceux qui ne gardaient pas les réglemens. Il acquit par ses qualités personnelles, et surtout par celles d'un habile ministre,

(*) Voici la liste de quelques autres éclipses du soleil mentionnées dans l'histoire chinoise et calculées par le P. Gaubil, Amiot et par Pingré :

Epoques de l'histoire chinoise.	Gaubil, Amiot, Chren. chin.	612 av. J. C.	Eclipses de soleil qui ont été observées en Asie selon Pingré.	611 av. J.-C.	28 avril.
1 ^{re} année de KOUANG-WANG; 1 ^{er} jour de la 6 ^e lune	612	av. J. C.	28 avril.	28 septemb.	600
6 ^e — TING-WANG; 1 ^{er} jour de la 7 ^e lune	601	—	9 mai.	574	—
13 ^e — KISS-WANG; 1 ^{er} jour de la 6 ^e lune	575	—	19 juin.	548	—
23 ^e — LING-WANG; 1 ^{er} jour de la 7 ^e lune	549	—	10 juin.	530	—
24 ^e — KISS-WANG; 1 ^{er} jour de la 7 ^e lune	531	—	9 avril.	517	—
2 ^e — KISS-WANG; 1 ^{er} jour de la 5 ^e lune	518	—	14 novemb.	510	—
9 ^e — Id.	511	—	22 juillet.	494	—
28 ^e — Id.	495	—	19 avril.	480	—
39 ^e — Id.	481	—			

nommé KOUAN-TSEU, grand général, grand homme d'état, fort savant et d'une grande probité, une haute autorité sur ses égaux. Son état était bien gouverné; les arts, les sciences et le commerce y étaient florissants; sa cour était magnifique, et les gens de mérite étaient sûrs d'être employés et récompensés, disent les historiens chinois; ce qui, selon eux, est la marque la plus sûre d'un bon gouvernement et d'une bonne administration.

Le dernier chapitre du *Livre sacré des Annales* rapporte un discours sur la bataille que MOU-KOUNG, prince de Thsin, dans le Chen-si (occident frontière), perdit contre le prince de Tsi, dans le Chan-si (occident montagneux). Cette bataille fut livrée au commencement de l'année 624 avant notre ère, et MOU-KOUNG mourut trois ans après. C'est à son enterrement qu'eut lieu un événement inconnu jusque-là dans l'histoire chinoise, et qui prouve, à lui seul, de la manière la plus évidente, qu'un élément étranger de civilisation, ou plutôt de barbarie, s'était introduit dans les contrées occidentales de la Chine : à l'enterrement de MOU-KOUNG, cent soixante et dix-sept personnes se donnèrent la mort. Plusieurs eurent ordre de se tuer, afin d'accompagner le prince dans l'autre monde. Voici ce que l'on trouve à ce sujet dans les grands *Tableaux chronologiques*, souvent cités :

« Année cyclique Keng-tseu, 33^e du règne de SIANG-WANG, 39^e de celui de MOU, prince de Thsin (621 av. notre ère), en été, MOU-KOUNG (le prince Mou) meurt. Son fils YING lui succède. C'est lui qui est (nommé) KANG-KOUNG (le prince KANG). Un fils du prince décédé, son char, trois enfants de sa famille, des tigres enchaînés, qui marchaient à la suite, furent ensevelis avec lui. Les habitants du royaume gémissent sur eux. L'oiseau jaune fit naître des terreurs.

« Il est dit dans le *Sse-ki* (histoire générale chinoise de *Sse-ma-thsian*, composée plus de cent ans avant notre ère) : « On ensevelit avec le mort cent soixante et dix-sept personnes qui avaient suivi le convoi. » TCHOU-

TSEU a dit : Le gouvernement royal n'avait point de contrôle (sur ces actions). Les vassaux n'avaient point d'autorité les uns sur les autres. On ne craignait pas de faire mourir des hommes. Cette coutume était regardée comme usuelle. Aucun roi éclairé, aucun prince vassal sage ne l'avait poursuivie par des châtiments; on ne pouvait qu'en gémir.

« En automne, l'état de Thsin (état voisin) fit rassembler les plus anciens chefs militaires et civils, pour s'opposer à la reconnaissance du fils du prince par le peuple. » (*Li-tai-ki-sse*; *Kiouan* 10, f. 49.)

Le P. Gaubil dit que cette barbare coutume venait des *Tartares occidentaux*, et que l'histoire chinoise en parle, pour la première fois, en 621 avant notre ère; nous n'en avons trouvé effectivement aucune mention antérieure. Ces *Tartares occidentaux* sont donc des peuples différents des *Tartares* ou *Joung du Nord*, que nous avons déjà vus si souvent faire des excursions en Chine. Leur dénomination placerait leur séjour dans les contrées visitées par MOU-WANG, quatre cents ans plus tôt. La nature de cette coutume ferait penser qu'elle venait des peuples *scythes*, que l'on sait avoir observé, dès la plus haute antiquité, un semblable usage. Hérodote nous apprend, en effet, qu'à la mort d'un roi *scythe*, on enterrait avec lui une de ses femmes, un échanson, un cuisinier, un écuyer, un secrétaire, un huissier, après les avoir préalablement mis à mort; on y comprenait encore ses chevaux, et un choix de ses effets les plus précieux. La même coutume existe encore chez plusieurs peuples de l'Asie, que la civilisation n'a pas encore dépouillés de tous leurs anciens restes de barbarie. Elle était étrangère à la Chine; où elle n'a pas pu s'acclimater avec les mœurs; elle était donc importée d'un pays où elle régnait. Ces faits équivalent, pour nous, à la démonstration la plus positive que, avant l'époque dont il est ici question (621 ans avant J.-C.), et, par conséquent, avant celle du philo-

sophe LAO-TSEU, des communications entre la Chine et les peuples de l'occident de l'Asie avaient eu lieu, et que des idées philosophiques et religieuses étaient passées de chez ces derniers dans la première. Le fait nouveau, dans l'histoire chinoise, de l'enterrement de MOU-KOUNG à une cause; cette cause, il est impossible de le contester, est étrangère aux mœurs, aux lois et aux habitudes des Chinois depuis les temps les plus reculés. A quel événement antérieur est-elle due? Nous pensons que le voyage de MOU-WANG (*) dans l'Occident, environ 400 ans avant cette époque, fraya le chemin aux idées occidentales, qui vinrent essayer des conquêtes sur des idées et des têtes d'un autre ordre, et cela, sans succès civilisateur, parce que la raison rétrograde difficilement, et que la civilisation ne recule que lorsque des événements puissants en ont éteint les lumières.

Toute l'histoire chinoise, cette histoire ancienne comme le monde, confirme ces assertions. Des flots de barbares, attirés par la richesse de la civilisation chinoise, se sont incessamment précipités sur elle, et ont été incessamment repoussés ou absorbés par elle, comme l'Océan absorbe les eaux des fleuves qui se précipitent dans son sein. Seulement nous verrons, comme nous l'avons déjà dit en commençant, que certaines croyances religieuses, certains éléments étrangers ont été reçus et conservés en Chine, mais par la partie de la population seule qui n'avait pas atteint le même degré de civilisation que la partie la plus éclairée. C'est ce qui explique les vains efforts tentés dans ces derniers siècles pour propa-

ger d'autres doctrines religieuses dans le grand et vieux empire, qui a dû sourire plus d'une fois de ces tentatives impuissantes de la présomption occidentale.

ÉPOQUE DES PHILOSOPHES CHINOIS 老

子 LAO-TSEU ET 孔子 KHOUNG-TSEU.

6^e et 7^e siècles avant notre ère.

L'état d'anarchie, de confusion, de dissolution politique et morale de la Chine, telle que l'histoire nous la montre à l'époque où nous sommes arrivés, étant donné, il était impossible, d'après les lois providentielles et naturelles des sociétés humaines, qu'il ne s'élevât pas de voix puissantes de sagesse et de raison, pour protester avec énergie contre cet état de dissolution sociale, et ramener les esprits des gouvernants et des gouvernés à des sentiments plus conformes à la destination éternelle du genre humain. L'influence de ces réformateurs populaires peut d'abord paraître nulle; mais leur mission, car le désordre social leur en donne une, ne l'est pas. Il faut, quand la vérité et la justice éternelles sont oubliées par les puissants de la terre, que des hommes se dévouent à la défense des droits de l'humanité méconnus, et les leur rappellent; il faut, quand les peuples, livrés à la poursuite effrénée des biens matériels, des intérêts et des instincts grossiers, perdent tout sentiment de vertu, de bien public, que des hommes se lèvent de la foule, et les rappellent aussi à la pratique des lois morales de l'intelligence dégradée.

LAO-TSEU et KHOUNG-TSEU (*Confucius*) furent frappés tous deux du désordre social de leur époque, et voulurent y remédier; mais ils le considérèrent diversement: ils partirent de principes opposés, et arrivèrent à une conception sociale toute différente; ou plutôt, nous devons nous hâter de dire qu'il n'y eut que le dernier, KHOUNG-TSEU, qui arriva à une conception sociale pratique; les doctrines du premier, LAO-TSEU, étant pure-

(*) Voy. p. 94. Une circonstance qu'il ne sera peut-être pas inutile de remarquer, c'est que MOU-WANG et MOU-KOUNG ont le même caractère chinois pour surnom, c'est-à-dire, *mou*, l'un étant roi (*wang*) de la Chine, l'autre étant simplement prince (*koung*) de Tsi dans la province occidentale du *Chen-si*, où le premier tenait sa cour, et où par conséquent avaient pu fructifier les germes étrangers.

ment spéculatives, avec des tendances d'une religiosité toute solitaire, tout ascétique, et par conséquent antisociale. Aussi, les doctrines de l'un, en constituant la croyance du gouvernement et de la classe éclairée, ont-elles formé un grand empire, tandis que celles de l'autre, en développant, au-delà de sa nature conservatrice, le sentiment d'exaltation morale, de mépris des biens de la terre, et de contemplation religieuse, sont devenues le refuge des pauvres et des classes souffrantes, et ont donné naissance à une foule de retraites monastiques, où le dogme de l'inaction philosophique, si recommandé par LAO-TSEU, a été converti en une apathie contemplative qui a produit les écarts les plus étranges.

LAO-TSEU naquit dans le royaume de Thsou (état feudataire chinois, plus tard province de Hou-kouang, et aujourd'hui celles de Hou-pe et de Hou-nân), le 14^e jour du 9^e mois de l'année 604 avant notre ère, 54 ans avant KHOUNG-TSEU. Les sectateurs de sa doctrine philosophique, qui, par la suite des temps, et à l'aide d'une interprétation forcée, l'ont fait passer à l'état de religion, ou plutôt en ont fondé une appuyée sur elle, ne se sont pas contentés de l'origine mortelle du philosophe; ils en ont fait une divinité qui n'avait pas eu de naissance, mais qui a fait plusieurs apparitions sur la terre, en s'incarnant dans des formes corporelles (*). Cette divinisation de LAO-TSEU a été obligatoire pour ceux qui ont voulu faire passer ses doctri-

nes philosophiques et morales à l'état de doctrines religieuses, parce que celles-ci ont toujours besoin d'une sanction divine pour commander la foi dans leur efficacité temporelle et spirituelle. Nous disons que les doctrines de LAO-TSEU étaient philosophiques et morales; la traduction latine et française que nous avons faite du livre qu'il a laissé (*), livre fort obscur, mais intelligible à l'aide des commentaires chinois, nous autorise à l'avancer, si le petit nombre de passages de ce livre, déjà connus des Européens, ne suffisait pas pour fonder un tel jugement.

Nous prévenons aussi que nous ne parlerons que du philosophe et du livre qu'il a laissé; nous ne lui attribuerons donc pas, comme tous ceux qui en ont parlé avec ignorance, toutes les rêveries et toutes les stupidités de ses sectateurs, quoique chez eux-mêmes on trouve encore ce fonds immense de commisération pour l'humanité et tous les êtres vivants de la nature, qui est le caractère distinctif de la doctrine de LAO-TSEU, comme de celle du bouddhisme indien, et que les prédications

(*) Cette traduction d'un livre chinois dont on n'a fait connaître jusqu'ici que très-peu de fragments, et celle des Œuvres de KHOUNG-TSEU (Confucius), ont déjà été annoncées par un prospectus; mais la résolution du traducteur de ne les publier qu'avec le texte chinois, accompagné d'une interprétation latine verbale, exigeant la gravure de plus de 2000 caractères différents, ces traductions ne paraîtront qu'à une époque indéterminée. Mais toutes les difficultés, tous les obstacles surmontables, tous les découragements n'arrêteront pas l'auteur de ces lignes dans l'accomplissement d'une œuvre qu'il croit utile à la pensée occidentale, à la science de l'humanité et au progrès de la philosophie libératrice et bienfaisante qui doit réunir un jour tous les peuples dans une confraternité générale de croyances et de dévouement au bien public. L'impression du premier volume des Œuvres de philosophie morale et politique de KHOUNG-TSEU est commencée avec les nouveaux caractères chinois, gravés sur acier, dont on s'est servi quelquefois dans cet ouvrage.

(*) On peut consulter à ce sujet une traduction que l'auteur a donnée d'une *Sainte légende chinoise sur LAO-TSEU*, dans un ouvrage intitulé : *Mémoire sur l'origine et la propagation de la doctrine du TAO, fondée en Chine par LAO-TSEU, traduit du chinois et accompagné d'un commentaire tiré des livres sanscrits et du TAO-TE-KING de LAO-TSEU, etc., suivi de deux Oupanichads de Védas, avec le texte sanskrit et persan*. Paris. DONDÉY-DUPRÉ. 1831. Dans cette notice LAO-TSEU est considéré comme une divinité qui a fait plusieurs apparitions dans le monde.

évangéliques de Jésus révélèrent à la barbare Europe six cents ans plus tard. Nous réserverons ce sujet pour les temps modernes. C'est l'influence diverse des deux grands philosophes chinois, sur la civilisation et les destinées de leur empire, que nous essaierons seulement ici de caractériser.

Selon les données historiques, le père de Lao-tseu n'était qu'un pauvre paysan, et l'on raconte qu'il était arrivé à l'âge de 70 ans sans avoir encore fait choix d'une femme; il se maria enfin à une paysanne comme lui, âgée de 40 ans. Si l'on s'en rapportait aux traditions merveilleuses de ses sectateurs, les grandes destinées du philosophe auraient été présagées par les circonstances extraordinaires qui accompagnèrent sa conception et sa naissance mortelles : sa mère conçut par l'influence d'une grande étoile tombante, et elle porta quatre-vingt-un ans son fruit dans son sein. Ce prodige de grossesse mécontenta, dit-on, le maître qu'elle servait; il la renvoya de sa maison, et la força d'errer long-temps dans la campagne. Enfin, s'étant reposée sous un prunier, elle mit au monde un fils dont les cheveux et les sourcils étaient blancs. Elle lui donna d'abord le nom de l'arbre sous lequel il était né. S'étant aperçue ensuite qu'il avait les lobes des oreilles fort allongés, elle l'appela *Li-eulh* : Prunier-oreille. Mais le peuple, frappé, dit-on, des cheveux blancs que ce philosophe avait en naissant, l'appela LAO-TSEU : Vieillard-enfant. Il porte aussi le nom de LAO-KIUN : Vieux-prince.

Les *Saintes légendes* sur LAO-TSEU disent « qu'il a précédé la naissance du ciel et de la terre; qu'il est la pure essence du ciel, » et que « sa nature appartient à celle des intelligences divines. » « Quoique dans des âges successifs, LAO-KIUN ait transformé sa personne, il n'y a eu pour lui aucun jour de naissance. » « Il étendit et transforma le ciel et la terre, afin d'opérer des créations et des annihilations de formes dans des séries de périodes incalculables. Il transforma sa per-

sonne, et accomplit toutes les destinées de ce monde de boue et de poussière. »

La *Sainte légende* prétend aussi que LAO-TSEU disait : « J'étais né avant la manifestation d'aucune forme corporelle. J'apparus avant le suprême Commencement. J'agis à l'origine de la matière simple et inorganisée. J'étais présent au développement de la grande masse première; je me tenais debout sur le fût du grand Océan primordial, et je planais au milieu du grand espace vide et ténébreux; je suis entré et je suis sorti par les mêmes portes de l'immensité mystérieuse de l'espace. » C'est pourquoi il est dit que LAO-TSEU était existant par lui-même, et qu'il était déjà produit avant la grande *Non-entité*.

En dégageant la vie de LAO-TSEU du merveilleux dont ses sectateurs l'ont entourée, et en s'en tenant à son propre ouvrage qui nous reste, on voit que ce philosophe vécut fort retiré, fort modeste (*), ne prétendant pas le moins du monde à passer pour un thaumaturge, ou une divinité incarnée. On ne

(*) Voyez la pl. 21, empruntée à l'*Encyclopédie chinoise*, 2^e vol. Le portrait du même philosophe se trouve avec ceux de КИУН-ТЭУ, Fou-ai, etc., dans le recueil que nous avons déjà cité, p. 15. On remarque dans l'un et l'autre le même type de tête à protubérances théosophiques, saillantes, si en harmonie avec les idées du vieux philosophe; le même caractère de bonté, de bienveillance et de mansuétude, la même modestie douce qui respirent dans son livre. Dans la collection des portraits chinois coloriés en Chine, son teint est plus blanc que celui donné à КИУН-ТЭУ, qui est noir, probablement à cause de l'encens que l'on brûle continuellement en Chine devant son effigie. Parmi les différents portraits de LAO-TSEU faits par les Chinois et dont le type de figure est toujours le même, nous avons choisi de préférence celui où il est présenté voyageant sur un bœuf, parce que c'est le plus caractéristique et le plus populaire. On trouve même très-souvent en Europe cette effigie exécutée en terre cuite, venue avec d'autres curiosités de la Chine, où elle joue le même rôle que chez nous d'autres effigies bien connues.

sait rien de sa jeunesse; mais lorsqu'il eut atteint un certain âge, il fut nommé historiographe et archiviste d'un roi de la dynastie Tchéou, qui lui conféra par la suite un petit mandarinat. Son premier emploi, qui le fixait au milieu des livres, lui inspira un goût vif pour l'étude. Il acquit alors une connaissance profonde de l'histoire et des rites anciens. Autant qu'il est permis de suppléer au silence de l'histoire par des inductions naturelles et logiques, on peut supposer que l'emploi de bibliothécaire d'un roi de la Chine, que l'histoire nous enseigne avoir été occupé par le philosophe pauvre, avait été sollicité par lui pour y apprendre à connaître les doctrines des écrivains moralistes qui l'avaient précédé depuis la haute antiquité, et dont les écrits n'avaient pas encore reçu la publicité que l'invention de l'imprimerie, invention chinoise, a donnée depuis aux productions de l'esprit humain. On peut aussi supposer, avec de grands motifs de certitude, que LAO-TSEU connut alors des écrits apportés de l'Inde, ou traduits de la langue de cette contrée, car les siens renferment un grand nombre d'éléments indiens. De nombreuses inductions, que nous ne pouvons exposer ici, nous font présumer que la grande réforme du brahmanisme, prêchée et propagée par BOUDDHA dans l'Inde, quatre cents ans plus tôt, selon les chronologies chinoise et japonaise, avait déjà en alors un retentissement en Chine, et que la doctrine de BOUDDHA, encore à l'état de protestation philosophique, et même de système en grande communion avec le système *Sāṅkhya* (*) (que l'on peut voir ex-

(*) Outre la conformité de plusieurs doctrines que le Bouddhisme et la philosophie *Sāṅkhya* ont en commun, et qui feroient supposer que leur départ a été le même, nous mentionnerons ici l'indépendance absolue de l'autorité des écritures védiques que BOUDDHA et KAPILA ont soutenue; indépendance qui n'a été persécutée que dans les bouddhistes, qui ont voulu la mettre en pratique, tandis que chez les philosophes *Sāṅkhya* elle est restée à l'état spéculatif.

8 Liraison. (CHINE.)

posé dans les *Essais sur la philosophie des Hindous*, que nous avons publiés), ne fut pas inconnue à LAO-TSEU. La tradition unanime que LAO-TSEU voyagea à l'occident de la Chine, confirme cette présomption. C'est le premier voyage à l'étranger d'un philosophe mentionné dans l'histoire chinoise. Il fallait un motif à ce voyage. Ce ne pouvait être, dans celui qui le fit, que le désir qui conduisit, à la même époque, Pythagore dans l'Inde, et, deux siècles plus tard, Platon en Égypte; l'amour de la sagesse; l'espérance de trouver des doctrines plus hautes, plus pures, plus propres à satisfaire la soif de connaître qui possède les grands hommes, et leur passion pour le bonheur de l'humanité. On ne dit pas que LAO-TSEU revint de son voyage occidental. Il avait donc composé son livre avant son départ, et par conséquent il n'avait pu y consigner, comme on l'a prétendu, des doctrines hébraïques sur la Trinité, et le nom inconnu et inarticulé de JÉHOVA qu'il aurait emprunté aux captifs de Babylone, ou aux Juifs restés en Palestine. Cette circonstance prouve à elle seule que c'était sur des éléments étrangers déjà introduits en Chine que LAO-TSEU composa son livre; il dut les trouver dans la bibliothèque du roi des Tchéou dont il avait été nommé le gardien, ou dans des conversations orales. Si l'on se rappelle que la cour des Tchéou fut long-temps dans la province occidentale du CHEN-SI, qui devint ensuite le royaume de TSIN, état feudataire, après que la cour eut été transportée dans une ville orientale, au midi du fleuve Hoang-ho; et si l'on réfléchit que c'est dans la bibliothèque de cette dynastie que les historiens qui accompagnèrent MOU-WANG dans son grand voyage occidental au mont KOUEN-LIN, où l'on dit aussi que se rendit LAO-TSEU, durent déposer leurs écrits, ainsi que les étrangers qui suivirent le roi en Chine, on arrivera nécessairement à cette conclusion, que notre philosophe bibliothécaire dut s'instruire des idées occidentales qui avaient déjà

pu être rapportées de l'Occident en Chine, sans y avoir eu jusque-là une grande influence historique. Le seul point qui soit contestable, la seule difficulté qui reste à résoudre, c'est la détermination précise de la contrée de l'occident (pour la Chine) qui fut visitée par le roi et le philosophe chinois, et à laquelle ces idées nouvelles auraient été empruntées. Si ce que nous avons dit des circonstances qui accompagnèrent la mort du prince de Thsin, Mou-koung, laissait quelques doutes, un examen attentif des doctrines contenues dans le livre de LAO-TSEU (le 道德經 *Tao-te-king* :

le *Livre de la Raison suprême et de la Vertu*) les leverait entièrement.

Ce livre, qui remonte à près de six cents ans avant notre ère, et que nous possédons, est regardé comme authentique par les historiens chinois de toutes les sectes. Il a même traditionnellement un caractère d'authenticité et d'inaltérabilité particulier, comme n'ayant pas été compris dans l'incendie des livres qui fut commandé deux cents ans avant notre ère. En traduisant ce livre, qui est l'évangile des sectateurs du philosophe LAO-TSEU, nous avons reconnu que sa grande obscurité tenait en partie à ce qu'il était presque complètement écrit en vers irréguliers, terminés par des *rimes ou consonnances finales* souvent répétées; et à l'extrême concision des maximes formulées ainsi, comme dans un moule d'airain, pour qu'elles pussent se graver plus facilement dans la mémoire. Ce double caractère est celui de presque tous les philosophes et moralistes anciens, surtout de l'Inde, dont la doctrine, révélée très-brièvement par la bouche du maître, était expliquée aux disciples par des expositions orales qui se transmettaient ainsi traditionnellement dans des enseignements continus, et que des commentaires écrits dans des âges postérieurs ont reproduites d'une manière plus ou moins fidèle.

Le dieu que nous avons vu jusqu'ici invoqué par les anciens Chinois, est le Sou-

verain suprême (上帝 *Chang-ti*), ou

le Ciel (天 *Thian*); le dieu invoqué et décrit par Lao-tseu, est la Grande voie du monde, la Raison suprême universelle (道 *Tao*), matériellement iden-

tique avec le mot qui sert à désigner DIEU dans les langues grecque (*θεός*), latine (*Deus*) et leurs dérivées modernes; mais les attributs qu'il lui donne ne sont point ceux du Souverain suprême, ni ceux du Ciel; ce sont ceux qu'ont donnés à l'Être suprême toutes les doctrines spiritualistes de l'Orient, transmises à l'Occident par une voie juive et grecque; par les thérapeutes et les esséniens, dont Jésus, le fils de l'homme, fut le révélateur et le représentant; doctrine dont les gnostiques furent aussi les représentants à l'état philosophique. Tous ces théosophes, les esséniens, qui étaient en quelque sorte les stoïciens de la Judée, comme LAO-TSEU et ses premiers sectateurs l'étaient de la Chine; les thérapeutes, qui menaient en secret une vie contemplative et réglée sur une morale austère; les gnostiques, qui furent les révélateurs et les continuateurs de la philosophie orientale, au dire de Clément d'Alexandrie; tous, ou presque tous, partaient du principe « qu'il faut « dégager l'âme des entraves et des « influences de la matière; » principe appelé *zoroastrien* par les écrivains des premiers siècles de notre ère, parce que ce furent les écrits de Zoroastre qui le transmièrent de l'Asie orientale et centrale dans l'Asie occidentale, où, après avoir été interprété et appliqué de mille manières, il devint le principe chrétien en Europe; principe qui a produit un de ses fruits nécessaires, l'*anachorétisme*, dont l'origine est dans l'Inde, comme le principe spirituel et contemplatif qui s'est étendu et développé en Chine, en Perse, en Chaldée, dans l'Asie mineure, dans les Thébaïde africaines et dans tout le monde chrétien.

Que l'on ne s'étonne pas des rapprochements que nous venons de faire.

Si nous pouvions leur donner ici plus de développements, leur exactitude ne laisserait aucun doute. Mais nous devons nous borner à donner une idée des doctrines de LAO-TSEU. Le TAO, ou la Raison suprême universelle de ce philosophe, a deux natures ou modes d'être : le mode spirituel ou immatériel, et le mode corporel ou matériel. C'est la nature spirituelle qui est sa nature parfaite, c'est d'elle que l'homme est émané, et c'est dans elle qu'il doit s'efforcer de se tourner, en se dégageant des liens matériels du corps ; l'anéantissement de toutes les passions matérielles, de tous les penchants du corps, l'éloignement de tous les plaisirs du monde, et la contemplation de la nature spirituelle divine, sont les moyens les plus efficaces de se rendre digne d'elle, de retourner à elle, de s'identifier avec elle, et de rétablir cette primitive harmonie des natures spirituelles rendues à la source dont elles étaient émanées ; cette vie heureuse et divine qu'elles avaient perdue un instant, dans leur union avec un corps grossier, et qu'elles retrouvent dans le sein de la grande et universelle Intelligence.

La vingt-unième section du livre de la Raison suprême et de la vertu est une vraie cosmogonie. LAO-TSEU commence par établir que « toutes les formes matérielles visibles ne sont que des émanations du TAO, ou de la Raison suprême. C'est elle qui a formé tous les êtres. Avant leur formation, leur émission au dehors, l'univers n'était qu'une masse indistincte, confuse, un chaos de tous les éléments à l'état de germe, d'essence subtile. » Nous traduisons, en conservant l'arrangement des vers chinois :

- « Les formes matérielles de la grande puissance créatrice »
- « Ne sont que les émanations du TAO. »
- « C'est le TAO qui a produit les êtres matériels existants. »
- « (Avant) ce n'était qu'une confusion complète, un chaos indistinctible. »
- « C'était un chaos ! une confusion insaisissable à la pensée humaine ! »
- « Au milieu de ce chaos il y avait un image indéterminée, »
- « Confuse !... indistincte ! en-dehors de toute existence ! »

- « Au milieu de ce chaos il y avait des êtres, »
- « Mais des êtres en germe !... des êtres imparfaits, »
- « Au milieu de ce chaos, il y avait un principe subtil, »
- « Ce principe subtil vivifiant c'était le suprême et »
- « Au milieu de ce chaos il y avait un principe de tout, »
- « Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, »
- « Son nom ne s'est point évanoui. »
- « Il existait avec nous le tout de tous les êtres. »
- « Mais nous, comment connaissons-nous les principes de la sagesse ? Par ce TAO, cette Raison suprême. »

La vingt-cinquième section du même livre est consacrée à faire connaître l'origine des formes matérielles, ou la création des êtres visibles qu'il a déjà tâché de faire concevoir dans des sections précédentes. On voit dans celle-ci une nouvelle preuve du besoin qu'éprouvait le philosophe chinois de donner la raison du principe des choses, et de l'impuissance où il se trouvait de l'expliquer assez clairement pour ne point laisser de doutes dans les esprits. Il commence par établir « que tous les corps visibles de l'univers, que tous les êtres qui le composent, en y comprenant le ciel, par conséquent tout le système planétaire, la terre que nous habitons, et tous les êtres vivants, ont été formés de la matière première élémentaire ou de chaos primordial ; car avant la naissance du ciel et de la terre, il n'existait qu'un silence immense dans l'espace illimité, un vide incommensurable dans ce silence sans fin. Seul, le suprême TAO circulait dans cette vide et silencieuse infinitude. » LAO-TSEU, ne pouvant nommer ce premier être de son vrai nom, de son nom éternel, immuable, le qualifie de ses principaux attributs qu'il lui reconnaît ; et le nom de TAO, Raison universelle suprême, n'est encore qu'une dénomination impuissante qu'il a été forcé de lui donner, et qu'il a eu soin d'expliquer dans la première section de son ouvrage. On a dans celle-ci le spectacle inouï d'un philosophe qui vient dire aux hommes : « Il existe un être suprême qui a fécondé le chaos de la matière première et qui en a fait sortir les éléments, ainsi que tous les êtres et les corps que »

« nous voyons. Je ne sais pas son nom, inconnu de cet univers qu'il a formé, mais je le désignerai par ses attributs les plus frappants : je le nomme donc TAO 道 *Raison*

« *universelle suprême.* »

Voici une traduction littérale du texte chinois :

- « Les êtres aux formes corporelles ont été formés de la matière première confuse.
- « Avant l'existence du ciel et de la terre.
- « Ce n'était qu'un silence immense, un vide incommensurable et sans formes perceptibles.
- « Seul il existait infini, immuable;
- « Il circulait dans l'espace illimité sans éprouver aucune altération.
- « On peut le considérer comme la mère de l'univers;
- « Moi j'ignore son nom, mais je le désigne par la dénomination de TAO, Raison universelle suprême.
- « Forcé de lui faire un nom, [je le désigne par ses attributs, et] je le dis grand, élevé;
- « Étant [reconnu] grand, élevé, je le nomme s'étendant au loin;
- « Étant [reconnu] étendu au loin, je le nomme étoilé, infini;
- « Étant [reconnu] éloigné, infini, je le nomme ce qui est opposé à moi....
- « L'homme a sa loi dans la terre;
- « La terre a sa loi dans le ciel;
- « Le ciel a sa loi dans le TAO ou la Raison universelle suprême;
- « La Raison universelle suprême a sa loi en elle-même. » (Tao-te-king, 25^e sect.)

Dans le grand nombre de sections spéculatives du livre de LAO-TSEU, consacrées à expliquer la raison des choses, il en est une dans laquelle on a voulu voir une tradition du dogme de la trinité hébraïque, tandis que ce n'est qu'une formule pythagoricienne de l'ancienne *divinité-trine* des Indiens, absolument étrangère aux anciennes doctrines de l'unité divine juive. Voici ce passage :

- « Le TAO ou la RAISON SUPRÊME
- « a produit un (1); un (1) a produit deux (2); deux (2) a produit trois (3);
- « trois (3) a produit tous les êtres (*).
- « Tous les êtres reposent sur le principe féminin, et embrassent, enve-

(*) On pourrait également traduire : « Le Tao a produit un; un a produit deux; deux ont produit trois; trois ont produit tous les êtres. » On verra dans l'édition et la traduction de l'auteur les opinions de tous les commentateurs qu'il a pu consulter sur ce passage important.

- « loppent le principe mâle : un souffle fécondant entretient en eux l'harmonie. » (42^e section.)

C'est dans cette même section que le philosophe chinois dit, comme pour justifier la nouveauté de cette doctrine en Chine : « Je ne fais qu'enseigner ce que des hommes ont déjà enseigné avant moi. » (42^e section.)

La doctrine de l'émanation et du retour des êtres dans le sein de l'éternelle et suprême Intelligence est clairement exprimée dans la seizième section.

- « Il faut s'efforcer de parvenir au dernier degré de l'incorporeité.
- « Pour pouvoir conserver la plus grande immobilité possible.
- « Tous les êtres apparaissent dans la vie et accomplissent leurs destinées :
- « Nous contemplons leurs renouvellements successifs.
- « Ces êtres matériels se montrent sans cesse avec de nouvelles formes extérieures;
- « Chacun d'eux retourne à son origine (à son principe primordial) :
- « Retourner à son origine, signifie devenir en repos;
- « Devenir en repos, signifie rendre son mandat;
- « Rendre son mandat signifie, devenir éternel;
- « Savoir que l'on devient éternel (ou immortel), signifie être éclairé.
- « Ne ne pas savoir que l'on devient immortel, c'est être livré à l'erreur et à toutes sortes de calamités.
- « Si l'on sait que l'on devient immortel (dans le sein du Tao), on contient, on embrasse tous les êtres.
- « Embrassant tous les êtres dans une commune affection, on est juste, équitable pour tous les êtres;
- « Étant juste, équitable pour tous les êtres, on possède les attributs de souverain;
- « Possédant les attributs de souverain, on tient de la nature divine;
- « Tenant de la nature divine, on parvient à être identifié avec le Tao ou la Raison universelle suprême;
- « Étant identifié avec la Raison suprême, on subsiste éternellement;
- « Le corps même étant mis à mort, on n'a à craindre aucun anéantissement (aucune transmigration.) » (Tao-te-king, 16^e sect.)

On n'a pas besoin de faire remarquer ici ni les doctrines qui sont exposées dans ce chapitre, ni le genre d'argument dans lequel elles sont si rigoureusement formulées. On ne trouverait pas en Grèce, avant Aristote, une suite de *sortes* aussi logiquement suivies. Quant aux doctrines, ceux qui ont étudié celles des anciens philosophes de l'Inde, les reconnaîtront aisément.

ment. Le principe chrétien, du retour, pour les bons, dans le sein de Dieu, y est même clairement exprimé. Dans ce passage, LAO-TSEU part du principe que l'Être suprême, la Raison éternelle, est *incorporelle, immuable*, pour prescrire au sage qui veut s'absorber dans ce grand Être, de se rendre lui-même *tacorporel, immuable*. Il pose aussi en principe que tous les êtres *retournent à leur origine, à leur source primordiale*. Le dogme de la *métempsychose* indienne s'y trouve implicitement exprimé. Ce sont ceux qui n'ont pas *acquis la science, la connaissance de Dieu* (*vidya* des Védântins), de ce grand my-tère du *retour des êtres à leur principe*, ou de leur absorption, de leur *saification* dans l'être universel suprême, qui subissent les calamités, les misères des renaissances successives (*), tandis que ceux qui ont obtenu cette connaissance suprême, sont *éclairés* et vont se réunir à la grande et suprême Intelligence.

Ce chapitre renferme à lui seul les éléments d'une religion; et il n'est pas étonnant que les sectateurs de LAO-TSEU, si habiles, comme tous les Asiatiques, à tirer d'un principe posé toutes les conséquences qui en découlent logiquement, aient établi un culte et un sacerdoce avec les doctrines du philosophe; car dès l'instant qu'un Dieu suprême est annoncé, que les bonnes actions et la connaissance que l'on acquiert de lui sont les seuls moyens pour l'homme de parvenir à l'éternelle félicité dans son sein, il est bien évident qu'il faut des médiateurs entre ce Dieu et l'homme pour conduire et éclairer les intelligences ignorantes et faibles. C'est ce qui établit entre les doctrines de LAO-TSEU et de KHOUNG-TSEU une démarcation

profonde et infranchissable, comme nous le verrons plus loin.

On pourrait dire, en adoptant le langage de plusieurs Pères de l'église chrétienne, et de plusieurs écrivains catholiques modernes, les plus éclairés, que la doctrine de LAO-TSEU, comme toutes celles de l'Asie avec lesquelles elle a le plus d'affinité, est un *christianisme primitif* (*). En effet, si les limites dans lesquelles nous sommes ici restreint nous permettaient de donner la traduction complète du livre de LAO-TSEU, on verrait que les principes fondamentaux du christianisme s'y trouvent presque complètement exprimés, avec les nuances propres à l'Asie, comme, dans le passage ci-dessus, la tendance panthéistique de la non-distinction, ou plutôt de l'identification réelle de la création sanctifiée avec le créateur, qui est l'âme universelle de l'univers, sa forme extérieure manifestée; identification qui se réalise déjà momentanément sur la terre dans le principe chrétien, mais qui laisse subsister l'éternelle

(*) La vraie religion, nécessaire au salut, a dû commencer avec le genre humain, et, puisqu'elle est essentiellement une comme la vérité, comme Dieu, la religion primitive était déjà le christianisme, de même que le christianisme, depuis l'Évangile, est la religion primitive pleinement développée. « La chose même qu'on appelle aujourd'hui religion chrétienne, dit saint Augustin, existait chez les anciens, et n'a jamais cessé d'exister depuis l'origine du genre humain, jusqu'à ce que le Christ lui-même étant venu, on a commencé à appeler chrétienne la vraie religion qui existait auparavant. » (Des doctrines philosophiques sur la certitude, par M. l'abbé Gerbet, p. 97.) « Le christianisme ayant été à toutes les époques la religion traditionnelle, la notion de l'Église, dans tous les temps, s'explique d'elle-même. L'Église avant J.-C. était la société des fidèles professant la croyance des vérités révélées primitivement, comme l'Église, depuis J.-C., est la société des fidèles professant de plus les vérités enseignées par J.-C., qui ne sont pas des vérités différentes, mais les mêmes vérités plus développées. (Id., p. 106.)

(*) « Quiconque a une fois connu (Dieu) à la vérité, est heureux; quiconque ne l'a pas connu est livré à toutes les misères. Les sages (qui connaissent Dieu), ayant médité profondément sur la nature de tous les êtres, après avoir quitté ce monde de vicieuses immortels. » (*Kéna-oupanichada*).

intégrité du créateur et de la créature, entièrement effacée dans le principe asiatique.

LAO-TSEU a distingué plusieurs natures ou plusieurs principes dans l'homme : le principe matériel et le principe spirituel ou intelligent (section 10). Il recommande de s'attacher au principe intelligent simple, indivisible, de préférence au principe matériel, qu'il ne cesse de couvrir de ses dédains, comme étant d'une nature inférieure et méprisable, s'opposant à la pratique de la vertu et à l'accomplissement de la destinée du principe immatériel. Sa morale est conforme à cette distinction fondamentale. Elle est austère et presque sauvage. On a dit et répété qu'elle avait beaucoup de rapports avec celle d'Épicure : rien n'est plus absolument faux qu'une telle assertion produite par l'ignorance ; si on pouvait la comparer à la morale de quelques philosophes, ce serait à celle des stoïciens plutôt qu'à celle de tout autre. On verra par la citation suivante, que la morale du philosophe chinois n'est pas bien éloignée de la morale évangélique, quoiqu'elle soit de six cents ans antérieure à cette dernière. La sagesse humaine n'a peut-être jamais exprimé des paroles plus saintes et plus profondes.

- « Le saint homme n'a pas un cœur inexorable.
- « Il suit son cœur selon le cœur de tous les hommes.
- « L'homme vertueux, nous devons le traiter comme un homme vertueux.
- « L'homme vicieux, nous devons également le traiter comme un homme vertueux.
- « Voilà la sagesse et la vertu.
- « L'homme sincère et fidèle, nous devons le traiter comme un homme sincère et fidèle.
- « L'homme non sincère et infidèle, nous devons également le traiter comme un homme sincère et fidèle.
- « Voilà la sagesse et la sincérité.
- « Le saint homme vit dans le monde, tranquille et calme.
- « C'est seulement à cause du monde, pour le bonheur des hommes, que son cœur éprouve de l'inquiétude.
- « Que tous les hommes ne pensent qu'à satisfaire leurs oreilles et leurs yeux :
- « Tous ceux qui sont dans un état de sainteté les traiteraient comme un père traite ses enfants. »

(Tao-te-king, 49^e section.)

Tout le livre de LAO-TSEU respire la même mansuétude, le même amour pour les hommes, joints à une exal-

tation de sentiments et de mépris du monde, qui approche du mysticisme, développe au plus haut point par ses sectateurs. Cependant le vieux philosophe chinois n'a pas oublié les intérêts du peuple. Vivant au temps de la décadence de la dynastie des Tchou, l'âme de LAO-TSEU fut déchirée du spectacle de la perversité de son époque, et il en conçut une telle haine contre la civilisation, à laquelle il attribuait cette perversité, que, dans son livre, il prêche sans cesse le retour à la simplicité des mœurs primitives, au naturel inculte mais vertueux de l'homme, qui est bon par nature, et que la civilisation, la société corrompent. Ses plaintes à ce sujet sont aussi vives que celles de J.-J. Rousseau, avec lequel il a de singuliers rapports d'âme et de pensée. Il prêche aussi continuellement le mépris des honneurs et des richesses, et la retraite au sein des villages.

Le vif intérêt et la tendre compassion de LAO-TSEU pour le peuple souffrant se font sentir dans le chapitre suivant de son livre :

- « Si le peuple souffre de la faim, c'est que de trop grands impôts pèsent sur lui.
- « Voilà la cause de sa misère.
- « Si le peuple est difficilement gouverné,
- « C'est qu'il est surchargé de trop grands travaux.
- « Voilà la cause de son insubordination.
- « Si le peuple voit arriver la mort avec insouciance,
- « C'est qu'il a trop de peines de se procurer sa vie.
- « Voilà pourquoi il meurt avec si peu de regrets. »

(Tao-te-king, 75^e sect.)

Le philosophe chinois avait été témoin des calamités que les mauvais gouvernements font subir aux peuples. Il crut que sa doctrine, expression de la RAISON ABSOLUE, de l'INTELLIGENCE SUPRÊME, devait gouverner les rois comme les peuples. Dans la trentième section de son livre, il déclare donc qu'il faut pratiquer la doctrine du TAO, ou de la Raison suprême absolue, pour bien gouverner les peuples. Il repousse tout emploi de la force et les moyens violents de la tyrannie militaire, qui n'amènent que des calamités. Le pouvoir de ceux qui veulent gouverner par la force n'a, dit-il, que la durée d'un matin.

- « Le souverain qui se sert du Tao ou de la Raison suprême absolue pour gouverner les hommes,
- « Ne recourt pas à l'emploi des armes afin d'opprimer son empire.
- « Ses actions sont récompensées avec reconnaissance.
- « Là où les grandes armées font leur demeure,
- « Croissent bientôt les ronces et les épines.
- « Après le départ de ces grandes armées,
- « Il survient nécessairement des années de calamités.
- « L'homme vertueux remplit ses devoirs et s'arrête-là;
- « Il n'ose pas recourir à l'emploi de la violence.
- « Il remplit ses devoirs et il ne présume pas trop de lui-même.
- « Il remplit ses devoirs et il ne se livre pas aux excès de la vanité;
- « Il remplit ses devoirs et il ne s'abandonne pas à un insolent orgueil.
- « Il remplit ses devoirs et il ne cesse pas de les remplir.
- « Il remplit ses devoirs et il ne recourt pas à la violence;
- « Car les choses violentes ne durent pas.
- « Ce sont elles que l'on oppose à la Raison suprême absolue;
- « Étant opposées à la Raison suprême absolue, elles n'ont que la durée d'un matin. »

(Tao-te-king, 30^e sect.)

LAO-TSEU prit les intérêts du peuple avec prédilection, parce qu'il connaissait ses souffrances, et qu'il savait que celles des rois n'existent le plus souvent que dans la bouche de leurs flatteurs et de leurs courtisans; et que, dans le cas contraire, ils peuvent facilement leur donner un terme, tandis que celles du peuple sont éternelles comme ses misères.

Nous ne citerons plus du beau livre de LAO-TSEU que le passage suivant. On sait que l'antique sagesse de la patrie de Socrate s'était formulée dans la bouche de Thalès par le célèbre axiome γνῶθι σεαυτόν, connais-toi toi-même. Le même axiome est enseigné ici par LAO-TSEU avec un développement qui le rend bien plus frappant.

« Celui-là seul peut être nommé éclairé qui se connaît lui-même; celui-là seul peut être nommé fort, qui se dompte lui-même; celui-là seul peut être nommé riche, qui connaît le nécessaire. Il n'y a que les œuvres difficiles et méritoires qui laissent des traces dans la mémoire des hommes. »

- « Celui qui connaît les hommes est instruit.
- « Celui qui se connaît soi-même est vraiment éclairé.
- « Celui qui subjugué les hommes est puissant.
- « Celui qui se dompte soi-même est véritablement fort.
- « Celui qui connaît le suffisant est riche.

- « Celui qui accomplit des œuvres difficiles et méritoires laisse un souvenir durable dans la mémoire des hommes.
- « Celui qui ne désire point sa vie est impérissable;
- « Celui qui meurt et n'est point oublié a une vie éternelle. » (Tao-te-king, 33^e sect.)

Les historiens chinois rapportent sur LAO-TSEU une anecdote qui prouve la renommée que ce philosophe s'était déjà acquise avant KHOUNG-TSEU, et la haute estime que celui-ci en avait. KHOUNG-TSEU ayant entendu, dans beaucoup d'occasions, faire l'éloge de LAO-TSEU, voulut connaître par lui-même quel était cet homme extraordinaire. Il se rendit donc près de lui, et l'interrogea sur le fond de sa doctrine. Au lieu de lui répondre, LAO-TSEU fit des reproches à KHOUNG-TSEU, en lui disant qu'il était trop répandu au dehors, que la conduite qu'il tenait sentait le faste et dénotait la vanité, et que le grand nombre de ses disciples était plus propre à entretenir l'orgueil dans son cœur qu'à y faire naître ou à y nourrir l'amour de la sagesse. « Le sage, lui dit-il, aime l'obscurité; loin d'ambitionner les emplois, il les fuit. Persuadé qu'en terminant sa vie, l'homme ne laisse après soi que les bonnes mailles qu'il aura enseignées à ceux qui étaient en état de les retenir et de les pratiquer, il ne se livre pas à tout venant; il étudie les temps et les circonstances. Si les temps sont bons, il parle; s'ils sont mauvais, il se tait. Celui qui est possesseur d'un trésor, le cache avec soin de peur qu'on ne le lui enlève; il se garde bien de publier partout qu'il l'a en sa disposition. Celui qui est véritablement vertueux, ne fait pas parade de sa vertu; il n'annonce pas à tout le monde qu'il est sage. Voilà tout ce que j'ai à vous dire, faites-en votre profit. »

On ne rapporte pas la réponse de KHOUNG-TSEU. Tout ce qu'il dit à ses disciples lorsqu'ils lui demandèrent ce qu'il pensait d'un homme qu'il avait été si curieux de connaître par lui-même, fut celle-ci : « Je ne suis pas étonné de voir les oiseaux voler, les poissons nager, les quadrupèdes

mécanisme du créateur et de la créature, entièrement effacé dans le principe asiatique.

LAO-TSEU a distingué plusieurs natures ou plusieurs principes dans l'homme : le principe matériel et le principe spirituel ou intelligent (section 10). Il recommande de s'attacher au principe intelligent simple, indivisible, de préférence au principe matériel, qu'il ne cesse de couvrir de ses dédains, comme étant d'une nature inférieure et méprisable, s'opposant à la pratique de la vertu et à l'accomplissement de la destinée du principe immatériel. Sa morale est conforme à cette distinction fondamentale. Elle est austère et presque sauvage. On a dit et répété qu'elle avait beaucoup de rapports avec celle d'Épicure : rien n'est plus absolument faux qu'une telle assertion produite par l'ignorance ; si on pouvait la comparer à la morale de quelques philosophes, ce serait à celle des stoïciens plutôt qu'à celle de tout autre. On verra par la citation suivante, que la morale du philosophe chinois n'est pas bien éloignée de la morale évangélique, quoiqu'elle soit de six cents ans antérieure à cette dernière. La sagesse humaine n'a peut-être jamais exprimé des paroles plus saintes et plus profondes.

- « Le saint homme n'a pas un cœur inexorable.
- « Il suit son cœur selon le cœur de tous les hommes.
- « L'homme vertueux, nous devons le traiter comme un homme vertueux.
- « L'homme vicieux, nous devons également le traiter comme un homme vertueux.
- « Voilà la sagesse et la vertu.
- « L'homme sincère et fidèle, nous devons le traiter comme un homme sincère et fidèle.
- « L'homme non sincère et infidèle, nous devons également le traiter comme un homme sincère et fidèle.
- « Voilà la sagesse et la sincérité.
- « Le saint homme vit dans le monde, tranquille et calme.
- « C'est seulement à cause du monde, pour le bonheur des hommes, que son cœur éprouve de l'inquiétude.
- « Que tous les hommes ne pensent qu'à satisfaire leurs oreilles et leurs yeux ;
- « Tous ceux qui sont dans un état de sainteté les traiteront comme un père traite ses enfants. »

(Tao-te-king, 49^e section.)

Tout le livre de LAO-TSEU respire la même mansuétude, le même amour pour les hommes, joints à une exal-

tation de sentiments et de mépris du monde, qui approche du mysticisme, développé au plus haut point par ses sectateurs. Cependant le vieux philosophe chinois n'a pas oublié les intérêts du peuple. Vivant au temps de la décadence de la dynastie des Tchéou, l'âme de LAO-TSEU fut déchirée du spectacle de la perversité de son époque, et il en conçut une telle haine contre la civilisation, à laquelle il attribuait cette perversité, que, dans son livre, il prêche sans cesse le retour à la simplicité des mœurs primitives, au naturel inculte mais vertueux de l'homme, qui est bon par nature, et que la civilisation, la société corrompent. Ses plaintes à ce sujet sont aussi vives que celles de J.-J. Rousseau, avec lequel il a de singuliers rapports d'âme et de pensée. Il prêche aussi continuellement le mépris des honneurs et des richesses, et la retraite au sein des villages.

Le vif intérêt et la tendre compassion de LAO-TSEU pour le peuple souffrant se font sentir dans le chapitre suivant de son livre :

- « Si le peuple souffre de la faim, c'est que de trop grands impôts pèsent sur lui.
- « Voilà la cause de sa misère.
- « Si le peuple est difficilement gouverné,
- « C'est qu'il est surchargé de trop grands travaux.
- « Voilà la cause de son insubordination.
- « Si le peuple voit arriver la mort avec insouciance,
- « C'est qu'il a trop de peines de se procurer sa vie.
- « Voilà pourquoi il meurt avec si peu de regrets. »

(Tao-te-king, 75^e sect.)

Le philosophe chinois avait été témoin des calamités que les mauvais gouvernements font subir aux peuples. Il crut que sa doctrine, expression de la RAISON ABSOLUE, de l'INTELLIGENCE SUPRÊME, devait gouverner les rois comme les peuples. Dans la trentième section de son livre, il déclare donc qu'il faut pratiquer la doctrine du TAO, ou de la Raison suprême absolue, pour bien gouverner les peuples. Il repousse tout emploi de la force et les moyens violents de la tyrannie militaire, qui n'amènent que des calamités. Le pouvoir de ceux qui veulent gouverner par la force n'a, dit-il, que la durée d'un matin.

- « Le sage qui se sert du Tao ou de la Raison suprême absolue pour gouverner les hommes,
 - « Ne recourt pas à l'emploi des armes afin d'opprimer son empire.
 - « Ses actions sont récompensées avec reconnaissance.
 - « Là où les grandes armées font leur demeure,
 - « Croissent bientôt les ronces et les épines.
 - « Après le départ de ces grandes armées,
 - « Il survient nécessairement des années de calamité.
 - « L'homme vertueux remplit ses devoirs et s'arrête-là;
 - « Il n'ose pas recourir à l'emploi de la violence.
 - « Il remplit ses devoirs et il ne présume pas trop de lui-même.
 - « Il remplit ses devoirs et il ne se livre pas aux excès de la vanité;
 - « Il remplit ses devoirs et il ne s'abandonne pas à un insolent orgueil.
 - « Il remplit ses devoirs et il ne cesse pas de les remplir.
 - « Il remplit ses devoirs et il ne recourt pas à la violence;
 - « Car les choses violentes ne durent pas.
 - « Ce sont elles que l'on nomme opposées à la Raison suprême absolue;
 - « Étant opposées à la Raison suprême absolue, elles n'ont que la durée d'un matin. »
- (Tao-king, 36^e sect.)

LAO-TSEU prit les intérêts du peuple avec prédilection, parce qu'il connaissait ses souffrances, et qu'il savait que celles des rois n'existent le plus souvent que dans la bouche de leurs flatteurs et de leurs courtisans; et que, dans le cas contraire, ils peuvent facilement leur donner un terme, tandis que celles du peuple sont éternelles comme ses misères.

Nous ne citerons plus du beau livre de LAO-TSEU que le passage suivant. On sait que l'antique sagesse de la patrie de Socrate s'était formulée dans la bouche de Thalès par le célèbre axiome γινώσκω σεαυτόν, *connais-toi toi-même*. Le même axiome est enseigné ici par LAO-TSEU avec un développement qui le rend bien plus frappant.

« Celui-là seul peut être nommé éclairé qui se connaît lui-même; celui-là seul peut être nommé fort, qui se dompte lui-même; celui-là seul peut être nommé riche, qui connaît le nécessaire. Il n'y a que les œuvres difficiles et méritoires qui laissent des traces dans la mémoire des hommes. »

- « Celui qui connaît les hommes est instruit.
- « Celui qui se connaît soi-même est vraiment éclairé.
- « Celui qui subjugué les hommes est puissant.
- « Celui qui se dompte soi-même est véritablement fort.
- « Celui qui connaît le suffisant est riche.

- « Celui qui accomplit des œuvres difficiles et méritoires laisse un souvenir durable dans la mémoire des hommes.
- « Celui qui ne dissipe point sa vie en impertinence;
- « Celui qui meurt et n'est point oublié a une vie éternelle. » (Tao-king, 33^e sect.)

Les historiens chinois rapportent sur LAO-TSEU une anecdote qui prouve la renommée que ce philosophe s'était déjà acquise avant KHOUNG-TSEU, et la haute estime que celui-ci en avait. KHOUNG-TSEU ayant entendu, dans beaucoup d'occasions, faire l'éloge de LAO-TSEU, voulut connaître par lui-même quel était cet homme extraordinaire. Il se rendit donc près de lui, et l'interrogea sur le fond de sa doctrine. Au lieu de lui répondre, LAO-TSEU fit des reproches à KHOUNG-TSEU, en lui disant qu'il était trop répandu au dehors, que la conduite qu'il tenait sentait le faste et dénotait la vanité, et que le grand nombre de ses disciples était plus propre à entretenir l'orgueil dans son cœur qu'à y faire naître ou à y nourrir l'amour de la sagesse. « Le sage, lui dit-il, aime l'obscurité; loin d'ambitionner les emplois, il les fuit. Persuadé qu'en terminant sa vie, l'homme ne laisse après soi que les bonnes maximes qu'il aura enseignées à ceux qui étaient en état de les retenir et de les pratiquer, il ne se livre pas à tout venant; il étudie les temps et les circonstances. Si les temps sont bons, il parle; s'ils sont mauvais, il se tait. Celui qui est possesseur d'un trésor, le cache avec soin de peur qu'on ne le lui enlève; il se garde bien de publier partout qu'il l'a en sa disposition. Celui qui est véritablement vertueux, ne fait pas parade de sa vertu; il n'annonce pas à tout le monde qu'il est sage. Voilà tout ce que j'ai à vous dire, faites-en votre profit. »

On ne rapporte pas la réponse de KHOUNG-TSEU. Tout ce qu'il dit à ses disciples lorsqu'ils lui demandèrent ce qu'il pensait d'un homme qu'il avait été si curieux de connaître par lui-même, fut celle-ci : « Je ne suis pas étonné de voir les oiseaux voler, les poissons nager, les quadrupèdes

« courir. Je sais qu'on prend les poissons dans des nasses, et les quadrupèdes dans des filets, et qu'on perce les oiseaux à coups de flèche. Quant au dragon, j'ignore comment il peut être porté par les vents et les nuages, et s'élever jusqu'au ciel. *J'ai vu aujourd'hui* LAO-TSEU, *il ressemble au dragon.* »

On raconte aussi que LAO-TSEU demanda à KHOUNG-TSEU : *Avez-vous trouvé le Tao, ou la Raison suprême ?* — *Je l'ai cherchée vingt-sept ans, répondit-il, et je ne l'ai pas trouvée.* Le célèbre historien chinois SSE-MA-TS'IAN ne rapporte pas l'entretien des deux philosophes, mais il a conservé les paroles que LAO-TSEU adressa à KHOUNG-TSEU, en se séparant de lui : « J'ai entendu dire que le riche renvoie ses amis avec des présents considérables, et que le sage renvoie ceux qui le visitent avec quelques bons conseils. Je ne suis pas riche, mais je me crois sage en toute humilité. » La conséquence pour KHOUNG-TSEU était facile à tirer.

Le spectacle des malheurs de sa patrie engagea LAO-TSEU à se retirer complètement dans la solitude. Il alla se cacher à *Han-kouan*. Le mandarin du lieu l'y reçut bien, et lui dit : « Vous voulez vivre en solitaire, je ne m'y oppose point; mais dans votre solitude, occupez-vous à quelque chose d'utile. Composez quelque ouvrage dans lequel les principes de votre doctrine soient clairement expliqués. » Si cette anecdote est vraie, on sait comment le philosophe solitaire s'en acquitta. Les chapitres que nous avons cités de son livre ont pu le faire connaître. Après avoir composé son ouvrage, LAO-TSEU disparut sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'il devint.

Contrairement à KHOUNG-TSEU et aux autres philosophes chinois de son école, LAO-TSEU ne cite jamais pour modèle de vertu, pour exemple à suivre, les anciens empereurs chinois, ni aucun personnage de l'histoire. On voit que ses doctrines ne tiennent au passé de son pays par aucun lien

traditionnel, par aucun antécédent historique. Sa conception sociale est indépendante de toute sanction humaine. Fondée sur la Raison ou l'Intelligence absolue, elle est absolue comme elle. Cette conception peut être erronée; incomplète; elle a pu être altérée par ceux qui l'ont reçue, qui l'ont transmise, qui s'en sont constitués les apôtres : on peut reprocher à ses sectateurs des extravagances et des folies; mais, quoi qu'il en soit, il n'en reste pas moins établi que LAO-TSEU est une grande figure qui a dominé les âges, et qui a marqué sa place parmi les grands instituteurs de l'humanité.

—
KHOUNG-FOU-TSEU (CONFUCIUS),
PHILOSOPHE. 551 ans av. notre ère (*).

(*) Voyez pl. 22, n° 1, son portrait, gravé d'après l'*Iconographie des Chinois célèbres*, qui se trouve à la Bibliothèque royale de Paris (conférez p. 25). Cette collection de portraits mérite plus de confiance qu'on ne pourrait le croire d'abord, et que certaines personnes ont voulu lui en accorder. Après avoir examiné attentivement cette grande *Iconographie* d'hommes si éloignés de nous par le temps et l'espace, nous avons reconnu que les types de têtes qui y sont figurés par l'artiste chinois sont les mêmes que ceux que l'on retrouve dans les livres chinois, à la différence près que les premiers sont colorés. Voici comment s'explique cet artiste en tête de sa collection : « Au commencement de la 11^e lune de la 24^e année de « KANG-NI (sur la fin de 1685 de notre ère), « moi, Po-Ki, surnommé *Tchang-sieou*, « ayant achevé de copier les portraits de plus « de cent personnages célèbres dont on conserve les originaux dans le temple où l'on « apprécie sans partialité le mérite de ceux « qui ont pratiqué la vertu, j'ai cru devoir « dire quelque chose de chacun, pour que « l'on pût au moins s'en former une légère « idée, ou s'en rappeler le souvenir. » Effectivement, chaque portrait est accompagné d'une notice chinoise sur la vie du personnage. Pourquoi les Chinois, qui sont si idolâtres de l'antiquité et de leurs grands hommes, n'auraient-ils pas eu soin de conserver leurs traits à la postérité? Ce ne sont pas les moyens de l'art qui leur ont manqué, puisque l'empereur *Guang* parle déjà de la

On vient de voir les notions les plus utiles sur Dieu, la morale la plus pure, exprimées et annoncées aux hommes sans faire intervenir des phénomènes extraordinaires, des prodiges contraires aux lois de la nature; sans faire parler Dieu d'une manière impie, parce que sa sagesse est bien au-dessus de la sagesse de l'homme, quelle qu'elle soit. Le philosophe qui nous occuper n'eût pas plus recours que le précédent à ces moyens dont la fourberie a trop souvent abusé pour tromper et opprimer les peuples. Et, cependant, que l'on ne dise pas qu'il est nécessaire de feindre cette intervention surnaturelle et immédiate de la Divinité dans les enseignements que l'on donne aux hommes pour gouverner les sociétés; l'exemple de KHOUNG-TSEU est là pour démentir cette assertion. Oui, sans doute, la Divinité intervient dans les choses humaines, mais c'est en suscitant, du milieu de la foule, des hommes d'élite qui l'éclairent, qui la dirigent, qui lui enseignent les vérités nécessaires à sa conservation et à son bonheur. Ces hommes n'ont jamais manqué à leur

peinture des anciens, lui qui vivait 2300 ans avant notre ère. Le P. Amiot qui, en 1771, envoya de Chine cette collection de portraits, et qui a écrit une longue vie de Confucius en un volume in-4° (12^e vol. des Mém. sur les Chinois), dont nous nous servons principalement dans la notice suivante, y attachait assez d'importance pour croire qu'elle méritait d'être connue de l'Europe. Il a prouvé dans l'ouvrage que nous venons de citer, que l'on a en Chine plusieurs portraits du philosophe KHOUNG-TSEU, qui le représentent à différents âges de la vie. « Dans le temple domestique où nous faisons nos cérémonies respectueuses en l'honneur de nos ancêtres, dit l'un de ses descendants à la 47^e génération, nous conservons encore quelques habits qui ont servi à KHOUNG-TSEU, son portrait en petit, et un portrait de son disciple YEN-TSEU. Nous savons par une tradition non interrompue de père en fils, que ces deux portraits sont très-ressemblants. » Une autre collection de portraits chinois, plus en petit, qui se trouve à la même bibliothèque, offre absolument les mêmes types.

mission providentielle; et, depuis que le genre humain a été jeté sur cette terre qu'il embellit de sa présence, et qui le nourrit, les vérités les plus essentielles lui ont été enseignées par eux. Mais ceux-là seuls ont connu et enseigné le plus de vérités utiles, qui ont eu le plus d'influences heureuses sur les sociétés qui les ont reçues, et leur ont procuré la plus grande somme de jouissances morales et physiques auxquelles les hommes sont destinés par leur nature. Nous croyons que le philosophe KHOUNG-TSEU est de ce nombre.

Les grands Tableaux chronologiques chinois placent sa naissance en hiver, à la 11^e lune de la 21^e année du règne de LING-WANG (roi intelligent), dans le royaume feudataire de Lou, province actuelle du Chan-toung (Orient montagneux), 551 ans avant notre ère, et 54 ans après LAO-TSEU. Ils ajoutent que « quoique KHOUNG-TSEU soit né dans le petit royaume de Lou, il fut cependant véritablement le plus grand instituteur du genre humain qui ait jamais paru dans les dix mille siècles (tous les âges). Il n'est pas seulement la plus grande gloire de Lou, mais de la dynastie des Tchou, parce que ce grand saint appartient à tout l'empire. » Les historiens chinois font remonter ses ancêtres jusqu'à l'empereur HOANG-TI. Plusieurs d'entre eux occupèrent des emplois considérables. Le père de notre philosophe, nommé CHOU-LIANG-HO, était gouverneur (ta-fou) de la ville, ou bourg, de Tchéou, ville de troisième ordre, aujourd'hui Tchéou-hien, province du Chan-toung. Il avait eu neuf filles de sa femme du premier rang (*); une femme du second rang lui donna un fils chétif, qui mourut aussitôt. Après

(*) Les mœurs chinoises autorisent d'avoir plusieurs femmes en titre; mais il n'y en a qu'une qui ait le rang de femme légitime. Les enfants des femmes de second rang sont regardés comme les siens; et quand la première femme meurt, une des femmes du second rang peut être élevée au premier. Tant que celle du premier rang existe, celles du second doivent lui être soumises.

la mort de sa première femme, il voulut s'en donner une autre pour avoir un héritier direct. Il la chercha dans la maison de Yen, dont le chef avait trois jeunes filles. Ce fut la plus jeune qui consentit, par obéissance filiale, à épouser le vieux gouverneur. Après l'accomplissement du mariage, la jeune femme demanda à son mari de faire un voyage à la colline *Ni-kieou*. Elle s'y rendit, fit sa prière au *Chang-ti*, Souverain suprême, pour en obtenir la fécondité, et après dix lunes révolues, elle accoucha d'un fils, auquel on donna le nom de *Kieou*, colline, que le philosophe prend souvent dans ses ouvrages, et le surnom de *Tchoung-ni*, par lequel il est aussi quelquefois désigné.

Les historiens chinois, ordinairement si peu partisans du merveilleux, rapportent cependant quelques prodiges qui auraient précédé et accompagné la naissance de *KHOUNG-TSEU*. L'animal fabuleux nommé *Ki-lin*, si souvent cité par les poètes chinois, et qui, dit-on, ne paraît sur la terre que pour annoncer des choses heureuses, se montra dans le jardin de la maison où naquit le philosophe, et fit sortir de son estomac une pierre de jade, sur laquelle on lisait : *Un enfant pur comme l'onde cristalline naîtra quand les Tcheou seront sur leur déclin; il sera roi, mais sans aucun domaine*. Au moment de la naissance de cet enfant, deux dragons furent vus dans les airs au-dessus de la maison où naquit le philosophe, et cinq vieillards entrèrent ensemble dans l'appartement de la mère (voy. pl. 23) (*). On entendit ensuite une mu-

(*) Les dessins historiques sur la vie de *KHOUNG-TSEU* que l'on donne ici, furent composés par un célèbre peintre chinois de Péking, sur l'invitation du P. Amiot, et envoyés en France pour être gravés et accompagner sa *Vie de Confucius*. Le vœu de ce savant missionnaire ne fut pas entièrement rempli, car 18 dessins seulement furent gravés et publiés. On ne sait malheureusement pas ce que sont devenus les 100 dessins originaux. Il existe plusieurs livres chinois sur la vie de *KHOUNG-TSEU*, accompa-

sique harmonieuse, dont une troupe de musiciens célestes faisaient retentir les airs en chantant : *Tout le ciel trépassa de joie à la naissance du saint fils!* (*Li-tai-ki-sse*; k. 13, f. 45.)

Cet enfant miraculeux, annoncé comme un présent que le ciel faisait aux hommes, portait sur son corps même, dit-on, les différents présages de ce qu'il devait être un jour, et de ce qu'il devait faire pendant le cours de sa vie pour l'accomplissement de ses hautes destinées.

On ne manque pas de détails sur la vie de *KHOUNG-TSEU*, comme on en manque sur celle de *LAO-TSEU*; les particularités les plus minutieuses ont même été recueillies sur le premier de ces deux philosophes. Nous en rapporterons ici quelques-unes, parce qu'elles font connaître une belle et grande vie, en même temps que les mœurs de son époque.

Le petit *Kieou* (c'est ainsi qu'on l'appelait dans sa famille, par allusion au voyage que nous avons rapporté) se distinguait des autres enfants par sa soumission sans bornes aux volontés de sa mère, devenue veuve; par son respect pour les vieillards, par sa déférence envers tous ceux qui étaient plus âgés que lui, par une gravité prématurée, et par son attention à ne manquer à aucune des cérémonies célébrées tant à l'honneur des vivants qu'à l'honneur des morts. Il était si porté d'inclination à rendre aux uns et aux autres les honneurs qu'il croyait leur être dus, dit le P. Amiot (qui ne fait que rapporter les sentiments des historiens chinois, et dont nous emprunterons presque constamment les paroles dans cet article, parce que nous croyons qu'elles auront plus de poids que les nôtres), que son plus grand divertissement avec ceux de son âge était tantôt de les saluer avec tout le cérémonial que les personnes les plus graves observent entre elles, tantôt de

gués d'un grand nombre de gravures sur bois du genre de celles que nous avons données; celles dont parle le P. Amiot avaient été retouchées par un habile artiste chinois.

lui inviter à s'asseoir, en leur cédant respectueusement la première place. D'autres fois, il posait sur une table tout ce qui se trouvait sous sa main, l'y rangeait avec ordre, comme pour faire un sacrifice aux ancêtres; puis, se prosternait, frappait la terre avec son front, et faisait les autres cérémonies usitées en pareille occasion. (voy. pl. 24) (*).

La mère du jeune Kieou l'éleva avec beaucoup de soins jusqu'à l'âge de sept ans. Alors elle pensa à lui donner un maître; mais, étant veuve et jeune, elle crut que son devoir ne lui permettait pas de lui en donner un particulier. Elle résolut donc de l'envoyer à l'école publique, que tenait alors un sage de premier ordre, en même temps magistrat et gouverneur pour le peuple, qui ne regardait pas comme un emploi au-dessous de lui, celui d'instruire et de former la jeunesse.

La jeune mère de notre philosophe, en envoyant son fils à l'école, lui donna le surnom de Tchoung-ni, par une autre allusion à la colline Ni, et à son rang de fils puîné de père. Le jeune homme se distingua bientôt

(*) Cette planche représente le jeune philosophe, âgé de 5 ou 6 ans, se divertissant avec ses petits camarades, en voulant imiter les différentes cérémonies qu'il avait vu pratiquer en différentes occasions. Il est représenté devant une table sur laquelle sont quelques-uns de ces vases qui servent aux offrandes. Il est gravement debout, se disposant à faire les cérémonies, tandis que ses compagnons en font chacun quelque chose sans ordre. L'un est prosterné et fait le ko-teou (prosternement), qui a été exigé devant l'empereur chinois, de toutes les ambassades européennes. On voit par-là que cet usage que l'on a voulu considérer comme un acte de servilité, indigne d'hommes libres, est tout simplement une formule de politesse très-ancienne, conservée par respect comme tout ce qui tient à l'antiquité. Il y a bien des usages dans les cours de l'Europe et ailleurs, plus raffinés et plus vils, et plus près de la civilisation européenne, ne s'en sont pas éloignés. L'autre fait le tsou-y, le salut, etc. Tout cela se passe dans le jardin de la maison ayant vue sur la campagne.

de tous ses compagnons d'études par sa modestie, son application, sa douceur, et surtout par ses progrès. Le sage maître, frappé de la conduite de son disciple, et de ses facultés précoces, en eut bientôt fait un petit docteur qui le secondait dans ses travaux, en transmettant à ses jeunes compagnons les leçons qu'il avait reçues avec tant de facilité. On voit ici un exemple de cette méthode nouvelle d'enseignement qui a eu tant de peine à s'accréditer, parmi nous, à cause des avantages qu'elle procure, et contre laquelle certains écrivains ont tant débâté, pour plaire à l'esprit de ténèbres qui dominait alors. Il ne sera pas inutile de remarquer ici que cette méthode, déjà en usage en Chine du temps de la jeunesse de Khoung-tseu, est encore universellement suivie maintenant dans le grand empire.

Le jeune Tchoung-ni remplissait les fonctions de moniteur avec une convenue parfaite, ayant soin de ne pas blesser l'amour-propre de ses camarades, tout en conservant sur eux l'ascendant que lui donnait sa supériorité, et excitant leur émulation plutôt par ses exemples que par ses leçons. C'est ainsi qu'il parvint à l'âge de dix-sept ans. Il étudiait avec l'assiduité la plus constante, et s'étant familiarisé avec les écrits des anciens, il imprima dans son cœur les profondes traces des vertus civiles et morales qu'ils avaient pratiquées. Engagé par sa mère à prendre un état, il accepta un mandarin subalterne, qui lui donnait inspection sur la vente et la distribution des grains.

Il n'en est pas du sage comme de l'homme ordinaire. Celui-ci ne fait que suivre machinalement la route qui lui est tracée; tandis que le premier a toujours en vue la perfection des choses. En acceptant le modeste emploi qu'on lui offrit, Khoung-tseu (car en entrant dans les fonctions publiques le jeune Tchoung-ni se fit appeler par son nom de famille, qui était Khoung), quoique descendant d'une race illustre, loin de se croire humilié ou deshonoré,

n'envisagea ses modestes fonctions que comme un moyen qu'on lui fournissait de servir le prince et la patrie. Il était reçu, dans le royaume de Lou, ainsi que dans la plupart des autres royaumes feudataires qui partageaient l'empire, que les personnes en place confiaient à des inférieurs, ou même à des mercenaires, les détails de tout ce qui était de leur ressort. Le jeune mandarin regarda cette coutume comme un abus qui tendait à renverser les lois, et il commença par s'y soustraire; il voulut tout voir, tout entendre, tout faire par lui-même.

Chaque jour, au lever de l'aurore, il était des premiers rendus dans le lieu où se faisaient les ventes et les achats. Là, il examinait avec l'attention la plus scrupuleuse tout ce qui devait avoir cours en fait de provisions de bouche. Les grains étant l'objet principal de son ministère, il n'oubliait rien pour se procurer les connaissances relatives à ce qui les concernait. Il avait à ses côtés des hommes experts et désintéressés qui l'aidaient à distinguer les différents degrés de bonté de chaque denrée, et à y mettre tel prix qui, sans porter dommage au vendeur, fût à l'avantage de celui qui s'approvisionnait. Il rejetait impitoyablement, et sans égard pour qui que ce fût, tout ce qui, de près ou de loin, lui paraissait devoir nuire à la santé du citoyen.

Par cette conduite constamment soutenue, il eut bientôt substitué l'ordre et la bonne foi aux abus qui régnaient avant lui dans cette branche de l'administration. Les monopoles et toutes les espèces de fraudes disparurent entièrement. Après que ses fonctions étaient remplies, le jeune mandarin lisait les livres économiques. S'il sortait quelquefois, c'était, ou pour aller s'instruire auprès des agriculteurs des environs de la ville, ou pour visiter les magasins où l'on déposait le riz, le froment et les différentes sortes de blés. Il questionnait les premiers sur la nature du terrain qu'ils cultivaient, sur les engrais les plus propres à le rendre fertile, sur les productions que

l'on devait lui confier plus particulièrement, et sur une multitude d'autres objets non moins importants que ses livres ne lui auraient point appris. Il interrogeait les autres sur les précautions qu'ils prenaient pour empêcher les grains de fermenter, pour les préserver de l'humidité, pour les garantir des insectes et pour les maintenir jusqu'au temps du débit dans un état de bonté toujours égal. Il s'informait de la diminution qu'ils éprouvaient après un certain temps, du prix du premier achat, de celui de la vente qui s'en faisait ensuite, de la perte et du gain, des raisons particulières qui pouvaient occasionner l'une ou l'autre.

On était charmé de voir un jeune magistrat occupé tout entier de son devoir, et ne rien négliger de tout ce qui pouvait contribuer à le lui faire remplir dignement. En se conciliant de si bonne heure l'estime universelle de ses concitoyens, il jetait les fondements de cette haute réputation de sagesse dont il jouit le reste de ses jours.

Arrivé à l'âge de dix-neuf ans, sa mère l'engagea à se marier. Il épousa donc *Ki-koan-chi*, d'une ancienne famille originaire du petit royaume de Soung. L'année après il en eut un fils qu'il nomma *Pé-yu*. Le roi de Lou, informé de la naissance de ce fils, voulut prendre part à la joie d'une famille qu'il honorait. Il envoya un de ses officiers pour faire au père ses compliments de congratulation, et lui porter en même temps un poisson très-estimé dans le pays, avec ordre de lui dire que c'était pour contribuer à couvrir une table à laquelle il irait s'asseoir en personne lors du festin d'usage, après que le nouveau-né aurait accompli le premier mois de sa vie. Ce présent fut reçu avec tous les sentiments de reconnaissance qu'il exigeait, et pour en perpétuer le souvenir dans la famille, le père ajouta aux noms de son fils le surnom de *Li*, que portait l'espèce de poisson qui lui avait été envoyé par son souverain.

Les magistrats supérieurs de la ville, charmés de la conduite du jeune man-

dans, le proposèrent au gouvernement pour être employé à la réforme des abus sans nombre qui s'étaient introduits dans les campagnes, surtout à l'occasion de ce qui concernait le gros et le petit bétail. Sur l'exposé qu'ils lui firent de son intelligence dans les affaires, de sa droiture et de ses procédés toujours honnêtes dans la manière de les traiter, le ministre lui fit expédier la commission d'inspecteur-général des campagnes et des troupeaux, avec pleins pouvoirs d'abroger et d'établir tels usages qu'il jugerait à propos pour l'avantage commun.

KHOUNG-TSEU n'avait que vingt et un ans quand il fut pourvu de cet important emploi. Il s'en acquitta avec toute l'intelligence et tout le succès que l'on pouvait attendre de lui. Dans tous les lieux où il s'arrêtait, il voulait voir les propriétaires des terres, et s'entretenir avec eux. Il leur insinuait les grands principes d'où dépend le bonheur de l'homme vivant en société. Il les interrogeait ensuite sur la nature et les propriétés du terrain dont ils étaient possesseurs, sur la quantité et la qualité des productions qu'ils en retiraient annuellement; il leur demandait si, en donnant à leurs champs une culture plus soignée, ils ne les rendraient pas d'un plus grand et d'un meilleur rapport; s'ils n'en recueilleraient pas avec plus de facilité, et plus abondamment, des récoltes dans un genre différent de celui qu'ils avaient coutume d'en exiger; et autres choses semblables, sur lesquelles, après avoir reçu les éclaircissements dont il avait besoin, il intimait ses ordres, et prenait toutes les mesures nécessaires pour les faire exécuter.

Lorsque les habitants de la campagne se présentaient à lui dans un état de malpropreté qui dénotait la pénurie ou la misère, il voulait savoir quelle était la véritable cause de leur indigence. Si cette cause était involontaire, il les plaignait, ranimait leur courage, leur donnait des secours suffisants pour les faire subsister. Si, au contraire, il s'apercevait qu'elle était

volontaire, il leur faisait des réprimandes qui leur inspiraient souvent la résolution de changer de conduite et de se corriger. Il leur donnait ensuite des conseils sur ce qu'ils devaient faire, et les renvoyait avec quelques dons qui les disposaient toujours en sa faveur.

Il eut beaucoup de peine à obtenir qu'on cultivât ces sortes de terrains qu'un préjugé de temps immémorial faisait regarder comme incultivables. Il ne se contentait pas d'exhorter, il priaît, il sollicitait, il joignait les menaces aux prières; il n'épargnait rien, et se donnait même pour caution des emprunts qu'on était obligé de faire.

Il s'occupa ensuite de ceux qui entretenaient les troupeaux, ou qui n'avaient d'autres occupations que de les mener paître. Il voulut persuader aux propriétaires de ces troupeaux qu'ils devraient étendre leurs vues au-delà du gain journalier dont il paraissait qu'ils s'occupaient uniquement; il fallait les convaincre que leur intérêt le plus réel et le plus solide consistait dans les avantages qu'ils procuraient au public; que ces avantages seraient plus ou moins grands, et par conséquent leur gain particulier plus ou moins considérable dans sa totalité, en proportion des soins qu'ils se donneraient pour le bon entretien, l'amélioration et la multiplication de leurs troupeaux. Les peines qu'il se donna, sa patience à toute épreuve, et sa douceur inaltérable, lui assurèrent le plus heureux succès.

Dans le cours des quatre années qu'il consacra à cette pénible fonction, on vit la campagne changer de face et devenir fertile, les troupeaux mieux soignés s'accroître, et les cultivateurs vivre dans la paix et l'abondance.

Agé seulement de vingt-quatre ans, KHOUNG-TSEU s'était déjà distingué de la manière la plus brillante parmi la foule des magistrats. Il allait être appelé à de hautes fonctions, plus conformes à son mérite, lorsqu'il eut le malheur de perdre sa mère, arrivée à peine à la quarantième année de son

âge. Alors comme aujourd'hui, à la mort du père ou de la mère, tout emploi public était interdit aux enfants : c'était du moins l'usage que les anciens avaient consigné dans le cérémonial de la nation, et qui n'est pas encore tombé en désuétude. KHOUNG-TSEU, très-rigide observateur des anciens usages, et qui eût voulu faire revivre tous ceux de la vénérable antiquité, se fit un devoir de se conformer à celui-ci, avec toute l'exactitude qu'y mettaient les premiers sages de l'empire. Il se renferma chez lui pour ne s'occuper que de la perte douloureuse qu'il venait de faire.

Après avoir observé toutes les cérémonies prescrites, il fit transporter le corps de sa mère près de celui de son père, en disant que *ceux qui ont été unis pendant la vie ne doivent pas être séparés après leur mort.*

« On les enterra donc l'un auprès de l'autre, le mari à l'est et la femme à l'ouest, ayant tous deux la tête au nord et les pieds au midi. On mit leurs corps à l'abri des animaux carnivassiers, en les enfermant dans des bières dont les planches, bien consolidées entre elles et enduites d'huile ou de vernis, avaient quatre pouces d'épaisseur, et, pour les préserver plus long-temps de la corruption, on ne les plaça que sur des tertres en forme de monticules. »

Cette cérémonie contrasta heureusement avec ce qui s'observait alors. Les usages qui avaient été en vigueur dans les premiers siècles de la haute antiquité, s'étaient insensiblement abolis ; à peine pouvait-on s'en former une idée, en voyant ce qui s'observait parmi les personnes du plus haut rang. Le peuple, et ceux de la classe moyenne, enterraient leurs morts dans le premier terrain inculte qui était le plus à leur portée, ou dans un coin de leurs champs, s'ils en avaient à eux, et, après un deuil de quelques jours, tout était fini. « Ce peu de respect pour les morts était l'un des effets de la corruption du siècle ; les mœurs s'étaient tellement dépravées dans tout l'empire, depuis surtout que

« les princes feudataires avaient ostiblement secoué le joug, qu'on n'y rougissait plus de rien, et que les abus les plus monstrueux y étaient regardés d'un oeil indifférent. Celui de laisser les morts comme à l'abandon, avait prévalu chez le plus grand nombre ; le souverain ne se mettait nullement en peine de le proscrire, et le gouvernement semblait, en quelque sorte, l'autoriser. » KHOUNG-TSEU entreprit la réforme de ces abus. Il tâcha de persuader à ceux à qui il avait occasion de parler, que l'homme étant ce qu'il y a de plus précieux sous le ciel, tout ce qui le compose était digne du plus grand respect ; qu'étant, par sa nature, le roi de la terre, tout ce qui existait sur la terre était soumis à ses lois et lui devait hommage ; et que c'est en quelque sorte le dégrader de sa dignité et le mettre au niveau des brutes, que de n'avoir que de l'indifférence pour ce qui reste de lui après que le souffle de la vie ne l'anime plus.

Il leur parla avec onction de l'obligation imposée à tous les hommes d'avoir les uns pour les autres cet amour éclairé et effectif qui, embrassant l'espèce en général, s'étend indifféremment sur chacun des individus qui la composent, puisqu'il n'en est aucun qui ne tienne à la longue chaîne qui les lie tous. Il leur expliqua comment cette même chaîne liait ceux qui jouissent de la vie à ceux qui avaient cessé de vivre ; il leur fit comprendre que les vivants étant redevables à ceux qui les ont précédés de tout ce qu'ils sont eux-mêmes dans l'ordre civil, de ce qu'ils savent et de ce qu'ils possèdent, ils leur doivent de la reconnaissance, et une reconnaissance proportionnée aux bienfaits qu'ils en ont reçus. Il leur persuada que le moyen le plus naturel et le plus simple de s'acquitter envers eux, était de leur rendre les honneurs, et de leur faire hommage de ce qu'ils avaient à leur disposition de plus digne de leur être offert. Il leur persuada qu'il était à propos de les fixer irrévocablement par des cérémonies analogues, telles que

celles qui avaient été en usage dès les premiers siècles de la monarchie.

« Il n'est pas douteux, disait le jeune philosophe, que les descendants ne fassent à leur tour ce qu'ils auront vu faire à ceux qui les auront devancés. Les honneurs que vous rendez à ceux que vous avez remplacés sur la terre, vous seront rendus par ceux qui vous remplaceront. »

Sa conduite en cette occasion fut un modèle auquel ses compatriotes ne tardèrent pas à se conformer ; et à l'exemple de ses compatriotes, ceux des différents royaumes qui partageaient alors l'empire, firent revivre parmi eux les usages que les anciens avaient établis pour honorer les morts. Depuis ce renouvellement, la nation entière les a constamment suivis depuis plus de deux mille ans, et elle les suit encore.

KHOUNG-TSEU se renferma trois ans dans sa maison pour pleurer sa mère et en porter le deuil. Ce temps de retraite, il le consacra à l'étude, et il y retrempa son âme déjà fortifiée dans l'étude de la sagesse. Le désir qu'il avait toujours eu de s'instruire à fond de ce qui fait le principal objet des connaissances humaines, se ranima dans son cœur. Il revint sur tout ce qu'il avait appris superficiellement dans l'âge tendre, et l'apprit, pour ainsi dire, de nouveau, avec toute l'attention qui est le propre de l'âge mûr. Il réfléchit profondément sur les lois immuables de la morale, remonta jusqu'à la source d'où elles découlent, se pénétra des obligations qu'elles imposent à tous les hommes, et en fit le but vers lequel il dirigea sa conduite et toutes ses actions ; mais, pour parvenir à ce but avec plus de sûreté, il tâcha de découvrir dans les *King* et dans l'histoire les différentes routes que les anciens sages s'étaient déjà frayées pour y arriver eux-mêmes sans danger.

A ces études sérieuses il joignit celles qui sont d'une utilité plus générale. Il travailla à se perfectionner dans tous les exercices du gymnase, ou, comme les Chinois s'expriment, dans les six arts libéraux, qui, selon eux, doi-

vent être l'objet de l'éducation publique, et qu'aucun des fonctionnaires ne doit ignorer. Les anciens philosophes les enseignaient à leurs disciples, et ce n'était qu'en les enseignant qu'ils croyaient remplir leur tâche, et s'acquitter envers la société de ce que chacun des membres lui doit en particulier. Aussi, lorsqu'on désignait quelqu'un par les titres de *sage*, de *philosophe*, de *maître*, ou par quelque autre nom analogue, on ne se figurait pas un homme qui ne s'occupait que de choses abstraites et de pure spéculation, mais l'on se formait l'idée d'un homme qui joignait à l'étude de la nature et à la pratique de la sagesse, des connaissances plus qu'ordinaires de la *musique*, du *cérémonial religieux et civil*, de l'*arithmétique*, de l'*écriture* ou, pour les Chinois, de l'*art de connaître*, de tracer et de former les caractères, de l'*escrime*, ou de la manière de faire usage des armes pour attaquer et se défendre, suivant qu'on se trouve dans la nécessité de faire l'un ou l'autre, et de l'*art enfin de conduire sûrement et avec adresse un char et une voiture quelconque, trainée par des bœufs ou des chevaux*.

On voit déjà dans les études du philosophe, ces tendances, si éminemment sociales, qui établiront une profonde démarcation entre lui et les philosophes de la grande et vieille école, exclusivement spiritualiste, dont BOUDDHA, LAO-TSEU, le védantin VYASA dans l'Inde, les chefs des séniens, des thérapeutes, et un grand révélateur que nous nous dispenserons de nommer, furent les principaux représentants. LAO-TSEU, annonçant la *Doctrine de la Raison absolue*, ne s'appuyait que sur elle ; KAOUNG-TSEU, au contraire, a recours au passé ; ses doctrines sont appuyées sur la tradition, sur l'autorité des anciens ; il renoue la chaîne des temps : les anciens sages sont ses précurseurs ; il a dans leurs doctrines des antécédents avoués, reconnus, de ses doctrines ; toute idée de révélation, et par conséquent de religion, en est exclue ; tandis que

celles de LAO-TSEU, qui plaçait toute autorité et tout principe de foi dans la RAISON ABSOLUE, renfermaient le principe contraire, rompaient le lien traditionnel, et par conséquent la nationalité chinoise; ce qui devait nécessairement les faire repousser par beaucoup d'esprits éclairés.

Les trois années de deuil s'écoulèrent. KHOUNG-TSEU alla déposer en cérémonie les habits de deuil sur le tombeau de sa mère, pour revêtir les habits ordinaires de la saison. Rentré chez lui, il chercha à se distraire en essayant quelques airs sur le *Kin* (instrument de musique inventé par FOU-HI, voy. pl. 1, à droite), mais il n'en tira que des sons tristes et plaintifs. Au lieu de se présenter, comme c'était la coutume, au souverain ou à ses ministres pour rentrer dans les emplois publics, il voulut continuer à étudier les antiques monuments de sa nation. Sa réputation de science et de sagesse, déjà répandue au loin, le faisait rechercher pour avoir son sentiment sur quelque point de morale ou de politique. Il s'efforçait de répondre à ce qu'on attendait de lui. Un prince qui s'était fait roi de Yen (province septentrionale de la Chine) lui envoya un de ses officiers en ambassade, pour lui demander des règles de conduite, au moyen desquelles il lui fût possible et même facile de bien gouverner ses sujets. KHOUNG-TSEU, après avoir écouté le député, se contenta de lui répondre ainsi : « Je ne connais ni « votre maître, ni ceux qui sont sous « sa domination; que pourrais-je dire « qui fût à son avantage et à l'avantage des siens? S'il avait voulu savoir de moi ce que faisaient les anciens souverains dans telle et telle circonstance, et comment ils gouvernaient l'empire, je me ferais un plaisir et un devoir de le satisfaire, parce que je n'aurais à parler que sur ce que je sais. Rapportez-lui « exactement ce que vous venez d'entendre. »

Sans doute que la réponse du philosophe fut rapportée fidèlement au roi de Yen, car l'année suivante

KHOUNG-TSEU se rendit auprès de lui, et travailla avec succès à la réforme des lois et des mœurs. Après avoir accompli sa tâche de législateur, il voulut retourner dans ses foyers. C'est alors que, sur des instances répétées qu'on lui faisait pour rester près du roi de Yen, il répondit : *J'ai fait mon devoir en venant ici, je fais également mon devoir en en sortant, quand je puis être utile ailleurs.*

Dans cette visite qu'il fit au roi de Yen, il se convainquit de cette vérité importante, qu'il est nécessaire de voyager pour juger sainement des mœurs des nations et du génie particulier des peuples; parce qu'il arrive très-rarement que les rapports des autres ne soient pas empreints d'erreur, d'ignorance ou de préjugé. « Je suis « pénétré de cette vérité, disait-il, et « je ne manquerai pas de mettre en « pratique ce qu'elle enseigne, toutes « les fois que j'en aurai l'occasion. »

En effet, de ce moment, KHOUNG-TSEU, ayant à peine atteint sa vingt-huitième année, ne cessa d'aller philosopher dans les différents petits royaumes de la Chine, à la cour des princes que sa grande réputation de sagesse rendait jaloux de le posséder.

KHOUNG-TSEU avait entendu dire que, dans le royaume de Kin, vivait un musicien si célèbre qu'il rendait croyables, disait-on, toutes les merveilles harmoniques des anciens. Il voulut le voir et juger par lui-même du degré de vérité qui pouvait exister dans ces récits. Il se rendit donc près du musicien, nommé SIANG, et se fit admettre au nombre de ses disciples. L'artiste lui parla de la musique comme du don le plus précieux que les hommes eussent reçu du ciel, puisqu'elle pouvait calmer les flots tumultueux des passions qui les agitent, leur faire goûter des plaisirs innocents et tranquilles, et les élever, en quelque sorte, au-dessus d'eux-mêmes. Il lui rappela le principe fondamental sur lequel reposent toutes les règles qui la constituent; et après un court exposé des plus essentielles d'entre elles, il posa les mains sur son *Kin*, et lui

Il comprendre l'application de ces mêmes règles dans une pièce composée autrefois par le sage WEN-WANG. A chaque son qu'il tirait de son instrument, KHOUNG-TSEU redoublait d'attention; on eût dit que son ame voulait passer tout entière dans le Kéu; il était si profondément occupé de ce qu'il entendait, qu'il paraissait dans une espèce de ravissement, et que long-temps après que le musicien eut cessé de jouer, il semblait encore tout occupé de l'entendre.

« En voilà assez pour une première leçon, lui dit SIANG; exercez-vous. » Plusieurs jours s'étant écoulés sans que le philosophe demandât de nouveaux éclaircissements à son maître, celui-ci crut devoir lui continuer la même leçon. Dix jours de suite il ne joua en sa présence que la pièce de WEN-WANG, et son docile disciple ne s'occupa, pendant tout ce temps, qu'à étudier cette même pièce avec une application toujours égale.

SIANG la lui fit répéter en présence de ses autres disciples, et parut très-satisfait de la manière dont il s'en tira. « Votre jeu, lui dit-il, ne diffère pas du mien; il est temps que vous vous exerciez sur un autre mode. — « Votre petit disciple Kienou, » lui répondit KHOUNG-TSEU, « ose vous prier de différer encore; je cherche l'idée du compositeur, que je n'ai pas encore saisie. — Bien, répliqua SIANG, je vous donne cinq jours pour la trouver. » Ce terme étant expiré, KHOUNG-TSEU se présenta de lui-même, et dit à son maître : « Je commence à voir comme à travers un nuage; je vous demande encore cinq jours, après lesquels, si je n'ai pas atteint le but auquel je vise, je me regarderai comme incapable d'y parvenir jamais, et je ne m'occuperai plus de musique. — J'y consens, » répondit SIANG, avec une surprise qui tenait de l'admiration.

Le dernier des cinq jours de délai commençait à peine, que KHOUNG-TSEU, en s'éveillant, se trouva comme transformé en un autre homme, quant à ce qui faisait depuis quinze jours le

sujet de ses plus profondes méditations. Il se présenta à son maître et lui dit : « Votre disciple Kienou a trouvé ce qu'il cherchait : je suis comme un homme qui, placé sur un lieu éminent, découvrirait le pays au loin. Je vois dans la musique ce qu'il y a à voir. Avec l'application et la constance, je suis parvenu à découvrir dans la pièce de l'ancienne musique que vous m'avez donnée à apprendre, l'intention de celui qui l'a composée. Je suis pénétré, en la jouant, de tous les sentiments dont il était pénétré lui-même en la composant. Il me semble que je le vois, que je l'entends, que je lui parle. Je me le représente comme un homme d'une taille moyenne, dont le visage un peu long est d'une couleur qui tient le milieu entre le blanc et le noir; il a les yeux grands, mais pleins de douceur; sa contenance est noble, son ton de voix sonore; toute sa personne inspire à la fois la vertu, le respect et l'amour : c'est, je n'en doute pas, l'illustre WEN-WANG. »

L'artiste, transporté de la pénétration et de l'intelligence de son élève, se prosterna devant lui, en lui disant : « Vous êtes un sage, vous n'avez plus rien à apprendre de moi; c'est moi qui dois être votre disciple, et dès ce moment je me reconnais pour tel. »

Cette scène de dilettantisme chinois pourra faire sourire ceux qui regardent les anciens comme des barbares en fait d'arts et de sciences, partage exclusif de la civilisation moderne. Un tel préjugé ne serait pas plus fondé que beaucoup d'autres que notre vanité moderne aime tant à entretenir sur toutes nos supériorités.

Après avoir puisé auprès du sage SIANG les connaissances en plus d'un genre dont il avait besoin pour l'entière exécution du grand dessein qu'il avait formé de se rendre utile aux hommes présents et à venir, KHOUNG-TSEU revint dans sa patrie, bien résolu à se fixer sur la carrière qu'il devait embrasser pour le reste de ses jours. Il

s'examina de nouveau mûrement (il avait alors trente ans), fit un retour sur lui-même, pesa tous les avantages et les inconvénients qui accompagnent chaque état en particulier de la vie civile; mais le profond amour qu'il portait à ses semblables ne lui permettant pas de rester indifférent sur leurs misères et sur les désordres en divers genres dans lesquels il les voyait généralement plongés, il n'hésita plus sur le choix. Il se chargea de la pénible et dangereuse mission de les rappeler tous à leurs devoirs, et de leur tracer les différentes routes qui mènent à la vertu. Aucun intérêt de famille, aucun intérêt personnel ne fut dès lors capable de l'arrêter; il sacrifia tout à l'intérêt public, qui devint pour lui une passion généreuse. En vain ses parents et ses amis répétèrent leurs représentations pour l'engager à rentrer dans la carrière des honneurs et des dignités. « Vous vous efforcez inutilement, leur répondit-il, de me faire changer de résolution; j'y resterai constamment fidèle. Je me dois indifféremment à tous les hommes, parce que je regarde les hommes comme ne composant entre eux tous qu'une seule et même famille, dont j'ai la mission d'être l'instituteur. » Dès lors il ne se contenta plus de donner des conseils de sagesse à ceux qui avaient recours à lui, il changea sa maison en une espèce de *lycée* ou d'académie, comme celle d'Athènes, où tout le monde pouvait se rendre, et où tout le monde était bien reçu. Il n'était personne à qui il ne prodiguât, avec effusion de cœur, ses instructions et ses soins. Jeunes et vieux, pauvres et riches, magistrats et guerriers vinrent bientôt en foule, les uns avec assiduité, les autres par intervalles ou pour lui demander des règles de conduite dans l'exercice de leurs emplois respectifs, ou pour se faire instruire de ce qu'il y a de plus essentiel à pratiquer dans ce qu'impose la morale, de plus utile à savoir dans l'histoire, dans l'antiquité, ou enfin pour apprendre de lui la meilleure manière de se

rendre utile à la société, en tirant parti de tout ce qu'ils avaient de talents.

La renommée du jeune philosophe s'étendit bientôt au-delà du royaume de Lou. Les rois des petits royaumes dont se composait alors la Chine, s'émurent; celui de Tsi, dont les états confinaient à ceux de Lou, fut le premier à être instruit du mérite extraordinaire du descendant de TCHING-THANG, le fondateur de la seconde dynastie. Il envoya un de ses grands pour l'inviter à se rendre auprès de sa personne, comme Denys invitait Platon, plus pour l'honneur de s'entretenir avec un sage que pour apprendre de lui à bien administrer son royaume. Quelque temps après, KHOUNG-TSEU se rendit près du roi de Tsi, accompagné de plusieurs personnes qui s'étaient faites ses disciples. A peine était-il sorti de la ville qu'une foule de jeunes gens qui voulaient, disaient-ils, cultiver la sagesse, vinrent se joindre à lui. Il n'en repoussa aucun, persuadé qu'ils l'abandonneraient bientôt, s'ils avaient pour le suivre d'autres motifs que celui qu'ils alléguaient.

Nous ne pouvons nous empêcher de faire ici une remarque importante, mais non hostile : c'est le profond sentiment des devoirs sociaux que possédait le philosophe chinois. Jésus dit dans l'Evangile : « Vous abandonnez tout, père, mère, frères, femme, enfants, pour me suivre. » Voici l'occasion que saisit KHOUNG-TSEU pour instruire ses nouveaux disciples de l'un des points fondamentaux de la sagesse, selon lui, et pour les rappeler à la pratique de leurs devoirs.

Étant arrivé sur les confins du royaume de Tsi, le philosophe et sa suite entendirent les cris d'une personne qui semblait rendre les derniers soupirs. Bientôt ils aperçurent un homme au pied d'un arbre, tenant une corde avec laquelle il s'efforçait de s'étrangler; les disciples arrivés les premiers auprès de cet homme empêchèrent l'accomplissement de sa fatale

résolution. KHOUNG-TSEU, descendu de son char, s'approcha du malheureux, et lui demanda avec bonté la cause de son désespoir. L'inconnu, ému de cette bienveillance, lui dit : « Dans ma première jeunesse je n'eus pas de passion plus forte que celle d'étudier; après avoir appris ce qu'on peut savoir à cet âge, le désir d'apprendre encore me fit naître l'envie de voyager. Je quittai la maison paternelle, et je parcourus l'un après l'autre tous les royaumes qui sont entre les quatre mers. Après quelques années, je revins dans ma patrie, où je me mariaï; mais bientôt après, j'eus le malheur de perdre mon père et ma mère, sans avoir rien fait encore pour m'acquitter de ce que je leur devais. Premier sujet de chagrin.

« En commençant mes voyages, je m'étais proposé pour but d'acquérir la sagesse en étudiant les hommes. Je me persuadai qu'après avoir découvert les différentes sources d'où découlent leurs vertus et leurs vices, il me serait facile de choisir celle où je devais puiser pour atteindre plus sûrement ce qui faisait l'objet de mes désirs. A mon retour je me crus suffisamment instruit pour me conduire moi-même et conduire les autres. Le temps de deuil prescrit fut à peine écoulé, que j'allai offrir mes services au roi de Tsi. Ce prince, plongé dans les délices d'une cour voluptueuse, ne faisait aucun cas de la vertu. Il ne voulut pas même m'écouter. Second sujet de chagrin.

« J'avais quelques amis dans ma patrie, et j'en avais fait d'autres dans les différents pays que j'avais parcourus. Je me flattais qu'ils avaient conservé pour moi les sentiments que je leur avais crus; j'allai les visiter l'un après l'autre, et je les trouvai tous changés. Au lieu des témoignages d'attachement auxquels je m'attendais, je ne reçus de leur part que de la froideur, de l'indifférence et du mépris. Troisième sujet de chagrin.

« J'arrive au plus récent et au plus cruel de tous. J'avais un fils de mon

mariage; cet indigne fils, au lieu d'être auprès de moi pour me soulager, pour me consoler dans mes disgrâces, court à présent le monde contre mon intention. Il va disant qu'il n'a plus de père, ni de mère; qu'ils ont péri en traversant une rivière...

« Cette nuit dernière, tous mes malheurs se sont représentés à mon esprit avec les couleurs les plus noires. Eh quoi! disais-je en moi-même, avec le sentiment de la plus profonde douleur, je voulais être un sage; je voulais apprendre aux autres l'art de devenir tels à leur tour; je croyais m'être élevé au-dessus des faiblesses de l'humanité, et je n'ai pas même rempli les devoirs les plus ordinaires de l'homme. Je n'ai été ni bon fils, puisque j'ai abandonné mes parents, dans le temps peut-être qu'ils avaient besoin de mon secours, et que j'étais en état de les servir; ni bon citoyen, puisque je n'ai rien fait pour ma patrie, ni pour la société; je n'ai pas été bon père de famille, puisque j'ai négligé l'éducation de mon fils, que je n'ai pas su gouverner, et que je ne lui ai pas même inspiré les premiers sentiments qui sont communs à tous les hommes. L'idée affreuse que j'ai conçue de moi en me considérant sous ces différents points de vue, m'a rendu la vie odieuse, et je suis venu secrètement dans ce lieu écarté, avec le dessein de la terminer. »

KHOUNG-TSEU lui répondit avec attendrissement : « Quelque grands que soient les torts que l'on ait eus, le plus grand de tous est celui de succomber au désespoir. Tous les autres peuvent se réparer; celui-ci est irréparable. Vous vous êtes égarés les premiers pas que vous avez faits dans la vie : vous avez pris une fausse route en croyant suivre celle qui conduit à la sagesse. Il fallait commencer par être un homme ordinaire, avant que d'être un sage; car l'on ne saurait parvenir à être un sage qu'après avoir rempli avec exactitude ce qui est un devoir imposé par la nature à tous les hommes. Aimer et servir ceux dont

vous tenez la vie, était la plus essentielle de vos obligations : vous l'avez négligée, et c'est de cette négligence que sont venus tous vos malheurs.

« Ne croyez pas cependant que tout soit perdu pour vous : reprenez courage, et tâchez de vous convaincre d'une vérité que l'expérience de tous les siècles a rendue incontestable. Voici cette vérité ; inculquez-la dans votre esprit, de manière à ce qu'elle n'en puisse jamais sortir : *Tant qu'un homme jouit de la vie, rien n'est à désespérer pour lui*. Il peut passer tout à coup de la plus grande peine à la plus grande joie ; du plus grand malheur à la plus haute félicité. Reprenez courage ; retournez chez vous, et comme si vous commenciez dès aujourd'hui à connaître le prix de la vie, travaillez à en mettre à profit tous les instants. Vous pouvez encore devenir sage. » Ensuite le philosophe adressant la parole à ceux qui le suivaient, il leur dit : « Ce que vous venez d'entendre de la bouche de cet homme, est une excellente leçon pour vous ; réfléchissez-y sérieusement chacun en votre particulier. »

Après ce discours, il remonte dans son char, et poursuit sa route. Il avait à peine fait un *li* (la 10^e partie d'une lieue) que plusieurs jeunes gens de la troupe se présentèrent à la portière, le saluèrent profondément et prirent congé de lui. A ceux-ci en succédèrent d'autres ; et quand il fut arrivé au terme de son voyage, il se trouva que treize de ceux qui s'étaient mis à sa suite l'avaient quitté pour aller servir leurs parents et remplir auprès d'eux les devoirs de la piété filiale.

Le principe qui vient d'être exposé d'une manière si dramatique et si frappante, est le principe fondamental de la philosophie confucéenne et de la société chinoise : c'est, comme s'expriment les Chinois, la *racine* ou la *base*. Il en résulte que la société formée sur ce principe ne peut jamais rompre les liens d'ordre et de subordination qui la rattachent continuellement au passé ; mais cette même société doit être nécessairement dépour-

vue de presque toute spontanéité, de toute inspiration individuelle. Cependant, si c'était à cette condition que les destinées providentielles des nations fussent attachées, il faudrait s'y soumettre. Quoique la gloire des grands hommes se reflète sur toute l'humanité, si ces grands hommes ne devaient être tels qu'aux dépens de la tranquillité et du bonheur des peuples, nul doute que les premiers ne dussent être rejetés dans la foule et replacés sous l'universel et inflexible niveau de la nécessité. Mais le principe confucéen ne comporte pas ces conséquences.

KHOUNG-TSEU arrive près du roi de Tsi, qui le reçoit avec beaucoup de considération. Mais ce fut là tout ce que ce prince léger fit d'abord pour s'instruire dans la sagesse. Il y avait une année que le philosophe était à la cour du roi de Tsi, sans que celui-ci pensât à réformer l'administration de ses états. Il croyait qu'en traitant royalement le sage, c'était tout ce que l'on pouvait attendre de lui. Il lui offrit même la possession d'une ville de troisième ordre, que KHOUNG-TSEU refusa d'accepter, en disant qu'il n'avait rendu aucun service qui méritât cette récompense. Quelque temps après le roi insista, le philosophe refusa encore. Ses disciples en furent surpris, et quelques-uns se permirent de lui dire : « Maître, ce refus opiniâtre de votre part n'aurait-il pas sa source dans l'orgueil ? » Le maître leur répondit qu'ils étaient dans l'erreur ; qu'ils ne le connaissaient point, ni le roi de Tsi, et qu'il n'était pas venu près de ce dernier par intérêt personnel. Tous ses disciples baissèrent les yeux, et aucun n'osa répliquer.

A cette époque des troubles eurent lieu dans le royaume suzerain des Tchéou. Le roi KING-WANG mourut après avoir désigné le plus jeune de ses fils pour lui succéder. Celui-ci fut détrôné, et mis à mort quelques jours après par l'un de ses frères aînés, qui prit aussitôt sa place (519 av. J.-C.). Cet événement empêcha KHOUNG-TSEU de se rendre chez les Tchéou, comme il en avait conçu le dessein. Il resta

donc dans le royaume de Tsi. Le nombre de ses disciples s'accrut tellement, que le roi lui assigna une demeure plus spacieuse, afin qu'il pût les recevoir tous. « J'ai appris avec plaisir, lui dit ce prince, que l'on venait de tous côtés vous consulter, et s'instruire auprès de vous. Il vous faut une demeure plus commode et plus vaste que celle que vous occupez; on vous donnera, de ma part, une des maisons royales, où vous pourrez demeurer et recevoir tous ceux qui viendront vous visiter. »

Un jour qu'ils s'entretenaient familièrement ensemble, on vint remettre au roi les dépêches de l'envoyé qu'il entretenait à la cour du roi des Tcheou. Cet envoyé lui faisait savoir que le feu du ciel avait consumé une des salles des ancêtres de sa majesté impériale, et que tout le monde en était dans la consternation. L'envoyé n'ayant point fait connaître quel était celui des anciens rois suzerains dont la salle avait été consumée par le feu du ciel, il demanda au philosophe laquelle ce pouvait être : « Il n'y a pas à douter, répondit celui-ci, que ce ne soit la salle particulière de LI-WANG. — Pourquoi cela? reprit le roi. — Voici mes raisons, répondit le philosophe. Tant que les maîtres de la terre sont en état de faire du mal, un respect mal entendu et une crainte servile ferment toutes les bouches sur leurs défauts; mais le ciel donne tôt ou tard des marques de son indignation contre les infractions de ses lois. LI-WANG (dont le règne commença l'année 878 av. J.-C.) était un méchant prince; il abolit la plupart des sages établissements de WEN-WANG. Il est le premier des empereurs qui ait osé porter des habits de couleur jaune, richement ornés; le premier qui se soit construit des palais vastes, élevés et d'une brillante architecture; le premier qui ait orné ses appartements de meubles précieux, qui ait eu des chars sculptés, traînés par des chevaux caparaçonnés avec magnificence; le premier, en un mot, qui ait introduit à la cour des empereurs un luxe dont les

sages princes de la vertueuse antiquité auraient rougi de honte.

« En faisant tomber le tonnerre sur le lieu destiné à faire les cérémonies respectueuses en l'honneur de LI-WANG, le ciel a voulu faire connaître aux hommes qu'un tel souverain n'était pas digne des hommages qu'on lui rendait; il a encore voulu faire rentrer en eux-mêmes tous les autres souverains qui pourraient être tentés de l'imiter. »

Le roi ne répliqua rien et parla d'autre chose; mais après avoir congédié le philosophe, il dépêcha secrètement un courrier, pour s'informer sur les lieux de la réalité du fait. Il rapporta la nouvelle qu'effectivement c'était la salle de LI-WANG qui avait été consumée par le feu du ciel. En entendant ces mots, le roi parut plongé dans la réflexion; puis il dit à ceux qui l'entouraient : « Félicitez-moi de l'acquisition que j'ai faite d'un trésor inestimable. Je possède dans la personne de KHOUANG-TSOU le plus grand homme qui soit dans tout l'empire. Ce n'est pas un homme ordinaire, c'est un philosophe parvenu au comble de la sagesse; c'est un véritable saint. Il voit les choses qui se passent loin de lui, comme si elles arrivaient sous ses yeux. »

Le fils d'un grand du royaume de Lou était venu, sur l'avis de son père, qui le lui avait recommandé avant de mourir, se faire disciple de KHOUANG-TSOU. Ayant su que son maître avait envie d'aller voir les monuments de la capitale de l'empire, il se chargea d'obtenir, à cet effet, l'agrément des rois de Tsi et de Lou. Ce dernier lui écrivit : « Pour contribuer en quelque chose de ma part à ce que vous voyagiez plus commodément, vous et votre maître, je vous envoie un de mes officiers pour être à vos ordres, et l'un de mes chars, attelé de deux chevaux, pour vous servir de transport. Portez-vous bien. » Ils montèrent donc sur le char envoyé par le roi de Lou, et partirent accompagnés de l'officier qui leur avait été donné pour escorte.

Arrivés dans la capitale de l'empire,

ils firent la rencontre du sage TCHANG-HOUNG, musicien philosophe, qui voulut les loger dans sa maison. Il conduisit ensuite KHOUNG-TSEU à la cour, et le présenta à un ancien ministre d'état. Celui-ci le reçut très-bien, et l'interrogea sur sa doctrine et sa manière d'enseigner.

« Ma doctrine, lui répondit KHOUNG-TSEU, est celle que tous les hommes doivent suivre; c'est la doctrine de YAO et de CHUN. Quant à ma manière d'enseigner, elle est toute simple : je cite en exemple la conduite des anciens; je conseille la lecture des livres sacrés (*king*), et j'exige qu'on s'accoutume à réfléchir sur les maximes qu'on y trouve. »

En effet, voilà la doctrine et la méthode du philosophe chinois, formulées de la manière la plus nette et la plus concise. Celles du philosophe LAO-TSEU sont, comme on l'a vu précédemment, tout opposées.

Le ministre d'état demanda à KHOUNG-TSEU : *Par où faut-il commencer pour acquérir la sagesse ? Dites-moi quelque chose que je puisse pratiquer et retenir aisément.*

« Vous me demandez beaucoup, répondit le philosophe. Retenez bien les quatre propositions que je vais poser; vous aurez peut-être occasion d'en faire votre profit.

« On brise l'acier, quelque dur qu'il soit; ce qui paraît le plus solidement établi, est souvent ce qu'il est le plus facile de détruire. L'homme orgueilleux se place au-dessus des autres, et croit que tout lui est dû; les autres, au contraire, le mettent au dernier rang, et ne lui accordent rien. L'homme trop complaisant accorde tout pour tout avoir, il est la dupe de sa facilité. Ces maximes, toutes triviales qu'elles paraissent, peuvent conduire au plus haut degré de sagesse ceux qui, après en avoir pénétré le sens, se conduisent selon ce qu'elles indiquent. »

Il y avait alors à la cour de KING-WANG un personnage distingué, connu sous le nom de LIEOU-WEN-KOUNG. Ce personnage s'informa au

près de l'hôte de KHOUNG-TSEU, quel était ce philosophe nouvellement arrivé, dont on disait tant de bien.

« C'est un homme, lui répondit TCHANG-HOUNG, auquel nul homme de nos jours ne saurait être comparé. Sa physiognomie dénote la plus haute sagesse; ses yeux sont comme deux fleuves de lumière; sa taille est de six pieds sept pouces; ses bras sont longs; il est voûté, et son corps est un peu courbé. Ses paroles ne tendent qu'à inspirer la vertu. Il ressemble aux sages les plus distingués de la haute antiquité. Il ne dédaigne pas de s'instruire auprès de ceux qui sont et moins sages et moins éclairés que lui; il profite de tout ce qu'on lui dit; il tâche de ramener tout à la saine doctrine des anciens. Il fera l'admiration de tous les siècles, et sera réputé pour être le modèle le plus parfait sur lequel il soit possible de se former.

— Mais, interrompit LIEOU-WEN-KOUNG, cet homme si parfait, selon vous, que laissera-t-il de lui qui puisse faire l'admiration de la postérité?

— Si les belles instructions de YAO et de CHUN, répondit TCHANG-HOUNG, viennent à se perdre; si les sages réglemens des premiers fondateurs de notre empire viennent à être oubliés; si les cérémonies et la musique viennent à être négligées ou corrompues; si, enfin, les hommes viennent à se dépraver entièrement, la lecture des écrits que laissera KHOUNG-TSEU les rappellera à la pratique de leurs devoirs, et fera revivre dans leur mémoire ce que les anciens ont su, enseigné et pratiqué de plus utile et de plus digne d'être conservé. »

On rapporta à KHOUNG-TSEU le magnifique éloge que TCHANG-HOUNG avait fait de lui. « *Cet éloge est outré, répondit le philosophe, et je ne le mérite nullement. On pouvait se contenter de dire que je sais un peu de musique, et que je tâche de ne manquer à aucun des rites.* »

KHOUNG-TSEU se trouvant dans la capitale de l'empire, désira visiter ces lieux augustes destinés spécialement

à honorer le ciel et à rendre hommage aux ancêtres de la famille qui occupait alors le trône impérial. Il se fit conduire au *Temple de la lumière* (*Ming-tang*) (*). Là, il examina tout avec l'attention la plus scrupuleuse; il voulut assister aux cérémonies, pour comparer ce qui se pratiquait alors avec ce qui se pratiquait dans les anciens temps.

Une des choses qui le frappèrent le plus en entrant dans le *Temple de la lumière*, fut la représentation en peinture des anciens rois et empereurs. Sur les murs de côté étaient placés indifféremment les portraits des bons et des mauvais princes. En les voyant ainsi confondus, KHOUNG-TSEU poussa

un profond soupir, et se tournant vers ceux de ses disciples qui l'avaient suivi, il leur dit : « Voilà les portraits de YAO et de CHUN dans le même lieu que ceux de K'IE et de CHOU : les uns et les autres ont été empereurs; c'est le seul trait de ressemblance qu'il y ait entre eux. Les premiers ont été les favoris du ciel, et ont fait les délices des hommes; les seconds, au contraire, ont été odieux au ciel et en horreur aux hommes. Pourquoi cela? parce que les premiers ont respecté le ciel, ont instruit et rendu heureux les hommes, et que les seconds ont méprisé le ciel et fait aux hommes tout le mal qu'ils ont pu. »

KHOUNG-TSEU voulut voir encore la salle particulière dans laquelle on rendait hommage à HOU-TSI, reconnu pour le chef de la race des Tchéou, ou le premier de leurs ancêtres (*). Il en demanda la permission, qui lui fut accordée aussitôt. A l'un des côtés de la salle, dans la cour qui y conduisait, était une statue d'or, de figure humaine, posée sur un piédestal (voy. la planche.). Sa bouche était fermée par trois aiguilles, qui perçaient, en même temps, les deux lèvres, pour les tenir toujours closes. Son dos était couvert de caractères chinois, qui signifièrent ce qui suit :

« Anciennement les hommes étaient très-circonspects dans leurs discours; il faut les imiter. Ne parlez pas trop; car, lorsqu'on parle beaucoup, on dit presque toujours quelque chose qu'il ne faudrait pas dire.

« Ne vous chargez pas de trop d'affaires.

(*) Voyez la pl. 25, représentant le *Ming-tang* ou *Temple de la lumière*, sous les trois premières dynasties : les Hia, les Chang et les Tchéou. Ce *Temple de la lumière*, dit le P. Amiot, était le lieu des sacrifices. On le nommait *Chi-chi*, ou *Temple des générations*, sous les Hia, et *Tchoung*, ou *Temple renouvelé*, sous les Chang. Dans celui des Hia (fig. 1) étaient cinq salles séparées, qui avaient chacune leur usage particulier. Le dedans était sans aucune peinture ni ornements. On n'y voyait que les quatre murailles avec les fenêtres pour donner du jour. Les escaliers de la principale entrée étaient composés de neuf degrés. Celui des Chang (fig. 2) servait aux mêmes usages, mais il était plus brillant. Les cinq salles particulières étaient soutenues par des colonnes et surmontées par d'autres colonnes qui soutenaient un second toit. Celui des Tchéou rappelle la simplicité antique. Cette dynastie crut rétablir le culte dans toute sa pureté en suivant l'exemple des anciens. Le temple qu'elle construisit (fig. 3) n'eut ni colonnes ni toits élégamment construits. Les cinq appartements n'y furent séparés que par de simples murailles. L'appartement a était celui où l'on offrait les sacrifices; les autres b, c, d, e, étaient destinés aux choses qui concernaient le sacrifice. Il y avait quatre portes f, g, h, i, et ces portes étaient couvertes d'une mousse fine qui représentait les branches dont on formait l'enceinte de l'ancien lieu des sacrifices. On avait creusé autour de l'enceinte du temple un canal que l'on remplissait d'eau pour le temps où l'on devait offrir les sacrifices.

(*) Voyez la pl. 26. C'est la salle extérieure qui, dans le *Thsing-miao*, ou *Temple des purifications*, élevé par TONG-LOU, conduisait à la salle de HOU-TSI, ou du premier ancêtre de la dynastie des Tchéou. C'est là que les princes de la famille royale qui avaient des principautés en apanage, venaient faire les cérémonies respectueuses en l'honneur de leurs ancêtres communs, toutes les fois qu'ils se trouvaient à la cour. On ne donne pas cette gravure comme représentant exactement la salle qui existait du temps de KHOUNG-TSEU; elle a été dessinée sur le modèle des salles des temples d'aujourd'hui.

faire; beaucoup d'affaires entraînent avec elles beaucoup de chagrins, ou tout au moins des soucis sans nombre. Ne vous embarrassez que de celles qui sont de votre indispensable devoir.

« Ne cherchez pas à vous procurer trop de joie, ni une trop grande tranquillité; la recherche que vous en feriez est elle-même une peine et un obstacle au repos.

« Gardez-vous de jamais rien faire dont tôt ou tard vous puissiez avoir sujet de vous repentir.

« Ne négligez pas de remédier au mal, quelque petit qu'il vous paraisse; un petit mal négligé s'accroît peu à peu, et devient très-grand.

« Si vous ne tâchez d'éviter qu'on ne vous fasse de petites injustices, vous serez bientôt dans le cas d'employer tout votre savoir-faire pour vous mettre à couvert des plus grands torts.

« En parlant ou en agissant, ne pensez pas, quoique vous soyez seul, que vous n'êtes ni vu, ni entendu : les esprits sont témoins de tout.

« Un feu long-temps caché devient un incendie difficile à éteindre. Un feu dont la flamme paraît s'éteint aisément. Plusieurs ruisseaux réunis forment une rivière; plusieurs fils joints ensemble forment une corde qu'on ne peut rompre qu'avec peine.

« Un jeune arbre qui n'a point encore de profondes racines peut s'arracher aisément; il faut employer la hache si on le laisse devenir gros.

« Il peut sortir de la bouche des traits aigus qui blessent, un feu brûlant qui dévore : une vigilance extrême peut mettre obstacle aux traits et au feu, et empêcher qu'ils ne nuisent. Ne vous persuadez point qu'un homme qui a la force en partage puisse, sans risquer sa vie, s'exposer à tous les dangers : un fort trouve un plus fort qui le terrasse.

« C'est ressembler à des brigands que de haïr ses maîtres légitimes; c'est se mettre au niveau de la vile populace que de murmurer contre ceux qui gouvernent justement. On ne résiste au souverain que lorsqu'il

exige trop; on lui obéit sans peine lorsqu'il se contente de peu.

« Les hommes du commun, et même le commun des hommes, ne sont pas des premiers à faire ce qui ne s'est pas encore fait, ni à former des projets pour une entreprise; ils ne font que ce qu'ils voient faire : il leur faut des modèles. En voyant souvent des hommes circonspects et respectueux, des hommes vertueux et instruits, ils deviendront eux-mêmes tels, et seront à leur tour imités par d'autres.

« J'ai la bouche fermée, je ne puis parler; c'est en vain qu'on me proposerait des doutes, je ne les résoudrais point. De mon côté, je n'ai rien à demander. Ma science, quoique cachée, n'en est pas moins réelle. Quoique je sois dans un état élevé, les hommes ne sauraient me nuire : qui de vous peut en dire autant?

« Le ciel n'a point de parents; il traite également tous les hommes.

« Quelque pleins que soient les fleuves et la mer, ils reçoivent les autres eaux et ne débordent point.

« Ce que vous venez de lire mérite de votre part les plus sérieuses réflexions. »

KHOUNG-TSEU avait lu à haute voix cette antique inscription; il en fut charmé. « Je regarde les instructions qu'elle renferme, » dit-il à ceux qui l'entouraient, « comme un *précis* (*) de tout ce qu'on peut dire de plus utile; et je suis persuadé que quiconque mettra en pratique ce qu'elles enseignent, ne sera pas loin de la perfection. Je tâcherai d'en faire mon profit : que chacun en fasse de même. »

KHOUNG-TSEU voulait voir tout ce qui concernait l'antiquité dans la capitale de l'empire. Désirant s'instruire des rites qui se pratiquaient chez les

(*) Cette ancienne inscription morale renferme effectivement un précis de l'ancienne sagesse chinoise. L'érection du temple et de la statue d'or remontant au premier règne de la dynastie Tchou, il en résulte que cette inscription est d'environ 1100 ans avant notre ère.

Tchéou, et observer par lui-même à quel point on s'était écarté des anciennes institutions, il se fit introduire dans la salle où les rois des Tchéou rendaient hommage à leurs aïeux. Les mandarins préposés à la garde de ces lieux respectables, l'invitèrent à s'asseoir dans la salle extérieure sur le siège le plus honorable, dû à sa qualité d'étranger (voy. la pl. 27, où l'on voit les mandarins assis vis-à-vis du philosophe sur des sièges plus bas que le sien). KHOUNG-TSEU leur fit des questions, et les étonna par la connaissance profonde qu'il montra des anciennes traditions, et par la sagesse de ses discours.

Le philosophe de Lou continua à prendre des leçons de musique de son hôte, renommé dans cet art. Il était chez les Tchéou depuis plus d'une année sans avoir pu y voir encore cet homme célèbre que la renommée annonçait partout comme un homme extraordinaire, dont la conduite et les maximes étaient d'un tout autre genre que ce que l'on avait vu ou entendu jusqu'alors : c'était le fameux LAO-TSEU, dont nous avons rapporté précédemment l'entrevue avec KHOUNG-TSEU. Ce philosophe, fondateur de la secte du TAO, n'était point dans la capitale. Il s'était retiré dans la solitude, où KHOUNG-TSEU alla le trouver, accompagné de plusieurs de ses disciples.

On a vu l'entretien des deux philosophes. Celui de Lou en conserva un long souvenir. Un jour, ses disciples le surprirent à contempler profondément le cours d'une rivière; ils ne purent s'empêcher de lui en témoigner leur surprise : « Maître, lui dit TSEU-KOUNG, quel avantage peut-on retirer de la contemplation du cours des eaux ? N'est-ce pas une chose toute naturelle ? — Vous dites bien, lui répondit KHOUNG-TSEU, l'écoulement des eaux dans le lit que la nature ou la main des hommes leur ont creusé, est en effet une chose très-simple, et tout le monde peut en connaître la raison; mais ce que tout le monde ne connaît pas, c'est le rapport de

comparaison qu'il y a entre les eaux et la doctrine (LAO-TSEU a établi, dans la 8^e section de son livre, un long parallèle entre l'eau et la vertu); c'est uniquement de cette comparaison que je m'occupais. Les eaux, me disais-je en moi-même, coulent sans cesse: elles coulent le jour, elles coulent la nuit, jusqu'à ce qu'elles se soient réunies à toutes les autres, dans le sein de la vaste mer. Depuis YAO et CHUN, la saine doctrine a coulé sans interruption jusqu'à nous; faisons-la couler à notre tour pour la transmettre à ceux qui viendront après nous, lesquels, à notre exemple, la transmettront à nos descendants, et ainsi de suite jusqu'à la fin des siècles. N'imitons point ces hommes isolés qui ne sont sages que pour eux-mêmes. Voilà quelques-unes des réflexions que je faisais en regardant les eaux couler; ne trouvez-vous pas qu'on puisse en tirer quelque avantage? Pensez-y sérieusement. »

Cette manière indirecte d'instruire ses disciples était familière à KHOUNG-TSEU, et il ne manquait pas d'en faire usage toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion. Il était persuadé que des leçons données sans qu'il parût vouloir en donner, étaient toujours mieux reçues et plus profitables que celles qu'il donnait dans l'appareil d'un dogme, d'un commandement, parce qu'elles entraient dans l'esprit par les sens. Ce fut ainsi, en expliquant l'usage d'un simple seau à puiser l'eau dans un puits, placé auprès du trône, qu'il expliqua le système du droit milieu qu'il faut tenir en toutes choses, et tout ce qu'il y a de plus élevé dans la morale. Voici ce qui y donna lieu. Avant de quitter le royaume des Tchéou, il voulait voir en détail ce qu'on y conservait encore de la vertueuse antiquité.

Il y avait dans la salle du trône, à côté du trône même (voy. pl. 28), un seau qui servait à puiser de l'eau dans un puits. KHOUNG-TSEU, qui savait parfaitement à quel usage on employait ce seau dans les temps reculés de la monarchie, doutait qu'on en fit encore le même usage dans le temps présent.

Il s'adressa donc aux mandarins qui étaient préposés à la garde de tout ce qui se conservait dans ce lieu respectable, et leur demanda à quelle fin on plaçait ce seau auprès du trône. L'un des officiers, qui se croyait plus au fait de l'antiquité que les autres, donna une explication qui fit sourire le philosophe. Celui-ci s'avancant alors vers le puits, dit à celui qui tenait en main le seau, de l'y glisser doucement; mais comme le seau était très-léger, étant fait de jonc ou d'osier, il ne se remplit point et flotta sur la surface de l'eau. Il fut retiré à sec. KHOUNG-TSEU ordonna néanmoins qu'on le vidât. Les spectateurs surpris lui répondirent qu'il était vide. — Cela étant, reprit le philosophe, il faut jeter le seau dans le puits d'une autre manière. L'un des assistants le prit et le jeta du haut de la margelle. Il s'emplit aussitôt et alla au fond. KHOUNG-TSEU regarde dans le puits, et cherche des yeux le seau : « Je ne le vois point, dit-il; où est-il donc? — L'eau est profonde, lui répondit-on, et c'est en vain que vous vous fatigueriez la vue pour découvrir ce qu'il y a au fond. — Vous dites vrai, répliqua le philosophe; je vais prendre le seau et m'en servir pour faire moi-même la plus importante de toutes les expériences. » Il le prit en effet, et, après l'avoir vidé, il le plongea dans l'eau ni trop faiblement, ni avec trop de force, et, l'agitant modérément, il vint à bout, sans peine, de le remplir assez pour qu'il se tint en équilibre à moitié plongé dans l'eau. « Voilà, dit-il, en adressant la parole à tous ceux qui étaient autour de lui, et qui attendaient avec impatience le dénouement de cette scène, voilà l'image du bon gouvernement et du vrai milieu qu'il faut tenir en toutes choses. Trop de faiblesse ou trop de violence nuisent; il faut unir la fermeté à la modération... Anciennement, dans le commencement de chaque règne, on faisait une fois, en présence du souverain, l'expérience dont nous venons d'être témoins; et cette utile leçon se gravait dans son esprit en caractères

ineffaçables, parce que le seau, placé à côté du trône, lui en rappelait constamment le souvenir. »

KHOUNG-TSEU, après avoir vu tout ce qu'il désirait voir à la cour des Tchéou, résolut de retourner près du roi de Tsi. Lorsqu'il fut arrivé à sa cour, et qu'on l'introduisit au palais, ce prince assistait à un concert dans lequel on exécutait une pièce de musique composée du temps même de CHUN, et dont l'antiquité remontait par conséquent à plus de mille sept cent trente années. On l'appelait *Chao-yo*, ou *musique qui dissipe les ténèbres de l'entendement, et qui affermit le cœur dans l'amour du devoir*. Cette musique fit une si grande impression sur le philosophe, qu'il ne put penser à autre chose pendant plus de trois mois, et que les mets les plus exquis avaient perdu pour lui toute leur saveur. Voyant ensuite qu'il ne pouvait parvenir à rétablir à la cour du roi de Tsi les bonnes doctrines, il résolut de retourner dans le royaume de Lou, sa patrie, en laissant dans celui de Tsi quelques-uns de ses disciples pour continuer son œuvre. Le roi de Lou le revit avec plaisir, mais ses ministres craignirent l'influence que le sage pouvait reprendre sur leur maître, et ils s'efforcèrent aussitôt de la prévenir. Ils imaginèrent de le tenir éloigné de la cour en lui offrant un mandarinat subalterne, ou d'*expectative*. Plusieurs d'entre ses disciples, indignés de l'injure que l'on faisait à leur maître, voulurent lui persuader de refuser. « Je m'en garderai bien, leur répondit KHOUNG-TSEU; mon refus passerait pour avoir son principe dans l'orgueil. Puisque nous voulons montrer aux autres le chemin qui conduit à la vertu, commençons par y entrer nous-mêmes, et on nous y suivra. » Le philosophe eut bientôt occasion de donner d'autres leçons à ses disciples. Étant sortis ensemble de la ville pour prendre le plaisir de la promenade, ils rencontrèrent près du grand chemin un oiseleur, qui, après avoir ramassé ses filets, distribuait en différentes cages les oiseaux qu'il avait

pris : KHOUNG-TSEU parut le plus attentif de tous à examiner les vains efforts que faisaient les captifs pour recouvrer leur liberté. Le philosophe, voyant ses disciples préoccupés de ce qu'il allait faire, dit à l'oiseleur : « Je ne vois là que de jeunes oiseaux, où avez-vous mis les vieux ? — Les vieux, répondit l'oiseleur, sont trop défiant pour se laisser prendre ; ils font attention à tout ; ils examinent tout avant de s'approcher des appeaux, et s'ils découvrent les filets ou les cages, loin de tomber dans le piège, ils l'évitent, fuient et ne reviennent plus. Ceux d'entre les jeunes qui vont encore de compagnie avec eux en font de même. Je ne prends que ceux qui se séparent de la bande. Si, par hasard, quelque vieux se trouve pris, c'est qu'il a suivi les jeunes. »

« Vous l'avez entendu, dit KHOUNG-TSEU, en se tournant vers ses disciples. Les paroles de l'oiseleur sont pour nous un ample sujet d'instruction. Je me bornerai à quelques réflexions. Les jeunes oiseaux évitent les pièges qu'on leur tend, quand ils ne se séparent pas des vieux ; les vieux se prennent dans les filets quand ils suivent les jeunes : il en est ainsi des hommes. La présomption, la hardiesse, le défaut de prévoyance, le peu d'attention sur soi-même, sont les principales causes des écarts que font les jeunes gens. Enflés de leur petit mérite, à peine ont-ils quelques teintes des sciences, qu'ils croient déjà tout savoir ; à peine ont-ils fait quelques actes de vertus les plus communes, qu'ils croient être parvenus au sommet de la plus haute sagesse. Dans cette persuasion, ils ne doutent de rien, ils n'hésitent sur rien ; ils entreprennent témérairement sans consulter les sages, les vieillards ; ils s'engagent dans une fausse route, ils la suivent avec sécurité et sans la moindre défiance ; ils s'égareront, ils échoueront, ils tomberont dans le premier piège qu'on leur tend.

« Parmi les vieillards ou les personnes d'un âge mûr, il s'en trouve quelques-uns qui, se laissant éblouir

par quelques étincelles qui éclatent parfois dans les discours ou dans la conduite des jeunes gens, leur donnent imprudemment leur confiance ; ils pensent, parlent comme eux ; ils les suivent et s'égareront avec eux. N'oubliez pas ce que vous venez d'entendre. »

Dans une autre occasion, se trouvant encore dans la campagne avec ses disciples, ils aperçurent des hommes armés qui s'avançaient de leur côté. « Ce sont des chasseurs, dit KHOUNG-TSEU, je veux me joindre à eux pour me mettre au fait de cet exercice, de manière à pouvoir chasser moi-même quand il le faudra. — Notre maître y pense-t-il ? interrompit brusquement un de ses disciples, et la chasse est-elle digne de l'attention du sage ? Le temps que l'on emploie à s'en occuper, est, pour le moins, un temps perdu pour l'acquisition des sciences et pour l'avancement de la vertu.

— Tout est digne de l'attention du sage, répondit KHOUNG-TSEU, et il n'est rien dont le sage ne puisse ou ne doive s'occuper. La chasse a été l'une des premières occupations des hommes ; c'est par elle qu'ils ont défendu le terrain dont ils tiraient leur subsistance, et qu'ils l'ont soustrait à la voracité des animaux de toute espèce qui le ravageaient ; c'est par elle que les plus illustres souverains de la haute antiquité se délassaient, par intervalles, des pénibles soins du gouvernement ; c'est par elle que le sage peut donner quelque relâche à son esprit fatigué par les méditations profondes dont il s'est occupé, et reprendre de nouvelles forces pour continuer avec fruit ses pénibles études ; c'est par elle enfin, que tout le monde peut se procurer le précieux avantage d'offrir aux ancêtres, dans la salle destinée à les honorer, des animaux qu'il aura tués lui-même, ainsi qu'il est prescrit dans l'ancien cérémonial. »

Pendant qu'il parlait ainsi, les chasseurs arrivèrent près de lui ; il se joignit à eux, après en avoir demandé et obtenu l'agrément.

Pour bien comprendre les paroles du philosophe, il faut se rappeler que

dans les premiers temps de l'empire chinois, et même sous YAO et CHOUN, immédiatement après la grande inondation diluvienne, il y avait tant de bêtes sauvages et d'oiseaux de toute espèce, que l'homme dut leur faire une guerre continuelle pour se rendre maître du sol qu'il habitait, et en tirer sa subsistance. Il fut long-temps à partager avec les animaux, qui étaient les premiers occupants, ce domaine inculte qu'il devait plus tard transformer si complètement et posséder seul ou presque seul. Cette nécessité primitive fit porter une loi par laquelle on obligeait les habitants de la campagne à faire, une ou deux fois l'année, une ou deux chasses en commun (voy. pl. 10 et 11). Les souverains furent les premiers à donner l'exemple, et ils créèrent des charges qui avaient rapport à cet objet. Mais pour donner plus d'étendue et plus d'efficacité à cette loi, qui, dans les premiers temps, exigeait la plus grande exactitude dans son observance, on la sanctionna par la religion, en déclarant dans le cérémonial que la meilleure manière d'honorer les ancêtres par les offrandes, était de leur offrir le gibier que l'on avait tué de sa propre main. C'est là le principal motif qui avait engagé KHOUNG-TSEU à réhabiliter la chasse aux yeux de ses contemporains, quoique ceux qui l'avaient fait recommander primitivement eussent cessé d'exister.

Après dix ou quinze jours de chasse, notre philosophe reprit ses études ordinaires. Il avait entrepris le remaniement des KING, ou Livres sacrés : opération qui a eu lieu chez les anciens peuples, quand les progrès de la civilisation et des mœurs exigèrent que les anciens monuments qui avaient formé la période organique des sociétés, fussent revus et mis en harmonie avec les lumières nouvelles et les besoins nouveaux. Mais ce travail fut plutôt une *révision* qu'une *correction* ; c'est-à-dire que les sages qui accomplirent cet œuvre se bornèrent plutôt à *retracer* ce qui était devenu inutile, ou ne s'accordait plus avec le progrès de la civilisation, qu'à *ajouter* des prescrip-

tions nouvelles. L'histoire même et la tradition nous apprennent ces *réductions progressives*. KHOUNG-TSEU réduisit le *Chou-king*, ou Livre des Annales, de cent chapitres à cinquante ; le *Chi-king*, ou Livre des vers, de trois mille odes à trois cent onze. Les lois de MANOU, qui régissent encore actuellement les grandes populations de l'Inde, furent d'abord révélées en deux cent mille vers ; elles furent ensuite réduites à douze mille, puis à quatre mille, et enfin à leur rédaction actuelle, qui n'en comprend que deux mille six cent quatre-vingt-cinq. KHOUNG-TSEU mit donc en ordre les King chinois. Le *Y-King*, ou Livre des changements, fut celui auquel il donna le plus de soin, et auquel il attachait le plus d'importance.

Le roi de Lou étant venu à mourir, et son successeur s'étant laissé gouverner par des ministres perfides, KHOUNG-TSEU donna sa démission du petit mandarinat qu'il avait accepté. Cette démission du sage fit une grande sensation dans le public ; elle inquiéta les trois ministres qui tyrannisaient le peuple. Ils résolurent de se rattacher un homme qui était si universellement estimé ; mais ils ne parvinrent pas à leur but. Le philosophe continua de se livrer assidûment à l'étude. Il se levait de grand matin, et se couchait fort tard ; et, à l'exception d'une heure ou deux de repos qu'il prenait vers le milieu du jour, il donnait tout le reste de son temps au travail solitaire du cabinet et à l'instruction de ses disciples, dont le nombre augmentait considérablement. Il y avait déjà plusieurs années que KHOUNG-TSEU était de retour dans sa patrie, lorsqu'il résolut de visiter les différents royaumes qui composaient alors l'empire, pour juger des progrès que pouvait y avoir faits la saine doctrine des anciens, qu'il voulait faire revivre. Il commença par l'état de Tchen, situé sur les confins du Ho-nan actuel, et par conséquent voisin du royaume de Lou. Arrivé dans ce petit état, on ne fit point attention à lui ; il n'y eut que les personnes de sa connaissance qui lui témoi-

gèrent la satisfaction qu'ils éprouvaient de le voir. Ils l'introduisirent partout où il leur fut permis de pénétrer; il y fut témoin du faste des grands, de la misère du peuple et du mécontentement universel. L'usage des anciens rites était presque complètement aboli; les mœurs y étaient des plus corrompues, et l'égoïsme y était dans toute sa vigueur. Il ne lui en fallut pas davantage pour le déterminer à revenir sur ses pas. Le royaume de Tsi, qu'il s'était proposé de visiter aussi, n'était pas en meilleur état: tout y était dans le plus grand désordre. Le roi était si éloigné de vouloir être instruit des affaires, qu'il ne pouvait souffrir qu'on lui en fît, disait-il, l'ennuyeux détail. Le philosophe eut beau lui rappeler des exemples de sagesse et de vertu: tout fut inutile. Alors il continua d'étudier et d'enseigner la sagesse à quelques disciples. Un jour qu'ils étaient sortis dans la campagne, ils aperçurent des villageois qui s'exerçaient à tirer de l'arc. KHOUNG-TSEU s'arrêta quelque temps à les considérer, puis, se tournant vers ceux qui le suivaient, il leur dit: « Ce n'était pas à de pareils jeux que les gens de la campagne s'exerçaient du temps des sages princes de la haute antiquité. Aujourd'hui tout le monde veut paraître guerrier. On n'en fait pas mieux la guerre pour cela, et l'on cultive plus mal les champs. Cependant, ajouta-t-il, il faut qu'il y ait des guerriers; c'est un mal qui devient chaque jour plus nécessaire. A l'occasion de ce que nous voyons, je me rappelle ces deux beaux vers du *Ch'king* :

- L'en n'atteint le but qu'autant qu'on vise droit;
- Ce n'est qu'après avoir atteint le but qu'on reçoit le prix. »

Le roi de Tsi, qui était venu dans le royaume de Lou, était retourné dans ses états. Comme il avait déjà atteint un certain âge, KHOUNG-TSEU crut, qu'en faisant de nouvelles tentatives, il parviendrait à lui faire réformer son administration. Il résolut donc de se rendre de nouveau à sa

cour. Il partit avec quelques uns des disciples, en prenant son chemin par la célèbre montagne *Tai-chan*, où il retrouva la plupart des mœurs antiques encore en vigueur; ce qui le combla de joie. Il arriva ensuite au terme de son voyage, sans s'être aperçu des fatigues du trajet.

Après un ou deux jours de repos, KHOUNG-TSEU ayant fait tout ce qu'exigeait l'étiquette du temps pour avoir une audience du roi, il se présenta pour être admis en sa présence. Il fut étonné de trouver le roi, s'avancant vers l'entrée extérieure de son palais, environné de ses gardes et avec tout l'appareil de sa grandeur. Il fut étonné encore quand le roi, prenant la parole, lui dit: « J'ai su que vous étiez venu de votre illustre royaume dans mes petits états, avec le dessein de me voir et de m'être utile; j'allais au-devant de vous pour vous en témoigner ma reconnaissance. Cet empressement de ma part doit vous prouver beaucoup mieux que tout ce que je pourrais vous dire, la joie que j'éprouve de vous posséder. Venez, respectable étranger, venez me donner quelques leçons de sagesse. » En prononçant ces derniers mots, il faisait signe au philosophe de marcher le premier. KHOUNG-TSEU recula de quelques pas, et, d'un ton modeste, mais plein de gravité, il dit au roi qu'il manquait à ce qu'exigeait de lui la dignité suprême, et qu'il ne devait point s'abaisser ainsi. « *Je ne m'abaisse point*, répliqua le roi de Tsi, *en honorant un sage: le sage est supérieur aux rois.* — Ce que vous dites, reprit KHOUNG-TSEU, et le cas que vous paraissez faire de la sagesse, vous placent vous-même bien au-dessus du rang que vous occupez: mais, seigneur, il y a des règles de bienséance pour tout le monde. Les rois, ainsi que les autres hommes, ont les leurs. Vous manquerez à votre devoir, et je m'écarterais du mien, si nous renversions l'un et l'autre l'ordre qui est établi. La préférence vous est due partout où vous êtes; c'est une des prérogatives inéparables de votre dignité. »

Le roi se renait à de si bonnes raisons et n'insista pas davantage à vouloir que KHOUNG-TSEU prit le pas sur lui. Ils allèrent ensemble dans un appartement intérieur et s'entretenaient long-temps. Leur conversation roula en partie sur la manière dont il fallait tirer parti des hommes dans un état bien réglé. Le roi fut si satisfait des vues du philosophe, qu'il lui promit de l'employer dans le gouvernement et de lui donner une des premières places dans le ministère. En attendant, il lui accorda pour demeure un hôtel destiné aux ambassadeurs des royaumes voisins, quand ils venaient dans ses états.

KHOUNG-TSEU apprit bientôt combien il fallait peu compter sur la faveur des rois. Un ministre, craignant de le voir arriver au pouvoir pour réformer les nombreux abus dont lui et les siens profitaient, le fit envisager au roi de Tsi comme une calamité dans les hautes fonctions dont il se disposait à le revêtir, et il obtint de lui retirer sa parole. En apprenant ce changement, le philosophe se contenta de plaindre un roi qui voulait le bien, mais qui n'avait pas la force de le faire, parce qu'il était dans la dépendance absolue de ceux qui gouvernaient en son nom. Il se mit en route le lendemain pour retourner dans sa patrie. Il passa de nouveau par l'état de Tchen, dont il vit le roi. De retour dans le royaume de Lou, sa patrie, un des ministres, qui l'attendait avec impatience, l'invita à se rendre au palais. L'année avait été mauvaise, et presque toutes les récoltes ayant manqué, les différents produits du tribut imposé sur elles manquèrent aussi. On savait que, pendant l'inspection de KHOUNG-TSEU sur les cultivateurs, les terres avaient été portées à tous les degrés de fertilité dont elles étaient susceptibles. Le ministre voulait savoir comment il s'y était pris alors, et comment il fallait s'y prendre encore pour arriver au même résultat. KHOUNG-TSEU se rendit à son invitation, mais, ayant pénétré les secrètes intentions du ministre, il ne donna à toutes ses questions que des

réponses vagues et générales. Le ministre fit semblant d'en être satisfait; mais ceux des disciples qui avaient suivi leur maître, et assisté à la conférence, en furent fort surpris et presque humiliés. « Maître, dirent-ils à KHOUNG-TSEU, vous qui êtes si bienfaisant, et qui ne cessez de nous exhorter à la charité, pourquoi, connaissant tant de moyens de faire valoir les terres, avez-vous refusé à l'homme en place les éclaircissements qu'il vous demandait? Vous ne lui avez dit que ce que tout le monde sait. Vos lumières se seraient-elles éteintes, ou, plutôt, ne seriez-vous pas dégoûté des hommes? L'ingratitude que vous éprouvez de leur part aurait-elle opéré quelque changement dans votre cœur? Il nous semble que vous avez manqué une belle occasion de leur faire du bien... Nous ne comprenons pas le motif de votre conduite.

— Vous me faites plaisir, répondit KHOUNG-TSEU, de m'ouvrir ainsi votre cœur. Je vais vous ouvrir le mien avec la même franchise. Le ministre KI-SUN est un avaré; il possède des terres considérables, et ne pense qu'à en retirer un grand profit. Il perçoit le tribut imposé sur les denrées, et son unique souci est d'augmenter ce tribut. Ne vous imaginez pas que, touché de la misère du peuple, il veuille employer ses soins à la faire disparaître ou à la soulager; il ne pense, au contraire, qu'à trouver de nouveaux moyens de l'augmenter, en tirant du peuple tout ce qu'il est possible d'en tirer. Connaissant ses intentions, je n'ai eu garde de répondre conformément à ses désirs et aux captieuses interrogations qu'il m'a faites. Il ne se serait servi des lumières que j'aurais pu lui donner que pour grossir ses trésors aux dépens des cultivateurs et de tout le public. Trouvez-vous que j'aie mal fait et que je cesse d'aimer les hommes pour n'avoir pas voulu contribuer à ce qu'on ajoutât de nouvelles peines et de nouvelles oppressions à toutes celles qui les accablent déjà? »

Ses disciples baissèrent les yeux et

applaudirent à sa conduite. Un parent du précédent ministre, ministre lui-même, rechercha aussi les bonnes grâces du philosophe, et ne négligeait aucune circonstance de lui donner des témoignages publics de sa haute estime. A l'occasion du renchérissement des vivres auquel le manque de récolte, presque général, avait donné lieu, il lui envoya en présent mille mesures de riz. KHOUNG-TSEU ne refusa pas ce don; mais en l'acceptant, il se conduisit comme s'il n'avait reçu que la simple valeur d'une dette dont on s'acquittait à son égard. Pas un mot de remerciement, pas une parole obligeante pour être rendue à son prétendu bienfaiteur en signe de reconnaissance. Ses disciples en furent d'abord dans une surprise extrême; mais ils ne surent plus que penser, quand ils virent leur maître faire transporter ce riz dans un des *ting* ruraux (pavillons élevés en grand nombre dans les campagnes) des environs de la ville, et, sans s'en réserver une seule mesure, le distribuer en entier aux gens de la campagne et à tous ceux qui se présentaient.

KHOUNG-TSEU répondit à leurs présentations, en disant : « Sachez que dans ce que j'ai fait, je n'ai manqué en rien de ce qui était de mon devoir; mais qu'au contraire, j'ai rempli en entier les intentions du prétendu bienfaiteur; que je lui ai témoigné toute la reconnaissance qu'il était en droit d'exiger de moi, et que de plus je lui ai fait une leçon pour son avantage particulier, et pour l'avantage du public.

« Il m'a fait présent de mille mesures de riz; je les ai reçues, voilà mon remerciement; et ce remerciement vaut mieux, dans son esprit, que les plus belles paroles dont j'aurais pu l'accompagner, si j'avais voulu remercier en paroles.

« Je n'ai pas rejeté avec dédain un don qui m'était fait par un homme mal famé, quoique je susse très-bien que ce don ne m'était pas offert par motif de bienfaisance, mais uniquement par ostentation ou par orgueil.

Ne l'avoir pas renvoyé avec mépris, c'est plus que d'avoir témoigné ma reconnaissance par des discours que mon cœur et la vérité auraient également démentis. Je n'ai rien gardé de ce qu'il m'a donné pour mon usage propre, mais j'ai distribué le tout à ceux qui avaient un plus grand besoin que moi d'un pareil secours. En me conduisant ainsi, je lui ai fait comprendre comment il se devait conduire lui-même, et l'usage qu'il devait faire de ses richesses; y a-t-il là du mépris? »

Nous ne pouvons rapporter ici tous les traits de ce genre par lesquels le philosophe instruisait ses disciples des choses de la vie, et des motifs de sa conduite, qu'ils étaient portés à juger comme le commun des hommes. Cependant nous ne pouvons nous empêcher de citer le trait suivant, qui, tout simple qu'il est en lui-même, renferme toutefois une utile leçon. KHOUNG-TSEU et ses disciples étaient allés un jour se promener hors de la ville, jusqu'au bourg nommé *Hou-yu*, où l'on exécutait les danses qui avaient lieu lors des sacrifices, que l'on offrait pour obtenir de la pluie. Quand ils furent à l'entrée du bourg, KHOUNG-TSEU proposa à ses disciples d'aller voir comment on exécutait les danses. Cette proposition scandalisa ses disciples. L'un d'eux, nommé FAN-TCHÉ, prit la parole et dit : « Maître, que doit faire celui qui veut être vertueux et sage, qui veut jouir de la réputation d'être tel, si elle lui est due, et qui veut éviter tout ce qui pourrait servir de matière à faire naître des soupçons peu favorables ou désavantageux? »

Après avoir réfléchi un moment, KHOUNG-TSEU lui répondit : « Vous demandez bien des choses en peu de mots. Je devine votre motif; il est très-louable en lui-même, et ne peut avoir sa source que dans un cœur animé de l'amour de la vertu. Je vais répondre à tout ce que vous venez de me proposer : Faites le bien en tout temps, en tout lieu, dans toutes les circonstances où vous pourrez le faire,

vous semez, n'en doutez pas, vertueux et sages.

« Faites le bien pour lui-même, sans aucun motif d'intérêt personnel; on vous rendra la justice que vous méritez, et vous jouirez, sans contestation, de la réputation de vertu et de sagesse qui se fait d'elle-même en faveur de ceux qui se conduisent ainsi sans paraître l'ambitionner.

« Soyez sévères envers vous-mêmes quand il s'agira de vos propres défauts, mais indulgents envers les défauts des autres; ne dites jamais du mal de personne, et ne faites point cas du mal qu'on pourra dire de vous; gardez-vous bien surtout de rechercher ou de mépriser l'approbation des hommes, mais recevez les louanges et les mépris avec une égale indifférence. Si vous ne contentez pas tout le monde, personne du moins ne vous haïra. Je n'ai pas d'autres réponses à vous faire pour le moment. Allons à *Hou-yu*; il suffit que deux ou trois d'entre vous me suivent; à mon retour, je dirai aux autres de quoi il s'agit. »

Le philosophe trouva les danses bien différentes des anciennes, qui inspiraient l'honnêteté et la vertu, tandis que celles dont il fut témoin n'exprimaient que l'indécence et la lubricité. Il en gémit amèrement devant ses disciples. « Le sage doit les voir une fois; cela suffit pour les apprécier et qu'elles valent et être en droit d'en parler avec mépris. » Le philosophe n'ignorait pas la nature de ces danses; mais il voulut prouver par l'exemple de sa propre conduite qu'il est des circonstances où celui qui est véritablement sage, peut se mettre au-dessus des règles ordinaires, s'il en résulte un avantage réel pour soi-même, ou pour les autres; il voulut leur apprendre encore que c'est s'écarter de la règle immuable du vrai milieu que de faire dépendre de l'opinion des hommes la moralité de ses actions. Il est du bon ordre, leur disait-il quelquefois, d'avoir égard au préjugé commun; mais il ne faut pas s'y conformer en tout; il est des cas où l'on doit même le heurter de front.

Le trait suivant fera connaître combien le philosophe aimait la sincérité dans les plus petites choses. Un jour qu'il était plus fatigué qu'à l'ordinaire, et que pour se distraire il s'amusait à jouer du *sse*, dans le salon qui était immédiatement après la cour d'entrée, on vint lui annoncer qu'un nommé Jou-pi désirait avoir un entretien avec lui pour s'instruire de quelques articles relatifs au cérémonial. « Je ne puis le voir, dit Khoung-tseu. Allez, Yen-hoei, lui faire mes excuses. Que lui direz-vous? — Je lui dirai que vous jouez actuellement du *sse* pour vous délasser de vos fatigues d'aujourd'hui. J'ajouterai qu'on ne saurait, sans une grande indiscretion, interrompre votre distraction pour vous engager à parler de choses sérieuses.

— Allez, répliqua Khoung-tseu, faites comme vous l'entendez. O l'homme candide! continua-t-il à voix basse; il ne saurait dire les choses autrement qu'elles sont : *voilà la vraie vertu.* »

Dans ces temps de corruption où les anciens usages étaient presque tous abolis ou altérés, on avait encore conservé celui d'aller prier et offrir des sacrifices sur les montagnes. Pour s'acquiescer de ce pieux devoir, Khoung-tseu se transporta sur la montagne nommée *Noung*, suivi seulement de Tseu-lou, de Tseu-koung et de Yen-hoei. Après avoir atteint le but de son voyage, il s'arrêta quelque temps à considérer du haut de la montagne, le pays des quatre points cardinaux du monde; il leva ensuite les yeux vers le ciel, poussa un profond soupir, et descendit de la montagne portant sur son visage l'empreinte de la plus vive affliction. Ses disciples en furent surpris, et lui en demandèrent la cause. Le philosophe répondit : « En regardant du haut de la montagne les quatre parties du monde, je me suis représenté les peuples qui nous environnent, occupés à se tendre des pièges, à se nuire mutuellement, à s'entre-détruire les uns les autres, et sur le point de venir fondre sur nous pour tâcher de nous détruire

aussi : cela ne suffit-il pas pour inspirer la tristesse ? Ce qu'il y a de plus triste encore, c'est de ne pouvoir remédier aux maux présents, ni détourner les maux à venir. Voyons ensemble ; cherchons si nous ne trouverions pas quelques moyens d'en venir à bout. TSEU-LOU, parlez le premier ; dites-moi ce que vous pensez là-dessus. »

Après avoir réfléchi quelques instants, TSEU-LOU répondit : « Je pense que j'en viendrais aisément à bout avec une bonne armée qu'on me donnerait à commander. Avant de me mettre en campagne, j'assemblerais en particulier et j'exercerais séparément les différents corps dont elle serait composée ; je leur assignerais la place qu'ils devraient occuper dans la réunion générale, et je les mènerais droit à l'ennemi. Quand nous serions en présence, je ferais déployer les drapeaux et les étendards, et je voudrais qu'ils fussent tels qu'ils répandissent un éclat semblable à celui dont brillent le soleil et la lune. Je ferais battre les tambours et les instruments d'airain, et je voudrais que leur bruit fût égal au bruit du tonnerre, lorsqu'il gronde avec fracas ; alors je donnerais tête baissée contre tout ce que j'aurais en face. Je ferais couper la tête aux principaux d'entre ceux qui tomberaient en mon pouvoir ; et toutes ces têtes coupées, je les exposerais publiquement pour servir d'épouvantail aux méchants, et d'exemple à tous ceux qui seraient tentés de le devenir. Après ma victoire, je me retirerais dans ma capitale, si j'étais roi, et je me servais de mes deux compagnons que voilà pour faire observer les lois et revivre les anciens usages.

— *Vous êtes un brave,* répondit KHOUNG-TSEU.

— Pour moi, dit TSEU-KOUNG, je m'y prendrais autrement. Les royaumes de Tsi et de Tsou sont prêts à en venir à une rupture ouverte ; les hostilités commencent déjà de part et d'autre sur les frontières ; on rassemble des troupes de tous côtés ; les royaumes voisins se disposent à tout événement ; je croirais pouvoir leur

faire mettre bas les armes, et les engager à vivre en paix. J'attendrais pour cela que les armées fussent en présence et sur le point d'en venir aux mains, alors, revêtu de mes habits de deuil, je me présenterais entre ces deux armées ; je supplierais les chefs de faire faire silence, de me laisser parler et d'écouter avec attention. Alors je ferais un discours des plus pathétiques, dans lequel je développerais tous les avantages de la paix, et tous les inconvénients de la guerre. Je leur mettrais devant les yeux l'ignominie et la mort, ainsi que les malheurs qui fondraient inévitablement sur leurs femmes, leurs enfants et toute leur race. Il n'est pas douteux que, touchés de mon discours, ils ne missent bas les armes ; et si j'étais roi, je me servais de TSEU-LOU pour ministre de la guerre, et de YEN-HOEÏ pour ministre de l'intérieur.

— *Vous êtes éloquent,* » répondit KHOUNG-TSEU.

YEN-HOEÏ gardait le silence, et n'osait, par modestie, dire ce qu'il pensait. « Parlez, lui dit KHOUNG-TSEU ; que pourrait-on faire pour remédier à ces maux ? » Après quelques efforts pour surmonter son excès de modestie, YEN-HOEÏ dit : « Si j'avais quelque souhait à former pour pouvoir travailler efficacement au bonheur des hommes, ce ne serait pas celui d'être roi ; mes vues ne portent pas si haut que celles de mes condisciples. Je désirerais seulement vivre sous un roi qui fût vertueux et éclairé ; je souhaiterais que ce roi vertueux et éclairé jetât les yeux sur moi pour tirer parti de mes faibles talents, et m'engager à concourir avec lui à la bonne administration du royaume.

« Les plantes *hiun* et *yeou* (la plus odorante et la plus fétide des plantes), lui dirais-je, ne peuvent croître dans un même champ : YAO et KIE n'auraient pas pu gouverner ensemble. Commençons donc par écarter loin de nous les flatteurs et les hommes vicieux, et substituons-leur des hommes sincères et pleins de vertu ; chargeons ces hommes vertueux et sincères d'in-

struire le peuple des cinq devoirs capitaux (*l'humanité, la justice, l'amour de l'ordre, la fidélité, la bonne foi*), et de lui apprendre à les remplir. Après cela, n'ayant plus d'ennemis à craindre, nous n'aurons pas besoin d'avoir des troupes sur pied, ni de fortifier nos villes par des remparts et des fossés. Nous sèmerons des grains dans nos fossés; les matériaux de nos remparts serviront pour élever des édifices à l'usage des citoyens, et les armes seront employées à faire des instruments aratoires. La science militaire et la valeur de TSEU-LOU nous devenant inutiles, je lui conseillerais de ne plus penser aux exploits militaires, et de s'en tenir à la pratique exacte et constante de toutes les vertus civiles. N'ayant pas besoin d'user d'artifice pour persuader de faire le bien et d'éviter le mal, l'art oratoire de TSEU-KOUNG nous sera pareillement inutile, et je lui conseillerais de ne plus s'occuper d'éloquence et de se contenter de persuader, par son exemple, ce qu'il aurait envie de persuader par ses discours. Voilà ce qui me paraît le plus propre à procurer aux hommes le plus grand bonheur dont ils puissent jouir. Si je suis dans l'erreur, je prie notre maître de m'en tirer.

— *Vous êtes un sage,* » répondit KHOUNG-TSEU.

Outre la salle d'étude dans laquelle s'assemblaient ceux qui fréquentaient assidûment la maison de KHOUNG-TSEU, outre le cabinet et la bibliothèque, il y avait encore une salle d'honneur destinée à recevoir les étrangers et ceux qui venaient seulement pour s'éclaircir de quelque point particulier d'histoire, de morale, et de science concernant l'antiquité. Cette salle portait le nom de *Ting*; aujourd'hui même il y a encore de ces salles dans les palais des princes, dans les hôtels des grands et dans les maisons des hommes en place ou d'un rang au-dessus du vulgaire.

KHOUNG-TSEU sortant un jour de son *Ting*, rencontra KHOUNG-LI, son fils, qui s'y rendait pour consulter quelques-uns des livres qui y étaient exposés.

— « *Hé bien, mon fils, lui dit-il, êtes-vous bien avancé dans l'étude de la poésie?* »

— « *Je ne m'y adonne pas,* » répondit KHOUNG-LI.

— *Si vous n'apprenez pas la poésie,* reprit KHOUNG-TSEU, *si vous ne vous exercez pas à faire des vers, vous ne saurez jamais bien parler.* »

Le jeune homme réfléchit sur ces paroles de son père, s'appliqua à la poésie, fit des vers, y réussit passablement; mais il apprit à connaître parfaitement sa langue, à saisir le vrai sens de chaque mot, et à en faire dans le discours une application toujours sûre.

Les leçons de KHOUNG-TSEU étaient souvent moins indirectes. Sa morale est résumée dans les lignes suivantes : « Rien de si naturel, rien de si simple, disait-il, que les principes de cette morale dont je tache de vous inculquer les salutaires maximes. Tout ce que je vous dis, nos anciens sages l'ont pratiqué avant nous; et cette pratique qui, dans les temps reculés, était universellement adoptée, se réduit à l'observation des trois lois fondamentales de relation entre les souverains et les sujets, entre les pères et les enfants, entre l'époux et l'épouse, et la pratique exacte des cinq vertus capitales qu'il suffit de nommer pour vous faire comprendre leur excellence et la nécessité de les exercer : c'est *l'humanité*, c'est-à-dire cette charité universelle entre tous ceux de notre espèce, sans distinction; c'est la *justice*, qui donne à chaque individu ce qui lui est dû, sans favoriser l'un plutôt que l'autre; c'est la *conformité aux rites prescrits et aux usages établis*, afin que ceux qui forment la société aient une même manière de vivre et participent aux mêmes avantages comme aux mêmes inconvénients; c'est la *droiture*, c'est-à-dire, cette rectitude d'esprit et de cœur qui fait qu'on cherche en tout le vrai et qu'on le désire, sans vouloir se donner le change à soi-même, ni le donner aux autres; c'est enfin la *sincérité* ou la *bonne foi*, c'est-à-dire, cette franchise, cette ouverture de

cœur, mêlée de confiance, qui excluent toute feinte et tout déguisement, tant dans la conduite que dans le discours. Voilà ce qui a rendu nos premiers instituteurs respectables pendant leur vie, et ce qui a immortalisé leurs noms après leur mort. Prenons-les pour modèles; faisons tous nos efforts pour les imiter. »

Telle est, véritablement, en substance toute la morale du philosophe. Le développement que les écrivains chinois donnent aux maximes de leur maître, maximes éternelles, disent-ils, maximes invariables, que la nature elle-même a gravées dans le cœur de tous les hommes, est trop importante pour que nous l'omettions ici. Voici comment le P. Amiot, dont nous continuons d'emprunter la traduction, expose ces doctrines morales :

« L'homme étant un être raisonnable, est fait pour vivre en société : nulle société sans gouvernement, nul gouvernement sans subordination, nulle subordination sans supériorité. La légitime supériorité, cette supériorité antérieure à l'établissement des conditions, n'est accordée qu'à la naissance ou au mérite : à la naissance, c'est la différence d'âge qui la donne; au mérite, ou, pour mieux dire, au talent, c'est l'art de gagner les cœurs. Ainsi le père et la mère règnent naturellement sur les enfants, les aînés sur les cadets, et, dans la réunion des hommes entre eux, celui qui saura gagner ses semblables, au point de s'en faire obéir : talent rare, science sublime, que l'on croirait d'abord n'être que l'apanage d'un petit nombre d'êtres privilégiés, et qui l'est cependant de toute l'espèce en général, puisque c'est l'humanité, et que l'humanité n'est autre chose que l'homme lui-même(*).

(*) En chinois, *jin tché* : *jin yè* : mot à mot : *humanitas quæ, homo quidem*. Comme dans beaucoup d'autres langues, le mot *humanité*, *jin*, est dérivé du mot *jin*, *homme*. Le premier signe n'a de plus que le groupe *deux*, qui marque le rapport de deux hommes entre eux. Pour faire comprendre combien l'humanité ou la bienveillance, la charité universelle était recommandées par Khoue-

Avoir plus d'humanité que ses semblables, c'est être plus homme qu'eux ; c'est mériter de leur commander. L'humanité est donc le fondement de tout ; c'est la première, c'est la plus noble de toutes les vertus : Aimer l'homme, c'est avoir de l'humanité, c'est avoir la vertu que le mot *jin* comporte. Il faut donc s'aimer soi-même ; il faut donc aimer les autres. Dans cet amour que l'on doit avoir pour soi et pour les autres, il y a nécessairement une mesure, une différence, une règle immuable qui assigne à chacun ce qui lui est légitimement dû ; et cette règle, cette différence, cette mesure, c'est la justice (1).

« L'humanité et la justice ne sont point arbitraires ; elles sont ce qu'elles sont, indépendamment de notre volonté ; mais, pour pouvoir les mettre en pratique, et pour en faire une seule application, il faut qu'il y ait des lois établies, des usages consacrés, des cérémonies déterminées. L'observation de ces lois, la conformité à ces usages, la pratique de ces cérémonies, font la troisième de ces vertus capitales, celle qui assigne à chacun ses devoirs particuliers (4), c'est-à-dire : l'ordre.

« Pour remplir exactement tous ses devoirs sans troubler l'économie de l'ordre, il faut savoir connaître, il faut savoir distinguer, il faut savoir appliquer à propos cette connaissance sûre, ce sage discernement : cette juste application, c'est cette droiture d'esprit et de cœur (*tchi*), cette prudence, cette sagesse qui fait qu'on examine tout sans préoccupation, dans le seul dessein de connaître le vrai, et qu'on s'attache à ce vrai pour le faire valoir ou pour se conduire conformément à ce qu'il indique. L'humanité, la justice, l'or-

тхев, il suffit de dire que le mot qui l'exprime est répété plus de cent fois dans un de ses ouvrages, le *Lün-yü*. Et l'on prétend avec autant de légèreté que d'ignorance que ce grand principe de charité universelle pour les hommes n'a été révélé au monde que cinq cents ans après le philosophe chinois, dans un petit coin de l'Asie ! quelle pitié !

dre, la droiture même peuvent s'égarer à chaque pas; il leur faut une compagne fidèle, qui ne les abandonne jamais; il leur faut un rempart contre l'amour-propre, l'intérêt personnel et toute cette foule d'ennemis qui les attaquent sans cesse. Cette compagne fidèle, ce rempart assuré, c'est la *sincérité* ou la *bonne foi* (*sin*). La sincérité donne le prix à nos actions; elle fait tout leur mérite. Sans la *sincérité*, ce qui paraît vertu n'est qu'hypocrisie; ce qui brille avec le plus d'éclat, ce qui nous éblouit, n'est qu'une lumière passagère, qui n'attend pour s'éteindre qu'un petit souffle de la plus légère passion.

« Ces cinq vertus, comme on le voit, dérivent l'une de l'autre; elles se soutiennent mutuellement; elles forment une chaîne qui lie tous les hommes entre eux, qui fait leur sûreté réciproque, leur bonheur, et qu'on ne saurait rompre sans briser en même temps les liens de la société. »

KHOUNG-TSEU continuait ainsi à enseigner la sagesse et à prendre un grand intérêt à la chose publique. Le roi de Lou, frappé des services que le philosophe avait rendus indirectement à sa patrie, voulut enfin l'avoir pour ministre. Il le fit donc appeler et lui fit part des vues qu'il avait sur lui. KHOUNG-TSEU, qui ne cherchait qu'à se rendre utile en ramenant les hommes à la pratique de leurs devoirs respectifs, accepta, sans délibération, le pénible fardeau dont ce roi voulut le charger. Il commença par remplir les fonctions de *gouverneur du peuple* (titre équivalent à celui de maire et de préfet) dans la ville même où le roi tenait sa cour, à la quarante-septième année de son âge.

En entrant en fonction, le premier de ses soins fut de se rendre agréable au grand nombre, par sa bienfaisance envers tous ceux des rangs inférieurs. Il leur parlait souvent, et tâchait de se mettre à leur niveau; il semblait même les consulter; et, par ce moyen, il leur insinuait adroitement la convenance et la nécessité de ce qu'il avait résolu de faire. Lorsqu'il les avait persuadés, ou que, par leurs dispositions,

il jugeait qu'il pouvait entreprendre ses réformes, sans risquer de se compromettre ou d'avilir l'autorité, il publiait des ordonnances, et les faisait exécuter à la rigueur. Après trois mois d'exercice, il eut la satisfaction de voir que tout avait changé de face. TING-KOUNG, charmé d'un tel changement, si glorieux pour son règne, en remercia très-sincèrement celui qui en était l'auteur. « Le royaume de Lou, dit-il à KHOUNG-TSEU, est dans l'état le plus florissant; mes sujets sont devenus soumis, dociles et laborieux. C'est là votre ouvrage. Mais il n'est pas encore parfait; j'espère qu'il le sera dans peu. »

Son espérance ne fut pas vaine; le nouveau magistrat tourna ses vues du côté des cultivateurs : cette classe d'hommes, la plus utile de toutes, lui parut mériter des attentions particulières, et il les lui donna. Il envoya d'habiles experts pour visiter les terres, et il leur enjoignit d'en prendre une connaissance exacte, afin de ne rien faire ou établir qui pût tourner au préjudice de quelqu'un. A leur retour, il profita des lumières qu'ils lui donnèrent pour faire des réglemens analogues aux qualités des différens terrains, qu'il rangea sous cinq classes générales. Sous la première classe étaient compris les terrains élevés et arides; sous la seconde, les terrains humides et bas; sous la troisième, les terrains sablonneux et presque stériles; sous la quatrième, les terrains compacts, gras, mais presque argileux; sous la cinquième, enfin, les terrains qui, par une culture plus ou moins soignée, pouvaient être portés à tous les degrés de fertilité. Il laissa à l'intelligence des cultivateurs le soin de ranger les espèces de terrains dont il ne faisait aucune mention, sous laquelle une des cinq classes qu'il assignait. Il détermina de plus, pour chaque classe, le genre de denrées qu'on devait lui confier; il fixa le temps où l'on devait semer et planter, et celui où l'on devait recueillir, afin que chaque denrée fût au point de maturité convenable. Ces réglemens, exacte-

ment observés, procurèrent une nourriture abondante et saine; et les riches comme les pauvres, les propriétaires et les cultivateurs y trouvèrent également leur profit.

Les agents qu'il avait envoyés pour examiner la nature des terrains, lui rapportèrent aussi que les personnes riches, sous le prétexte d'honorer les morts, leur élevaient à grands frais des sépultures qui occupaient de vastes emplacements dans les lieux où les terres pouvaient être d'un grand produit. — « C'est un abus, dit KHOUNG-TSEU, et un abus auquel je tâcherai de remédier incessamment. » En effet, il travailla efficacement à le détruire, sans employer pour cela la force ou l'autorité. « Les sépultures, dit-il à cette occasion, ne doivent pas ressembler à des jardins de plaisance et de divertissement; ce sont des lieux de sanglots et de pleurs : c'est ainsi que les anciens les envisageaient. Faire de somptueux et magnifiques repas dans des appartements où tout ne respire que le luxe et la joie, près des tombeaux qui renferment les cendres de ceux à qui l'on doit la vie, c'est une espèce d'insulte que l'on fait aux morts. Les lieux élevés et les moins propres à la culture sont les plus convenables pour servir de séjour aux morts; il ne faut point les entourer de murailles; il ne faut point les décorer de rangées d'arbres alignées avec symétrie. Dénués de ces ornements frivoles, les hommages qu'on s'empresse d'y rendre à ceux qui ont cessé de vivre, seront des hommages sincères et purs. Il faut donc, si l'on veut pratiquer les rites dans le véritable esprit de leur établissement, s'en tenir à ce qui avait été fixé par les sages de la haute antiquité. C'est sur le royaume de Lou que les autres royaumes se modèlent aujourd'hui : faisons en sorte qu'en nous imitant, ils ne pratiquent que ce qui nous a été transmis par le grand TCHOU-KOUNG. »

Ce moyen réussit parfaitement. On n'enterra plus les morts que dans des terrains qui n'étaient pas propres à la culture, et sur des hauteurs, autant

que les circonstances pouvaient le permettre.

Le roi de Lou, plus satisfait de jour en jour de la conduite de KHOUNG-TSEU, le fit appeler pour l'entretenir en particulier et lui offrir la charge de Sse-keou, ou *Chef de la magistrature*, tant civile que criminelle, de tout le royaume, qui lui donnait une autorité seulement inférieure à celle du roi lui-même. KHOUNG-TSEU, âgé alors de 50 ans, hésita quelques moments avant de donner sa réponse. Le roi crut qu'il allait refuser, et, sans attendre qu'il s'expliquât, « Je compte sur vous, lui dit-il, pour la bonne administration de la justice. Réformez ce qui a besoin d'être réformé; établissez ce qui vous paraîtra convenable et utile : j'approuve d'avance tout ce que vous ferez. »

— Soyez assuré, répondit KHOUNG-TSEU, que je mettrai tous mes soins à me rendre digne des bontés que vous avez pour moi, et des marques de confiance que vous voulez bien me donner. Mais j'ai à prévenir Votre Majesté que je commencerai l'exercice de mes nouvelles fonctions par l'exécution la plus éclatante, mais la plus nécessaire qu'il y ait eu depuis longtemps dans votre royaume. L'un de vos principaux officiers s'est rendu coupable d'une multitude de crimes, dont un seul suffirait pour être condamné à perdre la vie ignominieusement. Le misérable dont je parle est le plus riche et le plus accrédité de vos *Tai-fou* (grands-fonctionnaires); c'est CHAO-TCHENG-MAO. Il faut qu'il meure, et que son supplice serve à effrayer les méchants. Si vous le laissez vivre, le peuple continuera à gémir sous le poids de sa tyrannie, et il mettra votre trône même en danger. C'est lui qui est le principal auteur de tous les maux qui ont affligé précédemment le royaume de Lou. Il a soufflé le feu de la discorde; il n'a rien oublié pour inspirer l'esprit de rébellion. Il faut qu'il meure. Vous y opposerez-vous si tous ses crimes sont prouvés de manière à l'en faire convenir lui-même?

Après quelques observations, « Faites, répliqua le roi, ce que la justice, la fidélité à mon service et l'exacte probité exigeront de vous; je n'y mettrai aucun obstacle. »

Sur cette promesse KHOUNG-TSEU entra en possession de son nouvel emploi, et il commença ses fonctions par des informations juridiques sur la conduite du grand-dignitaire. Le procès fut bientôt instruit; car, sept jours après avoir été installé dans son emploi de la magistrature, ou de grand-juge, KHOUNG-TSEU condamna le criminel à avoir publiquement la tête tranchée avec le sabre déposé dans la salle des ancêtres. Cette exécution fit trembler les plus audacieux, ceux d'entre les grands en particulier qui avaient quelques crimes à se reprocher. Les disciples mêmes du philosophe en furent dans un étonnement dont ils avaient peine à revenir. TSEU-KOUNG lui fit des représentations respectueuses, en lui rappelant les qualités que possédait le condamné, et en lui demandant s'il n'y avait pas un peu de précipitation dans son jugement. « Je suis charmé, lui répondit KHOUNG-TSEU, de votre manière de penser. Ce que vous venez de dire mérite une réponse de ma part, et une réponse qui puisse vous satisfaire. Je n'ignore aucune des qualités, tant bonnes que mauvaises, réunies dans la personne de CHAO-TCHENG-MAO; et, malgré cette connaissance, j'ai jugé qu'on ne pouvait pas le laisser vivre. Je ne vous parlerai pas de ses rapines, de ses brigandages, de ses vexations, et des crimes qu'on pouvait lui reprocher; je vous dirai seulement qu'il est cinq sortes de délits qui sont impardonnables. Retenez bien ce que vous allez entendre, afin de pouvoir y réfléchir à loisir. Il est bon qu'avant d'exercer un emploi qui met souvent l'homme le plus porté à la douceur dans le cas de punir avec la sévérité la plus rigoureuse, on soit convaincu que c'est une nécessité indispensable, et que ce serait ne pas aimer l'homme, ne pas avoir d'humanité, que d'en agir autrement.

« Le premier des délits qui ne méritent

aucun pardon, est celui d'un scélérat qui médite secrètement les crimes, et qui les exécute sous le masque de la vertu.

« Le second, est une incorrigibilité reconnue et souvent éprouvée dans des cas graves et contraires au bien général de la société.

« Le troisième, est le mensonge calomnieux, revêtu du manteau de la vérité, pour tromper, en matière importante, ceux qui influent en quelque chose sur le bonheur ou le malheur du peuple.

« Le quatrième, est la vengeance cruellement exercée, après que la haine qui l'a suggérée s'est long-temps cachée sous l'apparence de l'amitié.

« Le cinquième, enfin, est de dire le blanc et le noir, le pour et le contre sur le même objet, suivant l'intérêt qu'on trouve à dire l'un ou l'autre. Il n'est aucun de ces cinq genres de crimes qui ne mérite, en particulier, une punition exemplaire. CHAO-TCHENG-MAO s'est rendu coupable de tous les cinq à la fois; et c'était un coupable d'habitude, un coupable qui ne voulait pas se corriger, et qui ne tendait à rien moins qu'à bouleverser l'état: jugez si j'ai dû, si j'ai pu lui faire grâce. »

Cet exposé du philosophe n'avait pas pleinement satisfait ses disciples. Tandis que la plus saine partie de la cour et de la ville applaudissait à la justice et à la fermeté de KHOUNG-TSEU, et que le peuple ne voyait plus en lui qu'un protecteur éclairé contre les vexations qu'il pourrait essuyer de la part des personnes en place, quelques-uns de ses disciples cherchaient à lever tous les scrupules qu'ils conservaient par rapport à cette justice exemplaire de leur maître. Ils lui rappelèrent l'ancienne doctrine établissant que ceux d'entre les grands qui étaient décorés du titre de *Tai-fou*, *grands-dignitaires*, n'étaient pas soumis aux lois pénales que l'on appliquait aux autres criminels, et que cependant il avait fait exécuter le *Tai-fou* CHAO-TCHENG-MAO, comme un criminel ordinaire, et plus rigoureusement encore.

« Je veux bien vous satisfaire, répondit KHOUNG-TSKU, et vous expliquer le vrai sens de cette ancienne loi dont il paraît que vous ne connaissez que les mots.

« Pour ce qui concerne les Tai-fou, dit la loi, il ne convient pas qu'ils subissent les supplices comme les autres; il suffit de leur représenter leurs crimes, de leur apprendre à en rougir, de leur abandonner à eux-mêmes le soin du châtement. Par ces paroles la loi n'exempte pas du supplice les Tai-fou qui se sont rendus coupables des différents crimes pour lesquels le commun des hommes est puni; elle veut qu'on croie que des hommes qui, en vertu de la dignité dont ils sont revêtus, sont obligés de veiller à ce qu'il ne se commette pas de crimes, n'en commettent point eux-mêmes.

« Elle veut aussi que, dans le cas où ils auraient eu le malheur d'en commettre, ils soient punis irrémissiblement, mais de manière que leur dignité ne soit point avilie. L'esprit de la loi est d'honorer la dignité dans la personne même du coupable; et c'est par cette raison qu'on ne parlait jamais clairement des crimes commis par un Tai-fou. Si l'on était forcé d'en parler, on le faisait par allégorie. Lorsque, par exemple, un Tai-fou méritait d'être châtié pour ses débauches criminelles, on disait dans le public, que les vases et ustensiles qui servaient aux sacrifices étaient dans un état d'indécence et de malpropreté à faire horreur. S'il devait être puni pour s'être souillé d'autres crimes indignes de son rang, on se contentait de dire que les tentes qui servent de pavillon dans le lieu où l'on sacrifie étaient déchirées et pleines de taches. Les Tai-fou coupables étaient punis selon la gravité de leurs crimes; mais ces crimes n'étaient pas énoncés clairement, et ils prononçaient eux-mêmes l'arrêt de leur propre condamnation, dont ils étaient les seuls exécuteurs, personne ne pouvant mettre la main sur eux. Voici comment cela se pratiquait :

« Un Tai-fou (grand dignitaire), con-

vaincu par des preuves évidentes et sans réplique, de quelques-uns de ces crimes qui méritent la mort, se présentait devant les juges ou commissaires nommés par le souverain; il s'accusait de ce dont il était coupable, concluait qu'il ne méritait pas de vivre, et suppliait instamment qu'on obtînt pour lui la permission de se donner la mort. Les juges lui disaient en forme d'exhortation tout ce qui était propre à lui inspirer la honte et le repentir, et allaient prendre l'ordre du souverain. A leur retour, le Tai-fou criminel se couvrait la tête d'un bonnet blanc, prenait l'habit de deuil, et se rendait à la porte du palais, portant entre ses mains le sabre qu'il avait lavé lui-même avec de l'eau pure dans le bassin du lieu des sacrifices. Aussitôt qu'il était arrivé, il se mettait à genoux, le visage tourné du côté du nord, et attendait qu'on lui intimât la permission qu'on avait sollicitée. « Notre maître commun, lui disait l'un des commissaires, a bien voulu avoir égard à votre prière; faites ce qui convient. » Le criminel levait alors le sabre et se donnait la mort.

« Il y a long-temps que cette sage loi n'est plus en vigueur parmi nous. Les Tai-fou commettent leurs crimes trop à découvert pour qu'on puisse les déguiser par d'autres noms que par ceux qu'on leur donne communément. Ce serait en vain qu'on ne voudrait en parler que sous le voile de l'allégorie, le peuple ne s'y laisserait pas tromper. Témoin du luxe, de l'orgueil et des vices honteux auxquels se livrent ces grands dignitaires; victime de leurs vexations et de leur avarice, comment pourrait-il se persuader qu'ils ne se sont rendus coupables que de quelques négligences dans l'exercice de leur emploi? La simplicité de nos mœurs primitive permettait aux anciens d'en agir comme on le faisait alors. Tout a changé depuis; et si aujourd'hui on observait à la lettre l'ancienne loi que vous m'avez rappelée, on agirait contre l'esprit de cette même loi, en rendant méprisable ce que dans son in-

stitution elle a eu dessein d'honorer. *En faisant subir publiquement et avec ignominie à CHAO-TCHENG-MAO la peine de mort, j'ai réparé en quelque sorte, par cet exemple de justice, le mauvais exemple d'impunité qui est donné trop souvent par les personnes de haut rang. Les crimes en deviendront plus rares dans les personnes de toutes les classes, quand on sera convaincu qu'il n'est aucun état qui puisse mettre à l'abri d'une punition méritée.*

« Du reste, soyez persuadés que j'ai usé de beaucoup d'indulgence en ne condamnant à la mort que le seul coupable ; c'est la moindre des peines que j'aie pu lui infliger. En suivant à la rigueur ce que prescrivent les lois, peut-être que toute sa race aurait dû disparaître de dessus la surface de la terre. La loi dit : *On exterminera jusqu'à la cinquième génération, pour le crime de rébellion contre le ciel et la terre ; jusqu'à la quatrième génération, pour le crime de rébellion contre les supérieurs et les magistrats ; jusqu'à la troisième, pour l'habitude des crimes contre la loi naturelle ; jusqu'à la seconde, pour l'abolissement du culte des esprits supérieurs et inférieurs (chin et kouei), et l'on fera mourir, irrémissiblement, quiconque aura tué quelqu'un, ou lui aura causé la mort d'une manière injuste.* »

Cette loi fatale que KHOUNG-TSEU ne mit pas à exécution, parce qu'il en reconnut, sans doute, la pénalité injuste et excessivement disproportionnée aux délits, est cependant encore en vigueur en Chine dans beaucoup de circonstances. On dirait que c'est un reste traditionnel de cet antique dogme de la souillure ineffaçable, transmise à toute une race par son chef, et qui s'est perpétué jusqu'à nous, sinon dans la pénalité physique, au moins dans la pénalité morale, qui s'attache aux descendants d'un criminel ; car, malgré la protection de nos lois, le fils d'un supplicié pour crimes sera encore poursuivi moralement, dans notre société, de la criminalité fatale du père, comme si toute sa race en

était solidaire, et cela même jusqu'à la cinquième ou sixième génération.

Pendant le temps que KHOUNG-TSEU fut ministre du roi de Lou, il ne s'occupa qu'à réformer les abus, à soutenir dignement les intérêts de son gouvernement et l'honneur de son pays. Il demanda donc au roi de Tsi la restitution de trois villes frontières, dont ses ministres s'étaient emparés, et qui avaient appartenu aux rois de Lou. On lui répondit que pour arranger cette affaire à la satisfaction des deux cours, il était convenable que les deux rois se rendissent en personne sur les frontières. Le roi de Lou, sur l'avis de ses ministres, y consentit ; mais KHOUNG-TSEU, qui avait une grande connaissance des hommes et des choses, lui conseilla de ne s'y rendre que sous bonne garde. « J'ai toujours entendu dire que, dans un état bien gouverné, les lettres n'allaient jamais sans les armes, ni les armes sans les lettres, pour se procurer un mutuel secours. Lorsque les anciens rois se rendaient dans les états voisins, ou seulement sur les frontières, ils étaient suivis par des sages et des guerriers. » Le roi de Lou approuva et suivit ce conseil. Tout étant disposé pour le départ, KHOUNG-TSEU fit prendre les devants à un *Tai-fou* ou grand-dignitaire, à la tête de trois cents chars armés (voy. les pl. 5, 7 et 35) ; il partit lui-même avec le roi peu de jours après ; et les deux autres *Tai-fou*, à la tête de leurs troupes, les suivirent à quelque distance. Arrivé sur les confins de ses états, le roi fit camper les deux généraux, et leur ordonna de ne faire aucun mouvement, sans de nouveaux ordres, ou sans avoir vu le signal qu'on leur ferait de venir à son secours, si sa personne se trouvait en danger. Le lendemain, le roi de Lou et son cortège s'avancèrent jusqu'à l'endroit désigné pour l'entrevue des deux rois (à *Kia-kou*). Celui de Tsi y était arrivé depuis quelque temps, et avait déjà fait tous les préparatifs avec une magnificence extraordinaire. Sur un tertre qui dominait toute la campagne, il avait fait construire un

Salles qui ressemblait plus à un palais qu'à une tente dressée pour quelques jours (voy. la pl. 29). On y montait par trois rangs de degrés : l'un à droite, l'autre à gauche, et le troisième au milieu. Il y avait deux trônes en face l'un de l'autre; celui où devait s'asseoir le roi de Lou était à gauche de celui du roi de Tsi, et par conséquent à la place d'honneur, parce que le royaume de Lou avait été érigé par WOU-WANG, en faveur de son frère TCHOU-KOUNG, l'habile ministre, dont nous avons parlé précédemment (voy. pag. 84), et que celui de Tsi n'était que l'apanage de l'un de ses généraux qui avait aidé ce roi célèbre à fonder sa dynastie sur les ruines de celle des Chang. KOUNG-TSEU fut satisfait de ces dispositions; mais comme on lui rapporta que le roi de Tsi avait un cortège très-nombreux, et qu'en outre on voyait des hommes de guerre arriver chaque jour sur les confins de ses états, il entra en défiance, et voulut, de son côté, prendre toutes les précautions qui dépendaient de lui. Il fit ordonner aux deux Tai-fou, qui commandaient dix mille chars armés, de s'avancer le plus près possible du lieu de la conférence, afin d'être à portée de voir tous les signaux, et de secourir leur souverain s'il en était besoin, et il plaça le troisième Tai-fou avec tous ses hommes de guerre aux environs du tertre sur lequel les deux rois devaient s'aboucher.

Ces mesures prudentes n'étaient pas inutiles; un des Tai-fou du roi de Tsi avait entraîné son maître à tendre des embûches au roi de Lou, et à le surprendre pour le forcer de souscrire à tout ce qu'ils auraient exigé de lui; mais le sage et pénétrant KOUNG-TSEU déjoua tous leurs desseins. La nuit qui précéda l'entrevue, le Tai-fou du roi de Tsi avait tout disposé pour exécuter ses projets. Les deux rois s'étant rendus avec leur suite à l'endroit qu'on leur avait préparé, montèrent en même temps sur le tertre, chacun par la rampe d'escalier qui conduisait à son trône. KOUNG-TSEU assistait le roi de Lou, en qualité de son premier

ministre; et YEN-YING, premier ministre du roi de Tsi, assistait son maître. Les deux ministres s'avancèrent jusqu'au milieu du tertre, s'inclinèrent profondément l'un vers l'autre, se prirent les mains en signe d'amitié, puis se retirèrent chacun de son côté. Les deux rois, debout devant leur trône, se saluèrent, et le roi de Lou, prenant la parole, dit : « Je suis « descendant du grand TCHOU-KOUNG, « et vous, vous descendez de l'illustre « TAI-KOUNG, son instituteur et son « maître; il faut que nous soyons unis « entre nous, comme nos ancêtres l'étaient entre eux.

— « C'est là, lui répondit le roi de « Tsi, ce qui fait le plus cher objet « de nos desirs. » Et là-dessus, il fit présent au roi de Lou de quelques curiosités qu'il avait apportées de son royaume. Le roi de Lou en fit autant de son côté. Et après les compliments d'usage, « J'ai amené, dit le roi de Tsi, des musiciens et des danseuses, qui exécutent à merveille la musique et les danses des quatre parties du monde; je veux vous donner le plaisir de les voir et de les entendre. » Et, sans attendre la réponse du roi de Lou, il fit donner le signal dont il était convenu avec ses gens. A l'instant, beaucoup de tambours se font entendre, et les instruments de musique commencent l'air des danses des barbares Lai-y. Les danseurs, au nombre de trois cents, les uns portant des étendards chamarrés de toutes les couleurs, et les autres des sabres, des piques, et des armes de différentes espèces, commencent des évolutions frénétiques. Ils montent les degrés pêle-mêle, et s'avancent, en s'agitant de mille manières, vers les deux rois. A l'aspect d'un spectacle si inattendu, KOUNG-TSEU put à peine contenir son indignation; mais la prudence l'obligea à dissimuler. Il s'approcha du roi de Tsi, et lui dit : « Votre Majesté et le roi mon souverain se sont rendus dans ces lieux, non pour y être témoins de ce que savent faire de vils baladins, mais pour y traiter des affaires importantes de leurs royaumes,

et conclure une paix qui puisse se perpétuer jusqu'aux temps les plus reculés. Vous êtes Chinois l'un et l'autre, pourquoi ne pas faire exécuter une musique et des danses chinoises, dans lesquelles il n'est rien de contraire à la décence? Ordonnez, je vous prie, à ces impudents baladins de *Lai-y* de se retirer au plus tôt. La manière dont ils s'avancent tumultueusement vers nous peut avoir de mauvaises suites.

Le premier ministre du roi de Tsi, non moins choqué que KHOUNG-TSEU, joignit ses instances à celles du philosophe, et les baladins furent honteusement renvoyés. Le perfide *Tai-fou* du roi de Tsi, voyant son coup manqué, ne se déconcerta point; il alla hardiment conseiller à son roi de persévérer, pendant qu'il emploierait les comédiens. De retour au bas du tertre, il dit à la troupe qui était déjà toute prête, et qui n'attendait plus que ses derniers ordres : « N'oubliez pas ce dont nous sommes convenus. Allez, et faites votre possible pour tâcher d'émouvoir le roi de Lou, par les attraits de la volupté ou en provoquant sa colère. Surpassez-vous en particulier, lorsque vous chanterez la scène *Pi-chun-tchi-chi* : je vous récompenserai au-delà de ce que vous pouvez espérer. »

La scène désignée ci-dessus était une description des débauches et des infamies de WEN-KIANG, l'une des reines de Lou, laquelle se trouvant veuve très-jeune encore, et possédant l'autorité souveraine, jusqu'à ce que son fils fût en âge de régner, s'abandonna à toutes sortes d'excès.

Quand tous les acteurs furent prêts, le roi de Tsi dit à celui de Lou : « La comédie qu'on va jouer n'a rien d'étranger; elle est purement chinoise; j'espère que vous en serez content. » Les comédiens se présentèrent alors, et commencèrent à jouer (voy. la pl. 29). Ils étaient au nombre de plus de vingt, tant hommes que femmes, magnifiquement vêtus et parés de la manière la plus brillante. Leurs regards, leurs gestes, leurs attitudes, toutes leurs paroles ne respiraient que la mol-

lesse et la volupté. Le roi de Lou fut enchanté du début; mais son sage ministre KHOUNG-TSEU, saisi d'indignation, engagea son souverain à ne pas laisser continuer. Le roi de Lou fit semblant de ne pas l'entendre. Quand les acteurs en vinrent à la scène *Pi-chun-tchi-chi*, alors seulement la honte fit changer le roi de couleur, et KHOUNG-TSEU, ne pouvant plus retenir les mouvements de sa colère, s'approcha du roi de Tsi, le regarda fixement, et lui dit : « Vous avez assuré tantôt que vous vouliez vivre avec le roi mon maître, comme deux frères vivent entre eux; cela étant, quiconque insulte l'un de vous deux, insulte l'un et l'autre. D'après cela, nos généraux et les troupes qu'ils commandent sont au service du roi de Tsi; je vais les appeler pour qu'ils aient à exécuter les ordres que je leur intimerais de votre part. » Puis, d'un ton de voix terrible, dont tous les acteurs et les deux rois même furent épouvantés, il appela la garde qui était au bas du tertre, du côté du roi de Lou.

Deux *Tai-fou*, le sabre à la main, se présentèrent à l'instant à la tête de quelques soldats. « *Tai-fou*, leur dit KHOUNG-TSEU, en leur montrant les deux principaux acteurs qui déclamaient la scène licencieuse, *ces vils histrions viennent d'insulter en face les deux rois; leur crime ne peut être lavé que dans leur sang; ils ne méritent pas de vivre désormais; mettez-les à mort*. Les *Tai-fou* obéirent, et tranchèrent la tête aux deux acteurs qui leur avaient été désignés.

Les autres comédiens prirent aussitôt la fuite, et les deux rois furent, pendant quelques moments, comme pétrifiés de la résolution prompte et hardie du philosophe ministre; et ils ne donnèrent aucun ordre. KHOUNG-TSEU profita de la circonstance pour faire retirer son souverain et se retirer lui-même dans le corps d'armée qu'il avait eu la précaution de faire camper non loin du lieu de l'entrevue.

Les projets perfides du *Tai-fou* de Tsi furent encore une fois déjoués par la fermeté de KHOUNG-TSEU. Le roi

de Tai fut obligé d'envoyer faire des excuses publiques au roi de Lou. Il lui restitua aussi les trois villes usurpées avec leurs dépendances, et la paix fut conservée entre les deux royaumes.

Un autre trait de fermeté de la part du ministre KHOUNG-TSEU, et qui le rapproche, sous ce rapport seulement, du fameux ministre cardinal Richelieu, est l'abaissement des *Tai-fou*, pour relever la puissance royale. Ces grands-officiers de la couronne s'étaient rendus redoutables à leur maître, et odieux au peuple par leur orgueil et leurs vexations. A l'exemple des grands vassaux de l'empire chinois, qui s'étaient faits rois, ils s'étaient rendus comme indépendants dans les villes de leurs apanages. Trois d'entre eux en avaient fait des places fortes, tant par l'épaisseur et la hauteur des murailles que par des ouvrages avancés qui les défendaient.

KHOUNG-TSEU représenta au roi que des sujets qui prennent de pareilles précautions ne sont pas loin de la révolte ouverte. « Il faut, lui dit-il, faire rentrer dans le devoir ceux qui s'en sont écartés; il faut, en particulier, que les *Tai-fou* n'usurpent pas une plus grande autorité que celle qui leur est accordée. Nos lois ont fixé la hauteur des murailles qui entourent les villes des différents ordres; sans aucun respect pour ces lois, trois *Tai-fou* ont rendu leurs villes tout-à-fait semblables aux villes royales : de hautes murailles avec des créneaux et flanquées de tours les font prendre pour le séjour d'autant de rois. Ordonnez que l'on rase le surplus de ces murailles, et que l'on abatte ces tours; j'irai, s'il le faut, exécuter moi-même vos ordres. »

Le roi ne se fit pas presser davantage. Alors KHOUNG-TSEU appela TSEU-LOU, son disciple si plein de bravoure, habile dans l'art militaire, et qui occupait une place distinguée parmi les officiers du roi. Il lui donna un corps de troupes à commander, et l'envoya chez les trois *Tai-fou*, pour leur ordonner, de la part de leur sou-

verain, de rentrer dans les bornes légitimes de leur autorité. Le brave disciple du philosophe s'empessa d'accomplir sa périlleuse mission, et l'exécuta avec succès auprès de deux des trois *Tai-fou* en état de suspicion. Le troisième se soumit plus tard.

Ce n'était pas seulement sur les abus existants dans les hautes classes que KHOUNG-TSEU porta son attention. Tous ceux qu'il découvrait, et qui avaient de funestes conséquences pour le grand nombre, étaient aussitôt attaqués par lui et détruits sans rémission. L'exemple suivant en fournira la preuve, et il serait à souhaiter qu'il fût souvent imité. Un riche particulier avait trouvé le moyen de s'emparer du droit exclusif de vendre de la viande; ses richesses le mettant en état de payer exactement, et même de faire des avances; il achetait à bon marché, et revendait ensuite fort cher. Il s'était approprié peu à peu tout le bétail des environs; tous les pâtres et les bergers étaient à son service, et tous les terrains propres aux pâturages dans les environs de la ville, lui étaient acquis. Quoique le riz cuit à l'eau, et quelques herbes salées pour servir d'assaisonnement, fussent les aliments les plus ordinaires du peuple de Lou, ainsi que du peuple du reste de la Chine, il était cependant dans les habitudes du pays que, en de certaines circonstances, les pauvres mêmes de la classe inférieure ne pouvaient se dispenser de donner des festins; et dans ces festins, il fallait de la viande. Acheter de la viande un peu plus ou un peu moins cher, trois ou quatre fois par an, était peu de chose pour chaque particulier; mais ce peu de chose, multiplié par le nombre des habitants, était d'un produit immense pour le monopoleur. KHOUNG-TSEU s'informa exactement de la conduite de cet homme; il le fit appeler et lui dit : « J'ai appris que vous étiez l'un des plus riches citoyens de la ville : je souhaiterais que ces richesses fussent le fruit de votre travail, ou d'une honnête industrie; je m'en réjouirais avec vous; mais il n'est malheureuse-

ment que trop vrai que la fortune dont vous jouissez n'est due qu'à un monopole dont vous devriez être sévèrement puni. Je vous fais grâce, à condition néanmoins que vous vous corrigerez et que vous restituerez au public ce qui a été volé par vous au public. La manière dont je veux que cette restitution se fasse mettra votre honneur à couvert. De toutes vos richesses, ne réservez pour vous que ce qu'il faut pour vivre dans une honnête aisance; vous laisserez le surplus à ma disposition pour les besoins de l'état. N'entreprenez pas de vouloir vous justifier, encore moins de me donner le change ou de me tromper. Vous n'y réussiriez pas. Je vous donne quelques jours pour faire vos dispositions; pensez sérieusement à ce que vous ferez; je n'ai pas autre chose à vous dire : retirez-vous. »

Le monopoleur qui, jusqu'alors, avait eu le secret d'empêcher qu'on ne le traversât dans son commerce illicite, en se conciliant l'impunité de la part des hommes en place, comprit, par ce discours et par le ton dont il fut prononcé, qu'il lui serait impossible de réussir de même auprès d'un ministre dont l'incorruptibilité était à toute épreuve. Il se résigna à faire ce qui lui était prescrit. KHOUNG-TSEU, satisfait de la manière exacte dont il lui rendit ses comptes, ne lui en demanda pas davantage, et le laissa vivre en paix avec ce qu'il s'était réservé pour son entretien.

Dans ses fonctions de chef de la justice, KHOUNG-TSEU eut plus d'une fois occasion de faire briller sa sagesse. Il avait déterminé certains jours du mois pour connaître par lui-même des procès que l'on portait à son tribunal suprême. Un de ces jours d'audience publique, un homme se présenta à lui, en accusant son propre fils de lui avoir manqué essentiellement, et le supplia de le juger selon toute la rigueur des lois.

KHOUNG-TSEU, au lieu de condamner aussitôt le fils sur la dénonciation du père, fit arrêter le père et le fils, et il les retint trois mois en prison. Au

bout de ce temps, il les fit venir tous deux devant lui, et il demanda au père de quel crime il accusait son fils. Le père répondit aussitôt que son fils n'était pas coupable; que c'était lui qui avait à se reprocher d'être venu auprès de lui se plaindre en colère, et que, s'il y avait un coupable, c'était lui.

— Je m'en étais douté, reprit KHOUNG-TSEU avec bonté; allez, instruisez votre fils de ses devoirs. Et vous, jeune homme, n'oubliez pas que la piété filiale est la première de vos obligations. »

Ce jugement fit grand bruit dans la ville, où il trouva, comme de coutume, beaucoup de partisans et non moins d'adversaires. Un ancien disciple de KHOUNG-TSEU, devenu *Tai-fou*, ou grand-officier, fut, parmi les derniers, un des plus ardents. « Mon maître m'a trompé, disait-il; la première instruction qu'il me donna, lorsque j'entrai en charge, fut d'être très-attentif à faire observer tout ce que prescrit la piété filiale, parce que c'est sur l'observation des devoirs qui sont imposés par la piété filiale, que repose tout l'édifice du gouvernement. Tous fils, me disait-il, qui manque essentiellement à son père, mérite la mort (*): cette doctrine nous a été transmise par les sages empereurs de l'antiquité; il ne faut rien oublier pour la faire revivre, et tâcher de la remettre en vigueur; et voilà qu'au mépris de cette doctrine il fait grâce à un fils criminel. »

On doit bien penser que le philosophe ne manquait pas de bonnes raisons pour justifier sa conduite en cette circonstance. Il répondit qu'il avait eu en vue, en agissant ainsi, de donner une leçon à trois sortes de personnes : aux enfants qui n'ont pas pour leurs père et mère tout le respect qui leur est dû; aux pères et mères qui n'ont

(*) Cette loi est encore observée actuellement en Chine dans les cas graves, qui ne vont pas cependant jusqu'au parricide. Frapper son père ou sa mère suffit pour être condamné à mort.

pas soin d'instruire de leurs obligations ceux à qui ils ont donné le jour, et, enfin, à ceux qui remplissent les fonctions de juges, pour qu'ils ne se présentent pas de porter leur jugement sur des accusations dictées par la colère ou par toute autre passion. En suspendant ainsi son jugement, il avait rendu tout le monde attentif : les enfants et les pères et mères avaient eu le temps de réfléchir sur leurs devoirs respectifs. S'il avait jugé sur l'accusation du père, il aurait puni ce fils selon la loi, et, en le punissant ainsi, il aurait fait le malheur du père et celui de toute la famille.

« Un juge, » dit le philosophe à son ancien disciple, « un juge qui punirait indistinctement tous ceux qui paraissent avoir violé la loi, ne serait pas moins cruel qu'un général d'armée qui passerait au fil de l'épée tous les habitants d'une ville prise d'assaut. Parmi ceux des rangs inférieurs, ou de la dernière classe du peuple, tel qui manque à ses devoirs n'est souvent coupable qu'à demi; quelquefois même il n'est pas coupable du tout, parce qu'il ignore ses obligations : le punir, dans ce cas, ce serait punir un innocent. *Ceux qui méritent punition, une punition sévère, ce sont les grands, quand ils donnent de mauvais exemples; ce sont les magistrats supérieurs qui n'ont pas exigé de leurs subalternes qu'ils instruisissent le peuple; ce sera vous, ce sera moi, si, dans le poste que nous occupons, nous manquons à nos devoirs; si nous n'exigeons pas de ceux qui sont en place l'accomplissement rigoureux de leurs devoirs respectifs. User d'indulgence envers ceux-ci, et agir avec rigueur envers ceux de la classe inférieure du peuple, c'est être injuste; c'est aller directement contre la droite raison. Punissez, dit l'ancien Livre, mettez à mort ceux qui le méritent; mais n'oubliez pas que personne ne mérite des châtimens, encore moins la mort, qu'il n'ait commis des fautes ou des crimes volontaires, et les sachant tels. Commencez donc par instruire, et punissez ensuite ceux qui, au mépris des ensei-*

gnemens qu'ils ont reçus, auront manqué à leurs devoirs. »

Ces paroles, d'une si haute raison, mériteraient d'être méditées profondément de nos jours.

La sage administration de K'HOUNG-TSEU rendait le royaume de Lou de plus en plus florissant. KING-KOUNG, roi, ou plutôt prince (*), de Lou, voulut avoir alors de nombreux entretiens avec son ministre philosophe. Malgré l'étendue peu commune que nous avons déjà accordée à la vie de K'HOUNG-TSEU dans cet ouvrage, nous pensons que les lecteurs ne nous reprocheront pas de leur faire connaître une vie si pleine, si grande et si utile au bonheur de cette portion du genre humain, qui, depuis deux mille quatre cents ans, est gouvernée par ses maximes. D'ailleurs, comme ce grand philosophe a eu occasion de s'expliquer sur les principales questions qui intéressaient et qui intéressent encore l'humanité dans ses relations sociales et privées, c'est un devoir pour nous de faire connaître les solutions qu'il leur a données et dont nos lumières modernes peuvent encore profiter.

Un jour que le roi de Lou et son ministre étaient à discuter sur certains usages de la haute antiquité, le roi lui demanda pourquoi les empereurs avaient établi l'usage de joindre les ancêtres au ciel dans les sacrifices qu'ils avaient coutume d'offrir.

« Le ciel, lui répondit K'HOUNG-TSEU, est le principe universel; il est la source féconde de laquelle toutes choses ont découlé. Les ancêtres, sortis de cette source féconde, sont eux-mêmes la source des générations qui les suivent. Donner au ciel des témoignages de sa reconnaissance, est le premier des devoirs de l'homme; se montrer reconnaissant envers les

(*) Les historiens chinois ne donnent le titre de Roi (*wang*), sous la dynastie féodale des Tch'ou, qu'aux princes régnants de cette dynastie; les chefs des états feudataires portant le titre de royaumes (*koué*), n'ont chez ces mêmes historiens que le titre de princes ou ducs (*koung*).

ancêtres, en est le second. Pour s'acquitter de ce double devoir, et en inculquer l'obligation aux générations futures, le saint homme FOU-HI (voy. page 24) établit des cérémonies en l'honneur du ciel et des ancêtres; il détermina qu'immédiatement après avoir sacrifié au Souverain suprême (CHANG-TI), on rendrait hommage aux ancêtres; mais comme le CHANG-TI et les ancêtres ne sont pas visibles aux yeux du corps, il imagina de chercher dans le ciel, qui se voit, des emblèmes pour les désigner et les représenter.

— Avant que vous alliez plus loin, interrompit TING-KOUNG, dites-moi, je vous prie, pourquoi l'on n'honore pas le CHANG-TI partout de la même manière (*).

— Par là raison, répondit le philosophe, qu'il faut que dans la cérémonie qui s'observe, il y ait une différence marquée entre le *filz du ciel* (l'empereur ou roi suzerain) et les autres *souverains*. Le filz du ciel, en sacrifiant au CHANG-TI, représente le corps entier de la nation; il lui adresse ses prières au nom et pour les besoins de toute la nation. Les autres souverains, ne représentant chacun que cette portion particulière de la nation

qui a été confiée à leurs soins, ne prient le CHANG-TI qu'au nom et pour les besoins de ceux qu'ils représentent. Je reviens à ce que je vous disais. Le CHANG-TI est représenté sous l'emblème général du ciel visible : on le représente aussi sous les emblèmes particuliers du soleil, de la terre, parce que c'est par leur moyen que les hommes jouissent des bienfaits du CHANG-TI, pour l'entretien, l'utilité et les agréments de la vie.

« Par sa chaleur bienfaisante, le soleil donne l'âme à tout, vivifie tout. Il est, à nos yeux, ce qu'il y a de plus brillant dans le ciel; il nous éclaire pendant le jour, et, pendant la nuit, il nous fait éclairer par la lune. En observant leur cours, et en les comparant l'un avec l'autre, les hommes sont parvenus à distinguer les temps pour les différentes opérations de la vie civile, et à fixer les saisons, pour ne pas confondre l'ordre des cultures qu'ils doivent à la terre.

« Dans l'intention de témoigner leur reconnaissance d'une manière qui eût quelque analogie avec les bienfaits, et qui fût propre à en rappeler le souvenir, les anciens, en établissant l'usage des offrandes au CHANG-TI, déterminèrent le jour du solstice d'hiver, parce que c'est alors que le soleil, après avoir parcouru les douze palais que le CHANG-TI semble lui avoir assignés pour sa demeure annuelle, recommence de nouveau sa carrière, pour recommencer aussi à distribuer ses bienfaits.

« Après avoir satisfait en quelque sorte à leurs obligations envers le CHANG-TI, auquel, comme au principe universel de tout ce qui existe, ils étaient redevables de leur propre existence et de ce qui sert à l'entretenir, leurs cœurs se tournèrent, comme d'eux-mêmes, vers ceux qui, par voie de génération, leur avaient transmis successivement la vie. Ils fixèrent en leur honneur des cérémonies respectueuses, pour être comme le complément du sacrifice offert solennellement au CHANG-TI, et c'est par là que se terminait cet acte auguste de la religion de nos premiers pères. Les *Tchéou*

(*) Le P. Amiot ajoute ici en note : « Par le contenu des réponses de KOUNG-TSOU, il paraît évident, 1° que les expressions *Ciel* et *Chang-ti* sont quelquefois synonymes et désignent cet Être qui est supérieur à tout; 2° que le mot *Ciel* est pris aussi quelquefois dans un sens purement naturel, et qu'il ne signifie alors que ce que nous appelons firmament; 3° que les sacrifices offerts en apparence au *Ciel*, au *Soleil*, à la *Lune*, à la *Terre*, etc., sont réellement offerts au *Chang-ti*, en reconnaissance des bienfaits dont il comble les hommes, au moyen du ciel matériel, du soleil, de la lune, de la terre, etc.; 4° que ce que l'on appelle quelquefois du nom de *Sacrifice aux Ancêtres*, n'est au fond qu'un témoignage extérieur de reconnaissance et de respect envers ceux de qui l'on tient la vie. Je n'en dis pas davantage; le lecteur intelligent qui sera sans préjugés, tirera lui-même toutes les conséquences. »

ingèrent à propos d'ajouter quelque chose à ce cérémonial; ils instituèrent un sacrifice qui devait être offert solennellement au CHANG-TI dans la saison du printemps, pour le remercier en particulier des dons qu'il fait aux hommes par le moyen de la terre; pour le prier d'empêcher que les insectes, qui commencent alors à chercher leur nourriture, ne nuisissent à la fécondité de la mère commune. Ces deux sacrifices ne peuvent être offerts dans le Kiao avec solennité que par le fils du ciel (l'empereur ou roi suzerain) : le roi de Lou ne doit ni ne peut les offrir. C'est par cette prérogative, attachée à sa dignité, que le fils du ciel diffère des autres souverains. »

Le roi demanda alors des détails sur le Kiao, le Tan, les victimes, les ustensiles et autres objets qui servent au fils du ciel dans les grands sacrifices.

« Ce qu'on appelle Kiao, répondit KAOUNG-TSEU, est aujourd'hui un édifice entouré de murailles, dans l'enceinte duquel est une élévation ou tertre qui porte le nom de Tan. On a choisi pour la construction de cet édifice, un endroit hors des murs de la ville, du côté du sud, parce que le CHANG-TI est représenté sous l'emblème du soleil, et que le soleil se montre, pour commencer son cours, dans cette partie du ciel. On a dressé dans l'enceinte de cet édifice le Tan, et on lui a donné une forme ronde, pour faire entendre que les opérations du ciel et de la terre, dirigées par le CHANG-TI pour l'avantage de tout ce qui existe, étaient sans fin, se suivant et se succédant sans interruption, recommençant ensuite pour se suivre et se succéder encore avec la même régularité.

« Quant au grand sacrifice que le fils du ciel offre à l'époque du solstice d'hiver, un jeune taureau, dont les cornes commencent seulement à pousser, qui soit sans aucun défaut extérieur et d'une couleur tirant sur le rouge, est la seule victime qu'on doit immoler, après qu'elle aura été nourrie pendant

l'espace de trois mois dans l'enceinte du Kiao. Un bœuf, quel qu'il soit, suffit pour le sacrifice moins solennel que, depuis les Tchéou seulement, le fils du ciel offre au CHANG-TI dans la saison du printemps. Ainsi donc, sous quelque dénomination qu'on rende le culte, quel qu'en soit l'objet apparent, et de quelque nature qu'en soient les cérémonies extérieures, c'est toujours au CHANG-TI qu'on le rend.

« L'usage de rendre hommage aux ancêtres dans l'enceinte même du Kiao est de temps immémorial. On a eu en vue, en l'établissant, de prendre à témoin ceux à qui l'on était redevable de la vie et de ce que l'on était dans l'ordre civil, qu'on n'avait rien changé à leurs sages institutions. Avant le sacrifice, on les avertit de ce que l'on va faire; après le sacrifice, on leur annonce ce que l'on a fait.

« Anciennement, à ce que nous apprend la tradition, lorsque le fils du ciel devait offrir le grand sacrifice, il se rendait d'abord dans celui des appartements où les ancêtres en commun sont censés avoir fixé leur séjour; il les instruisait du motif de sa visite, et demandait leurs ordres; de là, il passait à l'appartement particulier de celui à qui il devait immédiatement la vie, et le priait de vouloir bien fixer lui-même le jour et l'heure du sacrifice. Mais, comme les portraits ou tablettes du père des ancêtres du fils du ciel n'avaient pas de voix pour se faire entendre, on avait imaginé de lire leur volonté sur l'écaille d'une tortue, à laquelle on mettait le feu. Tout cela n'était que pour leur témoigner la plus respectueuse déférence. Muni de leur consentement et de leurs ordres, le fils du ciel se transportait seul dans le Tseu-koung, c'est-à-dire, dans ce pavillon secret, entouré d'un canal rempli d'eau, dont l'entrée était interdite à tout le monde, excepté au sacrificateur. Là, modestement debout, il se recueillait pendant quelque temps, comme pour écouter les dernières instructions qu'on allait lui donner; il s'avancait ensuite jusqu'à l'endroit où ces instructions étaient déposées par écrit, les

prenait; puis, revenant sur ses pas, il les portait gravement à deux mains; et quand il était près du seuil de la porte, en dedans, il les montrait aux grands, aux mandarins et aux officiers de sa suite. Cela fait, il les reportait à l'endroit où il les avait prises, et se retirait dans son appartement. L'heure du sacrifice étant arrivée, il mettait sur sa tête le bonnet *pi-pien*, et les mandarins annonçaient au peuple que le fils du ciel, par ordre des ancêtres, allait offrir le sacrifice au CHANG-TI pour l'avantage commun et au nom de tous. Il l'exhortait à une respectueuse attention, pour ne rien faire qui pût être désagréable à celui dont on attendait les plus abondantes faveurs.

« Ce jour-là personne ne paraissait en habit de deuil : eût-on perdu son père ou sa mère, on ne les pleurait pas comme on a coutume de le faire dans les autres temps. Ceux qui, pour vaquer à leurs affaires, étaient obligés de sortir de leurs maisons, ne se montraient dans les rues qu'avec la plus respectueuse décence. Quoiqu'il n'y eût aucun officier de police préposé pour les y contraindre, ils s'y portaient d'eux-mêmes par attachement à leurs devoirs, et dans la vue de concourir, autant qu'il dépendait d'eux, à la majesté du culte.

« Avant de sortir de son appartement pour se rendre à l'endroit propre du sacrifice, le fils du ciel se revêtait de la robe *ta-kieou* (faite de peau de mouton, dont la laine était noire, et doublée de peau de renard blanc, l'une et l'autre peau ayant le poil en dehors); sur la robe *ta-kieou* il mettait le surtout nommé *kouen*, sur lequel étaient représentés le dragon, le soleil, la lune et les étoiles. Ainsi habillé, il montait dans un char qui était sans couleur, uni et dénué de tout ornement. Ce char était précédé de douze étendards, sur lesquels étaient représentés le soleil et la lune, pour être le symbole de ce qui se passe dans le ciel visible durant le cours d'une année, c'est-à-dire, durant cet espace de temps que le soleil emploie à parcourir ses douze demeures pour revenir au point

d'où il était parti : ce qui était plus expressément désigné encore par les douze cordons, formés avec des perles ou avec des pierreries, qui pendent à chacun des deux côtés du bonnet de cérémonie, sur lequel le soleil et la lune étaient également représentés en couleur. Le chemin par où passait ce religieux cortège, depuis l'appartement du souverain jusqu'au pied du *Tan*, ou du monceau de terre orbiculairement élevé sur lequel le sacrifice devait être offert, était préparé avec le plus grand soin. » (*Kia-yu.*)

Le roi de Lou étant venu à mourir, son successeur, NGAI-KOUNG, négligea les instructions de KHOUNG-TSEU, qu'il ne regardait que comme un savant et un philosophe dont le principal mérite était la connaissance des livres et un zèle outré pour les mœurs antiques. Le philosophe n'ayant plus d'emploi dans sa patrie, se retira dans le royaume de Wei. Il fut bientôt rappelé, et KHOUNG-TSEU revint dans sa patrie. Le prince alla en personne l'attendre à l'une des demeures royales à peu de distance de la ville, et l'y reçut avec les mêmes honneurs qu'il eût accordés à l'ambassadeur d'un grand souverain. Il lui fit quantité d'interrogations puériles, auxquelles le philosophe ne dédaigna pas de répondre. « Maître, lui dit ce prince, les philosophes doivent-ils s'habiller différemment des autres hommes? Quel est le vêtement qui leur convient le mieux, et auquel on puisse les distinguer? »

— Prince, lui répondit KHOUNG-TSEU, je n'ai pas encore appris comment les philosophes doivent s'habiller. Ce que je sais, c'est que de quelque manière qu'ils s'habillent, leur principal objet est l'acquisition de la sagesse : il me paraît, d'ailleurs, qu'ils doivent s'habiller comme on s'habille dans le pays où ils font leur séjour. Quant à moi, qui suis du royaume de Lou, j'ai porté dans mon enfance la robe *foung*, ainsi que la portaient les autres enfants. Devenu grand, j'allai dans le royaume de Soung, et j'y pris le bonnet *yang-fou*, parce que dans ce

pays-là il était porté par ceux de mon âge. Si j'allais ailleurs...

— J'entends, interrompit le roi, il n'y a rien de déterminé pour l'habilleinent des philosophes. Mais en est-il de même pour leur manière de vivre ?

KHOUNG-TSEU voulut s'excuser sur les longs détails dans lesquels il lui faudrait entrer pour satisfaire la curiosité du roi. Mais celui-ci l'engageant à s'asseoir, le pria de lui dire sommairement ce qu'il pensait là-dessus.

PORTRAIT DU PHILOSOPHE.

Alors KHOUNG-TSEU lui dit : « Le vrai philosophe ne se produit pas de lui-même dans les festins de parade pour avoir occasion de briller, mais il attend qu'on l'y invite. S'il est du nombre des invités, il s'y rend, et fait exactement, et sans ostentation, tout ce qui est d'étiquette. Parût-on ne pas faire attention à lui, il ne s'en offense pas, et ne donne aucun signe de mécontentement.

« Il n'est occupé du matin au soir, que de ce qui peut lui procurer l'acquisition de quelque vertu, ou augmenter le nombre de ses connaissances.

« S'il sent qu'il a assez de droiture et de fermeté pour remplir les grands emplois, il ne les refuse point quand on les lui offre; il fait tous ses efforts pour les remplir dignement. Il n'ambitionne pas les honneurs; il ne cherche point à amasser des trésors; l'acquisition de la sagesse est le seul trésor après lequel il soupire; mériter le nom de sage est le seul honneur auquel il prétende.

« Il n'emploie pour traiter les affaires que des hommes sincères et droits; il ne donne sa confiance qu'à des hommes fidèles et sûrs. Il ne rampe pas devant ceux qui sont au-dessus de lui; il ne s'enorgueillit pas devant ses inférieurs; il respecte les premiers, il est affable envers les autres; il rend à tous ce qui leur est dû.

« S'il s'agit de reprendre quelqu'un de ses défauts ou de lui reprocher ses fautes, il ne fait l'un et l'autre qu'avec une extrême réserve.

« Il estime les gens de lettres, mais il ne mendie pas leurs suffrages; il ne s'abaisse ni ne s'élève devant eux. Il est au-dessus de toute crainte, quand il fait ce qui est de son devoir; une conduite irréprochable, jointe à des intentions pures et droites, lui sert de bouclier contre tous les traits qu'on pourrait lui lancer; la justice et les lois sont les armes dont il se sert pour se défendre ou pour attaquer. L'amour qu'il porte à tous les hommes le met en droit de n'en craindre aucun; l'exactitude scrupuleuse avec laquelle il pratique les cérémonies, obéit aux lois, et s'astreint à l'observation des usages reçus, fait sa sûreté, même parmi les tyrans. Quelle que soit l'étendue de son savoir, il travaille toujours à l'agrandir; il étudie sans cesse, mais non pas jusqu'à s'épuiser.

« Quelque ferme qu'il soit dans le bien, il veille continuellement sur lui-même, pour ne pas se négliger. Dans tout ce qui est honnête et bon, il ne voit rien de petit; les plus minutieuses pratiques tournent chez lui au profit de la vertu.

« Il est grave quand il représente; affable et bon avec chacun; gai et d'humeur toujours égale avec ses amis.

« Il se plaît de préférence dans la compagnie des sages, mais il ne rebute point ceux qui ne le sont pas.

« Dans son intérieur il ne témoigne aucune prédilection pour un membre de sa famille plutôt que pour l'autre; à l'extérieur, ou en public, il traite également tous les hommes. L'édit-on grièvement offensé, ou par des paroles injurieuses, ou par des actions insultantes, il ne donne aucun signe de colère ou de haine; et son extérieur serein et tranquille est une preuve non équivoque de la tranquillité d'âme dont il jouit.

« Le vrai philosophe cherche à se rendre utile à l'état, n'importe de quelle manière. Si par quelque action éclatante, ou par quelque ouvrage important il mérite bien de la patrie, il ne fait pas valoir ses services dans la vue d'en être récompensé, il attend modestement et avec patience qu'on

lui rende justice; et s'il arrive que dans la distribution des récompenses on l'ait oublié, il ne s'en plaint point, il n'en murmure point. Le suffrage des hommes honnêtes, l'honneur d'avoir contribué en quelques choses à l'avantage de ses compatriotes, et la satisfaction dont il jouit intérieurement, d'avoir fait le bien pour le bien, sont pour lui la plus flatteuse des récompenses. Si, au contraire, en vue de son mérite, on le place au faite des honneurs, il n'a garde de s'en enorgueillir; il ne perd rien de sa modestie ordinaire, et n'est pas moins accessible à ceux qui vont à lui pour le consulter ou s'instruire, qu'il le serait si la fortune adverse lui faisait éprouver ses malheurs. Le changement de fortune, soit en bien, soit en mal, ne change rien dans ses mœurs ni dans sa conduite; il est le même en tout temps.

« Uniquement occupé de remplir sa tâche dans ce monde, et de la remplir de son mieux; content de la place qu'il occupe parmi ses semblables, il n'ambitionne point d'être ce qu'il n'est pas; il ne porte point envie à ceux dont le mérite, la sagesse, la science et les talents sont égaux ou supérieurs dans l'opinion des hommes, à ceux qu'il possède lui-même. Il n'a pas de mépris pour ceux qui manquent de ces qualités, de ces talents; il vit en bonne harmonie avec les uns et les autres; il s'accommode de tout et avec tous, et les respecte également comme étant ses semblables dans l'ordre de la nature. Le respect et la bonne harmonie l'ont naître la bienveillance; les manières douces, décemment complaisantes, affectueuses, en sont les fruits; les éloges fondés sur la vérité donnés libéralement, mais sans affectation, les services rendus à propos et sans être sollicités, sont le comble de la perfection. C'est de tout cela réuni que se forme, sans effort, cette *charité universelle, qui ne fait acception de personne, et qui embrasse tout le genre humain*; et c'est de cette vertu, source féconde d'où découlent toutes les autres, que le vrai philosophe cher-

che à se pourvoir avant tout, et préférentiellement à tout; c'est par elle qu'il se distingue de l'homme ordinaire; c'est elle qui dirige toute sa conduite, et qui vivifie, pour ainsi dire, toutes ses actions. » (*Kia-yu.*)

L'historien (auteur du *Kia-yu*, ou *Discours familiers* sur la vie de KHOUNG-TSEU) qui rapporte ce portrait, ajoute que dès lors le roi n'admit jamais le philosophe en sa présence, sans lui donner des marques de la plus profonde vénération. Il le retint à sa cour, se fit son disciple, le traita comme on traitait un ambassadeur, et ne cessait de le consulter sur tout, pour être instruit de tout. « Je veux, lui disait-il, je veux désormais regarder tous les sages comme mes amis, et l'attention que j'aurai à les combler d'honneurs, sera l'un des principaux objets de mon gouvernement.

— Cela est très-bien, reprit KHOUNG-TSEU, mais un grand roi doit se proposer quelque chose de mieux encore. Il doit avoir un amour tendre pour tous ses sujets, tâcher de leur procurer à tous une honnête aisance, pour ce qui est nécessaire à la vie; faire en sorte qu'ils soient heureux et contents, et qu'ils se félicitent de vivre sous son règne.

— Cela n'est pas facile, répondit le roi. Comment faudrait-il faire pour en venir à bout ?

— Il faut commencer par diminuer le nombre des impôts, et ne laisser subsister que ceux dont tout le monde reconnaît la nécessité. Ne surchargez pas le peuple de travail; faites-le instruire exactement de ses devoirs; et n'oubliez rien pour obtenir de lui qu'il les remplisse. »

Le roi ne répliqua pas; ce qu'il venait d'entendre parut avoir fait quelque impression sur lui. Mais il s'empressa de se distraire en invitant le philosophe à une légère collation. Étant à table, KHOUNG-TSEU commença par exhorter le roi et les autres convives à la coutume de finir : il mangea d'abord les grains en réservant les péches pour la fin. Les convives du roi ne purent

s'empêcher d'en rire, croyant que c'était de la part du philosophe, ou manquant d'usage, ou distraction peu distinguée. Le roi ne rit pas comme eux, parce qu'il crut que c'était de dessein prémédité que KHOUNG-TSEU agissait ainsi, et dans l'intention de lui donner une leçon utile.

« Maître, lui dit-il, mes gens rient de vous voir manger les grains avant les fruits; ils sont surpris qu'un homme qui a fréquenté la cour, et qui connaît les usages, renverse ainsi l'ordre.

— Prince, répondit le philosophe, je ne renverse pas l'ordre, je le rétablis. Ce que vous appelez usage, n'est qu'un abus. J'ai donné la préférence aux grains sur les fruits, parce que les grains étant la principale nourriture de l'homme, depuis qu'il vit en société, ils méritent, de la part de l'homme, cette préférence sur tous les autres aliments. Ils la méritent encore par eux-mêmes, parce qu'ils n'ont aucune de ces qualités, plus ou moins nuisibles, dont les autres aliments sont rarement exempts, et que tout ce qui les constitue, est bon. C'est pour cette raison que, dans les offrandes qui accompagnent ou précèdent les sacrifices solennels que l'empereur offre à l'Esprit du ciel et de la terre, de même que dans celles qui ont lieu lorsqu'il rend hommage à ses ancêtres, les grains tiennent le premier rang. Il offre des grains ou de la pâte cuite, faite avec de la farine de grains; mais il n'offre pas de pêches. L'ancien usage, cet usage que YAO et CAUN n'ont pas désigné de suivre, et auquel après eux se sont conformés les plus illustres empereurs, était de manger les grains avant les fruits, et j'ai cru devoir moi-même m'y conformer devant votre Majesté, pour lui en rappeler le souvenir. »

Il paraît que sa Majesté le roi de Lou fut piquée de la leçon du philosophe, car en l'assurant qu'il aimait beaucoup à entendre parler de l'antiquité, il lui demanda aussitôt par raillerie de quelle manière était fait le bonnet dont CAUN couvrait sa tête lorsqu'il se montrait en public; ce qui donna

occasion à KHOUNG-TSEU de donner de nouvelles leçons d'antiquité au roi qui ne s'attendait pas à les voir naître de sa demande.

Cependant il ne se dégoûta point des entretiens du sage. Un jour il lui dit : « J'ai résolu de n'employer dorénavant que des philosophes pour l'administration des affaires de mon royaume, et de n'avoir auprès de ma personne que des hommes qui, comme vous, cultivent la sagesse. J'espère que vous voudrez bien m'indiquer en quoi on peut les reconnaître.

— Dans le siècle où nous sommes, répondit KHOUNG-TSEU, et dans le temps où nous vivons, les philosophes sont ceux qui s'adonnent à l'étude de l'antiquité, qui s'habillent comme s'habillaient les hommes de l'antiquité, et qui se conduisent, pour le reste, de manière à imposer.

— S'il ne faut que cela pour être philosophe, la philosophie n'est pas une science bien difficile à acquérir, reprit le roi. Il est facile de porter des habits, un bonnet et une ceinture tels qu'on les portait autrefois.

— Vous ne saisissez pas ma pensée, répliqua KHOUNG-TSEU. Pour distinguer les philosophes d'avec ceux qui ne le sont pas, il faut avoir une idée, au moins générale, des différentes classes d'hommes qui composent la société. Ces différentes classes peuvent être réduites à cinq.

« La première et la plus nombreuse est celle qui comprend cette multitude d'hommes, pris indifféremment dans tous les états, qui ne sont recommandables par aucune qualité, qui ne parlent que pour parler, sans faire attention si ce qu'ils disent est bien ou mal, s'il est à propos de le dire, ou s'il en peut résulter quelque inconvénient; qui n'agissent que comme par instinct, faisant aujourd'hui ce qu'ils ont fait hier, pour recommencer le lendemain ce qu'ils auront fait aujourd'hui; qui ne peuvent rien par eux-mêmes, s'ils ne sont dirigés, et qui se laissent mener sans savoir où on les conduit; qui, hors d'état de discerner les avantages solides et réels,

les intérêts de la plus grande importance, démêlent aisément un petit profit, un vil intérêt dans les plus petites choses, et ont assez d'adresse pour se les procurer; qui ont un entendement comme les autres, mais un entendement qui ne va pas au-delà des yeux, des oreilles et de la bouche; et pour tout dire en un mot, cette classe d'hommes est celle qui comprend ce qu'on appelle communément le *vulgaire*.

« La *seconde* comprend ceux qui sont instruits dans les sciences, dans les lettres et dans les arts libéraux; qui se proposent une fin dans ce qu'ils entreprennent, et connaissent les différents moyens que l'on peut prendre pour y parvenir; qui, sans avoir pénétré dans le fond des choses, en savent cependant assez pour en parler et en instruire les autres; qui, soit qu'ils parlent ou qu'ils agissent, sont en état de rendre raison de ce qu'ils disent ou de ce qu'ils font; qui peuvent comparer les objets entre eux, et discerner en quoi ils peuvent être nuisibles ou profitables; qui, sans être parfaitement au fait de toutes les lois, en sont suffisamment instruits pour obéir aux lois générales, et se conformer aux usages reçus; qui, sachant déjà beaucoup, n'ignorent pas qu'il leur reste encore beaucoup à savoir; qui, par leurs leçons et leurs exemples, peuvent influencer sur les mœurs publiques, et même sur le gouvernement; qui cherchent à bien parler, plutôt qu'à parler beaucoup; bien faire le peu qu'ils font, plutôt qu'à beaucoup entreprendre; qui, sans ambitionner les richesses, ni craindre la pauvreté, vivent contents de la fortune dont ils jouissent. Cette classe d'hommes peut être appelée la classe des *lettrés*.

« La *troisième* comprend ceux qui, dans leurs paroles, dans leurs actions et dans l'ensemble de leur conduite, ne s'écartent jamais de ce que prescrit la droite raison; qui font le bien pour le bien; qui ne donnent dans aucun excès, ne se passionnent pour rien, ne s'attachent à rien; qui sont constamment les mêmes dans l'adversité comme dans la prospérité; qui parlent quand il

faut parler, se taisent quand il faut se taire, ayant assez de fermeté pour ne pas déguiser leurs sentiments dans les occasions où il est à propos de les dire, dussent-ils perdre leur fortune ou plus encore; qui envisagent tous les hommes d'un œil à peu près égal, comme ayant tous le germe des mêmes vices et des mêmes vertus; ne se préférant à aucun d'eux, parce qu'il n'est aucun d'eux qui ne puisse les égaler, ou même les surpasser dans ce qu'ils ont de bon, et qu'ils peuvent eux-mêmes devenir semblables aux plus vicieux d'entre eux; qui ne se contentent pas de puiser les sciences dans les instruments ordinaires qui les enseignent, mais qui remontent jusqu'à leurs sources pour les avoir sans mélange étranger, ne se décourageant pas lorsqu'ils ne peuvent les acquérir ainsi, ne s'enorgueillissant pas lorsqu'ils les possèdent. On peut décorer du nom de *philosophes* ceux qui composent cette troisième classe.

« Je place dans la *quatrième* ceux qui, dans quoi que ce puisse être, ne s'écartent jamais du vrai milieu; qui ont une règle fixe de conduite et de mœurs, au-delà de laquelle ils ne se permettent rien; qui remplissent, avec la dernière exactitude et une constance toujours égale, jusqu'aux moindres de leurs obligations; qui font tous leurs efforts pour ne pas se démentir, en contenant leurs passions dans de justes bornes, et les combattant lorsqu'elles veulent s'en écarter; qui veillent sans cesse sur eux-mêmes, pour empêcher les vices de germer et d'éclorre; qui ne disent aucune parole qui ne soit mesurée, et ne puisse servir d'instruction; qui ne font aucune action qui ne soit bonne en elle-même, et qui ne puisse servir d'exemple; qui ne craignent ni le travail, ni la peine, quand il s'agit de faire rentrer dans le devoir ceux qui s'en sont écartés, d'instruire de leurs obligations ceux qui les ignorent, et de rendre à tous les hommes les services qui dépendent d'eux, sans distinction du pauvre ou du riche, de l'homme en place ou du simple artisan; n'ayant aucune vue d'intérêt, n'exigeant pas même le sen-

time d'une stérile reconnaissance de la part de ceux qu'ils auront obligés. Cette classe comprend tous les hommes sincères et solidement vertueux.

« La cinquième, et la plus haute à laquelle l'homme puisse atteindre, est celle de ces hommes extraordinaires qui réunissent dans leurs personnes les plus belles qualités de l'esprit et du cœur, perfectionnées par l'heureuse habitude de remplir volontairement, et même avec joie, tous les devoirs que la nature et la morale imposent de concert à des êtres raisonnables vivant en société; qui font du bien à tout le monde, et, comme le ciel et la terre, ne discontinuent jamais leurs œuvres bienfaisantes; qui sont imperturbables dans leur genre de vie, comme le soleil et la lune le sont dans leurs cours; qui voient sans être vus, et agissent d'une manière invisible, comme les esprits. Cette classe, très-peu nombreuse, peut être appelée la classe des parfaits ou des saints (*ching*).

« Si de tels hommes étaient faciles à trouver, il ne vous en faudrait pas d'autres pour mettre à la tête du gouvernement et auprès de votre personne; mais, comme ils sont rares, vous pouvez chercher dans les autres classes ceux que vous croirez les plus propres à remplir votre objet. Faites tout ce qui dépendra de vous pour tâcher de bien choisir. On ne peut connaître la force et la portée d'un arc qu'on ne l'ait éprouvé. Gardez-vous bien, par-dessus tout, de confier le maniement des affaires, et d'admettre auprès de votre personne ceux qui agissent avec précipitation, ceux qui n'ont aucun système fixe, et ceux qui sont enclins à parler beaucoup. Ces trois espèces d'hommes, eussent-ils d'ailleurs les talents les plus estimables, ne sont point propres au gouvernement; et un souverain ne peut, sans courir les plus grands risques, les admettre auprès de sa personne. »

Un des disciples de KHOUNG-TSEU ayant été nommé Gouverneur du peuple d'une ville, vint rendre visite à son maître, avant d'aller prendre

possession de son emploi. Ce disciple, nommé TSEU-KOUNG, était du nombre de ces sages qui n'envisagent la politique que comme une science qui leur apprend les moyens de concourir au bonheur des hommes. Il possédait, outre cela, toutes les qualités requises pour l'exercice des emplois publics. D'aussi loin qu'il aperçut la maison de KHOUNG-TSEU, il descendit de cheval et se fit annoncer de la même manière que s'il eût été question d'entrer chez le roi. KHOUNG-TSEU, voulant lui rendre honneur pour honneur, se fit suivre par deux de ses disciples et alla le recevoir en dehors de la première porte d'entrée. « Ce n'est point mon disciple que je reçois ainsi, lui dit-il en l'abordant, c'est le premier magistrat d'une grande ville. » Après ces mots, il introduisit le nouveau mandarin dans la salle où il avait coutume de recevoir les étrangers et les personnes d'un rang élevé que la curiosité ou le désir de s'instruire conduisaient chez lui. Confus de ce cérémonial inaccoutumé, le disciple dit à son ancien maître : « Je viens vous demander quelques instructions sur la manière dont je dois me conduire dans l'exercice de mon emploi; je m'en tiendrai exactement à tout ce que vous me prescrirez. »

— Je n'ai rien à vous apprendre de nouveau, lui répondit KHOUNG-TSEU; mais, pour vous complaire, je vous rappellerai en peu de mots les obligations de votre magistrature :

« Soyez diligent à traiter les affaires; informez-vous exactement de toutes les circonstances qui peuvent contribuer à vous les faire connaître, à démêler le vrai d'avec ce qui n'en a que l'apparence, et à vous faciliter les moyens de les terminer agréablement. »

« Soyez juste, désintéressé, toujours égal à vous-même. La justice ne fait acception de personne; elle rend à chacun ce qui lui est dû. Le désintéressement conduit à l'équité; quand on est intéressé, l'on cesse bientôt d'être juste. Tout ce qu'on recolt de ses inférieurs, sous quelque titre que ce puisse être, est un véritable vol

qu'on leur fait. L'égalité d'humeur dans un homme en place lui attire la confiance; elle le fait aimer des bons, craindre des méchants, et respecter de tout le monde.

« Soyez d'un abord facile; ne montrez un front sévère à qui que ce soit, et recevez avec bonté, sans aucune exception, tous ceux qui s'adresseront à vous. Vous devez vous regarder comme le père commun.

« S'il faut traiter les affaires avec toute la diligence possible, il faut être extrêmement sur vos gardes, pour ne pas les terminer avec précipitation. Ne portez de jugement qu'après que la vérité vous sera parfaitement connue.

« Dans chacune des quatre saisons de l'année, assemblez le peuple au moins une fois pour lui expliquer vous-même ses devoirs (*). Faites en sorte qu'il ne manque d'instruction dans aucun temps; car, s'il ignore ce qu'il doit faire, comment pourrait-il être coupable en ne le faisant pas.

« Ne l'occupez jamais à des ouvrages de corvée, lorsque les travaux de la campagne et ceux qui sont de nécessité pour lui-même, doivent l'occuper. »

Ces admirables instructions du philosophe de Lou devaient former, et formaient effectivement d'excellents magistrats des jeunes gens nombreux qui allaient s'instruire près de lui. Outre douze disciples (**) qui ne le quittaient presque jamais, il y en avait beaucoup d'autres (plusieurs écrivains en portent le nombre jusqu'à trois mille) qui venaient l'entendre tous les jours pendant quelque temps, et qui logeaient

(*) Cette coutume de rassembler le peuple pour lui expliquer ses devoirs est encore en usage; mais c'est une fois par mois que les magistrats doivent remplir cette salutaire obligation.

(**) Ces douze disciples de KHOUNG-TSEU étaient : 1 Yen-hoei; 2 Jan-joung; 3 Tseulon; 4 Jan-kieou; 5 Koung-si-tche; 6 Tseng-chin; 7 Tehouan-sun-tchi; 8 Pou-chang; 9 Tang-tai-mie-ming; 10 Yen-youen; 11 Nan-koung-tao; 12 Kao-tsai.

dans la ville, où ils accouraient, non seulement des provinces du royaume de Lou, mais encore de tous les autres états de la Chine.

Nous rapporterons encore ici quelques entretiens de KHOUNG-TSEU avec le roi de Lou, sur la nature de l'homme, l'âge viril, et l'état du mariage dans la société. Ces dernières questions, traitées par le grand philosophe, feront mieux connaître les mœurs chinoises à cet égard que nous ne pourrions le faire nous-même, puisqu'elles sont encore les mêmes qu'au temps de KHOUNG-TSEU.

« Je vous attendais avec impatience depuis long-temps, dit un jour le roi de Lou au philosophe. J'ai des éclaircissements à vous demander sur la nature de l'homme.

« L'homme, disent nos sages, est distingué de tous les autres êtres visibles par la faculté intellectuelle qui le rend capable de raisonnement; et c'est immédiatement du ciel qu'il reçoit cette faculté précieuse.

« Est-ce que nous ne recevons pas de nos parents notre être tout entier, de la même manière que les autres êtres qui se reproduisent par voie de génération? Je vous prie de vouloir bien m'éclaircir ce point de notre ancienne doctrine, sur lequel j'ai toujours eu, malgré moi, quelque espèce de doute.

— Il n'est pas facile, répondit KHOUNG-TSEU, de vous expliquer clairement une chose sur laquelle nous n'avons que des lumières bien faibles. Pour vous obéir, cependant, je vous ferai en peu de mots le précis de ce que j'en sais : votre pénétration vous dévoilera le reste.

« Une portion de la substance du père et de la mère, déposée dans l'organe formé pour la recevoir, est la cause de notre existence et le sujet par lequel nous subsistons. Ce sujet resterait dans un état d'inertie et de mort, sans le concours des deux principes contraires nommés le yang et le yin (*).

(*) Ces deux premiers principes jouent

Ces deux agents universels de la nature, qui sont partout et dans tout, agissant réciproquement sur lui, le développent insensiblement, l'étendant, le combinant et lui font prendre une forme. C'est alors un être vivant; mais cet être vivant n'est pas encore élevé à la dignité d'homme; il ne devient tel que par l'union de la substance intellectuelle, dont le ciel le gratifie, pour le rendre capable de comprendre, de comparer et de juger. Tant que cet être, ainsi animé et doué d'intelligence, peut fournir aux combinaisons des deux principes pour le développement, l'extension, l'accroissement et la perfection de sa forme, il jouit de la vie; il cesse de vivre aussitôt que les deux principes cessent de se combiner. Il n'avait atteint la plénitude de la vie que par degrés et par voie d'expansion; il n'arrive de même que par degrés et par voie de dépérissement au terme de la destruction. Cette destruction, toutefois, n'est pas une destruction proprement dite; c'est une décomposition qui remet chaque substance dans son état naturel. La substance intellectuelle remonte au ciel, d'où elle était venue; le souffle animal, *khi*, se joint au fluide aérien, et les substances terrestres et humides redeviennent terre et eau. L'homme, disent nos anciens sages, est un être à part dans lequel se réunissent les qualités de tous les autres êtres. Il est doué d'intelligence, de perfectibilité, de liberté, de sociabilité; il est capable de discerner, de comparer, d'agir pour une fin, et de prendre les moyens nécessaires pour parvenir à cette fin. Il peut se perfectionner ou se dépraver, selon l'usage bon ou mauvais qu'il fera de sa liberté; il connaît des vertus et

un grand rôle dans toutes les théories chinoises: c'est dans l'ordre des êtres vivants: le principe mâle et le principe femelle; dans l'ordre des éléments: le principe lumineux et le principe obscur; dans l'ordre des substances de la nature: le principe fort et le principe faible; en un mot, c'est la dualité ou l'antagonisme nécessaires partout et dans tout ce qui est en dehors de la grande unité primordiale.

des vices, et sont qu'il a des devoirs à remplir envers le ciel, envers soi-même et envers ses semblables. S'il s'acquitte de ces différents devoirs, il est vertueux et digne de récompense; il est coupable et mérite châtiment, s'il les néglige. Voilà un très-court abrégé de ce que je pourrais vous dire sur la nature de l'homme.

Le roi de Lou, satisfait de cette explication, demanda au philosophe s'il n'y avait pas des cérémonies et des usages contraires à l'avantage commun, tels que les cérémonies instituées pour les sacrifices qu'un particulier ne peut accomplir; et certains usages dont la pratique exacte, de la part du grand nombre, serait préjudiciable à la société, comme, par exemple, celui qui détermine que le garçon ne doit pas se marier avant l'âge de trente ans, et la fille avant sa vingtième année.

« Il est vrai, répondit KHOUNG-TSOU, que les cérémonies établies pour les grands sacrifices sont interdites aux particuliers. Les premiers législateurs ont établi que ces grands sacrifices seraient offerts au ciel par le seul souverain, exclusivement à tout autre; mais ils n'ont eu en vue que les sacrifices solennels et publics qui s'offrent pour les besoins et au nom de toute la nation, dont le souverain est censé le père. Oui, chacun en particulier peut et doit rendre hommage au ciel, le remercier de ses bienfaits, et lui adresser des vœux et des prières pour en obtenir de nouveaux. Mais ce ne sont pas des sacrifices proprement dits; il n'y a que le fils du ciel (l'empereur) qui ait droit d'en offrir de tels. »

« L'usage que vous alléguiez au sujet des mariages, ne doit pas être interprété dans le sens que vous lui donnez. L'intention des premiers législateurs a été d'assigner un terme que l'on ne devait pas dépasser sans donner une épouse à un garçon, et un époux à une fille; c'est comme s'ils avaient dit: Le terme le plus éloigné pour les mariages est celui de vingt ans pour les filles, et celui de trente ans pour les garçons. Un ancien usage confirme à lui seul cette interprétation. Cet usage

veut que, dès qu'un garçon a atteint la vingtième année de son âge, on le range parmi les hommes faits, en lui permettant de porter le bonnet viril, qui en est, aux yeux du public, le signe caractéristique; et qu'aussitôt qu'une fille est parvenue à l'âge de quinze ans, on lui confie le soin du ménage pendant l'hiver, et qu'on lui permette d'aller visiter les mûriers dans la saison où l'on commence à labourer la terre : cela signifie qu'ils sont en état, l'un et l'autre, de devenir chefs de famille, et qu'il ne leur manque, pour être tels, que le bon plaisir, la détermination et le choix des parents respectifs. »

Le roi engagea KHOUNG-TSEU à s'expliquer sur l'état du mariage.

« Le mariage, reprit-il, est le véritable état de l'homme, puisque c'est par lui qu'il remplit sa destination sur la terre; rien, par conséquent, de plus respectable, rien qui soit plus digne de l'occuper sérieusement, pour pouvoir en remplir avec exactitude tous les devoirs. Parmi ces devoirs, il y en a de communs aux deux sexes; il y en a qui sont propres à chacun des deux en particulier. L'homme est chef, il doit commander; la femme lui est soumise, elle doit obéir. Les fonctions de l'un et de l'autre doivent imiter les opérations du ciel et de la terre, qui concourent également à la production, à l'entretien et à la conservation de toutes choses. La tendresse réciproque, la confiance mutuelle, l'honnêteté, les égards, doivent être la base de leur conduite; l'instruction et le commandement de la part du mari; la docilité et la complaisance, de la part de la femme, dans tout ce qui ne s'écartera pas des règles de la justice, de la bienséance et de l'honneur.

« Dans l'état de société, la femme est redevable au mari de tout ce qu'elle est. Si la mort le lui enlève, elle ne devient pas pour cela maîtresse d'elle-même. Fille, elle a été sous l'autorité du père et de la mère, ou, à leur défaut, de ses frères plus âgés qu'elle; femme, elle a été gouvernée par son

mari tant qu'il a vécu; veuve, elle est sous l'inspection de son fils, ou du plus âgé de ses fils, si elle en a plusieurs; et ce fils, en la servant avec toute l'affection et le respect possibles, écartera loin d'elle tous les dangers auxquels la faiblesse de son sexe pourrait l'exposer. L'usage ne lui permet pas de passer à de secondes nocces; il lui prescrit au contraire de se renfermer dans l'enceinte de sa maison, pour n'en plus sortir le reste de ses jours. Le soin des affaires, de quelque nature qu'elles puissent être, lui est interdit au dehors; elle ne doit, par conséquent, en entreprendre aucune: elle ne se mêlera même des affaires domestiques qu'autant qu'une nécessité indispensable l'y engagera, c'est-à-dire, dans le cas où ses enfants seraient encore jeunes. Pendant le jour, elle doit éviter de se montrer, en allant, sans besoin, d'un appartement à l'autre; et, pendant la nuit, la chambre où elle prend son repos doit toujours être éclairée. Ce ne peut être qu'en menant une vie ainsi retirée qu'elle jouira, parmi ses descendants, de la gloire d'avoir rempli ses devoirs en femme vertueuse.

« J'ai dit que l'âge entre quinze et vingt ans était, pour une fille, le terme qui devait lui faire changer d'état. Comme c'est de ce changement d'état que dépend le bonheur ou le malheur dans lequel elle doit passer le reste de ses jours, on ne doit rien oublier pour lui procurer un établissement honnête et le plus avantageux que les circonstances pourront le permettre. On doit éviter surtout de la faire entrer dans une famille qui aurait eu part à quelque conspiration contre l'état, ou à quelque révolte ouverte; dans une famille dont les affaires seraient en désordre, ou qui serait agitée par des discordes intestines. On ne doit pas lui donner pour époux un homme qui serait déshonoré dans le monde par quelque crime qui aurait mérité l'animadversion des lois; ni un homme qui serait atteint d'une maladie habituelle, qui aurait quelque travers d'esprit, ou quelque difformité de corps qui

le rendrait difficile à supporter, dégoûtant ou désagréable; ni un homme encore qui, étant l'aîné d'une maison, n'aurait ni père ni mère. A l'exception de ces cinq classes d'hommes, toutes les autres classes de la société peuvent lui donner un mar, avec lequel il ne tiendra qu'à elle de passer des jours heureux : elle n'a qu'à remplir exactement tous les devoirs de son nouvel état, pour jouir de la portion de bonheur qui lui est destinée.

« Un mari a le droit de répudier sa femme; mais il ne peut pas user de ce droit arbitrairement; il lui faut quelque cause légitime pour pouvoir en agir ainsi. *Les causes légitimes de répudiation se réduisent à sept : la première, lorsqu'une femme ne peut vivre en bonne harmonie avec son beau-père et sa belle-mère; la seconde, si elle est hors d'état de perpétuer la race, par une stérilité reconnue; la troisième, si elle est soupçonnée avec fondement d'avoir violé la fidélité conjugale, ou si elle a donné quelque preuve d'impudicité; la quatrième, si, par des rapports calomnieux ou indiscrets, elle met le trouble dans la famille; la cinquième, si elle a quelque'une de ces infirmités pour lesquelles tout homme a naturellement de la répugnance; la sixième, si elle est sujette à des intempérances de langage, dont il parût difficile de la corriger; la septième enfin, si, à l'insu de son mari, elle vole secrètement dans la maison, pour quelque motif que ce soit.*

« Bien qu'une seule de ces raisons soit suffisante pour autoriser un mari à répudier sa femme, il y a cependant trois circonstances où il ne lui est pas permis d'user de son droit. La première, lorsque cette femme, n'ayant ni père ni mère, ne saurait où se retirer; la seconde, lorsqu'elle porte le deuil du beau-père ou de la belle-mère, dans le courant des trois années qui suivent la mort de l'un ou de l'autre; et la troisième, lorsque le mari étant pauvre, quand il l'épousa, est ensuite devenu riche. Je n'en dirai pas davantage sur cet article impor-

tant de la doctrine de nos anciens. »

On a beaucoup parlé et on parle encore beaucoup de l'état de dégradation où la femme est tenue chez les nations de l'Asie. KHOUNG-TSEU lui-même a été accusé d'avoir méconnu la nature de cette moitié si intéressante du genre humain et d'avoir perpétué son avilissement. Les paroles qui précèdent du grand philosophe chinois suffiront pour faire voir combien ce jugement est peu fondé, et combien les nouvelles doctrines de l'émancipation prétendue de la femme sont contraires à sa véritable nature.

KHOUNG-TSEU ayant ensuite mérité, par ses remontrances importunes, la disgrâce du roi de Lou, et n'espérant plus être utile à sa patrie, il se retira de nouveau dans le royaume de Wei, avec quelques-uns de ses disciples. Arrivés dans un bourg de ce royaume, les habitants ayant appris le nom du voyageur, coururent en foule pour le voir. Ils en demandèrent la permission à ses disciples, qui, surpris de l'empressement avec lequel ils désiraient être admis auprès de leur maître, voulurent en savoir la raison.

« Il y a long-temps, leur répondirent ces bonnes gens, que nous connaissons de réputation le sage de Lou; plus d'une fois nous avons entendu faire son éloge, et exalter son amour pour les intérêts du peuple; le bien qu'on racontait de lui nous a inspiré le désir de le voir. »

Ils furent introduits, et les deux disciples, chargés de faire les honneurs de la maison de leur maître, leur dirent, en les reconduisant : « Le sage que vous venez de voir est suscité du ciel pour faire revivre la saine doctrine qui s'éteint parmi les hommes. Il procure à ceux qui l'écoutent, et qui profitent de ses leçons, des biens plus précieux que les richesses : la paix du cœur et la tranquillité de l'âme. Si quelqu'un de vous veut en faire l'expérience, il peut se mettre à sa suite, et s'attacher à lui pendant quelques temps. »

Aucun d'eux ne fut tenté de le faire. La nouvelle de l'arrivée du philoso-

phie de Lou dans le royaume de Wei se répandit aussitôt; le roi l'ayant appris, fut charmé qu'un personnage de ce haut mérite fût venu dans ses états, et il voulut lui donner une marque publique de son estime, en lui faisant une réception des plus honorables. Il alla en personne au-devant de lui, à quelque distance de la ville, dans tout l'appareil de sa grandeur (voy. pl. 32). Arrivé à proximité du philosophe, il descendit de son char attelé de quatre chevaux de front, et s'avança sous un dais entouré de ses officiers, jusqu'à l'humble voiture de KHOUNG-TSEU, couverte d'une natte et attelée d'un bœuf, comme à l'ordinaire. Après les compliments les plus flatteurs, le roi assigna pour demeure au philosophe un hôtel spacieux et propre, et pour revenu, *mille mesures de riz* par an. Il n'en eût pas fait davantage pour l'ambassadeur d'un grand souverain. Il promit au philosophe une place dans son conseil, aussitôt qu'il serait remis des fatigues du voyage. En attendant il l'invita à parcourir les environs de la ville, pour y choisir une maison de plaisance royale où il pût se rendre de temps en temps.

KHOUNG-TSEU, ne voulant pas déplaire au roi LI-KOUNG, choisit une des maisons de plaisance de riches particuliers qui avaient été dépouillés au profit du roi, par voie de justice, pour cause de malversations. Un jour, pendant qu'il était à se récréer dans cette maison de plaisance, passe un villageois qui portait à vendre ses denrées à la ville. Surpris d'entendre chanter et jouer de l'instrument de pierre, nommé *kin*, dans un lieu qu'il croyait inhabité, il s'arrête, et, d'un ton de voix fort brusque et plein de colère, il dit : « Si ces fainéants que j'entends étaient obligés, comme moi, de travailler pour vivre, ils emploieraient mieux leur temps. Que ne s'occupent-ils à quelque chose d'utile ? » Comme il continuait sur ce ton à exprimer sa mauvaise humeur contre des hommes de loisir, un des disciples de KHOUNG-TSEU dit à son maître :

« Permettez-moi d'aller châtier cet insolent. »

— A quoi pensez-vous ? lui dit le philosophe ; est-ce ainsi que vous avez profité dans l'étude de la sagesse ? Dernièrement, lors de la réception que le roi nous fit, vous ne respiriez que patience, modestie et douceur ; et aujourd'hui pour quelques mots que vous regardez mal à propos comme des injures, vous voilà impatient, orgueilleux et colère ! Allez vous cet homme, j'y consens ; mais que ce soit pour l'instruire avec douceur. Faites-lui comprendre que nous ne sommes pas tels qu'il nous croit ; que nous travaillons, mais que notre travail est différent du sien ; et qu'après avoir travaillé à notre manière, nous nous donnons un peu de relâche en prenant quelque honnête divertissement, tel que celui de chanter, de jouer des instruments, et autres choses semblables. Vous pouvez ajouter, mais du ton le plus doux qu'il vous sera possible, que puisque nous le laissons faire tranquillement ce qu'il lui plaît, il est de la justice qu'il nous laisse tranquilles à son tour. »

Le roi de Wei se plaisait à s'entretenir souvent avec le philosophe de Lou, mais il ne s'empressait pas de l'appeler dans son conseil. La philosophie pour lui était plutôt une chose spéculative que pratique. La présence du sage à sa cour flattait sa vanité. Les grands qui l'entouraient se piquèrent aussi d'aimer la philosophie spéculative. Ils recherchaient souvent les entretiens du maître et des disciples. L'un d'eux, se trouvant un jour avec TSEU KOUNG, le pria de lui faire connaître les principaux disciples du philosophe. TSEU-KOUNG lui en traça le portrait de douze, à la tête desquels il plaça YEN-HOÏ, le disciple chéri de KHOUNG-TSEU, et dont la mort prématurée devait bientôt faire naître en lui des regrets inconsolables. On parlait souvent de ces sages étrangers à la cour du roi de Wei ; la curiosité de NAN-TSEU, la favorite du roi, en fut tellement excitée, qu'elle exigea absolument de ce prince

de lui ménager un entretien avec le philosophe de Lou. Le roi eut d'abord quelque répugnance à lui accorder ce qu'elle demandait ; mais enfin, vaincu par ses importunités, il engagea un de ses courtisans, chez lequel était logé le sage, de l'introduire auprès de sa favorite. Ce courtisan dit au philosophe que s'il faisait ce que le roi attendait de lui, il en éprouverait plus de joie que d'apprendre le gain d'une bataille, ou l'acquisition d'une province entière. KHOUNG-TSEU parut se prêter à cette complaisance. Il se rendit donc au palais avec celui qui s'était chargé de l'y conduire. Lorsqu'ils furent parvenus dans la cour qui précédait la salle où le roi recevait ordinairement les grands et les mandarins, KHOUNG-TSEU s'arrêta au bas de l'escalier, et pria son conducteur d'aller dire au roi qu'il attendait ses ordres.

« Ses ordres sont déjà donnés, lui répondit-il, je dois vous conduire jusqu'à l'appartement de NAN-TSEU.

— Cela ne peut être, répliqua le philosophe, le roi sait très-bien qu'un homme ne doit pas entrer dans l'appartement d'une femme qui n'est pas la sienne ; c'est la loi, et cette loi est consacrée par un long usage. Allez donc lui annoncer que j'attends ici ses ordres ; vous n'avez pas compris sa pensée. Il est à présumer, qu'instruit comme il est du genre de vie dont je fais profession, il ne m'a fait appeler que pour me demander quelques conseils relatifs à la réforme des mœurs et des abus qui se sont introduits dans son royaume, et jusque dans son palais. »

Ces paroles, que l'introduit fut obligé de reporter au roi, ne déconcertèrent pas sa favorite. « Cet homme a beau faire, dit-elle, je le verrai ; il ne veut pas venir à moi, j'irai à lui ; » et elle sortit aussitôt de son appartement pour se rendre à la grande salle d'audience.

Aussitôt que KHOUNG-TSEU entendit le bruit des pierres et des sonnettes que les femmes de distinction portaient alors au bas de leurs robes, il tourna la face du côté du nord ; et,

comme s'il eût cru que c'était le roi qui se montrait, il fit avec gravité les cérémonies respectueuses de l'étiquette royale, après lesquelles il se tint quelque temps debout et immobile, les yeux baissés et les mains sur sa poitrine (voy. la p. 81). Sa modestie en imposa à NAN-TSEU, qui entra de suite dans son appartement intérieur après l'avoir vu.

Le roi de Wei, qui avait voulu justifier aux yeux de sa cour et de ses sujets, ses faiblesses honteuses pour sa favorite, en obtenant un assentiment apparent du sage philosophe, voulut réparer cet échec : il l'engagea à une fête brillante qu'il devait donner à cette même favorite ; mais il fut encore déçu dans ses espérances. KHOUNG-TSEU, ne voulant pas irriter ce roi par un refus absolu, le suivit dans ce voyage, avec sa voiture couverte d'une natte et attelée, d'un bœuf, selon sa coutume, mais à une assez grande distance, pour ne pas laisser ignorer sa pensée ; ce qui fut la cause de sa disgrâce.

Le philosophe ayant vu que ses projets de réforme avaient encore échoué près du roi de Wei, résolut de visiter les autres petits royaumes voisins. Il se rendit d'abord dans le royaume de Soung, en passant par celui de Tsao. Il ne s'arrêta que très-peu de temps dans l'un et dans l'autre. De Soung, il alla à Tchong, et de Tchong à Tchen ; mais avant que d'arriver dans ce dernier royaume, il courut le danger de perdre la vie, parce qu'il fut pris par des paysans pour un homme dont les exactions nombreuses commises en son nom le leur avaient rendu odieux. Après avoir échappé à ce danger, et visité les royaumes nommés ci-dessus, KHOUNG-TSEU retourna dans l'état de Wei. Le roi le reçut bien ; mais il se refusa encore à toute réforme de la part du philosophe. Celui-ci tâcha de s'en consoler en composant un manuscrit de poésie, dont voici le sens :

« La fleur *lan-hou* est d'une odeur suave ; une foule de qualités utiles la rendent précieuse à nos yeux ; mais

comme elle est d'une délicatesse extrême, le moindre souffle la ternit, l'arrache de sa tige et la fait tomber. Que devient-elle alors? Les vents l'agitent, la poussent et la repoussent; ils la font voltiger tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, jusqu'à ce que quelque angle favorable s'offre à elle pour la recevoir. Fixée ainsi dans un coin du désert, elle y reste inutile et tombe bientôt d'elle-même dans le gouffre commun. La sagesse procure à ceux qui la cultivent la jouissance des vrais biens; seule, elle devrait fixer nos vœux; mais les passions la contraignent, les vices la bafouent, et tous les angles lui sont fermés. Ne se trouvera-t-il pas quelqu'un d'assez raisonnable pour l'accueillir et lui faire honneur? Je suis sur le déclin de l'âge; ma carrière va finir; il faut que j'arrive au terme; le sage se trouve bien partout; toute la terre est à lui (*).

KHOUNG-TSEU continua dans le royaume de Wei à instruire ses anciens disciples, et à en former de nouveaux, qui venaient de tous côtés et en grand nombre écouter ses leçons. Il se rendit ensuite dans le royaume de Thsao, puis dans celui de Soung, où la crainte de le voir bientôt réformer les abus le rendit suspect à ceux qui étaient à la tête des affaires; mais les nombreux disciples qu'il se faisait de jour en jour le dédommagèrent des dédains du pouvoir, en le priant de leur donner des instructions en commun, dans un lieu qui fût ouvert à tout le monde, afin que tout le monde pût en profiter.

Il y avait près de la ville, dans un lieu isolé, un grand arbre touffu, dont l'ombre épaisse mettait à couvert des ardeurs du soleil à toutes les heures du jour. Cet endroit, offrant en outre une perspective champêtre des plus agréables, fut choisi pour être le lieu

où l'on devait s'assembler. On s'y réunissait en effet, et comme les assemblées devinrent fréquentes, les envieux du philosophe en prirent l'alarme. Ils excitèrent le général en chef des armées de Soung à détruire ces réunions, en représentant à cet homme de guerre qu'il y avait du danger à laisser dogmatiser le philosophe de Lou; que ces assemblées qu'il tenait en plaine campagne, où tout le monde pouvait se rendre, et où l'on ne s'entretenait que des anciens usages, de l'ancienne doctrine et des anciens empereurs, pouvaient avoir les suites les plus fâcheuses, parce que dans le parallèle que l'on faisait des anciennes mœurs avec les mœurs nouvelles, on ne manquait pas d'accuser le gouvernement et tout ce qui se pratiquait alors. L'homme de guerre prenant ces discours à la lettre, et ne consultant que lui-même, se rendit aussitôt au lieu des réunions philosophiques, dispersa à coups de sabre les disciples présents, et obligea des paysans à couper l'arbre sous lequel KHOUNG-TSEU enseignait l'ancienne doctrine; ce qui fit prendre au philosophe la résolution de retourner dans le royaume de Wei. Arrêté dans son voyage par les débordements de plusieurs rivières, et se trouvant dans le voisinage de la ville de Tseou, dont son père avait été gouverneur, il s'y rendit et y séjourna quelque temps. Les nombreux changements qu'il trouva opérés dans sa ville natale, lui rappellèrent les souvenirs des premières années de sa vie, et la comparaison qu'il en fit avec les traverses de son âge mûr, lui inspira des sentiments de mélancolie qu'il exprima dans une élégie en vers de quatre syllabes, dont voici le sens :

« La doctrine des Tchéou est, hélas ! sur sa fin ! les cérémonies et la musique, si florissantes autrefois, sont aujourd'hui dans l'oubli; les lois civiles et militaires établies par le sage WEN-WANG, et par son fils WOU-WANG, sont tombées dans le mépris. O douleur ! on ne fait plus cas des anciens usages; qui pourra désormais en rappeler le souvenir parmi

(*) Cette élégie du grand philosophe ne manque pas de couleurs poétiques; elle pourrait engager quelques personnes à s'écrier avec lord Byron : « *Quel malheur que Confucius n'ait pas rédigé en vers ses admirables préceptes de morale !* »

les hommes ? J'ai fait tout ce qui dépendait de moi. J'ai parcouru tout l'empire des Tchéou ; j'y ai vu des abus sans nombre ; et parce que je les ai fait connaître pour obtenir qu'on les réformât, on a refusé mes services, et l'on m'a rebuté partout. On méprise le *four-hoang* (le phéux chinois), et les oiseaux qui lui font cortège ; on ne fait cas que des *hiao* et des *tche* (mauvais oiseaux de proie). J'en frémis d'horreur ; la tristesse m'accable ; vite, qu'on apprête mon char ; je veux m'éloigner le plus promptement possible. Lieux autrefois charmants, que vous êtes différents de ce que vous étiez ! Je vous ai revus, mais je vous quitte sans regret, parce que vous êtes méconnaissables.

« Hélas ! quelque profondes que soient les eaux du fleuve, quelque rapide qu'en soit le cours, les plus petits poissons y nagent en liberté, et y trouvent leur nourriture ; ces eaux se sont irritées lorsque j'ai voulu me rendre à l'autre bord ; elles m'ont refusé le passage. En attendant qu'elles se soient apaisées, je me suis arrêté à Tseou, pour y verser des larmes, et soulager mon cœur de la tristesse qui l'accable. Je ne désire maintenant que d'arriver au plus tôt dans le Wei, pour y jouir en paix dans mon ancienne demeure de la liberté de gémir sur tout ce que j'ai vu. »

Voilà une nouvelle expression de ces découragements de la vertu, de ces désespoirs de réformer les mauvaises institutions sociales, de faire le bonheur de l'humanité, dont tous les grands hommes, les mortels les plus divins, n'ont pas été exempts.

Des disciples de KHOUNG-TSEU qui étaient dans les royaumes de Yé et de Tsai, engagèrent leur maître à se rendre dans ces états. Il alla d'abord dans le Yé, puis, les réformes qu'il espérait y faire n'ayant pu être opérées, il résolut de se rendre dans le Tsai. Mais arrivé près d'une rivière qu'il fallait traverser, il trouva tout le pays inondé, et il attendit que les eaux se fussent retirées dans leur lit, pour traverser la rivière. KHOUNG-

TSEU, arrêté par les eaux, fit prendre les devants à son disciple TSEU-LOU, pour s'informer où l'on pouvait passer la rivière sans danger. Il n'eut pas fait quelques pas qu'il aperçut deux hommes dirigeant une charrette et s'entretenant ensemble ; il alla droit à eux. « Mes amis, leur dit-il, je suis l'un des disciples du sage KHOUNG-TSEU. Notre maître voudrait aller dans le pays de Tsai ; dites-moi, je vous prie, s'il y a quelque endroit près d'ici où nous puissions passer la rivière à gué ? »

— Nous n'en connaissons aucun, répondirent-ils, tout est inondé. Si vous voulez nous en croire, vous n'irez pas plus loin, le désordre le plus affreux règne dans le Tsai ; la vertu n'y a plus d'asile, le vice y est couronné ; nous en sommes sortis pour nous soustraire à la persécution des méchants, et nous menons ici une vie tranquille en labourant la terre de nos propres mains. Notre travail ne nous empêche pas de cultiver la sagesse. Nous nous trouvons ensemble le plus souvent que nous pouvons ; nous nous entretenons de ce qui faisait ci-devant l'objet de nos études ; la journée finie, nous nous rendons dans le sein de notre famille, où nous donnons quelques instants à la lecture ; du reste, nous laissons aller le monde comme il veut, sans nous mettre en peine de le réformer. Dans le malheureux temps où nous vivons, le parti le plus sûr est de ne pas se mêler des affaires des autres, de rester inconnu et de ne penser qu'à soi. C'est celui que nous avons pris, et nous nous en trouvons bien. Faites-en de même, et dites à votre maître d'en faire autant. »

Ces paroles furent rapportées à KHOUNG-TSEU, qui s'informa quels étaient ces deux hommes. Il apprit que c'étaient deux philosophes sectateurs de LAO-TSEU. Dans la suite on a construit un pont sur la rivière qui coule près de l'endroit où cet entretien eut lieu, et on l'a nommé *Wen-tsin-kiao* : pont de l'enquête du passage à gué.

KHOUNG-TSEU et ses disciples n'en continuèrent pas moins leur route

pour le royaume de Tsai; ils n'y restèrent que peu de temps, et revinrent dans celui de Tchen. Le roi de ce dernier état avait fait construire, près de son palais, un observatoire (*ling-yang-tai*), pour lequel il avait dépensé des sommes considérables. Les officiers qu'il avait chargés de veiller sur les travaux, ne s'étant pas acquittés de leur devoir à son gré, il avait, dans un premier accès de colère, condamné à mort trois d'entre eux, qui lui parurent plus coupables que les autres, et il avait ordonné qu'ils seraient exécutés au bas de l'édifice, afin que le peuple fût instruit du sujet pour lequel on les faisait mourir. Le jour où l'exécution devait avoir lieu, le roi alla en personne à l'observatoire pour en être témoin. En attendant le moment de l'exécution, il lui prit fantaisie de savoir s'il était fait comme l'étaient ceux des fondateurs de la dynastie Tchéou, et il s'en informa auprès de ses courtisans; aucun ne fut en état de lui répondre; mais l'un d'entre eux lui dit qu'il y avait dans ses états un homme très-versé dans la science de l'antiquité qui pourrait lui donner tous les éclaircissements qu'il désirerait. On invita KHOUNG-TSEU à se rendre près du roi; celui-ci alla à sa rencontre, et lui dit (voy. pl. 32) : « Je vous ai invité à venir voir l'observatoire qui est achevé; vaut-il bien celui des Tchéou, que construisait WEN-WANG? Je n'en suis pas satisfait; j'ai été forcé de condamner à mort trois des officiers chargés de veiller à sa construction, pour les punir de leur coupable négligence. WEN-WANG fut-il obligé d'en venir à de telles extrémités? »

— Prince, répondit le philosophe, l'observatoire que WEN-WANG fit construire était pour l'usage, et non pour une vaine parade. Le peuple se porta en foule pour l'élever, et il n'en coûta la vie d'aucun homme. D'ailleurs, WEN-WANG faisait trop de cas de la vie des hommes, pour croire qu'il lui était permis d'en disposer à son gré. Il lui fallait des crimes avérés pour qu'il se déterminât à condamner quelqu'un à mort. Ce n'était ni dans un accès de

colère, ni par haine, ni par caprice, ni à la hâte qu'il portait ses jugements. Il faisait examiner, il examinait lui-même, et quand le délit était reconnu, il interrogeait la loi, et ne parlait que d'après elle... »

Le roi l'interrompit en changeant de discours. Il rentra ensuite dans la salle et fit suspendre l'exécution. Un instant après, il fit grâce aux trois condamnés.

KHOUNG-TSEU ayant voulu quitter avec ses disciples le pays de Tchen pour celui de Tsou, où il était appelé, les premiers ministres des royaumes de Tchen et de Tsai, craignant que le sage philosophe n'allât éclairer de ses conseils quelques-uns des rois leurs ennemis, lui tendirent des embuscades dans lesquelles ils retinrent prisonniers, et privés de nourriture, KHOUNG-TSEU et ses disciples. Ils ne furent délivrés que le septième jour, par des troupes envoyées à leur secours. C'est pendant cette dure captivité que le philosophe eut occasion de déployer toute la sérénité et toute la confiance de son âme dans la destinée providentielle de l'humanité. Il eut occasion, dans ces moments pénibles, de donner de nouvelles leçons de résignation à ses disciples, qui voulaient repousser la force par la force. S'adressant à l'un d'eux, nommé TSEU-KOUNG, il lui demanda à quoi il attribuait le mépris et la haine dont ils ressentaient les effets en tant d'occasions.

« Maître, répondit le disciple, je crois que cela vient uniquement de ce que la doctrine que vous enseignez est trop relevée pour être à la portée du grand nombre. Elle contrarie les penchants de la plupart des hommes. Ne pourriez-vous pas trouver quelques moyens d'adoucir ce que cette doctrine a de trop sévère? Vous seriez alors mieux écouté, et vos travaux ne seraient pas tout-à-fait inutiles. »

— Vous vous trompez, répondit KHOUNG-TSEU. Je n'exige des hommes que ce qu'il faut en exiger; la doctrine que je tâche de leur enseigner est celle que nos ancêtres ont enseignée, et qu'ils nous ont trans-

me. Je n'y ai rien ajouté, et je n'en retranche rien. Je la transmets à mon tour dans sa pureté primitive. Elle est immuable. C'est le ciel lui-même qui en est l'auteur. Je ne suis, par rapport à elle, que ce qu'est un agriculteur par rapport à la semence qu'il confie à la terre; il ne dépend pas de lui de donner à la semence une forme différente de celle qu'elle a, de la faire germer, croître et fructifier; il la met en terre telle qu'elle est, il l'arrose et lui donne tous ses soins: c'est tout ce qu'il peut faire; le reste n'est pas en son pouvoir. Au reste, ne vous y trompez pas, quoi que l'on dise, quoi que l'on fasse, de quelque manière que l'on s'y prenne, on aura toujours des contradicteurs. »

Cependant cette ame si ferme, si sérieuse du philosophe, finit par se laisser aller aux tristesses des cruels déenchantelements. Quand on voit sa vie près de s'éteindre, et tout ce qui la remplissait dépensé en vain pour le bonheur des hommes, qui était le but de tous ses efforts, il est bien difficile de ne pas se laisser abattre sous les impuissances de sa mortalité. Voici une nouvelle élégie de KHOUNG-TSEU, où sont peintes les pensées tristes qui affligèrent son ame, après avoir visité avec ses disciples le célèbre mont T'ai-chan, sur lequel les anciens empereurs chinois allaient offrir annuellement des sacrifices au Souverain suprême, et dont ils trouvaient les sentiers déserts et abandonnés :

« On ne peut parvenir au sommet de la montagne sans passer par des chemins difficiles et raboteux; on ne peut atteindre à la vertu sans qu'il en coûte bien des efforts et des peines. Ignorer la route qu'il faut prendre, et se mettre en chemin sans avoir un guide, c'est vouloir s'égarer, c'est se mettre en danger de périr.

« Mon dessein était de gravir le sommet du T'ai-chan, pour y jouer encore une fois du brillant spectacle que les quatre parties du monde offrent ensemble à des yeux attentifs. Ni sa hauteur, ni les arbres touffus qui le couvrent, ni les précipices qui s'y ren-

contrent, n'étaient capables de m'effrayer.

« Je savais qu'il y avait des sentiers pratiqués à travers les bois, qu'il y avait des ponts sur les précipices, et je me rassurais; mais, hélas! tout a disparu. Les herbes sauvages, les ronces et les épines couvrent tous les sentiers; à quels signes pourrait-on les reconnaître? Les ponts sont négligés ou rompus; comment franchir les précipices?

« Entreprindrais-je de me frayer de nouveaux chemins, de construire de nouveaux ponts? Les instruments qui seraient nécessaires me manquent; les passions ont étouffé toutes les semences de la vertu; comment pouvoir les faire germer? J'ai fait de vains efforts pour mettre sur les voies qui conduisent à la sagesse ceux qui voudraient y marcher; n'ayant pu réussir, je n'ai plus de ressource que dans les gémissements et les pleurs. »

A peine le philosophe, arrivé à sa demeure, fut-il descendu de son chariot, que ses disciples qui ne l'avaient pas suivi, crurent voir quelque changement dans sa personne. Il ne fut pas plutôt entré qu'on lui annonça la mort de son épouse KI-KOUAN-CHI. Il dit alors à ses disciples: « Mon épouse vient de mourir, je ne tarderai pas à la suivre, car je suis dans la soixante-sixième année de mon âge; je dois mettre à profit le peu de jours qu'il me reste encore à vivre. Tâchez de consoler mon fils, et faites en sorte qu'il ne se livre pas trop à la douleur. »

Le roi de Lou rappela le philosophe dans sa patrie, dont il était éloigné depuis quatorze ans. Le P. Amiot dit à ce sujet que l'on a pu se convaincre que les différents voyages du philosophe n'ont pas été poussés au-delà d'une partie de la Chine d'aujourd'hui. Du côté du nord, il n'alla pas plus loin que la frontière du Pe-tchi-li; il ne passa pas le fleuve Kiang, du côté du midi; la province du Chan-toung (l'orient montagneux) fut sa limite du côté de l'orient, et la province du Chen-si fut ce qu'il vit de plus reculé du

côté de l'occident. Il ne voyagea donc point chez les nations étrangères, il n'emprunta rien d'elles, et la doctrine qu'il enseigna fut la pure doctrine des anciens Chinois, dont il tâchait de rappeler le souvenir dans l'esprit de ses contemporains qui l'avaient entièrement négligée, et comme mise en oubli.

Rentré dans sa patrie, KHOUNG-TSEU, négligé par le gouvernement, ne s'occupa plus qu'à enseigner et propager sa doctrine, à former de nouveaux disciples et à terminer les ouvrages qu'il avait commencés. Il y avait aux environs de la ville plusieurs tertres sur lesquels on offrait autrefois des sacrifices, et qui n'étaient plus qu'un but de promenade pour les citoyens oisifs. On avait construit près de ces tertres des pavillons publics, où chacun pouvait aller se mettre à l'abri des ardeurs du soleil, et respirer l'air de la campagne. Le philosophe choisissait alternativement l'un de ces pavillons pour en faire son *lycée* ou son *académie*. Celui où il se rendait le plus souvent, parce qu'il approchait plus que les autres de la simplicité antique, était connu alors et est célèbre aujourd'hui sous le nom de *tertre des abricots* (*hing-tan*).

C'est là que, entouré de ses principaux disciples, il rédigea et expliqua le *Livre des Vers* (*Chi-king*) ; le *Livre des Annales* (*Chou-king*) : c'est là qu'il perfectionna son ouvrage historique intitulé : le *Printemps et l'automne* (*Tchun-tseou*), et qu'il expliqua les énigmes de FOU-HI, ou le *Livre des changements* (*Y-king*). Il eut jusqu'à trois mille disciples, mais il ne s'en trouvait que soixante et douze qui fussent en état d'expliquer les *rites*, la *musique* et les *arts libéraux*, indépendamment de la morale dont ils s'occupaient tous, et douze seulement qui, outre les connaissances ordinaires qu'ils possédaient, s'appliquaient plus spécialement à acquérir la sagesse et à pratiquer la vertu. Ces derniers étaient les compagnons de leur maître, les dépositaires de ses sentiments les plus intimes, et les témoins de toutes ses

actions. C'est à eux qu'il expliquait en détail tous les points de la doctrine qu'il se croyait chargé par le ciel de rappeler aux hommes qui en avaient presque entièrement perdu le souvenir ; et ce sont eux qu'il chargea à son tour du soin de propager cette même doctrine après sa mort. Mais comme leurs talents n'étaient pas les mêmes, il leur assigna à chacun en particulier ce qu'il crut être le plus conforme à leur inclination et à leur capacité.

Celui d'entre eux qu'il regardait comme étant parvenu au plus haut degré de la vertu, était le sage YEN-HOEI, dont nous avons déjà parlé comme le disciple de prédilection du philosophe. Il le conduisit un jour dans un des pavillons dont il a été parlé plus haut, et là, en présence de quelques autres de ses disciples, il lui dit : « Mon cher YEN-HOEI, j'avance à grands pas vers la fin de ma carrière, et le temps de ma dissolution n'est pas éloigné. Vous avez été témoin de tout ce que j'ai fait pour tâcher d'inspirer aux hommes l'amour de la vertu, et vous n'ignorez pas combien j'ai eu peu de succès. Il y a peut-être de ma faute si je n'ai pas réussi : dans ce cas vous la réparez, et vous viendrez à bout de ce que j'ai tenté inutilement. La connaissance que j'ai de votre bon naturel, et les progrès que vous avez faits dans l'étude de la sagesse, me font fonder sur vous les plus douces espérances. Vous aimez les hommes ; je vous ai vu compatir à leur faiblesse, excuser leurs défauts, ne pas vous offenser de leur ingratitude, ni de leurs autres vices ; je vous ai vu leur faire tout le bien que vous avez pu, et leur souhaiter tout celui que vous auriez voulu pour vous-même ; en un mot, je me suis convaincu, en observant de près toute votre conduite, que vous avez l'*humanité* (*jin*) gravée dans votre cœur en caractères ineffaçables. Continuez à faire de cette vertu votre vertu favorite, et puisque vous savez parfaitement en quoi elle consiste, et ce qu'elle exige de ceux qui veulent l'acquérir, faites tous vos efforts pour en faire connaître l'excellence ; et prenez sur vous

d'en expliquer la doctrine quand je ne serai plus. C'est ce que je vous recommande par-dessus tout. »

En parlant ainsi, le philosophe était bien éloigné de prévoir qu'il allait bientôt perdre son disciple chéri, qui mourut peu de temps après. Il le pleura amèrement, et il s'écria plusieurs fois : *Le ciel m'a tué ! le ciel m'a tué !*... Et sept jours avant sa mort, la soixante-treizième année de son âge, plein de ce même souvenir, le philosophe, appuyé sur son bâton de bambou, chantait, les larmes aux yeux :

- « La grande montagne est brisée !...
- « Les arbres forts sont renversés !...
- « L'homme sage est une plante desséchée !... »

Il perdit ensuite TSEU-LOU, un autre de ses douze disciples qui lui étaient plus spécialement attachés (il s'étrangla de ses propres mains pour ne pas survivre à une insulte déshonorante) ; et son fils unique KHOUNG-LI, entraîné prématurément au tombeau par la douleur d'avoir perdu sa mère. Sentant sa propre fin approcher, il confia à son disciple THSUNG-TSEU son *Livre sur la piété filiale* (*Hiao-king*), qu'il regardait comme renfermant la doctrine sur laquelle reposent la stabilité des empires et le bonheur des sociétés.

Étant sorti un jour par la porte orientale de la ville avec trois de ses disciples, il se rendit sur un ancien tertre, qu'un général avait fait construire pour y offrir un sacrifice au ciel, en action de grâces de la victoire complète qu'il avait remportée sur les ennemis. Le philosophe parut profondément occupé et triste. Ses disciples, croyant qu'il se trouvait mal, lui en témoignèrent leur inquiétude. « Soyez tranquilles, leur dit-il, je ne suis point incommodé. En voyant ce tertre dans l'état où il est, je réfléchis sur la caducité des choses humaines ; et cette réflexion m'a inspiré quelques vers que je vais vous réciter. » Il se fit apporter son *kia*, et chanta, en s'accompagnant de son instrument, les vers dont voici le sens :

« Lorsque les chaleurs finissent, le

froid se met en chemin ; après le printemps, l'automne s'avance à grands pas. Quand le soleil se lève, c'est pour avancer rapidement vers le couchant ; et les eaux ne coulent vers l'Orient (*) que pour aller s'engloutir dans le sein de la vaste mer. Cependant le chaud et le froid, le printemps et l'automne recommencent chaque année, le soleil reparaît chaque jour au point où il doit se lever, et de nouvelles eaux remplacent, sans cesse, celles qui se sont écoulées. Mais le grand général qui fit construire ce tertre, son cheval de bataille et tous ceux qui eurent part à ses exploits, que sont-ils devenus ? Hélas ! pour tout monument de leur gloire, il ne leur reste que les débris d'un tertre couvert de plantes sauvages ! »

Un autre jour, en parcourant le *Livre des changements* (*Y-king*), il tomba sur le symbole intitulé : *Sên-y*, ou *Signe de la destruction et de la renaissance*, et s'y arrêta pour le méditer. TSEU-HIA, l'un de ses disciples, s'étant aperçu de l'altération qui se produisait sur son visage, et de la tristesse à laquelle il paraissait s'abandonner, lui dit : « Maître, vous êtes occupé des symboles, et vous paraîsez triste : y avez-vous découvert quelque chose qui doive vous affliger ? Si cela est, ne craignez pas de vous expliquer avec votre petit disciple.

— Je contemplais le symbole de la destruction et de la renaissance, lui répondit KHOUNG-TSEU, et j'y voyais que tout ce qui existe n'a qu'un temps pour se montrer ; que toutes choses s'altèrent peu à peu, se repaillent en partie, et se détruisent enfin pour reparaître sous de nouvelles formes, lesquelles disparaîtront à leur tour pour être remplacées par d'autres qui disparaîtront de même. Cette vue m'a fait naître une foule de réflexions qui ont produit sur moi l'effet dont vous me demandez la cause. »

Quelque temps après, KHOUNG-

(*) D'après la direction du versant de la Chine, les eaux s'écoulent presque toutes vers l'Orient.

TSEU, quoique alors âgé de plus de soixante et dix ans, voulut se rendre encore une fois à la célèbre montagne *Tai-chan*. Il s'y transporta, accompagné de quelques disciples, gravit sans peine jusque sur le sommet, et y fit sa prière au Souverain suprême. De retour dans sa demeure, il fut souvent consulté par différents souverains de la Chine sur des faits extraordinaires, comme étant le seul homme capable par sa sagesse et ses grandes connaissances de l'antiquité d'en donner l'explication. Nous ne citerons que le récit suivant, dont le sujet peut offrir quelque intérêt aux naturalistes.

Le roi de Ou venait de conquérir le royaume de Youé. En fouillant dans les fondations des murs de la capitale, qu'il avait ordonné de raser, on trouva les ossements d'un homme qu'on jugea avoir été d'une taille démesurée; car *un des os de ce squelette était suffisamment gros pour remplir seul une charrette entière*, ainsi que s'exprime le texte chinois. Le roi envoya un homme intelligent consulter le philosophe de Lou sur cette découverte. Cet envoyé lui demanda *s'il y avait autrefois des hommes d'une taille aussi prodigieuse*, et dans le cas de l'affirmative, *pourquoi l'histoire n'en avait-elle pas fait mention?*

« L'étude particulière que j'ai faite de l'antiquité, lui répondit KHOUNG-TSEU, m'a appris qu'il y avait *anciennement des hommes dont la taille était fort au-dessus de celle du commun, et qu'il y en avait aussi dont la taille était si fort au-dessous, qu'on les eût pris pour des êtres d'une autre espèce*; mais ces cas étaient fort rares, et l'histoire ne manquait pas d'en faire mention. *Il s'en faut bien que nous ayons tout ce qui a été écrit*. L'homme le plus petit dont il soit parlé, n'excédait pas trois pieds, et la hauteur du plus grand n'était pas au-dessus de dix pieds. » Il dit ensuite à l'envoyé qu'il croyait que les ossements en question étaient ceux d'un homme fameux, que l'empereur Yu fit mettre à mort pour avoir négligé de se trouver au temps marqué au lieu indiqué pour

la tenue des états-généraux de l'empire. Le roi de Ou et ses courtisans furent de cet avis, et ils supposèrent que ces ossements, ayant végété dans la terre, au moyen des sucs nutritifs qu'elle leur avait fournis, étaient parvenus, par une longue suite de siècles, à acquérir les dimensions qu'on leur voyait.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que cette dernière opinion n'est pas celle du philosophe, mais celle de personnes auxquelles, dans tous les pays et dans tous les temps, il est permis d'en avoir de semblables.

Depuis son retour dans le royaume de Lou, KHOUNG-TSEU s'était constamment occupé de mettre en ordre les *King* ou *Liures canoniques*. Lorsqu'il eut achevé cette grande tâche, il ne pensa plus qu'à se préparer à la mort. Mais en terminant sa mission philosophique et littéraire, il crut qu'il était de son devoir de remercier le ciel de lui avoir accordé assez de vie et de force pour l'accomplir; il rassembla ceux de ses disciples qui lui étaient le plus attachés, et sur lesquels il comptait le plus pour la publication de sa doctrine après sa mort, et les ayant conduits au pied de l'un de ces anciens tertres, près duquel on avait construit un pavillon, il leur recommanda de dresser un autel, sur lequel il déposa les six *King*; puis, se mettant à genoux, le visage tourné du côté du nord, il adora le ciel, et le remercia avec les sentiments de la plus sincère reconnaissance du bienfait qu'il lui avait accordé, en prolongeant le cours de sa vie autant de temps qu'il lui en fallait pour remplir l'objet qui seul lui faisait désirer de vivre.

Quelques jours après il rassembla de nouveau ses disciples dans la salle ordinaire où il avait coutume de leur expliquer les *king*, pour leur donner ses dernières instructions. On nous pardonnera de les rapporter ici en partie, car le voisinage de la tombe donne aux dernières paroles qui s'échappent de la bouche du sage, un caractère divin qui impose à l'humanité le devoir de les recueillir religieusement :

« C'est ici la dernière fois que je prends, avec vous, la qualité de maître, et ce que je vais vous dire, sera la dernière instruction que vous recevrez de moi. Retenez-la bien, et ne manquez pas de la mettre en pratique, lorsque je ne serai plus.

« Vous savez qu'un homme, quelque sage, quelque intelligent, quelque éclairé qu'il soit d'ailleurs, n'est pas également propre à tout. Le point capital de chacun est de connaître à quoi il est propre, afin de s'y appliquer préférentiellement à tout, et de s'y perfectionner. Il n'est que trop ordinaire qu'on se fasse illusion sur le choix, et qu'on manque, par là, de réussir comme on l'aurait fait, si l'on avait bien choisi.

« Il y a long-temps que vous vous êtes attachés à moi, et que vous m'avez reconnu pour votre maître. J'ai fait tous mes efforts pour m'acquitter des obligations que j'avais contractées envers vous, en vous acceptant pour disciples; vous m'avez suivi, vous avez partagé mes travaux et mes peines, et vous avez appris ce qu'il en coûte pour s'instruire sur les différents objets qu'il importe à tout homme de savoir, quand il veut remplir exactement la tâche qui lui est imposée pendant son séjour sur la terre.

« Dans le déplorable état où en sont aujourd'hui les choses, et en considération de l'éloignement que l'on témoigne partout pour la réforme des mœurs, et le renouvellement de l'ancienne doctrine, vous ne devez pas vous flatter de rappeler le commun des hommes à la pratique de leurs devoirs. Vous êtes témoins du peu de succès que j'ai eus dans l'entreprise que j'en ai faite, et à laquelle je n'ai cessé de travailler dans le cours de ma longue vie. Ce que vous pouvez faire avec quelque espérance de succès, c'est de contribuer à conserver le précieux dépôt dont je n'étais que le dépositaire, et que je vous ai confié. Vous le confierez vous-mêmes à des personnes qui pourront en faire usage, et qui le transmettront à leur tour à d'autres pour le faire parvenir aux générations futures.

« Pour remplir cette tâche avec fruit,

il est nécessaire que chacun de vous ne s'attache en particulier qu'à la partie qui lui convient le mieux, et pour laquelle il est le plus propre.

« MING-TSEU-KING, YAN-PE-NIOU et TCHOUNG-KOUNG doivent s'en tenir à la morale. Ils sont en état d'en développer les principes, d'inspirer la pratique de ce qu'elle prescrit, et de porter au plus haut degré de la vertu, ceux qui se mettront sous leur conduite. Oh! si le ciel eût daigné prolonger les jours du sage YEN-HOÏ!... Mais il était résolu qu'il mourrait à la fleur de l'âge, parce que dans ce malheureux temps de corruption et de désordre, les hommes n'étaient pas dignes de le posséder.

« TSAÏ-NGO et TSEU-KOUNG ont naturellement le don de la parole, et ils ont perfectionné par l'art ce que la nature leur avait donné. Ils réussiront s'ils se contentent de cultiver l'éloquence. Elle leur sera d'un grand secours pour persuader à leurs contemporains qu'ils ne seront heureux sur la terre qu'autant qu'ils feront avec exactitude tout ce pourquoi ils y ont été placés.

« YAN-YEOU et KI-LOU ont un grand usage du monde, ils connaissent les intérêts des princes, et savent comment il faut gouverner les hommes. Ils peuvent se charger des emplois civils, de ceux surtout qui ont un rapport immédiat avec le peuple; ils peuvent même, s'ils en sont requis, aider les souverains dans l'administration de leurs états.

« TSEU-YOUNG et TSEU-HIA, par leur application et leur constance à se livrer à l'étude de l'antiquité, ont acquis des connaissances sôres dans les différents genres d'érudition. Ils peuvent se rendre vraiment utiles et contribuer de leur part au bonheur des hommes, en instruisant les peuples et les souverains eux-mêmes de la doctrine, des lois, des usages, des mœurs et de toute la conduite des fondateurs de la monarchie; et en faisant à propos le parallèle de ce qui se pratiquait alors avec ce qui se pratique dans le temps présent, ils pourront inspirer à leurs

contemporains les sentiments d'une honte salutaire, et les engager par là à faire au moins quelques efforts pour tâcher de les imiter en quelque chose, s'ils n'ont pas assez de courage pour vouloir les imiter en tout. »

Toutes les pensées du sage furent pour le bonheur du peuple. L'anecdote suivante montre jusqu'à quel point son ame s'intéressait à lui. Un jour que son disciple TSEU-KOUNG était allé le voir, le philosophe lui dit : « Vous venez fort à propos, je me disposais à aller à la tour orientale, pour voir du haut de la plate-forme comment se divertissent nos bons campagnards ; car vous savez que ce jour est consacré au culte des esprits de la terre (*). » Arrivés à la tour, ils virent une quantité de personnes, divisées en différentes troupes, se livrer à la joie, les unes en chantant et en dansant, les autres en mangeant et en buvant. A mesure que KHOUNG-TSEU les observait, on voyait son visage se déridier et s'épanouir, comme s'il eût pris part à leur divertissement. « Je vous avoue, dit-il à TSEU-KOUNG, que j'ai un véritable plaisir à voir ces bonnes gens oublier ainsi leurs misères et se croire un moment heureux. Ne trouvez-vous pas qu'ils font bien ? — Pour moi, répondit TSEU-KOUNG, je pense qu'ils feraient beaucoup mieux de ne pas se livrer, comme ils le font, à une joie indécente, et je désapprouve très-fort qu'ils s'amuse à chanter, danser, manger et boire, au lieu de se répandre en actions de grâces des bienfaits reçus, et en prières pour en obtenir de nouveaux. »

— Vous dites très-bien, répondit KHOUNG-TSEU, il faut remercier le ciel des bienfaits reçus, et le prier d'en accorder de nouveaux : eh bien ! c'est en se réjouissant comme ils le font, que ces bonnes gens font leurs actions de grâces et leurs prières. Ne

leur enviez pas les faibles douceurs du bonheur imaginaire d'un jour. Une continuité de travaux sans relâche énerverait le corps et l'ame ; il est juste qu'après cent jours (*) d'un travail pénible, ceux de la campagne reparent leurs forces, en se livrant à la joie. Il faut être à leur égard plutôt indulgent que sévère. Un arc qui serait toujours bandé perdrait nécessairement son ressort, et deviendrait hors d'usage. »

Un autre jour que ce même disciple était venu le voir, il lui dit : « Mon cher TSEU-KOUNG, je me sens dépérir à vue d'œil ; les forces m'abandonnent, et ma santé chancelante ne se rétablira peut-être jamais. » Des sanglots réitérés lui coupèrent la voix ; puis, après un moment de silence, il continua ainsi : « La montagne *Tai-chan* s'écroule, je n'ai plus à lever la tête pour la contempler ; les poutres qui soutiennent le bâtiment sont plus qu'à demi pourries ; je n'ai plus où me retirer ; l'herbe sans suc est entièrement desséchée, je n'ai plus où m'asseoir pour me reposer ; la saine doctrine avait entièrement disparu, elle était entièrement oubliée, j'ai tâché de la rappeler et de rétablir son empire. Je n'ai pas pu réussir. Se trouvera-t-il quelqu'un après ma mort qui veuille prendre sur soi cette pénible tâche ? » Enfin, un jour il tomba dans un profond assoupissement, dont il ne fut pas possible de le réveiller. Il fut pendant sept jours dans cet état léthargique, au bout desquels il rendit le dernier soupir, à la soixante-troisième année de son âge, 479 ans antérieurement à notre ère, et la neuvième avant la naissance de Socrate.

Son petit-fils TSEU-SSE, le seul de sa race qu'il laissait après lui, était trop jeune encore pour présider aux funérailles. Deux de ses disciples s'en chargèrent. Après avoir fermé les yeux

(*) Des cérémonies en l'honneur des esprits qui président aux biens de la terre, au nombre de huit, et nommés *Ta-tcha*, avaient lieu deux fois par an, à l'équinoxe du printemps et à celui d'automne.

(*) On voit par ce passage que l'observation du septième jour du repos n'était pas connue des anciens Chinois, comme on l'a prétendu ; elle ne l'est pas non plus des modernes.

de leur maître, ils lui mirent trois pincées de riz dans la bouche, et l'habillèrent de onze sortes de vêtements. L'habit extérieur était celui dont il se revêtait lorsqu'il allait en cérémonie à la cour; son bonnet était tel que le portaient alors les ministres d'état; la marque d'honneur qui distinguait les hommes en place, était d'ivoire, et le cordón auquel elle était attachée, était tissu avec des fils de cinq couleurs.

Ainsi habillé, le corps du philosophe fut placé dans un double cercueil, fait de planches de quatre pouces d'épaisseur, mesure décimale, lequel fut ensuite posé sur un catafalque, construit selon le rite des Tchou, qui occupaient alors le trône impérial. De petits étendards triangulaires, placés par intervalles autour du catafalque, étaient selon le rite de la dynastie Chang, et le grand étendard carré qui les dominait, était selon le rite de la dynastie Hia. Ce premier devoir rempli, les deux disciples achetèrent, au nom du petit-fils de leur maître, un terrain de cent *mou* (chaque *mou* de cent pas, et chaque pas de six pieds), à quelque distance au nord de la ville, pour y déposer le corps. A l'une des extrémités de ce terrain, ils élevèrent trois monticules, en forme de dômes; celui du milieu, plus élevé que les autres, devait indiquer le tombeau, et TSEU-KOUNG y planta de ses propres mains l'arbre *kia* (*) (voy. pl. 33). Cet arbre, qui n'est plus aujourd'hui qu'un tronc desséché, subsiste encore dans le lieu même où il fut planté il y a plus de vingt-deux siècles.

Lorsque tout fut disposé pour la sépulture, les disciples du philosophe, qui étaient à portée, se rassemblèrent chez TSEU-SAN, et formèrent le convoi funèbre, en se joignant aux parents de l'illustre mort; le corps fut mis en

terre avec l'appareil de l'ancien cérémonial. Avant de se séparer, les disciples convinrent entre eux qu'ils porteraient le deuil de leur maître, de la même manière et autant de temps qu'ils auraient porté celui du père de chacun d'eux, après sa mort; mais TSEU-KOUNG voulut le porter six ans, et il s'enferma, à cet effet, dans une cabane qu'il construisit près du tombeau de son maître.

Les principaux disciples du philosophe qui se trouvaient dans les différents royaumes de la Chine, vinrent à leur tour faire les cérémonies funébres au tombeau de leur maître, et ils apportèrent chacun, comme un tribut, une espèce d'arbre particulière à leur pays, pour contribuer à décorer ce tombeau. Une centaine d'entre eux vinrent s'établir avec leurs familles, aux environs de ce lieu révérent, et y formèrent un village qu'ils nommèrent *Khoung-li*, c'est-à-dire, *village de Khoung*, ou appartenant à la maison de KOUNG, dont ils voulurent se déclarer les vassaux, et ils prièrent le petit-fils du philosophe de les regarder comme tels, en considération de son illustre aïeul.

Le roi de Lou, en apprenant la mort du sage qu'il avait négligé pendant sa vie, s'écria avec douleur : « Le ciel suprême est irrité contre moi; il m'a enlevé le trésor le plus précieux de mon royaume, en m'enlevant le sage qui en faisait la principale gloire et le plus bel ornement. » Et voulant réparer, en quelque sorte, son injustice passée, il fit construire en son honneur, près de son tombeau, un de ces édifices destinés à honorer les ancêtres, « afin, dit-il, que tous les amateurs de la sagesse, présents et à venir, puissent s'y rendre pour faire les cérémonies respectueuses à celui qui leur a frayé la route, et sur le modèle duquel ils doivent se former. » On déposa son portrait dans ce monument, ainsi que tous ses ouvrages, ses habits de cérémonie, ses instruments de musique, le chariot dans lequel il voyageait, et quelques-uns des meubles qui lui avaient appartenu.

(*) Les édifices et décorations que l'on voit représentés dans la gravure sont plus modernes : il n'y avait originairement qu'une simple pierre de six pieds carrés, placée sur un tertre où l'on faisait les cérémonies d'usage.

Quand tout fut terminé, on en donna avis au roi de Lou, lequel, s'y étant transporté, y fit en personne toutes les cérémonies qu'on a imitées depuis ; c'est-à-dire, qu'il le reconnut solennellement pour maître, et qu'il lui rendit en cette qualité les mêmes hommages que s'il eût été vivant, et qu'il l'instruisit encore dans la morale, les sciences et le gouvernement. Les disciples du philosophe renouvelèrent dans le même lieu les hommages qu'ils avaient déjà rendus à leur maître, et arrêterent entre eux, qu'au moins une fois chaque année, ils viendraient s'acquitter des mêmes devoirs ; ce qu'ils pratiquèrent le reste de leur vie avec une exactitude qui a servi de modèle à tous les lettrés qui sont venus après eux. Depuis plus de deux mille ans, ils suivent constamment cet usage ; et comme il n'est pas possible que tous fassent annuellement le voyage de *Kiu-fou-kien*, où est le tombeau du grand philosophe, on a élevé dans chaque ville un temple (*miao*), où ceux qui sont dans les provinces éloignées de l'empire, vont faire les mêmes cérémonies qu'ils feraient au tombeau même, s'ils pouvaient s'y rendre. Les empereurs même ne s'en dispensent pas ; et comme représentant la nation, ils vont rendre hommage à celui que la nation a reconnu solennellement pour maître ; et ce fut le fondateur de la dynastie des Han, qui le premier en donna l'exemple, environ 200 ans avant notre ère. C'est à cette époque qu'on peut fixer le commencement de l'espèce de culte public rendu depuis tant de siècles à *KHOUNG-TSEU*, par ceux qui sont préposés pour instruire ou gouverner la nation. Ce qu'ils ne firent d'abord que volontairement et de leur plein gré, devint dans la suite une loi ; et il fut réglé qu'aucun lettré ne serait admis au grade de la littérature, qu'aucun mandarin ne serait préposé pour l'administration de la justice, et, pour gouverner le peuple, n'entrerait en exercice de sa charge qu'après avoir fait solennellement les cérémonies respectueuses dans quelqu'un des temples que pour cette raison on a érigés dans

chaque ville, en l'honneur du philosophe et de ses principaux disciples. Ce fut sous le règne de *TCHEN-TSOUNG*, troisième empereur de la dynastie des *Soung*, dont le règne commença l'an 998 de notre ère, que ces dispositions furent prises.

Cet empereur, pendant un voyage qu'il fit dans les provinces orientales de son empire, se détourna de la route ordinaire, pour aller avec toute sa cour visiter le tombeau de notre philosophe. Il se rendit dans le temple élevé en son honneur, où il fit les cérémonies respectueuses devant la représentation de celui qu'il adoptait personnellement pour son maître (voy. pl. 34). (*)

En même temps que les empereurs honoraient la mémoire du grand philosophe par des monuments superbes, ils lui donnèrent divers titres honorifiques. Le roi de Lou, quelque temps après la mort du sage, l'avait nommé le *père Ni*. Sous la dynastie des Han, on le nomma *koung* ou *duc* ; la dynastie des Thang le nomma le *premier saint* ; il fut ensuite désigné sous le titre de *prédicateur royal* ; sa statue fut revêtue d'une robe également royale, et une couronne fut posée sur sa tête (c'est celle que l'on voit dans son portrait). Sous la dynastie *Ming*, il fut nommé le *plus saint*, le *plus sage*, et le *plus vertueux des institu-*

(*) Il est impossible de se figurer en Europe à quel degré l'enthousiasme et la vénération pour *KHOUNG-TSEU* ont été portés en Chine, et quel luxe prodigieux on a prodigué aux édifices construits en son honneur. Il existe au cabinet des estampes de la Bibliothèque royale de Paris (*Édifices chinois*) un plan figuratif, peint sur une fine étoffe de soie, du temple (ou *miao*) qui existe actuellement au lieu où est la sépulture du philosophe. Nous avons fait graver ce plan (voy. pl. 37), en regrettant vivement que les dimensions bornées de notre format aient empêché d'en reproduire les beaux et nombreux détails. Tel qu'il est cependant, il donne une idée de l'ensemble et de la grandeur du monument ou plutôt des nombreux monuments réunis dans une seule grande enceinte, à la manière toute symbolique de l'Orient.

tours des hommes, lequel titre lui a été conservé par la dynastie tartare actuellement régnante.

Ses descendants ont joui et jouissent encore, depuis plus de deux mille ans, de grands honneurs dans l'empire chinois; ils possèdent seuls le titre de nobles héréditaires. Ils étaient vingt *kouang* (ducs) dans l'empire, à la cinquième génération, et sous le règne de KHANG-HI, leurs descendants s'élevaient à onze mille mâles.

On ne trouverait pas dans l'histoire du monde une figure à opposer à celle du grand philosophe chinois pour l'influence si longue et si puissante que ses doctrines et ses écrits ont exercée sur ce vaste empire qu'il a illustré par sa sagesse et son génie. Et tandis que les autres nations de la terre élevaient de toutes parts des temples à des êtres inintelligents ou à des dieux imaginaires, la nation chinoise en élevait à l'apôtre de la sagesse et de l'humanité, de la morale et de la vertu; au grand missionnaire de l'intelligence humaine, dont les enseignements se soutiennent depuis plus de deux mille ans, et se concilient maintenant l'admiration et l'amour de plus de trois cents millions d'hommes.

Pour faire mieux connaître à nos lecteurs la nature des écrits du grand sage de la Chine qui ont eu un tel résultat, nous ajoutons ici l'*argument* ou l'*analyse philosophique* que nous avons faite du premier de ses écrits, intitulé : *La Grande Étude* (*).

(*) Cet *Argument* est tiré d'une traduction française des QUATRE LIVRES CLASSIQUES ou ŒUVRES DE PHILOSOPHIE MORALE ET POLITIQUE DE KHOUNG-TSEU ET DE SES DISCIPLES, accompagnées d'une version latine et du texte chinois imprimé avec des caractères gravés exprès sur poinçons d'acier par M. Marcellin-Légrand; ouvrage actuellement sous presse chez MM. Firmin Didot.

Le premier volume contiendra le 大學 *Ta hio* ou *La Grande Étude*, avec la traduction complète du Commentaire de Tschou-hi, une Introduction générale et des notes. Le second, le 中庸 *Tchoung-*

ARGUMENT DU 大學 TA HIO, OU DE LA GRANDE ÉTUDE.

Pour bien comprendre un ouvrage philosophique, surtout un ouvrage écrit dans une langue ancienne, avec des formes d'expressions et d'idées qui nous sont étrangères, il faut chercher à se rendre compte de l'intention de l'écrivain, de son but et de sa méthode, si la nature de l'ouvrage permet de les découvrir. Ce travail de l'intelligence, qui va saisir, sous l'enveloppe d'une phraséologie poétique ou pittoresque, la génération des idées, les rapports directs ou indirects qui les unissent, et qui s'appuie sur les deux grandes facultés de l'esprit : l'*analyse* et la *synthèse*, est un produit plus avancé de cette même intelligence que la simple perception passive des choses et des faits, laquelle n'est jamais que le *sentiment*, et non la conviction personnelle de la vérité.

C'est pour cette raison que nous avons essayé de faire précéder les écrits des philosophes chinois que nous offrons au public, d'arguments philosophiques destinés à en faire saisir l'ensemble, la méthode, la nature et le but.

Le *Ta-hio* se compose d'un *texte* attribué à KHOUNG-TSEU (CONFUCIUS, nom latinisé de KHOUNG-FOU-TSEU, plus ordinairement KHOUNG-TSEU) par tous les écrivains chinois, et d'une explication ou illustration qu'en a faite son disciple TSENG-TSEU.

Le texte proprement dit est fort court; il est nommé *King*, ou *Livre par excellence*, comme les autres livres les plus révéérés des Chinois. Mais tel qu'il est, cependant, c'est peut-être, sous le rapport de l'art de raisonner, le plus précieux de tous les écrits de l'ancien philosophe chinois, parce qu'il offre au plus haut degré l'emploi d'une méthode logique qui décele dans celui qui en fait usage,

young ou *La fixité dans le milieu*. Le troisième, le 論語 *Lün-yü* ou les *Dialogues moraux*.

sinon la connaissance des procédés syllogistiques les plus profonds, enseignés et mis en usage par les philosophes indiens et grecs, au moins le progrès d'une philosophie qui n'est plus bornée à l'expression aphoristique des idées morales, mais qui est déjà passée à l'état scientifique. L'art est ici trop évident pour que l'on puisse attribuer l'ordre et l'enchaînement logique des propositions à la méthode naturelle d'un esprit droit, qui n'aurait pas encore eu conscience d'elle-même. On peut donc établir que l'argument nommé *sorte* était connu en Chine, environ deux siècles avant Aristote, quoique les lois n'en aient peut-être jamais été formulées dans cette contrée par des traités spéciaux.

(§ 1.) Le philosophe chinois commence par établir que dès que l'esprit de l'homme a acquis assez de maturité, il doit se livrer à l'étude des devoirs qui lui sont imposés dans les différentes conditions de la vie; ces devoirs, dans leur plus haute généralité, se réduisent à trois : 1° donner le plus grand développement possible à la faculté morale intelligente qui est en nous, et qui reste à l'état de germe, ou obscurcie par les passions, si nous ne la cultivons pas sans cesse, si nous ne lui faisons pas produire ses effets naturels; 2° renouveler le peuple, c'est-à-dire l'éclairer, l'instruire, lui faire part des vérités morales que la culture que nous avons pu faire de notre intelligence nous a fait connaître, et que sa condition de peine et de misère ne lui permet pas de chercher à découvrir par lui-même; le civiliser, le rendre moral enfin; 3° placer sa destination définitive dans le souverain bien, c'est-à-dire, dans la perfection à laquelle il est donné à l'homme d'atteindre, dans les différentes conditions de la vie.

Voilà les trois grands principes de la *philosophie pratique*, ou de la *science des devoirs*, posés par KHOUNG-TSEU. Ils résument admirablement dans son acception la plus haute et la plus sainte, toute la science morale que KANT a définie : « le système des fins de la

raison pratique pure. » Le philosophe chinois prend aussi pour base de son système, la raison pure; cette raison que nous sommes dans l'obligation de cultiver et de développer pour atteindre à nos fins, à nos différentes destinations.

(§ 2.) L'établissement des trois premières propositions du texte chinois peut appartenir à toute morale dogmatique; mais le développement que le philosophe leur donne ne peut appartenir qu'à la morale scientifique d'une conception plus élevée. Dans le second paragraphe il enseigne par quelle série d'opérations de l'esprit on peut parvenir à cet état de *perfection scientifique*, qui permet seul d'atteindre à l'accomplissement des trois grands devoirs prescrits dans le premier paragraphe. Il en résulte que la morale est une haute et difficile science; et cette science consiste (§ 3) à savoir connaître et distinguer les causes et les effets, les principes et les conséquences, parce que tout est lié dans la nature, que tout se produit d'après des lois constantes, immuables, et que ces lois, observées et reconnues facilement dans l'ordre physique, peuvent aussi être observées et reconnues dans l'ordre moral. C'est donc dans la connaissance parfaite des lois du cœur de l'homme et des mobiles de ses actions, que le philosophe chinois place la véritable et haute science morale qui peut enseigner à l'homme les devoirs qu'il est dans l'obligation d'accomplir pour atteindre à sa destination définitive.

Les deux paragraphes qui suivent (§ 4 et 5), et dans lesquels le philosophe remonte des effets aux causes, et descend des causes aux effets, offrent deux exemples frappants d'*analyse* et de *synthèse*, les plus puissants instruments de toute science véritable. Les deux séries de *sortes* ou *sylogismes tronqués* qui les composent, embrassent toutes les conditions et les transformations par lesquelles le sage doit passer pour atteindre à sa destination définitive, depuis la simple pratique de la vertu, jusqu'au gouvernement

d'un empire, qui doit être la pratique et l'expression de la plus haute comme de la plus complète science morale. Cet enchaînement de propositions toutes incontestables, au moins dans le système du philosophe chinois, offre sans aucun doute la formule la plus rigoureuse et la plus concise qui ait jamais été faite des devoirs de l'homme envers lui-même, envers les autres hommes, et envers la société tout entière. « Les lettrés, dit un écrivain chinois, regardent ce paragraphe comme un précis sublime de tout ce que la philosophie, la politique et la morale ont de plus lumineux et de plus indubitable. »

KHOUNG-TSAU termine (6 et 7) en résumant toute sa doctrine dans un grand principe auquel tous les autres se rattachent, et dont ils découlent comme de leur source naturelle : le perfectionnement de soi-même. Ce principe fondamental, le philosophe chinois le déclare obligatoire pour tous les hommes : depuis celui qui est le plus élevé et le plus puissant, jusqu'au plus obscur et au plus faible, et il déclare que négliger ce grand devoir, c'est se mettre dans l'impossibilité d'arriver à aucun autre perfectionnement moral.

Les dix sections ou chapitres qui suivent du commentaire de KHOUNG-TSAU, sont destinées à développer par l'autorité de l'histoire chinoise, l'autorité déjà si puissante du grand philosophe. Voici le sujet de ces chapitres :

1. Sur le devoir de développer et de rendre à leur paréte primitive les facultés morales de notre intelligence.

2. Sur le devoir de renouveler le peuple, ou de l'instruire et de l'éclairer.

3. Sur le devoir de placer sa destination définitive dans le souverain bien.

4. Sur le devoir de connaître les causes et les effets.

5. Sur le devoir de perfectionner ses connaissances en recherchant les principes des choses.

6. Sur le devoir de rendre ses intentions pures et sincères.

7. Sur le devoir de se perfectionner soi-même en pénétrant son âme de probité et de droiture.

8. Sur le devoir de mettre le bon ordre dans sa famille en se perfectionnant soi-même.

9. Sur le devoir de bien gouverner un état en mettant le bon ordre dans sa famille.

10. Sur le devoir d'entretenir la paix et la bonne harmonie dans le monde, en gouvernant les états-séles, la justice.

Il est bien évident que le but du philosophe chinois est d'enseigner les devoirs du gouvernement politique comme ceux du perfectionnement de soi-même, et de la pratique de la vertu par tous les hommes. Il se sentait une mission plus haute que celle dont se sont contentés la plupart des philosophes anciens et modernes, et son immense amour du bonheur de l'humanité qui dominait tous ses autres sentiments, a fait de sa philosophie un système complet de perfectionnement social qui, nous osons le dire, n'a jamais été égalé.

Un écrivain chinois dit du *Ta-hio* : « La doctrine de cet ouvrage est infinie et inépuisable. Les personnes les plus saintes et les plus divines des temps anciens et des temps modernes seraient incapables d'ajouter la valeur d'un cheveu à sa perfection. »

Nous avons déjà dit que du temps de KHOUNG-TSAU l'empire chinois était partagé en un grand nombre de principautés, ou plutôt de petites royautes féodales, qui se déchiraient entre elles; c'était le peuple alors qui, là comme partout, payait les frais des ambitions, des querelles et des orges royales. KHOUNG-TSAU avait espéré ramener l'ordre dans ce grand désordre; mais il avait eu la douleur de voir presque partout sa sainte parole impuissante devant la dépravation générale, et il était mort sans avoir pu même entrevoir la réalisation plus ou moins prochaine de l'abolition de l'anarchie féodale, et de la réunion dans une seule et puissante main de tous

les membres dispersés du grand et vieil empire chinois. Il fallait pour cela que l'impuissante dynastie qui occupait alors le trône impérial, devenu un trône ducal, se retirât de la scène publique et fit place à des mains jeunes et viriles, capables d'accomplir cette haute mission.

Ce fait eut lieu l'année 249 avant notre ère. Mais avant de rapporter les principaux événements de cette grande révolution, nous devons terminer l'aperçu historique de la troisième dynastie, que la grande et belle vie de KHOUNG-TSEU a longuement mais utilement interrompu.

Pendant le règne des successeurs de KING-WANG (le *roi vénéré*), à la cour duquel nous avons vu le philosophe chinois, il n'y eut que troubles et confusion dans l'empire. La plupart des chefs des états feudataires se livrèrent des guerres acharnées. Sous YOUEN-WANG (*roi originaire*, 475 av. J.-C.), KÉOU-TSIEN, prince de Youé, s'empara des vastes états du prince de Ou, descendant de TAÏ-PE, dont il a été question à l'époque de la fondation de la dynastie. Plusieurs membres de la famille dépossédée se retirent au Japon, où l'histoire dit que leur ancêtre s'était déjà retiré lui-même plus de six cents ans auparavant. En rapprochant ces faits de cet autre, que, selon les Chinois, les Dairis, ou empereurs du Japon, se disent descendants de TAÏ-PE, prince ou roi de Ou, on pourrait en conclure avec une certaine certitude historique l'origine d'une nation qui a tant d'autres titres de parenté avec la nation chinoise.

Le prince de Youé, après sa conquête des états de Ou, fut nommé chef des autres grands princes vassaux. Revêtu de ce titre qui lui donnait une autorité supérieure à celle de ces derniers, il voulut les forcer à payer les tributs qu'ils devaient au roi leur suzerain. Le prince de Thsin continua de s'y refuser. KÉOU-TSIEN se mit en marche avec une grande armée pour aller l'attaquer, et le premier se soumit à payer ses tributs.

L'histoire chinoise rapporte à cette

époque un fait qui confirme cet ancien et singulier usage précédemment cité par KHOUNG-TSEU. Le prince de Youé, ayant jugé qu'un grand de sa cour méritait la mort, et voulant le punir avec tous les égards que les services qu'il avait rendus pouvaient exiger, il lui envoya un sabre avec ordre de se faire mourir lui-même. Cet usage rappelle d'une manière frappante celui d'une autre cour de l'Orient, dans laquelle il suffit que le sultan envoie le *fatal cordon* à un grand fonctionnaire pour que celui-ci s'exécute respectueusement lui-même, surtout s'il y est forcé par la crainte d'une puissance matérielle supérieure à la sienne, et à laquelle il essaierait vainement de résister.

Sous le règne WEÏ-LIE-WANG (le *roi majestueux et imposant*, 425 avant J.-C.), on voit encore une coutume originaire des Tartares, voisins du fleuve Hoang-ho, et qui était passée aux princes de Thsin. Le prince choisissait une jeune fille que l'on disait parente de la famille régnante, et on la regardait comme l'épouse de l'esprit du fleuve. Les Chinois firent abolir cette coutume. C'est aussi à cette époque qu'on vit les habitants du royaume de Thsin porter l'épée au côté attachée à la ceinture. La famille de Thsin avait aussi emprunté cette coutume aux Tartares.

Ce royaume de Thsin semblait alors destiné déjà à recueillir l'héritage des Tchéou, par la puissance prépondérante qu'il acquérait sur les autres états. Les princes de Wei et de Tchou firent construire de grandes murailles sur les frontières de leurs états, pour leur servir de barrière contre les Thsin.

Ce fut sous le règne de HIEN-WANG (368 av. J.-C.) que parut le second grand philosophe chinois de l'école de KHOUNG-TSEU. A une époque où l'histoire chinoise est si stérile en faits dignes d'être conservés, il est heureux et en même temps il est juste que la nature produise quelque génie extraordinaire pour rappeler aux hommes les vérités impérissables qui font la vie et la gloire des nations, toujours promptes à les fouler aux pieds dans les vices

de la corruption, ou sous la main de fer des oppresseurs.

MENG-TSEU (*) 孟子 PHILOSOPHE DE
L'ÉCOLE DE KHOUNG-TSEU.

Les écrivains chinois s'accordent généralement à placer ce philosophe immédiatement après leur grand législateur. Il naquit dans le petit royaume de Tsou, province actuelle du Chan-toung (orient montagneux), au commencement du quatrième siècle avant notre ère, et il florissait en Chine à la même époque que Socrate, Xéophon et Aristote en Grèce, comme LAO-TSEU et KHOUNG-TSEU florissaient aussi à l'époque de Thalès et de Pythagore. Ces synchronismes de grands hommes destinés à éclairer le monde feraient penser qu'il existe des liens cachés, des rapports inconnus des hommes, entre les nations de la terre les plus éloignées l'une de l'autre, et que ces nations sont dirigées par la même intelligence, comme elles sont éclairées par le même soleil.

MENG-TSEU, nommé MENG-KHO dans sa jeunesse, descendait de MENG-SUN, appartenant à l'une des trois familles dont l'usurpation du pouvoir et l'affectation d'un rang supérieur furent sévèrement blâmées par KHOUNG-TSEU. Son père mourut peu de temps après sa naissance; sa mère était une femme éclairée, qui s'efforça de donner à son fils une bonne éducation. C'est une maxime chez les philosophes chinois, qu'un homme sage ne doit pas habiter près d'un lieu mauvais, à moins de se voir bientôt souillé : on raconte de la mère de notre philosophe MENG-TSEU qu'elle changea deux fois de résidence pour éviter les mauvais exemples que le voisinage de sa demeure offrait à son fils. La première fois elle se trouvait près de la boutique d'un boucher; mais, craignant que l'intérêt visible que son jeune fils prenait aux scènes de sang de la maison

du boucher, et son désir de répéter chez sa mère ce qu'il avait vu, ne rendissent ses sentiments cruels et dépravés, elle se détermina à changer de demeure. Le lieu qu'elle habita ensuite était voisin d'un cimetière, et le jeune MENG-KHO s'accoutuma bientôt à imiter les pleurs et les gémissements de ceux qui venaient offrir des sacrifices sur la tombe de leurs parents décédés; cette circonstance fut un nouveau motif d'inquiétude pour la mère du jeune philosophe, qui, craignant que son fils ne prit l'habitude de se moquer des cérémonies religieuses en les imitant, résolut de changer de nouveau sa demeure. Elle fut plus heureuse dans le second choix qu'elle fit : son habitation était placée en face d'une école; le jeune MENG-KHO, voyant que les élèves qui fréquentaient cette école étaient instruits dans les différentes branches de la littérature, se prit à les imiter dans l'habitation de sa mère : celle-ci en fut très-satisfaite, parce que ses vœux les plus chers, concernant son fils, allaient se réaliser. Elle l'envoya ensuite à l'école, où il fit de grands progrès. Quelque temps après, MENG-KHO, ayant entendu parler de la renommée de TSEU-SSE, digne descendant de KHOUNG-TSEU, il devint son disciple, et, sous lui, il avança rapidement dans la connaissance des doctrines de son maître. A l'exemple de celui-ci, il voyagea avec ses disciples (il en avait dix-sept) dans les différents petits états de la Chine, se rendant à la cour des princes, avec lesquels il philosophait, et leur donnait souvent d'excellentes leçons de politique et de sagesse. Comme KHOUNG-TSEU, son but était le bonheur de ses compatriotes. En communiquant la connaissance de ses principes, d'abord aux princes et aux hommes qui occupaient un rang élevé dans la société, et ensuite à un grand nombre de disciples que sa renommée attirait autour de lui, il s'efforçait de propager le plus possible ces doctrines parmi la multitude, et d'inculquer dans l'esprit des grands, des princes, que la stabilité de leur puissance dépendait unique-

(*) Voyez son portrait, pl. 22, n° 2, à côté de celui de KHOUNG-TSEU.

ment de l'amour et de l'affection qu'ils auraient pour leurs peuples. Sa politique paraît avoir été plus décidée et plus hardie que celle de K'HOUNG-TSEU. En s'efforçant de faire comprendre aux gouvernants et aux gouvernés leurs devoirs réciproques, il tendait à soumettre tout l'empire chinois à la domination de ses principes. D'un côté, il enseignait au peuple la droit divin que les rois avaient à régner; et de l'autre, il enseignait aux rois que c'était leur devoir de consulter les désirs du peuple, et de mettre un frein à l'exercice de leur tyrannie, en un mot, de se rendre le père et la mère de leur nation. MENG-TSEU était un homme de principes indépendants, et il ne laissait jamais passer un acte d'oppression dans les états avec lesquels il avait des relations, sans le blâmer sévèrement.

MENG-TSEU possédait une connaissance profonde du cœur humain, et il a déployé dans ses écrits une grande souplesse de talent, une grande habileté à découvrir les mesures arbitraires des princes régnants, et les abus des employés secondaires. Sa manière de philosopher est celle de Socrate et de Platon, mais avec plus de vigueur et de saillies spirituelles. Il prend son adversaire, quel qu'il soit, prince ou autre, corps à corps, et, d'induction en induction, de conséquence en conséquence, il le mène à la sottise ou à l'absurde. Il le serre de si près qu'il ne peut lui échapper. Aucun écrivain oriental ne pourrait, peut-être, offrir plus d'attraits à un lecteur européen, surtout à un lecteur français, que MENG-TSEU, parce que, ceci n'est pas un paradoxe, ce qu'il y a de plus saillant en lui, quoique Chinois, c'est la vivacité de son esprit. Il manie parfaitement l'ironie, et cette arme, dans ses mains, est plus dangereuse même et plus aigüe que dans celles du sage Socrate. On en jugera par les extraits suivants du Livre qu'il a laissé et qui fait partie des *Quatre livres classiques* des Chinois. Le Livre du philosophe commence ainsi :

« MENG-TSEU étant allé visiter le roi

de Wei (petit état de la Chine), le roi lui dit : « Sage vénérable, puisque vous n'avez pas jugé que la distance de mille li (100 lieues) fût trop longue pour vous rendre à ma cour, sans doute que vous avez des profits à procurer à mon royaume? »

MENG-TSEU répondit : « Oh roi! qu'est-il nécessaire de parler de profit? Il suffit de posséder l'humanité ou la bienveillance pour tous les hommes, et la justice.... »

« N'intervenez point dans les affaires des laboureurs en les enlevant; par des convées, aux travaux de chaque saison, et les récoltes dépasseront la consommation. Si des filets à tiras serrés ne sont pas jetés dans les étangs et les viviers, les poissons et les tortues ne pourront pas être tous consommés sur vos tables. Ne portez la hache dans les forêts montagneuses que dans les temps convenables, et vous aurez du bois en abondance. Ayant plus de poissons et de tortues qu'il n'en pourra être consommé, et plus de bois que ce qui est nécessaire, il en résultera que le peuple aura de quoi nourrir les vivants, et offrir des sacrifices aux morts; alors il ne murmurera point. Voilà le point fondamental d'un bon gouvernement.

« Faites planter des mûriers dans les champs d'une famille qui possède cinq arpents, et les personnes âgées de cinquante ans pourront porter des vêtements de soie. Que l'on ne néglige pas d'élever des poules, des porcins, des chiens, et les personnes âgées de soixante-dix ans pourront se nourrir de viande. N'enlèvez pas, dans les temps qui exigent des travaux assidus, les bras des familles qui possèdent cent arpents de terre, et ces familles nombreuses ne seront pas exposées aux besoins de la faim. Veillez attentivement à ce que les enseignements des écoles et des collèges propagent les devoirs de la piété filiale et le respect équitable des jeunes gens pour les vieillards; alors on ne verra pas des vieillards à cheveux blancs traîner ou porter de pesants fardeaux sur les grands chemins. Si les septuagénaires portent,

des vêtements de soie et mangent de la viande, et si les jeunes gens à cheveux noirs ne souffrent ni du froid, ni de la faim, toutes les choses seront prospères.

« Mais au lieu de cela, vos chiens et vos pourceaux mangent la nourriture du peuple, et vous ne savez pas y remédier. Le peuple meurt de faim sur les routes et les grands chemins, et vous ne savez pas ouvrir les greniers publics. Quand vous voyez des hommes morts de faim, vous dites : *Ce n'est pas ma faute, c'est celle de la stérilité de la terre.* Cela diffère-t-il d'un homme qui, ayant percé un autre homme de son glaive, dirait, en le voyant étendu par terre : *Ce n'est pas moi, c'est mon épée ? Ne rejetez pas la faute sur les intempéries des saisons, et le peuple viendra à vous pour recevoir des soulagements à ses misères.* »

— Le roi répondit : Je désire sincèrement suivre vos conseils.

— MENG-TSEU répliqua : Y a-t-il quelque différence à tuer un homme avec un bâton ou avec une épée ?

— Le roi répondit : Non, il n'y en a aucune.

— Y a-t-il quelque différence à tuer un homme avec une épée ou avec une administration inhumaine ?

— Le roi répondit : Non, il n'y en a aucune.

— Vos cuisines regorgent de viandes, et vos écuries sont pleines de chevaux engraisés ; mais le visage décharné du peuple montre la pâleur de la faim, et les campagnes sont couvertes des cadavres de personnes mortes de misère. Agir ainsi, c'est exciter des bêtes féroces à dévorer les hommes. »

Quelle hardiesse et quelle énergie dans ces paroles acérées et mordantes du philosophe chinois ! Nous qui nous vantons sans cesse de notre indépendance et de notre philanthropie, en accusant les nations orientales de se courber sans murmurer sous le joug éternel de l'esclavage, avons-nous beaucoup de philosophes, d'écrivains politiques à comparer sous ce rapport au philosophe chinois ? Continuons.

« Le roi demanda au philosophe quelle

doit être la vertu d'un prince pour bien gouverner.

— Le philosophe répondit : *Attendez le peuple ;* alors vous ne rencontrerez aucun obstacle pour bien gouverner...

— Comment l'humanité et l'amour du peuple sont-ils des qualités propres à un bon gouvernement ?

— Le philosophe répondit : S'il ne trouvait un homme qui dit au roi : *Mes forces sont suffisantes pour soulever un poids de trois mille livres, mais non pour soulever une plume ;* ma vue peut discerner le mouvement de croissance de l'extrémité des poils d'autonne de certains animaux, mais elle ne peut discerner une voiture chargée de bois qui suit la grande route ; roi, auriez-vous foi dans ses paroles ?

— Le roi dit : non.

— C'est ainsi que le roi gouverne mal, parce qu'il ne veut pas bien gouverner, et non parce qu'il ne le peut pas.

— Le roi dit : En quoi diffèrent les apparences du mauvais gouvernement par *mauvais vouloir* ou par *impuissance* ?

— Le philosophe dit : Si l'on conseillait à un homme de prendre la montagne élevée *Tai-chan* sous son bras, pour la transporter dans l'Océan septentrional, et que cet homme dit : *Je ne le puis*, on le croirait, parce qu'il dirait la vérité ; mais si on lui ordonnait de couper un jeune rameau d'arbre, et qu'il dit encore : *Je ne le puis*, alors il y aurait de sa part *mauvais vouloir*, et non *impuissance*. De même le roi qui ne gouverne pas bien comme il devrait le faire, n'est pas à comparer à l'homme qui essaierait de prendre la montagne *Tai-chan* sous son bras, pour la transporter dans l'Océan septentrional, mais à celui qui dirait ne pouvoir couper le jeune rameau d'un arbre. »

SIU-AN-WANG, roi de Tshi, interrogeant le philosophe, lui dit : « J'ai entendu raconter que le parc du roi WEN-WANG avait sept lieues de circuit : cela est-il vrai ? »

— MENG-TSEU répondit : L'histoire donne le fait comme certain.

— Le roi : Il était donc d'une grandeur excessive.

— Le philosophe : Le peuple le trouvait cependant encore trop petit.

— Le roi : Moi, j'ai un parc qui n'a que quatre lieues de circuit, et le peuple le trouve encore trop grand : pourquoi cette différence ?

— Le philosophe : Le parc de WEN-WANG avait sept lieues de circuit, mais c'était là que se rendaient tous ceux qui avaient besoin de cueillir de l'herbe ou de couper du bois. Ceux qui voulaient prendre des faisans ou des lièvres allaient là. Comme le roi avait son parc en commun avec le peuple, celui-ci le trouvait trop petit, quoiqu'il eût sept lieues de tour ; cela n'était-il pas juste ?

« Moi, votre serviteur, lorsque je commençai à franchir la frontière de vos états, je m'informai de ce qui y était particulièrement défendu, avant de pénétrer plus loin. Votre serviteur apprit qu'il y avait dans l'intérieur de vos états un parc de quatre lieues de tour ; que l'homme du peuple qui y tuerait un cerf serait puni de mort, comme s'il eût tué un homme. Cela étant ainsi, ce parc de quatre lieues de tour est une véritable fosse de mort, ouverte au milieu de vos états. Le peuple qui trouve ce parc trop grand a-t-il tort ? »

Le roi ne répondit rien et parla d'autres choses.

Voici un autre passage qui prouve jusqu'à quel point les Chinois sont un peuple d'esclaves (comme on le répète encore de nos jours), qui n'a jamais maudit la tyrannie et dit anathème aux oppresseurs.

SIU-AN-WANG, roi de Tshi, demanda au philosophe : « Est-il vrai que TCHING-THANG (premier roi de la seconde dynastie, voyez page 60 et suivantes) détrôna KIE, et l'envoya en exil ; et que WOU-WANG (le fondateur de la troisième dynastie, voyez page 70 et suivantes) mit à mort CHÉOU (le dernier roi de la seconde dynastie) ? »

— MENG-TSEU répondit : L'histoire le rapporte.

— Le roi ajouta : Est-ce qu'il est

permis aux sujets de détrôner et de mettre à mort leurs souverains ?

— Le philosophe répondit : Celui qui fait un vol à l'humanité, est appelé voleur, celui qui fait un vol à la justice est appelé tyran (*). Or, un voleur et un tyran sont des hommes, et on doit les regarder comme tels (de quelque dignité qu'ils soient revêtus). J'ai toujours entendu dire que l'homme nommé CHÉOU avait été mis à mort, et non pas que WOU-WANG ait tué son prince.

Son livre est rempli de pareilles leçons de justice et d'humanité. Nous regrettons d'être forcé de les passer ici sous silence. Nous ne lui emprunterons plus qu'une citation d'un autre ordre. C'est une discussion sur la *nature de l'homme*.

KAO-TSEU dit : « La nature de l'homme ressemble au saule flexible ; l'équité ou la justice ressemble à une corbeille ; on fait avec la nature de l'homme l'humanité et la justice, comme on fait une corbeille avec le saule flexible.

— MENG-TSEU dit : Vous, pouvez-vous, en respectant la nature du saule, en faire une corbeille ? Vous devez d'abord rompre et dénaturer le saule flexible, pour pouvoir ensuite en faire une corbeille. S'il est nécessaire de rompre et de dénaturer le saule flexible pour en faire une corbeille, alors, ne sera-t-il pas nécessaire aussi de rompre et de dénaturer l'homme pour le faire humain et juste ? Vos paroles porteraient les hommes à détruire en eux tout sentiment d'humanité et de justice.

— KAO-TSEU continuant : La nature de l'homme ressemble à une eau courante ; si on la dirige vers l'orient, elle coule à l'orient ; si on la dirige à l'occident, elle coule à l'occident. La nature de l'homme ne distingue pas

(*) Le mot chinois que nous rendons par tyran est *tsan*, composé du radical générique pervers, cruel, vicieux, et de deux lances qui désignent les moyens violents employés pour commettre le mal et exercer la tyrannie.

entre le bien et le mal, comme l'eau ne distingue pas entre l'orient et l'occident.

— MENG-TSEU dit : L'eau assurément ne distingue pas entre l'orient et l'occident; est-ce qu'elle ne distingue pas non plus entre le haut et le bas? L'homme est *naturellement* bon, comme l'eau coule *naturellement* en bas. Il n'est aucun homme qui ne soit *naturellement* bon, comme il n'est aucune eau qui ne coule *naturellement* en bas.

• Maintenant, si en comprimant l'eau, vous la faites jaillir, vous pourriez la faire dépasser votre front. Si, en lui opposant un obstacle, vous la faites refluer vers sa source, vous pourriez alors la faire dépasser une montagne. Appellerez-vous cela la nature de l'eau? C'est un effet de la force.

• Les hommes peuvent être conduits à faire le mal; leur nature le permet aussi.

— KAO-TSEU dit : J'appelle nature la vie.

— MENG-TSEU répliqua : Appelez-vous la vie nature, comme vous appelez le blanc, blanc?

— Oui.

— Selon vous, la blancheur d'une plume blanche est-elle comme la blancheur de la neige blanche? ou la blancheur de la neige blanche est-elle comme la blancheur de la pierre précieuse blanche nommée *yu*?

— Oui.

— S'il en est ainsi, la nature du chien est-elle la même que la nature du bœuf? la nature du bœuf est-elle la même que la nature de l'homme?

— KAO-TSEU dit : Les aliments et les couleurs appartiennent à la nature. L'humanité est intérieure, non extérieure; l'équité ou la justice est extérieure et non intérieure.

— MENG-TSEU répliqua : Comment dites-vous que l'humanité est intérieure et l'équité ou la justice extérieure?

— Si cet homme est un vieillard, nous disons qu'il est un vieillard; sa vieillesse n'est pas en nous; de même

que si un tel objet est blanc, nous le disons blanc, parce que sa blancheur est en dehors de lui. C'est ce qui fait que je l'appelle extérieure.

— Le philosophe répliqua : Si la blancheur d'un cheval blanc ne diffère pas de la blancheur d'un homme blanc, vous direz donc qu'un vieux cheval ne diffère en rien d'un homme vieux! Le sentiment de justice qui nous porte à révéler la vieillesse, existe-t-il dans la vieillesse elle-même ou dans nous?

Après une longue discussion entre KAO-TSEU et MENG-TSEU sur le même sujet, dans le même genre, et à laquelle prennent part d'autres interlocuteurs, qui soutiennent que la nature n'est ni bonne ni mauvaise, ou qu'elle est bonne et mauvaise tout à la fois, le philosophe finit par dire que, si l'on suit exactement les affections de son cœur, on agit bien; alors la nature est bonne. Si l'on agit mal, ce n'est pas la faute de la faculté rationnelle que nous recevons du ciel. D'où l'on peut conclure qu'il reconnaît le libre arbitre de l'homme, et par conséquent le mérite ou le démerite de ses actions.

On voit dans l'ouvrage du philosophe MENG-TSEU, qu'il existait déjà de son temps un grand nombre d'opinions sur les principales questions qui intéressent l'humanité pensante, et par conséquent qu'elles avaient déjà été depuis long-temps discutées. Il y avait aussi des philosophes qui enseignaient des principes directement opposés à ceux de l'école confucéenne dont il était l'illustre représentant. L'un d'eux, nommé YANG, enseignait que l'intérêt personnel devait être le principe régulateur de toutes les actions de l'homme. Un autre, du nom de MÉ, soutenait, au contraire, que l'on doit aimer tous les hommes indistinctement, sans acception de parenté. Voici les propres paroles de MENG-TSEU : « Les partisans de YANG disent : *Tout doit se rapporter à nous*; c'est-à-dire, qu'ils ne veulent pas de princes (ou de supérieurs). Les partisans de MÉ disent : *Notre affection s'étend à tous* ».

les êtres indistinctement ; c'est-à-dire, qu'ils ne tiennent compte ni de père, ni de mère. Être sans père et mère, et sans princes, c'est vivre comme les animaux sauvages. »

On a pu voir, par les extraits qui précèdent, quel était le caractère et le genre de talent de MENG-TSEU. Ce philosophe mourut dans la 84^e année de son âge, et c'est plus de mille ans après sa mort qu'il commença à recevoir dans sa patrie des honneurs dans le genre de ceux rendus à la mémoire de KHOUNG-TSEU. Ce fut environ l'an 1005 de notre ère qu'un empereur de la dynastie des *Soung* le nomma *koung*, ou duc du royaume de Tsou, qui l'avait vu naître, et lui éleva un temple dans la partie orientale de la province de Chan-toung, où reposaient ses cendres. Il fit ensuite placer sa statue dans une niche du temple de KHOUNG-TSEU, immédiatement après celle de YOUEN-HOÏ, le disciple favori de cet ancien philosophe.

Un autre empereur institua des sacrifices en son honneur ; mais le fondateur de la dynastie des *Ming* les abolit. On raconte ainsi le motif qui y donna lieu. MENG-TSEU, qui se mélaît beaucoup de morale politique, s'adressant à SIÜAN, roi de Tshi, lui avait dit :

« Si le prince regarde son ministre comme sa main et ses pieds, alors le ministre regarde son prince comme son ame et son cœur ; si le prince regarde son ministre comme un chien ou un cheval, alors le ministre regarde son prince comme un homme très-vulgaire ; si le prince regarde son ministre comme le chaume d'un champ moissonné, alors le ministre regarde son prince comme un bandit et un ennemi. »

Le mot de *bandit* avait soulevé la colère de l'empereur : « Ce n'est point ainsi, dit-il, que l'on doit parler des souverains. Celui qui leur a ainsi manqué n'est pas digne de partager les honneurs qu'on rend au sage KHOUNG-TSEU. Qu'on le dégrade et qu'on ôte sa tablette du temple des princes lettrés ! Que nul ne soit assez hardi pour me faire à ce sujet des

représentations, ni pour m'en transmettre, avant qu'on ait percé d'une flèche celui qui les aura rédigées. »

Ce décret jeta la consternation parmi les lettrés. Un d'entre eux, nommé THSIAN-TANG, président de l'une des cours souveraines, résolut de se sacrifier pour l'honneur du philosophe. Il composa une requête à ce sujet, et, après avoir préparé son cercueil, il se rendit au palais. Arrivé à la première enceinte : « Je viens, dit-il aux gardes, pour faire des représentations à l'empereur en faveur de MENG-TSEU ; voici ma requête, » et découvrant sa poitrine : « Je sais quels sont vos ordres, dit-il, frappez ! »

A l'instant même, un des gardes lui décoche un trait, prend la requête et la fait passer à l'empereur. Celui-ci lut attentivement l'écrit, l'approuva, ou feignit de l'approuver. Il ordonna de panser la blessure du courageux mandarin, et il décréta que le nom de MENG-TSEU resterait en possession de tous les honneurs dont il l'avait précédemment dépouillé.

Le Livre de ce philosophe, réuni à ceux de KHOUNG-TSEU, compose ces *Quatre livres (se chou)* qui doivent être appris en entier par tous ceux qui se soumettent aux examens littéraires pour obtenir des degrés et arriver aux fonctions publiques (*).

Voici l'opinion d'un écrivain chinois sur la nature et le caractère de l'ouvrage de ce philosophe :

« MENG-TSEU possédait un esprit très-éclairé, une hardiesse peu commune, combinés avec un grand em-

(*) Il existe à notre connaissance trois traductions européennes de l'ouvrage du philosophe MENG-TSEU. La première est celle du P. Noël, en latin, Prague 1711, dans ses *Libri sinici classici sex* ; cette traduction a été traduite en français dans les *Livres classiques de l'empire de la Chine*. Paris, 1784. La seconde traduction est celle de M. Stanislas Julien, en latin, avec le texte chinois lithographié, publiée par la Société asiatique de Paris, 1824—1829. Et la troisième est celle du R. Collie, dans son *Chinese classical work*, en anglais. Malacca, 1828.

pire sur lui-même. De là, nous observons que lorsqu'il traite des sujets abstraits, il les développe avec un degré de clarté incomparablement au-dessus de tous ceux qui l'ont précédé. Son style, dans le dialogue, est singulièrement animé; il plaît au lecteur, qui ne se fatigue jamais. Dans les *morceaux de controverse*, il prive ses adversaires de leur courage et enflamme leurs esprits viraux, de sorte qu'ils ne trouvent pas un mot à répliquer. Cette rigueur de style, MENG-TSEU ne l'obtint pas facilement; il l'acquit par une étude assidue et journalière pour se procurer une connaissance claire, et par un grand courage mental, jusqu'à ce qu'à la fin, ayant atteint le sommet de la droiture et de la bienveillance, cette espèce de style lui devint parfaitement familière et spontanément facile. Il est arrivé de là que les lettrés, dès le temps de la dynastie des Tchou jusqu'à présent, toutes les fois qu'ils veulent recommander des ouvrages en bon style, ils disent : *Lisez MENG-TSEU.* (Glanes indochinoises.)

C'était une croyance universellement répandue en Chine, que l'autorité souveraine était attachée à la possession des neuf vases d'airain sur lesquels le grand Yu avait fait représenter la description des neuf provinces qui composaient l'empire chinois (voir page 50). A l'époque de l'histoire où nous sommes arrivés, les princes feudataires, qui se livraient des guerres continuelles pour acquérir l'autorité absolue, cherchaient à s'emparer de ces vases précieux; le roi HIEN-WANG, craignant de les perdre et de perdre en même temps la puissance souveraine, qu'il ne possédait déjà plus que de nom, les fit jeter dans un lac très-profond, d'où il n'était pas possible de les retirer.

Un philosophe, natif du Ho-nan, et nommé SOU-TCHOU, avait autant d'ambition que d'amour de la gloire. Il était savant, habile dans la politique, et très au courant des intérêts des princes feudataires. Il alla offrir ses services au prince de Tchin, et il lui proposa un système pour le rendre maître

de toute la Chine. Les ministres du roi de Tchin reconnurent les talents du philosophe, mais ils ne firent aucun cas de ses systèmes. SOU-TCHOU voulut se venger de cet affront en excitant les autres princes à se liguier contre celui de Tchin. Ce dernier, mieux servi par ses habiles ministres, resta toujours vainqueur, et prépara ainsi l'avènement prochain de sa famille au trône impérial. On prétend même que, sous le règne de TCHIN-TSIN-WANG (320 ans avant J.-C.), ce prince fit périr plus de quatre-vingt mille personnes dans les victoires qu'il remporta contre les princes de Hon, Tchao, Yen, Wei et Tchou, et il s'empara du Sse-tchouan et du Hou-Kouang.

Sous le règne de NAN-WANG (314), les Tartares menaçaient constamment d'envahir l'empire chinois qu'ils avaient déchiré par des guerres intestines. Le prince de Tchao, étant placé sur les frontières, voulut s'opposer efficacement aux tentatives de ces éternels agresseurs. Il résolut de s'habiller à la tartare avec de bons officiers et de braves soldats qu'il choisit dans ce dessein. Il s'exerça jour et nuit à tirer de l'arc avec ses troupes, et il finit par enlever aux Tartares le pays qu'ils avaient encore près du Pe-tchi-li. Il les chassa du Chan-si (Occident montagneux), et il devint très-puissant dans la partie septentrionale de cette province. Il fit bâtir aussi, dit-on, la grande muraille dans la partie qui se trouve entre le fleuve Hoang-ho et le Pe-tchi-li, et mit de fortes garnisons dans les citadelles. A peu près à la même époque, le prince de Yen chassa aussi les Tartares de la partie septentrionale du Pe-tchi-li, et construisit également une grande muraille depuis la frontière du Chan-si jusqu'au golfe du Liao-toung, et le prince de Tchin agit de même; de sorte que ces premières constructions démesurées servirent plus tard à TCHIN-CHE-BOANG-TI pour lier par un immense et colossal système de défense contre les belliqueux et avides Tartares, la grande ligne frontière du nord de l'empire.

Sous le règne du même roi, l'état

de Tsi fut conquis par le prince de Yen, ligué avec ses voisins, et *soixante-dix villes* furent prises avec la capitale. Ce grand nombre de villes dans un petit état feudataire qui formait peut-être la vingtième partie de tout l'empire, fait voir à lui seul combien la Chine était déjà peuplée alors.

Le nombre des états feudataires diminuait ainsi peu à peu, et l'habile prince de Thsin voyait augmenter de jour en jour sa puissance, au grand détriment du roi suzerain des Tchéou, dynastie usée dont les destinées finales allaient bientôt s'accomplir. Ayant détruit ou humilié tous ses rivaux, et rendu son roi suzerain spectateur impuissant de son agrandissement et de ses triomphes, le roi de Thsin ne déguisa plus ses projets, et il offrit solennellement le sacrifice au souverain suprême (CHANG-TI), s'attribuant ainsi une prérogative qui n'appartenait qu'aux membres de la dynastie régnante et avouant hautement ses prétentions à la dignité souveraine.

Tous ceux qui voulurent s'opposer à son élévation furent défaits par ses troupes nombreuses et aguerries; le roi NAN-WANG fut obligé d'implorer la clémence de son vainqueur, de le reconnaître pour son souverain, et de lui céder les trente-cinq villes qui lui restaient. TOHAO-SIANG (le roi de Thsin) s'empara des archives impériales, et assigna un lieu pour la demeure du roi dépossédé, qui y mourut peu de temps après.

Ainsi finit misérablement la troisième dynastie. Comme un certain nombre des princes feudataires résistèrent à l'usurpation souveraine du roi de Thsin, et soutinrent les prétentions du fils du dernier roi des Tchéou, celui-ci, du nom de TOUNG-TCHÉOU-KIUN (*prince des Tchéou orientaux*), est compté par les historiens chinois pour le dernier prince de sa dynastie. Mais l'année 249 avant notre ère, il fut obligé de se soumettre au roi de Thsin avec sept villes qui lui restaient encore.

COUP D'ŒIL SUR L'ÉTAT DE LA CIVILISATION.
DES SCIENCES ET DES ARTS, EN CHINE.
SOUS LES TROIS PREMIÈRES DYNASTIES.

DE 2205 à 249 avant notre ère.

Tout ce qui précède peut déjà, par son ensemble, donner une idée satisfaisante de l'état de la civilisation chinoise aux époques dont il a été question. Nous ne reviendrons que sur quelques points particuliers qui serviront à mieux caractériser ce que les aperçus précédents, auraient pu laisser de trop vague ou de trop incertain.

Quoique la législation pénale d'un peuple ne soit pas toujours en harmonie avec sa civilisation, cependant elle en est assez souvent l'expression, pour que, la première étant donnée, la dernière puisse être facilement présumée. C'est ce qui nous engage à rapporter ici des extraits du *Livre sacré des Annales*, où sont exposés les devoirs du chef de la justice sous le roi MOW-WANG (voy. page 95), environ mille ans avant notre ère.

« Le roi, âgé de cent ans, était encore sur le trône. Dans un âge si avancé, où la mémoire et les forces manquent, après avoir examiné, il fit écrire la manière de punir les crimes, et ordonna à LIU-HÉOU (*) de les publier dans le royaume.

« Selon les anciens documents (**), dit le roi, TCHI-YÉOU (***) ayant commencé à exciter des troubles, on ne vit partout que des malheurs. Le peuple, qui auparavant vivait dans l'innocence, se pervertit. Des voleurs, des

(*) Prince vassal de la principauté de Lin, occupant à la cour de MOW-WANG l'emploi de *Sso-kéou* ou *président du tribunal des crimes*, charge qui équivalait à celle de *ministre de la justice*.

(**) Ceci confirme, comme nous l'avons déjà fait remarquer (pag. 59, note), qu'avant la rédaction du CHOU-KING, il existait déjà des livres ou codes de lois qui faisaient autorité. Ainsi il est constaté par ce passage, que 1000 ans avant notre ère, on avait quelquefois recours à ces *anciens documents*.

(***) Prince vaincu par HOANG-TI, *Voyez* pag. 27.

fourbes et des tyrans parurent de tous côtés.

« Le chef des Miao (voy. page 56), ne se conformant pas à la vertu, ne gouverna que par les supplices; il en employa cinq très-cruels, qui étaient appelés *fa*; il punit les innocents, et le mal s'étendit. Lorsqu'il condamnait à avoir le nez ou les oreilles coupées, à être fait eunuque, ou à porter des marques sur le visage, il ne faisait aucune distinction de ceux qui pouvaient se justifier.

« De tous côtés se formaient des troupes de gens qui se corrompaient réciproquement; tout était dans le trouble et la confusion; la bonne foi était bannie, on ne gardait aucune subordination; on n'entendait partout que jurements et imprécations. Le bruit de tant de cruautés exercées, même contre les innocents, alla jusqu'en haut. Le souverain seigneur (CHANG-TI) jeta les yeux sur les peuples, et ne sentit aucune odeur de vertu; il n'existait que l'odeur de ceux qui étaient nouvellement morts dans les tourments.

« L'auguste maître (l'empereur YAO) eut pitié de tant d'innocents condamnés injustement; il punit les auteurs de la tyrannie par des supplices proportionnés; il détruisit les Miao, et ne voulut plus qu'ils subsistassent.

« Il ordonna aux deux chefs de l'astronomie et du culte de couper la communication du ciel avec la terre (c'est-à-dire, de supprimer les faux cultes); il n'y eut plus ce qui s'appelait *arriver et descendre*; les princes et les sujets suivirent clairement les règles qu'ils devaient garder, et on n'opprima plus les veufs ni les veuves.

... « Le ministre se servit des châtiments pour maintenir le peuple, et lui apprendre à respecter toujours la vertu.

« La majesté et l'affabilité étaient dans le souverain, l'intégrité et la pénétration dans les ministres. Partout on n'estimait et on n'aimait que la vertu; on gardait exactement la ligne droite dans les punitions. En gouvernant ainsi le peuple, on l'aidait à bien vivre.

« Le magistrat chargé de punir ne faisait acception, ni de l'homme puissant, ni de l'homme riche; attentif et réservé, il ne donnait aucune prise à la censure ni à la critique: un juge des crimes imite la vertu du ciel, en exerçant le droit de vie et mort; c'est le ciel qui s'associe à lui.

« Vous qui, dans les quatre parties, continua le roi, présidez au gouvernement, vous qui êtes préposés pour faire exécuter les lois pénales, n'êtes-vous pas à la place du ciel pour être les pasteurs du peuple? Quel est celui que vous devez imiter? n'est-ce pas *Pa-y*, dans la manière de publier les lois qui concernent les châtiments? Quel est celui que vous devez avoir en horreur? n'est-ce pas le chef des Miao?... Les juges de Miao, orgueilleux de leur crédit, ne cherchaient qu'à s'enrichir; ils avaient le pouvoir d'employer les cinq supplices, et de juger les contestations; mais ils abusaient de leur autorité pour opprimer les innocents. Le souverain seigneur trouva ces hommes coupables, il les accabla de toutes sortes de maux, et il éteignit leur race.

... « Vous qui êtes chefs de divers ordres, écoutez-moi; je vais vous parler des supplices et des peines. Si vous voulez que le peuple vive en paix, ne devez-vous pas faire un bon choix des personnes? ne devez-vous pas être attentifs aux punitions? ne devez-vous pas penser à ce que vous statuez?

« Après que les deux parties ont produit leurs pièces, les juges écoutent de part et d'autre ce qui se dit; et si après l'examen, il n'y a aucun doute, on fait l'application de l'un des cinq supplices; mais s'il y a quelque doute sur l'application de ces supplices, il faut avoir recours aux cinq genres de rachat; si on doute que l'accusé soit dans le cas du rachat, alors on juge selon le cas des cinq sortes de fautes, ou involontaires ou presque inevitables.

« Ces cinq sortes de fautes sont occasionnées, 1^o parce qu'on craint un homme en place; 2^o parce qu'on veut se venger ou reconnaître un bienfait;

3° parce qu'on est pressé par des discours de femmes; 4° parce qu'on aime l'argent; 5° parce qu'on a écouté de fortes recommandations. Dans les juges et dans les parties, ces défauts peuvent se trouver; pensez-y bien.

« Quand on doute des cas où il faut employer les cinq supplices, et de ceux où l'on peut permettre le rachat, il faut pardonner (*). Éclaircissez les procédures, et remplissez exactement votre devoir. Quoique l'on trouve beaucoup d'accusations fondées, il faut encore examiner les apparences et les motifs (les circonstances atténuantes); ce qui ne peut être ni examiné, ni vérifié, ne doit pas faire la matière d'un procès; alors n'entrez dans aucune discussion; craignez toujours la colère et l'autorité du ciel.

« On exempte un accusé des *marques noires sur le visage, de l'amputation du nez, de celle des pieds, de la castration (**), et de la mort*, quand on doute du cas où l'on doit employer ces peines. La première se rachète par cent *hoan* de métal, la seconde par deux cents, la troisième par cinq cents, la quatrième par six cents, et la cinquième par mille; mais il faut bien s'assurer de la peine qu'on inflige, et du rachat qui doit être fixé. Le premier rachat s'applique à mille espèces, ainsi que le second; le troisième à cinq cents, le quatrième à trois cents, et le cinquième à deux : en tout trois mille. Quand on examine les procès pour les fautes graves ou légères, il faut éviter les discours et les paroles embarrassantes et confuses, qui ne

sont propres qu'à égarer le jugement; *il ne faut pas suivre ce qui n'est pas d'usage; observez les lois établies, prenez-en le sens, et faites tout ce qui sera de votre devoir de faire.*

« Il y a des cas susceptibles de grands châtimens; mais si la cause ou le motif rendent ces cas moins graves, *il faut punir légèrement*; au contraire, il y a des cas susceptibles de punitions légères; mais si la cause ou le motif les rendent graves, alors il faut employer des châtimens rigoureux. Pour les cas de rachats légers ou considérables, il y a une balance à tenir; les circonstances exigent tantôt que l'on soit doux, et tantôt sévère. Dans tout ce qui regarde les peines et les rachats, il y a un certain ordre fondamental, un certain principe auquel il faut tout rapporter : les lois sont pour mettre l'ordre.

« Être condamné à se racheter, n'est pas une peine semblable à celle de la mort; mais elle ne laisse pas de faire souffrir. Ceux qui savent faire des discours étudiés, ne sont pas propres à terminer les procès criminels; *il ne faut que des gens doux, sincères et droits, qui gardent toujours beaucoup de modération.* Faites attention aux paroles qui se disent contre ce qu'on pense, et n'en faites aucune à celles auxquelles on ne peut ajouter foi; mais tâchez de voir s'il n'y a pas une véritable raison qui puisse diriger dans le jugement; *l'équité et la compassion doivent en être le principe (*).* Expliquez et publiez le code des lois. Quand tous en auront été instruits, on pourra garder une juste mesure. Mettez-vous en état de faire votre devoir dans les cas où il faut punir par les supplices, comme dans ceux où l'on peut accorder le rachat. En observant cette conduite, après votre sentence, on pourra compter sur vous;

(*) C'est l'ancienne maxime de sagesse : *Dans le doute, abstiens-toi.* Mais l'application de cette maxime de morale individuelle aux procédures criminelles est un bel exemple d'humanité, qui fait bien présumer d'une civilisation où elle est mise en pratique.

(**) Ceux qui étaient soumis à ce châtimement étaient destinés à garder le palais du roi. Il est vraisemblable que ce fut là l'origine des eunuques préposés à la garde du palais des femmes.

(*) Ce principe devrait faire rougir certains législateurs de nos jours, qui ne croient jamais avoir assez présumé les juges contre toute pensée favorable aux accusés, et qui font regarder la prévention seule comme une preuve de culpabilité.

vous m'en ferez le rapport, et je vous croirai; mais en faisant ce rapport, ne négligez et n'oubliez rien; vous devez punir le même homme de deux supplices, s'il est doublement coupable.

« Le roi dit : « Faites attention, vous qui êtes magistrats, vous princes de ma famille, et vous grands, qui n'en êtes pas, à ce que je viens de vous dire. Je crains et je suis réservé quand il s'agit des cinq supplices : il résulte de leur institution un grand avantage; le ciel a prétendu par là venir au secours des peuples, et c'est dans cette vue qu'il s'est associé des juges qui sont ses inférieurs. On tient quelquefois des discours sans preuves apparentes : il faut s'attacher à en découvrir le vrai ou le faux. Dans la décision sur ce qui concerne les deux parties, une mesure juste et équitable, également éloignée des extrêmes, est ce qu'il y a de plus propre à terminer les différends du peuple. Dans les procès n'avez pas en vue votre intérêt particulier; les richesses ainsi acquises ne sont point un trésor, mais un amas de crimes qui attirent des malheurs que l'on doit toujours craindre. Il ne faut pas dire que le ciel n'est pas équitable : ce sont les hommes qui se sont attiré ces maux. Si le ciel ne châtiât pas par des peines sévères, le monde manquerait d'un bon gouvernement.

« Le roi dit encore : Vous qui devez succéder à ceux qui conduisent aujourd'hui les affaires du royaume, quel modèle vous proposerez-vous désormais (*)? Ce doit être ceux qui ont su faire suivre au peuple la ligne droite, éloignée de tous les extrêmes. Écoutez attentivement et vérifiez ce qu'on dira dans les procès criminels. Ces sages

qui ont eu autrefois le soin de pareilles affaires, sont dignes d'être éternellement loués. Dans l'exercice de leurs charges, ils suivaient toujours la droite raison, aussi ont-ils été heureux. Vous gouvernerez des peuples portés d'eux-mêmes à la vertu, si, lorsqu'il s'agira des cinq supplices, vous vous proposez ces grands et heureux modèles. » (*Chou-king*, liv. IV, ch. 27, *Liu-hing*.)

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer combien il y a d'humanité et de sagesse naïve dans les instructions du vieux roi centenaire. La civilisation qui est le produit de ces idées de bienveillance, de compassion et de justice, ne peut être qu'une civilisation avancée; et si l'on se reporte à l'époque que ces idées représentent (1000 ans avant notre ère), on ne pourra se défendre d'un sentiment de surprise et d'admiration pour des principes auxquels trois mille ans, qui se sont écoulés depuis, nous ont à peine accoutumés!

On a vu dans la description des funérailles du roi TCHING-WANG (p. 89), à quel degré le luxe royal était déjà parvenu à cette époque (1078 avant J.-C.). Nous avons fait graver (pl. 35 (*)) le char dont les rois se servaient dans les grandes cérémonies, et que l'on faisait figurer avec quatre autres d'espèce différente, dans leurs funérailles (voy. p. 90 et 91). On le nommait le *grand char* (*ta-lou*). Il a quelque chose de ces belles formes antiques que l'on admire dans les bas-reliefs de chars grecs et romains. Il était tiré par quatre chevaux attelés de front. Un officier du second ordre, un fouet à la main (voy. la pl. 35), le conduisait, ce qui n'empêchait pas que dans le char même il n'y eut un cocher, tenant les rênes à la main. Il

(*) Nulle part, autant qu'en Chine, et cela, comme on le voit, dès la plus haute antiquité, on n'a aussi profondément senti l'importance des bons modèles, l'influence des bons exemples, dans la conduite et les actions de la vie. Et cependant c'est le mobile le plus fécond et le plus puissant des bonnes et grandes actions.

(*) Les gravures 35 et 36 sont des *fac-simile* réduits de gravures chinoises sur bois, qui se trouvent dans le *Tsi-king-thou*, figures des personnes et des choses dont il est parlé dans les *King*, ou Livres sacrés, grand ouvrage in-f°, appartenant à la Bibliothèque royale de Paris.

avait le roi à sa gauche, qui était le côté honorable. Les fonctions de cocher royal étaient alors fort considérées, et l'on a vu précédemment (pag. 9) que l'habile cocher de Mou-wang reçut une principauté en apanage pour récompense de son adresse à diriger les coursiers royaux. Lorsque Khoung-tseu se rendait sur un char attelé d'un bœuf (voy. pl. 30) à la cour des différents princes de la Chine, pour les engager à réformer les abus de leur gouvernement, le cocher qui le conduisait était toujours un de ses disciples. Quelques-uns des chars du roi avaient deux roues, les autres quatre; on y entrait par devant. Cette partie du char était le plus souvent couverte d'une peau de tigre ou de quelque autre animal sauvage.

L'étendard que l'on aperçoit pendant derrière le char, est l'étendard royal. On y voit représentées sur une bande latérale les figures du soleil et de la lune, pour marquer que les vertus du prince éclatent comme ces deux astres. On y voit aussi le symbole des étoiles, et un arc avec une flèche pour indiquer la puissance. Le reste de l'étendard est divisé en douze bandes horizontales, sur lesquelles sont représentés douze dragons, symbole de la souveraineté.

« Les anciens souverains de la Chine, dit Deguignes, avaient encore un char nommé *tching*. Il était tiré par seize chevaux; ce qui servait à faire connaître leur supériorité. On s'est ensuite servi de ce mot pour désigner la maison d'un prince, par l'expression de *cent chars de seize chevaux chacun* (pe *tching*), un prince ne pouvant posséder que seize cents chevaux, selon la loi. Par la même raison, *mille chars de seize chevaux* (*tsien-tching*) désigne la maison royale. Dans ces temps anciens, huit cents familles du peuple étaient obligées de fournir un char de seize chevaux, avec trois capitaines armés de leurs casques et de leurs cuirasses, et vingt-deux fantassins (voy. pl. 5 et 7). »

Un grand parasol, qui accompagne partout la personne du souverain, en

Chine, comme dans la plupart des cours orientales, dans l'Inde, en Perse, et dans l'Égypte ancienne, domine le char royal. C'est un des signes distinctifs de la royauté, dans les temps anciens. Aujourd'hui ce n'est plus son attribut exclusif en Chine. Il est de différentes couleurs, selon la dignité des personnes. Celui de l'empereur est jaune-aurore, et terminé par un dragon d'or; celui du prince héritier, son fils, est semblable. Celui de l'impératrice est de même couleur, mais terminé par deux oiseaux d'or fabuleux; celui des autres femmes de l'empereur est violet et surmonté d'un paon d'or; celui des ministres et des officiers de premier ordre est bleu, et surmonté d'une petite tour d'argent. Ceux des officiers du second ordre et du troisième ordre sont rouges et également surmontés d'une tour d'argent; ceux des officiers du quatrième et du cinquième ordre sont de même, mais la couleur en est noire. Tous ces parasols sont faits d'étoffes de soie, et servent dans les cérémonies publiques.

Nous avons représenté dans la pl. 36 des costumes de reines, de rois, de princes et de grands dignitaires (*wang, khoung, sse*) pendant les premières dynasties.

Les deux premiers personnages, en commençant par la droite, représentent des reines ou princesses, revêtues de la robe nommée *hoet*, qu'elles portaient pendant la célébration des sacrifices, et sur laquelle on voit représentés les deux oiseaux fabuleux (*foung-hoang*), mâle et femelle, qui annoncent le bonheur lorsqu'ils apparaissent.

Le troisième personnage porte le bonnet simple, et la grande robe de peau nommée *kieu*.

Le quatrième personnage porte le bonnet appelé *mien*, à forme carrée, et dont le dessus était uni et plat. Douze cordons de soie, à chacun desquels étaient enfilées douze pierres précieuses, pendaient devant et derrière. On prétend que ce bonnet, chez les souverains, était symbolique; les cordons de perles servaient à lui dé-

rober la vue des choses déshonnêtes; et par la même raison, deux pièces d'étoffe jaune, placées aux deux côtés du bonnet, devaient lui couvrir les oreilles, pour qu'il ne pût entendre ni la flatterie, ni la calomnie, ni tout ce qui pouvait être contre la vérité. Ce bonnet était posé de façon à incliner un peu sur le devant, pour indiquer la manière honnête et polie dont le roi devait recevoir ceux qui venaient à son audience. Ce bonnet n'était porté que dans les cérémonies (voy. p. 89).

Le même personnage est revêtu d'une robe sur laquelle sont représentés les symboles de la puissance et du commandement : le soleil, le *foung-hoang*, les étoiles, des montagnes, la figure sortie du fleuve sur le dos d'un dragon cheval, que les Chinois prétendent avoir inspiré à FOU-HI les premiers symboles de leur écriture, le caractère qui signifie succès militaire, et enfin une hache d'arme.

Les cinquième et sixième personnages, qui sont de grands dignitaires (*sse*), portent, le premier, le bonnet de poil appelé *kouan*; et le second, le bonnet de peau d'animal appelé *wei*.

Ces quatre derniers tiennent chacun entre les mains une espèce de tablette, nommée en chinois *kouei*. Le roi et tous les grands de sa cour les portaient dans les cérémonies et dans les audiences publiques. On le voit aussi entre les mains de KHOUNG-TSEU, dans la plupart de ses portraits (*).

(*) Les cinq ordres de grands dignitaires étaient les seuls autorisés à porter ces tablettes. Le premier (*hoang*) portait la tablette de la bravoure; le second (*hoou*) celle de la fidélité, sur laquelle était représenté un homme à tête droite; le troisième (*pe*) portait une tablette sur laquelle était représenté un homme à tête baissée, pour marquer la soumission; le quatrième ordre (*se*) portait une tablette chargée de plantes de riz, pour marquer qu'il devait procurer la nourriture du peuple; et le cinquième (*nan*) portait la tablette chargée d'herbes, symbole de l'abondance.

ÉTAT DES SCIENCES ET DES ARTS EN CHINE SOUS LES TROIS PREMIÈRES DYNASTIES.

Si les institutions sociales d'un peuple sont le plus souvent l'expression de sa civilisation, les sciences et les arts en sont aussi les représentants; de sorte que les sciences et les arts d'un peuple étant donnés, on peut en déduire avec exactitude l'état de sa civilisation. En considérant les gigantesques monuments de l'ancienne Égypte, toutes ces grandes ruines accumulées par la main puissante du temps, la pensée ne se représente-t-elle pas une grande civilisation, pleine d'originalité, de force et d'énergie? Toutes ces belles ruines du sol grec, ces colonnes élégantes, ces lignes d'architecture si harmonieuses et si suaves, ces marbres si beaux, si nobles, si purs, tout cela ne vous donne-t-il pas la civilisation grecque? Elle est même tout entière dans cette tête d'Apollon brisée, dans cette main de Vénus, dans ce pied divin d'une Diane chasseresse. Une civilisation encore inconnue, mais qui n'a pu être que grande et avancée, ne se révèle-t-elle pas dans ces beaux vases étrusques que l'on découvre chaque jour sous les ruines du vieux Latium?

On a vu précédemment que les anciens Chinois avaient eu des connaissances avancées dans l'astronomie (p. 31, 38, 58, etc.); le *Livre sacré des Annales*, que nous avons souvent cité, rapporte des faits qui supposent que la musique (*), la poésie, la peinture étaient connues dès les premiers temps historiques de la Chine.

(*) La musique fut très-cultivée en Chine dès les premiers temps de l'empire, puisqu'une *Intendance de la musique* existait déjà sous l'empereur CAU (voyez pag. 45 et 46), plus de 2200 ans avant notre ère. Les anciens attachaient une grande importance à cet art. Le *Li-ki* (livre des Rites, mis en ordre par KHOUNG-TSEU), art. *yo-ki*, ou de la musique, dit : « Voulez-vous être instruit, étudiez avec soin la musique; la musique est l'expression et l'image de l'union de la terre avec le ciel. Avec les rites et la musique rien n'est difficile dans l'empire. »

Ce même livre parle souvent d'ouvrages ou écrits plus anciens qu'il cite. Les arts industriels, comme la fabrication des étoffes de soie, du vernis (p. 47 et 54), remontent à la plus haute antiquité, ainsi que la connaissance des propriétés de l'aimant (p. 28 et 87), qui a été connu si tard en Europe. Une autre connaissance des anciens Chinois, qui alieu de surprendre et qui surprendra les astronomes et les mathématiciens modernes, c'est celle de l'*aplatissement des pôles de la terre* (voy. p. 26). La première explication que l'on cherchera à donner de ce fait, sera d'attribuer cette notion vague à un emprunt fait aux sciences modernes de l'Europe. Mais l'explication deviendra nulle, si l'on prouve que la connaissance de l'*aplatissement polaire de la terre* est plus ancienne chez les Chinois que chez les Européens. Nous avouerons que jusqu'ici nous n'avons pas encore lu le fait dans des *textes chinois* de cette ancienneté, mais nous pensons qu'ils existent. Le passage suivant des Observations de physique de l'empereur KANG-HI, et la note qui y est jointe du P. Amiot, ne permettent pas d'en douter :

« *Figure de la terre.* La tradition et « tous les monuments qui subsistent, « attestent que le pôle septentrional a « toujours été aussi élevé qu'il l'est « aujourd'hui. Les changements arrivés dans l'univers n'en ont pas « fait à sa position. Mais *quelle est sa figure?* Les Européens, qui ont « tant voyagé, nous disent qu'elle est « ronde, et l'astronomie se range de « leur avis. TCHOU-TSEU l'avait dit il « y a bien des siècles (*), et il la

(*) Nous lisons dans la préface de l'édition des *Sse-chou*, ou *Quatre Livres classiques*, donnée par ce philosophe avec ses gloses et ses commentaires, et dont nous possédons une réimpression, qu'il l'écrivit l'année du cycle, *Ki-yeou*, de *Caux-y*, correspondante à 1191 de notre ère. Voir la traduction de cette préface dans le premier volume de notre édition de ces mêmes livres, avec plusieurs commentaires.

« comparait à un *jaune d'œuf*. Com-
« bien de choses que nous ne faisons
« que *rapprendre*, et qu'on rappren-
« dra dans la suite des siècles! Nous
« ne savons voir dans les livres des
« anciens que ce que nous y mon-
« trent nos connaissances; il en sera
« de même de notre postérité à l'é-
« gard de nos livres. »

Le P. Amiot, dont nous avons emprunté la traduction, ajoute en note : « KANG-HI disait peut-être plus vrai qu'il ne le croyait. Si on avait parlé, de son temps, de l'*aplatissement de la terre vers ses pôles*, il l'aurait trouvé dans le *Ti-ouang-chi-ki*, qui dit que la terre a *quatre-vingt-dix mille LI* de circonférence de l'orient à l'occident, et *quatre-vingt-cinq milles* du nord au sud (voyez *Y-che*, liv. 155, p. 6). Nous citons cet ouvrage qui n'est qu'une compilation, parce qu'il fut imprimé sous le règne de KANG-HI, à qui il fut offert. Nous avons vu la même chose dans HOAI-NAN-TSEË (*) et dans plusieurs auteurs anciens. Les lettrés des dernières dynasties ont entendu bonnement ce texte de la grandeur de l'empire de la Chine; mais comment l'entendre autrement dans un temps où ils ne connaissaient que la Chine dans l'univers? » (Mémoires sur les Chinois, t. IV, p. 482.)

D'après les écrivains chinois, cités par le P. Amiot, dans son *Supplément à l'art militaire des Chinois* (Mém., t. VIII, p. 336), les propriétés de la poudre à canon et l'emploi des bouches à feu étaient déjà connus *quatre cents ans* avant notre

(*) Le prince philosophe HOAI-NAN-TSEU vivait dans le milieu du second siècle avant notre ère. Le seul fait du principe de l'*aplatissement de la terre vers ses pôles*, contenu dans ses écrits, détruit toute supposition de l'emprunt de cette notion, par les Chinois, aux Européens modernes. On ne peut alléguer une interpolation de ses écrits, car il faudrait supposer aussi l'interpolation de plusieurs autres dans lesquels il se trouve également, ce qui serait contraire à tout principe de certitude.

ère. Il est dit qu'ils se servaient du *ho-rao* (feu dévorant), du *ho-fong* (boîte à feu), du *ho-loang* (tube à feu), et du *lien-ho-kieou* (globe contenant le feu du ciel).

Les monuments encore subsistants de l'ancienne civilisation des Chinois ne sont pas de la nature de ceux de l'Égypte, de l'Assyrie, de la Grèce et de Rome, que le temps semble avoir épargnés par considération pour la poussière des anciens peuples de ces contrées, qu'il a depuis long-temps entraînés dans la tombe. Là où la voix des grands peuples a fait silence dans le néant, là aussi semble s'être arrêté le bras puissant de la destruction. Mais en Chine, dans cet empire dont le berceau touche à l'enfance du monde, et où les siècles et les dynasties se sont succédé sans interruption jusqu'à nos jours, les nombreuses et grandes révolutions que cet empire a subies ont détruit de sa surface presque tous les monuments qui auraient pu attester son antique splendeur. Cependant, c'est peut-être à une de ces grandes causes de destruction que l'on doit la conservation des monuments qui restent de ces temps reculés. Lorsque THSIN-CHI-HOANG-TI, dont il sera parlé ci-après, occupa le trône impérial (246 ans avant notre ère), il fit détruire tous les monuments qui témoignaient de la gloire et de la puissance des trois précédentes dynasties. Les tombeaux, les ruines des villes, les canaux et les rivières sauvèrent des monnaies, des vases de brouze, des urnes et quelques autres objets de sa proscription. Un certain nombre en a été retrouvé depuis la chute de la dynastie de Thsin. Ils ont été soigneusement recueillis et conservés dans des musées ou des collections particulières; on en a fait des descriptions accompagnées de dessins figuratifs qui les reproduisent fidèlement avec leurs anciennes inscriptions. L'empereur KIEN-LOUNG, qui régna de 1736 à 1796, a fait publier en quarante-deux volumes chinois, *in-folio*, une description et la gravure de tous les vases anciens dé-

posés au Musée impérial. Un exemplaire de ce magnifique ouvrage, qui n'a pas de rival en Europe, se trouvant à la Bibliothèque royale de Paris (*), nous avons fait un choix parmi les *quatorze cent quarante-quatre* vases de différentes espèces qu'il contient, et nous en avons fait graver des *fac-simile* réduits, très-fidèles, que nous joignons ici avec la traduction de la description en chinois qui les accompagne. On verra par ces planches de vases, dont quelques-uns, d'après une critique approfondie, remontent jusqu'aux premiers temps de la dynastie des Chang (1766 ans avant notre ère), à quel haut degré de perfection les arts étaient déjà parvenus, en Chine, à cette époque si reculée.

Quoique les historiens chinois nous apprennent (voy. p. 50) que Yu, plus de 2,200 ans avant notre ère, ait fait fondre neuf vases d'airain, sur lesquels était gravée la description des neuf provinces de l'empire chinois; cependant, soit par les ravages du temps, soit par les nombreuses révolutions qu'a subies l'empire, ou plutôt par l'effet combiné de ces différentes puissances destructives, il n'est resté aucun produit de l'art chinois, antérieur à la deuxième dynastie, qui commença à régner 1766 ans avant notre ère. C'est à cette dynastie que les auteurs critiques chinois du grand Recueil de Vases et autres antiquités du Musée impérial de Pé-king, dont nous avons parlé ci-dessus, rapportent les plus anciens vases de la collection de l'empereur. Leur critique, basée sur la forme et le contenu des inscriptions que portent ces vases, ne laisse au-

(*) Ce grand recueil qui a pour titre, *Si-fshing-kou-kien, Mémoires des antiquités de la pureté occidentale*, parce que ces antiquités furent trouvées principalement dans les provinces occidentales de la Chine, où les trois premières dynasties avaient leur cour, est fort rare. Cependant il en existe aussi à notre connaissance un exemplaire à la Bibliothèque principale de Milan. Il porte la date de la 14^e année de la 14^e année Hien-loung, 1749 de notre ère.

cune prise à la critique européenne qui serait tentée de mettre en doute l'antiquité de ces curieux produits de l'art et la science des antiquaires chinois (*). Il faut savoir que dans aucun

pays le goût des objets d'art antiques n'a été plus en honneur et plus ré-

(*) Ces vases diffèrent tous de ceux que M. P. P. Thoms a décrits et publiés dans les trois premiers numéros du *Journal de la Société asiatique de Londres*, d'après un autre ouvrage chinois que celui de la Bibliothèque royale de Paris, et intitulé : *Po-kou-tou*, « *Figures d'un grand nombre d'antiquités* », composé sous la dynastie Soung (1200). Les antiquaires auront ainsi la gravure et la description d'un plus grand nombre de vases chinois, empruntés à des autorités différentes.

Voici la traduction fidèle de la description des vases que nous avons choisis, telle qu'elle est donnée par les auteurs chinois :

38^e PLANCHE.

N^o 1. VASE DE LA DYNASTIE CHANG (DE 1766 A 1121 AV. J.-C.) (AVEC L'INSCRIPTION FOU-Y).

« Ce vase a 5 pouces 3/10 de hauteur (le pied chinois, *tschi*, équivalant à 11 pouces 10 lignes et 4/10 de ligne de notre pied de roi; le pouce chinois, *tsun*, est la 10^e partie du pied; la ligne chinoise, *fen*, est la 10^e partie du pouce. Voy. ci-dessus, pag. 38). — 2 pouces et 7/10 de profondeur. — Les oreilles (ou anses) ont 1 pouce 4/10 de hauteur; leur largeur a la même dimension. — A l'ouverture, son diamètre est de 5 pouces 1/10. — A la panse, sa circonférence est de 1 pied 6 pouces 6/10 de pouce. — Son poids est de 61 *liang* ou onces chinoises (**) (3 liv. 7 onces). »

Nota. Le texte chinois ajoute que les vases qui représentent gravés sur leur circonférence les caractères Fou-y, ont dû être offerts au Ciel et aux Anêtres.

N^o 2. VASE DE LA DYNASTIE CHANG (AVEC L'INSCRIPTION FOU-Y).

« Ce vase a 7 pouces 8/10 de hauteur. — 4 pouces 8/10 de profondeur intérieure. — Ses anses ont 1 pouce 5/10 de hauteur. — 1 pouce 8/10 de largeur. — A l'ouverture, son diamètre est de 7 pouces 2/10. — A la panse, sa circonférence est de 2 pieds 3 pouces et 3/10. — Son poids est de 153 *liang* ou onces chinoises (8 livres 12 onces). — Les vases formés d'un mélange d'or et d'argent portent, selon le *Po-kou-tou* (voy. ci-dessus), les caractères *fo-y* et ils ont chacun trente caractères gravés sur leur circonférence (**). Celui-ci n'en a que trois; le caractère supérieur est inconnu; les deux inférieurs se lisent *fo-y*, et sont identiques avec ceux du vase précédent. »

(*) Le livre chinois *kin* est égale à 18 onces de France; il y a 16 onces chinoises (*liang*) à la livre.

(**) Voy. le n^o 1 de M. Thoms.

N^o 3. VASE DE LA DYNASTIE CHANG (AVEC L'INSCRIPTION FOU-TING, A FORME CARRÉE).

« Ce vase a 6 pouces de hauteur. — 3 pouces de profondeur intérieure. — Ses anses ont 1 pouce 4/10 de haut. — Leur largeur a la même dimension. — A l'ouverture, sa dimension transversale est de 4 pouces 3/10. — Sa dimension longitudinale est de 5 pouces 7/10. — A la panse, sa largeur est de 3 pieds 9/10 de pouce. — Sa longueur transversale est de 5 pieds 2/10. — Son poids est de 99 *liang* (5 livres 5 onces). — Le premier caractère à droite (de l'inscription) n'a pu être expliqué. La forme de ces caractères se rapproche beaucoup de celle des vases portant l'inscription *fo-y*. »

N^o 4. VASE DE LA DYNASTIE CHANG (AVEC L'INSCRIPTION FOU-KOUEI).

« Ce vase a 5 pouces 3/10 de hauteur. — 3 pouces en profondeur intérieure. — Les anses ont 1 pouce 2/10 de hauteur. — 1 pouce 4/10 de largeur. — A l'ouverture, il a 5 pouces 3/10 de diamètre. — A la panse, sa circonférence a 1 pied 2 pouces 4/10. — Son poids est de 50 *liang* (3 livres 7 onces). — Le caractère *san*, petit-fils, est renversé dans l'inscription. Les traits n'en sont pas identiques avec ceux de la première espèce. »

39^e PLANCHE.

N^o 5. VASE DE LA DYNASTIE TCHOU (DE 1122 A 248 AVANT J.-C.); 2^e VASE DE WEN-WANG (A FORME CARRÉE).

« Ce vase a 7 pouces 7/10 de hauteur. — 3 pouces 7/10 de profondeur intérieure. — Ses anses ont 2 pouces de hauteur. — 1 pouce 8/10 de largeur. — A l'ouverture, sa dimension transversale est de 5 pouces 8/10. — Sa dimension longitudinale est de 7 pouces 4/10. — A la panse, sa largeur est de 4 pouces 6/10. — Sa longueur est de 6 pouces 2/10. — Son poids est de 203 *liang* (11 livres 5 onces). »

N^o 6. VASE A ORNEMENTS D'INSECTES ET DE PLANTES, DE LA DYNASTIE TCHOU (TCHOU-SAN-KOUEI-TING).

« Ce vase a 1 pied 2/10 de pouce de haut. — 7 pouces de profondeur intérieure. — Les anses ont 3 pouces 5/10 de hauteur. — 2 pouces 3/10 de largeur. — A l'ouverture, son diamètre est de 1 pied 1 pouce 2/10. — A la panse, sa circonférence est de 3 pieds 5 pouces 8/10. — Son poids est de 299 *liang* (18 livres 11 onces). »

N^o 7. VASE A ORNEMENTS D'INSECTES ET D'ANIMAUX FANTASTIQUES A FIGURE HUMAINE, ET LE CORPS DE BÊTES, DE LA DYNASTIE DES TCHOU.

« Ce vase, y compris le couvercle, a 1 pied 2/10 de pouce de hauteur. — Sa profondeur intérieure est de 5 pouces 9/10. — Ses anses ont 2 pouces 4/10 de haut. — Leur largeur est de 1 pouce 8/10. — A l'ouverture, son diamètre est de 8 pouces 2/10. — A la panse, sa circonférence est de 3 pieds 9 onces. — Son poids est de 191 *liang* (12 livres 9 onces). »

N^o 8. VASE DE LA DYNASTIE DES TCHOU.

« Ce vase, y compris le couvercle, a 8 pouces 4/10 de hauteur. — Sa profondeur intérieure est de 4 pouces 8/10. — Ses anses ont 2 pouces de hauteur. — Leur largeur est de 1 pouce 7/10. — A l'ouverture, son diamètre est de 7 pouces 2/10. —

pendu qu'en Chine, et que nulle part la science archéologique n'a été plus

cultivée. L'avant-dernier gouverneur ou vice-roi de Canton, nommé YOUAN-

A la panse, sa circonférence est de 3 pieds 5 pouces. — Son poids est de 139 *liang* (8 livres et 11 onces). »

40^e PLANCHE.

N^o 9. VASE HONORIFIQUE DE LA DYNASTIE DES TCHOU.

« Sa hauteur est de 7 pouces 5/10. — Sa profondeur, de 5 pouces 5/10. — A son ouverture, son diamètre est de 5 pouces 8/10. — A la panse, sa circonférence est de 1 pied 8/10 de pouce. — Son poids est de 60 *liang* (3 livres 12 onces). »

N^o 10. VASE HONORIFIQUE DE LA DYNASTIE DES TCHOU.

« Ce vase a 8 pouces 4/10 de hauteur. — 6 pouces 5/10 de profondeur intérieure. — A son ouverture, son diamètre est de 6 pouces 8/10. — A la panse, sa circonférence est de 1 pied 3 pouces 8/10. — Son poids est de 111 *liang* (6 livres 13 onces). »

N^o 11. VASE HONORIFIQUE DE LA DYNASTIE DES TCHOU.

« Ce vase a 1 pied 4 pouces 2/10 de hauteur. — 1 pied 4 pouces 5/10 de profondeur intérieure. — A son ouverture, sa largeur totale est la même. — A la panse, sa circonférence est de 2 pieds 6 pouces. — Son poids est de 587 *liang* (36 livres 11 onces). »

N^o 12. VASE HONORIFIQUE DE LA DYNASTIE DES TCHOU.

« Sa hauteur est de 1 pied 2 pouces. — Sa profondeur intérieure, de 8 pouces 9/10. — A son ouverture, son diamètre est de 9 pouces 4/10. — A la panse, sa circonférence est de 1 pied 8 pouces 8/10. — Son poids est de 507 *liang* (31 livres 11 onces). — Les anses sont attachées au vase. »

41^e PLANCHE.

N^o 13. VASE HONORIFIQUE DE LA DYNASTIE DES TCHOU.

« Sa hauteur est de 1 pied 4/10 de pouce. — Sa profondeur est de 7 pouces 7/10. — A l'ouverture, son diamètre est de 6 pouces 7/10. — A la panse, sa circonférence est de 9 pouces 7/10. — Son poids est de 87 *liang* (5 livres 7 onces). »

N^o 14. VASE HONORIFIQUE DE LA DYNASTIE DES TCHOU.

« Sa hauteur est de 1 pied 3 1/10 de pouce. — Sa profondeur est de 7 pouces 4/10 de pouce. — A son ouverture, son diamètre est de 6 pouces 8/10. — A la panse, sa circonférence est de 1 pied 4 pouces. — Son poids est de 59 *liang* (3 livres 11 onces). »

N^o 15. VASE HONORIFIQUE DE LA DYNASTIE DES TCHOU.

« Sa hauteur est de 9 pouces 9/10. — Sa profondeur, 7 pouces 8/10. — A l'ouverture, son diamètre est de 7 pouces 4/10. — A la panse, sa circonférence est de 1 pied 7 pouces 8/10. — Son poids est de 113 *liang* (7 livres 1 once). »

N^o 16. 2^e VASE DE L'ASSEMBLÉE NOMMÉE LOUÏ (*), DE LA DYNASTIE DES TCHOU.

« Sa hauteur est de 1 pied 6 pouces. — Sa profondeur, 1 pied 3 pouces 6/10. — A l'ouverture,

(*) Qui ont des anses et le tonnerre sculptés en points sur leur surface, voy. p. 205.

son diamètre est de 6 pouces 8/10. — A la panse, sa circonférence est de 3 pieds 1 pouce 5/10. — Son poids est de 387 *liang* (20 livres 7 onces). — Il est composé d'un mélange d'or et d'argent. »

42^e PLANCHE.

N^o 17. VASE SACRIFICATOIRE DE LA DYNASTIE DES TCHOU.

« Sa hauteur, y compris le couvercle, est de 7 pouces. — Sa profondeur est de 4 pouces 5/10. — A l'ouverture, sa moindre dimension est de 3 pouces. — Sa plus grande dimension, de 4 pouces. — A la panse, sa circonférence est de 1 pied 8/10 de pouce. — Son poids est de 91 *liang* (5 livres 11 onces). »

N^o 18. VASE SACRIFICATOIRE DE LA DYNASTIE DES TCHOU.

« Sa hauteur, y compris le couvercle, est de 9 pouces 6/10. — Sa profondeur est de 5 pouces 5/10. — A son ouverture, sa moindre dimension est de 3 pouces 4/10. — Sa plus grande dimension est de 4 pouces 1/10. — A la panse, sa circonférence est de 1 pied 8/10 de pouce. — Son poids est de 198 *liang* (12 livres 6 onces). »

N^o 19. VASE SACRIFICATOIRE DE LA DYNASTIE DES TCHOU.

« Sa hauteur est de 1 pied 1 pouce 2/10. — Sa profondeur, 6 pouces 8/10. — A l'ouverture, sa moindre dimension est de 2 pouces 8/10. — Sa plus grande dimension est de 3 pouces 8/10. — A la panse, sa circonférence est de 2 pieds 7/10 de pouce. — Son poids est de 171 *liang* (10 livres 11 onces). »

N^o 20. 6^e VASE SACRIFICATOIRE DE LA DYNASTIE DES TCHOU.

« Avec le couvercle, sa hauteur est de 8 pouces 9/10. — Sa profondeur, 6 pouces 9/10. — A l'ouverture, son diamètre est de 3 pouces 3/10. — A la panse, sa circonférence est de 1 pied 9 pouces 5/10. — Son poids est de 64 *liang* (4 livres). »

43^e PLANCHE.

N^o 21. VASE NOMMÉ HOU (*), DE LA DYNASTIE DES TCHOU.

« Sa hauteur est de 1 pied 2 pouces 3/10. — Sa profondeur, 1 pied 1 pouce 7/10. — A l'ouverture, son diamètre est de 5 pouces 8/10. — A la panse, sa circonférence est de 3 pieds 2 pouces. — Son poids est de 331 *liang* (20 livres 11 onces). »

N^o 22. VASE NOMMÉ HOU, DE LA DYNASTIE DES TCHOU.

« Avec le couvercle, sa hauteur est de 1 pied 6/10 de pouce. — Sa profondeur est de 7 pouces 9/10. — A l'ouverture, sa moindre dimension est de 2 pouces 7/10. — Sa plus grande dimension est de 3 pouces 5/10. — A la panse, sa moindre dimension est de 4 pouces 4/10. — Sa plus grande dimension est de 5 pouces 5/10. — Son poids est de 113 *liang* (7 livres 11 onces). »

N^o 23. VASE NOMMÉ HOU, DE LA DYNASTIE DES TCHOU.

« Sa hauteur est de 1 pied 5 pouces. — Sa profondeur, 1 pied 2 pouces 8/10. — A l'ouverture, son diamètre est de 5 pouces 7/10. — A la panse,

(*) Voyez pag. 205.

YOUAN, était lui-même un grand amateur d'antiquités et un savant archéologue; il a publié un ouvrage considérable (que nous avons vu à Londres (*), sur les antiquités de son pays, qu'il avait rassemblées à grands frais, et qui lui ont servi à éclaircir plusieurs points de l'histoire et de l'origine de la langue chinoise. Ce goût des objets d'art et des antiquités

sa circonférence est de 3 pieds 7 pouces. — Son poids 275 *liang* (17 livres 3 onces). »

N° 24. COUPE EN PIERRE PRÉCIEUSE, DE LA DYNASTIE DES TCHÉOU.

« Sa hauteur est de 1 pied 1 pouce 7/10. — Sa profondeur, 6 pouces. — A l'ouverture, son diamètre est de 7 pouces. — Son poids est de 231 *liang* (14 livres 7 onces). »

43^e PLANCHE.

N° 25. VASE NOMMÉ TSIU (*), DE LA DYNASTIE DES TCHÉOU.

« Sa hauteur est de 5 pouces 9/10. — Sa profondeur, 2 pouces 7/10. — A l'ouverture, son petit diamètre est de 2 pouces 4/10. — Son grand diamètre, 5 pouces 2/10. — Son poids est de 18 *liang* (1 livre 2 onces). »

N° 26. HACHE (WOU-TSI), DE LA DYNASTIE DES TCHÉOU.

« Sa longueur est de 9 pouces 1/10. — Sa largeur, 5 pouces 4/10. — Son poids est de 52 *liang* (3 livres 4 onces). »

N° 27. HACHE DE LA DYNASTIE DES TCHÉOU.

« Sa longueur est de 5 pouces 8/10. — Sa largeur, 2 pouces 7/10. — Son poids est de 13 *liang* (13 onces). »

N° 28. HACHE DE LA DYNASTIE DES TCHÉOU.

« Sa longueur est de 5 pouces 3/10. — Sa largeur, 3 pouces 4/10. — Son poids, 13 *liang* (13 onces). »

N° 29. HACHE NOMMÉE PIAN-TUN, A PENDER LES VUAGES, DE LA DYNASTIE DES TCHÉOU.

« Sa longueur est de 5 pouces 6/10. — Sa largeur est de 3 pouces 4/10. — Son poids est de 19 *liang* (1 livre 3 onces). »

N° 30. POIGNARD NOMMÉ TOUAN, A FIGURE D'OISEAU FANLEUX, DE LA DYNASTIE DES TCHÉOU.

« Sa longueur est de 9 pouces 5/10. — Celle de la lame est de 5 pouces 2/10. — Le fourreau a 6 pouces 4/10 de longueur. — Son poids total est de 20 *liang* (1 livre 4 onces). »

N° 31. POIGNARD SANS FOURREAU, DE LA DYNASTIE DES TCHÉOU.

« Sa longueur est de 1 pied 3 pouces 4/10. — Sa largeur, 1 pouce 4/10. — Son poids est de 25 *liang* (1 livre 9 onces). »

(*) Vase ou coupe employée dans les temples pour contenir une sorte de vin en faisant les cérémonies d'un sacrifice.

(*) Il est intitulé *Tsi-kou-tchai*. Voy. le Mémoire de M. P. P. THOMAS, précédemment cité, n° 1, p. 71.

nationales, qui se répandit à la renaissance des lettres en Chine, sous la dynastie des Soung (dans le XII^e siècle de notre ère), donna lieu à ces sortes d'abus qui accompagnent toujours les grands mouvements de l'esprit humain. La cupidité spécula sur une passion généreuse; mais les véritables archéologues ne furent pas long-temps dupes de cette fourberie, qui n'atteignit point les cabinets des savants et des antiquaires éclairés.

Il faut avouer que jamais champ plus vaste et plus intéressant n'a été offert à l'investigation de la pensée; cherchez ailleurs un peuple qui remonte aussi haut dans le passé, qui embrasse un horizon aussi vaste, dont l'histoire et les traditions renferment une aussi longue série de siècles! Comment n'aurait-il point d'immenses antiquités et de nombreux antiquaires?

Une autre cause qui a contribué puissamment à développer, chez les Chinois éclairés, le goût des antiquités de leur pays, c'est l'admiration profonde et pour ainsi dire fanatique qu'ils ont pour les choses du passé. Cet excès d'admiration et de respect leur a été presque tout désir d'avancement et de progrès, et il arrête aussi fatalement le développement de leurs facultés scientifiques. Il faut convenir que ce profond sentiment de respect pour l'antiquité est bien légitimé dans sa partie morale; car deux à trois mille ans ne lui ont apporté aucun perfectionnement; et il serait même heureux pour l'humanité qu'elle en fit partout sa loi souveraine.

Le grand Recueil impérial des antiquités chinoises renferme la description de plus de *douze cents* vases, classés sous la seconde et la troisième dynastie; c'est-à-dire, depuis 1766 jusqu'à 250 avant notre ère. 233 sont désignés sous le nom générique de *ting*, tripode, ou vase de métal à trois pieds, dont on faisait principalement usage dans les sacrifices, comme on le trouve aussi dans l'antiquité grecque, puisque Hérodote rapporte qu'il en vit dans le temple de Delphes, sur lesquels étaient gravées

des inscriptions en lettres cadméennes. 168 vases portent la dénomination de *tsan*, *honorifiques*, ou *honorant* (le donataire). C'étaient des marques d'honneur que l'empereur ou un prince accordaient à ceux qu'ils croyaient les avoir méritées par de grands services rendus à l'état, dans les différentes fonctions publiques, ou par des talents supérieurs. Ces vases honorifiques étaient conservés soigneusement par ceux qui les avaient reçus et par leurs descendants. Il n'est donc pas étonnant que ces deux premières classes soient les plus nombreuses et qu'il s'en soit conservé un plus grand nombre que des autres classes, qui sont désignées par les termes de *lou*, « vases pour contenir du vin, ayant des nuages et le tonnerre peints sur leur contour » [ils sont au nombre de 17]; 1, vase ou trépied pour contenir le vin dans les grands sacrifices [67];

Tcheou, vase en forme de vaisseau [5];

Yeou, vase de moyenne grandeur, employé dans les cérémonies et les sacrifices, pour contenir le vin [95];

Hou, vase pour contenir du vin ou du thé [173];

Tsio, vase ou coupe employée dans les temples pour contenir une sorte de vin, en faisant les cérémonies d'un sacrifice [4];

Kia, vase ou coupe faite de pierre précieuse, pour contenir du vin [13];

Kou, coupe pour contenir du vin, faite de corne, et que l'on employait dans les fêtes de village [126];

Tcht, espèce de coupe, faite de corne, employée dans les villages pour boire le vin [42]; etc.

Nous n'avons reproduit que quatre vases appartenant à la seconde dynastie, quoiqu'il y en ait *vingt-sept* dans le Recueil (M. Thoms en a reproduit 29, d'après le *Po-kou-lou*), parce qu'ils ne diffèrent pas assez de formes pour que nous ayons cru devoir en donner un plus grand nombre.

Ceux de la troisième sont plus élégants et plus nombreux. Le n° 5 est un des plus importants sous le rap-

port de l'art et de l'histoire. Il porte une inscription en caractères anciens, qui signifie : LE PRINCE DE LOU A FAIT HOMMAGE A WEN-WANG DE CE VASE HONORIFIQUE : [*Lou kouang tso Wen-wang tsun i*]. WEN-WANG est le nom du célèbre fondateur de la troisième dynastie; le prince de l'état de Lou était TCHÉOU-KOUNG, son fils (voy. p. 70, 85, 86), qui vivait douze cents ans avant notre ère. Nous avons ici une date positive qui place la fabrication de ce vase à une époque presque contemporaine de la guerre de Troie. Ainsi, en laissant de côté les vases de la dynastie *Chang*, qui se placent entre 1700 et 1200 avant notre ère, on ne pourra s'empêcher de reconnaître qu'il subsiste encore dans le cabinet des antiques de l'empereur de la Chine, des objets d'art qui datent de plus de trois mille ans, et qui peuvent rivaliser avec ce que la Grèce et l'Etrurie nous ont laissé de plus beau en ce genre, sans toutefois que l'on puisse assigner une antiquité approximative analogue à ces derniers, il s'élève même ici une question aussi curieuse qu'importante, et que nous n'essaierons pas de résoudre : il existe sur le vase chinois qui nous occupe, et l'on peut ajouter, sur tous les objets d'art chinois, un ornement qui est aussi un ornement européen, et que l'on nomme *une grecque*, comme si on avait voulu indiquer par là sa prétendue origine. Cet ornement, en forme

de méandre 

plus ou moins compliqué, se retrouve sur les plus anciens vases étrusques, qu'il entoure comme d'une ceinture, au-dessus et au-dessous de la panse. Il ne paraît pas que la nature en ait donné l'idée, comme les calices de certaines fleurs ont pu donner aux artistes l'idée de certaines formes de vases. Chez les artistes grecs et étrusques (en supposant que ces derniers n'aient pas été également grecs), cet ornement n'est pas prodigué comme chez les artistes chinois : chez les premiers il n'est qu'un ornement ap-

cessoire; tandis que chez les seconds il fait le plus souvent l'ornement principal, et quelquefois même l'ornement unique des vases et autres objets d'art; il est tellement répété et varié de mille manières, qu'il constitue véritablement l'essence de l'art du sculpteur d'ornements. Nous venons de voir qu'il se trouve gravé sur un vase chinois du douzième siècle avant notre ère, par conséquent sur l'objet d'art le plus ancien connu. Il est vrai qu'en s'en rapportant aux récits homériques, les héros de l'armée grecque qui assistèrent au siège de Troie, avaient des ornements sculptés en *méandre*. Dans la description du bouclier d'Agamemnon (Il., ch. 11, v. 32), ce bouclier est nommé *παιδαχιδαν*; on y voyait aussi trois *dragons azurés*, et d'autres figures fantastiques, comme on en voit sur les anciens vases chinois, sur leurs armes et leurs boucliers. Mais nous avons aussi les vases de la dynastie *Chang*, qui remontent bien plus haut que le siège de Troie, et sur lesquels on retrouve le même ornement. L'induction, qui est souvent appuyée sur des bases aussi sûres que les faits historiques les mieux constatés, ferait penser que l'ornement en question vient des Chinois, et qu'il aura été importé en Europe dans des temps reculés, comme la soie que les anciens reconnaissaient unanimement venir de la *Séerie* ou du *pays de la soie* (*), qui n'était que la Chine.

Cependant quelques antiquaires, qui ignoraient les produits de l'art chinois, ont voulu trouver une explication naturelle à l'ornement en question. « Le *méandre* était un ornement fort usité, dit Millin (Monuments antiques inédits, t. I, pag. 132), sur les vases et les vêtements. C'est une ligne qui revient plusieurs fois sur elle-même: son invention était due aux récits des poètes (?) sur les sinuosités de ce fleuve si célèbre dans leurs écrits. Au rapport de Strabon, tout ce qui était tortueux

et enlacé avait reçu le nom de *méandre*. Les artistes employaient cet ornement pour les bordures de vases et d'habits. Le bord supérieur des vases est toujours décoré d'un ornement pareil à celui-ci, ou d'une couronne, et le *méandre* occupe le bas. Par une allégorie ingénieuse, la couronne indique le faite, et le *méandre* isole entièrement l'ouvrage à sa partie inférieure, où il semble couler. On sent combien il serait peu naturel d'invertir l'ordre de ces ornements, et c'est une attention que les artistes modernes n'ont pas toujours eue. »

Si cette explication de l'ornement appelé *méandre* était vraie, les artistes chinois devraient être placés sur la même ligne que les artistes modernes. Les uns et les autres n'ayant plus le sens primitif et traditionnel de cet ornement, ils l'auraient employé au hasard, à tort et à travers, comme on fait généralement de tout ce que l'on ne comprend pas; et c'est là ce qui distingue si profondément les époques complexes d'imitation des époques simples d'invention, où tout a sa place et sa destination.

On trouve dans le *Tchen-tsieou*, ouvrage historique de KHOUNG-TSEU (Confucius), un passage qui confirme d'une manière bien évidente la haute antiquité de la fabrication des vases en Chine. LIN-TSEU y répond au roi TSUN-HOAN, qui s'enquerrait de l'origine des vases et autres objets d'art de l'antiquité : « Lorsque le fondateur de la dynastie *Hia* (l'empereur Yu, 2,250 ans avant notre ère) fut en possession de l'empire, il envoya différentes personnes dans toutes les directions, pour recueillir ce qui était rare et curieux. Ayant reçu comme présent, un lingot d'or, du prince KIBOU-MOU, il le fit fondre et en fabriqua des vases qui furent consacrés à des divinités ou esprits imaginaires. Les princes de la dynastie *Chang* les copièrent de lui, comme ceux de la dynastie *Tchéou* les copièrent des *Chang*. »

Le vase n° 6 offre des ornements riches et variés. Ses anses sont sculp-

(*) Voyez sur la culture très-ancienne de la soie en Chine, les pages 47 et suiv.

tées en *méandre*, ainsi que la ceinture du milieu, posée sur une couronne de feuilles, aussi en *méandres*, dont la pointe est tournée en bas. Les vases n° 7 et 8 sont à couvercles; ils sont du même style que le précédent, mais ils ont chacun deux ceintures au lieu d'une.

Les vases n° 9, 10, 11, 12 sont à belles formes allongées, couverts d'ornements en *méandres*; la coupe a toute l'élégance que l'on peut trouver dans les vases des artistes grecs; mais les ornements sont essentiellement chinois.

Les n° 13 et 14 sont de la même classe que les précédents, et donneraient lieu aux mêmes observations. Mais le n° 16, qui appartient à une autre classe de vases, par ses ornements de formes bizarres et fantastiques, a beaucoup plus de rapport, dans sa coupe élégante, avec les beaux vases grecs, que tous les autres vases chinois. Il y en a sept de la même espèce dans le recueil d'où nous l'avons tiré. Sa composition, formée d'un mélange d'or et d'argent, est ici d'une grande importance, parce qu'elle prouve qu'à l'époque ancienne de sa fabrication, l'art de combiner et de fondre les métaux était déjà arrivé à un haut degré de perfection. L'ancienne inscription de ce vase porte un souhait de bonheur : *Dix mille années sans violence, sans troubles!* Les autres vases portent aussi presque tous des inscriptions que la nature de cet ouvrage ne nous permet pas d'expliquer ici, de même que de rapporter les dissertations archéologiques qui les accompagnent souvent. Nous réservons ces développements pour un Mémoire spécial.

Les vases n° 17 et 18 sont à couvercles et à poignées mobiles; leur forme a aussi beaucoup de grace et d'élégance. Les n° 20 et 22 sont également à couvercles et d'une coupe délicate. Le vase n° 21 a une forme particulière: il offre des figures d'animaux et cinq belles ceintures composées de divers ornements. La forme du vase n° 23 est très-remarquable :

il ne porte pas d'inscription; mais il appartient également, d'une manière certaine, à la dynastie des Tchéou.

Le vase n° 25 a une forme particulière très-élégante. Il porte pour inscription le caractère *ku*, qui signifie *élever, révéler, tuer des victimes pour un sacrifice*, ce qui le désigne suffisamment comme un ustensile employé dans les sacrifices. La gravure d'un vase à peu près pareil a été donnée par M. Thoms, dans son mémoire précédemment cité.

Les haches, poignards et autres armes, qui sont représentés dans la 44^e planche, révèlent aussi un art déjà très-avancé sous la troisième dynastie chinoise. Le poignard surtout (n° 31), et son fourreau, dont on se servait dans les cérémonies, sont des objets d'art qui indiquent une civilisation déjà bien avancée; et quand il n'y aurait pas d'autres preuves de l'état où elle était parvenue en Chine dans les dix derniers siècles avant notre ère, ce poignard suffirait seul pour le démontrer.

IV^e DYNASTIE.

DE 249 A 206 AVANT NOTRE ÈRE. 43 ANNÉES,
3 SOUVERAINS.

On a vu précédemment comment un habile écuyer du roi HIAO-WANG, de la dynastie des Tchéou, avait été revêtu d'une principauté dans le Chen-si, pour son adresse sans égale à dresser et diriger le coursier de son royal maître. Lorsque ses descendants, dans la personne de TCHOUANG-SIANG et de TSHIN-CHI-HOANG-TI, se furent emparés du pouvoir suprême, les historiens ne furent pas embarrassés pour les faire descendre en ligne directe de l'empereur CHUN. Que la famille qui a donné au monde le célèbre incendiaire des livres en Chine, descendît de l'un des grands fondateurs de l'empire chinois, ou d'un habile palefrenier, cela nous importe peu (*). Ce qui nous

(*) La plupart des historiens chinois, et après eux des européens, se sont efforcés d'établir que le célèbre TSHIN-CHI-HOANG-TI

importe, c'est l'emploi qui a été fait par elle de la grande mission de souveraineté qu'elle a exercée pendant le court espace de temps qu'elle a passé au pouvoir. L'avenir, ce juge suprême du passé, dans le grand et solennel interrogatoire qu'il fait subir tôt ou tard à toute puissance humaine, ne lui demande pas : *Quels étaient tes ancêtres ?* mais : *Qu'as-tu fait pour la gloire et le bonheur de l'humanité ?*

THSIN-CHI-HOANG-TI (*) (le premier empereur Auguste de la dynastie *Thsin*) résume en lui toute sa dynastie; et il porta si loin le succès de ses armes, que, sous ce rapport (comme sous beaucoup d'autres), il pourrait être nommé le Napoléon chinois. Rien que de grand, en bien comme en mal, ne semble avoir eu accès dans les pensées de cet homme extraordinaire. Son orgueil comme son pouvoir furent immenses.

L'état de la Chine, à son arrivée au trône, était celui d'un grand corps en dissolution. A l'intérieur, une foule de princes qui s'étaient rendus indépendants, se faisaient des guerres continuelles pour arriver chacun à la suprématie. Le royaume de *Thsin* formait alors à peu près la cinquième partie de l'empire chinois. TCHOU-SIANG avait rendu le nom de *Thsin* odieux et terrible. TCHOUANG-SIANG-WANG, son petit-fils, ne régna que deux ans après avoir conquis l'empire. Il défit d'abord les troupes du roi de

était le fils naturel d'un marchand qui avait eu l'ambition de fonder une dynastie de son sang; et pour cela il aurait acheté une belle esclave qu'il aurait gardée deux mois et qu'il aurait ensuite cédée avec dessein à l'héritier du royaume de *Thsin*. Mais ces mêmes historiens, pleins de haine et de rancune contre l'*incendiaire des livres*, ont écrit ensuite que cette esclave avait accouché d'un jeune prince dix mois après avoir été dans la possession de son second maître. Leur aveuglement les a empêchés de voir cette contradiction.

(*) Voyez son portrait gravé d'après un original chinois, pl. 45, n° 1. Le seul regard, la seule attitude de cette tête distinguée, ont quelque chose de noble et d'imposant.

Han, ainsi que celles des rois de Tchao, de Tsou, et il chassa le dernier de sa capitale; mais cinq des petits états se ligèrent entre eux, pour combattre le prétendant à la succession de la dynastie des Tchou, qu'ils vainquirent dans plusieurs batailles rangées. Après sa mort, son fils eut à réparer les insuccès de son père et à lutter contre de puissants compétiteurs. Au dehors, des peuplades aguerries menaçaient incessamment les frontières. L'année 244 avant notre ère, l'histoire chinoise parle des Tartares *Hiong-nou*, que quelques écrivains ont identifiés avec les *Huns*. Alors ils avaient déjà des armées formidables en cavalerie, et dans une bataille qu'ils perdirent contre le roi de Tchao, prince feudataire de la dynastie des Tchou, ils eurent plus de cent mille hommes tués. On dit qu'ils n'avaient point de maisons et qu'ils ne cultivaient pas la terre; ils habitaient sous des tentes, et leur culte était adressé au maître du ciel, qu'ils adoraient dans des statues d'or. Ils rendaient des honneurs à leurs ancêtres, et ils tenaient des assemblées dans des temps fixés pour régler leurs affaires. Ces *Hiong-nou* faisaient souvent des irruptions en Chine. Ils étaient répandus dans toute la Tartarie au nord de la Chine et du golfe de Liaotoung, et du côté de l'occident ils s'étendaient jusqu'à la Bactriane. Les *Joung*, dont il a été souvent question, étaient des Tartares d'une autre espèce; ils étaient voisins du Chen-si, vers le nord et l'occident. Ces Tartares se divisèrent en hordes, environ 400 ans avant notre ère; ils élurent des chefs, bâtirent des villes; et d'autres Tartares occidentaux bâtirent aussi des villes à l'exemple des *Joung*. Les historiens chinois disent encore que les *Hiong-nou* ayant subjugué les Tartares qui étaient à l'ouest du Chen-si, ces derniers émigrèrent en Occident, et allèrent fonder un royaume considérable au nord du fleuve *Si-hun* jusqu'à la mer Caspienne. Ce royaume s'appelait *Tché*, et on verra plus loin que le royaume ainsi nommé par les Chinois était celui des Parthes. Ces Tartares

s'emparèrent de *Ta-hia* (le *Khorassan* et les pays voisins). *Ta-hia*, dit l'historien *SSE-MA-THSIAN*, confine avec le *Chin-tou* (*Shindou*, nom de l'Inde), et il y a là bien des marchands, ajoute-t-il, qui y vendent des marchandises venues de *Chou* (le *Sse-tchouan*, province de la Chine). *Sse-ma-thsian* écrivait plus de cent ans avant notre ère (*). Les frontières nord-ouest de la Chine, depuis le golfe de Liao-toung, jusqu'au grand désert de sable, étaient alors continuellement exposées aux irruptions dévastatrices des peuplades tartares dont il vient d'être fait mention. On verra plus loin comment le génie du nouveau chef des états de la Chine sut les arrêter par une de ces conceptions qui font douter si elles appartiennent à une intelligence folle ou sublime.

Ce jeune souverain avait à peine neuf ans de règne, et vingt-deux d'âge, qu'il montra jusqu'à quel degré pouvaient aller la vigueur et la fermeté cruelle de son caractère. On lui avait dénoncé les désordres auxquels sa mère se serait livrée dans l'intérieur du palais; il nomma des mandarins pour connaître de cette affaire, et la preuve de ces désordres ayant été reconnue, il donna en cette occasion l'exemple d'une sévérité de mœurs qui n'est pas souvent imitée dans les cours : il condamna sa mère à l'exil dans un pays lointain, où il ne devait lui être fourni que les aliments nécessaires pour l'empêcher de mourir.

Cette conduite fut loin d'être approuvée par la plupart des lettrés, qui alors, comme depuis, constituent en certain nombre, une opposition éclairée aux actes du gouvernement, lorsqu'il s'écarte des principes admis universellement, et semble annoncer une volonté arbitraire et tyrannique. Ces lettrés, ignorant peut-être la véritable cause de la sévérité extrême de leur souverain, lui firent des représentations, et lui citèrent à tout propos des exemples de piété filiale empruntés aux souverains de l'antiquité. Ils réitérèrent si souvent, et poussèrent si loin leurs remontrances, que le jeune roi

défendit par un édit, sous peine de mort, de lui faire de nouveau aucune remontrance sur ce qui concernait sa mère; et pour inspirer plus de terreur à ceux qui l'approchaient, il ne s'assit plus sur son trône sans avoir le sabre nu à la main.

Vingt-sept lettrés eurent le courage de s'exposer à une mort certaine, en allant contre une défense qu'ils regardaient comme injuste. Ils présentèrent leurs remontrances, et furent impitoyablement massacrés. Le jeune prince, non content de les avoir fait mettre à mort, leur fit couper à tous les mains et les pieds, pour être exposés à la vue du peuple, dans le lieu le plus fréquenté des environs du palais.

Cet acte de sévérité inouïe, de fermeté cruelle, pouvait déjà faire pressentir de quelle autorité souveraine absolue le jeune roi prétendait user, et comment il saurait traiter plus tard toutes les résistances réfléchies à ses volontés impérieuses. Aux yeux de la sagesse ordinaire, ces actes extraordinaires qui frappent toute une nation de stupéfaction et d'étonnement, sont de ces hautes et profondes tyrannies pour lesquelles les peuples n'ont pas assez de malédictions et de haines; mais il se pourrait qu'ils fussent dans les desseins providentiels de l'humanité; après les époques de troubles et de dissolution, dans lesquelles tous les liens sociaux ont été profondément relâchés, il faut peut-être qu'une main forte, inflexible comme la destinée dont elle est l'exécutrice, s'empare de la souveraineté absolue, et, pour arriver au but fatal, renverse tous les obstacles, brise toutes les résistances, nivelle toutes les têtes. Quelques hommes de plus ou de moins ne comptent pas dans le développement progressif des sociétés humaines, dans la marche continue de l'humanité. Il faut quelquefois que le tonnerre éclate avec force pour purifier l'atmosphère; souvent les retentissements de la foudre rassurent au lieu d'ébranler le monde.

Cependant, après cet acte de vengeance, qui pouvait donner la mesure de

(*) Gaubil, Chronologie chinoise, p. 58.

sa sévérité future, le jeune roi écouta les humbles remontrances qu'on lui fit en faveur de sa mère, et au sujet des exécutions qu'il avait ordonnées. Il rappela sa mère de l'exil, et eut dès lors pour elle tous les égards d'un fils soumis.

On ne peut pas dire que les actes de ce jeune prince étaient déjà le résultat des profondes combinaisons d'un génie qui a conscience de ses facultés puissantes, et de la haute mission à laquelle il se croit destiné. Mais s'il avait été un homme ordinaire, la Chine, au lieu de devenir la plus grande monarchie du monde, serait restée divisée en petits états secondaires (*) qui se fussent livrés entre eux des guerres continuelles; car c'est là le résultat nécessaire de la constitution de petits états, soumis à des chefs héréditaires, dont l'ambition et l'intérêt personnels sont les principaux mobiles. Le nouveau roi trouva dans un homme habile, du nom de LI-SSZ, esprit mûr et réfléchi, ce qui aurait manqué peut-être à sa haute puissance d'exécution. Voici comment cette rencontre eut lieu :

C'était communément l'usage, dans ces anciens temps, dit le P. Amiot, que ceux qui avaient quelques mérites parcourussent les différents royaumes dans lesquels la Chine était divisée, pour tâcher de faire quelque fortune, lorsqu'ils se croyaient dédaignés ou négligés dans leur propre patrie. Il en était venu un assez grand nombre dans le royaume de Chine, dont plusieurs avaient reçu des dignités et des emplois honorables, et il en restait encore qui occupaient alors des places distinguées dans la magistrature ou dans l'administration. Ayant montré, comme lettrés, quelque résistance à la volonté arbitraire du prince, on voulut les écarter; et comme ils remplissaient bien leurs devoirs, on les attaqua comme étrangers, et tous ceux qui furent reconnus pour tels eurent ordre de quitter le royaume. Dans le nombre

(*) Ils étaient à cette époque au nombre de huit, dont celui de *Thsin* faisait partie.

se trouva un lettré du premier ordre qui occupait un emploi élevé. Il présenta une requête au roi, dans laquelle il sut habilement s'emparer de son esprit, et le faire renoncer à son dessein d'expulser tous les étrangers de son empire. « Ce qui m'afflige, lui disait-il, ce qui m'afflige uniquement, c'est de voir que, sans avoir égard à votre propre gloire et au plus cher de vos intérêts, vous sacrifiez à l'ambition particulière de quelques courtisans mal-intentionnés, et de quelques princes de votre sang assez peu instruits, les personnes qui vous ont servi avec le plus de zèle, et avec des succès presque toujours heureux. La crainte où je suis que Votre Majesté, se trouvant privée désormais du secours de tant d'hommes qui l'éclairaient de leurs lumières, ne manque le grand objet qu'elle se propose, *de réunir tout l'empire sous sa domination*, m'accable de tristesse, et me fait trembler pour le sort à venir d'un royaume aujourd'hui si florissant, etc. »

Le roi trouva sans doute ces raisons bonnes, car il rapporta son édit contre les étrangers, retint LI-SSZ auprès de sa personne, lui accorda sa confiance la plus intime, et, après l'avoir fait passer par toutes les charges du gouvernement, il le fit son premier ministre. LI-SSZ possédait toutes les qualités requises pour occuper dignement un emploi si élevé. Ce fut lui qui concerta avec le jeune roi le plan hardi de réunir tous les états de l'empire chinois dans une seule main, et de les soumettre à son autorité souveraine. Le nom du ministre LI-SSZ se trouve associé à toutes ces grandes entreprises, et la réunion de tout l'empire chinois sous l'autorité d'un seul et unique souverain, dit le P. Amiot, n'est pas moins l'ouvrage du ministre que de celui qui l'employait.

Les moyens qu'ils mirent en usage pour arriver à ce résultat feraient honneur aux plus grands politiques modernes. Ils prouvent que le cœur humain est partout le même, et que la différence des races s'efface dans les poursuites de la gloire et de l'ambition. Le pro-

mier de leurs soins fut de ramasser de grandes sommes d'argent, afin de s'en servir pour soudoyer des troupes, et pour acheter des traîtres. Ils mirent de nombreuses armées sur pied, et les distribuèrent de manière qu'ils se trouvèrent toujours en état d'attaquer ou de se défendre, selon que le besoin et les circonstances pouvaient l'exiger.

Nous avons dit qu'à l'avènement du prince qui nous occupe, les grands états anciennement feudataires de l'empire chinois étaient au nombre de huit, y compris celui de *Tshin*. Le chef de ce dernier, qui avait déjà conquis une partie de l'autorité souveraine, commença par exciter les princes de *Tchao*, de *Yen*, de *Wei*, de *Tchou* et de *Han*, à se détruire mutuellement, en se faisant des guerres acharnées.

Pendant que ces choses se passaient comme pouvaient le désirer le roi *Tching* et son ministre, le premier manqua d'être assassiné dans son palais par le séide d'un ancien ami qu'il avait dédaigné. Un de ses généraux, nommé *FAN-YU-KI*, s'était enfui près du roi de *Yen*, pour éviter sa colère. La tête de ce général fut mise à prix, et une somme de mille livres d'or, avec la seigneurie d'une ville de dix mille habitants, fut promise à celui qui lui apporterait sa tête. Le prince de *Yen* voulut conserver les apparences des devoirs de l'hospitalité, regardés comme sacrés et inviolables; mais croyant trouver dans cette circonstance un moyen de se venger, il persuada à un certain *KING-KOU*, qui avait aussi à se plaindre du roi *Tching*, d'engager le général réfugié à se détruire lui-même, pour avoir l'occasion de tuer leur ennemi commun en lui portant sa tête. Ce général, voyant bien qu'il ne pouvait plus échapper à la mort, crut ou feignit de croire à ce stratagème, et, tirant son sabre, il se tua aussitôt; *KING-KOU* prit sa tête et la porta au roi de *Tshin*, qui le reçut sur son trône dans la salle des ambassadeurs. Il tira la tête de la boîte qui la renfermait pour la pré-

senter au roi; au moment où celui-ci cherchait à la reconnaître, *KING-KOU* saisit son poignard pour l'en frapper; mais le roi s'en aperçut, il s'élança de son trône, et, tirant son sabre, il en frappa son assassin, auquel il coupa une jambe; l'assassin, voyant son coup manqué, et ne pouvant le poursuivre, lui lança son poignard, qui ne fit que l'effleurer.

Cette tentative ne fit qu'aigrir davantage le caractère du jeune *Tching*, et qu'irriter de plus en plus ses desirs d'ambition et de vengeance. Il leva de nombreuses troupes, et ses armées allèrent attaquer le prince de *Yen*, qu'il sut avoir suscité l'entreprise de son assassin, et dont il extermina toute la famille, après l'avoir poussé jusqu'au golfe de *Liao-toung*; ensuite il attaqua ses autres rivaux, qu'il vainquit successivement, après plusieurs alternatives de succès et de revers. L'état le plus difficile à soumettre fut celui de *Tchou*. Les généraux *LI-SIN* et *MOUNG-TIEN*, qui y avaient été envoyés avec une nombreuse armée, avaient été battus, et ils avaient laissé sur le champ de bataille sept généraux, la plupart des officiers subalternes, et plus de quarante mille soldats, sans compter ceux qui avaient péri dans une fuite qui dura trois jours.

Consterné d'un échec auquel il ne s'attendait pas, le roi de *Tshin*, sur le conseil de son ministre *LI-SSU*, se détermina à donner le commandement de ses troupes à l'un de ses anciens généraux nommé *WANG-TSIEN*, qu'il avait disgracié depuis quelques années. C'était un vieillard plus que sexagénaire. Le roi se rendit chez lui pour lui remettre le commandement. — « Je ne demande pas mieux, lui répondit-il, que d'employer le reste de ma vie à votre service. J'irai me mettre à la tête de vos troupes; mais si vous voulez que je réussisse de manière à ne vous laisser rien à désirer par la suite, il me faut une armée de six cent mille hommes.

DESTRUCTION DES DERNIERS ROYAUMES
FEUDATAIRES.

Le roi rassembla promptement les *six cent mille hommes*, et il accompagna son général pendant plusieurs jours. Chemin faisant, ce général lui parut pensif, et il lui en demanda la cause. « Je pense aux moyens d'avoir toujours des vivres pour faire subsister tant d'hommes, dont la vie et la mort vont désormais dépendre de moi, » répondit le vieux général. — « Que cela ne vous inquiète pas, reprit le roi, j'ai pourvu à tout, et je vous promets que les vivres manqueront plutôt dans mon propre palais que dans votre camp. »

Cette armée de six cent mille hommes rencontra dans le royaume de *Tchou* une armée d'une force égale, commandée aussi par un habile général qui connaissait parfaitement l'art de la guerre, mais qui fut cependant vaincu par le général du roi de *Thsin*, plus prudent que lui. C'est un spectacle bien extraordinaire que celui de ces grandes armées employées dans des guerres civiles par des princes qui se disputaient la suprématie de l'empire chinois; et la population de cet empire devait être bien grande alors (comme d'autres faits encore plus décisifs le confirmeront plus loin) pour subvenir à de telles levées d'hommes et de vivres, dans les limites de deux provinces !

Après avoir complètement soumis par l'habileté de ses généraux les états de *Han*, de *Tchao*, de *Wei*, de *Tchou*, et de *Yen*, qui comprenaient un très-grand nombre de villes fortifiées, le vainqueur pensa à subjuguier les royaumes de *Tai* et de *Tsi*, qui étaient devenus le refuge de beaucoup de vaincus. Le général WANG-PEN en vint facilement à bout. Il s'empara d'abord de l'état de *Tai*, puis de celui de *Tsi*, dont il emmena le roi à la cour de son souverain. Celui-ci, moins généreux que son lieutenant, le traita si durement que le captif chercha son salut dans la fuite, et mourut quelques jours après, épuisé de fatigues et de chagrins.

« C'est ainsi, dit le P. Amiot, que périt misérablement le dernier des sept souverains qui (avec celui de *Thsin*) partageaient l'empire chinois. Le fils naturel d'un simple marchand (?) les détruisit l'un après l'autre, et après avoir tout rempli de sang et de carnage, il s'assit tranquillement sur le trône impérial, la 26^e année depuis qu'il était roi de *Thsin* (*), la 39^e de son âge, et la 221^e avant l'ère chrétienne. Si les *Thsin*, disent les auteurs chinois, restèrent seuls maîtres de tout l'empire, ce n'est pas qu'il y eût chez eux plus de vertus, plus de valeur, et une meilleure manière de gouverner que chez les autres; de plus grands crimes, beaucoup plus de trahisons, de brigandages et de meurtres, conduits plus adroitement, et soutenus par un peu plus de politique, les distinguèrent uniquement. Trois mille livres d'or, distribuées aux ministres et aux principaux officiers des princes qu'ils voulaient soumettre, leur assurèrent un plein succès. Mais ils ne furent pas long-temps sans tomber eux-mêmes dans le précipice. »

Si c'était là tout le mérite de cette quatrième dynastie, elle mériterait certainement le dédain rancuneux des lettrés chinois; mais la grandeur du résultat obtenu par elle, et que ces mêmes lettrés méconnaissent, ne permet pas de supposer qu'il soit dû uniquement à la grandeur des crimes.

(*) Quoique l'époque de la destruction des différents états qui composent l'empire chinois, par celui de *Thsin* (221 av. J.-C.), soit réellement celle du commencement d'un nouvel empire et d'une nouvelle dynastie, les historiens chinois, pour conserver toujours un lien d'unité dans leurs annales, font commencer la 4^e dynastie, celle des *Thsin*, immédiatement après la chute de celle des *Tchéou*, par conséquent 28 ans plus tôt, remplis par 3 ans de règne de TCHOANG-SIANG-WANG, père de THSIN-CHI-HOANG-TI, et par les 25 premières années de règne de ce dernier comme roi de *Thsi*, sous le nom de TCHING-WANG.

LE JEUNE ROI PREND LE TITRE D'EMPEREUR
OU SOUVERAIN ABSOLU.

Parvenu à la possession suprême de tous les états qui avaient formé l'empire chinois, le vainqueur ne voulut pas se contenter du simple titre de roi; il prit celui de *THSIN-CHI-HOANG-TI* (*), le premier souverain absolu de la dynastie *Thsin*, que ses prédécesseurs des trois premières dynasties, depuis le grand *YU*, avaient laissé tomber de leurs mains débilés avec la puissance souveraine.

Un édit rendu public consacra cette nouvelle dénomination du chef suprême de l'État; et il était enjoint aux successeurs du nouvel empereur de conserver ce titre, en y ajoutant seulement la désignation du nombre de générations d'empereurs qui se seraient écoulées (comme *euh chi, san chi, etc.*), et cela, jusqu'à la fin des siècles, disent les historiens (**), comme s'il avait eu la prétention que sa dynastie ne dût finir qu'avec le monde. Ces rêves de la gloire et de l'ambition satisfaites ne sont pas si rares que l'histoire n'ait eu à en consigner des exemples récents. La prétention du conquérant chinois a révolté les écrivains de cette nation. « Aveuglé par son orgueil, dit un glossateur cité par le P. Amiot, il ne vit pas qu'en se préférant ainsi aux grands princes qui, les premiers, ont donné des lois à notre monarchie (***), au lieu du tribut d'éloges et de l'estime sans bornes qu'il croyait mériter de la part de ses contemporains et de la postérité, il ne se rendit, par une préten-

tion si folle, qu'un objet de mépris et d'exécration.

« La raison pour laquelle les fondateurs des trois premières dynasties, et avant eux les grands empereurs qui gouvernèrent l'empire, ont joui de l'estime universelle, c'est, surtout, ainsi que s'exprime *MENG-TSEU*, parce que l'humanité fut le principe de toutes leurs actions, et le fondement solide sur lequel ils appuyèrent le grand édifice des lois et du gouvernement.

« Qu'ont donc fait *CHI-HOANG-TI* et toute la race des *Thsin*, qui puisse être comparé aux actions de ces grands hommes de l'antiquité, qu'ils prétendent avoir surpassées? Est-ce en ravageant les provinces, en détruisant les royaumes, en renversant les villes, en éteignant les familles, en profanant les tombeaux, qu'ils ont donné des preuves de leur humanité? A compter depuis la bataille de *Chi-men* jusqu'à l'extinction des *Tchéou* (de 364 à 255 avant notre ère), le nombre des têtes qu'ils firent abattre de sang-froid est au-dessus de un million quatre cent mille, sans compter ceux qui périrent en attaquant ou en se défendant dans des combats réglés.

« Ce que j'avance ici, je l'ai exactement supputé d'après les mémoires historiques les plus dignes de foi. Quant aux années qui se sont écoulées depuis *NAN-WANG* jusqu'au temps où *CHI-HOANG-TI* réunit tout l'empire sous sa puissance (de 255 à 220 av. J.-C.), quelque soin que je me sois donné, quelque diligence que j'aie pu faire pour savoir combien d'hommes ont péri par les mains seules des barbares ministres des cruautés des *Thsin*, il ne m'a pas été possible de me satisfaire là-dessus. Je n'ai trouvé que des lambeaux informes sur tout ce qui n'était pas à la louange des tyrans. Mais est-il bien difficile de se figurer à peu près combien horrible a dû être la plaie qu'ils ont faite au genre humain, par tant de guerres injustes qu'ils ont suscitées, par le renversement de tant de villes qu'ils ont détruites, et dont ceux des habitants qui avaient échappé au fer et au feu

(*) *Ti* signifie souverain, et *hoang*, autocrate; ce dernier mot chinois est composé d'un groupe qui signifie soi-même, par soi-même, et d'un autre qui signifie roi, gouverner.

(**) Voyez le *Li-tai-ki-ssu*, kiouan 20, fol. 20, verso.

(***) Dans l'édit qui le nomme le premier souverain absolu ou empereur de la dynastie de *Thsin*, il se place au-dessus des premiers empereurs de la monarchie qui portèrent le même titre.

pérèrent ensuite, pour la plupart, de faim, de misère ou de désespoir, et enfin par les fréquentes dévastations des villages et des campagnes qu'ils transformèrent en de stériles déserts?

« Est-ce par des actions pareilles que les trois souverains absolus (*Hoang*) et les cinq empereurs (*Ti*) se rendirent dignes d'être placés au-dessus des autres hommes et de les gouverner (*)? Que CHI-HOANG-TI ait osé se comparer à ces grands personnages, c'est de sa part un excès d'orgueil qui mérite toute notre indignation; qu'il ait prétendu les avoir surpassés, ce n'est plus qu'une folie digne d'un souverain mépris. Son orgueil et sa folie lui avaient persuadé que jusqu'à la fin des siècles ses descendants porteraient les titres fastueux de *Hoang* et de *Ti*, dont il avait eu l'audace de se décorer le premier; mais, dès la seconde génération, tous les *Thsin* disparurent de la scène du monde, avec beaucoup plus de rapidité qu'ils n'y étaient montés; et après avoir été dégradés aussi ignominieusement qu'ils avaient dégradé les autres, ils furent exterminés de la surface de la terre. ne laissant après eux que le souvenir le plus odieux de leur tyrannique domination, et des traces profondes de leur cruauté. »

Cette longue note du glossateur chinois fait beaucoup d'honneur à son humanité et à son éloquence, mais elle n'en ferait, peut-être pas autant à sa politique. Si les grands résultats sociaux, les grandes réformes, les grandes améliorations pouvaient s'obtenir sans effusion de sang, et par les seuls moyens persuasifs, nul doute que ceux employés par CHI-HOANG-TI ne méritassent la malédiction des peuples; mais malheureusement depuis plus de deux mille ans que les moyens si vio-

lents du conquérant chinois furent employés, les moyens persuasifs n'ont guère souvent prévalu.

CHANGEMENTS APPORTÉS DANS L'ORGANISATION INTÉRIEURE DE L'EMPIRE.

CHI-HOANG-TI ne borna pas les changements de son nouveau règne à celui de son nom; il voulut les faire pénétrer dans l'administration civile, dans les lois et jusque dans les mœurs de ses nouveaux peuples. Il commença par choisir un nouvel emblème pour sa dynastie : « Les *Tchéou*, dit-il dans l'édit qu'il publia à ce sujet, avaient pris le feu pour emblème, parce que, de même que le feu consume tout ce à quoi il s'attache, ainsi l'effort de leurs armes avait renversé et entièrement détruit tout ce que les *Chang*, leurs prédécesseurs, avaient établi pendant leur domination. Je veux à mon tour choisir un emblème qui exprime ce que j'ai fait pour parvenir à l'empire. L'eau éteint le feu; elle délaie et dissout peu à peu ce qui n'a pas une forte consistance. J'ai éteint les *Tchéou*; j'ai dissous les différents royaumes qui s'étaient établis de leur temps. L'eau est donc ce qui me convient : je la prends pour le symbole de mon empire. »

Parmi les nombres naturels le nombre six est un de ceux que les astrologues assignent à Mercure, qui est la planète de l'eau, et que les arithmomanciens fixent pour celui des *Koua* de Fou-HI (voy. pl. 24) qui signifie l'eau, lorsqu'ils pronostiquent les événements par le calcul. CHI-HOANG-TI en fit examiner toutes les propriétés, et voulut qu'il servît désormais de base à tout ce qui, dans l'usage ordinaire, pouvait être soumis aux règles qui combinent, assignent et déduisent les différents rapports.

On composa, par ses ordres, une espèce d'arithmétique *sexatile*, si je puis m'exprimer ainsi, qui fut employée dans l'astronomie pour les révolutions périodiques des astres et des saisons; dans la géographie, pour les mesures itinéraires, la position et la

(*) Ils ne régnèrent et ne gouvernèrent pas en vertu du principe de l'hérédité dynastique, ni du droit de conquête, mais par celui de l'élection, qui donne bien plus de chances d'un bon gouvernement que les deux autres, et qui en laisse bien moins à la cruauté et à l'ineptie.

distance réciproque des lieux; dans la géométrie, pour l'arpentage; dans l'arithmomancie, pour le fondement sur lequel devait s'appuyer l'art de la divination; dans la musique des grandes cérémonies, pour les tons primitifs qui devaient en régler les modes; dans le commerce et les arts, pour les différentes mesures de dimension et de poids. Il détermina que *six* pouces seraient la mesure du pied, et *six pieds* celle du pas géométrique. Il voulut que son propre char fût long de *six pieds*, qu'il fût traîné par *six chevaux*, et que tout le reste de l'équipage fût réglé de même par *six*. Il voulut encore que le bonnet qu'il portait, lorsqu'il était assis sur son trône, eût *six* pouces de haut, et que ses habits extérieurs fussent en proportion de son bonnet. Enfin, le produit de *six*, multiplié par lui-même, fut le nombre diviseur de l'empire, qu'il partagea dès lors en *trente-six provinces* (*), qu'il se proposa de visiter en personne, dans des temps dont on fixerait l'époque par *six* (**).

Il choisit le noir pour la couleur impériale. Il réforma le calendrier, et fit commencer l'année deux lunes plus tôt qu'elle ne commençait sous les *Tchéou*. Le premier jour de sa nouvelle année fut celui où le soleil et la lune se trouvaient en conjonction dans le sagittaire.

Tous les souverains qui l'avaient précédé employaient, par modestie, ou par un usage consacré, en parlant de leur personne, le pronom *Yé*, qui signifie *un esprit borné, un homme peu éclairé*; *TCHIN-CHI-HOANG-TI* y substitua celui de *Tchéu*, qui signifie *une personne distinguée, hors du commun*; et ce dernier pronom a été, depuis, le pronom personnel exclusif des empereurs chinois (**).

(*) *Li-tai-ki-sse*, kiouan 20, fol. 20, v.

(**) Mém. sur les Chinois, t. III, p. 234.

(***) *TCHIN-CHI-HOANG-TI*, entre tous ses défauts, ses vices mêmes, n'avait pas du moins l'hypocrisie de la modestie. Il voulut que le langage exprimât la pensée, et il bannit l'*antiphrase* de son dictionnaire usuel;

DÉSARMEMENT ET EMBELLISSEMENT DE LA CAPITALE.

Après ces règlements et d'autres encore, l'empereur publia un édit par lequel il ordonnait à tous ses sujets d'envoyer à la capitale, *Hien-yang*, toutes les armes et instruments de guerre que l'on trouverait dans les provinces, pour les détruire, parce que, disait-il, la paix étant universelle, il n'y avait plus de guerre à craindre, et par conséquent les armes devenaient inutiles. C'était en outre une grande marque de confiance qu'il donnait à ses sujets. Il fixa aussi dans sa capitale le séjour de ses guerriers les plus renommés. Cette capitale devint comme un grand dépôt de guerre, que le désarmement habile des provinces enrichissait chaque jour. L'empereur pensa alors à l'embellir avec la plus grande magnificence. Il fit rassembler les cloches et autres instruments de musique, faits de métal, qui se trouvaient dans les palais et les temples des royaumes qu'il avait conquis. Après en avoir retranché ce qui lui parut digne d'être conservé sous le rapport de l'art, il fit fondre tout le reste en douze statues, qui pesaient chacune douze mille livres, et qui furent placées dans la salle d'audience du palais impérial.

Au nord de la rivière *Wet-choui*, qui coulait près de *Hien-yang*, quelques jardins et une colline assez nue ne répondaient pas à la magnificence des projets du nouvel empereur. *CHI-HOANG-TI*, qui eût voulu renouveler toute la surface de la terre, s'il eût été en son pouvoir de le faire, dit un historien, résolut de changer cette étendue de terrain en un lieu de délices et comme d'enchantement. Il avait eu soin de faire lever le plan de toutes les demeures royales des princes qu'il avait subjugués; il avait fait mettre à part tout ce qui s'était trouvé de plus précieux dans leurs différents palais, ainsi que dans la demeure des grands de

mais toutefois il ne poussa pas l'*hyperbole* aussi loin que dans certaines cours de l'Europe.

leurs cours, et il l'avait fait transporter à sa capitale, *Hien-yang*, en même temps qu'il y faisait conduire la multitude brillante des femmes à talents qui servaient à leurs plaisirs.

Ce n'est pas tout : comme pour rappler sans cesse à ses sujets et à la postérité la grandeur de ses conquêtes et de sa puissance, il fit construire, sur le modèle des plans qu'il en avait, tous les palais et toutes les maisons de plaisance des rois qu'il avait vaincus, et dont il avait envahi les états. Il ordonna que les meubles précieux qui les décoraient autrefois en feraient de nouveau l'ornement, et que les personnes, femmes et eunuques, qui y faisaient leur séjour, pour le service et les plaisirs de leurs souverains respectifs, les habiteraient désormais, sous l'autorité et le bon plaisir du *premier souverain absolu* de la dynastie *Thsin*.

Ces bâtiments, d'un goût si varié, occupaient, d'orient en occident, le long des bords septentrionaux de la rivière *Wei-chou*, un espace de terrain immense. On communiquait de l'un à l'autre au moyen d'un magnifique péristère qui s'étendait sur tous, les embrassait tous, et formait, tant en dessus qu'en dessous, une vaste et superbe galerie, où l'on était à couvert en tout temps, et qui était elle-même un objet des plus agréables à voir ; ces différents édifices, qui constituaient le palais impérial, étaient si vastes, que dix mille hommes pouvaient être rangés en bataille dans une de leurs cours.

VISITES DANS L'INTÉRIEUR DE L'EMPIRE.

C'était une ancienne coutume, qui datait de l'origine de l'empire chinois, qu'à certaines époques de l'année les souverains faisaient la visite des provinces de leur empire. Après avoir conquis tous les royaumes de la Chine qui s'étaient rendus indépendants sous les précédentes dynasties, *THSIN-CHI-HOANG-TI* voulut aussi visiter ses nouvelles provinces. Mais avant de se mettre en voyage, il assembla son conseil, et invita tous ceux qui le composaient à ne pas craindre de lui

dire sans détour leurs sentiments sur les mesures à prendre pour assurer le bon ordre, augmenter de plus en plus la splendeur de l'état et le bonheur de ses sujets.

L'un des conseillers proposa de donner la plupart des provinces conquises en apanage à des princes du sang. C'était retomber dans la politique inhabile et impuissante des dynasties précédentes, et détruire tout ce qui venait d'être fait au prix de tant de sang versé. Le premier ministre *LI-SSE*, qui avait conseillé une politique toute contraire, s'y opposa vivement. Il rappela l'exemple des *Tchéou*, qui avaient perdu l'empire pour avoir suivi des conseils semblables. Il proposa de nommer trente-six gouverneurs pour les trente-six provinces dans lesquelles l'empire venait d'être divisé. « Que ces trente-six gouverneurs, dit-il, aient sous eux un certain nombre d'officiers pour les aider dans l'administration des affaires, en même temps qu'ils seront leurs surveillants pour éclairer leur conduite et vous donner avis de tout..... Je ne dis plus qu'un mot, et je me tais. Les *Tchéou* créèrent des rois ; ils créèrent des princes sous différents titres plus ou moins relevés, mais toujours avec les prérogatives de la souveraineté. Ces rois et ces princes, oubliant ensuite ce qu'ils devaient au sang, à l'amitié et à la reconnaissance, se divisèrent d'intérêts ; de cette division, ils passèrent bientôt à la haine ; de la haine résultèrent les guerres les plus sanglantes ; ne se soutenant plus mutuellement, ils ne tardèrent pas à être renversés ; leurs propres sujets se révoltèrent, les firent descendre du trône qu'ils occupaient si mal, s'y placèrent eux-mêmes, et ils s'y soutiendraient peut-être encore, si Votre Majesté, par la force de ses armes et la sagesse avec laquelle elle s'est conduite, ne les avait tous fait rentrer dans le néant d'où ils étaient sortis (*). »

L'avis de l'empereur mérite d'être

(*) *Mém.*, t. III, p. 243 et 244.

cité, parce qu'il fait bien connaître sa politique habile :

« Tout bon gouvernement exclut la multiplicité des maîtres. Si j'érigais des principautés et des royaumes, pour les donner en apanage à ceux de mes parents, amis ou sujets fidèles, qui méritaient des récompenses ou des distinctions, je travaillerais à coup sûr à la ruine de ma maison, et à la perte de ceux que j'élèverais ainsi. Toutes les guerres qui ont désolé l'empire n'ont-elles pas été suscitées, fomentées et poussées jusqu'où elles pouvaient aller, par les princes feudataires qui en partageaient entre eux l'étendue, et qui en possédaient quelques portions à titre de souveraineté? etc. »

L'empereur, se conformant à l'avis de LI-SSU, son premier ministre, nomma des gouverneurs de province, et des gouverneurs subalternes, chargés de fonctions inférieures et d'un contrôle mutuel de leurs actes. C'est cette habile organisation qui subsiste encore aujourd'hui en Chine, à peu de changements près, introduits par la dynastie tartare actuellement régnante; ce qui en prouve suffisamment la supériorité.

L'année suivante, l'empereur commença la visite de son empire par la province de *Chen-si*. Il examina la nature du terrain qu'il parcourait, le genre des productions qui lui étaient propres, la situation, la quantité de ses eaux, le nombre de ses montagnes et de ses rivières, la température de l'air; il s'informa en détail des mœurs et des différentes coutumes de ceux qui y ayant pris naissance avaient pu conserver encore la manière de vivre de leurs ancêtres, ou pouvaient avoir su d'eux, par tradition, ce qui se pratiquait avant les événements des guerres. Il se rendit ensuite dans un lieu qui fait aujourd'hui partie de la province de *Sse-tchouan*, et où se trouvaient des eaux renommées par leurs vertus bienfaisantes. Les ayant trouvées telles, il y fit bâtir un magnifique palais qu'il nomma le *Palais de la bonne foi* (*Sin-koung*), et il y établit pour le public une vaste hôtellerie,

qu'il appela *l'hôtellerie de la source douce* (*).

CONSTRUCTION DE GRANDES ROUTES DANS L'EMPIRE.

Ces visites des empereurs chinois aux différentes provinces de leurs états n'étaient pas destinées à recevoir des hommages, d'autant moins mérités souvent qu'ils sont plus recherchés. Loin de ne servir qu'à dissiper la fortune publique au profit des vanités locales, elles étaient la cause indirecte d'un grand nombre d'heureuses améliorations dans l'administration provinciale. Pour plaire à THSIN-CHI-HOANG-TI, dont ils connaissaient les grandes idées d'ordre et de magnificence, les mandarins des lieux par où il passait faisaient tout leur possible pour le recevoir comme il désirait de l'être. Des routes spacieuses et commodées, sur un sol qu'on avait eu soin d'aplanir, et aux deux côtés desquelles on avait transplanté des arbres dans toute leur crue, frappèrent surtout ses yeux. Ses idées de grandeur et de puissance se réveillèrent dans son esprit, et il forma le dessein d'un monument utile, qui pût sans cesse attester l'une et l'autre jusqu'à la postérité la plus reculée. « Ces routes, dit-il, ont été faites pour moi, j'en suis très-satisfait; elles ont tous les avantages que l'on peut désirer. Il n'est pas juste que je profite seul d'une commodité dont mes sujets ont plus besoin que moi, et que je puis leur procurer. Que dans toute l'étendue de mes états, on fasse des grandes routes, pour communiquer d'une ville à l'autre, et que ces routes soient exactement semblables à celles que j'ai parcourues. » Dès l'année même cet ordre commença à s'exécuter (**).

L'une de ces grandes routes ent mille huit cents *lys* de longueur (environ 180 lieues). Pour la construire telle que le voulait l'empereur, il fallait percer des montagnes, combler des

(*) *Li-tai-ki-sse*, kiouan 20, fol. 21, recto.

(**) *Li-tai-ki-sse*, id.

vallées, jeter un grand nombre de ponts sur des torrents et sur des rivières, dessécher des lieux marécageux et planter des arbres sur chaque côté; cette route devait ressembler à l'allée principale d'un grand parc, pour les hommes à pied, et avoir, outre cela, toutes les commodités nécessaires pour les voitures et équipages de différentes sortes. Elle fut exécutée telle que l'empereur l'avait ordonné. L'an 35 de son règne, dit le P. Gaubil, le général *Moung-tien* commença les ouvrages par la grande route, depuis *Si-ngan-fou* (dans le *Chen-si*) jusqu'à l'ouest de *Tai-toung-fou* (du *Chan-si*) près de la grande muraille et du fleuve *Hoang-ho*. Cette même année plus de 800,000 personnes furent employées pour achever les divers palais aux environs de la capitale, et si l'on en croit ce qu'on rapporte, c'était ce que l'on peut concevoir de plus riche et de plus somptueux en bâtiments. Il était défendu sous peine de la vie de parler de ce qui se passait dans ces palais, qui étaient tous renfermés dans une enceinte d'une prodigieuse étendue.

Nous n'avons pas besoin de répéter ici combien la conduite du conquérant chinois a de rapport avec celle du conquérant moderne que nous avons nommé au commencement de cette notice. Les rapprochements se feront bien sans nous dans l'esprit du lecteur.

OPPOSITION DES LETTRÉS.

L'année suivante, 28^e de son règne (et 219 avant J.-C.), *CHI-HOANG-TI* reprit le cours de ses voyages dans son vaste empire. Il se dirigea vers les provinces de l'orient, et il se rendit à *Kün-hien*, ville du royaume de *Lou*, célèbre par le grand nombre de lettrés qui y ont pris naissance, ou qui s'y sont distingués. Ce fut là qu'il se trouva pour la seconde fois en contact avec cette classe éclairée des nations qui se constitue en opposition plus ou moins directe, lorsque la classe militaire, généralement moins éclairée, domine. Ce fut là aussi que se corroborèrent dans l'âme du fier empereur ces profonds ressentiments contre les idéolo-

gues chinois qui osaient se permettre de ne pas approuver complètement sa conduite, et qui lui rappelaient celle des souverains de la haute antiquité. L'empereur, qui avait permis aux lettrés de la ville de *Kün-hien* de lui faire des représentations, leur répondit que ce qu'ils proposaient n'était pas *propre au temps présent*, ni *conforme aux circonstances*. *CHI-HOANG-TI* avait peut-être raison. Lui était un homme nouveau qui voulait faire des choses nouvelles et de grandes choses. L'esprit des lettrés, confiné dans les faits du passé, ne mesurait pas la portée du sien. Ces lettrés ne virent en lui qu'un tyran qui foulait audacieusement aux pieds tous les usages et toutes les traditions, parce qu'il ne voulait dater que de lui-même. Dès lors on prévoit déjà la lutte à mort qui devait s'élever entre eux. Cette lutte est trop instructive et trop rare pour que nous puissions nous dispenser de la rapporter ici, avec tous les détails qui peuvent en faire apprécier la nature et l'importance. Nous continuerons d'emprunter de temps en temps les paroles du P. Amiot.

L'empereur étant sur le point d'aller visiter une montagne célèbre où l'on offrait des sacrifices, les lettrés voulurent lui faire des représentations : « Seigneur, lui dirent-ils, l'action que vous allez faire est des plus importantes; elle mérite la plus grande attention de votre part. Lorsque les sages empereurs de la vertueuse antiquité allaient offrir des sacrifices sur quelque une des montagnes célèbres de leurs provinces, ils s'y préparaient longtemps à l'avance, et avec tout le soin dont ils étaient capables. Pénétrés du plus profond respect pour des lieux qui devaient être les témoins de leur culte, ils eussent regardé comme un crime de ne pas donner à l'extérieur des marques de leur vénération. Modestes, attentifs, recueillis en eux-mêmes, tout ce qui les environnait semblait être animé des mêmes sentiments.

« Le char sur lequel ils étaient montés était sans ornements; on envelop-

paît les roues avec des joncs, ou d'autres herbes aquatiques, afin de ne fouler qu'avec décence une terre, des pierres et des plantes qui étaient des objets comme sacrés à leurs yeux.

« Arrivés à l'endroit désigné, ils en balayaient la poussière, et, sans qu'il fût besoin de rien couper, de rien arracher, ils disposaient tout le reste de la manière la plus convenable à ce qu'ils se proposaient.

« Ils dressaient ensuite un autel avec quelques pierres, ou simplement avec de la terre, dont ils faisaient une espèce de tertre, et, placés eux-mêmes sur un coussin, couverts de plantes, d'herbes et de feuilles d'arbres, ils offraient respectueusement leur sacrifice. Nous ne voyons pas, Seigneur, que vous vous disposiez à rien faire de pareil, mais au contraire..... »

L'empereur ne leur permit pas de pousser plus loin leurs représentations, afin de ne pas être obligé d'en venir encore avec eux à des mesures extrêmes. « Ce que vous proposez là, leur répondit-il, serait aujourd'hui trop difficile à exécuter. J'agis plus simplement encore que ces anciens, dont vous vanterez tant la simplicité. Je dois aller à la montagne *Tseou-y-chan*; j'ai donné des ordres pour que l'on fît un chemin d'ici au sommet de cette montagne, et que ce chemin fût aussi commode que le lieu peut le comporter, afin que je pusse le parcourir aisément avec tous ceux de ma suite. Pour le rendre tel, on coupera les arbres, on brûlera des broussailles, on arrachera des plantes, on abattra, s'il le faut, des quartiers de rochers. L'autel, les offrandes, la victime, tout sera prêt quand j'arriverai, et je n'aurai plus qu'à faire moi-même ce qui sera l'objet de mon voyage. Cette manière de procéder n'est-elle pas plus naturelle et plus simple que tout ce que vous m'avez dit de celle dont y procédaient les anciens. Du reste, comme vous n'avez plus rien à faire auprès de moi, vous pouvez vous retirer pour aller vaguer à l'étude, ou à vos emplois, si vous en avez. Quand j'aurai besoin de vous, je vous ferai savoir mes ordres. »

L'EMPEREUR VA SACRIFIER SUR LES MONTAGNES.

Les lettrés qui, comme on vient de le voir, prétendaient régler les cérémonies du culte, de ce culte primitif semblable à celui des anciens Persans et qui a été remplacé par le culte secondaire renfermé dans des temples, les lettrés, dis-je, furent peu satisfaits de l'insoumission de l'empereur. Celui-ci ne le fut pas plus des lettrés. Il se rendit à la montagne, monta jusqu'à la cime, par le côté du midi, y offrit son sacrifice, et y éleva le monument qu'il avait fait graver sous ses yeux, dans la ville même qu'il venait de quitter. Il descendit de cette montagne par le côté du nord, continua son voyage dans la province du *Chan-toung*, y visita les principales villes, et se rendit successivement sur les montagnes *Tai-chan* (*), *Liang-fou*, et *Louang-ye*, qui passaient alors pour les plus célèbres de l'empire. Il y offrit des sacrifices et y éleva des monuments en pierre, semblables à celui de la montagne précédente.

Les écrivains chinois prétendent que *THSIN-CHI-HOANG-TI* fit ensuite chercher le prétendu breuvage de l'immortalité (**), que promettait la secte fon-

(*) C'est sur la montagne *Tai* que se tenaient les assemblées des princes de la partie orientale de l'empire sous les premières dynasties. On commençait ces assemblées, espèces d'états-généraux, par des cérémonies au *Chang-ti* ou Souverain maître du ciel, et ensuite aux esprits. Dans la suite il y eut de grands changements à ces cérémonies, et le *Tai-chan* devint, dit le P. Gaubil, comme le siège des superstitions de la secte de *Tao* ou de la raison suprême.

(**) Ce fait est tellement accrédité qu'il se trouve reproduit dans les *Faits mémorables des empereurs chinois*, peintures chinoises de la Bibliothèque royale de Paris, auxquelles nous avons déjà emprunté plusieurs sujets historiques. Nous avons fait graver celui-ci (voy. pl. 46). On voit *CAR-HOANG-TI* qui se fait porter en palanquin dans un couvent de bonzes, situé sur le sommet d'une montagne, pour y chercher le breuvage de l'immortalité. Au pied de la

dés par LAO-TSEU (voy. pag. 110), et les vases d'airain du grand Yu, que l'un des derniers empereurs de la dynastie des Tchéou fit jeter dans un lac profond.

On a déjà vu précédemment que THSIN-CHI-HOANG-TI avait échappé à un assassinat suscité par le fils d'un prince qu'il avait dépouillé de son royaume. La 29^e année de son règne, et la 4^e depuis qu'il était empereur, il fut encore l'objet d'une pareille tentative, de la part d'un simple particulier dont les ancêtres avaient été ministres des rois de l'ancien royaume de Han; et c'est par un excès de fidélité à ses anciens maîtres qu'il entreprit de faire assassiner celui qui leur avait enlevé leur royaume (*). Dans les temps de grandes révolutions, il y a trop d'intérêts blessés, trop d'existences compromises, trop de pensées de gloire ou d'ambition refoulées, pour que les nouveaux pouvoirs, le plus souvent obligés d'être tyranniques pour se consolider, ne soient pas exposés à ces criminelles tentatives. Les exemples anciens et modernes ne manquent pas.

ÉTABLISSEMENT D'UNE STATISTIQUE GÉNÉRALE DE L'EMPIRE.

Au nombre des grandes et belles entreprises de CHI-HOANG-TI pour la gloire et la prospérité de son empire, il faut placer la suivante. En parcourant les différentes provinces, et en examinant, comme il avait coutume de le faire, la qualité des terres et leurs divers produits, il conçut l'idée d'une description générale de tous ses États, dans laquelle on ferait entrer la notice détaillée de toutes les productions de chaque canton.

De retour à Hien-yang, sa capitale, il donna des ordres pour commencer cette grande entreprise, dont l'empe-

montagne ou du rocher on aperçoit le vaisseau de l'empereur en rade dans un golfe de la mer orientale.

(*) Voy. Mémoires sur les Chinois, t. III, pag. 255.

reur Yu avait déjà pu lui donner l'idée (voy. pag. 47 et suiv.); et, en moins d'une année, il eut, par cette nouvelle statistique, une connaissance exacte de la nature des terres et de leurs produits. Elle servit à régler la quantité et la qualité des tributs, la manière et le temps de les percevoir, et tout ce qui avait rapport à la culture. Il en résulta une grande amélioration dans la perception des impôts; ils furent d'un plus grand produit pour le trésor public, et le peuple fut beaucoup moins grevé qu'auparavant. On voit que l'esprit actif et entreprenant de CHI-HOANG-TI ne se bornait pas à faire des conquêtes pour l'agrandissement de son empire. Il passait des journées entières avec ses ministres, disent les historiens; il travaillait constamment avec eux et comme l'un d'eux; et, lorsque les soins du gouvernement lui donnaient trop de fatigue, il cherchait des distractions dans des promenades solitaires, qu'il faisait le plus souvent à pied, accompagné seulement de quatre officiers dont il connaissait le mérite et l'attachement à sa personne. Il parcourait ainsi les villages et les campagnes, et ne rentrait souvent que bien avant dans la nuit.

Il avait ordonné de construire un grand nombre d'édifices publics pour l'ornement de sa capitale; mais, comme ces édifices ne s'élevaient pas aussi vite que son esprit ardent l'eût désiré, il recommença le cours de ses voyages pour ne pas rester le témoin irrité de ces lenteurs. Il se rendit de nouveau dans les provinces orientales, puis il se dirigea vers le nord; et partout il ne s'occupa que de ce qui pouvait contribuer à la prospérité publique.

GUERRE CONTRE LES TARTARES.

Cet empereur, lorsqu'il eut réuni tous les royaumes de la Chine sous son autorité, avait promis à ses sujets de les faire jouir d'une longue paix; et il avait fait rassembler toutes les armes de guerre dans sa capitale,

pour en faire, disait-il, des instruments de labourage. Il paraîtrait que la seconde visite qu'il fit dans son empire, ou peut-être l'activité extraordinaire de son esprit, qui devait être de ces natures insatiables de conquêtes, de puissance et de gloire, lui fit changer de résolution. Il conçut le dessein d'aller attaquer les Tartares *Houng-nou* (*). A cet effet, il leva promptement une armée de trois cent mille hommes, dont il donna le commandement à MOUNG-TIEN. Ce général vainquit les Tartares, en détruisit le plus grand nombre, selon l'ordre qu'il en avait reçu de l'empereur. A son retour, il fut envoyé dans la province du *Ho-nan*, où une révolte avait éclaté, et où un succès plus facile favorisa ses armes.

AGRANDISSEMENT DE L'EMPIRE ET CONQUÊTE DE NOUVEAUX PEUPLES.

La paix ayant été rétablie dans l'empire, et les frontières du nord ayant cessé d'être exposées aux excursions des Tartares, THSIN-CHI-HOANG-TI pensa à conquérir et à se soumettre de nouveaux peuples. Ce furent les pays de *Nan-youé*, de *Siang-kün*, de *Nan-hai* (*Mer méridionale*, tous placés au midi de la Chine d'alors, et que l'on désignait sous le nom de *Ji-nan* (*pays au sud du soleil*). Comme ces pays étaient habités par des peuples beaucoup moins civilisés que les Chinois, et peut-être de race différente, puisqu'ils étaient les *premiers occupants* que la race chinoise des premières dynasties, venue en Chine par les provinces septentrionales, avait refoulés vers le midi par des envahissements successifs; que, d'ailleurs, ils étaient défendus par de hautes montagnes, des fleuves et des rivières en grand nombre, il fallait une armée considérable et bien aguerrie pour les soumettre. L'empereur la mit sur pied, en enrôlant parmi les gens de guerre tous ceux qui n'avaient pas de profession fixe, tous

les marchands qui n'avaient pour commerce que des objets de luxe, et tous ceux qui, parmi les ouvriers et les gens de la campagne, étaient doués d'une grande force de corps.

Ces hommes, formés dans peu de temps à la discipline militaire, conquièrent de nouvelles provinces à l'empire chinois; ils pénétrèrent, dans l'espace de dix à douze mois, jusqu'à la grande mer méridionale, c'est-à-dire, jusqu'à l'extrémité des provinces actuelles du *Kouang-si* et du *Kouang-toung* (ou du *Kouang occidental et oriental*), où sont aujourd'hui Canton et les autres villes maritimes de la même province. Ils allèrent même jusque dans le royaume actuel du *Tonquin*, qui fut réuni aussi à l'empire chinois. « Ainsi, dit le P. Amiot, l'empire des *Thsin*, que, par corruption, on a appelé dans la suite des temps l'empire de la *Chine*, embrassa dès lors, du midi au septentrion, tout ce qui est entre l'île de *Hai-nan* et les déserts de la grande Tartarie, et d'orient en occident, depuis la presqu'île de Corée jusqu'au royaume d'Ava. »

CONSTRUCTION DE LA GRANDE MURAILLE.

Ayant ainsi porté les limites de son vaste empire jusqu'où il ne trouva plus d'hommes à combattre, mais des éléments indomptables, CHI-HOANG-TI pensa à le séparer du reste du monde, du seul côté où il n'espérait pas étendre sa puissance absolue, jusqu'aux mêmes éléments. C'est alors qu'il fit construire la *grande muraille* dont nous avons déjà parlé (voy. pag. 10), entre les provinces septentrionales de la Chine et les pays occupés par les Tartares (*). Cette même année (213 av. J.-C.) une comète fut observée en Chine.

(*) Nous donnons, pl. 49, une nouvelle vue de la *Grande muraille de la Chine*, empruntée à la Relation de l'ambassade du lord Macarthey près de l'empereur de la Chine; la première que nous avons donnée (pl. 1) était tirée de la Relation en hollandais de l'ambassade de Isbrand Ides à la cour de Pékin, Amsterdam, 1705.

(*) *Li-tai-ki-ssé*, kiouan 20, fol. 23, verso.

INCENDIE DES LIVRES, 213 AV. J.-C., 34° DU
RÈGNE DE TSHIN-CHI-HOANG-TI.

Au milieu de ses gloires et de ses prospérités inouïes, TSHIN-CHI-HOANG-TI

Beaucoup d'écrivains ont prétendu que TSHIN-CHI-HOANG-TI n'avait fait que terminer la grande muraille. Voici les propres paroles du P. Amiot (Mém. sur les Chinois, t. III, p. 263) : elles établissent clairement les faits, et ne laissent aucun doute sur la question :

« Il y avait déjà plusieurs siècles qu'on en avait formé le dessein, et les différents princes qui avaient dépouillé les Tchéou des provinces qui occupent, d'est à ouest, la partie septentrionale de l'empire, avaient commencé à l'exécuter. TCHAO-OUANG, roi de Tshin, avait déjà mis son royaume à l'abri de toute surprise, en construisant une muraille haute et large qui prenait à *Loung-si*, se prolongeait le long de ce qu'on appelle aujourd'hui le *Chen-si*, et se terminait à *Chang-kiun*. Les rois de *Tchao* et de *Yen* avaient garanti pareillement les frontières de leurs états en élevant des murailles; le premier, depuis le pays de *Tay* jusqu'à *Yn-chan-kao-kiun*, et le second, depuis *Hien-yang* jusqu'à *Siang-tchoung*, ce qui embrassait une grande partie du *Pe-tchi-li* et du *Chan-si* de nos jours. Mais, par le peu de soin qu'on en avait eu, et par le laps de temps, ces murailles, qu'on n'avait apparemment construites que comme les murailles ordinaires, se trouvaient fort endommagées. Outre qu'elles ne faisaient pas une suite exactement continue, on y voyait quantité de brèches qui laissaient une entrée libre dans l'intérieur de l'empire.

« *Chi-hoang-ti* entreprit de les réparer, ou plutôt il entreprit de construire de nouveau une seule et unique muraille, qui devait commencer à *Lin-tao*, dans les extrémités occidentales du *Chen-si*, et se terminer aux montagnes du *Leao-toung*; ce qui faisait, en tout, plus de dix mille *lys* (mille lieues) de distance itinéraire, à cause des hauts et des bas, des tours et détours, et de tous les circuits qu'on était obligé de lui faire prendre pour s'accommoder à la nature du sol sur lequel on devait bâtir.

« Le général *Mong-tien* fut chargé de présider à l'ouvrage et de distribuer des troupes pour veiller sur les ouvriers, et maintenir le bon ordre parmi quelques millions d'hommes, pris indifféremment de toutes

voulut réunir, dans une espèce de congrès et de fête brillante, les princes, les grands, les gouverneurs des provinces et les principaux mandarins de son empire. Après le festin et les cérémonies d'usage, l'empereur, assis sur son trône, invita tous les assistants à lui dire librement ce qu'ils pensaient de sa manière de gouverner et des nouvelles lois qu'il avait établies. Un mandarin prit le premier la parole et fit le plus grand éloge de l'empereur. Son panégyrique se terminait par ces mots : « Vous surpassez, sans contredit, tout ce qu'il y a jamais eu de plus grand depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours. »

Cet éloge pouvait être vrai sous quelques rapports; il fut applaudi presque unanimement. Mais un mandarin de lettres, du nom de *CHUN-YU-YUE*, indigné de ce qu'il venait d'entendre, et ne pouvant souffrir que l'on osât ainsi rabaisser la vénérable antiquité, se leva et dit :

« Cet homme, qui vient de vous louer avec tant d'impudence, ne mérite pas, Seigneur, le nom de Grand de l'empire, dont il est décoré. Ce n'est qu'un lâche courtisan, un vil flatteur, qui, basement attaché à une fortune dont il ne mérite pas de jouir, n'a d'autres vues que celles de vous plaire, aux dépens du bien public et de votre propre gloire. Je ne l'imiterai point; et, en profitant de votre permission, je vous dirai librement ce que je pense.

« Les dynasties *Yn* (ou *Chang*) et

les provinces de l'empire. Ce ne fut qu'après dix années d'un travail opiniâtre qu'on put finir ce monument éternel de la puissance des Chinois; monument qui, après les travaux du grand *Yn*, serait digne des plus grands éloges, si son utilité avait pu compenser les peines en tout genre et les dépenses immenses qu'il occasionna.

« *Chi-hoang-ti* était dans la trente-troisième année de son règne lorsqu'il en jeta les premiers fondements. C'était l'an 214 avant l'ère chrétienne. On ne cessa d'y travailler que dix ans après, quand celui qui l'avait ordonné n'existait déjà plus et que sa dynastie était allée le rejoindre dans la tombe.

Tchéou ont donné des lois pendant plus de mille quatre cents ans : elles ont produit des princes dont les noms ne mourront jamais, parce que leur sagesse, leurs vertus et leurs belles actions passeront de bouche en bouche, de génération en génération, jusqu'à la postérité la plus reculée. Vous n'avez rien de mieux à faire que de les prendre pour modèles de votre conduite. C'est en marchant sur leurs traces que votre nom, consigné dans l'histoire, peut devenir immortel comme les leurs, à côté desquels on le placera.

• TCHING-THANG et WOU-WANG, en fondant leurs dynasties, ne crurent pas qu'elles dussent durer toujours. Ils cherchèrent, non à les rendre éternelles, ce qui eût été chimérique, mais à prolonger la durée de leurs règnes aussi loin que les vicissitudes humaines pouvaient le leur faire espérer. Un de leurs premiers soins fut de se faire des appuis pour étayer un trône qu'ils eussent regardé, sans cela, comme toujours chancelant; et ces appuis, ils les trouvèrent dans les personnes qui étaient de leur sang. Ils leur firent des apanages; ils érigerent en leur faveur des principautés et des royaumes (*); ils les élevèrent au rang de souverains, en conservant toutefois sur eux le droit de suzeraineté. Ils les

convoquaient quand les besoins de l'empire semblaient l'exiger; ils pressaient à chacun d'eux le genre de secours qu'ils en attendaient; ils les taxaient; ils leur donnaient des lois; ils leur intimaient des ordres : en un mot, c'étaient les premiers de leurs sujets, quoique revêtus de grands honneurs. Voilà, Seigneur, ce qu'il me paraît que vous devriez faire pour assurer l'empire à vos descendants; pour.... »

L'empereur interrompit brusquement le mandarin de lettres, mais il se contenta de lui dire : « Ce point a déjà été discuté; on n'aurait pas dû y revenir. Cependant, comme il est d'une très-grande importance, je veux bien qu'on l'examine de nouveau, et qu'on me dise les raisons pour et contre, afin que je puisse prendre ensuite telle détermination que je jugerai à propos. Parlez, LI-SSÉ. »

Ce ministre, comme on l'a vu précédemment (voy. pag. 216), avait déjà réfuté, par d'excellentes raisons, le sentiment de ceux qui prétendaient ériger des royaumes et des principautés. Il s'éleva de nouveau avec force contre le mandarin de lettres, et, à son occasion, contre tous les lettrés, auxquels il porta les derniers coups, en excitant contre eux l'indignation et la colère d'un souverain qui les haïssait déjà, et qui n'attendait qu'une occasion favorable de les anéantir.

« Il faut avouer, dit-il, que les gens de lettres sont, en général, bien peu au fait de ce qui concerne le gouvernement, non ce gouvernement de pure spéculation, qui n'est proprement qu'un fantôme qu'on voit disparaître lorsqu'on l'approche, mais ce gouvernement de pratique qui consiste à retenir les hommes dans les bornes de leurs devoirs réciproques. Avec toute leur prétendue science, ils ne sont, en ce genre, que des ignorants : ils savent par cœur tout ce qui s'est pratiqué dans les temps les plus reculés, et ils ignorent, ou ils font semblant d'ignorer ce qui se pratique de leurs jours, ce qui se passe même sous leurs yeux.

« Prévenus en faveur de l'antiquité,

(*) On voit par ce discours du mandarin de lettres le motif de l'opposition des lettrés à la politique de l'empereur, qu'ils ne pouvaient ni comprendre, ni approuver, parce que cette politique unitaire qui consiste à concentrer tous les pouvoirs dans une seule et puissante main, était en opposition avec celle des empereurs des premières dynasties, tant célébrée par les philosophes de l'école de KOUO-NG-SSU, et qui consistait dans la division des pouvoirs et dans leur partage entre des princes du sang ou des généraux supérieurs, comme dans le régime féodal de l'Europe. L'habile CHI-BOANG-PI, conseillé par son premier ministre LI-SSÉ, avait bien jugé tous les inconvénients de la politique de ses prédécesseurs. Il est à regretter toutefois qu'il ait soutenu la sienne par des moyens aussi violents que ceux qu'il employa.

dont ils admirent jusqu'aux sottises, ils sont pleins de mépris pour tout ce qui n'est pas exactement calqué sur des modèles que le temps a presque entièrement effacés de la mémoire des hommes; sans cesse ils ont à la bouche, ou au bout de leurs pinceaux, les trois *Hoang* et les cinq *Ti* (voy. p. 22 et 23).

« Incapables de discerner ce qui était convenable autrefois, d'avec ce qui ne convient nullement aujourd'hui; ce qui était alors utile et peut-être même nécessaire, d'avec ce qui serait très-certainement préjudiciable dans le temps où nous vivons, ils voudraient que tout se fît conformément à ce qu'ils lisent dans leurs livres. Mais, dans leurs livres même, dans ces livres qu'ils nous citent à tout propos, ont-ils trouvé que les trois *Hoang* (souverains absolus) s'étaient tellement modelés l'un sur l'autre, que le second n'ajoutât rien, ne changeât rien à ce qu'avait fait le premier? que le troisième s'attachât servilement à suivre tous les usages établis par ses prédécesseurs? Y ont-ils lu que les cinq *Ti* (ou empereurs) n'avaient été en tout que les stériles imitateurs des premiers?... Nos lettrés s'abusent étrangement, s'ils le pensent ainsi. Ils veulent nous tromper, après s'être trompés eux-mêmes les premiers, quand ils disent que les trois *Hoang* n'ont observé qu'une même forme de gouvernement, n'ont suivi que les mêmes usages.

« Ce qu'il y a de vrai, ce qui est hors de tout doute, c'est que chacun d'eux, conservant celles des anciennes lois qu'il a cru être bonnes et utiles pour le temps où il vivait, a abrogé celles qui lui ont paru ne devoir être d'aucune utilité, qu'il en a établi de nouvelles, et s'est conduit, non en imitateur servile de ce qui s'était pratiqué avant lui, mais en législateur éclairé qui se règle sur le besoin des temps.

« Comme c'est en cela surtout que ces grands hommes sont imitables, c'est en cela principalement que Votre Majesté les a imités. Comme eux, vous avez presque fondé de nouveau l'empire; oui, à plus juste titre qu'eux en-

core, vous pouvez vous en dire le fondateur, parce que vous avez conquis des pays qui l'ont considérablement agrandi, et qui ne furent jamais sous leur puissance; comme eux, vous avez laissé subsister les lois et les usages qui pouvaient s'accommoder avec les mœurs présentes; vous avez abrogé ce qui vous a paru ne plus convenir, et vous avez établi tout ce que vous avez cru nécessaire pour le grand objet que vous vous proposez, lequel n'est autre, comme tout le monde le sait, que l'établissement solide d'une domination qui doit faire éternellement le bonheur des peuples. Que prétendent donc ces insolents lettrés, en déchirant, comme ils le font à tout propos, un gouvernement qu'ils devraient admirer, et qu'ils admireraient, sans doute, s'ils étaient plus solidement instruits? Pourquoi affectent-ils tant de louer les anciens, et de blâmer tout ce que vous faites? N'est-ce pas pour indisposer peu à peu les esprits, et pour porter ensuite les peuples à une révolte ouverte? Prenez-y garde, Seigneur, ces sortes de gens sont plus à craindre que vous ne le croyez. Pour moi, qui surveille depuis long-temps leur conduite, qui suis au fait de leurs manœuvres, et qui les connais à fond, je les regarde comme vos plus grands ennemis. On les voit à toute heure du jour traîner leur oisiveté de maison en maison, d'un endroit public dans un autre, et répandre partout les bruits les plus injurieux pour Votre Majesté.

« A les entendre, on ne doit vous regarder que comme un prince bouffi d'orgueil, qui se préfère, sans pudeur, à tout ce que l'antiquité a eu de plus respectable; que comme un prince d'un esprit futile, d'un caractère inquiet et remuant, qui bouleverse tout, qui renverse tout dans l'empire. Si vous publiez quelque édit, ils croient y découvrir de l'injustice, ou, tout au moins, de l'inutilité; si vous donnez quelque ordre, ils l'éludent, ils en critiquent jusqu'aux termes dans lesquels il est conçu, ils font tous leurs efforts pour le rendre méprisable; si vous faites travailler à quelque ouvrage public, vous

grevez, disent-ils, le peuple, vous opprimez vos sujets, vous en faites les malheureuses victimes de vos caprices. La discrétion, ou plutôt le respect que je vous dois, me défend d'entrer dans un plus grand détail. Ce peu de mots vous fera comprendre le reste. Rien de ce que vous faites, rien de ce que vous dites n'est à leur gré; et leur accusation ordinaire est que ce n'est pas ainsi que se conduisaient les sages empereurs des dynasties qui ont précédé la vôtre.

« De pareils discours, répétés sans cesse, éteignent dans le cœur de vos sujets toute affection pour vous. Ce sont des semences de révolte qui germent insensiblement, qui poussent de profondes racines, et qui ne tarderont pas, si vous n'y mettez bon ordre, de prendre tout leur accroissement au dehors.

« Les lettrés forment dans l'empire une classe d'hommes à part. Pleins d'eux-mêmes et infatués de leur prétendu mérite, ils ne voient de bien que ce qui se fait conformément à leurs idées; ils ne voient le beau que dans des usages surannés, que dans des cérémonies antiques, qui ne peuvent avoir lieu de nos jours; ils ne trouvent de véritablement utile que cette vaine science qui les élève si fort à leurs propres yeux, et qui, dans la réalité, les rend inutiles à tout le reste du genre humain.

« Oserais-je, seigneur, vous proposer ici sans détour ce qu'il me paraît que vous devriez faire? Les voies de douceur et de condescendance n'ont rien pu produire jusqu'ici sur l'esprit de ces hommes impatientes du joug : tous les égards que l'on a eus pour eux leur ayant persuadé qu'ils étaient redoutables, ils n'en sont devenus que plus insolents. Essayons d'autres moyens, ou plutôt, prenons, de tous les moyens, celui qui est le seul efficace, pour couper jusqu'à sa racine un mal qui serait bientôt incurable si on ne se hâtait d'y remédier.

« Ce sont les livres qui inspirent à nos orgueilleux lettrés les sentiments dont ils se glorifient; ôtons-leur les

livres. C'est en les privant pour toujours de l'aliment qui nourrit leur orgueil, que nous pouvons espérer de tarir la source féconde de leur indocilité. A l'exception des livres qui traitent de médecine et d'agriculture, de ceux qui expliquent la divination par les *Koua*, ou lignes de FOU-HI, et des Mémoires historiques de votre glorieuse dynastie, depuis qu'elle a commencé à régner dans les états de *Thsin*, ordonnez, seigneur, qu'on brûle généralement tout ce fatras d'écrits pernicieux, ou inutiles, dont nous sommes inondés; ceux, surtout, où les mœurs, les actions et les coutumes des anciens sont exposées en détail. N'ayant plus sous les yeux ces livres de morale et d'histoire qui leur représentent avec emphase les hommes des siècles passés, ils ne seront plus tentés d'être leurs imitateurs serviles; ils ne nous feront plus un crime de ne pas suivre leur exemple en tout; ils ne feront plus cette comparaison, toujours odieuse pour nous dans leur bouche, du gouvernement de Votre Majesté avec celui des premiers empereurs de la monarchie.

« Il est temps, ou jamais, de fermer la bouche à ces mécontents, de mettre un frein à leur audace. Qu'ils sachent que votre puissance n'a de bornes que celles que vous voulez bien lui prescrire. Qu'ils éprouvent enfin qu'un châtiment long-temps différé n'en est que plus terrible envers ceux qui ne se sont pas efforcés de s'y soustraire en se corrigeant.

« N'achetez pas, seigneur, un repentir inutile par une bonté et une condescendance hors de saison. Le mal presse; il est des plus violents; le remède doit être proportionné; il ne saurait être appliqué trop tôt. Commencez par ceux de vos mandarins qui président à l'histoire; ordonnez-leur de réduire en cendres tous ces monuments inutiles dont ils conservent si précieusement le dépôt. Donnez un ordre pareil aux magistrats dépositaires des lois : celles qui sont émanées de votre autorité suprême, auxquelles on peut joindre toutes les ordonnances

particuliers que vous avez faites, suffiront de reste pour leur instruction. Qu'ils en fassent un recueil complet; ce sera un code particulier qui les dirigera sûrement dans l'administration de la justice. Pour ce qui est des autres branches du gouvernement, Votre Majesté, dont l'esprit brille des plus vives lumières, dont l'entendement pénètre tout, dont la sagesse sait tout prévoir, y suppléera sans peine, à mesure que les circonstances l'exigeront. Le *Chou-king* et les autres livres, dans lesquels on cherchait ci-devant les règles de conduite, devenus désormais inutiles, doivent être oubliés pour toujours; qu'ils deviennent la proie des flammes!....

« Défendez à tous vos sujets de conserver, sous quelque prétexte que ce puisse être, aucun des livres pros crits; portez une loi rigoureuse qui les oblige à remettre aux mandarins dont ils dépendent immédiatement tous ceux qu'ils possédaient avant la défense; obligez les mandarins eux-mêmes à faire les perquisitions les plus exactes pour s'assurer de l'obéissance de ceux qu'ils gouvernent; soumettez-les à subir les mêmes peines que les infracteurs, en cas de collusion ou de simple négligence de leur part; assignez des récompenses pour les délateurs sincères, et faites subir des châtimens à ceux qui, connaissant les infracteurs de vos ordres, ne les déféreront pas aux mandarins. Je serais d'avis, outre cela, qu'on fît mourir irrémédiablement quiconque, dans la suite, sera assez téméraire pour blâmer, par des discours injurieux, ou pour désapprouver, par des paroles indis crètes, la conduite de Votre Majesté. Des sujets qui s'évanouissent ainsi méritent les châtimens dont on punit les rebelles; puisqu'en effet, des discours injurieux ou des paroles indis crètes, sont des discours et des paroles qui tendent à la rébellion.

« Quant à ceux qui, sans blâmer à découvert le gouvernement présent, s'aviseront de vouloir le comparer au gouvernement des anciens, on peut se

contenter d'imprimer sur leur visage une marque d'ignominie, avec un fer rouge au feu.

« On peut assigner l'espace de trente jours pour la publication de vos ordres dans tout l'empire. Si, après les trente jours révolus, on découvre quelqu'un qui soit réfractaire, ou négligent, on le punira avec rigueur; dans le premier cas, en lui ôtant la vie par le supplice des criminels de lèse-majesté; et dans le second, en le marquant avec un fer rouge, tant pour lui faire expier une négligence coupable que pour l'instruction des autres. »

Le premier ministre Li-ssse termina son grand réquisitoire, qui ne manque assurément ni d'art, ni d'éloquence, en réfatant quelques objections, et en écartant quelques difficultés que l'on pouvait opposer à son coup d'état. L'empereur répondit par ce peu de mots : « Il n'y a rien dans tout ce que vous venez de dire, qui ne soit très-conforme à la raison, et à ce que j'avais déjà pensé moi-même plus d'une fois. Je me décharge sur vous du soin de l'exécution. Que tout se fasse ainsi que vous l'avez dit, et le plus promptement qu'il sera possible (*).

(*) Mém. sur les Chinois, t. III, p. 269 et suiv. Voy. aussi *Li-tai-ki-ssse*, kiouan 20, fol. 23, verso. « Dans le placet de *Li-ssse*, dit le P. Gaubil (Chronologie chinoise, p. 64), on ne parle pas assez clairement sur les livres qui étaient dans le tribunal du chef de la littérature; mais ce qui est aujourd'hui obscur pour nous, ne l'était pas alors. Il est d'ailleurs certain qu'on ne brûla pas les livres où étaient les cartes géographiques, et les mémoires sur l'état de chaque département de l'empire. *Li-ssse*, à l'exemple de l'empereur, souhaitait que les Chinois fussent ignorants et ne pensassent jamais au gouvernement des anciens rois, ni aux exemples de probité et de vertu, ni aux préceptes laissés par les anciens. On voulait que la dynastie *Thsin* fût éternelle. *Li-ssse* et l'empereur étaient infatués des principes de la secte de *Tao*; ainsi il est probable qu'on ne fit pas des recherches bien sévères sur les livres de cette secte. Dans l'empire il y avait plusieurs sortes de caractères chi-

« C'est ainsi, dit le P. Amiot, que fut décidée cette fameuse *proscription* dont on parle depuis tant de siècles, et dont on parlera tant qu'il y aura des hommes sur la terre qui cultiveront les lettres. Je n'ai rien oublié pour la mettre dans tout son jour, en l'exposant revêtue de toutes ses circonstances. »

Ce grand coup d'état, qui eut des résultats si funestes pour la connaissance de l'antiquité chinoise et peut-être asiatique, en ce qu'il ordonnait la destruction, sous peine de mort, des principaux monuments historiques et autres de la nation chinoise, ne fut cependant pas aussi fatal que l'on pourrait le craindre; car un grand nombre de ces monuments consistant en planchettes de bambou, échappèrent en entier ou mutilés de cette terrible proscription. On a vu, par l'usage que nous avons fait dans cet ouvrage du *Chou-king*, ou *Livre des Annales*, qu'il n'éprouva pas complètement l'anathème de Li-ssz. L'édit incendiaire suscita, comme on devait s'y attendre, de grands dévouements de la part des lettrés, et un grand nombre d'entre eux aimèrent mieux subir la mort que de manquer à ce qu'ils regardaient comme leur mission.

Ainsi se termina la lutte entre deux grands principes politiques qui se disputent le monde, depuis l'origine des sociétés; celui de la *lumière* et celui des *ténèbres*; celui du *savoir* et celui de l'*ignorance*; celui de l'*esprit indépendant* ou *actif*, et celui de la *matière soumise* ou *passive*; principes qui eurent leurs apôtres en Chine, dans les deux philosophes KHOUNG-TSEU et LAO-TSEU (voyez p. 110 et suiv.); le premier voyant les vertus et le bonheur du peuple dans son *instruction*, et le second dans son *ignorance*; le premier considérant cette même *instruction* comme une *sécurité* pour la société et

nois; Li-ssz les fit réduire à un seul genre que l'on nomme *li-chou*, écriture actuellement en usage. On ordonna que la forme des caractères de Li-ssz aurait cours dans l'empire. »

les gouvernements; le second comme un *danger*. Il est très-probable que la politique de CHI-HOANG-TI et de son ministre LI-SSZ était l'expression puissante des doctrines du philosophe LAO-TSEU, qui ne parle pas plus, dans son livre, des anciens empereurs chinois que s'ils n'avaient jamais existé, et qu'il semble protéger de ses dédains. Mais cependant il condamne les *moyens violents* de gouvernement et la tyrannie souveraine dont ne se fit pas faute l'incendiaire des livres. C'est que ceux qui émettent un principe absolu ne connaissent pas toujours les conséquences qu'il renferme et que d'autres en sauront bien tirer.

CONSTRUCTION DE NOUVEAUX ÉDIFICES POUR L'EMBELLISSEMENT DE LA CAPITALE.

Lorsque le philosophe arrête ses regards sur les créations colossales de la puissance humaine matérielle, comme les pyramides d'Égypte et d'autres monuments sans utilité apparente, il est tenté de maudire les souverains ou les tyrans qui employèrent les bras et la vie de tant d'hommes à les construire. Mais, le premier mouvement d'indignation passé, il reconnaît bientôt que ce qu'il regardait comme l'effet d'une tyrannie absolue n'est souvent que le produit d'une habile politique. Il faut quelquefois amuser et distraire les enfants pour les empêcher de briser leurs liens; les peuples sont souvent de grands enfants que l'on empêche de briser leurs liens en les occupant à construire des monuments gigantesques, à bâtir des palais magnifiques, ou en les amusant par les jeux du cirque. THSIN-CHI-HOANG-TI, après avoir soulevé contre lui la population lettrée de son empire et excité de nombreux mécontentements, pensa moins à apaiser ces mécontentements qu'à employer lui-même les instruments de révolte et de vengeance qu'ils auraient pu tourner contre lui. Il entreprit donc de construire de nouveaux édifices pour l'embellissement de sa capitale, en renouvelant toute la surface de la région sur

laquelle elle était bâtie. Les demeures royales qu'il avait déjà fait construire au nord et au sud de la rivière *Wei* étaient de la dernière magnificence. Il voulut en augmenter le nombre, et il ordonna que l'on travaillerait incessamment à en bâtir trois cents dans l'enceinte de la ville et quatre cents hors de cette enceinte.

Tous ces édifices, qu'il se proposa de rendre aussi magnifiques que possible, devaient, disent les historiens, être tellement placés, qu'ils présentassent sur la surface du sol un coup d'œil semblable à celui que la voie lactée, ou le *fleuve céleste* et les constellations qui l'avoisinent, présentent dans la voûte des cieux.

Des villages et des champs labourables devaient représenter les espaces sombres ou moins lumineux de la voie lactée, comme les palais devaient figurer les étoiles et les constellations brillantes. Il fallait des habitants à ces villages et des cultivateurs à ces champs. Il ordonna que l'on ferait choix de soixante et dix mille familles pour les peupler.

EXÉCUTION DES LETTRÉS.

Tant d'entreprises si contraires à l'esprit de simplicité des anciens empereurs chinois excitèrent au plus haut degré le blâme des lettrés, et un grand nombre d'entre eux l'exprimèrent tout haut sans crainte des dangers auxquels ils s'exposaient. Non contents de mal parler de la conduite de l'empereur, et d'accompagner ce qu'ils en disaient, des sarcasmes les plus outrageants, l'un d'entre eux composa un écrit dans lequel il le peignit sous les plus noires couleurs, et plusieurs copies de cette critique sanglante circulèrent dans le public.

Les longs ressentiments de l'empereur contre les lettrés, ses ennemis naturels, furent portés au comble en apprenant cette dernière action. L'auteur de l'écrit avait pris la fuite. Mais comme il était un des lettrés les plus habiles de HIEN-YANG, la capitale, l'empereur crut ou feignit de croire

que c'était de concert avec tous les lettrés qu'il avait composé son libelle, ou que du moins il y avait exprimé leurs sentiments pour lui. Alors il ordonna aux censeurs de parcourir la ville, d'entrer dans les maisons, et d'interroger sur son gouvernement ceux qui les habitaient; et il leur prescrivit de livrer aux magistrats tous ceux qui seraient assez téméraires pour s'exprimer conformément au contenu du libelle.

Les censeurs obéirent et, dans la capitale seulement, ils trouvèrent *quatre cent soixante* et quelques lettrés qui eurent assez de courage pour ne pas trahir leurs sentiments. CHI-HOANG-TI les fit condamner à mort (*), et la sentence fut exécutée avec tant de barbarie qu'elle révolta jusqu'à son propre fils, héritier présomptif de la couronne. Ce dernier fit à ce sujet des représentations à son père, qui l'envoya partager les fatigues du camp à l'armée de son général MOUNG-TIEN.

Après cette terrible exécution, qui a bien eu ses analogues dans les contrées de l'Occident, quoique sous différents prétextes, l'empereur entreprit de parcourir de nouveau les provinces de son empire. Il se transporta encore sur quelques montagnes où il offrit des sacrifices sur les tombeaux des anciens empereurs CHUN et YU. Il s'embarqua sur les principaux fleuves, et pénétra jusqu'aux bords de la mer du midi qu'il n'avait pas encore vue; il côtoya pendant quelque temps le rivage et il y éleva un monument en pierre dont on voit encore les restes, et sur lequel il fit graver son éloge, comme il avait coutume de le faire dans de semblables circonstances.

MORT DE THSIN-CHI-HOANG-TI, 210 ANS
AVANT NOTRE ÈRE.

Cet empereur ressentit, en passant

(*) La pl. 47, tirée des *Faits mémorables des empereurs chinois*, représente THSIN-CHI-HOANG-TI faisant précipiter les lettrés rebelles et leurs livres dans une grande fosse qu'il avait fait creuser pour cet usage.

un pont, les premières atteintes de la maladie qui l'entraîna dans la tombe, à la trente-septième année de son règne et la cinquantième de son âge. Il négligea les secours de l'art et les précautions nécessaires en pareil cas. Aussi, mourut-il après quelques jours de maladie. Il n'avait pas encore rendu le dernier soupir que déjà on songeait à se disputer ses dépouilles. Un eunuque s'empara de l'esprit de LI-SSE, le premier ministre, et fit transmettre la succession impériale à un jeune fils de l'empereur, au détriment de l'héritier présomptif qui avait été éloigné de la cour pour sa désapprobation de la politique de son père. Sa mort fut résolue ainsi que celle du grand général MOUNG-TIEN qui avait rendu de si éminents services à l'empire (*). Le grand eunuque et le premier ministre agirent de ruse pour accomplir leur dessein. Ils supposèrent un faux ordre de l'empereur qui enjoignait à son fils aîné et à son général MOUNG-TIEN de se donner la mort (selon la coutume usitée en pareilles circonstances) pour de prétendues infractions à leurs devoirs. Le jeune prince se soumit à l'ordre supposé de son père, malgré les représentations du vieux général qui soupçonna aussitôt l'imposture. Confiant dans son innocence, il voulut se rendre près de l'empereur qu'il croyait encore en vie; mais il fut arrêté en route et chargé de fers. Le nouvel empereur, qui ne possédait la souveraineté que par suite des indignes manœuvres de l'eunuque en chef et de LI-SSE, et qui n'agissait que par eux, fit périr ce général avec son frère. Quand on présenta au général le breuvage empoisonné, il le prit entre ses mains et le regardant d'un œil fixe : « Voilà donc, dit-il, la récompense de tous les succès qui ont couronné mes tra-

« vaux, au service de trois souverains
« de la famille de *Thsin*. J'ai été l'in-
« trument principal de toutes leurs
« conquêtes, et, par mes dernières vic-
« toires, j'ai réuni tout l'empire sous
« la domination de CHI-HOANG-TI.
« J'étais à la tête de trois cent mille
« hommes quand on me donna de sa
« part le faux ordre de me faire mourir.
« Aimé des soldats, chéri des officiers,
« un mot de ma part suffisait pour
« faire repentir les faussaires de cet
« ordre inique donné si imprudem-
« ment. La pensée m'en vint, mais je
« la rejetai bien loin... Je n'ai rien fait
« jusqu'ici qui puisse mériter de justes
« reproches. On connaît mes exploits ;
« qu'on sache encore que je meurs avec
« toute ma vertu. »

On vit se renouveler, aux funérailles de l'empereur THSIN-CHI-HOANG-TI, cette cérémonie barbare que nous avons déjà signalée (page 109), et qui était particulière à l'état de *Thsin*, établie dans le *Chen-si*, depuis plus de 1000 ans avant notre ère. Les femmes de l'empereur qui n'avaient pas eu d'enfants, et ses concubines, eurent ordre de se donner la mort. Un grand nombre d'archers habiles furent enterrés tout vifs près du tombeau de l'empereur décédé. On déposa dans ce tombeau un grand nombre de bijoux et d'objets précieux qui furent enlevés et dispersés quelque temps après.

TROUBLES DANS L'EMPIRE.

La mort du général MOUNG-TIEN, celle de son frère et d'un grand nombre d'autres personnages distingués, fit bientôt naître de grands troubles dans l'empire. Une année ne s'était pas encore écoulée depuis la mort de THSIN-CHI-HOANG-TI que déjà cinq royaumes s'étaient formés du démembrement de son grand empire, qui ne fut pas laissé, comme celui d'Alexandre, aux plus dignes, mais aux plus intriguants et aux plus lâches. Les débauches et l'avarice de son successeur avaient produit un mécontentement général; les ministres droits et honnêtes avaient été éloignés pour faire place aux flat-

(*) MOUNG-TIEN était non-seulement un grand général, mais encore un savant. Ce fut lui qui inventa l'art de fabriquer le papier et de l'employer pour écrire avec des pinceaux et de l'encre, au lieu des tablettes de bambous sur lesquelles on gravait les caractères.

teurs et aux gens corrompus. Les descendants des petits souverains détrônés par les *Thsin* se mirent à la tête de nombreux partis afin de rétablir les royaumes de leurs ancêtres. Le désordre fut poussé à l'extrême. Après quelques années de règne, si on peut appeler règne une suite non interrompue de saturnales, le fils du grand empereur périt de la main même de ceux qui l'avaient élevé au plus grand trône du monde. Son successeur, dans un règne éphémère de quarante-cinq jours, semble n'avoir été que l'instrument de cette grande justice de rétribution selon les œuvres, que l'on ne peut s'empêcher de reconnaître dans les événements humains. Le chef des eunuques, TCHAO-KAO, qui avait fait assassiner sa créature, l'empereur EULH-CHI, (assez lâche pour supplier son assassin de lui laisser seulement une petite seigneurie), ainsi que son complice, le premier et célèbre ministre LI-SSE, et beaucoup d'autres grands de l'empire, pour mettre à sa place le fils de l'héritier légitime de CHI-HOANG-TI, fut assassiné par ce dernier, qui périt bientôt lui-même, avec toute la race des *Thsin*, par les mains d'un autre factieux, après qu'il eut abandonné sa capitale et se fut remis entre les mains de LIEOU-PANG, chef de rebelles.

FIN DE LA DYNASTIE DE THSIN.

Voici comment périt le dernier et faible rejeton du grand et puissant CHI-HOANG-TI, que la terre semblait ne pouvoir contenir. Pendant que l'eunuque TCHAO-KAO abusait de sa tyrannie déshonorante sous le prince cruel et débauché dont il était le premier ministre, tous ceux qui avaient conservé des cœurs honnêtes songèrent à se soustraire au joug honteux sous lequel ils gémissaient. Un grand nombre de généraux et de gouverneurs de provinces se mirent à la tête des mécontents. Le général qui fut envoyé contre eux pour les soumettre se déclara le premier contre son lâche souverain. L'armée le déclara roi de *Tchou*. D'autres généraux suivirent son exemple,

prirent les armes et les titres anciens des rois de *Tchao*, *Wet*, *Yen*, *Tsi*. LIEOU-PANG (*), étant chef d'un bourg ou village, fut reconnu prince d'un district et prit aussi les armes. Le nouveau roi de *Tchou* le nomma son général et l'envoya combattre les armées de l'empereur. Il trouva un rival d'ambition et de talents dans un autre général du roi de *Tchou*, nommé HIANG-YU (**), homme fier, mais cruel et de mauvaise foi; qualités vicieuses qui le perdirent. LIEOU-PANG, après plusieurs victoires, s'approcha de la capitale; alors les révolutions de palais que nous avons indiquées ci-dessus eurent lieu. Ensuite l'heureux conquérant entra dans la ville, se rendit maître du palais royal, en défendant à ses troupes de commettre aucun désordre. Tandis que de tous côtés on portait aux officiers qui l'accompagnaient, de l'or, de l'argent, des bijoux et autres objets précieux que l'on trouvait dans des lieux abandonnés, le général s'assura des documents historiques, des cartes géographiques, et des mémoires sur les revenus, les fortresses, le nombre des habitants, et tout ce qui regardait la statistique générale et particulière de l'empire, que CHI-HOANG-TI avait réunis dans les archives impériales (***).

LIEOU-PANG retourna ensuite à son camp. C'est là qu'ayant fait venir plusieurs vieillards et les principaux mandarins de *Thsin*, il leur dit qu'il voulait les gouverner selon les lois chinoises, et qu'on n'avait à craindre de lui ni oppression ni injustice. Tandis qu'il traitait si bien ceux qu'il avait conquis, son rival HIANG-YU, autre général du roi de *Tchou*, suivait une conduite toute différente. Il fit massacrer plus de deux cent mille personnes qui étaient

(*) Il devint empereur sous le nom de KAO-TSOU. Voy. son portrait, pl. 51, n° 1.

(**) Ou HIANG-HI, voyez son portrait, pl. 45, n° 2.

(***) Tous ces documents, conservés soigneusement par LIEOU-PANG, furent très-utiles pour combler les lacunes historiques causées par l'incendie des livres.

venues se soumettre à lui (*); et ne pouvant se résoudre à laisser LIBOU-PANG maître de la capitale et de la province environnante, il vint à grandes journées avec son armée lui disputer l'empire. Cette armée était forte de quatre cent mille hommes, et celle de LIBOU-PANG de cent mille. HIANG-YU s'empara de quelques forts dont LIBOU-PANG était maître, et au mépris d'un traité fait avec ce dernier, par lequel celui qui entrerait le premier dans la capitale *Hien-yang* serait roi de *Thsin*, il pénétra dans cette capitale avec son armée, en enleva tous les trésors, fit un choix des plus belles femmes, et abandonna ensuite la ville et le palais au pillage de ses soldats, qui massacrèrent T'SEU-YNG, le dernier empereur de la race des *Thsin*, ainsi que toute sa famille et les habitants qui n'eurent pas les moyens d'échapper au carnage. Ils mirent le feu à la ville et au palais des empereurs. L'incendie dura *trois mois*. Le tombeau de THSIN - CHI-HOANG-TI fut détruit, et tout ce qu'il renfermait de précieux fut enlevé.

Ainsi finit la dynastie de *Thsin*, la plus courte peut-être, mais la plus puissante qui ait occupé le trône antédiluvien du grand empire chinois. L'élément étranger de civilisation, ou plutôt de barbarie, qu'elle avait introduit en Chine par la frontière occidentale, qui était son domaine, disparut avec elle. Sentinelle avancée, placée sur la route de l'Asie occidentale, elle avait déjà donné son nom à l'empire chinois dans cette partie du monde, bien long-temps avant que celui de *Thsin-chi-Hoang-ti* (le premier souverain absolu de la dynastie de *Thsin*) eût atteint aux limites les plus reculées de l'Asie (voyez page 2). La grande figure de cet empereur, qui avait peut-être entendu le récit des conquêtes d'Alexandre (venu environ un siècle avant lui jusque dans l'intérieur de l'Asie), se placera toujours au premier rang des grands hommes qui ont été la gloire et l'effroi des nations.

TOMBEAU DE THSIN-CHI-HOANG-TI.

Cet empereur choisit pour sa sépulture le mont *Li*. Ce choix seul indiquait déjà une pensée accoutumée aux jouissances illimitées de l'orgueil et de la puissance souveraine. « Il le fit creuser en bas, dit un écrivain chinois, jusqu'aux *trois sources*, et en haut il fit élever un mausolée qui pouvait passer pour une seconde montagne. Il était élevé de cinq cents pieds, et il avait au moins une demi-lieue de circuit. Au dedans était un vaste tombeau de pierre, où l'on pouvait se promener aussi à l'aise que dans les plus grandes salles. Au milieu était un riche cercueil. Tout autour brûlaient des lampes et des flambeaux entretenus de graisse humaine. Dans l'intérieur de ce tombeau étaient, d'un côté, un étang de vif argent sur lequel on voyait des oiseaux d'or et d'argent; de l'autre, un appareil complet de meubles et d'armes, et mille bijoux les plus précieux. Enfin, il n'est pas possible d'exprimer jusqu'où allaient la magnificence et la richesse, soit du cercueil et des tombeaux, soit des bâtiments où il était placé. Non seulement on y avait dépensé des sommes immenses, mais encore ils avaient coûté la vie à bien des hommes. Outre les gens du palais qu'on y avait fait mourir, on comptait par *dix mille* les ouvriers qu'on y avait enterrés tout vivants. On vit tout à coup les peuples, qui ne pouvaient plus supporter le joug courir aux armes au premier signal de révolte. Et ces ouvrages du mont *Li* n'étaient pas encore achevés que TCHÉOU-TCHANG vint camper au pied; et bientôt après HIANG-YU rasa ces vastes enceintes, brûla ces beaux édifices, pénétra dans ce superbe tombeau, en enleva toutes les richesses, et fit de cette sépulture un lieu d'horreur, et n'y laissa que le cercueil. Un berger, en cherchant une de ses brebis égarées, y laissa tomber du feu; ce feu s'alluma et consuma le cercueil. »

Ainsi finirent toutes les vanités humaines !

(*) Gaubil, Chronologie chinoise, p. 69.

V^e DYNASTIE : HAN.

DE 202 AVANT NOTRE ÈRE A 220 APRÈS J.-C.
32 EMPEREURS, 422 ANNÉES.

Le spectacle de l'élévation et de la chute des dynasties, le récit des batailles livrées pour conquérir des empires, seraient des amusements assez frivoles si on n'en tirait de graves enseignements pour les gouvernements et les peuples. Tant que la loi des événements sociaux ne sera pas connue, que celle de l'élévation et de la chute de dynasties ne sera pas déterminée; en d'autres termes, tant que les lois des révolutions des empires ne seront pas proclamées avec la même certitude que celles des révolutions planétaires, l'histoire sera obligée de recueillir et de consigner les événements humains partout où ils se manifesteront, jusqu'à ce que, de cette imposante accumulation de faits semblables et divers, on en déduise les lois générales de l'humanité, comme, du retour constant et régulier du soleil dans une limite déterminée de notre horizon, on en a déduit ses révolutions apparentes dans l'écliptique.

Si les véritables formules de l'histoire étaient données, si les faits humains étaient élevés à l'état de science comme les faits astronomiques, la consignation par l'histoire de l'élévation ou de la chute d'une dynastie serait aussi inutile que le serait celle du lever ou du coucher du soleil; seulement, l'histoire pourrait encore consigner les circonstances qui auraient accompagné ces événements, comme elle consigne les circonstances météoriques qui accompagnent quelquefois le lever ou le coucher de l'astre du jour. Il n'est peut-être pas donné au génie humain, qui a cependant reconnu et déterminé les lois des révolutions planétaires, de découvrir et de déterminer les lois des révolutions humaines; mais cependant, si la science historique était fondée, si tous les éléments d'une révolution sociale étaient donnés, pourquoi n'en déduirait-on pas des événements certains, en tenant compte des différentes causes pertur-

batrices; comme les éléments d'une orbite cométaire étant donnés, on en déduit avec certitude la marche et le retour de l'astre météorique, en tenant compte aussi, dans les calculs, des perturbations qu'il doit éprouver? L'histoire est la statistique plus ou moins exacte des événements humains: pourquoi n'en déduirait-on pas une loi générale de ces mêmes événements, comme on déduit, par exemple, des registres de l'état civil d'un pays donné, la loi de la mortalité ou celle de la population de ses habitants? Les sciences humaines n'ont sans doute pas encore atteint leurs dernières limites; on peut donc espérer qu'un jour un nouveau Laplace fera entrer dans un nouveau système du monde, c'est-à-dire, dans un *système du monde moral*, les formules à l'aide desquelles on pourra facilement calculer au moins les principaux événements humains avec autant de certitude qu'une éclipse de soleil, que le passage d'une comète au périhélie.

Le grand empire de THSIN-CHI-HOANG-TI portait en lui-même plusieurs éléments de destruction. Toutes les révolutions subites et violentes durent peu, quelque justes, quelque favorables qu'elles soient à la gloire et à la grandeur futures d'un empire. Les éléments révolutionnaires, pour produire leurs fruits, ont besoin de s'infiltrer petit à petit dans l'esprit et les mœurs des peuples. Rendez à la liberté et à la lumière du grand jour un malheureux qui aura été longtemps privé de ces deux grands bienfaits de la nature, il ne saura pas faire usage du premier de ces dons, et il repoussera le second comme trop fort pour sa vue débile. On peut poser comme un *principe éternel*, comme une *formule historique irréfragable*, que *l'amour du peuple est le plus sûr garant de la durée du pouvoir*. Que tous les habitants d'un état soient unanimes dans l'affection qu'ils portent à leur souverain ou à la dynastie, il n'y a pour ce souverain, pour cette dynastie, aucune chance intérieure de perte du pouvoir. Ils n'ont plus contre eux que les chances extérieures, beaucoup moins

à craindre dans cet état de choses, et par conséquent faciles à prévenir. Ce grand principe avait déjà été reconnu et posé par le philosophe chinois, lorsqu'il disait :

- Obtient l'affection du peuple, tu obtiendras et conserveras l'empire,
- Perds l'affection du peuple, tu perdras l'empire.»
(Ta-tio, la Grande science.)

Le grand conquérant qui avait vaincu tous ses rivaux, qui avait abattu tous les soutiens de la féodalité chinoise, qui avait fait de l'empire chinois le plus grand empire de la terre, avait par cela même soulevé de puissants et de nombreux mécontentements. Sa destinée accomplie, il fallait une main aussi forte que la sienne pour soutenir sa puissance, un génie aussi grand que le sien pour maîtriser toutes les tempêtes qui allaient fondre sur son empire. Comme ces conditions pouvaient être difficilement remplies dans le système du pouvoir héréditaire, et que, en appliquant aux événements historiques le calcul des probabilités, avec tous leurs éléments de certitude (science qui est destinée à devenir un jour l'instrument le plus puissant peut-être de l'appréciation du passé et de la connaissance de l'avenir), il y avait bien mille chances contre une que cet état de choses ne durerait pas. Les événements vinrent confirmer la même vérité historique qui reçut aussi une sanction fatale à la mort d'Alexandre, de Charlemagne, et à la chute de Napoléon. Un ressort trop tendu se brise; la vapeur trop comprimée éclate; il y a des lois de progression, même dans le bien, que l'on ne peut impunément transgresser.

LUTTE DES DEUX COMPÉTITEURS A L'EMPIRE.

Après la mort du faible successeur et descendant de HSIN-CHI-HOANG-TI, deux soldats puissants, deux généraux aguerris, qui avaient conjointement conçu et précipité sa ruine, se disputèrent l'empire. L'un, HIANG-YU, homme farouche et cruel, fit nommer empereur, pour la forme, le roi de Tchou (206 avant J.-C.), il prit lui-

même le titre de roi usurpateur (*pa wang*), et fit frapper des monnaies, qui existent encore, avec ce titre orgueilleux du soldat parvenu. Il divisa l'empire en plusieurs royaumes, et son rival LIEOU-PANG fut confirmé roi de Han. Cette rivalité tourna heureusement au profit du bien public; car tandis que le premier de ces généraux se livrait à tout l'enivrement qu'un pouvoir extrême long-temps convoité et un caractère sanguinaire lui inspiraient, le second, autant par politique sans doute que par amour de la justice, s'attachait à se faire aimer du peuple par sa conduite contraire et son attachement sincère au bien public et aux lois fondamentales de l'empire. HIANG-YU était un grand homme de guerre, mais d'un naturel emporté et sanguinaire, d'un caractère altier et indomptable (*), tandis que LIEOU-PANG, grand capitaine aussi, était d'un naturel humain, doux et d'un caractère généreux. La lutte qui s'éleva entre eux ne fut pas toujours incertaine. HIANG-YU finit de s'aliéner ses partisans par le meurtre de son souverain, le roi de Tchou, qu'il avait nommé lui-même empereur. La bonté de LIEOU-PANG envers ses troupes, sa clémence pour les vaincus, sa modestie, son courage et sa fermeté dans le malheur, son amour du bien public, firent peut-être plus pour lui que ses qualités guerrières. Ces deux rivaux se battirent pendant cinq ans pour conquérir l'autorité souveraine; il y eut entre eux jusqu'à dix-sept batailles rangées, où ils furent alternativement vainqueurs et vaincus. La dernière qu'ils se livrèrent, aux environs de Ou-kiang, fut gagnée par LIEOU-PANG, et HIANG-YU, se voyant perdu sans ressources, se donna la mort, pour ne pas tomber vivant entre les mains de son rival. Ce fut à la

(*) Son portrait, *pl. 45*, n° 2, et celui de LIEOU-PANG, devenu empereur sous le nom de KAO-TSOU, *pl. 52*, n° 1, gravés tous deux d'après des originaux chinois, représentent parfaitement leurs différences de caractères.

douzième lune de l'année 102 avant notre ère.

PORTRAIT DE HIANG-YU.

HIANG-YU, disent les historiens chinois, avait naturellement du talent pour la guerre, et sut dans l'occasion le cultiver. Il était courageux jusqu'à l'intrépidité, se montrant toujours le premier au plus fort du péril. Il triomphait presque constamment de ses ennemis, quand c'était à armes égales qu'ils combattaient; incapable d'employer la ruse, il lui arriva quelquefois d'être la dupe de ceux qu'il employait. « Il avait une taille gigantesque et une force de corps prodigieuse; ses bras étaient inflexibles, et l'on eût plutôt ébranlé une montagne que de les lui faire plier malgré lui; il avait huit pieds de haut (six pieds de France), et il pouvait lever sans s'incommoder jusqu'à mille livres pesant. Il avait la voix terrible; par sa force et par sa valeur, il eût pu résister à une armée entière. » (Mém. sur les Chinois, t. III, p. 56.)

LIEOU-PANG EST RECONNU EMPEREUR.

Après la défaite et la mort de HIANG-YU, tout l'empire reconnut LIEOU-PANG pour maître. Les grands l'engagèrent à prendre le titre d'*empereur élevé et auguste* (*kao-hoang-li*), et à donner à sa nouvelle dynastie le nom de *Han*, qui était celui de sa patrie et du petit royaume qui lui était échu lors du partage de l'empire fait par HIANG-YU. Il tint sa cour d'abord à *Lo-yang* (aujourd'hui *Ho-nan-fou*, ancienne résidence des empereurs des *Tchéou*), ensuite à *Tchang-ngan* (aujourd'hui *Si-ngan-fou*, ville de la paix occidentale) dans le *Chen-si*.

CONSTRUCTION DE PONTS SUR COLONNES ET DE PONTS SUSPENDUS.

C'est à CHANG-LIANG, général en chef du fondateur de la dynastie des *Han*, que les historiens et les géographes chinois attribuent ces grands tra-

vau public, exécutés dans la province occidentale et montagneuse du *Chen-si*. Pour arriver à la capitale de l'empire (qui est aujourd'hui *Si-ngan-fou*), sans faire les longs détours que nécessitaient de hautes montagnes et des gorges profondes, plus de cent mille hommes furent employés à niveler ces montagnes; et là où leurs débris ne suffisaient pas pour combler les abîmes, on fit passer les routes sur des piliers (voy. la pl. 48), ou l'on jeta des ponts suspendus d'une montagne à l'autre, lorsqu'elles n'étaient pas trop éloignées (voy. la pl. 50). Ces ponts, disent les écrivains chinois, sont en quelques endroits si élevés, qu'on ne voit qu'avec terreur le fond des précipices. Quatre cavaliers y peuvent aller de front. Il y a des balustrades de chaque côté pour la sûreté des voyageurs, et l'on a bâti à certaines distances des villages ou des hôtelleries pour leur commodité. On les voit encore aujourd'hui près de *Han-tchoung-fou*, quatrième ville de la province du *Chen-si*.

Voilà un nouvel exemple très-remarquable du génie précurseur des Chinois dans l'industrie et les arts qui suivent toujours les progrès de la civilisation. Il n'est pas douteux que l'idée des ponts suspendus ne soit passée de la Chine en Europe: car il y a près de deux cents ans que les relations publiées des missionnaires européens en Chine ont fait connaître qu'il existait un grand nombre de ponts suspendus dans les provinces montagneuses et septentrionales de la Chine, ainsi que dans le Thibet, et que plusieurs d'entre eux étaient en fer (*).

(*) Nous reviendrons sur ce sujet important lorsque nous traiterons de la construction des édifices publics. Mais nous ne pouvons nous empêcher de reproduire dans la pl. 52 un pont d'une hardiesse remarquable, existant dans la province du *Chen-si*, et que l'on peut comparer au pont du Gard, près de Nîmes, bâti par les Romains. Le pont de la pl. 52 va d'une montagne à l'autre, et il a 400 pieds de longueur sur 500 de hauteur; c'est pourquoi les Chinois l'appellent *Pont-volant*.

Comme tous les chefs de nouvelles dynasties, LIEOU-PANG eut à réprimer quelques révoltes qui éclatèrent dans l'empire. Il fit aussi rentrer sous sa domination le gouverneur des provinces méridionales de la Chine, conquises par THSIN-CHI-HOANG-TI, qui s'était rendu indépendant après la mort de cet empereur ; et il devint ainsi le souverain du grand empire.

Parvenu ainsi de l'état le plus humble à la puissance humaine la plus illimitée, il ne se laissa pas enivrer par cette prospérité inouïe ; mais cependant il conserva toujours ses goûts et ses habitudes guerrières, et la réaction qui se fit sous son règne contre les institutions, les règlements et tous les souvenirs de la dynastie de *Thsin*, n'atteignirent point les ordonnances concernant les livres ; et la visite qu'il fit au tombeau de KHOUNG-TSEU, les grands honneurs qu'il lui rendit, sont attribués plutôt à la politique qu'à son estime pour le philosophe.

Les tribus barbares du nord-ouest de la Chine qui avaient été si souvent refoulées dans leurs déserts et contre les irrutions desquelles on avait construit cette grande et gigantesque muraille, recommencèrent à inquiéter l'empire chinois après la chute de la dynastie de *Thsin*. Un habile chef de ces *Hiong-nou* (esclaves turbulents de race turque), nommé MÊ-HÊ, profita des guerres civiles des Chinois pour reconquérir les frontières et les places fortes que lui avait enlevées le fameux général MOUNG-TIEN. Le fondateur de la nouvelle dynastie avait à peine eu le temps de prendre possession de l'empire qu'il dut penser à le défendre contre une invasion de Barbares. Le général qui gardait les frontières leur livra les places de son commandement. Le nouvel empereur se mit à la tête d'une armée considérable pour repousser les *esclaves turbulents* (*Hiong-nou*) ; mais le chef de ces prétendus esclaves (le *Tchen-yu*, nommé MÊ-HÊ), tint bloqué pendant sept jours à la montagne *Pe-teng* (du *Chen-si*) l'empereur KAO-TSOU, qui fut obligé de conclure avec

lui une paix honteuse, selon les historiens chinois, en donnant en mariage à ce chef d'esclaves une princesse de la famille impériale ; la première alliance conclue par un souverain de la Chine puissante et civilisée avec un chef de hordes barbares. Un de ces historiens dit que « jamais honte si grande ne fut imposée à l'empire du milieu, qui a perdu depuis ce temps son honneur et sa dignité. » Le ministre LIEOU-KHING, qui avait proposé cette alliance et qui l'avait fait contracter, espérait, par cette politique, fonder un intérêt chinois parmi les Tartares, qui se laissaient plutôt guider par des instincts que par des raisonnements.

Un jour que l'empereur KAO-TSOU avait rassemblé ses ministres et ses principaux officiers dans un grand festin, il leur demanda à quelle cause ils attribuaient son élévation à l'empire. Tous répondirent que c'était à ses mérites, à sa bravoure et à ses autres qualités éminentes. « Vous vous trompez, leur dit-il ; si vous me voyez aujourd'hui sur le trône, c'est que j'ai su connaître les divers talents de ceux que j'honorais de ma confiance, et les appliquer aux emplois dont ils étaient le plus capables. »

RÉVOCATION DES DÉCRETS DE PROSCRIPTION.

Ce fut seulement sous le règne de son successeur, HOKI-TI (l'empereur bienveillant, généreux, de 194 à 188 ans av. J.-C., 20 à 25 ans après l'événement) que les décrets contre les anciens livres furent révoqués. Toutes les révolutions qui avaient passé depuis un siècle sur les anciennes institutions féodales de la Chine, en avaient assez effacé les empreintes pour qu'elles ne fussent plus à craindre. Aussi la recherche des livres où elles étaient proclamées ne parut plus dangereuse ; et la nouvelle dynastie ne vit dans cette mesure réparatrice, dans cette réaction littéraire, qu'une mission glorieuse pour elle. Le zèle des lettrés qui avaient survécu à la terrible proscription se manifesta avec d'autant plus d'ardeur

qu'il avait été long-temps comprimé, et de toutes parts on se mit à la recherche des anciens livres qui avaient pu être dérobés à l'incendie. On fouilla les chaumières, les tombeaux, les murs en ruine, et on fut assez heureux pour recouvrer des fragments considérables des anciens ouvrages et même des livres entiers. C'est avec des matériaux ainsi recouverts, et avec le secours d'un vieillard nommé FOU-SENG (*), que l'on parvint, à la 5^e année du règne de WEN-TI (*l'empereur lettré, ou ami des lettres*), à rétablir le *Livre des Annales* (le *Chou-king*, dont nous avons cité un grand nombre de passages dans cet ouvrage), tel à peu près qu'il existe encore aujourd'hui.

ÉTAT DE LA CHINE A CETTE ÉPOQUE. WEN-TI.

Cette époque de l'histoire chinoise, que l'on pourrait nommer celle de la

(*) Voyez son portrait, *pl.* 45, n^o 4. Ce vieillard qui, lors de la proscription des livres, avait déjà un grand renom comme lettré, occupait un des premiers emplois de la littérature. Il était né dans un village qui porte aujourd'hui son nom et où il s'était retiré pendant la persécution des lettres. Il avait caché dans l'épaisseur d'un mur de sa petite maison un exemplaire du *Chou-king*, et quelques autres livres qu'il jugeait mériter le plus d'être conservés. Ces livres, gravés avec un poinçon de fer ou de bois dur sur des planchettes de bambou ou d'autre bois lisse et très-uni, pouvaient se conserver bien plus facilement ainsi cachés, que nos livres modernes. Les critiques chinois ont recueilli les détails les plus minutieux, les circonstances les plus indifférentes en apparence concernant le recouvrement de leurs anciens livres, et la statistique qu'ils ont établie des livres ou fragments de livres ainsi sauvés d'une destruction déplorable, ne peut laisser aucun doute dans l'esprit de l'Européen le plus difficile à persuader. On peut consulter à ce sujet les *Mémoires sur les Chinois*, t. I, p. 64 et suiv.; t. II, p. 65, 66 et 203; t. III, p. 303 et suiv.; et surtout la Dissertation insérée dans le premier volume de la traduction latine du *Y-king*, par le P. Regis, t. I, p. 79 et seq.

renaissance des lettres, fut assez paisible. A part quelques incursions des *Houng-nou* dans les provinces septentrionales, l'empire jouit d'une grande prospérité due en partie aux bonnes qualités de l'empereur WEN-TI. Ce souverain avait succédé à la première femme qui ait régné en Chine, sous le nom de LIU-HÉOU, femme barbare et cruelle, et qui périt avec toute sa race. WEN-TI témoigna tant d'intérêt pour le peuple, qu'il lui fit remise des droits établis sur le sel, et de la moitié des impôts ordinaires; il ordonna en outre que les vieillards pauvres de chaque province, qui auraient plus de 80 ans, fussent nourris et entretenus à ses dépens, c'est-à-dire sur les revenus consacrés à pourvoir aux besoins de sa famille et de l'état. Il s'efforça d'introduire l'économie dans son empire, d'où elle avait été bannie par les magnificences et les prodigieuses superfluités du superbe THSIN-CHI-HOANG-TI. Il en donna le premier l'exemple, en ne permettant pas qu'on fit le moindre changement dans ses meubles, ni qu'on le servît dans des plats d'or ou d'argent, et il défendit à ses femmes, même à l'impératrice, de porter des étoffes de différentes couleurs, et ornées de broderies.

ENCOURAGEMENTS AU COMMERCE, A L'AGRICULTURE ET AUX LETTRES.

Avant lui, on ne frappait des pièces de monnaie que dans la capitale de l'empire; ce qui faisait que le numéraire était rare dans les provinces; il permit d'en frapper dans tout l'empire; et il ordonna que ces pièces de monnaie, toutes de cuivre, fussent rondes, et percées en carré dans le milieu, afin de pouvoir les réunir et les transporter plus aisément. Il ranima l'agriculture dans les campagnes désolées par de longues guerres civiles; il encouragea en cultivant la terre de ses mains royales; il fit planter des mûriers dans son palais, y fit nourrir des vers à soie, et il obligea l'impératrice et ses femmes à travailler à des ouvrages à l'aiguille, pour

engager les dames de la cour à se donner une semblable occupation.

Il encouragea de tout son pouvoir la renaissance des lettres et la recherche des anciens livres qui avaient pu échapper à l'incendie.

Les débordements et les cruautés de l'usurpatrice qui l'avait précédé sur le trône impérial de la Chine, n'avaient pas été sans exercer une influence salutaire et tout opposée sur la conduite de WEN-TI. Il eut le sentiment de sa haute mission, et il serait peut-être difficile de trouver dans l'histoire de tous les peuples un souverain plus accompli que WEN-TI, c'est-à-dire, qui ait plus fait pour le bonheur et la prospérité du peuple qu'il était chargé de gouverner. Nous rapporterons ici quelques-uns des édits ou des déclarations que l'on a conservés de cet empereur, et que l'on peut voir dans un magnifique recueil chinois, conservé à la Bibliothèque royale de Paris (*). Ils font trop bien apprécier le beau caractère de cet empereur, et ils sont trop précieux sous le point de vue historique, pour les négliger.

I.

DÉCLARATION DE L'EMPEREUR WEN-TI, A L'OCCASION D'UNE ÉCLIPSE DE SOLEIL.
Kou-wen-youan-hian. L. 9, F° 6.

« J'ai toujours entendu dire que le

(*) C'est de ce beau et précieux recueil qu'ont été tirés les édits et déclarations des empereurs de la Chine, insérés dans le 2^e volume de Du Halde, et dont on doit la traduction au P. Hervieu. L'original chinois est un chef-d'œuvre de typographie; les annotations des divers écrivains chinois qui accompagnent les anciens documents regardés comme authentiques, sont imprimées en marge en *encre bleue*, si leurs auteurs sont morts, parce que le *bleu* est la couleur du deuil; les remarques du célèbre empereur K'ANG-SI, qui sont jointes à chacun de ces mêmes anciens documents, sont imprimées aussi en marge en *encre jaune*, qui est la couleur impériale, et celles des lettrés qui étaient encore vivants lors de la rédaction de l'ouvrage sont en *rouge*. Ne pouvant avoir cet ouvrage en notre possession, nous nous contenterons de donner ici la traduction du P. Hervieu, qui nous a paru fidèle.

Ciel-donne aux peuples qu'il produit, des supérieurs pour les nourrir et les gouverner. Quand ces supérieurs, maîtres des autres hommes, sont sans vertus et gouvernent mal, le Ciel, pour les faire rentrer dans leur devoir, leur envoie des calamités ou les en menace.

« Il y a eu, cette onzième lune, une éclipse de soleil; quel avertissement n'est-ce pas pour moi!.. En haut, les astres perdent leur lumière; en bas, mes peuples sont dans la misère. Je reconnais en tout cela mon peu de vertu.

« Aussitôt que cette Déclaration sera publiée, qu'on examine dans tout l'empire, avec toute l'attention possible, quelles sont mes fautes, afin de m'en avertir. Qu'on cherche, et que l'on me présente, pour remplir cette fonction, les personnes qui ont le plus de lumières, de droiture et de fermeté. De mon côté, je recommande à tous ceux qui sont en charge, de s'appliquer plus que jamais à bien remplir leurs devoirs, et surtout à retrancher, au profit du peuple, toute dépense inutile. Je veux en donner l'exemple; et, ne pouvant laisser mes frontières entièrement dépourvues de troupes, j'ordonne qu'on n'y en laisse que ce qui est nécessaire. »

Les réflexions de l'empereur K'ANG-SI, sur cette déclaration, imprimées avec de l'*encre jaune*, sont les suivantes :

« Nous lisons dans le *Livre des vers* : *Tout invisible qu'il est, il est près de nous*. Il n'est donc point de temps où il soit permis de se relâcher dans le service du Souverain suprême (*Chang-ti*); mais à l'occasion des éclipses du soleil, qui sont comme des avis du Ciel, on redouble d'attention et de respect. »

Une glose dit : « C'est ici la première fois que nos empereurs, à l'occasion des calamités publiques ou des phénomènes extraordinaires, ont demandé qu'on les avertisse de leurs fautes. Depuis cette déclaration de WEN-TI, il s'en est fait beaucoup de semblables. »

II.

AUTRE DÉCLARATION DU MÊME EMPEREUR, PORTANT ABRÉGATION D'UNE LOI QUI DÉFENDAIT DE CRITIQUER LA FORME DU GOUVERNEMENT.

« Du temps de nos anciens empereurs, on exposait à la cour, d'un côté, une bannière, où chacun pouvait écrire et proposer librement le bien qu'il jugeait qu'on devait faire; de l'autre côté, une planche où chacun pouvait marquer les défauts du gouvernement et ce qu'il y trouvait à relire (*). C'était pour faciliter les remontrances et se procurer de bons avis. *Aujourd'hui parmi nos lois j'en trouve une qui fait un crime de parler mal du gouvernement.* C'est le moyen non-seulement de nous priver des lumières que nous pouvons recevoir des sages qui sont loin de nous, mais encore de fermer la bouche aux officiers de notre cour. Comment donc désormais le prince sera-t-il instruit de ses fautes et de ses défauts? Cette loi est encore sujette à un autre inconvénient; sous prétexte que les peuples ont fait des protestations publiques et solennelles de fidélité, de soumission et de respect à l'égard du prince, si quelqu'un paraît se démentir en la moindre chose, on l'accuse de rébellion. Les discours les plus indifférents passent chez les magistrats, quand il leur plaît, pour des murmures séditieux contre le gouvernement. Ainsi le peuple, simple et ignorant, se trouve, sans y penser, accusé d'un crime capital. Non, je ne le puis souffrir : que cette loi soit abrogée. »

Les réflexions de l'empereur KHANG-THI sur cet édit glorieux pourraient être méditées de nos jours : « THSIN-CHY-HOANG avait fait bien des lois semblables. KAO-TSOU (le fondateur de la dynastie Han) en abrogea un grand nombre. Celle dont il s'agit « ici ne fut abrogée que sous WEN-TI : c'est avoir trop attendu. »

On croira sans doute difficilement que plus de 170 ans avant notre ère,

(*) Voyez les pl. 3 et 4 et les pages 36 et 43, notes.

chez un peuple que nous nous figurons être esclave, un langage comme celui qui précède ait pu être tenu par le chef suprême du gouvernement, à nos yeux le plus tyrannique de l'Asie (*). Nous avons une si bonne opinion de nous-mêmes que, hors de nos gouvernements constitutionnels, nous croyons que la pensée de l'homme, la plus noble partie de lui-même, ne peut s'exprimer librement, et qu'elle est toujours comprimée dans les chaînes du despotisme. Cependant ce n'est pas sans un certain sentiment de honte pour nous-mêmes, que nous sommes forcés d'avouer ici, qu'après deux mille ans de prétendus progrès dans la civilisation, nous sommes moins favorisés dans notre liberté de penser que les Chinois du temps de WEN-TI, et qu'un empereur absolu de la haute Asie comprenait mieux alors la dignité de l'homme que les rois actuels de l'Europe.

Dans d'autres déclarations, le même empereur engage les ministres à délibérer s'il ne convient pas d'abolir les lois cruelles, entre autres celle qui enveloppait dans le même châtiment tous les parents d'un criminel, et celle qui ordonnait la mutilation. Il veut que les lois soient de la plus grande équité et aussi douces que possible.

III.

DÉCLARATION DU MÊME EMPEREUR PORTANT REMISE DE LA MOITIÉ DE SES DROITS EN GRAINS, POUR ANIMER ET ENCOURAGER LES PEUPLES À L'AGRICULTURE.

« Ceux qui sont chargés du gouvernement des peuples, doivent leur inspirer tout l'attachement possible pour ce qu'il y a de nécessaire dans un état. Telle est assurément l'agriculture : aussi je ne cesse depuis dix

(*) Si quelque doute pouvait exister dans l'esprit de quelques-uns de nos lecteurs sur la réalité et l'authenticité de l'édit rapporté ci-dessus, ils pourront le voir à la Bibliothèque royale de Paris, dans le recueil que nous avons cité au *Kou-wen-youan-kian*, ou livre 9, 1^{re} 6, verso, et où les amateurs de la langue chinoise pourront le lire.

ans de recommander ce point important. Je ne remarque pas néanmoins qu'on ait défriché de nouvelles terres, ni que l'abondance augmente; au contraire, j'ai la douleur de voir la faim peinte sur le visage du pauvre peuple. Sans doute que les magistrats et les officiers subalternes n'ont pas fait le cas qu'ils devaient de mes ordonnances, ou sont peu propres à remplir leur emploi. Hélas! si les magistrats, témoins de la misère des peuples, n'y font nulle attention, comment m'y prendrai-je pour y remédier efficacement? C'est à quoi il faut penser. En attendant, je remets la moitié de mes droits en grains pour l'année courante (*).

Nous pensons qu'il serait difficile de trouver dans l'antiquité païenne, et même dans nos temps modernes, l'expression d'un pareil sentiment des besoins et de la misère du peuple, sortie d'une bouche royale. L'humanité compte même à peine encore quelques apôtres qui ont osé élever la voix pour elle, et dont les entrailles se sont émues à l'aspect de ses misères. La Chine peut se glorifier d'avoir eu des souverains et des philosophes qui ont bien compris leur haute mission, et cela long-temps avant que l'on sût en Europe ce que c'était même que l'humanité.

IV.

La déclaration suivante du même empereur fera encore mieux sentir la profonde démarcation qui existe entre la manière de voir et de penser du souverain en Chine et de la royauté en Europe. Elle fut promulguée à l'occasion des prières que faisaient faire pour l'empereur WEN-TI plusieurs de ses officiers, assez négligents d'ailleurs dans l'exercice de leurs fonctions.

« Voici la quatorzième année de mon règne (l'an 165 avant notre ère). Plus il y a de temps que je gouverne l'empire, plus je sens mon peu de capacité, et

j'en ai une extrême confusion. Quoique je n'aie pas manqué jusqu'ici à m'acquiescer des cérémonies réglées tant à l'égard du Souverain suprême qu'à l'égard de mes ancêtres, je sais que nos anciens et sages rois n'avaient dans ces cérémonies aucune vue d'intérêt, et qu'ils n'y demandaient point ce qu'on appelle de la félicité. Ils étaient si éloignés de tout intérêt personnel, qu'ils laissaient de côté leurs plus proches parents, pour élever un homme qui ne leur était rien, s'ils lui trouvaient une sagesse supérieure et une éminente vertu, et ils préféraient les sages conseils d'autrui à leurs propres inclinations. Rien de plus sage et de plus beau que le désintéressement des grands princes.

« Aujourd'hui j'apprends que plusieurs de mes officiers font faire des prières pour demander du bonheur, et ce bonheur ils le demandent pour ma personne, non pour mes peuples; ce que je ne puis approuver. Si je tolérais que ces officiers, peu attentifs à leurs devoirs, et peu zélés pour le bien des peuples, s'occupassent ainsi uniquement du bonheur personnel d'un prince aussi peu vertueux que je le suis, ce serait en moi un défaut de plus, et un défaut considérable. J'ordonne donc que mes officiers, sans tant s'empresser à faire pour moi ces prières d'apparat, donnent toute leur attention possible à se bien acquiescer de leur emploi. »

L'empereur KHANG-HI a fait sur cette déclaration les réflexions suivantes : « C'est la vertu et non l'appareil qui rend l'offrande agréable. Quand on s'applique tout de bon à la vertu, les dons du ciel viennent d'eux-mêmes. Prétendre que les officiers de de l'empire, en faisant réciter seulement des formules de prières, attirent du bonheur sur la personne du prince : cela se peut-il? WEN-TI avait certainement raison de blâmer un pareil abus. »

Dans une autre déclaration, le même empereur recommande à tous les magistrats, à tous les fonctionnaires publics, de chercher des hommes de mé-

(*) Cette remise de l'empereur chinois équivaldrait pour nous à la remise de la moitié des impôts qui pèsent sur l'agriculture. Voy. même Recueil, I, 9, p. 7.

rite et d'une droiture à toute épreuve, pour les employer dans les charges du gouvernement. A cette époque, l'usage n'était pas encore établi de prendre les fonctionnaires publics parmi les lettrés, après des examens publics. La seule condition alors était d'être recommandés et recommandables (*kiu-fin*). Dans la déclaration dont nous parlons, WEN-TI parle ainsi aux grands officiers de sa cour :

« Voici à quoi peut se réduire ce qu'il y a d'essentiel à examiner : 1° mes fautes journalières et mes défauts personnels ; 2° les défauts du gouvernement présent ; 3° les injustices des magistrats ; 4° les besoins des peuples. Expliquez-vous sur tous ces points dans un mémoire fait exprès : je le lirai, et je verrai, en le lisant, si votre zèle à m'aider de vos lumières va jusqu'où il doit aller. Je jugerai que ce zèle est véritable, si, au commencement, dans toute la suite et jusqu'à la fin de votre mémoire, vous parlez avec liberté, sans épargner ma personne. Prenez-y garde, grands officiers, il ne s'agit pas d'une bagatelle. C'est une chose très-sérieuse. Donnez toute l'attention possible à vous acquitter comme il faut de ce que je vous recommande. »

Voici les réflexions de l'empereur KHANG-HI : « C'est ici la première déclaration qu'un empereur ait faite et publiée dans les formes pour se procurer des hommes de mérite. Cette pièce, conçue en termes précis et justes, tient du goût de l'antiquité. » Cet empereur aurait pu ajouter : « et fort peu des temps modernes. »

L'EMPEREUR WOU-TI.

L'empereur KING-TI (156 av. J.-C.) imita l'exemple de son père en favorisant l'agriculture, et il adoucit la rigueur des châtimens imposés aux criminels. Il soumit aussi des princes qui s'étaient révoltés contre son autorité souveraine. Mais son successeur et son fils cadet WOU-TI (*l'empereur guerrier, belliqueux*) fut un des plus grands souverains de la Chine (*). A son avé-

(*) Le règne brillant et glorieux de cet

nement au pouvoir (140 ans avant notre ère) l'empire était florissant ; les lettres avaient reconquis leur influence puissante ; le peuple était gouverné par des lois douces et justes, qui étaient leur ouvrage. L'empereur WOU-TI voulut encore les améliorer, en consultant les sages et les philosophes sur les doctrines de l'antiquité. Ce furent les conseils de ces philosophes qui le détournèrent d'abord de suivre son penchant dominant pour la guerre. Comme dédommagement, il se livrait avec fureur au plaisir de la chasse, et il avait fait entourer de murs, à cet effet, une grande étendue de terres, dans lesquelles il avait fait renfermer toute sorte de gibier ; mais ayant réfléchi que toutes ces terres n'étant point cultivées, restaient inutiles pour son peuple, il les rendit bientôt à l'agriculture. Le droit d'aînesse existait alors en Chine pour les successions des principautés : WOU-TI l'abolit, regardant comme injuste qu'un seul enfant fût comblé d'honneurs et de richesses, tandis que les autres seraient réduits à un état voisin de l'indigence. Sous son règne, comme sous celui de ses prédécesseurs, et comme nous le

empereur est un nouvel exemple de l'avantage qu'il y a pour les nations lorsque la fatalité ne règle pas invariablement la succession du pouvoir, et qu'il est laissé à la volonté éclairée du souverain, sinon du peuple, un élément de force tel, qu'il peut presque toujours par un bon choix prévenir toutes les chances mauvaises d'un mauvais gouvernement. La succession au trône, comme nous l'avons déjà dit, n'est point soumise en Chine depuis les temps les plus reculés à la loi de primogéniture ; et la faculté laissée à l'empereur régnant de choisir son successeur dans sa famille (choix fort peu borné, les empereurs chinois ayant toujours beaucoup de femmes et beaucoup d'enfants), s'est presque toujours exercée en vue du bien public ; c'est ce qui fait que le principe du gouvernement chinois participe du principe héréditaire qui donne plus de stabilité à un grand empire que le principe électif pur, et du principe électif qui renferme bien plus d'éléments de prospérité que le principe héréditaire pur.

verrons constamment par la suite, les *Hiong-nou*, ou Tartares de race turque, continuent de faire des excursions en Chine. Ils sont souvent battus; mais leur sauvage bravoure, leurs hordes toujours menaçantes, leur font obtenir des alliances avec les empereurs chinois. La plupart des princesses qui leur sont données en mariage, aiment mieux périr d'une mort violente, que de devenir les compagnes de ces barbares. En l'année 135 avant notre ère, le *Tchen-yu*, ou roi de ces Tartares de race turque, envoyait un ambassadeur à WOU-TI, pour lui demander une de ses filles en mariage. L'empereur la promit; mais des différends étant survenus avec ces sauvages voisins, il changea d'avis, et il résolut de leur déclarer la guerre. Après des alternatives de succès et de revers, le général chinois parvint à leur faire quinze mille prisonniers, et à leur enlever tous leurs bagages. Cette victoire et d'autres encore finirent par rétablir la sécurité sur les frontières.

GRAND MOUVEMENT DE PEUPLES EN ASIE.

Ce fut à cette époque que des événements d'une grande importance historique se passèrent en Asie. La nation des *Yue-tchi* ou *Yue-ti* habitait alors, entre l'extrémité occidentale de la province de *Chen-si*, les montagnes célestes (*Thian-chan*) et le *Kuen-lun*, où elle avait formé un royaume puissant. Cette nation, probablement de race blonde, est la même qui, sous le nom de *Yut* ou *Jut*, a fondé, à l'époque indiquée par les auteurs chinois (dans le milieu du 2^e siècle avant notre ère), de puissants empires dans l'Hindoustan (*). C'est sans doute aussi la

même nation, connue en Occident sous le nom de *Gètes* (ensuite de *Goths*), qui fut vaincue par GENGIS-KHAN et TIMOUR. En remontant le cours de l'histoire, on trouve entre elle et la nation scythe, contre laquelle DARIUS, le puissant roi des Perses, avait déjà eu à lutter plus de 500 ans avant notre ère, tant de traits de ressemblance, que l'on est amené à en conclure leur identité, déjà supposée par plusieurs historiens, entre les Goths, les Gètes et les Scythes.

Les *Hiong-nou*, peuple de race turque, dont nous avons déjà souvent parlé, attaquèrent cette nation en 165 avant notre ère, la poussèrent à l'Occident, vers ces contrées riches et fertiles de la Transoxiane, où elle vint se fixer, et d'où elle devait se ruer plus tard, avec ses vainqueurs barbares, sur le colosse ébranlé de l'empire romain. Telles sont les destinées des nations! Des essaims de barbares, en lutte depuis des milliers de siècles avec l'empire chinois, et n'ayant pu trouver place à son soleil civilisateur, font volte-face, et se précipitent sur les nations de l'Occident, qu'ils font trembler au bruit des pas rapides de leurs coursiers sauvages. Il leur était donné, comme à une puissance aveugle et brutale, de venger l'humanité outragée de la corruption romaine, et de retremper la race abâtardie des conquérants du monde dans un sang barbare, mais plein de force et d'énergie.

AMBASSADE ARMÉE D'UN GÉNÉRAL CHINOIS PRÈS DE LA NATION SCYTHE.

L'année 126 avant notre ère, un général chinois, nommé TCHANG-KHIAN, s'était offert à l'empereur WOU-TI, pour entreprendre le voyage de la Transoxiane, accompagné de cent

ruptions dans l'Inde au commencement de notre ère, la conquièrent, mirent à mort les rois indigènes, et restèrent maîtres de ces belles et riches contrées pendant près de 200 ans. Voir la *Notice critique et historique de l'Inde*, que nous avons traduite du chinois.

(*) Ils en furent chassés par le célèbre VIKRAMA DITTA, vers l'an 56 avant J. C., événement si glorieux pour les Indiens qu'ils ont fait dater de cette époque le commencement de leur ère *samvat*. Mais ces mêmes *Yue-tchi* ou Scythes, barbares attirés par les richesses de la civilisation autant que par celles de la nature, firent de nouvelles ir-

hommes seulement, dans le dessein de former une alliance avec les *Yue-tchi* contre les *Hiong-nou*; mais, en passant dans le pays de ces derniers, il fut arrêté avec sa suite, et retenu prisonnier pendant dix ans, au bout desquels il s'évada, et parvint à rencontrer les *Yue-tchi* dans leur nouveau pays. Il rentra ensuite en Chine après trois ans d'absence.

C'est cette expédition aventureuse qui fit connaître les Chinois en Occident, et amena les communications non interrompues qui ont eu lieu pendant longtemps avec la Chine et l'Inde. C'est aussi à cette époque que la soie fut apportée de ces pays en Europe; et les *Séres* des anciens sont évidemment les Chinois de la Chine septentrionale, comme la *Sérique*, pays des vers à soie, désigne indubitablement la Chine des mêmes régions avant ses conquêtes dans l'Asie centrale (*).

(*) Voici comment Deguignes père décrit la même irruption des Barbares, d'abord dans l'occident de l'Asie, et plus tard dans le midi de l'Europe :

« Tous ces vastes pays, l'Inde, le Khorassan, le royaume des Grecs (dans la Bactriane), ne formaient pour ainsi dire qu'un très-vaste empire, dont les provinces les plus éloignées étaient unies par un commerce réciproque. Les peuples du Khorassan, les Parthes et leurs voisins portaient dans l'Inde des productions de leurs pays, pendant que les Indiens venaient trafiquer dans le Khorassan et les environs. C'est ce que nous apprend l'officier chinois dont il sera question dans la suite, et qui était dans ces provinces vers le temps dont il s'agit.

« Telle était la situation de la Bactriane, lorsque quelques nations qui demeuraient dans l'Orient, sur les frontières occidentales de la Chine, obligées par un prince puissant d'aller chercher d'autres habitations, arrivèrent dans ces provinces, y détruisirent le royaume des Grecs, et donnèrent beaucoup d'occupation aux Parthes.

« C'est un événement singulier qui n'a point été développé jusqu'ici, et qui mérite d'être approfondi. Les annales chinoises nous en fournissent les détails. Ces annales nous représentent ces peuples tartares qui parlent du fond de l'Orient, se refoulant, pour ainsi dire, les uns sur les autres, et s'avancant

GUERRE DES PARTHES ET DES SCYTHES OU YUE-TCHI.

L'histoire occidentale nous apprend que pendant les années 127, 128 et 129 avant notre ère, il y eut une guerre acharnée entre les Parthes et les Scythes, et que ces derniers restèrent vainqueurs. C'est la même guerre que celle dont parle l'histoire chinoise.

successivement dans des pays fort éloignés de leur patrie, comme un torrent rapide qui se répand de tous côtés.

« Il y avait anciennement une nation tartare et nomade, appelée *Yuè-chi*, qui habitait dans le pays de *Kan-tcheou* et de *Koua-tcheou*, à l'occident de la province de *Chensi*. Vers l'an 200 avant J.-C., un empereur des *Hiong-nou* ou des *Huns*, nommé *Mé-txé*, soumit ces peuples. Mais, soit que dans la suite les *Yuè-chi* ne voulussent point obéir, soit que les *Huns* eussent résolu de les détruire entièrement, *Lao-tchang*, empereur de ces derniers, qui avait succédé à *Mé-txé*, porta la guerre dans leur pays, les défait, tua leur roi, fit de sa tête un vase à boire, et obligea le reste de la nation à aller chercher une autre patrie. Les *Yuè-chi* se partagèrent en deux bandes. Les plus faibles passèrent vers le *Tou-fan* ou Thibet, c'est-à-dire qu'ils ne firent que descendre au midi. On les appela les petits *Youe-chi*. Les autres, et cette bande était la plus considérable, remontèrent vers le nord-ouest, et allèrent s'emparer des vastes plaines qui sont situées à l'occident de la rivière d'*Illy*. Ces derniers portèrent le nom de grands *Yuè-chi*. La conquête de ce pays ne se fit pas sans peine : une nation puissante, appelée *Sou*, y était établie; mais les *Yuè-chi* furent assez forts pour l'obliger à se retirer.

« Les *Sou* prirent alors le parti de passer du côté de l'Occident, et vinrent demeurer dans les plaines qui sont situées au nord-est de *Fergana* et du *Jazarte*. Les historiens chinois nomment plusieurs hordes de cette nation, qui formaient dans ces campagnes plusieurs petits États. Ces hordes étaient les *Hieou-siun*, qui montaient à environ trois cent cinquante-huit familles, et les *Kuen-to*, qui en avaient trois cents. Elles étaient gouvernées par différents chefs; et ces peuples, comme tous les autres Tartares, n'étaient occupés qu'à conduire leurs grands et nombreux troupeaux. » (Deg., Mém. de littér., t. xxv, pag. 24.)

Les Scythes qui défirent les Parthes ne sont que les *Yue-tchi* ou *Yue-ti* des Chinois.

LES SCYTHES OU YOEI-TCHI DÉTRUISENT
LE ROYAUME GREC DE LA BACTRIANE.

Strabon nous fait connaître qu'à la même époque d'autres Scythes nomades s'emparèrent de Bactre, de la Sogdiane, et détruisirent le royaume grec de la Bactriane. On place cet événement à l'année 126 avant notre ère, date qui s'accorde parfaitement avec celle des historiens chinois. Selon la description, dit Deguignes père, que l'historien chinois PAN-KOU (*), l'historien des *Han* occidentaux, fait du pays de *Ki-pin* (la Sogdiane, où est aujourd'hui situé Samarcande, suivant les géographes chinois), soumis par les Scythes nomades, il ne s'agit point d'un peuple barbare, mais d'un peuple industriel, qui possédait l'art de graver sur les métaux, de broder les étoffes, de fabriquer des vases d'or et des monnaies d'or, d'argent et de cuivre, sur lesquelles on voyait d'un côté des cavaliers, et de l'autre la figure d'un homme. Il existe des médailles d'Eucratides, et le général Allard en a récemment rapporté en France un grand nombre, qui confirment la véracité des historiens chinois; c'est-à-dire qu'on y voit d'un côté la figure d'un homme, qui est celle d'Eucratides, et de l'autre des cavaliers.

Le roi des *Yue-tchi*, fils de celui qui avait ainsi agrandi ses États par la conquête du royaume de la Bactriane, soumit aussi le pays de l'Inde (*Tchen-tchou*), et y mit un gouverneur. Ce furent les habitants de ces contrées que les Grecs et les Romains nommèrent Indo-Scythes, et qui s'étendirent jusque près du Gange, selon les historiens chinois.

EXPÉDITIONS DES CHINOIS DANS L'ASIE
OCCIDENTALE.

Telle était la situation des choses,

(*) Frère du général chinois PAN-TCHAO, qui l'an 72 de J. C. vint avec une armée considérable dans l'Asie occidentale, et dont nous parlerons plus loin.

lorsque l'empereur guerrier (WOU-TI), instruit de ces grands mouvements des peuples qui se refoulaient vers l'Occident, voulut encore le précipiter, en s'efforçant de débarrasser ses frontières septentrionales des hordes barbares qui les harcelaient sans cesse, et de les rejeter pour jamais sur d'autres civilisations qui deviendraient leur proie. L'an 121 avant notre ère, il envoya son général HO-KHIU-PING, à la tête d'une armée nombreuse, pour attaquer les *Houng-nou*, campés au nord-ouest de la Chine. Ce général les vainquit dans plusieurs batailles rangées. Les principaux chefs se soumirent avec toutes les peuplades qui se trouvaient sous leur commandement. Les Chinois entrèrent alors en relations amicales avec les rois et les petits princes de l'Asie occidentale, qui étaient dépendants des *Houng-nou*, et qui voulurent s'affranchir. Les possessions de l'empire chinois, au nord-ouest de la Chine, s'étendirent de jour en jour. L'empereur y établit des colonies, y fit bâtir des villes, et y plaça des gouverneurs militaires, qui les administraient en son nom, et qui portaient le titre de roi (*wang*).

Ce fut vers cette époque (100 ans avant notre ère) que le chef des *Houng-nou* envoya des ambassadeurs près de l'empereur de la Chine, pour lui faire sa soumission. WOU-TI reconnut ce procédé en envoyant de son côté des ambassadeurs près du chef des Barbares, à la tête desquels il plaça SOU-OU ou SOU-TSEU-KING (voy. son portrait pl. 45, n° 3), homme du plus grand mérite, qu'il regardait comme la personne de son empire la plus capable de soutenir ses intérêts. Arrivés en Tartarie, le *Tchen-yu* (ou chef des *Houng-nou*), sentant plus que jamais le besoin d'avoir près de lui des hommes éclairés et représentants d'une civilisation avancée, voulut les séduire pour les détacher du service de l'empereur chinois, comme il avait déjà fait pour plusieurs autres de ses sujets. SOU-OU, qui connaissait ses devoirs, et qui préférait leur accomplissement à toutes les séductions possibles, après

des résistances courageuses, fut condamné à mourir de faim dans une fosse profonde, où il fut jeté par ordre d'un Chinois transfuge, en conservant avec intrépidité un simple bâton (voy. le portrait), comme marque de sa dignité d'ambassadeur violée. Il fut ensuite retiré de la fosse et envoyé dans un désert de la Tartarie, où il supporta toutes sortes de privations avec un courage stoïque. L'empereur Wou-ti, ayant appris la persécution et la fidélité de son ambassadeur, envoya une armée contre les *Hiong-nou* pour le délivrer.

A son retour en Chine, Sou-ou fut reçu avec les plus grands honneurs, et sa renommée de courage, de fidélité, de patriotisme, se répandit dans tout l'empire. Il vécut jusqu'à l'âge de 80 ans. Après sa mort, qui arriva la 60^e année avant notre ère, l'empereur fit placer son portrait dans la salle des grands hommes. Les poètes chinois l'ont célébré à l'envi. L'un d'entre eux lui a consacré les vers suivants, traduits par le P. Amiot (Mém. sur les Chin., t. III, pag. 360) :

« Traître à son prince, à sa patrie,
Ouvri-ly (*) combla son infamie
En renouant à ses aïeux ;
Li-lin (**) pour conserver sa vie,
Consentit à l'ignominie
De porter un joug odieux.
Mais plutôt que d'être infidèle,
Sou-ou, notre digne modèle,
S'expose à tous les coups du sort :
Quand c'est le devoir qui l'appelle,
Il ne craint ni la soif cruelle,
Ni l'affreuse faim, ni la mort.

MINISTRES ET PERSONNAGES CÉLÈBRES SOUS WOU-TI (140 ANS AVANT J. C.)

Les lettres et les arts furent très-florissants sous cet empereur. Son règne fut illustré par l'éclat que jetèrent un grand nombre de personnages distingués dans la littérature, l'histoire et la science du gouvernement. A son avènement au trône, WOU-TI pu-

blia un édit par lequel il invitait tous les savants à se rendre dans sa capitale. Au nombre de ceux qui se présentèrent, et qui furent reçus par l'empereur, se trouva TOUNG-FANG-SOU (voy. son portrait, pl. 51, n° 2), dont l'esprit, les bons mots et les saillies le rendirent bientôt le favori de WOU-TI, qui en fit un grand de sa cour et un ministre. Un autre personnage célèbre, nommé TOUNG-TCHOUNG-CHOU (voy. son portrait, pl. 51, n° 3), fut aussi ministre du même empereur. Dans sa jeunesse, son application à l'étude fut si grande, qu'il resta trois années de suite sans sortir de sa chambre, sans même jeter les yeux, dit-on, sur la cour de sa maison. Il eût voulu se passer de nourriture et de sommeil, afin d'employer plus de temps à s'instruire. Élevé par son mérite à la première charge de l'État, il ne profita de son élévation que pour éclairer l'empereur sur les meilleurs moyens de gouverner dans l'intérêt du peuple. WOU-TI, plein de confiance dans sa sagesse et sa science, l'engagea à écrire sur l'art de gouverner, et le ministre, dit le P. Amiot, profita de cette occasion pour mettre dans tout son jour la doctrine des premiers empereurs et des anciens sages. Il avait à sa disposition la plupart de ces monuments antiques qui avaient été soustraits à la proscription de HOANG-TI. Il en avait copié, pour son propre usage, tout ce qui lui avait paru mériter d'être conservé ; il avait fouillé dans toutes les bibliothèques, dans tous les cabinets où l'on déposait les anciens livres, à mesure qu'on en faisait la découverte, et il en avait fait des extraits détaillés qui pouvaient suppléer aux ouvrages mêmes. Le résultat de ses études et de ses recherches est consigné dans trois discours adressés à l'empereur WOU-TI, sur l'art de gouverner. Ils ont été recueillis dans la grande collection précédemment citée, et dont nous rapporterons ici quelques fragments.

I.

« Votre Majesté, dans sa déclaration,

(*) Chinois transfuge près du chef des Tartares qui voulut retenir Sou-ou.

(**) Général chinois qui se soumit aux Tartares, contre lesquels il avait été envoyé pour ramener Sou-ou.

a la bonté de demander qu'on lui donne des lumières sur ce qui s'appelle le *mandat du ciel* (*thien ming*), c'est-à-dire la mission de gouverner les hommes, confiée par le ciel), ainsi que sur la nature et les passions de l'homme. C'est de quoi je me reconnais peu capable... Quand une dynastie commence à s'écarter des voies droites de la sagesse et de la vertu, le ciel commence ordinairement par lui envoyer quelques disgrâces pour la corriger. Si le prince qui règne ne rentre point en lui-même, le ciel emploie des prodiges et des phénomènes effrayants pour lui inspirer une crainte salutaire. Si le prince ne profite pas de ces avertissements, sa perte n'est pas éloignée....»

II.

Dans le second discours, il propose à Vou-ri de rétablir le collège de la Grande science, pour donner à l'empire de bons maîtres, capables d'instruire et de former à la vertu. Il gémait sur le petit nombre qui s'en trouvait alors dans l'empire. Il va plus loin encore; il exige que l'on donne les emplois publics à des hommes de mérite, et non pas comme on le faisait alors, et comme on le fait encore aujourd'hui dans presque toutes les contrées de l'Europe, à des fils de grands personnages, qui n'étaient recommandables que par les richesses, ou tout au plus par les talents de leurs pères. Il trouve fort injuste que le mérite des pères soit un titre suffisant pour parvenir aux grands emplois, et il veut qu'on n'y soit élevé que par degré.

« Ce n'est point ainsi, dit-il, qu'on agissait dans l'antiquité. La différence des talents réglait la différence des emplois. Un talent médiocre demeurerait toujours dans un emploi médiocre. Trouvait-on un homme d'un mérite rare, on ne faisait pas difficulté de l'élever aux plus grands emplois. Par là il avait le moyen de faire valoir son talent, et le peuple en retirait de grands avantages. Au lieu qu'aujourd'hui un homme de premier mérite demeure confondu avec le vulgaire;

et un autre d'une capacité médiocre parvient à des emplois qui sont beaucoup au-dessus de son mérite. »

III.

Dans son troisième discours, le même savant ministre établit que le soin que les gouvernants avaient dans l'antiquité d'instruire le peuple de ses devoirs, faisait que quelquefois on ne trouvait pas un criminel dans tout l'empire. Il y pose quelques principes de la philosophie de Confucius en ces termes : « Tout ce que le ciel prescrit et ordonne aux hommes, est compris sous ce mot, *mandat, mission, destinée* (*ming*). Remplir parfaitement ce *mandat*, cette *mission*, sa *destinée*, c'est être parvenu à la perfection. Les *facultés*, les *dispositions naturelles* que chacun apporte en naissant, sont toutes comprises sous le terme *nature* (*sing*); mais cette nature, pour acquérir la perfection dont elle est susceptible, a besoin du secours de l'instruction. Tous les penchants naturels à l'homme sont compris sous le mot *inclinations* (*thsing*). Ces penchants, ces inclinations ont besoin de règles pour ne donner dans aucun excès. Les devoirs essentiels d'un prince et ses premiers soins sont donc d'entrer avec respect dans les vœux du ciel, son supérieur, pour se conformer lui-même à ses ordres; de procurer aux peuples qui lui sont soumis l'instruction dont ils ont besoin pour acquérir la perfection dont leur nature est capable; enfin d'établir des lois, de distinguer les rangs, et de faire d'autres règlements les plus convenables pour prévenir et arrêter le dérèglement des passions.

« L'homme a reçu du ciel son *mandat*, bien différent de celui des autres êtres vivants. De ce mandat naissent dans une famille les devoirs de relations entre ses membres; dans un État, ceux de prince et de sujets, de déférence et de respect pour la vieillesse. De là l'union, l'amitié, la politesse, et tous les autres liens de la société. C'est par là que le ciel a

donné à l'homme ce rang supérieur qu'il occupe sur la terre. Le ciel produit les cinq espèces de grains et les six espèces d'animaux domestiques pour le nourrir; la soie, le chanvre, etc., pour le vêtir. Il lui a donné le talent de dompter les bœufs et les chevaux pour les faire servir à son usage. Il n'y a pas jusqu'aux léopards et aux tigres, sur lesquels il n'exerce son empire, et qu'il ne vienne à bout de soumettre à sa puissance. C'est que véritablement il a une intelligence céleste supérieure qui l'élève au-dessus de tous les autres êtres. Celui qui sait connaître comme il le doit cette nature céleste qu'il a reçue, ne la dégrade pas jusqu'à s'abaisser au niveau de la brute. Il conserve son rang et se distingue des êtres dépourvus de raison par les connaissances qu'il possède, et par l'estime qu'il sait faire de la charité, de la justice, de la tempérance, de l'attachement aux formes établies, et de toutes les vertus. L'amour et le respect qu'il a pour elles le portent à les pratiquer; et il s'en fait une si douce habitude, qu'il ne trouve plus que du plaisir à faire le bien, et à suivre en tout la raison. C'est à celui qui y est parvenu que l'on donne avec raison le nom de sage; et c'est le sens de ce que dit KHOUNG-TSEU, que l'on ne doit point appeler sage celui qui oublie son mandat, sa mission d'homme, sa destinée enfin, ou qui méconnaît sa nature (*).

L'HISTORIEN SSE-MA-THSIAN.

Mais l'homme qui a jeté le plus grand éclat sous le règne de l'empereur WOU-TI, est SSE-MA-THSIAN (**), que M. Abel Rémusat a nommé l'*Hérodote de la Chine*. Il naquit à Loung-men dans le Chen-si, vers l'an 146 avant notre ère, et, après avoir fait de fortes et brillantes études, il voulut, comme le père de l'histoire grecque,

visiter les contrées et les peuples dont il se proposait d'écrire les annales. Il voulut savoir ce qui pouvait encore subsister de son temps des travaux du grand Yu (dont nous avons parlé pages 47 et suiv.), et il alla visiter, dans ce but, les neuf principales montagnes, sur lesquelles les anciens empereurs offraient des sacrifices en l'honneur du souverain suprême. Il parcourut ainsi les provinces du sud et du nord de la Chine, en recueillant avec soin les traditions, et en examinant le cours des fleuves et des principales rivières. Ce fut vers l'an 104 avant J. C. qu'il commença à rédiger ses *Mémoires historiques* (en chinois *Sse-ki*), au milieu de ses fonctions de grand historiographe de l'empire, auxquelles il avait été appelé après la mort de son père, qui les remplissait lui-même. L'importance de l'ouvrage de SSE-MA-THSIAN, que l'on possède en Europe, et qui est pour la Chine le premier traité historique complet, nous engage à entrer dans quelques détails, qu'on ne lira pas sans intérêt, et qui serviront à corroborer la confiance que l'on doit avoir dans l'histoire chinoise.

« C'était alors un temps de faveur et une époque de restauration pour les études historiques (dit M. Abel Rémusat dans la vie de SSE-MA-THSIAN), comme pour les autres branches de la littérature. Les vieilles chroniques avaient péri dans l'incendie général de l'an 213; ressource étrange d'un novateur qui avait bien senti qu'il ne pouvait disposer à son gré du présent sans abolir le souvenir du passé, mais qui s'était trompé sur l'étendue de sa puissance, et la croyant capable de triompher des souvenirs et des habitudes d'une grande nation. Tous ses efforts pour anéantir les anciennes annales n'avaient abouti qu'à changer en enthousiasme le zèle des gens de lettres, qui, presque tous, s'étaient montrés dignes des honneurs de la persécution. Il avait échoué en voulant effacer les exemples des anciens et les traditions publiques qui l'importunaient; mais il avait porté un coup mortel à la chronologie, dont, vrai-

(*) Voy. du Halde, Description de la Chine, t. II, pag. 524.

(**) Voy. son portrait, pl. 51, n° 4.

semblablement, il ne s'embarrassait guère.

« Lorsque l'orage fut calmé, on vit reparaître de tous côtés les débris des anciens monuments, mais tronqués, mutilés, privés de ces appuis qui en font la solidité. Le souvenir des principaux événements s'était conservé; mais on avait perdu la trace de ces particularités intermédiaires qui concourent à établir la certitude, en rappelant la liaison des faits, et en expliquant les contradictions apparentes des témoignages. On conçoit quelle dut être la tâche des fondateurs de la nouvelle histoire. Il fallait rechercher tous les vestiges des anciennes annales, recueillir tous les fragments, rapprocher tous les lambeaux épars des chroniques impériales, provinciales, urbaines; interroger tous ces témoignages matériels qui ne sont pas de l'histoire, mais qui prêtent à l'histoire ses plus solides fondements : les vases, les meubles, les instruments, les ruines; expliquer les monuments figurés, déchiffrer les inscriptions. Il fallait surtout (et c'était la partie de la tâche la plus laborieuse comme la plus importante), il fallait rassembler de bonne heure ces traits fugitifs, qui pouvaient servir à faire apprécier la valeur relative des témoignages écrits, d'après leur nature, leur origine, leur âge et les circonstances qui les avaient conservés. La chose était déjà difficile à la Chine, un siècle après l'incendie des livres : elle eût été impraticable deux ans plus tard; et l'on doit admirer la confiance des critiques de l'Occident, qui entreprennent de réformer le travail des critiques chinois deux mille ans après eux, en Europe, ne sachant qu'imparfaitement la langue, et quelquefois même ne l'ayant pas étudiée.

« SSE-MA-THSIAN mit à profit tout ce qui restait des *Livres classiques*, de ceux du *Temple des ancêtres* de la dynastie des Tchéou; les *Mémoires secrets de la maison de Pierre* et du *Coffre d'or*, et les registres appelés *Planches de jaspe (lu-pan)*. On ajoute qu'il dépouilla le *Liu-ling*, pour ce qui concerne les lois; la *Tactique* de HAN-

SIN, pour ce qui regarde les affaires militaires; le *Tchang-tching*, pour ce qui a rapport à la littérature en général; et le *Li-yi*, pour tout ce qui est relatif aux usages et aux cérémonies.

« C'est de cette manière qu'il composa le grand ouvrage auquel il donna le simple titre de *Mémoires historiques (sse-ki)*. Cet ouvrage, divisé en cent trente livres, est distribué en cinq parties. La première, intitulée *Chronique impériale*, comprend douze livres; elle est consacrée au récit des actions des souverains de la Chine, et des événements qui ont eu l'empire entier pour théâtre : les faits y sont disposés chronologiquement, et rapportés aux dates qui leur appartiennent. L'auteur a commencé son récit au règne de HOANG-TI (2697 avant J. C.), et il le termine au règne de HIAO-WOU, de la dynastie des Han. Les deux derniers livres de cette partie ont été perdus.

« La seconde partie, qui porte le titre de *Tableaux chronologiques*, est composée de dix livres, et ne contient que des tables, dont la forme ressemble beaucoup à celle de nos atlas historiques. Le dernier livre est perdu.

« La troisième partie, en huit livres, traite des huit branches de sciences : ce sont les rites, la musique, les tons considérés comme types des mesures de longueur, la division du temps, l'astronomie (y compris l'uranographie et l'astrologie), les cérémonies religieuses, les rivières et canaux, les poids et mesures.

« La quatrième partie, formée de trente livres, renferme l'histoire généalogique de toutes les familles qui ont possédé quelque territoire, depuis les grands vassaux de la dynastie des Tchéou, jusqu'aux simples ministres ou généraux de la dynastie des Han.

« Enfin, la cinquième et dernière partie, composée de soixante-dix livres, est consacrée à des mémoires sur la géographie étrangère, et à des articles de biographie, plus ou moins étendus, sur tous les hommes qui se sont fait un nom dans diverses parties

des sciences ou de l'administration. Tel est, en peu de mots, ajoute M. Rémusat, le plan de ce vaste monument historique érigé par SSE-MA-THSIAN. L'ordre qu'on y admire est un de ses moindres mérites. La multitude des faits qui y ont trouvé place, la manière toujours nette et vive dont ils y sont présentés, la simplicité constante et la noblesse soutenue du style, suffisent pour justifier la haute estime dont jouit cet ouvrage. »

VAISSEAUX CHINOIS MENTIONNÉS PAR
SSE-MA-THSIAN.

L'historien célèbre dont il vient d'être question dit, dans le 13^e vol. de ses *Mémoires historiques*, qu'un amiral de WOU-TI, ayant une armée à bord de *vaisseaux à appartements sur le pont (lou tchouan)*, alla soumettre les côtes orientales de la Chine, qui étaient gouvernées par un chef indépendant. Cet amiral prit sur ces mêmes *vaisseaux* la population entière de Canton, qu'il transporta dans la province située entre le grand fleuve *Yang-tse-kiang* et la rivière *Hoai*. Par cette mesure, Canton fut privé longtemps d'habitants.

FONDATION D'UNE BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

L'empereur WOU-TI favorisa tellement la recherche et l'explication des livres, qu'il institua un tribunal académique pour les recueillir et les conserver à la postérité, dans des salles construites à cet effet. L'époque encore peu éloignée de l'incendie des livres peut faire comprendre l'importance de cet établissement.

La doctrine du *Tao* ou de la *Raison*, dont on a vu (pages 110 et suiv.) que LAO-TSEU avait été le fondateur ou au moins le restaurateur, prit un grand développement sous WOU-TI. Ses sectateurs, qui avaient déjà eu beaucoup de crédit sous THSIN-CHI-HOANG-TI, en dénaturant sa doctrine jusqu'au point d'en faire la *doctrine du breuvage de l'immortalité*, virent s'accroître le nombre de leurs prêtres,

en même temps que celui des temples que l'on érigeait en l'honneur des divinités qu'ils s'étaient faites. Mais quelques-unes des fourberies de ces prêtres ayant été découvertes par l'empereur, il les persécuta dès lors avec la même vigueur qu'il les avait protégés, à la grande satisfaction des sectateurs de la doctrine morale de K'HOUNG-TSEU.

REMONTRANCES FAITES A L'EMPEREUR
WOU-TI, 86 AVANT J. C.

Nous rapporterons ici deux remontrances faites à WOU-TI, l'une *contre le luxe*, par TOUNG-FANG-SOU (dont nous avons donné le portrait, pl. 51, n° 2); l'autre pour soutenir *l'usage de l'arc*, par OU-KIEOU, et qui nous paraissent très-précieuses pour faire connaître la civilisation, à cette époque, de la cour des empereurs chinois.

I.

REMONTRANCES CONTRE LE LUXE.

« Je pourrais vous proposer pour modèles les empereurs YAO, CHUN, YU, etc.; mais ces heureux règnes sont passés il y a long-temps. A quoi bon remonter si haut? Je m'arrête à des temps plus près de nous et à des exemples domestiques : ce sont ceux de WEN-TI que je vous propose. Son règne est si voisin de nous, que quelques-uns de nos vieillards ont eu le bonheur de le voir. Or WEN-TI, élevé à la dignité de *fiis du ciel*, comme vous l'êtes, possédant ce vaste empire que vous possédez aujourd'hui, portait des habits simples et sans ornements, et même d'un tissu assez grossier; sa chaussure était d'un cuir brut; une courroie ordinaire lui servait à suspendre son épée; ses armes n'avaient rien de recherché; son siège était une natte des plus communes; ses appartements n'avaient point de meubles précieux et brillants : des sacs pleins d'écrits utiles qu'on lui présentait en faisaient l'ornement et la richesse; et ce qui ornait sa personne, c'était la sagesse et la vertu. Les règles de sa

conduite étaient la charité et la justice. Tout l'empire, charmé de ces beaux exemples, s'étudiait à s'y conformer.

« Aujourd'hui nous voyons tout autre chose. Votre Majesté se trouve à l'étroit dans la vaste enceinte d'un palais qui est une grande ville; elle entreprend de nouveaux bâtiments sans nombre; elle donne à chacun de beaux noms... c'est le palais à mille ou dix mille portes. Dans les appartements intérieurs, vos femmes sont chargées de diamants, de perles et d'autres ornements précieux; vos chevaux sont superbement harnachés; vos chiens même ont des colliers de prix. Enfin, il n'y a pas jusqu'au bois et à l'argile que vous ne fassiez couvrir de broderies : témoin ces chars de comédie, dont vous aimez les évolutions; tout y brille, tout y est riche et recherché. Ici vous faites fondre et placer des cloches de cent mille livres pesant; là vous faites des tambours qui le disputent au tonnerre. Enfin, ce ne sont que comédies, concerts, ballets de filles de *Tching*.

« Si Votre Majesté voulait suivre mon conseil, elle rassemblerait tous ces vains ornements de luxe dans un carrefour public, et elle y ferait mettre le feu, pour montrer à tout l'empire qu'elle en est désabusée. »

Un écrivain chinois dit, à propos de cette pièce : « Sou était un plaisant; il tournait les choses à sa manière; du reste, il était droit, sincère et homme de tête. Wou-ti l'employa longtemps (*). »

II.

SUR L'USAGE DE L'ARC.

« 1° CHI-HOANG-TI le défendit de son temps. Le vrai motif qu'il eut d'agir ainsi, fut de prévenir des révoltes qu'il avait sujet de craindre. Il en prétexta un autre. Il survenait des querelles où l'on se tuait de part et d'autre. Il dit que c'était pour empêcher ces désordres qu'il publiait sa défense. Elle fut observée avec ri-

gueur; mais elle ne fit pas cesser les querelles. Toute la différence fut que depuis on se battit de plus près, avec des marteaux, par exemple, et de semblables instruments de métiers ou de labourage. Quant au vrai motif qu'avait CHI-HOANG de faire la défense, elle n'eut pas plus de succès. Malgré cette défense, il se vit battu par les troupes d'un homme de rien, armées plutôt de bâtons que d'armes; et peu après il perdit l'empire.

« 2° Il y a, dit-on, maintenant bien des voleurs : c'est pour en diminuer le nombre, ou pour faire qu'ils nuisent moins. Bien loin que cette défense soit utile au dessein qu'on se propose, elle y est nuisible. Les méchants la violeront, comme ils violent tant d'autres lois; il n'y aura que les bons qui la garderont : ils seront par là hors d'état de donner d'utiles conseils aux méchants, qui en deviendront plus hardis.

« 3° La défense qu'on projette est contre la pratique de nos ancêtres : bien loin d'ôter l'arc et les flèches à leurs sujets, ils en recommandaient l'exercice; il y avait pour cela des temps réglés. Nous lisons dans le livre des rites : *Quand dans une famille il naît un fils, on pend devant la porte un arc et des flèches.* »

Le successeur de Wou-ti fut un prince animé de bonnes intentions pour le bien public. Il fit prélever sur les riches un emprunt forcé en grains pour soulager les classes pauvres; il conclut une paix avec les Tartares, et, en mourant à la fleur de son âge, il laissa l'empire entre les mains d'un oncle indigne en tous points de la haute dignité qui lui fut confiée. Il fut bientôt détrôné par les grands.

SIUEN-TI (73 avant J. C.), qui le remplaça, avait été élevé dans une prison, où sa mère avait été renfermée par ordre de Wou-ti. Cette éducation du malheur ne fut pas perdue pour lui. Il fut d'un caractère doux, compatissant, et d'une application constante aux affaires de l'État. Voulant se consacrer exclusivement au bien public, il rétablit une ancienne charge que ses

(*) Du Halde, t. II, p. 531.

prédécesseurs avaient supprimée, et dont les fonctions étaient d'avertir l'empereur des fautes qu'il commettait, et de l'exhorter à réformer sa conduite. Sévère pour lui-même, il voulut l'être aussi pour les fonctionnaires qui partageaient avec lui les devoirs du gouvernement. Il se faisait instruire de la manière dont ils se comportaient à l'égard du peuple, et il punissait sévèrement ceux qui s'écartaient de leurs devoirs. Il donnait souvent audience, surtout aux veuves, aux orphelins et aux pauvres, et examinait avec attention tous les mémoires qu'on lui présentait sur des affaires particulières. Une des mesures qui signalèrent le plus avantageusement son règne fut la réforme des lois. Afin de faciliter l'administration de la justice, il les réduisit à un petit nombre d'articles clairs et précis qui diminuaient de beaucoup les cas douteux, et il annula toutes les autres. Il favorisa aussi beaucoup l'étude des livres classiques échappés à l'incendie des livres. Mais pendant qu'il s'occupait ainsi du gouvernement intérieur de son empire, la bonne renommée de son administration s'étendait jusqu'aux frontières les plus éloignées. Des tribus tartares envoyèrent des ambassadeurs près de SIOUEN-TI, pour lui rendre hommage et reconnaître sa suzeraineté. Ils offrirent de belles fourrures à l'empereur chinois, qui pensa que c'était dans l'intérêt d'un commerce avantageux avec ses sujets, plutôt que le désir de lui être soumis, qui les avait amenés près de lui. Quoi qu'il en soit, toutes ou presque toutes les nations qui habitaient les contrées entre le Chen-si et la mer Caspienne reconnaissaient alors la domination chinoise. L'empereur SIOUEN-TI fut si satisfait de la soumission des tribus tartares, qu'il fit construire une salle où les portraits des généraux qui avaient procuré de si grandes conquêtes à l'empire chinois, furent suspendus, comme les plus beaux trophées de leurs victoires.

L'empereur ordonna aux lettrés ou savants de revoir les *King*, livres canoniques, et de déterminer les exem-

plaires qui devaient être préférés comme plus authentiques.

Cependant le peuple souffrait des prodigalités de la cour et des vexations des grands. Les intrigues de ces derniers n'eurent pas de bornes sous YOUAN-TI (48 avant J. C.), prince faible et inexpérimenté, qui ne connaissait rien au gouvernement de l'État, quoique versé dans les lettres. Une remontrance que lui fit KOUNG-YU, à l'occasion d'une mauvaise année, fait trop bien connaître la richesse, la corruption et les vices des grands à cette époque, pour omettre d'en rapporter ici quelques fragments.

REMONTRANCE DE KOUNG-YU A YOUAN-TI,
A L'OCCASION DE LA MAUVAISE ANNÉE.

« Dans l'antiquité tout était déterminé sur certaines règles; dans le palais de nos empereurs les femmes ne passaient pas le nombre de neuf; le nombre des chevaux n'allait qu'à huit; les murailles étaient propres et bien enduites, mais sans ornements; le bois en était luisant et poli, mais sans sculptures. La même simplicité s'observait dans leurs chariots et dans tous leurs meubles. Leur parc n'avait que quelques lieues d'étendue, et l'entrée en était libre à toutes sortes de personnes. On leur payait la dime (ou le dixième du revenu) des terres; c'est tout ce qu'ils en tiraient. Chaque famille fournissait par an trois journées d'homme; il n'y avait point d'autres corvées. Cent lieues de pays faisaient le domaine propre de l'empereur (voy. page 52); il tirait la dime du reste de l'empire. Toutes les familles étaient à leur aise, et on célébrait à l'envi ces temps fortunés par des chants harmonieux.

« Dans des temps très-voisins du nôtre, on a vu nos ancêtres KAO-TSOU, WEN-TI, KING-TI, imiter d'assez près l'antiquité. Le nombre de leurs femmes n'était guère que de dix; les chevaux de leurs écuries n'allaient guère au delà de cent. L'empereur WEN-TI est celui qui a le plus approché de la simplicité antique. Ses habits étaient d'étoffe simple et grossière, sa chaussure

de cuir brut. Jamais or, argent, ni sculptures ne couvrirent ses meubles. Les choses ont bien changé depuis. Non-seulement chaque empereur a enrichi en fait de dépenses sur ses prédécesseurs, mais le luxe a gagné tous les ordres de l'empire. C'est à qui sera le plus magnifiquement vêtu, le plus proprement chaussé, à qui aura la plus belle épée ou le plus beau sabre. Enfin chacun use sans façon de ce qui n'était autrefois propre qu'à l'empereur; aussi, paraît-il pour donner une audience, ou sort-il pour quelque cérémonie, si on ne le connaît pas d'ailleurs, on a de la peine à le distinguer. C'est en vérité un grand désordre; et ce qu'il y a de pis encore, c'est qu'on ne s'en aperçoit pas.

« Autrefois, comme aujourd'hui, c'était dans le royaume de Tsi qu'on fabriquait les étoffes et les habits pour la cour. Il y avait trois officiers députés pour cet objet, et ils suffisaient, car ces étoffes et ces habits ne formaient que dix grandes balles. Aujourd'hui (40 ans avant notre ère), ces étoffes occupent dans le même royaume (ou province) des officiers et des ouvriers sans nombre. Cette seule dépense monte par an à quelques centaines de mille onces d'argent (*). C'est à Chou et à Kouang-han que se travaillent pour la cour les meubles d'or et d'argent. Il en coûte pour cela cinq millions d'onces d'argent par an (environ 35,000,000 de fr.). Il faut cinquante millions d'onces d'argent par an (ou 350,000,000 de fr.), pour entretenir à votre cour les intendants de vos ouvrages et les ouvriers qu'ils emploient, soit pour vous, soit pour l'impératrice. Vous nourrissez dans vos écuries près de dix mille chevaux; ils consomment bien du grain. Il sort fréquemment de chez l'impératrice (je l'ai vu moi-même plus d'une fois) des tables non-seulement riches et bien servies, mais chargées de vaisselle d'or et d'argent. Ce sont les présents qu'elle fait aux uns et aux autres, et souvent

à des gens qu'il ne convient point de traiter avec tant d'honneur. Les dépenses de l'impératrice sont très-grandes. Cependant le peuple est dans la misère. Un grand nombre de vos pauvres sujets meurent de faim; plusieurs demeurent sans sépulture, servent de curée aux chiens, et cela, pendant que vos écuries sont pleines de chevaux nourris de grains (*), si gras et si fringants pour la plupart, que, soit pour leur faire perdre de leur graisse, soit pour les dompter, on est obligé chaque jour de les promener pour les fatiguer un peu. Les choses doivent-elles donc se passer ainsi sous un prince que le ciel, en le mettant sur le trône, a établi le père et la mère de son peuple? Ce ciel est-il donc aveugle?

« En ce qui concerne votre dynastie, c'est proprement sous Wou-ti qu'on commença les dépenses excessives. Il fit chercher dans tout l'empire le plus grand nombre qu'il put de belles jeunes filles, dont il remplit son palais. L'on en compta jusqu'à plusieurs mille. Sous TCHAO-TI, jeune et faible, le ministre Ho-kouang eut toute l'autorité. Ce ministre insensé, après avoir amassé dans le palais des monceaux d'or, d'argent et de bijoux, fit rechercher partout un grand nombre d'oiseaux, de poissons, de tortues, de bœufs et de chevaux extraordinaires, de tigres, de léopards et d'autres bêtes féroces, pour remplir des étangs et une menagerie dans l'intérieur du palais, destinés à servir de divertissements aux femmes...

« Depuis ce temps-là, le mal n'a fait que s'accroître. Sous SIYOUAN-TI, c'était à qui aurait le plus de femmes. Tel grand de l'empire en eut des centaines. Il en fut de même chez tous les gens riches. A l'intérieur, c'étaient des femmes en grand nombre occupées à déplorer leur sort, et à faire mille imprécations; à l'extérieur, une foule d'hommes fort inutiles. Un officier, par exemple, d'un rang médiocre,

(*) L'once d'argent chinoise vaut un peu plus de 7 fr. de notre monnaie.

(*) Ces plaintes avaient déjà été faites par le philosophe MASE-TSU. Voy. pag. 189.

entretenait pour son plaisir quelques dizaines de comédiens. Le peuple cependant souffrait. Il mourait beaucoup de monde; et l'on eût dit que l'on prenait à tâche tout à la fois de peupler les sépultures et de dépeupler l'univers. Le mal a commencé par la cour, mais il est devenu presque général. Voilà où en sont aujourd'hui les choses, et je n'y puis penser sans la plus profonde douleur.

« Je conjure V. M. d'imiter les vertueux empereurs de l'antiquité, et quelques-uns de vos ancêtres; de retrancher les deux tiers des dépenses de votre cour, en meubles, en habits et en équipages. Le nombre des enfants que vous pouvez espérer ne dépend pas du grand nombre de vos femmes. Vous en pouvez choisir sur ce nombre une vingtaine des plus vertueuses, et renvoyer le reste chercher des maris. Quarante chevaux dans vos écuries, c'est assez. De tous ces parcs qui sont si vastes, réservez-en un, si vous voulez; donnez tous les autres à cultiver au pauvre peuple. Dans un temps de misère et de stérilité comme celui-ci, les retranchements que je propose ne sont-ils pas indispensables? Pouvez-vous n'être pas sensible à ce que souffrent vos peuples, et ne pas penser efficacement à les soulager. Serait-ce répondre aux desseins du ciel? Ce ciel, quand il fait naître des rois, c'est pour faire le bonheur des peuples. Son intention n'est pas de mettre un homme en état de se livrer à son gré à tous les plaisirs. *« Ne présumez pas trop, dit le Livre des vers à ceux qui règnent, de ce que le ciel a fait en votre faveur; il peut vous arriver des revers fâcheux. Régner comme il faut n'est pas chose si facile. Le souverain suprême vous examine de fort près. »*

Une glose sur cette remontrance dit que YOUAN-TI la prit fort bien; qu'il retrancha de ses habits, de ses meubles et de ses chevaux; qu'il défendit qu'on nourrit de viande aucun des animaux de la ménagerie; qu'il renvoya tous ses comédiens, et qu'il abandonna aux peuples une grande partie de ses parcs. »

Les météores et les phénomènes extraordinaires qui paraissent en dehors des lois régulières de la nature, ont toujours été et sont encore en Chine l'objet d'une terreur générale. Une éclipse de soleil et un tremblement de terre étant arrivés pendant le règne de YOUAN-TI, cet empereur publia une Déclaration par laquelle il ordonnait qu'on exposât les défauts du gouvernement et les siens propres. Un auteur nommé KOUANG-HOUNG lui fit une remontrance, dont nous ne citons que quelques extraits :

« Prince, voici quelles sont aujourd'hui les mœurs de votre empire. On y fait grand cas des richesses, mais fort peu de la vertu. Le désintéressement, la pudeur, la tempérance sont très-rares, principalement à la cour. Les lois les plus naturelles et les plus communes y sont renversées. L'alliance l'emporte sur le sang. Parmi vos ministres et vos officiers, le grand nombre est formé de gens qui ne pensent qu'à profiter de vos faveurs pour s'enrichir. Voilà où en sont les choses. Telle est la source des maux qui affligent votre Etat. C'est à quoi il faut penser pour y remédier : sans cela vos amnisties sont fort inutiles.

« La cour est communément la règle des mœurs dans un Etat. Que les grands soient charitables et libéraux, les larcins et les violences cesseront. Que la justice, la tempérance, la modestie, la douceur soient à la cour, bientôt l'union régnera parmi le peuple. Que si les vices règnent à la cour, de là ils se répandent dans tout l'empire avec tant de facilité qu'ils corrompent tout. Si on voit des grands officiers abuser de leur faveur et trafiquer de l'autorité du prince à son insu, bientôt ce ne sera parmi les peuples que vols et brigandages...

« Ouvrez un large chemin aux remontrances; recherchez les hommes de mérite; honorez surtout les gens désintéressés, droits et sincères; et bannissez de votre cour tous les flatteurs, etc. »

L'empereur KHANG-HI a dit de cette pièce : « Voilà ce qui s'appelle

un bon discours pour le sens et les paroles ; il n'y a pas un mot qui ne porte. »

Toutes ces remontrances n'eurent pas beaucoup d'effet sur l'esprit de YOUAN-TI. « Il n'avait pas la force, dit un historien chinois, d'employer les hommes vertueux, et il n'avait également pas la force d'éloigner de lui les hommes vicieux et les méchants, et il était incapable de distinguer les hommes de talent. » Deux eunuques de la cour s'emparèrent tellement de son esprit, qu'ils firent périr le sage précepteur de l'empereur ; et l'un d'eux, devenu son favori, exerça sous son nom la plus cruelle tyrannie. Lorsque le caractère d'un souverain est formé, il est difficile de le faire changer. Il y a des missions au-dessus de la capacité de ceux que le sort ou le hasard en a revêtus ; comme il y a aussi des caractères au-dessus de la mission que la destinée leur a faite. Ces derniers sont en plus grand nombre qu'on ne le pense communément.

La dynastie des HAN, qui ne compte pas encore deux cents ans de durée, commence déjà fortement à dégénérer. TCHING-TI (32 ans av. J.-C.), qui succéda au précédent empereur, passa vingt-six ans de règne adonné au vin et à la débauche, pendant lesquels, ainsi que l'observent les historiens chinois, la puissance de l'empire s'affaiblit considérablement. Il éloigna de lui les gens honnêtes, pour ne s'entourer que de personnes corrompues ; celui des grands de la cour qui avait le plus de part au gouvernement sous le règne précédent, ne croyant pas pouvoir demeurer à la cour avec honneur, demanda aussi à se retirer. Mais comme il était en route pour se rendre à sa demeure,

il fut assassiné, et l'on ne douta pas que ce ne fût par ordre de l'empereur.

Celui-ci ne mit aucune borne à ses passions débauchées. Après avoir entendu chanter une comédienne, il en devint si éperdument épris, qu'il la fit nommer impératrice, et éleva son père à une principauté. Ses ministres ayant eu le courage de lui faire des représentations à ce sujet, et des reproches sur une pareille alliance, il les fit tous périr. Cependant on dit qu'il adoucit les supplices, et qu'il fit mettre en ordre les nouvelles ordonnances des derniers empereurs, pour servir de supplément au code publié par SIUEN-TI. La guerre ayant éclaté entre plusieurs petits rois du pays de Si-yu, à l'occident de la Chine, l'empereur y envoya une armée qui les soumit. Pendant son règne (17 ans av. J. C.), le grand fleuve Hoang se déborda et inonda trente et une villes. Il mourut subitement la 8^e année avant notre ère. Cette même année, GAI-TI, son neveu, lui succéda. Il avait, quoique âgé seulement de dix-huit ans, quelques-unes des bonnes qualités qui doivent distinguer un souverain. Il s'efforça de détruire les abus qui s'étaient enracinés dans le gouvernement sous les précédents empereurs ; mais il n'eut pas le temps d'en venir complètement à bout. Il avait étudié à fond la conduite et les principes des anciens souverains. La cinquième année de son règne, un roi des Tartares, nommé TAN-YU, demanda la permission de venir rendre ses hommages au nouvel empereur. Elle lui fut accordée. On lui fit une réception magnifique, et la paix fut affermie entre les deux nations.

Un an après, cet empereur mourut, âgé seulement de vingt-cinq ans.

ÈRE VULGAIRE.

La première année du règne de l'empereur HIAO-PING-TI (l'empereur soumis et pacifique) correspond à

celle que les chronologistes européens ont fixée pour être la première de l'ère vulgaire. Ce jeune homme, ou plutôt

cet enfant, car il n'avait que neuf ans lorsqu'on lui donna le titre d'empereur, fut, au bout de quatre ans de prétendu règne, empoisonné par son régent, nommé WANG-MANG, qui ambitionnait l'autorité suprême; exemple frappant du danger pour les rois de ne pas être représentés au pouvoir autrement que par de vains et impuissants simulacres. WANG-MANG, pour accoutumer le peuple à son obéissance, créa des princes de sa famille, s'attacha un grand nombre de créatures, et il poussa même l'audace jusqu'à offrir en personne le sacrifice solennel à l'Être suprême, que les empereurs seuls, comme ses envoyés et ses représentants sur la terre, ont le pouvoir d'offrir.

Il éleva les descendants de CONFUCIUS, de la soixantième génération, à un très-haut rang dans l'empire, lequel rang, depuis ce temps, a été héréditaire dans sa famille. Le royaume de Hoang-tchi envoya offrir des rhinocéros et des bœufs, ce qui fit un bon effet dans le public. Si la libéralité de ce prince pour le peuple, qu'il voulait s'attacher, était grande, sa sévérité pour ceux qui lui résistaient l'était encore plus. Il y avait des jours où il faisait mourir plusieurs centaines de personnes. Il dépouilla les tombeaux des membres de la famille impériale, en disant que les richesses enfouies avec les morts seraient plus profitables aux vivants : ironie amère et impie qui peignait son caractère.

Un enfant de deux ans succède un moment à HIAO-PING-TI. La neuvième année de notre ère est nommée chez les historiens chinois : la première année de l'usurpation clairement manifestée de SIN-MANG (ou de MANG, fondateur de la dynastie Sin, nouvelle). Cette dynastie éphémère commença et finit dans la personne de MANG, qui régna quinze ans pendant lesquels il avait voulu renouveler l'empire. Il le divisa en neuf provinces et en cent vingt-cinq districts, dans lesquels se trouvaient deux mille deux cent trois villes. La onzième lune (onzième mois) de la cinquième année de son règne

(seizième de notre ère), une comète apparut en Chine. À la nouvelle de ce changement de dynastie, les Hiong-nou se soulevèrent; leurs incursions dans les provinces septentrionales de l'empire recommencèrent. Les peuples de l'Asie occidentale qui avaient été soumis rompirent également avec la Chine. WANG-MANG envoya des expéditions lointaines et coûteuses pour rétablir la domination chinoise dans ces contrées éloignées; ces expéditions, ainsi que les dépenses et les libéralités qu'entraîne toujours un changement de dynastie, épuisèrent ses ressources. Le beau système financier des emprunts, qui ruine l'avenir des peuples pour soulager le présent, était alors inconnu en Chine comme il l'est encore actuellement. WANG-MANG fut forcé d'augmenter les impôts, et il établit de nouvelles douanes pour percevoir des droits sur toutes les sortes de marchandises ou denrées. Cette surcharge de taxes indisposa le peuple contre lui. Des révoltes intérieures commencèrent; des armées nombreuses se rassemblèrent, à la tête desquelles se trouvaient des princes de la dynastie renversée; il y eut des guerres longues et cruelles comme toutes les guerres civiles; mais la vingtième année de notre ère, l'armée de MANG fut entièrement défaite, son palais fut abandonné au pillage et réduit en cendres; lui-même fut égorgé, son corps coupé en plusieurs morceaux, et sa tête, suspendue sur la place publique, fut percée de flèches par la populace. Ainsi périt un homme qui eut assez d'esprit pour voir qu'il pouvait s'emparer du pouvoir suprême dans un moment où la dynastie des Han semblait s'éteindre dans l'impuissance et la nullité, mais qui n'eut pas assez de talents ou de génie pour se maintenir au rang où il était monté. A cette époque (23 de notre ère), l'empire se trouvait dans une grande agitation. Des troupes de brigands connus sous le nom de *Sourcils rouges* (parce qu'ils se peignaient les sourcils en rouge en signe de ralliement) parcouraient les provinces pour les dévaster. Il fallait quelques années

de troubles et de confusion avant qu'un pouvoir régulier pût ramener l'ordre dans ce grand désordre de tous les intérêts, de toutes les passions et de toutes les haines.

L'armée victorieuse avait choisi pour empereur un prince de la dynastie des Han qui régna deux ans, plongé dans la débauche et dans la mollesse; elle lui ôta le pouvoir et le remit à un intrigant auquel elle fit bientôt trancher la tête pour élever enfin au pouvoir un homme digne de le posséder.

NOMINATION D'UN NOUVEL EMPEREUR. AMNISTIE GÉNÉRALE.

Lieou-Lieou, nommé empereur (25^e année de notre ère), prit le titre de *KOUANG-WOU-TI* (*l'empereur guerrier et illustre*); il était descendant de *KING-TI*, quatrième empereur de la dynastie des Han. Ce furent ses soldats qui le forcèrent à accepter le pouvoir, qui était à ses yeux autre chose que le moyen le plus puissant de satisfaire les passions les plus honteuses de la nature humaine. Le premier acte qu'il fit dans l'exercice de sa souveraineté, après avoir transporté sa cour de *Si-gan-fou* dans la province occidentale du *Chen-si*, à *Lo-yang* (*Ho-nan-fou*, dans le *Ho-nan*, d'où est venu le nom de *Han orientaux*: *Toung Han*), fut de proclamer une amnistie générale; ce qui lui gagna le cœur du peuple, aux faiblesses et aux misères duquel il savait compatir, et lui concilia l'affection de tous les partis. Élevé parmi les gens de la campagne, avec lesquels il partageait leurs travaux, il ne reçut qu'une éducation grossière, ce qui ne l'empêcha pas d'être doux, affable dans ses manières, libéral et très-affectionné pour les hommes instruits qu'il fit chercher de tous côtés, afin de les attirer à sa cour pour les charger de fonctions honorables.

VISITE DE L'EMPIRE.

On raconte que les honneurs suprêmes ne lui firent pas oublier ses anciens compagnons. En faisant la visite

de l'empire, il passa dans son pays natal et invita à sa table plusieurs laboureurs qu'il avait connus dans sa première fortune; il envoya chercher un pauvre pêcheur qui avait été autrefois son ami, et il passa la nuit à s'entretenir avec lui des plaisirs et des amusements innocents de leur jeunesse. On raconte aussi de lui une anecdote qui a plusieurs analogues dans l'histoire moderne. Un jour, en revenant de la chasse, il trouva les portes de sa ville royale fermées; le chef du poste qui gardait celle par où il voulait rentrer ne voulut pas la lui ouvrir, parce qu'il aurait enfreint sa consigne (*); l'empereur fut obligé de se rendre à une autre porte, que le gardien, moins sévère, lui ouvrit. Le lendemain l'empereur destitua ce dernier et éleva le premier, qui avait été fidèle à son devoir, à un emploi supérieur.

SOUSSION DE LA COCHINCHINE.

Il employa plusieurs années à dompter les révoltes qui s'étaient élevées dans l'empire depuis son avènement au pouvoir; l'armée des *Sourcils rouges* fut vaincue, et l'empereur qu'elle avait nommé recut une principauté de *KOUANG-WOU-TI*. Son général, *MA-YOUAN*, réduisit aussi la Cochinchine, qui avait voulu se déclarer indépendante sous la conduite d'une femme héroïque, et qui était soumise à l'empire chinois depuis la conquête de *THSIN-CHI-HOANG-TI*. Il reporta ensuite la guerre au delà des frontières septentrionales de l'empire, contre les Tartares, et il mourut après un règne glorieux de trente-deux ans (l'année 57 de notre ère).

FONDATION D'ÉCOLES NOMBREUSES POUR L'ÉDUCATION DE LA JEUNESSE ET DES PAYS CONQUIS.

Son fils, l'empereur *MINE-TI* (*empereur éclairé*), lui succéda (58).

(*) Voy. la pl. 53, qui représente ce fait tiré des *Faits mémorables des empereurs chinois*.

L'histoire chinoise vante sa sagesse, sa clémence et son discernement. Ayant reçu une excellente éducation de son précepteur, et très-versé dans l'étude des anciens philosophes chinois, il voulut répandre l'instruction parmi ceux de ses sujets qu'il jugea destinés à avoir une part active dans le gouvernement. Il établit dans son palais une académie de sciences pour y instruire les enfants des grands de l'empire et des princes barbares qui gouvernaient les provinces conquises. Il épousa la fille du général MA-YOUAN, qui s'était fait une grande réputation militaire sous le règne de son père. Ce choix fut très-applaudi, et cette impératrice est citée par les historiens comme un modèle de vertus et de sagesse qui ne contribua pas peu à la gloire et à la prospérité de l'empire. MING-TI fit peindre les portraits des grands hommes qui s'étaient illustrés dans la paix et dans la guerre, et il ordonna que leurs portraits seraient suspendus dans une salle du palais. Il alla visiter le monument élevé au philosophe KHOUNG-TSEU. Les inondations fréquentes du *Hoang-ho* (ou *fleuve Jaune*) portaient la désolation dans les campagnes; MING-TI les fit cesser en faisant construire une digue longue de dix lieues, à la confection de laquelle cent mille hommes furent employés.

INTRODUCTION OFFICIELLE DE LA RELIGION
BOUDDHIQUE EN CHINE, L'AN 65 DE NOTRE ÈRE.

Ce fut la huitième année du règne de cet empereur, et la soixante-cinquième de notre ère, que la religion bouddhique fut officiellement introduite en Chine. Voici comment les historiens chinois rapportent ce fait :

L'empereur MING-TI eut un rêve dans lequel il vit un homme couleur d'or, très-grand, dont la tête et le cou brillaient d'un grand éclat. Il interrogea ses ministres sur ce rêve extraordinaire. L'un d'entre eux lui répondit que dans les contrées occidentales (de l'Asie) il y avait un génie ou être surnaturel (*Chin*) dont le nom était Fo; que sa statue avait six pieds

de hauteur et que sa couleur était celle de l'or. L'empereur, d'après ces informations, envoya des ambassadeurs dans le *Thian-tchou* (ou l'Inde) pour s'instruire des lois et de la doctrine de Fo, et pour rapporter dans le royaume du milieu (la Chine) son image peinte et quelques-unes de ses statues (*).

(*) VOY. MA-TOUAN-LIN, l. 338, etc. Plusieurs écrivains ont dit, d'après les missionnaires français en Chine, que MING-TI avait envoyé chercher une religion nouvelle en Occident, sur la foi de certaines paroles du philosophe KHOUNG-TSEU, qui aurait dit cinq cents ans avant J. C. que le saint homme par excellence existait ou devait exister dans l'Occident, voulant indiquer par là le fondateur de la religion chrétienne. D'abord, il faudrait prouver que cette assertion du philosophe chinois se trouve dans les livres qui nous restent de lui, ou qui sont attribués à la rédaction de ses disciples; or elle ne s'y trouve pas comme on la rapporte. Voici ce qu'il dit : « L'homme sage trouve la « règle de sa conduite en lui-même, il en « voit la confirmation dans l'universalité des « hommes... Il conforme ses actions aux « lois du ciel et de la terre, et il n'éprouve « aucun trouble; il se règle sur les intelli- « gences supérieures à l'homme, et son es- « prit n'éprouve aucun doute; il est cent gé- « nérations à attendre le saint homme, et il « ne se dément jamais. — Il se règle sur les « intelligences supérieures à l'homme, et son « esprit n'éprouve aucun doute; par consé- « quent il connaît le ciel; il est cent généra- « tions à attendre le saint homme, et il ne « se dément jamais; par conséquent il con- « naît les hommes. » (*Tchoung-young*, ch. 29, § 3, 4.)

Il n'est pas plus question, dans ce passage, d'un saint de l'Occident que de tout autre point cardinal; mais on dit que les paroles prêtées au philosophe chinois se trouvent dans d'autres ouvrages originaux. En supposant que cela soit, il serait bien plus vraisemblable de rapporter à Fo ou à BOUDDHA l'allusion faite par KHOUNG-TSEU à un saint ou homme parfait de l'Occident, qu'à J. C., parce que, à l'époque où vivait KHOUNG-TSEU, il y avait déjà près de 500 ans que BOUDDHA avait prêché et établi sa religion dans l'Inde; parce que la renommée de ce réformateur indien avait pu fa-

Depuis l'époque de son introduction en Chine, cette religion a éprouvé de grandes vicissitudes et est parvenue à régner sur la moitié au moins de la population chinoise. Nous ferons connaître ailleurs ses principaux dogmes. Seulement nous remarquerons ici que cette nouvelle religion ne fut accueillie que peu à peu et par un petit nombre de personnes. Ainsi, quoique la place fût pour ainsi dire vide, du moins officiellement, et que toutes les circonstances fussent favorables pour recevoir des dogmes nouveaux, les esprits éclairés, ceux qui se contentaient de la morale de KHOUNG-TSEU et du culte à l'Être suprême qu'elle prescrit, s'opposèrent à l'introduction de la nouvelle religion, qui devait trouver, comme dans l'Inde, la plus grande masse de ses partisans dans le peuple, dont la destinée est d'espérer, de croire et de souffrir.

Ce fut le roi de Tchou, petit prince feudataire de l'empire chinois, qui adopta le premier le bouddhisme en Chine; son exemple fut promptement suivi par ceux qu'il gouvernait; mais il fallut plus d'un siècle pour qu'il se répandit dans toute la Chine, où la politique et le caprice des empereurs le favorisèrent et le proscrivirent tour à tour : les philosophes chinois de l'école de KHOUNG-TSEU ont maudit la mémoire de l'empereur MING-TI pour avoir envoyé un ambassadeur dans l'Inde chercher cette religion populaire et en avoir infesté la Chine, comme ils s'expriment : « Y a-t-il quelque chose de plus monstrueux, dit l'un d'entre eux, et de plus éloigné du respect que l'on doit avoir pour les ancêtres, que d'avoir été chercher cette religion chez des étrangers, que nos ancêtres ne suivirent pas ni ne voulurent suivre, et qui, ennemie de la paix et de la société humaine, trouble et détruit tout l'ordre et les rapports que la nature a

cilement arriver aux oreilles du philosophe chinois, et parce qu'enfin par Occident les Chinois n'ont jamais entendu autre chose que les grandes contrées de l'Inde et du Thibet situées à l'occident de leur empire;

établis entre les pères, les mères et les enfants, les rois et les sujets, les époux et les épouses, etc.? Ce crime est de la plus grande gravité. » Nous examinerons ailleurs jusqu'à quel point ces accusations sont méritées, et quelle influence l'introduction du bouddhisme a eue sur le développement de la civilisation chinoise. Nous dirons seulement ici que la culture morale de l'intelligence que prescrit le bouddhisme, quoique entourée souvent de formules extravagantes et superstitieuses, a pu avoir une influence heureuse sur l'esprit du peuple chinois ignorant et grossier, comme sur les peuplades barbares et sauvages de l'Asie centrale, tant que cette religion est restée humble et méprisée des lettrés; mais qu'elle a causé les plus grandes calamités dans l'empire, lorsque, par l'ambition de ses prêtres, elle a voulu devenir la religion de l'État, et s'emparer des richesses et des honneurs : alors elle est devenue un instrument de ruine et d'oppression, et a causé des révoltes et des calamités nombreuses dans l'empire.

DIMINUTION DES IMPÔTS. ENCOURAGEMENTS AUX LETTRÉS.

Le règne de TCHANG-TI (de 76 à 89), fils et successeur de MING-TI, fut heureux et paisible. Les historiens chinois attribuent cette tranquillité à la réputation de sagesse et de probité qu'il s'était faite, à sa bonté pour le peuple, laquelle bonté le porta à diminuer les impôts, à la protection qu'il accorda aux gens de lettres, de mérite et de probité, auxquels il confia de préférence les emplois publics, et à l'aversion qu'il eut pour le luxe et les dépenses inutiles.

La quatrième année de son règne (79), il fit réunir tous les lettrés en une grande assemblée dans la salle du Tigre blanc (*pé hou*), afin de leur faire examiner et expliquer les concordances et les variations des cinq *Kings* ou *livres canoniques*. L'année suivante le grand *Commentaire explicatif* fut achevé. On voit par là

que cet empereur ne favorisa point le bouddhisme, mais, au contraire, qu'il encouragea et protégea de tout son pouvoir la doctrine politique et morale de KHOUNG-TSEU.

La huitième année de son règne (83), le célèbre général chinois PAN-TCHAO est envoyé avec une armée pour faire rentrer dans l'ordre les contrées occidentales de l'Asie. La défense qu'il fit souvent aux grands et aux magistrats d'avoir du luxe dans leurs tables, dans leurs habits et dans leur ameublement, en leur donnant les anciens pour modèles, est un de ces privilèges paternels de la souveraineté que l'on ne rencontre guère qu'en Chine, où des lois somptuaires viennent souvent rappeler aux riches parvenus qu'il ne leur est pas permis d'insulter impunément à la probité pauvre et honorée.

NOUVELLE EXPÉDITION CHINOISE VERS LA MER CASPIENNE, ET RELATIONS COMMERCIALES AVEC L'EMPIRE ROMAIN.

Ce fut sous HO-TI (de 89 à 106) que PAN-TCHAO étendit de nouveau la domination de l'empire jusqu'aux extrémités septentrionales de l'Asie. Cet officier général avait été envoyé, en 72 par l'empereur MING-TI, dans les contrées occidentales de l'Asie, pour y rétablir le système fédératif politique des premiers empereurs des Han.

On lit dans les *Tableaux historiques de l'Asie*, résumé quelquefois heureux de l'histoire chinoise : « L'an 80 de J. C., PAN-TCHAO partit de la cour, se porta vers l'occident, et reprit le royaume de *Kaschgar*, qui, par une révolution intérieure, avait été détaché de l'alliance chinoise. Après ce premier succès, il se renforça de vingt mille hommes, tirés du pays des *Ou-sun*, pour aller attaquer à force ouverte le royaume de *Khouei-thseu* (*Koulchi* de nos jours). Cette guerre ne fut pas aussi facile à terminer que les précédentes. Depuis que PAN-TCHAO avait pénétré dans les pays occidentaux, il n'était encore parvenu à

rendre tributaires de la Chine que huit de ces royaumes. C'est pourquoi il résolut, l'an 94, de déployer une plus grande force militaire. Il rassembla les troupes de ces huit royaumes, et, avec leurs secours, il passa les montagnes neigeuses du *Thsoung ling* pour attaquer le roi des *Yue-tchi* qu'il fit mourir. Celui de *Khouei-thseu*, s'il n'eût prouvé pas le même sort, fut du moins réduit comme les autres. La défaite totale des *Houng-nou* du nord, effectuée par le général chinois *Teou-hian*, et la soumission entière de ce que nous appelons la petite Boukharie, permirent à PAN-TCHAO de pousser ses conquêtes jusqu'à la mer Caspienne. Il soumit plus de cinquante royaumes, dont il envoya les héritiers présomptifs à la cour de l'empereur, pour y rester en otages, et y demeurer garants de la fidélité de leurs compatriotes. Il nourrissait même le projet (102 de J. C.) d'entamer l'empire romain; mais le général à qui il avait confié cette expédition se laissa décourager par les Persans, qui lui représentèrent son entreprise comme très-longue et périlleuse, et il revint sur ses pas. Après avoir soumis l'occident et consolidé la puissance chinoise, PAN-TCHAO désira finir ses jours dans sa patrie, au sein de sa famille, et il demanda son rappel. »

M. Abel Rémusat rapporte ainsi le même fait dans son *Mémoire sur l'extension de l'empire chinois du côté de l'occident*, que nous avons déjà cité :

« A la mort de MING-TI, qui arriva en 75 de J. C., les habitants de *Yer-kiyang* et de *KOURI-TSEU* (*Bisch-balickh*) attaquèrent le commandant du midi, et les *Houng-nou*, joints aux conducteurs de chars, assiégèrent le commandant du nord; TCHANG-TI ne voulant pas sacrifier le repos de la Chine au bien des barbares (c'est le langage des écrivains chinois), retira les commandants de Tartarie, et les *Houng-nou* s'emparèrent aussitôt du pays des *Oudgours*.

« Le général PAN-TCHAO se trouvait alors à *Khotan*, et cherchait à

contenir les habitants de ces contrées. HO-TI ayant succédé à TCHANG-TI, suivit d'autres projets. Il envoya contre les *Hiong-nou* le général TROU-HIAN, qui remporta une grande victoire. On reprit le pays d'Ouigour, et en moins de trois ans PAN-TCHAO se rendit maître de toute la Tartarie occidentale. On lui donna en récompense le titre de gouverneur général, et il se fixa dans le pays de *Kouet-tseu* (*Bisch-balickh*). On rétablit aussi les commandants du pays des Ouigours. Alors cinquante États de ces régions furent soumis et réunis à l'empire. On reçut même la soumission des *Tadjiks* (*Perses*), des *A-si* (*Ases*), et de tous les peuples qui habitaient jusqu'au bord de la mer Caspienne, à quarante mille li de distance. La neuvième année, PAN-TCHAO envoya le général KAN-YING visiter la mer d'occident, et son voyage procura une foule de connaissances qu'on n'avait pas eues sous les précédentes dynasties. On recueillit alors des détails exacts sur les mœurs, les productions, les traditions, les richesses d'un grand nombre de contrées. Parmi les royaumes les plus éloignés on cite ceux de *Ming-ki* et de *Teou-le*, dont les princes demandèrent à être admis comme vassaux, et reçurent en cette qualité le sceau et la ceinture.

« L'intention de PAN-TCHAO était que KAN-YING pénétrât dans le grand *Thsin*; mais quand ce général fut arrivé sur les bords de la mer occidentale, les *Tadjiks* (ou *Perses*), chez lesquels il se trouvait, lui représentèrent que la navigation qu'il allait entreprendre était fort périlleuse. Suivant les récits qu'ils lui firent, il fallait, par un bon vent, deux mois pour traverser la mer; mais pour le retour, si l'on n'était pas favorisé des vents, il fallait mettre deux ans; de sorte que les navigateurs qui voulaient aller dans le grand *Thsin* avaient coutume de prendre des provisions pour trois ans. Voilà les objections qu'on fit à KAN-YING afin de le détourner de son projet, ou peut-être les excuses qu'il inventa pour justifier sa désobéissance.

Ainsi l'empire romain ne fut pas mis cette fois au nombre des tributaires de celui des Chinois (*); mais ceux-ci ne manquèrent pas d'y comprendre, outre toute la Tartarie, où ils exerçaient une jouissance effective, la Transoxane, Samarcand, le pays des *A-si* ou de Boukhara, celui des *Tadjiks* ou la Perse, et plusieurs autres contrées. On eût pu y comprendre aussi l'Inde, dont on reçut alors des ambassades, et qui depuis a continué d'être rangée parmi les pays occidentaux, parce que l'on en venait dans les commencements par la route du nord et du nord-ouest, par Kaboul, Kandahar, Samarcand et Schach. L'Inde était dès lors remplie de curiosités et de marchandises venues du grand *Thsin*, avec lequel les Indiens avaient beaucoup de communications du côté de l'occident. On met ces raretés et les productions du sol même de l'Hindoustan au nombre des principaux objets du commerce qui se faisait alors dans ces contrées.

« Une circonstance à remarquer, c'est que le commerce entre les deux pays de *Thsin*, c'est-à-dire, entre l'empire romain et la Chine proprement dite, paraît avoir été le vrai motif des expéditions des Chinois sur la mer Caspienne. « De tout temps, dit un auteur chinois, les rois du grand *Thsin* (les empereurs romains) avaient eu le désir d'entrer en relation avec les Chinois; mais les *A-si*, qui vendaient leurs étoffes à ceux du grand *Thsin*, avaient toujours eu soin de cacher les routes et d'empêcher les communications directes entre les deux empires. Cette communication ne put avoir lieu immédiatement que sous HOUAN-TI (l'année 166 de J. C.), que le roi du

(*) Sans cette circonstance, qui nous est révélée par les historiens chinois, peut-être que des armées chinoises seraient venues en aide aux peuples de la Gaule qui luttèrent encore, vers la même époque, avec Julius Vindex, contre les armées romaines; et qui sait l'influence que cette puissante diversion d'armées chinoises et tartares aurait exercée sur les destinées futures des nations occidentales!

grand *Thsin*, nommé AN-THUN, envoya des ambassadeurs; encore ces derniers vinrent-ils, non par la route du nord, mais par celle du midi (ou par le Tonking (*) etc.). »

« On ne peut pas dire précisément (*Tableaux hist. de l'Asie*) combien de temps ces relations entre les deux plus puissants empires de l'antiquité ont duré; mais il est probable qu'elles continuèrent pendant tout le règne de la dynastie des *Han*, et jusqu'au commencement du troisième siècle. Les expéditions maritimes pour la Chine partaient des ports de l'Égypte et du golfe Persique, pour se rendre, à travers les mers de l'Inde, à Canton, ou tout autre port de la Chine méridionale. C'est à ces expéditions que Ptolémée devait les renseignements précieux qu'il nous a laissés sur ces contrées de l'Asie. Les troubles et le partage de l'empire chinois, qui succédèrent à la dynastie des *Han*, n'ont probablement pas empêché ce commerce des Romains, qui alors se devait faire dans les États du roi d'*Ou*, situés dans le sud de la Chine. Quoique les données positives sur cet objet nous manquent, il n'y a aucune raison de douter de la continuation de ces relations; car partout le commerce suit la route une fois frayée, si de grands événements politiques ne l'ont pas interceptée pour une longue suite d'années.

« Il faut observer que les Parthes ne vendaient pas la soie écriue aux Romains, mais des tissus de cette matière fabriqués par eux-mêmes. Les historiens chinois nous apprennent la cause principale pour laquelle les *A-si* s'opposèrent à toute communication directe entre Rome et la Chine: c'était

parce qu'ils ne savaient pas aussi bien travailler les étoffes que les Romains, et qu'ils craignaient de perdre le profit de la fabrication sur la soie chinoise. Les *Ta-thsin* (ou Romains), ajoutent-ils, désiraient beaucoup pouvoir acheter chez nous la matière première, car ils sont très-habiles à la travailler; leur teinture est meilleure et leurs couleurs sont plus vives et plus brillantes. Ils préférèrent donc tirer la soie écriue de la Chine même, pour en faire des étoffes à leur manière, que d'acheter des soieries faites chez les Parthes et d'autres peuples voisins de la mer Caspienne. »

LA LETTRÉE PAN-HOËI-PAN.

C'est sous l'empereur HO-TI que vécut la célèbre PAN-HOËI-PAN (*), sœur du général PAN-TCHAO et de l'historien PAN-KOU. Comme la condition des femmes en Chine, dans l'antiquité et même de nos jours, est très-peu connue, et que l'on en porte généralement un jugement erroné, nous entrerons ici dans quelques détails sur la vie et les ouvrages de PAN-HOËI-PAN, tirés de la longue notice que lui a consacrée le P. Amyot (**). Élevée avec ses deux frères dans la maison paternelle, elle profita à la dérobée des leçons qu'on leur donnait; elle lisait leurs livres, écoutait leurs leçons, et devint avec le temps aussi instruite qu'eux. Mariée dès l'âge de quatorze ans à un jeune mandarin, elle voulut remplir assidûment ses devoirs de femme, en se livrant tout entière aux soins du ménage, excepté dans quelques instants que son mari voulait qu'elle consacrat aux lettres. Devenue veuve dans la fleur de l'âge, elle se retira chez son frère PAN-KOU, pour y passer ses jours dans une austère solitude, et se consoler dans le sein des lettres d'une perte qu'elle était bien résolue de ne jamais réparer.

PAN-KOU était historiographe de l'empire, et s'occupait à revoir les an-

(*) Le même auteur chinois ajoute que plus tard les Romains ou habitants du *Ta-thsin* envoyèrent encore des ambassadeurs en Chine. Il dit que les habitants de l'empire romain fabriquent des étoffes qui sont mieux teintes et d'une plus belle couleur que tout ce qui se fait à l'orient de la mer; aussi trouvaient-ils beaucoup d'avantages à acheter les soies de Chine pour en fabriquer des étoffes à leur manière.

(*) Voyez son portrait, *pl.* 54.

(**) Mém. sur les Chîn., t. III, p. 361 et suiv.

nales de SSE-MA-TSIAN (voy. ci-dessus, pag. 246), et à y ajouter une suite sous le titre de *Han-chou* ou *Livres des Han*. Il travaillait encore à deux autres ouvrages, dont l'un était intitulé *les Huit Modèles*, et l'autre *Instructions sur l'Astronomie*. Des ouvrages de cette nature demandaient de la part de celui qui les entreprenait une lecture immense, du goût, de la critique, et une application presque sans relâche. Il trouva que sa sœur réunissait dans sa personne toutes ces qualités, et qu'elle était très-disposée à en faire usage. Il n'hésita pas à partager avec elle un travail dont il était à présumer qu'il recueillerait seul les fruits. Il ne prétendit pas cependant la priver de sa part de gloire : il ne laissait échapper aucune occasion de faire l'éloge de sa sœur, et lorsqu'il lisait devant l'empereur ou en présence de quelques amis des morceaux des ouvrages auxquels il avait eu ordre de travailler, il ne manquait jamais de dire : *cet article est de PAN-KOU, cet autre est de PAN-HOË-PAN*.

PAN-KOU ayant été enveloppé dans la disgrâce du général TEOU-HIAN, son ami, et étant mort de chagrin en prison, sa sœur fut chargée par l'empereur de revoir ses ouvrages et d'y mettre la dernière main. L'empereur lui assigna des revenus et lui donna même un appartement dans le palais, près de celui de ses bibliothèques, où l'on conservait les manuscrits et les livres rares, et dans l'intérieur duquel était une espèce de galerie qui tenait lieu de cabinet. Ce fut là que PAN-HOË-PAN fit porter les manuscrits de son frère, et qu'elle les mit en état d'être donnés au public; elle les présentait à l'empereur, qui les fit imprimer.

Ces ouvrages, quoique donnés sous le nom de PAN-KOU, son frère, la rendirent célèbre dans tout l'empire, parce qu'on n'ignorait pas la part qu'elle y avait eue. *Le Livre des Han (Han-chou)* lui fit surtout un honneur infini. Ce livre, un des meilleurs et des plus curieux qui soient sortis des presses chinoises, contenait l'histoire

de douze empereurs, depuis KAO-TSOU, fondateur de la dynastie, jusqu'à la mort de l'usurpateur WANG-MANG; c'est-à-dire, l'histoire de tout ce qui était arrivé de plus intéressant dans l'empire pendant l'espace de deux cent trente ans.

La renommée que s'acquit PAN-HOË-PAN par la publication des ouvrages historiques de son frère, auxquels elle avait pris une si grande part, la fit choisir par l'empereur pour être *maîtresse de poésie, d'éloquence et d'histoire* de la jeune impératrice qui avait succédé à celle que les eunuques, devenus tout-puissants sous HO-TI, avaient fait répudier. PAN-HOË-PAN ne laissa pas perdre son talent dans les honneurs et les frivolités de la cour; ayant eu toujours en vue le bonheur de son sexe, elle composa, pour l'éclairer sur ses véritables devoirs, un ouvrage en sept chapitres (en chinois, *Niu-kié-tsi-pien*), qui a été traduit du chinois par le P. Amyot (*), et que nous regrettons de ne pas pouvoir insérer ici en entier, pour que l'on voie comment les devoirs et la destinée de la femme ont été compris en Chine, par une femme, il y a presque deux mille ans. Nous nous contenterons d'en donner les extraits suivants :

LES SEPT ARTICLES SOUS LESQUELS SONT
COMPRIS LES PRINCIPAUX DEVOIRS DES
PERSONNES DU SEXE.

ART. 1^{er}. *L'état d'une personne du sexe est un état d'abjection et de faiblesse.*

« Nous tenons le dernier rang dans l'espèce humaine; nous sommes la partie faible du genre humain : les fonctions les moins relevées doivent être et sont en effet notre partage. C'est une vérité dont il nous importe d'être pénétrées, parce qu'elle doit influer sur toute notre conduite et devenir la source de notre bonheur, si nous agissons en conséquence.

(*) Mém. sur les Chin., t. III, p. 368 et suiv.

« Anciennement, lorsqu'une fille venait au monde, on était trois jours entiers sans daigner presque penser à elle; on la couchait à terre sur quelques vieux lambeaux, près du lit de la mère, sans s'occuper d'elle; le troisième jour on visitait l'accouchée, on commençait à prendre soin de la petite fille, on se transportait à la salle des ancêtres. Le père, tenant sa fille entre ses bras, ceux de sa suite, ayant en main quelques briques et quelques tuiles, restaient debout pendant quelque temps devant la représentation des aïeux, auxquels ils offraient en silence, celui-là la nouvelle-née, ceux-ci les tuiles et les briques dont ils étaient chargés... Si les jeunes filles viennent à bout de se croire telles qu'elles sont en effet, elles n'auront garde de s'enorgueillir; elles se tiendront humblement à la place qui leur a été assignée par la nature; elles sauront que leur état étant un état de faiblesse, elles ne peuvent rien sans le secours d'autrui. Dans cette persuasion, elles rempliront exactement leurs devoirs, et ne trouveront rien de pénible dans ce qu'on exigera d'elles.

ART. 2. Devoirs généraux des personnes du sexe quand elles sont sous la puissance d'un mari.

« Quand la jeune fille a atteint l'âge convenable, on la livre à une famille étrangère. Dans ce nouvel état elle a de nouveaux devoirs à remplir, et ces devoirs ne consistent pas tant à faire tout ce qu'on exige d'elle, qu'à prévenir tout ce qu'on serait en droit d'en exiger.

ART. 3. Du respect sans bornes que la femme doit à son mari, et de l'attention continuelle qu'elle doit avoir sur elle-même.

« Il vous naît un garçon, dit le proverbe, vous croyez avoir en lui un loup que rien ne sera capable d'effrayer, il ne sera peut-être qu'un vil insecte, qui se laissera écraser par le premier venu; il vous naît une fille, vous ne voyez en elle qu'une timide

souris; peut-être sera-t-elle une horrible tigresse, répandant partout la terreur.

« Vous qu'on est en droit de regarder comme une souris, voulez-vous ne point devenir tigresse? Conservez constamment la timidité qui vous est naturelle. Si de la maison paternelle vous avez passé dans celle d'un époux, quoi que ce soit qui puisse vous arriver, dans quelque situation que vous puissiez être, ne vous relâchez jamais sur la pratique des deux vertus que je regarde comme le fondement de toutes les autres, et qui doivent être votre plus brillante parure. Ces deux vertus principales sont : *un respect sans bornes pour celui dont vous portez le nom, et une attention continuelle sur vous-même.*

« Le respect attire le respect; un respect sans bornes fait naître l'estime, et de l'estime il se forme une affection durable à l'épreuve de tous les événements. L'attention sur soi-même fait éviter les fautes; une attention continuelle est comme le correctif des défauts auxquels nous ne sommes que trop sujettes.

« Voulez-vous que votre mari vous respecte? Ayez pour lui un respect sans bornes. Voulez-vous qu'il vous honore de son estime et qu'il ait pour vous une affection constante? Veillez constamment sur vous-même, pour ne pas lui laisser apercevoir vos défauts, et pour tâcher de vous en corriger. Une femme qui ne fait pas cas de ces deux vertus, ou qui n'en fait pas la base sur laquelle doit s'appuyer toute la tranquillité de ses jours, tombera bientôt dans les vices opposés, et sera la plus malheureuse des femmes.

ART. 4. Des qualités qui rendent une femme aimable.

« Ces qualités se réduisent à quatre : à savoir : *la vertu, la parole, la figure, et les actions.*

« La vertu d'une femme doit être solide, entière, constante, à l'abri de tout soupçon. Elle ne doit avoir rien de farouche, rien de rude ni de rebu-

tant, rien de puéril ni de trop minutieux. Ses paroles doivent être toujours honnêtes, douces, mesurées; elle ne doit pas être taciturne, mais elle ne doit pas être babillarde; elle ne doit rien dire de trivial ni de bas, mais elle ne doit pas pour cela rechercher ses expressions, ni n'en employer que de peu communes, et vouloir paraître bel esprit. Si elle est assez instruite dans les lettres pour en parler pertinemment, elle ne doit point faire parade de son érudition. En général, on n'aime pas qu'une femme cite à tout moment l'histoire, les livres sacrés, les poètes, les ouvrages de littérature; mais on sera pénétré d'estime pour elle si, sachant qu'elle est savante, on ne lui entend tenir que des propos ordinaires, si on ne l'entend jamais parler de sciences ou de littérature qu'en très-peu de mots et par pure condescendance pour ceux qui l'en priaient.

« Aux agréments de la parole elle doit joindre ceux de la figure. La régularité des traits, la finesse du teint, la beauté de la taille, la proportion des membres, et tout ce qui, dans l'opinion commune, constitue ce qu'on appelle la beauté, contribuent sans doute à rendre une femme aimable; mais ce n'est pas ce que j'entends par les agréments de la figure dont elle doit tirer parti pour se faire aimer. Il ne dépend pas de nous d'être belle, et je demande d'une femme une qualité qu'elle puisse acquérir, et des agréments qu'elle puisse se donner, si elle ne les a pas. Une femme est toujours assez belle aux yeux de son mari, quand elle a constamment de la douceur dans le regard et dans le son de la voix, de la propreté sur sa personne et dans ses habits, du choix et de l'arrangement dans sa parure, de la modestie dans ses discours et dans tout son maintien.

« Pour ce qui est des actions, elle n'en doit jamais faire aucune qui ne soit dans l'ordre et dans la décence, pour l'honnête satisfaction d'un mari sage, et le bon exemple des enfants et des domestiques; elle n'en doit faire

aucune qui n'ait directement le soin de sa maison pour objet; elle doit les faire toutes dans les temps réglés, de telle sorte néanmoins qu'elle ne soit point esclave du moment précis; elle doit les faire sans empressement comme sans lenteur; avec application, mais sans inquiétude; avec grâce, mais sans affectation.

ART. 5. De l'attachement inviolable que la femme doit avoir pour son mari.

« Quand une fille passe de la maison paternelle dans celle de son mari, elle perd tout, jusqu'à son nom; elle n'a plus rien en propre; ce qu'elle porte, ce qu'elle est, sa personne, tout appartient à celui qu'on lui donne pour époux. C'est vers son époux que désormais doivent tendre toutes ses vues; c'est uniquement à son époux qu'elle doit chercher à plaire; vif ou mort, c'est à son époux qu'elle doit son cœur.

« Par les statuts consacrés dans notre cérémonial (*le Livre des Rites*), un homme, après la mort de sa femme, a le pouvoir de se remarier; il a le même pouvoir, du vivant même de sa femme, pour des raisons qui sont très-bien détaillées ailleurs; mais une femme, pour quelques raisons que ce puisse être, ni du vivant, ni après la mort de son mari, ne peut passer à de secondes noces, sans enfreindre les règles du cérémonial et sans se déshonorer. *L'époux est le ciel de l'épouse*, dit une sentence contre laquelle on n'a jamais réclamé. Y a-t-il quelque endroit sur la terre où l'on puisse ne pas être sous le ciel? C'est donc pour tout le temps qu'elle sera sur la terre, c'est-à-dire, pendant toute sa vie, qu'une femme est sous le ciel de son mari. C'est pour cette raison que *le Livre des lois pour le sexe (Niu-hien-chou)* s'exprime en ces termes : *Si une femme a un mari selon son cœur, c'est pour toute sa vie; si elle a un mari contre son cœur, c'est pour toute sa vie.* Dans le premier cas une femme, est heureuse et l'est pour toujours; dans le second cas, elle est malheureuse, et

son malheur ne finira que lorsqu'elle cessera de vivre.

« Tant que par une répudiation dans les formes un mari n'aura pas rejeté loin de lui une femme dont les défauts n'auront pu être corrigés, il conserve tous ses droits sur elle; il peut et il doit en exiger l'attachement le plus inviolable; tant qu'une femme sera sous l'autorité du mari, son cœur n'est pas un bien dont elle puisse disposer, puisqu'il appartient tout entier à l'homme dont elle porte le nom.

ART. 6. De l'obéissance que doit une femme à son mari, au père et à la mère de son mari.

Une obéissance qui, sans exception de temps ni de circonstances, sans égard aux difficultés ni aux aversions que l'on pourrait avoir, s'étend à tout et s'exerce sur tout, dans l'enceinte d'une famille, pour les affaires purement domestiques, est l'obéissance dont je veux parler ici. Une femme qui n'aurait pas cette vertu dans sa totalité serait indigne du beau nom d'épouse; une femme qui ne l'aurait qu'en partie n'aurait point à se plaindre si l'on agissait envers elle dans toute la rigueur de la loi.

« Il n'est aucune chose sur la terre qui ne puisse être unie à une autre; il n'en n'est point de si fortement unies qu'on ne puisse diviser. Une femme qui aime son mari et qui en est aimée lui obéit sans peine, tant parce qu'elle suit en cela son inclination, que parce qu'elle est comme sûre qu'elle ne fera après tout que ce qu'elle voudra, et que, quoi qu'elle fasse, elle saura bien obtenir l'approbation de celui à qui elle plaît. Une femme ainsi obéissante n'a pas fait la moitié de sa tâche. Une obéissance absolue, tant envers son mari qu'envers son beau-père et sa belle-mère, peut seule mettre à couvert de tout reproche une femme qui remplira d'ailleurs toutes ses autres obligations. « Une femme, dit le *Niu-men-chou*, doit être dans la maison comme une pure ombre et un simple écho. » L'ombre n'a de forme apparente que celle que lui donne le corps;

l'écho ne dit précisément que ce qu'on veut qu'il dise.

ART. 7. De la bonne intelligence qu'une femme doit toujours entretenir avec ses beaux-frères et belles-sœurs.

« Une femme qui a du bon sens et qui veut vivre tranquille doit commencer par se mettre au-dessus de toutes les petites peines inséparables de sa condition; elle doit tâcher de se convaincre que, quoi qu'elle puisse faire, elle aura toujours quelque chose à souffrir de la part de ceux avec qui elle a à vivre; elle doit se convaincre que sa tranquillité au dedans et sa réputation au dehors dépendent uniquement de l'estime qu'elle aura su se concilier de la part de son beau-père et de sa belle-mère, de ses beaux-frères et de ses belles-sœurs; or le moyen de se concilier cette estime est tout à fait simple : qu'elle ne contrarie jamais les autres; qu'elle souffre en paix d'être contrariée; qu'elle ne réponde jamais aux paroles dures ou piquantes qu'on pourrait lui dire; qu'elle ne s'en plaigne jamais à son mari; qu'elle ne désapprouve jamais ce qu'elle voit ni ce qu'elle entend, à moins que ce ne soit des choses évidemment mauvaises; qu'elle soit pleine de déférence pour les volontés d'autrui, dans tout ce qui ne sera pas contraire à l'honnêteté ou à son devoir. Son beau-père et sa belle-mère, ses beaux-frères et ses belles-sœurs, fussent-ils des tigres et des tigresses, ne pourront qu'être pénétrés d'estime pour une femme qui se conduira si bien à l'égard d'eux tous. Ils feront en tout temps et en tous lieux l'éloge de sa vertu et de son bon caractère. Un tel éloge souvent répété ne saurait manquer de lui gagner le cœur de son mari, de la faire respecter de toute la parenté, et d'établir si bien sa réputation dans toute la ville, qu'elle deviendra l'objet de l'estime universelle; on la citera pour exemple aux autres femmes, et on la leur proposera sans cesse comme le modèle sur lequel elles doivent se former. »

L'ouvrage de PAN-ROÏ-PAN, que

l'on pourrait nommer le *Code des femmes*, fut reçu avec beaucoup de faveur par la cour et les mandarins; le savant MA-YOUNG, président des lettrés qui allaient travailler chaque jour dans la bibliothèque du palais de l'empereur, en fit une copie de sa propre main, et ordonna à sa femme d'apprendre par cœur cet ouvrage, *fait*, disait-il, *pour la perfection des personnes du sexe*.

Cette femme illustre, l'honneur de son sexe, mourut à l'âge de 70 ans, et fut pleurée de tous ceux qui avaient eu l'avantage de la connaître. L'empereur lui fit rendre des honneurs funèbres avec une magnificence extraordinaire. De tous les éloges que les poètes et les lettrés du temps composèrent en son honneur, on n'a conservé que l'inscription lapidaire qu'une autre femme célèbre, épouse d'un des fils de PAN-HOÏ-PAN, fit graver sur sa tombe; en voici le contenu :

« PAN-HOÏ-PAN, surnommée *Tsao*, la grande dame, femme de *Tsao*, fille de PANG-CHÉ, sœur de PAN-KOU, a mis la dernière main aux ouvrages de son père et de son frère, qu'elle a expliqués et embellis.

« Elle a été maîtresse de l'impératrice et des dames du palais. En donnant à ses illustres élèves des leçons sur la poésie, l'éloquence et l'histoire, elle leur apprit à parer l'érudition des ornements de la littérature, et à enrichir la littérature des trésors de l'érudition.

« Par un bienfait dont aucune femme n'avait encore joui, l'empereur lui donna la surintendance de celle de ses bibliothèques qui renfermait le dépôt précieux des manuscrits anciens et modernes non encore débrouillés.

« A la tête d'un nombre de savants choisis, elle travailla dans cette bibliothèque avec un succès qui fit l'admiration de tous les lettrés, et qui surpassa ses propres espérances. Elle tira du profond oubli dans lequel elles étaient ensevelies, quelques productions utiles des savants des siècles passés; elle expliqua avec une clarté qui ne laissa rien à désirer, quelques bons

ouvrages des savants modernes, qu'une trop grande obscurité et un goût tout à fait bizarre rendaient presque intelligibles.

« Elle s'éleva, sans y prétendre, au rang des plus sublimes auteurs, parmi lesquels la finesse de son goût, la beauté de son style, la profondeur de son érudition, et la justesse de sa critique, lui firent décerner une place distinguée. Elle s'abaissa, le voulant bien, jusqu'au niveau des femmes les plus ordinaires, auxquelles, par la simplicité de ses mœurs, par son assiduité à vaquer aux affaires domestiques, et par son attention scrupuleuse à ne négliger aucun des petits détails du ménage, elle ne dédaigna pas de se rendre semblable, pour leur apprendre que, dans quelque poste qu'elles puissent se trouver, quel que soit le rang qu'elles occupent, les devoirs particuliers du sexe doivent toujours être remplis avec préférence, et être regardés comme les plus essentiels et les premiers de leurs devoirs.

« Jouissant de tous les honneurs qu'on accorde aux talents et au vrai mérite, quand ils sont reconnus; estimée des gens de lettres, dont elle était l'oracle; respectée des personnes de son sexe, auxquelles néanmoins elle n'avait pas craint de dire les plus humiliantes vérités, elle vécut jusqu'à une extrême vieillesse, dans le sein du travail et de la vertu, toujours en paix avec elle-même et avec les autres.

« Puisse le précieux souvenir de ses vertus et de son mérite la faire vivre dans les siècles à venir, jusque chez les plus reculés de nos descendants. »

PREMIÈRE ÉLEVATION DES EUNUQUES AUX EMPLOIS PUBLICS.

Ce fut l'empereur HO-TI qui le premier, dit-on, éleva les eunuques aux emplois publics, et leur donna même les premières charges de l'État. Cette grande immoralité a été extrêmement funeste à la tranquillité de l'empire, et elle devait l'être, autrement les lois de la nature eussent été impunément violées; car, en dénaturant l'homme,

en lui étant certaines passions, il arrive que celles de l'ambition du pouvoir et des richesses se développent au plus haut degré dans ces êtres qui sont nécessairement moins qu'hommes ou plus qu'hommes, et par conséquent qui doivent jeter le trouble et le désordre dans une société d'hommes. En Turquie on a assez de raison pour ne donner à ces êtres que la garde d'un sérail; comment est-il donc arrivé qu'en Chine on leur ait donné si souvent le gouvernement d'un grand peuple? La société orientale ne peut être jugée du point de vue européen; mais cependant, de quelque manière que l'on envisage cette coutume, il est difficile de l'expliquer autrement qu'en la rattachant à ce principe politique fondamental: *l'emploi par le gouvernement chinois de toutes les capacités selon le degré de leurs mérites, à quelque rang et à quelques conditions qu'elles appartiennent*. Il se pourrait, toutefois, et cette considération a bien sa valeur, que la fortune extraordinaire et presque constamment soutenue des eunuques dans le gouvernement chinois, fût principalement due aux intrigues de cour pour lesquelles ces créatures dégradées, employées aux voluptés impériales, sont éminemment propres; et l'on sait que lorsqu'un gouvernement en est descendu là, sa chute n'est pas éloignée, ou du moins les agitations et les désordres qui la préparent sont prochains; car l'aviilissement du pouvoir est un signe précurseur certain de révolutions politiques.

GRAND TREMBLEMENT DE TERRE.

Les règnes de CHANG-TI (106), de NGAN-TI (107—125) ne furent signalés que par la complète nullité de ces deux empereurs enfants, par une sécheresse et par de nombreux tremblements de terre, dont le quinzième, qui arriva la huitième année du règne de NGAN-TI (114 de notre ère), fut si violent et si étendu, que dans le *Jindan* (Toungquin actuel) il se fit une ouverture dans la terre d'environ cent

4 ou dix lieues de longueur (*). La même année les digues orientales du *Hoang-ho* s'écroulèrent; il y eut aussi de grandes inondations; et on eût dit que la violence des éléments accusait la faiblesse et l'impuissance des hommes. Le peuple, selon sa coutume, c'est-à-dire selon une croyance admise généralement et favorisée par la classe des lettrés, accusa le gouvernement de toutes ces calamités. Sous CHUN-TI (126—144), un chef de brigands ou de rebelles mit l'empire en danger; il ravagea plusieurs villes des provinces méridionales. Cet empereur fit une loi qui défendait d'élever aucune personne à la magistrature, avant d'avoir atteint l'âge de quarante ans, à moins de posséder des talents extraordinaires. Sur la fin de son règne, à l'exemple de son prédécesseur, il publia une amnistie générale dans tout l'empire, dont le but était de calmer les colères célestes qui s'étaient manifestées dans les désordres des éléments.

Quand une dynastie a produit deux ou trois grands hommes, sa destinée paraît accomplie; elle se traîne encore plus ou moins longtemps dans l'impuissance et la nullité. Nous voyons finir ainsi celle des *Han*. Les deux successeurs de CHUN-TI règnent chacun un an (145—146); HIOUAN-TI (147—167) rend les magistratures vénales; il donne la plus grande protection aux eunuques, et favorise les sectateurs du *Tao*. Cette conduite éloigna de sa cour les gens de lettres qu'il tâchait d'y attirer par toutes sortes de faveurs, comme pour sanctionner ses bassesses aux yeux du peuple; ils ne donnèrent pas dans ce piège grossier. Un d'entre eux observa que l'empereur entretenait mille femmes et plus de dix mille chevaux; qu'il avait auprès de lui une troupe de bonzes dont la doctrine, opposée à celle du philosophe K'HOUNG-TSEU, déshonorait l'empire; que les eunuques s'étaient emparés du pouvoir, et que certainement l'empereur n'avait pas le dessein de mettre un

(*) *Tchun cullh joué ji nan thi tsih tchang pe yu li.*

terme à tous ces désordres. Mais, bien loin de diminuer, le crédit des eunuques augmenta; quelques grands qui n'avaient pas dissimulé leur indignation furent disgraciés; et toutes les réformes auxquelles se soumit l'empereur furent de congédier la moitié de ses femmes, et de n'en conserver que cinq cents pour ses menus plaisirs. Lors d'une amnistie générale qu'il publia dans l'empire, un mandarin, qui avait été injustement emprisonné, ne voulut pas recevoir sa liberté. « Si je l'acceptais, dit-il, je porterais partout l'infamie du crime; vivant, je passerais pour un mauvais magistrat; et mort, pour un mauvais génie. »

Dans les années 151 et 175, il y eut une disette si affreuse que les hommes se nourrissaient de chair humaine.

Les Tartares orientaux, nommés *Sian-pi*, qui s'étaient emparés précédemment du pays des *Hiong-nou* du nord, se joignirent à ceux du midi, et ravagèrent trois provinces dans l'espace de peu d'années. Ces *Sian-pi*, ayant à leur tête un chef audacieux qui avait réuni sous sa puissance les diverses tribus du même peuple, se formèrent un empire de quatorze cents lieues d'étendue. Au nord, ils vainquirent les peuples de la Sibirie méridionale; à l'est, le pays de *Fou-yu*, et à l'ouest, celui des *Ou-sun*. L'an 156 de notre ère ils commencèrent à faire des courses en Chine; mais leur puissance s'affaiblit avec la mort de leur chef; ce qui rendit la tranquillité aux frontières septentrionales de l'empire.

Sous le règne de ce monarque l'Inde (*Thian-tchou*) et l'empire romain (*Ta-tsin*), ainsi que d'autres nations, envoyèrent, selon les historiens chinois, des tributs à l'empereur par la mer orientale. C'est de cette époque que date le commerce des étrangers avec la Chine par le port de Canton.

AUGMENTATION DU CRÉDIT ET DU POUVOIR DES EUNUQUES.

L'empereur LING-TI (168—189) favorisa encore plus l'ambition et le pouvoir des eunuques que ses prédécesseurs.

La puissance souveraine était tombée dans le dernier degré de l'avilissement. La fantaisie prit à cet empereur d'établir une foire dans son palais, où l'on vendait toutes sortes de curiosités, afin d'avoir le plaisir de voir ses concubines se prendre de querelles et en venir aux injures pour les moindres bagatelles qu'elles s'enviaient mutuellement. Par une autre fantaisie stupide, il substitua des ânes aux chevaux qui étaient à son usage, se promenant dans l'enceinte de son palais, et allant aux appartements de ses femmes sur un char attelé de ces nobles animaux. Et comme en Chine la cour donne le ton à tout l'empire, les chevaux tombèrent à vil prix, et toute la nation des employés du gouvernement ne se fit plus traîner en voiture que par des ânes. Les historiens chinois n'ont qu'une chose à louer dans cet empereur: c'est d'avoir fait graver en trois sortes de caractères, sur quarante-six tables de marbre, les cinq *king* ou cinq livres canoniques, et de les avoir fait exposer à l'entrée de l'académie, où ils restèrent sept cents ans.

SOCIÉTÉS SECRÈTES. PERSÉCUTION DES LETTRES.

La puissance toujours croissante des eunuques devint si odieuse aux lettrés, que ces derniers se concertèrent pour les faire rentrer dans l'exercice de leurs fonctions humiliantes. Les eunuques qui, dès le moment où ils eurent acquis assez d'ascendant sur les empereurs pour espérer de se maintenir dans leurs bonnes grâces, sentirent le besoin de former entre eux une espèce de corporation, accusèrent les lettrés de conspirer contre le trône (169 de notre ère), et d'avoir formé des sociétés secrètes dans le but de renverser l'autorité impériale. LING-TI, comme tous les princes faibles et débauchés, n'avait de force et de résolution que pour faire le mal; il donna tout pouvoir aux eunuques qui en profitèrent pour accabler leurs ennemis: cent grands de l'empire furent mis à mort; ainsi que sept cents mandarins

inférieurs ! Cette grande exécution, commandée par les eunuques tout-puissants, ne fit qu'accélérer la chute de la dynastie des *Han*. Des troupes nombreuses de mécontents, qui s'appelaient les *Bonnets jaunes*, se formèrent, s'accrurent rapidement, et se répandirent dans plusieurs provinces sous le commandement de trois frères nommés *Tchang*, sectateurs de la doctrine de LAO-TSEU ; mais elles furent réprimées par l'habileté et la valeur de quelques généraux de l'empereur. Quatre-vingt mille hommes, commandés par deux des frères, périrent du côté des mécontents, dans une seule bataille, et dans un autre combat le troisième de ces frères fut vaincu avec cent mille hommes qui lui restaient.

Les guerres civiles ne cessèrent de ravager l'empire chinois sous HIAN-TI (190—220), le dernier empereur de la première dynastie des *Han*. La Chine fut partagée d'abord en trois, puis en quatre parties différentes, qui avaient autant de souverains. La partie orientale conspira contre TOUNG-TCHO, général des troupes impériales, qui voulut affecter l'autorité souveraine, et se rendit odieux par son insolence et son faste impérial. Ces guerres donnèrent occasion à THSAO-THSAO de déployer ses grands talents politiques et militaires. Ce général retarda de trente ans la chute complète de la dynastie des *Han*, et en prépara une nouvelle dans sa famille par l'éclat extraordinaire que ses talents et sa valeur lui avaient attiré dans ses guerres contre les Tartares, ces éternels ennemis des Chinois, et contre les rebelles de l'intérieur. « Ce général avait un talent particulier pour connaître les hommes et pour les employer selon leurs mérites. Cette connaissance fut la principale cause des grands succès qu'il obtint dans presque toutes ses entreprises ; lorsqu'il reconnaissait de l'habileté à quelqu'un, il le cultivait avec soin, quelle que fut sa naissance. Il usait de tant de précautions dans ses expéditions, qu'il était très-difficile de le surprendre. En présence de l'ennemi, et dans le plus

fort du combat, il conservait un rare sang-froid, et ne laissait jamais apercevoir la moindre inquiétude. Libéral à l'excès quand il s'agissait de récompenser une belle action, il était inflexible à l'égard des gens sans mérite, et ne leur accordait jamais rien. Ne condamnant personne sans de puissants motifs, il était inflexible dans l'exécution de ses ordres, que ni la recommandation, ni la compassion ne pouvaient faire révoquer. Ces qualités l'avaient élevé à un si haut degré de puissance, qu'il était presque devenu le maître de l'empire » (Tableaux hist. de l'Asie.)

VI^e DYNASTIE.

LES WEI, DE 220 A 265, 44 ANS, 5 EMPEREURS.

Le fils de THSAO-THSAO, nommé THSAO-PHI, s'empara de l'autorité souveraine que HIAN-TI fut forcé de lui offrir. Il donna à sa nouvelle dynastie le nom de *Wei*. « Ainsi finit la dynastie des *Han*, qui, pendant plus de quatre siècles, avait possédé le trône, et illustré la Chine par le rétablissement des lettres, et par l'extension qu'ils donnèrent à l'empire en reculant ses frontières occidentales presque jusqu'à la mer Caspienne. » (Id.)

SAN KOUÉ. ÉPOQUE DES TROIS ROYAUMES.
HAN POSTÉRIEURS.

C'est ici (220) que commence l'époque de l'histoire chinoise où l'empire fut divisé en *trois royaumes* : celui de *Wei*, celui de *Han* de *Chou*, et celui de *Ou*. Le premier était situé dans la Chine septentrionale ; le second dans la province actuelle du *Sse-tchouan* ; il commença en 222, et finit en 262 de notre ère ; le troisième occupait le reste de la Chine méridionale, et dura jusqu'en 280. Les *Wei* furent détruits par les *Tsin*, qui soumièrent aussi les deux autres royaumes.

Ce partage de l'empire a été déguisé par les écrivains chinois officiels (*),

(*) Nous voulons principalement désigner la « TABLE CHRONOLOGIQUE de tous les souverains qui ont régné en Chine, rangée

qui ont fait régner jusqu'aux *Tsin* différents princes qui appartenait à des

« par ordre de cycles, et exactement calculée sur les monuments authentiques, depuis la 61^e année de l'empire de HOANG-TI, qui en est le véritable législateur, jusqu'à l'empereur actuellement régnant (1769), quatrième de la dynastie des *Tartares manchoux*, autrement dite la dynastie des *Tai-thsing*, et imprimée à Péking dans le palais impérial, après avoir subi tous les examens juridiques des différentes académies, ou tribunaux littéraires de cette capitale, la 32^e année de KIAN-LOUANG, c'est-à-dire, l'an de notre ère 1767, pour servir désormais de règle aux historiens et aux autres écrivains publics de l'empire. »

C'est ainsi que la désigne le P. Amyot, dans une note manuscrite qui précède l'exemplaire qu'il a envoyé à la Bibliothèque royale de Paris dans le siècle passé; exemplaire qui porte la transcription manuscrite de tous les noms des empereurs chinois, avec la réduction de toutes les années des cycles chinois en années précédant et suivant l'ère vulgaire. Ce même savant missionnaire ajoute : « J'espère que ceux qui cultivent les lettres ne me sauront quelque gré de les avoir mis en état de voir par eux-mêmes dans l'original tout l'ordre chronologique de l'histoire chinoise. La Bibliothèque du roi étant ouverte aux savants de toutes les nations... j'ai cru que c'était le sanctuaire où l'ouvrage de l'empereur, et celui dont j'ose l'accompagner en forme de complément, pouvaient être le plus utilement et le plus glorieusement déposés. Ces deux ouvrages ne pouvant être séparés l'un de l'autre, je fais hommage de l'un et de l'autre. Dans le premier, je mets en français le chinois de l'empereur; dans le deuxième, je remplis les années des règnes conformément aux annales les plus authentiques et les plus généralement suivies. » (Amyot, m. d. l. c. d. j. à Péking, 1769.)

De ces deux ouvrages que le P. Amyot regardait avec raison comme si utiles pour l'étude de l'histoire de la Chine, il ne reste plus à la Bibliothèque du Roi que la *Table chronologique* de l'empereur KIAN-LOUANG, qui ne renferme que les noms des souverains classés selon l'ordre des cycles, avec les noms donnés aux années des différents règnes, aussi classés dans leur ordre le plus

branches plus ou moins éloignées de la race des *Han*, tels que : *Han TCHAO-LIE-TI* (221—222); *Han HEOU-TCHOU* (223—263); ensuite *YODAN-TI* (264) des *Wei*, reconnu par eux comme appartenant également à la race des *Han*. Ces différents souverains ont été désignés sous le nom de *Han postérieurs* (*Héou han*). Le royaume de *Wei* avait sa capitale à *Lo-yang*; les États de l'Asie centrale, qui avaient été les alliés des *Han*, conservèrent les mêmes relations avec ses souverains. Les rois des *Han* de *Chou* tenaient leur cour à *Tching-tou*, capitale de la province actuelle du *Sze-tchouan*; et les rois de *Ou* firent leur résidence à *Kian-khang* (connu plus tard sous le nom de *Nan-king*, d'où l'on tire les étoffes légères de ce nom) (*).

Le souverain du royaume des *Wei*, après avoir combattu ceux de *Han* et

exact, et la première partie de son *Abbrégé chronologique de l'histoire universelle de l'empire chinois*, telle qu'elle a été imprimée dans le XIII^e volume des *Mémoires sur les Chinois*, p. 74 et suiv. Cette partie ne va malheureusement que jusqu'à la mort de l'empereur CAUW, 2206 ans avant notre ère. Elle fait bien vivement regretter la suite qui venait jusqu'en 1770 de J. C., et qui, par une infidélité à jamais déplorable, a disparu depuis longtemps de la Bibliothèque du roi. Nous avons acquis la preuve, par la partie imprimée, que le savant travail du missionnaire sur l'histoire de la Chine, était tiré en grande partie du *Li-tai-ki-sse*, souvent cité dans le commencement de cet ouvrage (v. p. 35, 65, 87, 95, 96 et suivantes), qui est en chinois le développement le plus méthodique et le plus complet de la *Table chronologique*, et qui a été rédigé en cent volumes grand in 8^o chinois, par les mêmes auteurs, et publié par le même empereur. Nous n'avons pu continuer à nous en servir comme par le passé, parce que l'attention du conservatoire de la Bibliothèque royale ayant été attirée sur ce bel ouvrage, il a été considéré comme trop précieux pour en laisser faire usage au dehors.

(*) Voyez une vue de *Nan-king*, pl. 55; la grande *Tour de porcelaine* et les autres monuments seront donnés plus tard avec la description de la ville.

de Ou pour conquérir la souveraineté absolue, fut à son tour renversé du trône par son propre général que ses triomphes avaient séduit. Le fils de HEOU-TI, voyant la puissance de son père en péril, alla le trouver, et lui dit : « Il n'y a point à délibérer; c'est ici un moment décisif, il nous faut ou vaincre ou mourir comme nos ancêtres, ô mon père ! » Le roi ne voulut point suivre cette résolution du jeune homme. Celui-ci, désolé, se retira dans la salle funèbre des ancêtres, et, ayant tué sa femme, il se tua lui-même de désespoir.

L'année 263 (quarante-unième du règne de HEOU-TI ou HEOU-TCHOU), la race des Han fut entièrement éteinte; l'armée impériale fut taillée en pièces, et le palais abandonné au pillage.

VII^e DYNASTIE.

LES TCIN, DE 265 A 418, 155 ANNÉES ET 15 EMPEREURS.

Le fils du général qui avait renversé le dernier et faible rejeton de la race des Han, est le fondateur de cette nouvelle dynastie. Il prit le titre de WOU-TI, *empereur guerrier ou conquérant*, titre qui convient à presque tous les fondateurs de nouvelles dynasties en Chine, où le droit du plus fort, comme ailleurs, légitime souvent des actes qui n'ont pas d'autre sanction. C'est ainsi que les destinées des peuples se jouent le plus souvent dans les batailles. Que de fois la force et l'adresse ont décidé du sort des nations ! N'en doit-il pas être ainsi dans toutes les luttes sanglantes des hommes, tant que d'autres éléments de solution ne seront pas trouvés aux querelles politiques et religieuses qui les agitent ? tant que la plupart de ces éléments seront de nature brute et irraisonnables ? Les changements de dynasties sont nécessaires quand ces dynasties ne remplissent plus les conditions de leur existence, quand les éléments qui faisaient leur droit et leur force sont en dissolution. La chute de la dynastie des Han était prévue, était dans l'ordre des choses naturelles, était nécessaire; celle des Tcin lui succède

avec moins d'éléments de force et de durée: ce n'est pas une révolution désirée et consommée; ce n'est presque qu'un changement de personnes. Le pouvoir souverain est tombé dans des mains plus fermes, plus habiles, plus jeunes; mais les principes de gouvernement, les éléments d'existence restent à peu près les mêmes. Le nouvel empereur fut droit, sincère et magnanime; ces qualités lui gagnèrent bien des cœurs. Il tint sa cour à Lo-yang, dans la province du Ho-nan. Sous son règne (265 - 290), dix-huit petits souverains se disputèrent la dignité impériale; mais ceux des provinces méridionales furent le plus souvent vaincus par ceux des provinces septentrionales, plus robustes et plus endurcis aux fatigues de la guerre, en même temps qu'ils étaient soutenus par les Tartares, leurs alliés.

L'année 267, des barbares (étrangers) de l'orient, hommes de Wei (ou Japonais), vinrent apporter des tributs de différente nature au fondateur de la dynastie de TCIN. L'histoire chinoise rapporte à l'année cyclique qui correspond à celle de 268 de notre ère, un événement météorique trop extraordinaire pour être passé sous silence : « En automne, à la septième lune, une multitude d'étoiles filèrent à l'occident et tombèrent comme de la pluie (*).

Le nord étant soumis, l'empereur avec deux cent mille soldats envahit l'État du roi de Ou, traversa le grand fleuve Kiang et prit la ville de Nan-king. Le roi de cet État, le dernier représentant des trois royaumes, détesté de son peuple pour avoir introduit de nouveaux supplices, et qui entretenait dans son palais cinq mille femmes pour jouer la comédie, sortit de la ville et se rendit au vainqueur, qui lui donna une petite souveraineté où il finit misérablement ses jours.

Ce fut ainsi que la dix-septième année de son règne (281), WOU-TI conquiert un État qui contenait cinq cent

(*) *Thsieou tsi youé tchoung sing si lieou yun jou yu.*

vingt-trois villes ou bourgades, défendues par deux cent trente mille hommes, et devint le seul maître de tout l'empire chinois, tel qu'il avait existé sous les grandes dynasties antérieures. C'est alors que cet empereur, confiant dans sa fortune et se reposant sur ses victoires, crut qu'il n'aurait plus d'ennemis à combattre, et licencia son armée. Il se renferma dans son palais, s'abandonnant au luxe et à la débauche qui avaient perdu son rival, et se faisant promener avec ses troupeaux de femmes dans ses jardins impériaux sur des chars traînés par des moutons. Ce prince, que la fortune avait élevé à la plus haute dignité, ne sut pas maintenir ses faveurs. Cependant son règne fut assez prospère; les relations entre la Chine et l'Occident, interrompues pendant la division de l'empire, furent rétablies, et ce fut cet empereur qui, en 284, reçut l'ambassade de Théodose, frère de l'empereur Héraclius, dont il est fait mention dans les historiens chinois (*). Il mourut à l'âge de cinquante cinq ans, laissant l'empire à son fils aîné, jeune homme stupide et hébété (291), qui prit le titre de HOËI-TI. Sa profonde incapacité laissa le champ libre aux intrigues et à l'ambition de ses femmes. L'une d'elles, qui avait le titre de *seconde impératrice*, s'empara tellement de son esprit qu'elle vint à bout de chasser l'impératrice, dont elle fit périr par le poison le fils unique; elle fit ensuite massacrer tous les grands qui étaient attachés à cette princesse.

Ces actions barbares firent renaitre la guerre civile dans l'empire : la *seconde impératrice* fut tuée à son tour, et tous ceux qui étaient de son parti périrent par le fer, et l'empereur même prit la fuite. Les petits souverains ambitieux, et tous ceux qui tenaient à la dynastie déchue ou qui étaient mécontents de la nouvelle, augmentèrent les troubles, et ce fut sans doute à l'extrême division des partis que la dynas-

tie de Tsin dut de ne pas avoir été renversée dans la mêlée.

C'est dans les temps de troubles et d'anarchie que les esprits ardents cherchent un nouvel aliment et de nouveaux principes pour s'opposer à la dissolution sociale. Aussi les historiens chinois disent qu'à l'époque dont il est question il s'éleva une nouvelle secte, née de celle de LAO-KIUN ou LAO-TSEU (voy. p. 110 et suiv.), que l'on nommait *Wou-wet-kiao, la secte du Vide et du Néant*, comme l'interprétaient ses adversaires, mais dont la doctrine stoïque avait pour but de retremper les âmes et de leur faire dédaigner les honneurs et les biens du monde, comme étant choses vaines et indignes des affections immortelles de l'homme.

HOËI-TI mourut empoisonné (306) à l'âge de quarante-huit ans.

ROYAUME DE HAN, OU TCHAO.

Les *Hiong-nou* ou Tartares, ces éternels ennemis des Chinois, ne manquèrent pas de profiter de la faiblesse de la dynastie des Tsin et des troubles qui agitaient l'empire pour agrandir leurs possessions. Un de leurs chefs, qui avait été au service des Tsin et qui avait obtenu une petite principauté dans le nord du *Chan-si*, avait conçu le projet de se servir de sa puissance pour se rendre indépendant, et pour replacer sur le trône la famille des *Han*, dont il se disait un descendant par alliance. Il établit sa cour dans le *Chan-si*, espérant se rendre maître de *Lo-yang*, l'une des capitales de l'empire. Ses guerres contre les Tsin furent presque toujours heureuses, et en 311 la résidence impériale de *Lo-yang* fut pillée et réduite en cendres. L'empereur tomba entre les mains du vainqueur; il fut déposé et réduit à la dignité d'échanson. Le vainqueur, après avoir tué le fils de cet empereur, se fit servir à table par ce dernier vêtu en esclave, et le fit mourir ensuite. L'année suivante, une autre résidence royale (*Tchang-ngan*, aujourd'hui *Sé-ngar-fou*) fut aussi prise par les nouveaux *Han*.

On rapporte qu'en 309 il y eut une

(*) Voy. Tableaux historiques de l'Asie, pages 70 et 191.

si grande sécheresse en Chine, que les plus grands fleuves tarirent presque tous.

Cinq empereurs se succèdent dans l'espace de trente-deux ans. L'un d'eux, YOUN-TI (317-322), transporta sa cour de Ho-nan-fou (dans le Ho-nan) à Kian-khang (Nan-king, voy. la pl. 55) : c'est ce qui a fait donner à lui et à ses successeurs le nom de Tchin orientaux (Thoung-tchin). Pendant ce temps les nouveaux Han transportèrent leur cour à Tchang-ngan (318), et donnèrent à leur dynastie le nom de Tchao, qui fut ensuite changé en Heou-tchao ou Tchao postérieurs. Cette dynastie, qui n'est pas placée au rang des dynasties impériales par les historiens chinois, finit, en 352 de notre ère, par son extermination totale.

LUXE ET MAGNIFICENCE DE L'EMPIRE CHINOIS DU NORD.

Un des souverains de cet empire chinois du nord poussa le luxe et la magnificence aussi loin que les dynasties impériales reconnues comme telles. Il fit élever un magnifique palais, où demeuraient plus de dix mille personnes de tout sexe, parmi lesquelles était un nombre considérable des plus belles jeunes filles habillées des robes les plus somptueuses, des devins et des astrologues, avec beaucoup d'agiles archers. Mais le corps de troupes le plus remarquable était un régiment de dames, à la taille fine et déliée, qui, montées sur des coursiers légers, avec des parures et des robes élégantes, pour faire ressortir leurs belles figures, lui servaient de gardes du corps. Lorsque ce nouveau Sardanapale sortait, ces femmes jouaient de plusieurs instruments, et elles amusaient aussi ses hôtes à sa table somptueuse. Tout cela se faisait aux dépens du peuple, qui succombait sous les fatigues d'un travail opiniâtre, ainsi que sous les exactions de son souverain et de ses délégués. Les choses furent poussées au point que, pour l'entretien de ces orgies royales et des armées nombreuses qui étaient sur pied, la nation fut

réduite à un état de mendicité. Un grand nombre de personnes mouraient de faim ou mettaient elles-mêmes un terme à leurs misères en hâtant une mort lente et inévitable.

FIN DE LA DYNASTIE DE TCHIN.

Cette dynastie finit, comme toutes les dynasties, par la faiblesse, la nullité et l'impuissance. Elle n'a pas même brillé d'un éclat au-dessus d'un éclat vulgaire; et l'insipidité qu'éprouve l'historien à retracer les faits de cette dynastie ne peut se comparer qu'au dégoût et à la pitié qu'inspirent et la lâcheté avide de ses princes et le sort du peuple qui leur était confié. Quand une dynastie ne brille pas par l'éclat des talents (ce qui n'est pas indispensable), elle doit au moins consacrer toutes ses forces au bonheur du peuple, ou elle forfait à sa mission.

Ce fut sous le règne de NGAN-TI (405-418) que commença à s'élever le fondateur de la dynastie des Soung. Cet homme, nommé LIEOU-YU, sortit de la plus basse classe du peuple, perdit sa mère en naissant, et fut nourri par la charité d'une femme qui en eut pitié et l'éleva comme son fils. L'enfant, en grandissant, acquit beaucoup d'intelligence et de pénétration, et il étudia la littérature avec une grande ardeur, sans le secours d'aucun maître. Cependant, dénué de tout secours, il fut obligé de faire un petit commerce de sandales pour vivre. Dégoûté de ce métier, il se fit ensuite soldat, devint le général d'une nombreuse armée, se signala par plusieurs exploits, principalement contre le pirate Sun-nghan (400 de notre ère) qui ravageait les côtes de l'empire, pillant tout et emmenant des milliers d'habitants en captivité. LIEOU-YU resta longtemps à la tête des troupes sous le titre de grand général, et c'est en cette qualité qu'il détruisit peu à peu tous ceux qui voulaient enlever l'empire à la dynastie de Tchin. Ces services signalés le firent nommer prince de Soung. Il continua à servir comme auparavant, et il se préparait en 418 à marcher contre des

rebelles, lorsque son entreprise échoua par la faiblesse de l'empereur et la mauvaise conduite de plusieurs de ses généraux. LIEOU-YU forma alors le projet de se débarrasser de ce prince incapable et de lui substituer son frère. Les eunuques, gagnés par le premier ministre, étranglèrent l'empereur avec sa propre ceinture. Le frère de ce dernier, nommé KOUNG-TI, fut appelé au trône (419). Craignant un sort semblable à celui de son prédécesseur, il abdiqua le pouvoir en faveur de LIEOU-YU, et fut relégué dans une province éloignée, avec un titre insignifiant.

VIII^e DYNASTIE. SOUNG.

DE 420 à 479. — 59 ANS, 9 EMPEREURS.

LIEOU-YU, en s'emparant du pouvoir, prit le nom que prennent ordinairement tous ceux qui arrivent à la puissance souveraine par l'épée; c'est-à-dire, *empereur guerrier* (*wou-ti*), et celui de *premier ancêtre* (*kao-tsou*) de la dynastie des *Soung*.

L'année suivante, le nouvel empereur empoisonna un vase plein de vin, et ordonna à un de ses officiers de le présenter à l'ex-empereur KOUNG-TI. L'officier, qui avait plus de pudeur que son maître, refusa d'obéir et avala lui-même le poison, dont il mourut sur-le-champ. LIEOU-YU voulut ensuite contraindre le malheureux KOUNG-TI à le prendre lui-même; mais ce dernier répondit que la religion de Fo, qu'il professait, lui défendait de se donner la mort. Alors il fut massacré par des soldats.

CONTINUATION DES TROUBLES INTÉRIEURS.

L'avènement au pouvoir d'une nouvelle dynastie ne fit point cesser les troubles qui agitaient la Chine. Il s'établit de nouveau deux empires, l'un méridional et l'autre septentrional. Cinq familles régnèrent successivement dans le premier en peu de temps; quatre occupèrent le dernier, et deux étaient d'origine tartare ou *sian-pi*. On nomme l'époque pendant laquelle régnèrent simultanément toutes ces dy-

nasties, *l'époque des dynasties du Nord et du Midi* (*nân-pe-tchao*). Mais, comme à l'ordinaire, il n'y a que la dynastie prépondérante qui ait été reconnue légitime par les historiens chinois. La dynastie des *Soung* ne fit, pour ainsi dire, que passer au pouvoir; elle n'eut pas assez de force pour remplir dignement sa mission et pour donner de l'unité à l'empire. Il fallait encore que quelques siècles s'écoulassent, que quatre autres petites dynasties passassent également au pouvoir, pour que l'empire chinois reprît sa grandeur et sa puissance. Quelles sont les causes qui, pendant près de quatre siècles, firent descendre l'empire chinois au rang de l'Europe au moyen âge? Il en est plusieurs qu'il serait trop long de caractériser ici; mais l'une d'elles est assurément l'abandon des doctrines politiques et morales enseignées par le philosophe K'HOUNG-TSEU, et l'adoption des doctrines monacales bouddhiques, qui ont tant de rapport avec celles qui dominaient au moyen âge en Europe. Sans doute que les doctrines politiques et morales de l'ancien philosophe chinois avaient perdu la plus grande partie de leur force et de leur puissance, puisqu'elles avaient cédé la place à des doctrines étrangères; mais dès l'instant que les esprits, n'étant plus satisfaits des doctrines anciennes qui avaient fait la prospérité et la grandeur de l'empire, aspiraient après des doctrines nouvelles, et en adoptaient qui reposaient sur un autre ordre social moins parfait, il est évident que ce seul fait était un signe de décadence morale et par conséquent politique, et que l'adoption du bouddhisme, qui partout ailleurs eût été un progrès, n'était là qu'une marque infaillible de décadence.

PORTRAIT DE LIEOU-YU, DEVENU KAO-TSOU-WOU-TI.

« Le fondateur de la dynastie *Soung* (dit l'auteur des *Tableaux historiques de l'Asie*) possédait dans un degré éminent toutes les qualités qui rendent un homme digne de commander aux autres. A la tête des troupes, il se mon-

était tout à la fois bon soldat et habile général; dans le cabinet, il était politique estimé, profond, et fertile en moyens pour faire réussir les plus vastes projets; dans sa vie privée, il avait la modestie, la réserve, et toutes les vertus d'un particulier. Sans faste, sans ostentation, sans orgueil, il occupa le trône avec cette noblesse, cette majesté, cette grandeur d'âme qui distinguent un grand monarque, en même temps que, par sa générosité, sa douceur, sa bienfaisance, et son attention à faire le bonheur de ses sujets, il tâchait de se rendre digne de l'auguste titre de père du peuple. Peut-être même eût-il fait oublier le double crime qui l'avait conduit à la dignité suprême, si le cours de sa vie n'eût pas été si tôt terminé. Après environ deux ans de règne, il mourut à *Kian-khang* (*Nanking*), où il tenait sa cour. »

Son fils et successeur, nommé CHAO-TI, qui lui succéda (423), ne régna qu'un an. Il était si stupide et si niais que son premier ministre lui ôta le pouvoir dont il était indigne, et peu après le fit mourir. Un autre fils de WOU-TI fut nommé empereur (424), et régna trente ans sous le nom de WEN-TI (*l'empereur lettré, instruit, à l'esprit cultivé*). Il passa pour avoir été un souverain accompli. Sa bonté naturelle, sa bienveillance, sa droiture, son équité, le firent aimer de ses sujets; mais ces belles qualités n'empêchèrent pas les troubles qui eurent lieu sous son règne dans l'empire. Les lettrés lui reprochent d'avoir eu une trop grande affection pour les bonzes ou prêtres de *Bouddha*, dont il se déclara hautement le protecteur. Aussi ces prêtres, qui entretenaient des relations suivies avec les différents royaumes de l'Inde et d'autres contrées de l'Asie, étendirent-ils au loin sa renommée.

AMBASSADEURS DE L'INDE ENVOYÉS EN CHINE.

Des ambassades de ces différents pays furent envoyées près de lui. L'année 436 de notre ère, le roi du royaume

de *Kapila* (dans l'Inde) envoya un ambassadeur à WEN-TI, pour lui présenter une lettre de soumission et lui offrir des diamants, des anneaux précieux, des bracelets, ainsi que d'autres ornements d'or ciselé, et deux perroquets, l'un rouge et l'autre blanc.

L'année 441, le roi du royaume de *Sou-mo-li* envoya aussi un ambassadeur offrir des productions de son pays.

WEN-TI fit quelques règlements administratifs conçus dans l'intérêt du peuple. L'un de ces règlements portait que les magistrats ne seraient pas continués dans leurs emplois au delà de six ans. Il déclara ensuite la guerre à l'empereur du nord de la Chine, dont la puissance augmentait chaque jour, et qui comptait déjà seize petits souverains qui lui étaient soumis. WEN-TI perdit la première bataille; mais dans la suite, par l'expérience et la bravoure de son premier ministre, il remporta sur lui plusieurs victoires. Ces grands succès causèrent la perte de l'habile général. L'empereur, craignant qu'il n'abusât du crédit et de l'autorité puissante qu'il avait ainsi obtenus, le fit mourir. Dès lors les succès se changèrent en revers; les troupes de WEN-TI furent défaites par celles des *Wei*, et il se fit un grand carnage de part et d'autre, que les campagnes en furent inondées, et que les oiseaux s'enfuirent au loin.

L'empereur du Nord, qui se nommait TAI-WOU-TI, suivit une politique différente de celle de WEN-TI: il fit périr tous les bonzes ou prêtres de *Bouddha* qui étaient dans ses États, et réduisit leurs temples et leurs idoles en cendres.

L'année 453 de notre ère, WEN-TI fut tué par son fils aîné, qui le fut immédiatement à son tour par son frère, lequel régna ensuite sous le nom de WOU-TI (*empereur guerrier*, 454). Ce prince était instruit dans les sciences chinoises; il était aussi très-habile à monter à cheval et à tirer de l'arc, et il avait un goût immodéré pour la chasse. On lui attribue une politique assez habile pour maintenir les aînés de sa famille sur le trône impérial. Les principaux

princes des *Soung* possédaient de vastes domaines, qui étaient comme des fiefs de l'empire. Ils tenaient leurs vassaux dans une dépendance si absolue, qu'ils pouvaient, quand il leur plaisait, leur faire prendre les armes et leur imposer tels tributs qu'ils jugeraient à propos. Ce système vicieux avait été la perte de plusieurs dynasties précédentes. WOU-TI fit adroitement cesser ces abus en se faisant solliciter par eux de reprendre l'autorité souveraine sur tous les domaines ou fiefs de l'empire.

Les relations avec l'Inde et les autres pays occidentaux de l'Asie continuèrent sous WOU-TI; les *Wet* et les autres peuples voisins de l'empire cessèrent leurs excursions. Mais une mort prématurée enleva cet empereur à l'âge de trente-cinq ans (464 de notre ère), et livra le pouvoir souverain à quatre espèces de monstres, qui seraient le rebut de l'humanité, si des êtres pareils ne se représentaient trop souvent aux yeux de l'historien pour les ranger dans les aberrations extraordinaires de la nature. L'un d'eux, MING-TI (465-472, l'empereur illustre), était d'un caractère si féroce, qu'il fit mourir treize jeunes princes du sang impérial et ses neveux pour son joyeux avènement. N'ayant point d'enfants, il introduisit des hommes près de ses concubines, dans le dessein, s'il pouvait ainsi se procurer un enfant mâle, de tuer aussitôt sa mère, et de donner l'enfant à l'impératrice qui était stérile. Il éleva à la première dignité de l'empire *Siao-tao-tching*, qui sera le fondateur d'une nouvelle dynastie, élevée par lui sur les ruines de celle des *Soung*, après avoir trempé ses mains dans le sang des deux derniers empereurs. La conduite du premier (TCOU-YU, 473-476), ses inclinations basses et sa cruauté, parurent légitimer l'arrêt fatal qui le condamnait à périr avec sa dynastie. *Siao-tao-tching*, le premier ministre, donna ordre aux eunuques du palais de s'en défaire; ils lui coupèrent la tête un soir qu'il rentrait ivre, suivant son habitude. Le premier ministre, ne jugeant pas encore le mo-

ment assez favorable pour s'emparer du pouvoir souverain, fit proclamer empereur un autre fils adoptif de MING-TI, qu'il renversa bientôt lui-même, après s'être défait de tous ceux qui auraient pu empêcher l'exécution de ses desseins.

IX^e DYNASTIE. LES THSI.

DE 479 à 502. — 23 ANNÉES, 5 EMPEREURS.

La dynastie de *Thsi*, dont l'élévation était due à un double meurtre, ne dura pas seulement une génération, quoiqu'elle comprenne cinq empereurs. Elle tint sa cour à *Nan-king*, capitale de la province de *Kiang-ngan*. KAO-TI (l'empereur élevé), son fondateur, ne régna que quatre ans; cet empereur était plus renommé dans les lettres que dans les armes. Il avait coutume de dire que, s'il gouvernait l'empire pendant dix ans, il ferait en sorte que l'or ne serait pas plus précieux que la terre. Un jour qu'il portait un habit couvert de pierres précieuses, tout à coup il les fit réduire en poudre, disant qu'elles ne faisaient que faire naître la maladie d'une cupidité effrénée. Il mourut en 482.

Son fils WOU-TI, au commencement de son règne (483), publia une ordonnance par laquelle il défendit de continuer les mandarins dans leurs charges au delà de trois ans. Il renouvela aussi une ancienne loi par laquelle il était défendu aux familles qui portaient le même nom de s'allier entre elles par des mariages. Cet empereur fut très-dévoué aux doctrines du bouddhisme, et il entretenait un grand nombre de prêtres de cette religion. Il aimait aussi beaucoup la chasse. Un jour qu'il passait dans un champ de blé, il en admirait la beauté, lorsqu'un de ses amis, nommé *Fan-yun*, lui dit : « Vous avez raison, ce champ est beau; mais vous ne savez pas les peines qu'il a coûtées. Si vous réfléchissiez que ce blé a été arrosé par les sueurs du peuple, et qu'il est le produit de trois saisons de l'année, je suis sûr que vos parties de chasse vous donneraient plus de peine que de plaisir. » Depuis ce mo-

ment l'empereur se livra moins au plaisir de la chasse, et il mourut en 493.

Quelques historiens européens placent sous le règne de cet empereur l'apparition d'un philosophe, nommé *Fan-tchin*, qui aurait enseigné que « tout ce qui arrive dans le monde était « l'effet du hasard, que l'âme périssait « avec le corps, et qu'il n'en restait rien « après cette vie. » Qu'il se soit trouvé un philosophe pour soutenir la première proposition à cette époque, il n'y aurait rien là de surprenant; mais qu'il ait soutenu aussi les deux dernières propositions, le fait est moins vraisemblable, ou plutôt il est moins probable, puisque le contraire ne faisait pas, à notre connaissance, l'objet d'une croyance générale. Si le fait est vrai, c'était un adversaire de la doctrine bouddhique, importée en Chine plus de quatre cents ans auparavant, et qui enseignait la transmigration des âmes, par conséquent leur existence au delà de cette vie, dogme complètement étranger à l'ancienne doctrine confucéenne.

MING-TI (l'empereur éclaté, *illustré*), frère du fondateur de la dynastie, succéda à WOU-TI (494). KAO-TI lui avait confié la tutelle de deux de ses enfants en bas âge; MING-TI les fit paraître sur le trône et disparaître successivement dans l'espace de quatre mois, pour s'emparer lui-même du pouvoir souverain.

L'empereur de la Chine du Nord était si pacifique, si adonné à l'étude, que, soit qu'il se proménât à cheval, soit qu'il se fît porter en chaise, il avait toujours un livre à la main, disaient les historiens; c'est ce qui contribua aussi à maintenir la paix dans l'empire du Midi, usurpé par MING-TI, qui ne régna que cinq ans, et mourut (498) en laissant le pouvoir à son troisième fils, surnommé le *prince des troubles de l'Orient* (*tsoung hoen héou*), dont la cruauté et les débauches furent poussées à l'excès, dans un règne éphémère. Il ne put souffrir près de lui ceux qui voulaient lui donner de sages conseils, et il accorda toute sa con-

fiance aux eunuques. Son premier ministre, dont le frère avait été empoisonné par l'empereur, pour avoir rendu de trop grands services à l'État, soit indignation vertueuse, soit ambition du pouvoir, se joignit au roi de la principauté de *Liang*, assiégea *Nan-king*, la capitale, en chassa l'empereur qu'il tua de sa propre main, brûla le palais impérial, et en fit construire un autre beaucoup plus magnifique. Après tous ces exploits, il plaça au pouvoir, comme pour lui servir de marchepied, un frère de l'empereur qu'il venait de renverser; il le fit mourir au bout d'un an.

X^e DYNASTIE. LES LIANG.

DE 502 A 557. — 55 ANNÉES, 4 EMPEREURS.

Les révolutions se succèdent rapidement sur ce vaste théâtre que l'on a l'habitude de regarder en Europe comme le séjour éternel de l'immobilité. Rien n'est moins immuable cependant que cet empire de l'Orient, où la force, comme partout, hélas! décide le plus souvent du droit et du sort des peuples. S'il y a quelque chose d'immuable, c'est notre orgueil et notre ignorance de ces empires et de ces révolutions lointaines dont le retentissement n'est pas venu jusqu'à nous, qui sommes pour ainsi dire nés d'hier à la civilisation.

Le fondateur de la dynastie des *Liang*, qui prit le nom de KAO-TSOU-WOU-TI (l'empereur guerrier, le premier ancêtre de sa race dynastique), établit sa puissance sur la ruine complète de la dynastie qu'il avait détrônée. Il voulut aussi réformer les mœurs et les croyances de ses sujets. L'introduction du bouddhisme et la propagation de la doctrine des *Tao-sse*, ou *sectateurs de la Raison*, avaient été la cause de beaucoup de troubles et de dissensions. Le nouvel empereur voulut remettre en vigueur la doctrine du philosophe national KHOUNG-TSEU, qui est regardée en Chine, par les hommes d'État, comme la seule véritablement utile à l'Empire. Il fit construire une salle dans laquelle on honorait la mé-

moire de ce philosophe; il établit des collèges publics dans toutes les villes, et notamment dans la capitale, où il réunit des hommes habiles pour y donner chaque jour des leçons sur l'histoire, sur les doctrines de l'antiquité et les livres reconnus comme sacrés par la nation. La Chine lui dut aussi d'autres institutions utiles et de bonnes lois, qui rendirent bientôt l'empire florissant. Sous le règne de cet empereur, les relations entre la Chine et l'Asie méridionale étaient très-actives; les vaisseaux chinois allaient en grand nombre à l'île de Ceylan et dans les ports de l'Inde, et ils y faisaient un commerce considérable (*). Les ambassadeurs des différents rois de l'Indoustan (**), des peuples voisins de la Perse, qui arrivèrent à la cour, augmentèrent l'éclat du règne de Wou-ti. Ce restaurateur de l'ancienne doctrine l'abandonna sur la fin de ses jours pour embrasser celle plus nouvelle en Chine des propagateurs du bouddhisme; et l'attachement qu'il montra pour la croyance indienne lui aliéna l'amour du peuple qui n'en était pas grand partisan. Mais rien ne put détourner Wou-ti de l'engouement extraordinaire qu'il prit pour la doctrine et les cérémonies des bonzes indiens, et, comme Charles-Quint en Europe, il se fit moins après avoir possédé une immense puissance souveraine. Il y avait vingt-six ans qu'il était au pouvoir, lorsque la fantaisie lui prit d'aller habiter un temple de bonzes, où, la tête rasée et sous un vêtement grossier, il ne vivait que d'herbes et de riz. Les grands de l'empire, humiliés de l'avilissement de leur souverain, allèrent le chercher dans sa retraite et le ramenèrent malgré lui dans son palais, après avoir payé une

forte somme d'or aux bonzes, pour relâcher leur riche proie. Mais cet empereur n'en continua pas moins à suivre tous les préceptes de la religion bouddhique, et il retomba de nouveau dans les mains de ses prêtres, qui possédaient alors treize mille temples dans l'empire (*).

Pendant que l'empire du Midi était ainsi livré à la tutelle des prêtres de Bouddha, l'empire du Nord ou des Wei était gouverné par une femme nommée Hou, qui n'était pas moins soumise à leur puissance. Elle forma aussi le projet de se retirer dans un monastère; mais les prêtres de Bouddha, qui auraient ainsi perdu peut-être la domination d'un empire, lui persuadèrent de leur bâtir un vaste temple, où mille d'entre eux seraient entretenus, et où il y aurait neuf tours pyramidales de plus de neuf cents pieds de hauteur chacune. L'impératrice, après avoir fait élever ce vaste édifice, le nomma *le Séjour de la paix éternelle* (*young tching*).

SUPPRESSION DE LA PEINE DE MORT.

L'empereur KAO-TSOU-WOU-TI donna pendant son règne le premier exemple peut-être de la suppression de la peine de mort dans un grand empire. Il est vrai que c'est à la doctrine bouddhique, qui enseigne la métempsycose ou la transmigration des âmes, et qui ne permet pas même le meurtre des animaux, que cette grande réforme était due. Mais que ce soit à un principe religieux ou à un principe d'humanité qu'un grand acte social s'accomplisse, il ne faut voir que le résultat, et en honorer toutes les causes, si ce même résultat est utile à l'humanité. Des historiens prétendent que la réforme de l'empereur bouddhique chinois fut

(*) Tableaux hist. de l'Asie.

(**) En 502 de notre ère, un roi de l'Inde, nommé Kiu-to, envoya un de ses officiers près de l'empereur KAO-TSOU-WOU-TI, pour lui présenter des lettres de soumission et lui offrir des vases de cristal, des parfums de toutes sortes, des talismans précieux et d'autres objets de ce genre. Voir la *Notice critique et historique sur l'Inde*, déjà citée.

(*) La pl. 56, qui est tirée des *Faits mémorables des empereurs chinois*, représente Wou-ti expliquant dans son palais les livres bouddhiques à ses courtisans et aux gens du peuple. On voit dans le second plan de la gravure la triade bouddhique, dont il est si souvent question dans les livres de cette secte.

nuisible à la paix de l'empire, et que les meurtres et les brigandages se multiplièrent à l'infini par la suppression de la peine de mort. Si cela était, si la peur du châtimement pouvait empêcher le crime, nul doute qu'il ne fallût le conserver, dans l'intérêt même de l'humanité aussi bien que dans celui de l'ordre social; mais c'est une question qui ne nous paraît pas résolue.

On vit se renouveler sous le règne de Wou-ti un exemple de fidélité assez commun en Chine (voy. p. 82-83), mais que l'on ne rencontre pas souvent ailleurs sous cette forme un peu débonnaire. Un grand de l'empire, qui avait été ministre de la précédente dynastie, ne voulant pas servir la nouvelle, se laissa mourir de faim. Quand le nouvel empereur apprit cette mort, il s'écria : *N'est-ce pas du ciel et non des grands que je tiens l'empire? quelle raison a donc pu porter ce misérable à se donner la mort?*

Sous le règne de ce même empereur arriva aussi un exemple de piété filiale assez extraordinaire pour trouver une place honorable dans l'histoire. Un jeune homme de quinze ans voulut mourir pour son père, qui avait été condamné à avoir la tête tranchée pour plusieurs crimes commis pendant l'exercice de sa magistrature. L'empereur, touché du dévouement du fils, accorda la vie au père, et voulut récompenser le jeune homme d'un titre d'honneur; mais ce dernier refusa, en disant que cette distinction lui rappellerait sans cesse le souvenir du crime de son père.

Un petit roi de la province de Honan, vassal de l'empereur, se mit en révolte contre son souverain, et se rendit maître de Nan-king. Il se saisit de l'empereur, qui parut devant lui avec une contenance ferme et assurée, sans donner aucun signe de trouble. Le rebelle eut de la peine à soutenir les regards de son souverain, et il en fut si frappé que la sueur couvrit son visage. *Je n'aurais jamais cru, s'écria-t-il, qu'il était si difficile de résister à une puissance établie par le ciel!* Cette émotion involontaire et passagère l'empêcha de faire massacrer le vieil empereur;

il se contenta de le faire mourir lentement en lui retranchant chaque jour quelque chose de ses aliments.

Deux fils du fondateur de la dynastie des Liang lui succédèrent au pouvoir. Le premier, KIAN-WEN (550-551), n'y fit pour ainsi dire que passer; il fut étouffé la seconde année de son règne par le même rebelle qui avait fait mourir son père, et qui prit ensuite le titre d'empereur de Han. Le second, YOUAN-TI (552-554), ne régna que trois ans. Un de ses généraux, qui était en même temps souverain d'un petit État, ayant défait et tué le vassal rebelle, dont le cadavre fut exposé à toutes sortes d'outrages et mangé par une populace furieuse, se révolta à son tour, et assiégea Nan-king où résidait l'empereur. Celui-ci, que les historiens représentent comme tout à fait adonné aux doctrines des sectateurs de la Raison (les Tao-sse), ayant pris ses armes et fait le tour des murs de la ville, vit que tout espoir de salut était perdu pour lui; alors il brisa son épée précieuse, et fit mettre le feu à sa bibliothèque qui contenait plus de cent quarante mille volumes, en s'écriant : *Hélas! c'en est fait désormais des sciences militaires et de la littérature!*

La ville ayant été prise, il monta sur un cheval blanc, et, vêtu comme un homme vulgaire, il alla se livrer au vainqueur, qui le tua de sa propre main, à l'âge de quarante-sept ans.

L'histoire chinoise rapporte que la première année de son règne (552), deux soleils furent aperçus ensemble dans le ciel.

Un des fils du dernier empereur lui succéda (555-556); mais au bout de deux ans de prétendu règne, il fut aussi tué par le meurtrier de son père, qui devint ainsi le fondateur de la dynastie suivante.

Quelques descendants de Wou-ti régnèrent, sur la fin de la dynastie des Liang et au commencement de celle des Sout, dans la province actuelle de Hou-kouang, sous le nom de Liang postérieurs (heou Liang). Ils ne sont pas mis au rang des empereurs et des dynasties.

XI^e DYNASTIE. LES TCHIN.

DE 567 A 581. — 33 ANS, 5 EMPEREURS.

Ces successions rapides de souverains et de dynasties, dans un empire comme la Chine, indiquent qu'à ces époques il y avait ou il devait y avoir une grande perturbation dans les éléments d'ordre et de stabilité qui assurent la durée des nations, et que les idées religieuses n'y devaient pas être étrangères. En effet, l'histoire chinoise (dont nous ne pouvons recueillir ici que quelques traits épars, en indiquant rapidement la succession des principaux événements) nous fait connaître qu'à l'époque de la chute de la dynastie des Liang, l'empereur de la partie du nord de la Chine, appelée *Tchéou*, fit brûler tous les temples et les idoles des bonzes. Alors il y avait une réaction contre les envahissements successifs des prêtres bouddhiques. On verra encore se renouveler ces grandes exécutions politiques qui ont un caractère si imposant, sinon si barbare, et qui ébranlent si profondément les populations. Les révolutions politiques, dont on méconnaît quelquefois les causes, sont dues souvent aux ébranlements des âmes autant qu'aux mécontentements des esprits.

Le fondateur de la dynastie des *Tchin* ne régna que trois ans (557-559), sous le nom de *Empereur guerrier* (WOU-TI); son frère lui succéda sous celui de *Empereur lettré* (WEN-TI), titre qu'il mérita par ses connaissances et son amour éclairé de la justice. Il avait l'habitude de parcourir souvent son palais pendant la nuit; c'est ce qui lui fit établir l'usage d'annoncer les différentes heures de la nuit dans la cour du palais en frappant sur de grands tambours, usage qui s'exécute encore aujourd'hui dans toute la Chine. Pendant son règne, qui dura sept ans (de 560 à 567), l'empereur du Nord renouvela un ancien usage, fort louable, qui était d'entretenir aux frais de l'empereur les vieillards qui avaient rendu des services importants à l'État.

L'empereur SIOUAN-TI (569-580), frère du fondateur de la dynastie, s'em-

para de la souveraineté par force, et il en déposséda son neveu, qui ne régna que deux ans.

Ce prince aimait passionnément la musique, et il était d'un caractère aimable et enjoué; il accueillait près de sa personne les sages et les hommes instruits, qu'il aimait et protégeait. Ces qualités lui procurèrent un règne que l'on devait regarder comme long, à cette époque de troubles et de morts violentes: il régna quatorze ans.

Pendant ce temps, l'empereur du Nord avait donné sa fille en mariage à l'un de ses ministres, nommé *Yang-kian*, qui peu après fut fait souverain de la principauté de *Souï*. Ce ministre devint si puissant, qu'en peu d'années il fut en état de se rendre maître de toute la Chine.

Plusieurs historiens (de ce nombre sont ceux qui ont rédigé la *Table chronologique* précédemment citée) font cesser le règne de la dynastie *Tchin* à la mort de SIOUAN-TI. D'autres font encore régner sept ans (583-589) un prince débauché, qui n'eut que le courage de se cacher dans un puits à l'approche du prince de *Souï*, dont l'armée nombreuse, après avoir traversé le grand fleuve *Kiang*, était entrée triomphante dans la résidence impériale. Ce prince, lâche et efféminé, fut chassé du trône qu'il avait souillé par ses infamies, et il fut réduit à passer sa vie dans la condition la plus humble et la plus vulgaire, pour laquelle il était né. C'est ainsi que finit la dynastie des *Tchin*, la dernière des dynasties méridionales de la Chine, et avec elle la division de l'empire chinois en deux (*nân pe tchao: les empires du Nord et du Midi*), et la Chine redevint à cette époque (589) une monarchie unique et puissante.

XII^e DYNASTIE. LES SOÛI.

DE 581 A 618. — 37 ANS, 3 EMPEREURS.

« Le nouvel empereur des *Soûi* (*Traité des historiens de l'Asie*) avait pris le titre de WEN-TI (*empereur lettré*). La sagesse de son gouvernement le place à côté des plus grands princes

qui ont régné en Chine (*). Il promulgua un nouveau *code de lois*, qui fut basé sur celui de l'antiquité; cependant il ne se montra pas imitateur aveugle de toutes les institutions établies par les trois premières dynasties qui avaient régné en Chine. Il fit même des innovations qui auraient pu avoir des suites funestes pour lui et pour ses successeurs, si la douceur de son gouvernement et sa perspicacité n'avaient pas fait échouer toutes les tentatives des mécontents.

TENTATIVE DE DIVISION DU PEUPLE EN QUATRE CASTES, COMME DANS L'INDE.

« Il voulait, par exemple, introduire en Chine la division du peuple en quatre castes: elles paraissent avoir été calquées sur le modèle de celles de l'Inde; car il statua que le fils d'un marchand ferait le négoce, que celui d'un artisan apprendrait un métier, et que celui d'un officier militaire ou civil suivrait l'une ou l'autre de ces carrières. Il paraît que ces distinctions n'ont jamais été suivies bien rigoureusement, et qu'on est bientôt revenu aux anciennes formes, qui laissaient à chacun la liberté de se choisir un état. WEN-TI, surpris du grand nombre de colléges entretenus aux dépens de l'État, et de la

(*) On trouve dans le magnifique Recueil impérial contenant les édits, déclarations, ordonnances, etc., déjà cité, l'ordre suivant, par lequel WEN-TI, après avoir soumis un petit royaume qui s'était révolté, refuse d'en rendre des actions de grâces à l'Être suprême (CHANG-TI, empereur suprême) sur une montagne qui serait choisie pour cette cérémonie.

« J'ai envoyé un de mes généraux pour mettre à la raison un petit royaume rebelle. L'expédition a réussi. Qu'est-ce que cela? Cependant chacun me flatte et m'applaudit. On me presse même, tout peu vertueux que je suis, de faire la cérémonie *fong tchen* sur quelque montagne fameuse.

« Pour moi, je n'ai jamais entendu dire que l'empereur suprême (Chang-ti) puisse être touché par des discours vains et frivoles. Je défends absolument que désormais on m'en parle. » (Du Halde, t. II, p. 578.)

prodigieuse quantité de lettrés subalternes dont l'empire fourmillait, ne conserva que le collége de la capitale. Il destina les bâtiments de ceux qu'il avait supprimés dans les autres villes à servir de greniers publics, et ordonna que leurs revenus seraient employés à acheter des grains pour être distribués au peuple dans les temps de disette. Malgré la sévérité qu'il déploya dans cette circonstance, il ne fut nullement ennemi des lettres; il voulait seulement supprimer la foule des demi-savants, qui se croyaient en droit de prétendre aux plus hautes places dans le gouvernement.

BIBLIOTHÈQUE DES EMPEREURS.

« WEN-TI n'était pas lettré, mais il estimait les livres et la littérature ancienne. Les princes de la famille des *Heou-tchéou* avaient recueilli jusqu'à dix mille volumes d'ouvrages qui remontaient au temps des *Tchéou* et des *Han*. Le fondateur de la dynastie des *Sou* y en ajouta plus de cinq mille, fruit de ses conquêtes, ou qu'il avait fait acheter, à grands frais, dans tout l'empire.

« WEN-TI régna, avec gloire, pendant seize ans. Il eut des démêlés avec les *Thou-kiu* ou Turcs, et avec le roi de la Corée; il les termina glorieusement. Il était sur le point de profiter des divisions qui régnaient parmi les premiers, lorsqu'il mourut, victime de l'ambition de son second fils, qui lui succéda, en 605, sous le nom de YANG-TI. Celui-ci employa les trésors amassés par son père, à bâtir une nouvelle ville à *Lo-yang*, dans le *Honan*. Il y transporta sa cour et quitta *Tchang-ngan* (*Si-ngan-fou*), l'ancienne capitale de l'empire.

CONQUÊTES DANS LA PRESQU'ÎLE ORIENTALE DE L'INDE.

« Ses armées remportèrent d'abord des victoires décisives sur les rebelles du *Kiao-tchi* ou Tonquin, et effectuèrent ensuite une invasion heureuse dans le *Ltn-yu* ou Siam, dont ils prirent

la capitale. Ils y trouvèrent des richesses immenses, et entre autres dix-huit idoles en or massif.

CONSTRUCTIONS DE PALAIS NOUVEAUX, DE CANAUX ET DE MAGASINS PUBLICS.

« L'empereur ne se contenta pas de bâtir partout des palais superbes (*), il construisit aussi des ca-

(*) Les historiens chinois rapportent des choses gigantesques de cet empereur; il fit construire deux greniers publics d'une grandeur prodigieuse, dont l'un avait deux lieues de tour, et un parc qui en avait quinze, au milieu duquel se trouvaient des palais, et dans lequel il se promenait à cheval accompagné de plusieurs milliers de concubines, également à cheval, qui le suivaient avec des chants et des instruments de musique. (Voy. la pl. 58, tirée des *Faits mém. des empereurs chinois*). Lorsqu'il voulut traverser le *Hoang-ho*, il prépara une flotte de plusieurs milliers de vaisseaux, qui occupait une étendue de quatre lieues. Il avait fait construire une si grande quantité de barques magnifiques pour son usage, qu'elles occupaient vingt lieues à la file. Quand elles étaient en mouvement, les deux côtés du fleuve devaient être bordés par des cavaliers auxquels les villes voisines étaient obligées de fournir des vivres de ce que l'on pouvait trouver de meilleurs. (Voyez la pl. 57 tirée des *Faits mémorables des empereurs chinois*). Quarante-quatre chefs et rois barbares du nord et de l'occident de la Chine se soumirent à lui. Il fit revoir et réimprimer par plus de cent littérateurs les ouvrages sur l'art militaire, la politique, la médecine et l'agriculture; sept mille volumes des différentes sectes religieuses virent le jour. Il institua le grade de docteur, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours, tant dans l'état civil que dans l'état militaire. Il employa douze cent mille hommes, tant par mer que par terre, pour soumettre les Coréens, sans pouvoir en venir à bout. Il fit aussi réparer la grande muraille avec un million d'hommes; il en employa deux à l'embellissement de la ville de Lo-yang, et à la construction d'un palais où il n'entra que des pierres et des bois tirés des provinces éloignées. Ce fut pour en faciliter le transport, bien plus que dans l'intérêt général, qu'il voulut faire communiquer ensemble les deux principaux fleuves et d'autres grandes rivières.

naux pour faciliter les communications entre les provinces de l'empire. Il fit également élever de vastes magasins destinés à mettre des grains en réserve, et défendit d'y toucher, hors le temps de disette.

COMMERCE AVEC LES PEUPLES OCCIDENTAUX.

« Sous son règne, le commerce intérieur de la Chine fut très-florissant, et les peuples de l'Occident vinrent aussi en foule trafiquer à *Tchang-ye*, ville qui s'appelle à présent *Kan-tcheou*, et qui est située dans la partie la plus orientale de la province de *Kan-sou*. On fut obligé, pour empêcher le désordre, d'y établir des magistrats particuliers, chargés de la surveillance de ces étrangers. On profita de cette occasion pour recueillir toutes les notions que l'on pouvait tirer de ces marchands sur les pays occidentaux, et on dressa une carte représentant les quarante-quatre principautés qui y existaient, réparties dans trois grandes divisions naturelles. Cette carte commençait à la montagne de *Si-khing*, située vers le lieu où le *Hoang-ho*, ou fleuve Jaune, entre en Chine, et s'étendait jusqu'à la mer Caspienne. Au milieu de cette carte, on voyait les hautes montagnes du Thibet septentrional, appelées par les Chinois du nom collectif de *Kouen-tén*. Trois routes principales conduisaient de la Chine à l'Occident : la première se dirigeait par *You* (*Khamil*), ou par le pays des Ouigour orientaux; la seconde par celui des *Kao-tchang*, qui sont les Ouigour occidentaux; et la troisième par *Chen-chen*, petite principauté qui se trouvait autrefois au sud du lac *Lop*, et qui paraît, depuis plusieurs siècles, être ensevelie sous les sables mouvants.

SOUSSION VOLONTAIRE DE L'ASIE
MOYENNE.

« L'inspection de ces mémoires et de la carte qui les accompagnait inspira à l'empereur le désir de se

voir, à l'instar de ses prédécesseurs de la famille des *Han*, arbitre et chef suprême des royaumes occidentaux. Il chargea un des grands officiers de sa cour de négocier leur soumission; celui-ci réussit, mais au prix de sacrifices considérables en argent et en marchandises, qu'il fut obligé de distribuer parmi les princes de l'Asie centrale, pour les disposer à entrer dans les vues de son maître. En 609, YANG-TI entreprit en personne une expédition contre les *Thou-ktu-hoen*, qui avaient négligé de lui envoyer le tribut accoutumé. Ils s'avancèrent jusqu'aux frontières des Ouigour, et reçut les deux rois de cette nation et vingt-sept autres des pays occidentaux qui étaient venus lui rendre hommage. La Chine reprit, sous son règne, cette prépondérance dans l'Asie orientale, qu'elle avait perdue par sa division en plusieurs États.

CONQUÊTES DES ILES LIEOU-KHIEOU ET TRAITÉ AVEC LA CORÉE.

« L'année suivante (610), il envoya une expédition contre les îles *Lieou-khieou*, dont le roi avait refusé de se soumettre. Les Chinois le battirent, et il resta sur le champ de bataille. Plus de cinq mille insulaires des deux sexes furent transportés en Chine. YANG-TI ne fut pas également heureux dans ses guerres et ses expéditions contre la Corée, quoiqu'il commandât plusieurs fois son armée en personne. Cependant les Coréens, fatigués de la lutte, conclurent un traité avec l'empereur de la Chine, par lequel ils assurèrent leur existence indépendante comme nation. Malgré ces entreprises guerrières, YANG-TI ne perdit pas de vue la littérature et les sciences; il encouragea les lettrés de toutes les sectes. A l'exemple de son père, il augmenta considérablement la bibliothèque de la capitale; il porta le nombre des volumes à cinquante-quatre mille.

RÉVOLTES DANS L'EMPIRE.

« Cependant les guerres extérieures,

pour lesquelles l'empereur fut forcé de surcharger le peuple d'impôts, occasionnèrent un mécontentement général; il se manifesta par plusieurs révoltes partielles, et finit par un soulèvement universel. Les différents chefs de rebelles cherchèrent à s'emparer du pouvoir suprême, et érigèrent les provinces qu'ils occupaient en autant de principautés indépendantes.

« Dans cet état de choses, *Li-youan*, un des grands de l'empire, secondé par son fils, se forma une armée considérable, battit plusieurs chefs des rebelles, et s'empara de *Tchang-ngan* (*Sing-an-fou* dans le *Chen-si*). YANG-TI s'était depuis longtemps retiré à *Kiang-tou* dans la province actuelle de *Kiang-nân*, où il s'abandonnait au vin et aux femmes. *Li-youan* le déposa, et mit à sa place un de ses petits-fils, qui éprouva bientôt le même sort. Il fut remplacé par son frère, avec lequel finit, en 617, la dynastie des *Souï*. Ce jeune prince tomba victime de l'ambition de son ministre, qui le fit empoisonner pour s'arroger la dignité impériale. »

On raconte que, réduit à boire une coupe empoisonnée, il se mit à genoux et pria *Bouddha*, dont il professait la doctrine, de ne jamais le faire renaître empereur.

LES WEI SEPTENTRIONAUX.

Nous voici arrivés à l'époque où finissent les *six petites dynasties* (*lou tchao*, comme les nomment les historiens chinois), pour faire place à la grande dynastie des *Thang*. Pendant la durée de ces *six petites dynasties*, l'empire chinois fut presque toujours agité par des guerres intestines, qui lui firent perdre une grande partie de son éclat et de sa prépondérance sur les destinées de l'Asie. Le démembrement de l'empire en deux parties, l'une *méridionale* et l'autre *septentrionale*, depuis l'année 386 de notre ère jusqu'à l'avènement de la dynastie des *Souï* (581), détruisit cette unité imposante d'une grande nation, sans laquelle il lui est difficile d'exécuter de

grandes choses. La partie *méridionale* fut le théâtre où se passèrent le plus grand nombre des révolutions, et où se succédèrent les six dynasties dont nous avons esquissé l'histoire. La partie *septentrionale* fut moins agitée; l'histoire, moins connue, n'y place pas tant de révolutions, quoique située dans le voisinage de ces *Houng-nou* ou Tartares, dont la destinée semble avoir été de menacer incessamment le grand empire jusqu'au jour de la conquête, qui fut pour eux leur dernier jour comme nation barbare. Cette partie *septentrionale* fut gouvernée par les *Wei*, depuis l'an 398 jusqu'en 534; ensuite par les *Pe tsi*, ou les *Tsi du Nord*. Les *Wei* régnèrent en même temps sur la plus grande partie de la *Tartarie*. « Les princes de cette nation, dit M. Abel Rémusat (*), originaires de la Sibirie, avaient conservé des relations avec toutes les tribus qui habitaient au delà du lac Baïkal, jusqu'à l'Obi, et jusqu'aux contrées voisines de la mer Glaciale. Jamais le nord de l'Asie ne fut mieux connu des Chinois. Un grand nombre de tribus sibiennes furent alors décrites avec beaucoup de soin. Celles du Nord-ouest, en tirant vers l'occident, le furent aussi, quoiqu'avec moins de détails. On eut des rapports multipliés avec les pays de Schash, ou de *Kouei-chan*, avec les *Sou-te*, ou Alans, avec les Persans, les *A-si* de Boukhara, les *Ou-shan*, les habitants de Balkh et de Kandahar, et plusieurs autres peuples de l'Ouest. Des officiers envoyés par TAI-WOU-TI dans les contrées occidentales, rapportèrent qu'elles étaient partagées en trois régions, dont la première était comprise entre la partie du Gobi que l'on nomme les *sables mouvants* (*cha-mo*), et les monts Bleus ou la chaîne de Kaschgar; la seconde comprenait le pays de Bischbalikh, et s'étendait au midi jusque chez les *Youé-chi*; et la troisième, comprise entre les deux mers (la mer Noire et la mer Caspienne), n'était

bornée au nord que par les vastes marais que les géographes chinois placent dans la partie septentrionale du Kaptchak. »

FABRICATION DU VERRE DE DIFFÉRENTES COULEURS.

« Sous le règne de TAI-WOU-TI, de la dynastie des *Wei* (de 422 à 451 de notre ère), un marchand du pays des grands *Youé tchi*, ou *Scythes*, vint à la cour de cet empereur, et promit de fabriquer en Chine le verre de différentes couleurs, que l'on recevait auparavant des pays occidentaux, et qu'on payait extrêmement cher. D'après ses indications, on fit des recherches dans les montagnes, et on découvrit en effet les minéraux propres à cette fabrication. Le marchand parvint à faire du verre coloré de la plus grande beauté. L'empereur l'employa pour faire construire une salle spacieuse qui pouvait contenir cent personnes. Elle était si magnifique et si resplendissante qu'on aurait pu la croire l'ouvrage d'êtres surnaturels. Depuis ce temps, le prix de la verrerie diminua considérablement en Chine. » (*Tableaux hist. de l'Asie.*)

XIII^e DYNASTIE. LES THANG.

DE 618 A 909 DE NOTRE ÈRE. — 289 ANS, 30 MOIS.

Les deux derniers empereurs de la dynastie des *Souï* résidèrent à *Lo-gang*, dans le *Ho-nan*, pendant que LI-YOUAN régnait à *Sing-an-fou*, dans le *Chen-si* (que son fils avait pris), sous le titre de *prince de Thang*. Les mécontentements du peuple et le mépris dans lequel les derniers empereurs des *Souï* étaient tombés, facilitèrent beaucoup l'avènement d'un nouveau pouvoir. Le gouvernement, abandonné aux mains indignes de quelques eunuques et de mandarins sans probité, qui maltraitaient impunément les populations, n'avait plus de force que pour le mal. Des troupes de voleurs désolaient les provinces; plusieurs chefs de ces dernières avaient pris les armes pour se rendre indépendants. Enfin

(*) Mémoire sur l'extension de l'empire chinois du côté de l'Occident.

l'empire était arrivé à cet état de dissolution matérielle et morale qui est un des symptômes les plus certains d'une révolution prochaine.

C'est dans ces circonstances que le fils de *Li-youan*, jeune homme habile et plein de talents, proposa à son père de prendre les armes et de s'emparer de l'autorité souveraine. Ce dernier se fit d'abord nommer prince de *Thang* et lieutenant général de l'empire; mais *KOUNG-TI*, le dernier empereur des *Sout*, qui régnait encore nominalelement, abdiqua bientôt en sa faveur, et le fit reconnaître empereur avec toutes les cérémonies usitées en pareille occasion. Il reçut ainsi, avec l'autorité souveraine qu'il possédait déjà, le titre d'empereur légitime qu'il lui fallait pour sanctionner sa puissance.

Le nouvel empereur fut sensible à cet acte d'abnégation, et il conserva des sentiments d'humanité pour la famille déchue. « Dans le renouvellement de l'empire, dit-il, lorsqu'une famille en a remplacé une autre pour le gouverner, il est rare qu'on n'ait pas exterminé tous ceux qui, en vertu de leur naissance, pouvaient se flatter d'avoir quelque droit au rang suprême. Une barbare politique, que la crainte faisait envisager comme nécessaire, inspira cette cruauté aux fondateurs de dynasties, et en particulier de celles qui sont le moins éloignées du temps où nous vivons. Pour moi, loin de me conformer à un usage qui paraît consacré aux yeux des hommes sanguinaires, je ne veux fonder mon empire que sur la justice et l'humanité (*). »

Ce n'est pas que le prince de *Thang* fût le seul aspirant à l'autorité impériale; tous ceux qui étaient ou se disaient princes du sang de la famille déchue, tous ceux qui commandaient des corps d'armées ou des provinces, aspirèrent aussi à recueillir la succession lâchement abandonnée de la dynastie des *Sout*. La rapidité des révolutions dynastiques, la facilité que plusieurs chefs militaires avaient eue

de s'emparer de l'autorité souveraine, avaient excité les ambitions les plus vulgaires : c'était comme dans le Bas-Empire, où le dernier soldat pouvait légitimement aspirer à devenir empereur.

ÉTAT DE L'ASIE A CETTE ÉPOQUE.

A l'époque de l'avènement de la grande dynastie des *Thang* (618 de notre ère), l'Asie était le théâtre de grands événements. La puissance religieuse du prophète *MOHAMMED* (Mahomet) agitait les populations arabes, et l'empire des *Sassanides* était menacé par ces mêmes barbares de l'Asie centrale que la Chine avait plusieurs fois repoussés de ses frontières, et qui devaient propager l'islamisme par le fer et la flamme dans une grande partie du monde.

AMBASSADE TURQUE EN CHINE.

L'année 619, les *Thou-kiu*, ou *Turcs* occidentaux, envoyèrent une ambassade à *KAO-TSOU* (*l'ancêtre élevé*), le fondateur de la dynastie des *Thang* (*), pour le reconnaître empereur; ce prince les reçut à *Si-ngan-fou*, sa capitale, avec de grands honneurs. Mais comme cette nation turque était avide et turbulente, et qu'elle soutenait successivement les gouverneurs ou les généraux chinois qui leur faisaient espérer le plus de butin, *KAO-TSOU* finit par envoyer une armée dans la province du *Chan-si*, pour veiller sur elle et la tenir en respect.

CONQUÊTES SUCCESSIVES DE LI-CHI-MIN.

Li-chi-min, dont la valeur et les talents militaires extraordinaires avaient déjà conquis la plus grande partie de l'empire à son père, attaqua et prit *Lo-yang* (621), capitale des *Sout*, que défendait un des généraux de cette dynastie déchue, et qui se déclara lui-même empereur. Le vainqueur fit distribuer à ses soldats l'or, l'argent et

(*) Mém. sur les Chin., t. V, p. 88.

(*) Voy. son portrait pl. 59, n° 1.

les étoffes de soie qui étaient dans le palais impérial et dans les magasins. A la vue de la magnificence du palais, il s'écria, dit-on : *Fallait-il épuiser le peuple pour contenter ainsi la vanité et les passions d'un homme?* Ensuite il le fit brûler. Il réserva seulement des peintures et plusieurs autres raretés.

RENTREE TRIOMPHANTE DE LI-CHI-MIN A SI-NGAN-FOU. DIMINUTION DES IMPOTS. AMNISTIE GÉNÉRALE.

Après avoir pourvu à la sûreté des postes importants, il partit pour *Si-ngan-fou*. Il entra dans cette capitale couvert de magnifiques armes et d'une cuirasse d'or, suivi de trente mille hommes bien armés et richement habillés. Les généraux qu'il avait vaincus, ainsi que leurs principaux officiers, marchaient enchaînés à sa suite, précédés d'une musique triomphante et guerrière. Le cortège se rendit ainsi à la salle des Ancêtres, et *Li-chi-min* y fit la cérémonie chinoise d'avertir les Ancêtres des conquêtes qu'il venait de faire; ensuite il alla rendre ses devoirs à l'empereur son père. Il y eut un repas impérial et des réjouissances publiques. Les généraux et les officiers furent récompensés; on diminua les impôts, et il y eut une amnistie générale dans l'empire.

CÉRÉMONIE EN L'HONNEUR DE KHOUNG-TSEU. ÉTABLISSEMENT DE NOUVEAUX COLLÈGES ET D'ÉCOLES PUBLIQUES.

Pendant que son fils triomphait ainsi successivement de tous ses ennemis, l'empereur KAO-TSOU portait son attention sur l'administration intérieure de l'État; il se rendit au collège impérial, y fit la cérémonie chinoise à la mémoire du grand philosophe K. HOUNG-TSEU, comme ancien sage ou ancien docteur ou maître. Il ordonna aux princes et aux grands d'envoyer leurs enfants à ce collège pour y être instruits. Peu de temps auparavant, le même empereur avait ordonné que dans toutes les villes, bourgs et villages il y eût des collèges et des écoles

publiques (*). Cependant, quoiqu'il eût honoré publiquement la mémoire de l'ancien sage, les historiens rapportent qu'il était partisan de la doctrine de LAO-TSEU (voy. page 110). Un jour on lui dit qu'un homme avait vu sur la montagne *Yang-kio* (aux cornes de bélier ou aux éclairs), le vieil ancêtre, habillé en blanc. Ce vieil ancêtre lui avait dit : « *Pars pour la cour de l'empereur Thang; dis-lui de ma part que je suis LAO-KIUN, un de ses ancêtres.* » Sur le rapport de cet homme, l'empereur fit bâtir sur la montagne aux cornes de bélier un temple magnifique en l'honneur de *Lao-khun* ou *Lao-tseu*, dont les traces subsistent encore.

On rapporte aussi que, sur l'avis de son premier ministre, il obligea cent mille bonzes ou moines bouddhiques et *Tao-sse* d'abandonner la vie cénobitique et de se marier, afin d'avoir par la suite des enfants pour augmenter et entretenir les armées chinoises.

GUERRE AVEC LES THOU-KIU OU TURCS.

Les *Thou-kiu* ou Turcs continuaient à faire des irruptions en Chine. Le prince *Li-chi-min* fut encore chargé par son père de les repousser. Il vainquit leurs armées formidables, ou les obligea de se retirer au delà des frontières de l'empire. Dans l'année 625 (troisième de l'hégire), le roi des *Thou-kiu* ou Turcs occidentaux envoya un ambassadeur à KAO-TSOU, pour lui demander une de ses filles en mariage. L'empereur tint conseil, et on accorda au *Ko-han* (ou *Khan*) des Turcs occidentaux ce qu'il demandait, espérant que par cette alliance on pourrait détruire ou affaiblir la puissance redoutable des Turcs du Nord.

(*) Le P. Gaubil, auquel nous empruntons ces faits (*Abrégé de l'histoire de la grande dynastie Thang; Mémoires sur les Chinois*, t. XV), dit en note qu'il y avait déjà des collèges et des écoles dans les villes et dans les villages. L'empereur en augmenta le nombre, et remit en état les collèges et les écoles que les guerres avaient détruits.

Li-chi-min, ce fils de l'empereur, dont la valeur et les grands talents militaires avaient si puissamment contribué à l'élévation de son père sur le trône impérial, était devenu l'objet de la haine jalouse de deux de ses frères, qui résolurent de s'en défaire. *Li-chi-min*, averti de leurs desseins, les prévint, et les fit périr dans une rencontre qu'ils eurent au palais impérial. L'empereur, instruit aussitôt de cet événement et des causes qui l'avaient amené, fit mourir les enfants des deux frères dénuturés, et reconnut *Li-chi-min* comme prince héritier. Il y eut une amnistie dans l'empire, et l'ordre qui avait été donné contre les sectes de Fo et du TAO fut révoqué. La même année (626), KAO-TSOU abdiqua le pouvoir, et déclara empereur son fils *Li-chi-min*.

Celui-ci prit le titre de TAI-TSOUNG (*). Son règne (627-649) fut un des plus glorieux de l'histoire chinoise. Il est représenté comme un monarque accompli, qui savait s'entourer des hommes sages et instruits dont les bons conseils pouvaient lui être utiles, et dont les avis courageux pouvaient le corriger de ses défauts. Sa tempérance était si grande qu'il réduisit beaucoup les dépenses de sa table, et qu'il renvoya trois mille femmes du palais, destinées aux plaisirs des empereurs.

Trois ans plus tard, il en renvoya encore trois mille chez leurs parents. On peut juger d'après cela des excès auxquels se livraient les empereurs qui l'avaient précédé. Le *Livre des rites (Li-ki)* accordait à un empereur trois reines ou concubines du premier ordre, neuf du second ordre, vingt-sept du troisième, et quatre-vingt-une du quatrième. Ensuite, il fallait à l'impératrice et à toutes les concubines titrées des personnes du même sexe pour les servir, et le nombre que chacune d'entre elles pouvait avoir était illimité. Il n'y avait rien non plus de déterminé pour le nombre des musiciennes, des comédiennes et des autres filles à talents. Peu à peu les empereurs s'étaient

mis sur le pied de recevoir en présent, de la part des mandarins des provinces, des filles d'une beauté ou d'un talent extraordinaire. Les grands, ou tous ceux qui voulaient avancer leur fortune, leur en offraient aussi. On comprend combien il devait en arriver dans le palais impérial.

FONDATION D'UN GRAND COLLÈGE ET D'UNE ACADEMIE. RESTAURATION DES LETTRES. ÉDITION ET EXPLICATION DES KING.

Placé à la tête d'un grand empire, il voulut favoriser le développement de sa gloire littéraire, comme il avait lui-même porté à un haut degré sa gloire militaire. Il fit venir de tous côtés les meilleurs livres, et ordonna une édition des cinq *King*, ou *Livres sacrés* anciens, pour être distribuée dans l'empire. Il estimait tant les gens de lettres qu'il fit construire pour eux de grands bâtiments dans les cours de son propre palais (voy. la pl. 60 tirée des *Faits mém. des emp. chinois*). Il y avait continuellement un grand nombre de lettrés habiles qui composaient des livres, ou faisaient des collections choisies dans ce qui avait paru de meilleur jusqu'alors. A certaines heures du jour, on permettait au peuple d'entrer pour entendre l'explication des livres, qui était faite souvent par l'empereur lui-même. Il fit construire dans la capitale (*Si-ngan-fou*) un grand collège, où l'on comptait plus de dix mille élèves, au nombre desquels se trouvaient plusieurs enfants de princes étrangers; il y établit aussi une académie littéraire, pour la formation de laquelle il chargea le célèbre KHOUNG-YN-TA, de la famille de KHOUNG-TSEU, de réunir les principaux lettrés de l'empire, et de rédiger cette grande explication des *King*, connue sous le nom de *Tching-i* (正義), véritable sens. Ce fut

dans une visite que l'empereur fit au collège impérial, pour assister aux leçons des principaux maîtres sur les anciens livres des sages, que l'idée lui vint de faire rédiger une explication générale, et sur le même plan, de ces


(*) Voy. son portrait pl. 59, n° 2.

mêmes livres, dont Il ordonna l'impression (*).

L'édition des *Livres canoniques et classiques*, et les explications qui y furent jointes, peuvent être regardées comme authentiques et d'une grande autorité pour la critique moderne; car le grand nombre de lettrés et d'érudits qui y contribuèrent possédaient tous les secours qu'il leur était possible de se procurer : non-seulement ils purent consulter toutes les bibliothèques pu-

bliques, mais encore les dépôts de livres de tout genre, et ils n'épargnèrent ni temps ni dépenses pour rendre leur travail aussi parfait que possible. Ils eurent entre les mains tous les commentaires des mêmes livres qui avaient été faits et publiés avant eux; mais ils se référèrent surtout à ceux qui avaient été composés sous la dynastie des *Han*, comme étant ceux dont l'époque était la moins éloignée de l'incendie des livres, et par conséquent dont les auteurs, soit par les monuments sauvés, soit par la tradition encore récente, pouvaient avoir l'intelligence la plus exacte de ces livres vénérés.

(*) L'édition ou la collection dont il est ici question porte le titre de : 十三經

 *Chhi-san-king* : Les treize livres canoniques. Ces treize *King* sont : 1° Le *Tchéou-y*, aujourd'hui le *Y-king*, ou *Livre des changements*; 2° le *Chan-chou*, aujourd'hui le *Chou-king*, ou *Livre des annales*; 3° le *Mao-chi*, aujourd'hui le *Chi-king*, ou le *Livre des vers*; 4° le *Li-ki*, ou le *Livre des rites*; 5° le *Tchun-tsieou*, ou le *Printemps et l'automne*. Ces ouvrages sont désignés aujourd'hui par la dénomination de *Ou-king*, les cinq *King*. Les huit autres ouvrages qui formaient les treize *King*, sont : 6° le *Y-li*, et 7° le *Tchéou-li*, qui font aujourd'hui partie du *Li-ki*; 8° le *Koung-yang*, et 9° le *Kou-liang*, deux commentaires sur le cinquième *King*: le *Tchun-tsieou*; 10° des explications sur le *Hiao-king*, ouvrage très-ancien attribué à *Khong-tseu*, sur la piété filiale; 11° le *Lun-yu*, ou les *Dialogues moraux*, du même philosophe; 12° le *Meng-tseu*, et 13° le *Eulh-ya*, petit dictionnaire très-ancien par ordre de matières, cité pag. 57. Deux des ouvrages politiques et moraux connus et réunis ensemble sous le nom de *Sse-chou*, *Les quatre livres*, se trouvent ici indiqués au rang des *King*; les deux autres, le *Ta-hio*, *La grande science*, et le *Tchoing-yong*, ou *L'invariabilité dans le milieu* (voy. page 183), s'y trouvent aussi compris; car ils y forment les 31° et 42° chapitres du *Li-ki*. Nous les avons reconnus et consultés pour l'édition critique que nous en avons commencée, dans un exemplaire des treize *King* qui se trouve à la Bibliothèque royale de Paris. Voyez, pour plus de détails sur la collection des treize *King*, la préface du P. Regis, en tête de sa traduction latine du *Y-king*, page 79 et suivantes; édition de M. Mohl.

ACADÉMIE OU GYMNASIUM MILITAIRE.

Dans le but de ne pas laisser oublier aux officiers et aux soldats, pendant la paix, le métier de la guerre, et dans la crainte que l'oisiveté ne les rendit incapables de résister aux Tartares, TAI-TSOUNG établit partout des académies ou des gymnases militaires, où l'on s'exerçait à tirer de l'arc, et il assistait lui-même très-souvent à ces exercices, qu'il faisait exécuter dans son propre palais. Les grands lui firent des remontrances à ce sujet, prétendant qu'il dérogeait à la dignité suprême. « Nous avons une loi, lui dirent-ils, qui porte peine de mort pour quiconque osera paraître dans les lieux qu'habite le prince avec des armes tranchantes. Convient-il que Votre Majesté appelle chaque jour dans son palais les officiers et les soldats pour les exercer au maniement des armes? Il ne faut qu'un maladroit, ou un perfide qui fasse semblant de l'être, pour nous plonger dans le plus grand malheur, etc. »

L'empereur ne tint aucun compte des craintes simulées de ses courtisans; il continua d'agir comme par le passé, et de donner tous ses soins au gouvernement de l'empire.

Dans le but de consacrer la mémoire des grands hommes de tout genre qui brillaient sous son règne, il fit construire une salle dans laquelle il plaça les portraits des plus célèbres d'entre eux.

BEAUX TRAITS DE TAÏ-TSOUNG.

La cinquième année de son règne, TAÏ-TSOUNG envoya en Tartarie, aux familles turques, de grandes sommes d'argent et des étoffes, pour faire revenir en Chine plus de huit cent mille Chinois faits esclaves pendant les guerres avec les Tartares. Sur la fin de cette même année, les contrées situées entre le Thibet, la province de *Sse-tchouan* en Chine, et le pays de *Ko-konor* (nommées *Thang-hiang*), furent divisées en seize départements. Le prince de *Kang*, ville située près de Samarcande, dans la Transoxane, demanda à être sujet de l'empire, ce qui lui fut refusé.

C'est à la septième année du règne de ce grand empereur que les historiens chinois rapportent un fait trop extraordinaire et trop moral pour que nous le passions sous silence. TAÏ-TSOUNG portait une attention extrême à tout ce qui se rattachait au gouvernement. Un jour il voulut aller lui-même visiter les prisons publiques ; il y trouva trois cent quatre-vingt-dix criminels condamnés à mort ; il les renvoya à la campagne pour faire la moisson, avec ordre de se remettre entre les mains de la justice après la récolte. Tous revinrent exactement au temps prescrit pour être décapités à la grande exécution d'automne. L'empereur fut si touché de leur fidélité à tenir leur parole, qu'il leur fit grâce à tous, et les renvoya dans leurs familles. (Voy. la pl. 61. Tiré des *Faits mémorables des empereurs chinois*).

Ce fut à cette occasion que TAÏ-TSOUNG publia une ordonnance qui prouverait à elle seule combien cet empereur était digne de gouverner un grand peuple, et quelle responsabilité morale il attachait à l'accomplissement de tous ses devoirs : *Il ordonna que désormais les empereurs chinois, avant de confirmer la sentence de mort contre les criminels, seraient trois jours en abstinence ; c'est-à-dire, qu'il n'y aurait point de musique, qu'ils n'habilleraient pas avec les femmes, qu'ils ne mangeraient que des*

mets grossiers, et feraient des prières.

L'empereur TAÏ-TSOUNG aimait fort un salon qu'il avait fait bâtir sous deux grands arbres ; il y allait souvent prendre le frais. Un de ses ministres l'y étant venu trouver, loua beaucoup les deux grands arbres qu'il savait que l'empereur aimait. TAÏ-TSOUNG lui dit : *Un tel* (en lui nommant un ministre sincère) *m'a toujours dit de me défier des flatteurs. Qu'ont de particulier ces arbres pour exciter à un tel point votre admiration ?*

LIVRE COMPOSÉ PAR L'EMPEREUR SUR LE GOUVERNEMENT, OU L'ART DE RÉGNER.

L'empereur TAÏ-TSOUNG composa un ouvrage sur l'art de régner ; mais il ne voulut jamais consentir qu'on le rendit public de son vivant. Il a été recueilli et publié dans la magnifique *Collections des Edits, Déclarations, etc.*, que nous avons déjà citée, et dont le P. du Halde a donné des extraits, traduit par le P. Hervieu. Voici quelques fragments du livre de TAÏ-TSOUNG, intitulé le *Miroir d'or*. On lira avec intérêt ces extraits, qui nous font connaître la pensée d'un grand empereur sur le gouvernement d'un grand empire.

« Après avoir donné chaque jour le temps nécessaire à expédier les affaires de mon empire, je me fais un plaisir de donner ce qu'il m'en reste à promener ma vue et mes pensées sur les histoires du temps passé : j'y examine les mœurs de chaque dynastie, les exemples bons et mauvais de tous les princes, les révolutions et leurs causes ; je le fais toujours avec fruit, et je l'ai tant fait que j'en puis parler. Quand j'examine d'où vient que tous les princes souhaitant de régner tranquilles et de transmettre leur famille à une nombreuse postérité, il arrive cependant tant de troubles et de si fréquentes révolutions, je trouve qu'il n'y en a point de cause plus ordinaire que le peu de soin qu'ont les princes de réfléchir sur eux-mêmes, et l'éloignement qu'ils ont d'entendre ce qui peut leur déplaire. Par là ils demeurent jusqu'à la fin avec-

gles sur leurs devoirs et sur leurs fautes, et cet aveuglement cause leur perte.

« C'est pour éviter cet aveuglement, qu'après avoir vu par la lecture de l'histoire quels sont les principes du bon gouvernement et quelles sont les sources des plus grands troubles, je me fais à moi-même de tout cela comme un miroir, où je puisse voir mes défauts pour travailler à les corriger.

« Le caractère le plus essentiel d'un bon gouvernement, c'est de n'élever aux grands emplois que des gens de vertu et de mérite. Un empereur, élevé au plus haut degré d'honneur où puisse monter un homme, est en même temps obligé d'aimer tous ses peuples et de travailler à les rendre heureux. Pour cela il faut deux choses : le bon ordre et la sûreté. Pour le bon ordre, il doit faire des règlements et les soutenir par son exemple; pour la sûreté, il faut des troupes qui puissent ôter l'envie aux ennemis de rien entreprendre sur les frontières : car, comme il ne convient point d'user de la terreur des armes pour contenir son peuple dans le devoir, de même il est rare que la bonté toute seule et la vertu du prince contiennent les barbares et assurent les frontières.

« *Régner est une chose bien difficile*, disent les uns; *c'est une chose bien facile*, disent les autres. Ceux-ci, pour prouver leur sentiment, disent : La dignité d'empereur élève un prince au-dessus du reste des hommes; il a un pouvoir absolu; les récompenses et les châtiments sont dans ses mains : non-seulement il possède les richesses de tout l'empire, mais il se sert à son gré des forces et des talents de tous ses sujets. Que peut-il donc souhaiter qu'il n'obtienne? que peut-il entreprendre qu'il n'exécute?

« Ceux qui sont d'un avis contraire raisonnent autrement. Le prince, disent-ils, vient-il à manquer de respect envers le *Souverain du ciel* (*Thian-ti*), surviennent les prodiges et naissent les meurtres; outrage-t-il les esprits, souvent une mort funeste l'en punit. S'il veut se satisfaire en quelque chose,

comme en faisant venir de loin des choses rares et de grand prix, en faisant de vastes parcs, de beaux étangs, de grands bâtiments, il faut pour cela surcharger le peuple d'impôts, au moins de corvées, et l'agriculture en souffre. De là les disettes et les famines. Les peuples gémissent, murmurent, succombent. Si le prince y est insensible et néglige d'y remédier, il est regardé comme un tyran, né pour le malheur des peuples; il est l'objet de l'exécration publique. Qu'y a-t-il de plus à craindre? Or, tout prince qui a soin de sa réputation doit par conséquent être attentif à diminuer autant qu'il est possible les impôts, à éviter tout ce qui peut surcharger les peuples, et à procurer leur bonheur et leur tranquillité. Mais il ne peut faire tout cela qu'en se refusant beaucoup à soi-même, et en réprimant ses inclinations les plus naturelles : c'est déjà une chose assez difficile.

« Une autre difficulté encore plus grande est de bien choisir les gens qu'il met en place, et d'employer chacun selon son talent. Rejeter ceux qui ont du talent, c'est se priver d'un secours utile; reconnaître des gens pour vicieux et ne pas les éloigner (*), c'est par là que commencent les plus grands troubles. Les gens même auxquels on ne connaît pas de vices n'ont pas des talents égaux; on ne doit pas les employer indifféremment à tout.

« Entre les divers talents, faire toujours le meilleur choix; le faire entre les personnes dont le talent est le même : ce sont choses difficiles et cependant nécessaires pour bien régner (**).

ORDONNANCE DU MÊME EMPEREUR TAÏ-TSOUNG.

On trouve dans le même recueil l'ordonnance suivante du même empereur :

« Le fondement de toutes les vertus

(*) Ces deux maximes sont tirées du livre de KHOUNG-TSUN, intitulé *Ta-hio, la grande science*.

(**) Du Halde, t. II, p. 581 et suiv.

est celle que l'on nomme la *piété filiale*. C'est l'instruction la plus essentielle. J'en ai reçu dans ma jeunesse de bonnes leçons. Mon père et ceux qu'il m'avait donnés pour maîtres ne se bornaient pas à me faire réciter le *Livre des vers*, le *Livre des rites* et d'autres : on m'y faisait voir en même temps les grands principes dont dépend le bien des États et le gouvernement des peuples. De là l'avantage que j'ai eu de détruire, par une seule expédition, tous les ennemis de l'État, et d'assurer aux peuples qui sortaient de l'oppression le repos et la liberté. Au reste, j'ai toujours eu le cœur plein de bonté, et si pendant quelque temps j'ai fait paraître plus de justice et de sévérité que de clémence, c'est que, comme il y a des ennemis contre lesquels il faut nécessairement de la force et de la bravoure, il y a aussi des criminels auxquels on ne peut absolument faire grâce. Je n'ai eu en vue que le bien commun et le repos de l'empire ; la passion n'a point eu de part dans ce que j'ai fait. L'empereur mon père, en se retirant à *Ta-ngan*, m'a chargé du gouvernement. Il a fallu lui obéir. Comme j'en sens tout le poids, je m'en occupe de toutes mes forces. Je suis dans l'intérieur de mon palais et avec les reines comme dans un vallon glacé ; je passe souvent les nuits entières sans dormir ; je me lève avant le jour ; toutes mes pensées et toutes mes paroles tendent à répondre de mon mieux aux bontés du ciel et aux intentions de mon père. C'est pour y réussir que, plein de compassion, même pour ceux qui font des fautes, je veux régler de nouveau les punitions, prévenir et soulager les misères des peuples, punir et réprimer ceux qui les oppriment, approcher de ma personne et mettre dans les emplois les gens de vertu et de mérite, ouvrir un chemin large aux remontrances, ôter toute crainte à quiconque m'en voudra donner, afin d'acquérir, s'il se peut, à chaque moment de nouvelles connaissances.

« Mon attention à tout cela est si continuelle que je ne me permets pas un jour de relâche. Mon grand désir

serait que tout fût dans l'ordre, que tous mes sujets suivissent en tout la raison et fussent solidement vertueux. Aussi, quand je vois quelque chose hors de sa place, et quelqu'un de mes sujets vicieux, je m'en prends d'abord à moi-même, et au peu de talent que j'ai pour le bien instruire et pour le corriger suffisamment. C'est avec raison que je le fais ; car enfin le *Livre des annales* dit : « La vertu, quand elle est tout à fait sincère et solide, touche les esprits ; que ne pourra-t-elle pas sur les peuples ? » On me rapporte de divers endroits que les peuples rentrent dans le devoir, que les vols deviennent rares, et que les prisons de plusieurs villes se trouvent vides. J'apprends ces nouvelles avec plaisir ; mais j'en ai garde de l'attribuer à mes soins et à mes exemples. Voici les réflexions que je fais : On est las, me dis-je à moi-même, des troubles et des rapines, on se remet dans le chemin de la vertu ; il faut tâcher de profiter de ces heureuses dispositions pour convertir tout l'empire. Mes expéditions militaires m'ont fait parcourir une grande partie des provinces. Chaque village que je trouvais, je soupirais, en me frappant la poitrine, sur la misère du pauvre peuple. Instruit par mes propres yeux, je ne permets pas qu'on occupe même un seul homme à des corvées inutiles. Je travaille de mon mieux à mettre à l'aise tous mes sujets, afin que les parents soient plus en état de bien élever leurs enfants, et que les enfants à leur tour s'acquittent mieux de tous leurs devoirs à l'égard de leurs parents, et qu'avec la vertu de la *piété filiale* toutes les autres vertus fleurissent.

« Pour faire connaître à tout l'empire que je n'ai rien de plus à cœur, en publiant cette ordonnance, qu'on donne dans chaque district, en mon nom et de ma part, à ceux qui se distinguent par leur *piété filiale*, cinq charges de riz ; à tous ceux qui passent quatre-vingts ans chacun deux charges ; aux nonagénaires trois ; autant aux centenaires, en y ajoutant deux pièces d'étoffe. De plus, à commencer depuis la première lune, qu'on donne une

charge de riz à chaque femme qui enfantera un fils; pour ceux que les malheurs des temps ont obligés de quitter leurs pays, qu'on ait soin qu'ils y retournent, et qu'à leur retour on leur fournisse, à mes frais, de quoi se remettre sur pied, suivant leur ancienne condition. J'ordonne aussi aux officiers généraux de chaque province d'examiner avec soin quels sont les excellents, les bons et les méchants officiers subalternes, pour m'en envoyer une liste, et qu'elle soit cachetée. Qu'ils aient aussi soin de s'informer, chacun dans l'étendue de son ressort, s'il y a, dans quelque condition que ce soit, des gens en qui on reconnaisse un vrai talent pour les affaires, ou pour la guerre, ou qui se distinguent par leur vertu; qu'ils m'en dressent un mémoire. Enfin, s'il y en a d'autres qui, après s'être livrés à la licence dans les derniers troubles, ont gagné sur eux de se corriger en ce temps de paix, je veux aussi qu'on m'en instruisse. Savoir déplorer ses fautes et se corriger, c'est une chose que bien des sages rois ont estimée, et dont je fais cas à leur exemple. Que la présente ordonnance soit publiée sans délai. On le dit et il est vrai : *On se repent souvent pendant trois ans d'un jour perdu mal à propos.* L'empire ne peut être trop tôt instruit de mes intentions. »

AUTRES ORDONNANCES EN FAVEUR DU PEUPLE.

L'empereur TAI-TSOUNG fit encore d'autres ordonnances en faveur du peuple : ce furent les seules qu'il permit de rendre publiques par la voie de l'impression. Ces ordonnances le rendirent de son vivant l'idole de ses sujets et lui ont mérité une reconnaissance éternelle. On lui accorde, dit le P. Amiot, un degré d'estime presque égal à celui qu'on a pour les YAO, les CHUN, les YU, les TCHING-TANG, et les WOU-WANG, et aujourd'hui, sous la dynastie des Tartares Mantchoux, lorsqu'on veut louer un empereur sur sa bonté et son amour pour les peuples, on le compare à TAI-TSOUNG des

Thang. On ne saurait proposer aux souverains un modèle plus digne d'être suivi.

DIMINUTION DES IMPÔTS, REMISE DES TAXES. ABRÉGATION DE LOIS ONÉREUSES AU PLUS GRAND NOMBRE.

Il diminua considérablement les impôts; il retrancha plus de la moitié des taxes annuelles qui faisaient le revenu le plus considérable des empereurs; il n'exigeait jamais rien des provinces où l'intempérie des saisons avait fait manquer les récoltes; il abrogea toutes les lois qui étaient onéreuses sans être utiles au grand nombre; il réduisit presque à rien celles qui n'étaient que gênantes; il fixa le nombre des troupes qui devaient être continuellement sur pied; il leur assigna les postes qu'elles devaient garder, les ouvrages auxquels elles devaient être employées hors des temps du service ordinaire.

ARRANGEMENT ET RÉFORME DES CODES ADOUCISSEMENT DES PEINES. CÉRÉMONIE EN L'HONNEUR DE KHOUNG-TSEU.

Par cet arrangement le *Code civil* se trouva renfermé sous cinq cents articles. Le *Code criminel*, sous vingt, et les coutumes qui, sans être des lois, en avaient presque la force, furent réduites à 1590. Du reste, il faut entendre ici par coutumes tous les usages du cérémonial et les devoirs réciproques des citoyens entre eux. Les peines pour les crimes furent adoucies, et les récompenses dues aux actions vertueuses furent multipliées. Il fut réglé de plus que dans tous les collèges et gymnases de l'empire, on destinerait un lieu particulier, où les maîtres et les disciples iraient en des temps déterminés faire les cérémonies respectueuses en l'honneur de TCHOU-KOUNG et de KHOUNG-TSEU.

DIVISION DE L'EMPIRE EN DIX PROVINCES OU GRANDES VOIES.

L'empire, qui, sans y comprendre les peuples simplement tributaires,

avait alors en étendue *dix mille neuf cent dix li* (*) du midi au nord, et *neuf mille cinq cent dix* d'orient en occident, n'était cependant divisé qu'en *dix provinces* (**); mais ces provinces étaient partagées elles-mêmes en *trois cent cinquante-huit* départements, dans lesquels on comptait *dix-huit cent soixante-neuf* villes, tant du premier que du second et du troisième ordre.

ORGANISATION DE L'ARMÉE.

La milice prit aussi une forme nouvelle : elle fut comprise sous huit cent quatre-vingt-quinze corps de même nom, mais de trois ordres différents; c'est-à-dire, de l'ordre supérieur, de l'ordre intermédiaire et de l'ordre inférieur. Ceux de l'ordre supérieur étaient composés chacun de douze cents hommes; ceux de l'ordre du milieu de mille; et ceux de l'ordre inférieur de huit cents hommes seulement.

On construisit des magasins, on bâtit des greniers, on établit des haras uniquement destinés les uns et les autres à l'usage des troupes. Dans les magasins on mit en réserve les armes, les habillements, les ustensiles et autres choses semblables; on remplit les greniers de riz et de différentes sortes de grains; et l'on destina un certain nombre de haras pour fournir des chevaux à toutes les écuries militaires qu'on établit dans les différentes provinces de l'empire. Des officiers particuliers nommés par le tribunal de la guerre, auquel ils étaient tenus de

rendre compte de tout, furent préposés pour avoir l'inspection générale sur ces divers établissements. Ils étaient chargés, outre cela, de veiller à ce que chaque soldat fût pourvu de tout ce qui lui était nécessaire, tant pour commencer que pour continuer le service.

Il fut réglé que l'on n'admettrait au nombre des gens de guerre que ceux qui avaient accompli la *vingtième année* de leur âge, et qu'on licencierait tout soldat qui aurait *soixante* ans. A la fin de l'hiver de chaque année on devait faire une revue générale. Les commissaires des guerres se rendaient dans les départements respectifs, assembleaient les troupes et leur faisaient faire toutes les évolutions militaires pendant environ un mois. Tout soldat devait savoir se battre à pied et à cheval, parce qu'il devait être cavalier ou fantassin suivant les occasions. Il devait par conséquent être au fait des évolutions propres à la cavalerie, et de celles qui sont particulières aux fantassins. Ceux qui montraient le plus d'habileté, et qui d'ailleurs avaient de bonnes attestations de la part de leurs officiers, étaient promus à des grades supérieurs, s'ils étaient déjà cavaliers, ou étaient mis au nombre des cavaliers s'ils n'étaient que simples fantassins. Il n'était pas à craindre que l'on fût des passe-droits, parce que ceux qui étaient chargés de la promotion étaient des commissaires nommés par le tribunal de la guerre, et confirmés par l'empereur. Quant aux soldats de mauvaise conduite, négligents, ou qui faisaient mal l'exercice, ils étaient punis selon qu'ils étaient plus ou moins coupables. La punition la plus ordinaire pour les cavaliers était de les faire descendre au rang de fantassins, et l'on châtiât les fantassins, d'abord en leur retranchant pour quelques mois une partie de leur solde, et en les cassant ensuite, s'ils ne se corrigeaient pas.

Le total de la milice était, comme on l'a dit, composé de huit cent quatre-vingt-quinze corps. Six cent trente-quatre de ces corps étaient pour le

(*) En prenant le *li* de cette époque, comme celui de la dynastie précédente, pour la valeur d'un 20° de lieue (au lieu d'un 10° que vaut le *li* d'aujourd'hui), on aurait 545 lieues pour le premier nombre et 475 pour le second, ce qui dépasserait l'étendue de l'empire chinois actuel. On est donc amené à réduire le *li* des *Souï* et des *Thang* à un 25° de lieue, ce qui donnerait 436 lieues pour le premier nombre et 380 pour le second.

(**) Ou dix grandes voies (*chi tao*), comme s'exprime le chinois.

service intérieur de l'empire, et les deux cent soixante et un autres étaient uniquement destinés à la garde des frontières occidentales. On ne voulut point confier la garde de la capitale et du palais à des corps particuliers exclusivement aux autres. Ce service se faisait par tous les corps, tantôt par les uns, tantôt par les autres, au choix, non des ministres, mais du tribunal de la guerre. Cette garde étant renouvelée chaque mois, il était difficile que ceux qui les composaient pussent entrer dans des cabales ou des conspirations dangereuses pour l'État.

Tous ces règlements avaient été précédés par d'autres plus salutaires encore, en ce qu'ils tendaient au bien général de l'humanité.

ÉDITS POUR ASSURER L'EXISTENCE AUX INFIRMES, AUX VIEILLARDS, AUX MALHEUREUX SANS FORTUNE. ENCOURAGEMENTS DONNÉS AUX TALENTS.

Après de mûres délibérations, l'empereur TAÏ-TSOUNG porta plusieurs édits, par lesquels il assurait de la manière la moins à charge à l'État, une honnête subsistance à ceux même qui, par défaut de santé, ou parce que le travail leur manquait, vivaient dans la misère. Il enjoignit à tous les mandarins, grands et petits, de lui envoyer de temps en temps la liste de ceux qui, dans leur district, se seraient distingués dans quelque genre que ce fût, depuis l'homme de lettres, jusqu'à l'artisan et au plus vil manœuvre. Il assigna sur les deniers publics des fonds pour l'entretien des malades et des vieillards, pour l'encouragement des talents, pour le défrichement des terres. Il ordonna aux mandarins de proposer des récompenses pour exciter l'émulation, et pour occuper ceux qui n'avaient pas de professions déterminées; il fit dessécher des marais, creuser des canaux pour l'arrosage; en un mot, il n'oublia rien pour procurer la fertilité et l'abondance.

RÉCOMPENSES DONNÉES AUX JEUNES GENS POUR LA PRATIQUE DE LA PIÉTÉ FILIALE; AUX FEMMES POUR ENFANTER DES GARÇONS. SECOURS AUX VIEILLARDS.

Pour engager les pères de famille à bien élever leurs enfants, et pour inspirer de bonne heure aux enfants la pratique du plus essentiel de leurs devoirs, il exigea une liste exacte de tous ceux qui s'étaient déjà distingués, et qui se distingueraient dans la suite par leur *piété filiale*. Les mandarins eurent ordre de donner, par provision, à chacun d'eux, cinq grandes mesures de riz, et de leur permettre d'écrire en gros caractère sur le seuil de leur porte ces deux mots *piété filiale* (*), se réservant à lui-même le soin de les récompenser plus libéralement après qu'il se serait mis au fait de tout le détail de leur conduite.

Il assigna une mesure de riz à toutes les femmes, chaque fois qu'elles deviendraient mères d'un garçon, afin de leur faire entendre qu'il adoptait pour sien le fils qu'elles venaient de mettre au monde, et qu'il se regardait comme chargé du soin de pourvoir à sa subsistance. Il détermina pareillement qu'on distribuerait, en son nom, une certaine quantité de riz aux vieillards de différents âges; deux mesures à ceux qui étaient parvenus à leur quatre-vingtième année, trois mesures à ceux qui comptaient quatre-vingt-dix ans, et trois mesures avec deux pièces d'étoffes à tous les centenaires (**).

TENTATIVES D'ASSASSINAT SUR L'EMPEREUR TAÏ-TSOUNG.

L'empereur TAÏ-TSOUNG, malgré toutes les grandes qualités qu'il pos-

(*) En chinois 孝 *hiào*. Ce caractère est composé de deux éléments; l'un qui représente un *vieillard*, et l'autre un *enfant*, un *fil*. La *piété filiale* est la vertu sociale la plus honorée par les Chinois.

(**) Amiot, *Mémoires sur les Chinois*, t. V, p. 159 et suiv. — Conférez l'ordonnance du même empereur précédemment citée.

sédait et son ardent désir de faire le bien de ses peuples, fut exposé plusieurs fois à perdre la vie par des conspirations. La première fois c'était un Tartare que l'empereur avait élevé au rang de *capitaine des gardes de l'une des portes de son palais*, et *inspecteur de ses écuries*, qui voulut attenter à sa vie; la seconde c'était un de ses fils, son héritier présomptif qui, dans la crainte de perdre les bonnes grâces de son père, et par conséquent l'empire, à cause de sa dépravation et, de sa mauvaise conduite, voulut attenter aux jours de son père, à la tête de quelques vils mécontents ses complices. Le premier, lorsqu'il fut interrogé sur les motifs qui l'avaient porté à commettre son attentat, et s'il avait des complices, répondit « qu'il n'avait eu d'autres motifs que de venger sa nation, et qu'il n'avait d'autres complices que les quarante Tartares qui avaient combattu avec lui dans le palais; qu'il était inutile de pousser plus loin les interrogatoires, et qu'étant pleinement convaincu qu'il était digne des derniers supplices, il priait ses juges de le faire exécuter le plus tôt qu'il serait possible. » On lui accorda sa demande. Le second, étant le fils de l'empereur, ne fut pas condamné à la peine capitale comme ses complices; sur l'avis de son conseil, l'empereur laissa la vie à son fils, en le dégradant de tous les droits et prérogatives de sa naissance, et en le réduisant au rang du peuple. Il fut de plus condamné à être renfermé le reste de ses jours.

L'empereur TAI-TSOUNG entreprit de soumettre les Coréens; mais son expédition qu'il voulait commander en personne ne fut pas des plus heureuses, quoiqu'elle ait été distinguée par de beaux faits d'armes.

Revenu de cette expédition qui avait duré un an, TAI-TSOUNG reprit les rênes du gouvernement qu'il avait laissées entre les mains de son fils, et s'appliqua plus que jamais à faire fleurir l'empire. Toutes les nations de l'Asie lui envoyèrent des ambassa-

deurs pour lui rendre hommage. Il continua à s'occuper de l'éducation de ses fils et à leur inspirer les principes d'un bon gouvernement. Un jour qu'il se promenait avec eux sur un fleuve, il leur dit: *Voyez, mes enfants, ce sont les vagues qui portent cette barque fragile, et qui peuvent la submerger en un instant; sachez que le peuple ressemble à ces vagues et l'empereur à cette barque fragile.*

INSTRUCTION DE L'EMPEREUR A SON FILS.

Lorsqu'il sentit sa fin approcher (649), il fit appeler près de lui le prince héritier pour lui donner quelques avis sur la conduite qu'il devrait tenir lorsqu'il aurait pris possession du pouvoir :

« Mon fils, lui dit-il, soyez juste, « mais soyez bon. Réglez sur vous-même; ayez un empire absolu sur vos passions, et vous régnerez sans peine sur les cœurs de vos sujets. « Votre bon exemple, mieux que les ordres les plus rigoureux, leur fera remplir avec exactitude tous leurs devoirs. Punissez rarement et avec modération, mais répandez les bienfaits à pleines mains. Ne renvoyez jamais au lendemain une grâce que vous pouvez accorder le jour même; différez au contraire les châtimens jusqu'à ce que vous soyez assuré par vous-même qu'ils sont justement mérités. Il faut que vous preniez quel qu'un des anciens empereurs pour modèle de votre conduite. N'en choisissez qu'un, mais choisissez bien; gardez-vous de vouloir m'imiter. La réputation dont je jouis ne doit pas vous faire illusion. J'ai mis l'empire dans notre famille. J'ai dompté les rebelles, j'ai mis les Tartares sous le joug; j'ai rendu à l'Etat tout son lustre; c'est en faveur de tout cela qu'on a bien voulu ne pas faire attention à mes défauts. « Il n'en serait pas de même à votre égard. Ne pouvant pas vous rendre recommandable par les mêmes actions, vous ne devez pas espérer la même indulgence. »

MORT DE TAI-TSOUNG. DEUIL DES AMBASSADEURS ÉTRANGERS.

Après quelques autres instructions que nous croyons inutile de rapporter ici, et qui furent scellées du sceau impérial, l'empereur expira dans les bras de son fils.

« Ainsi mourut à la cinquante-troisième année de son âge, dit le P. Amiot, et la vingt-troisième de son règne, un des plus grands princes qui aient gouverné la monarchie des Chinois. A la première nouvelle de cette mort, toute la Chine retentit de gémissements et de plaintes, les larmes coulèrent de tous les yeux. Les ambassadeurs des nations voisines et les autres étrangers qui se trouvaient alors dans la capitale, témoignèrent à la manière de leur pays le regret dont ils étaient pénétrés. *Les plus distingués coupèrent leur chevelure, se piquèrent le visage avec un fer pointu, se saignèrent les oreilles, et répandirent leur sang aux environs du cercueil de l'illustre mort.*

DOULEUR DES TARTARES.

« Les princes tartares, qui se trouvaient à la cour, voulurent donner dans cette occasion des marques de leur attachement et de leur reconnaissance. Deux d'entre eux demandèrent qu'il leur fût permis de s'immoler sur son tombeau pour aller le servir dans l'autre monde comme ils l'avaient fait dans celui-ci. Le nouvel empereur leur répondit qu'il ne pouvait leur accorder ce qu'ils demandaient sans se rendre lui-même désobéissant aux ordres de son père qui avait prévu leur demande, et qu'ainsi il leur défendait d'attenter à leur propre vie. *Quatorze rois ou chefs de hordes se firent sculpter en pierre et placèrent ces quatorze statues en dehors de la porte du Nord ou des Guerriers, afin de servir de preuve à la postérité, que leur attachement pour le prince dont ils gardaient la sépulture était un attachement éternel !* »

L'histoire chinoise, qui fait le plus

grand éloge de TAI-TSOUNG, lui reproche cependant trois choses : 1° un trop grand amour pour les femmes ; 2° trop d'attachement à la secte de Fo ; 3° une trop grande passion pour la gloire et pour la réputation dans les pays étrangers. Ce dernier reproche ne doit pas en être un aux yeux de l'histoire, qui ne considère pas les faits sous le point de vue chinois : ce doit être plutôt un titre d'éloge ; car il prouve que l'empereur TAI-TSOUNG fut doué d'un esprit supérieur à celui de sa nation et de son siècle ; et, en effet, on peut dire que non-seulement son règne s'étendit sur tout l'empire chinois mais encore sur presque toutes les nations de l'Asie.

EXTENSION DE LA DOMINATION CHINOISE SUR LES AUTRES PROVINCES DE L'ASIE.

« Sous le règne de TAI-TSOUNG, dit l'auteur des Tableaux historiques de l'Asie, la puissance de la nouvelle dynastie des Thang alla toujours en croissant, et l'influence de la Chine dans l'Asie centrale augmenta beaucoup par les divisions qui éclatèrent dans l'empire des *Thou-kiu* ou *Turcs*. Les limites de la Chine proprement dite furent bientôt considérablement étendues vers l'ouest. En 640 de notre ère, les villes de *Khamil* et de *Tourfan*, appelées alors *Y-tcheou* et *Si-tcheou*, se trouvaient, avec le reste du pays des Ouigours orientaux, enclavées dans les limites de la province de *Loung-si*, qui comprenait presque tout le *Tangout*. Pour tenir les *Thou-kou-hoen* (*) en respect, et pour empêcher les *Thou-fan* ou *Tubétains* (qui commençaient déjà à déployer leur caractère entreprenant), d'avancer vers le nord, et d'interrompre par là les relations politiques et commerciales que la Chine entretenait avec l'occident de l'Asie, la cour de *Tchang-ngan* établit dans le centre même de

(*) Branche des *Sian-pi*, qui occupait les pays situés autour du *Khoukhou-noor*, et s'étendait à l'ouest jusqu'à la frontière de celui de *Khotan*.

l'Asie quatre *Tchih* ou gouvernements militaires; savoir, celui de *Kouet-tseu* ou *Kou-tche* de nos jours, à l'ouest de *Kharachar* et au sud-est d'*Ak-sou* (*); celui de *Pi-cha*, dans le pays de *Khotan* (**); celui de *Yan-khi* ou de *Kharachar*, dans le pays des Oïgours occidentaux (à la place du royaume de *Yerkhiyang*); et celui de *Chou-le* ou *Kaschgar* (***): ces quatre gouvernements entourés par les chaînes neigeuses des *montagnes Bleues* (*Thsoung-ling*) et des *montagnes Célestes* (*Thian-chan*). Les pays situés au nord-ouest et à l'ouest de ces quatre gouvernements se soumièrent bientôt à la puissance chinoise: les *Thang* appelaient *Pa-mi* les principautés qu'ils avaient prises sous leur protection. Bientôt toutes les vastes contrées situées entre la Chine et la Perse obéirent aux lois du céleste empire. Le chef suprême de cette vaste souveraineté se trouvait à la tête d'une monarchie composée de plusieurs états féodaux, dont les princes étaient censés gouverner en vertu d'un diplôme impérial, mais qui pourtant continuaient à être maîtres absolus chez eux, quoiqu'ils portassent le titre de gouverneurs chinois. Parmi ces *Pa-mi* on en comptait seize du premier rang (****),

(*) Ce gouvernement portait aussi le nom asiatique de *Bisch-Balikh*; il fut établi après la soumission des habitants, l'an 646 de notre ère; il avait neuf districts du second ordre. (A. Rémusat.)

(**) L'an 648 de notre ère, ce gouvernement comprit un district (*fou*) de premier ordre et dix districts du second ordre. (*Id.*)

(***) On prononce aussi ce nom *Sou-le*. Ce gouvernement fut fondé par la réunion de *Sou-le* à l'empire, l'an 635. Il y avait quinze districts du second ordre. (*Id.*)

(****) « Le premier gouvernement, dit M. A. Rémusat, était celui de Tokharestan, auquel les Chinois donnèrent le nom des *Youdchi*, qui habitaient dans ce pays à la fin du second siècle avant notre ère, quand les Chinois en firent pour la première fois la découverte. Le siège de ce gouvernement fut mis dans la ville d'*A-houan*; il y avait sous sa dépendance vingt-six districts du second ordre, et autant de chefs-lieux dont

gouvernés par des rois, et qui avaient le titre chinois de *Tou-tou-fou* ou vice-

les noms sont rapportés par les auteurs, sous les deux formes, c'est-à-dire, sous la forme qu'ils avaient dans le pays, et sous celle que les Chinois leur donnèrent.

« Le second gouvernement était celui des Gètes (*Ye-tha*), que les Chinois nommèrent *Ta-han* (*Ta-wan*). Il fut établi dans la ville de *Ho-lo*, et commanda à quinze districts du second ordre.

« Le troisième gouvernement fut établi dans le pays de *Ko-the-lo-tchi*, et reçut des Chinois le nom des anciens habitants, *Tiao-tchi* ou *Tadjicks*. Le siège fut la ville de *Fou-pao-sse-thian*; il commanda à neuf *tcheou* (ou districts du second ordre).

« Le quatrième gouvernement qui remplaça le royaume de *Ho-sou*, fut établi sous le titre de *Thian-ma*, dans la ville de *Sou-man*; il n'eut que deux districts, non plus que le cinquième, celui de *Kaboul*, dont le chef-lieu fut *Kou-tou-chi-yao-cha*.

« Le sixième tint la place du royaume de *Ki-pin* (ou de *Kandahar*), et fut établi dans la ville de *Ko-he*, avec dix districts dans sa dépendance.

« Le septième, celui de *Sie-foung*, établi dans le royaume de *Tchi-tching*, et dans la ville de *Lo-lan*, avait quatre *tcheou*.

« Le huitième, établi dans le royaume de *Chi-han-na*, sous le titre de gouvernement de *To-pan*, n'avait qu'un seul district.

« Le neuvième, celui de *Ki-cha*, dans le royaume de *Hou-chi-kian*, à *Ka-mi-chi*, commandait à deux districts seulement.

« Le dixième, celui de *Kou-me*, dans le royaume de *Ta-mou*, n'en avait qu'un seul.

« Le onzième, dont le titre était *Lin-fang*, et qui était dans le royaume de *Ou-la-ko* et dans la ville de *Mo-ko*, n'en avait point du tout.

« Il en était de même du douzième, dont le titre était *Kouen-hiu*, dans le royaume de *To-le-kian*, et dans la ville de *Ti-pao-na*; et du treizième, celui de *Tchi-pa*, dans le royaume de *Kiu-mi*, et dans la ville de *Tchu-sse*.

« Le quatorzième était dans le pays de *Hoa-mi-to*, dans la ville de *Mou-lou*; on lui avait donné le titre de *Niao-féi*; il commandait à un district secondaire.

« Les deux derniers n'en avaient pas. C'étaient le *Wang-thing*, ou la demeure royale, dans le pays de *Kieou-yuei-te-kian*, dans la ville de *Pou-sse*, et celui de Perse

rois. Soixante-douze autres États de moindre importance étaient des districts de second rang (*ti heou*). Sous ces vice-rois et gouverneurs il y avait cent dix villes du troisième ordre; on comptait en tout cent vingt-six campements militaires gardés par des troupes impériales. Les Chinois ne se mêlaient pas de l'administration intérieure des États des princes indigènes, qui s'étaient reconnus vassaux de l'empereur, en recevant de lui des patentes, des sceaux et des ceintures. Ceux-ci n'étaient tenus qu'à envoyer de temps en temps des ambassades et des présents à la cour, et à conserver la tranquillité dans leur pays. De cette manière, le commerce de la Chine avec les pays occidentaux était protégé et pouvait se maintenir dans ces contrées lointaines.

« Les frontières de l'empire des *Thang* s'étendaient donc à l'ouest jusqu'à la Perse orientale et jusqu'à la mer Caspienne, et au nord jusqu'aux monts Altaï. La *Sogdiane*, le *Tokharistan* et une partie du *Korassân*, ainsi que les pays étrangers traversés par la chaîne de l'*Hindou-kouch*, obéissaient à ces princes. Le règne de WEN-WOU-TI (*) (TAÏ-TSOUNG) fut un des plus brillants de ceux qui ont illustré la Chine. Il reçut des ambassades non-seulement de tous les princes feudataires, mais même des pays éloignés, tels que le *Népal* et le royaume de *Magadha* dans l'Inde (**); de

dans le royaume de Perse, et dans la ville de *Tsi-ling*. Le lieutenant-général d'Occident avait la surintendance sur tous ces gouvernements. »

(*) Ceci est une étrange méprise de M. Klaproth. Nous n'avons vu dans aucun livre chinois que l'empereur dont il est ici question, se nommât WEN-WOU-TI, tous le nomment TAÏ-TSOUNG, l'honorable au plus haut degré, c'est-à-dire, le membre d'une dynastie qui est le plus honorable après le fondateur ou ancêtre : *tsou*.

(**) On peut lire de curieux détails sur les nombreuses relations qui existèrent à cette époque entre la Chine et l'Inde, dans la *Notice critique et historique sur l'Inde*, déjà citée, que nous avons traduite du chinois.

Jesdegerd, roi de Perse, qui, chassé par les Arabes, vint en 638 se réfugier à *Ferghana*, soumis à la Chine; enfin une ambassade de *Fou-lin* ou de l'empire romain, apporta en 643 des présents consistant en cristaux de couleur pourpre (rubis) et en émeraudes. L'histoire de la Chine remarque à cette occasion que dans ce temps les *Ta-chi* ou Arabes devinrent puissants et entrèrent dans le pays des Romains. Leur général battit l'armée de ces derniers, et les força à faire la paix et à payer un tribut à son maître. »

AMBASSADE DE L'EMPIRE ROMAIN PRÈS DE L'EMPEREUR TAÏ-TSOUNG.

L'histoire chinoise rapporte que l'année qui correspond à 643 de notre ère, *Po-to-lie*, roi de *Fou-lin*, envoya une ambassade à l'empereur TAÏ-TSOUNG. Les Mémoires de géographie de la dynastie des *Thang*, et d'autres ouvrages chinois, nous enseignent que *Fou-lin* est le nom plus moderne du pays de *Ta-tsin* (la grande Chine) ou de l'empire romain. Cet empire, disent-ils, est éloigné de la cour de Chine de quarante mille li. Au sud il confine avec le royaume de *Po-ssé* (la Perse); c'est un grand royaume qui a de grandes armées et beaucoup de villes. La capitale est belle et très-étendue. Le palais du roi est vaste et magnifique (*). L'histoire chinoise ajoute que les Mahométans devinrent puissants, et que leur général battit l'armée de *Fou-lin* (ou romaine); on fit la paix, et les Romains payèrent tribut aux Mahométans. L'empire romain, dont il est ici question, était celui des Grecs du Bas-Empire. Il est probable que *Po-to-lie* désigne l'empereur *Théodose*, en russe *Phéodor*, frère d'*Héraclius*, qui combattit contre les Arabes.

INSCRIPTION DE SINGAN-FOU.

C'est au règne de TAÏ-TSOUNG que

(*) On peut consulter avec beaucoup de fruit les extraits des Annales chinoises concernant le *Ta-tsin*, que Visdelou a données à la suite de l'inscription de *Si-ngan-fou*.

remonte une inscription découverte en 1626 à *Tchang-ngan* (aujourd'hui *Si-ngan-fou*), dont on possède un fac-similé réduit à la Bibliothèque royale de Paris, où il fut envoyé dans le siècle dernier par les missionnaires jésuites en Chine. Cette inscription, en admettant son authenticité, que nous n'avons aucun motif de nier comme Voltaire, quoique les historiens chinois n'en parlent pas, prouve seulement que la doctrine du christianisme, mais cependant d'un christianisme fort vague, comme le fait suffisamment connaître cette inscription (*), fut portée en Chine sous le règne de l'empereur TAI-TSOUNG (de 627 à 650 de notre ère), par un prêtre chrétien nommé *O-lo-pen*, qui arriva à cette époque dans la capitale de l'empire à la suite de nombreux prêtres bouddhiques, et autres sectaires, qui accouraient en foule à *Si-ngan-fou* de toutes les parties de l'Asie, pour y propager leurs différentes doctrines sous les auspices de la tolérance philosophique de l'illustre empereur TAI-TSOUNG, qui avait rempli l'Orient de sa grande renommée. L'histoire chinoise rapporte en détail toutes les ambassades politiques et religieuses qui se succédaient presque sans interruption à la cour de TAI-TSOUNG; elle décrit fort au long les missions bouddhiques en Chine, depuis l'époque de MING-TI qui envoya une ambassade dans l'Inde pour chercher la doctrine de *Bouddha*; mais, de l'aveu des missionnaires les plus instruits (**), elle ne fait aucune

mention de la religion chrétienne, à la date de l'inscription.

Le P. Gaubil dit qu'*O-lo-pen* arriva dans la capitale de l'empire chinois, « par les pays de l'ouest, et non par la voie du sud. L'histoire, ajoutée-t-il, ne fait nulle mention d'une « ambassade du pays *Ta-tsin* à l'an « née 635. Il y a apparence qu'*O-lo-pen* « était à la suite des envoyés de *Tchou-yue*, de *Tchou-mi*, *Tchoung-ting*, « *Ko-pan-to*, *Yu-tien* ou *Sou-le*. Il « peut se faire aussi qu'il fût lui-même « ambassadeur. *Ta-tsin* est le nom de « l'empire romain; c'était alors celui « des Grecs. On sait que dans le pays « du *Turkestan* et autres pays voisins, « il y avait des chrétiens et des pré- « tres. »

Voici quelques passages de cette inscription traduite par le P. Visdelou :

« Éloge de la religion admirable qui coule et qui marche dans le royaume du milieu; composé par *Khing-cim* (*Khing-seng*), bonze du temple de *Tactin*, et gravé sur une pierre.

« Certes vraiment, celui qui perpétuellement vrai, solitaire, premier du premier, et sans origine, profondément intelligent, vide, dernier du dernier, et existant par excellence, tient l'axe mystique, et en opérant, convertit (le néant et l'être), et par sa dignité primitive confère l'excellence à tous les saints, n'est-ce pas le corps excellent de notre seule unité-trine, le véritable seigneur sans origine, *O-lo-ho*?

« Il a formé une croix pour déterminer les quatre parties (du monde). Il a fondu le vent primogène et a engendré deux matières. Le vide ténébreux a été changé, et le ciel et la terre ont paru à découvert. Le soleil et la lune ont fait leurs révolutions, et le jour et la nuit ont été faits. Par son travail il a achevé dix mille choses; mais en formant les premiers hommes, il les gratifia d'une concorde intime intérieure. Il leur ordonna de veiller à la sûreté d'une mer de conversions. (Leur) parfaite et primogène nature était vide et non pleine. (Leur)

(*) On peut en voir la traduction dans la Chine illustrée du P. Kircher, jésuite, p. 41, dans l'*Histoire universelle de la Chine*, du P. Alvarez Semedo, Portugais. Lyon, 1667, p. 230 et suiv., et dans le *Supplément à la bibliothèque universelle*, de d'Herbelot, par le P. Visdelou, savant missionnaire jésuite en Chine, qui l'a accompagnée d'une paraphrase et de notes, p. 375 et suiv.

(**) Voy. le P. Visdelou, lieu cité, et le P. Gaubil, *Abrégé de l'histoire de la dynastie des Thang*. Mém. sur les Chin., t. XV, p. 446.

cœur simple et pur était originellement sans désirs et sans appétits. Mais après que *Sothan* eut répandu les mensonges, en appliquant son fard, il souilla le pur et le net.

« Il inséra l'égalité de grandeur dans le milieu de ce vrai-ci, et mit en pièces l'identité obscure dans l'intérieur de ce faux-là. C'est pourquoi trois cent soixante-cinq sectes se prêtant l'épaule (les unes aux autres), formèrent une chaîne; elles tissèrent à l'envi des filets de lois. Les unes indiguèrent les créatures pour déposer le vénérable. Les autres évacuèrent l'être pour submerger les deux. D'autres en priant sacrifièrent pour extorquer la félicité. D'autres firent parade du bien pour tromper les hommes. L'examen et la sollicitude en travaillant travaillèrent. L'affection pour le bienfait, étant en esclavage, fut captive. Toujours flottants ils n'obtinrent rien; le bouilli tourna en rôti. Ils augmentèrent les ténèbres; ils perdirent la voie; longtemps égarés, ils ne revenaient point. Alors notre unité-trine fit part de son corps à l'admirablement honorable *Mizi-ho*.

« Se recueillant, il bâcha la véritable majesté; il se présenta aux hommes semblable à l'homme. Le ciel joyeux de sa naissance publia la félicitation. Une femme (vierge) enfanta le saint dans *Tchin*, une constellation admirable annonça le fortuné...

« L'empereur *TAI-TSOUNG* a illustré la Chine; il a ouvert la révolution, et a gouverné très-saintement les hommes. Un homme d'une vertu éclatante, nommé *O-lo-pen*, fut originaire du royaume du *Ta-tchin*. Il observa les nuées bleues, et porta les véritables écritures; il fit attention aux règles des vents, pour traverser le difficile et le périlleux. L'an neuvième de *Tching-kouan*, il arriva à *Tchang-ngan*. L'empereur ordonna à un de ses ministres d'aller à la tête d'un grand cortège, dans le faubourg occidental, et rencontrant le nouveau venu, de l'amener au palais. Il traduisit les écritures dans la salle des livres. La porte où il n'est pas permis d'entrer écouta la

Doctrine, et comprit à fond la droite unité; il ordonna spécialement de la publier et livrer. L'an douzième de *Tching-kouan*, au septième mois, en automne, il fit un édit en ces termes :

« La Doctrine n'a point de nom déterminé, le saint n'a point de substance déterminée (toutes les religions sont bonnes); il institue les religions selon les pays, et passe en foule tous les hommes dans la barque. *O-lo-pen*, du royaume de *Tachin* et d'une grande vertu, prenant les écritures et les images, est venu les offrir dans la cour suprême. En examinant l'esprit de cette religion, elle est mystérieuse, excellente, paisible. En contemplant son primogène vénérable, il produit le parfait et établit le nécessaire. Ce discours est exempt d'un importun verbiage... Que ceux qui sont en charge construisent sans délai dans le canton nommé *Y-nien*, de la ville impériale, un temple du royaume de *Tachin*, et y fassent passer vingt et un bonzes.

« La vertu des vénérables *Tcheou* s'étant éteinte, le chariot bleu (*Lao-tseu*) passa dans l'Occident. La sagesse des grands *Thang* étant venue à briller, le vent admirable a soufflé dans l'Orient... »

Toute l'inscription, dont nous n'avons rapporté ici qu'un court fragment, est écrite de ce style, au moins dans la traduction du P. Visdelou (nous n'avons pas cru nécessaire de la comparer avec l'original); on ne peut guère s'empêcher d'y reconnaître un mélange confus de toutes les doctrines étrangères au confucianisme qui se produisirent ouvertement en Chine sous le règne d'indifférence et de tolérance religieuse de l'empereur *TAI-TSOUNG*. On y remarque surtout un caractère bien prononcé des doctrines professées par les sectateurs de *LAO-TSEU*, auquel le dernier paragraphe cité de l'inscription fait allusion; et il serait difficile, sans la meilleure volonté du monde, d'y découvrir les doctrines du christianisme qui n'y est pas même nommé. D'ailleurs nous avouons sincèrement que nous ne

voyons pas l'importance que l'on a voulu attacher à ce monument, lequel, en admettant son authenticité, que nous n'avons aucun intérêt à contester, ne prouverait rien autre chose, selon nous, si ce n'est que des notions d'un christianisme bien vague auraient été portées en Chine sous le règne de TAI-TSOUNG, comme une foule d'autres notions religieuses avec lesquelles elles auraient été confondues.

Le P. Gaubil (histoire de la grande dynastie *Thang*) dit « que TAI-TSOUNG fit bâtir dans la place *Y-ning-fang* de la ville impériale une église pour être desservie par vingt et un prêtres ou religieux de cette loi. L'empereur, dans cet édit, rapporte qu'autrefois la dynastie *Tchéou* ayant presque perdu la vraie vertu, *Lao-kiun* (ou LAO-TSEU) alla en Occident, et que l'empire des *Thang* faisant fleurir la vraie vertu, la vraie loi de *Tathsin* était venue dans le pays oriental (la Chine) »; voulant faire entendre que la religion apportée de l'empire romain en Chine, sous son règne, était semblable à celle portée en Occident par Lao-tseu plus de mille ans auparavant.

« Dans l'histoire chinoise, ajoute le P. Gaubil, on ne voit rien qui désigne l'édit de l'empereur en faveur de la religion chrétienne. »

L'histoire chinoise de l'époque où nous sommes arrivés, fait mention d'un grand nombre de peuples de l'Asie centrale et occidentale, parmi lesquels on reconnaît les Perses (*Po-sse*), dont le roi, est-il dit, Isdegerde (*Y-sse-y*), descendait des grands *Youé-tchi* ou *Indo-Scythes*. On reconnaît aussi dans les désignations de l'histoire chinoise la *Transoxane*, le *Tokarestan* et l'empire grec de Constantinople (*Fou-lin*). En lisant cette histoire, on est frappé du grand mouvement qui agitait l'Asie à cette époque où les barbares, sortis des déserts de la Scythie, se ruaient de toutes parts sur les peuples que le luxe et les richesses avaient amollis, pour prendre leur place au soleil de la civilisation.

650. L'empereur KAO-TSOUNG qui succéda à TAI-TSOUNG eut un règne

long, mais peu brillant. L'histoire chinoise lui reproche la passion qu'il eut pour une concubine de son père nommée Wou, qu'il éleva au rang d'impératrice, après avoir répudié ses deux premières femmes légitimes pour satisfaire son ambition. Ce lâche empereur poussa l'aveuglement et la passion si loin, qu'il remit à cette femme le gouvernement de l'empire, et lui donna le titre de *reine céleste* (*thian-héou*). Après sa mort, qui arriva en 683 de notre ère, cette femme fit déposer son fils TCHOUNG-TSOUNG qui lui avait succédé, et s'empara du trône. Le jeune empereur dépossédé resta en exil jusqu'à l'année 705 où il fut rappelé au pouvoir. L'histoire chinoise ne place point l'impératrice Wou-HÉOU dans la liste des souverains qui ont gouverné la Chine, parce qu'elle est regardée comme une usurpatrice. Cette femme avait beaucoup d'esprit et de moyens, dit-on; elle s'était fort appliquée à l'étude de l'histoire chinoise. Il fallait bien qu'elle fût supérieure aux deux empereurs qu'elle annula complètement, puisqu'elle sut les tenir à l'écart et régner à leur place. Quand les hommes sont au-dessous de leur mission, ce ne doit pas être un crime à la femme de s'en emparer, surtout si elle est digne de la remplir, et si elle ne s'abandonne pas aux passions cruelles qui naissent trop souvent d'un pouvoir sans contrôle.

AMBASSADES DE L'INDE.

Sous le règne de KAO-TSOUNG et de son successeur, plusieurs ambassadeurs furent envoyés par les rois de l'Inde près de l'empereur de la Chine. Il est dit dans la *Notice sur l'Inde* déjà citée, que l'année 667 de notre ère, les *cinq Indes* (ou les *cinq divisions* de l'Inde, adoptées alors) envoyèrent des ambassadeurs à la cour de KAO-TSOUNG. Les mêmes ambassades se renouvelèrent en 672 et 692 de notre ère (*).

(*) Voici comment cette dernière ambassade est mentionnée dans la *Notice* chinoise,

EXPÉDITIONS DU GÉNÉRAL SOU-TING-FANG CONTRE LES TURCS OCCIDENTAUX.

L'année 657 le général chinois *Sou-ting-fang* se rendit avec l'armée impériale dans le pays des Turcs occidentaux, qui voulaient se soustraire à l'autorité de la Chine. Le khan de ces derniers, à la tête de cent mille hommes, vint attaquer le général chinois. Celui-ci le repoussa et remporta une victoire complète. Il y eut un grand nombre d'ennemis de tués. Mais la paix ne fut pas rétablie; et les différentes hordes turques continuaient de se faire la guerre entre elles. Ce fut là une des causes fréquentes qui amenèrent à cette époque les armées chinoises dans l'Asie occidentale, parce que le grand empire s'était constitué l'arbitre souverain de l'Asie sous le règne de ses précédents empereurs.

NOUVELLE DIVISION DES PAYS OCCIDENTAUX DE L'ASIE.

L'année 661 de notre ère, le gouvernement chinois divisa de nouveau les pays occidentaux de l'Asie en huit départements (*fou*), et en soixante-seize arrondissements (*tchéou*). Ces pays étaient situés entre Kaschgar et la mer Caspienne et d'autres pays voisins. La Perse y était comprise, parce que les rois de Perse avaient souvent réclamé les secours des armées chinoises, et qu'ils étaient considérés comme feudataires de l'empire chinois. A l'époque dont nous parlons, le fils de Isdegerde, roi de Perse, fut nommé roi de Perse par l'empereur KAO-TSOUNG. Après la mort funeste de son père, ce prince,

« Je remarque que, selon le *Tsi-fou-youan-kouéi*, la troisième lune de la troisième des années *thian-chéou* (692), le roi du royaume de l'Inde orientale, nommé *Mo-lo-pa-ma*; le roi du royaume de l'Inde occidentale, nommé *Chi-lo-yi-to*; le roi du royaume de l'Inde méridionale, nommé *Tchi-lou-khi-pa-lo*; le roi du royaume de l'Inde septentrionale, nommé *Na-na*; le roi de l'Inde centrale, nommé *Ti-mo-si-na*, envoyèrent tous à la cour offrir des présents »

que les Chinois nomment *Pi-LOU-SSE*, se retira dans le Thokharestan; il pria l'empereur chinois de le secourir. Ce dernier répondit qu'il était trop loin de la Perse pour y envoyer une armée. Il fit parler au roi des Mahométans, dit Gaubil, en faveur de *Pi-lou-sse*. Mais les Mahométans refusèrent de le secourir. L'année 663 de notre ère, l'historien chinois *SSE-MA-KOUANG* indique d'une manière générale que les troupes du Khalife défirent les Persans et les Grecs, et qu'elles firent des incursions dans les Indes. Le même historien avait déjà indiqué une guerre du Khalife, ou chef des Mahométans, dans la Transoxane, pendant les premières années du règne de TAO-TSOUNG (de 650 à 655). Dans la même période de temps, le même Khalife envoya un ambassadeur à l'empereur chinois.

L'apparition d'une comète (18 mai 668) causa une grande frayeur à l'empereur KAO-TSOUNG. Comme dans toutes les circonstances semblables d'un phénomène extraordinaire, le chef de la nation se crut coupable de grandes fautes, et il s'imposa des pénitences et des privations.

SOUSSION ENTIERE DE LA CORÉE.

Ce fut cette même année 668 (22 octobre), que le roi de *Kao-li* ou Corée se rendit aux généraux chinois qui avaient assiégé et pris sa capitale. Après cette reddition, tout le royaume se soumit. Un des généraux chinois fut nommé commandant général et gouverneur. On établit un tribunal chinois dans la capitale de la Corée; les natifs ne furent pas exclus des charges civiles et militaires. On divisa le royaume en cinq gouvernements, dans lesquels se trouvaient cent soixante-seize villes et soixante-neuf mille familles; neuf départements, quarante-deux arrondissements, et cent districts ou cantons.

CONQUÊTES DES THIRÉTAINS.

Les armes chinoises ne furent pas

aussi heureuses contre les Thibétains que contre les Coréens. Commandées par deux généraux chinois qui n'étaient pas d'accord sur la manière d'attaquer l'ennemi, elles furent battues et détruites séparément par les troupes thibétaines (669) dans le pays de Kokonoor. Et, à cette occasion, les historiens chinois louent la prudence et l'habileté des ministres de la cour du Thibet. Cette puissance s'agrandit beaucoup par ses conquêtes des possessions chinoises de l'Asie centrale (*). On rapporte cependant que, malgré ces conquêtes, le roi du Thibet envoya, en 672, un ambassadeur à l'empereur de la Chine, pour lui payer un tribut. L'empereur l'interrogea sur les mœurs et les coutumes de son pays. Cet envoyé répondit avec beaucoup de sens : « Nous nous conservons en bon état, parce que la sincérité, l'union et le zèle pour le bien public règnent à la cour ; on sacrifie le bien particulier au bien général. » Toutefois, le bon accord ne subsista pas longtemps entre la Chine et le Thibet, car, en 678, l'armée chinoise, forte de cent quatre-vingt mille hommes, fut défaite par les Thibétains, près du grand lac de Kokonoor.

En 674, le prince persan que l'empereur chinois avait nommé roi de Perse, se rendit à *Si-ngan-fou*. Il accepta le titre de commandant des gardes.

HONNEURS RENDUS A LAO-TSEU.

Cette même année, la doctrine de LAO-TSEU fut en grand honneur à la cour ; on ordonna que les enfants des grands et des princes, de même que ceux du peuple, étudieraient le Livre de la raison et de la vertu, de LAO-TSEU (**), et qu'il y aurait des examens sur l'habileté des étudiants dans la doctrine qui y est enseignée. Quelques années auparavant (666), l'empereur KAO-TSOUNG était allé au temple érigé

en l'honneur de LAO-TSEU, nommé aussi LAO-KIUN, le *prince respectable*, qu'il regardait comme un de ses ancêtres ; et il lui avait donné le titre de *sublime et profond empereur*. Cette prédilection de presque tous les empereurs de la dynastie des *Thang*, pour l'ancien philosophe, venait de ce que ses sectateurs avaient habilement profité de l'identité de son nom de famille avec celui de la race des *Thang* (ce nom commun à l'un et à l'autre, était *li*, *poirier*), pour persuader à cette dernière qu'elle avait pour ancêtre LAO-TSEU, ce qui n'avait rien d'in vraisemblable.

BELLE CONDUITE D'UN GÉNÉRAL CHINOIS.

Le général chinois PEI-HING-KIEN ayant fait prisonnier deux *Ko-han* ou *Khans* des Turcs orientaux, dans le pays des Ortoüs, une des conditions de leur capitulation fut qu'on ne les ferait pas mourir. Cependant le général chinois les ayant fait conduire à la cour, on leur fit trancher la tête. Ce général eut beau représenter que cette exécution était injuste, qu'elle le déshonorait, qu'elle pouvait avoir des suites fâcheuses, on n'eut point égard à ce qu'il disait. Ce brave militaire en conçut tant de peine qu'il ne voulut plus servir. Il se retira, et en mourut de chagrin, regretté de tous les hommes de guerre, et de tous les honnêtes gens. Combien d'exemples semblables de capitulations violées par des pouvoirs supérieurs ; mais combien peu sont morts de chagrin de les voir violées !

Pendant que l'impératrice WOU-HOU tenait l'empereur qu'elle avait fait nommer en exil, loin de la capitale, pour régner en son nom, plusieurs révoltes, fomentées dans le but de délivrer l'empereur captif, furent réprimées ; un grand nombre de mandarins, de personnages distingués, de princes de la famille royale périrent. Cet état d'anarchie où les meurtres, les exécutions sans jugement se succédaient sans interruption, ne pouvait durer. L'impératrice régnante fit venir

(*) C'étaient les gouvernements de Yutian, Yen-ki, Kiu-tu et Sou-le.

(**) Voy. pag. 110 et 114.

de toutes les provinces (692) ceux qu'on lui avait proposés pour être employés. Les mandarins qu'elle avait dépêchés partout, avaient ordre d'envoyer à la cour ceux qu'ils jugeraient capables de donner de bons conseils pour le gouvernement. L'impératrice les employa tous; mais elle fit secrètement examiner leurs talents. Elle voulut reconnaître par elle-même le vrai et le faux des accusations secrètes que les mandarins avaient faites, et qui avaient fait périr tant de princes du sang, d'illustres personnages, et des mandarins innocents. Cette impératrice, que le sentiment de la justice inspira un peu tard, fit mourir plus de huit cent cinquante de ces faux accusateurs, dont elle avait elle-même provoqué les infâmes délations (*). Cette mesure politique apaisa un peu les esprits, et plusieurs bons mandarins entreprirent de faire revivre la justice et l'équité, et de faire cesser la tyrannie.

REPRISES DES CONQUÊTES THIBÉTAINES.

Cette même année 692, le gouverneur chinois de *Toursan* (*Si-tchéou*), secondé par le prince turc *Assenatchoung*, à la tête d'un corps de Turcs occidentaux, et conduisant une armée considérable de troupes chinoises, reconquit, sur les Thibétains, les quatre gouvernements militaires que ces derniers avaient enlevés aux Chinois quelques années auparavant. Le gouvernement général chinois des pays occidentaux fut alors établi à *Kouéitseu* ou *Kou-tché*, et les princes feudataires qui avaient quitté le parti chinois, furent forcés de rentrer dans l'obéissance.

(*) « Elle avait fait faire de petits coffres de cuivre, où, par un trou pratiqué dans le couvercle, on pouvait déposer des billets. L'impératrice voulut que chacun fût libre d'y faire entrer des accusations contre ceux qui paraîtraient mécontents du gouvernement. Elle envoya partout des gens de confiance pour récompenser tous ceux qui feraient en secret de pareilles dénonciations. » (Gaubil.)

FAVORITISME D'UN JEUNE BONZE OU PRÊTRE DE FO. CONSTRUCTION D'UN TEMPLE DE LA LUMIÈRE ET D'UN TEMPLE DU CIEL.

L'année 694, le bonze *Hoai-y*, favori de l'impératrice, eut ordre de faire construire un temple, appelé *Temple de la grande Lumière* (*tam-ming-tang*), et un *Temple du Ciel* (*thian-tang*), au nord du premier. Dix mille hommes y travaillaient chaque jour, et la dépense fut si grande qu'elle épuisa le trésor. Le *Temple du Ciel* était partagé en cinq étages. Quand on était arrivé au troisième étage, dit un historien chinois, et qu'on regardait le *Temple de la Lumière*, qui n'était qu'à quelques pas, il fallait plonger ses regards comme dans un précipice; ce qui peut faire juger de l'élevation de ce *Temple du Ciel*. Ce bonze avait jusqu'à mille disciples jeunes et robustes. Un censeur crut qu'il y avait du désordre; il accusa le bonze. Les disciples de ce dernier furent exilés, et on ne décida rien à son égard. Seulement il eut ordre de faire teindre de sang de bœuf une statue de deux cents pieds d'élevation, qui fut placée dans le *Temple de la Lumière*. Dans ce temps-là, un médecin s'insinua dans les bonnes grâces de l'impératrice; le bonze en fut jaloux, et il mit secrètement le feu au temple qu'il avait fait bâtir. Tout ce qui était déjà construit fut brûlé. Le feu se communiqua au palais et à la grande salle du trône, et tout fut consumé. L'impératrice dissimula; elle se contenta de rejeter la faute sur le peu de prudence ou l'inattention des ouvriers. Ces sortes d'incendies sont de très-mauvais présages à la cour de Chine, dit le P. Gaubil, et passent pour des signes de la colère du ciel. Un grand mandarin voulait que l'on cherchât à apaiser la colère céleste; mais un autre, qui appréhendait apparemment les suites des recherches, porta l'impératrice à ne pas exécuter ce qu'elle avait d'abord résolu de faire. Le bonze eut ordre de travailler à refaire le *Temple du Ciel* et la grande salle du trône. Il fit fonder du cuivre, et en fit faire de grandes

tables et de grandes urnes, où l'on voyait la description de tout ce qui se trouvait dans l'empire. Il fit faire aussi douze statues ou idoles, hautes de dix pieds chacune. Le bonze eut quelque soupçon qu'on l'examinait; il fut inquiet, et il tint des discours dont l'impératrice se trouva offensée. Sur ce rapport, cette princesse fit battre secrètement le bonze, qui mourut des coups qu'on lui donna. A l'occasion de l'incendie, l'impératrice ordonna qu'on lui offrit des placets, mais sincères et sans flatteries. Alors un grand mandarin dit qu'il fallait cesser les travaux pour le Temple de Fo; un autre exposa en quatre articles les défauts du gouvernement.

COLONNES MÉTALLIQUES. GRANDS VASES
D'AIRAIN.

L'impératrice WOU-HÉOU aimait tendrement un de ses neveux, nommé WOU-SAN-SSE. Ce jeune homme avait le titre, l'apanage et le cortège de prince. L'année 695, il fit faire deux colonnes, l'une de fer, l'autre de cuivre. Leur hauteur était de cent cinq pieds, leur diamètre de douze. Le piédestal était en forme de petite montagne, de fer et de cuivre, haute de vingt pieds; le contour était de cent soixante-dix pieds. Il composa l'éloge de l'impératrice, sa tante, et le fit graver en beaux caractères sur ces colonnes qui furent placées de chaque côté de l'une des portes du palais impérial. L'impératrice y fit placer une inscription qui disait : *Colonnes célestes élevées en l'honneur de la puissance et des vertus de la grande dynastie Tchéou (*)*, souveraine de tous les royaumes.

L'année 696, on plaça aussi à une des portes du palais neuf grands vases ou *ting* de cuivre, à deux anses, et en forme de trépieds, faits à l'imita-

tion de ceux du grand Yu (voy. pag. 50). On y voyait la description de l'empire partagé en neuf parties, conformément à l'ancienne division. On y avait ajouté les noms des capitales et des principales villes, le détail de ce qu'elles produisaient, et la nature des subsides particuliers qu'elles fournissaient au trésor impérial et aux magasins publics. Ces neuf parties s'appelaient aussi *Tchéou*. Le vase qui représentait *Yu-tchéou*, avait dix-huit pieds de hauteur, et pesait dix-huit cents *tan* ou *quintaux* de cuivre. Les autres vases avaient quatorze pieds de hauteur, et pesaient chacun douze cents quintaux. On employa, pour fondre ces neuf *ting* ou vases, cinq cent soixante mille sept cents livres de cuivre.

Outre le nombre considérable de statues qu'elle avait fait ériger dans les différents temples qui s'étaient multipliés d'une manière prodigieuse sous son règne, l'impératrice WOU-HÉOU en fit encore ériger un très-grand nombre pour représenter, disait-elle, ceux qui avaient bien mérité de l'empire sous son règne.

TRAITÉ FAIT AVEC UN KHAN OU CHEF
DES TURCS.

L'année 697, l'impératrice conclut un traité avec ME-TCHO, roi des Turcs, pour tâcher de l'engager à attaquer les *Khitan* ou Tartares. Par ce traité, l'impératrice donnait au chef turc des lettres patentes de *Khan*; elle lui rendait tous les Turcs faits prisonniers dans les guerres. On lui promettait le mariage d'un prince chinois avec sa fille; on lui accordait une certaine étendue de pays; on lui donnait une quantité de pièces de soie, de mesures de grains, beaucoup de fer, et toutes sortes d'instruments aratoires. Le traité fut conclu, malgré les représentations de quelques grands mandarins à cet égard.

Ce chef turc devint bientôt si puissant, que l'année après (698) il se trouvait à la tête de quatre cent mille soldats. Il entra en Chine, prit et saccagea

(*) C'est-à-dire des *Thang*. L'impératrice Wou-héou avait voulu changer le nom de cette dynastie en celui de l'ancienne des Tchéou; mais ce changement n'a pas prévalu chez les historiens chinois.

la ville de *Ki-tchéou*, et fit de grands ravages dans le *Pe-tchi-li*. Mais, craignant de ne pouvoir résister à l'armée impériale, il résolut de s'en retourner en Tartarie sans l'attendre. En partant, il fit passer au fil de l'épée dix mille Chinois qu'il avait faits esclaves.

REMONTRANCES FAITES A L'IMPÉRATRICE.

On trouve, dans le magnifique *Recueil impérial*, dont il a déjà été question plus d'une fois dans cet ouvrage, une *Remontrance* du sage ministre *Ti-jin-kie*, pour détourner l'impératrice *Wou-héou* de ses entreprises guerrières. En voici les principaux passages, que nous citons comme des documents curieux sur la manière dont, à cette époque, on considérait les nations étrangères à la cour de Chine : « J'ai toujours entendu dire que le ciel avait fait naître les barbares dans des terres absolument distinguées des nôtres. L'empire de nos anciens princes, à l'est, avait pour bornes la mer ; à l'ouest, *Léou-ma* ou *sables mouvants* ; au nord, le désert *Tio-no* ; et au sud, ce qu'on nomme les *Ou-ling* (les cinq chaînes de montagnes). Voilà les bornes que le ciel avait mises entre les barbares et notre empire. A en juger par nos histoires, divers pays où nos trois premières célèbres dynasties n'ont jamais fait passer ni leur sagesse, ni leurs armes, font aujourd'hui partie de votre domaine. Votre empire est non-seulement plus étendu que ne l'était autrefois celui des *Yn* et des *Hia*. Il va même encore plus loin que celui des *Han*. Cela ne vous suffit-il donc pas ? Pourquoi porter encore au delà vos armes dans des pays incultes et barbares ? pourquoi épuiser vos finances et accabler vos peuples par des conquêtes inutiles ? pourquoi préférer à la gloire de gouverner en paix un empire florissant, le vain honneur de faire prendre à quelques sauvages le bonnet et la ceinture ?

« *CHI-HOANG-TI* sous les *Thsin*, *WOU-TI* sous les *Han*, se conduisirent ainsi. Nos plus anciens empereurs n'ont jamais rien fait de semblable.

Préférer les autres à ces derniers, c'est compter pour rien la vie des hommes, et vous rendre odieuse à tous vos sujets. *CHI-HOANG-TI* fit de grandes conquêtes ; son fils perdit l'empire. *WOU-TI* entreprit successivement quatre guerres, mais ses finances s'épuisèrent. Il fut obligé de charger le peuple d'impôts ; bientôt la misère devint générale. Les pères vendaient leurs enfants, les maris leurs femmes ; il mourait un monde infini ; des troupes de brigands se formaient de toutes parts. Un proverbe dit : « Un cocher craint de verser où il a vu verser un autre. » La comparaison, quoique vulgaire, peut s'appliquer à des sujets plus élevés. »

Ensuite le ministre expose en détail les dépenses que nécessitent les longues guerres, et il conclut par exhorter l'impératrice à ne pas aller chercher ces fourmis dans leurs trous, mais à faire seulement garder les frontières.

Le règne de l'impératrice *Wou-héou* fait connaître les mœurs chinoises à son époque, et l'état de dégradation où l'esprit public était tombé. Cette femme, dit le P. Amiot, entreprit et exécuta impunément les choses les plus extraordinaires et les plus opposées à l'esprit général et aux mœurs de sa nation. Elle usurpa le droit exclusif qu'ont les empereurs de sacrifier solennellement au *CHANG-TI*, ou empereur suprême ; elle eut des salles particulières pour honorer publiquement ses ancêtres ; elle fit donner des grades de littérature à ceux que l'on examinait sur la doctrine du livre de *LAO-TSEU*, comme à ceux que l'on examinait sur celle des *King* ; elle s'arrogea des titres que personne n'avait osé prendre avant elle ; elle fit tout cela, et les zéloteurs des anciens rites se turent ; et ce redoutable corps de Lettrés, qui avait bravé autrefois toutes les fureurs de *THSIN-CHI-HOANG-TI*, par les représentations les plus fortes, et souvent réitérées, plia humblement devant elle, et osa à peine se venger par quelques plaisanteries, de toutes les insultes qu'elle lui faisait subir. Elle fit périr plus de monde elle seule,

que n'en firent périr les empereurs les plus cruels. Elle dévasta la maison impériale par l'exil, la prison et la mort; elle fit des plaies horribles à tous les corps de l'État; et les tristes restes de la famille impériale, ainsi que tous les corps mutilés de l'État, lui servirent à l'envi, avec un zèle que l'on a de la peine à concevoir. Les princes prirent à cœur ses intérêts; les tribunaux respectèrent ses ordres, et les firent exécuter à la rigueur. Les militaires gagnèrent des batailles et reculèrent, dans quelques points, les limites de l'empire; les Lettrés l'encensèrent pour la plupart, et firent sortir des seules presses impériales, plus de mille volumes d'ouvrages utiles, sans compter ceux qui furent composés par les sectaires qu'elle protégeait; et le peuple vécut assez tranquille pour ne pas se plaindre de son sort.

Cette femme supérieure, sortie de la dernière classe du peuple, avait conçu l'espérance de placer sa famille sur le trône impérial, au préjudice de celle des Thang. Mais tous ses efforts pour parvenir à ce but furent vains; la nation chinoise, ou plutôt l'élite de la nation voulait le contraire, et les peuples voisins, qui participaient à l'influence de la civilisation chinoise, étaient animés des mêmes sentiments. Elle finit par faire revenir son fils à la cour, et le nomma de nouveau prince héréditaire. Une révolution de palais, alors très-fréquente, amena la fin de son règne. Elle mourut quelque temps après (705), âgée de quatre-vingt et un ans.

TCHOUNG-TSOUNG (705). Le règne des femmes continua avec TCHOUNG-TSOUNG. Cet empereur indolent crut le fardeau du gouvernement trop pesant pour son bras efféminé, et il le remit à l'impératrice WEÏ, sa femme. Cette lâcheté des empereurs donna naissance à toutes sortes d'abus odieux. Les dames du palais vendaient publiquement les emplois, la justice; donnaient des ordres et y faisaient apposer le sceau de l'État. L'impératrice WEÏ assistait aux audiences publiques que donnait l'empereur; elle se tenait der-

rière un rideau pour entendre tout ce qui s'y disait. Toutes les plaintes des ministres passaient par ses mains, et l'empereur ne faisait rien que de son consentement. Il s'occupait même si peu du gouvernement, et ses goûts étaient si opposés à sa dignité, qu'il l'abdiquait volontiers pour se faire histrion ou courtier de débauche. Il passa le premier mois de l'année 709 en fêtes et en amusements de toutes sortes, avec des grands qu'il choisissait pour ses divertissements. Les femmes de la cour et leurs suivantes ouvrirent des boutiques et se firent marchandes. Les grands allaient acheter près d'elles. On se disputait sur le prix, on se disait des injures, on criait, on se querrellait; c'était pour l'empereur une joie extrême de voir et d'entendre toutes ces choses.

Le jour de la *Fête des lanternes*, il se plaisait à aller se promener par les rues, déguisé comme ses femmes en hommes du peuple (*). Nous renvoyons à la *Description des mœurs et coutumes des Chinois* (deuxième partie), pour les détails de cette fête singulière.

Cet état d'avilissement dans lequel l'empereur était tombé dut inspirer du mépris à l'impératrice; et du mépris dans une femme pour son mari, à un crime, il n'y a pas loin. Ses liaisons intimes avec un neveu de l'impératrice WOU-HÉOU, l'amènèrent à empoisonner l'empereur (709). Mais ce crime ne lui profita pas. Quoiqu'elle ait tenu caché l'événement pendant quelque temps, afin de lui donner le temps de tout préparer pour s'assurer du pouvoir comme régente de l'empire, elle trouva la mort avant d'exécuter son projet. JOU-TSOUNG, qui fut nommé empereur (710), ne régna que trois ans, et il abdiqua en 712 en faveur de son fils HIOUAN-TSOUNG, qui est aussi nommé MING-HOANG, l'empereur illustre, parce qu'en effet le commencement de son règne fut illustré par de grandes qualités qui ne l'honorèrent pas longtemps.

(*) Voy. la pl. 62, tirée des *Faits mémorables des empereurs chinois*.

RÉFORME DES ABUS.

Il réforma les abus nombreux qui s'étaient introduits dans l'administration civile et militaire sous le règne des deux impératrices; aussi économe des deniers du peuple que les règnes précédents en avaient été prodigues, il réduisit les dépenses énormes auxquelles la cour avait été accoutumée; il diminua le nombre des officiers tant dans la capitale que dans les provinces; remit en vigueur les anciennes lois, et en fit de nouvelles conformes aux temps et aux circonstances; il diminua aussi beaucoup le nombre des bonzes, et en renvoya plus de douze mille dans leurs familles, pour y être employés à des professions utiles. Il fit détruire un grand nombre de temples de Bouddha, fit fondre les statues de cette divinité étrangère et de ses saints, et défendit d'en fabriquer de nouvelles.

Il fit aussi des réformes dans l'état militaire. Il indiqua une revue générale des troupes dans une grande plaine où il se rendit en personne lorsqu'elles y furent toutes rassemblées. Il leur fit faire en sa présence l'exercice des différentes évolutions militaires établies par l'empereur TAI-TSOUNG. Deux cent mille hommes de troupes se trouvaient réunis à cette revue et à peine s'en trouva-t-il cinquante mille qui fussent suffisamment instruits. L'empereur se courrouça contre les officiers, auxquels il reprocha leur négligence, et il ordonna que le premier président du tribunal de la guerre fût mis en pièces, sous le grand étendard, en punition de ce qu'il n'avait pas rempli les devoirs de sa charge. Les courtisans lui représentèrent que ce personnage avait rendu de grands services à l'Etat, et que la famille impériale lui devait une partie de son lustre. Ces représentations apaisèrent l'empereur, qui lui fit grâce de la vie, et se contenta de le casser de tous ses emplois et de l'envoyer en exil. Plusieurs grands officiers, en faveur desquels on ne pouvait pas réclamer des services rendus à la patrie ou au souverain, furent punis de mort ou envoyés en exil, selon

qu'ils furent jugés plus ou moins coupables. Ensuite l'empereur fit des règlements particuliers pour les troupes. Il ordonna que tout militaire qui aurait atteint sa soixantième année serait licencié, et il défendit que l'on enrôlât personne avant l'âge de quinze ans accomplis (*).

CONSPIRATION DÉCOUVERTE.

Une conspiration ayant été tramée contre HIOUAN-TSOUNG dans la première année de son règne, et ayant été découverte avant son exécution, les principaux conjurés furent exécutés, et une princesse, tante de l'empereur, qui était à leur tête, eut ordre de se donner la mort. Ce fut à la suite de cette conspiration que l'empereur nomma l'eunuque KAO-LIÉ-SSÉ un de ses généraux d'armée: ce fut par l'élévation extraordinaire de ce personnage que les eunuques, ces êtres dégradés, commencèrent à devenir puissants; et ce fut aussi là une des principales causes, dit le P. Gaubil, de la perte de la dynastie des *Thang* et des grandes révolutions du règne de HIOUAN-TSOUNG.

SOINS DONNÉS PAR HIOUAN-TSOUNG AU GOUVERNEMENT DE L'EMPIRE.

L'empereur, au commencement de son règne, ayant voulu donner tous ses soins au bon gouvernement de l'empire, envoya des inspecteurs dans toutes les provinces pour remédier aux abus et aux vexations de toutes natures dont elles étaient le théâtre; il leur prescrivit de l'instruire exactement de la conduite des mandarins, de la culture des terres et de l'état des manufactures. Le bruit s'étant répandu qu'on allait faire choix d'un grand nombre de jeunes et belles filles pour les faire entrer au palais, l'empereur, en ayant été instruit, fit voir qu'il était mensonger, en renvoyant dans

(*) Voy. Amiot, *Portraits des chinois célèbres; Mémoires sur les Chinois*, t. V, pag. 352.

leurs familles un grand nombre de celles qui étaient déjà au palais, ne tint que celles qui n'étaient plus en âge de se marier, ou qui étaient sans ressources, et il abrogea la coutume qui s'était introduite, d'offrir chaque année au souverain un certain nombre de jeunes filles chinoises parmi les plus belles qui se trouvaient dans les différentes provinces de l'empire. Cet empereur regardait le luxe comme la perte des bonnes mœurs, et il voulut l'extirper. Il fit des lois somptuaires pour le réprimer, défendit l'usage des pierreries et des métaux précieux dans les ameublements et dans les habits, régla la forme des équipages, et fut le premier à porter la réforme dans son propre palais. Il se fit apporter un jour tous les vases d'or et d'argent, une quantité de meubles précieux, d'habits brodés, et les fit brûler devant la porte de son palais, afin de réprimer par son exemple l'amour effréné de l'or et des richesses qui s'était emparé des grands de la cour, lesquels se ruinaient par d'inutiles dépenses en somptuosités superflues. Il porta un édit qui interdisait la pêche des perles, et il distribua beaucoup d'argent pour les besoins pressants du peuple.

De si belles dispositions ne durèrent pas; l'empereur, qui avait si bien commencé son règne, se laissa bientôt aller à l'abus des plaisirs efféminés contre lesquels il paraissait avoir voulu se prémunir. Il aimait passionnément la musique dans laquelle il excellait. Les historiens chinois lui reprochent comme un crime capital, dans les commencements de son règne, où il ne montrait encore que des vertus, d'avoir établi dans l'intérieur de son palais, une académie de musique, dont il se fit le chef, en donnant lui-même des leçons de chant à plus de cent jeunes filles qui en étaient les seules actrices, et des actrices de son choix. Il s'amollit tellement dans ces exercices, qu'il prit peu à peu du dégoût pour les affaires, et qu'enfin il ne se mêla presque plus du gouvernement. Voici les propres paroles d'un écrivain chinois : « Il est

certain que HIOUAN-TSOUNG était un prince accompli, avant l'époque fatale de son changement. Il commença par un simple amusement, et finit par les plus grands désordres. Il aimait la musique, il la savait très-bien; mais au lieu de ne la cultiver que pour se récréer par intervalles, il s'en fit une occupation sérieuse; il passa les bornes de la décence; il devint *maître de chant*. Était-ce là une occupation, ou même un amusement digne du fils du ciel? Voilà ce que deviennent les plus grands hommes quand ils ne savent pas mettre un frein à leurs passions; ils en sont tyrannisés jusqu'à leur obéir dans les choses les plus indignes et les plus basses. »

FONDATION ET ÉTABLISSEMENT DU GRAND COLLÈGE OU ACADEMIE DES HAN-LIN.

On attribue à l'empereur HIOUAN-TSOUNG la fondation et l'établissement de la célèbre académie ou collège des *Han-lin* (voy. la *Seconde partie* de cet ouvrage), qu'il composa des *quarante* plus habiles docteurs ou lettrés de l'empire. Ce collège ou cette académie, car ce mot lui convient plutôt que l'autre, s'est conservée jusqu'à nos jours. C'est de son sein que l'on tire les historographes de l'empire, les visiteurs des provinces, les gouverneurs, les vicerois, etc. HIOUAN-TSOUNG ne se borna pas à cet encouragement aux lettres; il fit chercher et acheter de tous côtés les livres anciens qui traitaient de la science militaire; et il en fit publier de nouveaux pour l'instruction des gens de guerre. Il visita la demeure où naquit le philosophe KHOUNG-TSEU, et il lui donna le titre de *Roi illustre des Lettrés*. Il décora aussi les disciples de ce philosophe et plusieurs héros célèbres de différents titres honorifiques. Ces titres d'honneurs, accordés aux philosophes nationaux de la Chine, ne l'empêchèrent pas de favoriser et d'honorer aussi publiquement LAO-TSEU et BOUDRA, fondateurs de deux doctrines morales et religieuses, que les lettrés ont toujours combattues.

GRANDES RELATIONS AVEC LES AUTRES
ÉTATS DE L'ASIE.

C'est cette tolérance de toutes les doctrines, de toutes les religions qui se produisaient en Chine sous son règne, comme sous celui de l'empereur TAI-TSOUNG, qu'il avait pris pour modèle, qui fit accourir en Chine, tant d'apôtres de doctrines étrangères, venus de tous les points de l'Asie.

L'empereur avait promis au roi du Thibet de lui donner une princesse de sa famille en mariage. Ce roi envoya des ambassadeurs pour engager l'empereur à tenir sa promesse; et il lui fit demander en même temps les livres sacrés de la Chine, c'est-à-dire le *Chi-king*, le *Chou-king*, le *Li-ki* et le *Tchun-tsiéou*. L'empereur reçut très-bien les ambassadeurs, et leur accorda tout ce qu'ils demandaient. A ce sujet, un lettré, attaché par emploi à la garde des livres, regardant comme contraire aux anciens usages et à la saine politique de la Chine, que l'on envoyât à un roi barbare les livres classiques de sa nation, crut devoir s'y opposer de toutes ses forces. Il présenta une requête à l'empereur, que le P. Amiot a traduite ainsi :

« Autrefois le roi de *Toung-ping*, dont la famille était alliée à celle des *Han*, qui gouvernait alors l'empire, demanda avec instance qu'on lui donnât nos livres d'histoire et de philosophie. Il fut constamment refusé par l'empereur, son parent et son ami. Aujourd'hui le roi du Thibet, qui est l'ennemi juré de notre nation, demande nos livres sacrés, et Votre Majesté ne fait aucune difficulté de les lui accorder; n'est-ce pas là lui prêter des armes pour nous combattre? Si les *Tou-fan* (Thibétains), ses sujets, lisent une fois nos livres, leur entendement s'ouvrira; ils acquerront nos sciences, et avec elles l'esprit de prévoyance et de ruse; ils n'en deviendront que plus insolents et plus redoutables pour nous; en un mot, ils apprendront l'art de nous vaincre, et peut-être de nous subjuguier. Je sup-

plie Votre Majesté de ne pas donner à nos ennemis des flèches avec lesquelles ils ne manqueraient pas de nous percer, etc. »

L'empereur ne pensait pas comme ce lettré. Cependant il voulut proposer la question à son conseil des ministres. L'un de ces derniers justifia la mesure en ces termes, en considérant la question sous un point de vue plus élevé que le vieux lettré :

« Les Thibétains, révoltés depuis bien des années, ne font que de se soumettre. Ils demandent humblement notre alliance et notre instruction. Les refuser, ou ne leur accorder qu'une partie de ce qu'ils souhaitent, ce serait les révolter encore. Je pense donc qu'il est très-à propos de les satisfaire, et de leur envoyer le *Chou-king*, le *Chi-king*, et tous ceux de nos livres qui pourront leur faire plaisir. Ils y puiseront les principes de la grande doctrine, qui est sans bornes, et en deviendront meilleurs. *Que ne pouvons-nous faire un pareil présent à tous les peuples barbares! Bientôt toute la terre serait peuplée de sages, et nous n'aurions pas la peine d'assembler si souvent de nombreuses troupes pour réprimer l'insolence et la rapacité de nos injustes agresseurs.* YU-HIKOU-LI (l'auteur de la requête) ne fait pas attention aux avantages réels que l'étude des sciences procure aux hommes. Si quelques-uns en deviennent plus artificieux, plus rusés et plus méchants, le plus grand nombre y apprend les règles d'une bonne vie, celles de la sagesse et de la vertu. »

Les causes que nous avons signalées précédemment rendirent très-fréquentes les ambassades des autres États de l'Asie avec la Chine. On voit, dans la *Notice sur l'Inde*, déjà citée, que, pendant les années 714 et 715 de notre ère, le royaume de l'Inde occidentale envoya des ambassadeurs offrir des productions du pays. L'année 717, le royaume de l'Inde centrale envoya également une ambassade à la cour, pour offrir des productions du pays. L'année 720, le même royaume de l'Inde centrale envoya un ambassa-

deur à la cour; la même année, le royaume de l'Inde méridionale envoya un ambassadeur offrir des zibelines avec des perroquets de cinq couleurs. L'année 725, le roi de l'Inde centrale envoya un ambassadeur présenter ses hommages à l'empereur. L'année 729, un prêtre samanéen, instruit dans les trois mystères bouddhiques, du royaume de l'Inde septentrionale, nommé *Mi-to*, se rendit à la cour de l'empereur de la Chine, pour lui offrir du *tchi-han* (nom d'une certaine médecine), et d'autres médicaments de cette espèce. L'année 730, le royaume de l'Inde centrale envoya un ambassadeur à la cour offrir un tribut. L'année 731, les royaumes de l'Inde envoyèrent à la cour offrir des présents.

SECOURS DEMANDÉS A L'EMPEREUR CHINOIS
PAR LES INDIENS CONTRE LES ARABES.

Un autre fait plus curieux, consigné dans la même *Notice*, est le suivant :

« Selon la *Relation des Indes*, dans la période des années *Kai-youan* (de 713 à 742), un ambassadeur, envoyé par l'Inde centrale, vint à la cour, après avoir essayé de traverser trois fois l'Inde méridionale, offrir des oiseaux de cinq couleurs, qui pouvaient parler; il demandait des secours contre les *Ta-chi* (ou *Tadjiks*, Arabes) et les *Thou-fan* (ou Thibétains), et il se proposait pour être le général de ces troupes auxiliaires. » L'empereur chinois lui accorda sa demande. Mais les troupes chinoises furent battues par les Arabes, s'il faut en croire la version turque de l'histoire des khalifes, par TABARI. « Cette même année, 87 de l'hégire (709 de notre ère), fut glorieusement terminée par la défaite de deux cent mille Tartares qui étaient entrés dans le pays des Musulmans, commandés par *Teghaboun*, neveu de l'empereur de la Chine. Les Musulmans reconnurent qu'ils devaient cette importante victoire à la protection de Dieu. » La légère différence des dates rapportées par les historiens des deux nations, n'autorise pas à admettre

que les troupes chinoises, battues par les Arabes, et que commandait un neveu de l'empereur de la Chine, étaient précisément celles qu'avait obtenues l'ambassadeur indien; mais il résulte de ce rapprochement historique, que les troupes chinoises appelées par les États de l'Asie occidentale, eurent à combattre plusieurs fois la puissance déjà formidable de la nation arabe sous les khalifes, qui faisaient aussi trembler l'Europe. C'est à la même époque (732) que Charles Martel défit les Mores près de Poitiers, et leur enleva, par cette victoire glorieuse, la conquête de la France. Il est dit aussi, dans une *Notice chinoise* sur le royaume de *Fargana* (*Ta wan* (*)): « La 29^e des années *Kai-youan* (741 de notre ère), le roi du royaume de *Che* (*Schasch*) demanda des secours contre les *Ta-chi* (Arabes), secours qui ne lui furent point accordés. » Le roi de *Schasch* ajoutait que le khalife des Arabes était le fléau de tous les États. » Ce même roi perdit son royaume huit ans après, sous le prétexte qu'il était attaché au roi du Thibet, alors en guerre avec la Chine; et ce fut un général chinois qui, s'étant approché de la ville de *Schasch* avec un grand corps de troupes, surprit cette ville où était le roi, et le fit prisonnier. Il pilla le palais et la ville: il y avait, dit-on, dans ce palais, de beaux instruments de musique et beaucoup d'or; le général chinois eut de quoi en charger cinq ou six chameaux; il fit beaucoup d'esclaves, et enleva un grand nombre de chevaux. Arrivé à *Si-ngan-fou*, le roi de *Schasch* y fut mis à mort. Son fils courut les pays voisins pour avoir des secours, afin de combattre le général chinois dont la mauvaise foi et l'avarice irritèrent tous les princes du pays. Ces princes implorèrent le secours du khalife, et, pour se venger, ils résolurent d'attaquer les places qu'occupaient les Chinois. Le khalife leur donna des troupes, et les joignit à celles du roi de *Schasch*.

(*) Voy. le *Kou-kin-tou-chou*, section *Pian-tian*, liv. 59, fol. 13.

et des princes alliés. Le général chinois avait une armée de soixante mille hommes, presque tous Tartares, qui fut entièrement défaite. La bataille se donna près de la ville de Tharas. Le fils du roi de Schasch se fit tributaire du khalife.

LES ARABES ET AUTRES ÉTATS DE L'ASIE SOUSMIS À LA CHINE.

L'histoire chinoise fournit un grand nombre de renseignements curieux semblables à ceux que nous venons de citer. On y trouve qu'en 715 de notre ère, le roi du Thibet ayant fait une grande irruption dans le pays de *Pa-kan-na*, qui faisait autrefois partie du royaume des *Ou-sou*, le prince du pays, allié des Chinois, vint dans le *Gan-si* (compréhendant les gouvernements militaires chinois dans l'Asie occidentale), chercher du secours. Le général chinois qui y commandait rassembla ses troupes, prit en outre dix mille hommes du pays de *Kie-tse*, fit plusieurs milliers de li à l'ouest, soumit plus de cent villes, et envoya des lettres aux pays voisins, pour qu'ils eussent à reconnaître la souveraineté de l'empereur de la Chine. Le royaume de *Ta-chi* (ou des Arabes), et huit autres États reconnurent l'empereur de la Chine pour leur suzerain. Le général chinois revint glorieux, après avoir fait ériger, dans le pays occidental, une colonne où il fit graver le détail de son expédition.

L'année 717, les Turcs occidentaux, mécontents des Chinois, portèrent le khalife et le roi du Thibet à les aider de leurs troupes pour s'emparer des gouvernements chinois de l'Asie occidentale. Les Thibétains, les troupes du khalife et les Turcs assiégèrent deux villes dans le pays de *Kashgar*. Les Chinois, aidés de plusieurs hordes turques du voisinage de *Turfan*, firent lever le siège de ces villes, et il y eut une trêve de faite avec les Turcs occidentaux et avec le Thibet.

En 718, les Turcs du Nord demandèrent la paix aux Chinois.

En 719, les rois de la Sogdiane et

d'autres États voisins envoyèrent des ambassadeurs à l'empereur de la Chine, pour le prier de les protéger contre les vexations des khalifes.

Les Mémoires de l'histoire des *Thang* sur le royaume de *Ta-tsin* ou *Fou-lin* empire romain d'Orient, disent que l'année 719 de notre ère, le roi ou empereur de cette contrée offrit un tribut à l'empereur chinois par l'entremise d'un religieux ou prêtre d'une grande vertu, et qu'il lui fit hommage d'un lion.

L'an 713, dit le P. Gamhal, le prince ou roi de *Kin-che-mi-to* (Cachemire) avait envoyé une ambassade à l'empereur *Hiouan-tsong*. Le roi de Cachemire, de même que celui du milieu des Indes, était grand ennemi du roi du Thibet. L'an 720, l'empereur donna au prince de Cachemire les patentes de roi. Ce pays, dit l'histoire chinoise, est difficile à attaquer; il est environné de très-hautes montagnes (*), et la ville royale est près d'un grand fleuve; le pays est abondant en tout, et il y a d'excellents fruits, des raisins, de l'or, de l'argent, des éléphants. Dès le temps de l'empereur *Tai-tsong*, le roi de *Ou-chang* (rois de *Kipin*, *Kipene*, ou *Sarkande*) envoya à l'empereur des ambassadeurs. Depuis ce temps-là, le roi de *Ou-chang* et les princes voisins furent fortement attaqués par les khalifes; mais ils ne voulaient jamais reconnaître leur autorité; ils rendaient toujours hommage à l'empereur. On dit aussi que les princes de *Tobertan* *To-po-sse-tan*, sujets du roi de *Pers* *Po-sse*, avaient le titre de généraux des pays orientaux de *Po-sse*; ils résistèrent longtemps aux khalifes, et ils reconnurent tout leur souverain l'empereur de la Chine.

L'année 752, le roi du *Tiao-occident* (pays vers le nord-ouest de *Samar-kande*), et celui de *Gan* (à l'est de *Samar-kande*) envoyèrent des ambassadeurs à l'empereur pour le prier

(*) La description du Cachemire par *Mar-tin* est conforme à celle-ci.

d'envoyer une armée contre le khalife à *habît noir*.

MARCHANDS ÉTRANGERS VENUS DE L'ILE DE CEYLAN.

En 742, des marchands étrangers, venus en Chine par la mer du Sud, avaient apporté une quantité de choses précieuses du *royaume des lions* (*), pour les offrir à l'empereur de la part de leur roi, nommé *Chi-lo-chou-kia*. Ces présents consistaient en perles de feu, ou grosses perles, en fleurs d'or, en pierres précieuses, en dents d'éléphants et en pièces d'étoffes.

CONNAISSANCES ASTRONOMIQUES DES CHINOIS SOUS HIOUAN-TSOUNG.

L'année 721 de notre ère, une éclipse calculée selon la méthode en usage, s'étant trouvée fautive, l'empereur HIOUAN-TSOUNG fit appeler à la cour un fameux bonze chinois de la secte de Fo ou BOUDDHA; son nom était Y-HANG. L'astronomie que professait ce bonze, dit le P. Gaubil (**), fit tant de bruit à la Chine, que l'on ne peut se dispenser de l'étudier et de la connaître un peu en détail.

PREMIÈRE TRIANGULATION CONNUE (**).

Y-HANG prit en habile homme toutes les mesures dont il était capable pour s'assurer d'une bonne méthode. Il voulut connaître la situation des principaux lieux de l'empire. Pour cela il

(*) *Sse-tseu-koué*, traduction du terme sanskrit *sinhala* ou *sinhala dvipa*, altéré en celui de *serendib*, par les Arabes.

(**) Histoire abrégée de l'astronomie chinoise.

(***) On a vu précédemment, pag. 84, que Tchéou-koung, 1100 ans avant notre ère, avait déjà fait des observations qui dénotaient un certain degré assez avancé de la science astronomique; mais on ne peut pas dire qu'il ait fait opérer une triangulation pour connaître approximativement les diamètres et la circonférence de la terre.

fit faire des *gnomons*, des *sphères*, des *astrolabes*, des *quarts de cercle* et autres instruments d'observation. Il envoya deux compagnies de mathématiciens, l'une au nord et l'autre au sud. Ils eurent ordre d'observer tous les jours, lorsqu'il serait possible, la hauteur méridienne du soleil par le gnomon de huit pieds, et la hauteur de l'étoile polaire. Ils eurent ordre de prendre exactement la distance de quelques lieux qui fussent situés en opposition nord et sud. On choisit pour cela la province de *Ho-nan* où se trouvent de grandes et belles plaines. Le but de Y-HANG fut de savoir exactement le nombre de *li* qui, sur la terre, répondent à un degré de latitude. Sachant ensuite la différence des lieux en latitude, il savait leur distance en *li*. On n'indique pas quelles mesures il prit pour savoir la distance des lieux en longitude; les opérations mathématiques que cet astronome chinois fit faire, étaient une triangulation aussi sûre que l'état des connaissances mathématiques et astronomiques de son époque, privée des instruments modernes, pouvait l'admettre.

Y-HANG ordonna à ses savants voyageurs d'aller les uns à la capitale de la Cochinchine et du Tonquin, et les autres jusqu'au pays de *Tié-lé* (*) vers le nord, avec l'injonction d'observer et de marquer par eux-mêmes la durée des jours et des nuits, et les différentes étoiles qui ne pouvaient être vues sur l'horizon de *Si-ngan-fou*. Les traités d'astronomie chinoise n'avaient parlé jusqu'à Y-HANG, que de celles qui sont visibles sur l'horizon de 34 à 40° de latitude nord. On commença alors à parler de l'étoile Canope et de celles qui sont à son sud. L'histoire chinoise de l'astronomie des *Thang* rapporte les observations qui eurent lieu ainsi par l'ordre de Y-HANG; elle donne la longueur de l'ombre d'un gnomon de huit pieds, à midi du solstice d'été, dans les villes capitales de la *Cochinchine* et du *Tonquin*, dans quelques villes

(*) Nom d'une horde de Tartares qui campait aux environs du lac *Bai-kal*.

du *Hou-kouang*, du *Ho-nan* et du *Chan-si*. L'histoire rapporte encore un voyage que Y-HANG fit exécuter sur mer pour observer les étoiles qu'on ne voyait pas à la Chine. Elle parle aussi de l'instrument que ce bonze fit faire pour bien représenter les mouvements célestes.

Y-HANG fit encore observer l'ombre du gnomon dans un pays des Indes fort éloigné de la Chine, et qui n'était pas bien désignée par l'ombre déjà observée. Ce pays devait être vers le sixième degré de latitude septentrionale. Il fit aussi observer l'ombre du gnomon au nord du désert de sable, jusqu'à une hauteur du pôle qui passait cinquante degrés. On ne peut guère douter que toutes ces observations n'aient eu pour but de connaître la mesure de la circonférence de la terre, dont on a vu que les anciens Chinois avaient une notion vague, mais qui n'a pas moins de quoi surprendre (*). L'empereur KHANG-HI, dans un petit traité de géométrie et de trigonométrie, dit que Y-HANG puisa sa méthode dans les écrits des Mahométans. Quelle que soit l'autorité du célèbre empereur chinois, nous devons faire observer cependant que Y-HANG ne put se servir des travaux sur l'astronomie des écrivains arabes et mahométans qui vécurent et écrivirent après lui, tel que le fameux khalife *Almamoun* (né en 786 de notre ère), qui fit traduire en arabe l'*Almageste* de Ptolémée et les autres livres alexandrins, *mesurer le degré terrestre*, et composer de nouvelles tables du soleil et de la lune; *Albaténus* qui florissait vers l'an 880, et *Ibn-Jounis* qui observait au Caire vers l'an 1000. Nous serions plutôt fondés à croire que si Y-HANG emprunta sa méthode astronomique à des étrangers, ce fut aux astronomes de l'Inde qu'il put faire cet emprunt; sa qualité de prêtre de BOUDDHA devait lui donner un accès facile aux livres indiens, dont il est

probable qu'il connaissait la langue, comme la plupart des prêtres de Fo l'ont constamment connue.

GRAND INSTRUMENT ASTRONOMIQUE IMITANT LES MOUVEMENTS DES CORPS CÉLESTES.

L'instrument astronomique dont nous avons parlé ci-dessus, que fit construire Y-HANG, fut achevé l'année 725. Au moyen de l'eau (dit le P. Gaubil, qui a puisé ces détails dans les écrivains chinois), les roues, par leurs divers mouvements, représentaient le mouvement commun et le mouvement particulier des astres, les lieux du soleil et de la lune, des étoiles et des planètes, et les éclipses. Outre cela, une statue, en frappant un tambour, annonçait les quarts d'heure; une autre, en frappant sur une cloche, annonçait les heures; ces statues disparaissaient ensuite.

HAUTEUR DE L'ÉTOILE POLAIRE.

Ce même astronome comparant les observations faites dans les différentes provinces avec les siennes propres, assura que l'étoile polaire était éloignée du pôle de 3°. Mais on ne dit pas quelle étoile de la petite Ourse il supposait être la plus voisine du pôle.

Il conclut aussi des observations qu'il avait recueillies, que 351 li et 80 pas correspondaient sur la terre à un degré de latitude. Quand cet astronome n'aurait pas fait autre chose, il mériterait encore une belle place dans l'histoire; car, dit le P. Gaubil, la situation de la horde de *Tié-lé* étant déterminée pour le temps de Y-HANG, et la position de ce pays étant marquée par rapport aux pays qu'occupaient les hordes des Tartares et des Turcs de ce temps-là, on connaît les pays de ces différentes hordes de Tartares et de Turcs qui firent tant de bruit à l'époque des dynasties des *Souï* et des *Thang*, par les grandes guerres et les alliances qu'ils firent, soit entre eux, soit entre les Chinois, les Persans, les Arabes et les peuples

(*) Voy. ci-devant pag. 26 et 200, et le *Journal asiatique*, mars, 1836, p. 290, où un ancien texte chinois sur cette question a été cité et traduit.

du Thibet, etc. On sait à quels royaumes d'aujourd'hui répondent les noms anciens que les Chinois donnaient à l'Arabie, aux pays à l'ouest de la mer Caspienne, à la Perse, aux différentes contrées de la Transoxane, des Indes, du Turkestan et de la Tartarie. La géographie des Thang a marqué les distances de quelques grands points de chacun de ces pays, et on sait à quoi s'en tenir sur ces distances, parce qu'elles sont exprimées en *li*, et rapportées à *Si-ngan-fou*, dont la situation est parfaitement connue, et sur ces seules distances, on pourrait donner une carte passable des contrées situées entre le *Chen-si*, le lac Baïkal, les Indes et la mer Caspienne, où beaucoup de montagnes et de rivières sont marquées; il y a quelques rums de vents désignés.

APERÇU DES AUTRES TRAVAUX ASTRONOMIQUES D'Y-HANG.

On n'a pas marqué les autres observations que firent les mathématiciens envoyés par Y-HANG, dit le P. Gaubil; mais on sait qu'elles lui servirent beaucoup pour les catalogues étendus qu'il fit de la grandeur des jours, de la différence des méridiens; pour le calcul des éclipses, des déclinaisons du soleil, de la grandeur des ombres méridiennes du gnomon, des latitudes de la lune et autres. J'ai traduit tous ceux que j'ai trouvés et qui peuvent être de quelque utilité; mais je n'ai pu trouver ni son catalogue des longitudes terrestres, ni celui de la latitude et de la longitude d'un très-grand nombre d'étoiles dont il avait marqué la position dans des cartes célestes qu'on ne trouve plus.

Y-HANG, après avoir examiné les méthodes pour les éclipses, s'en tint pour le fond à celle de TCHANG-TSE-TSIN. Il fit observer dans toutes les provinces de l'empire les éclipses, et il ne manqua pas de se servir de ces observations pour voir le changement que causaient au temps et aux phases la différence des lieux du nord au sud, et de Pest à l'ouest, et la différence

des lieux du soleil et de la lune dans l'écliptique.

Dans son livre astronomique, intitulé *Ta-yen*, il rapporte fidèlement le sentiment des astronomes antérieurs sur le mouvement des étoiles fixes. Parmi les cinq planètes, Jupiter fut celle dont il examina le plus le mouvement, et dans cet examen il fit voir beaucoup d'érudition. Il pose pour principe indubitable que Jupiter n'emploie pas douze ans entiers à faire par son mouvement propre une révolution entière dans le zodiaque. Il assure que depuis le commencement de la dynastie des *Chang*, jusqu'à la fin de celle des *Tcheou*, Jupiter faisait un peu plus de douze révolutions dans cent vingt ans solaires, et il ajoute que depuis le commencement de la dynastie des *Han* jusqu'à l'an de J. C. 724 (année dans laquelle il écrivait), Jupiter dans quatre-vingt-quatre ans solaires a fait sept révolutions, et outre cela la douzième partie du zodiaque.

ASTRONOMIE INDIENNE CONNUE ET TRA-DUITE EN CHINE.

Y-HANG travaillait avec beaucoup d'ardeur à un cours complet d'astronomie; il en avait déjà une grande partie rédigée lorsqu'il mourut à l'âge de quarante-cinq ans, l'année 727 de notre ère. Il fut très-regretté. Après sa mort, l'empereur nomma des mathématiciens pour mettre en ordre les écrits qu'il avait laissés. La mise en ordre ayant été achevée, l'ouvrage fut imprimé en 729. Un mathématicien astronome, nommé KOU-TAN, qui était du *Tian-tchou* ou de l'Inde, ayant examiné l'ouvrage, soutint que l'auteur en avait emprunté les principes et la méthode à une astronomie d'Occident (c'est-à-dire de l'Inde), appelée *Kieou-tchi*. Cette astronomie avait été traduite par lui du sanskrit en chinois l'année 718 de notre ère. Le P. Gaubil dit avoir fait inutilement chercher cette traduction pendant son séjour en Chine. Cependant il assure qu'on en rapporte les principaux faits suivants :

« Il y a quatre points dans le ciel

propres à calculer le mouvement des astres. Le premier point est *lo-heou* (nœud ascendant); le second, *ki-tou* (nœud descendant); ils sont propres à calculer les éclipses; le troisième, *ki*, est un cycle de vingt-huit ans solaires qui servait pour les intercalations; la quatrième est *po*: il sert pour les équations de la lune. » Un écrivain chinois dit à ce sujet que ces connaissances vinrent en Chine du royaume de *Yu-sse*, dont les livres sacrés sont la règle que suit la cour de *Kang-ktu* (ou *Sogdiane*), et que cette règle est la loi des *Po-lo-men* ou Brahmanes.

« On divise le cercle en 360°, et chaque degré en 60'.

« Le mois synodique est de vingt-neuf jours, cinquante-trois *ki*, 5' 61".

« Le zodiaque a douze demeures, et chaque demeure a 30°.

« Le temps avant la pleine lune s'appelle *blanc* (*po-tcha*). Le temps après la pleine lune s'appelle *noir* (*pa-tcha*).

« Deux lunes font une saison, et six saisons font une année. »

Tout cela est absolument identique avec l'astronomie indienne.

ÉTENDUE DE L'EMPIRE CHINOIS SOUS LES THANG.

La mesure du *li*, qui nous est connue pour le temps des *Thang*, nous fait connaître aussi l'étendue de l'empire de cette dynastie. Cet empire avait 9,310 *li* de l'est à l'ouest (26 degrés et demi à 351 *li* par degré, ou 663 lieues de 25 au degré), et 10,918 *li* du nord au sud (31 degrés, ou 775 lieues).

La plupart des empereurs des *Thang* possédaient en propre toute la Chine d'aujourd'hui, en y comprenant le *Liao-thoung*, le *Tonquin* et une partie de la Cochinchine; les pays à l'ouest du *Chensi* jusqu'aux frontières du royaume de Kaschgar, l'une et l'autre Tartarie, la Corée, le Tourphan, etc., étaient tributaires.

POPULATION DE L'EMPIRE.

Après avoir divisé l'empire en quinze provinces (administrées par 17,686

principaux mandarins, et par 57,416 mandarins secondaires), l'empereur fit faire, l'année correspondante à 722 de notre ère, un dénombrement général de toutes les personnes soumises au cens. Il se trouva 7,861,236 familles, faisant entre elles 45,431,265 bouches ou individus. Trente-deux ans après (en 754), la population censitaire avait augmenté de 1,758,018 familles, et de 7,449,223 bouches ou individus. Le nombre des familles était alors de 9,619,254; et celui des bouches ou des personnes de 52,884,818. Dans ce nombre ne sont point compris les princes, les grands, les mandarins, ni les personnes attachées à leur service, ni les gens de guerre, ni les lettrés, ni les bonzes, ni les esclaves.

FOITE ET ABDICATION DE L'EMPEREUR HIOUAN-TSOUNG.

Après avoir commencé son règne sous d'heureux auspices, HIOUAN-TSOUNG devait céder à cette fatale et déplorable influence des cours qui corrompt les caractères les mieux disposés pour faire le bonheur des peuples. Les femmes et les eunuques eurent une grande part dans la direction du gouvernement pendant la seconde période du règne de HIOUAN-TSOUNG; et cet empereur eut encore le malheur de choisir pour favori un Turc nommé NGAN-LOU-CHAN, qui s'était réfugié en Chine. Ce dernier était parvenu d'un emploi subalterne dans l'armée au rang d'officier général. L'empereur le nomma prince après l'avoir comblé de biens; cette haute fortune inspira encore une plus grande ambition au Turc réfugié; il aspira au pouvoir suprême; il leva l'étendard de la révolte, s'empara de la capitale de l'empire, et poursuivit son ancien maître et son bienfaiteur jusque dans la province actuelle du *Sse-tchouan*, et il se déclara empereur. Mais HIOUAN-TSOUNG ayant reconnu ses fautes, et ne se sentant pas la force de les réparer, abdiqua l'autorité en faveur de son fils, auquel il envoya les sceaux de l'empire. Cet événement fut un sujet

de joie pour toute la Chine; tous ceux qui étaient restés attachés à la dynastie des *Thang* accoururent se ranger sous les étendards du nouvel empereur, nommé SOU-TSOUNG (756); le roi de Khotan, un des princes feudataires et alliés de l'empire, vint à son secours; tous les États de la petite Boukharia, le Kakhane des Oïgours, le roi de Farghana, et les Arabes, envoyèrent des troupes auxiliaires contre le rebelle.

Le nouvel empereur (756-762) se laissa bientôt, comme son père, gouverner par les femmes et les eunuques. De nouvelles révolutions éclatèrent, et les troubles ne cessèrent pas pendant les six années de son règne. Les Arabes et les Persans faisaient, dit-on, à cette époque, un commerce considérable à Canton. En 758, profitant des troubles qui déchiraient la Chine, ils excitèrent une émeute dans cette ville, à la faveur de laquelle ils pillèrent les magasins, brûlèrent les maisons des marchands, puis se retirèrent par mer. Le gouverneur de la ville se sauva en sautant par-dessus les murailles.

Le puissant rebelle NGAN-LOU-CHAN continuait à occuper une partie de la Chine; après avoir pris Tchang-ngan (Si-ngan-fou), il s'empara des trésors impériaux qu'il fit transporter à l'autre capitale, nommée Lo-yang; il y fit transporter aussi une centaine d'éléphants et de chevaux du palais, qui étaient dressés à danser en mesure au son des instruments de musique, et à présenter une coupe à l'empereur, leur maître, pendant ses repas. Ces animaux furent amenés devant NGAN-LOU-CHAN, et la vue de leurs exercices ayant ému de compassion beaucoup de Chinois, auxquels ils rappelaient la fuite et les malheurs de leur ancien maître, NGAN-LOU-CHAN ordonna de les faire tous mourir; et il n'épargna ni femmes, ni filles, ni enfants, ni vieillards des familles qui lui parurent suspectes.

Ce Tartare, qui était parvenu à un si haut degré de puissance que la dynastie des *Thang* faillit perdre l'empire, fut assassiné dans son lit par un

de ses eunuques, sur les instigations de son fils aîné, qui le fut bientôt à son tour par un général de l'armée de son père, lequel général fut également tué par son fils aîné, qu'il avait voulu priver du trône, au bénéfice du plus jeune de ses enfants.

LES POÈTES THOU-FOU ET LI-TAI-PE.

Ce fut sous le règne des deux derniers empereurs que fleurirent les deux célèbres poètes chinois THOU-FOU et LI-TAI-PE (voyez leurs portraits, pl. 59, n° 3 et 4). Le premier était natif de la province de Hou-kouang; le second naquit dans la province du Sse-tchouan. Nous n'entrerons pas ici dans des détails sur ces poètes et leurs ouvrages; ces détails trouveront plus naturellement leur place dans la *Seconde partie* de cette description, où la littérature et la poésie chinoises seront traitées. Nous dirons seulement, après un célèbre sinologue (*), que THOU-FOU et LI-TAI-PE, son rival et son contemporain, peuvent passer pour les véritables réformateurs de la poésie chinoise, puisqu'ils ont contribué, plus que tout autre, à lui donner les règles qu'elle observe encore aujourd'hui. Leurs œuvres sont réunies dans une collection dont la Bibliothèque royale possède un exemplaire (**).

USAGE DE CANONS OU PIERRIERS EN CHINE, DANS L'ANNÉE 757.

Pendant que le général tartare NGAN-LOU-CHAN s'efforçait de s'emparer de l'empire chinois, un de ses généraux, d'origine turque, nommé CHI-SSE-MING, qui lui avait déjà fait de grandes conquêtes, avait entrepris, avec une armée de quatre-vingt mille hommes, le siège de Tai-youan-fou (la ville de la première origine), capitale de la province du Chan-si. LI-KOUANG-PI, général de l'armée des *Thang*, avec dix mille hommes de bonnes trou-

(*) M. Rémusat, *Nouveaux mélanges asiatiques*, t. II, p. 177.

(**) N° CLII du Catalogue de Fourmont.

pes, était entré dans la ville, bien résolu, dit le P. Gaubil, à périr ou à conserver cette place à l'empereur. Il réunit beaucoup de vivres et de provisions, pratiqua des souterrains, et fit une seconde enceinte en dedans des murailles : la ville avait quatre lieues de tour. Les habitants étaient bien intentionnés et résolus à se défendre. Le général fit faire des canons ou pierriers pour lancer des pierres de douze livres : la projection était de trois cents pas.

CHI-SSE-MING, de son côté, fit de grands efforts, mais LI-KOUANG-PI ne s'en inquiéta guère, et il laissa pendant plus de trente jours les rebelles se morfondre devant la place. Quand il sut qu'ils étaient las et fatigués d'un siège inutile, il commença à faire jouer ses canons et à se servir de ses souterrains (mines) : cela dura plusieurs jours et plusieurs nuits ; les assiégeants ne savaient où se loger, ils se voyaient partout surpris, et les pierres leur tuaient un grand nombre d'hommes. Le général qui commandait le siège s'acharnait cependant à de nouvelles attaques, mais partout il était battu. Il avait perdu 60,000 hommes quand il reçut l'ordre de lever le siège.

On ne dit pas, ajoute le P. Gaubil, quel était l'artifice des machines ou canons à lancer des pierres, ni celui des souterrains : on suppose cela bien connu.

LES KHALIFES ABASSIDES ALMANSOR, OU ABOU-GIAFAR ET SON FRÈRE ABOUL ABASSEFFAH, ENVOIENT DES TROUPES AUXILIAIRES AUX EMPEREURS CHINOIS.

(756—757.)

Dans la première lune, dit l'histoire chinoise, de l'année 757 de notre ère, l'empereur SOU-TSOUNG apprit que les troupes du Ngan-si (occident pacifié), de Pe-ting, de Pa-han-na (départements militaires chinois dans l'Asie occidentale), et celles du khalife, étaient arrivées pour le secourir.

De P. Gaubil pense que les troupes du khalife ne venaient pas de Koufah ou des environs de cette cour du kha-

life, mais que selon toutes les apparences elles étaient, ou des garnisons arabes des frontières orientales du Khorassan et du Tokarestan, ou des troupes de ce pays-là à la solde du khalife. L'histoire chinoise dit que le prince de Tou-ho-lo (Tokarestan) et du Khorassan, ainsi que neuf autres princes, envoyèrent des troupes à l'empereur SOU-TSOUNG, pour le secourir contre les rebelles.

Les historiens chinois ajoutent que le premier khalife à robe noire fut A-pou-lo-pa (Aboul-abbas), et que son frère A-pou-kong-fo (Abou-giaffar) lui succéda. Ils ajoutent qu'au commencement du règne de SOU-TSOUNG ce khalife lui envoya un ambassadeur et des troupes pour le secourir.

Dans une revue que l'empereur SOU-TSOUNG passa des troupes réunies dans son camp, il trouva qu'elles s'élevaient à 150,000 hommes. Un Ko-han (khan ou chef) des Hoëi-he (Oïgours) y était arrivé avec 4,000 hommes choisis ; et il y avait déjà dans l'armée beaucoup de soldats de la même nation. On y comprenait aussi des Tartares de l'ouest, les troupes de Ngan-si, de Pa-han-na et celles du khalife. Les Oïgours, qui formaient l'avant-garde de cette armée, commencèrent l'attaque contre les rebelles ; l'action dura depuis midi jusqu'au coucher du soleil ; l'armée des rebelles, forte de 100,000 hommes que commandait un habile général turc, perdit 60,000 hommes et se retira en désordre. Cette grande bataille se donna près de la capitale occidentale, Si-ngan-fou, dont elle a conservé le nom. L'empereur fit présent au prince CHI-HOU, qui commandait les Oïgours, de 20,000 pièces de soie.

TAÏ-TSOUNG (762). Cet empereur succéda à son père SOU-TSOUNG, et il reçut le pouvoir souverain dans un moment où il lui était encore vivement disputé par les rebelles, qu'il finit cependant par détruire avec le secours des troupes étrangères des États occidentaux de l'Asie, dont il vient d'être question, surtout des Oïgours.

INVASION DES THIBÉTAINS; PRISE DE LA
CAPITALE DE L'EMPIRE.

Mais la guerre que les empereurs chinois avaient été obligés de livrer aux rebelles les avait forcés de retirer des vieilles troupes préposées à la garde des frontières du Thibet, dans la province du Chen-si, du côté du Koko-nor : on les avait remplacées par de nouvelles levées peu aguerries. Les Thibétains profitèrent de cette circonstance pour exécuter une invasion en Chine, avec une armée de plus de trois cent mille hommes. Les Thibétains s'emparèrent d'abord de beaucoup de villes, et finirent par prendre Si-ngan-fou (alors nommé Tchang-ngan), qu'ils pillèrent, et dont ils brûlèrent le palais impérial. Ils furent ensuite forcés de se retirer en emportant des richesses immenses; mais les troubles n'en continuèrent pas moins sous le règne de TAI-TSOUNG.

L'histoire attribue à TAI-TSOUNG quelques actes honorables d'administration; il rétablit le collège impérial, qui avait été presque détruit dans les guerres civiles: on eut soin d'y mettre d'habiles professeurs, et d'y faire aller les enfants des grands mandarins et même ceux des princes. L'empereur s'y rendit avec sa cour et y fit les cérémonies en l'honneur de Confucius; mais il humilia les lettrés, en mettant à la tête de ce collège un eunuque ignorant, qui n'avait d'autre titre à occuper cet emploi que d'être en grande faveur à la cour.

TE-TSOUNG (779-805). Le règne de cet empereur ne fut guère plus paisible que le précédent; cependant il montra, dans le commencement, de bonnes intentions pour le bien public. Il fit sortir du palais un grand nombre de femmes; il ne voulut pas de divertissements qui fussent à la charge du peuple ou dangereux; les oiseaux rares, les bêtes féroces, les éléphants apprivoisés, étaient d'une grande dépense, TE-TSOUNG s'en défit; il défendit dans tout l'empire les écrits, les placets sur les présages heureux tirés des phénomènes célestes, de la combinaison des figures des anciens livres, et d'autres

choses semblables; il avertit tout l'empire qu'il ne connaissait d'heureux présages que la bonne conduite des mandarins et du peuple; il fit remettre aux villes et aux villages les provisions nécessaires pour les besoins des habitants; il mit ordre aux abus introduits par les eunuques que l'on envoyait en province : ces eunuques extorquaient des sommes considérables des mandarins et du peuple; on fit une enquête sur leur conduite, on les punit, et ils furent obligés de se conformer à ce qui leur était prescrit. On fit mourir un des juges de Si-ngan-fou et un eunuque de ses amis, qui, par leur mauvaise conduite et l'abus qu'ils faisaient de leur autorité, commettaient de nombreuses vexations; on examina la conduite de ceux qui avaient eu soin des revenus de l'empereur et des impôts, et on prit les précautions les plus sages pour prévenir les suites que l'avarice et la cupidité occasionnent dans un État; on établit partout des tribunaux pour recevoir les plaintes de ceux qui se croyaient opprimés, et on leur permit de frapper le tambour destiné pour cela, si on ne leur rendait pas justice; on défendit d'élever de nouveaux temples d'idoles, et l'on n'autorisa plus l'entrée de personnes des deux sexes dans les couvents des bonzes.

La seconde année de son règne, TE-TSOUNG supprima l'impôt sur les vins; ensuite il envoya un grand mandarin à la cour du roi du Thibet, pour y conduire les Thibétains qui avaient été faits esclaves à la Chine. Les eunuques avaient la direction des magasins de soie, ainsi que de l'argent des impôts et revenus de l'empire. L'empereur, reconnaissant les grands abus qui existaient dans cette administration, ordonna que, selon les anciens règlements, de grands mandarins seraient préposés à l'administration de ces magasins et de ces trésors, et qu'ils tiendraient des registres exacts de ce qui y entrait et de ce qui en sortait.

TE-TSOUNG avait publié une amnistie au commencement de son règne; il en publia encore une autre la seconde année.

DÉNOMBREMENT ET REVENUS DE L'EMPIRE.

Cette même année, 780 de notre ère, on comptait dans l'empire 385,676 familles du peuple, selon le P. Gaubil, 768,000 officiers et soldats (*); le re-

(*) En supposant, terme moyen, cinq personnes par famille, ce nombre de familles, sans y comprendre l'armée, n'aurait donné qu'une population de 1,927,880 personnes du peuple. Il y aurait une immense disproportion entre ce nombre et le montant des impôts, ainsi que la population trouvée dans les recensements antérieurs; car en 764, sous le règne de Tai-tsong, on donne une population de 2,900,000 familles, ou 16,900,000 personnes. Il est vrai que ce dernier recensement offrait déjà une population bien inférieure à celle de l'année 722 de notre ère, où l'on trouvait 45,431,265 individus, ou 7,861,236 familles, et surtout à celle de l'année 754 qui se montait à 9,619,254 familles, ou 52,884,818 individus (voy. ci-devant p. 315). Il est vrai que les longues guerres civiles qui eurent lieu en Chine sous les trois derniers empereurs, dont il vient d'être question, durent beaucoup diminuer la population; mais quelque acharnées, quelque meurtrières que ces guerres aient été, elles n'ont pas pu réduire la population chinoise de plus de cinquante millions d'individus.

M. Biot fils, qui a publié un travail spécial sur la population chinoise à différentes époques de son histoire (Journal asiatique, avril et mai 1836), donne le chiffre de 3,805,076 familles. Nous allons citer un passage de cet important travail qui assigne une cause vraisemblable aux insurrections qui désolèrent la Chine à l'époque qui nous occupe. «Après l'an 756, se présente une diminution immédiate dans le nombre des familles contribuable, qui, de neuf millions environ, est réduit en 760 à un million neuf dixièmes; en 764, ce nombre se relève à près de trois millions, et croît ensuite lentement jusqu'à atteindre un maximum de près de cinq millions, vers les années 836, 841, dans les derniers recensements opérés sous la dynastie des Thang.

«Cette singularité s'explique par des considérations analogues à celles que j'ai déjà présentées pour les recensements des Soui. Dans le dénombrement le plus complet, celui de l'an 754, on avait classé tous les individus attachés aux familles supérieures, individus dont le nombre par famille variait

venu en argent se trouva de 20,202,000 taëls ou liang (231,735,000 francs),

de deux ou trois jusqu'à douze. De plus, on avait compté les familles *yn* ou protégées, qui se trouvaient fermières de terres à la campagne. De cette manière on fit rentrer dans la classe contribuable une grande quantité de familles et d'individus qui avaient été longtemps exempts d'impôts. Ces mesures mécontentèrent fortement la population nécessaire, et ce mécontentement augmenta, suivant l'histoire, par la dureté des officiers chargés du prélèvement des taxes, aboutit à des insurrections.

«Un Tartare, nommé *Ngan-lo-chan*, se mit à la tête des insurgés, et occupa pendant près de six ans les provinces du nord. Dans les autres provinces parurent des armées de brigands, composées pour la plupart de gens qui fuyaient la taxe. C'est la troisième fois que nous voyons ainsi des troubles éclater immédiatement après des recensements très-étendus. Nous en avons déjà trouvé deux exemples sous les Han et sous les Soui. Le calme revint vers l'an 763; mais la population contribuable se trouva étrangement diminuée par suite de la quantité d'individus qui refusaient de payer la taxe. En rejetant le recensement de 760, qui dut être nécessairement inexact, étant fait au milieu des troubles, celui de l'année 764, qui présente 2,908,000 familles, donne une diminution de 6,000,000 de familles sur celui de 753, ou de 5,000,000 sur celui de 756. Cette différence, évaluée en individus, présenterait une diminution de 25 à 30,000,000 d'hommes. Elle ne peut être expliquée qu'en considérant que le recensement de 764 n'a compris que les familles principales; et en effet, dans ce temps, on chercha à diminuer les impôts. L'âge de *ting* (dans lequel on est passible du service personnel), ne commença qu'à vingt-cinq ans et il finit à cinquante-cinq. On chercha à ramener les familles enfuies, en leur accordant un délai de deux ans pour revenir, et du temps pour payer ce qui était dû. Pendant ce délai de deux ans, on remit leurs terres à des familles pauvres qui les cultivèrent, et en devinrent propriétaires quand les maîtres ne revinrent pas. Ces mesures obtinrent quelque effet; ce qu'on voit d'après le recensement de 780, qui donne 3,805,076 familles; de sorte qu'en le comparant à celui de 764, on trouve en seize ans, une augmentation d'un tiers dans le chiffre des familles.»

et en mesures de grains le revenu fut de 2,157,000 mesures de 120 livres chacune.

NOUVELLES RÉVOLTES DANS L'EMPIRE.

L'empereur TAI-TSOUNG avait cru devoir récompenser ses serviteurs fidèles qui lui avaient conservé l'empire, en leur distribuant le gouvernement des provinces, et en leur permettant de rétablir en leur faveur le système impolitique des anciennes dynasties, l'hérédité de leurs fonctions et de leurs dignités. Un de ces gouverneurs de province étant venu à mourir, l'hérédité de son gouvernement fut demandée à l'empereur par son fils, qu'appuyèrent un grand nombre de gouverneurs ligüés entre eux. TE-TSOUNG refusa. Alors tous ces gouverneurs, déçus dans leurs espérances et irrités de ce refus, se révoltèrent. Ils levèrent des troupes et livrèrent plusieurs batailles sanglantes aux troupes de l'empereur, qui finirent cependant par en triompher, après plusieurs engagements où elles avaient été défaites. Mais ces guerres ruineuses, qui se faisaient dans l'intérêt de quelques grands, épuisèrent le peuple. La dépense pour la troupe allait, selon le compte des intendants militaires (*), à plus de 1,300,000 *taels* par mois (ou 9,750,000 francs); on acheta, avec de l'argent et des étoffes, 180,000 chevaux des Oïgours, pour remonter la cavalerie chinoise.

ÉTABLISSEMENT DE NOUVEAUX IMPÔTS; EMPRUNT FORCÉ.

Pour faire face à toutes les dépenses qu'une dynastie menacée de toutes parts est obligée de faire pour se maintenir, il faut frapper le peuple de nouveaux impôts. Un des ministres de TE-TSOUNG en établit de toutes sortes sur les populations; il taxa toutes les maisons selon l'étendue qu'elles avaient, et cet impôt, levé avec toute l'injustice dont des gens sans conscience et sans

probité sont capables, révolta tout le monde. Ensuite on exigea par force des sommes immenses des riches marchands, sous le nom d'emprunt; ce n'était qu'une suite de vexations qui firent tomber partout le commerce, et rendirent l'empereur extrêmement odieux. Il fut obligé de quitter sa capitale pour se soustraire à la fureur d'une milice révoltée, et ses serviteurs les plus dévoués non-seulement l'abandonnèrent, mais tournèrent leurs armes contre lui. Toutes ces révoltes, cette désaffection générale du peuple, sont attribuées, par les historiens chinois, à un mauvais et méchant ministre qui avait complètement captivé la confiance de l'empereur. Sans doute il y a souvent de mauvais ministres qui abusent indignement de leur ascendant sur les chefs des peuples, mais il y a aussi parfois de bien mauvais princes.

AMNISTIE GÉNÉRALE.

Sur les remontrances réitérées de plusieurs mandarins courageux, TE-TSOUNG renvoya son mauvais ministre. Les esprits se calmèrent peu à peu; les révoltes s'apaisèrent, et l'année 784 de notre ère l'empereur déclara une amnistie générale. Dans l'édit qu'il adressa à ce sujet à tous les mandarins, aux grands et aux princes de l'empire, il avoua ingénument que tous les malheurs de son règne venaient de la mauvaise conduite qu'il avait tenue, en ne profitant pas des avis que le ciel lui avait si souvent donnés, en n'ayant nulle compassion pour les misères du peuple, en les accablant de taxes et d'impôts, en faisant des guerres injustes, maltraitant les officiers, et n'ayant nulle application aux affaires. « Être empereur, dit-il, c'est avoir reçu du ciel l'ordre de nourrir les peuples. C'est pour cela qu'un bon prince aime ses sujets, non-seulement comme ses enfants, mais comme sa propre personne. Il est attentif à nourrir ceux qui ont faim, à vêtir ceux qui sont nus; encore ne croit-il pas faire beaucoup, et sa bonté n'est point satisfaite. Ses greniers, dans les temps heureux,

(*) Gaubil Histoire de la grande dynastie des *Thang*.

se trouvent chez ses peuples; tous ses sujets sont à leur aise; les vieillards ne manquent de rien; les corvées sont rares et faciles : *trois journées d'homme en un an pour chaque famille*; c'est ce qu'avaient réglé nos anciens empereurs. Enfin, l'union et la paix régnant dans l'État, il lui est facile d'y faire aussi régner la vertu. Hélas! je suis depuis huit ans chargé de l'empire, et je n'ai pu ni en venir là, ni en approcher. Les irruptions des barbares, les troupes qu'il a fallu entretenir pour mettre en sûreté nos frontières, et les autres dépenses indispensables, m'ont mis hors d'état de soulager mes peuples, et m'ont obligé quelquefois à les charger de nouvelles impositions. Il y a eu successivement des inondations et des sécheresses; pas une année abondante. *Les laboureurs abandonnent les campagnes; les pères vendent leurs enfants; les chemins sont pleins de pauvres à qui la nécessité a fait quitter leur pays et leurs parents.* Qu'ils en viennent jusqu'à oublier ainsi les sentiments naturels, c'est bien moins leur faute que la mienne. Je n'ai eu ni assez d'habileté pour prévenir leurs besoins, ni assez de vertu pour leur inspirer le courage et la patience que ces extrémités demandent. J'en ai une vraie douleur et une extrême confusion; jour et nuit je ne pense pas à autre chose. En attendant que je puisse soulager mes peuples, comme le territoire qui dépend de cette cour est celui qui a le plus souffert, je le tiens quitte pour un an de toute corvée et de toute imposition; j'ordonne de plus que mes officiers pourvoient par quelque moyen à l'entretien et au soulagement des pauvres (*).

L'empereur, par le même édit, abolit les impôts mis précédemment sur les maisons, les bois, les vernis, les marchandises; se contentant du tribut ordinaire. Il ordonna de rechercher les gens de mérite, et de lui en envoyer la liste; il voulut que l'on récompensât les vieillards, et que l'on distinguât les lettrés habiles; il défendit aux grands

mandarins de se servir dans leurs placets de caractères flatteurs pour désigner l'empereur, par exemple de celui de *divin*, de *sage du premier ordre*, d'*esprit sublime et pénétrant*, de *héros*, d'*homme accompli*, etc. « Ces titres, dit-il, ne conviennent pas à un prince qui a fait tant de fautes et qui mérite si peu la dignité impériale. »

LIGUE CONTRE LES THIBÉTAINS. DÉPUTATIONS ENVOYÉES AUX SOUVERAINS DES INDES ET AU KHALIFE DES ARABES.

Comme les irruptions des Thibétains sur les provinces occidentales de la Chine étaient sans cesse renouvelées ou menaçantes, un des ministres de TE-RSOUNG, à l'occasion de la demande en mariage d'une princesse chinoise par un khan ou chef des Oigours, lui représenta la nécessité de se rallier avec ces derniers contre les Thibétains; il proposa aussi à l'empereur d'engager le roi du Yün-nân, les princes ou souverains des royaumes de l'Inde, et le khalife des Arabes, dans les intérêts de la Chine; il insista surtout pour obtenir la coopération du khalife, comme étant l'ennemi du Thibet et le plus puissant prince d'Occident, et disposé d'ailleurs à resserrer les liens d'amitié avec les Chinois. L'empereur suivit les conseils de son ministre; il promit une princesse au khan des Oigours; il envoya des ambassadeurs au roi du Yün-nân, aux princes des Indes et au khalife des Arabes.

Les Oigours furent les premiers qui attaquèrent les Thibétains. Ces derniers furent aussi battus et repoussés, en 790, dans le Sse-tchouan; mais ils défirent les Oigours dans le district de Péting ou Bich-bhalik, ce qui fit perdre aux Chinois presque toutes leurs possessions dans la petite Bouckharie. Ils devenaient de plus en plus redoutables par leurs fréquentes incursions sur le territoire des villes du Chen-si. Mais, en 791, les Oigours les battirent, et leur général en chef fut fait prisonnier l'année suivante par le général chinois qui commandait la province du Sse-tchouan.

(*) Du Halde, t. II, p. 614, édit. in-4°.

AMBASSADE DU KHALIFE HAROUN AL RACHID.

Dans l'année 798, le khalife Ga-lun (Haroun) envoya trois ambassadeurs à l'empereur. Le P. Gaubil, qui rapporte le fait, dit qu'ils firent la cérémonie de se mettre à genoux et de frapper du front contre terre pour saluer l'empereur. C'est cette cérémonie du *ko-téou*, ou du prosternement, à laquelle les ambassadeurs étrangers, surtout les Anglais, ont eu une si grande peine de se soumettre; un envoyé de cette nation préféra s'en retourner à Londres, de Péking, sans avoir accompli sa mission, plutôt que de faire ce prosternement. Les premiers ambassadeurs des khalifes, qui se rendirent à la cour, eurent d'abord de la peine à faire cette cérémonie. Selon les historiens chinois, ces mahométans disaient que chez eux ils ne se mettaient à genoux que pour adorer le ciel. Dans la suite, étant instruits de cette cérémonie respectueuse et de pure étiquette, ils n'eurent plus aucun scrupule de s'y conformer. C'est pour cela que l'histoire de la Chine, en rapportant l'ambassade du khalife Ga-lun, remarque que la cérémonie chinoise, pour saluer l'empereur de la Chine, fut faite par les mahométans.

DIVISION DE L'ASIE A CETTE ÉPOQUE.

L'Asie était à cette époque divisée en six grands empires : à l'orient était celui de la Chine; au sud, se trouvait le royaume de Yün-nán ou Nán-tchao, qui, indépendamment de cette province chinoise, comprenait aussi une grande partie de l'Inde au delà du Gange; ensuite le royaume de Magadha, le plus puissant parmi ceux du Thian-tchou ou de l'Hindoustan intérieur; à l'occident, l'empire des khalifes; au milieu de l'Asie, celui des Thibétains, qui s'agrandissait de jour en jour, et au nord, celui des Hœi-he, qui s'étendait jusqu'à la mer Caspienne, et reconnaissait la suprématie chinoise. Les Thibétains étaient continuellement en guerre avec les Arabes; les Chinois avaient donc intérêt de rester unis avec ces derniers, afin d'être en état de repousser les Thi-

bétains, qui faisaient souvent des courses sur le territoire de l'empire (*).

GRANDE SÉCHERESSE.

L'année 803, la sécheresse fut très grande et la misère du peuple extrême. Un mandarin flatteur dit que la récolte était bonne, et qu'il n'était pas nécessaire de soulager le peuple, en le dispensant de payer le tribut de l'année; un mandarin zélé pour l'intérêt public se récria contre cette dureté, et représenta la misère où le peuple était réduit. Ses remontrances déplurent à la cour; il fut soumis à une forte bastonnade, et il mourut des coups qu'il avait reçus. L'illustre HAN-YIN était censeur public; il représenta avec véhémence la nécessité de soulager le peuple; il fut exilé. On exigea les tributs plus rigoureusement que jamais; et, pour les payer, bien des contribuables furent forcés de vendre leurs maisons et leurs meubles les plus nécessaires. Un gouvernement si inique aux yeux des Chinois souleva des murmures contre les courtisans et les eunuques, que l'on savait dominer l'esprit de l'empereur.

AMNISTIE, ABOLITION DES IMPÔTS EXTRAORDINAIRES.

Cet empereur étant mort, son fils, qui lui succéda (805), voulut commencer son règne par des actes propres à se faire aimer du peuple. Il publia une amnistie, et il fit abolir les impôts extraordinaires qui avaient été exigés sous le règne précédent. Mais cet empereur, nommé CHUN-TSOUNG, ne régna que peu de temps, parce que ses infirmités l'obligèrent à remettre l'empire au prince héritier, dont le nom d'empereur est HIAN-TSOUNG. Ce dernier s'occupa beaucoup des soins du gouvernement et des intérêts du peuple. Cependant plusieurs révoltes éclatèrent dans les premières années de son règne; c'étaient généralement des gouverneurs de provinces qui, soit am-

(*) Voy. Tabl. hist. de l'Asie.

dition, soit mécontentement, levaient l'étendard de la révolte. Ces révoltes furent comprimées.

GRANDE FAMINE.

Dans l'année 809 il y eut une grande famine dans les provinces méridionales de l'empire. HIAN-TSOUNG appliqua tous ses soins à soulager ceux de ses sujets qui en souffraient le plus. Il fit partir de la cour quatre grands mandarins pour aller distribuer les secours aux populations qui souffraient le plus de la famine. Il leur recommanda de ne rien épargner, en ajoutant que « pour la dépense de l'empereur il y avait des mesures à garder; mais que, quand il s'agissait de soulager le peuple, il ne fallait pas craindre la dépense. »

Ce même empereur avait donné des ordres pour défendre aux gouverneurs des provinces de lui faire des présents. Cependant, dans l'année 809, il permit à un de ses gouverneurs de lui en faire un composé de bassins ou plats d'argent, et d'autres pièces d'argenterie pesant plus de dix mille onces. L'empereur voulait tenir secrète cette infraction à son ordonnance. Un des ministres étant venu à le savoir, fit des représentations très-fortes à l'empereur, qui produisirent leur effet : le présent envoyé au prince par le gouverneur fut déposé dans le trésor public.

FORCE MILITAIRE STATISTIQUE, RAPPORT SUR LES DÉPENSES DE L'ÉTAT.

Dans l'année 811, l'empereur fit assembler les grands du royaume pour délibérer sur les dépenses de l'État. L'un d'entre eux fit le rapport suivant : « L'empereur entretient plus de huit cent mille hommes de guerre; les marchands, les bonzes de Fo et du TAO, ainsi que les autres individus qui ne travaillent pas à la terre, sont dans le même rapport que cinq ou six à dix (c'est-à-dire, que le nombre en était plus élevé que celui de la population agricole); il en est de même de tous les sujets de l'empire; il n'y a que trois

parties à peu près sur dix qui travaillent à la sueur de leur front, et c'est à la faveur de ce rude travail que les sept autres parties doivent trouver de quoi manger et s'habiller; le nombre des mandarins civils qui ont des appointements n'est pas au-dessous de dix mille; beaucoup de bourgs sont devenus des villes de troisième ordre. Selon l'ancienne règle, un mandarin du premier ordre avait par mois (*) mille mesures de grains ou de riz, et trois mille onces d'argent (22,500 francs). Les malheurs de la guerre ont obligé d'augmenter et le nombre des mandarins et leurs appointements, en sorte qu'on a vu jusqu'à neuf mille onces d'argent (67,500 francs de notre monnaie) données par mois aux grands du premier ordre. Pour les autres mandarins, le terme moyen des appointements est de mille onces d'argent (7,500 francs) par mois, et même un peu plus depuis quelque temps. » En conséquence de l'ordre que donna l'empereur pour délibérer sur le nombre des mandarins à réformer, on diminua ce nombre, et la diminution fut de mille sept cents; on diminua en proportion le nombre des villes du premier, du deuxième et du troisième ordre.

L'histoire de la Chine rapporte à la même année un fait qui caractérise l'administration de la justice en Chine. Un individu, pour venger la mort de son père, tua le meurtrier; ensuite il alla se remettre entre les mains de la justice. Cet événement fit examiner le *Li-ki* (ou *Livre des rites*) sur la vengeance; on examina aussi le Code des lois qui prescrit la mort de l'homicide. On décida qu'il fallait avoir égard au sens du livre classique et du livre des lois contre les homicides; on conclut qu'un homme ne doit pas, de sa propre autorité, commettre un meurtre sous prétexte de se venger; mais que, dans les cas semblables à celui de l'individu dont on parle, celui qui voulait se venger devait faire une déclaration exacte aux juges et attendre leur déci-

(*) Le texte dit *par mois*; mais il doit y avoir erreur; c'est peut-être *par an*.

sion. L'individu en question fut condamné à être battu, puis exilé.

CONFECTION D'UNE GRANDE CARTE DE LA CHINE ET DES PAYS ÉTRANGERS QUI LUI ÉTAIENT SOUMIS.

Sous le règne du dernier empereur, un Chinois, nommé KIA-TAN, qui fut officier militaire, ministre d'État, financier, et de plus habile géographe, fit une carte géographique de trente pieds de largeur et de trente-trois pieds de longueur, ou de trois cent trente pouces chinois sur trois cents, le pied chinois n'ayant que dix pouces de longueur. Cette carte était construite sur une échelle de un pouce pour cent *li*; elle comprenait donc trente-trois mille *li* en longueur et trente mille en largeur (ou cent trente-deux degrés sur cent vingt, de deux cent cinquante *li* ou vingt-cinq lieues au degré).

La carte de KIA-TAN comprenait tout l'empire de la Chine et les pays étrangers qui lui étaient soumis; il joignit à sa carte des explications détaillées. Ce savant était fort riche; il avait fait une étude particulière de l'histoire et de la géographie; les grands emplois qu'il avait occupés l'avaient mis en état d'être bien instruit sur les pays qu'il plaçait dans sa carte, et il n'épargna rien pour la rendre la plus exacte et la plus détaillée qu'il put. Cette carte et les explications qui l'accompagnaient devaient sans doute contenir des choses fort curieuses; mais elles n'existent plus. Toutefois, elles sont souvent citées dans les ouvrages de géographie: dans les cartes qui passent pour les meilleures on a imité la méthode de KIA-TAN, qui consistait à faire des carrés de cent, de deux cents, de quatre cents et de cinq cents *li*. Pour ce qui regarde la Chine, à l'exception de la partie occidentale du Yün-nân, il y a des cartes faites sur le modèle de celle de KIA-TAN et qui sont assez exactes, soit pour la distance du nord au sud, soit pour celle de l'est à l'ouest (*). Le pied qu'em-

plova KIA-TAN paraît avoir été celui dont Y-HANG s'était servi. KIA-TAN connaissait aussi la hauteur du pôle des villes de la Chine, des capitales du Tong-king, de la Cochinchine, de plusieurs lieux de la Tartarie et de la Corée. Il devait avoir une connaissance assez exacte du Japon, de la Tartarie, vers les 50 et 56 degrés de latitude des Indes, de tous les pays occidentaux jusqu'à la mer Caspienne; il devait aussi avoir des notions sur la situation de l'Arabie, de la Perse et de Constantinople. Il paraît que les Chinois n'avaient d'abord que des idées fort confuses sur les pays placés au sud de l'équateur et à l'ouest de la mer Rouge. Il y avait des cartes de la Corée et du Tong-king.

MORT DE L'EMPEREUR HIAN-TSOUNG.

La faiblesse que l'empereur HIAN-TSOUNG montra pour ses favoris et pour les eunuques a terni sa mémoire; éclairé enfin sur les intrigues et les menées de ces derniers, il en fit mourir un assez grand nombre. Cette sévérité tardive fut la cause de sa perte; ils l'empoisonnèrent à l'âge de quarante-trois ans, et ils répandirent le bruit qu'il s'était lui-même empoisonné en buvant le prétendu breuvage de l'immortalité fort à la mode en Chine à cette époque.

Le règne de son successeur MOUTSOUNG (821-824) ne fut pas plus tranquille que les précédents. Seulement cet empereur se distingua par une grande passion pour la chasse et pour les comédiennes. Les gouverneurs des provinces, voyant en quelles mains le pouvoir était tombé, cherchèrent pour la plupart à se rendre indépendants. Cette absence d'une bonne et forte direction gouvernementale fit naître partout le désordre et l'anarchie; prélude de la ruine plus ou moins prochaine de cette dynastie tombée aux mains des comédiennes et des eunuques. MOUTSOUNG aimant aussi peu les périls de la guerre qu'il était passionné pour les plaisirs de la chasse et de la comédie, licencia une grande partie des troupes qu'il

(*) Gombil, Hist. de la grande dynastie Tang.

étaient entretenues sous le règne précédent. Ce licenciement impolitique grossit le nombre des rebelles de tous ceux qui n'avaient d'autre moyen de vivre que celui de servir dans les armées de l'empereur ou de se mettre à la solde du premier mécontent qui voudrait les employer. Mou-tsong but aussi le breuvage de l'immortalité, et il mourut empoisonné en 824 après avoir régné trois ans et demi. Pendant sa maladie, les eunuques allèrent trouver l'impératrice mère, et l'invitèrent à prendre les rênes du gouvernement. Mais cette princesse renvoya les eunuques en disant : « Je ne veux pas faire revivre les temps de l'impératrice Wou-héou ; dans ma famille nous ne pensons qu'à suivre les voies de l'honneur et de la droiture. Ce n'est pas aux femmes à gouverner l'État ; mon petit-fils a des ministres et des grands, retirez-vous. »

TRAITÉ DE PAIX AVEC LE THIBET.

En 821, sous le règne de Mou-tsong, les ministres de cet empereur et l'envoyé plénipotentiaire du roi du Thibet conclurent un traité de paix entre la Chine et le Thibet. Le roi du Thibet ratifia le traité ; l'ambassadeur et les ministres de l'empereur firent serment au nom de leurs souverains. Le serment et le traité ratifié furent rédigés en chinois, et gravés sur une table de marbre qui existe encore à la porte du grand temple Y-ke (Y-ke-tchao) dans Lassa, capitale du Thibet.

Le fils et successeur de Mou-tsong ne régna que deux ans (825-826), et ces deux années, il les passa en divertissements de toutes sortes. Il fit des présents en profusion aux eunuques et aux musiciens. Lui-même les aimait fort. Un mandarin de province lui offrit un million de pièces de soie, qu'il avait extorquées dans son commandement. L'empereur qui aurait dû le punir sévèrement, le traita au contraire avec beaucoup de distinction. Cet empereur, n'aimant que les jouissances et les plaisirs, avait entouré sa personne de gens vulgaires qui

avaient les mêmes goûts que lui ; et quand ils s'étaient distingués à la chasse et aux autres jeux, il leur donnait quelquefois jusqu'à dix mille taëls. Ces gens l'accompagnaient jour et nuit, et très-souvent il rentrait avec eux au palais bien avant dans la nuit. Cette conduite désordonnée avait rendu l'empereur très-capricieux et cruel ; il exilait ou faisait mourir pour le moindre motif ceux qui l'entouraient ; et il faisait souvent battre très-rudement les eunuques. Ceux-ci pour se venger se défirent de King-tsong, un jour qu'il était revenu fort tard de la chasse, après qu'ils l'eurent enivré comme à l'ordinaire.

Ainsi paraissent et disparaissent des fantômes d'empereurs que le caprice honteux des eunuques porte ou maintient à son gré au pouvoir. Depuis le règne de l'empereur Hiouan-tsong, il s'était établi dans le palais même un tribunal intérieur composé d'eunuques mandarins, qui faisaient et défaisaient les empereurs. Les grands de la cour et les ministres avaient toujours paru mécontents de ce tribunal : ce fut là la principale cause des révolutions arrivées sous la dynastie des Thang et de sa ruine entière.

Le règne de Wen-tsong (827-840), frère du précédent empereur, fut plus digne et plus honorable que ceux qu'il avait remplacés.

RÉFORME DE CERTAINS ABUS.

Depuis un grand nombre d'années, le commandement des places fortes ne se donnait qu'à de riches individus qui les achetaient des eunuques ; l'empereur Wen-tsong voulut faire revivre la louable coutume d'avancer les soldats de mérite, sans qu'il fût nécessaire d'acheter avec de l'argent les charges militaires. Cependant, malgré ces bonnes dispositions de l'empereur, un nommé Wang-po fut fait ministre par l'entremise des eunuques, auxquels il avait fait présent de mille pièces d'argenterie et de cent mille pièces de soie.

PROJET DE DÉTRUIRE LES EUNUQUES.

L'empereur WEN-TSOUNG avait formé le projet, avec quelques-uns de ses ministres, de détruire le pouvoir toujours croissant des eunuques, qui ne cessaient de causer des troubles dans l'empire. C'est à la onzième lune de l'année 835 que devait se faire le massacre de ces indignes janissaires chinois auxquels manquèrent les flots du Bosphore. Pour accomplir ce dessein, un ministre qui avait le mot de l'empereur, choisit quelques centaines de bons soldats résolus, pour assister à l'enterrement d'un eunuque, qui devait être l'occasion de cette grande exécution politique. Le complot n'ayant pas réussi comme il avait été conçu, à cause de la rivalité de deux chefs qui voulaient se disputer l'honneur de l'exécuter, et plus encore peut-être à cause de la lâcheté de l'empereur, les eunuques en chef réunirent cinq cents de leurs soldats bien armés, et, pour se venger, ils massacrèrent près de soixante cents mandarins et autres personnages. Ensuite le tribunal intérieur des eunuques fit exécuter tous les ministres qu'ils supposèrent avoir pris part à la conspiration contre eux. On leur coupa la tête au bas d'un pieu élevé, et on fit mourir aussi tous leurs parents, jusqu'aux petits-enfants. Les généraux de l'armée que les eunuques supposèrent avoir participé au complot, furent aussi mis à mort. Ces eunuques devinrent alors plus puissants que jamais. L'empereur, auquel le complot avait failli pour se défaire de ce corps indigne, vit son autorité complètement annihilée par la leur.

PROTESTATION D'UN GOUVERNEUR DE PROVINCE.

Il se trouva un gouverneur de province qui eut le courage de protester contre le pouvoir honteux des eunuques. Il écrivit à ce sujet à l'empereur, et il les accusa fortement du crime qu'ils avaient commis, en usurpant le droit de se faire justice eux-mêmes. • Dans la supposition même du crime

de révolte, disait-il, c'est à l'empereur et non aux eunuques à juger et à condamner. C'est le souverain qui a droit d'assembler et de faire marcher des troupes contre des révoltés; la seule crainte de perdre ma famille m'empêche de marcher à la capitale à la tête de mes troupes pour y aider Votre Majesté à exterminer ces scélérats d'eunuques. »

L'empereur WEN-TSOUNG, qui avait eu le désir, mais non la volonté et la force de se défaire du pouvoir oppresseur des eunuques, mourut consumé de chagrin (840). Un de ses frères lui succéda sous le nom de WOU-TSOUNG. Son règne (841-846), quoique court, ne manqua pas de grandeur. Il purgea les limites de la Chine des tribus turques et tibétaines qui depuis longtemps avaient empiété sur le territoire de l'empire. Il dut une partie de ces avantages au choix qu'il sut faire de bons ministres, et au cas qu'il sut faire aussi des remontrances que les gens sages et éclairés lui adressaient. En suivant les conseils d'un sage ministre, l'empereur recouvra peu à peu son autorité, et il commença à être craint et respecté soit par les eunuques, soit par les grands, dont quelques-uns avaient tenté de se rendre indépendants. Les censeurs de l'empire purent, en toute liberté, lui faire leurs représentations, pour lesquelles ils étaient souvent loués et même récompensés.

SUPPRESSION DES BONZERIES OU MONASTÈRES; DESTRUCTION DES TEMPLES DE FO OU BOUDDHA, ET DES AUTRES RELIGIONS ÉTRANGÈRES.

Dans l'année 845, on rendit compte à l'empereur du nombre des bonzes, bonzeries, et des temples de Fo, qui existaient dans l'empire. Les grands mandarins des rites et des cérémonies présentèrent un placet à l'empereur à ce sujet. Ensuite WOU-TSOUNG fit publier un ordre qui portait que l'on devait détruire dans tout l'empire les temples de Fo, faire quitter aux religieux des deux sexes leurs monastères, et les renvoyer dans leurs familles; comprendre leurs terres au nombre de

celles qui devaient payer tribut, et mettre leurs esclaves au rang du peuple.

Les mandarins chargés de faire le rapport sur le nombre des temples de BOUDDHA qui existaient dans l'empire, n'avaient pas fait mention des temples des autres religions étrangères qui s'étaient aussi répandues en Chine, et dont l'une était la religion du *Ta-thsin* (ou de l'empire romain : le christianisme, à ce que l'on pense), l'autre celle de *Mou-hou-fou* (que l'on présume être celle des *Mages* ou *Mobeds*). Par un second édit, l'empereur voulut que les ministres de ces deux religions fussent aussi obligés de quitter leurs monastères, et de retourner dans leurs familles pour y être soumis aux mêmes corvées que le peuple; l'empereur WOU-TSOUNG ordonnait en même temps de remettre les ministres de ces deux religions, qui étaient étrangers, aux commandants des frontières, pour être renvoyés dans leurs pays. L'empereur disait qu'il ne convenait pas que ces deux religions fussent les seules religions étrangères permises à la Chine. Seulement il voulut conserver dans les deux cours de *Si-ngan-fou* et de *Lo-yang*, ainsi que dans chacune des provinces, un nombre déterminé de monastères et de bonzes de Fo, en les plaçant sous la direction des mandarins qui avaient soin des affaires des pays étrangers, parce que, disait l'ordre de l'empereur, *la religion de Fo est venue du pays des Indes*.

STATISTIQUE RELIGIEUSE.

Un dénombrement fait à cette occasion fit connaître qu'il y avait quatre mille six cent soixante temples et monastères autorisés par les empereurs, et quarante mille bâtis par des particuliers; que le nombre des religieux et religieuses était de deux cent soixante mille cinq cents; que celui des ministres des religions du *Ta-thsin* et du *Mou-hou-fou* était d'environ trois mille. On dit en général que les terres des bonzes ou religieux de la secte de Fo étaient immenses; mais on spécifie

expressément le nombre de leurs esclaves qui était de cent cinquante mille (*).

EXAMEN QUINQUENNAL OU SEPTENNAL DES FONCTIONNAIRES. CONFESION PUBLIQUE.

WOU-TSOUNG rétablit ou renouvela, dit-on, une loi qui subsiste encore aujourd'hui, et qui retient dans le devoir tous les mandarins de la capitale, de qui dépendent les autres mandarins employés dans les provinces. Cette loi porte que tous les cinq ou tous les sept ans, on examinera sévèrement la conduite que ces premiers fonctionnaires de l'empire ont tenue dans l'exercice de leurs charges. C'est même un usage qui se pratique constamment, que chacun de ces mandarins fasse par écrit un aveu sincère et détaillé de toutes les fautes dans lesquelles il est tombé, et en demande pardon à l'empereur.

S'il arrive que, dans cette humble confession qu'ils sont obligés de faire, ils excusent leurs fautes, ou s'ils s'efforcent de les déguiser et d'en diminuer la gravité, ils n'ont nulle grâce à attendre, et ils sont privés irrémédiablement de leur emploi.

RÈGNE DE SIOUAN-TSOUNG.

SIOUAN-TSOUNG (846) fut le successeur de WOU-TSOUNG. Il montra plus de caractère et de fermeté que les eu-

(*) Le P. Gaubil, auquel ces détails sont empruntés (Hist. de la grande dyn. Tang), dit que la religion de *Ta-thsin* est la religion chrétienne, et celle de *Mou-hou-fou* celle des Persans, soit Ghèbres ou autres; et il ajoute que l'on ne dit pas en quoi consistait la religion de *Ta-thsin*; on dit seulement que c'est une espèce de religion de Fo ou Bouddha. Les renseignements des historiens chinois étaient plus précis sur la religion de *Mou-hou-fou*; ils disent « qu'elle était en vogue dans le pays au sud et au nord du fleuve Oxus, dans la Perse et les États voisins, le Khorassan, le Transoxane, le pays de Yen-ki, de Kachgar, de Son-le, etc. Ils disent que dans quelques-uns de ces endroits on honorait aussi Fo ou l'esprit du ciel, etc. »

nuques qui lui avaient donné l'empire ne l'avaient d'abord supposé. Sa conduite politique fut l'opposé de celle de son prédécesseur. Il permit de reconstruire les temples et les monastères détruits. Cependant, l'année 852, le même empereur, sur les représentations d'un grand, défendit aux sujets chinois de se faire religieux. Le grand de l'empire disait que les populations étaient trop misérables, et que l'on voyait avec indignation les bonzes et bonzesses avoir tout à discrétion pour leur nourriture, leur vêtement et leur logement, sans être d'aucune utilité pour l'empire; et qu'il serait bien mieux que les religieuses travaillassent à l'entretien des vers à soie, et que les religieux cultivassent la terre pour subvenir aux besoins de l'empire.

NOUVELLES TENTATIVES POUR DIMINUER LE POUVOIR ET L'INFLUENCE DES EUNUQUES.

Plusieurs projets furent proposés à SIOUAN-TSOUNG pour abolir ou diminuer la puissance des eunuques, cette plaie de l'empire. L'empereur adopta l'avis d'un grand, qui était de faire mourir sans remission ceux des eunuques dont les crimes seraient bien avérés; d'exclure des emplois tous ceux qui étaient reconnus pour n'avoir aucun talent, et de ne plus donner à d'autres eunuques les emplois de ceux qui viendraient à mourir. Ce projet fut discuté et approuvé dans le conseil d'État. Un des membres de ce corps voulait qu'on allât plus loin, et qu'on exterminât sans pitié tous les eunuques qui avaient d'autres charges que celles du service au palais. L'empereur ne voulut pas consentir à cette dernière proposition; ce qui, dit-on, causa la ruine de sa dynastie. Les eunuques ayant appris ce qui se tramait contre eux, prirent des précautions pour maintenir et augmenter de plus en plus leur puissance. L'empereur et ses ministres furent obligés de dissimuler. La décadence de la dynastie des *Thang* devient visible, et s'accroît de jour en jour.

L'histoire reproche à SIOUAN-

TSOUNG la même faiblesse qu'eurent beaucoup de ses prédécesseurs pour le breuvage de l'immortalité, qui n'était qu'une arme puissante de vengeance dans les mains des eunuques. Cet empereur mourut à l'âge de cinquante ans dans des douleurs aiguës, après avoir pris ce breuvage qui lui donnait une *vie immortelle* dans la tombe.

Le règne de Y-TSOUNG (860-873) fut agité par des guerres extérieures avec le roi du Yün-nán ou Nan-tchao, qui conquît sur les Chinois le nord du Ngan-nán ou Tonquin, et par des révoltes intérieures. Pendant ce temps, l'empereur négligeait les affaires de l'empire; il assistait aux sermons des bonzes, allait au temple de BOUDDHA, faire des cérémonies et réciter des prières; il écrivait de ses propres mains les livres de cette divinité étrangère, et prodiguait des largesses aux bonzes. Il envoya chercher fort loin, au monastère de Fa-men-sse, un os de cette prétendue divinité, qui fut apporté en grande cérémonie à Si-ngan-fou. Peu de temps après, cet empereur étant mort (873), son successeur, HI-TSOUNG, ordonna de faire reconduire l'os de Fo au monastère de Fa-men-sse, d'où il sortait. Toutefois cet empereur ne sut pas réparer tous les désordres dans lesquels l'administration était tombée avant lui. Les folles dépenses de Y-TSOUNG pour ses plaisirs et ceux d'une de ses filles, qu'il aimait à l'adoration, jusqu'à faire périr vingt médecins de la capitale, qui n'avaient pas su l'empêcher de mourir, avaient épuisé le trésor. Les provinces, surtout celles de l'est, avaient beaucoup souffert durant plusieurs années de suite d'une si grande stérilité, que les denrées étaient d'une cherté extrême. Les gouverneurs n'osaient en avertir la cour, et n'en exigeaient pas moins durement les impôts, que le peuple était hors d'état de payer. Dans cette misère extrême, les malheureux aimaient mieux abandonner leurs terres et se retirer dans les montagnes, que d'être maltraités par les recouvreurs d'impôts. Les troupes étaient mal disciplinées et

mal payés : tout était rempli de mécontents. L'empereur ne s'occupait nullement des affaires, qui étaient toujours dans les mains des eunuques. Des révoltes se manifestèrent dans plusieurs provinces (875) ; elles s'étendirent surtout dans les contrées méridionales de l'empire, où elles devinrent menaçantes pour la dynastie. L'un de rebelles, nommé HOANG-TCHAO, qui avait fait des études, et tirait bien de l'arc, n'ayant pas réussi dans ses examens de doctorat, s'était mis à la tête des mécontents. Après avoir pris Canton, plusieurs grandes villes dans la province du Hou-kouang, et celle de Kiang-si, il se trouva à la tête de deux cent mille hommes, sans compter les troupes que plusieurs de ses lieutenants avaient ailleurs. Il s'empara de Lo-yang (la cour orientale) en 880, puis de Tchang-ngan (Si-ngan-fou), l'autre capitale de l'empire, que Hi-tsoung avait abandonnée, et où il prit le titre d'empereur, en donnant à sa dynastie le nom de *Thsi*. Là il fit mourir les membres de la famille impériale qui n'avaient pu se sauver. Mais la fortune ayant changé de face, il fut obligé de se retirer devant les troupes impériales. Plusieurs chefs de hordes turques envoyèrent des secours d'hommes à l'empereur Hi-tsoung ; ces troupes étaient commandées par LI-KHE-YOUNG, prince turc qui eut la gloire de vaincre l'armée rebelle près de Si-ngan-fou. Il la poursuivit, et la battit de nouveau. Le chef des rebelles, voyant tout perdu, se donna la mort, et la dynastie des *Thang* fut encore une fois sauvée de sa ruine.

VOYAGEURS ARABES.

Les guerres des révoltés sous l'empereur Hi-tsoung sont confirmées par le récit de deux marchands arabes qui voyagèrent en Chine dans le neuvième siècle de notre ère. Ce récit, traduit en français en 1718 par l'abbé Renaudot, qui l'accompagna de nombreuses diatribes sur la Chine, en forme de *Notes*, avait été mis en doute jusqu'au jour où l'original arabe fut

retrouvé par de Guignes père au nombre des manuscrits orientaux de la Bibliothèque royale de Paris. La rébellion de HOANG-TCHAO, qu'il nomme *Banchoa*, y est rapportée en détail, et même avec des circonstances qui n'ont pas été reproduites ou admises par les écrivains chinois, comme celle d'avoir fait passer au fil de l'épée tous les habitants de la ville de Kan-fou, et que dans le sac de la ville, il y périt vingt-six mille mahométans, juifs, chrétiens et parsis, qui demeuraient là pour leur négoce. Les marchands arabes, auteurs de la *Relation*, disent que ces guerres civiles ruinèrent le commerce des Arabes avec la Chine, et que les vaisseaux qui partaient de Siraf pour Canton cessèrent de se rendre dans cette dernière ville, résultat ordinaire des guerres et du mauvais gouvernement des nations.

DÉCADENCE ET RUINE PROCHAINE DE LA DYNASTIE DES THANG.

La défaite et la mort volontaire du rebelle HOANG-TCHAO avait sauvé la dynastie des *Thang* ; mais l'empire, déchiré par ces guerres civiles, n'avait pas encore pu recouvrer sa tranquillité. Les campagnes étaient désolées, et les villes ruinées. La capitale occidentale avait presque été entièrement réduite en cendre. Les gouverneurs de province aspiraient pour la plupart à se rendre indépendants.

L'abbé Renaudot fait dire aux deux Arabes dont il traduit la relation : « Ainsi la Chine se trouva dans un état presque semblable à celui de l'empire d'Alexandre, après la défaite et la mort de Darius, lorsqu'il distribua les pays conquis sur les Perses à différents princes, qui établirent autant de royaumes ; car chacun de ces princes commença à se joindre avec quelque autre pour faire la guerre à quelqu'un d'entre eux, sans la permission de l'empereur ; et lorsque le plus fort avait défait le plus faible, et s'était rendu maître de la province que l'autre gouvernait, il la ravageait entièrement, il emportait tout ce qui s'y trouvait, et man-

geait tous les sujets de son ennemi. Cette cruauté leur est permise selon les lois de leur religion, jusque-là même qu'ils vendent de la chair humaine dans leurs places publiques. »

Un sinologue européen, qui avait beaucoup étudié la Chine, a fait les réflexions suivantes sur ce passage : « Il n'y a pas de doute que pendant les famines, qui sont fréquentes dans un pays aussi peuplé que la Chine, on n'ait souvent eu recours à ce moyen horrible de prolonger l'existence; aussi l'histoire chinoise fournit-elle des exemples d'anthropophagie dans les guerres civiles : c'était alors ou la famine qui y forçait, ou un excès de vengeance, à laquelle les Chinois et les Malais sont très-portés. Mais dans les temps ordinaires, et pendant que l'empire jouissait d'une tranquillité profonde, on n'a jamais mangé de la chair humaine, encore moins était-elle publiquement exposée en vente. »

L'empire chinois ne fut pas plus tranquille sous le règne de TCHAO-TSOUNG (889-906). Les gouverneurs de province continuèrent de se faire des guerres cruelles. A la tête de ces derniers était le prince turc qui avait remplacé le précédent empereur sur le trône. Le nouvel empereur fut obligé d'envoyer contre lui des troupes pour le faire rentrer dans le devoir; mais les troupes impériales furent battues. Les guerres civiles, au lieu de cesser, augmentèrent journellement, et produisirent un bouleversement général dans l'empire. Les historiens chinois remarquent que le gouvernement du pays de Canton et de quelques villes voisines était le seul qui fût à la disposition de l'empereur; tous les autres étaient possédés par des gouverneurs indépendants, qui se disaient bien sujets de l'empereur, mais qui ne l'étaient que de nom, et qui, selon leurs intérêts particuliers, faisaient quelquefois valoir les ordres et l'autorité de l'empereur. Les revenus, les impôts étaient à leur disposition; ils en faisaient part à l'empereur quand ils le jugeaient à propos.

CONSPIRATION DES EUNUQUES; EMPRISONNEMENT ET DÉCHÉANCE DE TCHAO-TSOUNG.

L'année 900 de notre ère, quatre principaux eunuques mandarins tinrent un grand conseil avec d'autres eunuques pour se débarrasser de l'empereur, dont ils connaissaient la haine pour leur corporation. Ils employèrent des manœuvres si habiles qu'ils réussirent dans leur entreprise. Un d'entre eux, s'étant mis à la tête de quelques troupes, pénétra dans le palais, fit monter l'empereur et l'impératrice sur un cheval, les fit suivre par dix dames du palais, et les fit conduire dans un petit jardin ou parc dont on fit une très-rude prison, et dans lequel ils furent gardés à vue par des soldats. Cet eunuque, en conduisant le roi dans cette retraite, traça sur le sable avec une verge d'argent toutes les fautes qu'il lui reprochait, et il les lui fit lire attentivement.

DÉLIVRANCE DE TCHAO-TSOUNG. DESTRUCTION DES EUNUQUES.

Un officier général, plus indigné encore qu'humilié de la domination souveraine des eunuques, forma le projet de délivrer l'empereur sur les instigations d'un ministre. Ce fut le 24 janvier, premier jour de l'année chinoise 901, qu'il choisit pour exécuter plus facilement son dessein. Il se présenta de grand matin au palais, et s'étant approché du principal eunuque, compie pour lui présenter ses salutations, il le perça de son sabre; ensuite ses officiers firent main basse sur les autres eunuques que l'on put saisir : l'empereur fut délivré. On fit subir la peine de mort à plus de vingt complices des quatre principaux eunuques qui avaient emprisonné l'empereur, et on détruisit leurs familles. Cependant on laissa le tribunal intérieur des eunuques en possession de l'autorité sur les troupes; on les fit seulement surveiller par un corps de troupes spéciales; mais ils surent déjouer les nombreux projets présentés à l'empereur pour les détruire complètement. C'était au moyen

de jeunes et belles filles introduites par eux dans le palais, et qui savaient lire et écrire, qu'ils savaient tout ce que l'on proposait par écrit à l'empereur contre eux. Toutefois, dans l'année 903, l'empereur, qui avait été obligé par les eunuques de fuir de sa capitale pour rester sous leur dépendance, fit mourir le chef des eunuques et les officiers qui étaient ses créatures. Ensuite soixante-douze eunuques mandarins furent mis à mort à Fong-siang-fou, où l'empereur s'était retiré; quatre-vingt-douze autres furent aussi mis à mort à Si-ngan-fou.

A la rentrée de l'empereur dans cette capitale, le ministre, qui avait depuis longtemps médité et sollicité la destruction des eunuques, lui exposa dans un placet « que tous les malheurs de la dynastie venaient de l'autorité donnée aux eunuques; » il demandait que l'on cassât leur tribunal intérieur et leur juridiction sur les troupes; qu'ils n'eussent aucune inspection sur les affaires de l'empire; que l'on n'envoyât point dans les provinces des eunuques en qualité de commissaires et d'inspecteurs, et que toutes les affaires de l'empire ne se traitassent que par les tribunaux ordinaires établis par les souverains. L'empereur ordonna l'exécution de ce que le ministre proposait. Après que le placet eut été offert et approuvé, on rassembla les eunuques en divers endroits de la ville et du palais, et on les mit à mort sans distinction des innocents et des coupables. On compta plus de sept cents eunuques massacrés à Si-ngan-fou. L'ordre fut donné à tous les gouverneurs et mandarins de province de faire mourir tous les eunuques qu'ils trouveraient dans leur commandement, à quelque titre qu'ils y fussent. On conserva seulement trente jeunes eunuques pour balayer les cours du palais, habillés de jaune.

FIN DE LA DYNASTIE DES THANG.

Le général qui avait été appelé à sauver l'empereur du despotisme des eunuques, voulut être récompensé d'un

si grand service par le titre et les fonctions de généralissime de toutes les troupes de l'empire; ensuite il se fit nommer prince de *Liang*. Mais plus il recevait d'honneurs, moins son ambition était satisfaite. Il voyait sur le trône un prince trop faible et trop incapable pour s'y maintenir seul; il forma le projet de le renverser pour s'y placer lui-même. Ayant toutes les forces de l'empire entre les mains, il parvint facilement à être maître de l'empereur, qu'il força, en 905, de transférer sa résidence à Lo-yang, où il mourut bientôt assassiné par ses ordres. Le généralissime, ne croyant pas encore le moment venu de s'emparer du pouvoir souverain, fit nommer empereur un des jeunes fils du monarque qu'il avait fait assassiner. Ce jeune prince régna à peine deux ans sous le nom de TCHAO-SIOUAN-TI; l'ambitieux généralissime, craignant qu'un autre ne s'emparât de l'autorité souveraine, le força d'abdiquer pour se mettre à sa place, et il adopta pour sa nouvelle dynastie le nom de *Liang*. La proclamation qui annonça ce changement de dynastie fut envoyée dans tout l'empire. Il y eut une amnistie. Le nouvel empereur donna un grand festin aux ministres et aux grands; il invita aussi à un autre festin tous ses parents; son frère aîné, qui s'y rendit de son village, lui tint le discours suivants :

« TCHOU-SAN (c'était son nom de famille), tu fus d'abord, à la montagne Tang-chan, homme du peuple; tu suivis le rebelle HOANG-TCHAO, et fus un misérable voleur. Tu quittas les rebelles, et te soumis à l'empereur. Ce prince te donna le gouvernement de plusieurs places, et par là tu devins puissant, riche, et tu te vis fort élevé; pourquoi tout à coup as-tu détruit une dynastie qui a duré près de trois cents ans? Crois-tu que notre famille ne sera pas détruite un jour? »

On ne dit pas ce que le nouvel empereur répondit aux rudes paroles de son frère. Ce que l'on sait, c'est que sa dynastie n'eut qu'une existence très-éphémère.

A la nouvelle de la chute de la dynastie des *Thang*, plusieurs chefs de province prirent le titre d'empereur, et ne voulurent pas reconnaître celui qui avait détrôné le dernier rejeton des *Thang*.

ÉTAT DE L'EMPIRE CHINOIS A LA MORT DU DERNIER EMPEREUR DE LA DYNASTIE DES *THANG*, EN 908 DE NOTRE ÈRE.

Le fondateur de la nouvelle dynastie ne posséda qu'une faible portion de l'empire des *Thang*. Les provinces du *Ho-nán* et du *Chân-toung* formaient tous ses États. Les gouverneurs des autres provinces s'étant rendus pour la plupart indépendants, ne reconnaissaient pas son autorité; ou s'ils la reconnaissaient, ce n'était que nominativement. Les Turcs *Hoet-hou* ou *Oigours* possédaient le *Tangout* et la partie la plus occidentale du *Chen-si*. La Chine propre était ravagée par les guerres civiles; aucun autre droit que celui de la force n'était respecté et reconnu; l'empire était dans une véritable dissolution causée par l'incapacité de la race abâtardie des *Thang*.

WOU-TAI; LES CINQ PETITES DYNASTIES, LES *LIANG*, LES *THANG*, LES *TÇIN*, LES *HAN*, LES *TCHÉOU* POSTÉRIEURS, DE 907 A 960.

XIV^e DYNASTIE. LES *LIANG* POSTÉRIEURS.

Nous passerons rapidement sur cette malheureuse époque de l'histoire chinoise où les révolutions dynastiques se succèdent comme les tempêtes dans une année orageuse, ne laissant après elles que des ruines et des débris. Le soldat de fortune qui fonda l'éphémère dynastie des *Liang* postérieurs, après avoir exterminé comme d'usage les restes impuissants de l'ancienne famille impériale, et régné six ans, par des actes successifs de cruauté, fut assassiné à *Lo-yang* par un de ses fils qu'il avait fort maltraité. Quand son père le vit entrer dans la chambre pour l'assassiner, il lui dit: « Fils dénaturé, je me repens bien de ne t'avoir pas fait mourir. » Le fils répondit à son père: « Misérable vieux voleur, tu dois

être mis en pièces. » Après ces paroles, il le fit poignarder.

Le parricide ne profita pas longtemps de son crime. Un de ses frères qui, depuis l'élévation de son père, était souverain d'un petit État de la Chine, accourut pour venger sa mort avec son armée; il s'empara du pouvoir impérial après avoir vaincu et tué son frère (911).

Pendant ce temps, le fils du prince turc *LI-KHE-YOUNG*, qui avait retabli *HI-TSOUNG* sur son trône, et qui était resté fidèle aux empereurs de la dynastie des *Thang*, ne voulut pas se soumettre à ceux de la nouvelle dynastie; il attaqua *TCHOU-TIEN* avec son armée aguerrie, le défit après s'être emparé de plusieurs villes. *MOU-TI* désespéra de sa fortune; il se tua lui-même, et avec lui sa dynastie d'un jour.

XV^e DYNASTIE. LES *THANG* POSTÉRIEURS.

Le conquérant d'origine turque, dont l'armée venait de détruire la dynastie précédente, est nommé *TCHOUANG-TSOUNG* (924). Élevé dans les mœurs et les habitudes rudes et frugales des Tartares, il ne fut pas plutôt sur le trône qu'il s'abandonna à tous les excès de la mollesse et de l'oisiveté. Il ne se contentait pas de faire représenter devant lui toutes sortes de comédies; il y jouait souvent les principaux rôles. Il fut aussi d'une avarice sordide. En s'emparant du pouvoir souverain, il s'était donné comme le restaurateur et le continuateur de la grande dynastie des *Thang*, dont son ancêtre avait été le fidèle soutien. C'est pourquoi il donna à sa dynastie le nom de *Thang* postérieurs. Il mourut atteint d'une flèche au milieu d'une sédition qui s'était manifestée parmi ses soldats, après un règne de trois années.

Son successeur, *MING-TSOUNG* (926-933), était Tartare de naissance; il avait été adopté pour ses bonnes qualités par le père du précédent empereur. Il eut la bonne inspiration de s'entourer de personnes sages et éclairées qui rendirent son règne heureux et prospère, et qui lui firent publier

d'excellents règlements, entre autres celui d'exclure les eunuques de tout emploi public. Ce fut sous le règne de cet empereur que l'art d'imprimer avec des planches de bois gravées fut inventé en Chine. Son fils MIN-TI (934) ne régna qu'un an, et dans cette même année il fut détrôné et mis à mort avec toute sa famille par son frère, qui se fit proclamer empereur à sa place. Le fils de MIN-TI s'était enfui dans une ville fortifiée pour y rassembler ses partisans; mais ayant vu que sa cause était désespérée, il se renferma dans un palais avec toute sa famille et ce qu'il avait de plus précieux des insignes de sa dignité, y mit le feu, et s'y laissa consumer par les flammes.

XVI^e DYNASTIE. LES TÇIN POSTÉRIEURS.

Les Tartares *Sie-tan*, du *Liao-toung* actuel, avaient fortement contribué à l'élévation de KAO-TSOU, le fondateur de la petite dynastie de Tçin (936-942); mais leur chef fit des difficultés pour le reconnaître en sa qualité d'empereur, lorsqu'il se fut emparé de ce titre, dont il voulait se revêtir lui-même. KAO-TSOU, pour le satisfaire, lui céda seize villes de la province du Pé-tchili, les plus voisines du *Liao-toung*, et il s'engagea à lui donner chaque année trois cent mille pièces d'étoffes de soie. Cette lâche concession qui plaçait la Chine au rang de tributaire d'un petit état barbare fut la source d'une infinité de guerres qui désolèrent cet empire pendant plus de quatre cents ans.

Son successeur, qui régna quatre ans (943-946), ne put se maintenir au pouvoir; il fut détrôné par les Tartares du *Liao-toung*, avec lesquels son oncle avait conclu le honteux traité de paix qui avait tant humilié la Chine.

XVII^e DYNASTIE. LES HAN POSTÉRIEURS.

Les troupes tartares du *Liao-toung*, qui ne trouvaient nulle part de la résistance, ravagèrent toutes les provinces du nord de l'empire. Elles pénétraient déjà dans celles du midi,

lorsqu'elles furent arrêtées (947), par des bandes de malfaiteurs que le nouvel empereur, général distingué avait organisées pour les leur opposer. « Je ne croyais pas, dit le chef des Tartares, qu'il était si difficile de vaincre les Chinois »; c'est pourquoi, se contentant du riche butin qu'il avait fait, il s'en retourna dans le *Liao-toung*.

Le second et dernier empereur de cette dynastie fut YN-TI (948-950), dont la jeunesse et le caractère faible donnèrent lieu au soulèvement des provinces occidentales. Les eunuques, quelque temps comprimés, relevèrent la tête; par leurs intrigues ils fomentèrent une sédition dans le palais, au milieu de laquelle l'empereur fut tué. Un de ses généraux, nommé KO-WEI, qui avait battu et repoussé les Tartares du *Liao-toung*, fut proclamé empereur, et chef d'une nouvelle dynastie.

XVIII^e DYNASTIE. LES TCHÉOU POSTÉRIEURS.

Le nouvel empereur, qui fut nommé TAI-TSOU, fixa sa cour à Lo-yang. Dans la première année de son règne, il voulut visiter le tombeau de KHOUNG-TSEU, auquel il donna des titres royaux, pour mieux marquer aux yeux du peuple le respect qu'il portait à la mémoire de ce grand philosophe. Quelques-uns de ses courtisans lui représentèrent que cet honneur ne convenait point à un homme qui avait été toute sa vie le sujet d'un petit roi de l'empire chinois. « C'est précisément, leur répondit TAI-TSOU, parce qu'il a été le maître et l'instituteur des rois et des empereurs, qu'il doit recevoir de pareils honneurs. »

Cet empereur n'avait point d'enfants; il en adopta un, qui fut son successeur sous le nom de CHI-TSOUNE (954-959); ce jeune homme joignait l'amour des sciences à la plus grande valeur, à une connaissance approfondie de l'art militaire, et à une plus grande simplicité encore. Il portait si loin la modestie, que, parvenu au trône, il fit placer dans son palais une

charrue et un métier de tisserand, pour ne point perdre le souvenir de l'état de ses ancêtres.

Dans un temps de disette, il ordonna qu'on ouvrît les greniers publics, et que l'on donnât le riz à vil prix; il voulut en même temps que ceux qui ne pourraient pas encore le payer, le recussent à crédit, pour en acquitter le prix lorsqu'ils en auraient les moyens. On lui représenta que la plupart de ceux qui le recevaient ainsi étaient si pauvres, qu'ils ne seraient jamais dans ce cas. « Eh! ne savez-vous pas, répondit l'empereur, qu'ils sont mes enfants, et que je suis leur père? Avez-vous jamais vu qu'un père, sachant son fils pressé de la faim, l'abandonne et le laisse périr, parce qu'il prévoit qu'il ne sera jamais remboursé de ses avances? » En même temps il fit fondre toutes les statues des idoles, pour en frapper de la monnaie qui était devenue très-rare. Il encouragea la littérature, et il était versé lui-même dans la connaissance des meilleurs écrivains chinois. Il eut à soutenir une lutte assez sérieuse contre plusieurs chefs de petits États qui s'étaient rendus indépendants sous ses prédécesseurs, et qu'il voulait faire rentrer dans la grande unité de l'empire. Plusieurs d'entre eux se soumirent à lui; et les Tartares du Liao-toung, qui avaient fait des incursions en Chine, furent repoussés au delà de la frontière septentrionale. Sa mort prématurée (à 39 ans) vint tarir cette nouvelle dynastie dans sa source. La jeunesse extrême de son fils, qu'il avait placé sous la tutelle de son premier ministre, homme éclairé et très-distingué dans les armes, qui avait rendu de grands services à l'État, décida les grands de l'empire et les généraux commandants des troupes à le nommer empereur à la place de son pupille. La nécessité d'avoir une main habile et ferme au pouvoir pour repousser les irruptions incessantes des Tartares du Liao-toung, et pour maintenir les gouverneurs des provinces dans l'obéissance, fut sans doute un motif politique suffisant pour autoriser cette nomination élective du

chef de l'empire, au détriment d'une dynastie héréditaire encore dans les langes.

XIX^e DYNASTIE. LES SOUNG.

DE 960 A 1279, 319 ANS; 18 EMPEREURS.

Les empereurs de cette dynastie tinrent leur cour les uns à Tchang-ngan, ou Si-ngan-fou, les autres à Pian-liang (aujourd'hui Kai-foung-fou), dans le Ho-nan. Neuf de ces empereurs, durant cent soixante-sept ans, choisirent la cour occidentale, et les neuf autres fixèrent leur séjour, pendant cent cinquante-deux ans, dans la province orientale du Ho-nan. Ce ne fut que sous cette dynastie que l'empire chinois commença à respirer, après tant de troubles, de guerres civiles et de calamités dont il avait été agité depuis les derniers empereurs de la dynastie des *Thang*: période de désolation pour la Chine, pendant laquelle le règne des lois fut suspendu, pour faire place à celui de la force et de l'oppression, au milieu de l'anarchie la plus désastreuse qui eût désolé ce grand empire.

RÈGNE DE TAI-TSOU (960-975.)

Le premier empereur de la dynastie des *Soung* (TAI-TSOU (*)), le premier ancêtre, ou l'ancêtre fondateur de la dynastie, possédait toutes les qualités que les écrivains chinois demandent d'un bon souverain. Il était plein de fermeté et de clémence, sage, frugal, et très-appliqué aux affaires du gouvernement. La possession prolongée du pouvoir et l'atmosphère empoisonnée des cours n'avaient pas encore corrompu ses qualités et son bon naturel. Pour se rendre accessible à tous ses sujets, il ordonna, dit-on, que les quatre portes de son palais, qui faisaient face aux quatre points cardinaux, fussent toujours ouvertes, « voulant, disait-il, que sa maison fût semblable à son cœur, qui était ouvert à tous ses sujets. » Aussi était-il acce-

(*) Voy. son portrait, pl. 63, n° 1.

able à toute heure, et toujours prêt à recevoir les suppliques de ceux qui voulaient lui en présenter. Il bannit le luxe de sa cour. Sa douceur termina de longues guerres entre plusieurs souverains qui se soumirent à lui. Sorti des rangs du peuple, où les fatigues et les privations de toutes sortes se font mieux sentir que dans les palais, il conserva toujours une grande commisération pour ses souffrances. Pendant un hiver très-rigoureux, il avait une armée qui se battait contre les Tartares du Liao-toung; il apprit que les soldats souffraient beaucoup du froid, et il en fut désolé. Dans un mouvement de sensibilité, il se dépouilla de ses vêtements fourrés, et les envoya au général qui commandait cette armée, en lui faisant dire qu'il regrettait de ne pas en avoir cent mille pareils, pour en envoyer un à chaque soldat.

Dans une autre occasion, il montra encore plus de sensibilité et de compassion pour le peuple. Un de ses premiers généraux assiégeait la ville de Nan-king, qui était réduite à la dernière extrémité. Voyant que les habitants, qui résistaient toujours, allaient être passés au fil de l'épée, il rassembla les généraux et les principaux officiers qui assistaient au siège de cette place, et il leur fit promettre, par serment, qu'ils ne laisseraient mettre à mort aucun habitant de la ville. Cependant, au milieu du tumulte, il y eut quelques personnes de tuées. L'empereur l'apprenant, s'écria en versant des larmes : « Quelle triste nécessité que celle de la guerre, qui ne peut se faire sans qu'il en coûte la vie à des innocents ! » Et, pour réparer autant qu'il était en son pouvoir les maux causés par un long siège, il fit distribuer cent mille mesures de riz aux assiégés.

EXAMENS ET CONCOURS ÉTABLIS POUR L'AVANCEMENT DANS LA CARRIÈRE MILITAIRE.

C'est ce même empereur qui établit, pour les militaires, des examens semblables à ceux qui existaient déjà pour les lettrés dans la carrière civile.

Les uns et les autres subsistent encore. Ceux qui aspirent aux grades militaires doivent passer par ces examens, et ne sont élevés à des grades supérieurs qu'après avoir donné des preuves de leur capacité, par des compositions qu'ils font sur l'art militaire, et par leur habileté à manier un cheval et à tirer de l'arc. Les lois de l'avancement militaire dans les États européens sont loin d'être aussi rationnelles et aussi équitables.

HONNEURS RENDUS AU PHILOSOPHE KHOUNG-TSEU ET AUX LETTRÉS.

TAÏ-TSOU, quoique militaire, n'avait pas négligé de s'instruire dans les sciences et les lettres; ces études graves lui avaient fait apprécier la haute valeur politique et morale des écrits de l'ancien philosophe KHOUNG-TSEU. Il avait dû s'apercevoir que les dynasties qui avaient abandonné ses principes, n'avaient pas tardé à marcher vers leur ruine et à occasionner de grands désordres dans l'empire. Aussi, dès qu'il fut au pouvoir, s'empressa-t-il de remettre en honneur le grand philosophe national de la Chine. Il alla visiter le lieu de sa naissance et composa son panégyrique; il revêtit aussi un de ses descendants d'un titre d'honneur, qui lui donnait un rang très-élevé dans l'empire.

TAÏ-TSOU faisait un si grand cas des lettres, qu'il portait le respect pour elles jusqu'à la vénération. Jamais il ne refusa d'accorder sa protection à ceux qui les cultivaient, et de les admettre en sa présence, quand ils avaient quelques grâces à lui demander. Il s'entretenait familièrement avec eux; il leur faisait des questions sur les *King*, ou livres canoniques, sur les *Livres classiques*, sur l'histoire, sur l'antiquité et sur les sages qui s'étaient le plus distingués dans les commencements de l'empire, et sous le règne des trois premières dynasties. Un jour qu'il avait fait venir près de lui un des plus célèbres lettrés de son temps, pour lui expliquer les *Livres classiques* sur le gouvernement, il lui demanda

d'abord d'où dépendait le bon gouvernement. Le lettré répondit que, pour bien gouverner, il fallait *aimer le peuple et réprimer ses passions* (*). L'empereur TAI-TSOU trouva ces deux maximes si belles, qu'il les fit écrire sur une tablette qu'il avait toujours devant les yeux.

ÉLEVATION DES LETTRÉS AUX CHARGES PUBLIQUES. RÉTABLISSEMENT DES ANCIENS COLLÈGES ET CRÉATION DE NOUVEAUX.

Ce même empereur ne se borna pas à donner aux lettrés des marques stériles de bonté ou des distinctions purement honorifiques, il créa en leur faveur des charges et des dignités auxquelles il attacha des revenus. Il rétablit tous les anciens collèges, et en fonda de nouveaux. Il voulut que, dans chacun de ces collèges, il y eût une salle particulière pour y placer les portraits des savants et des littérateurs d'un certain ordre. Il les partagea par classes, à la tête desquelles il mit KHOUNG-TSOU, comme le premier de tous; et aux deux côtés de ce grand philosophe, dans le fond de la salle, il fit placer tous les anciens dont il voulut que l'on composât les éloges particuliers; il ordonna même qu'on les mît sous son propre nom, afin, dit-il, d'apprendre à la postérité la haute vénération qu'il avait pour tous ces grands hommes.

Après que ces collèges eurent été ouverts, il s'y transporta en personne, pour voir si tout avait été exécuté comme il l'avait ordonné; et il assista plusieurs fois aux leçons qui s'y donnaient. En sortant de ces leçons, il recommandait toujours aux personnes de sa suite de faire faire de bonnes études à leurs enfants, « car, disait-il, les lettres sont le fondement

de tout; elles apprennent à chacun à bien vivre selon son état; aux souverains à bien gouverner; aux magistrats à observer les lois; aux citoyens à être dociles envers ceux qui sont préposés pour les commander et les instruire; aux militaires à bien combattre. Aussi je veux que désormais ceux qui embrasseront la profession des armes, aient au moins étudié quelque temps; et je vous déclare que, même dans les emplois purement militaires, je donnerai toujours la préférence à celui qui aura de l'instruction, sur un concurrent qui n'en aura pas (*).

C'est aux encouragements multipliés que cet empereur éclairé donna aux lettres que les historiens chinois attribuent leur prospérité et le grand éclat dont elles ont brillé sous la dynastie des *Soung*, comme des progrès qu'elles ont faits depuis. En effet, ajoutent-ils, si jamais la littérature a joui du double avantage des richesses et des honneurs, c'est surtout sous le règne de ce fondateur d'une des plus célèbres dynasties qui aient occupé le trône de la Chine. Il plaça les habiles lettrés dans le ministère, dans les tribunaux, dans tous les postes qui ont un rapport immédiat avec le gouvernement; il écouta toujours avec bonté leurs avis et leurs remontrances.

Le P. Amiot, dans le portrait qu'il a fait de TAI-TSOU, dit que, pour résumer à la manière chinoise les qualités de cet empereur, il posséda dans un degré éminent les cinq vertus capitales : *Jin, y, li, tchi, sin*; c'est-à-dire l'humanité, la justice, l'amour de l'ordre, des cérémonies et des usages de la nation; la droiture et la bonne foi. Nous avons déjà donné des exemples de son humanité, il fit constamment usage de cette grande vertu dans les guerres qu'il eut à soutenir pour vaincre les gouverneurs de provinces qui n'avaient pas voulu reconnaître volontairement son autorité. *La vie de l'homme*, disait-il souvent, *est ce qu'il y a de plus précieux sous le ciel; on ne*

(*) Le texte chinois des deux maximes porte : *Tchi chi mo jou ngai min; yang chin mo jou kouo yo*; littéralement : *Pour bien gouverner un empire, il n'est rien d'efficace comme d'aimer le peuple : pour bien améliorer sa personne, il n'est rien d'efficace comme de réprimer ses passions.*

(*) Amiot, Portraits des Chinois célèbres.

peut apporter trop de soin pour empêcher qu'on ne l'ôte à qui que ce soit, sans y être contraint par les lois et par la nécessité.

DÉFENSE DE FAIRE EXÉCUTER DES SENTENCES DE MORT SANS AVOIR SOUMIS LA CAUSE A UN TRIBUNAL SPÉCIAL ÉTABLI DANS LA CAPITALE ET SANS L'AUTORISATION DE L'EMPEREUR.

Ce fut parce qu'il était pénétré de ce grand principe qu'il porta (ou plutôt qu'il renouvela) le fameux édit par lequel il était défendu aux gouverneurs de provinces et aux magistrats particuliers, dans toute l'étendue de l'empire, de faire exécuter de leur chef des sentences de mort. Il voulut que ces sentences fussent envoyées au tribunal des crimes dans la capitale, lequel, après avoir revu et discuté toutes les pièces du procès, annulait le jugement ou le confirmait, comme notre cour de cassation; et si ce tribunal suprême jugeait que le criminel méritait la condamnation portée contre lui, il devait en faire son rapport à l'empereur, qui seul, en cette occasion, jugeait en dernier ressort, en signant ou en ne signant pas la condamnation.

TAÏ-TSOUNG (976-997). Cet empereur eut encore à repousser les invasions des Tartares du *Liao-toung*, qui se donnaient le nom de *Khi-tan*; mais ses troupes ne furent pas toujours heureuses. Une longue sécheresse ayant désolé la Chine, TAÏ-TSOUNG se déclara publiquement coupable du fléau, et il supplia le ciel de le faire cesser. Il publia une amnistie à cette occasion et fit mettre en liberté les prisonniers. Les historiens chinois font remarquer que la pluie tomba aussitôt après cet acte de clémence.

TAÏ-TSOUNG aimait beaucoup les lettres, et il s'était formé, dit-on, dans son palais, une bibliothèque de 80,000 volumes, qu'il passait une partie de la journée à lire.

TCHIN-TSOUNG (998-1022). Cet empereur eut aussi à combattre les Tartares, qui vinrent assiéger une ville du *Pe-tchi-li*; l'armée impériale les força de lever le siège et de se retirer avec de

grandes pertes. TCHIN-TSOUNG aurait pu profiter de ces avantages pour repousser les Tartares jusqu'au delà des frontières; il aima mieux traiter avec eux que de poursuivre des succès douteux; mais les historiens chinois lui reprochent d'avoir accepté dans cette paix des conditions aussi dures que si l'armée impériale avait été vaincue: il se soumettait à payer annuellement aux *Khi-tan* cent mille onces d'argent et deux cent mille pièces d'étoffe de soie.

REMISE DES IMPÔTS.

Dans les premières années de son règne, à l'occasion de l'apparition d'une comète, il publia un édit par lequel il demandait qu'on l'avertît de ses fautes, afin de s'en corriger et de prévenir par là les malheurs dont il croyait l'empire menacé par l'astre vagabond; en même temps il fit remise des impôts au peuple pour une valeur très-considérable, et il fit donner la liberté à trois mille prisonniers.

DÉNOMBREMENT DES AGRICULTEURS.

L'année 1013 de notre ère, TCHIN-TSOUNG fit faire le recensement de tous ceux qui étaient occupés aux travaux de l'agriculture, pour en exiger le tribut en nature. On trouva que leur nombre s'élevait à vingt et un millions, neufcentsoixante-seize mille, neuf cent soixante-cinq. Dans ce recensement ne furent pas compris les femmes, les jeunes gens au-dessous de vingt ans, les magistrats, les lettrés, les eunuques, les militaires, les bonzes, ni les marins dont le nombre est très-considérable.

RÉIMPRESSION DES ANCIENS LIVRES.

Le même empereur ordonna de réimprimer les anciens livres pour les répandre dans tout l'empire. Il donnait des récompenses à ceux qui lui en apportaient d'inconnus, et il faisait mandarins les lettrés qui lui en présentaient de rares et de précieux.

JIN-TSOUNG (1023-1063). C'était le sixième fils du précédent empereur. Comme il était encore fort jeune lorsque lui échut la succession impériale, ce fut l'impératrice mère qui gouverna pendant sa minorité, et jusqu'à sa mort qui arriva la onzième année du règne de son fils. Dès que le jeune empereur gouverna par lui-même, il ne s'appliqua plus qu'à maintenir la paix dans son empire, même au prix de sa dignité. Son caractère pacifique, humain (comme l'indique son nom de règne, *Jin*), ranima le courage et l'ambition des Tartares *Khi-tan*, qui reviennent sans cesse s'abattre sur les provinces septentrionales de la Chine, comme sur une proie. Il acheta d'eux une paix honteuse au prix d'un tribut annuel de deux cent mille onces d'argent et de trois cent mille pièces d'étoffe de soie.

Il voulut se consoler de l'ignominie d'un pareil traité en faisant fleurir les lois, les lettres et la vertu dans l'empire. Il n'était jamais plus affligé, disent les historiens, que lorsque la sécheresse ou des inondations nuisaient aux travaux de la campagne. Dans ces temps de calamités publiques, il ne s'habillait que comme les personnes les plus ordinaires, se renfermait dans son palais et y faisait secrètement des prières pour obtenir la cessation de ces fléaux.

L'histoire loue beaucoup un ministre de cet empereur, nommé **FOU-PIE**, lequel sauva la vie à plus de cinq cent mille hommes qui, sans les secours qu'il leur fit distribuer, auraient péri de faim et de misère.

RÉTABLISSEMENT DES ANCIENS COLLÈGES. RÈGLEMENT DES ÉTUDES.

Un des ministres de **JIN-TSOUNG**, nommé **FANG-TCHOUNG-YEN** (*), hom-

(*) On trouve dans une espèce de Chrestomathie chinoise, intitulée : *Kou-wen-ping-tchou*, en 10 pen ou volumes, le placet de ce ministre à l'empereur *Jin-tsoung* pour le rétablissement des anciens collèges. Voyez *Kiowan* 8, fol. 10.

me plein de talents et d'amour pour les lettres, lui inspira le projet de rétablir les collèges dans tous les lieux de l'empire où il y en avait autrefois, et fit rédiger les sages règlements qui y furent mis en pratique, tant pour faciliter les études que pour maintenir le bon ordre. L'empereur, sur sa proposition, publia l'édit suivant : « Que l'on rétablisse tous les collèges dans les villes où il y en a eu autrefois; qu'on en établisse aussi dans celles où il n'y en a point encore, et que ces collèges soient tous dans l'enceinte des villes et non en dehors des murs, pour la plus grande commodité des étudiants. Les gouverneurs et autres principaux mandarins des provinces seront chargés de choisir parmi les mandarins subalternes des hommes capables et habiles dans les lettres, pour avoir une inspection immédiate sur les collèges de leurs districts respectifs; et si le nombre de ces mandarins ne suffit pas, ils feront chercher dans les villages et dans les campagnes, parmi les vieux lettrés et les docteurs émérites qui s'y sont retirés, ceux qu'ils croiront les plus propres à remplir d'aussi importants emplois. Qu'ils donnent la préférence à ceux qui sont reconnus pour avoir de bonnes mœurs, et qui jouissent à tous autres égards d'une saine réputation, sur ceux qui n'auraient que de la science, ou dont les mœurs seraient équivoques.

« Chaque année en automne, on fera un examen général pour le choix de ceux qui doivent être admis aux études.

« Ceux qui auront été admis, seront examinés de nouveau après cent jours; et si par le peu de progrès qu'ils ont fait, on juge qu'ils ne sont pas propres aux lettres, on les priera de se retirer.

« Ceux qui voudront entrer dans les collèges des villes du second ordre, s'ils ne sont pas d'une famille habitant dans le lieu même, doivent avoir parmi les citoyens ou les personnes connues, quelqu'un qui se fasse leur répondant.

« On n'admettra point dans les col-

lèges ceux qui sont actuellement en deuil, ceux qui seront accusés ou soupçonnés avec fondement de quelque crime, ceux enfin qui, sous quel prétexte que ce puisse être, auront caché leur vrai nom.

« On examinera les candidats, 1° sur l'éloquence; 2° sur quelque point de doctrine; 3° sur la poésie. On leur donnera des sujets sur ces trois genres différents, et les examinateurs liront eux-mêmes avec soin toutes les pièces et jugeront avec équité. Les noms de ceux qui auront été admis en conséquence de la bonté de leurs pièces, seront inscrits sur une planche que l'on exposera aux yeux du public (*). »

Après que cette ordonnance eut été publiée, le zélé ministre fit travailler promptement à l'exécution de tout ce qu'elle contenait. Il ne s'en tint pas là; il engagea les membres du collège impérial de la capitale (*kou-tseu-kian*) à demander des améliorations et des privilèges. Il présenta lui-même leur requête à l'empereur, qui était conçue à peu près en ces termes :

« Nous lisons dans l'histoire que sous l'illustre dynastie des premiers *Han*, votre collège impérial était composé de deux cent quarante corps de logis. Dix-huit cents chambres, sans y comprendre les salles, les offices et les autres appartements communs, étaient distribuées dans ces différents corps de logis, et servaient de demeure à trente mille écoliers.

« Nous lisons, dans la même histoire, que sous la dynastie des *Thang*, le même collège que les guerres au dehors, les dissensions au dedans, avaient fait déchoir de l'état brillant où il avait été, fut remis en honneur et qu'on y bâtit douze cents chambres pour loger les étudiants.

« Aujourd'hui que Votre Majesté n'a rien tant à cœur que de faire fleurir les lettres; aujourd'hui où l'on voit s'élever de tous côtés, par ses ordres, des collèges publics où on les enseigne, ne fera-t-elle rien en faveur de son propre collège, qui doit être regardé

comme le foyer où se réunissent tous les rayons scientifiques de l'empire, et comme le brillant miroir qui doit réfléchir toutes les lumières particulières propres à éclairer l'univers? »

Sur ce placet, l'empereur assigna pour l'agrandissement du collège impérial un vaste emplacement qui était dans le voisinage; il ordonna que l'on augmenterait le nombre des appartements, et que l'on construirait de nouvelles chambres pour contenir et loger deux cents étudiants de plus qu'auparavant; que l'on bâtitrait deux grandes salles dont l'une serait uniquement destinée à expliquer publiquement les *king* (ou livres canoniques), et l'autre à faire, en l'honneur de *KHOUNG-TSEU*, les cérémonies respectueuses par lesquelles on le reconnaît pour le maître de la nation.

Quand tous ces bâtiments furent achevés, l'empereur voulut s'y transporter en personne pour voir si tout était bien. Il se rendit d'abord dans la salle de *KHOUNG-TSEU* et ne dédaigna pas de se prosterner devant sa représentation, et d'y faire toutes les cérémonies avec autant de respect que l'eût pu faire le moindre des étudiants. De là il passa dans la salle des *K'ing*, assista pendant quelques instants à la leçon du maître; et avant que de retourner dans son palais, il voulut visiter en personne les chambres mêmes des étudiants.

On cite un trait de la vie de cet empereur qui mérite d'être rapporté. Voulant connaître quels étaient ceux de ses sujets les plus capables de bien remplir les fonctions d'administrateurs du peuple, il assembla dans son palais tous les grands et les plus célèbres lettrés; ensuite il leur ordonna d'écrire en sa présence les noms de ceux qu'ils jugeraient les plus dignes d'être employés dans les fonctions publiques. L'empereur, en les obligeant d'écrire en sa présence, voulait empêcher qu'on ne les corrompît, ou qu'ils n'osassent exprimer librement leurs sentiments si d'autres que lui avaient connaissance de ce qu'ils avaient écrit.

(*) *Mém. chin.*, t. VIII, pag. 56.

JIN-TSONG (1023-1063). C'était le sixième fils du précédent empereur. Comme il était encore fort jeune lorsque lui échut la succession impériale, ce fut l'impératrice mère qui gouverna pendant sa minorité, et jusqu'à sa mort qui arriva la onzième année du règne de son fils. Dès que le jeune empereur gouverna par lui-même, il ne s'appliqua plus qu'à maintenir la paix dans son empire, même au prix de sa dignité. Son caractère pacifique, humain (comme l'indique son nom de règne, *Jin*), ranima le courage et l'ambition des Tartares *Khi-tan*, qui reviennent sans cesse s'abattre sur les provinces septentrionales de la Chine, comme sur une proie. Il acheta d'eux une paix honteuse au prix d'un tribut annuel de deux cent mille onces d'argent et de trois cent mille pièces d'étoffe de soie.

Il voulut se consoler de l'ignominie d'un pareil traité en faisant fleurir les lois, les lettres et la vertu dans l'empire. Il n'était jamais plus affligé, disent les historiens, que lorsque la sécheresse ou des inondations nuisaient aux travaux de la campagne. Dans ces temps de calamités publiques, il ne s'habillait que comme les personnes les plus ordinaires, se renfermait dans son palais et y faisait secrètement des prières pour obtenir la cessation de ces fléaux.

L'histoire loue beaucoup un ministre de cet empereur, nommé **FOU-PIE**, lequel sauva la vie à plus de cinq cent mille hommes qui, sans les secours qu'il leur fit distribuer, auraient péri de faim et de misère.

ÉTABLISSEMENT DES ANCIENS COLLÈGES. RÈGLEMENT DES ÉTUDES.

Un des ministres de **JIN-TAOUNG**, nommé **FANG-TCHOUNG-YEN** (*), hom-

(*) On trouve dans une espèce de Chrestomathie chinoise, intitulée : *Kou-wen-ping-tchou*, en 10 pen ou volumes, le placet de ce ministre à l'empereur *Jin-taoung* pour le rétablissement des anciens collèges. Voyez *Kiouan* 8, fol. 10.

me plein de talents et d'amour pour les lettres, lui inspira le projet de rétablir les collèges dans tous les lieux de l'empire où il y en avait autrefois, et fit rédiger les sages règlements qui y furent mis en pratique, tant pour faciliter les études que pour maintenir le bon ordre. L'empereur, sur sa proposition, publia l'édit suivant : « Que l'on rétablisse tous les collèges dans les villes où il y en a eu autrefois; qu'on en établisse aussi dans celles où il n'y en a point encore, et que ces collèges soient tous dans l'enceinte des villes et non en dehors des murs, pour la plus grande commodité des étudiants. Les gouverneurs et autres principaux mandarins des provinces seront chargés de choisir parmi les mandarins subalternes des hommes capables et habiles dans les lettres, pour avoir une inspection immédiate sur les collèges de leurs districts respectifs; et si le nombre de ces mandarins ne suffit pas, ils feront chercher dans les villages et dans les campagnes, parmi les vieux lettrés et les docteurs émérites qui s'y sont retirés, ceux qu'ils croiront les plus propres à remplir d'aussi importants emplois. Qu'ils donnent la préférence à ceux qui sont reconnus pour avoir de bonnes mœurs, et qui jouissent à tous autres égards d'une saine réputation, sur ceux qui n'auraient que de la science, ou dont les mœurs seraient équivoques.

« Chaque année en automne, on fera un examen général pour le choix de ceux qui doivent être admis aux études.

« Ceux qui auront été admis, seront examinés de nouveau après cent jours; et si par le peu de progrès qu'ils ont fait, on juge qu'ils ne sont pas propres aux lettres, on les priera de se retirer.

« Ceux qui voudront entrer dans les collèges des villes du second ordre, s'ils ne sont pas d'une famille habitant dans le lieu même, doivent avoir parmi les citoyens ou les personnes connues, quelqu'un qui se fasse leur répondant.

« On n'admettra point dans les col-

lèges ceux qui sont actuellement en deuil, ceux qui seront accusés ou soupçonnés avec fondement de quelque crime, ceux enfin qui, sous quel prétexte que ce puisse être, auront caché leur vrai nom.

« On examinera les candidats, 1° sur l'éloquence; 2° sur quelque point de doctrine; 3° sur la poésie. On leur donnera des sujets sur ces trois genres différents, et les examinateurs liront eux-mêmes avec soin toutes les pièces et jugeront avec équité. Les noms de ceux qui auront été admis en conséquence de la bonté de leurs pièces, seront inscrits sur une planche que l'on exposera aux yeux du public (*). »

Après que cette ordonnance eut été publiée, le zélé ministre fit travailler promptement à l'exécution de tout ce qu'elle contenait. Il ne s'en tint pas là; il engagea les membres du collège impérial de la capitale (*Koué-tseu-kian*) à demander des améliorations et des privilèges. Il présenta lui-même leur requête à l'empereur, qui était conçue à peu près en ces termes :

« Nous lisons dans l'histoire que sous l'illustre dynastie des premiers *Han*, votre collège impérial était composé de deux cent quarante corps de logis. Dix-huit cents chambres, sans y comprendre les salles, les offices et les autres appartements communs, étaient distribuées dans ces différents corps de logis, et servaient de demeure à trente mille écoliers.

« Nous lisons, dans la même histoire, que sous la dynastie des *Thang*, le même collège que les guerres au dehors, les dissensions au dedans, avaient fait déchoir de l'état brillant où il avait été, fut remis en honneur et qu'on y bâtit douze cents chambres pour loger les étudiants.

« Aujourd'hui que Votre Majesté n'a rien tant à cœur que de faire fleurir les lettres; aujourd'hui où l'on voit s'élever de tous côtés, par ses ordres, des collèges publics où on les enseigne, ne fera-t-elle rien en faveur de son propre collège, qui doit être regardé

comme le foyer où se réunissent tous les rayons scientifiques de l'empire, et comme le brillant miroir qui doit réfléchir toutes les lumières particulières propres à éclairer l'univers? »

Sur ce placet, l'empereur assigna pour l'agrandissement du collège impérial un vaste emplacement qui était dans le voisinage; il ordonna que l'on augmenterait le nombre des appartements, et que l'on construirait de nouvelles chambres pour contenir et loger deux cents étudiants de plus qu'auparavant; que l'on bâtirait deux grandes salles dont l'une serait uniquement destinée à expliquer publiquement les *king* (ou livres canoniques), et l'autre à faire, en l'honneur de *Khoung-tseu*, les cérémonies respectueuses par lesquelles on le reconnaît pour le maître de la nation.

Quand tous ces bâtiments furent achevés, l'empereur voulut s'y transporter en personne pour voir si tout était bien. Il se rendit d'abord dans la salle de *Khoung-tseu* et ne daigna pas de se prosterner devant sa représentation, et d'y faire toutes les cérémonies avec autant de respect que l'eût pu faire le moindre des étudiants. De là il passa dans la salle des *King*, assista pendant quelques instants à la leçon du maître; et avant que de retourner dans son palais, il voulut visiter en personne les chambres mêmes des étudiants.

On cite un trait de la vie de cet empereur qui mérite d'être rapporté. Voulant connaître quels étaient ceux de ses sujets les plus capables de bien remplir les fonctions d'administrateurs du peuple, il assembla dans son palais tous les grands et les plus célèbres lettrés; ensuite il leur ordonna d'écrire en sa présence les noms de ceux qu'ils jugeraient les plus dignes d'être employés dans les fonctions publiques. L'empereur, en les obligeant d'écrire en sa présence, voulait empêcher qu'on ne les corrompît, ou qu'ils n'osassent exprimer librement leurs sentiments si d'autres que lui avaient connaissance de ce qu'ils avaient écrit.

(*) *Mém. chin.*, t. VIII, pag. 55.

L'HISTORIEN SSE-MA-KOUANG (*).

Ce fut sous le règne de l'empereur JIN-TSOUNG que ce célèbre historien chinois commença à briller dans les fonctions publiques. Après avoir été gouverneur d'une ville fortifiée sur les frontières occidentales de l'empire, et de la capitale du *Hon-an*, il devint ensuite censeur public et secrétaire historiographe du palais.

Il donna dans toutes ces fonctions des preuves d'une haute sagesse, de lumières étendues et d'un désintéressement à toute épreuve. Des peuples du midi avaient envoyé à l'empereur JIN-TSOUNG un animal d'une espèce inconnue, et les courtisans prétendaient que cet animal n'était autre que le *khi-lin*, sorte de licorne merveilleuse qui n'apparaît, selon les Chinois, qu'aux époques de prospérité où l'empire est florissant, sous le gouvernement d'un prince accompli. SSE-MA-KOUANG, consulté par ordre de l'empereur, répondit : « Je n'ai jamais vu de *khi-lin*, ainsi je ne puis dire si l'animal dont on parle en est un. Ce que je sais, c'est que le véritable *khi-lin* n'est point apporté par des étrangers : il paraît de lui-même quand l'État est bien gouverné. »

Il y avait de la hardiesse et de la fermeté dans cette réponse qui choquait les préjugés mis en jeu par l'adulation. Il en fut de même à l'occasion d'une éclipse de soleil, qui eut lieu en 1061. Cette éclipse, selon l'annonce des astronomes, devait être de six dixièmes du disque du soleil : elle ne fut réellement que de quatre dixièmes. Les courtisans vinrent en cérémonie en féliciter l'empereur comme une dérogation formelle que le ciel avait permise aux lois de ses mouvements, et qui faisait le plus grand honneur à la sagesse de son gouvernement. Mais SSE-MA-KOUANG qui était présent les inter-

rompit : « Le premier devoir d'un censeur est de dire la vérité, s'écria-t-il ; ce que vous venez d'entendre n'est qu'une basse flatterie ou l'effet d'une ignorance profonde. L'éclipse a été moindre qu'on ne l'avait annoncée : il n'y a là ni bon, ni mauvais pronostic à faire, ni de quoi féliciter Votre Majesté. Les astronomes se sont trompés ; si c'est par négligence, il faut les en punir. Un très-mauvais présage, c'est qu'il y ait près de votre personne des gens qui osent parler comme je viens de l'entendre, et que Votre Majesté daigne les écouter. »

Si ceux qui gouvernent les hommes en trouvaient toujours de semblables, pour leur dire la vérité, ils commettraient bien moins de fautes, et les peuples seraient bien mieux gouvernés, surtout s'ils écoutaient tous la vérité, comme JIN-TSOUNG, avec la volonté d'en profiter. Les successeurs de cet empereur ne furent pas si dociles aux remontrances du hardi censeur, et il fut éloigné de la cour. SSE-MA-KOUANG, rendu à la vie privée, s'occupa avec ardeur de son grand ouvrage historique, dans lequel il avait le projet de comprendre les actions des princes et des sujets, et tout ce qui pouvait intéresser la science du gouvernement.

Pour accomplir cette grande tâche, il compulsa tout ce qu'il put trouver de livres dans les bibliothèques, rassembla les monuments les plus anciens et consulta les mémoires les plus récents. Il soumit à la discussion les opinions contradictoires admises par les auteurs, rectifia les erreurs, dissipa l'obscurité qui couvrait certains événements, et ramena toutes les traditions à une seule série, où les faits, disposés chronologiquement, forment, suivant l'expression chinoise, comme un vaste tissu dont la chaîne suit l'ordre des temps, et dont la trame embrasse tout l'empire. Prenant pour point de départ ce que les Chinois appellent les temps des guerres civiles, il commença ses récits au règne de WEI-LIÉ-WANG de la dynastie des premiers *Tcheou*, et les conduisit jusqu'aux dynasties qui avaient précédé l'éta-

(*) Voir son portrait, pl. 63, n° 2. On peut consulter sur ce célèbre historien la biographie que le P. Amiot et M. Abel Rémusat lui ont consacrée ; Mémoires sur les Chinois, t. X, p. 1, et Biographie universelle, art. SSE-MA-KOUANG.

blissement de celle sous laquelle il vivait, de sorte qu'il embrassait un espace de treize cent soixante-deux ans. Le titre de ce bel ouvrage fut : *Tseu-tchi-thoung-kian*, qu'on peut traduire par *Miroir universel à l'usage de ceux qui gouvernent*, ou moins littéralement comme le P. Amiot, par *Magasin de la science du gouvernement*. Cet ouvrage a été continué par divers auteurs, et complété, pour ce qui concerne les temps anciens, par LIEOU-YU, ami et collaborateur de SSE-MA-KOUANG.

Dans sa forme originale, le *Tseu-tchi-thoung-kian* contenait deux cent quatre-vingt-quatorze livres de texte, trente livres de tables, et trente autres livres de dissertations et de discussions. L'auteur, quoique assisté des plus habiles lettrés de son temps, ne put l'achever qu'en 1084 sous le règne de CHIN-TSOUNG.

Ce fut sous ce dernier empereur que SSE-MA-KOUANG, placé à la tête des censeurs publics, composa un grand nombre de célèbres remontrances, dont plusieurs ont été réunies dans le magnifique recueil, intitulé *Kou-wen-youan-kian* (*), dont il a déjà été fait mention dans cet ouvrage.

OPPOSITION ORGANISÉE D'UN PARTI DE LETTRÉS CONTRE LES ACTES DU GOUVERNEMENT.

Plusieurs des principaux lettrés qui vivaient sous JIN-TSOUNG, tels que FOU-PIE, HAN-KI, FAN-TCHOUNG-YEN (dont il a été précédemment question), NGËOU-YANG-SIEOU, censeur, TCHI-KIAI, etc., vivaient fort unis entre eux; ce dernier était un homme désintéressé, droit et réglé, mais libre, hardi à exercer sa critique et à censurer les actions des autres dans des vers qu'il faisait très-bien. Cette société de lettrés et d'hommes d'esprit fut dénoncée à l'empereur par des

gens puissants qui avaient été blessés de leur critique. L'empereur s'adressant à ses ministres, leur dit : « J'ai souvent entendu parler de partis formés par des gens de rien (*) qui n'ont ni mérite ni vertus. Mais les honnêtes gens qui remplissent les emplois publics, qui ont du mérite et de la vertu, ne forment pas de partis. » Un des lettrés attaqués dans le discours de l'empereur, nommé NGËOU-YANG-SIEOU, se défendit devant l'empereur par le discours suivant, qui a été conservé et recueilli avec un grand nombre d'autres du même élégant écrivain, dans le grand recueil ci-dessus cité et dans le *Kou-wen-ping-tchou* (**):

« Prince, de tout temps on a vu confondre mal à propos les liaisons également honnêtes et utiles, avec d'indignes et de dangereuses cabales. De tout temps cette confusion a été le fondement de bien des accusations injustes... La vertu et le bien public constituent le principe qui unit les premiers; l'union des méchants n'est fondée que sur l'intérêt..., chacun d'eux a quelques vues d'ambition ou de cupidité... Ces intérêts cessent-ils, on voit aussitôt ces mêmes gens se nuire, s'abandonner, se trahir mutuellement... Il n'en est pas de même des hommes supérieurs; ce qu'ils se proposent de garder inviolablement, ce sont les règles de la raison la plus droite et de la plus exacte équité. Ce qui fait leur occupation, c'est de donner chaque jour au prince qu'ils servent de nouvelles preuves de leur zèle (***). Tout ce qu'ils crai-

(*) L'expression chinoise *siao-jin* signifie littéralement *petites gens*.

(**) Autre petit recueil en 10 pen ou vol. chinois très-répandu. Ce discours se trouve au *Kiouan* 8, fol. 25. Nous donnons ici des fragments de la traduction qu'en a faite le P. Hervieu, traduction qui n'est qu'une paraphrase du texte, élégant et concis, mais qui en rend assez fidèlement le sens pour nous dispenser d'en faire une nouvelle. Voy. Du Halde, *Description de la Chine*; t. II.

(***) Cette phrase obséquieuse n'est pas dans le texte chinois. Voici le passage : *Kiou-tseu, tse pou jan ; so cheou tche : tao, i ; so hing tche : tchoung sin ; so si tche : ming ;*

(*) On peut voir la traduction de quelques-unes de ces remontrances dans la *Description de la Chine*, du P. Du Halde, t. II, p. 539. fol. et 648 in-4.

gnent de perdre, c'est leur vertu et leur réputation. Voilà leurs maximes, voilà leurs exercices, voilà leurs intérêts. S'agit-il de travailler à devenir plus vertueux et de tendre à la perfection; ils tiennent la même route, ils vont de compagnie, pour ainsi dire, et s'entraident les uns les autres. S'agit-il de servir le prince et l'État; ils s'y portent avec la même ardeur (*). Ils unissent pour cela tout ce que peut chacun d'eux, sans jamais se relâcher ou se démentir. Telle est l'union des gens d'honneur; telles sont leurs liaisons; tels sont les partis qu'ils forment...

« Du temps du grand empereur YAO, les officiers de la cour se trouvèrent comme divisés en deux partis : l'un était de quatre méchants hommes, l'autre était des huit *youan* et des huit *ki*, c'est-à-dire, de seize personnes également sages et vertueuses, parfaitement unies entre elles. YAO éloigna ces quatre méchants hommes, entretint avec joie l'union des seize. Tout fut dans l'ordre et jamais gouvernement ne fut plus parfait... »

tsiè i tchi siou chin : tse thoung tao, eulh iang i. Littéralement : Les sages ou les hommes supérieurs n'agissent pas ainsi; ce qu'ils conservent précieusement, c'est la raison et la justice; ce qu'ils pratiquent, c'est la droiture et la fidélité (tchoung, sin); ce qu'ils craignent le plus de perdre, c'est leur réputation; ils s'appliquent à améliorer et à perfectionner leur personne; alors ils s'identifient avec la droite raison et ils s'entraident les uns les autres.

(*) Nous ferons encore ici la même observation. Voici le texte chinois : *I tchi sse kout : tse thoung sin eulh kounng tchai*; S'agit-il de servir l'État (koun), alors ils unissent leurs cœurs, (ils réunissent tous leurs efforts) et se portent en foule où ils peuvent être utiles. Le traducteur français est plus monarchique dans sa traduction que le texte chinois original. On voit par ces deux exemples comment l'époque où l'on vit et ses propres opinions influent sur les choses en apparence les plus indifférentes. Le P. Hervieu vivait sous Louis XIV, et quoique écrivain en Chine, son style rappelle celui de l'époque du grand roi.

Le *Chou-king* dit : « Le tyran CHÉOU (*) avait sous lui des millions d'hommes; mais autant d'hommes, autant de cœurs; WOU-WANG en allant le combattre n'était suivi que de trois mille hommes; mais ces trois mille hommes n'avaient qu'un cœur. Sous le tyran CHÉOU, autant de cœurs qu'il y avait d'hommes; par conséquent point d'unions, point de partis; cependant CHÉOU périt et perdit l'empire. Ce fut à ce prétendu parti que WOU-WANG dut ses succès.

« Du temps des derniers *Han*, sous le règne de HIAN-TI, sous ce beau prétexte de parti et de cabale, on vit rechercher, saisir et jeter dans les prisons tous les lettrés de réputation. Survint la révolte des bonnets jaunes. Tous ceux dont le zèle et la sagesse auraient pu la prévenir ou y remédier étant en prison, le trouble fut extrême dans tout l'empire. La cour ouvrit les yeux, se repentit, unit en liberté ces prétendus conspirateurs. Mais ce repentir vint trop tard. Le mal était trop avancé, et il se trouva sans remède.

« Sur la fin de la dynastie des *Thang*, on vit recommencer de semblables accusations. Cet abus ne fit que croître, et sous l'empereur TCHAO-TSOUNG il fut extrême. Ce prince, pour ce prétendu crime, fit mourir dans les supplices tout ce qu'il y avait de meilleur à la cour (le Chinois dit : de docteurs renommés). L'on vit ceux qui animaient ce prince crédule faire précipiter dans le fleuve Jaune un grand nombre d'hommes de mérite; et joignant à cette cruauté une froide raillerie, dire qu'il fallait faire boire cette eau trouble et bourbeuse à ces hommes qui se piquaient si fort d'être purs et nets (c'est-à-dire intègres). Les conséquences d'une telle action furent la ruine de la dynastie des *Thang*... »

JIN-TSOUNG n'ayant point eu d'enfant, choisit pour lui succéder un de ses neveux qui régna quatre ans sous le nom de YNG-TSOUNG (1064-1067). Après sa mort prématurée, son fils

(*) Voy. ci-devant pag. 70 et suiv.

CHIN-TSOUNG régna dix-huit ans (1068-1085). L'histoire lui attribue plus de valeur et de grandeur d'âme que de sagesse. Il avait un extrême désir de porter la guerre dans les provinces septentrionales de l'empire et de les délivrer du joug des Tartares; mais il en fut détourné, dit-on, par le souvenir du conseil que sa mère lui avait donné en mourant de sacrifier tout au bien de la paix.

Il favorisa beaucoup les gens de lettres; il honora d'un titre posthume équivalent à celui de *duc*, le célèbre philosophe MENG-TSEU, le second en rang dans l'estime des Chinois après KHOUNG-TSEU dont il professa la doctrine, et qui avait déjà été honoré du titre posthume de *roi* par un autre empereur.

NOUVELLE DOCTRINE PHILOSOPHIQUE.

Ce fut sous le règne de cet empereur et de son successeur que parut en Chine une nouvelle doctrine philosophique, que l'on pourrait justement nommer philosophie de la nature, parce que c'est dans une interprétation plus ou moins fidèle des lois de la nature que ses auteurs en placèrent les principes fondamentaux que nous exposerons ailleurs (*).

Cette philosophie a été considérée par plusieurs missionnaires jésuites en Chine, comme professant l'athéisme (**), quoique à tort selon nous. L'empereur CHIN-TSOUNG honora ces nouveaux philosophes de titres distingués pendant leur vie et après leur mort. Au nombre de ces novateurs, et

leur chef politique, figure un ministre d'État, nommé WANG-'AN-CHI, contre les idées réformatrices duquel SSI-MA-KOUANG, grand partisan de l'ancienne doctrine, eut longtemps à lutter. Placé en opposition avec un de ces esprits audacieux, qui ne reculent, dans leurs plans d'amélioration, devant aucun obstacle, qui ne sont retenus par aucun respect pour les institutions anciennes, SSI-MA-KOUANG se montra ce qu'il avait toujours été, religieux observateur des coutumes de l'antiquité, et prêt à tout braver pour les maintenir.

« WANG-'AN-CHI était ce réformateur que le hasard avait opposé à SSI-MA-KOUANG, comme pour appeler à un combat à armes égales le génie conservateur qui éternise la durée des empires, et cet esprit d'innovation qui les ébranle. Mus par des principes contraires, les deux adversaires avaient des talents égaux; l'un employait les ressources de son imagination, l'activité de son esprit et la fermeté de son caractère, à tout changer, à tout régénérer; l'autre, pour résister au torrent, appelait à son secours les souvenirs du passé, les exemples des anciens, et ces leçons de l'histoire dont il avait fait toute sa vie une étude particulière.

« Les préjugés mêmes de la nation, auxquels WANG-'AN-CHI affectait de se montrer supérieur, trouvèrent un défenseur dans le partisan des idées anciennes. L'année 1069 avait été marquée par une réunion de fléaux qui désolèrent plusieurs provinces : des maladies épidémiques, plusieurs tremblements de terre, une sécheresse qui détruisit presque partout les moissons. Suivant l'usage, les censeurs saisirent cette occasion pour inviter l'empereur à examiner s'il n'y avait pas dans sa conduite quelque chose de répréhensible, et dans le gouvernement quelques abus à réformer; et l'empereur se fit un devoir de témoigner sa douleur en s'interdisant certains plaisirs, la promenade, la musique, les fêtes de l'intérieur de son palais. Le ministre novateur n'approuva pas cet hommage

(*) Voir dans la suite de cet ouvrage, l'art. *Philosophie chinoise*.

(**) Voici ce que dit le P. Prémare dans sa *Notitia linguæ sinicæ*, du grand ouvrage publié de 1403 à 1425 de notre ère, dans lequel cette philosophie est exposée : « In octavo gradu sunt moderni doctores ex quorum placitis conflata est illa farrago « *Sing-li-ta-tsiouan*. Horum magister est « TCHOU-LIEN-KI, et post illum præcipue « laudantur duo TCHING-TSIE, TCHANG-TSAI, « supra dictus TCHOU-BI et TCHAO-KANG-TSIE. » Il y a plusieurs exemplaires chinois de cet ouvrage à la Bibliothèque royale de Paris.

rendu aux opinions reçues. « Ces calamités qui nous poursuivent, dit-il à l'empereur, ont des causes fixes et invariables; les tremblements de terre, les sécheresses, les inondations n'ont aucune liaison avec les actions des hommes. Espérez-vous changer le cours ordinaire des choses, ou voulez-vous que la nature s'impose pour vous d'autres lois ? »

« Ssé-MA-KOUANG, qui était présent, ne laissa pas tomber ce discours : « Les souverains sont bien à plaindre, s'écria-t-il, quand ils ont près de leurs personnes des hommes qui osent leur proposer de pareilles maximes; elles leur ôtent la crainte du ciel; et quel autre frein sera capable de les arrêter dans leurs désordres? Maîtres de tout, et pouvant tout faire impunément, ils se livreront sans remords à tous leurs excès; et ceux de leurs sujets qui leur sont véritablement attachés n'auront plus aucun moyen de les faire rentrer en eux-mêmes (*). »

Il est difficile, ajoute M. Rémusat, de décider lequel de ces deux discours contenait le plus de véritable philosophie.

RÉFORMES DANS LE GOUVERNEMENT PROPOSÉES PAR WANG-AN-CHI.

L'opposition de Ssé-MA-KOUANG et de quelques autres savants personnages, aux idées réformatrices de WANG-AN-CHI, n'ébranlèrent pas le crédit du dernier près de l'empereur CHINTSOUNG dont il était ministre. Alors il entreprit, non-seulement d'établir quelques nouveaux usages, mais de faire publier de nouvelles lois, et de changer sur beaucoup de points le système du gouvernement chinois. Voici à peu près le précis de son système tel que le donne le P. Amiot :

Le premier et le plus essentiel des devoirs d'un souverain est d'aimer ses peuples de manière à leur procurer les avantages réels de la vie, qui sont l'abondance et la satisfaction. Pour

arriver à ce but, il suffirait d'inspirer à tout le monde les règles invariables de la rectitude; mais comme il ne serait pas possible d'obtenir de tous l'observation exacte de ces règles, le souverain doit, par de sages règlements, fixer la manière de les observer.

Sous la dynastie des Tchéou, il y avait des tribunaux de police qui avaient une inspection immédiate sur les ventes et les achats de toutes les choses qui servent à l'usage de la vie (*). Ces tribunaux déterminaient chaque jour le prix des denrées et des marchandises. Ils imposaient des droits qui n'étaient payés que par les riches, et dont par conséquent les pauvres étaient exempts. L'argent que l'on retirait de ces droits était mis en réserve dans les épargnes du souverain qui en faisait faire la distribution aux vieillards sans soutien, aux pauvres, aux ouvriers qui manquaient de travail, et à tous ceux que l'on jugeait être dans le besoin. WANG-AN-CHI établit dans tout l'empire des tribunaux semblables.

Il établit d'autres tribunaux qui étaient chargés de distribuer des grains pour ensemençer les terres incultes, et de partager ces terres entre les cultivateurs, à condition seulement de rendre en grains ou en autres denrées, le prix de ce que l'on avait avancé pour eux; et afin que toutes les terres de l'empire produisissent selon leur nature, les commissaires de ces tribunaux décidaient eux-mêmes de l'espèce de denrée dont on devait les ensemençer respectivement, et ils faisaient les avances de ces denrées dont ils ne devaient être remboursés qu'au temps de la récolte.

Il établit dans chaque ville des bureaux particuliers pour percevoir les droits de l'empire; et ces droits étaient évalués en proportion de la bonne ou mauvaise récolte, de la rareté ou de l'abondance des marchandises. La seule espèce de monnaie qui eût cours alors pour l'usage ordinaire, était fabriquée par quiconque voulait s'en donner la peine, il suffisait qu'elle fût de poids.

(*) M. Rémusat, Vie de Sse-ma-kouang; Amiot, id., Mém. chin., t. X, p. 34.

(*) Voy. pag. 123 et 124.

Il arrivait de là que la valeur de cette monnaie variait selon le poids et la dimension qu'on lui donnait. WANG-AN-CHI sentit le vice et tous les inconvénients de cet usage; il entreprit de donner à la monnaie ayant cours une valeur fixe, et d'en déterminer à peu près le nombre. Pour atteindre ce but, il érigea dans les principales villes de chaque district des tribunaux, auxquels il fit attribuer le droit exclusif de fabriquer la monnaie, et de décider en dernier ressort de la quantité qu'il fallait en fabriquer selon le besoin et les circonstances.

On comprend assez, dit le P. Amiot(*), que ces sortes d'innovations durent soulever contre lui tous les ordres de l'État. Il est à croire cependant que s'il n'en eût fait que de cette espèce, on n'eût pas imprimé à son nom la tache ineffaçable qui le souillera tant qu'il y aura en Chine des hommes qui liront. Mais il en voulut faire jusque dans la classe de ceux qui sont par état les ennemis jurés de toute nouveauté. Il changea la forme ordinaire des examens pour les grades de littérature; il fit adopter pour l'explication des *K'ing* les commentaires qu'il en avait faits; il fit ordonner que l'on s'en tiendrait, pour l'intelligence des caractères, au sens qu'il avait fixé dans le Dictionnaire universel dont il était l'auteur. Ce fut là, je pense, ce qui lui attira le plus grand nombre d'ennemis et les plus irréconciliables.

Nous ne rapporterons pas ici toutes les objections que les partisans des anciens usages, et entre autres Sse-ma-kouang, présentèrent à l'empereur CHIN-TSOUNG pour repousser les innovations de WANG-AN-CHI; on peut lire à ce sujet tous les détails que donne le P. Amiot dans la vie du célèbre historien (**). L'empereur CHIN-TSOUNG

resta inébranlable dans ses résolutions de faire exécuter les réformes de son premier ministre qu'il croyait avantageuses à son peuple, mais il mourut avant d'avoir pu les mettre entièrement à exécution.

TCHI-TSOUNG (1086-1100). C'est sous ce nom que régna pendant quinze ans le sixième fils du précédent empereur. Comme il n'avait que dix ans lorsque le gouvernement de l'empire lui échut, ce fut l'impératrice, aïeule de ce prince, qui gouverna pendant sa minorité.

LE DÉCALOGUE D'UN SOUVERAIN.

Un sage, nommé LIU-KOUNG-TCHU, ayant été élevé à la dignité de premier ministre, présenta à l'empereur TCHI-TSOUNG un petit livre contenant les dix préceptes suivants, compris dans vingt caractères chinois, chaque précepte étant renfermé dans deux caractères :

1. Craignez le ciel;
2. Aimez le peuple;
3. Travaillez à votre perfection;
4. Appliquez-vous aux sciences;
5. Élevez les sages aux emplois;
6. Écoutez les avis qu'on vous donne;
7. Diminuez les impôts;
8. Modérez la rigueur des supplices;
9. Évitez la prodigalité;
10. Fuyez la débauche.

TCHI-TSOUNG répudia sa femme légitime; un de ses ministres lui ayant fait des remontrances à ce sujet dans un placet qu'il lui présenta, il lui répondit qu'il avait suivi l'exemple de quelques-uns de ses ancêtres : « Vous eussiez mieux fait, répliqua le ministre, d'imiter leurs vertus et non pas leurs fautes. » L'empereur, irrité de cette réplique, jeta le placet, le foula aux pieds, et dépouilla de sa dignité celui qui lui donnait ce conseil.

L'empereur HOÏ-TSOUNG (1101-1125), le onzième fils de CHIN-TSOUNG, qui succéda au précédent, se fit le protecteur des eunuques jusqu'à donner à quelques-uns d'entre eux des principautés. Cette politique, ou plutôt cette faiblesse anti-politique, ramena des abus

(*) Vie de Sse-ma-kouang, pag. 38.

(**) Mém. chin., t. X, pag. 48 et suiv. On peut voir aussi le portrait de WANG-AN-CHI, tracé par un de ses ennemis littéraires et politiques, SOU-SIEN, dans les deux recueils chinois précédemment cités; et dans Du Halde, Description de la Chine, t. II.

que l'on avait eu bien de la peine à extirper. On dirait que la fatalité, qui dans un temps donné, pousse à leur ruine tous les pouvoirs, commençait déjà à peser sur la dynastie des *Soung*, à peine arrivée à son huitième souverain. Cet empereur contribua beaucoup à la ruine future de sa dynastie en appelant à son secours, pour repousser les *Khi-tan*, une autre horde de Tartares orientaux appelés *Jou-tché* ou *Jou-tchi*, qui formèrent bientôt un royaume puissant et redoutable pour l'empire chinois. Le royaume de *Liao-toung* fut détruit après deux cent neuf ans d'existence; mais il fut remplacé par celui des *Kin*, ou de la *dynastie d'or*; le premier chef de cet empire, qui prit le nom de *T'ai-tsou*, comme tous les fondateurs de dynasties, après avoir aidé l'empereur de la Chine à détruire le royaume de *Liao-toung*, s'empara des provinces septentrionales de la Chine, le *Pe-tchi-li* et le *Chen-si*, moins par la force de ses armes que par la lâcheté et la trahison de plusieurs mandarins chinois, qui étant mécontents de l'empereur, facilitèrent à son ennemi la conquête de ces provinces. L'empereur *Hoëi-tsong*, se voyant en danger de perdre l'empire, fit un traité de paix honteux avec le nouvel empereur tartare; mais ce traité n'ayant pas été observé, à l'instigation des ministres de *Hoëi-tsong*, les Tartares reprirent les armes. Ils s'emparèrent de la province du *CHAN-si*, et leur chef engagea de nouveau l'empereur chinois à aller avec lui reconnaître les limites de l'empire qu'il lui laissait. *Hoëi-tsong* s'y rendit; mais le chef tartare s'empara de sa personne, et l'emmena prisonnier dans le désert de *Cha-mo*, où il mourut.

Son fils lui succéda sous le nom de *Kin-tsong* (1126). Le premier acte qu'il fit de son autorité fut d'exécuter les ordres de son père en mettant à mort les six ministres qui lui avaient conseillé de rompre son traité avec les Tartares (*Jou-tché*). Ces derniers poussèrent leurs conquêtes jusque dans la province du *Ho-nan*, et traversèrent sans obstacle le fleuve Jaune. Ils pri-

rent et pillèrent la capitale; et firent prisonnier l'empereur, qu'ils emmenèrent avec ses femmes.

Plusieurs grands de l'empire et plusieurs ministres préviurent le même sort en se donnant la mort.

KAO-tsong (1127-1162). Cet empereur, le neuvième fils de *Hoëi-tsong*, effrayé de l'audace des Tartares, transporta sa cour à *Nan-king*, mais obligé de fuir encore cette capitale, il se réfugia à *Hang-tcheou*, capitale de la province de *Tche-kiang*(*), ce qui a fait donner depuis à la dynastie des *Soung* l'épithète de *méridionale*. Quoique ami de la paix et des lettres, qui ne fleurissent guère que sous ses auspices, cet empereur fut obligé de se défendre contre les Tartares et des troupes de brigands qui ravageaient quelques provinces. Son habile général *Koung-ye* fut treize fois vainqueur contre les premiers, dans les provinces septentrionales; mais ces victoires ne lui profitèrent pas. L'histoire reproche sévèrement à cet empereur d'avoir négligé les sages, et d'avoir admi à leur place, dans ses conseils, des hommes fourbes et pervers. Elle lui reproche aussi de s'être livré entièrement à la secte de *Fo*, au point d'abandonner à son neveu le gouvernement de l'empire.

RÈGNE SIMULTANÉ DE LA DYNASTIE TARTARE NOMMÉE *KIN*.

Hi-tsong, qui était le roi des Tartares *Jou-tché*, déjà maîtres d'une partie de la Chine, voulant s'affectionner ses nouveaux sujets, alla visiter en personne les salles et le collège du philosophe *Khoung-tsu*, afin de lui rendre les honneurs posthumes qu'on a coutume de lui décerner, honneurs vraiment royaux. Les courtisans de *Hi-tsong*, qui ne comprenaient pas sa politique, le blâmaient d'honorer ainsi un homme qui n'était pas d'une race royale. « S'il ne mérite pas ces honneurs par sa naissance, dit le chef

(*) Voy. la pl. 64 qui représente une vue de cette ville, tirée des Voyages de Dapper.

tartare, il les mérita par l'excellente doctrine qu'il a enseignée. » Il marcha ensuite sur la ville de *Nan-king*, d'où *KAO-TSOUNG* s'était retiré, et s'en rendit maître; il l'abandonna ensuite après avoir incendié le palais impérial.

NOUVEAU TRAITÉ DE PAIX.

Les deux empereurs qui se partageaient la Chine, firent un traité de paix, dont les conditions furent extrêmement dures pour *KAO-TSOUNG*. Il y fut humilié au point de le souscrire du nom de *Ichin*, sujet, avec l'épithète honteuse et flétrissante de *kong, tributaire*!

Cependant l'année 1161 de notre ère, le chef tartare rompit ce traité, et à la tête d'une armée de six cent mille soldats, il entra dans les provinces centrales et prit la ville de *Yang-tcheou*. Arrivé sur le bord du grand fleuve *Yang-tse-kiang*, qui n'est pas éloigné de cette ville, il ordonna à ses troupes de le passer vers son embouchure, et dans l'endroit où il était le plus large et le plus rapide. Les troupes se révoltèrent, et le roi tartare fut tué dans le tumulte. L'armée se retira ensuite vers les provinces septentrionales.

HIAO-TSOUNG (1163-1189). Cet empereur, neveu du précédent, qui avait abdicé en sa faveur, eut un règne paisible, parce que le roi ou empereur tartare, qui avait succédé à l'entrepreneur *Hi-Tsoun*, était lui-même d'un naturel très-pacifique.

LE PHILOSOPHE ET CÉLÈBRE COMMENTATEUR TCHOU-HI.

Ce fut sous le règne de *HIAO-TSOUNG* que brilla *TCHOU-HI* (*), le plus célèbre commentateur des anciens livres classiques de la Chine (**), dont les explications pleines de clarté et d'une admirable concision sont devenues inséparables de ces mêmes livres. Aux

connaissances spéculatives et positives les plus étendues, il joignit l'expérience pratique des affaires, et il remplit plusieurs hautes magistratures sous quatre différents empereurs; il fut honoré après sa mort du titre de *Wen-houng* ou de *prince de la littérature*, et il reçut les mêmes titres posthumes que les disciples de *KHOUNG-TSEU*, avec lesquels il fut placé dans la salle destinée à honorer ce grand philosophe.

C'est un usage établi à la Chine et qui est encore en vigueur, que lorsqu'un homme rare s'est extraordinairement distingué par sa vertu, par sa probité ou par sa science, dans l'exercice de ses fonctions publiques, les empereurs le mettent au rang des disciples de *KHOUNG-TSEU*, afin qu'il partage avec ce grand maître les honneurs que les mandarins et les lettrés lui rendent à certains jours de l'année.

Nous renvoyons aussi à la section *Philosophie chinoise* un exposé de ses doctrines philosophiques. Ce même auteur écrivit aussi une histoire universelle de la Chine, composée de résumés substantiels et de développements, que l'on nomme en chinois *Thoung-kian-kang-mou*; les *kang-mou* ou résumés sont de *TCHOU-HI*, et le fond de l'ouvrage ou le *Thoung-kian* appartient à *SSE-MA-KOUANG*. C'est la traduction tartare de cette grande histoire des deux célèbres auteurs que le P. de Mailla a traduite en français, et qui a été publiée en douze volumes in-4°.

KOUANG-TSOUNG, fils et successeur de *HIAO-TSOUNG*, ne régna que cinq ans (1190-1194), pendant lesquels l'empire fut assez tranquille. *NING-TSOUNG*, son troisième fils, qui régna après lui (1195-1224), avait un esprit si borné qu'il était même incapable de choisir ses conseillers; ses courtisans abusèrent de sa confiance et de son imbécillité. Ils lui firent porter un édit par lequel il était défendu aux particuliers d'écrire les annales de l'empire, et de les imprimer sans y être autorisés par une permission expresse.

Sous le règne de cet empereur, le feu prit à son palais et y dura quatre jours sans que l'on pût l'éteindre.

(*) Voir son portrait, pl. 63, n° 3.

(**) Confer. ci-devant, pag. 183, note.

Quelques années après il prit aussi à la ville impériale, qui était *Hang-tchéou*, et il y eut, dit-on, cinq cent trente mille maisons consumées par les flammes.

Les Tartares *Kin* ou orientaux, ayant rompu le traité de paix, envahirent de nouveau la Chine.

TARTARES OCCIDENTAUX.

Selon le P. Couplet (*), les Tartares occidentaux qui, ayant été entièrement défaits dans plusieurs combats par WOU-TI, le sixième empereur de la dynastie des *Han*, n'avaient rien entrepris contre la Chine, digne d'être mentionné dans l'histoire, jetèrent enfin les premiers fondements de leur empire l'année 1206 de notre ère, et leur chef prit le nom dynastique de *Youan* (originaire, primitif). Depuis la première année de cet empire naissant jusqu'à la quatorzième, des millions de personnes périrent sous le fer du cruel fondateur de cette dynastie tartare. Le cinquième de ces chefs barbares dominera bientôt sur toute la Chine.

Le chef des Tartares occidentaux, qui occupèrent les pays compris entre la province du Chen-si, le Thibet et Samarkande, fut invité par l'empereur NING-TSOUNG de l'aider à repousser les empiétements et les invasions continues des Tartares orientaux. Le roi des *Khi-tan*, voyant qu'il ne pouvait plus lutter contre les deux armées combinées, demanda à traiter de la paix, en offrant aux Chinois des conditions très-avantageuses. Ces derniers, qui se sentaient forts, les dédaignèrent. Alors le roi des Tartares orientaux s'écria : « Les Tartares occidentaux m'enlèvent aujourd'hui mon empire, demain ils prendront le vôtre ! »

Il est dit dans l'histoire chinoise que le chef des Tartares occidentaux, après avoir détruit le royaume des Mahométans, nommé *Mé-té-na* (Médine ou de Médine), s'avança des royaumes de *In-to* (l'Inde) et de *Sa-ma-eulh-han*

(Samarkande) jusqu'à la porte de fer (*tie-men*), torteresse ainsi nommée, où, effrayé par l'apparition d'un monstre extraordinaire qui lui demanda s'il n'était pas encore satisfait de tout le sang qu'il avait versé, il arrêta sa marche, et revenu dans son royaume, il tourna par la suite ses armes contre la Chine.

LI-TSOUNG (1225-1264). Dans l'état où se trouvait l'empire chinois à l'époque où nous sommes arrivés, il aurait fallu au pouvoir un homme capable de se mettre à la tête de la population, et de diriger ses armées contre les ennemis extérieurs et intérieurs qui se montraient de toutes parts. LI-TSOUNG n'était pas cet homme. Il avait plus d'amour pour les lettres et la doctrine des *Tao-sse* que pour la guerre. Dans la seconde année de son règne il donna à perpétuité le titre de *Koung* (prince ou duc) au chef de la famille de KHOUNG-TSEU, qui subsiste encore de nos jours, après plus de deux mille ans d'existence, et il l'exempta de payer aucun tribut.

Pendant ce temps, la guerre contre les Tartares orientaux se continuait avec vivacité. Les Tartares occidentaux, qui commandait un habile général nommé PE-YEN, étaient venus, comme nous l'avons déjà dit, se joindre aux troupes chinoises pour combattre les premiers. La ville de *Ho-nan*, où le roi des Tartares orientaux tenait sa cour, fut prise. La capitale de la province de *Chan-toung* fut assiégée; le siège fut long, et les habitants se défendirent avec tant d'opiniâtreté, que n'ayant plus de vivres, ils mangèrent de la chair humaine. Le roi tartare NGAÏ-TI, se voyant perdu sans ressources, s'étrangla de désespoir, et sa mort mit fin à l'empire des *Kin* ou Tartares orientaux qui avait eu neuf rois dans l'espace de cent dix-sept ans.

DOMINATION DES TARTARES DU NORD DANS LES PROVINCES SEPTENTRIONALES DE LA CHINE.

Ce que l'esprit politique le plus vulgaire aurait dû prévoir en appelant

(*) *Monarchia sinica tabula chronologica*, pag. 74.

les Tartares mongols au secours de l'armée chinoise, dans l'intérieur de l'empire, arriva. Ces barbares prirent goût à la civilisation chinoise, et après avoir repoussé et détruit d'autres barbares, ils firent comme eux, et établirent un nouvel empire dans les provinces du nord de la Chine. *Hou-pie-lie* (KHOUBILAI-KHAN) qui était leur chef, et qui s'était rendu habile dans les sciences et la littérature chinoises, s'attacha ses nouveaux sujets par l'estime dans laquelle il tint les gens de lettres, et par les honneurs qu'il rendit à la mémoire de KHOUNG-TSEU. Les historiens chinois placent le commencement de son règne à l'année 1260 de notre ère, et ils le désignent sous le nom de CHI-TSOU (l'ancêtre du siècle, ou de la génération).

On doit remarquer cette habitude constante des conquérants barbares qui s'établissent en Chine, de se concilier la faveur de la partie la plus éclairée de la nation, en honorant celui qui en est regardé comme le législateur et le premier sage. Cette politique habile contribua sans aucun doute à la conquête et à la soumission répétées de cette nation, qui, dans ses humiliations et ses défaites, avait encore cependant la gloire de se soumettre ses conquérants et de commander le respect à ses vainqueurs.

TOU-TSOUNG (1265-1274). Il était neveu du précédent empereur, mort sans postérité. Plus avide de plaisirs que du salut de l'empire menacé par les Tartares, il s'abandonna complètement à toutes sortes de débauches. Ses ministres lui firent inutilement des représentations. Plusieurs d'entre eux voyant que la dynastie des *Soung* marchait à une ruine prochaine et inévitable, et que les principes d'un meilleur gouvernement étaient pratiqués chez les Tartares occidentaux, se retirèrent dans l'empire du Nord.

Les armées de KHOUBILAI réalisaient successivement tous ses projets de conquête. Elles s'étaient répandues dans les provinces du *Yun-nan*, du *Chen-si* et du *Sse-tchouan*. On dit que quatre cent mille personnes furent

mises à mort dans la capitale de cette dernière province. La province de *Hou-kouang* fut ensuite envahie, et presque toutes les villes ouvrirent leurs portes au vainqueur.

MARCO-POLO. Ce fut vers ce temps-là que Marco-Polo, le célèbre marchand vénitien, entra en Chine et parcourut les plus belles provinces de cet empire, dont il donna ensuite la relation, dans laquelle il décrit des choses si extraordinaires pour l'Europe, que l'on fut longtemps à la regarder comme fabuleuse.

TI-HIEN ou KOUNG-TSOUNG (1275). Les derniers empereurs de la dynastie des *Soung* n'étaient guère propres à empêcher sa ruine. Celui-ci, qui n'était qu'un enfant, ne régna qu'un an. Sa mère, qui était régente, envoya des ambassadeurs à l'empereur tartare pour lui demander la paix avec les conditions les plus humiliantes. KHOUBILAI lui répondit : « Votre famille ne doit son élévation au trône de la Chine qu'à l'enfance du dernier prince de la dynastie précédente. Il est juste que les princes de la dynastie des *Soung*, qui ne sont aussi que des enfants, cèdent la place à une autre dynastie. »

Et en même temps il envoyait une armée de sept cent mille hommes conquérir les provinces méridionales de la Chine qui n'étaient pas encore en son pouvoir.

L'histoire vante la sagesse de l'un de ses généraux nommé PE-YEN, qui conduisait un corps d'armée de deux cent mille hommes avec autant d'ordre que s'il n'eût conduit qu'un seul soldat. Il s'empara de la personne de l'empereur enfant (il n'avait que dix ans), qu'il emmena prisonnier et qui mourut dans le désert de la Tartarie, appelée *Cobi* ou *Chamo*, où l'un de ses prédécesseurs avait déjà expiré au pouvoir des Tartares.

Deux de ses frères qui lui succédèrent (TOUAN-TSOUNG, 1276-1277, et TI-PING, 1278), n'eurent plus qu'un fantôme d'empire et de puissance. Le premier, pour fuir devant la marche victorieuse de l'empereur tartare, qui ne trouvait aucune résistance, fut forcé

de s'embarquer sur ses vaisseaux avec les grands de la cour, et cent trente mille soldats qui lui restaient, et il se rendit par mer d'abord dans la province de *Fo-kien*; et de là il se réfugia sur les côtes de la province de *KOUANG-ROUNG*, où il mourut, âgé de onze ans.

FIN DE LA DYNASTIE DES *SOUNG*.

La flotte chinoise ayant été jointe par la flotte tartare, un combat sanglant eut lieu; la flotte chinoise fut vaincue et mise dans une déroute complète. Le premier ministre *Lo-sikou-ssé*, à qui le jeune empereur avait été confié, voyant qu'il n'y avait plus d'espoir de salut, prit le jeune prince, âgé de dix-huit ans, entre ses bras, et il se précipita avec lui dans la mer, en disant : « Il faut mieux mourir libre que de déshonorer les ancêtres de l'un de nous par une honteuse captivité. » Alors l'impératrice, au désespoir et jetant des cris affreux, se jeta pareillement dans la mer. Cette catastrophe arriva près d'une île appelée *Yat-chan*, dépendante de la ville de *Sin-hoet*, province de *Kouang-toung*.

Un autre général, qui commandait une partie de la flotte chinoise, passa à travers les vaisseaux ennemis, et s'efforça d'aborder sur quelque rivage; mais il ne put vaincre la violence des vents, et une affreuse tempête, qui semblait aussi avec tous les éléments vouloir hâter la ruine complète de la dynastie des *Soung*, le fit périr avec tout son équipage.

On dit que dans cette fatale journée plus de cent mille Chinois trouvèrent la mort, soit par le fer, soit dans les flots où beaucoup d'entre eux se précipitèrent de désespoir.

Ainsi finit la dynastie des *Soung*, et avec elle la domination chinoise. Cette grande monarchie chinoise, qui venait de s'écrouler, avait déjà une existence de près de quatre mille ans, et avait déjà vu passer dix-neuf dynasties, quand elle se vit forcée d'obéir pour la première fois à des souverains étrangers.

XX^e DYNASTIE; LES *YOUAN* OU *MONGOIS*.

1279—1367. DEUX EMPEREURS, 89 ANNÉES.

La dynastie des *Soung*, après une durée de trois cent dix-neuf ans, était allée s'éteindre dans les flots de la mer Orientale, dernier et lointain refuge d'un pouvoir expirant qui n'avait cessé de reculer devant ces hordes de barbares dont l'audace, après avoir porté le fer et la flamme sur toutes les nations civilisées de l'Asie, menaçait encore d'envahir l'Europe à peine sortie de la barbarie (*). L'histoire en est encore à chercher quelle est la cause de ces grands fléaux qui paraissent de temps en temps sur la scène du monde, et qui menacent d'aneantir à jamais, comme les laves brûlantes du Vésuve, tous les monuments de la civilisation humaine qui se trouvent sur leur passage. Ne seraient-ils pas envoyés pour retremper dans les larmes de l'adversité ces nations dégénérées que les abus de la civilisation ont corrompues, et pour faire participer aux lumières dont le dépôt leur avait été transmis, ces barbares qu'elles voulaient en tenir déshérités?

Nous laissons à l'auteur de la Description de la Tartarie et de la Mongolie le soin de décrire l'origine et le développement de cette puissance si redoutable, qui, sortie des déserts de l'Asie centrale et conduite par le fameux *TCHINGGIS-KHAN*, fut une des plus grandes qui aient étonné le monde; spectacle extraordinaire et imposant que ces armées immenses qui descendent des hauts plateaux de l'Asie, et se précipitent comme des avalanches sur les nations qu'elles vont conquérir! L'Inde, la Perse, la Hongrie, la Pologne, l'Autriche, la Syrie, la Tartarie, la Chine suffisaient à peine à leur insatiable soif de conquête et de destruction! Leur chef se dit l'envoyé de Dieu pour exterminer les nations civilisées, et pour les punir de les avoir laissées dans la barbarie.

KHOUBILAI-KHAN (en chinois *HOU-PI-LIE*), petit-fils de *TCHINGGIS-KHAN*,

(*) Voy. ci-devant pag. 1. *Note*.

qui avait commencé la conquête de la Chine, fut le premier des conquérants étrangers auquel les historiens chinois donnent le titre d'empereur. Ils placent la première année de son règne, sous le nom de YOUAN-CHI-TSOU (premier ancêtre impérial des *Youan* ou *Mongols*), à l'année 1260 de notre ère; mais ils font encore régner simultanément les derniers empereurs des *Soung* jusqu'à l'année 1279 inclusivement, de sorte que ce n'est que l'année 1280 que le premier empereur de race mongole règne exclusivement sur le grand empire chinois.

POLITIQUE DE HOU-PI-LIE.

Lorsque MENG-KO, le petit-fils de TCHINGGIS-KHAN et le frère de HOU-PI-LIE, distribua les conquêtes de la Chine et celles de son père aux princes de sa maison, et les érigea en fiefs, HOU-PI-LIE eut pour lui le *Ho-nan* et une partie du *Chen-si*. C'est de là qu'il dirigea ses opérations pour se rendre maître de l'empire des *Soung*. Alors il pensa, en politique habile et en homme supérieur, à se mettre au niveau de la civilisation de ceux qu'il voulait soumettre à sa puissance. Lorsqu'il ne possédait encore que les provinces septentrionales de l'empire et qu'il n'avait pas encore le titre d'empereur, il voyait avec regret que les villes de sa domination se désolaient et que les campagnes devenaient désertes, parce que la population se retirait en foule dans les provinces méridionales pour se soustraire au joug d'étrangers barbares qui ne connaissaient d'autres lois que la force brutale. Il attira auprès de lui trois philosophes chinois, dans le but de l'instruire des usages de leur nation et de l'aider de leurs conseils pour l'administration des provinces qui étaient déjà en son pouvoir. Les trois sages, HIU-HENG, YAO-TCHOU et TSEU-MO, qui jouissaient de l'estime universelle des Chinois, crurent ne pouvoir mieux servir leurs compatriotes qu'en répondant à l'appel de HOU-PI-LIE. Ce dernier leur dit en les voyant : « Il faut que vous m'ai-

diez à faire entendre raison à vos compatriotes; ils nous regardent à peu près comme des ours et des tigres; ils nous craignent lors même que nous ne pensons qu'à leur faire du bien. Cependant je ne veux chercher qu'à les rendre heureux sous mon gouvernement; ils vous croiront quand vous le leur direz. Vous, YAO-TCHOU, je vous fais inspecteur général des campagnes; parcourez-les, faites en sorte qu'elles soient cultivées et rendues à leurs anciens possesseurs; je vous donne pleine autorité pour cela.

« Vous, HIU-HENG et TSEU-MO, je mets le peuple sous votre sauvegarde, veillez à la sûreté et à la tranquillité des artisans et des ouvriers; qu'ils travaillent comme ils le faisaient ci-devant, et qu'ils s'attendent à jouir en paix du fruit de leur industrie et de leurs labeurs. En outre je vous donne plein pouvoir de rétablir les écoles partout où il y en avait ci-devant, et d'en établir de nouvelles dans tous les lieux où vous le jugerez à propos; en un mot, faites tout ce que vous croirez utile au bien public; j'approuve d'avance tout ce que vous ferez. »

L'un de ces trois sages lettrés, YAO-TCHOU, avait fait l'éducation de HOU-PI-LIE, lorsque TCHINGGIS-KHAN se fut rendu maître des provinces septentrionales de la Chine, et n'avait pas peu contribué à son élévation, en l'instruisant dans les grands principes de l'humanité et de la sagesse chinoise. YAO-TCHOU, dit le P. Gaubil, était un des plus savants hommes de son temps, d'une intégrité généralement reconnue, d'un esprit et d'une sagesse supérieurs. Lorsqu'il fut appelé près de HOU-PI-LIE, pour l'aider de ses lumières et de ses conseils dans l'exercice de son gouvernement, il commença par offrir à ce prince un livre sur la manière de bien gouverner les peuples, dans lequel lui indiquait comment il devait agir envers les Chinois, les Tartares, les troupes, les grands de l'empire et les princes de sa famille. Il lui donna un autre livre chinois qui contenait un résumé de la doctrine des anciens sages, dont l'es-

sentiel se réduisait aux principes suivants : « Honorez et craignez le ciel ; aimez les peuples ; respectez les gens de bien ; étudiez les sciences qui conviennent à un prince et à un général d'armée ; aimez les personnes de votre famille ; entretenez des relations avec les hommes vertueux ; pensez à régler votre intérieur ; chassez d'auprès de vous les flatteurs et les hypocrites (*) ».

RÈGLEMENTS PUBLIÉS PAR HOU-PI-LIE.

Cette politique eut l'effet qu'HOU-PI-LIE en attendait ; les villes et les campagnes se repeuplèrent ; la sagesse et les bonnes intentions du prince mongol se répandirent partout, avec les nouveaux règlements que, aidé de ces trois sages, il publia pour être exécutés dans son nouvel empire. Ces règlements concernaient les divers tribunaux des ministres d'État, des censeurs de l'empire, des cérémonies, des mandarins ou fonctionnaires publics, des peines, des ouvrages publics, de la guerre et autres. On régla de même les fonctions des officiers d'armée et du palais de l'empereur. On réorganisa aussi le tribunal des mathématiques ou d'astronomie, où furent appelés des astronomes étrangers qui firent faire des progrès à la science des Chinois.

(*) *Yao-tchou* ayant été nommé coprésident du tribunal des finances, avait pour collègue un Tartare-Mongol qui ne pensait qu'à s'enrichir aux dépens de la fortune publique. *Yao-tchou* lui représenta qu'il ne devait pas prendre l'argent du peuple et que ses fonctions se bornaient à l'administrer. Le Tartare se moquait de cette doctrine, et continuait de piller, en engageant *Yao-tchou* à en faire autant. Le sage chinois aimait mieux vivre pauvre que de s'enrichir par une voie illicite ; il se retira dans le *Ho-nan*, et ne s'y appliqua qu'à étudier et à enseigner les livres chinois. Il en fit imprimer beaucoup pour les distribuer *gratis* à de pauvres lettrés ; sa maison devint une académie célèbre, où l'on voyait le portrait de l'ancien philosophe *KOUNG-TSOU* et de plusieurs habiles lettrés ; il ne cessait de porter les autres à imiter leur amour pour l'étude et pour la vertu. (Gaubil, lieu cité, pag. 110.)

HOU-PI-LIE pensa également aux manufactures, au commerce, et à réparer les monuments et édifices publics ; il fit faire des enquêtes sur les souffrances et les misères du peuple, et voulut savoir ce que chaque département avait de bon et de mauvais (comme s'exprime le chinois) le nombre et la qualité de ses produits, et ce que l'on pouvait faire pour le rendre prospère.

SAVANTS ÉTRANGERS APPELÉS A LA COUR ET EMPLOYÉS DANS LES FONCTIONS PUBLIQUES. RÉTABLISSEMENT DU COLLÈGE DES HAN-LIN.

HOU-PI-LIE aimait les savants et les gens de lettres, et il en vint à sa cour de toutes les nations. Il y en avait de l'Inde, de la Perse, de la Transoxane et de diverses contrées de l'Europe (*). A l'imitation des empereurs chinois, il fit choix des plus habiles lettrés pour en faire une académie, à la tête de laquelle il plaça TĒOU-MO. HIU-HENG fut nommé intendant général du collège impérial (*koué-tseu-kian*), et YAO-TCHOU fut nommé président du ministère des finances. Il chargea les membres du collège ou académie des *Han-lin* d'écrire l'histoire de l'empire.

INTRODUCTION DU LAMAISME EN CHINE. DIVISION DE L'EMPIRE EN DIX DÉPARTEMENTS.

La religion dominante des conquérants de la Chine était le bouddhisme du Thibet ou *lamatisme*, qui diffère sur plusieurs points du *bouddhisme* introduit en Chine l'année 65 de notre ère. HOU-PI-LIE appela près de lui un jeune Thibétain, nommé PA-SSE-PA, d'une ancienne famille en grande réputation de vertu et d'habileté dans tous les pays situés entre la Chine et la mer Caspienne (**). Depuis dix siècles les ancêtres de PA-SSE-PA étaient

(*) Entre autres le célèbre Marco-Polo, de Venise, qui y séjourna pendant plusieurs années, et fut pendant trois ans gouverneur d'une province méridionale de la Chine. Voy. la Relation de ses voyages.

(**) Gaubil, Histoire des Mongous, p. 137.

les principaux ministres des rois du Thibet et des princes occidentaux. Le jeune Thibétain se fit *Lama*. L'an 1260 HOU-PI-LIE le nomma chef de tous les *Lamas*, et lui donna le titre de docteur, et maître de l'empire et de l'empereur. La Chine et le Liao-toung furent divisés en dix départements, dont chacun avait ses officiers et ses mandarins. Dix grands de l'empire furent placés à la tête des affaires qui concernaient ces départements, et l'empereur fit publier un décret par lequel tous les tribunaux devaient avoir un président mongol.

HOU-PI-LIE fit bâtir en l'honneur de ses ancêtres un palais magnifique, et à la troisième lune de l'année 1263 il y alla en personne leur rendre ses devoirs. Il décora du titre d'empereur sous le nom de TAI-TSOU (premier ancêtre), *Yé-sou-hat*, qui avait été le chef d'une petite horde de Tartares *monko* (d'où est venu le mot *mongol*), et qui fut le père du fameux TCHINGGIS-KHAN, le conquérant de l'Asie, et TCHINGGIS-KHAN lui-même, selon le P. Gaubil. HOU-PI-LIE fit placer sa tablette dans la salle du temple destiné à honorer ses ancêtres, et le reconnut pour le chef de sa famille (*).

FONDATION DE LA VILLE TARTARE DE PÉKING.

Ce fut l'année 1267 que HOU-PI-LIE fit achever au nord-est de *Yen-king*, la ville qu'il appela *Ta-tou* (grande résidence impériale) ou *Tat-tou*, aujourd'hui *Péking* (cour septentrionale) (**).

(*) Voy. le n° 1 de la pl. 66, qui offre le portrait de ce personnage fait ou copié par les Chinois sur la tablette en question.

(**) Voy. la pl. 65. Le *Ta-tou* de HOU-PI-LIE, dit le P. Gaubil, avait un palais, des murailles de 60 *li* de tour, avec 12 portes. Si 10 de ces *li* faisaient une lieue, les murailles auraient eu 6 lieues de tour; mais il est certain qu'il fallait plus de 10 *li* pour une lieue.

Dans la ville tartare de Péking, on voit encore des bâtiments publics, des monu-

Voici comment Marco-Polo décrit cette grande ville, dans laquelle il séjourna longtemps avec le *Grand khan*: « Or voz ai contés et devisez des palais, or vos conterai de la grant ville dou Catai, là où ceste palais (qu'il vient de décrire) sunt, por coi fut faite, et comant il est voir que iluec avoit une ansiene cité grant et noble que avoit à nom Canbalu, que ce vaut à dire en nostre lengage la cité dou Seignour, et le grant khan treuvoit por ses astronomique (astrologues) que ceste cité se devoit revelere (révolter), et faire gran contraire contre l'empier. Et por ceste chaison (motif), le grant khan fit faire ceste cité près de l'autre que ne y a que un fleuve entre, et fit traire (transférer) les jens de ceste cité et mettre en la vilz qu'il avoit estoie (fait construire), qui est appelé *tat-du* (*tat-tou*, grande résidence, grande cour). Elle est si grant con je voz conterai. Elle est environ vingt-quatre miles et est quarés, que ne a plus de l'un quaré que l'autre; est murés des murs de teres que sunt grosses (épais), desout (dessous), dix pas et haut vingt; mez voz di qu'elle ne sunt pas si grosse desoure (dessus) come desout, por ce que toute foies dou fundement en sus venoient mermant (s'amincissant), si que Jesoure sunt grosses entor trois pas. Elles sunt toutes merlés (crénelées) et blanches. Elle a douze portes, et sor chascune porte a un grandisme palais et biaux, si que en chascun quarés des murs a trois portes et cinq palais, por qu'il bi a par chascun cant (coin, angle) encore un palais, et cesti palais ont mout (beaucoup de) grant sale là o les armes de celz que gardent la cité demorent. Et si voz di que les rues de la ville sunt si droit et si large, que l'en voit de l'une part à l'autre, et sunt ordree (ordonnés) si que chascune porte se voit con les autres. Hi a mant biaux palais et mant

ments en pierre et en marbre érigés du temps des empereurs mongols; mais le palais et les murailles qu'on y voit aujourd'hui sont du temps de l'empereur Youn-tou de la dynastie des Ming.

bliaus herberges et maintes belles maisons. Elle en milieu de la cité un grandisme palais en quel a un grant cloque (cloche), ce est canpane que sonela nuit, que nulz ne aille por la ville depuis qu'ele aura soné trois fois, char puis que celle canpane a soné tantes fois con il ont ordéré, ne oze aler nulz por la cité for que por beinzogne de feme qu'enfantent et por beinzogne des homes mallaidés, et celz que por ce vont, convient que il portent lumere; et vos di qu'il est ordéré que chascune porte soit gardée por miles homes, et ne entendez que il gardent por dountance qu'il aient de jens, mès le font por ennorance dougrant sire que laiens demore; et encore que il ne veulent que les laiorns feissent domages en la ville (*).

La description que le même voyageur fait du palais de HOU-PI-LIX est aussi fort curieuse, et semble appartenir aux *Mille et une Nuits*. Il y dit que ce palais « est le plus grand qui jamais fust veu... La couvreure est mout autes, mais les murs de les sales et de les cambres sunt toutes couvertes d'or et d'argent, et hi a portraites dragons, et bestes, et oisiaus, et chevals et autres deverses jeneracions des bêtes; et la couverture est aussi faite si que ne hi se port (paraît) que or et pointures. La sale est si grant et si larges que bien hi menaient (mangent) plus de six mille homes. Il ha tantes cambres que c'en est marvoilles à voir..., etc. »

FIXATION DES RITES ET DES CÉRÉMONIES PUBLIQUES.

L'année 1269 HOU-PI-LIX ordonna à HIU-HENG de s'entendre avec le grand maître des rites pour fixer de concert avec lui tout ce qui concerne les cérémonies pour les sacrifices, pour les honneurs que les Chinois avaient coutume de rendre aux ancêtres, pour la réception des princes vassaux et des

ambassadeurs des princes étrangers, pour déterminer une musique et des danses propres à ces cérémonies, pour fixer les dimensions des instruments de cette musique et la forme des habillements des danseurs; en un mot pour donner à la dynastie des *Yuan*, un cérémonial propre, afin qu'elle ne le cédât en rien aux autres dynasties qui l'avaient précédée.

On dit que, dans une répétition générale de la grande comédie que HOU-PI-LIX se proposait de jouer noblement devant le peuple chinois, cet empereur fut si charmé de la majesté de l'appareil impérial, de la gravité des cérémonies, qu'il s'écria lorsque tout fut fini : « C'est d'aujourd'hui seulement que je sais ce que c'est que d'être fils du ciel (empereur chinois). »

On ne peut s'empêcher de convenir que la majesté et la gravité des attitudes, l'appareil des cérémonies, imposent aux peuples, et leur inspirent généralement la soumission et le respect. Quoique les peuples de l'Europe en soient moins frappés que les peuples orientaux, et que notre époque soit assez peu crédule, on sait cependant que l'empereur Napoléon eut les mêmes faiblesses ou la même politique que KHOUBILAI-KHAN, et qu'il prit de Talma des leçons de noblesse et de gravité, pour représenter dignement devant les Français et l'Europe la majesté impériale.

RÈGLEMENTS POUR OBTENIR DES CHARGES ET POUR FIXER L'AVANCEMENT DANS LES EMPLOIS PUBLICS.

La volonté du prince, déterminée par les avis des ministres et la protection des grands et des favoris, fixait, dans la cour des empereurs mongols, la distribution des faveurs, l'élévation aux dignités et aux emplois publics, et la promotion aux différents degrés de mandarinats. Cet abus fut senti par HOU-PI-LIX, et il voulut le corriger. Il chargea encore HIU-HENG de faire des règlements au moyen desquels on fût sûr, en quelque sorte, de ne donner les emplois qu'à ceux qui étaient en état

(*) Voyages de Marco-Polo, publiés par la Société de géographie de Paris, 1824, pag. 92.

de les remplir, et les récompenses qu'à ceux qui, par leurs services éprouvés, s'en étaient rendus dignes.

Lorsque le sage chinois lui eut présenté ces règlements, HOU-PI-LIE les approuva sans aucune réserve, et il dit : « J'espère qu'avec votre secours mon règne deviendra l'un des plus florissants qu'ait eu votre monarchie. Je vous donne le titre de grand maître de la doctrine de l'empire, et une inspection générale sur les mœurs publiques. » Ensuite il le mit à la tête du collège impérial, pour diriger l'éducation d'un grand nombre de jeunes Mongols choisis dans les familles les plus distinguées.

Dès le grand matin il rassemblait ses jeunes élèves mongols, et ne les quittait pas de toute la journée, afin de les instruire parfaitement dans les usages chinois, et de les dépouiller complètement de leur barbarie. Il leur apprenait à parler le chinois, à le lire, à l'écrire, à expliquer les livres; il leur enseignait les différentes manières chinoises de se tenir debout et assis, de s'asseoir et de se lever, de marcher, de s'arrêter, de saluer, de manger même, et de prendre tous leurs divertissements en Chinois bien élevés, faits pour donner le ton à la société mongole de la cour d'HOU-PI-LIE. On peut juger par ce seul fait combien le conquérant mongol avait à cœur de s'identifier, ainsi que sa cour, avec les mœurs et la civilisation chinoises (*).

(*) Il n'était aucune science, dit le P. Amiot (?), à laquelle HUI-HENG ne se fût appliqué, et il avait réussi dans toutes, parce qu'il avait un esprit supérieur et qu'il était d'une application que rien n'était capable d'interrompre. Il fit des commentaires sur les *King*; il travailla sur les caractères, sur les rites, sur la musique, sur la chronologie et l'histoire. Il était géomètre et astronome, et fut l'un des savants qui travaillèrent à la réforme du calendrier chinois, sous le premier des empereurs mongols. Il entendait très-bien tout ce qui concerne la direction des eaux. Il était versé dans les

« En très-peu de temps, dit un écrivain chinois, HUI-HENG eut formé tous ces jeunes Mongols à la civilité, aux mœurs et aux manières chinoises, de telle sorte qu'il n'y avait plus de différence entre eux et les véritables Chinois; et, dans l'espace de trois années, il leur inculqua si bien les trois *kang*, les cinq *tchang*, et toutes les obligations qu'ils imposent, qu'ils furent en état de les enseigner à leur tour à tous ceux de leur nation; » c'est-à-dire qu'il leur apprit tous les devoirs de la vie civile, et qu'il les rendit capables de civiliser les autres. Car, par les trois *kang*, l'on entend ici les sujets d'attribution auxquels se réduisent

antiquités de sa nation; il savait les lois et les coutumes, et les expliquait avec tant de clarté que HOU-PI-LIE crut devoir lui confier le soin de faire le code qui devait être celui de sa dynastie. Il joignait à toutes ces connaissances celle de la langue des Mongols, dans laquelle il composa plusieurs excellents ouvrages, sans compter les traductions des meilleurs livres chinois. Ses mémoires de littérature qu'il intitula : *Lou-tchai-wen-ki*, sont encore aujourd'hui très-estimés. On ajoute, pour terminer son éloge, qu'il possédait le talent d'instruire dans un degré éminent; que sa contenance, quoique toujours grave, n'avait rien qui approchât de la sévérité ou de l'affeciation; qu'en quelque temps et quelques circonstances que ce fût, il avait un visage épanoui et parlait avec une bonté qui lui gagnait tous les cœurs. NGAN-ROUO, que la supériorité de ses talents et de son mérite avait élevé à la dignité de ministre d'Etat, disait en parlant aux mandarins et aux savants qui étaient alors à la cour : « Nous ne sommes par rapport à Hui-heng que ce que le nombre dix est à celui de cent. »

Il reçut de grands honneurs après sa mort, qui arriva l'an 1281 de notre ère. En 1309, l'empereur WOU-TSOUO lui donna le titre de prince de Wei; en 1313, l'empereur JIN-TSOUO le plaça dans le temple de KOUNO-TSOU. Le portrait de ce sage qui eut une si grande influence sur la civilisation des conquérants de la Chine, est gravé pl. 66, n° 2, où l'on voit le génie barbare (n° 1, 4), et le génie civilisé (n° 2, 3), avec les propres traits que leur donnent les Chinois.

(*) Portrait inédit de Hui-heng (Bibl. roy.).

les obligations des souverains envers leurs sujets, et des sujets envers leurs souverains; des pères envers leurs enfants, et des enfants envers leurs pères; des maris envers leurs épouses, et des épouses envers leurs maris; et l'on entend, par les cinq *tchang*, les cinq vertus capitales d'où découlent toutes les autres, et qui sont le véritable lien de la société: ce sont l'humanité ou la bienfaisance, la justice, les cérémonies ou le savoir-vivre, la droiture, la sincérité ou la bonne foi.

CANONS, CATAPULTES OU MACHINES A LANCER DES PIERRES, EMPLOYÉS DANS LES SIÈGES.

Parmi les officiers généraux qui commandaient au siège de *Siang-yang*, était un Oigour appelé ALI-YAYA, qui avait une grande connaissance des pays occidentaux; il savait la manière dont on y faisait la guerre. En 1271, il proposa à l'empereur HOU-PI-LIE de faire venir de l'Occident plusieurs de ces ingénieurs, qui savaient, par le moyen d'une machine que le chinois nomme *ki* (machine à ressort imprimant un mouvement), lancer des pierres de cent cinquante livres pesant. Ces pierres faisaient, dit-on, des trous de sept à huit pieds dans les plus épaisses murailles. Deux de ces ingénieurs européens furent appelés en Chine sur l'ordre de l'empereur. Les machines qu'ils construisirent furent employées dans plusieurs sièges, et contribuèrent beaucoup au succès des assiégeants. Ces catapultes, ou d'autres machines à peu près semblables, avaient déjà été employées auparavant par des Chinois au siège de *Kai-foung-fou* et d'autres villes. Le P. Gaubil, dans son *Histoire de la dynastie des Mongous*, déjà citée, en rapporte plusieurs exemples, qu'il a tirés des historiens chinois. Lorsque les troupes de TCHINGGIS-KHAN assiégeaient *Kai-foung-fou*, la capitale de l'empire des *Kin*, « KIANG-CHIN, dit-il, qui en était gouverneur, rendit son nom immortel par la défense de cette place (1132). Il demanda aux marchands une grande quantité de

pièces de soie, et en fit faire des bandières, qu'il arbora sur les murailles. Il inventa des machines à jeter des pierres, et elles pouvaient être servies par un petit nombre de personnes. Par ce moyen, il jetait des quartiers de pierre jusqu'à cent pas, et si juste, qu'il atteignait où il voulait. Les flèches vinrent à lui manquer, il se servit de celles que les ennemis lui lançaient; il les faisait couper en quatre, et, les ayant armées avec des deniers de cuivre, il les mettait dans un cylindre, ou tube de bois, d'où il les lançait sur les ennemis comme des balles partant d'un mousquet. Ce général fatigua si fort les Mongous durant trois mois, quoiqu'ils fussent au nombre de trente mille hommes, qu'ils furent obligés de lever le siège. »

Cependant les Mongols revinrent à la charge, commandés par un autre général, qui attaqua vivement *Kai-foung-fou* (nommée alors *Pian-king*). « Les assiégés continuèrent à se défendre vigoureusement. Ils jetaient sur les assiégeants des boulets faits de toutes sortes de pierres. Les Mongous n'en avaient pas de cette forme; mais ils faisaient briser des meules en plusieurs quartiers, et, par le moyen de plusieurs *pao* ou catapultes, ils lançaient aussi jour et nuit des pierres contre les murs de la ville. Ils renversèrent les tours des angles et les créneaux; ils rompirent même les plus grosses pièces de bois des maisons voisines. Les assiégés, pour les préserver, les enduisaient de fumier de cheval et de paille de blé, recouvraient le tout de feutre et autres matières molles, pour amortir les coups de pierre.

« Les Mongous se servirent alors de *pao* (ou canon) à feu. Le feu se communiquait avec tant de vitesse, que l'on avait beaucoup de peine à l'éteindre... Dans ce temps-là, on avait dans la ville des *pao à feu* qui jetaient des pièces de fer en forme de ventouse. Cette ventouse était remplie de poudre. Quand on y mettait le feu, cela faisait un bruit semblable à celui du tonnerre, et s'entendait de cent *li* (environ cinq lieues). L'endroit où elle tombait se

trouvait brûlé, et le feu s'étendait à plus de deux mille pieds (c'est-à-dire qu'il brûlait une circonférence de deux mille pieds). Si ce feu atteignait les cuirasses de fer, il les perçait de part en part. Quand les Mongous se furent logés au pied de la muraille pour la saper, ils se tenaient à couvert dans des mines creusées sous terre. Les assiégés, pour les déloger, attachaient de ces ventouses dont j'ai parlé à des chaînes de fer, et les faisait descendre du haut des murailles. Quand elles parvenaient ou dans les fossés ou dans les chambres souterraines, elles prenaient feu par une mèche, et désolaient les assiégeants. Ces ventouses de fer, les halberdes à poudre et volantes qu'on jetait, étaient ce que les Mongous craignaient le plus. En seize jours et seize nuits d'attaques continuelles, il mourut, dit l'histoire, un million de personnes tant assiégeants qu'assiégés. Ensuite la peste se mit dans la ville, et dans cinquante jours on fit sortir plus de neuf cent mille cercueils, sans compter une infinité de pauvres qui n'en pouvaient avoir (*).

(*) Gaubil, lieu cité, page 68 et suiv. Ce savant missionnaire ajoute en note : « Je n'ai pas osé traduire par canon, les caractères *pao* et *ho-pao* ; un de ces caractères a à côté le caractère *ché*, pierre, et c'était une machine à lancer des pierres. L'autre caractère est joint au caractère *ho*, feu, et je ne sais pas bien si c'était un canon comme les nôtres. De même, je n'oserais assurer que les boulets dont il est parlé se jetaient comme on fait aujourd'hui.

« Pour ce qui regarde les pièces de fer en forme de ventouses, je n'ai pas osé également mettre le mot *bombe* ; il est cependant certain que les Chinois ont l'usage de la poudre depuis plus de 1600 ans, et jusqu'à ce temps-ci on ne voit pas trop l'usage qu'ils en faisaient dans les sièges. Il pourrait se faire que les Chinois aient quelquefois perdu l'art de servir l'artillerie ; ou peut-être les boulets et les ventouses dont il est parlé, n'étaient que de l'invention de quelques particuliers, et n'était pas transmise à d'autres. » Dans la seconde partie de cet ouvrage, à l'article *Art militaire des Chinois*, on verra que les Chinois ont connu les armes à feu

On peut être surpris de l'apparente contradiction que présente ce rapprochement ; mais on peut facilement l'expliquer par cette considération que les ingénieurs qui savaient construire ces machines de guerre étaient rares, et que le général étranger au service de HOU-PI-LIE préférait employer des ingénieurs européens, au lieu d'ingénieurs pris parmi les Chinois, qui étaient ses ennemis, et dans lesquels il aurait eu moins de confiance. Si les deux étrangers européens dont parle l'histoire chinoise, qui furent appelés par ALI-YAYA pour construire des machines de guerre propres à lancer des pierres, portaient d'autres noms que *Alaouating* et *Yesemain* (*), on pourrait supposer que ces deux étrangers occidentaux n'étaient que le père et l'oncle de Marco-Polo, Vénitiens ; car ce dernier raconte ainsi, dans la Relation de ses voyages, un fait semblable : « Or sachiés que quant les host (armées) dou grant khan fu demorés à l'ascie (siège) de cest cité de *Saian-fu* (*Siang-yang-fou*) trois anz et il ne la povoient avoir ; il en avoient grant ire. Et adonc meser Nicolau et meser Ma-feu et meser Marc (le père, l'oncle de Marco-Polo, et lui-même) dirent : Nos vos troveront voie por coi la ville se rendra maintenant ; et celz de l'host (armée) dirent que ce volent-il volontier. Et toutes cestes paroles furent devant le grant Kan, car les messages de celz de l'host estoient venus por dire au grant sire comant il ne povoient avoir la cité por ascie (siège).

de guerre depuis une haute antiquité. On a vu précédemment, p. 316-317, qu'il en avait déjà été fait usage sous le règne de SOU-TSOUNG. On les voit encore employées (1273) au siège de Gan-lo. « Le soir, disent les historiens, un grand vent s'éleva ; PE-YAN, par le moyen de ses kin-chi-pao (canons en métal fondu), brûla les maisons et la ville fut prise ; ensuite on assiéga *Kin-chi-pao*... PEAN-KIU (le commandant chinois de la ville) par ses armes à feu fit reculer les assiégeants... ; mais ceux-ci, montant de tous côtés à l'escalade, se rendirent maîtres de la ville. PEAN-KIU se perça de son épée, etc. »

(*) Gaubil, lieu cité, pag. 157.

Le grant sire dist : Il convient que il se face en tel mainière que cel cité soit prise. Adonc dirent les deux frères et lers fils meser Marc : Grant sire, nos avon aveke nos en nostre mesnée (ménage, famille) homes que fironz tiels mangan (machine de guerre propre à lancer des pierres) que giteront si grant pieres que celes de la cité ne poront soffrir, mès se renderont maintenant... Le grant sire (HOU-PI-LIE) dit à meser Nicolau et à son frère et à son fils que ce voloit-il mout voluntier, et dît que il feissent faire cel mangan au plus tost qu'il poront. Adonc meser Nicolau et sez frère et son filz que avoient eu lor masnée (mesnage) un Alamanz (Allemand) et un Christien Nestorin que bon mestre estoient de ce faire, lor dirent que il feissent deux mangan ou troiz qui gitassent pieres de trois cents livres. Et cesti deus firent biaux mangan. Et quant il furent fait, le grant sire les fit apporter dusque à sez host (armée) que à l'ascie (au siège) de la cité de *Saianfu* estoient et que ne la poient avoir. Et quant les trabuc (machines) furent venus à l'host, il les font drizer, et aux Tartars sembloie la plus grant merveille du monde...(*)»

Cet Allemand et ce chrétien nestorien de la suite des Polo étaient sans doute les deux ingénieurs Alaouating (Alla-Eddin) et Yi-semain (Ismaël) dont parle l'histoire chinoise. Cette concordance de l'histoire chinoise et de la Relation de Marco-Polo est une nouvelle preuve de la véracité de ce dernier, qui avait été si longtemps mise en doute (**).

(*) Édition citée, p. 161.

(**) Dans cette hypothèse l'ingénieur allemand ne pourrait être que *Ismaël* ou *Yese-main*, car *Alaouating* ou *Alla-Eddin* est un nom oriental que pouvait porter fort bien le chrétien nestorien. Une autre Relation ou description de la Chine sous le premier empereur mongol, par l'historien persan *Raschid-Eddin*, dont il sera question ci-après, s'accorde aussi parfaitement avec la Relation de Marco-Polo et les historiens chinois.

RÉTABLISSEMENT DES COLLÈGES DANS TOUT L'EMPIRE.

C'est au commencement de l'année 1277, ou à la fin de 1276, que les lettrés chinois soumis à HOU-PI-LIE députèrent un d'entre eux pour prier ce prince de faire reconstruire, dans tout l'empire, des collèges publics afin d'instruire dans les sciences et les bonnes mœurs des jeunes gens dirigés par les hommes les plus savants et les plus sages que l'on pourrait trouver. Ces lettrés composèrent un mémoire pour être présenté à l'empereur à ce sujet. Voici l'analyse qu'en a donnée le P. Gaubil :

« Ils commencèrent par rapporter ce que les traditions chinoises disent du soin que YAO, CHUN, YU, et les plus illustres empereurs des dynasties *Hia*, *Chang* et *Tchéou*, ont eu de faire fleurir les sciences, et exposent ensuite le détail de ce que firent les empereurs de la dynastie des *Han*, pour la recherche des livres et le rétablissement des sciences dans tout l'empire. Ils louent extrêmement l'empereur TAO-WOU-TI des *Ouei*, et ils parlent du collège où le prince entretenait trois mille lettrés qui travaillaient sur toutes sortes de matières. Ils ne font qu'indiquer ce qui se passa ensuite sous les *Tsin*, et ils parlent du grand collège que fit bâtir l'empereur WOU-TI ; ils font aussi mention des grandes choses que fit l'empereur VEN-TI des *Soung*, pour les sciences (*). Ils s'étendent beaucoup sur ce que fit l'empereur TAI-TSOUNG de la grande dynastie des *Thang*. Ce prince, disent-ils, fit bâtir un collège magnifique, où il y avait douze cents chambres pour la demeure des lettrés. On y enseignait toutes sortes de sciences, et on y voyait des jeunes gens de toutes les nations, et des familles les plus distinguées ; les rois et les princes étrangers envoyaient leurs enfants pour être élevés dans cette académie, qui était à *Si-ngan-fou*, et l'empereur allait lui-même quelquefois entendre les leçons publiques

(*) Voy. ci-devant p. 274.

des docteurs, interroger les écoliers, et récompenser les maîtres et les disciples. KAO-TSOUNG imita son père TAI-TSOUNG, et il établit des écoles publiques jusque dans les villages. »

L'empereur HOU-PI-LIE fit exécuter successivement presque tout ce que lui proposaient les lettrés chinois.

EXPLORATION DES SOURCES DU HOANG-HO.

L'année 1280, le général ALI-YAYA avait fait beaucoup d'esclaves dans les provinces méridionales de l'empire : l'empereur leur donna à tous la liberté. Dans la même année, il nomma des mathématiciens pour aller chercher la source du fleuve *Hoang-ho*. Ces mathématiciens arrivèrent dans quatre mois au pays où est la source de ce fleuve; ils en firent la carte, et l'offrirent à l'empereur.

EXPÉDITION CONTRE LE JAPON.

En même temps que l'empereur mongol envoyait une expédition scientifique à la recherche des sources du *Hoang-ho*, dans le pays du *Khou-khou-noor*, il envoyait aussi une expédition militaire et navale pour soumettre le Japon. Quatre mille vaisseaux, s'il faut en croire les Japonais, furent envoyés contre eux par HOU-PI-LIE, avec une armée de cent mille hommes, commandée par les plus habiles généraux; le roi de la Corée eut ordre de favoriser cette entreprise, désapprouvée par les principaux d'entre les grands tartares et chinois. L'armée mongole-chinoise fut battue par les Japonais, nation brave et intelligente; un grand nombre des vaisseaux qui servaient au transport des troupes, avaient été dispersés et submergés, par une violente tempête, près des îles *Ping-hou*, où des pêcheurs. Les Japonais firent esclaves soixante et dix mille Chinois ou Coréens, et massacrèrent trente mille Mongols. Ce désastre fut d'autant plus sensible pour HOU-PI-LIE, que son armée, qu'il avait aussi envoyée pour conquérir le Tonquin et la Cochinchine, avait aussi été mise en déroute (*).

(*) On peut voir le récit de cette expé-

Ces désastres ne rebutèrent pas HOU-PI-LIE; une année s'était à peine écoulée, qu'il ordonna à un de ses généraux de préparer de nouveau cinquante navires, des vivres et des munitions en conséquence, pour faire une nouvelle expédition contre le Japon. Mais l'empereur éprouva tant de résistances de la part des grands et du peuple, qu'il fut obligé de renoncer à son dessein.

PERSÉCUTION CONTRE LA SECTE DES TAO-SSE.

L'empereur était fort attaché à la secte thibétaine de Fo, et il protégeait ouvertement les *Lama*, grands ennemis de leurs collègues de la secte du *Tao*. La haine religieuse des *Lama* et des bonzes de la première secte, contre les prêtres de la seconde, haine qui avait toute la turbulence exclusive que lui donnait une protection impériale, leur fit demander l'autorisation de persécuter leurs rivaux, en recherchant et en brûlant tous leurs livres. L'empereur mongol ordonna, en conséquence, de brûler tous les livres de la secte du *Tao*, ou de la *Raison*, à l'exception de l'ancien livre le plus révérend de cette secte, intitulé *Tao-te-king* (le *Livre de la raison suprême et de la vertu*), dont l'auteur est le philosophe LAO-TSEU (*).

ENCOURAGEMENTS DONNÉS AUX GENS INSTRUITS.

Dans l'année 1286, l'empereur envoya des députés dans toutes les provinces pour rechercher les gens habiles dans les sciences chinoises ou dans les arts, afin de les employer dans les fonctions publiques. Plusieurs années auparavant, il avait déjà fait venir à la cour des savants de toutes les parties de l'empire, pour examiner en quel état se trouvait la littérature, et pour prendre des mesures efficaces destinées à favoriser le progrès des lettres.

tion désastreuse dans les *Voyages de Marco Polo*, p. 184, édition citée.

(*) Voy. ci-devant p. 110 et suiv.

L'année 1290, HOU-PI-LIE publia plusieurs sages réglemens, pour faire fleurir les sciences et les arts dans les collèges impériaux construits à *Ta-tou* la capitale; il s'informa de l'état où se trouvaient l'imprimerie et les livres. Il se fit rendre compte de l'exécution des ordres qu'il avait donnés pour la culture des terres, pour les vers à soie et autres objets de commerce. Il fit partir des hommes instruits et expérimentés pour le royaume de *Mapar* (Malabar?) dans l'Inde, avec ordre de ne rien épargner pour attirer en Chine des gens habiles dans les sciences et les arts, des ouvriers, des officiers de terre et de mer, des interprètes pour diverses langues.

AMBASSEADEURS ET NAVIRES ÉTRANGERS.

En 1282, l'empereur apprit que plusieurs rois des Indes envoyaient des ambassadeurs pour lui payer tribut. Ces ambassadeurs arrivèrent à *Tsiouan-tcheou*, port de mer de la province du *Fou-kien*. L'un de ces ambassadeurs, du royaume de *Kulang*, apportait en tribut des singes noirs et des pierres. Dans l'année 1286, les grands mandarins de la même province du *Fou-kien* avertirent l'empereur que des vaisseaux de plus de quatre-vingt-dix royaumes étrangers étaient arrivés dans le même port de mer.

CONQUÊTE DE LA TARTARIE ORIENTALE.

Un petit-fils de TCHINGGIS-KHAN, nommé NAYEN, que Marco-Polo dit avoir été chrétien, régnait sur la Tartarie orientale, qu'il avait agrandie par des conquêtes, et était devenu très-puissant. Il résolut de pousser plus loin ses succès, et d'attaquer l'armée de HOU-PI-LIE, son neveu. Mais il fut surpris et défait avec son armée, l'an 1287 de notre ère. Voici comment Marco-Polo raconte cet événement :

« Adonc le grant Kaan con toutes ses jens se mist à la vie et ala tant que en vingt jors vindrent en une grant plaingne, là où Naian estoit con toutes ses jens que bien estoient quatre

cent mille homes à chevalz. Il hi vindrent un jor mout maitin et ce fu en tel mainière que ses ennemis ne seurent rien, por ce que le grant Kaan avoit fait prendre si toutes les voies, que nulz ne pooit aler ne venir que ne fust pris. Et voz di que quant cesti hi vint, Naian estoit en sa tente con sa feme en lit et se solaizoit avec li, car il le voloit mout grant bien.

« Et que vos en diroie? quant l'aure dou jor de la bataille fu venu, adonc aparut le grant Kaan sor un tertre, qui estoit en la plaingne. Là Naian estoit atendés... *Le grant Kaan estoit sor le tertre, que je voz ai contés, sor une bertresche* (tour de bois mobile) *ordrée* (disposée) *sor quatre léofans* (*). Il avoit sor lui sa seingne (enseigne, étendard) si haut que bien pooit estre veue de toutes pars. Ses jens estoit tuit eschiert (éloignés, retranchés) à trente mille, et environent tout le camp en un moment, et avec chascun home à cheval avoit un home à pié derère à la crope dou cheval con lance en main. En tel mainière con voz avez hoï estoit le grant Kaan con ses jens, atiré con sez esceles environ le camp de Naian por combatre con elz. Et quant Naian et ses homes ont veu le grant Kaan con ses jens environ lor camp, il en furent tuit esbais. Il corent as armes... Endementier que andeus partes estoient aparoullés, que ne avoient que dou ferir, adonc put on veoir et oïr soner maint estroment et maintes channes et chanter à autes vois; car sachiez que les uzances des Tartares sunt tielz.... Et que vos en diroie? Il commancent la meslée mout cruele et felonest; or pouvoit on veoir voler sagites (flèches); car toït l'air en estoit plein come se il fust pluie. Or poit bien veoir chevaliers et chevaus mort caoir (choir, tomber) à la terre; il hi estoit si grant la griet et

(*) Voy. la pl. 67, tirée d'un ouvrage intitulé: *Historical Researches on the wars and sports of the Mongols and Romans, etc.*, by Jh. Ranking. London, 1826, in-4. Elle a été composée d'après la description de Marco-Polo et d'autres écrivains.

remoute (cris, gémissements) que l'en ne out (entendre) le dieu tonnant. Et sachiez que Naïan estoit cristien bateigien (baptisé); et à ceste bataille avoit-il la croix de Crist sor la enseigne; et por coi voz feroi-je long conte? Sachiez tout voirement que cela fu la plus périlleuse bataille et la plus douteuse que james fu veue, ne à notre tens ne furent tantes jens en un camp à bataille et proprement homes à chevaus. Il hi morurent tant homes et d'une part et d'autre, que ce estoit morveille à voir. Elle dura ceste meslée dou maintin jusqu'à midi, mès au demeurant vainqui la bataille le grant Kaan... (*) »

LE GÉNÉRAL PE-YEN.

Il faudrait écrire des volumes pour faire le récit de toutes les conquêtes de KHOUBILAI-KHAN, qu'il dut pour la plupart à l'habileté de ses généraux, à la tête desquels on doit placer PE-YEN. Ce général était né dans la Tartarie occidentale, et il avait servi en Perse et en Syrie dans l'armée de Houlagou. C'est ce grand homme de guerre qui fit presque à lui seul toute la conquête de la Chine, conquête dans laquelle il montra autant d'humanité, de sobriété et de désintéressement (**) que de science militaire. On dit qu'un jour, ayant reçu l'ordre de remettre son commandement à un fils de l'empereur, ce prince lui ayant demandé des conseils pour se diriger, PE-YEN lui répondit : « N'aimez ni le vin, ni les femmes, et tout vous réussira. »

(*) Édition citée, pag. 83.

(**) Il serait trop long de citer ici tous les traits d'humanité qui lui sont attribués par les historiens. Nous n'en rapporterons qu'un ici : Après avoir pris la ville de *Nan-king* (1274), il fit de grandes largesses aux pauvres, envoya des médecins dans les bourgs et villages où il y avait des maladies contagieuses, et défendit sous peine de la vie le moindre pillage. Cependant il fit passer au fil de l'épée les habitants de la ville de *Tchang-tchéou*, qui s'était vaillamment défendue contre ses troupes. C'est la seule qu'il traita ainsi selon les terribles usages de la guerre.

RÉSISTANCE OPINIÂTRE ET DÉSÉSPÉRÉE
DES CHINOIS.

En lisant l'histoire de la conquête de la Chine par les armées de KHOUBILAI-KHAN, sous le commandement de PE-YEN et d'autres généraux, pour la plupart de l'Asie occidentale, on est surpris du spectacle extraordinaire que présente la Chine dans ce grand événement politique. Jamais nation n'a peut-être montré plus de résistance et de dignité avant de se soumettre à un joug étranger, et jamais cause désespérée n'occasionna autant de sacrifices volontaires. Quand la république romaine expira sous le triumvirat des lieutenants de César, il n'y eut que Brutus et Cassius qui ne voulurent pas lui survivre. Lorsque l'empire des Song fut conquis par les Tartares mongols, la plupart des homes d'État, des gouvernements chinois et des commandants des villes fortifiées se donnèrent la mort, ou s'ensevelirent sous les ruines de leurs cités plutôt que de se soumettre aux conquérants. En voici quelques exemples : PE-YEN faisait le siège de Tchi-tchéou, dans le Kiang-nan; le gouverneur de la ville, voyant qu'il lui était impossible de défendre sa place (1274), dit à sa femme qu'il ne pouvait se résoudre ni à être infidèle à l'empereur des Song, ni à voir la ville occupée par des étrangers. Après ces paroles il se tua, et sa femme en fit de même.

Lorsque les troupes mongoles s'emparèrent de Tao-tchéou, dans le Kiang-si (1274), plusieurs mandarins de cette ville se donnèrent la mort avec leurs domestiques, plutôt que de se rendre.

Un grand, ayant appris la fuite honteuse du premier ministre des Song, donna un festin à ses amis et à ses parents; il écrivit ensuite des lettres aux ministres et aux princes du sang; et, ne pouvant survivre aux calamités qui affligeaient sa patrie, il se tua trois jours après.

Au siège de Tchang-cha, un mandarin d'une autre ville qui s'y trouvait, voyant que toute résistance devenait inutile, fit mettre le bonnet de cérémo-

nie sur la tête de ses deux fils, encore jeunes, en leur ordonnant de se prosterner trois fois devant ceux qui étaient présents. Ensuite, lui, ses deux fils et ses domestiques se jetèrent dans le feu et y moururent. Le gouverneur de la ville assiégée, nommé Li-rou, ordonna à un de ses officiers de s'approcher, et lui dit : Je n'ai plus de force; il faut mourir; je ne veux pas que les gens de ma maison me déshonorent par l'esclavage. Après que tu les auras tous tués, tue-moi. L'officier supplia le gouverneur de l'exempter de cette triste mission; il fallut qu'il obéît... Ensuite il se tua lui-même avec sa femme et ses enfants. Tous les mandarins de la ville, à l'exception de deux, se tuèrent; la plupart des habitants en firent de même, et tous les puits de la ville se trouvèrent remplis de leurs cadavres, lorsque les troupes assiégeantes y entrèrent.

MORT DE HOU-PI-LIE

Cet empereur mourut, l'an 1294 de notre ère, dans son palais de TA-ROU ou Péking, à l'âge de quatre-vingts ans, après avoir accompli d'aussi grandes choses que les premiers conquérants de l'antiquité et des temps modernes. Jamais peut-être il n'exista un empire aussi vaste que celui qu'il sut réunir sous sa domination. Son autorité finit par s'étendre depuis la mer Glaciale jusqu'au détroit de Malacca, où il envoyait une flotte de mille navires, en y comprenant les bâtiments de transport, pour se venger d'une injure que lui avait faite le roi d'un royaume nommé Kouaoua qui avait insulté son ambassadeur (*); il recevait des tributs de l'Inde, des États de l'Asie occidentale, et même de l'Europe, où les armées mongoles, sous la conduite de TCHINGGIS-KHAN ou de ses successeurs, avaient porté la désolation et la terreur. Il se vit maître paisible de la Chine, du Pégou (Mian), du Thibet, de l'une et l'autre Tartarie, du Turkestan et du pays des Oigours; Siam, la Cochinchine, le Tonquin et la Corée lui payaient le tri-

but. Les princes de sa famille, qui régnaient en Moscovie, en Assyrie, en Perse, dans le Khorassan, et dans la Transoxane, ne faisaient rien sans son consentement. Sous son règne, la Perse et les ports qui sont sur les côtes de Malabar, de Coromandel, et sur celles de l'Arabie, faisaient un grand commerce par mer avec le Fou-kian (*); et cet homme, né barbare, mais fait pour comprendre et agrandir la civilisation, la convia partout à ses succès, et la protégea de sa puissance et de sa gloire.

Les historiens chinois lui reprochent une superstition excessive, l'amour des femmes et de l'argent, un attachement ridicule pour les *Lamas* ou bonzes du Thibet. Ils l'accusent d'avoir fait périr trop de monde dans les guerres du Japon et du Gannan (le Tonquin et la Cochinchine), et d'avoir trop élevé aux emplois les étrangers occidentaux. Mais ces étrangers, qui, de tous les pays du vieux monde, étaient accourus pour prendre part à la conquête du plus ancien, du plus vaste et du plus riche empire de l'univers, ces étrangers et les Tartares ont toujours regardé le règne de HOU-PI-LIE comme un des plus glorieux qui aient jamais existé. Il est certain, dit le P. Gaubil, que ce prince avait de grandes qualités. Il était savant, courageux, magnifique, ami des gens de lettres; et, s'il aimait l'argent, c'était pour l'exécution de grands desseins qu'il méditait, et dont l'objet était ordinairement la gloire de l'empire et le bien public.

Voici le portrait qu'en a tracé Marco-

(*) La géographie de la dynastie mongole en Chine, dit : « L'empire des Youan dépassa au nord le mont In-chan; à l'ouest, il s'étendit au delà des sables mouvants (*chamo*); à l'est, il se termina aux pays situés à gauche du fleuve Liao, et au sud il atteignit les bords de la mer de Yue. Au sud-est, il comprit des lieux qui n'avaient été soumis ni aux Han, ni aux Thang; et au nord-est, il dépassa également les limites des empires de ces deux dynasties. » Les pays tributaires ne sont pas compris dans cette description.

(*) Voy. Gaubil, lien cité, p. 217.

Polo, qui véut dix-huit ans à sa cour ou dans des emplois dont il l'avait chargé :

« Le grant seingnor des seingnors que Cublai Kaan est appelé, est de tel fasionz. Il est de bel grandesse, ne petit, ne grant, mès est de mezaine grandesse. Il est carnu de bielle mainere; il est trop bien taliés de toutes membres; il a son vis (visage) blanche et vermoille come rose; les iaus (yeux) noirs et biaux, le nès bien fait et bien sèfant. Il a quatre femes, lesquelz il tient toutes fois por ses moillier droite, et le graingnor (le plus âgé) filz qu'il aie de ceste quatre femes, doit estre por raisonz seingnor de l'empere quant il se mourust le grant Kaan. Elle sunt apelés époraïces (*) et chascune por son nom. Et chascune de ceste dame tient cort por soi. Il n'i a nule que ne aie trois cens damoiselles mout belles et avenant. Elle ont maint vallez, esculiez, et maint autres homes et femes, si bien que a chascune de ceste dame en sa cort, dix mille personnes, et toutes foies qu'il vult jezir (*jacere*) avec aucune de ces quantité femes, il la fait venir en sa canbre, et tel foies il vait à la canbre sa feme. Il a encore maintes amies, et voz dirai en quel mainere. Il est voir qu'il est une generasion de Tartarz que sunt apelés Migrac, que mout sunt belles jenz et onnesanz, sunt ellévé cent pucelles les plus belles que soient en toutes celles generasion, et sunt amenés au grant Kaan, et il les fait garder à les dames dou palais, et les fait gezir con elles en un lit por savoir solla ha bone alevne, et por savoir s'elle est pucelle et bien saine de toutes choses. Sunt mises à servir le seingnor en tel mainere que je voz dirai. Il est voir que ogne (chacune) trois jors et trois nuits six de cestes damoiselles servent le seingnor et en canbre et au lit et à tout ce que bezogne en, le grant Kaan en fait de celz ce qu'il veult. Et à chief de trois jors et de trois nuit viennent les autres six damoiselles. Et ainsi vait tous les anz que ogne (chacune) trois

jors et trois nuit, se muent de six en six damoiselles (*).

PROGRÈS DE L'ASTRONOMIE.

L'astronomie fut, de toutes les sciences, celle qui attira plus particulièrement l'attention et les faveurs de HOU-PI-LIE, comme de TCHINGGIS-KHAN. Lorsque le dernier de ces conquérants mongols se fut rendu maître des provinces septentrionales de la Chine, il chargea un savant chinois, nommé YE-LOU-TSOU-TSAÏ (**), de la direction du tribunal astronomique, qui a toujours joué un grand rôle en Chine, comme l'astronomie, ou plutôt l'astrologie, a toujours été en très-grande faveur en Orient. Cet astronome suivit TCHINGGIS-KHAN dans ses grandes expéditions occidentales. Il y connut les astronomes et les Traités astronomiques de ces contrées de l'Asie occidentale, où les sciences indiennes et grecques brillaient depuis longtemps d'un grand éclat. A son retour en Chine, YE-LOU-TSOU-TSAÏ publia un Traité d'astronomie qui renfermait quelques notions astronomiques nouvelles en Chine. Au commencement du règne de HOU-PI-LIE, les astronomes des pays occidentaux qui étaient à sa cour publièrent deux Traités d'astronomie, l'un selon une méthode occidentale, l'autre selon la méthode chinoise, mais corrigée. Quatre savants lettrés chinois travaillèrent de concert à un nouveau Traité d'astronomie, qui devait comprendre ce qui des méthodes occidentales leur paraissait devoir être admis. C'étaient HIU-HENG, dont nous avons déjà parlé, WANG-SIUN, YANG-KOUNG-Y et KO-CHEOU-KING; mais ce fut ce dernier qui y eut la plus grande part. Le P.

(*) Marco-Polo, édition citée, p. 88.

(**) On peut voir des détails curieux sur cet homme célèbre dans l'Histoire des Mongols, par le P. Gaubil, p. 36, 56, 58, 59, 60, 61, 91, 98, 102; et dans les Nouveaux mélanges asiatiques de M. Rémusat, t. II, p. 64 et suiv.

(*) Impératrices.

Gaubil dit (*) qu'il y travailla soixante et dix ans; qu'il suivit dans le fond la méthode d'Occident, et conserva tant qu'il put les termes de l'astronomie chinoise. Mais il la réforma entièrement sur les époques astronomiques et sur la méthode de réduire les tables à un méridien, et d'appliquer ensuite les calculs et les observations aux autres méridiens. Outre cela, il fit de grands instruments de cuivre, tels que sphères, astrolabes, boussoles, niveaux, gnomons, dont un était de quarante pieds. La plupart de ces instruments subsistent encore; mais on ne permet pas de les voir. Ils sont réunis dans une salle fermée de l'observatoire. KO-CHEOU-KING composa son astronomie sur ses propres observations, comparées quelquefois avec celles des anciens, dont il fit un choix. Une partie de son ouvrage a péri. On n'a plus ni son catalogue des longitudes des villes, ni celui des latitudes, longitudes et déclinaisons des étoiles.

NOTICE SUR LES ÉTABLISSEMENTS QUE LE KHAN (KHOU-BI-LAI-KHAN) A ORDONNÉS DANS LE KHATAÏ (LA CHINE), PAR L'HISTORIEN PERSAN RACHID-EDDIN (**).

Cette Notice du grand vizir d'Oldjaï-tou-khan, roi mongol de la Perse, contemporain de KHOU-BI-LAI, est d'autant plus importante qu'elle vient confirmer l'authenticité, dans les points qu'elle traite, des récits de Marco-Polo et des historiens chinois. Nous n'en citerons que quelques fragments, qui serviront à faire connaître l'état de la Chine sous le règne de HOU-PI-LIE.

« Le Khataï, dit l'historien persan, est un pays très-étendu, vaste et extrêmement cultivé. Les auteurs les plus dignes de foi rapportent qu'il n'existe, dans le monde habité, aucun pays aussi bien cultivé ni aussi peuplé que celui-ci. Un golfe de l'Océan, lequel n'est pas

extrêmement étendu, l'entoure du côté du sud-est. Il s'étend le long de ses côtes situées entre le Manzi (la Chine méridionale, qui était restée sous la domination des *Soung*) et le Ko-li (la Corée). Il pénètre dans le Khataï même, jusqu'à quatre parasanges de Khan-baligh (la résidence de la cour impériale du Khan, Péking); les vaisseaux viennent jusque-là. Le voisinage de la mer cause des pluies fréquentes. Dans une partie de cette contrée, le climat est chaud, et froid dans d'autres. De son temps, TCHINGHIZ-KHAN avait conquis la plupart de ces provinces; sous le règne d'OKTAÏ-KHAN, elles ont fini par être entièrement subjuguées. TCHINGHIZ-KHAN et ses fils n'ont point résidé dans le Khataï; mais MANGGOU-KHAN ayant remis cet empire à KHOU-BI-LAI-KHAN, celui-ci, considérant qu'il en était très-éloigné, et que cette contrée était très-peuplée, et la plus estimée de tous les pays et royaumes, y fixa sa résidence, et établit son séjour d'hiver dans la ville de Khan-baligh (*), nommée, en langue de Khataï, *Djoungdou* (*Tchoung-tou*).

« Cette ville avait été la résidence des rois précédents (de la dynastie septentrionale des *Kin*); elle fut bâtie anciennement d'après les indications des plus savants astrologues, et sous les constellations les plus heureuses, qui lui ont toujours été propices. Comme elle avait été détruite par TCHINGHIZ-KHAN, KHOU-BI-LAI-KHAN voulait la rétablir, afin de rendre son nom célèbre; il bâtit donc tout près une autre ville nommée Taï-tou.

« L'enceinte de cette ville est flanquée de dix-sept tours; de chacune de ces tours à l'autre, il y a une parasange de distance. La ville est si peu-

(*) Selon Marco-Polo, il y passait les mois de décembre, de janvier et février : « Sachiés tout voirement que le grant Chan demore en la maistre vile dou Catay, Canbalut est apellé, *trois mois de l'an*; c'est de cembre, janvier et fevrier. (Édition citée, p. 80); la Description de Marco-Polo s'accorde parfaitement avec celle de Rachid-Eddin.)

(*) Histoire des Mongous, p. 192, et Observations mathématiques, etc., t. II, p. 106.

(**) Voy. Nouveau journal asiatique, avril 1833, p. 335.

plée, qu'en dehors même de ces tours il y a de grandes rues et des habitations; on y a planté, dans des jardins, plusieurs espèces d'arbres fruitiers qu'on a apportés de tous côtés. Au milieu de cette ville, KHOU-BI-LAI-KHAN a établi un de ses *ordo* (palais impérial), qui est très-étendu.

« Les colonnes et les dalles de ce palais sont toutes en pierres de taille ou en marbre, et d'une grande beauté; il est environné et fortifié par quatre murs. De l'un de ces murs à l'autre, il y a la distance d'un jet de flèche lancée avec force.

« La cour extérieure est destinée aux gardes du palais; la suivante, aux princes (*émirs*), qui s'y assemblent chaque matin; la troisième cour est occupée par les grands dignitaires de l'armée, et la quatrième, par les personnes qui sont dans l'intimité de l'empereur.

« A Khan-baligh et à Tai-tou, il y a deux grandes et importantes rivières. Elles viennent du nord, où est le chemin qui conduit au campement d'été du khan, et se réunissent à une autre rivière. En dedans de la ville est un lac considérable, qui ressemble à une mer; il y a une digue pour faire descendre les bateaux. L'eau de la rivière forme plus loin un canal, et se jette dans le golfe, qui de l'Océan s'étend jusque dans le voisinage de Khan-baligh.

« On dit que ce canal étant trop étroit, les bâtiments ne pouvaient arriver jusqu'ici, et qu'on était obligé de transporter les marchandises sur des bêtes de somme à Khan-baligh. Cependant les géomètres et les philosophes du Khataï assurèrent qu'il serait possible de faire arriver jusqu'à la ville les vaisseaux des provinces du Khataï et de la capitale du royaume de Mâtchin (ou des Soung orientaux), de même que des villes de Khing-sai (résidence impériale de *Hang-tchéou-fou*), de Zeitoun (Thsiouan-tchéou-fou, dans le Fou-kian), et d'autres lieux.

« Le khan ordonna, par conséquent, de faire une grande tranchée, et de réunir, dans un seul lit les eaux du

canal et celles d'une rivière qui communique avec le *fleuve Noir* (le Hoang-ho, *fleuve Jaune*), de même que d'autres rivières qui viennent d'autres provinces (*).

« Ce canal va donc depuis Khan-baligh jusqu'à King-sai et Zeitoun, qui sont les ports où arrivent les navires de l'Hindoustan et des capitales de la Chine méridionale. Il est navigable pour les navires, et a quarante journées de longueur. Il y a des écluses faites pour distribuer de l'eau dans le pays; quand les bâtiments arrivent à ces écluses, on les hausse, quelle que soit leur grandeur, à l'aide de machines qui les font redescendre de l'autre côté dans l'eau, pour qu'ils puissent continuer leur voyage (**). La largeur du canal est de plus de trente aunes.

« KHOU-BI-LAI-KHAN fit revêtir de pierres le parapet du canal, afin d'empêcher les éboulements de terre. Le long du canal court la grande route qui conduit dans la Chine méridionale; elle est de quarante journées. On l'a pavée, afin que les hommes et les bêtes ne s'y embourbent pas pendant la saison pluvieuse. Des deux côtés de cette route, on a planté des saules et d'autres arbres qui l'ombragent. Il est défendu aux soldats et à tous autres individus d'arracher une seule branche de ces arbres, ou d'en donner les feuilles à manger à leurs animaux. La

(*) On voit que HOU-FI-LIK ne fit pas creuser le grand canal dans toute sa longueur, comme plusieurs écrivains européens l'ont pensé; sa partie méridionale depuis Hang-tchéou-fou dans le Tche-kiang (la capitale des Soung méridionaux), jusqu'au Hoaï-ho dans le nord du Kiang-nan, avait déjà été creusée sous le règne de YANG-TI (voy. p. 280), au commencement du septième siècle de notre ère.

(**) La pl. 68, tirée de la Relation de l'ambassade du lord Macartney, représente le passage d'une écluse du grand canal, par le navire qui portait l'ambassadeur. On voit que l'architecture hydraulique des Chinois n'a pas changé depuis plus de six cents ans, et que la Description de Rachid-Eddin est encore très-exacte.

route est des deux côtés embellie par des villages, des boutiques et des auberges, de sorte que la contrée entière se trouve partout habitée et cultivée sur une étendue de quarante journées.

« Les remparts de la ville de Taï-tou sont en terre; l'usage du pays, pour les construire, est qu'on élève d'abord des planches, entre lesquelles on jette de la terre humide, qu'on bat avec de gros blocs de bois, jusqu'à ce qu'elle devienne solide; on ôte ensuite les planches, et la terre, ainsi raffermie, forme un mur. Le khan, dans les derniers temps de sa vie, ordonna de transporter des pierres ici, pour en revêtir ces murs; mais la mort le surprit, de sorte que le soin d'exécuter ce projet reste à TIMOUR-KHAN, si Dieu le permet...

« Dans cet empire, il y a beaucoup de villes considérables; chacune porte un titre qui a une signification particulière. Le rang des gouverneurs se reconnaît par celui des villes auxquelles ils sont préposés, de sorte qu'on n'a pas besoin de les désigner particulièrement dans leur diplôme, ou de chercher lequel de ces gouverneurs doit avoir la préséance. On sait d'avance lequel doit céder le pas, en venant à la rencontre de l'autre, plier le genou devant lui. Ces titres ou grades sont les suivants :

- 1° King (capitale impériale);
- 2° Tou (résidence);
- 3° Fou (ville de premier ordre);
- 4° Tchéou (ville de second ordre);
- 5° Gour (?);
- 6° Kiun (district, principauté);
- 7° Hien (ville de troisième ordre);
- 8° Tchîn (bourg);
- 9° Tsun (village).

« Le premier degré désigne une vaste étendue de pays, comme le Roum, le Fars, ou Bagdad. Le second indique une province dans laquelle se trouve une des résidences impériales. Les autres degrés diminuent dans cette proportion; le septième marque les petites villes, le huitième les bourgs, le neuvième les villages et les hameaux. »

TCHING-TSOUNG (1295-1307). C'est

sous ce nom que les historiens chinois désignent le petit-fils de KHOU-BI-LAI, nommé TIMOUR, qui avait été déclaré par lui pour son successeur sur le trône impérial de la Chine. Il arrive souvent qu'après un règne brillant et extraordinaire ceux qui le suivent se contentent longtemps du reflet plus ou moins prolongé de la gloire qu'il a jetée sur le monde. Il en fut de même du règne de TIMOUR TCHING-TSOUNG. Cependant les historiens le louent de ses bonnes intentions pour le bonheur du peuple étranger dont le gouvernement lui était confié.

RÉPRESSION DES GRANDS.

Les filles et les sœurs des empereurs mongols, et les princes ou grands de l'empire, leurs maris, avaient obtenu ou s'étaient arrogé de nombreux et grands privilèges dans les principautés que les empereurs leur avaient données. Peu à peu ils s'étaient emparés du droit de faire eux-mêmes justice de leurs vassaux et des gens de leurs maisons. Plusieurs abus de ce genre déterminèrent TCHING-TSOUNG à faire une loi qui portait qu'on ne pourrait condamner personne sans en avoir eu l'agrément de l'empereur. Cette loi a été très-louée des Chinois, et devait l'être.

ENQUÊTE SUR LES CALAMITÉS PUBLIQUES OCCASIONNÉES PAR LA CONQUÊTE.

L'année 1299, l'empereur TIMOUR envoya des mandarins dans toutes les provinces, pour faire une enquête sur les pertes que les populations avaient faites, les dommages que les troupes avaient causés, les familles des mandarins qui n'avaient pas de quoi vivre selon leur état, les paysans qui ne pouvaient pas cultiver les terres; et on soulagea réellement tous les pauvres, les malades, les vieux officiers hors d'état de servir, et leurs familles; une telle conduite attira au prince des applaudissements publics. Il fit aussi élever un temple magnifique au philosophe KHOUNG-TSEU, dans la ville de Péking. Cette mesure lui concilia beaucoup l'affection.

fection des lettrés chinois. Il passe à leurs yeux pour un empereur parfait ; aussi reçut-il le titre posthume de *Parfait* et d'*Illustre* (*Tching-tsoung*). La sage conduite qu'il tint dans la guerre contre *Haytou*, en Tartarie, dit le P. Gaubil, le choix judicieux qu'il fit de ses généraux et de ses ministres, l'éloignement constant qu'il fit paraître pour les vices, qui ne règnent que trop souvent dans les cours des princes, et les soins extraordinaires qu'il se donnait pour soulager les peuples, donnent une grande idée de l'art de gouverner, que ce prince possédait dans un haut degré.

WOU-TSOUNG (1308-1311). Après la mort de TCHING-TSOUNG, un de ses neveux, nommé Haychan, qui était en Tartarie, vint disputer sa succession aux prétendants de sa famille, qui la convoitaient. Un des premiers actes de son règne fut de faire distribuer, dans tout l'empire, une traduction, en langue mongole, du livre célèbre de KHOUNG-TSEU sur la piété filiale (le *Hiao-king*) ; et, dans une proclamation qu'il fit à ce sujet, il recommanda aux princes et aux grands tartares la lecture de ce livre, et les exhorta à se conformer à la doctrine qui y est contenue. Ensuite, faisant allusion à ce que le grand philosophe avait fait pour mettre en ordre les *Livres classiques*, il dit que, sans KHOUNG-TSEU, on ne saurait rien des anciens sages, et les sages des temps qui lui étaient postérieurs n'auraient pas eu des exemples de l'ancienne et vraie vertu à imiter.

On reconnaît dans ces mesures l'influence salutaire qu'un sage chinois, précepteur de ce jeune empereur, avait exercée sur lui par ses leçons, comme une influence pareille s'était fait sentir sur l'esprit des empereurs mongols qui l'avaient précédé ; résultat heureux et nécessaire de la sagesse et des lumières sur l'ignorance et la barbarie.

POUVOIR CROISSANT DES LAMAS.

Ces bonnes dispositions furent bientôt neutralisées par trois défauts que

les historiens chinois lui reprochent, d'avoir été trop attaché aux *Lamas*, et d'avoir trop aimé le vin et les femmes. Les *Lamas*, se sentant forts de l'appui impérial, avaient une audace et une arrogance extraordinaires ; ils bravaient toute autorité, et commettaient impunément toutes sortes d'abus et de vexations : un d'entre eux alla même jusqu'à battre de coups de bâton une princesse du sang impérial, dont les gens l'avaient arrêté en chemin. L'empereur, loin de réprimer leur insolence, publia un édit impérial, qui portait que l'on couperait le poing à celui qui battrait un Lama, et la langue à celui qui lui dirait des injures. C'était là une véritable loi de terreur contre le sacrilège. Ces prêtres tibétains croyaient pouvoir mettre sous leur joug stupide les populations éclairées de la Chine, comme ils y avaient mis les barbares du Thibet et de la Tartarie, auxquels ils avaient su inspirer, par leurs fourberies, de religieuses terreurs.

CAUSES DE LA CHÛTE DES DYNASTIES CHINOISES.

Un historien chinois s'élève avec beaucoup de véhémence contre la conduite de ces *Lamas*, et contre la faiblesse de WOU-TSOUNG, qui tolérait et autorisait de pareils abus. Il ajoute que les *Lamas* perdirent l'empire des *Youan* ; il remarque, avec autant de justesse, que la dynastie des *Han* occidentaux fut perdue par les parents des reines ; celle des *Han* orientaux, par les eunuques ; celle des *Thang*, par les grands mandarins, et celle des *Soung*, par les hommes corrompus et pervers.

FABRICATION DE PAPIER-MONNAIE.

Après avoir examiné l'état des finances, l'empereur ordonna de faire fondre des deniers de cuivre de plusieurs espèces, d'après le système décimal, fort ancien à la Chine. Il fit aussi fabriquer du nouveau papier-monnaie, de la valeur d'une once d'argent. Il en avait déjà été fabriqué sous KHOU-PI-LAI-

KHAN. Marco-Polo en parle ainsi dans sa Relation : « Il est voir que en ceste ville de Canbalu, est la secque (hôtel des monnaies) dou grant sire, et est establi en tel mainere que l'on poet bien dire que le grant sire ait l'aqueimie (l'alchimie) parfetement... Et quant cestes chartres sunt faite en la mainere que je voz ai contés, il en fait faire tous les paiement, et les fait despendre por toutes les provences et regnes et terres là où il a seingnorie, et nulz ne l'ose refuser à poine de perdre sa vie... Et si voz di sans nulle faile que plosors fois l'an les merchant aportent toutes chouses que bien vaillent quatre cent mille bizans, et le grant sire les fait toutes paier de celes chartes. Et encore vos di que plosors fois l'an voit comandement por la vile que tuit ceulz que ont pierres et perles et or et argent, le doivent porter à la secque (hôtel des monnaies) don grant sire, et ils le font et hi n'aportent en si grant habundance que ce est sans nombre, et tuit sunt paies de chartes, et en cette mainere a le grant sire tout l'or et l'arjent et les perles et les pierres précieuses de toutes ses terres(*)... »

Les bonzes ou prêtres de la secte de Fo, et ceux de la secte du Tao, avaient des terres dont ils étaient exempts de payer le tribut; l'empereur fit déclarer leurs terres soumises à l'impôt comme celles du peuple. Cet empereur mourut l'année 1311, âgé de trente et un ans.

RÉFORME DES ABUS.

JIN-TSOUNG (1312-1320). C'est sous ce nom que le successeur et le frère du précédent empereur est désigné dans l'histoire chinoise. Son règne, trop court, fut signalé par d'heureuses réformes apportées dans le gouvernement de l'empire, et faites dans l'intérêt du peuple. Plusieurs des ministres de Wou-tsoung, profitant de la faiblesse de ce prince, avaient abusé de leurs pouvoirs, et s'étaient enrichis aux dépens du peuple, en commettant mille injustices. JIN-TSOUNG voulut

commencer son règne par des actes éclatants de justice; il fit mourir quelques-uns de ces ministres pervers, en exila d'autres, et n'épargna pas même des membres de la famille impériale; persuadé que la probité est le premier devoir d'un fonctionnaire public. Il choisit des mandarins recommandables par leur intégrité pour être à la tête des affaires.

TRIBUNAL DES HISTORIENS.

Dans la première année de son règne, le nouvel empereur réorganisa le *Tribunal des historiens* de l'empire, que les guerres et la conquête avaient dispersé. Plein de sollicitude pour la conservation des monuments historiques, il fit transporter, dans le collège impérial de Péking, les fameux cylindres de marbre, sur lesquelles SIU-AN-WANG, empereur des Tchéou, plus de huit cents ans avant notre ère (*), fit graver un grand nombre de caractères chinois (**).

HONNEURS RENDUS À KHOUNG-TSKU ET À PLUSIEURS GRANDS ÉCRIVAINS CHINOIS.

La seconde année de son règne, JIN-TSOUNG, à l'imitation de plusieurs empereurs chinois, arrêta que l'on ferait désormais au temple ou palais élevé à KHOUNG-TSEU, des cérémonies en l'honneur des célèbres lettrés Sse-ma-kouang (***), Tchou-hi (****), Chao-kang-tsie, Nan-hien (ou Tchong-chi) (*****), Tchéou-toung, Tchong-hao (*****), Tchong-tsaï, Loutsou-kiang, Hiu-heng (*****).

(*) Voy. pag. 104 et 105 de ce vol.

(**) On les voit encore, dit le P. Gaubil, dans le collège impérial au nombre de neuf ou dix. Le diamètre de ces cylindres est d'un pied et la hauteur de trois.

(***) Voy. ci-devant p. 340.

(****) Pag. 347.

(*****) Historien.

(******) Tchong-hao et Tchong-hi son frère, sont deux célèbres commentateurs des lettres classiques.

(******) Voy. pag. 351 et 355 *Notes*.

(*) Édition citée, p. 107.

La sixième année de son règne, il honora également le philosophe MENG-TSEU (*) d'un titre posthume équivalent à celui de comte, et donna aussi un titre à sa mère.

EXAMEN DES LETTRÉS.

L'empereur HOU-PI-LIE avait promis aux Chinois d'ordonner, dans tout l'empire, l'examen des lettrés, et on avait négligé, jusqu'à JIN-TSOUNG, d'exécuter cette promesse. Ce dernier empereur publia les règlements à cet effet, dans l'année 1313. En 1315, il établit les examens parmi les docteurs; on les divisa en deux classes; l'une de Mongols, l'autre de Chinois. L'empereur les assemble, et voulut qu'ils composassent, en sa présence, sur un sujet qu'il leur donna lui-même. Trois docteurs, de chaque classe, devaient être choisis dans chaque examen, pour recevoir des titres et des récompenses. Cette coutume dure encore, dit le P. Gaubil, mais on ne fait aucune distinction des Chinois et des Tartares. Les historiens chinois font à cette occasion de grands éloges de JIN-TSOUNG, et le célèbrent comme le plus illustre des empereurs mongols qui ont régné en Chine.

CALAMITÉS, CONTINUATION DE LA RÉFORME DES ABUS.

L'empereur JIN-TSOUNG avait une vertu dominante, dont son nom indique bien le caractère (**): il aimait avec affection le peuple qu'il était chargé de gouverner; et il voyait avec douleur qu'une épidémie faisait de grands ravages dans la capitale de l'empire. Il ne voyait pas avec moins de chagrin, dit-on, que, depuis qu'il était sur le trône, le soleil s'était éclipsé, une comète avait paru, il y avait eu deux tremblements de terre, la famine, la sécheresse, et les inondations des rivières avaient ruiné plusieurs provinces. JIN-TSOUNG assem-

bla les grands de l'empire, pour les consulter sur les conjonctures présentes: les uns dirent que l'empereur devait imiter l'exemple de TCHING-TANG (*); les autres prétendirent que le culte de Fo, si favorisé par les empereurs, était cause de toutes les calamités. JIN-TSOUNG se contenta de faire des proclamations dans lesquelles il déplorait les malheurs du peuple, en les attribuant aux fautes qu'il avait pu commettre, et il laissa les *lamas* et les bonzes en possession de tous leurs privilèges.

Il n'en fut pas de même pour les eunuques, qui cherchaient à ressaisir leur ancienne influence. Instruit de tous les maux qu'ils avaient causés par leurs intrigues et leur crédit aux dynasties précédentes, il défendit de les nommer à aucune fonction publique.

Ses réformes se portèrent aussi sur la répartition des impôts. Il envoya dans les provinces méridionales des commissaires pour examiner la nature et la valeur des terres qui pouvaient être affermées, et des terres labourées. Ces commissaires trouvèrent que les taxes étaient mal assises; ils réformèrent les registres ou contrôles de l'impôt réel à percevoir sur les terres.

Au commencement de l'année 1315, l'empereur JIN-TSOUNG envoya d'autres commissaires - inspecteurs dans tout l'empire pour examiner la conduite des mandarins. Il apprit par eux que les provinces du midi avaient beaucoup souffert des vexations de plusieurs mandarins, et qu'il régnait beaucoup de mécontentement dans les populations. L'apparition d'une comète vint renouveler les terreurs de l'empereur, qui s'empressa de publier une amnistie générale, et d'exempter de tout impôt pendant deux années entières les provinces du Kiang-si et du Tché-kiang, qui avaient le plus souffert. Les autres provinces furent aussi soulagées en proportion des désastres qu'elles avaient éprouvés.

(*) Voy. pag. 187 et suiv.

(**) *Jin* signifie en chinois *humain*, qui aime les hommes.

(*) Voy. pag. 62 et pl. 14, où il faut lire *Tching* au lieu de *Thing*.

JIN TAOUNG mourut âgé de trente-six ans, l'année 1320 de notre ère. Les historiens chinois louent son éloignement pour la chasse et les plaisirs, son application aux affaires, son respect filial, et la protection qu'il donna aux sciences et aux savants.

YNG-TSOUNG (1321-1333) succéda au précédent empereur, qui l'avait nommé prince héritier. Ce fut le premier empereur mongol qui s'instruisit à fond des cérémonies chinoises qui se pratiquent au temple des ancêtres, et, par l'accomplissement de ces cérémonies, il se concilia à un haut degré l'amour des Chinois. Il l'accrut encore par une amnistie générale qu'il publia dans tout l'empire.

Cet empereur aimait beaucoup la chasse, et il pensait, au commencement de l'année 1321, à agrandir les lieux de chasse aux environs de la capitale; il voulait faire bâtir de distance en distance des palais, des écuries et des logements pour les gens de sa suite. Son premier ministre, nommé PEI-TCHOU, qui aimait aussi beaucoup la chasse, représenta à l'empereur que cela ne pouvait se faire sans de grandes dépenses, et sans opprimer le peuple. YNG-TSOUNG renonça à son dessein, et protesta qu'il ne voulait plus penser qu'à soulager le peuple. De grands seigneurs de la cour, ayant formé une conspiration contre l'empereur, furent mis à mort l'année 1321 sur l'avis du premier ministre. Celui-ci ayant voulu s'opposer à la domination des prêtres de Fo, qui exerçaient un grand empire sur l'esprit de YNG-TSOUNG, ils se ligèrent contre lui; et comme ils voyaient dans la fermeté, la vigilance et la probité de ce premier ministre un obstacle à leurs desseins, ils résolurent de le faire périr. Ce fut le fils adoptif de l'empereur qui se chargea de l'exécution de ce crime. Une nuit ce jeune homme, suivi de plusieurs soldats, tua PEI-TCHOU, et ensuite entra dans la tente de l'empereur qu'il tua aussi de sa propre main, âgé seulement de vingt et un ans.

L'empereur qui occupa le trône après ce double assassinat, fut TAÏ-

TING (1324-1333), qui portait le nom mongol de *Yesun temour*. Un mois après avoir pris possession du pouvoir, il fit mettre à mort les meurtriers de son prédécesseur ainsi que leurs complices, et anéantit toute leur race.

ÉTABLISSEMENT DE DOCTEURS POLITIQUES DANS LE PALAIS IMPÉRIAL.

La première année du règne de TAÏ TING, un de ses ministres, nommé TCHANG-KOUËI, lui proposa de nommer des docteurs dont l'emploi serait d'expliquer tous les jours, dans le palais, les livres qui sont les plus propres à former les princes et les grands au gouvernement. L'empereur approuva ce dessein, et ordonna à son fils et à ceux des autres princes d'aller tous les jours écouter les leçons publiques qui se feraient. Le premier livre qui fut choisi pour l'explication, fut l'histoire de la Chine par SIE-MA-KOUANG (*). Cette coutume s'observe encore. Elle fut alors le premier essai d'une politique contraire à celle qui avait été suivie sous les règnes précédents. Les lettrés et quelques grands de l'empire, qui avaient les mêmes principes, profitèrent de quelques circonstances favorables pour faire des remontrances à l'empereur.

BELLE REMONTRANCE FAITE A L'EMPEREUR.

Celui-ci, saisi de crainte, demanda qu'on lui présentât un placet, dans lequel on lui exposerait sincèrement ce qu'il fallait faire pour le bien public. Les ministres, les grands chinois, les docteurs et généralement tout ce qu'il y avait de gens éclairés à la cour, nommèrent le ministre TCHANG-KOUËI pour rédiger ce placet. Après avoir demandé que tous ceux qui avaient participé à l'assassinat du dernier empereur et de son ministre, fussent punis sévèrement, que tels gouverneurs de provinces fussent aussi punis pour leurs exactions, il dit « que deux

(*) Voy. ci-devant p. 340.

mandarins ont contrefait des ordres de l'empereur et enlevé la femme d'un officier. On les a convaincus de ces crimes, et on leur a pardonné. Sous prétexte que la cour souhaite des pierres, on en fait un commerce sordide; on n'a pas honte de les faire payer à l'empereur dix fois plus qu'elles n'ont été achetées, et on ne compte pour rien la ruine des familles et des provinces, pourvu qu'on puisse faire sa cour en offrant des pierres qui ne sont d'aucune utilité.

« Un prince ne doit penser qu'à gouverner l'empire en père de ses sujets; et ce n'est pas par des bonzes qu'il doit chercher à être heureux. Depuis que les bonzes, les lamas et les tao-sse font tant de prières et de sacrifices à leur Dieu, le ciel a donné des marques continuelles de sa colère; et jusqu'à ce qu'on voie le culte de Fo aboli, et tous les bonzes chassés, on doit s'attendre à être malheureux.

« Le palais du prince est rempli de gens oisifs, eunuques, astrologues, médecins, femmes, et autres, dont l'entretien s'élève à des sommes exorbitantes. L'empire souffre; la misère est extrême. L'empire est une famille dont l'empereur est le père; il ne convient pas que, parmi ses enfants, il y en ait qui meurent faute de secours et d'attention; et il convient encore moins qu'un prince croie indigne de sa grandeur d'écouter les cris des misérables.

« Pendant le ministère de *Tiemoutiel*, et depuis l'attentat de *Tieche* (son fils, assassin de l'empereur), on a fait mourir des gens innocents; il faut en faire la recherche, et dédommager les familles désolées; il faut aussi visiter les prisons; examiner l'état des villes et des campagnes; de si mauvais ministres qui ont gouverné, tant de scélérats qu'ils ont employés, et tant d'injustices qu'on a commises, font craindre qu'il n'y ait encore bien des innocents opprimés, et bien des familles abandonnées que l'on ne pense pas à secourir.

« On doit envoyer des commissaires sur les frontières, et faire attention à

ce que les troupes ont souffert; on ne doit pas oublier d'envoyer les corps morts dans les pays où sont leurs parents, et leur donner de quoi les enterrer; on doit de même fournir des secours et des remèdes aux pauvres malades, et défendre, dans la province de Canton, la pêche des perles, comme faisant mourir trop de monde (*).

L'empereur *TAI-TING* lut avec plaisir ce placet, dit-on; mais il n'osa pas abolir le culte de Fo, et accéder à quelques autres demandes qui lui étaient faites. Cependant on réforma plusieurs abus.

NOUVELLE DIVISION DE L'EMPIRE.

On fit une nouvelle division de l'empire en dix-huit grands gouvernements; il était auparavant divisé en douze. Ces douze gouvernements dépendaient d'un conseil appelé des Seigneurs des provinces; et c'est de ce conseil que parle Marco-Polo.

PUISSANCE DES LAMAS.

Les lamas, contre l'influence et la fourberie desquels les représentations les plus pressantes avaient été inutiles, voyaient leur autorité croître de jour en jour à la cour, surtout auprès des princesses. Ils avaient des patentes pour prendre des chevaux de poste, et on les voyait courir sur toutes les routes, dit Gaubil, avec le train et l'équipage des princes. Ils étaient à charge au peuple, obligé de leur fournir des chevaux et des provisions de bouche; leur vie et leurs mœurs étaient souvent fort déréglées, et, de tous côtés, arrivaient contre eux les plaintes les plus amères. L'empereur en fut instruit, et y remédia.

L'an 1827, les grands de la Chine invitèrent l'empereur à aller en personne faire le sacrifice au ciel; il le refusa, en citant une loi de *HOU-PI-LI*, qui portait que l'empereur devait faire faire ce sacrifice par un délégué. A

(*) Gaubil, Histoire de la dynastie des Mongous, p. 258.

cette occasion, les historiens chinois représentent TAÏ-TING comme un prince peu exact à remplir les devoirs qui lui étaient imposés; et ils ajoutent qu'en punition de toutes les fautes qu'il commit, son règne fut de peu de durée, et affligé de toutes sortes de calamités, telles que la sécheresse, la famine, les inondations, des chutes ou éboulements de montagnes, des tremblements de terre, et une éclipse de soleil; phénomènes qui ont toujours été regardés en Chine comme des signes manifestes de la colère du ciel envers ceux qui gouvernent mal les peuples.

Après la mort de TAÏ-TING, plusieurs prétendants se disputèrent l'empire. Un des fils de WOU-TSOUNG l'emporta sur ses rivaux, et régna quatre ans (1329-1332), sous le nom de WEN-TSOUNG. Un de ses frères, qu'il est accusé d'avoir fait mourir, porta quelques instants le titre d'empereur, avec le nom de MING-TSOUNG. Ce fut WEN-TSOUNG qui, le premier des empereurs mongols, se rendit en personne au Temple du ciel, pour y célébrer le sacrifice solennel en l'honneur du Souverain Être; il y honora en même temps TCHINGGIS-KHAN, comme fondateur de sa dynastie. Après l'accomplissement de la cérémonie, il y eut une amnistie générale. C'est alors qu'il fut réglé que, parmi les femmes de l'empereur, une seule aurait le titre d'impératrice, au lieu de cinq, sept, et même vingt et une, comme du temps de TCHINGGIS-KHAN.

Les historiens chinois blâment cet empereur d'avoir reçu dans son palais, avec les plus grands honneurs, le grand lama, ou chef des bonzes du Thibet, et d'avoir ordonné à ses courtisans de le traiter avec le plus profond respect.

On vit les plus grands seigneurs de la cour saluer ce bonze à genoux, et lui offrir du vin dans cette humiliante posture, tandis que le lama ne daignait pas seulement s'incliner, ni donner la moindre marque de civilité.

Un des principaux courtisans, extrêmement piqué de cet orgueil, lui

dit : « Bon homme, je sais que vous êtes le disciple de Fo et le chef des bonzes; mais peut-être ignorez-vous que moi je suis le disciple de KHOUNG-TSEU, et que je tiens un des premiers rangs parmi les lettrés de l'empire; il est bon de vous l'apprendre, si vous ne le savez pas; ainsi agissons sans cérémonie; » et en même temps, se tenant debout, il lui présenta la coupe. Le grand lama se leva de son siège, prit la coupe en souriant, et la but. Ce disciple de KHOUNG-TSEU était le seul personnage de la cour qui eût compris sa propre dignité.

DÉCADENCE DE LA DYNASTIE MONGOLE.

L'empereur CHUN-TI (en mongol *Tohoan-temour*) fut le dernier des princes tartares de la dynastie mongole, qui ait gouverné la Chine (1368-1369). Il n'avait que treize ans lorsqu'il fut élevé au pouvoir souverain. Le caractère faible et insouciant de cet empereur, son amour des plaisirs, lui firent abandonner le soin des affaires de l'État à des ministres qui préparèrent sa ruine par leur mauvaise administration.

Les historiens chinois, qui ont écrit et mis en ordre l'histoire de la dynastie mongole, et qui vivaient sous les premiers empereurs de la dynastie des *Ming*, qui lui succéda, ont eu grand soin, dit Gaubil, de rendre odieux l'empereur CHUN-TI, sous tous les rapports; ils ont fait voir ses vices et ses défauts dans tout leur jour; ils ont marqué exactement les famines, les inondations, les maladies épidémiques, les tremblements de terre, les chutes de montagnes, les comètes, les éclipses, et autres phénomènes qu'ils ont cru propres à faire voir que CHUN-TI ne devait pas être empereur, et que ce fut avec justice que les *Ming* enlevèrent l'empire aux Mongols. Ces mêmes historiens ont flétri la mémoire de l'un des ministres de CHUN-TI, nommé PE-YEN. C'était, disent-ils, un homme méchant, débauché, sans honneur; le ciel donna des marques de son indignation le jour même que cet homme

fut élevé à la dignité de premier ministre, car la terre trembla, et une montagne s'écroula avec fracas.

Les mêmes historiens rapportent à l'année 1334 plusieurs présages du malheureux règne de CHUN-TI, et disent que la famine et la misère firent mourir, dans les provinces méridionales, deux millions deux cent soixante et dix mille familles, c'est-à-dire plus de treize millions de personnes. Il y eut aussi un tremblement de terre dans la capitale de l'empire.

La rivalité de beaucoup de ces grands seigneurs tartares-mongols, qui s'étaient abattus sur les riches provinces de la Chine, comme sur une proie facile à dévorer, et l'élévation de nouveaux favoris à la place des anciens, furent la cause de plusieurs rébellions qui commencèrent à précipiter la chute de la dynastie conquérante. Des intrigues et des massacres de palais se joignirent à ces causes de ruine prochaine. Les Chinois éclairés et patriotes, qui n'avaient jamais désespéré de délivrer leur patrie du joug odieux des Tartares, surent habilement exciter l'esprit de leurs concitoyens contre leurs conquérants, en leur faisant considérer toutes les calamités qui venaient de la nature et de l'homme, comme des indices certains que le ciel avait condamné la dynastie mongole, et que le jour était proche où ils en seraient à jamais délivrés. Plusieurs partis de révoltés se formèrent et se grossirent peu à peu. L'année 1337 il y eut des troubles dans les provinces de Kouang-toung, du Ho-nan, du Sse-tchouan, trois provinces méridionales de l'empire, et dans le pays du Koko-noor. Le mécontentement allant croissant, on défendit aux Chinois d'apprendre la langue mongole, et d'avoir des armées. Dans l'année 1342, la famine fut si grande, que l'on mangea, dit-on, de la chair humaine.

REMONTRANCES FAITES A L'EMPEREUR.

De tout temps, dit Gaubil, il s'est trouvé à la Chine de grands mandarins qui ont averti les empereurs de leurs

défauts ; l'histoire est pleine des exemples de ceux qui ont mieux aimé perdre leurs biens et même leur vie, que de manquer au devoir qu'ils croyaient leur être imposé par leur charge. Dans l'année 1348, un grand seigneur fit l'énumération des maux que souffraient les populations, se plaignit que les fautes des grands étaient impunies, et il assura que ces abus perdraient l'empire. Il rappela le souvenir des crimes du premier ministre PE-YEN, le merkite, qui avait été exilé peu de temps auparavant, et dit qu'il était scandaleux de voir encore à la cour ses frères, ses fils et petits-fils. Un autre mandarin pria l'empereur de priver du titre d'impératrice la princesse KI, native de la Corée.

CHANGEMENT DE COURS DU FLEUVE HOANG-HO.

Ce fut sous le règne du dernier empereur mongol, en l'année 1351, que deux de ses ministres, KIA-LOU et TO-RO, proposèrent de changer le cours du grand fleuve Jaune (Hoang-ho) ; ce qui augmenta beaucoup le mécontentement public. Ils persuadèrent à l'empereur de faire passer le fleuve par le pays de Ta-ming-fou, où il passait autrefois, et de le faire décharger dans la mer de Tien-tsin-hoei. TCHEN-TSUN, président du tribunal ou ministère des ouvrages publics, était allé avec des mathématiciens de Kaifoung-fou, capitale du Ho-nan, à Ta-ming-fou, dans le Pe-tchi-li et autres lieux ; ils examinèrent le terrain, prirent les niveaux, et assurèrent que l'ancien lit que l'on voulait recreuser était impraticable, qu'on ferait trop de dépenses, et que le Chan-toung se serait ruiné. On employa toutes sortes de moyens pour faire changer de sentiment au ministre ; il répondit qu'il mourrait plutôt que de parler contre sa conviction dans une matière de cette importance, et qui intéressait si fort le bien public. On suivit l'avis contraire. Le ministre ou président du conseil des travaux publics fut remplacé. Les travaux que l'on exécuta pour

changer le cours du Hoang-ho ruinaient une infinité de monde, firent imposer de nouvelles taxes; les paysans qui voysaient prendre leurs terres étaient exaspérés et ne voulaient pas se transporter ailleurs pour en recevoir d'autres en échange; le mécontentement était général, et dans toutes les provinces différents chefs de parti excitèrent les populations chinoises, que les mandarins retenaient difficilement dans la soumission (*).

(*) Le P. Gaubil donne sur la dérivation du cours du Hoang-ho les éclaircissements qui suivent (Histoire de la dynastie des Mongous, p. 285).

« Par l'histoire de l'empereur *Wou-ti*, empereur des Han occidentaux, on voit que du temps de ce prince le Hoang-ho passait près de Kai-tchéou, du district de Ta-ming-fou, dans le Pe-tchi-li, et recevait la rivière Ouei, dans le territoire de T'oung-tchang-fou du Chan-toung, et se rendait à la mer du Pe-tchi-li, entre la latitude 38° 30', et 39°; long. 1° et quelques minutes occident.

« Après l'empereur *Wou-ti*, on changea le cours du Hoang-ho, tantôt à l'est vers le Pe-tchi-li, tantôt vers le Chan-toung. Du temps de l'empereur *Chin-toung*, il y avait deux branches du Hoang-ho qui venaient du Ho-nân. L'une allait au nord-est au Chan-toung; l'autre au sud-est, passait à Sou-tchéou du Kiang-nân, et allait à la mer vers Hoai-ngan. C'est l'empereur *Chin-toung* (de la dernière dynastie des *Soung*) qui ferma le canal du nord, et depuis ce temps-là jusqu'à l'année 1351, le Hoang-ho avait à peu près le cours du temps de l'empereur *Wou-ti* des Han que *Hia-lou* rétablit.

« Le Hoang-ho a toujours eu depuis *Yu*, fondateur de la dynastie des *Hia*, le cours qu'il a aujourd'hui, jusque vers le nord de Kai-foung-fou, capitale du Ho-nân. Du temps de *Yu*, il entra par là dans le pays de Ta-ming-fou, dans celui de Ho-kien-fou, et allait à la mer dans le golfe de Tien-tsin-boéi du Pe-tchi-li; du temps des Han et des *Tsin*, le Hoang-ho tenait dans le Chan-toung et le Pe-tchi-li une route un peu différente. Ensuite, pendant plus de 560 ans, jusqu'à l'empereur *Chin-toung* des *Soung*, le Hoang-ho eut les deux branches dont j'ai parlé. Du temps de la dynastie passée, on fit encore quelques changements qu'il est inutile de rapporter. »

NOUVELLES RÉVOLTES.

Les mécontentements causés par le gouvernement de CHUN-TI donnèrent naissance à de nouvelles rébellions; un chef de révoltés rassembla jusqu'à cent mille hommes dans les provinces du Chan-toung et du Ho-nân, qui avaient le plus à se plaindre. Dans le même temps, un pirate chinois parut, avec une flotte considérable, sur les côtes de la province de Tche-kiang et du Kiang-sou; il entra dans les fleuves, pillait les villes et les villages, et ruinait le commerce; il avait aussi pour but d'empêcher le transport des grains, du riz et des marchandises à la cour. Les premiers généraux qui furent envoyés contre lui furent battus et même faits prisonniers; leurs armées furent mises en déroute.

L'histoire chinoise rapporte que l'année 1362 de notre ère, il y eut un tremblement de terre extraordinaire dans une ville du Chen-si; pendant cent jours de suite on y éprouva des secousses violentes. On trouva cinq cents arcs de neuf à dix pieds de portée dont on ignorait l'antiquité; il n'y avait pas de flèches. Elle rapporte aussi qu'au commencement de cette même année, la famine et les maladies firent périr neuf cent mille personnes.

AMUSEMENTS ET DÉBAUCHES DE CHUN-TI.

Pendant que différents partis de révoltés se formaient dans plusieurs provinces contre sa domination, et s'emparaient de plusieurs villes, l'empereur CHUN-TI ne pensait qu'à se livrer aux divertissements et à la débauche; tous ses soins se portaient à inventer de nouveaux plaisirs et de nouvelles manières de satisfaire ses passions. Seize jeunes filles que l'on appelait les *seize esprits célestes*, étaient destinées à amuser l'empereur par des danses lascives; une foule de personnes étaient occupées dans le palais à faire des prières et des sacrifices à Fo, à prédire l'avenir par toutes sortes de sortilèges, à chanter et à jouer des instruments de musique. L'empereur fit construire une barque

de cent vingt pieds de long sur vingt de large, servie par vingt-quatre rameurs habillés avec beaucoup de magnificence. Il la destinait à se promener sur le lac voisin du palais, et à se rendre du palais du nord à celui du sud. Dans un de ces palais, dit Gaubil, était une grande armoire, et sur cette armoire une niche appelée des *trois sages*. Au milieu de cette armoire était placée la figure d'une jeune fille qui tenait l'aiguille à marquer les heures du jour et de la nuit, avec les parties de l'heure chinoise. Quand l'aiguille était sur l'heure, il s'échappait une colonne d'eau; des deux côtés se voyait la figure de deux anges dont l'un tenait à la main une clochette, et l'autre un bassin de cuivre. Quand le temps de la nuit était venu, ces deux figures d'esprit battaient les veilles chinoises, conformément au temps marqué par l'aiguille, et, dans ce temps, plusieurs statues, qui représentaient des lions et des aigles, étaient en mouvement sur les côtés. A l'est et à l'ouest de l'armoire se voyait la représentation de la route du soleil et de la lune dans le zodiaque; au-devant de la figure qui représentait les douze signes étaient figurés six anciens immortels; à midi et minuit, ces six statues marchaient deux à deux, passaient un pont appelé le saint pont, entraient ensuite dans la niche des trois sages, et retournaient à leur premier poste. L'empereur passait pour avoir inventé cette merveille de l'art.

PROGRÈS DES RÉVOLTES DANS L'EMPIRE.

Ce fut l'année 1352 de notre ère que le fondateur d'une nouvelle dynastie, nommé *Tchou*, sorti d'un couvent de bonzes, se joignit aux révoltés, passa le Kiang, et prit la ville de Tai-ping. Voici comment l'histoire chinoise caractérise la chute de la dynastie mongole : « Les *Youan* (Mongols) étant venus du nord de Cha-mo (désert de sable), se rendirent maîtres de la Chine. L'amour du plaisir les fit dégénérer, et de tous côtés on vit naître des révoltes. Parmi les troupes il n'y

avait pas de subordination, les années étaient mauvaises, et le peuple ne pouvait vivre. C'était à l'année du noir dragon (1352) que TAI-TSOU (le fondateur de la dynastie des *Ming*) leva des troupes à la ville de Hao (*). Son intention fut de donner la paix au monde, et de soulager les peuples; dans cette vue, il s'associa des hommes de vertu et de courage, et, à leur tête, il prit Tou-tchéou. L'année suivante, il prit Ho-tchéou, et donna des marques évidentes de son amour pour le peuple, de sa grandeur d'âme et de la science du gouvernement. Il n'avait pas de barques pour passer le Kiang; un secours imprévu de dix mille hommes et de mille barques lui vint, et il résolut de passer cette grande rivière... Il se fit admirer et aimer partout. »

RÉSISTANCES PARTIELLES ET DÉSPÉRÉES.

Dans l'année 1356, les rebelles investirent la ville de Hoai-ngan, rompirent les digues, creusèrent des fossés et inondèrent les environs. Un Tartare envoya des secours par le Hoang-ho; ces secours furent pris. La ville ayant été abandonnée à elle-même, les habitants et les soldats résolurent de mourir avec leur gouverneur, qu'ils aimaient comme leur père. Les personnes tombaient de faiblesse dans les rues, et aussitôt elles étaient tuées et mangées par d'autres qui mouraient de faim; mais ce ne fut qu'après avoir mangé les herbes, les feuilles, les chiens, les rats, les crapauds, les cuirs, qu'on se déterminait à manger de la chair humaine (**). La ville, qui était très-peuplée au commencement du siège, se rendit faute d'habitants pour la défendre.

Pendant que s'opérait la grande révolution qui allait ôter l'empire aux conquérants mongols, on vit se renouveler, dans plusieurs villes assiégées par les révoltés, ces déplorables calamités, ces scènes humiliantes pour l'humanité, que l'on vient de rapporter. Le siège des villes fortifiées fut d'autant plus long, la résistance des

(*) Foung-yang-sou dans le Kiang-nan.

(**) Gaubil, lieu cité, p. 297.

gouverneurs fut d'autant plus opinâtre, que la plupart de ces derniers étaient mongols.

CONDUITE HABILE DE TCHOU.

Tandis que CHUN-TI perdait l'empire par ses dérèglements et son insouciance, la fortune favorisait *Tchouyouan-tchang*, nommé roi par ses troupes. Ce dernier, d'une naissance la plus obscure, et sorti d'un couvent de bonzes, possédait des qualités qui manquaient à CHUN-TI, et qui ont fait la gloire des plus grands souverains. Il publia la forme du gouvernement chinois qu'il voulait introduire, et prit habilement pour modèle celui que les lettrés chinois vantent si fort dans YAO, CHUN, et dans les trois premières dynasties; il institua les examens pour les gens de lettres et pour les officiers d'armée, et il n'oublia pas ce qui regardait le tribunal des mathématiques. Il fit faire une recherche exacte des hommes de mérite, et il récompensait généreusement ceux qui pouvaient lui en faire connaître qui avaient quelque talent ou pour l'armée, ou pour la marine, ou pour les arts, ou pour les sciences, ou pour les mathématiques. Il était sobre et simple dans ses manières, et il s'éloignait de tout ce qui est capable d'amollir le cœur des souverains. Dans le palais qu'il fit construire à Nan-king, il défendit de faire de trop grandes dépenses en meubles précieux, en raretés des pays étrangers, et surtout il défendit, sous de fortes peines, les peintures et les statues immodestes. Sorti du peuple, il s'attacha à gagner le cœur des peuples; il ne dédaignait pas de leur parler lui-même, de les entretenir de ce qui les concernait, et il avait grand soin de les indemniser de ce qu'ils avaient souffert, et de les aider de grands secours dans le besoin. A ces qualités, il joignait un génie au-dessus du vulgaire, et les seules conférences qu'il eut avec d'habiles lettrés le rendirent bientôt très-versé dans les sciences chinoises. Sa bravoure, sa science militaire, sa grandeur d'âme, son équité dans la distribution des éloges,

des grâces et des emplois, le firent aimer et estimer des officiers, qui lui étaient très-attachés (*).

MANIFESTE CONTRE CHUN-TI.

En 1357, ce nouveau chef envoya, par mer, des troupes dans la province de Kouang-toung. Cette province et celle du Kouang-si se rendirent d'elles-mêmes; celle du Fou-kien les imita. Ensuite il envoya dans le nord deux généraux à la tête de deux cent cinquante mille hommes, composés presque entièrement de cavaliers. Ces deux généraux, étant entrés dans le Chan-toung, publièrent un manifeste propre à soulever les Chinois en faveur de *Tchou* et à rendre odieux CHUN-TI. Ils disaient, dans ce manifeste, que c'est aux Chinois à gouverner les barbares étrangers, et non à des barbares étrangers à gouverner les Chinois; ils disaient que les *Youan*, ou Mongols venus du Nord, avaient pris l'empire, non par leur courage et leur force, mais par le secours du ciel; que le même ciel leur était aujourd'hui cet empire pour les punir de leurs crimes, et pour ne s'être pas conformés aux enseignements de leurs ancêtres; ils exposaient, en outre, les crimes des empereurs, et les défauts de leur gouvernement depuis l'empereur *Tinow*, petit-fils de *Hou-pi-lie*; ils faisaient voir que l'on avait troublé l'ordre de la succession au trône, que des frères avaient empoisonné leurs frères, qu'un fils avait pris les femmes de son père, qu'il n'y avait nulle subordination, que l'on avait détruit les règles du gouvernement chinois, et que l'on ne faisait nul cas de la doctrine de leur nation; ils finissaient par conclure que le temps était venu de chasser les étrangers de la Chine, et qu'il fallait choisir TCHOU pour gouverner l'empire. Ce manifeste, répandu dans toutes les provinces, produisit un grand effet.

FIN DE LA DYNASTIE MONGOLE.

Les généraux et les troupes de CHUN-

(*) Gaubil, lieu cité.

TI ayant été vaincus par les révoltes chinoises dans plusieurs grandes batailles, et la plupart des villes et des provinces s'étant rangées du côté du nouveau pouvoir national, l'empereur mongol, se voyant sur le point d'être investi dans sa capitale, rassembla les grands, les princes et princesses de sa cour, et leur déclara qu'il voulait se retirer en Tartarie. La nuit suivante, il prit la route du Nord et se rendit, avec sa cour, à Yng-tchang-fou, ville alors considérable, à vingt-cinq ou trente lieues au nord-est de Chang-tou, aujourd'hui Péking. Ainsi finit cette dynastie tartare, qui, presque un siècle auparavant, avait fait la conquête de la Chine avec des armées formidables, et avec toute l'impétuosité de conquérants à moitié barbares, avides de se précipiter dans toutes les jouissances de la civilisation; cette même civilisation, en les dépouillant de leur rudesse, les avait aussi dépouillés de l'énergie nécessaire pour conserver leur conquête. La plupart des pouvoirs périsaient autant par l'abus de la force qu'ils ont en eux-mêmes, que par une cause étrangère. Il aurait fallu, pour prolonger la durée de la dynastie mongole en Chine, une longue suite de souverains, hommes supérieurs comme ceux qui l'avaient fondée. Mais il semble qu'il soit dans la destinée des races dynastiques, comme d'ailleurs dans la destinée de tout ce qui existe, de ne durer qu'un temps donné, et de dépérir en vieillissant, après avoir produit tout ce qu'il leur est donné de produire : quelques hommes supérieurs qui suffisent pour légitimer leur élévation.

ÉTAT DE LA LITTÉRATURE ET DES LETTRES EN CHINE SOUS LA DYNASTIE MONGOLE.

L'état de la littérature en Chine, sous la dynastie mongole, ne peut se comparer qu'à celui qui se présente sous la dynastie tartare actuellement régnante. Ce n'est pas la littérature nationale qui brille par des ouvrages remarquables, comme lorsqu'un peuple éclairé est abandonné à son libre développement; mais c'est un grand

travail qui se fait pour mettre une grande et ancienne civilisation à la portée de ses conquérants barbares, qui ont voulu se l'assimiler autant par l'instruction que par la conquête.

M. Abel Rémusat, dans ses *Recherches sur les langues tartares* (vol. I, p. 196 et suiv.), a présenté, d'après Gaubil et les historiens chinois, un aperçu fort curieux de ce travail intellectuel, et nous ne croyons pouvoir mieux faire que de le reproduire ici en partie.

« Dans l'année 1289, dit-il, à la cinquième lune, on établit à Taï-tou, la capitale (*), un collège impérial pour les *Hoet-hou*, c'est-à-dire, dans le langage des historiens de cette époque, pour ceux des Turcs occidentaux qui avaient embrassé l'islamisme. Une institution de ce genre, si contraire aux principes chinois qui commençaient à prévaloir chez les Mongols, est la meilleure preuve qu'on puisse souhaiter, pour montrer l'influence que les Occidentaux musulmans avaient prise à la cour de *Khoubilaï*. Celle des lamas tibétains ne se manifesta pas moins clairement, l'année suivante, par l'achèvement d'une entreprise à laquelle ils devaient attacher beaucoup d'importance; je veux parler de la rédaction des livres sacrés de la religion de Bouddha, qu'on finit d'écrire en lettres d'or, et pour lesquels on employa plus de trois mille deux cents onces d'or. Cette dépense, assez considérable (**), ne paraîtra pas exorbitante, si l'on pense à la prodigieuse quantité de livres qui sont réputés sacrés par les bouddhistes. Nous ne pouvons guère nous faire une idée de cette littérature des peuples de la haute Asie, qui nous est encore entièrement inconnue; son immensité surpasse tout ce que l'on peut imaginer.

« Sous le règne de *Khoubilaï* un grand nombre d'étrangers vinrent en Chine, attirés par différents motifs. Les Thibétains et les Indiens y

(*) Voy. ci-devant p. 353.

(**) Elle revient à près de 400,000 fr. de notre monnaie.

apportèrent une grande quantité de ces livres religieux que les Mongols firent traduire dans leur langue. Le premier de ces ouvrages fut un résumé de la morale bouddhique, en cinq cents chapitres, qui fut traduit par le grand lama *Pa-sse-pa* lui-même, et répandu dans tout l'empire. Un Ouïgour, nommé *Kia-lou-na-ta-sse*, habile dans les doctrines de l'Hindoustan, et sachant plusieurs langues, fut ensuite employé pour rédiger en mongol des traductions des livres indiens et thibétains. L'empereur employait dans le même temps un peintre du Nipol (*Népal*), nommé *A-ni-ko*, homme fort versé dans le sens mystérieux des livres de Bouddha, ainsi qu'un étranger, nommé *At-sie*, né dans les pays les plus reculés de l'Occident, dans le royaume de Fou-lin (empire romain), homme habile, non-seulement en astronomie et en médecine, mais dans les langues de l'Asie, et en particulier dans la littérature du Thibet. Une foule de Musulmans, de Thibétains, de Tartares, d'Hindous, occupaient des places, même littéraires, dans l'empire et jusque dans le collège des *Han-lin*. Cet usage continua sous les successeurs de Khoubilai, et ne contribua pas peu à enrichir la littérature des Mongols. Quant aux Chinois, dédaignant ces productions étrangères, ils ont pris le plus grand soin pour les exclure de leurs livres; par ces derniers, on s'aperçoit, en effet, que les étrangers n'ont exercé qu'une influence bien légère sur les connaissances des lettrés, presque nulle sur leur manière de raisonner. La raison en est facile à concevoir, si l'on fait une remarque, qui a, je crois, échappé à Gaubil et à de Guignes : c'est que les livres d'Occident ne furent presque jamais traduits en chinois, mais mis immédiatement en mongol pour l'usage de ceux qui les faisaient venir, et l'instruction d'hommes grossiers et ignorants, à la vérité, mais exempts de ces préventions et de cet orgueil, qui sont souvent plus nuisibles au progrès des sciences que l'ignorance et la grossièreté.

« Les livres chinois avaient pourtant

mérité l'estime de Khoubilai, avant même qu'il montât sur le trône. Il s'était attaché un lettré de la ville de Hoai-jin, nommé *Tchao-pi*, et l'avait établi dans son palais avec dix jeunes Mongols, auxquels il avait enjoint de recevoir les leçons du lettré sur les livres chinois. *Tchao-pi* apprenait en même temps la langue de ses élèves, et le fruit de ces leçons réciproques fut la traduction du *Ta-hio* et de son commentaire, et selon d'autres, du *Lun-yu*, du *Tchoung-young*, du *Meng-tseu*, et de quelques autres ouvrages. Khoubilai avait aussi chargé le célèbre *Hou-heng* (*) de traduire en mongol plusieurs ouvrages de sa composition. L'éducation de celui de ses fils qu'il destinait à l'empire était toute chinoise, et ce prince même engageait ses officiers à lire les *King* en chinois, et à laisser là les livres mongols, qui, disait-il, étaient peu propres à les instruire. Khoubilai savait donc apprécier les philosophes chinois; mais il trouvait peut-être leur doctrine trop pure et trop dégagée de superstitions pour ses peuples de Tartarie, puisqu'il fit tous ses efforts pour soumettre ceux-ci à cette secte naissante du bouddhisme, que nous appelons lamisme, parce qu'elle est fondée sur l'idée de l'incarnation durable de Bouddha dans la personne du grand lama.

« La protection que Khoubilai avait en conséquence accordée aux étrangers, et en particulier aux bonzes indiens, l'attention qu'il donnait à la doctrine de ces derniers, ont été l'objet des déclamations des lettrés, qui, soumis une fois à un prince barbare, auraient voulu qu'il adoptât pleinement et sans restriction leurs principes de philosophie, et leur religion politique. Son successeur Temour fut au contraire, à leurs yeux, un prince accompli, parce qu'il n'imita pas son aïeul dans son amour pour les lamas, et qu'il fit rendre, dans toutes les parties de l'empire, les honneurs qui sont dus à Confucius. Un historien chinois va jusqu'à dire que, si Khoubilai avait

(*) Voy. ci-devant p. 355, note.

fait brûler les livres des *Tao-sse* de la Chine, c'était uniquement par un effet de la confiance qu'il avait dans les folies des *Sang-men*, ou Chamans; il ajoute qu'il enveloppa dans le même mépris les deux sectes des *Tao-sse* et des lettrés, et que, regardant la doctrine des *Sang-men* comme véritable, il abaissait Confucius au rang des sages du second ordre. L'auteur de *Sou-houng-kian-lou* (histoire de la dynastie mongole en Chine) rectifie ce que cette assertion peut avoir d'outré, et remarque qu'en faisant brûler les livres des *Tao-sse*, Khoubilai ne donna aucune marque de ce prétendu mépris pour Confucius. Il n'en loue pas moins Temour, pour avoir, à son avènement au trône, ordonné de rendre à Confucius des hommages universels. Sous ce règne les traits caractéristiques des Mongols commencèrent à s'effacer, et leur histoire prend, si j'ose ainsi parler, une physionomie chinoise. Les mots mongols qui servent à désigner les dignités, les charges, les cérémonies, sont remplacés par des expressions chinoises. On peut, à partir de cette époque, étudier dans la partie biographique de l'histoire des Mongols un autre effet de cette révolution, propre à en augmenter encore l'influence. On y voit les familles chinoises rentrer successivement dans tous les emplois, et y remplacer les Tartares, dont les noms étrangers, sous les règnes des premiers successeurs de Tchinggis, rendaient en quelque sorte sensible le joug qu'ils avaient imposé à la Chine.

« La première année du règne de *Wou-tsong*, *Phoulo-temour*, vice-président et ministre de la droite, mit la dernière main à une traduction mongole du livre de l'obéissance filiale, et la fit imprimer sous l'autorité impériale. Elle fut offerte à l'empereur. Le décret qui en ordonna la publication, portait que cet ouvrage, qui contenait les préceptes admirables de *Khong-tseu*, devait servir de règle aux actions des hommes, depuis les rois et les princes jusqu'aux dernières classes du peuple. On fit graver la nouvelle traduction avec les préfaces et les

sceaux qui servaient à en attester la fidélité, et on en distribua les exemplaires aux princes, ainsi qu'à tous les officiers de l'empire. L'année suivante, le collège des *Han-lia* eut ordre de travailler à la composition de l'histoire des Mongols; et il rédigea en conséquence les annales du règne de *Chun-tsong* et de *Tching-tsong*. On composa aussi, en neuf mille articles, un code où se trouvaient rassemblés tous les règlements et dispositions, non-seulement des dynasties précédentes, mais des empereurs mongols, depuis *Tchinggis-khakan*.

« Le règne de *Jin-tsong* fut encore plus favorable aux lettrés que ne l'avaient été ceux de Temour et de *Khai-sang* ou *Wou-tsong*. Peu après son avènement, le nouvel empereur fit revoir le code de lois qui avait été publié sous la dynastie des *Thang*, de 626 à 649; et, d'après le conseil d'un grand de sa cour, il résolut de le faire traduire en mongol, pour que ses sujets pussent le lire et en avoir une parfaite connaissance. Il augmenta ensuite de trois cents le nombre des élèves du collège impérial, y joignit une section supplémentaire de vingt élèves, et voulut que ceux qui sauraient expliquer l'un des livres classiques, fussent employés, suivant leurs talents, à des fonctions d'assistants ou de surnuméraires. Il régla aussi les rangs que devaient occuper les mandarins mongols et chinois. On lui dut le rétablissement du collège impérial dans son ancienne forme; et, ce qui est plus important, celui du système des examens pour l'admission aux charges; système qui devait être plus favorable aux Chinois qu'aux Mongols, et que, pour cette raison, un empereur tartare n'edt peut-être pas dû remettre en vigueur. Il fit transporter dans le collège les tambours de pierre de l'empereur *Siouan-wang* (*), donna des ordres pour la composition d'une histoire de sa dynastie, et voulut qu'on fît choix, pour cet objet, des docteurs les plus renommés pour leurs talents et leurs

(*) Voy. ci-devant p. 104-105.

vertus. Il fit, en outre, traduire en mongol le *Ta-hio*, le *Hiao-king*, et l'histoire des femmes célèbres; et, quand on avait imprimé ces sortes d'ouvrages, il les faisait distribuer aux officiers de sa cour. Il s'occupait sans cesse des examens et des autres affaires littéraires qui sont regardées par les Chinois comme la partie essentielle du gouvernement. Il fit aussi rétablir le collège des *Hoet-hou*; et, à cette occasion, l'histoire remarque que les lettres de ces peuples sont singulièrement propres aux opérations d'arithmétique, et rappelle que la première institution d'une école musulmane eut lieu sous Khoubilaï. Enfin l'empereur lui-même s'occupa à prendre, dans le *Thoung-kian*, ce qui pouvait éclairer sur les causes de l'élévation et de la chute des dynasties qui avaient précédé la sienne, sur le bon et le mauvais gouvernement; et il fit de ces extraits un recueil qui fut traduit et transcrit pour lui être présenté.

• Au nombre des savants qui travaillaient sous les ordres de *Jin-tsoung*, était un homme d'un rare mérite, né dans la ville de Balkh, et connu sous le nom de *Tchagan*, qui signifie en mongol blanc, parce que la nuit où il était né avait été remarquable par un clair de lune aussi brillant que le jour. Doué d'un esprit vaste et pénétrant, il possédait à fond les langues de tous les peuples connus des Chinois. Il avait commencé à être employé dans les armées de Khoubilaï, et s'était avancé par degrés sous le règne de ses successeurs. Dans l'année 1311, il prit le surnom chinois de *Pe-yun* (nuage blanc), du nom d'une montagne où il s'était fixé, et pour faire en même temps allusion à son nom mongol de *Tchagan*. Ce fut alors qu'il se fit connaître à la cour, et que sa réputation littéraire devint plus étendue. Quand il eut offert à l'empereur le commencement de sa traduction mongole du code de la dynastie des *Thang*, *Jin-tsoung*, qui en fut très-content, lui ordonna de l'achever, et la fit imprimer et distribuer à tous les grands. Il le chargea ensuite de traduire un ou-

vrage historique, qui contenait les belles actions des empereurs et les affaires des dynasties depuis l'ouverture du ciel, c'est-à-dire, depuis la création du monde à l'époque de *Phan-kou*, jusqu'à la soumission de la dynastie des *Kin*, par Tchinggis-khakan. Le livre que composa *Tchagan* portait le titre d'*Abrégé chronologique de l'histoire des empereurs*.

• Malgré tous ces travaux qui semblaient indiquer dans l'empereur régnaient un goût décidé pour la littérature chinoise, ce prince n'en fit pas moins continuer avec ardeur la traduction des livres indiens, qui avait été commencée sous Khoubilaï. Le principal auteur qu'il chargea d'y travailler fut un Tartare natif du pays de Kan-mo-lou, dans la province de Pething. Dès sa plus tendre jeunesse, ce savant possédait à fond les livres ouïgours et ceux de l'Inde; il était initié aux plus secrets mystères du bouddhisme, et entendait toutes les langues de l'Asie orientale. En 1301, il avait été attaché au grand lama (qui avait alors le titre de Ti-sse, ou maître de l'empereur), et employé dans le palais Kouang-han. Sous le règne suivant, il embrassa la vie monastique, et ce fut alors qu'il se fit appeler d'un nom qui paraît d'origine indienne, *Pi-lan-na-chi-li*. Ensuite il eut ordre de traduire tous les livres indiens relatifs à la religion ou à la morale. On lui donna, pour prix de ce travail, des appointements considérables, un titre honorable, et un sceau d'argent. A cette époque, un grand nombre d'ambassadeurs étrangers vinrent payer le tribut à l'empereur. On cite de lui plusieurs autres traits qui tous tendent à prouver sa perspicacité et la vaste étendue de ses connaissances. Aussi sa réputation alla-t-elle toujours en augmentant, et il reçut, en 1332, le sceau de pierre de *lu*, et le titre fastueux de Maître de l'empire pour les trois sciences mystérieuses; il était doué d'un savoir universel, de lumières parfaites, d'une intelligence immense, d'un discernement sans bornes. Les livres dont on doit la traduction mongole à

ce savant tartare, sont : 1° le Livre révélé à Lankha (Ceylan), en sanskrit : *Lankavatara* ; 2° l'Histoire du personnage majestueux et souverainement précieux ; etc.

« Dans l'année 1316, un docteur du collège des Han-lin, nommé *Lieou-kheng*, offrit à l'empereur une traduction du *Tai-hio*, et de son grand commentaire intitulé : *Yan-i*. En le recevant, l'empereur dit que ce livre était un répertoire d'excellents conseils pour ceux qui gouvernent, et ordonna qu'on le distribuât aux officiers de sa cour. *Jin-tsoung* répétait souvent que la parfaite connaissance de notre entendement et des opérations de la nature, était ce qu'il y avait de plus profond dans la secte de Bouddha, et que la philosophie morale et politique était la base de celle des lettrés. L'année suivante (1317), il ordonna la publication d'une nouvelle édition des livres sacrés de Bouddha, en lettres d'or, édition pour laquelle on employa trois mille neuf cents onces de ce métal. On ne dit pas en quelle langue ces livres furent écrits ; mais l'histoire fait entendre ailleurs qu'ils étaient en caractères *fan*, ou sanskrits.

« Sous le règne de *Yng-tsoung*, la faveur du prince resta encore partagée entre les lettrés et les bouddhistes ; aussi nous voyons publier en mongol, et sous l'autorité impériale, les ouvrages de ces deux sectes, en nombre à peu près égal. On acheva, dans le collège des Han-lin, la traduction du *Tai-hio* et de son commentaire, que l'empereur reçut en donnant de grands éloges à la doctrine de ce livre, et qu'il fit imprimer pour en faire présent à tous les mandarins ; mais en même temps il comblait de ses largesses les sectateurs de Fo. Il envoya aux bonzes du pays de *Vasse-kia* plusieurs milliers d'onces d'or et d'argent, et vingt mille *kia-cha*, sorte de manteaux qui font l'habillement ordinaire des lamas. Il fit partir en même temps un prêtre nommé *Tordji*, qui avait le titre de maître des prières, et le chargea de recueillir, dans les pays qu'il allait par-

courir, tous les livres bouddhiques qu'il pourrait se procurer. Il fit ensuite placer dans un temple qu'il venait d'élever à Fo, une grande quantité de chapelets, de *kia-cha*, ou manteaux de lamas, et le livre de Bouddha, intitulé : *Pho-fo*, en langue du Thibet, et en caractères d'or.

« En 1321, le tribunal des historiens donna une nouvelle édition de l'histoire des Mongols, et, en particulier, de celle du règne de *Khoubilai*. A la sixième lune, l'empereur avait ordonné la rédaction d'un grand corps d'ouvrage sur le gouvernement de la dynastie des *Youan* (Mongols). Il fut fait sous le titre de *La sainte science du gouvernement sous la grande dynastie Youan* (*Tai youan ching tching tian*). Cet ouvrage eut soixante *kiouan* ou livres. A la même époque, on publia le grand ouvrage de *Ma-touan-lin* de *Pho-yang* sous le titre de *Wen hian thong khao*, ou *Recherches approfondies des monuments laissés par les savants*, en trois cent quarante-huit *kiouan* ou livres.

« *Ma-touan-lin* mit vingt ans à achever cet ouvrage ; la préface qu'il a placée au commencement est un chef-d'œuvre de raison et de critique (*). Il examine et juge avec impartialité les travaux du même genre qui ont été faits avant lui, et il expose les motifs qui l'ont dirigé dans la composition de son ouvrage. Les historiens qui ont le mieux réussi à tracer le tableau des révolutions qui ont causé la chute ou l'élévation des différentes dynasties laissent beaucoup à désirer sur les détails des événements, les faits relatifs à la littérature, à l'histoire physique, et à celle des mœurs et de l'administration. Confucius se plaignait déjà du défaut de monuments authentiques, qui l'empêchait de connaître à fond les usages des deux dynasties de *Hia* et de *Chang*. Il est donc bien important de recueillir et de conserver tous ceux que le temps a épargnés, et dont la substance n'a

(*) Il en a paru une traduction tronquée et souvent peu intelligible dans le *Nouveau journal asiatique*, juillet et août 1832.

pu entrer en entier dans les livres et dans les mémoires historiques des différentes dynasties.

« Par ces considérations, que Ma-touan-lin développe dans sa préface, on juge déjà de quel intérêt doit être sa collection; mais il faut l'avoir parcourue et en avoir fait usage, pour apprécier le plan de l'auteur et le mérite de l'exécution. Sous le rapport de l'étendue, du nombre et de la diversité des matières, on ne saurait mieux comparer les *Recherches approfondies* qu'avec les *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions; mais on y trouve de plus un arrangement et une méthode que ne comporte pas la nature de nos collections académiques. En effet, l'auteur y a réuni, suivant l'ordre des matières, une suite d'extraits des livres les plus curieux sur toutes sortes de sujets, des mémoires, des dissertations dans lesquelles il a conservé, autant que cela lui était possible, les termes mêmes des écrivains originaux, et, par-dessus tout, la bibliographie la plus exacte et la plus étendue.

« Le mérite de ce plan est rapporté, par Ma-touan-lin, à l'auteur du *Thoung-tian*, nommé Thou-yeou, lequel écrivait au huitième siècle; quelques autres auteurs avaient déjà essayé de le remplir. Thou-yeou avait traité, dans autant de parties séparées, des contributions et des redevances des terres, des monnaies métalliques et autres moyens d'échange, de la population, de l'administration civile, de la justice, des foires et du commerce des grains, des tributs payés par chaque province, de l'emploi des fonds publics, du choix et de l'avancement des magistrats, des études et des examens, des attributions de tous les officiers de l'État, des sacrifices et rites solennels en l'honneur des dieux, du culte des ancêtres des différentes dynasties impériales, des rites de la cour, de la musique, de la guerre, des supplices, de la géographie, et des différentes divisions et subdivisions du territoire de l'empire, de la géographie et de l'histoire des peuples étrangers; mais ce bel ouvrage finissait en l'an 765. Ma-touan-lin entreprit de

le revoir, de le corriger, de l'amplifier, de le compléter pour l'espace de temps qu'il embrassait, et de le continuer, pour toutes les parties dont il était formé, jusqu'en 1224; de sorte qu'il y enferma tout ce qui est relatif à ces différents sujets, depuis Yao et Chun, jusqu'à la dynastie des Song méridionaux, c'est-à-dire, depuis le vingt-quatrième siècle avant J. C. jusqu'au douzième siècle de notre ère.

« Non content de cet immense amas de matériaux, il y ajouta, d'après le même plan, et pour le même espace de temps, une série complète d'extraits et de mémoires sur les livres classiques et autres, sur la succession et la généalogie des empereurs, sur l'institution des principautés et des terres féodales, sur les phénomènes célestes, et sur les singularités remarquables de toute espèce. Avec cette addition, l'ouvrage forme vingt-quatre classes, précédées d'autant de dissertations ou préfaces particulières à chaque classe, et trois cent quarante-huit livres, qui sont reliés à la manière chinoise, en cent volumes, dans les deux exemplaires que possède la Bibliothèque du roi, et qui contiennent la matière d'au moins vingt à vingt-cinq volumes in-4° ordinaires.

« La lecture des titres de ces livres est seule un sujet d'admiration, et inspire le plus vif intérêt. Il serait trop long de les rapporter ici, et l'on aime mieux renvoyer à la table sommaire qui en a été donnée(*). Il faut seule-

(*) *Mémoires sur les livres chinois* de la Bibliothèque du roi, p. 48 et suiv., et *Mélanges asiatiques*, t. II, p. 486. Nous pensons que le lecteur verra ici avec plaisir cette table sommaire :

1^{re} section. Du partage des terres et de leur produit sous les différentes dynasties, 7 livres.

2^e. Des monnaies, soit métalliques, soit fictives, des papiers-monnaies, etc., 2 livres.

3^e. De la population et de ses variations, 2 livres.

4^e. De l'administration, 2 livres.

5^e. Des péages et des douanes, et en général de tous les droits que l'on percevait pour les lacs et étangs poissonneux, les

nent observer que l'arrangement des matières n'est pas le seul auquel l'auteur se soit attaché, et qu'il ne suit pas avec moins de rigueur l'ordre des temps pour toutes les parties; de sorte qu'on est certain de trouver, sous chaque matière, les faits qui y sont relatifs, disposés chronologiquement, suivant l'ordre des dynasties et des règnes,

plantations de thé, les salines, les mines et les usines, ainsi qu'aux barrières, foires, etc., 6 livres.

6°. Du commerce et des échanges, 2 livres.

7°. Des impositions territoriales, ou tributs sur les terres, 1 livre.

8°. Des dépenses de l'État, 5 livres.

9°. De l'élevation aux charges, et du rang des magistrats, 12 livres.

10°. Des études et des examens des lettrés, 7 livres.

11°. Des fonctions des magistrats, 21 liv.

12°. Des sacrifices, 23 livres.

13°. Des temples, des ancêtres, 15 livres.

14°. Du cérémonial de la cour, 22 livres.

15°. De la musique, 15 livres.

16°. De la guerre, 13 livres.

17°. Des châtimens et des supplices, 12 livres.

18°. Des livres classiques et autres, 76 livres.

Nota. L'étendue de cette section vient de ce qu'on y a fait entrer l'analyse d'une foule de traités curieux sur toutes sortes de sujets et d'ouvrages de toutes les sectes : c'est une véritable histoire littéraire.

19°. De la chronologie des empereurs et de la généalogie des familles qui ont possédé le trône, 10 livres.

20°. Des principautés tributaires et des fiefs érigés sous les différentes dynasties, 18 livres.

21°. Des corps célestes et de leurs accidents, comme les éclipses, les conjonctions, etc., 17 livres.

22°. Des prodiges et des calamités, comme les inondations, les incendies, les tremblemens de terre, les aërolithes, les pluies de sauterelles, etc., 20 livres.

23°. De la géographie de la Chine et de toutes les divisions de l'empire, aux différentes époques de la monarchie, 20 livres.

24°. et dernière section. De la géographie étrangère, et de tous les peuples qui ont été connus des Chinois, 25 livres. En tout 348 livres, distribués en 100 volumes.

année par année et jour par jour. On ne peut se lasser d'admirer l'immensité des recherches qu'il a fallu à l'auteur pour recueillir tous ces matériaux, la sagacité qu'il a mise à les classer, la clarté et la précision avec lesquelles il a su présenter cette multitude d'objets dans tout leur jour. On peut dire que cet excellent ouvrage vaut à lui seul toute une bibliothèque, et que, quand la littérature chinoise n'en offrirait pas d'autres, il vaudrait la peine que l'on apprît le chinois pour le lire. Ce n'est pas la Chine seule qu'on apprendrait à y bien connaître, mais une très-grande partie de l'Asie, sous tous les rapports les plus importants, et dans tout ce qui est relatif aux religions, à la législation, à l'économie rurale et politique, au commerce, à l'agriculture, à l'histoire naturelle, à l'histoire, à la géographie physique et à l'ethnographie. On n'a qu'à choisir le sujet qu'on veut étudier, et traduire ce qu'en dit Matouan-lin; tous les faits sont rapportés et classés, toutes les sources indiquées, toutes les autorités citées et discutées; ce sont autant de dissertations toutes faites qu'il suffit de faire passer dans nos langues européennes, et avec lesquelles on peut s'épargner bien des recherches et se donner, si l'on veut, un grand air d'érudition.

« On peut juger de l'importance des mémoires qui sont contenus dans les *Recherches approfondies*, par divers échantillons qui en ont été tirés. Ce livre est un de ceux sur lesquels le petit nombre d'Européens qui se sont occupés de la Chine ont le plus travaillé. Visdelou y a pris les notices sur différents peuples de la Tartarie, lesquelles font partie du *Supplément à la Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, et c'est aussi l'ouvrage qui a fourni à de Guignes le plus grand nombre des matériaux qu'il a mis en œuvre dans son *Histoire des Huns*. On a tiré de la même source le catalogue des comètes observées à la Chine, que Pingré a inséré dans sa *Cométographie*; celui des bolides et des aërolithes (*); les frag-

(*) Journal de physique de mai 1819, et Mélanges asiatiques, t. I, p. 184.

ments de géographie et d'ethnographie contenus dans le premier volume de ce recueil même (*), et beaucoup d'autres documents précieux. Les missionnaires les plus instruits y ont puisé abondamment, et quelques-uns, tels que le P. Cibot, se sont procuré l'apparence d'une lecture prodigieuse en fait de livres chinois, seulement en rapportant les noms des auteurs et les titres des ouvrages que cite Ma-touan-lin, et en oubliant de le nommer; de sorte qu'à vrai dire, c'est à ce lettré seul qu'on doit rapporter l'origine de la plupart des connaissances positives qu'on possède en Europe sur l'antiquité chinoise; et l'on ne saurait trop regretter qu'au lieu de tant de recherches mal dirigées, entreprises par des écrivains malhabiles, de tant de compilations, où les notions les plus oiseuses sont répétées jusqu'à satiété, de tant de relations insignifiantes, telles que sont la plupart de celles qui ont la Chine pour objet, on ne se soit pas encore occupé d'exploiter cette mine précieuse, où toutes les questions qui peuvent concerner l'Asie orientale trouveraient les réponses les plus satisfaisantes (**).

« L'année 1322 vit paraître le Traité des Institutions de la dynastie *Youan* (**), intitulé *Tai-youan-thoung-tchi*, en deux mille cinq cent trente-neuf articles, compris sous trois chefs. La première partie contenait les sentences et arrêts; la seconde, les lois et règlements; et la troisième, les décrets et ordonnances. Quelques mois après on publia le rituel impérial ou le recueil de toutes les cérémonies en usage sous la dynastie des *Youan*. L'empereur voulut aussi qu'il y eût dans tout l'empire des bonzes chargés de réciter les cent mille classes de prières usitées dans leur culte.

« On remarque, comme une chose contraire à l'usage, que *Yesoun-témour*, à son avènement, publia dans

tout l'empire un manifeste en langue mongole. L'année 1324, il fit traduire en cette langue le recueil des institutions et des instructions des ancêtres, ainsi que celui des institutions de sa dynastie. Ces ouvrages furent, comme à l'ordinaire, imprimés et distribués aux mandarins. On ouvrit devant l'empereur une de ces conférences littéraires, que les Chinois nomment *King-yan*, et où les hommes les plus instruits sont admis à discuter les endroits les plus difficiles des livres classiques. Une assemblée pareille eut lieu l'année suivante.

« L'empereur *Wen-tsong* rendit son règne recommandable aux yeux des lettrés, en instituant, aussitôt après son avènement, un nouveau tribunal sous le titre de *Kouet-tchang-ko*, dans les attributions du collège des *Han-lin*. Les lettrés qui y étaient admis avaient pour fonction d'expliquer les *King* et les livres historiques, et d'examiner les ouvrages soumis à leur approbation. L'édifice qu'on assigna à ce tribunal était composé de trois corps de logis : un au midi, pour les livres, les peintures et les objets d'antiquité qu'on y devait réunir; un au milieu pour les mandarins, et le dernier au nord, où se trouvait le trône impérial, et où le prince pouvait se placer pour y donner les leçons que les Chinois regardent comme l'exercice d'une des prérogatives du pouvoir suprême. Un des premiers travaux dont *Wen-tsong* chargea cette académie naissante, fut la rédaction d'un ouvrage sur les Mongols, d'après le modèle de ceux qu'on avait déjà pour les dynasties des *Tchang* et des *Soung*. On ne laissait pas en même temps de continuer les travaux dont les livres sacrés des Bouddhistes étaient l'objet. On mit au jour vingt-sept volumes de théologie, et l'on fit passer dans la ville de Hang-tcheou deux mille onces d'or pour y être employées à écrire les livres de Fo.

« En 1331, on acheva la composition des annales du règne de l'empereur *Yng-tsong*. En 1332, les savants du tribunal *Kouet-tchang-ko* demandè-

(*) Nouveaux mélanges asiatiques, t. II.

(**) M. Abel Rémusat, *Vie de Ma-touan-lin*.

(***) Le même, *Recherches sur les langues tartares*, t. I, p. 209.

rent qu'on leur communiquât, du collège des *Han-lin* et du tribunal des historiens, les mémoires secrets recueillis pour servir de matériaux aux annales de la dynastie présente. L'un des principaux docteurs et historiens, nommé *Ya-bouga*, s'y opposa, en déclarant que ces mémoires devaient rester secrets, et qu'il était impossible de les mêler avec les ouvrages historiques des auteurs étrangers au tribunal. A la même époque, un décret de l'empereur ordonna que l'on écrirait en lettres d'or et en caractères ouïgours un livre bouddhique en mille sections sur la *longévité de Bouddha*, ainsi qu'un autre ouvrage de théologie intitulé *la Grande histoire*. En 1333, on traduisit en mongol le code de la dynastie des *Thang*, et l'édition fut distribuée aux mandarins. Il en avait déjà été fait une traduction sous le règne de *Jin-tsoung*.

Le règne du dernier empereur mongol fut troublé par trop de révoltes, et l'attention du gouvernement distraite par trop de soins étrangers aux lettres, pour que nous puissions espérer de recueillir dans les annales de cette époque beaucoup de faits de la nature de ceux qui attirent en ce moment notre attention. Cependant *Chun-ti*, en 1335, chargea le collège des *Han-lin* de composer une histoire des Mongols et des autres dynasties, en y joignant les vies des reines et des impératrices, celles des hommes célèbres, et tout ce que l'on pourrait réunir de l'histoire des peuples étrangers. A la fin de la même année on acheva la reconstruction du collège impérial mongol.

En 1345, l'histoire des dynasties *Soung*, *Liao* et *Kin* fut achevée, et l'empereur, en la recevant, adressa aux mandarins un discours sur les avantages que les princes et les sujets peuvent se procurer chacun de leur côté en étudiant les actions des hommes et les annales des temps passés. On termina aussi le code des Mongols. L'année suivante, l'empereur enjoignit à tous les grands de sa cour, aux magistrats et officiers de toute espèce,

de s'appliquer à faire chaque jour une explication tirée des *King* ou des livres historiques. En 1347 on fit par ordre de *Chun-ti* une collection de jurisprudence, intitulée : *Lou thiao ching lout*, ou *Collection sur l'administration d'après les six codes*. En 1350, les arrêts de la cour suprême, nommée *Li-pou*, s'étant beaucoup multipliés, on fit un choix de ceux qui devaient avoir force de lois, et on les publia avec des commentaires destinés à en faire saisir l'esprit.

ÉTENDUE DE LA CHINE SOUS LA DYNASTIE MONGOLE.

« Il semblerait d'abord, dit M. Abel Rémusat (*), que l'époque où les princes de la famille de Tchingkis-khakan se partagèrent l'Asie presque entière, et où les branches de cette famille qui s'établirent en Perse et dans le Kaptchak, reconnaissaient sans difficulté la souveraineté de celle qui régnait à la Chine, devrait avoir été la plus favorable à la formation d'un système géographique. Dans le treizième siècle, l'empire mongol qui était devenu l'empire chinois, ne connut, pour ainsi dire, pas de limites du côté de l'occident. Les premiers successeurs de Khoubilai, héritiers du titre de *Khakan*, considéraient les rois de Perse comme leurs vassaux, ou, pour parler plus exactement, comme leurs officiers chargés de commander pour eux aux barbares d'Occident. Les titres accordés à ces princes par la cour de Khanbalikh rappelaient toujours cette qualité. Houlagou, partant pour son expédition, avait ordre d'aller conquérir le Si-ii, c'est-à-dire, ce qui est à l'ouest de la Tartarie, de soumettre le Ha-li-fa de Pa-ha-tha (le khalife de Bagdad) et les pays voisins; et quand, au bout de huit ans, dit l'histoire chinoise, il eut pris le roi de Pa-ha-tha, passé la mer à l'occident, et conquis jusqu'au pays des Francs (*fou-lang*), on lui donna le titre de garde héréditaire.

(*) Mémoire sur l'extension de l'empire chinois du côté de l'occident.

ments de géographie et d'ethnographie contenus dans le premier volume de ce recueil même (*), et beaucoup d'autres documents précieux. Les missionnaires les plus instruits y ont puisé abondamment, et quelques-uns, tels que le P. Cibot, se sont procuré l'apparence d'une lecture prodigieuse en fait de livres chinois, seulement en rapportant les noms des auteurs et les titres des ouvrages que cite Ma-touan-lin, et en oubliant de le nommer; de sorte qu'à vrai dire, c'est à ce lettré seul qu'on doit rapporter l'origine de la plupart des connaissances positives qu'on possède en Europe sur l'antiquité chinoise; et l'on ne saurait trop regretter qu'au lieu de tant de recherches mal dirigées, entreprises par des écrivains malhabiles, de tant de compilations, où les notions les plus oiseuses sont répétées jusqu'à satiété, de tant de relations insignifiantes, telles que sont la plupart de celles qui ont la Chine pour objet, on ne se soit pas encore occupé d'exploiter cette mine précieuse, où toutes les questions qui peuvent concerner l'Asie orientale trouveraient les réponses les plus satisfaisantes (**).

« L'année 1322 vit paraître le *Traité des Institutions de la dynastie Youan* (**), intitulé *Tai-youan-lhoung-tchi*, en deux mille cinq cent trente-neuf articles, compris sous trois chefs. La première partie contenait les sentences et arrêts; la seconde, les lois et règlements; et la troisième, les décrets et ordonnances. Quelques mois après on publia le rituel impérial ou le recueil de toutes les cérémonies en usage sous la dynastie des *Youan*. L'empereur voulut aussi qu'il y eût dans tout l'empire des bonzes chargés de réciter les cent mille classes de prières usitées dans leur culte.

« On remarque, comme une chose contraire à l'usage, que *Yesoun-te-mour*, à son avènement, publia dans

tout l'empire un manifeste en langue mongole. L'année 1324, il fit traduire en cette langue le recueil des institutions et des instructions des anciens, ainsi que celui des institutions de sa dynastie. Ces ouvrages furent, comme à l'ordinaire, imprimés et distribués aux mandarins. On ouvrit devant l'empereur une de ces conférences littéraires, que les Chinois nomment *King-yan*, et où les hommes les plus instruits sont admis à discuter les endroits les plus difficiles des livres classiques. Une assemblée pareille eut lieu l'année suivante.

« L'empereur *Wen-tsong* rendit son règne recommandable aux yeux des lettrés, en instituant, aussitôt après son avènement, un nouveau tribunal sous le titre de *Kouet-tchang-ko*, dans les attributions du collège des *Han-lin*. Les lettrés qui y étaient admis avaient pour fonction d'expliquer les *King* et les livres historiques, et d'examiner les ouvrages soumis à leur approbation. L'édifice qu'on assigna à ce tribunal était composé de trois corps de logis : un au midi, pour les livres, les peintures et les objets d'antiquité qu'on y devait réunir; un au milieu pour les mandarins, et le dernier au nord, où se trouvait le trône impérial, et où le prince pouvait se placer pour y donner les leçons que les Chinois regardent comme l'exercice d'une des prérogatives du pouvoir suprême. Un des premiers travaux dont *Wen-tsong* chargea cette académie naissante, fut la rédaction d'un ouvrage sur les Mongols, d'après le modèle de ceux qu'on avait déjà pour les dynasties des *Tchang* et des *Soung*. On ne laissait pas en même temps de continuer les travaux dont les livres sacrés des Bouddhistes étaient l'objet. On mit au jour vingt-sept volumes de théologie, et l'on fit passer dans la ville de Hang-tcheou deux mille onces d'or pour y être employées à écrire les livres de Fo.

« En 1331, on acheva la composition des annales du règne de l'empereur *Yng-tsong*. En 1332, les savants du tribunal *Kouet-tchang-ko* demandè-

(*) Nouveaux mélanges asiatiques, t. II.

(**) M. Abel Rémusat, *Vie de Ma-touan-lin*.

(***) Le même, *Recherches sur les langues tartares*, t. I, p. 209.

rent qu'on leur communiquât, du collège des *Han-lin* et du tribunal des historiens, les mémoires secrets recueillis pour servir de matériaux aux annales de la dynastie présente. L'un des principaux docteurs et historiens, nommé *Ya-bouga*, s'y opposa, en déclarant que ces mémoires devaient rester secrets, et qu'il était impossible de les mêler avec les ouvrages historiques des auteurs étrangers au tribunal. A la même époque, un décret de l'empereur ordonna que l'on écrirait en lettres d'or et en caractères ouïgours un livre bouddhique en mille sections sur la *longévité de Bouddha*, ainsi qu'un autre ouvrage de théologie intitulé la *Grande histoire*. En 1333, on traduisit en mongol le code de la dynastie des *Thang*, et l'édition fut distribuée aux mandarins. Il en avait déjà été fait une traduction sous le règne de *Jin-tsoung*.

« Le règne du dernier empereur mongol fut troublé par trop de révoltes, et l'attention du gouvernement distraite par trop de soins étrangers aux lettres, pour que nous puissions espérer de recueillir dans les annales de cette époque beaucoup de faits de la nature de ceux qui attirent en ce moment notre attention. Cependant *Chun-ti*, en 1335, chargea le collège des *Han-lin* de composer une histoire des Mongols et des autres dynasties, en y joignant les vies des reines et des impératrices, celles des hommes célèbres, et tout ce que l'on pourrait réunir de l'histoire des peuples étrangers. A la fin de la même année on acheva la reconstruction du collège impérial mongol.

« En 1345, l'histoire des dynasties *Soung*, *Liao* et *Kin* fut achevée, et l'empereur, en la recevant, adressa aux mandarins un discours sur les avantages que les princes et les sujets peuvent se procurer chacun de leur côté en étudiant les actions des hommes et les annales des temps passés. On termina aussi le code des Mongols. L'année suivante, l'empereur enjoignit à tous les grands de sa cour, aux magistrats et officiers de toute espèce,

de s'appliquer à faire chaque jour une explication tirée des *King* ou des livres historiques. En 1347 on fit par ordre de *Chun-ti* une collection de jurisprudence, intitulée : *Lou thiao ching lou*, ou *Collection sur l'administration d'après les six codes*. En 1350, les arrêts de la cour suprême, nommée *Li-pou*, s'étant beaucoup multipliés, on fit un choix de ceux qui devaient avoir force de lois, et on les publia avec des commentaires destinés à en faire saisir l'esprit. »

ÉTENDUE DE LA CHINE SOUS LA DYNASTIE MONGOLE.

« Il semblerait d'abord, dit M. Abel Rémusat (*), que l'époque où les princes de la famille de Tchingkis-khakan se partagèrent l'Asie presque entière, et où les branches de cette famille qui s'établirent en Perse et dans le Kaptchak, reconnaissaient sans difficulté la souveraineté de celle qui régnait à la Chine, devrait avoir été la plus favorable à la formation d'un système géographique. Dans le treizième siècle, l'empire mongol qui était devenu l'empire chinois, ne connut, pour ainsi dire, pas de limites du côté de l'occident. Les premiers successeurs de Khoubilaï, héritiers du titre de *Khakan*, considéraient les rois de Perse comme leurs vassaux, ou, pour parler plus exactement, comme leurs officiers chargés de commander pour eux aux barbares d'Occident. Les titres accordés à ces princes par la cour de Khanbalikh rappelaient toujours cette qualité. Houlagou, partant pour son expédition, avait ordre d'aller conquérir le Si-iu, c'est-à-dire, ce qui est à l'ouest de la Tartarie, de soumettre le Ha-li-fa de Pa-ha-tha (le khalife de Bagdad) et les pays voisins; et quand, au bout de huit ans, dit l'histoire chinoise, il eut pris le roi de Pa-ha-tha, passé la nier à l'occident, et conquis jusqu'au pays des Francs (*fou-lang*), on lui donna le titre de garde héréditaire.

(*) Mémoire sur l'extension de l'empire chinois du côté de l'occident.

ments de géographie et d'ethnographie contenus dans le premier volume de ce recueil même (*), et beaucoup d'autres documents précieux. Les missionnaires les plus instruits y ont puisé abondamment, et quelques-uns, tels que le P. Cibot, se sont procuré l'apparence d'une lecture prodigieuse en fait de livres chinois, seulement en rapportant les noms des auteurs et les titres des ouvrages que cite Ma-touan-lin, et en oubliant de le nommer; de sorte qu'à vrai dire, c'est à ce lettré seul qu'on doit rapporter l'origine de la plupart des connaissances positives qu'on possède en Europe sur l'antiquité chinoise; et l'on ne saurait trop regretter qu'au lieu de tant de recherches mal dirigées, entreprises par des écrivains malhabiles, de tant de compilations, où les notions les plus oiseuses sont répétées jusqu'à satiété, de tant de relations insignifiantes, telles que sont la plupart de celles qui ont la Chine pour objet, on ne se soit pas encore occupé d'exploiter cette mine précieuse, où toutes les questions qui peuvent concerner l'Asie orientale trouveraient les réponses les plus satisfaisantes (**).

« L'année 1322 vit paraître le *Traité des Institutions de la dynastie Youan* (**), intitulé *Tai-youan-thoung-tchi*, en deux mille cinq cent trente-neuf articles, compris sous trois chefs. La première partie contenait les sentences et arrêts; la seconde, les lois et règlements; et la troisième, les décrets et ordonnances. Quelques mois après on publia le rituel impérial ou le recueil de toutes les cérémonies en usage sous la dynastie des *Youan*. L'empereur voulut aussi qu'il y eût dans tout l'empire des bonzes chargés de réciter les cent mille classes de prières usitées dans leur culte.

« On remarque, comme une chose contraire à l'usage, que *Yesoun-lemour*, à son avènement, publia dans

tout l'empire un manifeste en langue mongole. L'année 1324, il fit traduire en cette langue le recueil des institutions et des instructions des ancêtres, ainsi que celui des institutions de sa dynastie. Ces ouvrages furent, comme à l'ordinaire, imprimés et distribués aux mandarins. On ouvrit devant l'empereur une de ces conférences littéraires, que les Chinois nomment *King-yan*, et où les hommes les plus instruits sont admis à discuter les endroits les plus difficiles des livres classiques. Une assemblée pareille eut lieu l'année suivante.

« L'empereur *Wen-tsoung* rendit son règne recommandable aux yeux des lettrés, en instituant, aussitôt après son avènement, un nouveau tribunal sous le titre de *Kouei-tchang-ko*, dans les attributions du collège des *Han-lin*. Les lettrés qui y étaient admis avaient pour fonction d'expliquer les *King* et les livres historiques, et d'examiner les ouvrages soumis à leur approbation. L'édifice qu'on assigna à ce tribunal était composé de trois corps de logis : un au midi, pour les livres, les peintures et les objets d'antiquité qu'on y devait réunir; un au milieu pour les mandarins, et le dernier au nord, où se trouvait le trône impérial, et où le prince pouvait se placer pour y donner les leçons que les Chinois regardent comme l'exercice d'une des prérogatives du pouvoir suprême. Un des premiers travaux dont *Wen-tsoung* chargea cette académie naissante, fut la rédaction d'un ouvrage sur les Mongols, d'après le modèle de ceux qu'on avait déjà pour les dynasties des *Tchang* et des *Soung*. On ne laissait pas en même temps de continuer les travaux dont les livres sacrés des Bouddhistes étaient l'objet. On mit au jour vingt-sept volumes de théologie, et l'on fit passer dans la ville de Hang-tcheou deux mille onces d'or pour y être employées à écrire les livres de Fo.

« En 1331, on acheva la composition des annales du règne de l'empereur *Yng-tsoung*. En 1332, les savants du tribunal *Kouei-tchang-ko* demandè-

(*) Nouveaux mélanges asiatiques, t. II.

(**) M. Abel Rémusat, Vie de Ma-touan-lin.

(***) Le même, Recherches sur les langues tartares, t. I, p. 209.

rent qu'on leur communiquât, du collège des *Han-lin* et du tribunal des historiens, les mémoires secrets recueillis pour servir de matériaux aux annales de la dynastie présente. L'un des principaux docteurs et historiens, nommé *Ya-bougâ*, s'y opposa, en déclarant que ces mémoires devaient rester secrets, et qu'il était impossible de les mêler avec les ouvrages historiques des auteurs étrangers au tribunal. A la même époque, un décret de l'empereur ordonna que l'on écrirait en lettres d'or et en caractères toujours un livre bouddhique en mille sections sur la *longéité de Bouddha*, ainsi qu'un autre ouvrage de théologie intitulé *la Grande histoire*. En 1333, on traduisit en mongol le code de la dynastie des *Thang*, et l'édition fut distribuée aux mandarins. Il en avait déjà été fait une traduction sous le règne de *Jin-tsoung*.

Le règne du dernier empereur mongol fut troublé par trop de révoltes, et l'attention du gouvernement distraite par trop de soins étrangers aux lettres, pour que nous puissions espérer de recueillir dans les annales de cette époque beaucoup de faits de la nature de ceux qui attirent en ce moment notre attention. Cependant *Chun-ti*, en 1335, chargea le collège des *Han-lin* de composer une histoire des Mongols et des autres dynasties, en y joignant les vies des reines et des impératrices, celles des hommes célèbres, et tout ce que l'on pourrait réunir de l'histoire des peuples étrangers. A la fin de la même année on acheva la reconstruction du collège impérial mongol.

En 1345, l'histoire des dynasties *Soung*, *Liao* et *Kin* fut achevée, et l'empereur, en la recevant, adressa aux mandarins un discours sur les avantages que les princes et les sujets peuvent se procurer chacun de leur côté en étudiant les actions des hommes et les annales des temps passés. On termina aussi le code des Mongols. L'année suivante, l'empereur enjoignait à tous les grands de sa cour, aux magistrats et officiers de toute espèce,

de s'appliquer à faire chaque jour une explication tirée des *King* ou des livres historiques. En 1347 on fit par ordre de *Chun-ti* une collection de jurisprudence, intitulée : *Lou thiao ching lou*, ou *Collection sur l'administration d'après les six codes*. En 1350, les arrêts de la cour suprême, nommée *Li-pou*, s'étant beaucoup multipliés, on fit un choix de ceux qui devaient avoir force de lois, et on les publia avec des commentaires destinés à en faire saisir l'esprit. »

ÉTENDUE DE LA CHINE SOUS LA DYNASTIE MONGOLE

« Il semblerait d'abord, dit M. Abel Rémusat (*), que l'époque où les princes de la famille de Tchingkis-khakan se partagèrent l'Asie presque entière, et où les branches de cette famille qui s'établirent en Perse et dans le Kaptchak, reconnaissaient sans difficulté la souveraineté de celle qui régnait à la Chine, devrait avoir été la plus favorable à la formation d'un système géographique. Dans le treizième siècle, l'empire mongol qui était devenu l'empire chinois, ne connut, pour ainsi dire, pas de limites du côté de l'occident. Les premiers successeurs de Khoubilai, héritiers du titre de *Khakan*, considéraient les rois de Perse comme leurs vassaux, ou, pour parler plus exactement, comme leurs officiers chargés de commander pour eux aux barbares d'Occident. Les titres accordés à ces princes par la cour de Khanbalikh rappelaient toujours cette qualité. Houlagou, partant pour son expédition, avait ordre d'aller conquérir le Si-ou, c'est-à-dire, ce qui est à l'ouest de la Tartarie, de soumettre le Ha-li-fa de Pa-ha-tha (le khalife de Bagdad) et les pays voisins; et quand, au bout de huit ans, dit l'histoire chinoise, il eut pris le roi de Pa-ha-tha, passé la mer à l'occident, et conquis jusqu'au pays des Francs (*fou-lang*), on lui donna le titre de garde héréditaire.

(*) Mémoire sur l'extension de l'empire chinois du côté de l'occident.

taire de ces contrées. Argoun, petit-fils d'Houlagou, avait reçu du Khakan, avec l'investiture du royaume de Perse, le titre de ministre d'État, protecteur des peuples, et ce titre était inscrit en caractères chinois sur les sceaux dont il marquait les pièces émanées de la cour. L'empreinte de celui dont se servait Oëldjaïtou, se voit six fois dans la longueur de la lettre qu'il écrivit à Philippe le Bel. La phrase chinoise qu'on y lit, signifie que l'empereur suprême a, par un ordre exprès, confié le gouvernement des dix mille barbares (c'est-à-dire, de tous les étrangers), au prince fidèle et obéissant. Cette lettre est de 1307. Plusieurs princes descendus d'Houlagou eurent, postérieurement à cette époque, des titres honorifiques et des commandements dans la Tartarie occidentale. Mais les pays dont le gouvernement leur fut confié par l'empereur, étaient beaucoup plus rapprochés de la Chine que la Perse, dont les souverains devinrent peu à peu tout à fait indépendants du Khakan, et finirent même par en être tout à fait ignorés. La huitième année *ta-te* (1304), le roi des pays occidentaux envoya une ambassade avec un tribut consistant en raretés de ces contrées. Celui qui la conduisait descendait, à la quatrième génération, d'Houlagou, et se nommait *Tchou-pe*. On lui accorda le titre de roi belliqueux et majestueux de l'Occident pacifié. On lui donna aussi un sceau d'or; et, deux ans après (1306), on lui confia le commandement des armées et l'administration de *Kan-sou* et des autres pays voisins. L'année suivante, on éleva son grade, et l'on changea son titre en celui de roi de Pin. La première année *tchi-ta* (1308), le même prince envoya en tribut 615 livres pesant de jade : offrande ordinaire des princes qui dominent à Yerkiyang, parce que dans le territoire de cette ville on trouve en abondance cette substance minérale. Nan-hou-li, fils de Tchou-pe, succéda à la dignité de son père, la septième année *yan-yeou* (1321). Depuis ce temps, il n'est plus parlé des princes de la branche d'Hou-

lagou, à titre de tributaires ou de feudataires du grand empire mongol. L'histoire chinoise abandonne plutôt encore les descendants de *Chou-iché*, c'est-à-dire, la branche des Kaptchak. Elle se borne à dire, en parlant de Batou, qu'il alla régner dans les pays occidentaux, et qu'à cause de la grande distance, on a cessé d'avoir à ce sujet des renseignements authentiques. Dans les détails qu'on lit sur le gouvernement des pays occidentaux et sur le nombre d'officiers qui y étaient entretenus par l'empereur, on ne voit rien qui fasse connaître précisément l'état des limites à cette époque. On apprend seulement les titres des différents gouverneurs militaires de ces contrées, des juges, des préfets et des autres agents du gouvernement.

« Sous les derniers empereurs de la dynastie mongole, les limites occidentales de l'empire se rapprochèrent successivement des points où nous les verrons sous les *Ming*. Toutes les tribus de la nation Ouïrat se détachèrent les unes après les autres, et leurs chefs s'emparèrent, en leur propre nom, des pays où ils se trouvaient campés; mais, en cessant de reconnaître la suzeraineté effective du khakan de la Chine, aucun d'eux n'eut la témérité d'en usurper le titre, quelles que fussent d'ailleurs sa puissance et son autorité. C'est une chose reconnue parmi tous ces Tartares, et comme la maxime fondamentale de leur droit public, qu'il ne doit y avoir qu'un khakan, Tartare ou non : c'est le fils du ciel, ou l'empereur de la Chine. On peut aspirer à le devenir; mais la première condition est la conquête de la Chine, qui forme, pour ainsi dire, le centre de tous les États de l'Asie orientale. Ce n'est point, comme on l'a cru, le respect pour la famille de Tchingkis qui a empêché qu'on ne s'arrogeât les titres qu'il avait portés, puisque la même déférence a été de tout temps, et bien des siècles avant les Mongols, rendue au Khan céleste par les souverains des Hiong-nou, des Thou-kioei, des Jouan-jouan, etc. : c'est bien plutôt le respect qu'inspira tou-

jours à tous ces barbares cette grande nation civilisée, au nom de laquelle ils sont accoutumés à rattacher les idées de richesse, de puissance, de splendeur, et, pour ainsi dire, d'une supériorité naturelle et incontestable. »

XXI^e DYNASTIE. LES MING.

DE 1368 A 1644. 16 EMPEREURS. 276 ANNÉES.

Le fondateur (*) de cette grande et célèbre dynastie chinoise fut, comme nous l'avons déjà vu, le fils d'un pauvre laboureur, qui, ennuyé des fonctions humiliantes qu'on lui faisait remplir dans un couvent de bonzes, se joignit à un parti de révoltés qui s'était formé contre la domination étrangère sous laquelle gémissait la Chine, et en devint bientôt le chef le plus intelligent et le plus habile.

Chez aucune nation du monde le mérite ne reçoit plus complètement et plus promptement une sanction légitime de ses œuvres qu'en Chine; nulle part les considérations de race et de naissance ne sont si complètement dédaignées. « Tout homme, disent les Chinois, qui sait mettre à profit le concours de certaines circonstances pour établir sa fortune et s'élever au-dessus de sa condition, a nécessairement quelque espèce de mérite; mais un homme qui, du sein de la pauvreté la plus extrême, et du milieu de l'état le plus abject et le plus vil (**), a pu se frayer une route jusqu'au faite des grandeurs humaines, et se placer glorieusement sur le premier trône de l'univers, a dû être, sans doute, un homme d'un mérite supérieur, un grand homme, un homme extraordinaire, destiné à tenir la place du ciel pour gouverner les hommes sur la terre. » Tel a été l'illustre fondateur de la dynastie des *Ming*, nommé *Tchou-youan-tchang*, lorsqu'il n'était encore que simple particulier; *Tchou-*

koung-tseu, lorsqu'il commandait les troupes qui le reconnurent pour chef; *Ou-koué-koung*, c'est-à-dire prince de *Ou*, après qu'il se fut rendu maître du Kiang-nan; *Houng-ouou*, lorsqu'après être monté sur le trône, il donna un titre aux années de son règne, comme empereur reconnu légitime par toute la nation; et *MING-TAI-TSOU* (grand aïeul de la dynastie *Ming*) dans la salle des ancêtres (*).

On a déjà vu précédemment comment cet empereur sut avec habileté profiter de ses succès comme chef de parti, et s'attirer l'affection du peuple. Lorsqu'il se fut rendu maître de la ville où il était né, il se rendit à la sépulture de ses parents. Il se prosterna plusieurs fois en frappant la terre du front, puis, s'y étant assis, il dit à ses généraux : « Dans les premières années de ma vie, n'étant que le fils d'un pauvre laboureur, je n'ambitionnais pas d'autre fortune que celle de mon père. En entrant au service, je n'avais d'autre désir que de m'acquitter de mon devoir. Aurais-je jamais pu espérer de rendre un jour la paix à l'empire? Après plus de dix ans d'absence, je reviens avec quelque gloire dans ma patrie, près des tombeaux de mes ancêtres; j'y retrouve les vieillards que j'y avais laissés. Lorsque je quittai la maison de mon père pour entrer dans les troupes en qualité de simple soldat, je vis les plus braves et les plus estimés de nos officiers permettre à leurs soldats d'enlever les femmes et les enfants du peuple, et de lui ravir tout ce qu'il possédait. Indigné de ces brigandages, et pénétré de douleur à la vue de ces malheureuses victimes, j'osai élever la voix, et faire des reproches à ceux qui les autorisaient; mais, les trouvant sourds à mes représentations, je pris le parti de me séparer d'eux : j'assemblai les officiers qui m'obéissaient; je leur recommandai de ne jamais souffrir parmi leurs troupes d'aussi grands désordres, d'épargner en tout le peuple, afin de lui

(*) Voyez son portrait, pl. 66, n° 3.

(**) Le premier empereur de la dynastie des *Ming* avait été, selon quelques historiens, domestique de bonzes, tout en étant bonze lui-même.

(*) Amiot, Portrait inédit de *Ming-tai-tsou*.

faire connaître que nous n'avions pris les armes que pour le tirer de la misère, et lui procurer une paix solide. L'auguste ciel a sans doute approuvé ma conduite, puisqu'il m'a tiré de l'état abject où j'étais né, et que je suis parvenu à l'honneur d'être votre chef. »

RECHERCHE DES LIVRES.

Lorsqu'il n'était encore (en 1366) que le plus sage et le plus puissant de tous les compétiteurs à l'empire des Mongols, et qu'il ne possédait que le pays à l'est et à l'ouest de la rivière Hoai, il fit faire une recherche exacte de tous les livres, avec ordre de mettre dans sa bibliothèque un exemplaire ou deux de chacun de ceux qu'on trouverait. « J'aime beaucoup les livres, dit-il aux grands et aux lettrés de sa suite, parce que c'est dans les livres que l'on s'instruit de ses devoirs. Je suis fâché que la vie que j'ai menée jusqu'à présent ne m'ait pas laissé assez de temps pour l'employer à une lecture plus assidue. J'ai tâché d'y suppléer par mes fréquents entretiens avec les gens de lettres. Quand je serai plus libre, j'y suppléerai encore mieux. Ainsi qu'on recueille tout. Je crains bien que tant d'années de troubles et de désordres n'aient fait disparaître beaucoup d'ouvrages qui méritaient d'être conservés. »

— « Seigneur, lui répondit l'un des lettrés qui étaient présents, en ce qui concerne les ouvrages qui ont été composés sous les trois *wang* (rois) et les cinq *ti* (empereurs), ils sont en bien petit nombre et très-succincts; mais les recueils qui se firent sous *Han-wou-ti* (*Wou-ti*, empereur de la dynastie des *Han*) y suppléent en quelque sorte. C'est au moyen de ces recueils que, conciliant tous les fragments les uns avec les autres, on est parvenu à compléter les *King*, et à s'instruire de ce qu'il y a de plus essentiel à savoir sur les anciens temps. Les empereurs qui ont successivement occupé le trône après *Wou-ti*, n'ayant pas eu autant de zèle que ce grand prince en avait pour le recouvrement des anciens

fragments, on n'a pas fait beaucoup de nouvelles découvertes en ce genre. Maintenant que vous voulez bien nous encourager à poursuivre un objet si intéressant, nous n'oublierons aucun soin pour tâcher de vous satisfaire. »

AMBASSADEURS ENVOYÉS DES PAYS ÉTRANGERS.

Dans les premières années de son règne, *HOUNG-wou* reçut des ambassadeurs de quarante royaumes étrangers; et il y avait un lion au nombre des objets qu'ils lui présentèrent. C'est, dit l'histoire, le premier qui fut vu en Chine. Il reçut aussi des envoyés de la Corée, du Japon, de l'île Formose, des îles de l'Australie et du royaume de *Sien-lo* ou *Siang*. L'ambassadeur de ce dernier pays était porteur d'une lettre missive écrite en lettres d'or.

Avant d'être entièrement maître de la Chine, *TCHOU*, déjà reconnu roi, avait établi sa cour à *Nan-king*. Il y avait fait construire un palais, un temple des ancêtres, et tous les édifices destinés par les usages chinois à l'exercice de l'autorité souveraine. Il avait aussi fait construire un temple hors de l'enceinte de la ville, pour y offrir le sacrifice du solstice d'hiver. Ayant pris la résolution d'offrir ce sacrifice à la onzième lune de l'année 1367, il se fit accompagner par celui de ses fils qu'il destinait déjà à être son successeur. La cérémonie étant finie, il conduisit son fils dans la campagne, pour lui donner une de ces leçons frappantes, que l'on peut d'autant moins oublier, qu'elles ont un caractère plus grave et plus solennel. « Voyez, mon fils, lui dit-il, tous ces champs, examinez avec quelle activité toute cette multitude d'hommes dispersés çà et là travaillent! C'est que c'est à présent le temps où ils doivent confier à la terre la semence destinée à produire des fruits dans une autre saison... C'est pour nous que ces pauvres gens travaillent; c'est pour nous nourrir que, pendant tout le cours de l'année, ils s'épuisent de fatigues; trop heureux encore si, après

s'être ainsi épuisés, il leur reste de quoi réparer leurs forces par la nourriture la plus grossière. Tout le fruit de leur travail est pour nous. Nos ancêtres étaient de la classe de ces hommes. Je les ai vus arroser les champs de leurs sueurs, et j'ai été témoin de leurs misères. Je serais aujourd'hui tout comme ils étaient, si j'avais eu assez de forces pour pouvoir travailler. Vous ne seriez alors vous-même que le fils d'un paysan ou d'un laboureur. Le ciel en a disposé autrement; mais nous ne devons pas oublier pour cela l'état de bassesse d'où il nous a tirés pour nous placer au faite des honneurs. Ainsi, mon fils, si le même ciel qui m'a placé où vous me voyez, vous destine à être dans la suite roi ou empereur, rappelez quelquefois dans votre esprit notre entretien d'aujourd'hui. Il vous inspirera des sentiments de compassion pour ceux de vos sujets qui s'occuperont du travail, et vous portera à les soulager. Il empêchera encore que vous ne vous laissiez dominer par un fol orgueil (*).

Quelque temps après, il éleva KHOUNG-HI-HIO, descendant de KHOUNG-TSEU, à la cinquième génération, au rang de *koung* (ou comte) de l'empire, en reconnaissance, lui dit-il en présence de toute sa cour, de ce que son illustre aïeul avait laissé à la postérité, dans ses écrits immortels, les véritables maximes du bon gouvernement, maximes qu'il s'efforcerait lui-même de mettre en pratique, tant qu'il aurait des hommes à gouverner.

Le dernier empereur mongol ne tenait plus que quelques places dans la province de Pe-tchi-li; les généraux et les courtisans de TCHOU, car il avait déjà des courtisans, le pressaient de se déclarer empereur. « Dans peu, lui disaient-ils, nous allons être entièrement délivrés de tous ces étrangers; vous ne pouvez résister plus longtemps au vœu de la nation. »

— « Puisque le ciel et les hommes le veulent ainsi, répondit-il je me

rends; » et aussitôt il protesta en face du ciel et de la terre, que ce n'était point par ambition, ni par aucun autre motif semblable, qu'il allait prendre le titre d'empereur, mais que c'était uniquement pour obéir au ciel, dont les ordres lui étaient manifestés par la voix des populations qui avaient pour organes les ministres, les grands, et les mandarins. Alors, dans la première lune de l'année 1368, il alla offrir le sacrifice solennel des empereurs dans le temple du Ciel, placé au midi de la ville; et, à son retour, il tint son premier lit de justice comme empereur. Il détermina, dans cette cérémonie, que le nom de *Ta-ming*, ou de *grande lumière*, serait donné à sa dynastie, et que les années de son règne seraient nommées *Houng-wou* (du *grand guerrier*). Cette cérémonie étant achevée, il se rendit au temple des ancêtres (*tai-miao*) avec tout son cortège. Il y plaça les *Tablettes* de quatre de ses ancêtres; et, après avoir fait devant elles les prosternations et autres cérémonies d'usage, il se retira.

La soumission de la capitale et des principales provinces, dit un biographe du fondateur de la dynastie des *Ming*, ne fut pour le nouvel empereur qu'un motif de redoubler d'activité, afin d'achever la conquête de l'empire. Tous ses généraux furent envoyés à la fois pour réduire ce qui pouvait rester du parti des Mongols ou des chefs de rebelles, naguère rivaux de Houng-wou. Lui-même, tranquille à Péking sans y être oisif, s'occupa de consolider, par de sages institutions, sa grandeur qui ne reposait encore que sur le succès de ses armes. Ennemi du luxe, comme presque tous ceux qui s'élèvent par leur mérite, et qui veulent se montrer supérieurs à leur fortune, il mit ses soins à réformer toutes les folles dépenses qui avaient rendu la cour tartare odieuse au peuple. Il fit abattre les tours et les palais somptueux que les Mongols avaient construits à Péking, et remplacer par des ornements de cuivre, les figures d'or et d'argent qui brillaient sur les chars et

(*) Amiot, lieu cité.

les meubles; et, comme un de ses grands lui représentait la perte que ce changement allait produire, et la nécessité de conserver des superfluités qui augmentaient l'éclat extérieur de sa dignité : « La gloire d'un prince, répondit Houng-wou, n'est pas d'avoir des meubles somptueux et superflus, mais d'être le maître d'un peuple qu'il rende heureux. J'ai tout l'empire pour domaine : en serai-je plus pauvre quand je perdrai la façon de quelques meubles inutiles ? Si je donne l'exemple du luxe, comment pourrais-je le condamner dans mes sujets ? »

« Houng-wou était doué de trop de grandeur d'âme pour oublier le rang obscur d'où il était sorti, et loin de rougir de sa naissance, il semblait plutôt en tirer vanité. Tous ses discours à ses courtisans, les instructions qu'il adressait au peuple, les exhortations qu'il faisait à ses armées, avaient pour objet d'enflammer leur âme, en leur montrant l'élévation où l'avaient fait arriver, disait-il, la vertu simple et modeste de ses aïeux, et son attention à se conformer aux intentions bienveillantes du ciel pour les hommes. Néanmoins, le désir qu'il avait de pacifier l'empire, ne l'empêcha pas d'entreprendre des guerres qui pouvaient le conduire à cet objet. Ses généraux, après avoir soumis ou dispersé tout ce qui restait des armées mongoles en deçà de la grande muraille, sortirent des limites de l'empire par plusieurs points, et allèrent attaquer en Tartarie les princes de la dynastie fugitive, dont le retour sur les frontières aurait pu inquiéter ou troubler l'empire.

« Le Thibet, le Liao-toung, et même plusieurs divisions de la nation mongole se soumirent à leur tour aux armes chinoises; et le prince tartare, qui conservait le titre d'empereur, se vit contraint de se retirer à Karakorum, dans le pays même d'où ses ancêtres étaient partis pour aller à la conquête de l'Asie. Mais dans cet éloignement, ils ne cessèrent pas de tourmenter les Chinois, soit en venant à l'improviste fondre sur les frontières,

soit en harcelant ceux des Tartares qui avaient reconnu les *Ming*, et qui servaient de boulevard à l'empire. Houng-wou ne vit pas la fin de ces guerres, qui lui donnaient toujours de l'inquiétude sur la stabilité de sa dynastie. Ce ne fut que dans les années *Young-lo*, sous son second successeur, que les Chinois, prenant enfin leur revanche sur les Mongols, pénétrèrent dans la Tartarie, et la réduisirent en province chinoise.

« Mais Houng-wou eut toujours la gloire d'avoir délivré sa patrie du joug que les étrangers lui avaient imposé depuis cent ans; d'avoir réuni à ses États des pays immenses qui avaient été subjugués par les Mongols; d'avoir rendu la paix à un vaste empire, et rétabli l'ordre troublé par les révoltes et les guerres; d'avoir enfin répandu la terreur et la gloire du nom chinois dans des contrées éloignées, « d'où un grand nombre d'étrangers vinrent lui payer le tribut, participer à ses bienfaits, et admirer son gouvernement, » c'est-à-dire, en langage chinois, que sous son règne l'accès de l'intérieur de l'empire fut ouvert aux étrangers, et que l'attrait du commerce attira en Chine les marchands de tous les pays de l'Asie; car, quant à la soumission des contrées qui sont situées au delà du Thibet, dans l'Inde, la Perse et la Tartarie, on doit la regarder cette fois comme une de ces exagérations dont les Chinois sont assez prodigues, quand il s'agit de rehausser l'éclat et d'augmenter la splendeur du règne de leurs souverains. »

ADOPTION DE L'ANCIEN CÉRÉMONIAL.

Les maîtres des rites et des cérémonies présentèrent une requête à l'empereur, la seconde lune de la première année de son règne (1368), par laquelle, après avoir dit que, n'ayant rien trouvé de plus auguste que les cérémonies qui avaient lieu sous les anciens souverains de la monarchie, c'est à ces cérémonies qu'ils avaient cru devoir s'en tenir; ils ajoutaient qu'ils suppliaient Sa Majesté de fixer

par son autorité que le sacrifice du solstice d'hiver s'offrirait sur un autel *rand*, et celui du solstice d'été, sur un autel *carré*; qu'on remettrait en vigueur l'usage des sacrifices des quatre mers et des cinq montagnes dites *yo*; qu'à chacune des quatre saisons de l'année, l'empereur sacrifierait dans les chapelles particulières où sont les tablettes de ceux de sa dynastie, et qu'à la fin de l'année il ferait le sacrifice ou les cérémonies respectueuses dans le *Tai-miao*, temple *suprême*, en l'honneur de tous les ancêtres en général; enfin que deux fois l'année il y aurait un sacrifice solennel en l'honneur des esprits de la terre; l'un au printemps et l'autre en automne. L'empereur mit à ces différents articles et aux autres qu'on lui présentait, le sceau de son approbation « pour achever d'ôter de l'esprit des peuples jusqu'au souvenir de la dynastie sur les débris de laquelle il établissait la sienne. » Il porta un édit par lequel il obligeait tous ses sujets à *s'habiller entièrement à la chinoise*, comme on s'habillait sous le règne de la dynastie des Thang.

A la quatrième lune de la même année, il ordonna que l'on ferait un précis historique de la vie de tous ceux qui, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à lui, s'étaient distingués dans quelque genre. Il voulut qu'on y ajoutât leurs portraits. Il ordonna encore que l'on mettrait en tableaux toute l'histoire de sa vie, en la prenant depuis son obscure naissance jusqu'au jour où il fut solennellement proclamé empereur. « Ne croyez pas, dit-il aux personnes de sa cour, que l'ordre que je viens de donner de peindre toute l'histoire de ma vie, m'ait été inspiré par la vanité. Je ne suis originairement qu'un homme de la campagne, que le simple fils d'un laboureur. Mon père et mes ancêtres n'avaient pour tout bien que beaucoup de vertus, et c'est leur vertu que le ciel a récompensée dans ma personne, en me donnant l'empire. Ainsi je n'ai aucun sujet particulier de m'enorgueillir; je veux, en faisant peindre l'histoire de toute

ma vie, laisser à la postérité un monument de l'obscurité de son origine, et un souvenir toujours présent de ce qu'il m'en a coûté de peines et de travaux pour parvenir enfin jusqu'au terme où je suis arrivé. Je compte qu'elle en fera son profit; du moins, c'est mon intention (*). »

On a dit précédemment que le nouvel empereur qui avait détrôné la dynastie mongole, avait fait démolir les palais somptueux que les empereurs mongols avaient fait construire à Péking, et avait fait remplacer par des ornements de cuivre les figures d'or et d'argent qui étaient prodiguées partout; il fit plus, il ordonna que tout cet or et cet argent, ainsi que les pierres et les étoffes précieuses, seraient déposés dans le trésor public pour être employés aux besoins de l'État et au soulagement du peuple; en outre, il permit à toutes les femmes qui se trouvaient dans le palais impérial, lorsque la ville fut prise, de se retirer chez leurs parents, ou de prendre tel autre parti qu'elles jugeraient à propos.

L'ordre qu'il avait donné de mettre dans le trésor public tout ce qui serait trouvé de précieux dans le palais ne fut pas exécuté à la rigueur; on avait cru devoir laisser les chars; où il y avait des ornements d'or, tels qu'ils étaient. L'empereur fit ôter l'or et mettre du cuivre en place. On avait cru devoir conserver encore une machine très-curieuse et très-riche, qui représentait des hommes battant les veilles de la nuit (**) au temps précis, suivant les différentes saisons, et exécutant plusieurs autres mouvements par le moyen de quelques ressorts qui étaient cachés dans son intérieur, le tout enrichi d'or et de pierreries. On pria l'empereur de conserver cette machine en faveur de sa singularité et de sa beauté. L'empereur l'examina avec beaucoup d'attention; puis, se tournant vers les personnes de sa suite, il leur dit : « C'est pour avoir aimé de pareilles bagatelles que le dernier empereur des *Youan* a

(*) Amiot, lieu cité.

(**) Voy. p. 375.

les meubles; et, comme un de ses grands lui représentait la perte que ce changement allait produire, et la nécessité de conserver des superfluités qui augmentaient l'éclat extérieur de sa dignité : « La gloire d'un prince, répondit Houng-wou, n'est pas d'avoir des meubles somptueux et superflus, mais d'être le maître d'un peuple qu'il rende heureux. J'ai tout l'empire pour domaine : en serai-je plus pauvre quand je perdrai la façon de quelques meubles inutiles ? Si je donne l'exemple du luxe, comment pourrais-je le condamner dans mes sujets ? »

« Houng-wou était doué de trop de grandeur d'âme pour oublier le rang obscur d'où il était sorti; et loin de rougir de sa naissance, il semblait plutôt en tirer vanité. Tous ses discours à ses courtisans, les instructions qu'il adressait au peuple, les exhortations qu'il faisait à ses armées, avaient pour objet d'enflammer leur âme, en leur montrant l'élévation où l'avaient fait arriver, disait-il, la vertu simple et modeste de ses aïeux, et son attention à se conformer aux intentions bienveillantes du ciel pour les hommes. Néanmoins, le désir qu'il avait de pacifier l'empire, ne l'empêcha pas d'entreprendre des guerres qui pouvaient le conduire à cet objet. Ses généraux, après avoir soumis ou dispersé tout ce qui restait des armées mongoles en deçà de la grande muraille, sortirent des limites de l'empire par plusieurs points, et allèrent attaquer en Tartarie les princes de la dynastie fugitive, dont le retour sur les frontières aurait pu inquiéter ou troubler l'empire.

« Le Thibet, le Liao-toung, et même plusieurs divisions de la nation mongole se soumirent à leur tour aux armes chinoises; et le prince tartare, qui conservait le titre d'empereur, se vit contraint de se retirer à Karakorum, dans le pays même d'où ses ancêtres étaient partis pour aller à la conquête de l'Asie. Mais dans cet éloignement, ils ne cessèrent pas de tourmenter les Chinois, soit en venant à l'improviste fondre sur les frontières,

soit en harcelant ceux des Tartares qui avaient reconnu les *Ming*, et qui servaient de boulevard à l'empire. Houng-wou ne vit pas la fin de ces guerres, qui lui donnaient toujours de l'inquiétude sur la stabilité de sa dynastie. Ce ne fut que dans les années *Young-lo*, sous son second successeur, que les Chinois, prenant enfin leur revanche sur les Mongols, pénétrèrent dans la Tartarie, et la réduisirent en province chinoise.

« Mais Houng-wou eut toujours la gloire d'avoir délivré sa patrie du joug que les étrangers lui avaient imposé depuis cent ans; d'avoir réuni à ses États des pays immenses qui avaient été subjugués par les Mongols; d'avoir rendu la paix à un vaste empire, et rétabli l'ordre troublé par les révoltes et les guerres; d'avoir enfin répandu la terreur et la gloire du nom chinois dans des contrées éloignées, « d'où un grand nombre d'étrangers vinrent lui payer le tribut, participer à ses bienfaits, et admirer son gouvernement, » c'est-à-dire, en langage chinois, que sous son règne l'accès de l'intérieur de l'empire fut ouvert aux étrangers, et que l'attrait du commerce attira en Chine les marchands de tous les pays de l'Asie; car, quant à la soumission des contrées qui sont situées au delà du Thibet, dans l'Inde, la Perse et la Tartarie, on doit la regarder cette fois comme une de ces exagérations dont les Chinois sont assez prodigues, quand il s'agit de rehausser l'éclat et d'augmenter la splendeur du règne de leurs souverains. »

ADOPTION DE L'ANCIEN CÉRÉMONIAL.

Les maîtres des rites et des cérémonies présentèrent une requête à l'empereur, la seconde lune de la première année de son règne (1368), par laquelle, après avoir dit que, n'ayant rien trouvé de plus auguste que les cérémonies qui avaient lieu sous les anciens souverains de la monarchie, c'est à ces cérémonies qu'ils avaient cru devoir s'en tenir; ils ajoutaient qu'ils suppliaient Sa Majesté de fixer

par son autorité que le sacrifice du solstice d'hiver s'offrirait sur un autel *rond*, et celui du solstice d'été, sur un autel *carré*; qu'on remettrait en vigueur l'usage des sacrifices des quatre mers et des cinq montagnes dites *yo*; qu'à chacune des quatre saisons de l'année, l'empereur sacrifierait dans les chapelles particulières où sont les tablettes de ceux de sa dynastie, et qu'à la fin de l'année il ferait le sacrifice ou les cérémonies respectueuses dans le *Tai-miao*, temple *suprême*, en l'honneur de tous les ancêtres en général; enfin que deux fois l'année il y aurait un sacrifice solennel en l'honneur des esprits de la terre; l'un au printemps et l'autre en automne. L'empereur mit à ces différents articles et aux autres qu'on lui présenta, le sceau de son approbation « pour achever d'ôter de l'esprit des peuples jusqu'au souvenir de la dynastie sur les débris de laquelle il établissait la sienne. » Il porta un édit par lequel il obligeait tous ses sujets à *s'habiller entièrement à la chinoise*, comme on s'habillait sous le règne de la dynastie des Thang.

A la quatrième lune de la même année, il ordonna que l'on ferait un précis historique de la vie de tous ceux qui, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à lui, s'étaient distingués dans quelque genre. Il voulut qu'on y ajoutât leurs portraits. Il ordonna encore que l'on mettrait en tableaux toute l'histoire de sa vie, en la prenant depuis son obscure naissance jusqu'au jour où il fut solennellement proclamé empereur. « Ne croyez pas, dit-il aux personnes de sa cour, que l'ordre que je viens de donner de peindre toute l'histoire de ma vie, m'ait été inspiré par la vanité. Je ne suis originairement qu'un homme de la campagne, que le simple fils d'un laboureur. Mon père et mes ancêtres n'avaient pour tout bien que beaucoup de vertus, et c'est leur vertu que le ciel a récompensée dans ma personne, en me donnant l'empire. Ainsi je n'ai aucun sujet particulier de m'enorgueillir; je veux, en faisant peindre l'histoire de toute

ma vie, laisser à la postérité un monument de l'obscurité de son origine, et un souvenir toujours présent de ce qu'il m'en a coûté de peines et de travaux pour parvenir enfin jusqu'au terme où je suis arrivé. Je compte qu'elle en fera son profit; du moins, c'est mon intention (*). »

On a dit précédemment que le nouvel empereur qui avait détrôné la dynastie mongole, avait fait démolir les palais somptueux que les empereurs mongols avaient fait construire à Péking, et avait fait remplacer par des ornements de cuivre les figures d'or et d'argent qui étaient prodiguées partout; il fit plus, il ordonna que tout cet or et cet argent, ainsi que les pierres et les étoffes précieuses, seraient déposés dans le trésor public pour être employés aux besoins de l'État et au soulagement du peuple; en outre, il permit à toutes les femmes qui se trouvaient dans le palais impérial, lorsque la ville fut prise, de se retirer chez leurs parents, ou de prendre tel autre parti qu'elles jugeraient à propos.

L'ordre qu'il avait donné de mettre dans le trésor public tout ce qui serait trouvé de précieux dans le palais ne fut pas exécuté à la rigueur; on avait cru devoir laisser les chars; où il y avait des ornements d'or, tels qu'ils étaient. L'empereur fit ôter l'or et mettre du cuivre en place. On avait cru devoir conserver encore une machine très-curieuse et très-riche, qui représentait des hommes battant les veilles de la nuit(**) au temps précis, suivant les différentes saisons, et exécutant plusieurs autres mouvements par le moyen de quelques ressorts qui étaient cachés dans son intérieur, le tout enrichi d'or et de pierres. On pria l'empereur de conserver cette machine en faveur de sa singularité et de sa beauté. L'empereur l'examina avec beaucoup d'attention; puis, se tournant vers les personnes de sa suite, il leur dit : « C'est pour avoir aimé de pareilles bagatelles que le dernier empereur des *Youan* a

(*) Amiot, *Lien* cité.

(**) Voy. p. 375.

négligé le soin du gouvernement et perdu l'empire; c'est pour pouvoir les lui procurer que les mandarins ont épuisé la substance du peuple. Qu'on détruise cette machine inutile, et que les matériaux en soient déposés dans le trésor public. »

DISCOURS PUBLICS DU NOUVEL AN, ET
RÉPONSE DE L'EMPEREUR.

La seconde année de son règne (1369) commença, comme commencent toutes les années chinoises, par l'assemblée générale des princes, des grands et des mandarins des différents ordres, qui se rendent au palais du souverain pour lui rendre leurs devoirs, en faisant ensemble les cérémonies respectueuses, selon le rit établi. Les cérémonies finies, l'empereur, siégeant sur son trône, prit la parole et dit : « Vous me souhaitez toutes sortes de prospérités et un règne des plus heureux; c'est de vous en partie que tout cela dépend. Aidez-moi de toutes vos forces à bien gouverner mes sujets, à faire le bonheur de mes peuples, vous me rendrez heureux moi-même. Je ne puis pas être partout en même temps, je ne puis tout voir ni tout entendre; c'est à vous à m'instruire, c'est à vous à me ramener dans la bonne voie si je m'égare. Les *Youan* ont perdu l'empire parce qu'ils ne l'ont pas bien gouverné. Il y a parmi vous beaucoup de mandarins qui ont servi sous eux; ils se seront sans doute aperçus des vices de leur gouvernement; je les invite à me dire ce qu'ils en pensent, afin que je me tienne sur mes gardes pour ne pas tomber dans le même précipice qu'eux. »

PRÉCONISATION DU SYSTÈME GOUVERNEMENTAL D'INTIMIDATION PAR UN MANDARIN, BLÂMÉE PAR L'EMPEREUR.

Un mandarin nommé *Ma-y*, homme intègre et exact à remplir tous ses devoirs, mais naturellement dur, voyant que personne ne se mettait en devoir de répondre à la demande de l'empereur, crut pouvoir y satisfaire en disant que le trop de douceur dont avaient usé les *Youan* dans leur manière de gouverner, était la principale cause de leur

perte. *Les mandarins et le peuple avaient trop de liberté sous leur gouvernement*, dit-il; *il faut nécessairement de la rigueur; car sans rigueur on ne vient à bout de rien. Si les Youan avaient été plus rigoureux, plus sévères*, ajouta-t-il, *ils seraient encore maîtres de l'empire.*

« Vous vous trompez, répliqua l'empereur, on ne peut conduire les mandarins et le peuple avec trop de douceur. Avec la douceur, on obtient des uns et des autres tout ce qu'on veut; j'en ai l'expérience. Une corde que l'on veut trop tendre se rompt, et le peuple, traité rigoureusement, se porte aux dernières extrémités. Vous confondez la douceur avec la négligence, et l'exactitude avec la rigueur, ce qu'il faut cependant bien distinguer. Les sages empereurs de l'antiquité gouvernaient très-certainement avec beaucoup de douceur, mais ils étaient très-attentifs à faire observer les lois. Il n'en était pas de même sous les derniers empereurs des *Youan*; ils ne pensaient qu'à leurs plaisirs; ils négligeaient les affaires du gouvernement, et les mandarins, à leur exemple, négligeant leurs obligations les plus essentielles, ne pensaient qu'à amasser des richesses pour les employer en objets de luxe, en débauches et en divertissements de toutes sortes; pourvu qu'ils extorquassent du peuple de quoi contenter leur cupidité, ils lui lâchaient la bride sur tout le reste. Voilà, à mon avis, la véritable cause de la perte des *Youan*. Le peuple, devenu misérable sous un gouvernement qui lui ôtait tout, s'est porté à toutes sortes d'excès, et a enfin secoué le joug. Évitions nous-mêmes les défauts que nous avons aperçus dans ceux qui nous ont devancés; tâchons de rendre le peuple heureux, et n'exigeons de lui que l'observation des lois et l'accomplissement de ses devoirs. Pour le mettre à même de se procurer les moyens de vivre désormais plus à l'aise qu'il ne faisait ci-devant, je l'exempte cette année de toute imposition et de tout tribut (*). »

(*) Amiot, lieu cité.

COMMISSION NOMMÉE POUR ÉCRIRE L'HISTOIRE DE LA DYNASTIE MONGOLE.

A la seconde lune de la même année, il ordonna qu'on mît en ordre les mémoires authentiques de ce qui s'était passé sous les règnes des neuf empereurs des *Youan*, pour en composer l'histoire de leur dynastie. Il nomma trois lettrés habiles pour présider à cet ouvrage (*); il leur enjoignit de faire chercher dans tout l'empire les hommes les plus habiles dans les lettres, et de choisir seize d'entre eux pour se les associer. Outre cela, il envoya des savants dans les provinces du Nord, pour recueillir, par des informations faites avec soin, tout ce qui s'était passé de plus important pendant les dernières années du règne de CHUN-TI, afin de le faire entrer dans le corps de l'histoire.

CÉRÉMONIE DU LABOURAGE. SACRIFICE A L'ESPRIT DES MURIERS.

Dans cette même lune, il fit la cérémonie du labourage de la terre, après laquelle il voulut que l'impératrice fît le sacrifice à l'*Esprit des mûriers*, pour la prospérité des vers à soie.

ENCOURAGEMENTS DONNÉS AUX GENS DE LETTRES. REMONTRANCES FAITES DE PART ET D'AUTRE.

Depuis qu'il était sur le trône, HOUNG-WOU n'avait jamais cessé de faire du bien aux gens de lettres, de les distinguer par-dessus tous ses autres sujets, et de les encourager à lui donner des avis. Ceux-ci avaient profité des encouragements de l'empereur pour lui donner, chacun à sa manière, des *régles de bon gouvernement*. Il ne se passait presque pas de jour qu'on ne lui présentât quelque projet ou remontrance de leur part. Il recevait tout avec bienveillance et se faisait tout lire; mais comme il possédait lui-même l'art de donner des avis dans un plus

haut degré que tous les lettrés ensemble, il voulut leur en donner à son tour dont ils pussent faire leur profit, et qui contribuassent en même temps à le délivrer de cette foule de représentations fastidieuses et inutiles dont ils l'accablaient. Il ordonna aux tribunaux littéraires de s'assembler et de se rendre au palais, pour être admis en sa présence. Lorsqu'ils furent tous réunis, il leur dit : « Les anciens faisaient peu de livres, mais ils les faisaient bons; le but de tous leurs ouvrages était d'inspirer la vertu et l'amour du devoir, de faire connaître le mérite des grands hommes en tout genre, et de donner des moyens pour faciliter l'observation des lois et des usages. Il s'en faut bien qu'il en soit de même aujourd'hui. Nos lettrés modernes écrivent beaucoup et sur des sujets qui ne peuvent être d'aucune utilité réelle. Les anciens écrivaient simplement, et leurs écrits étaient à la portée de tout le monde; leur style était coulant; leurs expressions claires; ils disaient beaucoup de choses en très-peu de mots. Quoi de plus clair, par exemple, de plus précis et de plus instructif, que le *Tchou-che-piao* de Tchou-ko-liang? Dans cet ouvrage, qui n'est que de quelques feuilles, il expose son sujet avec tant de précision et de clarté, il le traite d'une manière si simple et en même temps si noble, il entre dans un détail de raisons si abondant, quoique très-court, qu'il dit tout ce qu'il faut dire, ne laisse rien à désirer, et entraîne tout le monde à son sentiment. Autrefois on lisait son ouvrage avec plaisir; on le lit encore aujourd'hui de même. Ce n'est point ainsi que nos lettrés modernes écrivent; leur style est diffus et ampoulé; ils noient une pensée dans des flots de paroles; s'il y a une expression obscure ou à double sens, c'est justement celle qu'ils choisissent; on dirait qu'ils écrivent pour n'être point compris; ils sont comme *Siang-jou* et *Yang-hioug*. Ces deux hommes passent pour avoir été très-habiles; ils savaient à merveille toutes les règles de la composition, et ils les mettaient en usage; cependant leurs ouvrages

(*) Ce furent *Li-chan-tchang*, *Soung-lien* et *Wang-wai*.

étaient vides de choses et n'apprenaient rien. Vous qui êtes à la tête de la littérature, faites vos efforts pour ramener le bon goût; vous n'en viendrez à bout qu'en imitant les anciens (*).

On ne dit pas si cette mercuriale littéraire de l'empereur fut du goût des lettrés auxquels elle était adressée; dans tous les cas, c'était là une manière innocente et bien permise assurément au souverain de se venger des avis et des représentations dont les lettrés, qui se croyaient tous les plus profonds politiques, l'accablaient sans cesse.

AUTRE LEÇON DONNÉE AUX COURTISANS.

Un jour de la quatrième lune, quelques grands, qui avaient inspection sur les districts de Hoai-nan, Tchen-kiang, Yang-tcheou et Tai-tcheou, ayant reçu de ces différents districts plusieurs tiges de blé, qui portaient deux, trois et jusqu'à cinq épis, les offrirent à l'empereur, comme une preuve que la récolte allait être des plus abondantes; ils ne manquèrent pas, pour faire leur cour, de lui dire que le ciel favorisait visiblement son règne, puisqu'il donnait à la terre une pareille fécondité, et ils ajoutèrent que c'était en récompense des vertus de Sa Majesté.

— « Je n'ai pas assez de vertu, leur répondit l'empereur, pour mériter que le ciel me récompense, et je ne suis pas assez vain pour me persuader qu'il fasse des choses extraordinaires en ma faveur. Qu'il se trouve des tiges de blé qui portent jusqu'à cinq épis, cela est rare, mais naturel; il n'y a pas là de quoi me féliciter. Je mériterais des félicitations, si, par mon bon gouvernement, je faisais en sorte que tous mes sujets fussent dans le contentement et dans l'abondance, en ne manquant à rien de ce qui est de leur devoir. Je n'oublierai rien pour me rendre digne de cette sorte de félicitation. Vous m'avez fait plaisir cependant de m'offrir ces tiges de blé à plusieurs épis. Je veux que désormais on me fasse part de tout ce qui pourra arriver

d'extraordinaire dans toute l'étendue de mon empire, et qu'on m'avertisse en même temps du bien ou du mal qu'on en conclut, afin que je puisse régler ma conduite conformément aux circonstances, et profiter des avis qu'on pourra me donner à cette occasion. »

ÉDIT POUR LE RÉTABLISSEMENT DES ÉCOLES PUBLIQUES DANS TOUT L'EMPIRE.

Dans la onzième lune de l'année 1369, l'empereur publia un édit dont voici le précis :

« Autrefois il y avait des écoles publiques dans toutes les villes du premier, du second et du troisième ordre; il y avait des écoles publiques pour l'instruction de la jeunesse. Par la négligence des Mongols et le malheur des temps, la plupart de ces écoles sont tombées, et le peu qui en reste ne vaut pas la peine d'être compté. J'ordonne aux gouverneurs et principaux mandarins de toutes les villes de l'empire de faire construire au plus tôt les édifices convenables à cet objet. Je ferai choix, moi-même, des maîtres qui doivent les habiter, et je tâcherai de bien choisir. L'enseignement public a été regardé par les bons empereurs comme un point des plus essentiels, qui exigeait de leur part une attention particulière. Je veux tâcher d'imiter les bons empereurs; ainsi je tiendrai la main à ce qu'on fournisse à mes sujets les moyens de s'instruire, et tous les secours qui pourront leur faciliter l'usage de ces moyens. »

RÉTABLISSEMENT DES TOMBEAUX DES ANCIENS EMPEREURS.

Le nouvel empereur pensait à tout ce qui pouvait être agréable à sa nation, et rien de ce qui pouvait contribuer à rappeler dans l'esprit des peuples le souvenir de la domination chinoise ne lui échappait. La négligence des empereurs mongols, ses prédécesseurs, avait laissé tomber en ruine les tombeaux qu'une tradition immémoriale disait avoir été ceux où furent déposés les corps de quelques-

(*) Amiot, lieu cité.

uns des plus illustres souverains de la monarchie, à compter de son fondateur. Il ordonna qu'on les rétablit, et, à la troisième lune de la quatrième année de son règne (1371), il choisit trente-cinq mandarins pour aller faire en son nom les cérémonies respectueuses sur les tombeaux des trente-cinq empereurs les plus distingués par leur antiquité, leur sagesse, leur bon gouvernement ou leurs belles actions (*).

ÉDIT RÉGLEMENTAIRE CONCERNANT LES EUNUQUES.

Dans la même année 1371 l'empereur,

(*) Voici les noms principaux de ces empereurs et les lieux où l'on croit communément que reposent leurs cendres :

1. FOU-HI, fondateur de la monarchie chinoise, environ trois mille ans avant l'ère chrétienne, à Tchen-tcheou, dans la province du Ho-nan.

2. CHIN-NOUANG, successeur immédiat de FOU-HI, à Hoa-lien, dans la province du Hou-kouang.

3. HOANG-TI qui achève de policer la nation, en lui donnant des lois, et en lui faisant exercer les arts utiles, et ceux de pur agrément qu'il avait inventés lui-même, ou qui avaient été trouvés avant lui, à Tcheoung-pou, aujourd'hui Chao-hing-fou, dans la province du Chen-si.

4. CHAO-HAO qui succéda à HOANG-TI, à Kiu-fou du Chan-toung.

5-6. TCHOAN-HI (ou TCHOUEH-HIO), sous le règne duquel arriva la fameuse inondation des cinq planètes, et TI-KO, son successeur, à Hoa hien du Hou-kouang.

7. YAO, sous lequel arriva la terrible inondation qui fit de si grands ravages, à Toug-ping du Chan-toung.

8. CHUN, successeur de YAO, à Ning-youan du Hou-kouang.

9. Le grand YU qui travailla avec tant de succès à faire écouler les eaux sous CHUN, et qui fut ensuite son successeur au trône, à Hoi-ki du Tché-kiang.

10. TCHING-TANG, fondateur de la dynastie des CHAO, à Joung-ho, de la province du Chan-si.

11-12-13. WEN-WANG, père du fondateur de la dynastie des Tchéou; WOU-WANG, fondateur de cette dynastie; TCHING-WANG et autres ses successeurs, à Kien-yang, de la province du Chen-si, etc.

reur, à l'occasion de quelques plaintes que l'on fit contre des eunuques qui étaient en place, porta un édit par lequel il fixa les emplois de ces hommes équivoques au service purement domestique du palais. Heureux ses successeurs, dit Amiot, s'ils s'en fussent tenus à un règlement si sage ! L'empire serait peut-être encore aujourd'hui gouverné par ceux de leur race, et des étrangers ne seraient pas assis sur un trône qui devait être l'héritage de leurs descendants.

Le restant de cette année et les années suivantes, il publia encore plusieurs édits qui tendaient tous à donner une forme stable au gouvernement, et à en retrancher les abus. Il défendit l'entrée de l'intérieur du palais aux parents des femmes qui l'habitaient ; il déterminait la musique et les cérémonies qui devaient avoir lieu lors de l'accomplissement des sacrifices ; il supprima tous les petits temples (*miao*), et des grands temples il n'en laissa subsister qu'un seul dans chaque ville du premier, du second et du troisième ordre, et il défendit absolument aux personnes du sexe d'embrasser la profession de bonzesses (*Kou-tseu*, religieuses qui se consacrent au culte de Fo), avant l'âge de quarante ans accomplis. Cet édit est daté de la douzième lune de la sixième année de son règne (1373).

RÈGLEMENT CONCERNANT LES MANDARINS.

Le fréquent changement des mandarins des différentes provinces occasionnait de très-grandes dépenses à la charge du peuple et du trésor public ; l'empereur voulut remédier à cet abus, en ordonnant aux six grands tribunaux assemblés de laisser dans leurs emplois tous les mandarins grands et petits, qui seraient exacts à remplir leurs devoirs. Mais afin que ces mandarins ne fussent pas privés de l'avantage qui leur serait revenu d'être promus après un certain temps à des grades supérieurs, il ordonna que, sans passer par les grades intermédiaires, ils obtiendraient ainsi le plus haut grade auquel

ils auraient pu parvenir si leur promotion s'était faite successivement en changeant de résidence. « Par ce moyen, dit-il, les emplois seront mieux remplis, parce que l'expérience viendra à leur secours; les peuples seront mieux gouvernés et plus contents parce que leurs besoins seront mieux connus par des mandarins qui auront le temps de s'affectionner à eux, et les dépenses de l'État seront beaucoup moindres. »

ÉDIT SOMPTUAIRE.

Sa principale attention était toujours le soulagement du peuple; il avait appartenu lui-même à cette classe nombreuse d'un État, et il n'ignorait aucune de ses souffrances. Persuadé que l'amour du luxe a son principe dans l'orgueil, et que l'orgueil était la source empoisonnée d'où découlaient la plupart des vices, il mit une partie de ses soins, non à chercher les moyens de tarir entièrement cette source, mais à lui opposer des digues assez fortes pour empêcher qu'elle ne débordât. Il défendit les habillements de soie à quiconque n'était pas constitué en dignité, ou d'un rang à pouvoir y prétendre. « Pour ce qui est des gens de travail, dit-il dans son édit, et de tous ceux qu'on appelle le peuple, il suffit qu'ils soient bien nourris et qu'ils s'habillent décemment. S'ils vont à l'excès, dans la nourriture et l'habillement, ils deviennent débauchés et paresseux; ils tombent bientôt dans la misère, et la misère les rend capables de tous les crimes. Je veux que l'on garde en tout les règles de cette bienséance que prescrit la raison. »

Ces règles prescrites par la raison, il les observait exactement lui-même, et il tenait la main à ce que les mandarins et les grands les gardassent aussi. Un jour de cérémonie publique, il aperçut du haut de son trône un mandarin de l'ordre inférieur, magnifiquement vêtu. La cérémonie finie, il appela le mandarin : « Voilà, lui dit-il, une étoffe de bien bon goût. Combien vous coûte cet habit? — Cinq cents pièces de monnaie, répondit le manda-

rin. — C'est beaucoup, reprit l'empereur, en prenant un air sérieux; au moyen d'une pareille somme, une famille ordinaire, composée de dix bouches, aurait pu se procurer de quoi vivre à l'aise pendant une année entière. Un habit si beau dénote en vous de l'orgueil en ce qu'il est au-dessus de votre rang; un habit qui coûte tant est un signe de prodigalité, deux grands défauts dans un mandarin. Gardez-vous bien de paraître désormais en ma présence avec un pareil vêtement. Je serais contraint de vous casser pour le bon exemple. »

DEVOIR POUR TOUS LES MANDARINS DE S'ENQUÉRIR DES BESOINS DU PEUPLE.

Dans une autre occasion, s'étant adressé à un mandarin de lettres, il lui demanda si le peuple était content, s'il n'était point opprimé par ceux qui le gouvernaient, et s'il n'avait pas besoin de quelque secours particulier. — « Seigneur, lui répondit le mandarin, je suis livré tout entier à l'étude et occupé de mes livres. J'ignore ce qui se passe au dehors; je ne puis par conséquent satisfaire à la demande que vous me faites. »

— « Quoi, répliqua l'empereur, vous êtes mandarin, et vous ignorez les besoins du peuple! vous ne pouvez dire en quel état il se trouve? et si dès aujourd'hui je vous choisisais pour le gouverneur dans quelque ville de l'empire, comment vous acquitteriez-vous de vos obligations? Un mandarin de lettres n'est pas destiné à ne s'occuper que de ses livres. Il n'a dû se proposer pour but en étudiant, que de s'instruire lui-même, et de se mettre en état d'instruire les autres; mais quand une fois il a obtenu des grades, et est entré dans la classe des mandarins, il doit lire dans le grand livre de la société civile, et ne rien ignorer de ce qui s'y passe, pour pouvoir la servir selon ses besoins dans les emplois qui lui seront confiés. »

Il ne se contenta pas d'avoir ainsi réprimandé le mandarin de lettres, il le destitua de sa charge et l'envoya en

exil. « Là, dit-il, réduit au rang du simple peuple, il apprendra mieux que dans les livres ce que c'est que cet état; et si dans la suite il parvient jusqu'à obtenir des emplois, il sera beaucoup mieux en état de les remplir qu'il ne l'était auparavant. »

DEVOIRS DES MANDARINS DANS LES TEMPS DE DISETTE.

Dans les temps de disette, les mandarins des lieux où elle se faisait sentir, devaient ouvrir les greniers publics et donner les grains au prix ordinaire le plus modique. Mais avant d'agir ainsi ils en instruisaient l'empereur et lui demandaient ses ordres. Pendant cet intervalle la misère augmentait, et le peuple souffrait dans l'attente d'un soulagement qui, par la négligence des ministres, ou par d'autres raisons locales, n'arrivait toujours que trop tard. L'empereur corrigea cet usage et le rendit plus favorable aux malheureux, en ordonnant qu'aussitôt que les grains manqueraient dans les marchés, les mandarins eussent à faire ouvrir les greniers publics, et à distribuer les grains comme cela se pratiquait auparavant, à la charge d'instruire exactement la cour du motif de leur détermination, qui devait être fondée sur des besoins réels. Par ce moyen, le peuple se trouva presque toujours à l'abri de la disette sans que l'État y perdît rien.

ÉTABLISSEMENT POUR L'ENTRETIEN DES VIEILLARDS ET DES ORPHELINS.

Ce même empereur fit des établissements pour l'entretien des vieillards et des orphelins qui se trouvaient sans appui; et c'était là un des points qu'il recommandait le plus spécialement aux mandarins en les envoyant en provinces. « Ayez un soin particulier, leur disait-il, des vieillards et des orphelins; procurez-leur tous les secours qui dépendront de vous; regardez les premiers comme vos propres pères, et les seconds comme s'ils étaient vos enfants. »

ÉTABLISSEMENT DE BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES DANS CHAQUE VILLE.

Il voulut que dans chaque ville de l'empire il y eût une bibliothèque publique pour la satisfaction des gens de lettres qui, se trouvant éloignés de la capitale, ne connaissent souvent la plupart des livres que par leurs noms.

ENQUÊTE CONCERNANT LA NATURE ET LE PRODUIT DES TERRES.

Il ordonna au tribunal des ouvrages publics de faire choix de personnes intelligentes, et de les envoyer dans différentes provinces pour examiner la nature du terrain de chaque localité, et de lui en faire ensuite le rapport sincère, afin qu'il pût aux moyens de ne laisser aucune terre en friche. Il apprit que dans les provinces du Honan et du Chan-toung, les populations ne s'étaient point encore entièrement défait de cette ancienne licence des guerres passées, qu'elles étaient paresseuses et indociles, et qu'elles aimaient mieux vivre d'industrie que de cultiver leurs terres. Pour les faire rentrer en elles-mêmes et les ramener à leurs devoirs, il choisit parmi les mandarins ceux qu'il crut les plus capables de s'acquitter avec succès d'une si importante mission. Il les envoya dans ces deux provinces, avec ordre de ne rien oublier pour que toutes les terres fussent cultivées, de commencer eux-mêmes par faire planter des mûriers, des jujubiers et des cotonniers dans tous les terrains secs ou sablonneux qui appartenaient à l'État, d'employer pour cela les gens du pays, et de leur en céder la jouissance gratuite pendant un certain nombre d'années; et enfin d'enjoindre aux mandarins locaux de faire usage de tous les moyens possibles pour ne rien laisser d'inutile dans leurs districts respectifs. Il fallait à ces mêmes mandarins des motifs assez forts pour pouvoir les empêcher de se négliger sur cet article. Comme l'intérêt personnel est ordinairement celui qui a le plus de pouvoir de faire agir la plupart des hommes, ils furent

pris par l'intérêt personnel. On assigna des punitions et des récompenses, les premières pour ceux qui manqueraient à leurs devoirs; et les secondes pour ceux qui, dans les comptes qu'ils devaient rendre chaque année à la cour, annonceraient des défrichements, et une augmentation dans le produit des denrées. Il n'en fallut pas davantage pour exciter l'émulation. Le zèle des mandarins fut excité; ils favorisèrent en tout les cultivateurs; ils les aidèrent de leur crédit et de leur argent, et firent si bien qu'au bout de quelques années toutes les terres furent remises en valeur.

CONFECTION D'UNE CARTE DE L'EMPIRE.

Aussitôt que la paix eut été rendue à l'empire, le nouvel empereur, voulant connaître le fort et le faible, le bon et le mauvais de chaque province, avait envoyé des personnes habiles pour en faire la carte et une exacte description. L'une et l'autre ayant été achevées la vingt-septième année de son règne, on les lui offrit au jour *keng-chin*, de la neuvième lune de cette même année (1394). Dans ce travail géographique (qui précéda de beaucoup l'arrivée des missionnaires européens en Chine), on donnait à l'empire une étendue de dix mille neuf cents *li*, nord et sud, et de onze mille cinq cents *li*, est et ouest (dix *li* équivalent à une lieue de vingt au degré); on le terminait à l'est par le Liao-toung, au nord-est par San-wan-wei, à l'ouest par le Sse-tchouan jusqu'à Soung-pan-wei, au sud-ouest par le Yun-nan jusqu'à Kin-tché, au sud par Yen-tcheou de la province de Canton, au sud-est par Tchang-tcheou-fou du Fou-kian, au nord par Ta-ning-wei jusqu'à Tai-ping, au nord-ouest par le Chen-si et Kan-sou; on n'y comprit point les petits États tributaires des environs.

LE BREUVAGE DE L'IMMORTALITÉ.

La dynastie mongole ayant disparu de la Chine, et avec elle la puissance des lamas, les *Tao-sse* s'efforcèrent de

gagner la confiance du nouvel empereur, pour acquérir une prépondérance religieuse sur tous leurs rivaux. Un de leurs principaux docteurs composa un livre dans lequel il donnait la recette infailible du breuvage de l'immortalité, et se fit introduire près de l'empereur pour le lui présenter. L'empereur demanda au *Tao-sse* si le livre et le secret qu'il renfermait pouvaient servir à tout le monde, ou s'il n'y avait que lui seul, empereur, qui pût en profiter. « C'est uniquement pour Votre Majesté, répondit le *Tao-sse*, et le commun des hommes n'a pas droit à un aussi grand avantage qu'est celui de l'immortalité.

— Cela étant, reprit l'empereur, je ne puis accepter votre livre; il ne me serait d'aucun usage, parce que je ne veux me procurer de bonheur que celui que je puis partager avec mon peuple; tout avantage exclusif n'est pas pour moi. Rempportez votre livre, et occupez-vous désormais à quelque chose de mieux. Le vrai secret de l'immortalité est de pratiquer la vertu, de faire du bien aux hommes et de remplir tous ses devoirs. Ce secret est à la portée de tout le monde; je tâcherai d'en faire usage. »

Le conseil qu'il donna au *Tao-sse* de s'occuper à quelque chose de mieux qu'à chercher des recettes pour l'immortalité, il le donnait à tous les gens de lettres qui perdaient leur temps, selon lui, à composer des ouvrages sur des sujets stériles ou de pur agrément. *Ces sortes d'ouvrages*, leur disait-il, *ne sont propres qu'à amuser les oisifs et à les entretenir dans leur fatéan-tise*; et, parce qu'un auteur chinois (YANG-HIUNG) n'en avait fait que de pareils, à ce qu'il croyait, il fit ôter son portrait du temple de KHOUNG-TSEU, et le remplaça par un autre plus digne d'occuper cette place immortelle.

CODE GÉNÉRAL DE L'EMPIRE.

Ce fut l'année suivante (1397) qu'il fit publier le grand ouvrage intitulé *Ta-ming-liu*, ou *Code général des lois de l'empire sous la dynastie Ta-*

ming (*). L'édit qu'il porta à ce sujet est daté de la cinquième lune de la trentième année de *Houng-wou*, c'est-à-dire, l'année 1397 de notre ère.

TESTAMENT DE L'EMPEREUR HOUNG-WOU

Pour assurer à celui de ses fils qu'il destinait à lui succéder une occupation paisible du pouvoir souverain, qui n'était pas encore affermi dans sa dynastie, HOUNG-WOU fit un testament selon les formes requises, et le rendit public dans tout l'empire. Ce testament était ainsi conçu :

« Il y a longtemps que j'ai reçu l'ordre du ciel pour gouverner les hommes; je règne depuis trente et un an. J'ai fait tous mes efforts pour ne rien manquer à ce qui était de mon devoir; j'ai pacifié l'empire, je lui ai rendu son ancienne splendeur. Toujours occupé ou à combattre les ennemis ou à traiter les affaires, je n'ai point à me reprocher d'avoir été paresseux ou négligent; j'ai fait, en tout ce que j'ai pu, l'avantage du peuple; du moins telle a toujours été mon intention, et j'ai lieu de croire qu'il est satisfait de ma bonne volonté.

« J'étais très-peu de chose de mon extraction; je n'avais ni vertus ni mérite, et je me suis vu placé sur le trône sans l'avoir recherché, sans même l'avoir désiré. Les sages empereurs des siècles passés sont ceux que je m'étais proposés pour modèles dans la manière dont je devais gouverner; je sens qu'il s'en faut bien que je les aie imités en tout; cependant je suis tranquille, parce que je crois avoir fait tous mes efforts pour en venir à bout. Je suis

(*) On possède un ouvrage semblable, si ce n'est pas le même, à la Bibliothèque royale de Paris, sous le titre de *Ta-ming-hoei-tian*, catalogue de Fourmont, n° cxi. Le P. Complet (*Monarchia sinica Tabula chronologica*), dit qu'il ordonna aussi la confection d'un corps de lois anciennes et modernes en trois cents volumes, qui ne devait être complètement rédigé et publié que cent vingt ans après : « *Leges priores et modernas in unum corpus 300 voluminum redigi jubet, quod opus centum viginti post annis tandem perficietur et lucem videbit.* »

arrivé à la soixante et onzième année de mon âge; mes forces s'affaiblissent de jour en jour, et il y a grande apparence que je ne tarderai pas à rendre à la nature le tribut que tous les hommes lui doivent; je m'y attends sans aucune inquiétude.

« Pour faire en sorte, autant qu'il est en moi, que l'empire jouisse encore longtemps après ma mort des avantages que j'ai tâché de lui procurer, j'ai choisi pour être mon successeur mon petit-fils *Tchoung-wen*; j'ai remarqué en lui beaucoup de prudence et de douceur; il a des lumières, et il ne se refuse pas aux avis; je crois qu'il gouvernera bien et que les peuples seront heureux sous son règne; d'ailleurs il est fils du prince héritier, mon fils aîné, et je serais injuste à son égard, si mon choix tombait sur quelque autre que sur lui.

« J'ordonne aux princes, aux grands et à tous les mandarins, tant de lettres que d'armes, d'avoir pour lui tout le respect et toute la déférence qu'ils ont eus pour moi, et de lui obéir en tout comme à leur seul et légitime souverain. Qu'on fasse savoir à tous mes sujets quelles sont à cet égard mes dernières intentions et ma volonté suprême.

« Je veux que mon corps repose après ma mort dans le tombeau que je me suis moi-même préparé, et je souhaite qu'on ne change, n'ajoute, ni ne retranche rien dans les lieux qui l'environnent. Pour ce qui est du cérémonial funèbre, il faut s'en tenir à celui qui fut observé pour l'empereur *WEN-TI* des *Han*.

« Dans la crainte que les princes mes enfants n'occasionnassent quelques troubles, s'ils se trouvaient tous réunis dans la capitale, immédiatement après ma mort, je leur défends à tous d'y venir, et je leur ordonne de se tenir tranquilles chacun dans le lieu de son apanage, et d'y attendre en paix les ordres du nouvel empereur, auquel ils doivent obéir avec tout le respect et toute la docilité que les sujets doivent à leur légitime souverain (*).

(*) Amiot, lieu cité. Ce savant et véna-

Cet empereur mourut quatre mois après, l'année 1398 de notre ère.

Un autre biographe de cet empereur, que nous avons déjà cité (*), s'exprime ainsi : « Houng-wou laissa la réputation d'un des plus grands princes que la Chine ait eus; il avait de belles qualités et point de défauts essentiels. Persuadé que l'intérêt personnel conduit toujours le peuple, il veillait avec soin à ce que ses sujets ne manquaient jamais du nécessaire; et cette conduite, également fondée sur son discernement et sa bonté, lui mérita l'amour des Chinois et des étrangers. Sa clémence était égale à son courage. Maïtilipala, petit-fils du dernier empereur mongol, étant tombé entre ses mains, les grands, qui craignaient que ce prince ne causât quelques troubles, demandèrent qu'il fût immolé dans la salle des ancêtres de la famille impériale; ils s'appuyaient, pour cet acte d'une barbare politique, de l'exemple d'un des plus illustres empereurs chinois, de Tai-tsoung, fondateur de la dynastie des *Thang*. « Je sais, répondit Houng-wou, que ce prince fit mou-

rir Wang-chi-tchoung dans la salle de ses ancêtres; mais s'il eût eu entre ses mains quelqu'un de la famille des *Soua*, à laquelle il faisait succéder la sienne, je doute qu'il se fût conduit de même. Qu'on mette dans le trésor public les richesses venues de Tartarie, pour subvenir aux besoins de l'État. A l'égard du prince Maïtilipala, ses ancêtres ont été les maîtres de l'empire pendant près de cent ans; les miens ont été leurs sujets; et, quand même ce serait une coutume constante de traiter ainsi les rejetons d'une dynastie qu'on éteint, je ne saurais jamais m'y résoudre. » Il ordonna qu'on fit quitter l'habit tartare au prince captif, et qu'on le vêtît à la chinoise; il le déclara prince du troisième ordre, lui assigna un cortège et des appointements convenables, et lui fit donner un palais pour lui et les princesses ses femmes. Peu de temps après même, il le renvoya en Tartarie, près de son père, recommandant à ceux qui étaient chargés de le reconduire de prendre bien garde à ce qu'il n'arrivât aucun accident à celui qui devait continuer la ligne directe de la dynastie mongole. La suite fit voir que Houng-wou avait su allier en cette circonstance les principes de l'humanité avec ceux d'une sage politique.

PARALLÈLE DE HOUNG-WOU AVEC TAMERLAN ET TCHINGKIS-KHAN.

« Contemporain de Tamerlan, continue le même biographe, il parvint, par des moyens bien différents, à une puissance et à une célébrité non moins grandes. L'ambition de l'un causa les plus grands maheurs à la partie de l'Asie qui se trouva exposée à ses ravages; l'ambition de Houng-wou tourna toute au bonheur des hommes, et sauva sa patrie des horreurs de l'anarchie et de la guerre civile. Tamerlan voulut, dit-on, porter ses armes en Chine, pour y venger les princes de la famille de Tchingkis-khan dont il était l'allié. Les historiens chinois ont, pour la plupart, ignoré ce fait, et n'ont vu dans Tamerlan qu'un sujet fidèle de l'empereur des *Ming*, qui reconnut le premier

nable missionnaire, auquel nous avons emprunté une grande partie de son Portrait de *MING-TAI-TSOU*, resté inédit à la Bibliothèque royale de Paris, dit en le terminant : « On peut compter sur tout ce que j'ai rapporté du fondateur des *Ming*. Je n'ai rien dit que d'après l'histoire authentique et d'après l'excellent ouvrage intitulé : *Ming-che, ki-che-pen-mo*; c'est-à-dire : *Mémoires pour servir à l'histoire des Ming, depuis son origine jusqu'à sa fin*. Cet ouvrage a pour auteurs *Fou-y-tchang*, grand du titre de *Tai-tsee-tai-pao*, et grand maître de la doctrine de l'empire, etc., et *Kou-yng-tai*, grand du titre de *Ti-tou leang-tché-hio-tcheng*, c'est-à-dire, président des lettrés des deux départements de *Tché*. Il fut imprimé à la dixième lune de l'année *Ou-siu* de *Chun-tché* (l'an de J. C. 1658). » Ce portrait et ceux de *Yuan-tai-tsou*, *Hu-heng*, *Tsing-tai-tsou*, sont datés de Péking, le 15^e de la 6^e lune (intercalaire) de la 43^e année du règne de *Kien-loung*, c'est-à-dire, du 7 août 1778.

(*) M. Abel Rémusat, *Nouveaux mélanges asiatiques*, t. II, p. 4.

l'autorité de Houng-wou, et lui envoya, avec le tribut qui marquait sa soumission, la lettre la mieux écrite qui soit jamais venue des pays étrangers. On sait cependant que Houng-wou fut informé des préparatifs que ce prétendu vassal avait dirigés contre lui; car on trouve, dans le recueil de ses ordonnances, un décret pour assembler des troupes, fortifier les places, et construire des camps sur la route qui conduit de la Perse à la Chine. Si la mort ne fût venue arrêter Tamerlan dans cette expédition, on eût vu si le bonheur, qui avait accompagné jusque-là le libérateur de la Chine, se serait démenti dans cette occasion, ou si le vainqueur de Bajazet, arrivant à l'extrémité de l'Asie avec des troupes fatiguées, ayant pour auxiliaires ces mêmes Mongols que Houng-wou venait de disperser, eût pu combattre avec avantage toute une nation animée de l'enthousiasme de sa délivrance, et conduite par un chef habile, qui ne devait ses succès qu'à ses talents et à sa bravoure personnelle.

« Sous ce dernier rapport, on peut comparer Houng-wou à Tchingkis, dont il détrôna la postérité. Celui-ci, héritier d'une principauté inconnue en Tartarie, et commandant à quelques cavaliers, ne devait pas plus espérer d'obtenir l'empire de l'Asie, que le fils du laboureur de Sse-tcheou ne pouvait prétendre à l'enlever aux descendants de Tchingkis; tous deux eurent les plus grands obstacles à surmonter, et parvinrent, de l'état le plus humble, à la puissance la plus vaste. On ne met point ces conquérants orientaux au niveau de César et d'Alexandre, parce que, selon l'opinion commune, nés au milieu de la barbarie, ils n'eurent à combattre et à soumettre que des barbares; mais il faut remarquer que tout est relatif, et que les moyens, en pareils cas, sont proportionnés à la fin; d'ailleurs l'histoire moderne prouverait, à défaut de l'histoire ancienne, que les nations qui se disent éclairées se soumettent plus facilement au joug que celles que l'on traite de barbares. Si Tchingkis trouva dans la grossièreté

même de sa nation et dans son état peu avancé un grand obstacle à ses projets, Houng-wou eut peut-être plus de difficultés à surmonter dans les lumières de ses concitoyens; car il était plus aisé de rallier des cavaliers tartares, que de subjuguier et de se concilier les esprits hautains des lettrés chinois. Les deux entreprises demandaient des talents différents; mais si Tchingkis joua un rôle plus éclatant en apparence, Houng-wou mérita mieux le titre de grand homme. Les fureurs de l'un désolèrent deux parties du monde, et coûtèrent la vie à des millions d'hommes; les guerres que Houng-wou fut obligé de soutenir eurent pour effet de rétablir l'ordre dans un grand empire, d'y faire régner les lois, la paix et l'abondance, et d'en chasser des dominateurs étrangers. »

KIEN-WEN-TI (1399-1402). Ce jeune homme, auquel son grand-père, par son testament rendu public, avait cru assurer le pouvoir d'une manière durable, ne régna que quatre ans, et fut détrôné par un de ses oncles, le quatrième fils de HOUNG-WOU, qui avait été privé, comme ses frères, du pouvoir souverain auquel il se croyait le droit d'aspirer. Toutefois KIEN-WEN-TI eut encore le temps de signaler son règne si court par un acte de bienfaisance qui le fit aimer des populations : il remit le tiers des impôts qu'on levait sur le peuple. Mais un de ses oncles, prince de Yen, dont le commandement était à Péking, ayant pris les armes et rassemblé une armée considérable pour attaquer le jeune empereur, celui-ci envoya des troupes pour le combattre et s'opposer à ses projets. Le combat s'engagea avec tant d'acharnement de part et d'autre, que trois cent mille hommes y périrent. Les troupes impériales furent celles qui souffrirent le plus. On fit des propositions de paix au prince révolté; il rejeta toute proposition jusqu'à ce qu'on lui eût livré les ministres de l'empereur, qu'il regardait comme les auteurs de sa disgrâce. Sur le refus qu'on lui fit d'accéder à ces préliminaires de paix, il poursuivit sa marche, et arriva

bientôt avec son armée devant Nan-king, qui était alors la résidence impériale.

Un traître, comme il s'en trouve toujours et partout, lui en ouvrit les portes; il se fit alors dans la ville un grand carnage, et le palais impérial fut réduit en cendres. Le jeune empereur, sur les instances d'un mandarin fidèle, se rasa secrètement la tête, se déguisa en bonze, et se sauva des mains du vainqueur qui le crut enseveli sous les ruines fumantes de son palais. Les ressentiments tombèrent aussitôt sur les ministres et les grands de la cour; huit cents personnes périrent dans les tourments. Plusieurs prévirent, par une mort volontaire, les supplices auxquels ils étaient destinés. D'autres se firent raser la tête, et échappèrent à la fureur du prince sous des habits de bonzes.

Le jeune empereur détrôné atteignit secrètement la province éloignée du Yun-nân, où, par une attention continue et un fréquent changement de résidence, il parvint à rester inconnu pendant trente-huit ans; mais à la fin ayant essayé d'adoucir ses chagrins en composant un poème, dans lequel il déplorait sa destinée, ce poème étant tombé dans des mains ennemies, il fut découvert et conduit à Péking, où l'empereur régnant le fit enfermer le reste de ses jours.

TCHING-TSOU (1403-1424). C'est sous ce nom impérial qu'est connu le vainqueur du jeune KIEN-WEN-TI. Ce nom signifie: celui qui perfectionne la race. TCHING-TSOU donna à ses années de règne la dénomination de *joie ou satisfaction éternelle* (*young-lo*). Il se rendit d'abord redoutable par les exemples qu'il donna de sa cruauté; mais ses ressentiments assouvis, il montra de la grandeur d'âme et une sagesse peu ordinaire. Un grand nombre de jeunes gens, soit par des motifs politiques, soit par toute autre raison, s'étant consacrés au culte de Fo, avant l'âge de quarante ans, contre la loi qu'avait rendue son père, il en fit sortir dix-huit cents de leurs monastères. Il fit aussi brûler tous les livres des

Tao-ssé, qui traitaient du prétendu secret de se rendre immortel.

La septième année de son règne, il quitta la ville de Nan-king, et transporta sa cour à Péking; il laissa son héritier présomptif dans la cour méridionale (Nan-king), avec un nombre de tribunaux et de mandarins pareils à ceux qu'il établit à la cour septentrionale.

AMBASSADEURS ENVOYÉS DES PAYS ÉTRANGERS.

Dans cette même année (1409), TCHING-TSOU reçut des ambassadeurs d'un grand nombre de pays étrangers; ils venaient des deux Tartaries, de Malacca, du Bengale (Pang-kia-la), de la mer méridionale, et des États mahométans. L'envoyé de ce dernier pays présenta à l'empereur un rhinocéros.

Un jour, on vint offrir à l'empereur des pierres précieuses trouvées dans une mine qui avait été découverte dans la province du Chan-si; il la fit fermer aussitôt, disant qu'il ne voulait pas fatiguer le peuple d'un travail stérile, puisque ces pierres, toutes précieuses qu'elles paraissent être, ne pouvaient ni nourrir le peuple dans un temps de disette, ni le préserver des rigueurs du froid. En même temps il fit fondre cinq cloches d'airain, qui pesaient chacune cent vingt mille livres, afin d'en fabriquer de la monnaie.

COMMENTAIRES SUR LES LIVRES CLASSIQUES.

Dans l'année 1415, il chargea quarante-deux docteurs de l'académie des *Han-lin*, de composer des explications plus amples que celles qui existaient déjà des livres classiques, en leur recommandant de prendre principalement pour guides les deux interprètes TCHING-TSEU et TCHOU-TSEU, qui florissaient sur la fin de la dynastie des *Soung*. Ces mêmes docteurs composèrent aussi un grand ouvrage philosophique, intitulé: *Sing-li-ta-tsiouan*, ou *Traité complet de philosophie naturelle*, dont il sera question ailleurs.

JIN-TSOUNG (1425). Ce prince ne

régnait que quelques mois ; il manifesta cependant, dans ce court intervalle de temps, d'excellentes qualités et une grande affection pour le peuple. Ayant appris que la province de Chan-toung était désolée par la famine, il résolut aussitôt d'y envoyer son premier ministre, afin de la secourir. Ce ministre lui représenta qu'il fallait consulter deux tribunaux suprêmes, sur les moyens d'assister cette province. L'empereur, écoutant plutôt son humanité que toute autre considération politique, répliqua : « Point de délibérations et de retards ; quand le peuple souffre les tourments de la faim, il faut le secourir avec autant de promptitude que s'il s'agissait d'éteindre un incendie, ou d'arrêter une inondation subite. »

On lui attribue la construction, à Péking, d'une maison pour les descendants du philosophe KHOUNG-TSEU. Livré à l'astrologie, il crut, une nuit, avoir aperçu un changement dans les étoiles ; et, pensant que c'était pour lui un signe funeste, il dit à ceux qui étaient près de lui : « C'en est fait de moi, l'heure de ma mort frappe à ma porte ; » et il mourut de langueur quelque temps après.

SIUANG-TSOUNG (1426-1435). SIUANG-TSOUNG, son fils, lui succéda. Cet empereur, qui régna dix ans, avait l'habitude de se déguiser et de se mêler parmi le peuple, afin de mieux connaître la vérité qu'on pouvait lui cacher. Dès le commencement de son règne, il porta un édit qui défendait de conférer le degré de licencié aux lettrés qui n'auraient pas atteint l'âge de vingt-cinq ans.

Un de ses oncles s'étant révolté et ayant été fait prisonnier, il le condamna à une prison perpétuelle. S'étant mis lui-même à la tête de son armée, il défait une troupe nombreuse de Tartares, qui avait fait irruption sur le territoire de l'empire.

Il donna au gouverneur de la Cochinchine le titre de roi ; mais, au bout de trois ans, ce roi fut tué par des rebelles de la famille Li. Ces derniers envoyèrent aussitôt des exprès à

l'empereur pour se soumettre et demander grâce. L'empereur, ayant pris l'avis de son conseil, craignant qu'une guerre en Cochinchine ne fût onéreuse à l'empire, sans lui procurer aucun avantage, s'abstint de toute démonstration hostile, et renvoya les exprès avec des titres de dignité.

A la même époque, le feu prit au palais impérial, et dura pendant plusieurs jours. La violence de l'incendie fut si grande, qu'une quantité prodigieuse d'airain, d'or et d'argent, fut fondue par les flammes ; on en fabriqua un grand nombre de vases, qui sont aussi recherchés et d'un aussi haut prix aujourd'hui que l'était autrefois l'airain de Corinthe.

YNG-TSOUNG (1436-1449). SIUANG-TSOUNG étant mort à l'âge de trente-huit ans, son fils aîné, âgé de neuf ans seulement, lui succéda. Ce fut l'impératrice mère et le principal eunuque qui prirent les rênes du gouvernement. Dans la première année de son règne, on fit rebâtir les neuf portes de la ville impériale. La troisième année (1438), un édit fut publié en son nom, par lequel il défendait de rendre aucun honneur au philosophe KHOUNG-TSEU, dans le temple des idoles.

GUERRE CONTRE LES TARTARES.

Les Tartares ne cessant de faire des excursions sur le territoire de l'empire où ils exerçaient beaucoup de ravages, l'empereur, tout jeune qu'il était, se mit à la tête d'une armée de cinq cent mille hommes, commandée par un eunuque, premier ministre, plus propre à servir des femmes qu'à commander à des hommes ; et cette armée fut conduite au delà de la grande muraille. Une grande partie de cette immense armée périt faute de vivres, et le restant fut mis en déroute dans une seule bataille. Le jeune empereur fut fait prisonnier par le chef tartare Yésien, et conduit dans l'intérieur de la Tartarie. A cette nouvelle, la consternation fut grande au palais de Péking. Comme le trône impérial ne pou-

vait rester vacant, on y mit à sa place son fils, qui n'avait que deux ans, et on donna à cet enfant, pour tuteur, le frère aîné du prisonnier, lequel usurpa bientôt et le titre et l'autorité d'empereur.

Cependant l'impératrice envoya aux Tartares une quantité considérable d'or, d'argent et de soieries, pour la rançon de l'empereur; le roi tartare reçut tout ce qu'on lui offrit, et retint son prisonnier, en prétendant que la rançon n'était pas proportionnée à sa dignité.

INFLUENCE ET RICHESSES DES EUNUQUES.

On ne peut se défendre d'un sentiment de pitié et de mépris, en voyant se relever constamment, au sein du plus grand empire du monde, ce pouvoir toujours comprimé et toujours renaissant des eunuques, qui, lorsqu'ils sont parvenus à tenir entre leurs mains les destinées de l'empire, en présagent infailliblement la ruine. On avait bien vite mis en oubli la sage loi du fondateur de la dynastie (HOUNG-WOU) qui défendait d'élever les eunuques à d'autres emplois qu'à des emplois domestiques. Ce vice destructible de l'organisation politique de la Chine, doit tenir toute sa puissance et sa durée de l'influence que les nombreuses femmes des empereurs exercent sur ces derniers, lorsqu'ils n'ont pas la force et l'énergie de s'y soustraire. La puissance et l'incapacité des eunuques en Chine sont d'autant plus dangereuses, que ces êtres dégradés forment une corporation toujours disposée à soutenir ses membres, et sans cesse occupée à accumuler en son sein le plus de richesses possible. Dans la première année du règne de KING-TI (1450), on saisit les biens de *Wang-tchin*, cet eunuque dont l'orgueil et l'incapacité venaient de faire tomber l'empereur entre les mains des Tartares. On trouva que ses maisons, presque aussi magnifiques que le palais impérial, renfermaient dix plats d'or, ornés de pierres précieuses, des monceaux d'argent, et plus de dix mille

chevaux. Lorsque, soixante ans plus tard, on confisqua le produit des concussions d'un autre eunuque, on trouva, dit-on, cent quarante mille livres d'or, seize millions de livres d'argent, deux mesures de diamants, deux cuirasses d'or, et plus de quatre mille ceintures ornées de pierres précieuses.

KING-TI (1450-1456). L'année 1450 KING-TI occupa, en son nom, le trône de son frère captif en Tartarie. Des personnages de la cour furent envoyés par lui dans cette contrée pour ramener l'empereur, selon les conventions faites avec le prince tartare; mais ce dernier trouva encore un prétexte de retenir son royal prisonnier, en disant que les envoyés n'étaient pas d'un rang assez élevé, ni d'une naissance assez distinguée pour servir de cortège à un si puissant empereur. Enfin il fut conduit jusqu'aux frontières de l'empire avec une nombreuse escorte militaire. C'est de là que l'empereur écrivit à sa cour qu'il renonçait au trône pour vivre désormais dans le repos et la solitude, et que, par conséquent, on ne fit aucun préparatif pour le recevoir avec pompe et cérémonie; et, pour se soustraire à toute démonstration quelconque, il entra dans la ville par une autre porte que celle où il devait passer. Les deux frères s'étant rencontrés, s'embrassèrent avec toute l'expression d'une tendresse mutuelle, et KING-TI, suivi de tous ses courtisans, conduisit son frère, dans le palais du midi, que ce dernier avait choisi pour le lieu de sa retraite.

KING-TI continua de régner jusqu'à ce que, étant tombé mortellement malade, il fut remplacé par son frère YNG-TSOUNG, qui recommença à régner de nouveau en 1457, avant la mort de son frère.

YNG-TSOUNG (1457-1464). Le premier acte qu'il fit, après avoir repris en mains les rênes du gouvernement, fut de publier une amnistie générale. Des courtisans l'ayant engagé, dans une supplique, de flétrir la mémoire de son frère qui avait occupé le trône en son absence, et de rayer son nom de tous les actes publics, il rejeta cette

proposition, en se réservant toutefois de ne lui faire rendre des honneurs funèbres que comme à un prince du sang royal, et non comme à un empereur.

YNG-TSOUNG, en remontant sur le trône, prit le nouveau surnom de *Thian-chun*, c'est-à-dire : celui à qui le ciel est propice.

HIAN-TSOUNG (1465-1487). Cet empereur, qui régna vingt-trois ans, fut très-attaché à la secte des bonzes, et très-avide des choses étrangères. Cela ne l'empêcha pas d'avoir beaucoup de bravoure. La seconde année de son règne (1466), il défit une armée de brigands qui s'était formée dans la province du Hou-kouang; l'année 1479, il tailla en pièces l'armée des Tartares qui, depuis plusieurs années, avaient recommencé leurs irruptions en Chine et s'en retournaient toujours chargés de butin. Ces mêmes Tartares ravagèrent l'année suivante la province du Liao-toung. En 1481 une ambassade vint de Samarkande (*) offrir deux lions à l'empereur. Une autre ambassade du roi de Fenchou vint demander les livres classiques de la Chine, sur le bon gouvernement et l'obéissance filiale.

TRIBUNAL D'EUNUQUES.

Ce prince établit un tribunal d'eunuques dans la capitale, lequel tribunal avait ordre de condamner à mort toute personne soupçonnée de rébellion, lors même qu'il n'y aurait pas de preuves. Ce tribunal inquisitorial répandit bientôt la terreur dans la capitale et parmi tous les mandarins, qui s'élevèrent en vain contre cette monstrueuse institution. Il fut pendant quelque temps suspendu ; mais il ne fut pas aboli.

HAO-TSOUNG (1488-1505). Cet empereur, fils et successeur du précédent, fut, comme son père, très-adonné aux superstitions des bonzes ; il se livra aussi beaucoup aux pratiques non moins ridicules des *Tao-sse* pour obtenir le breuvage de l'immortalité. La huitième année de son règne (1495),

(*) En chinois *Sa-ma-cuh-han*.

le roi de la Cochinchine lui envoya des ambassadeurs pour lui demander des troupes auxiliaires contre des rebelles : l'empereur les refusa. Dans la province du Chen-si, le chef des bonzes s'était mis à la tête d'un parti de rebelles ; il fut fait prisonnier dans un combat. Amené à la cour, il eut la tête tranchée. Dans les provinces occidentales de l'empire, la famine fut si grande, dit-on, que les pères, les mères et les enfants se dévoraient entre eux. Dans les provinces méridionales et orientales, la peste, tout à fait étrangère à la Chine, exerça les plus cruels ravages. Des phénomènes et des météores extraordinaires ne cessaient d'annoncer les présages les plus sinistres. En 1496, le soleil s'étant obscurci, il y eut un tremblement de terre si terrible que cinq cent mille personnes périrent, dit-on, englouties dans une ouverture de la terre. L'année suivante un autre tremblement de terre, moins violent, se fit sentir dans toutes les provinces de l'empire.

Les Tartares recommencèrent leurs irruptions dans les provinces septentrionales (1504), et s'en retournaient toujours chargés de butin. L'empereur mourut avant d'avoir pu en purger de nouveau les frontières de l'empire.

PUBLICATION D'UN NOUVEAU CODE. RECENSEMENT DE LA POPULATION.

Cet empereur fit compiler et publier sous son règne un nouveau code des lois. Un recensement, fait sous le même règne, donna une population de cinquante-trois millions deux cent quatre-vingt mille habitants. En 1394, plus de cent ans auparavant, la population de la Chine s'élevait à soixante millions cinq cent quarante-cinq mille personnes ; ce qui offre en 1504 une diminution de près de sept millions d'individus, causée par les calamités publiques.

WOU-TSOUNG (1506-1521). Le règne de ce prince commença sous de funestes auspices : une comète apparut dans le ciel ; des éclairs et des tonnerres extraordinaires répandirent la terreur ; des orages nombreux et des tremble-

ments de terre causèrent beaucoup de ravages. Le premier ministre de l'empereur, homme de bien, se servit de cette circonstance pour l'exhorter à modérer les emportements auxquels il était sujet, à réprimer sa passion effrénée pour la chasse, à bannir de sa cour les bouffons et les parasites, à revêtir des emplois publics des hommes sages et vertueux, en un mot à réformer sa conduite selon les sages préceptes de KHOUNG-TSEU. « C'est là, lui dit-il, le moyen le plus efficace d'apaiser la colère céleste. »

NOUVELLES IRRUPTIONS DES TARTARES. RÉVOLTES.

Dans l'année 1509, les Tartares ravagent et dépeuplent de nouveau les provinces septentrionales de l'empire, et dans l'année suivante, un prince du sang royal, gouverneur-roi d'une province, s'étant révolté, fut pris dans un combat, amené à la cour et puni de mort. En 1511, la famine qui désolait les provinces du Chan-toung et du Ho-nan, et les impôts dont le peuple était surchargé, le réduisit à un tel excès de misère que beaucoup de malheureux se réunirent en troupes, et formèrent divers corps de révoltés qui s'avancèrent jusque sur le territoire de Péking. On les appelait *Lieou-tseu*, parce que, semblables à un torrent rapide et impétueux, ils se répandaient tout à coup dans les provinces, où ils portaient la désolation et le ravage. On envoya contre eux des armées qui ne firent qu'arrêter leurs efforts, et assoupir pour un temps leur rébellion.

L'imbécillité de l'empereur WOU-TSOUNG le portait à faire mille extravagances que nous ne croyons pas nécessaire de rapporter ici. Il mourut en 1521 de notre ère.

CHI-TSOUNG (1522-1566). Son second fils lui succéda sous le nom de CHI-TSOUNG. Les commencements de son long règne donnèrent des idées favorables de la sagesse de son gouvernement. Il lisait de temps en temps lui-même les supplices qu'on lui adressait; mais

on lui reproche d'avoir trop aimé la poésie. Dans un temps de disette, il voulut qu'on l'avertît de ses fautes s'il en avait commises, et il fit tirer du trésor impérial des sommes considérables pour soulager les populations. Il fit réparer la grande muraille. Les bonzes s'emparèrent bientôt de son esprit, et il se livra tout entier aux rêveries et aux fourberies des deux sectes qui règnent simultanément en Chine; il envoya même des exprès dans toutes les provinces pour lui chercher le breuvage de l'immortalité. L'année dix-huitième de son règne (1538), il eut l'intention d'abdiquer le pouvoir souverain en faveur de son fils; mais les grands de sa cour l'en détournèrent, et lui représentèrent vainement, dans différentes suppliques, de détruire entièrement les sectes de Fo et de LAO-KIUN. Loin de se conformer à ces conseils, l'empereur, sans doute à l'instigation des stupides bonzes, renouvela l'édit du fondateur de sa dynastie, qui ordonnait de ne donner au grand philosophe KHOUNG-TSEU que le titre de *Sian-sse*, c'est-à-dire, de maître ou docteur des temps passés. Il ordonna en outre que les statues de ce sage fussent réduites en cendres, et que l'on ne pût conserver que ses seules tablettes mémoratives.

Dans le même temps, deux jeunes filles qui s'étaient aperçues que leur père pensait à les vendre et à les prostituer à cause de sa grande misère, se jetèrent toutes deux dans un fleuve. L'empereur, pour rendre hommage à leur chasteté et à leur dévouement, leur fit ériger un mausolée avec cette inscription : *Aux deux illustres vierges.*

PREMIERE INVASION DES TARTARES RE- POUSSÉE.

Dans l'année 1550, les Tartares s'approchèrent de la capitale de l'empire avec une armée de soixante mille hommes; mais cette armée fut battue et mise en fuite par les troupes chinoises, et plus de deux cents de leurs officiers furent faits prisonniers. L'an-

née suivante, le chef tartare envoya une ambassade à l'empereur pour lui demander pardon, et le prier de permettre aux Tartares l'entrée annuelle de ses États pour y vendre des chevaux. L'empereur y consentit d'abord ; mais, instruit par l'expérience que cette permission était une source continuelle de discorde et de querelles entre les mandarins et les marchands, et que ces derniers commettaient souvent des déprédations, il défendit ensuite ce commerce de chevaux.

Dans l'année 1553, des pirates, sous la conduite d'un chef nommé *Hoang-tché*, infestèrent les côtes de la Chine avec une flottille de cent bâtiments de mer.

GUERRE DES JAPONAIS.

Deux ans après (1555), les Japonais, qui venaient auparavant en qualité de vassaux de l'empire apporter leurs tributs, commencèrent à se rendre indépendants, et à faire une guerre ouverte aux Chinois. Ils firent une descente, au nombre de quatre mille, sur les côtes de la province du *Tché-kiang* ; cette tentative ne fut pas heureuse ; dix-huit cents d'entre eux furent massacrés, et les autres, qui prirent la fuite sur leurs bâtiments de transport, périrent dans les flots.

L'année suivante (1556), ils revinrent au nombre de dix mille ; mais ils furent encore battus par neuf cents hommes de troupes chinoises dans quatre combats successifs ; ensuite un renfort de troupes étant arrivé au secours des Chinois, les Japonais furent investis de toutes parts, et aucun d'eux ne put échapper à la mort.

Sept ans après (1563), les Japonais revinrent, pour la troisième fois, à la charge sur les côtes de la province du Fou-kian, mais avec aussi peu de succès.

REPRÉSENTATIONS FAITES A L'EMPEREUR.

Sur la fin de la quarante-cinquième année de son règne (1566), on présenta à l'empereur un écrit anonyme par lequel on l'avertissait de veiller avec plus d'at-

tention sur sa conduite. On lui représentait que, depuis plus de vingt ans, l'empire tombait de plus en plus en décadence ; que les lois anciennes avaient perdu toute leur vigueur ; que le prince héréditaire n'avait pas la liberté de se présenter à son père ; que ses plus fidèles serviteurs étaient payés d'ingratitude et disgraciés sur les plus légers soupçons ; qu'il passait sa vie dans les plaisirs et l'oisiveté, au milieu de ses jardins, avec une troupe de jeunes filles, ses concubines ; qu'il mettait à la tête des armées des hommes ignorants dans l'art de la guerre, et plus avides d'or et d'argent que d'honneur et de gloire ; que les finances s'épuisaient tous les jours par de folles dépenses, soit à bâtir des jardins et des palais, soit à fournir aux frais des extravagantes cérémonies des bonzes et des partisans du breuvage de l'immortalité, qu'ils disaient être tombé du ciel ; comme si, depuis le temps de YAO et CHUN, il se fût trouvé personne excepté de la fatale nécessité de mourir (*), etc. »

L'empereur ne put retenir sa colère à la lecture de ce hardi libelle ; il le jeta par terre, le foula aux pieds ; puis le ramassa, en donnant des marques de repentir. Peu de jours après, il tomba malade, et, ayant pris le prétendu breuvage d'immortalité de la main de quelques bonzes, il mourut à l'âge de cinquante-huit ans.

MO-TSOUNG (1567-1572). Son fils lui succéda sous le nom de MO-TSOUNG. Il commença son règne par remettre en liberté ceux que son père avait fait emprisonner ; et, pour consoler les familles de ceux qui avaient été mis à mort, il leur conféra des titres posthumes honorifiques. Du reste, c'était un prince qui ne pouvait supporter qu'on lui donnât des conseils, et il dégradait aussitôt à un rang inférieur ceux qui se permettaient de lui faire des représentations.

Comme, d'après les lois de la Chine, personne ne peut remplir des fonc-

(*) Couplet *Mon. sin. tab. chronologique*, pag. 86.

tion de magistrat dans sa province natale, l'empereur MO-TSOUNG modifia cette loi ; et, à la demande de l'un de ses ministres, il permit aux mandarins de second ordre (tels que ceux qui président les Lettrés, ou qui ont une inspection sur les agents du fisc), d'exercer leur magistrature dans leur pays natal.

CHIN-TSOUNG (1573-1619). Cet empereur n'avait que dix ans lorsque la mort de son père MO-TSOUNG l'appela au trône. L'histoire donne des éloges à la tendresse et au respect qu'il eut toujours pour son précepteur, à la droiture de son caractère, à son naturel plein d'équité et de justice, et à son esprit vif et pénétrant, qui le rendit habile dans les sciences chinoises.

PROTECTION ET ENCOURAGEMENTS DONNÉS AUX JEUNES LETTRÉS.

Cet empereur ordonna que désormais ce serait aux frais du souverain que les jeunes licenciés de toutes les provinces se rendraient à la capitale pour y subir l'examen où l'on confère le titre de docteur ; il assistait lui-même à cet examen.

Tous les jours, dès quatre heures du matin, il examinait les requêtes qu'on lui avait présentées, et qu'il pénétrait d'un coup d'œil ; il y répondait sur-le-champ. Il ordonna, pour la commodité et l'avantage du public, que l'on imprimerait, une fois par chaque saison de l'année, le nom, le degré et la patrie de chaque mandarin ou fonctionnaire de l'empire ; et cet usage s'observe encore exactement aujourd'hui.

TRAVAUX HYDRAULIQUES ; FAMINE EXTRÊME ; DÉFAITE DES TARTARES.

Dans l'année 1570, on employa huit cent mille ouvriers à arrêter et à diriger ailleurs le cours des grandes eaux. Trois ans après (1582), parut une comète ; et il y eut une si grande stérilité dans la province du Chan-si, que le nombre de ceux qui moururent de faim fut incalculable. On fit creuser

dans plusieurs endroits environ soixante fosses immenses, que l'on nomma les *fosses des dix mille hommes* (*wen jin keng*), parce qu'elles pouvaient contenir chacune plusieurs milliers de cadavres.

Dans la même année, dix mille Tartares, entre ceux qui avaient fait une irruption sur le territoire de l'empire, furent tués par les troupes chinoises. L'année suivante (1583), les fleuves ayant été gelés par un grand froid, les Tartares profitèrent de cette circonstance pour passer en grand nombre sur les terres de l'empire ; mais ils furent encore presque entièrement anéantis par les Chinois.

NOUVELLE SÉCHERESSE ; REMISE DES IMPÔTS ; REMONTRANCE FAITE A L'EMPEREUR.

En 1585, une grande sécheresse se fit de nouveau sentir. L'empereur en fut très-affecté, et implora le ciel avec tous les signes extérieurs de la douleur et du repentir, pour faire cesser le terrible fléau. Il remit la moitié des impôts. Dans un autre temps de sécheresse, il donna sept millions de secours à la ville de Nan-king, et il envoya dans toutes les provinces des mandarins pour examiner la conduite des gouverneurs, reconnaître le véritable état des choses, et les misères du peuple.

Dans l'année 1592 parut une comète vers la partie orientale du ciel. Un grand de la cour, nommé FOUNG-NGAN, en prit occasion pour faire à l'empereur une remontrance, dans laquelle il disait que l'apparition de cette comète était un avertissement pour lui de chasser de son palais principalement trois de ses ministres, qui se laissaient corrompre par des présents, et qui n'étaient que de vils flatteurs. Ce malencontreux conseiller fut jeté en prison, et condamné à mort en récompense de sa hardiesse à dire de dures vérités. Mais son fils étant venu s'offrir à mourir pour son père, l'empereur fut touché de ce beau dévouement filial, et commua la peine de mort en un simple exil.

Une comète parut encore en 1593; et, comme par une triste fatalité, l'année suivante (1594), la famine fut si grande dans le Ho-nan, qu'on y vivait de chair humaine (*). Le trésor impérial fut aussitôt ouvert, par ordre de l'empereur, pour soulager cette malheureuse province. Cette même année, les Japonais envahirent la Corée, et portèrent partout le fer et la flamme. Ils s'emparèrent de plusieurs villes; le roi fut contraint de prendre la fuite, et il envoya aussitôt des ambassadeurs en Chine pour demander des troupes auxiliaires. Ces secours furent envoyés immédiatement; un combat sanglant eut lieu; la perte fut grande des deux côtés; enfin les Japonais furent presque entièrement détruits. Ceux-ci envoyèrent ensuite une ambassade à l'empereur de la Chine, pour implorer sa clémence, et le supplier de donner un titre à leur roi. L'année suivante, l'empereur CHIN-TSOUNG lui donna le titre de *Ji-pen-wang*, c'est-à-dire *roi du Japon*; mais il défendit à ce roi d'envoyer à l'avenir aucune ambassade en Chine.

OUVERTURE ET EXPLOITATION DE MINES D'OR, GRANDES INONDATIONS.

Dans l'année 1596, l'empereur ordonna, malgré l'avis contraire de ses ministres, d'ouvrir dix mines d'or et d'argent dans les provinces du Ho-nan, du Chen-si et du Chan-si. Six ans après il les fit fermer.

Dans les années 1604, 1607, 1611, il y eut de grandes inondations en Chine et surtout à Péking; la dernière surtout fut si extraordinaire, que l'on ne pouvait circuler dans cette grande ville ni en voiture ni à cheval.

ROGRÈS DES TARTARES.

Pendant ce temps, les Tartares *niu-tché* ou *jou-trhé*, que l'on nomme aussi *orientaux*, commencèrent à se faire redouter; ils étaient d'abord divisés en sept hordes ou tribus; mais, après

s'être fait entre eux des guerres plus ou moins heureuses, ils s'étaient enfin réunis sous un seul chef, qui forma un royaume. Les Tartares *tan-yu* ou *occidentaux*, retenus par des présents considérables que leur faisait l'empereur, cessaient d'inquiéter les frontières chinoises. Mais, dès l'année 1616, ces mêmes Tartares, fatigués de leurs incursions répétées, et toujours sans grand résultat, sur le territoire de l'empire; voyant en outre leurs forces accrues par leur union, ne pensèrent plus à faire du butin dans les campagnes, mais à prendre des villes.

LES SEPT GRIEFS DES TARTARES CONTRE LES CHINOIS.

Dès l'année 1618, le chef tartare, à la veille d'entrer en Chine avec son armée pour conquérir l'empire, publia un manifeste dans lequel il énumérait sept griefs capitaux (*tsi ta hén*) dont il avait à se plaindre et qu'il voulait venger; il en prenait le ciel à témoin. Voici ce manifeste :

« Avant que mon grand-père eut foulé un brin de gazon ou usurpé un pouce de terre appartenant aux *Ming*, ceux-ci avaient commencé les hostilités sans motifs, et l'avaient outragé. — *Voilà la première injure à venger.*

« Quoique les *Ming* eussent déjà commencé les hostilités, nous, toujours désirant la paix, nous avions consenti à la graver sur une pierre; et, en confirmation de cette paix, nous avions fait le serment solennel que ni les *Mantchous* (*) (Tartares), ni les Chinois, ne dépasseraient leurs limites respectives; que, lequel que ce soit de nous qui oserait les franchir, serait aussitôt détruit, et que la partie qui aurait commis une violation quelconque du traité, serait dévouée au jugement et à la justice du ciel. Malgré ce serment, les *Ming* passèrent la frontière avec des troupes, dans le but de

(*) C'est ainsi que ces Tartares se nommaient eux-mêmes; ils ont conservé ce nom, lorsqu'ils ont été maîtres de la Chine, pour désigner leur patrie et leur langue natale.

(*) Couplet, lieu cité. p. 88.

secourir un peuple appelé *Yé-hé*. — *Voilà la seconde injure à venger.*

« Lorsqu'un sujet des *Ming* eut franchi la frontière et commis des déprédations sur mon territoire, je le détruisis, conformément au serment rapporté ci-dessus. Mais les *Ming*, sans égard pour ce serment solennel, se plaignirent de ce que j'avais fait; mirent à mort un de mes envoyés; et, ayant pris dix hommes de mes sujets sur nos frontières, ils les firent mourir. — *Voilà la troisième injure à venger.*

« Les *Ming*, ayant passé les frontières avec leurs troupes pour secourir les *Yé-hé*, firent changer la destination de ma sœur qui était déjà promise, et la firent donner à une autre personne de la nation des *Moung-kou*. — *Voilà la quatrième injure à venger.*

« Pendant plusieurs générations, je possédai, comme ma frontière, la colline *Tchai-ho*, et les places adjacentes; mon peuple cultivait ce territoire; mais les *Ming* refusèrent de lui permettre de cueillir ses moissons; et ils le chassèrent par la force. — *Voilà la cinquième injure à venger.*

« Les *Yé-hé* commirent des crimes contre le ciel; mais les *Ming* agirent avec partialité, et donnèrent pieusement raison à leurs exigences, pendant qu'ils m'envoyaient un exprès porteur d'une lettre dans laquelle ils me méprisaient et m'insultaient. — *Voilà la sixième injure à venger.*

« Dans l'origine, les *Ha-ta*, en portant secours aux *Yé-hé*, envahirent deux fois mon territoire. Je dénonçai cette injustice au ciel, et je réduisis les *Ha-ta*. Les *Ming* formèrent une ligue avec ce peuple et d'autres pour m'attaquer et pour rétablir le roi des *Ha-ta*. En conséquence, le territoire de ces derniers fut plusieurs fois envahi par les *Yé-hé*.

« Dans les guerres avec les États voisins, ceux qui obéissent à la volonté du ciel sont vainqueurs; ceux qui s'opposent à ses intentions sont vaincus et détruits. Comment ceux qui sont morts par le glaive pourraient-ils être

rendus à la vie, ou ceux qui ont obtenu la conquête d'un peuple le rendraient-ils! Le ciel établit lui-même les souverains d'une grande nation! Pourquoi les *Ming* ont-ils des ressentiments contre mon seul royaume?

« Les *Ge-hun* et d'autres nations ont réuni leurs forces contre moi, pour me conquérir. Le ciel les a repoussés. Les *Ming* assistent contre moi les *Yé-hé*, et s'opposent ainsi à la volonté du ciel, renversant le droit et la justice, et faisant juste ce qui est coupable. — *Voilà la septième injure à venger.*

« Pour venger ces sept injures, je vais réduire et subjuguier la dynastie des *Ming* (*). »

Le fils de ce roi entra avec une forte armée dans le *Liao-toung* et prit la ville de *Kai-youan*; il écrivit en même temps à l'empereur pour se plaindre, et lui faire connaître que le seul motif qui l'avait porté à cette démarche était l'insolence de ses ministres; il lui disait qu'il était prêt à lui rendre la ville et à déposer les armes, s'il lui accordait satisfaction de l'injure qu'il avait reçue.

L'empereur communiqua inconsidérément cette lettre à ses ministres, qui ne daignèrent pas même répondre au roi des *Tartares*. Ce dédain mit celui-ci en fureur, et il jura qu'il immolerait deux cent mille Chinois aux mânes de son père. Bientôt, à la tête de cinquante mille hommes, il s'empara de la capitale du *Liao-toung* et de toute cette province; il pénétra immédiatement dans le *Pé-tchi-li*, qu'il soumit presque tout entier à sa puissance; il se disposait même à attaquer la capitale de l'empire, lorsqu'il fut repoussé par les troupes chinoises qui accouraient de toutes parts, et forcé de se retirer dans le *Liao-toung*, où il se déclara hautement empereur de la Chine, sous le nom de *Thian-ming* (**) (en tartare-mant-

(*) *Toung-hoa-lou*, dans *Morrison, View of China*, p. 9.

(**) C'est le même prince auquel a été décerné par ses descendants, empereurs de la Chine, le titre posthume de *Tai-tou*, le grand ancêtre de la dynastie. Son portrait est gravé pl. 66, n° 4.

chou, *Abkiao-foulinga*), décret du ciel, ou décret par le ciel.

Et en effet, c'est à l'année 1616 de notre ère que la *Table chronologique de tous les souverains qui ont régné en Chine* (*), publiée en 1767 par ordre de l'empereur KHIEN-LOUNG, de la dynastie tartare manchoue qui renversa celle des *Ming*, place le commencement de sa dynastie, en indiquant cependant, en seconde ligne, les règnes simultanés des derniers empereurs des *Ming*.

DÉFAITES DES ARMÉES CHINOISES PAR LES TARTARES-MANTCHOUS.

En 1618, le roi tartare, ayant simulé une ambassade vers l'empereur, faisait défilé des troupes nombreuses sur le territoire de l'empire; la ruse ayant été découverte, une armée chinoise alla à sa rencontre; il y eut un grand carnage de part et d'autre; le chef tartare feignit de fuir; mais bientôt il enveloppa toute l'armée chinoise, et la tailla en pièces avec le général qui la commandait. Bientôt, dans l'année qui suivit (1619), l'empereur opposa aux Tartares une armée de six cent mille hommes, soutenue de douze mille robustes auxiliaires que le roi de Corée lui avait envoyés. On livra le combat, et la victoire fut longtemps incertaine; mais enfin les troupes chinoises furent vaincues et laissèrent cinquante mille morts sur la place. Le roi tartare marcha aussitôt sur la capitale, dans laquelle se trouvaient réunis quatre-vingt mille hommes de troupes pour sa défense. A l'approche de l'armée tartare, la consternation fut si grande dans la capitale, que l'empereur eut l'intention de se retirer dans la capitale méridionale (Nan-king), si son premier ministre ne lui eût représenté que cette fuite augmenterait le courage et l'audace des ennemis, et occasionnerait de grands troubles dans tout l'empire.

La mort vint aussitôt enlever KHIEN-LOUNG à ses cruelles perplexités.

(*) Voyez cette Table à la fin de ce volume.

PREMIÈRE ENTRÉE DES MISSIONNAIRES JÉSUITES EN CHINE.

Ce fut sous le règne de cet empereur que les premiers missionnaires jésuites pénétrèrent en Chine pour y prêcher le christianisme, et qu'ils éprouvèrent aussi leur première persécution (*).

A dater de cette époque, l'histoire de la Chine se présente aux Européens sous un aspect nouveau; ce ne sont plus seulement les monuments historiques de la Chine qui peuvent servir de base aux travaux européens; l'entrée dans cet empire des missionnaires qui vont y prêcher une foi nouvelle, et les relations de leurs missions plus ou moins heureuses, ainsi que la connaissance plus ou moins exacte qu'ils acquièrent de l'histoire, des coutumes et des arts de la Chine, des faits qui se passent sous leurs yeux, sont des éléments nouveaux qui peuvent aider la critique européenne et lui servir de contrôle pour les faits contemporains, comme on l'a déjà vu pour les premiers temps de la dynastie mongole.

Ainsi l'on trouve dans un ouvrage du P. Alvarez Semedo (**), l'un des

(*) - Anno cycli 18 (1581) primus è Societate Jesu P. Michael Rogerius Sinam ingreditur.

« Anno cycli 38 (1600), lunâ 12, quæ respondet januario anni 1601, P. Matthæus Riccius primum aulam ingreditur. Moritur anno cycli 47 (1610), lunâ 4.

« Anno cycli 52 (1615), prima et ævisima in Christi legem persecutio in *Nan-king* mota à *Chin kio* è præcipuis præfectis nâo. Præcones Legis alii verberibus cæsi et in caveis ligneis Macaum aucti, alii huc illuc dispersi, à præfectis christianis clam servati. Post 6 circiter annos respirare et florere cæpit res christiana, persecutores dignitatibus suis privato et inglorie mortuo. » (P. Couplet, S. J. loco laudato, pag. 87-88.)

(**) Histoire universelle de la Chine, publiée en français à Lyon en 1667, 1 vol. in-4°. Cet ouvrage, dans lequel on trouve des observations curieuses sur les mœurs et les coutumes des Chinois, ne contient, malgré son titre, aucun détail sur l'histoire de la Chine, antérieur aux événements contemporains de l'auteur.

premiers missionnaires jésuites qui pénétrèrent en Chine avec le P. Ricci et autres, et qui essuya la première persécution dont nous avons parlé ci-dessus, on trouve, dis-je, dans cet ouvrage un récit curieux de la guerre et de l'invasion des Tartares, qui confirme en tout point ceux des historiens chinois :

« Quand *Hum-vu* (HOUNG-WOU), chef de la maison royale qui possède aujourd'hui la couronne, chassa les Tartares (Mongols) hors du royaume, qu'ils avoient entièrement occupé l'espace de quatre-vingt-dix ans, il rentra non-seulement dans ses Etats, mais encore en conquit d'autres, et se rendit le maître de ceux qui sont voisins du nord, les obligeant de lui payer tribut. Il est vrai qu'ils n'eurent plus la forme de royaume, après que ce conquérant les eût divisés en cent soixante familles ou Etats, auxquels il distribua diverses charges et dignitez, jusqu'à ce qu'eux-mêmes, se voyant grandement multiplier, se partagèrent en trois royaumes, l'un du côté du couchant, l'autre tirant au nord, et le troisième à l'orient. Les deux premiers ne vécurent pas longtemps dans l'obéissance des rois de la Chine; il n'y eut que celui de l'orient qui cultiva leur alliance, traitant avec eux et s'acquittant de son devoir.

« Cette bonne intelligence dura plusieurs années, jusques à ce que les Chinois, s'apercevant que ce royaume faisoit de grands progrès, arrestèrent entre eux, ou par raison d'Etat ou par quelque considération particulière, de l'opprimer et de l'abattre; de sorte que les Tartares, poussés d'un désespoir, se résolurent de sortir aux champs, qui est le fruit ordinaire de la concussion et de la tyrannie, quand les princes demandent des peuples plus qu'ils ne peuvent. Les Tartares s'assemblèrent donc secrètement, et attaquèrent en même temps une forteresse de la province de Leao-toung, qu'ils prirent, et ensuite remportèrent plusieurs avantages sur les Chinois.

« Les Tartares du couchant et du nord, touchés d'affection pour leur

pays, ou plutôt portés par leurs intérêts particuliers, ce qui est le plus probable, se mirent aussitôt en campagne, et vindrent au secours des Orientaux, et peu à peu ils s'assemblèrent en si grand nombre, qu'en l'année 1618 deux puissantes armées, l'une des Chinois et l'autre des Tartares, livrèrent bataille, où les Chinois furent vaincus et défaits avec une sanglante perte; et, pour mieux entendre l'état des affaires, je veux ici transcrire une requête que le président du conseil de guerre présenta sur ce sujet au roy, que je mis dès lors en notre langue, et que j'envoye pour nouvelle, maintenant que j'ai trouvé l'occasion de la faire imprimer; voici ce qu'elle porte :

REMONSTRANCE DU PRÉSIDENT DU CONSEIL DE GUERRE AU ROY.

« Cette année, qui est la quarante-sixième de votre règne, en la sixième lune (ce fut l'année 1618, au mois d'aoust), le président du conseil de guerre vous présente cette requête, comme à notre roy et seigneur, à l'occasion que les Tartares ont forcé les murailles du côté du nord, par laquelle il supplie humblement Votre Majesté de considérer diligemment l'importance de cette affaire, et d'ouvrir au plutôt ses coffres au secours de la guerre, et pour trouver des soldats et des munitions; car il est très-certain que j'ai reçu ce mois nouvelles des capitaines qui sont logés dans la province des murailles du nord, m'advertissant que dans cette province on ne voit de tous côtés que des placards affichés, qui portent que les Tartares se sont assemblés à dessein de ravager ce grand monde de la Chine; ils m'ont de plus coté le jour que les ennemis ont donné la bataille avec des forces et des troupes sans nombre, et comme ayant passé les murailles; ils ont pris de nos gens pour les sacrifier, comme effectivement ils les ont sacrifiés le jour du combat, avec des cris de joie à l'honneur de leur prince, qu'ils ont déjà proclamé roy de Péquim (Péking); ils conduisent plusieurs centaines de milliers d'hom-

mes, qui portent avec eux diverses sortes d'armes. Les nostres, qui se sont joints pour aller à l'encontre et pour les arrêter, ont esté deux généraux, nonante-six capitaines ordinaires, et trois cent mille hommes de guerre. On est venu à la bataille; et, dès le premier choq, trente-huit capitaines ont esté mis hors de combat, et parmy eux un de nos généraux : le nombre des morts ne peut se compter, non plus que celui des prisonniers, et plus de mille de nos soldats se retirant en désordre, sans se connoître, se sont entre-tués; les habitants des cités et des villes ont pris la fuite, et les Tartares ont emporté trois cités le propre jour de la bataille.

« Sur les avis qui nous ont esté donnés, nous avons assemblé le conseil avec le *calao* (premier ministre), et les autres mandarins de cette cour, pour trouver quelque expédient avantageux dans une affaire de telle conséquence; et, pour ne rien dissimuler, le ciel a fait assez paroître qu'il favorise les armes de nos ennemis, n'estant pas possible autrement de faire un tel carnage de nos soldats en un seul jour, et de prendre trois grandes villes, et pareillement qu'il est courroucé contre nous, comme nous le font voir plus clairement tant de prodiges que nous avons aperçus en peu de temps. L'année dernière, il ne tomba pas une goutte de pluie dans la province de Péquim, où les vivants estoient comme des morts; la disette et la famine fut si cruelle en celle de Xaukim (Chan-si) que les hommes s'entre-mangeaient les uns les autres; une multitude prodigieuse de souris passa par Nankim, sans qu'on ait pu découvrir d'où nous venait ce fléau; des cinq parts des palais de Votre Majesté, le feu en brûla deux, et le vent renversa cinq tours de cette ville; nous avons vu deux soleils à la fois qui se sont éclipsés l'un avec l'autre : tous ces présages ne nous promettent rien de bon; mais surtout nous avons vu un homme entrer dans le palais royal à dessein de tuer le prince; ce qu'il aurait exécuté si on ne l'en eût empêché (ceci arriva lorsque le roy

voulut faire son second fils héritier et successeur du royaume, qui estoit puissant par le moyen des eunuques : un homme se jeta dans le palais pour assassiner l'ainé; mais la peur le retint, et les dames vindrent au secours du prince; puis il poursuivit :) Le pis est qu'un mandarin pour avoir parlé librement et tesmoigné sa fidélité à votre service, Votre Majesté de fidelle le fit passer pour rebelle et mettre prisonnier; et, nonobstant toutes les poursuites et toutes les remontrances que nous fîmes pour faire voir son innocence, nous ne fusmes jamais ouys (cet emprisonnement fut quand le roy, présentant aux mandarins son fils aîné dans la salle de son palais, qu'ils vouloient pour l'héritier du royaume, contre la volonté de son père, un des mandarins entreprit de parler pour le prince, ce qui luy valut la prison par le commandement du roy).

« Les mandarins, ajoute-t-il, ont souvent présenté des mémoires à Votre Majesté pour luy remontrer les misères du peuple, et la prier de vouloir diminuer les gabelles et les impôts, qui est une chose digne de considération; elle n'en a tenu compte. Les mandarins de cette cour l'ont souvent suppliée de sortir en public pour donner audience à l'exemple de ses prédécesseurs, afin que son gouvernement soit conforme à celui du ciel, comme il est raisonnable; tantost elle a répondu qu'elle se trouvoit mal, tantost que le temps estoit fâcheux et froid, et qu'on eust à s'assembler un autre jour. Nous avons attendu le printemps, nous avons pris à ce dessein le commencement de l'esté : non-seulement elle n'a point répondu à la seconde requeste; au contraire, elle l'a fait brûler, et, de cette façon, elle se tient retirée dans son palais, sans se soucier des plus importantes affaires : de là viennent les calamités qui nous attaquent et les guerres qui nous poursuivent. La paix nous manque et nous manquera, puisque nous avons vu des rivières de sang couler dans leur canal, et qu'on raconte qu'en la troisième lune passée un homme parut dans la province de Xensi vêtu de

jaune, avec un bonnet vert en teste et un éventail de plumes à la main, qui disoit : « Vamlie (*Fan-lie*, nom des années de règne de CHIN-TSOUNG, sous lequel nom les empereurs chinois sont connus de leur vivant) ne gouverne point son Estat, quoiqu'il y ait déjà longtemps qu'il le possède; il doit continuellement veiller; le royaume est pour se perdre; les peuples mourront de faim, et les capitaines seront percés de lances. » Ayant dit cela, il disparut incontinent. Les mandarins furent bien étonnés, et le vice-roy fit toutes les diligences possibles pour savoir qui estoit cet homme, sans qu'on pût jamais le trouver. Les misères, la faim, les guerres et les autres calamités que ce royaume souffre, nous font bien connoître que c'estoient des présages de l'estat présent; ce qui nous oblige derechef à supplier Vôte Majesté qu'elle veuille ouvrir ses trésors pour lever une nouvelle armée et remédier à ces désordres (*).

KOUANG-TSOUNG (1620). Cet empereur, fils du précédent, ne régna qu'un mois, et mourut, dit-on, par suite de l'ignorance de son médecin. Son fils HI-TSOUNG lui succède.

HI-TSOUNG (1621-1627). Cet empereur étoit d'un naturel timide, et il eut trop de confiance dans les eunuques, au nombre de douze mille. Son premier soin, en arrivant au pouvoir, fut d'appeler de nouveaux secours de toutes les provinces de l'empire. Il envoya des présents au roi de la Corée, en le remerciant des troupes auxiliaires qu'il avait envoyées à son grand-père, et en en demandant de nouvelles et de plus nombreuses. Parmi les secours qui lui arrivèrent fut celui d'une amazone chinoise, venue, à la tête de quelques milliers d'hommes, de la province du Sse-tchouan, en place de son jeune fils, qu'elle avait laissé dans son propre royaume, défendu par une ceinture de montagnes. Une flotte maritime fut aussi préparée pour tenir la mer.

(*) Ouvrage cité, p. 147 et suiv.

CANONNIERS PORTUGAIS APPELÉS A PÉKING POUR COMBATTRE LES TARTARES.

Ce fut dans ces circonstances, dit Couplet, que les docteurs Paul et Michaël (probablement deux Chinois convertis) persuadèrent à l'empereur de faire venir de Macao des Portugais propres à servir l'artillerie, dans laquelle les Chinois ne paraissaient pas très-habiles. Mais avant qu'ils arrivassent, les Tartares furent chassés de la province du Liap-tsong; et on reprit la capitale dont ils s'étaient rendus maîtres.

Voici comment le P. Alvarez Seme-do, témoin oculaire, raconte ces faits :

« Peu de temps après cette action (un combat entre les Tartares et les Chinois, dans lequel ces derniers restèrent victorieux), un Portugais, nommé Gonzalve Texera, vint à la cour de Pequim, avec une ambassade et des présents de la part de la cité de Macao, laquelle considérant l'insolence des Tartares et la crainte des Chinois, et croyant d'ailleurs rendre quelque service au roy de Portugal et obliger le roy de la Chine à leur être favorable, offrir aux mandarins le secours de quelques Portugais contre les Tartares. Les mandarins agréèrent son offre, et dressèrent une requête au roy, qui fut favorablement reçue, et les provisions promptement expédiées. Le conseil de guerre dépêcha un père de la compagnie à Macao, lequel avoit déjà fait le chemin en la compagnie des ambassadeurs pour moyenner ce secours, avec plusieurs ordres aux officiers de Canton qui fournirent libéralement tout ce qui étoit nécessaire à cette entreprise, et fournirent à nos soldats toutes les commodités qu'on pouvoit souhaiter.

« Quatre cents hommes s'enrôlèrent à Macao, savoir deux cents soldats, parmi lesquels il y avoit quelques Portugais; les autres étoient naturels du pays, étant nés à Macao, et par conséquent Chinois, mais qui d'ailleurs ayant été nourris parmi les Portugais, étoient des leurs, tous bons soldats et grands arquebusiers.

Chaque soldat avoit un jeune garçon pour le servir, payé des deniers du roy, et de plus de leur solde ils s'habillèrent superbement et se pourvurent d'armes, et avec cela ils demeurèrent encore assez riches.

« Cette petite armée partit de Macao sous la conduite de deux capitaines; l'un se nommoit Pierre Cordier, et l'autre Antoine Rodriguez del Capo, avec leurs alliés et autres officiers. Estant arrivés à Canton, ils firent l'exercice avec tant de gentillesse, et tant de salves de mousquets que les Chinois en furent estonnés.

« Ils eurent des vaisseaux pour passer la rivière, si bien qu'ils parcoururent toute la province par eau, et furent régalez des magistrats dans toutes les villes et villages où ils abordèrent, qui leur envoient à l'envy des rafraîchissements de volailles, de chair, de fruits, de vin, de riz, etc.

« Ils traversèrent à cheval, eux et leurs valets, la montagne qui sépare la province de Canton et celle du Kiamsi (*Kiang-si*), et qui a pour le moins une journée de chemin jusques à l'autre rivière. Ils s'embarquèrent derechef de ce côté, et à la faveur de ce fleuve traversèrent de la même façon presque toute la province de Kiamsi, jusques à la capitale, dans la quelle je fesois pour lors ma résidence, avec un grand nombre de chrétiens. Ils s'y arrêterent quelques temps, non pour autre raison que pour voir la ville, et pour être aussi vus. Quantité de seigneurs les invitèrent pour considérer la façon de leurs habits et d'autres particularités étrangères : et les traitèrent avec de grandes civilités, approuvant et louant tout en eux, excepté la taille et le corps de leurs habits, ne pouvant pas comprendre qu'un drap entier se doive tailler en plusieurs pièces pour la beauté d'un habit. Tous ces gens s'en retournèrent après avoir vu la ville, sans autre effet que beaucoup de dépenses et une grande perte de Chinois, qui leur fut causée par les Tartares en diverses rencontres, faute de ce secours.

« La cause de leur retour fut que

les Chinois, qui trafiquent à Canton avec les Portugais, et qui répondent pour eux en leurs affaires, dont ils retirent un gros profit, donnèrent avis qu'il seroit facile aux Portugais ensuite de cette entreprise, qui sans doute leur succéderoit glorieusement, d'obtenir la permission d'entrer dans le royaume, et de négocier par eux-mêmes leurs affaires et leurs commerces, de sorte qu'ils viendroient à être privés du gain qu'ils faisoient avec eux. Pour ce sujet, avant que les Portugais partissent de Macao, ils firent tous leurs efforts pour les détourner, produisant en justice plusieurs cédulés contre eux; et comme le magistrat répondant à la dernière, leur eut représenté que la chose ne pouvoit désormais se faire autrement, l'argent du roy estant déjà distribué, et la paye tant ordinaire qu'extraordinaire faite par avance, ils s'offrirent de rembourser le roy de leurs propres deniers. Enfin, comme ils virent qu'ils ne pouvoient rien gagner de ce côté, on dit qu'ils portèrent à la cour l'argent qu'ils vouloient donner, et qu'en avant fait présent aux mandarins, ils firent en sorte que ceux-là mêmes, qui avoient proposé les Portugais au roy pour luy donner secours, par une nouvelle remontrance luy représentèrent qu'il n'estoient plus nécessaires.

« Le roy fit la réponse que j'ai vue. Ce que vous m'avez proposé que ces gens entrassent dans mon royaume, m'assistassent de leurs secours contre les Tartares, n'est pas fort considérable, puisque déjà vous me dites qu'ils ne sont point nécessaires. Quand cy-après vous aurez quelque chose à me proposer, pensez-y mieux. Cependant s'ils ne sont point nécessaires, qu'ils s'en retournent.

« Telle fut l'issue de cette armée, sans aucun profit du royaume, mais non pas des soldats : outre qu'ils virent une grande partie de la Chine (*).

REPRISE DU LIAO-TOUNG, CONTINUATION
DE LA GUERRE.

Le chef mantchou avoit négligé ses

(*) Semedo lieu cité p. 152.

succès contre les Chinois pour faire une expédition achevée, il rentra dans le Liao-toung, et en assiégea de nouveau la capitale. Les Chinois perdirent trente mille hommes durant ce siège, et les Tartares vingt mille.

ÉDIT QUI PRESCRIVAIT AUX CHINOIS DE SE RASER LA TÊTE SOUS PEINE DE MORT.

Enfin, la ville ayant été prise par trahison, aussitôt un édit fut rendu public, dans lequel il était ordonné à tous les Chinois, sous peine de mort, de se raser la tête à la manière tartare. Cependant, malgré la pénalité horrible et extravagante de cet édit barbare, plusieurs milliers de Chinois aimèrent mieux perdre la vie que de se laisser déshonorer ainsi. Toutefois, plus tard, cet édit fut publié et observé dans toute la Chine. Voilà l'origine de cette coutume qui fait trouver aujourd'hui les Chinois ridicules aux yeux des Européens, à cause de leur tête rase et de leur longue queue pendante. On vient de voir qu'il faut s'en prendre à leurs conquérants tartares de cette coutume, qui d'ailleurs est commune à d'autres peuples qu'aux Chinois. Avant cette époque ils soignaient beaucoup leur chevelure, qu'ils regardaient comme le plus bel ornement de la tête. « Les hommes et les femmes indifféremment, dit Semedo, laissent croître leurs cheveux, qui sont communément noirs, d'où vient qu'entre plusieurs autres noms qu'on donne à ce royaume, on le nomme *le royaume du peuple aux cheveux noirs*. Ils ont pareillement les yeux noirs et petits, comme aussi le nez petit, et ne peuvent souffrir ceux qui l'ont comme nous, un peu large et élevé, croyant que c'est une difformité qui donne mauvaise grâce. Ils ont peu de barbe, et ne se soucient pas de l'avoir épaisse, pourvu qu'elle soit noire, qui est la couleur la plus commune, et qu'ils estiment le plus, bien qu'ils n'aient pas les rousseaux tout à fait en horreur, comme ils estoient anciennement à Thèbes : ils la portent longue, la lais-

sant croître au gré de la nature, sans jamais la couper. Leur principal soin est d'adjuster et de bien mettre leur chevelure, en quoy ils surpassent toutes les nations du monde, ayants mieux n'avoir aucun poil au menton que de perdre un seul cheveu de leur teste (*). »

Comme les progrès des armées tartares devenaient de jour en jour plus menaçants pour la sûreté de l'empire et de la dynastie chinoise, un des plus habiles généraux chinois, nommé *Mao-wen-loung*, natif de la province de Kouan-toung, fut envoyé, avec quatre-vingt-mille hommes, pour défendre la forteresse de Chang-hai, située dans l'île de Tsou, lieu inaccessible, et qui, bien défendue, pouvait interdire l'entrée de la Chine aux Tartares. Mais la destinée de l'empire des *Ming* devait s'accomplir. Les populations soulevées et mêlées à ces torrents devastateurs (*Lieou tseu*) de révoltés, qui pillaient et ravageaient les provinces, venaient en aide aux Tartares pour hâter sa ruine.

L'empereur *Hi-rsoun* meurt l'année 1627, à l'âge de trente-deux ans (le roi tartare *Thian-ming* meurt dans la même année).

HOAI-rsoun (1628-1643), frère du précédent empereur, lui succède, et termine la dynastie des *Ming*. Ce prince aimait beaucoup les lettres, dit-on, et écrivait très-bien les caractères chinois. Cette qualité et ce talent ne suffisaient pas pour conserver l'empire et la nationalité chinoise contre les armées tartares. Quoique extrêmement attaché aux bonzes, il n'en conserva pas moins un caractère tolérant et humain. Il adoucit la rigueur des supplices, réprima le luxe, surtout dans les vêtements de soie, et défendit aux mandarins toute communication avec les eunuques. Il renvoya les soldats que ces derniers avaient introduits dans le palais. Il avait autrefois souvent conseillé à son frère *Hi-rsoun* de se défaire du chef des eunuques, nommé *Wet-soun*, homme très-puissant et

(*) Lieu cité p. 34.

très-cruel, dont l'insolence et l'orgueil menaçaient la cour et l'empire d'une ruine prochaine. Aussitôt que HOAI-TSOUNG fut empereur, cet eunuque, prévoyant le sort qui lui arriverait, et n'ayant pas le courage de la résistance, prit du poison pour prévenir, par une mort volontaire, les supplices qui l'attendaient. Son cadavre fut mis en pièces par le peuple; on confisqua ses richesses, qui étaient immenses, et l'on rasa ou l'on brûla plusieurs temples qui avaient été élevés en son honneur par ses flatteurs serviles.

Cependant cet empereur tomba dans la même faute qu'il avait reprochée à son frère. Les partis des révoltés se multipliaient d'une manière menaçante dans les provinces de l'empire. HOAI-TSOUNG pensa à faire la paix avec les Tartares pour pouvoir plus facilement détruire les premiers. Il mit à la tête d'une nouvelle armée un eunuque nommé *Youan*, qu'il envoya en Tartarie avec plein pouvoir de traiter des conditions de la paix. Cet eunuque, qui était un fourbe et un traître, se laissa secrètement corrompre par l'or, et conclut un traité aux conditions les plus honteuses pour la Chine. L'empereur refusa de ratifier ce traité; mais l'astucieux eunuque, pour l'y contraindre, empoisonna le commandant en second de l'armée chinoise, dont la fidélité était à toute épreuve; il conseilla ensuite aux Tartares de marcher droit sur Pé-king, par une route différente de celle qu'il occupait avec son armée, ce qu'ils exécutèrent sans obstacle; et ils assiégèrent la ville impériale.

L'eunuque *Youan* fut appelé aussitôt au secours de Pé-king avec ses troupes; il partit sans hésiter, ne soupçonnant pas que l'on avait découvert sa trahison. Mais, dès qu'il se fut laissé introduire dans la ville, on le mit à la question, et, après avoir été convaincu de son crime, il fut étranglé. Le chef de l'armée tartare n'eut pas plutôt appris cette mort, qu'il leva le siège et s'en retourna dans le Liao-toung, chargé des dépouilles de la province.

Dans l'année 1635, le roi tartare mourut; *T'soung-te* lui succéda (1636).

27^e Livraison. (CHINE.)

C'est le père du fondateur de la dynastie suivante.

HABILE POLITIQUE DU ROI TARTARE.

Les Tartares, qui depuis des siècles convoitaient le riche et grand empire de la Chine, avaient trouvé plus d'obstacles à l'accomplissement de leurs desseins dans leur ignorance de la civilisation chinoise, que dans la force de cette même civilisation et du gouvernement auquel elle était soumise. Le roi tartare, qui s'était fait proclamer empereur de la Chine dans la capitale du Liao-toung, ayant vu échouer ses projets, qui n'étaient soutenus que de puissantes et nombreuses armées de barbares, envoya secrètement son fils en Chine, dès son enfance, pour le faire instruire dans la langue, les mœurs, les coutumes et les sciences des Chinois; il en avait pris toutes les manières, et n'avait plus rien de l'ignorance farouche et sauvage de sa nation. A la mort de son père il fut nommé empereur des Tartares sous le nom de *T'soung-te* (vertu élevée). Son caractère, formé à la douceur et à l'affabilité par les livres et les maîtres chinois qui avaient développé sa jeunesse, lui attira l'estime et l'amitié des généraux et des mandatins chinois, qui se détachaient insensiblement de l'empereur HOAI-TSOUNG, dont les revers avaient aigri le naturel, et qui était devenu sombre, inquiet et cruel. Cette éducation toute chinoise du chef tartare lui valut plus qu'une armée nombreuse pour la conquête de l'empire.

PROGRÈS DES RÉVOLTES INTÉRIEURES.

Cette année (1635) et les années suivantes, les partis de révoltés se multiplièrent d'une manière effrayante dans toutes les provinces. Il s'en forma huit corps principaux grossis par le mécontentement général que causait l'avarice de l'empereur, qui foulait les populations par des contributions exorbitantes. Ces huit corps de révoltés avaient à leur tête huit chefs, qui tous aspi-

raient à l'autorité souveraine. Cette rivalité d'ambition les perdit; ils se firent la guerre entre eux, et se détruisirent mutuellement sans le secours des troupes impériales, à l'exception de deux d'entre eux, l'un nommé *Tchang-hien-tchoung*, et l'autre *Li-tse-ching*, qui, persuadés que leur désunion, les perdrait encore infailliblement, se partagèrent l'empire comme une conquête. Le premier choisit les provinces occidentales du Sse-tchouan et du Hou-kouang (*), et le second médita la conquête des provinces septentrionales. Il s'empara d'une grande partie de la province du Chen-si, et alla assiéger la capitale du Ho-nan (Kai-foung-fou), d'où il fut obligé de s'éloigner avec une grande perte. Il l'assiégea de nouveau, et la résistance des assiégés fut si opiniâtre, qu'ils se réduisirent à vivre de chair humaine plutôt que de se rendre. Les troupes impériales eurent le temps de venir au secours de la place. Le général qui les

commandait crut qu'en rompant les digues du fleuve Jaune, il ferait périr infailliblement dans les eaux l'armée des rebelles; mais le contraire arriva; une partie des révoltés put se sauver; toute la ville fut submergée par les eaux du grand fleuve, et trois cent mille habitants y périrent. Ce désastre arriva le 9 octobre 1641.

MISSIONNAIRES EUROPÉENS COMPRIS DANS LE DÉSASTRE DE KAI-FOUNG-FOU.

Voici de quelle manière Martin Martini, dans son *Histoire de la guerre des Tartares contre la Chine*, raconte cet événement comme témoin oculaire :

« L'an 1641, après avoir pillé dans les provinces de Chen-si une infinité de villes et de bourgades, ces voleurs entrèrent dans celle d'Ho-nan, qui est une des plus délicieuses de la Chine. Ils eurent la hardiesse de mettre d'abord le siège devant Kai-foung, qui est la capitale; mais ils furent si mal menés par la garnison qui était forte, et par l'artillerie qui fut très-bien exécutée, qu'ils furent contraints de lever le siège. Ayant manqué cette place, ils font le dégât dans la campagne, et se jettent sur les villes d'alentour. Ils s'enrichirent par le sac de ces places, grossirent leurs troupes, et, s'étant fournis de toutes sortes de provisions, retournèrent au siège de la capitale. Ils avaient reconnu, dans la première attaque, qu'il était difficile de l'emporter de force; c'est pourquoi ils se résolurent de la prendre par famine. Quoique la place eût près de trois lieues de tour, ils ne laissèrent pas de la bloquer si étroitement, qu'on n'y pouvait rien faire entrer. Durant deux mois qu'on avait amusé ailleurs ces troupes de rebelles, les magistrats avaient fait venir grandes quantités de vivres; et toutefois il n'y en avait que pour six mois; la province, qui est très-fertile, n'en pouvant fournir davantage, à cause que l'année n'avait pas été heureuse. La résistance des assiégés fut très-opiniâtre, car ils attendirent le secours jusqu'à l'extrémité, endurant

(*) Ce chef de révoltés, qui est justement nommé *chef de brigands* par les historiens, ne laissa que des ruines sur son passage; il semblait avoir reçu la mission de détruire. Après avoir exercé toutes sortes de cruautés dans les provinces du Ho-nan, de Kiang-nan et de Kiang-si, il déploya enfin toute la violence de sa fureur brutale dans la province du Sse-tchouan. Il était doux et affable avec ses soldats, mais avec les autres sa barbarie n'avait point de bornes. Qu'un seul homme se fût rendu coupable d'une faute légère, il faisait tuer tous ceux qui demeuraient dans la même rue; cinq mille eunuques périrent par ses ordres, parce que l'un d'eux ne l'avait pas traité d'empereur. Ayant appelé aux examens jusqu'à dix mille lettrés, aussitôt qu'ils furent rassemblés dans la salle destinée à leurs compositions, il les fit tous périr, sous prétexte que par leurs sophismes ils inspiroient la révolte au peuple. Prêt à quitter la ville de Tchén-tou-fou, pour entrer dans la province du Chen-si, il fit enchaîner tous les habitants au nombre de six cent mille, et arrivés dans la campagne, il les fit tous massacrer. Ce monstre à figure humaine périt bientôt percé d'une flèche. Les provinces ainsi dévastées reçurent les Tartares comme des libérateurs.

les rigueurs d'une faim plus cruelle que celle de Jérusalem. La livre de riz valait un marc d'argent ; de vieux cuirs moisiss du même poids coûtaient dix écus ; on vendait publiquement la chair humaine, et on croyait que c'était une action de piété, de jeter dans les rues les corps morts, afin qu'ils servissent de nourriture à ceux qui devaient être bientôt dévorés. Cette ville est située au midi dans une vaste campagne, à une lieue d'une rivière grande et rapide, que les Chinois nomment *Hoang* (*Hoang-ho, fleuve jaune*) : et nous l'appelons la rivière Jaune, à cause de la couleur de ses eaux. Le canal de ce fleuve est plus haut que la ville ; c'est pourquoi on a fait de grandes levées revêtues de pierres de taille, pour empêcher les inondations. Enfin le secours parut sur ces levées. Celui qui le conduisait s'imagina qu'en coupant les digues qui retenaient le fleuve dans son lit, il noierait tous les rebelles, sans que la ville en fût incommodée. Mais il arriva que la rivière étant extraordinairement enflée par les pluies d'automne, et les brèches qu'on fit à la chaussée étant trop grandes, non-seulement une grande partie des rebelles fut noyée, mais aussi toute la ville fut inondée ; où il y eut plus de trois cent mille personnes enveloppées dans ce déluge. Les maisons furent abattues par la violence des vagues, si bien qu'il ne resta plus de cette grande ville, qui fut autrefois le séjour des empereurs, qu'un grand lac au milieu d'une campagne. L'église des chrétiens y fut renversée, et le P. Rodrigue de Figueredo, de la compagnie de Jésus, y mourut en assistant son troupeau. Il pouvait se retirer du danger ; mais il ne voulut pas abandonner les chrétiens lorsqu'ils avaient plus de besoin de son assistance. »

FIN DE LA DYNASTIE DES MING.

Cependant ce chef de rebelles, nommé *Li-tseu-tching*, se rendit maître des provinces du Ho-nan et du Chen-si ; il en fit mourir tous les mandarins en fonctions ; et il extorqua des sommes

considérables de tous ceux qui ne l'étaient plus, mais qui l'avaient été ; il n'y eut que le peuple qu'il traita avec bonté, en lui faisant la remise de tous les impôts. Cette conduite attira à son parti un grand nombre de soldats de l'armée impériale ; et la puissance de ce chef de voleurs, comme il est appelé par les historiens, devint si grande, qu'il se crut maître de l'empire, et se fit déclarer empereur de la Chine.

La province du Chen-si soumise, il entra dans celle du Pé-tchi-li, et il alla assiéger Péking, où il était sûr de ne rencontrer aucune résistance, quoiqu'elle fût gardée par soixante et dix mille hommes. Après trois jours de siège, cette grande ville ouvrit ses portes ; il y entra avec trois cent mille hommes, et marcha immédiatement au palais de l'empereur. Celui-ci, livré aux jeûnes et aux ridicules superstitions des bonzes, ignorant tout ce qui se passait au dehors, l'apprit enfin, et se vit trahi. Il essaya de sortir de son palais avec six cents de ses gardes, et de mourir glorieusement ; mais, abandonné de tous les siens, voyant qu'il n'y avait plus d'espoir pour lui d'échapper à sa fatale destinée, il rentra dans son palais, se retira dans son jardin ; et, après avoir écrit avec son sang ces paroles, qu'il destinait au chef des révoltés : « Les mandarins ont été des traîtres à leur empereur. Ils l'ont très-mal servi. Ils sont tous dignes de mort ; et ce sera une justice d'exécuter cet arrêt en leurs personnes. Il faut qu'ils meurent tous, pour apprendre à ceux qui viendront après eux, à mieux servir leurs souverains. Le peuple ne mérite point de châtimement, parce qu'il n'est point coupable ; et ce serait une injustice de lui faire aucun mauvais traitement. J'ai perdu le royaume que j'avais hérité de mes pères. J'ai achevé en moi la race royale, que tant de rois, mes ancêtres, avaient perpétuée jusqu'à moi. Je vais donc me fermer les yeux pour ne pas voir mon empire détruit ou dominé par un tyran. Je vais me priver de la vie, parce que je ne pourrais souffrir d'en être redevable au dernier et au plus indigne de mes

sujets. Je ne puis plus paraître devant ceux qui, ayant été mes enfants et mes sujets, sont présentement mes ennemis et des traîtres. Il faut que le prince meure, puisque l'État meurt aussi, » il saisit son sabre, et, afin que sa fille nubile ne tombât pas vivante entre les mains des révoltés, il voulut lui donner la mort; mais il ne fit que lui abattre la main; elle tomba évanouie, le bras mutilé. Lui-même se pendit à un arbre du jardin impérial, à l'âge de trente-six ans. Avec lui s'éteignit la dynastie des *Ming*, et il périt successivement, dit-on, quatre-vingt mille personnes qui descendaient de cette race dynastique. Le premier ministre se pendit aussi à un arbre, à l'exemple de son souverain, ainsi que les impératrices et les plus fidèles eunuques. On chercha longtemps le cadavre de l'empereur; et, après l'avoir trouvé par hasard, on l'apporta sous les yeux de *Li-tseu-tching*, assis sur le trône impérial; après lui avoir fait subir plusieurs outrages, ce chef de révoltés fit trancher la tête aux deux plus jeunes fils de l'empereur (l'aîné avait pris la fuite) et à tous ses ministres. La ville impériale fut ensuite livrée à la brutalité du soldat.

DÉFAITE DE L'USURPATEUR.

Rien ne semblait devoir résister au féroce conquérant. Il n'y avait que le général *Ou-san-kouei*, commandant des troupes chinoises dans le *Liaotoung*, qui refusait de le reconnaître. *Li-tseu-tching* part avec son armée; et, après avoir inutilement assiégé la place très-forte où le premier se défendait, il lui fit voir son père chargé de fers, en lui déclarant que, s'il ne se rendait pas, il allait le faire égorger sous ses yeux. Le commandant chinois, à la vue de son père, se mit à genoux, et, fondant en larmes, il le pria de lui pardonner s'il sacrifiait sa tendresse naturelle à son devoir envers son souverain et sa patrie, préférant mourir mille fois que de servir un chef de brigands. Le père loua la résolution de son fils, et se livra à la mort. Mais le

fil, pour venger la mort de son souverain et de son père, envoya un exprès, avec de riches présents, près du roi tartare, en l'invitant à se joindre à lui avec des troupes auxiliaires, pour repousser l'usurpateur. Le roi tartare *Tsoung-te* s'empressa d'accourir avec soixante mille hommes. Le siège fut levé par l'usurpateur *Li*, qui retourna aussitôt à Péking; et, ne s'y croyant plus en sûreté, il quitta cette ville après avoir pillé et brûlé le palais impérial. Le roi tartare le poursuivit dans la province du *Chen-si*, où il se retira enrichi des dépouilles de l'empire, et chargé de la malédiction publique. On ne sait ce qu'il devint.

Tsoung-te avait à peine mis le pied sur le territoire de la Chine qu'il mourut, après avoir déclaré empereur son fils cadet, nommé *CHUN-TCHI*, qui n'avait que six ans, et confié à son frère *A-ma-van*, les soins de la guerre et de l'empire.

Le jeune prince tartare entra bientôt en triomphe dans la ville de Péking, où il fut reçu comme un libérateur par toute la population que le chef, des révoltés chinois venait de livrer au pillage. On entendait de tous côtés ces cris de joie : Dix mille années, dix mille années (*wen sou, wen sou*)! qui veulent dire : Qu'il vive dix mille ans (le nouvel empereur)! Ces acclamations populaires lui donnèrent l'empire.

STATISTIQUE DE L'EMPIRE CHINOIS SUR LA FIN DE LA DYNASTIE DES MING ET AU COMMENCEMENT DE LA DYNASTIE TARTARE-MANTCHOU.

Plusieurs missionnaires européens, tels que Martini et Magalban, qui étaient en Chine sur la fin de la dynastie des *Ming* et au commencement de la dynastie *tartare-mantchoue*, ont publié des renseignements curieux sur l'état de l'empire chinois à cette époque, puisés dans leurs propres observations ou dans les livres chinois de la dynastie des *Ming*. Nous allons en reproduire les faits les plus importants, afin de faire voir quelle riche conquête firent les Tartares-

Mantchous en s'emparant de la Chine, et à quelle époque doivent se rapporter les descriptions de la Chine, que la plupart des géographes et des historiens en ont tracées, en suivant sans discernement le travail des anciens missionnaires jésuites.

La Chine, sous les *Ming*, était divisée en quinze provinces, qui, par leur grandeur, leur richesse, leur fertilité, pouvaient être appelées des royaumes.

« Les lieux murés, dit le P. Gabriel de Magalhan (*) (qui mourut à Péking en 1677, après vingt-neuf ans de séjour à la cour des empereurs, et huit qu'il avait passés auparavant, de 1640 à 1648, à parcourir presque toutes les parties de la Chine), les lieux murés sont au nombre de 4,402, et ils sont divisés en deux ordres, le civil et le militaire. L'ordre civil contient 2,045 lieux murés, savoir : 175 villes du premier ordre, que les Chinois appellent *Fou* ; 274 du second ordre, qu'on appelle *Tcheou* ; 1,288 villes du troisième ordre, qu'on appelle *Hien* ; 250 hôtelleries royales, appelées *Ye*, et 103 sentinelles ou hôtelleries royales du second ordre, qu'on nomme *Tchang-tchin*.

« Entre les cités et les villes de cet empire, j'en compte plusieurs situées dans les provinces de Yün-nân, de Quei cheü, de Quàm-si et de Su-chuen, et qui toutefois ne payent aucun tribut à l'empereur, et ne lui obéissent point, mais à des princes ou seigneurs particuliers ou absolus. Ces villes, pour l'ordinaire, sont de telle sorte entourées de hautes montagnes et de rochers escarpés, qu'il semble que la nature ait pris plaisir à les fortifier. Au dedans de ces montagnes il y a des campagnes et des plaines de plusieurs journées de chemin, où l'on voit des cités du premier et du second ordre, et beaucoup de villes et villages. Les peuples soumis à ces seigneurs se servent de la langue chinoise avec les Chinois ; mais, outre celle-là, ils ont encore leur langage particulier.

(*) Nouvelle relation de la Chine, etc., traduction française. Paris, 1688, in-4°.

« Les Chinois ont fait imprimer un itinéraire public, qui contient tous les chemins, tant par terre que par eau, depuis Pé-king jusqu'aux dernières extrémités de l'empire. Les mandarins qui partent de la cour pour aller exercer leurs emplois, et tous les voyageurs, se servent de ce livre pour savoir la route qu'ils doivent tenir, la distance d'un lieu à l'autre, et les stades de chaque journée. Dans ce livre tous les chemins royaux de l'empire sont divisés en 1,145 journées, dont chacune a un lieu où les mandarins sont logés et défrayés aux dépens de l'empereur, quand ils vont exercer leurs emplois ; mais quand on les prive de leurs charges, ils perdent aussi le droit d'être logés. Ces 1,145 lieux se nomment *Ye* et *Tchin*, ou en joignant ces deux mots *Ye-tchin*, c'est-à-dire : lieux de logement et de sentinelle ; et c'est avec beaucoup de raison qu'on leur a imposé ce nom ; car on y attend les mandarins avec autant de soin et de circonspection que si l'on y était en garde contre une armée ennemie. De ces lieux il y en a 735 dans les villes du premier et du second ordre, dans les villes frontières et dans les châteaux situés au dedans de l'empire. 205 sont dans les lieux appelés *Ye*, et 103 dans ceux qu'on appelle *Tchin*. Les uns et les autres ont été autrefois bâtis dans les endroits où il n'y avait point de villes, et peuvent être appelés villes de second ordre, parce qu'ils sont tous entourés de murailles, qu'ils ont chacun un mandarin qui les gouverne, et qu'il y en a quelques-uns plus grands et plus peuplés que beaucoup de villes et de cités. Il y en a 102 qui n'ont point de murailles, mais qui sont des lieux fort grands et fort peuplés. Un jour avant le départ du mandarin, on fait partir un courrier avec une petite planche ou tablette, que les Chinois nomment *Pat*, sur laquelle sont écrits les noms et la charge de cet officier, et au bas son nom et son sceau. Aussitôt qu'on l'a vue, on nettoie et prépare le palais où il doit loger, et ces préparatifs sont plus ou moins grands et plus ou moins somptueux, à propor-

tion de la dignité du mandarin : comme les viaudes, les portefaix, les chevaux, les chaises, les litières, ou les barques si le voyage se fait par eau, et enfin tout ce qui lui peut être nécessaire. Dans ces hôtelleries on reçoit de la même manière, à proportion, toutes sortes d'autres personnes tant Chinois qu'étrangers, à qui l'empereur accorde cette grâce. Dans ces mêmes endroits, les courriers du gouvernement prennent ce dont ils ont besoin pour aller en toute diligence. Ils y trouvent toujours des chevaux en état de partir.

« L'empire de la Chine a 11,502,872 familles ou feux, sans y comprendre les femmes, les enfants, les pauvres, les mandarins qui sont en charges, les soldats, les bacheliers, les licenciés, les docteurs, les mandarins dispensés de servir, ceux qui vivent sur les rivières, les bonzes, les eunuques, ni tous ceux qui sont de sang royal; parce qu'on ne compte que ceux qui cultivent les terres, ou qui payent des tributs ou des rentes à l'empereur. Il y a dans tout l'empire 59,788,364 hommes ou mâles. Voilà ce qui regarde l'ordre civil de la Chine.

« L'ordre militaire contient 929 grandes forteresses du premier ordre, et fort importantes, soit sur les frontières pour servir de clefs ou de défenses à l'empire contre les Tartares, soit sur les confins des provinces contre les voleurs et les rebelles. Les Chinois les appellent *Kouan*.

« Il y a 567 forteresses du second ordre, qu'on appelle *Guet* en langue chinoise; 311 forteresses du troisième ordre, appelées *So*; 300 du quatrième ordre appelées *Tchin* (qui ont le même nom et la même signification que celles du cinquième ordre civil), et 150 du cinquième ordre appelées *Pao*. Il y a 100 forteresses du sixième ordre appelées *Pou*, et enfin 300 du septième ordre, qu'on nomme *Tchal*. Ces dernières sont de diverses sortes; les unes sont dans les champs et servent de refuge aux laboureurs, qui s'y retirent avec leurs bestiaux, leurs instruments aratoires et leurs meubles, quand les Tartares, les

voleurs ou les rebelles courent la campagne, ou même quand les armées de l'empereur sont en marche; d'autres sont situées sur des montagnes escarpées en précipice, où l'on monte ou par des degrés taillés dans le roc, ou par des échelles de corde ou de bois qu'on ôte quand on veut, et celles-ci n'ont pour l'ordinaire aucune muraille, parce qu'elles n'en ont pas besoin; les autres enfin sont aussi sur des montagnes, mais elles ont quelque avenue; et celles-ci sont revêtues d'une double et triple muraille du côté de l'entrée.

« Par ce dénombrement on voit que les lieux militaires sont au nombre de 2,357, qui, étant joints avec ceux de l'ordre civil, montent à 4,402.

« Outre cela, il y a au dedans et au dehors de ces grandes murailles qui environnent la Chine plus de 3,000 tours ou châteaux appelés *Tai*, chacun desquels a son nom propre. On y tient toute l'année des gardes et des sentinelles, qui donnent l'alarme aussitôt que l'ennemi paraît, et font signal de jour avec une bannière qu'ils élèvent au plus haut de la tour, et la nuit avec un grand flambeau allumé. Si nous comptons ces tours ou châteaux parmi les lieux militaires, dont ces derniers feraient le huitième ordre, il y en aurait en tout 5,357.

« Le nombre des soldats qui gardent la grande muraille est de 902,054. Les troupes auxiliaires qui y accourent quand les Tartares se mettent en devoir d'entrer dans la Chine, sont innombrables, et il y a 389,167 chevaux destinés pour les troupes. La dépense que l'empereur fait pour la paye des officiers et des soldats, monte tous les ans à la somme de 5,034,714 livres.

« Par ce que nous avons dit des soldats destinés à la garde des murailles et des frontières contre les Tartares, on peut aisément juger de la quantité de ceux qui sont employés sur les confins des provinces, dans les cités, dans les villes et dans tous les autres lieux murés du royaume, où il n'y en a aucun qui n'ait sa garnison. Ils sont au nombre de 767,970, qui, en temps de

paix, gardent et accompagnent pendant le jour les mandarins, les ambassadeurs, et autres personnes défrayées aux dépens de l'empereur, et pendant la nuit sont en sentinelle auprès de leur barque ou de leur logement. Quand ils ont fait une journée, ils s'en retournent à leurs garnisons, et d'autres leur succèdent et prennent leur place. Les chevaux que l'empereur entretient tant pour les troupes que dans les postes se montent à 564,900. Ces soldats et ces chevaux sont toujours entretenus; mais quand il y a quelque révolte ou quelque guerre, les armées qui s'assemblent et qui accourent de toutes les provinces sont presque innombrables.

« Il y a dans les quinze provinces de l'empire :

321 ponts célèbres;

1,472 fleuves et rivières navigables, lacs poissonneux, fontaines chaudes, médicinales et merveilleuses;

2,099 montagnes fameuses, soit parce qu'elles ont été taillées en forme d'idoles monstrueuses, soit à cause de leurs sources, de leurs herbes et de leurs minéraux doués de grandes vertus, ou par leur hauteur extraordinaire, ou par des beautés qui les distinguent des autres;

1,159 tours, arcs de triomphe et autres semblables ouvrages magnifiques, élevés en l'honneur des empereurs illustres, des hommes célèbres par leur valeur ou leur science, des veuves et des filles renommées par leur chasteté et leurs vertus;

272 bibliothèques embellies de beaucoup d'ornements, abondantes en livres, et bâties avec de grandes dépenses;

2,099 pièces antiques fameuses, comme statues, peintures célèbres, vases de grand prix et d'une grande célébrité;

709 temples construits par les Chinois en divers temps en mémoire de leurs ancêtres, et considérables par leur grandeur et par la beauté de leur architecture;

480 temples d'idoles célèbres et très-fréquentés à cause de leurs richesses

ou des fables que l'on raconte de leurs idoles. Dans ces temples et dans les autres de tout l'empire, dont le nombre est incroyable, habitent 530,000 bonzes patentés;

685 mausolées fameux par leur architecture et par leur richesse.

On comptait en Chine à la même époque :

3,636 hommes illustres et renommés par leurs vertus, par leur science, par leur courage et par leur valeur, etc.;

208 filles, femmes ou veuves qui, par leur chasteté, leur courage et leurs actions héroïques, se sont rendues dignes d'une éternelle mémoire;

90,000 bacheliers qui ont étudié dans autant de collèges qu'il y a de villes de tous les ordres.

D'après les catalogues chinois, imprimés quatre fois par an avec des types mobiles, il y avait en Chine :

18,647 mandarins de lettres dans tout l'empire, et

18,520 mandarins d'armes.

Voici l'état des revenus de l'empereur qui entraient tous les ans dans ses trésors et dans ses magasins. Nous l'avons tiré, dit le P. Magalhan, d'un auteur fort exact, et d'une grande autorité parmi les Chinois, et dont les livres s'appellent *Ou hio pien*.

Il entre tous les ans dans le trésor royal 18,600,000 écus d'argent (*), en quoi toutefois ne sont pas compris les droits qu'on lève sur tout ce qui s'achète et qui se vend dans tout l'empire; ni le profit de quelques millions que l'empereur prête à des usures excessives; ni les revenus des terres, des bois et des jardins royaux qui sont en grand nombre; ni l'argent des confiscations, qui se monte quelquefois à plusieurs millions, comme nous le voyons chaque jour en cette cour; ni enfin les rentes des biens immeubles confisqués sur les criminels de lèse-majesté, sur les rebelles, sur ceux qui volent les deniers royaux, ou qui volent sur le peuple jusqu'à la somme de mille écus et au-dessus, ou qui

(*) Ce sont plutôt des *liang* ou *onces* d'argent qui valent 7 fr. 50 c.

committent des crimes énormes, ou qui font de grandes fautes dans l'exercice de leurs charges, et en d'autres cas, que l'avarice des ministres détermine pour avoir prétexte de dépouiller les particuliers; ci, 18,600,000 écus.

Il entre aussi dans le trésor, sous le titre de revenus de l'impératrice, 1,823,962 écus.

On porte tous les ans dans les magasins de la cour :

- 1° 43,328,834 sacs de riz et de blé;
- 2° 1,315,937 pains de sel, du poids de cinquante livres chacun;
- 3° 258 livres de vermillon très-fin;
- 4° 94,737 livres de vernis;
- 5° 38,550 livres de fruits secs, comme des raisins, des figues, des noix, des châtaignes, etc.

On porte dans les gardes-robes de l'empereur :

- 1° 1,655,432 livres de soie de diverses couleurs et en étoffes, comme étoffe simple, velours, satin, damas et autres; en quoi ne sont pas compris les habits impériaux qu'apportent les barques dont il a été question;

2° 476,270 pièces de soie légère; dont les Chinois s'habillent en été;

- 3° 272,903 livres de soie écruë;

4° 396,480 pièces de toile de coton;

- 5° 464,217 livres de coton;

6° 56,280 pièces de toile de chanvre;

- 7° 21,470 sacs de fèves, qu'on donne aux chevaux de l'empereur au lieu d'avoine;

Et 8° 2,598,583 bottes de paille, chacune du poids de quinze livres. Ces deux derniers articles étaient ainsi sous les empereurs chinois; mais ils sont à présent au triple et même au quadruple, à cause de la grande quantité de chevaux que les empereurs tartares entretiennent.

« Outre toutes ces choses, tirées du livre chinois que j'ai cité, on en amène plusieurs autres à la cour, par forme de redevance; comme des bœufs, des moutons, des cochons, des oies, des canards, des poules et autres animaux domestiques; quantité de venaison et

de gibier, comme des sangliers, des ours, des cerfs, des daims, des lièvres, des lapins, des poules de bois, et d'autres oiseaux terrestres et aquatiques; des poissons, comme des barbeaux, des truites fort grandes, et beaucoup d'autres, tous excellents, et dont je ne sais pas les noms en portugais; toutes sortes d'herbes de jardin, aussi vertes et aussi fraîches au milieu de l'hiver, qui est très-grand en cette cour, qu'au printemps, etc. Je n'ai pu savoir au juste la quantité précise qu'on apporte tous les jours de toutes ces choses; je puis toutefois assurer qu'il en entre au palais une si grande abondance, qu'elle paraîtrait incroyable, si je pouvais l'expliquer exactement. »

Le P. Martin Martini, dans son *Atlas sinensis*, publié à Anvers en 1654, c'est-à-dire trente-quatre ans avant la publication de l'ouvrage du P. Magalhan, donne des chiffres différents pour les revenus de l'empereur; il porte à 60,000,000 d'écus ce qui entrait annuellement dans les coffres de l'empereur sous la dynastie des *Ming*, sans y comprendre ce que les gouverneurs tiraient des deniers publics, ni l'argent pour l'entretien des officiers et soldats, de sorte qu'il portait à 150 millions d'écus (*) le revenu total. Au reste, ajoute-t-il, l'empereur ne peut disposer de la moindre partie de cette grande somme; car on met tout cet argent dans le trésor public; néanmoins il a tout ce qu'il veut, mais il faut qu'il le demande au surintendant des finances et aux trésoriers. Nous réunissons dans le tableau suivant les chiffres de la population et des impôts de chaque province, tels que les donne disséminés Martini, d'après des livres et documents chinois :

(*) Si le P. Martini, comme il est probable, entendait, par ce terme d'écus, le *liang* ou *once* d'argent des Chinois, qui vaut 7 fr. 50 c. de notre monnaie, le revenu en question s'élèverait à un milliard cent vingt-cinq millions de notre monnaie.

N ^o d'ordre.	NOMS des provinces de l'empire.	NOMBRE des		POPULATION PAR				PRINCIPAUX TRIBUTS PAYÉS EN NATURE.					
		Métro- poles	Villes second.	Familles.	Individus mâles.	Sacs de riz, millet, fro- ment.	Livres lin.	Livres étioffe de soie en pièces.	Livres de soie déroul.	Livres de soie filée.	Livres de coton.	Bottes de paille et de foin.	Mesures de sel.
1	Pé-tchi-li.....	8	136	418,980	3,452,254	601,163	231	"	"	45,188	13,748	8,737,284	130,870
2	Chan-si.....	6	92	589,969	5,084,015	2,274,092	50	"	"	4,770	"	9,544,850	420,000
3	Chen-si.....	8	107	831,081	3,034,176	1,929,057	360	9,218	"	"	17,172	1,514,749	"
4	Chan-toung...	6	92	770,555	6,759,675	2,812,119	"	54,980	"	"	82,440	3,824,290	"
5	Ho-nan.....	8	100	589,290	5,106,270	2,314,177	"	9,059	23,509	"	341	2,288,744	"
6	Sse-tchouan...	8	124	464,129	2,904,170	6,106,660	"	"	"	6,339	74,861	"	149,177
7	Hon-kouang...	45	108	531,685	4,833,590	2,167,559	"	17,977	"	"	"	"	"
8	Kiang-si.....	13	67	1,983,620	6,549,800	1,610,600	"	11,516	"	3,230	"	"	"
9	Kiang-nan....	14	110	1,989,816	9,957,429	5,995,034	2,077	28,452	"	6,963	"	5,804,217	705,100
10	Tché-liang....	11	63	1,242,135	4,435,470	2,510,299	"	2,574	370,465	"	"	7,704,491	444,769
11	Fou-lien.....	8	48	509,200	1,802,677	883,115	"	600	194	"	"	"	"
12	Kouang-toung.	10	73	485,360	1,978,922	1,017,772	"	"	"	"	"	"	37,380
13	Kouang-si....	11	99	186,719	1,064,760	431,959	"	"	"	"	"	"	"
14	Kouei-tcheou..	8	10	45,306	231,365	47,658	5,960	"	"	"	"	"	"
15	Yun-nan.....	22	84	132,968	1,433,110	1,400,566	"	"	"	"	"	"	56,065
Totaux....		185	1312	10,728,787	58,917,683	32,108,052	8,611	135,286	394,160	66,387	158,561	30,418,026	1,944,261

Ainsi, selon le P. Martini, et les livres chinois qu'il a consultés, il y avait sous les derniers empereurs des Ming :

185 métropoles ou capitales des provinces ;

1,312 villes secondaires ;

10,728,787 familles ;

58,917,683 hommes mâles, sans les exceptions précitées.

Le revenu de l'empereur (c'est-à-dire du pouvoir exécutif) était en nature de :

32,108,052 sacs de riz, de millet et

de froment, chaque sac pesant 120 livres;

8,611 livres de lin fin, la livre étant de 20 onces;

135,286 pièces ou rouleaux d'étoffes de soie;

394,169 livres de soie écrue;

66,387 livres de soie filée;

158,561 livres de coton;

39,418,625 bottes de paille et de foin, tirées de sept provinces, pour les chevaux de l'empereur;

1,944,261 mesures de sel, chaque mesure pesant 120 livres, tirées de sept provinces.

La quantité de sacs de riz envoyés annuellement en tribut à la cour, des provinces méridionales, par la voie du grand canal, et transportés sur plus de 9,000 navires (chargés chacun de 500 sacs), excédait 4,500,000.

Parmi ces tributs ne sont pas compris les produits des douanes, des péages, des droits imposés sur les navires, etc., etc., qui se montaient encore à des sommes très-élevées. On peut donc facilement établir avec Martini que les revenus de l'empire s'élevaient à 150,000,000 d'écus, ou (en supposant que l'écu qu'il prenait pour unité de son calcul, était le *liang* ou *once* d'argent de la Chine) à un milliard cent vingt-cinq millions de francs.

XXII^e DYNASTIE. LA DYNASTIE TA THSING, ACTUELLEMENT RÉGNANTE.

C'est ainsi que l'empire chinois, déchiré par les troubles intérieurs, qu'avaient fait naître les abus et l'impéritie d'un gouvernement sans force et sans dignité, tomba pour la seconde fois aux mains d'étrangers barbares qui surent le conquérir. Il ne s'était pas trouvé dans ce grand empire chinois un homme capable et digne, pour s'emparer du pouvoir souverain, à l'exemple du fondateur de la dynastie qui venait de disparaître, et l'enlever ou au moins le disputer quelque temps au conquérant tartare. Le général chinois *Ou-san-kouéi* n'avait pas profité des leçons de l'histoire de son pays; il reconnut trop tard la faute qu'il avait

faite, d'avoir eu recours aux Tartares pour combattre l'usurpateur, et il disait souvent qu'il avait fait venir des lions pour chasser des chiens. Cependant, en reconnaissance du service qu'il avait rendu sans le vouloir au chef des Tartares, il reçut de lui le titre de roi (*Wang*) et celui de *pacificateur de l'Occident* (*Ping-st*). Par une politique habile, on lui assigna, pour résidence de sa royauté, la ville de Si-ngan-fou, capitale de la province du Chen-si, que *Li-tseu-tching* avait dévastée par le fer et la flamme.

CONQUÊTE DES PROVINCES MÉRIDIONALES. RÉSISTANCES SUCCESSIVES.

Les Tartares, se voyant maîtres des provinces septentrionales, tournèrent leurs armes vers les provinces méridionales pour les soumettre à leur domination. Les derniers soutiens de la dynastie des *Ming* avaient proclamé empereur à Nan-king, un neveu du treizième empereur de cette dynastie; mais il fut bientôt pris et emmené à Péking, où il fut étranglé avec la corde d'un arc, à la vue des remparts de cette grande cité. Les Tartares entrèrent ensuite dans la province du Tché-kiang et en assiégèrent la capitale. *Lo-wang*, qui en était vice-roi, avait refusé le titre d'empereur; mais voyant que la ville était enveloppée par les Tartares, et désirant sauver les habitants d'un massacre probable, il monta sur les murailles, se mit à genoux et s'adressant aux Tartares, il leur dit : « Faites de moi ce que vous voudrez, je m'offre en victime pour sauver la vie de mes sujets, » et sortant aussitôt de la ville, il alla se remettre entre les mains des assiégeants. Ce dévouement sauva la ville et ses habitants.

Dans la province de Fou-kien, un autre neveu du même empereur des *Ming* avait été proclamé empereur; mais il fut bientôt mis à mort. Toutes la province fut occupée en un instant par les troupes tartares, les Chinois ayant négligé de défendre et d'occuper les passages qui servent à pénétrer dans cette province, afin d'arrêter les enne-

mis. « Lorsque l'on veut entrer dans cette province par les montagnes, dit le P. Martini, il faut faire trois jours de chemin très-difficile; car d'un côté vous avez des collines d'une hauteur incroyable, de l'autre des vallées aussi profondes que des abîmes; et parmi tout cela des détroits qui ne sont pas moins horribles que les Thermopyles des Grecs, et les chemins de la cime du mont Taurus. Cent paysans eussent arrêté les Tartares, s'ils se fussent saisi des postes les plus avantageux, ou s'ils eussent rompu les chemins; mais les Chinois avaient tant de peur de leurs ennemis que la seule ombre de leurs chevaux les mettait en fuite. » Les Tartares s'avancèrent jusque dans la province de Kouang-toung où ils n'éprouvèrent que peu de résistance; et cette résistance vint principalement de l'obligation où les Tartares conquérants astreignaient les Chinois de couper leurs cheveux à leur manière. « Les Tartares, continue Martini (*), entrèrent dans Chao-king, la plus belle de toutes les villes de la Chine, les habitants n'ayant point fait de difficultés de les recevoir. Il est vrai que c'est la plus agréable et la plus propre de tout le royaume, quoique plusieurs autres l'emportent par la grandeur. Car on voit dans l'enceinte des murailles et tout autour de grands canaux remplis d'eau douce, sur lesquels on peut aller en bateau. Il y a des places publiques larges et spacieuses, qui sont pavées de pierres de taille d'une blancheur admirable, et les quais des canaux qui passent au milieu, sont revêtus de même sorte. Grand nombre de ponts, d'arcs de triomphe magnifiques, et même les maisons, ce qui ne se voit point dans les autres villes de la Chine, sont bâtis pareillement de cette pierre. Cette ville s'était rendue de son plein gré, et les autres places de la province, qui tirent vers le midi, se fussent assurément soumises à leur puissance, s'ils n'eussent point fait publier un édit,

par lequel ils ordonnaient aux vaincus de se raser à la tartare. Après la publication de cette ordonnance, le peuple prend les armes pour la défense de ses cheveux, chasse les ennemis hors de la ville, les poursuit jusqu'à la rivière de Tsian-thang, et les oblige à la repasser après en avoir tué un grand nombre. Il n'y a point de doute que s'ils eussent voulu passer le fleuve à la poursuite des fuyards, ils eussent repris la capitale de la province et recouvré les autres places que tenaient les Tartares; mais ils étaient contents d'avoir conservé leurs cheveux, et se fortifièrent sur le rivage qui regarde le midi pour disputer le passage au conquérant. Ainsi le cours des victoires des Tartares fut arrêté pour cette année. Les Chinois, voulant avoir un chef, choisirent, parmi ceux de la famille royale des *Ming*, un prince nommé *Lou*, afin de le déclarer empereur; mais lui, refusant ce titre, prit le nom de *libérateur de l'empire*. Les Tartares firent venir de nouvelles troupes de Péking pour passer la rivière de Tsian-thang; mais ce fut en vain; car les Chinois les en empêchèrent avec beaucoup de courage. Ainsi les affaires de la Chine commencèrent à prendre un meilleur train, et les armées qu'elle avait sur pied lui pouvaient faire espérer de plus grands avantages, si la jalousie et l'ambition de régner n'eussent entièrement ruiné ses espérances. Les soldats et les capitaines de la province de Fou-kien, qui s'étaient retirés en fuyant du Tché-kiang, avaient amené avec eux un prince du sang, nommé *Thang-ou*. Celui-ci ayant été déclaré empereur, dans la province de Fou-kien, qui est frontière de celle de Tché-kiang, fit dire à son rival qu'il devait lui céder l'empire, parce qu'il avait moins de villes en son obéissance, et qu'il était après lui dans l'ordre des princes qui peuvent succéder à la couronne. L'autre, au contraire, lui représentait que le droit était de son côté, puisqu'il avait été déclaré le premier, et que la fortune avait confirmé son élection par le bon succès qu'elle avait donné aux armes

(*) Guerres des Tartares contre la Chine, traduction française de 1667.

de la Chine, depuis qu'il avait eu la souveraine puissance. Les Tartares regardaient avec plaisir cette division des Chinois, qui fut si opiniâtre que jamais les deux princes ne voulurent se joindre, ni se céder l'un à l'autre pour résister à l'ennemi commun.

Cependant l'armée qui s'était rendue dans la province de Kouang-toung, en traversant les provinces centrales de l'empire, se jeta sur celle de Kouang-si. Ce fut là que les armes de ces conquérants, dont le seul nom faisait trembler les Chinois (*), rencontrèrent un obstacle qui arrêta le cours de leurs victoires, lorsqu'ils pensaient ne trouver plus que des palmes à cueillir. Le vice-roi de cette province était Thomas *Khieou*, Chinois converti au christianisme; le chef de la milice était Lucas *Tching*, sorti d'une famille qui comptait cinq générations. Ceux-ci, ayant rassemblé toutes les troupes qui s'étaient retirées des autres provinces, montrèrent que l'on pouvait surmonter les ennemis, lorsqu'on unissait les forces communes pour les combattre. Car les Tartares ayant fait quelques conquêtes dans la province, ils furent vaincus dans une grande bataille, chassés au delà des frontières, et poursuivis par les Chinois qui entrèrent dans la province de Kouang-toung, et recouvrèrent les places qui sont vers l'occident.

« Les Chinois ne reprirent pas seulement courage dans la province de Kouang-si, mais encore dans celle de Fo-kien. Car les troupes qui l'avaient conquise étant retournées à Péking, un certain prêtre des idoles, nommé *Vang-ou*, qui avait autrefois commandé dans les armées, sortant des montagnes, fit une sédition avec des gens ramassés; et, ayant surpris et tué les garnisons du conquérant, se saisit de Kien-ning qui est une très-belle ville, et de plusieurs autres moins considérables.

(*) Nous continuons d'emprunter le récit du P. Martin Martini, qui fut le témoin oculaire de cette grande conquête, parce que nous pensons qu'il serait difficile de trouver un meilleur guide.

Beaucoup d'autres personnes sortirent à son exemple des montagnes où ils étaient cachés, et se rendirent maîtres de diverses places. Mais le général tartare, qui commandait les deux provinces du Tché-kiang et de Fo-kien, s'empressa d'accourir à la hâte pour combattre le soulèvement. La crainte qu'il avait que les Chinois ne s'emparassent des détroits qui sont dans les montagnes, et dont il a été parlé ci-dessus, le fit accélérer sa marche. Ayant trouvé que personne ne défendait ces passages, il s'écria que la victoire était à lui, et que les rebelles étaient perdus. Il vint aussitôt mettre le siège devant Kien-ning, où *Vang-ou* s'était retiré. Le siège dura plusieurs mois, sans que la place pût être emportée par la force. Mais des secours étant arrivés de Péking au général tartare, celui-ci pressa le siège plus vivement; et, ayant fait venir du canon par les chemins des montagnes, où des portefaix les conduisaient avec une invention admirable, et ayant abattu toutes les défenses de la ville, les soldats passèrent au fil de l'épée tous ceux qui y étaient, sans distinction d'âge ni de sexe. Dans le sac de cette place, le général tartare fit périr trois cent mille personnes, selon le rapport que nos Pères (les jésuites) m'en ont fait; et puis le feu ayant été mis aux maisons, elles furent toutes consumées, aussi bien que l'église que notre compagnie y avait, dont la structure était très-magnifique (*).

La résistance à la conquête tartare se manifestait dans plusieurs autres provinces; et, s'il s'était trouvé un homme de génie pour organiser cette résistance et pour rallier à lui toutes les volontés, nul doute que les Tartares ne seraient pas venus à bout de conquérir la Chine. Tandis que les provinces méridionales résistaient à l'ennemi, ou secouaient le joug qu'il leur avait imposé, le vice-roi de la province de Kiang-si se souleva aussi, et défit les Tartares dans plusieurs combats. Les provinces septentrionales se ré-

(*) Martini, lieu cité.

veillèrent également. Deux généraux, l'un nommé *Ho*, et l'autre nommé *Kiang*, avaient rassemblé chacun une forte armée. Le premier s'empara de plusieurs villes de la province du Chen-si. Le second entra dans la même province avec cent quarante mille hommes de cavalerie, et avec une infanterie encore plus nombreuse. Ils défirent les Tartares en deux combats, et jetèrent parmi eux une telle épouvante, qu'ils n'osèrent plus paraître en rase campagne. Cependant, en trois ou quatre ans, soit par ruse ou artifices, soit par des libéralités et des promesses, soit enfin par la division qui se mit entre les deux chefs, les Tartares réussirent à les vaincre, et à recouvrer toutes les villes qu'ils avaient perdues.

Le récit de ce qui se passa à Si-ngan-fou, capitale de la province du Chen-si, pendant le soulèvement des Chinois, fait voir avec quelle rigueur les chefs tartares traitaient les vaincus, et quels moyens ils employaient pour conserver leurs conquêtes. « Le chef de l'armée tartare qui était dans Si-gan, dit Martini, n'eut pas plutôt appris que les rebelles se mettaient en campagne, qu'il jeta promptement dans sa place toutes les munitions de guerre et de bouche nécessaires pour la défendre, et toutes les troupes qu'il put ramasser, en attendant le secours des Tartares. De plus, ayant su que les Chinois livraient eux-mêmes les villes aux rebelles, afin d'empêcher que ceux de Si-gan ne le fissent à l'exemple des autres, il résolut de faire mourir tous ceux qui étaient dans cette capitale. Ce fut en vain que plusieurs personnes tâchèrent, par leurs prières, de le détourner d'une si étrange résolution ; il n'y eut que le seul vice-roi de toute la province, qui lui pût persuader de surseoir l'exécution d'un dessein si barbare, lui promettant que les habitants seraient fidèles. Cependant il ordonna que tous se feraient raser à la tartare, sinon qu'il les traiterait comme criminels de lèse-majesté. Il avait fait ce règlement afin de pouvoir reconnaître les Chinois qui viendraient dans la ville. Car, encore que l'empereur CHUN-

TCHI eût fait publier, à son avènement à la couronne, l'édit par lequel il commandait aux vaincus de couper leurs cheveux à la mode des conquérants, toutefois les peuples de la Chine ont une si étrange passion pour leur chevelure, qu'ils n'en coupaient qu'une partie auprès des tempes. Outre cela, le gouverneur avait donné ordre à ses soldats de tuer sans rémission tous ceux qu'on verrait assemblés dans l'enceinte des murailles, s'ils étaient plus de deux. Il défendit encore que pas un ne montât sur le rempart ; que, durant la nuit, personne n'allât par les rues, n'allumât chez soi du feu ou de la chandelle, n'eût des armes dans son logis ; et condamna à la mort ceux qui contreviendraient à ces ordres, et toutes les personnes de leur famille.

Un autre événement faillit de renverser encore la domination naissante des Tartares. Le gouverneur chinois pour les Tartares de la ville de Tai-toung, place très-forte sur la frontière de la province du Chen-si, reçut une injure de la part d'un prince tartare, dont les gens avaient enlevé une jeune fille de bonne maison, en passant dans la ville où il résidait, et qu'il ne voulut pas lui faire rendre. Le gouverneur militaire chercha à venger cet affront. Il déclara aussitôt qu'il ne reconnaissait plus l'autorité de l'empereur tartare, et leva l'étendard de la révolte. Il invita tous les Chinois mécontents à venir le joindre, afin de délivrer leur patrie de l'oppression des Tartares. Il rassembla ainsi des forces imposantes. Il battit à plusieurs reprises, principalement avec une nombreuse artillerie, les troupes que les Tartares envoyèrent contre lui de Péking. Ses succès produisirent dans cette dernière ville une grande consternation ; car le chef des révoltés avait déjà rassemblé une armée de quatre cent mille hommes d'infanterie, et de cent quarante mille hommes de cavalerie. *Amavang*, l'oncle de CHUN-TCHI, auquel la conquête de la Chine était entièrement due, et qui voyait que la puissance de son neveu était sur le penchant de sa ruine, et qu'il allait

perdre en même temps le fruit de ses conquêtes, réunit tous ses efforts pour faire face à ce nouveau et plus grand danger. Il résolut de marcher lui-même en personne contre le puissant chef des révoltés, afin de tenter la fortune pour la dernière fois (*). Il commanda donc aux huit drapeaux (ou bannières) de se tenir prêts pour partir, c'est-à-dire à toutes les forces que les Tartares avaient alors dans Péking. Car il faut remarquer que tous les soldats, soit Chinois, soit Tartares, qui sont à la solde de l'empereur, ou à Péking ou dans les provinces, sont tous rangés sous huit enseignes. Le premier drapeau, qui est celui de l'empereur, est blanc; le second est de couleur rouge; le troisième est noir, et le quatrième jaune; et ce sont les oncles de l'empereur qui commandent aux troupes rangées sous ces quatre drapeaux. La couleur des quatre dernières enseignes se fait du mélange des quatre premières; de sorte qu'il est facile à chaque soldat de savoir sous quel drapeau il doit se ranger, et en quel quartier il doit se rendre, étant toujours dans la ville, prêt à monter à cheval, afin de se mettre en campagne. Au reste, lorsqu'il est besoin de faire marcher une armée, ou quelque'un de ces huit corps dont nous avons décrit les étendards, tout est préparé en une demi-heure, car ils sonnent à cheval avec un cor de la figure de ceux que les peintres donnent aux Tritons; et, selon le lieu et la façon dont ils jouent, on reconnaît quels sont les soldats et les chefs qui doivent partir, et le nombre de ceux qu'on appelle. Si bien que vous les voyez tous assemblés en fort peu de temps, suivre le drapeau qui est attaché au dos d'un cavalier qui marche en tête, sans que personne sache où l'on va, ni pourquoi, excepté le général et celui qui porte la corne; car on ne dit au soldat ce qu'il faut faire que lorsqu'il est question de combattre. Cette coutume que les Tartares observent, de tenir les desseins de guerre fort cachés, a toujours gran-

dement étonné les Chinois, et a tenu l'esprit des généraux en suspens. Car ils remarquaient que, lorsque leurs ennemis faisaient mine d'aller d'un côté, ils se rendaient tout d'un coup en un autre. Il y a encore une chose admirable dans la milice des Tartares, c'est qu'ils ne traînent point après leur armée cet embarras d'attirail et de bagages, qui incommodent plus qu'il ne sert, et qu'ils ne se mettent point en peine de vivres, se contentant de la première viande qu'ils trouvent, sans se soucier beaucoup si c'est de la chair cuite ou demi-cruë, et celle de leurs chevaux et de leurs chameaux leur étant bonne, lorsqu'ils n'en ont point d'autre. Quand ils ont le loisir, ils ne laissent pas d'aller quelquefois à la chasse, se disposant en rond autour d'une grande montagne, ou d'une plaine; et puis s'approchant du centre peu à peu, ils poussent les bêtes au milieu, et les enveloppent de tous côtés, si bien qu'ils ont à choisir. Ils nourrissent pour la même raison des chiens de chasse et des oiseaux, qu'ils savent dresser en perfection. Ils couchent à plate terre, excepté qu'ils la couvrent de la housse de leurs chevaux, et dressent leurs tentes et les abattent avec tant de vitesse, que le temps qu'ils emploient ne retarde point la marche des troupes. La beauté de leurs pavillons (tentes) qui sont très-magnifiques, est cause qu'ils ne se logent point dans les maisons; et, lorsqu'ils sont obligés de le faire, ils en abattent toutes les murailles, ne laissant que le toit et les colonnes qui le soutiennent. C'est ainsi qu'ils s'endurcissent aux travaux et à la fatigue.

Amavang prit donc les meilleures troupes qui étaient sous ces enseignes, et tira des trois armées qu'on avait destinées pour envoyer vers le midi, les gens d'élite. Après tous ces préparatifs, *Amavang* ne voulut jamais risquer l'empire de son neveu dans un combat. *Kian*, le général en chef des troupes chinoises, qui avait su mettre dans un si grand péril l'empire naissant des Mantchous, se voyant abandonné par les Tartares occidentaux

(*) Martini, lieu cité.

qui lui avaient promis des secours, eut l'imprudence de s'enfermer dans sa place forte, où le chef tartare l'investit. Se voyant ensuite réduit à se rendre, faute de vivres, il préféra vendre chèrement sa vie dans une sortie qu'il fit avec toutes ses troupes. Il trouva la mort dans la mêlée; et son armée, privée de son chef, se rendit aux Tartares. La ville de Tai-toung fut livrée au pillage; les autres, qui résistaient encore, se rendirent. Les Tartares retournèrent triomphants à Péking, chargés de dépouilles. « J'étais pour lors dans cette cour, dit Martini, et je vis entrer dans la ville les chefs les plus considérables, et ceux qui amenaient le butin le plus riche. »

**SIÈGE ET PRISE DE KOUANG-TCHÉOU (CANTON)
PAR LES TARTARES.**

Après avoir assuré la conquête des provinces septentrionales, le régent du nouveau gouvernement tartare, *Amavang*, envoya trois vice-rois avec des corps d'armée; pour gouverner et administrer les provinces méridionales au nom de l'empereur. Ces trois vice-rois, ayant traversé avec leurs armées les provinces de Nan-king et de Kiang-si, se rendirent dans celle de Kouang-toung (Canton) pour y combattre *Young-li*, l'un des membres de la famille des *Ming*, qui y avait été nommé empereur par ses partisans. Le seul bruit de la marche de trois armées tartares fit rendre d'abord beaucoup de places; mais la capitale (Canton) se décida à la résistance.

« Kouang-tcheou (Canton), dit Martini, est une ville très-grande et très-riche, entourée d'eau de toutes parts, excepté du côté du septentrion, où il y a une porte qui joint la terre ferme; si bien qu'on ne saurait en approcher que sur des vaisseaux, si on ne passe par cet endroit. Le fils du fameux pirate (*), se vengeant des Tar-

tares qui avaient pris son père en trahison, se tenait à l'ancre près de la ville, avec une puissante armée navale; la garnison était nombreuse, et composée en partie de soldats qui étaient sortis de Macao pour servir *Young-li*, parce qu'ils étaient mieux payés de cet empereur; de sorte qu'il ne faut pas s'étonner si la ville résista un an, les assiégés étant maîtres de la mer, et mal menant les Tartares qui y firent de grandes pertes, jusque-là qu'ils furent repoussés dans trois assauts qu'ils donnèrent à la ville. Mais enfin, le 26 novembre de l'an 1650, les Tartares dressèrent une furieuse batterie de gros canons; et, ayant fait brèche à la muraille, se rendirent maîtres de la place, assistés d'un officier chinois qui trahit la ville; ce qu'on a cru de lui, à cause que les victorieux l'ont laissé dans l'exercice de sa charge. Le lendemain, ils commencèrent à la mettre au pillage, lequel ils continuèrent jusqu'au cinq décembre, avec un massacre horrible, dans lequel on ne fit aucune distinction d'âge ni de sexe. Car on n'entendait retentir dans les rues que cette voix impitoyable : *Main basse, main basse sur ces rebelles*; et l'on ne donna la vie qu'aux plus habiles ouvriers, afin d'entretenir les arts, et à ceux qui paraissaient les plus robustes et les plus capables de servir aux victorieux pour porter les dépouilles. Enfin, plus de cent mille personnes ayant été massacrées durant le saccagement, le sixième de décembre, le général des troupes fit publier un édit par lequel il commandait que l'on cessât de piller. Ce fut alors que toutes les villes des environs lui ayant envoyé des députés pour implorer sa miséricorde, il leur accorda le pardon qu'elles demandaient, étant gagné par les présents dont elles avaient accompagné leurs prières. »

**MORT D'AMAVANG, RÉGENT TARTARE DE
L'EMPIRE.**

Ce fut au commencement de l'année

par surprise à la cour de Péking, par un général tartare, où il était retenu comme otage.

(*) Ce pirate, qui était parvenu à se former une flotte de trois mille vaisseaux et à se rendre maître de tout le commerce de la Chine avec les Indes et les négociants européens espagnols et hollandais, avait été amené

suivante (1651) que mourut *Amavang*, l'oncle et le tuteur de CHUN-TCHI, le jeune empereur tartare, auquel il laissa un grand empire presque entièrement conquis par son activité et ses talents. Sa mort fit naître aussitôt des rivalités et des ambitions jalouses à la cour du jeune empereur; mais ce dernier, sur l'invitation des premiers magistrats de la ville, les fit cesser en prenant lui-même les rênes du gouvernement.

CONDUITE DU JEUNE EMPEREUR TARTARE.

Après avoir pris en main la direction de ce nouvel empire, qui lui avait été en grande partie conquis par son oncle et tuteur *Amavang*, le jeune empereur dégrada sa mémoire, détruisit le magnifique tombeau qui lui avait été érigé, en arracha le cadavre auquel il fit couper la tête, comme aux criminels d'Etat, parce que l'on découvrit, dit-on, que ce prince avait eu le projet de faire passer l'empire dans sa famille, au détriment de son neveu dont il était le tuteur. CHUN-TCHI adopta ensuite une politique toute contraire à celle des derniers empereurs chinois: au lieu de se tenir continuellement renfermé dans son palais, il voulut se rendre plus populaire en se montrant souvent au public, et en donnant un accès facile auprès de sa personne.

CONSERVATION DES LOIS ET DES RÉGLEMENTS DE LA DYNASTIE RENVERSÉE.

Il ne fit que très-peu de changements dans les lois et les statuts de la politique de l'ancien gouvernement; ne permettant pas même aux Chinois d'apprendre la langue tartare, sans une permission expresse. Il conserva les six conseils ou tribunaux suprêmes qui étaient institués depuis quatre mille ans, mais en ordonnant toutefois que ces tribunaux ou conseils eussent autant de présidents tartares qu'ils en avaient de chinois; il voulut en même temps qu'ils ne siégeassent qu'à Péking, où résidait la cour; et que ceux, en pareil nombre, qui exis-

taient à Nan-king, sous la dynastie précédente, pour les provinces méridionales, fussent supprimés.

Il continua de ne confier qu'aux lettrés chinois, disciples du grand philosophe KHOUNG-TSOU, le gouvernement des villes et des provinces; et, comme ce jeune empereur était doué de beaucoup de jugement et de pénétration, il comprit facilement que le salut ou la ruine de son empire dépendait du choix de ces mêmes lettrés, dans des examens sincères et sans corruption pour obtenir les grades. Ayant donc appris que la faveur de certains censeurs et examinateurs avait été achetée par l'or, il fit inexorablement trancher la tête à trente-six d'entre eux, et condamna les lettrés qui les avaient corrompus à subir de nouveaux examens. Il fit grâce à ceux qui sortirent victorieux de la nouvelle épreuve; mais, pour les autres, il voulut qu'ils fussent exilés avec toute leur famille dans la Tartarie, où l'on envoie encore maintenant ceux que l'on condamne à l'exil.

C'est à cette époque que le P. Adam Schaal, missionnaire jésuite, fut placé à la tête du tribunal des mathématiques, par le jeune empereur, pour réformer l'astronomie chinoise, sur les méthodes européennes.

AMBASSADE RUSSE.

En 1656, arriva, à la cour de Péking, la première ambassade moscovite, mais elle n'eut point de succès, parce que l'ambassadeur ne voulut pas s'assujettir au cérémonial chinois. Il arriva aussi à la même cour une ambassade hollandaise, composée avec beaucoup de magnificence; mais elle n'eut pas plus de succès.

Le nouveau gouvernement tartare eut à soutenir encore plusieurs combats sur mer, avant d'être maître des provinces maritimes. Sa flotte ayant éprouvé une rude défaite, quatre mille soldats tartares furent faits prisonniers. Le commandant de la flotte victorieuse leur fit couper à tous le nez et les oreilles, et les laissa sur le ri-

vage. Les Tartares ne pouvant supporter ce spectacle accusateur, on les fit tous mourir par ordre de l'empereur.

Le chef de la flotte chinoise, fils du pirate fameux dont il a déjà été question, ne croyant pas pouvoir résister plus longtemps aux armées tartares, se retira sur l'île de Formose, que possédaient les Hollandais. Il la leur enleva après plusieurs combats, et y établit sa domination.

Le descendant des *Ming*, nommé empereur sous le nom de *Young-li*, dans les provinces méridionales, avait été obligé de quitter le territoire de l'empire pour se réfugier dans le royaume du Pégou (*Mien-koué*), sur les confins de la province du Yun-nân. Ce voisinage inquiétait encore l'empereur tartare; il envoya des troupes sur les frontières de cet État, avec des lettres menaçantes pour le roi, afin de se faire remettre le fugitif. Il fut livré aussitôt avec toute sa famille, et amené à Péking, où il fut étranglé.

L'empire chinois étant ainsi entièrement conquis, l'empereur s'abandonna à ses passions longtemps comprimées. Il s'éprit violemment d'une jeune dame tartare, remarquable par sa beauté. Ayant mandé le mari de cette dame à la cour, il lui donna un soufflet. Le Tartare offensé ne put survivre à cet outrage; il en inourut de chagrin. L'empereur épousa aussitôt sa veuve; mais celle-ci étant morte au bout de quelque temps, l'empereur, qui l'aimait éperdument, fut inconsolable de cette perte; il voulait, dit-on, se donner la mort, si les eunuques et les autres impératrices ne l'en eussent empêché. Mais, pour apaiser sa douleur, il fit, à la manière barbare de sa nation (*), immoler trente hommes sur la tombe de cette créature, dont il fit réduire le corps en cendres sur un magnifique bûcher. Il recueillit les cendres, et les enferma dans une urne d'argent. Ensuite il voulut quitter le monde, se fit raser la tête, et courut de pagode en pagode, comme un insensé.

Cependant la raison lui étant un peu revenue, il reconnut ses fautes. Celles dont il se repentait le plus, dit-on, furent celles de n'avoir pas bien gouverné, d'avoir mal récompensé ses fidèles conseillers, d'avoir méprisé les bons avis de sa mère, d'avoir retranché des gages de ses domestiques, d'avoir été avare, d'avoir fait des dépenses inutiles avec l'or de ses sujets, d'avoir souffert les eunuques à sa cour, d'avoir aimé sa dernière femme d'un amour désordonné, et autres fautes pareilles dont il s'accusait lui-même. Ensuite il déclara que sa mort était prochaine, et nomma pour son successeur à l'empire chinois son plus jeune fils, qui n'avait que huit ans, et qui est devenu célèbre sous le nom de *KHANG-HI*. Il lui nomma en même temps quatre tuteurs. Puis il se fit apporter le manteau impérial, s'en revêtit, et, se repliant en quelque sorte sur lui-même, il dit à ceux qui l'environnaient: J'irai bientôt retrouver mes ancêtres. A peine avait-il achevé ces mots qu'il expira (1662), âgé seulement de vingt-quatre ans.

Selon les historiens chinois, cet empereur régna sur 14,883,858 familles, lesquelles, en accordant six personnes par famille, donnent une population de 89,000,000.

KHANG-HI (*l'Inaltérable paix*) (1662-1722). Le règne de cet empereur, contemporain de Louis XIV, auquel les missionnaires jésuites l'ont souvent comparé, est un des plus longs et des plus brillants de l'histoire chinoise; c'est aussi l'empereur chinois le plus connu des Européens; car c'est sous son règne et sous celui de son petit-fils *KHIAN-LOUNG*, que les missionnaires jésuites les plus instruits traduisirent pour la première fois plusieurs des principaux livres chinois, qu'ils envoyèrent en Europe, avec un grand nombre de mémoires et d'autres travaux, qui ont été pour la plupart imprimés en France, dans le courant du dix-huitième siècle (*).

(*) Voici les titres des principaux de ces ouvrages :

(*) Voy. p. 109 et 229.

Aussitôt que CHUN-TCHI fut mort, son fils reçut les hommages de tous les grands de l'empire présents à Pé-king, et fut proclamé empereur.

EXPULSION DES RUNUQUES.

Un des premiers actes des quatre régents qui avaient été institués par son père pour gouverner l'empire pendant sa minorité, fut de chasser du palais quatre mille eunuques, et de faire trancher la tête à leur chef, que l'on accusait déjà de plusieurs des calamités qui menaçaient le gouvernement naissant des Tartares. Une loi expresse, qui paraît avoir été basée sur celle du fondateur de la dynastie précédente, et que l'on fit graver sur une table d'airain du poids de mille livres, interdit pour l'avenir aux empereurs tartares-mantchous la faculté

d'élever les eunuques à aucune sorte de charge ni de dignités.

DÉVASTATION ET ABANDON DES CÔTES MARITIMES.

Les principales provinces de l'empire et les peuples de la Tartarie se trouvaient, dès cette époque, paisiblement soumis aux Mantchous. Un seul ennemi troublait encore la tranquillité des conquérants. C'était ce fils de pirate, et lui-même pirate, qui s'était emparé de l'île de Formose, et qui de là tenait en échec toutes les flottes de l'empire, et menaçait les provinces maritimes. Le gouvernement des conquérants tartares n'imagina rien de mieux, pour lui ôter les ressources qu'il tirait de ses ravages mêmes et de ses descentes sur les côtes de Fou-kien, que de publier un édit par lequel il était ordonné, sous peine de mort, à tous ceux qui, dans six provinces, habitaient les côtes maritimes, d'abandonner leurs habitations, et d'aller s'établir à trois lieues plus loin, dans l'intérieur des terres. L'ordre fut donné en même temps de raser toutes les villes, bourgs, villages et forteresses qui se trouvaient dans ces mêmes limites, et le commerce par mer fut absolument interdit. Ce moyen de défense extraordinaire eut l'effet qu'on en attendait; le redoutable pirate, n'ayant plus de butin à offrir à ses compagnons pour prix de leurs services, se vit abandonné par eux; mais plusieurs milliers d'hommes, qui ne subsistaient que de la pêche, furent réduits à la misère.

FIN DE LA RÉGENCE.

En 1666, un des quatre régents de l'empire, nommé Soui, vint à mourir. Le jeune empereur, qui n'était encore âgé que de treize ans, profita de cette occasion pour prendre les rênes du gouvernement, et s'affranchir de la tutelle des trois autres régents. L'un d'eux même fut peu après arrêté, jugé et convaincu sur douze chefs d'accusation plus ou moins graves. On le

— *Sinarum scientia politico-moralis*, par le P. Intorcetta, in-fol., imprimé à Goa, en chinois et en latin, 1669, très-rare.

— *Confucius Sinarum philosophus, sive scientia sinensis latine exposita*. Paris, 1687, un vol. in-fol. C'est l'ouvrage précédent reproduit et paraphrasé. On y trouve joint la *Monarchiæ sinicæ tabula chronologica*, du P. Couplet, que nous avons citée précédemment.

— *Sinensis imperii libri classici sex, e sinico idiomate in latinum traducti à (sic) P. F. Noel, s. j. m.* Pragæ, anno 1771, un vol. in-4°.

— *Philosophia sinica*, par le même, Prague, 1711, un vol. in-4°.

— *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine, etc.*, par le P. du Halde, Paris, 1735, avec un atlas, 4 vol. in-fol.; et la Haye, 1736, 4 vol. in-4°.

— *Le Chou-king*, un des livres sacrés des Chinois, traduit par le P. Gaubil. Paris, 1770, un vol. in-4°.

— *Histoire générale de la Chine*, traduite du *Toung-kien-kang-mou*, par le P. de Mailla. Paris, 1785, 12 vol. in-4°.

— *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages, etc., des Chinois*, par les missionnaires de Péking (publiés par l'abbé le Batteux, de Bréquigny, de Guignes et M. le baron de Sacy). Paris, 1776-1816, 16 vol. in-4°.

condamna, lui et un de ses fils, à être mis en pièces; sept autres de ses fils furent décapités. « Un caractère inflexible, disent les historiens du pays (*), joint à une sagesse remplie de modération, double présage de la tranquillité du peuple, se faisait déjà remarquer dans le prince, qui, dès l'âge de quinze ans, se montrait appliqué à l'étude, et ennemi de la mollesse, et faisait tout à la fois, dans les lettres et dans la tactique, dans la philosophie et dans les exercices militaires, les progrès convenables à un souverain qui avait à gouverner des Chinois et des Tartares. »

LE P. VERBIEST NOMMÉ PRÉSIDENT DU TRIBUNAL DES MATHÉMATIQUES OU DU BUREAU DES ASTRONOMES.

C'est ce goût très-prononcé pour les sciences que possédait le jeune empereur manchou, qui lui fit rechercher la société des savants missionnaires jésuites, et celle du P. Verbiest en particulier. Cet étranger fut nommé chef du Bureau des astronomes. Les éclaircissements que KHANG-HI avait demandés au P. Verbiest, piquèrent vivement sa curiosité; une expérience de gnomonique avait suffi à l'empereur pour juger de son mérite supérieur; la gnomonique le conduisit à la géométrie, à l'arpentage, à la musique même. Son esprit vaste et pénétrant embrassait toutes nos sciences; il en sentait l'enchaînement et la liaison; il admirait la précision et l'exactitude de leurs méthodes et de leurs procédés. En un mot, il devenait insensiblement le disciple des jésuites, quand des embarras d'un autre genre vinrent le détourner de ses études et absorber toute son attention.

RÉVOLTES DE OU-SAN-KOUEI.

En 1673, ce fameux OU-SAN-KOUEI, qui avait en quelque sorte livré l'empire aux Tartares-Manchous, était de-

venu prince du *Yun-nan* et du *Kouet-tcheou*. Les précautions qu'il semblait prendre dans sa principauté contre les Manchous, le leur rendirent suspect, et la défiance devint réciproque. L'empereur le fit inviter à venir à sa cour. Il répondit aux députés qui lui avaient porté cette invitation : « Je me rendrai à Péking si l'on continue de me presser, mais ce sera à la tête de quatre-vingt mille hommes. »

Ses menaces ne furent pas vaines. Aussitôt que les envoyés de l'empereur furent partis, il quitta l'habit tartare, et reprit l'habit chinois. Il défendit le calendrier des *Tching*, et en fit distribuer un nouveau. Ce qu'il y avait de national dans cette révolte pouvait la rendre universelle. Quatre provinces se déclarèrent pour lui; et si KHANG-HI n'eût été qu'un prince ordinaire, la dynastie des Tartares-manchous expirait pour ainsi dire en naissant; et le même qui lui avait ouvert les voies à l'empire, allait le lui ravir.

Le fils de OU-SAN-KOUEI, qui était à la cour, avait cherché à favoriser les desseins de son père en soulevant les esclaves chinois réunis à Péking. La conspiration, qui avait pour but de s'emparer de la personne de l'empereur, ayant été découverte par la trahison d'un esclave, la veille du jour où elle devait éclater, il eut la tête tranchée, ainsi que les autres principaux conjurés.

Peu de temps après, on apprit à Péking la révolte des provinces du midi. Trois nouveaux ennemis, les princes de Kouang-toung, du Fou-kian et de Formose se joignirent à OU-SAN-KOUEI, déjà maître des quatre grandes provinces du sud-ouest; et un prince de la famille de *Tchinggis-khan*, jugeant cette occasion favorable pour ressaisir le sceptre de ses ancêtres, se forma dans la Tartarie un parti qui, seul, eût pu suffire pour renverser un pouvoir bien affermi. KHANG-HI, à l'âge de vingt-deux ans, n'ayant qu'un petit nombre de troupes à sa disposition, sut les multiplier en quelque sorte par son activité. Il fit marcher sa garde sous la conduite de généraux

(*) Voy. M. Abel Rémusat, *Nouveaux mélanges asiatiques*, t. II, p. 24.

dont il avait deviné les talents. Ces généraux commencèrent par attaquer le prince mongol, qui fut fait prisonnier. Les autres confédérés se divisèrent, abandonnèrent la partie ou se soumirent; et OU-SAN-KOUEI lui-même se vit contraint de rentrer dans ses États. Il mourut bientôt après (1679), accablé de vieillesse et de chagrins; son plus jeune fils fut proclamé empereur.

GRAND TREMBLEMENT DE TERRE ARRIVÉ À PÉKING.

Le 2 septembre de la même année, il y eut un fort tremblement de terre à Péking; un grand nombre de palais et de temples, les tours et les murailles de la ville furent renversés, et engloutirent plus de quatre cent mille personnes; trente mille périrent dans une ville voisine, nommée TOUNG-TCHEOU. Et comme les secousses se firent sentir de temps en temps pendant trois mois, l'empereur et toute sa cour quittèrent leurs palais et n'habitèrent plus que leurs tentes; le peuple n'avait aucun abri; mais il fut secouru par les largesses de l'empereur. Dans le dernier mois de la même année (qui était le 4 janvier 1780), le palais impérial fut en un instant consumé par les flammes. La perte causée par cet incendie dépassa, dit-on, deux millions huit cent cinquante mille onces d'or!

EXÉCUTION DU VICE-ROI DE CANTON.

Le vice-roi de la province de Canton, quoique soumis en apparence au gouvernement tartare, inspirait toujours des craintes. Deux exprès lui furent envoyés et l'attirèrent dans son palais, où ils lui présentèrent un lacet de soie avec ordre de l'empereur de s'étrangler. Cent douze de ses principaux officiers, parmi lesquels il y avait trois de ses frères, furent décapités.

L'année suivante (1681), le vice-roi du Foukian, dont il a été question précédemment, fut aussi puni du dernier supplice à la cour de Péking en présence du peuple. et son corps jeté

aux chiens; ses frères eurent la tête tranchée. Le *Yun-nan* fut occupé par une armée tartare, et HOUNG-HOA, le fils de OU-SAN-KOUEI, qui avait été nommé empereur, prévint le sort qui lui était destiné, en se tuant lui-même. Les ossements de son frère furent déterrés, transportés à Péking, où ils furent exposés en partie sur des pieux avec des notes infamantes, en partie réduits en cendres et jetés au vent.

En 1684, le petit-fils du fameux pirate dont nous avons parlé précédemment, fut aussi obligé de remettre l'île de Formose entre les mains de l'empereur manchou.

C'est ainsi, qu'à défaut d'union et de lien national de la part des Chinois, les Tartares-Mantchous conquièrent et pacifièrent leur empire.

GUERRE CONTRE LES OULETS OU ÉLEUTHS.

Une fois que la conquête de l'empire chinois ne présenta plus de crainte sérieuse à l'empereur KHANG-HI, ce prince tourna ses vues du côté du Nord. L'un des chefs de la nation mongole, connue sous le nom d'Oulets ou Eleuths, après s'être élevé par des moyens mêlés de crimes et d'artifices à un rang auquel sa naissance ne lui donnait pas droit de prétendre, s'était ménagé la faveur du Dalai-lama, dont l'appui est une puissance dans ces contrées. Non content d'avoir assujéti la plupart des tribus de sa nation, il songea encore à étendre son pouvoir sur la partie de la nation mongole, qui, sous le nom de *Kalka*, est venue, après avoir été chassée de la Chine, s'établir de nouveau dans les contrées où prit naissance le pouvoir de Tchinggis-khan. C'était suivre la même marche qui avait si bien réussi à ce conquérant; car, si toutes les branches de la nation mongole se fussent encore une fois trouvées réunies sous l'autorité d'un prince audacieux, entreprenant et ambitieux à l'extrême, tel qu'était Galdan, plus connu par son titre de Contaisch, il y avait lieu de croire que bientôt tous les Tartares auraient obéi à ce nouveau maître, et

que peut-être la Chine et le reste de l'Asie orientale seraient rentrés sous le joug des anciens conquérants.

KHANG-HI vit le premier le danger qu'il y avait de laisser s'affermir cette nouvelle puissance qui, sous le nom de *djoun-gar* (aile gauche), menaçait de forner de nouveau cette immense armée qui, plus d'une fois s'est avancée vers le midi, composée de toutes les tribus de la Tartarie, et partagée en *aile droite* ou occidentale, en *centre*, en *aile gauche* ou orientale (*).

Galdan était déjà arrivé sur l'Orgon avec une armée formidable. Le théâtre de la guerre et le succès qui couronnait ses entreprises rappelaient également les premières guerres de Tchinggis-khan. L'empereur ayant essayé, mais inutilement, quelques voies de conciliation, se vit forcé de faire marcher les troupes de l'empire, et d'envoyer deux divisions commandées par son frère aîné, et par un autre prince de la famille impériale. Lui-même passa en Tartarie, sous prétexte d'y passer le temps des grandes chaleurs, mais en effet pour être plus à portée de faire exécuter ses ordres et d'observer les événements.

Des succès qu'on eut soin d'exagérer, mais qui n'amenèrent aucun résultat définitif, furent tout le fruit de cette première guerre, qui dura jusqu'en 1690, et qui se termina par une soumission apparente de Galdan. L'année suivante, KHANG-HI, qui comptait peu sur les serments de ce prince, remuant et ambitieux, résolut d'aller lui-même tenir les États des Kalkas, et faire la revue de leurs tribus. Il fut accompagné dans ce voyage par le P. Gerbillon, missionnaire jésuite français, qui nous a laissé une assez bonne description de la route suivie par l'empereur (**).

En 1696, KHANG-HI fit sortir contre les Eleuths deux corps d'armée, dont l'un fut sous son commandement. Plusieurs chefs, vassaux de Galdan, se soumirent aux troupes impériales, qui

remportèrent en diverses rencontres des avantages signalés. Galdan se retira dans la partie occidentale de ses États, où KHANG-HI ne jugea pas à propos de le poursuivre. L'année suivante (1697), KHANG-HI fit une nouvelle expédition contre Galdan; et cette fois, il prit sa route par le pays des Ordos, et il s'arrêta sur les bords du fleuve Hoang-ho. C'est là que les ambassadeurs de Galdan étant venus le trouver, il ne voulut accorder aucune condition au Contaïsch que celui-ci ne fût venu lui-même se remettre entre ses mains. Il lui fixa pour cette expédition un délai de soixante et dix jours, pendant lesquels il fit lui-même un voyage à Péking pour assister aux fêtes du nouvel an. La mort vint à propos frapper Galdan avant l'expiration du délai fixé pour sa soumission. L'empereur, qui était retourné dans le pays des Ordos, revint à Péking après avoir reçu cette nouvelle qui le débarrassait de son plus grand ennemi. Il laissa à ses généraux le soin d'achever la guerre.

Quand il fut de retour dans sa capitale, il fit, en présence des grands de l'empire qui étaient venus pour le féliciter, un discours qui contenait un exposé très-lumineux des motifs et des résultats de la guerre. « Galdan, dit-il, était un ennemi formidable : Samarkand, Boukhara; les Pourouts, Yerkiiyang, Kachgar, Tourfan, Khamoul, enlevés aux Musulmans, et la prise de douze cents villes, n'attestent que trop jusqu'à quel point il avait su porter la terreur de ses armes. Les Kalkas avaient en vain rassemblé toutes leurs forces, en lui opposant leurs sept bannières, qui formaient une armée de plus de cent mille hommes : une seule armée suffit à Galdan pour anéantir des forces aussi considérables. Le khan des Kalkas est venu implorer mon secours et se soumettre à ma puissance attiré par la réputation de la grandeur d'âme et de la générosité avec laquelle j'ai toujours traité les étrangers. J'aurais commis, contre les règles d'une sage politique, la faute la plus grave, si j'avais refusé de le recevoir; il n'au-

(*) M. Abel Rémusat, lieu cité.

(**) Dans la collection de du Halde, t. IV.

rait pas manqué d'aller se joindre aux Oulets, et il serait superflu de vous faire sentir à quel degré de puissance et de force se serait élevé Galdan, avec une armée si considérable. »

MORT DE L'EMPEREUR KHANG-HI.

En 1722, KHANG-HI, qui conservait à soixante-neuf ans l'habitude des exercices laborieux qu'il avait contractée dans sa jeunesse, avait été comme à l'ordinaire passer l'été au delà de la grande muraille, et s'étant à son retour fatigué de nouveau dans un de ses parcs, en chassant au léopard, il fut saisi par le froid, et tous les soins des médecins ne purent l'empêcher d'expirer le 20 décembre 1722, après avoir régné soixante et un ans, sans avoir atteint un âge très-avancé. Il institua pour son successeur son quatrième fils, qui donna aux années de son règne le nom de *Young-tching*.

Voici en grande partie le testament de l'empereur KHANG-HI, tel qu'il est donné dans l'histoire universelle de la Chine, traduite par de Mailla, t. XI, page 350.

TESTAMENT DE L'EMPEREUR KHANG-HI.

« Moi, empereur, qui honore le ciel, et suis chargé de la révolution, je fais cet Édit, et je dis : De tout temps, parmi les empereurs qui ont gouverné l'univers, il ne s'en est trouvé aucun qui ne se soit fait un devoir essentiel de révéler le ciel et d'imiter ses aïeux. La vraie manière de révéler le ciel et d'imiter ses aïeux est de traiter avec bonté ceux qui sont loin, et d'avancer selon leur mérite ceux qui sont près ; c'est de procurer aux peuples le repos et l'abondance ; c'est de faire son propre bien du bien de l'univers, et son propre cœur du cœur de l'univers ; c'est de préserver l'État des dangers avant qu'ils arrivent, et de prévenir avec sagesse les désordres qui pourraient survenir.

« Les princes qui travaillent sur ce plan depuis le matin jusqu'au soir, et s'en occupent même durant leur som-

meil, qui forment sans cesse des desseins dont les effets soient de longue durée et d'une grande étendue pour le bien public, ces princes, dis-je, ne sont pas éloignés d'accomplir ces devoirs.

« Moi, empereur, qui suis maintenant âgé de soixante-dix ans, et qui en ai régné soixante, je suis redevable de ces bienfaits aux secours invisibles du ciel et de la terre, de mes ancêtres, et du dieu qui préside dans l'empire à l'agriculture, et non à ma faible raison. Suivant la chronologie et l'histoire, il s'est écoulé plus de quatre mille trois cent cinquante ans depuis l'année *Kia-tse* du règne de Hoang-ti ; et, pendant ce grand nombre de siècles, on compte trois cent un empereurs, dont un petit nombre ont régné aussi longtemps que moi.

« Après mon élévation au trône, quand j'eus atteint la vingtième année de mon règne, je n'osais me promettre de voir la trentième, et parvenu à cette trentième, je n'osais me promettre de compter la quarantième, aujourd'hui je me trouve dans la soixantième. Le *Chou-king* dans le chapitre *hong-fan* ou le *grand modèle*, fait consister la félicité en cinq avantages ; la longue vie, la richesse, la tranquillité, l'amour de la vertu et une fin heureuse. Cette fin heureuse tient le plus haut rang parmi ces avantages, sans doute parce qu'il est difficile d'y parvenir. L'âge que j'ai présentement prouve que j'ai vécu longtemps ; quant à mes richesses, j'ai possédé tout ce qui est contenu dans les quatre mers. Je me vois père, et tige de cent cinquante fils et petits-fils : les filles doivent être en plus grand nombre. Je laisse l'empire en paix et dans la joie ; ainsi la félicité dont je jouis peut être appelée grande. Après cela, s'il ne m'arrive aucun accident, je mourrai content.

« Je fais cependant une réflexion. Quoique, depuis que je suis sur le trône, je n'ose dire que j'aie changé les mauvaises coutumes et réformé les mœurs ; quoique je n'aie pas réussi à procurer l'abondance dans chaque famille, et le nécessaire à chaque parti-

culier, et en cela je ne peux être comparé aux sages empereurs des trois premières dynasties, je crois cependant pouvoir assurer que, durant un si long règne, je n'ai eu d'autres vœux que de procurer à l'empire une paix profonde, et de rendre mes peuples contents, chacun dans son état et dans sa profession ; c'est à quoi j'ai donné mes soins assidus avec une ardeur incroyable et un travail sans relâche, qui n'a pas peu contribué à épuiser les forces de mon corps et celles de mon esprit. Dans le nombre des empereurs, il en est qui ont régné peu de temps, et les historiens prennent de là occasion de les censurer, en attribuant à leur passion immodérée pour le vin et les femmes la cause de leur mort précipitée ; ils en font une règle générale et sans exception, et semblent se faire un mérite de rechercher les défauts des princes accomplis et les moins répréhensibles. Je veux aujourd'hui justifier, sur ce fait, par une apologie claire et sans réplique, les empereurs des dynasties qui ont précédé la mienne ; la multitude des affaires dont ils se sont trouvés surchargés, leur a causé des peines et des chagrins qui ont abrégé leurs jours.

« ... De toutes les dynasties qui se sont succédé jusqu'à présent, il n'en est aucune qui ait acquis l'empire avec autant de droit et de justice que la mienne. TAI-TSOU, mon bisaïeul, qui en est le fondateur, et TAI-TSOUNG, mon grand-père, n'avaient d'abord aucune envie de s'en rendre maîtres. TAI-TSOUNG disait : Nous sommes en guerre avec la Chine depuis longtemps ; et aujourd'hui il me serait facile de m'en rendre maître : mais je considère que cet empire appartient à celui qui le gouverne, et je ne puis me résoudre à le lui enlever.

« Dans la suite, le rebelle Li-tse-tching força la ville impériale de Péking, et l'empereur TSOUNG-TCHING se pendit pour ne pas tomber vivant entre ses mains ; alors le peuple et les grands de la Chine vinrent au-devant de nous. Après avoir entièrement exterminé les rebelles, nous entrâmes

dans Péking, et nous succédâmes à l'empire à la place du prince défunt, à qui nous fîmes des funérailles avec des cérémonies fixées par le rit.

« HAN-KAO-TSOU, fondateur de la dynastie des Han, n'était qu'un simple prévôt de village ; et HOUNG-WOU, fondateur de celle des Ming, un pauvre bonze. HIANG-YU, qui prit les armes et se révolta contre le dernier empereur des Tshin, était beaucoup plus puissant que HAN-KAO-TSOU ; cependant c'est à ce dernier que l'empire fut dévolu... Notre dynastie, appuyée sur les faits de mes glorieux ancêtres, qui ont obéi au ciel et se sont conformés à la volonté des peuples, possède aujourd'hui cet empire ; on peut conclure de là que des sujets rebelles, des enfants dénaturés, ne servent, par leurs révoltes, qu'à engager les peuples sous le gouvernement de leurs véritables maîtres. Le destin des empereurs est arrêté par le ciel : suivant ce destin, s'ils doivent jouir d'une longue vie, rien n'est capable d'y mettre obstacle ; et, s'ils doivent jouir d'une paix profonde, rien n'est capable de l'altérer.

« Moi, empereur, je me suis appliqué à l'étude de la sagesse dès ma plus tendre enfance ; et j'ai acquis une connaissance grossière des sciences anciennes et modernes. Dans la vigueur de l'âge, je pouvais bander des arcs de quinze forces, et lancer des flèches de treize palmes de longueur : j'ai su le maniement des armes, et j'ai paru à la tête de mes armées ; j'ai en tout cela beaucoup d'expérience. Pendant toute ma vie, je n'ai fait mourir personne sans sujet. J'ai apaisé la révolte des trois rois chinois ; j'ai nettoyé le septentrion du Cha-mo, et toutes ces entreprises ont été combinées et conduites par les ressources de mon génie.

« Je n'ai osé rien dépenser inutilement des trésors de l'empire, dont la garde est commise à la cour des tributs : c'est le sang du peuple. Je n'y ai puisé que ce qui était nécessaire pour la subsistance des armées et pour subvenir aux famines. Je n'ai point

permis qu'on tendit de soieries les appartements des maisons particulières où je séjournais dans les voyages que j'ai faits pour visiter l'empire; et la dépense dans chaque endroit ne dépassait pas dix à vingt mille onces d'argent (75,000 ou 150,000 fr.). Si l'on considère que je déboursais annuellement plus de trois millions d'onces d'argent pour l'entretien et la réparation des digues, on verra que la première dépense ne monte pas à la centième partie de celle-ci.

« Moi, empereur, j'ai plus de cent fils ou petits-fils, et je suis âgé de soixante et dix ans. Les rois, les grands, les officiers, les soldats, les peuples, les Mongous même, et autres, témoignent l'attachement qu'ils ont pour ma personne, en regrettant de me voir si avancé en âge. Dans une conjoncture si flatteuse, si je viens à terminer ma longue course, je quitterai la vie avec satisfaction.

« YOUNG-TCHING, le quatrième de mes fils, est un homme rare et précieux. Ce prince a beaucoup de ressemblance avec moi, et je ne doute point qu'il ne soit capable de recevoir et de porter le fardeau de la grande succession; j'ordonne qu'il monte après moi sur le trône, et qu'il prenne possession de la dignité impériale. Conformément aux règlements, on portera mon deuil pendant vingt-sept jours seulement. Que le présent édit soit publié à la cour et dans toutes les provinces, afin que personne n'en ignore le contenu. »

TRAVAUX LITTÉRAIRES DE KHANG-HI.

Les lettres fleurirent sous le règne de KHANG-HI; lui-même les cultivait avec succès. Outre différents morceaux de poésie et de littérature qui sont tombés de son pinceau, qu'on a recueillis avec soin, et qui forment une collection de plus de cent volumes (*), on a de lui des maximes pour le gouvernement des États; elles ont été commentées par son fils YOUNG-

TCHING (*). Les *Mémoires concernant les Chinois* renferment plusieurs traductions d'écrits de cet empereur (**).

Il serait trop long de donner ici la liste des ouvrages que cet empereur fit composer par les lettrés de sa cour, ouvrages auxquels, suivant l'usage, on a mis son nom; il suffira de citer, comme des entreprises qui ont honoré son règne, la rédaction d'un *Dictionnaire chinois-mantchou*, par ordre de matières; la traduction en langue tartare des *King*, et de quelques autres ouvrages moraux ou historiques, et du *Thoung-kian-kang-mou*, en particulier; la composition des *Ji-kian*, ou *Lectures journalières*, vaste commentaire sur les *King* et les *Sse-chou*, ou *Quatre livres classiques*, en style vulgaire; une édition plus ample et plus magnifique du beau recueil de pièces d'éloquence et de littérature, intitulé *Kou-wen Youan-kian*, du nom de la belle bibliothèque que KHANG-HI avait rassemblée dans son palais, et qu'il avait nommée *Youan-kian*, *Miroir des sources*, dont il a été souvent question dans cet ouvrage, et enfin un *Tseu-tian*, ou *Dictionnaire chinois*, rédigé sous sa direction par trente lettrés du premier ordre, et contenant environ quarante mille caractères, dont huit mille ne sont que des variantes ou des formes hors d'usage.

TRAVAUX DE QUELQUES MISSIONNAIRES EUROPÉENS EXÉCUTÉS PAR LES ORDRES DE KHANG-HI. CARTES DE LA CHINE.

Ce fut sous le règne de cet empereur que les missionnaires jésuites Bouvet, Régis, Jartoux, Fridelli, Cardoso, de Tartre, de Mailla, Bonjour, levèrent les cartes des différentes provinces de la Chine, d'après la méthode européenne, c'est-à-dire, l'emploi de la triangulation et des observations astro-

(*) C'est le *Ching-yu*, *Édit sacré*, traduit en anglais par le R. Milne.

(**) Tels que les *Instructions morales*, t. IX, p. 65; et les *Observations de physique et d'histoire naturelle*, t. IV, p. 452.

(*) On les possède à la Bibliothèque roy. de Paris.

nomiques, et celles de la déclinaison de l'aiguille aimantée. Ces cartes furent imprimées en chinois, et ensuite reproduites en lettres latines, avec des explications françaises, dans la compilation du P. du Halde. Mais cependant il ne faudrait pas croire, comme plusieurs écrivains européens, entre autres de Paw (*), que les Chinois n'aient appris à connaître leur pays que par les cartes dressées par les missionnaires européens. Le P. Amiot, que l'on n'accusera pas de vouloir discréditer le travail et le mérite de ses confrères, répondant à l'écrivain prétentieux de Berlin, s'exprime ainsi à ce sujet : « Nous observons 1° que le chapitre *Yu-koung*, du *Chou-king* (voy. ci-devant, p. 47), qui est peut-être le plus ancien monument de géographie qu'il y ait dans le monde, le Penta-teuque excepté, est une description géographique de la Chine, du temps de *Yao* et de *Chun*. Nous n'oserions pas assurer qu'elle fût accompagnée de Cartes dans des âges si reculés, malgré le terme de *tou* (carte, tableau), que l'on trouve dans les plus anciens livres; mais il est certain qu'au moins sous les *Tchéou*, plus de onze cents ans avant l'ère chrétienne, les mandarins locaux avaient chacun la réduction typique du toisé de toutes les terres de leur district, et assez en détail pour aller vérifier chaque année, au printemps, comme il est dit dans le *Li-ki* et le *Tcheou-li*, les bornes des champs de tous les particuliers; les princes feudataires avaient la carte détaillée de leurs principautés, et l'empereur celle des terres de ses domaines et de toutes les provinces, principautés et dépendances de l'empire;

« 2° Que cet ancien usage n'est jamais tombé en désuétude, et que le dépôt des cartes a toujours été regardé comme si essentiel, que les fondateurs des nouvelles dynasties ont eu plus à cœur de s'en emparer que du trésor, et ne se sont crus vraiment empereurs

et maîtres de l'empire, que lorsqu'ils en ont été possesseurs. Ce fait est consigné en tant de manières dans les annales chinoises, que ce serait inutile d'en donner des preuves;

« 3° Qu'en conséquence de cet ancien et invariable usage, un des premiers soins du ministère, après l'acquisition ou la conquête d'un nouveau pays, c'est d'en faire dresser une carte exacte. Les RR. PP. Spiguha et Rocha ont été chargés, ces dernières années, de faire celle du pays des Tourgouths et des Eleuthes, jusque assez près de la mer Caspienne;

« 4° Qu'il existe une géographie du temps des *Ming* (*), avec des cartes de toutes les provinces assez bien graduées, et une géographie ancienne et moderne, où l'on donne par chaque dynastie, depuis les *Hia*, la carte comparée de l'empire avec celle d'aujourd'hui; car les missionnaires mappistes n'eurent presque rien à changer aux anciennes cartes, comme l'on peut fort bien s'en convaincre par l'*Atlas sinensis* de Martini, imprimé avant que les nouvelles cartes fussent faites (**), et comme l'écrivait ici M. Fréret, il y a plus de trente ans. L'*Atlas* de Martini, et c'est ce qui en fait le mérite, n'est qu'une traduction et une réduction de la grande géographie des *Ming*;

« 5° Que le vrai but de l'empereur KHANG-HI, en faisant faire tout de nouveau la carte de tout l'empire, était moins de se procurer les connaissances géographiques dont il n'avait pas besoin, que de se donner un moyen sûr, facile et prompt, de savoir où la révolution qui l'avait mis sur le trône, avait laissé l'agriculture dans toutes les provinces, et les provinces elles-mêmes

(*) Elle est à la Biblioth. royale de Paris (Catalogue de Fourmont, n° xxxviii.)

(**) L'*Atlas sinensis* de Martini fut imprimé à Anvers, chez Plantin, en 1654, en un vol. in-fol., avec une carte générale et des cartes particulières des quinze provinces dans lesquelles la Chine était divisée sous les *Ming*.

(*) Dans un ouvrage trop célèbre et rempli d'assertions fausses, intitulé : *Recherches sur les Égyptiens et les Chinois*.

pour la population, la sécurité, le bon ordre, les places de défense, etc. (*). »

ÉDITS DE L'EMPEREUR KHANG-HI, CONCERNANT LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Les missionnaires chrétiens, qui avaient déjà éprouvé une persécution sous CHIN-TSOUNG (1615), empereur de la dynastie des *Ming*, en éprouverent encore plusieurs sous l'empereur KHANG-HI, quoique ce prince eût témoigné beaucoup d'estime pour les plus savants d'entre eux, sans toutefois partager d'aucune manière leurs vues relatives à l'utilité de la prédication de leur foi dans son empire. Il est même démontré que la tolérance que les missionnaires éprouvèrent de la part du gouvernement de Péking, n'était due qu'à l'intercession de ceux qui étaient en faveur à la cour. On se demande pourquoi, lorsque plusieurs sectes religieuses sont tolérées par le gouvernement chinois, la religion chrétienne n'a pas pu jouir du même privilège. Ce n'est pas ici le lieu de résoudre cette question ; seulement nous remarquerons que, dans tous les édits de proscription relatifs à la religion chrétienne, on donne pour motifs le caractère politique et, pour ainsi dire, factieux de cette religion, et des pratiques contraires aux mœurs chinoises, comme la réunion en commun des hommes et des femmes. Nous pensons que ce dernier usage est celui qui est le plus condamnable aux yeux des Chinois, et qui seul pourrait empêcher qu'ils adoptassent jamais universellement le christianisme, quand même ils n'auraient aucune autre raison de le repousser.

Le premier édit de proscription, publié sous les *Ming*, était ainsi conçu (nous employons la traduction du P. Alvarez Sémédo) : « Ayant été pleinement informés par le *Li-pou* (tribunal ou conseil des rites), que certains étrangers pratiquaient en cette cour leur établissement dans ce royaume ; sur les humbles prières et remontran-

ces que nous ont fait nos mandarins, que nous fissions un commandement par toutes les provinces, que les PP. Vagnon et Jacques Pantoia, avec leurs compagnons, fussent renvoyés dans leur pays, pour avoir prêché une loi inconnue ; et, sous prétexte de religion, d'avoir troublé le repos de notre peuple, et machiné sourdement une révolte parmi nos sujets, et un soulèvement général dans notre Etat. Par ces considérations, nous avons ordonné au *Li-pou* de Nan-king d'avertir les mandarins de nos provinces, qu'en quelque lieu qu'on trouve ces étrangers, on les fasse conduire et escorter sous bonne garde en la province et cité de Canton, et que de là ils s'en retournent dans leur pays, laissant la Chine en repos. Et d'autant que l'année dernière, sur l'avis qu'on nous donna, que ces étrangers n'étoient entrés dans notre royaume que pour notre service, et que le P. Jacques Pantoia et ses compagnons étoient très-capables de travailler à la correction de notre calendrier, nous les avons agrégés au nombre des mandarins ; nous voulons et ordonnons que nonobstant cette agrégation, ils soient congédiés et renvoyés en leurs provinces. Car tel est notre plaisir. Que cette sentence soit rendue au *Li-pou* et au *Ciayan*, le vingt-huitième de la douzième lune (*). »

Pendant la minorité de KHANG-HI, l'exclusion des mêmes missionnaires chrétiens fut encore prononcée par le tribunal des rites. Le P. le Gobien a donné l'histoire de toutes les négociations qui eurent lieu entre les jésuites influents à Péking, et les autorités chinoises, depuis le premier édit que nous venons de rapporter, jusqu'à celui de 1692 (**). Mais un ouvrage plus curieux et plus authentique, dans lequel on trouve la plupart des pièces de

(*) Histoire de la Chine, traduction française, p. 326.

(**) Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne, par le P. Charles le Gobien, de la compagnie de Jésus. Paris, 1698, 1 vol. in-12.

(*) Mémoires sur les Chinois, t. II, p. 507.

ce grand débat, en chinois et en latin, est celui qui fut publié à Kouang-tcheou (Canton) en 1671, par les mêmes missionnaires, avec l'approbation du P. Antoine de Govvea, provincial de la compagnie (*). La première pièce de ce recueil est une supplique, datée de la huitième année KHANG-HI (1669), adressée par trois missionnaires (**) aux régents de l'empire, qui avaient voulu les expulser de la Chine en 1664 (***). Après un historique succinct

(*) Voici le titre de cet ouvrage extrêmement rare : *Innocentia victrix, sive Sententia Comitum Imperii Sini, pro innocentia christianæ religionis lata juridice per annum 1669, et jussu R. P. Antony de Govvea, soc. Jesu, ibidem V. provincialis. Sinico-latine exposita, in Quam tcheu metropoli provincie Quam tum in regno Sinarum. ANNO SALUTIS HUMANÆ. M D C LXXI.* (Ouvrage gravé entièrement sur des planches de bois et imprimé sur papier de Chine.)

(**) Ludovicus Buglius, Gabriel Magellanius et Ferdinandus Verbiest.

(***) A cette époque le P. Adam Schaal et trois de ses compagnons furent chargés de neuf chaînes, et traduits devant plusieurs tribunaux où ils subirent de longs interrogatoires. Tous leurs livres furent condamnés au feu. Cependant ce ne fut que l'année suivante (1665) que le P. Adam Schaal fut condamné à être étranglé; on révoqua ensuite cet arrêt, et on le condamna à être coupé tout vivant en dix mille morceaux. La sentence fut portée comme d'usage, aux princes du sang et aux régents pour être confirmée, « mais, dit le P. du Halde, toutes les fois qu'on voulut la lire, un affreux tremblement de terre sépara toute l'assemblée. » La vérité est que des tremblements de terre réitérés, comme ils se font sentir souvent à Péking, ayant ébranlé la ville à cette époque, et les phénomènes de ce genre étant toujours considérés par les Chinois comme des signes évidents du mécontentement ou de la colère du ciel, une amnistie générale fut accordée; tous les prisonniers furent mis en liberté, à l'exception du P. Schaal, qui ne le fut qu'un mois après. Ensuite tous les missionnaires furent exilés à Canton, à l'exception de quatre d'entre eux que l'on retint à la cour. Ce sont ceux qui adressèrent la supplique ci-dessus, et le P. Schaal qui mourut la même année.

de la prédication de la foi chrétienne en Chine depuis l'entrée des premiers missionnaires, on y lit une exposition de la doctrine chrétienne, conçue en ces termes :

« Les principaux points de la doctrine chrétienne consistent à révéler le ciel, à aimer les hommes. Ce qu'elle enseigne en outre n'est pas autre chose que de se vaincre soi-même, d'accomplir les lois de sa nature, d'être sincère et fidèle, d'avoir de la piété filiale, d'être humble et modeste (*).

Il est dit ensuite dans la supplique, que les missionnaires, qui ne prêchaient rien autre chose que ces maximes, ont été injustement proscrits, et leur rappel de Canton est instamment demandé.

Le président du tribunal ou conseil des rites, auquel la supplique avait été renvoyée selon les lois chinoises, répondit à cette supplique par un long exposé adressé à l'empereur, dans lequel, après avoir rappelé l'historique donné par les pétitionnaires, et y avoir ajouté l'édit de proscription rendu par l'empereur CHUN-TCHI, la treizième année de son règne (1656), contre les missionnaires catholiques, et promulgué par le tribunal des rites, il cite les éloges donnés au P. Schaal par le fondateur de la dynastie tartare et gravés sur une table de marbre; puis, il rappelle que dans

(*) *Ta yao i king thian, ngai jin; wei tsoung tchi-tsoung pou'ai; khe ki, thsin sing, tchoung, hiao; thsie lien tchou ta touan.* La traduction latine des missionnaires est un peu paraphrasée : « Summa porrò christianæ legis hæc est, ut veneremur cœlesti Numen, ac diligamus proximum : nec aliò ferè spectat quæ docet præterea quàm ut nos vincamus ipsi, et impleamus naturæ nostræ leges omnes, fidei imprimis erga regem, obedientiæ, observantiæque erga majores; moderationis item modestiæque; quæ omnia præcipua sũt illius capita. » (Folio 4, verso; et folio 7, verso.)

Il est très-remarquable que ces préceptes soient répétés à chaque page dans les ouvrages des philosophes chinois et dans les mêmes termes qui sont employés par les missionnaires jésuites. Il est probable qu'ils les avaient choisis à dessein.

les interrogatoires subis par le P. Verbiest et ses compagnons, ils ont professé « que dans les principes de leurs lois, ils admettaient ensemble les hommes et les femmes; qu'en aspergeant le front d'eau pure, ils remettaient les péchés (le baptême); que tous ceux qui s'adressaient à eux, hommes ou femmes, s'ils étaient convertis à la foi chrétienne, ils les absolvait, au nom du Seigneur du ciel, des fautes qu'ils avaient commises, quelles qu'elles fussent; que tous ceux qui étaient dangereusement malades, ils leur donnaient, sur les organes des cinq sens, une onction d'huile sainte, et le Seigneur du ciel avait aussitôt compassion d'eux, et leur remettait leurs péchés. » Il ajoute « que ces chrétiens ne font aucune cérémonie aux mânes de leurs ancêtres; que, par conséquent, ils n'observent pas le précepte (proclamé dans leur exposition de doctrine) d'honorer ses père et mère; qu'en outre, rien ne prouve clairement l'utilité de cette doctrine; mais que cette utilité appartient aux trois sectes énumérées précédemment (celles des lettrés, de Fo et des *Tao-sse*), qui, toutes trois, si on les considère ensemble, font en sorte que les hommes pratiquent ce qui est bien, s'abstiennent de ce qui est mal (*). Ce n'est donc pas une vraie religion, la religion chrétienne; il ne convient pas de l'admettre dans l'empire. »

Sa conclusion est la même sur les autres points de la supplique. « Il n'est pas nécessaire, dit-il en finissant, que ces choses soient de nouveau mises en délibération; car c'est après un examen attentif que les sentences, dont on demande la révocation, ont été portées. L'instruction de toute l'affaire existe dans nos archives. »

(*) *San kiao ping tchouï kiaï sse jin wei chen, kiu ngo, fan sie, kouei tching.* « Et tres quidem sectæ, una litterarum scilicet, ac duæ quæ suo quæque ritu idola colunt, si pariter considerentur, omnes hoc efficiunt, ut agant homines quæ bona sunt; abjiciant, quæ mala; ut avertant sese ab eo, quod pravum est; et ad id, quod est rectum, convertant. » (Folio 10, verso; et folio 14, verso.)

Cependant l'empereur, à la sollicitation des missionnaires, n'ayant pas approuvé l'avis du tribunal des rites, renvoya l'affaire à une assemblée générale des princes du sang, des présidents de tous ses conseils, Chinois et Tartares, ainsi que des censeurs de l'empire, afin qu'elle fût examinée de nouveau, et qu'on lui fît connaître l'avis qui aurait été adopté. Ce grand conseil d'État se réunit six fois. Trois fois il appela dans son sein trois d'entre les missionnaires jésuites pour être interrogés; enfin le conseil suprême rendit sa sentence, au nom de son président, qui était un prince du sang. Elle accordait la plupart des points articulés dans la supplique, c'est-à-dire : la restitution au P. Adam Schaal du titre de docteur de la loi sublime et mystérieuse que lui avait donné l'empereur CHUN-TCHI, et celle de ses grades et dignités; le rétablissement des temples chrétiens qui avaient déjà été érigés; l'ordre au gouverneur des provinces de Kouang-toung et Kouang-si, ainsi qu'au vice-roi de la première de ces provinces, d'expédier quelques-uns de leurs officiers pour ramener à Péking vingt-cinq missionnaires jésuites, qui avaient été relégués dans la première de ces villes.

Après cette délibération solennelle, qui lui fut soumise, l'empereur KHANG-HI répondit par un décret presque contraire en tous points à sa première décision et à l'avis du grand conseil d'État : « Pour ce qui concerne la religion du Seigneur du ciel, y est-il dit, à l'exception de Ferdinand Verbiest et de ses compagnons (qui étaient tous à Péking), qui peuvent la pratiquer comme auparavant, et dans la crainte qu'on n'élève de nouveau des temples de cette religion dans les provinces, et qu'elle n'y soit adoptée, j'ordonne expressément que des circulaires soient partout expédiées, dans lesquelles on l'interdise sévèrement. Les autres points que vous avez accordés, je les approuve et ratifie (*). »

(*) « Ad christianam religionem quod attinet, excepto quidem Ferdinando et reli-

Enfin, en 1692, après vingt-deux ans de proscription, les missionnaires obtinrent, non sans beaucoup de peines (*), la déclaration suivante, à laquelle le consentement de l'empereur KHANG-HI donna force de loi :

« Moi, votre sujet *Coupoutai*, premier président de la cour souveraine des rites, et chef de plusieurs autres tribunaux, je présente avec respect cette déclaration à Votre Majesté, pour obéir à ses ordres avec soumission : nous avons délibéré, moi et mes assesseurs, sur l'affaire qu'elle nous a communiquée, et nous avons trouvé que ces Européens ont traversé de vastes mers, et sont venus des extrémités de la terre, attirés par votre haute sagesse, et par cette incomparable vertu qui charme tous les peuples, et qui les tient dans le devoir. Ils ont présentement l'intendance de l'astronomie et du tribunal des mathématiques. Ils se sont appliqués avec beaucoup de soin

quis, qui eam sicut prius ipsimet exerceant licet, quoniam verendum est, ne foris in hac provinciâ Pekinensi cæterisque denno fortè extruantur templa, et auscipiatur ista religio; mando rursus expediri diplomata, quibus id severè interdicatur. Cætera verò quæ censuistis omnia approbo, et ratâ habeo. » (Folio 25, recto.)

(*) Voyez l'ouvrage cité du P. le Gobien. Ce missionnaire rapporte une anecdote qui fait voir quelle était l'indifférence du jeune empereur tartare et des officiers de sa cour, pour les pratiques religieuses. « L'empereur, dit-il (page 114), envoya aux Pères quelques officiers de son palais qui leur dirent les choses du monde les plus affligeantes; car, après avoir fait cent railleries de la religion, qu'ils accompagnaient de grands éclats de rire, ils dirent à peu près ce que le Livre de la sagesse met dans la bouche des impies : C'est bien à nous à nous mêler des intérêts des dieux ! ne sont-ils pas assez puissants pour vider leurs querelles, s'ils en ont ? Ils se moquent bien de nos vains efforts et des peines inutiles que nous nous donnons pour eux. Croyez-nous, votre Dieu et Fo ne se mettent guère en peine de ce qui se passe ici-bas ; contents d'être là-haut et d'y jouir en paix et à leur aise de leur divinité, ils ne font nulle attention à nos affaires qui ne les regardent pas. »

à faire des machines de guerre et à tondre des canons, dont on s'est servi dans les derniers troubles civils. Quand on les a envoyés à Nipchou (*) avec nos ambassadeurs, pour y traiter de la paix avec les Moscovites, ils ont trouvé moyen de faire réussir cette négociation : enfin ils ont rendu de grands services à l'empire. On n'a jamais accusé les Européens qui sont dans les provinces, d'avoir fait aucun mal, ni d'avoir commis aucun désordre. La doctrine qu'ils enseignent n'est point mauvaise ni capable de séduire le peuple et de causer des troubles. On permet à tout le monde d'aller dans les temples des *Lamas*, des *Ho-chang*, des *Tao-ssé*, et l'on défend d'aller dans les églises des Européens, qui ne font rien de contraire aux lois ; cela ne paraît pas raisonnable. Il faut donc laisser toutes les églises de l'empire dans l'état où elles étaient auparavant, et permettre à tout le monde d'y aller adorer Dieu, sans inquiéter dorénavant personne sur cela. Nous attendons l'ordre de Votre Majesté pour faire exécuter cet arrêt dans toute l'étendue de l'empire. Fait par les officiers en corps, le troisième jour de la deuxième lune de la trente et unième année du règne de Khang-hi (c'est-à-dire le 20 mars 1692) (**).

QUERELLES ENTRE LES JÉSUITES ET LES DOMINICAINS.

Ce fut aussi sous le règne de cet empereur qu'eurent lieu les querelles religieuses entre les missionnaires jésuites et les dominicains : elles roulaient sur la signification de quelques mots chinois, et sur l'esprit dans le-

(*) Les PP. Pereyra et Gerbillon, jésuites, avaient été associés aux plénipotentiaires chinois qui furent envoyés à Sélinga en 1688, pour conclure une paix avec les envoyés moscovites, et déterminer les frontières respectives des deux immenses empires. C'est au P. Gerbillon que fut dû le succès de cette négociation.

(**) Le Gobien, lieu cité, p. 183. Voy. aussi les Mémoires du P. le Comte, Lettre LXX,

quel se faisaient certaines cérémonies. Il s'agissait de savoir 1° si, par les mots *Thian et Chang-ti*, les Chinois n'entendent que le ciel matériel, ou s'ils entendent le Seigneur du ciel. 2° si les cérémonies faites par les Chinois en l'honneur de leurs ancêtres ou de leur philosophe national KHOUNG-TSEU, sont des observances religieuses ou des pratiques civiles et politiques.

Les jésuites, qui avaient plus de tolérance et d'esprit que les dominicains, résolaient ces deux questions dans le sens le plus favorable à leurs vues; et comme en interprétant les deux termes chinois par Seigneur du ciel (ce qui, selon nous, n'est pas contraire au sentiment du premier philosophe chinois), et en considérant le culte des ancêtres et les honneurs rendus à KHOUNG-TSEU comme des pratiques louables, et en aucune façon opposées aux dogmes catholiques, ils espéraient faciliter beaucoup la conversion des Chinois au christianisme, ils n'eurent aucun scrupule de se servir des deux termes chinois *Thian et Chang-ti*, pour désigner le Dieu des chrétiens, et de permettre aux néophytes chinois les cérémonies en question.

Les dominicains furent plus difficiles et plus opiniâtres; la querelle entre ces deux ordres de religieux s'envenimant de plus en plus, ils s'en référèrent à l'empereur KHANG-HI, pour décider quel était le véritable sens que le gouvernement chinois attachait aux deux termes en question; et au pape, pour savoir si les cérémonies des Chinois en l'honneur de leurs ancêtres et du philosophe KHOUNG-TSEU étaient contraires aux dogmes de la foi catholique. La polémique fut vive de part et d'autre; plusieurs écrits furent publiés pour et contre les prétentions rivales. Enfin l'empereur KHANG-HI, que ces querelles étonnaient beaucoup, décida les questions qui lui étaient soumises dans le sentiment des jésuites, et le pape décida en faveur des dominicains. Les jésuites disaient à l'empereur : « Nous supplions Votre Majesté de nous donner des instructions positives sur les points suivants. Les lettrés

d'Europe ont appris qu'on pratique en Chine des cérémonies pour honorer KHOUNG-TSEU, qu'on y offre des sacrifices au ciel, et qu'on observe des rites particuliers à l'égard des ancêtres; persuadés que ces cérémonies, ces sacrifices et ces rites sont fondés en raison, ces lettrés européens, qui en ignorent le véritable sens, vous prient très-instamment de le leur faire connaître. Nous avons toujours jugé qu'on honorait KHOUNG-TSEU, en Chine, comme législateur; que c'était en cette seule qualité, et dans cette unique vue, qu'on pratiquait les cérémonies établies en son honneur. Nous croyons que les rites qu'on observe à l'égard des ancêtres ne sont établis que dans la vue de faire connaître l'amour qu'on a pour eux, et de consacrer le souvenir du bien qu'ils ont fait pendant leur vie. Quant aux sacrifices au ciel, nous croyons que ce n'est pas au ciel visible qu'ils sont offerts, mais au Maître suprême, auteur et conservateur du ciel et de la terre, et de tout ce qu'ils renferment. Tel est le sens que nous avons toujours donné aux cérémonies chinoises; mais comme des étrangers ne sont pas censés pouvoir prononcer sur ce point important avec la même certitude que les Chinois eux-mêmes, nous osons supplier-Votre Majesté de ne pas nous refuser les éclaircissements dont nous avons besoin. »

Il serait trop long et trop fastidieux de rapporter ici les détails de ces querelles religieuses qui s'élevèrent entre des missionnaires qui allaient prêcher la même foi à des peuples étrangers. Ces querelles inspirèrent aux lettrés chinois et à KHANG-HI lui-même des sentiments peu favorables pour la doctrine nouvelle. Comment voulez-vous, disaient-ils aux missionnaires, que nous ajoutions foi à ce que vous nous prêchez comme la vérité, lorsque vous-mêmes vous ne vous accordez pas entre vous? Le pape, qui voulait faire acte d'autorité jusqu'à la cour de Péking, avait envoyé le cardinal de Tournon près de l'empereur KHANG-HI, avec le titre de légat, pour soumettre les missionnaires dissidents à

ses décisions apostoliques. Arrivé à Péking en décembre 1705, le légat présenta à l'empereur un mémoire dans lequel on lisait : « Pour obéir aux ordres de Votre Majesté, je lui dirai que Sa Sainteté a un si grand zèle pour le salut de son âme, qu'elle désire ardemment d'avoir une correspondance éternelle avec cette cour, et de savoir sans cesse des nouvelles de sa royale personne; de lui faire part de toutes choses; de la prévenir sur tout ce qui pourra lui faire plaisir. Pour cela, Sa Sainteté souhaiterait établir ici une personne d'une grande prudence, en qualité de supérieur général de tous les Européens. » Après avoir lu ce mémoire, l'empereur répondit : « Ce ne sont là que des demandes frivoles; le patriarche n'a-t-il rien autre chose à négocier ici (*) ? » L'empereur, qui avait bien accueilli ces missionnaires jésuites, comme Européens savants, et qui avait toléré que d'autres missionnaires, sur les vives sollicitations des premiers, prêchassent la religion catholique en Chine, s'indigna de voir que des étrangers et l'envoyé d'un souverain spirituel étranger, vissent dans son empire, condamner des coutumes et des cérémonies en usage depuis la plus haute antiquité, et qu'avaient suivies et pratiquées les hommes les plus honorables et les plus vertueux de cet empire. Il aurait laissé prêcher et établir le christianisme, comme on avait laissé établir les sectes de Fo et des *Tao-sse*, mais à la condition que la religion nouvelle, comme les précédentes, ne se permettrait jamais aucune attaque directe ou indirecte contre les pratiques morales enseignées par le premier philosophe de la nation, et pratiquées par la classe la plus influente et la plus éclairée de cette même nation. Aussi, en 1706, l'empereur publia un édit par lequel il interdisait aux missionnaires européens le séjour de la Chine, excepté en vertu d'une autorisation formelle, que l'on ne pouvait obtenir qu'en approuvant la doctrine du philosophe KHOUNG-TSEU,

ainsi que les rites au sujet desquels on venait d'élever ces questions imprudentes.

L'année 1717, un mandarin chinois, qui avait voyagé, et qui connaissait le caractère entreprenant des navigateurs européens, chercha à prémunir l'empereur contre leur ambition. Il lui adressa une requête où il appelait ces Européens les plus méchants et les plus turbulents de tous les hommes, et dans laquelle il observait que leurs vaisseaux, chargés de canons, les rendaient très-redoutables. Il accusait surtout les Hollandais; il reprochait ensuite aux Européens de s'être introduits dans le Japon, sous le prétexte d'y enseigner une doctrine nouvelle, mais, en effet, pour se ménager les moyens d'observer ce royaume. Ils bâtissent, poursuivait-il, des églises dans toutes nos provinces; ils y répandent de l'argent, ils s'y font des partisans parmi les basses classes, et ils lèvent la carte du pays.

Dans le rapport adressé à l'empereur au sujet de cette requête, les mandarins, prévenus pour la plupart contre tout culte étranger, conclurent qu'il importait d'interdire l'exercice du christianisme. Les jésuites de Péking n'obtinrent à cet égard que de légers adoucissements en faveur de leurs services scientifiques. Les mandarins traitèrent les prosélytes chrétiens comme des séditieux livrés à de méprisables superstitions, et un grand nombre d'églises furent rasées ou profanées. Un autre légat (*) parut, en 1721, devant l'empereur, qui le reçut avec beaucoup d'affabilité, le pressa de faire connaître au pape toute sa satisfaction, et lui dit que désormais l'union allait régner parmi les missionnaires. Le légat paraissait enchanté; mais ceux d'entre les jésuites qui connaissaient la cour, écoutèrent avec défiance ces compliments d'un prince naturellement enclin à la raillerie.

Effectivement, deux jours après, le

(*) Mezzabarba, voy. Histoire générale de la Chine, trad. par de Mailla, t. XI, p. 337 et suiv.

(*) Lettres édifiantes et curieuses, t. 40.

légat reçut un ordre ; l'empereur avait écrit au bas de la *Constitution* apportée de Rome : « Cette espèce de décret ne regarde que de vils Européens ; comment y déciderait-on quelque chose sur la grande doctrine des Chinois, dont ces gens d'Europe n'entendent pas même la langue ? Il paraît assez, par cet acte, qu'il y a beaucoup de ressemblance entre leur secte et les impiétés des bonzes et des *Tao-sse*, qui ont avec eux des disputes si violentes. Il faut donc défendre à ces Européens de prêcher leur loi en Chine ; c'est le moyen de prévenir des événements fâcheux. »

YOUNG-TCHING (1723-1735). Le lendemain de la mort de KHANG-HI, qui reçut le nom posthume (ou de la salle des ancêtres) de CHING-TSOU-JIN-HOANG-TI (l'empereur souverain, humain, et saint aïeul), celui de ses fils qu'il avait désigné pour lui succéder, âgé de quarante-cinq ans, s'assit sur le trône à cinq heures du matin, et donna à ses années de règne le nom de *Young-tching*, qui signifie paix ferme, droiture indissoluble. Il fut aussitôt reconnu de tous les princes, des grands et des mandarins qui composent les tribunaux.

Quelques-uns des premiers actes de son autorité furent des actes de sévérité ; il condamna un de ses frères à rendre de grosses sommes d'argent, qu'il regardait comme ayant été mal acquises sous le règne de son père ; et il l'exila en Tartarie, où il mourut peu de temps après.

NOUVELLE DISPOSITION PRESCRITE DANS L'EXÉCUTION DES JUGEMENTS CRIMINELS.

Dans la deuxième année de son règne (1725), YOUNG-TCHING ajouta une nouvelle disposition à la loi ancienne, qui veut que l'empereur signe lui-même toute sentence de mort. Il ordonna qu'on n'en exécuterait aucune à l'avenir sans que le procès lui eût été présenté trois fois, afin que la plus grande maturité possible précédât l'acte de l'autorité souveraine qui implique la plus haute responsabilité morale.

LOI SUR L'IMPOT FONCIER. ENCOURAGEMENT DONNÉ À L'AGRICULTURE.

Une autre décision importante, que prit le même empereur, fut d'ordonner qu'à l'avenir les impôts fonciers ne seraient plus payés par les tenanciers ou locataires des fonds, mais par les propriétaires des terres.

Afin d'encourager l'agriculture par une autre disposition, il ordonna, en 1732, que les gouverneurs des villes lui enverraient tous les ans le nom d'un paysan de leur district, qui se distinguerait par son application à cultiver la terre, par une conduite irrépréhensible, par l'union qu'il ferait régner dans sa famille et par la concorde qu'il entretiendrait avec ses voisins, enfin par sa frugalité et son éloignement de toutes sortes d'excès. Sur le témoignage du gouverneur, le souverain élève le sage et diligent laboureur au degré de mandarin honoraire du huitième ordre, et lui en envoie les patentes. Cette distinction met ce laboureur en droit de porter l'habit de mandarin, de rendre visite au gouverneur, de s'asseoir en sa présence, et de prendre le thé avec lui. Il est respecté pendant le reste de sa vie ; à sa mort on lui fait des funérailles convenables à son rang ; son nom et ses titres d'honneur sont inscrits dans la salle des ancêtres, et de ceux qui ont bien mérité du gouvernement.

MESURES RIGOUREUSES PRISES CONTRE LES MISSIONNAIRES.

Dès la première année du règne de cet empereur, les missionnaires européens, qui avaient été plus ou moins tolérés sous KHANG-HI, furent vivement inquiétés ; les lettres de l'empire, qui voyaient avec peine l'introduction d'une nouvelle religion, mise par eux au même rang que celle de Fo ou des *Tao-sse*, représentèrent à YOUNG-TCHING que ces étrangers avaient trompé son père, l'empereur KHANG-HI, et que ce prince avait beaucoup perdu de sa réputation, en leur per-

mettant par trop de condescendance de s'établir dans les provinces. Le *Tsong-tou* ou gouverneur du *Fou-kian*, présenta une requête à l'empereur à ce sujet, dans laquelle, après lui avoir rendu compte des raisons importantes qu'il avait eues de proscrire la religion chrétienne dans toute l'étendue de son gouvernement, il le suppliait, pour le repos de l'empire et le bien des peuples, d'ordonner que ces étrangers fussent renvoyés des provinces, et conduits ou à la cour ou à Macao, et que leurs temples fussent employés à d'autres usages.

Ce placet fut remis au tribunal des rites pour déterminer ce qu'il y avait à faire. La sentence de ce tribunal fut de conserver à la cour les Européens qui y étaient, et d'y faire venir ceux des provinces qui pouvaient y être utiles; mais pour les autres, de les conduire à Macao, de changer les temples en maisons publiques, et d'interdire rigoureusement leur religion.

Cette délibération du tribunal des rites fut confirmée par l'empereur, qui y ajouta seulement que les vice-rois des provinces leur donneraient un mandarin, pour les conduire à la cour ou à Macao, afin de les garantir de toute insulte.

Les missionnaires résidant à Péking s'adressèrent à un frère de l'empereur, qu'ils croyaient leur protecteur, pour obtenir la révocation de l'arrêt; ce fut inutilement; ils n'en reçurent que cette réponse humiliante : « Nous n'allons pas en Europe imiter votre conduite; vos disputes sur nos coutumes vous ont beaucoup nui; il ne manquera rien à la Chine quand vous cesserez d'y être. » Ils demandèrent alors que leurs frères ne fussent pas envoyés à Macao, mais seulement à Canton; ils sollicitèrent une audience de l'empereur, qui, la leur ayant accordée, leur dit entre autres choses : « J'ai dû pourvoir au désordre excité dans le *Fou-kian*; c'est une affaire de mon gouvernement..... Que diriez-vous si j'envoyais dans votre pays une troupe de bonzes (prêtres bouddhiques). Du temps de votre con-

frère Ricci, vous étiez en petit nombre, vous n'aviez pas des disciples et des églises dans toutes les provinces. Ce n'est que sous le règne de mon père que vous vous êtes étendus avec rapidité; nous le voyions alors, et nous n'osions rien dire; mais si vous avez su tromper mon père, n'espérez pas me tromper de même..... Vous voulez que tous les Chinois se fassent chrétiens, et votre loi le demande, je le sais; mais alors que deviendrions-nous? dans un temps de troubles, ils n'écouteront pas d'autres voix que la vôtre. »

ÉLOGE DE YOUNG-TCHING FAIT PAR LES MISSIONNAIRES.

Malgré ces mesures rigoureuses prises contre les missionnaires, ces derniers n'en ont pas moins rendu justice à YOUNG-TCHING. « On ne saurait s'empêcher, dit l'un d'eux, de louer son application infatigable dans le travail; il pense jour et nuit à établir la forme d'un sage gouvernement, et à procurer le bonheur de ses sujets; c'est lui faire sa cour que de lui présenter quelque projet qui tende à l'utilité publique et au soulagement des peuples. Il y entre aussitôt, et l'exécute sans nul égard à la dépense. Il a fait plusieurs beaux règlements, soit pour honorer le mérite et récompenser la vertu, soit pour mettre de l'émulation parmi les laboureurs ou pour secourir les peuples dans les années stériles. Ces qualités lui ont attiré en peu de temps le respect et l'amour de tous ses sujets (*).

GRAND TREMBLEMENT DE TERRE ARRIVÉ À PÉKING.

Une circonstance extraordinaire et malheureuse fit éclater le caractère bien-faisant de l'empereur YOUNG-TCHING. Dans l'année 1731 (le 30 novembre), la ville de Péking fut presque entièrement détruite par le tremblement de terre le plus extraordinaire qu'on ait encore éprouvé en Chine. Les premiè-

(*) Du Halde, t. I, p. 485, édit. in-4°.

res secousses se firent sentir un peu avant onze heures du matin, si subitement et avec tant de violence que l'on ne s'aperçut du tremblement que par la chute des maisons et des autres édifices, et par le fracas affreux qu'ils faisaient en s'écroulant. En moins d'une minute plus de cent mille habitants de cette grande ville furent ensevelis sous les ruines. Les désastres furent encore plus grands dans la campagne, où des bourgades entières furent détruites de fond en comble. L'empereur montra beaucoup d'humanité dans cette circonstance, et il fut très-sensible à ces désastres; il fit des largesses considérables pour réparer les dommages que le peuple avait soufferts; et il n'en excepta pas les missionnaires de Pé-king, auxquels il donna mille onces d'argent (7,600 f.), pour les aider à réparer leurs églises.

Cet empereur mourut en 1735, dans un des palais de *Youan-ming-youan* (voyez la seconde partie de cet ouvrage), et reçut le nom posthume de CHI-TSOUNG-HIEN-HOANG-TI. Sa mort fut envisagée par les missionnaires comme un retour pour eux à des jours de triomphe; ils espéraient voir revivre sous un nouveau règne ces temps de faveurs et de protection, dont ils avaient joui sous le règne de l'empereur KHANG-HI. Ces espérances, cependant, ne furent qu'en partie réalisées.

ÉCRITS DE L'EMPEREUR YOUNG-TCHING.

On attribue à YOUNG-TCHING des commentaires sur le *Saint édit* (*Ching-yu*), de l'empereur KHANG-HI (*), et un ouvrage sur l'art militaire, intitulé : *Les dix préceptes* (**). Dans la

(*) Voy. ci-dessus.

(**) Le P. Amiot, qui a traduit ce dernier ouvrage (*Mémoires sur les Chinois*, t. VII, p. 13), dit dans sa préface : « On verra dans l'introduction que l'empereur place à la tête de ses *Préceptes*, en quel sens il est l'auteur de l'ouvrage qui porte son nom. C'est la coutume des empereurs chinois de ne pas mettre de différence entre ce qu'ils

préface, il parle du glorieux règne de KHANG-HI et de la sagesse de son gouvernement; il se propose ensuite de conserver toujours les *Manichous* dans leurs anciennes mœurs, et rend compte des mesures qu'il a prises à cet effet. Le premier précepte est un exposé des soins tendres que les pères et les mères ont pour leurs enfants; de l'obligation essentielle de les honorer, de les respecter, de leur être soumis en tout, de leur procurer la subsistance et de les entretenir décemment. Le second prescrit la subordination entre les enfants, et la dépendance des plus jeunes, qu'il fait consister à ne rien faire que par les ordres ou avec la permission des aînés; à ne point finir ce qu'on a commencé contre leur gré; à ne montrer jamais d'opiniâtreté dans les conversations; à ne se servir qu'après eux dans les repas; à leur céder partout la place d'honneur. Le troisième traite des moyens d'entretenir la bonne intelligence avec tout le monde. Dans le quatrième précepte, YOUNG-TCHING recommande aux pères et mères d'instruire leurs enfants, et aux aînés, leurs cadets, pour corriger leurs mauvaises inclinations, et pour cultiver les bonnes; pour leur inspirer le respect qu'ils doivent aux magistrats et l'obéissance qu'ils doivent aux lois; pour leur apprendre tous les devoirs de la société; enfin pour leur faire connaître les obligations qu'elle leur impose. Dans le cinquième, il représente aux soldats l'avantage qu'il y a pour eux et pour l'État de s'occuper avec ardeur de la culture des terres. Le sixième traite du principal devoir des gens de guerre, qui est de se rendre habiles dans l'exercice de la flèche, à pied et à cheval, tant pour se faire un nom que

font faire et ce qu'ils font eux-mêmes, en fait de littérature. » Cette habitude n'est pas exclusivement celle des empereurs chinois qui veulent passer pour lettrés; il y a eu, et il y a peut-être encore des écrivains européens qui n'ont pas eu plus de scrupules. Il y a déjà longtemps que Virgile a dit : *Sic vos, non vobis, nificatis, avest*

pour éviter les reproches, les railleries et les châtimens, que la négligence et la maladresse en cette partie attirent des officiers généraux. Dans le septième précepte, YOUNG-TCHING recommande aux gens de guerre d'éviter la misère où sont réduits la plupart d'entre eux par les dépenses qu'ils font pour leur nourriture et leurs habillemens, pour les mariages et les enterremens, et de mériter en tout le nom d'économes. Dans le huitième, il indique les occasions où l'on peut boire du vin, les dangers qui proviennent souvent des excès de l'ivrognerie, les crimes qu'elle fait commettre, les malheurs qu'elle entraîne, et finit par recommander aux gens de guerre d'éviter un excès capable de les déshonorer, d'abréger leurs jours, et de rendre inutiles le peu de ceux qu'ils auraient encore à vivre. Le neuvième précepte fait une défense formelle de se livrer au jeu, que l'empereur YOUNG-TCHING envisage comme une des choses qui portent un préjudice réel à l'homme, et la source de mille désordres et des plus grands malheurs. Dans le dixième, cet empereur considère l'amour de la vie comme naturel à l'homme; et, par conséquent, le soin de la conserver comme le premier de ses soins; la colère, comme une passion qui étouffe tout sentiment d'honneur, de bienséance et d'humanité; les disputes, les querelles, et les combats comme l'effet de l'impatience et de l'orgueil; l'homicide, même en duel, comme un crime digne de mort (*).

(*) Le P. Amiot fait sur ce dernier précepte les réflexions suivantes : « Les querelles et les combats dont l'empereur parle ici, ne regardent guère que les Mantchous; car, pour les Chinois, il est rare qu'ils en viennent à ces sortes d'extrémités. Les vrais Chinois ne vont guère au delà des injures, ou tout au plus de quelques coups de poings; et encore lorsqu'ils veulent se battre, ils ne le font point sans de longues délibérations : ils commencent par ôter leurs habits; ils les mettent proprement dans quelque endroit sûr, aimant beaucoup mieux qu'on leur déchire la peau du corps, qui ne leur coûte rien, que les vêtemens qui leur coûtent

de l'argent : quand celle-là est écorchée, disent-ils, on en est quitte pour attendre patiemment la guérison; mais quand ceux-ci sont déchirés, il faut en acheter de nouveaux. »

Après que leurs vêtemens ont été mis à l'abri de toute insulte, ils se provoquent mutuellement, et se disent, par-ci par-là quelques injures pendant l'espace d'un quart d'heure ou d'une demi-heure, jusqu'à ce que quelqu'un des spectateurs, dont la curiosité de savoir le sujet de la dispute est déjà satisfaite, s'ennuyant de ne plus rien entendre de nouveau, se mette en devoir de les séparer. Les champions font d'abord quelques difficultés; mais, dociles ensuite, ils se séparent et s'en vont chacun de son côté.

« Les Mantchous et tous ceux qui sont sous les bannières sont un peu plus furieux. Ils mettent quelquefois le couteau à la main, et ils s'égorgent. C'est la plupart du temps sans en avoir l'intention; car aujourd'hui les mœurs chinoises les ont presque tous subjugués, et il n'y a guère de combats que parmi ce qu'il y a de plus vil, ou parmi ceux qui sont pris de vin. »

les lois, furent obligées de faire des exemples : cinq dominicains espagnols, déguisés et cachés dans un village de la province du Fou-kian, furent saisis et mis à la torture. Le vice-roi de cette province les condamna à être décapités, et KHIAN-LOUNG confirma cette sentence en 1747.

GUERRE CONTRE LES ÉLEUTHS.

En 1753, les princes descendus de ce Galdan (*) qui, tant de fois du temps de KHANG-HI, avait troublé la tranquillité de l'empire, après s'être fait les uns aux autres une guerre continuelle, commencèrent à se rendre redoutables à leurs voisins. Beaucoup d'Oelets vinrent implorer les secours de l'empereur (**). Ce prince prit parti dans la querelle qu'un des chefs oelets, nommé Amour-sanan, avait avec Dawadji, autre chef de la même famille. Les troupes impériales mirent Amour-sanan sur le trône; mais l'empereur fit grâce de la vie à Dawadji, son prisonnier, peut-être moins par clémence que par politique, et pour pouvoir, au besoin, l'opposer à son rival. Ce dernier, devinant les motifs de la conduite de KHIAN-LOUNG, et mécontent du peu d'autorité que les lieutenants de l'empereur lui laissaient en Tartarie, anima les peuples contre l'autorité chinoise, et leva, en 1755, l'étendard de la révolte.

Tous les grands étaient d'avis d'abandonner les Tartares à leurs dissensions, et de ne point entreprendre une guerre

lointaine et hasardeuse; mais KHIAN-LOUNG pensa différemment. Ses généraux eurent ordre de pénétrer jusqu'au fond des pays habités par les Oelets, chez les Khirgis-khasaks : mais, se laissant tromper par les chefs de ces peuples, qui inclinaient au fond pour le prince oelet, ils ne firent pas assez de diligence pour s'emparer d'Amour-sanan, et furent même trahis par les Tartares, qui formaient une partie de leurs troupes.

KHIAN-LOUNG, voyant ses armées presque détruites par l'effet d'une perfidie qui dérangeait tous ses desseins, hésita pour continuer la guerre; mais TCHAO-HOEI et FOU-TE (*), deux excellents officiers généraux, l'un Chinois, et l'autre Mantchou, firent changer la face des affaires. Les Oelets plierent devant eux; tout leur pays fut occupé. Amour-sanan, fugitif, se retira d'abord chez les Khasaks, ensuite dans la Sibérie, où, comme disent les Chinois, dans les vastes solitudes de *Lo-cha*. Il y mourut bientôt après de la petite vérole.

KHIAN-LOUNG, n'ayant pu avoir son ennemi vivant, voulut du moins qu'on lui en envoyât les ossements pour en faire un exemple suivant l'usage. Ce fut l'objet d'une négociation qui n'eut aucun succès, parce que la cour de Russie ne voulut pas consentir à l'extra-

(*) La pl. 70 représente TCHAO-HOEI recevant dans son camp sous les murs de Yerechim les hommages des habitants de la ville et de la province, et nommant des officiers pour l'administration de cette partie de la Boukharie (juillet 1759).

La pl. 71 représente la bataille d'Altchour, gagnée par FOU-TE contre les deux Ho-tchom ou princes mahométans, dont l'un commandait à Yerkiyang et l'autre à Kachgar.

La pl. 72 représente le combat qui se donna le premier septembre 1759 dans la montagne de Pouloukekol, près des lacs de Pouloungkol et d'Isikol, non loin de la ville de Badakchan. FOU-TE commandait les troupes impériales contre les deux Ho-tchom. Le combat eut lieu vers la fin du jour; le grand Ho-tchom y périt. L'armée chinoise y fit un butin considérable. C'est la fin de la conquête de la petite Boukharie.

(*) M. Abel Rémusat, *Vie de Kao-tsong; Nouveaux mélanges asiatiques*, t. II, p. 46.

(**) La planche 69 représente l'empereur KHIAN-LOUNG recevant à Gehol les hommages de ces Oelets ou Éleuths, et leur donnant pour roi AMOUR-SANAN, avec le titre de *Thsing-wang, roi vassal des Thsing*, (1754). Cette planche, ainsi que les trois suivantes, sont des réductions de celles qui furent gravées à Paris dans le siècle précédent, d'après les dessins des missionnaires Attiret, de Dôle, en Franche-Comté, Castiglione, etc., peintres de l'empereur de la Chine.

dition du cadavre d'Amour-sanan. On se contenta de le faire voir aux officiers de KHIAN-LOUNG, pour qu'ils pussent assurer leur maître de la mort du rebelle. Les armées chinoises parcoururent alors la Tartarie, en rassemblant tout ce qui restait des tribus oeleètes; les hommes du commun furent transportés dans des contrées lointaines, et les chefs envoyés pour la plupart à Péking, où l'empereur, qui les jugea lui-même, les condamna au supplice des rebelles, parce qu'ils avaient accepté des charges et des titres avant de se révolter contre lui. Le pays fut administré sous sa protection par des chefs qu'il institua, et qu'il rendit héréditaires, à la condition qu'ils tiendraient de lui leur autorité.

Les vastes contrées habitées par les Oelets ne furent pas les seules qui, par l'issue de cette guerre, se trouvaient soumises à KHIAN-LOUNG. Toutes les villes des Hœi-tseu ou Mahométans, c'est-à-dire, des Turcs de Kachgar, d'Aksou, de Yerkiyang, et jusqu'aux Khasaks, précédemment vassaux des Oelets, passèrent sous la domination chinoise. Le sultan de Badakchan, chez qui s'étaient réfugiés les princes de Kachgar et de Yerkiyang, fut contraint de les livrer. Ainsi la puissance chinoise s'exerça encore une fois à l'extrémité de la Tartarie, sur les confins de la Perse, comme au temps de la dynastie des *Han*, et de celle des *Thang*.

KHIAN-LOUNG, se voyant seul maître des régions centrales de l'Asie, voulut se conformer aux rites que les anciens empereurs pratiquaient à la fin d'une guerre glorieusement terminée. Il se rendit à dix lieues de Péking, sur la route par où devait revenir le général TCHAO-HOEÏ, dans un lieu où l'on avait élevé un autel et plusieurs tentes, dont l'une était destinée à l'entrevue de l'empereur avec son général. Lorsqu'on fut près de l'autel, KHIAN-LOUNG mit pied à terre et dit à TCHAO-HOEÏ qui sortait de sa tente : « Vous voilà heureusement de retour après tant de fatigues et de glorieux exploits. Il est temps que vous jouissiez dans votre famille

d'un repos dont vous avez si grand besoin. Je veux être moi-même votre conducteur; mais il faut auparavant que nous rendions ensemble de solennelles actions de grâces à l'esprit de la victoire. » Il s'approcha de l'autel, fit les cérémonies, et rentra ensuite dans la tente avec TCHAO-HOEÏ, FOU-TE et d'autres officiers. Il s'assit et ayant fait asseoir aussi TCHAO-HOEÏ il lui présenta lui-même une tasse de thé. Le général voulut la recevoir à genoux, comme c'est l'usage pour tout ce qui vient même indirectement de l'empereur; mais ce prince s'y opposa. On se mit ensuite en marche, au milieu d'une foule immense, avec un cortège magnifique. L'empereur était sous un dais, précédé d'un pas par TCHAO-HOEÏ à cheval, le casque en tête et armé de sa cuirasse. Trente prisonniers turcs marchaient derrière, à pied et enchaînés. Ce triomphe eut lieu au mois d'avril 1760.

NOUVELLES CARTES DE L'EMPIRE.

Dans l'année 1761, à l'occasion des réjouissances qui se célébraient pour fêter l'anniversaire décennal de sa naissance, KHIAN-LOUNG reçut l'hommage du nouveau travail géographique des pères Hallerstein et Benolt, deux missionnaires versés dans les mathématiques, et qui ont porté à un point voisin de la perfection les cartes de la Chine et de la Tartarie, précédemment levées par les pères Jartoux, Régis et quelques autres de leurs devanciers (*).

En 1767, KHIAN-LOUNG fit avec éclat la cérémonie du labourage de la terre. Nous renvoyons pour la description de cette cérémonie curieuse à la seconde partie de cet ouvrage.

En 1768, l'empereur eut à soutenir une guerre avec les peuples du royaume d'Awa.

En 1770, les Tourgaouts (**), tribu

(*) Voyez ci-devant.

(**) On peut voir, dans les Mémoires sur les Chinois, p. 401, la traduction de l'inscription que l'empereur KHIAN-LOUNG fit graver en manichou, en chinois, en mongol

mongole qui s'était établie sur le Wolga, mécontents de la domination russe, traversèrent les déserts des Khirgis, côtoyèrent le lac de Balgach, et vinrent sur les bords de l'Ili demander à rentrer sous la puissance chinoise, et à habiter dans le pays de leurs aïeux. Ils arrivèrent, fatigués de mille combats qu'ils avaient eu à soutenir, dénués de tout, au nombre de 50,000 familles, évaluées à 300,000 âmes. L'empereur les reçut avec une vive satisfaction, fit venir leur chef à la cour et le combla d'honneurs. L'année suivante, 1771, plusieurs tribus osètes, des pourouts et les restes de la nation tourgaoute, en tout formant 30,000 familles, vinrent encore d'elles-mêmes demander à se soumettre.

En 1775 eut lieu la réduction des *Miao-tseu*, cette ancienne peuplade indépendante qui était restée enfermée dans les montagnes du Sse-tchouan depuis un temps immémorial (*). Pour avoir un prétexte de soumettre ces peuplades indépendantes, on les accusa de brigandages, à cause des querelles que de temps à autre ils ne pouvaient manquer d'avoir avec les officiers chinois des villes voisines. La réduction de ces peuplades fut une véritable extermination. Le général Akouï, après avoir fait monter de l'artillerie dans les gorges où vivaient ces montagnards, les poursuivit de retraite en retraite, sur les rochers les plus escarpés, et au travers des précipices les plus dangereux.

Les *Miao-tseu* firent la plus belle défense; les troupes impériales ne purent avancer que de douze lieues en un an et demi. La capitale, nommée le *Grand ruisseau d'or*, fut prise; une forteresse réputée imprenable, dernier refuge de ces montagnards, fut également prise; les chefs furent conduits à Péking, où l'empereur souilla

et en tibétain, sur un monument qu'il fit élever à ce sujet, ainsi que celle du poème en vers chinois qu'il fit également graver sur un monument pour célébrer la conquête du royaume des Osètes, p. 329.

(*) Voy. page 56 de ce volume.

l'éclat de cette périlleuse victoire, en faisant mourir, non-seulement ces chefs, mais beaucoup de *Miao-tseu* d'un moindre rang, dont les têtes furent exposées dans des cages.

Cette conquête fut aussi célébrée comme les précédentes, dans une inscription monumentale, qui commence ainsi : « Les rebelles brigands du Kintchouan (*Ruisseau d'or*) avaient marché dans le mal de génération en génération. Par un heureux succès, les armées mantchoues les ont rapidement exterminés. »

PROCLAMATION DE KHIAN-LOUNG SUR LE CÉRÉMONIAL A SUIVRE POUR CÉLÉBRER L'ANNIVERSAIRE DÉCENNAL DE SA NAISSANCE.

L'empereur avait perdu sa mère en 1777, et à cette occasion, il fit de grandes largesses, et accorda considérablement de faveurs. C'était une coutume établie de célébrer tous les dix ans l'anniversaire de l'empereur, d'une manière plus brillante et plus somptueuse que toutes les années; un de ces anniversaires décennaux (*wen-tcheou*), étant arrivé, KHIAN-LOUNG fit une proclamation, de laquelle nous extrayons les passages suivants :

« KHIAN-LOUNG, 44^e année (1779), 8^e lune, le 19. *Chang-yu* ou *Paroles d'en haut*.

« Les officiers généraux, *tsoung-tou*, vice-rois et autres, des provinces de Kiang-nan, de Tche-kiang, etc., m'ayant invité à aller dans les provinces méridionales de mon empire, pour y voir par moi-même les ouvrages qui ont été nouvellement faits sur les rivières, ainsi que sur les bords de la mer, j'ai résolu de ne pas me refuser à leurs invitations. A la première lune du printemps de l'année prochaine, je me mettrai en route.

« A cette occasion, les mêmes officiers généraux m'ont supplié de leur permettre de célébrer la soixante-dixième année de mon âge, dans l'étendue de leurs districts respectifs, à mesure que j'arriverais dans les provinces dont je leur ai confié le gouvernement, afin

que par des démonstrations de joie, ils pussent donner au moins quelques faibles preuves des sentiments dont ils sont pénétrés pour ma personne dans le fond de leur cœur. Je ne saurais leur accorder ce qu'ils me demandent. Il est bien vrai que, ci-devant, j'avais comme permis qu'on célébrât dans tout l'empire la soixante-dixième année de mon âge, lorsque le temps en serait venu; mais lorsque je donnai cette permission, ma sainte mère vivait encore, et jouissait de la meilleure santé; je me flattais qu'elle pousserait sa carrière jusqu'à ce terme, qui eût été en même temps et la 70^e année de mon âge, et la 90^e du sien.

« Ma sainte mère n'est plus; tous mes projets de joie se sont évanouis. Je n'ai d'autre pensée aujourd'hui que celle de contribuer de tout mon pouvoir à la félicité de mes peuples; et cette pensée fait naître dans mon cœur les sentiments d'une joie dont je goûte à chaque instant les douceurs. J'accorde aux lettrés la promotion d'un grade; elle les fera entrer plutôt dans la carrière qui conduit aux charges et aux dignités. Pour second bienfait, j'exempte le peuple du tribut que je perçois en riz.

« Après mon retour des provinces méridionales, j'offrirai le sacrifice ordinaire dans le *Thi-tan* (le temple de la terre), et, immédiatement après le sacrifice, je partirai pour Géhol. Là, on ne fera, à la huitième lune, pour la cérémonie de mon *wen-tchéou*, que ce que l'on fait chaque année pour la célébration du jour de ma naissance. Il serait à craindre, si je restais à Péking, que les grands et les mandarins ne me fissent une foule de représentations et de suppliques pour obtenir de pouvoir célébrer ce jour avec une pompe dont je ne veux absolument point; et c'est en partie pour éviter ces représentations qu'ils ne manqueraient pas de me faire, et auxquelles, très-certainement, je n'aurais aucun égard, que je me suis déterminé à partir de si bonne heure... Ce serait m'offenser que de contrevenir à mon ordre sur ce point, sous quelque prétexte

que ce puisse être. Il me souvient d'une supercherie qu'on me fit à la soixantième année de mon âge, lorsque j'étais en chemin pour me rendre à Géhol. Au sortir des gorges de Kou-pi-keou, au lieu d'une campagne déserte à laquelle je m'attendais, je ne vis que des décorations de toutes les sortes, telles qu'on les aurait pu faire aux environs de la ville la mieux peuplée; il y avait même des théâtres de distance en distance, et des lanternes de parade des deux côtés du chemin. Qu'on ne s'avise pas de faire la même chose cette année; je le défends absolument. Je veux qu'on ne prépare les chemins que de la même manière dont on les prépare dans les années ordinaires, lorsque je vais à Géhol. Afin que personne n'ignore mes intentions, qu'on publie dans tout l'empire les ordres que je viens de donner (*).

ÉNUMÉRATION DES BIENFAITS ACCORDÉS
PAR L'EMPEREUR A L'OCCASION DE L'ANNIVERSAIRE DÉCENNAL DE SA NAISSANCE.

Après avoir ainsi défendu aux premiers fonctionnaires publics de faire célébrer le soixante-dixième anniversaire de sa naissance par des dépenses inutiles et mensongères, le même empereur voulut le célébrer plus dignement par un grand nombre de bienfaits qu'il répandit dans tout l'empire. Nous pensons que, malgré son étendue, on verra ici avec plaisir la proclamation qu'il fit à ce sujet, et qui fut publiée par le *Tribunal qui reçoit les ordres du ciel*; proclamation qui renferme plus d'un enseignement utile.

« KHIAN-LOUNG, quarante-cinquième année, le premier de la première lune (1780).

« Depuis que, par les bienfaits du ciel, je suis monté sur le trône, je puis me rendre cette justice, que je n'ai rien oublié de tout ce qui dépendait de moi, pour pouvoir porter dignement le pesant fardeau dont j'étais chargé. J'ai mis tous mes soins à pro-

(*) Amiot, Mémoires sur les Chinois, t. IX, p. 7.

curer le bonheur des peuples dont le gouvernement m'est confié. Quoique tout m'ait réussi jusqu'à présent, je ne laisse pas que d'être dans une appréhension continuelle de quelques revers. L'espérance dans laquelle je vis, que le ciel, qui m'a favorisé ci-devant en faveur de mes ancêtres, ne me refusera pas les secours qu'il m'a toujours prodigués, me soutient au milieu de mes craintes, et dissipe mes inquiétudes.

« Tout est en paix aujourd'hui sur terre comme sur mer; j'ai reculé bien loin les bornes de ma domination, et j'ai redoublé d'attentions et de soins en proportion de l'étendue que j'ai donnée à mon empire. Je m'occupe nuit et jour des affaires du gouvernement. Je suis sur le trône depuis quarante-cinq ans, et je touche à la soixante-dixième année de mon âge. KANG-HI, mon auguste aïeul, m'a servi de modèle; et j'ai tout lieu d'être persuadé que c'est à l'attention que j'ai eu de marcher sur ses traces que je dois toutes les prospérités de mon règne. Ce grand prince, n'ayant lui-même que le ciel pour modèle, ne s'écarta jamais de ses intentions : aussi en a-t-il été récompensé par un règne des plus heureux, des plus brillants et des plus longs. *Ché-tsoung-hien-hoangty* (Yong-tcheng), mon père, m'a laissé les meilleures instructions pour le gouvernement de mes sujets. J'ai mis à profit l'exemple de l'un, et les leçons de l'autre; et en conséquence je regarde mes sujets comme ne faisant qu'un même corps avec ma propre personne. Je les chéris comme je me chéris moi-même. Je n'oserais me livrer à la joie, si j'avais lieu de soupçonner qu'ils fussent dans la tristesse; et j'imagine tous les moyens pour pouvoir leur procurer, sinon un bonheur parfait, celui du moins dont je voudrais jouir, et après lequel je soupire. Ce que je dis ici est conforme à la plus exacte vérité, et c'est dans toute la sincérité de mon cœur que je parle. Qu'on n'en prenne pas cependant occasion de me louer sur cet article, dans les compliments de félicitation

que l'on me fera lors de mon *wentcheou* : je le défends expressément aux grands et aux mandarins de tous les ordres. Je les prévins que tous les billets qui contiendront des éloges, seront mis au rebut; ils ne parviendront pas même jusqu'à moi. Ainsi, qu'on ne s'expose pas à recevoir un affront, en m'en offrant de pareils. Qu'on s'en tienne aux compliments, et aux souhaits consacrés par l'usage en pareille occasion. Je ne doute pas que mes grands, mes mandarins et tous mes autres sujets ne soient bien aises de me voir en bonne santé continuer tranquillement le cours de ma vie. Les uns et les autres voudraient me témoigner les sentiments dont ils sont pénétrés pour moi dans le fond de leurs cœurs, et ils s'attendent avec raison que je ne manquerai pas de mon côté à leur témoigner, par de nouveaux bienfaits, combien je suis sensible à leur bonne volonté et à leur affection. J'entre dans leurs vues.

« La quarante-troisième année de mon règne, tous mes sujets furent exemptés de tout tribut; j'étendis mes bienfaits particuliers sur les gens de lettres, dont j'accélérai la promotion, afin qu'ils fussent plutôt en état de posséder des charges, et d'employer leurs talents à l'instruction du reste de mes sujets. Cette année est réputée pour une année de joie. Les lettrés, le peuple, ceux même de la campagne, témoins de mes succès, se félicitent de pouvoir couler des jours tranquilles dans le sein de la paix; rien ne saurait mettre obstacle au bonheur dont ils jouissent. Pour contribuer, autant qu'il est en moi, à leur faire encore mieux sentir tout le prix de ce bonheur, je veux que mes bienfaits, semblables à une pluie douce qui fertilise indifféremment tous les champs, s'étendent indifféremment sur tous. Lorsque KANG-HI, mon aïeul, eut atteint la soixantième année de son âge, tous ses sujets eurent part à ses dons; je veux encore l'imiter en cela; et, en l'imitant, j'agirai suivant les intentions du ciel, parce que mon cœur sera conforme au cœur de mes ancêtres. Voici, article par arti-

clo, le détail de ce que je veux faire. J'en donne les ordres précis, et ils seront exécutés à la rigueur.

« 1. Que ceux à qui il appartient nomment des mandarins pour être envoyés aux cinq *yo* et aux quatre mers, où ils offriront les sacrifices d'usage.

« 2. Qu'on envoie de même dans les lieux où sont les tombeaux des anciens souverains, et dans le lieu encore où reposent les cendres de Confucius, pour leur rendre les hommages ordinaires.

« 3. Qu'on fasse des dons à tous les princes, depuis ceux qui ont le titre de *ouang*, jusqu'à ceux qui ne sont point titrés; qu'on en fasse également à ces derniers qui sont au-dessus de l'âge de quinze ans.

« 4. Qu'on accorde des bienfaits, proportionnés au grade et à la convenance, à tous les grands qui sont au-dessus de l'âge de soixante ans.

« 5. Qu'on élève à un grade supérieur chaque mandarin, tant manchou que chinois.

« 6. Pour ce qui est des grands et petits mandarins, tant du dedans que du dehors, qui avaient obtenu ci-devant des titres pour leurs ancêtres, ils pourront ajouter à ces titres les nouveaux titres dont ils sont décorés eux-mêmes.

« 7. Je donne à tous ceux qui avaient le titre, ou l'expectative de quelque mandarinat, de pouvoir entrer en charge, d'en exercer les fonctions, et de jouir des revenus qui y sont attachés.

« 8. Qu'on donne un mois de vacance aux maîtres et aux écoliers du collège impérial, et des autres écoles entretenues par l'État, et que, pendant ce mois, les maîtres et les écoliers soient entretenus comme à l'ordinaire.

« 9. Qu'on raccourcisse d'une année le terme de l'examen de ceux qui doivent être promus aux grades.

« 10. Qu'on fasse une recherche exacte de tous ceux qui se distinguent par leur piété filiale; qu'on s'informe avec soin de tous ceux qui ont mené jusqu'à présent une vie irréprochable,

en remplissant les devoirs de la vie civile; qu'on s'informe de même de toutes les personnes du sexe qui se sont distinguées par la pratique des vertus propres de leur état, et que leurs noms et renseignements soient donnés aux mandarins respectifs, afin que ceux-ci m'en avertissent, et qu'après que j'aurai été instruit, j'ordonne au tribunal des rites de vérifier les titres, et de décerner des récompenses proportionnées aux différents degrés de mérite d'un chacun.

« 11. Qu'on fasse des dons aux soldats manchous qui ont bien servi, et qui, à cause de leurs infirmités ou de leur vieillesse, ne sont plus aujourd'hui employés.

« 12. Qu'on fasse pareillement des dons aux troupes des bannières, *Manchou*, *Mongou* et *Han-kien*, et que ces dons soient proportionnés aux services et aux mérites d'un chacun; qu'on en fasse de même à l'égard des *Khasaks*, *Kalkas* et autres *Tartares*; qu'on distingue des autres ceux qui seront parvenus à la soixantième, soixante-dixième, quatre-vingtième et quatre-vingt-dixième année de leur âge, et qu'on distingue de même les dons qui leur seront faits. S'il s'en trouve qui aient vécu cent ans, qu'on m'en avertisse en particulier, afin qu'outre les dons communs, je leur en distribue moi-même, dont l'honneur et les avantages rejaillissent sur toutes leurs familles.

« 13. Qu'on exempte de toute corvée l'un des enfants ou des parents de tout soldat et de tout autre Chinois, quel qu'il puisse être, qui sera septuagénaire et au-dessus, afin que le vieillard ait toujours auprès de sa personne quelqu'un pour le servir. Pour ce qui est des vieillards octogénaires, il faut leur donner à chacun une pièce de flo-selle, une livre de coton, dix boisseaux de riz et dix livres de viande; aux vieillards, depuis quatre-vingt-dix jusqu'à cent ans, il faut leur donner le double de ce que je viens de déterminer pour les précédents. Quant aux centenaires, je veux les connaître moi-même, et répandre sur eux, de ma

propre main, les bienfaits que je leur destine.

« 14. Qu'on visite exactement les *miao* des cinq *yo* et des quatre mers, pour savoir s'il y a des réparations à faire; qu'on répare à mes frais tout ce qui en aura besoin, et que ces réparations soient solides et faites avec soin, afin de donner, par cet extérieur, une preuve des sentiments de respect dont on doit être pénétré pour tout ce qui a rapport au culte. Je veux qu'on m'avertisse en détail de tout ce qui se doit faire, et se sera fait sur ce point.

« 15. Pour l'avantage du peuple et la commodité des voyageurs, j'ordonne qu'on répare tous les grands chemins et tous les ponts de l'empire.

« 16. Qu'on fasse une visite exacte de toutes les terres situées près des rivières dans la province de Pé-tché-ly; qu'on remarque avec soin celles qui ont été dégradées ou absorbées par les eaux, afin de n'exiger des propriétaires qu'une taxe proportionnée à la quantité de terrain cultivable qui leur reste. Je charge le *Hou-pou* (le Tribunal des subsides) de donner toute son attention à cet article, et de m'instruire du résultat de ce qu'il aura déterminé.

« 17. Qu'on s'informe de l'état actuel de tous ceux qui, ayant souffert ci-devant de l'inondation ou de la sécheresse, et se trouvant hors d'état de vaquer à leurs travaux ordinaires, avaient reçu de mes gens, à titre d'emprunt et sous la condition de rendre, des bœufs, des instruments ruraux et autres choses, pour les mettre en situation de pouvoir travailler comme auparavant; et s'ils ne sont pas en état de rendre, sans souffrir quelque dommage qui mettrait eux et leurs familles à l'étroit, qu'on ne leur demande rien: je leur remets la dette, et je la tiens comme acquittée.

« 18. Que les mandarins des lieux respectifs aient un soin particulier des veuves, des orphelins, des malades, des vieillards et de tous ceux qui n'ont aucune ressource. Qu'ils emploient pour les secourir les deniers publics, je veux dire ceux qui sont à ma disposition ou qui devraient me revenir.

Dans les secours qu'ils donneront, qu'ils aient égard aux besoins réels, et que nulle autre considération ne leur arrache des partialités. La mesure des secours doit être exactement prise sur celle des besoins.

« 19. Je rétablis dans leurs grades tous les mandarins actuellement employés, qui, pour quelques fautes peu importantes, avaient été abaissés d'un degré. Cette faveur s'étend sur tous, tant du dedans que du dehors.

« 20. Je remets la peine d'exil, et toutes les autres moindres que celle-là, à tous ceux qui les avaient méritées par leurs fautes, et je leur pardonne, en les exhortant d'être plus attentifs désormais à éviter ce qui mérite l'animadversion de ceux qui sont proposés pour faire garder la loi.

« Comme je porte dans mon cœur tous les hommes, je voudrais que tous les hommes pussent avoir part à mes bienfaits. Je veux surtout forcer, en quelque sorte, tous mes sujets à désirer que je vive longtemps, afin que je règne encore longtemps sur eux. Je n'ai rien oublié de ce qui dépend de moi pour leur procurer les cinq sortes de bonheur. Je continuerai de même jusqu'à la fin de ma course, quel qu'en puisse être le terme. Qu'on publie cet écrit dans tout l'empire, afin que tout le monde soit instruit de mes intentions (*).

TRAVAUX ENTREPRIS POUR CONTENIR LE FLEUVE JAUNE.

Dans la même année 1780, l'empereur fit entreprendre de grands travaux pour contenir le fleuve Jaune (*Hoang-ho*), dont les inondations et les ravages menaçaient sans cesse les provinces que son cours fertilise, en rompant les digues dans lesquelles on avait voulu l'emprisonner. Différents systèmes de travaux avaient été essayés et exécutés sans succès. *KHIAN-LOUNG*, qui avait trouvé dans le jeune *AKOU* (ce même général qui s'était déjà illus-

(*) Amiot, Mémoires sur les Chinois, t. IX, p. 11 et suiv.

tré par la réduction des *Miao-tseu* un homme d'un génie supérieur pour les combinaisons et la bravoure militaires, crut qu'il serait aussi habile et aussi heureux dans l'exécution des grands travaux hydrauliques qu'il voulait lui confier; et, en effet, ce général réussit aussi bien dans cette nouvelle entreprise que dans l'autre. Il se rendit dans le Ho-nan, examina attentivement les lieux; et, après une étude approfondie du grand et nouveau travail qui lui était confié, il présenta un plan à l'empereur, plan qui, selon lui, était le seul qui pût remédier efficacement aux désastres périodiques du grand fleuve. Ce plan consistait à creuser un canal de dérivation du fleuve; canal dans lequel s'écoulerait le trop plein dans les crues extraordinaires. L'empereur approuva le plan de son premier ministre : « Mon intention, lui dit-il, est qu'on travaille incessamment à procurer au peuple un avantage solide, présent et à venir. Entrez dans mes vues, et n'oubliez rien pour les remplir, en exécutant votre projet, que je regarde comme étant le mien, puisque je l'approuve en tout, et que j'en avais eu l'idée. Du reste, c'est à mes propres frais et non aux frais de la province que je veux que tout se fasse; que les dépenses ne soient point épargnées; je prends sur moi le résultat, quel qu'il puisse être. Je n'ai pas d'autres instructions à vous donner; partez. »

Lorsque les travaux furent achevés, *AKOUÏ* en rendit compte à l'empereur de la manière suivante :

« Votre sujet, *AKOUÏ*, conjointement avec les grands qui président aux eaux, ainsi que le vice-roi du Ho-nan, annoncent avec joie à Votre Majesté que le pénible ouvrage dont ils étaient chargés vient d'être terminé. Le Hoang-ho est rentré dans son lit et continue son cours ordinaire; la digue est en bon état, et nous l'avons fortifiée du mieux qu'il nous a été possible; le canal nouvellement creusé est en état de recevoir les eaux les plus abondantes; en un mot, nous sommes très-satisfaits du succès de nos travaux, parce que les vœux de Votre Majesté sont rem-

plis, et qu'elle n'aura plus d'inquiétude à ce sujet. Nous allons lui rendre compte succinctement de la manière dont nos opérations ont été terminées. Le 6 de la troisième lune, nous lâchâmes les écluses pour introduire les eaux dans le canal nouvellement creusé. Elles y entrèrent d'elles-mêmes avec une facilité qui surpassa de beaucoup nos espérances les plus flatteuses; il semblait que c'était à leur lit naturel. Elles prirent d'abord un cours rapide, et cette rapidité, loin de se ralentir, augmenta par degrés jusqu'au terme du confluent. Il est vrai que tout concourait à nous favoriser; le temps était à souhait, et le vent frais qui soufflait alors semblait avoir reçu nos ordres pour prendre la même direction que les eaux. Nous ne fûmes pas longtemps sans avoir la satisfaction de voir en même temps les deux berges du fleuve à découvert : ce qui n'était pas arrivé depuis bien des années. A en juger par les apparences, des dix parties du volume des eaux, huit entrèrent dans le canal, et deux seulement couleront dans leur ancien lit. Nous avons profité de l'occasion pour réparer solidement tous les endroits de la digue qui en avaient besoin, et nous avons tout lieu d'espérer que le Hoang-ho n'y fera plus de brèche désormais, comme il avait si souvent fait ci-devant. On pourra dans la suite fortifier encore l'ouvrage déjà fait; mais, en le fortifiant, il faut qu'on ait l'attention de ne pas travailler précipitamment; il ne faut pas vouloir épargner les matériaux, non plus que ceux qui les mettent en œuvre; il faut travailler de suite et sans interruption. C'est ainsi que moi, *AKOUÏ*, et les grands de ma suite, avons tâché de nous conduire pour obtenir de notre entreprise le succès dont nous sommes témoins. Nous avons veillé nuit et jour sur l'ouvrage, afin que les bas officiers et les travailleurs ne nous en imposassent pas. Nous voyant pour ainsi dire à leur tête, les ouvriers travaillaient d'affection; convaincus qu'ils ne seraient pas frustrés de leur juste salaire, qu'ils auraient même des récompenses, ils redou-

blaient de force, de diligence, de courage et d'activité. Ils voient aujourd'hui avec des yeux de complaisance que tout leur a réussi comme nous le leur avions fait espérer. Dans les endroits où l'eau avait plus de cent pieds de profondeur, elle n'en a plus aujourd'hui que quarante, tout le reste entrant sans aucun effort dans le canal, pour aller se joindre au Tsing-ho. Nous avons suivi exactement le plan que Votre Majesté elle-même nous avait tracé, et nous n'avons pour nous que le mérite de l'exécution. Tout a été fini dans le temps précisément qu'elle entrait dans le Kiang-nan, comme si les eaux, en y entrant de même, eussent voulu vous rendre hommage, et vous faire jouir d'une satisfaction après laquelle vous soupiriez depuis tant d'années.

« Le 10 (de la troisième lune), Votre Majesté passa le Hoang-ho, et après l'avoir passé, elle alla faire sa prière dans le *miao* (ou temple) dédié à l'esprit qui préside au fleuve. Le lendemain, onzième de la lune, le temps s'étant trouvé des plus favorables, nous en profitâmes pour fermer entièrement la digue; ce qui s'exécuta sans obstacle, et en très-peu de temps. Sans doute que le ciel a voulu récompenser la piété de Votre Majesté. Depuis ce jour, il ne s'écoule pas une seule goutte d'eau hors des deux lits. Nous avons tout lieu d'espérer que le Hoang-ho ne fera plus désormais les ravages qu'il faisait ci-devant. Jusqu'à présent tout va bien, et nous nous empressons de le faire savoir à Votre Majesté. »

L'empereur répondit à AKOUÏ :

« J'ai lu votre lettre avec un vrai plaisir. Le vice-roi du Kiang-nan m'avait déjà averti que les eaux étaient arrivées dans son gouvernement par le nouveau canal, et m'en remercie comme d'un nouveau bienfait dont j'ai gratifié sa province. Je crois que vous dites vrai, en disant que la réussite de cette grande entreprise est due à la faveur du ciel, et à la protection des esprits que j'ai implorés par mes prières. Cela augmentera ma piété (*). »

(*) Mémoires sur les Chinois, tom. IX, p. 32.

CONDAMNATION A MORT D'UN VICE-ROI OU GOUVERNEUR DE PROVINCE POUR CRIME DE CONCUSSION.

Dans la même année 1780, le vice-roi ou gouverneur général (*tsoung-tou*) de la province de Yun-nân, nommé LI-SSE-YAO, honoré du titre de *maître de la doctrine*, grand de l'empire, d'une famille chinoise très-ancienne et des plus distinguées, fut condamné à mort, pour avoir déshonoré son emploi par des concussions. Voici la déclaration de l'empereur à ce sujet :

« KHIAN-LOUNG, quarante-cinquième année (1780), le cinquième de la quatrième lune.

« LI-SSE-YAO, de lieutenant général dans le service militaire, ayant passé à la dignité de *tsoung-tou* (gouverneur général de province), se distingua d'abord par son exactitude, sa vigilance et son attention extrême à remplir tous ses devoirs. Personne n'envisageait mieux une affaire, ne l'exposait avec plus de précision et de clarté, ne la traitait avec plus de diligence et d'intégrité que lui. Il avait, outre cela, le talent de commander et de se faire obéir, et possédait dans un degré éminent l'art de ne mécontenter personne, en exigeant que tout le monde remplit son devoir. Je le regardais comme le gouverneur le plus accompli qui fût dans tout l'empire. Aussi, je lui ai confié cet important emploi pendant plus de vingt ans, et il l'a exercé dans plusieurs provinces. Très-satisfait de sa conduite, je l'avais décoré successivement des titres les plus honorables, jusqu'à celui de *grand maître de la doctrine* (*ta-hio-sse*), inclusivement. La seule reconnaissance aurait dû engager LI-SSE-YAO à redoubler d'efforts pour justifier aux yeux du public le cas que je faisais de lui; et, s'il avait eu le cœur bien fait, il aurait été continuellement sur ses gardes pour ne rien faire dans l'important emploi que je lui ai confié en dernier lieu, qui pût déshonorer mon choix. A mon grand étonnement, HAI-NING, visiteur de la province, vient de m'écrire qu'il

avait trouvé dans le Yun-nân bien des choses répréhensibles, dont il ne pouvait se dispenser de m'instruire, quoi- qu'elles eussent pour objet une personne que j'honorais de ma confiance, le gouverneur lui-même, LI-SSE-YAO, qui s'était rendu coupable du crime de concussion (*), en exigeant de l'argent de ceux qui avaient quelque affaire à traiter avec lui, etc. Sur-le-champ, je nommai deux commissaires, HO-CHEN, l'un des grands de ma présence, et HANINGA qui était alors à ma suite (dans le Kiang-nân), en qualité de président du Tribunal des crimes, pour aller sur les lieux informer d'un fait si peu croyable, et m'envoyer tous les détails de leur enquête, afin que je pusse découvrir par moi-même la vérité.

« HO-CHEN et HANINGA s'acquittèrent exactement de leur commission. Ils reçurent la déposition des témoins qui chargeaient LI-SSE-YAO des crimes dont le visiteur l'avait accusé. Ils interrogèrent LI-SSE-YAO lui-même qui avoua la plupart des faits; et ils me firent savoir le détail de tout. Il en résulte que le nommé *Tchang-young-*

(*) Le Code pénal de la Chine s'exprime ainsi sur ce sujet :

« Tous officiers civils ou militaires, et aussi toutes personnes ayant des emplois sans rang dans le gouvernement, qui seront convaincus d'avoir accepté des présents à eux offerts en vue de faire réussir un projet légal ou illégal, subiront une peine proportionnée à la valeur desdits présents, comme il est établi dans la table ci-jointe, et de plus ils perdront leurs offices et leurs rangs, s'ils en ont, ou leurs emplois quels qu'ils puissent être. Ceux qui auront négocié de telles affaires, et ceux par les mains desquels les présents auront passé, s'ils sont des personnes de la première classe citée, seront punis d'un degré de moins que ceux qui les auront acceptés; et s'ils sont des personnes de la seconde, de deux degrés de moins; mais à quelques classes qu'elles appartiennent, elles ne seront sujettes, en aucun cas, à être punies de plus de cent coups de bambou et de deux années de bannissement, etc. (Code pénal de la Chine, traduit par M. Staunton, version française, t. II, p. 201.

chéou, l'un des domestiques de confiance de LI-SSE-YAO, a exercé quantité de concussions sous le nom et de l'aveu de son maître; que LI-SSE-YAO a reçu de TCHOANG-KAO-KOUEI, l'un des principaux mandarins de la province, parmi ceux du second rang, deux mille onces d'argent (15,000 fr.); et de TCHANG-LOUNG, gouverneur de Loung-tchouan-fou, quatre mille onces (30,000 fr.). LI-SSE-YAO lui-même en est convenu; mais il a ajouté qu'il avait envoyé cet argent dans Kiang-nân pour les besoins de la province; que les cinq mille onces d'argent qu'il avait reçues de WANG-SIN étaient le produit d'un meuble d'or dont WANG-SIN voulait lui faire présent, et que n'ayant pas voulu l'accepter, ledit WANG-SIN l'avait fait vendre, et en avait donné le produit à *Tchang-young-chéou* son homme d'affaires, qu'il envoyait pour lors à Péking pour faire faire des réparations à son hôtel; qu'il en était de même de l'argent donné par SOULFANGA et par TE-KI. Mais ce qui met le comble à l'ignominie de LI-SSE-YAO, c'est d'avoir consenti que son homme d'affaires forçât deux mandarins subalternes à acheter de lui a un prix exorbitant, deux perles dont ils n'avaient que faire, et d'avoir reçu ensuite en présent les mêmes perles que ces petits mandarins avaient achetées de lui. J'avoue, qu'en lisant ce dernier article des accusations contre LI-SSE-YAO, je fus comme hors de moi-même, par les sentiments d'indignité qui s'élevèrent en foule dans mon cœur. « Est-il possible, disais-je en moi-même, qu'un gouverneur général de province, qu'un grand maître de la doctrine, qu'un homme qui a exercé pendant tant d'années les emplois les plus distingués de l'empire, se soit oublié de la sorte? qu'il ait été si ingrat envers moi? qu'il ait souillé son nom et son rang par une basse cupidité, impardonnable aux hommes les plus vils? Dans les plus grossières erreurs d'un songe, je n'aurais jamais pu m'imaginer qu'un gouverneur de province eût forcé des mandarins, ses inférieurs, à acheter de lui des perles, et à recevoir ensuite

les mêmes perles en présent. Je ne doute point que les autres gouverneurs de province ne soient aussi indignés que moi, quand ils seront instruits de la conduite de LI-SSE-YAO. Je destitue LI-SSE-YAO et tous les mandarins qui sont nommés ci-dessus. Que HO-CHEN et HANINGA les jugent, et m'instruisent ensuite du jugement qu'ils auront porté. »

Aussitôt que les commissaires dont il est question ci-dessus eurent reçu l'ordre de l'empereur, ils ne traitèrent plus LI-SSE-YAO en gouverneur, mais en prévenu. Ils procédèrent contre lui dans la forme juridique, et, l'ayant trouvé coupable, ils le condamnèrent à mort. Ils envoyèrent toutes les pièces de la procédure à Pé-king; et l'empereur les donna à examiner au tribunal des grands, qui ont le titre de *ta-hio-sse*, ou de grands maîtres de la doctrine, c'est-à-dire, des ministres ainsi que des hommes d'État les plus distingués, et aux neuf grands tribunaux de l'intérieur, avec ordre de se joindre au tribunal des crimes pour juger définitivement. Les ministres, les conseillers d'État, les neuf grands tribunaux de l'intérieur et le tribunal des crimes confirmèrent et aggravèrent même la sentence portée par les commissaires spéciaux, en ajoutant que LI-SSE-YAO, ne méritant pas de vivre jusqu'à l'automne (temps ordinaire des exécutions), devait être exécuté sur-le-champ (*).

Les exemples que l'on vient de citer de la manière dont les affaires se traitent dans le gouvernement chinois; ces communications franches, claires, nettes, naïves même, de l'empereur avec ses sujets (**), sont bien loin de donner l'idée d'un souverain absolu qui n'agit que selon son bon plaisir, et ne daigne rendre compte à personne

(*) Mémoires sur les Chinois, t. IX, pag. 41.

(**) Ces comptes rendus de l'empereur de la Chine, sont publiés dans un *Moniteur impérial* qui paraît chaque jour, imprimé aux frais du gouvernement, et qui est distribué gratuitement dans tout l'empire. Voyez la seconde partie de cet ouvrage.

de ses actions. Il serait difficile de trouver, sous le régime de nos gouvernements représentatifs, de pareils exemples de déférence à la raison publique.

SEVÉRITÉ DE KHIAN-LOUNG ENVERS LES MANDARINS PRÉVARICATEURS.

On a déjà vu, par l'exemple précédent, que l'empereur KHIAN-LOUNG exigeait de la probité dans les fonctionnaires publics. Il était parfaitement secondé dans ses intentions par l'activité et le dévouement d'AKOUÏ, son premier ministre, dont l'âme honnête autant qu'élevée ne pouvait tolérer que ceux dont le devoir était de donner les premiers l'exemple de la probité et du désintéressement, osassent s'enrichir impunément aux dépens du peuple. Il avait parcouru plusieurs fois l'empire pour découvrir par lui-même les abus, et il en avait rendu compte à l'empereur. Des commissaires de la cour et du tribunal des crimes furent envoyés dans les provinces pour faire des enquêtes et juger les mandarins convaincus d'avoir été prévaricateurs. Ces commissaires trouvèrent qu'en plusieurs lieux il manquait des sommes considérables dans les trésors de l'État, parce que les mandarins, chargés de ce dépôt, ayant placé l'argent du trésor pour le faire valoir à leur profit, n'avaient pas eu le temps de le remplacer avant l'arrivée subite des commissaires. Ils trouvèrent aussi que le peuple avait beaucoup à souffrir de la part de ceux qui le gouvernaient, parce qu'il était hors d'état de fournir chaque jour des aliments à leur insatiable cupidité. Trois cent quatre-vingts mandarins furent jugés coupables, et subirent la punition due à leurs crimes en raison de leur gravité. La destitution fut la moindre des peines infligées; plusieurs de ces mandarins, outre la privation de leur emploi, furent exilés à Ili, dans la Tartarie, et les autres furent mis à mort.

FIN DU RÈGNE DE KHIAN-LOUNG.

A mesure que l'empereur avançait en âge, il devenait de plus en plus

exact à s'acquitter des cérémonies qui font partie en Chine des devoirs du souverain. Il était aussi de plus en plus occupé aux affaires de l'État ; et à l'âge de quatre-vingts ans, il se levait au milieu de la nuit, dans la saison la plus rigoureuse, pour donner ses audiences ou travailler avec ses ministres. Cet empereur régnait encore, lorsque la première ambassade anglaise (*) arriva à Pé-king, en 1793, et même lorsque celle de la *Compagnie des Indes Orientales hollandaises* y arriva, en 1795 (**). Il abdiqua le premier jour de l'année *Phing-chin* (8 février 1796), en remettant, par une déclaration qui fut rendue publique, les sceaux de l'empire à son fils, lequel donna à son règne le nom de *Kia-king* (excellente ou suprême félicité). Il avait régné soixante ans. Il vécut encore quelques années, et mourut dans la quatre-vingt-neuvième année de son âge, le 7 février 1799 de notre ère. Le titre posthume qui lui fut donné, et sous lequel il sera connu dans l'histoire de sa dynastie, est **KAO-TSOUNG-CHUN-HOANG-TI**.

PORTRAIT DE KHIAN-LOUNG.

KHIAN-LOUNG, a dit M. Abel Rémusat (***), est certainement un des empereurs les plus illustres de l'histoire chinoise. Son long règne, qui égala la révolution d'un cycle, ajouta beaucoup de splendeur à celle dont le règne de son grand-père avait déjà entouré la dynastie des Mandchous. Il était doué d'un caractère ferme, d'un esprit pénétrant, d'une rare activité, d'une grande droiture; mais peut-être d'un génie moins élevé et de moins de grandeur d'âme, que son aïeul. Il aimait ses peuples comme un souverain chi-

nois doit les aimer, c'est-à-dire, qu'il était attentif à les gouverner avec sagesse, et qu'à tout prix il maintenait la paix et l'abondance parmi ses sujets. Six fois dans le cours de son règne, il visita les provinces du midi, et chaque fois, ce fut pour donner des ordres utiles, pour faire contraindre des dignes sur le bord de la mer, ou punir les malversations des grands, envers lesquels il se montrait inflexible. Il régla le cours du Hoang-ho et du Kiang : cinq fois, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de sa mère ou de la sienne, il accorda la remise générale de tous les droits qu'on paye en argent, et trois fois il dispensa de tous ceux qu'on acquitte en nature. On ne compte pas les remises partielles qu'il fit à différentes provinces, dans des temps de sécheresse ou dans des inondations, ni la distribution de plusieurs milliers d'onces d'argent parmi les pauvres.

La paix qu'il sut entretenir dans l'empire ne fut interrompue que par des conquêtes au dehors. Les pays des Oelets, des Hoci-tseu, le grand et le petit Kin-tchouan (pays des Miao-tseu), furent réunis à ses vastes États. Enfin, parmi les événements qui ont honoré son règne, les ambassades des Anglais et des Hollandais peuvent être comptées, quoique les Chinois, qui regardent cet honneur comme leur étant dû, y soient moins sensibles qu'ils ne le furent à la soumission volontaire des Tourgaouts.

Khian-loung joignit à tant de soins la culture des lettres, qui avait été son unique occupation avant qu'il montât sur le trône. Il s'occupa beaucoup de perfectionner sa langue maternelle, en faisant faire des traductions des meilleurs livres chinois, dont souvent il composait lui-même les préfaces. Il fit revoir et publier de nouveau les *King* et les autres livres classiques en chinois et en manchou. Il célébra les principaux événements de son règne dans des morceaux d'éloquence et de poésie, qu'il faisait ensuite graver sur la pierre. De ce nombre sont l'histoire de la conquête du royaume des Oelets, gravée sur un monument érigé en 1757

(*) Celle de lord Macartney. Une Relation de cette ambassade a été publiée en anglais par S. G. Staunton, et traduite en français.

(**) Voy. la Relation du voyage de cette dernière ambassade, par Van-Braam, publiée à Philadelphie, en 4 vol. in-4°.

(***) Nouveaux mélanges asiatiques, t. II, pag. 56.

dans le pays de ces mêmes Tartares; le monument de la transmigration des Tourgaouts, et la pièce de vers sur la réduction des Miao-tseu (*).

Le recueil de ses poésies, imprimé à Pé-king, contient vingt-quatre petits volumes (**). On lui doit encore un abrégé de l'histoire des Ming, publié sous le titre de *Yu-tchi-kang-kian* (***), et une collection en plus de cent volumes, de monuments chinois anciens et modernes, accompagnée d'explications auxquelles il faisait travailler sous ses yeux un grand nombre de savants et d'artistes. Il avait aussi entrepris de faire imprimer un choix de ce qu'il y avait de mieux dans la littérature chinoise, et ce choix devait contenir cent quatre-vingt mille volumes (****). L'empereur se faisait rendre un compte exact du progrès de ce travail immense, et en 1787 il était déjà très-avancé. Il ne faut pas oublier une magnifique édition du *Thoung-kian-kang-mou* en mandchou, ni la nouvelle rédaction du *Mitroir*, ou *Dictionnaire universel des mots mandchous et chinois*, avec des index et des suppléments, où sont rassemblés tous les mots nouveaux inventés par l'empereur lui-même pour exprimer les idées qui manquaient aux Tartares, et qu'ils ont puisées en s'instruisant

dans les livres des Chinois, des Mongols ou des Thibétains.

VERS DE KHIAN-LOUNG SUR LE THÉ.

Ces vers furent composés par l'empereur dans une des parties de chasse qu'il avait coutume de faire pendant l'automne en Tartarie, au delà de la grande muraille. Dans ces parties de chasse, l'empereur, pendant quinze jours, mène la vie d'un véritable chef de horde tartare, et rappelle ainsi à l'esprit de ses sujets naturels le souvenir de leur ancienne origine. Tous les chasseurs, au nombre de plus de dix mille, et l'empereur lui-même, sont sous des tentes meublées à la tartare, c'est-à-dire, avec les ustensiles d'un ménage, quelques dépouilles des bêtes tuées et quelques arbrisseaux à fleurs.

Le sujet des vers de l'empereur est représenté au fond d'une tasse à thé; on y voit trois espèces d'arbres qu'on ne laisse guère croître qu'en arbrisseaux dans des vases de médiocre grandeur, afin qu'ils n'embarrassent pas dans une chambre. La traduction de ces vers de l'empereur a été faite par Amiot, et publiée à la suite de la traduction de *l'Éloge de Moukden* du même empereur.

« La couleur de la fleur *mei-hoa* n'est pas brillante, mais elle est gracieuse; la bonne odeur et la propreté distinguent surtout le *fo-cheou*; le fruit du *pin* est aromatique et d'une odeur attrayante; rien n'est au-dessus de ces trois choses pour flatter agréablement la vue, l'odorat et le goût. En même temps mettre sur un feu modéré un vase à trois pieds, dont la couleur et la forme indiquent de longs services; le remplir d'une eau limpide de neige fondue; faire chauffer cette eau jusqu'au degré qui suffit pour blanchir le poisson ou rougir le crabe; la verser aussitôt dans une tasse faite de terre de *yué*, sur de tendres feuilles d'un thé choisi; l'y laisser en repos jusqu'à ce que les vapeurs, qui s'élèvent d'abord en abondance, forment des nuages épais, puis viennent à s'affaiblir peu à peu, et ne sont plus enfin que quelques

(*) Ces trois morceaux ont été traduits par Amiot et publiés, les deux premiers dans le tom. I^{er} des Mémoires concernant les Chinois, et le troisième séparément.

(**) Ils sont à la Bibliothèque royale de Paris.

(***) Cet abrégé s'y trouve aussi.

(****) Ce chiffre est celui donné par Amiot. Un autre missionnaire, le P. Bourgeois, dans une lettre écrite de Péking, le 19 novembre 1784, et insérée dans les Mémoires des missionnaires, t. XI, p. 577-9, porte le nombre des volumes à six cent mille. « Il peut se faire, dit Amiot (Mémoires concernant les Chinois, t. XIV, p. 470), que je confonde la collection entière avec le nombre des volumes qu'on n'avait pas encore livrés à l'impression, ou ces derniers avec le nombre total. Je n'ai pas encore pu savoir positivement de quel côté est l'erreur. »

légers brouillards sur la superficie; alors humer sans précipitation cette liqueur délicieuse, c'est travailler efficacement à écarter les cinq sujets d'inquiétudes qui viennent ordinairement nous assaillir. On peut goûter, on peut sentir; mais on ne saurait exprimer cette douce tranquillité dont on est redevable à une boisson ainsi préparée.

« Soustrait pour quelque temps au tumulte des affaires, je me trouve enfin seul dans ma tente, en état d'y jouir de moi-même en liberté; d'une main je prends un *fo-cheou*, que j'éloigne ou que j'approche à volonté; de l'autre, je tiens la tasse au-dessus de laquelle se forment encore de légères vapeurs agréablement nuancées; je goûte par intervalles quelques traits de la liqueur qu'elle contient, je jette de temps en temps des regards sur le *mei-hoa*, je donne un léger essor à mon esprit, et mes pensées se tournent sans efforts vers les sages de l'antiquité. Je me représente le fameux OU-TSIUAN ne se nourrissant que du fruit que porte le pin; il jouissait en paix de lui-même dans le sein de cette austère frugalité; je lui porte envie et je voudrais l'imiter. Je mets quelques pignons dans ma bouche et je les trouve délicieux. Tantôt je crois voir le vertueux LIN-FOU façonner de ses propres mains les branches de l'arbre *mei-hoa*. C'est ainsi, dis-je en moi-même, qu'il donnait quelque relâche à son esprit, déjà fatigué par de profondes méditations sur les objets les plus intéressants. Je regarde alors mon arbrisseau, et il me semble qu'avec LIN-FOU j'en arrange les branches pour leur donner une nouvelle forme. Je passe de chez LIN-FOU chez TCHAO-TCHEOU ou chez YU-TCHEOUAN: je vois le premier entouré d'un grand nombre de petits vases dans lesquels sont toutes les espèces de thé, en prendre, tantôt de l'une, tantôt de l'autre, et varier ainsi sa boisson; je vois le second boire avec une profonde indifférence le thé le plus exquis, et le distinguer à peine de la plus vile boisson. Leur goût n'est pas le mien, comment voudrais-je les imiter (*)? »

(*) Il veut dire qu'il blâme la trop grande

« Mais j'entends qu'on bat déjà les veilles; la nuit augmente sa fraîcheur; déjà les rayons de la lune pénètrent à travers les fentes de ma tente, et frappent de leur éclat le petit nombre de meubles qui la décorent. Je me trouve sans inquiétude et sans fatigue; mon estomac est dégagé, et je puis sans crainte me livrer au repos. C'est ainsi que, suivant ma petite capacité, j'ai fait ces vers au petit printemps de la dixième lune de l'année *ping-yn* (1746) de mon règne, KHIAN-LOUNG. »

Enfin, la traduction de l'*Éloge de Moukden*, dont il a été parlé précédemment, et qui fut publiée à Paris en 1670, valut à KHIAN-LOUNG cette épître de Voltaire, dont voici quelques passages :

« Reçois mes compliments, charmant roi de la Chine;
Ton trône est donc placé sur la double colline!
On sait dans l'Occident que, malgré mes travers,
J'ai toujours fort aimé les rois qui font des vers.
O toi que sur le trône un feu céleste enflamme,
Dis-moi si ce grand art dont nous sommes épris,
Est aussi difficile à Pékin qu'à Paris.
Ton peuple est-il soumis à cette loi si dure
Qui veut qu'avec six pieds d'une égale mesure,
De deux alexandrins, côte à côte marchants,
L'un serve pour la rime et l'autre pour le sens?
Si bien que sans rien perdre, en bravant cet usage,
On pourrait retrancher la moitié d'un ouvrage. »

KIA-KING (1796-1820). Les documents manquent pour donner une idée un peu complète du règne de cet empereur et de son successeur; tout ce que l'on en sait nous vient des sources européennes. L'histoire d'une dynastie n'est rendue publique qu'après sa chute et sous le gouvernement de celle qui l'a remplacée. Toutefois, cela n'empêche pas des écrivains officieux de composer l'histoire des empereurs de la dynastie régnante; ces histoires circulent manuscrites dans le public (**);

délicatesse de l'un, et le peu de goût de l'autre.

(*) On répondra pour l'empereur de la Chine à la question de Voltaire, dans la seconde partie de cet ouvrage.

(**) « Le seul ouvrage original, a dit M. Abel Rémusat, où l'on puisse trouver des matériaux authentiques pour l'histoire de la dynastie actuellement régnante, est le *Toung-hoa-lou*, ou *Chronique de la fleur*

mais les rapports actuels de l'Europe avec l'Asie et la Chine ne nous laissent pas complètement ignorer ce qui se passe dans le grand empire.

RÉVOLTES DANS L'EMPIRE.

C'est ainsi que l'on sait que KIA-KING a eu plusieurs révoltes à comprimer pendant son règne. Une de ces conspirations, à la tête de laquelle se trouvaient, dit-on, des personnes de haut rang et des parents même de l'empereur, fut découverte en 1803; l'empereur devait être assassiné. Dans une proclamation qu'il fit après avoir échappé à la mort, par l'arrestation de l'assassin, au moment où il était prêt à exécuter son crime, il se plaint de l'indifférence de la population chinoise pour le danger qu'il avait couru; il dit que parmi tous les spectateurs qui étaient présents, il s'en trouva seulement six qui s'empressèrent de lui témoigner tout l'intérêt qu'ils prenaient à la conservation de ses jours; il conclut enfin par cette observation que, malgré toute son attention et les soins qu'il met à bien gouverner, il se peut qu'il commette des fautes; il promet de mieux gouverner à l'avenir, et de s'efforcer de ne plus donner de motifs d'une pareille désaffection. *C'est cette indifférence, dit-il, et non le poignard de l'assassin qui m'afflige (*)*.

KIA-KING continua cependant de mener une vie efféminée et licencieuse; les révoltes furent plutôt apaisées par l'argent que par la force des armes. Une certaine somme fut offerte à tous

d'Orient, en seize livres. Cet ouvrage ne peut pas encore être imprimé; mais il en court beaucoup de copies manuscrites à la Chine, et il en est même venu plusieurs en Europe. Les événements y sont rapportés brièvement, année par année et jour par jour, sans développements et sans réflexions. L'exemplaire que j'ai sous les yeux finit à la mort de Young-tching, en 1735; mais il existe des copies plus complètes où l'on a ajouté le règne de Khian-loung et celui de Kia-king.

(*) *Gustav's sketch of chinese history*, vol. 2, p. 69.

ceux qui voudraient se soumettre; si c'étaient des chefs, ils pouvaient espérer des emplois équivalents dans l'armée impériale.

Mais ce qui inquiétait le plus le gouvernement de KIA-KING, ce furent ces nombreux et hardis pirates qui ravagèrent pendant presque tout son règne les côtes méridionales de la Chine. Chaque jour, ils devenaient de plus en plus hardis, et ils défiaient le gouvernement; ils percevaient des droits réguliers sur les vaisseaux marchands, et ils respectaient ceux qui étaient porteurs d'une licence de leur commandant; mais toute jonque qui n'en était pas munie était déclarée de bonne prise. Dans leurs excursions, ils ravageaient souvent des villages entiers, dont ils emmenaient la population, qu'ils se faisaient racheter par de fortes sommes d'argent. Pendant ce temps, des révoltes, que l'on croit avoir été combinées avec les excursions des pirates, menaçaient l'empereur même dans sa capitale; on devait attaquer le palais impérial, le piller, et s'emparer de la personne du prince. Ce projet ne réussit pas. Deux parents de l'empereur compris dans cette révolte (1813) furent mis à mort.

ASSOCIATIONS SECRÈTES.

De nombreuses associations secrètes se formèrent en Chine sous le règne de KIA-KING; leur but était de détruire le gouvernement et la domination des Tartares. Cependant il en existait déjà sous le règne de KHIAN-LOUNG, puisque les missionnaires européens furent souvent accusés de faire partie de la société secrète des *Pe-lian-kiao*, ou *secte du Némphar*. Cette secte fut la plus formidable sous le règne de KIA-KING; elle excita une insurrection dans le Chan-toung, qui s'étendit sur trois des provinces voisines. Leur chef s'arrogea le titre de *San-hoang, triple empereur*, c'est-à-dire, *empereur du ciel, de la terre et des hommes*. Ce furent soixante et dix membres de la société de la *Raison céleste* (*Thian-li*) qui attaquèrent l'empereur à main ar-

mée dans son palais, et en prirent possession pendant plusieurs jours; ils n'en furent chassés qu'avec de grands efforts. De ces différentes sociétés secrètes s'est formée une autre société, nommée la *Société de la Triade* (*), dont les membres, comme les francs-maçons, se reconnaissent entre eux à de certains signes ou symboles de convention; son but probable est aussi le renversement de la domination tartare. On lui attribue toutes les révoltes partielles qui éclatent de temps en temps dans l'empire. D'après les lois en vigueur, toute réunion de cinq personnes est illégale. Cette sévérité, apportée contre les associations de toute nature, a aussi aggravé le sort de tous ceux qui se trouvent détenus. Un censeur de l'empire écrivait à l'empereur que les tortures étaient plus cruelles et les plus illégales étaient pratiquées dans la province du Sse-tchouan et faisaient mourir beaucoup de personnes. Ces cruautés commencèrent pendant la persécution active exercée contre les associations, et maintenant elles se trouvent appliquées à tous les cas.

NOMBRE DE CRIMINELS CONDAMNÉS À MORT.

A la fin de l'année 1816, il y avait dans les différentes provinces de l'empire chinois 10,270 criminels convaincus de crimes capitaux, et attendant l'ordre de l'empereur pour subir leur peine. Dans les prisons, les criminels sont attachés pendant la nuit aux planches sur lesquelles ils sommeillent. Ce nombre de criminels condamnés à mort paraîtrait exorbitant, si l'on ne faisait pas attention que la peine de mort est appliquée en Chine à beaucoup plus de crimes qu'en France, et que dans ce nombre devaient se trouver beaucoup de condamnés politiques.

GRANDE SÉCHERESSE.

Il y eut une grande sécheresse sous le règne de KIA-KING, pendant laquelle

(*) Voy. les *Transactions of Asiatic Society*, etc., vol. I, pag. 240.

on adressa à l'empereur un grand nombre de remontrances. La cour des *châtiments* ou des *peinés* se rassembla pour se consulter à ce sujet, et examiner si elle avait bien rempli son devoir, si elle avait eu assez d'humanité. Dans un document qu'elle publia, elle exprima l'espérance que la nature accorderait de la pluie et rétablirait l'ordre des saisons. Une personne du Chan-toung envoya une remontrance à l'empereur, par laquelle elle lui proposait de briser toutes les idoles, toutes les images des divinités. Le conseil supérieur décida que le malencontreux conseiller serait exilé sur la frontière russe.

OURAGAN ET INONDATION EXTRAORDINAIRES.

Dans le mois de juin 1818, il y eut un ouragan terrible à Pé-king; il occasionna une violente irruption de la mer sur la côte du Chan-toung. Cent quarante villages furent couverts par les eaux; la plupart des maisons furent détruites. Comme c'est la coutume dans de semblables circonstances, l'empereur ordonna que des provisions pour un mois fussent distribuées aux malheureux qui avaient souffert.

DÉCOUVERTE ET PUNITION EXEMPLAIRE D'UN MEURTRE.

Dans la quatorzième année *Aia-king* (1818), le district de San-yang, dans la province de Kiang-nan, fut inondé; alors l'empereur ordonna que le trésor public vînt au secours du peuple qui avait souffert. WANG-CHIN-HAN, le magistrat du district de San-yang, s'empara de l'argent alloué par le trésor, et l'appliqua à son propre usage, sans le distribuer au peuple. Le vice-roi de Kiang-nan expédia un *tsin-ssé*, nouvellement créé, nommé LI-YO-TCHANG, lui-même magistrat du district, pour aller examiner l'affaire. WANG-CHIN-HAN, s'étant effrayé de son arrivée, et pensant pouvoir le corrompre, lui proposa dix mille taëls d'or pour assoupir l'affaire. LI-YO-TCHANG, cependant, était un homme

mais les rapports actuels de l'Europe avec l'Asie et la Chine ne nous laissent pas complètement ignorer ce qui se passe dans le grand empire.

RÉVOLTES DANS L'EMPIRE.

C'est ainsi que l'on sait que KIA-KING a eu plusieurs révoltes à comprimer pendant son règne. Une de ces conspirations, à la tête de laquelle se trouvaient, dit-on, des personnes de haut rang et des parents même de l'empereur, fut découverte en 1803; l'empereur devait être assassiné. Dans une proclamation qu'il fit après avoir échappé à la mort, par l'arrestation de l'assassin, au moment où il était prêt à exécuter son crime, il se plaint de l'indifférence de la population chinoise pour le danger qu'il avait couru; il dit que parmi tous les spectateurs qui étaient présents, il s'en trouva seulement six qui s'empressèrent de lui témoigner tout l'intérêt qu'ils prenaient à la conservation de ses jours; il conclut enfin par cette observation que, malgré toute son attention et les soins qu'il met à bien gouverner, il se peut qu'il commette des fautes; il promet de mieux gouverner à l'avenir, et de s'efforcer de ne plus donner de motifs d'une pareille désaffection. *C'est cette indifférence*, dit-il, *et non le poignard de l'assassin qui m'afflige (*)*.

KIA-KING continua cependant de mener une vie efféminée et licencieuse; les révoltes furent plutôt apaisées par l'argent que par la force des armes. Une certaine somme fut offerte à tous

d'Orient, en seize livres. Cet ouvrage ne peut pas encore être imprimé; mais il en eût beaucoup de copies manuscrites à la Chine, et il en est même venu plusieurs en Europe. Les événements y sont rapportés brièvement, année par année et jour par jour, sans développements et sans réflexions. L'exemplaire que j'ai sous les yeux finit à la mort de Young-tching, en 1735; mais il existe des copies plus complètes où l'on a ajouté le règne de Khian-loung et celui de Kia-king.

(*) *Gutslaff's sketch of chinese history*, vol. 2, p. 69.

ceux qui voudraient se soumettre; si c'étaient des chefs, ils pouvaient espérer des emplois équivalents dans l'armée impériale.

Mais ce qui inquiétait le plus le gouvernement de KIA-KING, ce furent ces nombreux et hardis pirates qui ravagèrent pendant presque tout son règne les côtes méridionales de la Chine. Chaque jour, ils devenaient de plus en plus hardis, et ils défiaient le gouvernement; ils percevaient des droits réguliers sur les vaisseaux marchands, et ils respectaient ceux qui étaient porteurs d'une licence de leur commandant; mais toute jonque qui n'en était pas munie était déclarée de bonne prise. Dans leurs excursions, ils ravageaient souvent des villages entiers, dont ils emmenaient la population, qu'ils se faisaient racheter par de fortes sommes d'argent. Pendant ce temps, des révoltes, que l'on croit avoir été combinées avec les excursions des pirates, menaçaient l'empereur même dans sa capitale; on devait attaquer le palais impérial, le piller, et s'emparer de la personne du prince. Ce projet ne réussit pas. Deux parents de l'empereur compris dans cette révolte (1813) furent mis à mort.

ASSOCIATIONS SECRÈTES.

De nombreuses associations secrètes se formèrent en Chine sous le règne de KIA-KING; leur but était de détruire le gouvernement et la domination des Tartares. Cependant il en existait déjà sous le règne de KHIAN-LOUNG, puisque les missionnaires européens furent souvent accusés de faire partie de la société secrète des *Pe-lian-kiao*, ou *secte du Nénuphar*. Cette secte fut la plus formidable sous le règne de KIA-KING; elle excita une insurrection dans le Chan-toung, qui s'étendit sur trois des provinces voisines. Leur chef s'arrogea le titre de *San-hoang*, *triple empereur*, c'est-à-dire, *empereur du ciel, de la terre et des hommes*. Ce furent soixante et dix membres de la société de la *Raison céleste* (*Thian-li*) qui attaquèrent l'empereur à main ar-

mée dans son palais, et en prirent possession pendant plusieurs jours; ils n'en furent chassés qu'avec de grands efforts. De ces différentes sociétés secrètes s'est formée une autre société, nommée la *Société de la Triade* (*), dont les membres, comme les francs-maçons, se reconnaissent entre eux à de certains signes ou symboles de convention; son but probable est aussi le renversement de la domination tartare. On lui attribue toutes les révoltes partielles qui éclatent de temps en temps dans l'empire. D'après les lois en vigueur, toute réunion de cinq personnes est illégale. Cette sévérité, apportée contre les associations de toute nature, a aussi aggravé le sort de tous ceux qui se trouvent détenus. Un censeur de l'empire écrivait à l'empereur que les tortures les plus cruelles et les plus illégales étaient pratiquées dans la province du Sse-tchouan et faisaient mourir beaucoup de personnes. Ces cruautés commencèrent pendant la persécution active exercée contre les associations, et maintenant elles se trouvent appliquées à tous les cas.

NOMBRE DE CRIMINELS CONDAMNÉS À MORT.

A la fin de l'année 1816, il y avait dans les différentes provinces de l'empire chinois 10,370 criminels convaincus de crimes capitaux, et attendant l'ordre de l'empereur pour subir leur peine. Dans les prisons, les criminels sont attachés pendant la nuit aux planches sur lesquelles ils sommeillent. Ce nombre de criminels condamnés à mort paraîtrait exorbitant, si l'on ne faisait pas attention que la peine de mort est appliquée en Chine à beaucoup plus de crimes qu'en France, et que dans ce nombre devaient se trouver beaucoup de condamnés politiques.

GRANDE SÉCHERESSE.

Il y eut une grande sécheresse sous le règne de KIA-KING, pendant laquelle

(*) Voy. les *Transactions of Asiatic Society*, etc., vol I, pag. 240.

on adressa à l'empereur un grand nombre de remontrances. La *cour des châtiments* ou *des peines* se rassembla pour se consulter à ce sujet, et examiner si elle avait bien rempli son devoir, si elle avait eu assez d'humanité. Dans un document qu'elle publia, elle exprima l'espérance que la nature accorderait de la pluie et rétablirait l'ordre des saisons. Une personne du Chan-toung envoya une remontrance à l'empereur, par laquelle elle lui proposait de briser toutes les idoles, toutes les images des divinités. Le conseil supérieur décida que le malencontreux conseiller serait exilé sur la frontière russe.

OURAGAN ET INONDATION EXTRAORDINAIRES.

Dans le mois de juin 1818, il y eut un ouragan terrible à Pé-king; il occasionna une violente irruption de la mer sur la côte du Chan-toung. Cent quarante villages furent couverts par les eaux; la plupart des maisons furent détruites. Comme c'est la coutume dans de semblables circonstances, l'empereur ordonna que des provisions pour un mois fussent distribuées aux malheureux qui avaient souffert.

DÉCOUVERTE ET PUNITION EXEMPLAIRE D'UN MEURTRE.

Dans la quatorzième année *Kia-king* (1818), le district de San-yang, dans la province de Kiang-nan, fut inondé; alors l'empereur ordonna que le trésor public vint au secours du peuple qui avait souffert. WANG-CHIN-HAN, le magistrat du district de San-yang, s'empara de l'argent alloué par le trésor, et l'appliqua à son propre usage, sans le distribuer au peuple. Le vice-roi de Kiang-nan expédia un *tsin-sse*, nouvellement créé, nommé LI-YO-TCHANG, lui-même magistrat du district, pour aller examiner l'affaire. WANG-CHIN-HAN, s'étant effrayé de son arrivée, et pensant pouvoir le corrompre, lui proposa dix mille taëls d'or pour assoupir l'affaire. LI-YO-TCHANG, cependant, était un homme

probe et droit; il refusa le prix de la commission, et résolut de rapporter le véritable état de la chose au vice-roi. Dans cette occurrence, le magistrat coupable corrompit trois serviteurs de LI-YO-TCHANG, en leur offrant deux mille taëls d'argent, s'ils voulaient empoisonner leur maître, et faire passer sa mort pour un suicide.

Ceux-ci consentirent. Après avoir commis ce crime, ils placèrent le corps de leur maître dans un cercueil précieux, et l'envoyèrent à sa demeure pour y être enterré. La veuve du fidèle magistrat défunt soupçonna le crime, et son oncle étant du même avis, ils se rendirent à Pé-king pour le dénoncer au Tribunal des peines. Celui-ci se hâta de faire arrêter les trois domestiques qui avaient empoisonné leur maître, et qui avouèrent toute la vérité dans leur interrogatoire. L'empereur, furieux de ce crime, ordonna que le vice-roi fût envoyé en exil dans une contrée éloignée, et que tous les mandarins du district de San-Yang subissent la peine capitale. La famille entière du magistrat concussionnaire et homicide, sans aucune exception, subit le même châtiment, et l'un de ses fils, qui n'avait alors que environ trois ans, fut mis en prison sur l'ordre de l'empereur, pour attendre l'âge de seize ans, afin de pouvoir être aussi décapité. Quant au malheureux LI-YO-TCHANG, l'empereur composa une élogie de trente vers pour célébrer ses vertus, et il ordonna que ces vers fussent gravés sur une table de pierre et placés devant son tombeau, pour instruire tous les hommes qu'il est dix mille fois plus glorieux de mourir en conservant son intégrité, que de vivre en avide fripon. Les trois domestiques qui avaient empoisonné leur maître furent, par ordre de l'empereur, coupés en morceaux devant le tombeau du défunt, auquel on offrit leurs cœurs en sacrifice expiatoire. La veuve fut élevée au rang de grande dame, et son oncle, qui avait plaidé sa cause, fut aussi récompensé par une promotion. Et comme il n'avait pas d'enfant, le mandarin du district reçut l'ordre de choisir dans

son commandement un jeune homme distingué pour devenir son fils d'adoption, afin de transmettre son nom à la postérité, et d'hériter de ses honneurs (*).

Le règne de KIA-KING semble avoir été une suite continuelle de calamités; une révolte était à peine comprimée, qu'une autre se montrait plus redoutable. Le Yun-nan et le Sse-tchouan occupèrent longtemps les armées impériales. Les rebelles se retirèrent enfin dans les forêts qui avoisinent la frontière chinoise, parmi les tribus étrangères de ces régions.

RÉPARATION DES DIGUES DU FLEUVE JAUNE.

La gazette de Pé-king contenait, sur la fin de 1819, un avis des commissaires impériaux envoyés pour réparer les digues du fleuve Jaune, qui avait débordé et fait périr plus de cent mille personnes. Cet avis avait pour objet d'obtenir des fonds pour faire face à la dépense extraordinaire que les débordements avaient rendue nécessaire.

L'empereur proposait des honneurs et des distinctions proportionnés à ceux qui *souscriraient* volontairement à cette mesure d'intérêt public en donnant leur nom; il n'exigeait point d'impôt extraordinaire forcé. Cent mille hommes étaient employés à réparer les digues du fleuve indomptable.

ÉDIT IMPÉRIAL PORTANT REMISE DES IMPÔTS FONCIERS.

Un édit impérial, daté de la vingt-quatrième année *Kia-king* (1820), fut proclamé dans l'empire, établissant que, comme les populations chinoises avaient été très en arrière pendant les dernières années, pour le paiement des impôts, une enquête scrupuleuse serait faite dans les différents districts des provinces, pour connaître de combien les habitants étaient réellement en arrière, et le rapport en devait être adressé à l'empereur, afin qu'il pût leur remettre les taxes dues pour les

(*) Indo-Chinese Gleaner, n° 6.

premières années qui n'avaient pas été payées.

TESTAMENT DE L'EMPEREUR KIA-KING.

KIA-KING mourut le 2 septembre 1820. Voici le testament qu'il fit avant d'expirer :

Dernières volontés et testament de l'empereur de la Chine, publiés le 2 septembre 1820, jour de la mort de ce prince. Traduit de l'anglais, et revu sur le texte original chinois ().*

« L'auguste empereur qui reçut du ciel et de l'ordre des temps l'empire de ce monde, annonce par cet écrit ses intentions au peuple.

« Lorsque sa majesté Kao-tsong-tchen-hoang-ti (**) m'eut remis le sceau impérial, et que je lui succédai au trône, je continuai à recevoir, pendant trois années, ses propres instructions sur le gouvernement.

« J'ai considéré que les grands principes de la conservation du royaume et de l'ordre social, sont : de respecter le ciel ; d'imiter ses prédécesseurs ; de chérir le peuple, et de donner tous ses soins à l'administration.

« Depuis que je suis sur le trône, j'ai constamment agi avec la plus grande prudence ; j'ai médité sans cesse, et

avec le plus saint respect, sur les graves devoirs qui m'étaient imposés ; j'ai toujours eu présent à l'esprit, que le ciel n'élève si haut les princes que pour la cause du peuple, et que le soin de le nourrir et de l'instruire repose sur un seul homme.

« Lorsque je commençai à régner, les rebelles qui ravageaient les provinces de Tchouan (Sse-tchouan), Chen (Chen-si), et Tsou (Hou-kouang), n'étaient pas encore soumis ; et j'avais de grands officiers à former et à encourager ; j'avais une armée puissante à organiser et à conduire. Ce fut par ces travaux, qui m'occupèrent pendant quatre années, que les révoltes furent successivement abattus. Dès lors l'empire jouit du calme et de la tranquillité.

« Les habitants des campagnes s'acquittaient avec plaisir de leurs devoirs : ils trouvaient protection dans mon sein ; je répandais des largesses sur le peuple ; ainsi nous jouissions tous de la paix et du bonheur.

« Mais le peuple, perverti, vint à se révolter encore. Il se précipita en foule vers le sacré portique du palais ; et les rebelles, ligüés avec les habitants de Tshao et de Hoa, se répandirent dans trois provinces. Ayant heureusement placé ma confiance dans les secours du ciel tout-puissant, les chefs furent pris et le reste exterminé. En moins de deux mois, le calme fut de nouveau rétabli.

« J'ai toujours pensé que les doctrines hétérodoxes ne peuvent que corrompre le peuple. C'est pourquoi j'ai souvent publié des ordonnances et des instructions à cet égard, non moins pour faire respecter le gouvernement, que pour corriger le cœur des hommes ; pour resserrer les nœuds qui unissent les sociétés ; pour rendre l'administration plus parfaite et les coutumes meilleures. Mon cœur n'a jamais négligé ces soins, pas même un seul jour.

« Le fleuve Jaune a de tout temps été la désolation de l'empire. Lorsque dans les cantons de Yun-thi et de Kouanhia, son cours vers la mer a été arrêté

(*) Cette traduction est empruntée au *Journal asiatique*, tom. I, p. 175. Son auteur, M. Landresse, y a joint la note suivante : La traduction anglaise, dont je me suis servi, est d'un savant sinologue, le rév. Morrison (voy. l'*Indo-Chinese Gleaner*, n° 15) ; j'ai donc pu l'employer avec confiance. Mais, pour plus d'exactitude, j'ai revu avec soin mon travail sur le texte chinois.

(**) Ce qui veut dire, l'empereur grand, respectable et parfait. Ce prince est plus connu en Europe sous le nom de *Kian-loung*. Aujourd'hui en Chine, comme autrefois en Égypte, les souverains sont soumis, après leur mort, à un jugement public, par lequel on leur décerne un titre plus ou moins honorable, selon que leur règne a été plus ou moins glorieux ; et ils n'ont pas d'autre nom dans l'histoire de leur pays. (L.)

par des bancs de sable, il s'éleva très-haut, et inonda le pays alarmé. En de telles circonstances, je n'ai point épargné les fonds du trésor public pour contenir le fleuve et rétablir les eaux dans leur premier lit.

« Six ou sept années de tranquillité s'écoulèrent depuis que l'on m'eut annoncé que cette première réparation était terminée. Quand l'année dernière, à l'automne, des pluies excessives grossirent singulièrement les eaux du fleuve, alors il rompit les digues en plusieurs endroits, au nord et au midi; et le courant Wou-tchi, passant à travers le pays, se fraya un passage à la mer. Le dégât qu'il causa fut immense.

« Au printemps de cette année, comme les directeurs des travaux de la digue m'annonçaient que l'ouvrage était achevé, la digue du midi, dans Y-foung, se rompit aussi. J'ai donné l'ordre de commencer les réparations après l'automne, et j'ai assigné les fonds nécessaires pour ces travaux, qui pourront être accomplis pendant l'hiver.

« J'ai particulièrement veillé à ce que le peuple ne restât pas sans subsistance; et j'ai été attentif à empêcher qu'un seul individu manquât du nécessaire. Toutes les fois que des pluies excessives ou une trop grande sécheresse affligeaient quelque partie de l'empire, je remettais les impôts sur les terres, et je faisais distribuer des grains. Dès qu'on me donnait connaissance de la détresse, je faisais de suite passer des secours.

« L'année dernière, au soixantième anniversaire de ma naissance, les magistrats et le peuple vinrent en foule et avec joie me présenter leurs sincères félicitations. Après avoir réfléchi aux bienfaits que je pouvais accorder en cette occasion, j'ai fait proclamer la remise des impôts sur les terres, soit en argent, soit en nature, et montant à plus de vingt millions; désirant ajouter ainsi à l'aisance de chaque famille, et voulant que chaque individu puisse s'élever au comble du bonheur public.

« Cette année, pendant le printemps,

l'été et jusqu'au milieu de l'automne, les pluies ont été favorables; et l'on m'a annoncé que l'abondance régnait dans chaque province. Mon cœur en a ressenti un véritable plaisir.

« Vers le milieu de cet automne, pour me conformer avec respect aux sublimes instructions de mes ancêtres, je me suis rendu aux chasses de *Mou-lan*. Comme je m'avançais vers la chaumière de la montagne, je m'arrêtai afin d'éviter la chaleur. J'avais jusqu'alors joui d'une excellente santé, et, quoique parvenu à la soixantième année de mon âge, je pouvais monter ou descendre une colline; je pouvais traverser un fleuve ou une large plaine sans connaître la fatigue. Mais alors, au milieu de mon voyage, la trop grande chaleur me fit mal. Cependant, hier je poussai mon cheval au travers la montagne Kouang-jin; mais quand j'arrivai à la chaumière, je sentis que le flegme me suffoquait, et je craignis, jusqu'au soir, de ne pouvoir plus me remettre.

« Cependant, pour me conformer à l'usage établi par mes vénérables aïeux, j'avais, dès la quatrième année *Kia-king*, au dixième jour du quatrième mois, à la cinquième heure du matin, nommé d'avance mon héritier au trône. Cette nomination, scellée de ma main, est déposée dans une boîte secrète.

« Lorsqu'à la dix-huitième année de mon règne, les rebelles tentèrent d'escalader les murs du palais, l'héritier impérial lui-même fit feu sur les ennemis, et en tua deux, ce qui fit tomber le reste à terre avec effroi. De cette manière, le palais impérial recouvra la tranquillité. Le mérite de cette action fut très-grand; et comme je n'avais pas déclaré mon dessein de le faire prince héritier, je lui conférai le titre de *Tchi-tsin-hoang* (roi sage), pour récompenser ses signalés services.

« La maladie actuelle terminera mes jours. Le meuble divin (le trône) est de la plus haute importance, et il est à propos de le conférer à un autre. C'est pourquoi j'ordonne à tous les ministres de la présence, à tous les

hommes d'État du conseil militaire, à tous les grands officiers du palais impérial, de s'assembler pour ouvrir le secret dépôt. L'héritier que je nomme est bienfaisant, respectueux, sage et courageux. Il se rendra capable de supporter la charge qui lui est confiée. Qu'il monte donc sur le trône, et qu'il me succède dans ce grand gouvernement.

« Les devoirs d'un souverain consistent à connaître les hommes, et à procurer du repos au peuple. J'ai pendant longtemps examiné et médité avec soin ces devoirs; ils sont réellement très-difficiles à remplir. Réfléchissez profondément à ces grands principes; maintenez-les avec force; donnez les emplois aux vieillards sages et vertueux; semez et nourrissez le peuple aux cheveux noirs (*); et faites que notre famille conserve son haut éclat, pendant cent mille fois dix mille ans.

« Le *Li-Ki* dit que les fils obéissants se conforment toujours aux desseins de leurs ancêtres, et qu'ils respectent ce qu'ils ont fait. Puissent vos efforts n'être jamais interrompus!

« J'ai été honoré du titre de fils du ciel; j'ai étendu mes années au delà d'un cycle de soixante ans; on peut dire que mon bonheur a été grand. Mon successeur pourra exécuter mes projets; il fera jouir l'empire du bonheur de la paix: telles sont mes espérances, et alors mes vœux seront comblés.

« Lorsque je reçus le sceau impérial, j'avais deux frères aînés, et un autre frère plus jeune que moi, qui furent élevés à des dignités royales. Cette année, au printemps, le prince royal *King-thsin* mourut, et il ne resta plus que les princes *I-thsin* et *Tching-thsin*. Ces derniers m'ayant offensé, je les privai de leurs emplois. Cette peine est aujourd'hui entièrement remise.

« Le *Chou-king* rapporte que l'empereur *Chun* termina sa carrière à

(*) C'est-à-dire, les jeunes gens; ceux dont la vieillesse n'a point encore blanchi les cheveux; en opposition aux hommes sages et vertueux, qui sont les vieillards.

une excursion de chasse. Le même événement m'arrive; de plus, ce lieu de Louan-yang est un de ceux qui doivent être, chaque année, honorés de la présence du souverain; et mon aïeul y est enterré (*). Pourquoi donc serais-je triste?

« Que l'on se conforme, en prenant le deuil, aux usages précédents, et qu'on le dépose après vingt-sept jours. Annoncez mes volontés au peuple, et faites que chacun les entende.

« La vingt-cinquième année *Kia-king*, au vingt-cinquième jour de la septième lune. »

(Ici est la place du sceau de l'empereur).

Le vice-roi des deux provinces de Kouang (*Kouang-tung* et *Kouang-si*), votre sujet *Youan-youan*, et l'envoyé de la province de Kouang-tung, votre sujet *Khang-chao-young*, l'ont fait transcrire sur papier jaune, avec une respectueuse attention.

Le gouverneur de Canton par *interim*, trésorier, juge criminel, votre sujet *Lian*, l'a fait graver avec une respectueuse attention.

TAO-KOUANG (1821). Le règne de cet empereur n'est connu en Europe que par quelques extraits de la gazette impériale de Péking, publiés par des journaux anglais. On sait qu'il succéda à KIA-KING en 1821, et qu'il s'est montré aussi hostile à la prédication du christianisme que son père. Les troubles ont continué dans plusieurs provinces; les Mahométans de Turkestan se sont aussi révoltés, mais ils ont été comprimés; une autre révolution a

(*) J'ai osé adopter ici un sens entièrement opposé à celui du rév. Morisson. Ce savant traduit: et mon aïeul y est né; j'ai mis: et mon aïeul y est enterré; le chinois portant, mot à mot, de mon aïeul décédé l'âme y est. Ce qui précède et ce qui suit s'accorde très-bien avec ce dernier sens; on effet, on lit d'abord, l'empereur Chun est mort à une excursion de chasse, et ensuite, pourquoi serais-je triste, sous-entendu de mourir, puisque l'empereur Chun est mort comme moi à une excursion de chasse, et puisque mon aïeul est enterré dans l'endroit même où je meurs? (L.)

éclaté dans l'île de Formose; les *Miao-tseu*, réduits par KHIAN-LOUNG, se sont réveillés de leur assoupissement. Tout dénote que la dynastie tartare-mantchoue a plus que jamais besoin de la force pour se maintenir sur le vieux trône impérial de la Chine.

Une autre conspiration fut découverte à Péking, en 1832. Dans la même année, une famine s'est fait sentir dans les provinces de Ngan-hoéi, de Kiang-si, de Hou-pe et de Tché-kiang : elle était causée par les grandes inondations de l'automne de 1831. Dans les trois premières de ces provinces, l'empereur a fait la remise d'une partie des impôts. Il a aussi ordonné que le pauvre peuple reçût, des magasins impériaux, des secours en riz pour ses besoins pressants, et de grains pour semer ses champs.

DÉFICIT DANS LE REVENU DE L'EMPIRE.

Le même empereur TAO-KOUANG a porté un édit sévère, adressé aux gouverneurs des provinces, qui leur enjoint de faire plus d'attention aux revenus de l'État. Il dit que le surintendant des finances lui a rapporté que pendant les dix-huit derniers mois, les dépenses ont excédé les recettes de vingt-huit millions de taëls (210,000,000 de f.). C'est assez pour le présent, dit l'empereur, mais ce système ne peut durer.

Un million de taëls (7,500,000 f.) a été déposé dans le trésor de la province de Kan-sou, pour s'en servir dans le cas de troubles ou révoltes sur la frontière occidentale (*).

Dans le mois de mars 1834, le *Hio-tai*, ou surintendant littéraire de la province de Canton, a été suspendu de ses fonctions, sur un rapport venu de Péking.

Les journaux de l'Europe ont publié dans le commencement de l'année 1837 une proclamation de l'empereur de la Chine qui défend sous les peines les plus sévères, la prédication du christianisme dans ses États. La politique du gouvernement chinois, qui s'appuie sur une expérience tradition-

nelle de plus de quatre mille siècles, a aussi ses pensées immuables.

APPENDIX.

Histoire des relations des nations étrangères avec la Chine, tirée d'un essai topographique sur Canton, publié par le vice-roi de cette province, en 1819.

Dans le temps de HOANG-TI (2637 avant J. C.), un étranger vint du Sud, voyageant sur un cerf blanc, et offrit, comme tribut, une coupe et des peaux.

Dans le temps des *Hia* (2205-1784 avant J. C.), des insulaires apportèrent, comme tribut, des vêtements brodés de fleurs.

Dans le temps des *Chang* (1785 avant J. C.), les *Youe-yéou* de l'Est, dont les cheveux étaient coupés courts et dont le corps était décoré (tatoué), apportèrent des caisses de peaux de poissons, des épées courtes et des boucliers.

Ils apportèrent, du Sud, des perles, des écailles de tortues, des dents d'éléphants; des plumes de paons, des oiseaux et des petits chiens.

Dans le temps des *Tchéou*, lorsqu'ils conquièrent les *Chang* (vers 1134 avant J. C.), les communications avec huit nations barbares furent ouvertes.

Dans le temps des *Han occidentaux* (environ 200 avant J. C.), des personnes vinrent de Kan-tou, Lou, Hoang-tchi et autres nations du Sud. Les plus près étaient d'environ dix jours de marche, et les plus éloignées d'environ cinq mois; leurs territoires étaient larges et peuplés, et ils avaient beaucoup de productions et d'objets rares.

L'empereur WOU-TI (140 avant J. C.) envoya des ambassadeurs capables dans différentes contrées mercantiles, où ils obtinrent des perles brillantes, des pierres précieuses, des curiosités variées, de l'or jaune, etc. Ils furent bien reçus partout où ils se rendirent; et, depuis ce temps, les articles ci-dessus continuèrent d'affluer en Chine.

Dans le temps de KOUANG-WOU (56 après J. C.), les barbares amenè-

(*) *Chinese Repository*. Canton, 1832.

rent des chevaux; MA-YUAN éleva des haies de pieux pour prévenir les irruptions des étrangers méridionaux et occidentaux; les nations situées à l'ouest changèrent leur nom vers cette époque; Tien-tchou (l'Inde), Thsin (l'empire romain), et d'autres nations, depuis ce temps, vinrent par mer, et eurent beaucoup de relations avec Canton.

Dans le temps des *Souï* (600 après J. C.), des ambassadeurs furent envoyés chez les nations environnantes.

Dans le temps de la dynastie des *Thang* (618 après J. C.), un marché régulier fut ouvert à Canton, et un officier fut envoyé pour recevoir les droits du gouvernement.

Dans le temps de *Chun-hoa* (1200), le résident des étrangers, à Canton, reçut des Chinois des métaux, de la soie, de l'or, etc. Il donna en retour des cornes de rhinocéros, des dents d'éléphants, du corail, des perles, des pierres précieuses, du cristal, des étoffes étrangères, du papier, du bois rouge, des médicaments, etc.

Un conseil ou tribunal des revenus fut établi à la capitale.

Dans la seconde année *Ta-kouan* (1108), les provinces de Tchê-kiang, Fo-kien et Kouang-toung, furent désignées pour recevoir les navires étrangers; un officier supplémentaire fut envoyé à Tchintchéou.

Dans la troisième année, les marchands étrangers désirèrent se rendre dans d'autres ports, et assurèrent qu'ils n'avaient point d'articles prohibés. On le leur permit, et on leur donna des armes pour leur défense.

Dans la quatrième année *Tching-ho* (1115), les capitaines de navires envoyèrent des tributs de pierres précieuses, des cornes de rhinocéros et des dents d'éléphants.

Dans la première année *Kien-yen* (1127), il fut publié un édit proclamant que beaucoup de choses inutiles étaient importées dans l'empire; que dès lors les pierres précieuses pour anneaux, etc., pouvaient être achetées avec de l'argent; et que, si les étrangers étaient fraudés, les Chinois seraient sévère-

ment punis. Il fut cependant permis aux officiers du gouvernement d'accepter des dents d'éléphants et des cornes de rhinocéros.

On trouva à cette époque qu'il y avait une grande rareté de métaux, parce que l'on en avait trop exporté hors de l'empire; et, quoique les lois fussent sévères à ce sujet, l'exportation par fraude avait toujours lieu.

Dans le temps de *Yng-tsoung* et de *Chun* (1321-1333), le commerce fut deux fois suspendu, et il fut ouvert de nouveau l'année suivante.

Il fut arrêté que les nations étrangères apporteraient un tribut tous les trois ans. Les règlements, à Canton, furent rendus extrêmement sévères. Les navires apportant les tributs du rent débarquer leur chargement et attendre que la récolte fût achevée. Cent vingt-deux maisons furent bâties pour la commodité des étrangers.

Dans la douzième année *Tching-te* (1518), des étrangers venus de l'Ouest, nommés *Fa-lan-ki* (Français, Francs), dirent qu'ils apportaient un tribut, et ils entrèrent brusquement dans la rivière, et, avec leurs canons terriblement retentissants, ils ébranlèrent au loin la place. Il en fut rendu compte à la cour, et un ordre fut reçu qui enjoignait de les repousser immédiatement et de suspendre le commerce. Après cela, peu de tributs furent apportés à Canton; ils se rendaient dans le Fou-kien. Le gouverneur de Canton écrivit ensuite à la cour, et il obtint la permission de rouvrir le commerce.

Dans la première année *Young-lo* (1425), le roi du Portugal (*) envoya un ambassadeur; trois années après, il en envoya un autre avec un tribut. L'empereur lui écrivit, l'établit roi de Kou-li, et lui donna un sceau d'argent. Dans la cinquième année, il ordonna à un de ses eunuques de lui envoyer de la soie pour ses officiers.

Dans la sixième année de *KANG-HI*

(*) *Si-yang-kou*: Nation de l'océan Occidental; nom donné par les Chinois aux Portugais à l'époque de leurs grandes découvertes et conquêtes en Asie.

(1666), un ambassadeur et sa suite furent reçus avec une lettre écrite sur des feuilles d'or, un portrait du roi, une épée ornée d'or, et un fourreau d'or et de pierres précieuses (ainsi que beaucoup d'autres objets précieux cités). Ils offrirent à l'impératrice une large glace qui représentait les objets, un collier de corail, de l'ambre, de l'eau de rose et d'autres parfums.

L'empereur leur donna gracieusement, en retour, de l'argent, quatre-vingt pièces d'étoffe de soie, etc.; il donna à l'ambassadeur soixante-six pièces d'étoffe de soie et cent taëls (onces) d'argent; au second de l'ambassade, dix-huit pièces d'étoffe de soie et cinquante taëls; au prêtre, dix-huit pièces d'étoffe de soie et cinquante taëls; aux dix-neuf attachés, chacun dix pièces de soie et vingt taëls.

Dans la cinquante-neuvième année (1720), une autre ambassade fut reçue à la cour. Au neuvième mois, le roi du Portugal envoya un *ta-hio-sse* (ministre d'Etat) avec un tribut; il avait vingt personnes à sa suite.

Dans la troisième année de YUNG-TCHING (1726), le roi de l'Eglise (le pape) envoya une ambassade avec un grand nombre de présents, des globes, des perles, de l'ambre, des coupes, etc., etc. Dans la quatrième année, une ambassade fut aussi envoyée. L'empereur écrivit au pape de sa propre main; il lui envoya encore une autre lettre dans une bourse de fil d'or.

Les *Ho-lan* (Hollandais), qui sont appelés *Houng-mao* (aux cheveux rouges, nom appliqué aujourd'hui aux

Anglais), ne vinrent pas en Chine dans les anciens temps. Dans l'hiver de la vingt-neuvième année *Wen-li* (1601), deux ou trois larges navires arrivèrent à Macao; les vêtements des hommes qui les montaient étaient rouges, leur taille haute et leurs cheveux rouges, leurs yeux étaient bleus et enfoncés dans la tête, leurs pieds étaient de quatorze pouces de longueur; ils effrayaient le peuple par leur étrange apparence. Les étrangers, à Macao, leur demandèrent pourquoi ils étaient venus. Lorsque leur réponse fut traduite, il parut qu'ils dirent: « Nous ne sommes point des pirates; nous apportons un tribut. » Mais comme ils n'avaient pas encore paru dans ce pays jusque-là, et qu'ils n'avaient point de lettre, l'officier qui commandait à Macao refusa de les recevoir.

L'officier chargé de la perception des droits manda le capitaine dans la citadelle et l'y retint un mois, au bout duquel il le renvoya à ses vaisseaux.

Dans la deuxième année de l'empereur KANG-HI, ils envoyèrent un roi de l'Océan (un amiral) pour l'assister contre les pirates du Fou-kien, avec une requête pour commercer. Il leur fut ordonné de venir pour commercer une fois tous les deux ans. Dans la cinquième année, il leur fut défendu de venir faire le commerce, parce qu'ils ne voulaient apporter le tribut qu'une fois tous les huit ans. Dans la sixième année, contrairement à la loi, ils envoyèrent leur tribut par le Fou-kien (*).

(*) *Indo-Chinese Gleaner*, n° 10.

TABLE CHRONOLOGIQUE

DE

TOUS LES SOUVERAINS QUI ONT RÉGNÉ EN CHINE, RANGÉS PAR
ORDRE DE CYCLES, DEPUIS LA 61^e ANNÉE DU RÈGNE
DE HOANG-TI JUSQU'AU RÈGNE PRÉSENT.

CETTE Table (*) fut envoyée de Péking à Paris par le P. Amiot, qui en a fait la traduction que nous donnons ici.

Outre son importance pour établir les époques fixes de l'histoire chinoise, elle sera encore très-utile à ceux qui s'occupent du chinois, pour trouver les années de l'ère européenne correspondantes à une année donnée de l'histoire chinoise, toujours dénommées des années de règne du souverain. Ainsi, par exemple, l'introduction du Bouddhisme est placée dans l'histoire chinoise à la septième année *Young-ping* de MING-TI des Han; avec notre Table chronologique on trouvera que la septième année *Young-ping* de MING-TI des Han correspond à l'année 64 de notre ère. L'original chinois est divisé en autant de pages qu'il y a de cycles de 60 ans écoulés, depuis la première date historique de l'histoire chinoise. Chaque page est divisée en 60 carrés, dans lesquels sont indiquées les premières années de règne de chaque souverain. Tous les carrés, ou toutes les années du cycle qui ne correspondent pas ou à ces premières années de règne, ou aux premières années de nouvelles dénominations d'années, ou enfin à la première année de chaque cycle, sont restés en blanc dans l'original.

Ordre des cycles.	Années correspondantes avant J. C.	ANNÉES DE RÈGNE ET NOMS DES EMPEREURS.	
1	2637	61 ^e année du règne de HOANG-TI (l'empereur jaune.)	
2	2577	21 ^e id.	CHAO-HAO.
3	2517	81 ^e id.	CHAO-HAO.
4	2457	47 ^e id.	TCHOUAN-NU.
5	2397	39 ^e id.	TI-KOU.
	2366	1 ^{re} id.	TI-TCHI.
	2357	id.	THANG-YAO, ou seulement YAO.
6	2337	21 ^e id.	YAO.
<i>Nota.</i> Il est à remarquer que depuis <i>Ti-tchi</i> , on appelle les années du nom de <i>Tsai</i> , et non de celui de <i>Nian</i> , comme auparavant. <i>Tsai</i> signifie qui est complet, qui est fini, qui est prêt à recommencer; d'où l'on conclut que l'année finissait après toutes les récoltes.			
	2285	YAO associe CHUN à l'empire.	
7	2277	81 ^e année du règne de YAO.	
		9 ^e année de l'association de CHUN, ou seulement CHUN.	
	2285	1 ^{re} année du règne de YU-CHUN.	
	2224	CHUN associe YU à l'empire.	


(*) Voyez ce qui en a déjà été dit, p. 268 et 269 de ce volume.

Ordre des cycles.	Années correspondantes avant J. C.	ANNÉES DE RÈGNE ET NOMS DES EMPEREURS.
8	2217	39 ^e année du règne de CAUX. 8 ^e année de l'association de YU.
		夏 DYNASTIE HIA.
	2205	1 ^{re} année du règne de YU, premier empereur de la dynastie HIA.
	2197	id. KI, des HIA.
	2188	id. TAI-KANG.
	2159	id. TCHOUNG-KANG.
9	2157	3 ^e id. id.
	2155	<i>Observation.</i> C'est cette année qu'arriva l'éclipse de soleil dont il est parlé dans le <i>Chou-king</i> .
	2146	1 ^{re} année du règne de SIANG.
	2118	id. CHAO-KANG.
10	2097	23 ^e id. l'usurpation de HAN-TSOU. 22 ^e id. la détention, ou de l'oppression de CHAO-KANG.
	2057	1 ^{re} id. TCHOU.
	2040	id. HOAI.
11	2037	4 ^e id. id.
	2014	1 ^{re} id. MANG.
	1996	id. SIE.
	1980	id. POU-KIANG.
12	1977	4 ^e id. id.
	1921	1 ^{re} id. KIOUNG.
13	1917	5 ^e id. id.
	1900	1 ^{re} id. KIN.
	1879	id. KOUNG-KIA.
14	1857	23 ^e id. id.
	1848	1 ^{re} id. KAO.
	1837	id. FA.
	1818	id. KIN-KOUNI.
15	1797	22 ^e id. id.
		商 DYNASTIE DES CHANG.
	1783	1 ^{re} année du règne de TCHING-TANG.
		<i>Observation.</i> Sous cette dynastie, les années sont appelées <i>si</i> , qui signifie sacrifices, parce que Tching-tang voulut qu'on comptât les saisons par les sacrifices, et parce que l'année était censée finie après que les quatre grands sacrifices avaient été offerts. Ces sacrifices avaient lieu aux solstices et aux équinoxes.
	1766	18 ^e année du règne de TCHING-TANG; il vainc et détruit KIA.
	1753	1 ^{re} id. TAI-KIA, roi de la dynastie de Chang.
16	1737	17 ^e id. id.
	1720	1 ^{re} id. WOU-TING.
	1691	id. TAI-KENG.
17	1677	15 ^e id. id.
	1666	1 ^{re} id. SIAO-KIA.
	1649	id. YOUNG-KI.
	1637	id. TAI-WOU.
18	1617	21 ^e id. id.
	1562	1 ^{re} id. TCHOUNG-TING.
19	1557	6 ^e id. id.
	1549	1 ^{re} id. WAI-JEN.
	1534	id. HO-TAN-KIA.

Ordre des cycles.	Années correspondantes avant J. C.	ANNÉES DE RÉGNE ET NOMS DES EMPEREURS.	
20	1525	1 ^{re} année du règne de Tsou-y, roi de la dynastie des Chang.	
	1506	id.	Tsou-sin.
	1497	10 ^e	id.
	1490	1 ^{re}	Wou-kia.
21	1465	id.	Tsou-ting.
	1437	29 ^e	id.
	1433	1 ^{re}	Nan-keng.
	1408	id.	Yang-kia.
	1401	id.	Pan-keng, roi de la dynastie Yn.
		<i>Observation.</i> Cet empereur changea l'ancien nom de sa famille Chang en celui de Yn, souvent usité dans le livre des vers.	
22	1377	25 ^e année du règne de Pan-keng.	
	1373	1 ^{re}	Siao-sin.
	1352	id.	Siao-y.
	1324	id.	Wou-ting.
23	1317	8 ^e	id.
	1265	1 ^{re}	Tsou-keng.
	1258	id.	Tsou-kia.
24	1257	2 ^e	id.
	1225	1 ^{re}	Lou-sin.
	1219	id.	Keng-ting.
	1198	id.	Wou-y.
25	1197	2 ^e	id.
	1194	1 ^{re}	Tai-ting.
	1191	id.	Ti-y.
	1154	id.	Tchéou, ou Chéou-sin.
26	1137	18 ^e	id.
周 DYNASTIE DES TCHEOU.			
	1134	1 ^{re} année du règne de Wou-wang (le roi Wou.)	
	1122	Wou-wang, la treizième année de son règne vainquit Chéou-sin.	
	1115	1 ^{re} année du règne de Tching-wang, des Tchéou.	
	1078	id.	Kang-wang, id.
<i>Observation.</i> Sous cette dynastie, les années ne furent plus appelées du nom de <i>se</i> ; Wou-wang les nomma <i>nien</i> , qui signifie proprement le temps où les grains sont récoltés et serrés; ce qui n'arrive qu'une fois chaque année, dit un commentateur du Li-ki.			
27	1077	2 ^e année du règne de Kang-wang.	
	1052	1 ^{re}	Tchao-wang.
28	1017	36 ^e	id.
	1001	1 ^{re}	Mou-wang.
29	957	45 ^e	id.
	946	1 ^{re}	Koung-wang.
	934	id.	Y-wang.
	909	id.	Hiao-wang.
30	897	13 ^e	id.
	894	1 ^e	I-wang.
	878	id.	Li-wang.
	837	42 ^e	id.
31	827	1 ^{re}	Siouan-wang.
	781	id.	Yéou-wang.
	777	5 ^e	id.

TABLE CHRONOLOGIQUE

Ordre des cycles.	Années correspondantes avant J. C.	ANNÉES DE RÈGNE ET NOMS DES EMPEREURS.
33	776	1 ^{re} année du règne de PING-WANG.
	719	id. HING-WANG.
	717	3 ^e id. id.
	696	1 ^{re} id. TCHOUANG-WANG.
	681	id. LI-WANG.
34	676	id. HOÏ-WANG.
	657	20 ^e id. id.
	651	1 ^{re} id. SIANG-WANG.
	618	id. KING-WANG.
	612	id. KOUANG-WANG.
35	606	id. TING-WANG.
	597	11 ^e id. id.
	585	id. KIEN-WANG.
	571	1 ^{re} id. LING-WANG.
	551	Observation. Cette année, 22 ^e du règne de Siang-houng, roi de l'État de Lou, le 13 ^e jour de la 11 ^e lune, c'est-à-dire, aux environs du solstice d'hiver, Confucius vint au monde dans un bourg nommé Tseou-y de la province qu'on appelle aujourd'hui le Chan-toung.
36	544	1 ^{re} année du règne de KING-WANG.
	537	8 ^e id. id.
	519	1 ^{re} id. KENG-WANG.
37	477	43 ^e id. id.
	475	1 ^{re} id. YOUAN-WANG.
	468	id. TCHING-TING-WANG.
	440	id. KAO-WANG.
	425	id. WEI-LIE-WANG.
38		Observation. « C'est seulement jusqu'à cette année 425 avant J. C. que certains critiques outrés, qui n'ont eu ni les lumières, ni les secours nécessaires pour pouvoir démêler les temps antérieurs, font commencer la certitude d'une chronologie non interrompue et fixée par les cycles années par années. » AMIOT.
	417	9 ^e année du règne de WEI-LIE-WANG.
	401	1 ^{re} id. NGAN-WANG.
	375	id. LIE-WANG.
	368	id. HIEN-WANG.
39	357	12 ^e id. id.
	320	1 ^{re} id. CHIN-TSING-WANG.
	314	id. NAN-WANG.
40	297	18 ^e id. id.
	256	La 59 ^e année du règne de NAN-WANG, les Tchéon sont éteints.
秦 DYNASTIE DE THSIN.		
41	255	Empire des THSIN; 52 ^e année de SIANG-WANG.
	250	1 ^{re} année du règne de HIAO-WEN-WANG.
	249	id. TCHOUANG-SIANG-WANG.
	246	id. WANG-TCHING.
	237	10 ^e id. id.
	221	26 ^e id. THSIN-CHI-HOANG-TI.
Observation. Jusqu'alors les empereurs de la Chine s'étaient contentés du titre de <i>hou</i> (prince), de <i>wang</i> (roi) ou de <i>ti</i> (empereur); mais celui-ci prit l'auguste titre de <i>hoang-ti</i> qui signifie souverain seigneur, empereur suprême, et tout ce qu'on peut dire de plus grand. Ses successeurs ont conservé ce titre fastueux jusqu'à présent. Le titre de <i>thian-tseu</i> (fils du ciel) marque de la subordination, celle subordination la plus exacte, qui est celle du fils pour son père; le titre de <i>hoang-ti</i> marque une autorité absolue et parfaitement indépendante. C'est cet empereur qui fit brûler les livres et persécuter les lettrés. AMIOT.		

Ordre des cycles.	Années correspondantes avant J. C.	ANNÉES DE RÉGNE ET NOMS DES EMPEREURS.
	209	1 ^{re} année du règne de KUEI-CHEI-HOANG-TI. <i>Observation.</i> Le nom de cet empereur signifie proprement le deuxième empereur du monde. L'orgueil des <i>Thsin</i> , qui leur avait fait croire que leur race gouvernerait éternellement l'empire, fut bientôt humilié par les <i>Han</i> qui ne tardèrent pas à s'en rendre maîtres.
	206	1 ^{re} année du règne de TSOU-PA-WANG. id. HAN-WANG, fondateur de la dynastie des <i>Han</i> .  DYNASTIE DES HAN.
	202	5 ^e année du règne de TAI-TSOU-KAO-HOANG-TI, ou du sublime empereur, premier chef de la dynastie des <i>Han</i> .
	194	1 ^{re} id. HIAO-HO-KI-TI.
	187	id. KAO-HOANG-HÉOU-LIU-CHEI, ou de la très-haute impératrice LIU-CHEI.
	179	id. HIAO-WEN-TI.
42	177	id. id.
	163	1 ^{re} année <i>héou</i> , de HIAO-WEN-TI. <i>Observation.</i> Depuis cette année 163 av. J. C. la 1 ^{re} du règne de HIAO-WEN-TI, les empereurs chinois n'ont pas cessé de donner des noms particuliers aux années de leurs règnes, et l'on n'a compté les années que par ces noms particuliers. Ainsi l'on dit dans l'histoire, tel fait est arrivé la 3 ^e , la 4 ^e année <i>héou</i> ; c'est comme si l'on disait, la 3 ^e , la 4 ^e année depuis que HIAO-WEN-TI a donné aux années de son règne le nom de <i>héou</i> . <i>Héou</i> signifie après, ensuite, etc. <i>ANNOT.</i>
	156	1 ^{re} année du règne de HIAO-KING-TI. On continue à donner aux années le nom de <i>héou</i> .
	149	1 ^{re} année <i>tchoung</i> , de HIAO-KING-TI.
	143	id. <i>héou</i> , du même.
	140	id. <i>kian-youan</i> , de HIAO-WOU-TI.
	134	id. <i>youan-kouang</i> , du même.
	128	id. <i>youan-chouo</i> , du même.
	122	id. <i>youan-chéou</i> , du même.
43	117	6 ^e année <i>youan-chéou</i> , du même.
	116	1 ^{re} année <i>youan-ting</i> , du même.
	110	id. <i>youan-foung</i> , du même.
	104	id. <i>tai-tsou</i> , du même.
	100	id. <i>thian-han</i> , du même.
	96	id. <i>tai-chi</i> , du même.
	92	id. <i>tching-ho</i> , du même.
	88	id. <i>héou-youan</i> , du même.
	86	id. <i>chi-youan</i> , de HIAO-TCHAO-TI.
	80	id. <i>youan-foung</i> , du même.
	74	id. <i>youan-ping</i> , du même.
	73	id. <i>pen-chi</i> , de HIAO-HIOUANG-TI.
	69	id. <i>ti-kie</i> , du même.
	65	id. <i>youan-keng</i> , du même.
	61	id. <i>chin-kio</i> , du même.
44	57	id. <i>ou-foung</i> , du même.
	53	id. <i>kan-lou</i> , du même.
	49	id. <i>hoang-foung</i> , du même.
	48	id. <i>tsou-youan</i> , de HIAO-YOUAN-TI.
	43	id. <i>young-kouang</i> , du même.
	38	id. <i>kian-tchao</i> , du même.
	33	id. <i>king-ning</i> , du même.

Ordre des cycles.	Années correspondantes après J. C.	ANNÉES DE RÈGNE ET NOMS DES EMPEREURS.	
	32	1 ^{re} année	kien-chi, de HIAO-TCHING-TI.
	28	id.	ho-ping, du même.
	24	id.	yang-choua, du même.
	20	id.	houng-kia, du même.
	16	id.	young-chi, du même.
	12	id.	youan-yen, du même.
	8	id.	souï-ho, du même.
	6	id.	kian-ping, de HIAO-NGAI-TI.
	2	id.	youan-chéou, du même.
	1	2 ^e id.	id.
	ÈRE VULGAIRE.		
45	1	1 ^{re} année	youan-chi (commencement originaire), de HIAO-PING-TI.
	4	4 ^e id.	id.
	6	1 ^{re} année	de l'inter règne de JOU-TSEU-YNG (sous le protectorat de Wang-mang.)
	8	id.	tsou-chi, du règne de JOU-TSEU-YNG.
	9	id.	de l'usurpation clairement manifestée de SIN-MANG (Wang-mang.)
	14	id.	thian-foung, du règne usurpé de SIN-MANG.
	20	id.	ti-hoang, id.
	23	id.	keng-chi, du règne de TI-YOUAN, des Han.
	25	id.	kian-wou, du règne de KOUANG-WOU-HOANG-TI.
	Observation. Ici commence la dynastie des Han orientaux, ainsi appelée parce que les empereurs transportèrent la cour de Si-ngan-fou, dans le Chen-si, où elle était auparavant, à Ho-nán-fou, dans le Ho-nan.		
	56	1 ^{re} année	kian-wou-tchoung-youan, du règne de KOUANG-WOU-HOANG-TI.
	58	id.	young-ping, du règne de HIAO-MING-TI.
46	64	7 ^e année	id.
	76	1 ^{re} année	kian-tsou, du règne de HIAO-TCHANG-TI.
	84	id.	youan-ho, du même.
	87	id.	tchang-ho, du même.
	89	id.	young-youan, du règne de HIAO-HO-TI.
	105	id.	youan-hing, du même.
	106	id.	yen-ping, du règne de HIAO-CHANG-TI.
	107	id.	young-tsou, du règne de HIAO-NGAN-TI.
	114	id.	youan-tsou, du même.
	120	id.	young-ning, du même.
	121	id.	kian-kouang, du même.
	122	id.	yen-kouang, du même.
47	124	3 ^e année	yen-kouang, du même.
	126	1 ^{re} année	young-kien, du règne de HIAO-CHUN-TI.
	132	id.	yang-kia, du même.
	136	id.	young-ho, du même.
	142	id.	han-ngan, du même.
	144	id.	kian-king, du même.
	145	id.	young-kia, du règne de HIAO-TCHOUNG-TI.
	146	id.	pen-tsou, du règne de HIAO-TCHI-TI.
	147	id.	kien-ho, du règne de HIAO-NIOUAN-TI.
	150	id.	ho-ping, du même.
	151	id.	youan-kia, du même.
	153	id.	young-hing, du même.

Ordre des cycles.	Années correspondantes après J. C.	ANNÉES DE RÈGNE ET NOMS DES EMPEREURS.	
48	155	1 ^{re} année <i>young-chéou</i> , de HIAO-HIOUAN-TI.	
	158	id. <i>yen-hi</i> , du même.	
	167	id. <i>young-keng</i> , du règne de HIAO-HIOUAN-TI.	
	168	id. <i>kan-ning</i> , du règne de HIAO-LING-TI.	
	172	id. <i>hi-ping</i> , du même.	
	178	id. <i>kouang-ho</i> , du même.	
	184	id. <i>tchoung-ping</i> , du même.	
	190	id. <i>tsou-ping</i> , du règne de HIAO-HIEN-TI.	
	194	id. <i>hing-ping</i> , du même.	
	196	id. <i>kian-ngan</i> , du même.	
220	<i>Observation.</i> C'est ici que commence la division de l'empire en trois royaumes.		
	C'est ce qu'on appelle l'époque des 三國 <i>San-koué</i> (trois royaumes.)		
49	221	1 ^{re} année <i>tchang-wou</i> , du règne de TCHAO-LIK-TI, des <i>Han</i> .	
	273	id. <i>kian-hing</i> , du règne de HIAO-TCHOU, des <i>Han</i> .	
	227	Cette année MING-TI succède à WEN-TI dans le royaume de <i>Wei</i> , et nomme les années de son règne <i>tai-hao</i> .	
	238	1 ^{re} année <i>yen-hi</i> , de HIAO-TCHOU.	
	239	TSAO-FANG succède à MING-TI dans le royaume de <i>Wei</i> . Il donne aux années de son règne le nom de <i>tcheng-chi</i> .	
	241	7 ^e année <i>yen-hi</i> , de HIAO-TCHOU.	
	254	1 ^{re} année de KOUNG-TCHENG, descendant de TSAO-TSAO.	
	258	1 ^{re} année <i>king-yo</i> , de HIAO-TCHOU.	
	263	id. <i>yen-hing</i> , du même.	
		<i>Observation.</i> Cette année 263 ^e après J. C., la 41 ^e du règne de HIAO-TCHOU, la dynastie des <i>Han</i> est entièrement éteinte. YOUAN-TI, descendant de TSAO-TSAO, est reconnu pour légitime empereur l'année suivante.	
264	1 ^{re} année <i>hien-hi</i> , du règne de YOUAN-TI, des <i>Wei</i> .	<i>Observation.</i> Cet empereur étant le seul de sa race qui ait été reconnu pour légitime, n'est point censé faire une dynastie à part. On le place à la fin de celle des <i>Han</i> .	
	晉 DYNASTIE DES TÇIN.		
50	265	1 ^{re} année <i>tai-chi</i> , du règne de WOU-TI, des Tçin.	
		<i>Observation.</i> Ici commence la dynastie des Tçin occidentaux.	
	275	1 ^{re} année <i>hien-ning</i> , du règne de WOU-TI.	
	280	id. <i>tai-keng</i> , du même.	
	290	id. <i>tai-hi</i> , du même.	
	290	id. <i>young-hi</i> , du règne de HIAO-HOKI-TI.	
		<i>Observation.</i> Comme cette même année Wou-ti mourut, et qu'après sa mort son successeur changea le nom de <i>tai-hi</i> en celui de <i>young-hi</i> que portait l'année, on la nomme la 1 ^{re} année <i>tai-hi</i> et la première année <i>young-hi</i> (ou <i>joie grande</i> , <i>joie éternelle</i> ; elle est comptée néanmoins comme étant du règne de Wou-ti.	
	291	1 ^{re} année <i>youan-kang</i> , du règne de HIAO-HOKI-TI.	
	300	id. <i>young-keng</i> , du même.	
	301	id. <i>young-ning</i> , du même.	
302	id. <i>tai-ngan</i> , du même.		
304	id. <i>young-hing</i> , du même.		
306	id. <i>kouang-hi</i> , du même.		
307	id. <i>young-kia</i> , du règne de HIAO-HOAI-TI, des Tçin.		
313	id. <i>kien-hing</i> , du règne de MING-TI, des Tçin.		
317	id. <i>kien-wou</i> , du règne de YOUAN-TI, des Tçin.		
	<i>Observation.</i> C'est ici que commence la dynastie des Tçin orientaux, ainsi appelés parce qu'ils transportèrent leur cour de Ho-nan-fou, où elle était aspi-		


TABLE CHRONOLOGIQUE

Ordre des cycles.	Années correspondantes après J. C.	ANNÉES DE RÈGNE ET NOMS DES EMPEREURS.
51	318	ravant, à Nan-king. La première ville est plus occidentale que la seconde. Le surnom de la famille des Tsin était <i>Sse-ma</i> .
	322	1 ^{re} année <i>tai-hing</i> , du règne de YOUAN-TI.
	323	id. <i>young-tchang</i> , du même.
	326	id. <i>tai-ning</i> , du règne de MING-TI.
	326	id. <i>hien-ho</i> , du règne de TCHING-TI.
	335	id. <i>hien-kang</i> , du même.
	343	id. <i>kien-youan</i> , du règne de KANG-TI.
	345	id. <i>young-ho</i> , du règne de MOU-TI.
	357	id. <i>ching-ping</i> , du même.
	362	id. <i>loungh-ho</i> , du règne de NGAI-TI.
	363	id. <i>hing-ning</i> , du même.
	364	2 ^e année <i>hing-ning</i> , du même.
	366	1 ^{re} année <i>tai-ho</i> , du règne de TI-X.
	371	id. <i>hien-ngan</i> , du règne de KIAN-WEN-TI.
	373	id. <i>ning-kang</i> , du règne de HIAO-WOU-TI.
	376	id. <i>tai-youan</i> , du même.
	397	id. <i>loungh-ngan</i> , du règne de NGAN-TI.
	402	id. <i>youan-hing</i> , du même.
	405	id. <i>i-hi</i> , du même.
	419	id. <i>youan-hi</i> , du règne de KOUNG-TI.
52	420	Observation. Ici finissent les Tsin, qui sont remplacés par les Soung; la cour est toujours à Nan-king.
	423	北宋 DYNASTIE DES SOUNG DU NORD.
	424	1 ^{re} année <i>young-tiou</i> , du règne de WOU-TI, des Soung.
	454	id. <i>king-ping</i> , du règne de YING-YAGG-WANG.
	457	id. <i>youan-kia</i> , du règne de WEN-TI.
	465	id. <i>hiao-kien</i> , du règne de HIAO-WOU-TI, des Soung.
	472	id. <i>ta-ming</i> , du même.
	473	id. <i>tai-chi</i> , du règne de MING-TI, des Soung.
	477	id. <i>tai-yu</i> , du même.
	477	id. <i>youan-hoei</i> , du règne de TCHOU-YU, des Soung. (On désigne encore cet empereur par le nom de TANG-WOU-WANG.) id. <i>ching-ming</i> , du règne de CHOU-TI, des Soung.
53		Observation. Ici finit la dynastie des Soung, à laquelle succèdent les Tsi.
		新 北 DYNASTIE DES TSI.
	479	1 ^{re} année <i>kien-youan</i> , du règne de KAO-TI, des Tsi.
	483	id. <i>young-ming</i> , du règne de WOU-TI, des Tsi.
	484	2 ^e année id. du même.
	494	1 ^{re} année <i>kien-wou</i> , du règne de MING-TI, des Tsi.
	498	id. <i>young-tai</i> , du même.
	499	id. <i>young-youan</i> , du règne de TCHOU-PAO-KIOUAN. (Cet empereur est encore appelé TAOUNG-HOUEN-KIOU, prince des troubles de l'Orient.)
	501	id. <i>tchoung-hing</i> , du règne de HO-TI, des Tsi.
		Observation. Ici finit la dynastie des Tsi, à laquelle succède celle des Liang.
		新 南 DYNASTIE DES LIANG.
	502	1 ^{re} année <i>thian-kian</i> , du règne de WOU-TI, des Liang.
	520	id. <i>tsin-thoung</i> , du même.

Ordre des cycles.	Années correspondantes après J. C.	ANNÉES DE RÉGNE ET NOMS DES EMPEREURS.	
54	627	1 ^{re} année <i>ta-koung</i> , du règne de WOU-TI, des <i>Liang</i> .	
	629	id. <i>thoung-ta-thoung</i> , du même.	
	636	id. <i>ta-thoung</i> , du même.	
	544	10 ^e année id. id.	
	546	1 ^{re} année <i>tchoung-ta-thoung</i> , du même.	
	547	id. <i>tai-thsing</i> , du même.	
	550	id. <i>ta-pao</i> , du règne de KIAN-WEN-TI, des <i>Liang</i> .	
	552	id. <i>tching-ching</i> , du règne de HIAO-KOUAN-TI, id.	
	556	id. <i>schao-tai</i> , du règne de KING-TI, id.	
	556	id. <i>tai-ping</i> , du même.	
Observation. Ici finit la dynastie des <i>Liang</i> .			
陳 DYNASTIE DES TCHIN.			
55	557	1 ^{re} année <i>young-ting</i> , du règne de WOU-TI, des <i>Tchin</i> .	
	560	id. <i>thian-kia</i> , du même.	
	566	id. <i>thian-keng</i> , du même.	
	567	id. <i>kouang-ta</i> , du règne de TCHOU-PA-TSOUNG, id.	
	569	id. <i>tai-kien</i> , du règne de HIOUAN-TI, id.	
	580	Observation. Ici finit la dynastie des <i>Tchin</i> .	
	隋 DYNASTIE DES SOUÏ.		
	581	1 ^{re} année <i>kai-hoang</i> , du règne de WAN-WE, des <i>Souï</i> .	
	588	(Les <i>Tchin</i> sont entièrement détruits.)	
	601	1 ^{re} année <i>jün-chéou</i> , de WOU-TI, des <i>Souï</i> .	
604	4 ^e année id. id.		
605	1 ^{re} année <i>ta-ye</i> , du règne de YANG-TI, des <i>Souï</i> .		
617	id. <i>y-ning</i> , du règne de KOUANG-TI, des <i>Souï</i> .		
Observation. Ici finit la dynastie des <i>Souï</i> , à laquelle succède la grande dynastie des <i>Thang</i> .			
唐 DYNASTIE DES THANG.			
56	618	1 ^{re} année <i>wou-te</i> , du règne de KAO-TSOU, de la dynastie des <i>Thang</i> .	
	Observation. Comme le terme <i>tsou</i> , et l'épithète <i>kao</i> ou <i>tai</i> dont on l'accompagne sont employés plusieurs fois pour désigner les fondateurs des dynasties, on sera bien aise d'en savoir le sens. <i>Tsou</i> signifie ancêtre, principe, origine, et <i>kao</i> , grand, sublime, élevé; <i>tai</i> signifie grand, suprême.		
	627	1 ^{re} année <i>tching-kouan</i> , du règne de TAI-TSOUNG, des <i>Thang</i> .	
	Observation. Le mot <i>tsoung</i> signifie honorable, et celui des ancêtres qui, après le chef qu'on appelle <i>tsou</i> , s'est rendu le plus recommandable, etc.		
	650	1 ^{re} année <i>young-hoei</i> , du règne de KAO-TSOUNG, des <i>Thang</i> .	
	656	id. <i>hien-ting</i> , du même.	
	661	id. <i>loun-chouo</i> , du même.	
	664	id. <i>lin-te</i> , du même.	
	666	id. <i>kian-foung</i> , du même.	
	668	id. <i>tsoung-tchang</i> , du même.	
	670	id. <i>hian-heng</i> , du même.	
	674	id. <i>chang-youan</i> , du même.	
	676	id. <i>i-foung</i> , du même.	
	679	id. <i>tiao-lou</i> , du même.	
	680	id. <i>young-lou</i> , du même.	
	681	id. <i>kai-yo</i> , du même.	
	682	id. <i>young-tchun</i> , du même.	
	683	id. <i>houng-tao</i> , du même.	

Ordre des cycles.	Années correspondantes après J. C.	ANNÉES DE RÈGNE ET NOMS DES EMPEREURS.	
	684	1 ^{re} année <i>sse-tching</i> , du règne de TCHOUM- <i>TSOUNG</i> , des <i>Thang</i> . <i>Observation.</i> L'impératrice Wou- <i>tsou</i> chasse son fils, le répudie et s'empare du trône; elle donne aux années de son règne le nom de <i>kouang-tchai</i> . Depuis cette année 684 jusqu'à l'année 705, TCHOUM- <i>TSOUNG</i> est toujours en exil, et c'est l'impératrice Wou- <i>tsou</i> , sa mère, qui règne; elle donne souvent des noms aux années; mais comme elles ne sont point désignées dans la Table chinoise, on ne les rapporte pas ici.	
	705	1 ^{re} année <i>chin-loung</i> , du règne de TCHOUM- <i>TSOUNG</i> . C'est cette année que cet empereur est rappelé et qu'il règne; on ne met point sa mère dans la liste des souverains, parce que les historiens chinois la regardent comme une usurpatrice.	
	707	1 ^{re} année <i>king-loung</i> , du règne de TCHOUM- <i>TSOUNG</i> .	
	710	id. <i>king-yân</i> , du règne de JOUI- <i>TSOUNG</i> .	
	712	id. <i>tai-ki</i> , du même.	
		Il mourut quelque temps après; son successeur MING- <i>HOANG-TI</i> appela le reste de l'année du nom de <i>sien-tian</i> .	
	713	1 ^{re} année <i>kai-youan</i> , du règne de MING- <i>HOANG-TI</i> .	
57	724	12 ^e année <i>kai-youan</i> , du même.	
		Le nom de MING- <i>HOANG-TI</i> signifie empereur éclairé; c'est un des plus grands princes qu'ait eus la Chine. On le désigne encore sous le nom de <i>hiouan-tsong</i> .	
	742	1 ^{re} année <i>thian-pao</i> , du règne de MING- <i>HOANG-TI</i> .	
	756	id. <i>tchi-te</i> , du règne de SOU- <i>TSOUNG</i> .	
	758	id. <i>kian-youan</i> , du même.	
	760	id. <i>chang-youan</i> , du même.	
	762	id. <i>pao-yng</i> , du même.	
	763	id. <i>kouang-te</i> , du règne de TAÏ- <i>TSOUNG</i> .	
	765	id. <i>young-tai</i> , du même.	
	766	id. <i>ta-li</i> , du même.	
	780	id. <i>kien-tchoung</i> , du règne de TE- <i>TSOUNG</i> .	
58	784	id. <i>hing-youan</i> , du même.	
	785	id. <i>tching-youan</i> , du même.	
	805	id. <i>young-tching</i> , du règne de CAUN- <i>TSOUNG</i> .	
	806	id. <i>youan-ho</i> , du règne de HIEH- <i>TSOUNG</i> .	
	821	id. <i>tchang-tsing</i> , du règne de MOU- <i>TSOUNG</i> .	
	825	id. <i>pao-li</i> , du règne de KING- <i>TSOUNG</i> .	
	827	id. <i>tai-ho</i> , du règne de WEN- <i>TSOUNG</i> .	
	836	id. <i>kai-tching</i> , du même.	
	841	id. <i>hoei-tchang</i> , du règne de WOU- <i>TSOUNG</i> .	
59	844	4 ^e année id. id.	
	847	1 ^{re} année <i>ta-tchoung</i> , du règne de HIOUAN- <i>TSOUNG</i> .	
	860	id. <i>hian-thoung</i> , du règne de Y- <i>TSOUNG</i> .	
	874	id. <i>kian-fou</i> , du règne de HI- <i>TSOUNG</i> .	
	880	id. <i>kouang-ming</i> , du même.	
	881	id. <i>tchoung-ho</i> , du même.	
	885	id. <i>kouang-ki</i> , du même.	
	888	id. <i>wen-te</i> , du même.	
	889	id. <i>loung-ki</i> , du règne de TCHAO- <i>TSOUNG</i> .	
	890	id. <i>ta-chun</i> , du même.	
	892	id. <i>king-fou</i> , du même.	
	894	id. <i>kian-ning</i> , du même.	
	898	id. <i>kouang-hoa</i> , du même.	
	901	id. <i>thian-fou</i> , du même.	
60	904	id. <i>thian-yeou</i> , du même.	
	905	2 ^e année <i>thian-yeou</i> , du règne de TCHAO- <i>HIOUAN-TI</i> .	

Ordre des cycles.	Années correspondantes après J. C.	ANNÉES DE RÈGNE ET NOMS DES EMPEREURS.
		LES CINQ PETITES DYNASTIES. 1° 後梁 LIANG POSTÉRIEURS
	907	1 ^{re} année <i>kai-ping</i> , du règne de TAI-TSOU, de la dynastie des <i>Liang</i> . Ici commencent les cinq petites dynasties, Ou-tai, qui sont les <i>Liang</i> , les <i>Tang</i> , les <i>Tsin</i> , les <i>Han</i> et les <i>Tchéou</i> .
	911	1 ^{re} année <i>kian-hoa</i> , du règne de TAI-TSOU, des <i>Liang</i> .
	913	id. <i>kian-hoa</i> , du règne de TCHOU-TCHING, id.
	915	id. <i>tching-ming</i> , du règne de TCHING, id.
	921	id. <i>loun-ge</i> , du même.
		2° 後唐 THANG POSTÉRIEURS.
	923	1 ^{re} année <i>thoung-kouang</i> , du règne de TCHOUANG-TSOUNG, des <i>Thang</i> postérieurs.
	926	id. <i>thian-tching</i> , du règne de MING-TSOUNG, id.
	930	id. <i>tchang-hing</i> , du même.
	934	id. <i>ying-chun</i> , du règne de MIN-TI, id.
	934	id. <i>tching-tai</i> , du règne de LOU-WANG, id.
		3° 後晉 TSIN POSTÉRIEURS.
	936	1 ^{re} année <i>thian-fou</i> , du règne de KAO-TSOU, des <i>Tsin</i> postérieurs
	943	8 ^e année <i>thian-fou</i> , du règne de TCHOU-TCHOUNG-KOUI, id.
	944	1 ^{re} année <i>kai-yun</i> , du même.
		4° 後漢 HAN POSTÉRIEURS.
	947	12 ^e année <i>tching-tsin-thian-fou</i> , du règne de KAO-TSOU, des <i>Han</i> postérieurs.
	948	1 ^{re} année <i>kien-yeou</i> , du règne de YN-TI, id.
		5° 後周 TCHÉOU POSTÉRIEURS.
	951	1 ^{re} année <i>kouang-chun</i> , du règne de TAI-TSOU, des <i>Tchéou</i> postérieurs.
	954	id. <i>hien-te</i> , du règne de CHI-TSOUNG, id.
		宋 DYNASTIE DES SOUNG.
	960	1 ^{re} année <i>kian-loung</i> , du règne de TAI-TSOU, des <i>Soung</i> .
	963	id. <i>kian-te</i> , du même.
	964	2 ^e année id. id.
	968	1 ^{re} année <i>kai-pao</i> , du même.
	976	id. <i>tai-ping-hing-koué</i> , du règne de TAI-TSOUNG, des <i>Soung</i> .
	984	id. <i>young-hi</i> , du même.
	988	id. <i>touan-koung</i> , du même.
	990	id. <i>tchun-hoa</i> , du même.
	995	id. <i>tchi-tao</i> , du même.
	998	id. <i>kian-ping</i> , du règne de TCHIN-TSOUNG, des <i>Soung</i> .
	1004	id. <i>king-te</i> , du même.
	1008	id. <i>ta-tchoung-tsiang-fou</i> , du même.
	1017	id. <i>thian-hi</i> , du même.
	1023	id. <i>kian-hing</i> , du même.
	1023	id. <i>thian-ching</i> , du règne de JIN-TSOUNG, des <i>Soung</i> .
	1024	2 ^e année id. id.
	1032	1 ^{re} année <i>ming-tao</i> , du même.
	1034	id. <i>king-yeou</i> , du même.
	1038	id. <i>pao-youan</i> , du même.

Ordre des cycles.	Années correspondantes après J. C.	ANNÉES DE RÈGNE ET NOMS DES EMPEREURS.
63	1040	1 ^{re} année <i>keng-ting</i> , du règne de JIN-TSOUNG, des <i>Soung</i> .
	1041	id. <i>tsing-li</i> , du même.
	1049	id. <i>hoang-yeou</i> , du même.
	1054	id. <i>tchi-ho</i> , du même.
	1058	id. <i>kia-yeou</i> , du même.
	1064	id. <i>tchi-ping</i> , du règne de YNG-TSOUNG, des <i>Soung</i> .
	1068	id. <i>hi-ning</i> , du règne de CHIN-TSOUNG, id.
	1078	id. <i>youan-foung</i> , du même.
	1084	7 ^e année <i>youan-foung</i> , du même.
	1086	1 ^{re} année <i>youan-yeou</i> , du règne de TCHI-TSOUNG
	1094	id. <i>chao-ching</i> , du même.
	1098	id. <i>youan-fou</i> , du même.
	1101	id. <i>kian-tchoung-king-koué</i> , du règne de HOÏ-TSOUNG.
	1102	id. <i>tsoung-ning</i> , du même.
64	1107	id. <i>ta-kouan</i> , du même.
	1111	id. <i>tching-ho</i> , du même.
	1116	1 ^{re} année où le chef des <i>Kin</i> , TAÏ-TSOU, commença à prendre le titre d'empereur, <i>ti</i> .
	Ces <i>Kin</i> portaient aussi le nom de <i>Hin-tché</i> ou <i>Jou-tchi</i> ; ils venaient d'éteindre le royaume de Liao, et ils travaillèrent ensuite à s'emparer de toute la Chine. Les Tartares-Manchous d'aujourd'hui se disent les descendants de ces mêmes <i>Kin</i> .	
	1118	1 ^{re} année <i>tchoung-ho</i> , du règne de HOÏ-TSOUNG.
	1119	id. <i>hiouan-ho</i> , du même.
	DYNASTIE DES  KIN, RÉGNANT SIMULTANÉMENT AVEC CELLE DES SOUNG.	
	1123	1 ^{re} année <i>thian-hoü</i> , du règne des TAÏ-TSOUNG, des <i>Kin</i> .
	Les <i>Kin</i> étaient déjà maîtres d'une partie de la Chine; mais ils ne sont point regardés comme empereurs: on ne qualifie du titre d'empereurs que ceux de la race des <i>Soung</i> .	
	1126	1 ^{re} année <i>king-kang</i> , du règne de KING-TSOUNG, des <i>Soung</i> .
	1127	id. <i>kien-yen</i> , du règne de KAO-TSOUNG, id.
	1131	id. <i>chao-hing</i> , du même.
	1131	9 ^e année <i>thian-hoü</i> , du règne de TAÏ-TSOUNG, des <i>Kin</i> .
	1135	13 ^e année <i>thian-hoü</i> , du règne de HI-TSOUNG, des <i>Kin</i> , qui a continué à désigner les années comme auparavant.
	1138	1 ^{re} année <i>thian-kiouan</i> , du règne de HI-TSOUNG, des <i>Kin</i> .
	1141	id. <i>hoang-toung</i> , du même.
	1144	14 ^e année <i>chao-hing</i> , du règne de KAO-TSOUNG, des <i>Soung</i> .
	1144	4 ^e année <i>hoang-toung</i> , du règne de HI-TSOUNG, des <i>Kin</i> .
	1149	1 ^{re} année <i>thian-te</i> , du règne de TCHOU-LIANG, id.
	1153	id. <i>tching-youan</i> , du même.
	1156	id. <i>tching-loung</i> , du même.
	1161	id. <i>ta-ting</i> , du règne de CHI-TSOUNG, des <i>Kin</i> .
	1163	id. <i>loung-hing</i> , du règne de HIAO-TSOUNG, des <i>Soung</i> .
	1165	id. <i>kian-tao</i> , du même.
	1174	id. <i>tsun-hi</i> , du même.
	1190	id. <i>tchao-hi</i> , du règne de KOUANG-TSOUNG, des <i>Soung</i> .
	1190	id. <i>ming-tchang</i> , du règne de TCHANG-TSOUNG, des <i>Kin</i> .
	1195	id. <i>tsing-youan</i> , du règne de NING-TSOUNG, des <i>Soung</i> .
	1196	id. <i>tching-ngan</i> , du règne de TCHANG-TSOUNG, des <i>Kin</i> .
	1201	id. <i>kia-tai</i> , du règne de NING-TSOUNG, des <i>Soung</i> .

Ordre des cycles.	Années correspondantes après J. C.	ANNÉES DE RÉGNE ET NOMS DES EMPEREURS.
65	1201	1 ^{re} année <i>tai-ho</i> , du règne de TCHANG-TSOUNG, des <i>Kin</i> .
	1204	4 ^e année <i>kia-tai</i> , du règne de NING-TSOUNG, des <i>Soung</i> .
	1204	id. <i>tai-ho</i> , du règne de TCHANG-TSOUNG, des <i>Kin</i> .
	1205	1 ^{re} année <i>kai-hi</i> , du règne de NING-TSOUNG.
	1208	id. <i>kia-ting</i> , du même.
	1209	id. <i>ta-ngan</i> , du règne de TCHOU-YOUNG-KI, des <i>Kin</i> .
	1212	id. <i>tsoung-tsing</i> , du même.
	1213	id. <i>tchi-ning</i> , du même.
		La même année YOUNG-KI mourut. Son successeur KIDOUAN-tseou changea le nom de l'année.
	1213	1 ^{re} année <i>tchin-yeou</i> , du règne de HIOWAN-TSOUNG, des <i>Kin</i> .
	1217	id. <i>hing-ling</i> , du même.
	1222	id. <i>youan-kouang</i> , du même.
	1224	id. <i>tching-ta</i> , du règne de NGAI-TSOUNG, des <i>Kin</i> .
	1225	id. <i>pao-tsing</i> , du règne de LI-TSOUNG, des <i>Soung</i> .
	1228	id. <i>chao-ting</i> , du même.
	1232	id. <i>thian-hing</i> , du règne de NGAI-TSOUNG, des <i>Kin</i> .
	1234	id. <i>touan-ping</i> , du règne de LI-TSOUNG, des <i>Soung</i> .
		C'est cette année que finit l'empire des <i>Kin</i> .
	1237	1 ^{re} année <i>kia-hi</i> , du règne de LI-TSOUNG, des <i>Soung</i> .
66	1241	id. <i>tchun-yeou</i> , du même.
	1253	id. <i>pao-yeou</i> , du même.
	1259	id. <i>kai-tsing</i> , du même.
	1260	id. <i>king-ting</i> , du même.
		COMMENCEMENT DE LA DYNASTIE DES 元 YOUAN.
	1260	1 ^{re} année <i>tchoung-toung</i> , du règne de CHI-TSOU, de la dynastie des <i>Youan</i> ou des <i>Mongols</i> .
	1264	5 ^e année <i>king-ling</i> , du règne de LI-TSOUNG, des <i>Soung</i> .
	1264	1 ^{re} année <i>tchi-youan</i> , du règne de CHI-TSOU, des <i>Youan</i> .
	1265	id. <i>hian-tchun</i> , du règne de TOU-TSOUNG, des <i>Soung</i> .
	1271	Les <i>Youan</i> ou <i>Mongols</i> commencent cette année à établir des dénominations pour leur empire.
67	1275	1 ^{re} année <i>te-yeou</i> , du règne de TI-HIEN, des <i>Soung</i> .
	1276	id. <i>king-yen</i> , du règne de TOUAN-TSOUNG, id.
	1278	id. <i>tsiang-hing</i> , du règne de TI-PING, id.
	1279	C'est cette année que finit la dynastie des <i>Soung</i> .
		RÈGNE EXCLUSIF DE LA DYNASTIE MONGOLE.
67	1295	1 ^{re} année <i>youan-tching</i> , du règne de TCHING-TSOUNG, des <i>Youan</i> .
	1297	id. <i>ta-te</i> , du même.
	1308	id. <i>tchi-ta</i> , du règne de WOU-TSOUNG, des <i>Youan</i> .
	1312	id. <i>hoang-tsing</i> , du règne de JIN-TSOUNG, id.
	1314	id. <i>yen-yeou</i> , du même.
	1321	id. <i>tchi-tchi</i> , du règne de YNG-TSOUNG, id.
	1324	id. <i>tai-ting</i> , du règne de TAI-TING-TI, id.
	1328	id. <i>tchi-ho</i> , du même.
	1328	id. <i>thian-li</i> , du règne simultané de WEN-TSOUNG, des <i>Youan</i> .
	1330	id. <i>tchi-chun</i> , du même.
	1333	id. <i>youan-toung</i> , du règne de CHEUX-TI, id.
	1335	id. <i>tchi-youan</i> , du même.
	1341	id. <i>tchi-tching</i> , du même.

Ordre des cycles.	Années correspondantes après J. C.	ANNÉES DE RÈGNE ET NOMS DES EMPEREURS.
DYNASTIE DES 明 MING.		
68	1368	1 ^{re} année <i>houng-wou</i> , du règne de TAI-TSOU, des <i>Ming</i> .
	1384	17 ^e année id. id.
	1398	1 ^{re} année de KIAN-WEN-TI, des <i>Ming</i> , ou de l'empereur restaurateur des lettrés.
69	1403	id. <i>young-lo</i> , du règne de TCHING-TSOU-WEN-TI, des <i>Ming</i> .
	1425	id. <i>houng-hi</i> , du règne de JIN-TSOUNG-TCHANG-TI, id.
	1426	id. <i>hiouan-te</i> , du règne de HIOUAN-TSOUNG-TCHANG-TI.
	1436	id. <i>tching-toung</i> , du règne de YING-TSOUNG-JOUÏ-TI, id.
	1444	9 ^e année id. id.
	1450	1 ^{re} année <i>king-tai</i> , du règne de KING-TI, des <i>Ming</i> .
		<i>Observation.</i> L'empereur Yse-tsoung-jouï-ti, s'étant mis à la tête de l'armée qui devait combattre les Tartares, fut pris par ces mêmes Tartares. Pendant sa détention son frère gouverna l'empire, non pas simplement comme régent, mais comme empereur en titre.
	1457	1 ^{re} année <i>thian-chun</i> , du recouvrement de l'empire par Yse-tsoung-jouï-ti.
	1465	id. <i>tching-hoa</i> , du règne de TCHUN-TI, ou HIEN-TSOUNG-TCHUN-TI.
	1488	id. <i>houng-tchi</i> , du règne de HIAO-TSOUNG-KING-TI.
70	1504	17 ^e année <i>houng-tchi</i> , du même.
71	1506	1 ^{re} année <i>tching-te</i> , du règne de WOU-TSOUNG-Y-TI.
	1522	id. <i>kia-tsing</i> , du règne de CHI-TSOUNG-SOU-TI.
	1564	43 ^e année <i>kia-tsing</i> , du même.
	1567	1 ^{re} année <i>loun-king</i> , du règne de MOU-TSOUNG-TCHOUANG-TI.
	1573	id. <i>wen-li</i> , du règne de CHIN-TSOUNG-HIEN-TI.
DYNASTIE 大清 TAI-THSING, ACTUELLEMENT RÉGNANTE.		
72	1616	1 ^{re} année <i>thian-ming</i> (ordre du ciel), du règne de TAI-TSOU KAO-HOANG-TI, de la dynastie des <i>Tai-thsing</i> (ou très-pure).
		<i>Observation.</i> Cette dynastie est celle des Tartares-Manchous. Quoiqu'on marque ici son commencement, elle n'était pas pour cela maîtresse de toute la Chine en 1616. Les Manchous étaient encore en guerre avec les Chinois.
	1620	1 ^{re} année <i>tai-tchang</i> , du règne de KOUANG-TSOUNG, des <i>Ming</i> .
	1621	id. <i>thian-ki</i> , du règne de TCHI-TI, ou HI-TSOUNG-TCHI-TI, id.
	1624	9 ^e année <i>thian-ming</i> , du règne de TAI-TSOU KAO-HOANG-TI, des <i>Tai-thsing</i> .
	1624	4 ^e année <i>thian-ki</i> , du règne de HI-TSOUNG-TCHI-TI, des <i>Ming</i> .
	1627	1 ^{re} année <i>thian-tsong</i> , du règne de TAI-TSOUNG, WEN-HOANG-TI, des <i>Tai-thsing</i> .
	1628	id. <i>tsoung-tching</i> , du règne de HOAI-TSOUNG-MING-TI, des <i>Ming</i> .
	1636	id. <i>tsoung-te</i> , du règne de TAI-TSOUNG WEN-HOANG-TI, des <i>Tai-thsing</i> .
	1644	id. <i>chun-tchi</i> , du règne de CHI-TSOU-TCHANG-HOANG-TI, id.
73		Cette année, les <i>Tai-thsing</i> sont véritablement maîtres de l'empire.
	1662	1 ^{re} année <i>khang-hi</i> , du règne de CHING-TSOU JIN-HOANG-TI.
	1684	23 ^e année <i>khang-hi</i> , du même.
	1723	1 ^{re} année <i>young-tching</i> , du règne de CHU-TSOUNG-HIEN-HOANG-TI.
	1736	id. <i>kien-loung</i> , du règne de KAO-TSOUNG-CHUN HOANG-TI.
74	1744	9 ^e année <i>kien-loung</i> , du même.
75	1796	1 ^{re} année <i>kia-king</i> , du règne de JIN-TSOUNG-JOUÏ-HOANG-TI.
	1804	9 ^e année <i>kia-king</i> , du même.
	1821	1 ^{re} année <i>tao-kouang</i> , de l'empereur de la Chine actuellement régnant.

FIN DE LA TABLE CHRONOLOGIQUE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.		Pages.
Notions préliminaires.	1	L'empereur Thsin-chi-hoang-ti va sacrifier sur	
Géographie physique.	5	les montagnes.	219
1 ^o Pays alpin.	6	Établissement d'une statistique générale de	
2 ^o Pays bas.	ibid.	l'empire.	220
3 ^o Région méridionale.	7	Guerre contre les Tartares.	ibid.
Liste des principales montagnes couvertes de		Agrandissement de l'empire et conquête de	
neiges perpétuelles.	ibid.	nouveaux peuples.	221
La grande muraille.	10	Construction de la grande muraille.	ibid.
Fleuves et lacs.	12	Incendie des livres.	222
Climat et nature du sol.	14	Construction de nouveaux édifices pour l'em-	
Puits de feu et puits salants.	16	bellissement de la capitale.	227
Antiquité de la nation chinoise	20	Exécution des lettrés.	228
Temps anté-historiques.	22	Mort de Thsin-chi-hoang-ti.	ibid.
Temps semi-historiques.	24	Troubles dans l'empire.	229
Temps historiques.	26	Fin de la dynastie des Thsin.	230
Hoang-ti, 2698 avant J. C.	27	Tombeau de Thsin-chi-hoang-ti.	231
Yao, 2357.	33	CINQUIÈME DYNASTIE, les Han.	232
Chun associé à l'empire.	37	Lutte des deux compétiteurs à l'empire.	233
Yu associé à Chun.	40	Portrait de Hsiang-yu.	234
Yu, empereur, 2205 avant J. C.	42	Lieou-pang est reconnu empereur.	ibid.
État de l'empire chinois de 2357 à 2205 avant		Construction de ponts sur colonnes et de ponts	
J. C.	43	suspendus.	ibid.
Travaux de Yu.	47	Révocation des décrets de proscription.	235
Géographie statistique de la Chine, 2286 av.		État de la Chine à cette époque.	236
notre ère.	ibid.	Encouragements donnés au commerce, à l'agri-	
Première DYNASTIE, les Hia.	52	culture et aux lettres.	ibid.
Inscription de Yu.	53	Déclaration de l'empereur Wen-ti à l'occasion	
Événements principaux arrivés sous la dynastie		d'une éclipse de soleil.	237
des Hia.	54	Autre déclaration du même empereur, portant	
L'hégémonie des cinq fils.	ibid.	abrogation d'une loi qui défendait de criti-	
Renversement de Tai-kang.	55	quer la forme du gouvernement.	238
Chasses royales.	ibid.	Déclaration du même empereur portant remise	
Anciens peuples des quatre extrémités cardinales		de la moitié de ses droits en grains, pour	
de la Chine.	57	animer et encourager les peuples à l'agricul-	
Mention d'une éclipse de soleil, 2155 avant		ture.	ibid.
notre ère.	58	Quatrième déclaration du même empereur.	239
Deuxième DYNASTIE, les Chang.	61	L'empereur Wou-ti.	240
Troisième DYNASTIE, les Tchou.	77	Grand mouvement de peuples en Asie.	241
Mentions de chars magnétiques.	87	Ambassade armée d'un général chinois près de	
Époque des philosophes chinois Lao-tseu et		la nation scythe.	ibid.
Khoang-tseu.	110	Guerre des Parthes et des Scythes ou Youé-	
Notice sur Lao-tseu et sa philosophie.	111	tchi.	242
Vie de Khoang-fou-tseu ou Confucius.	120	Les Scythes ou Youé-tchi détruisent le royaume	
Portrait du philosophe.	121	grec de la Bactriane.	243
Argument de la grande Étude.	123	Expédition des Chinois dans l'Asie occidentale.	ibid.
Notice sur le philosophe Meng-tseu.	127	Ministres et personnages célèbres sous Wou-ti.	244
Coup d'œil sur l'état de la civilisation, des		L'historien Sseu-na-thsian.	246
sciences et des arts en Chine sous les trois		Vaisseaux chinois mentionnés par Sseu-na-	
premières dynasties.	194	thsian.	248
État des sciences et des arts en Chine sous les		Fondation d'une bibliothèque impériale.	ibid.
trois premières dynasties.	199	Remontrances faites à l'empereur Wou-ti.	ibid.
Quatrième DYNASTIE, les Thsin.	207	1 ^o Remontrances contre le luxe.	ibid.
Destruction des derniers royaumes feudataires.	212	2 ^o Sur l'usage de l'arc.	249
Changements apportés dans l'organisation intérieure		Remontrance de Koung-yu à Youan-ti, à l'oc-	
de l'empire.	214	casion d'une mauvaise année.	250
Désarmement et embellissement de la capitale.	215	Ère vulgaire.	253
Visites dans l'intérieur de l'empire.	216	Nomination d'un nouvel empereur. Amnistie	
Constructions de grandes routes dans l'empire.	217	générale.	255
Opposition des lettrés.	218	Visite de l'empire.	ibid.

	Pages.		Pages.
Soumission de la Cochinchine.	255	Commerce avec les peuples occidentaux.	281
Fondation d'écoles nombreuses pour l'éducation de la jeunesse chinoise et des pays conquis.	ibid.	Soumission volontaire de l'Asie Moyenne.	ibid.
Introduction officielle de la religion bouddhique en Chine.	256	Conquête des îles Lieou-khieou, et traité avec la Corée.	282
<i>Nota.</i> C'est par erreur que d'après M. Klapproth, nous avons placé l'introduction officielle du bouddhisme en Chine la 8 ^e année du règne de Miao-ti, correspondant à la 65 ^e année de notre ère. Le dictionnaire <i>Tching-tseu-thang</i> , cité dans celui de <i>Khang-hi</i> , au caractère Fo, place cet événement à la 7 ^e année : <i>Han ming-ti young-ping tchi nian fo fa chi ji tchoung toud</i> : La 7 ^e année young-ping du règne de Miao-ti, des Han, la loi de Fo entra dans le royaume du milieu. Voy. en outre l'avertissement à la Table chronologique, pag. 475.		Révoltes dans l'empire.	ibid.
Diminution des impôts, encouragements donnés aux lettres.	257	Les Wei septentrionaux.	ibid.
Nouvelle expédition chinoise vers la mer caspienne, et relations commerciales avec l'empire romain.	258	Fabrication du verre de différentes couleurs.	283
La lettrée Pan-hoei-pan.	260	TARSIENNE DYNASTIE, les Thang.	ibid.
Les sept articles sous lesquels sont compris les principaux devoirs des personnes du sexe.	261	État de l'Asie à cette époque.	284
Art. 1 ^{er} . L'état d'une personne du sexe est un état d'abjection et de faiblesse.	ibid.	Ambassade turque en Chine.	ibid.
Art. 2. Devoirs généraux des personnes du sexe quand elles sont sous la puissance d'un mari.	262	Conquêtes successives de Li-chi-min.	ibid.
Art. 3. Du respect sans bornes que la femme doit à son mari, et de l'attention continuelle qu'elle doit avoir sur elle-même.	ibid.	Retournée triomphante de Li-chi-min à Si-ngan-fou. Diminution des impôts; amnistie générale.	285
Art. 4. Des qualités qui rendent une femme aimable.	ibid.	Cérémonies en l'honneur de Khong-tsen. Établissement de nouveaux collèges et d'écoles publiques.	ibid.
Art. 5. De l'attachement inviolable que la femme doit avoir pour son mari.	263	Guerre avec les Thou-khin ou Turcs.	ibid.
Art. 6. De l'obéissance que doit une femme à son mari, au père et à la mère de son mari.	264	Fondation d'un grand collège et d'une académie. Restauration des lettres. Édition et application des King.	286
Art. 7. De la bonne intelligence qu'une femme doit entretenir avec ses beaux-frères et belles-sœurs.	ibid.	Académie ou gymnase militaire.	287
Première élévation des eunuques au gouvernement.	265	Beaux traits de Tai-tsong.	288
Grand tremblement de terre.	266	Livre composé par l'empereur sur le gouvernement, ou art de régner.	ibid.
Augmentation du crédit et du pouvoir des eunuques.	267	Ordonnance du même empereur Tai-tsong.	289
Sociétés secrètes. Persécutions des lettrés.	ibid.	Autres ordonnances en faveur du peuple.	291
SIXIÈME DYNASTIE, les Wei.	268	Diminution des impôts. Remise des taxes. Abrogation des lois onéreuses au plus grand nombre.	ibid.
Époque des trois royaumes.	ibid.	Arrangement et réforme des codes. Adoucissement des peines. Cérémonies en l'honneur de Khong-tseu.	ibid.
SEPTIÈME DYNASTIE, les Tchin.	270	Division de l'empire en dix provinces ou grandes voies.	ibid.
Royaume des Han ou Tchao.	271	Organisation de l'armée.	292
Luxe et magnificence des empereurs chinois du Nord.	272	Édits pour assurer l'existence aux infirmes, aux vieillards, aux malheureux sans fortune. Encouragements donnés aux talents.	293
Fin de la dynastie des Tchin.	ibid.	Récompenses données aux jeunes gens pour la pratique de la piété filiale; aux femmes pour enfanter des garçons; secours aux vieillards.	ibid.
HUITIÈME DYNASTIE, les Soung.	273	Tentatives d'assassinat sur l'empereur Tai-tsong.	ibid.
Continuations des troubles intérieurs.	ibid.	Instruction de l'empereur à son fils.	294
Portrait de Lieou-yn, devenu Kao-tseu-wou-ti.	ibid.	Mort de Tai-tsong. Deuil des ambassadeurs étrangers.	295
Ambassadeurs de l'Inde envoyés en Chine.	274	Bouleaux des Tartares.	ibid.
NEUVIÈME DYNASTIE, les Thsi.	275	Extension de la domination chinoise sur les autres provinces de l'Asie.	ibid.
DIXIÈME DYNASTIE, les Liang.	276	Ambassade de l'empire romain près de l'empereur Tai-tsong.	297
Suppression de la peine de mort.	277	Inscription de Si-ngan-fou.	ibid.
ONZIÈME DYNASTIE, les Tchin.	279	Ambassades de l'Inde.	300
DOUZIÈME DYNASTIE, les Soui.	ibid.	Expédition du général Sou-tsing-fang, contre les Turcs occidentaux.	301
Tentative de division du peuple en quatre castes comme dans l'Inde.	280	Nouvelle division des pays occidentaux de l'Asie.	ibid.
Bibliothèque des empereurs.	ibid.	Soumission entière de la Corée.	ibid.
Conquête dans la presqu'île orientale de l'Inde.	ibid.	Conquête des Thibétains.	ibid.
Constructions de palais nouveaux, de canaux et de magasins publics.	281	Honneurs rendus à Lao-tseu.	302
		Belle conduite d'un général chinois.	ibid.
		Reprise des conquêtes des Thibétains.	303
		Favoritisme d'un jeune bouze ou prêtre de Fo.	ibid.
		Construction d'un temple de la lumière et d'un temple du ciel.	ibid.
		Colonnes métalliques. Grands vases d'airain.	304
		Traité fait avec un khan ou chef des Turcs.	ibid.
		Remontrances faites à l'impératrice.	305
		Réforme des abus.	307

	Pages.		Pages.
Conspiration découverte.	307	Délivrance de Tchao-toung. Entrées des	330
Soins donnés par Hionan-toung au gouver-	ibid.	eunuques.	331
nement de l'empire.	ibid.	Fin de la dynastie des Tang.	331
Fondation et établissement du grand collège	308	État de l'empire chinois à la mort du dernier	
ou académie des Han-lin.	309	empereur de la dynastie des Tang, en 908	
Grandes relations avec les autres États de l'Asie.	309	de notre ère.	332
Secours demandés à l'empereur chinois par les	310	Wou-tai; les cinq petites dynasties.	ibid.
Indiens contre les Arabes.	310	QUATRIÈME DYNASTIE, les Liang posté-	ibid.
Les Arabes et autres nations de l'Asie soumis	311	rieurs.	ibid.
à la Chine.	311	QUINZIÈME DYNASTIE, les Tang postérieurs.	ibid.
Marchands étrangers venus de l'île de Ceylan.	312	SEIZIÈME DYNASTIE, les Tsin postérieurs.	333
Connaissances astronomiques des Chinois sous	ibid.	DIX-SEPTIÈME DYNASTIE, les Han postérieurs.	ibid.
Hionan-toung.	ibid.	DIX-HUITIÈME DYNASTIE, les Tchou posté-	ibid.
Première triangulation connue.	ibid.	rieurs.	ibid.
Grand instrument astronomique imitant les	313	DIX-NEUVIÈME DYNASTIE, les Soung.	334
mouvements des corps célestes.	ibid.	Règne de Tai-tou (960-975).	ibid.
Hauteur de l'étoile polaire.	314	Examens et concours établis pour l'avance-	335
Aperçu des autres travaux astronomiques d'Y-	314	ment dans la carrière militaire.	
hang.	314	Honneurs rendus au philosophe Koug-tse et	ibid.
Astronomie indienne connue et traduite en	ibid.	aux Lettrés.	ibid.
Chine.	315	Élévation des Lettrés aux charges publiques.	
Étendue de l'empire chinois sous les Tang.	ibid.	Rétablissement des anciens collèges et crea-	336
Population de l'empire.	ibid.	tion de nouveaux.	
Faite et abdication de l'empereur Hionan-	ibid.	Défense de faire exécuter des sentences de mort	
toung.	316	sans avoir soumis la cause à un tribunal	
Les poètes Tou-fou et Li-tai-pé.	316	spécial établi dans la capitale et sans l'au-	
Usage de canons ou pierriers en Chine dans	ibid.	torisation de l'empereur.	337
l'année 757.	317	Remise des impôts.	ibid.
Les khalifes abassides Almansor, ou Abou-	317	Dénombrement des agriculteurs.	ibid.
gafar et son frère Aboul-Abbas Seffah, en-	318	Réimpression des anciens livres.	ibid.
voient des troupes auxiliaires aux empereurs	319	Rétablissement des anciens collèges. Règlement	
chinois (756-757).	320	des études.	338
Invasion des Tibétains; prise de la capitale	320	L'historien See-ma-kouang.	340
de l'empire.	320	Opposition organisée d'un parti des Lettrés	
Dénombrement et revenu de l'empire.	321	contre les actes du gouvernement.	341
Nouvelles révoltes dans l'empire.	321	Nouvelle doctrine philosophique.	343
Établissement de nouveaux impôts. Emprunt	322	Réformes dans le gouvernement proposées par	
forcé.	322	Wang-an-chi.	344
Amnistie générale.	322	Le décalogue d'un souverain.	345
Ligue contre les Tibétains. Députation envoyée	323	Règne simultané de la dynastie tartare nom-	
'au souverain des Indes et au khalife des	323	mée Min.	346
Arabes (787).	323	Nouveau traité de paix.	347
Ambassade du khalife Haroun Al-Rachid.	324	Le philosophe et célèbre commentateur	
Division de l'Asie à cette époque.	324	Tchou-hi.	ibid.
Grande sécheresse.	324	Tartares occidentaux.	348
Amnistie. Abolition des impôts extraordinaires.	325	Domination des Tartares du Nord dans les	
Grande famine.	325	provinces septentrionales de la Chine.	ibid.
Force militaire, statistique; rapport sur les dé-	326	Fin de la dynastie des Soung.	350
penses de l'État.	326	VINGTIÈME DYNASTIE, les Youan ou Mongols.	ibid.
Confection d'une grande carte de la Chine et	327	Politique de Hou-pi-tie.	351
des pays étrangers qui lui étaient soumis.	327	Règlements publiés par Hou-pi-tie.	352
Mort de l'empereur Hian-toung.	328	Savants étrangers appelés à la cour et employés	
Traité de paix avec le Thibet.	328	dans les fonctions publiques. Rétablissement	
Réforme de certains abus.	329	du collège des Han-lin.	ibid.
Projet de détruire les eunuques.	329	Introduction du lamaïsme en Chine. Division	
Protestation d'un gouverneur de province.	330	de l'empire en dix départements.	ibid.
Suppression des bonzeries ou monastères; des-	330	Fondation de la ville tartare de Péking.	353
truction des temples de Fo ou Bouddha, et	331	Fixation des rites et des cérémonies publiques.	354
des autres religions étrangères.	331	Règlements pour obtenir des charges et pour	
Statistique religieuse.	332	fixer l'avancement dans les emplois publics.	ibid.
Examen quinquennal ou septennal des fonc-	332	Canons, catapultes ou machines à lancer des	
tionnaires. Confession publique.	333	pierres employés dans les sièges.	356
Règne de Siouan-toung.	333	Rétablissement des collèges dans tout l'empire.	358
Nouvelles tentatives pour diminuer le pouvoir	334	Exploration des sources du Hoang-ho.	359
et l'influence des eunuques.	334	Expédition contre le Japon.	ibid.
Voyageurs arabes.	335	Persécution contre la secte des Tao-ssu.	ibid.
Décadence et ruine prochaine de la dynastie	335	Encouragements donnés aux gens instruits.	ibid.
des Tang.	336	Ambassadeurs et navires étrangers.	360
Conspiration des eunuques; emprisonnement	336	Conquête de la Tartarie orientale.	ibid.
et déchéance de Tchao-toung.	336	Le général Pe-yen.	361

	Pages.		Pages.
Résistance opiniâtre et désespérée des Chinois.	361	Confection d'une carte de l'empire.	398
Mort de Hou-pi-lia.	362	Le breuvage de l'immortalité.	ibid.
Progrès de l'astronomie.	363	Code général de l'empire.	ibid.
Notice sur les établissements que le khan (Khou-bi-lai-khan) a ordonnés dans le Khatai (la Chine), par l'historien persan Rachid Eddin.	364	Testament de l'empereur Houng-wou.	399
Répression des grands.	366	Parallèle de Houng-wou avec Tamerlan et Tchiuggis-khan.	400
Enquête sur les calamités publiques occasionnées par la conquête.	ibid.	Ambassadeurs envoyés des pays étrangers.	402
Pouvoir croissant des Lamas.	367	Commentaires sur les livres classiques.	ibid.
Cause de la chute des dynasties chinoises.	ibid.	Guerre contre les Tartares.	403
Fabrication de papier-monnaie.	ibid.	Influence et richesses des eunuques.	404
Réforme des abus.	368	Tribunal d'eunuques.	405
Tribunal des historiens.	ibid.	Publication d'un nouveau code. Recensement de la population.	ibid.
Honneurs rendus à Khong-tsen et à plusieurs grands écrivains chinois.	ibid.	Nouvelles irruptions des Tartares. Révoltes.	406
Examen des Lettrés.	369	Première invasion des Tartares repoussée.	ibid.
Calamités; continuation de la réforme des abus.	ibid.	Guerre des Japonais.	407
Établissement de docteurs politiques dans le palais impérial.	370	Représentations faites à l'empereur.	ibid.
Belle remontrance faite à l'empereur.	ibid.	Protection et encouragements donnés aux jeunes Lettrés.	408
Nouvelle division de l'empire.	371	Travaux hydrauliques; famine extrême; défaite des Tartares.	ibid.
Puissance des Lamas.	ibid.	Nouvelle sécheresse; remise des impôts; remontrance faite à l'empereur.	ibid.
Décadence de la dynastie mongole.	372	Ouverture et exploitation de mines d'or; grandes inondations.	409
Remontrances faites à l'empereur.	373	Progrès des Tartares.	ibid.
Changement de cours du fleuve Hoang-ho.	ibid.	Les sept griefs des Tartares contre les Chinois.	ibid.
Nouvelles révoltes.	374	Défaites des armées chinoises par les Tartares-Mantchous.	411
Amusements et débauches de Chun-ti.	ibid.	Première entrée des missionnaires jésuites en Chine.	ibid.
Progrès des révoltes dans l'empire.	375	Remontrance du président du conseil de guerre au roi.	412
Résistances partielles et désespérées.	ibid.	Canonnières portugaises appelées à Péking pour combattre les Tartares.	414
Conduite habile de Tchou.	376	Reprise du Liao-toung; continuation de la guerre.	415
Manifeste contre Chun-ti.	ibid.	Édit qui prescrivait aux Chinois de se raser la tête sous peine de mort.	416
Fin de la dynastie mongole.	ibid.	Habile politique du roi tartare.	417
État de la littérature et des lettres en Chine sous la dynastie mongole.	377	Progrès des révoltes intérieures.	ibid.
Bibliothèque universelle de Ma-touan-lin.	381	Missionnaires européens compris dans le désastre de Kai-foung-fou.	418
Étendue de la Chine sous la dynastie mongole.	385	Fin de la dynastie des Ming.	419
Vivet et unique dynastie, les Ming.	387	Défaite de l'usurpateur.	420
Recherche des livres.	388	Statistique de l'empire chinois sur la fin de la dynastie des Ming, et au commencement de la dynastie tartare-mantchoue.	ibid.
Ambassadeurs envoyés des pays étrangers.	ibid.	Tableau de la population etc. de cette époque.	425
Adoption de l'ancien cérémonial.	390	Vivet-deuxième dynastie, la dynastie Taï-tsing, actuellement régnante.	426
Discours publics du nouvel an et réponse de l'empereur.	392	Conquête des provinces méridionales. Résistances successives.	ibid.
Préconisation du système gouvernemental d'intimidation par un mandarin, blâmée par l'empereur.	ibid.	Siège et prise de Kouang-tcheou (Canton) par les Tartares.	431
Commission nommée pour écrire l'histoire de la dynastie mongole.	393	Mort d'Amavang, régent tartare de l'empire.	ibid.
Cérémonie du labourage. Sacrifice à l'esprit des mariers.	ibid.	Conduite du jeune empereur tartare.	432
Encouragements donnés aux gens de lettres.	ibid.	Conservation des lois et des règlements de la dynastie renversée.	ibid.
Remontrances faites de part et d'autre.	394	Ambassade russe.	ibid.
Édit pour le rétablissement des écoles publiques dans tout l'empire.	ibid.	Expulsion des eunuques.	434
Rétablissement des tombeaux des anciens empereurs.	ibid.	Dévastation et abandon des côtes maritimes.	ibid.
Édit réglementaire concernant les eunuques.	395	Fin de la régence.	ibid.
Règlement concernant les mandarins.	ibid.	Le P. Verbiest, missionnaire jésuite, nommé président du tribunal des mathématiques ou du bureau des Astronomes.	435
Édit somptuaire.	396	Révolte de Ou-san-koué.	ibid.
Devoir pour tous les mandarins de s'enquérir des besoins du peuple.	ibid.	Grand tremblement de terre arrivé à Péking.	436
Devoirs des mandarins dans les temps de disette.	397	Exécution du vice-roi de Canton.	ibid.
Établissement pour l'entretien des vieillards et des orphelins.	ibid.	Guerre contre les Oelets ou Eleuths.	ibid.
Établissement de bibliothèques publiques dans chaque ville.	ibid.		
Enquête concernant la nature et le produit des terres.	ibid.		

	Pages.		Pages.
Mort de l'empereur Khang-hi.	438	Condamnation à mort d'un vice-roi ou gouverneur de province pour crime de concussion.	460
Testament de l'empereur Khang-hi.	ibid.	Sévérité de Khian-loung envers les mandarins prévaricateurs.	46a
Travaux littéraires de Khang-hi.	440	Fin du règne de Khian-loung.	ibid.
Travaux de quelques missionnaires exécutés par les ordres de Khang-hi. Cartes de la Chine.	ibid.	Portrait de Khian-loung.	463
Édits de l'empereur Khang-hi concernant la religion chrétienne.	442	Vers de Khian-loung sur le thé.	464
Querelles entre les Jésuites et les Dominicains.	445	Révoltes dans l'empire.	466
Nouvelle disposition prescrite dans l'exécution des jugements criminels.	448	Associations secrètes.	ibid.
Loi sur l'impôt foncier. Encouragement donné à l'agriculture.	ibid.	Nombre de criminels condamnés à mort.	467
Mesures rigoureuses prises contre les missionnaires.	ibid.	Grande sécheresse.	ibid.
Éloge de l'empereur Young-tching fait par les missionnaires.	449	Ouragan et inondation extraordinaires.	ibid.
Grand tremblement de terre arrivé à Péking.	ibid.	Découverte et punition exemplaire d'un meurtre.	ibid.
Scrits de l'empereur Young-tching.	450	Réparation des digues du fleuve jaune.	468
Guerre contre les Eleuths.	452	Édit impérial portant remise des impôts fonciers.	ibid.
Nouvelles cartes de l'empire.	453	Testament de l'empereur Kia-king.	469
Proclamation de Khian-loung sur le cérémonial à suivre pour célébrer l'anniversaire décennal de sa naissance.	454	Déficit dans le revenu de l'empire.	472
Énumération des bienfaits accordés par l'empereur à l'occasion de l'anniversaire décennal de sa naissance.	455	APPENDIX. Histoire des relations des nations étrangères avec la Chine, tirée d'un Essai topographique sur Canton, publié par le vice-roi de cette province, en 1819.	ibid.
Travaux entrepris pour contenir le fleuve jaune.	458	TABLE CHRONOLOGIQUE de tous les souverains qui ont régné en Chine, rangée par ordre de cycles, depuis la 61 ^e année du règne de Hoang-ti (2637 av. J. C.) jusqu'au règne présent (1821).	475

AVIS

POUR SERVIR AU CLASSEMENT ET A L'EXPLICATION DES GRAVURES.

NOTA. Toutes les gravures marquées d'un * astérisque ont été faites directement sur des originaux chinois indiqués dans le texte. La lettre a indique la première colonne et la lettre b la seconde.

Numéros.	Pages.	Numéros.	Pages.
1 La grande muraille.....	10 a	* 38 Vases antiques, n ^{os} 1, 2, 3, 4.....	202 a
* 2 Fou-hi et les instruments de musique qu'il inventa.....	24 a	* 39 id. n ^{os} 5, 6, 7, 8.....	202 b
* 3 La tablette accusatrice et le tambour à conseil de l'empereur Yao.....	36 b	* 40 id. n ^{os} 9, 10, 11, 12.....	203 a
* 4 La sphère et les instruments de musique inventés par l'empereur Chun.....	38 a	* 41 id. n ^{os} 13, 14, 15, 16.....	203 a
5 Char de guerre de plusieurs soldats (antiquité).....	152 b	* 42 id. n ^{os} 17, 18, 19, 20.....	203 b
* 6 Instruments placés par Yu à la porte de son palais pour connaître la vérité.....	43 b	* 43 id. n ^{os} 21, 22, 23, 24.....	203 b
7 Char de guerre d'un général chinois (antiquité).....	152 b	* 44 Vase antique et armes.....	204 a
* 8 Yu pardonnant à des criminels.....	52 b	1. Thsin-chi-hoang-ti, empereur.....	208 a
* 9 Armes anciennes.....	55 b	* 45 Portraits. 2. Siang-wang, Hsiang-hi, id. 3. Sou-tsen-king.....	230 b
* 10 Chasse en été.....	55 b	4. Han-fou-seng.....	236 a
* 11 Retour de la chasse.....	55 b	* 46 Hoang-ti fait brûler les livres et précipiter les lettrés dans une fosse.....	219 b
* 12 Peuples connus des anciens chinois.....	57 a	* 47 Hoang-ti allant visiter un couvent de Tao-ssé.....	228 b
* 13 L'empereur Tai-koung attaqué en revenant de la chasse.....	55 b	48 Grande route sur des piliers.....	234 b
* 14 L'empereur Tch'ing-tang implorant le ciel.....	66 a	49 Nouvelle vue de la grande muraille.....	221 b
* 15 Wou-y insultant les esprits.....	70 a	50 Pont suspendu.....	234 b
* 16 Chéou-sin et Ta-ki faisant l'essai d'un nouveau supplice.....	70 b	1. Han-kao-tou, empereur.....	230 b
* 17 Salle extérieure du Ming-tang ou temple de la lumière.....	88 b	2. Thong-fang-sou, ministre.....	244 b
* 18 Mou-wang sur un char traîné par huit chevaux.....	99 b	* 51 Portraits. 3. T'oung-tchoung-chou, sage et homme d'Etat. 4. Ser-ma-thsien, historien.....	246 a
* 19 Yeou-wang donnant une fausse alerte, n ^o 1.....	106 a	52 Pont volant.....	214 b
* 20 id. id. n ^o 2.....	106 a	* 53 Kouang-wou-ti revenant de la chasse.....	255 b
* 21 Le philosophe Lao-tseu représenté voyageant sur un bœuf.....	112 b	* 54 Pan-hoel-pan, femme savante.....	260 b
* 22 Les philosophes Kouang-tseu et Meng-tseu { n ^o 1. 120 b n ^o 2. 187 a		* 55 Vue de Nan-king.....	269 b
23 Maison où naquit Khong-tseu.....	122 a	* 56 L'empereur Wou-ti des Liang explique les livres bouddhiques.....	277 b
24 Khong-tseu enfant jouant avec ses camarades.....	123 a	* 57 L'empereur Yang-ti se promène sur ses vaisseaux de parade.....	281 a
25 Les trois temples de la lumière.....	135 b	* 58 Le même empereur se promène dans ses jardins avec ses femmes.....	281 a
26 Salle extérieure des purifications.....	id.	1. Kao-tseu, empereur.....	284 b
27 Salle extérieure du temple des ancêtres.....	137 a	* 59 Portraits. 2. Tai-koung, id.....	286 a
28 La salle du trône et le puits.....	137 b	3. Tou-fou, poète.....	316 b
29 Le Ting ou palais de l'entrevue.....	153 a	4. Li-tai-pé, id.....	id.
30 Rencontre de Khong-tseu et du roi de Wei.....	170 a	* 60 L'empereur Tai-tseung faisant construire des bâtiments pour les gens de lettres.....	286 b
31 Salle extérieure du palais du roi de Tai.....	171 b	* 61 Le même empereur permet à 300 condamnés à mort de sortir de prison pour aller faire la moisson à condition de revenir se constituer prisonniers pour la grande exécution d'automne.....	288 a
32 L'observatoire et les trois officiers.....	174 a	* 62 L'empereur Tch'oung-tseung se promenant en homme du peuple le jour de la fête des lanternes.....	306 b
33 Tombeau de Koung-tseu.....	181 a	1. Tai-tseu, premier empereur mongol.....	353 a
34 Temple élevé en l'honneur de Khong-tseu.....	182 b	2. Hiu-heng, homme d'Etat.....	356 b
* 35 Char de cérémonie de l'empereur.....	197 b	* 66 Portraits. 3. Tai-tseu, fondateur de la dynastie des Ming.....	387 a
* 36 Costumes anciens; anciens personnages.....	198 b	4. Tai-tseu, fondateur de la dyn. tartare-mantchoue.....	410 b
* 37 Temple élevé sur la sépulture de Khong-tseu.....	182 b		

AVIS

POUR SERVIR AU CLASSEMENT ET A L'EXPLICATION DES GRAVURES.

NOTA. Toutes les gravures marquées d'un * astériscus ont été faites directement sur des originaux chinois indiqués dans le texte. La lettre a indique la première colonne et la lettre b la seconde.

Numéros.	Pages.	Numéros.	Pages.
1 La grande muraille.....	10 a	* 38 Vases antiques, n° 1, 2, 3, 4.....	202 a
* 2 Fou-hi et les instruments de musique qu'il inventa.....	24 a	* 39 id. n° 5, 6, 7, 8.....	202 b
* 3 La tablette accusatrice et le tambour à conseil de l'empereur Yao.....	36 b	* 40 id. n° 9, 10, 11, 12.....	203 a
* 4 La sphère et les instruments de musique inventés par l'empereur Chou.....	38 a	* 41 id. n° 13, 14, 15, 16.....	203 a
5 Char de guerre de plusieurs soldats (antiquité).....	152 b	* 42 id. n° 17, 18, 19, 20.....	203 b
* 6 Instruments placés par Yu à la porte de son palais pour connaître la vérité.	43 b	* 43 id. n° 21, 22, 23, 24.....	203 b
7 Char de guerre d'un général chinois (antiquité).....	152 b	* 44 Vase antique et armes.....	204 a
* 8 Yu pardonnant à des criminels.....	52 b	1. Thsin-chi-hoang-ti, empereur.....	208 a
* 9 Armes anciennes.....	52 b	* 45 Portraits. 2. Siang-wang, Hiang-hi, id. 3. Sou-tsen-king.....	230 b
10 Chasse en été.....	55 b	4. Han-fou-seng.....	236 a
* 11 Retour de la chasse.....	55 b	* 46 Hoang-ti fait brûler les livres et précipiter les lettrés dans une fosse.....	219 b
* 12 Peuples connus des anciens chinois.....	57 a	* 47 Hoang-ti allant visiter un couvent de Tao-ssé.....	228 b
* 13 L'empereur Tai-koung attaqué en revenant de la chasse.....	55 b	48 Grande route sur des piliers.....	234 b
* 14 L'empereur Tch'ing-tang implorant le ciel.....	66 a	49 Nouvelle vue de la grande muraille.....	221 b
* 15 Wou-y insultant les esprits.....	70 a	50 Pont suspendu.....	234 b
* 16 Chéou-sin et Ta-ki faisant l'essai d'un nouveau supplice.....	70 b	1. Han-kao-tsou, empereur. 2. Thong-fang-sou, ministre.....	244 b
* 17 Salle extérieure du Ming-tang ou temple de la lumière.....	88 b	* 51 Portraits. 3. T'oung-tchoung-chou, sage et homme d'Etat. id. 4. See-ma-thsien, historien.....	246 a
* 18 Mou-wang sur un char traîné par huit chevaux.....	99 b	52 Pont volant.....	234 b
* 19 Yeou-wang donnant une fausse alerte, n° 1.....	106 a	* 53 Kouang-wou-ti revenant de la chasse.....	255 b
* 20 id. id. n° 2.....	106 a	* 54 Pan-hoei-pan, femme savante.....	260 b
* 21 Le philosophe Lao-tseu représenté voyageant sur un bœuf.....	112 b	55 Vue de Nan-king.....	269 b
* 22 Les philosophes Koung-tseu et Meng-tseu { n° 1. 120 b n° 2. 187 a		* 56 L'empereur Wou-ti des Liang explique les livres bouddhiques.....	277 b
23 Maison où naquit Khong-tseu.....	122 a	* 57 L'empereur Yang-ti se promène sur ses vaisseaux de parade.....	281 a
24 Khong-tseu enfant jouant avec ses camarades.....	123 a	* 58 Le même empereur se promène dans ses jardins avec ses femmes.....	281 a
25 Les trois temples de la lumière.....	135 b	* 59 Portraits. 1. Kao-tsou, empereur..... 2. Tai-koung, id. 3. T'ou-fou, poète..... 4. Li-tai-pé, id.....	284 b 286 a 316 b id.
26 Salle extérieure des purifications.....	id.	* 60 L'empereur Tai-tseung faisant construire des bâtiments pour les gens de lettres.....	286 b
27 Salle extérieure du temple des ancêtres.....	137 a	* 61 Le même empereur permet à 300 condamnés à mort de sortir de prison pour aller faire la moisson à condition de revenir se constituer prisonniers pour la grande exécution d'automne.....	288 a
28 La salle du trône et le puits.....	137 b	* 62 L'empereur Tchoung-tseung se promenant en homme du peuple le jour de la fête des lanternes.....	306 b
29 Le Ting ou palais de l'entrevue.....	153 a	1. Tai-tsou, premier empereur mongol..... 2. Hiu-heng, homme d'Etat..... 3. Tai-tsou, fondateur de la dynastie des Ming..... 4. Tai-tsou, fondateur de la dyn. tartare-mantchoue.....	353 a 355 b 387 a 410 b
30 Rencontre de Khong-tseu et du roi de Wei.....	170 a		
31 Salle extérieure du palais du roi de Tai.....	171 b		
32 L'observatoire et les trois officiers.....	174 a		
33 Tombeau de Koung-tseu.....	181 a		
34 Temple élevé en l'honneur de Khong-tseu.....	182 b		
* 35 Char de cérémonie de l'empereur.....	197 b		
* 36 Costumes anciens; anciens personnages.....	198 b		
* 37 Temple élevé sur la sépulture de Khong-tseu.....	182 b		

AVIS POUR SERVIR AU CLASSEMENT DES GRAVURES.

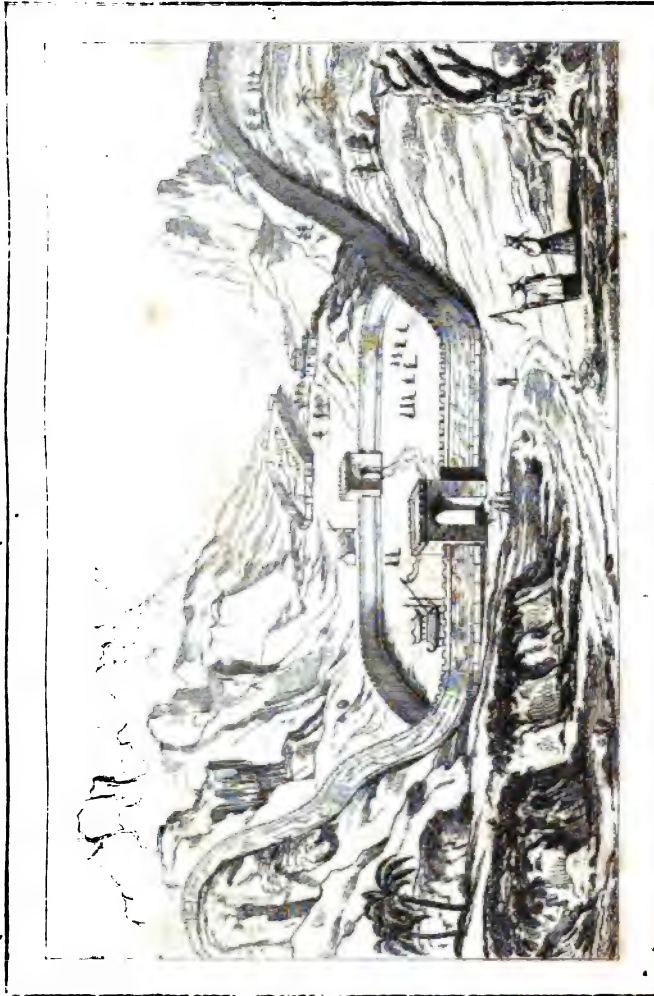
Numéros.	Pages.	Numéros.	Pages.
64 Vue de Hang-tcheou, capitale de Tché-kiang.....	346 b	69 L'empereur Khian-loung recevant à Gehol les hommages des Eleuths....	45a a
65 Vue de Péking.....	353 a	70 Tchao-hoeï recevant dans son camp sous les murs de Yerechia, les hommages des habitants de la ville et de la province.....	45a b
63 Portraits. { 1. Tai-tsou, empereur.....	334 b	71 La bataille d'Altchour, gagnée par Fouté, contre les deux Ho-tchom, ou princes mahométans, dont l'un commandait à Yerkiyang et l'autre à Kachgar. id.	
2. Ssé-ma-kouang, historien.....	340 a	72 Combat du premier septembre 1759 dans la montagne de Pouloukekol, non loin de la ville de Badakchan.....	id.
3. Tchou-hi, philosophe.....	347 a		
4. Tching-te-sseou, homme d'État.....			
67 L'empereur Hou-pi-lie, dans une tour portée par quatre éléphants un jour de bataille.....	360 b		
68 Passage d'une écluse sur le grand canal.....	365 b		



萬里長城

CHINA.

CHINE.

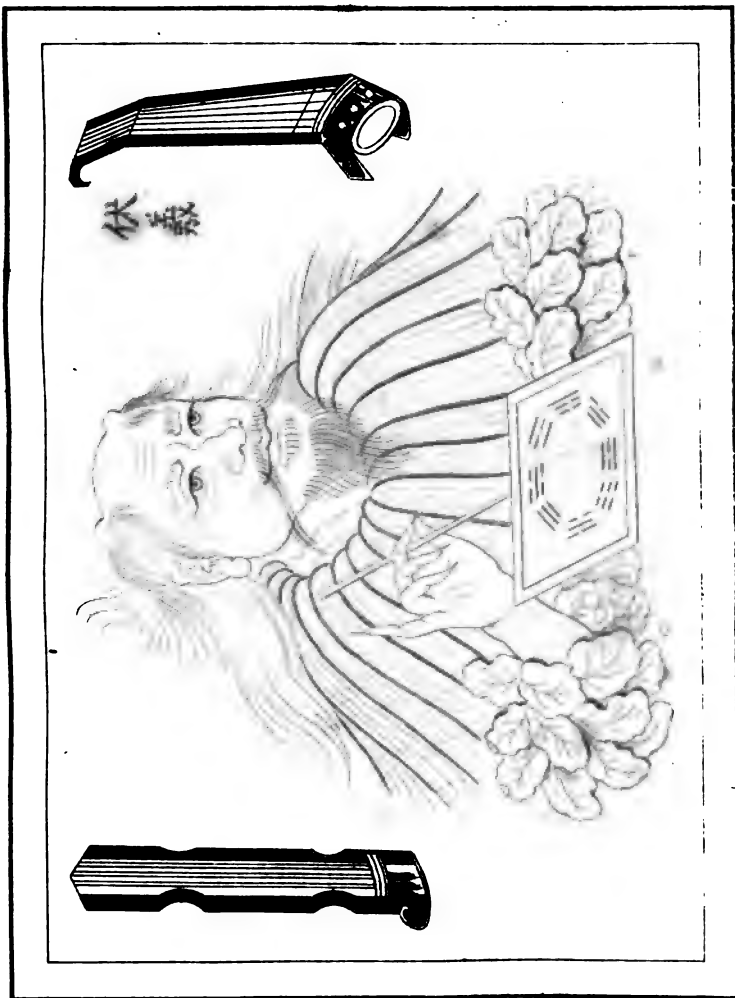


Die grosse Mauer.

La grande Muraille

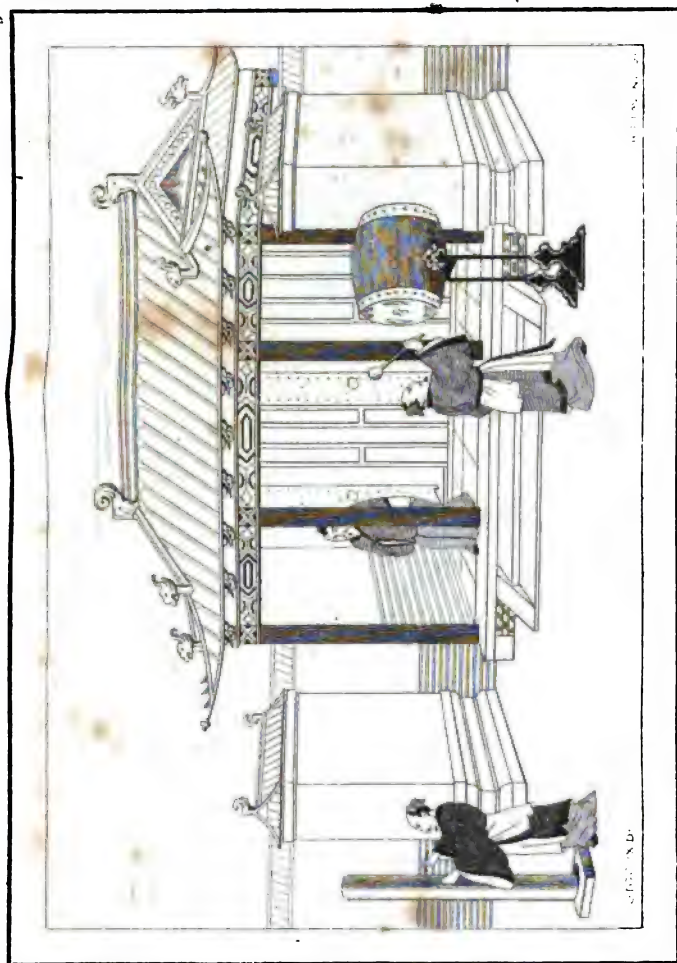
CHINE.

CHINA



es. Ferner die Post des Obeden, von der die Marquis ge d'inv. (b. 2)

木榜鼓諫

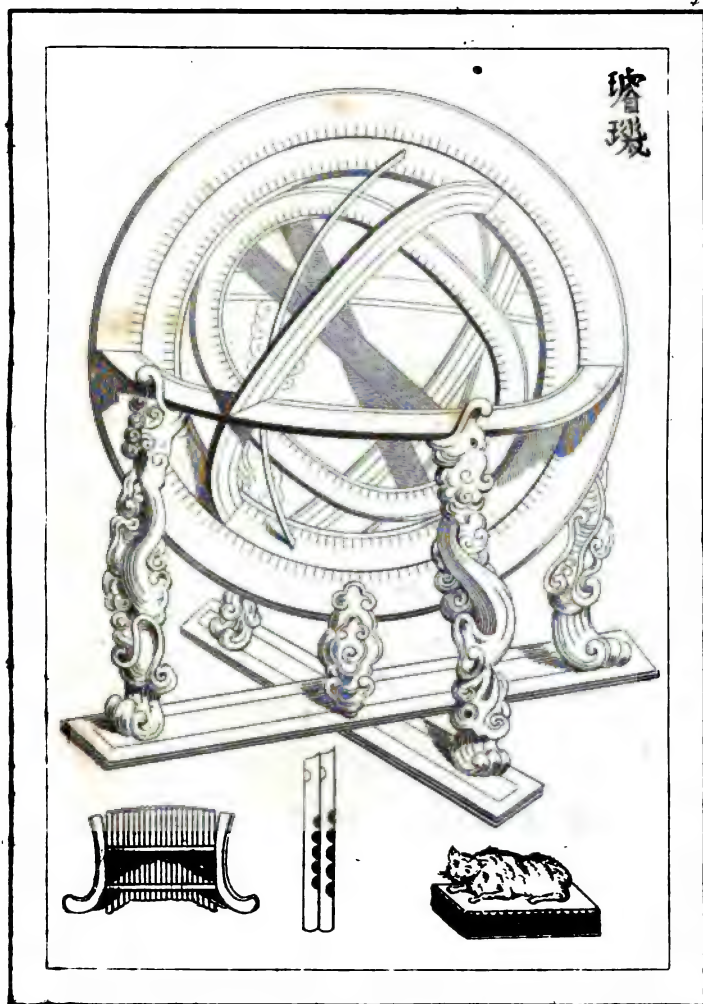


La Tablette acoustique et le Tambour consulté de l'Empereur. Yao.

Die Anklageglocke und die Rathstrommel des Kaisers Yao

CHINE.

CHINA.



La Sphère de l'Empereur Chun.

Sphärenkugel des Kaisers Chun.

CHINE.

CHINA.

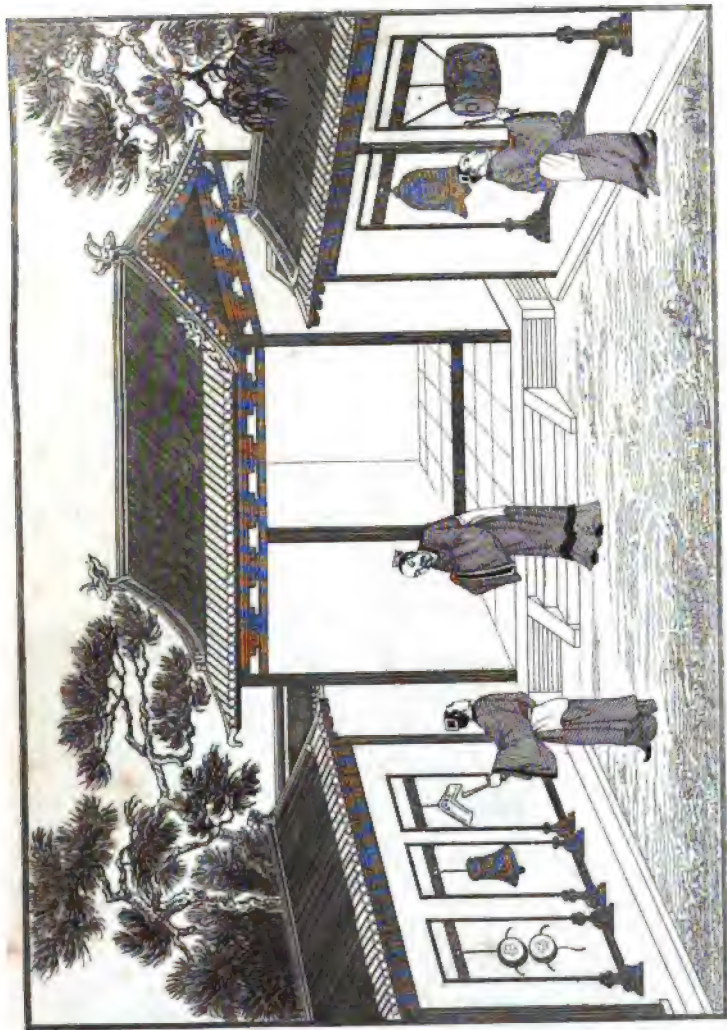


Char de Guerre de plusieurs Soldats.

Kriegswagen für mehrere Soldaten.

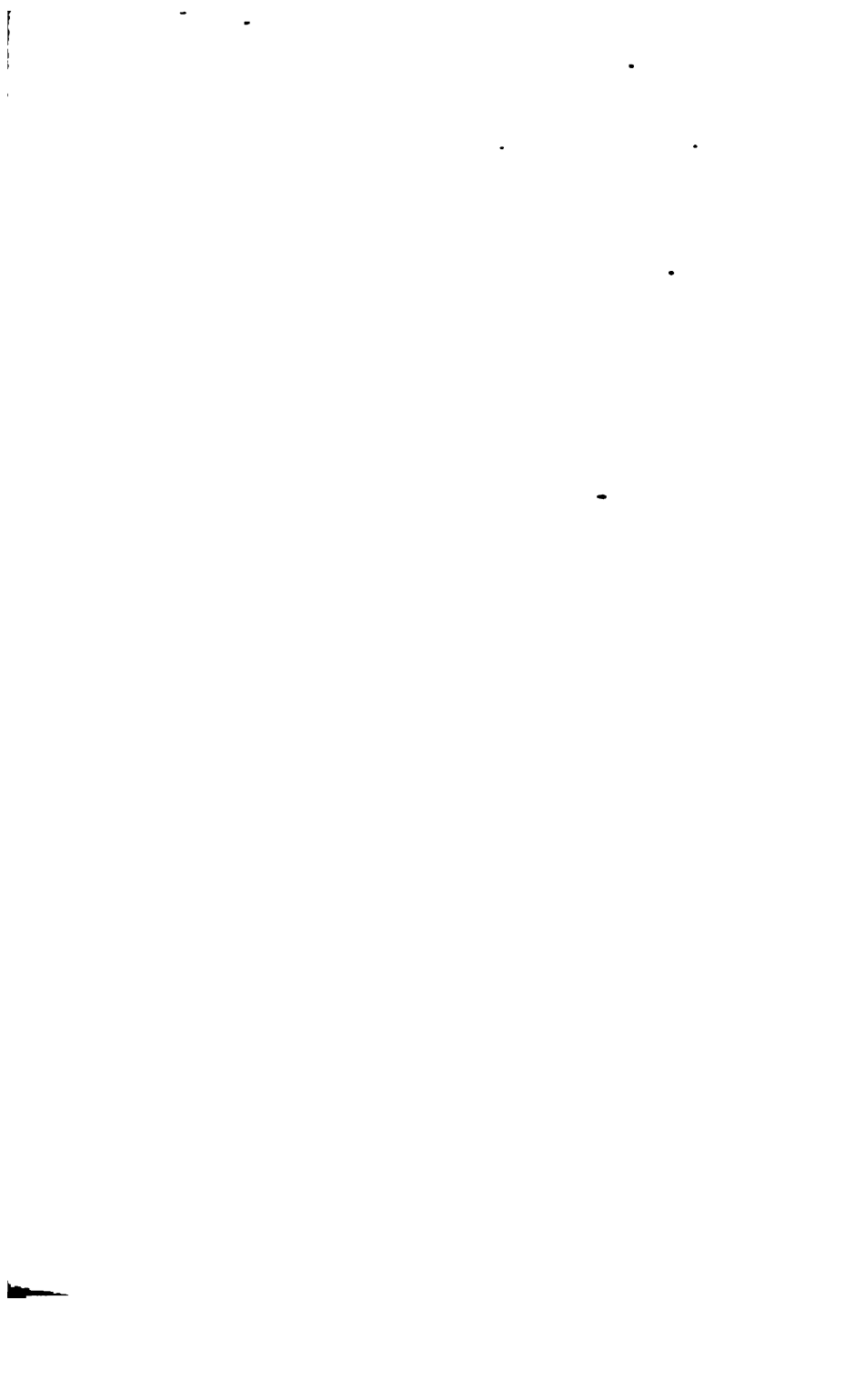
CHINE.

CHINA.



Les instruments placés par Yu à la porte de son Palais pour annoncer la vérité.

Wahrheit verkündigende Instrumente an der Thüre von Yu's Palaast.



CHINE

CHINA



Char de Guerre d'un Général

Kriegswagen eines Feldherrn

CHINE.

CHINA.



Das Parlament in das Gismendi

Yu beğnadige Verbrecher.

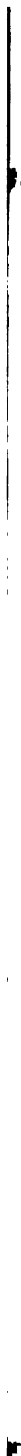
CHINE.

CHINA.



Armes anciennes.

Alte Waffen.

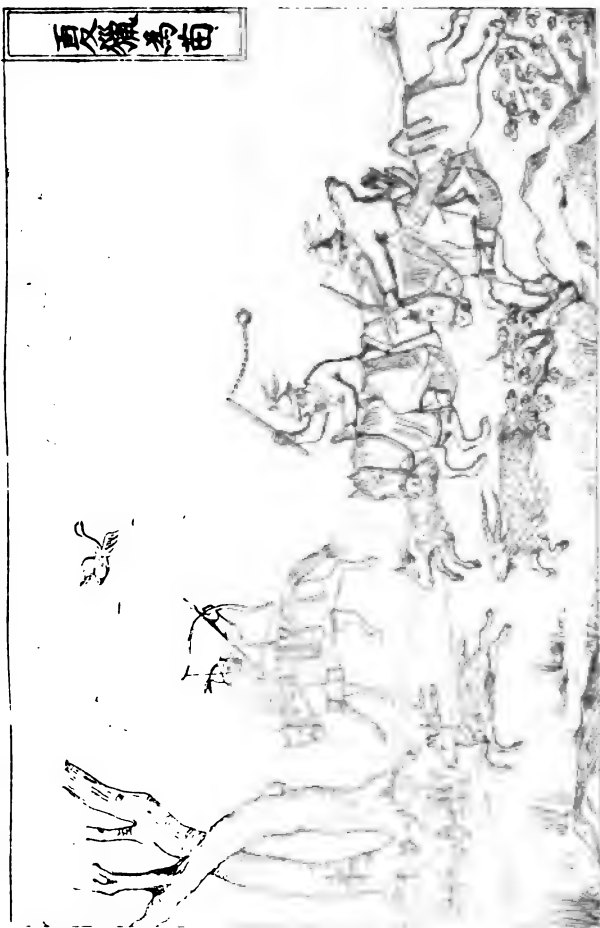


CHINA.

CHINEZ.

10

苗為獵夏



Chasse en Chine

Chasse en Chine





CHINE.

CHINA



Portes connus des anciens Chinois

Alt-chinesische Völker.

遊畋失佗



Die Kämpfe vor dem Ende der Dynastie.

Tai Ming's Heimkehr von der Jagd.

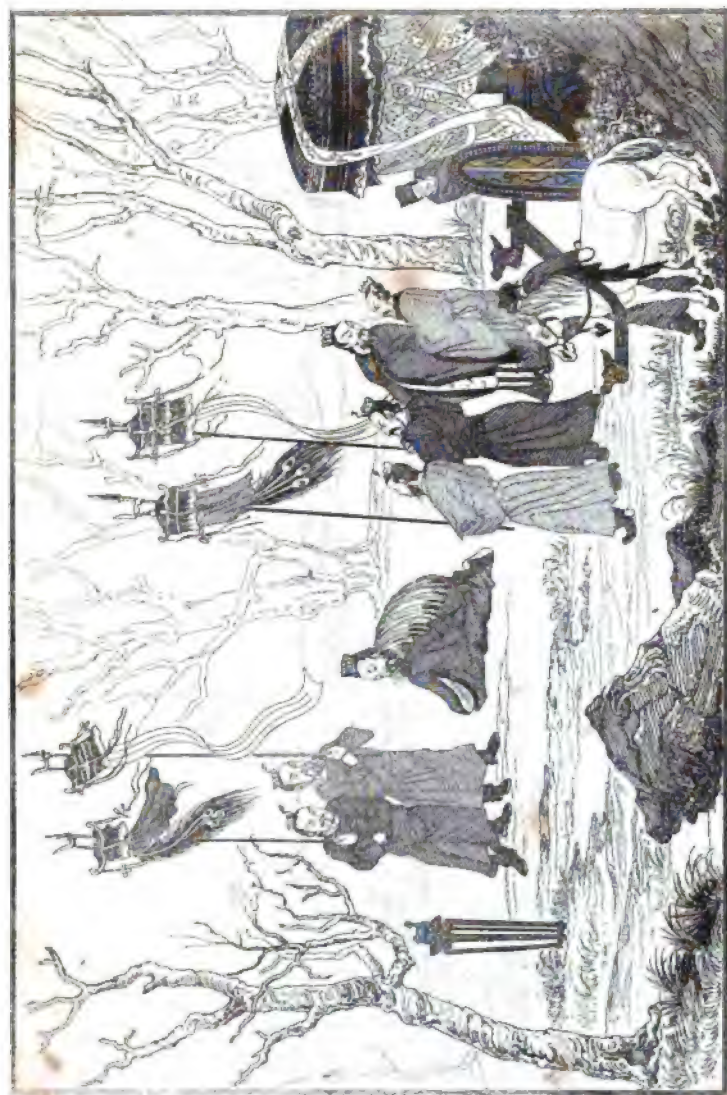
弦失敗遊



Tai Kung's Heimkehr von der Jagd.

Tai Kung's Heimkehr von der Jagd.

雨禱林采



The Emperor's New Clothes

The Emperor calls the Heaven

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

辛酉射天



Wu-y insultant les esprits

Wu-y beschimpft die Geister.

CHINE.

CHINA.

政言已

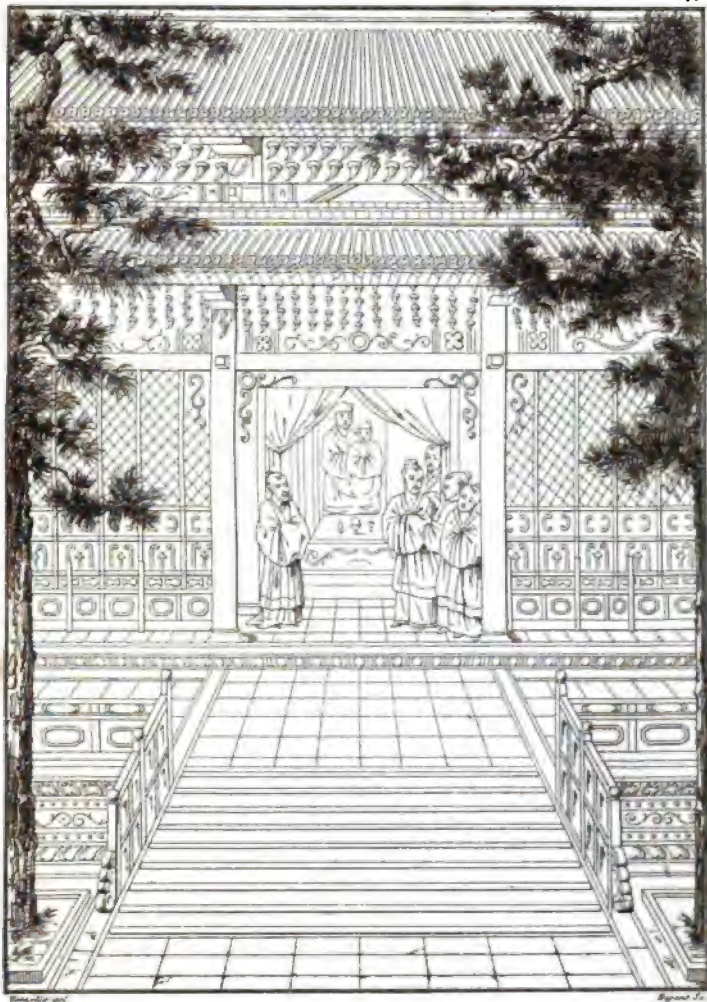


Chien-Sin et Taki font un nouveau supplice.

Chien-Sin und Taki lassen eine neue Strafe vollstrecken.

CHINE.

CHINA.



Salle intérieure du Ming-Tang.

Aussenrer Saal des Ming-tang.



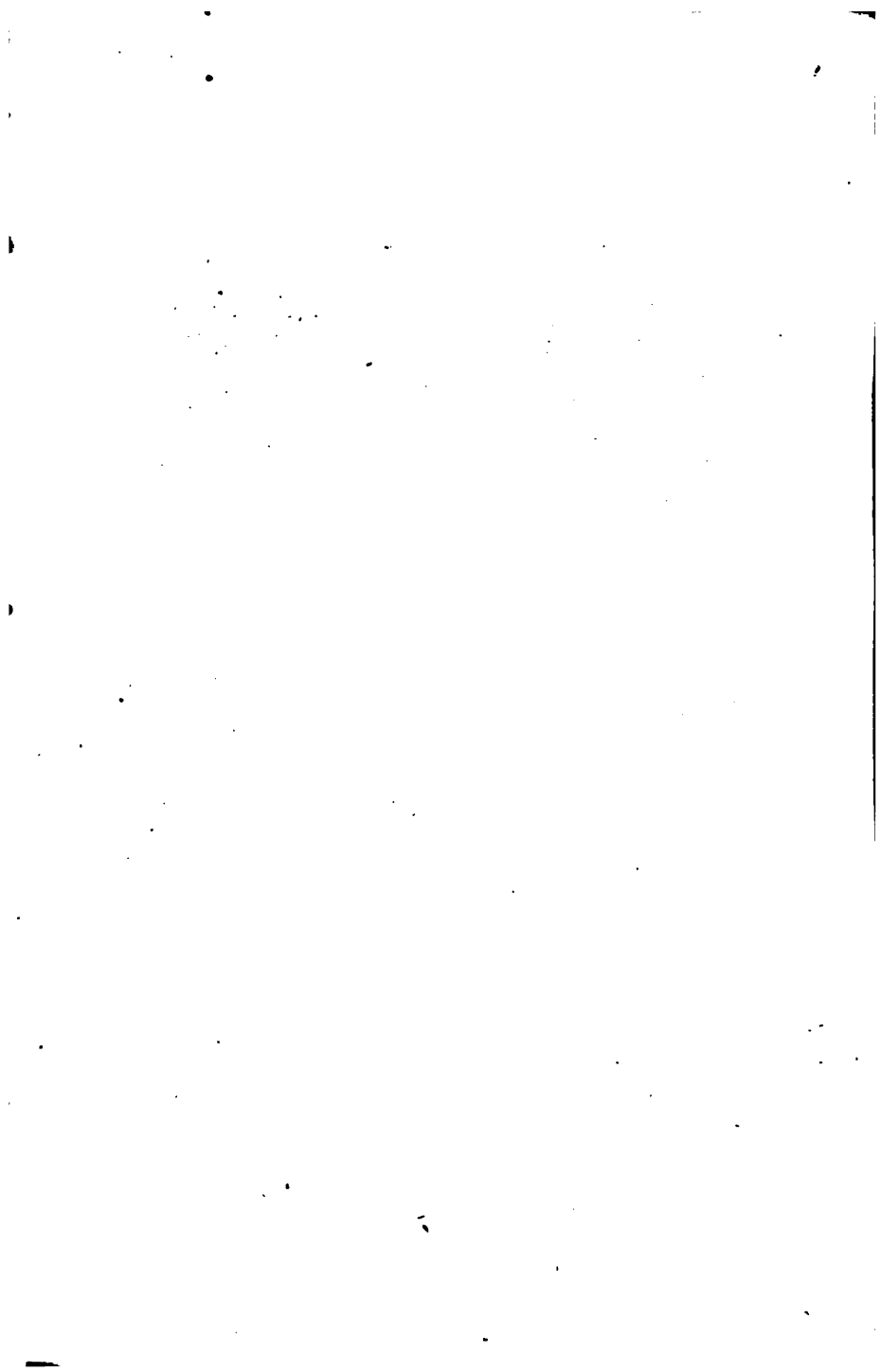
CHINE.

CHINA.



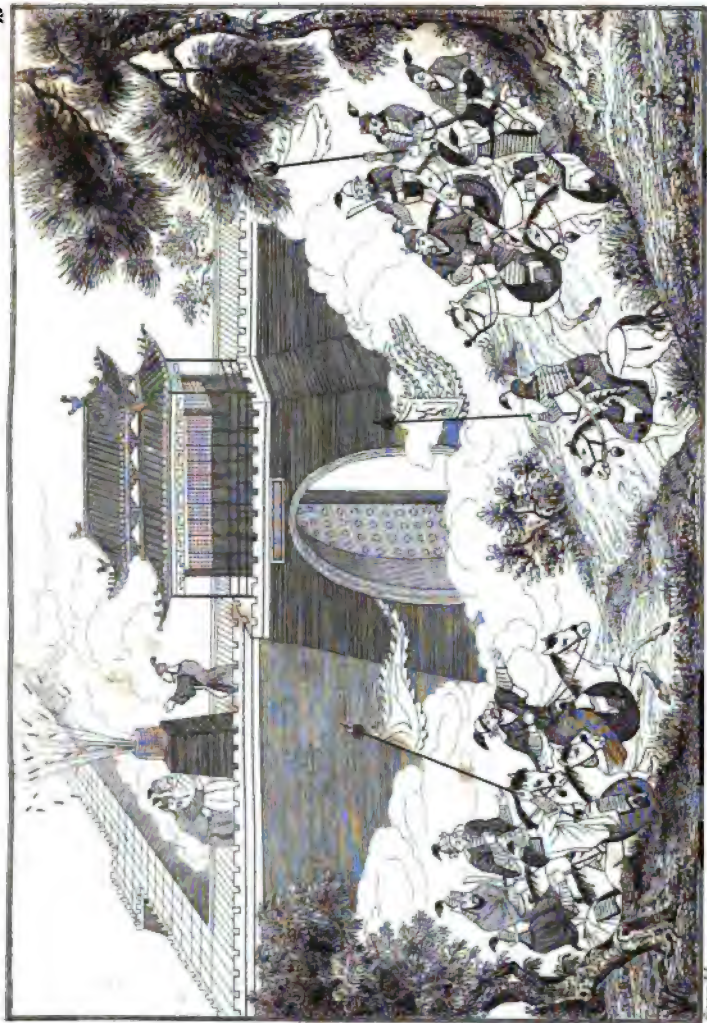
Mu - Wang auf dem an Ochsen hieh Chivane.

Mu - Wang auf einem achtspännigen Wagen.



CHINE.

CHINA.



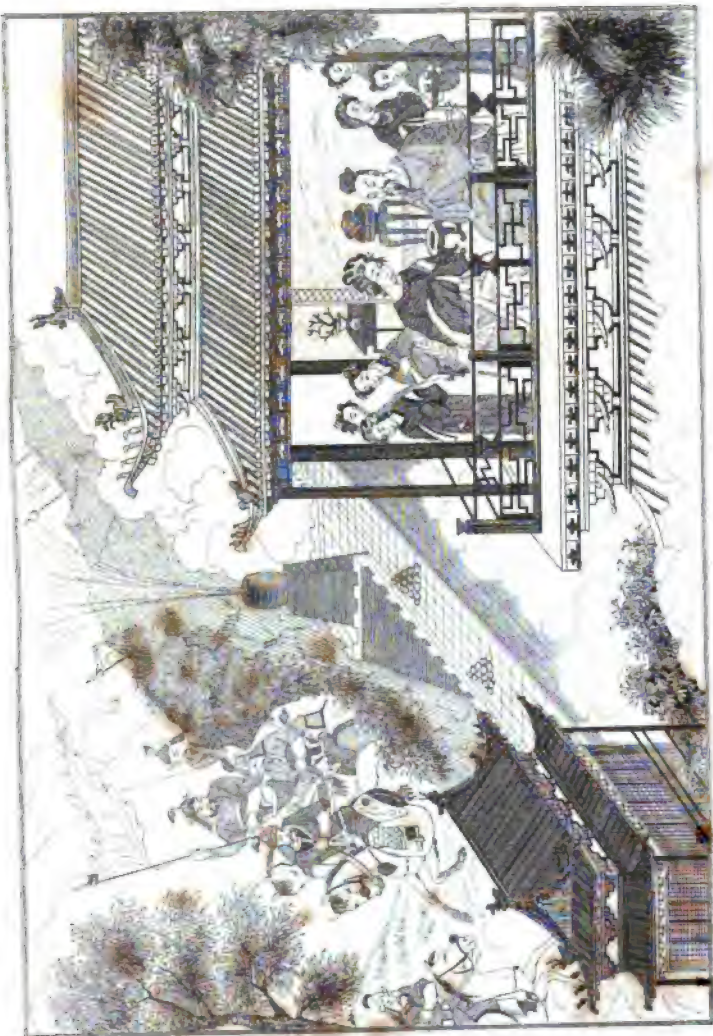
Yeu-Wang donnant une fusée à la N.° 1.

Yeu-Wang macht blinden Lärm.

CHINE.

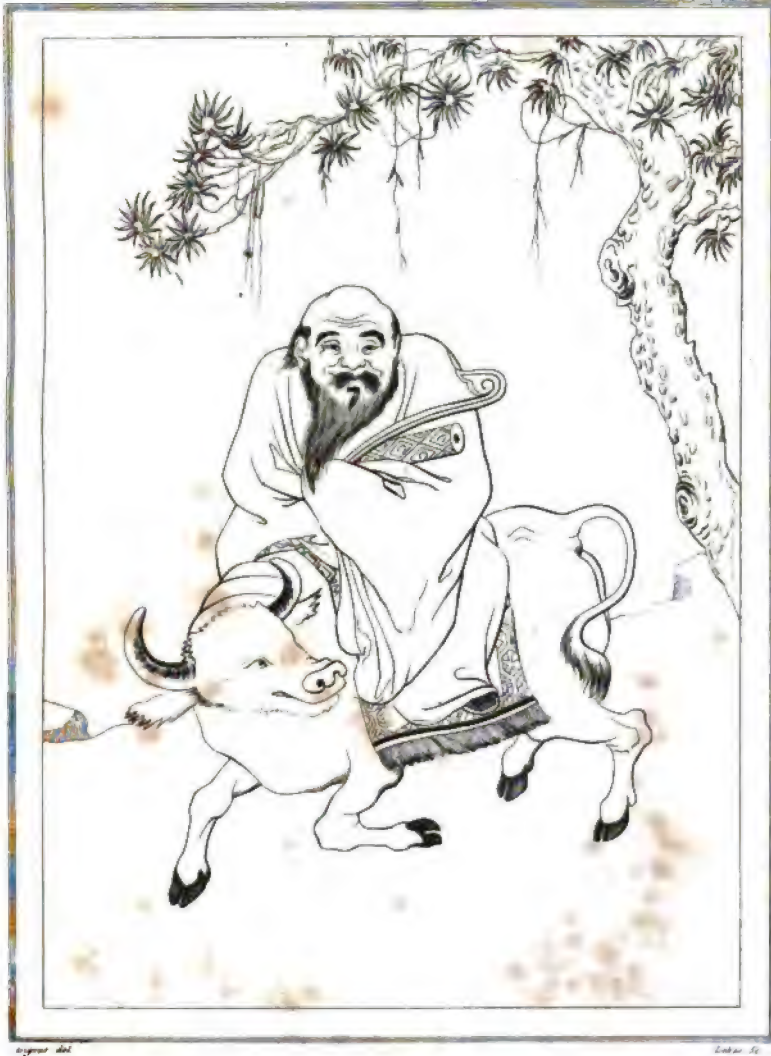
CHINA.

27



Yen-Wang, marché, blinde, l'arm.





Lao-Tzu auf einem Ochs.

Lao-Tzu auf einem Ochs.



Khung - Tseu.
Khung - Tseu.

Meng - Tseu.
Meng - Tseu.



Kunze del.

Bayer sc.

Maison ou naquit Khong - Tseu.

Das Haus worin Kung-Tseu geboren.



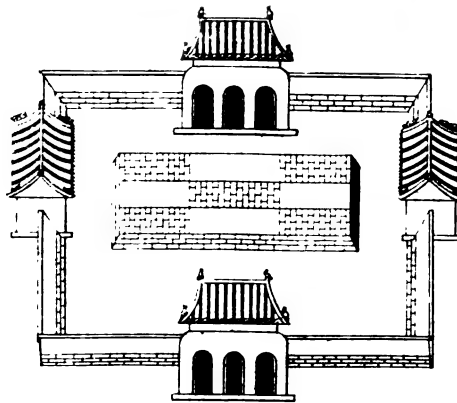
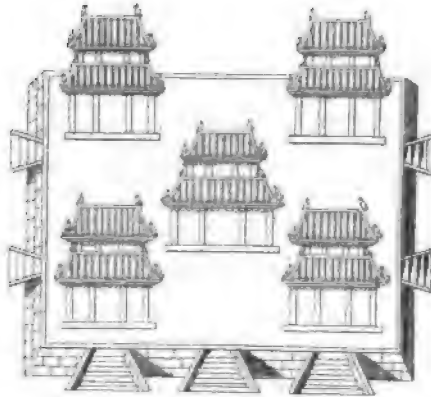
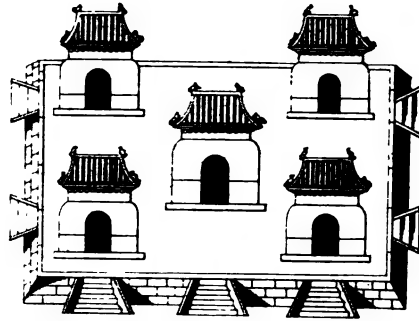
Kunze del.

Kunze sc.

Khong-Tseu enfant avec ses Camarades.

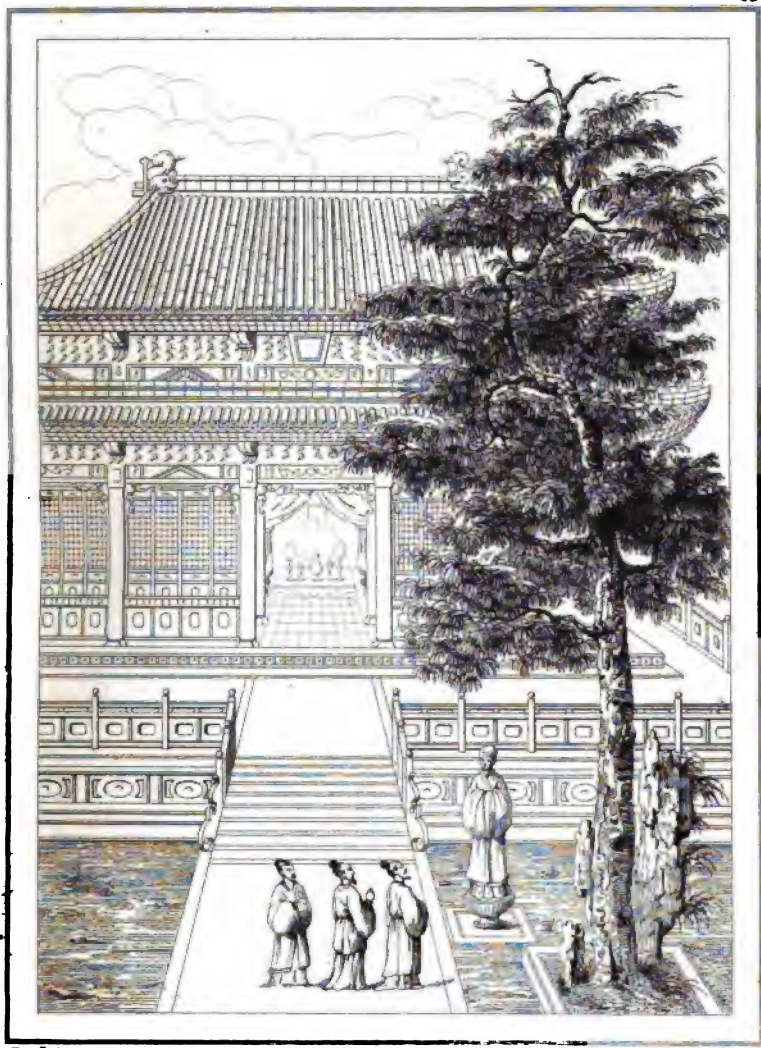
Das Kind Khong-Tseu mit seinen Gespielen.





D'après les

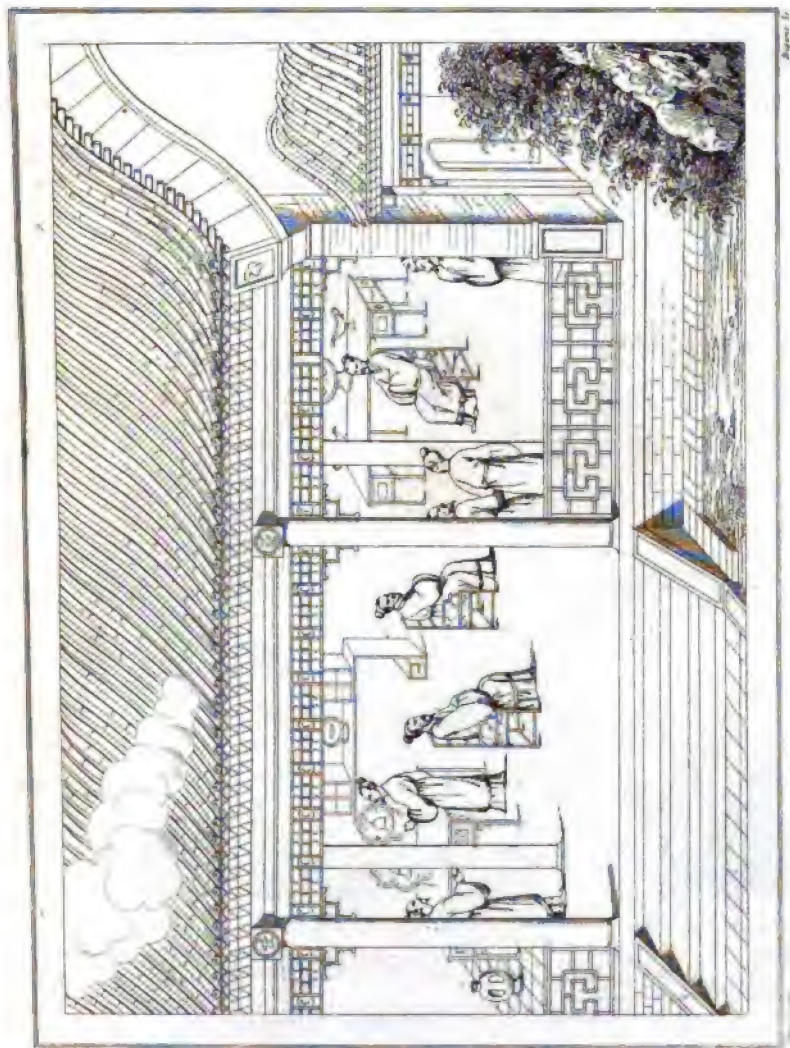
Les trois Temples de la Lumière.



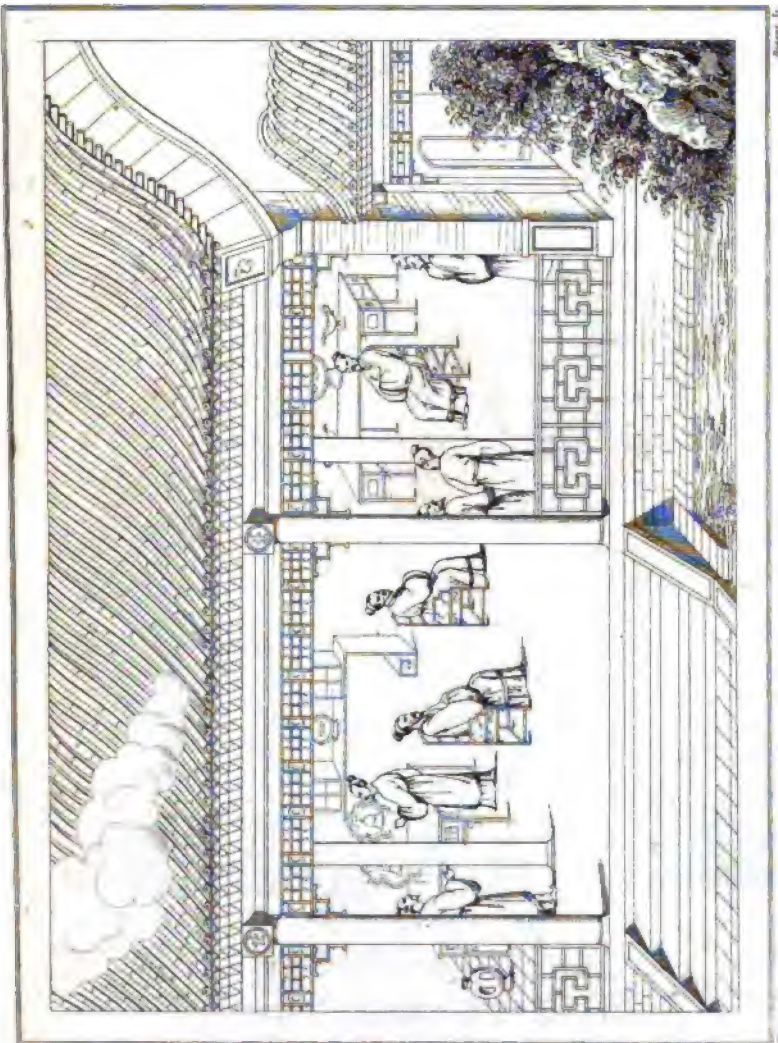
Dessiné par

Goussier del.

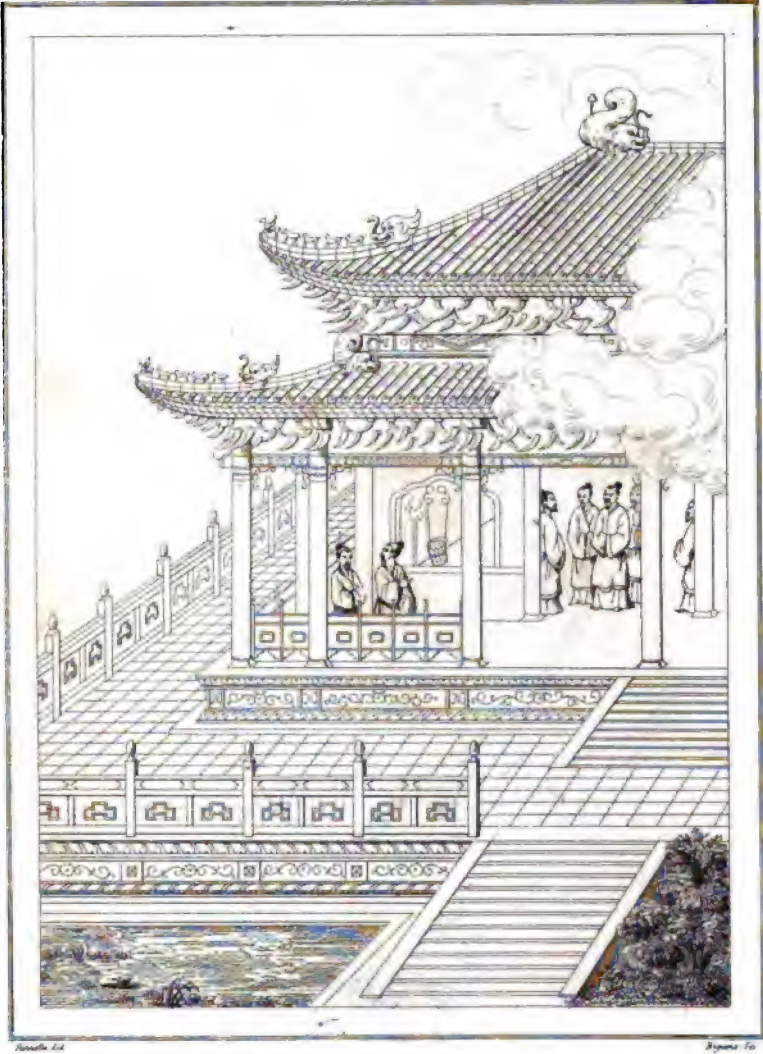
Salle extérieure des Purifications.



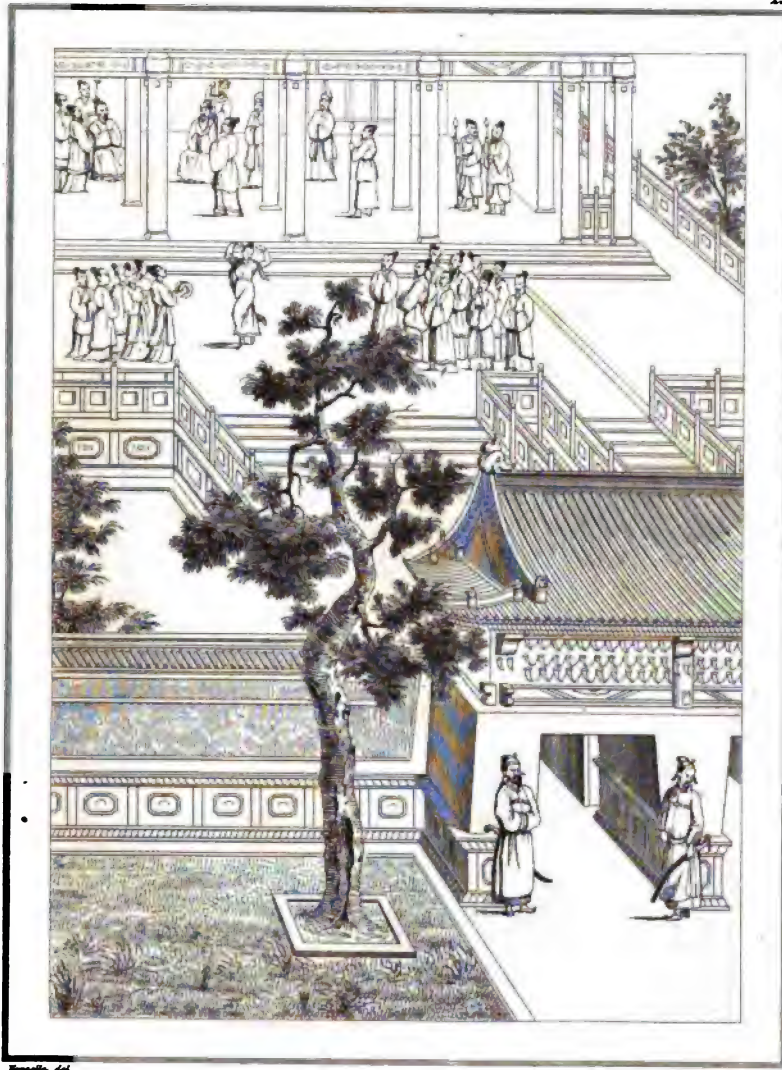
Hall of the Ancestors of the Temple of the Ancestors.



Salon intérieur du Temple des Ancestres.



La Salle du Trône et le Puits.

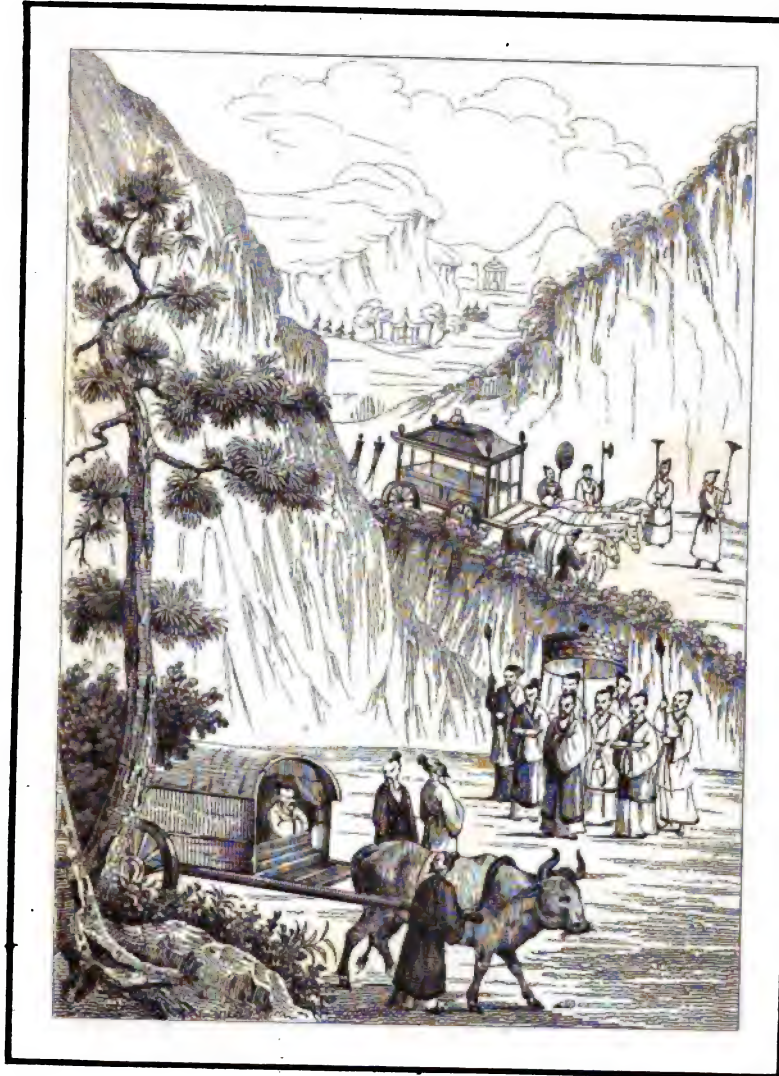


Remonte del

Figure 10.

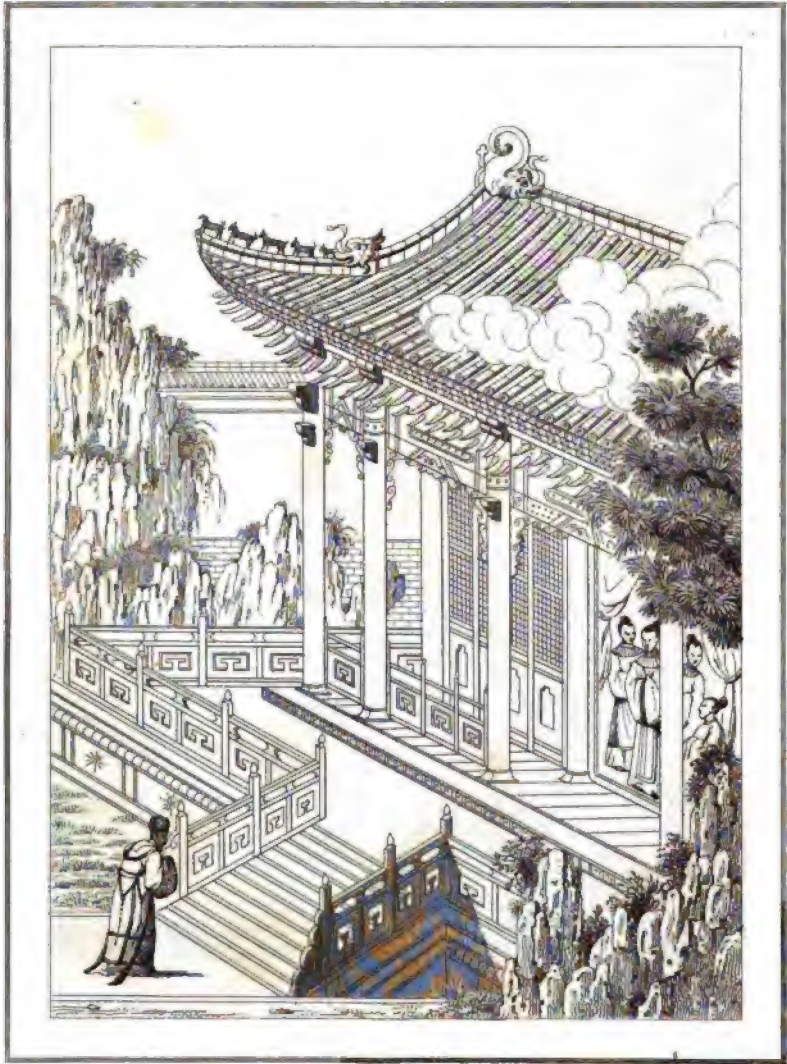
Le Ting ou Palais de l'Entrevue.



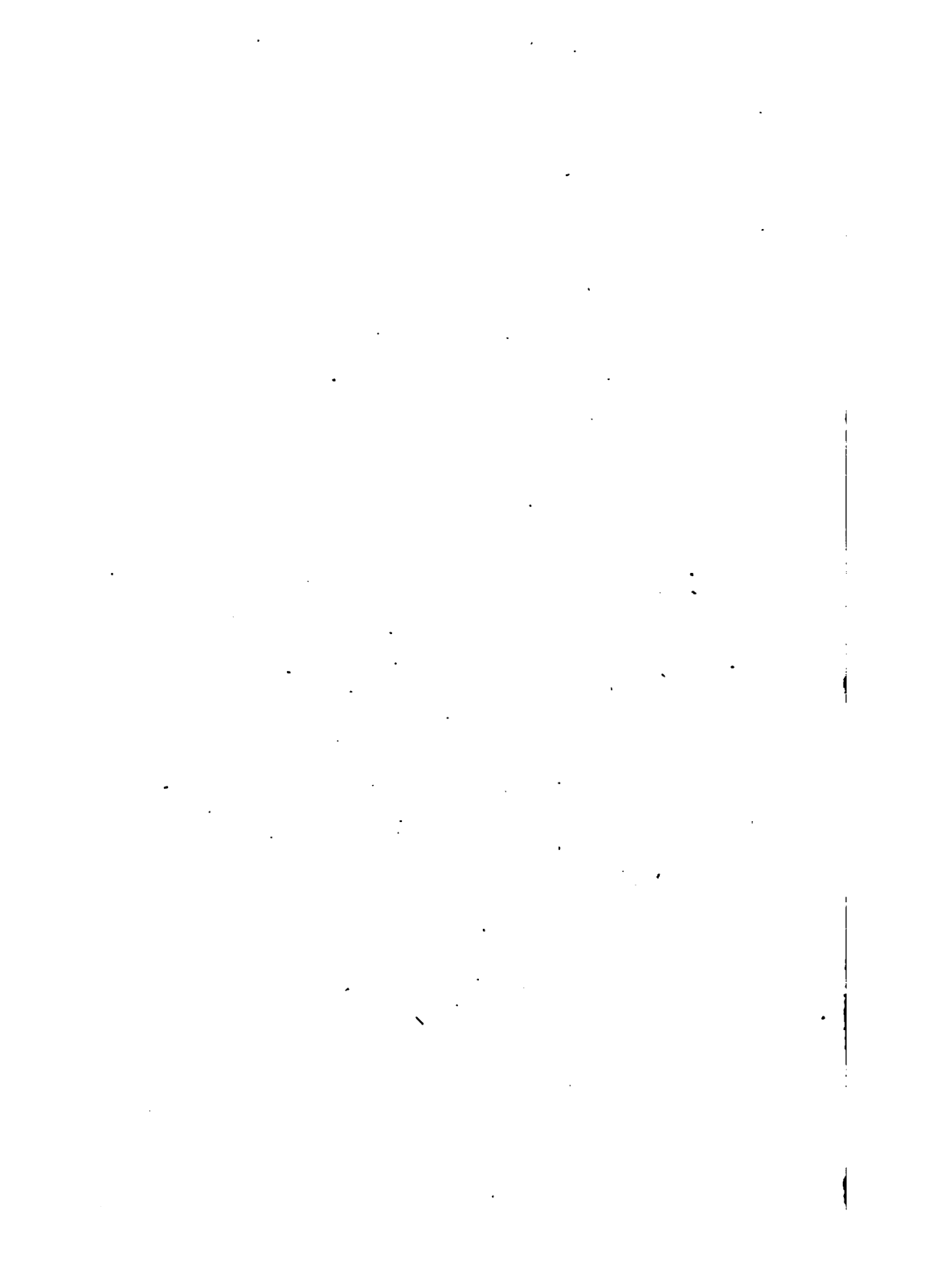


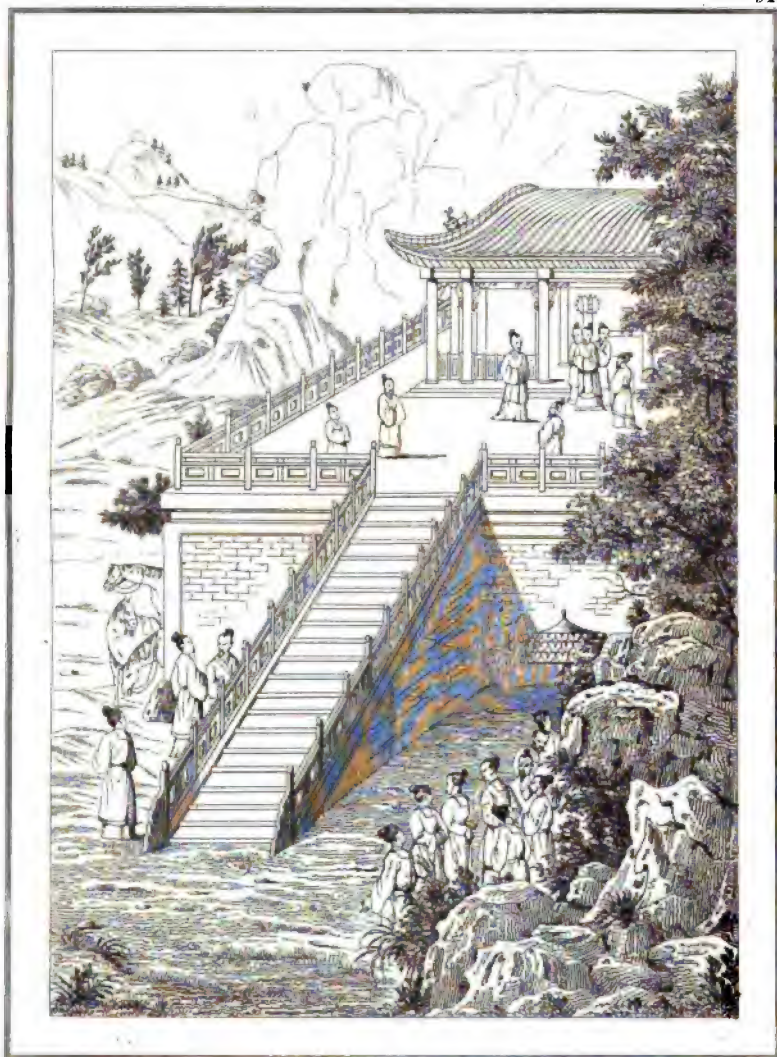
Rencontre de Tchou-tseu et du Roi de Wei



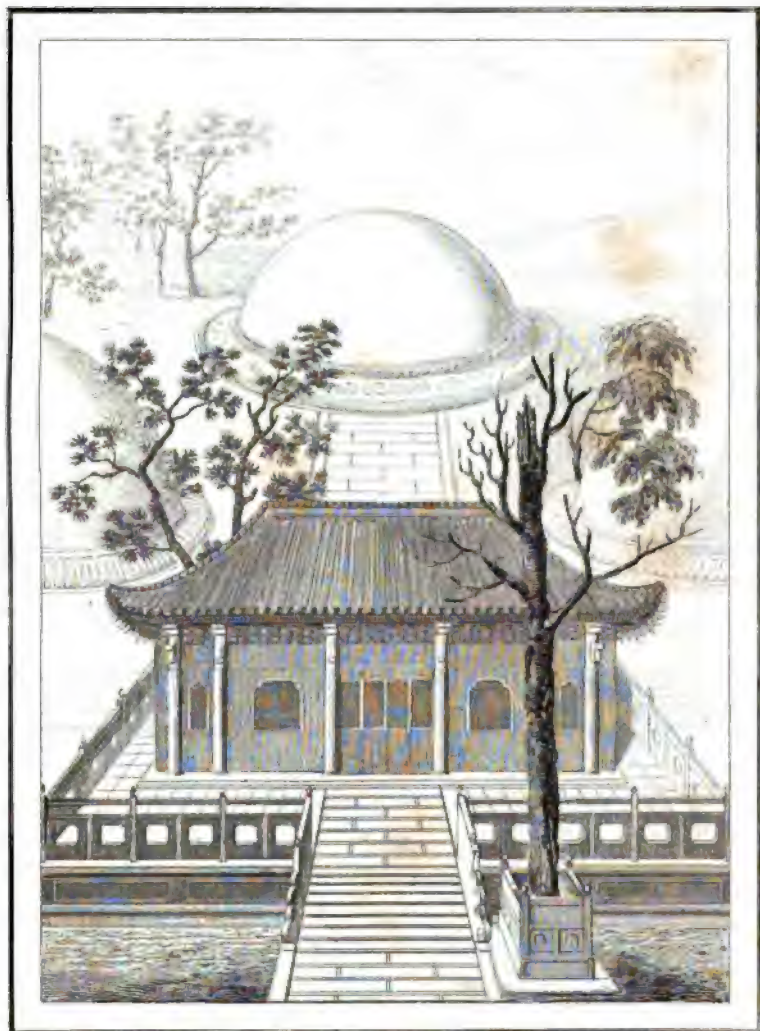


Salles exterieure du Palais du roi de Tsin.





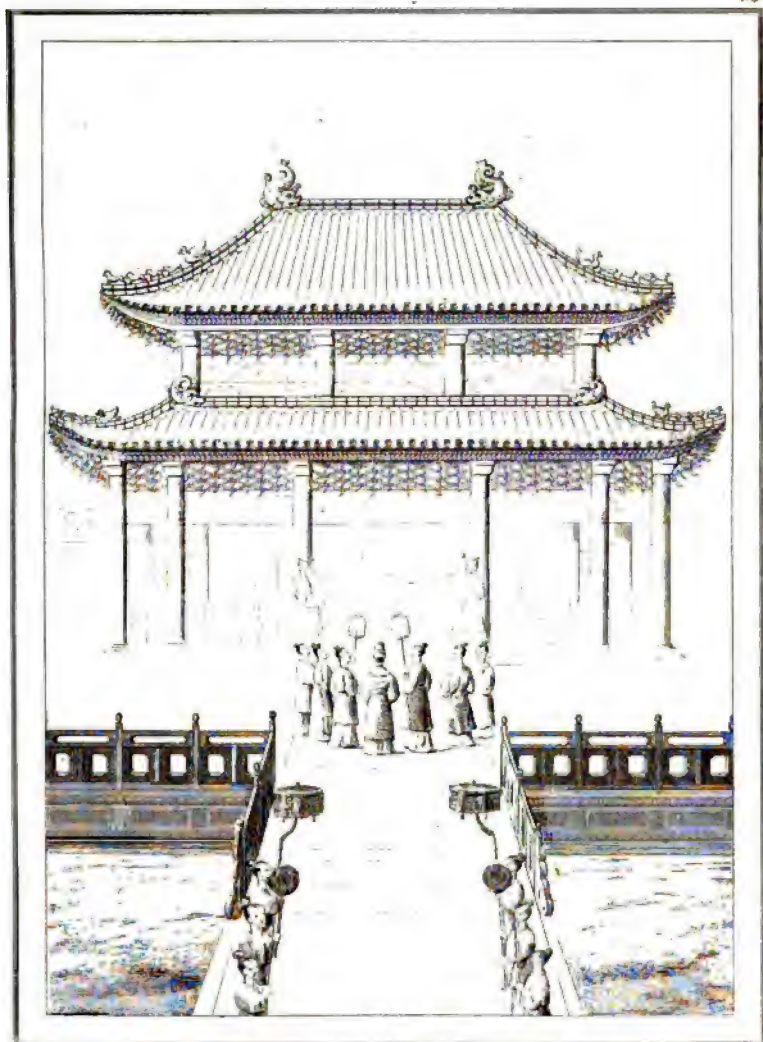
L'Observatoire et les trois Officiers.



Tombau de Koug-tseu.

Grab des Kung-tseu.

Sepulcro de Koug-tseu



Temple élevé en l'honneur de Kung-tseu

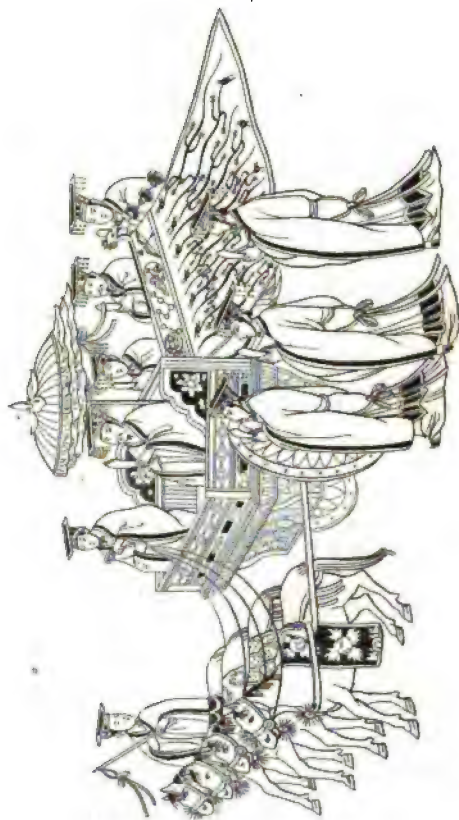
Tempel zu Ehren des Kung - tseu.

Templo elevado en honra de Kung - tseu.

CHINESE.

CHINA.

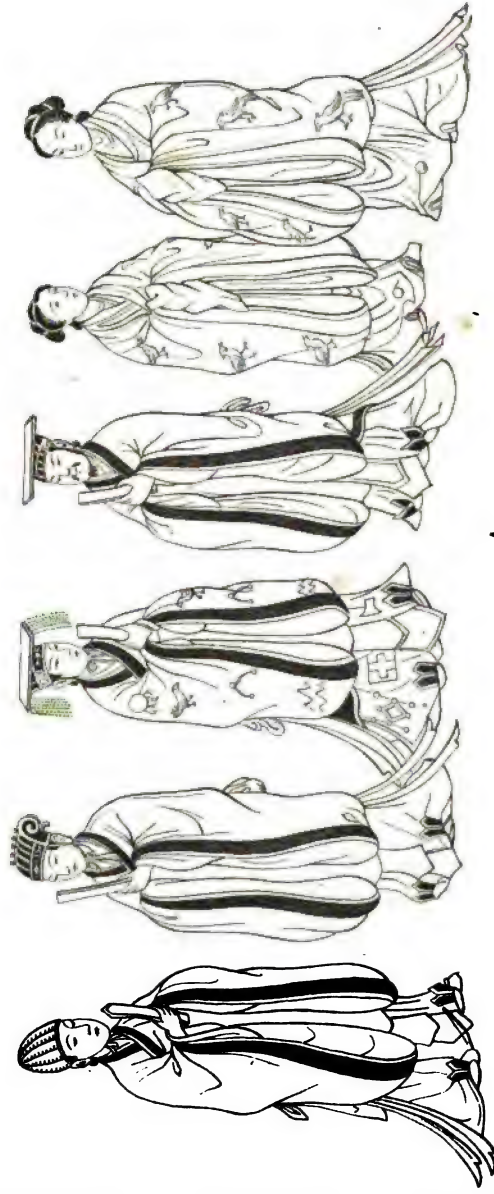
33



CHINE.

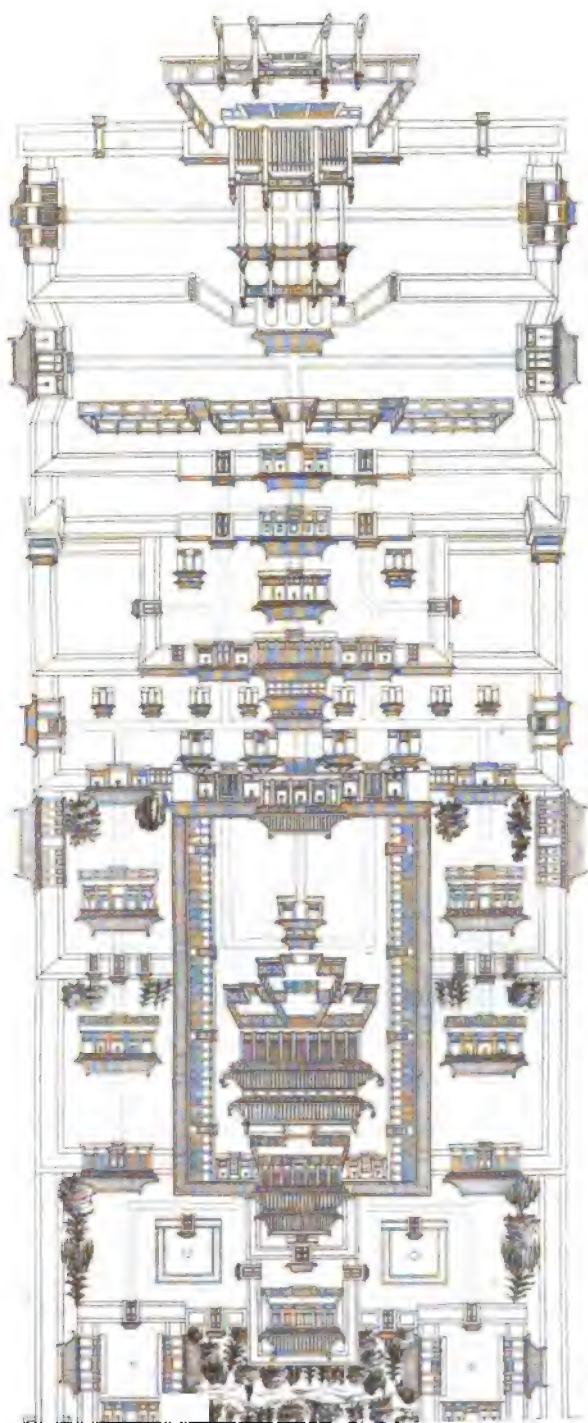
CHINA.

36



Costumes, anciens personnages. Trajes, antiguos personajes. Trachten aus früherer Zeit.

CHINE.



Temple de la Terre sur la Grande Place de Pékin - Chine



Figure 1.

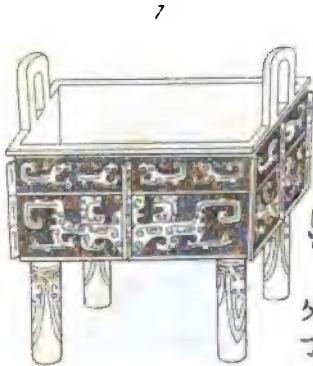
2^e Cases.



子父乙



乙父



父丁



孫父癸

9



10



11



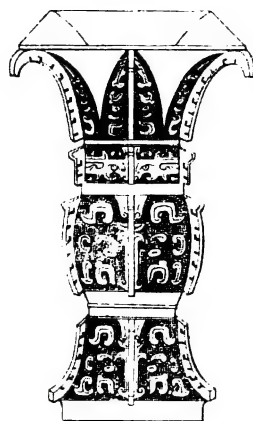
12



13



14



15



16



Bryant & Co.

Vases.

17



18

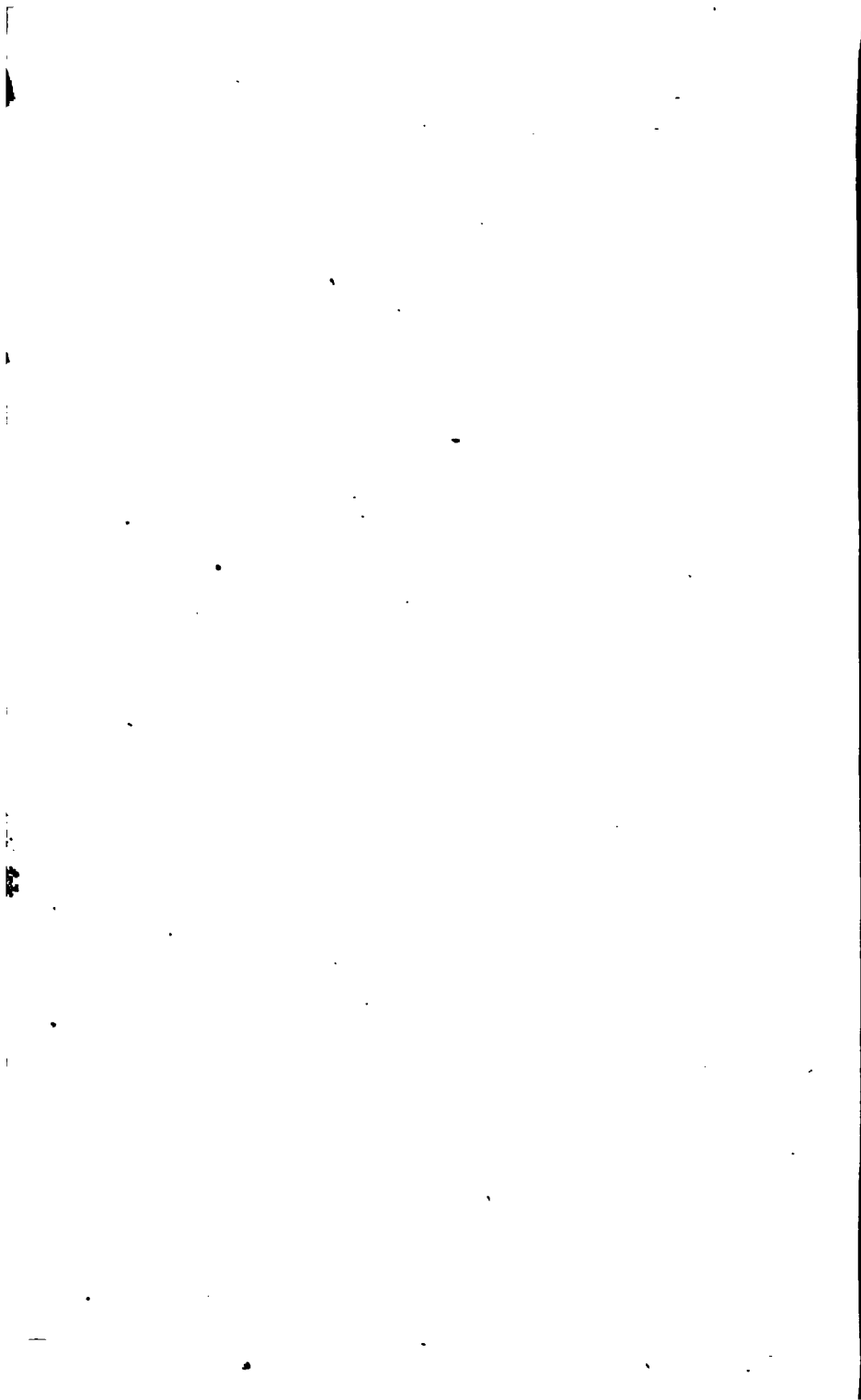


19



20





21



22

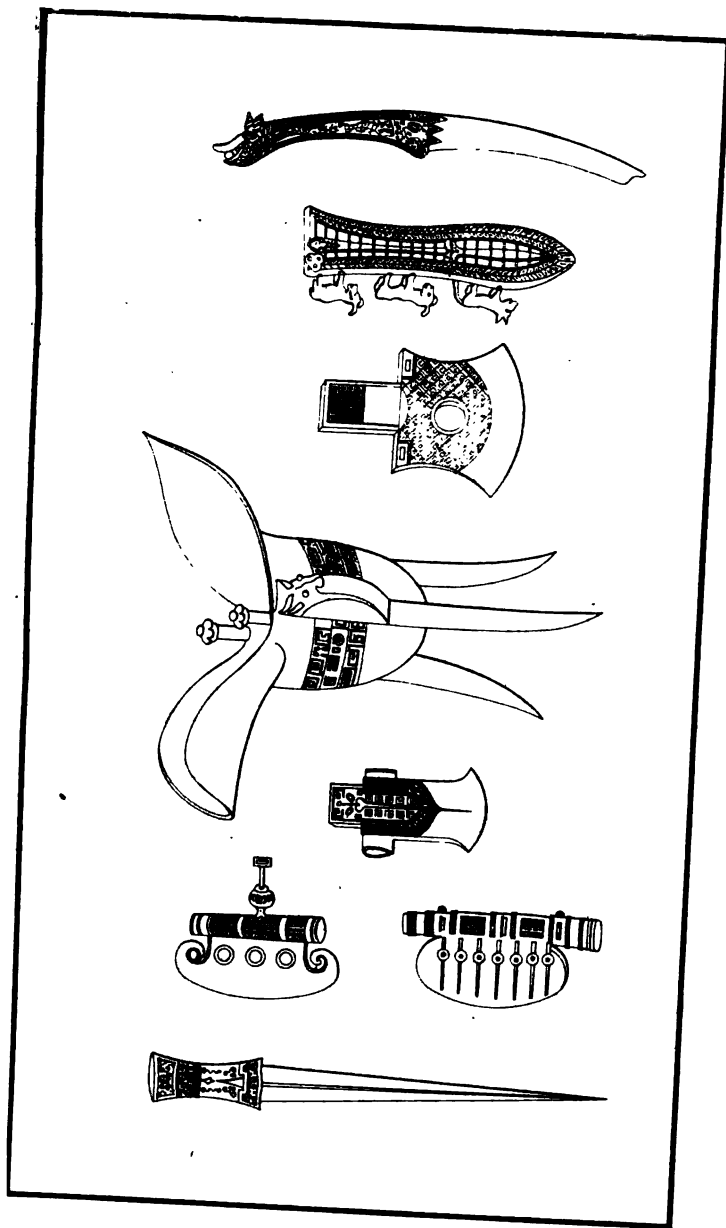


23



24





Armas, Guine.



1. *Thien Chi-koung-ti* 2. *Siang-Hong-tou Hing-ti*

3. *Sou-tou-king* 4. *Thien Fou-tung*



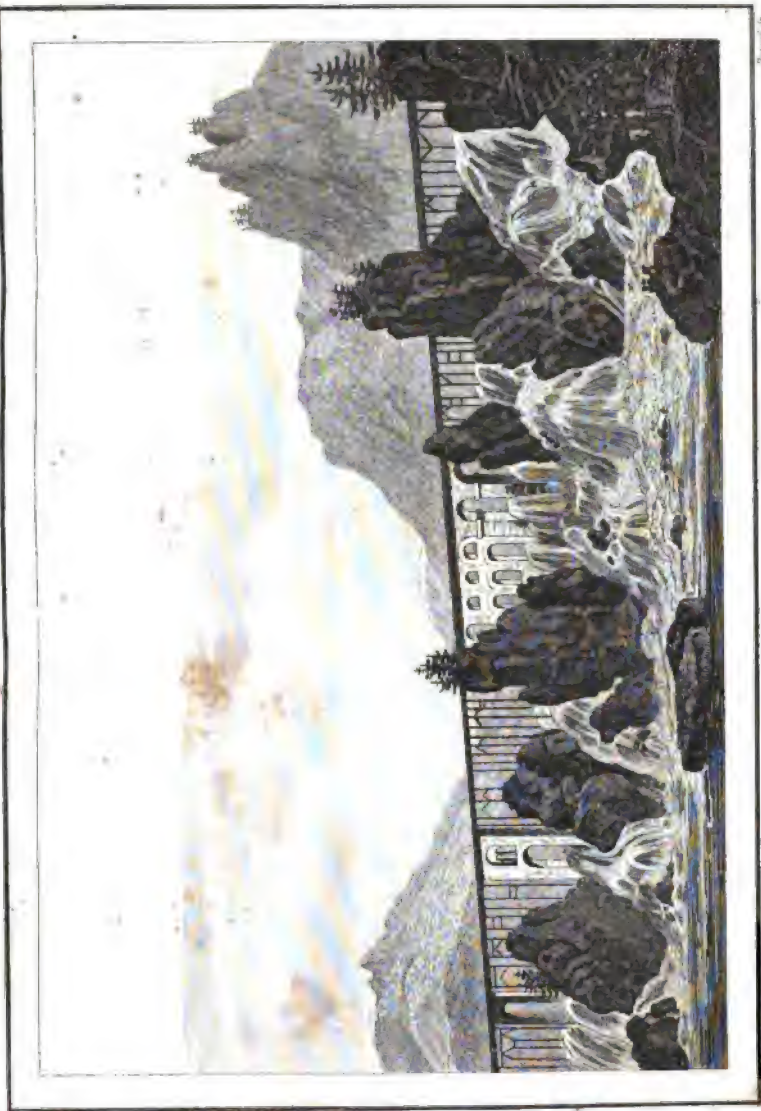
Il y a une place publique où l'on exécute les criminels dans une fosse.

CHINE.



Wang-ti arrive au Palais des Anceurs de la Dynastie

CHINE



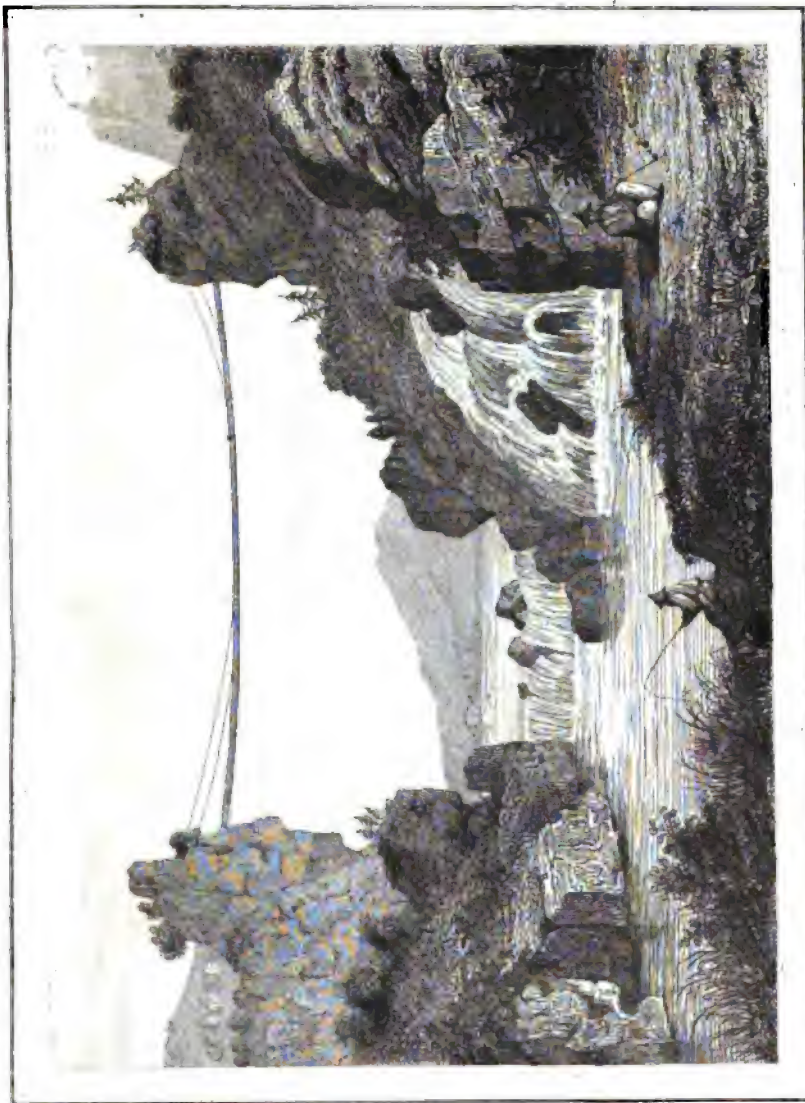
Grande Route des pélicans.

CHINE



Nouvelle rue de la Grande muraille.

CHINE



L. Henry del.

Pont Suspendu.

1000

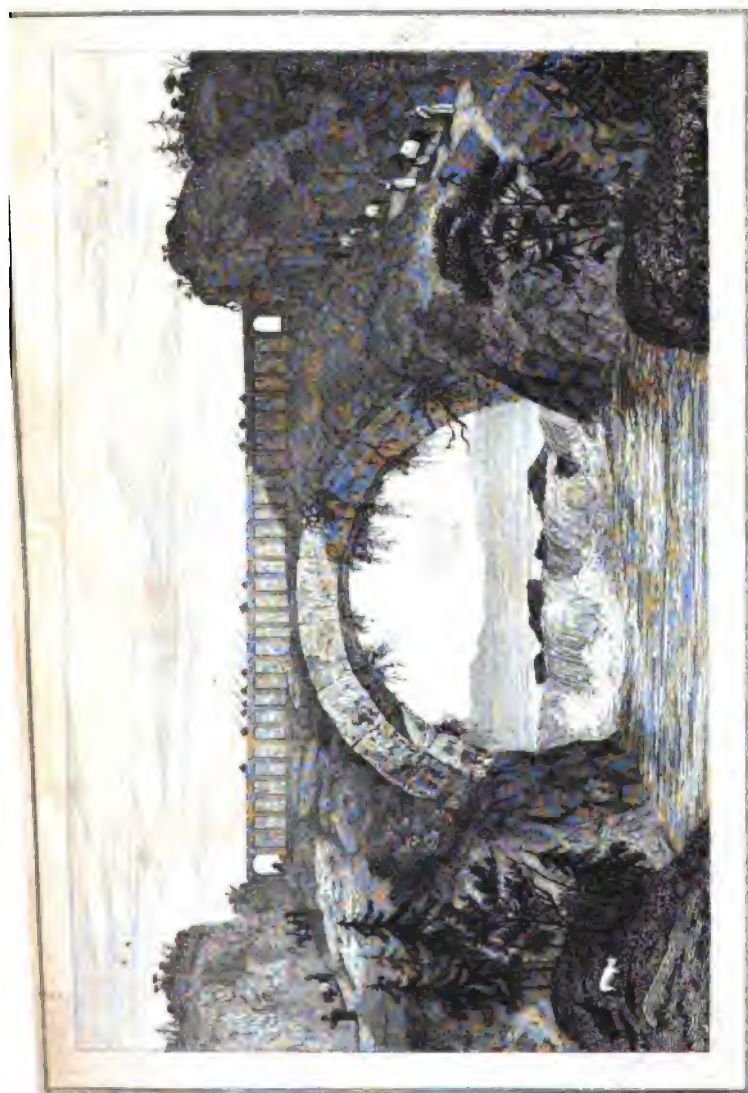
1000



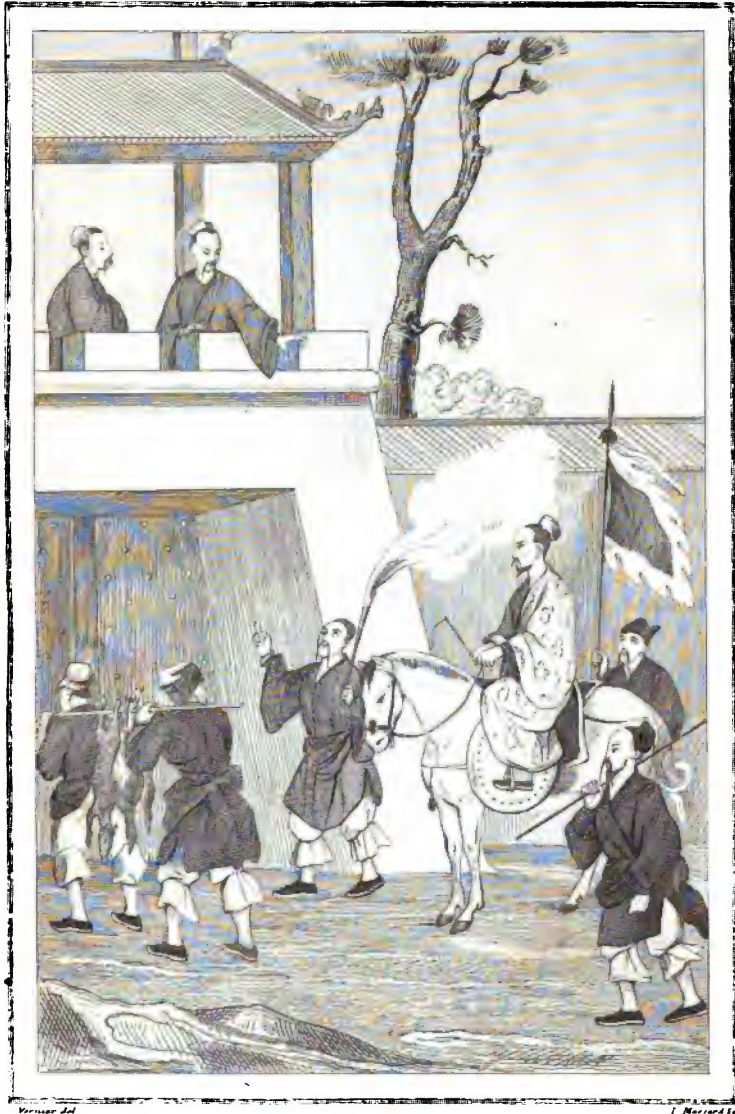
1880 del.

Montes J.

1. Hsün Kiao-lien Empereur 2. Tchéou-fang-tso Ministre
3. Tsung-tchéou-tchen Sage et Philosophe.
4. Si-ma-tuan Historien.



Stone Archway.



L'Empereur Kienang Houei, revenant tard de la Chine ouvre les Portes

de la Ville fermée. Le Gardien de l'une des Portes ne veut pas lui ouvrir.

El' Empereur Kienang Houei, tornando tardi de la Cina, bolla las Puertas de la



Pan-hi-pau, Femme savante.

Les deux pages, Musée de la



Verdun and Co.

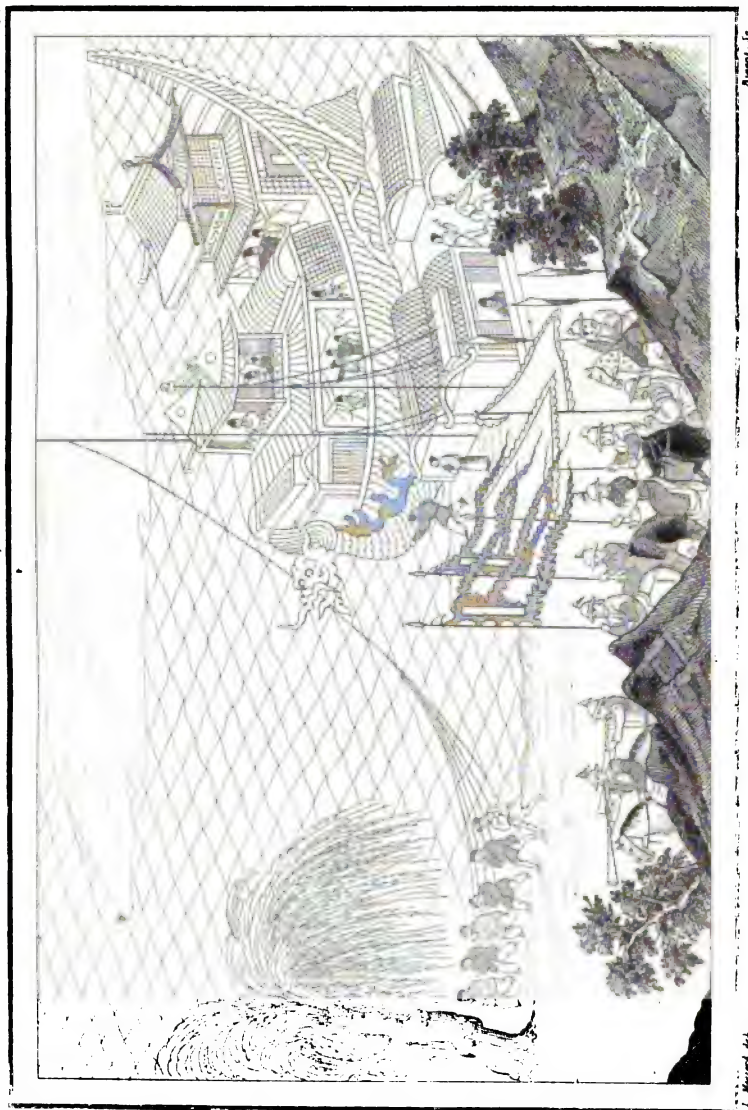
London, etc.

Shan-shing.



L. Harard del. et sc.

L'Empereur Wan-li des Tang, empereur des Tsin, bouddhistes.
 L'empereur Wan-li de la Tang, empereur des Tsin, bouddhistes.



L'Empereur Kang-hi de la dynastie des seigneurs de parade.
 El Emperador Kang-hi de la dinastía Sour se pasea en sus navios de parada.

1

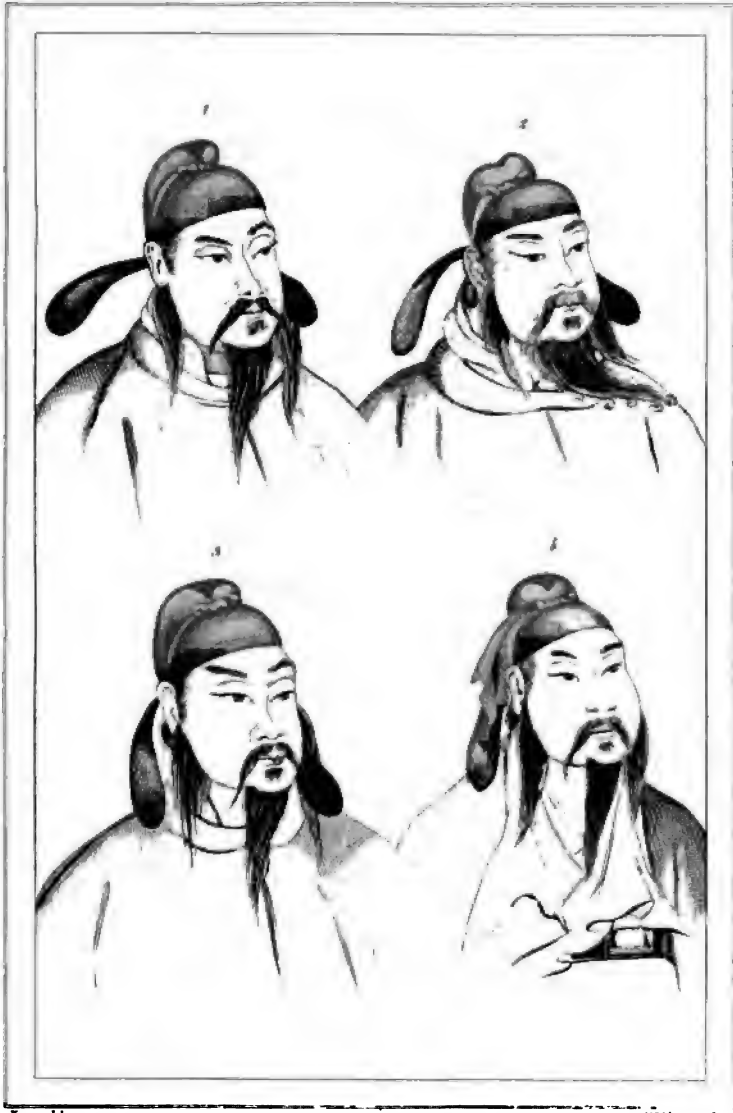
2

3



L'Impératrice Yang-hi se promène avec ses femmes dans ses jardins immenses.

L'Impératrice Yang-hi se promène avec ses femmes dans ses immenses jardins.



Formes des

M. L. L. L. L.

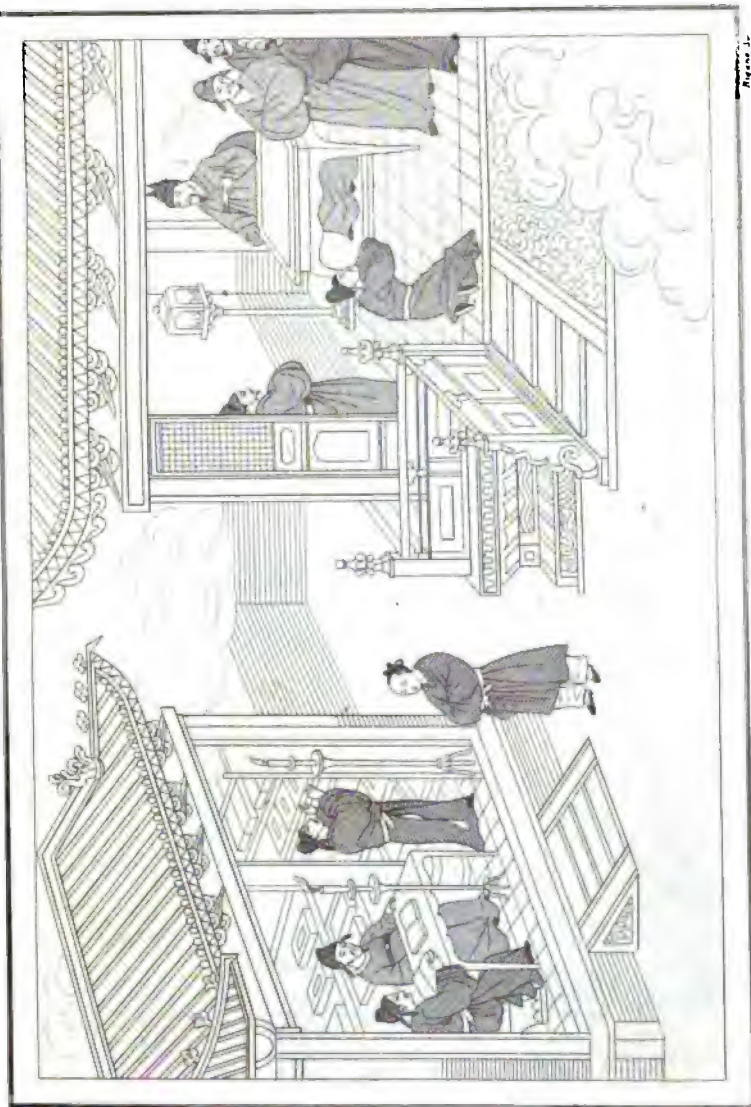
1. Kao-Tsou Empereur fondateur de la dynastie des Thang

1. Kao-Tsou Empereur fondateur de la dynastie des Thang

2. Tai-Tsoung Empereur. 2. Tai-Tsoung Empereur

3. Tou-fou Poète. 3. Tou-fou Poète

4. ... 4. ...

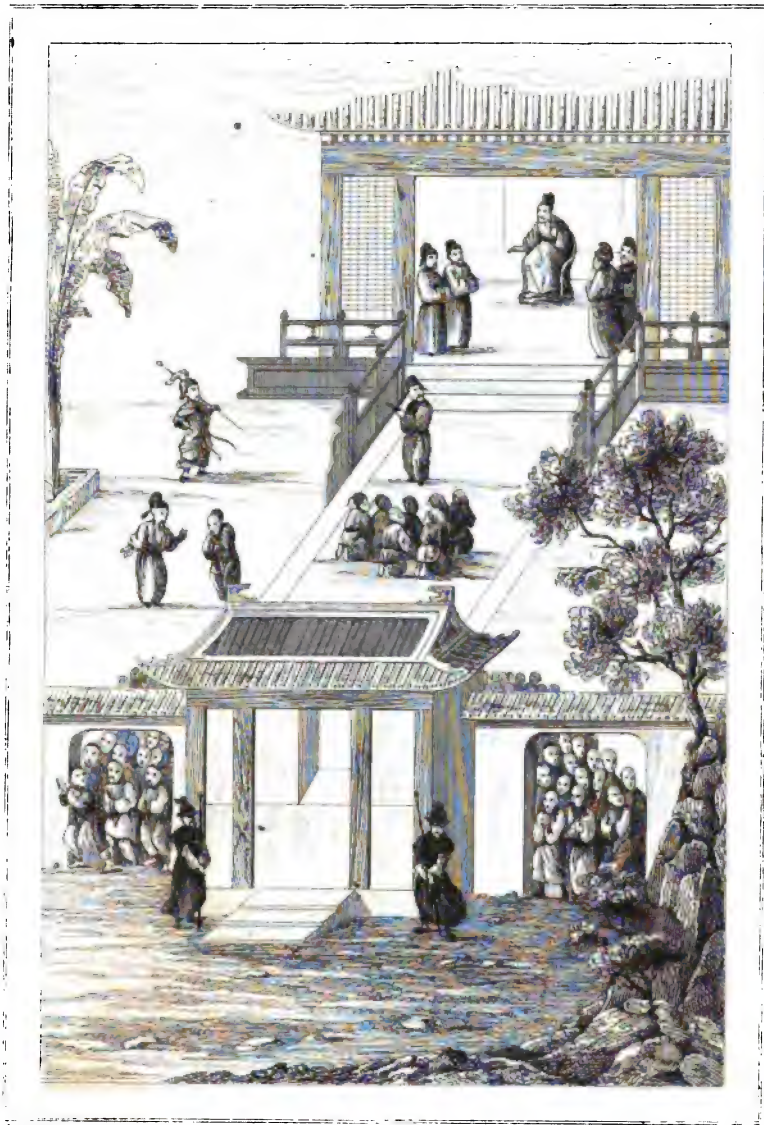


L. H. H. H.

Figure 3.

L'Empereur Tai-tsing faisant construire de grands bâtiments dans son palais pour les gens de lettres.

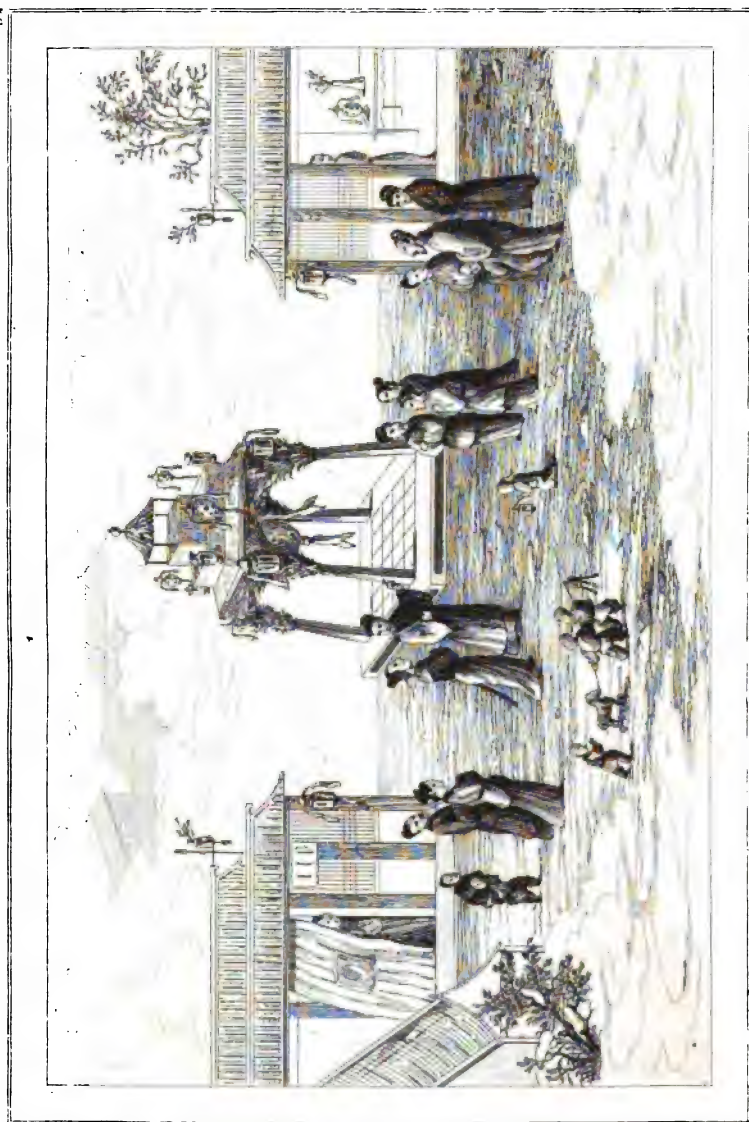
Elle se trouve dans un grand palais, et c'est un palais pour les lettrés.



l'Empereur Tai-ouang des Tchang permit à 304 Condannés à mort de sortir de prison pour

still just in Moscow a condition de sejour, et la grande éducation d'homme d'être tout le

[illegible]



Dessiné par

L'Empereur Kwang-si-wang se promenant en voiture du peuple le jour de l'ajout des lanternes.
 L'empereur Kwang-si-wang se promenant en voiture du peuple le jour de l'ajout des lanternes.



1

2





1. Tai-hou Emperor
2. Che-ma-Kouang historian
3. Tchou-hi L'airé célèbre
4. Tchoung-tse Tchou philosophe

1. Tai-hou Emperor
2. Che-ma-Kouang, historien
3. Tchou-hi célèbre lettré
4. Tchoung-tse Tchou philosophe



Barron del

Dado 5.

Vista de Hong-kong, Capital de la provincia de Kwo-king.

Vista de Hong-kong, Capital de la provincia de Kwo-king.

CHINE.

CHINA.

63



De Witt

Shanghai

64



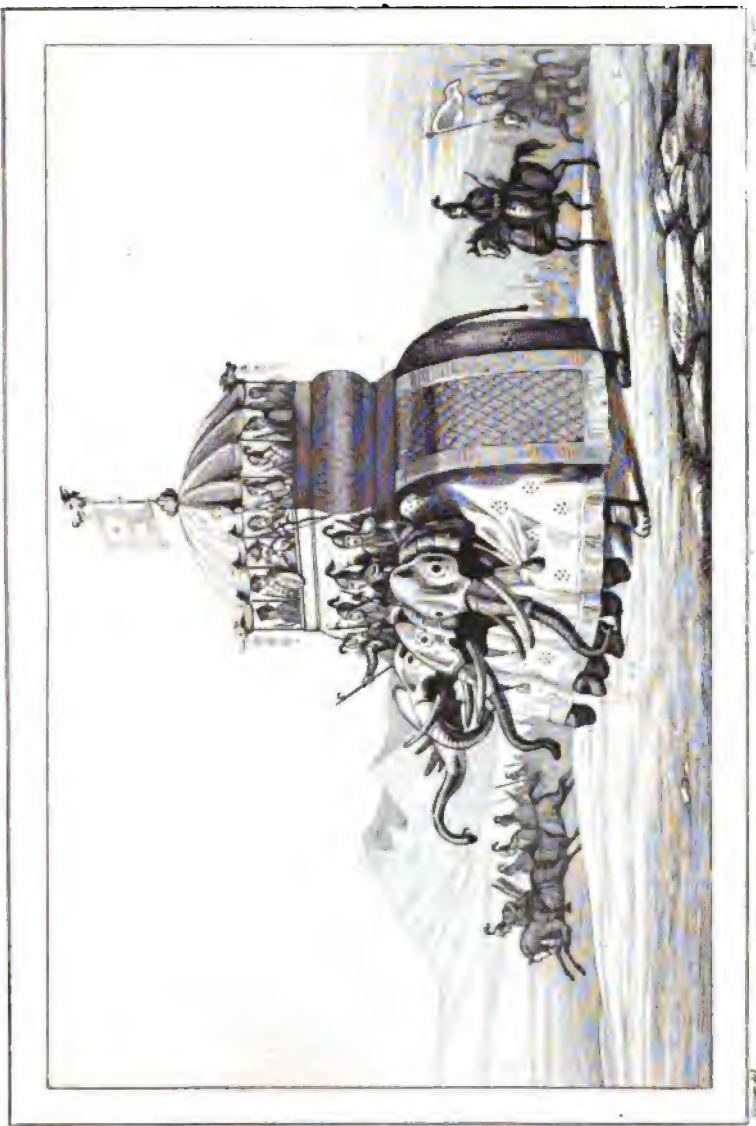
1. *Shen-Tai-tsun*, premier Empereur Mongol en Chine.

2. *Hou-heng*, philosophe et homme d'Etat.

3. *Hong-Tai-tsun*, fondateur de la dynastie des Hong.

4. *Ching-Tai-tsun*, fondateur de la dynastie des Tartares Manchoux.

1. Shen Tai Tsun premier Empereur des Mandchous en Chine. 2. Hou heng philosophe et homme de Estado.



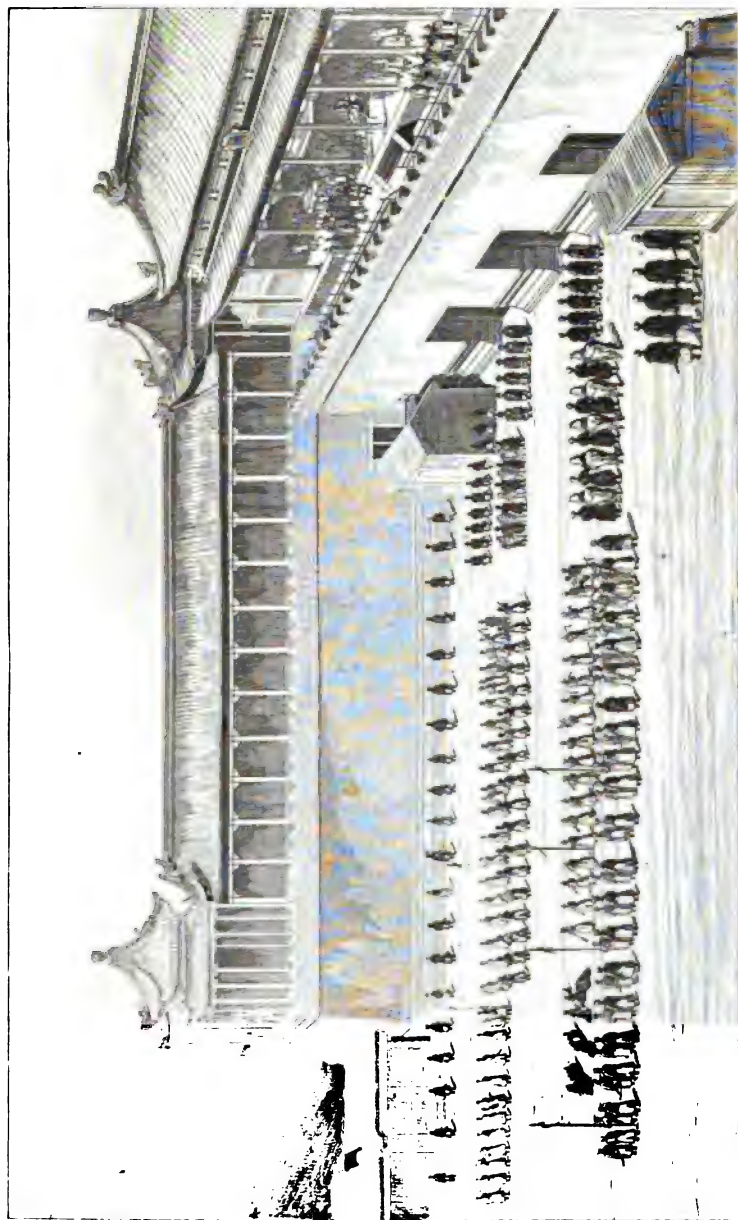
El Imperio de Kuchai-Kfang en una llerre llevada por cuatro flecheros un dia de batalla.



Dessiné par

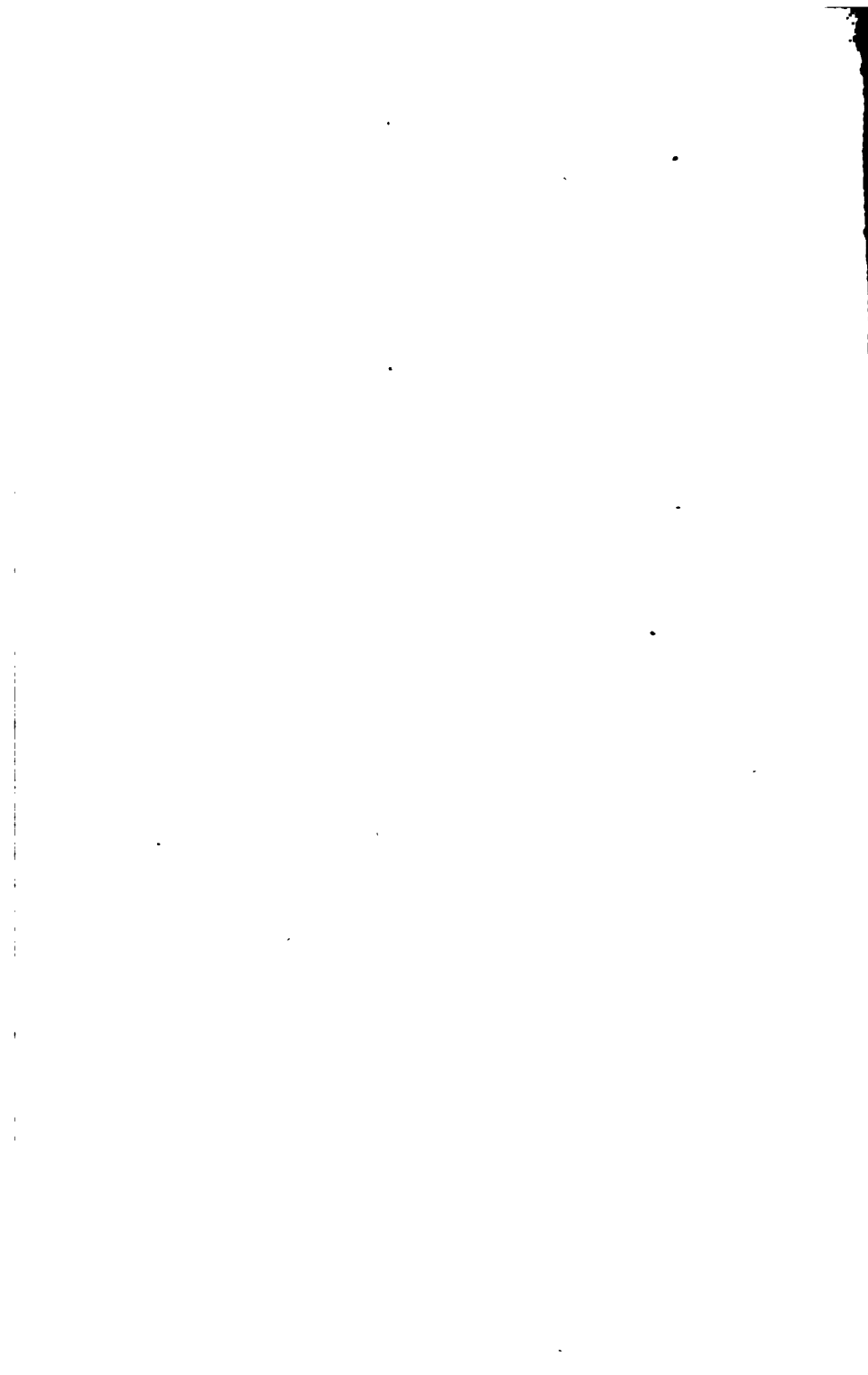
H. J. B. B. B.

Le Passage dans l'Écluse sur le grand Canal de la Chine.
 Passage de une Écluse sur le grand Canal de la Chine.



Imprimerie de l'Etat.

L'Empereur et l'Impératrice à Pékin, les souverains de la Chine.
 Le palais de l'Empereur et de l'Impératrice à Pékin.





Yenchin, Chine.

Yenchin. Vue prise d'un des murs de la ville. Les habitants de la ville et de la province. Les habitants de la ville et de la province.

Yenchin, Chine.



London: 1858.

Richard de Ardenne gageur pour le roi - le comte de Warwick - 1471
 Richard de Ardenne gageur pour le roi - le comte de Warwick - 1471



Escena de la batalla

Continúa en Septiembre 1888 donde los montañeses de Foulak k'el Foule munda la y trepan impetuosos contra los de Foulak k'el Foule.

Vol 6

L'UNIVERS.



HISTOIRE ET DESCRIPTION
DE TOUS LES PEUPLES.



PERSE.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 56.

102

LA PERSE,

PAR

M. LOUIS DUBEUX,

CONSERVATEUR ADJOINT A LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE,
ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE TURIN.



PARIS,
FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT,
RUE JACOB, N° 56.

—
1841.

L'UNIVERS,

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, INDUSTRIE, COSTUMES, ETC.

PERSE,

PAR M. LOUIS DUBEUX,

CONSERVATEUR ADJOINT DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE, ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE
L'ACADÉMIE DE TURIN.

Il est peu de personnes auxquelles le nom de la Perse ne soit connu. La délivrance des Israélites captifs à Babylone, la bataille de Marathon, l'expédition d'Alexandre, la défaite de Crassus, le triomphe de Sapor sur Valérien, les conquêtes de Thamas-kouli-khan, les derniers revers des armées persanes, sont autant de faits que nous avons tous présents à la mémoire. Mais quelles causes ont amené des succès si divers ? que s'est-il passé entre ces grands événements ? pourquoi le même sol a-t-il produit tantôt des générations d'élite, tantôt des hommes faibles et pusillanimes ? Quelle influence la religion des mages et le fatalisme de Mahomet ont-ils eue sur ces changements ? Nous ne prétendons pas résoudre ces questions importantes ; mais nous tâcherons de recueillir et d'exposer avec soin tous les éléments qui peuvent en amener la solution. Tel est le but que nous nous proposons dans cet ouvrage. Avant d'entrer en matière, il faut jeter un coup d'œil sur le pays dont nous voulons faire connaître les institutions et les habitants.

NOMS DE LA PERSE.

Le nom le plus ancien de la Perse

1^{re} Livraison (PERSE.)

est *Élam* ou *Élymats*, qui vient d'Elam fils de Sem. Daniel et Esdras appellent ce pays *Paras*. Il est encore nommé *Achæmènes*, d'après les Achæménides, ses anciens rois. Les écrivains musulmans emploient les dénominations de *Fars*, *Adjem* et *Iran*. Suivant Hérodote, les habitants de la Perse étaient désignés, à une époque très-reculée, sous les noms de *Céphènes* et d'*Artaxi*.

LIMITES DE L'EMPIRE PERSE.

Les Mèdes, les Babyloniens et les Lydiens, se partageaient la souveraineté des plus belles contrées de l'Asie, lorsque les Perses, conduits par Cyrus, les attaquèrent successivement et les soumirent à leur puissance. Aux pays que possédaient ces peuples, Cyrus ajouta encore d'autres provinces, et, en peu d'années, il fonda un des empires les plus vastes qui aient jamais existé.

Les bornes de l'empire perse étaient :

A l'est, le fleuve Indus ; au nord, le Jaxartès, la mer Caspienne, la chaîne du Caucase et le Pont-Euxin ; au sud, la mer des Indes, le golfe Persique et l'Arabie ; à l'ouest, les limites n'étaient guère fixes ; les guerres continuelles entre les Perses et les Grecs les faisaient changer fréquem-

ment. On peut cependant indiquer la mer Égée comme servant de bornes à l'empire de ce côté.

DIVISIONS.

L'Euphrate partageait l'empire en deux parties inégales. Le pays qui se trouvait à l'ouest du fleuve comprenait la presqu'île de l'Asie Mineure, la Syrie et la Phénicie; la seconde partie renfermait les contrées situées entre l'Euphrate et l'Indus. Ces différentes provinces formaient vingt-trois satrapies. On ignore l'époque précise de cette division, qui éprouva sans doute plusieurs changements. Avant de commencer la description des satrapies, nous dirons un mot des montagnes et des fleuves les plus importants de la Perse.

La chaîne du Taurus, qui couvre de ses ramifications une partie de l'Asie, commence en Lycie et court de l'ouest à l'est. Ce n'est que dans la Pamphylie que cette chaîne s'élève d'une manière remarquable. Deux branches importantes se détachent ensuite du Taurus; l'une, appelée *Anti-Taurus*, s'avance dans la Cappadoce, et l'autre, nommée *Amanus*, sépare la Cilicie de la Syrie. Le Taurus a encore plusieurs autres branches qui prennent différents noms.

FLEUVES.

Six grands fleuves arrosaient l'empire de Perse; ce sont :

L'Euphrate qui sort du mont Abus, une des branches septentrionales du Taurus, dirige son cours à l'ouest, puis, descendant vers le sud, se joint au Tigre et verse ses eaux dans le golfe Persique. Ce fleuve a un débordement annuel qui fertilise les terres par lesquelles il passe.

Dans les temps reculés, et encore à l'époque de l'expédition d'Alexandre le Grand, l'Euphrate avait son embouchure particulière dans le golfe Persique. Les habitants d'une ville considérable nommée Orchoë changèrent le cours du fleuve en dérivant ses eaux sur leurs terres. Le Tigre, grossi par l'Euphrate, prenait le nom de *Pasiti-*

gre, que l'on donnait encore à une rivière de la Susiane appelée aussi *Oroates*.

Le Tigre prend sa source, comme l'Euphrate, dans le mont Abus, coule vers le sud et se jette dans le golfe Persique, après avoir reçu les eaux de l'Euphrate.

L'Araxe. Les Grecs ont donné ce nom à plusieurs fleuves; mais l'Araxe, proprement dit, est le fleuve qui sort du mont Abus, arrose l'Arménie et porte ses eaux à la mer Caspienne.

L'Oxus. Ce fleuve qui prend naissance dans les monts Imaüs se dirige vers l'ouest. Il avait autrefois son embouchure dans la mer Caspienne; aujourd'hui, il se jette dans le lac Aral.

Le Phase, dont la source se trouve dans les *Moschici montes*. Ce fleuve arrose la Colchide et finit son cours dans le Pont-Euxin.

L'Indus. Ce fleuve sort des monts Imaüs, coule du nord au midi, et va porter ses eaux à la mer des Indes.

DESCRIPTION DES SATRAPIES.

ASIE MINEURE.

L'Asie Mineure formait dix satrapies, dont trois à l'ouest, deux au centre, deux au sud et trois au nord. C'est par celles de l'ouest que nous commencerons.

LYDIE.

Cette contrée, appelée d'abord Méonie, était bornée au sud par le fleuve Méandre, qui la séparait de la Carie; à l'est, elle confinait avec la Phrygie; au nord, avec la Mysie; à l'ouest, avec l'Ionie, qui fut souvent regardée comme comprise dans ses limites. Les principales montagnes de la Lydie, le Tmolus et le Mésogis, produisaient des vins excellents. C'était dans le Tmolus que le Pactole avait sa source. Cette rivière se jetait, avec l'Hyllus et d'autres petits cours d'eau, dans l'Hermus, qui a son embouchure dans le golfe de Smyrne. Un autre fleuve appelé *Caystre* et auquel les Turcs donnent aujourd'hui le nom de *Coutschouc*

Meïnder ou *Petit Méandre*, arrosait encore la Lydie.

Sardes, située au pied du mont Tmolus, était la capitale de la Lydie. C'est là que résidaient les rois avant la conquête de Cyrus. Depuis, les satrapes chargés du gouvernement de la province y fixèrent leur séjour. Sardes était le centre d'un grand commerce, et il s'y tenait un marché d'esclaves. La ville était défendue par une citadelle, dans laquelle les rois de Perse entretenaient une forte garnison. Les environs étaient d'une merveilleuse fertilité, mais bouleversés par des tremblements de terre.

Après Sardes venaient :

Philadelphie, située au pied du mont Tmolus ;

Hypæpa, aujourd'hui Berkî, bâtie sur le penchant du Tmolus opposé à celui qui descend vers Sardes ;

Tralles, au pied du Mésogis, petite ville bien bâtie et fortifiée ;

Magnésie, détruite par les tremblements de terre. Il ne faut pas la confondre avec une autre Magnésie qui se trouvait non loin du fleuve Méandre, et que l'on appelait *Magnésie sur le Méandre*.

Les Lydiens d'abord courageux devinrent, après avoir été soumis par les Perses, très-efféminés ; ils s'appliquaient surtout à fabriquer des objets de luxe, et passaient pour fort habiles à travailler les métaux. On prétend que les premiers ils ont eu l'idée de se servir d'espèces monnayées.

Un air pur, un climat tempéré, un sol fertile, un commerce florissant, rendaient la satrapie de Lydie une des plus belles et des plus riches de l'empire perse.

IONIE.

La côte de la Lydie fut, neuf cents ans environ avant l'ère chrétienne, couverte de colonies grecques de race ionienne, qui, ayant chassé les indigènes et s'étant établies à leur place, donnèrent à ce pays le nom d'Ionie.

Les villes ioniennes étaient au nombre de dix, savoir : Milet, Myunte, Priène, Éphèse, Colophon, Lébédos,

Téos, Clazomène, Phocée et Érythrées ; plus, les îles de Samos et de Chios. Nous n'avons pas à nous occuper de ces colonies ioniennes, sur lesquelles les Perses n'exerçaient qu'une autorité douteuse, à l'exception de Milet et de Myunte, dont nous parlerons dans la description de la Carie, où elles étaient situées.

CARIE.

Bornée par la mer à l'ouest et au sud, cette province était séparée de la Lydie par le fleuve Méandre. Les Cariens peuplaient d'abord les îles de la mer Égée et s'étendaient sur la côte de la Lydie, d'où les colonies grecques les refoulèrent dans l'intérieur des terres. Le pays connu sous le nom de *Doride*, les îles voisines appelées *Sporades*, d'un mot grec qui veut dire *dispersées*, et les deux îles de Rhodes et de Cos dépendaient de la Carie. Le Méandre, fameux par ses sinuosités, arrosait la contrée, et, après mille détours, se jetait dans la mer entre Milet et Priène. Dans la partie méridionale de la Carie se trouvait le Calbis, autre fleuve qui passait près de la ville de Caunus.

Les villes principales de la Carie étaient :

Halicarnasse, colonie grecque, résidence des rois de Carie, célèbre pour avoir donné le jour à Hérodote, et aussi par le tombeau que la reine Artémise y fit élever à Mausole, son époux. Cette ville était très-forte. On croit qu'un château nommé *Bodrour*, construit par les chevaliers de Rhodes, occupe aujourd'hui une partie de l'emplacement d'Halicarnasse.

Caunus, près de l'embouchure du Calbis. L'air y était fort insalubre, et l'on disait, en parlant de ses habitants, que les morts y marchaient.

Cnide ou Gnide, célèbre par la naissance de l'historien Ctésias, et par le culte qu'on y rendait à Vénus. On voyait dans le temple une statue de la déesse qui passait pour le chef-d'œuvre de Praxitèle. Cette ville avait deux ports.

Milet, à l'entrée d'un petit golfe que

domine le mont Latmus, célèbre par la fable d'Endymion, était la plus méridionale des colonies ioniennes. Cette ville fut la patrie de Thalès et d'Aspasie.

Myunte était peu importante.

Mylasa, où Jupiter était particulièrement honoré, subsiste encore aujourd'hui, et n'a point changé de nom. On l'appelle cependant aussi *Marmara*, à cause des carrières de marbre qui en sont voisines. Cette ville était située non loin de la mer, et avait un port qui a changé son nom de *Phycus* en celui de *Fisco*.

Stratonicea, dans les environs de laquelle se trouvaient deux temples, l'un dédié à Jupiter Chrysaoros, l'autre à Hécate. On croit retrouver l'emplacement de Stratonicea dans le lieu appelé par les Turcs *Eski-schehr* ou *vieille ville*.

Alabanda, une des principales villes de l'intérieur, était peu éloignée du Méandre.

L'île de Rhodes, vaste, fertile et commerçante, était peuplée d'habitants industriels et braves. On y remarquait la ville de Lindus, avec un temple consacré à Minerve Lindia, et Rhodes fondée environ 400 ans avant l'ère chrétienne.

Cos avait une capitale du même nom. Cette île, patrie d'Hippocrate, produisait un vin excellent et très-recherché.

Les Cariens cultivaient les arts et les sciences, mais ils s'appliquaient encore plus au commerce.

MYSIE.

Bornée par la Propontide au nord, par la mer Égée à l'ouest, cette province touchait du côté du sud à la Lydie, et confinait à l'est avec la Bithynie. Ses premiers habitants ne sont point connus; des Grecs de race éolienne s'établirent dans cette contrée, continuant jusqu'à l'Hellespont et à la Propontide cette chaîne de colonies grecques qui s'étendait déjà sur la Lydie et la Carie. La Troade, qui composait le royaume de Priam, formait une partie de la Mysie. On remarquait dans

cette satrapie Cyzique, Abydos, et Lampsaque désignée, par Xerxès, pour fournir à une partie de l'entretien de Thémistocle.

Les Perses avaient réuni à la Mysie la partie occidentale de la Bithynie où se trouvait Dascylium, résidence ordinaire des satrapes. Cette ville se nomme aujourd'hui *Diaskillo*.

La Mysie était plus fertile que l'Ionie; aussi les habitants s'adonnaient-ils à l'agriculture de préférence au commerce.

PHRYGIE.

La Phrygie, séparée de la grande Cappadoce par le fleuve Halys, était une des provinces les plus importantes de l'Asie Mineure. La contrée qu'on appela plus tard Galatie y était comprise. La Phrygie aurait été la plus grande de toutes les satrapies, si les rois de Perse, pour diminuer la puissance des satrapes, n'en avaient pas détaché quelques parties, réunies plus tard à d'autres gouvernements. Ainsi, du côté de l'est, la Lycaonie qui en dépendait fut jointe à la Cappadoce. On en fit de même du district de Milyas qui fut incorporé à la Lycie. La Galatie, qui touchait vers le nord à la Bithynie et à la Paphlagonie, était montagneuse; le reste de la Phrygie s'étendait en une vaste plaine, fertile et arrosée par plusieurs fleuves, tels que l'Halys, le Sangare, le Lycus et le Marsyas.

Célènes, située près des sources du Marsyas et du Méandre, était la métropole de la Phrygie. Les satrapes y avaient leur résidence; et Xerxès, à son retour de Grèce, y fit bâtir un palais entouré de jardins et de parcs très-étendus, dans lesquels on nourrissait un grand nombre d'animaux destinés aux chasses royales.

Pessinunte, autre ville considérable, était la résidence d'un souverain pontife, dont le pouvoir sacerdotal s'étendait sur toute la Phrygie. On voyait dans cette ville le temple de la Mère des dieux ou Cybèle.

La Phrygie avait encore les villes de Colosses et de Thymbrium; cette

dernière était sans doute la même que Thymbraia ou Thymbrée, près de laquelle Crésus fut vaincu par Cyrus.

Les Phrygiens étaient plutôt agriculteurs que commerçants ; ils s'adonnaient à l'éducation des bestiaux, et surtout des brebis. Les troupeaux élevés dans les environs de Célènes donnaient une laine recherchée pour sa finesse, et sa couleur noire si parfaite, qu'on la comparait à celle des corbeaux.

Lycaonie. C'est ici que nous croyons devoir parler de cette partie de la Phrygie, quoique à une certaine époque, comme nous l'avons dit, les rois de Perse l'eussent incorporée à la Cappadoce.

La Lycaonie renfermait trois villes considérables : Iconium (aujourd'hui Konieh), capitale ; Laodicea, surnommée *Combusta* (Ladakieh), et Laranda (Larendeh).

Couverte au nord de montagnes peu élevées qui portent aujourd'hui le nom de *Foudhalbaba*, la Lycaonie formait du côté de la Galatie une vaste plaine qui s'étendait presque jusqu'à cette province. On trouve dans la Lycaonie un grand marais salé, appelé autrefois *Tatta palus*, et aujourd'hui *Touzlak*, mot turc qui veut dire *sa-lée*.

CAPPADOCE.

Cette contrée, dont les limites étaient : le Taurus au sud, l'Arménie à l'est, la mer Noire au nord, et la Paphlagonie à l'ouest, comprenait du temps des Perses tous les pays situés entre l'Halys et l'Euphrate. On la divisait en deux parties, dont l'une s'appelait *Cappadocia magna* et *Cappadocia ad Taurum* ; l'autre *Cappadocia ad Pontum*. Il n'est pas certain, toutefois, que cette division ait été admise par les Perses.

GRANDE CAPPADOCE.

On ne connaît pas exactement les limites qui la séparaient de l'autre Cappadoce. Les Cappadociens étaient appelés par les Grecs *Syriens*, et plus

souvent *Leuco-Syriens* ou *Syriens* blancs, pour les distinguer des véritables Syriens.

Les principales montagnes de la Cappadoce sont : l'Anti-Taurus et l'Argæus. Ce dernier, quoique très-élevé et couvert de neige, ne donne cependant naissance à aucune rivière.

Le fleuve le plus considérable du pays est l'*Halys*, qui tirait ce nom des sels dont ses eaux sont chargées ; aujourd'hui les Turcs l'appellent *Kizilirmak* ou *fleuve rouge*. L'Halys prend sa source dans la chaîne du Taurus, sépare la Cappadoce de la Galatie et de la Paphlagonie, et se jette dans le Pont-Euxin, entre Amisus et Sinope.

Le Mélas avait sa source près de la ville de Mazaca ; ses eaux formaient des marais qui rendaient malsain l'air des environs.

Les villes étaient : Mazaca, métropole, située au pied du mont Argæus, dans un canton appelé *Cilicia*.

Comana, dans les vallées de l'Anti-Taurus, traversée par la rivière appelée *Sarus*. Cette ville était la résidence d'un pontife souverain, sous l'autorité duquel était placé un temple de Bellone, d'autres disent de Diane, très-fameux dans le pays.

Tyane, que l'on croit être la même que Dana, nommée dans l'expédition du jeune Cyrus.

CAPPADOCE SUR LE PONT.

Cette province forma plus tard une partie du royaume de Pont.

Ses principaux fleuves sont : le Thermodon, fameux par les Amazones qui y eurent, dit-on, sur ses bords.

L'Iris qui passait à Comana, à Amasie, et qui, grossi par le Lycus, rivière considérable, se jette dans le Pont-Euxin.

VILLES.

Amisus sur le Pont-Euxin, entre l'embouchure de l'Iris et celle de l'Halys, colonie de Milet.

Gaziura, ancienne capitale.

Trapezus ou Trébisonde, ville grecque.

Phanaræa, qui donnait son nom au district dans lequel elle était située.

Amasie sur l'Iris, ville forte et belle, patrie de Strabon.

Comana sur le Pont-Euxin, qu'il ne faut pas confondre avec Comana de la grande Cappadoce. Ville commerçante et résidence d'un pontife.

Zéla, où résidait un autre pontife.

Les Cappadociens avaient, en général, peu d'aptitude pour les sciences et pour les arts. Sous la domination romaine, ils étaient recherchés comme porteurs de litières; c'était là leur seul mérite. Ils étaient adonnés au commerce, et plusieurs de leurs villes situées sur le Pont-Euxin et sur les grandes routes des caravanes qui se rendaient de l'Arménie dans l'Asie Mineure, devinrent de vastes entrepôts.

La ville de Comana était un de ces entrepôts, et le pontife qui y résidait prélevait des droits sur les marchandises. Les pontifes des villes de la Cappadoce, et celui de Comana en particulier, jouissaient d'une autorité très-grande et indépendante de celle des satrapes.

PAPHLAGONIE.

La Paphlagonie, quoique placée au nombre des provinces de l'empire, ne fut cependant jamais entièrement soumise au roi de Perse. Cette contrée s'étendait du fleuve Parthénus au fleuve Halys. Bornée au nord par le Pont-Euxin, elle confinait au midi avec la Galatie.

Sinope, colonie de Milet, sur le Pont-Euxin, était la ville la plus florissante de la Paphlagonie.

BITHYNIE.

On ne sait pas exactement quelle était la position de la Bithynie à l'égard de la Perse. Il paraît qu'une partie du pays seulement était soumise au grand roi.

LYCIE, PAMPHYLIE, PISIDIE, CILICIE.

Les habitants de ces provinces cou-

vertes de montagnes conservèrent presque toujours leur indépendance, et firent même souvent des incursions sur le pays des satrapes voisins.

La Cilicie renfermait de grandes vallées fertiles en blé, en vins et en fruits. Cette province était arrosée par le Cydnus et le Pyrame qui descendent du Taurus.

Tarse, capitale.

Issus, devenue célèbre par la victoire qu'Alexandre y remporta sur Darius.

SYRIE.

La Syrie (*) était bornée au nord par le Taurus, à l'est par l'Euphrate et l'Arabie Déserte, à l'ouest par la Méditerranée et le mont Amanus qui la séparait de la Cilicie. En y comprenant la Palestine et la Phénicie, ses frontières du midi touchaient à l'Égypte et à l'Arabie Pétrée.

Ses principales villes étaient : Samosate, Antioche, Séleucie, Apamée, Laodicée et Héraclée. Le seul fleuve du pays est l'Oronte qui, se dirigeant d'abord du sud au nord, coule ensuite vers l'ouest et se jette dans la Méditerranée.

Montagnes. Le Liban et l'Anti-Liban. La vallée que forment ces deux chaînes de montagnes est nommée *Célé-Syrie* ou *Syrie creuse*. On y trouve la ville de Damas.

La Phénicie renfermait Sidon et Tyr. Ces deux villes avaient leurs souverains particuliers; mais elles payaient un tribut au roi de Perse et devaient lui fournir des secours en cas de guerre.

On trouvait dans la Palestine les villes suivantes : Joppé, Azoth, Ascalon, Gaza et Jérusalem.

Nous ne dirons rien de l'Égypte. Ce royaume conquis par Cambyse, fils de Cyrus, fut presque toujours en état

(*) Dans les livres saints la Syrie est appelée *Aram* et ses habitants *Araméens*. Les Arabes donnent au même pays le nom de *Scham*, d'un mot de leur langue qui veut dire *la gauche*, parce que la Syrie est située à la gauche de la Mecque lorsqu'on regarde vers l'est.

de révolte contre les Perses. On ne peut donc pas le compter au nombre des provinces de l'empire.

dont nous ignorons le nom primitif, *Mygdonius fluvius*.

SATRAPIES ENTRE L'EUPHRATE ET LE TIGRE.

MÉSOPOTAMIE.

Ce nom grec, qui signifie *situé entre deux fleuves*, n'était point en usage chez les Perses. Les livres saints appellent la contrée entre l'Euphrate et le Tigre *Aram-naharatm* ou *Syrie des deux fleuves*. On désignait aussi ce pays sous les noms de *Syrie*, d'*Assyrie* et d'*Arabie*. La Mésopotamie forme un triangle dont la base est appuyée à la chaîne du Taurus. Le Tigre la borne à l'est, l'Euphrate à l'ouest et un peu aussi au nord. Voisine de la Babylonie, la Mésopotamie en était séparée par une muraille de briques cimentées avec du bitume. Cette muraille appelée *muraille Médique* s'étendait de l'Euphrate au Tigre et garantissait la Babylonie des incursions des peuples nomades qui habitaient la partie basse de la Mésopotamie.

Cette province était arrosée par plusieurs rivières, parmi lesquelles se trouvait l'Aborras ou mieux Chaboras dont le nom s'est conservé dans *Khabour*. Une chaîne de montagnes appelée *Masius* dans l'antiquité et aujourd'hui *Karadjadaglar* ou *Montagnes noires* par les Turcs, s'étend depuis l'endroit où l'Euphrate se fraye un passage au travers du Taurus, jusqu'aux bords du Tigre.

La Mésopotamie avait pour métropole une ville à laquelle les Macédoniens donnèrent le nom d'Edesse.

Carræ ou Charræ, Charran, et aujourd'hui Harran, d'où Abraham partit pour se rendre dans le pays de Chanaan, est devenue célèbre par la défaite de Crassus.

Nisibis, une des villes les plus considérables de la Mésopotamie, était située au pied du Masius, sur les bords d'une rivière formée de plusieurs ruisseaux qui descendent de cette montagne. Les Macédoniens appelèrent Nisibis *Antiochia Mygdonia*, et la rivière,

BABYLONIE.

La Babylonie était à la fois la plus petite et la plus riche de toutes les satrapies. On l'appelait aussi Chaldée, quoique ce nom, à proprement parler, ne convienne qu'à la partie située vers le golfe Persique. La Babylonie était bornée à l'est par la Susiane, au sud par le golfe Persique, à l'ouest par l'Arabie Déserte et la Mésopotamie, au nord par la Mésopotamie. L'Euphrate l'arrosait dans toute sa longueur. Pour maîtriser et diriger les eaux du fleuve et faciliter l'arrosement des campagnes, les Babyloniens élevèrent des digues, creusèrent des canaux et des lacs qui défendaient en même temps le pays contre les invasions du dehors. Quelques canaux aussi étaient destinés à faire communiquer l'Euphrate avec le Tigre. Un de ces canaux qui se trouvait près de la ville de Sippara était nommé *Naharraga*; un autre, le *Naharsares*, est appelé aujourd'hui *Naharsarsar*; enfin le troisième était le *Naharmalcha* ou *Fleuve royal*, qui joignait l'Euphrate au Tigre, près de l'endroit où fut plus tard fondée Séleucie.

Babylone, capitale de la satrapie qui portait son nom, est la plus ancienne ville du monde. L'Euphrate la partageait en deux dans la direction du nord au sud. Ses murs formaient un carré régulier dont les côtés répondaient aux quatre points cardinaux. On n'est pas d'accord sur l'étendue de Babylone. Il demeure seulement prouvé que cette ville était fort grande, ce qui tenait en partie à la quantité considérable de cours et de jardins renfermés dans son enceinte.

ARMÉNIE.

L'Arménie proprement dite ou Grande Arménie était située entre l'Euphrate et le Tigre, et s'étendait de l'ouest à l'est depuis l'Euphrate jusqu'au confluent de l'Araxe et du Cyrus.

Cette province confinait au nord avec la Colchide, l'Ibérie et l'Albanie; au sud avec la Mésopotamie, l'Assyrie et la Médie. Ce pays renferme de hautes montagnes et des plaines.

Le mont Gordyæus ou Carduchius sur les confins de la Mésopotamie est regardé par quelques auteurs, à cause de son élévation extraordinaire, comme le même que le mont Ararat, sur lequel s'arrêta, dit-on, l'arche de Noé. Le Niphatès, l'Abus et le Nibarus sont, après le Carduchius, les points les plus élevés de l'Arménie. Ces montagnes donnent naissance à de grands fleuves, tels que l'Euphrate, le Tigre et plusieurs autres.

Sur l'Araxe se trouvait Artaxata, capitale de l'Arménie. Carthiocrata sur le Tigre était considérée comme le chef-lieu d'une partie de l'Arménie appelée Sophène. Toutes les autres villes importantes de l'Arménie sont évidemment d'une époque postérieure aux Perses.

Les parties basses de l'Arménie et surtout la vallée de l'Araxe étaient assez fertiles. On nourrissait dans toute la contrée de nombreux troupeaux, et on y élevait des chevaux excellents. Les satrapes d'Arménie étaient tenus de fournir chaque année vingt mille chevaux au roi de Perse.

Quoique les Arméniens se livrassent de préférence à la vie pastorale, ils faisaient néanmoins quelque commerce avec Babylone, où ils amenaient par l'Euphrate les productions de leur territoire, et surtout des vins.

Les Albaniens et les Ibériens, peuples limitrophes des Arméniens, étaient gouvernés par des princes de leur nation, mais tributaires des rois de Perse.

A l'ouest de la Grande Arménie, dont elle était séparée par l'Euphrate, se trouvait la Petite Arménie ou Arménie Mineure.

SATRAPIES ENTRE LE TIGRE ET L'INDUS.

ASSYRIE.

Séparée de la Mésopotamie par le Tigre, l'Assyrie s'étendait sur la rive

orientale de ce fleuve, depuis les limites de l'Arménie au nord jusqu'à celles de la Babylonie vers le midi. A l'orient, une chaîne de montagnes dont le nom était *Zagros* (aujourd'hui *Dagataghi*), la sépare de la Médie. Son nom vient d'Assur, fils de Sem; aujourd'hui on l'appelle *pays des Curdes* ou *Curdistan*. Les Curdes descendent des anciens Carduques. Dès les temps les plus reculés, ce dernier peuple était répandu dans les montagnes de la Mésopotamie, de l'Arménie et du nord de l'Assyrie.

Un fleuve considérable, nommé *Zab* (*), et *Lycus* par les auteurs grecs, traverse l'Assyrie dans toute sa largeur, et se jette dans le Tigre un peu au-dessous d'un lieu appelé *Aloni* dans l'antiquité, aujourd'hui *Ghilon*. Plus bas, une autre rivière du nom de *Petit Zab*, et que les Turcs appellent *Altounsou* ou *rivière d'or*, se jette également dans le Tigre.

Ninive, capitale de l'Assyrie, construite par Ninus sur la rive gauche du Tigre, était, selon Strabon, plus spacieuse que Babylone. Cette ville fut détruite par les Mèdes ligués avec les Babyloniens contre les Assyriens; mais il paraît qu'elle fut reconstruite. Aujourd'hui encore on peut reconnaître son emplacement sur la rive du Tigre opposée à Mossoul, où se trouvent des ruines qui portent le nom de *Nino*, et un endroit vénéré par les habitants en mémoire du prophète Jonas.

Larisse et Mespila étaient deux anciennes villes, déjà inhabitées à l'époque de la retraite des Dix mille.

Arbelle devint célèbre par la victoire qu'Alexandre remporta sur Darius. Le champ de bataille se trouvait cependant à Gaugamelle, plus près du Tigre et en deçà du Zab, au delà duquel était située la ville d'Arbelle.

L'Assyrie était d'une fertilité remarquable et bien cultivée. Les mœurs de ses habitants différaient peu de celles des Babyloniens.

(*) Zab signifie *loup* dans les langues sémitiques; Lycus n'est que la traduction grecque de ce mot.

PROVINCE DE PERSE OU PERSIDE.

Tous les pays que nous avons décrits furent ajoutés par la conquête à l'empire des Perses. Mais le siège principal de la puissance de ceux-ci, leur véritable patrie, se trouvait dans la Perside ou Perse proprement dite. Cette province était bornée au sud par le golfe Persique, à l'ouest par la Susiane et les monts Uxiens, au nord par les monts Parétacéniens et Cosséens, qui sont le prolongement de la chaîne du Taurus, à l'est par la Carmanie. Ses fleuves principaux étaient le Cyrus ou Agradatus, et l'Araxe, qui se jetaient l'un et l'autre dans le golfe Persique.

Persépolis, capitale, brûlée en partie par Alexandre, renfermait des monuments dont il subsiste encore aujourd'hui de belles ruines.

Quelques auteurs ne font qu'une seule et même ville de Persépolis et de Pasargades ou Pasagardes, dont le nom, qui signifie *ville ou campement des Perses*, devrait s'écrire *Parsagarde*. Pline et Strabon distinguent positivement ces deux villes; l'une et l'autre opinion présentent des difficultés.

Il n'existe aucun vestige de Gabès ni d'Oca, qui étaient des villes et résidences royales.

L'extrême chaleur et la sécheresse qui en est la suite rendaient stérile la partie de la Perse voisine du golfe Persique. La partie centrale était très-productive, on y nourrissait beaucoup de troupeaux; au nord, la contrée est stérile et montagneuse. On était toutefois parvenu, pendant la période la plus florissante de l'empire perse, à en rendre fertiles les parties basses par de nombreux canaux d'irrigation.

Les Parétacéniens et les Cosséens, peuplades sauvages qui ne vivaient que de vols et de rapines, étaient répandus dans les montagnes auxquelles on donne leur nom, c'est-à-dire, dans toute la partie septentrionale et orientale. Ils étendaient leurs brigandages jusqu'à la mer Caspienne.

A l'occident, on trouvait les Uxiens qui vivaient aussi dans leurs mon-

tagnes, et se livraient à toute espèce de vol.

Au centre et dans toute la partie maritime étaient différentes tribus comprises sous le nom général de Perses, et parmi lesquelles on distinguait celle des Pasargades, ainsi appelées de leur ville royale. Les Perses possédaient les îles du golfe Persique.

SUSIANE.

Cette province était bornée à l'est par la Perse, au sud par le golfe Persique, à l'ouest par la Babylonie, au nord par la Médie. Ses principales rivières étaient l'Eulæus qui venait de la Médie, et dont les eaux remarquables par leur légèreté étaient, à ce qu'on prétend, les seules dont buvaient les rois de Perse. L'Eulæus est souvent appelé *Choaspe*. L'Oroates ou Oroatis, que l'on désignait aussi sous le nom de *Pasitigre*, s'appelle aujourd'hui le *Tab*.

Suse, capitale, était une des résidences des rois de Perse.

Quoique sujette à de grandes chaleurs, la Susiane était fertile. Cet avantage tenait sans doute à plusieurs petits fleuves qui arrosaient le pays.

La partie septentrionale et montagneuse de la Susiane portait le nom d'*Élymais*.

MÉDIE.

Les bornes de la Médie étaient, au nord, la mer Caspienne; à l'ouest, l'Arménie; au sud, la Perse et la Susiane; à l'est, l'Arie.

Montagnes : le Zagros et le Parachoatras.

VILLES.

Gaza ou Gazaca.

Véra, bien fortifiée.

Ecbatane, capitale de la satrapie et résidence d'été des rois de Perse et des rois parthes, n'était d'abord qu'une forteresse bâtie par Déjocès; mais les rois mèdes s'appliquèrent à l'agrandir et à en rendre le séjour de plus en plus agréable. Il paraît prouvé que la moderne Hamadan est bâtie sur l'emplacement d'Ecbatane.

La partie de la Médie limitrophe de

l'Arménie portait le nom d'Atropatène. Cette province était montueuse et froide.

La Médie proprement dite, ou Grande Médie, renfermait des plaines très-fertiles en vin, blé et fruits délicieux. On y nourrissait des chevaux d'une race excellente. La Médie payait en nature aux rois de Perse un impôt considérable en chevaux, mulets et moutons.

ARIA.

Cette province répond, en partie, au Khorasan moderne.

Ses principales villes étaient :

Aria, nommée aussi *Artacoana*, capitale, aujourd'hui Hérat.

Susia, aujourd'hui Zeuzan.

Bitaxa, que l'on reconnaît dans Badkhiz ou Badghiz.

Sariga, appelée maintenant *Sarakhs*, et plus communément *Scharakhs*.

HYRCANIE.

L'Hyrcanie était bornée au nord par la mer Caspienne, à l'ouest par la Médie, au sud par la Parthie, et à l'est par la Margiane.

Arrien cite Zadracarta comme la ville la plus considérable de l'Hyrcanie.

PARTHIE.

Cette province était bornée au nord par l'Hyrcanie, à l'est par l'Arie, au sud par la Carmanie déserte, et à l'ouest par la Médie.

BACTRIANE.

La Bactriane était bornée au nord par le fleuve Oxus, à l'ouest par la Margiane, au sud par la chaîne du Paropamise, à l'est par les Massagètes et autres peuples scythes.

Cette province était arrosée par le Bactrus, affluent de l'Oxus.

Bactra, appelée aussi *Zariaspa*, sur le Bactrus, capitale, aujourd'hui Balkh.

La Bactriane était très-fertile.

SOGDIANE.

La Sogdiane, située entre les fleuves

Jaxartès et l'Oxus, qui lui servaient de limites au nord et au sud, était bornée à l'est par les Saces, et à l'ouest par les Chorasmien.

La principale ville de la Sogdiane était Maracanda, que l'on croit être la même que Samarcande.

CARMANIE.

La Carmanie, aujourd'hui le Kerman, était bornée au sud par le golfe Persique, à l'ouest par la Perside, au nord par la Parthie, et à l'est par la Gédrosie. On partage ordinairement cette province en Carmanie déserte, vers le nord, et en Carmanie proprement dite, vers le golfe Persique.

Il faut bien se garder de confondre, avec quelques auteurs, la Carmanie et la Caramanie, contrée de l'Asie Mineure, ainsi nommée par les Turcs. La Caramanie comprend l'ancienne Cilicie et quelques autres provinces.

GÉDROSIE.

La Gédrosie était bornée à l'ouest par la Carmanie, au sud par l'océan Indien, à l'est par le fleuve Indus, et au nord par la Drangiane et l'Arachosie. C'était un pays stérile et presque désert.

GÉOGRAPHIE MODERNE DE LA PERSE.

La Perse est bornée, aujourd'hui, au nord par l'Arménie et le Schirvan, incorporés à l'empire de Russie, ensuite par la mer Caspienne et le Turquestan; à l'est par le gouvernement de Hérat, le Caboul et le Béloutschistan, au sud par le golfe d'Oman et le golfe Persique, à l'ouest par la Turquie asiatique.

Les Persans donnent au pays qu'ils habitent le nom d'*Iran*. Cette dénomination, qui, du temps des Sassanides, désignait tout le pays compris entre l'Euphrate, le golfe Persique, le Djioun ou Oxus et l'Indus, a maintenant une signification beaucoup plus restreinte.

La Perse forme un plateau très-

gleyé, qui se joint à celui de l'Asie Mineure et de l'Arménie à l'ouest, et qui confine, à l'est, avec le plateau de l'Afghanistan et du Béloutschistan.

RIVIÈRES.

Le Kerkhah ou Kérah qui porte aussi le nom turc de *Karasou* (eau noire), passe à peu de distance de Kirman-schah et à Haviza, et se jette dans le Schat el Arab près de Basrah, après un cours de cent quarante lieues. C'est le Gyndes des anciens.

Le Caroun passe par Schouster, et verse ses eaux, avec celles de l'Abzal et du Djerhaï, dans le golfe Persique. Il a environ cent lieues de cours.

Le Sitareguian ou Sitaroguiian, qui a sa source dans le Farsistan, où il porte le nom de *Roudbal*, passe par Darabguerd, et se jette dans le golfe Persique.

Le Divroud, qui passe à Velazguerd, et a son embouchure dans le golfe Persique, vis-à-vis de l'île de Kischmisch.

Le Séfidroud ou Kizilouzen (*), traverse l'Irak-adjemi, passe par Roudbar dans le Guilan, et se jette dans la mer Caspienne.

Le Tedjen ou Tedzen arrose une partie du Khorasan, et se jette dans le golfe de Balkan. Son cours est d'environ cent lieues.

Le Bendemir traverse le Farsistan et se jette dans le lac Bakhtegan.

Le Zendebroud passe par Ispahan, et se perd dans les sables.

Le Schourehroud passe par Nischabour, dans le Khorasan, et se perd, dit-on, dans les sables.

Le Mourgab (l'ancien Margus) arrose aussi une partie du Khorasan, et se perd également dans les sables.

LACS PRINCIPAUX.

Le lac Bakhtegan, appelé plus communément aujourd'hui *lac de Niriz*,

(*) Séfidroud veut dire en persan *Rivière blanche*; Kizilouzen est composé de deux mots turcs qui signifient *Eau rouge*.

n'a point d'écoulement. Les eaux de ce lac, qui reçoit cependant plusieurs rivières d'eau douce, sont salées et paraissent ne nourrir aucun poisson. Il a environ soixante lieues de circonférence. Sa profondeur ordinaire est d'une vingtaine de pieds.

Le lac d'Ourmia, qui tire son nom de la ville d'Ourmia dans l'Aderbidjan, située sur ses bords, a environ trente lieues de longueur sur quinze de largeur. Ses eaux sont extrêmement salées.

DÉSERTS.

Les déserts de la Perse sont plutôt salés que sablonneux. Celui qui sépare le Khorasan de l'Irak-adjemi, et que l'on nomme *Grand désert salé*, est long d'environ cent trente lieues, et large de soixante et dix. Les déserts qui occupent le nord du Kirman paraissent se joindre à celui-ci. On a calculé que les déserts forment au moins les trois dixièmes du sol de la Perse.

MINES.

Les montagnes de la Perse renferment des mines d'or, d'argent, de fer et de cuivre, que font négliger le manque de bois et les frais excessifs qu'entraînerait leur exploitation.

TREMBLEMENTS DE TERRE.

Les provinces du Guilan et du Mazenderan, et les environs de Tauris dans l'Aderbidjan, sont exposés à des tremblements de terre. On éprouve aussi des secousses dans les provinces méridionales du Farsistan et du Laristan. Les montagnes de l'Irak-adjemi renferment plusieurs volcans.

ÉTAT DU SOL.

La Perse produit peu; c'est à peine si l'on cultive la vingtième partie du sol. Cet état de choses tient peut-être aux guerres intestines qui désolent depuis longtemps le royaume. Mais d'autres causes aussi ont concouru à rendre

stérile un pays si connu autrefois pour sa richesse. Les anciens Perses étaient tenus par leur religion de se livrer à l'agriculture. Planter un arbre, défricher un champ, faire produire des fruits à un terrain inculte et peu fertile, étaient autant d'œuvres pieuses et méritoires qui recevaient leur récompense dans ce monde et dans l'autre. Aujourd'hui, ces maximes salutaires sont abandonnées; aussi le sol de la Perse, livré, pour ainsi dire, à lui-même, devient-il de jour en jour moins productif.

CLIMAT.

L'air est sec et chaud sur les bords du golfe Persique. Il y a dans ces régions des époques où la chaleur est si étouffante, que les naturels eux-mêmes ont de la peine à la supporter. Pendant les quatre mois que dure l'été, les habitants se retirent dans l'intérieur pour éviter la chaleur du soleil, dangereuse pour tout le monde, mais surtout pour les étrangers, et intolérable pour ceux même qui ont habité l'Inde.

Un vent particulier, nommé *bad-sémoum* ou *samyel*, s'élève quelquefois le long du golfe Persique. Ce vent s'annonce avec fracas; à son approche, le ciel paraît rouge et enflammé. Le *sémoum* tue sur-le-champ par la suffocation. Ceux qui en sont frappés tombent en poussière lorsqu'on les touche, sans que pour cela leur visage soit fort altéré.

Les côtes de la mer Caspienne et le Mazenderan surtout sont très-insalu-

bres. Cette dernière province offre à l'époque du printemps un aspect enchanteur; la végétation y est admirable; mais l'humidité du pays est si grande, qu'un morceau de drap exposé à l'air pendant une nuit est mouillé le matin comme s'il avait été trempé dans l'eau. L'effet de l'humidité est si soudain et si actif, que des armes nettoyées et huilées se trouvent couvertes de rouille au bout de quelques heures. On rapporte à ce sujet l'anecdote suivante, que nous donnons d'après Chardin : « Un courrier, dit-il, arrivant un jour du Mazenderan à Ispahan, armé d'un arc et d'un sabre, un jeune seigneur, qui était à la cour comme il arrivait, s'étant mis à prendre l'arc du courrier pour l'essayer, comme c'est assez la façon, il le trouva si mou, qu'il lui dit en riant : « Qu'est ceci, M. le courrier? vous avez un arc qu'un enfant banderait! — Cela peut être, seigneur, répondit-il; mais, si vous êtes si fort, tirez mon sabre. » Il voulait dire que l'humidité qui avait amolli la corde de son arc avait enrouillé son épée dans le fourreau. »

L'air est sec dans le reste de la Perse, et froid dans les parties élevées de ce royaume.

PROVINCES DE LA PERSE.

La Perse est divisée en onze provinces, dont nous allons donner les noms modernes avec les noms anciens, autant, toutefois, que le permet la différence des limites qui ont souvent varié.

NOMS MODERNES.	NOMS ANCIENS.	VILLES PRINCIPALES.
Irak-adjémi.....	Grande Médie, Parthie....	Tehran, Ispahan, Caschan, Kom, Hamadan, Casbin, Zendjan, Soultanieh.
Tabaristan.....	Pays des Tapyres, Hyrcanie.	Damavend, Darnegan.
Mazenderan.....	Pays des Tapyres, Hyrcanie.	Sari, Amol, Farahabad, Aschraf, Barforousch, Asterabad.
Guilan.....	Pays des Gelæ ou Cadusiens.	Rescht, Enzili.
Aderbidjan.....	Médie Atropatène.....	Tauris ou Tébriz, Oudjan, Mérage, Ahar, Ardébil, Khoi, Selmas, Mianeh, Ourmia, Sabalag.
Curdistan persan....	Élymaïs ou pays d'Élam. .	Kirmanschah, Sennéh.
Khousistan.....	Susiane.....	Schouster, Dizfoul, Khourremabad, Ahvaz, ou Haviza Goban.
Fars ou Farsistan...	Persis.....	Schiraz, Istakhar, Mourgab, Fesa ou Bessa, Darabguerd, Firouzabad, Cazeroun, Sourma, Yezdkhast, Yezd, Ardjan, Baft, Djaroun, Bender-Abouschehr ou Bouschehr, vulgairement appelé <i>Bouschir</i> .
Laristan.....	Carmania et Persis.....	Lar; Velazguerd, Gomroun ou Bender-Abhasi.
Kirman.....	Carmania.....	Kirman.
Khorasan occidental.	Parthyène, Aria.....	Meschede; Nischabour, Cabouschan.

TEHRAN. Cette capitale est située dans une vaste plaine à trois lieues au sud du mont Albourz, qui la couvre du côté de la mer Caspienne et la garantit des vents du nord. Tehran est à environ vingt-cinq ou trente lieues de la mer Caspienne, et près des ruines de l'ancienne ville de Rei. Pietro della Valle appelle Tehran la *ville des platanes*, à cause du grand nombre de ces arbres qu'il vit dans les rues. Sous les Sophis, de 1501 à 1721, Tehran était peu considérable, quoique cette ville fût déjà la résidence d'un khan et la capitale de la contrée. Vers la fin du siècle dernier, sous le règne d'Agah-Mohammed-Khan, Tehran devint, par des raisons toutes politiques, capitale du royaume de Perse. Cette ville a de quatre à cinq milles de circonférence, et compte, dit-on, cent trente mille habitants pendant l'hiver; le reste de l'année, la population ne dépasse guère quarante mille âmes : différence énorme, due à l'insalubrité du climat pendant l'été. Les chaleurs, jointes aux vapeurs des marais dont la ville est

entourée, et à la mauvaise qualité des eaux, qui sont d'ailleurs légèrement purgatives, comme presque toutes celles de la Perse, occasionnent des fièvres malignes et putrides, et des dyssenteries souvent mortelles. Pour éviter ces fléaux, les habitants quittent la ville. Les pauvres et les personnes que leurs occupations attachent à Tehran sont les seuls qui y restent : ceux-ci même sont dans l'usage d'envoyer leurs femmes et leurs enfants dans les villages des environs passer les deux derniers mois de l'été et le premier de l'automne.

La ville, qui forme un carré, est entourée d'un mur de terre flanqué de tours et d'un fossé profond. Vers le milieu de chaque face du carré se trouve une porte défendue par une grosse tour ronde placée à trois cents pas ordinaires en avant. Ces portes, ornées d'incrustations et de figures d'animæux, sont hautes et couronnées d'une coupole. Les maisons de la ville, bâties de briques cuites au soleil, sont d'un aspect triste et désagréable. La

façade ne donne point sur les rues, qui sont étroites et non pavées, ce qui les rend si peu praticables dans les mauvais temps, qu'on ne peut guère les parcourir qu'à cheval. L'intérieur des maisons est disposé d'une manière agréable et commode. Les terrains pour bâtir, qui coûtent peu de chose dans les autres villes de la Perse, sont aussi chers à Tehran que dans les capitales de l'Europe. La planche 36, qui représente la maison de l'*amin-ed-daula*, second ministre de Perse à Tehran, donne une idée exacte de l'extérieur des habitations des Persans de la classe élevée. Cette maison fut habitée, en 1811, par Sir Gore Ouseley, ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté Britannique en Perse. Le *talar* ou *divankhaneh*, salle ouverte destinée aux réceptions, était devenue la salle à manger de l'ambassadeur; à droite, se trouvait la chambre de M. Gordon, chargé lui-même plus tard d'une mission diplomatique en Russie; à gauche, et en face de l'appartement de M. Gordon, était une chambre semblable occupée par le savant Sir William Ouseley, secrétaire particulier et frère de l'ambassadeur. Le corps de logis appelé *andéroun* en persan, et qui se compose des appartements secrets, avait été réservé pour sir Gore et lady Ouseley. Un bâtiment séparé et placé derrière l'hôtel formait l'appartement du spirituel auteur du roman de *Haddji-Baba*, M. Morier. L'hôtel de l'*amin-eddaula* avait déjà été occupé antérieurement par le général Gardane, ambassadeur de Napoléon près la cour de Perse. Sir William Ouseley remarqua sur les murs de la chambre qu'il occupait plusieurs inscriptions en français, et entre autres les vers suivants :

Les rois De l'antiquité
Nétes que Des heros Destés
fuient la nege comme les Irondello
Pour bent la victoire enniver
n'avoit point Delle mais
napoleon marche malgré la graille.

Le seul édifice digne de ce nom est la citadelle, qui renferme le palais du roi, les casernes des gardes, et plusieurs autres bâtiments, tels que la

chambre des archives (*daftar khaneh*), la trésorerie (*sandouk khaneh*), le palais du soleil (*imarati khorschid*), où Feth-Ali-Schah recevait les ambassadeurs. C'est aussi dans la citadelle que se trouvent le harem, les bains et les jardins du prince.

La principale mosquée, ou mosquée royale, n'est point achevée. Il y en a six autres petites, mesquines, sans minaret, et deux ou trois *medreseh* ou collèges. On dit que Tehran renferme cent cinquante caravanserais et autant de bains; mais ce nombre paraît exagéré. En entrant à Tehran par la porte appelée de Casbin, on trouve un vaste espace plein d'excavations larges et profondes qui conduisent à des habitations souterraines, dont plusieurs servent d'asile à de pauvres familles, et d'autres sont des écuries pour les bêtes de charge. C'est là, suivant toute probabilité, qu'il faut reconnaître le village de Tehran, tel qu'il nous est décrit par un écrivain persan du quatorzième siècle.

On fabrique à Tehran des tapis de laine feutrée de toutes les grandeurs, destinés à meubler les appartements, à servir de lit aux voyageurs et à plusieurs autres usages. Ces tapis ne durent pas autant que les beaux tapis pluchés que l'on exporte de Perse, et ne sont pas aussi chers, quoique faits avec la laine la plus fine du pays. Les tapis feutrés sont teints en diverses couleurs; mais le plus grand nombre est d'un gris rougeâtre, avec un dessin au milieu et aux quatre angles. On fabrique aussi à Tehran de petits objets de peu d'importance, et entre autres des fers propres à garnir le talon des souliers. Le métal en est si doux, qu'on le travaille presque à froid. Ce fer est tiré des montagnes à l'est de Tehran, sur le chemin de Firouzcouh.

A trois milles environ au nord-est de Tehran, on trouve le Takhti-Kadjar, maison de plaisance construite par le roi Feth-Ali-Schah, sur le penchant d'une colline. Ce palais présente de loin une masse imposante, et semble former plusieurs étages; mais, en approchant, on reconnaît une réu-

nion de constructions différentes placées sur des terrasses, et élevées comme des degrés les unes au-dessus des autres. L'édifice est entièrement bâti de briques et très-inférieur aux constructions des siècles précédents. L'entrée est peu majestueuse, et se compose d'une simple porte surmontée d'un pavillon. Cette porte donne sur un vaste enclos, dont le milieu est occupé par une grande allée plantée de peupliers et de cyprès. L'édifice construit sur la première terrasse est de forme octogone, et se compose d'arcades à jour et d'un plafond soutenu par des colonnes et terminé par un toit plat. Dans la pièce la plus jolie, qui est placée sur la terrasse la plus élevée, sont réunis des échantillons de peintures sur verre, et de mosaïques représentant des portraits de Persans et de Persanes et aussi de quelques Européennes. Les panneaux des portes sont ornés de passages de différents poèmes persans qu'on y a incrustés.

A un demi-mille environ de Tehran, et dans la même direction que Takhti-Kadjar, il y a une autre maison de plaisance qui appartient également au roi et qu'on nomme *Nigaristan*. Le voyageur Ker Porter a vu dans les jardins du Nigaristan des rosiers hauts de près de quatorze pieds.

Nous ne pouvons quitter les environs de Tehran sans parler de Reï, la Rhagès de l'Écriture et d'Arrien. Cette ville, autrefois résidence de plusieurs souverains, était remarquable par ses palais et ses temples magnifiques. Les ruines de Reï sont à environ cinq milles anglais au sud-est de Tehran. L'emplacement de la ville est marqué aujourd'hui par des excavations et des débris d'anciennes constructions. Une forte citadelle placée sur un roc élevé défendait la ville. En visitant les ruines de Reï, Sir Robert Ker Porter remarqua une tour élevée bâtie de briques et d'une admirable construction, quoique d'une forme singulière. Cette tour est ronde et divisée en vingt-quatre compartiments, qui forment chacun les deux côtés d'un triangle dont la base

a quatre pieds dix pouces anglais (*). La surface de cette tour présente un zigzag continu. Au sommet, il y a une inscription coufique tracée sur les briques(**). On entre dans la tour par un portique extrêmement orné. La hauteur de cette tour, suivant le calcul de Sir Robert Ker Porter, est d'environ soixante pieds anglais. Maintenant, la partie qui couvrait l'édifice n'existe plus. En dehors des murs de la ville, on trouve encore une autre tour ronde tout à fait semblable à celle dont nous venons de parler, mais entièrement construite de pierres. Cette tour, moins élevée que la première, est aussi ouverte par le haut. Son diamètre est d'environ trente-neuf pieds anglais. Le dessin de Préaux, que nous donnons planche 37, représente la première de ces tours.

ISPAHAN. Cette ville dont le nom se prononce en persan *Sfahane* ou *Isfahane*, est située sur la rive gauche du Zenderoud, et au milieu d'une plaine des plus fertiles, des plus productives et des mieux cultivées de la Perse. La ville au premier coup d'œil présente un aspect très-imposant; les bocages, les avenues, les jardins qui l'entourent, dissimulent l'état de désolation et de ruine de plusieurs de ses anciens quartiers. La plus belle entrée est celle du sud. De ce côté les objets qui frappent d'abord la vue sont des ponts de la plus élégante architecture, mais dont plusieurs tombent en ruine. Celui qu'on appelle *pont de Djoulfa* et *pont d'Allahverdi-Khan* excite surtout l'admiration des étrangers. Ce pont a trois cent soixante pas de long et vingt de large. Le milieu est destiné aux cavaliers et aux bêtes de somme : on a construit de chaque côté, pour les piétons, une galerie en arcades, large de huit à neuf pieds, haute de vingt-cinq à trente. La plate-forme

(*) Nos lecteurs se rappellent sans doute que le pied anglais fait onze pouces, quatre lignes et demie du pied de roi.

(**) Les lettres coufiques ont été ainsi nommées de la ville de Coufa, dans l'Irak, où, suivant toute apparence, on les inventa.

de cette galerie, sur laquelle on peut également passer, est garnie, de chaque côté, de garde-fous hauts de trois pieds et quelques pouces : on y monte par un escalier construit dans la tour qui se trouve à chaque extrémité de la galerie. Tout le pont est bâti de briques et de pierres de taille calcaires fort dures. On y compte trente-quatre arches fort grandes.

Quand l'eau du Zenderoud est basse, on peut aussi passer sous les arches du pont. On a pratiqué à cet effet une galerie qui les traverse, et on a pavé tout le lit de la rivière en grandes pierres de taille bien liées entre elles : quelques-unes s'élèvent au-dessus des autres, à des distances convenables, et permettent à un homme d'y mettre le pied sans se mouiller. On peut voir le dessin de ce pont planches 39 et 40.

Du temps de Chardin il y avait encore à Ispahan un autre pont appelé *pont de Hasanabad* et *pont de Baba-Rocneddin*. Ce pont, d'une construction plus admirable, s'il est possible, que celui d'Allahverdi-Khan, est représenté dans notre planche 46. Voici la description qu'en donne le voyageur que nous venons de citer : « Près de ce faubourg est le pont de Babarouc (*) qui n'est pas moins beau que celui que j'ai décrit, quoiqu'il ne soit pas si grand, à cause que le lit du fleuve est plus étroit en cet endroit. Les deux côtés ne sont pas également beaux, et cela vient de ce que la première face, donnant sur le sérail d'une maison de plaisance du roi, du dedans duquel seulement on peut voir cette face, on ne l'a pas embellie comme l'autre qui est exposée à la vue de tout le monde. Ce pont a cent soixante et dix pas de long et vingt-quatre de large, avec des chaussées au bout, en talus, de vingt-cinq pas, flanquées de murs de pierre, et terminées par deux gros piliers de marbre brut. Le pont est bâti sur un fondement de grandes pierres de taille, lequel est une fois plus large que le

pont, et si haut, que, durant l'été, l'eau ne saurait monter au-dessus pour couler sous les arches, mais passe par de grands soupiraux faits à ce fondement, d'où elle tombe en cascade dans son lit accoutumé ; ce qui surprend merveilleusement, et produit un murmure tout à fait agréable, surtout lorsque l'on se promène sur ce fondement, d'où l'on voit et l'on entend l'eau couler sous ses pieds. Les arches sont percées en long, d'un bout à l'autre du pont, à six pieds au-dessus du fondement, et entre les arches il y a des pierres de six pieds de haut disposées de manière qu'on peut traverser le pont par-dessous, même quand l'eau coule à six pieds de hauteur sur le fondement. Le dessus du pont n'est pas moins beau que le dessous. Les murs ou parapets, qui sont hauts de plus de douze pieds, sont bâtis en arcades, et percés d'un bout à l'autre dans leur longueur, par une ouverture assez large pour qu'un homme s'y puisse promener fort à l'aise. Ces murs sont revêtus de carreaux d'émail dedans et dehors. Le dessus est en terrasse munie d'un double parapet, façonné en jalousies, et si large aussi que trois hommes s'y peuvent promener fort aisément. Au bout du pont il y a quatre beaux pavillons, et au milieu il y en a deux plus grands qui forment une place hexagone, couverte d'un riche plafond, le dessus étant fait en terrasse, par laquelle on va d'un côté du pont à l'autre. Le dedans de ces pavillons est orné de riches peintures et dorures de haut en bas, avec des cartouches qui offrent aux yeux de sages proverbes en vers et en prose. Voici le sens d'un qui est en prose :

« Le monde est un vrai pont : achève de le passer. Mesure, pèse tout ce qui se trouve sur le passage : le mal partout environne le bien et le surpasse. »

Ispahan, qui du temps de Chardin avait douze lieues de tour et six cent mille habitants, nombre que d'autres faisaient monter encore plus haut, est réduite à deux milles d'étendue et à environ soixante mille habitants. Cette ville paraît comme ensevelie dans ses ruines ; il semble, dit Morier,

(*) Il paraît que du temps de Chardin le peuple d'Ispahan disait *Babarouc*, au lieu de *Baba-Rocneddin*.

que la main de Dieu se soit appesantie sur quelques-uns de ses quartiers comme sur Babylone; maisons, bazars, mosquées, palais, tout est abandonné. On peut faire plusieurs milles à travers les ruines sans rencontrer un être vivant, si ce n'est peut-être un chacal dressant sa tête au-dessus d'un mur, ou un renard regagnant sa tanière. Au milieu de vastes amas de décombres, s'élèvent de loin en loin quelques maisons. On ne saurait se figurer, disent les voyageurs, à moins de l'avoir éprouvé soi-même, le sentiment de mélancolie qu'inspirent les ruines de cette grande ville. Mais si, considérées en détail, ces ruines ont quelque chose d'affligeant, vues dans le lointain et formant des masses qu'on ne distingue pas des maisons habitées, elles donnent encore à la ville l'apparence de splendeur qui faisait dire aux Persans : *Isfahan nesfi djihan*, *Ispahan est la moitié du monde*.

Le voyageur qui s'attendrait à trouver dans Ispahan de grandes et vastes rues bien percées et bien alignées comme dans nos capitales d'Europe, serait fort désappointé. Les rues étroites et tortueuses ne sont point pavées pour la plupart, ce qui y cause une poussière insupportable dans les temps secs, et les rend horriblement boueuses dès qu'il pleut. Les maisons, comme dans toutes les autres villes de la Perse, sont dans l'intérieur beaucoup plus élégantes que l'extérieur ne pourrait le faire supposer. On aperçoit rarement du côté de la rue autre chose qu'un mauvais mur. Cette suite de murs non interrompue et qu'aucune fenêtre n'égaye, donne aux maisons un air mystérieux, qu'augmente encore la vue de femmes qui par d'étroites ouvertures jettent de temps à autre un coup d'œil furtif sur les passants.

L'entrée des maisons est petite et basse, et n'a guère plus de trois pieds de haut. Les maisons des grands se distinguent par l'élévation des portes, qui augmentent en raison de la puissance ou de la vanité des propriétaires. Une porte très-haute est la marque de la

royauté. Les maisons n'ont qu'un étage, et couvrent par conséquent une étendue considérable de terrain; on n'emploie pour les construire que des briques cuites au soleil ou au four. Ces maisons, presque toutes peintes en jaune, présenteraient un aspect fort monotone sans les mosquées qui rompent l'uniformité avec leurs dômes couverts en tuiles vernies, vertes ou bleues, et ornées de dessins jaunes, bleus et rouges, qui produisent un effet assez agréable lorsque le soleil donne dessus. Au sommet du dôme il y a une sphère surmontée d'un croissant.

Les bazars sont très-vastes; on y peut faire deux ou trois milles à couvert. Les marchands y sont placés par corps de métiers : disposition fort commode pour les acheteurs. Les bazars sont en Perse plus gais et plus ornés qu'en Turquie; on y voit des portraits de héros, des représentations de combats et des figures de toute espèce; l'affluence y est considérable, et ce sont les endroits de la ville les plus agréables pour les étrangers. On y assiste en réalité à quelques-unes de ces scènes si souvent peintes dans les Mille et une Nuits : le jeune marchand chrétien, la dame de condition suivie de son esclave, le médecin juif, le *dellal* ou courtier qui montre les marchandises, le barbier qui s'était acquis le titre glorieux de *Silencieux*. Tous les portraits peints dans ces contes si justement célèbres s'y trouvent au naturel.

Les bains publics sont vastes et beaux; quelques-uns même sont pavés de marbre.

Ce qu'il y a de plus beau peut-être à Ispahan, c'est le *Tscharbag* (les quatre jardins), avenue de platanes que Schah-Abbas fit planter et qui paraît bien supérieure à nos plus beaux jardins. Le *Tscharbag* est situé à l'ouest de la ville, et se prolonge du côté du midi au delà du *Zendebroud*. Cette promenade a trois mille deux cents pas de long, et cent dix de large; elle est formée par quatre rangées d'arbres, extrêmement gros, très-touffus et d'un,

vert très-agréable. Les deux allées de côté, un peu plus hautes que celles du milieu, ressemblent à celles de nos boulevards; mais celle du milieu, beaucoup plus large que les nôtres, est convertie de verdure et de fleurs de toute espèce. On a pratiqué dans toute sa longueur des canaux et des bassins de forme et de grandeur différentes, destinés à recevoir sans cesse les eaux du Zenderoud, et à les répandre au besoin sur le gazon et les parterres, afin d'y entretenir la vie et la fraîcheur. De chaque côté du Tscharbag sont les huit jardins que les Persans appellent *Hescht bihischt* ou *les Huit paradis*. Chacun de ces jardins renferme aussi une maison de plaisance. Celle qui se trouve à une extrémité des allées avait été construite par Schah-Abbas dans l'intention d'y faire jouir ses femmes du coup d'œil des spectacles qui se donnaient chaque jour sur le Tscharbag. À l'autre extrémité, l'avenue allait se perdre dans le beau jardin royal connu sous le nom de *Hézarjérib* ou *Mille arpents*. Cette partie de l'avenue est détruite; mais le reste subsiste dans toute sa beauté.

Vers le centre de cette promenade est le collège appelé *Medreseh schah soultan Hosein*. L'entrée en est fort belle; c'est un portique élevé, orné de colonnes d'une forme bizarre et où sont incrustés des morceaux de marbre de Tauris. Les portes sont de bronze avec des garnitures d'argent. On a délicatement ciselé sur leur surface des fleurs et des versets du Coran.

Dans la cour du collège à droite est placée la mosquée, bel édifice surmonté d'une coupole et dont la façade est ornée de deux minarets. La coupole tombe en ruine. Les autres côtés sont occupés par un beau portique très-élevé, et par des chambres pour les étudiants. La situation de ce collège au milieu d'arbres touffus et d'eaux jaillissantes, dans un lieu riant et tranquille, en fait un véritable sanctuaire de l'étude.

Du temps de Kämpfer et de Chardin, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, il y avait près de l'avenue de Tscharbag un beau pavillon que l'on

appelait *Imarati bihischt* ou *salle du paradis* (voy. pl. 43). Chardin en donne la description suivante: « Ce salon, qui a près de soixante pas de diamètre, a été construit de figure irrégulière, à sept angles ou faces, dont celle du fond est beaucoup plus large que les autres. Le milieu est en dôme écrasé, élevé de seize à dix-huit toises, soutenu sur des pilastres, faits en arcades, et en pareil nombre qu'il y a d'angles. Le tout est couvert d'un plafond de mosaïque, d'un fort bel ouvrage. Les pilastres sont percés tout à l'entour à deux étages, en sorte que les galeries vont tout autour; et là on a pratiqué et ménagé cent petits endroits les plus délicieux du monde, qui n'ont tous qu'un faux jour, mais clair autant qu'il est nécessaire. Il n'y en a pas un qui ressemble à l'autre, soit pour la figure, soit pour l'architecture, ou pour les ornements et les dimensions. Partout c'est quelque chose de divers et de nouveau: aux uns il y a des cheminées, à d'autres des bassins avec des jets d'eau, qu'on fait monter là par des tuyaux enfermés dans les pilastres. C'est un vrai labyrinthe que ce merveilleux salon, car on se perd en haut presque partout, et les degrés sont si cachés qu'on ne les reconnaît pas aisément. Le bas, jusqu'à dix pieds de hauteur, est revêtu de jaspé tout à l'entour; les balustres sont de bois doré; les châssis sont d'argent; et les carreaux de cristal, ou de verre fin de toutes couleurs. Pour ce qui est des ornements, on ne peut rien faire où il y ait plus de magnificence et de galanterie mêlées ensemble. Ce n'est partout qu'or et azur. Les peintures de cet édifice sont toutes d'une beauté et d'une gaieté surprenantes, avec des miroirs de cristal deçà et delà. Il y a de petits cabinets qui sont tout miroirs, aux murs et à la voûte. Les meubles de chaque endroit sont les plus magnifiques du monde. Il y a des réduits qui ne sont qu'un lit entier. On sait que les lits des Orientaux se mettent à terre, et sont sans rideaux. J'en vis un avec admiration, dont la couverture seule coûtait deux

mille écus. Elle était de marbre, et c'est pour être couvert chaudement et légèrement. On m'a dit que le roi a des matelas qui en sont aussi. Je ferais un livre des ornements de ce grand salon, des petits portraits qui y sont, des miniatures, des vases, des inscriptions. Les unes expriment des pensées tendres, d'autres des pièces de morale. »

Le plus beau de tous les édifices qui existent actuellement à Ispahan est le palais des anciens rois, renfermé dans une enceinte de murs qui a environ trois milles; ce palais, qui porte le nom de *Tschéhel sountoun* ou *Quarante colonnes*, s'élève au milieu d'une cour immense, entrecoupée de canaux et plantée d'arbres. Devant la façade est un grand bassin de forme carrée, de l'extrémité duquel le palais a un aspect si beau que la plume ou le crayon tenteraient en vain d'en donner une idée. Le premier salon donne sur le jardin, et a une voûte soutenue par dix-huit colonnes couvertes de glaces. Chaque colonne a une base de marbre sculptée, représentant quatre lions qui soutiennent le fût de la colonne sur leurs croupes réunies. Les murs sont couverts de glaces, aussi bien que les colonnes. Sur le plafond sont peintes des fleurs d'or qui ont encore tout leur éclat. De grands rideaux qu'on peut fermer à volonté offrent un abri contre l'ardeur du soleil. Une pièce cintrée, garnie de glaces et ornée des portraits de quelques favoris, conduit de ce salon dans une salle spacieuse et magnifique. Des dômes de formes variées, peints et dorés avec un goût et une élégance dignes des nations les plus civilisées, en forment le plafond. Les murs sont couverts de grands tableaux dont les personnages ne manquent pas d'un certain naturel et d'une certaine vivacité, mais où l'on ne trouve, il faut l'avouer, aucune idée de la perspective, ni aucune connaissance du dessin. Un chemin tortueux, qui passe sous une tour octogone, conduit du jardin de *Tschéhel sountoun* dans le harem. Au bout du chemin se trouve un carré oblong divisé en parterres de

fleurs, en allées droites, en bassins remplis d'eau, et entouré de l'édifice destiné aux femmes d'un rang inférieur. Une porte à gauche conduit dans le *Narandjistan* ou orangerie. De là, il n'y a qu'un pas à faire pour arriver à la cour où sont situés les grands appartements du roi. La salle de la façade est ornée de portraits de *Feth Ali-Schah* et de plusieurs autres princes. On a peint sur les murs des fleurs, des oiseaux et différents animaux. Derrière cette salle s'en trouve une autre également bien peinte. La partie supérieure des fenêtres y est faite en plâtre, et découpée comme de la dentelle. Là aussi se trouvent des portraits; un entre autres, appelé *Schah-Zadeh Freng*, ou le *Prince européen*, représente un homme vêtu à la mode du seizième siècle. Beaucoup d'autres appartements sont décorés de la même manière; et, dans plusieurs, on retrouve le portrait du roi, dont les Persans ne s'approchent jamais sans s'incliner. Au-dessous des grands appartements, il y en a de souterrains qui doivent être délicieux en été; les murs et le pavé en sont revêtus de marbre; l'eau y est introduite par des cascades qui tombent du rez-de-chaussée, et répandent une fraîcheur délicieuse. Un corridor mène à la salle de bain qui est petite, mais élégante. De l'intérieur du palais, on monte à la porte appelée *Ali capi*, dont le seuil, du temps des *Sophis*, était regardé comme sacré; *Chardin* en a décrit les beautés dans le plus grand détail. Aujourd'hui cette porte est encore fort belle. Les marbres n'ont point été endommagés; le dôme se montre encore dans toute sa grandeur et toute son élévation. Un portier à l'aspect misérable conduit les visiteurs de là, par une petite porte à droite, au pavillon d'où *Schah-Abbas* avait coutume de contempler les jeux auxquels se livrait le peuple sur le *meidan schahi*, et les manœuvres de ses troupes.

Il y avait autrefois dans le palais du roi, à Ispahan, des pièces particulières disposées avec une grande magnificence, et qui servaient de magasin ou

de dépôt pour les objets de tout genre qui se trouvaient dans le palais. Ces magasins portaient le nom de *maison des coffres, des pipes, du café, des flambeaux*, suivant la destination qu'on leur donnait. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans Chardin : « Tout proche est le *magasin des coffres*, et celui qu'on appelle la *petite garde-robe*, où l'on ne travaille que pour la personne du roi; ensuite, on trouve le *magasin du café*, le *magasin des pipes*, celui des *flambeaux*, qu'on appelle la *maison du suif*, parce que la plus commune lumière dont les Persans se servent dans leurs maisons est faite avec des lampes nourries de suif raffiné, lequel est blanc et ferme comme la cire vierge; et puis suit le *magasin du vin*. Comme les magasins sont presque tous faits d'une même symétrie, je ferai la description de celui-ci, pour donner une idée de tous les autres (voyez la planche 41 de cet ouvrage). C'est une manière de salon haut de six à sept toises, élevé de deux pieds sur le rez-de-chaussée, construit au milieu d'un jardin, dont l'entrée est étroite, et cachée par un petit mur bâti au-devant, à deux pas de distance, afin qu'on ne puisse pas voir ce qui se fait au dedans. Quand on y est entré, on trouve à la gauche du salon des offices ou magasins, et à droite une grande salle. Le salon qui est couvert en voûte a la forme d'un carré long ou d'une croix grecque, au moyen de deux portiques ou arcades, profondes de seize pieds, qui sont aux côtés. Le milieu de la salle est orné d'un grand bassin d'eau, à bords de porphyre. Les murailles sont revêtues de tables de jaspe tout à l'entour, à huit pieds de hauteur; et au-dessus, jusqu'au centre de la voûte, on ne voit de toutes parts que niches de mille sortes de figures, qui sont remplies de vases, de coupes, de bouteilles de toutes sortes de formes, de façons et de matières, comme de cristal, de cornaline, d'agate, d'onyx, de jaspe, d'ambre, de corail, de porcelaine, de pierres fines, d'or, d'argent, d'émail, etc., mêlés l'un parmi l'autre, qui semblent incrustés le long

des murs, et qui tiennent si peu, qu'on dirait qu'ils vont tomber de la voûte. Les offices ou magasins, qu'il y a à côté de cette magnifique salle, sont remplis de caisses de vin, hautes de quatre pieds et larges de deux. Le vin y est la plupart, ou en gros flacons de quinze à seize pintes, ou en bouteilles de deux à trois pintes, à long cou, ainsi que vous le voyez dans le plan (planche 41), au sommet de la voûte. Ces bouteilles sont de cristal de Venise, de diverses façons, à pointe de diamant, à godrons, à réseau. Comme les bons vins de l'Asie sont de la plus vive couleur, on aime à les voir dans la bouteille. Ces vins sont, les uns de *Géorgie*, les autres de *Carmanie*, et les autres de *Schiraz*. Les bouteilles sont bouchées de cire, avec un taffetas rouge par-dessus, cachetées sur un cordon de soie du cachet du gouverneur du lieu, en sorte qu'on ne les présente jamais que cachetées. Entre les sentences appliquées çà et là sur les diverses faces du salon, je remarquai celle-ci :

La vie est une ivresse successive : le plaisir passe, le mal de tête demeure.

Le meidan schahi, ou place royale; n'a plus l'aspect animé d'autrefois. Les arbres qui l'entouraient ont disparu; les canaux qui l'arrosaient sont desséchés. Les maisons sont vides d'habitants et les portes condamnées; de sorte qu'on ne voit autour de la place qu'une rangée d'arcades solitaires. Le grand marché, dont les tentes couvraient autrefois la place entière, est maintenant relégué dans un coin. Tout le reste du meidan est désert, et c'est à peine si de temps à autre on y aperçoit un passant. Il n'existe plus de traces du pavillon où était placée l'horloge, qui, au rapport de Chardin, amusait le peuple par le mouvement qu'un mécanisme ingénieux donnait à plusieurs figures.

On voyait aussi à Ispahan une tour haute d'environ soixante pieds, et déjà vieille du temps de Kæmpfer et de Chardin. Cet édifice, en forme de cône, et composé d'une masse solide et compacte de briques séchées au soleil, était

appelé la *tour des Cornes*, parce que l'extérieur en était revêtu de crânes de différentes bêtes fauves avec leurs cornes. Aux trois quarts de la tour, il y avait une espèce de chapiteau formé par des bois de cerfs extrêmement longs. Dès l'époque de Kæmpfer, cette tour avait beaucoup souffert, et plusieurs crânes s'en étaient détachés. Voici, dit-on, ce qui fut cause de la construction de ce singulier monument. Un roi de Perse, la tradition ne dit pas positivement lequel, ayant tué à la chasse une grande quantité d'animaux, dont on avait jeté les têtes dans un lieu près du palais, dit en riant qu'il aurait bien voulu conserver ces dépouilles et les léguer comme un monument à la postérité. L'architecte du palais, qui était présent, dit alors : « Si vous l'ordonnez, prince, j'élèverai une tour dans la construction de laquelle je ferai entrer ces têtes d'animaux, et de telle façon qu'on les voie toutes. » Comme on demandait combien de temps et d'argent il faudrait pour construire cet édifice, l'architecte répondit que le monument serait fait, sans qu'il en coûtât rien, et avant que le roi eût achevé ses repas. Le roi, frappé des paroles de l'architecte, lui dit : « Exécute ce que tu viens de t'engager à faire. » Et il alla prendre son repas. L'architecte avait dans le voisinage une grande quantité de terre glaise préparée pour en faire des briques. Il avait aussi tous ses ouvriers sous la main; il leur expliqua de quoi il s'agissait; et, les ayant fait mettre à l'ouvrage en toute hâte, la tour se trouva achevée en quelques heures. Le roi étant retourné à l'endroit où il avait laissé, peu de temps auparavant, une place vide et nue, fut surpris de voir une tour qui s'y était élevée comme par enchantement, et se tournant vers un de ses officiers, il lui dit : « Que penses-tu de mon architecte ? » L'officier, qui en voulait à l'architecte, ayant répondu que ce travail laissait à désirer, et qu'il y manquait certainement quelque chose, le roi furieux s'écria : « Oui, il y manque la tête d'une grosse bête. Je veux qu'on y place la

tienne. » Et l'ayant fait décapiter, il donna ordre de mettre son crâne sur cette tour. D'autres voyageurs du siècle de Kæmpfer racontent un peu différemment la fin de cette anecdote.

Ispahan renferme encore des manufactures bien déchues de ce qu'elles étaient autrefois. Le produit le plus important de ces manufactures est le brocart, qui a une belle apparence, mais qui est cependant loin d'égaliser les étoffes d'or de France. Les riches particuliers portent, les jours de fête, des robes de brocart, et c'est de cette étoffe que sont faites les *khlats* ou robes d'honneur que le roi et les princes confèrent aux grands à titre de récompense. Il y a aussi à Ispahan des manufactures de satin de taffetas (*) et d'autres étoffes de soie. Les rouets sont construits sur le modèle de ceux d'Europe. Morier visita une maison où on filait tous les jours cinquante écheveaux de soie; on lui fit voir sept métiers appartenant au même manufacturier, et destinés à fabriquer de longs mouchoirs de soie bleue que les femmes portent autour de la tête comme des turbans; ces sept métiers employaient trente ouvriers payés à la pièce et non à la journée.

Les manufactures de toile de coton de différentes qualités sont en assez grand nombre. La matière première se récolte dans les environs; on en consomme les neuf dixièmes à Ispahan; le reste s'exporte. La meilleure de ces étoffes de coton est le *kadeh*, toile excellente et très-forte qui ressemble au nankin, et sert à l'habillement de toutes les classes de la société, depuis le roi jusqu'au paysan; la Russie en importe une assez grande quantité qu'elle reçoit par la voie de la mer Caspienne. Le *kerbas* est une autre toile de coton dont le bas peuple fait des chemises et des caleçons; la plus forte qualité s'emploie pour couvrir

(*) Le mot *taffetas* est persan. Il y a tout lieu de croire que nous le tenons, comme *baffetas* et quelques autres, des Portugais qui apportèrent ces étoffes de l'Inde et des îles du golfe Persique en Europe.

des tentes; lorsque ces toiles sont imprimées, elles prennent le nom de *eschli* (*). On va les laver sur les bords du Zenderoud, on les bat sur une pierre, puis on les étend sur le sable pour les faire sécher. Les manufactures d'Ispahan fournissent encore au commerce du papier, de la poudre à tirer, des lames de sabre et de la poterie, mais en petite quantité.

On ne trouve pas à Ispahan, comme à Constantinople, de bazar affecté aux libraires; mais les *dellals* ou courtiers procurent aux étrangers des manuscrits et des dessins. La superstition ne va pas chez les Persans, comme chez les Turcs, jusqu'à supposer que l'atouchement d'un infidèle souille le Coran; ils ne demandent pas mieux que de vendre des copies de ce livre, pour lequel ils ont cependant une grande vénération. Un mollah ayant apporté un jour chez M. Morier quelques livres dont il voulait se défaire, les étala sur le plancher devant les assistants. Quelqu'un ayant, par mégarde, posé le pied sur un manuscrit en caractères couffiques renfermant des sentences tirées du Coran, fut repris de son irrévérence par le mollah, qui lui dit: « Prenez garde, c'est la parole de Dieu. »

Le fameux faubourg de Djoulfa, qui s'étend au sud du Zenderoud, est peut-être la partie de la ville qui a le plus souffert. Ce faubourg comptait trente mille âmes à la fin du dix-septième siècle, lorsque Kämpfer le visita. On n'y voit plus qu'environ trois cents misérables familles, et le nombre des habitants diminue encore tous les jours. On se rend à Djoulfa par l'avenue du Tcharbag et par le pont d'Alahverdi-Khan, qu'on appelle aussi quelquefois, à cause de sa position, *pont de Tcharbag*. Les premières maisons de Djoulfa sont à trois cents pas environ du pont, et le faubourg s'étend sur une longueur de près d'un mille du nord au sud, et une largeur d'un demi-mille de l'est à l'ouest. Les

rues de Djoulfa sont larges, et les maisons élégantes et commodes; ce faubourg a beaucoup plus souffert dans sa population et dans la fortune de ses habitants que dans ses bâtimens mêmes, quoiqu'il ait été cruellement saccagé par les Afgans en 1722. Le commerce de Djoulfa avec la Turquie, la Russie, l'Indoustan, et toutes les contrées de l'Asie, jadis immense, est actuellement réduit à très-peu de chose.

Le jardin de Hézardjérib, où aboutit l'avenue de Tcharbag, est à l'est de Djoulfa; il a environ un mille d'étendue; le terrain, un peu en pente, y est contenu par des murs de pierre; c'est là que, depuis plusieurs siècles, on cultive les plus beaux fruits de la Perse. On y voit douze terrasses toutes plantées d'arbres fruitiers. De beaux escaliers ou des talus fort aisés à monter conduisent de l'une à l'autre. De tous côtés, ce jardin est couvert de canaux, de bassins, de jets d'eau, aujourd'hui assez endommagés. On y voyait autrefois plusieurs pavillons d'une grande beauté; il n'en existe plus qu'un en assez mauvais état.

Presque toutes les maisons de Djoulfa ont de très-beaux jardins arrosés, comme ceux de la ville, par les eaux du Zenderoud. Cette rivière, dont nous avons déjà parlé plus haut, prend sa source à trois journées d'Ispahan. Le Zenderoud n'était qu'une petite rivière qu'Abbas le Grand parvint à grossir d'une autre plus forte qu'il fit venir de trente lieues, en perçant à grands frais une montagne; maintenant le Zenderoud est aussi large au printemps, après la fonte des neiges, que la Seine l'est à Paris en hiver.

Au sud de la ville, s'étend une plaine déserte et stérile, appelée *Hézardereh* ou les *mille vallées*, dont le sol abonde en ardoises et que traverse le chemin qui conduit de Schiraz à Ispahan; c'est là, disent les Persans, que Roustam, le principal héros de leurs vieilles légendes, combattit un dragon redoutable, et c'est le souffle empoisonné du monstre qui a rendu le sol stérile.

(*) En français nous disons *chite*; c'est la forme portugaise *chita*.

Sur une éminence d'où l'on peut embrasser toute la ville d'un coup d'œil, se trouve une petite tour ronde surmontée d'une coupole, autour de laquelle on lit une inscription en caractères coufiques. Chardin l'appelle *Mil schatir* ou la *tour du Coureur*, et ajoute que ceux qui désiraient entrer au service du roi comme valets de pied étaient obligés, pour donner une preuve de leur agilité et de leurs forces, de courir de la porte du palais à cette tour, et d'en arracher successivement douze flèches, une à chaque course. Tout cela devait être fait entre le lever et le coucher du soleil. Chardin évalue à une lieue et demie la distance du palais à cette tour. Voici une histoire racontée par les Persans à Morier, au sujet du même édifice : Un roi de Perse, qui vivait à une époque très-reculée, promit sa fille en mariage à celui qui pourrait courir devant son cheval depuis Schiraz jusqu'à Ispahan ; un des schatirs ou coureurs avait presque fourni la carrière, et était près d'atteindre l'éminence où se trouve aujourd'hui la tour, lorsque le prince, craignant d'être obligé de tenir sa promesse, laissa tomber son fouet ; le schatir s'était tellement serré qu'il vit bien que sa mort était certaine s'il s'arrêtait au pied de cette éminence pour ramasser le fouet ; il fut donc forcé de le saisir avec son pied ; puis, l'ayant porté à sa main, il le présenta au roi ; celui-ci vit que sa ruse n'avait pas réussi, et laissa tomber son anneau ; le schatir s'écria : Prince, vous manquez à votre parole ; mais je vous prouverai mon obéissance jusqu'au dernier moment ; il s'arrêta, ramassa l'anneau et mourut ; on l'enterra dans ce lieu ; et, en mémoire de cet événement, on éleva la tour qui porte aujourd'hui le nom de *tombeau du Schatir*.

Du côté de l'est sont les ruines immenses du bourg de Scheheristan, autrefois résidence de tous les grands seigneurs d'Ispahan. Il n'en subsiste plus qu'un petit nombre de maisons qu'il est difficile de distinguer au milieu des ruines qui les entourent. On

y voit aussi les restes d'un mausolée, bâti en briques, d'une excellente maçonnerie, et couronné d'une coupole très-élégante ; on y a joint un minaret qui s'élève à une très-grande hauteur ; mais l'escalier pratiqué dans l'intérieur est si délabré qu'on ne peut plus le gravir jusqu'au sommet. Ce bourg possède un pont sur le Zendehroud.

Dans les campagnes de l'ouest s'élèvent les *Colonnes tremblantes*, regardées par les Persans comme des objets très-curieux. Pour arriver à ces colonnes, on passe par des chemins étroits qui traversent des vergers touffus et les campagnes les mieux cultivées qui soient dans les environs d'Ispahan. Les colonnes tremblantes sont deux minarets qui flanquent un édifice en cintre, élevé sur le tombeau d'un personnage réputé saint ; on fait monter au sommet de chaque colonne des enfants qui emploient toutes leurs forces et ébranlent l'édifice, comme pourrait le faire un tremblement de terre. Les Persans attribuent cet effet singulier à la puissance du prétendu saint qui repose sous le monument. Ils parlent aussi d'une lumière miraculeuse qui se fait voir fréquemment dans le voisinage du tombeau ; d'une jaquette non moins merveilleuse que l'on conserve à quelque distance, et qui, quoique en lambeaux, pèse encore plusieurs mans (*) ; et enfin d'une queue de béliet suspendue dans le même endroit, et de laquelle découlent de temps à autre trois gouttes d'huile.

A deux milles des Colonnes tremblantes se trouve une éminence triangulaire appelée l'*Ateschqah* ou *Endroit du feu*, et que l'on aperçoit d'assez loin. Cette éminence est composée de plusieurs couches de rochers ; la montée la plus facile est un sentier à l'est ; au sommet se trouvent plusieurs édifices bâtis en terre ou en briques cuites au soleil ; ces dernières sont d'une

(*) Il y a plusieurs sortes de mans. Le man ou batman de Tauris vaut huit livres poids de marc. Le man royal (mani schahi) vaut seize livres poids de marc.

très-grande dimension; entre chaque couche de briques il y en a une de roseaux sans apparence de ciment; les Persans attribuent ces ouvrages aux anciens habitants du pays qui étaient ignicoles.

A une demi-lieue de Djoulfa sont les ruines de Farahabad, superbe maison royale qui fut bâtie par Schah-Hosein; le palais est détruit; et même la plus grande partie des matériaux ont été enlevés. Cependant on retrouve encore les traces des divisions principales des édifices, qui paraissent avoir été considérables. Les jardins étaient fort étendus; et l'eau, amenée à grands frais, était très-abondante; quelques restes de canaux subsistent, mais sans une goutte d'eau. On n'y voit pas non plus un seul arbre, et cependant ce lieu était autrefois un des plus délicieux de la contrée. Dans un pavillon tout en ruine se trouve encore un petit escalier qui conduit à une chambre dont les murs bien blanchis sont ornés de peintures de couleur bleue, qui représentent tous les quadrupèdes que connaissent les Persans, depuis le lion jusqu'au rat. Les animaux sont rangés deux par deux; et cette procession, qui recommence plusieurs fois dans le même ordre, est toujours terminée par deux capucins coiffés de leur capuchon, portant la tête inclinée et ayant les deux mains croisées sur la poitrine. Toutes ces figures sont peu proportionnées entre elles, et assez médiocrement peintes; les plus grandes n'excèdent pas quatre ou cinq pouces. Lorsque Mahmoud, à la tête de vingt-cinq mille Afgans, alla, en 1722, sous le règne de Schah-Hosein, assiéger Ispahan, son armée campa à Farahabad, et lui-même habita le palais pendant les sept mois que dura le siège.

La montagne de Sofia ou Sofissar, qui s'élève derrière Farahabad, est très-escarpée. Au tiers de sa hauteur gisent les ruines d'un pavillon construit jadis par un derviche nommé Haïder, et embelli par Schah-Souleïman, père de Schah-Hosein, qui changea la retraite du solitaire en un lieu de plaisir. La

position de ce pavillon au nord, les rochers qui le dominent et interceptent jusqu'au moindre rayon de soleil, les beaux platanes qui l'entourent, et la vue d'Ispahan qu'on découvre de cette hauteur, tout semblait concourir pour en faire un séjour délicieux pendant l'été.

En général, les environs d'Ispahan sont beaux. On n'y voit plus, il est vrai, ces nombreux villages qui, du temps de Chardin, couvraient les plaines voisines dans un espace de dix lieues à la ronde. Avec les villages ont disparu les palais magnifiques, les maisons de plaisance, les vastes jardins qui rendaient toute cette campagne si belle et si pittoresque. Cependant les environs d'Ispahan produisent encore assez pour fournir aux besoins des habitants de la ville. Les eaux que l'on se procure en creusant la terre à peu de profondeur, celles du Zendehroud et de quelques sources qui descendent des montagnes voisines, suffisent pour l'arrosage des campagnes. La plaine d'Ispahan abonde en riz, froment, orge, maïs, millet, et en toutes sortes de fruits et de légumes; on y récolte aussi du tabac, du coton, du ricin, du sésame, de la garance et du safran. La vigne n'y vient pas aussi bien qu'à Schiraz, et le mûrier n'y est pas très-multiplié.

Le climat est tempéré et passe pour très-sain; cependant, vers le commencement de l'automne, les fièvres y sont fréquentes.

CASCHAN. La ville de Caschan est située à l'extrémité d'une plaine et au pied d'une haute montagne opposée au midi, dont la réverbération rend l'air qu'on y respire tellement chaud dans l'été que les habitants passent une partie de cette saison dans des caves. C'est peut-être à cette chaleur qu'il faut attribuer le grand nombre de scorpions qui affligent la contrée. On prétend que les astrologues d'Abbas le Grand firent un talisman pour en délivrer la ville, qui, depuis ce temps-là, en a moins qu'auparavant. Les Persans disent que ces scorpions n'attaquent point les étrangers, lorsque

ceux-ci ont soin de dire en entrant dans les maisons : *Scorpions, je suis étranger : ne me touchez point.* La blessure de ces insectes passe pour dangereuse, et donne lieu à une imprecation fort ordinaire dans la bouche des Persans : *Que le scorpion de Caschan te pique la main.* Les habitants de Caschan tiennent toujours en réserve plusieurs remèdes contre la piqure des scorpions et de certaines grosses araignées non moins dangereuses.

On ignore le nom de la ville de l'antiquité à laquelle Caschan a succédé. Il est probable, toutefois, que l'emplacement de la ville actuelle dans une contrée favorisée par la nature, et sur le chemin qui conduisait de Persépolis au nord de la Perse, a toujours dû être occupé par une population considérable. Caschan a été fondée, vers la fin du deuxième siècle de l'hégire, par l'illustre Zobéide, femme du calife Haroun-Raschid, et dont les *Mille et une Nuits* ont rendu le nom si populaire parmi nous. C'est à Abbas I^{er}, roi de Perse, que cette ville doit ses plus beaux édifices, et, entre autres, le caravansérai royal, au-dessus de la porte duquel ce grand prince avait fait écrire un distique persan, dont le sens est : *Ce monde est un caravansérai, et nous sommes une caravane. N'élevez point de caravansérai dans un autre caravansérai.*

Caschan a une lieue de longueur de l'est à l'ouest, et plus d'une demi-lieue du nord au sud. Cette ville reçoit de l'eau en abondance des montagnes qui se trouvent à deux lieues au sud-ouest. Sa population, sous les Sophis, devait être de cent cinquante mille habitants au moins : aujourd'hui elle monte tout au plus à trente mille. On fabrique, à Caschan, beaucoup d'étoffes de soie et de coton, ainsi que des ustensiles de cuivre et de fer ; et on y travaille très-bien l'or, l'argent et l'acier. Le territoire des environs produit en abondance du riz, du coton, du tabac, du sésame, du froment, de l'orge, des fruits et des légumes de toute espèce. On y cultive le ricin, dont

on extrait de l'huile à brûler. La vigne y est assez commune. Le raisiné et les abricots secs y sont une branche de commerce assez considérable.

KOM. En approchant de cette ville, on voit un grand nombre de ruines qui prouvent qu'elle a été autrefois extrêmement peuplée. Parmi ces ruines, on remarque plusieurs tombeaux d'imamzadeh, ou *descendants d'imans*. Kom est remarquable par le grand nombre de mollahs qu'on y voit, par son dôme doré et par ses ruines. La plus grande partie des habitants sont des seides ou descendants d'Ali, lesquels forment un corps très-puissant en Perse. Le grand mausolée qui se trouve à Kom est un sanctuaire des plus célèbres du royaume. Ce monument renferme, dit-on, les cendres de Fatima, fille de Mousa, fils de Djafar-Sadik, le septième des douze imans des Persans, empoisonné par ordre du calife Haroun-Raschid. On voit souvent arriver, à Kom, un grand nombre de femmes montées sur des ânes, et escortées par des hommes à pied, qui viennent des villages environnants, par troupes de dix à quinze personnes, pour visiter le tombeau dont nous parlons. Ces sortes de pèlerinages sont fort en usage parmi les paysans de la Perse, qui les considèrent plutôt comme des parties de plaisir que comme des actes de dévotion. On voit aussi, à Kom, les tombeaux des rois Sèfi I^{er} et Abbas II. Suivant le *Schah-Naméh* ou *Livre des Rois*, Kom fut fondée par le roi Caïkabad. D'Anville suppose que c'est la Choana de Ptolémée. Un historien musulman, cité par d'Herbelot, n'en place la fondation qu'au neuvième siècle de notre ère. Feth-Ali-Schah, avant d'être roi, fit vœu, s'il montait jamais sur le trône, de rendre à cette ville son ancienne splendeur, et d'exempter ses habitants du tribut qu'ils payaient au trésor. Ce fut pour accomplir ce vœu qu'il fit bâtir le magnifique collège qui tient à la grande mosquée. Quand Chardin visita cette ville, il y a un siècle et demi, elle contenait quinze mille maisons. Kom est située sur le bord d'une rivière

qui, en été, n'a presque point d'eau, mais qui, à l'époque de la fonte des neiges, est aussi large que la Seine à Paris; et qui, quelquefois, inonde la ville. On appelle communément cette rivière, rivière de Kom; mais son véritable nom est *Djoubadgan*. Kom est en été l'endroit le plus chaud de la Perse. On y faisait autrefois un grand commerce de fruits, de soie, de savon, de lames de sabre, et de poteries. Toutes les manufactures ont disparu, et les bazars contiennent à peine aujourd'hui quelques boutiques. Les habitants, en petit nombre, ne font plus de commerce, et se bornent à cultiver ce qu'il faut de blé et de riz pour fournir à leur subsistance. La réputation de sainteté dont jouit la ville de Kom engage plusieurs personnes pieuses à s'y faire enterrer; et Sir Robert Ker Porter rencontra des mules qui y transportaient des corps. Les habitants de cette ville sainte, sans excepter les mollahs eux-mêmes, ont un grand goût pour les liqueurs fortes, dont ils font usage malgré la défense expressé du Coran; parce que, disent-ils, les spiritueux sont un remède excellent contre les morsures des scorpions. Les habitants de Caschan sont entachés du même vice, et tâchent de le faire excuser par le même prétexte.

HAMADAN, l'ancienne Ecbatane, renfermait, en 1818, environ neuf mille maisons, et quarante à cinquante mille habitants, parmi lesquels il y avait six cents familles juives et autant de familles arméniennes. Les maisons sont actuellement entourées d'un grand nombre d'arbres, qui donnent à la ville un aspect agréable, et cachent une partie des ruines. L'édifice le plus remarquable d'Hamadan est la grande mosquée, actuellement fort délabrée, et devant laquelle est le Meïdan ou place qui sert de marché. Près de cette mosquée se trouve le monument appelé *tombeau d'Esther et de Mardochée*; mais cet édifice n'est certainement pas d'une époque antérieure à l'islamisme. Une inscription en hébreu, gravée d'une manière assez gros-

sière sur une pierre placée dans l'intérieur, porte que ce monument fut élevé sur le sépulcre de Mardochée et d'Esther par deux pieux juifs de Caschan, l'an du monde 4474. Les juifs vont en pèlerinage visiter ce lieu pour lequel ils ont une grande vénération.

On trouve à Hamadan une grande quantité de ruines mahométanes, telles que pierres funéraires, minarets, mosquées et bazars, sur lesquels se lisent des inscriptions coufiques. C'est dans cette ville que fut enterré le fameux Avicenne. On a découvert, à Hamadan, beaucoup de médailles des rois arsacides et sassanides, et d'autres objets précieux du même genre. Il y a, à Hamadan, des fabriques de tapis et d'étoffes, et plusieurs tanneries.

CASBIN, plus grande que Tehran, contient une population qui s'élève tout au plus à soixante mille habitants. La ville est entourée d'un mur de terre flanqué de tours, mais sans fossé. Les environs sont couverts de vergers et de vignobles qui produisent le plus excellent raisin de toute la Perse. L'eau est rare à Casbin et dans les campagnes d'alentour; on l'y amène au moyen de ces conduits souterrains que les Persans appellent *carizes*. Le palais des rois de la dynastie des Sophis existe encore, mais dans un état de décadence. La plus grande partie des beaux édifices de Casbin sont aujourd'hui détruits.

ZENDJAN. Cette ville, à distance, paraît une cité florissante, située au milieu de beaux jardins et d'arbres de différentes espèces. Mais quand une fois on y est entré, il faut marcher au moins pendant un mille au milieu des ruines avant d'arriver à la partie habitée. Un vaste cimetière, dont le sol est jonché de pierres funéraires, prouve que la population de Zendjan était autrefois très-considérable. Les habitants sont encore au nombre de dix à onze mille. Le village d'Armaganeh, situé au delà et à vingt milles environ de Zendjan, forme de ce côté les limites de la langue persane. Le turc, que les habitants commencent à parler plus ou moins en deçà de Casbin, est la

seule langue comprise par les grossiers habitants d'Armaganeh.

SOULTANIEH. Cette ville, autrefois considérable, n'offre plus guère que des monceaux de ruines. Les deux mosquées bâties par Aldjaïtou, surnommé Khodabendeh, sont les seuls édifices qui subsistent encore. Ces monuments, les plus beaux qui existent en Perse, ont été grièvement endommagés au commencement de ce siècle par un tremblement de terre. L'une ne présente plus guère que des ruines. La seconde est encore bien conservée, et excite l'admiration de tous les voyageurs. Préaux, habile artiste, que M. Lajard conduisit en Perse, a laissé plusieurs dessins qui reproduisent très-exactement cette belle mosquée. Ce sont les planches 30, 31, 32 et 33 de cet ouvrage. La mosquée de Soultanieh est construite de briques, et surmontée d'une coupole haute d'environ cent vingt pieds sur cinquante de diamètre, et soutenue sur huit grands arceaux. La mosquée a quatre minarets et deux portes. Le dôme est, à l'extérieur, de briques couvertes d'un vernis blanc et bleu pâle. L'intérieur est de faïence dorée. Les planches 29 et 34 de cet ouvrage offrent deux vues de Soultanieh et d'un camp dans la plaine de ce nom, prises l'une et l'autre par Préaux.

TABARISTAN.

DAMAVEND s'élève sur les bords d'une rivière, dans une vallée dont la longueur est d'environ trois milles et la largeur de deux. Cette vallée descend par une pente graduelle du nord au sud. Outre la ville de Damavend, située presque à son extrémité la plus basse, cette vallée florissante contient encore dix villages. Deux courants d'eau l'arrosent : l'un, très-faible, vient de l'ouest ; l'autre vient du nord. Ces deux courants se rencontrent à Damavend, et leurs eaux réunies traversent la ville. Les bords de ces cours d'eau sont plantés de saules, de peupliers et de noyers, dont le feuillage verdoyant ajoute beaucoup aux charmes du paysage. On trouve encore dans l'in-

térieur de la ville quelques arbres, dont l'ombrage épais contribue à entretenir une agréable fraîcheur, durant même la partie du jour la plus chaude.

La ville s'étend sur une colline ; la principale rue descend dans la vallée, à l'endroit que baigne la rivière. Damavend se compose de cinq cents maisons, dont trois cents habitées par des indigènes, le reste par des familles du Kirman, transplantées par Aga-Mohammed-Khan. Le pic de Damavend, qu'on aperçoit de très-loin, est invisible dans la ville de ce nom. Les habitants du lieu prétendent qu'il jette quelquefois de la fumée, et le soufre qu'on trouve dans les petits cratères qui sont à sa base pourrait faire conclure que le cône renferme le cratère d'un volcan. On sent quelquefois de violents tremblements de terre à Damavend ; et, au commencement de ce siècle, les secousses devinrent si violentes, que plusieurs villages du Mazenderan furent renversés de fond en comble. La neige couvre le pic de Damavend toute l'année, mais seulement par places, car quelques parties du sommet en sont entièrement libres. On prétend que ce pic n'est pas aussi élevé que le mont Ararat, quoique le cône qui le couronne soit beaucoup plus abrupte, et que sa base ne soit pas aussi étendue. Aucun des habitants de Damavend n'est monté jusqu'au sommet du pic, et tous prétendent qu'on essaierait vainement de le faire. Cependant quelques personnes soutiennent qu'on peut y monter même à cheval. Un habitant du Mazenderan dit au voyageur Morier qu'il connaissait plusieurs individus qui étaient arrivés au sommet du pic de Damavend, et que des derviches de l'Inde, guidés par les instructions qu'ils trouvaient dans leurs livres, y allaient pour cueillir une certaine plante qui se convertissait en or, et donnait une teinte dorée aux dents des moutons qui paissaient sur la montagne.

On prétend que la ville de Damavend, qui est une des plus anciennes de la Perse, fut fondée par Siyamec, et devint plus tard le siège de l'empire de Zohac ou Dhohac. Le climat de

Damavend est, sans contredit, un des plus agréables de la Perse. Jamais on n'y est incommodé des coups de vents violents ni de la chaleur suffocante de l'atmosphère, si communs à Tehran et dans les environs.

Le 31 août a lieu, à Damavend, une fête particulière à la ville. Cette fête n'a aucun rapport avec la religion musulmane. On la célèbre en commémoration de la mort de Zohac. Il y a ce jour-là des réjouissances générales pour lesquelles se réunissent tous les habitants de la ville et du district de Damavend. Ils courent dans les plaines environnantes montés sur des chevaux ou des mulets, en poussant des cris effroyables. Le soir, ils illuminent leurs maisons, et toutes les parties de la ville sont éclairées.

La tradition rapporte que Zohac avait sur les épaules deux dragons qu'il nourrissait de cervelles humaines, et tous les matins on égorgeait deux hommes de Damavend pour le repas de ces horribles monstres. Un jeune homme résolut de délivrer son pays de ce tribut cruel, en tuant le tyran. Il annonça à ses compatriotes que s'il parvenait à les défaire de Zohac, il allumerait un feu sur le sommet de la montagne voisine, comme le signal de son triomphe. Le tyran demeurait auprès du pic de Damavend; le jeune homme se rendit à son palais et le tua. Les illuminations que l'on fait actuellement sont destinées à rappeler le feu qu'il alluma le jour de sa victoire. Tel est le conte qui a cours parmi les paysans; mais les historiens persans rapportent la mort de Zohac d'une manière différente.

A cinq milles de la ville de Damavend se trouve un lac formé sans doute par la fonte des neiges. Ce lac, placé à une hauteur considérable au-dessus de Damavend, n'a aucune décharge naturelle; une marque faite par les eaux indique le maximum de leur élévation à l'époque de la fonte entière des neiges, qui arrive au printemps. On assure que toutes les fois que les eaux descendent au-dessous de leur niveau ordinaire, plusieurs sources tarissent

dans les environs de la ville. Ce lac où bassin, dont l'eau est extrêmement fraîche, peut avoir un mille et demi de circonférence. Il est extrêmement profond, et dans l'hiver sa surface gèle. S'il était possible de le faire servir à l'irrigation des campagnes environnantes, il deviendrait un trésor inestimable; car actuellement le pays d'alentour est un désert aride, et on n'aperçoit pas d'habitations sur une étendue de plusieurs milles. Du côté du nord, le lac est entouré par une chaîne de montagnes à pic, dont les neiges fournissent une grande quantité d'eau. Quand la fonte des neiges cesse, l'accroissement des eaux cesse aussi; car les pluies ne sont pas suffisantes pour compenser l'évaporation. Pour parvenir à ce lac, il faut faire douze ou quinze milles dans une direction circulaire, par des hauteurs escarpées, et sur la pente des montagnes, où un faux pas pourrait coûter la vie.

MAZENDERAN.

Le Mazenderan a souvent été confondu avec le Tabaristan.

SARI. Quelques auteurs ont cru reconnaître dans Sari Zadracarta, qui, suivant Arrien, était la ville la plus importante de l'Hyrcanie. Cette assertion est inexacte, comme le prouve Sir William Ouseley dans son Voyage en Perse. Sari est aujourd'hui peu considérable, quoique le gouverneur de la province y ait fixé sa résidence. On y trouve un bazar abondamment fourni de toutes espèces de denrées. Les rues de la ville sont quelquefois tellement fangeuses, qu'il est difficile de les parcourir même à cheval.

AMOL, sur la rive gauche du fleuve Harhaz, qui a son embouchure dans la mer Caspienne, contient environ trois mille maisons éparses sur une vaste étendue de terrain. On exploite des mines de fer dans les environs qui sont couverts de bois. Amol, autrefois très-considérable, est la patrie du fameux historien Abou-Djafar-Mohammed, fils de Djarir, fils d'Yézid, surnommé Tabari, c'est-à-dire naturel du Tabaristan.

tan, né l'an 224 de l'hégire (838-39 de J. C.).

Sir William Ouseley lut dans une maison d'Amol une inscription en français tracée sur un mur, et par laquelle l'auteur envoyait *tous les habitants d'Amol au grand diable d'enfer*. Cette inscription, dit le même voyageur, portait la date de 1808 et était signée d'un J majuscule.

FARAHABAD a un port fréquenté par les Russes.

ASCHRAF, demeure favorite d'Abbas le Grand, et embellie par ce prince, qui y avait élevé des palais et des jardins; a été détruite en grande partie dans les guerres qui ont suivi la mort de Nadir-Schah.

BARFOROUSCH, que l'on appelle communément *Balforousch*. Les environs de cette ville sont marécageux et couverts de rizières. Le palais qu'y avait élevé Schah-Abbas est en ruine. Feth-Ali-Schah et plusieurs seigneurs y ont fait construire de beaux collèges pour l'instruction de la jeunesse. La population de cette ville assez commerçante s'élève, suivant plusieurs géographes, à cent mille habitants; mais cette estimation paraît fort exagérée.

ASTERABAD. On peut regarder Asterabad comme la capitale du Mazenderan. C'est une grande ville commerçante située sur une baie que forme la mer Caspienne. Les campagnes qui l'entourent, quoique généralement arides, produisent cependant d'excellente garance. La ville est entourée d'un mur flanqué de tours, et possède des manufactures de tissus de soie et de coton. On y admire un beau palais bâti par Aga-Mohammed-Khan. Population, environ trente mille habitants.

GUILAN.

RESCHT, capitale du Guilan, à deux lieues de la mer Caspienne, arrosée par deux rivières, et environnée de marécages qui en rendent l'air malsain. Cette ville comprend environ trois mille maisons. On y fabrique beaucoup d'étoffes de soie.

ENZILI, petit port qui sert d'en-

trepôt à un commerce de cabotage avec la Russie.

ADERBIDJAN.

TAURIS, TEBRIZ ou Tabriz, capitale de l'Aderbidjan, avait, du temps de Chardin, cinq cent cinquante mille habitants, quinze mille maisons, trois cents caravansérais, et deux cent cinquante mosquées. C'est tout au plus si aujourd'hui Tauris occupe la dixième partie de son étendue d'alors, et la population n'excède pas cinquante mille âmes. Cette ville est exposée à de fréquents tremblements de terre. Pour éviter d'être écrasés par la chute de leurs maisons, les habitants fuient dans la campagne; mais là encore ils ont à craindre d'être abîmés dans la terre qui s'entr'ouvre, ou brûlés par l'eau bouillante qui jaillit du sol avec violence. Le château qu'habitait le prince Abbas-Mirza est en grande partie construit en bois, et cette précaution l'a sauvé jusqu'à présent. La ville moderne est située tout à fait au centre de l'ancienne; à l'entour, jusqu'à une distance considérable, on aperçoit des ruines. Tauris a aujourd'hui trois milles et demi de circonférence; une muraille de briques séchées au soleil, et flanquée à des intervalles irréguliers de tours de briques cuites au four, l'entoure de tous côtés. On a cherché à donner à quelques-unes de ces tours la forme de bastions. Toutefois, ces fortifications, au dire des hommes de l'art, ne pourraient pas tenir contre une attaque régulière. Les murailles ont sept portes, chacune avec un corps de garde; on doit les fermer, une heure ou deux après le coucher du soleil, pour ne les ouvrir que le matin avant le jour. Mais ces règlements ne sont pas toujours observés avec la même exactitude que dans nos places de guerre. Il n'existe actuellement à Tauris que peu d'édifices remarquables, et c'est à peine si l'on aperçoit quelques vestiges de ceux dont parlent les anciens voyageurs. On reconnaît encore le grand meidan ou place publique qui pouvait, dit-on, contenir trente mille hommes rangés en bataille.

Le bazar appelé Kaïsariéh, qui passait pour le plus beau de la Perse, subsiste toujours, mais recouvert par une toiture de bois. La citadelle d'Ali-Schah est le monument le plus remarquable de Tauris. Le prince Abbas-Mirza avait d'abord voulu en faire sa résidence, mais il préféra ensuite la convertir en un arsenal, où l'on voyait en pleine activité plusieurs ateliers semblables à ceux d'Europe. Quand Morier visita cet établissement, il y avait dans la première cour des canons et des affûts, en un mot, tout ce qui est nécessaire à l'arme de l'artillerie; des corps nombreux de charpentiers et de charrons, dirigés par un Européen, travaillaient avec des outils faits sur le modèle des nôtres. Plus loin, on voyait une forge où, à défaut de charbon de terre, on employait le charbon de bois; dans une autre cour, il y avait des piles de boulets. Abbas-Mirza allait souvent visiter cet arsenal, et prenait beaucoup de plaisir à examiner tous les ouvrages, et à se faire expliquer l'usage de chaque chose. L'ensemble de la ville n'a rien d'agréable, à cause du peu de largeur et de la malpropreté des rues. Les faubourgs, qui prennent tous les jours de l'accroissement, paraissent destinés à couvrir les ruines de l'ancienne ville. Une grande partie de la population s'y porte. Le climat de Tauris est très-rigoureux en hiver, et il arrive quelquefois dans cette saison que des personnes arrivées trop tard pour se faire ouvrir les portes de la ville, et obligées de passer la nuit exposées aux injures du temps, meurent de froid. Du reste, l'air est très-pur et très-sain à Tauris, comme le prouve le nom même de la ville, qui, prononcé *tab-riz* ou *teb-riz*, à la manière des Persans, veut dire, suivant quelques étymologistes, *qui chasse la fièvre*.

Entre Tauris et Mianeh, près du village de Tigmetasch, se trouve le caravansérail *Gulek*, dont parlent plusieurs voyageurs. Notre planche 26 en donne une vue dessinée par Préaux.

OUNDJAN, petite ville qui passe pour un des endroits les plus frais de la Perse. Le schah y a un palais d'été.

MERAGA. On voit encore, dans cette ville, des ruines du magnifique observatoire qu'y fit élever Houlagou. Population, quinze mille habitants.

ARDEBIL, que les Persans nomment *Abadanfirouz*, c'est-à-dire, *séjour de la félicité*, est située sur la rive droite du Balouktschai. On y voit le tombeau du scheikh Sefi, fondateur de la dynastie des Séfi, ou, comme on dit improprement, des Sophis ou Sofis. Le voyageur Pietro della Valle comparait Ardebil à Venise, pour les canaux dont cette ville est entrecoupée. Il y avait, à Ardebil, une bibliothèque qui passait pour une des plus riches et des plus belles des pays musulmans. Aujourd'hui cette bibliothèque n'existe plus; tous les manuscrits qui pouvaient avoir quelque valeur en ont été enlevés, et font partie de la bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg.

KHOÏ, situé au milieu d'une plaine fertile sur les bords de la Cotourah, qu'on traverse sur un pont de sept arches, est assez bien fortifié à l'européenne; on y compte vingt mille habitants, la plupart arméniens.

SELMAS, sur les bords du lac d'Ourmia, compte environ deux mille habitants, en partie nestoriens.

MIANEH. Nous ne pouvons quitter l'Aderbidjan sans parler de Mianeh, où mourut, par suite de grandes fatigues, et à l'âge de trente-quatre ans seulement, le 28 novembre 1667, le célèbre voyageur Jean de Thévenot. Mianeh, assez considérable autrefois, n'a plus guère que deux mille habitants. Peut-être faut-il attribuer cette décadence à l'air assez malsain qu'on respire aux environs, et à deux fleaux qui tourmentent cette ville : les mouches et des punaises d'une espèce particulière, et dont la piqure peut devenir mortelle. Mianeh est située dans une plaine fertile, sur un affluent du Kizilouzen, qu'on appelle du nom de la ville, *rivière de Mianeh*. On passe le Kizilouzen sur un beau pont très-étroit, de vingt-trois arches, dont on peut voir le dessin planche 27,

CURDISTAN PERSAN.

KIRMANSCHAH, à peu de distance de la rive droite du Kerkhah, contient environ dix mille habitants, sans compter la garnison, qui est considérable. Les rues de Kirmanschah sont étroites et fort sales. Les caravansérais, les bazars, les mosquées sont en petit nombre, et d'une architecture peu élégante. En cela Kirmanschah diffère des autres villes de la Perse, qui comptent presque toutes quelques beaux édifices. Le territoire des campagnes environnantes est très-fertile. L'eau descend de toutes parts des montagnes voisines, et répand sur le sol la fraîcheur et l'abondance.

A une lieue environ au nord de Kirmanschah, et sur la gauche de la route de Bagdad à Hamadan, se trouve un rocher très-escarpé et extrêmement haut, dont le sommet est souvent encore couvert de neige au commencement de mai. Ce rocher, nommé *Bisoutoun* (*), s'élève à quinze cents pieds de hauteur perpendiculaire (**). La partie inférieure de ce roc est taillée en plate-forme, et on y avait élevé autrefois un édifice. Sur le flanc du rocher sont sculptées des figures colossales. Il faudrait deux mois, dit Ker Porter, pour copier toutes les figures et les inscriptions qui couvrent le rocher de Bisoutoun; et on courrait de grands risques en faisant cette opération, car il faudrait se faire hisser au haut du rocher. Ce voyageur a copié les bas-reliefs les plus intéressants. Un de ces groupes représente un roi dans une attitude tranquille, et regardant des ennemis vaincus (voy. pl. 21). Il tient à la main un arc, et foule aux pieds un homme dont on aperçoit la tête. Sa taille est plus élevée que celle des autres personnages. Le Féroüher est placé en avant et au-dessus de sa tête. Le roi a la coiffure et le costume des Mèdes, que portent également deux gardes du corps placés derrière lui, et

dont l'un tient un arc, l'autre une lance. Plusieurs captifs sont devant le roi : leur maintien humble et soumis, leurs mains attachées sur le dos, et les cordes passées autour de leur cou, ne peuvent laisser aucun doute sur leur condition. Tous ont la tête découverte, à l'exception du dernier, qui porte un bonnet pointu en forme de pain de sucre. On voit sur l'habit du troisième une inscription en caractères cunéiformes; et presque toutes les figures, comme nous l'apprend Ker Porter, ont, au-dessus de la tête, une inscription semblable. Le roi a la main droite levée, et semble promettre à ces captifs de leur faire grâce. Il n'est pas orné de la tiare; la chevelure de sa tête est bouclée; mais sa barbe est enveloppée dans une bourse. Tout, en un mot, indique que le roi n'est pas en costume de cour, mais en habit de guerre. Parmi les captifs, celui qui précède est toujours un peu moins grand que celui qui suit; et le dernier du groupe est le plus grand de tous.

L'extrémité occidentale du rocher de Bisoutoun porte le nom de *Takht-bostan*, c'est-à-dire, la voûte du jardin (*). Ce rocher est très-fameux par les monuments sculptés qui s'y trouvent. On y remarque deux salles taillées dans le roc vif, au bas de la montagne. On pénètre dans ces salles par de grandes ouvertures qui ont la forme de portiques. La plus grande de ces entrées a environ vingt-cinq pieds de largeur et vingt de profondeur. Dans le fond de la salle sont sculptées quatre figures, dont la plus considérable est au niveau du sol. C'est une statue équestre colossale, en relief de trois quarts (voy. pl. 22). Le cavalier a la tête couverte, et porte une cotte de mailles parfaitement sculptée, qui paraît aller se réunir au casque, et tombe sur ses genoux. De dessous cette cotte de mailles sortent de riches vêtements. De la main droite, le cavalier tient une lance; de

(*) C'est-à-dire, qui n'a pas de colonnes.

(**) Nous donnons ces mesures d'après Ker Porter; il s'agit donc de pieds anglais.

(*) Quelques auteurs l'appellent improprement *Takhtibostan*, c'est-à-dire le Trône du jardin.

l'autre, un petit bouclier. Le cheval, extrêmement endommagé, est couvert d'un chanfrein et des autres pièces de harnachement du cheval de guerre. Les gens du pays disent que le cavalier représente Roustam, l'Hercule des Persans. Cette figure est placée entre deux colonnes cannelées, d'ordre corinthien. On voit, sur les côtés, une inscription en grec, et une autre en pehlvi, tellement frustes que Ker Porter ne put distinguer qu'une ou deux lettres de chaque inscription.

Au-dessus de cette statue règne une espèce de corniche qui la sépare d'un groupe de trois figures. Celle de ces figures qui est à gauche représente une femme avec le manteau et le collier royaux. Cette femme porte le diadème particulier à la dynastie des Sassanides, et ses cheveux pendent en longues tresses sur ses épaules. La draperie qui entoure son corps tombe plus bas que ses pieds. Elle tient d'une main la cydaris ou bandeau royal, et de l'autre, un vase avec lequel elle verse de l'eau. Le personnage qui occupe le milieu du groupe est évidemment un roi. Sur sa tête il porte un diadème, de chaque côté duquel sortent une paire de petites ailes placées autour des cornes d'un croissant qui surmonte le diadème, et dans lequel se trouve un globe. La figure de droite porte aussi une couronne, mais sans ailes, ni croissant ni globe, et semblable à celle de la femme dont nous avons parlé. Cette figure a une longue barbe, et autour de son cou est un collier de perles.

Les côtes de la salle sont couverts de représentations de scènes champêtres, telles que chasse au cerf et au sanglier, etc. (voy. pl. 23). Les chasseurs sont montés, les uns sur des chevaux, les autres sur des éléphants; d'autres enfin sont dans des bateaux. La scène paraît se passer dans un lieu coupé par des étangs et des marais, que sillonnent des barques d'où les chasseurs lancent leurs flèches. Deux barques sont remplies de femmes qui jouent d'une espèce de harpe faite en forme d'équerre, et garnie de dix cor-

des; et, dans une troisième barque, se trouvent des hommes qui jouent de la flûte et d'autres instruments. Une barque très-grande occupe le centre du bas-relief. On y remarque un personnage d'une taille beaucoup plus élevée que celle des autres figures. Il est représenté au moment de lancer une flèche contre des sangliers. Un peu plus bas se trouve encore un bateau, dans lequel est un personnage d'une stature moins élevée que celui-ci. Un serviteur lui présente une flèche, et une femme assise joue de la harpe à côté de lui.

La surface du rocher a été lissée, à une grande distance autour des portiques. Sur cette surface polie, au-dessus du cintre de la grande salle, se trouvent deux figures de taille gigantesque, qui portent des ailes semblables à celles que, parmi nous, les peintres donnent aux anges. Les têtes de ces figures ont un caractère remarquable, et sont coiffées, suivant Ker Porter, comme les bustes de l'impératrice Faustine. Il est évident, dit le même voyageur, que ces figures représentent des génies femelles, l'artiste ayant eu soin de développer la gorge de manière à ne laisser aucun doute à ce sujet. La disposition des draperies et la partie inférieure des figures rappellent tout à fait les Renommées et les Victoires que l'on représentait sur les arcs de triomphe de Rome; ce qui fait penser à Ker Porter que ces bas-reliefs sont l'ouvrage d'un artiste de l'empire d'Orient.

La seconde salle, plus petite que la première, n'a que dix-neuf pieds de profondeur sur douze de largeur. Elle contient deux figures de grandeur naturelle, et de demi-relief.

À côté de cette dernière salle et sur le rocher, au-dessus d'une des sources qui en sortent, on voit un bas-relief composé de quatre figures de grandeur ordinaire, que les naturels nomment les quatre calenders. Ce bas-relief représente quatre figures : trois debout, l'autre étendue par terre. L'une des figures qui sont debout marche sur la tête du personnage étendu à ses pieds.

Ce bas-relief est d'une mauvaise exécution.

D'Anville a cru retrouver dans le mont Bisoutoun le lieu même où, suivant Diodore de Sicile, Sémiramis se fit représenter accompagnée d'un nombreux cortège. Voici le passage de Diodore de Sicile : « Sémiramis, après avoir achevé ces ouvrages merveilleux (dans la Babylonie), se mit en route, suivie d'une nombreuse armée, pour entrer dans la Médie. Étant arrivée à la montagne que l'on nomme *Baghistan*, elle campa près de cette montagne, et y fit faire un jardin de douze stades de circuit. Ce jardin était dans la plaine, et renfermait une grosse source qui l'arrosait abondamment. Le mont Baghistan est consacré à Jupiter : du côté où il est voisin de ce jardin, il offre des roches escarpées qui s'élèvent jusqu'à la hauteur de dix-sept stades. Sémiramis ayant fait couper et tailler le bas de la montagne, y fit graver son image, entourée de cent gardes armés de piques. Elle y fit aussi graver une inscription en caractères syriens, qui portait que Sémiramis ayant fait amonceler les bagages dont étaient chargés les animaux qui la suivaient, depuis la plaine jusqu'au haut de la montagne, était parvenue, par ce moyen, à monter sur le sommet. » M. de Sacy, dont nous empruntons ici la traduction, admet la conjecture de d'Anville, et pense que la position de la montagne de Baghistan convient surtout à Takibostan.

KHOUZISTAN.

Le Khouzistan est aujourd'hui presque désert.

SCHOUSTER, appelée quelquefois Toust, ville d'une petite étendue, chef-lieu de la province, a quelques manufactures d'étoffes de soie et de coton. On trouve, près de Schouster, des ruines qui marquent l'emplacement de Suse, où les rois de Perse faisaient leur résidence pendant l'hiver. Ce fut à Suse que se passèrent les scènes décrites dans l'histoire d'Es-

ther et de Mardochée; et ce fut encore dans cette ville que Néhémias obtint d'Artaxerxès Longue-Main, dont il était l'échanson, la permission de relever les murs de Jérusalem.

AHVAZ ou HAVIZA est aujourd'hui presque détruite. Le territoire de cette ville est couvert de ruines.

FARSISTAN.

SCHIRAZ. La vallée de Schiraz, longue de vingt-quatre milles et large de douze, est bornée de tous côtés par des collines peu élevées et entièrement dépourvues de végétation. Des berceaux et des avenues de platanes, de cyprès et de peupliers, ornaient jadis les environs de la ville. Mais les arbres ont disparu en grande partie; et Schiraz, quoique entouré de jardins, ne présente plus l'aspect imposant d'autrefois. Tous les voyageurs qui ont visité cette ville dans notre siècle la dépeignent comme tombant en ruine. M. Alexander, qui l'a vue depuis le tremblement de terre de 1824, dit qu'il n'y a pas trouvé un seul dôme, ni un seul minaret debout. Cette terrible commotion a même changé le climat, qui ne mérite plus les éloges qu'on lui donnait jadis. On attribue ce changement à l'élévation de l'eau des puits et des sources, qui se trouvait autrefois à cinq ou six toises de profondeur, et qui a remonté jusqu'à neuf ou dix pieds au-dessous du sol. L'évaporation se trouvant ainsi de beaucoup accrue, a répandu sur le pays, à ce qu'on suppose, une humidité malsaine. Mais même avant le tremblement de terre, le peu de soin que l'on prenait des cours d'eau nuisait à la salubrité du pays. Cette négligence a fait que les nombreux ruisseaux qui entretenaient partout la verdure et la fertilité, roulent aujourd'hui une eau qui est à peine potable, et forment, dans les chaleurs de l'été, un grand nombre de mares infectes. Le déclin de Schiraz date de l'année 1779, époque de la mort de Kérim-Khan, surnommé le *Vakil* ou *gouverneur*. La ville a, selon Morier, quatre milles de circonférence; et cinq, suivant Scott Waring. Encore

cet espace restreint renfermait-il déjà beaucoup de ruines avant le bouleversement de 1824. D'après les renseignements obtenus par Morier des chefs de quartier en 1811, le nombre des maisons était alors de sept mille sept cent quatre-vingts; ce nombre, en comptant cinq personnes par famille, donnerait une population de trente-huit mille neuf cents âmes. Cependant Morier, après avoir parcouru et examiné la ville, pense que la population réelle de Schiraz n'atteint environ que la moitié de ce chiffre. On comptait à Schiraz, avant le tremblement de terre de 1824, près de soixante mosquées, dont la plus grande, fondée il y a environ six siècles, portait le nom de *mosquée neuve*. Il y avait encore une autre belle mosquée fondée par Kérim-Khan, auquel Schiraz doit la plus grande partie de ses monuments, que ce grand homme fit bâtir pendant qu'il exerçait, sous le nom de Vakil, presque toute l'autorité d'un roi. Les médresés ou collèges qui étaient, dit-on, au nombre de quarante, sont aujourd'hui presque tous abandonnés. On comptait environ soixante bains dans la ville. Schiraz n'offre aucunes ruines qui portent l'empreinte d'une antiquité reculée; et, suivant toute apparence, la fondation de cette ville ne remonte qu'au septième siècle de notre ère.

Les tombeaux de Hafiz et de Saadi sont les deux monuments qui excitent le plus la curiosité chez les personnes étrangères à Schiraz. Le tombeau de Hafiz est renfermé dans une enceinte quadrangulaire appelée *Hafiziye*, et placé au pied d'un cyprès que le poète planta lui-même. Le monument est dû à Kérim-Khan qui le fit construire de beau marbre de Tauris, sur lequel on a gravé deux odes de Hafiz avec un soin et un talent admirables. On trouve dans une salle auprès du tombeau la collection complète des œuvres du poète. Le tombeau de Hafiz est un lieu de réunion très-fréquenté par les Persans, qui y vont fumer leur kachou, prendre du café, et réciter des vers. La planche 47 présente un dessin exact de ce monument.

On ne retrouve plus que quelques pans du mur de *Mosalla*, tant chanté par Hafiz. Ce *Mosalla* était, à ce qu'il paraît, un édifice consacré à la prière, et autour duquel se trouvait un cimetière et des jardins. Près de là sont deux larges ruisseaux, dont l'un est appelé Abimiri, et l'autre Abirocni ou Rocnabad. Les arbres et les fleurs qui embellissaient les bords du Rocnabad ont disparu. Les eaux du ruisseau ont perdu de leur qualité, et l'air des environs n'est plus aussi salubre qu'autrefois. Cependant les habitants de la plus basse classe de Schiraz vont encore passer les soirées d'été sur les bords du Rocnabad, où ils passent le temps à causer, à fumer, et à manger des laitues trempées dans l'eau courante. Quelquefois, mais bien rarement, ils permettent à leurs femmes de prendre part à ces divertissements.

Non loin du tombeau de Hafiz se trouvent le *Tschehelten* (quarante corps) et le *Hestten* (sept corps), édifices élevés par Kérim-Khan à la mémoire d'autant de pieux derviches qui habiteront ces lieux. Le *Hestten* est une maison de plaisance dont la façade donne sur un jardin planté d'allées de cyprès et de platanes. Les arbres sont entremêlés de fontaines de marbre. Dans l'appartement principal, dont les murs sont revêtus de marbre blanc de Tauris, sont quelques peintures représentant le sacrifice d'Isaac ou d'Ismaël (*), Moïse gardant les troupeaux de Jéthro, des derviches accomplissant des pénitences, et les portraits d'Hafiz et de Saadi. Ces portraits sont d'une époque assez récente, et, suivant toute apparence, faits d'imagination. Saadi est représenté comme un vieillard avec une barbe blanche; Hafiz, au contraire, brille de tout l'éclat de la jeunesse. On l'avait d'abord peint sans moustaches; mais un artiste trouvant sans doute que cette omission donnait au poète un air efféminé,

(*) Un grand nombre de docteurs musulmans pensent que ce fut Ismaël et non Isaac qu'Abraham offrit à Dieu en sacrifice.

l'a réparée, non sans défigurer complètement le portrait.

Près du Heften est le Jardin du Vakil, plus connu aujourd'hui sous le nom de *Djihan nouma*, ou *Miroir du monde*, que lui a donné Feth-Ali-Schah.

Le tombeau du poète Saadi est situé dans un enfoncement au milieu de montagnes stériles, et près d'un petit village à deux milles environ de Schiraz. Kérim-Khan dépensa, dit-on, des sommes assez considérables pour réparer et embellir le bâtiment élevé en l'honneur du poète. Le tombeau consiste en une pierre oblongue sur laquelle on a sculpté des inscriptions et des ornements, aujourd'hui en très-mauvais état. Un derviche solitaire occupe une chambre, où l'on peut voir la collection complète des œuvres du poète. On trouve une preuve du goût des Persans pour la poésie, dans les inscriptions qui couvrent les murs blancs de la pièce dans laquelle est placé le tombeau.

En dehors et tout près de cette enceinte est un escalier de soixante et dix marches, qui conduit le visiteur à une belle salle souterraine et voûtée, à côté de laquelle se trouve un bassin ou canal d'eau limpide et rempli d'excellents poissons. Chardin nous apprend que de son temps le bas peuple regardait ces poissons comme consacrés à Saadi, et pensait que le saint punissait de mort subitement les gens qui en prenaient. Malgré cela, ce voyageur, toutes les fois qu'il était à Schiraz, ne manquait point, avec quelqu'un des pères carmes, ses hôtes, d'aller enlever un grand plat de poisson, alors si abondant qu'on pouvait le prendre avec la main. Chardin choisissait pour ses expéditions le temps où il n'y avait que le gardien, auquel il donnait un écu en descendant; sur quoi celui-ci se retirait et fermait la porte, faisant semblant de sortir. Un malheureux Arménien ayant aussi voulu enlever du poisson de ce vivier, sans avoir mis le gardien dans ses intérêts, fut découvert. On le mena à coups de bâton chez le juge, où en bonne forme de justice

on lui en donna trois cents coups le lendemain sous la plante des pieds, et on lui fit payer cent écus d'amende. L'eau du bassin est toujours fraîche, délicieuse et limpide, pourvu qu'on ait soin de la prendre de bonne heure, avant que les habitants du village voisin l'aient souillée par leurs ablutions.

On appelle *Coh Saadi* ou *Montagne de Saadi* un roc triangulaire qui montre du côté de la plaine une surface blanche et unie, et sur le sommet duquel il y a une tour et un pan de mur, restes d'une très-ancienne forteresse nommée le *Château de Fahender*. Sur la pente du côté de Schiraz est un puits très-profond, où l'on dit qu'étaient jetées autrefois les femmes convaincues d'avoir une mauvaise conduite. Morier prit d'abord l'orifice de ce puits pour une cavité naturelle; mais la régularité de l'ouverture, qui est un parallélogramme, le porta à conclure que c'était un ouvrage de main d'homme, et à supposer que ce puits fournissait d'eau la forteresse. Ce puits, taillé dans un roc très-dur à une immense profondeur, excite la surprise et l'admiration. Les Persans qui vont faire leurs dévotions au tombeau de Saadi ne manquent jamais de le visiter, et il y en a peu qui le quittent sans y avoir jeté une pierre. Comme cet usage subsiste depuis fort longtemps sans que la profondeur ait diminué, le peuple croit que ce puits n'a point de fond. Quelques habitants du pays assurèrent à Sir William Ouseley que ces pierres étaient entraînées par des courants souterrains. Il y a certains endroits de la montagne de Saadi où le pied produit, en touchant le sol, un retentissement, qui semble indiquer l'existence de voûtes souterraines: cependant, le roc est intact à la surface. On trouve dans cet endroit les fondations de quelques murs, ruines d'un palais où le roi Djemschid cachait, dit-on, ses trésors. Ce qui ne paraît pas douteux, c'est que le château est très-ancien et remonte au moins à l'époque des Sassanides. Des habitants dignes de foi

assurent que les trésors des anciens rois de Perse furent pendant un temps gardés dans ce lieu. Une partie de ces richesses ont été prises; le reste existe encore dans les souterrains de la forteresse. De là viennent les histoires merveilleuses que l'on fait sur le château de Fahender, et la croyance populaire que les souterrains qui s'étendent sous ses murs abandonnés sont habités par un dragon qui veille à la garde des trésors qui y sont enfouis.

Au pied de la montagne de Saadi s'étend le *Bag dil couscha*, jardin qui réjouit le cœur, le plus beau de ceux qui se trouvent en dehors de l'enceinte de Schiraz. Ce jardin est orné de pavillons élégants, et arrosé par un ruisseau qui forme plusieurs cascades. C'est encore à Kérim-Khan qu'on doit le *Bag dil couscha*, aujourd'hui affermé à des paysans qui y cultivent des fleurs, des fruits et des légumes, pour les vendre aux habitants de la ville, mais qui d'ailleurs ne s'occupent nullement d'embellir ce jardin.

A environ trois milles à l'est du château de Fahender, le voyageur découvre sur un monticule quelques ruines d'un édifice nommé *Meschhedî maderi Souleiman* ou tombeau de la mère de Salomon. Morier pense que les matériaux qui composent ces ruines figuraient originellement dans les édifices de Persépolis, et en ont été enlevés pour être transportés à l'endroit où ils sont maintenant. Niebuhr avait émis la même opinion, et ce voyageur observe que les pierres semblent avoir été placées avec aussi peu d'entente de l'architecture, que le sont en Égypte les colonnes antiques enchâssées dans des constructions modernes. A un mille et demi de ces ruines s'en trouvent d'autres d'un caractère différent, et qui appartiennent, sans aucun doute, à l'époque des rois sassanides.

ИСТАХНАР, ancienne capitale de la Perse, la même que les auteurs grecs ont appelée Persépolis. Aujourd'hui, il existe encore un château fort qui porte le nom d'Istakhar. Ce château est situé à douze lieues de Schiraz, sur un rocher élevé perpendiculairement au-

dessus de la plaine de Mardascht, où était autrefois la ville de Persépolis, dont les ruines couvrent le sol. Les plus importantes de ces ruines sont celles qui portent les noms de *Tschilminar* ou Quarante colonnes; *Takhti Djemschid* ou Trône de Djemschid; *Takhti Cai-Khosrou* ou trône de Cai-Khosrou; *Khanet Dara* ou Maison de Darius; *Tschilsoutoun* ou Quarante colonnes; *Hézaroutoun* ou Mille colonnes. Ce sont les restes d'un grand et magnifique édifice qui excite déjà l'attention par sa position extraordinaire dans la plaine et au pied de montagnes d'où il semble sortir. Une chaîne élevée de rochers de marbre gris de la plus grande beauté présente une ouverture de forme semi-circulaire, et dont les deux bras renferment le fond de l'édifice, tandis que la partie antérieure avance beaucoup dans la plaine. Le sol sur lequel reposaient les constructions de Tschilminar est une plate-forme taillée dans le roc, et dont les quatre côtés répondent aux quatre points cardinaux; la position et la nature du terrain donnent à l'édifice la forme d'un amphithéâtre composé de trois terrasses élevées les unes sur les autres. Nous donnerons ici la description de ces ruines d'après Sir Robert Ker Porter.

La plate-forme sur laquelle se trouvent les ruines de cet immense palais est très-irrégulière. Cette plate-forme a huit cent deux pieds anglais du côté du sud, neuf cent vingt-six du côté du nord, quatorze cent vingt-cinq du côté de l'ouest. L'accumulation des décombres a rendu très-inégal le sol sur lequel était bâti le palais. Au nord-ouest, on remarque sur des masses considérables de roc vif la trace des instruments avec lesquels des parties trop élevées ont été abaissées autrefois et amenées au niveau convenable. Dans la même direction, plus loin que la plate-forme, le roc présente de larges et brusques aspérités qui portent aussi quelques marques du fer et de la main de l'homme. Dans quelques endroits, le roc est à moitié taillé; dans d'autres, on voit des blocs entièrement deta-

chés et prêts à être emportés. Ce sont là autant de preuves que ce superbe édifice ne fut jamais complètement achevé. La plate-forme est coupée à pic, et ses côtés sont formés d'énormes blocs carrés de marbre d'un gris foncé, parfaitement polis, et liés sans chaux ni mortier d'une manière si admirable, qu'on a de la peine à découvrir les joints. Les amas de décombrés et les progrès de la végétation ont formé des monticules qui élèvent le sol et le rendent inégal. Dans un endroit voisin du groupe des colonnes, la hauteur perpendiculaire est de trente pieds. Mais assurément, si l'on pouvait écarter tout ce qui cache cet admirable monument, il y aurait de ce côté-là cinquante pieds au moins. Le côté du sud n'a que dix-huit ou vingt pieds, et n'a jamais dû en avoir plus de trente. Au nord, la hauteur varie de seize à vingt-six pieds. Cette vaste plate-forme artificielle consiste en trois terrasses séparées. La première embrasse toute la face méridionale et a cent quatre-vingt-trois pieds de largeur. Le long du bord sont éparses de larges masses de pierre, et l'on y retrouve les fragments d'un parapet. Sur le bord de la troisième terrasse, sont des marques qui indiquent l'existence d'une ancienne balustrade. Ces ruines cessent au sommet de l'escalier, qui joint cette terrasse à celle qui est au-dessous; mais là on trouve deux larges trous taillés profondément dans le roc, et qui servaient à recevoir les pivots des portes qui fermaient jadis cette entrée.

On ne peut monter sur la plate-forme que du côté occidental, où se trouve un magnifique escalier double, de cinquante-cinq marches, dont chaque marche a vingt-deux pieds de longueur et trois pouces et demi de hauteur. Les constructeurs n'ont pas eu besoin d'employer beaucoup de blocs de marbre, puisque dans l'épaisseur de chaque bloc on a pu tailler de dix à quatorze marches; on les gravit facilement à cheval. En atteignant la plate-forme, le premier objet qui frappe le voyageur étonné est un immense portique, sur la partie intérieure duquel sont sculp-

tés deux taureaux gigantesques (voy. pl. 8) tournés du côté de l'ouest; la partie supérieure de leur corps occupe toute l'épaisseur du mur. Un piédestal les élève à cinq pieds au-dessus du niveau de la plate-forme. A une hauteur considérable au-dessus de ces sculptures, sur les côtés du portique, sont trois petits compartiments couverts d'inscriptions en caractères cunéiformes. La partie qui devait former le couronnement de l'édifice est si complètement détruite, qu'il n'en reste plus de traces. Les têtes des taureaux ont disparu; mais ce qui reste du corps suffit pour faire reconnaître parfaitement l'animal que le sculpteur voulait représenter. Autour du cou de ces taureaux, sont de larges colliers de roses exécutées avec une fidélité admirable. Sur la poitrine, le dos, les côtés, flotte, pour ainsi dire, une sorte d'ornement représentant des cheveux courts et bouclés, faits avec la délicatesse qui caractérise les anciennes sculptures des Perses. Les proportions des animaux sont parfaites et en harmonie avec le reste de ces monuments. L'épaisseur du mur qui fait face à l'ouest est de cinq pieds; sa longueur de vingt et un; sa hauteur de trente. Heeren pense que l'animal décrit par Ker Porter n'est point un taureau, mais une licorne, et que celle-ci, à son tour, est le quadrupède appelé *âne sauvage* par Ctésias, qui en donne dans ses *Indica* le portrait suivant : « Dans l'Inde, se trouvent des ânes sauvages aussi grands et quelques-uns même plus grands que des chevaux; ils ont la tête rouge, les yeux bleus et le reste du corps blanc; sur leur front est une corne, longue d'une coudée, très-blanche dans sa partie inférieure, vers le front de l'animal, jusqu'à une hauteur de deux palmes; la partie supérieure terminée en pointe est rouge, et le milieu noir. L'âne sauvage est très-courageux, et court si vite, que ni le cheval ni aucun autre animal ne peuvent l'atteindre; il commence par courir lentement, mais ensuite son galop devient de plus en plus rapide. Il se défend avec sa corne, ses pieds, ses

dents, et tue des hommes et des chevaux. »

En s'avancant vers l'est à la distance de vingt-quatre pieds du portique, on trouvait jadis quatre magnifiques colonnes. Deux seulement subsistent aujourd'hui. Ces colonnes étaient placées à vingt-deux pieds l'une de l'autre. Les débris accumulés sur le sol, et qui forment comme des monceaux de poussière, en cachent presque la base. Chaque colonne a, pour ainsi dire, trois chapiteaux réunis en un seul, ce qui est d'un aspect beau et singulier; le fût s'amoindrit par degrés vers le sommet; la surface en est parfaitement lisse. Il semble assez probable que les quatre colonnes servaient à soutenir le piédestal de quelque sculpture symbolique.

Un espace de vingt-quatre pieds les sépare d'un second portique tout semblable au précédent, si ce n'est que sa longueur est de dix-huit pieds, au lieu de vingt et un. Les côtés intérieurs sont sculptés, comme ceux de l'autre; mais les animaux qu'on y voit sont fort différents (voy. pl. 8, n° 2 et 3). Avec le corps et les jambes d'un taureau, ils ont deux ailes énormes qui sortent de leurs épaules et couvrent le dos et la poitrine. Les larges plumes des ailes sont parfaitement exécutées. Ces animaux avaient des visages d'homme, que le zèle aveugle des musulmans a cruellement mutilés. On peut cependant juger encore de l'expression de sévérité répandue sur ces figures, que rend majestueuses une longue barbe soigneusement bouclée. Leurs oreilles sont celles d'un taureau, et des boucles d'oreilles d'une forme élégante y sont suspendues. La tête porte un diadème de forme cylindrique, sur les deux côtés duquel on a représenté des cornes qui partent de la hauteur des sourcils et atteignent jusqu'au diadème. Le tout est surmonté d'une sorte de couronne formée de feuilles qui ressemblent à celles du lotus et attachée avec des roses. Les cheveux et la barbe sont arrangés à la manière des anciens rois de Perse. Depuis le haut de la couronne jusqu'à la corne

du pied, ces sculptures ont dix-neuf pieds de hauteur. C'est le seul exemple que l'on trouve en Perse de ces figures hybrides, dans lesquelles on a réuni la forme humaine à des formes d'animaux. Voici ce que dit Heeren de cet animal merveilleux : « Il est ailé, a le corps d'un lion, les pieds d'un cheval, mais la tête d'un homme, avec une longue barbe artistement frisée, et est orné du diadème ou de la tiare. Nous le prenons pour le *martichoras* ou *mangeur d'hommes*, dont nous devons la description à Ctésias. « Il y a, dit ce dernier, un animal indien d'une force énorme, plus grand que le lion le plus grand, rouge comme le cinabre, couvert d'un poil épais comme les chiens. *Martichoras* est son nom chez les Indiens; ce qui veut dire en grec, *qui mange des hommes*. Sa tête n'est pas celle d'un animal, et il porte une face d'homme. Ses pieds sont comme ceux du lion; à sa queue, il a un aiguillon comme le scorpion. » Cette description s'accorde aussi, à quelques exceptions près, avec l'animal représenté. La queue du scorpion lui manque; mais elle n'était pas étrangère à cette mythologie, comme nous le verrons ailleurs, en parlant du griffon. Il n'a pas de pieds de lion, mais de cheval; il porte des ailes dont Ctésias ne fait pas mention. Mais le caractère essentiel de cet animal merveilleux est la face humaine; ce qui même, selon Ker Porter, n'est retrouvé dans aucune autre de ces figures d'animaux. Voilà pourquoi nous l'avons reconnu pour le *Martichoras*, quoique, dans la forme des autres membres, il y ait des points non conformes à la description de Ctésias, différence qu'on observe encore dans quelques sculptures plus petites, où l'animal est représenté avec la figure humaine. Le nom même renferme un sens caché et symbolique. Encore aujourd'hui, le téméraire guerrier s'appelle chez les Persans *merden-khor*, c'est-à-dire, *mangeur d'hommes*. Le diadème dont il est orné désigne clairement le souverain, le roi; ce qui est confirmé même par la forme de la barbe artistement

bouclée. Le tout est donc le symbole du courage et de la sagesse du monarque, ainsi que la licorne est dans l'Orient l'image de la vitesse et de la force : emblèmes les plus appropriés à l'entrée du palais d'un souverain. »

Aux raisonnements de Heeren, nous opposerons l'autorité de Ker Porter. Cet habile artiste ne peut pas avoir pris les formes d'un lion pour celles d'un taureau que donnent ses dessins. L'illustre de Sacy partageait l'opinion de Ker Porter, et voyait dans l'animal fabuleux dont il s'agit une représentation de Caïoumors, premier roi de la dynastie des Pischdadiens, issu du taureau primitif, et dont le nom signifie en persan *taureau et homme*. La conjecture de M. de Sacy frappe par son évidence, et si on ne trouve pas dans les fragments que nous possédons des livres des Parsis la mention de l'animal merveilleux à tête d'homme, on voit dans ces livres l'indication des éléments qui le composent. Il n'en est pas de même du martichoras, tout à fait étranger à la mythologie des Perses. Ctésias, dont Heeren invoque le témoignage, place dans l'Inde, et non en Perse, cet animal reconnu depuis longtemps pour être le tigre.

A la droite du portique, un espace de cent soixante-deux pieds s'étend jusqu'à la magnifique terrasse qui supporte les colonnes, desquelles vient le nom de *Tschilminar*. On y voit une belle citerne de dix-huit pieds sur seize, taillée dans le roc vif. Cette citerne n'a plus maintenant que trois pieds de profondeur. Des aqueducs souterrains y conduisaient l'eau.

En approchant de *Tschilminar*, on admire la grandeur et les belles décorations du principal escalier qui y conduit (voy. *pl.* 9). Cet escalier avance en saillie devant la partie nord de la terrasse, dont la longueur entière est de deux cent douze pieds. Il est double ou à deux rampes qui du bas se rapprochent l'une de l'autre jusqu'au milieu de la hauteur, et qui s'éloignent ensuite jusqu'au niveau de la terrasse. A chaque extrémité est et ouest, s'élevaient deux

autres escaliers. La montée, comme celle de la grande entrée de la plaine, est extrêmement douce. Chaque escalier est composé de trente marches, dont aucune n'a plus de quatre pouces de hauteur, quatorze de largeur, et seize pieds de longueur. Toute la face de l'escalier avancé est couverte de sculptures, sur lesquelles l'œil erre d'abord au hasard, ébloui et confondu par leur nombre; mais un examen attentif permet de les classer et de les détailler.

L'espace qui se trouve immédiatement au-dessous de la plate-forme qui termine le premier escalier est divisé en trois compartiments. Celui du milieu est nu et uni comme s'il avait été destiné à recevoir une inscription : peut-être y en avait-il une que le temps aura effacée; dans le compartiment de gauche sont quatre figures debout, hautes d'environ cinq pieds six pouces, vêtues de longues robes, avec des brodequins aux pieds, et tenant chacune à deux mains une courte lance. Ces guerriers sont coiffés d'une tiare aplatie au sommet, et sur leur épaule gauche pendent l'arc et le carquois. Le fini des détails donne une grande importance à ces sculptures, qui nous font connaître avec exactitude le costume des Perses à une époque ancienne, et les changements survenus dans la forme et le nombre des armes dont ils faisaient usage. On retrouve évidemment dans les sculptures dont il s'agit, dit Sir Robert Ker Porter, l'ancienne manière de tendre l'arc et d'attacher le couvercle de cuir sur le carquois, pour conserver en bon état les plumes des flèches.

Sur le compartiment de droite, il n'y a que trois figures, qui regardent les quatre figures du compartiment de gauche, dont elles ne diffèrent point quant aux robes et à la coiffure; mais elles n'ont ni arc ni carquois, et portent seulement une lance, et au bras gauche un large bouclier, qui a un peu la forme du corps d'un violoncelle ou plutôt d'un bouclier béotien. Il semble extraordinaire que ces figures ne portent rien qui ressemble à une épée ou à un poignard; mais cependant, après

un examen attentif, il faut reconnaître qu'on ne trouve pas de représentation des armes dont il s'agit. Les hommes armés de lances sont, sans doute, des gardes du roi. Leur costume s'accorde parfaitement avec la relation d'Hérodote, d'après laquelle ces gardes étaient armés d'un arc et d'une courte lance, portaient de longues robes, et laissaient flotter leurs cheveux par derrière. De chaque côté des compartiments sur lesquels sont sculptés les hommes armés de lances, on voit la représentation d'un combat entre un lion et un taureau, suivant Ker Porter, ou une licorne, comme le pense Heeren. Cet animal ressemble, à peu de chose près, aux taureaux qui décorent le portique dont nous avons parlé plus haut. Sa tête est entière, et une seule corne sort du milieu de son front.

Sur les plans inclinés qui correspondent à la pente des escaliers, court une espèce de frise, sur laquelle est sculptée une suite de figures d'un pied neuf pouces de hauteur. Ces figures, qui ressemblent à celles des compartiments que nous avons décrits, représentent, suivant Ker Porter, des doryphores ou gardes du corps des rois de Perse (voy. *pl.* 11). Une suite toute semblable décore le côté opposé. Ces deux espèces de processions se font face; et, par conséquent, ceux qui composent la procession de droite présentent le côté gauche au spectateur, et laissent voir ainsi parfaitement l'arc et le carquois qu'ils portent. Une bordure étroite de roses ouvertes termine la frise.

Il faut passer maintenant aux objets représentés sur l'escalier suivant, en commençant par le côté gauche. Là encore, dans l'espace triangulaire formé par la pente des degrés, on trouve une répétition du combat entre un lion et un taureau, et, après cela, une tablette sur laquelle on découvre une inscription presque effacée. Vient ensuite trois rangs de figures cruellement mutilées et placées les unes au-dessus des autres. Le troisième rang, qui est à la hauteur du sommet

de l'escalier, n'offre plus aux regards que la partie inférieure des figures qui y sont représentées. On y reconnaît deux chariots traînés par des taureaux, puis un cheval accompagné d'un homme, puis encore deux chevaux; ensuite cinq figures habillées de courts vêtements, puis une suite non interrompue de quarante-quatre hommes portant des lances et revêtus de longues robes. Les trois rangs de figures qui composent le bas-relief sont séparés l'un de l'autre par une bordure de roses. La répétition fréquente d'un semblable ornement témoigne du goût constant des habitants de la Perse pour la rose, qu'ils regardent encore comme la plus belle et la plus agréable de toutes les fleurs.

Le rang au-dessous offre d'abord trente-deux figures, dont une sur deux est revêtue d'une longue robe à larges manches descendant jusqu'aux poignets. La robe est légèrement retroussée par-devant dans la ceinture, ce qui forme une espèce de draperie gracieuse retombant en plis réguliers sur chaque cuisse. A l'endroit où la ceinture se noue, est placé un poignard dont la poignée rappelle exactement ceux dont les Persans se servent aujourd'hui; ce que l'on découvre de la partie supérieure du fourreau a une forme très-singulière, et assez semblable à celle du *crisse* des Malais. Ces figures portent aussi des boucles d'oreilles et des colliers. Quelques-unes ont de plus des bracelets. Leur coiffure est une haute tiare couvrant des cheveux épais qui tombent en boucles sur le cou, et bouclés également sur le front. La barbe, assez courte, est arrangée dans le même goût et taillée carrément. Les pieds sont chaussés de sandales. Les figures ainsi vêtues tiennent la main de la personne qui les suit ou les précède immédiatement; ce qui peut faire présumer que l'artiste a voulu représenter les personnes chargées d'introduire les étrangers chez le roi. Ces personnages, à l'exception d'un ou de deux, tiennent dans leur main droite une fleur qui ressemble au lotus, et plusieurs d'entre eux ont un

arc pendant sur la hanche gauche (voy. *pl.* 12).

Les figures qui alternent avec celles-ci sont vêtues d'une tunique courte à longues manches étroites. Tout l'habit est si serré, qu'on n'y voit pas un pli. Les jambes sont couvertes de caleçons descendant à la cheville du pied et tombant sur un soulier; la tête est coiffée d'un chapeau arrondi par le haut et un peu avancé sur le front. Cette coiffure, toute différente de la tiare, ressemble un peu au bonnet phrygien. La simplicité de tout ce costume peut faire supposer que c'est celui des anciens habitants de la Perse proprement dite; quant à la robe et à la tiare des autres figures, on y reconnaît évidemment le costume des Mèdes. La ceinture qui liait ce vêtement des anciens Mèdes est très-distinctement marquée. On en voit une seconde à laquelle est suspendu, du côté droit, un poignard d'une forme tout à fait différente de celle du courtisan vêtu de la robe médique. Ce poignard est très-large, et le bout du fourreau semble attaché à la cuisse droite près du genou. Quelques-uns de ces personnages portent un arc; d'autres ont des boucles d'oreilles, des colliers et des bracelets; d'autres enfin ont un long manteau jeté sur les épaules, et attaché sur la poitrine avec des cordons. Tous portent des lotus. Vingt-huit Perses vêtus de robes et armés de lances terminent ce rang. La hauteur de cette partie du bas-relief n'est que de deux pieds dix pouces.

La troisième partie et la plus basse offre la même procession d'hommes vêtus de longues robes alternant avec des hommes vêtus de tuniques. Ce dernier bas-relief est parfaitement conservé, parce qu'il est resté fort heureusement caché sous des ruines pendant plusieurs siècles. Quelques voyageurs attachés aux dernières ambassades des Anglais en Perse l'ont fait dégager, et l'ont rendu visible.

Du côté opposé à celui dont nous venons de parler, les bas-reliefs du rang supérieur sont en très-mauvais état. Le second rang commence par

un Perse vêtu d'une robe et portant un poignard à la ceinture. Dans la main droite, il tient un bâton, qui paraît être la marque distinctive de son emploi, tandis qu'il donne la gauche à un personnage placé derrière lui. Celui-ci en précède quatre autres dont il paraît être le chef. Trois portent sur leurs deux mains des vêtements. Le quatrième tient deux grandes coupes. La partie supérieure des figures est trop maltraitée pour qu'on puisse y retrouver les moindres traces de coiffure. Le premier personnage du deuxième groupe porte la tunique persane, et un bâton moins long que celui de l'introduit dans le premier groupe. Un collier entoure son cou. Il donne la main gauche au premier personnage d'un groupe de six figures couvertes d'une espèce de surtout, et ayant les bras nus de la main jusqu'au coude. Deux personnages portent des bassins, et un troisième une pièce d'étoffe; le quatrième tient un bâton de la main droite, et dans la gauche le bout d'une corde par laquelle il conduit un taureau; le cinquième marche à côté de l'animal, la main sur son dos, et le guide avec attention. Le taureau est admirablement fait, et le pas lourd de cet animal est rendu en perfection. Le troisième groupe est précédé d'un Perse avec la longue robe, conduisant également un groupe de six personnes, dont les deux dernières poussent des bœufs à longues cornes (voy. *pl.* 14). Le conducteur du quatrième groupe est vêtu d'une tunique. La figure qui vient ensuite est habillée de la même façon, mais ne porte ni bâton ni collier; à côté, marche un autre personnage tenant un cheval par la bride (voy. *pl.* 14). Les quatre qui suivent tiennent différents objets relatifs à l'équipement des chevaux. Le cinquième groupe a pour conducteur un homme vêtu de la robe longue. On peut remarquer que les fonctions d'introduit sont remplies alternativement auprès de chaque groupe par un Perse vêtu de la robe médique et par un Perse couvert de l'habit national. Dans ce groupe, nous voyons deux

personnages qui conduisent un taureau (voy. *pl.* 13, où nous avons ajouté un dromadaire qui se trouve sur un autre bas-relief), et trois qui sont armés de lances.

Le talent que l'artiste a déployé dans la représentation des parties nues de ses personnages est très-remarquable. La vérité des muscles, l'énergie de leur action, indiquent une tout autre main que celle qui a dû tracer les jambes roides, sans souplesse et sans vérité, de quelques-unes des figures complètement vêtues. Il est probable que le sculpteur principal ne daignait finir dans ces travaux que les parties les plus saillantes, laissant le reste à des artistes d'un ordre inférieur.

Nous ne poursuivrons pas plus loin cette description. Les personnes qu'un examen plus détaillé des bas-reliefs pourrait intéresser, feront bien de recourir à l'excellent ouvrage de Sir Robert Ker Porter.

Rien de si beau et de si triste que la vue des ruines que le voyageur aperçoit en arrivant à la plate-forme sur laquelle s'élevait jadis le palais (voy. *pl.* 7). Cette plate-forme, qui a trois cent cinquante pieds du nord au sud, et trois cent quatre-vingts pieds de l'est à l'ouest, est presque entièrement couverte de chapiteaux brisés, de débris de colonnes, et de ruines sans nombre, souvent ornés d'admirables sculptures. Les colonnes formaient quatre divisions. Il y avait comme une phalange centrale, profonde de six de chaque côté; un corps avancé de douze en deux rangs, et le même nombre flanquant le centre. La division avancée, composée d'une double ligne de six colonnes, est à vingt pieds de l'escalier. Une seule de ces colonnes est maintenant debout. Les bases très-endommagées de neuf autres colonnes subsistent encore, mais il ne reste plus que l'emplacement des deux dernières, qui complétaient la colonnade. A environ trente-huit pieds du bord occidental de la terrasse, se trouve la seconde double rangée de onnes. Cinq des douze colonnes de

cette division sont encore debout. Les chapiteaux et les bases sont assez bien conservés. De là à la rangée orientale, composée d'un nombre égal de colonnes, la distance est de deux cent soixante-huit pieds. Dans cette rangée, il y a quatre colonnes debout, et quatre piédestaux. Le reste a été totalement détruit, ou se trouve enseveli sous des monceaux de ruines qui sont devenus de véritables monticules. Les colonnes qui composent ces trois colonnades sont identiquement semblables; et on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou l'élégance de la forme et le fini du travail, ou la symétrie admirable observée par l'architecte. La hauteur totale de chaque colonne est de soixante pieds. La circonférence du fût, de seize pieds; et sa longueur, du chapiteau jusqu'au piédestal, de quarante-quatre pieds. On compte sur ce fût cinquante-deux cannelures. Le piédestal a la forme d'un lotus pendant. Les chapiteaux qui subsistent encore sont d'une forme très-gracieuse, et qu'on ne pourrait mieux comparer qu'à un corsage de femme (voy. *pl.* 15). Ker Porter pense que la toiture de l'édifice devait être de bois, et recouverte d'un mince revêtement de pierre. Le même auteur trouve une ressemblance frappante entre la disposition générale des colonnes de Persépolis et le plan du palais de Salomon, appelé *Palais du bois du Liban* (*).

A soixante pieds des colonnades de l'est et de l'ouest, s'élevait la phalange centrale composée de trente-six colonnes. Aujourd'hui cinq seulement subsistent entières; si l'on joint à celles-ci les autres groupes, on trouve qu'il y en a quinze encore debout. Le groupe central forme six rangs de six colonnes chacun, ce qui donne un carré parfait. Ces colonnes sont placées à la même distance l'une de l'autre que dans les autres divisions; la circonférence et le piédestal, comme aussi les ornements, sont de dimension semblable; mais ces colonnes

(*) Voyez *III Rois*, vii, 2.

n'ont que cinquante-cinq pieds de hauteur. Leurs fûts, cannelés comme ceux des autres colonnes, n'ont que trente-cinq pieds de long. Les chapiteaux sont tout différents, et ressemblent à ceux du grand portique. On voit sur ces colonnes les marques d'un corps étranger destiné à les joindre à un toit. Une autre circonstance vient encore confirmer cette idée de l'existence d'un toit au-dessus de ces colonnes imposantes. La partie des chapiteaux tournée vers l'intérieur du carré porte des traces de la chute de quelque corps lourd, qui, en tombant, les a considérablement endommagés, tandis que le côté extérieur n'est presque point altéré.

Dans la rangée du milieu, on observe une particularité qui donne lieu, dit Ker Porter, à une conjecture intéressante. Tous les piédestaux de cette rangée, qui en a douze, s'élèvent de quelques pieds au-dessus de ceux qui les environnent, et semblent disposés de manière à soutenir un niveau exhaussé. Pour quiconque a vu la fête du *Nourouz*, une pareille disposition semble parfaitement convenir à cette cérémonie. Sur le pavé de marbre qui devait couvrir ces piédestaux, s'élevait probablement le trône où le roi, suivant une coutume qui remonte à la plus haute antiquité et qui subsiste encore de nos jours, était assis au-dessus du niveau sur lequel se rangeaient les courtisans.

L'édifice le plus voisin du palais que nous venons de décrire est situé sur une élévation d'environ sept ou huit pieds, et occupe un espace d'environ cent soixante et dix pieds sur quatre-vingt-quinze. On y monte du côté de l'ouest par un double escalier maintenant en ruine; des fragments qui subsistent çà et là prouvent que cet édifice était aussi décoré de sculptures. Le côté oriental est tellement couvert de débris, qu'il est impossible d'y apercevoir la trace d'un escalier correspondant. Au midi, toute la façade de la terrasse qui supporte l'édifice est occupée par un magnifique escalier. Là, de chaque côté d'une inscription

cunéiforme, sont sculptés des hommes d'une taille gigantesque, armés de lances, et dont on ne découvre plus que la tête et les épaules. Le reste du corps est caché sous les décombres.

Au nord, on trouve un espace de soixante-cinq pieds de large, où sont les fondations de quelques murs appartenant, suivant toute apparence, à l'ancien fronton de l'édifice. De chaque côté de cet espace, à quarante pieds de la descente méridionale, sont deux entrées majestueuses de quatre blocs de marbre presque noir. En dedans de ces portiques, deux gardes sont sculptés de chaque côté en bas-relief; ces personnages portent la robe médique et une longue lance; et, au lieu de la tiare, ils ont sur la tête un large bandeau qui, probablement, était de métal. En face du garde le plus avancé, on voit un long cylindre qu'il paraît saisir de la main gauche. Cet objet est peut-être, dit Ker Porter, le bouclier d'osier appelé *gerra*.

Sur le bord même de l'escalier occidental se trouve un portique; puis, à une distance de quelques pas, il y en a un second qui conduit dans une chambre de quarante-huit pieds carrés. Deux autres portes s'ouvrent du côté du nord, deux du côté de l'ouest, une au midi, et originellement deux à l'est. Une seule de ces dernières subsiste encore. Sur trois côtés de la chambre, on trouve plusieurs niches creusées dans la pierre, profondes de trois pieds, hautes de cinq, et larges de six. Quatre fenêtres de dix pieds de haut s'ouvrent du côté méridional, dans l'épaisseur du mur, qui est de cinq pieds. Ces fenêtres ne sont plus guère qu'à un pied du niveau de la chambre, à cause des ruines qui encombrent le sol. Au passage des portes est un bas-relief représentant un roi accompagné par deux serviteurs (voy. pl. 16). Le roi a le visage mutilé. Mais il y a une grande majesté répandue dans toute sa personne. Une longue barbe arrangée avec soin descend sur sa poitrine, et des cheveux épais et parfaitement bouclés couvrent son cou. De la main droite

il tient un bâton, terminé par un ornement mutilé, qui, probablement, ressemblait à une pomme; dans la main gauche il a un lotus. Des deux serviteurs, l'un porte une ombrelle, qu'il tient au-dessus de la tête du roi, et l'autre porte un chasse-mouches, qui se trouve placé au-dessous de l'ombrelle; de la main gauche, le même serviteur soutient un objet que l'on suppose être le mouchoir du roi. Au-dessus de ces trois personnages, on en voit un autre qui ressemble assez à ceux qui sont placés au-dessous. La seule différence est qu'il tient de la main gauche un cercle, et qu'il a la droite élevée et ouverte. Ce personnage sort d'un cercle qui paraît formé par deux serpents, et porte des ailes énormes. C'est le féroüher du roi. Le fini admirable de ces bas-reliefs fait regretter le mauvais état où ils sont.

Nous avons compté trois terrasses s'élevant au-dessus de la plaine: d'abord la grande plate-forme qui soutient tout le reste; puis la terrasse de Tschilminar; en troisième lieu, celle qui soutient l'édifice que nous venons de parcourir. Une quatrième terrasse se présente à environ quatre-vingt-seize pieds au sud de la précédente; son sommet est au niveau de celui de la troisième terrasse; trois de ses côtés sont cachés par les décombres. La terrasse forme un carré de quatre-vingt-seize pieds. Elle offre sur deux lignes droites les bases de dix colonnes; ces bases ont trois pieds trois pouces de diamètre. Si les décombres pouvaient être enlevés, nul doute qu'on ne retrouvât là les vestiges d'une place. A l'angle sud-ouest de cette terrasse est une nouvelle élévation carrée qui peut avoir, du sommet à la base, soixante-deux pieds, et supportait sur trois rangs, douze colonnes, dont les bases existent encore et ont le diamètre de celles de la colonnade voisine.

Immédiatement au delà de cette terrasse comparativement petite, s'en élève une cinquième beaucoup plus étendue. Mais avant d'en commencer la description, nous hasarderons, dit Ker Porter,

quelques suppositions sur l'un des emplacements que nous avons déjà parcourus. De l'extrémité méridionale de la colonnade sur la terrasse de Tschilminar, s'étend un espace de trois cent quinze pieds, courant droit de la colonnade au fronton septentrional d'un édifice de la cinquième terrasse. On ne trouve sur cet espace de terrain ni un pan de mur ni une colonne; seulement, le niveau est interrompu par un immense monceau de ruines qui couvrent les restes d'une partie du palais correspondant à celle qui s'élève au midi sur la cinquième terrasse, probablement de la plus magnifique de ces deux parties, de celle qui se trouvait plus rapprochée de la salle d'audience, et qui était, selon toute apparence, destinée aux banquets royaux. Cela étant, continue le même auteur, c'était là le palais qu'Alexandre détruisit dans le délire d'une orgie. Il est vrai qu'on ne découvre aucunes traces de feu sur les murs adjacents. On peut donc objecter que si un édifice aussi considérable avait été incendié, les ravages des flammes se laisseraient encore voir sur les murs. Mais en réfléchissant à quelles distances tous ces édifices se trouvent les uns des autres, séparés non-seulement par de simples espaces, mais sur des terrasses isolées, on concevra qu'un d'entre eux ait pu être brûlé jusque dans ses fondements, sans que le feu ait atteint aucun des autres. En outre, la solidité des murs de ces palais est telle, que le feu a pu s'y trouver renfermé comme dans une fournaise, consumant uniquement l'intérieur. On nous objectera encore que ce palais devait être d'une construction semblable à celle des autres; il est singulier qu'il ne reste aucune trace de ces murs dont nous admirons ailleurs la solidité. Mais il est possible que la pierre, minée par l'action du feu, se soit dégradée, et peu à peu soit tombée sur le toit déjà abattu. En outre, Plutarque nous apprend que l'ivresse d'Alexandre se dissipant presque aussitôt que cet acte insensé eut été commis, il donna des ordres pour éteindre le feu ou du moins l'empêcher de

s'étendre. Il est probable, d'après cela, qu'une partie de l'édifice aura été abattue pour arrêter l'incendie. Ces ruines furent ensuite abandonnées et restèrent dans le même état, ce qui n'étonnera personne, si l'on considère que la brièveté de la vie d'Alexandre et les troubles qui suivirent sa mort firent négliger Persépolis. Les souverains grecs et parthes aimèrent mieux prendre pour capitales d'autres villes que celles qui avaient été le théâtre de la gloire des anciens rois. Les cruelles dévastations des Arabes contribuèrent encore à faire abandonner Persépolis. Ainsi il est probable que la partie du palais qui fut incendiée, se trouve encore aujourd'hui à peu près dans le même état que le lendemain de cette nuit de destruction, 329 ans avant l'ère chrétienne.

Sur la cinquième terrasse, on peut admirer les restes d'une des constructions les plus belles et les plus régulières de toute la plate-forme. Ker Porter suppose que là étaient les appartements particuliers du roi. Ce qui subsiste encore de l'édifice doit faire regarder cette conjecture comme parfaitement fondée. On voit dans cette partie du palais les traces d'un aqueduc souterrain qui recevait l'eau d'un immense étang qu'on reconnaît au pied des rochers; l'aqueduc se dirige vers le nord, et on en peut suivre les vestiges jusqu'à la citerne, près du grand portique des taureaux, sur la première plate-forme. Nul doute que cet aqueduc n'eût bien d'autres ramifications, aujourd'hui cachées par les ruines. On l'a creusé dans le roc, et c'est là cette route souterraine que quelques anciens voyageurs ont décrite comme un passage secret communiquant avec d'autres mystérieuses excavations dans le sein de la montagne, et conduisant à l'entrée d'une salle de tombeaux.

A cent quatre-vingt-dix pieds au nord, un autre édifice s'étend sur un espace à peu près aussi vaste que celui de Tschilminar, c'est un carré parfait de deux cent dix pieds. Il a deux portes sur chacune de ses faces; celles du nord ont treize pieds

de large, tandis que les autres n'en ont que sept. Entre ces portes, se trouvent sept grandes fenêtres dont les embrasures ont dix pieds de profondeur, comme tout le reste du mur. Sur les autres faces, entre les portes, est une immense niche. Les côtés des portes sont richement ornés de sculptures; dans le compartiment le plus élevé, on retrouve le personnage royal dont nous avons déjà parlé (voy. pl. 17), assis sur son trône, les pieds posés sur un tabouret. Sur sa tête sont les restes d'un bas-relief représentant un dais soutenu par des colonnes fines, le tout surchargé d'ornements et de figures de lions et de taureaux. Le férocher qui accompagne ordinairement le roi devait être sculpté là comme ailleurs, mais on n'en voit plus de traces. Le roi est représenté dans ce bas-relief avec un costume simple, sans collier ni bracelets. De la main droite, il tient un long bâton ou sceptre; de la gauche, un lotus; derrière lui, est le personnage ordinaire qui tient le chasse-mouches et le mouchoir, et ayant le visage couvert. Vient ensuite une seconde figure vêtue de l'habit court des Perses, et portant l'arc royal et la hache d'armes. Un troisième personnage, vêtu de la robe médique, porte la tiare cannelée, et tient de ses deux mains une longue baguette. Devant le trône, sont deux encensoirs de forme gracieuse, avec des chaînes au couvercle, et un personnage dont le visage est couvert s'approche, portant un petit vase qui probablement contient des parfums. Immédiatement devant les encensoirs et en face du roi, se tient un homme vêtu de la tunique courte et du bonnet uni, tenant de sa main gauche le bâton, marque de sa dignité, et couvrant sa bouche avec la main droite, pour empêcher l'haleine d'arriver jusqu'au personnage royal en présence duquel il se trouve. Au-dessous de ce groupe, sont cinq rangées d'officiers ou serviteurs, séparées par une bordure de roses. Au delà du grand fronton septentrional de cet édifice, sont deux portiques. Là encore, sur les compar-

timents les plus élevés, on voit le personnage royal, mais accompagné d'un seul serviteur, celui qui tient le chasse-mouches (voy. *pl.* 18). Le dais qui garantit la tête du roi est parfaitement conservé et d'un travail admirable. On y remarque des bordures de roses, et d'autres où sont représentés des lions, ou des taureaux. Le férocher surmonte le tout; mais, au lieu d'un anneau, il tient un lotus; trois rangs de figures avec une large frise entre chaque rang remplissent l'espace entre le trône et le sol. Le premier rang est formé de quatre personnages qui ont quelque rapport avec des cariatides; le second contient cinq figures qui soutiennent de la même manière la frise intermédiaire. Une seule figure du dernier rang est visible; c'est un Ethiopien. Le tout est encadré dans des colonnes doubles auxquelles le dais est attaché, et qui ressemble d'une manière frappante aux ornements des tombeaux de Nakschi-Roustam, dont nous parlerons plus loin. Sur les quatre portiques de l'est et de l'ouest, on retrouve le bas-relief représentant un combat singulier entre un homme et différents animaux (voy. *pl.* 19). Les figures sont colossales. L'homme qui lutte avec les animaux est ordinairement appelé pontife-roi; il a un air noble et imposant, et porte une longue robe, mais ses bras sont complètement nus; ses cheveux touffus et bouclés sont entourés d'un diadème assez bas, et sa barbe, longue et terminée en pointe, est bouclée à la manière particulière aux rois; il saisit de la main gauche la forte corne qui sort du front de l'animal, et de la droite il lui plonge sa courte épée dans le corps. Il accomplit cette action avec calme. Dans le premier bas-relief, l'animal offre un composé monstrueux du corps et des membres d'un lion, avec la tête et le cou d'un aigle, couvert jusqu'à la moitié du dos d'un plumage qui imite les écailles d'une armure. Dans le bas-relief qui sert de pendant à celui-ci, la tête semble être celle d'un loup; les jambes de devant et le corps sont d'un lion, et les jambes de derrière sont

certainement celles d'un aigle. Le cou est couvert d'écailles et de plumes, et a aussi une crinière. L'animal porte des ailes qui s'étendent presque jusqu'à sa queue, extrêmement longue et formée d'une chaîne d'os, comme les vertèbres du dos. Les animaux des autres bas-reliefs sont d'une forme bizarre; il y en a un qu'on reconnaît aisément pour un lion à cornes, et l'autre pour un taureau unicolore. Un Persan qui se trouvait près de Sir Robert Ker Porter, lorsque celui-ci visita ces ruines, disait que les sculptures qui nous occupent représentaient les combats de Djemschid et de Roustam contre de mauvais génies revêtus de formes hideuses.

En sortant par le portique oriental où sont représentés le roi et le monstre à la longue queue, on a la montagne en face de soi. La pente commence à deux cents pieds du dernier édifice, et part de la plate-forme qui a été taillée à la base de cette montagne. Après avoir gravi une hauteur de plus de six cents pieds, on arrive à une tombe creusée dans le roc, et qui se trouve directement en face du grand édifice du pontife-roi. Une autre excavation est plus au sud, et plus haut sur la montagne. Près de l'angle sud-est de la plate-forme et sur le penchant de la colline, Ker Porter trouva le vaste réservoir où allaient se réunir toutes les eaux de la montagne, qui de là circulaient, à travers la plate-forme, par divers canaux souterrains, jusqu'à la citerne, d'où ces eaux allaient se répandre dans tous les édifices des diverses terrasses.

« En réunissant, dit Ker Porter, « le produit d'une résidence de plusieurs jours dans ce lieu si rempli « d'intérêt, j'eus la satisfaction de « trouver que j'avais pris des dessins « de presque tous les bas-reliefs importants, que j'avais levé un plan « fidèle du terrain, et copié différentes « inscriptions en caractères cunéiformes. Celles qu'on voit en quatre « compartiments, planches LV et LVI, « sont complètes, à l'exception de la « dernière, à laquelle il manque un

« petit nombre de lignes, que le dé-
 « rangement de ma santé ne m'a pas
 « permis de copier. Ce qui m'est arrivé
 « à cet égard pourra bien arriver aussi
 « à d'autres voyageurs curieux de re-
 « cueillir des inscriptions. Pour leur
 « épargner l'inconvénient de s'exposer,
 « plus longtemps qu'il ne serait néces-
 « saire, à un soleil dont les rayons
 « réfléchis par le roc et par les monta-
 « gnes donnent une chaleur tout à fait
 « insupportable, je vais indiquer les
 « inscriptions qui restent à copier. Ce
 « sont d'abord douze petites tablettes,
 « couvertes de caractères cunéiformes,
 « qui se voient au-dessus des animaux
 « de proportion colossale, placés dans
 « les deux grands portiques qu'on ren-
 « contre aussitôt après avoir monté
 « les degrés qui conduisent de la plaine
 « à la plate-forme. Il faut ajouter à
 « cela les lignes d'écriture qui entou-
 « rent les niches pratiquées dans l'édi-
 « fice qui est derrière cette partie des
 « ruines à laquelle appartient propre-
 « ment le nom de Tschilminar, et enfin
 « l'inscription très-dégradée qu'on voit
 « sur les parois de l'escalier qui est à
 « l'est du bâtiment indiqué par la lettre
 « N sur la planche XXXII.

« Tout malade que j'étais, il semblait
 « qu'une sorte de vertu attractive
 « comme celle de l'aimant m'entraînât
 « vers ce trésor inépuisable du plus vif
 « intérêt. Avant donc de prendre congé
 « de ces lieux, je parcourus tout le
 « terrain qui environne la base de la
 « plate-forme, pour voir si je trouve-
 « rais quelques vestiges de l'ancienne
 « ville. Il en reste bien peu aujourd'hui.
 « Le premier qui s'offrit à ma vue fut
 « un porche magnifique, isolé dans la
 « plaine, au nord de la plate-forme, et
 « à peu de distance des rocs. Les faces
 « intérieures de ses côtés sont sculp-
 « tées, et l'on y voit des personnages
 « vêtus de longues robes, et dont les
 « figures sont presque totalement bri-
 « sées. Le second objet qui se présenta
 « à moi est au sud-ouest de la plate-
 « forme, et consiste en un monceau de
 « magnifiques débris, qui paraissent
 « être les ruines d'un temple ou de
 « quelque autre édifice d'une grande

« importance. Sur les vues de Persé-
 « polis données par Chardin et le
 « Bruyn, cet emplacement est distingué
 « par une seule colonne qui s'élève
 « majestueusement du milieu de ses
 « pareilles brisées en pièces, comme un
 « héros entre des corps morts. Mais
 « aujourd'hui cette colonne est aussi
 « renversée, et les longues herbes qui
 « couvrent le terrain *agitent seules*
 « *leurs verts drapeaux sur les co-*
 « *lonnes renversées de la grandeur.*
 « Le dernier coup qui a jeté sur le sol
 « ce magnifique reste d'un édifice anti-
 « que a été frappé, il y a quinze ans,
 « par une troupe de gens du pays,
 « pour avoir le fer qui unissait les
 « pierres de cette colonne. J'appris
 « cette particularité d'un paysan qui
 « m'accompagnait journellement dans
 « mes recherches, et qui avouait avoir
 « pris part à cet acte de déprédation.
 « Il ajoutait en même temps que pa-
 « reille chose n'arriverait plus désor-
 « mais, parce qu'on connaissait par-
 « faitement le danger d'un semblable
 « sacrilège. A la demande que je lui
 « adressai pour savoir ce qu'il voulait
 « dire, il répondit que, peu de temps
 « auparavant, un homme du village
 « qu'il habitait avait renversé une co-
 « lonne de la grande terrasse, et qu'il
 « était mort le lendemain. Ce n'était
 « pas encore tout; tant de songes
 « avaient annoncé son malheureux sort,
 « et tant d'autres, depuis sa mort,
 « avaient prédit un pareil châtement,
 « de la part de Salomon ou du diable,
 « à quiconque imiterait son exemple,
 « que dorénavant il n'y aurait, disait-
 « il, personne d'assez hardi pour tou-
 « cher du bout du doigt à ces édifices,
 « dont la construction était due à l'as-
 « sistance efficace de l'un ou de l'autre
 « de ces puissants personnages, ou
 « même de tous les deux. Le résultat
 « de ces idées superstitieuses me fit
 « beaucoup de plaisir, et je regarderais
 « comme bien peu ami de la mémora-
 « ble antiquité, quiconque essaierait
 « de dissiper ce nuage protecteur. »

Le dernier objet digne de quelque
 attention, est un tombeau inachevé
 creusé dans la base de la montagne,

au sud de la plate-forme, et assez près des ruines dont nous venons de parler. Ce tombeau a, quant à l'architecture, le même caractère que les autres tombeaux de la montagne. « On a quelque peine à en approcher, parce que des blocs de pierre encombrant le passage; mais lorsqu'enfin je fus près du monument, dit Sir Robert Ker Porter, il me sembla, en le regardant, que le sculpteur y avait encore travaillé la veille. Je ne pouvais me figurer que je voyais une œuvre interrompue depuis deux mille ans. Le compartiment supérieur a seul été fini; on y a représenté le roi, l'autel et le férouher. Plein du souvenir de Cyrus qui fonda l'empire des Perses, et d'Alexandre qui le détruisit jusque dans ses fondements, je quittai les tombeaux vides, et la métropole déserte et silencieuse. »

On trouve dans plusieurs parties de la plaine d'Istakhar, appelée aussi *plaine de Mardascht*, des ruines du même style que celles de *Tschilminar*, et de petites niches taillées dans le roc, à une hauteur telle qu'il est difficile d'imaginer comment et dans quel but on les a creusées. En avançant vers le nord, à un mille et demi ou deux milles, le voyageur arrive à l'endroit appelé actuellement *Nakschi-Radjab*, ou le *portrait de Radjab*. C'est une salle creusée dans le roc, et ouverte par en haut. Le fond et les côtés de cette salle sont couverts de bas-reliefs. Une de ces figures, qui représente un roi perse de la dynastie des Sassanides, est devenue, on ne sait trop comment, pour les habitants du pays, un héros imaginaire auquel ils ont donné le nom de *Radjab*. Les têtes de presque tous les personnages de *Nakschi-Radjab* ont été mutilées par des musulmans fanatiques.

NAKSCHI-ROUSTAM, c'est-à-dire le *portrait de Roustam*, est situé à environ quatre milles de *Tschilminar*. Les monuments qui se trouvent dans ce lieu sont de deux sortes : les uns appartiennent à une époque antérieure à l'expédition d'Alexandre, et se composent de quatre tombeaux taillés dans

l'escarpement d'une montagne à une grande hauteur. Ker Porter est entré dans une de ces sépultures, dont les planches 2 et 3 donnent les bas-reliefs. Les autres monuments, placés à une hauteur moins grande que les tombeaux, et quelques-uns même dans la partie la plus basse de la montagne, ne remontent qu'à l'époque des Sassanides. Ce sont de grands tableaux en relief sculptés dans le roc. Nous donnons, d'après Ker Porter, le troisième, le quatrième et le cinquième bas-relief, qui forment nos planches 4, 5, 6.

En avançant vers le nord, du côté d'Isbahan, et avant d'arriver à Mourgab, on trouve un monument que les habitants appellent *Meschhed maderti-Souletman*, ou le *tombeau de la mère de Salomon*. Ker Porter a cru reconnaître dans cet édifice le tombeau de Cyrus; et la plaine où il est situé lui paraît être l'emplacement de l'ancienne Pasargade. Il ne faut pas confondre ce monument avec un autre moins ancien, et qui porte le même nom. Ce dernier, dont nous avons déjà parlé, est situé dans les environs de Schiraz.

Au delà du *Tombeau de la mère de Salomon*, est le beau village de Mourgab, défendu par un fort, et dans lequel se trouvent plusieurs jardins. Il y a, près de Mourgab, des sources d'une eau excellente qui arrosent toute la plaine. Les montagnes d'alentour sont couvertes de vignes qui présentent un aspect assez gai; et le village a une apparence de propreté, et, pour ainsi dire, de jeunesse, qui surprend d'une manière agréable l'œil du voyageur fatigué par la vue des ruines et des décombres qui couvrent presque entièrement le sol de la Perse. Les murailles de Mourgab ont été réparées; et de nouvelles maisons s'élèvent çà et là dans l'intérieur du village. Le district est gouverné depuis environ six cents ans par une famille d'origine arabe, dont le chef était, il y a quelques années, un seigneur nommé Aga-Khan. M. Morier pense que c'est à la supériorité bien reconnue du caractère arabe sur le caractère persan, qu'il faut attribuer la prospérité relative de

ce pays. On trouve, dans le voisinage de Mourgab, des mines de plomb. Le village est situé à cinq milles de ruines importantes décrites par Ker Porter. Notre planche 1^{re} offre la copie d'un bas-relief dessiné sur les lieux par ce voyageur.

Au delà de Mourgab, on ne trouve plus d'anciens monuments. Les ruines, comme on voit, peuvent être divisées en quatre parties pour le voyageur qui va d'Ispahan à Schiraz : celles de la vallée de Mourgab, de Nakschi-Roustam, de Nakschi-Radjab, et de Tschilminar.

FESA ou BESA. Des rues étroites et boueuses, garnies de chaque côté de maisons construites de briques cuites au soleil, et presque toutes tombant en ruine : tel est l'aspect général de la ville. On y trouve quelques édifices construits en briques cuites au four, qui sont aussi en très-mauvais état. Les habitants paraissent pauvres et misérables. On voyait encore à Fesa, quand Sir William Ouseley y passa, en avril 1811, le cyprès qui avait excité l'admiration du voyageur Pietro della Valle. Cet arbre était si gros, qu'il remplissait un rond formé par les bras étendus de cinq hommes. Le seul édifice ancien qu'on remarque à Fesa est un grand bâtiment construit de briques, et qui paraît avoir trois siècles d'existence. Il y a encore, à Fesa, un beau collège ou *médresé*, bâti depuis peu d'années, et qui présente cependant déjà des signes évidents de décadence. Sir William Ouseley visita les environs, espérant y trouver quelques restes d'antiquités ; mais il fut trompé dans son attente. Cependant, si nous en croyons les auteurs persans, Fesa était autrefois aussi grande que Schiraz, et l'emportait sur cette dernière ville par la pureté de l'air et la bonté des eaux. Fesa avait, dans le dixième siècle, de belles manufactures de tapisseries et de brocart.

DARABGUERD. Cette ville, dit le géographe Cazwini, formait autrefois un cercle si parfait qu'on l'aurait cru tiré au compas. Au milieu de la ville était un château très-fort et envi-

ronné d'un fossé profond. Ce château tombait déjà en ruine au quatorzième siècle. Actuellement Darabguerd n'est plus qu'un village, et la moitié des maisons sont désertes ou ruinées. La plus grande partie de l'emplacement qu'occupait l'ancienne ville forme aujourd'hui des jardins et des vergers. Darabguerd est exposé à de grandes chaleurs, et la peste s'y fait sentir assez souvent. On dit aussi que l'eau y est très-mauvaise. Tous ces inconvénients ne l'ont pas empêché d'être autrefois une ville florissante, et même, si nous en croyons les géographes, un séjour délicieux. Il y a, près de Darabguerd, une source de cette matière bitumineuse que les Persans appellent *moumi* (*), et à laquelle ils attribuent des vertus médicinales si extraordinaires qu'ils la regardent comme plus précieuse que l'or. Cette source, comme toutes celles du même genre, appartenait au roi.

FIROUZABAD, assez peu importante, est fameuse par son eau de roses, qui passe pour la meilleure de toute la Perse.

CAZEROUN, encore assez florissante au commencement de ce siècle, est aujourd'hui presque détruite par les tremblements de terre. M. Alexander remarque que tous les étages supérieurs des maisons y ont été renversés sur les rez-de-chaussée, qui sont entièrement cachés par les ruines. C'est une des villes les plus chaudes de la Perse. On y voit un beau jardin appartenant au gouverneur, et planté de cyprès, d'orangers, d'abricotiers, et d'autres arbres fruitiers. La fleur d'orange, qui se trouve en abondance dans les environs de Cazeroun, donne au miel qu'on y récolte un goût exquis, qui le fait rechercher par les Persans. On cultive beaucoup de blé et de tabac dans les campagnes d'alentour. On voit, près de Cazeroun, les ruines de Schapour, ville bâtie par Sapor I^{er}, qui lui donna son nom. Ces ruines n'ont encore été décrites en détail par aucun voyageur.

(*) Nous disons en français *momie* ou *mumie*.

SOURMA n'est plus guère qu'un monceau de décombres.

YEZDKHAST ou **YEZDIKHAÏST**, ville assez importante du temps de Chardin et jusqu'à la conquête des Afgans, mais peu considérable aujourd'hui. La bonté du pain d'Yezdkhast est devenue proverbiale dans toute la Perse; et on dit communément, pour désigner trois choses excellentes : *Scherabi Schiraz, nani Yezdkhast, zani Yezd*, c'est-à-dire, « vin de Schiraz, pain d'Yezdkhast, femme d'Yezd. »

BENDER-ABOUSCHEHR ou **BOUSCHEHR**, vulgairement appelé Bouschir, est actuellement le principal port de la Perse. Cette ville est située sur une langue de terre couverte autrefois par les eaux du golfe Persique. Les maisons y sont construites de terre, ou de pierres blanches, qu'on trouve aux environs, et avec des toits plats, du milieu desquels on voit sortir, dans différents quartiers de la ville, des espèces de tours carrées, hautes de soixante à cent pieds anglais, et que les Persans appellent *Badguir* ou *prend vent*. Ces tours, partagées en différents compartiments ou tuyaux, conduisent l'air dans la maison au-dessus de laquelle elles s'élèvent; et, pour peu qu'il y ait d'air, on est sûr de rafraîchir de cette manière un appartement, quelque grand qu'il soit. Plus ces tours sont hautes, et plus elles procurent d'air. On les ferme soigneusement pendant l'hiver. Les tours à vent servent principalement pour les appartements des femmes, qui, d'après les usages du pays, ne peuvent pas prendre le frais sur les plates-formes ou les terrasses, de peur que des étrangers ne les aperçoivent. Les badguir, quoique fort agréables pour diminuer la chaleur étouffante qui règne en été sur les bords du golfe Persique, offrent cependant de graves dangers dans les pays exposés, comme Bouschir, aux tremblements de terre. On a vu des maisons renversées et des habitants tués par la chute de ces édifices.

Du côté de la terre, la ville est fortifiée. Des tours bâties à une distance inégale flanquent le mur d'enceinte.

Le sol n'est pas bien cultivé dans les environs immédiats de Bouschir, et l'on n'y voit guère que des palmiers avec un bouquet de verdure au sommet. Solitude, chaleur accablante, aspect triste et monotone, tels sont les traits caractéristiques de Bouschir et de toute la côte du golfe Persique. Quoique Bouschir soit le port de mer le plus important de toute la Perse, on n'y voit cependant rien qui ressemble à ce mouvement, à cette activité qui règnent dans nos ports de commerce. Au lieu d'une forêt de mâts de vaisseaux à l'ancre, et de centaines de canots qui vont et viennent, on aperçoit à peine çà et là les mâts de quelque navire solitaire ou un seul petit bateau. La plupart des vaisseaux qui naviguent dans le golfe Persique touchent à Bouschir et à Basra, pour décharger ou prendre des marchandises. Tout ce commerce n'occupe guère annuellement que huit vaisseaux sous pavillon anglais, et six portant le pavillon de l'iman de Mascate. Ces bâtiments forment un total de quatre mille cinq cents tonneaux environ. Quant aux Persans, leur répugnance pour la marine est telle qu'ils n'ont ni navires de guerre, ni navires de commerce. On voyait encore à Bouschir, lorsque Sir William Ouseley y passa en mars 1811, la carcasse d'un vaisseau de soixante canons construit à grands frais par Nadir-Schah, avec des bois transportés du Mazenderan. On laissa pourrir ce vaisseau dans le port. Mais ce qui donnera une idée encore plus exacte de l'aversion des Persans pour la marine, et de leur peu d'habitude de la mer, c'est ce que nous apprend M. Morier, que des rameurs qui conduisaient le scheikh de Bouschir à bord d'une frégate anglaise à l'ancre dans le port, furent tellement incommodés par le mal de mer, que le capitaine anglais envoya son canot pour prendre à la remorque celui du scheikh, qui, sans ce secours, et réduit à l'équipage qui le montait, n'aurait peut-être jamais pu arriver jusqu'à la frégate. N'était cette disposition, qu'on remarquait déjà chez leurs ancêtres, il serait facile aux Per-

sans d'avoir une marine, en achetant dans l'Inde des vaisseaux ou des bois de construction. Les Anglais seuls pourraient s'opposer à ces achats, et ils n'en feraient rien, car ils n'auront jamais à redouter les flottes persanes.

On suppose que la ville de Bouschir contient environ quatre cents maisons, sans parler d'un grand nombre de huttes de bois de palmier qui se trouvent à l'entrée des portes de la ville. Les habitants sont, dit-on, au nombre de dix mille. Bouschir contient sept mosquées, quatre appartenant aux schiites, et trois aux sunnites; deux bains, et deux caravansérails. Les bazars ou marchés ressemblent à ceux des villes de province en Turquie. L'ancienne factorerie anglaise, située sur le bord de la mer, est fort endommagée. La nouvelle est située à environ deux milles de la place.

Les rues de Bouschir sont sales, larges de six à huit pieds anglais seulement, et infestées par des bandes de chiens galeux. Les matériaux qu'on emploie pour construire les maisons sont dans un état continuel de décomposition. Cela, joint à la poussière que soulèvent dans les temps secs le vent ou le passage des caravanes, forme un nuage épais qui obscurcit l'air et empêche de voir même à une petite distance. Des parcelles d'une poussière fine et presque impalpable entrent dans les maisons, couvrent les meubles et les habits. Mais ces inconvénients ne sont rien en comparaison des mouches et des cousins qui ne laissent de repos ni aux hommes ni aux bêtes.

Dans un climat aussi chaud que celui de Bouschir, on vit plus agréablement sous des tentes que dans des maisons. Cependant la résidence sous des tentes n'est pas sans avoir aussi ses inconvénients. En 1810, pendant que l'ambassadeur de Sa Majesté Britannique, Sir Gore Ouseley, était campé aux environs de Bouschir, un vent du sud-est emporta trois tentes très-grandes. Le même vent, accompagné d'une chaleur suffoquante, continua de souffler pendant plusieurs jours avec violence, et amena sur la ville et les campagnes

des environs des nuages de sauterelles. Bientôt la plaine fut couverte d'hommes, de femmes et d'enfants qui prenaient ces insectes pour s'en nourrir. En général, les Persans se montraient moins friands de ce mets que les Arabes. On mange les sauterelles bouillies avec du sel et de l'huile, du beurre ou de la graisse, ou bien grillées devant le feu. Quelques personnes se contentent de les faire tremper dans de l'eau chaude. La chair des sauterelles, dit Sir William Ouseley, n'est pas mauvaise, et ressemble un peu, pour le goût, à celle de la crevette.

Le climat de Bouschir est assez sain; toutefois les habitants souffrent tous de grands maux d'yeux qu'on attribue à la chaleur et à la sécheresse de l'air, ainsi qu'au sable très-fin que le vent soulève, et qui, entrant dans l'œil, l'affecte d'une manière extrêmement sensible.

Les femmes de la haute classe sont très-étroitement gardées à Bouschir; elles ne paraissent que fort rarement dans la rue, et sont toujours complètement voilées. Les femmes du peuple sont moins réservées; elles vont par troupes chercher de l'eau, et les plus âgées s'asseyent et causent entre elles auprès des puits, tout en filant le coton grossier que produisent les campagnes des environs. Quant aux jeunes filles, aussitôt qu'elles ont rempli d'eau leurs outres, elles s'en retournent, les emportant sur le dos. Le vêtement de ces femmes consiste en une chemise très-ample, de larges caleçons, et un voile qui couvre tout le corps.

La plaine aux environs de Bouschir abonde en animaux sauvages, tels que renards, loups, hyènes, porcs-épics, antilopes, sangliers et chèvres sauvages. On y a vu aussi quelques lions descendus des montagnes. On trouve encore à Bouschir des chiens d'une espèce très-grande et très-forte, que les habitants appellent *chiens de caravanes*, parce que cet animal est le plus vigilant et le plus brave défenseur des *cafilas* ou caravanes.

M. Morier trouva, non loin de Bouschir, et à deux pieds au-dessous du sol,

deux vases oblongs de terre cuite grossièrement faits, et longs de trois pieds et demi à peu près, avec un orifice de huit pouces de diamètre, bouchés par un petit couvercle; dans l'intérieur se trouvaient des ossements humains que le voyageur supposa être ceux d'une femme et d'un enfant. Sir William Ouseley donne le dessin de ces sortés de vases qu'on trouve assez fréquemment aux environs de Bouschir et surtout dans les ruines de la ville de Reschir, aujourd'hui entièrement détruite. On reconnaît cependant encore l'emplacement de la citadelle bâtie par les Portugais. Les réservoirs et les fossés taillés dans le roc subsistent toujours.

LARISTAN.

LAR, capitale de la province, est une petite ville située entre des montagnes, dans un pays sablonneux et aride. Les maisons y sont construites de bois de dattier, et recouvertes de branches du même arbre; on n'y voit aucun édifice digne de remarque. Les planchers des maisons de Lar ne sont point couverts de tapis, comme dans les autres provinces moins chaudes de la Perse. Les chambres sont garnies de grandes chaises de canne, sur lesquelles on se place, les jambes croisées. Cet usage tient à la nécessité où l'on est d'arroser plusieurs fois par jour pendant l'été, les salles et les chambres, pour y entretenir un peu de fraîcheur. On fabrique à Lar de la poterie, des armes à feu, des manteaux de feutre et des toiles peintes.

GOMROUN, ou BENDER-ABBASI, est assez bien fortifié. Presque toutes les maisons y sont bâties de terre. Le commerce de ce port est bien déchu de ce qu'il était autrefois; les exportations consistent en étoffes de soie et de coton de diverses couleurs, en châles de laine d'Yezd, en garance, noix, pistaches, etc. On y importe de la cassonade, du sucre candi, du fer, des bois de teinture, des cuirs tannés, du poisson salé, etc. Tout ce commerce est entre les mains des Arabes et des Indiens. Plusieurs nations européennes

avaient autrefois des comptoirs à Bender-Abbasi.

On ne boit dans la ville que de l'eau de pluie conservée dans des citernes; cette eau, qui a un goût de vase, n'est cependant pas malsaine, car les habitants qui n'en ont pas d'autre, ne sont point sujets au ver éthiopien ou ver de Guinée, si fréquent sur les bords du golfe Persique.

L'air qu'on respire à Goumroun est mauvais, et les chaleurs excessives qu'on y éprouve pendant l'été, forcent les habitants d'en sortir pour se réfugier à Kenao, joli village entouré d'une forêt d'arbres fruitiers, et situé à dix parasanges au nord de la ville. Gomroun devint, après la prise d'Ormouz par les Persans, au mois d'avril 1622, l'entrepôt du commerce que Schah-Abbas avait dessein d'entretenir avec l'Inde. Ce fut alors que ce prince substitua au nom de *Gomroun*, celui de *Bender-Abbasi*, qui veut dire *Port-d'Abbas*. Cette ville a perdu beaucoup de son importance, depuis environ cent ans. Vers 1800, le schah de Perse céda à l'iman de Mascate la ville et le territoire de Bender-Abbasi avec la ville de Minao et les îles de Kischmisch et d'Ormouz, moyennant une redevance annuelle de sept mille tomans (environ cent quarante mille francs), laquelle n'a jamais été exactement payée. Cependant le soufre qu'on recueille aux environs de Bender-Abbasi, est pour l'iman la source d'un fort revenu.

GOLFE PERSIQUE.

Nous ne pouvons pas quitter les côtes du Farsistan et du Laristan, sans parler du golfe Persique et des îles qui y sont situées. L'entrée de ce golfe est au delà du cap Bombarec (plus exactement *Mobarec*, c'est-à-dire, *heureux, fortuné*), entre l'île d'Ormouz et le cap Mocendon, ou mieux *Mama-Salama*, nom d'une sainte mahométane. Les marchands indiens sont dans l'usage, lorsqu'ils passent près de ce cap, de jeter à la mer des noix de cocos, ainsi que des fleurs et des fruits, pour s'assu-

rer une traversée favorable. Quelquefois même ils équiperont un petit vaisseau, dans lequel ils mettent des échantillons de tous les articles qui composent la cargaison de leurs navires, et jettent à la mer ce joujou, qu'ils laissent aller au gré des vents et du courant. Si le petit vaisseau est porté du côté de la terre, ils en infèrent que leur voyage se terminera heureusement. On trouve souvent à plusieurs lieues en mer quelques-uns de ces vaisseaux en miniature. Auprès du cap Mocendon, se trouvent cinq petits îlots appelés les *Coins*, et auxquels d'Anville donne le nom de *rochers de Baba Selam*. Les Coins servent de retraite à des pirates, qui s'y tiennent en embuscade. Le cap et les îlots sont formés d'une roche calcaire nue et aride. On n'y voit que des oiseils sauvages, qui poussent au milieu des fentes des rochers. La mer est très-poissonneuse dans cet endroit.

ORMOUZ. Vis-à-vis des Coins, se trouve la fameuse île d'Ormouz, dont les pics élevés paraissent couverts de neige, parce que le roc qui les compose est revêtu d'une couche de sel qu'on trouve également sur presque toute l'île. Les historiens persans rapportent que Kothbeddin, prince qui régnait à Ormuz ou Hormouz (*) sur la côte de Perse dans le quatorzième siècle, ayant été obligé de fuir du continent, se retira dans cette île alors nommée Djaroun, et y bâtit une ville qu'il appela Ormuz, comme la capitale qu'il venait d'abandonner. Ce nom devint bientôt celui de toute l'île.

Avant la découverte du cap de Bonne-Espérance, par don Vasco da Gama, tous les trésors de l'Orient étaient entassés à Ormuz, dont Milton cite encore la richesse dans son *Paradis perdu* (liv. II, vers 1^{er}). Abdalrazzac, ambassadeur de Schah-Rokh, roi de Perse, qui visita Ormuz en 1442, lorsqu'il se rendait dans l'Inde, soutenait que cette ville n'avait pas d'égale sur la face de la terre; et les auteurs

orientaux s'accordent à dire que les habitants d'Ormouz savaient se procurer sur leur rocher stérile toutes les jouissances du luxe le plus raffiné.

La position d'Ormouz est naturellement très-forte; et les Ormouziens, qui se croyaient inexpugnables dans leur île, chantaient deux vers persans qui signifient : « Le cœur de mon ennemi brûle de douleur, parce que la mer m'entoure de tous côtés. » Cependant, malgré les eaux qui défendaient l'approche de ses remparts naturels garnis de braves et nombreux défenseurs, Ormuz tomba au pouvoir d'Albuquerque. Ce fut vers la fin de septembre de l'année 1507 que ce grand capitaine se présenta devant Ormuz avec une flotte de sept voiles, montée par quatre cent soixante matelots et soldats. Ces moyens étaient bien faibles pour réduire une ville aussi peuplée et aussi puissante qu'Ormouz. L'homme extraordinaire qui commandait l'expédition suppléa à tout. Seifeddin, roi d'Ormouz, s'attendant à être attaqué par les Portugais, avait fait armer en guerre environ soixante vaisseaux qui étaient dans le port, et dont plusieurs même appartenaient à d'autres puissances et avaient été retenus de force. Albuquerque, aussitôt arrivé, alla jeter l'ancre hardiment au milieu des cinq vaisseaux les plus forts des ennemis, parmi lesquels s'en trouvait un appelé *Méri*, sur lequel on avait placé un très-grand nombre d'équipage et beaucoup d'artillerie. Les négociations qui avaient amené l'escadre portugaise à Ormuz traînant en longueur, et Albuquerque voyant que l'intention du roi était de gagner du temps pour attendre les nouveaux renforts qui devaient lui arriver d'un instant à l'autre, se décida à livrer le combat. Les capitaines de la flotte portugaise étaient très-opposés à cette résolution, soit qu'ils fussent effrayés des préparatifs des ennemis, ou qu'ils craignissent, ce qui est infiniment plus probable, de voir leur commandant donner de nouvelles preuves de sa supériorité. Albuquerque ayant convoqué ces capitaines à son bord, les consulta,

(*) C'est l'Appolon d'Arrien, *Indic*. xxxiii, 2, aujourd'hui détruite.

non pour savoir, comme il le dit lui-même, s'il était convenable d'attaquer, mais comment on devait attaquer; puis il leur adressa ces paroles : « Moi, Messieurs, je ne suis pas homme à terminer une affaire aussi importante que celle-ci avec des tergiversations et des grands mots; mais je veux, comme chevalier et brave capitaine, exécuter les ordres que j'ai reçus et qui m'ont été donnés par le roi notre seigneur. Ainsi, la fortune pourra bien incliner du côté où elle voudra : pour moi, j'espère, par la passion de Jésus-Christ, dans laquelle je mets toute ma confiance, que je casserai la tête à ces musulmans, et que je rendrai leur roi tributaire du roi notre seigneur, ou bien ils porteront ma tête en trophée dans leurs mains. Voilà la meilleure et la plus salutaire résolution que nous puissions prendre dans les conjonctures présentes; et nous sommes dans une position à ne pouvoir pas faire autrement. Que chacun de vous se retire donc sur son vaisseau, et dispose tout pour le combat. Lorsque vous entendrez un coup de bombe, soyez prêts à agir, et faites ce que vous me verrez faire (*). » Les capi-

taines de la flotte, quoique mécontents, firent très-bien leur devoir; l'artillerie fut servie avec beaucoup d'intelligence, et, dès le commencement de l'action, les bombardiers portugais coulèrent bas deux vaisseaux. Les ennemis imaginèrent alors de faire avancer un grand nombre de petits bateaux légers à rames, qui, protégés par la fumée qui les enveloppait, s'approchaient des navires d'Albuquerque, sur lesquels des archers habiles lançaient une grêle de traits. Les Portugais tirèrent sur ces bateaux quelques coups de bombe qui en coulèrent à fond une vingtaine, et mirent le désordre dans toute la flottille. Les gens qui montaient les bateaux se jetèrent à la nage, espérant se sauver ainsi avec plus de facilité. Albuquerque les fit poursuivre dans l'eau par des chaloupes et des canots armés, et en tua un grand nombre. Cependant le *Méri* résistait toujours; son équipage, réduit à soixante hommes, tenait encore très-ferme. Enfin ce vaisseau fut emporté à l'abordage. Alors Albuquerque fit mettre le feu à une trentaine de navires, dont on coupa les câbles pour les éloigner du port, où ils auraient pu embraser les bâtiments portugais. Quelques navires qui se trouvaient sur le chantier, dans un faubourg de la ville, furent également incendiés avec le faubourg. Vers le soir, et lorsque le soleil était déjà couché, le roi d'Ormouz, voyant sa flotte détruite, et une partie de sa capitale réduite en cendres, envoya un parlementaire pour traiter de la paix. Albuquerque fit d'abord remonter sur ses vaisseaux les matelots et les soldats qui se battaient encore sur le rivage, et qui, excédés de faim et de fatigue, auraient pu succomber sous le nombre; car le combat durait depuis le matin, et personne, du côté des Portugais, n'avait pris de nourriture de tout le jour. Il s'occupa ensuite de régler les conditions de la paix, et de faire élever une citadelle qui garantît au roi de Portugal la possession de l'île. Les travaux, quoique poussés avec une rapidité extraordinaire, furent cependant exécutés avec la solidité qui distingue

(*) Il m'est impossible de rendre dans toute sa naïveté énergique le discours d'Albuquerque. Voici les propres paroles de ce grand homme : « Eu Senhores não sou homem pera acabar hum feito tam grande como este com dissimulações, e moralidades : mas como cavalleiro, e grande capitão executar as obrigações de meu regimento, como por El Rey, Nosso Senhor me he mandado : e por isso a fortuna se poderá acostar a qualquer parte que quizer; mas eu espero na payxão de Jesus Christo em que tenho toda minha confiança, de quebrar a cabeça a estes Mouros, e fazer seu rey tributario del Rey Nosso Senhor, ou me hão de levar a cabeça nas mãos, e este he o milhor e mais são conselho que em tal caso e tempo podemos tomar, pois estamos em lugar que se não pode fazer outra cousa, e cada hum se va pera a sua não fazer prestes, e ouvindo hum tiro de bombarda acuda, e faça o que me vir fazer. » Voyez *Commentarios*, t. I, pag. 144 de l'édition de Lisbonne, 1774, 4 vol. in-8.

les constructions des Portugais. Cette citadelle, qu'Albuquerque nomma *Notre-Dame de la Victoire*, subsiste encore aujourd'hui. L'iman de Mascate y entretient une garnison d'environ deux cents hommes, pour empêcher les pirates djoasmis de s'emparer d'Ormouz.

L'île la plus rapprochée d'Ormouz porte le nom de *Kischmisch* et de *Kischm*, dont les Portugais ont fait *Queixome*. On l'appelle encore *Djé-ziréh-diraz* ou *l'île longue*. Cette île, qui est effectivement la plus considérable du golfe, a environ vingt lieues de longueur. Sa population, entièrement composée d'Arabes sunnites, est de trois à quatre mille habitants, répartis dans une centaine de petits villages et de hameaux.

Sur la partie orientale de l'île, se trouve un fort bâti par les Portugais et très-délabré; l'iman de Mascate y entretient une garnison.

Entre Ormuz et Kischm, est la petite île de Larec, aujourd'hui inhabitée. On y voit une forteresse construite par les Portugais et qui est encore en assez bon état.

Au delà de Kischm, sont les deux îlots appelés par les Persans la *Grande* et la *Petite-Tombe*.

Au nord-ouest de Kischmisch, se trouve Bassadore, qui est l'endroit le plus chaud de tout le golfe. Il y a dans cette ville deux ou trois maisons d'Européens et un petit bazar habité par des Arabes, et situé au milieu des ruines d'une grande ville portugaise. Les réservoirs qui fournissaient d'eau les habitants sont encore entiers. « Partout, » dit l'auteur anglais auquel nous empruntons ces détails, « à l'est du cap de Bonne-Espérance, le long des côtes de l'Afrique, de l'Arabie, de la Perse et de l'Inde, on rencontre les débris des forteresses et des factoreries élevées par les Portugais. On conçoit à peine comment, avec sa faible population, le Portugal a pu envoyer un nombre d'hommes suffisant pour occuper tant d'établissements divers, tout en continuant à coloniser le Brésil. »

A l'opposite de Bassadore, se trouve RASALKHAÏMA, station bien connue des pirates djoasmis. Ce repaire fut complètement détruit en 1820, par les forces placées sous les ordres de Sir William Grant Keir. La flotte des pirates se composait, en 1809, de cinquante bâtiments qui répandaient la terreur dans le golfe Persique, et s'emparaient de tous les navires, sans avoir égard à leur pavillon. Ces pirates étaient dans l'usage de commencer leur attaque en lançant des pierres à bord du bâtiment dont ils voulaient s'emparer, puis ils en venaient à l'abordage; et, pour premier acte de possession, ils jetaient de l'eau sur le navire afin de le purifier. Cela fait, ils amenaient l'un après l'autre, sur le passavant, les hommes de l'équipage, auxquels ils coupaient la tête, en criant : *Allah acbar, Dieu est très-grand*; et, après chaque exécution, ils s'écriaient : *La ilah illa Allah, Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu* (*).

Ces forbans avaient, à vingt-cinq milles environ de Rasalkhaïma, une pêcherie de perles extrêmement lucrative. Autrefois, la pêche avait lieu principalement à l'île de Bahrein. Aujourd'hui, les perles de Kharac passent pour tout aussi belles, et la pêche se fait le long de la côte d'Arabie et sur une grande partie de la côte de Perse. Les caps Verdistan et Nabon, et l'île de Boschab, sont les lieux les plus fameux de la côte de Perse : cependant on peut admettre, comme règle générale, que, partout où il existe un banc dans le golfe, on y trouve des huîtres perlières. Depuis que les Anglais font une grande partie de leurs achats de perles aux bancs de

(*) La profession de foi complète des mahométans est comme on sait : *La ilah illa Allah, wa Mohammed rasoul Allah; Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est l'envoyé de Dieu*. Mais la tribu de Djoasmis appartient à la secte des Wahabites, lesquels, tout en professant un grand respect pour le Coran, ne tiennent que peu ou point de compte de Mahomet et omettent toujours la dernière partie du symbole musulman,

la côte de l'île de Ceylan, la pêche du golfe Persique a perdu de son activité. Une faible partie du produit de la pêche seulement passe en Perse. Le commerce des perles appartient presque exclusivement à l'imam de Mascate. On distingue deux espèces de perles : les jaunes, que l'on envoie chez les Marates, et les blanches, qui passent de Basra et de Bagdad dans l'Asie Mineure, et de là en Europe, principalement à Constantinople. La perle du golfe Persique est aussi solide que le roc sur lequel elle pousse; et, bien qu'elle perde annuellement un pour cent de sa couleur et de son eau, elle perd cependant moins que celle de Ceylan, qui d'ailleurs est sujette à s'écailler. A cinquante ans, la perle du golfe Persique n'éprouve plus aucun déchet.

Au commencement de ce siècle, la pêche était affermée par différents chefs de la côte. Aujourd'hui, les gens qui veulent pêcher frètent un bateau par mois ou par saison, et y mettent un surveillant avec une quinzaine d'hommes, parmi lesquels il y a cinq à six plongeurs, qui commencent leur travail au lever du soleil, et le finissent à son coucher. Les huîtres qu'ils pêchent sont confiées au surveillant, et, quand la journée est finie, on les ouvre sur une toile blanche. Le pêcheur qui, en ouvrant une huître, y trouve une perle de grand prix, la met aussitôt dans sa bouche, s'imaginant lui donner par là une belle eau. Lorsque la pêche est finie, cet homme a droit à un présent.

Les plongeurs parviennent rarement à un âge avancé. Leur corps se couvre de plaies, leurs yeux deviennent faibles et pleins de sang. Ces hommes peuvent rester cinq minutes sous l'eau. A peine en sont-ils sortis, qu'ils y rentrent; car, s'ils tardaient trop longtemps, il leur serait impossible de recommencer. Ils oignent d'huile l'orifice de leurs oreilles, et se couvrent le nez d'une corne. Ils suivent toujours un régime particulier, et ne se nourrissent que de dattes et d'aliments légers. Ils plongent dans

cinq, six ou dix brasses d'eau, quelquefois même davantage. Les plus grosses perles se trouvent ordinairement à une plus grande profondeur. On tira du banc de Kharac, à dix-neuf brasses (quatre-vingt-quinze pieds), la perle la plus grosse que Sir Harford Jones, très-grand connaisseur, eût jamais vue. L'animal qui se trouve dans la coquille est bon à manger, et il n'existe pour le goût aucune différence entre l'huître commune et l'huître perlière. Les grandes perles sont placées presque au centre de la coquille et au milieu de l'animal. Quand les pluies ont été abondantes, les pêcheurs augurent favorablement de la pêche des perles. Cette opinion est tellement bien établie, que les plongeurs exigent un salaire plus élevé quand la saison a été très-pluvieuse. Les Persans emploient les perles d'une qualité inférieure à garnir des pipes, des brides, des miroirs de poche, et autres colifichets semblables.

En face du cap Sertes, est l'île de Kenn, appelée par les naturels Kais. Cette île, située à environ douze milles anglais du continent, est couverte de dattiers et de plusieurs autres arbres. Kais appartenait autrefois à une tribu d'Arabes indépendants appelés les *Benou-Kaiser*. A six pieds au-dessous du sol, on trouve de l'eau, et les habitants ont tous des puits dans leurs maisons. La côte de l'île est pleine de bancs de corail.

Sur le cap *Bustion*, est une mine de cuivre, autrefois exploitée par les Portugais, qui ont construit dans ce lieu un fort qui subsiste encore aujourd'hui; mais la mine de cuivre est négligée depuis longtemps.

Non loin de là est située l'île qu'on appelle *Boschab*, ou mieux *Khoschab* (*bonne eau*), à cause d'une source d'eau fraîche que l'on y trouve.

Plus haut, dans le golfe Persique et près de Bouschir, est l'île de Kharac, dont nous venons de parler à l'occasion de la pêche des perles.

KIRMAN.

KIRMAN, capitale de la province, et

aussi appelée **SIRDJAN**, est entourée d'une muraille de terre, et défendue par une citadelle où se trouve le palais du gouverneur. Cette ville renferme un beau bazar, et compte environ trente mille habitants. On y voit un grand nombre de manufactures de châles (*) qui imitent ceux du Caschemir.

KHORASAN OCCIDENTAL.

MESCHHED, quoique bien déchu de ce qu'il était autrefois, est encore très-important par son industrie, son commerce, et surtout par le tombeau (*Meschhed*) de l'iman Ali, fils de Mousa, qui lui a valu son nom. Les habitants de toutes les parties de la Perse se rendent en pèlerinage dans cette ville, pour visiter le tombeau de l'iman, qui, au rapport de M. Fraser, est un des édifices les plus beaux et les plus riches de ce genre qui existent en Asie. Population, 30,000 habitants.

On voit, dans les environs de Meschhed, les ruines de Tous, qui était, sous les premiers califes, une des villes les plus considérables de la Perse. Le grand Haroun Raschid y mourut, l'an 193 de l'hégire (808-809 de J. C.).

NISCHABOUR. A vingt-cinq lieues environ à l'ouest de Meschhed, est la ville de Nischabour, qui fut pendant longtemps la capitale des princes de la dynastie des Seldjoucides. C'est la patrie de plusieurs poètes, et entre autres, du scheikh Ferideddin-Attar. Cette ville ne compte guère que deux mille maisons. Ses environs sont bien cultivés, et habités par une population nombreuse.

CABOUSCHAN, petite ville dans laquelle réside un chef puissant, qu'on regarde comme tout à fait indépendant du roi de Perse.

HISTOIRE DE PERSE.

Nous ne sommes que peu instruits de l'état de la Perse avant Cyrus. Nous

(*) Le mot *châle* est persan, comme on sait.

savons seulement que Chodorlahomor, roi des Élamites ou Perses, avait eu sous son obéissance, pendant douze ans, les rois de la Pentapole. La treizième année, ces rois se retirèrent de sa domination; et la quatorzième, Chodorlahomor marcha contre eux et les vainquit. Il reprit ensuite la route d'Élam, emmenant prisonnier Loth, neveu d'Abraham. Ce patriarche ayant appris le malheur de Loth, poursuivit Chodorlahomor avec trois cent dix-huit hommes choisis, l'atteignit à Dan, le défit, et délivra Loth. Nous ignorons ce que devinrent les Élamites jusqu'au règne de Nabuchodonosor, qui les subjuga de nouveau, secondé par Cyaxare, roi de Médie, son allié. Mais quoique tributaires de l'étranger, les Élamites eurent toujours sur le trône des princes de leur propre nation. La seule famille royale dont on trouve la mention est celle d'Achéménès ou des Achéménides, dont Hérodote indique la généalogie suivante :

Achéménès.	Teïspès.	Hystaspe.
Cambyse.	Ariaramnès.	Darius.
Cyrus.	Arsamès.	Xerxès.

La différence qu'on trouve entre les récits des auteurs grecs et ceux des auteurs orientaux, nous oblige à traiter séparément plusieurs parties de l'histoire de Perse d'après ces deux sources. Nous commencerons par les auteurs grecs.

HISTOIRE DE PERSE D'APRÈS LES SOURCES GRECQUES.

L'histoire de Perse, telle que nous l'ont transmise les Grecs, ne commence, à proprement parler, qu'au règne de Cyrus. Les auteurs originaux qui ont écrit la vie de ce prince, Hérodote, Ctésias et Xénophon, diffèrent souvent dans leurs récits, et on tenterait en vain de les concilier. Hérodote nous explique la cause de cette contradiction, en nous apprenant que de son temps il existait quatre traditions différentes sur Cyrus. Nous pouvons donc admettre que les trois auteurs ont écrit avec une égale bonne foi. Il s'agit

seulement de savoir quel est celui qui a montré le plus de discernement dans le choix des traditions. Or, il est facile de voir que, dans son récit, Xénophon est infiniment plus simple et plus éloigné du merveilleux qu'Hérodote et Ctésias, et que les actions et les paroles qu'il prête à son héros, conviennent parfaitement au caractère qu'on doit lui supposer, à n'en juger que par la vraisemblance. Mais une preuve tout à fait décisive en faveur de Xénophon, c'est l'accord admirable qui existe entre son livre et ce que l'Écriture nous apprend touchant Cyrus. Cicéron, il faut en convenir, paraît regarder la *Cyropédie* comme un roman historique, et non comme une véritable histoire (*); mais cet auteur ne soutient son opinion d'aucune preuve; et peut-être aurait-il pensé différemment, s'il avait eu le contrôle que nous possédons dans nos livres saints. On peut d'ailleurs concilier jusqu'à un certain point les deux opinions, en disant que Xénophon s'est plu à embellir son sujet en y ajoutant quelques détails étrangers, sans altérer toutefois les faits importants. Le précis des trois narrations donnera au lecteur les moyens de juger. Voici d'abord la relation d'Hérodote :

Astyage, roi des Mèdes, avait une fille unique appelée Mandane. Ayant rêvé que cette princesse rendait une si grande quantité d'eau, que toute l'Asie en était inondée, il consulta les devins qui lui dirent que de sa fille naîtrait un prince qui serait un jour souverain de toute l'Asie. Craignant les résultats de cette prédiction, Astyage ne voulut point marier sa fille en Médie, et il la donna à Cambyse, Perse d'une condition élevée, mais qui n'aurait pas pu soutenir par sa puissance et ses richesses l'ambition de son fils. Un an après ce mariage, il eut un nouveau songe, et crut voir sortir de Mandane une vigne qui couvrirait toute l'Asie.

(*) Cyrus ille a Xenophonte, non ad historiam fidem scriptus, sed ad effugium justitiam imperii. Voy. la première lettre de Cicéron à son frère Quintus.

Les mages déclarèrent que ce songe indiquait que le fils qui naîtrait de Mandane enlèverait la couronne à son grand-père. Pour éviter ce malheur, Astyage appela en Médie sa fille qui était alors enceinte, dans l'intention de faire périr l'enfant dont elle accoucherait. Bientôt Mandane mit au monde un fils. Le roi ordonna à Harpage, sur lequel il se reposait du soin de toutes ses affaires, de faire mourir l'enfant. « Seigneur, répondit Harpage, j'ai toujours cherché à vous plaire; si vous voulez que l'enfant meure, j'obéirai à vos ordres. » Harpage prit l'enfant couvert de riches ornements, et s'en retourna chez lui. En abordant sa femme, il lui raconta tout ce qu'Astyage lui avait dit, ajoutant qu'il n'exécuterait point par lui-même les ordres de ce prince.

Aussitôt il fit venir un berger appelé *Mitradate*; sa femme, esclave d'Astyage, ainsi que lui, se nommait *Spaco*. Le berger que l'on avait mandé en diligence étant arrivé, Harpage lui parla ainsi : « Astyage te commande de prendre cet enfant, et de l'exposer sur la montagne la plus déserte, afin qu'il périsse promptement. Il m'a ordonné aussi de te dire que, si tu ne le fais pas mourir, et que tu lui sauves la vie de quelque manière que ce soit, il te fera périr par le supplice le plus cruel. »

Mitradate prit l'enfant, et retourna à sa cabane. Dès qu'il y fut arrivé, il dit à sa femme : Je n'ai pas plutôt été dans la ville, que j'ai vu et entendu des choses que je voudrais bien n'avoir ni vues ni entendues; et plutôt aux dieux qu'elles ne fussent jamais arrivées à nos maîtres ! Toute la maison d'Harpage était en pleurs; frappé d'effroi, je pénétrai dans l'intérieur, je vois à terre un enfant qui pleurait, qui palpitait. Il était couvert de drap d'or et de langes de diverses couleurs; Harpage ne m'eût pas plutôt aperçu qu'il me commanda d'emporter promptement cet enfant, et de l'exposer sur la montagne la plus fréquentée par les bêtes féroces : il m'a assuré que c'était Astyage lui-même qui me

donnait cet ordre, et m'a fait de grandes menaces si je manquais à l'exécuter. Chemin faisant, j'ai appris que l'enfant est le fils de Mandane et de Cambyse, et qu'Astyage ordonne qu'on le fasse mourir.

En achevant ces mots, Mitradata découvre le petit Cyrus. Charmée de sa beauté, la femme du berger supplie son mari de ne point l'exposer. « Je suis accouchée, dit-elle, d'un enfant mort, va le porter sur la montagne, et nourrissons celui de la fille d'Astyage, comme s'il était à nous. Par ce moyen, on ne pourra pas te convaincre d'avoir offensé tes maîtres, et nous aurons pris un bon parti : notre enfant mort aura une sépulture royale, et celui qui reste ne perdra point la vie. »

Le berger suivit le conseil de sa femme. Trois jours après, ayant laissé pour garder le corps de l'enfant un des bergers qui étaient sous ses ordres, il se rendit chez Harpage, et lui dit qu'il était prêt à lui montrer le cadavre de l'enfant. Harpage ayant envoyé avec lui ses gardes les plus affidés, fit, sur leur rapport, donner la sépulture au fils de Mitradata. Cyrus étant âgé de dix ans, eut une aventure qui le fit reconnaître. Il jouait avec d'autres enfants de son âge, qui l'éluèrent pour leur roi. Il distribuait à l'un la place d'intendant de ses bâtiments; de l'autre il faisait un garde du corps; celui-ci était l'œil du roi (*); celui-là devait présenter les requêtes des particuliers : chacun avait son emploi, selon ses talents et le jugement qu'en portait Cyrus. Le fils d'Artembarès, grand seigneur mède, ayant refusé d'obéir à Cyrus, fut frappé de verges. Outré d'un traitement si indigne de sa naissance, il porta plainte à son père. Artembarès alla trouver le roi, et, découvrant les épaules de son fils : C'est ainsi, lui dit-il, que nous a outragés

un de vos esclaves, le fils de votre berger.

Astyage, voulant venger le fils d'Artembarès, envoya chercher Mitradata et Cyrus. Lorsque ceux-ci furent arrivés, le prince dit à Cyrus : « Comment as-tu osé traiter d'une manière si indigne le fils d'un des premiers de ma cour ? » — « Je l'ai fait, seigneur, avec justice, répondit Cyrus. Les enfants du village, du nombre desquels il était, m'avaient choisi, en jouant, pour être leur roi; je leur en paraissais le plus digne : tous exécutaient mes ordres. Le fils d'Artembarès n'y eut aucun égard, et refusa de m'obéir. Je l'en ai puni; si cette action mérite quelque châtement, me voici prêt à le subir. »

Les traits de cet enfant, sa réponse noble, son âge qui s'accordait avec le temps de l'exposition de son petit-fils, tout concourait à le faire reconnaître d'Astyage, qui demeura quelque temps sans pouvoir parler; mais enfin, revenu à lui, et voulant renvoyer Artembarès afin de sonder Mitradata, « Artembarès, lui dit-il, vous n'aurez aucun sujet de vous plaindre de moi, ni vous, ni votre fils. » Ensuite il ordonna de conduire Cyrus dans l'intérieur du palais. Resté seul avec Mitradata, Astyage le presse et finit par apprendre de lui la vérité. Alors, pour se venger, il fit couper par morceaux le fils d'Harpage, qu'on servit ensuite dans un repas au père infortuné. Quant à Cyrus, les mages ayant déclaré que le songe avait eu son accomplissement lorsque les enfants l'avaient choisi pour leur roi, Astyage ne se mettant plus en peine de lui, le renvoya en Perse, où Cambyse et Mandane le reçurent comme un enfant qu'ils avaient cru mort en naissant. Cyrus étant parvenu à l'âge viril, Harpage lui envoya dans le corps d'un lièvre une lettre ainsi conçue :

« Fils de Cambyse, les dieux veillent sur vous, autrement vous ne seriez jamais parvenu à un si haut degré de fortune; vengez-vous d'Astyage, votre meurtrier; il a tout fait pour vous ôter la vie : si vous vivez, c'est aux

(*) Cette dénomination subsiste toujours dans l'Orient, et l'on appelle encore en Turquie *Ayan*, c'est-à-dire *Yeux*, un officier municipal chargé de veiller à la sûreté des particuliers et au bon ordre de la ville. Le mot *Ayan* est devenu français.

dieux et à moi que vous le devez. Vous avez sans doute appris, il y a longtemps, tout ce qu'il a fait pour vous perdre, et ce que j'ai souffert moi-même pour vous avoir remis à Mitradata, au lieu de vous faire mourir. Si vous voulez suivre aujourd'hui mes conseils, tous les États d'Astyage seront à vous. Portez les Perses à secouer le joug; venez, à leur tête, attaquer les Mèdes; l'entreprise vous réussira; soit qu'Astyage me donne le commandement des troupes qu'il enverra contre vous, soit qu'il le confie à quelque autre des plus distingués d'entre les Mèdes. Les principaux de la nation seront les premiers à l'abandonner; ils se joindront à vous, et feront les plus grands efforts pour détruire sa puissance. Tout est ici disposé pour l'exécution. Faites donc ce que je vous mande, et faites-le sans différer.»

Les Perses, qui depuis longtemps étaient indignés de se voir assujettis aux Mèdes, saisirent l'occasion de reconquérir leur liberté. Astyage, ayant eu connaissance des menées de Cyrus, fit prendre les armes à tous les Mèdes; et, dit Hérodote, comme si les dieux lui eussent ôté le jugement, il donna le commandement de son armée à Harpage, ne se souvenant plus de la manière dont il l'avait traité. Les Mèdes en vinrent aux mains avec les Perses, et Harpage, suivi de la plus grande partie de ses troupes, se joignit à Cyrus. Aussitôt qu'Astyage eut appris la défection des Mèdes, il fit mettre en croix les mages qui lui avaient conseillé de laisser partir Cyrus, marcha ensuite avec les troupes qui lui restaient, et livra bataille aux Perses. Il fut battu, et tomba entre les mains des ennemis.

Astyage perdit ainsi la couronne, après un règne de trente-cinq ans. Cyrus le garda près de lui jusqu'à sa mort, et ne lui fit point d'autre mal.

Cyrus retenait donc ainsi Astyage, son aïeul maternel. Crésus, roi de Lydie et allié de la famille d'Astyage, irrité à ce sujet contre Cyrus, avait envoyé consulter les oracles, pour savoir s'il pouvait lui faire la guerre. D'après une réponse ambiguë, Crésus

se décida à entrer sur les terres des Perses.

Les deux armées s'essayèrent dans la partie de la Cappadoce appelée *Ptérie*, par de violentes escarmouches. On en vint ensuite à une action générale, où il périt beaucoup de monde des deux côtés: enfin la nuit sépara les combattants, sans que la victoire se fût déclarée en faveur de l'un ou de l'autre parti.

Crésus voyant que ses troupes étaient beaucoup moins nombreuses que celles de Cyrus, et que ce prince ne tentait pas une nouvelle attaque, retourna à Sardes, et envoya sonner ses alliés, par des hérauts, de se joindre à lui dans cinq mois.

Cyrus, instruit du dessein de Crésus, se décida à marcher vers Sardes, pour ne pas laisser aux Lydiens le temps d'assembler de nouvelles forces. Cette résolution prise, il l'exécuta sans délai, et porta lui-même à Crésus la nouvelle de sa marche. Ce prince fit sortir les Lydiens, et les mena au combat.

Les deux armées se rangèrent en bataille sous les murs de Sardes, dans une plaine spacieuse et découverte, traversée par l'Hyllus et par d'autres rivières qui se jettent dans l'Hermus.

Cyrus, craignant la cavalerie lydienne, rassembla tous les chameaux qui portaient les vivres et le bagage, et les fit monter par des hommes vêtus en cavaliers, avec ordre de marcher à la tête des troupes, contre la cavalerie de Crésus. Il commanda en même temps à l'infanterie de suivre les chameaux, et plaça la cavalerie derrière l'infanterie. Les troupes ainsi rangées, il opposa les chameaux à la cavalerie ennemie, parce que le cheval craint le chameau, et n'en peut soutenir ni la vue ni l'odeur. Les chevaux n'eurent pas plutôt aperçu et senti les chameaux, qu'ils reculèrent; et les espérances de Crésus furent perdues. Cependant les Lydiens, ayant reconnu le stratagème, mirent pied à terre et attendirent les Perses de pied ferme. Mais enfin, après une perte considérable de part et d'autre, ils prirent la fuite, et se renfer-

mèrent dans leurs murailles, où les Perses les assiégèrent.

Le quatorzième jour du siège, Cyrus fit publier qu'il donnerait une récompense à celui qui monterait le premier sur la muraille. Animée par ces promesses, l'armée fit des tentatives, mais sans succès ; on cessa les attaques ; le seul Hyroeadès, Marde de nation, entreprit de monter à un certain endroit de la citadelle, où il n'y avait point de sentinelles. Il avait aperçu, la veille, un Lydien descendre de la citadelle par cet endroit, pour ramasser son casque, et remonter ensuite par le même chemin. Il y monta lui-même, et après lui d'autres Perses qui furent suivis d'une grande multitude. Ainsi fut prise la ville de Sardes.

Devenu maître du royaume de Crésus, Cyrus tourna ses armes contre Labynète, roi des Assyriens de Babylone. En marchant contre ce prince, il arriva sur les bords du fleuve Gyn-des. Un des chevaux blancs, appelés *sacrés*, emporté par son ardeur, sauta dans l'eau et s'y noya. Cyrus, indigné, menaça le fleuve de le rendre si petit et si faible, que les femmes même pourraient le passer sans se mouiller les genoux ; et, suspendant tout à coup son expédition contre Babylone, il fit creuser par ses troupes trois cent soixante canaux qui allaient aboutir au fleuve. Après avoir passé tout un été à ces travaux, Cyrus continua sa marche vers Babylone au commencement du printemps suivant. Les Babylo niens lui livrèrent bataille, mais ils furent vaincus et contraints de se renfermer dans leurs murailles. Cyrus assiégea la ville, dans laquelle il pénétra par le lit de l'Euphrate, qu'il avait rendu guéable en détournant une grande partie de ses eaux. Les habitants, qui célébraient ce jour-là une fête, furent surpris au milieu des danses et des plaisirs.

Après avoir subjugué les Babylo niens, Cyrus voulut réduire sous sa puissance les Massagètes, alors gouvernés par une reine appelée *Tomyris*. Cyrus envoya des ambassadeurs à cette princesse, sous prétexte de la

demande en mariage. Mais elle, comprenant que le monarque perse était plus épris de sa couronne que de ses charmes, lui défendit de pénétrer dans ses États. Alors Cyrus s'avança contre les Massagètes ; et laissant dans son camp tous les hommes inutiles pour un combat, tels que les vivandiers et les esclaves, il se retira. Les Massagètes ayant attaqué le camp de Cyrus, vinrent facilement à bout de ceux qui s'y trouvaient. Voyant ensuite un repas tout préparé, ils mangèrent et burent avec excès, s'enivrèrent, et tombèrent dans un profond sommeil. Les Perses revinrent alors, tuèrent un grand nombre de Massagètes, et firent beaucoup de prisonniers, parmi lesquels se trouvait Spargapise, fils de Tomyris. Ce jeune prince pria Cyrus de lui faire ôter ses chaînes ; et lorsqu'il se vit en liberté, il se tua. Tomyris livra ensuite aux Perses une sanglante bataille ; l'armée de Cyrus fut taillée en pièces, et ce prince lui-même périt dans le combat, après avoir régné vingt-neuf ans. Tomyris ayant fait chercher son cadavre, le maltraita, et plongea sa tête dans une outre pleine de sang humain. « Quoi-
« que vivante et victorieuse, dit-elle,
« tu m'as perdue en faisant périr mon
« fils, qui s'est laissé prendre à tes
« pièges : mais je te rassasierai de
« sang, comme je t'en ai menacé. »

Nous allons rapporter maintenant l'histoire de Cyrus telle que la donne Xénophon.

HISTOIRE DE CYRUS D'APRÈS XÉNOPHON.

Avant Cyrus, les Perses, divisés en douze tribus, étaient renfermés dans la Perside, qui devint une simple province du vaste empire auquel ils donnèrent plus tard leur nom. Toutes leurs tribus réunies ne comptaient pas plus de cent vingt mille hommes en état de porter les armes. Mais l'excellente éducation que recevait la jeunesse, habituée de bonne heure à toutes les vertus guerrières et civiles, rendait les Perses infiniment supérieurs à tous les peuples dont ils étaient environnés.

Tels étaient l'état et la force de ces tribus, lorsque Cambyse, leur roi, ayant épousé Mandane, fille d'Astyage, roi des Mèdes, eut d'elle Cyrus. (An du m. 3405, av. J. C. 599.) Dès l'âge de douze ans, ce prince était également remarquable par son intelligence et par sa beauté. Astyage désirent le voir, pria Mandane de le conduire à la cour des Mèdes. Là régnaient des mœurs toutes différentes de celles des Perses. Les hommes vivaient dans le luxe et la mollesse, se paraient de colliers, de bracelets et de bijoux de toute espèce. Cyrus ne se laissa point éblouir par tout cet éclat, si contraire aux maximes qu'il avait apprises dans sa patrie. Lorsque Mandane se disposa à retourner près de Cambyse, Cyrus lui demanda de rester quelque temps encore en Médie, pour y apprendre l'art de monter à cheval, alors presque inconnu en Perse. Il resta donc à la cour d'Astyage, où son attention continuelle à obliger tout le monde lui concilia l'affection des grands et du peuple.

Cyrus avait seize ans environ, quand Évilmérôdach (*), fils de Nabuchodonosor, roi de Babylone, étant à une partie de chasse sur les frontières de la Médie, conçut le projet de faire une irruption dans ce royaume. Astyage, obligé de marcher contre Évilmérôdach, fut suivi de Cyrus qui contribua

beaucoup à la victoire que les Mèdes remportèrent sur les Babyloniens. L'année suivante (an du monde 3421; av. J. C. 583), il quitta la Médie, et retourna en Perse, où il resta jusqu'à l'âge de quarante ans.

Cependant Astyage mourut. (An du m. 3444; av. J. C., 560.) Cyaxare, son fils, frère de Mandane, mère de Cyrus, lui succéda. Peu de temps après, le nouveau monarque apprit que Nériglissar (*), roi de Babylone, se préparait à envahir la Médie avec une puissante armée, et que plusieurs princes, et entre autres Crésus, roi de Lydie, avaient joint leurs forces aux siennes. Il demanda du secours à Cambyse, son beau-frère. Cyrus, nommé par les magistrats général des troupes qui devaient aller en Médie, partit avec dix mille hommes armés à la légère, dix mille frondeurs, dix mille archers, et mille *homotimes* (**) armés d'une cuirasse, d'un bouclier, qu'ils avaient à la main gauche, et d'une hache ou d'une épée qu'ils portaient à la droite. Arrivé à la cour de Cyaxare, Cyrus engagea ce prince à faire fabriquer, pour tous les Perses qui le suivaient, des armes pareilles à celles des *homotimes*. Il alla même jusqu'à interdire aux Perses l'exercice de l'arc et du javalot, pour les mettre dans la nécessité de combattre de près. Ce changement dans l'armement des Perses entra pour beaucoup dans les victoires qu'ils remportèrent sur leurs ennemis.

Cyrus était depuis quelque temps en Médie (an du monde 3447; avant J. C., 557), lorsque le roi d'Arménie, vassal de Cyaxare, croyant ce prince près de succomber, secourut le joug de

(*) Le nom de ce prince est composé d'Évil, qui en hébreu signifie *fol, insensé*, et de *Mérodach*, nom propre d'une idole des Babyloniens à laquelle on offrait des victimes humaines; et que l'on suppose être la planète de Mars. Quelques auteurs pensent qu'Évil a été introduit dans le nom d'Évilmérôdach par les Juifs qui étaient bien aises de tourner en ridicule le roi des Babyloniens leurs oppresseurs. Il est certain qu'un prince de Babylone ne peut pas avoir porté un nom tiré de la langue hébraïque. Mais on peut admettre qu'Évil tient la place d'une expression chaldéenne qui avait le même sens, et traduire le nom d'Évilmérôdach par *fol de Mérodach*, c'est-à-dire, *passionné pour le culte de Mérodach*, ou *inspiré par Mérodach*, sans y voir aucune ironie.

(*) Nériglissar ou Nériglissor, c'est-à-dire *prince de Nerguel*, ou *prince favorisé par Nerguel*. Ce nom est composé de *sar* ou *sor*, *général, prince*, et de Nerguel, nom d'une idole des Cuthéens.

(**) *Homotime*, c'est-à-dire *égal en dignité*. On donnait ce nom aux Perses qui avaient été élevés dans les écoles publiques. C'était parmi les *Homotimes* qu'on choisissait les magistrats et les officiers supérieurs de l'armée.

l'obéissance, refusant de payer le tribut ordinaire et d'envoyer les troupes qu'il était tenu de fournir en temps de guerre. Cyrus s'avança vers les frontières de l'Arménie comme pour une chasse; et après s'être emparé de quelques positions importantes dans les montagnes, où l'on disait que le roi avait coutume de se retirer pour se mettre à l'abri d'un coup de main, il le fit sommer par un héraut d'envoyer dans son camp les troupes et le tribut qu'il devait aux Mèdes. Le roi effrayé fit aussitôt partir pour les montagnes Sabaris, le plus jeune de ses fils, la reine avec ses filles, et la femme de son fils aîné. Mais ces princes furent tous faits prisonniers par les troupes de Cyrus.

A la nouvelle de ce malheur, le roi, incertain du parti qu'il devait prendre, se sauva sur une petite éminence où il fut bientôt investi par l'armée de Cyrus, et obligé de se rendre. « Pourquoi, lui dit alors Cyrus, avez-vous violé le traité qui existait entre vous et le roi des Mèdes? — Parce que, dit l'Arménien, il me paraissait beau de recouvrer ma liberté, et de laisser cet héritage à mes enfants. — Il est beau, en effet, dit Cyrus, de combattre pour défendre sa liberté; mais si quelqu'un, après avoir été réduit en servitude, tentait de se dérober à ses maîtres, que lui feriez-vous? — Je dois avouer que je le punirais. — Et si un de vos sujets constitué en dignité manquait aux devoirs de sa charge, le laisseriez-vous en place? — Non certes, et je le remplacerais par un autre. — Et si cet homme avait amassé de grandes richesses, lui laisseriez-vous la faculté d'en jouir? — Non, et je le dépouillerais de tout ce qu'il possède. — Enfin, si vous découvriez qu'il s'est ligué avec vos ennemis, que feriez-vous? — Je le condamnerais à mort, je l'avoue. » A ces mots, Tigrane, fils aîné du roi, arracha la tiare de sa tête et déchira ses vêtements; les princesses jetèrent des cris de désespoir, et se meurtrirent le visage, comme si leur père n'était déjà plus, et qu'elles dussent subir le même sort que lui.

Au bout d'un instant, Tigrane, prenant la parole, dit à Cyrus : « Seigneur, croyez-vous qu'il soit de votre sagesse de faire mourir mon père? Il vous devra tout; et comment trouver réunis en une seule personne tant de liens qui l'attachent à votre cause? » Adressant alors la parole au roi, Cyrus lui dit : « Si je cède aux instances de votre fils, combien me donnerez-vous de troupes, et quel secours d'argent me fournirez-vous pour nous aider dans la guerre contre les Babyloniens (*)? » « L'Arménie, dit le roi, peut fournir environ huit mille cavaliers et quarante mille fantassins. Mes richesses évaluées en argent, en y comprenant ce que j'ai hérité de mon père, montent à trois mille talents d'argent. » Cyrus demanda la moitié des troupes, et laissa le reste au roi pour défendre le pays contre les Chaldéens ou Chalybes, avec lesquels les Arméniens étaient alors en guerre, et doubla le tribut annuel, le portant à cent talents. Tout ayant été réglé de la sorte, Cyrus ajouta : « Maintenant, ô roi, que me donneriez-vous pour la rançon de la reine, votre épouse? — Tout ce que je possède. — Et pour celle de vos enfants? — Tout ce que je possède, répondit-il encore. — Vous voilà donc redevable envers moi de la moitié plus que vous n'avez, dit Cyrus. Et vous, continua-t-il, s'adressant à Tigrane qui était nouvellement marié, que donneriez-vous pour la liberté de votre femme? — Seigneur, répondit Tigrane, je donnerais jusqu'à ma vie pour la préserver de l'esclavage. — Reprenez-la, dit Cyrus; elle est à vous : je ne la regarde point comme captive. Vous, roi d'Arménie, je vous rends aussi votre femme et vos enfants sans rançon, afin qu'ils ne croient pas avoir cessé d'être libres. Soupez avec nous; vous irez ensuite où bon vous semblera. » Après le repas, les princes et les princesses d'Arménie montèrent dans leurs chariots, et s'en

(*) Xénophon les appelle toujours et avec raison Assyriens; mais il ne faut pas les confondre avec les Assyriens de Ninive dont l'empire avait été détruit et la capitale ruinée.

retournèrent comblés de joie. Arrivés au palais, l'un vantait la sagesse de Cyrus, l'autre sa bravoure, celui-là sa douceur, quelques-uns sa taille et sa beauté. Alors Tigrane dit à sa femme : « Et vous, comment avez-vous trouvé Cyrus ? ne vous a-t-il pas aussi paru très-beau ? — Je ne l'ai pas regardé, répondit la princesse. — Qui donc regardiez-vous ? — Celui qui a dit qu'il donnerait sa vie pour me préserver de la servitude. »

Avant de retourner en Médie, Cyrus voulut mettre un terme aux incursions des Chalybes ou Chaldéens qui ravageaient l'Arménie, et faisaient qu'une partie des terres demeuraient incultes. Les Chalybes étaient maîtres des hauteurs. Cyrus les en chassa, et y bâtit une forteresse, dans laquelle il laissa une forte garnison qui lui répondait à la fois de la fidélité des deux peuples. Cette expédition heureusement terminée, Cyrus alla rejoindre Cyaxare, avec son armée augmentée des troupes auxiliaires arméniennes, et de quatre mille Chalybes.

Il y avait trois ans que les Babyloniens et les Mèdes se préparaient à la guerre. Au commencement de la quatrième année (an du monde 3448, avant J. C. 556), les deux armées campèrent en vue l'une de l'autre. Nériglissar, roi de Babylone, et Crésus, roi de Lydie, son principal allié, placèrent leur camp dans un lieu découvert qu'ils fortifièrent par un bon retranchement. Cyrus, au contraire, ohoisit pour asseoir le sien l'endroit le moins exposé à la vue, derrière des villages et des collines qui couvraient son armée. Il voulait ainsi dérober aux ennemis la connaissance du nombre de ses troupes et des mouvements qu'elles pouvaient exécuter. On fut, de part et d'autre, quelques jours à s'observer ; enfin les Babyloniens étant sortis de leur camp, Cyrus marcha à leur rencontre avec son armée. Du côté des Babyloniens, ceux qui devaient engager le combat sautèrent promptement sur leurs chars, à l'approche des Perses, et se replièrent sur le gros de leur armée. Les archers

et les frondeurs firent une décharge, mais de beaucoup trop loin. Cependant les Perses avançaient ; et déjà ils foulaient aux pieds les flèches et les traits que les ennemis avaient tirés inutilement. Les Babyloniens, loin de les attendre, prirent la fuite et se retirèrent dans leurs retranchements. Tandis qu'ils se pressaient à l'entrée, les Perses, qui les avaient poursuivis jusque-là, en firent un grand carnage ; puis, fondant sur ceux qui tombaient dans le fossé, ils tuèrent indistinctement les hommes et les chevaux qui s'y étaient précipités dans le désordre de la fuite. La cavalerie mède, voyant cette déroute, chargea celle des ennemis, qui ne songea plus qu'à éviter le combat en fuyant, et perdit un grand nombre d'hommes et de chevaux. Il restait un corps de Babyloniens postés en dedans des retranchements, sur la crête du fossé ; mais, consternés de l'affreux spectacle qu'ils avaient sous les yeux, et frappés de terreur, ils n'avaient ni la force, ni la pensée de se servir de leurs flèches et de leurs dards contre ceux qui massacraient leurs camarades : s'étant même aperçus que quelques Perses avaient forcé l'entrée du camp, ils abandonnèrent leur poste et s'enfuirent.

Lorsque les femmes des Babyloniens et de leurs alliés virent que la déroute était générale, et qu'on fuyait même dans le camp, elles firent retentir l'air de leurs cris : les unes portant leurs enfants dans leurs bras, les autres arrachant leurs habits, se déchirant le visage ; toutes conjurant ceux qu'elles rencontraient de ne les pas laisser à la merci de l'ennemi, et de combattre pour leurs femmes, pour leurs enfants, pour leur propre vie. Dans ce moment, les rois alliés avec leurs meilleurs soldats se portèrent vers l'entrée du camp ; et, du lieu le plus élevé des retranchements, ils s'efforçaient de repousser l'ennemi, combattant eux-mêmes, et ranimant le courage de leurs troupes. Ce mouvement fit craindre à Cyrus que, s'il entreprenait de forcer le passage, ses gens ne fussent accablés par le nom-

bre. Pour éviter le danger qu'il prévoyait, il ordonna qu'on se retirât hors de la portée du trait. Les Perses ayant soupé, et posé des sentinelles, comme la prudence l'exigeait, se livrèrent au repos. La position des Babyloniens était bien différente. La mort de leur roi Nériglissar, et d'un grand nombre de leurs plus braves gens, qui avaient péri avec lui, causait parmi eux une consternation générale : plusieurs même s'enfuirent pendant la nuit. Cette désertion jeta Crésus et les autres alliés dans un profond accablement : nulle ressource ne s'offrait à eux. Ce qui mit le comble à leur découragement, fut que les Babyloniens mêmes, qui tenaient le premier rang dans l'armée, semblaient tout à fait abattus : ils se déterminèrent donc à décamper, et se sauvèrent à la faveur des ténèbres.

Au point du jour, Cyrus ayant remarqué que les ennemis étaient sortis de leur camp, se hâta d'y faire entrer les Perses avant le reste de l'armée : ils y trouvèrent une grande quantité de brebis, de bœufs, de chariots remplis d'une infinité de choses utiles, que les Babyloniens avaient laissées. Les Mèdes, qui étaient demeurés avec Cyaxare, accoururent bientôt, et l'armée entière y fit son repas. Après cela, Cyrus demanda à Cyaxare de la cavalerie pour atteindre les fuyards. Cyaxare représenta à Cyrus tout le danger qu'il y aurait à poursuivre avec acharnement et à réduire au désespoir un ennemi qui pouvait encore devenir redoutable, et refusa de prendre part à cette expédition. Il finit cependant par permettre à Cyrus d'emmener avec lui ceux des Mèdes qui voudraient le suivre. Pendant que Cyrus se préparait à exécuter son projet, il lui vint une ambassade des Hyrcaniens. Cette nation, peu nombreuse, avait été subjuguée par les Babyloniens dont elle est voisine. Dans la fuite de l'armée babylonienne, les Hyrcaniens, qui étaient au nombre d'environ mille cavaliers, avaient été placés à l'arrière-garde, afin que, si l'ennemi faisait une attaque, ils essayassent le premier

choc (*). Ces ambassadeurs déclarèrent à Cyrus que, dès que ses troupes paraîtraient, leurs compatriotes se joindraient à elles. Après cela, Cyrus se mit en route avec l'armée, et fit tant de diligence, qu'à la pointe du jour il avait rejoint les Hyrcaniens, éloignés du reste de l'armée ennemie d'environ une parasange (**). Cyrus continua ensuite sa marche. Les Hyrcaniens formaient l'avant-garde. Les Perses étaient au centre, et la cavalerie mède sur les ailes.

Quand le jour parut, quelques Babyloniens, voyant les troupes de Cyrus, portèrent par leurs cris l'alarme dans le camp. Ce ne fut bientôt que confusion et désordre ; ici, on déliait les chevaux ; là, on ramassait le bagage ; ailleurs, on détachait les armes qui étaient placées sur les bêtes de somme, et l'on s'empressait de se couvrir de son armure. Les uns ont déjà sauté sur leurs chevaux ; d'autres équippent les leurs ; plusieurs portent leurs femmes dans les chariots : ceux-ci s'emparent des effets les plus précieux, ceux-là travaillent à les enfouir : mais la plupart cherchent leur salut dans la fuite.

Comme on était en été, Crésus avait fait partir ses femmes dans des chariots, durant la nuit, afin que la fraîcheur leur rendît le voyage moins incommode ; et lui-même les avait suivies avec sa cavalerie. Mais, devinant ce qui s'était passé par la multitude de gens qu'il voyait accourir, il se mit à fuir de toute la vitesse de ses chevaux. Pendant que les Mèdes et les Hyrcaniens poursuivaient

(*) L'illustre Fréret observe que ces Hyrcaniens de Xénophon ne peuvent être ceux de la mer Caspienne, nation nombreuse et très-puissante, séparée des Assyriens par la Médie entière, et habitant un pays montagneux et impraticable à la cavalerie. Les Hyrcaniens dont il s'agit dans ce passage habitaient le pays qui se trouve à quatre ou cinq journées au sud de la Babylonie. Voyez *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tom. IV, p. 604 et suiv.

(**) Plus d'une lieue.

les ennemis, Cyrus ordonna aux cavaliers qui étaient restés auprès de lui, de veiller autour du camp, et de passer au fil de l'épée tous ceux qui en sortiraient armés. Il fit publier en même temps que les soldats ennemis qui se trouvaient dans l'enceinte apportassent leurs armes liées en faisceaux, et laissassent les chevaux au piquet, sous peine de mort en cas de désobéissance. Aussitôt les Perses, l'épée à la main, fermèrent une vaste enceinte, au milieu de laquelle ceux des ennemis qui avaient des armes, vinrent les déposer, suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu; et des soldats perses y mirent le feu. La victoire fut complète, et le butin immense. Cyrus se réserva tous les chevaux, voulant former un corps de cavalerie perse. Il fit mettre à part pour Cyaxare les objets les plus précieux qui se trouvèrent dans le butin. Tous les prisonniers furent renvoyés libres, à condition qu'ils livreraient leurs armes et ne feraient plus la guerre, Cyrus se chargeant de les défendre contre leurs ennemis, et de leur donner les moyens de cultiver leurs terres en toute sûreté. Le lendemain matin, on procéda au partage des dépouilles. Cyrus appela d'abord les magas, et leur dit de choisir, dans le butin, ce qui devait être offert aux dieux; puis il chargea les Mèdes et les Hyrcaniens de partager le reste à toute l'armée. Cyaxare avait passé à table la nuit où Cyrus était parti pour aller à la poursuite des ennemis. Le lendemain, à son réveil, surpris et furieux de se voir presque seul, il envoya un courrier à Cyrus, lui disant de renvoyer les Mèdes sans aucun délai. Cyrus justifia sa conduite, et rappela à Cyaxare la permission qu'il lui avait donnée d'emmener avec lui tous ceux des Mèdes qui voudraient bien le suivre. Vers cette époque, il fit demander de nouvelles troupes en Perse, ayant l'intention de pousser plus loin sa victoire.

Parmi les prisonniers qu'on avait faits, se trouvait une princesse d'une rare beauté; c'était Panthée, épouse d'Abadate, roi de la Susiane. Dans

le temps où les Perses s'emparaient du camp des Babyloniens, Abadate n'y était point : le roi de Babylone, lui connaissant des liaisons d'hospitalité avec le roi de la Bactriane, l'avait envoyé en ambassade vers ce prince, pour solliciter son alliance (*). Cyrus chargea Araspe, jeune seigneur mède, de garder la princesse. « Prince, lui dit Araspe, en recevant cette commission, avez-vous vu la femme dont vous m'ordonnez de prendre soin? — Non, répondit Cyrus. — Et moi, reprit Araspe, je l'ai vue, lorsque je l'ai choisie pour vous. En entrant dans sa tente, nous ne la distinguâmes pas d'abord : elle était assise par terre, entourée de ses femmes et vêtue comme elles. Mais ensuite, lorsque voulant savoir laquelle était la maîtresse, nous les edmes regardées toutes avec attention, quoiqu'elle fût assise, qu'elle eût la tête couverte d'un voile et les yeux baissés, nous remarquâmes une grande différence entre elle et les autres. Nous la priâmes de se lever. Ses femmes se levèrent en même temps : elle les surpassait toutes par la hauteur et l'élégance de sa taille, par la noblesse de son port, par la simplicité de ses vêtements et par la grâce de toute sa personne. Sa robe était baignée de ses larmes. Alors le plus âgé d'entre nous lui adressant la parole : « Rassurez-vous, lui dit-il : quelque opinion que nous ayons des grandes qualités dont votre époux est doué, nous ne craignons pas de vous dire que celui à qui nous vous destinons ne lui cède ni en beauté, ni en esprit, ni en puissance. Oui, si quelqu'un mérite d'exciter l'admiration, c'est Cyrus, à qui vous ap-

(*) Le savant et judicieux Fréret a prouvé que la Bactriane dont Xénophon parle ici et dans le premier livre de sa *Cyropédie*, n'est pas le pays situé à l'extrémité orientale de la Perse entre l'Oxus et les montagnes de l'Inde. La Bactriane de Xénophon était dans la Mésobatie, entre l'Elymaïde et la Susiane, dans les vallées du mont Cambalidus. Le même auteur reconnaît les Bactriens de Xénophon dans les Bakhtiariis de nos jours. Voyez *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tom. IV, p. 606 et suiv.

partiehârez désormais. » A ces mots, elle déchira le voile qui couvrait sa tête, en poussant des cris lamentables, auxquels ses femmes mêlèrent les leurs. Ce désordre nous ayant laissé voir la plus grande partie de son visage, son cou, ses mains, nous jugeâmes qu'il ne fut jamais en Asie une femme aussi parfaitement belle; mais, seigneur, vous la verrez. — Non, dit Cyrus; je m'en garderai bien, si elle est telle que vous la dépeignez. — Pourquoi? reprit Araspe. — Par la raison, répliqua Cyrus, que si, dans un temps où d'autres soins m'appellent, je me laissais aller à la voir, je craindrais d'en venir à négliger les affaires dont je dois m'occuper, pour me livrer uniquement au plaisir de la regarder. — Pensez-vous, seigneur, repartit Araspe en riant, que la beauté soit assez puissante pour contraindre un homme à faire malgré lui quelque chose de contraire à son devoir? Sans doute, il y a des hommes vils et méprisables que leurs passions maltraitent; mais les hommes honnêtes et vertueux, quelque désir qu'on leur suppose d'avoir en leur possession de l'or, de bons chevaux, de belles femmes, sauront toujours s'en passer, tant qu'ils ne pourront se les procurer que par une injustice. Ainsi, ajouta-t-il, quoique j'aie vu la belle Susienne et qu'elle m'ait paru charmante, je n'en suis pas moins ici à cheval auprès de vous; je ne remplis pas moins exactement tous mes devoirs. — Peut-être, dit Cyrus, vous êtes-vous trop tôt éloigné d'elle. — Seigneur, reprit Araspe, ayez meilleure opinion de moi : quand je ne cesserais pas de contempler la belle captive, je n'aurai jamais la faiblesse de me laisser séduire au point de rien faire qu'on puisse me reprocher. — A la bonne heure, dit Cyrus : gardez-la donc comme je vous l'ai recommandé. Ayez-en grand soin; il peut survenir dans la suite quelque occasion où il nous sera utile de l'avoir en notre puissance. » Après cette conversation, ils se séparèrent.

Le jeune Mède, continuant de voir assidûment la belle Susienne, découvrit bientôt en elle les plus excel-

lentes qualités. Il remarqua que, s'il avait du plaisir à lui rendre des soins, elle les recevait avec sensibilité, et qu'elle-même lui en rendait à son tour. Quand il entra dans sa tente, des esclaves, par l'ordre de leur maîtresse, prévenaient tous ses besoins; s'il était malade, rien ne lui manquait. Ces attentions réciproques produisirent l'effet qu'on en devait naturellement attendre. Araspe, entraîné par sa passion, pressa la Susienne d'y répondre. Il ne fut point écouté. La Susienne aimait tendrement son mari, et persistait, malgré l'absence, à lui demeurer fidèle : cependant, pour ne pas jeter la division entre deux amis, elle ne voulait point porter ses plaintes à Cyrus. Araspe, espérant parvenir à son but par une autre voie, lui fit des menaces. La captive effrayée donna avis de ce qui se passait à Cyrus, qui chargea un seigneur mède, appelé *Artabaze*, de dire à Araspe qu'une femme comme Panthée devait être à l'abri de la violence. Artabaze, en abordant Araspe, le traita durement, et lui reprocha avec aigreur son peu de respect pour le dépôt qui lui avait été confié, son injustice, son incontinence, son impiété. Araspe, pénétré de douleur, fondait en larmes, était couvert de honte, et tremblait de frayeur d'être encore plus maltraité par Cyrus. Mais ce prince l'ayant pris en particulier, le rassura, et avoua que lui-même avait eu tort de l'enfermer avec un ennemi aussi redoutable que Panthée. Tant de bonté et d'indulgence touchèrent profondément Araspe. « Mes amis, dit ce jeune seigneur à Cyrus, me pressent de fuir, pour me dérober au traitement dont ils craignent que vous ne punissiez mon crime. — Eh bien, dit Cyrus, cette crainte peut vous donner les moyens de me rendre un service éclatant. Si vous voulez feindre de passer en Lydie, pour éviter les effets de ma colère, je suis sûr qu'on ajoutera foi à vos paroles. Vous pourrez acquérir ainsi une connaissance suffisante des affaires de nos ennemis et de tout ce qu'il nous importe de savoir. — Je pars à l'heure même, dit Araspe; le moyen

de donner du crédit à mes paroles, c'est de prendre la fuite dans le moment où je dois le plus redouter votre courroux. » La retraite de cet officier affligea toute l'armée. Dès que Panthée, qui croyait en être la cause, l'eut apprise, elle fit dire à Cyrus : « Seigneur, que la défection d'Araspe ne vous afflige point. Si vous me permettez d'envoyer un courrier à mon mari, je vous promets qu'il vous arrivera bientôt un ami plus fidèle que celui que vous perdez. Abradate a toujours vécu en bonne intelligence avec le père du roi actuel des Babyloniens; mais il n'a pas oublié que le fils a fait tous ses efforts pour semer la discorde entre lui et moi. Je ne doute pas que mon époux ne l'abandonne volontiers, pour s'attacher à un prince tel que vous. » Cyrus ayant consenti à sa demande, Panthée dépêcha un courrier à Abradate, qui partit accompagné d'environ deux mille chevaux pour se rendre auprès de Cyrus. Arrivé au premier poste des Perses, il donna avis de sa venue au prince, qui ordonna de le conduire d'abord à la tente de Panthée. Aussitôt que les deux époux se virent, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, avec le transport de joie que cause un bonheur inattendu. Panthée entretint ensuite son mari de Cyrus, de sa modération, et surtout de la sensibilité qu'il avait témoignée pour ses malheurs. « Que puis-je faire, ma chère Panthée, dit alors Abradate, pour nous acquitter l'un et l'autre envers ce prince? — Conduisez-vous, lui dit-elle, à son égard comme il s'est conduit envers vous. »

Après cet entretien, Abradate alla visiter Cyrus. En l'abordant, il lui prit la main, et lui dit : « Seigneur, je ne puis reconnaître les grâces dont vous nous avez comblés, qu'en vous offrant en moi un serviteur, un ami, un allié. Quelque entreprise que vous formiez, vous me trouverez prêt à vous seconder de toutes mes forces. » Quelque temps après, Abradate ayant remarqué que Cyrus désirait ardemment d'augmenter le nombre des chars

armés de faux, en fit construire cent sur le modèle de ceux des Perses, et tira de sa cavalerie les chevaux nécessaires pour les attelages. Panthée fit faire avec ses bijoux une cuirasse, un casque, et des brassards d'or pour Abradate, ainsi que des bardes d'airain pour couvrir les chevaux qui devaient traîner le char.

Vers cette époque, deux seigneurs babyloniens, appelés Gobryas et Gaddatas, irrités de la conduite tyrannique de Laborosoarchod, fils de Nériglissar, passèrent dans le parti de Cyrus. Laborosoarchod se mit en marche pour punir Gaddatas de sa révolte. Mais Cyrus le vainquit, fit un grand carnage de ses troupes, et le contraignit de se retirer dans sa capitale. Ainsi se termina la première expédition contre Crésus et les Assyriens de Babylone. Cyrus pensa alors à faire un voyage en Perse, d'où il était parti depuis environ cinq ou six ans. Ce fut alors, suivant toute apparence, que Cyaxare lui offrit en mariage sa fille unique, avec le royaume de Médie pour dot. Cyrus, ayant demandé et obtenu le consentement de son père et de sa mère, épousa la princesse à son retour de Perse.

Cependant Nabonide(*), roi de Babylone et successeur de Laborosoarchod, avait quitté sa capitale, et s'était retiré avec ses trésors à la cour de Crésus, roi de Lydie, qui se trouvait à la tête d'une ligue formidable, dont le but était de détruire l'empire naissant des Perses. Cyrus, décidé à éloigner de son royaume le théâtre de la guerre, partit avec l'armée, laissant toutefois en Médie les troupes nécessaires à Cyaxare pour la défense du territoire. D'ailleurs, en agissant de la sorte, il ne laissait pas le temps de mettre à exécution les plans formés contre lui. Après une marche forcée de quinze jours, à travers les déserts de la Mésopotamie, Cyrus joignit les ennemis à *Thymraïa* ou *Thymbrée*, dans les plaines de la Phrygie, avant qu'ils eussent réuni toutes les troupes avec lesquelles ils voulaient l'attaquer.

(*) C'est le Balthazar de l'Écriture.

Cependant, malgré cette circonstance, l'armée de Crésus était plus forte du double que celle des Perses, et montait à quatre cent vingt mille hommes, dont soixante mille de cavalerie. Les troupes étaient composées de Babyloniens, de Lydiens, de Phrygiens, de Cappadociens, de Phéniciens, de Cypriotes, de Ciliciens, de Lycaoniens, de Paphlagoniens, de Thraces, d'Ioniens et d'Égyptiens, au nombre de trois cent soixante mille. Les derniers formaient un corps de cent vingt mille hommes.

L'armée de Cyrus montait en tout à cent quatre-vingt-seize mille hommes, infanterie et cavalerie. Dans ce nombre, il y avait soixante et dix mille Perses, savoir, dix mille cuirassiers à cheval, vingt mille cuirassiers à pied, vingt mille piquiers, et vingt mille hommes armés à la légère. Le reste de l'armée, au nombre de cent vingt-six mille hommes, comprenait vingt-six mille cavaliers et cent mille fantassins, Mèdes, Arméniens, et Arabes de la Babylonie. Cyrus avait de plus trois cents chariots armés de faux, dont chacun était tiré par quatre chevaux attelés de front, et bardés à l'épreuve du trait, de même que ceux des cuirassiers perses. Il avait encore un grand nombre de chariots très-grands, sur lesquels étaient des tours hautes d'environ quinze pieds, qui contenaient vingt archers. Seize bœufs attelés de front traînaient ces chariots. Il y avait aussi un grand nombre de chameaux montés chacun de deux archers arabes adossés, en sorte que l'un regardait la tête, et l'autre la croupe du chameau.

L'armée avançant toujours, les coureurs aperçurent des hommes occupés à ramasser du fourrage et du bois; près d'eux, des bêtes de somme qui en emportaient des charges, et d'autres qui paissaient; plus loin, un nuage de fumée ou de poussière. A ces différents signes, ils reconnurent que l'ennemi n'était pas éloigné. L'officier qui les commandait dépêcha promptement vers Cyrus pour lui rendre compte de ce qu'on découvrait. Ce prince ordonna aux coureurs de s'arrêter, et de l'ins-

truire de ce qu'ils observeraient de nouveau; puis il fit marcher de la cavalerie contre les fourrageurs qu'on voyait dans la plaine, afin d'en arrêter quelques-uns, par le moyen desquels on aurait des instructions plus sûres. Les cavaliers amenèrent bientôt des prisonniers. « A quelle distance, dit Cyrus, est actuellement votre armée? — Elle est éloignée d'environ deux parasanges. — Parlait-on de nous? demanda Cyrus. — Assurément, on en parlait beaucoup : on disait que vous arriviez, et que déjà même vous étiez fort près. — Que fait-on présentement chez vous? — On met les troupes en bataille : hier et avant-hier, on n'a pas fait autre chose. — Et qui donne les ordres? — Crésus lui-même, aidé d'un Grec et d'un Mède qu'on dit être un transfuge de votre armée. » Au même instant, arriva un soldat qui annonça qu'on apercevait dans la plaine un gros corps de cavalerie. « Nous ne doutons pas, continua-t-il, que cette troupe ne vienne pour reconnaître l'armée; car elle est précédée d'une trentaine de cavaliers qui se portent en diligence de notre côté, peut-être à dessein d'enlever notre poste, où il n'y a que dix hommes. » Cyrus donna ordre à quelques cavaliers d'aller s'embusquer auprès de ce poste. « Dès que les dix hommes qui l'occupent pour nous, ajouta-t-il, l'auront abandonné, montrez-vous tout à coup, et tombez sur ceux qui s'en seraient emparés. Que le gros de cavalerie qui paraît dans la plaine ne vous inquiète pas; Hystaspe va marcher à sa rencontre avec mille chevaux. Vous entendez, Hystaspe; allez en bon ordre au-devant de cette troupe, mais gardez-vous de la pour suivre dans des lieux que vous ne connaissez pas; bornez-vous à protéger nos postes, puis revenez. Si quelques ennemis accourent vers vous en levant la main droite, accueillez-les avec amitié. »

Hystaspe et les cavaliers partirent suivant l'ordre de Cyrus. Ils n'avaient pas encore atteint les postes occupés par les coureurs, lorsqu'ils rencontrèrent Araspe, qui avait été envoyé par

Crésus pour tâcher de découvrir les projets des Perses. D'aussi loin que Cyrus l'aperçut, il se leva de son siège, courut au-devant de lui, et lui tendit la main. Tous ceux qui se trouvèrent présents, n'étant point dans le secret, furent étonnés de cet accueil. « Amis, leur dit le prince, vous voyez un brave homme qui vient nous rejoindre : il est temps que tout le monde sache ce qu'il a fait pour nous. C'est moi qui l'ai envoyé dans le camp des ennemis pour y examiner l'état de leurs affaires, et nous en rapporter des nouvelles sûres. » Se tournant ensuite vers Araspe : « Je n'ai point oublié, mon cher Araspe, les promesses que je vous ai faites. » Ensuite Araspe rendit compte à Cyrus de la disposition de l'armée de Crésus, qui était rangée sur une seule ligne, la cavalerie sur les ailes, et l'infanterie au centre; le milieu de cette ligne d'infanterie était occupé par les Egyptiens rangés sur cent de profondeur, tandis que les phalanges de la droite et de la gauche étaient seulement sur trente de file. Aux deux ailes, était la cavalerie, sur trente de hauteur, et rangée par nations. Il y avait quelques intervalles entre les différents corps.

Cyrus se régla sur ces informations pour établir son ordre de bataille. Les troupes perses combattaient ordinairement sur vingt-quatre de hauteur. Dans cette occasion, Cyrus changea la méthode ordinaire; il lui importait de former le plus grand front possible, sans trop affaiblir ses phalanges, pour ne pas être enveloppé. Son infanterie était excellente, armée de cuirasses, de haches et d'épées; et, pourvu qu'elle pût joindre l'ennemi corps à corps, il n'y avait pas lieu de croire que les phalanges lydiennes, armées de boucliers légers et de javalots, en pussent soutenir le choc. Cyrus dédoubla donc les files de son infanterie, et la mit sur douze de hauteur. Cette infanterie formait une ligne de dix-neuf stades de front, et était forte de quatre-vingt-treize mille hommes. Derrière cette première ligne, et à une très-petite distance, il mit ses troupes armées à la légère, au nombre de soixante-cinq

mille hommes. Celles-ci ne combattaient qu'avec des armes de jet, et s'étendaient sur un front égal à la première ligne.

A la droite de cette infanterie, Cyrus avait mis la meilleure partie de sa cavalerie, rangée sur vingt-quatre de hauteur. A la pointe de l'aile droite, était un corps de quatre mille cuirassiers à cheval, presque tous homotimes. Cette aile droite était de dix-huit à vingt mille chevaux.

A l'aile gauche, il n'y avait que quinze à seize mille chevaux, sur un front d'environ six stades. Ainsi l'armée de Cyrus occupait un front de trente-deux stades, et était débordée de plus de trois stades de chaque côté par celle de Crésus. Les chars armés de faux étaient partagés en trois corps de cent chacun : l'un de ces corps, commandé par Abradate, roi de la Susiane, marchait à la tête de l'infanterie, sur une ligne droite et parallèle à celle de l'infanterie; les deux autres corps de chars étaient placés aux extrémités des deux ailes, pour en défendre les flancs, descendant même plus bas, en forme de potence.

Au dos de l'armée perse, étaient les tours roulantes, traînées par des bœufs, et dont nous avons parlé plus haut : ces tours formaient une ligne égale et parallèle à celle de l'armée, et servaient à incommoder l'ennemi par les décharges continuelles des archers qui les garnissaient, et à former des espèces de forts ou de redoutes mobiles, sous lesquelles les troupes perses se seraient ralliées dans le cas où elles auraient été rompues.

Derrière et tout près de ces tours, il y avait deux autres lignes parallèles et égales au front de l'armée, formées par les chariots de bagage. Ces deux lignes laissaient entre elles un espace vide, dans lequel étaient renfermées toutes les personnes inutiles dans le combat, et les extrémités de cet espace étaient fermées à droite et à gauche par deux autres lignes de chariots; en sorte que c'était une espèce de parc ou de camp ambulante, disposé en carré long, et fermé de toutes parts. Les

chariots qui formaient ce retranchement étaient garnis de gens de trait, et de tout ce qu'il y avait de gens capables d'en défendre les approches parmi les esclaves, les valets, les conducteurs de chariots, et les troupes destinées à la garde des équipages.

Ce retranchement mobile servait à couvrir l'armée de Cyrus par derrière et sur les flancs, et il mettait en même temps les Perses dans la nécessité de se battre en désespérés; car les chariots qui empêchaient les soldats de Crésus de les prendre en queue, étaient aux Perses tout moyen de fuir.

Derrière et aux deux extrémités de la dernière ligne du retranchement, Cyrus avait placé mille fantassins et mille chevaux choisis parmi les cuirassiers perses : ils marchaient le long des chariots, en sorte qu'on ne les pouvait découvrir de la plaine. A la gauche, outre les deux mille Perses, il y avait un grand corps de chameaux, montés chacun de deux archers arabes adossés, l'un regardant la tête, et l'autre la croupe du chameau.

L'armée entière brillait de l'éclat de l'airain et de la pourpre. Le char d'Abradate était magnifiquement orné. Au moment où ce prince allait endosser sa cuirasse, faite de lin, suivant l'usage de son pays, Panthée lui apporta un casque d'or, des brassards et de larges bracelets du même métal, une tunique de pourpre qui descendait jusqu'à terre, et un panache couleur d'hyacinthe. Abradate fut surpris en voyant ces armes; elles avaient été faites à son insu par ordre de Panthée, sur la mesure de celles dont il se servait ordinairement. « Ma chère Panthée, lui dit-il, vous vous êtes donc dépouillée de tout ce qui sert à vous parer pour me faire cette armure? — Non, répondit Panthée; le plus précieux de mes ornements m'est resté; car, si vous paraissez aux yeux des autres tel que vous êtes aux miens, vous serez ma plus riche parure. » En proférant ces paroles, elle l'armait elle-même, et ses joues étaient inondées de ses larmes, quelque violence qu'elle se fît pour les cacher.

Abradate, déjà si digne d'attirer les regards, parut plus beau encore quand il fut couvert de ses nouvelles armes. Il avait pris des mains de son écuyer les rênes de son char, et se préparait à y monter, lorsque Panthée ayant fait éloigner ceux qui les entouraient : « Abradate, lui dit-elle, s'il y eut jamais des femmes qui aimassent leurs époux plus qu'elles-mêmes, sans doute vous me mettez au nombre de ces femmes. Mais à quoi bon vous parler ici de ma tendresse? mes actions vous la prouvent mieux que ne feraient des discours. Cependant, quels que soient les sentiments que vous me connaissez pour vous, je jure par mon amour, par le vôtre, que j'aimerais mieux vous suivre au tombeau, où une mort glorieuse vous aurait précipité, que de vivre avec un mari déshonoré, tant je suis persuadée que nous ne devons l'un et l'autre respirer que pour la gloire. Souvenez-vous, Abradate, des obligations que nous avons à Cyrus. » Abradate posa la main sur la tête de sa femme, et levant les yeux au ciel : « Grand Jupiter, s'écria-t-il, faites que je me montre digne mari de Panthée et digne ami de Cyrus, qui nous a traités l'un et l'autre avec tant d'égards. » A ces mots, il monte sur son char. Quand il y fut entré, et que son écuyer l'eut fermé, Panthée, qui ne pouvait plus embrasser son mari, baisait le char. Mais bientôt le char s'éloigna. Panthée le suit quelque temps, sans être aperçue d'Abradate, qui tournant la tête et voyant sa femme sur ses pas : « Consolez-vous, ma chère Panthée, lui dit-il; adieu; il faut nous quitter. » Aussitôt ses femmes et ses eunuques la prirent dans leurs bras, et la conduisirent à son chariot, où ils la couchèrent. Tous les yeux se tournèrent alors vers Abradate; car personne n'avait songé à le regarder tant que Panthée avait été présente, quoique ce guerrier et son char méritassent bien d'attirer les regards.

Lorsque Cyrus eut achevé son sacrifice, et que l'armée fut rangée dans l'ordre que nous avons indiqué plus haut, il assembla les chefs, et les ap-

gagée à bien faire leur devoir. Ceux-ci allèrent ensuite reprendre leurs rangs, et des valets apportèrent pour Cyrus et sa troupe des viandes et du vin. Le prince ayant mangé sans s'asseoir, distribua, suivant sa coutume, des vivres à ceux qui en manquaient. Il implora de nouveau la protection des dieux, en leur offrant des libations; ensuite il but, et tous les assistants firent de même. Enfin, après avoir prié le dieu tutélaire de sa patrie d'être son guide et son appui, il monte à cheval, et ordonne à sa troupe de le suivre. Tous ceux qui la composaient étaient armés comme lui : tous avaient la tunique de pourpre, la cuirasse et le casque d'airain, le panache blanc, un javelot de bois de cormier et une épée. Le chanfrein et le poitrail des chevaux, ainsi que les hardes qui leur couvraient les flancs, étaient d'airain; les cuissards des cavaliers étaient du même métal.

Lorsque les deux armées furent à portée de se voir distinctement, Crésus ayant remarqué que son front débordait considérablement celui de Cyrus, fit faire halte à sa phalange, et ordonna que les deux extrémités se courbassent pour envelopper les Perses et les assaillir en même temps de toutes parts. Cependant Crésus ayant remarqué que le corps de bataille, dont il occupait le centre, était plus près de l'ennemi que les ailes qui continuaient de s'étendre, les avertit par un signal de ne pas aller plus loin et de faire un quart de conversion. Lorsqu'elles eurent fait halte, le visage tourné vers l'ennemi, Crésus leur ordonna, par un nouveau signal, de marcher en avant. On vit alors trois armées s'ébranler à la fois contre celle de Cyrus; l'une de front, les deux autres sur les flancs de droite et de gauche. Les Perses en furent effrayés : ils se voyaient environnés de toutes parts, excepté par derrière, de cavalerie, d'infanterie tant pesante que légère, d'archers et de chars, comme un petit carré est enfermé dans un plus grand. Néanmoins, au commandement du prince, ils firent face de tous côtés. L'attente de l'événement tenait les deux partis dans un profond silence.

Alors Cyrus, jugeant que le moment était arrivé, entonna l'hymne du combat : l'armée entière y répondit, et poussa de grands cris, en invoquant le dieu de la guerre. Cyrus part à la tête d'un corps de cavalerie, et prend en flanc l'aile droite des ennemis; il pénètre au milieu d'eux. Un corps d'infanterie qui le suivait à grands pas achève de les mettre en désordre.

Cyrus avait chargé un officier appelé Artagersas d'attaquer l'aile gauche des ennemis, en se faisant précéder des chameaux. Dès qu'Artagersas se fut assuré que l'action était engagée, il exécuta l'ordre qu'il avait reçu. Les chevaux ne purent soutenir, même à une grande distance, la vue des chameaux; saisis d'effroi, ils fuyaient, se cabraient, ou se renversaient les uns sur les autres. C'est l'effet ordinaire que l'aspect d'un chameau produit sur les chevaux. Artagersas, qui avait contenu sa troupe en bon ordre, profita de cette confusion pour attaquer, et fit avancer contre l'ennemi les chars qu'il avait à sa droite et à sa gauche. Ceux des ennemis qui cherchent à éviter les chars sont taillés en pièces par le corps d'Artagersas; ceux qui veulent éviter Artagersas sont surpris par les chars. Abradate n'attendit pas d'autre signal. « Suivez-moi, mes amis, » s'écria-t-il à haute voix; et lâchant les rênes à ses chevaux, il les presse tellement de l'aiguillon, qu'ils sont bientôt couverts de sang. Tous les chars partent avec une égale ardeur; mais ceux des ennemis prennent la fuite, quelques-uns même sans les guerriers qui devaient y monter. Abradate perce cette ligne, et fond sur les Égyptiens, accompagné de ceux des siens qu'il avait placés près de lui.

Les Égyptiens se tenaient si serrés, que ne pouvant s'ouvrir pour donner passage aux chars d'Abradate, plusieurs furent renversés par le choc des chevaux, qui les foulèrent aux pieds, et bientôt on ne vit autour des chars qu'un amas confus d'hommes, de chevaux, d'armes et de roues brisées; rien ne résistait au tranchant des faux, qui coupaient et les corps et les armes.

Dans ce tumulte, les chars qui portaient Abradate et ses compagnons ayant versé sur des monceaux de débris et de cadavres, ces braves guerriers moururent percés de coups, après avoir donné les plus grandes preuves de valeur. Ils furent vengés par les Perses qui les suivaient : ceux-ci étant entrés dans des bataillons égyptiens, rompus par les chars d'Abradate, y firent un grand carnage. Mais bientôt celles des troupes égyptiennes qui n'avaient point encore souffert, et c'était le plus grand nombre, s'avancèrent contre les Perses : le combat devint terrible. Les Égyptiens avaient sur les Perses, outre l'avantage du nombre, celui des armes : leurs piques étaient très-longues et très-fortes ; les grands boucliers qu'ils portaient attachés à l'épaule étaient bien plus propres à couvrir le corps et à repousser les coups, que les cuirasses ou les boucliers ordinaires. Ils avancèrent couverts de ces énormes pavois, et poussèrent vivement les Perses, qui, n'ayant à leur opposer que de petits boucliers qu'ils tenaient à la main, furent contraints de plier : ils reculèrent, mais sans tourner le dos à l'ennemi, et sans cesser de porter et de recevoir des coups, jusqu'à ce qu'ils fussent près de leurs tours. Les soldats dont elles étaient garnies commencèrent à tirer sur les Égyptiens ; en même temps, les troupes perses, qui étaient en dernière ligne, arrêterent les archers et les autres gens de trait qui se retiraient, et les forcèrent, l'épée à la main, à faire usage de leurs dards et de leurs flèches.

Sur ces entrefaites, Cyrus arriva, poursuivant les bataillons qu'il avait eus en tête : il fut sensiblement affligé de voir que les Perses avaient lâché pied ; mais jugeant que le moyen le plus prompt d'arrêter les progrès des Égyptiens était de les prendre par derrière, il ordonne à sa troupe de le suivre, tourne vers la queue, tombe sur eux sans être aperçu, et en tue un grand nombre. A cette irruption imprévue, les Égyptiens se retournent, et font face à l'ennemi : l'in-

fanterie et la cavalerie se mêlent et combattent ensemble. Un soldat jeté par terre, et foulé aux pieds par le cheval de Cyrus, enfonce son épée dans le ventre de l'animal, qui, se sentant blessé, se cabre, et renverse le prince. Aussitôt un des gardes sauta en bas de son cheval et le donna à Cyrus. Les Égyptiens étaient alors attaqués de tous les côtés.

La cavalerie perse venait d'arriver : Cyrus donna ordre de ne pas presser davantage la phalange égyptienne, et de la fatiguer seulement de loin à coups de flèches et de dards. Quant à lui, il monta sur une des tours, pour découvrir s'il ne restait plus de troupes ennemies qui tinssent encore dans quelque endroit. De la plate-forme de la tour, il vit la plaine couverte de chevaux, de chars, d'hommes qui fuyaient, d'autres qui poursuivaient, et remarqua que les Égyptiens étaient les seuls des ennemis qui n'eussent pas encore plié. Enfin, se voyant sans ressources, ces Égyptiens prirent le parti de former un cercle, faisant front de tous les côtés. Immobiles dans cette position, ils n'agissaient point, et eurent beaucoup à souffrir, jusqu'à ce que Cyrus, admirant leur courage et touché de compassion de voir périr de si braves gens, ordonna qu'on cessât de les assaillir et que le combat finît. Il leur fit demander par un héraut s'ils aimaient mieux mourir tous pour des lâches qui les avaient abandonnés, que de sauver leur vie, sans rien perdre de leur réputation de braves gens. « Pourrions-nous, répondirent les Égyptiens, conserver en même temps la vie et cette bonne réputation ? — Oui, reprit Cyrus, puisque vous êtes les seuls qui n'avez pas lâché pied et qui osiez combattre encore. — Mais à quel prix pouvons-nous, avec honneur, mériter que vous nous laissiez vivre ? — Il ne vous en coûtera point de trahir vos alliés : nous n'exigeons autre chose, sinon que vous rendiez les armes, et que vous deveniez les amis de ceux qui vous donnent la vie, quand ils sont les maîtres de vous l'ôter. — Si nous devenons vos amis, que prétendez-vous

faire de nous? — Établir entre vous et moi un commerce de bons offices. Tant que la guerre durera, vous me suivrez, et vous aurez une paye plus forte que celle que vous receviez des Lydiens; quand la paix sera faite, j'assignerai à ceux qui voudront rester avec moi des terres et des villes, et je leur donnerai des femmes et des esclaves. » Sur cette proposition, ils demandèrent seulement au prince de ne jamais porter les armes contre Crésus: « C'est le seul des alliés, ajoutèrent-ils, de qui nous n'ayons pas à nous plaindre. » Tous les articles ayant été acceptés de part et d'autre, les Égyptiens engagèrent leur foi à Cyrus, et reçurent la sienne.

« Les descendants de ceux qui s'attachèrent pour lors à Cyrus, dit Xénophon, sont restés jusqu'ici fidèles au roi de Perse. Cyrus leur avait donné, dans la haute Asie, quelques villes, qu'on nomme encore *les villes des Égyptiens*, et de plus, celles de Larisse et de Cyllène, situées près de Cymé, à peu de distance de la mer: leur postérité s'est maintenue jusqu'à présent en possession de ces villes. » « Cette remarque de Xénophon, dit Fréret, ainsi que quelques autres répandues dans la Cyropédie pour prouver la vérité des choses qu'il avance, montrent qu'il donnait cet ouvrage pour une histoire véritable de Cyrus, au moins pour la plupart de ses parties (*). »

Les troupes de Cyrus s'étant rafraîchies, et les sentinelles ayant été posées, comme la prudence l'exigeait, chacun alla prendre du repos, pendant que Crésus s'enfuyait à Sardes avec son armée, et que différents peuples ses alliés profitaient de la nuit pour s'éloigner avec la plus grande diligence et gagner leur pays. A la pointe du jour, Cyrus marcha vers Sardes: en arrivant sous les murailles, il fit dresser ses machines, comme pour battre le mur, et préparer des échelles. Ces préparatifs extérieurs masquaient le

dessein qu'il avait formé de faire escalader, dès la nuit suivante, par les Chaldéens et les Perses, la partie des fortifications qui semblait être la plus escarpée. Le projet fut exécuté par le moyen d'un Perse qui, ayant été au service d'un des gardes de la place, savait le chemin pour aller de la citadelle au fleuve. A la nouvelle que l'ennemi était maître de la citadelle, les Lydiens abandonnèrent leurs murailles, et cherchèrent leur salut dans la fuite. Dès que le jour parut, Cyrus entra dans la ville. Crésus, de son palais où il s'était enfermé, appelait Cyrus à grands cris; mais ce prince, se contentant de laisser auprès de lui une garde, tourna ses pas vers la citadelle, dont ses troupes s'étaient emparées. Il y trouva les Perses dans l'état où ils devaient être, occupés à garder la place, et ne vit que les armes des Chaldéens, qui s'étaient débandés pour aller piller les maisons de la ville (*). Il manda aussitôt leurs chefs, et leur ordonna de se retirer sur-le-champ de l'armée. « Je ne souffrirai point, leur dit-il, que des gens qui manquent à la discipline aient plus de part au butin que leurs camarades. Apprenez que pour vous récompenser de m'avoir suivi dans cette expédition, j'avais résolu de vous rendre les plus riches des Chaldéens; mais partez, et ne soyez pas surpris si vous êtes attaqués dans votre route par un ennemi qui vous sera supérieur en forces. » Les Chaldéens, effrayés de ce discours, conjurèrent Cyrus de calmer sa colère, et offrirent de rapporter tout ce qui avait été pris. « Si vous voulez m'apaiser, leur dit Cyrus, donnez ce butin aux soldats qui sont demeurés à la garde de la citadelle: pour moi, je n'ai besoin de rien. Quand l'armée saura que ceux qui ne quittent point leur poste ont un meilleur traitement que les autres, tout en ira mieux. » Les Chaldéens obéirent, et les soldats qui avaient été fidèles à leur devoir profi-

(*) Voyez *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. VI, p. 545

(*) Ces Chaldéens ou Chalybes s'étaient joints à Cyrus au nombre de quatre mille, comme nous l'avons vu plus haut.

tèrent de ce riche pillage. Cyrus ayant fait camper ses troupes dans l'endroit de la ville qui lui parut le plus convenable, leur ordonna de rester armées même pendant leur repas.

Ces choses étant terminées, il fit amener Crésus en sa présence. Dès que le roi de Lydie aperçut son vainqueur : « Je vous salue, mon maître, lui dit-il; car la fortune vous assure désormais ce titre, et me réduit à vous le donner. — Je vous salue aussi, répondit Cyrus, puisque vous êtes homme ainsi que moi. Je veux, continua-t-il, vous demander un conseil; ne me le refuserez-vous point? — Puissé-je, dit Crésus, vous en donner un qui vous soit utile. — Ecoutez-moi donc, reprit Cyrus. Mes soldats, après avoir essuyé des fatigues et des périls sans nombre, se voient les maîtres de la plus opulente ville de l'Asie, si on en excepte Babylone : il me paraît juste qu'ils recueillent le fruit de leurs travaux. S'il ne leur en revenait aucun avantage, je doute que je pusse compter longtemps sur leur obéissance. Cependant mon projet n'est pas de livrer la ville au pillage : outre qu'elle serait vraisemblablement ruinée sans ressource, il arriverait que les méchants auraient la meilleure part au butin. — Permettez-moi, seigneur, répartit Crésus, de dire à quelques Lydiens, à mon choix, que j'ai obtenu de vous que la ville ne soit point pillée, qu'ils ne soient séparés ni de leurs femmes ni de leurs enfants, et que je vous ai promis, pour prix de cette grâce, qu'ils vous apporteront d'eux-mêmes tout ce que Sardes renferme de précieux et de beau. Je suis certain qu'aussitôt qu'ils seront instruits de cette convention, ils s'empresseront, hommes et femmes, de vous offrir tous les effets de quelque valeur qu'ils ont en leur possession. D'ailleurs, quand vous aurez vu ce que les habitants vous présenteront, vous serez le maître de changer d'avis et de vous décider pour le pillage : en attendant, chargez quelqu'un des vôtres d'aller retirer mes trésors des mains de ceux à qui j'en ai confié la garde. »

Après cet entretien, les deux princes allèrent se reposer. Le lendemain, Cyrus manda ses amis particuliers et les principaux chefs : il commit les uns pour recevoir les trésors de Crésus ; il enjoignit aux autres de mettre à part ce que les mages choisiraient pour les dieux, d'enfermer le reste dans des coffres, et de charger ces coffres sur des chariots, qui marcheraient à la suite de l'armée, afin d'avoir toujours de quoi récompenser chacun suivant son mérite.

Pendant qu'on exécutait cet ordre, il fit appeler quelques-uns de ses gardes, et leur demanda si aucun d'eux n'avait vu Abradate : « Je suis surpris, continua-t-il, qu'il ne paraisse point, lui qui avait accoutumé de se rendre si souvent auprès de moi. — Seigneur, répondit un des gardes, il ne vit plus ; il est mort dans le combat, en poussant son char au milieu des ennemis. On rapporte que les autres conducteurs de chars, excepté ses compagnons, ont tourné le dos, quand ils ont vu de près les troupes égyptiennes. On dit aussi que sa femme a enlevé son corps, et que, l'ayant mis sur le chariot dont elle se sert ordinairement, elle l'a transporté non loin d'ici, sur les bords du Pactole. On ajoute que cette femme infortunée, assise par terre, soutient sur ses genoux la tête de son mari, qu'elle a couvert de ses plus beaux vêtements, pendant que ses eunuques et ses serviteurs lui creusent un tombeau sur une éminence voisine. » Aussitôt Cyrus, s'élançant sur son cheval, courut à ce douloureux spectacle. Il ordonna d'abord à Gadatas et à Gobryas de le suivre au plus tôt, et d'apporter ses plus riches ornements, pour en couvrir le corps d'Abradate ; ensuite il fit amener des bœufs, des chevaux et d'autres victimes, pour les immoler aux mânes d'Abradate. Dès qu'il aperçut Panthée couchée par terre, et le corps de son époux étendu à ses côtés, un torrent de larmes coula de ses yeux : « Aimable et fidèle, s'écria-t-il, tu nous as donc abandonnés ! » En proferant ces paroles, il veut prendre la main du mort ; elle

reste dans la sienne : un Égyptien l'avait coupée d'un coup de hache. La vue de cette main mutilée redoubla la douleur de Cyrus. Panthée, en jetant des cris lamentables, la reprend, la baise, et tâche de la rejoindre au bras. « Cyrus, dit-elle, tout son corps est dans le même état; mais que vous servirait de le regarder? Voilà où l'ont réduit son amour pour moi, et son attachement pour vous. Insensée! je ne cessais de l'exhorter à se montrer digne d'obtenir une place distinguée entre vos amis; et lui, uniquement occupé des moyens de vous servir, ne songeait point à ce qu'il lui en pouvait coûter. Enfin il est mort, sans avoir jamais mérité de reproches; et moi, dont les conseils l'ont conduit au trépas, je vis encore! »

Cyrus fondait en larmes, sans parler; puis rompant le silence : « O Panthée! dit-il, votre époux a du moins glorieusement terminé sa carrière; il est mort au sein de la victoire : acceptez ce que je vous offre pour parer son corps. » Gobryas et Gadatas venaient d'apporter une grande quantité d'ornements précieux. « D'autres honneurs encore lui sont réservés : on lui élèvera un tombeau digne de vous et de lui; on immolera en son honneur les victimes qui conviennent aux mânes d'un héros. Et vous, ajouta-t-il, vous ne resterez point sans appui : je ne cesserai d'honorer votre vertu. Je vous donnerai quelqu'un pour vous conduire partout où il vous plaira d'aller : dites dans quel lieu vous désirez qu'on vous mène. — Seigneur, répondit-elle, ne vous en mettez point en peine; vous saurez où j'ai dessein de me rendre. »

Après cet entretien, Cyrus se retira, gémissant sur le sort de la femme qui venait de perdre un tel mari, du mari qui devait ne plus revoir une telle femme. Panthée fit éloigner ses eunuques, sous prétexte de se livrer sans contrainte à sa douleur, et ne retint auprès d'elle que sa nourrice, à qui elle ordonna d'envelopper, dans le même tapis, le corps de son mari, et le sien quand elle ne serait plus. La nourrice essaya, par ses prières, de

la détourner du funeste projet de se donner la mort; mais voyant que les supplications étaient inutiles et ne servaient qu'à irriter sa maîtresse, elle s'assit en pleurant. Alors Panthée tire un poignard dont elle s'était munie depuis longtemps, se frappe, et, posant sa tête sur le sein de son mari, elle expire. La nourrice, en poussant des cris douloureux, couvrit les corps des deux époux, suivant l'ordre qu'elle avait reçu.

Bientôt Cyrus fut informé de l'action de Panthée. Étonné de ce qu'il apprend, il accourt pour voir s'il ne serait pas possible de la secourir. Les trois eunuques, témoins du désespoir de leur maîtresse, venaient de se percer de leurs poignards, dans le lieu même où elle leur avait ordonné de se tenir. On raconte que le monument qui fut érigé aux deux époux et aux eunuques existe encore aujourd'hui; sur une colonne fort élevée sont les noms d'Abtradate et de Panthée, écrits en caractères syriens, et sur trois colonnes plus basses on lit cette inscription : ICI SONT LES EUNUQUES. Cyrus, après avoir vu ce triste spectacle, s'en alla rempli d'admiration pour Panthée et pénétré de douleur. Par ses soins, on rendit aux morts les honneurs funèbres avec la plus grande pompe, et il leur fit élever un vaste monument.

Vers ce même temps, les Cariens, divisés en deux factions, implorèrent les uns et les autres le secours de Cyrus, qui envoya en Carie une armée sous les ordres du Perse Adusius. Les Ciliciens et les Cypriotes suivirent volontairement ce chef. Cyrus, pour reconnaître leur dévouement, permit qu'ils fussent gouvernés par des princes de leur nation, se contentant de leur imposer un tribut et l'obligation du service militaire dans toutes les occasions où il l'exigerait. Dès qu'Adusius fut de retour de son expédition, après avoir pacifié la Carie, il reçut l'ordre de se joindre à Hystaspes, qui avait été envoyé dans la Phrygie, voisine de l'Hellespont. Les Grecs qui habitaient sur les bords de la mer obtinrent, à force de présents, de ne point recevoir chez eux de trou-

pes perses, à condition qu'ils payeraient un tribut et suivraient Cyrus à la guerre partout où il les appellerait. Quant au roi de Phrygie, resté presque seul par la défection de ses principaux officiers, il s'abandonna à la merci des Perses.

Cyrus quitta alors la ville de Sardes pour se rendre à Babylone. Chemin faisant, il soumit à son obéissance les habitants de la Grande-Phrygie, les Cappadociens et les Arabes, et arriva devant Babylone à la tête d'une armée nombreuse, l'an 540 avant J. C. A peine arrivé, il établit ses troupes autour de la ville, qu'il alla reconnaître en personne. Ayant compris à la hauteur et à la force des murailles qu'il n'était pas possible de la prendre d'assaut, il pensa à réduire les habitants par la famine. On traça donc autour des murailles des lignes de circonvallation, et dans les endroits où ces lignes aboutissaient à l'Euphrate, on laissa un espace suffisant pour bâtir des forts. Les soldats se mirent à creuser une immense tranchée, et, pendant qu'ils étaient occupés à ce travail, Cyrus fit construire sur les bords du fleuve les forts dont nous venons de parler. Il en établit les fondations sur des pilotis de palmiers, qui n'avaient pas moins de cent pieds de longueur. Le pays en produisit de plus grands encore, et ces arbres ont la propriété de se relever sous la charge. Les Babyloniens, qui du haut de leurs murailles voyaient ces préparatifs de siège, s'en moquaient, parce qu'ils avaient des vivres pour plus de vingt ans. Cyrus divisa alors son armée en douze corps, dont chacun devait être de service et surveiller Babylone pendant un mois de suite. Déjà tous les travaux étaient achevés. Cyrus apprit que le jour approchait où l'on devait célébrer à Babylone une fête durant laquelle les habitants passaient toute la nuit dans les festins et la débauche. Ce jour-là même, aussitôt que le soleil fut couché, il fit ouvrir la communication entre le fleuve et les deux têtes de la tranchée. L'eau s'épanchant dans ce nouveau lit, la partie du fleuve qui

traversait la ville fut rendue guéable avant le jour. Après avoir détourné le fleuve, Cyrus y fit descendre plusieurs de ses gardes, fantassins et cavaliers, pour s'assurer si le fond était solide; et voyant qu'on pouvait le passer sans danger, les troupes qui avaient été placées, une partie à l'endroit où le fleuve entraînait dans la ville et l'autre partie à l'endroit où il en sortait, s'y jetèrent, conduites par Gobryas et par Gadatas. Les portes d'airain qui fermaient les descentes des quais vers le fleuve étaient restées ouvertes dans cette nuit de dissolution; ainsi les deux corps de troupes de Cyrus pénétrèrent facilement jusque dans le cœur de la ville. Tous les habitants que les soldats peuvent atteindre sont passés au fil de l'épée; d'autres plus heureux se sauvent dans leurs maisons, ou jettent l'alarme dans Babylone. Les soldats de Gobryas répondent à leurs cris, comme s'ils étaient leurs compagnons de débauche, et, prenant le chemin le plus court, arrivent au palais, où ils se réunissent à la troupe de Gadatas. Alors ceux-ci chargent avec impétuosité les gardes du roi de Babylone. Aux cris qui s'élèvent, le roi ordonne qu'on sache d'où vient ce tumulte. Gadatas, profitant du moment où la porte du palais était ouverte, s'y précipite. Le roi était alors debout, et tenait un poignard à la main. Les soldats de Gadatas et de Gobryas se jetèrent à la fois sur ce prince et le tuèrent. Tous ceux qui étaient avec lui furent massacrés.

Pendant que ceci se passait au palais, Cyrus faisait parcourir les différents quartiers de la ville par sa cavalerie, qui avait ordre d'égorger tous les Babyloniens qui se trouvaient dans les rues, et de faire publier une défense expresse de sortir des maisons sous peine de la vie. Cet ordre fut exécuté. Lorsque Gadatas et Gobryas eurent rejoint le gros de l'armée, leur premier soin fut de remercier les dieux pour la vengeance qu'ils venaient de tirer d'un prince impie. Les détails dans lesquels Xénophon entre ici, se rapportent admirablement avec ce que l'Écriture

nous apprend sur la chute de Babylone et la personne de Balthasar (*).

Le lendemain, au lever du soleil, les garnisons des forts, ayant appris que la ville était prise et le roi tué, se rendirent à Cyrus. Ce prince permit aux parents de ceux qui avaient été tués d'enlever les corps et de les enterrer; puis il fit publier par des hérauts un ordre général aux Babyloniens d'apporter leurs armes, sous peine de mort. Les Babyloniens obéirent. Cyrus ordonna que leurs armes fussent déposées dans les forteresses, où elles se trouveraient prêtes au besoin. Ces mesures étant prises, il manda les mages : comme la ville avait été emportée l'épée à la main, il leur recommanda de mettre à part pour les dieux les prémices du butin, et de leur réserver les lieux consacrés. Il distribua les maisons des particuliers et les palais des grands à ceux qu'il savait avoir le plus contribué au succès de son entreprise, observant de proportionner les récompenses au mérite, ainsi qu'il l'avait réglé autrefois, et promettant d'écouter les plaintes de ceux qui se croiraient lésés dans le partage. Enfin il publia un édit par lequel il enjoignait d'une part aux Babyloniens de cultiver leurs champs, de payer les tributs et de servir les maîtres qu'il leur donnait; de l'autre, il accordait, tant aux Perses qu'à ceux qui participaient à leurs prérogatives, et généralement à tous les alliés qui resteraient avec lui, un empire absolu sur les prisonniers qui leur étaient échus.

Cyrus se rendit ensuite au palais des rois de Babylone. Dès qu'il y fut entré, il offrit des sacrifices aux dieux que les mages lui nommèrent. Après avoir rempli ce devoir religieux, il s'occupa d'autres soins. Considérant quel fardeau il s'imposait, en se chargeant de commander à un nombre infini d'hommes, et prévoyant que la superbe ville qu'il allait habiter sergit pour lui une ville ennemie, il sentit

la nécessité d'avoir une garde pour veiller à sa sûreté; et comme il savait qu'un traître n'est jamais plus sûr de son coup que lorsqu'il surprend à table, au bain ou au lit, celui dont il veut se défaire, il examinait à qui, dans ces différentes situations, il pourrait confier la garde de sa personne. Les eunuques lui parurent mériter la préférence pour ces fonctions importantes, parce qu'étant sans famille, et généralement méprisés par la bassesse de leur naissance, ils avaient tous les motifs possibles de s'attacher uniquement à leur maître, duquel dépendait leur fortune. Il leur confia donc l'administration de sa maison et la garde de sa personne. Cet usage, déjà connu avant Cyrus, se perpétua chez les rois de Perse ses successeurs.

Après avoir donné ordre à tout ce qui regardait le gouvernement de son nouvel empire, Cyrus voulut se montrer à ses nouveaux sujets au milieu d'une pompe imposante qui pût leur donner une haute idée de sa grandeur. La veille de la cérémonie, il manda les chefs tant des Perses que des alliés, et leur donna des robes à la mode des Mèdes : c'est alors que l'habillement médique commença d'être en usage parmi les Perses. En faisant cette distribution, il leur dit qu'il voulait aller visiter avec eux les champs consacrés aux immortels, et y offrir des sacrifices.

Tout fut prêt le lendemain, avant que le jour parût. On avait posé des barrières des deux côtés du chemin, comme on le pratique encore dans les lieux que le roi doit traverser à cheval, et il n'est permis qu'aux personnes de considération de passer entre ces barrières. Elles étaient gardées par des gens armés de fouets, pour en frapper quiconque causerait du désordre. Un corps de quatre mille doryphores était rangé en face du palais, sur quatre de hauteur, deux mille à chaque côté des portes. Toute la cavalerie s'était rendue dans la même place et avait mis pied à terre, les soldats tenant leurs mains cachées sous leurs manteaux; ce qui s'observe de nos jours toutes les fois

(*) Ce nom que l'on prononçait en chaldéen *Belschatsar*, voulait dire sans doute *prince favorisé de Bel*.

qu'on est à portée d'être vu par le roi. Les Perses occupaient la droite du chemin, les alliés la gauche; les chars étaient pareillement rangés des deux côtés en nombre égal. Quand les portes du palais s'ouvrirent, on vit sortir d'abord quatre taureaux superbes, qui devaient être immolés aux divinités désignées par les mages. Les Perses ont pour maxime que c'est surtout dans ce qui concerne le culte des dieux, qu'il est essentiel de consulter ceux qui sont particulièrement dévoués à leur service. Après les taureaux, venaient les chevaux destinés pour le soleil; ensuite un char consacré à Jupiter : ce char était blanc et orné de festons; le timon était doré. Suivait un autre char blanc comme le premier, orné de même de festons : celui-là était consacré au soleil; enfin un troisième, dont les chevaux avaient des housses couleur de pourpre, et derrière lesquels marchaient des hommes portant du feu dans un grand bassin.

Cyrus, précédé de ce cortège, sortit du palais sur son char; sa tête était couverte d'une tiare qui s'élevait en pointe; il avait une tunique mi-partie de pourpre et de blanc, habillement réservé au roi seul, et des brodequins couleur de feu. Sa tiare était ceinte du diadème, que portaient pareillement ceux qu'il honorait du titre de cousins, et que portent encore ceux qui jouissent de la même distinction. Ses mains étaient nues : il avait à ses côtés le conducteur de son char, homme d'une taille avantageuse, mais inférieure à la sienne, du moins en apparence. Dès qu'on aperçut Cyrus, tous l'adorèrent en se prosternant; peut-être y avait-il des gens apostés pour en donner l'exemple; peut-être aussi fut-ce l'effet ou de la surprise générale que causa un spectacle si nouveau, ou de l'admiration qu'excita l'air noble et majestueux du prince. Ce qu'il y a de certain, c'est que jusqu'à ce jour aucun Perse ne lui avait rendu un semblable hommage.

Lorsque Cyrus fut sorti du palais, les quatre mille doryphores se mirent en marche, deux mille de chaque côté de son char. Environ trois cents eu-

nuques richement vêtus et armés de dards le suivaient à cheval : après eux, on menait en main deux cents chevaux; de ses écuries, ornés de freins d'or et couverts de housses rayées. Ils étaient suivis de deux mille piquiers, après lesquels marchait, sous la conduite de Chrysante, le plus ancien corps de cavalerie perse, composé de dix mille hommes, rangés sur cent de front et cent de hauteur. Après ce premier corps, un second de dix mille autres cavaliers perses, dans le même ordre, commandés par Hystaspe; après celui-ci, un troisième de pareil nombre; enfin un quatrième commandé par Gادات. Ensuite venaient les cavaliers mèdes, puis les Arméniens, les Cadusiens, les Saces. Derrière la cavalerie, étaient les chars, rangés sur quatre de front, et conduits par le perse Artabate.

Cyrus s'apercevant, au milieu de sa marche, qu'une grande multitude de gens le suivaient en dehors des barrières pour lui présenter des requêtes, leur envoya dire, par ses eunuques (il en avait toujours trois à chaque côté de son char pour porter ses ordres), de s'adresser à ses officiers, qui lui rendraient compte de leurs demandes. Aussitôt la foule retourna vers la cavalerie, chacun délibérant auquel des chefs il aurait recours. Alors Cyrus manda l'un après l'autre ceux de ses amis dont il voulait augmenter la considération, et leur dit : « Si les gens qui nous suivent viennent vous faire des demandes déraisonnables, n'y ayez aucun égard; si elles sont justes, vous me les communiquerez, afin que nous avisions ensemble aux moyens d'y satisfaire. » Ceux que le prince faisait ainsi appeler accouraient à lui de toute la vitesse de leurs chevaux, et leur promptitude à obéir ajoutait encore à l'éclat de sa puissance.

Lorsqu'on fut arrivé dans les champs consacrés aux dieux, on sacrifia d'abord à Jupiter des taureaux qui furent brûlés en entier; puis au soleil des chevaux, qui furent consumés de même : on offrit ensuite des victimes à la terre, suivant les rites ordonnés par les

mages; on finit par les héros protecteurs de la Syrie. Les sacrifices étant achevés, comme le lieu était très-agréable, Cyrus marqua un espace d'environ cinq stades, et commanda aux corps de cavalerie, divisés par nations, de parcourir cette carrière au grand galop.

Après les sacrifices et les courses, Cyrus voulant célébrer sa victoire par un festin, invita ceux de ses amis qui montraient le plus de zèle pour l'accroissement de son autorité et le plus d'attachement à sa personne.

Le lendemain, il renvoya dans leur pays tous les alliés qui avaient embrassé volontairement son parti, excepté ceux qui préférèrent de s'établir auprès de lui. Ceux-ci, qui pour la plupart étaient Mèdes ou Hyrcaniens, obtinrent des terres et des maisons que leurs descendants possèdent encore. Les autres, qui aimèrent mieux s'en aller, furent comblés de présents; et tous, tant soldats qu'officiers, eurent sujet d'être contents de la générosité du prince. Il fit aussi distribuer à ses propres troupes les trésors qu'on avait enlevés de Sardes.

Quelque temps après, voyant que l'état de ses affaires lui permettait de s'en éloigner, il fit ses préparatifs pour aller en Perse, et commanda qu'on se disposât à le suivre. Quand il se fut muni de tout ce qu'il jugea lui devoir être nécessaire, il partit. C'est ici le lieu de parler de l'ordre avec lequel une armée si nombreuse campait et décampait, et de la célérité avec laquelle chacun prenait la place qu'il devait occuper. On sait que quand le roi de Perse campe, tous ses courtisans l'accompagnent et habitent sous des tentes, l'hiver comme l'été.

Cyrus ordonna d'abord que l'entrée de sa tente fût toujours vers le soleil levant, et fixa l'intervalle qui devait la séparer de celles des doryphores. Il marqua le logement des boulangers à sa droite, celui des cuisiniers à sa gauche; il plaça pareillement les chevaux à sa droite, les autres bêtes de somme à sa gauche: le reste fut réglé de manière que chaque troupe recon-

naissait sans peine le lieu et l'espace qui lui étaient destinés. Quand on décampait, chacun réunissait le bagage dont il devait prendre soin, et le tenait prêt pour être chargé sur les voitures. Les conducteurs avaient ordre de se rendre tous en même temps dans les différents quartiers qui leur étaient assignés, et venaient l'enlever; d'où il arrivait que toutes les tentes, soit qu'il fallût les dresser ou les lever, ne coûtaient pas plus de temps qu'une seule. Le service intérieur de l'armée était de même tellement distribué, que chaque valet attaché à un détail particulier savait ce qu'il devait faire, et que tout le monde était servi à la fois, aussi facilement qu'eût pu l'être un seul homme. Les boulangers et les cuisiniers n'étaient pas les seuls à qui il marquait des places pour leur travail: en distribuant les quartiers aux troupes, il avait égard à l'espèce de leurs armes; et chaque corps connaissait si bien le lieu qui lui était assigné, qu'il s'y établissait sans jamais se méprendre.

Chaque fois qu'il campait, on tendait d'abord son pavillon au milieu du camp, comme le lieu le moins exposé à l'insulte. Autour de sa tente étaient, suivant sa pratique ordinaire, ses amis les plus affidés: immédiatement après eux, les cavaliers formaient un cercle, avec les conducteurs des chars, qu'il croyait devoir placer dans l'endroit le plus sûr, parce que, ne pouvant avoir leurs armes sous la main, il leur fallait du temps pour se mettre en état de défense. Les fantassins légèrement armés avaient leurs quartiers à la droite et à la gauche, tant de sa tente que de la cavalerie; les archers partie à la tête, partie à la queue des cavaliers; l'infanterie pesante et celle qui portait de grands boucliers formaient, autour du camp, une enceinte semblable à une forte muraille, pour soutenir, en cas d'attaque, les premiers efforts de l'ennemi et donner à la cavalerie le temps de s'armer. Les archers, non plus que l'infanterie tant légère que pesante, ne quittaient point leurs armes pour dormir, afin que,

d'une part, l'infanterie pesante se trouvait toujours en état de repousser les ennemis, s'ils cherchaient à surprendre le camp pendant la nuit, et que, de l'autre, les gens de trait fusent prêts à lancer, par-dessus les premiers rangs, leurs flèches et leurs dards contre ceux qui s'approcheraient. La tente de chacun des chefs était distinguée par un signe particulier; et, de même que les valets intelligents connaissent dans une ville les maisons de plusieurs citoyens, surtout des plus considérables, les aides de camp de Cyrus connaissaient parfaitement les tentes des principaux officiers; en sorte que, si le roi avait besoin de quelqu'un d'entre eux, ils ne perdaient point de temps à le chercher. Comme chacune des différentes nations avait son quartier à part, il était aisé de remarquer où la discipline était exactement observée, et où l'on n'exécutait pas ce qui avait été ordonné. Cyrus avait une telle confiance dans ces dispositions, qu'il disait que si les ennemis tentaient d'insulter son camp, soit la nuit, soit le jour, ils ne s'en trouveraient pas mieux que s'ils donnaient imprudemment dans une embuscade.

Dans les marches, il variait ses ordres selon les conjonctures; mais dans les campements, il changeait rarement l'ordonnance dont j'ai parlé.

Dès que l'armée fut entrée dans la Médie, Cyrus s'empressa d'aller voir Cyaxare. Après les premiers embrassements, il dit à son oncle qu'il lui avait réservé un palais dans Babylone. En même temps, il lui offrit des présents d'un grand prix. Il reprit ensuite la route de la Perse, où il ne séjourna que peu de temps, et retourna bientôt à Babylone. Arrivé dans cette ville, il jugea convenable d'envoyer des satrapes dans les provinces conquises, avec cette restriction, que les gouverneurs des places fortes et les officiers détachés dans différents postes, pour veiller à la sûreté du pays, ne recevraient d'ordres que de lui seul. Il prenait cette précaution, afin que si quelques satrapes avaient l'insolence de vouloir

se rendre indépendants, ils fussent aussitôt contenus par les troupes mêmes de leur gouvernement. Les Ciliiciens, les Cypriotes, les Paphlagoniens, qui avaient suivi le prince de leur bon gré au siège de Babylone, n'eurent point de gouverneurs perses, mais ils furent assujettis au tribut. Conformément au nouveau règlement, les garnisons des places fortes restèrent jusqu'à la chute de l'empire perse dans la dépendance immédiate du roi; c'était lui qui en nommait les commandants.

C'est à Cyrus que l'on doit un autre établissement. Tous les ans, un envoyé du prince parcourait avec une armée les différentes provinces de l'empire: si les gouverneurs avaient besoin de secours, il leur prêtait main-forte; s'ils étaient injustes, il les ramenait à la modération; s'ils négligeaient de faire payer les tributs, et de veiller soit à la sûreté des habitants de leur gouvernement, soit à la culture des terres; en un mot, s'ils manquaient à quelques-uns de leurs devoirs, l'envoyé remédiait au mal. Lorsqu'il ne pouvait y réussir, il en rendait compte au roi, qui décidait de la punition du coupable. On disait ordinairement, en parlant de ces inspecteurs: *LE FILS DU ROI, OU LE FRÈRE DU ROI, OU L'ŒIL DU ROI* est en marche; cependant quelquefois ils ne paraissaient point, parce que, s'il plaisait au prince de les contremander, ils retournaient sur leurs pas.

C'est encore à Cyrus qu'on attribue l'invention des postes, si utile dans un grand empire. Après avoir calculé ce qu'un cheval pouvait faire de chemin dans un jour, il ordonna que sur les routes on construisît des écuries qui fussent distantes l'une de l'autre de cet intervalle, qu'on les garnît de chevaux et qu'on y entretint des palefreniers. Dans chacune, il devait y avoir un homme intelligent pour recevoir les lettres qu'un courrier apportait, les remettre à un autre courrier, avoir soin des chevaux qui arrivaient fatigués, et en fournir de frais. La nuit ne retardait point la marche des courriers: celui qui avait couru le jour

était remplacé par un autre prêt à courir la nuit.

L'année étant révolue, Cyrus assembla son armée à Babylone : on prétend qu'elle était composée de cent vingt mille cavaliers, de deux mille chars armés de faux, et de six cent mille hommes de pied. Avec ces forces redoutables, il subjuguait toutes les nations qui habitent depuis les frontières de la Syrie jusqu'à la mer Rouge. De là, portant ses armes vers l'Égypte, il la soumit pareillement à son obéissance; de sorte que son empire eut dès lors pour limites, à l'est, l'Inde; au nord, le Pont-Euxin et la mer Caspienne; à l'ouest la mer Égée; au sud, l'Éthiopie et la mer Érythrée. Cyrus fixa son séjour au centre de ces différents pays : il passait les sept mois de l'hiver à Babylone, les trois mois du printemps à Suse, et les deux mois de l'été à Ecbatane; ce qui a fait dire qu'il jouissait d'un printemps continu. Quelque lieu qu'il allât habiter, l'amour de ses peuples l'y suivait toujours.

Ainsi vécut Cyrus. Devenu vieux, il partit pour la Perse; c'était le septième voyage qu'il y faisait depuis l'établissement de son empire. Il y avait longtemps que son père et sa mère étaient morts. A son arrivée, il offrit les sacrifices prescrits par la loi, commença la danse en l'honneur des dieux, suivant l'usage des Perses, et fit au peuple les largesses accoutumées; ensuite il se retira dans son palais, et s'y étant endormi, il vit en songe un homme qui, par son air majestueux, lui parut être fort au-dessus d'un mortel, et qui s'approcha de lui en prononçant ces mots : PRÉPARE-TOI, CYRUS; TU VAS BIENTÔT ALLER OU SONT LES DIEUX. Ce songe l'éveilla : il ne douta pas que ce ne fût un avertissement qui lui annonçait la fin prochaine de sa vie. Aussitôt il fit préparer des victimes, et alla les immoler sur le sommet des montagnes, selon l'ancienne coutume des Perses, en l'honneur de Jupiter, protecteur de sa patrie, du Soleil et des autres divinités, en leur adressant cette prière : « Jupiter, dieu de mes pères, Soleil, et vous dieux immortels,

recevez ce sacrifice, par lequel je termine une glorieuse carrière. Je vous rends grâce des utiles avis que j'ai reçus de vous, par les entrailles des animaux, par les signes célestes, par les augures, par les présages, sur ce que je devais faire ou éviter. Je vous rends grâce surtout de n'avoir jamais permis que je méconnusse votre assistance, ni que dans le cours de mes prospérités j'oubliasse que j'étais homme. Il ne me reste qu'à vous prier d'accorder à mes enfants, à ma femme, à mes amis, à ma patrie, des jours heureux, et à moi une fin digne de ma vie. »

Après les sacrifices, il retourna au palais et se coucha pour prendre un peu de repos. Ses baigneurs vinrent, à l'heure accoutumée, lui proposer de se mettre dans le bain : il répondit qu'il voulait se reposer. L'heure du repas étant venue, on servit son souper; mais il n'était pas en disposition de manger; cependant, comme il avait soif, il but avec plaisir. Le lendemain et le jour suivant, s'étant trouvé dans le même état, il fit appeler ses fils qui l'avaient accompagné dans son voyage, ses amis, ainsi que les principaux magistrats des Perses, et les voyant tous rassemblés, il leur adressa un discours par lequel il prit congé d'eux. Quand il eut cessé de parler, il présenta la main à ceux qui l'entouraient, puis, s'étant couvert le visage, il expira.

Telle est la relation de Xénophon; voici maintenant celle de Ctésias, que nous connaissons par l'analyse qu'en a donnée Photius dans sa *Bibliothèque*:

HISTOIRE DE CYRUS D'APRÈS CTÉSIAS.

Ctésias rapporte qu'Astyage, qu'il appelle Astyigas (*), n'avait aucune parenté avec Cyrus, et que, fuyant

(*) Dans son excellent mémoire sur la langue pehlie, M. Joseph Müller a prouvé que le nom d'*Astyage* est l'*Azidahak* des livres pehlie, l'*Ajdahak* des Arméniens et le *Dhohac* ou *Zohac* des Persans modernes. M. Müller ne cherche nullement à établir une identité de personne, mais seulement une identité de nom. Voyez *Journal asiatique*, avril 1839, pag. 299 et 300, note.

devant la face de ce prince, il s'était sauvé à Ecbatane, où sa fille Amytis et Spitamas, son gendre, l'avaient caché. Cyrus étant survenu, avait fait mettre à la torture Amytis, Spitamas et leurs enfants, Spitacès et Mégaberne, pour les obliger à dire ce qu'Astyigas était devenu : celui-ci, pour mettre un terme au supplice de ses enfants, se présenta de lui-même à Cyrus, qui le fit charger de chaînes et jeter dans un cachot ; mais peu après, touché de repentir, il l'en retira et l'honora comme son père ; il rendit les mêmes honneurs à Amytis, et ensuite l'épousa ; quant à Spitamas, il le condamna à perdre la vie, parce qu'il lui avait menti, en disant qu'il n'avait point vu Astyigas et qu'il ne savait où il était.

Ctésias passe ensuite à la guerre que Cyrus fit aux Bactriens. Ce prince leur livra bataille, et l'avantage fut égal de part et d'autre ; mais les Bactriens ayant appris que Cyrus regardait Astyigas comme son père, qu'il chérissait Amytis, et qu'il en avait fait sa femme, mirent bas les armes, et se rendirent à lui.

Après cela, Cyrus entreprit contre les Saces une expédition dans laquelle il fit prisonnier Amorgès, leur roi. Sparéthra, femme de ce prince, ayant levé une armée de trois cent mille hommes et de deux cent mille femmes, marcha contre Cyrus ; remporta sur lui une grande victoire, et obtint la liberté d'Amorgès. Cyrus, ayant fait alliance avec celui-ci, se trouva en état d'attaquer Crésus, et de l'assiéger dans la ville de Sardes, sa capitale. Pour se rendre maîtres de la place, les Perses imaginèrent d'élever sur les remparts des soldats de bois, que les assiégés, dans l'obscurité de la nuit, prirent pour de vrais soldats, et, frappés de terreur, ils se rendirent. Crésus, après la prise de Sardes, se réfugia dans un temple d'Apollon, où, lié et garrotté trois fois par ordre de Cyrus, il fut trouvé libre, sans qu'on sût qui avait brisé ses chaînes, car on avait bien fermé la porte du temple, et le sceau de Cyrus était apposé sur la serrure.

Après cela, on tira Crésus du temple, et on le ramena dans son palais, où on le lia encore plus étroitement qu'auparavant. Mais aussitôt le ciel se déclara en sa faveur par des éclairs et un tonnerre épouvantables, de sorte que Cyrus fut enfin obligé de lui ôter ses fers. Dans la suite, il le traita avec beaucoup d'humanité, jusqu'à lui donner pour séjour la ville de Barène, près d'Ecbatane, dans laquelle il y avait une garnison de cinq mille cavaliers et dix mille hommes de pied. L'eunuque Pétisacas, en grand crédit auprès de Cyrus, fut alors envoyé dans la Barcanie pour en ramener Astyigas, que la reine sa fille et Cyrus lui-même avaient grande envie de revoir ; mais il laissa Astyigas dans des déserts, où la faim et la soif le firent périr. Son crime fut découvert ensuite, et Amytis lui fit arracher les yeux, puis il fut écorché vif, et mourut sur une croix. On fit de magnifiques funérailles à Astyigas, dont le corps fut trouvé entier et bien conservé dans les déserts où il était mort, car les lions l'avaient défendu contre les autres bêtes féroces.

La dernière expédition de Cyrus dont parle Ctésias fut contre les Derbices, qui avaient alors pour roi Amorgès. Ces peuples, par le moyen de leurs éléphants qu'ils firent sortir tout à coup d'une embuscade, mirent la cavalerie perse en déroute ; Cyrus lui-même tomba de cheval ; un Indien lui perça la cuisse d'un coup de javelot. Les Perses perdirent dix mille hommes dans cette affaire, et les Derbices n'en perdirent guère moins. Dès qu'Amorgès sut ce qui s'était passé, il accourut avec ses Saces, au nombre de vingt mille chevaux. Alors les Perses et les Saces livrèrent une seconde bataille aux Derbices, et combattirent avec tant de courage, qu'ils remportèrent la victoire la plus complète ; trente mille Derbices demeurèrent sur la place ; la perte du côté des Perses ne fut que de neuf mille hommes, et tout le pays se soumit à Cyrus. Mais ce prince approchait de sa fin : comme il ne l'ignorait pas, il déclara Cambyse, son fils aîné, roi des Perses ; donna à

Tanyoxarès, son second fils, la Bactriane et plusieurs autres provinces, sans l'assujettir à aucun tribut envers son frère : il pourvut aussi à l'établissement de Spitacès et de Mégaberne, et donna à chacun d'eux une satrapie. Il leur recommanda à tous d'obéir à la reine leur mère; demanda à Amorgès son amitié pour eux tous, et voulut qu'ils se donnassent la main, en signe de bonne intelligence, souhaitant toutes sortes de prospérités à ceux qui vivraient en paix, et donnant sa malédiction à quiconque d'entre eux ferait tort aux autres. Ainsi mourut Cyrus, trois jours après avoir été blessé. Ce prince avait régné trente ans.

COMPARAISON ENTRE LE RÉCIT D'HÉRODOTE
ET CELUI DE XÉNOPHON.

Ctésias, comme on voit, ne dit pas un mot de l'expédition contre Babylone. Une aussi grave omission et le merveilleux répandu dans tout le récit peuvent faire concevoir une opinion très-défavorable de la partie de son ouvrage qui a rapport à Cyrus.

Laissant donc de côté cet auteur, nous allons comparer les deux relations d'Hérodote et de Xénophon.

Ce que le premier de ces historiens raconte de la naissance et de l'éducation de Cyrus, ainsi que de la manière dont Astyage découvrit son origine royale, semble assez peu croyable (*).

(*) Au quinzième siècle le récit d'Hérodote touchant la naissance de Cyrus était plus généralement adopté que celui de Xénophon. C'est du moins ce qu'on doit penser d'après quelques passages du *Speculum humanæ salvationis*, ouvrage fort répandu à cette époque et traduit en plusieurs langues vulgaires. Toutefois ce fait n'indique pas nécessairement une préférence accordée à Hérodote au préjudice de Xénophon. Il est probable que l'on suivait alors la relation de Justin dont l'histoire écrite en latin était plus connue que les ouvrages des deux historiens grecs. Panzer indique cinq éditions de la traduction latine d'Hérodote imprimées avant 1500. La première édition grecque de cet auteur n'est que de 1502. Le même Panzer donne une liste de seize édi-

Cependant nous devons convenir que depuis la plus haute antiquité cette légende merveilleuse a cours en Perse, où on l'applique à différents princes, et nous la verrons reparaitre avec quelques modifications dans l'histoire de Sapor, fils d'Ardschir-Babgan.

La guerre contre Astyage nous paraît également un fait très-douteux. En effet, que de difficultés Cyrus n'aurait-il pas éprouvées pour triompher des Mèdes, alors si puissants! D'ailleurs, cette lutte entre les Mèdes et les Perses n'aurait pu avoir lieu sans animer les deux partis l'un contre l'autre. Dès lors, comment Cyrus, obligé de contenir de nouveaux sujets disposés à la révolte, aurait-il trouvé les moyens de rien entreprendre de décisif contre des ennemis aussi redoutables que les rois de Lydie et de Babylone? En adoptant le récit de Xénophon, on voit le point de départ de Cyrus, et l'on s'explique très-bien ses victoires. Proche parent et allié de Cyaxare, Cyrus se trouve placé par sa naissance et son génie à la tête des armées mède-perses. Soit politique, soit modération, il conserve toujours pour son allié la plus entière déférence, partage avec lui l'autorité souveraine, et lui accorde même toujours le premier rang. Cette conduite engage Cyaxare, prince voluptueux et indolent, à laisser à Cyrus le soin de conduire les armées. S'il avait eu d'abord à combattre les Mèdes, puis à les maintenir dans l'obéissance, il est douteux que Cyrus eût jamais étendu bien loin ses conquêtes.

Quelques critiques trouvent la preuve de cette guerre dans un passage de la *Retraite des Dix mille*, où Xénophon parle des deux villes de Lorissa et de Mespila, situées sur les bords du Tigre, et abandonnées par leurs habitants dans les temps anciens, lors de la guerre dans laquelle

tions de Justin publiées avant l'an 1500.

Je dois tous ces détails à l'obligeance de mon ami M. J. Marie Guichard de la Bibliothèque royale, lequel fait imprimer en ce moment une curieuse notice historique et bibliographique sur le *Speculum*.

les Perses enlevèrent l'empire aux Mèdes; mais une lecture attentive de ce passage convaincra facilement que Xénophon ne fait que rapporter, sans la garantir, une tradition locale qu'il avait apprise dans le pays, ou qu'il tenait de quelque Perse attaché à l'armée grecque. C'est ce que confirme le vague de cette tradition, où Cyrus n'est pas même nommé, où il est question d'une reine dont ne parlent ni Hérodote ni Ctésias, et où l'intervention des dieux joue un assez grand rôle (*). Le récit d'Hérodote suffirait peut-être à lui seul pour combattre ces traditions. Il n'y eut, si nous en croyons cet auteur,

(*) Nous croyons devoir mettre le passage de Xénophon sous les yeux du lecteur :

« Les Grecs ayant marché le reste du jour sans être inquiétés, arrivèrent sur les bords du Tigre à Larisse, ville grande, mais déserte. Les Mèdes en étaient anciennement les maîtres. Le mur avait deux parasanges de tour, et vingt-cinq pieds de largeur, sur cent de hauteur. Il était de briques, mais le bas était de pierre jusqu'à vingt pieds de hauteur. Le roi de Perse l'ayant assiégée dans les temps que les Perses enlevèrent l'empire aux Mèdes, il ne put en aucune manière la prendre. Mais le soleil ayant disparu, comme s'il se fût enveloppé d'un nuage, les habitants perdirent courage, et elle fut prise de la sorte. Près de cette ville était une pyramide de pierre, haute de deux cents pieds. Chaque côté de sa base avait cent pieds de longueur. Grand nombre de barbares s'y étaient réfugiés des villages voisins.

« A six parasanges de cette ville était un grand château abandonné, où l'on arriva en un jour. Il était proche de la ville de Mespila, anciennement occupée par les Mèdes. La base du mur était d'une pierre polie et pleine de coquillages, et avait cinquante pieds d'épaisseur et autant de hauteur. Sur cette base s'élevait un mur de briques de cinquante pieds de large sur cent de haut, dont le tour était de six parasanges. On dit que Média, femme du roi, se réfugia en cette ville, quand les Perses conquièrent l'empire des Mèdes. Le roi de Perse ne put s'en rendre maître, ni par force, ni avec la longueur du temps; mais Jupiter ayant frappé les habitants de terreur, elle fut prise. »

Voyez Larcher, *Expédition de Cyrus dans l'Asie supérieure*, t. I, p. 218.

que deux affaires entre Astyage et Cyrus. Dans la seconde, le roi des Mèdes fut fait prisonnier, et cet événement mit bientôt fin à la guerre. Il n'est nullement question de sièges de villes dont on ne peut se rendre maître, comme dit Xénophon, avec la longueur du temps, ni de la fuite d'une reine, ni enfin d'opérations militaires du côté du Tigre. Cependant, si les traditions dont il s'agit avaient été généralement admises, Hérodote en aurait eu connaissance, et, comme ennemi de Cyrus, il n'aurait pas manqué de les enregistrer. Enfin nous en appellerons de Xénophon, recevant sans examen, au milieu des dangers et des inquiétudes de sa retraite, ces traditions fabuleuses dont l'Asie est si féconde, à Xénophon rédigeant à loisir, après son retour de Perse, l'histoire d'un prince pour lequel il avait la plus haute comme la plus juste admiration.

L'Écriture peut encore servir à prouver que Cyrus ne fonda pas l'empire des Perses sur les ruines de l'empire des Mèdes. En effet, nous voyons dans les prophéties d'Isaïe et dans le livre de Daniel que Babylone devait être livrée aux Mèdes et aux Perses (*). Quel sens aurait une pareille expression, si les Mèdes avaient été soumis par Cyrus et placés au rang des peuples vaincus, comme les Lydiens et tant d'autres dont le nom ne figure jamais à côté de celui des Perses? Or l'exactitude des livres saints est telle, qu'après la mort de Cyaxare, Esdras ne parle plus des Mèdes et des Perses (**), mais uniquement des derniers, parce qu'alors Cyrus, n'ayant pas à ménager les princes mèdes, voulait donner à son nouvel empire le nom seul de la Perse, sa patrie.

Xénophon ne dit rien de l'anecdote relative au fleuve du Gyndes; nous ne voyons cependant aucune raison qui empêche d'admettre le fait, pourvu qu'on rejette la cause que lui assigne

(*) Isaïe, ch. XXI, v. 2. — Daniel, ch. V, v. 28.

(**) Esdras, liv. I, chap. I, v. 1.

Hérodote. Il se peut, en effet, que Cyrus ait passé un temps considérable à partager la Gyndes en un grand nombre de canaux pour fertiliser des terres qui n'étaient pas suffisamment arrosées. Ce moyen, de tout temps en usage dans l'Orient, et spécialement dans la Perse, y est encore pratiqué aujourd'hui. Il est peut-être encore possible de supposer que Cyrus avait en agissant de la sorte un motif politique qui nous est inconnu. Mais vouloir que le prince qui, par sa prudence et sa modération, non moins que par ses étonnantes qualités militaires, sut absorber, la puissance des Mèdes, détruire la monarchie de Crésus et celle des Babyloniens, et fonder un empire qui comprenait la plus belle partie de l'Asie; vouloir, dis-je, que ce prince ait interrompu une expédition importante pour satisfaire sa rage insensée contre un fleuve, c'est là une explication que le plus simple bon sens doit nous faire rejeter comme impossible.

L'histoire de la guerre des Massagètes est omise dans la *Cyropédie*. Il ne faudrait cependant pas inférer de là que cette guerre n'a pas eu lieu; car Xénophon ne nous apprend que peu de chose des événements qui suivirent la prise de Babylone. Mais ici encore il serait nécessaire de modifier le récit d'Hérodote, si plein de circonstances extraordinaires. Sans nous arrêter à ce qu'il y a de romanesque dans cette ambassade envoyée à la reine Tomyris pour obtenir sa main, nous demanderons s'il est probable, s'il est possible même qu'un capitaine tel que Cyrus, qui commandait à des troupes braves et nombreuses, et disposait des ressources et des trésors de presque toute l'Asie, ait été vaincu par des peuples barbares qui devaient lui être si inférieurs par le nombre des soldats et par la connaissance de l'art de la guerre? D'ailleurs, si l'expédition contre les Massagètes avait eu les résultats désastreux rapportés par Hérodote, comment l'empire perse à peine fondé aurait-il résisté à une si violente commotion? comment les Lydiens, les Babyloniens et tous les autres peuples

nouvellement conquis, seraient-ils demeurés dans l'obéissance, sans essayer seulement de secouer le joug? comment enfin la couronne de Perse aurait-elle passé sans révolution sur la tête de Cambyse, prince si éloigné des vertus et des grandes qualités de son père, et si peu capable de réparer par lui-même les torts de la fortune? Strabon, Plutarque, Arrien et Quinte-Curce témoignent que, lors de l'expédition d'Alexandre le Grand, on voyait encore à Pasargade le tombeau qui renfermait le corps de Cyrus. Ce fait, très-bien établi, doit ôter toute créance au récit d'Hérodote, à moins que l'on ne suppose, avec le savant Larcher (*), que les Massagètes rendirent le corps de Cyrus, ou que les Perses trouvèrent moyen de l'enlever. Mais c'est là une hypothèse gratuite; et si le corps de Cyrus fût tombé entre les mains des barbares, comment aurait-on pu leur arracher un pareil trophée? Enfin, et cet aveu est important, Hérodote convient lui-même qu'on rapporte diversement la mort de Cyrus. « Pour moi, dit-il, je me suis borné à ce qui m'a paru le plus vraisemblable (**). » Il y a lieu de croire qu'il existait sur la mort de Cyrus, comme sur le reste de la vie de ce prince, quatre traditions différentes (***) .

Hérodote rapporte presque de la même manière que Xénophon la prise de Sardes et la chute de Babylone, mais

(*) *Histoire d'Hérodote, traduite du grec*, t. I, pag. 534 de la nouvelle édition.

(**) Hérodote, I, 214.

(***) Fréret, Banier et Dacier (*Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. IV, pag. 589; t. VI, pag. 404; *Cyropédie*, Discours préliminaire, pag. iv) ne parlent que de trois traditions relatives à Cyrus et mentionnées par Hérodote. Cependant cet auteur dit de la manière la plus formelle (I, 95), qu'indépendamment de la relation suivie par lui, il en existait trois autres différentes. Gêdoyn, si décrié parmi les savants, a évité cette légère erreur, et dans la traduction des Persiques de Ctésias (*Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XIV, p. 249, note), il cite les quatre relations dont parle Hérodote.

il omet plusieurs circonstances intéressantes et glorieuses pour Cyrus. Le Grec asiatique reparait toujours; Cyrus était pour lui, avant tout, la cause première de l'état de dépendance où se trouvait, à l'égard de la Perse, la ville d'Halicarnasse, sa patrie.

Les recherches au moyen desquelles Fréret a prouvé l'existence et déterminé la position de l'Hyrcanie et de la Bactriane de Xénophon, doivent peut-être nous empêcher de rejeter sans raison plausible l'ambassade envoyée par les Hyrcaniens à Cyrus et la soumission de ce peuple, ainsi que l'épisode d'Abardate. Il est sans doute difficile d'admettre la partie de cet épisode qui regarde Panthée; mais l'alliance d'Abardate avec Cyrus, et la mort de ce roi de la Susiane tué à la bataille de Thymbrée, demeurent toujours des faits au moins très-probables. On ne peut guère supposer, en effet, que si Xénophon avait voulu seulement décrire des aventures imaginaires, il eût jeté dans ses descriptions des difficultés géographiques qui ont défilé la sagacité de tant de savants; il lui aurait été facile de placer ses héros dans des pays bien connus. Mais Xénophon, nous le répétons, voulait écrire l'histoire de Cyrus; les harangues qu'il met dans la bouche de ses personnages, suivant l'usage des anciens, sont probablement la seule partie de la Cyropédie qu'il ait tirée en entier de son imagination.

Hérodote ne parlant point de Cyaxare, fils d'Astyage, Fréret en a conclu que ce personnage était une création de Xénophon (*). Sans entrer dans une discussion qui serait tout à fait déplacée ici, nous dirons que l'existence de Cyaxare a été admise par un grand nombre de graves auteurs, et notamment par M. Gesenius (**).

Ce qu'on peut reprocher avec toute justice à l'auteur de la Cyropédie, c'est

d'avoir négligé la chronologie dans son ouvrage.

Nous ne ferons plus qu'une remarque. En admettant comme fondé le reproche qu'on adresse à la Cyropédie, de n'être qu'un canevas sur lequel on a dessiné des épisodes et des détails fabuleux, il faut convenir que tous ces hors-d'œuvre reposent sur des données historiques d'une vérité reconnue. Les conquêtes de Cyrus sont prouvées par le témoignage de toute l'antiquité, et jamais on n'a songé à les révoquer en doute. Quant à la piété, à la bonté et à la justice de ce prince, ce n'est pas Xénophon seulement, mais Isaïe (*) et Diodore (**) qui l'attestent. Hérodote lui-même nous apprend que les Perses donnaient à Cyrus le nom de père, et que jamais ils n'auraient osé comparer personne à ce grand prince (***).

CYRUS RENVOIE EN JUDÉE LES ISRAÉLITES
CAPTIFS À BABYLONE. DERNIÈRES ANNÉES
DE CE PRINCE.

La marche que nous avons suivie nous a empêché de rapporter un événement considérable dont les auteurs grecs ne font pas mention, mais qui nous est attesté par l'Écriture. Nous voulons parler de l'édit de Cyrus, qui permettait aux Israélites captifs à Babylone de retourner dans leur patrie, dont ils avaient été arrachés par Nabuchodonosor le Grand. Cet édit, qui est de l'an 536 avant Jésus-Christ, fut rendu deux ans après la prise de Babylone, et lorsque Cyrus était devenu seul maître de l'empire perse par la mort de Cyaxare et de Cambyse. Voici cet édit mémorable :

« La première année de Cyrus, roi de Perse, le Seigneur, pour accomplir la parole qu'il avait prononcée par la bouche de Jérémie, suscita l'esprit de Cyrus, roi de Perse, qui fit publier dans tout son royaume cette ordonnance, même par écrit :

(*) Mémoires de l'Académie des inscriptions, t. VII, pag. 458 et suivantes.

(**) Voyez *Lexicon Hebraicum et Chaldaicum*, aux noms *Akhaschverosh* et *Daryavesch*.

(*) Isaïe, XLIV, 28.

(**) Tom. I, pag. 558, et tom. II, p. 553 de l'édition de Wesseling.

(***) Hérodote, III, 89 et 160,

« Voici ce que dit Cyrus, roi de Perse : Le Seigneur, le Dieu du ciel m'a donné tous les royaumes de la terre ; et m'a commandé de lui bâtir une maison dans la ville de Jérusalem, qui est en Judée.

« Qui d'entre vous est de son peuple ? Que son Dieu soit avec lui. Qu'il aille à Jérusalem, qui est en Judée ; et qu'il relâche la maison du Seigneur, Dieu d'Israël ; du Dieu qui est à Jérusalem.

« Et que tous les autres, en quelques lieux qu'ils habitent, l'assistent du lieu où ils sont, soit en argent et en or, soit de tous leurs autres biens, et de leurs bestiaux, outre ce qu'ils offrent volontairement au temple de Dieu, qui est à Jérusalem (*).

Après la publication de cet édit, les Israélites qui se trouvaient dans les différentes parties du royaume de Babylone, se réunirent au nombre de quarante-deux mille trois cent soixante, sans compter leurs serviteurs, qui montaient à sept mille trois cent trente-sept, et prirent ensemble le chemin de la Judée, emportant, avec la permission de Cyrus, tous les vases sacrés que Nabuchodonosor avait enlevés de Jérusalem pour les placer dans le temple de Bel, à Babylone.

Également aimé de ses sujets naturels et des peuples qu'il avait conquis, Cyrus, sur la fin de sa vie, s'occupa de régler les affaires de son empire. Il y établit cet ordre admirable qui conserva aux Perses la souveraineté de l'Asie pendant plus de deux cents ans, malgré la cruauté, la faiblesse et l'imprévoyance des princes qui se succédèrent sur le trône. Le règne de Cyrus dura trente ans, neuf ans ou sept ans, suivant qu'on en fixe le commencement à l'époque où l'armée perse marcha au secours des Mèdes, à la prise de Babylone ou à la mort de Cyaxare.

HISTOIRE DE CAMBYSE, FILS DE CYRUS.

Cambyse, à peine monté sur le trône (an du monde 3475, avant J. C. 529),

(*) Esdras, liv. I, chap. 1, v. 1-4.

empêcha les Juifs de continuer la reconstruction du temple. Sans révoquer ouvertement l'édit de Cyrus, il sut en entraver l'exécution. Il se disposa ensuite à porter la guerre en Égypte. On ignore la cause de l'animosité de ce prince contre les Égyptiens ; il paraît cependant qu'Amasis, roi d'Égypte, qui s'était soumis à payer un tribut à Cyrus, avait, à la mort de ce roi, secoué le joug de l'obéissance. Cambyse, voulant le remettre sous sa dépendance, se disposait à l'attaquer. Les Phéniciens et les Cypriotes lui fournirent des vaisseaux, et il augmenta son armée de plusieurs corps auxiliaires, composés de Grecs, d'Ioniens et d'Éoliens. Phanès d'Halicarnasse, qui commandait des troupes grecques à la solde d'Amasis, ayant quitté ce prince pour quelque mécontentement, se retira auprès de Cambyse, auquel il donna, sur la nature du pays et les forces de l'armée ennemie, toutes les indications nécessaires pour le faire réussir dans cette expédition. Phanès décida en outre un roi arabe, dont les États confinaient à la Palestine et à l'Égypte, à s'engager à fournir d'eau l'armée perse pendant son passage à travers le désert. Sans cette ressource, Cambyse eût été obligé de suivre une autre route moins directe.

La quatrième année de son règne, Cambyse attaqua l'Égypte. Arrivé à la frontière de ce pays, il apprit qu'Amasis était mort, et que son fils Psamménite, qui venait de lui succéder, réunissait toutes ses forces pour arrêter l'armée perse. Cambyse, sans perdre de temps, mit le siège devant la ville de Péluse, qui était la clef de l'Égypte du côté de l'Arabie, et s'en rendit maître (*). Les deux armées en vinrent

(*) Polyen rapporte que Cambyse sachant que la garnison de Péluse était entièrement composée d'Égyptiens, employa pour s'emparer de la ville le stratagème suivant : il fit placer devant son armée un grand nombre de chiens, des chats et d'autres animaux que les Égyptiens regardaient comme sacrés. Les soldats n'osant pas lancer leurs

ensuite à une affaire générale, dans laquelle les Égyptiens laissèrent un grand nombre des leurs sur le champ de bataille. Ceux qui échappèrent à ce carnage s'enfuirent en désordre à Memphis. S'étant enfermés dans cette place, Cambyse, pour les engager à traiter avec lui, leur envoya un héraut qui remonta le Nil jusqu'à Memphis sur un vaisseau mytilénien. Dès que les Égyptiens virent ce vaisseau, ils le brisèrent, tuèrent ceux qui le montaient, et portèrent leurs membres dans la citadelle. Les Perses ayant fait le siège de la place, obligèrent les Égyptiens à se rendre.

Les Libyens, craignant d'éprouver le même sort que les Égyptiens, se souinrent sans combat. Ils s'imposèrent un tribut, et envoyèrent des présents. Les Cyrénéens et les Barcéens imitèrent les Libyens par le même motif de crainte. Cambyse se plaignit de ce que les présents des Cyrénéens n'étaient point assez considérables, et il les distribua lui-même à ses troupes.

Après la prise de Memphis, Psamménite fut traité, par ordre de Cambyse, avec la dernière ignominie. On habilla la fille de ce prince en esclave, et Cambyse l'envoya, une cruche à la main, chercher de l'eau; elle était accompagnée de plusieurs autres jeunes filles qu'on avait choisies dans les premières familles du royaume, et qui étaient habillées en esclaves comme la princesse. Les pères, voyant leurs filles dans un état si humiliant, fondirent en larmes; mais Psamménite se contenta de baisser les yeux.

Cambyse fit ensuite passer devant Psamménite son fils, accompagné de deux mille Égyptiens de même âge que lui, la corde au cou, et un frein à la bouche. On les menait à la mort

pour venger les Mytiléniens qui avaient été inhumainement massacrés à Memphis, et dont on avait brisé le vaisseau. Car les juges royaux avaient ordonné que, pour chaque homme tué en cette occasion, on ferait mourir dix Égyptiens des premières familles. Psamménite les vit défilér, et reconnut son fils; mais, tandis que les autres Égyptiens pleuraient et se lamentaient, il garda la même contenance qu'à la vue de sa fille. Lorsque ces jeunes gens furent passés, il aperçut un vieillard qui mangeait ordinairement à sa table. Cet homme, dépouillé de tous ses biens, et ne subsistant que des aumônes qu'on lui faisait, allait de rang en rang par toute l'armée, implorant la compassion de chacun. A cette vue, Psamménite ne put retenir ses larmes, et se frappa la tête en appelant le vieillard par son nom. Cambyse, dit Hérodote, étonné de sa conduite, lui en fit demander les motifs. « Fils de Cyrus, répondit Psamménite, les malheurs de ma maison sont trop grands pour qu'on puisse les pleurer; mais le triste sort d'un ami, qui, au commencement de sa vieillesse, est tombé dans l'indigence, après avoir possédé de grands biens, m'a paru mériter des larmes. »

Cambyse traita d'abord Psamménite avec bonté; mais ce prince ayant ensuite engagé les Égyptiens à se révolter contre les Perses, fut découvert et convaincu par Cambyse, qui le condamna à boire du sang de taureau, dont, suivant Hérodote, il mourut sur-le-champ.

Cambyse partit de Memphis pour se rendre à Saïs, dans le but d'exercer sur le corps d'Amasis la vengeance qu'il méditait. Aussitôt qu'il fut dans le palais de ce prince, il commanda de tirer son corps du tombeau; cela fait, il ordonna qu'on le battît de verges, qu'on lui arrachât le poil et les cheveux, qu'on le piquât à coups d'aiguilles, et qu'on lui fit mille outrages. Mais comme les exécuteurs de ces ordres barbares étaient las de maltraiter un corps qui résistait à tous leurs efforts, et dont ils ne pouvaient rien détacher,

traits ni tirer leurs flèches dans la crainte de blesser quelques-uns de ces animaux, Cambyse s'empara de la ville sans coup férir. Voyez *Polyæni strat.* lib. vii, cap. 9.

Cette tradition fabuleuse est, suivant toute apparence, postérieure à Hérodote qui n'en fait pas mention.

parce qu'il avait été embaumé, Cambyse le fit brûler, sans aucun respect pour la religion. En effet, les Perses croyaient que le feu est un dieu; et il n'était permis, ni par leurs lois, ni par celles des Égyptiens, de brûler les morts. Cela était défendu chez les Perses, parce qu'un dieu ne doit pas, selon eux, se nourrir du cadavre d'un homme: cette défense subsistait aussi chez les Égyptiens. Ainsi Cambyse commit, en cette occasion, un double sacrilège (*).

L'année suivante, qui était la sixième de son règne, Cambyse voulut faire la guerre à trois nations différentes; aux Carthaginois, aux Ammoniens, et aux Éthiopiens macrobiens (**), qui habitent en Libye. Après avoir délibéré sur ces expéditions, il résolut d'envoyer sa flotte contre les Carthaginois, un détachement de ses troupes de terre contre les Ammoniens, et de faire reconnaître d'abord le pays des Éthiopiens par des espions qui, sous prétexte de porter des présents au roi, examineraient l'état des choses, et lui en rendraient compte ensuite.

Dès qu'il eut pris le parti d'envoyer des espions dans ce pays, il fit venir de la ville d'Éléphantine des Ichthyophages qui savaient la langue éthiopienne. Pendant qu'on était allé les chercher, il ordonna que la flotte partît pour attaquer Carthage; mais les Phéniciens refusèrent d'obéir, parce qu'en combattant contre une de leurs colonies, et, pour ainsi dire, contre leurs propres enfants, ils auraient cru violer les droits du sang et de la religion. Sur le refus des Phéniciens, le reste de la flotte ne s'étant point trouvé assez fort pour cette expédition, les Carthaginois évitèrent le joug que leur préparaient les Perses.

Lorsque les Ichthyophages furent arrivés d'Éléphantine, Cambyse leur donna ses ordres, et les envoya en Éthiopie avec des présents pour le roi. Ces présents consistaient en un habit de pourpre, un collier d'or, des bra-

celets, un vase d'albâtre plein de parfums, et une barrique de vin de palmier.

Les Ichthyophages étant arrivés chez ces peuples, offrirent leurs présents au roi, et lui parlèrent ainsi: « Cambyse, roi des Perses, qui désire votre amitié et votre alliance, nous a envoyés pour en conférer avec vous; il vous offre en présent les choses qui lui paraissent le plus agréables. »

Le roi, qui n'ignorait pas que ces Ichthyophages étaient des espions, leur répondit en ces termes: « Ce n'est pas le vif désir de faire amitié avec moi qui a porté le roi des Perses à vous envoyer ici avec ces présents; et vous ne me dites pas la vérité. Vous venez examiner les forces de mes États, et votre maître n'est pas un homme juste. S'il l'était, il n'envierait pas un pays qui ne lui appartient pas, et il ne chercherait point à réduire en esclavage un peuple dont il n'a reçu aucune injure. Portez-lui donc cet arc de ma part, et dites-lui: Le roi d'Éthiopie conseille à celui de Perse de venir lui faire la guerre avec des forces plus nombreuses, lorsque les Perses pourront bander avec facilité un arc de cette grandeur: mais, en attendant, qu'il rende grâces aux dieux qui n'ont pas inspiré aux Éthiopiens le désir de faire des conquêtes. »

Les espions s'en retournèrent après avoir tout examiné. Sur leur rapport, Cambyse, transporté de colère, marcha aussitôt contre les Éthiopiens, sans s'assurer les vivres nécessaires pour une semblable expédition. Tel qu'un furieux et un insensé, il partit avec tous les Perses, ne laissant en Égypte que les Grecs auxiliaires qui l'avaient accompagné. Lorsqu'il fut arrivé à Thèbes, il choisit environ cinquante mille hommes, auxquels il ordonna de réduire en esclavage les Ammoniens, et de mettre ensuite le feu au temple où Jupiter rendait ses oracles. Pour lui, il continua sa route vers l'Éthiopie, avec le reste de l'armée.

Ses troupes n'avaient pas encore fait la cinquième partie du chemin que les vivres manquèrent. On mangea

(*) Hérodote, liv. III, chap. xvi.

(**) *Macrobiens* signifie en grec qui vit long-temps.

d'abord les bêtes de somme; faible ressource qui fut bientôt épuisée. Si Cambyse, changeant alors de résolution, fût revenu sur ses pas avec son armée, il aurait agi en homme sage. Mais, sans s'inquiéter de la moindre chose, il continua à marcher en avant. Les soldats se nourrissent d'herbes tant que la campagne put leur en fournir; mais, lorsqu'ils furent arrivés dans des déserts de sable, la faim en porta quelques-uns à manger ceux d'entre eux qui étaient désignés par le sort. Cambyse, voyant l'impossibilité de continuer son expédition, rebroussa chemin, et arriva à Thèbes, après avoir perdu une partie de son armée. Tel fut le succès de sa folle entreprise contre les Ethiopiens.

Les troupes qu'on avait envoyées contre les Ammoniens partirent de Thèbes avec des guides, et arrivèrent à Oasis. Cette ville est à sept journées de Thèbes, et l'on ne peut y aller que par un chemin sablonneux. Il est certain que l'armée des Perses arriva jusque-là; mais on ignore ce qu'elle devint ensuite. On sait seulement qu'elle n'alla pas jusqu'au pays des Ammoniens, et ne retourna jamais en Égypte.

De Thèbes, Cambyse alla à Memphis, où il congédia les Grecs, et leur permit de se mettre en mer pour retourner dans leur patrie. A son arrivée, il trouva les habitants de Memphis qui célébraient une fête; s'imaginant que ces Égyptiens se réjouissaient du mauvais succès de ses armes, il fit venir devant lui les magistrats de la ville. Quand ils furent en sa présence, il leur demanda pourquoi, n'ayant pas témoigné de joie la première fois qu'ils l'avaient vu, ils en faisaient tant paraître depuis son retour, et après qu'il avait perdu une partie de son armée. Ils lui dirent que leur dieu Apis, qui était ordinairement très-longtemps sans se manifester, s'était montré depuis peu, et que lorsque cela arrivait, tous les Égyptiens en témoignaient leur joie par des fêtes publiques (*).

(*) Le taureau Apis se reconnaissait à cer-

Cambyse les ayant entendus parler de la sorte, les condamna à mort, comme s'ils eussent cherché à lui en imposer. Il manda ensuite les prêtres; et ayant aussi reçu d'eux la même réponse, il leur ordonna de lui amener Apis. Dès que Cambyse vit ce taureau, il tira son poignard, et le frappa à la cuisse; s'adressant ensuite aux prêtres d'un ton railleur: « Scélérats, leur dit-il, les dieux sont-ils donc de chair et de sang? Sentent-ils les atteintes du fer? Ce dieu, sans doute, est bien digne des Égyptiens; mais vous ne vous serez pas impunément joués de moi. » Là-dessus, il les fit battre de verges, et ordonna qu'on tuât tous les Égyptiens que l'on trouverait célébrant la fête d'Apis. Les réjouissances cessèrent aussitôt, et les prêtres furent punis. Le taureau languit quelque temps dans le temple, de la blessure qu'il avait reçue à la cuisse, et mourut ensuite. Les prêtres lui donnèrent la sépulture à l'insu de Cambyse.

Ce prince, à ce que disent les Égyptiens, ne tarda pas, en punition de son impiété, à ressentir les atteintes d'une démence furieuse. Le premier crime qu'il commit fut le meurtre de Smerdis (*), son frère de père et de mère. Cambyse avait renvoyé en Perse Smerdis, jaloux de ce que celui-ci s'était trouvé assez fort pour bander à deux doigts près l'arc envoyé par le roi des Ethiopiens; ce qu'aucun Perse n'avait pu faire. Quelque temps après, Cambyse vit en songe un courrier qui lui annonçait que Smerdis, assis sur le trône, touchait le ciel de sa tête. Cette vision lui ayant fait craindre que son frère ne le tuât pour s'emparer de la couronne, il envoya à Suse un de ses confidents, appelé *Prexaspes*,

taines marques particulières. Il devait entre autres avoir une tache sur le côté droit du corps, et une sous la langue. On cherchait quelquefois longtemps avant de trouver un taureau qui réunît tous les différents signes voulus.

(*) C'est le nom que lui donne Hérodote; Xénophon l'appelle *Tanaozare* et Justin *Mergis*.

avec ordre de mettre à mort Smerdis. Ce premier crime en amena un autre plus horrible encore.

Cambyse conçut une passion violente pour une de ses sœurs ; voulant ensuite l'épouser, comme ces sortes d'unions avaient été jusqu'alors sans exemple chez les Perses, il convoqua les juges royaux, et leur demanda s'il n'y avait pas quelque loi qui permit au frère de se marier avec sa sœur. Ces juges lui firent une réponse qui, sans blesser la vérité, ne les exposait à aucun danger. Ils lui dirent qu'ils ne trouvaient point de loi qui autorisât un frère à épouser sa sœur, mais qu'il y en avait une qui permettait au roi des Perses de faire tout ce qu'il voulait. Sur cette réponse, Cambyse épousa sa sœur ; et, peu de temps après, il prit encore une autre de ses sœurs pour femme. Ce fut celle qui le suivit en Égypte, et qu'il tua, voici dans quelle circonstance : cette princesse assistait à un combat entre un lionceau et un jeune chien. Celui-ci ayant eu du dessous, un autre chien son frère rompit la laisse qui le tenait attaché pour venir à son secours. Les deux chiens réunis eurent l'avantage sur le lionceau. Ce combat, qui plaisait beaucoup à Cambyse, arrachait des larmes à sa sœur assise à côté de lui. S'en étant aperçu, Cambyse lui demanda quelle était la cause de sa douleur. « Je n'ai pu, lui dit-elle, m'empêcher de pleurer en voyant le jeune chien accourir au secours de son frère, parce que cela me rappelle la triste sort de Smerdis, dont je sais que personne ne vengera la mort. » Cambyse, irrité de cette réponse, la tua aussitôt.

Pendant son séjour à Memphis, il fit plusieurs autres actions qui témoignaient également de sa démente et de sa férocité. Il viola des tombeaux, et fit mille outrages à la statue de Vulcain. Sur son ordre, on enterra vifs plusieurs de ses courtisans, et aucun jour ne se passait sans qu'il en sacrifiât quelqu'un à sa cruauté.

Ayant demandé à Prexaspe ce que les Perses disaient de lui dans leurs conversations particulières : « Vos su-

jets, lui répondit Prexaspe, vous comblent de louanges, mais ils pensent que vous avez trop de penchant pour le vin. » A quelque temps de là, s'étant rappelé le discours de Prexaspe, il dit à ce seigneur : « Si je frappe au milieu du cœur ton fils que tu vois debout dans ce vestibule, il sera constant que les Perses se trompent. Mais si je manque mon coup, il sera évident qu'ils disent vrai, et que j'ai perdu le sens. » Ayant dit ces paroles, il tire une flèche contre le fils de Prexaspe, qui tombe au même instant. Cambyse le fait ouvrir, et voyant que le trait était au milieu du cœur, « Tu vois bien, dit-il à Prexaspe en riant, que je ne suis point un insensé ; mais que ce sont les Perses qui ont perdu l'esprit. Dis-moi maintenant si tu as vu quelqu'un mieux atteindre le but ? — Seigneur, répondit Prexaspe, je ne crois pas qu'Apollon lui-même eût tiré plus juste. »

Crésus était toujours resté à la cour de Perse depuis que Cyrus l'avait dépouillé de son royaume. Ce prince, témoin des actes de cruauté qui rendaient Cambyse l'objet de l'exécution de tous les hommes, crut devoir lui faire quelques représentations à ce sujet. Cambyse irrité commanda aussitôt à ses gens de le mettre à mort. Ceux qui furent chargés de cet ordre en suspendirent l'exécution, pensant que Cambyse se repentirait bientôt d'avoir agi avec trop de précipitation. Effectivement, le lendemain, ce prince demanda Crésus, et fut charmé d'apprendre qu'il vivait encore ; mais tous ceux qui avaient conservé la vie à Crésus furent mis à mort pour n'avoir pas obéi sur-le-champ aux ordres du roi.

Tandis que Cambyse passait en Égypte son temps à faire des extravagances et à se souiller de crimes, deux mages, qui étaient frères, profitèrent de son éloignement et de sa folie pour se révolter. Il avait laissé en Perse, pour y gérer ses biens, l'un d'eux, appelé Patizithès, qui fut l'auteur de la révolte. Ce mage n'ignorait pas la mort de Smerdis ; il savait qu'on la tenait cachée, qu'elle n'était connue

que d'un petit nombre de Perses, et que la plupart croyaient ce prince vivant. Cette mort, jointe aux circonstances dont je vais parler, lui fit prendre la résolution de s'emparer du trône. Il avait un frère qui ressemblait parfaitement à Smerdis, et portait le même nom que ce prince. Patizithès plaça son frère sur le trône, après lui avoir persuadé qu'il aplanirait toutes les difficultés. Cela fait, il envoya des hérauts dans les provinces de l'empire, et particulièrement en Égypte, pour défendre à l'armée d'obéir à Cambyse, et ordonner qu'on ne reconnût pour roi à l'avenir que Smerdis, fils de Cyrus.

Tous les hérauts firent cette proclamation. Celui qui avait été envoyé en Égypte trouva Cambyse avec son armée à Écbatane en Syrie. Il publia au milieu du camp les ordres dont le mage l'avait chargé. Cambyse ayant entendu la proclamation du héraut, pensa que Prexaspe n'avait point exécuté l'ordre qu'il lui avait donné de tuer Smerdis. « Seigneur, lui dit alors Prexaspe, j'ai exécuté moi-même vos ordres, et j'ai enseveli votre frère Smerdis de mes propres mains : faites venir le héraut, et demandez-lui comment il vient ici nous enjoindre d'obéir aux ordres du roi Smerdis. » On envoya sur-le-champ chercher le héraut, et Prexaspe lui adressa la parole en ces termes : « Vous venez, dites-vous, de la part de Smerdis, fils de Cyrus; avez-vous vu ce prince? vous a-t-il lui-même donné ces ordres? ou les tenez-vous de quelqu'un de ses ministres? — Je n'ai point vu Smerdis, répondit le héraut, depuis le départ du roi Cambyse pour son expédition d'Égypte; mais le mage qui gère les biens de Cambyse m'a donné les ordres que j'ai apportés; c'est lui qui m'a dit que Smerdis, fils de Cyrus, me commandait de vous les annoncer. »

Alors Cambyse dit à Prexaspe : « Vous avez exécuté mes ordres en homme de bien; je n'ai rien à vous reprocher; mais quel peut être celui d'entre les Perses qui, s'emparant du nom de Smerdis, s'est révolté contre moi? — Seigneur, lui répondit-il, je

crois comprendre ce qui s'est passé; Patizithès, que vous avez laissé en Perse pour prendre soin des affaires de votre maison, et son frère Smerdis, se sont soulevés contre vous. »

Au nom de Smerdis, Cambyse fut frappé de la vérité du discours de Prexaspe, et se rappela le songe dans lequel il croyait voir un héraut lui annoncer que Smerdis, assis sur le trône, touchait le ciel avec sa tête. Reconnaissant alors qu'il avait fait tuer son frère sans sujet, il le pleura. Après lui avoir donné des larmes et s'être plaint de l'excès de ses malheurs, il s'élança sur son cheval, dans le dessein de marcher en diligence à Suse contre le mage; mais, dans sa précipitation, il se blessa à la cuisse avec le bout de son cimeterre. Cette blessure lui paraissant mortelle, il demanda le nom de la ville où il était; on lui dit qu'elle s'appelait Écbatane. Or l'oracle de la ville de Buto (*) lui avait prédit qu'il finirait ses jours à Écbatane. Il s'était imaginé, d'après cela, qu'il devait mourir de vieillesse à Écbatane en Médie, où étaient toutes ses richesses. Lorsqu'il eut appris le nom de la ville dans laquelle il se trouvait, accablé par le chagrin : « C'est ici, dit-il, que Cambyse, fils de Cyrus, doit terminer ses jours, suivant l'ordre des destins. » Il convoqua ensuite les principaux d'entre les Perses pour leur apprendre la mort de Smerdis et l'usurpation du mage, les engageant à ne point souffrir que la souveraineté passât des Perses aux Mèdes.

Ces Perses ne pouvaient croire que les mages se fussent emparés de la couronne; ils pensaient plutôt que la déclaration de Cambyse touchant la mort de Smerdis était un effet de sa haine contre ce prince. Ils regardaient comme une chose certaine que c'était Smerdis, fils de Cyrus, qui s'était soulevé, et ils en étaient d'autant plus persuadés, que Prexaspe niait fortement de l'avoir tué; car, après la mort de Cambyse, il n'au-

(*) Cette ville, située suivant Hérodote (II, 155) à l'embouchure bebyntique du Nil, était fameuse par un oracle de Latone.

rait pas été sûr pour lui d'avouer que le fils de Cyrus avait péri de sa main.

Peu de temps après, la gangrène ayant gagné toute la cuisse, Cambyse mourut, après avoir régné en tout sept ans et cinq mois. Ce prince ne laissa pas de postérité.

HISTOIRE DE SMERDIS LE MAGE.

Smerdis le mage est appelé dans l'Écriture Artaxerxès; Hérodote le nomme Smerdis; Ctésias Sphendadate; Eschyle Mardus, et Justin Oropaste. Les Perses se soumièrent à lui, supposant qu'il était le véritable Smerdis, fils de Cyrus. Dès qu'il fut monté sur le trône, les Samaritains lui écrivirent une lettre par laquelle ils l'engageaient à empêcher les juifs de rebâtir la ville et les murailles de Jérusalem. Smerdis leur envoya aussitôt un ordre portant défense aux juifs de pousser plus loin la reconstruction de leur ville.

Voulant s'assurer l'affection de ses sujets, Smerdis les exempta de tout tribut et du service militaire pendant trois ans. Cette mesure eut le résultat qu'il en attendait, et tous les peuples de l'Asie, excepté les Perses, témoignèrent leurs regrets lorsque, peu de temps après, arriva la révolution qui fit perdre au mage le trône et la vie.

Les précautions que Smerdis prenait pour dérober la connaissance de son usurpation jetèrent des doutes dans l'esprit de plusieurs d'entre les Perses.

Un seigneur nommé Otane, fils de Pharnaspe, soupçonna, le premier, le nouveau roi de n'être pas Smerdis, fils de Cyrus, mais le mage, frère de Patizithès. Sa conjecture était fondée sur ce que Smerdis ne sortait jamais de la citadelle, et n'appelait pas auprès de sa personne les grands de Perse, traitant toutes les affaires par l'intermédiaire de quelques eunuques investis de sa confiance. Otane avait une fille appelée Phédyme, laquelle était veuve de Cambyse; elle appartenait alors au mage, comme toutes les autres femmes du feu roi. Otane lui envoya demander si son époux était véritablement Smerdis, fils de Cyrus, ou un autre homme.

Phédyme répondit qu'elle ne le savait pas, n'ayant jamais vu Smerdis, fils de Cyrus, et ne connaissant pas plus celui qui l'avait admise au nombre de ses femmes. « Si vous ne connaissez pas Smerdis, fils de Cyrus, lui fit dire une seconde fois Otane, du moins demandez à Atosse quel est cet homme avec qui vous habitez l'une et l'autre : elle doit connaître parfaitement son frère Smerdis. » Phédyme répondit qu'elle ne pouvait pas parler à Atosse, ni voir aucune des autres femmes, parce que Smerdis les avait dispersées dans des appartements séparés.

Sur cette réponse, Otane envoya un troisième message à Phédyme. « Ma fille, lui fit-il dire, si le roi n'est point Smerdis, fils de Cyrus, mais celui que je soupçonne, il ne convient pas que vous soyez sa femme, ni qu'il occupe le trône de Perse; il mérite d'être puni. Suivez donc mes conseils, et faites ce que je vous prescris. Quand il reposera auprès de vous, et que vous le verrez profondément endormi, examinez s'il a des oreilles. S'il en a, c'est le fils de Cyrus; s'il n'en a point, c'est Smerdis le mage. » Or, il faut remarquer que Cyrus avait fait couper les oreilles à Smerdis, pour un crime dont celui-ci s'était rendu coupable.

Phédyme prit l'engagement d'obéir à son père, et peu de temps après elle exécuta sa promesse. Quand elle vit le mage profondément endormi, elle s'assura qu'il n'avait point d'oreilles, et fit aussitôt instruire Otane de cette découverte.

Otane alla voir Aspathine et Gobryas, qui étaient les premiers d'entre les Perses, et ceux sur la foi desquels il comptait le plus. Leur avant fait part de tout ce qu'il venait d'apprendre, ces deux seigneurs lui avouèrent qu'eux-mêmes avaient déjà soupçonné la vérité. Il fut résolu entre eux qu'on se déferait de l'usurpateur, et que chaque conjuré s'associerait l'ami sur le courage et la prudence duquel il pourrait le plus compter. Otane engagea Intapherne dans son parti, Gobryas Mégabyse, et Aspathine Hydarne. Ils étaient au nombre de six, lorsque Da-

rius, fils d'Hystaspe, révenant de la Perse, dont son père était gouverneur, arriva à Suse. A peine fut-il de retour, qu'ils résolurent de se l'associer aussi.

Ces sept seigneurs s'étant rassemblés, se jurèrent une fidélité réciproque, et délibérèrent entre eux. Quand ce fut le tour de Darius de dire son avis : « Je croyais, leur dit-il, être le seul qui eût connaissance de la mort de Smerdis, fils de Cyrus, et qui sût que le mage régnait en sa place, et c'est pour cela même que je me suis rendu ici afin de faire périr cet indigne usurpateur. Mais puisque vous avez aussi découvert le mystère, il faut sur-le-champ, et sans délai, exécuter l'entreprise; autrement, il y aurait du danger. — Fils d'Hystaspe, lui répondit Otane, gardez-vous d'agir inconsidérément, et de rien précipiter. Pour moi, je suis d'avis de ne point commencer que nous ne soyons en plus grand nombre. — Perses, reprit Darius, si vous suivez le conseil d'Otane, votre perte est assurée; vous périrez misérablement. L'appât d'une récompense engagera quelqu'un à vous dénoncer au mage. Vous auriez dû exécuter l'entreprise vous seuls, et sans la communiquer à d'autres; mais puisque vous avez jugé à propos d'en faire part à plusieurs, et de me mettre moi-même de ce nombre, exécutons-la aujourd'hui, ou, si nous laissons passer la journée, je vous déclare que je n'attendrai pas qu'on me prévienne, mais que je prendrai les devants, et que j'irai moi-même vous dénoncer au mage. »

Pendant que les conjurés délibéraient ainsi, les deux mages faisaient appeler Prexaspe, et tâchaient de l'attirer dans leur parti, parce que lui seul avait connaissance de la mort de Smerdis, fils de Cyrus, l'ayant tué de sa propre main. Ils n'oublièrent rien pour le gagner. Ils exigèrent de lui, sous serment, qu'il gardât le secret, s'engageant, de leur côté, à le combler de richesses. Prexaspe promit de faire ce que les mages demandaient. Les deux frères le croyant dans de bonnes dispositions, lui proposèrent de monter sur une tour, pour annoncer aux Per-

ses, réunis sous les murs du palais, que c'était véritablement Smerdis, fils de Cyrus, qui occupait le trône. Ils lui avaient donné ces ordres, à cause de son ascendant sur l'esprit des Perses.

Prexaspe ayant répondu qu'il était disposé à faire ce qu'on exigerait de lui, les mages convoquèrent les Perses, et le firent monter sur une tour d'où il pouvait les haranguer. Mais Prexaspe ayant fait l'énumération de tous les biens dont Cyrus avait comblé les Perses, découvrit la vérité; enfin il assura qu'il avait tué Smerdis, fils de Cyrus, par les ordres de Cambyse, et que les Mèdes (*) occupaient le trône. En même temps, il fit beaucoup d'imprécations contre les Perses, s'ils ne recouvraient pas l'empire, en se vengeant des mages; puis troublé par ses remords il se précipita de la tour, la tête la première.

Les sept conjurés ayant résolu d'attaquer les mages sur-le-champ et sans différer, se mirent en marche, après avoir prié les dieux. Ils ne savaient encore rien de l'aventure de Prexaspe; ils l'apprirent en se rendant au palais. Sur cette nouvelle, ils se retirèrent à l'écart pour tenir conseil et délibérer entre eux. Otane était toujours d'avis de différer l'entreprise; mais Darius représenta qu'il fallait marcher sur-le-champ, et exécuter sans délai ce qu'on avait décidé. Son avis prévalut, et les conjurés allèrent vers le palais.

Lorsqu'ils furent arrivés, les gardes, par respect pour leur rang, et ne les soupçonnant point de mauvais dessins, les laissèrent passer, sans même leur faire de questions. Quand ils eurent pénétré dans la cour du palais, ils rencontrèrent les eunuques chargés de présenter au roi les requêtes. Ces eunuques leur demandèrent quel sujet les amenait, et, menaçant en même temps les gardes qui les avaient laissés entrer, ils firent tous leurs efforts pour les empêcher de pénétrer plus avant. Les sept conjurés tombèrent alors, le poignard à la main, sur ceux qui voulaient les retenir, et, les ayant tués,

(*) Les mages, comme on sait, formaient une tribu de la nation des Mèdes.

ils coururent promptement à l'appartement des hommes. Les deux images y étaient à délibérer sur les moyens d'arrêter les suites que pouvait avoir la déclaration de Prexaspe.

Le tumulte et les cris des eunuques étant venus jusqu'à eux, ils accoururent, et, voyant ce qui se passait, ils se mirent en défense. L'un se hâta de prendre un arc, l'autre une lance; ils en viennent aux mains. Comme les conjurés étaient trop près, l'arc devint inutile à celui qui s'en était armé : l'autre se défendait mieux avec la lance, il blessa Aspathine et Intapherne. Celui des mages qui avait une lance résistait toujours; l'autre, ne pouvant plus soutenir la lutte, s'enfuit dans une chambre qui communiquait à l'appartement des hommes. Il voulut fermer la porte; Darius et Gobryas s'y jetèrent avec lui. Gobryas saisit le mage au corps; mais comme ils étaient dans l'obscurité, Darius, craignant de percer Gobryas, ne faisait pas usage de ses armes. Gobryas lui demanda pourquoi il restait dans l'inaction. « Je crains de vous blesser, répondit Darius. — Frappez, lui dit Gobryas, dissiez-vous me percer aussi. » Darius obéit, et, par un heureux hasard, le coup qu'il portait atteignit que le mage.

Après avoir tué les deux mages, les conjurés leur coupèrent la tête, et laissant dans la citadelle deux des leurs qui étaient blessés, les cinq autres, tenant à la main les têtes des mages, sortirent en jetant de grands cris. Ils appelèrent, à haute voix, les Perses, leur racontèrent ce qui s'était passé, en leur montrant les têtes des usurpateurs. Ils firent en même temps main basse sur tous les mages qui se présentèrent à eux.

Les Perses, instruits de la conduite des sept conjurés et de l'usurpation de Smerdis et de Patizithès, tuèrent tous les mages qu'ils purent rencontrer. On célébra dans la suite avec beaucoup de solennité l'anniversaire de cette journée, par une fête appelée en grec *magophonie* ou *le massacre des mages*. Ce jour-là, il n'était pas permis aux mages de paraître en public.

Quand l'ordre et la tranquillité un instant troublés eurent été rétablis, les sept seigneurs qui s'étaient soulevés contre les mages tinrent conseil sur l'état actuel des affaires et sur la forme de gouvernement qu'il convenait d'établir. Otane voulait remettre le souverain pouvoir entre les mains du peuple; Mégabyse se prononça pour l'oligarchie, et Darius pour le gouvernement monarchique. L'avis de ce dernier ayant prévalu, Otane déclara qu'il renonçait aux droits qu'il pouvait avoir à la couronne, pourvu que lui et ses descendants fussent toujours libres. Sa demande lui ayant été accordée, il se retira sur-le-champ.

Les six autres conjurés se réunirent ensuite pour s'entendre sur la manière de procéder à l'élection d'un nouveau roi; mais avant de commencer cette discussion, ils décidèrent que celui d'entre eux qui serait élu donnerait tous les ans à Otane et à ses descendants, à perpétuité, une robe médiocre, et ajouterait à ce don d'autres présents que les Perses regardaient comme très-honorables. Ils convinrent aussi que chacun des conjurés aurait ses entrées au palais sans se faire annoncer, excepté quand le roi serait dans son gynécée; de plus que le roi serait tenu de prendre sa femme dans la famille d'un des conjurés. Quant au choix du nouveau roi, le sort devait en décider. Les six seigneurs arrêterent qu'on se rendrait le lendemain matin à un endroit de la ville désigné d'avance, et qu'on reconnaîtrait pour roi celui dont le cheval hennirait le premier au lever du soleil.

Darius avait un habile écuyer nommé OEbarès. Au sortir de l'assemblée, Darius s'adressant à lui : « OEbarès, lui dit-il, il a été arrêté entre nous que demain matin nous monterions à cheval, et que celui-là serait roi dont le cheval hennirait le premier au soleil levant. Fais donc usage de toute ton habileté, afin que j'obtienne ce haut rang préférablement à tout autre. — Seigneur, répondit OEbarès, si votre élection ne dépend que de cela, prenez courage, et ne vous mettez pas en peine. »

Dès que la nuit fut venue, Oſbarès attacha une jument dans l'endroit où les conjurés devaient se rendre, et il y amena le cheval de son maître.

Le lendemain, les six seigneurs perses, selon leur convention, se trouvèrent à cheval au rendez-vous. Lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit où la jument avait été attachée la nuit précédente, le cheval de Darius commença de hennir. Les cinq autres seigneurs mirent aussitôt pied à terre, se prosternèrent devant Darius et le reconnurent pour leur roi.

Tel est en substance le récit d'Hérodote. On est cependant fondé à croire que la révolution à la suite de laquelle Darius obtint la couronne fut beaucoup plus longue que ne le dit cet auteur. Le poète Eschyle dans sa tragédie des *Perses* compte deux rois, Maraphis et Artaphrène, entre Smerdis le mage et Darius. Leurs noms, comme celui de Smerdis, manquent dans le canon de Ptolémée. Ce fait s'explique facilement par la courte durée du règne de ces usurpateurs, et le témoignage d'Eschyle mérite toujours d'être pris en sérieuse considération. En effet, ce poète contemporain de Darius et de Xerxès put connaître les Perses, contre lesquels il combattit aux journées de Marathon, de Salamine et de Platée. D'ailleurs voulant mettre sur la scène la famille royale des Achéménides, aurait-il négligé de s'instruire d'un point d'histoire qu'il lui était si facile de savoir et que les spectateurs ne lui auraient pas permis d'altérer?

HISTOIRE DE DARIUS, FILS D'HYSTASPE.

Darius était Perse de nation et de la race des Achéménides. Son père Hystaspe avait toujours accompagné Cyrus dans ses expéditions, et était alors gouverneur de la province de Perse, comme nous l'avons dit plus haut.

Pour se bien affermir sur le trône, le nouveau roi épousa (an du monde 3483; avant J. C. 521) deux filles de Cyrus, Atosse et Artystone. Atosse avait été femme de Cambyse, son frère,

et ensuite du faux Smerdis : Artystone était encore vierge. Il prit aussi pour femmes Parmys, fille de Smerdis, fils de Cyrus, et Phédyme, fille d'Otane, la même qui avait découvert l'imposture du mage.

Darius partagea ensuite ses États en vingt provinces que les Perses appelaient Satrapies; et dans chacune desquelles il établit un centre de gouvernement. Il régla aussi le tribut que chaque nation devait lui payer.

Sous le règne de Cyrus, et sous celui de Cambyse, il n'y avait rien de réglé concernant les tributs; les peuples offraient seulement au roi un don gratuit, et payaient une contribution de guerre dont Smerdis le mage exempta ses sujets. L'établissement des impôts perpétuels fit dire aux Perses, comme nous l'apprend Hérodote, que Darius était un marchand, Cambyse un maître, et Cyrus un père; le premier, parce qu'il faisait argent de tout; le second, parce qu'il était dur et méprisant; et le troisième enfin, parce qu'il était doux, et qu'il avait fait à ses sujets le plus de bien qu'il avait pu (*).

TRIBUTS PAYÉS AU ROI DE PERSE PAR LES SATRAPIES.

Les Ioniens, les Magnètes d'Asie, les Éoliens, les Cariens, les Lyciens, les Milyens, les Pamphyliens, composaient le premier département ou la première satrapie, et payaient ensemble quatre cents talents d'argent. Les Mysiens, les Lydiens, les Lasiens, les Cabaliens et les Hygenniens étaient taxés à cinq cents talents d'argent, et composaient la deuxième satrapie. Les habitants de l'Hellespont, les Phrygiens, les Thraces d'Asie, les Paphlagoniens, les Mariandyniens et les Cappadociens, faisaient le troisième département, et payaient trois cent soixante talents. Les Ciliciens donnaient tous les jours un cheval blanc, et outre cela, cinq cents talents d'argent, dont cent quarante étaient distribués à la cavalerie qui gardait le pays : les trois

(*) Hérodote, livre III, chap. 89.

cent soixante autres talents entraient dans le trésor de Darius. Les Ciliciens formaient le quatrième département.

La cinquième satrapie commençait à la ville de Posideium, sur les frontières de la Cilicie et de la Syrie, et s'étendait jusqu'en Égypte, sans y comprendre le pays des Arabes, qui était exempt de tout tribut. Ce département renfermait toute la Phénicie, la Syrie, la Palestine et l'île de Chypre, et payait trois cent cinquante talents.

L'Égypte, la Libye voisine de l'Égypte, et les villes de Cyrène et de Barcé, rapportaient au roi de Perse sept cents talents, sans compter plusieurs prestations en nature. Cette satrapie était la sixième. La septième comprenait les Sattagydes, les Gandariens, les Dadices et les Aparytes. Ces nations payaient cent soixante et dix talents. Suse, et le reste du pays des Cissiens, faisaient le huitième gouvernement, et rendaient au roi trois cents talents.

De Babylone et du reste de l'Assyrie, il lui revenait mille talents d'argent, et cinq cents jeunes eunuques : c'était le neuvième département. D'Ecbatane et du reste de la Médie, des Paricaniens et des Orthocorybantiens, qui faisaient le dixième gouvernement, il tirait quatre cent cinquante talents. Les Caspiens, les Pausices, les Pantimathiens et les Darites composaient le onzième gouvernement. Ils payaient ensemble deux cents talents. Tout le pays, depuis les Bactriens jusqu'aux Égles, faisait la douzième satrapie, et payait trois cent soixante talents.

Le treizième département payait quatre cents talents. Il s'étendait depuis la Pactyice, l'Arménie et les pays voisins, jusqu'au Pont-Euxin.

Les Sagartiens, les Sarangéens, les Thamanéens, les Outiens, les Myciens, et les peuples qui habitaient les îles de la mer Érythrée, payaient six cents talents ; ils étaient compris sous la quatorzième satrapie.

La quinzième renfermait les Saces et d'autres peuples limitrophes, qui donnaient deux cent cinquante talents.

Les Parthes, les Chorasmiens, les

Sogdiens et les Ariens, étaient taxés à trois cents talents : ils formaient la seizième satrapie.

Les Paricaniens et les Éthiopiens asiatiques payaient quatre cents talents, et composaient le dix-septième gouvernement.

Le dix-huitième renfermait les Matieniens, les Saspies et les Alarodiens. Ils étaient taxés à deux cents talents. Les Mosques, les Tibaréniens, les Macrons, les Mosynœques, et les Mardes, payaient trois cents talents : ils faisaient le dix-neuvième département. Quand Darius eut soumis les Indiens, il les taxa à trois cent soixante talents de paillettes d'or.

La province de Perse était exemptée de toute espèce d'impôt.

Ces impositions réunies formaient un total de quatorze mille cinq cent soixante talents euboïques, qui, selon l'estimation de l'abbé Barthélemy, font environ quatre-vingt-dix millions de livres tournois (*).

SUPPLICE D'INTAPHERNE.

Dès le commencement de son règne, Darius fit mettre à mort Intapherne, l'un des sept Perses qui avaient conspiré contre les mages. Voici à quelle occasion : Il avait été convenu, entre les sept conjurés, comme nous l'avons dit plus haut, qu'ils auraient leurs entrées au palais, sans se faire annoncer, à moins que le roi ne fût avec une de ses femmes. Intapherne voulant entrer chez Darius, le garde de la porte et l'introduit l'arrêtaient, disant que le roi était avec une de ses femmes. Intapherne, s'imaginant qu'ils mentaient, tira son cimeterre, et leur coupa le nez et les oreilles. Ces deux hommes se présentèrent au roi, et lui apprirent la cause pour laquelle ils avaient été ainsi maltraités. Darius, appréhendant que cette violence n'eût été commise de concert avec les cinq autres seigneurs conjurés, les fit venir l'un

(*) Voyage d'Anacharsis, tom. I, p. 157 de la troisième édition. Paris, de Bure, 1790, in-8°.

PERSE.



après l'autre, et les sonda chacun en particulier, pour savoir s'ils approuvaient la conduite d'Intapherne. Quand il fut bien sûr que celui-ci avait agi de son propre mouvement, il le fit arrêter, lui, ses fils et ses proches parents, et les condamna à mort.

La femme d'Intapherne allait chaque jour pleurer aux portes du palais. Ses larmes et son assiduité touchèrent Darius, qui lui promit la grâce de celui des siens qu'elle désignerait. Après un moment de réflexion, cette femme dit : « Si le roi m'accorde la vie d'un de mes proches, je choisis mon frère, préférablement à tous les autres. » Darius, surpris, lui fit demander les motifs de cette préférence. « Grand roi, répondit-elle, je pourrai trouver un autre mari, et avoir d'autres enfants, lorsque j'aurai perdu ceux-ci : mais, mon père et ma mère étant morts, il n'est pas possible que j'aie d'autre frère. Telle est la cause de mon choix. » Darius lui rendit ce frère qu'elle avait demandé, et, de plus, l'aîné de ses enfants. Quant aux autres, il les fit mettre à mort.

DARIUS PERMET AUX JUIFS DE CONTINUER LA RECONSTRUCTION DU TEMPLE.

La troisième année du règne de Darius (an du monde 3485, avant Jésus-Christ 519), ou la seconde suivant le calcul des juifs (*), les Samaritains firent de nouveaux efforts pour empêcher la reconstruction du temple de Jérusalem, qui venait d'être reprise depuis peu. Ils s'adressèrent à Thathanaï, gouverneur de la Syrie et de la Palestine pour Darius, et lui dirent que les Israélites, malgré les défenses qui leur en avaient été faites, travaillaient à rebâtir le temple. Thathanaï n'osant prendre sur lui la décision de cette affaire, en écrivit à Darius, lui disant que les Israélites se fondaient sur un édit de Cyrus pour continuer leur travail ; il engageait le roi à s'informer si l'édit en question existait

réellement, et le priaît de connaître ses intentions touchant la reconstruction du temple. Darius, après s'être assuré que tout ce que les Israélites avaient dit à Thathanaï était conforme à la vérité, rendit, en leur faveur, un édit assez semblable à celui de Cyrus dans ses principales dispositions. Les Israélites étaient autorisés, par cet édit, à continuer de rebâtir le temple, et à prélever sur le produit des impôts du pays, tous les frais de construction (*).

RÉVOLTE DES BABYLONIENS. DÉVOUEMENT DE ZOPYRE. PRISE DE BABYLONE PAR DARIUS.

Au commencement de la cinquième année du règne de Darius (an du monde 3488, avant Jésus-Christ 516), les Babyloniens se révoltèrent. Ils supportaient impatiemment le joug des Perses, et voyaient avec peine leur ville déchu de son ancienne splendeur, et privée du rang de capitale. Ils firent tous les préparatifs nécessaires pour soutenir un long siège ; et, si nous en croyons Hérodote (**), après avoir massacré, pour ménager les provisions de bouche, celles de leurs femmes auxquelles ils étaient moins attachés, ils se mirent en état de défense, et s'enfermèrent dans Babylone. A la première nouvelle de leur révolte, Darius assembla son armée, et marcha contre eux. Arrivé devant la place, il en forma le siège.

Il y avait déjà dix-neuf mois que Babylone était investie, sans que les assiégeants eussent obtenu le moindre avantage. Darius s'était servi en vain de plusieurs ruses de guerre ; il avait même essayé de se rendre maître de la ville en détournant le cours de l'Euphrate, comme l'avait fait Cyrus : mais les Babyloniens se tenaient sur leurs gardes, et cette tentative n'eut aucun succès. Déjà les Perses allaient lever le siège, lorsque Zopyre, fils de ce même Mégabyze qui était entré dans la conspiration contre Smerdis, les rendit maîtres de Babylone.

(*) Esdras, liv. 1, chap. 4, v. 24. Aggée, chap. 1, v. 1.

(*) Esdras, liv. 1, chap. v et vi.

(**) Hérodote, liv. III, chap. 150.

Pour arriver à ses fins, il se coupa le nez et les oreilles, se rasa d'une manière honteuse le tour de la tête (*), se mit le corps en sang à coups de fouet, et alla se présenter au roi. Darius, indigné, lui demanda qui l'avait mis dans cet état. « Seigneur, dit Zopyre, personne que vous n'est assez puissant pour me traiter de la sorte. » Il ajouta que son intention était de se présenter aux Babyloniens, et de leur dire qu'il se joignait à eux pour se venger de Darius qui l'avait fait cruellement mutiler. En même temps, il convint avec ce prince, des moyens qu'il emploierait pour livrer la ville aux Perses. Puis il courut vers les portes de Babylone, se retournant de temps en temps, comme un véritable transfuge. Les sentinelles l'ayant aperçu, lui demandèrent qui il était, et ce qu'il voulait. Zopyre se nomma, et dit qu'il venait chercher un asile au milieu des Babyloniens, parce que Darius, à qui il avait conseillé de lever le siège, vu l'impossibilité de prendre la place, s'était vengé en le traitant avec la dernière cruauté. « Maintenant donc, ajouta Zopyre, je viens vers vous, ô Babyloniens, et pour votre plus grand avantage, et pour le plus grand malheur de Darius, de son armée et des Perses. Tous leurs projets me sont connus, et Darius ne m'aura point ainsi mutilé impunément. » Les Babyloniens, voyant un des principaux seigneurs de la cour de Darius traité d'une manière aussi barbare, crurent qu'il disait la vérité, et lui donnèrent le commandement de quelques troupes à la tête desquelles il fit une sortie, et culbuta un petit corps que Darius lui avait opposé, comme ils en étaient convenus. Zopyre laissa passer quelques jours, et fit ensuite une seconde sortie, dans laquelle il eut, comme la première fois, l'avan-

tage sur les Perses. Laisant encore écouler un peu de temps, il fit une troisième sortie, et mena ses troupes vers un endroit où il avait dit à Darius d'envoyer quatre mille hommes, qu'il tailla en pièces. Ce nouveau succès le rendit très-puissant parmi les Babyloniens, qui lui confièrent à la fois le commandement de l'armée et la garde des remparts. Enfin, le jour convenu, Darius fit approcher son armée pour donner un assaut général. Alors, tandis que les Babyloniens se défendaient courageusement, Zopyre ouvrit deux portes, et introduisit les Perses dans la place.

Ce fut ainsi que Babylone tomba, pour la seconde fois, au pouvoir des Perses. Darius fit aussitôt abattre les murailles et enlever les portes de la ville. Trois mille citoyens les plus puissants de Babylone furent mis à mort par son ordre; les autres obtinrent leur pardon.

EXPÉDITION DE DARIUS CONTRE LES SCYTHES.

Le calme ayant été rétabli dans l'empire, Darius marcha en personne contre les Scythes, sous prétexte de venger l'injure qu'ils avaient faite aux Mèdes, dans le pays desquels ils étaient entrés à main armée, environ cent vingt ans auparavant. Artaban (*), fils d'Hystaspe, et frère de Darius, n'était nullement d'avis que le roi portât la guerre en Scythie. Il lui fit, à ce sujet, les représentations les plus justes; mais, voyant que ses paroles ne produisaient aucune impression sur l'esprit de son frère, il n'insista pas davantage.

Avant son départ, Darius se rendit coupable d'un crime horrible dont Hérodote (**) nous a conservé le souvenir. Œobazus, Perse de distinction, avait trois fils qui tous devaient suivre Darius à la guerre contre les Scythes. Il supplia ce prince d'en laisser un

(*) Voy. Hérodote, liv. III, chap. 154. Le même auteur remarque, liv. VI, ch. 19, que les Perses portaient les cheveux fort longs. Il est évident d'après ces deux passages que les cheveux courts étaient chez les Perses une marque d'infamie.

(*) Plusieurs auteurs écrivent *Artabane*; mais le proverbe dit : *Fier comme Artaban*. J'ai adopté cette dernière forme consacrée par l'usage.

(**) Livre IV, chapitre 84.

après de lui. Darius promit de les lui laisser tous les-trois ; mais, en même temps, il donna à ses gardes l'ordre de mettre à mort les trois jeunes hommes. C'est ainsi qu'il tint la parole qu'il avait donnée à OEobazus.

Les préparatifs achevés, Darius partit de Suse, et se rendit à Chalcédoine, sur les bords du Bosphore de Thrace. Les Perses érigèrent, sur le rivage, deux colonnes de pierre blanche. On grava sur l'une, en caractères assyriens, et sur l'autre, en caractères grecs, les noms de toutes les nations que Darius avait à sa suite. L'armée perse montait à sept cent mille hommes, non compris les matelots et les soldats de la flotte composée de six cents voiles.

Darius ayant traversé le Bosphore sur un pont de bateaux, continua sa route par la Thrace, et campa trois jours aux sources du Téare. Les Thraces de Salmydesse, et ceux qui demeuraient au-dessus d'Apollonie et de Mésambria, s'étaient rendus à lui sans faire la moindre résistance. Les Gètes, qui voulurent tenter le sort des armes, furent bientôt réduits en esclavage.

Arrivé sur les bords de l'Ister (*), Darius fit passer son armée de l'autre côté du fleuve, et commanda aux Ioniens de rompre le pont, et de suivre l'armée avec toutes les troupes de la flotte. Comme les Ioniens étaient sur le point d'exécuter ses ordres, Coès, fils d'Erxandre, qui commandait les Mytiléniens, lui représenta qu'il fallait conserver le pont, afin d'avoir les moyens de faire retraite, si les circonstances l'exigeaient. Alors Darius convoqua les chefs des Ioniens, et leur adressa ce discours : « Ioniens, j'ai changé d'avis au sujet du pont : voici une courroie à laquelle j'ai fait soixante nœuds ; et quand je serai entré dans la Scythie, ayez soin de défaire chaque jour un de ces nœuds. Si je ne suis pas de retour lorsque vous les aurez tous

défaits, vous retournerez dans votre patrie. Mais gardez le pont jusqu'à ce moment-là, et ne négligez rien pour le défendre et pour le conserver ; vous me rendrez, en agissant ainsi, un service essentiel. » Après avoir donné ces ordres, Darius s'éloigna du fleuve, et pénétra dans l'intérieur du pays.

Les Scythes, de leur côté, voyant qu'ils ne pouvaient pas, avec leurs seules forces, vaincre une armée aussi nombreuse que celle de Darius, envoyèrent des ambassadeurs aux rois des nations voisines pour leur demander du secours. Les ambassadeurs dirent à ces princes que Darius, après avoir entièrement subjugué l'autre continent, venait de soumettre les Thraces, et avait traversé l'Ister à dessein de se rendre maître de leur patrie. Quelques chefs promirent de se joindre aux Scythes ; d'autres, au contraire, refusèrent de prendre part à une guerre qui, disaient-ils, ne les regardait point. Les Scythes, jugeant bien qu'ils ne devaient compter que sur eux-mêmes, résolurent de combattre les Perses par la faim et la fatigue plus encore que par les armes. Cette décision prise, ils envoyèrent dans l'intérieur du pays leurs femmes et leurs enfants avec leurs troupeaux, comblèrent les puits et les fontaines et détruisirent tous les fourrages qu'ils trouvèrent sur leur route, puis ils allèrent au-devant de Darius. A trois journées de l'Ister environ, ils découvrirent les Perses. Ceux-ci ne les eurent pas plutôt aperçus qu'ils se mirent à les poursuivre. Les Scythes se retirant toujours, attirèrent successivement l'armée de Darius chez tous les peuples qui avaient refusé de faire cause commune avec eux. Fidèles à leur plan de défense, ils détruisaient tout sur leur passage, en sorte que la disette devint extrême dans le camp des Perses. Les rois des Scythes, instruits de cette circonstance, envoyèrent à Darius un héraut avec des présents, qui consistaient en un oiseau, un rat, une grenouille et cinq flèches. Les Perses demandèrent à l'envoyé ce que signifiaient ces présents. Il répondit qu'on l'avait seule-

(*) Les Grecs et les Romains donnaient le nom d'Ister au cours inférieur du Danube.

ment chargé de les offrir, et de s'en retourner aussitôt après; qu'il les exhortait cependant, s'ils avaient de la sagacité, à essayer d'en pénétrer le sens. Dans un conseil tenu à ce sujet, Darius soutint que les Perses lui donnaient la terre et l'eau, comme un gage de leur soumission. Il se fondait, dit Hérodote, sur ce que le rat naît dans la terre, et se nourrit de blé ainsi que l'homme; que la grenouille naît dans l'eau; que l'oiseau ressemble au cheval pour la vitesse, et qu'enfin les Scythes, en lui envoyant des flèches, lui livraient leurs armes: telle était l'opinion de Darius. Mais Gobryas, l'un des sept qui avaient détroué le mage, fut d'un autre avis. « Perses, leur dit-il, ces présents signifient que, si vous ne vous envoliez pas dans les airs, comme les oiseaux; ou si vous ne vous cachez pas sous terre, comme des rats; ou si vous ne sautez pas dans les marais, comme des grenouilles, vous ne reverrez jamais votre patrie; mais que vous périrez par ces flèches. »

La disette continuant toujours, Darius pensa sérieusement à la retraite, et dès que la nuit fut venue, il se mit en marche du côté de l'Ister, abandonnant les malades et ses plus mauvaises troupes, leur faisant accroire qu'il les laissait pour garder le camp, tandis qu'avec l'élite de l'armée il allait en personne attaquer l'ennemi; mais, en réalité, il agissait ainsi pour se défaire d'hommes faibles ou malades qui auraient retardé sa retraite. Ayant réussi à tromper ces infortunés, il fit allumer des feux comme si toute l'armée avait campé dans ce lieu-là, et partit aussitôt en grande hâte. Quand le jour parut, les Scythes s'aperçurent de la fuite de Darius, et allèrent droit à l'Ister. Comme la plus grande partie de l'armée perse consistait en infanterie, et qu'au contraire les Scythes étaient à cheval, et avaient d'ailleurs l'avantage de connaître parfaitement les chemins, ceux-ci arrivèrent au pont de l'Ister longtemps avant les Perses; et, s'adressant aux Ioniens, ils les engagèrent à rompre le pont et à mettre

ainsi Darius dans l'impossibilité de repasser le fleuve. Les princes des Ioniens délibérèrent sur ce qu'il convenait de faire. Miltiade d'Athènes, qui gouvernait alors la Chersonèse de Thrace avec une autorité souveraine, leur conseilla de rompre le pont, et de saisir l'occasion qui s'offrait à eux de rendre la liberté aux villes ioniennes. Tous les chefs se rangèrent d'abord à son avis, excepté Histée, tyran de Milet: celui-ci représenta que la fortune des princes ioniens était étroitement liée à celle de Darius, et que si l'Ionie redevenait indépendante de la Perse, chacun d'eux perdrait l'autorité qu'il exerçait dans sa ville. Ces raisons ramenèrent l'assemblée, et il fut décidé que, pour donner aux Scythes une apparence de satisfaction et se mettre en même temps à l'abri de leurs attaques, on détruirait la partie du pont qui confinait à leur territoire, mais en conservant toujours les moyens de faire repasser le fleuve à Darius et à son armée. Les Scythes voyant les Ioniens occupés à démolir le pont, quittèrent les bords du fleuve pour aller attaquer les Perses; mais les deux armées ayant suivi des routes différentes, ne se rencontrèrent pas. Darius étant arrivé de nuit sur les bords de l'Ister et trouvant le pont rompu, craignit que les Ioniens ne l'eussent abandonné. Il avait dans son armée un Égyptien dont la voix était extrêmement forte, et auquel il ordonna d'appeler Histée de Milet. Aux premiers cris de l'Égyptien, Histée fit sur-le-champ approcher des vaisseaux et rétablir le pont.

Après avoir repassé l'Ister, Darius continua sa route par la Thrace, et arriva à Sestos dans la Chersonèse. Il nomma Mégabaze général des troupes qu'il laissait en Europe, au nombre de quatre-vingt mille hommes, traversa le Bosphore avec le reste de son armée, et se rendit à Sardes, où il passa l'hiver et une partie de l'année suivante. Mégabaze subjuga tous les peuples de l'Helléspont qui n'étaient pas les alliés des Perses.

Les Périnthiens furent de ce nom-

bre. Périinthe soumise, Mégabaze parcourut la Thrace avec son armée et en subjuguait tous les habitants. Ces différentes expéditions achevées, il envoya en Macédoine sept Perses qui tenaient après lui le premier rang dans l'armée, pour demander à Amyntas, roi de ce pays, la terre et l'eau, au nom de Darius. Les députés de Mégabaze obtinrent d'Amyntas qu'il se soumit. Ce prince les ayant ensuite invités à loger dans son palais, fit servir un repas magnifique, après lequel les Perses le prièrent d'amener dans la salle du festin ses femmes et ses filles. Amyntas consentit à leur demande, qui était cependant contraire aux usages du pays. Quand les princesses furent arrivées, les Perses se permirent avec elles de grandes familiarités. Amyntas, quoique affligé du spectacle qu'il avait sous les yeux, dissimulait cependant son indignation; mais Alexandre, son fils, qui était jeune, ne put se contenir. Il fit d'abord retirer son père ainsi que les princesses, puis, ayant introduit dans la salle du festin des jeunes hommes sans barbe, armés de poignards, il les fit asseoir à côté des Perses, et au moment où ceux-ci leur adressaient la parole, croyant avoir affaire à des femmes, ces jeunes gens les massacrèrent. Cette affaire fut ensuite assemblée par la prudence d'Alexandre.

CONQUÊTE DE L'INDE PAR DARIUS.

La treizième année de son règne (au monde 3496; avant J. C. 508), Darius ordonna à Scylax de Caryande(*) de se rendre à Caspatyre sur l'Indus, de descendre le fleuve jusqu'à son embouchure, de naviguer ensuite vers l'ouest, et de recueillir tous les renseignements nécessaires pour une expédition militaire dans l'Inde. Scylax obéit aux ordres de Darius, et aborda heureusement à un port de la mer Rouge, le trentième mois après son

(*) Caryande, fle et ville de Carie, près de la ville de Mynde, à l'est de cette dernière et à l'ouest de Bargyllia, sur le golfe Iasius

départ. Il partit ensuite pour Susé, et rendit compte de son voyage à Darius, qui, mettant à profit les renseignements qu'il lui donna, soumit les Indiens. Hérodote nous a transmis le souvenir de cette expédition, qui termina la longue série des conquêtes des Perses en Asie; mais il en omet tous les détails (*).

COURSES DES SCYTHES DANS LA THRACE.

Vers la même époque, les Scythes, irrités de l'invasion de Darius, se réunirent en corps d'armée, et, passant l'Ister, ravagèrent toute la partie de la Thrace soumise aux Perses jusqu'à l'Hellespont. Cette invasion fut assez redoutable pour engager Miltiade, qui habitait alors la Chersonèse, à fuir ce pays à l'approche des hordes scythes.

RÉVOLTE DES IONIENS.

Avant de passer au récit de la révolte des Ioniens, qui fut peut-être la cause et certainement le prétexte de l'expédition de Darius contre la Grèce, il est indispensable de rapporter les circonstances qui placèrent les colonies grecques de l'Asie Mineure sous la puissance des Perses, et d'expliquer la nature des liens qui unissaient les deux États.

Les colonies grecques furent indépendantes jusqu'au temps de Crésus, roi de Lydie, qui les subjuguait et les rendit tributaires. Quand les Lydiens eurent été soumis par les Perses, les Ioniens et les Éoliens envoyèrent des ambassadeurs à Cyrus, qui se trouvait alors à Sardes, pour le prier de les recevoir au nombre de ses sujets, comme avait fait Crésus. Cyrus leur répondit par l'apologue suivant : « Un joueur de flûte vit un jour des poissons dans la mer; il se mit à jouer, pensant les attirer ainsi sur le rivage. Se voyant trompé dans son attente, il jeta un filet qu'il tira sur le bord avec une grande quantité de poissons; et comme

(*) Hérodote, liv. iv, chap. 44.

il vit ces poissons qui sautaient : « Cessez, leur dit-il, cessez maintenant de danser, puisque vous n'avez pas voulu le faire au son de la flûte (*). » Cyrus tint ce discours aux ambassadeurs, parce qu'ayant fait solliciter auparavant les Ioniens d'abandonner le parti de Crésus, il n'avait pas pu les y décider. Ce fut seulement lorsqu'il eut subjugué une grande partie de l'Asie, que les Ioniens se montrèrent disposés à lui obéir.

Les ambassadeurs rapportèrent à leurs compatriotes la réponse de Cyrus. Aussitôt les Ioniens fortifièrent leurs villes, et sentant bien qu'ils étaient hors d'état de lutter à eux seuls contre la puissance de Cyrus, ils envoyèrent solliciter le secours et la protection des Grecs d'Europe. Les Lacédémoniens reçurent avec indifférence les ambassadeurs des Grecs d'Asie, et ne voulurent pas consentir à prendre les armes contre les Perses ; mais ils firent partir un vaisseau sur lequel ils embarquèrent quelques citoyens de Sparte, chargés d'examiner l'état des affaires de Cyrus et des Ioniens. Lorsque ce vaisseau fut arrivé à Phocée, les commissaires lacédémoniens envoyèrent à Sardes Lacrinès, le plus considérable d'entre eux, pour dire à Cyrus qu'il devait bien se garder de rien faire contre les villes grecques, ou qu'autrement Sparte ne le souffrirait pas. Cyrus, justement indigné de cette menace, et voulant sans doute marquer tout le mépris que lui inspirait la jactance de l'envoyé de Sparte, demanda avec affectation, à quelques Grecs qui se trouvaient alors auprès de sa personne, quelles gens étaient les Lacédémoniens et à quel nombre d'hommes montait leur armée, pour oser tenir un pareil langage ; puis, quand on eut satisfait à cette question, il se tourna vers Lacrinès, et lui dit : « Je n'ai jamais redouté cette espèce de gens qui ont au milieu de leur ville une place où ils s'assemblent pour se tromper les uns les autres par des serments réciproques ; si les dieux me conservent la

santé, ils auront plus sujet de s'entretenir de leurs malheurs que de ceux des Ioniens (*). »

Cyrus ayant ensuite quitté la ville de Sardes, chargea un de ses lieutenants, appelé *Mazarès*, de soumettre l'Éolide, la Doride et l'Ionie. *Mazarès* se rendit maître de la ville de Priène, fit une incursion dans la plaine du Méandre et pilla Magnésie. Peu de temps après, il tomba malade et mourut. Harpage, qui lui succéda, réduisit en peu de temps toutes les villes grecques de l'Asie Mineure. Les Ioniens qui habitaient les îles, voyant que la résistance devenait impossible, firent leur soumission. Ce fut ainsi que tous les États grecs des îles et du continent de l'Asie Mineure passèrent sous la domination des Perses. Les Miliésiens obtinrent de Cyrus des avantages particuliers dont ils avaient joui sous Crésus, on ne sait trop à quel titre.

Les colonies grecques de l'Asie Mineure suivirent presque toujours la religion, les lois et la forme de gouvernement de la Grèce. Soumises d'abord à des rois et partagées en petits États, elles adoptèrent ensuite le gouvernement républicain établi dans la mère patrie. Mais il arrivait souvent que des citoyens ambitieux, employant la violence et l'intrigue, et profitant des dissensions qui agitaient ces petites républiques, s'emparaient de la puissance souveraine. Les Grecs donnaient à ces usurpateurs le nom de *tyran*, par lequel ils désignaient tout homme qui changeait la forme du gouvernement et s'arrogeait un pouvoir absolu, soit que cet homme agit selon la justice ou d'une manière contraire aux lois établies. Les tyrans des villes grecques de l'Asie Mineure, détestés par les habitants de ces villes, étaient presque toujours favorables aux Perses, sans lesquels ils auraient eu beaucoup de peine à conserver leur autorité.

(*) Hérpote, livre 1, chap. 152 et 153. Cyrus voulait parler des marchés publics où les Grecs allaient acheter et vendre leurs denrées. Ces marchés étaient inconnus en Perse.

(*) Hérodoté, liv. 1, chap. 141.

Plusieurs d'entre eux jouissaient d'un grand crédit auprès des rois de Perse, qui acceptaient volontiers un ordre de choses au moyen duquel ils obtenaient des Grecs asiatiques toute l'obéissance compatible avec le caractère de ce peuple.

Telle fut la position respective des deux nations depuis la conquête de Cyrus jusqu'à l'époque où la révolte des Ioniens vint à éclater (an du monde 3500; avant J. C. 504), voici à quelle occasion. Quelques citoyens des plus riches de l'île de Naxos, exilés par le peuple, se retirèrent à Milet, alors gouverné par Aristagoras, gendre, cousin et lieutenant d'Histiée, que Darius retenait à Suse. Les exilés de Naxos prièrent Aristagoras de leur donner les secours nécessaires pour rentrer dans leur patrie. Celui-ci pensant que si les bannis recouvraient leur position par son entremise, il aurait dans Naxos une très-grande autorité, leur dit qu'il n'avait pas de forces suffisantes pour les faire rentrer dans l'île malgré les habitants, mais qu'il userait de tout son crédit auprès d'Artapherne, fils d'Hystaspe et frère du roi Darius, pour obtenir de lui des troupes et des vaisseaux. Les bannis pressèrent Aristagoras de s'entendre avec Artapherne, et lui promirent de subvenir à l'entretien des troupes, et de faire de grands présents à Artapherne s'ils réussissaient dans leur expédition.

Aristagoras étant allé à Sardes, siège du gouvernement d'Artapherne, présenta la demande des exilés sous un jour si avantageux, que ce seigneur s'engagea à lui fournir deux cents vaisseaux au lieu de cent qu'il demandait, si toutefois le roi Darius voulait y donner son consentement. Aristagoras retourna à Milet très-content de la promesse que lui avait faite Artapherne. Quant à celui-ci, dès qu'il eut reçu l'approbation du roi, il fit équiper deux cents trirèmes, et leva une armée considérable, dont il donna le commandement à Mégabate, de la maison royale des Achéménides et proche parent de Darius. Mégabate s'étant embarqué à Milet avec Aristagoras, fit

annoncer, pour donner le change aux Naxiens, que l'expédition allait vers l'Hellespont. Quelques différends s'élevèrent entre les deux chefs, Aristagoras dit à Mégabate : « Artapherne ne vous a-t-il pas envoyé pour m'obéir et pour faire voile partout où je vous l'ordonnerai ? » Mégabate, outré de ces paroles, envoya, aussitôt qu'il fut nuit, avertir les Naxiens du danger qui les menaçait. Ceux-ci transportèrent immédiatement dans la ville les effets précieux qu'ils avaient à la campagne, firent entrer des vivres dans la place, et prirent toutes les dispositions nécessaires pour soutenir un long siège. Cependant les Perses investirent la ville de Naxos et la tinrent assiégée pendant quatre mois, après lesquels ils renoncèrent à la prendre et se retirèrent. Aristagoras, qui avait dépensé de très-fortes sommes pour cette expédition, se trouva hors d'état de tenir les promesses qu'il avait faites à Artapherne, d'ailleurs Mégabate l'accusait, et il craignait qu'on ne lui imputât le mauvais succès de l'entreprise, et qu'on ne forçât Histiée à choisir un autre gouverneur pour la ville de Milet. Toutes ces raisons le portèrent à secouer le joug. Histiée, que Darius retenait toujours à Suse, et qui ne voyait aucun terme à cette espèce de captivité, engagea aussi sous main Aristagoras à se révolter. Quoique jouissant de la plus grande faveur auprès de Darius, le Milésien ne pouvait s'accoutumer aux manières des Perses, et regrettait toujours sa patrie, où il avait occupé le premier rang. Il espérait que, si un soulèvement éclatait à Milet, Darius l'enverrait dans cette ville pour y rétablir l'ordre. Aristagoras voyant que tout concourait à favoriser ses vues, se démit de l'autorité souveraine, et rétablit l'égalité dans Milet. Il agissait ainsi afin d'engager les Milésiens à soutenir chaudement sa cause. Il livra ensuite les tyrans aux habitants des villes dans lesquelles ils commandaient. La tyrannie se trouva donc éteinte dans toute l'Ionie. Sentant qu'il avait besoin de se faire des alliés, Aristagoras passa en Grèce pour réclamer en faveur des

Ioniens l'assistance de leurs frères d'Europe. Les Lacédémoniens s'étant refusés à entrer dans sa ligue, il partit pour Athènes. Cette ville venait de recouvrer la liberté, après avoir chassé le tyran Hippias, fils de Pisistrate. Celui-ci s'étant rendu auprès d'Artapherne, mit tout en œuvre pour soumettre la ville d'Athènes à Darius. Les menées d'Hippias étant venues à la connaissance des Athéniens, ceux-ci envoyèrent des députés à Sardes pour engager les Perses à ne point ajouter foi aux paroles du tyran. Artapherne ordonna aux députés de rappeler Hippias, s'ils ne voulaient pas avoir à lutter contre la puissance de Darius. Sur ces entrefaites, Aristagoras arriva à Athènes, et trouvant le peuple très-irrité contre les Perses, il obtint facilement qu'on envoyât au secours des Ioniens une flotte de vingt vaisseaux. Aussitôt après avoir obtenu cette promesse, il s'embarqua pour Milet, où les Athéniens arrivèrent peu de temps après avec les vingt vaisseaux qu'ils avaient promis de fournir, et cinq trirèmes des Érétriens qui s'étaient jointes à eux. Dès que les forces des alliés furent réunies, Aristagoras envoya une expédition contre la ville de Sardes. L'armée s'embarqua pour Éphèse, y laissa ses vaisseaux, et marcha vers Sardes. Les Grecs s'emparèrent sans peine de cette ville, dans laquelle ils ne trouvèrent aucune résistance; mais ils ne purent réussir à se rendre maîtres de la citadelle, qu'Artapherne défendait avec une garnison nombreuse. Cependant un soldat ayant mis le feu à une maison, comme presque toute la ville était construite de cannes et de roseaux, l'incendie se communiqua rapidement, et Sardes fut réduite en cendres. Au milieu de cette catastrophe, les Perses et les Lydiens, menacés par le fer et le feu, attaquèrent les Grecs : ceux-ci abandonnèrent la ville, et se mirent en marche pour retourner à Éphèse et remonter sur leurs vaisseaux. A la nouvelle de l'invasion, les généraux perses qui commandaient dans l'Asie Mineure accoururent au secours des Lydiens. Ils

atteignirent les Grecs à Éphèse, et livrèrent une bataille dans laquelle ils leur tuèrent beaucoup de monde. Après cette défaite, l'armée combinée se dispersa. Les Athéniens se retirèrent, et refusèrent, malgré les prières d'Aristagoras, de continuer à soutenir les Ioniens. Darius ayant appris que la ville de Sardes avait été prise et brûlée par les Athéniens et les Ioniens, ordonna à un de ses officiers de lui dire trois fois, lorsqu'il se disposerait à prendre son repas : *Seigneur, souvenez-vous des Athéniens.*

Les relations d'amitié et de parenté qui existaient entre Aristagoras et Histiée, faisant craindre à Darius que le tyran de Milet ne fût pas étranger à la révolte de son lieutenant, il lui avoua ses soupçons et l'engagea à se justifier. Histiée se défendit avec beaucoup de talent, et finit par engager Darius à le renvoyer au plus tôt en Ionie pour y rétablir son autorité et s'emparer de la personne d'Aristagoras.

Dès qu'il eut obtenu le consentement de Darius, il partit de Suse, et se rendit à Sardes. Là, ayant compris aux discours d'Artapherne que ce satrape le regardait comme la véritable cause du soulèvement des Ioniens, il s'enfuit, et passa dans l'île de Chios, d'où il écrivit à quelques Perses établis à Sardes et qu'il avait engagés à se révolter. Le messenger chargé de ces lettres les ayant remises à Artapherne, la conspiration se trouva découverte. Déchu des espérances qu'il avait de ce côté, il essaya de rentrer à Milet, d'où il fut repoussé par les habitants.

Cependant les révoltés, quoique privés de l'appui des Athéniens, n'en continuèrent pas moins la guerre. Ils envoyèrent dans l'Hellespont une flotte qui s'empara de Byzance et de toutes les villes voisines qui étaient sous la dépendance des Perses. Ils se rendirent ensuite en Carie dont la plus grande partie des habitants se joignit à eux, ainsi que les Cypriotes.

Les Perses de leur côté étaient loin de rester dans l'inaction. Ils déployèrent même une prudence et un courage dont on ne voit plus de traces

dans les luttes qu'ils soutinrent plus tard contre les Grecs. Leurs généraux partagèrent l'armée en trois corps qui, agissant sur plusieurs points à la fois, devaient amener bientôt la fin de l'insurrection. Daurisès, gendre de Darius, tourna d'abord ses armes contre les villes de l'Hellespont, qu'il soumit avec une grande rapidité. Apprenant ensuite la révolte des Cariens, il marcha contre eux et les attaqua sur les bords du Marmas. Le combat fut rude et long ; les Cariens se virent obligés de céder après avoir perdu dix mille des leurs. Les Perses n'eurent que deux mille hommes de tués. Les Cariens perdirent encore une autre bataille plus meurtrière que la précédente. Enfin ils détruisirent une partie de cette même armée perse qu'ils firent tomber dans une embuscade ; mais ce dernier avantage était loin de suffire pour rétablir les affaires des Grecs asiatiques. En effet, Artapherne s'étant rendu maître de Clazomène en Ionie et de Cyme dans l'Éolide, Aristagoras fut tellement abattu par la prise de ces deux villes, qu'il résolut de pourvoir par la fuite à sa sûreté personnelle. Il confia donc le gouvernement de Milet à Pythagore, citoyen de cette ville, et se retira en Thrace avec tous ceux qui voulurent le suivre, abandonnant lâchement ses compatriotes qu'il avait jetés dans un abîme de maux. Ce misérable fut tué avec tous ses compagnons au siège d'une place à laquelle il avait refusé une capitulation (*).

Cependant les généraux perses dont les troupes avaient été partagées en trois corps, comme nous venons de le voir, réunirent ces divisions et se disposèrent à attaquer la ville de Milet. Aussitôt les Ioniens renonçant à toute autre opération militaire, mirent cette place en état de défense et y concentrèrent toutes leurs forces de terre et de mer. La flotte combinée était de trois cent cinquante-trois trières, et les Perses avaient six cents voiles. Toutefois malgré cette supériorité, ils jugèrent prudent de différer

le combat jusqu'à ce qu'ils eussent décidé les habitants de Samos et de Lesbos à se retirer. La flotte ionienne, alors réduite à une centaine de vaisseaux, fut aisément détruite. Après la défaite de cette flotte, les Perses assiégèrent Milet par terre et par mer, prirent cette place d'assaut, et réduisirent les habitants en servitude, la sixième année après la révolte d'Aristagoras. Une fois maîtres de Milet, ils tournèrent leurs armes contre les Cariens et les firent aisément rentrer dans le devoir (*).

Histiée ayant été fait prisonnier en Mysie dans une bataille contre Harpago qui commandait les forces des Perses dans ce pays, fut conduit à Sardes et mis en croix, aussitôt son arrivée, par l'ordre d'Artapherne et d'Harpago. Ces deux généraux craignaient que, si on l'envoyait à Suse, Darius ne lui pardonnât sa révolte en considération du service signalé qu'il lui avait rendu en conservant le pont sur l'Ister. Artapherne fit ensuite sauter la tête d'Histiée et l'envoya à Darius. Ce prince, très-affligé, fit laver cette tête et voulut qu'on lui donnât une sépulture honorable comme aux restes d'un homme qui avait rendu de grands services à tous les Perses, et auquel il était lui-même redevable de la vie (**).

PREMIÈRE EXPÉDITION DE DARIUS CONTRE LA GRÈCE.

Après avoir soumis les Ioniens, Darius songea à tirer vengeance des Athéniens et des Érétriens qui les avaient encouragés et soutenus dans leur révolte. Le commandement de l'expédition fut confié à Mardonius, fils de Gobryas. Ce chef, jeune encore, n'avait rien fait pour justifier une pareille distinction. Mais il était gendre de Darius, dont il avait épousé une fille appelée Artozostre, et fut pour cette raison préféré à tous les autres généraux. La vingt-huitième année du règne de Darius (an du monde 3510 ;

(*) Hérodote, liv. vi, chap. 25.

(**) Hérodote, liv. vi, chap. 30.

(*) Hérodote, liv. v, chap. 125 et 126.

avant Jésus-Christ 494), au commencement du printemps, Mardonius se rendit en Cilicie, d'où il partit avec la flotte, tandis que l'armée de terre s'avancait vers l'Hellespont, sous la conduite d'autres généraux. Après avoir côtoyé l'Asie, il arriva en Ionie, déposa les tyrans des Ioniens, et rétablit dans les villes le gouvernement démocratique. Cela fait, il mit à la voile pour l'Hellespont, et lorsqu'il eut réuni toutes ses forces de terre et de mer, il passa en Europe pour se rendre à Érétrie et à Athènes.

Ces deux places étaient l'objet apparent de l'expédition des Perses; mais ils avaient réellement l'intention de subjuguier le plus grand nombre de villes grecques qu'ils pourraient. La flotte soumit les Thasiens, et l'armée de terre réduisit en esclavage ceux d'entre les Macédoniens qui ne l'avaient pas encore été. De Thasos la flotte fit voile vers Acanthe, d'où elle partit pour doubler le mont Athos (*). Près de ce promontoire les vaisseaux des Perses furent accueillis par une violente tempête qui en détruisit trois cents. Plus de vingt mille hommes perdirent la vie dans cette occasion.

Mardonius, campé en Macédoine avec l'armée de terre, fut attaqué pendant la nuit par les Thraces Bryges, qui lui tuèrent beaucoup de monde et le blessèrent lui-même. Malgré cet échec, il ne quitta point le pays avant de les avoir mis sous le joug. Enfin, obligé de renoncer à son expédition, il repassa en Asie avec les débris de l'armée perse.

SECONDE EXPÉDITION DE DARIUS CONTRE LA GRÈCE.

Darius avait l'intention d'envoyer

(*) J'apprends de M. Didron que les Grecs appellent aujourd'hui ce promontoire Ἀθῶν, et plus souvent Ὀρεός, par antonomase. La partie de l'Athos où se trouvent des monastères porte le nom de Ἁγίων Ὀρεός, que les Italiens ont traduit littéralement par *Monte santo*. Malgré les progrès de l'art de la navigation, les côtes de l'Athos, battues par une mer orageuse et semée de rochers et de bas-fonds, sont toujours redoutables, même pour les bateaux à vapeur.

une seconde expédition en Grèce; mais pour ne rien donner au hasard, il prit différentes mesures qui lui paraissaient propres à assurer le succès de l'entreprise. C'est ainsi que les habitants de l'île de Thasos, dont les richesses et la puissance lui causaient de l'ombrage, reçurent l'ordre de démolir les murailles de leur ville et d'envoyer tous leurs vaisseaux à Abdère. Voulant ensuite connaître les dispositions des Grecs à son égard, et savoir si ces peuples oseraient lui résister, il envoya des hérauts dans toutes les villes de la Grèce pour demander en son nom la terre et l'eau. Il en dépêcha d'autres dans les villes maritimes tributaires, pour ordonner qu'on lui construisit des vaisseaux de guerre et des navires de charge.

Les hérauts étant arrivés en Grèce pendant ces préparatifs, plusieurs peuples du continent et toutes les fies accordèrent au roi la terre et l'eau. Quant aux Athéniens, ils précipitèrent dans le *Barathre* (*) les envoyés de Darius, et les Lacédémoniens les firent jeter dans un puits, leur disant qu'ils pourraient y prendre à leur gré de la terre et de l'eau pour porter à leur roi. Cette conduite barbare ne fit qu'irriter Darius déjà aigri contre les Grecs. Ce prince donna le commandement de l'armée à Datis, Mède d'origine, et à son neveu Artapherne fils d'Artapherne, et les envoya contre Athènes et Érétrie, avec ordre d'en réduire tous les habitants en esclavage, et de les lui amener.

Les deux généraux n'eurent pas plutôt été nommés, qu'ils prirent congé du roi (an du monde 3514; avant Jésus-Christ 490) et allèrent avec une nombreuse armée en Cilicie, où ils furent joints par toute la flotte. Les vaisseaux de charge se rendirent aussi au même endroit, et prirent à bord des chevaux. Les troupes furent partagées sur six cents trirèmes, qui les transportèrent en Ionie. De là les Perses,

(*) Fosse profonde dans laquelle on jetait à Athènes les criminels condamnés à mort.

au lieu de faire voile vers l'Hellespont et la Thrace, en côtoyant le continent, partirent de Samos, et prirent par la mer Icarienne à travers les îles, afin d'éviter, suivant toute apparence, le mont Athos, que la perte des vaisseaux de Mardonius leur faisait beaucoup redouter. D'ailleurs, ils étaient obligés de suivre cette route pour se rendre maîtres de Naxos, qu'ils soumièrent en effet, ainsi que plusieurs autres îles. Cela fait, Datis s'avança d'abord avec l'armée navale vers l'île d'Eubée pour attaquer Érétrie.

Les Érétriens ayant eu avis qu'ils allaient être attaqués par les Perses, demandèrent du secours aux Athéniens, et prirent les mesures qu'ils jugèrent plus convenables pour résister à une invasion. Ils avaient résolu de ne point livrer de combat, et de ne faire aucune sortie, mais de s'occuper seulement de la défense des murailles que les Perses battirent très-vivement pendant six jours. Le septième, deux citoyens livrèrent la ville aux assiégeants. Ceux-ci n'y furent pas plutôt entrés, qu'ils pillèrent les temples, et y mirent le feu pour se venger de l'incendie de ceux de Sardes, et réduisirent les habitants en esclavage, selon les ordres de Darius. Ce prince était fort irrité contre ceux d'Érétrie, qui, sans aucun motif, s'étaient joints aux Ioniens révoltés. Mais, dès qu'il fut maître de disposer de leur sort, il ne leur fit aucun mal, et les envoya habiter un canton peu éloigné de Suse. Les Perses restèrent quelques jours à Érétrie; puis ils remirent à la voile, et se dirigèrent vers l'Attique. Hippias, fils de Pisistrate, les fit débarquer dans la plaine de Marathon, le lieu de l'Attique le plus commode pour les évolutions de la cavalerie, et le plus proche d'Érétrie. Sur cette nouvelle, les Athéniens se rendirent aussi à Marathon. Ils étaient commandés par dix généraux, parmi lesquels était Miltiade, fils de Cimon, le même qui avait voulu faire rompre le pont de l'Ister, pour empêcher Darius de passer ce fleuve. Les Perses, commandés par Datis, étaient au nombre de

cent mille hommes d'infanterie et de dix mille chevaux. Les Athéniens n'avaient en tout que dix mille hommes, y compris les Platéens qui s'étaient joints à eux.

Un intervalle de huit stades séparait les deux armées; dès que le signal du combat eut été donné, les Athéniens franchirent cet espace en courant; les Perses, de leur côté, se disposèrent à les recevoir; mais, remarquant que, malgré leur petit nombre et le manque de cavalerie et de gens de trait, les Athéniens pressaient le pas, ils s'imaginèrent que ces gens couraient à une mort certaine. Cependant les Athéniens ayant joint les Perses en conservant leurs rangs très-serrés, firent des prodiges de valeur.

Après un combat long et opiniâtre, les Perses et les Saces, qui composaient le centre de l'armée perse, enfoncèrent le centre des Athéniens, et, profitant de cet avantage, les poursuivirent dans les terres. Mais les Athéniens et les Platéens avaient été victorieux aux deux ailes; et, laissant fuir les ennemis, ils réunirent toutes leurs forces en un seul corps, puis ils attaquèrent et battirent les Perses et les Saces qui conservaient toujours leur avantage. Les Athéniens poursuivirent les troupes de Datis jusque sur le bord de la mer, et s'emparèrent de sept de leurs vaisseaux. Cette journée mémorable coûta aux Perses, suivant Hérodote, environ six mille quatre cents hommes tués. Les Athéniens ne perdirent que cent quatre-vingt-douze des leurs (*).

Après la bataille, les Perses se rembarquèrent; mais, au lieu de cingler vers l'Asie, ils doublèrent le cap Sunium pour surprendre la ville d'Athènes, privée de tous ses défenseurs. Les Athéniens ayant pénétré leurs intentions, quittèrent en toute hâte le champ de bataille, et entrèrent dans Athènes avant que la flotte ennemie se fût présentée devant cette ville. Les Perses, se voyant prévenus, furent contraints de renoncer à leur en-

(*) Hérodote, l. vi, chap. 117.

treprise, et retournèrent honteusement en Asie.

DARIUS FAIT DES PRÉPARATIFS POUR ATTAQUER DE NOUVEAU LES GRECS. RÉVOLTE DES ÉGYPTIENS. DARIUS MEURT APRÈS AVOIR CHOISI XERXÈS POUR LUI SUCCÉDER.

Darius, déjà très-irrité contre les Athéniens, le fut bien davantage quand il apprit la perte de la bataille de Marathon. Décidé plus que jamais à réduire les Grecs en servitude, il envoya sur-le-champ à toutes les villes de son empire l'ordre de fournir un plus grand nombre d'hommes, de chevaux et de vaisseaux de guerre et de transport que pour les premières expéditions. Il exigea aussi des approvisionnements de vivres très-considérables. Ces immenses préparatifs agitérent toute l'Asie pendant trois ans. La quatrième année (an du monde 3517; avant J. C. 487), tandis que les Perses ne songeaient qu'à porter la guerre en Europe, on apprit à la cour de Suse que les Égyptiens s'étaient révoltés. Darius se disposait à agir à la fois contre l'Égypte et contre Athènes, lorsqu'il se vit contraint d'ajourner tous ses projets pour terminer un différend qui s'était élevé entre deux de ses fils touchant la succession au trône; car, suivant les lois des Perses, le roi ne pouvait jamais quitter son empire, pour aller à une expédition, sans avoir choisi un successeur qui le remplaçait pendant son absence. Darius, encore simple particulier, avait eu trois enfants d'une première femme, fille de Gobryas. Depuis qu'il était monté sur le trône, il en avait eu quatre autres d'Atosse, fille de Cyrus. Artabazane était l'aîné des premiers, et Xerxès des seconds. Artabazane prétendait avoir droit à l'empire, comme l'aîné des fils de Darius; Xerxès, de son côté, soutenait qu'on ne pouvait lui refuser la couronne sans injustice, à lui qui avait pour mère Atosse, fille de ce Cyrus qui avait porté si haut la gloire du nom perse.

Darius ne s'était point encore prononcé, lorsque Démarate, roi des La-

cédémoniens, arriva à Suse, chassé de Sparte par ses sujets. Ayant entendu parler de cette contestation, Démarate conseilla à Xerxès d'ajouter aux raisons qu'il avait déjà données, qu'étant fils de Darius, roi de Perse, tandis qu'Artabazane était né de Darius, homme privé, il n'était ni juste ni naturel de lui préférer ce frère, quoiqu'il eût l'avantage d'être l'aîné. Xerxès ayant fait valoir les arguments que lui avait suggérés Démarate, Darius le choisit pour son successeur. Au reste, si nous en croyons Hérodote (*), le crédit et l'autorité d'Atosse auraient suffi à eux seuls pour assurer le succès des prétentions de Xerxès. Darius, après avoir ainsi réglé l'ordre de succession à la couronne de Perse, faisait ses préparatifs de départ, lorsqu'il mourut dans l'année qui suivit la révolte des Égyptiens. Ce prince avait régné trente-six ans.

HISTOIRE DE XERXÈS.

Xerxès, lorsqu'il monta sur le trône (an du monde 3519; avant J. C. 485), ne pensait d'abord qu'à comprimer la révolte des Égyptiens. Wantant intimider par un châtement prompt et terrible ceux des peuples conquis qui pourraient être tentés de se soustraire au joug, il avait renoncé à la conquête de la Grèce. Cependant Mardonius, qui tenait à faire oublier la honte de sa première expédition, changea par ses insinuations et ses conseils les dispositions du jeune roi. Xerxès, sollicité par ce chef, arrêta de punir d'abord les Égyptiens, puis de marcher avec toutes ses forces contre Athènes, dont les insultes, disait Mardonius, ne pouvaient rester impunies. D'ailleurs, ajoutait ce général, l'Europe étant un pays très-beau et très-fertile, le roi seul méritait de l'avoir en sa possession. D'autres causes encore influèrent sur la détermination de Xerxès. Les Aleuades, rois de Thessalie, lui envoyèrent des ambassadeurs pour l'engager à marcher contre la Grèce, et ceux d'entre

(*) Liv. VII, chap. 3.

les Pisistratides qui s'étaient retirés à Suse, après avoir été chassés d'Athènes, le pressaient sans cesse de réduire leur patrie en servitude. Avant de passer en Europe, Xerxès soumit les Égyptiens. Il les attaqua la seconde année après la mort de Darius. Lorsqu'il les eut soumis, il rendit leur joug beaucoup plus lourd que n'avait fait Darius, et confia le gouvernement de leur pays à son frère Achéménès.

L'Égypte une fois soumise, et Xerxès étant sur le point de marcher contre Athènes, convoqua les principaux d'entre les Perses, tant pour avoir leurs avis, que pour les instruire de ses volontés. Lorsqu'ils furent assemblés, il leur parla en ces termes : « Perses, je ne prétends pas « introduire parmi vous un nouvel « usage, mais suivre l'exemple que « nous ont transmis nos ancêtres. « Selon ce que j'ai appris des anciens, « nous ne sommes jamais restés dans « l'inaction depuis Cyrus. Un dieu nous « conduit, et sous ses auspices nous « marcherons de succès en succès. Il « est inutile de vous parler des exploits « de Cyrus, de Cambyse et de Darius, « mon père : vous en êtes assez instruits. Quant à moi, du moment où « je suis monté sur le trône, jaloux de « ne point dégénérer de mes ancêtres, « j'ai songé aux moyens d'accroître la « puissance des Perses. Après y avoir « mûrement réfléchi, je trouve que « nous pouvons illustrer de plus en « plus notre nom, acquérir un pays « qui n'est pas inférieur au nôtre, « qui même est plus fertile, et punir en même temps les auteurs des « injures que nous avons reçues. Je « vous ai donc convoqués pour vous « faire connaître mes projets. Après « avoir passé l'Hellespont, je traverserai l'Europe pour me rendre en « Grèce, afin de venger et les Perses « et mon père des insultes des Athéniens. Vous n'ignorez point que Darius avait résolu de marcher contre ce peuple. Mais puisque la mort ne lui a pas permis de se venger lui-même, c'est à moi de le venger et de

« venger les Perses; je ne renoncerais point à mon entreprise que je ne me sois rendu maître d'Athènes, et que je n'aie réduit cette ville en cendres. Les Athéniens, vous le savez, ont commencé les hostilités contre mon père et contre moi. Ils ont été à Sardes avec Aristagoras de Milet, notre esclave, et ils ont mis le feu aux temples et aux bois sacrés. Que ne vous ont-ils pas fait ensuite à vous-mêmes, quand vous êtes allés dans leur pays sous la conduite de Datis et d'Artapherne? Personne d'entre vous ne l'ignore. Voilà ce qui m'anime à marcher contre les Athéniens. Mais en y réfléchissant, je trouve un grand avantage à cette expédition. Si nous venons à les subjuguier eux et leurs voisins, je parcourrai toute l'Europe, et, avec votre secours, je ne ferai de toute la terre qu'un seul empire; car on m'assure que les Grecs une fois réduits, il n'y aura plus de ville ni de nation qui puissent nous résister. Ainsi, coupables ou non, tous subiront également notre joug. Secondez-moi donc si vous voulez me plaire. Que chacun de vous se hâte de venir au rendez-vous que j'indiquerai. Celui qui s'y trouvera avec les plus belles troupes, je lui ferai présent des choses que l'on estime le plus en Perse. Telle est ma résolution. Mais comme je ne veux pas qu'une décision aussi importante soit prise d'après mon avis seulement, je vous permets de délibérer sur cette affaire, et j'ordonne à chacun de vous de m'en dire son avis(*). »

Xerxès avait exprimé sa volonté d'une manière beaucoup trop formelle pour que ses conseillers osassent le contredire. Toutefois, Artabane, oncle paternel de Xerxès, le même qui sous Darius s'était opposé avec tant de raison à la guerre contre les Scythes, représenta tous les inconvénients de l'expédition qu'on allait entreprendre, et dévoila les motifs de la conduite de Mardonius. Malgré les avis de ce

(*) Hérodote, liv. VII, chap. 8.

prince si sage, Xerxès persista dans son sentiment. Après la réduction de l'Égypte, il employa quatre années entières à faire des levées et à amasser des provisions; enfin il se mit en marche dans le courant de la cinquième année, à la tête de forces immenses.

Parmi les peuples de l'Asie, les uns fournirent de l'infanterie, les autres de la cavalerie; ceux-ci des vaisseaux de charge; ceux-là des vaisseaux longs pour la construction des ponts; d'autres enfin donnèrent des vivres et des navires pour les transporter. On était occupé depuis environ trois ans à percer l'isthme qui réunit le mont Athos à la terre ferme, et à creuser un canal qui pût donner passage à de grands vaisseaux. Cette entreprise avait pour but d'éviter une navigation reconnue dangereuse. En effet, déjà lors de la première expédition de Mardonius, la flotte des Perses, comme nous l'avons dit plus haut, avait essuyé une perte considérable en doublant l'Athos.

Hérodote (*) nous fait connaître les moyens que les Perses employèrent pour couper l'isthme de l'Athos. On tira une ligne au cordeau, dit-il, près de la ville de Sané, et les barbares se partagèrent le terrain par nations. Lorsque le fossé eut atteint une certaine profondeur, les hommes qui étaient en bas continuèrent à creuser, tandis que d'autres placés sur des échelles faisaient passer la terre de main en main jusqu'à ceux qui étaient en haut et qui la jetaient dehors. Les parois du canal s'éboulèrent partout, excepté dans la partie confiée aux Phéniciens. Cela devait arriver, parce que le fossé était sans talus, et aussi large dans le haut que dans le bas. En creusant la partie qui leur était échue, les Phéniciens donnèrent à l'ouverture une fois plus de largeur que le canal ne devait en avoir au fond, et à mesure que l'ouvrage avançait, ils allaient toujours en étrecissant (**). Des trirèmes en station à la rade d'Éléonte dans la Chersonèse portaient à l'isthme des dé-

tachements de tous les corps de l'armée. Les soldats se relayaient les uns les autres et on les frappait à coups de fouet pour les contraindre à travailler. Les habitants de l'Athos aidaient aussi à creuser le canal. Bubarès, fils de Mégabaze, et Artachées, fils d'Artée, tous deux Perses de nation, présidaient à ces travaux.

Xerxès, suivant Hérodote (*), fit percer le mont Athos par orgueil, et pour laisser un monument de sa puissance. On aurait pu, sans aucune peine, continuer le même auteur, transporter les vaisseaux d'une mer à l'autre par-dessus l'isthme. Ces remarques sont justes; mais Xerxès, comme il est facile de s'en convaincre, voulait surtout imposer aux Grecs, et leur donner une haute idée de la richesse et de la puissance de l'empire contre lequel ils allaient lutter.

Les troupes chargées de creuser le canal avaient aussi reçu l'ordre de jeter des ponts sur le Strymon. Xerxès fit préparer, pour construire ces ponts, des cordages de lin et d'écorce de byblos, et l'on commanda de sa part, aux Phéniciens et aux Égyptiens, d'apporter des vivres pour l'armée. Il avait fait transporter par mer, de toutes les parties de l'Asie, des farines qu'on avait déposées dans les lieux les plus propres à servir d'entrepôt. La plupart de ces farines furent portées sur la côte de Thrace, appelée *Leucé Acté* (**); on en envoya à Tyrodize sur les terres des Périnthiens, à Dorisque, à Eion sur le Strymon, et enfin en Macédoine.

Tandis qu'on était occupé de ces travaux, Xerxès partit avec son armée de terre de Critalles en Cappadoce, où s'étaient rendues, suivant ses ordres, toutes les troupes qui devaient l'accompagner, et il se mit en marche pour Sardes. Les Perses, ayant passé

(*) M. Didron a reconnu le canal creusé par Xerxès. Plusieurs parties de ce canal sont encore au-dessous du niveau de la mer, et quelques centaines de journées d'ouvriers suffiraient pour le rendre navigable.

(**) C'est-à-dire *Côte blanche*.

(*) Liv. VII, chap. 23.

(**) Livre VII, chap. 24.

l'Halys, entrèrent en Phrygie. Ils traversèrent ce pays, et arrivèrent à Cé-lènes; de là, ils passèrent près d'Anaua, ville de Phrygie, et se rendirent ensuite à Colosses, puis à Cydrara, sur les frontières de la Phrygie et de la Lydie. Une inscription gravée sur une colonne érigée dans ce lieu, par ordre de Crésus, indiquait la limite des deux pays. Au sortir de la Phrygie, Xerxès entra en Lydie. Dans cet endroit, la route se partageait en deux; l'une à gauche menant en Carie, l'autre à droite conduisant à Sardes. En suivant celle-ci, Xerxès trouva un platane qui lui parut si beau, qu'il le fit orner de colliers et de bracelets d'or, et qu'il en confia la garde à un immortel. Le deuxième jour, il fit son entrée dans la capitale des Lydiens. A peine arrivé à Sardes, il envoya des hérauts dans la Grèce, excepté à Athènes et à Lacédémone, pour demander la terre et l'eau, et pour ordonner que dans toutes les villes on eût soin de préparer des repas pour le roi de Perse. Ce fut pour être instruit exactement des dispositions des Grecs à son égard qu'il prit cette mesure. Pendant qu'il se disposait à partir pour Abydos, on travaillait à construire deux ponts sur l'Hellespont pour passer d'Asie en Europe. Entre les villes de Sestos et de Madytos, est une côte fort rude, qui s'avance dans la mer vis-à-vis d'Abydos. Ceux que le roi avait chargés de construire les ponts commencèrent du côté d'Abydos, et continuèrent jusqu'à cette côte. Les Phéniciens joignirent les vaisseaux avec des cordages de lin, et les Égyptiens avec des cordages d'écorce de byblos. Les ponts avaient une longueur de sept stades (*). Lorsqu'on les eut achevés, il s'éleva une affreuse tempête qui rompit les cordages et brisa les vaisseaux.

A cette nouvelle, Xerxès, transporté

de colère, fit donner trois cents coups de fouet à l'Hellespont, et ordonna qu'on jetât dans ses eaux une paire d'entraves, en lui adressant ce discours : « Eau amère et salée, ton maître te punit ainsi parce que tu l'as offensé, sans qu'il t'en ait donné sujet. Le roi Xerxès passera sur tes flots de force ou de gré. C'est avec raison que personne ne t'offre de sacrifices, puisque tu es un fleuve trompeur et salé (*). » Il fit ensuite couper la tête à ses architectes, et en prit d'autres pour construire de nouveaux ponts. Ceux-ci rassemblèrent des navires à cinquante rames et des trirèmes. Ils en employèrent trois cent soixante pour le pont situé du côté de l'Euxin et trois cent quatorze pour l'autre. Les bâtiments qui formaient le premier pont présentaient le flanc à l'Euxin et étaient placés obliquement d'un côté à l'autre du détroit et dans la direction du courant de l'Hellespont, de manière à tenir toujours bien tendus les câbles qui unissaient les navires les uns aux autres. Les vaisseaux ainsi disposés, on jeta de grosses ancrs, du côté du Pont-Euxin, pour résister aux vents qui soufflent de cette mer, et du côté de l'ouest et de la mer Égée, à cause des vents qui viennent du sud et du sud-est. On laissa aussi en trois endroits différents un passage libre entre les vaisseaux à cinquante rames, pour les petits bâtiments qui voudraient entrer dans le Pont-Euxin ou en sortir.

Ce travail fini, on tendit des câbles avec des machines de bois qui étaient à terre. On ne se servit pas de cordages simples, comme on avait fait la première fois, mais on mit en double ceux de lin blanc, et ceux d'écorce de byblos en quatre. Le pont achevé, on scia de grosses pièces de bois, suivant la lar-

(*) Les stades dont il s'agit ici n'étaient, suivant l'opinion de d'Anville (*Mém. de l'Acad. des belles-lettres*, tom. XXIII, pag. 334), que de 51 toises. En effet, l'endroit le plus resserré du détroit n'a guère que 375 toises et demie de largeur.

(*) Quelques auteurs modernes présentent cette conduite comme celle d'un insensé et d'un furieux; cependant si on se met au point de vue des Perses qui regardaient l'eau comme une divinité à laquelle ils rendaient un culte, l'action de Xerxès semblera plutôt impie qu'insensée.

gerr du pont, et on les plaça l'une à côté de l'autre, dessus les câbles qui étaient bien tendus. On les unit ensuite ensemble, et on posa dessus des planches bien jointes les unes avec les autres, et puis on les couvrit de terre qu'on aplanit. Tout étant fini, on pratiqua de chaque côté une barrière, de crainte que les chevaux et les bêtes de somme ne fussent effrayés à la vue de la mer.

Les ponts achevés, ainsi que le canal du mont Athos et les digues qu'on avait faites à ses deux embouchures, afin d'empêcher le flux d'en combler l'entrée, on porta cette nouvelle à Sardes, et Xerxès se mit en marche. Ce roi partit au commencement du printemps, et prit la route d'Abydos avec son armée.

Le Lydien Pythius se présenta alors devant Xerxès. Les présents qu'il avait faits à ce prince et ceux qu'il en avait reçus l'ayant enhardi, il lui adressa ces paroles : « Seigneur, je souhaiterais une grâce : daignerez-vous me l'accorder ? La faveur que je sollicite est peu de chose pour vous, mais pour moi elle est d'une grande importance. » Xerxès, s'attendant à des demandes bien différentes de celles que fit Pythius, promit de tout accorder. Alors Pythius, plein de confiance, dit ces paroles : « Grand roi, j'ai cinq fils ; ils sont obligés à vous accompagner tous dans votre expédition contre la Grèce. Mais, seigneur, ayez pitié de mon grand âge ; exemptez seulement l'aîné de mes fils de servir dans cette guerre, afin qu'il ait soin de moi, et qu'il prenne l'administration de mon bien. Quant aux quatre autres, menez-les avec vous, et puis suez-vous revenir bientôt, après avoir réussi dans cette entreprise. — Misérable que tu es, lui répondit Xerxès indigné, je marche moi-même contre la Grèce, et je mène à cette expédition mes enfants, mes frères, mes proches, mes amis, et tu oses me parler de ton fils, toi qui es mon esclave, et qui aurais dû me suivre avec ta femme et toute ta maison ! Apprends aujourd'hui que l'esprit de

« l'homme réside dans ses oreilles. « Quand il entend des choses agréables, « il s'en réjouit, et sa joie se répand « dans tout le corps ; mais lorsqu'il en « entend de pénibles, il s'irrite. Si tu « en as d'abord bien usé avec moi, si « tes promesses n'ont pas été moins « belles que ta conduite, tu ne pour- « ras pas cependant te vanter d'avoir « surpassé un roi en libéralité. Ainsi, « quoique aujourd'hui tu portes l'im- « pudence à son comble, tu ne re- « cevras pas le salaire qui t'est dû, « et je te traiterai moins rigoureu- « sement que tu ne le mérites. Ta « générosité à mon égard te sauve la « vie, à toi et à quatre de tes fils ; mais « je te punirai par la perte de celui « que tu aimes uniquement. » Après avoir fait cette réponse, il commanda aussitôt à ceux qui l'entouraient d'aller chercher l'aîné des fils de Pythius, de le couper en deux par le milieu du corps, et de placer une moitié du cadavre à droite et l'autre moitié à gauche du chemin par lequel les trou- pes devaient passer (*).

L'armée continua sa marche ; le bagage et les bêtes de charge passèrent d'abord, suivis de troupes de toutes sortes de nations, qui allaient sans ordre. A une distance considérable, venait le corps d'armée du roi. Ce corps était composé de mille cavaliers choisis entre tous les Perses, suivis de mille hommes de pied armés de piques. Venaient ensuite dix chevaux sacrés niseens avec des harnais superbes. On leur donnait le nom de *Niseens*, parce qu'ils venaient de la vaste plaine niseenne en Médie. Derrière ces dix chevaux, paraissait le char sacré de Jupiter, traîné par huit chevaux blancs, et après ceux-ci marchait à pied un conducteur qui tenait les rênes ; car il n'était permis à personne de monter sur le siège. On voyait ensuite Xerxès sur un char attelé de chevaux niseens. Ce prince partit ainsi de Sardes ; mais

(*) Cette anecdote rapportée par Hérodote, livre VII, chapitres 38 et 39, paraît n'être qu'une variante de l'histoire d'Orbazus que nous avons lue plus haut page 100.

quelquefois il descendait de son char pour monter dans un simple chariot couvert. Il était suivi de mille hommes armés de piques : c'étaient les plus nobles et les plus braves d'entre les Perses. Après eux, marchaient mille cavaliers d'élite, suivis de dix mille hommes de pied, choisis parmi le reste des Perses. De ces dix mille hommes, il y en avait mille qui avaient des grenades d'or au lieu de pointes de fer à l'extrémité inférieure de leurs piques. Ils renfermaient au milieu d'eux les neuf mille autres : ceux-ci portaient à l'extrémité de leurs piques des grenades d'argent. Ces dix mille hommes étaient suivis de dix mille Perses à cheval. Après ce corps de cavalerie, et à une distance de deux stades, venait le reste de l'armée marchant pêle-mêle et sans observer aucun ordre.

Au sortir de la Lydie, l'armée fit route vers le Caïque, entra en Mysie, et laissant ensuite sur la gauche le mont Cané, alla du Caïque à la ville de Carène. De cette ville, elle prit sa marche par la plaine de Thèbes, passa près d'Adramyttium et d'Antandros, pénétra dans la Troade. Les troupes campèrent la nuit au pied du mont Ida. Là il survint un grand orage qui fit périr beaucoup de monde. L'armée s'établit ensuite sur les bords du Scamandre dont l'eau, si nous en croyons Hérodote (*), ne put suffire aux hommes et aux bêtes de charge.

Dès que Xerxès fut arrivé sur les bords de cette rivière, curieux de voir l'ancienne demeure du roi Priam, il monta à Pergame. Lorsqu'il eut tout examiné dans un grand détail, il immola mille bœufs à Minerve-Iliade, et les images firent des libations à l'honneur des héros du pays. Il partit à la pointe du jour.

Arrivé à Abydos, il voulut passer en revue ses troupes. On lui avait élevé sur un tertre un trône de marbre blanc. De là, portant ses regards sur le rivage, il contempla ses armées de terre et de mer. Il demanda ensuite à voir

la représentation d'un combat naval. Les Phéniciens de Sidon remportèrent la victoire. Les Perses se disposèrent ensuite à traverser l'Hellespont. Ils choisirent pour cela le temps qui suit le lever du soleil. Ils brûlèrent sur les ponts, pour les purifier, toutes sortes de parfums, et le chemin fut jonché de branches de myrte. Dès que le soleil parut, Xerxès fit avec une coupe d'or des libations dans la mer, et pria l'astre du jour de détourner les malheurs qui pourraient l'empêcher de subjuguier l'Europe. Sa prière finie, il jeta la coupe dans l'Hellespont, avec un cratère d'or et un sabre perse. Après cette cérémonie, on fit passer sur le pont qui était du côté du Pont-Euxin toute l'infanterie et toute la cavalerie, et sur l'autre qui regardait la mer Égée les bêtes de somme et les valets. En même temps, les vaisseaux se dirigèrent sur la côte opposée.

Quand Xerxès fut en Europe, il regarda défiler ses troupes qu'on faisait avancer à coups de fouet. Pendant que l'armée de terre traversait l'Hellespont, la flotte en sortait et côtoyait le rivage, tenant une route opposée; car elle allait au promontoire de Sarpédon, pour y séjourner. L'armée de terre, au contraire, marchant vers l'orient par la Chersonèse, traversa la ville d'Agora. De là, tournant le golfe Mélas, elle passa un fleuve de même nom, dont les eaux furent épuisées, et ne purent suffire à une si grande multitude. Après avoir passé ce fleuve, l'armée marcha vers l'occident, côtoya la ville d'Ænos, ville éolienne, et le lac Stentoris, et entra dans le Dorisque.

Le Dorisque est un rivage et une grande plaine de la Thrace. Cette plaine est arrosée par l'Hèbre, fleuve considérable, et l'on y avait bâti un château royal appelé *Dorisque*, où les Perses entretenaient une garnison depuis le temps de Darius. Ce lieu parut commode pour ranger les troupes et en faire le dénombrement. Les vaisseaux furent tirés sur le rivage pendant que Xerxès passait en revue son armée.

(*) Livre VII, chapitre 43.

DÉNOMBREMENT DE L'ARMÉE ET DE LA FLOTTE
DE PERSES D'APRÈS HÉRODOTE.

Suivant Hérodote, l'armée de terre montait à dix-sept cent mille hommes sans compter la cavalerie et les chariots. Voici comment on en fit le dénombrement. On assembla un corps de dix mille hommes dans un même espace, et les ayant fait serrer autant qu'on le put, l'on traça un cercle alentour. On fit ensuite sortir ce corps de troupes, et l'on environna ce cercle d'un mur à hauteur d'appui. Cet ouvrage achevé, on fit entrer d'autres troupes dans l'enceinte, et puis d'autres, jusqu'à ce que par ce moyen on les eût toutes comptées (*).

Hérodote entre ici dans de curieux détails sur l'armement et l'équipement des différentes nations qui composaient l'armée perse. Nous allons extraire ce qui nous a paru le plus intéressant dans le récit de cet historien.

Les Perses avaient des bonnets de feutre bien foulé, des tuniques à manches et de diverses couleurs, des cuirasses de fer, imitant des écailles de poisson, et de longs caleçons qui leur couvraient les jambes. Ils portaient des boucliers d'osier appelés *gerrhes*, un carquois, de courts javelots, de grands arcs, des flèches de canne et un poignard suspendu à la ceinture et portant sur la cuisse droite. Les Mèdes, les Cissiens et les Hyrcaniens étaient armés et équipés comme les Perses.

Les Assyriens portaient des casques d'airain. Leurs boucliers, leurs javelots et leurs poignards ressemblaient à ceux des Égyptiens. Ils étaient, en outre, armés de massues de bois, hérissées de nœuds de fer, et avaient le corps défendu par des cuirasses de lin. — La coiffure des Bactriens approchait beaucoup de celle des Mèdes. Leurs arcs étaient de canne, et leurs dards fort courts. Les Ariens, les Parthes, les Chorasmien, les Sogdiens, les Gandariens et les Dadices ne différaient en rien des Bactriens. Les Saces avaient des bonnets foulés et terminés en pointe; des caleçons, des

arcs, des poignards, et, outre cela, des *sagaris* (*). — Les Indiens portaient des vêtements de coton, des arcs et des flèches de canne. — Les Caspiens étaient vêtus d'une saie de peaux de chèvre. Ils avaient des arcs et des flèches de canne, et des cimenterres. Les Sarangéens avaient des habits de couleur éclatante; leur chaussure montait jusqu'aux genoux. Leurs arcs et leurs javelots étaient semblables à ceux des Mèdes. Les Pactyces avaient aussi une saie de peaux de chèvre, et pour armes des arcs et des poignards. Les Outiens, les Myciens et les Paricaniens étaient armés comme les Pactyces. — Les Arabes avaient des habits amples et retroussés avec des ceintures. Ils portaient de longs arcs. Les Éthiopiens, vêtus de peaux de léopard et de lion, avaient des arcs de palmier de quatre coudées de long au moins, et de courtes flèches de canne, à l'extrémité desquelles était adaptée une pierre pointue. Ils portaient, en outre, des javelots armés de cornes de chevreuil pointues et travaillées comme un fer de lance, et des massues pleines de nœuds. Quand ils allaient au combat, ils se frottaient la moitié du corps avec du plâtre, et l'autre moitié avec du vermillon. — Les Éthiopiens orientaux étaient armés à peu près comme les Indiens, et avaient pour coiffure des peaux de tête de cheval enlevées avec la crinière et les oreilles. Les oreilles se tenaient droites, et la crinière leur servait d'aigrette. Leurs boucliers étaient de peaux de grue. — Les Libyens avaient des habits de peaux, et des javelots durcis au feu. — Les casques des Paphlagoniens étaient de mailles; leurs boucliers petits, ainsi que leurs piques. Ils avaient des dards et des poignards. Leur chaussure allait à mi-jambe. — Les Ligyens, les Matiéniens, les Mariandyniens et les Cappadociens étaient armés comme les Paphlagoniens. — L'armure des Phrygiens approchait aussi beaucoup de celle des Paphlagoniens. — Les Arméniens étaient armés comme les Phrygiens.

(*) La *sagaris* était, à ce que l'on suppose, une hache à deux tranchants.

(*) Livre VII, chapitre 60.

— L'armure des Lydiens ressemblait à celle des Grecs. Les Mysiens avaient des casques, avec de petits boucliers et des javelots durcis au feu. — Les Thraces portaient sur la tête des peaux de renard, et pour vêtement des tuniques, et par-dessus, une robe de diverses couleurs, très-ample, avec des brodequins de peaux de jeune chevreuil. Ils étaient armés de javelots, de boucliers légers et de petits poignards. — Les Thraces asiatiques portaient de petits boucliers de peaux de bœuf crues, chacun deux épieux, des casques d'airain, ornés d'oreilles et de cornes de bœuf de même métal, avec des aigrettes. Des bandes d'étoffe rouge enveloppaient leurs jambes. — Les Cabeliens-Méoniens et les Lasiens étaient armés et vêtus comme les Ciliciens. Les Milyens avaient de courtes piques, des habits attachés avec des agrafes, des casques de peau, et quelques-uns des arcs. Les Mosques portaient des casques de bois, de petits boucliers, et des piques dont la hampe était courte et le fer long. — Les Tibaréniens, les Macrons et les Mosynoques étaient armés à la façon des Mosques. — Les Mares portaient des casques de mailles et de petits boucliers de cuir, avec des javelots. Les habitants de la Colchide avaient des casques de bois, des boucliers de peaux de bœuf crues, de courtes piques, et des épées. Les Alarodiens et les Saspies étaient armés à la façon des Colchidiens. — Les insulaires de la mer Érythrée étaient armés et vêtus comme les Mèdes.

Tels étaient les peuples qui composaient l'infanterie. Les chefs de cette armée étaient : Mardonius, fils de Gobryas ; Tritantachmès, fils d'Artaban ; Smerdoménès, fils d'Otane, tous deux neveux de Darius, et cousins gergains de Xerrès ; Masiste, fils de Darius et d'Atosse ; Gergis, fils d'Arize ; et Mégabyze, fils de Zopyre.

Toute l'infanterie les reconnaissait pour ses généraux, excepté les Dix mille, corps choisi parmi tous les Perses, et commandé par Hydarnès, fils d'Hydarnès. On les appelait *Immortels*, parce que, si quelqu'un d'entre

eux venait à manquer, on en élisait un autre à sa place. Les Immortels surpassaient toutes les autres troupes par la magnificence de leur tenue et par leur courage. Ils menaient avec eux des chariots couverts pour leurs concubines, et un grand nombre de domestiques superbement vêtus. Des chameaux et d'autres bêtes de charge leur portaient des vivres.

La cavalerie perse était presque toute armée comme l'infanterie.

Les Sagartiens, peuple nomade, parlant la même langue que les Perses, fournirent huit mille hommes de cavalerie. Ces peuples ne portaient point d'armes d'airain ni de fer, excepté un poignard. Dans la mêlée, ils lançaient des cordes faites avec des lanières de cuir tressées, et à l'extrémité desquelles était un nœud coulant ; après avoir saisi au moyen de ces cordes un cheval ou un homme, ils le tiraient à eux, et le tuaient.

La cavalerie des Mèdes était armée comme leur infanterie, ainsi que celle des Cissiens. Les cavaliers indiens portaient les mêmes armes que l'infanterie de leur nation ; ils étaient montés sur des chevaux ou sur des chars armés en guerre, traînés par des chevaux et des zèbres. Les Caspiens et les Libyens avaient aussi des chars. Les Arabes étaient portés sur des chameaux dont la vitesse n'était pas moindre que celle des chevaux.

La cavalerie de Xerrès se composait en tout de quatre-vingt mille chevaux, sans compter les chameaux et les chars. Harmamithrès et Tithée, tous deux fils de Datis, en avaient le commandement.

Le nombre des tirèbres était de douze cent sept. Les Phéniciens et les Syriens de la Palestine en avaient donné trois cents. Ces peuples portaient des casques assez semblables à ceux des Grecs ; des cuirasses de lin, des javelots et des boucliers dont le bord n'était pas garni de fer. — Les Égyptiens avaient fourni deux cents vaisseaux. Ils portaient des casques de jonc tissu, des boucliers convexes, dont les bords étaient gar-

nis d'une large bande de fer, des piques et de grandes haches. Le plus grand nombre avait des cuirasses et de grandes épées. — Les Cypriens avaient envoyé cent cinquante vaisseaux. Ils étaient vêtus et armés comme les Grecs. — Les Ciliciens avaient cent vaisseaux. Ils portaient des casques, de petits boucliers de peaux de bœuf crues avec le poil, des tuniques de laine, et chacun deux javelots, avec une épée semblable à celle des Égyptiens. — Les Pamphyliens fournirent trente vaisseaux. Ils étaient armés et équipés comme les Grecs. — Les Lyoniens envoyèrent cinquante vaisseaux. Ils avaient des cuirasses, des grèves, des arcs de bois de cornouiller, des flèches de canne qui n'étaient point empennées, des javelots, des poignards et des faux. Sur les épaules ils portaient une peau de chèvre, et sur la tête, des bonnets garnis de plumes. — Les Doriens fournirent trente vaisseaux; les Cariens soixante et dix; les Ioniens cent; les habitants des îles de l'Asie Mineure, soumises à Xerxès, dix-sept; les Éoliens, soixante; les Hellespontiens, à l'exception de ceux d'Abydos, qui avaient ordre du roi de rester dans le pays à la garde des ponts, et les autres peuples du Pont-Euxin, cent; ces peuples étaient tous armés comme les Grecs.

Les Perses, les Mèdes et les Scythes formaient la garnison de tous les vaisseaux. Les bâtiments meilleurs voiliers étaient ceux des Phéniciens, et principalement des Sidoniens. Les vaisseaux étaient commandés par des chefs appartenant à la nation qui les avait fournis. La flotte avait pour généraux : Ariabignès, fils de Darius et de la fille de Gobryas; Prexaspe, fils d'Aspathinès; Megabaze, fils de Mégabate; et Achéménès, fils de Darius et d'Atoaspe. Les Ioniens et les Cariens étaient commandés par Ariabignès; les Égyptiens, par Achéménès. Les deux autres généraux commandaient le reste de la flotte et les vaisseaux de charge.

Parmi les chefs de la flotte se trouvait Artémise (*). Cette princesse voulut, malgré son sexe, faire partie de l'expédition. Son fils étant encore en bas âge à la mort du roi son époux, elle prit les rênes du gouvernement, et son courage l'engagea à suivre les Perses. Elle avait sous ses ordres ceux d'Halicarnasse, de Cos, de Nisyros, et de Calydnes. Ses vaisseaux, au nombre de cinq, étaient des mieux équipés de toute la flotte.

(*) Il ne faut pas confondre cette princesse avec Artémise, reine de Carie, sœur et épouse de Mausole. Celle-ci vécut environ trente ans plus tard.

RÉCAPITULATION.

Le nombre d'hommes que Xerxès conduisit jusqu'à Sépias et aux Thermopyles était, d'après Hérodote, de cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt; savoir :

	hommes	nombres
Douze cent sept trirèmes, à deux cents hommes d'équipage.....	241,400	
Garnison de ces trirèmes, à trente hommes par trirème.....	36,210	
Trois mille navires, à quatre-vingts hommes.....	240,000	
Total de l'armée navale.....	517,610	
Armée de terre. {		
Infanterie.....	1,700,000	
Cavalerie.....	80,000	
Chars de guerre et chameaux.....	20,000	
Total des forces venues d'Asie.....	2,317,610	
Forces navales tirées de la Thrace et des provinces adjacentes.....	24,000	
Troupes de terre tirées également de la Thrace et du continent de l'Europe.....	300,000	
Total de toutes les troupes tirées de l'Asie et de l'Europe.....	2,641,610	
Valés suivant l'armée, et hommes employés sur les bâtiments destinés au transport des subsistances, estimés à.....	2,641,610	
Total général.....	5,283,220	

12222 PASSE EN REVUE L'ARMÉE ET LA
FLOTTE. CE PRINCE CONTINUE SA MARCHÉ
ET ARRIVE EN GRÈCE.

Le dénombrement achevé, et l'armée rangée en bataille, Xerxès passa dans les rangs. Monté sur son char, il parcourut toutes les lignes de troupes, depuis les premiers rangs de la cavalerie et de l'infanterie jusqu'aux derniers.

La revue des troupes de terre finie, et les vaisseaux remis à flot, il passa de son char sur un vaisseau sidonien, où il s'assit sous un pavillon d'étoffe d'or. Il vogua devant les proues des navires. Les capitaines avaient mis leurs vaisseaux à l'ancre, environ à quatre plèthres (*) du rivage, les proues tournées vers la terre, sur une même ligne, et les soldats étaient sous les armes. Le roi examinait tout, passant entre les proues et le rivage.

La revue étant finie, il descendit de son vaisseau, et envoya chercher Démarate. « Maintenant, lui dit-il, pensez-vous que les Grecs oseront me résister ? — Les Grecs, répondit Démarate, ont toujours été élevés à l'école de la vertu, fruit de la tempérance et de la sévérité des lois. Les Lacédémoniens surtout n'écouteront jamais vos propositions, parce qu'elles tendent à l'asservissement de la Grèce. Ils iront à votre rencontre, et vous présenteront le combat, lors même que tous les autres Grecs se soumettraient à vous. Ne me demandez pas quel est leur nombre pour entreprendre de si grandes choses ; ne fussent-ils que mille hommes, ou moins encore, ils vous combattraient. » Xerxès, au lieu de se fâcher, se mit à rire, et congédia Démarate amicalement.

En partant de Dorisque pour la Grèce, Xerxès força tous les peuples qu'il rencontra sur sa route à l'accompagner dans son expédition. Car toute cette étendue de pays jusqu'à la Thessalie avait été soumise au roi de Perse et lui payait tribut, depuis l'ex-

pédition de Mégabaze et celle de Mardonius. Au sortir de Dorisque, Xerxès passa près des places des Samothracées, dont la dernière, du côté de l'occident, s'appelait *Mésambria*. Elle était fort près de Stryna, qui appartenait aux Thasiens. Le Lissus, qui coulait entre ces deux villes, ne put alors suffire aux besoins de l'armée, et ses eaux furent épuisées. Après avoir traversé le Lissus, Xerxès passa auprès des villes grecques de Maronée, de Dicée et d'Abdère ; puis il traversa le fleuve Nestus, et continua sa route jusqu'aux bords du Strymon ; les mages sacrifièrent des chevaux blancs sur les rives de ce fleuve. L'armée partit des bords du Strymon, et passa près d'Argile, ville grecque sur le bord de la mer, et près de Stagire, autre ville grecque, puis arriva à Acanthe. Voici l'ordre que l'armée avait suivi depuis Dorisque jusqu'à cette dernière ville : toutes les troupes de terre étaient partagées en trois corps ; l'un, commandé par Mardonius et Masistès, marchait le long des côtes de la mer, et accompagnait l'armée navale ; un autre corps, conduit par Tritantœchmès et Gergis, allait par le milieu des terres ; le troisième, où était Xerxès en personne, marchait entre les deux autres, sous les ordres de Smerdomènes et de Mégabyse. La flotte se sépara alors de l'armée de terre pour entrer dans le canal creusé au milieu du mont Athos.

L'expédition de Xerxès, en apparence dirigée contre Athènes seulement, menaçait en réalité la Grèce tout entière. Ceux d'entre les Grecs qui avaient fait leur soumission à Xerxès se flattaient de n'avoir rien à craindre de la part de ce prince ; ceux, au contraire, qui avaient refusé de rendre aux Perses l'hommage de la terre et de l'eau, éprouvaient de vives inquiétudes, parce que la Grèce ne paraissait pas en état de résister aux forces du roi, et que la plus grande partie du peuple, loin de vouloir prendre part à la guerre, montrait beaucoup d'inclination pour les Perses.

Tandis que la flotte partait de la ville

[(*) Le plèthre valait 100 pieds grecs ou 15 toises 2 pieds 4 pouces 2 lignes.

de Therme, dix vaisseaux fins voiliers cinglèrent vers l'île de Sciathos, où les Grecs de leur côté avaient trois navires en observation, un de Trézène, un d'Égine et un d'Athènes. Les Grecs apercevant de loin les Perses, prirent aussitôt la fuite.

Ceux-ci s'étant mis à leur poursuite, enlevèrent d'abord le navire trézénien. Ils égorgèrent ensuite à la proue le plus bel homme de tout l'équipage, regardant comme un présage heureux, de ce que le premier Grec qu'ils avaient pris était un très-bel homme.

La trirème d'Égine donna plus de peine aux Perses par la valeur de Pythéas, un de ceux qui la défendaient. Quoique la trirème fût prise, Pythéas ne cessa pas de combattre, jusqu'à ce qu'il eût été couvert de blessures. Enfin il tomba à demi mort; mais comme il respirait encore, les Perses, admirant son courage, pensèrent ses blessures avec de la myrrhe, et les enveloppèrent avec des bandes de toile et de coton. De retour au camp, ils le montrèrent à toute l'armée avec admiration, et eurent pour lui toutes sortes d'égards, tandis qu'ils traitèrent comme de vils esclaves tous les autres Grecs qu'ils prirent sur le même vaisseau.

La troisième trirème alla échouer à l'embouchure du Pénée. Les Perses s'emparèrent de ce navire sans pouvoir se rendre maîtres de ceux qui le montaient. Les vaisseaux des Grecs qui étaient dans l'Artémisium (*) apprirent cette nouvelle par les signaux qu'on leur fit de l'île de Sciathos, et en furent tellement épouvantés, qu'ils abandonnèrent l'Artémisium et se retirèrent à Chalcis.

Des dix vaisseaux perses, trois abor-

dèrent à un écueil nommé *Myrmex* (*), entre l'île de Sciathos et la Magnésie, et les marins élevèrent sur ce rocher une colonne de pierre qu'ils avaient apportée avec eux.

La flotte perse, qui était partie de Therme, aborda au rivage de la Magnésie, entre la ville de Casthanée et la côte de Sépias; les premiers navires s'amarrèrent à terre, et les autres se tinrent à l'ancre, placés derrière ceux-ci, la proue tournée vers la mer, sur huit rangs de hauteur, le rivage n'étant pas assez long pour une flotte si nombreuse. Le lendemain, il s'éleva une furieuse tempête. Quelques capitaines sauvèrent leurs bâtiments, en les tirant à terre. Quant à ceux que le vent surprit en pleine mer, les uns furent poussés contre des rochers du mont Pélion qu'on appelait *Ipnes* (**), les autres contre le rivage; quelques-uns se brisèrent au promontoire Sépias; d'autres furent portés à la ville de Mélibée; d'autres enfin à Casthanée, tant la tempête fut violente.

Environ quatre cents vaisseaux périrent dans cette tempête. Les Perses perdirent aussi beaucoup d'hommes et de grandes richesses. Un grand nombre de navires chargés de vivres et d'autres bâtiments de transport furent détruits. Les commandants de la flotte, craignant que les Thessaliens ne profitassent de ce désastre pour les attaquer, firent élever une haute palissade avec les débris des vaisseaux naufragés.

Le vent étant tombé, les Perses remirent leur flotte en mer, et côtoyèrent le continent. Lorsqu'ils eurent doublé le promontoire de Magnésie, ils allèrent droit au golfe qui mène à Pagases. Dans ce trajet, quinze vaisseaux qui étaient restés bien loin derrière les autres aperçurent les Grecs à Artémisium, et les prenant pour leur armée navale, ils allèrent donner au milieu d'eux. Les Grecs n'eurent pas plutôt vu ces vaisseaux et reconnu leur méprise, qu'ils les attaquèrent et s'en rendirent maîtres aisément.

(*) Le nom d'Artémisium, qui veut dire temple de Diane, appartenait à un temple de cette déesse situé dans l'île d'Eubée, entre les villes d'Histiée et de Cérinthe. Ce temple avait fait donner le nom d'Artémisium à toute la côte nord-nord-est de l'Eubée. On appelait aussi Artémisium la mer qui s'étend depuis l'Eubée jusqu'au delà de l'île de Sciathos.

(*) Fourmi.

(**) C'est-à-dire foudra.

Le reste de la flotte des Perses arriva aux Aphètes (*). De son côté, Xerxès, avec l'armée de terre, ayant traversé la Thessalie et l'Achaïe, était entré le troisième jour sur les terres des Méliens. En passant par la Thessalie, il essaya sa cavalerie contre celle des Thessaliens, qu'on lui avait vantée comme excellente; mais la sienne l'emporta de beaucoup sur celle-ci.

COMBAT DES THERMOPYLES.

Xerxès établit ensuite son camp dans la Trachinie en Mélide, et les Grecs dans le passage des Thermopyles. L'armée des Perses occupait tout le terrain qui s'étendait au nord jusqu'à la ville de Trachis, et celle des Grecs la partie de ce continent qui est au midi.

Nous joindrons ici la description que donne Hérodote (**) du défilé des Thermopyles. « Le défilé qui, au sortir de la Trachinie, donne entrée dans la Grèce, n'a dans sa partie étroite qu'un demi-plèthre de largeur. Mais le passage le plus étroit du reste du pays est devant et derrière les Thermopyles; car derrière, près d'Alpènes, il ne peut passer qu'une voiture de front; et devant, près de la rivière de Phénix, et proche de la ville d'Anthela, il n'y a pareillement de passage que pour une voiture. A l'ouest des Thermopyles est une montagne inaccessible, escarpée, qui s'étend jusqu'au mont Oëta. Le côté du chemin à l'est est borné par la mer, par des marais et des ravins. Dans ce passage, il y a des bains chauds, que les habitants appellent *chytres*, et près de ces bains est un autel consacré à Hercule. Ce même passage était fermé d'une muraille, dans laquelle on avait anciennement pratiqué des portes. Les habitants de la Phocide l'avaient bâtie, parce qu'ils redoutaient les Thessaliens, qui étaient venus de la Thesprotie s'établir dans l'Éolide, qu'ils possèdent encore aujourd'hui. Ils avaient pris

(*) Les Aphètes étaient un port situé dans le golfe de Pagases.

(**) Lib. VII, chap. 176.

« ces précautions, parce que les Thessaliens tâchaient de les subjuguier, et de ce passage ils avaient fait alors une fondrière, en y lâchant les eaux chaudes, mettant tout en usage pour fermer l'entrée de leur pays aux Thessaliens. La muraille, qui était très-ancienne, était en grande partie tombée de vétusté. Mais les Grecs, l'ayant relevée, jugèrent à propos de repousser de ce côté-là les barbares. Près du chemin est un bourg nommé Alpènes. »

Les Grecs qui attendaient les Perses dans cette position étaient, suivant Hérodote, au nombre de cinq mille deux cents, parmi lesquels se trouvaient trois cents Spartiates (*). Léonidas, roi de Sparte, commandait en chef toute l'armée.

Cependant les Grecs, saisis de frayeur à l'approche des Perses, délibérèrent s'ils ne se retireraient pas. Les Péloponnésiens étaient d'avis de retourner dans le Péloponnèse pour garder le passage de l'isthme. Mais Léonidas voyant que les Phocidiens et les Locriens étaient indignés de cette proposition, soutint qu'il fallait garder la position qu'on occupait, et faire demander du secours à toutes les villes alliées.

Pendant que les Grecs délibéraient ainsi, Xerxès envoya un cavalier pour reconnaître leurs forces. Le cavalier s'étant approché de l'armée, l'examina avec soin; mais il ne put voir les troupes qui étaient derrière une muraille qu'on avait relevée; il aperçut seulement celles qui campaient devant. Les Lacédémoniens gardaient alors ce poste: les uns étaient occupés aux exercices gymniques, les autres arrangeaient leur chevelure. Ce spectacle étonna le cavalier, qui prit connaissance de leur nombre, et s'en retourna tran-

(*) L'abbé Barthélemy, après avoir comparé les récits d'Hérodote, de Pausanias et de Diodore pense qu'il faut élever à sept mille le nombre des hommes commandés par Léonidas. Voyez *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, t. I, p. 381. Paris, de Bure, 1790, in-8°.

quillement, après avoir tout examiné avec soin, car personne ne le poursuivait.

Xerxès laissa passer quatre jours, espérant que les Grecs prendraient la fuite. Le cinquième enfin, comme ils ne se retiraient pas, Xerxès envoya contre eux un détachement de Mèdes et de Cissiens, avec ordre de les faire prisonniers et de les lui amener. Les Mèdes fondirent avec impétuosité sur les Grecs, mais il en périt un grand nombre. De nouvelles troupes vinrent à la charge, et quoique fort maltraitées, elles ne reculaient pas. Cette attaque, dit Hérodote (*), fit connaître à tout le monde, et au roi lui-même, qu'il y avait dans l'armée perse beaucoup d'hommes, mais peu de soldats. Le combat cependant dura tout le jour. Les Mèdes se voyant si maltraités, se retirèrent. Les Perses appelés les *immortels* prirent leur place. Ils allèrent à l'ennemi comme à une victoire certaine et facile; mais lorsqu'ils en furent venus aux mains, ils n'eurent pas plus d'avantage que les Mèdes. Enfin, voyant qu'après des attaques répétées ils faisaient de vains efforts pour se rendre maîtres du passage, ils se retirèrent.

Telle fut l'issue de cette action. Les Perses ne réussirent pas mieux le lendemain. Ils se flattaient que les Grecs, réduits à un petit nombre et couverts de blessures, ne pourraient plus leur résister. Mais ceux-ci s'étant rangés en bataille, firent preuve d'autant de force et de courage que le jour précédent. Les Perses ayant perdu l'espoir de triompher d'une résistance si opiniâtre, se retirèrent.

Xerxès balançait sur le parti qu'il devait prendre, lorsque Ephialte, Mélien de nation, l'alla trouver, dans l'espoir d'obtenir quelque grande récompense. Ce traître lui indiqua un sentier qui conduisait par la montagne aux Thermopyles.

Les paroles d'Ephialte causèrent une grande joie à Xerxès, qui envoya aussitôt Hydarne, avec les troupes qu'il commandait, pour s'emparer du sen-

tier. Ce général partit du camp à la chute du jour, et ayant passé l'Asope, marcha toute la nuit. Il était déjà sur le sommet de la montagne, lorsque l'aurore commença à paraître. Les Perses montaient sans être aperçus, les chênes dont cette montagne était couverte empêchant de les voir; mais comme le temps était calme, un corps de mille Phocidiens, posté dans cet endroit, les découvrit au bruit qu'ils faisaient en marchant sur des feuilles d'arbres. Aussitôt ils se revêtirent de leurs armes. Les Perses, qui ne s'attendaient point à rencontrer d'ennemis, furent surpris à la vue de troupes qui s'armaient. Alors Hydarne, craignant d'avoir affaire aux Lacémoniens, demanda à Ephialte de quel pays étaient ces troupes. Instruit de la vérité, il rangea les Perses en bataille. Les Phocidiens, accablés d'une nuée de flèches, s'enfuirent sur la cime de la montagne. Hydarne et les Perses, guidés par Ephialte, descendirent à la hâte sans les inquiéter.

Au lever du soleil, Xerxès fit des libations, et, après avoir attendu quelque temps, il se mit en marche vers l'heure que lui avait indiquée Ephialte. Léonidas et les Grecs, marchant comme à une mort certaine, s'avancèrent jusqu'à l'endroit le plus large du défilé. Les jours précédents, ils n'avaient point dépassé la partie étroite du défilé. Ce jour-là, le combat s'engagea dans un espace plus étendu. Un grand nombre de Perses périrent dans l'action. Leurs officiers, placés derrière les rangs, le fouet à la main, frappaient les soldats, et les animaient continuellement à marcher. Il en tombait beaucoup dans la mer; d'autres étaient écrasés sous les pieds des leurs; mais on n'y faisait aucune attention. Les Grecs, s'attendant à une mort certaine, se battaient en désespérés contre les Perses. Déjà la plupart d'entre eux avaient leurs piques brisées, et ne se servaient plus que de leurs épées.

Léonidas fut tué dans l'action, après avoir fait des prodiges de valeur. Les Perses perdirent beaucoup de gens de distinction, et entre autres Abrocomès

(*) Livre VII, chapitre 210.

et Hypéranthès, tous deux fils de Darius. Ce prince les avait eus de Phrartagune, fille d'Artanès, lequel était frère de Darius, fils d'Hystaspe et petit-fils d'Arsame. Comme Artanès n'avait pas d'autres enfants, tous ses biens passèrent avec elle à Darius. Ces deux frères de Xerxès périrent les armes à la main.

Il y eut un furieux combat autour du corps de Léonidas. Les Perses et les Lacédémoniens se repoussaient alternativement; enfin les Grecs mirent quatre fois en fuite les ennemis, et retirèrent de la mêlée le corps de leur général. Cet avantage dura jusqu'à l'arrivée des troupes conduites par Éphialte. Alors les Grecs regagnèrent l'endroit le plus étroit du défilé; puis, leurs rangs toujours serrés, ils se tinrent tous, excepté les Thébains, sur une colline située à l'entrée du défilé. Ceux qui avaient encore des épées s'en servirent; les autres combattirent, dit Hérodote (*), avec les mains et les dents. Enfin, attaqués de toutes parts, ils moururent sous un monceau de traits. Du côté des Perses, il y eut vingt mille hommes tués.

COMBAT NAVAL D'ARTÉMISIUM.

Nous avons laissé la flotte perse aux Aphètes, où elle s'était réfugiée, après la tempête du mont Pélion. La flotte grecque, composée de deux cent quatre-vingts voiles, y compris neuf vaisseaux de cinquante rames, était toujours à l'Artémisium. Les Perses, voyant que les Grecs n'avaient que si peu de forces à leur opposer, étaient impatientes de commencer l'attaque. Ils n'osèrent cependant pas sortir du port, de crainte que les Grecs ne prissent la fuite à la faveur de la nuit. Ils détachèrent donc de leur flotte deux cents vaisseaux choisis, et les firent passer derrière l'île de Sciathos, afin de dérober leur mouvement à l'ennemi. Les commandants de ces vaisseaux avaient ordre de tourner l'île d'Eubée en doublant le cap Capharée et celui

de Géréste, et d'entrer ensuite dans l'Euripe pour couper la retraite aux Grecs, tandis que le reste de la flotte perse les aurait attaqués de front. Après le départ des deux cents navires, et pendant que les Perses s'occupaient des dispositions nécessaires pour assurer la réussite de leur projet, Scyllias de Scioné, très-habile plongeur qui servait sur la flotte perse, mais qui cherchait depuis longtemps une occasion favorable pour se joindre à ses compatriotes et combattre avec eux, plongea, sans être vu des Perses, jusqu'à un bateau sur lequel il se rendit à Artémisium. Aussitôt il instruisit les Grecs du naufrage des Perses au mont Pélion, et leur apprit le départ de la flotte qui devait tourner l'Eubée.

Les Grecs décidèrent de rester ce jour-là à l'endroit où ils se trouvaient, et d'en partir au milieu de la nuit pour aller au-devant des vaisseaux qui tournaient l'Eubée. Ne découvrant aucun de ces bâtiments, ils se disposèrent à attaquer la flotte de Xerxès affaiblie par l'absence de deux cents voiles. Les Perses, voyant les manœuvres des Grecs, levèrent l'ancre aussitôt, et se préparèrent à les envelopper. Mais à un premier signal, les Grecs formèrent leurs vaisseaux en cercle, les poupes au milieu. A un second, ils attaquèrent les Perses, et leur prirent trente vaisseaux, dont l'un était monté par Philaon, fils de Chersis, et frère de Gorgus, roi des Salaminien de l'île de Chypre, un des chefs les plus estimés de la flotte perse. La victoire ne se déclara cependant pour aucun des deux partis, et la nuit sépara les combattants. Les Grecs retournèrent à la rade d'Artémisium, et les Perses aux Aphètes.

On était alors au milieu de l'été (an du monde 3524; avant J. C. 480); une pluie très-forte tomba pendant toute la nuit, et d'affreux coups de tonnerre se firent entendre du côté du mont Pélion. Les flots et les vents poussèrent jusqu'aux Aphètes des corps morts et des débris de bâtiments naufragés. Les Perses, en station dans le

(*) Livre VII, chapitre 225.

port, craignaient à tout instant d'être submergés; mais cette nuit fut bien plus terrible encore pour les vaisseaux qui faisaient le tour de l'Eubée. Surpris en mer par la tempête, ils furent brisés, et tous ceux qui les montaient périrent misérablement.

Le lendemain, la flotte perse se tint à l'ancre au port des Aphètes; et le même jour les Grecs reçurent un renfort de cinquante-trois navires athéniens. Encouragés par ce secours et par la nouvelle du naufrage des Perses qui faisaient le tour de l'Eubée, ils partirent comme ils avaient fait la veille, attaquèrent les vaisseaux ciliéniens, les détruisirent et retournèrent à la rade d'Artémisium, à l'entrée de la nuit.

Le troisième jour, les généraux de Xerxès, indignés de se voir maltraités par une flotte si peu nombreuse, et craignant d'ailleurs la colère du roi, n'attendirent point que les Grecs allassent les attaquer. Ils firent avancer leurs vaisseaux formés en croissant, pour envelopper les Grecs; mais ceux-ci engagèrent le combat sans leur donner le temps d'exécuter la manœuvre qu'ils méditaient. Les généraux de Xerxès, gênés par le nombre de leurs navires qui se heurtaient les uns les autres, résistèrent cependant et ne voulurent point céder, retenus par la honte. La perte des Grecs, quoique très-considérable en hommes et en vaisseaux, le fut cependant moins que celle des Perses. Après le combat, les deux flottes se retirèrent et reprirent les stations qu'elles occupaient auparavant. Du côté de Xerxès, les Égyptiens furent le peuple qui montra le plus de courage. Ils prirent aux Grecs cinq navires avec les troupes qui les montaient. Les Grecs, ayant beaucoup souffert, prirent la résolution de se retirer dans les mers de l'intérieur de la Grèce.

Par un hasard singulier, dit Hérodote (*), les combats livrés sur mer, près d'Artémisium, eurent lieu les mêmes jours où, sur terre, on se battaît aux Thermopyles.

Aussitôt après le départ de la flotte, un homme d'Histiée alla annoncer aux Perses que les Grecs avaient quitté l'Artémisium. N'osant pas ajouter foi à cette nouvelle, les généraux de Xerxès firent garder étroitement cet homme, et envoyèrent à la découverte quelques bâtiments légers. Le rapport de l'habitant d'Histiée s'étant trouvé exact, la flotte perse mit à la voile aux premiers rayons du soleil, pour aller à Artémisium, où elle demeura jusqu'au milieu du jour. Les Perses se rendirent ensuite à la ville d'Histiée dont ils s'emparèrent, et ils firent des courses dans l'Hellopie et dans toute la partie maritime de l'Histiécotide.

Après le combat des Thermopyles, Xerxès s'était occupé de faire enterrer ses morts. Les cadavres des Perses furent, à l'exception de mille environ, jetés dans de grandes fosses que l'on acheva de remplir avec des feuilles et de la terre. Dès que cette mesure eut été prise, Xerxès envoya à Histiée un héraut qui fit réunir l'armée navale, et parla en ces termes : « Alliés, le roi « Xerxès permet à tous ceux qui le « voudront de quitter leur poste, et « d'aller voir comment il a combattu « les insensés qui se flattaient de l'em-
porter sur sa puissance. »

Aussitôt après cette publication, les bateaux devinrent extrêmement rares à Histiée, tant il y eut de personnes empressées de traverser le détroit pour visiter le champ de bataille des Thermopyles. Cependant l'artifice de Xerxès fut découvert, et devint même pour les Perses un sujet de plaisanteries. Le lendemain, les gens de la flotte retournèrent à Histiée, où étaient leurs vaisseaux.

L'ARMÉE DE XERXÈS SE PARTAGE EN DEUX CORPS, DONT L'UN VA ATTAQUER LE TEMPLE DE DELPHES, TANDIS QUE L'AUTRE MARCHE SUR ATHÈNES ET ENTRE DANS CETTE VILLE.

Xerxès, conduit par les Thessaliens qui lui servaient de guides depuis les Thermopyles, quitta la Trachinie pour entrer dans la Doride. Les Perses ne

(*) Liv. VIII, chap. 15.

commirent aucun dégât dans le pays, qui s'était déclaré pour eux. Dans la Phocide, ils ne trouvèrent point d'habitants; les uns s'étaient retirés avec leurs richesses sur le mont Parnasse, les autres, en plus grand nombre, s'étaient réfugiés à Amphissa, ville située au-dessus de la plaine de Crisa. Les Perses, conduits par les Thessaliens, parcoururent la Phocide entière, coupant les arbres et mettant le feu partout, sans épargner ni les villes ni les temples.

Après avoir passé le pays des Parapotamiens, ils arrivèrent à la ville de Panopée, où leur armée se partagea en deux corps; le plus considérable marcha vers Athènes, sous la conduite de Xerxès, et entra par la Béotie sur le territoire d'Orchomène. Les Béotiens s'étaient tous soumis, à l'exception des Platéens et des Thespiens, dont les villes furent prises et ruinées de fond en comble. Les autres troupes, ayant à leur droite le mont Parnasse, marchèrent vers le temple de Delphes, ravageant le territoire de la Phocide, où elles mirent le feu aux villes des Panopéens, des Dauliens et des Éolides. Cette colonne avait pris le chemin dont nous parlons dans le dessein de piller le temple de Delphes, et d'en offrir les trésors à Xerxès. Si nous en croyons Hérodote(*), lorsque les Perses approchaient du temple de Minerve Pronæa, la foudre tomba sur eux, des quartiers de roche se détachèrent du sommet du Parnasse, et, roulant avec un bruit épouvantable, écrasèrent un grand nombre de leurs soldats. En même temps, on entendit des cris et comme des sons de voix confuses qui semblaient sortir du temple. Ces prodiges répandirent l'effroi parmi les Perses, qui renoncèrent à leur entreprise, et se retirèrent précipitamment. Les Delphiens, quittant alors leurs retraites, en tuèrent un grand nombre. Ceux qui échappèrent au carnage se retirèrent en Béotie. Le corps d'armée qui avait suivi Xerxès était arrivé devant Athènes, et s'était emparé de

cette ville, où on ne trouva qu'un petit nombre d'habitants qui s'étaient réfugiés dans le temple de Minerve, situé dans la citadelle, dont ils avaient barricadé les portes et les avenues. Les Perses établirent leur camp sur la colline de l'Aréopage. Les assiégés, quoique trahis par la faiblesse de leurs remparts, continuèrent cependant à se défendre et ne voulurent accepter aucune capitulation. Lorsque les Perses approchaient, ils roulaient sur eux des pierres d'une grosseur prodigieuse, tellement que Xerxès commençait à craindre d'être obligé de lever le siège. Enfin les Perses découvrirent derrière les portes de la citadelle un lieu escarpé où les Athéniens n'avaient pas mis de gardes. Ils montèrent par cet endroit, entrèrent dans la citadelle, et y mirent le feu après avoir massacré les Athéniens et pillé le temple de Minerve. Lorsque Xerxès fut entièrement maître d'Athènes, il envoya un courrier pour instruire de cet heureux succès Artaban, qui se trouvait à Suse.

COMBAT NAVAL DE SALAMINE.

Les troupes de la flotte perse, après avoir quitté le champ de bataille des Thermopyles, s'étaient rendues à Histiee, où elles s'arrêtèrent trois jours. Elles traversèrent ensuite l'Euripe, et se trouvèrent en trois autres jours au port de Phalère. Hérodote remarque(*) que les armées de Xerxès n'étaient pas moins nombreuses lorsqu'elles entrèrent dans l'Attique, qu'à leur arrivée aux Thermopyles et au promontoire de Sépias. En effet, les hommes qui avaient péri dans la tempête près du mont Pélion, au passage des Thermopyles et au combat naval d'Artémisium, avaient été remplacés par différents peuples, tels que les Méliens, les Doriens, les Locriens, presque tous les Béotiens, et les habitants de quelques îles qui n'étaient pas d'abord sous les étendards de Xerxès. Toutes les troupes perses étant arrivées à Athènes

(*) Livre VIII, chap. 37.

(*) Livre VIII, chap. 66.

et au port de Phalère, Xerxès fit convoquer les tyrans des différentes nations qui se trouvaient dans son armée et les capitaines des vaisseaux. Ils prirent rang, chacun suivant la dignité dont il était revêtu.

Le roi de Sidon eut la première place, et celui de Tyr la seconde; les autres chefs venaient après ceux-ci. Quand ils se furent assis, Xerxès leur fit demander par Mardonius s'il devait attaquer les Grecs sur mer. Mardonius les interrogea, et tous furent d'avis qu'il fallait combattre, excepté cependant Artémise.

Cette princesse représenta qu'il serait imprudent de livrer un combat naval aux Grecs, bien supérieurs sur mer aux hommes que Xerxès pouvait leur opposer; que les Perses étant maîtres d'Athènes, l'étaient pour ainsi dire de toute la Grèce; d'ailleurs les Grecs, n'ayant point de vivres, seraient obligés de se retirer dans leurs villes.

« Mardonius, dit-elle, rapportez « fidèlement au roi les paroles que vous « allez entendre : Seigneur, après les « preuves de courage que j'ai données « aux combats livrés près de l'Eubée, « il est juste que je puisse vous dire « mon sentiment. Ne risquez pas vos « vaisseaux dans un combat naval, car « les Grecs sont aussi supérieurs sur « mer à vos troupes que les hommes « le sont aux femmes. D'ailleurs, pour- « quoi courir des chances? N'êtes-vous « pas maître d'Athènes? Le reste de « la Grèce n'est-il pas en votre pou- « voir? Je vais vous dire maintenant « ce que feront vos ennemis. Si, au « lieu de vous presser de combattre, « vous retenez ici vos vaisseaux, ou « si vous avancez vers le Péloponnèse, « vous viendrez facilement à bout de « vos projets; car les Grecs ne peuvent « pas faire une longue résistance : ils se « retireront dans leurs villes; car, je le « sais, ils n'ont point de vivres à Sala- « mine, et il n'est pas vraisemblable que, « si vous faites marcher vos troupes de « terre vers le Péloponnèse, les Pélo- « ponnésiens qui sont ici y restent « tranquillement; ils voudront courir

« au secours de leur patrie. Mais si « vous vous pressez de combattre, en « cas de malheur, la défaite de votre « armée de mer entraînera la perte de « vos troupes de terre. Enfin, sei- « gneur, vous êtes le meilleur de tous « les maîtres, mais vous avez de « mauvais esclaves, tels que les Égyp- « tiens, les Cypriens, les Ciliciens et « les Pamphyliens, sur le secours des- « quels on ne peut pas compter. »

Xerxès, tout en approuvant l'avis d'Artémise, crut qu'il fallait déférer à l'opinion du plus grand nombre, et persuadé d'ailleurs que l'armée navale ferait mieux son devoir si elle agissait sous ses yeux, il voulut être témoin du combat.

L'ordre du départ ayant été donné, la flotte des Perses s'avança vers Salamine, et se rangea en bataille. La nuit étant survenue, les Perses remirent l'attaque au lendemain. Cependant la frayeur s'empara des Grecs, et surtout des Péloponnésiens. Ceux-ci craignaient que, si les Perses étaient vainqueurs, on ne les bloquât dans l'île de Salamine, tandis que leur pays se trouverait sans défense. Et en effet, cette même nuit-là, l'armée des Perses se mit en route pour le Péloponnèse. Thémistocle, comprenant toute l'influence que les appréhensions des Péloponnésiens pouvaient exercer sur les Grecs, envoya aux généraux de Xerxès un exprès qui leur dit : « Le général des Athéniens, qui « est bien intentionné pour le roi, m'a « dépêché vers vous, avec ordre de vous « dire que les Grecs, frappés de terreur, « délibèrent s'ils ne prendront point « la fuite. Vous pouvez donc vous il- « lustrer par un beau fait d'armes, à « moins que vous ne laissiez échapper « vos ennemis. » Après avoir dit ces paroles, le messenger se retira.

Les généraux perses, croyant que le conseil de Thémistocle était sincère, firent passer un grand nombre de troupes dans la petite île de Psytalie, située entre Salamine et le continent; puis au milieu de la nuit, ils envoyèrent une partie de la flotte vers Salamine, afin d'envelopper les Grecs, et les vaisseaux perses qui étaient à l'île

de Céos et au promontoire de Cynosura levèrent l'ancre, et couvrirent tout le détroit jusqu'à Munychie.

La flotte des Perses était forte de plus de deux mille voiles; celle des Grecs n'en comptait que trois cent quatre-vingts. Le général athénien attendit pour commencer le combat qu'un vent qui se levait régulièrement tous les jours à la même heure commençât de souffler. Les Perses s'avancèrent d'abord avec courage, animés par la présence de Xerxès qui avait fait placer son trône sur une hauteur d'où il pouvait voir le combat sans courir le moindre danger; mais le vent contraire, et le grand nombre de vaisseaux resserrés dans un espace très-étroit, gênaient la manœuvre. Tous ces obstacles ralentirent bientôt l'ardeur des Perses. Les Grecs, voyant que leurs ennemis faiblissaient, redoublèrent d'efforts et pénétrèrent jusqu'au centre de la flotte de Xerxès, qui fut en grande partie détruite par les Athéniens et les Éginètes. Les choses, dit Hérodote (*), devaient se passer ainsi, car les Perses se battaient sans ordre et sans règle contre des hommes accoutumés aux lois de la tactique et de la discipline militaire. Ils se comportèrent cependant beaucoup mieux qu'ils n'avaient fait à Artémisium, et se surpassèrent eux-mêmes, chacun faisant tous ses efforts par la crainte que lui inspirait Xerxès, dont il croyait être vu.

Artémise montra un grand courage dans le combat. Xerxès dit, à cette occasion, que les hommes s'étaient conduits en femmes, et les femmes en hommes.

Ariabignès, frère de Xerxès, général de l'armée navale, périt dans la bataille, ainsi qu'un grand nombre de personnes de distinction, tant Perses que Mèdes et autres alliés. La perte des Grecs ne fut pas considérable. Comme ils savaient nager, ceux qui ne tombaient pas sous les coups des ennemis, quand leur vaisseau coulait bas, gagnaient Salamine à la nage; mais la

plupart des Perses se noyaient dans la mer, faute de savoir nager.

Quelques Phéniciens, dont les vaisseaux s'étaient perdus, accusèrent de trahison, auprès du roi, les Ioniens, qui toutefois ne furent point punis, et les Phéniciens portèrent seuls la peine de cette accusation. Pendant qu'ils se plaignaient encore, un vaisseau de Samothrace fondit sur un vaisseau athénien et le coula. En même temps, un vaisseau éginète attaqua le vaisseau de Samothrace et le coula aussi; mais les Samothraces, excellents hommes de trait, chassèrent à coups de javelots les soldats du vaisseau éginète, dont ils se rendirent maîtres. Cette action sauva les Ioniens. Xerxès qui en fut témoin, furieux de la perte de la bataille, fit couper la tête aux Phéniciens, afin, disait-il, que des lâches ne pussent plus calomnier des gens plus braves qu'eux. Ce prince avait suivi des yeux le combat, et ses secrétaires tenaient une note exacte du nom et de la patrie des guerriers qui s'étaient le plus distingués.

Une partie de la flotte perse fut prise ou coulée bas par les Athéniens et les Éginètes. Les vaisseaux qui purent se sauver par la fuite se retirèrent au port de Phalère, sous la protection de l'armée de terre.

Aminias de Pallène donna la chasse au vaisseau que montait Artémise. Si cette circonstance eût été connue de lui, il se serait rendu maître du vaisseau ou aurait été pris lui-même. Tel était l'ordre signifié aux capitaines athéniens; on avait même promis une récompense de dix mille drachmes à celui qui s'emparerait de la personne d'Artémise, tant les Athéniens regardaient comme humiliant pour eux de voir une femme qui osait leur résister. Cette princesse trouva cependant moyen d'échapper à ses ennemis. Quant aux Perses qui avaient été placés dans l'île de Psyttalie, ils furent tous tués en pièces par les Grecs.

Aussitôt que Xerxès connut sa défaite, craignant que les Grecs ne songeassent à couper les ponts jetés entre

(*) Livre VIII, chap. 86.

Sestos et Abydos, il pensa à prendre la fuite. Mais voulant donner le change aux Grecs et à ses troupes, il fit travailler à une digue destinée à joindre Salamine au continent. On lia ensemble les vaisseaux de charge phéniciens, et on prit des mesures comme pour donner une autre bataille navale. En voyant Xerxès agir de la sorte, Perses et Grecs furent persuadés qu'il voulait rester, et qu'il se préparait à continuer la guerre. Mardonius seul pénétra ses intentions.

Quand on apprit à Suse, par un premier courrier, que Xerxès était maître d'Athènes, les Perses eurent tant de joie de cet événement, que toutes les rues furent jonchées de myrte; on brûla des parfums, et personne ne s'occupait que de festins et de plaisirs. La nouvelle du désastre de Salamine jeta la consternation dans la ville; les habitants déchirèrent leurs habits, en poussant des cris lamentables, et imputant leur infortune à Mardonius. Ils étaient moins affligés de la perte de leurs vaisseaux qu'alarmés pour le roi. Leurs inquiétudes continuèrent jusqu'au retour de Xerxès.

Mardonius, pensant bien qu'il encourrait la disgrâce de son maître pour l'avoir jeté dans cette malheureuse guerre, prit la résolution de s'exposer à de nouveaux dangers, et de soumettre la Grèce ou de mourir les armes à la main. Il pressa donc Xerxès de retourner en Perse avec la plus grande partie des troupes, en lui laissant trois cent mille hommes. Avec une semblable armée, il s'engageait à réduire la Grèce sous l'obéissance des Perses. Xerxès consentit à ce que lui demandait Mardonius, et cette nuit-là même la flotte partit de Phalère, pour regagner l'Hellespont avec toute la célérité possible, afin de garder les ponts sur lesquels le roi devait repasser en Asie. Lorsque les Perses furent près de Zoster (*), ils prirent pour des vaisseaux de petits promontoires qui s'avancent dans la mer, et ils eurent une frayeur telle, qu'ils s'enfuirent en dé-

sordre; ayant enfin reconnu leur erreur, ils se réunirent de nouveau et continuèrent leur voyage.

L'armée de terre, commandée par Xerxès, demeura quelques jours dans l'Attique après le combat de Salamine; puis elle se mit en route et suivit le même chemin qu'elle avait tenu en venant. Mardonius avait jugé à propos d'accompagner le roi, parce que la saison était trop avancée pour continuer les opérations militaires. D'ailleurs, il croyait plus convenable de passer l'hiver en Thessalie, et d'attaquer ensuite le Péloponnèse. Arrivé en Thessalie, il s'occupait de choisir les troupes qui devaient rester en Grèce avec lui. De ce nombre furent tous les Perses qu'on appelait *Immortels*, excepté Hydarne, leur commandant, qui ne voulut point abandonner le roi. Mardonius prit encore, parmi les Perses, les cuirassiers et le corps de mille chevaux, auxquels il joignit les troupes mèdes, saces, bactriennes et indiennes, tant infanterie que cavalerie. Quant aux autres alliés, il fit choix des beaux hommes et de ceux dont la valeur lui était connue. Toutes ces troupes réunies s'élevaient à trois cent mille hommes.

Xerxès laissant Mardonius en Thessalie, se hâta de gagner l'Hellespont. Il mit quarante-cinq jours pour arriver au détroit. Les troupes qui le suivaient, réduites à se nourrir la plupart du temps d'herbes, d'écorce et de feuilles d'arbres, furent bientôt atteintes de la peste et de la dysenterie qui emportèrent un grand nombre d'hommes. Les malades étaient déposés dans toutes les villes qu'on traversait, Xerxès ordonnant aux magistrats de prendre soin d'eux. Il y en eut quelques-uns qui restèrent en Thessalie, d'autres à Siris en Pæonie, et ailleurs. En allant en Grèce, Xerxès avait laissé en Macédoine le char sacré de Jupiter; il ne l'y retrouva plus: les Pæoniens l'avaient donné aux Thraces; et quand il le redemanda, ils lui répondirent que les cales de ce char avaient été enlevées dans les pâturages par les peuples de la Thrace supérieure, qui habitaient vers les sources du Strymon.

(*) Promontoire de l'Attique entre le port du Pirée et le cap Saniun.

Les Perses partirent de la Thrace ; et, dès qu'ils furent arrivés au détroit, ils se pressèrent de traverser l'Hellespont sur leurs vaisseaux pour gagner Abydos, car les ponts de bateaux ne subsistaient plus ; une tempête les avait détruits. L'armée séjourna quelque temps aux environs d'Abydos ; les soldats ayant trouvé dans le pays des vivres en plus grande abondance que dans leur marche se gorgèrent de nourriture. Cet excès, joint au changement d'eau, fit périr presque tout ce qui restait du corps d'armée dont Xerxès ramena les débris à Sardes.

Cependant Artabaze, fils de Pharnace, qui depuis longtemps s'était fait une grande réputation parmi les Perses, accompagna le roi jusqu'au passage de l'Hellespont, avec soixante mille hommes de l'armée de Mardonius. Xerxès étant passé en Asie, et Artabaze se trouvant, à son retour, aux environs de la presqu'île de Pallène, crut devoir profiter du hasard qui l'avait conduit près des Potidéates, pour les remettre sous le joug de Xerxès, qu'ils avaient secoué.

Artabaze assiégea alors Potidée ; et, soupçonnant les Olynthiens de vouloir se révolter contre le roi, il les assiégea aussi. Ayant pris leur ville, il en fit égorger les habitants dans un marais.

Ensuite, Artabaze s'occupa sérieusement du siège de Potidée. Tandis qu'il pressait la ville, Timoxène, stratège des Scionéens, s'engagea à lui en livrer les portes. Toutes les fois que Timoxène et Artabaze avaient à s'écrire une nouvelle importante, ils attachaient un billet à une flèche, et le roulaient autour de l'entaille, de façon qu'il tenait lieu de plumes ; ils tiraient ensuite cette flèche dans un endroit convenu. La trahison de Timoxène fut reconnue de la manière suivante ; la flèche tirée par Artabaze s'écarta du but, et frappa à l'épaule un homme de Potidée. Les personnes qui étaient présentes prirent la flèche ; et, après avoir reconnu qu'on y avait attaché une lettre, elles la portèrent aux stratèges assemblés. La lecture de cette lettre fit connaître l'auteur de la trahison.

Il y avait déjà trois mois qu'Artabaze assiégeait inutilement Potidée lorsqu'il arriva un reflux considérable, et qui dura fort longtemps. Les Perses voyant que le lieu occupé auparavant par la mer n'était plus qu'une lagune, se mirent en route pour entrer dans la presqu'île de Pallène. Ils avaient déjà fait les deux cinquièmes du chemin, lorsqu'il survint une marée très-haute. Ceux qui ne savaient pas nager périrent dans les eaux, et ceux qui savaient nager furent massacrés par les Potidéates, qui les poursuivirent avec des bateaux. Artabaze, déçu de ses espérances, alla rejoindre Mardonius en Thessalie, avec les débris de son corps d'armée.

La flotte de Xerxès ayant transporté le roi et ses troupes de la Chersonnèse à Abydos, alla passer l'hiver à Cyme. Cette flotte se rassembla ensuite dès le commencement du printemps à Samos. La plupart des troupes embarquées étaient perses et mèdes, et avaient pour généraux Mardontès, fils de Bagée, et Artayntès, fils d'Artachée, qui s'était associé son neveu Ithamitrès, et partageait avec lui le commandement. Comme les Perses avaient reçu un échec considérable à la bataille de Salamine, ils n'osèrent pas avancer plus loin vers l'occident. Ils avaient encore trois cents vaisseaux, y compris ceux des Ioniens ; avec ces forces ils se tinrent à Samos pour garder l'Ionie et l'empêcher de se révolter. Bien loin de s'attendre à voir les Grecs venir en Ionie, ils croyaient que ceux-ci se contenteraient de défendre leur propre pays, et cette conjecture leur paraissait d'autant mieux fondée, qu'au lieu de les poursuivre dans leur fuite après la bataille de Salamine, les Grecs s'étaient trouvés très-heureux de se retirer. Battus sur mer, ils espéraient que sur terre Mardonius remporterait de très-grands avantages. Ce général partit de la Thessalie, marchant à grandes journées vers Athènes, et emmenant avec lui tous les hommes en âge de porter les armes. Les princes de Thessalie, loin de se repentir de leur conduite précé-

dente, étaient encore plus animés qu'auparavant; et Thorax de Larisse, qui avait accompagné Xerxès dans sa fuite, livrait alors ouvertement le passage à Mardonius pour entrer en Grèce.

Lorsque l'armée perse fut en Béotie, les Thébains tâchèrent de réprimer l'ardeur de Mardonius, en le dissuadant d'aller plus avant. Ils lui représentèrent qu'il n'y avait pas de lieu plus commode pour camper, et que s'il voulait y rester, il se rendrait maître de la Grèce entière sans coup férir, car il était bien difficile d'en venir à bout par la force tant qu'elle resterait unie, comme ils l'avaient éprouvé par le passé. « Si vous suivez notre conseil, ajoutaient-ils, vous déconcerterez sans peine les meilleurs projets des Grecs. Envoyez de l'argent à ceux d'entre eux qui ont le plus de crédit dans chaque ville; la division se mettra dans toute la Grèce, et, avec le secours de ceux qui prendront votre parti, vous subjuguerez facilement les autres. »

Le désir ardent qu'avait Mardonius de se rendre maître d'Athènes l'empêcha de suivre le conseil que lui donnèrent les Thébains. Il en fut d'ailleurs encore détourné par sa folle présomption, espérant toujours faire connaître au roi l'heureuse nouvelle de la prise de la ville d'Athènes, par des torches allumées qu'on plaçait dans les îles et qui servaient de signaux. En entrant dans l'Attique il trouva le pays abandonné par les Athéniens, réfugiés à Salamine et sur leurs vaisseaux. Il s'empara de la ville d'Athènes qui était déserte, dix mois après que Xerxès l'eut prise pour la première fois.

Les Argiens, qui avaient promis à Mardonius d'empêcher les Spartiates de se mettre en campagne, dépêchèrent à ce général un courrier qui lui dit : « Mardonius, les Argiens m'ont envoyé pour vous dire que des troupes sont sorties de Lacédémone, sans qu'ils aient pu l'empêcher. »

Cet avis fit perdre à Mardonius l'envie de rester plus longtemps dans l'Attique. N'ayant pu engager les Athé-

niens à faire leur soumission, il se retira avant que Pausanias fût arrivé à l'Isthme avec ses troupes. En sortant d'Athènes, il mit le feu à la ville, et fit abattre tout ce qui subsistait encore, murs et édifices. Il quitta l'Attique, parce que ce pays n'est pas commode pour la cavalerie, et que, dans le cas d'une défaite, il n'aurait pu se retirer que par des défilés où un petit nombre d'hommes auraient suffi pour l'arrêter. Il résolut donc de retourner à Thèbes, afin de combattre près d'une ville alliée, et dans un pays où la cavalerie pût manœuvrer facilement.

Il était déjà en marche, lorsqu'un courrier lui annonça qu'un corps de mille Lacédémoniens allait du côté de Mégare. Aussitôt il délibéra sur les moyens de l'arrêter. Il rebroussa chemin, avec son armée, et la conduisit vers Mégare, faisant prendre les devants à la cavalerie. Un autre courrier étant ensuite venu lui apprendre que les Grecs étaient assemblés à l'Isthme, il retourna sur ses pas, prenant sa route par Décélée. Les béotarques avaient mandé les voisins des Asopiens pour lui servir de guides. Ceux-ci le conduisirent à Sphendalées, et de là à Tanagre, où il passa la nuit. Le lendemain ayant tourné vers Scolos, il arriva sur les terres des Thébains, où il prit du bois et d'autres matériaux nécessaires pour fortifier son camp, car il voulait avoir un asile en cas de défaite. Le camp de Mardonius s'étendait à partir d'Erythres, au delà d'Hysies, jusqu'au territoire de Platée, le long de l'Asope.

Pendant que Mardonius campait en Béotie, les Grecs de cette province se joignirent à lui pour faire une irruption dans l'Attique. Les Phocidiens, qui avaient été contraints par la nécessité de suivre le parti des Perses, ne se trouvèrent point à cette expédition; mais ils arrivèrent quelques jours après le retour de Mardonius à Thèbes, avec mille hommes pesamment armés, commandés par Harmocyde, un de leurs plus illustres citoyens. Mardonius leur envoya dire, par des cavaliers, de camper seuls à l'endroit où ils se trou-

vaient, dans la plaine. Ils le firent, et aussitôt parut toute la cavalerie perse, qui les investit, et fondit sur eux comme pour les exterminer. Alors les Phocidiens serrèrent le plus possible leurs rangs, et firent face de tous côtés. A cette vue, les Perses tournèrent bride et se retirèrent. Il est difficile de savoir si l'intention de Mardonius était d'agir contre ces Phocidiens ou simplement de les intimider. Il leur dépêcha un héraut pour les engager à se montrer toujours gens de cœur, comme ils faisaient, et les assurer qu'ils pouvaient compter sur sa reconnaissance et sur celle du roi, s'ils se conduisaient avec courage.

Cependant toute l'armée grecque, qui s'était réunie, marcha contre les troupes de Mardonius. Les généraux ayant appris, à leur arrivée à Erythræ, que les Perses campaient sur les bords de l'Asope, tinrent conseil, et allèrent se poster vis-à-vis d'eux, au pied du mont Cithéron.

Comme les Grecs ne descendaient pas dans la plaine, Mardonius envoya contre eux toute sa cavalerie, commandée par Masistius, homme de grande distinction parmi les Perses. Ce général montait un cheval miséen, dont le mors était d'or, et qui portait un harnais magnifique. Cette cavalerie s'étant approchée des Grecs en bon ordre, fondit sur eux, et leur fit beaucoup de mal, leur reprochant en même temps de n'être que des femmes.

Les Mégariens se trouvaient placés dans l'endroit le plus exposé aux attaques des Perses. Pressés par la cavalerie, ils envoyèrent demander des troupes pour les relever. Tous les Grecs refusèrent, excepté trois cents Athéniens d'élite, qui emmenèrent avec eux un détachement de gens de trait.

La cavalerie perse attaqua en ordre et par escadrons. Masistius, qui se trouvait en avant des troupes, eut son cheval atteint par une flèche dans les flancs : l'animal se cabra, et jeta Masistius par terre. Les Athéniens accoururent aussitôt, se saisirent du cheval, et tuèrent le cavalier malgré sa résistance. Ils ne purent d'abord y

réussir, à cause de la cuirasse d'or, façonnée en écailles de poisson, qu'il avait sous son habit de pourpre; mais enfin un Grec lui porta dans l'œil un coup dont il mourut. La cavalerie ignora d'abord le malheur arrivé à son général, car on n'avait pas vu Masistius tomber de cheval. Cependant les Perses s'étant arrêtés, et s'apercevant que personne ne leur donnait l'ordre de charger, apprirent que leur général avait été tué; ils s'encouragèrent les uns les autres, et poussèrent leurs chevaux à toute bride, pour enlever le corps de Masistius.

Les Athéniens les voyant accourir tous ensemble, pêle-mêle, et non par escadrons, appelèrent à eux le reste de l'armée. Pendant que l'infanterie venait à leur secours, il y eut un combat très-vif sur le corps de Masistius. Tant que les trois cents Athéniens furent seuls, ils eurent un très-grand désavantage, et abandonnèrent le corps, mais lorsque les autres Grecs furent arrivés, la cavalerie perse ne soutint pas le choc, et perdit beaucoup de monde sans pouvoir enlever le corps de son général. Ces cavaliers s'éloignèrent d'environ deux stades, et délibérèrent sur ce qu'ils devaient faire. On décida de retourner vers Mardonius.

La cavalerie étant arrivée au camp, toute l'armée témoigna la douleur qu'elle ressentait de la perte de Masistius, et Mardonius encoore plus que les autres. Les Perses se coupèrent la barbe et les cheveux; ils coupèrent aussi les crins à leurs chevaux et aux bêtes de charge. Des cris lugubres se firent entendre dans tout le camp, car Masistius était, après Mardonius, le général le plus estimé des Perses et du roi.

Les Grecs mirent sur un char le corps de Masistius, et le firent passer de rang en rang. Toute l'armée admira la haute stature et la beauté de ce général.

Les Perses n'ayant cessé de pleurer Masistius, se rendirent sur l'Asope, qui traverse le territoire de Platée, où ils savaient que les Grecs étaient campés. Mardonius les rangea en face des

ennemis. Il plaça les Perses vis-à-vis des Lacédémoniens; et comme ils étaient en beaucoup plus grand nombre que ceux-ci, il les disposa en plusieurs rangs, et les étendit jusqu'aux Tégéates. Il rangea les Mèdes immédiatement après les Perses, en face des Corinthiens, des Potidéates, des Orchoméniens et des Sicyoniens. Après les Mèdes, venaient les Bactriens, vis-à-vis des Épidauriens, des Trézéniens, des Lépréates, des Tirynthiens, des Mycéniens et des Phliasiens. Ensuite, se trouvaient les Indiens, opposés aux Hermionéens, aux Érétriens, aux Styréens et aux Chalcidiens. Les Saces furent placés auprès des Indiens, vis-à-vis des Ambraciotes, des Anactoriens, des Leucadiens, des Paléens et des Éginètes. Immédiatement après les Saces, et en face des Athéniens, des Platéens et des Mégariens, les Béotiens, les Locriens, les Méliens, les Thessaliens, et les mille Phocidiens dont nous avons déjà parlé. Quelques-uns de leurs compatriotes, qui avaient embrassé la cause de la Grèce, s'étaient retirés sur le Parnasse, et ils en descendaient pour piller et harceler l'armée perse. Mardonius plaça aussi les Macédoniens et les Thessaliens vis-à-vis des Athéniens.

Les peuples que nous venons de nommer, et que Mardonius rangea en bataille, étaient les plus considérables et les plus célèbres. Des hommes de différentes nations étaient aussi mêlés et confondus avec ces troupes : il y avait des Phrygiens, des Thraces, des Mysiens, des Pæoniens, des Ethiopiens et des Égyptiens. L'armée des Perses était, comme on l'a vu plus haut, de trois cent mille hommes, sans compter les Grecs alliés de Mardonius, dont il est difficile de fixer exactement le nombre. Hérodote le porte, par conjecture, à cinquante mille. L'armée ennemie, commandée en chef par Pausanias, roi de Sparte, formait un total de cent dix mille hommes.

Les Perses et les Grecs s'étant rangés par nations et par bataillons, offrirent le lendemain les uns et les autres des sacrifices. Les victimes annonçaient

aux Grecs le succès, s'ils se tenaient sur la défensive; et une défaite, s'ils traversaient l'Asope, et commençaient le combat. Mardonius désirait ardemment d'attaquer l'ennemi : mais les victimes n'étaient pas favorables, et ne lui promettaient également de succès que dans le cas où il attendrait l'ennemi.

Timégénidas de Thèbes, fils d'Herpyr, conseilla à Mardonius de faire garder les passages du Cithéron, pour arrêter dans leur marche et enlever s'il était possible les nombreux détachements de troupes grecques qui allaient rejoindre l'armée. Mardonius, approuvant cet avis, envoya, dès que la nuit fut venue, la cavalerie aux passages du Cithéron, qui conduisaient à Platée, et que les Béotiens appelaient *Les trois têtes*, et les Athéniens *Les têtes de chène*. Ces cavaliers enlevèrent un convoi de cinq cents bêtes de charge qui portaient des vivres du Péloponnèse au camp des Grecs, et massacrèrent les hommes et les bêtes, sans rien épargner, puis ils rentrèrent dans leur camp.

Les Perses et les Grecs furent ensuite deux jours sans escarmoucher. Les premiers s'avancèrent jusque sur les bords de l'Asope, pour provoquer les ennemis : mais aucune des deux armées ne voulut passer la rivière. La cavalerie de Mardonius ne cessait pas cependant d'inquiéter et de harceler les Grecs. Au rapport d'Hérodote, les Perses et les Mèdes se distinguèrent beaucoup dans ces affaires partielles (*).

Les deux armées demeurèrent ensuite pendant dix jours sans en venir aux mains, parce que les entrailles des victimes promettaient toujours la victoire au parti qui resterait sur la défensive. Cependant, Mardonius, homme d'un caractère vif et bouillant, voyait avec peine qu'on laissât s'écouler un temps précieux, d'autant plus que les Grecs recevaient continuellement de nouveaux renforts. Le onzième jour, il eut une conférence avec Artabaze, fils de Pharnace, dont nous

(*) Hérodote, livre IX, chap. XL.

avons déjà parlé. Celui-ci fut d'avis qu'il fallait lever au plus tôt le camp, et se rapprocher de Thèbes, où l'on avait fait porter des vivres pour les troupes et des fourrages pour les chevaux; que dans cette position, on terminerait la guerre, en s'y prenant de la manière suivante : Nous avons, disait-il, beaucoup d'or monnayé et non monnayé, avec une grande quantité d'argent et des vases précieux; nous enverrons, sans rien épargner, toutes ces richesses aux Grecs, et surtout à ceux qui ont le plus d'autorité sur l'esprit de leurs concitoyens. On les amènera ainsi à trahir la cause de la patrie sans courir les risques d'une bataille. Les Thébains se rangèrent à cet avis, qui leur semblait plus prudent. Cependant Mardonius, aimant mieux recourir à la force qu'à la corruption, fut d'une opinion contraire. L'armée perse, disait-il, était de beaucoup supérieure à celle des Grecs : il fallait livrer bataille immédiatement, et sans attendre que les ennemis, dont le nombre augmentait tous les jours, eussent reçu de nouveaux renforts : on devait mépriser les prédictions des devins, et sans hésiter conduire les Perses au combat, suivant l'antique usage de leur nation.

Mardonius fit aisément prévaloir son avis, car Xerxès lui avait donné le commandement général de toute l'armée. Il convoqua donc les principaux officiers perses et grecs auxiliaires, et leur demanda s'ils avaient connaissance de quelque oracle qui prédit aux Perses qu'ils devaient périr dans la Grèce. Les chefs qu'il avait mandés ne répondant point à cette question, les uns parce qu'ils n'avaient aucune connaissance des oracles, les autres par crainte, Mardonius prit la parole, et leur dit : « Puisque vous ne savez rien, ou que vous n'osez rien dire, je vais parler en homme qui est bien instruit. Un oracle dit que les Perses pilleront, à leur arrivée en Grèce, le temple de Delphes, et qu'après l'avoir pillé, ils périront tous. Mais puisque nous avons connaissance de cette prédiction, nous n'attaquerons pas ce temple, nous n'essayerons pas de

« le piller, et nous ne périrons pas. Que tous ceux d'entre vous qui sont dévoués aux Perses se réjouissent donc, bien assurés que nous aurons l'avantage sur les Grecs. » Lorsqu'il eut cessé de parler, il ordonna qu'on fît les préparatifs nécessaires pour livrer la bataille.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Mardonius envoya contre les Grecs ses cavaliers, qui, étant très-habiles à lancer le javalot et à tirer de l'arc, les incommodèrent d'autant plus, que, ne se laissant point approcher, il était impossible de les forcer à combattre corps à corps. Cette cavalerie s'avança jusqu'à la fontaine de Gargaphie, qui fournissait de l'eau à toute l'armée grecque, la troubla et la combla. Les Lacédémoniens seuls campaient près de la fontaine; les autres Grecs en étaient plus ou moins éloignés, suivant la disposition de leurs quartiers. L'Asope se trouvait dans le voisinage; mais la cavalerie perse repoussant à coups de traits tous ceux qui voulaient y puiser de l'eau, ils allaient en chercher à la fontaine. Cette dernière ressource leur étant enlevée, les généraux grecs se rendirent auprès de Pausanias, roi de Sparte, pour convenir de ce qu'ils devaient faire, car l'armée manquait aussi de vivres, et des valets envoyés dans le Péloponnèse pour en chercher, ne pouvaient plus rentrer au camp, parce que la cavalerie leur en fermait le passage. On décida, si les Perses n'offraient pas encore la bataille ce jour-là, de passer dans l'île d'Oëroë, située vis-à-vis de Platée, à dix stades de l'Asope et de la fontaine de Gargaphie. Cette île est formée par une rivière qui descend du mont Cithéron dans la plaine, se partage en deux bras, éloignés l'un de l'autre d'environ trois stades, et réunit ensuite ses eaux dans un même lit. Les Grecs résolurent de s'y établir, tant pour avoir de l'eau en abondance, que pour ne plus être incommodés par la cavalerie de Mardonius. Ils prirent la résolution de décamper la nuit, à la seconde veille, de crainte que les Perses ne les inquiétassent dans leur marche.

Ils étaient aussi convenus d'envoyer la moitié de l'armée au Cithéron, pour ouvrir les passages aux valets, qui avaient été chercher des vivres, et que Pennemi tenait enfermés dans les gorges de la montagne (*).

Les cavaliers perses harcelèrent l'ennemi pendant toute la journée, et se retirèrent vers le soir. Dès qu'il fut nuit, les Grecs, profitant de leur absence, levèrent le camp, et se mirent en marche. Ils se dirigèrent vers un temple de Junon qui était devant Platée, à vingt stades de la fontaine de Gargaphie, et y posèrent leur camp.

Quand Mardonius eut appris que les Grecs s'étaient retirés pendant la nuit, il fit passer l'Asope à son armée, et se mit à leur poursuite. Il n'était occupé que des Lacédémoniens et des Tégéates, parce que les hauteurs l'empêchaient d'apercevoir les Athéniens qui avaient pris par la plaine. Dès que les autres généraux de l'armée perse virent Mardonius s'ébranler pour courir après les Grecs, ils arrachèrent aussitôt les étendards, et suivirent leur chef à toutes jambes, confusément et sans garder leurs rangs, poussant de grands cris, et faisant un bruit épouvantable, comme s'ils avaient été sûrs de remporter la victoire.

Pausanias, roi de Sparte, se voyant pressé par la cavalerie perse, envoya un exprès aux Athéniens pour les engager à le secourir. Les Athéniens se mirent en mouvement. Ils étaient déjà en marche, lorsqu'ils furent attaqués par les Grecs alliés des Perses. Cette attaque les empêcha de secourir les Lacédémoniens. Ceux-ci formaient, avec les Tégéates, leurs alliés, un total de cinquante-trois mille hommes. Ils sacrifiaient, pour savoir s'ils devaient livrer bataille à Mardonius. Mais les entrailles des victimes n'étaient pas favorables; et pendant qu'on s'occupait de les examiner, les Lacédémoniens eurent un grand nombre des leurs tués et blessés; car les Perses, s'étant fait un rempart de leurs boucliers d'osier (**)

qu'ils avaient fichés en terre, lançoient une quantité si prodigieuse de flèches, que les Spartiates en étaient accablés. Les sacrifices continuant à n'être point favorables, Pausanias tourna ses regards vers le temple de Junon, près de Platée, implora la déesse, et la supplia de ne pas permettre que les Grecs fussent trompés dans leurs espérances.

Les Tégéates marchèrent aussitôt contre les Perses, et les sacrifices annonçant enfin un heureux succès, les Lacédémoniens se mirent aussi en mouvement. Les Perses, quittant alors leurs arcs, soutinrent le choc. On se battit d'abord près du rempart de boucliers. Lorsqu'il eut été renversé, l'action devint vive, et dura longtemps. Les soldats de Mardonius saisissaient les lances des Grecs, et les brisaient entre leurs mains. Dans cette journée, ils ne le cédèrent aux Grecs ni en force ni en audace; mais étant armés d'une manière peu convenable, et n'ayant d'ailleurs ni la prudence ni les connaissances militaires de leurs ennemis, ils se jetaient sans ordre un à un ou plusieurs ensemble sur les Spartiates, qui les taillaient en pièces.

Les Grecs étaient vivement pressés du côté où Mardonius, monté sur un cheval blanc, combattait en personne à la tête des mille Perses d'élite. Tant que ce général vécut, ses soldats soutinrent vaillamment l'attaque des Lacédémoniens, et leur tuèrent même beaucoup de monde; mais dès qu'il fut mort, la troupe choisie, au milieu de laquelle il combattait, succomba, et toute l'armée prit la fuite, abandonnant la victoire aux Lacédémoniens. Ce qui nuisit beaucoup aux Perses, dans cette circonstance, comme le remarque Hérodote (*), c'est qu'ils ne portaient que leur vêtement sans au-

* tressé et qui avait la forme d'un carré long.
 * Ce bouclier, en usage chez les Perses, était
 * de différentes grandeurs et servait également à la cavalerie et à l'infanterie. Quelquefois il était recouvert de peaux de
 * bœuf. * Voyez les *Synonymes grecs* de M. Pilon, page 38.

(*) Livre ix, chapitres 62 et 63.

(*) Hérodote; liv. ix, ch. 51 et suivants.

(**) Ἰππov, gerre, bouclier fait d'osier

cune espèce d'armure, et qu'ainsi ils combattaient sans armes défensives contre des hommes pesamment armés. Battus et mis en fuite par les Grecs, les Perses se sauvèrent en désordre dans leur camp, et en dedans du mur de bois qu'ils avaient construit sur le territoire de Thèbes.

Artabaze, fils de Pharnace, qui commandait un corps de quarante mille hommes, prévoyant bien, pendant qu'on se battait encore, quelle serait l'issue du combat, ordonna à ses troupes de le suivre partout où il les conduirait. Ces ordres donnés, il fit mine de vouloir aller à l'ennemi; mais ayant avancé quelque peu, et voyant que les Perses étaient en déroute, il se retira du côté de la Phocide, dans l'intention d'arriver le plus tôt possible sur les bords de l'Hellespont.

Les Béotiens combattirent longtemps contre les Athéniens; mais tous les autres Grecs du parti de Xerxès se conduisirent à dessein avec beaucoup de mollesse. Les troupes auxiliaires asiatiques prirent la fuite avant même d'avoir combattu. « Cela prouve, dit « Hérodote (*), l'influence des Perses « sur les barbares; et en effet, si ceux- « ci se sauvèrent, même avant d'en « être venus aux mains avec l'ennemi, « ce fut parce que les Perses leur en « donnèrent l'exemple. Ainsi toute « l'armée prit la fuite, excepté la ca- « valerie perse et béotienne, qui pro- « tégea la retraite. »

Tandis que les Perses fuyaient de toutes parts, on alla dire à ceux des Grecs qui ne s'étaient point trouvés à l'affaire, que Pausanias, roi de Sparte, venait de remporter la victoire sur les troupes de Mardonius. Aussitôt les Corinthiens, les Mégariens et les Phliasiens, coururent vers le champ de bataille, pêle-mêle, et sans observer aucun ordre. Lorsque les Mégariens et les Phliasiens furent près des ennemis, la cavalerie des Thébains, commandée par Asopodore, fils de Timandre, les ayant vus marchant à la hâte sans garder leurs rangs, les chargea,

en tua six cents, et poursuivit jusqu'au Cithéron le reste de cette multitude imprudente.

Les Perses ne se furent pas plutôt réfugiés dans leurs retranchements, qu'ils se hâtèrent d'en occuper les tours, et de mettre toutes les fortifications en état de défense, avant l'arrivée des Lacédémoniens. Les retranchements furent d'abord défendus par les Perses avec courage et succès; mais les Athéniens s'étant joints aux Lacédémoniens, parvinrent à escalader le mur, et en ayant abattu une partie, les Grecs se jetèrent en foule dans le camp. Les Tégéates y étant entrés les premiers, pillèrent la tente de Mardonius, et prirent, entre autres choses, la mangeoire de ses chevaux, ouvrage de bronze et d'une beauté remarquable. Ils la consacrèrent dans le temple de Minerve Aléa.

Le mur ayant été renversé, les Perses se débandèrent, et pas un ne retrouva le courage qu'il venait de montrer à la défense des retranchements. Ils se laissèrent tuer sans faire de résistance, et si l'on excepte les troupes qui se retirèrent avec Artabaze, il ne resta pas trois mille hommes de toute l'armée de Mardonius. Les Lacédémoniens ne perdirent, suivant le rapport d'Hérodote (*), que quatre-vingt-onze des leurs, les Tégéates seize, et les Athéniens cinquante-deux. L'infanterie perse, la cavalerie sace et Mardonius, se distinguèrent le plus dans l'armée de Xerxès. La bataille de Platée fut donnée le 3 du mois de boédromion de la seconde année de la soixante et quizième olympiade, qui correspond au 22 septembre de l'année 479 avant Jésus-Christ.

Après la bataille, les Grecs virent arriver une femme qui se rendit à eux. C'était une concubine de Pharandate, fils de Téaspis, seigneur perse. Ayant appris la victoire des Grecs, elle arriva sur un char, couverte de bijoux d'or, vêtue d'habits magnifiques et suivie de ses servantes. S'étant approchée de Pausanias et tenant ses genoux

(*) Livre ix, chapitre 67.

(*) Livre ix, chapitre 69.

embrassés, elle lui dit : « Roi de Sparte, délivrez de la servitude une humble suppliante à qui vous avez déjà rendu service en exterminant ces barbares, qui ne respectaient ni les dieux ni les génies. Je suis de l'île de Cos, et fille d'Hégétoride, fils d'Antagoras. Un Perses m'ayant enlevée de ma patrie, m'a gardée avec lui. — Femme, répondit Pausanias, prenez confiance en moi, comme suppliante, et, si vous dites la vérité, comme fille d'Hégétoride de Cos, le principal hôte que j'aie dans cette île. » Ayant ainsi parlé, il la remit entre les mains de ceux d'entre les éphores qui étaient présents, et dans la suite il l'envoya à l'île de Cos avec toutes ses richesses (*).

Pausanias fit publier une défense de toucher au butin, et ordonna aux Ilotes de porter dans un même endroit toutes les richesses abandonnées par les Perses. Les Ilotes se répandirent dans le camp de Mardonius, où ils trouvèrent des tentes ornées d'or et d'argent, des lits dorés et argentés, des cratères et des coupes d'or. Ils enlevèrent aux morts des bracelets, des colliers et des cimetières d'or. Ils déroberent beaucoup d'objets précieux qu'ils vendirent aux Éginètes, et ne rapportèrent que ce qu'ils ne purent cacher. On trouva encore, longtemps après la bataille de Platée, des coffres pleins d'or et d'argent et d'effets d'un grand prix.

Suivant une tradition rapportée par Hérodote (**), Xerxès, en fuyant de la Grèce, avait laissé à Mardonius tout son ameublement, de la vaisselle d'or et d'argent, et des tapisseries de diverses couleurs. Pausanias voyant toutes ces richesses, ordonna aux boulangers et aux cuisiniers de Mardonius de préparer un repas comme ils faisaient pour leur maître. Cet ordre exécuté, le général lacédémonien remarqua des lits et des tables d'or et d'argent couverts de tapis magnifiques, et une grande profusion de mets re-

cherchés. Surpris d'une si grande magnificence, il ordonna à ses serviteurs de lui apprêter à manger à la manière de Sparte. Comme la différence entre ces deux repas était prodigieuse, Pausanias, se mettant à rire, envoya chercher les généraux grecs, et leur dit : « Grecs, je vous ai mandés pour vous rendre témoins de la folie du général des Perses, qui, ayant une si bonne table, est venu pour nous enlever celle-ci, qui est si misérable. »

Le lendemain de la bataille, le corps de Mardonius disparut sans qu'il fût possible de savoir d'une manière positive par qui il avait été enlevé. Déjà, du temps d'Hérodote, on citait plusieurs personnes qui passaient pour l'avoir enseveli, et auxquelles Artontès, fils de Mardonius, donna des sommes considérables pour les récompenser de cette action.

ARTABAZE REPASSE EN ASIE.

Cependant Artabaze, fils de Pharnace, s'éloignait toujours de Platée. Quand il fut en Thessalie, les habitants du pays lui rendirent tous les devoirs de l'hospitalité; et comme ils ignoraient ce qui s'était passé, ils lui demandèrent des nouvelles du reste de l'armée. Artabaze craignant de périr avec toutes ses troupes s'il disait la vérité, leur répondit : « Je me hâte, comme vous voyez, d'arriver au plus tôt en Thrace, où l'on m'a envoyé du camp avec ces troupes pour une affaire importante. Mardonius lui-même nous suit de près avec son armée, et ne se fera pas longtemps attendre. Ayez soin de le bien recevoir, et de lui rendre de bons offices. Vous n'aurez pas sujet dans la suite de vous en repentir (*). » Il traversa ensuite à marches forcées la Thessalie et la Macédoine, alla droit en Thrace, et coupant par le milieu des terres, arriva à Byzance, après avoir perdu un grand nombre de soldats, taillés en pièces par les Thraces, ou morts de faim et de fatigue. De Byzance, il traversa l'Hellespont, et repassa en Asie.

(*) Voyez Hérodote, livre ix, chapitre 76; et Pausanias, *Laconie*, chapitre 4.

(**) Livre ix, chapitre 82.

(*) Hérodote, liv. ix, chap. 88.

BATAILLE DE MYCALE.

Le même jour où les Perses éprouvaient à Platée un si grand revers, ils en essayèrent un autre à Mycale (*). Les Grecs s'étant rendus à Égine, avec leur flotte commandée par Léotychide, roi de Lacédémone, et par l'Athénien Xantippe, reçurent une ambassade des Ioniens qui les engageaient à passer en Asie, et à délivrer les villes grecques de la servitude des Perses. D'après cette proposition, la flotte se rendit à l'île de Délos. Là, d'autres ambassadeurs annoncèrent que les vaisseaux des Perses qui avaient passé l'hiver à Cyme se trouvaient alors à Samos, où il était facile de les détruire. Ces ambassadeurs priaient les Grecs de ne pas laisser échapper une occasion que leur ménageait la fortune. Aussitôt la flotte partit de Délos, et cingla vers Samos. Arrivés à la partie de l'île qu'on appelle *les Calames* (**), les Grecs jetèrent l'ancre près de l'*Hēræum*, ou temple de Junon, et se disposèrent à un combat naval. Les Perses, ayant eu connaissance de l'arrivée de la flotte des Grecs, mirent à la voile pour se rapprocher de la côte d'Ionie, et permirent aux Phéniciens de se retirer avec leurs vaisseaux : car, ayant reconnu la supériorité des Grecs dans la marine, ils avaient décidé de ne pas les combattre sur mer. Ils naviguèrent donc vers le continent, afin de se mettre sous la protection des troupes de terre qui avaient été laissées à Mycale par ordre de Xerxès, pour garder l'Ionie. Ces troupes montaient à soixante mille hommes; Tigrane, homme également remarquable par la beauté de ses traits et par la hau-

teur de sa stature, en avait le commandement. Les généraux de la flotte perse avaient résolu de tirer leurs vaisseaux sur le rivage, et de les enfermer dans une enceinte fortifiée, qui pût mettre les navires et les hommes à l'abri des attaques des Grecs. Étant donc arrivés près du territoire de Mycale et de l'embouchure du Gæson et du Scolopoïs (*), ils tirèrent leurs vaisseaux à terre, les environnèrent d'un mur de pierre et de bois, enfoncèrent des pieux autour de ce rempart, et firent tous les préparatifs nécessaires pour soutenir un siège.

Les Grecs, informés que les Perses s'étaient retirés sur le continent, se préparèrent à les combattre; et, ayant disposé les échelles (**) et autres choses nécessaires pour une descente, ils naviguèrent vers Mycale. Lorsqu'ils furent près du camp des Perses, Léotychide, faisant avancer son vaisseau le plus près qu'il put du rivage, dit aux Ioniens : « Que ceux d'entre vous qui m'entendent, prêtent une oreille attentive à mes paroles : car les Perses assurément n'y comprendront rien. Que chacun de vous se ressouvienne dans l'action, premièrement, de la liberté; secondement, du mot de ralliement *Hébé*. Que celui qui m'entend fasse part de ce que je dis à ceux qui ne peuvent m'entendre (***) ». Le but de Léotychide était de déterminer les Ioniens à se déclarer pour les Grecs, ou, du moins, de les rendre suspects aux Perses. Les Grecs, ayant ensuite fait approcher leurs vaisseaux du rivage, descendirent à terre, et se rangèrent en bataille. Les Perses, instruits de la proclamation de Léotychide, désar-

(*) Montagne et promontoire de Carie, vis-à-vis de l'île de Samos, entre l'embouchure du Caystre et celle du Méandre; au nord des villes de Priène et de Myunte et au sud du Panionium. La montagne de Mycale, la plus élevée de toute la côte, était très-boisée et pleine de bêtes fauves.

(**) C'est-à-dire *les Roseaux*, parce que dans cet endroit il y avait des marais couverts de roseaux.

(*) Le Gæson, rivière voisine de Mycale, se jetait dans un étang appelé *Gæsonis*, qui se déchargeait dans la mer. Le Gæson coulait entre Milet et Priène. On ne sait rien touchant le fleuve Scolopoïs.

(**) *Ἀποβάθρα*. Les Grecs appelaient ainsi des espèces de ponts ou d'échelles qui, abattus sur le rivage, servaient à monter dans les vaisseaux et à en sortir.

(***) Hérodote, liv. ix, chap. 98.

mèrent les Samiens, qu'ils soupçonnaient d'intelligence avec les ennemis. Ils ordonnèrent en même temps aux Milésiens de garder les chemins qui conduisaient au sommet du mont Mycale, sous prétexte qu'ils connaissaient parfaitement le pays, mais en réalité pour les éloigner du camp. Ces mesures prises, les Perses réunirent leurs boucliers, et s'en firent un rempart.

Les Athéniens, qui formaient, avec les troupes dont ils étaient accompagnés, environ la moitié de l'armée, prirent, pour aller au combat, le long du rivage, par un terrain uni; les Lacédémoniens et les troupes qui les suivaient eurent à franchir des ravins et des montagnes. Mais, pendant qu'ils marchaient encore, les Perses étaient déjà aux mains avec l'autre aile de l'armée grecque. Tant que les Perses purent conserver leurs boucliers debout, ils se défendirent et ne montrèrent pas moins de courage que les Grecs; mais lorsque les Athéniens, s'excitant à ne point laisser aux Lacédémoniens la gloire de cette journée, eurent redoublé d'efforts, le combat changea de face. Le rempart de boucliers une fois renversé, ils se précipitèrent sur les Perses; ceux-ci soutinrent le choc et se défendirent longtemps; enfin, forcés de céder, ils se retirèrent dans leurs retranchements. Les Athéniens les y suivirent, et entrèrent avec eux. La muraille emportée, les Asiatiques ne pensèrent plus à se défendre, et prirent tous la fuite, excepté les Perses proprement dits. Quoiqu'en petit nombre, ceux-ci ne cessèrent point de combattre les Grecs, qui les passèrent tous au fil de l'épée.

Les deux commandants de la flotte, Artayntès et Ithamitrès, prirent la fuite; mais Mardontès et Tigrane, qui commandaient l'armée de terre, périrent glorieusement, les armes à la main.

Les Samiens, qu'on avait désarmés, s'étant aperçus que la victoire penchait du côté des Grecs, les secondèrent de toutes leurs forces. Les autres Ioniens se révoltèrent à l'exemple des Samiens,

et attaquèrent les troupes de Xerxès. Les Milésiens, chargés de la garde des chemins qui conduisaient aux sommets du mont Mycale, livrèrent les fuyards aux Grecs, et en massacrèrent eux-mêmes un grand nombre.

Masistès, frère de Xerxès, qui se rendait à Sardes après avoir assisté à la bataille, trouva en route Artayntès, à qui il adressa de vifs reproches; et, entre autres injures, il lui dit qu'en s'acquittant comme il l'avait fait des fonctions de général, il s'était montré plus lâche qu'une femme. Ces dernières paroles, regardées par les Perses comme le plus grand de tous les outrages, irritèrent Artayntès, qui tira son cimeterre pour tuer Masistès. Mais il en fut empêché par un certain Xénagoras d'Halicarnasse, à qui Xerxès accorda le gouvernement de toute la Cilicie, pour le récompenser d'avoir sauvé la vie à son frère.

La flotte grecque, après la bataille de Mycale, fit voile vers l'Hellespont pour se saisir des ponts construits par l'ordre de Xerxès. Les ayant trouvés détruits par la tempête, Léotychide retourna dans le Péloponnèse, tandis que Xantippe, avec les Athéniens et les Ioniens, se rendit maître de Sestos et de la Chersonèse de Thrace, qui étaient sous la domination des Perses (an du monde 3525; avant J. C. 479).

A cette même époque, les Ioniens se mirent en état de révolte contre les Perses; et, ayant formé une confédération avec les Grecs, ils conservèrent presque toujours leur liberté jusqu'au temps où Alexandre renversa la monarchie fondée par Cyrus.

**XERXÈS QUITTE SARDÉS POUR SE RENDRE A
SUZE; IL PILLE LES TEMPLES DE L'ASIE
MINIEURE ET DE BABYLONE.**

Xerxès, informé de la perte des deux batailles de Platée et de Mycale, quitta la ville de Sardes, et se rendit à Suze avec la même précipitation qu'il avait mise à fuir d'Athènes après le combat de Salamine. Avant son départ, il fit détruire tous les temples des villes grecques de l'Asie Mineure, et, entre

autres, celui d'Apollon Didyméen, près de Milet, dans lequel il trouva des richesses immenses (*).

En passant par Babylone, il dépouilla et détruisit encore tous les temples (**), comme il avait fait en Grèce et dans l'Asie Mineure. Le zèle pour la religion des Mages entraînait sans doute pour beaucoup dans la conduite de ce prince; mais ce fut surtout la nécessité de couvrir les frais énormes de la folle et ruineuse expédition contre la Grèce, qui l'engagea à commettre ces spoliations. En effet, on ne concevrait pas comment Xerxès, après avoir épuisé toute l'Asie d'hommes et d'argent, aurait pu se maintenir sur le trône sans avoir recours à des moyens extraordinaires pour remplir son trésor. La description suivante du temple de Bel, que nous empruntons textuellement à Diodore de Sicile, pourra donner une idée des richesses que Xerxès trouva dans la seule ville de Babylone.

« Sémiramis, dit cet auteur, éleva au milieu de la ville de Babylone le temple de Jupiter, nommé *Bélus* par les Babyloniens. Ce temple étant absolument ruiné, nous n'en pouvons rien dire de bien exact; mais on convient qu'il était d'une hauteur excessive, et que les Chaldéens y ont fait leurs principales découvertes en astronomie, par l'avantage qu'ils avaient d'observer de cet endroit le lever et le coucher des astres. Tout l'édifice, construit d'ailleurs avec un soin extrême, était de brique et de bitume. Sémiramis plaça sur le haut trois statues d'or massif: celle de Jupiter, celle de Junon, et celle de Rhéa. Jupiter était debout, dans la position d'un homme qui marche. Il avait quarante pieds (***) de haut, et était du poids de mille talents babyloniens. Rhéa, représentée assise dans un chariot d'or, était du même

« poids: elle avait à ses genoux deux lions, et à côté d'elle deux énormes serpents d'argent, qui pesaient trente talents. Junon, du poids de huit cents talents, était debout, et avait à la main droite un serpent qu'elle tenait par la tête; et, à la main gauche, un sceptre chargé de pierres, et Il y avait devant ces divinités une table d'or, longue de quarante pieds, large de quinze, et du poids de cinq cents talents. Sur cette table étaient posées deux urnes chacune du poids de trente talents, et deux cassolettes, chacune de trois cents. Il y avait aussi trois grands bassins: celui qui était devant Jupiter pesait douze cents talents, et les deux autres chacun six cents (*). »

Toutes ces valeurs réunies formaient, suivant l'estimation de Prideaux (**), plus de dix millions cinq cent mille marcs d'argent.

PASSION DE XERXÈS POUR LA FEMME DE MASISTÈS ET POUR ARTAYNTE; CRUELLE VENGEANCE DE LA REINE AMESTRIS.

Xerxès, pendant le séjour qu'il avait fait à Sardes après l'expédition de Grèce, était devenu éperdument amoureux de la femme de Masistès, son frère (***). N'ayant pu l'engager à répondre à sa passion, il essaya de la gagner par des bienfaits, et donna en mariage à Darius, son fils aîné et son héritier présomptif, Artaynte, fille de Masistès et de cette princesse. Tout ayant été inutile auprès de la mère, Xerxès tourna ses vœux du côté d'Artaynte, chez laquelle il ne trouva pas la même résistance. Cependant Amestris, épouse de Xerxès, avait donné à ce prince une robe magnifique, dont il se para pour rendre visite à Artaynte. Avant de quitter cette princesse, il la pria de lui demander la chose qui lui plairait le plus, lui promettant avec serment de

(*) Strabon, liv. XIV, p. 634.

(**) Arrien, Expédition d'Alexandre, liv. VII, ch. 17.

(***) Il s'agit ici du pied grec qui ne valait que 11 pouces 11 points de notre pied de roi.

(*) Diodore de Sicile, livre II, ch. 9.

(**) Histoire des Juifs et des peuples voisins, traduite en français, t. I, page 226 de l'édition de Cavelier. Paris, 1732, in-8°.

(***) Hérodote, liv. IX, ch. 108 et suiv.

la lui accorder. Artaynte répondit à Xerxès qu'elle désirait avoir la robe qu'il portait. Ce prince, redoutant les malheurs qu'un présent de cette nature pouvait entraîner, fit tous ses efforts pour engager Artaynte à se désister de sa demande; mais lié par un serment, et ne pouvant obtenir qu'elle renoncât à ses prétentions, il lui donna la robe. Amestris, instruite de ce qui s'était passé, forma la résolution de se venger sur la mère d'Artaynte, qu'elle regardait à tort comme la cause de l'infidélité de Xerxès. Elle attendit l'époque du festin qu'on célébrait tous les ans le jour de la naissance du roi, et dans lequel, suivant une coutume établie, la reine demandait à son époux tout ce qu'elle souhaitait, sans que celui-ci fût libre de lui opposer un refus. Ce jour étant donc arrivé, Amestris demanda à Xerxès de lui livrer la femme de Masistès. Xerxès, à qui l'innocence de cette dame était bien connue, essaya de la sauver; mais vaincu par les pressantes sollicitations d'Amestris et forcé par la loi, il céda. L'épouse de Masistès fut saisie par les gardes du roi et remise à Amestris, qui lui fit couper les mamelles, la langue, le nez, les oreilles et les lèvres, qu'on jeta aux chiens en sa présence; puis elle la renvoya ainsi mutilée. Masistès, qui aimait tendrement son épouse, fut outré de rage en apprenant l'état horrible auquel on l'avait réduite. Il réunit aussitôt sa famille, ses domestiques et les gens attachés à sa maison, et fit toute la diligence possible pour gagner la Bactriane, dont il était gouverneur, décidé à lever l'étendard de la révolte dès qu'il serait arrivé dans cette province. Xerxès, informé du départ précipité de son frère et pénétrant ses intentions, le fit poursuivre par un corps de troupes qui l'arrêtèrent et le mirent à mort, lui, ses enfants et tous ceux qui le suivaient. Xerxès donna ensuite le gouvernement de la Bactriane à Hystaspe, son second fils.

LES PERSES SONT CHASSÉS DE L'ÎLE DE CYPRE
ET DE BYZANCE.

La neuvième année du règne de

Xerxès (an du monde 3528; avant J. C. 476), les Grecs firent la guerre aux Perses dans l'intention de les chasser de toutes les villes d'origine grecque (*). Ils équipèrent une flotte considérable, dont ils donnèrent le commandement à Pausanias, roi de Lacédémone, et à Aristide l'Athénien. Ces deux chefs ayant fait voile vers l'île de Chypre, en chassèrent les troupes perses qui tenaient garnison dans un grand nombre de villes grecques. De l'île de Chypre, cette flotte fit voile vers l'Hellespont et s'empara de Byzance. Plusieurs Perses de distinction, parmi lesquels se trouvaient même quelques parents de Xerxès, ayant été faits prisonniers dans cette ville, Pausanias leur fournit les moyens de s'évader, et s'engagea même avec quelques-uns d'entre eux à livrer la Grèce à Xerxès, à condition que ce prince lui donnerait une de ses filles en mariage. Le complot ayant été découvert, Pausanias fut mis à mort par ses concitoyens (an du monde 3529; avant J. C. 475.)

XERXÈS MEURT ASSASSINÉ.

Tant de revers abattirent entièrement le courage de Xerxès. Ce prince, renonçant à toute idée de conquête, ne pensa plus qu'à ses plaisirs. Une pareille conduite lui ayant attiré la haine et le mépris de ses sujets, Artaban, capitaine des gardes, forma contre lui une conspiration dans laquelle il fit entrer un eunuque du palais appelé *Mithridate*. Artaban, introduit par Mithridate dans une chambre où Xerxès était endormi, tua ce prince pendant son sommeil. Il se rendit ensuite auprès d'Artaxerxès, troisième fils de Xerxès, et lui apprit la mort du roi. Il accusait de ce crime Darius, fils aîné de Xerxès, tâchant de persuader à Artaxerxès que ce jeune prince s'était rendu coupable de parricide pour se frayer un chemin au trône. Il engageait aussi Artaxerxès à pourvoir à sa sûreté personnelle en se défaisant de Darius. Les paroles d'Ar-

(*) Diodore de Sicile, liv. XI, chap. 44; Thucydide, liv. I, chap. 94; p. 145, de la traduction de M. Ambroise-Firmin Didot.

taban firent une grande impression sur l'esprit d'Artaxerxès. Ce prince, voulant tout à la fois venger son père et se sauver lui-même, alla sur-le-champ à l'appartement qu'occupait Darius, et le tua avec l'aide d'Artaban et de quelques gardes qu'on avait amenés.

C'était à Hystaspe, second fils de Xerxès, que revenait la couronne après la mort de Darius. Mais comme ce prince était alors dans son gouvernement de la Bactriane, Artaban mit sur le trône Artaxerxès, bien décidé à ne lui laisser l'autorité royale que jusqu'au moment où il pourrait s'en emparer lui-même. Le grand crédit dont il avait joui sous Xerxès, et les dignités importantes dont ses fils étaient revêtus, lui faisaient espérer qu'il pourrait réussir dans cette entreprise. Cependant Artaxerxès ayant découvert le complot, prévint Artaban, et le tua avant qu'il pût exécuter ses projets ambitieux.

HISTOIRE D'ARTAXERXÈS SURNOMMÉ LONGUE-MAIN.

Artaxerxès fut surnommé *Longue-main*, suivant Plutarque, parce qu'il avait la main droite plus longue que la gauche (*). Il fut célèbre par la bonté et la générosité dont il ne cessa de donner des marques pendant tout son règne.

Artaxerxès, délivré d'Artaban (an du monde 3531; avant J. C. 473), avait encore deux partis à détruire pour se trouver paisible possesseur de la couronne : celui de son frère Hystaspe et celui d'Artaban, qui avait laissé pour le venger sept fils tous robustes et revêtus des plus grandes dignités de l'empire, et un grand nombre de par-

(*) Vie d'Artaxerxès, chap. 1. Strabon, livre xv, p. 735, donne le même surnom à Darius, fils d'Hystaspe, qui établit les impôts en Perse, parce que ses bras démesurément longs tombaient sur ses genoux quand il se tenait debout. C'est à tort que quelques historiens, et entre autres Rollin et les auteurs de l'*Histoire universelle depuis le commencement du monde*, par une société de gens de lettres, attribuent à Artaxerxès ce que Strabon dit de Darius.

tisans et de créatures. Il y eut une sanglante bataille entre les partisans d'Artaban et Artaxerxès. Ce roi ayant remporté la victoire, rechercha avec soin les personnes qui avaient soutenu la cause d'Artaban pour les exterminer. Il punit surtout avec la plus grande rigueur tous ceux qui avaient pris part au meurtre de son père, et condamna Mithridate à subir le cruel supplice des auges, dont Plutarque nous a laissé la description suivante : « On creuse, dit cet auteur (*), deux auges de la grandeur de l'homme depuis le cou jusqu'à la cheville des pieds, de manière que ces auges joignent bien et s'emboîtent ensemble. On couche le criminel sur le dos dans une de ces auges, puis on met la seconde par-dessus, de façon que tout le corps soit bien couvert, bien enfermé, et que la tête sorte par un bout et les pieds par l'autre. En cet état, on donne de la nourriture au criminel, et s'il refuse d'en prendre, on l'y force en lui enfonçant des aiguilles dans les yeux. Quand il a mangé, on lui fait avaler du miel délayé dans du lait, qu'on lui entonne dans la bouche. On lui verse aussi de cette boisson sur le visage, et on le tourne du côté du soleil, afin qu'il l'ait incessamment dans les yeux, et son visage est toujours couvert de mouches qu'attirent le miel et le lait. Comme il est obligé de satisfaire dans son auge tous ses besoins naturels, la corruption et la pourriture des excréments engendrent quantité de vers qui lui rongent les chairs et pénètrent jusqu'aux parties nobles. Quand on voit que le criminel est mort, on ôte l'auge qui recouvrait son corps, et on trouve toute la chair mangée par les vers, et sur les entrailles des essaims de vers qui les rongent encore. Ce supplice dure quelquefois dix-sept jours. »

Artaxerxès envoya une armée dans la Bactriane contre son frère Hystaspe (an du monde 3531; avant J. C. 473). On en vint aux mains, et, après une bataille longue et sanglante, les deux partis se retirèrent sans avoir pu dé-

(*) Vie d'Artaxerxès, ch. 16.

cider la victoire. Artaxerxès réunit ensuite une armée très-considérable, et défit complètement Hystaspe dans une seconde bataille. Cette victoire l'ayant rendu maître de tout l'empire, il prit les mesures nécessaires pour s'en assurer la possession tranquille. Il renvoya les satrapes qui lui étaient opposés, et les fit remplacer par ceux de ses amis qu'il supposait les plus capables de remplir les mêmes fonctions. Il rétablit l'ordre dans les finances, dans l'armée, et, portant son attention sur tous les besoins du royaume, il s'occupa de réformer les abus et de mettre un terme aux désordres qui s'étaient introduits dans le gouvernement. Cette conduite lui mérita l'estime et l'amour de tous ses sujets.

HISTOIRE D'ESTHER.

C'est ici que nous placerons l'histoire d'Esther. Nous n'avons pas la prétention de résoudre les difficultés chronologiques qui existent pour cette histoire, en la rattachant au règne d'Artaxerxès Longue-main. Nous avouons, au contraire, qu'il est impossible de décider si ce fut de Darius, fils d'Hystaspe, de Xerxès ou d'Artaxerxès Longue-main, qu'Esther fut l'épouse. Cependant, et malgré cette difficulté, il faut admettre comme incontestable l'histoire d'Esther, qui repose sur les documents les plus authentiques que l'histoire puisse offrir, le texte hébreu de la Bible et la version grecque des Septante. En plaçant l'histoire d'Esther sous Artaxerxès, nous nous sommes conformé à cette version; car le roi de Perse, que l'hébreu appelle *Akhasch-verosch*, et notre Vulgate latine *Asuerus*, est toujours nommé *Artaxerxès* dans les Septante. Or, comme plusieurs circonstances indiquées dans l'hébreu du livre d'Esther et dans les additions grecques de ce même livre ne sauraient convenir à Artaxerxès Mnémon, on peut supposer qu'il s'agit dans ces passages d'Artaxerxès Longue-main. Nous nous garderons toutefois de pousser trop loin les conséquences de cette donnée, car le nom d'Artaxerxès pourrait fort bien n'avoir

été pour les saints interprètes qu'un terme général, servant à désigner un roi de Perse quelconque. Nous rapporterons donc l'histoire d'Esther comme un fait d'une vérité incontestable, mais entièrement isolé, indépendant de tous les autres, et nous ne lui accorderons aucune influence sur les événements du règne d'Artaxerxès. Cette histoire, d'ailleurs si attachante, fera connaître à nos lecteurs quelques usages de la cour de Perse à une époque reculée.

La troisième année de son règne, Artaxerxès fit célébrer à Suse, pendant cent quatre-vingts jours, une fête, qu'il termina par un grand festin offert aux seigneurs de sa cour et au peuple de la capitale, et qui dura sept jours. La reine Vasthi (*) offrit aussi aux femmes un festin dans le palais. Le septième jour, le roi étant plus gai qu'à l'ordinaire, à cause du vin qu'il avait bu en grande abondance, commanda à ses eunuques d'amener Vasthi, le diadème sur la tête, pour faire voir sa grande beauté aux personnes de la cour et au peuple. Mais elle refusa d'obéir. Le roi irrité consulta les sept conseillers qui se tenaient toujours auprès de sa personne, et leur demanda quelle peine méritait la reine. Un d'entre eux répondit : « La reine Vasthi n'a pas seulement offensé le roi, mais tous les peuples qui vivent dans son empire, car cette conduite apprendra aux femmes à mépriser leurs maris. Si donc le roi le trouve bon, qu'il fasse un édit qui sera écrit dans les lois des Perses et des Mèdes, et deviendra ainsi irrévocable, par lequel la reine Vasthi ne pourra plus se présenter devant le roi, et une autre prendra sa couronne. » Ce conseil fut agréé. Après cela, on envoya dans toutes les provinces de l'empire des gens qui choisissaient les plus belles d'entre les jeunes filles vierges, qui les amenaient à Suse dans le palais des femmes, et les mettaient entre les mains d'un eunuque du roi, appelé *Egée*.

Il y avait alors dans la ville de Suse

(*) *Vashti* veut dire en persan moderne *beauté*, *bonté*.

un juif du nom de *Mardochée*, de la race de Benjamin. Il avait élevé auprès de lui la fille de son frère, nommée *Edisse*, et qui est la même qu'*Esther* (*). Elle était parfaitement belle. Son père et sa mère étant morts, Mardochée l'avait adoptée pour sa fille. On amena Esther à l'eunuque Égée, à qui elle plut beaucoup. Il lui donna sept filles pour la servir, et eut grand soin qu'elle ne manquât d'aucune des choses qui pouvaient contribuer à la parer et à l'embellir. Esther ne voulut point dire de quel pays ni de quelle nation elle était, car Mardochée lui avait ordonné de garder le secret sur ce point. Après avoir fait usage pendant un an des parfums et des huiles odoriférantes, elle fut présentée au roi, qui l'aima plus que toutes ses autres femmes, et lui mit sur la tête le diadème royal, la faisant reine à la place de Vasthi. Ce fut, suivant toute apparence, à cette époque qu'elle renonça au nom hébreu d'*Edissa* pour le nom perse d'*Esther*. Vers ce même temps, Mardochée découvrit une conspiration de deux eunuques, Bagathan et Tharès, contre la vie du roi. Il en instruisit Esther, qui le dit à Artaxerxès, et les deux eunuques furent pendus.

Or Aman, favori du roi, ayant reconnu que Mardochée, qui se tenait habituellement à la porte du palais, ne fléchissait point le genou devant lui et ne l'adorait pas, entra dans une grande

colère, et ayant su que Mardochée était juif, il voulut le perdre lui et tout son peuple. Ayant donc jeté le sort dans l'urne, pour savoir en quel mois et en quel jour on devait massacrer le peuple juif, le sort tomba sur le douzième mois; et Aman dit au roi : « Il y a un peuple dispersé par toutes les provinces de ton royaume, qui se tient à part, qui a des lois et des cérémonies toutes nouvelles, et qui méprise les édits du roi. Ordonne donc qu'il périsse, et je payerai à tes trésoriers dix mille talents. » Le roi lui répondit : « Garde cette somme, et fais, en tout, ce qu'il te plaira. » Or on écrivit à tous les gouverneurs des provinces pour qu'ils eussent à tuer en un même jour tous les juifs, sans avoir égard au sexe ni à l'âge.

Mardochée apprenant cette nouvelle, déchira ses vêtements, se revêtit d'un sac, et couvrit sa tête de cendres. Esther ayant envoyé vers lui un eunuque pour savoir les motifs qui le faisaient agir ainsi, il répondit qu'Aman voulait perdre tous les juifs, et il donna à l'eunuque une copie de l'édit qui avait été publié à Suse pour le faire voir à la reine, afin qu'elle intercédât pour son peuple. Esther répondit à Mardochée : « Quiconque entre dans la salle intérieure de l'appartement du roi sans y avoir été appelé est mis à mort sur-le-champ, à moins que le roi ne lui sauve la vie en étendant vers lui son sceptre d'or. » Cependant Esther ayant fait dire aux juifs qui se trouvaient à Suse de jeûner et de prier pour elle pendant trois jours et trois nuits, se vêtit de ses habits royaux, et, le troisième jour, elle entra dans la salle intérieure. Artaxerxès étendit aussitôt vers elle son sceptre d'or, et lui dit : « Qu'as-tu, reine Esther ? » Esther lui répondit : « Je supplie le roi de venir aujourd'hui avec Aman au festin que j'ai préparé. » Le roi y alla, et, après avoir bu beaucoup de vin, il lui dit : « Quelle est ta demande ? et elle te sera accordée ; quelle est ta prière ? et jusqu'à la moitié de mon royaume, je te l'accorderai. » Esther remit au lendemain à déclarer au roi ce qu'elle souhaitait, dans un

(*) *Edissa*, comme on lit dans notre vulgate latine, et *Hadassa*, suivant la prononciation hébraïque actuelle, veut dire *myrte* en hébreu. *Esther* est le mot zend *stara* (en sanscrit *tara*, en persan moderne *sitareh* ou *istareh*). Ce mot signifie *étoile*, *bonheur*, *félicité*, et se trouve, comme on sait, dans plusieurs langues d'Europe, *ἀστήρ*, *aster*, *stern* et *star*. Cette étymologie est bien connue ; cependant un éditeur des *Voyages du chevalier Chardin en Perse* observe dans une note relative au chapitre des *animaux domestiques et sauvages* qu'il ne faut pas confondre le mot persan *aster*, qui veut dire un *mulet*, avec le nom d'*Esther* qui signifie *étoile*. Au moyen de cette judicieuse remarque le lecteur saura que la belle et sainte fille de Benjamin n'avait rien de commun avec un mulet.

autre festin avec Aman. Cependant celui-ci, toujours irrité contre Mardochée, avait commandé qu'on dressât une potence haute de cinquante coudées pour l'y faire pendre. Le roi ayant passé cette nuit-là sans dormir, ordonna qu'on lui lût les annales de son règne. On arriva à l'endroit où il était écrit de quelle manière Mardochée avait découvert la conspiration de Bagathan et de Tharès. Le roi dit alors : « Quelle récompense Mardochée a-t-il reçue pour la fidélité qu'il m'a témoignée ? » Ses serviteurs répondirent : « Aucune. » Aman étant entré au même instant, le roi lui dit : « Que doit-on faire pour un homme que le roi veut honorer ? » Aman, pensant que le roi n'en voulait point honorer d'autre que lui, répondit : « Il faut que l'homme que le roi veut honorer soit vêtu des habits royaux, qu'il monte sur le même cheval que le roi, qu'il ait le diadème royal sur sa tête, et que le premier des grands de la cour, marchant devant lui par la ville, crie : « C'est ainsi que sera honoré celui qu'il plaira au roi d'honorer. » Le roi dit : « Hâte-toi de faire tout ce que tu as dit à Mardochée, qui est devant la porte du palais. » Aman, après avoir promené Mardochée dans la ville, en criant devant lui : « C'est ainsi que mérite d'être honoré celui qu'il plaira au roi d'honorer, » s'en retourna chez lui extrêmement affligé. Peu d'instants après, les eunuques du roi survinrent, et l'emmenèrent au festin auquel la reine l'avait engagé la veille.

Le roi alla avec Aman pour boire et manger chez la reine ; et ce second jour encore, il lui dit les mêmes paroles que la veille. Esther lui répondit : « O roi, si j'ai trouvé grâce devant toi, je te conjure de m'accorder ma propre vie et celle de mon peuple pour lequel j'implore ta clémence, car nous avons un ennemi implacable. » Le roi lui répondit : « Qui est-il ? — C'est Aman, dit la reine. » A ces paroles Aman, demeura interdit, sans pouvoir supporter les regards du roi ni de la reine. Alors le roi se leva en colère, et ayant quitté le lieu du festin, il entra dans

un jardin. Aman se leva aussi pour supplier Esther de lui sauver la vie, car il avait bien vu que le roi était résolu de le perdre. Artaxerxès étant rentré dans la salle du festin, trouva qu'Aman s'était jeté sur le lit où Esther s'était placée pour manger, et il dit : « Comment, il veut faire violence à la reine, même en ma présence et dans ma maison ? » A peine cette parole était sortie de la bouche du roi, qu'on couvrit le visage à Aman, ce qui était un signe qu'on allait le conduire au supplice. Et un des eunuques qui servaient le roi, lui dit : « Il y a une potence qu'Aman avait fait préparer pour Mardochée. Le roi répondit : « Qu'il y soit pendu à l'instant. » Ce même jour Mardochée se présenta devant le roi ; car Esther avait avoué à celui-ci qu'il était son oncle. Or Esther alla se jeter aux pieds du roi, et le conjura avec larmes d'arrêter les effets de la malice d'Aman. Artaxerxès répondit à Esther et à Mardochée : « Écrivez aux Juifs au nom du roi, comme vous le jugerez à propos, et scellez la lettre de mon anneau. Car c'était la coutume que nul n'osait s'opposer aux lettres qui étaient envoyées au nom du roi et cachetées de son anneau. On fit donc venir aussitôt les secrétaires et les écrivains du roi, et les lettres furent écrites et adressées aux Juifs, aux grands seigneurs, aux gouverneurs et aux juges qui commandaient aux cent vingt-sept provinces du royaume, depuis les Indes jusqu'en Éthiopie. Et elles furent écrites en diverses langues et en divers caractères, suivant les provinces, afin qu'elles pussent être lues et entendues de tout le monde. Ces lettres, que l'on envoyait au nom du roi, furent portées par des courriers montés sur d'excellents chevaux et sur des mulets nés de juments.

Les Juifs se vengèrent ensuite de leurs ennemis et en tuèrent un grand nombre, même dans la ville de Suse.

THÉMISTOCLE SE RÉFUGIE VERS ARTAXERXÈS.

Thémistocle, banni d'Athènes, s'était retiré chez Admète, roi des Molosses. Poursuivi dans cette retraite par

les Athéniens et les Lacédémoniens (an du monde 3531; avant Jésus-Christ 473), il s'embarqua à Pydne, port de Macédoine, d'où il passa à Cyme, ville d'Éolie dans l'Asie Mineure. Artaxerxès, qui se rappelait sans doute Salamine, avait promis deux cents talents (*) à quiconque lui livrerait ce grand homme, et la côte était couverte de gens qui cherchaient à s'emparer de sa personne. Pour éviter le péril auquel il était exposé, Thémistocle se tint caché pendant quelque temps dans la petite ville d'Æges en Éolie, où il n'était connu que de son hôte Nicogène, un des plus riches habitants du pays. Celui-ci l'envoya à Suse, sur un de ces chariots couverts dans lesquels les Perses, excessivement jaloux, faisaient enfermer leurs femmes lorsqu'elles voyageaient, pour les dérober à tous les regards. Ceux qui étaient chargés de conduire le général athénien disaient partout qu'ils menaient une jeune dame grecque à un grand seigneur de la cour.

Arrivé à Suse, Thémistocle s'adressa au capitaine des gardes chargé d'introduire à l'audience du roi les personnes qui avaient quelques affaires à lui communiquer. « Étranger, lui dit le capitaine des gardes, les lois des hommes ne sont pas les mêmes partout : ce qui est beau pour les uns ne l'est pas pour les autres; mais il est beau pour tous de respecter et de maintenir les lois de leur pays. Vous autres Grecs, vous estimez, dit-on, au-dessus de tout la liberté et l'égalité; pour nous, entre un grand nombre de belles lois que nous avons, la plus belle à nos yeux est celle qui nous ordonne d'honorer le roi et d'adorer en lui l'image du dieu qui conserve toutes choses. Si donc tu veux t'accommoder à nos usages et l'adorer, tu pourras, comme nous, le voir et l'entretenir. Si tu es dans d'autres sentiments, tu ne lui parleras que par des intermédiaires, car la coutume de Perse est que personne ne puisse recevoir audience du monarque sans l'avoir adoré. »

(*) Environ onze cent mille francs.

10^e Livraison. (PERSE.)

Thémistocle répondit : « Je suis venu ici pour augmenter la gloire et la puissance du roi; j'obéirai à vos lois, puisque telle est la volonté du dieu qui a élevé si haut l'empire des Perses; je ferai même que votre maître recevra les adorations d'un plus grand nombre de peuples : n'apportez aucun obstacle au désir que j'ai de l'entretenir (*). »

Quand Thémistocle eut été admis en la présence d'Artaxerxès, il l'adora, et lui dit par un interprète : « Grand roi, je suis Thémistocle, Athénien, qui, banni et persécuté par les Grecs, viens chercher un asile auprès de vous. J'ai fait, à la vérité, bien du mal aux Perses; mais je leur ai fait encore plus de bien par les salutaires conseils que je leur ai fait donner, et je suis en état de leur rendre encore de plus grands services que jamais. Mon sort est entre vos mains; vous pouvez montrer ici votre vertu ou votre colère. L'une sauvera votre suppliant; l'autre perdrait le plus grand ennemi des Grecs (**). »

Artaxerxès ne répondit rien à ce discours; mais lorsque Thémistocle se fut retiré, il témoigna une grande joie de ce qu'un homme si illustre s'était réfugié vers lui, et il pria Arimane d'inspirer toujours à ses ennemis de se défaire ainsi de leurs plus grands hommes. Dès le lendemain matin, il fit appeler Thémistocle, et lui dit qu'il lui devait déjà les deux cents talents qu'il avait promis à quiconque le lui livrerait, puisqu'il avait apporté lui-même sa tête à ceux qu'il devait croire animés contre lui. Il lui ordonna ensuite de dire ce qu'il savait des affaires de la Grèce. Thémistocle, ne pouvant se faire comprendre que par le moyen d'un interprète, pria le roi de lui permettre d'apprendre la langue perse avant de lui répondre. Cette grâce lui ayant été accordée, Thémistocle s'instruisit aussi bien qu'il put dans la langue perse et dans les usages

(*) Plutarque, Vie de Thémistocle, chapitre 27.

(**) Idem, Ibidem, ch. 26.

du pays (*); et il se trouva en état, par la suite, de s'entretenir avec le roi, sans le secours d'un interprète. Artaxerxès prodigua à Thémistocle les marques de sa bienveillance royale; il lui fit épouser une dame d'une naissance très-illustre, et lui assigna les revenus nécessaires pour vivre dans l'opulence; il lui donna, en outre, une marque de la faveur dont il l'honorait, en permettant qu'il fût admis à entendre les leçons et les discours des mages, et instruit par eux dans tous les secrets de leur philosophie (**). Enfin, l'intérêt du roi paraissant exiger que Thémistocle choisît pour le lieu de sa résidence une des villes maritimes de l'Asie Mineure, il fut envoyé à Magnésie sur le Méandre; et on lui assigna pour son entretien les revenus de cette ville, qui étaient de cinquante talents (***) par an, ceux de Myunte et de Lampsaque (****). Thémistocle passa plusieurs années à Magnésie, et ce fut dans cette ville qu'il mit fin à ses jours (an du monde 538; avant J. C. 466). Il était alors âgé de soixante-cinq ans.

LES PERSES ESSUYENT UNE DOUBLE DÉFAITE
SUR TERRE ET SUR MER.

Cimon, fils de Miltiade, étant parti d'Athènes (an du monde 534; avant J. C. 470) avec deux cents trirèmes, se rendit sur les côtes de l'Asie Mineure, où il augmenta sa flotte de cent vaisseaux, qui appartenaient aux Ioniens et aux autres Grecs d'Asie, et s'empara des villes maritimes de la Carie et de la Lycie, chassant les Perses de tous les points qu'ils possédaient dans ces provinces. Ceux-ci, de leur côté, avaient réuni des forces imposantes de terre et de mer, commandées par Ti-

thraustès, fils naturel de Xerxès. Les deux flottes se rencontrèrent non loin de l'île de Chypre: celle des Perses avait trois cent quarante trirèmes, et celle des Grecs n'en comptait que deux cent cinquante. Après un rude combat, les Athéniens demeurèrent vainqueurs. Ils coulèrent à fond un grand nombre de navires perses, et en prirent cent avec les hommes qui les montaient. Le reste de la flotte se retira en désordre à l'île de Chypre, où les Perses se sauvèrent à la hâte, abandonnant leurs vaisseaux, qui tombèrent au pouvoir des Athéniens. Cimon, profitant de sa victoire, alla chercher l'armée de terre de Tithraustès, qui était campée en Pamphylie, sur les bords du fleuve Eurymédon. Voulant, comme nous le savons par Diodore (*), surprendre les Perses, il fit monter sur les vaisseaux dont il venait de s'emparer, des Grecs auxquels il donna des tiaras et des vêtements semblables à ceux que portaient les Asiatiques.

Les Perses, trompés par ce stratagème, reçurent les Athéniens comme des amis. Mais bientôt ils furent attaqués par les soldats de Cimon, qui parvinrent jusqu'à la tente de Phéradate, neveu de Xerxès et second commandant de l'armée, qu'ils égorgèrent. Tous ceux des Perses qui ne furent pas tués ou blessés prirent la fuite. Cimon ayant élevé une trophée sur les bords du fleuve Eurymédon, retourna à l'île de Chypre, après avoir remporté en une même journée deux victoires, l'une sur mer et l'autre sur terre. Les Perses perdirent toute leur flotte, vingt mille hommes faits prisonniers, et une grande quantité d'objets précieux.

L'année suivante (an du monde 535; avant J. C. 469), les Perses furent encore chassés de la Chersonèse de Thrace, par le même Cimon.

RÉVOLTE DES ÉGYPTIENS CONTRE LES
PERSES.

Les Égyptiens, qui supportaient impatiemment le joug étranger, réuni-

(*) Thucydide, I, ch. 138; tom. I, p. 209 de la traduction française de M. Ambroise Firmin Didot.

(**) Plutarque, Vie de Thémistocle, ch. 29.

(***) Environ deux cent soixante et quinze mille francs.

(****) Thucydide, I, chap. 138; tom. I, pag. 211 de la traduction de M. Didot.

(*) Livre XI, ch. 61.

rent toutes leurs forces (an du monde 3544; avant J. C. 460), et chassant ceux qui levaient les tributs au nom du roi de Perse, ils se choisirent pour roi un prince libyen, appelé Inarus. Celui-ci forma d'abord un corps de troupes égyptiennes, et rassemblant outre cela des soldats étrangers, il se trouva bientôt à la tête d'une armée considérable. Il envoya aussi une ambassade aux Athéniens, leur offrant de grands avantages s'ils voulaient contribuer à la délivrance de l'Égypte. Les Athéniens, convaincus qu'il leur importait d'affaiblir la puissance des Perses, convinrent d'envoyer aux Égyptiens deux cents trirèmes (*).

Cependant Artaxerxès apprenant la révolte de l'Égypte (an du monde 3545; avant J. C. 459), et sachant qu'il aurait à combattre une armée nombreuse, fit lever des troupes dans toutes les satrapies; il équipa aussi une flotte, et ne négligea aucun des moyens qui pouvaient lui assurer la victoire. Il avait d'abord résolu de marcher en personne contre les rebelles, à la tête d'une armée de trois cent mille hommes; mais ses courtisans l'avant engagé à ne pas se hasarder lui-même aux chances de la guerre, il donna le commandement de l'expédition à Achéménès, un de ses frères (**). Achéménès, arrivé sur les bords du Nil, fit d'abord reposer ses soldats des fatigues d'une longue marche, puis il prit les dispositions nécessaires pour combattre Inarus. Les Égyptiens avaient déjà réuni toutes leurs troupes

et celles qu'ils pouvaient tirer de la Libye : mais ils attendaient encore les secours qui leur avaient été promis par les Athéniens. Ceux-ci étant enfin arrivés, après avoir détruit ou pris dans un combat naval cinquante vaisseaux de la flotte perse, les Égyptiens livrèrent à Achéménès une bataille dans laquelle ce général eut d'abord l'avantage, grâce au nombre de ses troupes. Mais les Athéniens ayant ensuite redoublé d'efforts, culbutèrent les Perses, qui prirent la fuite en désordre. Achéménès mourut des suites d'une blessure, et les restes de son armée se réfugièrent dans un quartier de Memphis qu'on appelait *le Château blanc*, et où ils furent bientôt assiégés.

Artaxerxès, instruit de ce désastre (an du monde 3546; avant J. C. 458), envoya à Lacédémone des ambassadeurs chargés de riches présents, pour engager les Lacédémoniens à déclarer la guerre aux Athéniens et à les contraindre d'abandonner l'Égypte, et de courir à la défense de leur propre pays. Les Lacédémoniens n'ayant point voulu prêter l'oreille à ces propositions, Artaxerxès chargea Artabaze, gouverneur de Cilicie, et Mégabyze, fils de Zopyre, gouverneur de la Syrie, de lever promptement une armée pour marcher au secours des troupes d'Achéménès, assiégées dans le Château blanc, et pousser la guerre contre les Égyptiens. Ces deux chefs réunirent une armée qui montait à trois cent mille hommes (an du monde 3547; avant J. C. 457). Mais n'ayant point de vaisseaux pour agir sur mer, ils furent obligés de passer une année entière dans l'inaction, tandis qu'on leur préparait en Cilicie, en Cypre et en Phénicie une flotte de trois cents trirèmes (*). En attendant que la flotte fût prête, les deux généraux s'occupèrent à exercer leurs troupes, à les endurcir à la fatigue et au danger par toute sorte d'exercices militaires. Cependant Inarus, avec les Égyptiens et les troupes auxiliaires d'Athènes, pressait vi-

(*) Diodore de Sicile dit (liv. xi, ch. 71) *trois cents trirèmes*; mais plus loin (chap. 74) on lit *deux cents trirèmes*; et c'est ce nombre, conforme au texte de Thucydide (livre i, ch. 104, tom. I, page 157 de la traduction française de M. Firmin Didot), qu'il faut adopter.

(**) Hérodote, liv. vii, ch. 7, et Diodore, liv. xi, chap. 74, font de ce prince un frère de Xerxès. Ctésias (chap. 32) lui donne le nom patronymique d'Achéménide : ce qui doit être une faute, comme le remarque Larcher dans sa traduction d'Hérodote tom. vi, page 291 de la seconde édition.

(*) Diodore de Sicile, liv. xi, chap. 75.

vement le siège du Château blanc. Les Perses s'y défendirent avec la plus grande bravoure, et conservèrent la place.

L'année suivante (an du monde 3548; avant J. C. 456), la flotte étant enfin prête, Artabaze en prit le commandement, et fit voile vers le Nil, pendant que Mégabyze, avec l'armée de terre, s'avancait vers Memphis. A leur arrivée, les Égyptiens et les Athéniens levèrent immédiatement le siège du Château blanc. Les généraux perses livrèrent ensuite une bataille à Inarus, dont les troupes furent taillées en pièces. Après cette défaite, Inarus fit sa retraite avec les Athéniens et ceux des Égyptiens qui voulurent le suivre, et gagna la ville de Byblos, dans l'île de Prosopitis, formée par deux bras navigables du Nil. Les Athéniens retirèrent leur flotte dans un de ces bras, pour la mettre à l'abri des atteintes des Perses, et ils soutinrent dans l'île un siège d'un an et demi. Cependant toute l'Égypte s'était soumise aux Perses. Un seul homme résistait encore : c'était Amyrtée, qui se maintint dans la partie septentrionale du Delta, appelée les *Marais*, où il fut impossible de l'atteindre.

Le siège de l'île de Prosopitis continuait toujours. Les Perses voyant qu'ils ne pouvaient pas se rendre maîtres de la place par les moyens ordinaires, prirent le parti de saigner, par divers canaux, le bras du Nil dans lequel était la flotte athénienne, de le mettre à sec, et de faire de l'île un continent, de sorte que toute leur armée pût y entrer sans peine. Inarus voyant qu'il était impossible de résister plus longtemps aux Perses, traita avec Mégabyze pour lui, pour ses Égyptiens, et pour environ cinquante Athéniens, et se rendit à condition qu'on leur laisserait à tous la vie sauve. Les auxiliaires athéniens, au nombre de six mille hommes, ne voulurent pas se rendre. Ils commencèrent par incendier leurs vaisseaux, qui leur étaient devenus inutiles, afin d'en ôter l'usage aux Perses. Artabaze et Mégabyze, voyant que ces gens étaient résolus de

se défendre jusqu'à la dernière extrémité, leur proposèrent la paix, s'engageant à leur laisser tous les moyens de retourner dans leur pays. Les Athéniens acceptèrent ces conditions, et après avoir quitté la ville de Byblos et l'île de Prosopitis, ils prirent par terre le chemin de Cyrène, dans la Libye, où ils s'embarquèrent pour la Grèce (*).

Les Athéniens perdirent dans cette guerre une flotte de cinquante voiles qu'ils envoyaient au secours de leurs compatriotes et des Égyptiens assiégés dans la ville de Byblos. Cette flotte entra dans le Nil, très-peu de temps après la reddition de la place. A peine y était-elle entrée, que la flotte perse (**) qui tenait la mer vint l'y attaquer, tandis que des soldats de l'armée de terre, placés sur les bords du fleuve, faisaient de continuelles décharges de traits sur les vaisseaux athéniens. Ainsi finit cette guerre qui avait duré six ans (an du monde 3550; avant J. C. 454).

L'Égypte resta sous le joug des Perses tout le temps du règne d'Artaxerxès.

LES PERSES SONT BATTUS PAR CIMON SUR TERRE ET SUR MER. ARTAXERXÈS EST OBLIGÉ DE FAIRE LA PAIX AVEC LES GRECS.

Quelques années plus tard (an du monde 3554; avant J. C. 450), les Athéniens équipèrent une flotte de deux cents voiles qu'ils envoyèrent en Cyre pour agir contre les Perses. Cimon, qui en avait le commandement, se rendit bientôt maître de Citium, Malum, et de plusieurs autres villes. Puis il détacha de sa flotte soixante vaisseaux qu'il envoya en Égypte au secours d'Amyrtée. Artabaze tenait alors la mer avec une flotte de trois cents voiles, et Mégabyze avait sur les côtes de la Cilicie une armée considérable. Toutefois,

(*) Diodore de Sicile, liv. XI, chap. 77.

(**) On lit dans Thucydide (liv. I, chap. 110) *Ποινίκων ναυτικόν*, la flotte des Phéniciens; mais il s'agit de la flotte des Perses, sur laquelle servaient un grand nombre de marins phéniciens.

ces généraux n'eurent point, dans cette guerre, les succès qu'ils avaient obtenus précédemment. Dès que les soixante vaisseaux que Cimon avait envoyés en Égypte eurent rallié la flotte, ce général attaqua Artabaze, lui prit cent vaisseaux, en coula à fond plusieurs, et poursuivit le reste de la flotte jusque sur les côtes de Phénicie. Après cette victoire, il fit une descente en Cilicie, attaqua Mégabyze, le défait, et lui tua beaucoup de monde. Il retourna ensuite en Cypré.

Artaxerxès, fatigué d'une guerre dans laquelle il avait éprouvé de si grandes pertes, résolut, de l'avis de son conseil, de faire la paix avec les Grecs. Il écrivit dans ce sens aux généraux et aux satrapes qu'il avait en Cypré. Aussitôt Artabaze et Mégabyze envoyèrent à Athènes des ambassadeurs chargés de faire des propositions de paix. On conclut entre les Athéniens et leurs alliés d'une part, et les Perses de l'autre, un traité dont les principaux articles furent :

I. Que toutes les villes grecques de l'Asie seraient déclarées libres, et se gouverneraient par leurs propres lois.

II. Que les satrapes du roi de Perse ne s'avanceraient point dans la mer à plus de trois journées de distance de la côte de la province où ils commandaient.

III. Qu'on ne verrait jamais aucun de leurs vaisseaux de haut bord entre Phasélis et les îles Cyanées.

IV. Que, ces conditions étant observées par le roi de Perse et par ses satrapes, les Athéniens s'engageaient à ne pas entrer en armes sur les terres de la domination d'Artaxerxès.

INARUS LIVRÉ À AMESTRIS, CONTRE LA FOI
DES TRAITÉS. RÉVOLTE DE MÉGABYZE. SA
MORT.

Artaxerxès, après avoir résisté pendant cinq ans aux sollicitations et aux importunités continuelles de sa mère Amestris, qui lui demandait Inarus et les Athéniens qui avaient été pris avec lui en Égypte, pour venger sur eux la mort de son fils Achéménès tué pendant la guerre, lui accorda enfin sa demande (an du monde 3556 ;

avant J. C. 448). Amestris, sans aucun égard pour la parole donnée par Mégabyze, fit crucifier Inarus, et trancher la tête à tous les autres prisonniers. Mégabyze, désespéré de l'affront que lui faisait cette princesse, quitta la cour, et se retira dans son gouvernement de Syrie, où il leva une armée et se révolta contre le roi. Ousiris, un des plus grands seigneurs de la cour d'Artaxerxès, fut envoyé contre lui à la tête de deux cent mille hommes. Mégabyze livra bataille à ce général, le blessa, le fit prisonnier, et mit son armée en fuite. Artaxerxès l'ayant fait redemander, Mégabyze le lui renvoya généreusement, dès qu'il fut guéri de ses blessures.

L'année suivante (an du monde 3558 ; avant J. C. 446), Artaxerxès envoya contre Mégabyze une armée dont il confia le commandement à Mênostane, fils d'Artarius son frère, et gouverneur de Babylone. Ce général, aussi malheureux qu'Ousiris, fut battu et mis en fuite. Artaxerxès, voyant qu'il ne pouvait rien par la force, chargea son frère Artarius et sa sœur Amytis, qui était femme de Mégabyze, d'aller trouver celui-ci pour l'engager à rentrer dans le devoir. Cette négociation réussit, et Artaxerxès pardonna à Mégabyze, qui retourna à la cour.

Un jour qu'ils étaient tous les deux à la chasse, un lion, s'étant levé sur ses jambes de derrière, allait se jeter sur le roi ; Mégabyze, effrayé du danger que courait son souverain, lança un dard qui tua le lion. Artaxerxès montra dans cette circonstance le profond ressentiment qu'il avait conservé contre Mégabyze. En effet, sous prétexte que celui-ci lui avait manqué de respect en frappant le lion le premier, il ordonna qu'on lui tranchât la tête ; et sa sœur Amytis, avec sa mère Amestris, eurent bien de la peine à obtenir que cette sentence fût adoucie et changée en un exil perpétuel. Mégabyze fut envoyé à Cyrta (*), sur la mer Rouge, et

(*) Voyez Ctésias, *Persiques*, chap. 40. Les anciens géographes ne parlent pas de cette ville.

condamné à y finir ses jours. Au bout de cinq ans, il se sauva déguisé en lépreux, et retourna chez lui à Suse, où, par le moyen de sa femme et de sa belle-mère, il rentra encore en grâce, et conserva jusqu'à sa mort, qui arriva quelques années après, dans la soixante et seizième année de son âge, la faveur dont il jouissait auprès d'Artaxerxès. Il fut extrêmement regretté du roi et de la cour; car il était tout à la fois habile négociateur et bon général. Artaxerxès lui devait la couronne et la vie, comme nous allons l'expliquer en peu de mots. Mégabyze, fils de Zopyre, avait été un des généraux de Xerxès, qui lui avait donné en mariage sa fille Amytis. Cette princesse ayant tenu une conduite reprehensible, Mégabyze s'éloigna d'elle et de toute la famille royale, qui excusait ses désordres. Artaban, meurtrier de Xerxès, voyant le mécontentement de Mégabyze, crut pouvoir lui confier sans crainte le plan du complot qu'il avait formé contre Artaxerxès. Mégabyze, tout irrité qu'il était, eut horreur de cette trahison, qu'il découvrit à Artaxerxès, en lui indiquant les moyens d'échapper au danger qui le menaçait. Après la mort d'Artaban, il commanda les troupes du roi contre les partisans de ce traître, qui furent exterminés par sa prudence et par son courage. Il reçut même alors une blessure dangereuse, dont il eut beaucoup de peine à guérir.

ARTAXERXÈS ENVOIE À JÉRUSALEM ESDRAS,
PUIS NÉHÉMIAS.

Il est nécessaire d'interrompre notre narration, et de retourner en arrière pour suivre les rapports des Juifs avec les Perses, pendant les premières années d'Artaxerxès.

La septième année du règne de ce prince (an du monde 3537; avant J. C. 467), Esdras obtint de lui et de ses sept conseillers la permission de retourner à Jérusalem, avec tous les Israélites qui voudraient le suivre, pour rétablir l'État et la religion des Juifs suivant les préceptes de Moïse. Esdras,

très-versé dans la connaissance des saintes Écritures, était qualifié de scribe de la loi du Dieu des cieux dans la commission que lui donna Artaxerxès. Il partit de Babylone, et s'arrêta sur les bords du fleuve d'Ahava (*), pour attendre les Israélites qui devaient retourner avec lui à Jérusalem. Il célébra dans ce lieu un jeûne solennel, pour attirer sur lui et sur ses compagnons la bénédiction du Dieu d'Israël. Il se remit en route le 12 du mois de nisan, et arriva heureusement à la ville sainte. Aussitôt Esdras remit aux sacrificateurs les présents et les offrandes qu'Artaxerxès, ceux de sa cour, et les enfants d'Israël qui étaient restés à Babylone, lui avaient remis pour le temple de Jérusalem. Ces présents consistaient en cent talents d'or, avec vingt bassins d'or, de la valeur de mille dariques, et en six cent cinquante talents d'argent, outre cent talents en vases d'argent. Après cela, ayant notifié sa commission à tous les officiers qui gouvernaient au nom d'Artaxerxès dans la Syrie et dans la Palestine, il s'occupa d'en exécuter le contenu. Cette commission l'autorisait à établir des magistrats et des juges pour punir les criminels, par l'emprisonnement, par la confiscation des biens, par l'exil, et même par la mort, suivant qu'ils seraient plus ou moins coupables. Esdras exerça le pouvoir pendant treize ans.

Néhémias fut envoyé par la cour de Perse avec une nouvelle commission pour le remplacer. Il arriva à Jérusalem la 20^e année du règne d'Artaxerxès, (an du monde 3550; avant J. C. 454). Il était Juif, et ses ancêtres avaient été citoyens de Jérusalem: car il a soin de nous indiquer (**) que dans cette ville se trouvaient les sépulcres de ses pères. Néhémias exerçait auprès

(*) Dom Calmet pense que le fleuve d'Ahava coulait dans l'Adiabène où l'on connaît le fleuve *Diava* ou *Adiava* sur lequel Ptolémée place la ville d'*Abane* ou *Aavane*. Voyez *Dictionnaire de la Bible* au mot *Ahava*.

(**) II Esdras, chapitre II, v. 3.

du roi Artaxerxès l'emploi d'échançon toujours fort recherché à la cour de Perse, parce qu'il donnait le moyen d'approcher souvent de la personne du prince, et de lui parler dans les moments où le vin le mettait de bonne humeur. Il paraît même que ce fut dans une de ces occasions que Néhémias demanda et obtint le gouvernement de la Judée. Quelques Juifs, arrivés de Jérusalem, lui avaient appris le triste état de la ville sainte. Les murailles étaient délabrées; les portes avaient encore les marques que le feu des Babyloniens y avait laissées; les habitants qui s'y étaient retirés se voyaient exposés à toutes les insultes de leurs ennemis. Néhémias résolut de porter remède à de si grands maux. Un jour où il s'acquittait des fonctions de sa charge auprès d'Artaxerxès, ce prince ayant remarqué qu'il était triste, lui demanda la cause de son chagrin. Néhémias avoua que l'affliction du peuple juif et l'état de désolation où se trouvait la ville sainte étaient la cause de sa douleur. Il supplia en même temps Artaxerxès de l'envoyer à Jérusalem pour essayer de remédier au mal. Aussitôt on publia un édit du roi, portant ordre de rebâtir les murailles et les portes de Jérusalem, et chargeant Néhémias, gouverneur de la Judée, de l'exécution de cette mesure. Pour honorer son échançon et empêcher qu'il ne fût inquiété sur la route, le roi lui donna une escorte de cavalerie qui le conduisit depuis Suse jusqu'à Jérusalem. Ce prince écrivit aussi au gouverneur des provinces en deçà de l'Euphrate, et donna ordre à Asaph, garde des forêts royales, de fournir à Néhémias tout le bois nécessaire pour les constructions qu'il allait entreprendre. Malgré des ordres si précis, les Ammonites, les Samaritains, les Arabes, ceux d'Azot, et quelques autres nations voisines, firent tous leurs efforts pour traverser les projets de Néhémias. Ces peuples, qui haïssaient naturellement les Juifs, à cause de la différence de religion et de coutumes qui existait entre les uns et les autres, les détestaient surtout parce

qu'ils allaient être obligés de leur rendre les terres dont ils s'étaient emparés depuis la captivité de Babylone. Néhémias, sans se laisser abattre par aucune difficulté, partagea le peuple en différentes classes, assignant à chacune le quartier où elle devait travailler à la construction des murailles. Il dirigea cet ouvrage avec tant de soin et de diligence que tout se trouva achevé en cinquante-deux jours, quoiqu'il fût obligé de tenir continuellement sous les armes une partie du peuple pour défendre les travailleurs contre les attaques du dehors. Les murailles et les portes de la ville ayant été achevées, on en célébra la dédicace avec beaucoup de solennité. Après avoir exécuté plusieurs réformes importantes, Néhémias retourna à la cour de Perse. Au bout de douze ans, il fit encore un voyage à Jérusalem, et porta cette ville à un assez haut degré de splendeur.

LES ATHÉNIENS ET LES LACÉDÉMONIENS ENVOIENT DES AMBASSADEURS A ARTAXERXÈS.

La trente-quatrième année du règne d'Artaxerxès (an du monde 3573; avant J. C. 431) commença la guerre appelée *du Péloponnèse*, entre les Athéniens et les Lacédémoniens. Chacun des deux partis envoya des ambassadeurs à Artaxerxès pour lui demander du secours. Nous ne savons pas si ce prince répondit d'abord aux messages des Grecs; mais, la septième année de la guerre, il envoya aux Lacédémoniens un ambassadeur, appelé *Artapherne*, chargé d'une lettre écrite en assyrien, dans laquelle il disait avoir reçu de leur part plusieurs ambassadeurs qui lui avaient raconté les mêmes faits d'une manière si différente qu'il ne pouvait pas savoir ce qu'on voulait de lui. Il ajoutait que, d'après cela, il leur envoyait un Perse pour leur dire que, s'ils avaient des propositions à lui faire, il les engageait à envoyer vers lui un homme de confiance, qui pût l'informer de ce qu'ils demandaient. Cet ambassadeur arrivait à Eione sur le Strymon, dans la Thrace, lorsqu'il fut fait prisonnier par un commandant de

la flotte athénienne, qui l'envoya à Athènes. Il fut traité dans cette ville avec tous les égards possibles; et les Athéniens équipèrent une trirème pour le conduire à Éphèse, avec quelques-uns de leurs concitoyens qu'ils envoyaient à Suse en qualité d'ambassadeurs. Mais, à leur arrivée à Éphèse, ayant appris la mort d'Artaxerxès, ils jugèrent à propos de ne pas aller plus loin. Ayant donc pris congé d'Artapherne, ils retournèrent à Athènes (*).

Nous ne terminerons pas l'histoire du règne d'Artaxerxès sans rapporter un trait qui fait le plus grand honneur à ce prince. Une peste, qui s'étendit successivement sur une grande partie de la terre, faisait des ravages en Perse (an du monde 3574; avant J. C. 430). Dès le commencement de l'épidémie, Artaxerxès, qui avait entendu parler de la grande réputation d'Hippocrate, poussé par un sentiment d'amour pour ses sujets, lui fit écrire pour l'engager à passer en Perse et à traiter les personnes atteintes de cette maladie. Il lui faisait les offres les plus avantageuses, ne mettant pas de bornes aux récompenses dont il prétendait le combler, et promettant de le rendre l'égal des personnages les plus considérables de sa cour. Mais l'éclat de l'or et des dignités ne fut point capable de tenter Hippocrate, ni d'étouffer dans son cœur le sentiment d'aversion et de haine que tous les Grecs, et principalement ceux d'Asie, éprouvaient pour les Perses. La réponse d'Hippocrate fut qu'il n'avait ni besoins, ni désirs; qu'il devait tous ses soins à ses concitoyens et à ses compatriotes, et rien aux Perses, ennemis déclarés des Grecs. Cette réponse était blessante; Artaxerxès, outré de dépit, envoya sommer la ville de Cos, patrie d'Hippocrate, de lui livrer ce médecin pour le punir comme il l'avait mérité; menaçant, en cas de désobéissance, de détruire la ville de Cos, de manière à n'en pas laisser même de vestiges. Ceux de Cos ne

furent point intimidés. Ils répondirent que les menaces de Darius et de Xerxès n'avaient pu les porter autrefois à donner à ces princes la terre et l'eau, ni à suivre leurs ordres; que, quoi qu'il pût leur arriver, ils ne livreraient point leur concitoyen, et qu'ils comptaient sur la protection des dieux.

Artaxerxès mourut après avoir régné quarante ans (*).

RÈGNE DE XERXÈS II.

Artaxerxès laissa le trône (an du monde 3579; avant J. C. 425) à Xerxès, second du nom, le seul fils qu'il eût eu de la reine Damaspie, sa femme. Il avait eu dix-sept enfants de ses concubines; entre autres, Sogdien, que Ctésias appelle *Sécydien* et *Sécyndien* (**), et que lui avait donné Alogune de Babylone (***) ; Ochus et Artèsès. Ce dernier avait pour mère Cosmartidène, qui était aussi de Babylone. Outre ces trois fils, il eut encore Bagapæus et Parysatis, d'une Babylonienne nommée *Andria*. Sogdien, de concert avec Pharnacyas, un des eunuques de Xerxès II, s'introduisit un jour chez ce prince, qui, après s'être enivré dans une fête, s'était retiré dans son appartement pour dormir. Sogdien le surprit et le tua pendant son sommeil, quarante-cinq jours seulement après la mort d'Artaxerxès.

RÈGNE DE SOGDIEEN.

Sogdien monta sur le trône aussitôt après avoir commis ce meurtre (an du monde 3580; avant J. C. 424). Son premier acte d'autorité fut de

(*) Diodore de Sicile, liv. xi, chap. 69, et livre xii, chap. 64. Le canon de Ptolémée, Eusèbe et le Syncelle portent quarante et un ans; sans doute, dit Larcher (Histoire d'Hérodote, t. VI, p. 296), parce que ce prince régna quarante ans et quelques mois. On lit quarante-deux ans dans Ctésias (*Persiques*, ch. 43).

(**) Voyez Photii *Bibliotheca ex recens. Bekkeri*, p. 42, col. 1.

(***) Ctésias, *Persiques*, ch. 44.

(*) Thucydide, livre iv, chapitre 50; tome II, pages 259 et 260 de la traduction de M. Didot.

mettre à mort Bagoraze, le plus fidèle des eunuques d'Artaxerxès, contre lequel il nourrissait depuis longtemps une haine profonde. Bagoraze, ayant été chargé de faire transporter dans la province de Perse, et d'y déposer dans le tombeau des rois le corps d'Artaxerxès et celui de la reine son épouse, morte le même jour que lui, était revenu à la cour sans sa permission. Sogdien lui reprocha d'avoir quitté le corps de son père, et, sous ce prétexte, il le fit lapider. Les troupes furent très-affligées de la mort de Bagoraze; et, quoique Sogdien leur eût fait distribuer des sommes considérables, ce crime et l'assassinat de son frère Xerxès le leur rendirent odieux. Sogdien, qui voyait la haine qu'on lui portait, était loin de se croire bien assuré sur le trône; il soupçonnait ses frères de vouloir attenter à ses jours. Il redoutait surtout Ochus, qu'Artaxerxès avait nommé satrape d'Hyrcanie. Sogdien manda ce prince, qui promit de se rendre incessamment à la cour: mais ayant pénétré le dessein de son frère, il ne se pressa pas d'obéir. Enfin il arriva, mais ce fut à la tête d'une armée nombreuse, avec laquelle il avait l'intention de se frayer un chemin au trône. Bientôt Arbarius, général de la cavalerie, Arxanès, satrape d'Égypte, et un grand seigneur appelé *Artaxarès*, irrités de la cruauté de Sogdien, passèrent dans le parti d'Ochus. Ils ne furent pas plutôt arrivés auprès de ce prince qu'ils lui mirent la tiare royale sur la tête (*). Ochus tâcha d'attirer Sogdien auprès de lui, et il employa pour atteindre ce but toute sorte d'artifices, et même les serments. Les meilleurs amis de Sogdien faisaient tous leurs efforts pour l'empêcher d'ajouter foi aux ser-

ments d'Ochus, et de traiter avec des gens qui ne cherchaient qu'à le tromper. Malgré de si sages avis, Sogdien, qui paraît avoir été aussi pusillanime que cruel, se laissa persuader. Dès qu'il fut entre les mains d'Ochus, celui-ci le fit arrêter et jeter dans la cendre, où il périt (**), après un règne de six mois et quinze jours (**).

RÈGNE DE DARIUS NOTHUS.

Ochus, dès qu'il fut devenu roi (an du monde 3581; avant J. C. 423), se fit appeler *Darius*. Les historiens grecs, pour le distinguer des autres princes du même nom, lui donnent l'épithète de *Nothus*, qui veut dire *bâtard*. Son règne dura dix-neuf ans.

Arsitès, frère d'Ochus de père et de mère, se révolta contre lui avec Artypheus, fils de Mégabyze. Ochus, que nous ne nommerons plus désormais que *Darius*, envoya contre les rebelles un de ses généraux, nommé *Artasyras*. Artypheus fut d'abord vainqueur dans deux batailles, grâce aux troupes grecques qu'il avait à sa solde; mais Artasyras ayant débauché ces mercenaires, défit Artypheus dans une troisième affaire. Artypheus, abandonné par tout son monde, et voyant qu'Arsitès n'arrivait pas à son secours, se rendit à Artasyras, après toutefois que celui-ci lui eut promis avec serment qu'on ne le punirait pas pour s'être révolté. Darius voulait le faire périr. Mais Parysatis, sœur et femme de ce prince, lui conseilla de patienter.

(*) Voici en quoi consistait cet horrible supplice. On emplissait de cendres une chambre ou une tour dans laquelle on jetait le condamné, qui enfonçait toujours dans cette cendre jusqu'à ce qu'il fût étouffé. Voyez Valère Maxime; liv. ix, ch. 2.

(**) Diodore de Sicile, liv. xii, ch. 71, lui donne sept mois de règne, ainsi qu'Éusèbe (liv. i^{er} des Chroniques): le Canon astronomique des rois de Babylone ne présente ni le nom de Xerxès II ni celui de Sogdien; probablement, dit Larcher (Histoire d'Hérodote, t. vi, p. 301), parce que ces deux princes ne régnèrent en tout que huit mois.

(*) Cette tiare droite et haute, qu'on appelait *cidare*, ou *citare* était particulièrement affectée aux rois de Perse. La partie supérieure avait la forme d'une tour; sur le derrière de la cidare pendaient deux bandes. Vers le milieu était une bande blanche ornée de petites étoiles. Voyez Brisson, *De regio Persarum principatu*, liv. i, chap. 50-53; liv. ii, ch. 184.

ter. Elle lui représenta que l'indulgence dont il userait à l'égard d'Artyphius serait une amorce pour Arsités, qui, trompé par cet appât, ne tarderait pas à se rendre lui-même; et que, lorsqu'il les aurait tous les deux en sa puissance, il faudrait alors les faire mourir. Tout arriva comme Parysatis l'avait prévu. A peine fut-on maître d'Arsités, qu'on le jeta dans la cendre avec Artyphius : le roi désirait lui faire grâce, et ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'il consentit à sa mort. Parysatis l'y détermina par ses prières et ses vives importunités.

On fit encore d'autres exécutions; Pharnacyas, qui avait tué Xerxès de concert avec Sogdien, fut lapidé. Mérostane, qui avait aussi pris part à ce meurtre, et qui plus tard engagea Sogdien dont il était le favori à ne point se rendre à Darius, fut également arrêté. Mais il se tua lui-même, et prévint par sa mort le supplice qu'on lui destinait.

Plusieurs années après (an du monde 3590; avant J. C., 414), Pisouthnès, satrape de Lydie, voulut se déclarer souverain de sa province. Il espérait réussir au moyen d'un corps de troupes grecques commandées par Lycon d'Athènes, et qu'il avait prises à sa solde. Darius envoya contre ce rebelle Tissapherne, qui avait pour lieutenants Spithradate et Parmisès, et lui promit de le faire satrape de Lydie, s'il parvenait à chasser Pisouthnès de cette province. Tissapherne, qui était un homme plein de ruse et qui ne reculait devant aucun moyen, gagna Lycon et les Grecs qui étaient sous ses ordres, et parvint, avec de grosses sommes, à les détacher entièrement du parti de Pisouthnès. Celui-ci, abandonné par les troupes sur lesquelles il fondait toutes ses espérances de succès, traita avec Tissapherne, qui, après lui avoir engagé sa foi, l'envoya à Darius qui le fit étouffer dans les cendres. Lycon eut, pour prix de sa trahison, quelques villes avec leur territoire.

La mort de Pisouthnès n'apaisa pas tous les troubles que sa révolte avait excités. Amorgès, son fils, se souleva

dans la Carie, et se maintint encore contre Tissapherne, jusqu'à ce qu'enfin il fut pris par des Péloponnésiens à Iasos, ville d'Ionie, et livré par eux à Tissapherne qui l'envoya au supplice.

Peu de temps après, il y eut dans le palais une conspiration contre Darius. Trois eunuques, Artoxarès, Artibarzanès et Athouïs, s'étaient emparés de presque toute l'autorité à la cour de ce prince. Après la reine Parysatis, c'étaient eux qui avaient le plus de crédit sur l'esprit du roi, et leur volonté réglait la marche de toutes les affaires. Artoxarès, enivré de la faveur du roi, se mit en tête de monter sur le trône, et forma le dessein d'assassiner son maître. La conspiration ayant été découverte, il fut remis entre les mains de Parysatis qui le fit mourir (*).

L'année du soulèvement de Pisouthnès (an du monde 3590; avant Jésus-Christ 414); les Égyptiens se révoltèrent. Las de la domination des Perses, ils accoururent de toutes parts vers Amyrtée, qui s'était maintenu dans les Marais depuis que la révolte d'Inarus avait été étouffée (**). Les Perses furent chassés, et Amyrtée déclaré roi d'Égypte. Après s'être bien affermi sur le trône, Amyrtée se disposait à envoyer une expédition en Phénicie. Darius, ayant été informé de ce projet, rappela une flotte qu'il devait mettre à la disposition des Lacédémoniens, pour l'employer à garder ses propres États.

Pendant que Darius faisait la guerre en Égypte et en Arabie, les Mèdes se soulevèrent, mais ils furent bientôt défaits et remis sous le joug. Jusque-là ils avaient été traités en alliés, leur révolte changea beaucoup cette position.

On pourrait croire que Darius obtint aussi quelques succès contre les Égyptiens, car Hérodote remarque (***) que ce fut par la faveur des Perses que Pausiris, fils d'Amyrtée, put

(*) Ctésias, chap. 49 et 53.

(**) Voyez ci-devant page 146 et suivantes.

(***) Livre III, chap. 15.

succéder à son père. Il fallait donc que les Perses eussent recouvré une partie de leur autorité sur l'Égypte.

Quand Tissapherne eut réduit Pisouthnès, Darius le nomma, conformément à sa promesse, satrape de Lydie et d'Ionie, et donna à Pharnabaze le gouvernement des pays de l'Asie Mineure situés sur l'Hellespont. Ces deux satrapes, très-habiles politiques, mirent à profit les divisions des Grecs, dans l'intérêt de leur maître commun. Il y avait déjà vingt ans que la guerre du Péloponnèse épuisait Athènes et Lacédémone. La politique de Tissapherne et de Pharnabaze consistait à secourir tantôt l'une et tantôt l'autre de ces villes, afin de balancer si bien les forces des partis, que la victoire ne restât à aucun, et que les deux républiques rivales ne se trouvassent ni l'une ni l'autre en état de rien entreprendre contre la Perse. Comme les Athéniens paraissaient alors les plus puissants, et qu'ils venaient tout récemment de donner à Darius un grave sujet de mécontentement, en prêtant à Pisouthnès un général et des soldats, Tissapherne et Pharnabaze traitèrent avec les Lacédémoniens et entrèrent dans une ligue contre Athènes. Les bases du traité avaient été posées dès l'année précédente; mais ce ne fut qu'alors (an du monde 3592; avant Jésus-Christ 412) que les deux satrapes les arrêtèrent définitivement. Le traité était ainsi conçu : « Les Lacédémoniens et leurs alliés ont conclu une alliance avec le roi et avec Tissapherne, aux conditions suivantes : « Tout le pays et les villes qui appartiennent au roi et qui appartenaient à ses ancêtres, seront à lui. Le roi, les Lacédémoniens et leurs alliés empêcheront en commun les Athéniens de recevoir désormais rien de ce qui leur revenait de ces villes, soit en argent, soit en toute autre chose. « Le roi, les Lacédémoniens et leurs alliés feront en commun la guerre aux Athéniens; il ne sera permis ni au roi, ni aux Lacédémoniens, ni aux alliés de faire la paix avec les Athéniens sans l'aveu des deux par-

« ties contractantes, du roi d'un côté, « et des Lacédémoniens et de leurs « alliés de l'autre. Si des sujets du roi se révoltent contre lui, ils seront ennemis des Lacédémoniens et des alliés. Si des sujets de Lacédémone et de ses alliés se révoltent contre eux, ils seront également ennemis du roi (*). » Plus tard ce traité fut modifié; les Lacédémoniens trouvaient surtout que ces expressions vagues, *tout le pays et les villes qui appartiennent au roi et qui appartenaient à ses ancêtres*, pouvaient désigner les îles de la mer Egée et le pays que Xerxès avait conquis en deçà de l'Hellespont. Ils les remplacèrent par celles-ci : *Tout le pays du roi qui fait partie de l'Asie restera sous sa domination; relativement à ce pays, le roi avisera comme il le jugera bon (**).* » Cependant, malgré ce traité, Tissapherne et Pharnabaze assistèrent les Athéniens d'une manière détournée et dans certaines limites. C'est ainsi que ces deux satrapes usaient systématiquement les unes contre les autres les forces d'Athènes et de Sparte, lorsque Darius donna à Cyrus, le plus jeune de ses fils (an du monde 3597; avant Jésus-Christ 407), le gouvernement général de toutes les provinces de l'Asie Mineure. Ce prince était encore fort jeune, car il était né depuis l'avènement de son père à la couronne, et ne pouvait par conséquent avoir plus de seize ans. Mais Parysatis, sa mère, avait pour lui une vive affection, et elle était toute-puissante sur l'esprit du roi son époux. Ce fut elle qui fit donner à Cyrus ce beau gouvernement, dans la vue, sans doute, de le mettre en état de disputer la couronne à son frère aîné Artaxerxès, si elle ne pouvait pas réussir à le faire succéder à Darius. Une des principales instructions que donna ce prince à

(*) Thucydide, livre VIII, chapitre 18; tome IV, page 189 de la traduction de M. Ambroise Firmin Didot que je cite textuellement.

(**) Thucydide, livre VIII, chapitre 58; tome IV, page 253 de la traduction de M. Didot.

Cyrus, en l'envoyant dans l'Asie Mineure, fut d'accorder des secours effectifs aux Lacédémoniens contre les Athéniens : ordre bien opposé à la conduite prudente qu'avaient tenue jusqu'à Tissapherne et les autres satrapes des provinces maritimes de l'Asie Mineure. Leurs règles de conduite avaient été, comme nous l'avons déjà dit, d'aider tantôt un parti, tantôt l'autre, pour les affaiblir et leur ôter les moyens de nuire au roi de Perse. Avec les secours que Cyrus leur avait accordés, les Lacédémoniens accablèrent les Athéniens, et dans la suite ils tournèrent leurs armes contre les Perses et firent des invasions dans les provinces de l'empire. La vingt-sixième année de la guerre du Péloponnèse (an du monde 3599 ; avant Jésus-Christ 405), le jeune Cyrus fit exécuter à Sardes deux seigneurs perses, ses cousins germains, et dont la mère était sœur de Darius, uniquement parce qu'ils avaient manqué au cérémonial en usage pour les rois de Perse, en ne se couvrant pas les mains de leurs manches pendant qu'ils se tenaient devant lui. Les parents de ces deux seigneurs allèrent se jeter aux pieds de Darius pour lui demander justice. Ce prince, touché de la mort de ses deux neveux, et regardant d'ailleurs l'action cruelle de son fils comme un attentat à la majesté royale, dont il avait voulu sans raison s'arroger les prérogatives, prit la résolution de lui ôter son gouvernement, et le fit appeler à sa cour : Cyrus y arriva peu de temps avant la mort de ce prince. Parysatis sa mère, qui avait une grande prédilection pour lui, ayant réussi à le faire rentrer dans les bonnes grâces de Darius, pressait encore le vieux roi de le déclarer successeur de la couronne, à l'exemple de Darius, fils d'Hystaspe, qui avait préféré Xerxès à Artabazane, parce que, comme Cyrus, il était né depuis l'avènement de son père à la couronne : mais Darius ne voulut jamais consentir à cette demande : il désigna pour régner après lui Arsace (*), son fils aîné,

qu'il avait eu aussi de Parysatis, et ne laissa à Cyrus que le gouvernement qu'il avait déjà. Telle fut la dernière action importante de la vie de Darius. Ce prince mourut à Babylone (**) (an du monde 3600; avant J. C. 404), après un règne de dix-neuf ans.

HISTOIRE D'ARTAXERXÈS MNÉMON.

Arsace, en montant sur le trône, quitta son nom pour prendre celui d'Artaxerxès. Les historiens grecs lui ont donné le surnom de *Mnémon* à cause de sa prodigieuse mémoire.

SACRE D'ARTAXERXÈS; CONSPIRATION DE CYRUS CONTRE CE PRINCE.

Peu de jours après la mort de Darius, Artaxerxès se rendit à Pasargade pour se faire sacrer roi par les prêtres de Perse. Il y avait dans cette ville un temple où le prince qui devait être sacré, était obligé de quitter sa robe et de prendre celle que Cyrus portait avant d'être roi. Il mangeait ensuite des figes sèches, mâchait des feuilles de térébinthe et buvait d'un breuvage composé de vinaigre et de lait.

Artaxerxès était sur le point de faire cette cérémonie, lorsque Tissapherne lui amena un des prêtres qui avaient présidé à l'éducation de Cyrus, et qui vint accuser ce prince d'avoir conspiré contre Artaxerxès et de vouloir le tuer dans le temple. Sur cette accusation, Cyrus fut arrêté, et on allait le mettre à mort, lorsque sa mère le prenant entre ses bras, l'entoura avec les tresses de ses cheveux, et couvrant son cou du sien, obtint par ses prières et par ses larmes qu'Artaxerxès lui fit grâce, et le renvoya dans son gouvernement (**).

Arsacas, et ch. 53 *Arsace*. Plutarque, *Vie d'Artaxerxès Mnémon*, ch. 1, lui donne le nom d'*Arsacas*.

(*) Ctésias, *Persiques*, ch. 56.

(**) Xénophon, *Expédition de Cyrus dans l'Asie Supérieure*, liv. 1, ch. 2; Plutarque, *Vie d'Artaxerxès*, chapitres 2 et 3.

(*) Ctésias, *Persiques*, chap. 49, l'appelle

DÉSORDRES INTÉRIEURS DANS LA FAMILLE ROYALE; MEURTRE DE TÉRITOUCHMÈS ET DE ROXANE.

A peine Statira, épouse d'Artaxerxès, vit-elle ce prince sur le trône, qu'elle employa tout l'empire qu'elle avait sur lui pour venger la mort de son frère Têritouchmès. Mais il est nécessaire de prendre les choses de plus haut pour faire bien comprendre ce drame horrible.

Le père de Statira était Idernès, Perse d'une grande naissance, et gouverneur d'une des provinces de l'empire. Artaxerxès, par l'ordre de son père et de sa mère, épousa la fille d'Idernès, qui était aussi sage que belle (*). Têritouchmès, frère de Statira, épousa en même temps Amesiris, fille de Darius et sœur d'Artaxerxès. Cette alliance valut à Têritouchmès le gouvernement d'Idernès, lorsque celui-ci fut mort. Têritouchmès avait du côté de son père une autre sœur appelée *Roxane*, non moins belle que Statira, et qui excellait dans l'art de tirer de l'arc et de lancer le javelot. Son frère conçut une passion pour elle, et pour la posséder en toute liberté, il résolut de se défaire d'Amesiris. Darius ayant eu vent de ce qui se tramait contre sa fille, engagea Oudiasstès, ami et confidant de Têritouchmès, à tuer celui-ci. Oudiasstès ayant assassiné Têritouchmès, hérita de son gouvernement.

Parmi les écuyers de Têritouchmès, il y avait un fils d'Oudiasstès, appelé *Mitradate*. Ce jeune homme, très-dévoué à son maître, eut horreur de l'action d'Oudiasstès, et quoique celui-ci fût son père, il vomit contre lui toutes les imprécations que lui suggéra sa rage, et finit par se révolter ouvertement en s'emparant de la ville de Zaris (**), et la garda pour la remettre au fils de Têritouchmès. Mitradate ne put pas tenir longtemps contre Darius, et la révolte qu'il avait excitée fut bientôt

comprimée. Parysatis, pour se venger, fit enterrer tout vifs la mère de Têritouchmès, ses deux frères Mérostès et Hélicos, et deux sœurs qu'il avait outre Statira. Quant à Roxane, elle la fit couper par morceaux. Darius, de son côté, insistait pour qu'on mît à mort Statira; mais Artaxerxès s'étant jeté aux pieds de sa mère, dont la soif de vengeance était apaisée; obtint avec peine, à force de prières et de larmes, que Darius n'ôtât pas la vie à Statira. Darius accorda à Parysatis sa demande, mais il la prévint en même temps qu'elle se repentirait un jour d'avoir intercédé pour cette princesse. Les choses en étaient à ce point, lorsque Darius vint à mourir. Artaxerxès étant devenu roi, fit, à l'instigation de Statira, arracher la langue à Oudiasstès, qui périt ensuite dans les tourments les plus cruels. Son gouvernement fut donné à Mitradate, son fils, pour le récompenser du dévouement qu'il avait montré à la famille et à la cause de Têritouchmès.

CYRUS SE RÉVOLTE CONTRE ARTAXERXÈS.

Parysatis ayant empêché Artaxerxès de sévir contre Cyrus, comme nous l'avons dit plus haut, ce prince se retira à Sardes, capitale de son gouvernement. Moins reconnaissant du pardon qu'il avait obtenu que blessé de l'affront qu'il venait de recevoir, et d'ailleurs plein d'audace et d'ambition, il prit toutes les mesures nécessaires pour assurer sa vengeance, et aspira plus que jamais à monter sur le trône.

Les esprits inquiets et remuants pensaient que l'état des affaires réclamait un prince comme Cyrus, magnifique, généreux et propre à la guerre. L'empire, disaient ces hommes, avait besoin d'un prince qui eût du courage et de l'ambition. Cyrus, plein de confiance dans ses nombreux partisans, résolut de déclarer la guerre à son frère. Il écrivit aux Lacédémoniens pour leur demander un secours de troupes, promettant des chevaux à ceux qui allaient à pied, des chars aux cavaliers, des villages à ceux qui pos-

(*) Plutarque, Vie d'Artaxerxès, chap. 1.

(**) Aucun ancien géographe ne fait mention de cette ville.

sédaient des terres, et des villes à ceux qui avaient des villages. Il ajouta que les soldats qui serviraient dans son armée recevraient leur solde, non par compte, mais par mesure. Il se vantait d'avoir le cœur plus grand que son frère, d'être plus sage et plus savant que lui, de boire plus de vin et de le porter mieux. Artaxerxès, disait-il, est si délicat et si mou, qu'à la chasse il ne peut se tenir à cheval, ni à la guerre sur un char (*).

Cyrus recherchait l'amitié de toutes les personnes qui allaient le trouver de la part d'Artaxerxès, et les renvoyait mieux disposées envers lui qu'envers son frère. Il prenait aussi grand soin de s'attacher les peuples qui dépendaient de lui et d'en faire de bons soldats. Il levait en même temps des troupes grecques, le plus secrètement qu'il lui était possible, afin que son frère ne fût nullement préparé à le recevoir. Lorsqu'on recrutait ces troupes, il ordonnait aux officiers d'enrôler surtout des Péloponnésiens, et parmi ceux-ci les hommes les plus braves, sous prétexte que Tissapherne voulait l'attaquer. Les villes ioniennes appartenaient d'abord au gouvernement de ce satrape, et lui avaient été données par le roi; elles s'étaient alors révoltées, et toutes, excepté Milet, s'étaient remises entre les mains de Cyrus. Les habitants de cette ville avaient eu le même dessein; mais Tissapherne en ayant été informé avant l'exécution, fit mourir quelques-uns de ceux qui y avaient trempé, et bannit les autres. Cyrus les accueillit; et après avoir assemblé une armée, il forma le siège de cette ville par terre et par mer, et tâcha d'y faire rentrer les bannis. Ce fut un autre prétexte pour lever des troupes.

ENOMBREMENT DES TROUPES DE CYRUS.
TISSAPHERNE INSTRUCT ARTAXERXÈS DES
GRANDS PRÉPARATIFS DE SON FRÈRE;
CYRUS PART DE SARDES.

Quand Cyrus se mit en marche pour

(*) Plutarque, Vie d'Artaxerxès, chap. 6.

l'Asie Supérieure, il annonça que son intention était de chasser entièrement les Pisidiens de leur pays, et réunit toutes ses troupes, tant grecques que perses. Xénias d'Arcadie arriva à Sardes avec un corps de quatre mille hoplites (*); Proxène avec quinze cents, et cinq cents armés à la légère. Sophonète de Stymphale lui amena mille hoplites; Socrate d'Achaïe et Pasion de Mégare, chacun environ cinq cents hommes. Lorsque tous les officiers furent arrivés à Sardes, Tissapherne, qui observait les mouvements de Cyrus, jugea ces préparatifs trop considérables pour une expédition contre les Pisidiens; il alla trouver Artaxerxès en toute hâte, et l'instruisit des dispositions que faisait Cyrus. Cette nouvelle mit le trouble dans toute la cour. On rejetait en partie la cause du mal sur Parysatis et ses amis, qui furent accusés d'intelligence avec Cyrus. Mais rien n'irrita autant cette princesse que les reproches de Statira, qui, inquiète des suites de la guerre, ne cessait de lui dire : « Où sont ces paroles que vous avez tant de fois données pour votre fils? Qu'ont produit ces prières qui l'ont arraché à la mort quand il conspirait contre son frère? C'est vous qui avez allumé cette guerre et attiré sur nous de si grands maux. » Ces plaintes rendirent Statira si odieuse à Parysatis, naturellement vindicative et implacable dans son ressentiment, qu'elle résolut de la perdre. Nous ver-

(*) L'infanterie des Grecs était composée d'hoplites, de peltastes et de psiles. Les hoplites, qui, comme de nos jours l'infanterie de ligne, formaient la principale force des armées, portaient des cuirasses, des boucliers qui couvraient les hommes entièrement, des casques, et pour armes offensives des épées et de longues piques. Les peltastes tiraient leur nom de la pelta, sorte de bouclier d'osier échancré, plus petit et moins lourd que celui des hoplites. Ils portaient aussi des javelots beaucoup moins longs que les piques de ces derniers. Les psiles avaient un arc et des flèches, des javelots ou des pierres qu'ils lançaient avec la fronde, et quelquefois aussi avec la main.

rous plus tard comment elle exécuta son dessein (*).

Cyrus partit de Sardes avec les troupes dont nous venons de parler. Il traversa la Lydie, fit en trois jours vingt-deux parasanges (**), et arriva sur les bords du Méandre. Cette rivière avait deux plèthres (***) de largeur, avec un pont de sept bateaux, sur lequel il la passa. Il s'avança ensuite dans la Phrygie, fit huit parasanges en une journée, et arriva à Colosses, où il demeura sept jours. Ménon de Thessalie le joignit dans cet endroit avec mille hoplites et cinq cents peltastes, Dolopes, Énians et Olynthiens. Cyrus fit ensuite vingt parasanges en trois jours de marche, et arriva à Célènes. Il y séjourna trente jours; et Cléarque, banni de Lacédémone, lui amena dans cette ville mille hoplites, huit cents peltastes thraces, et deux cents archers crétois. Sosias de Syracuse et Sophénète d'Arcadie arrivèrent en même temps, chacun avec mille hoplites. Cyrus fit dans le parc la revue et le dénombrement des Grecs, qui montaient à onze mille hoplites, et environ deux mille soldats armés à la légère. Il avait, en outre, cent mille hommes de troupes composées des différentes nations soumises à la Perse.

De là, Cyrus fit en deux journées dix parasanges, et arriva à Pelves, où il séjourna trois jours. Il fit ensuite douze parasanges en deux jours, et arriva à une ville appelée le *Marché des Céramiens*, et la dernière de la Mysie. De là, il fit en trois marches trente parasanges, et arriva à Cavstropédium, où il resta cinq jours. Il était alors dû aux soldats plus de trois mois de paye, et, quand ils demandaient de l'argent, Cyrus tâchait de tirer le temps en longueur, en leur donnant des espérances. Epyaxa, femme de Syennésis, roi de Cilicie, alla trouver Cyrus dans

cette ville, et lui fit présent de sommes considérables. Ce prince donna alors à l'armée quatre mois de paye.

Il fit ensuite dix parasanges, et arriva en deux jours à Thymbrium, où il y avait une fontaine, que l'on appelait la fontaine de Midas, roi de Phrygie. De là il fit dix parasanges, et atteignit en deux jours Tyriaeum. Il y séjourna trois jours, pendant lesquels la reine de Cilicie le pria de lui montrer son armée en bataille. Par complaisance pour cette princesse, il fit dans la plaine la revue des Grecs et des Perses. Il ordonna aux Grecs de se mettre en bataille selon leur coutume. Ces troupes étaient sur quatre de hauteur. Cyrus considéra d'abord les Perses, et les fit passer en revue devant lui par bataillons et par escadrons. Il alla ensuite le long des bataillons grecs, monta sur son char, et accompagné de la reine de Cilicie, dans une voiture fermée. Les Grecs avaient des casques d'airain, des tuniques rouges, des grèves (*) et des boucliers brillants. Lorsque Cyrus eut tout examiné, il arrêta son char devant le centre de la phalange, et dit aux généraux grecs qu'ils fissent baisser les piques, comme pour charger. Aussitôt que la trompette eut donné le signal, ils s'avancèrent les piques baissées, doublèrent le pas en jetant de grands cris, et coururent droit aux tentes des Perses. Grand nombre de ceux-ci furent effrayés. La reine de Cilicie quitta sa voiture pour s'enfuir, et les vivandières laissèrent leurs marchandises pour se sauver. Les Grecs retournèrent à leurs tentes en riant.

Cyrus fit ensuite vingt parasanges en trois jours, et arriva à Iconium, dernière ville de Phrygie. Après y avoir séjourné trois jours, il en partit, et fit trente parasanges en cinq marches, à travers la Lycaonie. Cette province n'appartenant pas à son gouvernement, il

(*) Plutarque, Vie d'Artaxerxès, ch. 7.

(**) La parasange, mesure itinéraire des Perses, valait environ trois milles ou une lieue et demie.

(***) Voyez, sur la valeur du plèthre, ci-devant page 119, note.

(*) Les grèves étaient des espèces de bottines ou d'armure destinées à garantir le devant des jambes. Je ne sais pour quel motif ce mot a été omis dans nos dictionnaires récents.

permit aux Grecs de la piller. Il renvoya ensuite Épyaxa en Cilicie, la faisant escorter par Ménon de Thessalie, avec la troupe qu'il commandait. L'armée traversa la Cappadoce, fit vingt-cinq parasanges en quatre marches, et arriva à Dana (*), ville grande, riche et bien peuplée. Il y séjourna trois jours. Les troupes de Cyrus tachèrent ensuite de pénétrer en Cilicie par un défilé qui n'avait que la largeur nécessaire pour donner passage à un chariot. On disait que Syennésis se tenait sur les hauteurs pour le défendre, et Cyrus resta par cette raison un jour dans la plaine. Mais le lendemain, on sut que Syennésis s'était retiré, en apprenant que Ménon avait pénétré en Cilicie avec ses troupes. C'était aussi pour le faire entrer dans ce pays par des chemins détournés que Cyrus l'avait envoyé avec Épyaxa, sous prétexte d'escorter cette reine jusque dans sa capitale. Le détachement de Ménon arriva sans obstacle à Tarse, et ouvrit ainsi à Cyrus l'entrée des États de Syennésis.

Quand Cyrus eut quitté les montagnes, il s'avança dans la plaine et alla à Tarse, après avoir fait vingt-cinq parasanges en quatre jours. Syennésis avait un palais dans cette ville, que traverse le fleuve Cydnus. Les habitants s'enfuirent avec le prince dans un lieu fort, sur les montagnes, excepté ceux qui tenaient des hôtelleries. Épiaxa s'était rendue à Tarse cinq jours avant Cyrus. Deux compagnies du corps de Ménon, faisant en tout cent hoplites, périrent au passage des montagnes, taillées en pièces par les Ciliciens, suivant toute apparence. Les soldats de Ménon, irrités de la perte de leurs camarades, pillèrent la ville de Tarse et le palais du roi.

Aussitôt que Cyrus fut dans la ville, il manda Syennésis. Celui-ci répondit qu'il ne s'était jamais mis entre les mains d'un homme plus puissant

que lui, et refusa de l'aller trouver, jusqu'à ce que sa femme l'eût engagé à y aller, et que Cyrus lui eût donné sa foi. Ils eurent après cela une entrevue. Syennésis donna à Cyrus de grosses sommes d'argent pour payer son armée, et Cyrus lui fit les présents que les rois de Perse ont coutume de faire à ceux qu'ils veulent honorer : un cheval dont le mors était d'or, un collier, des bracelets, et un cimetière d'or, avec un habillement à la façon des Perses. Il lui promit en outre de ne plus piller son pays, et lui accorda la permission de reprendre les esclaves qu'on lui avait enlevés, partout où il les trouverait.

Cyrus séjourna vingt jours à Tarse, parce que les Grecs refusaient d'aller plus loin. Ils le soupçonnaient déjà de les mener contre le roi, et disaient qu'on ne les avait pas enrôlés à cette condition. Cléarque fut le premier qui voulut obliger ses soldats à suivre Cyrus. Mais il n'eut pas plutôt commencé à se mettre en marche, que ceux-ci l'attaquèrent à coups de pierres. Il cessa alors de s'opposer ouvertement au dessein des Grecs, et, paraissant même entrer dans leurs vues, il leur conseilla d'envoyer des députés à Cyrus pour savoir de lui-même contre qui il prétendait les mener. Cyrus, que Cléarque avait fait avertir de ce qui se passait, répondit qu'il allait attaquer Abrocomas, qui était à douze journées de là, sur l'Euphrate. Les Grecs virent bien qu'il cachait son véritable dessein; cependant ils consentirent à le suivre, pourvu qu'il augmentât leur paye. Cyrus leur accorda volontiers cette demande, et se concilia leur affection en les traitant avec bonté.

De Tarse, Cyrus fit dix parasanges en deux jours, et arriva sur les bords du Sarus, qui avait trois plèthres de largeur. Le lendemain l'armée avança de cinq parasanges, et atteignit les bords du Pyrame, dont la largeur était d'un stade. De cette rivière on arriva en deux marches à Issus, qui en était éloignée de quinze parasanges. On y séjourna trois jours, pendant lesquels arrivèrent trente-cinq vaisseaux du

(*) Ce nom est corrompu; d'Anville croit qu'il s'agit ici de la ville de Tyane. Voyez *Ouvrages de d'Anville* publiés par feu M. de Manne, tome II, page 286.

Péloponnèse, commandés par Pythagoras de Lacédémone, auxquels s'était réuni Tamos, avec vingt-cinq autres vaisseaux qui appartenaient à Cyrus. Sur ces bâtiments était aussi Chirisophe de Lacédémone, qui avait sous ses ordres sept cents hoplites. Les vaisseaux se tinrent à l'ancre près du rivage où était dressée la tente de Cyrus. Ce prince fut joint aussi en ce lieu par quatre cents Grecs pesamment armés, qui quittèrent le service d'Abrocomas pour marcher contre Artaxerxès.

D'Issus, Cyrus alla en un jour aux Portes de la Cilicie et de la Syrie (*). Ce passage était occupé par Syennésis, qui y avait mis une garnison de Ciliciens, et par les troupes du roi. Il n'y avait pas moyen de pénétrer par la force ; il fallait attaquer le défilé du côté de la mer, et Cyrus donnait des ordres à cet effet, lorsque Abrocomas, soit trahison, soit lâcheté, abandonna la position qu'il occupait et se retira vers le roi avec un corps de troupes très-considérable.

Cyrus, au sortir de ces défilés, s'avança dans la Syrie, et arriva en un jour de marche à Myriandrus, ville maritime, habitée par des Phéniciens. Il y resta sept jours, pendant lesquels Xénias d'Arcadie et Pasion de Mégare s'embarquèrent avec ce qu'ils avaient de plus précieux. Cyrus ne voulut jamais permettre qu'on les poursuivît. Mais, ayant convoqué les généraux des Grecs, il leur dit : « Xénias et Pasion nous ont abandonnés ; mais qu'ils sachent qu'ils ne se sont pas sauvés à mon insu, car je sais où ils vont, et ils ne m'ont point échappé, puisqu'il m'est facile d'enlever leur vaisseau avec mes trirèmes. Mais je prends les dieux à témoin que je n'ai point l'intention de les poursuivre ; et personne ne pourra dire que je me sers de quelqu'un tandis qu'il est avec moi ; et que, s'il désire

« me quitter, je le maltraite et le « dépouille de sa fortune. Qu'ils s'en « aillent donc, et qu'ils sachent qu'ils « ont plus mal agi envers moi que moi « envers eux. Leurs femmes et leurs « enfants sont en mon pouvoir à Tralles ; « ils n'en seront pas privés, et les re- « cevront comme prix de la valeur qu'ils « ont précédemment montrée à mon « service. » Ceux des Grecs qui n'étaient pas zélés pour cette expédition, ayant appris la belle conduite du prince, le suivirent avec plus de plaisir et d'affection (*).

Cyrus fit ensuite vingt parasanges en quatre jours, et se trouva sur les bords du Chalus, dont la largeur était d'un plèthre. Les villages où campa l'armée appartenaient à Parysatis, et lui avaient été donnés pour son entretien. Cyrus parcourut ensuite trente parasanges en cinq jours de marche, et arriva à la source de la rivière Daradax. Bélésis, gouverneur de la Syrie, avait dans ce lieu un palais, avec un très-beau et très-grand parc. On en coupa les arbres par ordre de Cyrus, et on mit le feu au palais. Les troupes s'étant remises en marche firent quinze parasanges en trois jours, et entrèrent à Thapsaque, ville grande et riche, sur l'Euphrate, dont la largeur, dans cet endroit, était de quatre stades. L'armée y resta cinq jours, pendant lesquels Cyrus, ayant mandé les généraux des Grecs, leur dit qu'il se proposait de marcher contre le roi, et leur recommanda d'en instruire les soldats, et de les engager à le suivre. Les soldats accusèrent les généraux d'avoir tenu cette résolution secrète, et refusèrent de rester dans le parti de Cyrus, à moins qu'on ne leur donnât la même paye qu'avaient eue les Grecs qui l'avaient accompagné dans un précédent voyage, où il n'était pas question de se battre, mais seulement d'escorter le prince qui se rendait auprès de Darius. Les grandes promesses de Cyrus gagnèrent presque tous les Grecs.

(*) Xénophon, *Expédition de Cyrus*, liv. I, chap. 4, § 8 ; t. I, p. 43 de la traduction de Larcher.

(*) Il y a deux défilés qui séparent la Cilicie de la Syrie ; le premier, plus éloigné de la mer, avait le nom de *Portes Amaniques* ; le second s'appelait *Les Portes* ou *Portes de la Cilicie*. C'est de ce dernier que parle ici Xénophon.

Les troupes traversèrent ensuite l'Euphrate à gué, n'ayant de l'eau que jusque sous les bras. Les habitants de Thapsaque assuraient que le fleuve n'avait jamais été guéable qu'alors ; et cette circonstance fut regardée comme d'un heureux augure, d'autant plus qu'Abrocomas, en se retirant, avait brûlé tous les bateaux, afin d'arrêter le prince dans sa marche. On disait que l'Euphrate se soumettait visiblement à Cyrus, comme à son roi futur.

Cyrus continua de marcher dans la Syrie, et arriva sur les bords de l'Araxe, après avoir fait cinquante parasanges en neuf jours. Il y avait en cet endroit un grand nombre de villages, où l'on trouva beaucoup de blé et de vin. L'armée y séjourna trois jours, et fit ses provisions. « Cyrus, dit Xénophon (*), entra ensuite en Arabie, ayant l'Euphrate à sa droite, et fit trente-cinq parasanges en cinq jours par un pays désert. Ce pays est une plaine partout aussi unie que la mer, remplie d'absinth, ou, s'il y croît quelque autre sorte d'arbrisseaux ou de roseaux, ils ont tous une odeur aromatique : mais il n'y a point d'arbres. On y trouve des zèbres en très-grand nombre, beaucoup d'autruches, quelques outardes et du chevreuil ; nos cavaliers leur donnaient quelquefois la chasse. Quand les zèbres étaient poursuivis, ils devançaient les chevaux, car ils couraient très-vite, et s'arrêtaient, et lorsque le cheval approchait, ils se remettaient à courir, en sorte qu'on ne pouvait les prendre qu'en se partageant en plusieurs troupes, qui se relevaient mutuellement. La chair de ces animaux était plus tendre que celle du cerf, et lui ressemblait pour le goût. On ne put prendre d'autruches : nos cavaliers cessèrent bientôt de les poursuivre, car elles se sauvaient avec vitesse, sans voler, faisant usage de leurs pieds pour courir, et de leurs ailes étendues comme de voiles. A l'égard des outardes, il est facile de les pren-

dre si on les fait lever promptement, car elles ont, comme les perdrix, le vol court, et se lassent fort vite. Leur chair était délicieuse. »

Après avoir traversé cette plaine, l'armée arriva à Corsote, ville grande et déserte, sur le Mascas, qui a un pléthre de large, et qui l'environne de tous côtés. On y séjourna trois jours, et l'armée s'y étant pourvue de vivres traversa en treize jours un vaste désert de quatre-vingt-dix parasanges, ayant toujours l'Euphrate à droite, et arriva à Pyles. On perdit dans cette marche beaucoup de bêtes de somme, faute de fourrage, car il n'y avait ni herbe, ni arbre, et tout le pays était nu. Les habitants tiraient de carrières situées près du fleuve, de grosses pierres, dont ils faisaient des meules de moulin, qu'ils transportaient à Babylone où ils les vendaient, et du produit de cette vente ils achetaient des provisions de bouche. Le froment et l'orge manquèrent dans cet endroit, et les soldats furent obligés de se nourrir de viande. On faisait quelquefois des marches très-longues pour se procurer de l'eau ou du fourrage.

Xénophon rapporte ici une anecdote qui peut donner une idée de l'obéissance que Cyrus obtenait de ses courtisans, et du respect qu'ils avaient pour les ordres de ce prince. L'armée, dit cet auteur (*), ayant atteint un défilé que la boue rendait impraticable pour les voitures, le prince s'arrêta et ordonna qu'on prit un détachement de troupes perses pour dégager les chariots embourbés. Mais comme les soldats paraissaient agir avec lenteur et mollesse, Cyrus dit aux seigneurs perses qui l'entouraient, de tirer eux-mêmes les voitures enfoncées dans la boue. On put voir alors, dit Xénophon, une preuve de leur prompt obéissance : car, jetant aussitôt leurs habits de pourpre, ils coururent, comme s'il se fût agi d'un prix, quoiqu'ils descendissent une montagne assez rapide, sautèrent à l'instant dans la boue avec

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. 1, ch. 5.

(*) *Expédition de Cyrus dans l'Asie Supérieure*, liv. 1, ch. 5, § 7.

leurs tuniques magnifiques, leurs longs caleçons brodés, et quelques-uns même avec des colliers et des bracelets, et s'acquittèrent de leur tâche beaucoup plus vite et plus adroitement qu'on n'aurait pu l'attendre de grands seigneurs peu habitués à un pareil genre de travail. Au reste, continue le même auteur, on voyait bien que Cyrus se pressait beaucoup, et qu'il ne s'arrêtait que pour prendre des vivres, ou pour d'autres causes aussi indispensables; persuadé que plus il hâterait sa marche, et moins Artaxerxès serait en mesure de lui résister. En effet, l'étendue et la grande population de la Perse, qui faisaient la force de cet empire, ne pouvaient lui être d'aucune utilité dans une irruption subite.

Il y avait au delà de l'Euphrate et vis-à-vis du lieu désert où campaient les troupes, une ville grande et riche nommée *Carmande*. Les soldats y allaient acheter leurs provisions, sur des espèces de radeaux faits avec les peaux qui leur servaient de tentes. Lorsqu'ils les avaient remplies de foin, ils les joignaient et les cousaient d'une manière si serrée que l'eau ne pouvait pénétrer jusqu'au foin. Ils passaient la rivière sur ces radeaux, et revenaient avec du vin de dattes et du millet, qui se trouvaient en abondance dans le pays.

Les troupes s'étant remises en marche, on vit sur la route des marques de pieds de cheval et du crottin. C'étaient les traces d'un corps d'environ deux mille cavaliers qui précédait l'armée d'Artaxerxès, mettant le feu au fourrage et à tout ce qui pouvait être de quelque utilité aux troupes de Cyrus.

TRAHISON ET SUPPLICE D'ORONTAS.

Orontas, membre de la famille royale, et un des plus habiles généraux qu'eût la Perse, forma à cette occasion le dessein de trahir Cyrus. Il dit à ce prince de lui fournir mille cavaliers pour surprendre ce corps qui faisait partout le dégât, et donnait connaissance au roi des moindres mouve-

ments de l'armée. Cette proposition parut avantageuse à Cyrus, qui l'accepta. Aussitôt Orontas écrivit au roi qu'il irait le trouver avec le plus grand nombre de chevaux qu'il pourrait, et le pria de donner ordre à sa cavalerie de le recevoir comme ami. Il rappelait en même temps les preuves de son ancien attachement et de sa fidélité. Il donna cette lettre à une personne qui la remit à Cyrus. Ce prince l'ayant lue, fit arrêter Orontas, manda sept des principaux seigneurs de la cour, qui se formèrent en conseil pour le juger, et ordonna aux généraux grecs de faire prendre les armes à leurs hoplites.

Orontas ayant été condamné, tous les assistants et ses parents même se levèrent et le prirent par la ceinture, ce qui indiquait, d'après les usages des Perses, qu'il était condamné à mort et qu'on allait l'exécuter. Ceux qui avaient coutume de se prosterner devant lui le firent encore dans cette occasion, quoiqu'ils n'ignorassent point qu'on le conduisait au supplice. Orontas fut introduit dans la tente d'Artabate, le plus fidèle des gardes de Cyrus, et, depuis ce moment, jamais on ne le revit; personne n'a pu dire avec certitude de quelle manière il avait été mis à mort (*).

BATAILLE DE CUNAXA, MORT DE CYRUS.

L'armée s'avança dans la Babylonie et fit douze parasanges en trois jours. Le troisième jour, Cyrus passa en revue les Grecs et les Perses, car il pensait qu'Artaxerxès l'attaquerait le lendemain au lever du soleil. Il donna à Cléarque le commandement de l'aile droite des Grecs, à Ménéon de Thessalie celui de la gauche, et rangea lui-même les Perses. Dès que le jour parut, plusieurs transfuges apportèrent des nouvelles de l'armée du roi. Cyrus ayant convoqué les généraux et les capitaines des Grecs, délibéra avec eux sur la manière dont il livrerait bataille, et les encouragea en leur fai-

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. I, chap. 6, § I-11.

sant de grandes promesses. Cléarque, à qui la bravoure du prince était connue, l'engagea à ne pas exposer sa personne. « Quel conseil me donnes-tu, Cléarque? lui répondit Cyrus. Tu veux, lorsque j'aspire au trône, que je me montre indigne de l'occuper (*)? » Pendant que les soldats prenaient leurs armes, on fit un dénombrement général de toute l'armée. Les Grecs avaient dix mille quatre cents hoplites et deux mille quatre cents hommes armés à la légère. Les Perses formaient en tout cent mille hommes, et avaient vingt chariots armés de faux. On porte, d'après Xénophon (**), l'armée d'Artaxerxès à douze cent mille hommes avec deux cents chariots armés de faux, et six mille cavaliers d'élite, placés devant le roi et commandés par un Perses de distinction appelé *Artagerse* (***). Cette nombreuse armée avait pour chefs Abrocomas, Tissapherne, Gobryas et Arbace, qui commandaient chacun trois cent mille hommes. Il n'y eut de présents à la bataille que neuf cent mille hommes et cent cinquante chariots armés de faux, Abrocomas n'étant arrivé que cinq jours après l'action.

Cyrus marchait en bataille avec toutes ses troupes, s'attendant toujours à être attaqué. Il ne fit ce jour-là que trois parasanges, à cause d'un fossé qui l'arrêta. Ce fossé, qui avait cinq orgyes (****) de large sur trois de profondeur, traversait la plaine et allait aboutir à la muraille Médique. Artaxerxès l'avait fait creuser lorsqu'il apprit la marche de Cyrus. Il y avait dans la

même plaine quatre canaux très-profonds et larges d'un plèthre, sur lesquels on avait jeté des ponts. Ces canaux joignaient le Tigre et l'Euphrate, et étaient éloignés l'un de l'autre d'une parasange. Sur les bords de l'Euphrate se trouvait un passage d'environ vingt pieds grecs, situé entre le fleuve et le fossé. L'armée suivit ce passage, et se trouva ainsi au delà du fossé. Ce fut une faute très-grave de laisser franchir à Cyrus cette ligne de fortification, sans essayer seulement de la défendre. Plutarque (*) nous apprend la cause de la conduite extraordinaire d'Artaxerxès. Ce prince voulait se retirer dans la province de Perse, et y attendre que toutes ses forces fussent réunies pour combattre Cyrus. Sur les représentations d'un de ses officiers, il changea de résolution. Cependant, comme les généraux du roi ne s'étaient point opposés au passage du fossé, Cyrus crut, avec toute son armée, qu'Artaxerxès ne pensait plus à combattre, et le lendemain on marcha avec beaucoup de négligence. Le troisième jour, Cyrus était sur son char, la plus grande partie des troupes s'avancant en désordre, et les soldats faisaient presque tous porter leurs armes sur des chariots ou sur des bêtes de somme. Il était environ neuf heures du matin, et l'armée approchait du lieu où l'on devait camper, lorsque Patagyas, confident de Cyrus, arriva au galop, criant à tous ceux qu'il rencontrait, que le roi arrivait avec son armée en bataille. Cyrus sauta aussitôt en bas de son char, et, s'étant revêtu de son corselet, il monta à cheval, et ordonna aux soldats de s'armer et de prendre leurs rangs. Les Grecs se formèrent aussitôt, Cléarque à l'aile droite auprès de l'Euphrate, Proxène ensuite, et Ménéon avec ses troupes à l'aile gauche. Mille cavaliers paphlagoniens étaient à la droite près de Cléarque, avec les troupes légères des Grecs : à la gauche se trouvait Ariée, général perse, avec le reste des troupes. Cyrus se mit au centre avec six cents cavaliers, qui

(*) Plutarque, Vie d'Artaxerxès, chap. 8.

(**) *Expédition de Cyrus dans l'Asie Supérieure*, livre 1, chap. 7, § 11.

(***) Cette estimation, que Xénophon rapporte sans la garantir, est évidemment beaucoup trop forte : Ctésias, témoin oculaire, ne donne à l'armée d'Artaxerxès que quatre cent mille hommes (Plutarque, vie d'Artaxerxès, chap. 13), et Diodore de Sicile (liv. xiv, ch. 22) indique le même nombre d'après l'autorité d'Éphore.

(****) L'orgye valait six pieds grecs ou cinq pieds, six pouces, cinq lignes, onze points de notre mesure.

(*) Vie d'Artaxerxès, chap. 7.

portaient tous des casques, de grands corselets et des cuissards, avec une épée à la grecque, et leurs chevaux étaient armés de chanfrein et de poi-trail. Le prince seul n'avait pas la tête couverte d'un casque.

Il était déjà midi, et les ennemis ne paraissaient point encore; mais, sur les trois heures, on aperçut un nuage de poussière qui se répandit bientôt sur toute la plaine et la couvrit d'obscurité. Quand les troupes d'Artaxerxès se trouvèrent plus près, les yeux, dit Xénophon (*), furent frappés de l'éclat de leurs armes d'airain, et l'on distingua les rangs et les javelots. A leur gauche était un corps de cavalerie armée de corselets blancs, et suivie de soldats qui portaient des boucliers d'osier. Venaient ensuite des Egyptiens pesamment armés avec des boucliers de bois qui descendaient jusqu'aux pieds. On voyait après eux de la cavalerie et des archers. Tous ces différents corps de troupes marchaient séparés par nations, et formaient de longs carrés. Devant eux étaient les chariots armés de faux, à une grande distance les uns des autres. Les faux tenaient à l'essieu : les unes étaient placées en travers, les autres en bas, sous le char. On avait dessein de pousser ces chariots contre les bataillons des Grecs, pour les rompre. Cyrus avait prévenu les Grecs que les ennemis iraient à eux en jetant de grands cris, et les avait exhortés à ne s'en point laisser effrayer : il se trompa; les troupes d'Artaxerxès s'avancèrent dans un profond silence et d'un pas égal et lent.

Le lieu où les deux armées allaient combattre s'appelait *Cunaxa* (**), et était situé à trois cent soixante stades de Babylone (**).

Cyrus, qui passait le long des bataillons avec Pigrès, son interprète, et trois ou quatre autres personnes, dit à Cléarque d'amener ses troupes vis-à-

vis du centre de l'armée ennemie, où le roi se trouvait. Mais Cléarque, voyant que l'armée du roi était si nombreuse qu'une seule de ses ailes couvrirait la moitié du front de bataille de Cyrus, ne voulut pas retirer son aile droite des bords du fleuve, de crainte d'être enveloppé, et répondit à Cyrus qu'il aurait soin de faire tout ce qu'il faudrait.

Cependant l'armée d'Artaxerxès s'avavançait d'un pas égal. Cyrus passait à une petite distance devant le front des bataillons, considérant ses ennemis et ses propres troupes. Xénophon lui demanda s'il avait quelque ordre à donner. Cyrus arrêta son cheval, et lui commanda de faire savoir à toutes les troupes que les entrailles des victimes promettaient d'heureux succès. Les deux armées n'étaient plus éloignées que de trois ou quatre stades, lorsque les Grecs entonnèrent l'hymne du combat, et s'ébranlèrent pour aller à l'ennemi. Ceux qui étaient restés derrière doublerent le pas, et tous à la fois, jetant un cri, se mirent à courir. Mais, avant d'être à la portée du trait, les Perses tournèrent bride, et s'enfuirent. Les Grecs les poursuivirent de toutes leurs forces, en gardant leurs rangs. Les chars de l'armée du roi, abandonnés par les conducteurs, étaient emportés, les uns à travers leurs propres troupes, les autres à travers celles des Grecs.

Cyrus, voyant que ceux-ci avaient remporté la victoire de leur côté, et poursuivaient l'ennemi, se réjouissait; et les personnes qui étaient auprès de lui l'adoraient, comme s'il eût déjà été roi. Au lieu de s'emporter à la poursuite des fuyards, il conserva autour de lui ses six cents cavaliers, observant les mouvements d'Artaxerxès, qu'il savait être au centre de l'armée. Les généraux perses, dit Xénophon (*), se tenaient au milieu des corps sous leur commandement, et donnaient de là leurs ordres, parce qu'ils étaient plus à portée de les faire parvenir à

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. I, ch. 8, § 8.

(**) Plutarque, Vie d'Artaxerxès, ch. 8.

(***) *Expédition de Cyrus*, liv. II, ch. 2, § 6.

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. I, ch. 8, § 22.

tous les points, et parce qu'ils se regardaient comme moins exposés, étant environnés de troupes de tous les côtés. Artaxerxès, voyant qu'on n'attaquait pas de front le corps au centre duquel il se trouvait, tourna comme pour envelopper les Grecs. Ce mouvement inspira des craintes à Cyrus, qui marcha en avant avec ses six cents chevaux, mit en fuite le corps de six mille cavaliers commandé par Artagerse, et tua de sa main ce général (*).

Si, au lieu de se placer du côté de l'Euphrate, afin de n'être pas tourné, Cléarque eût suivi l'ordre de Cyrus, il aurait enfoncé le centre de l'armée du roi. Le succès facile qu'il obtint sur l'aile gauche d'Artaxerxès ne permet pas d'en douter. Dès lors la bataille était gagnée pour Cyrus. C'est donc à la prudence exagérée de Cléarque qu'il faut attribuer la victoire d'Artaxerxès. Toutefois, suivant quelques hommes de guerre, la faute de Cléarque n'aurait pas été un malheur irréparable pour un général plus expérimenté que Cyrus. Ce prince devait refuser sa gauche à l'armée du roi, et ne faire avancer que sa droite où étaient les Grecs. Par ce mouvement, la gauche d'Artaxerxès ayant été mise en déroute, et se trouvant poursuivie par la cavalerie paphlagonienne, les Grecs auraient attaqué et culbuté le centre de l'armée royale.

Aussitôt que le corps d'Artagerse eut été mis en déroute, les six cents cavaliers qui accompagnaient Cyrus se dispersèrent de côté et d'autre pour le poursuivre, et il ne resta que très-peu de monde auprès du prince, qui, apercevant alors le roi, et ne pouvant plus se contenir, cria : Je vois l'homme ; et, le frappant à la poitrine, le blessa à travers son corselet. Dans l'instant même où il portait ce coup, il fut atteint au-dessous de l'œil d'un javelot lancé avec force. Le roi et Cyrus en vinrent ensuite aux mains ; et leurs amis, de part et d'autre, s'empres-

rent à les défendre. Cyrus fut tué, et huit de ses principaux amis se firent massacrer sur son corps (*). Tel est le récit de Xénophon. Suivant une relation conservée par Plutarque (**), Cyrus périt de la main d'un soldat carien, auquel Artaxerxès, pour le récompenser, permit de porter toujours à la tête de l'armée un coq d'or au bout d'une pique. Ctésias, cité par Plutarque (***), rapporte que la tiare de Cyrus étant tombée, et ce prince n'ayant plus aucun signe extérieur qui le distinguât des chefs de son armée, un jeune Perse, nommé *Mithridate*, le frappa à la tempe, au-dessous de l'œil, d'un coup dont il mourut.

Artaxerxès, après avoir fait couper par l'eunuque Mésabate la tête et la main droite de Cyrus (****), se mit à poursuivre les troupes de ce prince, dans le camp duquel il entra. Arias n'opposa aucune résistance à l'armée victorieuse, et se retira, avec les troupes sous son commandement, dans le lieu où il avait campé la veille, et qui était éloigné d'environ quatre parasanges (*****).

Le camp de Cyrus fut mis au pillage, et Artaxerxès s'empara d'une concubine de ce prince, appelée *Myrto* ; Artaxerxès était alors éloigné des Grecs d'environ trente stades. Ceux-ci poursuivaient les Perses de l'armée royale comme s'ils avaient remporté une victoire complète ; et les troupes du roi pillaient le camp comme si elles avaient été victorieuses sur tous les points. Mais, lorsque les Grecs eurent été informés que le roi était dans leur camp avec son armée, et qu'Artaxerxès eut appris de Tissapherne la victoire des Grecs, ce prince rallia ses troupes et leur fit reprendre leurs rangs, tandis que Cléarque délibérait pour savoir s'il

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. 1, ch. 8, § 27.

(**) Vie d'Artaxerxès, ch. 10.

(***) Ibid., ch. 11.

(****) Xénophon, *Expédition de Cyrus*, liv. 1, ch. 10, § 1 ; Plutarque, Vie d'Artaxerxès, ch. 13 et 17.

(*****) *Expédition de Cyrus*, liv. 1, ch. 10, § 1.

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. 1, chap. 8, § 24 ; Plutarque, Vie d'Artaxerxès, ch. 9 et 14.

fallait envoyer seulement un détachement au secours du camp, ou y marcher avec toutes les troupes grecques.

Cependant le roi s'avança comme s'il eût voulu tomber sur l'arrière-garde de Cléarque. Les Grecs firent volte-face, et se disposèrent à le recevoir, s'il tentait de les attaquer de ce côté-là. Mais au lieu de prendre cette route il retourna sur ses pas, emmenant avec lui les troupes de Tissapherne; car ce général ne s'était point enfui à la première attaque des Grecs, mais il avait pénétré avec sa cavalerie le long de l'Euphrate, à travers les rangs de leurs peltastes, qui, s'étant ouverts pour lui donner passage, firent pleuvoir sur lui une grêle de traits, sans perdre un seul homme. Tissapherne se sentant trop faible ne retourna pas à la charge, et il alla au camp des Grecs, où il réunit ses forces à celles du roi, et tous deux s'avancèrent ensemble. Quand ils furent près de l'aile gauche des Grecs, ceux-ci craignirent qu'on ne les prit en flanc. Pour éviter ce danger, ils jugèrent à propos d'étendre leur aile et de l'adosser au fleuve; mais le roi changeant la forme de ses bataillons se plaça vis-à-vis de leur phalange, comme il avait fait au commencement de l'action. Quand les Grecs le virent approcher en ordre de bataille, ils fondirent sur lui avec plus d'ardeur qu'auparavant. Les Perses n'attendirent pas le choc, et se sauvèrent encore de plus loin que la première fois. Les Grecs les poursuivirent jusqu'à un village dominé par une colline, sur laquelle les troupes royales firent volte-face. Artaxerxès n'avait point alors d'infanterie, et la colline était tellement couverte de cavalerie qu'il n'était pas possible aux Grecs de voir ce qui s'y passait. Ceux-ci crurent cependant remarquer l'étendard du roi, qui était un aigle d'or au haut d'une pique, les ailes éployées (*).

Les Grecs s'étant avancés de leur côté, la cavalerie abandonna la colline, non en corps, mais par pelotons, les

uns d'un côté, les autres d'un autre; enfin ils disparurent tous, et la colline se trouva entièrement dégarnie. Cléarque y envoya un de ses officiers, avec ordre de reconnaître les lieux et de lui en faire un rapport. Cet officier annonça que les Perses de l'armée royale fuyaient de toutes leurs forces. Le soleil était alors sur le point de se coucher. Les Grecs firent halte au pied de la colline et se reposèrent tout armés, bien étonnés de ne point voir paraître Cyrus, ni personne de sa part, car ils ignoraient sa mort, et ils conjecturaient qu'il poursuivait l'ennemi. Ils délibérèrent pour savoir s'il fallait faire venir le bagage, ou retourner au camp. Ce dernier avis prévalut, et ils arrivèrent à leurs tentes où la plus grande partie de leurs effets avait été pillée, ainsi que toutes les provisions et les voitures de farine et de vin, que Cyrus tenait en réserve, au nombre de quatre cents, pour les distribuer aux troupes grecques dans le cas d'une nécessité urgente.

La bataille de Cunaxa fut livrée l'an du monde 3603; avant Jésus-Christ 401.

ÉLOGE DE CYRUS LE JEUNE D'APRÈS XÉNOPHON.

De tous les Perses qui sont venus après l'ancien Cyrus, dit Xénophon (*), Cyrus le jeune est celui qui a eu l'âme la plus grande et a le mieux mérité de régner. Dès son enfance, il l'emporta en tout sur son frère et sur les enfants des grands de Perse avec lesquels il fut élevé. On remarqua en lui plus de disposition à s'instruire et plus de soumission que dans les autres enfants de son âge. Il aimait beaucoup les chevaux, et les maniait avec adresse. Il se plaisait aux exercices qui ont du rapport à la guerre, tels que l'art de tirer de l'arc et de lancer le javelot; on l'y trouvait infatigable. Devenu homme, il fut passionné pour la chasse, et avide des dangers qu'on peut y courir. Un ours s'étant un jour jeté

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. 1, ch. 10, § 12.

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. 1, ch. 9, § 1.

sur lui, il n'en fut point effrayé, et le tua. Il reçut dans cette lutte des blessures dont il porta toujours depuis les cicatrices.

Lorsque Darius, son père, l'envoya gouverner l'Asie Mineure, en qualité de satrape, il commença par faire voir qu'il n'avait rien plus à cœur que la fidélité dans les traités, les contrats et les simples promesses : aussi les villes de son gouvernement et les particuliers avaient-ils en lui la plus grande confiance. Lorsque Cyrus faisait la paix avec ses ennemis, ceux-ci étaient assurés qu'il en observerait les conditions, et ne craignaient de sa part aucun mauvais traitement : ce fut pour cette raison qu'à l'époque où il déclara la guerre à Tissapherne, toutes les villes se prononcèrent pour lui, excepté Milet. Soit qu'on lui fit du bien ou du mal, il tâchait de le rendre au double, et l'on rapporte qu'il ne désirait vivre que jusqu'à ce qu'il eût surpassé en bienfaits et en vengeance ses amis et ses ennemis.

Il était inexorable pour les criminels. On rencontrait souvent sur les grandes routes des hommes auxquels on avait coupé les pieds, les mains, ou arraché les yeux, pour les punir de leurs crimes : aussi, dans son gouvernement, pouvait-on voyager partout et porter avec soi ce qu'on voulait, sans craindre d'être inquiété, pourvu qu'on ne fit tort à personne. Cyrus honorait d'une manière particulière les hommes qui se distinguaient dans la profession des armes. Il commanda en personne dans une guerre qu'il soutint contre les Pisidiens et les Mysiens : ceux qu'il voyait s'exposer volontiers, il leur faisait des présents honorables : en sorte que beaucoup de gens se présentaient d'eux-mêmes au danger, partout où ils s'attendaient à avoir Cyrus pour témoin.

Si quelqu'un se faisait remarquer par un grand attachement à la justice, Cyrus prenait un soin tout particulier de sa fortune. Parmi un grand nombre de preuves de l'équité de son administration, on peut citer son armée, car, dit Xénophon, ce n'était pas l'intérêt qui

faisait traverser la mer à des officiers, pour aller lui offrir leurs services; mais la certitude que leur talent et leur zèle ne seraient pas méconnus : aussi jamais prince ne fut mieux servi que lui. S'il voyait un gouverneur de province améliorer ses terres, il lui en donnait encore d'autres à cultiver; de sorte que les habitants des pays placés sous sa dépendance prenaient plaisir à travailler, faisaient des acquisitions avec confiance, et étaient fort éloignés de lui cacher la connaissance de leurs richesses.

Tous les vêtements qu'on donnait en présent à Cyrus, il les distribuait à ses amis, suivant leurs goûts et leurs besoins. Ne pouvant, disait-il, porter plusieurs robes à la fois, il regardait ses amis bien parés comme son plus bel ornement. S'il recevait d'excellent vin, il en envoyait à ses amis des vases à moitié pleins. Il leur envoyait aussi très-souvent des moitiés d'œuf ou des pains entamés, et le porteur disait de sa part : « Cyrus a trouvé ces mets agréables, et souhaite que vous en goûtiez. » Quand il paraissait en public, dans les occasions où il savait que beaucoup de gens auraient les yeux fixés sur sa personne, il appelait ses amis et affectait de s'entretenir avec eux de choses sérieuses, afin de montrer le cas qu'il faisait de leur intelligence et de leur droiture. Aussi, dit Xénophon (*), je pense que jamais personne n'a eu autant d'amis que Cyrus.

ARTAXERXÈS ORDONNE AUX GRECS DE LUI
LIVRER LEURS ARMES; SUR LEUR REFUS,
CE PRINCE EST OBLIGÉ DE FAIRE UN TRAITÉ
AVEC EUX.

Les généraux grecs s'assemblèrent au point du jour. Étonnés de ce que Cyrus ne paraissait point, ni personne de sa part, pour leur porter des ordres, ils résolurent de plier bagage et d'aller en avant, après avoir pris leurs armes. Ils allaient se mettre en marche, et le

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. I, chap. 9, § 28.

soleil se levait, lorsque Proclès, gouverneur de Teuthranie, descendant de Démarate de Lacédémone, étant arrivé avec Glus, fils de Tamos, leur apprit la mort de Cyrus, et dit qu'Ariée s'était retiré, avec le reste des troupes, au lieu où l'armée avait campé la veille. Ariée leur faisait dire qu'il les attendrait tout le jour; mais que le lendemain il partirait pour retourner en Ionie. Les généraux des Grecs furent très-affligés de cette nouvelle. Cléarque renvoya les députés, et les fit accompagner par Chirisophe de Lacédémone et Ménon de Thessalie. Ménon désirait lui-même d'y aller, étant l'ami et l'hôte d'Ariée. Cléarque attendit leur retour. Cependant les soldats se procurèrent des vivres comme ils purent, égorgeant les bœufs et les ânes qui appartenaient aux bagages; et comme on manquait de bois, ils les firent cuire ce jour-là avec des flèches qu'on trouva en grande quantité sur le champ de bataille. On employa aussi à cet usage les boucliers d'osier des Perses, ceux de bois des Égyptiens, un grand nombre de peltes et des voitures vides.

Vers les neuf heures du matin, arrivèrent des hérauts envoyés par le roi et par Tissapherne. Ces hérauts s'approchèrent, et appelant les chefs à haute voix, leur ordonnèrent, de la part du roi, de lui rendre leurs armes comme à leur vainqueur, et d'aller à sa Porte, pour tâcher d'obtenir des conditions favorables. Les Grecs furent indignés d'une telle proposition, et répondirent que ce n'était point aux vainqueurs à faire leur soumission, et qu'ils mourraient tous plutôt que de livrer leurs armes.

La nuit venue, Miltocythe de Thrace alla se rendre à Artaxerxès avec quarante chevaux et trois cents hommes d'infanterie de sa nation. Vers le milieu de la nuit, les Grecs arrivèrent au premier campement où se trouvait Ariée. Les troupes s'étant rangées et mises sous les armes, les généraux et les capitaines allèrent en corps trouver ce chef perse. Les Grecs firent serment avec lui et les principaux de son armée, de ne le point trahir, et d'être

de fidèles alliés. Les Perses jurèrent en outre qu'ils serviraient de guides aux Grecs. Ce traité fut précédé du sacrifice d'un sanglier, d'un taureau, d'un loup et d'un bœuf. Les Grecs trempèrent une épée dans le sang de ces victimes qu'on avait mêlé dans un bouclier, et les Perses une pique.

Dès que le jour parut, les troupes se mirent en marche. Sur les trois heures après midi, on crut apercevoir la cavalerie du roi. Ceux d'entre les Grecs qui avaient quitté leurs rangs, coururent les reprendre; et Ariée, que ses blessures obligeaient à se tenir sur un char, mit pied à terre, et se revêtit d'un corselet, ainsi que les personnes qui étaient avec lui. Les éclaireurs rapportèrent alors que ce qu'on avait pris pour de la cavalerie étaient des bêtes de somme qui paissaient. Tout le monde conclut aussitôt que le camp du roi n'était pas éloigné; car on apercevait aussi de la fumée dans les villages voisins. Cléarque, dit Xénophon (*), ne marcha point à l'ennemi, parce que ses troupes étaient fatiguées, n'avaient rien mangé de tout le jour, et que d'ailleurs il était tard. Il ne s'écarta pas cependant de la route, afin d'éviter jusqu'aux apparences de la fuite. Au coucher du soleil, il se logea avec son avant-garde dans des villages, dont les troupes royales avaient emporté jusqu'au bois des maisons. Les soldats grecs firent tant de bruit en s'appelant les uns les autres, que les Perses les entendirent, et ceux qui étaient les plus rapprochés abandonnèrent leurs tentes pour s'enfuir.

Au point du jour, Artaxerxès envoya des hérauts pour traiter avec eux. Ces hérauts étant arrivés aux gardes avancées, demandèrent à parler aux généraux, et leur dirent qu'ils étaient venus pour convenir d'une trêve, et qu'ils étaient autorisés à porter aux Grecs les ordres du roi et à lui rapporter leur réponse. « Dites-lui donc, repartit Cléarque, qu'il doit commencer par se battre; car nous n'avons pas à manger,

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. II, chap. 2, § 16.

« et il faut que nous puissions apaiser « notre faim. » Les hérauts se retirèrent avec cette réponse, et réparurent peu après : ils dirent que le roi trouvait leur demande raisonnable, et qu'ils avaient amené avec eux des guides pour les conduire, si la trêve avait lieu, dans des endroits où ils auraient des vivres. La trêve ayant été conclue, les Grecs se mirent en marche et arrivèrent dans des villages, où les guides dirent qu'on pourrait prendre des vivres. « On y trouva, dit Xénophon (*), « du blé en abondance, du vin de dattes, « et du vinaigre qu'on tire du même « fruit en le faisant bouillir. A l'égard « des dattes mêmes, celles qu'on voit « en Grèce ne servent ici qu'aux domestiques. Celles qu'on réserve pour « les maîtres sont choisies, et d'une « beauté et d'une grosseur admirables. « A la vue, elles ne différaient en rien « de l'ambre jaune. On en faisait sécher aussi qu'on mettait à part pour « le dessert. Le vin, qu'on tirait de « ces dattes, était doux, mais il portait à la tête. Ce fut aussi en cet endroit que nos soldats mangèrent « pour la première fois de la moelle de « palmier. Plusieurs admirèrent la figure et la douceur qui lui est propre ; « mais cette substance causa aussi de « violents maux de tête à ceux qui en « avaient mangé. Le palmier à qui on « enlève cette moelle se dessèche entièrement. »

TISSAPHERNE SE CHARGE DE SERVIR DE GUIDE
AUX GRECS ET DE LES RECONDUIRE DANS
LEUR PATRIE. CE SATRAPE FAIT ARRÊTER
PAR TRAHISON CLÉARQUE ET LES PRINCIPAUX
CHEFS DE L'ARMÉE GRECQUE.

L'armée séjourna dans ce pays trois jours, pendant lesquels Tissapherne alla trouver les Grecs de la part d'Artaxerxès, avec le frère de la reine et trois autres Perses, suivis d'un grand nombre d'esclaves. Ce satrape dit qu'il avait obtenu du roi la permission de ramener les Grecs sains et saufs dans leur patrie, malgré les oppositions

d'un grand nombre de Perses qui prétendaient qu'il n'était pas de la dignité du roi de laisser échapper des hommes qui lui avaient fait la guerre.

Après être tombés d'accord sur les conditions de la trêve, Tissapherne et le frère de la femme du roi jurèrent de les observer, et offrirent la main aux chefs des Grecs, qui prêtèrent aussi le même serment. La cérémonie achevée, Tissapherne se rendit auprès d'Artaxerxès.

Cléarque et Ariée, qui campaient à peu de distance l'un de l'autre, attendirent ensuite Tissapherne plus de vingt jours. Pendant ce temps-là, Ariée reçut les visites de ses frères et de plusieurs de ses parents, qui relevèrent son courage et celui des Perses qui étaient avec lui, en leur donnant l'assurance que le roi oublierait entièrement le passé : depuis ce moment Ariée témoigna beaucoup moins d'égards aux Grecs. Cependant Tissapherne arriva avec son armée, comme s'il avait eu le dessein de retourner dans son gouvernement. Il était accompagné d'un Perses appelé *Orontas*, qui venait d'épouser la fille du roi.

Toute l'armée se mit en marche, guidée par Tissapherne, qui faisait fournir des vivres ; Ariée, Tissapherne et Orontas marchaient et campaient ensemble avec les troupes qu'ils commandaient. Les Grecs, qui se méfiaient de ces trois généraux, marchaient séparément sous la conduite de leurs guides, et posaient toujours leur camp à environ une parasange de celui des Perses. Les chefs des deux nations s'observaient mutuellement, comme s'ils eussent été ennemis ; quelquefois aussi les soldats en venaient aux coups pour le bois et le fourrage : de là naquit une haine réciproque.

Après trois jours de marche, l'armée arriva à la muraille Médique et la traversa. « Cette muraille, dit Xénophon (*), était bâtie de briques cuites jointes avec du bitume ; sa largeur

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. II, chap. 3, § 14.

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. II, chap. 4, § 12. Nous avons parlé de cette muraille, ci-devant page 7, colonne 1^{re}.

était de vingt pieds, et sa hauteur de cent.»

L'armée fit ensuite huit parasanges en deux marches, et traversa deux canaux sur des ponts. On arriva aux bords du Tigre. Le lendemain matin, à la pointe du jour, les Grecs passèrent ce fleuve sur un pont de trente-sept bateaux; ils firent vingt parasanges en quatre jours, et se trouvèrent sur les bords du Physcus (*). En cet endroit était une ville considérable nommée *Opls* (**), où les Grecs rencontrèrent un frère naturel de Cyrus et d'Artaxerxès, qui allait au secours de ce dernier avec une armée nombreuse qu'il lui amenait de Suse et d'Ecbatane. Après avoir fait trente parasanges en six jours, les Grecs arrivèrent à des villages qui appartenaient à Parysatis. Tissapherne voulant insulter à la mémoire de Cyrus, que cette princesse aimait tendrement, permit aux Grecs de les piller, mais il défendit de faire des esclaves. On trouva dans ces villages beaucoup de blé, de bétail et d'effets. Les Grecs se retrouvèrent alors de nouveau sur les bords du Tigre; de l'autre côté de ce fleuve était la ville de *Cænæ* (***), dont les habitants apportaient à l'armée, sur des radeaux faits avec des peaux, du pain, du vin et du fromage. Les troupes atteignirent ensuite le fleuve du Zab et séjournèrent trois jours sur ses bords.

La défiance qui existait entre les Perses et les Grecs augmentant toujours, Cléarque eut avec Tissapherne

une explication, à la suite de laquelle il se rendit auprès de ce satrape accompagné des principaux chefs des Grecs et d'environ deux cents soldats. Arrivés au camp de Tissapherne, les Perses les massacrèrent tous, à l'exception des généraux, qui furent conduits à Artaxerxès, par l'ordre duquel on leur trancha la tête. Un Grec échappa au massacre, blessé au ventre et tenant ses entrailles dans ses mains; il apprit à ses compatriotes tout ce qui s'était passé. Les Grecs coururent aussitôt aux armes, s'attendant toujours à être attaqués; mais ils ne virent paraître qu'Ariée, Artabaze et Mithridate, qui avaient témoigné une grande fidélité à Cyrus. Ces chefs étaient suivis de trois cents Perses armés de corselets; quand ils furent à la portée de la voix, Ariée dit: « Grecs, Cléarque ayant été convaincu d'avoir violé ses serments et les articles de la paix, a été justement puni de mort, tandis que Proxène et Ménon, qui ont découvert ses desseins, sont en grand honneur. Quant à vous, le roi exige vos armes, car il dit qu'elles sont à lui, puis qu'elles appartenaient à Cyrus son esclave. » Après quelques pourparlers, Ariée se retira avec son escorte.

LES GRECS ÉLISENT D'AUTRES GÉNÉRAUX. ILS SONT HARCELÉS DANS LEUR MARCHÉ PAR MITHRIDATE ET PAR TISSAPHERNE.

Les Grecs, privés de leurs généraux et de leurs principaux officiers, se trouvèrent dans une grande perplexité. Ils étaient sans guides, environnés d'un grand nombre de nations ennemies, et trahis même par les Perses qui avaient servi sous Cyrus; ils comprirent la nécessité de choisir d'abord de nouveaux chefs. L'élection achevée, ils brûlèrent les voitures, les tentes et tout le bagage qui n'était pas absolument indispensable et qui aurait pu les gêner. Pendant qu'ils prenaient leur repas, Mithridate arriva avec environ trente cavaliers, et leur représenta l'impossibilité où ils étaient de retourner dans leur

(*) Cette rivière est nommée *Torna* dans une marche d'Héraclius; aujourd'hui on l'appelle *Odorneh*. Voyez *Historia miscella*, attribuée à Paul Diacre, pag. 558 de l'édition de Canisius, et d'Anville, *Géographie ancienne*, pag. 472 de l'édition de M. de Manne.

(**) Cette ville portait sous les Stéucides le nom d'*Antiochia*. Voyez l'ouvrage que je viens de citer, pag. 472 et 473.

(***) Un lieu nommé *Senn* et *El-Senn* paraît occuper l'emplacement de l'ancienne *Cænæ*. Voyez d'Anville, *Géographie ancienne*, p. 417 de l'édition de M. de Manne.

patrie sans le consentement d'Artaxerxès. Ces paroles le rendirent suspect; d'ailleurs, on remarqua en sa compagnie un homme attaché à Tissapherne, pour veiller à sa conduite. Les Grecs décidèrent alors de n'admettre aucun envoyé de la part des Perses, parce que dans leurs entrevues ils corrompaient toujours quelques hommes.

Les troupes grecques ayant passé le fleuve du Zab, marchèrent en ordre de bataille, les bêtes de somme au milieu, avec ceux qui les conduisaient. On n'avait pas encore fait beaucoup de chemin, que parut de nouveau Mithridate, avec deux cents chevaux et quatre cents archers et frondeurs. Ce chef allait au-devant des Grecs comme leur ami; mais, quand il fut près d'eux, soudain la cavalerie et les gens de pied tirèrent leurs flèches, les frondeurs lancèrent des pierres; quelques-uns des Grecs furent blessés, et l'arrière-garde souffrit sans pouvoir se venger, car les archers de Crète ne tiraient pas si loin que les Perses. Xénophon, nouvellement élu général par les Grecs, se mit à poursuivre les troupes de Mithridate, mais il ne put les atteindre. Les cavaliers perses lançaient des traits en arrière, et blessaient leurs ennemis, même en fuyant.

Sur l'avis de Xénophon, les Grecs formèrent un corps de deux cents frondeurs et un petit escadron de cinquante chevaux, pour les opposer à la cavalerie et aux gens de trait des Perses.

Quelques jours après, Mithridate parut avec mille chevaux et quatre mille archers et frondeurs, que Tissapherne lui avait accordés sur la promesse qu'il avait faite de lui livrer les Grecs. Ceux-ci venaient de passer un ravin, et n'en étaient éloignés que de huit stades, lorsque Mithridate le traversa avec les troupes qu'il commandait. On avait donné ordre à un certain nombre de peltastes et d'hoplites et à la cavalerie de marcher droit aux Perses, de les poursuivre hardiment, en les assurant qu'on enverrait après eux, pour les soutenir, un nombre de troupes suffisant. Les Perses ne soutinrent point

le choc des Grecs, et s'enfuirent vers le ravin.

Mithridate se retira après cet échec, et les Grecs ayant marché le reste du jour sans être inquiétés, arrivèrent sur les bords du Tigre, à Larisse, puis à Mespila (*).

A quatre parasanges au delà de cette dernière ville, Tissapherne se montra avec sa cavalerie, à laquelle il avait joint les troupes que lui avait données le roi; celles d'Orontas, les Perses qui avaient suivi Cyrus à son expédition, et les corps que le frère du roi avait amenés de Suse et d'Ecbatane. Toutes ces forces réunies faisaient une armée très-considérable. Tissapherne envoya quelques-uns de ses bataillons contre les Grecs, mais il n'osa point engager l'attaque. Cependant il ordonna à ses gens de trait de se servir de l'arc et de la fronde. Les frondeurs et les archers grecs ayant fait leur décharge, Tissapherne se retira promptement hors de la portée du trait. Le reste du jour, les Grecs continuèrent leur route, et furent suivis par les Perses, qui n'osèrent point les inquiéter, car les frondes des Rhodiens portaient plus loin que celles des Perses, et même que les flèches de la plupart de leurs archers. Les Grecs trouvèrent dans les villages beaucoup de cordes d'arcs, et du plomb, dont ils firent usage pour les frondes.

Lorsque les Grecs eurent établi leur camp, les Perses se retirèrent; et, quand ils se remirent en route, Tissapherne les suivit en les harcelant de loin. Au bout de quelques jours de marche, les Grecs aperçurent un palais entouré de plusieurs villages. Il fallait, pour s'y rendre, passer des collines élevées. Les Grecs virent ces collines avec plaisir, parce que les forces des Perses consistaient en cavalerie, et ne pouvaient être à craindre que dans les plaines. Lorsqu'au sortir du plat pays, les Grecs eurent monté sur la première colline, et qu'ils en furent descendus pour gravir la suivante, les habitants

(*) Voyez ce que Xénophon dit de ces deux villes, ci-devant pag. 85, note.

du pays parurent, et on les força, à coups de fouet, de faire pleuvoir sur les Grecs, d'un lieu élevé, une grêle de dards, de pierres et de flèches. Ils blessèrent beaucoup de monde, et eurent l'avantage sur les troupes légères, qui furent obligées de se mettre à couvert au milieu des hoplites. Ceux-ci, se voyant pressés de la sorte, tâchèrent de poursuivre l'ennemi; mais, comme ils étaient pesamment armés, ils eurent bien de la peine à parvenir au sommet de la colline; et les habitants du pays firent, en les voyant approcher, une prompte retraite. Les Grecs trouvèrent la même difficulté à passer la seconde colline. Ils résolurent, par cette raison, de ne point faire descendre de la troisième colline les troupes pesamment armées avant d'avoir envoyé des troupes légères sur la montagne qui commandait la position des Perses. Quand ces troupes l'eurent gagnée, les habitants se retirèrent, de crainte d'être eux-mêmes coupés. Les Grecs continuèrent à marcher de cette manière le reste du jour, et arrivèrent aux villages groupés autour du palais dont nous avons parlé.

Ils séjournèrent trois jours en ce lieu, à cause des blessés, et parce qu'ils y trouvèrent quantité de provisions destinées au satrape de la province; de la farine de froment, du vin, et beaucoup d'orge pour les chevaux. Le quatrième jour, ils descendirent dans la plaine. Tissapherne les ayant atteints avec ses troupes, les força d'interrompre leur marche, et de camper au premier village qu'ils rencontrèrent, car ils avaient beaucoup d'hommes qui ne pouvaient pas prendre part au combat; les uns, parce qu'ils portaient des blessés; et d'autres, parce qu'ils étaient chargés des armes de ceux-ci. Mais lorsqu'ils furent cantonnés, les Perses s'étant avancés vers le village pour tenter une escarmouche, les Grecs eurent sur eux un grand avantage. Quand la nuit approcha, dit Xénophon (*), les Perses crurent qu'il

était temps de se retirer, car ils campaient toujours à soixante stades au moins des Grecs, de peur d'être attaqués. Les armées des Perses redoutaient beaucoup les surprises nocturnes, parce que, pendant la nuit, les chevaux étaient liés, et avaient la plupart du temps les pieds retenus dans des entraves. S'il survenait une alerte, il fallait placer la housse sur le cheval, le brider, et que le cavalier mît son corselet, avant que de monter: toutes choses difficiles à exécuter la nuit, surtout dans un moment de tumulte et de confusion.

Quand les chefs des Grecs s'aperçurent que les Perses avaient l'intention de se retirer, ils firent crier par un héraut, de manière à être entendu de l'ennemi, qu'on se tint prêt à marcher. Là-dessus, les Perses attendirent quelque temps. Mais, au déclin du jour, ils partirent, croyant qu'il était dangereux de marcher et de se rendre au camp dans les ténèbres. Lorsque les Grecs furent assurés de leur retraite, ils décampèrent aussi, et firent environ soixante stades. Les deux armées se trouvèrent alors à une si grande distance l'une de l'autre, que les Perses ne parurent ni le lendemain ni le surlendemain. Mais le quatrième jour, étant parvenus à gagner de l'avance, ils s'emparèrent d'une hauteur qui dominait le chemin par où les Grecs devaient passer. Chrisophe de Lacédémone, voyant ce sommet occupé par les Perses qui l'avaient prévenu, chargea Xénophon de les en déloger. Celui-ci s'étant aperçu que, du sommet de la montagne qui dominait l'armée grecque, il y avait un chemin qui conduisait à la hauteur occupée par les Perses, marcha avec toute la diligence possible vers ce chemin. Aussitôt que les Perses virent Xénophon aller du côté de la hauteur qui dominait leur position, ils y coururent aussi. Les Grecs jetaient de grands cris pour encourager les leurs, et les soldats de Tissapherne en faisaient autant. Les Grecs ayant atteint les premiers le sommet de la montagne, les Perses tournèrent le dos, et s'enfuirent. Tissapherne et

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. III, ch. 4, § 34.

Ariée s'éloignèrent avec leurs troupes, et prirent un autre chemin. Chirisophe descendit alors dans la plaine, et campa dans un village, où l'on trouva des provisions en abondance. Il y avait aussi dans cette plaine beaucoup d'autres villages fort riches, le long du Tigre.

LES GRECS PASSES LES MONTAGNES DES
CARDUQUES.

Vers le soir, les Perses parurent tout à coup, et taillèrent en pièces quelques Grecs qui s'étaient écartés pour piller. Les Grecs prirent plusieurs troupeaux de bétail, que des gens de la campagne étaient occupés à faire passer de l'autre côté du fleuve. Cependant ils se trouvaient dans une position très-difficile. « D'un côté, dit Xénophon, ils étaient arrêtés par des montagnes excessivement élevées, et de l'autre, par un fleuve si profond, qu'on n'apercevait pas seulement au-dessus de l'eau le bout des piques avec lesquelles on le sondait. » L'armée, contrainte de retourner sur ses pas, et de suivre le chemin qui menait à Babylone, arriva à des villages qui n'avaient point été brûlés. Les généraux grecs se firent amener alors les prisonniers, et les questionnèrent sur les pays environnants. Les prisonniers dirent qu'il y avait au midi un chemin qui conduisait à Babylone et en Médie, et qui était celui que l'armée avait suivi en venant; que, vers l'orient, il y en avait un autre qui menait à Suse et à Ecbatane; qu'à l'occident, de l'autre côté du fleuve, il y en avait un troisième qui menait en Lydie et en Ionie, et que celui qui était au nord conduisait à travers les montagnes occupées par les Carduques (*), peuple belliqueux qui n'était point encore soumis au roi de Perse. Ils ajoutèrent, pour effrayer les Grecs, que le roi étant entré dans leur pays avec une armée de cent vingt mille hommes, il n'en était pas revenu un seul, à cause de la difficulté des lieux; mais que, lorsque

ces peuples étaient en paix avec le satrape qui commandait dans la plaine, il y avait un commerce réciproque entre les deux nations. Alors les généraux grecs firent mettre à part les prisonniers qui avaient connaissance de chaque pays, sans découvrir quelle route ils avaient dessein de prendre. Cependant, ils avaient jugé nécessaire de traverser les montagnes des Carduques, parce que les prisonniers leur avaient appris qu'au sortir de ces montagnes, ils entreraient en Arménie, pays vaste et fertile, et que, de là, ils pourraient se rendre facilement partout où ils auraient l'intention d'aller. Comme ils voulaient empêcher les Carduques d'être instruits du dessein qu'ils avaient de pénétrer dans leur pays, et occuper les hauteurs avant que ceux-ci s'en fussent emparés, ils s'y prirent de la manière suivante. Vers le temps de la dernière veille, et lorsqu'il restait encore assez de nuit pour traverser la plaine dans l'obscurité, les Grecs décampèrent et arrivèrent à la montagne à la pointe du jour. Chirisophe marchait à la tête de l'armée, et Xénophon le suivait à l'arrière-garde. Chirisophe gagna le sommet avant que d'être aperçu des Carduques, et marchant ensuite en avant, toujours suivi de la partie de l'armée qui avait franchi les hauteurs, il parvint aux villages situés dans les vallons et les enfoncements des montagnes.

Les Carduques abandonnèrent alors leurs habitations, et se sauvèrent sur les montagnes avec leurs femmes et leurs enfants. Les Grecs trouvèrent dans les maisons des vivres en abondance, et toutes sortes d'ustensiles de cuivre qu'ils s'abstinrent de piller. Ils ne poursuivirent même pas les habitants. Ils se flattaient qu'étant ennemis du roi de Perse, ils les laisseraient passer à travers leur pays sans les inquiéter. Les Carduques ne répondirent pas aux avances que leur firent les Grecs; et comme l'arrière-garde descendait des montagnes dans les villages, et qu'il faisait déjà nuit, parce que le chemin était étroit, l'armée avait employé toute la journée à mon-

(*) Aujourd'hui on les appelle Curdes.

ter et à descendre, ils attaquèrent les traîneurs, en tuèrent quelques-uns, et en blessèrent d'autres à coups de pierres et de flèches. Ils n'étaient encore qu'un petit nombre, les Grecs étant entrés chez eux à l'improviste; autrement, une grande partie de l'armée aurait couru risque de périr. Les Grecs passèrent la nuit dans les villages; les Carduques allumèrent des feux tout alentour sur les montagnes, et des deux côtés on s'observa.

Les troupes grecques étant parties le matin, passèrent tout le jour à combattre et à faire halte. Le lendemain il y eut un grand orage; cependant il fallut continuer la route, parce que les vivres manquaient. Chirisophe conduisait l'avant-garde, et Xénophon l'arrière-garde. Les ennemis profitèrent du peu de largeur des chemins pour attaquer les Grecs avec vigueur, et ils firent voler sur eux une grêle de pierres et de traits. Quand les Grecs furent arrivés au lieu où ils avaient dessein de camper, leurs chefs se firent amener sur-le-champ les prisonniers, et on leur demanda, à chacun en particulier, s'ils connaissaient un autre chemin que celui qu'on voyait. L'un d'eux, quoique menacé de la torture, répondit qu'il n'en savait point d'autre. Comme on ne put rien tirer de lui, on l'égorgea à la vue de son compagnon. Celui-ci répondit que cet homme avait caché la vérité, parce qu'une de ses filles était mariée du côté où se trouvait le chemin, et qu'il conduirait les Grecs par une route où les bêtes de somme pourraient aussi aller. Il ajouta que cette route serait impraticable, si l'on ne s'assurait d'avance d'une certaine hauteur. Quelques volontaires s'étant offerts pour cette expédition, on leur ordonna de prendre de la nourriture, et de se mettre en chemin avec le guide lié. Ils partirent environ deux mille hommes; et, malgré une pluie très-violente, Xénophon marcha à la tête de l'arrière-garde vers la route qui était devant lui, afin d'attirer de ce côté l'attention des Carduques, et de cacher, autant qu'il serait possible, la marche du détachement. Quand Xé-

nophon fut arrivé avec l'arrière-garde à un ravin qu'il fallait traverser pour gravir la montagne, les Carduques firent rouler d'en haut des pierres rondes d'une grosseur prodigieuse, et beaucoup d'autres, les unes plus petites, les autres plus grandes, qui, venant à se briser contre les rochers, en faisaient voler les éclats avec la même violence que si on les eût lancés avec la fronde, de sorte qu'il était absolument impossible d'approcher du chemin. Les Carduques ne cessèrent point de rouler des pierres toute la nuit. Cependant les Grecs qui marchaient avec le guide, surprisent les Carduques qui gardaient la hauteur, en tuèrent plusieurs, et poussèrent les autres dans des précipices.

A la pointe du jour, ils se mirent en ordre, et marchèrent en silence aux ennemis qui occupaient une autre éminence voisine; et, comme il faisait un brouillard épais, ils arrivèrent près d'eux avant que ceux-ci s'en fussent aperçus. Aussitôt la trompette sonna, et les Grecs commencèrent l'attaque en jetant de grands cris. Les Carduques ne soutinrent pas le choc; ils s'enfuirent et abandonnèrent la défense du chemin. Comme ils étaient fort agiles, il y en eut peu de tués. Chirisophe, entendant la trompette, monta sur-le-champ avec ses troupes par le chemin escarpé qui était devant lui. Les autres généraux prirent des sentiers détournés, chacun à l'endroit où il se trouva. Comme le chemin qu'avait pris le guide était le plus commode pour les bêtes de somme, Xénophon le suivait avec l'arrière-garde partagée en deux corps, le bagage entre deux. Il rencontra dans sa marche une hauteur qui dominait la route et que les Carduques occupaient. Les Grecs s'étant mutuellement encouragés, marchèrent vers cette hauteur en colonnes, laissant toutefois aux Carduques une issue pour se retirer : ceux-ci voyant les Grecs qui approchaient, s'enfuirent sans tirer de flèches et sans lancer de pierres. Les Grecs ayant aperçu devant eux une autre colline occupée de même par les habitants du pays, s'en

emparèrent. Il en restait encore une troisième, beaucoup plus escarpée : c'était celle qui dominait le poste où la garde des Carduques avait été surprise la nuit précédente. Lorsque les Grecs s'en furent approchés, les Carduques l'abandonnèrent sans combattre, ce qui fit supposer qu'ils craignaient de se voir investis. Mais la vérité était que ces gens ayant vu du haut de la colline ce qui se passait derrière, s'étaient retirés avec précipitation, pour tomber sur l'arrière-garde des Grecs.

Xénophon monta avec les plus jeunes soldats sur le sommet de cette colline, afin de donner aux officiers qu'il avait laissés derrière lui le temps de le joindre ; il ordonna aux autres corps de le suivre lentement, et de se tenir ensuite en ordre de bataille dans un endroit uni, près du chemin, lorsqu'ils seraient tous rassemblés. Il n'eut pas plutôt donné ces ordres, qu'il apprit que les troupes placées sur la première colline en avaient été chassées avec perte. Après cet avantage, les Carduques se postèrent sur une colline opposée à celle où était Xénophon. Celui-ci leur proposa une trêve, et redemanda les morts. Ils promirent de les rendre, à condition qu'on ne mettrait point le feu aux villages. Xénophon y consentit. Lorsque les Grecs commencèrent à descendre du haut de la colline pour rejoindre ceux des leurs qui étaient en ordre de bataille, les Carduques avancèrent en grand nombre et en tumulte. Après avoir gagné le haut de la colline que Xénophon venait de quitter, ils en firent rouler des pierres ; un soldat eut la jambe cassée.

Les troupes grecques se trouvant toutes réunies, se logèrent dans un grand nombre de belles maisons, où il y avait des vivres en abondance, et une telle quantité de vin, qu'on le gardait dans des citernes enduites de chaux. Le jour suivant, les Grecs marchèrent sans guide ; et les Carduques, en combattant, et en s'emparant d'avance des défilés, faisaient leurs efforts pour les empêcher d'avancer. Quand les Carduques fermaient le passage à l'avant-garde, Xénophon mon-

taut par derrière les montagnes, et, tâchant de gagner une position qui dominât celles qu'ils occupaient, il ouvrait le passage. S'ils attaquaient l'arrière-garde, Chirisophe tâchait aussi de gagner les hauteurs, et levait l'obstacle. Quelquefois les Carduques incommodaient beaucoup les Grecs à la descente des montagnes, car ils étaient très-agiles ; et, quoiqu'ils approchassent de très-pres, ils échappaient facilement, n'ayant d'autres armes qu'un arc et une fronde. Ils étaient excellents archers. Leurs arcs, dit Xénophon (*), avaient près de trois coudées, et leurs flèches plus de deux. Quand ils voulaient en décocher, ils tiraient à eux la corde vers la partie inférieure de l'arc, avançant le pied gauche, afin d'être plus fermes. Ces flèches perçaient les boucliers et les corselets. Les Grecs les arrachaient pour s'en servir comme de dards, en y attachant une courroie.

Ce jour-là, les Grecs logèrent dans des villages situés au-dessus de la plaine qui s'étend jusqu'aux bords du Centrites (**). Cette rivière, qui a deux pléthres de largeur, et qui sépare l'Arménie du pays des Carduques, est éloignée de six à sept stades des montagnes de cette contrée. L'armée grecque avait mis à traverser le pays des Carduques sept jours, pendant lesquels il fallut combattre continuellement ; toutes les attaques du roi et de Tissapherne, dit Xénophon (***), n'étaient rien, comparées aux fatigues et aux dangers de cette marche. Les Grecs, se voyant délivrés de tous ces maux, s'abandonnèrent aux douceurs du sommeil. Mais aussitôt que le jour parut, ils aperçurent de l'autre côté de la rivière de la cavalerie armée de pied

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. IV, ch. 2, § 28.

(**) Suivant l'opinion de d'Anville (*Géographie ancienne*, t. II, p. 323 de l'édition de M. de Manne), le Centrites est le Khabour, qu'il ne faut pas confondre avec l'ancien Chaboras, également appelé aujourd'hui Khabour.

(***) *Expédition de Cyrus*, liv. IV, ch. 3, § 2.

en cap, et, derrière cette cavalerie, un corps d'infanterie rangée en bataille sur les hauteurs. Ces troupes étaient composées d'Arméniens, de Mygdoniens et de Chaldéens (*). La hauteur sur laquelle ils se tenaient en bataille, n'était éloignée du fleuve que de trois à quatre plèthres. On ne voyait qu'un seul chemin qui conduisit à la hauteur. Les Grecs tentèrent le passage de la rivière vis-à-vis de ce chemin; mais il se trouva qu'ils avaient de l'eau au-dessus des mamelles, et que l'inégalité du fond de la rivière, que de gros cailloux rendaient très-glissant, les mettait dans l'impossibilité de tenir leurs armes dans l'eau. Ceux qui l'essayaient étaient emportés par la rapidité du courant; et ceux qui les mettaient sur leur tête étaient exposés nus aux flèches et aux traits. Les Grecs se retirèrent en conséquence, et campèrent sur les bords de la rivière.

Un grand nombre de Carduques en armes s'étaient rassemblés sur leurs montagnes. Les Grecs furent bien découragés en voyant, d'un côté, une rivière profonde et des troupes nombreuses qui en défendaient le passage, et, de l'autre, les Carduques prêts à fondre sur eux. Ils passèrent ce jour et la nuit suivante dans de grandes inquiétudes. Xénophon nous apprend qu'il eut alors un songe (**). Il s'imaginait être dans des entraves, et que ces entraves étant venues à se briser d'elles-mêmes, il s'était vu en liberté d'aller partout où il voulait. Il alla trouver Chirisophe au point du jour; et, après lui avoir dit qu'il se flattait que tout irait bien, il lui fit part du songe qu'il avait eu. Chirisophe s'en réjouit; et lorsque l'aurore parut, tous les généraux offrirent un sacrifice qui fut favorable dès la première victime. Les généraux et les officiers se rendirent ensuite à leurs quartiers,

pour ordonner aux troupes de prendre leur repas. Tandis que Xénophon prenait le sien, deux jeunes hommes accoururent à lui, car on savait que chacun avait la liberté de l'aller trouver pendant ses repas, et de le faire éveiller pour lui communiquer les choses qui intéressaient l'armée. Ces jeunes gens lui apprirent que, pendant qu'ils étaient occupés à rassembler du menu bois pour faire du feu, ils avaient aperçu de l'autre côté de la rivière, au milieu des rochers qui s'étendaient jusque sur ses bords, un vieillard avec une femme et des servantes qui cachaient dans le creux d'un rocher un sac qui paraissait plein de hardes; qu'ils avaient cru pouvoir passer d'autant plus sûrement la rivière que ce lieu était inaccessible à la cavalerie ennemie. S'étant donc déshabillés, et tenant à la main leurs poignards, ils se jetèrent à la nage; mais la rivière étant guéable, ils se trouvèrent de l'autre côté sans avoir eu de l'eau jusqu'à la ceinture.

Aussitôt Xénophon fit lui-même des libations; et ayant ordonné qu'on versât du vin à ces jeunes gens, il leur dit d'adresser leurs actions de grâces aux dieux qui leur avaient découvert ce passage. Xénophon les mena ensuite à Chirisophe, auquel ils firent le même rapport. Les deux généraux ordonnèrent aux soldats de tenir leurs bagages prêts; et ayant fait assembler les officiers, ils délibérèrent avec eux sur la manière la plus avantageuse de passer la rivière. Il fut résolu que Chirisophe conduirait l'avant-garde, et traverserait la rivière avec la moitié de l'armée, suivie du bagage et de ceux qui en prenaient soin; tandis que Xénophon resterait en deçà avec l'autre moitié. Ces mesures prises, on se mit en marche sous la conduite des deux jeunes gens, longeant la rivière à gauche, afin de gagner le gué qui était éloigné d'environ quatre stades.

Pendant que les Grecs marchaient le long de la rivière, la cavalerie arménienne s'avancait toujours à la même hauteur sur la rive opposée. Arrivées au gué, les troupes passeront par co-

* (*) Ces Chaldéens étaient un peuple libre du Pont; on les appelait aussi *Chalybes*. Ils passaient pour braves; leurs armes étaient la lance et un bouclier d'osier.

(**) *Expédition de Cyrus*, liv. iv, chap. 3, § 8.

l'homme. Cependant les prêtres offraient des sacrifices sur le bord de la rivière, tandis que les soldats voyaient pleuvoir autour d'eux une grêle de flèches et de pierres, dont aucune ne porta.

Chrisophe entra donc dans la rivière avec ses troupes. Quant à Xénophon, il prit les plus alertes de l'arrière-garde, et courut de toutes ses forces vers le passage opposé au chemin qui conduisait aux montagnes d'Arménie, faisant semblant de vouloir passer la rivière en cet endroit. La cavalerie arménienne, qui marchait le long du fleuve, voyant Chrisophe passer avec beaucoup de facilité, et Xénophon courir en arrière avec ses troupes, lâcha pied dans la crainte d'être enveloppées, et s'enfuit avec précipitation vers le chemin qui conduisait, par les hauteurs, des bords du fleuve dans l'intérieur du pays. Quand les cavaliers eurent gagné ce chemin, ils gravirent la montagne. Chrisophe ne poursuivit point la cavalerie, mais il alla aux troupes postées sur la hauteur, près du fleuve. Celles-ci voyant leur cavalerie en fuite, et les hoplites qui se disposaient à les attaquer, abandonnèrent la colline qui dominait le fleuve.

Xénophon ayant remarqué que tout allait bien de l'autre côté de la rivière, retourna au plus vite vers l'armée qui passait, car on voyait déjà les Carduques descendre dans la plaine pour tomber sur l'arrière-garde. Le bagage des Grecs passait encore avec les valets, lorsque Xénophon ordonna aux capitaines de partager leurs compagnies en deux corps de vingt-cinq hommes chacun, et de marcher ainsi contre les Carduques.

Ceux-ci voyant l'arrière-garde réduite à un petit nombre par le départ des hommes qui avaient soin du bagage, accoururent en chantant. Mais Chrisophe envoya à Xénophon les pelastes, les frondeurs et les archers, et leur enjoignit de lui obéir en tout. Dès que celui-ci les vit descendre de la montagne, il leur fit dire de se tenir sur le bord de la rivière, sans la passer, et que, lorsqu'il commencerait

lui-même à la traverser avec ses troupes, ils s'avanceraient vis-à-vis de lui, les uns à droite, les autres à gauche, la main sur la courroie de leurs javelots, et la flèche sur l'arc, comme s'ils avaient dessein de passer la rivière, sans toutefois s'y engager bien avant.

Les Carduques s'étant aperçus que presque tous les Grecs avaient passé la rivière, et qu'il n'en restait plus qu'un petit nombre, les attaquèrent avec la fronde et l'arc; mais les Grecs courant à eux, ils ne purent soutenir le choc; car bien que leur armure suffit pour une attaque et une retraite soudaines sur leurs montagnes, cependant elle n'était point propre à un combat d'homme à homme. (*) Après avoir mis les Carduques en fuite, les Grecs, qui se trouvaient encore de l'autre côté, passèrent la rivière à la hâte.

LES GRECS TRAVERSANT L'ARMÉNIE.

L'armée marcha en ordre de bataille, et fit cinq parasanges dans la plaine d'Arménie. Il n'y avait pas de villages dans les environs du Centrites, à cause des guerres continuelles que se faisaient les Perses et les Carduques. L'armée atteignit un gros bourg, où l'on remarquait un palais destiné au satrape de la province, et dont presque toutes les maisons avaient des tours. On y trouva beaucoup de provisions. Les Grecs passèrent ensuite au-dessus des sources du Tigre et arrivèrent au Téléboas (**), petite rivière agréable, sur les bords de laquelle se trouvaient de nombreux villages. On appelait ce pays, dit Xénophon, l'*Arménie occidentale* (***); Tiribaze en était gouverneur. Ce satrape était fort aimé d'Ar-

(*) Voyez Xénophon, *Expédition de Cyrus*, liv. iv, chap. 3, § 31.

(**) On croit que cette rivière est l'*Arsanias* de Plutarque, de Plinie, de Tacite et de Dion Cassius. Voyez Rennel, *Illustrations of the History of the expedition of Cyrus*, pag. 207.

(***) *Expédition de Cyrus*, liv. iv, chap. 4, § 4.

taxerres. Quand il se trouvait à la cour, nul autre que lui n'aidait au roi à monter à cheval. Il alla au-devant de l'armée avec de la cavalerie, et fit dire par un interprète qu'il voulait parler aux chefs. Les généraux y consentirent, et s'étant avancés à portée de la voix, ils lui demandèrent ce qu'il souhaitait. Il répondit qu'il s'engagerait par un traité à ne faire aucun mal aux Grecs, pourvu qu'ils ne brûlassent point les maisons, et se contentassent de prendre les provisions dont ils auraient besoin. Les généraux acceptèrent ces conditions, et le traité fut conclu.

Les Grecs s'avancèrent ensuite à travers la plaine, Tiribaze les suivant avec ses forces. L'armée arriva à un palais entouré de villages où les vivres étaient en abondance. On y trouva du bétail, du blé, d'excellent vin vieux, des raisins secs, et toutes sortes de légumes. Cependant quelques soldats, qui s'étaient écartés de leur cantonnement, rapportèrent qu'ils avaient aperçu une armée, et que la nuit on voyait beaucoup de feux. Les généraux croyant qu'il était plus sûr de réunir les troupes, que de les tenir dispersées dans les villages, les rassemblèrent et les firent camper en plein air. Il tomba la nuit une si grande quantité de neige, que les soldats, qui étaient couchés par terre, en furent couverts, ainsi que leurs armes, et les bêtes de somme se trouvèrent tellement engourdies, qu'on eut de la peine à les faire lever. C'était, dit Xénophon (*), une situation bien triste que celle de ces hommes ainsi étendus et cachés sous la neige. Pour lui, ayant eu le courage de se lever sans son habit de dessus et de fendre du bois, bientôt quelques hommes se levèrent aussi, et voulant se rendre agréables à leur général, ils prirent le bois et le fendirent. D'autres soldats se levèrent encore, allumèrent du feu, et se frottèrent avec du saindoux, de l'huile de sésame, d'amandes amères et

de térébinthe, qui étaient en grande quantité dans le pays. On trouva aussi un onguent agréable, où toutes ces drogues entraient.

Les généraux résolurent ensuite de cantonner de nouveau l'armée dans les villages. Les soldats retournèrent alors avec plaisir, et en poussant de grands cris, dans les maisons où ils devaient trouver des vivres. Mais ceux qui y avaient mis le feu en les quittant, furent justement punis et campèrent en plein air, exposés à toute la rigueur du froid. On envoya cette nuit-là un détachement vers les montagnes, à l'endroit où les soldats qui s'étaient écartés de l'armée disaient avoir aperçu des feux.

Le chef du détachement dit qu'il n'avait point vu de feux, mais qu'il amenait un prisonnier. Cet homme, dit Xénophon (*), avait un arc et un carquois à la façon des Perses, avec une sagaris semblable à celles que portent les Amazones. Interrogé sur son pays, il répondit qu'il était Perse et appartenait à l'armée de Tiribaze, dont il s'était éloigné pour chercher des vivres. Les généraux grecs s'enquirent ensuite des forces de cette armée, et du motif pour lequel on l'avait réunie. Le Perse répondit qu'indépendamment de ses propres troupes, Tiribaze avait à sa solde des Chalybes et des Taoques, et qu'il voulait attaquer les Grecs dans les défilés, où il n'y avait qu'un seul passage.

Les généraux grecs, pour empêcher Tiribaze d'exécuter le dessein qu'il avait formé, réunirent l'armée, et, ayant laissé une garde dans le camp, ils partirent avec le prisonnier qui leur servait de guide. Après avoir franchi le haut des montagnes, les peltastes, qui formaient l'avant-garde des Grecs, découvrirent le camp des Perses et y coururent avec de grands cris, sans attendre l'infanterie pesamment armée. Les troupes de Tiribaze s'enfuirent en entendant les cris des peltastes. Les Grecs leur tuèrent cependant

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. iv, ch. 4, § 11.

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. iv, ch. 4, § 16.

quelques hommes, et prirent environ vingt chevaux, avec la tente de Tiribaze, où l'on trouva des lits à pieds d'argent et des vases à boire; on fit aussi quelques prisonniers qui étaient les boulangers et les échantons de Tiribaze.

Le lendemain, les Grecs partirent, pour ne pas donner aux ennemis le loisir de rallier leurs forces et de s'emparer des défilés. Le bagage étant prêt, ils se mirent en marche au milieu d'une neige profonde, sous la conduite de plusieurs guides, et ayant passé le même jour la hauteur sur laquelle Tiribaze avait dessein de les attaquer, ils campèrent. L'armée marcha ensuite pendant trois jours le long de l'Euphrate sans rencontrer d'habitations, et passa ce fleuve. Les hommes n'avaient de l'eau que jusqu'à la ceinture. Les Grecs firent après cela quinze parasanges en trois jours à travers une plaine couverte de beaucoup de neige. « La troisième marche, dit Xénophon (*), fut très-pénible, parce que nous avions en face le vent du nord dont nous étions brûlés et gelés. Un devin conseilla de sacrifier au vent. On lui immola des victimes, et la violence avec laquelle il soufflait, parut à tout le monde avoir diminué sensiblement. La neige avait six pieds de profondeur, de sorte qu'il périt un grand nombre d'esclaves, de bêtes de somme, et environ trente soldats. On trouva beaucoup de bois au lieu où l'on campa, et l'on alluma du feu toute la nuit. Comme ceux qui étaient venus tard, n'avaient point de bois, ceux qui étaient arrivés auparavant ne voulurent pas les laisser approcher du feu, qu'ils ne leur eussent fait part du blé ou des autres provisions qu'ils avaient apportées avec eux. Les soldats se partagèrent ce qu'ils avaient. La neige ayant été fondue dans les endroits où l'on avait allumé des feux, il fut possible d'en mesurer la hauteur. »

Le lendemain, on marcha toute la

journée à travers la neige, et beaucoup de soldats furent attaqués de la boulimie (*). Xénophon, qui commandait l'arrière-garde, ayant aperçu des hommes étendus par terre s'informa de leur mal et des moyens d'y porter remède. On lui dit qu'il fallait leur donner quelque chose à manger. Aussitôt qu'ils eurent pris un peu de nourriture, ces soldats se levèrent et continuèrent leur route.

Vers le soir, Chirisophe étant arrivé à un village, rencontra, devant le fort et près de la fontaine, des femmes et des filles qui portaient de l'eau. Elles demandèrent qui ils étaient. L'interprète leur répondit en perse qu'ils allaient trouver le satrape de la part du roi. Les Grecs entrèrent avec les femmes dans le fort, et allèrent trouver le chef du village. Chirisophe se logea dans le fort et dans le village avec tous les soldats qui arrivèrent; mais ceux qui n'eurent pas la force de continuer leur route, passèrent la nuit sans feu et sans aliments; de sorte qu'il en mourut quelques-uns. Des Perses, qui suivaient l'armée grecque dans l'espoir de trouver des occasions de voler, enlevèrent quelques chevaux que la fatigue empêchait de marcher, et se battirent entre eux à qui les aurait. On laissa derrière des soldats qui avaient perdu la vue par l'effet de la blancheur éclatante de la neige, ou les doigts des pieds par la rigueur du froid. On évitait le premier de ces dangers, en portant devant les yeux un morceau d'étoffe noire, et pour empêcher que les pieds ne vissent à geler, on les agitait continuellement, et on ôtait la nuit sa chaussure. Sans cette précaution, les sandales, faites de peaux de bœufs récemment écor-

(*) La boulimie est une maladie qui occasionne une faim excessive. Celui qui en est attaqué doit prendre de la nourriture à de petits intervalles. Il est faible au point de ne pouvoir pas se servir de ses membres; il tombe par terre, devient pâle, a les extrémités froides, l'estomac oppressé et le pouls très-peu sensible. Voyez Larcher, *Expédition de Cyrus dans l'Asie Supérieure*, trad. en français, t. I, p. 294, note.

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. IV, ch. 5, § 3; t. I, p. 292 et 293 de la traduction de Larcher.

chés, s'attachaient aux pieds. Quelques hommes ayant refusé de marcher, Xénophon employa tous les moyens possibles, et même les prières, pour les engager à ne point rester derrière; leur disant que les Perses les suivaient de près et en grand nombre. A la fin il se fâcha; mais ces gens lui dirent de les tuer plutôt, parce qu'ils ne pouvaient continuer leur route. Alors il crut n'avoir rien de mieux à faire que d'épouvanter, si cela était possible, les Perses, de crainte qu'ils ne tombassent sur ces hommes fatigués. La nuit était très-noire, et les Perses s'avançaient avec grand bruit, se querellant l'un l'autre au sujet du butin, lorsque tout à coup les soldats valides de l'arrière-garde fondirent sur eux, tandis que les soldats fatigués frappaient leurs boucliers avec leurs piques en poussant de grands cris. Les Perses effrayés se jetèrent dans le vallon à travers la neige, et ne se firent plus entendre.

Xénophon s'en alla avec le reste des troupes, assurant les malades que le lendemain il leur enverrait du secours; mais il n'eut pas fait quatre stades, qu'il rencontra d'autres soldats qui reposaient dans la neige dont ils étaient couverts, et sans garde ni sentinelle. Xénophon les ayant forcés de se lever, ils lui apprirent que ceux qui étaient en avant ne leur permettaient pas d'avancer. Il continua sa route, et faisant prendre les devants aux plus vigoureux de ses peltastes, il leur ordonna de voir ce qui arrêtait la marche. Ils lui rapportèrent que toute l'armée était couchée dans la neige. Il plaça des sentinelles le mieux qu'il put, et passa la nuit avec ses troupes, sans feu et sans prendre de nourriture. Au point du jour, il envoya les plus jeunes de ses soldats aux malades pour les forcer à se lever et à partir. Cependant Chirisophe dépêcha quelques-uns des siens pour s'informer de la situation de l'arrière-garde, qui entra bientôt dans le village où ce chef était cantonné. Quand les troupes furent réunies, les généraux crurent pouvoir sans danger les disperser dans les villages. Chirisophe resta dans le sien;

les autres se rendirent à ceux qui leur étaient échus par le sort.

Un officier de l'armée prenant avec lui quelques soldats des plus alertes, et courant au village échu à Xénophon, surprit tous les habitants avec leur chef. Il trouva dix-sept jeunes chevaux qu'on nourrissait pour le roi, et qui étaient un tribut des habitants. Il prit aussi la fille du chef du village, mariée depuis neuf jours. Les habitations de ces villageois étaient pratiquées sous terre et avaient une ouverture qui ressemblait à celle d'un puits. On y descendait avec des échelles; mais on avait creusé une entrée pour le bétail. On trouva dans le village des chèvres, des brebis, des vaches et des volatiles. On nourrissait le bétail dans les habitations avec du foin. On trouva aussi du blé, de l'orge, des légumes, et de la bière dans des cuves pleines jusqu'aux bords, où l'on voyait nager l'orge avec des chalumeaux sans noeuds, les uns plus grands, les autres plus petits, dont on se servait pour boire. Cette bière, dit Xénophon (*), était très-forte quand on n'y mettait point d'eau, et semblait très-agréable à ceux qui y étaient accoutumés.

Xénophon fit souper avec lui le chef du village, et le rassura en lui promettant qu'on ne le priverait pas de ses enfants, et que, lorsqu'on partirait, on emplierait sa maison de provisions, pour le dédommager de celles qu'on avait enlevées, pourvu qu'il rendît à l'armée quelque service signalé, en lui servant de guide jusque chez un autre peuple. Il le promit, et, pour donner des preuves de sa bonne volonté, il indiqua les endroits où l'on avait caché du vin. Les soldats se reposèrent cette nuit-là dans leurs différents quartiers, sans perdre de vue le chef du village et ses enfants. Le lendemain, Xénophon le prit avec lui pour aller trouver Chirisophe. Dans tous les villages où il passait, il visitait ceux qui y étaient cantonnés, et partout il les

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. iv, ch. 5, § 27; t. I. p. 301 de la traduction de Larcher.

trouvait dans la joie et faisant bonne chère. Les tables étaient couvertes d'agneaux, de chevreaux, de porcs, de veaux et de volaille, avec des pains en abondance, les uns de froment, les autres d'orge. Quand quelqu'un voulait boire à la santé d'un ami, il le menait à la cuve, où il était obligé de se baisser et de boire, en attirant la liqueur comme un bœuf. Les soldats permirent au chef de village de prendre dans le butin tout ce qu'il désirerait. Mais il n'accepta que ses parents, qu'il emmena avec lui.

Lorsque Xénophon arriva au quartier de Chirisophe, il trouva ce général à table, une couronne de foin sur la tête, et se faisant servir par de jeunes Arméniens, vêtus suivant l'usage du pays. On leur montrait par signes, comme à des sourds, ce qu'on désirait d'eux. Chirisophe et Xénophon s'étant fait beaucoup d'amitiés, demandèrent au chef de village, par le moyen de leur interprète qui parlait la langue perse, en quel pays ils étaient. En Arménie, leur dit-il. Puis il ajouta que le pays voisin était habité par les Chalybes, et indiqua le chemin qui y conduisait. Après cela, Xénophon s'en retourna avec cet homme qu'il ramena dans sa famille, et lui donna un cheval qu'il avait pris quelque temps auparavant, et qui était vieux, en lui recommandant de le rétablir pour le sacrifier au soleil, à qui il avait appris qu'il était consacré. Car il eut peur qu'il ne mourût de la fatigue qu'il avait essuyée dans la route. En même temps il prit pour lui un des jeunes chevaux destinés au roi, et en donna un à chacun des généraux et des capitaines. Les chevaux d'Arménie étaient plus petits que ceux de Perse, mais ils avaient plus de feu. Le chef de village apprit à Xénophon la manière d'attacher des espèces de raquettes aux pieds des chevaux et des bêtes de charge qui marchaient sur la neige; autrement ces animaux y enfonçaient jusqu'au ventre.

Après avoir séjourné huit jours en ces lieux, Xénophon remit le chef de village à Chirisophe pour lui servir de

guide. Cet homme les conduisait à travers la neige, sans être lié. Chirisophe s'étant fâché contre lui, parce qu'il ne le menait pas dans les villages, il répondit qu'il n'y en avait point en ces lieux. Chirisophe le frappa, et ne le fit point lier. La nuit suivante, l'Arménien se sauva.

LES GRECS SE RENDENT A CHRYSOPOLES, D'OÙ ILS PASSENT A SYZANZE ET S'ENGAGENT AU SERVICE DE SEUTHÈS.

Après sept marches, de cinq parasanges chacune, les Grecs arrivèrent sur les bords du Phase; de là ils firent dix parasanges en deux jours, et trouvèrent les Chalybes, les Taoques et les Phasiens rangés sur des montagnes, et dans un défilé que l'armée devait nécessairement traverser. Aussitôt que Chirisophe eut reconnu que ces peuples étaient maîtres du passage, il fit halte, environ à trente stades d'eux, et convint avec les généraux et les capitaines de s'emparer des sommets des montagnes. Les habitants du pays s'étant aperçus que les Grecs étaient maîtres des hauteurs, veillèrent toute la nuit, et allumèrent beaucoup de feux. Le lendemain, les Grecs les attaquèrent, et en tuèrent un grand nombre. Étant descendus dans la plaine, ils trouvèrent des villages remplis de toutes sortes de provisions. Ils firent ensuite trente parasanges en cinq marches, et arrivèrent dans le pays des Taoques, d'où ils passèrent sur le territoire des Chalybes. Ceux-ci, qui étaient fort belliqueux, portaient un corselet de lin très-long, et duquel pendaient un grand nombre de cordes qui servaient de tassettes. Ils avaient aussi des grèves, un bouclier, et à leur ceinture un coutelas avec lequel ils tuaient leurs prisonniers. Ils leur coupaient ensuite la tête qu'ils portaient en triomphe. C'était aussi leur coutume de chanter et de danser, quand ils pensaient être vus de leurs ennemis. Ils se servaient de piques qui avaient quinze coudées de longueur.

Les Grecs traversèrent ensuite le pays des Macrons, atteignirent les

montagnes de la Colchide, et campèrent dans des villages où ils trouvèrent des vivres en abondance, et entre autres choses du miel qui fit perdre la raison et donna des nausées à ceux qui en mangèrent. Ceux qui n'en avaient pris que peu, dit Xénophon (*), ressemblaient à des gens ivres, et ceux qui en avaient mangé davantage ne pouvaient se tenir sur leurs jambes et semblaient en délire ou moribonds. Personne néanmoins n'en mourut, et le délire cessa le lendemain, à peu près à la même heure où il avait commencé. Le troisième et le quatrième jour, les malades purent se lever, quoique très-faibles.

Les Grecs passèrent par Trébisonde et Cerasonte (**), et entrèrent dans le pays des Mosynœques. Ces peuples étaient divisés en deux partis et se faisaient la guerre. Les Grecs s'allièrent à un des partis, et le lendemain, dit Xénophon (***), les magistrats de ces Mosynœques arrivèrent avec trois cents canots, chacun d'un seul tronc d'arbre et monté par trois hommes. Un de ces hommes resta dans le canot pour le garder, tandis que les deux autres descendirent à terre et se parta-

gèrent en deux troupes de cent hommes chacune, qui chantaient et se répondaient comme des chœurs. Ces gens portaient tous des boucliers d'osier couverts de peaux de bœuf blanches, avec le poil, et de la main droite ils tenaient un javelot long de six coudées, arrondi par un bout et garni d'une pointe à l'autre. Ils avaient en outre des sagaris de fer, et étaient vêtus de petites tuniques faites d'une toile très-grossière, et qui ne leur descendaient pas jusqu'aux genoux. Ils avaient la tête couverte d'un casque de cuir semblable à celui des Paphlagoniens, et du sommet duquel sortait une touffe de cheveux tressés qui formaient la pointe. Les deux chœurs se mirent en marche, et mesurant leurs pas sur un air qu'ils chantaient, ils passèrent à travers les rangs des soldats grecs sous les armes, et s'avancèrent vers un fort des Mosynœques leurs ennemis. Ceux-ci firent alors une sortie, et tuèrent quelques hommes auxquels ils coupèrent la tête, qu'ils montrèrent ensuite avec orgueil en dansant et en chantant un air particulier. Le lendemain, les Grecs s'emparèrent du fort et d'une ville située à côté, où le roi faisait sa résidence dans une tour de bois. Tout fut livré au pillage, et les Grecs trouvèrent dans les maisons de grandes provisions de pain faites l'année précédente, suivant l'usage du pays; la nouvelle récolte était surtout composée d'épeautre et se gardait en paille. Les habitants conservaient aussi dans des amphores des dauphins salés et coupés par morceaux, et se servaient de la graisse de ces poissons, comme d'assaisonnement pour remplacer l'huile. Les greniers étaient pleins de grosses châtaignes qui leur tenaient quelquefois lieu de pain. Le vin, qui paraissait acide quand on le buvait pur, devenait agréable et doux mélangé avec de l'eau. Xénophon observe que les Mosynœques étaient extrêmement blancs, ainsi que leurs femmes, et que les enfants des gens riches se faisaient peindre le dos de diverses couleurs et avaient des stigmates qui représentaient des fleurs.

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. iv, chap. 8, § 20.

Plinie parle (*Hist. nat.*, lib. xxi, cap. 13, § 45) d'une sorte de miel qui de son temps se trouvait sur les côtes du Pont, et qu'il désigne sous le nom de *Manomenon mel* (μαίνόμενον μέλι, *mel qui insaniam gignit*), parce qu'il faisait perdre la raison à ceux qui en mangeaient; et Piton de Tournefort rapporte (*Relation d'un voyage au Levant*, tom. II, pag. 130), d'après le P. Lambert, missionnaire théatin, que les abeilles recueillent sur un arbrisseau de la Colchide ou Mingrétie, des sucs qui produisent un miel nauséabond et dangereux.

(**) Ce fut, dit-on, dans cette ville que L. Lucullus trouva le cerisier qu'il porta en Italie; de là les noms latins de *cerasus* et *cerasum* pour désigner l'arbre et le fruit. Cerasonte est aujourd'hui appelée *Keresount* par les Turcs. Voyez d'Anville, *Géographie ancienne*, p. 258 de l'édition de M. de Manne.

(***) *Expédition de Cyrus*, liv. v, ch. 4, § 11.

Jamais l'armée n'avait vu un peuple plus éloigné des usages des Grecs ; car ils faisaient devant tout le monde ce que les autres hommes font en particulier, et n'oseraient faire en public ; et lorsqu'ils étaient seuls, ils se conduisaient comme s'ils étaient en compagnie. Ils riaient et dansaient, partout où il se trouvaient, comme s'ils voulaient donner à des spectateurs une preuve de leurs talents (*).

L'armée entra ensuite sur les terres des Chalybes, qui vivaient du produit de leurs ouvrages de fer, et s'arrêta à Cotyore, ville grecque et colonie de Sinope, située dans le pays des Tiberéniens. Les Grecs s'embarquèrent dans ce port et se rendirent à Sinope, d'où ils allèrent par mer à Héraclée (**), colonie de Mégare ; puis ils continuèrent leur route jusqu'au port de Calpé, les uns par terre, les autres par mer (***). L'armée s'étant trouvée de nouveau réunie dans cette ville et souffrant du manque de vivres, il fut décidé qu'on irait en prendre dans les villages voisins. Pres de deux mille hommes sortirent du camp. Tandis qu'ils étaient occupés à piller, la cavalerie de Pharnabaze, qui était venue au secours des Bithyniens, habitants du pays, tomba sur eux et leur tua environ cinq cents hommes. Le lendemain, ces mêmes Bithyniens, soutenus par deux généraux perses, Spithridate et Rhathine, envoyés par Pharnabaze avec des troupes, furent battus par les Grecs, sous le commandement de Xénophon. Marchant ensuite à travers la Bithynie, l'armée arriva à Chrysopolis (****) en Chalcédoine. Pharnabaze craignant que les Grecs n'entrassent dans son gouvernement, fit prier Anaxibius, général de la flotte de Lacédémone, lequel se trouvait alors à Byzance, de les engager à passer d'Asie

en Europe, moyennant des conditions avantageuses. Les soldats grecs ayant accepté les offres qui leur étaient faites, se rendirent à Byzance, et s'engagèrent ensuite au service de Seuthes, roi de Thrace.

XÉNOPHON S'EMBARQUE POUR LAMPSAQUE AVEC LES GRECS QUI AVAIENT SERVI SOUS CYRUS. EXPÉDITION PEU IMPORTANTE CONTRE LES PERSES. XÉNOPHON REMET LE COMMANDEMENT A THIMBRON.

Quelque temps après, ils reçurent une ambassade de la part de Thimbron, général lacédémonien, pour leur annoncer que la république de Sparte, décidée à faire la guerre à Tissapherne, l'avait choisi pour diriger l'expédition. Les ambassadeurs finissaient en engageant l'armée à suivre Thimbron. Les grands avantages qu'on leur promettait ayant décidé les soldats, l'armée s'embarqua pour Lampsaque, sous la conduite de Xénophon, traversa le territoire de Troie, passa le mont Ida, arriva à Antandros, atteignit la plaine de Thèbes (*), celle du Caique, en passant par Adramyttium (**) et Certonium (***), et arriva à Pergame en Mysie. Là, Xénophon apprit qu'un Perse fort riche appelé *Asidate* était dans la plaine, et que s'il allait de nuit avec trois cents hommes, il l'enlèverait, lui, sa femme, ses enfants et ses trésors (****). Xénophon se mit en marche avec six cents hommes, et arriva vers le milieu de la nuit au château d'*Asidate* qu'il attaqua. Les Grecs ne pouvant s'en rendre maîtres, essayèrent de faire une brèche à la muraille, qui avait huit briques d'épaisseur. Les assiégés lancèrent contre les ennemis une grande

(*) Ville de Cilicie, petit pays de la Troade où avait régné Étion, père d'Andromaque (Homère, *Iliade*, liv. vi, vers 396 et 97). Cette ville n'existait plus du temps de Strabon. Voyez liv. xiii, p. 612 D.

(**) Adramyttium, ville de Mysie. Aujourd'hui *Adramytti* et *Landremite*.

(***) On ignore où était située cette ville.

(****) *Expédition de Cyrus*, liv. vii, ch. 8, § 9.

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. v, chap. 4, § 33.

(**) Aujourd'hui Ereklî. Voyez d'Anville, *Géographie ancienne*, p. 248.

(***) *Expédition de Cyrus*, liv. vi, ch. 2, § 17.

(****) Aujourd'hui Scutari.

quantité de flèches. Aux cris des gens du château et aux signaux qu'ils firent par le moyen du feu, les secours arrivèrent, et entre autres des hoplites de la Comanie, environ quatre-vingts cavaliers hyrcaniens, et quelques autres tirés des places voisines, et huit cents peltastes. Les Grecs ayant également reçu des renforts, parvinrent à se retirer avec deux cents prisonniers et quelques têtes de bétail, sans avoir perdu un seul homme; mais la moitié de leurs soldats était blessée.

Asidate croyant n'avoir plus rien à craindre après l'attaque qu'il avait repoussée, se tint moins sur ses gardes; puis il abandonna son château pour s'établir dans des villages qui touchaient aux murs de la ville de Parthénium. Xénophon l'y surprit, et l'enleva avec sa famille, ses chevaux et ses richesses.

Nous n'avons rapporté ce fait, qui ressemble plus à une attaque de brigands qu'à une expédition militaire, et sur lequel on regrette que Xénophon s'étende d'une manière si peu digne d'un homme de guerre tel que lui, que pour donner une idée de la facilité avec laquelle l'ennemi même le plus faible pouvait faire impunément une irruption dans l'empire perse.

Thimbron étant arrivé, joignit les troupes de Xénophon aux siennes, et se disposa à faire la guerre à Tissapherne et à Pharnabaze.

SUITES QU'EURENT A LA COUR DE PERSE LA RÉVOLTE DE CYRUS ET LA BATAILLE DE CUNAXA. RÉCOMPENSES ACCORDÉES PAR ARTAXERXÈS; VENGEANCE DE CE PRINCE; CRUAUTÉ ET JALOUSIE DE PARYSATIS; EMPISONNEMENT DE STATIRA.

Après la bataille de Cunaxa, Artaxerxès envoya de magnifiques présents au fils d'Artagerse, que Cyrus avait tué de sa main, et récompensa ses autres officiers. Il montra aussi de la modération dans la punition des coupables. Un Mède, nommé Arbace, avait passé pendant le combat dans l'armée de Cyrus, et lorsqu'il avait vu

ce prince mort, il était retourné à celle du roi. Artaxerxès attribuant sa désertion à la crainte et à la lâcheté, plutôt qu'à la perfidie et à la trahison, le condamna à se promener un jour entier sur la place publique, portant sur ses épaules une courtisane couverte seulement de son vêtement de dessous (*). Un autre qui, ayant aussi déserté, s'était de plus vanté d'avoir tué deux ennemis, eut la langue percée de trois alènes.

Persuadé qu'il avait tué Cyrus, et voulant que tout le monde le crût et le dît, Artaxerxès envoya des présents à Mithridate, qui avait blessé ce prince le premier, et commanda à ceux qui les lui portèrent, de dire que le roi l'honorait de ces présents pour avoir apporté la housse du cheval de Cyrus. Le Carien dont nous avons parlé plus haut adressa une demande à Artaxerxès, qui lui fit dire : « Le roi te donne ce présent parce que tu lui as apporté le second la bonne nouvelle; car c'est Artasyras qui lui a le premier appris la mort de Cyrus, et tu es venu en suite. » Le malheureux Carien fut victime de sa folie. Ébloui sans doute par sa nouvelle fortune, et se persuadant qu'il pouvait aspirer aux plus grandes choses, il ne voulut pas recevoir les présents du roi comme la simple récompense de l'annonce d'une bonne nouvelle, et, dans un mouvement de colère, il protesta hautement que nul autre que lui n'avait tué Cyrus. Le roi, irrité de ses plaintes, ordonna qu'on lui tranchât la tête. La reine Parysatis était présente lorsqu'il donna cet ordre. « Seigneur, lui dit-elle, ne punissez pas d'un si doux supplice ce misérable Carien, et laissez-moi lui donner la digne récompense de l'action dont il ose se vanter. » Le roi le lui ayant abandonné, elle le fit prendre par les bourreaux, et leur ordonna de le tenir à la torture pendant dix jours, de lui arracher les yeux, et

(*) Plutarque, Vie d'Artaxerxès, ch. 14. Voyez sur le sens que je donne au mot γυνώς du texte, Larcher, *Expédition de Cyrus*, t. I, p. 96, note.

de lui verser de l'airain fondu dans les oreilles, jusqu'à ce qu'il eût expiré dans cet horrible supplice.

Peu de temps après, Mithridate se perdit également par son imprudence. Invité à un repas où se trouvaient les eunuques du roi et ceux de la reine Parysatis, il s'y rendit paré d'une robe et de bijoux dont Artaxerxès lui avait fait présent. Quand à la fin du repas on se fut mis à boire, celui des eunuques de Parysatis qui avait le plus de crédit auprès d'elle, adressant la parole à cet officier : « Mithridate, lui » dit-il, quelle robe le roi t'a donnée ! » quels bracelets ! quels colliers ! quel » riche cimenterre ! Il n'est personne qui » ne t'admire et ne porte envie à ton » bonheur. » Mithridate, déjà échauffé par les fumées du vin : « Eh ! mon cher » Sparamixas, lui répondit-il, qu'est- » ce que cela, au prix des récompenses » dont je me montrai digne le jour de » la bataille ? — Mithridate, reprit l'eunuque en souriant, je suis loin de te » porter envie ; mais puisque, selon le » proverbe des Grecs, la vérité est » dans le vin, quel est donc, mon » ami, ce grand exploit d'avoir ramassé » la housse d'un cheval et de l'avoir » portée au roi ? — Vous autres, reprit » Mithridate, vous parlerez tant qu'il » vous plaira des housses de cheval et » d'autres sottises pareilles : pour moi, » je vous déclare sans détour que c'est » de cette main que Cyrus a péri. Je ne » lui portai pas, comme Artagerse, » un coup inutile et sans effet ; je le » frappai dans la tempe, tout près de » l'œil ; et lui perçant la tête d'outre » en outre, je le renversai par terre, » et il mourut de cette blessure. » Tous les convives, prévoyant la fin malheureuse de Mithridate, baissèrent les yeux à terre, et celui qui donnait le repas, prenant la parole : « Mithridate, » lui dit-il, buvons et faisons bonne » chère, en adorant le génie du roi, et » laissons-là ces propos, qui sont au- » dessus de nous (*). »

L'eunuque, au sortir de table, alla rapporter à Parysatis le propos de Mithridate, et la reine en informa le roi, qui ne put voir sans indignation que cet officier démentît sa prétention, et lui enlevât ce qu'il y avait de plus glorieux et de plus flatteur, selon lui, dans la victoire. Il condamna donc Mithridate à mourir du supplice des auge.

Il restait encore à Parysatis, pour assouvir tout à fait sa vengeance, de faire périr Mésabate, cet eunuque d'Artaxerxès qui avait coupé la tête et la main droite de Cyrus. Comme Mésabate ne donnait aucune prise sur lui, Parysatis ourdit la trame suivante pour le perdre. Cette princesse jouait fort bien aux dés. Avant l'expédition de Cyrus, elle faisait souvent la partie du roi ; et après la bataille de Cunaxa, lorsqu'elle fut rentrée en grâce auprès de lui, elle ne le quittait presque jamais, laissant à peine à Statira le temps de le voir et de s'entretenir avec lui ; car elle avait une haine implacable contre celle-ci, et voulait obtenir le plus grand crédit auprès d'Artaxerxès. Elle proposa un jour à ce prince de jouer aux dés mille dariques, et perdant à dessein, elle paya. Mais feignant du chagrin et du dépit, elle demanda sa revanche et proposa de jouer un eunuque. Artaxerxès y consentit, et la reine mettant au jeu toute l'application dont elle était capable, gagna la partie, et demanda Mésabate, que le roi lui donna. Elle ne l'eut pas plutôt en sa puissance, qu'avant que le roi pût se douter de son dessein, elle le livra aux bourreaux et leur or-

βασιλέως δαίμονα προσκυνοῦντες, λόγους ἑὴ μείζους ἢ καὶ ἡμᾶς ἐσόμεν. J'ai donné la traduction de Ricard qui est exacte. La version latine, jointe à l'édition de Reiske, porte : *Heus tu, inquit, Mithridate, bibamus nunc et epulemur, regis fortunam adorantes; verba sorte nostra majora valeant.* Au lieu de *regis fortunam*, il aurait fallu dire *regis dæmonem* ou *genium*, car dans ce passage il s'agit certainement du férocher du roi, quoique les différents éditeurs et traducteurs de Plutarque n'en aient pas fait la remarque.

(*) Plutarque, Vie d'Artaxerxès, ch. 15. On lit dans le texte : Ὁ τῶν, ἔφη, Μιθριδάτα, πίνωμεν ἐν τῷ παρόντι καὶ ἐσθίωμεν, τὸν

Donna de l'écorcher vif, d'étendre ensuite son corps en travers sur trois croix, et sa peau sur trois pieux. Quand le roi apprit cette cruelle exécution, il en fut très-affligé et en témoigna toute son indignation; mais Parysatis ne fit qu'en rire, et lui dit : « Vraiment, vous avez bonne grâce de vous mettre ainsi en colère pour un misérable eunuque décrépît; et moi qui ai perdu mille dardiques, je prends patience et me tais. » Le roi, quoique irrité d'avoir été trompé, ne donna cependant pas de suite à son ressentiment. Il n'en fut pas de même de la reine Statira; indignée des cruautés de Parysatis, qui d'ailleurs lui était odieuse, elle se plaignit de ce que, pour venger la mort de Cyrus, elle fit périr avec tant d'injustice et de barbarie les plus fidèles serviteurs du roi. Ces plaintes réveillèrent la haine et la jalousie que Parysatis avait conçues depuis longtemps contre Statira. Elle s'apercevait d'ailleurs que le crédit dont elle jouissait elle-même auprès d'Artaxerxès ne venait que du respect filial qu'il avait encore pour elle, tandis que le pouvoir de Statira, fruit de la vive affection et de la confiance de son mari, reposait sur des bases inébranlables. Pour mieux parvenir à ses fins, elle fit semblant de se réconcilier avec Statira. Les deux reines se rendaient mutuellement visite et mangeaient l'une chez l'autre; mais elles se tenaient sur leurs gardes et ne prenaient que des mêmes mets. Il y a en Perse, dit Plutarque, un petit oiseau qui n'a point d'excréments et dont les intestins sont remplis de graisse, ce qui fait croire qu'il se nourrit de vent et de rosée : on le nomme *rhyndacès* (*). Parysatis ayant

pris un de ces oiseaux, le coupa par le milieu avec un couteau, dont un des côtés de la lame était frotté de poison. Elle en mangea la moitié saine, et donna l'autre à la jeune reine. Les douleurs aiguës et les convulsions violentes que cette princesse éprouva, ne lui laissèrent aucun doute sur la cause de son mal, et donnèrent au roi des soupçons contre sa mère, dont il connaissait le caractère vindicatif et cruel. Pour s'en assurer, il fit mettre à la torture tous les gens attachés à la maison de Parysatis. Une femme nommée *Gigis*, qui avait toute la confiance de la reine mère, fut arrêtée et condamnée au supplice dont les lois des Perses punissaient les empoisonneurs. On leur plaçait la tête sur une pierre fort large, et on la leur frappait avec une autre pierre, jusqu'à ce que les os fussent entièrement écrasés et le visage tout aplati. Quant à Parysatis, le roi se contenta de la reléguer à Babylone, qu'elle avait choisie elle-même pour lieu de son exil.

TISSAPHERNE CHERCHE À INQUIÉTER LES VILLES GRECQUES DE L'ASIE MINEURE QUI AVAIENT SUIVI LE PARTI DE CYRUS. CES VILLES DEMANDENT DU SECOURS AUX LACÉDÉMONIENS. EXPÉDITIONS DE THIMBRON ET DE DERCYLLIDAS. HISTOIRE DE MANIA.

Artaxerxès voulant récompenser Tissapherne des services qu'il lui avait rendus, ajouta à son ancien gouvernement celui de Cyrus (*). Tissapherne, à peine investi de sa nouvelle dignité, enjoignit à toutes les villes ioniennes de reconnaître sa domination. Ces villes, jalouses de leur liberté, et craignant d'ailleurs le ressentiment de Tissapherne, à qui elles avaient préféré Cyrus, députèrent vers les Lacé-

(*) Plutarque, Vie d'Artaxerxès, ch. 19. Suivant Ctésias (*Persiques*, ch. 61), cet oiseau porte le nom de *rhyndacès* et n'est pas plus gros qu'un œuf (ὀπίθιον μικρόν μέγεθος ὡς ὄνυ). Schneider, dans son Dictionnaire grec-allemand, dit que le *rhyndacès* est un oiseau de l'Inde de la grosseur d'un pigeon, et il ne cite que les deux passages de Plutarque et de Ctésias, où l'on ne trouve rien de semblable. Il faut croire qu'en écrivant cet

article l'auteur avait sous les yeux des autorités qu'il n'a point indiquées. Les éditeurs de l'édition de Londres du *Thesaurus linguae Graecae*, reconnaissent le *rhyndacès* dans un oiseau appelé en persan moderne *round*, et qui vit dans les rizières.

(*) Xénophon, *Histoire grecque*, liv. III, chap. 1.

démoniens pour leur demander du secours. Les Lacédémoniens leur envoyèrent Thimbron, avec cinq mille hommes d'infanterie et trois cents cavaliers. Arrivé en Asie, ce chef rassembla toutes les troupes qui se trouvaient dans les villes grecques : cependant, comme son armée n'était pas assez considérable pour lui permettre de tenir tête aux forces des Perses, il se borna à empêcher leur cavalerie de ravager les terres, sans jamais descendre dans la plaine pour les combattre. Lorsque les troupes grecques commandées par Xénophon se furent jointes à lui, comme nous l'avons dit plus haut, il prit l'offensive (an du monde 3605 ; avant J. C., 399), et se rendit maître sans coup férir des villes de Pergame, Teuthranie et Halisarne. Il s'empara encore de quelques places mal fortifiées, et mit le siège devant la ville de Larisse, surnommée l'*Égyptienne* (*), qui refusa de lui ouvrir ses portes ; mais au bout de peu de temps il fut obligé de renoncer à son entreprise.

Thimbron se retira alors à Éphèse ; il se disposait à partir pour une expédition dans la Carie, lorsqu'il fut remplacé dans son commandement par Dercyllidas, que son génie fertile en inventions avait fait surnommer *Sisyphe*(**). Celui-ci connaissant la méintelligence qui existait entre Tissapherne et Pharnabaze, conclut une trêve avec le premier, entra dans le gouvernement de l'autre, et conduisit son armée jusque dans l'Éolie.

Cette province appartenait à la vérité à Pharnabaze ; mais Zénis, Dardanien, la gouvernait en qualité de vice-satrape. Après la mort de celui-ci, Pharnabaze se disposait à nommer quelqu'un à sa place, lorsque la veuve de Zénis, qui était aussi Dardanienne, et se nommait *Mania*, se mit en marche, accompagnée d'un corps de trou-

pes assez considérable. Cette princesse portait des présents pour Pharnabaze, pour ses concubines et pour ses amis, et pria le satrape de lui conserver l'emploi de son mari, promettant de lui payer les tributs avec exactitude et de lui être fidèle. Pharnabaze consentit à sa demande, et trouva toujours en elle une grande fidélité. Elle conserva les places confiées à sa garde, et s'empara des villes maritimes de Larisse, Hamaxite et Colone. Cette princesse soldait des troupes grecques, qui à sa voix escadaient les murs, tandis que, montée sur un char, elle contemplait le combat, et remarquait ceux qui se distinguaient le plus par leur bravoure, pour les récompenser. Mania accompagnait Pharnabaze, même dans ses expéditions contre les Mysiens et les Pisidiens, qui infestaient le territoire de l'empire (*).

Mania avait quarante ans accomplis, lorsque Midias son gendre, pour lequel elle avait la plus vive affection, l'étouffa, et tua en même temps son fils, Agé d'environ dix-sept ans. Après ce double crime, Midias s'empara de Scepsis et de Gergithe, où Mania avait ses trésors. Les autres villes ne voulurent point le reconnaître, et se déclarèrent pour Pharnabaze. Dercyllidas arriva alors ; en un seul jour, Larisse, Hamaxite et Colone se rendirent à lui, ainsi que plusieurs places de l'Éolie. Dercyllidas s'étant ensuite rendu maître de la personne de Midias, se contenta de le réduire à la condition de simple particulier, et lui permit de vivre à Scepsis.

Pharnabaze, craignant que Dercyllidas, maître de l'Éolie, ne songeât à se jeter sur la Phrygie, lieu de sa résidence, demanda une trêve au chef lacédémonien, qui lui proposait la paix ou la guerre. Dès que cette trêve fut conclue, Dercyllidas alla prendre ses quartiers d'hiver dans la Thrace bithynienne.

Tissapherne et Dercyllidas avaient été jusque-là en bonne intelligence ;

(*) Cette ville était située dans l'Éolie entre Cymé et Phocée. Voyez l'origine de son surnom, ci-devant page 74, col. 1.

(**) Xénophon, *Histoire grecque*, liv. III, chap. 1.

(*) Xénophon, *Histoire grecque*, liv. III, chap. 1.

mais les ambassadeurs des Ioniens envoyés à Sparte, ayant représenté que Tissapherne pouvait, s'il le jugeait convenable, rendre libres les villes grecques de son gouvernement, et qu'en ravageant la Carie on obtiendrait de lui toute espèce de concessions, Dercyllidas reçut l'ordre d'entrer par terre dans cette province, et Pharnabaze, qui se trouvait alors à la cour de ce satrape pour lui rendre hommage, déclara qu'il était prêt à combattre pour la cause commune, et à chasser les Grecs des provinces du roi. Les deux chefs convinrent d'aller d'abord en Carie, où ils mirent de bonnes garnisons dans les places fortes, puis ils retournèrent en Ionie (*).

Dès qu'ils eurent repassé le Méandre, Dercyllidas le traversa lui-même. Un jour, ses troupes, qui marchaient en désordre, découvrirent tout à coup des sentinelles placées sur les hauteurs. Dercyllidas envoya en reconnaissance des hommes qui lui annoncèrent qu'ils avaient vu une armée rangée en bataille sur le chemin par lequel les troupes grecques devaient passer. Cette armée était composée de Cariens, qui portaient des boucliers blancs, de toute l'infanterie perse que Tissapherne et Pharnabaze avaient à leur disposition, de quelques corps grecs et d'une nombreuse cavalerie. Tissapherne était à l'aile droite, et Pharnabaze commandait la gauche.

Dercyllidas fit aussitôt ranger son armée en bataille. Les troupes des villes grecques de l'Ionie montrèrent une grande hésitation, et quelques-unes même jetèrent leurs armes et s'enfuirent. Les soldats du Péloponnèse tiurent seuls ferme à leur poste.

Pharnabaze voulait livrer le combat; mais Tissapherne, qui se rappelait le courage des troupes grecques à la solde de Cyrus, redoutait une action. Il fit demander une entrevue

à Dercyllidas; on donna des otages de part et d'autre, et les deux armées se retirèrent, celle des Perses à Tralles, et celle des Grecs à Leucophrys.

Le lendemain, il y eut une réunion dans un lieu convenu. On se demanda de part et d'autre à quelles conditions on conclurait la paix: Dercyllidas exigeait qu'on laissât les villes grecques se gouverner par leurs propres lois; Pharnabaze et Tissapherne voulaient, avant tout, que les troupes grecques s'éloignassent du territoire du roi, et que les harmostes renoncassent à leur gouvernement. Après une longue conférence, il fut décidé que l'on conclurait une trêve jusqu'à ce que Tissapherne et Dercyllidas eussent informé, l'un le grand roi, l'autre sa république. Ainsi, la pusillanimité de Tissapherne sauva Dercyllidas et son armée (*).

ARTAXERXÈS FAIT ÉQUIPER UNE FLOTTE EN PHÉNICIE. EXPÉDITION D'AGÉSILAS DANS L'ASIE MINEURE. DISGRACE ET SUPPLICE DE TISSAPHERNE.

Peu de temps après (an du monde 3608; avant J. C., 396), un certain Hérodate de Syracuse (**), qui se trouvait en Phénicie, vit une quantité de galères tout équipées, et d'autres que l'on construisait. Ayant appris que la flotte qu'on préparait aurait trois cents voiles, il partit pour la Grèce, et informa les Lacédémoniens de ce qui se passait. Aussitôt Agésilas, roi de Sparte, fit voile pour Ephèse avec toutes les troupes qu'il put réunir. Dès qu'il fut entré dans le port, Tissapherne lui fit demander le sujet de son voyage. Je viens, répondit Agésilas, donner aux Grecs d'Asie la liberté dont jouissent les Grecs d'Europe. Je vous réponds, lui dit Tissapherne, du succès de votre demande, si vous consentez à une trêve jusqu'au retour des courriers que j'enverrai au roi. La trêve conclue, Agésilas resta à Ephèse. Tissa-

(*) Xénophon, *Histoire grecque*, liv. III, chap. 2.

(*) Xénophon, *Histoire grecque*, liv. III, chap. 2.

(**) Ibidem, liv. III, chap. 4.

pherne ayant reçu des renforts envoyés par Artaxerxès, fit dire à Agésilas de quitter l'Asie, déclarant qu'en cas de refus il lui ferait la guerre. Agésilas, sans perdre de temps, entra dans la Phrygie, où les habitants n'étaient point préparés à le recevoir. Il prit les villes qui étaient sur son passage, et fit dans cette irruption soudaine un immense butin.

Il marcha plusieurs jours sans rencontrer les Perses; mais non loin de Dascylium, ses cavaliers montèrent sur une colline pour découvrir au loin le pays: le hasard voulut qu'un corps de cavalerie de Pharnabaze, égal en force à celui des Grecs et commandé par Rhathine et Bagée, monta en même temps, mais par un autre côté, sur cette colline; les deux troupes, qui n'étaient qu'à une distance de quatre cents pas, firent halte. La cavalerie grecque était rangée en forme de phalange sur quatre de hauteur, et présentait un grand front; les Perses, au contraire, avaient douze hommes seulement de front, et un plus grand nombre de hauteur: ils chargèrent les premiers, et bientôt on combattit de près. Dans le choc, tous les Grecs brisèrent leurs javelines; mais les Perses, qui avaient des javelots de cornouiller, tuèrent, dès le commencement de l'action, douze cavaliers et deux chevaux (*). La cavalerie grecque était en pleine déroute, lorsqu'elle fut secourue par un corps d'hoplites qui firent reculer les Perses, sans toutefois leur tuer un seul homme.

Au retour du printemps, Agésilas, qui avait réuni toutes ses forces à Ephèse, déclara qu'il mènerait bientôt son armée vers la Lydie. Tissapherne pensait qu'Agésilas répandait ce bruit dans l'intention de le surprendre, et

que son dessein était de fondre sur la Carie. Il conduisit donc son infanterie dans cette province, et sa cavalerie fit halte dans la plaine du Méandre. Quant à Agésilas, il se jeta sur la Lydie, et s'avança dans le pays, où il trouvait des vivres en abondance.

Cependant les Perses tuèrent quelques fourrageurs grecs qui s'étaient écartés pour faire du butin. Agésilas ayant appris cette nouvelle, ordonna à sa cavalerie de courir au secours des siens. A la vue du renfort qui arrivait aux ennemis, les Perses se rassemblent et rangent tous leurs escadrons en bataille. Agésilas s'apercevant que les Perses n'avaient point encore leur infanterie, profita de cette circonstance pour les attaquer avec toutes ses forces. Les cavaliers perses soutinrent courageusement le premier choc; mais bientôt, attaqués par toutes les troupes d'Agésilas, ils plièrent; quelques-uns tombèrent dans le Pactole, les autres prirent la fuite. Les Grecs se rendirent maîtres du camp des Perses, et firent un butin considérable.

Tissapherne se trouvait à Sardes le jour où cette affaire eut lieu, en sorte que les Perses l'accusèrent de trahison. Artaxerxès irrité ordonna à Tithraustès de couper la tête à ce satrape, et lui donna son gouvernement. Parvysatis, qui ne pardonnait à aucun des ennemis de son fils Cyrus, contribua beaucoup à la condamnation de Tissapherne (*); car cette reine avait recouvré tout son crédit. Artaxerxès n'était pas resté longtemps irrité contre elle et l'avait appelée à la cour, parce qu'il lui reconnaissait un grand sens et un esprit fait pour gouverner.

Après avoir exécuté les ordres d'Artaxerxès, Tithraustès fit dire à Agésilas que Tissapherne, auteur de la guerre, avait subi la juste punition de ses crimes, et que le roi jugeait convenable que les Lacédémoniens retournassent dans leur patrie, et que les villes grecques d'Asie devenues libres payassent le tribut ordinaire. Il engagea ensuite Agésilas à se retirer sur

(*) Xénophon, *Histoire grecque*, liv. III, chap. 4. A la bataille du Granique, au contraire, les cavaliers d'Alexandre avaient des javelots de bois de cornouiller, et Arrien (liv. I, chap. 15, § 7) attribue en partie la victoire des Macédoniens à la bonté de ces armes et à l'infériorité de celles des Perses.

(*) Plutarque, Vie d'Artaxerxès, ch. 23.

les terres de Pharnabaze, et lui donna trente talents, moyennant lesquels le roi de Sparte consentit à marcher vers la Phrygie.

Cependant, Tithraustès pensant qu'Agésilas voulait conquérir la Perse, se décida à envoyer en Grèce (an du monde 3610; av. J. C., 394) un Rhodien appelé *Timocrate* (*), avec cinquante talents pour corrompre les principaux citoyens de chaque ville, et les engager à susciter la guerre aux Lacédémoniens.

Vers le commencement de l'automne, Agésilas entra dans la Phrygie, où il mit tout à feu et à sang, emporta de vive force plusieurs villes, et prit les autres par composition. Spithridate lui ayant dit que s'il passait dans la Paphlagonie il pourrait contracter une alliance avec le dynaste des Paphlagoniens, Agésilas entreprit le voyage d'autant plus volontiers, que, depuis longtemps, il cherchait les moyens de détacher tout à fait les Paphlagoniens du parti du roi de Perse.

A son arrivée en Paphlagonie, le dynaste Cotys alla au-devant de lui, et devint son allié: ce prince, appelé à la cour d'Artaxerxès, avait refusé de s'y rendre. Sur l'invitation de Spithridate, Cotys fournit à Agésilas deux mille chevaux et deux mille peltastes.

Agésilas marcha ensuite vers Dascylium, où était situé le palais de Pharnabaze, entouré de villages considérables et remplis de vivres. Des parcs fermés de murs, dit Xénophon (**), et des plaines très-vastes, invitaient au plaisir de la chasse; autour de Dascylium coulait une rivière abondante en poissons de toute espèce, et les oiseaux ne manquaient pas à ceux qui pouvaient les prendre dans des filets. Agésilas établit dans ce lieu-là ses quartiers d'hiver. Les Grecs, qui jusqu'alors n'avaient éprouvé aucun échec, méprisaient les Perses, et fourrageaient dispersés dans la plaine, sans

aucune défiance, quand Pharnabaze survint avec deux chariots armés de faux et quatre cents cavaliers. Les Grecs le voyant avancer, réunirent promptement un bataillon de sept cents hommes. Pharnabaze, sans perdre de temps, plaça ses chariots devant sa cavalerie et ordonna de charger. Les deux chariots se firent jour et rompirent le bataillon; les cavaliers écrasèrent cent soldats; le reste se sauva vers Agésilas.

Trois ou quatre jours après, Spithridate ayant appris que Pharnabaze était campé à Cavé, grand village distant de cent soixante stades environ, en informa les Grecs, qui envoyèrent contre ce satrape deux mille hoplites, autant de peltastes, la cavalerie de Spithridate, celle des Paphlagoniens et tous les cavaliers grecs qu'ils purent réunir. La nuit venue, et lorsque l'expédition devait partir, la moitié des troupes environ manqua au rendez-vous. Les Grecs n'en persistèrent pas moins dans leur résolution, et au point du jour ils assaillirent le camp de Pharnabaze. L'avant-garde de ce satrape, presque toute composée de Mysiens, fut taillée en pièces; les Perses prirent la fuite, et le camp fut pillé: on y trouva une grande quantité de coupes et d'autres effets appartenant à Pharnabaze, un bagage considérable et des bêtes de somme.

Comme les Paphlagoniens et Spithridate emportaient leur part du butin, quelques chefs grecs les dépouillèrent entièrement. Indignés de cette injustice et de l'affront qu'ils venaient de recevoir, ils réunirent leurs bagages pendant la nuit, et se retirèrent à Sardes, vers Ariée, par lequel ils ne craignaient point d'être trahis; car, ainsi que nous l'avons dit plus haut, ce général avait quitté le parti du roi de Perse et lui avait fait la guerre par attachement pour Cyrus. La retraite soudaine de Spithridate et des Paphlagoniens affligea beaucoup Agésilas.

Quelque temps après, ce prince désira avoir une entrevue avec Pharnabaze. Une trêve ayant été convenue, le satrape se rendit au lieu désigné, où

(*) Xénophon, *Histoire grecque*, liv. III, ch. 5. Plutarque (*Vie d'Artaxerxès*, ch. 20) lui donne le nom d'*Hermocrate*.

(**) *Histoire grecque*, liv. IV, chap. 1.

déjà Agésilas l'attendait avec ses amis, tous couchés sur le gazon. Pharnabaze arriva superbement vêtu : ses esclaves étendirent à terre des coussins, pour lui faire un siège à la manière des Perses ; mais Pharnabaze voyant la simplicité d'Agésilas, rougit de sa mollesse et s'assit sur la terre nue. Quand ils se furent salués, Pharnabaze tendit la main à Agésilas, qui lui donna la sienne. Pharnabaze, comme plus âgé, parla le premier ; il dit : « Agésilas, et vous tous Lacédémoniens ici présents, j'ai été votre ami et votre allié ; lorsque vous étiez en guerre avec Athènes, j'ai soutenu vos armées navales en vous fournissant des sommes considérables. Sur terre, j'ai combattu avec vous dans la cavalerie et j'ai repoussé vos ennemis. On ne me reprochera pas, comme à Tissapherne, de la perfidie dans mes actions ni dans mes paroles. En récompense de mes bons offices et de ma franchise, comment suis-je traité par vous ? Je ne trouve pas même à subsister dans mon propre pays, à moins que, comme les bêtes fauves, je ne ramasse ce que vous daignez laisser. Ces beaux palais, ces jardins, ces parcs immenses que mon père m'avait laissés et qui faisaient mes délices, je les vois brûler et ravager. Votre conduite, dites-moi, est-elle conforme aux principes de la justice (*) ? »

Agésilas ne pouvant se justifier du reproche d'ingratitude que lui faisait Pharnabaze, se contenta de l'assurer qu'il n'irait plus ravager les terres dépendant de son gouvernement, tant qu'il trouverait d'autres pays à attaquer dans l'empire perse. Il engagea en même temps Pharnabaze à abandonner la cause d'Artaxerxès et à devenir l'ami des Lacédémoniens. « Eh bien », répondit le satrape, je vais parler franchement. Si le roi nomme un satrape auquel il prétende n'assujettir, je serai votre ami et votre allié ; mais s'il me confie le comman-

« dement de ses troupes, s'il m'accorde un titre qu'il est pardonnable d'ambitionner, alors je combattrai contre vous avec le plus de courage qu'il me sera possible. »

Vers le commencement du printemps, Agésilas sortit de la Phrygie, comme il s'y était engagé, et descendit dans la plaine de Thèbes, où il grossit son armée de toutes les troupes qu'il put réunir. Il se disposait à pénétrer dans la haute Asie, espérant que toutes les nations sur le territoire desquelles il passerait, abandonneraient le parti du roi pour s'attacher à la cause des Grecs.

AGÉSILAS EST RAPPELÉ EN GRÈCE. PHARNABAZE ET CONON REMPORTENT UNE VICTOIRE SUR LA FLOTTE DES LACÉDÉMONIENS. AVANTAGES DIVERS OBTENUS PAR LES PERSES.

Artaxerxès avait envoyé en Grèce, comme nous l'avons dit, Timocrate, avec des sommes considérables pour corrompre les citoyens qui avaient le plus d'autorité dans les villes, et soulever tous les peuples de la Grèce contre Lacédémone. Timocrate s'acquitta avec intelligence de la mission dont l'avait chargé Artaxerxès, et bientôt les éphores furent obligés de rappeler Agésilas (an du monde 3610 ; avant J. C., 394), qui dit spirituellement que *le roi le chassait d'Asie avec trente mille archers*. Il parlait ainsi, parce qu'Artaxerxès avait envoyé en Grèce environ trente mille pièces d'une monnaie perse, qui portait la figure d'un archer.

Après avoir obligé Agésilas à quitter l'Asie, Artaxerxès voulut encore enlever aux Lacédémoniens l'empire de la mer. Pour atteindre ce but, il adjoignit à Pharnabaze, dans le commandement de la flotte, Conon, général athénien dont le mérite lui était connu. Ces deux chefs étaient à la hauteur de Loryme, dans la Chersonèse de Carie, avec une flotte de quatre-vingt-dix vaisseaux (*). Apprenant que celle des

(*) Xénophon, *Histoire grecque*, liv. IV, chap. 1.

(*) Diodore de Sicile, liv. XIV, chap. 83.

Lacédémoniens se trouvait aux environs de Cnide, ils se disposaient à aller à sa rencontre pour l'attaquer ; mais Pisandre, qui la commandait, partit lui-même à la tête de quatre-vingt-cinq trirèmes et se rendit à la rade de Physcus, qui appartient aussi à la Carie. Dès qu'il aperçut la flotte des Perses, il fit force de voiles pour l'atteindre, et ce premier choc lui donna d'abord de l'avantage. Mais les galères des Perses avançant en grand nombre, les alliés de Lacédémone cherchèrent bientôt leur sûreté en s'approchant du rivage. Quant à Pisandre, croyant qu'il était indigne d'un Spartiate de reculer, il continua de combattre avec un courage extraordinaire, et mourut les armes à la main.

Conon poursuivit jusqu'au rivage les vaisseaux qui y cherchaient un asile, et en prit cinquante. La plupart de ceux qui les montaient se jetèrent à la nage, et cinq cents d'entre eux furent faits prisonniers : le reste de la flotte se sauva dans le port de Cnide.

Pharnabaze et Conon, vainqueurs des Lacédémoniens, s'étaient portés avec leur flotte vers les îles et les villes maritimes, d'où ils avaient chassé les harmostes lacédémoniens, en promettant aux habitants de n'élever contre eux aucune citadelle et de leur laisser le libre exercice de leurs usages et de leurs lois (*). Cette conduite modérée était le résultat des conseils que Conon avait donnés à Pharnabaze. Ce satrape s'étant rendu à Éphèse, donna à Conon le commandement de quarante galères, avec ordre de se rendre à Sestos, car cette ville, ainsi qu'Abydos, tenait toujours pour les Lacédémoniens. Pharnabaze menaça les habitants de leur faire la guerre, s'ils ne se déclaraient pas pour la Perse. Sur leur refus, il chargea Conon de bloquer les deux villes par mer, et lui-même ravagea le territoire des Abydédiens. Cependant, voyant qu'il ne parvenait point à réduire ceux-ci, il s'en retourna, et chargea Conon de ti-

rer des villes situées sur l'Helléspont le plus grand nombre possible de vaisseaux pour la campagne suivante.

LA FLOTTE DE PHARNABAZE RAVAGE LES CÔTES DE LA LACONIE. CONON RELEVÉ LES MURAILLES D'ATHÈNES AVEC L'ARGENT QUE LUI DONNENT LES PERSES. PAIX HONTEUSE POUR LES GRECS, CONCLUE PAR LE LACÉDÉMONIEN ANTALCIDAS.

Au commencement du printemps (an du monde 3611 ; avant J. C., 393), Pharnabaze, secondé par Conon, partit avec une flotte considérable, et aborda à l'île de Mélos, d'où il fit voile vers Lacédémone (*). Arrivé à Phères, il ravagea toute la contrée, ainsi que plusieurs autres provinces maritimes. Comme sur ces côtes il n'y avait aucun port, et que Pharnabaze redoutait à la fois les courses des Grecs et la disette de vivres, il prit tout à coup une route opposée, et se retira dans un port de l'île de Cythère, nommé *Phénicote*. Les Cythéréens, craignant d'être pris d'assaut, abandonnèrent leurs remparts, et se retirèrent en Laconie à la faveur d'une trêve. Pharnabaze répara les fortifications de la ville, où il mit une garnison. Après cette expédition, il laissa à Conon tout l'argent qu'il avait, et se retira en Phrygie. Conon lui ayant représenté que la reconstruction des Longues Murailles de la ville d'Athènes et des remparts du Pirée serait très-funeste à Lacédémone, il consentit à ce que Conon retournât à Athènes pour les relever, et lui fournit les sommes nécessaires pour exécuter ces travaux.

Cependant les Lacédémoniens, informés que Conon rebâtissait les murailles d'Athènes aux frais d'Artaxerxès, et entretenait une flotte qui assurait aux Athéniens la possession des îles et des villes maritimes, jugèrent à propos de faire des représentations à Tiribaze qui commandait les armées d'Artaxerxès. Ils voulaient engager ce général dans leur parti, ou obtenir tout au moins

(*) Xénophon, *Histoire grecque*, liv. iv, chap. 8.

(*) Xénophon, *Histoire grecque*, liv. iv, chap. 8.

que le roi ne donnât plus l'argent nécessaire à l'entretien de la flotte de Conon. Ils dépêchèrent donc Antalcidas vers Tiribaze, pour instruire celui-ci de ce qui se passait, et obtenir la paix.

Les Athéniens, se doutant de ces menées, envoyèrent aussi des ambassadeurs. Dès qu'ils furent arrivés chez Tiribaze, Antalcidas dit qu'il venait au nom de la république de Lacédémone, demander au roi une paix telle qu'il la désirait depuis longtemps; que les Lacédémoniens ne lui contestaient pas la souveraineté des villes grecques de l'Asie, et qu'ils ne demandaient que l'indépendance absolue des îles et des villes de la Grèce. Qu'est-il donc besoin, dit-il, que le roi fasse à ses dépens la guerre contre nous, qui n'avons aucune prétention?

Il était impossible de rien proposer de plus agréable au roi de Perse, et tout à la fois de plus funeste et de plus honteux pour les Grecs. Les Lacédémoniens cédaient à Artaxerxès toutes les villes grecques de l'Asie avec les îles qui en dépendaient, renonçant ainsi aux avantages que leur avaient procurés les victoires de Thimbron, de Dercyllidas et d'Agésilas; et en accordant aux îles et aux villes de la Grèce la faculté de se déclarer indépendantes de leurs métropoles et de se gouverner d'après leurs propres lois, ils augmentaient le nombre déjà trop considérable des petits États, et enlevaient au pays une partie de sa force. Aussi, après avoir fait connaître les dispositions de ce traité, Plutarque (*) ajouta-t-il : « Telles furent les conditions de cette paix, si toutefois on peut appeler de ce nom un traité perlide qui fit l'opprobre de la Grèce, et dont l'issue fut plus ignominieuse que n'aurait pu l'être la guerre la plus funeste. »

Tiribaze regardait comme très-avantageuses les propositions d'Antalcidas. Cependant, n'osant pas se déclarer ouvertement pour les Lacédémoniens, sans l'ordre du roi, il donna des som-

mes considérables à Antalcidas, et fit emprisonner Conon, sous prétexte qu'il se montrait contraire aux intérêts du roi. Il se rendit ensuite à la cour pour instruire lui-même Artaxerxès des propositions d'Antalcidas, de l'emprisonnement de Conon, et lui demander ses ordres. Ce prince, très-satisfait de la conduite qu'avait tenue Tiribaze, ratifia le traité de paix (an du monde 3617; avant J. C., 387).

STRUTHAS, GÉNÉRAL D'ARTAXERXÈS, SURPREND L'ARMÉE DE THIMBRON. DIPHRIDAS SUCCEDE A CELUI-CI DANS LE COMMANDEMENT DES TROUPES LACÉDÉMONIENNES.

Fort peu de temps après l'arrivée de Tiribaze à la cour, et avant la conclusion de la paix d'Antalcidas, Artaxerxès envoya Struthas pour visiter les côtes de l'Asie Mineure et lui rendre compte de la situation des choses dans cette partie de l'empire (*). Struthas, qui connaissait l'état déplorable où les expéditions des Lacédémoniens, et principalement celles d'Agésilas, avaient réduit les provinces de l'Asie Mineure, se montrait fort attaché aux Athéniens et à leurs alliés. Les Lacédémoniens, connaissant ses dispositions, chargèrent Thimbron de lui faire la guerre. Ce général se rendit à Éphèse, tira des troupes des villes de Priène, Lycophrys et Achillée, et ravagea les terres d'Artaxerxès.

Struthas, ayant remarqué que les troupes de Thimbron marchaient souvent en désordre, et dans une sécurité présomptueuse, détacha un jour quelques-uns de ses cavaliers, qu'il chargea de courir à toute bride sur les maraudeurs de l'armée de Thimbron; et il s'avança lui-même en bon ordre avec plusieurs escadrons. Thimbron, qui venait de prendre son repas, était alors dans sa tente; il tomba sous les coups des cavaliers de Struthas, qui tuèrent un assez grand nombre de Grecs; ceux qui purent échapper se retirèrent dans les villes alliées.

(*) Xénophon, *Histoire grecque*, liv. iv, chap. 8.

(*) Vie d'Artaxerxès, chap. 21.

Diphridas, chargé de recueillir les débris de l'armée de Thimbron, et de faire de nouvelles levées pour attaquer Struthas, s'empara de la personne de Tigrane, gendre de ce général, pendant qu'il se rendait à Sardes avec son épouse, et tira des deux prisonniers une rançon énorme qui lui servit à soudoyer ses troupes. Là se bornèrent toutes les opérations de ce général contre les Perses.

GUERRE D'ARTAXERXÈS CONTRE ÉVAGORAS,
ROI DE L'ÎLE DE CYPRE.

Après la ratification de la paix d'Antalcidas, Artaxerxès, n'ayant plus de diversion à craindre de la part des Grecs (an du monde 3618; avant J. C., 386), tourna toutes ses forces contre Évagoras, roi de Cypre. Ce prince ne régnait d'abord que sur la ville de Salamine, capitale de l'île, dont il s'était emparé sur un autre roi que protégeaient les Perses; mais il poussait toujours ses conquêtes et menaçait de se rendre maître de l'île entière. La guerre durait depuis plusieurs années, sans que, ni de part ni d'autre, il y eût eu aucune action importante. Libre alors de tout autre soin, Artaxerxès résolut de pousser cette guerre avec vigueur. Il faisait depuis longtemps des préparatifs pour être en état d'agir avec des forces imposantes de terre et de mer. Son armée était forte de trois cent mille hommes, et sa flotte de trois cents vaisseaux (*). Orontas, son gendre, avait été nommé général des troupes de terre, et Tiribaze commandait les vaisseaux. Ces deux chefs se réunirent dans la Cilicie, et partirent pour l'île de Cypre, qu'ils se disposaient à attaquer vivement.

Évagoras, de son côté, fit alliance avec le roi d'Égypte, tira des secours d'Écatomnus, dynaste de la Carie, de plusieurs autres princes ennemis déclarés ou couverts des Perses, et surtout de Tyr et de quelques villes de la Phénicie, dont il s'était rendu maître. Il équipa une flotte de quatre-vingt-

dix trirèmes, dont vingt de Tyr, et soixante et dix de l'île de Cypre. Les troupes montaient à vingt mille hommes environ. Comptant beaucoup sur lui-même, il se présenta devant les Perses. Il avait dans sa flotte un grand nombre de ces barques légères dont les pirates faisaient usage. Il les mena contre les navires de charge qui portaient les vivres des Perses, en coula à fond quelques-uns, en prit plusieurs, et empêcha les autres de rallier la flotte de Tiribaze. Les vaisseaux de guerre avaient déjà jeté, dans l'île de Cypre, un grand nombre de troupes perses qui furent bientôt tourmentées par la famine, car les commandants des vaisseaux de charge n'osaient plus se hasarder en mer, dans la crainte d'être pris ou coulés à fond par les navires légers d'Évagoras. La disette amena bientôt un soulèvement. Les soldats tuèrent quelques-uns de leurs officiers; et ce ne fut pas sans beaucoup de peine que les chefs, et, entre autres, Gaos (*), gendre de Tiribaze, parvinrent à apaiser la sédition. Ils reconduisirent alors toute la flotte perse sur les côtes de la Cilicie, où ils se pourvurent de vivres.

Quant à Évagoras, sentant que son armée navale était beaucoup trop inférieure en nombre à celle des Perses pour pouvoir leur tenir tête, il équipa encore soixante vaisseaux, et en demanda cinquante au roi d'Égypte, ce qui faisait en tout deux cents voiles. Plein de confiance en son courage et dans l'expérience de ses matelots, il alla au-devant de la flotte perse; et la rencontrant à la hauteur de Citium, il attaqua en bon ordre les vaisseaux de Tiribaze, qui n'étaient point préparés à le recevoir. Il eut d'abord tout le succès qu'il devait se promettre d'une attaque imprévue et bien combinée, coula à fond plusieurs navires perses, et en prit d'autres. Cependant Gaos et les autres chefs des Perses ayant eu

(*) Ce Gaos, comme l'appelle Diodore, est le même que Glas, fils de Tamos, de Xénophon, dont nous avons parlé page 169, colonne 1.

(*) Diodore de Sicile, liv. xv, chap. 2.

le temps de se reconnaître, rétablirent peu à peu le combat, et finirent par prendre l'offensive. Les vaisseaux d'Évagoras commencèrent à céder, et prirent la fuite bientôt après.

Les Perses débarquèrent ensuite à Citium, et assiégèrent Salamine par terre et par mer. Tiribaze repassa en Cilicie pour se rendre à la cour, et annoncer à Artaxerxès la nouvelle de la victoire que la flotte venait de remporter. Artaxerxès fit remettre à Tiribaze deux cents talents pour continuer la guerre.

Cependant Évagoras, abattu par l'échec qu'il venait d'essuyer, confia à son fils Pythagoras la défense de Salamine, et partit la nuit, à l'insu des Perses, avec dix galères, pour aller demander du secours au roi d'Égypte.

Il n'obtint pas tout ce qu'il avait espéré, et fit bientôt voile pour retourner en Cypré. En y arrivant, il trouva sa capitale si vivement pressée par les Perses qu'il pensa à faire sa soumission. Tiribaze, qui avait une autorité entière dans l'armée d'Artaxerxès, répondit qu'il ferait la paix si Évagoras abandonnait toutes les autres villes de l'île de Cypré, se contentant d'être roi de Salamine, et s'il voulait payer un tribut annuel au roi de Perse, auquel il serait d'ailleurs soumis comme un esclave l'est à son maître (*). Quelque dures que fussent ces conditions, Évagoras ne refusa de souscrire qu'à la comparaison d'esclave et de maître, et soutint qu'il ne devait être soumis au roi de Perse que comme un roi l'est à un autre roi. Tiribaze n'ayant pas voulu admettre cette modification, Orontas, général des troupes de terre, envieux de la grande autorité de ce chef, écrivit secrètement au roi une lettre contre lui. Il disait que Tiribaze traînait volontairement en longueur le siège de Salamine; que d'ailleurs, ami des Lacédémoniens, il voulait contracter avec eux une alliance personnelle.

Artaxerxès, ajoutant foi à ces accusations, écrivit à Orontas de se saisir

de Tiribaze, et de le lui envoyer. Orontas exécuta cet ordre avec plaisir. Tiribaze, amené devant Artaxerxès, demanda qu'on instruisit son procès dans les formes; et aussitôt il fut conduit en prison. Cependant le roi, en guerre avec les Cadusiens, renvoya à un autre temps l'examen de cette affaire.

Orontas, qui avait été chargé de suivre les opérations du siège, en l'absence de Tiribaze, voyant qu'Évagoras se défendait toujours avec vigueur, et que les troupes, qui aimaient Tiribaze, n'obéissaient plus comme auparavant aux ordres de leurs chefs, et s'acquittaient avec négligence et mollesse des travaux du siège, commença à craindre pour lui-même quelque événement fâcheux. Il envoya donc des députés à Évagoras pour lui proposer la paix aux mêmes conditions que Tiribaze, et en supprimant les expressions de *maître* et d'*esclave* dont il s'était trouvé offensé. Évagoras accepta les propositions d'Orontas, et la paix fut conclue (an du monde 3619; avant J. C., 385).

Gaos, craignant d'être enveloppé dans l'accusation intentée à Tiribaze son beau-père, et de succomber avec lui, quitta le service du roi, entraînant dans sa révolte une grande partie de la flotte et de l'armée. L'année suivante il fut assassiné par un de ses gens.

EXPÉDITION D'ARTAXERXÈS CONTRE LES CADUSIENS.

Artaxerxès ayant terminé la guerre de Cypré, marcha en personne contre les Cadusiens, à la tête de trois cent mille hommes de pied et de dix mille chevaux (*). Entré dans un pays âpre et difficile, toujours couvert de nuages, qui ne produisait pas de blé, et n'offrait, dit Plutarque, à ses fiers et belliqueux habitants d'autre nourriture que des poires et des pommes sauvages, il fut surpris par la disette, et se vit exposé aux plus grands dangers. Les soldats ne trouvaient rien à manger, et il n'était pas possible de tirer

(*) Diodore de Sicile, liv. xv, ch. 8.

(*) Plutarque, Vie d'Artaxerxès, ch. 24.

des vivres d'aucun autre pays. Les troupes ne vivaient que de la chair des bêtes de somme, qui devinrent même si rares, qu'on ne pouvait obtenir qu'avec peine une tête d'âne pour soixante drachmes.

Dans cette conjoncture, Tiribaze, qui, suivant toute apparence, avait été conduit à cette expédition comme un prisonnier d'État dont il fallait suivre les démarches, et qui alors était sans aucun crédit, sauva le roi et l'armée. Les Cadusiens étaient commandés par deux rois qui avaient chacun leur camp séparé. Tiribaze, après avoir communiqué son projet à Artaxerxès, alla trouver l'un de ces princes, et envoya secrètement son fils vers l'autre. Chacun d'eux trompa le roi auprès duquel il était allé, en lui assurant que l'autre avait envoyé des ambassadeurs à Artaxerxès pour traiter de la paix et faire alliance avec lui. « Si donc, ajouta-t-il, vous êtes sage, prenez les devants, et faites votre soumission : je vous seconderai de tout mon pouvoir. » Les deux rois ajoutèrent foi aux paroles de Tiribaze et de son fils, et envoyèrent des ambassadeurs à Artaxerxès. La durée de cette négociation donnait déjà à Artaxerxès des soupçons contre Tiribaze, et l'on commençait à le calomnier ; le roi se repentait d'avoir eu confiance en lui. Mais enfin Tiribaze arriva d'un côté, et son fils de l'autre, suivis d'ambassadeurs cadusiens. Les articles du traité furent convenus, et la paix se trouva rétablie avec les deux rois.

Au retour de cette expédition, Artaxerxès prouva, dit Plutarque (*), que la mollesse et la lâcheté ne sont pas, comme on le croit ordinairement, l'effet du luxe et des délices ; mais que ces vices viennent plutôt d'un naturel bas et vil. Ni l'or, ni la pourpre, ni les pierreries dont Artaxerxès était couvert, et qui montaient à douze mille talents, ne l'empêchèrent de supporter le travail et la fatigue comme les derniers des soldats. Chargé de son car-

quois et de son bouclier, il descendait de cheval et marchait le premier à pied dans des chemins montueux et rudes. Les soldats, témoins de sa force et de son ardeur, devinrent si agiles, qu'ils semblaient moins marcher que voler, car on faisait par jour plus de deux cents stades. L'armée étant arrivée près d'une maison royale, dont les jardins, admirablement ornés, n'étaient entourés que d'une plaine où l'on ne trouvait pas un seul arbre, comme il faisait un froid très-rigoureux, Artaxerxès permit aux soldats d'abattre tous les arbres de son parc, sans épargner ni les cyprès, ni les pins ; et, pour leur donner l'exemple, il prit lui-même une hache et commença à couper l'arbre le plus grand et le plus beau. Alors les soldats abattirent tous le bois dont ils avaient besoin, et allumèrent de grands feux.

Artaxerxès rentra dans sa capitale après avoir perdu un grand nombre de ses meilleurs soldats, et presque tous ses chevaux.

HISTOIRE DE DATAME.

Un des principaux officiers qui périrent dans l'expédition contre les Cadusiens fut Camisare, gouverneur de la Leucosyrie, province enclavée entre la Cilicie et la Cappadoce. Camisare avait épousé une femme scythe, dont il eut un fils appelé *Datame*, qui lui succéda dans ce gouvernement. Datame commença particulièrement à se distinguer contre Thyus, dynaste de la Paphlagonie, qui avait secoué le joug d'Artaxerxès. Comme il était parent de ce Thyus, il crut devoir employer d'abord la douceur pour le faire rentrer dans le devoir. Ces ménagements pensèrent lui coûter la vie, et peu s'en fallut qu'il ne tombât dans les pièges que lui dressait son parent. S'étant dérobé par la fuite à une mort certaine, il déclara la guerre à Thyus ; et, quoique abandonné par Ariobarzane, satrape de la Lydie, de l'Ionie et de toute la Phrygie, il parvint à s'emparer de Thyus, ainsi que de sa femme

(*) Vie d'Artaxerxès, chap. 24.

et de ses enfants. Voulant annoncer lui-même au roi l'importante capture qu'il avait faite, il partit avec son prisonnier sans en donner avis à la cour. Quand il y fut arrivé, il équipa d'une manière singulière Thyus, qui était un homme de très-haute stature, aux traits durs, à la peau noire, et dont la tête et le visage étaient couverts de grands cheveux et d'une barbe longue et épaisse. Il le revêtit d'un habit magnifique; lui mit au cou et aux bras un collier et des bracelets d'or. Pour lui, couvert d'un vêtement grossier, portant sur la tête un casque de chasseur, la main droite armée d'une massue, de la gauche il conduisait en laisse Thyus, et le poussait devant lui comme une bête sauvage.

C'est dans cet équipage que Datame se présenta à la cour; la nouveauté du spectacle attira les regards de tout le monde, et une grande foule s'étant attroupée, il se trouva quelques gens qui reconnurent le prisonnier, et coururent aussitôt annoncer son arrivée au roi, qui dépêcha Pharnabaze pour savoir la vérité du fait. Cet officier lui étant venu faire son rapport, le roi commanda qu'on fit entrer Datame avec son prisonnier, et ne put contenir les mouvements de sa joie à la vue d'un appareil si extraordinaire et d'un événement si peu attendu. Artaxerxès ayant magnifiquement récompensé Datame, lui ordonna de se rendre à l'armée que levaient Pharnabaze et Tithraustès pour attaquer l'Égypte, et l'associa à ces deux généraux, en lui donnant une autorité égale à la leur. Quelque temps après, le roi rappela Pharnabaze, et confia le commandement général de ses troupes à Datame.

Dans le temps que ce général faisait tous les préparatifs nécessaires pour se rendre en Égypte, il reçut du roi l'ordre de tourner ses armes contre Aspis, satrape de la Cataonie. Comme ce pays était plein de défilés et couvert de forêts, et qu'on pouvait facilement s'y défendre avec un petit nombre de troupes, Aspis s'était déclaré indépendant, et enlevait les tributs

que l'on portait au roi de Perse. Datame, sans s'arrêter à son intérêt personnel, qui était d'aller en Égypte, voulut avant tout exécuter la volonté du roi : il s'embarqua avec quelques hommes d'élite, aborda en Cilicie, traversa le Taurus, et entra sur les terres de l'ennemi.

Aspis ayant été informé de l'arrivée de Datame, joignit à ses gens un corps de Pisidiens; mais Datame, sans se laisser intimider, donna à ses soldats l'ordre de le suivre, et poussa son cheval à toute bride contre Aspis, qui, saisi de frayeur, prit le parti de se rendre. Datame le remit à Mithridate, fils d'Ariobarzane, pour être conduit au roi.

Cependant Artaxerxès réfléchissant à la faute qu'il avait faite de se priver du secours de son meilleur général dans une expédition très-importante, pour l'employer à un coup de main, dépêcha au camp d'Acé (*), où se trouvait l'armée qui devait passer en Égypte, un courrier chargé de dire à Datame de ne pas quitter son poste. Ce courrier rencontra sur sa route les gens qui conduisaient Aspis à la cour. Une telle promptitude mit Datame dans la plus grande faveur auprès du roi; mais les courtisans, envieux de son mérite, se réunirent tous contre lui et jurèrent sa perte.

Pandates, garde du trésor royal, instruisit Datame de ce complot et du danger extrême auquel il serait exposé s'il éprouvait quelque échec dans la guerre d'Égypte. Datame, ne pouvant révoquer en doute l'exactitude de cet avis, forma le dessein d'abandonner le service d'Artaxerxès, et se retira en Cappadoce, accompagné de quelques gens qui lui étaient entièrement dévoués, et avec le secours desquels il se rendit maître de la Paphlagonie.

Ayant su que les Pisidiens se disposaient à lui faire la guerre, il envoya

(*) *Axn*. Cette ville est appelée *Aco* dans le Livre des Juges (I, 31); on lui donna le nom de *Ptolémaïde* sous les Ptolémées; aujourd'hui *Saint-Jean d'Acre*.

contre eux son fils Arsidée, qui fut tué dans un combat. Alors il marcha lui-même contre les Pisidiens. Cependant Mithrobarzane, son beau-père, le croyant perdu, passa pendant la nuit dans le camp des Pisidiens.

Datame, informé de la désertion de Mithrobarzane, fit répandre le bruit dans son armée que c'était par ses ordres que celui-ci avait passé aux ennemis; un si grand service méritait bien qu'on ne le laissât point dans le péril, et qu'on marchât au plus vite pour le dégager; d'ailleurs, disait-il, les ennemis, attaqués vigoureusement au dedans et au dehors de leur camp par les troupes de Mithrobarzane et par nous, seront taillés en pièces.

Aussitôt il se met en marche, et fait charger brusquement les Pisidiens, qui, persuadés que Mithrobarzane et ses troupes étaient d'intelligence avec Datame, commencèrent à faire main basse sur eux; Datame, profitant de cette lutte, attaqua et enfonça les Pisidiens, en tua un grand nombre, et resta maître de leur camp.

Schismas, fils aîné de Datame, instruisit Artaxerxès de la révolte de son père; ce prince envoya aussitôt en Cappadoce Autophradate pour le faire rentrer dans le devoir. Datame voulut essayer de fermer à son ennemi l'entrée des Portes de la Cilicie; mais n'ayant pu arriver assez à temps pour mettre ce dessein à exécution, il choisit pour établir son camp un endroit où, malgré l'avantage du nombre, Autophradate ne pouvait pas le forcer. L'armée de ce satrape était composée, suivant Cornélius Népos, de vingt mille hommes de cavalerie, de cent mille d'infanterie, de ceux que les Perses appellent *Cardaces* (*), et de trois mille frondeurs. Il avait, outre cela, huit mille Cappadociens, dix mille Arméniens, cinq mille Paphlagoniens, dix mille Phrygiens, cinq mille Ly-

diens, environ trois mille Aspendiens et Pisidiens, deux mille Ciliciens, autant de Caspiens, trois mille Grecs soudoyés, et un grand nombre de troupes armées à la légère.

Datame n'avait guère qu'un homme contre vingt. Cependant il attaqua l'ennemi, lui tua beaucoup de monde, et ne perdit guère que mille hommes des siens. Il sut conserver sa supériorité en n'engageant jamais une action qu'il ne vît les ennemis enfermés dans des gorges et des défilés où le grand nombre de leurs troupes ne pouvait leur être d'aucun secours. Autophradate, redoutant pour le roi et pour lui-même les suites de cette guerre, engagea Datame à demander la paix, qui lui fut accordée.

Cependant Artaxerxès, qui conservait toujours contre Datame une haine irréconciliable, tâcha de le faire tomber dans plusieurs pièges, que celui-ci évita d'abord avec autant d'adresse que de bonheur; mais à la fin, ce grand capitaine fut surpris par les artifices de Mithridate, fils d'Ariobarzane, lequel, feignant de s'être révolté contre Artaxerxès, demanda une conférence à Datame, et pendant que celui-ci regardait un endroit que Mithridate lui montrait comme propre à asseoir un camp, il le frappa par derrière et l'étendit mort à ses pieds avant que personne pût aller à son secours. « Ainsi, » dit Cornélius Népos, ce grand homme, qui avait triomphé d'un grand nombre d'ennemis par son habileté et sa prudence, sans jamais avoir recours à la perfidie, tomba dans les pièges que lui tendit un traître caché sous le nom d'ami. »

JUGEMENT DE TIRIBAZE.

Quand Artaxerxès fut de retour de son expédition contre les Cadusiens, il fit reprendre l'affaire de Tiribaze (*), et donna pour juges à ce général les trois hommes les plus estimés de la Perse pour leur intégrité. C'était un peu avant ce temps-là que quelques juges, pour

(*) Soldats ainsi appelés, dit Suidas, du mot perse *carda* qui veut dire *viril, belliqueux*. On reconnaît facilement dans *carda* le persan moderne *curde* qui a absolument le même sens.

(*) Voyez ci-devant page 196.

avoir porté des sentences injustes, avaient été écorchés tout vifs; après quoi on avait étendu leur peau sur tous les sièges du tribunal, afin d'effrayer par ce terrible exemple ceux de leurs successeurs qui pourraient être tentés de les imiter. Les accusateurs de Tiribaze soutenaient que la lettre d'Orontas dont ils venaient de faire la lecture à haute voix, suffisait pour la condamnation de l'accusé. Mais Tiribaze, pour expliquer l'espèce de condescendance qu'on lui reprochait à l'égard d'Évagoras, lut le traité par lequel Orontas consentait à ce que ce même Évagoras ne fût soumis au roi de Perse que comme un roi peut l'être à un autre roi, au lieu que lui Tiribaze avait exigé que cette soumission fût celle d'un esclave envers son maître. Quant à l'alliance des Lacédémoniens qu'on lui reprochait d'avoir recherchée, il répondit que cette alliance ne touchait en rien à ses intérêts particuliers, et qu'il n'avait eu d'autre intention en la proposant que de faire ce qui lui paraissait le plus avantageux pour le service du roi. En effet, disait-il, c'est par le premier traité fait avec les Lacédémoniens que le roi est resté maître de toutes les villes grecques de l'Asie.

Il termina son apologie en représentant aux juges sa fidélité constante et ses services précédents. Il fit remarquer qu'entre plusieurs services qu'il avait eu le bonheur de rendre au roi, il en était un qui lui avait attiré l'admiration de tout le monde, et lui avait procuré l'amitié particulière du roi lui-même. Ce prince se trouvant à la chasse dans un char à quatre chevaux, fut attaqué par deux lions qui mirent d'abord en pièces deux de ses chevaux, et allaient se jeter sur sa personne. Alors parut Tiribaze, qui tua sur-le-champ les deux lions, et sauva le roi de ce danger extrême. Il ajouta qu'à la guerre il s'était toujours signalé par son courage, et que ses conseils avaient été si heureux, que le roi ne s'était jamais repenti de les avoir suivis. Cette défense obtint l'approbation des juges, qui d'une commune

voix déchargèrent Tiribaze de l'accusation qui pesait sur lui. Le roi ayant fait appeler ces trois juges l'un après l'autre, demanda à chacun en particulier quel avait été le motif pour lequel il avait acquitté Tiribaze. Le premier répondit que c'était parce que les services de l'accusé étaient certains, et que l'accusation lui avait paru extrêmement douteuse; le second dit que, quand l'accusation aurait été fondée, les services de l'accusé l'emportaient de beaucoup sur sa faute; la réponse du troisième fut qu'il ne comparait point les services que Tiribaze pouvait avoir rendus au roi avec le nombre et la grandeur des bienfaits dont le roi l'avait comblé; mais qu'en examinant les différents chefs d'accusation, il avait remarqué que les preuves manquaient. Le roi approuva et loua les trois juges, comme ayant parfaitement rempli leur devoir, et il revêtit Tiribaze des dignités les plus considérables de l'État. Orontas, reconnu pour un calomniateur, fut rayé du nombre des amis du roi (*).

ARTAXERXÈS ENVOIE PHILISCUS EN GRÈCE,
ET REÇOIT LES DÉPUTÉS DES GRECS. CRÉDIT
DE PÉLOPIDAS A LA COUR DE PERSE.

Philiscus, envoyé par Artaxerxès pour concilier entre eux les peuples de la Grèce, se retira après avoir laissé aux Lacédémoniens des sommes considérables pour lever des troupes. Sparte, humiliée et affaiblie par ses pertes, et surtout par la bataille de Leuctres, ne donnait plus de craintes ni de jalousie aux Perses, mais Thèbes victorieuse et triomphante leur causait de justes inquiétudes (**).

Cependant les Thébains, sans cesse occupés des moyens de s'assurer la prééminence dans la Grèce, pensèrent que, s'ils députaient vers le roi de Perse, ils obtiendraient, par son intervention, la supériorité sur leurs

(*) Diodore, livre xv, chap. 11.

(**) Xénophon, *Histoire grecque*, liv. vii, chap. 1; Rollin, *Histoire ancienne*, liv. xii, chap. 5.

compatriotes. Ils assemblèrent donc leurs alliés, et, sous prétexte que les autres États de la Grèce avaient des ambassadeurs auprès d'Artaxerxès, ils envoyèrent vers ce prince Pélpidas, qui obtint de lui l'accueil le plus favorable. Le général thébain pouvait bien dire que, seuls de tous les Grecs, ses compatriotes avaient secouru les Perses à Platée; que depuis ils n'avaient jamais pris les armes contre eux; que les Lacédémoniens leur avaient fait la guerre parce qu'ils avaient refusé de suivre Agésilas en Asie. Ce qui contribuait surtout à augmenter la considération dont Pélpidas jouissait à la cour, c'était la victoire récente de Leuctres, et les avantages remportés par les Thébains dans la Laconie. Tous ces faits étaient appuyés du témoignage de l'Athénien Timagoras, qui, après Pélpidas, fut le mieux reçu de tous les ambassadeurs des Grecs.

Le roi ayant pressé Pélpidas de marquer quelle faveur il désirait, celui-ci demanda que Messène fût libre et affranchie du joug de Lacédémone; que les Athéniens qui s'étaient mis en mer pour infester les côtes de la Béotie fissent rentrer leur flotte, ou qu'on leur déclarât la guerre, ainsi qu'aux villes qui refusaient d'entrer dans la confédération.

ARTAXERXÈS MNÉMON ENVOIE PHARNABAZE ET
IPHICRATE POUR RÉDUIRE L'ÉGYPTE. L'EX-
PÉDITION ÉCROUE.

« Après avoir laissé quelques années de repos à ses peuples, Artaxerxès forma le dessein de réduire l'Égypte, qui, depuis trente-six ans, avait secouru le joug des Perses (an du monde, 3627; avant J. C., 377). Achoris, roi d'Égypte, se disposa à opposer une sérieuse résistance aux troupes d'Artaxerxès : il leva une armée considérable, et prit à sa solde un grand nombre de Grecs mercenaires, dont il donna le commandement à l'Athénien Chabrias.

« Pharnabaze, à qui Artaxerxès avait confié l'expédition, envoya à Athènes une plainte contre Chabrias, qui s'é-

tait engagé à servir les ennemis des Perses; et il menaçait la république de toute la colère du roi, si le général athénien n'était pas rappelé immédiatement. Il demandait aussi qu'Iphicrate, le plus grand homme de guerre de son temps, fût chargé du commandement des troupes grecques qu'Artaxerxès avait à sa solde. Les Athéniens se conformèrent sans hésiter à tout ce que demandait Pharnabaze; ils étaient trop intéressés à ménager le roi de Perse, pour agir autrement. Ils rappelèrent Chabrias, et envoyèrent Iphicrate à Pharnabaze.

« Pour tirer plus de troupes de la Grèce, Artaxerxès envoya dans ce pays des ambassadeurs, qui déclarèrent aux Grecs qu'ils devaient vivre en paix entre eux, conformément au traité d'Antalcidas; qu'ils auraient à retirer les garnisons qui occupaient les villes et les forteresses, et à laisser toutes les villes libres et soumises seulement à leurs propres lois. Toute la Grèce, à l'exception de Thèbes, reçut avec plaisir cette déclaration.

« Les Perses firent leurs préparatifs avec tant de lenteur que deux années s'écoulèrent avant que l'armée pût entrer en campagne. Enfin, toutes les mesures étant prises, Pharnabaze établit un camp à Acé, où était indiqué le rendez-vous général de toutes les forces de terre et de mer qu'Artaxerxès envoyait contre l'Égypte (*). L'armée était forte de deux cent vingt mille hommes, dont vingt mille Grecs sous les ordres d'Iphicrate. La flotte se composait de trois cents trirèmes, de deux cents navires à trente rames, et d'un nombre beaucoup plus considérable de vaisseaux de charge (**).

Dès le commencement de l'été, Pharnabaze se dirigea vers l'Égypte, avec l'armée de terre et la flotte. Ar-

(*) Ce qui précède depuis le commencement du chapitre est emprunté à Prideaux, *Histoire des Juifs et des peuples voisins*, t. III, p. 62 et suiv. de l'édition que j'ai déjà citée.

(**) Diodore, liv. xv, chap. 41.

sivé aux bouches du Nil, ce général trouva le pays en état de défense; car la lenteur des préparatifs des Perses avait laissé aux Égyptiens le temps de prendre toutes les mesures nécessaires pour résister à l'invasion. Les généraux perses, comme nous l'apprend Diodore (*), n'étaient pas libres de leurs actions; il leur fallait rendre compte au roi de tout ce qui se passait dans l'armée, et attendre les ordres de la cour avant de prendre une résolution quelconque. Aussi, Iphicrate, ayant remarqué que Pharnabaze parlait avec une grande facilité, et qu'il était lent dans ses opérations, lui dit-il un jour qu'il s'étonnait de trouver à la fois, dans le même homme, tant de facilité et de fécondité dans le discours, et tant de lenteur dans l'action. « Cette différence, lui répondit Pharnabaze, vient de ce que mes paroles ne dépendent que de moi, tandis que mes œuvres dépendent du roi. »

Achoris était mort depuis longtemps, et Nectanébis, qui était roi d'Égypte lorsque les Perses arrivèrent dans ce pays, n'ignorait pas qu'Artaxerxès envoyait contre lui des forces très-considérables; mais il se confiait dans les remparts naturels qui défendaient ses États. En effet, l'Égypte, comme le remarque Diodore (**), était d'un accès fort difficile: les sept bouches du Nil (***), qui formaient sept entrées différentes, présentaient en même temps sept forteresses qui rendaient impossibles toute surprise et toute irruption. La bouche Pélusiaque était la mieux défendue, parce que les Égyptiens pensaient que les Perses arriveraient de ce côté-là. Nectanébis avait fait creuser de grands fossés sur le rivage et inonder les routes, pendant qu'il ordonnait de fermer par des murs tous les endroits de la côte qui auraient pu donner passage aux vais-

seaux des Perses. En un mot, il avait rendu l'entrée de l'Égypte également difficile à une flotte et à une armée de terre.

Pharnabaze voyant la bouche Pélusiaque ainsi défendue, et gardée par de nombreuses troupes, renonça absolument à l'espérance d'entrer par là en Égypte, et tenta une autre voie. Ainsi, prenant le large avec sa flotte, il entreprit d'aborder à la bouche appelée *Mendésiaque*. Pharnabaze et Iphicrate, accompagnés de vaisseaux qui portaient trois mille hommes de troupes, abordèrent en effet au pied d'un fort bâti sur cette embouchure. Les Égyptiens étant arrivés en nombre à peu près égal, il se donna un combat très-vif, pendant lequel beaucoup d'autres vaisseaux de la flotte eurent le temps d'arriver; en sorte que les Égyptiens, environnés de toutes parts, essayèrent une défaite. Il y en eut un grand nombre de tués, et plusieurs tombèrent au pouvoir des Perses; le reste se réfugia dans Mendés. Les soldats d'Iphicrate entrèrent avec eux, et se rendirent maîtres du fort, le rasèrent, et mirent aux fers la garnison et les habitants. Iphicrate, qui savait par ses prisonniers que Memphis n'était pas gardée, jugea qu'il fallait aller sans délai à cette capitale, avant que toutes les forces du royaume fussent réunies pour la défendre. Pharnabaze, au contraire, voulait attendre le reste de la flotte pour rendre plus sûre une entreprise de cette importance. Mais Iphicrate ne demandait que les troupes sous son commandement, et il s'engageait à se rendre maître de Memphis avec leur secours. Cette hardiesse fit soupçonner sa fidélité, et Pharnabaze crut qu'il songeait à s'emparer de cette ville pour son propre compte. La proposition d'Iphicrate ayant donc été rejetée, celui-ci prit le ciel à témoin que ce ne serait pas sa faute si l'expédition échouait. Ce différend jeta la division entre les deux généraux, et leur fit perdre le fruit du succès qu'ils avaient obtenu. Les Égyptiens ayant eu le temps de pourvoir à la défense de Memphis, mirent cette ville à l'a-

(*) Livre xv, chap. 41.

(**) Livre xv, chap. 42.

(***) On sait que le Nil n'a plus aujourd'hui que deux bouches, celle de Damiette et celle de Rosette.

brû d'une attaque subite. Ils se rassemblèrent aussi autour de Mendès, qu'on avait détruite, et ils allaient fréquemment attaquer les Perses et les Grecs. Enfin, devenant de jour en jour plus forts, ils faisaient éprouver de grandes pertes à l'armée de Pharnabaze, et acquéraient eux-mêmes de l'expérience et du courage. L'attaque de ce point occupa l'armée des Perses jusqu'à la saison de l'inondation, pendant laquelle l'Égypte est réellement impraticable. Ce fut alors que les Perses, à qui tout devenait contraire, prirent le parti de la retraite et retournèrent en Asie. Iphicrate, qui redoutait le sort de Conon, s'embarqua pendant la nuit et retourna à Athènes, où Pharnabaze envoya des ambassadeurs, pour l'accuser d'avoir fait manquer, par sa faute, la conquête de l'Égypte. Les Athéniens répondirent que s'ils trouvaient Iphicrate coupable, ils le puniraient. Mais son innocence fut bientôt reconnue. Ainsi se termina cette expédition, qui avait coûté à la Perse des sommes énormes.

RÉVOLTE DE PLUSIEURS PROVINCES DE L'EMPIRE CONTRE ARTAXERXÈS MNÉMON.

Vers la fin de l'expédition d'Artaxerxès contre l'Égypte, les peuples de l'Asie, voisins de la mer, entreprirent de se soustraire à la domination des Perses; quelques-uns des satrapes et des gouverneurs de ces provinces se révoltèrent (*). Vers la même époque, Tachos, roi d'Égypte, arma contre les Perses un grand nombre de vaisseaux et de troupes de terre. Il attira à son parti plusieurs villes grecques, et entre autres, Lacédémone. Les dispositions hostiles et bien connues des Grecs à l'égard d'Artaxerxès engagèrent ce prince à faire ses préparatifs de défense. Il fallait armer à la fois contre le roi d'Égypte, contre les villes grecques de l'Asie, contre les Lacédémoniens et contre les satrapes des provinces maritimes. Les plus redoutables parmi ces satrapes étaient : Ario-

barzane, qui gouvernait la Phrygie; Mausole, dynaste de la Carie et maître d'un grand nombre de villes considérables et de forteresses, dont la principale était Halicarnasse, défendue par une citadelle qui en faisait la capitale et le centre de la Carie; et enfin Orontas et Autophradate : le premier, satrape de la Mysie, et le second, de la Lydie. Les provinces qui se joignirent à ces rebelles furent la Lycie, la Pisidie, la Pamphylie, la Cilicie, la Syrie, la Phénicie; en un mot, presque toutes les contrées maritimes. Une révolte si étendue faisait perdre à Artaxerxès la moitié de ses revenus, et ce qui restait ne suffisait pas pour les frais de la guerre qu'il avait à soutenir. Les rebelles choisirent Orontas pour leur généralissime. Celui-ci ayant accepté ce titre, et touché l'argent nécessaire pour payer d'avance une année entière de solde à vingt mille hommes, trahit aussitôt ses confédérés. Se flattant que le roi le comblerait de présents, et le ferait satrape unique de toutes les côtes de l'Asie s'il lui livrait les révoltés, il fit saisir tous ceux qui lui apportèrent de l'argent, et les envoya prisonniers à Artaxerxès. Il livra de même toutes les villes qui s'étaient données à lui, et les troupes étrangères qu'il avait déjà enrôlées. Les rebelles furent également trahis dans la Cappadoce par Mithrobarzane; mais cette défection, comme nous l'avons vu dans la vie de Datame, ne tourna pas contre eux. Rhéomithrès, envoyé par les révoltés vers le roi d'Égypte, avait obtenu cinquante vaisseaux et cinq cents talents d'argent. A son retour, il s'arrêta à Leucas, ville de l'Asie Mineure, où il convoqua plusieurs chefs, sous prétexte de leur rendre compte de la négociation dont il avait été chargé. Lorsqu'il les vit réunis, il les fit prendre et les envoya à Artaxerxès, dans les bonnes grâces duquel il rentra par cette trahison. Les autres révoltés, abandonnés par les hommes les plus puissants de leur parti, se virent contraints de rentrer dans le devoir.

(*) Diodore de Sicile, liv. xv, chap. 90.

TROUBLES A LA COUR DE PERSE. CONSPIRATION ET SUPPLICE DE DARIUS. MORT D'ARTAXERXÈS.

Artaxerxès étant devenu vieux, la division se mit entre ses fils pour la succession à l'empire, et la rivalité des princes était partagée par les amis et les courtisans du roi (*). Plusieurs soutenaient que le trône devait appartenir à Darius, fils aîné d'Artaxerxès; mais le plus jeune prince, nommé *Ochus*, naturellement vif et emporté, avait dans le palais un parti nombreux. Il comptait d'ailleurs, pour gagner son père, sur le crédit d'Atosse, à qui il faisait assidûment sa cour, et à laquelle il promettait de l'épouser après la mort d'Artaxerxès. Le roi, pour enlever à Ochus toutes ses espérances et empêcher qu'en imitant Cyrus il n'exposât l'empire à quelque révolution, déclara roi Darius, et lui permit de porter la tiare droite.

C'était l'usage en Perse que le prince désigné pour héritier de la couronne demandât une grâce au roi régnant, et celui-ci ne pouvait rien lui refuser. Darius pria Artaxerxès de lui donner la courtisane *Aspasie*, que Cyrus avait tendrement aimée. La demande que Darius fit de cette femme affligea beaucoup Artaxerxès, et, ne voulant pas la céder, quoiqu'il eût encore dans son gynécée trois cent soixante concubines, il la fit prêtresse de Diane, pour la condamner à vivre dans la chasteté le reste de ses jours (**). Darius, très-animé contre Artaxerxès, laissa percer son ressentiment, et Tiribaze chercha à irriter ce prince encore davantage. Tiribaze avait personnellement à se plaindre d'Artaxerxès, qui lui avait promis en mariage sa fille *Amestris*, et avait manqué à sa parole en l'épousant lui-même; il s'était encore engagé à lui donner *Atosse*, la plus jeune de ses filles; mais

il le trompa une seconde fois, et, ayant conçu une passion pour cette princesse, il l'épousa. Nous avons déjà vu chez les Perses des exemples de ces unions monstrueuses.

Dans les rapports fréquents qu'il avait avec Darius, Tiribaze cherchait à allumer de plus en plus la colère de ce prince contre Artaxerxès. Il lui répétait sans cesse qu'il ne servait de rien de porter la tiare droite, quand on ne cherchait pas aussi à relever son pouvoir. Darius, qui d'ailleurs redoutait beaucoup le caractère entreprenant d'Ochus, s'abandonna entièrement à Tiribaze. Celui-ci avait déjà gagné un grand nombre de personnes qui devaient mettre à mort le vieux roi, lorsqu'un eunuque découvrit la conspiration. Les conjurés avaient résolu d'entrer pendant la nuit dans l'appartement d'Artaxerxès, et d'égorger ce prince dans son lit. Artaxerxès ne pouvait, sans imprudence, mépriser une pareille dénonciation; mais, dit Plutarque (*), il aurait cru agir plus imprudemment encore en y ajoutant foi sans aucune preuve. Il prit donc le parti d'ordonner à l'eunuque de ne pas perdre de vue les conjurés, et de s'attacher à leurs pas. Il fit percer ensuite le mur de sa chambre, derrière le lit, et y mit une porte recouverte par une tapisserie. A l'heure indiquée, il attendit les conjurés sur son lit, et ne se leva qu'après avoir eu le temps de les bien reconnaître tous. Dès qu'il les vit tirer leurs poignards et s'approcher du lit, il leva promptement la tapisserie et se jeta dans la chambre voisine, dont il ferma la porte en appelant à grands cris. Les conjurés, qui virent leur coup manqué, sans pouvoir douter que le roi ne les eût aperçus, s'enfuirent par des chemins différents. Tiribaze ayant été environné par les gardes du roi, se défendit avec courage, et en tua plusieurs de sa main; enfin, après avoir résisté longtemps, une javeline lancée de loin l'atteignit et le renversa par terre.

Darius, arrêté avec ses enfants, fut

(*) Plutarque, Vie d'Artaxerxès, ch. 26.

(**) Le temple de Diane dans lequel *Aspasie* fut reléguée, devait être situé dans l'Asie Mineure; car on sait bien que les Perses proprement dits ne rendaient pas de culte à la déesse de la chasse.

(*) Vie d'Artaxerxès, chap. 29.

renvoyé devant les juges royaux qui instruisirent son procès. Artaxerxès n'assista pas lui-même au jugement, mais il nomma des accusateurs à son fils, et ordonna d'écrire les avis des juges, et de les lui apporter. Ces avis furent unanimes, et Darius ayant été condamné à mort, les huissiers se saisirent de lui et le menèrent dans une chambre voisine. L'exécuteur, appelé, arriva avec le rasoir dont il se servait pour couper la gorge aux criminels; mais à la vue de Darius, saisi d'horreur, il recula vers la porte, comme s'il n'avait eu, dit Plutarque (*), ni l'audace ni la force de porter la main sur la personne de son roi. Les juges, qui étaient en dehors de la chambre, lui ayant ordonné, sous peine de mort, d'exécuter la sentence, il retourna sur ses pas, saisit Darius par les cheveux et lui coupa le cou avec son rasoir.

Suivant un autre récit conservé par Plutarque, le roi assista au procès de Darius, et celui-ci, convaincu par des preuves évidentes, se jeta le visage contre terre et adressa au roi les prières les plus vives. Alors celui-ci, transporté de colère, tira son cimeterre et ne cessa de frapper Darius que lorsqu'il le vit mort. Puis il retourna à son palais, adora le Soleil, et dit à ses courtisans: Retournez dans vos maisons, ô Perses, et annoncez partout que le grand Oromaze a puni ceux qui avaient formé contre moi le complot le plus criminel et le plus impie.

Ochus, soutenu par le crédit d'Artaspe, conçut alors les plus grandes espérances. Cependant il craignait encore Ariaspe, autre fils légitime qui restait au roi Artaxerxès, et entre ses frères bâtards il redoutait Arsame. Les Perses désiraient Ariaspe pour roi, moins parce qu'il était l'aîné d'Ochus, qu'à cause de son caractère doux, simple et humain. Arsame passait pour avoir un grand sens, et Ochus n'ignorait pas qu'il était tendrement aimé de son père. Il tendit donc des pièges à l'un et à l'autre; et comme il était aussi sanguinaire qu'artificieux,

il employa la cruauté contre Arsame et la ruse contre Ariaspe. Il envoyait continuellement à celui-ci des eunuques pour lui rapporter des menaces terribles du roi, qui, disaient-ils, avait résolu de lui faire souffrir une mort ignominieuse et cruelle. Ces rapports frappèrent Ariaspe d'une telle frayeur qu'il s'empoisonna. Ce genre de mort affligea vivement le roi, qui en soupçonna la cause; mais son extrême vieillesse ne lui permettant pas d'ordonner et de suivre une enquête, il s'attacha encore plus à Arsame, et ne dissimula pas l'extrême confiance qu'il avait en lui. Ochus donc ne crut pas devoir différer plus longtemps l'exécution de son projet; il corrompit Harpate, fils de Tiribaze, et se servit de sa main pour faire périr ce jeune prince.

Dans l'extrême vieillesse où était Artaxerxès, la peine la plus légère pouvait le conduire au tombeau. Il ne soutint pas longtemps le chagrin que lui causa la mort d'Arsame, et mourut à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, après un règne de quarante-trois (an du monde, 3643; avant J. C., 361). Il laissa la réputation d'un prince doux et ami de ses peuples; mais rien ne contribua tant à le faire regretter que la comparaison qu'on fit de lui avec son fils Ochus, qui, par sa cruauté et son naturel sanguinaire, surpassa les hommes les plus féroces.

OCHUS MONTE SUR LE TRÔNE. SES CRUAUTÉS. RÉVOLTE D'ARTABAZE.

Ochus était bien persuadé qu'en succédant à Artaxerxès, son père, il ne trouverait pas des dispositions favorables pour lui ni dans la noblesse ni dans le peuple, dont il s'était attiré la haine par le meurtre de ses deux frères. Pour empêcher que cette haine ne l'éloignât du trône, il gagna les eunuques et d'autres personnes attachées au palais et leur ordonna de cacher au public la mort du roi. Il commença à prendre le maniement des affaires, donnant des ordres, scellant des édits au nom d'Artaxerxès, comme si ce prince eût toujours été en vie; et dans

(*) Vie d'Artaxerxès, chap. 29.

un de ces édits il se fit proclamer roi dans tout l'empire, toujours par ordre d'Artaxerxès (*).

Après avoir gouverné ainsi près de dix mois (an du monde, 3644; avant J. C., 360), se croyant assez bien établi, il déclara enfin la mort de son père, et monta sur le trône en prenant le nom d'*Artaxerxès*. Les historiens l'appellent néanmoins plus communément *Ochus*.

Ce prince fut le plus cruel et le plus méchant de sa race. Ses actions le firent bientôt connaître. En fort peu de temps, il souilla de meurtres le palais et tout l'empire. Pour ôter aux provinces révoltées le prétexte de mettre sur le trône quelque autre membre de la famille royale, et se débarrasser tout d'un coup des inquiétudes que les princes ou princesses du sang pourraient lui causer, il les fit tous mettre à mort, sans aucun égard pour le sexe, l'âge ou les liens de parenté. Il fit enterrer vive sa propre sœur Ocha, dont il avait épousé la fille; et ayant renfermé un de ses oncles avec cent de ses fils et de ses petits-fils dans une cour, il les fit tuer à coups de flèches. Cet oncle est apparemment le père de Sisymbis, mère de Darius Codoman; car Quinte-Curce nous apprend (**) qu'Ochus avait fait massacrer quatre-vingts de ses frères avec leur père, en un même jour.

Il traita avec une égale barbarie toutes les personnes qui lui donnaient quelque ombrage, sévissant surtout avec fureur contre ceux des nobles qu'il supposait mécontents.

Toutes ces cruautés ne prévinrent point entièrement les troubles. Artabaze, gouverneur d'une province, s'étant révolté (an du monde, 3348; avant J. C., 356), engagea dans son parti Charès, Athénien, qui commandait une flotte et un corps de troupes grecques, et avec son assistance il défait une armée du roi de soixante et dix mille hommes. Pour reconnaître un si grand

service, Artabaze paya à Charès tous les frais de l'expédition. Ochus ressentit vivement cette conduite des Athéniens à son égard; et comme ceux-ci étaient alors en guerre avec les villes de Chios, de Rhodes, de Cos et de Byzance, qui avaient formé une ligue contre eux, il les menaça de mettre en mer une flotte de trois cents voiles, qui agirait conjointement avec celle de ces villes. Aussitôt les Athéniens, effrayés, rappelèrent Charès.

Artabaze, abandonné par les Athéniens (an du monde, 3651; avant J. C., 353), eut recours aux Thébains, dont il obtint cinq mille hommes, qu'il prit à sa solde. Ce renfort le mit en état de remporter encore deux grandes victoires sur les troupes du roi. Ces deux actions firent beaucoup d'honneur aux troupes thébaines et à Pamphène, qui les commandait (**).

MORT DE MAUSOLE, ROI DE CARIE. DOULEUR D'ARTÉMISE.

A peu près vers le même temps (an du monde, 3650; avant J. C., 354) arriva la mort de Mausole, dynaste de Carie, si fameux par la douleur que sa perte causa à la reine Artémise, qui était à la fois sa femme et sa sœur. Cette princesse, ayant recueilli les cendres de Mausole, en mettait tous les jours dans sa boisson, voulant faire de son propre corps le sépulcre de son époux. Elle ne survécut que deux ans à Mausole; mais avant de mourir elle voulut éterniser la mémoire de ce prince, par le fameux monument qu'elle lui érigea dans la ville d'Halicarnasse, et qui passait pour une des sept merveilles du monde. De ce monument est venu le nom de *mausolée*.

Artémise eut pour successeur son propre frère Hidrie, qui épousa sa sœur Ada, comme Mausole avait épousé Artémise. Dans la Carie, les rois épousaient ainsi leurs sœurs, et les veuves succédaient à leurs maris, au préjudice des frères et même des enfants du roi décédé.

(*) Prideaux, *Histoire des Juifs et des peuples voisins*, t. III, p. 89 et 90.

(**) Livre VIII, chap. 5, § 23.

(*) Diodore, livre XVI, chap. 34.

RÉVOLTE DES PHÉNICIENS ET DES CYPRIOTES.
PRISE DE SIDON PAR OCHUS.

Les Sidoniens et les autres Phéniciens, se trouvant opprimés par les satrapes que le roi de Perse envoyait pour les gouverner, se révoltèrent, et firent une alliance avec Nectanébus, roi d'Égypte (*). Il y avait longtemps que ce prince était en guerre avec le roi de Perse, qui se disposait alors à envahir l'Égypte. Nectanébus envoya au secours des Phéniciens Mentor, Rhodien, avec quatre mille hommes de troupes grecques. Il voulait par là se faire une barrière de la Phénicie, et y arrêter les Perses. Les Phéniciens, avec ce renfort, se mirent en campagne, battirent les gouverneurs de la Syrie et de la Cilicie, envoyés pour les réduire, et chassèrent tout à fait les Perses de la Phénicie.

Les Cypriotes, qui avaient également à se plaindre de leurs gouverneurs, voyant l'heureux succès qu'avait eu la révolte des Phéniciens, formèrent, à leur exemple, une alliance avec l'Égypte. Ochus envoya ordre à Hidrieé, roi de Carie, de leur faire la guerre. Celui-ci équipa aussitôt une flotte, et l'envoya avec huit mille Grecs, commandés par Phocion l'Athénien et par Évagoras. Ces généraux firent une descente dans l'île, et leur armée ayant reçu des renforts de la Syrie et de la Cilicie, ils assiégèrent Salamine par mer et par terre. L'île de Chypre avait alors neuf villes assez considérables pour avoir chacune un roi; mais tous ces rois étaient sujets de la Perse. Dans cette occasion, ils s'étaient réunis pour secouer le joug et se rendre indépendants.

Ochus, ayant remarqué que les guerres d'Égypte étaient toujours malheureuses par la faute des généraux, résolut de se mettre lui-même à la tête de l'expédition. Il se rendit sur les frontières de la Phénicie, où il trouva une armée de trois cent mille hommes d'infanterie et de trente mille de cavalerie. Mentor était à Sidon avec les trou-

pes grecques. Effrayé à l'approche d'une si grande armée, il envoya traiter secrètement avec Ochus, et lui offrit de lui livrer Sidon et de le servir encore en Égypte, pays qu'il connaissait parfaitement, et où il pouvait lui être très-utile. Ochus ayant accepté les conditions que lui faisait Mentor, celui-ci, de concert avec Tenne, roi de Sidon, livra la place aux Perses.

Les Sidoniens avaient mis le feu à leurs vaisseaux dès qu'ils avaient vu approcher les troupes du roi, afin de se mettre tous dans la nécessité de combattre jusqu'à la dernière extrémité. Quand ils se virent trahis; ils se renfermèrent dans leurs maisons, et y mirent le feu. Plus de quarante mille personnes périrent dans cet incendie.

Ochus, se voyant maître de Sidon, et n'ayant plus besoin de Tenne, le fit mettre à mort. « Récompense bien juste, dit Prideaux, pour une trahison qui entraîna la destruction de sa patrie! Puissent tous ceux qui l'imitent dans son crime lui ressembler dans le fruit qu'il en retira (!) »

Il y avait à Sidon, quand les Perses y entrèrent, des richesses immenses. Le feu ayant fait fondre l'or et l'argent, Ochus vendit les cendres, dont il tira des sommes fort considérables.

La terrible destruction de cette ville jeta une si grande épouvante dans tout le reste de la Phénicie, que cette province fit sa soumission. Les neuf rois de l'île de Chypre se soumirent aussi et furent conservés dans leurs gouvernements. Ochus se montra peu exigeant dans ses prétentions, parce qu'il ne voulait pas perdre un temps dont il avait besoin pour exécuter ses projets contre l'Égypte.

EXPÉDITION D'OCHUS CONTRE L'ÉGYPTE.
MENTOR SOUMET PLUSIEURS REBELLES.

Ochus ayant reçu pendant qu'il était encore à Sidon des troupes auxiliaires d'Argos, de Thèbes et des villes

(*) *Histoire des Juifs et des peuples voisins*, t. III, p. 101 de l'édition déjà citée.

(*) Diodore, liv. xvi, ch. 41.

grecques de l'Asie, les conduisit toutes en Égypte. Etant ensuite entré dans ce pays du côté du lac ou marais Sirbonide, il y perdit une partie de son armée, faute de connaître la nature du terrain, qui paraissait solide, et dans lequel les hommes étaient engloutis comme dans un abîme (*). Ochus, continuant sa route, arriva devant Péluse. Les Égyptiens avaient fortifié toutes les bouches du Nil et surtout celle de Péluse, qui était gardée par cinq mille hommes de troupes. Les Thébains voulant se montrer les plus braves des auxiliaires grecs, passèrent fort témérairement un fossé étroit et profond, sur l'autre bord duquel ils trouvèrent la garnison de Péluse, qui était sortie de la ville pour les attaquer. Il y eut dans ce lieu un combat très-opiniâtre qui dura jusqu'à la nuit. Le lendemain, Ochus partagea toutes les troupes grecques en trois corps, à chacun desquels il donna un commandant grec, avec un officier perse d'une valeur et d'une prudence reconnues. Le premier rang fut assigné aux Béotiens, qui avaient à leur tête le Thébain Lacratès, auquel fut adjoint le Perse Rosacès. Celui-ci, qui était satrape de l'Ionie et de la Lydie, prétendait descendre de l'un des sept Perses qui avaient ôté l'empire aux Mages; il était suivi d'un corps nombreux de cavalerie et de beaucoup d'infanterie. Le second corps était celui des Argiens, commandé par Nicostrate, qui avait pour collègue le Perse Aristazane, interprète d'Ochus, et le plus intime de ses confidentes après Bagoas. Le troisième corps, commandé par le Rhodien Mentor et par Bagoas, était composé de Grecs soumis au roi, d'un assez grand nombre de Perses, et d'une flotte considérable. Ochus s'était chargé lui-même de conduire le reste de l'armée.

Nectanébus avait sous ses ordres vingt mille Grecs soudoyés, presque autant de Libyens ou d'Africains, et soixante mille Égyptiens; plus une

flottille très-considérable, composée de barques de rivière.

Nicostrate ayant pris pour guides des Égyptiens dont les enfants et les femmes étaient en otage chez les Perses, passa avec son corps d'armée au delà d'une bouche du Nil, dans un lieu où il posa et fortifia son camp. Les Égyptiens qui se trouvèrent le plus près de cet endroit-là s'étant aperçus que les Perses étaient dans les environs, marchèrent aussitôt contre eux, au nombre de sept mille hommes. Les Grecs, commandés par Nicostrate, se signalèrent en tuant le général ennemi et plus de cinq mille de ses gens. Nectanébus fut consterné en apprenant cette défaite; et, croyant voir déjà les Perses au pied des murs de Memphis, il abandonna des points très-importants pour se porter à la défense de sa capitale.

Lacratès ayant résolu de faire le siège de Péluse, détourna le bras du Nil qui baignait les murailles de cette ville; et en ayant mis le lit à sec, il y éleva ses machines. Une grande partie des murailles furent abattues; les assiégés travaillèrent à les relever, et construisirent en même temps des tours de bois d'une hauteur considérable. Les batteries jouèrent continuellement pendant plusieurs jours, et les Grecs qui étaient dans la place se défendirent avec un grand courage; mais, dès qu'ils surent que Nectanébus était allé se renfermer dans Memphis, ils perdirent tout espoir d'être secourus, et ne songèrent qu'à entrer en composition avec les Perses. Lacratès leur ayant promis sous serment, qu'après qu'ils lui auraient livré Péluse il les renverrait tous en Grèce avec ce qu'ils pourraient emporter, ils lui rendirent la citadelle. Mais Ochus ayant envoyé Bagoas avec un corps de soldats perses pour prendre possession de la place, ceux-ci arrachèrent aux Grecs qui sortaient une grande partie de leurs effets. Les Grecs se plaignirent de cette perfidie, et Lacratès lui-même, indigné de la brutalité des Perses, se jeta sur eux, en tua quelques-uns, en prit d'autres, et fit rendre justice à la garnison. Ba-

(*) Diodore, livre 1, chap. 30, et livre xvi, chap. 46.

goas eut recours au roi, et lui porta plainte contre Lacratès. Le roi jugea que Bagoas avait tort, et qu'il méritait ce qui lui était arrivé; il fit même punir de mort les premiers auteurs du tumulte.

Mentor se rendit maître de Bubaste et de plusieurs autres villes de l'Égypte par un seul et même moyen. Comme ces villes étaient gardées par des Grecs et par des Égyptiens, il fit répandre le bruit que le roi Ochus avait résolu de traiter avec beaucoup d'humanité et de douceur toutes les villes qui se remettraient d'elles-mêmes sous son obéissance, et qu'il réservait à toutes celles qu'il ne pourrait réduire que par la force, un traitement semblable à celui qu'avaient éprouvé les Sidoniens. En même temps, il fit donner aux gardes du camp l'ordre de laisser aller tous ceux qui tenteraient de s'échapper. Ces fugitifs se répandirent bientôt dans toute l'Égypte, et annoncèrent la résolution du roi. Aussitôt, la dissension se mit entre les Égyptiens et les Grecs, qui, les uns et les autres, voulaient être les premiers à livrer les villes aux Perses. Aussi, dès que Mentor et Bagoas eurent investi Bubaste, les Égyptiens, à l'insu des Grecs, envoyèrent à Bagoas un député, par lequel ils offraient de se rendre à lui, si on leur promettait la conservation de leurs personnes et de leurs biens. Les Grecs, instruits de cette démarche, suivirent le député de près; et l'ayant atteint, ils le forcèrent par des menaces d'avouer son secret, se jetèrent ensuite sur les Égyptiens, et, après en avoir tué et blessé quelques-uns, ils réduisirent les autres à se réfugier dans un même quartier de la ville. Aussitôt, ces malheureux, faisant savoir à Bagoas ce qui venait de se passer, l'engagèrent à attaquer la ville, promettant de l'aider de tout leur pouvoir. Les Grecs, de leur côté, avertirent Mentor; celui-ci leur conseilla de charger les Perses dès que Bagoas serait entré. En effet, à peine Bagoas eut-il mis le pied dans la ville, que les Grecs fermèrent les portes sur lui; et, se précipitant sur les soldats

qui venaient d'entrer à sa suite, ils les tuèrent tous, et prirent vivant Bagoas lui-même. Celui-ci, voyant que son salut dépendait uniquement de Mentor, lui demanda la vie, jurant de ne plus rien entreprendre sans le lui avoir communiqué. Mentor conseilla aux Grecs de relâcher Bagoas, mais de ne traiter aucune affaire avec cet eunuque, et de le prendre comme intermédiaire, lui, Mentor, pour obtenir du roi une capitulation avantageuse.

Après la prise de Bubaste, les autres villes de l'Égypte se soumirent aux Perses. Le roi Nectanébus, qui s'était enfermé dans Memphis, n'eut pas le courage d'y attendre le vainqueur, et se réfugia en Éthiopie. Ochus s'étant rendu maître de toute l'Égypte (an du monde, 3654; av. J. C., 350), fit abattre les fortifications des villes principales et pilla les temples, d'où il tira une quantité prodigieuse d'or et d'argent. Il renvoya ensuite dans leur pays les Grecs de l'Asie, en leur donnant à tous des récompenses proportionnées à leurs services. Enfin, laissant en Égypte Phérendate pour satrape, il retourna, chargé de dépouilles et de richesses, à Babylone, où ses sujets le reçurent avec de grandes démonstrations de joie.

Ochus voyant que Mentor lui avait rendu des services essentiels dans la guerre d'Égypte, lui donna le premier rang entre tous ses amis; et voulant lui accorder encore d'autres distinctions, il lui envoya cent talents d'argent, des meubles précieux, et le nomma satrape de toutes les côtes de l'Asie (an du monde 3655; avant J. C., 349), en le chargeant de soumettre quelques provinces qui s'étaient révoltées. Mentor profita du crédit qu'il avait pour obtenir le pardon de son frère Memnon et d'Artabaze, qui avait épousé leur sœur. Ces deux chefs, après s'être révoltés, avaient été contraints de quitter l'Asie, et de chercher un refuge auprès de Philippe, roi de Macédoine. Ils rendirent par la suite de grands services à Ochus et à ses successeurs, surtout Memnon, qui était un très-grand homme de guerre,

comme nous aurons occasion de le voir dans la suite.

Mentor eut bientôt à s'occuper de réduire Hermias, tyran d'Atarne (*), qui avait quitté le parti du roi et tenait en son pouvoir plusieurs villes ou forteresses. Lui ayant fait espérer sa grâce, Mentor l'engagea à un rendez-vous et se saisit de sa personne. Il fit ensuite répandre dans différentes villes de fausses lettres scellées de l'anneau d'Hermias, dont il s'était emparé. Les citoyens de ces villes, trompés par l'empreinte de l'anneau, ou peut-être aussi ne demandant pas mieux que de terminer une lutte inégale, ouvrirent leurs portes aux députés de Mentor. Ce chef ayant fait ainsi rentrer dans le devoir des places importantes sans répandre de sang, gagna tout à fait les bonnes grâces d'Ochus, et acquit la réputation d'un général habile et d'un négociateur intelligent (**).

OCHUS NÉGLIGE ENTièrement LES AFFAIRES DE L'EMPIRE. IL MEURT EMPOISONNÉ.

Après la conquête de l'Égypte et la soumission des provinces révoltées, Ochus s'abandonna aux plaisirs, laissant le soin de toutes les affaires à Bagoas et à Mentor, qui partagèrent entre eux l'autorité souveraine. Il avait régné vingt-trois ans (an du monde 3666; av. J. C., 338), lorsque Bagoas l'empoisonna. Cet eunuque, qui était Égyptien, avait toujours conservé de l'amour pour sa patrie et sa religion. Quand Ochus fit la conquête de l'Égypte, Bagoas s'était flatté de pouvoir adoucir le sort de ses compatriotes, et préserver ses dieux de toute espèce d'insulte; mais rien n'arrêtait la brutalité d'Ochus, et Bagoas conserva toujours un vif ressentiment contre ce prince, que ses prières et ses supplications avaient trouvé inflexible. Ochus, non content de démanteler les villes, de piller les habitants, d'emporter toutes les archives de l'État, avait encore

fait tuer le bœuf Apis, dont la chair cuite fut servie aux officiers de sa maison. Ochus, sentant la faute qu'il avait commise, racheta les archives et les renvoya en Égypte. Mais le meurtre sacrilège du bœuf Apis était irrémissible. Si nous en croyons Élien, la vengeance de Bagoas ne se borna pas à l'assassinat : il coupa en morceaux et fit dévorer par des chats le corps du roi. « Apparemment, dit Prideaux (*), en parlant de Bagoas, que quelque nouvelle cause avait réveillé dans le cœur de ce monstre toute sa vieille rancune; autrement, il est inconcevable qu'il eût porté si loin la barbarie à l'égard de son maître et de son bienfaiteur. »

RÈGNE D'ARSÈS.

Après la mort d'Ochus, Bagoas mit sur le trône Arsès, le plus jeune des fils de ce roi, et fit mourir tous les autres. Mais Arsès ayant laissé entrevoir qu'il connaissait la scélératesse de Bagoas et voulait le punir, celui-ci le prévint en le faisant assassiner. Arsès avait régné environ deux ans.

HISTOIRE DE DARIUS CODOMAN.

Bagoas n'osant pas s'emparer pour lui-même de la couronne de Perse, la plaça sur la tête d'un de ses favoris appelé *Codoman* (an du monde 3668; avant Jésus-Christ 336), lequel, devenu roi, prit le nom de *Darius*. Quelques auteurs prétendent que Codoman n'était pas de sang royal, parce qu'il n'était pas fils de roi. Cependant il descendait de Darius Nothus. Ce dernier prince eut un fils du nom d'*Ostane*, qui fut père d'*Arsane*; celui-ci épousa *Sisygambis*, sa sœur, et eut d'elle Codoman. Ostane fut mis à mort par l'ordre d'Ochus, avec les autres princes de la famille royale. Les historiens ne nous disent pas de quelle manière Codoman échappa au massacre. On sait seulement qu'au

(*) Ville de Mysie, située en face de l'île de Lesbos.

(**) Diodore de Sicile, livre XVI, ch. 5a.

(*) *Histoire des Juifs*, t. III, p. 114 de l'édition citée.

commencement du règne d'Ochus il se trouvait dans une position très-inférieure au rang qu'il devait occuper ; car il exerçait les fonctions d'*astandé*. Les Perses appelaient ainsi des courriers ou messagers d'État, qui portaient les dépêches du roi dans les différentes parties de l'empire.

Il arriva, pendant une guerre qu'Ochus fit aux Cadusiens vers la fin de son règne, qu'un homme de cette nation, fameux pour sa bravoure, défia toute l'armée de Perse de trouver un adversaire qui voudût se battre avec lui corps à corps. Codoman accepta le défi, et tua le Cadusien. Ochus, pour récompenser Codoman, le combla de bienfaits, et le nomma gouverneur de l'Arménie. Il remplissait encore ces fonctions, lorsque Bagoas l'appela pour le faire monter sur le trône. Darius ne jouissait du pouvoir souverain que depuis peu de temps, lorsque Bagoas, qui avait espéré gouverner toute la monarchie des Perses sous le nom de ce prince, reconnut qu'il avait été trompé dans son attente. Dès lors il prit la résolution de se défaire de Darius, et prépara du poison pour exécuter son dessein ; mais la trame ayant été découverte, Darius força Bagoas à boire la coupe empoisonnée, et se délivra ainsi de ce scélérat.

EXPÉDITION D'ALEXANDRE CONTRE LES
PÉRSES. BATAILLE DU GRANIQUE.

La seconde année du règne de Darius (an du monde 3670 ; avant Jésus-Christ 334), Alexandre passa en Asie à la tête d'une armée de trente mille fantassins et d'un peu plus de cinq mille cavaliers (*). Ces soldats étaient parfaitement disciplinés, accoutumés aux travaux les plus rudes et aux dangers les plus grands. Ils formaient l'élite des troupes grecques.

Les généraux de l'armée perse étaient Arsame, Rhéomithrès, Pétinès, Niphates, Spithridate, satrape de Lydie et d'Ionie, Arsito, gouverneur

de la Phrygie située vers l'Hellaspoint ; et Memnon. Ils s'étaient campés près de la ville de Zélie, avec la cavalerie perse et l'infanterie grecque à la solde de Darius. Comme ils délibéraient sur ce qu'ils avaient à faire, Memnon fut d'avis de ne point hasarder la bataille ; parce que les ennemis étaient plus forts en infanterie, et que Darius se trouvait absent : mais il conseillait de faire le dégât dans le pays, pour ôter les subsistances aux Macédoniens ; et les obliger à se retirer. Arsito s'y opposa, et dit dans l'assemblée que pour lui il ne souffrirait point qu'on touchât aux villes ni aux campagnes de son gouvernement. Et son avis fut suivi par les autres Perses, qui croyaient que Memnon parlait ainsi pour tirer la guerre en longueur et se rendre nécessaire au roi.

Cependant Alexandre marchait vers le Granique, avec son infanterie pesamment armée, rangée sur deux lignes, et la cavalerie sur les ailes ; le bagage venait à la suite des troupes. Comme l'armée approchait du fleuve ; quelques batteurs d'estrade rapportèrent que les Perses étaient en bataille sur l'autre bord. Alexandre rangea ses troupes pour le combat, et se disposa à passer la rivière. Les Perses avaient vingt mille cavaliers et presque autant de gens de pied ; la cavalerie bordait le rivage, et présentait un grand front ; l'infanterie, composée de Grecs à la solde de Darius, était derrière, sur une seconde ligne placée au-dessus de la première, car le terrain formait une pente vers le fleuve. Les Perses voyant Alexandre s'avancer du côté de leur aile gauche, serrèrent leurs escadrons de ce côté-là. Les deux armées restèrent longtemps en présence sur les deux bords du Granique. Enfin Alexandre donna aux Macédoniens l'ordre d'entrer dans la rivière, non en marchant droit à l'autre rive, mais en biaisant et en suivant le cours de l'eau ; les Perses, de leur côté, commencèrent à lancer des traits, et se rapprochèrent du bord de la rivière. L'élite de la cavalerie perse était réunie en cet endroit, et Memnon y combattait

(*) Arrien, *Expédition d'Alexandre*, livre 1, chap. 21, § 3.

avec ses fils ; aussi les Macédoniens prièrent-ils d'abord. Mais Alexandre arrivant au secours des siens, donna au milieu de la cavalerie perse, où étaient les généraux. Il y eut alors une horrible mêlée ; et, dit Arrien (*), quoique les combattants fussent à cheval, le combat était d'homme à homme comme dans l'infanterie, chacun tâchant de repousser son adversaire et de gagner du terrain sur lui. A la fin, les Macédoniens l'emportèrent par leur force, leur expérience, et la bonté de leurs armes (**). Alexandre poussant son cheval contre Mithridate, gendre de Darius, qui s'était avancé devant les troupes, lui porta un coup dans le visage et le renversa ; mais il fut aussitôt attaqué lui-même par Résacès, qu'il tua. Cependant des cavaliers qui venaient de passer le Granique s'étaient joints à Alexandre, le centre des Perses commença à plier, et les deux ailes furent rompues et prirent la fuite. Les Macédoniens tuèrent dans la déroute environ mille cavaliers. Alexandre marcha contre l'infanterie, qui restait ferme à son poste. Ce corps fut taillé en pièces, à l'exception de deux mille hommes faits prisonniers. Les généraux perses Niphates, Pétines, Spithridate, Mithrobuzane, gouverneur de la Cappadoce ; Mithridate, gendre de Darius ; Arbupalès, prince de la famille royale ; Pharnace, frère de la reine, et Omarrès, général des troupes mercenaires, périrent dans la bataille. Arsite se sauva en Phrygie, où il se tua de désespoir.

Après cela, Alexandre mit un autre gouverneur à la place d'Arsite, aux mêmes conditions que sous Darius, et renvoya chez eux les habitants du pays qui s'étaient rendus à lui. Il marcha ensuite vers Sardes. Étant près de cette ville, Mithrinès, gouverneur de la citadelle, lui rendit la place avec tous les trésors qui s'y trouvaient.

Alexandre envoya un de ses généraux pour prendre possession de la ville et de la citadelle, et retint Mithrinès auprès de sa personne. Il remit en liberté toute la Lydie, et permit aux habitants de vivre suivant leurs lois.

A la nouvelle de la bataille du Granique, tous les Grecs du parti de Darius, qui étaient en garnison à Éphèse, s'embarquèrent aussitôt pour se soustraire au ressentiment d'Alexandre. Quatre jours après, ce prince arriva à Éphèse, ramenant avec lui les bannis qui en avaient été chassés, et il rétablit dans la ville le gouvernement démocratique. Les tributs qu'on payait au roi de Perse furent assignés au temple de Diane.

SUITE DE L'EXPÉDITION D'ALEXANDRE. SIÈGE ET PRISE D'HALICARNASSE PAR LES MACÉDONIENS. COMLOT CONTRE LA VIE D'ALEXANDRE. MEMNON FORME LE PROJET DE PORTER LA GUERRE EN GRÈCE. MORT DE CE GÉNÉRAL.

Des députés de Tralles et de Magnésie arrivèrent alors pour faire leur soumission à Alexandre, qui mit garnison dans ces deux places. Il envoya en même temps des troupes contre les villes d'Ionie et d'Éolie qui étaient encore sous la puissance des Perses, ordonnant de rétablir partout le gouvernement démocratique, et d'abolir les impôts qu'on payait à Darius.

Vers cette époque, Milet tomba au pouvoir des Macédoniens, qui entrèrent bientôt en Carie, et mirent le siège devant Halicarnasse. Cette ville, située dans une position avantageuse, avait été fortifiée par Memnon, que Darius avait nommé gouverneur de toutes les provinces maritimes de l'Asie Mineure, et commandant de la flotte. Memnon s'était enfermé dans la place, et avait eu soin de faire entrer toutes ses galères dans le port. Cette sage précaution lui donnait les moyens de repousser les attaques des Macédoniens du côté de la mer, et augmentait en même temps la garnison de la ville, qui se trouvait renforcée de tous les matelots et soldats qui servaient sur la flotte. Le premier jour du siège, les Perses ayant

(*) *Expédition d'Alexandre*, livre I, chap. 15, § 4.

(**) Voyez ci-devant page 190, colonne 1, note.

fait une sortie, furent repoussés aisément par les troupes d'Alexandre. Ce prince ayant ensuite comblé le fossé, qui était large de trente coudées et profond de quinze, afin de pouvoir faire approcher les tours jusqu'au pied des murailles, les habitants d'Halicarnasse firent une nouvelle sortie pendant la nuit, pour brûler les machines des Macédoniens : ils furent encore repoussés, et perdirent, suivant le rapport d'Arrien (*), cent soixante et dix soldats. Les Macédoniens eurent seize soldats tués et trois cents blessés. Memnon et Orontobate, qui commandaient dans la ville, voyant qu'ils ne pouvaient pas la défendre plus longtemps, se retirèrent ; mais, auparavant, ils mirent le feu à une tour de bois, à l'arsenal et aux maisons les plus rapprochées des murailles. L'incendie fit des progrès d'autant plus rapides que le vent soufflait avec violence. Alexandre, maître d'Halicarnasse et de toute la Carie, en rendit le gouvernement à Ada, fille d'Hécatomnus, sœur et femme d'Hidrieë. Cette princesse était demeurée en possession de la Carie après la mort de son époux. Mais elle fut dépossédée par Pixodare, à qui succéda son gendre Orontobate, par ordre de Darius. Ada conservait toutefois une place forte, appelée *Alinde*, dont elle avait remis les clefs à Alexandre.

Peu de temps après (an du monde 3671 ; avant J. C. 333), Darius, à ce que nous apprend Arrien (**), reçut une lettre d'Alexandre, fils d'Aëropus, qui s'engageait à tuer Alexandre. Darius envoya aussitôt un Perse, nommé *Sisnès*, dans lequel il avait la plus grande confiance, pour traiter cette affaire avec Alexandre, fils d'Aëropus. Sisnès, en apparence porteur d'ordres de Darius pour Atizyes, satrape de Phrygie, devait promettre au traitre mille talents d'or avec le trône de Macédoine, s'il pouvait réussir dans son projet. Mais ayant été arrêté par Parménion, il lui avoua la vérité touchant le message

(*) *Expédition d'Alexandre*, livre 1, chap. 20, § 10.

(**) Livre 1, chap. 25.

dont il était chargé, et renouvela ses aveux devant Alexandre. Si le fait de la participation de Darius était bien avéré, il serait une tache pour la mémoire de ce prince.

Memnon ayant conçu le projet hardi de porter la guerre dans la Grèce et dans la Macédoine pendant qu'Alexandre attaqua l'empire perse, se rendit à l'île de Chios, dont il s'empara au moyen des intelligences qu'il y entretenait. Faisant voile ensuite vers l'île de Lesbos, comme il vit que les habitants de Mitylène ne voulaient pas se soumettre à lui, il se rendit maître d'abord de toutes les autres places de l'île, et se disposait à mettre le siège devant Mitylène, lorsqu'il tomba malade et mourut. Darius fit en lui une perte irréparable : car aucun de ses généraux ne pouvait lui être comparé ni pour la conception, ni pour l'exécution des opérations militaires. Le projet de faire de la Macédoine le théâtre de la guerre était digne à la fois d'un grand général et d'un habile politique ; car on ne peut pas douter que plusieurs États de la Grèce, qui subissaient impatiemment le joug macédonien, ne se fussent joints aux Perses. Une pareille diversion aurait sans aucun doute obligé Alexandre de quitter l'Asie pour défendre son pays et soumettre les Grecs révoltés. Darius, convaincu de la justesse des vues de Memnon, et plein de confiance dans les talents et l'expérience de ce général, l'avait nommé commandant en chef de toutes les forces qui devaient être employées dans l'expédition. Un pareil choix fait honneur au jugement de Darius, et prouve que ce prince, s'il n'avait pas toutes les qualités d'un grand roi, savait du moins apprécier les hommes et leur accorder le rang qu'ils méritaient, sans céder à des considérations que rendent souvent très-fortes les obsessions et le crédit des courtisans.

ALEXANDRE PASSE LES PORTES DE LA CILICIE.
BATAILLE D'ISSUS. FUITE DE DARIUS. PRISE
DU CAMP DES PERSES.

Alexandre, délivré par la mort de

Mémemen, du seul ennemi qui pût lui tenir tête, s'avança vers les provinces de la haute Asie. Arrivé aux Portes de la Cilicie, il essaya de surprendre les Perses qui gardaient le défilé. Ceux-ci l'aperçurent dans sa marche; mais au lieu de s'opposer à lui, ils prirent honteusement la fuite. Le lendemain, dès la pointe du jour, l'armée macédonienne franchit le passage, et s'approcha de Tarse; Arsame, qui commandait dans la ville, se retira sans combattre.

Cependant Darius était campé à Sochos, dans la Comagène, avec toute son armée. Amyntas, qui avait quitté le parti d'Alexandre, engageait Darius à attendre les Macédoniens dans ce pays de plaines, découvert de tous les côtés, et très-avantageux pour faire manœuvrer une nombreuse cavalerie. Mais Alexandre ayant été obligé de s'arrêter à Tarse et de retarder sa marche, Darius fut ébranlé dans la résolution qu'il avait prise d'attendre son ennemi, et prêta l'oreille aux flatteries des courtisans qui l'assuraient que la peur seule empêchait le prince macédonien d'avancer. Malgré les sages remontrances d'Amyntas, Darius se mit en marche vers les gorges de la Cilicie, où sa cavalerie lui devenait complètement inutile, et où il ne pouvait pas déployer tous ses bataillons. Il passa les Portes Amaniques, et marcha vers la ville d'Issus, où il fit périr d'une manière cruelle tous les malades et les blessés de l'armée macédonienne (*). Le lendemain, il s'avança vers la rivière de Pinare, laissant derrière lui Alexandre, qui, informé de la position qu'occupait l'armée perse, s'avança pour la combattre. Aussitôt Darius fit passer le Pinare à trente mille chevaux et à vingt mille hommes de trait, pour ranger commodément son armée en bataille, derrière ces troupes. Il opposa un corps de trente mille Grecs mercenaires à l'infanterie macédonienne, et jeta sur les deux ailes de ce corps soixante mille Car-

daces armés de toutes pièces (*). La disposition des lieux ne permettait pas de faire une plus longue ligne de bataille. Sur une montagne qui était à la gauche des Perses, Darius plaça vingt mille hommes, lesquels, à cause des sinuosités du terrain, étaient placés de manière que les uns se trouvaient derrière l'armée d'Alexandre, tandis que les autres étaient devant. Le reste de l'infanterie des Perses, rangé par nations, était rejeté comme une foule inutile derrière la première ligne, sur une grande hauteur: car les historiens rapportent que Darius avait dans son armée six cent mille hommes, exagération d'après laquelle on doit conjecturer que les forces des Perses étaient très-considérables. Darius, après avoir rangé ses troupes, fit repasser la rivière à sa cavalerie, et en envoya une partie du côté de la mer, qui était l'endroit où elle pouvait le mieux combattre; le reste se trouvait à la gauche.

Ces dispositions prises, Darius se plaça au centre, suivant la coutume des rois de Perse. Quoique l'armée d'Alexandre se fût mise en mouvement, Darius tint ses troupes sans leur permettre de passer le fleuve, afin de ne pas perdre l'avantage de sa position. Il fit même palissader plusieurs endroits où le rivage n'était point escarpé. Les Macédoniens, arrivés à la portée du trait, coururent avec impétuosité vers la rivière pour étonner les Perses, et les empêcher de faire contre eux plusieurs décharges. En effet, ceux-ci lâchèrent bientôt pied, abandonnant de ce côté la victoire aux Macédoniens. Mais les trente mille Grecs à la solde de Darius rendirent un instant la victoire douteuse, en donnant au milieu de la phalange macédonienne, qui avait été obligée de s'ouvrir à cause des inégalités du terrain, et parce que les hommes placés au centre de ce corps n'avaient pu suivre avec promptitude le mouvement des premiers rangs. Ce combat fut très-opiniâtre: les Grecs de Darius tâchaient de repousser les

(*) Arrien, liv. II, chap. 7, § 1; Quinte-Curce, liv. III, chap. 8, § 15.

(*) Voyez ci-devant page 199, note.

Macédoniens dans la rivière, et ils pouvaient y réussir ; mais Alexandre, après avoir culbuté les troupes perses qui se trouvaient devant lui, marcha contre ces Grecs, les éloigna du bord de la rivière, et en tua un grand nombre. La cavalerie perse de l'aile droite, sans attendre l'ennemi, passa la rivière, fondit sur les cavaliers thessaliens qui lui étaient opposés, et soutint le combat avec un grand courage jusqu'au moment où Darius prit la fuite, et où les Grecs mercenaires furent taillés en pièces. Alors, toute l'armée de Darius fut mise dans une complète déroute. Les chevaux de la cavalerie perse souffrirent beaucoup, comme le remarque Arrien (*), à cause de la pesanteur des armes des cavaliers, et des défilés par lesquels il leur fallait passer.

Darius ayant vu l'aile gauche de son armée rompue, s'enfuit des premiers sur son char ; et dès qu'il eut atteint les gorges des montagnes, il monta à cheval, jetant son arc, sa robe de dessus et son bouclier. La nuit, qui approchait, empêcha Alexandre de le poursuivre. Les Perses, suivant Arrien (**), perdirent, à la bataille d'Issus, cent mille hommes, dont dix mille cavaliers. Ce nombre est peut-être exagéré ; mais il paraît certain que l'armée perse souffrit beaucoup. Arsame, Rhéomithrès et Atizyès, qui commandaient la cavalerie à la bataille du Granique ; Sabacès, satrape d'Égypte, et Bubacès, un des plus grands seigneurs de la Perse, périrent dans cette journée. Les Macédoniens emportèrent d'assaut le camp des Perses, où étaient la mère, la femme et la sœur de Darius, avec deux filles de ce prince, et son fils, encore enfant. Les princesses n'avaient avec elles qu'un petit nombre de dames ; toutes les autres étaient à Damas, où Darius les avait envoyées avec une partie de ses trésors.

Alexandre ayant appris que la mère, la femme et les enfants de Darius

pleuraient la mort de ce prince, parce qu'elles savaient qu'on avait trouvé son arc, sa robe et son bouclier, envoya un des seigneurs de sa cour pour leur dire que Darius était en vie, et qu'il n'avait jeté ses armes et son vêtement de dessus que pour fuir avec plus de facilité et n'être reconnu par personne : il leur faisait dire aussi qu'elles seraient traitées en reines.

DARIUS SE RETIRE A THANAQUE. IL ENVOIE UNE LETTRE A ALEXANDRE ; RÉPONSE DE CELUI-CI. PARMÉNION SE REND MAÎTRE DE DAMAS, LA SYRIE, LA PHÉNICIE, LA PALESTINE ET L'ÉGYPTE SOUMISES PAR ALEXANDRE. BATAILLE D'ARBELE. ALEXANDRE VA A BARYLONE ET A SUSE.

Darius ayant couru toute la nuit, accompagné d'une suite très-peu nombreuse, réunit les troupes qui lui restaient, au nombre de quatre mille hommes, tant Grecs qu'étrangers, et gagna en toute hâte la ville de Thapsaque. Amyntas, fils d'Antiochus ; Thimodès, fils de Mentor ; Aristomède de Phères, et Bianor d'Acarnanie, qui tous avaient abandonné le parti d'Alexandre pour se ranger sous les drapeaux de Darius, voyant la bataille perdue, s'enfuirent avec huit mille hommes qu'ils commandaient, et se sauvèrent, par les montagnes, vers Tripoli de Syrie, où ils s'embarquèrent après avoir brûlé les navires qui restaient dans le port, afin d'ôter aux Macédoniens le moyen de les poursuivre.

Alexandre était entré en Syrie (au monde 3672 ; avant J. C., 322) et se trouvait à Marathe (*), lorsque Darius lui envoya des ambassadeurs avec des lettres, pour le supplier de lui rendre les princesses captives. Il rappelait l'alliance qui avait existé entre Philippe et la Perse. Il ajoutait que Philippe avait le premier rompu cette alliance, et que lui, Alexandre, était entré en armes dans l'empire perse ; qu'il lui demandait, de roi à roi, sa femme et ses enfants, et le suppliait

(*) *Expédition d'Alexandre*, livre II, chap. II, § 3.

(**) *Livre II, chap. II, § 8.*

(*) Ville de Syrie située en face de l'île d'Arade.

d'accepter son alliance. Alexandre répondit par une lettre dans laquelle il reprochait aux Perses les torts réels ou imaginaires qu'ils avaient eus contre les Grecs depuis le commencement de la monarchie, et finissait en disant à Darius de ne point oublier, quand il lui écrirait, qu'il écrivait à son maître, et non pas à son égal. Alexandre envoya ensuite à Damas Parménion, qui s'empara de tout l'or et l'argent qui avait été destiné à payer l'armée des Perses. Parmi les prisonniers de distinction que Parménion fit dans la ville, étaient trois jeunes princesses, filles d'Ochus, et la veuve de ce prince, la fille d'Oxathrès, frère de Darius; la femme d'Artabaze, le plus grand seigneur de la cour, et son fils Ilionée. Il prit également la femme de Pharnabaze, trois filles de Mentor, la femme et le fils de Memnon; aussin'y eut-il que peu de maisons illustres dans la Perse qui ne fussent atteintes dans ce désastre. Le gouverneur de la place, qui avait trahi la cause des Perses, fut tué par un de ses esclaves, et sa tête portée à Darius.

Alexandre étant entré dans la Phénicie, les villes de Byblos et de Sidon lui ouvrirent leurs portes. La Syrie et la Phénicie étaient entièrement soumises, à l'exception de la seule ville de Tyr, dont Alexandre forma le siège. Les habitants se défendirent avec un courage incroyable pendant sept mois entiers, après lesquels la ville fut emportée d'assaut par les Macédoniens.

Pendant qu'Alexandre était encore occupé au siège de Tyr, Darius lui fit offrir dix mille talents pour la rançon des princesses captives, avec sa fille Statira en mariage, et tout le pays qu'il avait conquis jusqu'à l'Euphrate. Alexandre ayant rejeté ses offres, il perdit tout espoir d'accommodement et se prépara à continuer la guerre. Alexandre s'était rendu maître de toutes les villes de la Palestine, à l'exception de Gaza, où commandait un eunuque de Darius, appelé *Batis*. Ce gouverneur, habile capitaine et très-attaché à son maître, résolut de se défendre, et tint pendant deux mois, au

bout desquels les Macédoniens s'emparèrent de la ville.

De Gaza, Alexandre se rendit à Péluse. Mazacès, gouverneur du pays, ayant appris la défaite de Darius et sa retraite honteuse, ainsi que la soumission de la Syrie et de la Phénicie, fit ouvrir à Alexandre les portes de Péluse. C'était une nécessité d'autant plus inévitable, que les Égyptiens avaient pour les Perses une haine profonde, et étaient disposés à prendre pour maître quiconque pourrait les délivrer de ces étrangers, qui témoignaient le plus grand mépris pour leurs dieux et leur religion. Cette conduite imprudente avait extrêmement agri les Égyptiens, qui se soumièrent volontiers à Alexandre. Ce prince ayant ensuite quitté le pays, se rendit à Thapsaque, passa l'Euphrate, et se dirigea vers le Tigre, où il espérait trouver l'armée des Perses. Darius avait encore essayé vainement d'amener Alexandre à faire la paix; mais voyant que tous ses efforts étaient inutiles, il se prépara à livrer une seconde bataille. Alexandre étant entré dans la Mésopotamie, et laissant l'Euphrate et les montagnes d'Arménie à gauche, marcha à travers un pays qui n'avait point été ruiné par la guerre, et où l'on trouvait en abondance des vivres et du fourrage.

Cependant Darius avait réuni une puissante armée. Bessus, satrape de la Bactriane, lui avait amené les troupes de sa province, avec des Indiens et des Sogdiens; Mauacès l'avait joint avec les Saces, alliés de Darius; Barsaëntès conduisait les Arachotiens avec les Indiens des montagnes; Satibarzane commandait les Ariens; Phratapherne les Parthes, avec les Hyrcaniens et les Tapyres, tous cavaliers; Atropate les Mèdes, les Cadusiens et quelques autres peuples; Ocondobate, Ariobarzane et Orxines, conduisaient les habitants des côtes de la mer Rouge; Oxathrès, fils d'Abulitès, les Susiens et les Uxiens; Buparès les Babyloniens, avec les Sitacéniens et les Cariens; Orontès et Mithraustès les Arméniens; Ariacès les Cappadociens; Mazée les peuples de la Coélé-Syrie et de la Mésopotamie.

Suivant une opinion qui nous a été conservée par Arrien (*), l'infanterie de Darius montait à un million d'hommes, nombre qui ne paraît point invraisemblable à Sainte-Croix (**), et sa cavalerie à quarante mille chevaux, sans compter deux cents chariots armés de faux et quelques éléphants. Darius campa avec toutes ces forces dans la plaine de Gaugamèle (***), près de la rivière de Bumode, à dix-huit ou vingt lieues de la ville d'Arbèle, dans une vaste plaine. Il avait fait disparaître toutes les inégalités du terrain, pour laisser le champ libre à sa cavalerie et à ses chars, parce que ses courtisans lui avaient persuadé que rien n'avait tant contribué à sa première défaite, que la nature du pays où il avait livré la bataille, les troupes n'ayant pas pu s'étendre. Alexandre partit pendant la nuit pour aller combattre Darius, qui, informé de son approche, avait rangé toute son armée en bataille. Les deux armées n'étaient éloignées que de deux lieues l'une de l'autre, lorsque les troupes d'Alexandre campèrent. Darius fit passer à ses soldats toute la nuit sous les armes, car il n'avait pas fortifié son camp et craignait une surprise. La fatigue et la frayeur que les Macédoniens inspiraient aux Perses contribuèrent puissamment à la perte de la bataille. La disposition de l'armée de Darius était la suivante. A l'extrême gauche se trouvaient les cavaliers bactriens, avec les Dahes et les Arachotiens; puis venaient les Perses, cavalerie et infanterie, les Susiens et les Cadusiens. A la droite étaient les Coélé-Syriens, les habitants

de la Mésopotamie, les Mèdes, les Parthes, les Saces, les Tappyrès, les Hyrcaniens et quelques autres. Au centre de l'armée était Darius environné de sa noblesse et des gardes appelés *méléphores*, avec les Indiens, les Cariens anaspastes et les archers mardes. Darius avait placé sur une seconde ligne les Babyloniens et les Uxiens, avec les habitants des côtes de la mer Rouge et les Sitacéniens. Le front de bataille était couvert à la gauche par la cavalerie scythe, et quelques Bactriens avec des chariots armés de faux. A la droite se trouvaient cinquante chariots, avec la cavalerie arménienne et cappadocienne; les cinquante autres chariots étaient placés devant le roi avec les éléphants, ainsi que l'infanterie grecque opposée à la phalange macédonienne. Alexandre avait quarante mille hommes d'infanterie et sept mille chevaux. Darius, dont l'armée présentait un front très-considérable, voulait envelopper les Macédoniens, et les attaquer à la fois en tête et en flanc. Alexandre ayant pénétré le dessein de Darius, fit étendre ses ailes, autant qu'il le pouvait, sans affaiblir le centre. Quand les deux armées en furent venues aux mains, les Perses repoussés retournèrent d'abord à la charge, puis ils prirent la fuite. Arrien (**) fait monter le nombre des morts, du côté des Perses, au chiffre presque incroyable de trois cent mille hommes, sans compter les prisonniers, qui furent encore plus nombreux. Alexandre n'eut que cent hommes et mille chevaux tués. Darius arriva la même nuit à Arbèle, après avoir passé le Lycus, et s'enfuit dans la Médie, où il fut rejoint par deux mille Grecs mercenaires. Alexandre s'empara d'Arbèle, où il trouva d'immenses richesses; puis il marcha vers Babylone, dont le gouverneur se soumit sans essayer de faire la moindre résistance. De Babylone, il se rendit à Suse: cette ville renfermait aussi de grandes richesses, et plusieurs objets précieux que Xerxès avait emportés de la Grèce.

(*) *Expédition d'Alexandre*, liv. III, chap. 8, § 6.

(**) *Examen critique*, deuxième édition, pag. 297.

(***) Gaugamèle veut dire, comme nous l'apprend Strabon (livre XVI, p. 507), lieu ou habitation du chameau. Ce bourg fut ainsi nommé parce que Darius, fils d'Hystaspe, en avait destiné le revenu à nourrir un chameau qui lui avait été d'un grand secours en portant ses vivres dans les déserts de la Scythie.

(*) Livre III, chap. 15, § 6.

LES UXIENS SOUMIS PAR ALEXANDRE. INCENDIE DU PALAIS DE PERSÉPOLIS. DARIUS POURSUIVI PAR ALEXANDRE EST ASSASSINÉ PAR BESSUS ET PAR NABARZANE. SUPPLICE DE BESSUS. FIN DE L'EMPIRE PERSE.

Alexandre ayant ensuite traversé le Pasitigre, entra dans le pays des Uxiens. Ceux de ce peuple qui habitaient la plaine et obéissaient aux satrapes de la province se rendirent aux Macédoniens; mais les autres Uxiens, qui vivaient en liberté dans leurs montagnes, demandèrent à Alexandre un tribut pour lui accorder le passage, comme ils faisaient avec les rois de Perse. Les Macédoniens s'étant emparés des gorges de leurs montagnes, surprirent quelques-uns de leurs villages. Les Uxiens les voyant maîtres des lieux qui faisaient toute leur force, s'enfuirent sans combattre. Plusieurs furent tués dans la retraite; d'autres tombèrent dans les précipices. Alexandre s'étant ensuite avancé vers la province de Perse, rencontra dans les montagnes Ariobarzane, satrape du pays, qui, avec quatre mille hommes de pied et sept cents chevaux, cherchait à lui fermer le passage. Alexandre tailla en pièces presque toutes ces troupes, et Ariobarzane se sauva avec un très-petit nombre de cavaliers. Alexandre entra alors dans la province de Perse. Ayant pris ses quartiers d'hiver à Persépolis, il s'abandonna au plaisir de la table, et donna plusieurs festins, dans un desquels une courtisane athénienne, appelée *Thais*, proposa de brûler le palais des rois de Perse, et dit que, par cette action, Alexandre l'assurait au plus haut degré la bienveillance des Grecs, et vengerait les incendies de Xerxès. Cette proposition fut approuvée par des convives qui tous étaient ivres. Alexandre saisit une torche et mit le feu au palais : cet exemple fut suivi par tous ses officiers. L'édifice, qui, dit Quinte-Curce (*), était en grande partie de bois de cèdre, fut bientôt entièrement consumé.

(*) Livre V, chap. 7, § 5.

Au printemps, Alexandre, décidé à poursuivre Darius, se mit en route pour la Médie, où ce prince s'était retiré. Quand Darius apprit qu'Alexandre s'avancait du côté d'Ecbatane, il quitta cette ville pour se retirer dans la Bactriane; mais changeant presque aussitôt d'avis, il résolut de livrer une dernière bataille. Il s'occupait à réunir ses troupes, lorsque Bessus, satrape de la Bactriane, et Nabarzane, un des plus grands seigneurs de Perse, formèrent une conspiration contre lui, et résolurent de se saisir de sa personne, pour le livrer à Alexandre, si ce prince les poursuivait; mais leur dessein était, s'ils pouvaient échapper aux troupes macédoniennes, de massacrer Darius, d'usurper la couronne et de recommencer la guerre. Les deux conspirateurs se saisirent de Darius, le lièrent avec des chaînes d'or, et l'ayant enfermé dans un chariot couvert de peaux, et conduit par des étrangers qui ignoraient la qualité du prisonnier qu'ils étaient chargés de conduire, ils prirent le chemin de la Bactriane. Bessus fut proclamé généralissime. Plusieurs chefs qui se trouvaient encore autour de Darius ne voulant prendre aucune part à cette trahison, se séparèrent de Bessus.

Alexandre étant arrivé à Ecbatane, sut que Darius en était parti depuis cinq jours. Il se mit à la poursuite de ce prince. Arrivé dans la Parthide, il apprit d'un seigneur perse, appelé *Bagistanès*, le crime de Bessus et de Nabarzane. Cette nouvelle l'engagea à se hâter le plus possible; et, après avoir marché toute la nuit, jusqu'au lendemain, au milieu du jour, il arriva à un village où Bessus avec ses Bactriens avait campé la veille. Il quitta ce village vers le soir, et à la pointe du jour, il atteignit Bessus, dont les soldats marchaient en désordre et sans armes. Alexandre les chargea et les mit en fuite; quelques-uns même n'attendirent pas qu'on les attaqua. Comme Alexandre les poursuivait toujours et était sur le point de les atteindre, Nabarzane et Barsacènes blessèrent à mort Darius, et se sau-

vèrent avec six cents cavaliers. Quand les Macédoniens arrivèrent, Darius avait déjà rendu le dernier soupir. Alexandre envoya le corps dans la province de Perse, pour qu'il fût enterré dans le sépulchre des rois.

Ainsi mourut Darius, à l'âge de cinquante ans (an du monde 3674; avant J. C. 330). Les historiens représentent ce prince comme l'homme le mieux fait et le plus brave de tout son empire, et ils donnent l'idée la plus avantageuse de sa douceur et de sa générosité. Ces éloges sont en grande partie fondés; et il est probable que Darius Codoman, assis sur le trône de Perse à une autre époque, aurait pu régner avec quelque gloire; mais placé en face d'Alexandre et obligé de tenir tête à ce héros, il se trouva toujours fort au-dessous du rôle qu'il était appelé à jouer.

Après le meurtre de Darius, Bessus et Nabarzane se séparèrent et prirent deux routes différentes. Le premier suivit celle de la Bactriane, et le second se rendit dans l'Hyrcanie. Ils espéraient par ce moyen laisser Alexandre incertain sur le chemin qu'il devrait suivre pour les atteindre, ou tout au moins le contraindre à diviser ses forces.

Alexandre poursuivit longtemps Bessus avant de pouvoir se rendre maître de sa personne; mais à la fin un confident de celui-ci, appelé *Spithamène*, forma le projet de le livrer à Alexandre. Spithamène arracha à Bessus sa tiare, mit en pièces la robe royale de Darius dont il était revêtu, et le mena chargé de chaînes au camp macédonien. Il le présenta à Alexandre nu et avec une grosse chaîne passée autour du cou.

Alexandre, après avoir récompensé Spithamène et fait couper le nez et les oreilles à Bessus, livra ce misérable à Oxathrès, frère de Darius, pour que celui-ci lui infligeât la punition qu'il jugerait digne du crime dont Bessus s'était rendu coupable. Bessus fut attaché à des arbres que l'on avait courbés avec effort, et les cordes qui retenaient ces arbres ayant été lâchées tout à coup, les arbres se redressèrent avec

force, et mirent en pièces le corps de Bessus. Par la mort de ce traître, Alexandre devint paisible possesseur de tout le royaume de Darius.

L'empire des Perses avait duré plus de deux cent six ans, depuis le commencement du règne de Cyrus le Grand, sous treize rois différents, savoir :

	ans.	mois.
Cyrus, régn. seul	2	"
Cambyses	7	5
Smerdis le Mage, et interrègne	4	7
Darius, fils d'Hystaspes	36	6
Xerxès 1 ^{er}	21	4
Artaxerxès Longuemain	40	"
Xerxès II.	"	3
Sogdien	"	7
Darius Nothus	19	"
Artaxerxès Mnémon	46	"
Ochus	21	"
Artabaz	3	"
Darius Codoman	6	7
	206	9

HISTOIRE DE PERSE D'APRÈS LES SOURCES ORIENTALES.

PREMIÈRE DYNASTIE, APPELÉE DES PISCHDADIENS.

CAÏOUMORS, PREMIER ROI.

(Son règne fut de 30 ans.)

Suivant les traditions des sectateurs de Zoroastre et les historiens mahométans, le premier monarque qui régna sur la Perse s'appelait *Caïoumors*, et était maître de tout l'univers; il fréquentait peu les hommes, et vivait dans les montagnes. Ce fut pour cette raison qu'on lui donna le surnom de *Guer-Schah*, qui en persan signifie *Roi de la montagne* (*). Caïoumors

(*) Voyez ma traduction de la *Chronique d'Abou-Djafar Mohammed Tabari*, faite sur la version persane d'Abou-Ali Mohammed Bélami, t. I, p. 5 et 6.

Au lieu de *Guer-Schah* (*Roi de la montagne*), on lit dans un grand nombre d'ouvrages écrits en persan, *Guit-Schah*, mots qui, suivant Hyde (*Historia religionis veterum Persarum*, p. 168 de la seconde édition), Malcolm (*Histoire de Perse*, t. I, p. 18, note première de la traduction française), et quelques autres historiens, signifient *Roi de la terre*. Il y a là une erreur manifeste : *Guit* veut dire en persan, *terre détrempée*.

passé pour le fondateur de la dynastie que les Persans désignent sous le nom de *Pischdadiens*, c'est-à-dire, *Premiers distributeurs de la justice*. Caïoumors était beau et plein de majesté. Il avait la taille extrêmement élevée. A sa vue, les hommes se sentaient pénétrés de respect et d'effroi. Caïoumors s'appliqua d'abord à civiliser sa propre famille. Puis il enseigna aux hommes plusieurs arts et plusieurs sciences qui tendaient à rendre leur sort plus doux. Il leur apprit la manière de filer la laine et le poil pour faire des vêtements, et fit connaître les règles de la justice et de l'équité (*).

Cependant un grand nombre d'hommes et de génies persistèrent dans leurs habitudes cruelles et sauvages, et déclarèrent la guerre à Caïoumors. Siamec, fils de ce prince, fut tué dans un combat qu'il livra aux rebelles. Caïoumors voulut venger la mort de son fils, et se mit en campagne avec une armée à laquelle se joignirent une foule de lions, de tigres, de panthères et autres bêtes féroces. Les génies furent vaincus, et déchirés par ces bêtes. Après la victoire, Caïoumors se retira à Balkh, capitale de son empire. Il mourut dans cette ville, laissant la couronne à Houschenc, fils de Siamec, et par conséquent son petit-fils (**).

Suivant Tabari, Caïoumors avait régné sept cents ans; d'autres auteurs

lui donnent mille ans de vie et trente ans de règne. Il y a sur ce point un grand nombre d'opinions que nous croyons inutile de rapporter.

Houschenc, SECOND ROI.

(Son règne fut de 30 ans.)

Houschenc fonda plusieurs villes célèbres, entre autres Suse et Reï, et il inventa des arts utiles aux hommes. Le premier il coupa des arbres et en fit des planches, pour construire les portes qu'on place à l'entrée des maisons. Il découvrit et fit creuser des mines d'or, d'argent, de turquoises, et plusieurs autres encore. Il fit jaillir sur la terre les eaux des sources, et enseigna aux hommes à se servir de tapis; ce fut encore ce prince qui introduisit l'usage de faire courir les chiens à la chasse. Houschenc pratiqua la justice, et fonda des temples. Sa droiture et sa piété lui concilièrent l'affection de tous ses sujets.

Tahmouras, TROISIÈME ROI.

(Son règne fut de 30 ans.)

Tahmouras, fils de Houschenc, succéda à son père. Ce prince porte le surnom de *Divdend*, c'est-à-dire, *vainqueur des dives ou mauvais génies*, à cause des grands succès qu'il remporta sur ces êtres malfaisants. Il les chassa du milieu des hommes, et les relégua dans les déserts et dans les mers. Il fut secondé dans la guerre qu'il leur fit par son premier ministre, Schirasp, lequel employa des enchantements et des pratiques magiques pour triompher des ennemis redoutables qu'il avait à combattre. Plusieurs dives, devenus prisonniers de Tahmouras, rachetèrent leur vie en dévoilant à ce prince les secrets de la lecture et l'art de tracer des lettres. On doit à Tahmouras l'introduction de plusieurs usages et inventions utiles. Il enseigna aux hommes à se servir de selles et de brides pour monter à cheval. Il apprit aussi à dresser les chameaux, les ânes, les bœufs, et toutes les bêtes de somme. Avant ce prince, il n'y avait pas de mulets dans le monde, et le premier

avec de l'eau, boué, vase; argile, bol, terre argileuse: enfin *guil* réunit la signification des deux mots grecs *βίβλος* et *πυλός*. Ces différentes acceptions ne permettent pas de tirer un sens raisonnable du surnom de *Guil-Schah*, qui ne peut signifier autre chose que *roi de la boue, roi de la vase*, et autres absurdités pareilles. Il est bien évident que les anciens manuscrits portaient *Guer-Schah*, comme nous lisons dans le texte de Bélami. Mais le mot *guer* ou *gueri*, signifiant *montagne*, est d'un usage fort rare; et quelques copistes ignorants ne l'ayant pas compris, auront lu *guil*: méprise très-facile à expliquer pour quiconque connaît la forme des lettres persanes.

(*) *Chronique de Tabari*, t. I, p. 92.

(**) Malcolm, *Histoire de Perse*, t. I, p. 19 et 20 de la traduction française.

il eut l'idée d'accoupler un âne et une jument pour produire cet animal. Ce fut encore lui qui le premier dressa les onces pour la chasse.

DJEMSCHID, QUATRIÈME ROI.

(Son règne fut de 700 ans.)

Tahmouras eut pour successeur Djemschid, qui était son fils, son frère ou son neveu; car les historiens musulmans ne sont pas d'accord sur ce point. Djemschid fonda Persépolis, qui porte encore aujourd'hui le nom de *Takhti-Djemschid* ou *Trône de Djemschid* (*). Il suivait d'abord la vraie religion; le premier il fabriqua des cimetières, des couteaux, des piques et des cuirasses. Avant lui, les hommes ne se battaient qu'avec des pierres et des bâtons. Djemschid introduisit dans le monde l'usage de recueillir le coton, de faire de la toile et de se servir des couleurs différentes. Il força les dives à lui construire des bains et à pêcher des perles. Ce fut alors que les hommes apprirent de ces mauvais génies l'art de plonger et d'aller chercher des perles au fond de la mer. Djemschid enseigna l'art de préparer les parfums, tels que le musc, l'ambre et le camphre.

Il partagea tous ses sujets en quatre classes : la première classe était celle des prêtres et des savants; la seconde, celle des gens de guerre la troisième, celle des agriculteurs, et la quatrième celle des artisans. Chacune de ces classes avait des inspecteurs, chargés de rendre compte à Djemschid de tout ce qu'ils avaient vu ou appris d'important.

C'est à ce prince qu'on doit l'institution de la fête du Nourouz, dont nous aurons occasion de parler ailleurs.

Au commencement de chaque mois, Djemschid rendait la justice à ses sujets, et sept cents ans se passèrent ainsi sans que ce prince eût éprouvé la moindre maladie, sans qu'aucun ennemi eût osé se lever contre lui, ou qu'il eût éprouvé le moindre sujet d'af-

fiction. Ce temps-là passé, un jour que Djemschid était seul dans son palais, Ahrimane entra par la fenêtre, et lui dit : Je suis un génie descendu du ciel pour te donner des conseils : sache donc que tu te trompes lorsque tu t'imagines n'être qu'un homme; les hommes tombent malades, ils éprouvent des maladies et des traverses, et sont soumis à la mort. Tu es exempt de tous ces maux, parce que tu es Dieu; mais tu ne te connais pas toi-même. Sache que tu étais d'abord dans le ciel; et le soleil, la lune et les étoiles étaient sous ton obéissance. Tu descendis sur la terre pour rendre la justice aux hommes, et remonter ensuite au ciel, ta première demeure. Mais tu as oublié ce que tu es. Moi, qui suis un génie, qu'aucun homme ne pourrait voir face à face sans mourir, je viens te rappeler ce que tu es; fais-toi donc connaître aux hommes. Ordonne-leur de t'adorer, et que tous ceux qui refuseront de se prosterner devant toi soient jetés dans le feu.

Djemschid suivit le conseil d'Ahrimane, et fit périr un grand nombre de personnes qui refusèrent de reconnaître sa divinité. Il envoya ensuite cinq lieutenants qui parcoururent tout l'univers avec des armées nombreuses. Ces lieutenants avaient chacun une figure de Djemschid, devant laquelle les hommes étaient tenus de se prosterner, et ils disaient : Cette figure est votre dieu, adorez-la, ou vous périrez par le feu. Un grand nombre d'hommes commirent le mal et se livrèrent à l'idolâtrie, par la crainte de la mort.

Ces actes impies éloignèrent de Djemschid le cœur de tous ses sujets. Un prince arabe, appelé *Dhohac*, profitant du mécontentement général, attaqua la Perse; Djemschid fut obligé de fuir devant son rival, que l'on regardait généralement comme l'instrument de la vengeance divine. Il parcourut successivement en fugitif toutes les provinces de la Perse, l'Inde et la Chine. Mais à la fin, Dhohac ayant appris qu'il s'était retiré à Damavend, s'empara de sa personne, et le fit scier

(*) Voyez ci-devant pag. 36, colonne 2.

en deux parties, depuis la tête jusqu'aux pieds.

Djomschid fut d'abord condamné pour ses crimes aux peines de l'enfer; mais Ormouz lui pardonna ensuite, à la prière de Zoroastre (*).

DMOHAC, CINQUÈME ROI.

(Son règne fut de 1000 ans.)

Dhohac, appelé aussi *Bebourasp* (**), était Arabe, suivant la plupart des historiens et descendait de Caloumors. D'autres auteurs disent qu'il était Syrien et descendant de Scheddad. On a encore supposé qu'il était le même que Nemrod. Tous les historiens s'accordent à dire que Dhohac était un prince sanguinaire, qui n'employa ses talents qu'à faire le mal. Il était magicien, et les connaissances qu'il avait acquises dans les sciences occultes lui servaient à tourmenter ses sujets. Il introduisit dans l'univers les mœurs corrompues, fit périr les rois, appela le genre humain à l'idolâtrie, et introduisit l'usage de foudroyer et de pendre les hommes. Sa conduite éloigna de lui tous ses sujets : car il ne rendait la justice à qui que ce fût; et lorsqu'il était irrité contre une personne, il la faisait immédiatement mettre à mort.

Dhohac avait régné pendant huit cents ans, lorsque Dieu résolut de le punir. Ce prince avait, sur l'extrémité de chacune de ses deux épaules, une excroissance de chair qui, pour la forme, ressemblait à une tête de serpent. Il cachait soigneusement cette difformité. Quand Dieu voulut le punir, ces excroissances devinrent des ulcères, et lui causèrent des douleurs tellement vives qu'il criait nuit et jour, sans pouvoir jamais trouver de repos.

(*) Voyez *Grand Révayet*, manuscrit persan de la Bibliothèque du roi, fonds d'Anquetil, n° 12, p. 312.

(**) *Bebourasp* signifie en langue persane *Dix mille chevaux*. Ce prince fut appelé ainsi, parce que chaque soir on ramenait des paturages dans des écuries dix mille chevaux. Voyez ma traduction de la *Chronique de Tabari*, t. I, p. 98, note.

Une nuit cependant, le sommeil s'appesantit sur lui, et il vit, pendant qu'il dormait, un vieillard qui lui disait : Si tu veux diminuer les douleurs que te causent tes ulcères, appliques-y la cervelle d'un homme; car tel est le remède qui te convient. Le lendemain, Dhohac se réveilla, et ordonna qu'on mit à mort deux hommes, et qu'on appliquât leur cervelle sur ses ulcères. Tous les gens qui se trouvaient dans les prisons, qu'ils eussent ou non mérité la mort, furent d'abord sacrifiés ainsi pour diminuer les souffrances de Dhohac. Ensuite, quand les prisons furent entièrement vides, le tyran établit sur ses sujets un tribut de deux hommes par jour; ces infortunés étaient aussitôt livrés au bourreau et mis à mort.

Il y avait à Ispahan un forgeron appelé *Caveh*, père de deux jeunes gens d'une grande beauté, et du plus heureux naturel. Un jour, les gardes de Dhohac se saisirent de ces deux jeunes gens, et les mirent à mort, sans s'inquiéter du chagrin qu'ils allaient causer à leurs parents. Caveh, lorsqu'on vint lui annoncer cette triste nouvelle, travaillait sous un auvent, près de sa maison. Au même instant, il se mit à courir par la ville, avec le tablier de cuir que portent les forgerons, et que dans son trouble il avait négligé d'ôter. Tous les habitants d'Ispahan se réunirent, et fatigués de la cruauté de Dhohac, se levèrent en masse avec Caveh; celui-ci attacha au bout d'un bâton le tablier de cuir qu'il portait, et le tint élevé en l'air comme un étendard. Un grand nombre de gens sans aveu, de voleurs et de brigands, se joignirent à Caveh, qui alla au palais du lieutenant de Dhohac, tua ce lieutenant, pillà ses trésors, enleva toutes les armes qu'il put trouver, et les distribua aux hommes qui l'accompagnaient. Caveh établit ensuite un autre lieutenant à la place de celui qu'il venait de tuer, et s'avança contre Dhohac. Des gens partis de plusieurs villes vinrent grossir son armée; car le joug du tyran était devenu insupportable à tous ses sujets.

Caveh ayant réuni cent mille hommes autour de sa personne, marcha vers Damavend. Lorsqu'il fut près de cette ville, il rassembla ses soldats, et leur dit : Vous savez que je n'ai fait la guerre jusqu'à présent qu'au lieutenant de Dhohac, et que, pour lui, il est encore roi. Choisissez donc un souverain qui résiste à Dhohac, et je prendrai ses ordres. Les soldats répondirent à ce discours : Sois notre roi ; nous t'acceptons. Mais Caveh leur dit : Vous savez tous que je ne remplirais pas convenablement les devoirs d'un roi. Je ne puis donc pas accepter le trône.

Il y avait alors un prince de race royale nommé *Afridoun* ou *Féridoun*. Ce prince s'était enfui, et s'était tenu caché, par la crainte que lui inspirait Dhohac. On l'alla chercher, et on l'amena. Caveh lui remit toutes les troupes, les trésors et les armes, et se tint en sa présence pour recevoir ses ordres. Afridoun donna à Caveh le commandement général de l'armée. Dhohac sortit alors de Damavend. Caveh lui livra bataille, battit son armée, le fit prisonnier, et donna ordre qu'on le mit à mort.

AFRIDOUN, SIXIÈME ROI.

(Son règne fut de 500 ans.)

Afridoun, fils d'Abtin, descendant immédiat de Tahmouras, parvint à se soustraire à la fureur de Dhohac, qui avait fait mettre à mort un paysan chez lequel il s'était retiré, et une vache appelée *Pourmayeh*, qui l'avait nourri de son lait. Ce prince, qui aimait beaucoup la vache *Pourmayeh*, se servit toujours dans les batailles d'une masse d'armes terminée par une tête de vache, et que les historiens appellent *Gourz gaousir*, ou *la massue à tête de vache*. À l'âge de seize ans, Afridoun se joignit à Caveh, et combattit avec courage contre Dhohac dans l'armée de ce forgeron.

Lorsque Afridoun fut monté sur le trône, comme nous venons de le dire, il nomma Caveh gouverneur d'Ispahan, et chef de toutes les provinces

de son empire. Caveh étant mort, Afridoun demanda à ses enfants la pièce de cuir qui avait servi d'étendard à leur père le jour où il s'était révolté contre Dhohac, et il la plaça dans son trésor. Toutes les fois qu'Afridoun avait à livrer une grande bataille, il prenait cet étendard, et remportait toujours la victoire. Afridoun régna encore deux cents ans après la mort de Caveh, et gouverna toujours l'univers avec justice. Le premier il étudia l'astronomie, et on lui doit les tables appelées *Kharezmiennes*. Il fut aussi le fondateur de la science de la médecine, et le premier roi qui monta sur un éléphant.

Afridoun avait épousé une fille de Dhohac, dont il eut deux fils, Tour et Salm, qui rappelèrent, par leurs crimes, la conduite barbare de leur aïeul maternel. Afridoun, dégoûté de cette première femme, épousa une dame persane dont il eut un fils nommé *Iradj*, qui par ses bonnes qualités, devint le favori de son père et les délices du peuple. Afridoun sentant approcher les infirmités de la vieillesse, déclara dans une assemblée des grands du royaume, qu'il était résolu de renoncer à la couronne, et de partager ses vastes États entre ses trois fils. Il donna à Iradj les contrées les plus riches et les plus fertiles, toute cette partie de l'Asie qui portait le nom d'*Iran*, et comprenait l'étendue de pays renfermées entre l'Euphrate, le golfe Persique, le Djihoun ou Oxus, et l'Indus. Tour eut pour sa part le Turkestan et le vaste empire de la Chine, c'est-à-dire, toutes les régions situées à l'est du Djihoun. Salm reçut tout le pays de Roum, avec les provinces du Magreb et le pays des Franes, c'est-à-dire, l'Asie Mineure, l'Afrique et l'Europe. Les trois princes partirent pour leurs royaumes. Mais les deux aînés virent avec peine que la Perse, la plus belle partie de l'empire d'Afridoun, et le siège de la monarchie, eût été donnée à leur frère cadet. Ils se dirent : Notre père a donné à Iradj la meilleure part, le milieu du monde ; quant à nous, il nous a rejetés à l'extrémité de l'uni-

vers. Et ils convinrent de travailler à la perte de leur plus jeune frère. Ils envoyèrent d'abord vers leur père, pour lui reprocher son injustice et sa partialité, exigeant qu'il revint sur ses dispositions; et le menaçant, s'il refusait de faire droit à leurs demandes, de l'attaquer aussitôt. Le vieux roi fut très-affligé, lorsqu'il reçut ce message. Il représenta à ses deux fils que sa vie était sur le point de finir, et il les pria de le laisser mourir en paix. Iradj avant appris tout ce qui se passait, alla trouver ses frères, et dit qu'il était prêt à mettre à leurs pieds sa couronne, plutôt que d'être la cause de dissensions qui causaient de si vifs chagrins à son père. Il était porteur d'une lettre d'Afridoun pour Tour et pour Salm, dans laquelle le vieux roi suppliait ses fils de vivre tous en bonne harmonie. Cette prière n'eut aucun effet sur Tour et Salm, qui tuèrent Iradj, et eurent même la cruauté d'embaumer sa tête pour l'envoyer à Afridoun. Le vieillard s'évanouit à cette vue. Lorsqu'il revint à lui, furieux et plein de douleur, il saisit la tête de ce fils qu'il aimait, et, l'élevant en l'air, il pria Ormouzd de punir comme ils le méritaient les auteurs d'une si lâche et si cruelle action. Puis-ent ces barbares, s'écria-t-il, ne plus jouir d'un seul beau jour! Puissent les remords déchirer leurs cœurs impitoyables, jusqu'à ce que leur sort fasse pitié même aux monstres des forêts! Quant à moi, ajoutait le vieillard, je demande seulement au dieu qui m'a donné la vie, qu'il me la conserve assez longtemps pour que je puisse voir quelque descendant d'Iradj venger sa mort.

Quelque temps s'étant passé, Afridoun se rendit un jour dans l'appartement qu'avait occupé Iradj. Il y vit une jeune esclave d'une rare beauté, appelée *Mahaférid*(^{*)}. Iradj avait eu pour elle une prédilection toute particulière. Cette jeune esclave accoucha bientôt d'une fille qu'on appela *Peritsché-*

her, c'est-à-dire, *visage de péné*(^{*)}; et lorsque celle-ci fut devenue nubile, Afridoun la maria à son neveu, appelé *Pescheng*. De ce mariage naquit un prince du nom de *Minotschehr*, lequel était le portrait vivant de son grand-père Iradj. Cet enfant devint l'espoir d'Afridoun. Lorsqu'il eut atteint l'âge d'homme, Afridoun prit toutes les mesures nécessaires pour lui donner les moyens de venger la mort d'Iradj. Tour et Salm furent saisis de frayeur en voyant que le moment où ils allaient recevoir la juste récompense de leur crime n'était point éloigné. Ils envoyèrent des ambassadeurs chargés de riches présents à Afridoun, le suppliant de permettre que Minotschehr se rendit auprès d'eux, afin qu'ils pussent se présenter devant ce jeune prince comme ses esclaves, et effacer le souvenir de leurs crimes par les larmes du repentir. Afridoun ne voulut point accepter les présents de Tour et de Salm, et il dit à leurs ambassadeurs : Dites à ces hommes sans pitié qu'ils ne verront jamais Minotschehr que vêtu de fer et suivi par mes armées.

Ce message fut bientôt suivi de la guerre. Dans la première bataille, Tour reçut un coup de lance que lui donna Minotschehr, et mourut. Salm se retira dans une forteresse; mais ayant été contraint d'en sortir, il fut atteint par Minotschehr, qui lui porta un coup d'épée, et lui coupa le corps en deux. Après avoir ainsi triomphé de ses oncles, Minotschehr retourna auprès d'Afridoun, qui alla au-devant de lui, à pied, pour le recevoir. Le jeune prince, en apercevant son aïeul, descendit aussitôt de cheval, et, après avoir baisé la terre, il reçut les félicitations du vieux roi.

Peu de temps après, Afridoun mourut. Mais avant d'expirer, il mit sa couronne sur la tête de Minotschehr, auquel il conseilla de se conduire toujours d'après les avis de Sam, homme d'une grande naissance et d'une grande sagesse, qui était prince héréditaire

(^{*)} Voyez le *Schah-Naméh* de Ferdousi. Calcutta, 1811, p. 110.

(^{*)} Malcolm, *Histoire de Perse*, t. I, p. 33, note.

de la province de Sistan. Afridoun mourut après avoir régné cinq cents ans. Sa sagesse et sa bonté sont encore fameuses dans la Perse.

Le testament que ce roi adressa à ses descendants contenait, entre autres choses, cet admirable précepte : « Regardez chaque jour de votre vie « comme une page de votre histoire, « et prenez garde qu'il n'y soit rien « écrit d'indigne de la postérité. »

MINOTSCHHR, SEPTIÈME ROI.

(Son règne fut de 120 ans.)

Minotschehr fut un très-grand roi. Son empire s'étendait jusque sur la Syrie, l'Yémen et le Magreb; cependant l'Égypte n'était pas sous son obéissance. Ce fut sous le règne de ce roi juste et prudent que parut Moïse. Minotschehr eut souvent la guerre avec les rois des Touraniens (*) et plusieurs autres princes. Son plus grand ennemi était Afrasiab, roi du Touran. Celui-ci habitait alternativement les villes de Balkh et de Merve. Tout le pays jusqu'à Nischabour, qui faisait auparavant partie du royaume de Perse, avait été conquis par ce prince. Afrasiab voulant absolument détruire la puissance de Minotschehr, lui livra plusieurs batailles, et l'obligea de s'enfermer dans un château situé auprès de la ville d'Amol, dans le Tabaristan. Afrasiab forma le siège de ce château, autour duquel il resta dix ans sans pouvoir s'en rendre maître. Une maladie contagieuse s'étant développée parmi les assiégeants, Afrasiab fit la paix avec Minotschehr et retourna dans son royaume. Les deux princes convinrent entre eux que, pour fixer les limites de leurs royaumes respectifs, on ferait monter sur le pic de Damavend un archer qui tirerait une flèche, et que l'endroit où cette flèche tomberait formerait la frontière. Minotschehr avait dans son armée un excellent archer appelé *Aresch*, auquel il donna

l'ordre de monter sur le pic de Damavend, et de tirer une flèche avec toute la force dont il était capable. Cette flèche partit avec une telle roideur, qu'elle passa au-dessus de tout le pays de Nischabour, de Sarkhas et de Merve, et alla tomber sur les bords du Djihoun. Quelques auteurs expliquent cette circonstance extraordinaire, en disant que la flèche alla frapper un vautour qui s'enfuit à tire-d'aile et tomba mort sur les bords du fleuve. La flèche fût retrouvée; mais personne ne vit le corps du vautour qui avait été dévoré par des bêtes et des oiseaux carnassiers. Suivant les conditions établies entre les deux rois, Afrasiab fut obligé de renoncer à tout le pays en deçà du Djihoun et de le céder à Minotschehr. Le fleuve forma la limite des deux royaumes.

La paix étant ainsi conclue, Minotschehr retourna à Reï, et s'appliqua à faire fleurir la justice parmi ses sujets. Il établit dans les villes et dans les bourgs des syndics chargés de rétablir la concorde entre les habitants et de rendre la justice. Il fit dériver plusieurs canaux du fleuve Djihoun, et sépara aussi les soldats en plusieurs classes : il forma des corps séparés de ceux qui se servaient du sabre, du javelot ou de l'arc. Les archers occupaient le premier rang dans ses troupes, et formaient l'avant-garde de l'armée.

La Perse vécut heureuse et tranquille pendant trente-cinq ans, après lesquels Afrasiab mourut. Son fils étant monté sur le trône, s'empara d'une partie du royaume de Minotschehr. Ce prince fit alors réunir les chefs de son armée, et leur dit : « Le repos que vous avez goûté vous a assoupis : or, les hommes ne sont hommes qu'autant qu'ils se donnent du mouvement et qu'ils agissent pour repousser l'ennemi, et obtenir ce qui leur est utile. Lorsque vous n'agissez point, vous êtes comme des morts. Les Touraniens se sont emparés des frontières de notre royaume, parce que vous ne vous êtes point opposés à eux. Le Dieu puissant et incomparable m'a donné la

(*) Les Touraniens ou habitants du Touran des anciens poètes et chroniqueurs persans sont les mêmes que les Turcs.

couronne à condition que je saurais la défendre, que je traiterais bien le peuple, que je rendrais la justice aux créatures, et que j'adorerais le Créateur. Si je ne remplis pas les devoirs que Dieu m'a imposés, il me reprendra mon royaume, et me punira dans l'autre monde. Demain, assemblez-vous tous en ma présence, et vous entendrez les paroles que je veux vous adresser. »

DISCOURS DE MINOTSCHERH A L'ARMÉE ET
AU PEUPLE.

Le lendemain, tous les sujets de Minotschehr, soldats et peuple, se rendirent en présence de ce roi, comme ils en avaient reçu l'ordre. Minotschehr mit chacun à la place qu'il devait occuper suivant son rang. Pour lui, il s'assit sur le trône et plaça sur un siège d'or le mobed des mobeds (*); ensuite il se leva, et toute l'assemblée se leva avec lui. Il dit alors : « Asseyez-vous, car pour moi je ne me suis levé qu'afin que vous me voyiez tous et que vous m'entendiez (**). » Après cela il prit la parole en ces termes :

« O hommes, ces créatures si nombreuses que vous voyez ont toutes un créateur unique. Les biens qui leur arrivent viennent de ce créateur. Il faut donc adorer le Créateur, et lui accorder des louanges pour les bienfaits dont il nous comble. Réfléchir sur les œuvres du Créateur, est une chose qui augmente la lumière de la

créature. Ne pas y réfléchir est une chose qui augmente les ténèbres du cœur.

« Sachez maintenant que le roi a des droits sur l'armée et sur le peuple, et que l'armée et le peuple ont des droits sur le roi. L'armée doit obéir au roi, et lui prêter son secours contre les ennemis. Le roi de son côté doit donner aux guerriers la nourriture quotidienne, et les revêtir de robes d'honneur. Il doit leur accorder ses récompenses en temps convenable et sans aucun retard; car les guerriers sont à l'égard du roi comme les ailes et la queue sont à un oiseau. Un oiseau sans ailes et sans queue ne saurait voler, et il n'est plus bon qu'à être mangé. Quant au peuple, il doit obéir au roi et rendre l'empire florissant, afin de pouvoir payer les tributs sans retard. Le roi de son côté doit traiter le peuple suivant les règles de la plus grande justice, lever les tributs avec humanité, et n'opprimer le peuple en aucune façon. Il ne doit pas confier l'autorité à des hommes injustes, ni exiger de ses sujets les choses qui sont au-dessus de leurs forces. Si les sujets du roi qui s'occupent à rendre l'empire florissant, ont besoin de semences et d'argent, le roi doit leur faire des avances et les secourir avec ses propres richesses. Si une ville éprouve un malheur qui vienne des influences célestes et perde sa récolte, le roi ne doit pas cette année-là ni la suivante recevoir le tribut des habitants, afin que ces gens puissent rendre leur pays florissant avec l'argent du tribut.

« Or, sachez que le roi doit avoir trois qualités. Il doit être sincère, et ne jamais mentir; il doit être généreux, et ne se montrer jamais avare; enfin, il doit être inaccessible à la colère, car il est le maître absolu de ses sujets. D'ailleurs, la colère du roi donne lieu à la colère des sujets, et la colère des sujets contre le roi augmente la force des ennemis de l'État. Le roi doit considérer toutes ses richesses comme appartenant à ses sujets, et les employer d'une manière qui leur soit

(*) Les mobeds sont des ministres de la religion de Zoroastre. Le titre de mobed des mobeds répond à celui de pontife des pontifes.

(**) Chardin a remarqué que les Persans ne marchent que le moins possible, et se tiennent toujours assis dans leurs jardins. (Voyez les *Voyages du chevalier Chardin en Perse*, édit. de Langlès, t. III, pag. 352, 426 et 427.) Fou M. de Chézy a remarqué également, dans son imitation du poème de *Medjnoun et Leila*, qu'en Perse tous les artisans dont les métiers semblent exiger le plus de mouvement et de force travaillent toujours assis.

avantageuse : excepté les pierres précieuses, les chevaux de course et les armes dont le peuple n'a que faire. Mais, pour tout le reste, le roi ne doit se réserver exclusivement aucune chose dont il prive ses sujets. Ainsi il ne doit pas dire : Ne mangez pas de tel aliment, afin que j'en mange ; ne buvez pas de telle boisson ; ne sentez pas telle herbe odorante, ou ne portez pas tel habillement, car toutes ces choses sont réservées pour mon usage particulier.

« Il faut aussi que le roi soit porté à la clémence, et qu'il punisse peu. Si, dans un cas où il faudrait punir, il pardonnait par erreur, cela vaudrait mieux que le contraire ; car, dans ce dernier cas, le mal est irréparable. Si un sujet porte plainte au roi contre un gouverneur, le roi ne doit pas faire acception de personne en faveur de ce gouverneur : et si ce dernier s'est rendu coupable d'une injustice, le roi doit faire disparaître l'injustice, réprimander le gouverneur, et le renvoyer dans le même pays, pour qu'il puisse réparer ses torts. Si un homme est tué injustement, le roi doit faire subir au meurtrier la peine du talion ; à moins que les parents du mort, qui ont le droit de venger le sang, ne pardonnent au coupable. Vous avez, vous tous qui êtes mes sujets, le droit d'exiger de moi les choses que je viens d'énumérer, et je les ai accomplies. Maintenant, je vous demande ce que j'ai le droit d'exiger de vous, savoir : que vous me prêtiez obéissance et que vous combattiez l'ennemi qui a envahi les frontières de mon royaume.

« Repoussez l'ennemi : sauvez-moi, et sauvez-vous vous-mêmes. J'ordonnerai, comme je le dois, qu'on vous donne de bonnes armes ; vous, combattez courageusement comme c'est votre devoir. Consultons-nous sur les mesures à prendre, car je suis un de vos associés dans les libérations. Si le pays est riche et florissant, si les vivres sont taxés à bas prix, c'est là un point qui vous intéresse plus que moi. Quiconque m'obéira, je le récompenserai ; et quiconque me dénoncera

un de mes sujets comme désobéissant, je suspendrai mon jugement jusqu'à ce que j'aie reconnu la vérité par moi-même ; et alors je laisserai aller le dénonciateur ou le punirai, suivant qu'il m'aura dit la vérité ou qu'il aura fait un mensonge. Il n'est possible d'exercer la royauté qu'avec la droiture d'un côté et l'obéissance de l'autre.

« Sachez que, dans le malheur, il n'y a rien de mieux que la patience ; et quiconque périra combattant l'ennemi avec courage, plaira à Dieu. Abandonnez-vous donc au Dieu très-haut, et soumettez-vous à son destin. Ce monde est un voyage ; et les hommes, comme des facteurs qui travaillent pour le compte d'autrui, se mettent en route avec leurs ballots ; tout ce qu'ils ont, leur est prêté pour un temps ; et ils n'emporteront rien dans le palais de la vie future, excepté les actions de grâces qu'ils auront rendues à Dieu, la soumission qu'ils auront montrée à ses ordres, et les bonnes actions qu'ils auront faites.

« O vous qui gouvernez pour moi dans les provinces de mon empire, sachez que toutes les fois que vous commettez l'injustice, le peuple ne s'occupe plus de rendre l'empire florissant, et l'empire devient désert. Les tributs sont réduits à rien, et ce qui vous est accordé pour vivre chaque jour éprouve des retards. Rendez donc le peuple heureux. Partout où il faudra, pour obtenir la fertilité, pratiquer des saignées aux grandes rivières, et recourir aux eaux qui sont sous la terre, qu'on le fasse (*) ; qu'on prenne dans mon trésor les sommes qui sont nécessaires, et qu'on les donne vite avant que la stérilité augmente. Plus tard, on redemandera au peuple le montant des sommes qui auront été dépensées pour lui. Le peuple payera ce montant en un, deux, trois ou quatre ans, par quart, par tiers, ou par moitié, mais toujours de manière.

(*) On sait que le manque d'eau est une de causes principales de la stérilité de la Perse.

que le remboursement ne lui soit point à charge. Vous savez que telle est la route que j'ai suivie, et vous approuvez ma conduite. » Tous les sujets de Minotschehr poussèrent des cris en disant : Nous avons entendu, nous savons, et nous obéissons. Après cela, Minotschehr se rassit sur son trône, et fit donner à manger à tout le peuple, qui se dispersa ensuite.

L'armée étant partie, marcha contre les Turcs, les battit, et en purgea entièrement le royaume.

NAISSANCE, ÉDUCATION ET MARIAGE DE ZAL.

La prospérité de la Perse pendant le règne de Minotschehr doit être, suivant les historiens, attribuée en partie à la sagesse et au courage du ministre Sam, dont les descendants joueront plus tard un grand rôle. Sam eut un fils qui naquit avec les cheveux tout blancs. Cet événement extraordinaire affligea beaucoup Sam, qui donna à l'enfant le nom de *Zal*, c'est-à-dire *vieux*. Aussitôt qu'il fut né, Sam, persuadé qu'il n'était pas son fils, mais bien celui de quelque dive ou mauvais génie, le fit exposer sur l'Alborz, haute montagne voisine du soleil et très-éloignée des demeures des hommes (*). On prétend que là il fut nourri par un simorg, oiseau monstrueux. Cependant Sam eut bientôt à se repentir de sa conduite dénaturée; car il entendit une voix du ciel qui lui disait : « Cet enfant abandonné par son père est maintenant l'objet des soins du Protecteur du monde. » Sam reconnaissant le crime dont il s'était rendu coupable, et plein de repentir, alla au mont Alborz, où il se prosterna humblement devant Dieu, et son fils lui fut aussitôt rendu. Sam alla avec son fils à la cour de Minotschehr. Puis il se rendit dans le Sistan. Un jour que Zal était à la chasse, il arriva au pied d'une tour sur laquelle il vit une jeune demoiselle d'une rare beauté. Ils se regardèrent l'un l'autre, et aussitôt ils

s'aimèrent. Zal n'avait aucun moyen d'atteindre le haut des murailles. Enfin, un expédient se présenta à l'esprit de la belle recluse. Elle coupa ses longs et beaux cheveux noirs, et en forma des tresses qui, tombant jusqu'au pied de la tour, fournirent à Zal les moyens de monter. La jeune dame auprès de laquelle Zal se trouvait, était Roudabeh, fille de Mihrab, roi du Caboul, et prince de la race de Dhohak. Zal et Roudabeh ayant conçu un violent amour l'un pour l'autre, contractèrent un mariage qui fut approuvé par Sam et par Mihrab.

NAISSANCE DE ROUSTAM. MORT DE MINOTSCHERH.

« Il ne se passa pas beaucoup de temps, dit Ferdousi, sans que ce cyprès, jusqu'alors stérile, portât des fruits. Ce printemps qui enflamme le cœur (*) devint fané. Son âme fut livrée au chagrin et à la douleur. Le poids lourd qu'elle portait lui faisait verser un torrent de larmes de sang. Sa taille devint épaisse, et son corps pesant; ses joues couleur de rose ressemblaient à du safran. Sindokht (**) lui dit : O âme de ta mère, que t'est-il arrivé, que tu es devenue jaune de la sorte ? Roudabeh répondit : Jour et nuit j'ai la bouche ouverte pour demander à Dieu du secours; je ne puis dormir, et je suis fanée. Tu dirais que, vivante, je suis morte. Le temps est arrivé; mais je ne serai point délivrée de ce fardeau. Tu dirais que mon corps est rempli de pierres, ou que ce qu'il renferme est de fer. Sindokht perdit le repos et pleura, quand elle vit le visage pâle de sa fille. Roudabeh vécut ainsi, toujours privée de sommeil et de repos, jusqu'au terme de sa délivrance. Lorsque le temps de ses couches fut arrivé, son corps étant fatigué par le manque de sommeil, un jour elle perdit connaissance. Des cris s'élevèrent du palais

(*) Malcolm, *Histoire de Perse*, t. I, pag. 35 et 36.

(*) C'est-à-dire, Roudabeh.

(**) Nom de la mère de Roudabeh.

« de Zal. Sindokht, informée de la
 « cause de ce tumulte, se déchira le
 « visage avec ses ongles, et arracha
 « ses cheveux noirs qui sentaient le
 « musc. Zal comprit bientôt ce qui
 « se passait ; il sut que les feuilles du
 « droit cyprès étaient fanées. Il se
 « rendit auprès de Roudabeh, le vi-
 « sage couvert de larmes et le foie ma-
 « lade. Toutes les esclaves de la cham-
 « bre s'arrachaient les cheveux ; elles
 « avaient la tête découverte et le vi-
 « sage humide de larmes. Alors Zal
 « eut une pensée, et cette pensée adou-
 « cit sa douleur. Il se souvint de la
 « plume du simorg, et annonça en
 « riant cette bonne nouvelle à Sin-
 « dokht (*). Il apporta un réchaud, al-
 « luma du feu, et brûla une partie de
 « la plume. Au même instant, l'air
 « devint noir, et on vit paraître cet
 « oiseau qui commande l'obéissance,
 « semblable à un nuage qui répand
 « une pluie de perles, ou plutôt une
 « pluie de tranquillité de l'âme. L'oi-
 « seau de bon augure, élite du monde,
 « vola auprès de Zal. Zal lui adressa
 « des louanges sans nombrer, de lon-
 « gues actions de grâces et des priè-
 « res. Le simorg lui dit : « Pourquoi
 « ce chagrin ? Pourquoi la rosée est-
 « elle dans l'œil du lion ? De ce cyprès
 « d'argent, de cette belle au visage de
 « lune, viendra pour toi un enfant qui
 « recherchera la gloire ; les lions bai-
 « seront la poussière de ses pieds ; le
 « nuage n'osera point passer au-des-
 « sus de sa tête. Par sa voix, sera dé-
 « chirée en pièces la peau du léopard
 « guerrier, qui rongera ses deux grif-
 « fes. Tout héros, tout guerrier au
 « cœur d'acier, qui entendra le bruit
 « de sa massue, qui verra sa poitrine,
 « son bras et sa jambe, ne tiendra pas
 « devant lui. Pour le conseil et la sa-
 « gesse, il sera grave comme Sam ;
 « dans la colère, il sera un lion belli-
 « queux ; pour la stature, il sera un

« cyprès, et pour la force un éléphant.
 « Avec un doigt, il lancera une brique
 « à deux milles. Il ne viendra pas au
 « monde comme les autres hommes ;
 « tel est l'ordre du Dieu dispensateur
 « de tout bien, afin que sa naissance ex-
 « traordinaire témoigne de sa supério-
 « rité. Apporte un poignard d'une belle
 « eau (*), et amène un homme intelli-
 « gent et habile dans la magie. D'a-
 « bord enivre Roudabeh avec du vin,
 « chasse de son cœur la terreur et l'in-
 « quiétude, et vois que l'homme in-
 « telligent fasse ses opérations magi-
 « ques. Il tirera l'enfant du flanc de
 « Roudabeh. Il frappera au-dessus des
 « hanches ce droit cyprès (**), qui
 « n'aura pas le sentiment de la dou-
 « leur, et il tirera le lionceau par cette
 « ouverture. Il couvrira de sang le
 « flanc de Roudabeh ; après cela, il
 « coudra l'ouverture qu'il aura faite.
 « Éloigne de ton cœur la crainte, la
 « tristesse et l'inquiétude. Pile avec
 « du lait et du musc une herbe que je
 « t'indiquerai, et fais sécher ce mé-
 « lange à l'ombre ; frottes-en la bles-
 « sure de Roudabeh, et au même ins-
 « tant tu la verras guérie. Passe en-
 « suite sur la blessure une plume de
 « mon aile, et l'ombre de ma puis-
 « sance sera bénie. Tu dois être joyeux
 « des paroles que je te dis, et te pré-
 « senter devant le maître du monde
 « pour lui rendre grâces ; car il t'a
 « donné cet arbre royal, qui chaque
 « jour fera de nouveau épanouir ta
 « fortune. N'aie donc aucune inquié-
 « tude dans ton cœur, car cette bran-
 « che fertile te donnera du fruit. » Il
 « dit, arracha de son aile une plume
 « qu'il jeta à Zal, et s'éleva par un
 « puissant essor. Zal s'avança et prit
 « la plume ; puis il s'en alla, et fit ce
 « que lui avait dit le simorg. O mer-
 « veille ! le monde était attentif à ce
 « que faisait Zal ; tous les yeux des
 « grands et des petits étaient pleins de
 « sang. Le sang coula des yeux de Sin-

(*) Le simorg, en quittant Zal, lui avait donné une de ses plumes, le prévenant qu'il faudrait la brûler s'il se trouvait jamais dans quelque affaire difficile, et qu'il viendrait alors à son secours.

(*) Nous disons dans le même sens *l'eau d'un diamant, d'une perle ; donner l'eau à un drap*.

(**) C'est-à-dire, Roudabeh.

« dokht; car elle disait : « Comment
 « pourra-t-on tirer l'enfant du sein de
 « sa mère ? » Un mobed à la main
 « exercée arriva bientôt. Il enivra avec
 « du vin ce visage de lune, ouvrit,
 « sans lui faire de douleur, le flanc de
 « cette lune, plaça la tête de l'enfant
 « vers l'ouverture, et le tira sans que la
 « mère éprouvât de douleur. Personne
 « dans le monde n'a vu une telle mer-
 « veille. L'enfant était comme un hé-
 « ros semblable au lion; il était grand
 « et beau; tous les cheveux de sa tête
 « étaient rouges, et sa face était ani-
 « mée comme du sang. Il parut comme
 « le soleil qui brille d'un vif éclat, et
 « naquit les deux mains pleines de
 « sang. Nul n'avait vu un pareil en-
 « fant; les hommes et les femmes fu-
 « rent frappés d'admiration, car per-
 « sonne n'avait entendu parler d'un
 « enfant au corps d'éléphant (*). La
 « mère dormit une nuit et un jour,
 « par l'effet du vin; ce vin, qui la fai-
 « sait dormir, avait chassé l'intelli-
 « gence de son cœur. On s'occupa de
 « coudre sa blessure, et on apaisa la
 « douleur par des médicaments. En
 « s'éveillant, elle parla à Sindokht. On
 « répandit sur elle de l'or et des pier-
 « reries, et on célébra les louanges de
 « Dieu. On lui apporta promptement
 « l'enfant, qu'on exalta comme un être
 « divin. A un jour, on aurait dit qu'il
 « avait un an; il était comme une mon-
 « tagne de lis et de tulipes. Le droit cy-
 « près rit en voyant l'enfant; elle re-
 « connut en lui la majesté d'un roi des
 « rois. A la vue de ce précieux enfant,
 « reconnaissant qu'elle était dégagée
 « de sa lourde ceinture, l'épouse de
 « Zal s'écria : *Je suis délivrée (Rous-
 « tam)*; et on donna à l'enfant le nom
 « de *Roustam*. Dix nourrices allaitè-
 « rent l'enfant pour le rassasier. Quand
 « il fut sevré, il se nourrit de pain et
 « de viande. Il mangeait autant que
 « cinq hommes (**). »

La naissance de Roustam fut un des

derniers événements du règne de Mi-
 nouschehr. Ce prince, qui avait passé
 cent vingt ans sur le trône, sentant
 que sa fin approchait, fit venir son
 fils Nevder, et lui ayant donné quelques
 sages avis sur la manière dont il de-
 vait gouverner ses peuples, il expira.

NEVDER.

(Son règne dura 7 ans.)

Nevder succéda au trône de son
 père, mais n'hérita pas de ses vertus.
 Il se montra injuste envers les hom-
 mes, et même impie envers Dieu. Il
 tourmenta le peuple, maltraita les
 grands, et ne témoigna que du mépris
 à Sam et à Zal, que Minotschehr avait
 tant estimés. Le mécontentement de-
 vint général; et les séditions qui se
 multiplièrent dans toutes les parties
 de l'empire, firent naître aux Toura-
 niens l'espérance de s'emparer de la
 Perse. Pescheng, qui régnait alors
 dans le Touran, et qui descendait en
 ligne droite de Tour, fils d'Afridoun,
 rassembla ses fils, ainsi que les grands
 de son royaume et les chefs de son ar-
 mée, et leur dit : « Il ne faut pas ca-
 « cher la vengeance sous le pan de nos
 « robes. Tout homme dont la cervelle
 « n'est pas tournée, comprendra clai-
 « rement ce que les Iraniens ont fait à
 « notre égard. Ils se sont tous ceint
 « les reins pour faire le mal. Je de-
 « mande maintenant vengeance pour
 « l'illustre Tour, et aussi pour Salm,
 « le roi valeureux. Le jour est venu où
 « il faut rechercher le combat et la
 « vengeance. Il faut laver nos faces
 « des larmes de sang qui ont coulé de
 « nos yeux. Que dites-vous mainte-
 « nant ? quelle réponse faites-vous ?
 « Donnez-moi un conseil heureux (*). »

Afrasiab, fils aîné de Pescheng, of-
 frit à son père de lever une armée, et
 de faire la conquête du royaume d'Iran.
 Il réunit aussitôt trente mille hommes,
 et les envoya vers le Zaboulistan. Nev-
 der, de son côté, fit partir pour cette
 province ses meilleures troupes, com-
 mandées par Sam, père de Zal. Mais

(*) C'est à-dire, d'une si grande taille.

(*) Voyez le *Schah-Nameh* de Ferdousi,
 pub. par Turner Macan. Calcutta, 1829,
 t. I, p. 161 et suivantes.

(*) *Schah-Nameh*, édit. citée, t. I, p. 182.

ce chef, accablé de vieillesse, mourut avant d'avoir rencontré l'ennemi. La mort de Sam ranima l'espoir d'Afrasiab, qui, suivant l'expression de Ferdousi, vit que la fortune sortait pour lui de son sommeil. Ce prince marcha, à la tête de quatre cent mille hommes, contre Nevder, qui n'en avait que cent quarante mille à lui opposer. Tandis que les deux armées étaient campées en présence l'une de l'autre, et avant qu'elles en fussent venues aux mains, un guerrier touranien, appelé *Barman*, défila à un combat singulier celui des Iraniens qui oserait lui tenir tête. Le défi fut aussitôt accepté par le vieux Kobad, fils de ce Caveh qui avait mis Afridoun sur le trône; mais Barman, qui avait de la force et de la jeunesse, finit par tuer Kobad. Nevder, battu dans trois batailles successives, tomba, avec les principaux officiers de son armée, au pouvoir d'Afrasiab. Karen, frère de Kobad, et comme lui fils de Caveh, rallia les fuyards, et couvrit la capitale du royaume. Afrasiab, déjà maître de plusieurs provinces de la Perse, se disposait à conquérir tout l'empire, et allait marcher en personne contre Istakhar, lorsqu'il apprit qu'un corps de trente mille Touraniens qu'il avait envoyés contre le Zaboulistan avait été entièrement détruit par Zal. Humilié et effrayé tout à la fois, sa colère éclata d'abord contre Nevder, qu'il retenait toujours prisonnier; il se fit amener ce prince les mains liées, la tête et les pieds nus, l'accabla d'injures, et, tirant son sabre, lui abattit la tête. Il voulait traiter avec la même barbarie tous les autres prisonniers iraniens; mais Agrirès, son frère, obtint, à force de prières, qu'il se contentât de les envoyer, chargés de chaînes, à Sari, dans le Mazenderan.

La nouvelle de la mort de Nevder acheva de répandre la consternation dans l'Iran; et plusieurs princes de la famille royale, au lieu de réunir leurs efforts pour la défense de l'empire, ne songèrent qu'à se disputer le trône. Parmi les grands vassaux des Indes, du pays de Roum, de la Sy-

rie, de la Mésopotamie, de l'Arabie et de l'Égypte, les uns voyaient les événements avec indifférence; les autres, et surtout ceux du pays de Roum, voulaient même en profiter pour secouer le joug. Les provinces étaient déchirées par des dissensions intérieures. La chute de l'empire aurait été inévitable sans la valeur, le génie, et le dévouement de Zal, fils de Sam. Ce héros sut contenir les princes de la famille royale, punir les provinces révoltées, rapprocher les partis, exciter le zèle des grands et le courage des troupes, et arrêter les progrès des armées touraniennes.

Afrasiab se maintint encore dans la Perse pendant douze ans; mais Zal le harcelait sans cesse, interceptait les vivres et les renforts de troupes qui lui étaient destinés, couvrait Istakhar, et empêchait que les Touraniens ne pussent surprendre cette capitale. Roustam, fils de Zal, partageait les travaux de son père, qui avait encore sous ses ordres plusieurs chefs habiles, et entre autres Keschvad, descendant du roi Houschenc. Ce guerrier, profitant de l'absence d'Agrirès, qui commandait à Sari, délivra tous les captifs iraniens enfermés dans la place. Afrasiab fut tellement irrité de cet événement, qu'il manda son frère, et l'accabla de reproches. Sur une réponse que lui fit Agrirès, et dans laquelle il lui rappelait la justice de Dieu, Afrasiab se précipita sur lui, et le coupa en deux avec son sabre. Cette action cruelle acheva de lui aliéner l'esprit des Touraniens et des Iraniens. Les insurrections se multiplièrent dans l'armée; et les soldats, fatigués des privations et des dangers continuels qu'ils éprouvaient depuis tant d'années, résolurent de secouer le joug.

Zal, profitant habilement de la disposition des esprits, voulut placer sur le trône un nouveau roi. Quoique libérateur de l'empire, et ayant même pour lui les vœux d'une grande partie de la nation, il ne porta jamais les regards sur le trône qui appartenait aux descendants d'Afridoun. Il rassembla plusieurs grands de l'empire,

leur exposa la nécessité d'avoir un chef, le respect dû au sang des rois, les droits de Zav, neveu de Nevder, et réussit enfin à faire placer la couronne sur la tête de ce prince (*).

ZAV, FILS DE TANMASP.

(Son règne fut de 5 ans.)

Zav était déjà avancé en âge, lorsqu'il monta sur le trône. Cependant son corps et son esprit avaient conservé toute leur vigueur. Il s'occupa du soin de rétablir les affaires du royaume, et s'associa son fils Guerschasp, pour mieux supporter le poids de l'autorité souveraine. Il sacrifia une partie des revenus de la couronne à indemniser ceux de ses sujets qui avaient eu à souffrir des déprédations commises par les troupes d'Afrasiab. Toutes les fois que le trésor royal renfermait des sommes considérables, il comblait de présents ses soldats, et soulageait la misère des pauvres. Ces belles actions étaient ternies par un vice grossier : Zav aimait les plaisirs de la table, et ne rougit pas d'occuper son esprit à inventer de nouveaux ragôts inconnus jusqu'alors.

Ce prince ayant réuni ses forces, et se trouvant soutenu par Zal, attaqua les Touraniens, et battit, près de la ville de Reï, Afrasiab qui commandait encore à une grande partie de la Perse, l'obligea à renoncer à toutes ses conquêtes et à demander la paix, en établissant le Djihoun comme limite des deux États.

Après la conclusion de la paix, Zav combla de faveurs Zal et Roustam son fils. Ce prince n'agissait que d'après leurs conseils ; et, jusqu'à la fin de son règne, il s'occupa constamment de soulager ses peuples. Il fit à plusieurs provinces la remise de tous les impôts pendant trois ans, réforma divers abus qui existaient dans l'administration, promulgua de nouvelles lois civiles et militaires, et sut, par sa prudence et sa vigueur, faire rentrer dans

le devoir tous les grands vassaux de l'empire. Il devint l'idole de ses sujets, et sut, pendant le petit nombre d'années que dura son règne, réparer tous les malheurs de l'Iran.

GUERSCHASP.

(Son règne dura 5 ans.)

Guerschasp, aussi indigne du trône que Nevder, éprouva le même sort. Injuste, cruel et plein d'orgueil, il poussa l'ingratitude jusqu'à oublier la reconnaissance qu'il devait à la maison de Zal. Bientôt il fut détesté de tous ses sujets. Les séditions éclatèrent dans les provinces ; et les rigueurs injustes du souverain, qui sévissait avec une égale cruauté contre l'innocent et le coupable, pour effrayer les esprits, ne firent qu'augmenter le mal, bien loin de rétablir l'ordre. Les discordes intérieures réveillèrent les prétentions des rois du Touran. Pescheng était toujours sur le trône, et ce vieux monarque, cédant aux sollicitations de son fils Afrasiab, lui permit de partir, à la tête d'une armée nombreuse, pour faire une irruption dans le Khorasan.

Guerschasp, dédaignant le secours de Zal, voulut marcher en personne contre l'armée ennemie. Pendant cinq campagnes, il n'essuya que des revers. Dans une dernière bataille, il perdit la vie, et son armée fut presque entièrement détruite. Les Iraniens, qui se trouvaient livrés de nouveau à l'implacable Afrasiab, implorèrent le secours de leur ancien libérateur, et le supplièrent de les soutenir, comme il avait fait tant de fois. Zal s'excusa sur son grand âge, et proposa à sa place Roustam, son fils, promettant de l'accompagner et de l'aider de ses conseils. Mais il exigea, avant tout, que l'on nommât un roi. C'était là, disait-il, le moyen le plus sûr de prévenir de nouvelles divisions, et d'empêcher la ruine complète du royaume. Il se déclara en faveur de Kobad, neveu de Guerschasp, et lui accorda la préférence sur tous les autres princes du sang qui pouvaient avoir quelques prétentions à la couronne.

(*) *Tableau historique de l'Orient*, t. I, pag. 149 et suivantes.

HISTOIRE DES ROIS DE LA DYNASTIE
DES CAÏANIENS.

CAÏ-KOBAD.

(Son règne fut de 100 ans.)

Kobad, en montant sur le trône, adopta le surnom de *Caï*, c'est-à-dire *grand*, qui fut adopté par plusieurs de ses successeurs, et fit donner à cette dynastie la désignation de *Caïanienne*.

Caï-Kobad, qui possédait toutes les vertus de Zav, fut, comme ce prince, le libérateur de l'Iran. Il donna toute sa confiance à Roustam, qui réunissait à la fois les talents d'un habile général et la valeur d'un soldat. Ce chef appela sous les drapeaux les guerriers de l'Iran, et se distingua bientôt par des exploits tels, qu'ils effacèrent tous les grandes actions des héros qui avaient vécu avant lui. Il tailla en pièces divers partis de Touraniens qui ravageaient les villes et les campagnes, et marcha contre Afrasiab. Dans un premier combat, les Touraniens furent battus; et ce succès donna une idée favorable de l'issue de la guerre. Roustam ayant provoqué Afrasiab à un combat singulier, renversa de son cheval le prince touranien; une action générale s'ensuivit. Après une lutte cruelle, la victoire se déclara pour Roustam, qui tua de sa propre main onze cents soixante hommes (*), et poursuivit les fuyards, qui furent obligés de repasser le Djihoun avec précipitation. Pescheng, père d'Afrasiab, demanda encore la paix, et renouvela celle qu'il avait jurée un demi-siècle auparavant. Ce triomphe ramena le calme dans l'Iran, affermit la puissance de Caï-Kobad, et mit le comble à la gloire des princes du Zaboulistan.

Délivré de ses ennemis, Caï-Kobad fit le tour du monde qu'il visita en entier, rendant partout la justice et fondant des villes. Lorsque sa fin approcha, il appela son fils Caï-Caous, et lui donna de sages conseils, l'engageant surtout à être juste et à éviter la guerre.

CAÏ-CAOUS.

(Son règne fut de 150 ans.)

Caï-Caous, prince naturellement téméraire, fier de sa puissance et surtout des prédictions de ses devins, qui lui annonçaient un règne heureux, n'écoula que trop souvent sa passion et son orgueil. Il signala le commencement de son règne par une expédition imprudente et malheureuse. Le roi du Mazenderan avait fait des tentatives pour secouer le joug des Iraniens. Caï-Caous, non content de l'avoir fait rentrer dans le devoir, voulait encore exterminer sa famille et subjuguier son royaume. Il ne tint aucun compte des sages conseils de ses ministres, ni même de ceux de Zal et de Roustam qui lui rappelaient les forces du Mazenderan, la nature du pays, la ligue du roi avec les mauvais génies qui peuplaient toute la contrée. Caï-Caous, inébranlable, chargea un ministre, appelé Milad, de gouverner le royaume pendant son absence, et se mit en marche. Jaloux de la renommée de Roustam, et voulant recueillir seul toute la gloire de l'expédition, il n'emmena pas ce héros. L'armée iranienne dévasta d'abord les campagnes et fit un grand nombre de prisonniers. Mais ensuite, le roi du Mazenderan, informé de ce qui se passait, réunit ses troupes aux génies commandés par le dive Sépid ou génie Blanc, et triompha des Iraniens. L'armée de Caï-Caous fut taillée en pièces dans une bataille où ce prince et ses soldats furent frappés tout à coup d'une cécité complète (*). Caï-Caous tomba au pouvoir de ses ennemis, qui l'enfermèrent dans un château fort.

La nouvelle de ce désastre répandit la consternation dans toute la Perse. Zal fit partir sur-le-champ Roustam pour délivrer le roi Caï-Caous. C'est

(*) Malcolm croit reconnaître dans cet événement merveilleux l'éclipse de soleil prédite par Thalès, et qui eut lieu pendant la bataille que Cyaxare livra aux Lydiens. Voyez *Histoire de Perse*, traduction française, t. I, p. 50, note.

(*) *Schah-Nameli*, édit. cit., t. I, p. 222.

dans ce voyage que Fêrdousi place les sept aventures de Roustam et de son cheval Rakhsch, si fameuses chez les Persans. Dans ces différentes rencontres, le fils de Zal donna des preuves d'un courage supérieur aux plus grands dangers. Nous passons les quatre premières aventures, et nous arrivons à la cinquième et aux suivantes, qui se rapportent plus directement au but que se proposait Roustam dans son expédition, la délivrance de Cai-Caous. Nous traduisons le Schah-Nameh.

V^e AVANTURE. — AULAD TOMBÉ AU POUVOIR DE ROUSTAM.

« Roustam continua sa route comme un voyageur, s'avança avec rapidité, et arriva à un endroit où le monde était privé de lumière : c'était une nuit noire comme la face d'un Éthiopien : on ne voyait ni les étoiles, ni la lune : tu aurais dit que le soleil était dans les liens, et les étoiles dans le nœud d'un lacs. Roustam lâcha la bride à Rakhsch, et se mit à regarder. Il ne vit ni les hauteurs, ni les ruisseaux, à cause de l'obscurité. De là il arriva à un endroit plein de lumière, où il vit la terre toute couverte de la robe de soie des moissons. Les vieux y redevenaient jeunes. Ce n'était que verdure et eaux courantes. Tous les vêtements de Roustam étaient comme de l'eau sur son corps. Le héros avait besoin de repos et de sommeil. Il ôta de dessus sa poitrine sa cuirasse de peau de léopard : la coiffe de son casque était mouillée de sueur ; il étendit l'un et l'autre au soleil, et se hâta d'aller dormir et se reposer. Il desserra la bride sur la tête de son cheval, et le laissa aller dans les champs couverts de moissons. Lorsque son casque et sa cuirasse furent devenus secs, il s'en revêtit, et se fit une couche d'herbes, comme le lion. Quand le gardien de la plaine vit le cheval dans la prairie, il se mit à courir en poussant des cris : il se dirigea vers Roustam et Rakhsch, et donna un fort coup de bâton sur les pieds du guer-

rier au corps d'éléphant. Quand celui-ci se réveilla de son sommeil, le gardien lui dit : « O Abrimane, pourquoi laisses-tu aller ton cheval dans les moissons ? Pourquoi le lâches-tu contre celui qui ne t'a pas fait de mal ? » Roustam, doué d'intelligence, s'irrita de ces paroles, sauta sur le gardien, le saisit en même temps par les deux oreilles, qu'il serra et arracha de la racine, sans dire aucune parole bonne ou mauvaise. Aussitôt cet homme prit ses oreilles en hurlant et tout hors de lui. Dans ce pays était Aulad, guerrier d'une haute réputation, plein de courage et de jeunesse. Le gardien se rendit auprès de lui en criant, la tête et les mains pleines de sang, et les deux oreilles arrachées ; il lui dit : « Un homme semblable à un dive noir, avec une cuirasse de peau de léopard et un casque de fer, et qui dans toute sa personne est un Abrimane ou un dragon qui était couché par terre ; j'ai voulu chasser son cheval des champs ensemencés ; mais dès qu'il m'a vu, il a sauté sur moi, m'a pas dit de paroles inutiles, m'a arraché les deux oreilles, et au même instant s'est rendormi. »

« Quand Aulad entendit ces paroles, il bondit aussitôt de colère et de fureur, et alla pour voir quel homme c'était, et pourquoi il avait maltraité le gardien. Aulad se trouvait alors dans un jardin avec d'illustres guerriers. Il tourna bride avec ces hommes qui portaient la tête haute, et alla vers l'endroit où se tenait le héros au corps d'éléphant. Lorsque Aulad, avide de combats, fut près de Roustam, celui-ci alla vers Rakhsch, s'assit sur la selle, tira son épée tranchante, et arriva comme un nuage qui renferme le tonnerre. Lorsqu'ils furent près l'un de l'autre, ils se communiquèrent leurs pensées. Aulad dit à Roustam : « Quel est ton nom ? quel homme es-tu ? qui est ton roi et ton appui ? Il n'est pas permis de passer ainsi par le chemin des lions pleins de courage. Pourquoi as-tu arraché les oreilles à ce gar-

« dien, et jete ton cheval dans les
 « champs ensemencés? Je vais rendre
 « le monde à jamais ténébreux pour
 « toi, et jeter ton casque sur la terre. »
 « Roustam lui répondit : « Mon nom
 « est le *Nuage*, et si le Nuage va com-
 « battre le lion, il fera pleuvoir des
 « coups de lance et d'épée, et prendra
 « les têtes des chefs. Si mon nom par-
 « vient à tes oreilles, il glacera le
 « souffle de ta vie et le sang de ton
 « cœur. N'as-tu pas entendu parler
 « dans toutes les assemblées du lacs et
 « de l'arc du héros au corps d'éléphant?
 « Toute mère qui met au monde un fils
 « comme toi, tu peux dire qu'elle coud
 « un linceul et qu'elle verse des larmes.
 « En venant à moi avec cette troupe,
 « tu n'as fait que lâcher un vent contre
 « la voûte du ciel. »

« Roustam tira du fourreau son épée
 « redoutable, suspendit son lacs roulé
 « à l'arçon de sa selle : et, semblable
 « à un lion qui tombe au milieu d'un
 « troupeau, il tua tous ceux qui se
 « trouvaient devant lui. D'un seul
 « coup de son épée d'acier, il coupait
 « facilement un homme en deux. Par
 « les coups qu'il porta, il mit les chefs
 « sous ses pieds. Toute cette troupe
 « fut vaincue par le héros, et s'en-
 « fuit en pleurant et désespérée. Les
 « vallées et les plaines se rempli-
 « rent de braves à cheval qui se disper-
 « sèrent dans les montagnes. Roustam
 « courut comme un éléphant furieux,
 « portant son lacs roulé soixante fois
 « autour du bras ; et lorsque Rakhsch
 « fut près d'Aulad, le jour devint, pour
 « ce guerrier, ténébreux comme la
 « nuit. Roustam lança son lacs d'une
 « grande longueur, et la tête du fier
 « Aulad fut prise dans le nœud. Il
 « descendit de cheval, lia les deux
 « mains à son prisonnier, le poussa
 « devant lui, se remit sur sa selle, et
 « lui dit : « Si tu me dis la vérité ; si
 « tu ne prends aucun détour ; si tu
 « viens me montrer la maison du dive
 « Blanc, la résidence de Poulad, fils de
 « Gandi, et celle de Bid ; si tu me guides
 « vers l'endroit où est retenu captif
 « le roi Caous, qui fut la cause de tous
 « nos malheurs ; si tu me découvres et

« me montres la vérité ; si tu ne fais
 « rien de contraire à la droiture, je
 « prendrai au roi de Mazenderan sa
 « couronne, son trône et sa lourde
 « massue. Tu commanderas à ce pays
 « et à son roi. Mais si tu apportes la
 « fausseté dans tes paroles, je ferai
 « couler de tes yeux un ruisseau de
 « sang. » Aulad lui répondit : « Dégage
 « ton cerveau de la colère, et ouvre
 « les yeux. Ne détache pas dans ton
 « ignorance mon corps de mon âme,
 « et tu obtiendras par moi tout ce que
 « tu demandes. Je te montrerai toutes
 « les villes et tous les chemins qui con-
 « duisent à l'endroit où le roi Caous
 « est prisonnier. Je t'indiquerai la de-
 « meure de Bid et du dive Blanc, car
 « tu m'as donné une bonne nouvelle.
 « O homme dont les traces sont heu-
 « reuses, il y a cent parasanges d'ici
 « jusqu'à l'endroit où est le roi Caous,
 « et de là à la demeure du dive Blanc,
 « il y a encore cent parasanges d'un
 « chemin difficile et mauvais. Entre
 « deux montagnes est un endroit de
 « terreur, au-dessus duquel aucun ai-
 « gle ne vole. Là, au milieu de deux
 « cents autres, se trouve l'entrée d'une
 « caverne merveilleuse, dont on ne
 « saurait mesurer l'étendue. Pendant
 « la nuit, douze mille dives courageux
 « veillent sur les montagnes. Poulad ;
 « fils de Gandi, est leur chef. Bid et
 « Sandjeh sont leurs gardiens. Le sei-
 « gneur de tous ces dives est le dive
 « Blanc, sous lequel la montagne trem-
 « ble comme un saule. Tu verras que
 « son corps est semblable à une mon-
 « tagne ; sa poitrine et ses épaules sont
 « larges de dix coudées (*) ; sa taille
 « est aussi de dix coudées ; et malgré
 « tes bras, tes mains et ta bride, ton
 « épée tranchante, ta massue et ta
 « lance, ta haute stature et ton expé-
 « rience, il ne te sera pas facile de
 « combattre ce dive. Quand tu auras
 « passé outre, tu trouveras un pays
 « rocailleux et désert qu'une biche n'o-
 « serait traverser. Lorsque tu auras

(*) Les dictionnaires que j'ai à ma dis-
 position n'indiquent pas la valeur de cette
 mesure.

« laissé ce lieu derrière toi, tu rencontreras un courant d'eau dont la largeur excède deux parasanges, et dont le gardien est le dive Couna-reng sous les ordres duquel sont tous les dives; puis, tu arriveras à Bouzgousch, habitée par les Nerm-pai (*), et qui ressemble à un palais ayant trois cents parasanges d'étendue. Un chemin difficile et fort long conduit de là à la ville de Mazenderan. Dans le royaume sont disséminés des cavaliers, au nombre de mille fois mille; et dans une si grande armée pourvue d'armes et d'argent, tu ne verras personne qui éprouve les angoisses de la peur. Tu trouveras douze cents éléphants de guerre qui remplissent la ville: tu n'es qu'un seul homme; et quand tu serais de fer, te frotterais-tu à cette lime d'Ah-rimane? »

« Roustam sourit à ses paroles, et lui répondit: « Si tu restes avec moi comme guide, tu verras ce que cet homme au corps d'éléphant fera, lui seul, à cette troupe avide de gloire, avec le secours de la fortune, de l'épée, de la flèche et du talent. Quand ils verront la force de ma poitrine, ma vigueur dans le combat, les blessures que je fais avec la massue, leurs pieds et la peau de leur corps se déchireront de crainte: ils ne sauront plus distinguer la bride d'avec les étriers. Maintenant montre-moi le chemin qui conduit à l'endroit où est Caous,

« et marche. » Il dit; et, plein de joie, s'assit sur Rakhsch. Aulad courait devant lui, comme le vent. Roustam ne se reposa ni pendant la nuit obscure, ni pendant le jour pur, et courut jusqu'au pied du mont Asprouz, où Caous avait conduit son armée, et où les dives et les magiciens l'avaient accablé de malheurs. Lorsque la moitié de la nuit sombre fut passée, Roustam et Aulad entendirent un bruit qui venait du côté de la plaine, ils distinguèrent le son des cymbales, et virent allumer des feux dans le pays de Mazenderan; et dans chaque endroit était une lampe qui jetait de la clarté. Roustam dit à Aulad: Qu'y a-t-il, qu'on allume des feux à gauche et à droite? Aulad répondit: Là est l'entrée du pays de Mazenderan; et, sur cette frontière, les deux tiers des dives n'osent pas dormir pendant la nuit. Le dive Arzeng doit être dans le lieu d'où s'élèvent sans cesse ce tumulte et ces cris. Alors Roustam le belliqueux s'endormit; et, lorsque le soleil montra sa face brillante, il attacha fortement Aulad sur un arbre avec son laçs.

VI^e AVENTURE. COMBAT DE ROUSTAM CONTRE LE DIVE ARZENG.

« Roustam étant sorti de son assoupissement, alla vers Rakhsch, plaça sur la selle la massue de son grand-père, et s'avança plein de courage et de ruse, un casque royal sur la tête, et la poitrine couverte de sa cuirasse de peau de léopard, trempée de sueur. Il se dirigea vers Arzeng, chef de l'armée des dives. Arrivé près du camp de cette armée avide de combats, il poussa au milieu des dives un cri tel, que tu aurais dit que ce cri fendait la mer et les montagnes. Le dive Arzeng sauta hors de sa tente, lorsque ce cri frappa ses oreilles; quand Roustam vit Arzeng, il lança son cheval, arriva sur lui, avec son bras puissant saisit la tête et les oreilles de son ennemi, lui arracha la tête du corps, comme fait

(*) Les Persans donnent le nom de *Nerm-pai*, c'est-à-dire *pieds faibles*, et de *Doual-pai*, ou *pieds de cuir*, à des êtres fabuleux qui passent pour avoir les jambes molles comme des courroies. Les Nerm-pai se tiennent ordinairement sur les chemins; et lorsqu'ils aperçoivent un voyageur, ils l'engagent à s'approcher d'eux, puis sautant légèrement sur ses épaules, ils s'y placent comme un cavalier sur son cheval, et ne laissent plus échapper leur malheureuse monture. Quelquefois même ils l'étouffent en lui serrant le cou avec leurs jambes flexibles, mais très-fortes. Le vieillard de la mer, dont il est question dans les *Mille et une nuits* (sixième voyage de Sindbad), était un véritable Nerm-pai.

« un lion, et la jeta, toute dégouttante
 « de sang, du côté où étaient les dives.
 « Lorsque ceux-ci virent la massue de
 « Roustam, leurs cœurs se fendirent,
 « par la crainte qu'ils avaient de la
 « main du héros; et, sans penser à la
 « nature ni aux difficultés du terrain,
 « les pères se jetaient sur les fils pour
 « gagner du chemin. Le héros au corps
 « d'éléphant tira l'épée de la vengeance,
 « et extermina cette foule de dives;
 « et lorsque le soleil, qui illumine le
 « monde, descendit sur l'horizon, il
 « alla en toute hâte jusqu'au mont As-
 « prouz, débarrassa Aulad des nœuds
 « du lacs qui le retenait; et tous les
 « deux s'assirent sous un arbre élevé.
 « Roustam demanda à Aulad le che-
 « min qui conduisait à la ville où se
 « trouvait le roi Caous; et, dès qu'il
 « eut entendu sa réponse, il se dirigea
 « de ce côté-là, son guide courant à
 « pied devant lui. Quand il entra dans
 « la ville, Rakhsch poussa un hennis-
 « sement semblable au tonnerre. Caous
 « l'ayant entendu, comprit aussitôt ce
 « que Roustam avait fait depuis le
 « commencement jusqu'à la fin. Il dit
 « aux Iraniens : Nos mauvais jours
 « sont arrivés à leur terme. Le hen-
 « nissement de Rakhsch a frappé mes
 « oreilles. Ce bruit ranime la vie dans
 « mon cœur. Les guerriers iraniens
 « dirent : Ces lourdes chaînes ont trou-
 « blé l'âme du roi Caous. La sagesse
 « et l'intelligence sont sorties de sa
 « tête; tu dirais qu'il parle en rêvant.
 « Nous n'avons point de secours à at-
 « tendre dans cette dure prison; sans
 « doute la fortune s'est détournée
 « de nous. Les captifs disaient ces pa-
 « roles, lorsque, au même instant,
 « arriva devant Caous le héros bril-
 « lant comme le feu, et plein d'ar-
 « deur pour les combats. Lorsqu'il fut
 « près de Caous, tous les grands se
 « rassemblèrent autour de lui. Rous-
 « tam versa des larmes, adora le roi,
 « et l'interrogea sur ses longues souf-
 « frances. Caous le pressa contre son
 « sein, et s'informa de Zal et des fa-
 « tigues que le héros avait éprouvées
 « dans son voyage; puis il lui dit : Il
 « faut partir avec Rakhsch, à l'insu

« de ces magiciens. Car, lorsque le
 « dive Blanc apprendra que la face du
 « monde est privée d'Arzeng, et que
 « le guerrier au corps d'éléphant est
 « arrivé auprès de Caous, tous les dives
 « se réuniront, les travaux que tu as
 « accomplis seront inutiles, et le monde
 « sera rempli par une armée de dives.
 « Prends donc, sur l'heure même, le
 « chemin de la demeure du dive Blanc,
 « et expose de nouveau à la fatigue
 « ton corps, ton épée et tes flèches.
 « Peut-être le Dieu pur te sera-t-il en
 « aide, et jetteras-tu dans la poussière
 « les têtes des magiciens. Il faut que
 « tu franchisses ces montagnes, où en
 « tous lieux sont des troupes de dives.
 « Tu trouveras ensuite devant toi une
 « caverne effrayante, séjour de terreur
 « et d'effroi, suivant ce que j'ai en-
 « tendu dire. A son entrée, se tiennent
 « un grand nombre de dives belliqueux,
 « tous disposés au combat, comme des
 « tigres. Dans l'intérieur de la caverne
 « est la demeure du dive Blanc, qui
 « contient son armée par la crainte et
 « par l'espérance. Puisses-tu le tuer,
 « car il est le chef et le soutien de ces
 « troupes. Les yeux de mes compa-
 « gnons d'infortune se sont obscurcis
 « par l'effet de la tristesse, et ma vue
 « affaiblie est devenue trouble. Les
 « médecins qui m'ont vu me font es-
 « pérer la guérison par le moyen du
 « sang, du cœur et de la cervelle du
 « dive Blanc. Un homme, savant en
 « médecine, m'a dit : Si tu fais couler
 « dans tes yeux trois gouttes de son
 « sang, grosses comme des larmes,
 « les nuages qui troublent ta vue se
 « dissiperont avec ce sang. J'espère
 « dans la bonté du Créateur que tu ti-
 « reras vengeance de ce dive guerrier.
 « Le héros au corps d'éléphant se
 « prépara pour le combat, et partit de
 « ce lieu en disant aux Iraniens : Soyez
 « vigilants; je vais combattre le dive
 « Blanc, qui est un éléphant belliqueux
 « et rusé. Autour de lui se tient une
 « armée nombreuse. S'il me saisit
 « avec le nœud de son lacs, vous
 « resterez longtemps dans l'opprobre
 « et l'affliction; mais si le maître du
 « monde me prête son secours, si ma

« bonne étoile me donne de la force,
« vous retrouverez tous votre patrie.

« Roustam partit de ce lieu, la ceinture serrée, prêt à combattre, et la tête remplie de haine et de projets belliqueux. Il prit Aulad avec lui, et poussa Rakhsh comme le vent. Le héros plein de bienveillance ne se reposa pas en route, et Aulad fut son guide. Rakhsh étant arrivé dans les sept montagnes où se trouvaient des troupes nombreuses de dives, Roustam s'avança auprès de la caverne sans fond, et vit tout autour l'armée du dive Blanc. Il dit à Aulad : « Dans ce que je t'ai demandé, je t'ai toujours trouvé sur la voie de la vérité. J'ai maintenant à conduire une entreprise difficile. Il convient que tu me dises ce que j'ai à faire, ô homme né sous une heureuse étoile. Ainsi, lorsque le moment de partir sera arrivé, montre-moi le chemin, et découvre-moi le mystère. » Aulad lui répondit : « Quand le soleil sera chaud, les dives se livreront au sommeil, et alors tu pourras les vaincre dans le combat. Maintenant, il faut attendre. Plus tard, tu ne verras plus aucun dive, excepté quelques magiciens qui feront la garde. Alors peut-être pourras-tu les vaincre, si celui qui donne la victoire t'accorde son secours. » Roustam ne se hâta pas de partir jusqu'à ce que le soleil fût dans son plein. Il lia fortement Aulad de la tête aux pieds, et s'assit sur les noeuds du lacs ; puis tirant du fourreau son épée terrible, il poussa un cri semblable au tonnerre ; et, prononçant son nom à haute voix, il se précipita comme la foudre au milieu de l'armée des dives, et fit voler leurs têtes. Les dives ne pouvant pas résister à la force de Roustam, et redoutant son glaive, il n'en resta pas un seul devant le héros, pour chercher de la gloire et un nom, en combattant contre lui.

VII. AVENTURE. ROUSTAM TUE LE DIVE BLANC,
ET DÉLIVRE GAÏ-CAGUS ET SES COMPAGNONS
DE CAPTIVITÉ.

« De là, Roustam, semblable au so-

« leil qui jette un vif éclat, s'avança vers le dive Blanc. Il vit une caverne pareille à l'enfer. Les ténèbres de cette caverne empêchaient de voir le corps du magicien. Le héros resta quelque temps le glaive à la main. Ce n'était point un lieu où l'on vit clair, et d'où l'on pût prendre la fuite. Le héros s'étant frotté les paupières et lavé les yeux, chercha pendant quelque temps, et découvrit au milieu des ténèbres une masse qui remplissait toute la caverne. Cette masse, de couleur noire, était immense et portait une crinière comme celle d'un lion. Roustam vit le dive plongé dans le sommeil ; mais il ne se hâta pas de le tuer, et poussa un cri semblable au cri du tigre. Le dive s'étant réveillé, s'avança pour combattre ; il enleva une meule de moulin, et semblable à une épaisse fumée, il arriva sur Roustam. Le cœur du héros fut rempli de terreur, et il craignit de tomber sur la pente étroite et rapide dans laquelle il était entraîné. Il s'irrita comme un lion furieux, donna au dive un coup de son épée tranchante sur le milieu du corps, et par sa vigueur jeta sur le sol une main et un pied qu'il avait coupés à cette masse énorme. Le blessé s'attacha à Roustam comme un élément phant sauvage et un lion furieux. Avec un seul pied, il continua de combattre, bouleversant toute la caverne, et saisit le héros par la poitrine et par le bras, espérant le terrasser. Roustam, de son côté, saisit fortement le dive de la même manière. Ils s'arrachèrent l'un à l'autre des lambeaux de chair ; et la terre, tout imbibée de sang, devint de la boue. Roustam dit dans son cœur : Si aujourd'hui je sauve ma vie, j'existerai éternellement. Et le dive se dit également à lui-même : Je désespère de ma douce vie ; et quand même je me délivrerais des griffes de ce dragon, avec le pied coupé et la peau entamée, jamais dans le Mazenderan, ni les petits, ni les grands qui ont un nom illus-

« tre. ne reverraient mon visage.
 « Ainsi se parla le dive Blanc. Mais il
 « reprit du cœur. Les deux ennemis
 « continuèrent à combattre, et de
 « leurs corps découlaient un ruisseau de
 « sueur et de sang. Roustam, malgré
 « la force que le Créateur de l'âme
 « lui avait donnée, eut de la peine à
 « soutenir le combat. A la fin, le hé-
 « ros glorieux enlaça le dive, le saisit
 « avec le bras, le souleva comme fait
 « un lion, l'éleva plus haut que son cou,
 « et le jeta sous ses pieds. Il le jeta sur
 « le sol, et avec tant de force, qu'il fit
 « sortir la vie de son corps. Puis il en-
 « fonça son poignard dans le cœur du
 « dive, et arracha le foie de son corps
 « noir. Le cadavre remplissait toute
 « la caverne. Le monde était devenu
 « comme une mer de sang.

« Les dives témoins de cette vic-
 « toire prirent aussitôt la fuite, sans
 « essayer d'opposer à Roustam la
 « moindre résistance; et le héros
 « ayant débarrassé Aulad de ses liens,
 « lui confia le foie du dive Blanc, et se
 « mit en route pour aller délivrer Cai-
 « Caous et les guerriers iraniens. Cai-
 « Caous recouvra sur-le-champ la vue,
 « au moyen du sang du dive que l'on
 « versa dans ses yeux.

« Le roi du Mazenderan, malgré les
 « coups que Roustam avait portés à
 « sa puissance, par l'extermination
 « des dives, ses alliés, se disposa à
 « continuer la guerre. Ce prince, qui
 « était magicien, espérait triompher
 « par son art des guerriers de l'Iran.
 « Les deux armées combattirent pen-
 « dant plusieurs jours, sans que la
 « victoire se déclarât pour aucun
 « parti. Le roi du Mazenderan, vi-
 « vement poursuivi par Roustam, se
 « changea tout à coup en un énorme
 « quartier de roc. En vain les guer-
 « riers iraniens essayèrent de remuer
 « cette pierre, sous laquelle s'était ca-
 « ché le magicien, ils ne purent y réus-
 « sir. Roustam la souleva; et ayant
 « menacé le roi du Mazenderan de la
 « briser en mille pièces, celui-ci, plein
 « de frayeur, et bien convaincu que
 « ses enchantements ne pourraient lui
 « être d'aucun secours, reprit sa forme

« naturelle. Roustam le conduisit de-
 « vant Cai-Caous. Ce prince ayant re-
 « proché à l'indigne magicien les souf-
 « frances auxquelles il l'avait soumis
 « pendant sa captivité, ordonna qu'on
 « le tuât aussitôt. Alors, Roustam
 « saisit par la barbe le roi du Mazen-
 « deran, l'emmena loin de la présence
 « du monarque iranien, et le fit couper
 « en morceaux.

« Cai-Caous ayant distribué le bu-
 « tin à son armée, fit tuer tous les di-
 « ves qui n'adoraient pas Dieu, et
 « tint la promesse que Roustam avait
 « faite à Aulad, en le nommant roi
 « du Mazenderan (*).

La guerre terminée d'une manière
 si glorieuse, Cai-Caous retourna à Is-
 takahr, et renvoya dans le Sistan Rous-
 tam, après l'avoir comblé de présents
 et d'honneurs.

EXPÉDITION DE CAI-CAOUS CONTRE LA SYRIE.
 AFRASIAB ENVAHIT LE KHORASAN. ASCEN-
 SION DE CAI-CAOUS.

Peu de temps après son retour en
 Perse, Cai-Caous conçut le projet de
 faire rentrer dans le devoir le roi de
 Syrie et les petits souverains de l'A-
 sie Mineure qui avaient profité des
 malheurs de Nevder pour se rendre
 indépendants. Il parcourut les diffé-
 rentes provinces de l'empire, sous
 prétexte de chercher les moyens de
 travailler au bonheur de ses peuples;
 mais partout il levait des troupes, et
 ayant réuni une grande armée, il
 marcha vers la Syrie, laissant à Rous-
 tam le gouvernement de tout l'em-
 pire. Quelque promptitude que Cai-
 Caous eût mise à faire ses préparatifs,
 et quelque soin qu'il eût pris de gar-
 der le secret de l'expédition, il ne put
 parvenir à tromper la vigilance du roi
 de Syrie. Celui-ci avait depuis long-
 temps associé à sa cause les princes
 de l'Asie Mineure, de l'Arabie, de l'É-
 gypte et de l'Afrique orientale. Après
 trois campagnes sanglantes, Cai-
 Caous triompha des confédérés, les

(*) *Schah-Namah*, édit. cit., t. I, p. 251
 et suivantes.

obligea à demander la paix, et contraignit tous les anciens vassaux à reconnaître la suzeraineté de la Perse.

Le roi de Syrie, dont l'esprit était plein de ruses et d'artifices, flatta l'orgueil de Caï-Caous, montra une soumission aveugle à ses moindres volontés, lui envoya de riches présents, et lui offrit en mariage Soudabeh, sa fille. Caï-Caous, trompé par ces fausses apparences, se rendit à la cour de Syrie avec une faible escorte, pour aller chercher sa nouvelle épouse. Après lui avoir donné des fêtes brillantes, le monarque syrien déclara à son gendre qu'il le retenait captif, et ne lui rendrait la liberté que pour une forte rançon, et à condition qu'il prendrait l'engagement de reconnaître l'indépendance de la Syrie.

La captivité de Caï-Caous avait excité des troubles dans la Perse. Afrasiab, qui depuis quelques années occupait le trône du Touran, profita de cette conjoncture pour faire une irruption dans le Khorasan; Roustam, qui était alors en marche pour aller au secours de Caï-Caous, ayant eu avis de l'invasion des Touraniens, envoya une armée dans l'Asie Mineure, et s'avança lui-même vers Afrasiab. Il remporta, près de la ville de Merve, une grande victoire sur les Touraniens, et contraignit Afrasiab à repasser le Djihoun et à demander la paix aux conditions qu'il s'était déjà engagé d'observer.

Cette expédition, si glorieusement terminée, lui permit de porter toutes ses forces du côté de l'Asie Mineure. A peine entré sur le territoire du roi de Syrie, il battit ce prince, le fit prisonnier avec cinq autres souverains de l'Arabie, de l'Égypte et de l'Asie Mineure, ses alliés, et les obligea tous à reconnaître la suzeraineté de la Perse. Il ramena ensuite en triomphe Caï-Caous à Istakhar, avec la reine Soudabeh. Caï-Caous combla d'honneurs le guerrier auquel il devait la couronne et peut-être la vie; il lui donna même sa sœur en mariage. Dégouté pour toujours de la guerre, il ne s'occupa

plus que de l'administration de son royaume; et au bout de quelques années, il renonça entièrement aux affaires, pour se livrer à ses plaisirs. Dans un voyage qu'il fit dans la province de Schirvan, frappé de la beauté du pays, il y fit élever un palais magnifique, dont plusieurs historiens attribuent la construction aux génies. La vue de ce palais, dont il se croyait l'architecte, acheva de corrompre Caï-Caous. Il s'imagina avoir élevé un monument qui ressemblait au paradis; et croyant être Dieu, il se livra à des actions aussi absurdes que sacrilèges. Un songe qu'il eut, et dans lequel il lui sembla voir un génie qui l'adorait, et l'engageait en même temps à monter au ciel, acheva de le perdre. Le génie lui enseigna les moyens qu'il devait mettre en usage pour planer dans les airs. D'après ses conseils, Caï-Caous fit construire un trône extrêmement léger, avec de longs cordons, auxquels on attachait des aigles, qui, prenant leur essor, enlevèrent le prince à une grande hauteur. Mais ces oiseaux, peu dociles, fatigués du poids qu'ils soutenaient, s'abattirent tout à coup; et Caï-Caous tomba dans un bois près de la ville d'Amol.

Les officiers du palais, qui avaient suivi des yeux le roi, coururent à bride abattue vers le lieu où il était tombé, et le trouvèrent anéanti de peur et de honte, mais sans aucune blessure. Ils le ramenèrent dans la capitale, et lui firent comprendre à quel point sa conduite folle et impie pouvait lui devenir funeste. Leurs conseils ramenèrent Caï-Caous à la raison. Ce prince, convaincu de sa folie et de son impiété, demanda à Dieu de l'éclairer, et devint le modèle des rois.

NOUVELLE GUERRE AVEC LE TOURAN. HISTOIRE DE SOHRAB.

Quelque temps après, Afrasiab ayant eu un songe qui lui promettait la victoire, attaqua de nouveau l'Iran. Caï-Caous envoya Roustam contre cet ennemi implacable. Les deux armées, fortes chacune de plus de deux cent

mille hommes, se rencontrèrent dans le Khorasan (*). La bataille fut précédée de plusieurs combats singuliers, dans lesquels les Iraniens eurent d'abord le dessous. Mais Roustam ayant porté un défi aux chefs touraniens, vengea bientôt ses malheureux compagnons d'armes. Afrasiab, irrité, fit aussitôt sonner la charge, et les deux armées combattirent pendant quatre journées entières. Les troupes d'Afrasiab furent entièrement défaites, et ce prince eut beaucoup de peine à se sauver du carnage. Roustam poursuivit les fuyards jusqu'à la ville de Sémgan, qui ouvrit ses portes au vainqueur. Le commandant de la place, appelé *Kerkin*, était un prince du sang touranien. Il fit tous ses efforts pour fléchir Roustam, et obtint la paix, à condition qu'Afrasiab payerait à Caï-Caous une somme considérable.

Kerkin avait une fille très-belle, appelée *Tehmineh*. Roustam ayant conçu pour elle une violente passion, l'obtint en mariage, mais dans le plus grand secret. Les deux maisons avaient un égal intérêt à ne pas divulguer une alliance que les souverains de l'Iran et du Touran n'auraient point approuvée. La paix étant conclue, Roustam fut obligé de quitter sa jeune épouse, qui était grosse. Il la recommanda à Kerkin, l'assura d'une tendresse éternelle, et lui laissa, pour gage de sa foi, un bracelet d'or destiné à l'enfant qu'elle mettrait au monde.

La douleur de Roustam le rendit indifférent aux bénédictions dont le comblaient tous les Iraniens, et Caï-Caous en particulier, ainsi qu'aux hommages des habitants du Zaboulstan, son domaine. Il demanda à Dieu les moyens de se réunir avec Tehmineh, et usa d'une prudence extrême, pour que rien ne pût faire soupçonner l'union impolitique qu'il avait contractée.

Tehmineh étant accouchée d'un garçon qui ressemblait en tout à Roustam, lui donna le nom de *Sohrab*; et Kerkin, pour mieux cacher le se-

cret de la naissance de cet enfant, le faisait passer pour son propre fils. Chaque jour, Sohrab faisait à la chasse et dans les exercices militaires des prodiges de valeur. Son nom devint fameux; et Afrasiab, curieux de voir ce jeune homme, l'appela à sa cour, où il excita l'admiration générale par ses talents, son adresse, et sa force tout à fait extraordinaire. Sohrab parlait sans cesse de détruire la famille de Caï-Caous et de faire la conquête de l'Iran. Les projets du jeune guerrier animèrent Afrasiab, qui, voyant en lui un rival qu'il pouvait opposer à Roustam, se détermina à rompre la paix qui existait entre l'Iran et le Touran. Le commandement général des troupes fut confié à Sohrab; et les plus vieux généraux, pleins de confiance et d'admiration pour ce chef, se rangèrent sous ses ordres sans murmurer.

Avant de passer la frontière, Sohrab voulut faire ses adieux à sa mère et à son aïeul, et se rendit à Sémgan, où Tehmineh lui révéla le nom de son père. Sohrab, très-agité par l'aveu que venait de lui faire sa mère, dit que, puisque le sort armait son bras contre Caï-Caous, il tuerait ce prince, mettrait sur le trône Roustam, et attaquant le Touran avec toutes les forces de l'Iran, réunirait les deux pays, qui ne formeraient plus à l'avenir qu'un seul empire. Sohrab partit ensuite, rejoignit l'armée, passa le Djihoun, et marcha sur le château de Sépid, dans le Khorasan. Le vaillant Hedjer commandait dans cette place. Il en sortit, et appela à un combat singulier Sohrab, dont l'aspect seul jetait l'effroi dans le cœur des soldats iraniens. Sohrab se précipita sur son ennemi, et le fit prisonnier avec la plus grande facilité. Le prince Coustehem, fils de Nevder, habitait alors Sépid, avec un fils appelé *Kedjéhém*, et une fille du nom de *Gourd-Aférid*. Celle-ci avait des inclinations guerrières. Animée par le combat dont elle venait d'être témoin du haut des remparts, elle prit ses armes, sortit du château, et se présenta devant

(*) Mouradgea d'Ohsson, *Tableau historique de l'Orient*, t. I, p. 169.

Sohrab, dont elle avait presque la taille et la force, et auquel elle ne le cédait point en courage. Le combat fut long et opiniâtre. Des deux côtés on voyait une égale adresse à combattre avec la lance, à tirer des flèches et à jeter le lac. Enfin, Sohrab s'élança avec fureur contre Gourd-Aférid et lui enleva son casque. On reconnut alors avec étonnement les traits de la princesse, qui, épuisée de fatigue, et ne pouvant plus opposer à son ennemi la moindre résistance, demanda la vie à Sohrab, et s'engagea à lui livrer la forteresse. Le fils de Roustam, plein de grandeur d'âme, donna de grands éloges à la princesse, et, se fiant à sa parole, lui permit de rentrer dans Sépid, et l'accompagna jusqu'aux portes du château. Gourd-Aférid ne répondit pas à tant de générosité. Une fois dans la place, elle prit toutes les mesures nécessaires pour opposer à l'armée du Touran une vigoureuse résistance, et releva par ses discours le courage abattu de la garnison. Courant ensuite vers les remparts, elle appela Sohrab, et lui dit « que s'il « avait su triompher d'un vieillard et « d'une femme, il ne triompherait pas « des héros de l'Iran. Il est vrai, ajouta- « t-elle, que votre courage est grand ; « on ne croirait pas que vous êtes un « Touranien ; tout, au contraire, sem- « blerait annoncer que vous êtes ori- « ginaire de l'Iran, de cette contrée si « fertile en héros. Cependant reti- « rez-vous ; évitez la rencontre de « nos guerriers, et tremblez au seul « nom de Roustam. » Sohrab, irrité par ces paroles, forma aussitôt le siège de Sépid.

La nouvelle de l'invasion étant arrivée à la cour de Caï-Caous, tous les chefs de l'armée s'offrirent au roi, et lui demandèrent la faveur d'aller combattre les Touraniens à la tête des armées iraniennes. Caï-Caous remercia tous ces chefs pleins de courage ; mais, bien convaincu que Roustam était le seul homme qu'il pût opposer avec succès aux troupes du Touran, il envoya en toute diligence une des personnes les plus considérables de l'empire,

pour engager le héros à reprendre le commandement des armées iraniennes. Le messager de Caï-Caous se rendit à Nimrouz, où était alors Roustam. Agité par des pressentiments dont il ne pouvait se rendre compte, le vieux guerrier, en entendant parler des exploits de Sohrab, la terreur de l'Iran, n'éprouvait aucun désir de se mesurer avec ce rival si digne de lui. Il était loin de penser que le jeune héros était son fils ; car depuis qu'il avait quitté Sémengan, jamais Roustam n'avait reçu des nouvelles de Tehmineh. Cependant le seul nom de Sohrab agitait son âme. Il ne pouvait se décider à accepter le commandement que lui offrait son roi ; plus les instances étaient vives, plus ses refus étaient formels. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs jours que le messager de Caï-Caous put obtenir que le héros se rendit du moins à la cour. Le chagrin et l'irrésolution de Roustam retardèrent sa marche. Caï-Caous, irrité de l'indifférence et des refus de son vassal, lui adressa les reproches les plus vifs. Un seigneur de la cour de Caï-Caous, jaloux de la gloire de Roustam, ayant saisi cette occasion de l'humilier, Roustam lui répondit : Que l'autorité des rois avait aussi des bornes, surtout envers les grands feudataires ; qu'il était né libre, et qu'il mourrait libre ; que la servitude n'était que pour les âmes faibles et lâches ; qu'à ses yeux, son cheval était supérieur à un trône, son casque préférable à une couronne, et sa masse d'armes plus respectable qu'un sceptre royal ; qu'enfin, la renommée de ses aïeux et sa gloire personnelle suffisaient à son bonheur, et qu'il passerait le reste de ses jours dans le calme et la retraite, uniquement occupé de la défense de ses propres États. Après avoir parlé ainsi, Roustam se remit en route pour Nimrouz.

Le peuple, qui prévoyait de grands malheurs si ce chef ne marchait pas à la tête des armées, murmura hautement contre le roi et les courtisans. Caï-Caous intimidé employa les grands de la cour pour apaiser Roustam, qui

se montra d'abord inflexible. Mais Gouderz lui dit : « Tous vos envieux attribueront à la crainte votre refus obstiné ; ils diront que Roustam redoute Sohrab. » Ces paroles changèrent les dispositions du héros, qui se rendit aussitôt à la cour, et se montra disposé à obéir au roi. Caï-Caous fit hâter les préparatifs du départ, et suivit lui-même l'armée. Il mit la plus grande diligence possible pour arriver devant Sépid avant la prise de cette place ; mais lorsque l'armée iranienne n'était déjà qu'à une petite distance des remparts, il apprit que Sohrab était maître de la ville. Roustam engagea Caï-Caous à ne point s'affliger, et lui promit de reprendre Sépid. Il se disposa aussitôt à attaquer l'armée touranienne. Sohrab, de son côté, fit reconnaître les forces des assiégés, et s'informa si Roustam commandait leur armée. Il monta sur les remparts avec Hedjer, son prisonnier, auquel il demanda des renseignements exacts sur les chefs auxquels appartenaient les principales tentes du camp iranien. Hedjer obéit aux ordres de Sohrab, lui montra le quartier du roi et les tentes des principaux guerriers, à l'exception de celle de Roustam, qu'il ne voulait point exposer à recevoir un défi de Sohrab, qu'il regardait comme invincible. Mais celui-ci, qui avait appris de Tehmineh que le vert était la couleur distinctive de la famille de Sam, voyant une tente magnifique de satin vert, demanda avec émotion à Hedjer si cette tente n'était pas celle de Roustam. Hedjer répondit que c'était sans aucun doute celle de Zévareh, frère cadet du héros ; et il déclara que rien dans le camp n'annonçait la présence du premier guerrier de l'Iran (*). Ces mots causèrent une secrète joie à Sohrab, qui ne redoutait que son père. Aussitôt il envoya un messager à Caï-Caous, pour lui dire qu'il était prêt à combattre contre les héros les plus braves du camp iranien. Ce défi ir-

rita tous les chefs, et Roustam fut désigné pour soutenir l'honneur de l'Iran. Des deux côtés, on prit des dispositions pour que le combat eût lieu le lendemain. Les champions s'avancèrent l'un contre l'autre, en présence des deux armées rangées en bataille, et agitées par un vif sentiment d'inquiétude. Le combat dura fort longtemps ; Roustam et Sohrab s'attaquèrent tour à tour avec l'arc, la lance, le sabre et la masse d'armes, tantôt à pied, tantôt à cheval, sans pouvoir obtenir le moindre avantage. La lutte, interrompue pendant quelques instants, recommença plus terrible. Roustam, blessé, succomba enfin sous les coups de Sohrab, qui tira alors son poignard pour l'égorger ; mais Roustam s'écria qu'il violait les lois du combat, qui ne permettaient de tuer son adversaire qu'après l'avoir terrassé deux fois. Aussitôt Sohrab lui aida à se relever, et la lutte recommença de nouveau. Roustam, jusqu'alors invincible, se sentit profondément humilié de l'avantage que Sohrab avait obtenu sur lui ; la fureur doubla ses forces ; et, se précipitant sur son adversaire, il le renversa, et lui tendit généreusement la main. Alors recommença un combat dans lequel l'un ou l'autre des deux héros devait nécessairement succomber. Roustam triompha de tous les efforts de Sohrab ; et, transporté de fureur, il le poignarda. Prêt à rendre le dernier soupir, le jeune guerrier lui dit : « Ma mère m'avait donné les marques auxquelles je pouvais reconnaître Roustam, mon père, et je le cherchais. Le destin envieux a fait tomber le malheur sur ma tête ; j'espère voir mon père, le destin m'a privé de cette consolation. » Jetant ensuite un regard sur Roustam, il lui dit : « Sous quelque forme que tu te caches, dans quelque lieu que tu fuies, quels que soient ton courage et ta fortune, Roustam, mon père, le premier de tous les héros du monde, vengera ma mort. »

A ces paroles, l'infortuné Roustam tomba évanoui sur le corps de Sohrab.

(*) *Tableau historique de l'Orient*, t. I, p. 179.

Le père et le fils s'embrassent, et versent un torrent de larmes. Sohrab demanda par signes à Roustam de lui ôter son brassard, qui le gênait; Roustam obéit, et reconnaissant aussitôt le bracelet d'or qu'il avait laissé autrefois à Tehmineh comme gage de sa foi, il perdit entièrement connaissance. Peu après, revenant à lui, il jeta son casque, s'arracha les cheveux, et gémit sur le silence funeste de son fils. Sohrab, ouvrant alors les yeux, consola son père, et l'engagea à faire la paix, pour sauver l'armée touranienne et les parents qu'ils avaient à Sémgan. Roustam, entouré des chefs des deux armées, s'accusait du meurtre de son fils. Les chefs s'empressèrent de porter des secours aux deux guerriers, et on parla d'employer le remède appelé *nousch-darou*, composé par les astrologues, et qui guérissait tous les maux. Les rois seuls avaient ce spécifique. Roustam fit supplier Cai-Caous d'avoir pitié de sa douleur, et de consacrer au salut de Sohrab une partie de son *nousch-darou*. Cai-Caous était disposé à faire ce sacrifice; mais quelques flatteurs arrêtrèrent l'élan de sa générosité. « Quel sera, disaient-ils, l'orgueil et la puissance de Roustam, s'il parvient à rappeler Sohrab à la vie, et à se faire de ce jeune héros un compagnon d'armes? » Roustam espérant fléchir le roi, se rendait auprès de lui; mais à peine était-il parti, que Sohrab expira (*).

La paix fut conclue aux conditions les plus honorables pour l'Iran. Cai-Caous rentra en triomphe à Istakhar, et Roustam retourna dans le Zaboulistan. Arrivé dans cette province, il fit faire à Sohrab des obsèques magnifiques. Le vieux Zal et Roustam versèrent un torrent de larmes sur la tombe du jeune héros. Zal voyant que Roustam était toujours inconsolable, l'engagea à écrire à Tehmineh, et à l'ap-

peler auprès de lui à Nimrouz. On expédia sur-le-champ pour Sémgan un officier porteur du bracelet d'or de l'infortuné Sohrab, avec des lettres pressantes, adressées à la princesse et à Kerkin, son père. Les nouvelles qu'apportait ce messager causèrent au père et à la fille une affliction profonde, qu'augmenta encore la crainte des poursuites d'Afrasiab. Bientôt ils succombèrent l'un et l'autre à leur chagrin. Dans ses derniers moments, la malheureuse Tehmineh remit le bracelet d'or de son fils à Schehrouze, sa cousine, que Sohrab avait épousée en secret avant son départ du Touran. Schehrouze, alors grosse, accoucha peu après de Barzou.

HISTOIRE DE SIYAVOUSCH.

Cai-Caous, en quittant le Khorasan, avait laissé à Sépid Tous et Guiv, pour commander la place. Un jour, ces chefs allèrent à la chasse; et, s'étant avancés jusque sur les bords du Djihoun, ils aperçurent au fond d'un bois trois femmes: une jeune fille de la plus grande beauté, et deux vieilles esclaves. Les guerriers voulaient l'une et l'autre posséder cette jeune fille. Tous prétendait avoir été le premier à la découvrir, et Guiv le premier à l'arrêter. Ils convinrent enfin de s'en remettre au jugement du roi, et de respecter, en attendant, la belle étrangère.

Ils partirent pour Istakhar, et firent connaître à Cai-Caous le sujet de leur dispute; ce prince, encore plus frappé qu'eux des charmes de la jeune fille, réclama les droits du souverain sur toutes les découvertes faites dans ses États; réserva la captive pour son harem, et donna comme dédommagement aux deux guerriers des présents magnifiques. Il fallut employer les menaces pour arracher à l'étrangère le secret de sa naissance. Elle déclara qu'elle était princesse de Touran, fille de Kerschivez, frère cadet d'Afrasiab; qu'elle s'était attiré la haine de son oncle en refusant de l'épouser, et qu'elle avait été reléguée sur la frontière, avec deux esclaves; qu'étant

(*) Les Persans disent proverbialement : *Nousch-darou pes ez merg be Sohrab dehend*; c'est-à-dire, on donne à Sohrab le *nousch-darou* après sa mort.

parvenue un jour à tromper la vigilance de ses gardes, elle avait passé le Djihoun, dans la crainte de se voir tôt ou tard la victime du ressentiment de son persécuteur; que, d'ailleurs, une main invisible semblait la diriger et la confirmer dans sa résolution de s'exposer à tous les périls sur le sol étranger, plutôt que d'avoir pour époux et pour maître le tyran Afrasiab.

Caï-Caous conçut bientôt une vive affection pour cette princesse; et, au bout d'un an, elle accoucha d'un fils qui fut appelé *Siyavousch*. Les astrologues ayant tiré l'horoscope de l'enfant, déclarèrent qu'il n'offrait rien d'heureux. Cette prédiction inquiéta le roi, et le porta à confier le nouveau-né à Roustam. Le héros reporta sur Siyavousch la tendresse qu'il avait eue pour Sohrab; et, après avoir terminé son éducation, il le reconduisit à Istakhar, où le jeune prince fit l'admiration de son père et de toute la cour.

La reine Soudabeh étant devenue amoureuse de lui, mit en œuvre tous les moyens pour triompher de sa vertu. Repoussée avec horreur, elle accusa Siyavousch du crime dont elle seule était coupable. Le jeune prince n'opposa qu'un silence respectueux et des larmes amères aux accusations de Soudabeh. Caï-Caous, voulant connaître la vérité, s'adressa aux devins de sa cour, qui lui déclarèrent que Siyavousch n'était pas coupable, et l'engagèrent à soumettre la reine et le prince à l'épreuve du feu. Au jour indiqué, Soudabeh feignit d'être malade, et garda le lit. Siyavousch se présenta avec le calme d'une âme pure, et poussa son cheval au milieu des flammes sans en être atteint. Caï-Caous célébra cet événement par des fêtes et des réjouissances publiques. Il défera le jugement de la reine à son divan, qui la condamna à mort, et Caï-Caous signa l'arrêt de sa main. Siyavousch, désolé, se jeta aux pieds de son père, et implora sa clémence en versant des larmes. Caï-Caous fit grâce de la vie à Soudabeh; mais il la condamna à passer dans la retraite le reste de ses jours.

Vers cette époque, Afrasiab eut encore un songe qui lui promettait la victoire, s'il faisait une nouvelle invasion dans l'Iran. Ce prince voulait d'ailleurs venger la mort de Sohrab et l'enlèvement de la princesse mère de Siyavousch. Une armée considérable se jeta tout à coup sur le Khorasan, et s'empara de Balkh et de plusieurs autres villes. Caï-Caous confia à Roustam le commandement de ses troupes, et ordonna au prince Siyavousch de suivre ce héros. L'armée iranienne, aussi nombreuse que celle des ennemis, et commandée par des généraux plus habiles, repoussa aisément les Touraniens, et se disposait à les poursuivre même au delà du Djihoun, quand Roustam reçut de la part d'Afrasiab des propositions de paix. Le prince touranien était sur le point d'entrer en campagne avec une nouvelle armée, quand il vit en songe ses soldats taillés en pièces, et lui-même devenu captif, conduit à Istakhar, et traîné aux pieds de Caï-Caous, lorsque tout à coup un jeune homme, se précipitant sur lui, l'avait coupé en deux par le milieu du corps. Ce songe, joint à plusieurs autres prédictions que lui firent les devins, l'engagèrent à demander la paix, bien décidé à l'accepter à quelque condition que ce fût. Roustam exigea une somme d'argent considérable; et, de part et d'autre, on donna et on prit des otages.

Les partisans de Soudabeh s'élèverent de tout leur pouvoir contre la paix que Roustam venait de conclure. Ils disaient qu'il aurait été facile de pénétrer jusqu'à Kenekzer, et de dicter la loi à Afrasiab au milieu même de sa capitale. L'inexpérience de Siyavousch et la maladresse du vieux Roustam étaient cause du peu de parti qu'on avait tiré des circonstances. Les courtisans demandaient enfin que Caï-Caous recommençât la guerre. Ce roi, d'un caractère assez faible, et d'ailleurs animé contre Siyavousch et contre Roustam, se laissa facilement ébranler. Roustam se rendit aussitôt à la cour, et représenta avec force le respect dû à la foi jurée, et les avan-

tages incontestables que la paix procurerait à tout l'empire. Rien n'étant capable de faire renoncer Cai-Caous au projet qu'il avait conçu de recommencer la guerre, Roustam quitta la cour, et se retira dans ses États. Aussitôt après son départ, Cai-Caous confia à Tous le commandement de l'armée. Il manda en même temps à Siyavousch de rompre la paix ou de se retirer.

Siyavousch connaissait la faiblesse de son père, les cabales de la cour, et les nouvelles trames que Soudabeh ourdissait dans sa retraite. « En rompant la paix, disait-il, je commets un parjure; et en respectant ma parole, je désobéis à un roi et à un père. » Ces idées accablantes étaient encore rendues plus pénibles par la certitude que tôt ou tard Soudabeh le perdrait dans l'esprit du roi. Il prit enfin le parti d'abandonner l'armée, de sortir de l'Iran, et de traverser le Touran pour se réfugier en Chine. Il écrivit sur ce sujet à Afrasiab, et chargea de sa lettre un messager qui s'acquitta de sa commission avec autant de célérité qued'adresse. Afrasiab dit à cet homme, avec mille protestations d'amitié, que Siyavousch serait bien reçu dans ses États, et traité par lui comme son fils. Alors ce prince adressa à Cai-Caous une lettre respectueuse, où il lui exposait les motifs de sa retraite: il laissa la conduite de l'armée à Behram, et passa le Djihoun avec une suite d'environ trois cents hommes.

Partout les Touraniens le reçurent avec les honneurs dus à son rang. Il trouva sur sa route Schideh, fils d'Afrasiab, et Peiran, prince héréditaire de Khoten, chargés de le recevoir. Dans toutes les villes, on lui donna de grandes fêtes, et Afrasiab s'efforça de lui rendre agréable le séjour de Kenekzer. Son but, en agissant ainsi, était de fixer auprès de lui le jeune héritier du trône de l'Iran, de gagner sa confiance, et de lui donner une de ses filles. Il voulait amener, par ce mariage, l'union politique des deux nations.

Mais tous ces projets étaient contraires à la volonté du destin. L'éva-

sion de Siyavousch et la retraite de Roustam du camp iranien avaient déjà changé la situation respective des deux cours. Afrasiab concevait de grandes espérances; et les factieux, qui abusaient de la confiance de Cai-Caous, voyaient tous leurs plans déconcertés. Ce prince, écoutant enfin des conseils sages, ne voulait plus s'exposer aux hasards d'une nouvelle guerre, et il donna à Tous l'ordre de ne pas violer la paix, et de garder le silence sur l'évasion de Siyavousch. Il espérait, par cette conduite, engager le jeune fugitif à rentrer dans sa patrie. Tous exécuta les ordres de son maître, d'autant plus volontiers que l'armée regrettait vivement Roustam et Siyavousch, et que les Touraniens, encouragés par différentes circonstances, faisaient toutes les dispositions nécessaires pour une défense vigoureuse.

La ratification de la paix mit Afrasiab à même de suivre plus librement ses projets sur Siyavousch. Un secret pressentiment faisait désirer à celui-ci de s'éloigner de la cour de Kenekzer, et de se rendre sur les frontières de la Chine. Mais ses desirs étaient contrariés par le politique Afrasiab, qui temporisait toujours, et tâchait de distraire son hôte par des fêtes continues.

Ces fêtes somptueuses étaient suivies de jeux militaires, auxquels Siyavousch prenait part; et, dans tous, il se distinguait et s'attirait les applaudissements de la cour de Kenekzer. Les preuves de courage et d'adresse que le prince iranien donna dans ces occasions faisaient désirer plus vivement encore à Afrasiab de marier le jeune étranger avec une princesse touranienne. Mais les devins qu'il consulta l'assurèrent que cette union ne pouvait pas être heureuse. Il s'ouvrit alors à Peiran, son confident, qui dissipa ses craintes, en s'appuyant de l'opinion de plusieurs astrologues. Pour augmenter la confiance d'Afrasiab, il l'assura qu'il n'hésiterait pas un instant à donner sa fille à Siyavousch. Il conclut en effet ce mariage,

et les noces furent célébrées avec pompe. La fille de Peiran donna bientôt à son époux un fils qui fut appelé *Fréoud*.

Afrasiab consulta alors d'autres devins, dont les réponses moins défavorables le déterminèrent à donner sa fille *Frénguis* à *Siyavousch*, qui ne consentit à cette union que sous la condition expresse qu'Afrasiab lui permettrait de s'éloigner de *Kenekzer*, et de s'établir dans une des provinces orientales du Touran. Les noces furent d'une grande magnificence, et Afrasiab dépensa des sommes énormes en fêtes, en présents et en aumônes. Il céda aux nouveaux époux, à titre d'apanage, les contrées orientales du Touran, depuis *Khoten* jusqu'aux frontières de la Chine. Après avoir parcouru ses États, *Siyavousch* se détermina à fixer sa résidence à *Scharsan*, endroit délicieux par sa position, par son climat, et par l'abondance de ses eaux. Il en fit bientôt une ville magnifique. Il y éleva des palais pour chaque saison de l'année, et les orna tous de tableaux qui représentaient, entre autres choses, les personnages de la cour d'*Istakhar*, de celle de *Kenekzer*, et de *Nimrouz*. On y voyait encore les symboles de tous les arts et métiers, ainsi que les portraits des astrologues les plus célèbres, entourés des instruments de leur art sublime.

Peiran, qui avait accompagné *Siyavousch*, continua son voyage jusqu'à dans l'Indoustan, où il allait recevoir les tributs des habitants. A son retour, trois ans après, il ne reconnut plus l'ancienne ville de *Scharsan*. Arrivé à *Kenekzer*, il en fit un tableau si éblouissant, qu'Afrasiab montra le plus vif désir de faire le voyage, et d'aller voir sa fille et son gendre. Mais *Kerschivez* le détourna de ce dessein, mit en avant des raisons d'État, et offrit d'entreprendre lui-même ce voyage pénible.

Il partit chargé de riches présents, et avec une suite nombreuse. *Siyavousch* reçut le prince touranien, son aïeul maternel, avec un grand respect; il lui donna des fêtes qui furent suivies

de jeux militaires, où *Siyavousch* se distingua encore parmi les héros touraniens. Ces triomphes multipliés donnèrent au frère d'Afrasiab des préventions contre son petit-fils. Il ne pensait qu'avec peine aux liens qui unissaient sa fille à *Cai-Caous*, et croyait que *Siyavousch* était destiné à devenir le fléau du Touran. Cette opinion se fortifia dans son esprit, et acheva de l'indisposer contre le prince iranien.

Au bout de quelques mois, *Kerschivez* quitta *Siyavousch* et *Frénguis* avec les plus grandes démonstrations de tendresse : mais, de retour à *Kenekzer*, il employa les moyens les plus odieux pour élever des doutes sur la fidélité du prince son petit-fils, et lui aliéner l'esprit d'Afrasiab. *Siyavousch*, à l'en croire, entretenait une correspondance secrète avec *Cai-Caous*, son père, et faisait tous ses efforts pour attacher à sa personne les peuples du pays où il commandait. Afrasiab, très-effrayé, pria *Kerschivez* de retourner à *Scharsan*, pour tâcher de recueillir de nouvelles informations sur la conduite de son gendre, et l'engager à faire un voyage à *Kenekzer* avec la princesse *Frénguis*.

Arrivé à *Scharsan*, le perfide et superstitieux *Kerschivez* prit un air affligé, et fit entendre à *Siyavousch* que ses ennemis l'avaient perdu dans l'esprit d'Afrasiab. Il lui conseilla donc de ne pas se presser de se rendre à *Kenekzer*, et lui promit de détruire les impressions fâcheuses que le roi avait reçues.

Il repartit aussitôt; et, arrivé à *Kenekzer*, il dit à Afrasiab que *Siyavousch* avait reçu ses ordres avec dédain; qu'il vexait les riches, et flattait les soldats et le peuple; qu'enfin, tout, dans sa conduite, annonçait l'intention de se révolter. Les conclusions de *Kerschivez* étaient qu'Afrasiab devait déjouer à temps les complots de *Siyavousch*, et envoyer à *Scharsan* un corps de troupes considérable.

Afrasiab céda aux conseils de son frère, et résolut d'aller en personne à *Scharsan*. Au moment de son départ, *Kerschivez* envoya en toute hâte un

homme de confiance à Siyavousch, pour le prévenir du dessein d'Afrasiab, et l'engager à prendre la fuite. Il lui indiquait la route qu'il devait prendre pour gagner le Djihoun et le territoire de l'Iran. Siyavousch se rendit avec d'autant plus de facilité aux avis perfides de Kerschivez, qu'il avait cru voir en songe un torrent impétueux et une montagne de flammes, qu'Afrasiab poussait contre lui. Saisi d'effroi, il confia à Frenguis, qui était grosse, qu'il allait retourner dans l'Iran pour se dérober aux fureurs de son beau-père. Enfin il la pria, si elle donnait le jour à un fils, de l'appeler *Khosrou*, c'est-à-dire, *heureux, fortuné*, parce que cet enfant serait un jour le vengeur de son père. Frenguis employa vainement les prières et les larmes pour combattre la résolution de son époux (*).

Siyavousch, inébranlable, quitta Schas-san, suivi de quelques Iraniens et de cinq cents soldats du pays. Mais, dans sa précipitation, il oublia une cuirasse enchantée que lui avait donnée Roustam, et qui l'aurait peut-être sauvé de la mort. Bientôt il fut enveloppé par les soldats d'Afrasiab, lequel, n'écoulant que sa colère, ordonna de fonder sur la petite troupe qui accompagnait Siyavousch. Ceux qui la composaient se défendirent malgré les ordres et les cris de leur maître, qui ne voulait opposer aucune résistance. On s'empara de Siyavousch, qui demanda à voir Afrasiab; mais Kerschivez le fit conduire dans une tente, et mit en œuvre de nouvelles trames pour empêcher toute entrevue entre le roi et son gendre. « Vous êtes trop bon, disait-il à Afrasiab, sa présence et ses faux serments désarmeront votre juste colère, et vous exposeront à de grands malheurs. »

Afrasiab était dans l'indécision, lorsqu'on lui annonça l'arrivée de Frenguis. Cette princesse se jeta aux pieds de son père, protesta de l'innocence de son mari, et réclama pour lui le

droit de défendre sa cause. Afrasiab ému tomba en défaillance. Kerschivez profita de ce moment pour faire conduire la princesse dans une tente séparée. Il redoubla alors d'instances et d'efforts, et finit par arracher à son frère l'arrêt de mort de Siyavousch, qui fut massacré sur-le-champ. Le ciel et la terre manifestèrent bientôt l'horreur que leur inspirait ce crime. Un orage affreux s'éleva, et jeta l'effroi dans tout le camp d'Afrasiab. Le sang de Siyavousch répandu sur la terre en fit sortir un arbrisseau épineux, que l'on appela *Khounstiyavousch*, c'est-à-dire *Sang de Siyavousch*. Les devins annoncèrent que ces prodiges étaient un avant-coureur de tous les maux qui allaient fonder sur le Touran.

NAISSANCE ET ÉDUCATION DE KHOSROU.
GUERRE CONTRE LES TOURANIENS. KHOSROU MONTE SUR LE TRÔNE.

Cependant Kerschivez sut encore calmer les frayeurs d'Afrasiab, et il essaya de faire mettre à mort la princesse Frenguis, pour détruire ainsi toute la race de Siyavousch. Les menées de cet homme cruel et superstitieux allaient causer de nouveaux crimes, si Peiran n'eut obtenu, à force de prières, la vie de la princesse. Mais craignant qu'Afrasiab ne changeât de résolution, il la conduisit aussitôt dans le Khoten, où elle accoucha d'un fils qui fut appelé *Khosrou*, comme l'avait ordonné Siyavousch.

Peiran écrivit à Afrasiab pour le tranquilliser sur la naissance de cet enfant; il promit de le faire élever à la campagne, et de lui laisser ignorer la condition de ses parents; ajoutant même, ce qui était faux, que l'horoscope de Khosrou annonçait qu'il était destiné à mener une vie obscure. Ayant reçu d'Afrasiab une réponse conforme à ses vues, Peiran confia le petit prince à un berger, qui prit soin de lui. Il allait visiter l'enfant quelquefois, se félicitant toujours de ce qu'Afrasiab l'avait entièrement oublié.

Khosrou annonçait un penchant décidé pour la chasse et la guerre. A l'âge

(*) *Tableau historique de l'Orient*, t. I, p. 205.

de dix ans, il poursuivait les lions et les tigres, et faisait des prodiges de valeur. Peïran l'appela alors dans son palais pour lui former l'esprit et le cœur, et lui donner une éducation conforme à sa naissance. Vers la même époque, Afrasiab eut un songe relatif à Khosrou, et qui lui causa un grand trouble. Il voulut voir l'enfant et tirer lui-même son horoscope pour savoir quel parti il devait prendre à son égard. Il ordonna en conséquence à Peïran de l'amener à Kenekzer. Peïran obéit; mais voulant sauver la vie de son pupille, il engagea celui-ci à contrefaire l'insensé. Afrasiab fut vivement ému en voyant son petit-fils, surtout quand Peïran lui eut dit avec un accent de douleur qui paraissait très-sincère, que le jeune prince était entièrement privé de raison. Khosrou répondit d'une manière stupide à toutes les questions que lui adressa son aïeul. Afrasiab applaudit à la sollicitude de Peïran pour le jeune Khosrou, lui recommanda le secret, et lui permit d'établir la mère et le fils à Scharsan. Peïran retourna aussitôt à Khoten avec son élève, qu'il conduisit ensuite à Scharsan avec sa mère.

Le sort de Siyavousch fut pendant longtemps un mystère pour les Iraniens. Au bout de dix ans, ils apprirent la fin tragique de ce prince. Caï-Caous, outré de douleur, rassembla les grands vassaux de l'empire, pour délibérer sur la vengeance qu'il devait tirer d'un crime qui attaquait l'honneur de sa maison et la dignité de l'Iran. Toute l'assemblée fut d'avis de déclarer la guerre aux Touraniens. Roustam, qui parla le dernier, dit qu'il fallait avant tout mettre à mort la reine Soudabeh, cause première de tous les malheurs de la famille royale. Il exigea que cette femme, qui avait été déjà condamnée à perdre la vie, fût exécutée sur-le-champ; il déclara même qu'il ne combattrait pas si cet acte de justice était différé. En même temps il se leva furieux, entra dans les appartements de la reine, et la poignarda.

Les préparatifs de guerre furent bien-

tôt achevés, et en peu de temps une armée de deux cent mille hommes se trouva sur la frontière. Féramerz, fils de Roustam, attaqua un corps de Touraniens, les tailla en pièces, et tua de sa main leur général. Dans une seconde action, le même Féramerz battit un prince, fils d'Afrasiab, et le fit prisonnier. Roustam condamna cet infortuné au dernier supplice, pour venger la mort de Siyavousch.

Les Iraniens avançaient vers Kenekzer, lorsque Afrasiab, à la tête d'une armée considérable, leur offrit le combat. Feïsem, frère de Peïran, provoqua tous les héros de l'Iran, et appela par son nom Roustam, avec lequel il désirait surtout se mesurer. Guiv, qui se présenta d'abord pour lutter contre Feïsem, était au bout de peu d'instants sur le point de succomber : Féramerz vola à son secours, mais il eut bien de la peine à éviter les coups du guerrier touranien, qui continuait toujours à appeler Roustam; enfin celui-ci parut, et dès le premier choc il renversa Feïsem de dessus son cheval, le souleva avec le bout de sa lance, le tint en l'air au milieu des deux armées, puis le jeta sur les Touraniens. Aussitôt l'action devint générale. Après avoir fait plier l'aile droite des Iraniens, Afrasiab se précipita sur le centre, cherchant Roustam. Ce héros blessa le cheval d'Afrasiab, qui renversa son cavalier. Les Touraniens frappés d'épouvante prirent bientôt la fuite. Roustam poursuivit les fuyards et en fit un horrible carnage; il marcha ensuite sur Kenekzer, et Afrasiab se retira vers les frontières de la Chine. Cette défaite entraîna la soumission de presque tout le Touran. Roustam pardonna aux vaincus, mais il s'empara de tous les trésors de la famille royale, pour les distribuer à ses soldats. Pendant sept ans il exerça à Kenekzer le pouvoir royal, et établit d'une manière stable la domination de Caï-Caous sur le Touran. Les courtisans envieux accusèrent le héros d'avoir travaillé plutôt pour lui-même que pour atteindre le but de son expédition, qui était de venger le meurtre de Siya-

vousch, en faisant périr Afrasiab avec tous les princes de sa maison, et de ravager le Touran. Ces calomnies décidèrent Cai-Caous à refuser à Roustam les renforts nécessaires pour combattre avec succès Afrasiab, qui entretenait toujours des troubles dans quelques provinces de son empire. Roustam très-irrité, mais bien convaincu de l'impossibilité de conserver le Touran avec les troupes peu nombreuses qu'il avait alors sous ses ordres, réunit sa petite armée, et, parcourant les provinces occidentales du Touran, mit tout le pays à feu et à sang, et ne le quitta qu'après en avoir fait un immense désert. Cette conduite prêta de nouvelles armes à la calomnie. Les courtisans s'étendaient avec complaisance sur les cruautés inutiles de Roustam : ils blâmaient ce guerrier d'avoir abandonné un pays dont la conquête avait été achetée au prix des trésors de l'Iran et du sang des Iraniens. Roustam, sans daigner répondre aux accusations lancées contre lui, se retira dans ses États. Les grands vassaux, profitant de l'absence de cet illustre chef et de la faiblesse du vieux roi, secouèrent le joug ; et les princes du sang excitèrent des dissensions dans l'espoir d'arriver au trône.

Afrasiab, profitant de ces discordes intestines, fit plusieurs irruptions dans l'Iran, et Cai-Caous fut réduit à fléchir devant son implacable ennemi.

Tel était l'état de la Perse, quand Dieu lui donna un libérateur dans la personne de Guiv. Gouderz, père de ce héros, vit en songe un génie qui lui dit ces paroles : « Le salut de l'Iran dépend de la délivrance de Khosrou, fils de Siyavousch. Tant que ce jeune prince restera enchaîné dans le Touran, mille maux affligeront ta patrie. Il faut découvrir le lieu où il est caché, et l'amener dans le pays de ses ancêtres ; Guiv, ton fils, est prédestiné à remplir cette tâche glorieuse et pleine de dangers. Son courage surmontera tous les périls pour atteindre le noble but qu'il se propose. Khosrou, à peine monté sur le trône de l'Iran, vengera

la mort de son père, et mettra un terme aux calamités qui désolent l'empire. Hâte-toi de charger Guiv d'une mission dont l'honneur rejaira sur toute ta race. » Gouderz se leva aussitôt, et fit connaître à son fils la vision qu'il venait d'avoir. Celui-ci partit déguisé en Touranien ; et après trois années de fatigues, de dangers et de recherches, il parvint à découvrir la retraite de Khosrou et se mit aussitôt en route pour Scharsan. Il trouva le jeune prince dans une promenade aux environs de la ville, et lui fit connaître l'avenir que Dieu lui destinait. Khosrou fut d'autant plus frappé des paroles de Guiv, que Frenguis, sa mère, avait eu le même songe que Gouderz. Une nuit, Khosrou et Frenguis, guidés par Guiv, quittèrent Scharsan avec une suite peu nombreuse. Ils échappèrent ainsi à la vigilance de Peiran, qui était chargé de les garder. Bientôt atteint, Guiv soutint contre Peiran une lutte terrible, et finit par le dépouiller de sa cuirasse et de son casque. Enfin il arriva sur les bords du Djihoun avec Khosrou et sa mère, et tous trois poussant leurs chevaux traversèrent hardiment le fleuve. Cet événement répandit la consternation dans la cour d'Afrasiab, qui avait poursuivi lui-même son petit-fils jusque sur les bords du Djihoun. Guiv conduisit d'abord Khosrou à Ispahan, où il reçut les hommages du vieux Gouderz, qui l'accompagna jusqu'à Istakhar où se trouvait Cai-Caous. Ce prince, guidé par les conseils des astrologues, déclara qu'il voulait céder le trône à son petit-fils. Il combla d'honneurs Guiv, et donna Gouderz pour gouverneur au jeune roi.

Tous et Féribourz, instruits des événements qui venaient de se passer à Istakhar, déclarèrent qu'ils prétendaient au trône, et ne souffriraient jamais qu'un prince tel que Khosrou, né dans le Touran, et dont la mère était fille d'Afrasiab, régnât sur l'Iran. Mais bientôt Tous, voyant que les grands de l'État étaient partagés entre Khosrou et Féribourz, et que personne ne songeait à lui, renonça à ses

prétentions, et se déclara pour Féri-bourz, dont il soutint la cause avec chaleur. Cai-Caous eut recours à tous les moyens pour empêcher la guerre civile. Enfin il fut convenu que les deux partis s'en rapporteraient à la décision du conseil, qui s'en référa lui-même à la volonté de Cai-Caous. Ce monarque, conseillé par ses devins, déclara que le trône de la Perse serait la récompense du courage, et proposa aux deux princes de faire la conquête d'Ardébil; car cette place, défendue par des dives, refusait de reconnaître la suprématie du roi de Perse. Toute l'assemblée applaudit à la résolution de Cai-Caous; et le sort désigna Féri-bourz pour être le premier à combattre les génies.

L'expédition ne fut pas heureuse. Les dives, commandés par Bahman, lancèrent contre les assiégeants des pierres énormes et une grêle de traits enflammés. L'armée persane, forte de plus de cent mille hommes, fut détruite. Féribourz, et Tous qui commandait ses troupes, prirent honteusement la fuite.

Aussitôt Khosrou se mit en marche pour se rendre à Ardébil. Il avait sous ses ordres Gouderz et Guiv. Arrivé sous les murs de la place, il adressa aux assiégés une sommation terrible, au nom du Dieu seul et unique, créateur et conservateur du monde: Hommes et génies, disait-il, quelle que soit votre nature ou votre race, je vous ordonne de me rendre Ardébil, et de vous soumettre à mon autorité et à ma loi. Il menaçait les dives de la colère de Dieu et de la sienne, s'ils refusaient de se soumettre. Guiv attacha cette sommation au bout d'une lance, s'approcha jusqu'au pied des murailles, et aussitôt le vent emporta le papier, et le jeta dans le château. Le ciel se déclara en même temps pour Khosrou. Des nuages épais et noirs enveloppèrent tout à coup la citadelle, et portèrent l'épouvante dans les rangs des dives. La confusion se mit parmi eux; et les flèches énormes que les Iraniens lancèrent contre la place achevèrent de jeter le découragement dans

le cœur des assiégés, qui ouvrirent aussitôt leurs portes.

Cet événement extraordinaire changea les dispositions des grands de l'empire à l'égard de Khosrou; plusieurs allèrent même à la rencontre de ce prince pour le féliciter de sa victoire. Khosrou fut conduit en triomphe à Istakhar, où il reçut les bénédictions du vieux roi. On célébra ensuite la cérémonie du couronnement par des fêtes et des réjouissances publiques, qui durèrent sept jours et sept nuits. Cai-Caous donna à Khosrou le surnom de *houmayoun*, c'est-à-dire, *auguste*. Le vieux monarque passa le reste de sa vie dans la retraite.

CAI-KHOSROU, SURNOMMÉ HOUMAYOUN,
DOUZIÈME ROI.

(Son règne fut de 60 ans.)

En montant sur le trône, Cai-Khosrou déposa les magistrats qui avaient prévariqué, et réforma plusieurs abus qui s'étaient introduits dans l'administration de la justice. Il employa aussi tous les moyens qu'il avait en son pouvoir pour adoucir le sort de ceux de ses sujets qui étaient pauvres. Après avoir ainsi rétabli l'ordre dans l'empire, il assembla un conseil composé des principaux seigneurs iraniens, leur exposa la mort funeste de son père, et les injurés que l'Iran avait reçues du Touran. Il les engagea à lui dire librement s'ils ne pensaient pas qu'il serait de leur honneur et de leur intérêt de déclarer la guerre aux Touraniens. Tous les membres du conseil furent de cet avis. Roustam, qui était venu à la cour, accompagné du vieux Zal, son père, pour offrir des présents à Cai-Khosrou, fut investi du commandement de l'armée; mais le héros, s'excusant sur les infirmités de son âge, refusa d'accepter cet honneur, et vota le premier en faveur de Tous. Cinq cent soixante et un princes du sang prirent part à l'expédition. Cai-Khosrou proposa à ces guerriers:

1° De vaincre et de tuer Bélascshâh, et de lui enlever son sabre et son cheval.

2° De vaincre Têjav, gendre d'Afrasiab, et de lui arracher son casque.

3° D'enlever sa jeune esclave Asenpoui, qui réunissait à une grande beauté une voix ravissante.

4° De couper la tête à Têjav.

5° D'aller jusqu'à Caseh-Roud, pour rendre de pieux hommages à la mémoire de Siyavousch, sur la tombe de ce prince, et d'incendier ensuite un bois immense qui se trouvait dans les environs.

6° De se présenter devant Afrasiab pour lui reprocher ses crimes, et lui annoncer qu'il allait en recevoir le châtiment.

Les prix que Caï-Khosrou promettait pour ces actions héroïques consistaient en robes de brocart d'or, en jeunes esclaves des deux sexes, en chevaux richement caparaçonnés, et en vases d'or de différentes formes, ornés de pierres précieuses. Bijen s'engagea à remporter les trois premiers prix. Guiv, son père, le quatrième et le cinquième. Kerkin - Milad, le sixième.

Quelques jours après, Caï-Khosrou passa une revue générale de tous les chefs qui devaient faire partie de l'expédition. Ce prince, couvert de ses ornements royaux, et assis sur un éléphant blanc, couvert d'étoffes et de pierreries, ayant à ses côtés Zal et Roustam, se plaça devant sa tente, et fit défiler sous ses yeux les principaux guerriers de l'Iran. Féribourz portait dans ses armoiries un soleil; Gouderz, un lion; Guiv, un loup, et Féramerz, fils de Roustam, un énorme dragon à sept têtes. Chaque troupe, en passant devant Caï-Khosrou, le saluait par une inclination profonde. Tous fermait la marche, tenant dans ses mains l'étendard de Caveh. L'armée, forte de deux cent cinquante mille hommes, passa le Djihoun. Tous, malgré les ordres exprès qu'il avait reçus de Caï-Khosrou, se dirigea vers le canton de Tschérem, où étaient situés les apanages de Féroud, frère de ce prince, et, comme lui, fils de Siyavousch. La défiance qui régnait entre Féroud et Tous dégénéra bientôt en hostilité. Féroud, très-habile à tirer

de l'arc, provoqua à des combats singuliers le gendre et le fils de Tous. Celui-ci ayant voulu entrer lui-même en lice, fut blessé dans le combat. Mais bientôt d'autres guerriers le remplacèrent, et attaquèrent avec le sabre Féroud, qui, peu exercé à se servir de cette arme, évita le combat et se retira. Aussitôt l'armée iranienne s'approcha du château de Tschérem. Féroud fit une sortie vigoureuse, et soutint, pendant une journée entière, les efforts des soldats de Tous. Après avoir perdu presque tous ses soldats, il essaya de rentrer dans le château. Mais, poursuivi par deux guerriers iraniens, il fut blessé mortellement. Cependant il parvint à gagner la citadelle, où il expira quelques heures après, en faisant jurer à sa mère, à ses parents et à la garnison, de périr les armes à la main, plutôt que de tomber au pouvoir de Tous et de ces Iraniens cruels, qui ne respectaient ni le sang d'Afridoun, ni les lois de la guerre. La mère de Féroud, réduite au désespoir, mit le feu à la ville et se poignarda sur le corps de son fils. Les parents de ce jeune prince et les soldats de la garnison se précipitèrent tous du haut des murailles.

En entrant dans la ville de Tschérem, Tous ne trouva que des ruines et des cadavres. Il fit donner la sépulture aux corps de Féroud et de sa mère avec tous les honneurs dus à leur naissance, et envoya un courrier à Istakhar, pour justifier auprès de Caï-Khosrou la conduite qu'il avait tenue. Il se remit ensuite en marche, et établit son camp non loin de Caseh-Roud, devant un corps de Touraniens commandés par Bélaschan. Aussitôt Guiv s'occupa de remplir un des engagements qu'il avait contractés envers Caï-Khosrou. Il tua plusieurs ennemis sur la tombe de Siyavousch, et mit ensuite le feu à la forêt de Couhkhhar, qui brûla pendant un mois. Bijen se présenta devant Balaschan, lui coupa la tête, et enleva ses armes et son cheval. Ce combat singulier répandit l'épouvante dans l'armée touranienne, qui céda au premier choc, et la déroute devint bientôt gé-

nérale. Tous profitant de sa victoire s'avança vers Kervkerd, apanage de Téjav, qui, à la tête d'une armée considérable, se disposait à attaquer les Iraniens; mais Bijen, qui s'était engagé à le vaincre en combat singulier, lui porta un défi. Téjav, irrité des injures que Bijen lui prodiguait dans son cartel, s'avança pour combattre, accompagné de la belle Asenpoui, déguisée en homme. La lutte se prolongea longtemps, sans qu'il fût possible de remarquer le moindre avantage d'aucun côté. Enfin Téjav fut blessé, et, saisi d'effroi, il s'enfuit à toute bride. Bijen se mit à le poursuivre, et d'un coup de lance lui enleva son superbe casque. Il s'attacha ensuite aux pas d'Asenpoui, s'empara de cette belle esclave, et la conduisit en triomphe devant Tous. Ce fait d'armes jeta la terreur dans l'armée touranienne, qui se retira sans combattre. Ces deux victoires remplirent d'orgueil Tous, qui, dans son égarement, viola toutes les lois de l'humanité et de la guerre, tandis qu'il se relâchait sur les règles de la discipline. Peiran, profitant des fautes de son adversaire, attaqua pendant la nuit le camp des Iraniens, massacra une grande partie de leur armée, et contraignit Tous de faire une retraite honteuse. Caï-Khosrou, instruit du sort de Féroud, ôta le commandement de l'armée à Tous, pour le donner à Féribourz. Ce chef ne pouvant rien entreprendre avec les débris de l'armée, demanda et obtint une trêve de trente jours, après laquelle Peiran l'attaqua. Féribourz, obéissant aux conseils de Gouderz, s'était retranché dans son camp : il n'avait qu'environ cinquante mille hommes, tandis que les Touraniens en avaient près de cent vingt mille. Il soutint cependant l'attaque avec le plus grand courage. Peiran redoubla d'efforts pour s'emparer de la personne de Féribourz ou de l'étendard sacré; mais l'intrépidité des seigneurs persans sauva ce précieux drapeau. La nuit sépara les combattants.

Behram ayant oublié dans la mêlée son fouet garni d'or, et regardant cette perte comme d'un mauvais augure, re-

tourna à la pointe du jour sur le champ de bataille, pour tâcher de le retrouver. Dès que les Touraniens aperçurent le guerrier persan, ils l'enveloppèrent : celui-ci provoquant Téjav à un combat singulier, reçut la mort de la main de son ennemi. Guiv, informé du malheur de son frère, envoya un cartel à Téjav, et, après avoir vaincu ce Touranien, il lui coupa la tête et la porta en triomphe au camp iranien. Cependant, Féribourz et Gouderz, voyant l'impossibilité de résister plus longtemps, se décidèrent à retourner en Perse. Ils abandonnèrent leur camp pendant la nuit, et regagnèrent précipitamment la frontière. Afrasiab combla d'honneurs Peiran et ses autres généraux. Kerkin Milad, qui, peu de jours auparavant, s'était présenté devant Afrasiab, suivant la promesse qu'il avait faite à Caï-Khosrou, et lui avait annoncé qu'il allait recevoir le châtimement dû à ses crimes, fut retenu prisonnier.

Caï-Khosrou, découragé par tant d'événements malheureux, fit appeler Roustam à sa cour, pour le charger de la conduite d'une nouvelle expédition contre le Touran; mais le vieux guerrier s'excusa encore sur son âge et ses infirmités, et engagea le roi à rendre sa confiance à Tous, et à lui laisser le soin de continuer la guerre. Caï-Khosrou s'étant rendu aux représentations de Roustam, fit lever une nouvelle armée. Les hostilités commencèrent par des combats singuliers de douze Iraniens contre douze Touraniens. Les guerriers de l'Iran eurent l'avantage, et un profond découragement s'empara de l'armée touranienne. Peiran, voulant ranimer ses soldats, eut recours au magicien Bazour : celui-ci, étant monté sur une hauteur, fit des opérations mystérieuses. Tout à coup un orage terrible, accompagné d'une grêle effroyable, enveloppa le camp iranien. Peiran profitant de la confusion qui régnait alors parmi les Persans, les attaqua avec impétuosité. Un guerrier iranien, averti par les astrologues de l'armée, courut sur la hauteur où était Bazour, le tua, et lui coupa un bras,

qu'il jeta aux pieds de Tous. Au même instant, l'air redevenit serein, les Iraniens reprirent courage, et se défendirent vaillamment; mais, obligés de céder enfin au nombre bien supérieur des ennemis, ils se retirèrent en bon ordre, et se retranchèrent dans leur camp. Les deux chefs attendant toujours des renforts, évitèrent d'en venir à une action générale.

Peïran pressait, par des messages continuels, la marche de quelques corps indiens et chinois qui devaient arriver à son secours; et Tous demandait de nouvelles troupes: Cai-Khosrou mit alors tout en œuvre pour faire partir le vaillant Roustam, et il y parvint.

Deux corps d'armée s'approchaient déjà de la frontière. Féribourz commandait le premier, et Roustam le second. Ils arrivèrent au camp iranien le jour même où l'armée de Peïran venait d'être renforcée par les Indiens et les Chinois qui devaient se joindre aux Touraniens.

Plus le nom de Roustam était célèbre, et plus les jeunes guerriers brûlaient d'ardeur de se mesurer avec lui. Ce héros qui, malgré son âge, conservait encore beaucoup plus de force et de courage que n'en ont dans leur jeunesse les hommes ordinaires, tua en combat singulier deux ennemis.

Son exemple enflamma les Iraniens, qui demandèrent alors une action générale. Leurs cris jetèrent l'effroi dans le cœur des Touraniens. Peïran ne pouvant déterminer ses soldats à combattre, demanda la paix. Roustam, après avoir délibéré avec Tous et Féribourz, exigea pour cesser les hostilités, la punition de tous les meurtriers du prince Siyavousch, et la soumission du roi du Touran à celui de l'Iran: il n'accorda qu'un seul jour à Peïran pour accepter ou rejeter ces conditions.

Le général touranien réunit un grand conseil. Plusieurs chefs opinèrent pour la paix: mais la plupart dirent qu'ils préféraient la mort à des conditions aussi humiliantes. Peïran voulut continuer les négociations, dans l'espoir de rendre Roustam plus traitable; mais ce héros fut inflexible, et le jour

expiré, il fit sonner la charge, et tua de sa main un grand nombre d'ennemis. Les Touraniens écrasés prirent la fuite. Roustam se rendit maître du camp ennemi et fit un grand nombre de prisonniers. Il poursuivit ses succès avec prudence, et ne marcha sur Kénékzer qu'après avoir réduit toutes les places qui étaient sur la route.

Cependant Afrasiab, à la première nouvelle de la marche de Roustam, avait demandé de nouveaux secours à Pouladvend, prince chinois, son allié. La présence de celui-ci releva tellement le courage des Touraniens, qu'ils marchèrent contre Roustam, malgré l'avis de Peïran. Les deux armées se rencontrèrent bientôt, mais, avant d'en venir à une action générale, les chefs voulurent se mesurer dans des combats singuliers.

Pouladvend, doué d'un extérieur imposant et d'une taille gigantesque, blessa et terrassa successivement Tous et plusieurs autres guerriers; mais l'invincible Roustam les vengea bientôt. Après avoir donné au Chinois le temps de se reposer il parut au milieu de la lice, et signala encore son adresse et son courage en combattant avec la flèche, la lance et la massue. Les deux champions ayant ensuite mis pied à terre, Roustam remporta une victoire complète: le Chinois, terrassé, demanda grâce et l'obtint, à condition qu'il se retirerait avec toutes ses troupes et ne reprendrait jamais les armes contre l'Iran: la retraite de ce prince jeta dans le découragement les Touraniens, qui s'écrièrent tous que le ciel se déclarait contre eux.

Afrasiab se voyant perdu sans ressource prit la fuite, et se réfugia dans un château, où il avait fait transporter tous ses trésors. Peïran, qui était resté à la tête de l'armée avec un pouvoir absolu, obtint enfin la paix moyennant de fortes sommes, et en s'engageant à reconnaître la suzeraineté du trône d'Istakhar.

Tels furent les événements de cette guerre mémorable, qui augmenta la gloire de Roustam et lui donna de

nouveaux droits à la reconnaissance de tout l'Iran. Cal-Khosrou, accompagné de toute sa cour, fit plusieurs lieues pour aller à la rencontre du libérateur de son royaume.

Quelques années après les événements que nous venons de rapporter, Bijen, fils de Guiv, fit un voyage dans le Khorasan, passa le Djihoun, et se rendit dans les environs de Samarcande. Il s'était déguisé, afin de pouvoir parcourir en toute liberté cette partie du Touran. Un jour, à la chasse, il s'écarta de sa suite, et aperçut au fond d'un bois une troupe d'environ deux cents jeunes esclaves : c'était la maison de Ménijeh, fille d'Afrasiab, veuve depuis peu et établie dans ce canton. Bijen fut bientôt entouré de cette troupe de jeunes filles, qui l'engagèrent à aller avec elles au palais. Ménijeh s'informa du nom et de la naissance de l'étranger. Ayant appris qu'il était un des premiers guerriers de l'Iran, elle lui offrit sa main et l'épousa en secret.

Afrasiab, instruit de cette union, chargea un officier de se rendre sur les lieux, de s'assurer de sa fille et de Bijen, et de les conduire tous deux à la cour. L'officier exécuta sa commission, et Afrasiab punit ces époux infortunés avec la plus grande barbarie. Dans une des cours extérieures du palais se trouvaient quelques puits sans eau, où l'on jetait les criminels d'État : ces puits étaient couverts de pierres énormes, avec une ouverture pour donner aux prisonniers quelques aliments. Afrasiab ordonna de jeter Bijen dans un de ces puits, et voulut que Ménijeh lui portât elle-même de la nourriture. La malheureuse princesse, condamnée en même temps à ne pas proférer une seule parole, et à éviter toute démarche qui aurait pu la faire reconnaître du prisonnier, passait des journées entières auprès du puits, à gémir sur son infortune et sur le sort cruel de son époux.

Les gens de la suite de Bijen étant retournés dans l'Iran, annoncèrent la disparition de leur maître. Peu de temps après avoir reçu cette funeste nouvelle, Guiv eut une vision, et ap-

prit que son fils vivait, qu'il était dans le Touran, et fort malheureux. Cal-Khosrou possédait un miroir magique, où l'on voyait tout ce qui se passait dans l'univers, et au moyen duquel Guiv découvrit enfin la prison de Bijen. Il était difficile de délivrer ce malheureux captif; Afrasiab pouvait le mettre à mort, sur le moindre soupçon que les Iraniens travaillaient à rompre ses chaînes. Roustam eut recours au stratagème suivant. Il se travestit en marchand, ainsi que tous les fils de Guiv, et se mit à la tête de cette caravane, escortée par environ cinq cents hommes. Il arriva à Kénékzer, paraissant ne s'occuper que de vendre et d'acheter des marchandises. Un jour de fête, où la cour et le peuple étaient livrés à la dissipation et aux plaisirs, il ouvrit le puits où était enfermé Bijen, enleva ce guerrier avec Ménijeh, tua tous ceux qui voulurent l'arrêter, repassa le Djihoun, et se rendit à Istakhar. Cal-Khosrou confirma le mariage de Bijen avec Ménijeh.

Cette aventure eut bientôt des suites fâcheuses. Afrasiab, pour se venger de l'enlèvement de deux personnes contre lesquelles il était profondément irrité, se disposa à déclarer la guerre aux Iraniens. Il parcourut lui-même les provinces du Touran pour ranimer l'esprit belliqueux de ses sujets, et invita à une grande fête tous les guerriers de l'empire.

Dans les tournois, un jeune homme se fit remarquer par sa taille, sa force, son agilité et sa grâce. Afrasiab, impatient de connaître ce guerrier, s'informa de son nom, et sut qu'il s'appelait *Barzou*, et se disait fils d'un cultivateur de Sémengan. En effet, Barzou ignorait que Sohrab était son père, et que le sang de Sam, de Zal, de Roustam, coulait dans ses veines.

Afrasiab combla Barzou d'honneurs et de présents, et le nomma chef de ses armées. L'opinion favorable qu'il avait de ce jeune guerrier était fondée principalement sur les prédictions de ses devins, qui lui promettaient la victoire avec ce général. Aussitôt Afra-

siab déclara la guerre à Caï-Khosrou, et fit une irruption dans le Khorasan à la tête de cent cinquante mille hommes. Une armée plus nombreuse, et conduite par Roustam, marcha à la rencontre des Touraniens. Tous et Féribourz attaquèrent pendant la nuit le camp des ennemis, et tombèrent en leur pouvoir. Roustam, instruit de ce malheur, battit les Touraniens et délivra les deux princes. Le lendemain, Barzou et Roustam s'avancèrent pour combattre l'un contre l'autre. A la vue de Barzou, Roustam éprouva un trouble extraordinaire, dont il ne pouvait pas se rendre compte. Après avoir lutté avec le javelot et l'arc, les deux champions prirent leurs masses d'armes. Roustam reçut au bras un coup terrible, qui l'empêcha de continuer plus longtemps la lutte. Il proposa à Barzou de remettre le combat au lendemain, ou de le continuer immédiatement avec Féramerz son fils. Barzou répondit qu'il était prêt à accepter le combat avec tous les guerriers iraniens qui se présenteraient. Alors Roustam se retira, et Féramerz prit sa place. La lutte fut longue et opiniâtre; mais, à la fin, le fils de Roustam vainquit Barzou, lui lia les bras, et l'amena aux pieds de Caï-Khosrou. Un abattement général succéda à la joie des Touraniens; l'épouvante s'empara de tous les cœurs; les chefs prirent la fuite les premiers, et Afrasiab se vit contraint de battre en retraite. Après quelques négociations, Peiran obtint la paix.

La joie des Iraniens fut cependant troublée par la crainte qu'ils avaient de perdre Roustam. Les prêtres adressèrent à Dieu des prières, et firent des sacrifices pour obtenir la guérison du héros. Caï-Kosrou lui permit de considérer Barzou comme son prisonnier et de l'emmener dans le Zaboulistan. Roustam, profitant de cette autorisation, fit enfermer Barzou dans un château.

Les Touraniens plaignirent le sort du jeune guerrier; mais Schehrouze, sa mère, était inconsolable. Cette princesse n'osant confier son secret à

personne, se détermina à faire des tentatives pour découvrir le lieu où son fils était captif, et tâcher de se rapprocher de lui. Elle passa dans l'Iran sous un nom supposé, et emportant tous ses bijoux. Après de longues recherches, elle découvrit la prison de Barzou, et ayant corrompu les gardiens, elle fit évader ce prince, et reprit avec lui le chemin du Touran.

Mais le destin avait disposé autrement du sort de Barzou. A la première nouvelle de son évasion, le commandant du château envoya des cavaliers sur toutes les routes, et rendit compte à Roustam de ce qui venait de se passer. Le héros, guéri de sa blessure, et brûlant de se venger, courut à la poursuite de Barzou, et l'atteignit sur les bords du Djihon. Il engagea le jeune guerrier à ne point opposer une résistance inutile à ceux qui venaient l'arrêter, et le provoqua à un combat singulier, s'engageant à lui accorder la liberté, s'il était vainqueur.

Le combat eut lieu en présence des troupes qui escortaient Roustam, et de Schehrouze, qui tremblait pour les jours de son fils. Roustam ayant vaincu Barzou, se disposait à lui porter le coup fatal, lorsque Schehrouze s'écria : « Arrêtez, seigneur, ce guerrier est Barzou, votre petit-fils; j'en jure par le bracelet d'or, par ce gage sacré que vous avez fait remettre à Tehmineh, mère de Soh-rab. » Ces paroles frappèrent Roustam comme un coup de foudre; et, à la vue du bracelet, il tomba évanoui. Il ouvrit enfin les yeux, embrassa Barzou et sa mère, et les couvrit de ses larmes, en les conjurant d'oublier à jamais le Touran, et de se fixer auprès de lui à Nimrouz, pour faire la consolation de ses vieux jours. Barzou et Schehrouze se rendirent à ses vœux, et furent comblés de faveurs par Caï-Khosrou.

La reconnaissance de Barzou causa de grandes inquiétudes à Afrasiab. Ce prince, considérant la naissance et le sort mystérieux de Barzou comme d'un mauvais augure pour sa personne; et les

craintes qu'il avait augmentant tous les jours, il consulta les devins, qui l'engagèrent à ramener Barzou à Ké-nekzer, afin d'éviter les maux dont le Touran était menacé. Pour réaliser ce projet, Afrasiab jeta les yeux sur une magicienne, jeune, belle, et douée d'un grand courage. Il remit à cette femme des sommes considérables, et s'engagea à la combler d'honneurs, si elle réussissait dans son entreprise.

La magicienne partit avec une suite nombreuse, et accompagnée de Peïlessem, un des premiers guerriers du Touran. Elle passa le Djihoun, et entra dans le Zaboulistan. Partout sur sa route, elle disait que fuyant la tyrannie d'Afrasiab, elle venait chercher un asile dans les domaines de Roustam. Arrivée aux environs de Nimrouz, elle s'arrêta sur les bords d'une fontaine située près d'un vieux château. Là, elle cherchait les moyens d'entrer dans Nimrouz, et d'enlever Barzou sans exciter de soupçons.

Plusieurs guerriers étaient alors réunis auprès de Roustam, qu'ils venaient féliciter sur l'heureux événement qui lui avait fait retrouver son petit-fils. Le héros donna à ses hôtes des fêtes magnifiques dans Nimrouz et dans ses maisons de plaisance aux environs de cette capitale. Un jour que Roustam et les guerriers iraniens étaient réunis dans un château, non loin de l'endroit où la magicienne avait dressé ses tentes, Tous et Gouderz, l'un et l'autre pris de vin, eurent une querelle violente. Tous, hors de lui, tira son poignard, et voulait en frapper Roustam qui cherchait à l'éloigner de Gouderz ; mais, désarmé par un des guerriers qui assistaient au banquet, il sortit brusquement, demanda un cheval, et gagna la campagne avec deux de ses pages. Roustam et le vieux Zal, très-affligés de cet événement, et redoutant les suites qu'il pouvait avoir, engagèrent Gouderz à rejoindre Tous promptement, à se réconcilier avec lui, et à le ramener au château. Quelques instants après le départ de Gouderz, Guiv, Coustebem et Bijen, suivis chacun

de plusieurs officiers, se mirent également à la recherche de Tous. Celui-ci avait aperçu dans sa route une tente superbe et un grand feu. En approchant, il vit à l'entrée de la tente une jeune femme qui chantait en s'accompagnant sur le luth. Elle engagea le guerrier à se reposer quelques instants. Tous mit pied à terre et entra dans la tente ; la magicienne, les yeux pleins de larmes, lui dit que fuyant la brutalité du tyran Afrasiab, elle s'était réfugiée dans les États du puissant Cai-Khosrou. Tous, séduit par les charmes et par l'esprit de cette femme, lui promit sa protection. La magicienne, comme pour témoigner sa reconnaissance au guerrier, lui présenta une coupe pleine de vin ; à peine Tous l'avait-il vidée, qu'il tomba dans un assoupissement profond. Alors Peïlessem et ses gens le garrottèrent, et le cachèrent au milieu des ruines du château ; les deux pages éprouvèrent le même traitement que leur maître. Gouderz, Guiv et Coustebem, avec les officiers de leur suite, tombèrent aussi dans les pièges de la magicienne. Cette femme avait défendu qu'on tuât les guerriers, espérant les conduire aux pieds d'Afrasiab ; mais son attente fut trompée. Bijen arriva bientôt ; et, sans prêter la moindre attention à ses charmes, il lui demanda brusquement si elle avait vu passer des cavaliers ; la magicienne reprit son luth, lui répondit en chantant, et l'invita à se reposer. Bijen céda ; mais il hésita à prendre la coupe de vin, et exigea que cette femme en bût la première. Elle ne voulut pas, et son refus augmenta les soupçons de Bijen, qui finit par l'accabler d'injures. Alors parut Peïlessem, qui provoqua Bijen à un combat singulier, se jeta sur lui, le garrotta, et le réunit aux autres prisonniers.

Bijen était suivi de deux pages : l'un fut arrêté, l'autre partit au grand galop, et rencontra bientôt Féramerz et le vieux Zal, qui, informés du sort de Bijen, engagèrent le page à continuer sa course, pour donner avis à

Roustam et à Barzou de ce qui venait de se passer. Arrivés devant la tente, Zal et Féramerz répondirent d'une manière polie aux invitations de la magicienne, et prolongèrent à dessein la conversation, pour donner à Roustam le temps d'arriver à leur secours.

Enfin le héros, suivi de Barzou, se montra comme un lion rugissant, et ordonna à Peïlessem de remettre Bijen en liberté. Pour toute réponse, Peïlessem somma les quatre guerriers de respecter les lois de l'honneur, et de ne combattre que l'un après l'autre. Roustam lui répondit fièrement qu'il n'avait besoin du secours de personne, et qu'il voulait seulement que ses compagnons d'armes fussent témoins de la mort qu'il allait faire souffrir à un perfide Touranien. Au premier choc, il le renversa de cheval, et chargea Barzou de l'assommer à coups de massue. La mort du Touranien décida du sort de Bijen et des autres prisonniers. La magicienne, jetée dans un cachot, céda aux menaces, et fit connaître la perfidie d'Afrasiab. Tout l'Iran cria aux armes; Caï-Khosrou marcha en personne à la tête de ses troupes, et attaqua le Touran. Roustam fut encore chargé de la conduite de cette guerre. Afrasiab avait fait ses préparatifs de défense; mais les déclarations vagues des devins et le mécontentement du peuple avaient abattu son courage.

Les deux armées se trouvèrent en présence près de Boukhara. Afrasiab, animé de fureur, adressa un cartel à Caï-Khosrou; mais les guerriers iraniens ne voulurent jamais permettre que leur roi exposât sa personne au danger. En même temps, Barzou se prosternant devant Caï-Khosrou, lui adressa ces paroles : « Je suis la cause de la guerre entre les deux États ; or, c'est à moi, c'est à Barzou à exposer des jours consacrés au service de son prince et au bonheur de sa patrie. » Toute l'assemblée applaudit, et le roi fut contraint de céder au vœu général.

Barzou, ravi de joie, se présenta pour soutenir la cause du monarque

de l'Iran. Afrasiab refusa d'abord d'entrer en lice avec un champion qu'il considérait toujours comme son sujet; mais irrité des provocations fières et hautaines du petit-fils de Roustam, il se décida à combattre. Les deux guerriers s'attaquant avec la flèche, la lance et la massue, et blessèrent grièvement, et, accablés de fatigue, ils suspendirent pour quelque temps la lutte. Aussitôt les deux armées se précipitèrent l'une contre l'autre. Après une action meurtrière, la victoire se déclara pour les Iraniens, qui s'emparèrent du grand étendard d'Afrasiab, orné d'or et de pierreries. La prise de cette bannière entraîna une déroute générale. Afrasiab, redoutant les suites de la défaite qu'il venait d'essuyer, envoya des ambassadeurs pour demander une trêve. Caï-Khosrou, après avoir consulté des devins et délibéré avec son conseil, accorda un armistice de deux ans et retourna en triomphe à Istakhar.

La trêve expirée, les deux armées se rapprochèrent du Djihoun, et les opérations commencèrent par des combats singuliers, dont les devins fixèrent le nombre à douze. Le sort favorisait encore les Iraniens. Chaque guerrier vainqueur coupait la tête à son ennemi, l'enlevait avec sa lance, et la portait en triomphe aux pieds de Caï-Khosrou. Afrasiab voyant que le découragement s'emparait de ses troupes, envoya son fils aîné, Schideh, vers le monarque iranien, pour lui demander la paix. Schideh, naturellement fier et brusque, et irrité d'ailleurs par la mauvaise fortune, insulta Caï-Khosrou, et lui adressa un défi. Caï-Khosrou accepta le cartel, vainquit son oncle, et lui trancha la tête à la vue des deux armées.

La mort de Schideh, tué sous ses yeux, changea les dispositions d'Afrasiab, qui fit aussitôt sonner la charge. Les Iraniens furent vainqueurs, et le monarque du Touran demanda de nouveau la paix. Caï-Khosrou la lui refusa; et, ayant poursuivi ses avantages, il pénétra dans le Touran, et poursuivit Afrasiab jusque dans

Kénékzer, où il l'assiégea. Au bout de quarante jours, cette ville tomba au pouvoir de Caï-Khosrou ; mais Afrasiab se sauva, avec plusieurs officiers de sa maison, par un souterrain qui conduisait vers l'est de ses États, du côté du Khoten.

La modération de Caï-Khosrou amena la soumission du Touran. Toute la famille d'Afrasiab, composée de quarante-cinq dames et de quatre-vingts princes du sang, fut envoyée en Perse, sous la garde de Guiv. Aussitôt arrivé à Istakhar, ce guerrier alla voir le vieux roi Caï-Caous, qui lui prodigua les marques de la plus vive affection, et accueillit généreusement les princes touraniens, à l'exception de Kerschivez, qu'il considérait comme le meurtrier de Siyavousch. Il ordonna qu'on le chargeât de chaînes et qu'on l'enfermât, en attendant qu'il fût condamné à mort.

Afrasiab, réfugié dans le Khoten, levait une nouvelle armée ; et, soutenu par plusieurs souverains des Indes et de la Chine, il marcha tout à coup sur Kénékzer. Mais tous ses efforts furent inutiles ; le destin voulait que Caï-Khosrou triomphât. Afrasiab essuya encore deux défaites ; et, poursuivi vivement par son petit-fils, il se sauva en Chine, où il fit inutilement de nouvelles tentatives pour intéresser en sa faveur le roi de ce pays. Nul n'osa soutenir la cause d'un prince visiblement abandonné du ciel. Afrasiab, sans se laisser abattre, réunit les débris de son armée, et se rendit dans le Mécran. Le prince de cette contrée n'obéissait qu'à regret au roi de Perse ; et le monarque touranien, instruit de ces dispositions, espérait le soulever, et attaquer avec lui la capitale de l'Iran. Caï-Khosrou, résolu à tout sacrifier pour se rendre maître de la personne d'Afrasiab, se mit lui-même à la poursuite de ce prince, qu'il rencontra avec le souverain du Mécran sur les frontières du Kerman. Il les battit, tua le prince rebelle, et soumit de nouveau ses États. Mais Afrasiab échappa encore aux recherches des

généraux persans chargés de poursuivre les fuyards. Caï-Khosrou reentra en triomphe dans Istakhar, et fit publier dans tous ses États les ordres les plus sévères pour que l'on cherchât ce monarque, promettant une récompense magnifique à quiconque le lui livrerait, mort ou vif. Il se rendit ensuite avec Caï-Caous à un temple, pour demander à Dieu de lui faire connaître la retraite de son ennemi.

Peu de temps après, un pieux solitaire découvrit Afrasiab dans une grotte située près de la ville de Berda, et informa de cette nouvelle Caï-Khosrou, qui se fit amener le prince touranien, lui abattit la tête, et condamna Kerschivez à perdre la vie par la main du bourreau. Ces exécutions sanglantes furent suivies de réjouissances publiques.

Caï-Caous mourut peu après les triomphes de son petit-fils ; son corps fut embaumé et déposé, avec la plus grande pompe, dans un superbe pavillon très-élevé, et tout brillant d'or, d'argent et de pierreries.

Le deuil fini, Caï-Khosrou s'occupait de régler les affaires du Touran, et plaça sur le trône de ce pays Djahn, fils d'Afrasiab. Ce prince reconnut la suzeraineté de la Perse, et prit le même nom que son père.

La sagesse de Djahn et de Caï-Khosrou fit pendant plusieurs années le bonheur de l'Iran et du Touran. Mais vers la fin de sa vie, Caï-Khosrou, accablé par l'âge, et surtout par le chagrin de ne pas avoir un fils qui pût lui succéder, cessa de veiller aux affaires du royaume. Les ministres et les courtisans, profitant de la faiblesse du vieux roi, commirent de graves abus. Les grands, alarmés, firent des représentations à Caï-Khosrou. Ce prince, ne tenant aucun compte de leurs paroles, ils se décidèrent à appeler à la cour Goudertz, Guiv, Zal et Roustam. Cette réunion avait pour objet de réprimer les désordres des courtisans, de prévenir l'orage qui menaçait l'empire et d'engager Caï-Khosrou à ne point renoncer au trône, comme il le voulait, ou du moins à

l'éclairer sur le choix d'un successeur.

Zal exposa au roi l'état du royaume, les craintes du peuple, et fit des vœux pour la continuation de son règne. Caï-Khosrou loua l'assemblée de ses bonnes intentions ; mais il ne donna que des réponses vagues, s'engageant à faire connaître plus tard sa décision.

Le troisième jour, il convoqua dans une vaste plaine, hors de la ville, tous les ordres de l'État, prêtres, astrologues, grands vassaux, officiers, milice et peuple. Au milieu de l'assemblée, était un trône sur lequel Caï-Khosrou se plaça, la couronne sur la tête, le sceptre à la main, revêtu de tous les ornements royaux, entouré des princes du sang et des grands vassaux de l'empire, ayant Zal à sa droite et Roustam à sa gauche. Il prit la parole au milieu d'un silence profond, et raconta avec modestie tous les événements glorieux de son règne. Il parla ensuite de ses longs travaux, de son zèle constant pour le bonheur public, de son âge, de ses infirmités, des devoirs que lui imposait la religion, et enfin de la résolution qu'il avait prise d'abdiquer le trône, pour passer le reste de ses jours dans une austère retraite. Le peuple répondit à ce discours par des larmes abondantes. Caï-Khosrou reprenant la parole, déclara qu'avant de désigner un successeur, il voulait faire connaître ses dispositions testamentaires. Aussitôt il tira de son sein un papier, par lequel il déclarait laisser à Zal, à Roustam, et aux autres princes de cette maison, un trésor considérable que Caï-Caous avait fait déposer dans la ville de Tous ; à Goudertz et à ses enfants, les apapages qu'il possédait dans les différentes provinces de l'Iran ; à Tous, son écurie et tous ses haras ; à Féribourz, ses casques, boucliers, arcs et lances, enrichis d'or et de pierreries. Il donnait encore aux fils de Goudertz de grandes marques de son affection. Enfin il distribuait un tiers de son trésor particulier à l'armée ; un autre tiers aux veuves, aux orphelins, aux familles indigentes ; et le troisième tiers était consacré à la réparation

des édifices publics, tels que ponts, fontaines, aqueducs, temples et caravansérails. Il chargeait ses ministres d'État et Goudertz de l'exécution de ses dernières volontés.

Il confirma ensuite dans tous leurs droits et privilèges les vassaux de l'empire, en les exhortant à se montrer fidèles à leurs devoirs envers l'État, et envers Lohrasp, arrière-petit-fils de Caïkobad, et leur nouveau monarque.

A ce nom, tous les grands, surpris, gardèrent le silence. Alors Zal se leva, et dit au roi que Lohrasp possédait sans doute toutes les qualités requises pour occuper dignement le trône, mais qu'il ne s'était encore fait connaître par aucune belle action ; que Dieu n'ayant pas donné d'enfants au glorieux Caï-Khosrou, les grands de l'empire espéraient qu'il prendrait un successeur parmi tant de princes du sang royal, illustres par leurs talents et par des services signalés rendus à l'État. Plusieurs nobles appuyèrent les représentations de Zal. Caï-Khosrou parut d'abord très-affecté de l'opposition qu'il rencontrait. Cependant il tint ferme, fit l'éloge du caractère et des talents de Lohrasp, de son savoir et de ses vertus, et assura enfin que son choix était l'effet de sa conviction, déterminée par la lumière céleste qu'il avait invoquée ; car il n'avait d'autre but que la gloire de l'empire et le bonheur du peuple. Ce discours ayant calmé les esprits, Caï-Khosrou appela Lohrasp, ôta sa couronne, la posa sur la tête de ce prince, et le proclama roi. Toute l'assemblée se prosterna, et les grands s'approchèrent du nouveau souverain, en jetant à ses pieds de l'or, de l'argent et des pierreries.

Dès le lendemain de son abdication, Caï-Khosrou voulut quitter Istakhar pour se retirer dans un temple de l'Arderbidjan. Son intention était de faire le voyage seul et sans aucun éclat ; mais le nouveau roi, et les principaux seigneurs de l'empire, le forcèrent à se laisser accompagner par plusieurs personnages de la plus haute distinction, et à prendre une escorte.

Arrivé au pied d'une montagne, Caï-Khosrou s'arrêta près d'une source, annonça un ouragan affreux, des événements sinistres, et engagea tous ceux qui le suivaient à rebrousser chemin, et à gagner au plus tôt la province de Perse. N'ayant pu les fléchir par ses prières, il se retira dans sa tente, se coucha, et au milieu de la nuit il disparut. A l'aurore, une tempête éclata; et la neige tomba en si grande quantité que, dans l'espace de quelques heures, les plaines et les collines en furent couvertes à la hauteur de dix pieds; chacun songea à fuir. Guiv, Bijen, Barzou et plusieurs autres grands seigneurs périrent en cette occasion. Toutes les recherches pour découvrir le corps de Caï-Khosrou furent inutiles. On supposa qu'il avait été enlevé au ciel, avec les âmes des guerriers qui périrent dans la tempête.

LOHRASP.

(Son règne fut de 120 ans.)

Dans les commencements de son règne, Lohrasp justifia par une conduite sage le choix de Caï-Khosrou. Il montra beaucoup de piété et de justice, et un zèle ardent pour le bonheur de son peuple. Jaloux de maintenir la paix, il ménagea avec prudence les grands vassaux de l'empire, et surtout la famille de Zal, qui s'était opposée à son élection. Malgré cette conduite politique, un esprit de défiance tint les deux maisons dans un certain éloignement, qui finit par dégénérer en une haine qui éclata sous le règne suivant.

Lohrasp surveillait avec une grande attention les démarches du roi du Touran, surtout depuis la mort de Djahn. Ardjas, fils et successeur de ce prince, ne montrait pas les mêmes dispositions que son père. Sa conduite, au contraire, indiquait l'intention de secouer le joug de l'Iran, et de venger la mort ignominieuse d'Afrasiab, son aïeul.

Au bout de quelques années de règne, Lohrasp se détermina, par politique, à quitter l'ancienne capitale d'Istakhar, et à transférer le trône de son

empire à Balkh, dans le Khorasan, où il était plus à portée de connaître les mouvements de son ennemi. Il dépensa des sommes énormes pour agrandir et embellir cette ville; et, entre autres édifices, il y éleva un temple superbe, appelé *Nou-bahar*, où les habitants des contrées environnantes avaient coutume de se rendre en pèlerinage. L'amour de Lohrasp pour sa nouvelle résidence fit donner à ce prince le surnom de *Balkhi*.

Pendant que Lohrasp s'occupait ainsi de la défense des frontières orientales de son royaume, des troubles s'élevaient dans l'Aderbidjan, en Syrie et dans l'Asie Mineure. Lohrasp, dans le but d'étouffer promptement la révolte, confirma Rouham, fils et successeur de Gouderz, dans le commandement de l'Irak-adjemi, lui donna plein pouvoir d'agir contre les factieux, et même d'entrer en armes dans les pays qui ne dépendaient point de l'empire, s'engageant à lui laisser toutes les conquêtes qu'il ferait hors de l'Iran. Fort de l'autorisation de son souverain, Rouham s'abandonna à toute son ambition; il soumit l'Irak-arabe ou la Chaldée, la Syrie, la Palestine et l'Égypte. Ses victoires, disent les chroniqueurs persans, lui valurent le surnom de *Nabuchodonosor* (*).

(*) Pour comprendre ce passage, il faut substituer l'altération persane du nom de Nabuchodonosor à sa forme chaldaïque. En effet, *bakht-al-nasr* ou *bakht-nasr* signifie bien en persan *la fortune ou le bonheur de la victoire*; mais *Nabuchodonosor* comme lisent les Septante, ou *Nebuchadnetzar*, suivant la prononciation des Massorètes, veut dire en chaldéen : *Le prince favorisé par la planète de Mercure qui est dieu*, littéralement *Mercurii dei princeps*. (Voy. Gesenius, *Lexicon manuale Hebr. et Chald.*) Quelques auteurs orientaux substituent, dans le passage qui nous occupe, le nom de Nabopolassar ou Nabopalassar à celui de Nabuchodonosor. Ce changement, que je regarde comme purement accidentel, me donne cependant lieu d'observer que les deux noms paraissent identiques pour le sens. *Pol* ou *pal* représente avec une légère altération le mot *bel*, qui signifie ici *dieu*, comme dans le

La fortune de Rouham exalta l'ambition des grands et des princes du sang. Gouschtasp, fils aîné de Lohrasp, demanda à son père une partie du royaume, promettant de faire des exploits aussi grands que ceux de Rouham. Lohrasp, irrité, repoussa avec colère la demande de Gouschtasp. Celui-ci, se croyant en danger, prit la fuite.

Lohrasp, informé de son évasion, le fit poursuivre par trois corps de cavalerie, dont l'un prit la route de l'Asie Mineure, l'autre celle du Touran, et le troisième, commandé par Zérir, frère de Gouschtasp, s'avança vers les Indes, et atteignit le fugitif sur le territoire de Caboul. Gouschtasp se laissa reconduire à Balkh. Le roi lui adressa une réprimande, en lui promettant toutefois l'oubli du passé.

Cependant les inquiétudes du jeune prince se réveillèrent bientôt. Des devins lui annoncèrent qu'il était toujours en danger. Alors il se sauva à la faveur d'un travestissement et sous le nom de *Farroukhzad*. Il gagna l'ouest de la Bactriane, et pénétra dans le pays de Roum (*). Farroukhzad prenait souvent le plaisir de la chasse. Un jour, en poursuivant une bête fauve, il rencontra un favori de l'empereur, qui, frappé de son courage et de son adresse, le combla de louanges, et conçut pour lui une vive amitié. Mais ce favori, quelques marques d'attachement qu'il donnât au jeune prince, ne put jamais lui arracher le secret de sa naissance.

Il y avait déjà quelques années que Gouschtasp ou, comme il se faisait appeler, Farroukhzad, était dans le pays

nom de Mérodach Baladan. M. Gesenius dérive Nabopolassar de Nabo et du persan *palasar* (*grand roi*), composé lui-même du sanscrit *pala*, *dominus*, *rex*, et de *sar*, *princeps*. La tautologie que présentent les deux éléments *pala* et *sar*, et les doutes que j'ai sur l'existence de *palasar* dans la langue persane, m'empêchent d'admettre l'explication de l'illustre professeur de Halle.

(*) Roum désigne, chez les auteurs musulmans, l'Asie Mineure et la partie de l'Europe soumise aux empereurs de Constantinople.

de Roum, lorsque la fille aînée de l'empereur, appelée *Catayoun*, étant devenue nubile, ce prince annonça qu'il allait, suivant l'ancienne coutume du royaume, réunir tous les jeunes seigneurs de la cour, parmi lesquels Catayoun se choisirait un époux. La veille du jour fixé pour la cérémonie, la princesse vit en songe un jeune homme qui s'approcha d'elle, et lui donna un bouquet de fleurs. Les traits de cet inconnu restèrent vivement imprimés dans l'esprit de Catayoun. Le lendemain, cette princesse parcourut le cercle de ses prétendants, et se retira sans en choisir aucun. L'empereur réunit une nouvelle assemblée plus nombreuse que la première, et voulut qu'on y admît tous les hommes qui se présenteraient. Farroukhzad, curieux de voir la cérémonie, entra dans le palais, et se mit dans un des coins de la salle. La princesse entra bientôt après, jeta les yeux de tous les côtés, et dès qu'elle aperçut le jeune étranger, elle éprouva une vive émotion, et lui jeta une orange qu'elle tenait à la main. C'était ainsi que les princesses de Roum déclaraient leur choix. Catayoun disparut aussitôt, et tous les yeux se fixèrent sur Farroukhzad. L'empereur paraissait très-affligé de la conduite de sa fille, qui avait désigné pour être son époux un homme dont la naissance était inconnue. Catayoun se justifia en rappelant le songe qu'elle avait eu. Le favori de l'empereur raconta alors tout ce qu'il savait des vertus de Farroukhzad. Cependant l'empereur était inconsolable. Il consulta les grands de l'État et les prêtres, qui partagèrent son affliction, et lui représentèrent en même temps qu'il ne devait pas manquer à sa parole, ni violer une ancienne coutume du royaume. L'empereur de Roum se rendit à ces raisons puissantes; seulement il exigea que le mariage se fit sans aucune pompe. Il donna à Catayoun une dot assez considérable, et déclara qu'il ne la reverrait plus. Les jeunes époux se retirèrent à la campagne, où Farroukhzad partageait son temps entre Catayoun et la chasse.

L'empereur avait encore deux autres filles. Aussitôt après le mariage de Catayoun, il abolit, par un édit solennel, l'ancienne coutume dont cette princesse s'était prévaluée pour épouser Gouschtasp, et il se réserva le droit de disposer de la main de ses autres filles. Parmi les jeunes seigneurs qui briguaient l'honneur d'entrer dans la famille royale, se trouvaient deux frères, Mirin et Ahren, descendants de Salm, fils d'Afridoun. L'empereur de Roum inclinait pour eux. Mais afin de justifier ce choix aux yeux de son peuple, il déclara que pour obtenir ses filles, il fallait savoir les mériter par une action d'éclat. Il ordonna, en conséquence, à Mirin de tuer une bête féroce qui faisait d'horribles ravages dans une forêt peu éloignée de la capitale. Cette bête féroce tenait à la fois du loup et du dragon, avait le front garni de cornes, et portait des défenses semblables à celles du sanglier. Elle avait l'aspect effrayant de l'éléphant et du lion. Mirin essaya vainement de frapper le monstre. Voyant que son courage et ses forces ne pouvaient rien contre un ennemi aussi redoutable, il consulta le favori de l'empereur, et le pria de lui indiquer un moyen quelconque d'arriver à ses fins. Le favori pensa aussitôt à Farroukhzad, qu'il supplia d'accorder le secours de son bras au prince Mirin. Farroukhzad promit avec joie de faire ce que lui demandait son bienfaiteur. Les trois guerriers se rendirent à la forêt, et Farroukhzad, après un combat acharné, tua le monstre, et lui arracha deux dents énormes qu'il conserva précieusement. Il s'engagea, ainsi que le favori, à garder un secret inviolable à Mirin. Celui-ci se présenta devant l'empereur de Roum, et lui annonça son triomphe. Les noces furent célébrées avec la plus grande pompe, et Mirin, voulant témoigner sa reconnaissance à Farroukhzad, le força d'accepter un sabre qui avait appartenu à Salm.

Deux ans après, Ahren, frère de Mirin, voulut épouser la troisième fille de l'empereur de Roum. Il fallait, pour obtenir cette princesse, vaincre

un dragon énorme, création d'Ahri-mané, qui jetait l'effroi dans tout le pays d'alentour. Farroukhzad rendit à Ahren le même service qu'il avait déjà rendu à Mirin, tua le dragon, et se réserva une des grosses dents de ce monstre. L'empereur et le peuple admirèrent le courage du prétendu vainqueur. Les noces d'Ahren furent encore plus magnifiques que celles de Mirin. Il y eut un tournoi dans lequel Farroukhzad remporta tous les prix, aux applaudissements unanimes des spectateurs. L'empereur de Roum ayant demandé le nom de cet heureux vainqueur, on lui répondit qu'il s'appelait *Farroukhzad*. Aussitôt l'empereur, reconnaissant en lui l'époux de sa fille, le combla de marques d'affection, l'emmena au palais, et ne négligea rien pour l'engager à se fixer, avec Catayoun, auprès de sa personne. Il avait cependant à cœur de connaître sa naissance. Farroukhzad lui fit entendre qu'il était fils d'un seigneur de l'Iran, et que des chagrins domestiques l'avaient engagé à s'éloigner de sa patrie. Un jour, l'empereur parlait avec enthousiasme des actions héroïques de Mirin et d'Ahren. Farroukhzad, après lui avoir fait promettre un secret inviolable, raconta comment il avait combattu à la place de ces deux frères. L'empereur, plein d'admiration pour le courage et la modestie de Farroukhzad, le mit à la tête de son conseil et de ses armées.

Peu de temps après, les Khazars ayant attaqué le pays de Roum, Farroukhzad marcha contre eux, les battit dans plusieurs combats, se rendit maître de leur chef, et fit sur eux un butin immense.

Le bruit des exploits de Farroukhzad se répandit dans l'Asie entière, pénétra jusqu'à Balkh, et donna de l'inquiétude à Lohrasp. Depuis longtemps, ce monarque regrettait Gouschtasp, qu'il croyait mort. La guerre civile désolait plusieurs provinces; l'Iran venait d'ailleurs d'être humilié par le Touran. Ardjasp, qui avait hérité du courage d'Afrasiab, avait tenté une expédition pour venger son aïeul et

secouer le joug de la cour de Balkh, et cette entreprise avait été couronnée de succès. Après quatre campagnes heureuses, il affranchit ses États de tout tribut, et fit acheter chèrement la paix à Lohrasp, qui, se voyant négligé par Roustam, n'avait pas voulu recourir à la valeur et à l'expérience de ce héros.

Farroukhzad, informé de l'état des choses, engagea l'empereur de Roum à secouer le joug de l'Iran. Il était d'avis de refuser le tribut accoutumé, et même d'exiger de Lohrasp des subsides annuels.

Ce projet ayant été arrêté dans le conseil, l'empereur de Roum chargea un ministre dans lequel il avait pleine confiance de porter ses propositions à Lohrasp. Celui-ci, frappé d'étonnement par cette démarche inattendue, répondit cependant avec dignité au message de son vassal, et mit sur pied une armée formidable. En faisant ses préparatifs de guerre, Lohrasp tâchait de s'expliquer les causes qui inspiraient à l'empereur de Roum l'audace de lever l'étendard de la révolte, et il se rappelait avec douleur la défaite des Khazars due à Farroukhzad, guerrier auquel la Perse n'avait alors personne à opposer. Lohrasp, mû par un sentiment dont il ne se rendait pas compte, interrogea le ministre de l'empereur de Roum, et apprit avec surprise que Farroukhzad avait de grands traits de ressemblance avec le prince Zérir. Dès ce moment, Lohrasp fut en proie à la plus vive agitation. Tout lui disait que Farroukhzad était son fils aîné, le prince héritaire de l'Iran. Il eut recours aux devins, et délibéra avec Djamasp son ministre, qui l'engagea à conserver la paix. D'ailleurs Lohrasp considérait son âge, les troubles de l'État, les dangers qu'il avait à craindre du Touran, enfin les triomphes de Farroukhzad, et les divisions qui pouvaient éclater dans la famille royale de Perse, et se détermina à sacrifier son ressentiment au bien général. Il donna à Zérir le commandement de l'armée, lui enjoignant d'établir son camp sur

les frontières de la Syrie, de se rendre à la capitale de l'empereur de Roum, en apparence pour faire des propositions de paix, et en réalité pour s'assurer si Farroukhzad était effectivement Gouschtasp. Si cette opinion n'était pas fondée, Zérir devait pousser la guerre avec vigueur. Dans le cas contraire, il avait ordre d'éviter toute hostilité, et de proclamer Farroukhzad héritier présomptif de la couronne de Perse.

Zérir exécuta fidèlement les ordres de son père. Il arriva à la cour de l'empereur de Roum, et ayant reconnu Gouschtasp dans la personne de Farroukhzad, il rejoignit l'armée persane aux environs d'Alep. Farroukhzad avançait à grandes journées; il campa devant l'ennemi, fit la revue de ses troupes, et leur promit la victoire et l'asservissement de l'Iran. Tout à coup on lui annonça des députés iraniens. Zérir, qui était à leur tête, demanda un entretien secret, à la suite duquel Farroukhzad fut proclamé roi de Perse sous son premier nom de Gouschtasp. Les deux camps se réunirent, et les soldats de Lohrasp et de l'empereur de Roum firent des vœux pour la prospérité du nouveau roi et l'union perpétuelle des deux empires.

L'empereur de Roum et la princesse Catayoun se rendirent au camp, suivis d'une cour nombreuse. Gouschtasp s'engagea à maintenir une paix inaltérable entre l'Iran et le pays de Roum, fit de grandes largesses aux troupes, et se hâta de gagner Balkh.

Le nouveau souverain traversa les provinces de l'Iran au milieu des acclamations de ses sujets; Lohrasp et toute sa cour allèrent à sa rencontre. Lohrasp abdiqua ensuite solennellement. Il avait régné cent vingt ans. Le jour même de son abdication, il s'enferma dans un monastère voisin du grand temple qu'il avait fondé à Balkh; et là, vêtu d'un habit grossier, comme les simples prêtres, il passa environ trente ans dans la retraite et la méditation, et fut ensuite massacré par les Touraniens à la prise de Balkh.

GOUSCHTASP

(Son règne fut de 60 ans.)

Le génie de Gouschtasp ramena bientôt le calme dans la Perse. Il y avait déjà vingt ans que ce prince était sur le trône, lorsque parut un homme qui s'annonçait comme chargé par Dieu même de réformer l'ancienne religion des Mages : cet homme était Zoroastre. Pourouschasp, son père, était riche et possédait un grand nombre de chevaux (*). Du temps de Pourouschasp, une grande partie des habitants de la Perse étaient livrés au culte des idoles et pratiquaient les secrets abominables de la magie. Cependant quelques personnes, et Pourouschasp était de ce nombre, suivaient encore l'ancienne religion d'Afridoun et de Minotschehr. Dieu eut pitié des hommes ; et voulant leur rappeler des vérités dont ils avaient perdu le souvenir, et leur en révéler d'autres qui étaient restées inconnues, il envoya Zoroastre sur la terre.

Dogdo, mère de ce prophète, étant grosse de lui, crut voir en songe des bêtes féroces qui arrachaient de son sein l'enfant qu'elle portait, et allaient le mettre en pièces, lorsque celui-ci rassura Dogdo, et lui dit que ces animaux cruels ne pouvaient lui faire aucun mal.

Au bout de neuf mois, Dogdo accoucha d'un fils qui naquit avec le sourire sur les lèvres. Les magiciens, informés de cette circonstance, et sachant d'ailleurs que Zoroastre serait l'ennemi d'Ahrimane, qu'ils reconnaissaient pour leur chef, mirent tout en œuvre pour faire périr l'enfant. Mais Ormouzd, qui veillait sur lui, empêcha que ces êtres pervers ne réussissent dans leurs desseins.

Zoroastre atteignit sa quinzième année, passant les jours et les nuits en prière, ou à faire de bonnes œuvres. A l'âge de trente ans, il se retira dans les montagnes pour consulter Ormouzd, et réfléchir sur les vérités

qu'il se proposait d'enseigner aux hommes. Il reçut les instructions dont il avait besoin pour s'acquitter saintement et avec fruit de sa mission importante. Enfin il reparut dans le monde. Les mauvais génies et les magiciens, instruits de son retour, firent tous leurs efforts pour le séduire, et l'engagèrent à renoncer à l'Avesta, livre précieux, écrit en langue zende, et que lui avait donné Ormouzd lui-même. Zoroastre indigné poussa un grand cri, qui mit en fuite tous ces partisans d'Ahrimane. Les mauvais génies se cachèrent sous terre ; et les magiciens, saisis d'effroi, moururent presque tous. Les autres se soumirent à Zoroastre.

Après cette victoire, le nouveau réformateur se rendit à Balkh, entr'ouvrit par un miracle le plancher de la salle dans laquelle Gouschtasp et son conseil étaient assemblés, et entra par cette ouverture. Un semblable prodige effraya ceux qui le virent. Gouschtasp demanda à quelques sages qui étaient restés autour de lui s'ils connaissaient l'homme qui venait de pénétrer dans la salle d'une façon aussi extraordinaire. Ils dirent que non ; puis ils adressèrent à Zoroastre une série de questions auxquelles ce législateur répondit avec une sagesse qui les frappa d'étonnement. Zoroastre eut ainsi plusieurs conférences avec les sages de Gouschtasp, dont il confondit l'orgueil. Après avoir répondu à toutes leurs questions capiteuses, il se présenta devant Gouschtasp, et lui dit : Je suis envoyé par le Dieu qui a fait les sept cieux, la terre et les astres, ce Dieu qui donne la vie et la nourriture, et prend soin de son serviteur ; qui t'a donné la couronne, et te protège, qui a tiré ton corps du néant. Après avoir parlé ainsi, il présenta l'Avesta à Gouschtasp, en lui disant : Dieu m'a envoyé aux hommes pour leur annoncer cette parole. Si tu l'exécutes, tu seras couvert de gloire dans ce monde et dans l'autre. Si tu ne l'exécutes pas, Dieu brisera ta gloire, et tu iras dans l'enfer. N'obéis plus aux dives. Gousch-

(*) Pourouschasp veut dire en zend celui qui possède beaucoup de chevaux.

tasp demanda à Zoroastre de faire un miracle qui confirmât la vérité de sa mission. L'Avesta, dit le réformateur, est le plus grand des miracles. Quand tu l'auras lu, tu n'en demanderas point d'autres. Gouschtasp ordonna à Zoroastre de lui lire une section de ce livre divin. Mais il n'en fut pas touché. La grandeur de l'Avesta passait son intelligence; ce prince était semblable à un enfant qui méprise les pierres précieuses, ou à un ignorant qui dédaigne la science. Cependant, comme Gouschtasp et les sages de sa cour insistaient toujours pour avoir des miracles, Zoroastre en fit plusieurs, qui déterminèrent le roi à embrasser la nouvelle religion. Les sages, envieux des succès de l'envoyé d'Ormouzd, portèrent dans sa maison une tête de chat, du sang, des ossements de morts, des parties de cadavre, et plusieurs autres débris immondes que les magiciens employaient dans leurs enchantements. Puis ils annoncèrent à Gouschtasp que Zoroastre se livrait à la magie, et qu'il pourrait en avoir la preuve en se faisant apporter ce qu'on trouverait dans sa maison. Zoroastre protesta de son innocence. Cependant, malgré ses serments, il fut jeté dans une prison.

Gouschtasp avait un cheval de bataille, appelé *le Cheval noir*; le grand écuyer ayant été le matin, suivant sa coutume, visiter les écuries du roi, s'aperçut que les jambes de ce cheval étaient rentrées dans son ventre; Gouschtasp, informé de cet événement extraordinaire, consulta les médecins et les sages, qui ne purent indiquer aucun moyen de guérir le cheval. Zoroastre déclara que cette guérison était loin d'être impossible; et s'étant fait conduire à l'écurie, il dit à Gouschtasp: Croyez fermement que je suis le prophète de Dieu, et vos souhaits seront accomplis. Autrement n'attendez rien de moi. Gouschtasp s'étant engagé à conformer ses actions aux préceptes de l'Avesta, et à faire tous ses efforts pour la propagation de la nouvelle loi; ayant, de plus, obligé les ennemis de Zoroastre à re-

connaître qu'ils avaient faussement accusé ce prophète, les quatre jambes du cheval noir furent successivement rétablies dans leur état naturel.

L'envoyé d'Ormouzd expliqua ensuite à Gouschtasp la loi contenue dans les livres zends, et ce prince envoya des missionnaires qui portèrent jusque dans les Indes la connaissance de la nouvelle réforme.

Les dogmes principaux de la religion de Zoroastre sont l'existence du Temps sans bornes, premier principe de tout, subsistant par lui-même et créateur de deux principes secondaires, Ormouzd et Ahrimane; le premier auteur de tout bien, le second source de tout mal (*). Chacun de ces deux principes a un pouvoir de création qu'il exerce dans des desseins opposés. Les bons génies, l'homme et les animaux utiles sont des créatures d'Ormouzd. Les mauvais génies, les animaux nuisibles ou venimeux sont créés par Ahrimane. Les agents d'Ormouzd cherchent à conserver le monde et l'espèce humaine que l'armée d'Ahrimane s'efforce sans cesse de détruire. La lumière est l'emblème d'Ormouzd, et les ténèbres sont le symbole d'Ahrimane. Le monde que nous habitons est le théâtre des luttes de ces deux principes opposés; de là le mélange de bien et de mal que nous avons sous les yeux.

Le monde est peuplé de génies et d'intelligences, créatures d'Ormouzd et d'Ahrimane, et sans cesse occupés à amener la victoire du principe auquel ils appartiennent.

« Les êtres raisonnables produits
« par le bon principe sont intimement
« liés, tant les génies que les hommes,
« à une substance spirituelle qui est
« désignée sous le nom de *Férouher* (**).
« Les animaux n'ont ni âme ni fé-

(*) Un grand nombre de sectateurs de Zoroastre considèrent Ormouzd et Ahrimane comme des premiers principes existant par eux-mêmes, et ne reconnaissent pas le Temps sans bornes.

(**) Voyez ci-devant, pag. 44 et la planche 16.

« rouher. Le férouher est distingué de l'intelligence et des autres facultés de l'âme. Il est, suivant Anquetil, le principe des sensations. Ces substances spirituelles existaient longtemps avant la création des hommes; elles s'unissent à l'homme au moment de la naissance, et le quittent à la mort. Elles combattent les mauvais génies produits par Ahrimane, et sont la cause de la conservation des êtres. Le férouher, après la mort, demeure uni à l'âme et à l'intelligence, et subit un jugement qui décide de son sort (*). »

Après le passage de M. de Sacy qu'on vient de lire, le même auteur ajoute : « Il serait peut-être difficile de concilier parfaitement tout ce que les Perses disent de ces substances spirituelles, et l'on peut croire qu'ils ont ajouté beaucoup de fables à l'idée que Zoroastre s'en était formée. »

Après la mort, l'homme est heureux ou malheureux, suivant la conduite qu'il a tenue pendant sa vie. Mais à la fin, tous les êtres de la création, hommes et génies, sans en excepter Ahrimane lui-même, se convertiront à la loi d'Ormouzd; et les méchants, purifiés par le feu de l'enfer, partageront avec les justes un bonheur éternel qui sera précédé de la résurrection des corps.

Nous avons exposé les dogmes principaux de la religion d'Ormouzd. Zoroastre, suivant toute apparence, n'y fit que de légers changements. La réforme de ce philosophe porta beaucoup plus sur le culte extérieur, sur la liturgie, sur les purifications, sur la loi civile et morale, sur les animaux purs et impurs, et enfin, sur des points de discipline. Une grande partie de ces dispositions ont été évidemment empruntées à la loi de Moïse. Il faut cependant remarquer que, dans la religion de Zoroastre, le jeûne, loin d'être méritoire, n'est pas même permis. Le sectateur d'Ormouzd doit se bien nourrir, parce que le corps vigoureux

rend l'âme plus forte pour résister aux mauvais génies. D'ailleurs l'homme, n'éprouvant aucun besoin, lit la parole divine avec plus d'attention, et a plus de courage pour faire de bonnes œuvres. La loi de Zoroastre prescrit l'usage des ablutions, le payement de la dîme, le respect envers les prêtres, la pratique de la prière et de l'aumône, la destruction des insectes, des reptiles et des bêtes venimeuses ou malfaisantes, l'horreur du vice, et surtout du mensonge, un des plus grands péchés dont l'homme puisse se rendre coupable.

Le mariage est un devoir pour le sectateur d'Ormouzd; *celui qui n'est point marié est au-dessous de tout*, dit la loi. L'union la plus méritoire est celle qui a lieu entre parents. Peut-être le précepte de Zoroastre avait-il pour but d'empêcher les alliances avec des infidèles et de conserver le bien dans les mêmes familles, sans autoriser toutefois les mariages entre parents au premier degré. Mais, quoi qu'il en soit, nous voyons qu'à toutes les époques, il y a eu en Perse des mariages entre frères et sœurs, mères et fils, pères et filles. Ces unions monstrueuses, d'abord assez rares, et seulement tolérées, devinrent ensuite tellement fréquentes, que les auteurs de l'antiquité, les historiens musulmans, plusieurs Pères de l'Église, et notamment saint Jean Chrysostôme (*), en font un grave sujet de reproche contre les adorateurs d'Ormouzd (**).

(*) Le saint archevêque remarque que les mariages dont nous parlons n'étaient point une exception, mais un usage généralement reçu par tous les Perses, et qui était moins l'effet de la passion que d'un faux jugement. Voy. *S. Joannis Chrysostomi Opp.*, t. I, p. 334 A; t. X, p. 573 A, et *passim* de la nouvelle édition donnée par M. Théobald Fix. Un passage des *Spuria* (t. III, p. 957 de la même édition) prouve que le christianisme avait apporté un changement salutaire dans les mœurs des Perses.

(**) Beausobre, dans son *Histoire du manichéisme*, essaye de laver les sectateurs de Zoroastre de cette imputation odieuse; mais il n'apporte aucune raison solide à l'appui

(*) Voy. de Sacy, *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, p. 267 et 268.

Les cérémonies funèbres sont encore actuellement à peu près semblables à ce qu'elles étaient dans l'antiquité. A Surate et à Bombay, les Parsis exposent les corps morts sur la plate-forme de tours rondes, d'environ onze pieds de hauteur, situées hors des villes et loin des habitations. Les oiseaux carnassiers, qui se tiennent toujours en grand nombre autour de ces hideux cimetières, dévorent toute la chair des cadavres, et les os sont jetés ensuite dans une espèce de puits creusé à cet effet au milieu de la plate-forme.

Du temps de Chardin, les Guèbres avaient, à environ une demi-lieue d'Ispahan, un cimetière dont l'illustre voyageur donne la description suivante : « C'est, dit-il, une tour ronde « qui est faite de grosses pierres de « taille; elle a environ trente-cinq pieds « de haut et quatre-vingt-dix pieds de « diamètre, sans porte et sans entrée. « Cette tour a au dedans un degré fait « de hautes marches attachées contre « le mur en tournant. Quand ils portent un mort dans ce tombeau, trois « ou quatre de leurs prêtres montent « avec des échelles sur le haut du mur, « tirent le cadavre avec une corde, et « le font descendre le long de ce degré « qui est cent fois plus dangereux et « plus difficile qu'une échelle, n'y ayant « rien à quoi on puisse se tenir; car « ce ne sont que des pierres fichées « dans le mur, à trois ou quatre pieds « l'une de l'autre, non pas en ligne « droite, mais en tournant, et qui « n'ont pas plus de neuf pouces d'assiette. Il y a une manière de fosse « au milieu, que je vis remplie d'ossements et de guenilles. Ils couchent « les morts tout habillés sur un petit « lit fait d'un matelas et d'un coussin. « Ils les rangent tout autour contre

de son opinion, et on pourrait prouver qu'aujourd'hui encore si les Guèbres ou Parsis établis en Perse et dans l'Inde s'abstiennent de ces unions abominables et n'autorisent les mariages qu'entre parents au deuxième degré, c'est uniquement parce qu'ils redoutent l'indignation des musulmans et des chrétiens au milieu desquels ils vivent.

« le mur, si serrés qu'ils se touchent
« les uns les autres, sans distinction
« d'âge, de sexe ou de qualité; et ils
« les étendent sur le dos, les bras croisés sur l'estomac, contre le menton;
« les jambes croisées l'une sur l'autre,
« et le visage découvert. On met proche
« du mort, à son chevet, des bouteilles
« de vin, des grenades, des coupes de
« faïence, un couteau et d'autres utensiles, chacun selon ses moyens.
« Quand il n'y a point de place pour
« un mort, ils en font une, en tirant
« les corps les plus consumés dans cette
« fosse, que j'ai dit être au milieu du
« cimetière. Je crois avoir déjà remarqué que la sécheresse de l'air de Perse,
« et surtout d'Ispahan, est si grande
« qu'il consume les cadavres en peu de
« temps, et qu'il en empêche l'infestation. J'ai fait divers tours dans ce sépulcre, et j'admire qu'il n'y sentit
« point mauvais. J'y vis des corps encore frais, il n'y avait rien de gâté
« aux mains et aux pieds qui étaient
« nus; mais le visage l'était beaucoup,
« à cause que les corbeaux qui rempissent le cimetière, et qui sont
« par centaines aux environs, se jettent d'abord sur cette partie. »

Dans l'antiquité, les corps des rois et des princes n'étaient pas livrés aux animaux carnassiers; mais on les déposait dans des tombeaux creusés dans le roc. Aucun corps n'était enterré, car les sectateurs de Zoroastre regardaient comme un grand crime de souiller la terre, pour laquelle ils avaient une grande vénération, en la forçant de recevoir dans son sein des cadavres d'hommes ou d'animaux.

Quoique les Parsis aient conservé fidèlement et sans altération notable la religion enseignée à leurs ancêtres par Zoroastre, cependant ils y ont introduit quelques pratiques et dispositions superstitieuses qui n'existaient certainement pas autrefois. C'est surtout dans le culte du feu que ces additions sont plus nombreuses et plus frappantes. On ne trouverait pas aujourd'hui un seul forgeron parmi les Parsis et les Guèbres établis dans l'Inde et en Perse, parce que les gens qui

suivent cette profession sont exposés à éteindre le feu ou à le souiller par l'introduction de divers corps étrangers réputés impurs. Il est bien évident que la défense d'exercer une profession aussi indispensable que celle de forgeron date d'une époque où les sectateurs de Zoroastre ne formaient déjà plus un corps de nation, et où ils pouvaient demander à des personnes étrangères à leur croyance les travaux dont ils éprouvaient de la répugnance à se charger eux-mêmes.

Tandis que Zoroastre travaillait à la réformation du culte établi, Gouschtasp employa tour à tour la persuasion et la violence pour répandre la nouvelle doctrine dans ses États. Il fit bâtir plusieurs temples du feu, dont un surtout, élevé à Balkh, près du palais, était remarquable par le luxe de l'architecture et des ornements. A côté de ce temple, Zoroastre planta un cyprès, apporté, disait-il, du paradis. Sur cet arbre, il grava de sa main des paroles dont le sens était : « Gouschtasp a embrassé la véritable religion. »

Il exigea en même temps que Gouschtasp élevât autour du cyprès un pavillon de marbre carré et couvert d'un dôme. Ce pavillon, rayonnant d'or, d'argent et de pierreries, coûta des sommes immenses. Sur l'une des faces, était répétée l'inscription de l'arbre; sur le côté opposé, se trouvaient les images de Djemschid et d'Afridoun. Ce pavillon fut appelé *Minou*, c'est-à-dire *céleste*. Tous les Iraniens étaient tenus de le visiter.

Gouschtasp s'occupa ensuite de faire transcrire le Zend-Avesta sur des peaux de bœuf. Un exemplaire de ce livre fut déposé dans la chapelle *Minou*, et l'autre dans un édifice construit exprès à Istakhar. Les temples consacrés au nouveau culte possédaient tous une copie du texte sacré, et un édit royal en ordonnait l'étude au peuple, surtout aux grands de l'État et aux sages.

Gouschtasp, très-zélé pour la nouvelle réforme, voulut forcer Ardjas, roi du Touran, à l'adopter; et sur le refus de ce prince, qui lui répondit en l'engageant à retourner à l'ancienne

religion des Perses, il lui déclara la guerre. Les deux armées, fortes chacune de trois cent mille hommes, en vinrent aux mains dans une vaste plaine, sur la rive droite du Djihoun. Le prince Zérir fut tué par le fils d'Ardjas. Isfendiar, fils de Gouschtasp, vengea la mort de son oncle. Les Iraniens remportèrent sur les Touraniens une victoire complète.

A peine délivré de ces ennemis redoutables, Gouschtasp, sur un simple soupçon, fit enfermer Isfendiar. Ardjas, informé de sa conduite, en profita pour attaquer le Khorasan. Il prit et saccagea la ville de Balkh. Zoroastre et tous les prêtres attachés à sa réforme furent massacrés. Le principal temple du feu fut détruit. Gouschtasp s'occupa aussitôt de réunir une armée, et, suivant le conseil de ses ministres, il fit mettre Isfendiar en liberté, et lui promit d'abdiquer en sa faveur, s'il parvenait à rejeter les ennemis au delà du Djihoun. La présence d'Isfendiar ralluma le courage des soldats iraniens, et un grand nombre d'hommes qui avaient refusé de combattre sous d'autres généraux, coururent se ranger d'eux-mêmes autour de la bannière du prince. Isfendiar, profitant de l'ardeur de ses troupes, attaqua Ardjas avec impétuosité, et le força à repasser précipitamment le Djihoun.

Gouschtasp reçut Isfendiar avec les plus grandes démonstrations de joie; mais il refusa d'abdiquer en sa faveur, sous prétexte qu'un héros tel que lui ne devait point monter sur le trône tant que ses sœurs gémissaient dans la captivité. Il voulait parler des princesses prises par Ardjas au sac de Balkh et traînées en captivité. Isfendiar choisit dans toute l'armée un corps de douze mille cavaliers et un pareil nombre de fantassins, donna à un lieutenant le commandement de ces forces; et pour lui, déguisé en marchand, il se rendit à la cour d'Ardjas. Il se présenta devant ce monarque, et lui dit que fuyant la tyrannie de Gouschtasp, il s'était retiré dans le Touran, et demandait la permission de vendre des marchandises dans ce royaume.

Ardjasp fit au prétendu marchand et à ses compagnons un accueil favorable. Isfendiar ayant gagné la confiance d'Ardjasp, l'invita avec les principaux seigneurs de la cour à un repas dans les environs de la ville. Ardjasp accepta; mais, à peine arrivé à l'endroit convenu, il se vit entouré avec sa suite par les troupes iraniennes placées en embuscade. Isfendiar tua de sa propre main le roi du Touran; et après avoir remis à son lieutenant les princesses ses sœurs, il marcha avec une partie de l'armée contre des princes indiens, vassaux révoltés de Gouschtasp, qu'il voulait contraindre à rentrer dans le devoir et à embrasser la réforme de Zoroastre. Cette expédition heureusement terminée, il retourna en Perse. Gouschtasp et toute la cour sortirent d'Istakhar pour aller à sa rencontre; mais toutes ces démonstrations étaient loin d'être sincères, et Gouschtasp chercha encore à éluder la promesse qu'il avait faite. Il se plaignit amèrement de l'indifférence que Roustam témoignait pour la famille royale, du refus qu'il avait fait d'adopter la nouvelle réforme religieuse, et montra le désir de voir abaisser la puissance d'un vassal qui pouvait devenir redoutable. Isfendiar eut beau représenter à son père tous les droits de Roustam à la reconnaissance des Iraniens, la puissance qu'il exerçait sur ses vassaux, et même sur les autres habitants de la Perse, accoutumés à respecter son courage et ses talents militaires, Gouschtasp resta inflexible, et lui dit qu'il ne voulait résigner la couronne de Perse que lorsqu'il la posséderait lui-même tout entière. Isfendiar obéit à regret aux ordres de son père, et se mit en marche pour le Zaboulistan, à la tête de dix mille cavaliers. Roustam, dont la vigilance ne pouvait être mise en défaut, réunit un corps de quinze mille cavaliers, s'avança à la rencontre d'Isfendiar, et eut avec lui plusieurs conférences dans lesquelles le jeune prince l'engagea à aller trouver Gouschtasp à Istakhar, et à lui présenter des excuses. Roustam, faisant alors l'énumération des immenses ser-

vices qu'il avait rendus à la monarchie, et rappelant toute l'ingratitude de Gouschtasp, refusa d'obéir aux ordres du prince. La discussion s'étant ensuite envenimée, Roustam et Isfendiar en vinrent à un combat singulier. La lutte fut terrible. Les deux champions, grièvement blessés, se retirèrent, et convinrent de se retrouver en présence l'un de l'autre trois jours plus tard. Zal, père de Roustam, sachant que la vie de son fils était en danger, eut recours à la protection du simorg. L'oiseau monstrueux parut aussitôt, tira du corps de Roustam huit flèches énormes, et ayant couvert le héros avec ses ailes, le guérit promptement de ses blessures. Il lui donna ensuite une flèche magique, faite du bois d'un arbre planté le jour même de la naissance d'Isfendiar, et auquel était attachée la vie de ce prince. Il ordonna à Roustam de tirer cette flèche contre l'œil droit d'Isfendiar, lui annonçant que l'analogie céleste et l'attraction puissante qui existait entre l'arbre et Isfendiar la rendraient mortelle.

Le troisième jour, Roustam, après avoir employé inutilement tous les moyens de conciliation, recommença le combat, et décochant le trait fatal, atteignit dans l'œil droit Isfendiar, qui tomba à la renverse sur son cheval. Roustam courut au secours du prince, et gémit en pensant au destin cruel qui l'avait forcé de combattre un héros accompli comme Isfendiar. Ce prince éclata d'abord en reproches contre Gouschtasp; puis il recommanda à l'amitié de Roustam le jeune Bahman, son fils. « Servez-lui de père, dit-il, veillez à son éducation, et rendez-le digne de monter sur le trône de ses ancêtres; car, dès sa naissance, les devins m'ont assuré qu'il régnerait un jour sur l'Iran. »

Roustam fit embaumer le corps d'Isfendiar, qui fut ensuite porté à Istakhar en grande pompe. Gouschtasp, plein de regrets d'avoir causé la mort de son fils, exécuta religieusement les dernières dispositions de ce prince infortuné, et laissa le jeune Bahman auprès de Roustam, qui acheva son éducation.

Au bout de six ans, Gouschtasp rappela ce jeune prince, qui partit de Nimrouz pour se rendre à Istakhar.

Vers cette époque, le roi du Touran conçut le projet d'envahir de nouveau l'Iran. Aussitôt Gouschtasp marcha à sa rencontre, remporte sur lui une grande victoire, et le contraint à retourner dans son royaume. La paix étant conclue, Gouschtasp abdiqua la couronne en faveur de Bahman, et, à l'exemple de Lohrasp, il se retira dans une maison qu'il avait fait bâtir aux environs de Schiraz.

BAHMAN surnommé ARDSCHIR DIRAZDEST.

(Son règne fut de 112 ans.)

Bahman est plus connu des historiens persans sous le nom d'*Ardschir Dirazdest* ou *Ardschir* (*) *Longue-main*, soit parce qu'il avait les bras démesurément longs, ou parce qu'il était un roi puissant. Ce prince fut un des monarques les plus sages qui aient régné sur la Perse. Il envoyait dans toutes les provinces de son empire des agents secrets chargés de lui rendre compte de la conduite des gouverneurs, auxquels il décernait des récompenses ou infligeait des punitions, suivant la conduite qu'ils avaient tenue.

Vers le commencement du règne de Bahman, Roustam fut tué en trahison par un de ses frères appelé *Schagad*. Cet homme ayant engagé Roustam à une conférence sur les terres du roi de Caboul, le fit tomber dans une fosse profonde hérissée de pieux aigus. Il était jaloux de Roustam, et n'osant pas l'attaquer ouvertement, il avait imaginé ce lâche moyen pour lui donner la mort. Roustam, quoique mortellement blessé, se dégagait de la fosse, et ayant découvert la perfidie de *Schagad* à la joie qui éclatait sur son visage, il le tua d'un coup de flèche dans le cœur. Au même instant des cavaliers, mis en embuscade par le perfide *Schagad*, massacrèrent Roustam et toutes les personnes de sa suite.

(*) *Ardschir* est la forme persane moderne du nom d'*Artaxerxès*.

Après la mort de Roustam, Bahman, oubliant tout ce qu'il devait à la mémoire de ce héros, entra dans le Zaboulistan à la tête d'une armée considérable. Il voulait, disait-il, venger le sang de son père; mais c'était un prétexte sous lequel il cachait le dessein ambitieux de s'emparer des États de la famille de Zal. Féramourz, qui avait succédé à Roustam, marcha contre Bahman avec une armée considérable; mais il fut vaincu et tué dans la bataille. Quand Bahman eut réduit sous son obéissance les États qui avaient appartenu à Roustam, il retourna en triomphe à Istakhar.

Cette expédition terminée, Bahman s'occupa de reculer encore les limites de son royaume. Quelques auteurs disent qu'il priva le fils de Nabuchodonosor de son gouvernement de Babylone, et le remplaça par Coresch, sous lequel les Juifs furent traités avec douceur. Ce changement dans le sort des Juifs fut la suite d'un ordre formel de Bahman, dont l'épouse favorite était Juive.

Bahman n'avait que deux enfants, un fils appelé *Sassan*, et une fille du nom de *Houmaï*. Sur la fin de son règne, il épousa celle-ci et la désigna pour lui succéder sur le trône de Perse. *Sassan*, irrité de cette injustice, se sauva déguisé et passa aux Indes. Peu après l'évasion de ce prince, Bahman mourut, et *Houmaï*, grosse de six mois, fut déclarée reine de Perse.

HOUMAÏ.

(Le règne de cette princesse dura 32 ans.)

Houmaï venait à peine de monter sur le trône, quand elle accoucha d'un enfant mâle d'une merveilleuse beauté. Les astrologues chargés de tirer l'horoscope du petit prince déclarèrent qu'il serait fort malheureux et attirerait de grandes calamités sur sa patrie. Ils engagèrent, en conséquence, *Houmaï* à le faire périr. Cette princesse ne pouvant se décider à prendre une résolution aussi cruelle, et voulant toutefois éviter à la Perse les maux dont ce pays était menacé, si l'enfant devenait

jamais roi, elle le plaça dans une petite caisse de bois avec une grande quantité de pierres précieuses, et le fit exposer sur l'Euphrate. Un pauvre meunier ayant vu la caisse qui flottait sur l'eau, la prit, et l'ayant ouverte, il y vit avec surprise un enfant d'une beauté ravissante. Les pierreries qu'on avait jetées dans la caisse lui firent penser que cet enfant appartenait à des parents riches, qui, forcés de l'exposer, avaient voulu engager, par l'espoir d'une récompense, les personnes qui le trouveraient à ne ménager aucun sacrifice pour son éducation. Le meunier appela son fils adoptif *Darab*, parce qu'il avait été conservé par les eaux (*).

Darab étant devenu homme, suivit la carrière des armes, pour laquelle il avait un penchant décidé. Le général sous lequel il servait parla de lui à la reine Houmaï, dans des termes si flatteurs, que cette princesse voulut absolument qu'on l'aménât en sa présence. Dès qu'elle le vit, elle éprouva pour lui une tendresse irrésistible, et s'étant informée du lieu de sa naissance et du nom de ses parents, elle découvrit qu'il était son fils; la déposition du meunier ne lui laissa d'ailleurs aucun doute à cet égard.

Houmaï, qui depuis longtemps était dégoûtée des fatigues et des inquiétudes du pouvoir souverain, abdiqua en faveur de Darab, et se retira dans une solitude où elle passa les dernières années de sa vie.

DARAB 1^{er}.

(Son règne fut de 10 ans.)

Dans les commencements de son règne, Darab fut obligé de soutenir contre Philippe, roi de Macédoine (Faïlakous de Roum), une guerre que l'impéritie de ses généraux rendit d'abord funeste à la Perse. Darab s'étant ensuite décidé à prendre

lui-même le commandement de ses troupes, obtint bientôt de grands avantages sur Philippe, obligea ce prince à lui payer un tribut annuel de mille œufs d'or pur et à lui donner sa fille en mariage. Il n'avait encore passé qu'un jour et une nuit avec cette princesse, lorsque, ne pouvant supporter l'odeur de son haleine, qui était très-forte, il la renvoya à son père, quoi qu'elle fût grosse.

Darab fit bâtir, dans la province de Perse, une ville à laquelle il donna son nom (*). Ce prince, aussi brave que juste, fut regretté par tous ses sujets.

DARAB II.

(Son règne fut de 8 ans.)

Autant Darab I^{er} était beau et vertueux, autant son fils Darab II était laid et plein de vices. Sa cruauté et son avarice le firent bientôt détester de ses sujets. Peu de temps après être monté sur le trône, il envoya des ambassadeurs en Macédoine, pour réclamer le tribut que Philippe s'était engagé à payer au roi de Perse. Philippe était mort, et Alexandre, fils de la princesse que Darab avait renvoyée, et petit-fils de Philippe, était alors roi de Macédoine. Ce prince répondit aux ambassadeurs de Darab que l'oiseau qui pondait les œufs d'or était allé dans un autre monde. Darab, outré de cette réponse, envoya de nouveaux ambassadeurs en Macédoine, chargés de remettre à Alexandre un mail, une boule et un sac plein de grains de sésame. Le mail et la boule signifiaient qu'Alexandre n'était encore qu'un jeune homme capable seulement de s'occuper de choses futiles. Le sésame voulait dire qu'il lui serait aussi difficile de compter les soldats perses que les grains de sésame contenus dans le sac. Alexandre répondit à ce message : « Je garde la boule et le mail comme l'emblème de ma puissance; car je jetterai au loin la puissance de votre maître, comme, avec un mail, je lance une boule à une

(*) Le mot *dar* signifie entre autres choses en persan *gardant, conservant*, et *ab* veut dire *eau*. Les auteurs orientaux proposent d'autres étymologies du nom de *Darab*, toutes aussi mauvaises que celle-ci.

(*) Darabguerd, c'est-à-dire *ville de Darab*.

grande distance. Quant à votre nombreuse armée, vous allez voir le sort que je lui réserve ; » et aussitôt il prit une poule qui mangea tous les grains de sésame en présence des ambassadeurs, auxquels il remit pour Darab un melon amer. « Le goût de ce fruit, leur dit-il, pourra faire pressentir à votre maître l'amertume du sort que je lui réserve. »

Après avoir réduit quelques villes de la Grèce qui refusaient de se soumettre, Alexandre passa en Perse avec une armée nombreuse et composée de soldats braves et aguerris. Les Perses, fatigués de la tyrannie de Darab, et reconnaissant d'ailleurs dans Alexandre, le fils de leur ancien roi-Darab I^{er}, ne lui opposèrent qu'une faible résistance (*). Darab II, battu en Syrie, sur les bords de l'Euphrate et près d'Istakhar, se retira du côté du Kerman. Alexandre l'ayant joint, lui livra une cinquième et dernière bataille. Darab, obligé de fuir avec une suite peu nombreuse, fut poignardé par deux de ses ministres, qui allèrent ensuite vers Alexandre et lui racontèrent ce qu'ils avaient fait, espérant recevoir du prince macédonien une grande récompense. Alexandre se fit aussitôt conduire à l'endroit où était Darab. Ce monarque, quoique près de rendre le dernier soupir, eut encore la force de supplier Alexandre de le venger de ses meurtriers, d'épouser sa fille Rouschnac, et de ne pas mettre un étranger sur le trône de Perse. Le prince macédonien respecta les dernières volontés de ce malheureux roi, et fit pendre immé-

diatement ses meurtriers. Le corps de Darab fut porté à Istakhar, où on lui fit de magnifiques obsèques. Après s'être acquitté de ces pieux devoirs, Alexandre épousa à Istakhar la princesse Rouschnac.

La conquête de la Perse étant achevée, Alexandre marcha vers l'Inde, et entra dans le royaume d'un prince appelé *Keid*, qu'il fit engager à se soumettre. Keid déclara qu'il était prêt à renoncer à son pouvoir, et même à la vie, si Alexandre l'exigeait. « J'enverrai à votre maître, dit-il en s'adressant à l'ambassadeur macédonien, ma fille qui est fort belle, une coupe de rubis qui se remplit d'elle-même sans qu'on y verse rien, un philosophe très-savant, et un médecin si habile, qu'il serait capable de ressusciter les morts. » Alexandre, satisfait de ces riches présents, n'entreprit rien contre Keid. Il attaqua ensuite un roi indien appelé *Pour*. Après l'avoir tué et s'être emparé de son royaume, il marcha contre l'empereur de la Chine, qui se rendit dans le camp des Grecs à la faveur d'un déguisement; découvert et conduit devant Alexandre, le monarque macédonien lui demanda comment il avait pu hasarder une pareille démarche. « J'étais curieux de voir et vous et votre armée, dit l'empereur; je ne pouvais rien redouter pour moi, car je savais que je n'étais pas un objet de crainte pour Alexandre : d'ailleurs, si vous me faisiez tuer, aussitôt mes sujets placeraient sur le trône un nouveau chef. Mais je n'ai nulle frayeur, Alexandre ne peut pas blâmer ma conduite, puisque j'ai voulu seulement obtenir son amitié. » L'empereur s'étant engagé à payer un tribut, retourna dans sa capitale, et trois jours après, il reparut avec une armée nombreuse. Alexandre craignant une trahison, fit ranger ses troupes en bataille. Alors, l'empereur de la Chine et ses ministres descendirent de cheval. Le prince macédonien demanda au monarque chinois pour quel motif il avait rassemblé des forces si considérables. « J'ai voulu, lui dit l'empereur, vous montrer mon armée, pour que vous

(*) Tel est le conte à l'abri duquel les historiens persans musulmans placent leur vanité nationale. Ne pouvant nier les conquêtes d'Alexandre, dont la tradition s'est conservée jusqu'à nos jours dans l'Orient, ils adoptent le héros macédonien pour souverain légitime, et lui attribuent des exploits ridicules et imaginaires. Chez les auteurs qui suivent la religion de Zoroastre, la haine est plus forte que l'amour-propre, et ils nous apprennent qu'Alexandre brûle en enfer pour avoir condamné au feu le livre de leur loi.

passiez voir que, si je désire la paix, ce n'est pas par impossibilité de faire la guerre. Mais, j'ai consulté les astres; les cieux vous protègent et je ne fais point la guerre contre eux. » Alexandre, satisfait de cette réponse, n'exigea aucun tribut de l'empereur de la Chine et se contenta de son amitié.

Les astrologues avaient prédit qu'avant de mourir, Alexandre serait assis sur un sol de fer, et aurait au-dessus de sa tête un ciel d'or. Un jour, non loin de Babylone, il éprouva un grand saignement de nez; un officier qui était près de lui, ôta sa cotte de mailles, et l'étendit à terre pour que le roi pût s'asseoir dessus; et il plaça un bouclier d'or au-dessus de sa tête, afin de le garantir du soleil. Aussitôt Alexandre s'écria : « La prédiction des astrologues est accomplie; je ne fais plus partie des vivants. Hélas! faut-il que la plante soit moissonnée au printemps, comme le fruit mûr de l'automne! » Il écrivit à sa mère pour lui annoncer que bientôt il quitterait cette terre. Il demandait que les aumônes qui seraient faites à l'occasion de sa mort, fussent distribuées à des personnes qui n'eussent jamais connu les misères de ce monde. Sa mère chercha, mais en vain, des gens parfaitement heureux. Tous avaient eu leur part des maux et des chagrins de la vie. Tous avaient perdu des êtres qu'ils aimaient. La mère d'Alexandre trouva dans cette vérité, comme son fils l'avait voulu, quelque adoucissement à la perte qu'elle venait de faire. Elle reconnut que la douleur est le triste partage de l'humanité.

Alexandre mourut âgé de trente-six ans, après un règne de douze ans. Son corps fut embaumé et envoyé en Grèce.

Les historiens persans mettent sur le compte d'Alexandre un grand nombre d'anecdotes qu'il serait trop long de rapporter. Nous en choisirons quelques-unes qui suffiront pour faire juger des autres.

Un chef ennemi fut un jour amené devant Alexandre qui le fit mettre en liberté. Un des courtisans lui dit : « Si

j'étais à votre place, je ne montrerais pas à cet homme tant de bonté. — C'est précisément parce que je ne suis pas vous, lui dit Alexandre, que je l'ai épargné. Je pardonne à mes ennemis, parce que je trouve du plaisir à faire le bien, et que je n'en ai aucun à être cruel. »

Il dégrada un jour un officier, et lui donna un emploi inférieur à celui qu'il avait. Peu de temps après, il lui demanda comment il se trouvait de ses nouvelles fonctions. « Ce n'est pas, répondit l'officier, la position qui donne de l'importance à l'homme, mais l'homme qui en donne à l'emploi. » Alexandre fut tellement satisfait de cette réponse, qu'il rendit à celui qui l'avait faite, sa première position.

Comme on lui demandait un jour la raison pour laquelle il honorait plus son maître Aristote que son père : « Mon père, répondit-il, m'a amené du ciel sur la terre; par les leçons de mon maître, je suis remonté de la terre au ciel. »

HISTOIRE DE PERSE SOUS LES SÉLÉUCIDES ET LES ARSACIDES.

Nous avons vu plus haut (*) comment Alexandre devint paisible possesseur de toute la monarchie perse. A la mort de ce conquérant, les généraux macédoniens, après avoir choisi Ariée, son frère naturel, pour lui succéder, se retirèrent dans leurs gouvernements, soumis en apparence au souverain qu'ils venaient d'élire; mais bientôt, dédaignant la feinte, ils se déclarèrent rois des pays dont ils avaient le commandement. Séleucus, surnommé *Nicator* à cause du grand nombre de batailles qu'il avait gagnées, devint maître de l'empire perse et de toute l'Asie, à l'exception de la Célésyrie, de l'Arabie et de la Palestine. Il prit le titre de roi de Syrie, que conservèrent ses successeurs, appelés dans l'histoire *Séleucides*.

Séleucus monta sur le trône l'an 312 avant Jésus-Christ. La Perse lui resta

(*) Ci-devant p. 219.

soumise, ainsi qu'à Antiochus Soter, son fils; mais l'an 256 avant Jésus-Christ, Arsace, seigneur parthe ou bactrien, se révolta contre Agathocès, lieutenant d'Antiochus Théos, successeur d'Antiochus Soter, et fonda l'empire si connu des Parthes ou des Arsacides.

Avant de commencer l'histoire des princes de la famille d'Arsace, nous ferons remarquer qu'il n'existe pas de différence réelle entre l'empire des Parthes et celui des Perses, comme l'établissent un grand nombre d'auteurs. Les Parthes, il est vrai, appartenaient à la race scythe, suivant le témoignage des anciens; mais ce peuple peu nombreux, puisqu'il n'habitait qu'une seule contrée de la Perse, n'aurait jamais pu fournir à lui seul ces armées que les Arsacides employèrent, suivant les circonstances, à la défense du territoire, ou à faire des irruptions chez leurs voisins. Les provinces qui constituaient en réalité l'ancien empire perse, bientôt réunies sous le sceptre des Arsacides, envoyèrent leurs habitants servir dans les armées de ces princes. Il serait donc peu exact d'attribuer à des différences de race et d'habitudes les victoires que les Parthes remportèrent sur leurs ennemis. Nous pensons qu'il ne faut voir dans l'avènement des Arsacides, et plus tard dans celui des Sassanides, qu'un simple changement de dynastie. Ces révolutions avaient sans doute pour résultat de placer au premier rang dans la monarchie, les provinces et les tribus auxquelles appartenaient les souverains régnants; mais le peuple et l'armée considérés en masse étaient toujours les mêmes.

Les auteurs grecs et latins qui ont écrit l'histoire de l'empire des Parthes, contents de faire connaître les événements auxquels les Romains se trouvent mêlés, n'apprennent que peu de détails sur tous les autres, et les chroniqueurs persans, loin de suppléer cette lacune, n'indiquent pas même exactement les noms des successeurs d'Arsace. Nous allons donner la suite de ces rois, d'abord d'après les sources

grecques et latines, puis d'après les auteurs orientaux, comme nous l'avons fait jusqu'à présent pour les autres parties de l'histoire de Perse; mais nous serons obligé de nous borner à l'indication des dates et des noms propres. Pour étendre notre cadre, il aurait fallu y faire entrer des faits qui appartiennent bien plutôt à l'histoire des empereurs qu'à celle des Arsacides.

Il y a, dit Malcolm dans son *Histoire de Perse*, depuis la mort d'Alexandre jusqu'au règne d'Artaxerxès, près de cinq siècles, et la totalité de cette ère si longue peut être considérée comme une lacune dans l'histoire orientale. Cependant, lorsque nous nous reportons aux écrits des auteurs romains, nous trouvons que cette période abonde en événements dont la nation la plus fière se tiendrait honorée, et que ces monarques parthes, dont on ne peut aujourd'hui retrouver les noms dans leur propre pays, ont été les seuls souverains sur qui les armes de Rome, parvenue au plus haut degré de sa puissance, n'aient pu faire aucune impression durable. C'est, au reste, à la nature de leur pays et à leur manière de faire la guerre qu'ils durent ces avantages fréquents sur les légions disciplinées des Romains. La frontière que le royaume des Parthes présentait à l'empire romain s'étendait depuis la mer Caspienne jusqu'au golfe Persique. Elle est composée de vastes déserts, de montagnes hautes et stériles, et de larges et rapides torrents. Dans toutes les directions, les légions romaines trouvaient le pays dévasté. On se battait, non contre une armée, mais contre la faim et la soif; et la méthode qu'avait le guerrier perse de décocher une flèche mortelle contre l'ennemi, dont son cheval au galop l'éloignait rapidement, peut être regardée comme le symbole du système de guerre au moyen duquel la nation parvint durant cette période à maintenir son indépendance. Ce système était approprié au pays, à l'homme et au vigoureux et léger animal sur lequel il était monté. Le succès en était si sûr, que les plus braves vété-

rans de Rome élevaient quelques mur-mures quand leurs chefs parlaient d'une guerre contre les Parthes. »

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE DES
ARSACIDES D'APRÈS LES AUTEURS GRECS
ET LATINS.

(An 256 avant J. C.) Arsace se ré-volte contre Antiochus *Théos*, et fonde un empire dans la province de Parthie. Il meurt des suites d'une blessure reçue en combattant, et laisse la cou-ronne à son frère Tiridate.

En montant sur le trône (an 253 avant J. C.), TIRIDATE quitta son nom pour prendre celui d'*Arsace*. Il fut d'abord battu par les troupes de Séleucus Callinicus, fils et successeur d'Antiochus *Théos*, et obligé de quitter la Parthie. Mais il y rentra ensuite, et s'empara même de l'Hyrcanie. Il mourut en 217 avant J. C.

ARTABAN I^{er}, son fils, lui succéda. Ce prince gouverna ses États avec gloire, et mourut la vingtième année de son règne. Il eut pour successeur son fils Phriapatius, qui régna quinze ans.

PHRAHATE, fils de Phriapatius, suc-céda à son père (an 181 avant J. C.). Il soumit les Mardes, et mourut bien-tôt après cette glorieuse expédition.

MITHRIDATE I^{er}, frère de Phrahate, monta ensuite sur le trône (an 178 avant J. C.). Ce roi soumit la Bac-triane, la Perse, la Médie, l'Élymaïde, ainsi que plusieurs autres provinces, et fit même une expédition dans les Indes. Il mourut après avoir régné environ trente-sept ans.

PHRAHATE, fils de Mithridate, suc-céda à son père (an 136 avant J. C.). Il fut tué dans une expédition contre les Scythes, l'an 128 avant J. C.

ARTABAN II, son oncle et son suc-cesseur, eut le même sort.

MITHRIDATE II, fils d'Artaban II, prit alors la couronne (an 124 avant J. C.). Ce prince mérita le surnom de *Grand* par sa sagesse autant que par ses victoires.

MNASKIRÈS, fils de Phrahate I^{er}, succéda à son oncle Mithridate II (an 87

avant J. C.) Il soumit Sinatroekès, fils de Mithridate I^{er}, qui voulait lui ravir la couronne. Les guerres civiles, qui désolèrent alors l'empire des Arsacides, réduisirent le pays à un tel état de fai-blesse, que les Arméniens faisaient impunément des incursions dans les provinces parthes, voisines de leurs frontières. Mnaskirès mourut dans un âge fort avancé, l'an 77 avant J. C.

SINATROCKÈS fut son successeur. Ce-lui-ci, qui était extrêmement âgé, as-socia à l'empire son fils Phrahate III. Après la mort de Sinatroekès, Phra-hate III régna seul (an 69 avant J. C.). Ce prince contracta une alliance avec les Romains. Il mourut l'an 61 avant J. C., empoisonné par ses fils.

MITHRIDATE III, fils de Phrahate III (an 60 avant J. C.), avait contribué à la mort de son père. A peine sur le trône, il exila son frère Orode, qui conspirait contre lui. Son caractère cruel le rendit bientôt odieux à ses su-jets qui le chassèrent et rappelèrent Orode. Celui-ci, devenu maître de la personne de Mithridate, le fit mettre à mort l'an 54 avant J. C.

ORODE signala son avènement par la défaite si fameuse de Crassus et la des-truction des légions romaines sous les ordres de ce général. Bientôt après il fit une irruption dans la Syrie, d'où il fut chassé par Cassius. L'année sui-vante (60 avant J. C.), il envoya dans ce pays son fils Pacore, qui n'y obtint pas de grands succès. Plusieurs années après cette expédition, Pacore fut défait et tué par Ventidius. Orode mourut étranglé par son fils Phrahate, l'an 37 avant J. C.

PHRAHATE IV, profitant de la lutte d'Antoine et d'Auguste, envahit l'Ar-ménie et la Médie. Devenu odieux à ses sujets, il fut chassé; mais il re-couvra la couronne par le secours des Scythes. Il fut étouffé, l'an 4 de J. C., par son fils PHRAHATACKS, qui tomba bientôt lui-même sous les coups d'O-rode, second du nom. Celui-ci ne jouit que bien peu de temps du fruit de son crime, et, au bout de quelques mois, il fut assassiné.

VONONÈS, fils de Phrahate IV, qui

était en otage à Rome, fut demandé par les Parthes pour occuper le trône de son père (an 6 de J. C.). Ayant conservé les mœurs romaines, il se rendit odieux à ses sujets, qui offrirent la couronne à Artaban, roi des Scythes, et du sang des Arsacides du côté de sa mère. Après une guerre qui dura environ deux ans, Vononès fut obligé de se retirer, laissant la couronne à Artaban.

ARTABAN III (an 15 de J. C.), tranquille possesseur de l'empire des Parthes, mit son fils Orode sur le trône d'Arménie. Tibère, redoutant les envahissements des Parthes, envoya Germanicus contre Orode. Le général romain chassa celui-ci, et mit un autre prince sur le trône d'Arménie. Artaban III mourut l'an 43 de J. C., après avoir désigné Bardanès, son second fils, pour lui succéder.

BARDANÈS fut bientôt détrôné par Gotarzès, son frère aîné; mais celui-ci s'étant rendu odieux à ses sujets par sa cruauté, fut obligé de céder de nouveau la couronne à Bardanès. Ce dernier étant mort l'an 47 de J. C., eut pour successeur Gotarzès, qui laissa lui-même la couronne à Vononès II, prince de la famille royale, l'an 51 de J. C.

VOLOGÈSE I^{er}, fils de Vononès, monta sur le trône l'an 52 de J. C., après le règne très-court de son père. Il envahit l'Arménie, et renouvela les anciens traités avec le sénat de Rome. Sa mort arriva l'an 90 de J. C.

PACORE, son fils aîné, lui succéda. Il régna dix-sept ans, et laissa la couronne à son frère Chosroès, qui attira sur le royaume des Parthes les armes de Trajan.

VOLOGÈSE II, fils de Chosroès, monta sur le trône l'an 134 de J. C., et mourut en 188. Ce prince fit la guerre aux Romains, qui battirent plusieurs fois ses troupes. Monnésès, déclaré roi par les Parthes, régna à la place de Vologèse, qui recouvra plus tard la couronne. Vologèse II eut pour successeur Vologèse III, son fils.

ARTABAN IV (an 214 de J. C.) fit la guerre aux Romains, et les obligea

à conclure avec lui une paix honorable; mais il perdit dans cette lutte ses meilleures troupes. Un Perse, d'une naissance peu illustre, et appelé *Artaxerxès* ou *Artaxarès*, crut que le moment était venu de reprendre sur les Parthes la suprématie dont les Perses avaient été dépouillés. Artaban, instruit de cette révolte, marcha avec toutes ses forces contre Artaxerxès, qui avait une armée à peu près égale en nombre à celle de son rival. Après un combat acharné, la victoire se déclara pour les Perses. Artaban fut fait prisonnier et mis à mort par l'ordre d'Artaxerxès. Ainsi finit l'empire des Parthes, après avoir duré presque cinq siècles.

La race des Arsacides ne fut pas éteinte dans la personne d'Artaban. Une branche de cette famille continua à régner sur l'Arménie jusque vers le milieu du sixième siècle de notre ère.

HISTOIRE DE PERSE SOUS LES SÉLÉUCIDES ET LES ARSACIDES D'APRÈS LES AUTEURS ORIENTAUX.

Les historiens persans rapportent qu'Alexandre laissa un fils appelé *Askanderous*, lequel se livra aux sciences sous la direction d'Aristote, et ne voulut point succéder au trône de son père. Alexandre, qui connaissait les dispositions d'Askanderous, partagea avant de mourir son empire d'Asie en trente provinces, dont il nomma gouverneurs les princes du pays ou des généraux grecs. Tous ces chefs étaient soumis aux Séleucides, héritiers de la puissance macédonienne en Asie. Après quatre-vingts ans de dissensions occasionnées par la conduite tyrannique des descendants de Séleucus, les troubles qui augmentaient dans l'Iran favorisèrent les projets d'un seigneur de l'Irak-Adjémi appelé *Aschc*, ou *Arsch* et aussi *Arschac*: celui-ci annonça qu'il avait en son pouvoir l'étendard royal des anciens rois de Perse (*), qu'un de ses aïeux, descendant de Gouschtasp, avait sauvé à l'époque où Darab fut vaincu par Alexandre.

(*) Cet étendard était le tablier de cuir de Carch. Voyez p. 223, col. 2.

Aschc disait encore que le bonheur qu'il avait de posséder le drapeau royal d'Afridoun prouvait que le ciel voulait se servir de lui pour rétablir l'ancienne monarchie des Perses. Cette opinion, soutenue par les astrologues, contribua beaucoup à faire réussir les desseins ambitieux d'Aschc. Lorsque ce chef fut à la tête d'un parti considérable, il secoua le joug des Séleucides, soumit tout l'Irak-Adjémi, prit le titre de roi de l'Iran, et choisit pour capitale la ville de Rei. Les chefs du Fars, de l'Aderbidjan, du Mazenderan et du Khouzistan, le reconnurent pour suzerain, et s'engagèrent à le soutenir contre les Séleucides, à la condition de ne jamais payer de tribut ni à lui ni à ses successeurs. Aschc consolida sa puissance, fit respecter son autorité dans tout l'Iran, résista aux attaques des Séleucides, et, après quinze ans de règne, laissa la couronne à son fils Gouderz I^{er}, appelé *Aschc II* par plusieurs auteurs.

SCHAPOUR, fils de Gouderz, fut surnommé le *grand roi*, parce qu'il reconquit sur les Grecs les trésors des anciens monarques perses, et les fit porter à Suse et à Persépolis. Il occupa le trône pendant quinze ans, et eut pour successeur son petit-fils Bahram I^{er}, dont le règne fut de onze ans. Balasch, qui lui succéda, conserva la couronne le même nombre d'années.

FIROUZ I^{er} fut tout à la fois un prince brave et pacifique. Un jour, étant à la chasse, il découvrit une caverne dans laquelle Afridoun avait enterré des quantités prodigieuses d'or et d'argent. Firouz employa ces richesses à payer les troupes. Il régna dix-neuf ans et laissa le trône à son frère

NARSI, qui ajouta une partie de la Tartarie à l'empire des Arsacides. Son règne dura quatorze ans, après lesquels il transmit la couronne à son neveu

FIROUZ II, qui fut massacré par ses sujets après un règne de vingt-sept ans. On lui attribue la fondation de la ville de Madain, qui devint par la suite la capitale du royaume.

BALASCH II, fils de Firouz II, régna douze ans.

ARDAYAN I^{er} conserva la couronne pendant treize ans. On ignore la durée du règne d'Aschc III, son successeur.

CHOSROES II, fils d'Aschc III, occupa le trône pendant douze ans. C'est sous le règne de ce prince que les historiens orientaux placent la naissance de J. C.

BALASCH III, son fils ou son petit-fils, lui succéda. On ignore la durée de son règne.

GOUDERZ conserva la couronne pendant vingt-neuf ans.

NARSI II, fils de Gouderz, soumit le Khorasan et régna vingt ans.

NARSI III, son fils, qui lui succéda, étendit ses conquêtes. Il passa dix ans sur le trône.

ARDAYAN II eut un long règne. Du temps de ce prince, le polythéisme se répandit dans l'Orient.

ARDAYAN III, fils et successeur d'Ardayan II, fut le dernier souverain de la dynastie des Arsacides, ou, comme disent les Orientaux, des *Aschganides*. Nous allons rapporter les principales circonstances de la révolution qui, suivant les historiens persans, lui fit perdre la couronne et la vie.

On a vu, dans l'histoire des rois Caïaniens (*), que Bahman avait disposé du trône d'Istakhar en faveur de Houmaï, sa fille, au préjudice de Sassan. Ce prince quitta la Perse, et se retira aux Indes, où il vécut dans une condition obscure. Ses descendants continuèrent d'habiter la même contrée pendant six siècles, après lesquels un prince de cette branche caïanienne, appelé aussi *Sassan*, quitta les Indes, et alla s'établir dans la province de Perse. Il s'attacha au service de Babec, gouverneur du pays, et intendant de tous les temples du feu qui existaient dans l'empire. Babec, enchanté de l'esprit et des dehors séduisants du jeune Sassan, le choisit pour intendant de ses troupeaux et de ses terres. Une nuit, Babec vit en songe trois ministres de la religion

(*) Ci-devant page 271.

de Zoroastre qui adoraient Sassan, lui annonçant qu'il serait la souche d'une dynastie nouvelle. Babec appela aussitôt le jeune prince, qui, pressé de questions, lui fit connaître son origine royale. Babec plaça aussitôt Sassan dans son palais, et lui fit épouser une de ses filles. De cette union naquit un fils que Babec appela *Ardschir*, surnom de Bahman. Le jeune Ardschir, doué du plus heureux naturel, reçut une excellente éducation. A l'âge de vingt ans, il se faisait remarquer par son adresse et son courage dans les tournois. La renommée d'Ardschir parvint bientôt à la cour d'Ardavan III, lequel, curieux de voir ce jeune homme, écrivit à Babec en le priant de l'envoyer à Reï. Ardschir continua ses études et ses exercices militaires avec les princes fils d'Ardavan. Un jour qu'ils étaient tous ensemble à la chasse, Ardschir et Bahman, fils aîné d'Ardavan, se mirent à la poursuite d'une bête qui fut percée par Ardschir. Bahman prétendit l'avoir tuée. Ardschir repoussa avec chaleur les prétentions de Bahman, et s'attira la haine d'Ardavan, qui l'éloigna de ses fils et le nomma inspecteur des écuries royales.

Peu de temps après, Babec mourut sans laisser d'enfants mâles, et Ardavan donna le commandement de la province de Fars à Bahman. Mais à peine ce prince était-il parti, qu'Ardavan, craignant son ambition, s'adressa aux astrologues, pour savoir s'il ne devait point lui ôter le commandement dont il venait de l'investir. Les astrologues répondirent qu'il n'avait rien à craindre de Bahman; mais qu'ils avaient découvert, au moyen de leur art, qu'il y avait à Reï un étranger né sous une heureuse étoile, lequel causerait la ruine des successeurs d'Aschc. Cette prédiction causa une grande frayeur à Ardavan, qui porta bientôt ses soupçons sur Ardschir. Il cherchait les moyens de se débarrasser de lui; mais il en fut empêché par une jeune femme de son harem appelée *Gulnare*, et chargée de la garde de son trésor et de ses bijoux.

Depuis quelque temps, Gulnare en-

treténait une intelligence secrète avec Ardschir. Elle l'informa des desseins d'Ardavan. Ardschir, plein de reconnaissance, jura à Gulnare qu'il la prendrait pour épouse, et l'engagea à le suivre; ils se déguisèrent l'un et l'autre, et sortirent de Reï emportant les joyaux les plus précieux d'Ardavan. Ardschir gagna la province de Perse, où la tyrannie du prince Bahman causait un mécontentement général, augmenté encore par le souvenir des vertus de Babec. Profitant de la disposition des esprits, il excita un soulèvement, fit connaître ses droits au trône, et se présenta devant Istakhar avec une armée d'environ cinquante mille hommes. Le prince Bahman ayant marché à sa rencontre fut complètement défait, et se sauva à Reï grièvement blessé. Ardschir entra dans Istakhar aux acclamations de tout le peuple, et prit aussitôt le titre de roi. Plusieurs vassaux de la couronne, et quelques gouverneurs de province, irrités de la tyrannie d'Ardavan et de ses ministres, se déclarèrent pour Ardschir. La lutte entre les deux compétiteurs dura douze ans. Après ce temps, Ardavan et deux de ses fils furent faits prisonniers dans une grande bataille : Ardschir ordonna de tuer Ardavan, et les deux princes furent enfermés dans un château; quant à Bahman, il se retira aux Indes.

HISTOIRE DE PERSE SOUS LA DYNASTIE DES
SAMANIDES D'APRÈS LES AUTEURS GRECS
ET LATINS.

Artaxerxès ou Artaxarès, qui détrôna Artaban, était fils d'un homme de basse condition appelé *Pabec*, et qui exerçait le métier de cordonnier. Un jour un officier du nom de *Sassan*, traversant le pays des Cadusiens, alla loger chez Pabec. Celui-ci, très-versé dans l'astrologie, découvrit, au moyen de cet art, que de Sassan naîtrait un fils qui deviendrait illustre dans le monde. Pabec désirait vivement faire entrer Sassan dans sa famille; mais n'ayant aucune parenté à lui donner en

mariage, il engagea sa femme à s'attacher à cet étranger. De cette union bizarre et criminelle naquit Artaxerxès. Dans la suite, celui-ci étant devenu souverain de toute la Perse, il s'éleva une grande contestation entre Pabec et Sassan, qui tous deux revendiquaient la gloire de lui imposer leur nom. Il fut décidé par une espèce de transaction, qu'Artaxerxès serait appelé *fils de Pabec, de la race de Sassan*. Artaxerxès, doué d'une grande bravoure, d'un caractère entreprenant, et très-adroit dans tous les exercices du corps, conçut le projet de secouer le joug des rois arsacides. Étant parvenu à faire révolter ses compatriotes, il battit les Parthes, tua Artaban, et prit le titre de *roi des rois* l'an 226 de J. C.

A peine affermi sur le trône, il s'occupa de rendre à l'empire des Perses son ancienne splendeur. Il fit de grands préparatifs de guerre, et déclara aux Romains que tous les pays qu'ils occupaient dans l'Asie Mineure avaient toujours été gouvernés par des satrapes perses, depuis Cyrus jusqu'à Darius, et qu'il leur demandait l'héritage de ses ancêtres. Alexandre Sévère, alors empereur, désirait conserver la paix; il engagea Artaxerxès à éviter une lutte dont le succès était incertain, et à craindre les armées romaines qui avaient si souvent triomphé des Perses. Artaxerxès ne tenant aucun compte de ces représentations, attaqua sans différer les positions fortifiées que les Romains occupaient sur l'Euphrate, et subjuga plusieurs provinces voisines de ce fleuve. Alexandre Sévère fit alors lever une armée et marcha vers la Mésopotamie. Arrivé à Antioche, il députa à Artaxerxès des ambassadeurs chargés de lui offrir la paix. Le monarque perse ne voulut pas les recevoir, et ayant choisi quatre cents hommes d'une taille élevée, il les envoya vers Alexandre Sévère, montés sur des chevaux magnifiques, avec de riches habits et de fort belles armes. Ces singuliers ambassadeurs, introduits en présence de l'empereur, lui dirent qu'il eût à céder au grand roi la Syrie et l'Asie Mineure, anciennes li-

mites de l'empire des Perses. Alexandre Sévère, irrité de tant de hauteur, fit arrêter ces envoyés et les relégua en Phrygie, où il leur donna des terres. Renonçant alors aux négociations, il entra dans la Mésopotamie et recouvra cette province presque sans coup férir. Les événements qui suivirent cette expédition sont rapportés d'une manière tellement différente par les auteurs qui les ont écrits, que nous croyons inutile de les rapporter.

Dès qu'Alexandre Sévère fut de retour à Rome, Artaxerxès, profitant de son absence, reprit toutes les provinces que les Romains lui avaient enlevées. Ce prince mourut après avoir régné quinze ans moins deux mois.

SAPOR, fils d'Artaxerxès (an 241 de J. C.), continua la guerre contre les Romains. L'empereur Gordien s'étant rendu en Syrie, marcha contre ce roi à la tête d'une armée considérable, et força les Perses à se retirer dans leur patrie. Il poursuivait ses succès lorsqu'un officier de ses gardes, appelé *Philippe*, l'assassina pour s'emparer de l'autorité souveraine. Philippe fit la paix avec Sapor, et lui abandonna la Mésopotamie et l'Arménie, qu'il reprit ensuite contre sa parole, pour ne point déplaire au sénat de Rome qui avait blâmé cette cession. Aussitôt après le départ de l'armée romaine, les Perses recommencèrent leurs incursions, et s'avancèrent jusqu'à la ville d'Édesse, qu'ils assiégèrent. L'empereur Valérien, instruit de ces fâcheuses nouvelles, courut au secours des provinces envahies; mais soit témérité, soit perfidie d'un de ses généraux, il se trouva dans un endroit où ni le courage ni la discipline de ses soldats ne purent l'empêcher de tomber entre les mains des Perses. Après cet événement, Sapor remporta de grands avantages sur les Romains; mais il fut vaincu dans la suite par Odenat, roi de Palmyre, l'époux de la courageuse Zénobie. Ce prince lui enleva ses bagages et toutes ses concubines.

Sapor rentra dans ses États; mais aigri par l'échec qu'il avait reçu, la cruauté naturelle de son caractère

augmenta encore. Il fit massacrer dans sa retraite un grand nombre de prisonniers romains, et loin de consentir à remettre en liberté l'empereur Valérien, il traitait cet illustre vieillard de la manière la plus indigne, jusqu'à lui poser le pied sur le cou pour monter à cheval. Enfin, suivant quelques auteurs, après l'avoir retenu longtemps prisonnier, il le fit écorcher vif. Depuis cette époque, la gloire de Sapor déclina de plus en plus. Odenat, encouragé par sa première victoire, fit des incursions dans les provinces frontières de la Perse, et s'avança même deux fois jusque sur les bords du Tigre. Après sa mort, Zénobie continua cette guerre, qu'elle fut ensuite obligée d'interrompre pour se défendre contre l'empereur Aurélien. Sapor, délivré de sa redoutable ennemie, attaqua plusieurs peuples barbares voisins de ses États. Il mourut après un règne de trente et un ans.

HORMISDAS ou HORMISDATE, fils de Sapor, monta sur le trône l'an 272 de J. C. Il ne régna qu'un an et dix jours, et laissa la couronne à son fils Vararane I^{er} qui régna trois ans.

VARARANE II, fils du précédent, se disposait à envahir les provinces romaines (an 276 de J. C.), lorsque l'empereur Probus marcha en personne contre lui. Vararane effrayé envoya des ambassadeurs à Probus, qui les reçut avec hauteur, et consentit cependant à leur accorder la paix. Probus ayant appris quelque temps après que le monarque perse songeait de nouveau à attaquer l'empire, résolut de le prévenir. Il était en marche, lorsque ses soldats le massacrèrent. Carus, son successeur, avait pénétré jusqu'à Ctésiphon sans trouver de résistance, quand il mourut. L'armée romaine se remit alors en route pour l'Italie, sous la conduite de Dioclétien. Vararane, débarrassé de la présence de ses ennemis, s'occupa de fortifier les frontières de son royaume. Il se disposait même à faire une nouvelle incursion sur les terres de l'empire romain, lorsque tout à coup Dioclétien parut en Arménie avec une armée considérable.

Vararane effrayé n'osa pas sortir de ses États, et il mourut bientôt après. Il avait régné dix-sept ans.

VARARANE III, son fils, lui succéda (an 293 de J. C.). « Ce prince, dit Agathias, fut surnommé *Segansaa*, non sans raison, et en vertu d'une ancienne coutume. Quand les rois de Perse ont réduit sous leur obéissance quelque nation voisine, ils ne tuent pas les vaincus, mais, après leur avoir imposé un tribut, ils leur laissent toute liberté d'habiter et de cultiver le pays, mais ils mettent à mort les chefs de la nation, et prennent pour leurs fils le titre de prince de la nation vaincue. Vararane II ayant donc soumis la nation des *Segestains*, son fils fut appelé *Segansaa*, c'est-à-dire *roi des Segestains*. »

NARSÈS, qui succéda à Vararane (an 294 de J. C.), régna sept ans et cinq mois. Ce prince, vaincu dans deux batailles par Galère, qui pénétra jusqu'au delà du Tigre, finit par surprendre les Romains et les tailla en pièces. Galère lui-même ne se sauva qu'à grand-peine. Ayant obtenu de l'empereur Dioclétien une seconde armée, il remporta sur les Perses une victoire complète. Narsès, blessé dans l'action, se retira, avec les débris de ses troupes, sur des montagnes escarpées. Ses bagages et ses trésors, ainsi que ses femmes, ses enfants, ses sœurs et ses concubines, tombèrent au pouvoir des Romains, auxquels il fut obligé de céder cinq provinces pour obtenir la paix. Galère lui rendit sa femme; mais ses sœurs, ses concubines et plusieurs autres personnages de distinction, furent conduits à Rome pour orner le triomphe du vainqueur. Narsès, rongé de chagrin, ne survécut pas longtemps à ses désastres.

HORMISDAS ou HORMISDATE II (an 302 de J. C.) régna, comme son père, sept ans et quelques mois. Ce prince, qui était d'une santé très-faible, étant tombé malade, les grands du royaume appelèrent des mages, auxquels ils demandèrent si la reine, qui était alors enceinte, accoucherait d'un fils. Sur leur réponse affirmative, ces seigneurs

placèrent la tiare royale sur le sein de la reine, et prêtèrent serment de fidélité au fils d'Hormisdas qui n'était point encore né.

Le prince dont la reine accoucha (an 310 de J.C.) fut appelé *Sapor II*. Il devint un grand roi, et se proposa toujours de reconquérir sur les Romains les provinces qui avaient appartenu autrefois aux rois de Perse. Bien convaincu que son armée ne pouvait pas lutter à forces égales avec les troupes réglées des Romains, il engagea plusieurs nations barbares, dont le pays était situé près des provinces romaines, à y faire des incursions. Ce prince étendit son empire sur plusieurs contrées au nord et à l'est de ses États; il augmenta ses revenus par une bonne administration, disciplina ses troupes, et montra toujours un grand respect pour la constitution civile et ecclésiastique de la Perse. Cette conduite, résultat de ses convictions ou de sa politique, l'amena à persécuter les chrétiens. Cependant Constantin lui ayant écrit en leur faveur, il se montra moins cruel.

Ce prince, après avoir fait de grands préparatifs de guerre, réclama de Constantin les provinces que celui-ci possédait dans l'Asie Mineure. L'empereur romain, quoique déjà âgé, se disposait à marcher en personne contre les Perses, lorsqu'il mourut. Sapor, profitant des troubles qui suivirent cet événement, s'empara de tout le pays qu'il réclamait. Constance marcha aussitôt contre lui avec une armée. Les circonstances de cette guerre sont rapportées d'une manière contradictoire par les différents historiens qui les ont écrites; il paraît cependant assez probable que les Romains eurent toujours l'avantage dans les batailles rangées, tandis que les Perses furent vainqueurs dans les combats de cavalerie. Sapor mit inutilement tout en œuvre pour se rendre maître de Nisibe, dont il ne put toutefois s'emparer, ni par la force, ni par la ruse. Il y eut pendant cette campagne une attaque nocturne dans laquelle les Perses battirent d'abord les Romains;

mais ceux-ci étant ensuite revenus de leur trouble, repoussèrent les agresseurs, blessèrent dangereusement Sapor et tuèrent son fils.

Les deux souverains, fatigués d'une lutte qui traînait en longueur, laissèrent à leurs généraux le soin de conduire les opérations, et quittèrent le théâtre de la guerre. Sapor entreprit plusieurs expéditions contre des peuples barbares qu'il soumit à son empire, et conclut avec d'autres une paix solide. Il y eut vers cette même époque des propositions de paix échangées entre les Perses et les Romains; mais aucun des deux partis n'ayant voulu rabattre de ses prétentions, rien ne fut conclu.

Telle était la situation des deux puissances, lorsqu'un officier de l'armée romaine, appelé *Antonin*, se réfugia à la cour de Sapor pour quelque sujet de mécontentement. Le roi de Perse lui accorda bientôt la plus grande confiance, et par ses conseils, il marcha en toute hâte vers l'Euphrate pour entrer dans la Syrie, qui depuis plusieurs années n'avait éprouvé aucune invasion, et promettait ainsi une riche proie à la cupidité. Le général romain Ursinicus arrêta Sapor par des ouvrages qu'il fit élever sur les bords de l'Euphrate. Le roi de Perse ne pouvant pas forcer le passage, investit Amide. Cette ville fut emportée d'assaut après un siège de soixante et treize jours, dans lequel les Perses perdirent beaucoup de monde. Sapor fit pendre les officiers de la garnison, et réduisit les soldats en esclavage. Il entra ensuite dans la Mésopotamie, où il prit et ruina la ville de Singara. Il investit alors Varta, dont il fut obligé de lever le siège. Sur ces entrefaites, l'empereur Constance, qui avait passé l'Euphrate, essaya vainement de reprendre Bézabda, dont Sapor s'était rendu maître après quelques jours de siège et qu'il avait fortifiée. À la fin, ne pouvant plus tenir la campagne à cause des pluies et du manque de vivres, il se retira en Syrie, où il passa l'hiver.

Au printemps, Sapor réunit une armée nombreuse, mit des garnisons

dans les places fortes, et resta dans ses États, se tenant toujours sur la défensive. Bientôt après, l'empereur Constante mourut. A peine sur le trône, Julien, surnommé l'*Apostat*, son successeur, entreprit une nouvelle expédition contre les Perses. Il entra en Assyrie, se rendit maître d'un nombre considérable de villes et de châteaux, et pénétra jusqu'à Ctésiphon, dont il voulait entreprendre le siège. Ses généraux lui ayant représenté la difficulté qu'il éprouverait à s'emparer d'une place si forte par sa position, et au secours de laquelle le roi de Perse ne manquerait pas d'arriver avec toutes ses forces, il renonça à ce projet et continua sa marche, ayant auparavant mis le feu à sa flotte, qui était dans le Tigre. Le but qu'il avait en la détruisant était d'empêcher que les Perses ne s'en rendissent maîtres, et de pouvoir disposer des troupes qu'il aurait été obligé de laisser pour la garder. Peu d'instants après avoir donné cet ordre insensé, il reconnut la faute qu'il avait faite et voulut éteindre l'incendie, mais il était trop tard. Les Perses, instruits de cet événement, détruisirent tout ce qui se trouvait dans la campagne, afin de réduire par la disette l'armée romaine, qui ne pouvait plus tirer de vivres que du pays. Dans cette extrémité, Julien prit le chemin de la Corduène, où il espérait trouver de quoi nourrir ses troupes. Dans la route, les Romains, sans cesse harcelés par les Perses, eurent encore beaucoup à souffrir de la faim. Arrivés au lieu appelé *Maranga*, ils trouvèrent une armée perse très-considérable commandée par Méréne, général de la cavalerie, accompagné de deux fils de Sapor et de quelques grands seigneurs. Les troupes perses étaient armées de toutes pièces, et portaient des casques parfaitement semblables à une tête humaine; les yeux et les narines étaient percés de trous qui permettaient de voir et de respirer librement. On remarquait, dit Ammien-Marcelin, un corps de cavaliers armés de longues piques, et qui se tenaient immobiles comme s'ils avaient été atta-

chés sur leurs chevaux par des crochets d'airain. A côté de ceux-ci étaient des archers dont les flèches de roseau faisaient de très-dangereuses blessures; ensuite venaient des éléphants.

Les Romains commencèrent l'attaque, et après un combat long et opiniâtre, les Perses fléchirent. Les deux partis conclurent une trêve de trois jours; les hostilités recommencèrent ensuite. Dans une attaque des Perses, Julien s'étant imprudemment exposé sans cuirasse, fut blessé mortellement par une flèche tirée au hasard. Jovien, élu par les soldats à la place de Julien, se vit obligé, pour sauver les débris de l'armée romaine, d'accepter la paix, en cédant à Sapor cinq provinces avec les villes de Nisibe et de Singara.

Après avoir conclu ce traité de paix si avantageux, Sapor fit une expédition dans la Tartarie et dans les Indes. Jovien étant mort environ huit mois après son avènement, Sapor, au mépris de la foi jurée, entra sur les terres de l'empire, pénétra dans l'Arménie, et tua Arsace qui en était roi. L'arrivée d'un général romain le força de rentrer dans ses États. Ce fut alors qu'il transféra à Ctésiphon, ancienne capitale des Parthes, le siège de la monarchie. La position de cette ville l'aurait sans doute fait choisir depuis longtemps pour capitale aux princes sassanides, s'ils n'avaient pas craint de mécontenter les habitants de la province de Perse, qu'ils avaient intérêt à ménager. Cette translation fut le dernier acte important de la vie de Sapor, qui mourut bientôt après. Il avait régné 70 ans, autant qu'il avait vécu.

SAPOR II eut pour successeur Artaxerxès II (an 380 de J. C.), qui, suivant quelques auteurs, était son frère, et suivant d'autres, son fils. Ce prince régna quatre ans, toujours en paix avec les Romains.

SAPOR III, son fils et son successeur (an 383 de J. C.), régna cinq ans. Nous ne savons rien touchant ce roi, sinon qu'il observa religieusement le traité de paix conclu par son aïeul avec les Romains.

VARARANE IV, fils et successeur du précédent, fut surnommé, comme nous l'apprend Agathias (*Kermasaa* (*Kermanschah*), c'est-à-dire *roi de la Carmanie*, parce qu'il avait eu sous son père le gouvernement de cette province. Il conserva la paix qui existait entre la Perse et les empereurs de Constantinople; c'est pour cette raison que les historiens grecs nous donnent si peu de détails sur son règne, qui cependant dura onze ans.

ISDIGERDÈS, qui succéda à Vararane (an 400 de J. C.), est incontestablement un des plus grands rois qui aient régné sur la Perse. A son lit de mort, Arcadius, empereur d'Orient, justement inquiet du sort de son fils Théodose II, encore au berceau, et redoutant surtout pour lui et pour l'empire les attaques des Perses, pria par son testament Isdigerdès d'accepter la tutelle de ce jeune enfant, et de prendre l'empire romain sous sa protection. A peine instruit des dernières volontés d'Arcadius, Isdigerdès envoya à Constantinople un de ses eunuques appelé *Antiochus*, homme d'une expérience consommée, pour surveiller l'éducation de Théodose. Il faisait déclarer en même temps au sénat que quiconque attaquerait son pupille l'aurait pour ennemi. Isdigerdès ne démentit jamais son généreux caractère, et, tant qu'il vécut, l'empire d'Orient, protégé par ce fidèle allié, jouit de la paix la plus profonde.

Isdigerdès, élevé dans la religion des mages, paraît n'avoir pas été d'abord favorable aux chrétiens; mais dans la suite un saint évêque appelé *Marithas*, ambassadeur de Théodose, lui inspira d'autres sentiments, et malgré l'opposition violente des mages, Isdigerdès permit aux chrétiens de bâtir des églises dans toute l'étendue de son empire. Ce grand roi mourut après avoir passé vingt et un ans sur le trône.

VARARANE V succéda (an 421 de J. C.) à son père Isdigerdès. Il marqua le commencement de son règne par une persécution contre les chrétiens. Un grand nombre de ceux-ci quittèrent la Perse, où ils n'avaient à attendre qu'une mort

cruelle, et se mirent en sûreté sur les terres de l'empire romain. Les mages, instruits de ce qui se passait, firent placer sur la frontière des gardes pour arrêter les fugitifs; cependant, malgré cette mesure, presque tous se sauvèrent. Vararane fit redemander ses sujets à Théodose II, qui, sachant bien le sort qui attendait ces infortunés, refusa de les lui rendre. Vararane usa de représailles : il garda des ouvriers que Théodose avait envoyés à Isdigerdès pour travailler aux mines d'or et d'argent de la Perse, et fit saisir toutes les propriétés des Romains qui se trouvaient dans ses États. Ce prince était plein de bravoure et d'activité, adroit à tous les exercices du corps, d'une force prodigieuse, et plus disposé à recourir à la voie des armes qu'aux négociations; aussi ces démêlés amenèrent-ils bientôt une guerre avec les Romains. Les Perses, commandés par Narsès, se mirent en campagne dès le printemps; mais ils rencontrèrent les Romains qui, non moins diligents qu'eux, s'étaient déjà avancés jusque dans l'Arzanène, l'une des cinq provinces en deçà du Tigre cédées à la Perse par Jovien. Là il y eut une grande bataille que Narsès perdit. Ce général voulant transporter le théâtre de la guerre dans une province romaine, gagna les plaines de la Mésopotamie, se dirigeant vers l'Euphrate; mais Ardaburius l'atteignit devant Nisibe. Narsès envoya alors délier ce général, lui demandant le jour et le lieu où ils pourraient terminer la guerre par une bataille décisive. Ardaburius lui répondit que les généraux romains n'étaient pas dans l'usage de concerter leurs opérations militaires avec les ennemis qu'ils avaient à combattre. Cependant l'armée ennemie reçut de nouvelles troupes, et Narsès ne pouvant plus tenir la campagne devant des forces bien supérieures aux siennes, s'enferma dans Nisibe, où il se défendit avec succès contre les Romains.

Vararane sachant que Nisibe était assiégée, résolut d'aller secourir lui-même cette place importante. Pour

couper la retraite à l'armée romaine, il envoya vers l'Euphrate une forte division de Sarrasins, ses alliés, et marcha de sa personne sur Nisibe. Les Sarrasins frappés, à ce qu'il paraît, d'une terreur panique, se jetèrent dans l'Euphrate, où un très-grand nombre d'entre eux trouvèrent la mort. Cependant Vararane s'approchait de Nisibe avec toutes les forces de la Perse, et Ardaburius, sentant bien qu'il ne pourrait pas lui résister, mit le feu à ses machines et se retira sur les terres de l'empire. Vararane mit aussitôt le siège devant Rhésène, nommée *Théodosiopolis* depuis que le grand Théodose l'avait réparée et fortifiée. Il usa de tous les moyens connus alors pour se rendre maître de la ville; mais n'ayant pu y réussir il se retira, après l'avoir tenue assiégée durant un mois entier.

La campagne suivante (an 422 de J. C.) ne fut pas heureuse pour Vararane. Un seigneur perse ayant appelé le plus brave d'entre les Romains à un combat singulier, Aréobinde courut aussitôt à lui, le renversa de cheval et le perça de sa lance. Cet échec d'amour-propre fut pour les Perses le signal de défaites assez importantes : Ardaburius surprit et tua en pièces plusieurs corps d'armée avec les généraux qui les commandaient; et les habitants de Nisibe étant sortis en armes pour se joindre à l'armée des Perses, furent enveloppés et détruits par les Romains. Toutefois ces batailles sanglantes étaient loin d'être aussi funestes aux Perses, qui trouvaient facilement à se recruter sur les lieux, qu'aux Romains obligés de faire venir des renforts de contrées extrêmement éloignées. Théodose, frappé du désavantage de cet état de choses, fit faire à Vararane des propositions de paix que ce prince semblait disposé à accepter; mais les *Immortels* s'y opposèrent. Nous avons déjà eu occasion de parler de ce corps qui existait en Perse depuis les premiers successeurs de Cyrus (*). Les soldats qui le composaient étaient tous des

hommes distingués par leur naissance, leurs richesses et leur courage. On les appelait *Immortels*, parce que leur nombre ne diminuait jamais. L'homme qui mourait était aussitôt remplacé par un autre. Ces Immortels, qui jouissaient d'une grande considération auprès des rois de Perse, engagèrent Vararane à n'accepter aucune proposition jusqu'à ce qu'ils eussent essayé encore une fois de vaincre les Romains. Ce prince consentit avec joie à ce qu'ils lui demandaient. Aussitôt les Immortels se partagèrent en deux corps, dont l'un attaqua de front les Romains, tandis que l'autre fit un détour pour les prendre en queue. Une sentinelle romaine, placée sur un endroit élevé, vit ce mouvement et se hâta d'en instruire son général. Celui-ci, averti à temps, attaqua les Immortels qui allaient se mettre en embuscade, et les tailla en pièces, puis, se jetant sur ceux qui attaquaient de front, il les défit entièrement.

La destruction d'un corps qui faisait l'orgueil et la principale force de la Perse, rendit Vararane plus traitable. Ce prince conclut pour cent ans la paix avec les Romains. Un des principaux articles portait que les rois de Perse permettraient à leurs sujets le libre exercice de la religion chrétienne. Cette clause fut très-mal observée. La persécution recommença presque aussitôt et continua pendant tout le règne de Vararane, mais avec beaucoup moins de fureur, car ce prince ne pouvait pas se défendre d'un sentiment involontaire de respect pour les chrétiens, depuis qu'il avait été témoin du fait que nous allons rapporter. Les Romains, quand ils entrèrent dans l'Arzanène, enlevèrent un grand nombre d'habitants de ce pays, et les traînèrent à la suite de l'armée. Ces infortunés furent ensuite conduits, au nombre de sept mille, dans la ville d'Amide, où ils se trouvèrent réduits à la plus affreuse misère. L'évêque Acace fit vendre avec l'autorisation de son clergé les ornements et jusqu'aux vases sacrés de l'église. Il racheta ensuite les prisonniers, leur donna des vêtements et les

(*) Voyez ci-devant page 117.

renvoya en Perse avec de l'argent pour faire le voyage. Les préventions de Vararane ne tinrent pas contre une si grande générosité. Ce prince voulant témoigner sa gratitude et son admiration au saint prélat, le fit prier de venir en Perse. Acace ayant reçu de Théodose l'ordre de céder aux désirs de Vararane, se rendit à la cour de ce roi, qui lui donna les plus grands témoignages de respect, et, à sa considération, accorda plusieurs grâces aux chrétiens. Si les bonnes dispositions de Vararane en faveur du christianisme restèrent presque sans effet, il faut en accuser les mages, très-influents sous les Sassanides, et animés de la haine la plus violente contre les chrétiens.

Vararane passa le reste de sa vie dans une paix profonde. Il mourut aimé et regretté de tous ses sujets, après un règne qui avait duré vingt ans.

ISDIGERDÈS II, fils de Vararane V, monta sur le trône en 441. Cette même année il arriva en Arménie une révolution qui intéresse l'histoire de Perse. Après avoir conclu la paix avec les Romains en 374, Sapor II s'était emparé d'une partie de l'Arménie. Ce royaume, bien que très-faible, existait cependant toujours. Les Arsacides, qui tiraient leur origine des rois parthes, avaient conservé à la faveur de leurs montagnes le titre de rois et la souveraineté de quelques provinces, malgré la puissance des Perses. Arsace, contemporain de Vararane V, avait laissé en mourant deux fils, Tigrane et Arsace, qu'il nomma héritiers de ses États; mais la part de Tigrane était quatre fois plus forte que celle d'Arsace. Celui-ci, mécontent de ce partage, implora le secours de l'empereur Théodose II. Tigrane, qui ne pouvait résister aux armées romaines, ne voulut cependant pas pour cela céder aux prétentions de son frère. Il fit à Isdigerdès une donation de tous ses États, et se retira en Perse, où il vécut en simple particulier. Arsace, de son côté, offrit son royaume à Théodose qui l'accepta; et, pour faire acte de souveraineté, il éleva, sur une colline si-

tuée à deux lieues des sources de l'Euphrate et du Tigre, une forteresse qu'il appela *Theodosiopolis*. Pendant que cette révolution s'accomplissait en Arménie, Isdigerdès était dans la Chorasane, occupé à soumettre des rebelles. A son retour, il se disposa à défendre le pays que Tigrane lui avait donné et à soutenir les prétentions élevées par Sapor sur l'Arménie entière. Théodose, instruit des préparatifs que faisait Isdigerdès, envoya en Asie Anatolius avec une armée. Lorsque ce général arriva en Mésopotamie, Isdigerdès avait déjà passé le Tigre et s'avancait contre les Romains. Les deux armées étant en présence, Anatolius, qui connaissait la générosité du roi de Perse, descendit de cheval et marcha seul à sa rencontre pour lui offrir la paix. Isdigerdès, flatté de la confiance que lui témoignait Anatolius, le reçut avec toute sorte d'égards; mais il refusa de régler les conditions de la paix dans un pays qui appartenait aux Romains. Il entra en Perse, et conclut avec Anatolius une trêve d'un an, pendant laquelle on régla les conditions de la paix. Il fut convenu que la partie de l'Arménie cédée par Tigrane appartenait à la Perse, et celle d'Arsace aux Romains, et qu'aucune des deux nations ne pourrait élever de places fortes sur les frontières. La partie de l'Arménie qui fut alors cédée aux Perses, prit le nom de *Persarménie*. Isdigerdès, qui avait publié des édits cruels contre les chrétiens, fit cesser la persécution à la prière de Théodose. Il mourut après un règne de dix-sept ans et quatre mois.

PÉROZÈS succéda (an 468 de J. C.) à son père Isdigerdès. Ce prince fit une expédition contre les Huns blancs, appelés *Ephthalites*, qui infestaient les frontières de son royaume. Il leva une armée considérable, et entra sur les terres de ces barbares qui se retirèrent dans des forêts et des défilés, dont ils gardèrent toutes les issues, après le passage de Pérozès. Celui-ci s'étant enfin aperçu qu'il s'était trop avancé, s'arrêta pour délibérer avec ses généraux sur le parti qu'il avait à

prendre. En même temps on vit arriver des envoyés du roi des Ephthalites, qui dirent à Pérozès, après lui avoir reproché sa témérité, que leur souverain s'engageait à lui laisser la vie ainsi qu'aux soldats de son armée, s'il voulait se prosterner devant lui, l'adorer comme son seigneur, et promettre avec serment de ne jamais faire la guerre aux Ephthalites. Pérozès consulta les mages qui étaient autour de sa personne, afin de savoir s'il pouvait accepter les propositions qui lui étaient offertes. Les mages répondirent qu'à l'égard du serment il pouvait en user comme bon lui semblerait; mais que pour ce qui était d'adorer le roi des Ephthalites, il fallait user de ruse et tromper ce roi. « L'usage, disaient-ils, étant d'adorer tous les matins le soleil levant, il faudra prendre ce moment-là pour aller trouver le roi des Ephthalites; vous vous jetterez alors à terre pour adorer le soleil, et vous éviterez ainsi la honte de vous prosterner devant votre ennemi. »

Pérozès se conforma aux avis des mages et prêta le serment qu'exigeait le roi des Ephthalites, heureux de pouvoir, par ce moyen, ramener en Perse sa personne et son armée. Bientôt, obéissant ses serments, il reentra en armes dans le pays des Ephthalites, qui taillèrent en pièces son armée. Pérozès lui-même fut tué dans cette expédition. Il avait régné vingt ans.

On rapporte qu'avant de mourir, il jeta loin de lui une perle d'une grande beauté, afin que par la suite personne ne pût s'en parer. Les Perses, toujours passionnés pour les fables et les légendes, firent sur ce précieux joyau le conte suivant, qui nous a été conservé par Procope :

« Il y avait, dit cet auteur, sur les bords du golfe Persique, un coquillage qui renfermait une perle d'une blancheur admirable et d'une grosseur extraordinaire. Près de là était un monstre marin qui prenait tant de plaisir à voir cette perle, que nuit et jour il suivait le poisson, attendant qu'il ouvrît sa coquille. Lorsque la faim pressait le monstre, il se jetait sur la première

proie qu'il rencontrait, puis aussitôt il retournait auprès du coquillage. Un pêcheur remarqua aussi cette perle. Il aurait bien voulu s'en emparer; mais la crainte du monstre marin l'empêchait de rien entreprendre. Il se contenta de rapporter à Pérozès le fait extraordinaire dont il avait été souvent témoin. Pérozès conçut aussitôt un violent désir de posséder la perle, et il n'oublia ni les flatteries ni les promesses pour engager le pêcheur à essayer de la conquérir. Ne pouvant plus résister aux instances du roi, le pêcheur lui dit : « Seigneur, les hommes aiment beaucoup l'argent, ils aiment encore mieux la vie; mais ils aiment leurs enfants par-dessus toute chose, et cette affection est si forte qu'elle fait tout entreprendre. J'espère vaincre le monstre marin, et vous rendre maître de la perle. Si je puis réussir, je serai riche pour toute ma vie; car je ne doute pas qu'étant le roi des rois, vous ne me donniez une magnifique récompense; mais, si je meurs, votre bonté vous portera à prendre soin de mes enfants. Ainsi, la mort même me sera utile. » Après avoir dit ces paroles, il alla vers le bord de la mer, et s'assit sur un rocher en attendant que le monstre marin s'éloignât de la perle pour chercher sa pâture. Ayant choisi le moment favorable, le pêcheur saisit la perle et se hâta de regagner le bord. Se voyant poursuivi, il jeta la perle à ceux qui l'attendaient sur le rivage, et fut bientôt dévoré par le monstre. Les gens qui reçurent la perle, la portèrent à Pérozès et lui racontèrent comment les choses s'étaient passées. »

Les fils de Pérozès, au nombre de trente, périrent avec leur père, à l'exception du dernier, appelé *Cabadès*, beaucoup trop jeune pour prendre part à l'expédition. Les Perses n'osant pas, dans les circonstances difficiles où se trouvait la monarchie, confier le gouvernement à un enfant sans expérience, placèrent sur le trône (an 482 de J. C.) Balas, frère de Pérozès. Ce prince, doué d'excellentes qualités, était dépourvu de talents militaires. Aussi les Perses firent-ils ré-

duits, pendant deux ans, à payer un tribut aux Ephthalites, et pendant deux autres années que dura encore le règne de Balas, ils n'opposèrent que peu de résistance à ces barbares. Balas mourut de chagrin, en voyant qu'il ne pouvait pas délivrer son pays du joug honteux des étrangers.

CABADÈS monta sur le trône à la mort de son oncle (an 485 de J. C.). Ce prince, plein de courage et passionné pour la guerre, vainquit les Ephthalites qui avaient fait une irruption dans la Perse, et parvint à soumettre ce peuple. Mais son caractère inflexible et son penchant pour la nouveauté le rendirent bientôt aussi redoutable à ses sujets qu'il l'avait été aux ennemis de la Perse. Il changea la constitution du royaume, abolit toutes les prérogatives dont la noblesse avait joui sous ses prédécesseurs et ordonna par un édit la communauté des femmes. La noblesse persane, lasse de tant d'infamies, se révolta. La onzième année de son règne, Cabadès fut jeté dans une prison, et les Perses élurent à sa place Zamasphès, frère de Pérozès. Aussitôt que celui-ci fut sur le trône (an 496 de J. C.), il délibéra avec les principaux seigneurs de la Perse, pour savoir à quel parti on s'arrêterait touchant Cabadès. Les membres de l'assemblée é mirent plusieurs opinions différentes; cependant la plupart étaient d'accord sur un point, c'est qu'il fallait conserver la vie à leur ancien roi. Alors un grand seigneur appelé *Gusanastadès*, qui était *chana-range*, ou général des troupes placées sur la frontière des Ephthalites, prenant un petit couteau dont les Perses se servaient pour rogner leurs ongles, dit : « Ce couteau suffirait pour arranger l'affaire sur laquelle nous délibérons; mais si vous différez, vingt mille hommes parfaitement armés ne pourront pas en venir à bout. » Néanmoins, presque tous les seigneurs perses ayant horreur de contribuer à la mort de celui qui avait été leur roi, il fut décidé que Cabadès serait enfermé dans une prison appelée le *château de l'Oubli*. Il était défendu, sous peine de

mort, de parler de ceux qui y étaient enfermés ou même de prononcer leur nom.

Cabadès ayant été jeté dans cette prison, Zamasphès s'occupa de réparer les maux que son prédécesseur avait faits à la Perse. Tandis qu'il travaillait ainsi à faire le bonheur de ses sujets, il survint une nouvelle révolution qui replongea la Perse dans un abîme de maux. La reine, femme de Cabadès, prenait un soin particulier de son époux pendant qu'il était en prison. Comme cette princesse était d'une très-grande beauté, le commandant du château de l'Oubli conçut pour elle une violente passion. Cabadès, instruit de l'amour de cet officier pour la reine, ordonna à celle-ci de se prêter à tous ses désirs. Alors la passion de cet homme étant devenue encore plus effrénée, il permit à la reine, qui l'en avait sollicité, d'entrer dans la prison et d'en sortir quand elle voudrait. Un grand seigneur perse appelé *Séosès*, ami intime de Cabadès, se tenait toujours dans les environs du château, cherchant une occasion de faire évader le prince. Il lui fit dire par la reine qu'il l'attendait avec des chevaux. A la nuit, Cabadès, ayant pris les habits de la reine, passa au milieu des gardes, qui, trompés par ce déguisement, le laissèrent aller. La fuite de Cabadès ne fut découverte que plusieurs jours après, et lorsque ce prince avait eu tout le temps nécessaire pour s'éloigner. Il arriva avec Séosès chez les Ephthalites, et ayant épousé la fille de leur roi, il entra en Perse à la tête d'une puissante armée. S'étant bientôt rendu maître de la personne de Zamasphès, il le jeta en prison après lui avoir fait crever les yeux, condamna à mort Gusanastadès, et donna sa charge à un Perse de la même famille et appelé *Adergudunbade*. Il créa pour Séosès la charge d'*adrastadaransalan*, c'est-à-dire, comme nous l'apprend Procope, *chef de tous les magistrats et de l'armée*, dignité dont personne ne fut revêtu dans la suite.

Cabadès se trouvant hors d'état de payer au roi des Ephthalites les sommes

que ce prince avait dépensées pour le replacer sur le trône, voulut faire un emprunt à l'empereur Anastase. Celui-ci n'étant pas disposé à épuiser ses finances pour secourir un ennemi redoutable, lui répondit par un refus. Aussitôt Cabadès irrité entra, sans aucune déclaration de guerre, sur les terres des Arméniens soumis aux Romains, et pénétra dans la Mésopotamie, jusqu'à la ville d'Amide, dont il commença le siège le 5 octobre 502. Les habitants, quoique surpris en pleine paix, lui opposèrent une vigoureuse résistance. Cabadès, désespérant de prendre la place, allait lever le siège, lorsque les Amidéniens, informés de sa résolution, commencèrent à railler les Perses du haut de leurs murailles, et quelques femmes de mauvaise vie se montrèrent aux assiégeants dans un état qui blessait la pudeur. Les mages ayant remarqué cette action, dirent à Cabadès qu'il ne devait pas lever le siège, parce que la conduite de ces femmes prouvait que les habitants d'Amide montreraient bientôt aux Perses tout ce qu'ils avaient de plus caché. Quelques jours après, un homme appartenant à l'armée assiégeante ayant découvert l'entrée d'un souterrain qui conduisait à une tour située dans la ville, surprit les gens qui gardaient cette tour; et Cabadès, faisant en même temps appliquer des échelles contre les murailles, ordonna une attaque générale que les Amidéniens repoussèrent d'abord; mais Cabadès, un cimeterre nu à la main, força les soldats de remonter à l'assaut, et en fit même tuer plusieurs qui refusaient d'obéir. La place fut emportée de la sorte, après quatre-vingts jours de siège.

Les Perses massacrèrent d'abord un grand nombre d'habitants; mais ensuite Cabadès étant entré dans la ville, un prêtre fort âgé lui représenta avec courage qu'il était indigne d'un roi de tuer ainsi des vaincus. Cabadès, tout en colère, lui dit : « Mais pourquoi m'avez-vous résisté? — C'est, lui répondit le vieillard, parce que Dieu voulait que vous fussiez redevable de

la possession d'Amide à votre courage, et non pas à notre volonté. » Cabadès, apaisé par ces paroles, fit cesser le carnage; mais la ville fut pillée, et on vendit les habitants comme esclaves. En se retirant, Cabadès laissa à Amide une garnison de mille hommes, avec un commandant perse appelé *Glone*.

Dès que l'empereur Anastase fut informé que Cabadès avait mis le siège devant Amide, il fit partir de Constantinople une armée de cinquante-deux mille hommes sous le commandement des plus habiles généraux. Lorsque ces forces passèrent l'Euphrate, la ville d'Amide était déjà prise, et Cabadès se trouvait campé près de Nisibe. Ce prince ayant su que les généraux romains avaient partagé l'armée en plusieurs corps, attaqua une de ces divisions et la détruisit entièrement. Informé en même temps que les Huns avaient fait une irruption dans son royaume, il fut obligé d'interrompre les opérations contre les Romains pour se porter avec toutes ses forces au secours des provinces envahies. Dès que les Romains furent assurés de la retraite de Cabadès, ils mirent le siège devant Amide; puis ayant réussi à attirer hors de la ville Glone avec deux cents cavaliers, ils les massacrèrent. La garnison, considérablement réduite par cette perte, montra toujours le plus grand courage. Le fils de Glone fut investi du commandement. Après un long blocus, le nouveau commandant n'ayant plus que fort peu de vivres, qu'il ménageait avec le plus grand soin, offrit aux Romains de quitter la ville si on lui offrait des conditions honorables. Pendant la négociation, il fit distribuer à ses soldats, en présence des parlementaires romains, les provisions qu'il avait en réserve. Cette ruse lui réussit parfaitement; les Romains lui accordèrent une somme considérable pour rendre la place qu'il ne pouvait plus tenir, et la garnison sortit avec armes et bagages. Comme les hostilités entre les Perses et les Huns continuaient toujours, Cabadès fit avec les Romains une trêve de sept ans. Ainsi fut terminée cette guerre, au

mois d'avril 505, après avoir duré trois ans.

Cabadès avait eu de ses concubines un grand nombre d'enfants; et de ses épouses légitimes trois fils, Caosès, Zamès et Chosroès. Il désirait assurer la couronne à ce dernier; et craignant que les Perses ne voulussent pas ratifier son choix, il écrivit à l'empereur Justin, le priant d'adopter Chosroès pour son fils. Les conseillers de l'empereur ayant montré combien il serait dangereux d'adopter un étranger qui pouvait un jour prétendre au trône de Constantinople, la proposition de Cabadès fut rejetée. Séosès avait été chargé, avec un autre Perse appelé Mébodès, de conduire les négociations relatives à cette affaire. Après le refus de l'empereur, Séosès fut accusé par ses ennemis de trahison envers le roi de Perse. On lui reprocha encore d'avoir adoré des divinités étrangères, et d'avoir fait enterrer le corps de sa femme sans tenir compte de la loi des mages, qui défend de souiller le sein de la terre en y renfermant des cadavres. Ces accusations suffirent pour perdre un homme qui paraît avoir été aussi juste que probe, mais auquel on reprochait une grande hauteur. Cabadès, qui lui devait le trône, feignant un grand respect pour cette religion des mages à laquelle il avait porté tant d'atteintes, laissa exécuter la sentence de mort prononcée contre lui.

Vers cette époque, Justinien étant parvenu à l'empire, ordonna de fortifier la ville de Mindone, située dans la Mésopotamie, sur les frontières du territoire romain. Les Perses attaquèrent les travailleurs et rasèrent les fortifications. Justinien, irrité de cet acte de violence, envoya Bélisaire en Asie pour venger les Romains. Après plusieurs mouvements et quelques escarmouches sans importance, on en vint à une action générale. Les deux armées restèrent en présence jusqu'à midi; alors les Perses engagèrent l'attaque. Les Romains, qui étaient dans l'usage de prendre un repas vers le milieu du jour, auraient voulu attendre pour combattre une

heure plus avancée, espérant trouver les Perses, qui ne mangeaient que le soir, affaiblis par une longue abstinence. Les Perses lancèrent d'abord une grande quantité de flèches qui ne firent que peu de mal aux Romains, parce que le vent qui soufflait du côté de ceux-ci en amortissait la force. Quand les flèches furent épuisées, les deux armées s'attaquèrent avec la lance. Alors le combat devint terrible. Les Perses ayant commencé à céder, prirent bientôt honteusement la fuite. Les Romains leur tuèrent cinq mille hommes, et ils en auraient fait un plus grand carnage, si Bélisaire n'avait donné ordre de cesser la poursuite, dans la crainte que ces gens irrités ne recommencent le combat. Dans l'Arménie romaine, Merméroès, général des Perses, essuya deux défaites. Tant de désastres n'abattirent pas le courage de Cabadès. Ce prince refusa même de conclure la paix avec les Romains, à moins que ceux-ci ne lui donnassent satisfaction sur tous les griefs réels ou imaginaires qu'il prétendait avoir reçus. En même temps, il confia une armée à Azaréthès, qu'il chargea de ravager les provinces romaines situées près de l'Euphrate. Bélisaire n'ayant pas assez de troupes pour lutter avec avantage contre Azaréthès, évitait une affaire générale. Ses soldats, taxant sa prudence de timidité, l'obligèrent à livrer bataille aux Perses. Ce que le général romain avait prévu arriva, son armée fut complètement battue. Cependant il prit de si bonnes mesures, qu'Azaréthès, qui avait perdu beaucoup de monde, ne retira que peu d'avantages de sa victoire, et fut même disgracié à cette occasion, comme nous allons le rapporter. C'était l'usage en Perse, qu'avant de commencer une expédition, le roi, assis sur son trône, passât l'armée en revue. Le général chargé du commandement en chef se tenait debout, et chaque soldat, en passant devant le roi, jetait une flèche dans de grandes corbeilles qui étaient ensuite scellées du sceau de l'empire. Quand l'armée était de retour, chaque soldat repre-

nait une de ces flèches. On comptait ensuite les flèches qui restaient dans les corbeilles, et le roi savait par leur nombre combien il avait perdu de soldats. Cet usage était déjà ancien chez les Perses au temps de Procope. Quand Azaréthès fut de retour, Cabadès lui demanda quelles villes il avait prises, lui qui s'était engagé à le rendre maître d'Antioche. Azaréthès répondit qu'il avait gagné une bataille. Cabadès commanda alors que l'on fit la revue de l'armée, et que chaque soldat reprît une flèche. Comme il en resta un grand nombre dans les corbeilles, le roi fit des reproches à Azaréthès, ne lui accorda aucune récompense, et choisit Merméroès pour lui succéder.

Vers la même époque, Bélisaire fut rappelé à Constantinople, et Sittas le remplaça dans le commandement des troupes destinées à agir contre les Perses. Ce général reconnaissant toute la supériorité de Merméroès comme homme de guerre, résolut d'employer la ruse contre lui. Il envoya dans le camp des Perses, alors occupés au siège de Martyropolis, un émissaire qui annonça à Merméroès que les Massagètes, gagnés par l'or de Justinien, se disposaient à faire une incursion dans la Perse. Cette fausse nouvelle disposa Merméroès à traiter avec les Romains; et la mort de Cabadès, qui arriva pendant les négociations, le décida à conclure une trêve et à ramener l'armée en Perse.

Quant à Cabadès, étant tombé grièvement malade et sentant que sa fin approchait, il fit venir un Perse appelé *Mébodès*, dans lequel il avait la plus grande confiance, et il le chargea de faire exécuter son testament, par lequel il nommait Chosroès pour son successeur. Après avoir pris ces dispositions, Cabadès mourut. Caosès ayant voulu se mettre en possession du trône comme fils aîné de Cabadès, Mébodès s'y opposa, en disant que nul ne pouvait s'attribuer l'autorité souveraine, et qu'il la fallait recevoir avec le consentement des grands de l'État. Caosès, qui se croyait assuré du suffrage de toute la noblesse, se

soumit à la volonté de Mébodès. Quand les grands de l'État furent assemblés, Mébodès lut le testament par lequel Cabadès désignait Chosroès pour son successeur, et le souvenir du courage du feu roi engagea toute l'assemblée à obéir à sa dernière volonté.

CHOSROÈS, étant monté sur le trône (an 531 de J. C.), reçut une ambassade de Justinien, qui le faisait complimenter sur son avènement et lui proposait la paix. Chosroès traita fort bien les ambassadeurs, à la tête desquels était Rufin; mais quand on en vint à rédiger les articles du traité, il se montra moins facile qu'on n'avait pu le supposer d'abord. Enfin, après de longues négociations, les Romains comptèrent à Chosroès une somme d'argent qu'il exigeait, et la paix fut conclue.

Le commencement du règne de Chosroès fut agité de troubles. Les grands du royaume croyant trouver dans ce prince les mêmes inclinations qui avaient rendu pendant un temps Cabadès si redoutable à ses sujets, résolurent de le déposer et de mettre à sa place un autre descendant de Cabadès. Ils étaient plus portés d'inclination pour Zamès, fils de Cabadès, que pour tout autre; mais ce prince était privé d'un œil, et les lois du royaume ne permettant de placer sur le trône qu'un prince exempt de tout défaut corporel, ils résolurent de donner la couronne à Cabadès, fils de Zamès, et de nommer celui-ci régent du royaume. Zamès ayant accepté ces offres, les conjurés n'attendaient qu'un moment favorable pour agir, lorsque le complot fut découvert. Chosroès fit mettre à mort toutes les personnes qui avaient pris part à la conspiration. Cabadès, encore enfant, échappa seul à sa vengeance. Ce jeune prince était chez Adergudunbade, qui prenait soin de son éducation. Celui-ci ayant reçu de Chosroès l'ordre de faire périr son élève ne put se résoudre à obéir, et il consulta sa femme pour savoir la conduite qu'il devait tenir. Cette dame, profondément émue du malheur du jeune enfant qu'elle avait élevé, se

jeta aux pieds de son époux et le conjura de sauver le petit prince. Adergudunbade céda facilement aux instances de sa femme, et dans la suite, lorsque Cabades fut devenu homme, il l'engagea à quitter la Perse et lui fit présent d'une somme considérable. Quelque temps après, Varrhamès, fils d'Adergudunbade, dénonça à Chosroès la désobéissance de son père. Chosroès, irrité, fit périr Adergudunbade et donna sa charge à Varrhamès. Ce même prince commit bientôt après un crime non moins horrible, en faisant mettre à mort, pour une cause futile, Mébodès, auquel il devait la couronne. Un jour, voulant consulter ce général, il chargea un courtisan de l'aller avertir. Le courtisan s'acquitta de sa commission, et Mébodès, qui était occupé à faire manœuvrer des troupes, répondit qu'il irait parler au roi aussitôt qu'il serait libre. Cette réponse, envenimée par celui qui la portait, mit Chosroès dans une violente colère et il fit dire à Mébodès de se rendre sur-le-champ auprès du trépid. C'était une sorte de siège de fer qu'on plaçait à cette époque devant la porte des rois de Perse. Les personnes contre lesquelles le souverain était irrité recevaient l'ordre de se rendre auprès de ce trépid et d'y attendre leur arrêt, sans qu'il fût permis à personne de les secourir. Mébodès demeura auprès du trépid pendant plusieurs jours, après lesquels un homme chargé de cette mission alla vers lui et le tua.

Chosroès, bien décidé à enfreindre la paix qu'il avait conclue avec les Romains, dès qu'il en trouverait l'occasion, fit de grands préparatifs de guerre. Justinien, instruit des dispositions hostiles du monarque perse, lui adressa une lettre, dans laquelle il lui représentait tous les dangers qu'une rupture pourrait entraîner pour les deux pays. Chosroès, dont la résolution était inébranlable, ne répondit même pas à cette lettre et poussa ses préparatifs avec la plus grande activité.

Au printemps de l'année 540, il entra sur les terres de l'empire avec

une puissante armée et porta la guerre dans la Syrie et dans la Cilicie. Il se rendit maître de Sura, ville forte sur l'Euphrate, et prit ensuite Antioche. Pendant qu'il était encore dans cette dernière ville, il reçut des ambassadeurs de Justinien, chargés de lui faire sentir qu'il s'était rendu coupable de perfidie en violant la paix, et de lui proposer de conclure un nouveau traité. Chosroès reçut ces ambassadeurs avec toutes sortes d'égards et les écouta avec attention. Puis, quand ils eurent cessé de parler, il leur adressa le discours suivant : « Selon moi, l'ancien proverbe est bien vrai qui dit que Dieu ne donne jamais aux hommes des biens qui soient purs, mais qu'il y ajoute toujours quelque mal. Nos ris sont mêlés de larmes, notre joie de tristesse, notre prospérité de chagrins, et personne ne jouit d'un bonheur complet. J'ai pris sans peine cette ville si célèbre; c'est une victoire signalée que je tiens de Dieu. Mais lorsque je considère le grand nombre de morts et que je pense que mes trophées sont teints du sang des vaincus, la conquête que j'ai faite ne me cause plus aucune joie. La véritable cause des malheurs qui sont arrivés, ce sont ces infortunés habitants qui, ne pouvant soutenir un siège, ont cependant été assez téméraires pour attaquer les Perses victorieux qui étaient déjà entrés dans leur ville. Les personnes les plus considérables de la cour me priaient d'investir Antioche et de faire tuer tous les prisonniers. Mais moi, bien convaincu que sévir contre des gens qui ne peuvent se défendre est un crime, j'exhortais les habitants à fuir de toutes leurs forces pour conserver la vie. »

« Chosroès, ajoute Procope, disait ces paroles d'un ton faible et languissant, afin de faire croire aux ambassadeurs qu'il était affligé des maux que la ville d'Antioche avait soufferts. Mais les ambassadeurs n'ignoraient pas la véritable raison pour laquelle il avait permis aux assiégés de se sauver sans les faire poursuivre (*). Ce prince

(*) Il craignait que les habitants n'oussent

trahissait sa pensée, il déguisait la vérité, et chargeait avec plus d'adresse que nul autre n'eût pu faire, les innocents des crimes dont il était coupable. Il était toujours prêt à promettre toutes choses et à confirmer ses promesses par des serments, mais il était encore plus porté à oublier ce qu'il avait promis. Quoiqu'il eût sur le visage l'image de la piété, et dans la bouche des paroles qui ne témoignaient que de l'éloignement pour les mauvaises actions, il n'y en avait point qu'il ne commît, quand il pouvait en tirer de l'utilité. Lorsqu'il se rendit maître de Sura par ruse, on dit que, voyant dans le sac de cette malheureuse ville une dame de qualité que des soldats traînaient avec violence, et qui tenait par la main un tout petit enfant qui ne pouvait la suivre, il dit en présence de l'ambassadeur des Romains et de plusieurs autres personnes, avec un profond soupir et en faisant semblant de pleurer, qu'il priait Dieu de punir l'auteur de tant de maux. Il voulait désigner Justinien, quoiqu'il sût parfaitement qu'il était seul coupable de tout ce qui arrivait. Voilà, continue Procope, le véritable portrait de Chosroës. »

Malgré tous les nobles sentiments dont il faisait parade, Chosroës réduisit Antioche en cendres; et après s'être emparé d'un grand nombre d'autres villes dont il rançonna les habitants, il finit par conclure une paix aussi avantageuse pour lui que honteuse pour les Romains, car ceux-ci s'obligeaient à lui payer une somme d'argent. « Et ne vous attendez pas, dit Chosroës aux ambassadeurs, à vous procurer une paix perpétuelle avec une somme une fois payée. L'amitié vendue à prix d'argent ne dure qu'autant que l'argent même; elle s'use et se consume à mesure qu'il s'écoule et se dépense. Pour entretenir la paix entre nous, il faudra la faire revivre sans cesse par un paiement annuel. » Les

mis des troupes en embuscade dans un ravin d'où il aurait été facile de tuer beaucoup de monde aux Perses.

ambassadeurs ayant répondu que les Romains deviendraient alors tributaires des Perses, « Non, répondit Chosroës, ce ne sera point un tribut, mais une pension que vous payerez aux Perses, comme vous la payez aux Huns et aux Sarrasins pour défendre vos frontières. »

Malgré la conclusion de la paix, Chosroës, en retournant dans ses États, mit le siège devant la ville de Dara qui appartenait aux Romains. Il ne put s'en rendre maître; cependant il obtint des habitants une somme considérable, à condition qu'il lèverait immédiatement le siège.

Les prisonniers faits pendant l'expédition furent traités avec plus d'humanité qu'ils ne devaient l'espérer. Chosroës bâtit pour eux dans l'Assyrie, à une journée de Ctésiphon, une ville qu'il appela *Chosroantioche*, c'est-à-dire, l'*Antioche de Chosroës*. Il y fit construire un bain public et un cirque à l'usage des habitants, et laissa chez eux un grand nombre de conducteurs de chars et de musiciens qu'il avait amenés de plusieurs villes conquises. Il leur fournit encore, durant toute sa vie, des vivres avec une libéralité extraordinaire. Il ordonna que la ville relèverait immédiatement de lui, et que pour cette raison elle aurait le titre de *royale*. Il ordonna encore que les esclaves qui s'y réfugièrent et seraient reconnus comme parents par les citoyens ne pourraient être revendiqués par leurs maîtres, quand même ceux-ci occuperaient les emplois les plus considérables de l'État.

Chosroës, satisfait des avantages que lui avait procurés son expédition, paraissait enfin disposé à observer la paix qu'il venait de conclure. Mais Justinien, irrité du manque de foi de ce monarque, se décida à envoyer de nouveau Bélisaire contre les Perses et d'ôter à ce peuple les moyens de recommencer la guerre. Le général romain s'occupa immédiatement de réunir dans la Mésopotamie les soldats qu'il put tirer des provinces voisines, de les pourvoir d'armes et de vête-

ments dont ils manquaient presque tous, et, ce qui était plus difficile, de rendre le courage à ces hommes qui tremblaient au seul nom des Perses. Pendant que Bélisaire prenait toutes ces dispositions, Chosroës était en Lazique, occupé avec les habitants à chasser les Romains. Bélisaire profitant de son absence, entra dans la Perse, ravagea le pays, prit quelques places et en emporta le butin. La campagne terminée, il partit pour Constantinople.

L'année suivante (542), Chosroës, redoutant une nouvelle incursion dans son royaume, quitta le pays des Lazes et retourna en Perse. Au printemps, il se dirigea vers la Palestine dans l'intention de piller Jérusalem; mais comme il était en route, des informations inexactes qu'on lui donna sur les forces de Bélisaire, qui était de retour en Orient, lui faisant craindre de se voir couper la retraite par ce général, il repassa l'Euphrate pour rentrer en Perse. Lorsqu'il se trouva devant Callinique dont on réparait les murailles, il pilla la ville et emmena un nombre considérable d'habitants; malgré la parole qu'il avait donnée à Bélisaire de ne commettre aucune hostilité sur le territoire de l'empire.

L'année suivante, il recommença ses incursions tout en réclamant des Romains les sommes que ceux-ci devaient lui donner pour la conservation de la paix. Justinien, sans lui répondre, donna ordre à Narsès d'entrer dans la Persarménie avec une armée. Ce général résolut d'ouvrir la campagne par la prise d'Anglon, petite place très-forte, située dans un pays d'un accès difficile et défendue par quatre mille Perses. Nabadès, qui commandait ceux-ci, fit répandre le bruit que, ne pouvant tenir contre les Romains, il abandonnait la position. Narsès, plein de confiance dans cette nouvelle, s'avançait pour prendre possession de la ville; dans laquelle il s'attendait à ne trouver aucun défenseur. Mais en approchant des murailles il fut étonné de trouver les Perses rangés en bataille devant la

place et prêts à charger les Romains. L'avant-garde de ces derniers, composée entièrement de troupes armées à la légère, prit la fuite sans attendre les Perses. Ceux-ci attaquèrent vigoureusement l'armée romaine et la mirent en désordre. On vit alors trente mille Romains, fuir devant quatre mille Perses. Le carnage aurait été beaucoup plus grand, si Nabadès n'eût craint, malgré les excellentes positions qu'il avait fait prendre à ses troupes, de tomber dans quelque embuscade. Narsès reçut une blessure mortelle. Cette action fut la seule qu'il y eut pendant la campagne.

L'année suivante (544), Chosroës entra pour la quatrième fois sur les terres de l'empire et forma le siège d'Edesse qu'il avait attaqué vainement dans sa première expédition. Il échoua de nouveau et se retira après avoir perdu un grand nombre de soldats. Peu de temps après, il reçut des ambassadeurs de Justinien qui conclurent avec lui la paix pour cinq ans, moyennant une somme considérable. Cette paix ne fut pas de longue durée, et bientôt de nouveaux démêlés s'élevèrent entre les deux souverains au sujet de la Lazique. Les habitants de ce pays, mécontents du joug que leur avaient imposé les Romains, appelèrent les Perses à leur secours; mais reconnaissant aussitôt qu'il leur était beaucoup plus avantageux de rentrer dans la dépendance de leurs premiers maîtres, ils prièrent Justinien d'envoyer une armée en Lazique. Après avoir remporté plusieurs avantages, les Perses furent battus et firent la paix.

Anatozade, fils aîné de Chosroës, s'était déjà révolté contre son père qui l'avait exilé à Lapato, ville éloignée de sept journées du chemin de Ctésiphon. Quelque temps après (an 550), le roi tomba malade, et Anatozade prit sur-le-champ le titre de roi. Ayant bientôt appris que son père s'était rétabli, il fit révolter la ville de Lapato, et livra bataille à Phabriz, envoyé contre lui avec une armée. Il fut vaincu et fait prisonnier. Chosroës,

pour lui ôter l'espoir de jamais monter sur le trône, lui fit brûler les yeux avec une aiguille rouge. L'année suivante (551), fut conclue une nouvelle trêve de cinq ans. Justinien paya encore à Chosroës une forte somme d'argent pour l'obtenir. Les vingt-cinq années qui suivirent les événements que nous rapportons se passèrent, pour Chosroës, comme le commencement de son règne, à faire la guerre aux Romains, et à contracter avec eux des traités qu'il n'exécutait qu'autant que leur observation était avantageuse à ses intérêts.

Cependant, grâce aux talents militaires et à l'activité de Tibère, qui avait été nommé César par l'empereur Justin II, les Romains étaient à la veille de prendre sur le vieux Chosroës une éclatante vengeance. Ce roi n'ayant pas connaissance des préparatifs des Romains, entra en Arménie au printemps de l'année 576. Tibère, qui n'avait point encore assez de troupes pour l'attaquer, lui proposa la paix. Mais tout en faisant cette démarche, il ordonna à Justinien, fils de Germain, général habile et d'un grand courage, de réunir autant de soldats qu'il pourrait, afin d'être en état de se défendre contre Chosroës; si cela devenait nécessaire. Quand l'envoyé de Tibère fut arrivé au camp de Chosroës, ce dernier lui donna l'assurance qu'il ne désirait que la paix, et que si l'ambassade fut arrivée avant son entrée en campagne, il ne serait pas sorti de ses États; mais qu'étant en marche il ne pouvait reculer sans honte, et que dès qu'il serait en Perse il enverrait des plénipotentiaires pour s'entendre avec ceux que Tibère aurait choisis. Tel était l'état des choses, lorsque Chosroës apprit que le général Justinien, à la tête d'une armée nombreuse, entrait en Cappadoce. A cette nouvelle, il résolut d'aller au-devant de lui, espérant le rencontrer avant qu'il fût à Césarée. Mais Justinien avait fait plus de diligence que ne pensait Chosroës. Ce général était déjà au delà de Césarée, dans les plaines de la petite Arménie, près de Mélitine, où le roi

de Perse le rencontra. L'armée romaine, choisie dans toutes les provinces de l'empire, était l'élite de l'Europe et de l'Asie. Chosroës, effrayé, hésitait à faire sonner la charge, lorsqu'un Scythe appelé *Curs*, auquel Justinien avait confié le commandement de l'aile droite de l'armée romaine, s'élança à la tête de ses escadrons, culbuta l'aile gauche des Perses, et s'empara de la tente et des équipages royaux. Chosroës, tenu continuellement en échec par le reste de l'armée romaine, ne pouvait détacher aucun corps de troupes pour arrêter *Curs*. Enfin celui-ci, après s'être emparé des trésors de Chosroës et de l'autel où l'on entretenait le feu sacré, alla vers le soir rejoindre Justinien. La nuit étant venue, Chosroës attaqua, à la lueur des torches, un corps avancé de troupes romaines qu'il tailla en pièces. Il gagna ensuite Mélitine et y mit le feu. Il se disposait à repasser l'Euphrate, lorsqu'on l'avertit que les Romains s'étaient mis à sa poursuite et allaient l'atteindre. Aussitôt, saisi d'effroi, il monta sur un éléphant, et traversa le fleuve. Une grande partie de son armée se noya en voulant passer après lui. Chosroës, découragé par ces désastres, se retira dans ses États, et fit une loi qui défendait aux rois de Perse ses successeurs de commander leurs armées en personne dans les guerres contre les Romains.

Justinien passa bientôt l'Euphrate et le Tigre, et pénétra dans l'intérieur de la Perse sans trouver de résistance. Les Romains s'avancèrent jusqu'aux bords de la mer d'Hyrcanie, prirent tous les vaisseaux qu'ils trouvèrent, pillèrent et brûlèrent les villes maritimes, et passèrent l'hiver en Perse. L'été suivant ils retournèrent sur les terres de l'empire, ramenant un si grand nombre de prisonniers qu'ils les offraient en vente pour une pièce d'or. Chosroës, abattu par tant de revers, fit faire des propositions de paix à l'empereur Tibère. Les négociations ayant traîné en longueur, il survint un événement qui les rompit

tout à fait. Tamechrosroës, alors le plus grand guerrier de la Perse, était parvenu à lever une armée de soldats courageux et expérimentés. Il alla avec ces troupes attaquer Justinien en Arménie, et remporta sur lui une victoire signalée (an 577). Cet heureux succès releva le courage et les espérances du vieux Chosroës, et la guerre recommença avec une nouvelle fureur. Maurice, commandant de la garde de l'empereur, et désigné pour succéder à Justinien (an 578), se mit en marche pour attaquer Tamechrosroës. Celui-ci, sachant que l'armée romaine était beaucoup plus forte que la sienne, se retira à travers l'Arzanène. Maurice se mit à le poursuivre, mais, arrêté dans sa marche par une maladie dangereuse, il ne put l'atteindre. Aussitôt qu'il fut rétabli, il ravagea l'Arzanène, prit quelques places fortes et fit un grand nombre de prisonniers. Ils s'arrêtèrent devant Chlomare, ville fortifiée dans laquelle commandait un Perse appelé *Bigane*. Celui-ci, voulant épargner aux habitants les horreurs d'un siège, fit offrir à Maurice tout l'or et l'argent que renfermait la ville, à condition qu'il se retirerait. Maurice l'engagea à ouvrir ses portes aux Romains, lui assurant qu'il trouverait auprès de l'empereur des emplois plus honorables et beaucoup plus de richesses qu'il n'en possédait sous la domination de Chosroës. Ces offres brillantes ne furent point capables d'éblouir Bigane, qui répondit qu'il ne voudrait pas même d'une couronne, s'il fallait, pour la posséder, manquer à la foi qu'il devait à son maître légitime. Ces paroles furent soutenues par une vigoureuse résistance, et les Romains se retirèrent sans avoir pu prendre la ville. Maurice s'avança ensuite, ravagea tout le pays en deçà et au delà du Tigre, prit la forteresse de Singare, et à la fin de la campagne, mit ses troupes en quartier d'hiver dans la Mésopotamie.

La santé de Chosroës, altérée depuis la bataille de Mélitine, déclinait tous les jours. Ce prince, retiré à Ctésiphon, était en proie à la plus violente

mélancolie. Tibère lui fit proposer la paix, et les négociations touchaient à leur fin, lorsque Chosroës mourut; l'an 579 de J. C., après avoir régné quarante-huit ans.

« L'histoire, dit le Beau, appelle ce prince le *grand Chosroës*. Les Orientaux lui donnent le surnom d'*Anouschirvan*, qui signifie *âme généreuse*. C'est l'Alexandre des Perses. Ils le préfèrent, pour ses victoires, sa grandeur d'âme et sa haute sagesse, à tous ses prédécesseurs, sans en excepter Cyrus. Il fut honoré du surnom de *juste*, titre plus glorieux pour un souverain que celui de *grand*. Telle est l'idée que les historiens orientaux donnent de Chosroës. Les auteurs grecs contemporains font de ce prince un portrait bien différent. Ils ne pouvant lui refuser les qualités des conquérants, ils lui attribuent les vices les plus odieux des monarques, l'injustice, la cruauté, l'avarice, la perfidie. Ses victoires ont fait tant d'honneur aux Perses et tant de mal aux Romains, qu'on doit également se défier de la flatterie des uns et de la haine des autres. Le caractère de Chosroës est un problème insoluble. Tant il est dangereux pour un prince jaloux de sa gloire d'irriter une nation savante qui sait parler à la postérité. Quoiqu'il soit injuste de s'en rapporter à des témoins ennemis, je suis cependant forcé de suivre ici les écrivains grecs, seuls monuments que j'aie entre les mains; mais j'avertis d'avance que je me défie moi-même de tous les traits dont ils noircissent les actions de Chosroës. »

HORMISDAS III succéda à son père Chosroës, l'an 579 de J. C. Ce prince, à peine monté sur le trône, donna des preuves de son orgueil et de son imprudence. Il ne daigna pas faire notifier à Tibère son avènement à la couronne; et quand cet empereur envoya une ambassade en Perse pour le complimenter et conclure les traités qui avaient été acceptés par Chosroës, il traita les ambassadeurs avec la plus grande fierté, refusa le plus longtemps possible de leur donner audience, et

finir par leur déclarer qu'il ne pouvait pas accéder aux conditions de paix proposées à son père. L'empereur Tibère, qui ne se croyait pas assuré du succès de la négociation, avait envoyé Maurice en Mésopotamie, avec ordre de pousser vigoureusement la guerre, si Hormisdas n'acceptait pas la paix qui lui était offerte. Maurice passa le Tigre, ravagea la Médie, et, aux approches de l'hiver, se retira à Césarée en Cappadoce.

Au printemps de l'année suivante (an 580 de J. C.), il battit à Callinique les Perses commandés par Adaarmane. Celui-ci, obligé de prendre la fuite, se sauva au delà du Tigre, abandonnant toute la Mésopotamie aux Romains, qui reprirent plusieurs places qu'ils avaient perdues sous les deux règnes précédents.

L'année 581, les conférences pour la paix furent reprises et rompues de nouveau. L'armée des Perses et celle des Romains se rencontrèrent dans les plaines de Constantine. Les Perses furent entièrement défaits, et le brave Tamchosroës, qui les commandait, ne voulant pas survivre à son malheur, se jeta au milieu des ennemis et mourut en combattant. L'année 582, les Perses battirent les Romains près d'une forteresse appelée *Actas*. Les opérations militaires furent ensuite interrompues pendant plus d'une année. Alors l'empereur Maurice envoya en Perse Philippique. Les deux premières campagnes de ce général ne furent marquées par aucun événement mémorable; mais ensuite (an 586 de J. C.) ayant attaqué les Perses dans une plaine située près du château de Solacon, au pied du mont Izala, il les tailla en pièces. Les débris de l'armée vaincue, formés de l'élite des troupes de la Perse, se retirèrent sur une colline où ils restèrent pendant trois jours sans vouloir se rendre, malgré le manque absolu de subsistances. Un corps de troupes romaines qui les tenait en échec, ignorant leur détresse, se retira alors, soit crainte de réduire de braves gens au désespoir, ou peut-être aussi, par mépris pour leur petit

nombre. Dès que les Perses virent les Romains en retraite, ils les attaquèrent et furent encore repoussés. La guerre continua toujours, et les Romains remportèrent plusieurs nouveaux avantages sur les Perses. L'an 590, il y eut une sanglante bataille devant Martyropolis dont les Perses s'étaient emparés par surprise. Le général perse, Mébodès, fut tué dans l'action, et les Romains remportèrent la victoire; mais ils ne purent empêcher les vaincus de jeter dans la place un nombre de troupes suffisantes pour en assurer la conservation à ses nouveaux maîtres. L'année suivante, il y eut une bataille non loin de Nisibe, et près du château de Sisarbane. Les Perses, après avoir mis les Romains en fuite, furent repoussés à leur tour, grâce au courage d'Héraclius, qui tua de sa propre main le général perse appelé *Aphraate*. Les troupes de l'armée vaincue se retirèrent à Nisibe n'osant rentrer en Perse. Hormisdas, aussi cruel qu'injuste, avait menacé les chefs et les soldats de les faire tous mettre à mort s'ils ne revenaient vainqueurs. Redoutant l'effet de cette menace, ils passèrent sous les drapeaux d'un général, appelé *Varamé*, qui s'était révolté contre le roi. Voici à quelle occasion :

Pendant qu'Hormisdas faisait la guerre aux Romains, une partie de ses troupes, commandées par Varamé, étaient occupées contre les Turcs, au nord de la mer Caspienne. Varamé battit les Turcs, et les força à payer au roi de Perse un tribut que celui-ci leur envoyait auparavant. De si grands succès engagèrent Hormisdas à envoyer Varamé dans la Lazique pour en chasser les Romains. Le général Perse se mit en route, et arriva sur les bords de l'Araxe, il fut arrêté par un général ennemi, appelé *Romain*, qui lui livra bataille et le vainquit. Hormisdas, irrité de cette défaite et oubliant les grands services que lui avait rendus Varamé, envoya à ce général des habits de femme et le priva de son commandement. Varamé,

assuré de l'affection de ses soldats ; écrivit à Hormisdas une lettre outrageante ; et quand Sarame, envoyé pour lui succéder, fut arrivé au camp, il le fit mettre en pièces par un éléphant. La haine que les Perses portaient à Hormisdas jeta bientôt dans les rangs des rebelles une foule de mécontents, parmi lesquels se trouvèrent les troupes vaincues par Héraclius. Cependant Varamé s'était emparé de plusieurs forteresses, et Hormisdas, convaincu de la nécessité d'arrêter au plus tôt une révolte qui faisait des progrès si rapides, envoya contre les rebelles une armée, sous les ordres du commandant de la milice du palais. Ce général, arrivé en présence de Varamé, fut massacré pendant la nuit, et ses troupes privées de chef se retirèrent vers Ctésiphon. Hormisdas se rendit en toute hâte dans cette capitale. Mais bientôt un seigneur appelé *Bindoës*, qu'il avait fait enfermer injustement, parvint à sortir de la prison, et se mettant à la tête des troupes qui avaient été sous les ordres du chef de la milice du palais, il se rendit en présence d'Hormisdas, auquel il reprocha les crimes qu'il avait commis. Hormisdas ordonna à ses gardes de se saisir de la personne de *Bindoës* ; mais aucun n'osa obéir. Aussitôt *Bindoës*, arrachant la tiare de dessus la tête d'Hormisdas, ordonna aux gardes de ce prince de le conduire en prison. Chosroës, fils d'Hormisdas, craignant d'être enveloppé dans le même désastre que son père, prit la fuite au milieu du tumulte. *Bindoës* le rassura et lui promit de le placer sur le trône. Hormisdas, retenu en prison, demanda qu'il lui fût permis de plaider sa cause devant une assemblée de la noblesse ; cette grâce lui ayant été accordée, il déplora son malheur et celui du peuple, et parla avec force contre les auteurs de la révolution qui le privait du trône. Il supplia ensuite les seigneurs perses de ne pas lui donner pour successeur son fils Chosroës qui, disait-il, était indigne de régner, et il leur recommanda un de ses fils, plus jeune, dont il vanta

l'excellent naturel. Cette harangue ne produisit aucun effet sur les conjurés, qui choisirent Chosroës pour leur roi ; et Hormisdas, qu'on avait privé de la vue en lui passant un fer rouge devant les yeux, fut relégué dans une prison.

CHOSROËS II monta sur le trône (l'an 592 de J. C.). Il traita d'abord son père Hormisdas avec une extrême bonté, lui envoyant dans sa prison les vins et les mets les plus exquis, et s'attachant à rechercher les moyens de lui rendre la captivité moins dure. Tous ces égards, loin d'adoucir Hormisdas, ne faisaient qu'irriter son humeur farouche. Chosroës, ne pouvant parvenir à calmer sa fureur, le fit mettre à mort. Après s'être rendu coupable d'un crime si horrible, il célébra son avènement au trône par des fêtes et de grandes distributions d'argent qu'il fit à la noblesse. Il donna ordre qu'on mît en liberté un grand nombre de personnes retenues dans les prisons, voulant montrer par cette conduite qu'il était fort éloigné de la cruauté de son père. Il envoya ensuite à Varamé de magnifiques présents avec une lettre, par laquelle il l'exhortait à renoncer à ses prétentions à la couronne, lui promettant, s'il voulait faire sa soumission, la seconde place de la monarchie. Varamé refusa les présents ; et, dans une lettre outrageante, en tête de laquelle il prenait, entre autres titres, ceux d'*ami de Dieu*, d'*ennemi des tyrans*, et de *prince, attaché à la religion* ; il ordonna à Chosroës de renoncer au trône et de se rendre auprès de sa personne, s'engageant à lui accorder à ces conditions le gouvernement d'une province de la Perse. Chosroës lut cette lettre devant ses conseillers qui se répandirent en injures contre Varamé ; mais pour lui ; voulant ménager encore ce rebelle dangereux, il lui écrivit en ces termes : « Chosroës, roi des rois, seigneur des princes, maître des nations, souverain de la paix, sauveur des hommes, entre les dieux homme très-bon et éternel, entre les hommes dieu très-illustre ; plein de gloire, vio-

torieux, qui se lève avec le soleil et qui donne des yeux (*) à la nuit, distingué par ses ancêtres, roi qui hait la guerre, bienfaisant, qui conserve l'empire, qui tient à ses gages les bons génies (**); à Varamé, général des Perses, notre ami.

« Nous avons reçu le souvenir de votre valeur bien connue partout, et ayant su que vous êtes en bonne santé, nous nous en sommes réjoui. Il y a toutefois dans cette missive des paroles qui ne sont pas nées de votre cœur. Mais peut-être celui qui a fait la lettre, plein de vin et enveloppé dans un profond sommeil, aura-t-il écrit de vaines et absurdes rêveries. Cependant, comme les arbres ces jours-ci se sont dépouillés de leurs vêtements et que les songes, dans cette saison, n'ont aucune valeur, nous ne nous sommes point laissé aller au trouble (**). Or, nous avons obtenu le

trône honorablement, nous n'avons point renversé les institutions des Perses. Quant à ceux qui ont été déjoints de la prison, nous ne les y remettrons pas. Car il est peu convenable que les bienfaits du roi manquent de force. Pour ce qui est du diadème, nous avons confiance que nous ne le déposerons pas, et, s'il y avait d'autres mondes, nous aurions l'espérance de les gouverner. Nous marcherons vers toi comme il convient à un roi, soit que nous te persuadions par des discours, ou que nous te soumettions par les armes. Si tu veux ton bien, fais ce que tu dois faire. Adieu, le meilleur de nos compagnons futurs. »

Chosroës prévoyant bien que sa lettre ne ferait aucune impression sur Varamé, réunit une armée et se rendit à Nisibé, dans les environs de laquelle se trouvait le général révolté. Six jours se passèrent en négociations, qui n'amènèrent aucun résultat, et en escarmouches. Les soldats de l'armée royale, voyant qu'on n'osait pas les mener à l'ennemi, perdirent courage. Chosroës, instruit des mauvaises dispositions des troupes, fit partir ses femmes, décidé à prendre lui-même la fuite le lendemain; mais avant qu'il eût réalisé ce projet, Varamé attaqua son armée, qui n'opposa aucune résistance, et Chosroës se sauva à toute bride, accompagné d'un petit nombre de gardes. Ce prince traversa les déserts de la Mésopotamie, et se rendit à Circésium, où il entra, suivi d'une faible escorte et de ses femmes, dont plusieurs portaient des enfants à la mamelle. Probus, qui commandait dans la ville pour les Romains, rendit les plus grands honneurs au monarque perse. Dès le lendemain, celui-ci écrivit à l'empereur Maurice une lettre, dont voici la substance. « Chosroës, roi des Perses, au très-sage, au bienfaisant, au pacifique, au puissant, à l'ami de la noblesse, au sauveur des

(*) C'est-à-dire des astres.

(**) On lit dans le texte de Théophylacte Simocatta (Hist., lib. iv, cap. 8), d'après lequel nous traduisons cette lettre, *ὁ τοῦ Ἀσωνος μαροῦμας*. Ni les anciens ni les nouveaux éditeurs de cet historien n'ont dit la moindre chose relativement à ce passage, qui cependant renferme une véritable difficulté. J'ai consulté M. Hase sur le sens du mot *Ἀσωνας* qui m'était tout à fait inconnu. Cet illustre savant m'a appris qu'au lieu d'*Ἀσωνας*, il faut lire *ἄσωμος*, que l'on écrivait pour *ἄσωμῆτος*, qui chez les auteurs de la basse grécité signifie souvent *anges*. Il est probable d'après cette ingénieuse restitution que Théophylacte a voulu rendre le mot *iezdan* par lequel les sectateurs de Zoroastre désignaient les bons génies du second ordre, intermédiaires entre Ormuzd et les hommes, et aussi toutes les créatures qui par leur vertu ou leur puissance s'élevaient au-dessus de l'humanité. C'est ainsi que dans les inscriptions et sur les médailles des Sassanides, ces princes sont souvent appelés *rois des rois de la race céleste des iezds*. Cet exemple prouve suffisamment que la phrase de notre auteur qui tient à ses gages les bons génies n'avait rien de blasphématoire suivant les doctrines religieuses des Perses.

(***) D'après une ancienne croyance, les

songes à l'époque de la chute des feuilles n'annonçaient pas des événements futurs, et n'étaient par conséquent susceptibles d'aucune interprétation.

persécutés, au bienveillant roi des Romains qui oublie les injures, salut. Dès le commencement, Dieu a placé dans le monde deux grands États, semblables à deux yeux qui l'éclairaient : le très-puissant royaume des Romains et la sage monarchie des Perses. Ces deux célèbres empires arrêtent les nations inquiètes et belliqueuses, et conservent l'ordre et la tranquillité parmi les hommes. Or, l'univers est rempli de génies méchants et pervers qui s'efforcent de bouleverser toutes les choses que Dieu a établies avec ordre ; et quoique les efforts de ces génies ne soient pas couronnés de succès, cependant il convient que les hommes pieux auxquels Dieu a donné les trésors de la sagesse, le bras et les armes de la justice, combattent ces êtres malfaisants. Les plus dangereux de tous les génies ont excité depuis peu d'horribles désordres dans la Perse. Ils ont soulevé les esclaves contre les maîtres, les sujets contre les princes ; ils ont substitué la confusion à l'ordre, le mal au bien ; ce Varamé, misérable esclave que mes ancêtres ont tiré de l'abaissement et comblé d'honneurs, ne pouvant soutenir la grandeur de sa gloire, s'est jeté dans le crime, et, ambitionnant la royauté, il a bouleversé notre patrie ; cette révolte sera cause que des nations sauvages et féroces parviendront à ruiner l'empire si policé des Perses. Et ensuite, avec le temps, ces mêmes nations opposeront à vos alliés des forces insurmontables ; d'après cela, il est digne de votre prévoyance pacifique de tendre une main secourable à un royaume illustre, opprimé par des tyrans, de fortifier un empire sur le point de se dissoudre, et de devenir le sauveur de la Perse. »

Tandis que l'empereur Maurice délibérait sur la conduite qu'il devait tenir à l'égard de Chosroës, Varamé faisait vainement chercher celui-ci dans la Mésopotamie. Il réussit seulement à se rendre maître de la personne de Bindoës, qu'il chargea de chaînes, ainsi que plusieurs autres personnes dévouées aux intérêts de

Chosroës et de la famille royale. Mais il traita avec une extrême douceur le peuple, qu'il voulait ménager. Il s'occupa de mettre toutes les frontières de l'empire en état de défense, et combla de présents les personnes qui l'approchaient ; mais il s'aperçut bientôt avec douleur que, malgré tous ses efforts, la noblesse lui était toujours hostile, et qu'il ne pouvait compter que faiblement sur le peuple. Toutefois, n'étant plus maître de son ambition, et bien convaincu que le temps ne changerait en rien les sentiments des Perses, il renonça à la dissimulation, et, dans une fête solennelle, il prit les insignes de la royauté. Il envoya ordre en même temps à la garnison de Martyropolis de continuer à se défendre. Chosroës de son côté, voulant paraître reconnaissant de l'hospitalité qu'il avait reçue, fit partir pour Martyropolis un satrape chargé de dire au gouverneur qu'il eût à se soumettre aux Romains. Mais en même temps ce roi perfide l'avertissait secrètement de n'avoir pas égard à la lettre dont le satrape était chargé.

Vers cette même époque (an 593 de J. C.), on vit arriver à Constantinople des ambassadeurs de Varamé et de Chosroës. Varamé demandait à l'empereur Maurice d'observer une stricte neutralité, et lui promettait à cette condition de céder aux Romains la ville de Nisibe et le pays jusqu'au Tigre. Quant à Chosroës, il promettait de rendre Martyropolis, Dara et toute l'Arménie, et de conserver avec l'empereur une paix perpétuelle, sans jamais exiger de lui les sommes stipulées dans les traités antérieurs. L'empereur se décida en faveur de Chosroës, auquel il renvoya plusieurs grands seigneurs faits prisonniers pendant la guerre. Le monarque perse, assuré de la protection de l'empereur, repassa l'Euphrate, et s'avança jusqu'à Constantine.

L'orgueil et la cruauté de Varamé avaient indisposé la noblesse, qui, naturellement, n'obéissait qu'avec répugnance à un usurpateur. Les principaux officiers de l'armée for-

mèrent une conspiration, et ayant forcé la prison dans laquelle était renfermé Bindoës, ils allèrent, sous la conduite de ce chef, attaquer le palais. Varamé, averti à temps, avait fait mettre ses troupes sous les armes. Le combat dura toute la nuit; Varamé remporta la victoire et se rendit maître de plusieurs chefs du complot. Dès le lendemain, il fit couper les bras et les jambes à ces prisonniers, qui furent ensuite livrés à des éléphants furieux. Mais bientôt les choses prirent un autre aspect. Bindoës, qui avait réussi à se dérober par la fuite à la cruauté de Varamé, passa dans la Médie, où il fit rentrer sous l'obéissance de Chosroës un grand nombre de gens qui s'étaient déjà déclarés pour l'usurpateur. Au bout de peu de temps, ce chef se trouva à la tête d'une armée considérable. Le général qui commandait en Arménie pour les Romains recut, vers la même époque, l'ordre d'employer toutes les forces dont il pouvait disposer en faveur de Chosroës. Quelques troupes de Varamé firent leur soumission, et le gouverneur de Nisibe, qui avait voulu attendre l'événement pour se déclarer, remit à Chosroës cette ville et plusieurs autres places qui se trouvaient sous son commandement. La garnison de Martyropolis, fidèle aux ordres secrets qu'elle avait reçus, continuait à se défendre avec courage; mais la perfidie de Chosroës ayant été découverte, les Romains obligèrent ce prince d'envoyer aux assiégés l'ordre de se soumettre sur-le-champ.

Varamé, résolu à tout souffrir plutôt que de redescendre au rang de simple particulier, réunit les meilleures troupes de la Perse, et prit toutes les mesures pour arrêter les progrès de Chosroës. Il envoya au château d'Anatha, près de Circésium, un satrape, appelé *Miradurn*, avec une forte division pour garder les passages de l'Euphrate, et il fit partir un autre général pour s'emparer de Nisibe. Ces deux expéditions échouèrent, et de si fâcheux commencements découragèrent les partisans

de Varamé. Chosroës écrivit alors à l'empereur Maurice, pour lui demander une somme considérable, qu'il s'engagea par écrit à lui restituer dès qu'il serait rétabli sur le trône de Perse.

L'empereur lui ayant accordé sa demande, Chosroës récompensa ses anciens partisans et s'en créa de nouveaux par ses largesses. Il supplia en outre Maurice de rappeler le général romain, Coméntiole, dont la lenteur pouvait amener les résultats les plus désastreux pour la cause qu'il défendait. Le commandement de l'armée romaine fut alors confié à Narsès, et Chosroës se mit en marche avec toutes ses forces réunies à celles des Romains. La plupart des villes frontières lui ouvrirent leurs portes, entre autres Dara. Pendant son séjour dans cette place, il reçut de l'empereur Maurice un baudrier couvert de pierres précieuses, une tiare et plusieurs meubles précieux. Ce présent était escorté par des gardes de l'empereur, lesquels devaient former la maison militaire du monarque perse. Soit reconnaissance, soit politique, Chosroës envoya immédiatement, par un satrape, les clefs de Dara à Maurice. Cette remise était accompagnée d'un acte authentique, par lequel il renonçait à ses droits sur la ville et la donnait à l'empire.

L'armée s'étant remise en marche, arriva sur les bords du Tigre, où Chosroës s'arrêta pour attendre quelques renforts. Un chef de Varamé, appelé *Bryzace*, tomba au pouvoir des Romains, et ses troupes furent taillées en pièces. Chosroës fit couper le nez et les oreilles à ce malheureux général, et, dans un grand festin qu'il donna aux principaux officiers de l'armée, il ordonna à ses gens d'amener le captif. Quand les Perses eurent suffisamment insulté au malheur de ce général, Chosroës fit un signe de la main, car la religion des Mages défend de parler pendant les repas, et aussitôt *Bryzace* fut mis en pièces aux yeux de toute l'assemblée. Les Romains, indignés,

quittèrent aussitôt la salle du festin.

Cependant Mébodès, général de Chosroès, ayant été détaché de l'armée avec un petit corps de troupes, s'empara de Séleucie et de Ctésiphon. Il se rendit encore maître de Chosroan-tioche, où il trouva beaucoup de Juifs qui avaient trempé dans la révolte de Varamè, et il les fit mettre à mort.

« Ces ennemis, dit Théophylacte, n'étaient point à mépriser. A cette époque, les Juifs qui habitaient la Perse étaient fort riches. Quand l'empereur Vespasien se fut rendu maître de Jérusalem et eut fait brûler le temple, un grand nombre de Juifs, redoutant les Romains, passèrent, avec leurs effets les plus précieux, de la Palestine dans la Médie et dans la Perse. Là, après avoir acquis de grandes richesses, ils poussèrent les habitants dans les révolutions, car, ajoute le même auteur, c'est un peuple pervers, sans aucune espèce de foi, qui aime le trouble, qui se plaît à tyranniser les hommes, qui, envieux et jaloux, ne garde aucun souvenir de l'amitié, et qui, enfin, dans sa haine irréconciliable, ne pardonne jamais. »

Mystacon, général des troupes romaines qui arrivaient d'Arménie au secours de Chosroès, approchait du Zab après avoir fait sa jonction avec Bindoès. Varamè voulait empêcher cette armée de se réunir à celle de Chosroès et de Narsès; mais il ne put y réussir. Chosroès se trouvait alors soutenu par soixante mille hommes. Varamè, qui n'en avait que quarante mille, essaya d'abord vainement d'-surprendre les coalisés pendant la nuit. Les deux armées restèrent ensuite en présence jusqu'au troisième jour. Alors les troupes de Varamè sortirent de leur camp en tumulte et demandèrent qu'on les conduisît au combat, en poussant de grands cris auxquels répondirent les Perses de Chosroès. Mais Narsès recommanda aussitôt à Bindoès et à Mébodès de faire garder le silence à leurs soldats. L'ordre étant rétabli, les troupes se rangèrent en bataille. L'armée coalisée était partagée en trois corps. Chosroès et Narsès se tenaient au centre; Mébodès comman-

dait l'aile droite, où se trouvaient les Perses et Mystacon; l'aile gauche était composée des troupes venues d'Arménie. Les soldats de Varamè, effrayés du nombre et de la contenance des ennemis qu'ils avaient à combattre, prirent la fuite et se retirèrent sur une montagne. Chosroès voulait qu'on les attaquât dans cette position, et Narsès ayant refusé de lui obéir, il donna ordre aux Perses de commencer le combat. Les choses se passèrent comme le général romain l'avait prévu : les assaillants furent repoussés avec une perte considérable, et ils auraient tous été taillés en pièces, si les Romains n'étaient arrivés à leur secours.

Varamè savait parfaitement qu'en rase campagne il lui était impossible de résister à l'armée coalisée, et il se retira sur des hauteurs inaccessibles à la cavalerie. Narsès l'y suivit, et Varamè, obligé de quitter ses nouvelles positions, établit son camp sur les bords d'une rivière appelée *Bakrah*. Narsès le poursuivit, et l'ayant atteint, se disposa à lui livrer bataille. Varamè ne pouvant éviter d'en venir aux mains, s'appliqua à ranger ses troupes de la manière la plus avantageuse. Il y avait des éléphants dans les deux armées. Varamè plaça les siens devant la cavalerie. Chosroès, entouré d'une garde de cinq cents hommes, parcourait les rangs et exhortait les Perses de son parti à ne pas se montrer inférieurs aux Romains. Varamè eut d'abord l'avantage sur un point; mais bientôt il fut battu, et six mille hommes de ses troupes qui s'étaient retirés sur une montagne se virent obligés de mettre bas les armes. Chosroès se donna le plaisir cruel de les voir tuer à coups de flèches ou fouler aux pieds des éléphants. Les Romains se rendirent maîtres des femmes, des enfants, et des ornements royaux de Varamè, qu'ils offrirent à Chosroès. Quant à Varamè lui-même, il quitta le champ de bataille à la tête de dix mille hommes seulement, et on ne sut jamais dans la suite ce qu'il était devenu. Chosroès se rendit dans la ville de Ganzac, où il donna aux principaux

officiers de l'armée romaine un superbe festin triomphal, tandis que lui, assis sur un trône, il se plaisait à entendre les Perses, qui, suivant leur usage, célébraient sa victoire au son des flûtes et d'instruments à cordes.

Dix jours après, il congédia les troupes romaines sans leur accorder d'autre récompense que des éloges; mais craignant d'être assassiné par ses sujets, il écrivit à l'empereur Maurice, et lui demanda mille soldats romains pesamment armés, chargés de faire auprès de sa personne les fonctions de gardes du corps. Dès qu'il se vit paisible possesseur de la couronne, il fit mettre à mort toutes les personnes qui avaient pris part à la révolte. Bindoës, qui l'avait servi avec tant de zèle, semblait ne devoir s'attendre qu'à des récompenses; mais bientôt Chosroës, qui n'avait plus besoin de son secours, ne vit en lui qu'un rebelle qui avait osé se révolter contre Hormisdas, et il le fit noyer dans le Tigre.

La paix qui existait entre la Perse et l'empire pensa être troublée au sujet des incursions que les Sarrasins faisaient sur le territoire de la Perse. Chosroës, soit qu'il le crût véritablement, ou qu'il cherchât un prétexte décent de déclarer la guerre à l'empereur Maurice, accusa les gouverneurs des provinces romaines, voisines de la frontière, de favoriser ces invasions, loin de s'y opposer comme ils le devaient. Maurice, qui redoutait alors une rupture avec la Perse, envoya des ambassadeurs à Chosroës, qui les reçut d'abord assez froidement; mais le chef de l'ambassade lui ayant représenté avec force toutes les obligations qu'il avait à l'empereur, et la faiblesse des raisons qu'il alléguait pour lui déclarer la guerre, Chosroës, touché de ce discours, renonça à ses projets hostiles.

Peu de temps après, cependant, le monarque perse profita d'un événement qui favorisait ses vues ambitieuses : ce fut le meurtre de l'empereur Maurice (an 602 de J. C.). Chosroës donnait toujours à ce prince les noms de *père* et de *protecteur*, et il lui de-

vait bien incontestablement la couronne. Il était juste qu'il cherchât à venger sa mort. Armé de ce prétexte spécieux, Chosroës repoussa avec dédain une lettre et des présents que lui envoyait Phocas, meurtrier de Maurice. Il feignit d'abord de n'avoir d'autre but dans toute sa conduite que de replacer sur le trône un membre de la famille de son bienfaiteur; mais il devint bientôt évident que ni ses paroles ni ses actions n'étaient sincères, car il refusa de secourir Narsès, qui avait pris les armes contre Phocas. Il n'avait réellement d'autre but que de reculer les frontières de son empire et d'affaiblir les Romains.

Aux premiers jours du printemps de l'an 604, il réunit une armée nombreuse et entra en Mésopotamie. Les Romains n'avaient dans cette province qu'un faible corps de troupes sous les ordres de Germain. Ce général ne pouvant éviter la bataille, eut son armée entièrement détruite, et blessé lui-même, il succomba au bout de peu de jours. Dans une seconde affaire près de Dara, les Romains essayèrent encore une défaite, et les Perses firent un grand nombre de captifs qui furent tous égorgés, par l'ordre de Chosroës. « Tel fut, dit le Beau, le commencement de la guerre la plus sanglante que l'empire eût jamais soutenue contre les Perses, ces opiniâtres rivaux de la puissance romaine. Elle dura vingt-quatre ans, et pendant les dix-huit premières années, jusqu'à la douzième du règne d'Héraclius, ce ne fut pour les Romains qu'une suite perpétuelle de désastres. Chosroës, moins grand capitaine, mais plus cruel que son aïeul, trouvant l'empire dépourvu de généraux expérimentés (*), porta de toutes parts le massacre et l'incendie. Nul quartier, nulle distinction d'âge, de condition, de sexe. Les villes brûlées et renversées, les campagnes sans culture et couvertes des cadavres de leurs habi-

(*) Vers cette époque l'illustre Narsès fut brûlé vif à Constantinople par ordre du tyran Phocas.

tants, n'offraient aux yeux que des cendres et des ruines. Toute l'Asie, depuis le Tigre jusqu'au Bosphore, ce pays le plus peuplé, le plus riche, le plus fertile de l'univers, ne fut plus qu'un théâtre d'horreurs. Le roi barbare se baigna dans le sang des Romains, devenus lâches en devenant criminels; on eût dit que leurs armées étaient des troupeaux de victimes, que le ciel rassemblait pour les immoler à la vengeance de Maurice. »

Tous les ans les Perses faisaient des incursions dans la Mésopotamie, dans la Syrie, dans la Palestine et dans la Phénicie. Les peuples de ces provinces, abandonnés à leurs propres ressources, s'enfermaient dans les places fortes. Les Perses, contents d'enlever tout le butin qu'ils trouvaient dans les campagnes, se retiraient ensuite sans former aucun siège. L'an 609, Chosroës résolut de ravager l'Asie Mineure qui jusque-là n'avait pas ressenti les horreurs de la guerre. Les Perses prirent Édesse, et passant ensuite l'Euphrate, ils détruisirent un corps de troupes sous les ordres de Sergius, qui fut tué dans le combat. Puis ayant traversé la petite Arménie, ils entrèrent en Cappadoce, où ils défirent Domentiole, frère de Phocas. Ce lâche général se cacha dans des roseaux pour sauver sa vie. Les Perses traversèrent ensuite la Galatie, la Paphlagonie, la Bithynie et arrivèrent jusqu'aux portes de Chalcédoine. Là, ils rebroussèrent chemin, emportant avec eux les riches dépouilles des provinces qu'ils avaient parcourues. Quelques années plus tard ils prirent et saccagèrent la ville de Damas, et emmenèrent en esclavage un grand nombre de ses habitants. Enfin, en 615, Romizanès, plus connu sous le nom de *Sarbar* (*), c'est-

à-dire *sanglier*, entra en Palestine à la tête d'une armée considérable. Il ravagea tout le pays, et entra dans Jérusalem privée de défenseurs. Il s'empara de la vraie croix et fit un grand nombre de prisonniers de tout âge et de tout sexe, la plupart chrétiens. Les Juifs du pays achetèrent quatre-vingt mille de ces infortunés pour les massacrer. *Sarbar* emporta en Perse la vraie croix renfermée dans un étui scellé du sceau de l'évêque. Le saint sépulcre et les églises furent réduits en cendres.

Les guerres que faisaient alors les Perses ressemblaient beaucoup plus à des incursions de brigands qu'à des expéditions régulières. Chosroës qui, malgré son avarice, aimait cependant la gloire, entreprit, pour jeter quelque lustre sur ses armes, une expédition qui n'était pas sans difficulté. Il envoya en Égypte (an 616 de J. C.) une armée qui pillait Alexandrie et ravageait toute la contrée jusqu'aux frontières de l'Éthiopie, tandis qu'une autre division, sous la conduite de Saës, assiégeait Chalcédoine. On redoutait beaucoup à Constantinople la prise d'une place si voisine de la capitale. Héraclius, qui n'avait pas les forces nécessaires pour contraindre Saës à lever le siège, essaya de le corrompre. Saës, séduit en apparence par les offres de l'empereur, lui demanda une conférence. Héraclius y consentit et s'avança dans une barque jusqu'auprès du rivage. Dès qu'il l'aperçut, Saës se prosternant sur le bord de la mer, comme faisaient les Perses devant leur roi, engagea l'empereur à envoyer une ambassade à Chosroës pour conclure la paix. Quelques jours après, les ambassadeurs arrivèrent au camp de Saës, et celui-ci laissant devant Chalcédoine une partie de ses troupes pour tenir la place bloquée pendant l'hiver, partit lui-même avec les envoyés d'Héraclius, qu'il traita avec toutes sortes d'égards tant qu'ils furent sur les terres de

(*) Les auteurs grecs le nomment Σαρβαρος et Σαρβαροζ; l'historien syrien Grégoire Bar-Hébræus l'appelle *Scharbarz* (*Chron. Syr.*, pag. 99 et suiv.; version latine, p. 99 et suiv.), et nous apprend que ce nom signifie *porc sauvage* ou *sanglier*. Σαρβαρος est, si je ne me trompe, composé d'*Azora*, qui en pehlvi veut dire *porc* (voyez le *Zend-*

Avesta, d'Anquetil, t. II, p. 481), et de *bar* ou *bara*, qui dans la même langue a le sens de *sauvage*.

l'empire; mais une fois arrivé en Perse, il les chargea de chaînes, et les conduisit à Chosroës comme des prisonniers. Il espérait que ce roi perfide lui saurait gré d'une pareille conduite; mais Chosroës, informé de tous les détails de l'entrevue de Saës avec Héraclius, lui dit en fureur : Misérable, tu as donc renoncé ton seigneur en prostituant à un étranger l'adoration que tu ne dois qu'à moi? C'était Héraclius qu'il fallait prendre et m'amener enchaîné. Aussitôt il ordonna qu'on l'écorchât tout vif et que de sa peau on fit une outre. Se tournant ensuite vers les ambassadeurs : J'épargnerai les Romains, quand ils auront abjuré leur crucifié pour adorer le Soleil. Après leur avoir adressé ces paroles, il les fit jeter dans un cachot où l'un d'entre eux mourut de maladie et les deux autres furent dans la suite assommés à coups de bâton. Sarbar succéda à Saës et continua le siège de Chalcédoine (an 619). Après s'être rendu maître de la ville, il la livra au pillage et l'abandonna. Sa retraite calma les craintes que l'on avait conçues à Constantinople lors du commencement du siège.

Les Perses faisaient chaque année, au retour du printemps, des invasions dans les provinces romaines situées près de leurs frontières. Héraclius, occupé à préserver l'empire de dangers plus grands encore du côté de l'occident, ne pouvait pas songer à réprimer l'insolence des Perses. Quand une fois il n'eut plus rien à redouter de l'Europe, il s'occupa de tirer vengeance des insultes de Chosroës. Il passa un temps considérable en préparatifs, et l'an 621 il fit passer une armée nombreuse en Asie, où il se rendit lui-même l'année suivante. Son premier soin fut d'instruire et de discipliner les troupes romaines. Il entra ensuite dans la petite Arménie. Sarbar, qui commandait l'armée de Chosroës, ayant vu qu'Héraclius marchait vers la Perse, espéra l'arrêter par une diversion, et il entra en Cilicie. Cependant, comme Héraclius avançait toujours sans se laisser détourner de son

but, Sarbar prit le parti de le suivre et de saisir la première occasion favorable pour l'attaquer. Pendant une nuit obscure, il se disposait à charger l'arrière-garde des Romains, lorsque la lune paraissant tout à coup, le força de renoncer à son projet. Il fit des imprécations contre cet astre qu'il adorait et se retira sur des lieux élevés. Le lendemain il y eut quelques escarmouches dans lesquelles Héraclius obtint constamment l'avantage. Plusieurs jours se passèrent ainsi en petits combats qui augmentèrent le courage des soldats romains. Sarbar, craignant les suites du découragement qui faisait de grands progrès dans les rangs des Perses, résolut de hasarder une affaire générale. Il descendit dans la plaine et rangea son armée en bataille, en face du soleil qui commençait à paraître. Les Perses, qui adoraient cet astre, saluèrent son lever par de grands cris. Héraclius, feignant alors de prendre la fuite, les attira à sa poursuite. Quand il vit que le désordre était parmi eux, et que leurs soldats comptant sur une victoire certaine ne gardaient plus leurs rangs, il fit faire volte-face à ses troupes et les attaqua. Presque tous les soldats perses périrent ou tombèrent au pouvoir des Romains. Le camp de Sarbar fut pris et pillé. Après cette victoire importante, Héraclius établit en Arménie les quartiers d'hiver de ses troupes et retourna à Constantinople.

L'année suivante (623 de J. C.), Héraclius entra de bonne heure en campagne, et s'avança vers l'Atropatène, mettant le feu aux villes et aux villages, et détruisant tout sur sa route. Comme il approchait de cette province, il apprit que Chosroës était à Ganzac avec quarante mille hommes. Il se dirigea aussitôt vers cette capitale, et arrivé à peu de distance du camp des Perses, il fit charger les gardes avancées par des Sarrasins auxiliaires. Ceux-ci eulbutèrent les Perses, qui s'enfuirent dans leur camp et y jetèrent l'épouvante. Chosroës prit la fuite avec toutes ses troupes. Un grand nombre de soldats furent tués ou faits

prisonniers par les Romains. Héraclius entra dans Ganzac sans éprouver de résistance, brûla un temple du Feu très-vénéré par les Perses, et fit détruire une statue colossale de Chosroës, placée au milieu du palais et sous un dôme qui représentait le ciel. Autour de la statue étaient le Soleil, la Lune et les autres Astres avec des génies qui portaient des sceptres. Au moyen d'un certain mécanisme, le colosse versait de l'eau en forme de pluie et faisait entendre le tonnerre. Ce colosse, comme le temple du Feu et une partie de la ville, furent livrés aux flammes. Ganzac renfermait alors plus de trois mille maisons.

Après cette expédition, Héraclius se rendit à Thébarmes, la moderne Ourmia. Il brûla cette ville fameuse par son pyrée et continua à poursuivre Chosroës. Ne pouvant l'atteindre, il se dirigea vers l'Albanie pour y prendre ses quartiers d'hiver. Les Perses harcelèrent souvent dans sa route l'armée romaine, chargée de butin et embarrassée de cinquante mille prisonniers, mais toujours sans succès. Le froid étant devenu très-vif, Héraclius donna aux prisonniers tous les secours qui étaient en son pouvoir, et les fit mettre en liberté. Cette générosité lui gagna le cœur de ces malheureux, qui tous priaient Dieu de délivrer la Perse du tyran qui l'opprimait, et de donner à ce pays un roi aussi bienfaisant que l'empereur des Romains.

La campagne suivante (an 624), Chosroës leva trois armées. Il donna l'une à Sarbar et la seconde à un général du nom de *Sarablagas*. Ces deux chefs se rendirent maîtres des défilés qui conduisent de l'Albanie dans la Perse. Héraclius ayant suivi un autre chemin, Sarablagas prit les devants pour l'arrêter; mais Héraclius le battit et continua sa route. Sarablagas fit alors sa jonction avec Sarbar, et se disposa à livrer bataille aux Romains. Ceux-ci, campés sur le penchant d'une colline boisée, attendirent les Perses, les mirent en fuite au premier choc et leur tuèrent beaucoup de monde. Sais, autre

général de Chosroës, arrivait pendant ce temps-là à marche forcée pour prendre part à la bataille. Les Romains se précipitèrent aussitôt sur ses troupes, qui furent tuées ou dispersées, et s'emparèrent des bagages. Il paraît que Sarablagas fut tué dans le combat. Sarbar et Sais réunirent leurs forces et suivirent Héraclius, mais sans pouvoir obtenir sur lui le moindre avantage. Arrivés dans l'Albanie, Sais retourna en Perse, laissant le commandement de l'armée à Sarbar. Ce général était cantonné dans un château, autour duquel campait son armée. Héraclius étant parvenu à le surprendre, lui tua un assez grand nombre de soldats et mit le feu au château. Les femmes de Sarbar et plusieurs officiers qui y demeuraient périrent dans les flammes ou se tuèrent en sautant du haut des murailles pour éviter l'incendie. Quant à Sarbar, frappé de terreur, il avait fui à toute bride dès le commencement de l'attaque.

Quoique les généraux de Chosroës eussent été constamment battus pendant cette campagne, toutefois, par des marches habiles et en harcelant toujours les Romains, ils étaient parvenus à les empêcher de pénétrer dans l'intérieur de la Perse.

L'année suivante (an 625), Héraclius, dont l'armée avait beaucoup souffert, songea à se retirer dans l'Asie Mineure, pour être plus à portée de recevoir des recrues de la Thrace et de plusieurs autres provinces d'Europe. Sarbar, qui avait pénétré le dessein de l'empereur, se mit à le suivre et fit préparer à l'avance, sur l'Euphrate, un pont composé de cordes tendues d'un bord à l'autre. Mais comme les Romains approchaient, il donna ordre de replier ce pont de l'autre côté du fleuve. Cependant, Héraclius ayant découvert un gué y fit passer ses troupes. Sarbar traversa le fleuve peu de temps après l'empereur qu'il suivait toujours, et bientôt il arriva sur les bords du Sarus, au delà duquel campaient les ennemis. Les deux armées n'étaient séparées que par un pont qui se trouvait

au pouvoir des Romains. Pendant que les Perses dressaient leurs tentes et travaillaient à se retrancher dans leur camp, quelques soldats romains les attaquèrent et en tuèrent un nombre assez considérable. Ces combats partiels se renouvelant sans cesse, malgré la défense formelle d'Héraclius, Sarbar voulut tirer avantage de la témérité des Romains, et plaça un corps de troupes en embuscade sur le bord du fleuve entre des saules et des roseaux; puis, lorsqu'il fut attaqué, prenant la fuite à dessein, il attira loin de leur camp un assez grand nombre de Romains, qui, se trouvant engagés entre lui et les troupes placées en embuscade, furent aisément taillés en pièces. Les Perses, animés par ce succès, attaquèrent les redoutes qui défendaient le pont, et ils allaient se rendre maîtres du passage, lorsque Héraclius arriva à la tête de ses meilleures troupes. En même temps, un cavalier d'une taille gigantesque, armé d'un large cimenterre, courut vers lui à toute bride. L'empereur le perça d'un coup de lance et le renversa dans le fleuve. La mort de ce géant, redouté pour sa force et son courage, jeta la frayeur dans l'âme des Perses, qui commencèrent à fuir devant les Romains. Bientôt la déroute devint générale. A la nuit, Sarbar se retira avec les débris de son armée et passa l'Euphrate.

Chosroès, pour se venger de la défaite des troupes perses, fit enlever les ornements des églises, et voulant affliger l'empereur qui était catholique, il obligea tous ses sujets chrétiens à embrasser les erreurs de Nestorius. Mais cette stupide vengeance ne remédiait aucunement aux échecs qu'il avait reçus; et bientôt il leva trois armées, dans lesquelles on fit entrer sans distinction les hommes libres, les esclaves, les naturels et les étrangers. Les meilleures troupes furent données à Sais qui devait attaquer Héraclius. Dans l'armée de ce général étaient cinquante mille hommes choisis dans toute la Perse, et que l'on appelait les *bataillons d'or*, parce que les soldats qui en faisaient partie portaient des javalots

dont le fer était doré. Sarbar, à la tête d'une autre armée, avait ordre d'aller à Constantinople, et de se concerter avec les Abares, les Bulgares et les Esclavons, pour s'emparer de cette capitale. Une troisième armée, aux ordres de Rhazatès, devait défendre le royaume. Sais, ayant passé l'Euphrate, alla attaquer Théodore, frère de l'empereur, qui se trouvait alors dans les plaines de la petite Arménie. Les Perses furent défaits, et Sais ne survécut que bien peu à son malheur; il mourut de chagrin quelques jours après la bataille. Chosroès fit embaumer son corps, et ayant donné ordre qu'on le lui apportât, il le battit de verges et proféra contre lui les plus horribles imprécations. Sarbar, campé à Chalcedoine, se disposait à joindre les Abares qui attaquaient Constantinople; mais ces barbares ayant été repoussés, il resta dans ses positions.

L'année suivante (627 de J. C.), Héraclius ravagea toute l'Assyrie. Rhazatès, général perse chargé de défendre cette province, suivit l'armée romaine; décidé à profiter de toutes les circonstances favorables qui pourraient s'offrir pour livrer bataille. Cependant Héraclius passa le grand Zab et campa près de Ninive. Là, ayant appris que Rhazatès attendait de nouveaux renforts, il le contraignit d'en venir immédiatement aux mains. Le combat dura depuis le matin jusqu'à la nuit; les Perses laissèrent sur le champ de bataille leur général, presque tous leurs officiers et la moitié de leurs soldats. Du côté des Romains, il n'y eut que cinquante hommes tués; mais le nombre des blessés fut extrêmement considérable. Plusieurs combats singuliers avaient précédé la bataille du Zab; les Perses, vaincus dans toutes ces rencontres, regardèrent l'avantage des Romains comme d'un mauvais augure pour eux, idée superstitieuse qui put diminuer leur courage. Après la bataille, ils n'essayèrent pas même de fuir et restèrent immobiles au milieu des cadavres.

Le lendemain, les Romains entrè-

rent dans le camp ennemi, où ils prirent une grande quantité d'armes précieuses, et entre autres, le bouclier de Rhazatès recouvert de plusieurs lames d'or. Ils trouvèrent aussi le cadavre de ce général, auquel ils coupèrent la tête. Héraclius, aussitôt après la bataille, marcha contre Chosroës. Celui-ci, obligé de fuir devant l'ennemi, se retira avec ses femmes et ses enfants dans une ville appelée par les Perses *Guédésér*, et par les Grecs, *Séleucie*. Cette ville était au delà de Suze, non loin des bords du fleuve Eulæus.

N'ayant plus de troupes à opposer à Héraclius, le monarque perse écrivit à Sarbar qui assiégeait Chalcédoine de venir à son secours. Le courrier, porteur de cet ordre, fut arrêté par les Romains et conduit à Héraclius, qui le retint avec ses dépêches et en fit partir un autre chargé de lettres supposées par lesquelles Sarbar était prévenu que les Perses avaient remporté de grands avantages sur les Romains; il lui était ordonné, en conséquence, de poursuivre le siège de Chalcédoine. Sarbar, trompé par cette lettre, n'obéit pas aux ordres de Chosroës, lequel, se croyant trahi, envoya au lieutenant de Sarbar l'ordre de tuer ce général et de ramener l'armée en Perse. Cette lettre fut encore interceptée par les Romains, qui en communiquèrent le contenu à Sarbar. Celui-ci ajouta aux ordres de Chosroës qui le concernaient, l'injonction de mettre à mort quatre cents officiers de l'armée. Puis il rassembla les troupes, et lut cette dépêche en leur présence. Aussitôt, soldats et officiers, irrités contre Chosroës, décidèrent d'un commun accord qu'il fallait lever le siège et gagner la Perse au plus tôt.

Malgré les nouveaux succès que semblait lui promettre la révolte de l'armée de Sarbar, Héraclius fit encore offrir la paix à Chosroës, qui la refusa. Ce prince, affaibli par l'âge, les fatigues et les chagrins, fut attaqué d'une violente dysenterie. Il pensa alors sérieusement à assurer après lui la couronne à son fils Merdasas, qu'il avait

eu d'une dame chrétienne appelée *Stra*, celle de toutes ses femmes qu'il aimait le plus. Siroës, qui prétendait au trône par droit d'ainesse, était alors renfermé dans une prison; mais ayant été élargi sur un ordre contrefait, il fit massacrer aussitôt ceux des autres fils de Chosroës dont il put s'emparer, au nombre de vingt-quatre, et ayant réussi à mettre dans ses intérêts toute la nation, il fit charger de chaînes et enfermer dans une tour son père Chosroës. Aussitôt il prit la couronne et donna ordre qu'on tuât Merdasas sous les yeux du vieux roi, qui fut condamné à mourir de faim; mais comme il vivait encore le cinquième jour après sa condamnation, Siroës le fit achever à coups de flèches. Après ces horribles exécutions, le nouveau roi fit demander la paix à Héraclius, qui la lui accorda à condition que les deux États conserveraient leurs anciennes limites; que les prisonniers seraient rendus de part et d'autre, et qu'on remettrait aux Romains la vraie croix que Sarbar avait prise à Jérusalem. Siroës accepta volontiers ces conditions, et la paix fut enfin rétablie entre les deux nations, après une lutte qui avait duré vingt-quatre ans. Les garnisons perses évacuèrent les villes de la Syrie, de l'Égypte et de la Mésopotamie, où elles furent remplacées par des troupes romaines.

Siroës ne conserva que bien peu de temps le trône où il s'était placé au prix de tant de crimes; il mourut de la peste après un règne de six mois (an 629 de J. C.).

ADESER ou ARTAXERXÈS III, fils de Siroës, succéda à son père n'étant encore âgé que de sept ans. Au bout de sept mois, Sarbar, ancien général et gendre de Chosroës, le même dont nous avons déjà parlé, fit périr ce jeune prince et s'empara de la couronne.

SARBAR fut tué après un règne de deux mois.

BORANE, fille de Chosroës, fut alors placée sur le trône. Cette princesse gouverna l'empire pendant sept mois.

HORMISDAS IV, son successeur,

conserva la couronne pendant quatre ans, après lesquels il fut tué.

ISDIGERDÈS III monta sur le trône à la mort d'Hormisdas (an 632 de J. C.). Sous le règne de ce prince, les Arabes s'emparèrent de la Perse.

Les historiens grecs omettent, touchant la fin de la dynastie des Sassanides, une foule de détails que nous voudrions connaître, et ils ne sont pas même d'accord sur plusieurs circonstances importantes des faits qu'ils rapportent. Voici comment les auteurs de *l'Histoire universelle depuis le commencement du monde* rapportent les événements de cette époque :

« Hormisdas, ou, comme la plupart des auteurs l'appellent, Isdigerdès (*), parvint à la couronne, et par le choix du peuple et par le droit de sa naissance. Cependant son règne fut agité des troubles les plus cruels. Lorsque tout commençait à être tranquille en Perse, les Sarrasins, sous la conduite des successeurs de Mahomet, envahirent son pays. Les historiens grecs qui font mention de cette conquête, ne s'accordent nullement ensemble. Quelques-uns assurent que l'empereur Héraclius avait un corps de Sarrasins dans son armée quand il envahit la Perse, et qu'après que la paix fut faite, à leur retour dans leur pays, ils animèrent leurs compatriotes à entreprendre la conquête de cet empire ; d'autres, que Mahomet lui-même entra à main armée en Perse sous le règne de Chosroës ; mais que ce monarque, avec le secours des Turcs, défit entièrement l'armée des Sarrasins. Cependant l'opinion générale est que les Sarrasins n'envahirent la Perse qu'après la prise de Jérusalem, et que la guerre se fit alors avec un avantage assez égal de part et d'autre. Quelques historiens représentent Hormisdas, ou Isdigerdès, comme un prince efféminé ; d'autres assurent qu'il défendit son pays avec la dernière intrépidité, jusqu'au temps où les Perses perdirent entièrement

courage ; et suivant quelques auteurs, il fut tué lui-même en combattant. Ce prince fut le dernier de la ligne d'Artaxerxès qui ait occupé le trône de Perse, et à lui finit un empire qui avait subsisté avec tant de gloire durant quatre cents ans. Le renversement rapide et total d'une si grande monarchie doit nous paraître étrange, à nous qui sommes accoutumés à voir une province se défendre pendant plus de temps que les Sarrasins n'en mirent à conquérir toute la Perse. Mais il faut considérer que les successeurs de Mahomet menaient avec eux une multitude d'hommes qui ne demandaient qu'à s'établir dans les pays conquis. A peine eurent-ils défit Isdigerdès, qu'ils partagèrent les terres, comme les soldats de Guillaume le Conquérant le firent depuis en Angleterre. Isdigerdès vaincu avait abdiqué la couronne par sa fuite ; il se retira dans une province reculée de l'empire, et y mourut vers l'an 640 ou 642. »

HISTOIRE DES ROIS DE LA DYNASTIE DES SASSANIDES D'APRÈS LES AUTEURS ORIENTAUX (*).

ARDESCHIR BABGAN OU ARDESCHIR 1^{er}

(Artaxerxès, an 226 de J. C.)

A peine monté sur le trône, Ardeschir s'occupa de soumettre deux princes arsacides qui voulaient encore lui résister. Après avoir triomphé de ces derniers compétiteurs, il parcourut toutes les provinces de l'empire et prit le titre de *roi des rois*. Il rédigea ensuite un corps de lois civiles et politiques, composa un traité sur les devoirs des princes et des ministres, et fit plusieurs règlements très-sages pour encourager les arts, les sciences, le commerce et surtout l'agriculture.

(*) Nous suivrons pour cette partie de notre travail la traduction du récit de Mirkhond due à feu M. le baron Silvestre de Sacy. Faire choix d'un autre auteur ou donner une nouvelle traduction de celui que l'illustre savant a préféré, serait afficher une prétention aussi ridicule qu'elle est éloignée de nos sentiments de reconnaissance et d'admiration.

(*) Nous faisons avec de graves auteurs deux personnages différents d'Hormisdas IV et d'Isdigerdès III.

Il posa lui-même la couronne sur la tête de son fils Schapour, et se démit en sa faveur du gouvernement de l'empire. Le règne d'Ardschir avait duré quatorze ans depuis la mort d'Ardavan, et douze du vivant de ce prince.

RÈGNE DE SCHAPOUR, FILS D'ARDSCHIR.

(Sapor I^{er}, an 241 de J. C.)

Lorsque Ardschir devint maître de la Perse, il fit tuer tous les membres de la famille d'Ardavan. Le motif de cette cruauté fut la prédiction de quelques astrologues, qui lui avaient annoncé que le royaume passerait entre les mains des descendants d'Asche. Après avoir détruit cette famille, Ardschir remarqua un jour dans les appartements de ses femmes une belle esclave qui lui plut tellement qu'il l'épousa. Au bout de quelque temps, cette jeune fille croyant pouvoir compter tout à fait sur l'affection d'Ardschir, lui avoua qu'elle appartenait à la famille d'Asche. Aussitôt Ardschir fit appeler son vizir et lui dit : Emmenez cette esclave et que le sein de la terre devienne sa demeure. Le vizir se disposait à enterrer vivé la princesse, mais elle lui annonça qu'elle était enceinte. Alors cet homme fit préparer un logement souterrain, et s'étant mis lui-même hors d'état de jamais devenir père, il renferma dans une boîte les preuves du sacrifice qu'il avait fait, priant le roi d'apposer son sceau sur cette boîte et de la garder soigneusement. Peu de temps après, la jeune fille accoucha d'un enfant mâle, qui fut appelé *Schapour*, c'est-à-dire, *fils du roi*. Quelques années plus tard, le vizir trouvant Ardschir plongé dans une profonde mélancolie, lui en demanda la cause : Je pense avec douleur, lui répondit Ardschir, qu'après avoir réduit sous mon obéissance une grande partie de l'univers, je n'ai point de fils auquel je puisse laisser mon empire. Que le roi ne s'afflige point, dit aussitôt le vizir, il a un fils doué des plus heureuses qualités et que je fais élever sous mes yeux. Ardschir ayant demandé au vizir l'explication

de cette énigme, celui-ci avoua sa désobéissance; mais il ajouta que le but de sa conduite avait été d'empêcher que la famille royale ne s'éteignît, et que le roi trouverait dans la boîte qu'il avait en son pouvoir, la preuve irrécusable de la droiture de ses intentions.

Ardschir, ravi de ce qu'il venait d'apprendre, ordonna au vizir de lui amener Schapour avec mille autres jeunes enfants de la même taille que lui, et vêtus d'une manière uniforme. Il fit ensuite donner à ces enfants des mails, et leur ordonna de jouer en sa présence. La boîte étant tombée dans une salle ouverte où se tenait le roi, les enfants n'osèrent pas l'y aller chercher, mais Schapour entra sans rien craindre et emporta la boîte. Ce trait de hardiesse convainquit Ardschir que l'enfant était, sans aucun doute, un rejeton de la famille royale.

Lorsque Schapour fut devenu roi, il s'occupa tout entier de rendre ses peuples heureux et de faire la guerre aux ennemis de la Perse. Il s'illustra principalement par la conquête de Khadhre, ville située entre l'Euphrate et le Tigre. Cette place, ainsi que tous les pays environnants, appartenait à un prince arabe, appelé *Manzen*, lequel, profitant de l'éloignement de Schapour, alors occupé dans le Khorasan, ravagea les frontières de la Perse. Pour venger cette insulte, Schapour entra sur les terres de Manzen et mit le siège devant Khadhre; mais il lui fut impossible de s'en emparer. Manzen avait une fille d'une grande beauté, appelée *Nazirat*. Celle-ci ayant vu du haut des remparts Schapour, qui était le plus bel homme de son temps, devint tout à coup éperdument amoureuse de lui, et promit de le rendre maître de la place s'il voulait la recevoir dans son harem, pour y servir ses femmes. Schapour s'étant engagé avec serment à faire ce qu'elle demandait, pourvu qu'elle lui indiquât les moyens de s'emparer de Khadhre, Nazirat lui écrivit qu'il devait prendre une colombe dont le cou fût orné de plumes de différentes couleurs, et

tracer sur les pattes de cet oiseau, avec le sang d'une jeune vierge, certains caractères qu'elle lui indiqua, qu'ensuite il lâcherait la colombe, qui irait se poser sur une des tours de la forteresse et la ferait aussitôt écrouler avec fracas. Schapour suivit les conseils de Nazirat, et tout arriva comme cette princesse l'avait prédit. Deux tours étant tombées, Schapour entra dans la ville par la brèche, fit périr Manizen et envoya Nazirat dans son harem. Quelque temps après, réfléchissant à l'ingratitude de cette fille envers son père, il la fit attacher par les cheveux à la queue d'un cheval indompté.

Après avoir réduit la ville de Khadhre, Schapour assiégea Nisibe. Comme cette place résistait à toutes ses attaques, le monarque perse, averti par un saint personnage, ordonna à tous ses soldats de se purifier de leurs fautes par la prière. L'armée ayant obéi, les murailles tombèrent d'elles-mêmes et Schapour remporta une victoire aussi facile que complète. Ce monarque entra ensuite dans les provinces qui dépendaient de l'empire romain et y soumit un grand nombre de villes. Ces différentes expéditions terminées, il rentra dans ses États.

Ce fut vers la fin du règne de Schapour que parut le faux prophète Mani, dont nous aurons occasion de parler plus loin. Redoutant la justice du monarque perse, Mani prit la fuite et se retira hors du royaume.

Schapour bâtit deux villes auxquelles il donna son nom; celle de Nischabour, dans le Khorasan, et Schapour, située près de Cazeroun, dans la province de Fars.

RÈGNE D'HORMOUZ, FILS DE SCHAPOUR.

(Hormisdas, an 271 de J. C.)

Hormouz, également distingué par sa bravoure et sa sagesse, descendait par sa mère de Mahrec, roi d'une province de Perse, lequel fut condamné par Ardschir à périr avec toute sa famille, parce que, suivant une prédiction des astrologues, de la race de

Mahrec devait naître un prince qui régnerait sur tout l'Iran. Une fille de Mahrec étant parvenue à s'enfuir du palais de son père, se retira chez un berger. Schapour, fils d'Ardschir, étant à la chasse, fut tourmenté d'une soif violente, et entra chez ce berger pour demander de l'eau. La fille de Mahrec offrit aussitôt à boire au prince, qui conçut pour elle une violente passion, et voulut l'emmenner avec lui. Mais cette jeune fille lui avoua le secret de sa naissance, et lui dit qu'elle redoutait trop le courroux d'Ardschir, pour consentir à l'accompagner. Le prince lui promit alors de ne pas découvrir cette circonstance à son père, et il l'épousa : Hormouz naquit de cette union. L'existence du jeune prince resta longtemps cachée à Ardschir; mais un jour ce monarque étant entré dans les appartements de Schapour, aperçut un enfant dont la grâce le charma; et il demanda quel était son père. Schapour raconta alors à Ardschir ce qui lui était arrivé, et ce monarque, au comble de la joie, s'écria : Grâce à Dieu, me voilà enfin délivré des craintes que m'ont causées les prédictions des astrologues.

Schapour étant monté sur le trône, envoya Hormouz gouverner le Khorasan. Le jeune prince fut bientôt aimé des habitants, et redouté des ennemis de l'empire. Cependant quelques envieux rapportèrent à Schapour qu'il avait l'intention de se révolter : Hormouz, informé de ces calomnies, se coupa une main, et l'envoya à son père pour le convaincre qu'il ne prétendait pas à la couronne. Car, ainsi que nous avons eu occasion de le remarquer plusieurs fois, les princes affligés de quelques difformités ou défauts corporels ne pouvaient pas monter sur le trône. A la vue de la main de son fils, Schapour fut extrêmement affligé, et il lui fit dire sur-le-champ : Quand tu te couperais toi-même par morceaux, tu n'en seras pas moins mon successeur, et tu occuperas le trône après moi.

Hormouz était très-généreux. Le gouverneur d'une des provinces de l'empire situées du côté des Indes, l'enga-

geant à acheter une quantité de diamants magnifiques sur lesquels on pouvait gagner cent pour cent : Cent ou mille pour cent, répondit Hormouz, ne me tentent pas ; si je fais le commerce, qui fera le métier de roi ? et que deviendront les marchands, si j'emploie mes trésors à leur enlever le gain qu'ils peuvent faire ?

Hormouz ne régna qu'un an et dix jours.

RÈGNE DE BAHRAM, FILS D'HORMOUZ.

(Vararane I^{er}, an 273 de J. C.)

Ce prince, doué d'une grande douceur, devint bientôt cher à tous ses sujets. Ce fut sous son règne, et par son ordre formel, que Mani, le Manès des Grecs, fut mis à mort. Cet homme, qui avait un talent extraordinaire pour le dessin et la peinture, acquit bientôt une grande célébrité, et sa réputation s'étendit jusqu'aux provinces les plus éloignées de l'Inde et de la Chine. Il prétendit, ensuite, avoir reçu le don de prophétie, et composa un livre qu'il disait être descendu du ciel. Dans le cours de ses voyages, il découvrit une caverne dont l'entrée était étroite, mais en avançant on se trouvait dans une plaine charmante, fertile, où coulaient plusieurs sources d'une eau limpide. Mani transporta dans cette retraite ses livres, ses papiers, et autant de pain et de fruits secs qu'il lui en fallait pour subsister une année entière. Ensuite, il réunit ses disciples, leur dit que Dieu voulait l'enlever au ciel, mais qu'au bout d'un an il reparaitrait sur la terre, et leur apporterait la connaissance des choses divines. Après avoir tenu ce discours, Mani se retira dans la caverne, où il se mit à sculpter plusieurs figures extraordinaires, sur une planche, que l'on appela depuis *Ertenci-Mani*. L'année étant révolue, Mani sortit de la caverne, et montra à ses disciples le travail qu'il avait fait. Cet artifice séduisit quelques personnes crédules qui embrassèrent sa religion. Ce premier succès engagea l'imposteur à se rendre auprès de Bahram pour l'exhorter à suivre

sa doctrine. Bahram feignit d'abord d'adopter les idées du novateur ; et il ordonna aux mages les plus savants de l'empire de discuter avec lui les dogmes qu'il prêchait. Mani demeura convaincu d'impiété ; et la fausseté de sa doctrine ayant été reconnue, on l'engagea à renoncer aux erreurs qu'il professait. Sur le refus qu'il fit de suivre la religion des mages, Bahram ordonna qu'il fût écorché vif et que l'on suspendît sa peau à la porte de la ville de Djon-dischapour.

Le règne de Bahram dura trois ans et trois mois. Ce prince fut surnommé *Schahindeh*, c'est-à-dire, *le bienfaisant*. Il était passionné pour les chevaux, et avait, dit-on, une grande habileté dans l'art vétérinaire. Il répétait souvent : Il n'y a point de joie sans la tranquillité de l'âme ; et point de véritable plaisir sans la santé.

RÈGNE DE BAHRAM, FILS DE BAHRAM.

(Vararane II, an 276 de J. C.)

Ce prince gouverna d'abord ses sujets d'une manière tyrannique, et se plut à humilier la noblesse. Une pareille conduite indisposa les grands de l'empire et les généraux de l'armée, qui formèrent une conspiration contre lui. Le mobed des mobeds ou souverain pontife de la religion de Zorcastre, instruit des desseins qu'avaient formés les conspirateurs, les engagea à différer pour quelque temps l'exécution de leurs projets, et à se retirer tous ensemble de la cour : le lendemain, Bahram chercha inutilement les officiers qui se tenaient d'ordinaire autour de sa personne. L'abandon dans lequel il se trouvait causa chez lui un profond abattement. Le mobed des mobeds arriva tandis que Bahram était dans cette disposition d'esprit. Il le salua, mais, malgré toutes les questions que put lui adresser le roi, il garda toujours le silence. Alors Bahram lui dit : Votre conduite ressemble à celle d'un rebelle. Le mobed des mobeds demanda au prince la permission de parler avec franchise, puis il lui adressa ces paroles : « Je considère

avec surprise la figure noble que Dieu vous a donnée, et la conduite répréhensible que le génie du mal vous porte à tenir. Cette conduite est cause que tous vos sujets sont disposés à se révolter contre vous. Si les rois vos prédécesseurs ont conservé le trône, c'est à leur sagesse et à leur prudence qu'ils ont dû cet avantage. » Bahram, se réveillant alors comme d'un profond assoupissement, promit de suivre les exemples de ses aïeux. Au même instant, par l'ordre du mobed des mobeds, tous les seigneurs de sa cour se présentèrent devant lui. Bahram, réfléchissant aux conséquences que sa conduite aurait pu avoir, renonça pour toujours à ses habitudes tyranniques. Ce prince régna dix-sept ans, suivant la plupart des historiens. Il fut surnommé *Segan-Schah*, c'est-à-dire, *roi du Sistân ou Sedjestân*, parce que du vivant de son père il avait eu le gouvernement de cette province.

Il laissa deux fils, Narsi et Bahram.

RÈGNE DE BAHRAM III.

(Vararane III, an 293 de J. C.)

Lorsque ce prince fut monté sur le trône de son père, il tint au peuple et à l'armée le discours suivant : « Ma confiance est en Dieu, sans le secours duquel rien ne saurait avoir un heureux succès. Si Dieu me conserve la vie, je ferai en sorte que tous les hommes me comblent de bénédictions. Si, au contraire, l'ange de la mort vient s'emparer de moi, j'espère que Dieu ne vous laissera pas périr. » Les historiens ne sont pas unanimes sur la durée de son règne, qui fut de neuf ans suivant les uns, et de quatre mois seulement suivant les autres.

RÈGNE DE NARSI.

(Narsès, an 294 de J. C.)

Narsi était fils de Bahram II et frère de Bahram III. On ne connaît pas exactement la durée de son règne. Cependant l'opinion la plus vraisemblable est qu'il gouverna la Perse pendant neuf ans. Il fut surnommé

Nakhdjir-khân, c'est-à-dire, *celui qui fait la guerre aux bêtes sauvages*. Cette circonstance indique qu'il était passionné pour la chasse.

RÈGNE D'HORMOUZ, FILS DE NARSI.

(Hormisdas II, an 302 de J. C.)

Ce prince montra au commencement de son règne des inclinations perverses, et son extérieur sévère éloigna d'abord de lui ses sujets. Mais ensuite ayant reconnu tout ce qu'une pareille conduite avait de dangereux et de répréhensible, il se consacra tout entier au bonheur de ses sujets.

Hormouz avait demandé en mariage la fille du roi du Caboul; cette princesse fut parfaitement reçue à la cour de Perse. Mais, quelques instances que fit Hormouz, il ne put jamais obtenir d'être considéré par elle comme son époux. Irrité de la résistance de cette jeune fille, il envoya demander à son vizir quel traitement méritait celui qui refusait d'obéir aux ordres du roi. Comme le vizir était absent, le messager s'adressa à son fils, et lui proposa la solution de la question. Le jeune homme répondit aussitôt que la désobéissance aux ordres du roi méritait la mort. Hormouz, informé de cette réponse, renouvela ses instances auprès de la jeune princesse du Caboul, et celle-ci l'ayant repoussé comme auparavant, il ordonna qu'on la mît à mort. Quelque temps après, il se repentit de son crime, et fit demander au vizir quel châtement méritait celui qui est cause de la mort d'un innocent. Le vizir répondit qu'il fallait lui ôter la vie. Hormouz ayant entendu cette réponse, fit attacher à une potence le fils du vizir, et donna ordre à un officier de lui rapporter les paroles que prononcerait le vizir en passant devant le gibet. Ces paroles furent celles-ci : « Que dire contre un homme auquel je ne saurais m'opposer dans ce monde, ni dans l'autre, parce qu'il est roi, et que la justice est de son côté ? » Hormouz, informé du discours qu'avait tenu le vizir, l'éleva à la plus haute dignité du royaume. Il régna sept ans et cinq mois.

RÈGNE DE SCHAPOUR DHOULACTAF.

(Sapor II, an 310 de J. C.)

Hormouz étant mort sans laisser de fils qui pût hériter du trône, les Iraniens, avant de faire passer la couronne dans une autre famille, s'informèrent si quelqu'une des dames du harem royal n'était point enceinte. Une de ces femmes déclara qu'elle l'était, et elle ajouta : « Je suis persuadée que le fruit que je porte dans mon sein est un enfant mâle. » Les grands du royaume, informés de cette déclaration, suspendirent la couronne royale au-dessus de l'endroit où ils supposaient que devait se trouver la tête de l'enfant, auquel ils firent leur cour suivant l'étiquette ordinaire. Après la naissance du jeune prince, on lui donna le nom de *Schapour*. Les rois étrangers, sachant que les habitants de la Perse n'avaient pour les gouverner qu'un enfant encore au berceau, firent des incursions sur le territoire de l'Iran. Les Arabes, les Romains et les Turcs s'emparèrent de plusieurs provinces importantes. Cependant Schapour montrait une intelligence extraordinaire pour son âge. Il n'avait encore que cinq ans, lorsque, réveillé en sursaut pendant la nuit, il demanda la cause du bruit qu'il entendait. On lui répondit : « que les cris qui l'avaient réveillé venaient de la foule des serviteurs du palais et des autres passants qui traversaient tous en même temps le pont jeté sur le Tigre. » « Il faut, dit aussitôt Schapour, afin d'éviter tout encombrement, faire construire un autre pont. L'un servira aux gens du palais, et l'autre sera destiné au passage du public. » Ces sages paroles furent remarquées par les nobles et les grands du royaume, qui en tirèrent un heureux présage pour l'avenir. A l'âge de sept ans, Schapour commença à monter à cheval. A huit ans, il régla les formes du gouvernement et l'exercice du pouvoir souverain. A seize ans, il se mit à la tête d'un corps d'élite, et marcha contre un parti d'Arabes qui étaient entrés dans la Perse, où ils ravageaient

le pays et en massacraient les habitants. Lorsque les Arabes s'y attendaient le moins, Schapour les attaqua, en tua un grand nombre, et força les autres à quitter les bords de l'Euphrate et du Tigre, ainsi que les provinces maritimes de la Perse. Il fit ensuite préparer, sur le golfe Persique, un nombre de vaisseaux suffisant pour le passage d'une armée, et il se rendit par mer sur les côtes d'Arabie, dont il réduisit les habitants. Après une bataille dans laquelle périrent un grand nombre d'ennemis, lorsque ses soldats n'eurent plus la force de tuer, il ordonna de percer les épaules des prisonniers et d'y passer des cordes, au moyen desquelles on les conduirait. Schapour reçut alors le surnom de *Dhoulactaf*, c'est-à-dire, *l'Homme aux épaules*.

Ce prince, après avoir parcouru une grande partie des provinces habitées par les Arabes, marcha contre les Romains; arrivé sur les frontières de leur empire, il forma le projet de se rendre à Constantinople déguisé en espion, et d'examiner par lui-même l'état du pays. Il entra dans cette capitale un jour où l'empereur donnait un magnifique festin. Or, peu de temps auparavant, l'empereur avait chargé un peintre de se rendre au camp des Perses, de faire le portrait du roi et de le lui apporter. Le peintre s'était acquitté de sa commission, et l'empereur de Constantinople avait fait graver la tête de Schapour sur un grand nombre de vases et de coupes d'or et d'argent. Le monarque perse étant donc entré dans la ville, comme nous venons de le dire, s'assit à une table qu'il trouva toute dressée, et se mêla aux soldats de l'empereur. Sur cette table se trouvait un des vases où était gravée sa tête. Un officier, portant ses regards sur Schapour et sur la figure gravée, fut étonné de la parfaite ressemblance qu'il remarquait entre l'un et l'autre. Il communiqua cette observation à l'empereur, qui fit amener Schapour déguisé en marchand, et lui demanda qui il était. « J'appartiens, répondit le roi

de Perse, à la maison de Schapour; et m'étant rendu coupable d'une faute contre ce roi, j'ai été obligé de prendre la fuite et de me réfugier dans vos États. » L'empereur, persuadé que le prétendu marchand ne disait pas la vérité, lui fit de grandes menaces. Alors Schapour ayant avoué qui il était, l'empereur le fit coudre dans le cuir d'un bœuf qu'on venait d'écorcher, et le retint captif. Schapour gémissait dans sa prison depuis un an, lorsque l'empereur, qui était sur le point de partir pour une expédition contre la Perse, donna ordre qu'on le tirât du château où il était enfermé, et qu'après lui avoir mis une housse de cheval sur le cou, on le forçât de courir à pied au milieu de la cavalerie. Cependant l'empereur entra sur les terres de Perse, qu'il ravagea. Arrivé devant Djondischapour, dans le Khouzistan, où s'étaient retirés tous les grands du royaume, il en forma le siège. Les Romains ayant alors célébré une grande fête, toute l'armée se livra au plaisir et à la bonne chère. Pendant la nuit, les soldats chargés de la garde de Schapour ne veillèrent que faiblement sur leur prisonnier. Celui-ci remarquant cette négligence, avertit quelques Perses qu'il remarqua près de lui, lesquels rompirent ses chaînes et amollirent avec de l'huile chaude le cuir de bœuf dans lequel il était enfermé. Aussitôt qu'il fut libre de ses mouvements, Schapour courut vers la forteresse de la ville. Les soldats qui étaient de garde reconnurent la voix de leur souverain et s'empressèrent de lui ouvrir les portes. Le premier soin de Schapour fut de distribuer de l'argent à ses troupes; puis il fit une sortie contre les assiégeants. La fortune favorisa les Perses; ils s'emparèrent de l'empereur romain et l'amènèrent devant Schapour, qui le fit charger de chaînes, et le garda prisonnier tout le temps nécessaire pour réparer les ravages que l'armée romaine avait faits. Quand tout eut été rétabli dans son premier état, l'empereur fut remis en liberté. Quelques historiens rapportent que Schapour fit

couper les pieds à l'empereur, lui fendit les narines et lui mit une bride au cou comme à une bête de somme.

Quelque temps après, les Arabes s'étant réunis aux Romains marchèrent contre la Perse; leur armée était forte de cent soixante et dix mille cavaliers. Schapour ne pouvant pas résister à des forces si imposantes, se retira dans l'intérieur de son empire, où toutes les troupes dont il pouvait disposer allèrent le joindre. Il marcha alors à la rencontre de l'ennemi. Après un combat opiniâtre, Schapour, voyant que ses soldats étaient vaincus, prit la fuite et se cacha dans des déserts. L'ennemi s'étant alors retiré, il réunit de nouveau son armée, se mit en marche vers le pays des Romains, et envoya à Constantin un ambassadeur chargé de lui dire: « J'ai rassemblé de nouveau une armée nombreuse, à laquelle j'ai fait entendre l'ordre de revenir à la charge pour venger mes sujets qui ont été tués, emmenés captifs ou exposés au pillage. C'est pour cela que j'ai retroussé ma manche et ceint mes reins; si vous voulez payer une indemnité pour le sang qui a été répandu, me renvoyer le butin et les prisonniers que vous avez faits dans mes États, et me restituer la ville de Nisibe qui a fait autrefois partie de la province d'Irak, et qui aujourd'hui se trouve comprise dans vos États, je remettrai le glaive de la guerre dans le fourreau, et je tournerai bride pour me retirer de ce lieu. » Constantin redoutant les suites que pourrait avoir la guerre, accepta les conditions que lui offrait Schapour. Nisibe fut remise à un gouverneur désigné par le roi de Perse, qui envoya dans la ville une colonie tirée de la province de Fars, d'Ispahan, et de plusieurs autres cantons de l'Irak-adjemi. Les colons s'établirent dans le pays avec leurs familles, pour le repeupler et cultiver les terres. Les Romains envoyèrent à Schapour, à titre de présent, différents meubles, des esclaves turcs, des armes et plusieurs objets précieux. De retour dans ses États, Schapour visita la province d'Irak, et bâtit dans l'espace

d'une année la ville de Madaïn, où il établit le siège de son empire. Les grands seigneurs et les premiers personnages du royaume allèrent en foule s'établir dans la nouvelle résidence royale.

Schapour vécut et régna soixante et douze ans.

RÈGNE D'ARDSCHIR, FILS D'HORMOUZ.

(Artaxerxès II, an 380 de J. C.)

Ardschir II, surnommé *le Bienfaisant*, gouverna la Perse comme tuteur de Schapour III, son neveu. Ce ne fut qu'à la sollicitation des grands du royaume qu'il consentit à prendre le titre de roi pendant la minorité du jeune prince. A peine sur le trône, il prononça le discours suivant : « Le temps de notre vie et la durée de notre puissance sont dans la main de Dieu. Quant à moi, je ne possède la souveraineté qu'à titre de prêt, et seulement jusqu'à ce que Schapour mon neveu ait atteint un âge plus avancé. Je ne veux point devenir usurpateur pour satisfaire une ambition coupable. » Ardschir, après avoir régné pendant quatre ans, remit à son neveu le gouvernement de l'empire.

RÈGNE DE SCHAPOUR III, FILS DE SCHAPOUR DHOULACTAF.

(Sapor III, an 383 de J. C.)

Schapour III fut un prince juste et vertueux, et s'occupa tout entier de faire le bonheur de ses sujets. Ardschir, qui était descendu du trône, comme nous venons de le dire, se soumit à l'autorité du jeune roi ; et il se glorifia toujours de la fidélité qu'il avait montrée envers son souverain et son neveu.

La sixième année du règne de Schapour, ce prince dormait sous une tente, lorsqu'il s'éleva tout à coup un vent furieux qui renversa cette frêle habitation. Une pièce de bois tomba sur la tête du roi, qui mourut aussitôt. Schapour était un prince d'une simplicité extrême. Il avait un éloignement tel pour le faste, qu'il abandonnait

ses palais et allait vivre sous des tentes.

RÈGNE DE BAHRAM IV, FILS DE SCHAPOUR DHOULACTAF.

(Vararane IV, an 488 de J. C.)

Bahram, frère de Schapour III, et comme lui fils de Schapour Dhoulaclaf, fut surnommé *Kirmanschah*, parce qu'il avait eu, sous le règne de son père, le gouvernement de la province du Kirman. Ce prince irréprochable régnait depuis onze ans, lorsque ses soldats se révoltèrent contre lui. Une flèche tirée au hasard dans une émeute lui donna la mort.

RÈGNE D'YEZDGUERD ALATHIM.

(Isdigerdès I^{er}, an 400 de J. C.)

Yezdguerd, surnommé *Alathim* ou *l'Injuste*, était, suivant quelques historiens, fils, et suivant d'autres, frère de Bahram. Avant de monter sur le trône, il passait pour un prince sage, prudent et doué du plus heureux naturel. Mais, devenu roi, il se rendit coupable des crimes les plus odieux. Il dépouilla les gens de loi, s'empara de leurs biens, maltraita les soldats et le peuple. Il punissait des châtiments les plus terribles des fautes extrêmement légères, et ne tenait aucun compte des lois divines qu'il outrageait sans cesse. Quoique doué d'un esprit juste et d'une science extraordinaire, il ne conforma jamais ses actions aux paroles pleines de sagesse qu'on lui entendait prononcer. Loin de là, il se livrait aux plaisirs de la table et de la musique, pour éloigner de son esprit toute pensée sérieuse.

Ce prince ne pouvait élever aucun de ses enfants. « Leur vie, dit Mirkhond, ne durait pas plus que celle de la rose : et semblables à de tendres arbrisseaux, ils étaient en peu de jours arrachés par les ouragans de la fortune. » Un de ses enfants, appelé *Bahram*, ayant vécu quelques jours, Yezdguerd se flatta de le conserver. Il chargea des astrologues de dresser son thème natal, et de lui

communiquer le résultat de leurs observations. Les astrologues déclarèrent que le nouveau-né serait constamment heureux; qu'il fallait le faire élever dans un pays étranger; qu'il serait brave et robuste, éloquent et plein de sagesse; enfin, qu'il hériterait de l'empire de l'Iran. Yezdguerd, ravi des prédictions des astrologues, s'occupa de chercher un pays sain et agréable pour y envoyer son fils. Quelques personnes lui ayant vanté le climat du Djézireh, il se décida pour cette province. Il fit venir un chef arabe, appelé *Noman*, fils d'Amrou'l-Kais, lequel gouvernait le pays au nom des rois de Perse, et lui confia son fils Bahram. Noman emmena le jeune enfant : il choisit, pour l'allaiter, trois femmes appartenant aux familles les plus illustres des Arabes et des Perses; toutes trois avaient un tempérament sain et vigoureux, un esprit juste et pénétrant, et une conduite sage. Mais bientôt Bahram perdit son précepteur. Noman adorait les idoles, et il avait un vizir qui était chrétien. Pendant une belle journée de printemps, Noman, assis avec son vizir au milieu de la plate-forme du château qu'il habitait, promenait ses regards avec plaisir sur la campagne des environs. « Vizir, dit-il alors, connaissez-vous sur la terre une contrée plus enchanteresse que celle-ci? Non, répondit le vizir; cependant il manque quelque chose à la perfection du spectacle que nous voyons. Car aucun des objets sur lesquels s'arrêtent nos regards n'est éternel. Ils sont tous sujets à la destruction. Mais, lui dit Noman, quelle est la chose dont la durée soit éternelle? C'est, répondit le vizir, le jardin de la miséricorde divine et les vergers du paradis; mais pour arriver à ce lieu de délices, il faut embrasser la vraie religion, et se soumettre aux ordres du Dieu plein de miséricorde. » Noman, frappé des paroles qu'il entendait, fit aussitôt profession du christianisme. Il se couvrit d'un froc, abandonna son royaume, ses trésors et sa famille, sans que l'on ait jamais

su depuis ce qu'il était devenu. Son fils Mondar, qui gouverna après lui, demeura chargé de l'éducation de Bahram. Dès que ce jeune prince fut en état de distinguer sa main droite de sa main gauche, Mondar fit venir de différents pays des hommes s'avants et vertueux auxquels il confia le soin de son éducation. En peu de temps, Bahram devint très-versé dans les sciences spéculatives, ainsi que dans l'équitation et l'art de manier la lance et l'épée. Quand il eut acquis toutes les connaissances nécessaires à un souverain, il partagea son temps entre la chasse, les plaisirs de la table et la musique. Tandis qu'il passait ainsi son existence dans l'oisiveté, il apprit que son père Yezdguerd était mort et que les grands de la Perse avaient déclaré unanimement pour son successeur un descendant d'Ardschir, fils de Babec, nommé *Khosrou* par les auteurs persans, et *Kesra* par les Arabes. Bahram, profondément irrité de cette conduite, pria Mondar de lui donner une armée avec laquelle il pût arracher à l'usurpateur la couronne qui lui appartenait légitimement. Mondar consentit à tout ce que lui demandait le prince. Mais, avant d'aller plus loin, il faut rapporter ce qui s'était passé en Perse.

La violence et la cruauté d'Yezdguerd étaient venues à un tel excès que ses sujets et ses troupes priaient Dieu sans cesse de les délivrer du tyran qui les opprimait. Leurs vœux furent exaucés. Un cheval indompté parut tout à coup dans la cour du palais; Yezdguerd ordonna qu'on lui mît une selle et une bride, et qu'on le lui amenât. Des palefreniers essayèrent d'exécuter l'ordre du roi. Mais le cheval commença à ruer, et ne se laissa toucher par personne. Enfin Yezdguerd s'approcha lui-même de l'animal, qui parut avoir perdu toute sa férocité. Mais, au moment où le roi voulait fixer la selle sur son dos, le cheval lui lança une ruade, qui le tua sur-le-champ. Yezdguerd avait régné vingt-deux ans et cinq mois. Les Perses témoignèrent à Dieu leur reconnaissance en faisant aux

pauvres d'abondantes aumones, et les grands se réunirent pour choisir un successeur au roi qui venait de mourir.

« Si nous choisissons, dirent-ils, le fils d'Yezdguerd qui a été élevé parmi les Arabes, et qui a adopté leurs mœurs, nous n'aurons pas moins à souffrir sous son gouvernement que sous celui de son père. » Ce fut pour cette raison qu'ils donnèrent la préférence à Khosrou. Ils le conduisirent à Madain, le placèrent sur le trône, répandirent sur lui de l'or et des pierres, lui jurèrent obéissance, et mirent la couronne royale sur sa tête. Mondar, comme nous venons de le dire, cédant à la demande de Bahram, rassembla une armée d'Arabes pour soutenir les droits de ce prince, et, ayant pris toutes les dispositions nécessaires pour assurer le succès de son expédition, il fit partir comme avant-garde son fils Noman avec dix mille cavaliers. L'approche des Arabes jeta l'effroi parmi les Perses. Mondar et Bahram, accompagnés de trente mille cavaliers, suivirent de près Noman. Après plusieurs pourparlers, on arrêta, du consentement de Bahram, que l'on placerait, entre deux lions affamés, la couronne royale de Perse, qui serait la récompense de celui des deux compétiteurs qui oserait l'enlever à ces redoutables gardiens. Khosrou refusa d'accepter ces conditions. Il fit dire à Bahram : « Je suis en possession de la couronne. Vous prétendez l'obtenir aujourd'hui. C'est donc à vous de faire le premier l'essai de votre courage. » Aussitôt Bahram sautant sur le dos d'un des lions, lui donna des coups sur la tête, avec une pierre qu'il tenait à la main. L'autre lion s'étant avancé, il le saisit par les oreilles, et frappant l'une contre l'autre la tête de chacun de ces animaux, leur brisa le crâne. Aussitôt il saisit la couronne, et la mit sur sa tête. Les Arabes et les Perses, témoins de la bravoure de Bahram, le comblèrent de bénédictions, et le reconnurent pour leur roi. Khosrou fut le premier à donner l'exemple de la soumission.

RÈGNE DE BAHRAMGOUR.

(Vararane V, ar 425 de J. C.)

Bahram fut surnommé *Gour*, c'est-à-dire, en persan *âne sauvage*, à cause de la passion qu'il avait pour la chasse de cet animal. Quelques historiens rapportent que ce roi excellait tellement à tirer de l'arc, qu'un jour, étant à la chasse, il décocha une flèche contre un lion qui était monté sur le dos d'un âne sauvage. La flèche perça d'outre en outre les deux animaux, et s'enfonça en terre.

Lorsque Bahram se vit maître du trône, il pardonna, à la sollicitation de Mondar, aux peuples de l'Iran, qui s'étaient rendus coupables du crime de rébellion, en plaçant Khosrou sur le trône. Il travailla à s'attacher ses sujets, et leur remit des sommes considérables que ceux-ci devaient au trésor public. Il assigna des revenus et des pensions aux savants et aux gens de lettres, encouragea l'agriculture, et fit renaitre l'abondance et la prospérité dans des pays qui avaient été abandonnés sous le règne de son père. Il renvoya Mondar dans son gouvernement, après l'avoir comblé de faveurs, et donna à Noman, fils de ce prince, un emploi à sa cour. Il fit des présents magnifiques aux Arabes qui avaient été les compagnons de son enfance. Enfin, dit Mirkhond, il arracha jusqu'aux racines l'arbre de la violence et de la tyrannie, et planta l'arbrisseau de la justice. Il confia à des hommes distingués par leurs talents le soin de gouverner les provinces de l'empire, et s'abandonna à son goût pour les plaisirs et la musique. Sous son règne, tous les habitants de la Perse vivaient dans l'abondance et dans la joie. Ils s'occupaient de leurs travaux ou de leur commerce, jusqu'à l'heure à laquelle le roi prenait son repas; et ils passaient le reste du temps dans les plaisirs de la société.

Un jour, Bahram passant près d'un lieu où étaient rassemblés pour se divertir des habitants de la Syrie, vit qu'ils dansaient sans être accompagnés d'aucun instrument. Il en fut surpris,

et leur demanda pour quel motif ils n'avaient point de musicien qui accompagnât leur danse de ses chants ou du son des instruments de musique. « Aujourd'hui, lui répondirent-ils, nous avons envoyé de différents côtés, et nous avons offert jusqu'à cent pièces d'or sans pouvoir trouver un seul musicien. » Bahram, étonné de ce que lui disaient ces gens, fit venir de l'Inde douze mille musiciens et danseurs, et les distribua dans les différentes provinces de son empire. Les Iraniens s'unirent à ces étrangers par des mariages; et c'est du mélange des deux races que descendaient, suivant Mirkhond, les bouffons que l'on voyait de son temps dans la Perse.

La conduite de Bahram, qui s'occupait uniquement de ses plaisirs, engagea plusieurs souverains à attaquer l'Iran. Le roi de la Chine passa le Djihoun avec vingt-cinq mille hommes, et ravagea le Khorasan. Cette irruption subite jeta l'épouvante dans le cœur des Perses, qui essayèrent en vain de décider Bahram à marcher contre les ennemis. A toutes leurs prières, il répondit qu'il avait confiance dans la bonté et la miséricorde de Dieu, qui ne livrerait pas la Perse à ses plus cruels ennemis. Les grands du royaume se disaient les uns aux autres « qu'assurément la peur avait fait perdre la tête au roi. » Mais, tandis qu'il raisonnait ainsi, Bahram sortit du palais, accompagné de sept jeunes gens appartenant aux premières familles du royaume, et de trois cents guerriers d'une force et d'un courage à toute épreuve. Il menait avec lui des faucons et des panthères, comme s'il fût allé à une partie de chasse. Bahram chargea son frère Narsi de gouverner l'empire pendant son absence; et pour lui, il suivit la route de l'Aderbidjan. Chacun demeura convaincu que la crainte lui avait fait prendre la fuite: les grands et les principaux officiers du royaume envoyèrent un ambassadeur au roi de la Chine, pour lui demander d'être reçus au nombre de ses tributaires. Ils voulaient éviter ainsi la perte de leurs biens, l'escla-

vage, et même la mort dont ils se croyaient menacés. Cependant Bahram passa de l'Aderbidjan dans l'Arménie. Là, ayant pris des guides, il s'avança, à la tête de mille braves guerriers, par un chemin qui semblait impraticable, vers le lieu où était campée l'armée du roi de la Chine. Lorsqu'il en fut peu éloigné, ses espions l'informèrent que ce prince, dans une parfaite sécurité, se livrait au plaisir, et s'amusait à écouter le son des instruments de musique. Bahram profita de cette occasion favorable, et il partit pendant la nuit qui était obscure, et, suivant l'expression de Mirkhond, semblable à un manteau trempé dans de la poix. Il partagea sa cavalerie en quatre corps, et attaqua les ennemis qui n'étaient point sur leurs gardes. Lui-même pénétra jusqu'à la tente du roi, auquel il coupa la tête. Ensuite il poursuivit les fuyards jusque sur les bords du Djihoun.

Quelques historiens racontent cet événement d'une manière un peu différente. Suivant eux, Bahram ayant appris que les Turcs ravageaient le Khorasan, choisit sept mille cavaliers robustes et pleins de courage; puis il fit tuer sept mille bœufs, dont il prit les peaux, qu'il fit remplir de vent. Les ayant ensuite laissés sécher, il ordonna qu'on y jetât des cailloux; puis il fit charger sur le cou de chaque cheval une de ces peaux; et il s'avança au milieu de la nuit vers le camp des Turcs. Ceux-ci, entendant au milieu de l'obscurité le bruit épouvantable que faisaient les cailloux contenus dans les peaux de bœufs, éprouvèrent une telle frayeur qu'ils s'enfuirent. Bahram se mit à leur poursuite et les força de repasser le Djihoun. Plusieurs rois qui entretenaient des dispositions hostiles contre Bahram, lui envoyèrent des ambassadeurs pour obtenir la paix. Ce prince retourna ensuite dans sa capitale; et quelque temps après il se mit en route pour les Indes, qu'il avait envie de parcourir, afin de connaître par lui-même les merveilles et les singularités qu'on racontait de ce pays. Après avoir confié le gouvernement

du royaume à Mihir-Narsi, son vizir, il partit secrètement. Étant arrivé, après un long voyage, dans la ville capitale du roi des Indes, il y fixa son séjour. Les habitants admiraient sa légèreté et son adresse à manier un cheval et à tirer de l'arc. On informa bientôt le roi, qu'un cavalier d'une taille avantageuse, et aussi brave qu'adroit, venait d'arriver de la Perse. Quelques jours après, un éléphant sauvage d'une taille extraordinaire se mit à parcourir les environs de la ville, tuant toutes les personnes qu'il rencontrait. Le roi, informé de cet événement, envoya les guerriers les plus courageux de l'Inde pour combattre l'animal furieux, mais tout fut inutile, et bientôt les habitants cessèrent de passer dans les endroits où ils savaient que l'éléphant avait pour habitude de se tenir. Bahram résolut de délivrer le pays de ce fléau redoutable; il marcha contre l'éléphant et poussa un grand cri pour attirer son attention. Aussitôt l'éléphant courut vers son agresseur; mais celui-ci, ajustant une flèche, la décocha avec tant de force contre le front de l'animal qu'elle y entra tout entière. Il sauta alors à bas de son cheval, et saisissant l'éléphant par la trompe, il le tira avec une violence telle qu'il le fit tomber sur les genoux, puis il lui coupa la tête avec son cimeterre, la chargea sur ses épaules, et étant sorti de la forêt, il la jeta sur la route. Le roi, informé de tous ces détails par un homme qu'il avait chargé de suivre et d'observer toutes les circonstances du combat, fit venir le roi de Perse en sa présence, et lui demanda qui il était. Je suis, répondit Bahram, un des principaux seigneurs de l'Iran, et j'ai été pendant quelque temps au service de Bahramgour qui règne dans cet empire; mais des insinuations perfides ont excité contre moi la colère du roi, et m'ont décidé à me retirer dans ce pays pour y passer mes jours à l'ombre de votre protection. Le monarque indien, charmé de la conversation de Bahram, le mit au nombre de ses plus intimes favoris.

Quelque temps après, un ennemi redoutable déclara la guerre au roi des Indes, qui se décida à lui payer un tribut pour se soustraire aux dangers dont il était menacé. Bahram désapprouva cette résolution, et il décida le monarque indien à repousser l'ennemi par la force. Quand les deux armées se trouvèrent en présence, Bahram fit promettre aux plus braves des Indiens qu'ils ne le perdraient pas de vue. Il prenait cette mesure afin de pouvoir combattre sans craindre d'être enveloppé par l'armée ennemie. Il commença ensuite l'attaque; chaque flèche qu'il décochait renversait un guerrier, et chaque coup de son cimeterre partageait un homme en deux. Les ennemis, redoutant la valeur de Bahram, prirent la fuite, et le roi des Indes rentra triomphant dans sa capitale. Ce prince combla d'honneurs le roi de Perse; il lui donna sa fille en mariage, et voulait même le déclarer son successeur, lorsque Bahram avoua enfin qui il était. A cette déclaration inattendue, le roi des Indes, saisi de crainte, lui dit : Que dois-je faire pour vous témoigner ma soumission? Ne craignez rien, lui dit Bahram, je n'ai aucun besoin de vos États; si vous voulez me faire plaisir, vous accepterez le gouvernement de quelques villes de mon empire, situées sur les frontières des Indes; vous les gouvernerez en mon nom, et vous m'enverrez un tribut annuel, à titre d'hommage et de dépendance. Le roi des Indes accepta ces propositions, et Bahram retourna en Perse avec sa jeune épouse, après une absence qui avait duré deux ans.

Quand il se retrouva dans son royaume, Bahram envoya Mihir-Narsi à la tête de quarante mille cavaliers sur les terres de l'empire romain. L'armée des Perses s'avança jusqu'à Constantinople. Le souverain qui régnait dans cette capitale ayant consenti à reconnaître Bahramgour pour son maître et à lui payer un tribut, Mihir-Narsi se retira avec ses troupes. Cette expédition heureusement terminée, Bahram entra dans l'Yémen, qu'il ra-

vagea; puis il alla attaquer les Uzzes dans leur propre pays.

Les auteurs diffèrent touchant les détails de la mort de Bahram; suivant quelques-uns, étant à la chasse, il tomba dans un puits; suivant d'autres, il disparut dans un marais avec le cheval sur lequel il était monté. On ne retrouva jamais son corps.

RÈGNE D'YEZDGERD, FILS DE BAHRAMGOUR.

(Isdigerdès II, an 441 de J. C.)

Ce prince étant monté sur le trône, appela auprès de sa personne Mihir-Narsi, qui, du vivant de Bahramgour, avait renoncé à sa place de vizir, et s'était retiré dans un temple du Feu, pour se consacrer tout entier aux exercices de la religion. La justice et l'équité d'Yezdgerd contribuèrent beaucoup à rendre l'empire florissant. Chaque année, des rois étrangers envoyaient à son trésor les tributs auxquels ils avaient été assujettis par Bahramgour. Cependant, au bout de quelques années, l'empereur romain se refusa de payer les sommes qu'il devait d'après les traités. Yezdgerd envoya contre lui Mihir-Narsi avec une armée composée de troupes d'élite. L'empereur romain, informé du courage et de l'expérience des soldats qu'il aurait à combattre, se soumit à payer le tribut, et à demander la paix à Mihir-Narsi. Ce général ayant atteint le but de sa mission, reentra en Perse.

Yezdgerd mourut après un règne de dix-huit ans.

Il laissa deux fils, Firouz et Hormouz. Celui-ci était le plus jeune; mais son père, qui avait une affection extraordinaire pour lui, le désigna comme héritier présomptif du trône de Perse. Firouz n'obtint que le gouvernement des provinces méridionales de l'empire.

RÈGNE D'HORMOUZ, FILS D'YEZDGERD.

(Les auteurs grecs ne font pas mention de ce règne.)

A peine sur le trône, Hormouz se laissa aller à toutes ses mauvaises in-

clinations, qu'il avait soigneusement cachées jusque-là. Firouz ayant eu connaissance de la conduite de son frère, se rendit aussitôt dans le pays des Hayathélites (*), et fit connaître à ces peuples l'injustice que son père avait commise en choisissant Hormouz pour son successeur. Il finissait en demandant des secours avec lesquels il pût conquérir le trône. Les Hayathélites, après avoir exigé que Firouz confirmât ses paroles par le serment, lui accordèrent une armée de trente mille cavaliers, à condition qu'il leur céderait la ville de Termed avec son territoire. Firouz, secondé par ces puissants auxiliaires, vainquit Hormouz, et le fit enfermer dans un cachot, un an après son avènement au trône.

RÈGNE DE FIROUZ, FILS D'YEZDGERD.

(Pérozès, an 458 de J. C.)

A peine maître de la couronne, Firouz condamna Hormouz et ses trois principaux conseillers à perdre la vie. Peu de temps après cette révolution, la Perse fut affligée par une grande sécheresse. Ce fléau dura sept ans, pendant lesquels il ne tomba pas une goutte de pluie. Les fleuves furent bientôt à sec, et la famine devint générale. Les philosophes observaient les astres jour et nuit, sans pouvoir trouver aucun remède aux calamités publiques. Firouz remit à ses sujets, dans ces années désastreuses, toutes les impositions qu'ils payaient à son trésor. Il fit enjoindre aux riches de pourvoir aux besoins des pauvres, annonçant que, si un homme périssait de faim, il ferait punir avec la dernière sévérité les habitants du lieu. Ces sages mesures ne furent point inutiles; et les historiens rapportent que, pendant les sept années de famine, un seul homme mourut d'ina-
nition. « Enfin, dit Mirkhond, Dieu, « touché des malheurs des Iraniens, « leur ouvrit les portes de sa miséri-
« corde. L'abondance succéda à la fa-

(*) Ce sont les mêmes que les Euthalites ou Huns blancs.

« mine. Les campagnes se couvrirent
« de verdure, les eaux recommencèrent
« à couler. »

Quand la Perse eut recouvré son ancienne prospérité, Firouz assembla une armée pour se rendre maître du pays des Hayathélites. Il couvrait son manque de foi du prétexte spécieux de venger les Hayathélites de la tyrannie de leur roi. Les grands firent sur ce point les représentations les plus fortes à Firouz, qui n'y eut aucun égard; et le parjure dont s'était souillé le roi de Perse retomba bientôt sur lui et sur son peuple. Khouschnavaz, roi des Hayathélites, informé des intentions de Firouz, en conçut de vives inquiétudes. Un de ses officiers lui dit alors : « Il faut que le roi me
« fasse couper les pieds et les mains,
« et qu'il ordonne ensuite à ses gens de
« m'exposer sur la route par laquelle
« Firouz passera. J'espère, avec le secours de Dieu, arrêter les effets de
« la perfidie du monarque perse. Je prie seulement le roi d'accorder ses
« bontés à ma famille, en considération
« du service important que je rendrai
« à l'État. » Khouschnavaz accepta les offres de cet officier, qui fut placé sur la route où Firouz passa peu de temps après. On rapporta à ce prince qu'on venait de trouver un homme qui avait les pieds et les mains coupés. Firouz ordonna aussitôt qu'on le lui amenât, et il lui demanda la cause pour laquelle il avait été mutilé aussi cruellement.
« Je suis, répondit cet homme, un des
« premiers seigneurs de la cour de
« Khouschnavaz. Je l'ai engagé à ne
« pas traiter ses sujets d'une manière
« tyrannique, et à ne point prendre les
« armes contre le roi de Perse, auquel
« il ne pouvait pas résister. Ce prince,
« dans sa fureur, a ordonné que l'on
« me mutilât; puis il m'a fait jeter dans
« un lieu désert, afin que je servisse
« de pâture aux bêtes sauvages. »
Firouz, touché de compassion, montra à cet homme le plus grand intérêt, et lui fit les plus magnifiques promesses. Alors, après avoir comblé Firouz de louanges et de bénédictions, il lui dit :
« Comme Khouschnavaz s'avance pour

« combattre le roi, le parti le plus sage
« est de prendre cette route déserte,
« qui est aussi la plus courte, afin de
« surprendre son ennemi au moment
« où il s'y attendra le moins. » Il s'offrit en même temps de servir de guide à l'armée persane. Firouz suivit le conseil perfide de cet homme. La plus grande partie de son armée périt dans le désert, et ce ne fut qu'avec des peines infinies qu'il en sortit lui-même, accompagné d'un petit nombre de siens. Il rencontra alors Khouschnavaz, auquel il fit demander la paix. Mais ce prince lui répondit : « Après
« que je vous ai comblé de bienfaits,
« que je vous ai fourni de l'argent et
« des troupes pour vous rétablir sur le
« trône de votre père, vous avez, pour
« reconnaître de si grands services,
« rassemblé une armée, et vous êtes
« venu dans l'intention de m'exterminer. La fortune ne vous a pas été
« favorable. Maintenant, si vous vous
« engagez par serment à ne jamais me
« faire la guerre en personne, et à ne
« point envoyer de troupes sur mes
« terres, je vous reconduirai avec honneur dans l'Iran, et vous replacerai
« une seconde fois sur le trône. » Firouz prit tous les engagements que les Hayathélites exigèrent, et il retourna dans son royaume. Cependant il conservait toujours un vil chagrin de sa défaite, et il résolut de rompre le traité qu'il avait juré d'accomplir. Il confia le gouvernement du royaume et la tutelle de ses deux fils, Palasch et Cobad, à un homme appelé *Soukhra*, alors gouverneur du Sistan, et qui tirait son origine de Minotschehr. Les mobeds et les gens les plus considérables de la Perse représentèrent inutilement à Firouz qu'il se couvrait de honte, en oubliant ainsi ses serments et les bienfaits qu'il avait reçus du roi des Hayathélites. Mais Firouz ne tint aucun compte des observations qu'on put lui faire, et il se mit en marche à la tête d'une armée aguerrie. Khouschnavaz, qui s'attendait à être bientôt attaqué, creusa derrière son camp un fossé profond, qu'il fit recouvrir d'une légère couche de terre répandue sur des

baguettes minces et fragiles, et il se prépara au combat. Quand les deux armées furent en présence, Khouschnavaz fit attacher au bout d'une pique le traité qu'il avait conclu avec Firouz. Il représenta à ce prince les conséquences funestes que pouvait avoir son manque de foi. Mais tout fut inutile. A peine de part et d'autre les cavaliers avaient-ils lancé leurs chevaux, que Khouschnavaz prit la fuite, ayant soin de passer par un endroit solide que l'on avait ménagé au milieu du fossé. Firouz se hâta de poursuivre l'armée ennemie, et il trouva la mort dans le fossé, avec un grand nombre des gens de sa suite. Khouschnavaz, retournant alors au combat, tailla en pièces les Perses, et remporta un riche butin. La fille de Firouz, qui était une des femmes les plus sages de son siècle, tomba au pouvoir du vainqueur.

La nouvelle de cette défaite étant parvenue à Soukhra, il réunit une armée nombreuse, et se mit en marche vers le pays des Hayathélites. Cette expédition se termina par un traité entre Khouschnavaz et Soukhra. Les Hayathélites rendirent tous les prisonniers et le butin qu'ils avaient fait sur l'armée de Firouz. De retour en Perse, Soukhra mit sur le trône Palasch. A cette nouvelle, Cobad se réfugia auprès du roi du Turkestan.

Firouz avait régné vingt-six ans suivant quelques auteurs, et vingt et un seulement suivant d'autres.

RÈGNE DE PALASCH, FILS DE FIROUZ.

(Balas, an 482 de J. C.)

Ce prince gouverna avec justice, et reconnut d'une manière éclatante les services que lui avait rendus Soukhra. Cobad, son frère, ayant quitté Madain pour se retirer dans le Mawaralnahr, passa par le territoire de Nischabour. Là il fit prier Zer-Mibir, fils de Soukhra, de lui chercher une jeune fille qu'il pût épouser. Zer-Mibir ayant trouvé parmi les habitants les plus distingués du lieu une jeune fille très-belle et parfaitement bien faite, fit consentir ses parents à

la donner en mariage à Cobad. Celui-ci continua ensuite sa route vers le Turkestan. Il passa quatre ans à la cour du roi de ce pays, qui lui donna une armée nombreuse avec laquelle il entra dans l'Iran. Lorsqu'il fut près de Nischabour, il fit appeler le père de la jeune fille qu'il avait épousée, et lui demanda de ses nouvelles. Cet homme lui apprit qu'elle avait mis au monde un fils auquel on avait donné le nom de *Nouschirvan*. Cobad demanda à le voir, et fut frappé de sa beauté extraordinaire. Tandis qu'il le considérait avec admiration, on lui apprit que son frère Palasch venait de mourir. Étonné de la coïncidence qui existait entre l'arrivée du petit Nouschirvan et l'annonce de cette nouvelle, il prit avec lui le jeune prince, dont la présence paraissait d'un si heureux augure, et le conduisit avec sa mère à Madain.

RÈGNE DE COBAD, FILS DE FIROUZ.

(Cabades, an 485 de J. C.)

A peine maître de l'empire, Cobad combla d'honneurs et de bienfaits Soukhra, auquel il laissa le manement de toutes les affaires. Les Perses s'accoutumèrent insensiblement à ne consulter que ce ministre, qu'ils considéraient presque comme supérieur au roi. Cobad, jaloux de son autorité, cherchait un moyen de se soustraire à l'empire que Soukhra avait pris sur lui. Il fit venir en particulier Schapour, commandant en chef de l'armée, et lui expliqua la cause de son chagrin. Schapour lui répondit qu'il se chargeait de le délivrer de cet homme. Le lendemain, il se prit de querelle avec Soukhra, en présence de Cobad, lui jeta une corde au cou, et l'entraîna hors de l'appartement; puis il lui fit mettre les fers aux pieds, et l'enferma dans une prison, où il mourut au bout de peu de jours.

Il y avait dix ans que Cobad était sur le trône, lorsqu'un homme d'Ishtakhar, appelé *Mazdac*, commença à introduire parmi le peuple une religion extraordinaire. Cet homme alla ensuite trouver Cobad, lui annonçant qu'il

avait reçu la dignité de prophète. Pour en imposer au roi, il avait fait creuser un caveau dans un temple du Feu, et ayant pratiqué à la voûte de ce caveau un trou qui répondait à l'endroit où brûlait le feu sacré, il y fit cacher un homme. Il alla ensuite dire au roi qu'il lui avait été accordé de faire un miracle en preuve de la divinité de sa mission, et que le Feu conversait avec lui. S'étant rendu au temple, Mazdac causa avec l'homme caché dans le caveau; et le roi, trompé par cette fourberie, reçut la nouvelle doctrine, qui consistait principalement à permettre toutes les unions, sans aucun égard au degré de parenté; à défendre de tuer les animaux et d'en manger la chair. Cet imposteur disait que les hommes devaient se contenter pour leur nourriture de végétaux, d'œufs, de lait, de fromage et d'autres choses semblables. Pour donner plus de force à ses préceptes, il affectait de ne porter jamais qu'une robe de laine grossière, et d'être sans cesse occupé de pratiques de dévotion. Il attira dans son parti les gens de la lie du peuple. Ses sectateurs devinrent bientôt très-nombreux, et il parvint à un haut degré de puissance. Les gens de la plus basse condition épousaient les femmes des premiers seigneurs du royaume, et jetaient ainsi un grand trouble dans les familles; personne ne pouvait être assuré de conserver ses propriétés. On dit que Mazdac demanda un jour à Cobad de lui permettre d'épouser la reine; mais Nouschirvan, fils de cette princesse, obtint de l'imposteur, à force de prières, qu'il renoncât à son projet. La doctrine de Mazdac s'étant répandue dans toute la Perse, attira sur cette contrée des maux effroyables; alors les grands du royaume, voyant que la ruine du pays était imminente, convinrent de déposer Cobad, qui était le plus ardent promoteur des nouvelles opinions. Ils lui ôtèrent effectivement le gouvernement, et l'enfermèrent dans une prison; puis ils voulurent faire mettre à mort Mazdac; mais le nombre des sectateurs de ce misérable était si grand, qu'ils ne purent jamais se rendre

maîtres de sa personne. Ils décidèrent, en conséquence, qu'il fallait d'abord se défaire de Cobad, sauf à sévir plus tard contre Mazdac et ses sectateurs. Mais ils ne purent pas réaliser ce projet. Cobad avait une sœur extrêmement belle qu'il avait épousée, suivant la permission que lui en donnait la doctrine de Mazdac, conforme sur ce point avec celle de Zoroastre. Cette femme résolut de faire évader Cobad; et, s'étant parée avec le plus grand soin, elle se présenta au gouverneur de la prison, et le pria de permettre qu'elle eût un entretien avec le prince. Cet homme, séduit par l'extrême beauté de la reine, lui permit de passer la nuit dans la prison. Le lendemain matin, la princesse enveloppa Cobad dans les tapis sur lesquels elle avait passé la nuit, et, les mettant sur la tête d'un esclave, elle sortit de la prison. Cobad demeura caché pendant quelque temps; puis il partit, accompagné d'un petit nombre de confidentes, et se rendit chez les Hayathélites, auxquels il voulait demander des secours pour remonter sur le trône. Le souverain du pays lui accorda trente mille hommes. Cobad se mit à leur tête, et entra en Perse. Lorsqu'il fut proche de Madain, les habitants du pays, effrayés des conséquences que pouvait avoir pour eux la guerre civile, se rendirent à son camp, et firent leur soumission. Cobad pardonna aux Perses et à Djamasp, son frère, qu'ils avaient élevé sur le trône; puis il prit pour ministre Zer-Mihir, fils de Soukhra, et s'occupa de réparer les maux du royaume. Il fit rentrer dans l'obéissance plusieurs provinces révoltées, et laissa vivre en paix Mazdac et ses sectateurs.

Vers la fin de son règne, Cobad attaqua les Romains et les vainquit. Il mourut après avoir régné quarante-trois ans, à compter de l'époque où il monta pour la première fois sur le trône. Il avait un grand nombre d'enfants, parmi lesquels on distinguait Nouschirvan, pour l'étendue et la justesse de son esprit. Peu de temps avant sa mort, Cobad le désigna pour lui succéder.

RÈGNE DE KHOSROU OU KESRA, FILS DE COBAD, CONNU SOUS LE NOM DE NOUSCHIRVAN LE JUSTE.

(Chosroës, an 531 de J. C.)

Les grands du royaume ayant lu le testament de Cobad, engagèrent Nouschirvan à prendre les rênes du gouvernement. Mais soit qu'il craignît réellement de ne pouvoir pas remédier aux désordres qui affligeaient la Perse, soit qu'il voulût bien faire comprendre à ses sujets toute l'étendue de la tâche qu'il s'imposait, ce prince refusa d'abord la couronne. « La royauté, dit-il, est sans force et sans considération, les sources de la prospérité publique sont taries, la division existe entre les citoyens, l'autorité se trouve entre les mains des hommes les plus vils; un souverain qui voudrait aujourd'hui gouverner suivant les lois de la justice, amènerait infailliblement des luttes sanglantes que nous devons éviter. » Ce tableau triste, mais exact, de l'état où se trouvait alors la Perse par suite des doctrines subversives de Mazdac, frappa tous les grands, qui jurèrent à Nouschirvan qu'ils emploieraient leurs efforts pour l'aider à ramener l'ordre dans le royaume. Enfin, Nouschirvan consentit à prendre la couronne, et il fit connaître à ses sujets, par les paroles suivantes, les intentions qu'il avait pour l'avenir :

« Mon autorité, dit-il, ne s'étend que sur les corps et non sur les tœurs; en effet, le Dieu qui connaît les pensées secrètes de tous les hommes peut seul juger les intentions de chacun. Je veux dire que ma vigilance et ma sollicitude ne doivent avoir pour objet que vos actions et non vos consciences. Les jugements que je porterai doivent aussi être fondés sur la justice et non sur mon caprice. Lorsque, par une conduite équitable, j'aurai réparé tous les maux qui désolent la Perse, alors le souvenir de mon règne méritera d'être transmis à la postérité, et mon empire ne craindra plus d'être renversé. »

Le premier usage que fit Nouschir-

van de son autorité, fut de condamner à mort Mazdac et ses partisans. Suivant quelques auteurs, Nouschirvan commença par témoigner à Mazdac le mécontentement qu'il avait de sa conduite, et se contenta d'abord de le réprimander en particulier; mais dans la suite, un de ses sectateurs s'étant rendu coupable de violences envers une femme mariée, et l'époux offensé en ayant porté plainte à Nouschirvan, ce prince ordonna à Mazdac de faire rendre la femme enlevée. Mazdac ne tint aucun compte de cette injonction, et Nouschirvan irrité lui fit couper la tête. Les partisans de l'imposteur s'étant soulevés à cette occasion, Nouschirvan ordonna qu'ils fussent mis à mort. On fit de sévères perquisitions à Madain et dans tout l'empire, et les ordres du roi furent exécutés avec la dernière rigueur. Selon le récit de quelques autres historiens, Nouschirvan témoigna d'abord de l'amitié à Mazdac, il lui demanda ensuite les noms de ses partisans sous un prétexte honorable. « Il faut, lui dit ce prince, que vos disciples viennent me rendre visite, afin que je les comble de faveurs. » Au jour indiqué, tous ces gens se trouvèrent au palais; on les fit entrer dans un jardin, et à mesure qu'ils y entraient, des officiers du roi les précipitaient la tête la première dans des fosses qui avaient été creusées à cet effet. Mazdac eut le même sort que ses partisans. Enfin, un auteur assure que Nouschirvan fit élever un grand nombre de potences auxquelles on attachait en un seul jour, avant midi, cent mille *zendics* ou sectateurs de Mazdac. Ce prince remit ensuite les anciens propriétaires en possession des biens dont les *zendics* s'étaient emparés, et rendit à leurs époux légitimes les femmes qu'ils avaient enlevées. N'ayant plus rien à redouter de la secte de Mazdac, il s'occupa de ramener dans la Perse la prospérité que les dissensions civiles et religieuses en avaient bannie, et de mettre ce royaume en état de défense. Il fit aussi bâtir, sur les frontières et dans plusieurs lieux déserts, des forts, garnis de soldats, pour protéger les

voyageurs contre les attaques des brigands.

Après avoir ainsi pourvu à la tranquillité et au bien-être de ses sujets, Nouschirvan porta ses armes dans le Caboul, dans le Mawaralnahr, et soumit les Havathélites. Pendant qu'il était engagé dans cette expédition, le souverain des Turcs s'empara de plusieurs villes alors soumises à la Perse, et entre autres de Fergana, de Samarcande et de Boukhara. Nouschirvan, instruit de cette irruption, envoya aussitôt son fils Hormouz contre le roi des Turcs; mais celui-ci, sans attendre le prince, s'enfuit en toute hâte dans les provinces les plus reculées de son royaume.

Vers cette même époque, Khaled, fils de Djabala, gouverneur de la Syrie pour les Romains, entra avec une armée sur les terres de Mondar II qui commandait dans la province du Djézireh, sous l'autorité de Nouschirvan. Les troupes de ce chef tuèrent plusieurs gens de Mondar, emmenèrent des chevaux et des chameaux, et se retirèrent chargés de butin. Mondar informa aussitôt Nouschirvan de cette irruption; et celui-ci, qui était alors en paix avec l'empereur romain, lui écrivit, en le sommant de condamner Khaled de rendre tout le butin qu'il avait pris, et de payer en outre une amende considérable comme prix du sang des gens de Mondar qui avaient été tués. L'empereur ne tint aucun compte de cette lettre; une si grande marque de mépris irrita Nouschirvan, qui entra aussitôt dans les provinces romaines voisines de la Perse. Il s'empara des villes de Dara, d'Édesse, de Kennasserin et d'Alep; arrivé aux portes d'Antioche, il fut tellement émerveillé de l'aspect de cette cité populeuse, qu'il en fit prendre un dessin sur le papier, et ordonna qu'on en construisît une absolument pareille à peu de distance de Madaïn. La nouvelle ville fut appelée *Roumia*; Nouschirvan y transporta tous les habitants d'Antioche; les rues et les places des deux cités se ressemblaient si parfaitement, que chacun des habitants

d'Antioche, une fois établi à *Roumia*, se croyait dans son ancienne demeure.

L'empereur romain, instruit des succès de Nouschirvan, lui envoya plusieurs messages pour demander la paix. Ce prince répondit qu'il l'accorderait aux conditions suivantes; savoir, que les Romains lui payeraient une somme considérable, et qu'ils renonceraient à tous leurs droits sur les provinces que les Perses venaient de conquérir. L'empereur accepta ces propositions.

Nouschirvan avait épousé une princesse d'une grande beauté. Cette femme, dit Mirkhond, pouvait être regardée comme le chef-d'œuvre des ouvrages sortis de la main du Créateur. Elle faisait profession de la religion chrétienne. En vain Nouschirvan la pressa de renoncer à ses croyances pour adopter la doctrine des images. Il ne put rien obtenir d'elle; et à toutes ses obsessions elle répondait: Suivez votre religion, et permettez-moi de suivre la mienne. Cette princesse mit au monde un fils extraordinairement beau, qui fut appelé *Nouschizad*. Lorsque le jeune prince eut atteint l'âge de raison, il examina la religion de son père et celle de sa mère: la première lui sembla opposée à la saine raison, l'autre, au contraire, lui parut satisfaire complètement un esprit juste. Nouschirvan le supplia d'changer de croyance; mais tout fut inutile. Alors, profondément irrité, il fit enfermer Nouschizad dans le palais, et partit avec son armée pour se rendre dans la Syrie, où il tomba malade. Nouschizad croyant que la fin de son père approchait, se livra à des projets ambitieux, et quitta sa prison. Un grand nombre de partisans, parmi lesquels on remarquait surtout des chrétiens, se réunirent autour de sa personne. Nouschizad s'empara des trésors de Nouschirvan, les distribua à ses troupes, chassa les gouverneurs qui commandaient dans les provinces de Fars et d'Ahvaz, répandit la nouvelle de la mort de son père, et se disposa à soumettre l'Irak. Nouschirvan, informé de ce qui se

passait, écrivit aussitôt la lettre suivante à Ram-Bourzin, un des personnages les plus considérables du royaume : « Mon fils Nouschizad, sur le bruit de ma mort, et sans attendre la confirmation de cette nouvelle, s'est révolté. Il a mis en liberté un grand nombre de gens que j'avais fait renfermer : il s'est emparé de sommes considérables, et qui avaient une destination importante. Il s'est mis en campagne, et il n'a pas réfléchi au grand nombre des chrétiens et au danger qu'il pourrait y avoir à leur donner plus de force. Si Nouschizad, malgré tous ses torts, veut encore rentrer dans l'obéissance, renvoyer dans les prisons les gens qu'il a mis en liberté, faire punir par le glaive les officiers et les grands qui ont embrassé sa cause, je consens à lui pardonner. Si, au contraire, il persiste dans sa révolte, Ram-Bourzin doit lui déclarer la guerre immédiatement. Dans le cas où Nouschizad serait fait prisonnier dans un combat, que l'on se garde de faire tomber un seul cheveu de sa tête. Qu'on le renferme dans le même palais où il était avant son évasion, avec les esclaves qui le servaient ; qu'on lui fournisse ce dont il aura besoin, et que nul ne se permette une parole insultante contre un fils qui m'est cher. » Nouschirvan remit cette lettre à un courrier, qui la porta en toute diligence à Ram-Bourzin. Celui-ci se hâta de marcher contre Nouschizad. De son côté, le jeune prince, qui avait pour général de ses troupes Schamas Roumi, un des hommes les plus célèbres et les plus braves de l'armée de Perse, alla au-devant de Ram-Bourzin. Aussitôt que les deux armées furent en présence, l'aile droite de Nouschizad tomba avec fureur sur l'aile gauche de Ram-Bourzin, et la mit en déroute avec une perte assez considérable. La victoire paraissait assurée à Nouschizad, lorsque ce prince fut mortellement blessé d'une flèche. Dès qu'elles se virent sans chef, les troupes de Nouschizad se

débandèrent. Ram-Bourzin s'approcha en pleurant du lit sur lequel était posé le corps du fils de Nouschirvan, et il s'informa, d'un évêque qui était présent, si le jeune prince n'avait pas fait quelques dispositions avant de mourir ; l'évêque répondit qu'il avait recommandé qu'on ensevelît son corps, et qu'on le déposât dans la terre, suivant l'usage des chrétiens.

De retour à Madain, Nouschirvan fit partir pour l'Indoustan une armée nombreuse. Le roi des Indes, effrayé de cette démonstration, envoya en Perse des ambassadeurs chargés de remettre à Nouschirvan de riches présents, et de lui demander la paix. L'empire des Perses s'étendait alors jusque dans le Mawaralnahr, le Khorasan, le Tabaristan, le Djordjan, une partie de l'Indoustan, l'Irak, la péninsule d'Oman, Bahrein, l'Yémama, l'Arabie Heureuse, et la frontière du Magreb. Nouschirvan s'occupa de rendre ses vastes États florissants et riches, et de poser une règle invariable pour l'imposition foncière de toutes les terres. Avant ce prince, les terrains en valeur payaient, suivant qu'ils étaient plus ou moins éloignés de la capitale, le dixième, le cinquième, le quart, le tiers, et jusqu'à la moitié de leurs produits. Nouschirvan établit une capitation sur les juifs et les chrétiens ; toute personne au-dessous de vingt ans, et au-dessus de cinquante, ne payait aucune imposition. Ce monarque chargea un des premiers officiers de l'armée de prendre connaissance de la conduite et de l'instruction des gens de guerre, ainsi que de l'état de leurs armes et de leur équipement. Cet officier, après s'être rendu au milieu d'une place très-vaste, se plaça sur un tapis magnifique, et fit proclamer par un héraut que tous les gens de guerre eussent à se présenter devant lui pour être passés en revue. Le premier et le second jour, voyant que Nouschirvan n'était point venu comme les simples soldats, l'officier ne commença pas son inspection. Le troisième jour, il fit de nouveau proclamer par le héraut,

qu'aucun homme de guerre ne manquât de se trouver à la revue, et que celui même qui avait reçu la couronne de la libéralité du Très-Haut, s'y rendit comme les autres. Nouschirvan, informé de cette décision, se présenta devant l'officier inspecteur avec son armure complète. Mais comme il avait négligé de prendre l'étui de son arc, qui faisait partie de l'équipement des troupes, l'inspecteur ne consentit à enregistrer son nom que lorsqu'il eut réparé cet oubli. Ensuite, comme ce même officier assignait à chaque homme de guerre enregistré, quatre mille drachmes de solde, il en donna une seulement de plus à Nouschirvan. La revue étant achevée, cet officier se rendit au palais, et il adressa au roi les paroles suivantes : « Prince, ne me sachez pas mauvais gré de la conduite que j'ai tenue ; mon but n'a été que de maintenir la subordination dans l'armée, et de conserver une exacte justice. » — « Tout homme, répondit Nouschirvan, qui use de sévérité envers moi, ne doit craindre aucun reproche. »

L'empire de Perse ayant acquis un très-haut degré de splendeur, l'empereur de la Chine envoya à Nouschirvan de riches présents. Cet empereur, dit Mirkhond, habitait un palais pavé de perles et de pierreries, dans lequel étaient deux ruisseaux qui arrosaient des arbres de camphre et d'aloès, dont l'odeur se répandait à deux parasanges à la ronde ; son harem renfermait mille femmes, toutes filles de rois. Il envoya un ambassadeur à Nouschirvan ; et parmi les présents dont il le chargea, on distinguait une pièce de sculpture représentant une panthère qui avait le corps entièrement couvert de perles, et dont les yeux étaient formés de deux pierres précieuses de couleur rouge ; une garde d'épée d'émeraude, ornée de pierres du plus grand prix ; une robe de soie sur laquelle était représenté un personnage dans le costume que portait le roi de Perse, ayant la couronne sur la tête, et entouré de ses serviteurs. Le fond de cette robe était

de soie bleue céleste ; elle était enfermée dans une boîte d'or que portait une jeune fille dont le visage était voilé par ses cheveux. Cette jeune fille, en écartant sa chevelure, laissait voir une beauté dont l'éclat éblouissait comme l'éclair au milieu d'une nuit obscure.

Le roi de l'Indoustan, qui avait un palais dont les portes étaient de pierres précieuses et de perles, envoya à Nouschirvan mille livres de bois d'aloès des Indes, qui fondait au feu comme de la cire, et un vase d'une pierre précieuse de couleur rouge, rempli de perles. D'un côté de ce vase était représenté un lion, et de l'autre une jeune fille dont la taille était de sept palmes ; ses paupières descendaient jusqu'à ses joues ; entre ses paupières, on apercevait une lueur semblable à celle d'un éclair, produite par l'éclat de ses prunelles, jointe à la blancheur de son teint et à la finesse de ses traits. Ce prince envoya aussi en présent à Nouschirvan un tapis de peau de serpent, qui était plus doux qu'une étoffe de soie et plus beau qu'une étoffe peinte.

Ce fut sous le règne de Nouschirvan que l'on apporta de l'Indoustan dans la Perse le livre de Calila et Dimna, le jeu des échecs, et une pommade ou teinture noire appelée *hindi*, laquelle, mise sur les cheveux blancs, les teint en noir jusqu'à la racine d'une manière parfaite. Le roi du Thibet envoya aussi à Nouschirvan plusieurs objets précieux, et entre autres cent cuirasses dorées du Thibet, et quatre mille vessies de musc.

Nouschirvan, qui surpassait en sagesse et en science tous les rois de Perse ses prédécesseurs, aimait à attirer auprès de sa personne les savants et les philosophes. Le plus illustre de tous ces sages fut Abouzurdjmihir, dont nous allons rapporter l'histoire. Une nuit, pendant son sommeil, Nouschirvan vit en songe un porc qui lui arrachait une coupe qu'il tenait à la main. Cet animal, après avoir bu toute la liqueur qui était dans la coupe, s'étendit sur un coussin qui servait de siège au roi.

Tous les sages et les magiciens consultés sur l'explication de ce songe, ayant avoué qu'ils ne pouvaient en développer le sens, le roi chargea les officiers du palais de chercher un homme dont la sagacité fût assez grande pour dévoiler ce mystère. Un d'eux, nommé *Azad-Sérou*, se mit à parcourir divers pays pour chercher un interprète de songes. Il allait de ville en ville, s'informant de ce qui faisait le sujet de son voyage. Arrivé non loin de la ville de Merve en Khorasan, le hasard le conduisit à la maison d'un savant qui avait plusieurs disciples. Un de ceux-ci, nommé *Abouzurdjmihir*, pria *Azad-Sérou* de lui exposer ce dont il s'agissait. Quand *Azad-Sérou* lui eut raconté le songe du roi, *Abouzurdjmihir* lui dit : « Je ne puis expliquer ce mystère qu'en présence du roi. »

Azad-Sérou ayant approuvé les paroles de ce jeune homme, lui donna un cheval et de l'argent, et ils partirent ensemble pour se rendre auprès de *Nouschirvan*. Dans la route, se trouvant au bord d'un ruisseau, ils descendirent pour prendre quelque repos à l'ombre d'un arbre. *Abouzurdjmihir* se couvrit du drap dans lequel il avait coutume de dormir, et il était livré au sommeil, lorsque *Azad-Sérou* vit un serpent noir, qui, sortant des halliers, marcha vers le sage, releva le drap qui le couvrait, lui baisa la tête et les pieds, puis monta au haut de l'arbre sous lequel il dormait. Aussitôt que le serpent fut monté sur l'arbre, le jeune homme s'éveilla. *Azad-Sérou* fut extrêmement surpris de ce qu'il venait de voir ; cependant ils remontèrent tous deux à cheval, et continuèrent leur route avec grande célérité, marchant nuit et jour, jusqu'à leur arrivée auprès du roi.

Azad-Sérou raconta tout ce qui s'était passé à *Nouschirvan*, qui s'empressa de faire venir *Abouzurdjmihir*, et lui demanda l'interprétation de son songe. Celui-ci étant seul avec *Nouschirvan*, lui dit : « Ce songe si-
gnifie qu'il y a dans le harem du roi

« un jeune homme qui est attaché par
« les liens de l'amour à une des fem-
« mes qui s'y trouvent ; et si le roi veut
« le découvrir, il faut qu'il ordonne que
« toutes les filles du harem passent
« l'une après l'autre devant lui. » Le
roi donna ordre qu'on rassemblât toutes les femmes de son harem, et qu'on les fît passer une à une sous ses yeux. Mais comme le jeune homme était vêtu d'un habit de femme, le secret ne put être découvert pour cette fois. Le roi en fut contristé ; mais *Abouzurdjmihir* lui conseilla d'ordonner que toutes les femmes passassent devant lui sans aucun vêtement. *Nouschirvan* suivit ce conseil, et ses ordres ayant été exécutés, on vit au milieu de ces femmes un jeune homme d'une taille très-haute, et d'une figure majestueuse, dont le corps tremblait comme les feuilles d'un saule, et que la crainte d'une mort inévitable réduisait au plus affreux désespoir. Une jeune femme l'avait introduit dans le harem, et l'y tenait caché. Ce secret ayant été découvert, *Nouschirvan* interrogea la jeune femme, et lui demanda quel était cet homme. Elle lui répondit qu'il était son frère utérin ; qu'elle l'avait amené avec elle, et lui avait fait prendre un habit de femme, afin de n'être pas obligée de se séparer de lui. *Nouschirvan* ordonna alors qu'on fît périr ces deux jeunes gens.

Abouzurdjmihir s'avança tellement dans les bonnes grâces du roi, qu'il parvint à la dignité de vizir.

Nouschirvan ayant, un jour, rassemblé les sages et les moudes, leur ordonna de dire chacun quelque chose qui pût être utile au bonheur du roi et de ses sujets. Chacun tâcha de satisfaire d'un mieux qu'il put à la demande du roi. Lorsque le tour d'*Abouzurdjmihir* fut venu, il dit qu'il croyait pouvoir comprendre en douze sentences tout ce que le roi désirait savoir. *Nouschirvan* lui ayant demandé quelles étaient ces douze sentences, il répondit : « Les voici : 1° se garder de l'amour, de la colère et des passions ; 2° observer la vérité dans ses paroles, être fidèle

« à ses engagements, et tenir ses promesses et ses conventions; 3° consulter des hommes sages et instruits dans toutes les affaires qui se présentent; 4° honorer les savants, les nobles, les émirs, et les gens de plume, chacun suivant leur rang, et les places qu'ils occupent; 5° exercer une exacte justice, prendre des informations certaines, et rendre à chacun la récompense ou la peine due à ses actions bonnes ou mauvaises; 6° examiner scrupuleusement la conduite des gens qui sont renfermés dans les prisons, afin de punir ceux qui méritent des châtiements, et de rendre la liberté à ceux qui sont dignes de pardon; 7° protéger les marchands et les sujets de l'empire; 8° les châtier pour leurs fautes, réprimer les excessifs et contenir les hommes dans le devoir; 9° s'approvisionner d'armes, et de tout ce qui est nécessaire pour faire la guerre; 10° honorer ses enfants, sa famille, ses proches, et prendre soin de leurs intérêts; 11° entretenir des inspecteurs, chargés d'instruire le prince de tout ce qui arrive dans son royaume; 12° avoir soin de ses vassaux, de ses courtisans, de ses chevaux et de ses serviteurs. » Nouschirvan fit écrire ces douze paroles en lettres d'or, disant qu'elles comprenaient toute la science du gouvernement.

Les historiens orientaux rapportent que, vers la fin du règne de Nouschirvan, des chacals passèrent par troupes nombreuses du Turquestan dans la Perse. Nouschirvan, étonné de voir une énorme quantité de ces animaux dans son royaume, demanda au mobed des mobeds la cause d'un événement aussi extraordinaire. « Prince, lui répondit le pontife, les anciens disaient que lorsque l'injustice domine dans un royaume, les bêtes féroces s'y montrent en grand nombre. » Nouschirvan, frappé de ces paroles, choisit treize inspecteurs qu'il chargea de parcourir les provinces de l'empire, et prendre secrètement des informations sur la

conduite de ses lieutenants. Il apprit que la plupart des officiers du fisc se rendaient coupables de malversations et des exactions les plus odieuses. Quatre-vingt-dix coupables furent aussitôt jugés et condamnés à mort. Cet exemple de sévérité produisit une crainte salutaire sur tous les agents du pouvoir. Ces officiers cessèrent alors de tyranniser le peuple, et de le dépouiller de ses biens.

L'empereur de Constantinople avait envoyé à Nouschirvan un ambassadeur chargé de lui offrir des présents. Cet ambassadeur regardant un jour le palais du roi, en admira la grandeur et la beauté; mais il remarqua une irrégularité dans la place qui se trouvait devant la façade, et demanda d'où provenait ce défaut de symétrie. Les courtisans lui répondirent qu'une vieille femme qui possédait une maison sur ce terrain n'avait jamais voulu consentir à la vendre au roi; et que celui-ci, de son côté, s'était toujours opposé à ce qu'on employât la violence pour la faire céder à ses désirs. Cette irrégularité jointe à la justice, dit alors l'ambassadeur, vaut mieux qu'une symétrie acquise par la violence.

Nouschirvan étendit son empire jusqu'au Jaxartès et à l'Indus; il possédait l'Arabie jusqu'à l'Égypte, et était maître de toute la Syrie. Il mourut après un règne qui avait duré quarante-huit ans.

RÈGNE D'HORMOUZ, FILS DE NOUSCHIRVAN.

(Hormisdas III, an 579 de J. C.)

De tous les fils de Nouschirvan, Hormouz seul avait pour mère une princesse. Il dut à cette circonstance d'être choisi pour succéder à son père, au préjudice de plusieurs autres princes plus âgés que lui. Le jeune roi se conduisit d'abord avec beaucoup de sagesse, et conserva en place tous les serviteurs de Nouschirvan. Bientôt il changea de conduite, fit mettre à mort les personnages les plus importants de l'État, et donna les emplois qu'ils occupaient à des hommes injustes. Ces crimes odieux lui aliénèrent le cœur

de ses sujets. L'empereur de Constantinople, informé du mécontentement général qui régnait en Perse, marcha vers Nisibe à la tête de quatre-vingt mille hommes. Il n'avait, disait-il, d'autre intention que de protéger les anciens sujets de son empire, et il s'engageait à se retirer sans commettre le moindre acte d'hostilité, si Hormouz ne faisait éprouver aucun dommage aux provinces conquises par Nouschirvan sur les Romains. Dans le cas contraire, il voulait ravager l'Aderbidjan et l'Arménie. Hormouz était encore menacé par d'autres ennemis; deux princes arabes s'avancèrent le long de l'Euphrate, et ravagèrent la province de Sovad; et le roi des Turcs passa le Djihoun avec une armée considérable, cantonna ses troupes dans les villes de Hérat et de Badguiz, puis il fit dire à Hormouz : « Réparez les ponts et les chemins, car je veux marcher contre l'empereur de Constantinople, votre ennemi. » Hormouz apprit à Madain la marche des armées étrangères. Il fut consterné de cette nouvelle, se repentit de la conduite insensée qu'il avait tenue, et convoqua ses ministres pour savoir d'eux quel serait le parti le plus convenable à suivre dans les conjonctures présentes. Un vizir, plein de sagesse, lui dit : Votre seul ennemi véritable, ô roi, c'est le souverain des Turcs. L'empereur de Constantinople ne veut que vous contraindre à lui rendre quelques provinces conquises par Nouschirvan. Quant aux Khazars, qui ont fait une irruption dans l'Aderbidjan et l'Arménie, leur but unique est le pillage; si vous ordonnez aux habitants de marcher contre eux, la crainte de perdre le butin dont ils sont chargés fera rentrer ces barbares dans leur pays. Les choses se passèrent comme le vizir l'avait prédit; et Hormouz, libre de tout autre soin, s'occupa de combattre les Turcs. Il donna le commandement de ses troupes à Bahram Tschoubin, guerrier illustre et issu du sang royal. Bahram prit douze mille hommes d'élite, et marcha à la rencontre des Turcs. Sayéhischah, leur

roi, essaya d'abord de le séduire; ses propositions ayant été rejetées, il fallut en venir aux armes. Après plusieurs actions peu décisives, Bahram tua Sayéhischah d'un coup de flèche. Le fils du monarque turc continua la guerre; mais au bout de peu de temps, il tomba au pouvoir du général perse, et fut envoyé à Madain. Hormouz félicita d'abord Bahram sur les succès qu'il avait obtenus; plus tard, il se laissa prévenir contre ce guerrier, et lui envoya, tandis qu'il était encore à la tête de ses troupes, des chaînes et un fuseau, pour lui faire entendre qu'il n'était capable que de filer comme une femme, et que sa conduite méritait des chaînes.

Les officiers de Bahram, irrités de l'ingratitude du roi envers leur général, engagèrent celui-ci à se soulever. Bahram pensa que le moyen le plus assuré pour réussir dans sa révolte était de jeter la division entre Hormouz et son fils Khosrou Parviz, héritier présomptif de la couronne. Il ordonna, en conséquence, que l'on frappât, au nom de ce dernier, des pièces de monnaie qui furent répandues dans toutes les provinces de l'empire. Hormouz, persuadé que son fils était coupable, voulut le faire arrêter; mais celui-ci se retira aussitôt dans l'Aderbidjan. Après la fuite de Parviz, Hormouz fit mettre en prison Bendouïeh et Bostam, oncles maternels de ce prince. Les deux prisonniers s'étant échappés, réunirent quelques troupes, se saisirent d'Hormouz, et lui crevèrent les yeux. Aussitôt Khosrou, redoutant les effets que pouvait avoir l'ambition de ses oncles, se rendit à Madain, et prit les rênes du gouvernement. Il expliqua à Hormouz qu'il s'était emparé de l'autorité souveraine, pour empêcher qu'elle ne tombât entre les mains des révoltés, et il protesta de l'innocence de ses intentions. Hormouz, convaincu de la vérité des paroles de Parviz, lui fit promettre de tirer vengeance de Bendouïeh et de Bostam, qui avaient conspiré contre lui et l'avaient rendu inhabile à occuper le trône. Quand

le ressentiment de son père fût apaisé, Parviz sortit de Madain pour combattre Bahram qui marchait à sa rencontre. Les deux armées se trouvèrent en présence sur les bords de la rivière de Nahrevan. Parviz, abandonné par ses troupes, prit la fuite, décidé à se retirer sur les terres de l'empire romain. Bendouieh et Bostam qui l'accompagnaient, voulurent, avant de quitter la Perse, mettre à mort Hormouz, dont l'existence pouvait, disaient-ils, compromettre la sûreté de l'État. Parviz ne put, malgré ses prières, rien gagner sur eux. Ils retournèrent à Madain, et étranglèrent Hormouz avec la corde d'un arc. Ils rejoignirent ensuite Parviz, qui se retirait toujours vers les frontières de l'empire romain. Bientôt les fugitifs furent atteints par les troupes de Bahram; Bendouieh eut alors l'idée de changer de vêtements avec Khosrou Parviz; et, se couvrant de la robe que les rois seuls avaient le droit de porter, il se montra avec affectation aux officiers ennemis. Ceux-ci reconnaissant de loin les insignes royaux, se crurent maîtres de la personne de Parviz. Quand ils approchèrent, Bendouieh reprit ses vêtements ordinaires, demanda à parler au chef de l'armée de Bahram, et lui dit : Le roi qui est ici vous prie de lui accorder une suspension d'armes; car, depuis trois jours, il n'a pris aucun repos. Le général de Bahram, qui connaissait Bendouieh, lui accorda sa demande. Enfin, celui-ci obtint encore d'autres délais sous différents prétextes; et, quand il jugea que Parviz avait gagné une avance assez considérable pour ne pouvoir plus être atteint, il avoua la ruse qu'il avait mise en usage pour le sauver. Bahram Tschoubin, irrité d'avoir été la dupe de Bendouieh, le fit jeter dans les fers.

Quant à Khosrou Parviz, il arriva à Constantinople, et fut parfaitement accueilli par l'empereur, qui le combla de présents, et lui donna en mariage la princesse Marie, sa fille. Au bout de dix-huit mois, Khosrou fut placé par son beau-père à la tête d'une

armée que quelques historiens font monter à soixante et dix mille hommes, d'autres à cent mille. Il entra avec ces forces dans l'Aderbidjan, où il fut rejoint par Bendouieh, qui s'était échappé de prison. L'armée de Bahram et celle des Romains se trouvaient en présence, et allaient en venir aux mains, lorsque trois Turcs appelèrent Parviz à un combat singulier. Le prince accepta le défi, malgré toutes les remontrances des courtisans, et tua l'un après l'autre ses trois adversaires. Alors, Romains et Perses, saisis d'admiration pour la force et le courage de Parviz, sautèrent à bas de leurs chevaux, et se prosternèrent devant lui. Une grande partie des troupes révoltées passèrent à Parviz la nuit suivante. Bahram, se voyant abandonné par les siens, se retira dans le Turquestan, auprès du roi de ce pays, qui le combla d'honneurs, et l'employa utilement dans plusieurs expéditions militaires. Il mourut assassiné, suivant toute apparence, à l'instigation de Parviz.

RÈGNE DE KHOSROU PARVIZ.

(Chosroës II, an 590 de J. C.)

Devenu possesseur tranquille du trône par la retraite de Bahram Tschoubin, Parviz congédia les troupes romaines après leur avoir donné des preuves de sa générosité. Il fit ensuite mettre à mort ses deux oncles maternels Bendouieh et Bostam, suivant la promesse qu'il en avait faite à son père.

Parviz régnait depuis quatorze ans, lorsque l'empereur romain qui l'avait placé sur le trône fut assassiné. Un de ses fils se réfugia auprès de Parviz, qui lui confia une armée avec laquelle ce prince fit une irruption sur les terres de l'empire romain et dans la Syrie. Les Perses s'emparèrent de Jérusalem et de toute la Palestine, firent prisonniers un grand nombre d'évêques, et s'emparèrent de la vraie croix, qu'ils envoyèrent à Parviz. Ils ravagèrent aussi les environs de Constantinople. Malgré tant de succès, les Ro-

maines ne voulurent jamais se soumettre au prétendant que favorisait Parviz, et ils choisirent pour empereur un homme pieux nommé *Héraclius*. Celui-ci, effrayé des progrès des Perses, pria Dieu de délivrer l'empire de ces ennemis incommodes. La prière d'Héraclius fut exaucée; ce prince crut entendre pendant la nuit une voix qui lui disait : Marche contre Parviz, et tu remporteras la victoire. Encouragé par cette vision, il se rendit de Constantinople à Nisibe, et défit une armée de douze mille hommes et une autre de six mille, que le roi de Perse avait envoyées contre lui.

Sur la fin de son règne, Parviz se laissa aller à des inclinations coupables, et montra une grande cruauté envers ses serviteurs les plus fideles. Sa conduite tyrannique indisposa les personnes les plus considérables de l'État, qui conspirèrent contre lui, et, la trente-huitième année de son règne, la septième de l'hégire (an 628 de J. C.), les conjurés l'enfermèrent, et donnèrent la couronne à son fils Cobad, plus connu sous le nom de *Schirouyeh*.

La magnificence de Khosrou Parviz et ses amours avec Schirine ont rendu son nom célèbre chez les historiens et les poètes persans.

RÈGNE DE SCHIROUYEH, FILS DE PARVIZ.

(Siroës, an 628 de J. C.)

Dès que ce prince fut sur le trône, les conspirateurs le pressèrent d'ôter la vie à son père. Schirouyeh s'opposa d'abord à leur dessein; mais voyant que sa résistance pouvait lui devenir funeste sans être utile à Parviz, il chargea un courtisan appelé *Hormouz*, dont le père avait été mis à mort sous le règne précédent, de tuer le vieux roi. Parviz, voyant entrer Hormouz dans sa prison, lui dit : J'ai fait condamner à mort ton père sans qu'il l'eût mérité; celui qui ne tue pas le meurtrier de son père est un enfant illégitime. Hormouz ayant exécuté l'ordre dont on l'avait chargé, rapporta à Schirouyeh les paroles que Parviz lui avait dites. Aussitôt le jeune prince

donna les signes de la plus vive douleur; et, après avoir rendu les derniers devoirs à Parviz, il fit mourir Hormouz, en disant : Celui qui ne tue pas le meurtrier de son père est un enfant illégitime.

Schirouyeh s'appliqua à gouverner son royaume suivant la justice; mais il se montra cruel envers ses frères, qu'il fit mettre à mort. Pourandokht et Arzémidokht, ses sœurs, lui reprochèrent sa conduite barbare. L'ambition, dirent-elles, t'a porté à répandre le sang de ton père et de tes frères; mais le Tout-Puissant vengera leur mort sur toi. Aussitôt Schirouyeh tomba dans une mélancolie profonde, dont il mourut, le huitième mois de son règne.

Il y eut en Perse, sous Schirouyeh, une peste qui fit périr un grand nombre d'habitants.

RÈGNE D'ARDSCHIR, FILS DE SCHIROUYEH.

(Ardeser ou Artaxerxès III, an 629 de J. C.)

Ce prince succéda à son père n'étant encore âgé que de sept ans. Schahriar, gouverneur de quelques provinces du royaume, piqué de ce que le jeune roi avait été placé sur le trône sans son assentiment, marcha vers Madain avec une armée considérable, fit mettre à mort Ardschir et un grand nombre de seigneurs, sous prétexte que ceux-ci avaient pris part à la déposition et au meurtre de Khosrou Parviz. Après ces exécutions cruelles, Schahriar s'empara de la couronne. Le règne d'Ardschir avait duré, suivant quelques auteurs, cinq mois, et, suivant d'autres, un an et six mois.

RÈGNE DE SCHAHRIAR.

(Sarbar, an 629 de J. C.)

Cet usurpateur, qui porta aussi les noms de *Schahriar* et de *Ferkhan* (*), mécontenta bientôt ses soldats par la hauteur avec laquelle il les traitait. Trois frères qui servaient dans l'armée conspirèrent contre lui et le per-

(*) Voyez ci-devant pag. 304 note.

èrent à coups de lance, pendant qu'il se promenait à cheval. Schahriar régna quarante jours, suivant un grand nombre d'auteurs; d'autres disent vingt jours seulement.

RÈGNE DE POURANDOKHT, FILLE DE KHOSROU PARVIZ.

(Borane, an 630 de J. C.)

Cette princesse, douée d'un grand jugement, gouverna son royaume avec une fermeté et une sagesse qu'on ne pouvait guère espérer d'une femme élevée dans un harem. Elle fit condamner à mort plusieurs grands qui avaient pris part aux meurtres de ses frères; et, voulant se concilier l'amitié de l'empereur de Constantinople, elle lui envoya le bois de la vraie croix, dont les Perses s'étaient emparés sous Khosrou Parviz, comme nous l'avons dit plus haut. L'empereur se montra fort touché de ce présent, et témoigna les meilleures dispositions envers Pourandokht. Cette princesse mourut après un règne qui n'avait duré qu'un an et quatre mois.

TCHASCHINENDEH

(Inconnu aux historiens grecs.)

Ce prince, cousin de Parviz, monta sur le trône à la mort de Pourandokht. Il était surnommé *Séribuzurg*, c'est-à-dire, *Grosse Tête*. Lorsqu'on lui plaça la couronne sur la tête, il dit qu'elle était trop étroite. Ce mot, regardé comme de mauvais augure, fit penser que le règne de Tchaschinendeh serait de courte durée. La prédiction se vérifia, et le nouveau roi ne conserva l'autorité souveraine qu'environ trente jours.

RÈGNE D'ARZÉMIDOKHT, FILLE DE KHOSROU PARVIZ.

(Les historiens grecs ne font pas mention de cette reine.)

Arzémidokht voulut gouverner ses États par elle-même, et sans le secours d'aucun ministre; aussi ne conféra-t-elle à personne la charge de vi-

zir. Cette princesse, également remarquable par son esprit et par sa beauté, inspira une vive passion à Térakh, gouverneur du Khorasan, qui lui en fit l'aveu. Arzémidokht répondit qu'il était honteux pour une reine de prendre un époux. Térakh, persistant toujours dans son dessein, Arzémidokht lui dit de se rendre au palais un jour qu'elle fixa; puis, ce jour arrivé, elle ordonna au capitaine des gardes de mettre à mort l'audacieux gouverneur. Roustam, fils de Térakh, informé de la fin tragique de son père, marcha contre Madaïn avec toutes les troupes qu'il put réunir, et, s'étant rendu maître d'Arzémidokht, il la fit périr dans les plus cruels tourments.

RÈGNE DE KESRA, FILS DE MAÏS.

(Les auteurs grecs ne parlent pas du règne de ce prince.)

Après la mort d'Arzémidokht, les Perses, cherchant un prince de la famille royale pour le placer sur le trône, apprirent que dans la province d'Ahvaz vivait un descendant d'Ardschir, fils de Babec. Ils le mandèrent aussitôt, et lui donnèrent la couronne; mais s'étant bientôt aperçus que cet homme n'avait aucune des qualités nécessaires à un roi, ils le mirent à mort.

RÈGNE DE FÉRAKHZAD, FILS DE KHOSROU PARVIZ.

(On ne trouve dans les auteurs grecs aucune mention de ce règne.)

Après cette exécution barbare, les grands de Perse firent rechercher partout les descendants de la famille royale. Ayant su que dans la ville de Nisibe se trouvait un fils de Khosrou Parviz, qui s'était retiré chez les Romains pour se mettre à l'abri de la fureur de Schirouyeh, ils le firent appeler; et ce prince, qui portait le nom de *Férahkzad*, fut proclamé roi. Ses sujets avaient lieu de concevoir les plus grandes espérances de sa justice et de sa bonté, lorsqu'il mourut empoisonné par un esclave. Son règne n'avait pas duré un mois.

RÈGNE D'YEZDGUERD III, FILS DE SCHAHRIAR.

(Isidgerdès III, an 632.)

Les astrologues avaient annoncé à Khosrou Parviz qu'un de ses petits-fils transférerait la couronne de Perse à des étrangers. Effrayé de cette prédiction, Parviz fit enfermer ses fils dans le palais, et leur interdit le mariage. Cependant Schahriar, un de ces princes captifs, épousa secrètement une femme dont il eut *Yezdguerd*, qui fut élevé dans le harem jusqu'à l'âge de cinq ans. Parviz l'ayant aperçu alors, demanda qui était cet enfant, et, sur la réponse qu'on lui fit que c'était le fils de Schahriar, il voulut d'abord le faire tuer; mais il consentit ensuite à ce que le petit prince fût seulement renvoyé du palais.

Férakhzad étant mort, les grands de l'empire appelèrent à Madain *Yezdguerd*, qui se trouvait alors à Istakhar, et lui mirent la couronne sur la tête.

Déjà, à cette époque, les Arabes devenus mahométans s'étaient emparés de plusieurs provinces de la Perse. *Yezdguerd*, dès qu'il se vit sur le trône, fit inviter Saad, fils d'Abou-Wakkas, commandant des troupes arabes pour le calife Omar, d'envoyer à Madain trois députés, avec lesquels il désirait s'entretenir touchant les affaires des Arabes et des Perses. Saad ayant consenti à la demande d'*Yezdguerd*, celui-ci adressa aux députés le discours suivant :

« Nous vous avons toujours regardés avec peu de considération. Jusqu'à présent les Arabes n'ont été désignés en Perse que sous les noms de *marchands* et de *mendiants*. Des lézards verts et de l'eau salée composent votre nourriture. Les vêtements que vous portez sont faits d'un poil grossier. Depuis qu'un grand nombre d'entre vous sont venus en Perse, vous avez mangé de bons vivres, vous avez bu de l'eau douce, et vous avez pu vous couvrir avec des étoffes fines et molles. Vos frères, jaloux de partager ces avantages, sont arrivés en foule dans la Perse. Aujourd'hui, n'étant plus satisfaits des biens que vous avez

obtenus, vous voulez nous faire embrasser une religion pour laquelle nous avons de la haine. Vous êtes comme le renard qui entra dans un jardin où il trouva des raisins qu'il se mit à manger. Le jardinier ne voulut pas le chasser. Les raisins que prendra ce renard affamé ne diminueront guère, disait-il, le revenu de ma vigne. Mais, une fois rassasié, le renard fit connaître à tous ses semblables l'excellent goût des raisins qu'il avait mangés et la bonhomie du jardinier, qui se laissait dépouiller de son bien sans se plaindre. Bientôt le jardin fut rempli de renards, et le jardinier se trouva contraint, pour éviter une ruine complète, de fermer les portes et de tuer tous les renards. Je veux bien, continua *Yezdguerd*, vous pardonner vos torts, et charger vos chameaux de froment et de dattes, afin que, de retour dans votre pays, vous puissiez donner à manger à vos compatriotes; mais si, oubliant ma générosité, vous restez en Perse, je saurai vous atteindre dans ma vengeance. »

Les envoyés arabes répondirent avec dignité à ce discours, qui montrait tout à la fois la vanité et la faiblesse d'*Yezdguerd*, et ils finirent par ces mots : « Nous vous invitons solennellement aujourd'hui à embrasser notre religion. Si vous y consentez, pas un Arabe n'entrera en Perse sans votre permission; seulement nos chefs exigeront de vous les impôts que tous les croyants sont tenus de payer. Si vous rejetez l'islamisme, payez le tribut imposé aux infidèles. Enfin, si vous ne voulez vous soumettre à aucune de ces conditions, préparez-vous à la guerre. »

Yezdguerd, trop fier pour céder, congédia les ambassadeurs sans leur donner satisfaction, et la guerre recommença avec fureur. L'armée perse était commandée par Roustam-Faroukhzad. Ce général, sentant que ses soldats ne pourraient pas tenir contre l'enthousiasme fanatique des nouveaux musulmans, mit tout en œuvre pour éviter une affaire générale; à la fin, obligé d'en venir aux mains,

il fut battu avec une perte immense. Cette bataille mémorable, qui mit la Perse sous le joug des Arabes musulmans, fut livrée, l'an 15 de l'hégire (636 de J. C.), dans une grande plaine, près de la ville de Kadesiyya (*). La lutte dura trois jours et trois nuits. L'armée des Perses, forte, dit-on, de cent mille hommes, fut entièrement détruite. L'étendard royal, ou étendard de Caveh, fut pris par les Arabes. Cet événement contribua sans doute puissamment à abattre le courage des Perses et à augmenter l'audace des musulmans. Les uns et les autres le regardèrent comme un présage infaillible de l'issue de la guerre. Yezdguerd, informé de ce désastre, s'enfuit à Houlván. Saad s'étant emparé de Madaïn, se mit à la poursuite du monarque fugitif, qui se retira à Rei.

L'an 20 de l'hégire (640 de J. C.), Saad fut rappelé par le calife Omar. La retraite de cet habile général fit concevoir quelques espérances à Yezdguerd, qui réunit aussitôt cent cinquante mille hommes tirés de la province de Khorasan et des environs de Rei et de Hamadan, et donna toutes ces troupes à un général appelé *Firouzan*, en le chargeant d'agir contre les Arabes.

Le calife, instruit des préparatifs que faisait Yezdguerd, envoya des renforts considérables à son armée de Perse, dont il confia le commandement supérieur à Noman. Il ordonnait surtout à ce chef d'employer tous ses efforts pour détruire, à quelque prix que ce fût, la religion impie des adorateurs du feu. L'armée arabe marcha vers Néhavend (**), où les Perses étaient campés derrière un fossé profond. Les deux armées restèrent pendant deux mois à la vue l'une de l'autre sans rien oser entreprendre d'important. Le général arabe, ne pouvant pas forcer Firouzan à sortir de sa po-

sition, adressa ces paroles aux musulmans : « Amis, préparez-vous à vaincre ou à boire le doux sorbet du martyr. Je vais faire prononcer trois fois le *tecbir* (*) à haute voix. Au premier *tecbir*, vous ceindrez vos reins; au second, vous monterez à cheval; au troisième, courez, la lance en arrêt, à la victoire ou au paradis. Quant à moi, je veux être martyr; lorsque j'aurai été tué, suivez les ordres de mon lieutenant. » Noman se fit tuer comme il l'avait dit, et les Arabes, animés par son exemple, remportèrent une victoire complète. Trente mille Perses restèrent sur le champ de bataille, et quatre-vingt mille se noyèrent dans le fossé qui entourait leur camp. Firouzan s'enfuit dans les montagnes avec quatre mille hommes, seuls débris de son armée. Il fut poursuivi et tué par un corps d'Arabes d'environ mille hommes.

La bataille de Néhavend décida du sort de la Perse, qui tomba au pouvoir des califes. Yezdguerd traîna encore pendant quelques années une malheureuse existence. Il s'enfuit d'abord dans le Sistan, puis à Merve. Le gouverneur de cette ville offrit alors au souverain du Turkestan de remettre entre ses mains le monarque fugitif. Cette proposition fut acceptée; et les Turcs, auxquels le perfide gouverneur avait livré les portes de la ville, entrèrent dans Merve, malgré la résistance des habitants. Yezdguerd profitant de la confusion générale, sortit de la ville et se cacha dans un moulin situé à quelques lieues de là. Le meunier s'engagea d'abord à protéger le royal fugitif, moyennant une certaine somme; mais ensuite, poussé par le désir de s'approprier ses armes et ses vêtements qui étaient fort riches, il le tua (an 650 de J. C.). Le peuple irrité massacra l'assassin, et le corps du monarque fut envoyé à Istakhar,

(*) Ville de l'Irak, à 25 lieues environ à l'ouest des ruines de Babylone et à 15 parassanges de Coufa.

(**) Ville située à trois journées environ au sud de Hamadan.

(*) Le mot *tecbir* signifie proprement en arabe « l'action de prononcer la formule « Dieu est très-grand. » Voyez ma traduction de la chronique persane de Tabari, t. I, p. 87, note 2.

pour y être déposé dans le tombeau de ses ancêtres.

Yezdguerd avait régné neuf ans depuis son avènement jusqu'à la bataille de Néhavend. Il fut le dernier roi de cette dynastie des Sassanides, dont le souvenir est encore cher aux peuples de l'Iran.

HISTOIRE DE PERSE SOUS LES CALIFES ET
SOUS LES DYNASTIES DES TAHÉRIDES, DES
SAFFARIDES ET DES SAMANIDES.

La conquête de la Perse s'accomplit avec la rapidité qui, à cette époque de ferveur religieuse, caractérisait les invasions des Arabes. Peu après la mort d'Yezdguerd, les musulmans étaient maîtres de tout le pays depuis les rives de l'Euphrate jusqu'à l'Oxus. L'islamisme qu'ils imposaient aux peuples avec un fanatisme inexorable, fut cependant rejeté par un petit nombre d'hommes qui aimèrent mieux renoncer à leur patrie qu'à leur foi. Quelques sectateurs de Zoroastre, persécutés par les nouveaux conquérants de la Perse, se retirèrent dans la province de Cohistan, où, poursuivis par la haine intolérante des disciples de Mahomet, ils descendirent le long de la côte du golfe Persique et se rendirent à Ormouz. Après un séjour de quinze ans dans cette ville, contraints de s'exiler définitivement de la Perse, ils s'embarquèrent pour Diu, où ils restèrent dix-neuf ans. Voyant alors que l'île ne pouvait pas leur fournir, à tous, les moyens d'exister, ils consultèrent le sort et prirent la résolution de se rendre dans le Guzarate. Ils trouvèrent dans ce pays un prince indien qui les accueillit avec bienveillance et leur permit le libre exercice de la religion des mages. Depuis cette époque, les descendants des anciens Perses n'ont pas quitté leur nouvelle patrie, et ils ont vécu au milieu de peuples idolâtres et musulmans sans jamais s'allier à eux. Ils portent, dans l'Inde, le nom de *Parsis* ou *Parses* (*). On peut

voir leur costume dans nos planches 61 et 62. La planche 60 représente une femme guèbre de la Perse.

L'émigration des sectateurs de Zoroastre est un des événements les plus remarquables de l'histoire de Perse sous le gouvernement des califes de Bagdad, vicaires et successeurs de Mahomet. Cette époque, du reste, n'est marquée que par quelques révoltes de gouverneurs qui cherchaient à se rendre indépendants. Vers l'an 820 de J. C., la Perse recommença à avoir une existence propre. Un certain Taher ayant obtenu du calife Mamoun le gouvernement du Khorasan, fit bientôt après ôter de la prière publique du vendredi le nom de ce calife, et se révolta. Il mourut assassiné par son fils. Les princes de cette maison, connus sous le nom de *Tahérides*, gouvernèrent le Khorasan pendant plusieurs générations; et lorsque le calife Mamoun voulut détruire leur puissance devenue héréditaire, il ne put y réussir qu'en opposant un compétiteur au descendant de Taher qui possédait l'autorité souveraine. Ce fait prouve suffisamment que déjà les gouverneurs des provinces étaient devenus des souverains indépendants, sur lesquels les califes ne pouvaient maintenir un reste d'autorité que par les divisions qu'ils jetaient entre eux et par les rivaux qu'ils leur suscitaient. Dans une pareille anarchie, les provinces de l'empire ne pouvaient guère rentrer sous l'obéissance immédiate des successeurs de Mahomet; elles devaient, au contraire, devenir la proie des hommes hardis qui voudraient en usurper le gouvernement.

La Perse tomba au pouvoir d'Yakoub, fils d'un certain Leis, fondateur de l'aiton dans la province de Sistan. Cette particularité fit donner à ses successeurs le surnom de *Saffarides*, du mot arabe *saffar*, qui veut dire *fondeur de laiton*.

Yakoub fut élevé dans la profession de son père. Tout l'argent qu'il pouvait gagner et les petites sommes que lui donnait son père étaient partagés entre de jeunes ouvriers que ces largesses attachaient à sa personne. Yakoub sentit ses besoins augmenter

(*) Les Persans et les Turcs les appellent *Guèbres* et *Gaures*.

avec l'âge, et il s'aperçut bientôt que le travail ne pouvait pas lui fournir les moyens de conserver l'espèce de suprématie qu'il avait acquise sur ses jeunes camarades. Il se fit brigand et entraîna dans ce genre de vie les amis de son enfance, qui le reconnurent pour chef. La bande de Yakoub devint en peu de temps la plus redoutée de tout le pays, et le fils de Leis acquit bientôt une grande réputation de générosité par la manière humaine dont il traitait les personnes qui avaient le malheur de tomber entre ses mains.

Un certain Salih, fils de Nasr, ayant usurpé le gouvernement du Sistan, réclama le secours d'Yakoub pour repousser les agressions du gouverneur du Khorasan. Yakoub se distingua tellement dans cette guerre, que Salih étant mort, son successeur le nomma commandant en chef de toutes les troupes du Sistan. A peine revêtu de cette dignité, Yakoub fit prisonnier son bienfaiteur et l'envoya au calife, demandant pour récompense de cette action le gouvernement du Sistan. Le calife alors régnant, qui, à ce qu'on suppose, était Motewakkel, accepta ces propositions; et Yakoub, devenu légitime gouverneur du Sistan, par l'investiture qu'il reçut de la cour de Bagdad, lança ses bandes toujours victorieuses contre le Khorasan et le Kirman, et réussit à s'emparer de Schiraz.

A son retour de ces expéditions, il envoya un ambassadeur chargé de faire ses soumissions au calife Motamed qui le reçut favorablement, et conféra à Yakoub le titre de gouverneur du pays de Balkh et de Boukhara, à condition toutefois qu'il renoncerait à ses prétentions sur la ville de Schiraz, et, en général, sur la province de Fars. Yakoub souscrivit à ces conditions, et, prenant le titre de lieutenant du calife, il s'empara des villes de Balkh et de Caboul. Cette même année (de l'hégire 257, de J. C. 870), il fit prisonnier, dans les environs de Nischabour, le dernier prince de la famille de Taher. Animé par tant de succès, il poussa son expédition bien au delà des limites fixées par le calife

Motamed. Celui-ci, justement irrité, le déclara rebelle. Yakoub n'ayant plus aucun ménagement à garder avec la cour de Bagdad, entra dans le Fars, qu'il soumit à son obéissance. Il médisait la conquête de Bagdad, lorsque le calife, espérant conjurer l'orage, lui envoya l'investiture des provinces du Khorasan, du Tabaristan et du Fars; mais Yakoub rejeta ces offres avec dédain. « Dites à votre maître, répondit-il à l'envoyé du calife, que je dois déjà à mon épée les pays qu'il me donne si généreusement. Qu'il garde son investiture pour quelqu'un qui veuille lui en avoir obligation et qui soit disposé à me disputer mon titre. »

Dès que Motamed connut cette réponse insolente, il leva une armée (en de l'hégire 262, de J. C. 875), dont il donna le commandement à son frère Mowaffk. Ce prince défait Yakoub, qui n'était plus qu'à une assez faible distance de Bagdad. Le fils de Leis fut bientôt levé une nouvelle armée, et il marchait contre le calife, lorsqu'il mourut de maladie. Les auteurs persans s'accordent tous à louer les vertus et le grand caractère de ce chef; mais leur témoignage doit nous être suspect. En effet, Yakoub, schiite ou sectateur d'Ali, porta une atteinte terrible à la puissance des califes sunnites. Cette conduite doit avoir influé beaucoup sur le jugement que portent de lui ses compatriotes.

Nous devons faire connaître, avant d'aller plus loin, les préceptes religieux communs aux différentes sectes mahométanes et les points qui séparent les sunnites des schiites.

Tous les musulmans admettent six articles de foi, savoir : 1° la croyance à un Dieu seul et unique; 2° aux anges et aux archanges; 3° à tous les livres révélés, dont les principaux sont le Pentateuque, le Psautier, l'Évangile et le Coran; 4° aux prophètes; 5° à la résurrection des corps et au jugement; 6° à la prédestination. Les mahométans doivent joindre à une foi complète à tous ces points, l'observation de plusieurs commandements positifs et négatifs, qui sont : 1° les purifications;

2° la prière; 3° l'aumône; 4° le jeûne; 5° le pèlerinage. Les préceptes négatifs recommandent, surtout, d'éviter le meurtre, le vol et tous les péchés contraires à la pureté.

Le point sur lequel les sunnites et les schiites diffèrent d'opinion est bien moins religieux que politique. Les premiers reconnaissent pour légitimes successeurs de Mahomet les trois premiers califes Aboubécir, Omar et Osman. Les schiites, au contraire, regardent ces califes comme des usurpateurs, et soutiennent qu'Ali, gendre de Mahomet, dont il avait épousé la fille chérie, devait hériter de la puissance spirituelle et temporelle de son beau-père. Cette opinion, étrangère au dogme, finit cependant par le modifier. En effet, les schiites, dans leur admiration pour Ali, lui attribuèrent un caractère de sainteté, égal ou supérieur à celui que Dieu avait accordé à Mahomet, ce qui fut souvent la cause ou le prétexte de guerres sanglantes entre les Persans (*) et les Turcs.

Amrou, frère et successeur d'Yakoub, quoique partageant les opinions religieuses de celui-ci, témoigna au calife une grande soumission, et consentit à recevoir de lui l'investiture du gouvernement des provinces de l'Irak-adjémi, du Fars, du Khorasan, du Sistan et du Tabaristan.

L'an de l'hégire 271 (884 de J. C.), les habitants du Khorasan se révoltèrent contre Amrou et demandèrent au calife un autre gouverneur. Le calife, voulant diminuer la puissance de la famille de Leis, accéda à cette demande et fit partir un nouveau gouverneur avec une armée considérable. Les troupes du calife battirent celles d'Amrou, dont le nom fut maudit dans toutes les mosquées de la province.

Il se passa un temps considérable avant qu'Amrou pût ressaisir le pouvoir; mais l'an 286 de l'hégire (899 de

J. C.), il se rendit maître de tout le Khorasan et tua le gouverneur de ce pays. Il sollicita en même temps son pardon, et demanda au calife de lui rendre ses anciennes possessions, ce qui lui fut accordé; bientôt, soit esprit de vengeance ou ambition, Amrou forma le projet de s'emparer de Bagdad et de la personne même du calife. Il se mit en marche, et lorsqu'il fut près de la ville, il prit les devants avec quatre cents chevaux, sous prétexte d'aller rendre hommage au commandeur des croyants. Mais Mota-dhed, informé de son approche, et devinant ses intentions, se tint sur ses gardes. Il y eut, dans le palais même du calife, un combat où restèrent presque tous les cavaliers qui formaient l'escorte d'Amrou, et ce chef, blessé lui-même, ne sauva sa vie que grâce à la vigueur et à la légèreté de son cheval.

Le calife, irrité contre le frère d'Yakoub, engagea un prince tartare appelé *Ismaël Samani*, c'est-à-dire, *Ismaël le Samanide* ou le descendant de *Saman*, à enlever à ce rebelle le gouvernement du Mawaralnahr ou Transoxane. Amrou voulut aller en personne combattre Ismaël, et il passa l'Oxus avec une armée considérable. Le chef tartare, quoique disposant de beaucoup moins de troupes, le battit, le fit prisonnier, et l'envoya à Bagdad où il fut enfermé pendant quelques années, puis enfin mis à mort l'an 289 de l'hégire (901 de J. C.). La dynastie des Saffarides finit, à proprement parler, avec Amrou; cependant plusieurs rejetons de cette famille commandèrent encore dans le Sistan et dans le Fars. On distingue parmi eux Kalaf, fils d'Ahmed, qui se fit un grand nom par la sagesse de son gouvernement et par son amour pour les lettrés. Ce prince était maître du Sistan l'an 353 de l'hégire (964 de J. C.).

Les Samanides succédèrent aux Saffarides. Ismaël, dont nous venons de parler, et le premier roi de cette famille, faisait remonter sa généalogie jusqu'à Bahram Tschoubin. Mais nous ne savons qu'une seule chose avec

(*) Nous appelons *Persans* les habitants modernes de la Perse devenus musulmans, pour les distinguer des anciens *Perse*s qui suivaient la religion des Mages.

certitude, c'est que Saman était un petit chef tartare qui vivait du produit de ses troupes et de ses brigandages. A l'époque d'Yakoub, fils de Leïs, le calife Motamed choisit Nasr, frère d'Ismaël, pour son lieutenant dans le Mawaralnahr, et Ismaël fut chargé du gouvernement de la ville de Boukhara. La désunion se mit bientôt entre les deux frères, et Nasr fut fait prisonnier dans une bataille qu'il livra à Ismaël. Celui-ci traita Nasr avec respect, et lui déclara qu'il le reconnaissait toujours pour son souverain et continuerait à gouverner Boukhara en son nom. A la mort de Nasr, Ismaël se trouva possesseur de tout le Mawaralnahr. Ce prince tourna d'abord ses armes contre le souverain du Turquestan et entra dans Samarcande chargé de butin. Il combattit ensuite Amrou, fils de Leïs, et cette expédition le rendit maître du Sistân, du Khorasan, du Tabaristan, et d'une partie de l'Irak-adjémi.

Le calife donna à Ismaël l'investiture du gouvernement de ces provinces. Ce prince, modèle de toutes les vertus civiles et guerrières, mourut regretté de ses sujets, l'an 295 de l'hégire (907 de J. C.). Il était alors âgé de soixante ans.

Ahmed, fils et successeur d'Ismaël, était loin d'avoir les grandes qualités de son père. Il mourut assassiné par ses esclaves, après un règne qui avait duré sept ans. Son fils Nasr, alors âgé de huit ans, fut placé sur le trône de Boukhara et du Khorasan. Quelques expéditions heureuses contre des chefs révoltés le mirent en possession de tous les États d'Ismaël. Nasr jouit d'un règne long et heureux, et mourut à Boukhara, laissant toutes ses possessions dans une paix due à son courage et à sa justice. Ses vertus, et surtout son amour pour les sciences et les lettres, ont rendu son nom illustre dans tout l'Orient. Il passait sa vie dans la société des savants. Roudéguï, le premier poète persan depuis la conquête des Arabes, vivait familièrement avec ce prince qui le combla de bienfaits.

Nasr eut pour successeur son fils Noh, qui laissa le trône à son fils Abdoulmélic. Celui-ci étant mort d'une chute de cheval, Abou-Salih-Mansour son frère lui succéda (an 350 de l'hégire; 961 de J. C.). Ce prince, ami éclairé des lettres et des savants, chargea son vizir Bélami de traduire en persan la *chronique* rédigée en arabe par Tabari. Son règne dura quinze ans. Mansour eut pour successeur son fils Noh, second du nom, et le dernier des Samanides qui ait conservé quelque pouvoir. Après lui nous voyons paraître successivement sur le trône, Mansour, Abdoulmélic et Montaser, princes sans autorité, et dont le troisième, après avoir erré de ville en ville avec quelques cavaliers qui lui étaient restés fidèles, fut assassiné par le chef d'une tribu arabe auquel il avait demandé asile et protection (an 395 de l'hégire; 1004 de J. C.).

DYNASTIE DES BOWAÏE OU DILÉMITE.

Pendant que les Samanides régnaient sur le Mawaralnahr et le Khorasan, une nouvelle dynastie s'élevait dans l'Irak-adjémi. Bowaïh, simple pêcheur de la province de Dilem, qui se disait issu des anciens rois de Perse, avait trois fils, Ali, Hasan et Ahmed, plus connus sous les noms d'*Imad-eddaula*, *Rocn-eddaula* et *Moezz-eddaula*. Ces trois frères se mirent au service du prince du Guilan, qui possédait plusieurs provinces sur les bords de la mer Caspienne, et ils obtinrent, par leur courage, les grades les plus élevés de la milice. Imad-eddaula s'empara de la province de Fars, et choisit la ville de Schiraz pour capitale de son royaume. Il confia ensuite à ses deux frères des troupes avec lesquelles ceux-ci se rendirent maîtres de l'Irak et du Kirman. Sentant que sa fin approchait, il fit appeler son neveu, Adhad-eddaula, et le désigna pour son successeur (an 338 de l'hégire; 949-50 de J. C.).

Rocn-eddaula, qui avait fixé sa résidence à Ispahan, eut à soutenir

plusieurs guerres contre les princes samanides et contre les souverains du Djordjan et du Tabaristan. Avant de mourir, il partagea ses États entre ses enfants; mais il éleva Adhad-eddaula au-dessus de ses frères et le fit leur suzerain.

Moëzz-eddaula, après s'être rendu maître du Kirman, s'empara de la ville de Waset, marcha sur Bagdad, dont il se rendit maître, et ordonna que son nom et celui de ses frères fussent prononcés dans les prières publiques et gravés sur les monnaies. Il déposa le calife Moutafi et mit à sa place Mothi. Moëzz, doué d'un grand caractère, se fit détester par ses injustices et ses exactions. Son fils, Azz-eddaula, lui succéda. Il déclara dans la suite la guerre à Adhad-eddaula, qui le fit prisonnier, et donna ordre qu'on le mît à mort.

Les historiens orientaux nous peignent Adhad-eddaula comme un monarque doué des plus grandes qualités. Les avantages qu'il remporta sur Azz-eddaula, son cousin, et sur Fakhr-eddaula, son frère, le mirent en possession du Diar-Bekir, du Diar-Modhar, de l'Irak-adjémi, du Djordjan et du Tabaristan. Quoique Adhad-eddaula conservât toujours le titre d'*esclave du commandeur des croyants*, il jouissait, en réalité, d'un pouvoir illimité, et tous les princes ses voisins lui envoyaient des ambassadeurs comme à un roi. Ce grand homme fit bâtir à Bagdad des hôpitaux qu'il dota richement, et auxquels il attacha des médecins avec des appointements fixes. Il fit exécuter plusieurs travaux d'utilité publique dans l'Irak-adjémi et dans le Fars. Le plus important de tous ces travaux est la digue appelée *Bend-émir* ou *la digue de l'émir*. Cette digue, située à peu de distance de Persépolis, traverse la plaine de Merdascht et fournit de l'eau à tout le pays des environs. Au milieu de sa puissance, Adhad-eddaula était rongé de chagrins; des attaques d'épilepsie, qui devenaient tous les jours plus fréquentes et plus intenses, l'avertissaient que sa fin était proche. *A quoi*

m'auront servi, disait-il sans cesse, ma puissance et mes richesses, puisque je vais mourir? Il termina sa carrière après de longues souffrances, l'an 372 de l'hégire (982 de J. C.), à l'âge de quarante-six ans et quelques mois.

Les historiens persans, quoique très-favorables à Adhad-eddaula, lui reprochent cependant l'élévation de la taxe des terres, l'établissement d'un droit sur le bétail et le monopole de la glace.

La mort d'Adhad-eddaula fut le signal de la décadence de la dynastie de Bowaihi. Un prince de cette famille, appelé *Aboulfaouaris*, ayant fait une irruption dans les États d'un de ses frères, fut vaincu et obligé de prendre la fuite. Il se retira auprès de Mahmoud le Gaznévide. Ce conquérant, intéressé à détruire la puissance de la famille de Bowaihi en excitant les uns contre les autres les princes qui la composaient, donna à Aboulfaouaris une armée avec laquelle il reprit le Kirman et la province de Fars. Les luttes continuèrent toujours jusqu'à ce que les descendants de Bowaihi, affaiblis par leurs guerres continuelles, furent contraints de céder aux Gaznévides le gouvernement des différentes provinces de la Perse.

DYNASTIE DES SULTANS DE GAZNA APPELÉS COMMUNÉMENT GAZNÉVIDES.

Depuis la destruction de la dynastie des Saffarides, vers l'an 901 de notre ère, jusqu'à l'avènement de Mahmoud le Gaznévide, pendant un espace d'environ un siècle, la souveraineté de la Perse fut partagée entre deux familles, celle des Samanides et les Bowaihi ou Dilémites. Les premiers gouvernaient le Khorasan, le Sedjestan ou Sistan, et le Mawaralnahr, qui avait pour capitales Boukhara et Samarcande; ils joignirent quelquefois temporairement à ces provinces la possession de l'Irak-adjémi. Les Bowaihi avaient la souveraineté du Fars, du Kirman, du Khouzistan, du Laristan et de l'Irak-adjémi, excepté lorsque ce dernier pays était envahi par les descendants de

Saman. Ils conservèrent le pouvoir plus longtemps que les Samanides, et, quoique bien déchus de leur première grandeur, ils ne cessèrent d'exister comme dynastie royale qu'à l'époque de la prise de Bagdad par Togrîl-Bey (an de l'hégire 429, de J. C. 1037).

L'autorité des premiers sultans de Gazna s'étendit sur presque toute la Perse. Quelques parties seulement de l'histoire de ces princes entrent dans notre cadre; cependant il est nécessaire pour l'intelligence du récit d'ajouter quelques mots touchant l'origine de leur puissance.

Alptéguin, fondateur de la dynastie des Gaznévides, ayant quitté la cour de Boukhara pour quelque sujet de mécontentement, se retira avec ses partisans à Gazna, ville alors peu importante. Plusieurs succès qu'il remporta sur des princes voisins lui donnèrent les moyens de se déclarer indépendant. Il créa alors une petite principauté, dont la ville de Gazna fut la capitale. Alptéguin, en mourant, laissa le trône à Sebectéguin, son gendre. Les guerres saintes que ce prince entreprit contre les infidèles de l'Inde lui donnèrent la réputation d'un général heureux et habile, et lui procurèrent d'immenses richesses. L'émir Nouh II le Samanide ayant eu recours à lui pour faire rentrer dans le devoir ses sujets révoltés, lui accorda, en reconnaissance de cet important service, la province de Khorasan. Peu de temps après cette cession, Sebectéguin mourut (an de l'hégire 387; 997 de notre ère), laissant la couronne à son fils Mahmoud.

Le premier soin de celui-ci fut d'obtenir du calife de Bagdad l'investiture des États de son père. Après s'être assuré l'amitié du chef spirituel de l'islamisme, il régla les affaires du pays de Reï et du Khorasan; puis il contracta une alliance étroite avec Ilekkhan, qui gouvernait la Tartarie, et dont il épousa la fille. Ces dispositions prises, il commença contre les idolâtres de l'Inde cette suite de guerres saintes qui remplirent la plus grande partie de son règne. Maître du Pendj-

ab et du Moultan, il se vit forcé d'interrompre ses conquêtes pour s'opposer à Ilekkhan, qui, le voyant éloigné, envahit le Khorasan. Mahmoud eut bientôt repoussé les Tartares, et, vers cette même époque, il soumit Kalaf, prince du Sistân et dernier rejeton de la famille des Saffarides.

Ilekkhan, irrité de l'affront fait à ses armes, joignit ses forces à celles du souverain de Khoten, et, repassant l'Oxus à la tête de cinquante mille chevaux, il s'avança dans les environs de Balkh. Mahmoud marcha sans hésiter à la rencontre de cette armée nombreuse, et, secondé par le courage de ses soldats, il fit un grand carnage des Tartares, et les contraignit à repasser l'Oxus, où un grand nombre d'entre eux se noyèrent. La rigueur de la saison empêcha Mahmoud de poursuivre l'ennemi bien loin au delà du fleuve; toutefois, les résultats de cette victoire furent immenses, et Ilekkhan, qui survécut quatre ans à sa défaite, n'osa plus rien entreprendre contre les possessions du souverain de Gazna.

Aussitôt après avoir terminé cette expédition, Mahmoud se rendit dans le Peischawer pour réduire un prince qui s'était révolté et avait abjuré la religion musulmane. Nous passerons sous silence le récit de cette guerre et de plusieurs autres qui n'ont aucun rapport à l'histoire de Perse.

Après ses conquêtes dans l'Inde (an 418 de l'hégire; 1027 de J. C.), Mahmoud battit une armée de Turcs seldjoukides qui étaient entrés en Perse et avaient vaincu plusieurs de ses généraux. La dernière expédition de ce prince fut la réduction de l'Irak-adjémi, province qui, avec le territoire de Reï et de quelques autres villes, forma un gouvernement pour son fils Masoud.

Au commencement de l'année suivante, Mahmoud, attaqué de la pierre depuis longtemps, mourut de cette maladie.

Ce prince a été accusé d'avarice; un pareil reproche est au moins exagéré. L'amour que lui portaient ses troupes, la magnificence de sa cour, le nombre et

la grandeur des édifices qu'il éleva, les sommes considérables qu'il accorda à des poètes et à des savants semblent faire supposer le contraire. Nous devons à son amour pour les lettres le Schah-Nameh de Ferdousi, un des monuments les plus importants de la littérature persane. Cependant Mahmoud ne récompensa pas le poète aussi généreusement qu'il avait promis de le faire. Ferdousi, irrité, ajouta à son poème une satire violente contre le sultan, et, quittant la cour de Gazna, il se retira dans le Khorasan à Tous (*), sa ville natale. Mahmoud ayant eu connaissance des vers satiriques de Ferdousi, envoya à ce poète une somme considérable; mais le présent arriva trop tard, Ferdousi était mort, et sa fille ne voulut jamais consentir à recevoir cette offrande tardive.

Après la mort de Mahmoud, Maksud et Mohammed, ses fils, se disputèrent la couronne sans songer à mettre leurs vastes possessions en état de résister aux ennemis extérieurs. Les trésors amassés par leur père devinrent la proie d'une soldatesque indisciplinée. Sous le règne de Maksud, petit-fils de Mahmoud, les Gaznévides perdirent toutes leurs possessions en Perse. La suite de leur histoire, qui d'ailleurs ne renferme qu'une série non interrompue de révoltes et de massacres, est tout à fait étrangère à notre plan.

HISTOIRE DE LA DYNASTIE DES SELDJOUKIDES SUR LE TRÔNE DE PERSE.

La tribu tartare des Seldjoukides tiraient son nom d'un chef illustre appelé *Seldjouk*, ses fils étaient contemporains du sultan Mahmoud de Gazna. A l'époque où cette tribu devint maîtresse du Khorasan, par la défaite du petit-fils du sultan Mahmoud, elle occupait tout le pays qui s'étend des frontières du Khorasan aux bords du Jaxartès. Togril, chef de la tribu, prit alors le titre de roi de Nischabour (an de l'hégire 429; 1037 de J. C.). Ce

prince conquiert l'Trak-adjémi et le territoire de Mosoul, et la prise de Bagdad le rendit maître de la personne du calife. Togril affecta la plus grande déférence pour ce chef spirituel, qui, en retour, le confirma dans la légitime possession de ses conquêtes, et lui accorda le titre de lieutenant du commandeur des croyants. Après quelques expéditions moins importantes, Togril acheva la conquête de la Perse, puis il s'occupa des moyens de perpétuer sur ce royaume l'empire de ses descendants. L'alliance avec la famille d'Abbas lui paraissant utile à ses vues ambitieuses, il demanda en mariage la fille du calife. Mais Togril était alors âgé de soixante et dix ans, et il mourut quelques mois après ce mariage, laissant le trône de Perse à son neveu Alparslan (an 455 de l'hégire; 1065 de J. C.).

Ce prince joignait au courage et à la générosité un goût décidé pour les sciences et les lettres. « Si nous pouvions, dit Malcolm, voir du même œil que les auteurs mahométans la persécution cruelle qu'il exerça contre les chrétiens en Géorgie, en Arménie et en Ibérie, nous devrions regarder ce roi comme un des monarques les plus célèbres et les plus dignes du trône parmi ceux qui ont régné sur l'Orient. » Sa haine contre les chrétiens était telle, qu'il obligeait ceux qui suivaient la doctrine du Christ, et qui refusaient d'embrasser l'islamisme, à porter un grand collier de fer autour du cou. Ses succès et ses cruautés éveillèrent enfin les craintes de la cour de Constantinople. Les armées mahométanes s'étaient avancées jusque dans la Phrygie, lorsque Romain Diogène, époux de l'impératrice Eudoxie, les força de rentrer dans leurs frontières. Romain, voulant profiter des avantages qu'il avait remportés, pénétra dans l'Arménie et dans l'Aderbidjan (an de l'hégire 463; de J. C. 1070). Il trouva dans cette dernière province Alparslan, qui lui offrit la paix à des conditions avantageuses. Romain, comptant sur la victoire, les rejeta. Les deux armées en vinrent aux mains. Diogène, em-

(*) Appelée aujourd'hui *Masched*.

porté par son courage, s'avança imprudemment, et, obligé de faire une prompte retraite, jeta le désordre dans ses rangs. La trahison d'un général acheva sa perte. Alparslan remporta une victoire complète. Accablé par le nombre et couvert de blessures, Romain fut fait prisonnier et conduit au roi de Perse, qui le traita avec tous les égards dus au courage et au malheur. Plein de générosité, Alparslan laissa partir Romain, qui s'engagea à lui payer une forte rançon, et il renvoya avec des robes d'honneur tous les officiers qui avaient été faits prisonniers avec ce prince. Informé que Romain avait trouvé le trône occupé par un usurpateur, et ne pouvait compléter la somme à laquelle avait été fixée sa rançon, il se disposait à lui faire rendre la couronne, lorsqu'il apprit l'emprisonnement et la fin tragique de ce malheureux prince.

La puissance d'Alparslan s'étendait depuis les déserts de l'Arabie jusqu'au Djihoun. Aussitôt après la défaite de Romain Diogène, il soumit le Kharizm (*), et voulant rétablir l'autorité des Seldjoukides sur la première patrie de cette tribu, il passa le Djihoun. Arrêté ensuite pendant quelque temps par un chef appelé *Yousouf*, qui défendait la petite forteresse de Berzem, il se rendit maître de la place et fit venir en sa présence le commandant, qu'il accabla de reproches. Ce brave guerrier répondit avec fierté, et voyant qu'on allait le mettre à mort, il tira son poignard et se précipita sur Alparslan. Les gardes voulurent l'arrêter; mais Alparslan leur ordonna de se tenir à l'écart, et, prenant son arc, il décocha une flèche contre Yousouf et la manqua. Aussitôt celui-ci, sans lui donner le temps de tirer une seconde flèche, le perça de son poignard et fut massacré lui-même par les gardes. Alparslan, mortellement blessé, dit aux personnes qui l'environnaient : « Je me rappelle maintenant deux leçons que j'ai reçues d'un sage ; l'une, « de ne mépriser personne, l'autre, de

« ne pas m'estimer trop haut, et de ne
« pas mettre trop de confiance dans
« mon mérite personnel. J'ai négligé
« les conseils de la sagesse. L'aspect
« de ma nombreuse armée, que je
« contempnais hier du haut d'une
« éminence, m'a fait penser que tous
« les obstacles devaient céder à ma
« puissance. Aujourd'hui, présumant
« trop de ma force et de mon adresse,
« j'ai voulu tuer de mes propres mains
« le gouverneur de Berzem, et je n'ai
« pas souffert qu'on l'empêchât de
« m'attaquer. Je périrai par ma faute ;
« ma fin apprendra combien sont fai-
« bles les rois, lorsqu'ils veulent lutter
« contre les arrêts du destin. »
Alparslan vécut encore assez longtemps pour faire prêter, par ses principaux officiers, le serment de fidélité à son fils Mélicschah, qu'il avait déjà désigné pour son successeur. Avant d'expirer, il conjura ce prince de confier la conduite de son gouvernement à Nizamoulmoulc, ministre plein de sagesse et d'intégrité, et auquel il attribuait la prospérité de son règne. Alparslan fut enterré à Merve, dans le Khorasan, et on grava sur sa tombe une épitaphe dont le sens était :
« Vous tous qui avez vu la gloire
« d'Alparslan élevée jusqu'aux cieux,
« venez à Merve, et vous le verrez
« réduit en poussière. »

Peu de souverains dans l'Orient ont su conduire l'administration de leurs États avec autant de justice et d'intelligence qu'Alparslan, et les Persans eux-mêmes avouaient que la conquête de leur pays par les sauvages Tartares, conquête qu'ils avaient redoutée comme le plus grand de tous les maux, avait été pour eux une source de biens. « Les noms d'Alparslan et de Nizamoulmoulc, dit Malcolm, « sont parvenus ensemble à la postérité ; et, s'il y a dans l'histoire peu d'exemples de princes qui aient accordé une si entière confiance à un ministre, il y en a peut-être encore « moins d'une confiance aussi heureusement justifiée. »

Mélicschah soumit par ses généraux toute la Syrie et l'Égypte, et il fit la

(*) Aujourd'hui pays de Khiva.

conquête de Boukhara et de Samarcande. Les tribus qui vivaient au delà du Sihoun ou Jaxartès lui rendirent hommage; le roi de Caschgar fit inscrire son nom sur les monnaies et donna ordre qu'on le prononçât dans les prières publiques. Mais écoutons le jugement que Gibbon porte de ce prince :

« Au lieu de s'abandonner à la mollesse de son sérail, le roi pasteur ne cessa, soit durant la paix ou durant la guerre, de se tenir en activité et toujours en campagne. Transportant continuellement son camp d'un lieu à un autre, il favorisa successivement toutes les provinces de sa présence, et on dit qu'il parcourut douze fois la vaste étendue de ses domaines, qui surpassaient en grandeur les États de Cyrus et ceux des califes. Le pèlerinage de la Mecque fut la plus religieuse et la plus éclatante de ses expéditions. Ses armes protégèrent la liberté et la sûreté des caravanes; ses abondantes aumônes enrichirent les citoyens et les pèlerins, et il interrompit la tristesse du désert par des asiles où les voyageurs trouvaient le repos et la fraîcheur. La chasse était son plaisir et même sa passion, et son équipage se composait de quarante-sept mille cavaliers. Ces chasses étaient de véritables tueries; mais après chacune, il donnait aux pauvres autant de pièces d'or qu'on avait tué de pièces de gibier. Durant la paisible prospérité de son règne, les villes de l'Asie se remplirent de palais et d'hôpitaux, de mosquées et de collèges; on ne sortait guère du divan sans récompense, et jamais sans obtenir justice. La langue et la littérature de la Perse se ranimèrent sous le règne de la maison de Seldjouk, et si Mélék se piqua d'égaliser la libéralité d'un Turc moins puissant que lui, son palais dut retentir des vers de cent poètes (*). Le sultan donna des soins plus sérieux et plus

éclairés à la réforme du calendrier, qui fut opérée par une assemblée générale des astronomes de l'Orient. Les musulmans sont assujettis, par une loi de Mahomet, au calcul irrégulier des mois lunaires : depuis le siècle de Zoroastre, les Persans ont connu la révolution du soleil et l'ont célébrée par une fête annuelle; mais, après la chute de l'empire des mages, on avait négligé l'intercalation; les minutes, les heures s'étaient accumulées, avaient formé des jours, et le commencement du printemps se trouvait avancé du signe du Bélier à celui des Poissons. Le règne de Mélék fut illustré par l'ère djélaléenne, et toutes les erreurs passées ou futures se trouvèrent corrigées par un calcul qui surpasse l'exactitude du calendrier julien, et qui approche de celle du calendrier grégorien. »

« Les lumières et l'éclat qui se répandirent sur l'Asie dans un temps où l'Europe était plongée dans la plus profonde barbarie, peuvent être attribués à la docilité plutôt qu'aux connaissances des vainqueurs turcs. Ceux-ci durent une grande partie de leur sagesse et de leur vertu à un vizir persan, qui gouverna l'empire sous le règne d'Alparslan et de son fils. Nizam, un des ministres les plus éclairés de l'Orient, était traité par le calife comme l'oracle de la religion et de la science; le sultan s'en reposait sur lui comme sur le fidèle ministre de son pouvoir et de sa justice. Après une administration de trente ans, la réputation du vizir, sa fortune, et même ses services lui furent imputés comme autant de crimes. Il fut renversé par les intrigues d'un de ses rivaux, unies à celles d'une femme, et sa chute fut accélérée par l'imprudence qu'il eut de dire qu'à son bonnet et à son écritoire, emblèmes de son office, se trouvaient attachés, par les décrets de Dieu, le trône et le diadème du sultan. Ce respectable ministre se vit, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, chassé par son maître, accusé par ses ennemis, et assassiné par un fanatique : ses dernières paroles attestèrent

(*) Khéder-khan avait quatre sacs de pièces d'or et d'argent autour de son sofa, et il en donnait des poignées aux poètes qui lui récitaient des vers.

son innocence, et Mélic, après sa mort, n'eut plus qu'un petit nombre de jours sans gloire (*).»

L'assassin qui tua Nizamoulmoult était un Ismaélien ou Bathénien. C'est ici le lieu de faire connaître cette secte redoutable.

DIGRESSION SUR LES BATHÉNIENS OU
ASSASSINS.

Bathénien veut dire, en arabe, un homme qui suit la doctrine intérieure. Nos historiens des croisades les appellent *Assassins* (**), corruption de *hassschin*, qui vient lui-même de *hassschischa*, nom arabe d'une préparation en usage parmi les Bathéniens et faite avec certaines parties de la plante du chanvre. Le *hassschischa* et ses effets approchent beaucoup de ceux de l'opium.

Cette secte, dont les principes étaient également éloignés du musulmanisme et du christianisme, avait pris naissance deux ou trois ans auparavant dans le nord de la Perse. Le chef des Bathéniens, Hasan, fils de Sabbah, très-habile dans la géométrie et infatué de la magie, avait formé, de toutes les religions qu'il avait étudiées dans ses voyages, une règle ou plutôt une association dont les membres, affranchis de tous les devoirs de la morale, interprétaient le Coran d'une manière entièrement opposée à la foi orthodoxe. Mais en revanche, on exigeait d'eux une obéissance aveugle aux ordres de leur chef, qu'ils devaient regarder plutôt comme un maître spirituel que comme un supérieur temporel. Pour obtenir des adeptes cette abnégation complète de leur volonté, on leur faisait avaler un breuvage qui les jetait dans une ivresse léthargique, et ils étaient transportés pendant leur sommeil dans des jardins délicieux où ils jouissaient, durant plusieurs jours, de tous les plaisirs des sens. Ils étaient ensuite en-

vrés de nouveau et reconduits chez eux. Le chef de la secte promettait à ses disciples qu'après leur mort ils jouiraient éternellement des plaisirs qu'ils avaient goûtés pour un temps limité. L'espoir de cet avenir heureux leur faisait mépriser la vie. Le chef de ces fanatiques les envoyait dans les pays étrangers pour assassiner les personnes dont il avait intérêt à se défaire, ou bien il les louait, moyennant une somme d'argent, pour commettre des meurtres.

Hasan, fils de Sabbah, habitait le château de Roudbar, en Perse. La puissance de ce chef avait inspiré quelques craintes au sultan Mélicschah, qui lui envoya l'ordre de se soumettre à l'autorité royale. Hasan appela aussitôt un Bathénien et lui ordonna de se tuer, ce que cet homme fit incontinent; il commanda à un autre de se précipiter du haut d'une tour, et ce fanatique obéit sans montrer la moindre hésitation. Alors il dit à l'officier de Mélicschah : J'ai sous mes ordres soixante et dix mille hommes tout aussi dévoués à ma volonté que ceux que vous venez de voir; portez cette réponse à votre maître. Mélicschah n'osa pas attaquer les Bathéniens. Ces sectaires devinrent très-puissants et s'emparèrent d'un grand nombre de châteaux forts, entre autres de celui d'Alamodt, près de Casbin. Ils se répandirent ensuite dans les contrées voisines de la Perse, et pénétrèrent jusque dans la Syrie et le Liban, où ils avaient des chefs soumis au grand pontife de la secte qui résidait en Perse.

Le sultan Sandjar, dont nous aurons bientôt occasion de parler, avait résolu d'extirper cette secte qui répandait la terreur dans toute la Perse par ses meurtres et ses déprédations. Il était en marche pour attaquer le château d'Alamodt, lorsqu'un matin, en s'éveillant, il aperçut à côté de son lit un poignard enfoncé en terre, et lut avec surprise les paroles suivantes, écrites sur un papier qu'on y avait attaché : «Sultan Sandjar, prends garde; si l'on n'avait pas respecté ta personne, la main qui a enfoncé ce poi-

(*) *Histoire de la décadence*, t. XI, p. 237 et suiv. de la trad. de M. Guizot.

(**) C'est de là que viennent les mots *assassin* et *assassiner*.

gnard dans la terre durcie l'aurait plus facilement encore enfoncé dans ton cœur. » On prétend que le sultan, si intrépide d'ailleurs, trembla après avoir lu ces paroles. Il est certain qu'il renonça à l'expédition qu'il avait projetée.

Les assassins subsistèrent jusqu'au temps de Houlagou-Khan, qui détruisit en Perse ces abominables sectaires, vers l'an 653 de l'hégire (1255 de J.C.)

CONTINUATION DE L'HISTOIRE DES SELDJOUKIDES.

A la mort de Mélicschah, son frère et ses quatre fils, Barkiaroc, Mahmoud, Sandjar et Mohammed, se disputèrent le trône, et après plusieurs guerres civiles, la branche aînée de la maison de Seldjouk, celle qui régnait en Perse, se trouva séparée des autres. « En qualité de chef suprême de sa famille et de sa nation, dit Gibbon (*), le sultan de la Perse recevait de ses frères obéissance et tribut : ce fut à l'ombre de son sceptre que s'élevèrent les trônes du Kirman et de Nicée, d'Alep et de Damas ; que les atabegs et les émirs de la Syrie et de la Mésopotamie déployèrent leurs étendards ; et que les hordes des Turcomans couvrirent les plaines de la partie occidentale de l'Asie. Les liens de l'union et de la subordination, affaiblis par la mort de Mélic, ne tardèrent pas à se dissoudre : l'indulgence des princes de la maison de Seldjouk éleva des esclaves sur le trône ; et, s'il faut ici employer le style oriental, une nuée de princes s'éleva de la poussière de leurs pieds. »

Sandjar, troisième fils de Mélicschah, était, à la mort de son père, gouverneur du Khorasan ; il résida toujours dans cette province, d'où il étendit ses conquêtes vers l'Indus d'un côté, et le Jaxartès de l'autre. Bahram - Schah, roi de Lahore, et Alaouddin, souverain qui s'était rendu fameux par la destruction de Gazna, de-

vinrent ses tributaires, et le royaume de Kharizm fut donné à son grand échançon. La mort des frères de Sandjar et la dépendance dans laquelle ses neveux étaient à son égard remirent dans ses mains la Perse, qui s'était trouvée partagée à la mort de Mélicschah. Sur la fin de son règne long et glorieux, Sandjar éprouva les plus cruels revers. S'étant avancé dans la Tartarie pour combattre le roi du Kara-Khataï, son armée fut taillée en pièces, sa famille tomba au pouvoir du vainqueur, et ses bagages furent pillés. Il eut lui-même beaucoup de peine à se sauver, accompagné seulement d'un petit nombre de gardes. Quelque temps après, il marcha contre une tribu turcomane, qui avait cessé de payer le tribut annuel de vingt-quatre mille moutons ; il fut de nouveau battu et tomba au pouvoir des ennemis. Les Turcomans se montrèrent d'abord humains à son égard, mais ensuite ils lui firent éprouver les traitements les plus barbares. Pendant sa captivité, qui dura quatre ans (depuis 1153 jusqu'à 1156 de notre ère), ses États furent gouvernés par la sultane favorite Khatoun Tourkan. Mais cette princesse ne put, malgré sa vigilance, empêcher les Turcomans de ravager, dans leurs excursions, la province de Khorasan ; Sandjar réussit à s'échapper, et mourut dans la soixante et treizième année de son âge (an de l'hégire 552 ; de J. C. 1157), peu de temps après avoir recouvré la liberté. Les historiens nous représentent ce prince comme un modèle de justice, d'humanité, de courage et de générosité.

Pendant les quarante années qui suivirent la mort de Sandjar, la Perse fut déchirée par les guerres que se faisaient les différentes branches de la famille des Seldjoukides. Le dernier prince de cette race qui exerça le pouvoir souverain sur la Perse fut Togril III, lequel, après avoir vaincu presque tous ses rivaux, se livra sans contrainte aux excès les plus condamnables. Takasch, roi du Kharizm, excité par les mécontents, entra en Perse, attaqua Togril, qui fut vaincu et tué

(*) *Histoire de la décadence*, t. XI, p. 241 de la trad. de M. Guizot.

dans une bataille, après avoir donné les preuves du plus grand courage. Cet événement arriva l'an 590 de l'hégire (1193 de J. C.), cent cinquante-huit ans après l'avènement de Toghril I^{er}, fondateur de la dynastie des Seldjoukides de Perse. Alaeddin-Mohammed, successeur de Takasch, conserva l'autorité souveraine en Perse jusqu'au moment où il fut détrôné par Gengiskan.

HISTOIRE DES ATABEGS DE L'ADERBIDJAN, DUFARS ET DU LOURISTAN. DYNASTIE DES MOGOLS ILKHANIENS.

Depuis la chute des Seldjoukides jusqu'à la conquête de Houlagou-Khan, fils de Gengiskan, pendant un siècle, la Perse fut déchirée par les querelles de plusieurs petits princes ou gouverneurs appelés *Atabegs* (*). Ceux-ci, encouragés par la faiblesse des derniers monarques de la maison de Seldjouk, établirent leur domination sur les plus belles provinces de l'Iran, et notamment sur l'Aderbidjan, le Fars et le Laristan. Quelques-unes de ces dynasties ont acquis assez d'importance pour que différents auteurs nous aient conservé leur histoire.

La Perse avait été soumise par les armes du Mogol Gengiskan. Cette conquête présente une suite de massacres et de scènes de destruction qu'on se refuserait à croire, s'ils n'étaient attestés par les plus graves historiens. Les habitants de Balkh envoyèrent à Gengiskan des ambassadeurs chargés de lui jurer obéissance et fidélité pour eux et leurs concitoyens, et de le supplier d'épargner leur ville qui n'avait pas même essayé de se défendre. Mais tout fut inutile, et les Mogols massacrèrent les habitants sans distinction de sexe ni d'âge. Plusieurs autres villes eurent le même sort. Avant de mourir (an 624 de l'hégire; 1226 de J. C.), Gengiskan nomma Oktai-Khan son successeur, et chargea son quatrième fils, Touli, de la régence.

(*) Atabeg est composé des deux mots turcs ou tartares *ata*, père, maître, tuteur; et *beg*, seigneur ou prince. Ce titre signifie le seigneur père.

Touli mourut trois ans après son père; il laissa un grand nombre de fils, parmi lesquels était Houlagou, qui devint maître de la Perse. Celui-ci marqua son avènement par la destruction de la secte des Assassins. L'armée avec laquelle il entra en Perse était forte de cent cinquante mille chevaux, sans compter un grand nombre d'artificiers et d'ingénieurs chinois, habiles à construire les machines de guerre et à préparer les matières inflammables que l'on employait à cette époque dans l'attaque des places. Houlagou soumit la Perse, Bagdad, la Mésopotamie et la Syrie.

Après toutes ces expéditions, il établit sa résidence à Méraga, dans l'Aderbidjan. Il passa dans cette ville les dernières années de sa vie d'une manière digne d'un grand monarque, il appela de toutes les parties de ses vastes États des astronomes et des philosophes qui, sous la direction du grand Nasireddin, se livrèrent à leurs paisibles et savants travaux. Le sommet d'une haute montagne située près de Méraga fut nivelé, et on y établit un observatoire dont les fondations subsistent encore. Ce fut là que Nasireddin fit ces tables astronomiques si célèbres dans l'Orient, sous le nom de tables *ilkhaniennes*. Houlagou mourut à Méraga (an 663 de l'hégire; de J. C. 1264); son fils Abaka-Khan lui succéda. Ce prince, plein de justice et de douceur, s'appliqua à réparer les maux causés par les guerres sanglantes de Houlagou, et à introduire dans l'armée une discipline sévère. Naturellement pacifique, il sut toutefois repousser une armée tartare qui avait envahi le Khorasan. Son mariage avec la fille de l'empereur Michel Paléologue, et les rapports qu'il entretenait avec quelques princes de l'Europe, ont fait croire qu'il était chrétien; mais il n'existe aucune preuve de ce fait.

A la mort d'Abaka (an de l'hégire 680; de J. C. 1281), les seigneurs mogols tinrent conseil et donnèrent la couronne à son frère Tangodor. On croit que ce prince avait été baptisé, dans sa jeunesse, sous le nom de *Ni-*

colas. Ce qu'il y a de plus certain touchant sa religion, c'est qu'il embrassa l'islamisme, prit le nom d'*Ahmed-Khan*, et devint un violent persécuteur des chrétiens, qu'il bannit de son royaume après avoir détruit leurs églises. Les Mogols, ennemis des mahométans et favorablement disposés à l'égard des chrétiens, virent avec peine la conduite d'*Ahmed-Khan*. Une plainte en forme fut portée contre ce prince à *Koublai-Khan*, empereur de Tartarie, et que les descendants de *Gengiskan* reconnaissaient pour leur chef. Le résultat de cette plainte fut qu'*Argoun-Khan*, fils d'*Abaka*, fut autorisé à priver son oncle *Ahmed-Khan* de la couronne et de la vie. Il reçut de *Koublai* l'investiture du royaume de Perse, de l'Arabie et de la Syrie. Son vizir, qui était un juif appelé *Saad-Eddaula*, favorisa les chrétiens et chassa les mahométans de tous les emplois lucratifs qu'ils occupaient. Il poussa même les choses si loin, que toutes les personnes qui professaient l'islamisme eurent défense de se présenter à la cour. Tandis que le pape *Nicolas IV* envoyait à *Argoun* une députation chargée de lui témoigner sa gratitude pour les biens dont il combattait les chrétiens, les musulmans tremblaient de voir anéantir leur croyance. La mort d'*Argoun* dissipa les espérances des uns et la crainte des autres. *Saad-Eddaula* fut massacré presque à l'instant où son maître rendait le dernier soupir.

Le règne court et peu glorieux de *Kaï-Khatou*, frère d'*Argoun*, est devenu fameux par une tentative d'introduction du papier-monnaie en Perse. *Kaï-Khatou*, après avoir épuisé tous ses trésors par des prodigalités sans exemple, eut recours à ce moyen extrême. L'opposition extraordinaire qu'il rencontra dans les Persans le força de renoncer à son projet. Peu de mois après, il fut déposé et mis à mort par des nobles conjurés contre lui (an de l'hégire 694; de J. C. 1294).

Baidou-Khan, petit-fils de *Houlagou*, fut alors élevé sur le trône. Il ne

jouit que peu de temps du pouvoir suprême, et fut, au bout de quelques mois, détrôné et tué par *Gazan-Khan*, fils d'*Argoun*.

Gazan-Khan ne voulut jamais consentir à accepter la couronne avant d'avoir été régulièrement élu par un courtilai ou assemblée de la noblesse mogole. Il exposa, devant cette espèce de diète, l'intention qu'il avait de réformer les abus qui s'étaient introduits dans toutes les branches de l'administration, sous les princes ses prédécesseurs. Depuis la mort de *Houlagou*, le pouvoir avait été entre les mains des nobles bien plutôt qu'entre celles du souverain. *Gazan* remit en vigueur les règlements de *Gengiskan*, en établit de nouveaux, réforma les administrations, régularisa l'établissement des postes et des caravansérails, réprima le vol, et régularisa le système des poids et mesures, et des monnaies. Il abandonna la foi de ses ancêtres pour embrasser l'islamisme; près de cent mille Tartares changèrent de croyance avec lui. On attribue son apostasie aux conseils du vizir *Nourouze*, qui lui représentait sans cesse toutes les difficultés qu'il aurait pour conserver la souveraineté de la Perse, s'il n'embrassait pas la religion de Mahomet. Après son changement de religion, *Gazan* se considéra comme dégagé de l'obéissance que ses ancêtres et lui-même avaient toujours montrée aux ordres de l'empereur de Tartarie. Les Tartares, voulant le punir de sa rébellion, firent une irruption dans le Khorasan: mais ils furent bientôt rejetés au delà de l'Oxus par le vizir *Nourouze* (an de l'hégire 696; de J. C. 1296).

Gazan-Khan eut à soutenir plusieurs guerres contre les sultans d'Égypte. Une grande défaite qu'il éprouva en Syrie (an 708 de l'hégire; 1308 de J. C.), dans sa lutte contre ces princes, lui causa une vive douleur, et avança même sa fin. Il mourut dans les environs de *Reï*.

Gazan eut pour successeur son frère *Aldjaïtou-Khan*, plus connu sous le nom de *Mohammed-Khodabende*. Ce

prince passe pour avoir aimé la justice. Il se déclara sectateur d'Ali, et fit graver sur les monnaies le nom des douze imans. Il bâtit la ville de Souldanieh, qui devint la capitale du royaume de Perse.

Abou-Saïd Behader succéda à son père Khodabende, n'étant encore âgé que de douze ans. Pendant sa minorité, la Perse se trouva plongée dans l'anarchie par les discordes des nobles. Abou-Saïd, prince indolent et faible, mais brave, mourut d'une fièvre qu'il gagna dans le Schirvan, où il était allé pour repousser une invasion de Tartares (an 736 de l'hégire; 1335 de J. C.). Ce monarque fut le dernier membre de la famille de Houlagou qui ait possédé en réalité l'autorité souveraine. Les successeurs d'Abou-Saïd, élevés sur le trône par des grands seigneurs ambitieux, en étaient arrachés dès qu'ils paraissaient contrarier leurs projets. Chaque province de la Perse tomba au pouvoir d'un chef indépendant; et l'empire ainsi démembré devint bientôt la proie des armées de Timour, plus connu sous le nom de *Tamerlan*.

HISTOIRE DE PERSE SOUS TIMOUR ET SES DESCENDANTS.

L'émir Timour, surnommé *Lenc* (*), naquit à Kesch, dans le Mawaralnahr (an 736 de l'hégire; 1335 de J. C.). Son père était chef d'une tribu soumise aux kans de la Tartarie; et il comptait parmi ses ancêtres un vizir de Djagataï, fils de Gengiskan.

L'anarchie dans laquelle se trouva plongé le Mawaralnahr à la mort des premiers descendants de Djagataï, favorisa les vues ambitieuses de Timour. Toglouctimour, prince de Badakhschan et de Caschgar, réclama, en sa qualité de parent de Gengiskan, la possession du Mawaralnahr; et il entra dans ce pays à la

tête d'une puissante armée. A son approche, Haddji-Berlas, gouverneur de Kesch et oncle de Timour, s'enfuit dans le Khorasan, tandis que son neveu, plus politique, s'abandonnait à la clémence de Toglouctimour, et gagnait, par cet acte de soumission, le gouvernement de la province. Mais bientôt Timour se révolta, et fut obligé de prendre la fuite. Il mena, pendant plusieurs années, une vie errante et vagabonde, pleine d'inquiétudes et de dangers. Sa suite était rarement composée de plus de cent cavaliers, et souvent même il se trouvait sans aucune escorte. Mais il avait su conserver des partisans cachés qui l'instruisaient de toutes les démarches de ses ennemis, et lui donnaient ainsi les moyens d'échapper à leurs embûches.

Toglouctimour étant mort, les partisans de Timour reprirent courage et devinrent plus nombreux; en sorte que leur chef se trouva bientôt assez puissant pour défendre son indépendance contre les princes voisins; et, après la défaite d'un rival dangereux, appelé l'émir *Hosain*, il commanda dans tout le Mawaralnahr. Pendant les onze premières années de son règne (de 1369 à 1380 de J. C.), Timour s'occupa des affaires intérieures de ses États, ainsi que de la conquête des pays de Caschgar et de Kharizme, puis il entra dans le Khorasan. Les habitants de la province firent aussitôt leur soumission. Cette conduite n'empêcha cependant pas Timour de lever sur eux des contributions tellement fortes, qu'ils se trouvèrent tous réduits à la plus grande misère. Après avoir rangé sous son obéissance le Candahar et le Caboul, le conquérant tartare soumit le Sistan et le Mazanderan, et enleva la souveraineté de la Perse aux descendants de Houlagou. Il détruisit la ville de Souldanieh, capitale de ces princes, et réduisit successivement la Géorgie, le Schirvan, une partie de l'Arménie, le Louristan; puis il marcha sur Ispahan, qui lui ouvrit ses portes. Il quitta aussitôt cette ville, dans laquelle il laissa des commissaires et une garnison chargés

(*) *Lenc* est une expression persane qui signifie *boiteux*. C'est de la réunion des deux mots Timourlenc, c'est-à-dire, *Timour le Boiteux*, que nous avons fait *Tamerlan*.

de lever une contribution sur les habitants. La somme, quoique très-forte, était presque entièrement payée lorsqu'il survint un événement qui amena la destruction de la ville. Un jeune forgeron, qui demeurait dans le faubourg d'Ispahan, battit du tambour pendant la nuit. Aussitôt un grand nombre d'habitants s'assemblèrent, coururent dans les différents quartiers, et tuèrent presque tous les commissaires et les soldats tartares. Timour mit aussitôt le siège devant la ville, qu'il prit d'assaut, et fit massacrer tous les habitants, excepté ceux qui avaient donné asile aux Tartares, et les hommes de loi. Il obligea ses soldats à lui apporter une certaine quantité de têtes, et nomma des officiers pour en vérifier le compte. Les Tartares, moins cruels que leur chef, eurent horreur de ce massacre, et plusieurs d'entre eux achetèrent des têtes pour n'être pas réduits à massacrer eux-mêmes des gens sans défense. Soixante et dix mille têtes furent mises en pyramide hors d'Ispahan, et on en forma plusieurs tours en différents endroits de la ville. Après cette horrible expédition, Timour marcha sur Schiraz, qui se soumit à lui avec la province de Fars, la ville d'Yezd, et le Kirman.

Avant que Timour eût organisé l'administration de ces différentes contrées, il fut obligé de retourner dans le Mawaralnahr, pour repousser le souverain du Kaptchak qui avait envahi cette province. Il punit les agresseurs, étendit son empire jusqu'aux extrémités de la Tartarie, et fit plusieurs autres conquêtes.

Dans l'année 794 de l'hégire (1392 de J. C.), Timour repassa en Perse, dans l'intention de réprimer les tentatives de quelques mécontents qui voulaient secouer le joug. Il suivit la route du Mazenderan, et, dans sa marche, il extermina des troupes d'assassins qui infestaient les provinces du nord-ouest de la Perse. Ces misérables, qui prenaient le nom de *Fédavi* ou *Dé-voués*, paraissent avoir été une branche de la secte des Bathéniens.

L'année suivante, Timour envoya

des troupes contre Bagdad, tandis que lui-même marchait sur Schiraz avec une armée de trente mille hommes. Pendant l'absence qu'il avait faite, un chef, appelé *Schah-Mansour*, s'était emparé du gouvernement du Fars. Ce prince descendait de la famille des Modhafférides qui, pendant plus d'un demi-siècle, régnèrent sur le Fars et sur quelques autres provinces (*). Timour, arrivé dans les environs de Schiraz, fut attaqué par Schah-Mansour, qui, à la tête de trois ou quatre mille cavaliers d'élite, chargea deux fois le centre de l'armée tartare, et parvint à le rompre. Timour lui-même fut sur le point de tomber sous les coups de ce vaillant adversaire, et ne dut la conservation de sa vie qu'à la bonté de son casque. Enfin, malgré sa valeur, Mansour fut accablé par le nombre. Les Tartares entrèrent à Schiraz, et massacrèrent tous les princes modhafférides.

La Perse une fois soumise, Timour porta ses armes victorieuses dans les principales contrées de l'Asie. Il était en marche contre les Chinois, et venait de passer le Jaxartès lorsqu'une maladie violente l'obligea de s'arrêter à Otrar, où il mourut l'an de l'hégire 807 (1405 de J. C.).

Voici le portrait que sir John Malcolm nous a laissé de cet homme extraordinaire: « Depuis l'âge de vingt ans jusqu'à sa mort, Timour ne vit jamais un jour s'écouler sans combat ou sans alarmes. Son expérience comme guerrier était peut-être aussi grande que celle d'aucun conquérant qui ait jamais existé. Aussi n'estimait-il les hommes qu'en raison de leurs talents militaires. Pour les braves, il était le meilleur des rois. Le vieux soldat, disait-il, ne doit jamais perdre ni son rang ni sa solde; car les hommes qui sacrifient le bonheur de toute leur existence pour un honneur périssable méritent des récompenses et des encouragements. »

(*) Voyez sur ces princes l'excellente notice de M. de Sauley. *Journal asiatique*, 3^e série, t. XI, p. 306 et suiv.

« Ce qui frappe surtout dans le caractère de Timour, c'est la persévérance dont il était doué; jamais les difficultés ne l'arrêtaient, quand une fois il avait pris sa résolution. Lorsque ses amis et ses courtisans étaient découragés, il leur racontait l'anecdote suivante : « Je fus une fois, disait-il, « contraint, pour éviter mes ennemis, « de me réfugier dans un bâtiment « ruiné, où je restai seul et assis pendant plusieurs heures. Cherchant à « détourner mon esprit de ma position « affligeante, je fixai mon attention « sur une fourmi qui portait au haut « d'un mur un grain de blé plus gros « qu'elle. Je contemplai les efforts « qu'elle faisait pour arriver à son but. « Le grain tomba soixante-neuf fois à « terre; mais l'insecte persévéra; et, « à la soixante et dixième fois, il atteignit le haut du mur avec le fardeau qu'il traînait. Cet exemple, « ajoutait Timour, me rendit sur-le-champ du courage, et je n'ai jamais « oublié la leçon que m'a donnée cette « fourmi. »

Timour avait laissé la couronne à son petit-fils Pir Mohammed Djihan-guir, qui était alors dans le Candahar. Khalil-Soultan, autre petit-fils de Timour, se trouvait avec l'armée. Ce dernier, fort de l'appui de plusieurs chefs puissants, se rendit maître de Samarcande. La guerre s'alluma entre les deux compétiteurs; mais, peu de temps après, Mohammed fut tué par son propre ministre.

Khalil ne jouit pas longtemps de son bonheur. L'attachement qu'il portait à une jeune femme appelée *Schadoulmouc*, fut cause de sa perte. Les trésors que Timour avait amassés par la conquête de la moitié de l'univers furent dissipés pour satisfaire les caprices dissipieux de cette femme extravagante. Une conspiration fut le résultat du mécontentement qu'inspiraient la faiblesse de Khalil et les prodigalités de sa favorite. Le prince fut arrêté et envoyé prisonnier à Caschgar, pendant que Schadoulmouc était promenée enchaînée dans les rues de Samarcande, exposée à toutes les insultes de la po-

pulace (an de l'hégire 811; de J. C. 1408).

Schah-Rokh, fils de Timour et oncle de Khalil, aussitôt qu'il eut appris le malheur de son neveu, quitta la province de Khorasan dont il était gouverneur, pour se rendre en toute hâte à Samarcande; et il fut bientôt reconnu pour chef suprême de tout l'empire. Touché des malheurs de Khalil, il lui confia le gouvernement du Khorasan, et lui rendit sa favorite, sans laquelle la vie lui était insupportable. Khalil étant mort, Schadoulmouc ne voulut pas survivre à celui qui avait tout sacrifié pour elle, et se tua d'un coup de poignard. Les corps des deux amants furent portés à Reï, et déposés dans le même tombeau.

Schah-Rokh était un prince brave, généreux, et exempt d'ambition; il s'occupa de réparer tous les maux qu'avaient amenés les expéditions de Timour; il rebâtit Hérat et Merve, et ramena la prospérité sur tous les points de son empire. On voyait à sa cour les hommes les plus distingués par leur savoir et leur talent. Pendant un règne qui dura trente-huit ans, nous ne le voyons engagé dans aucune guerre importante. Il dirigea seulement une expédition contre des tribus turcomanes de l'Asie Mineure, qui s'étaient emparées de l'Aderbidjan, et se contenta de les chasser de cette province. Il mourut l'an 850 de l'hégire (1446 de J. C.).

Oulougbeq, fils et successeur de Schah-Rokh, hérita des inclinations pacifiques de son père et de son amour pour les sciences et les lettres. Il réunit tous les astronomes de son empire, et les chargea de rédiger ces tables astronomiques si célèbres, qui portent le nom de *Tables d'Oulougbeq*. Cet excellent prince eut un règne très-court; il fut vaincu, fait prisonnier et mis à mort par son propre fils Abdoullatif (an de l'hégire 853; de J. C. 1449). Au bout de six mois, ce parricide fut massacré par ses propres soldats.

Après la mort d'Abdoullatif, Baber, petit-fils de Schah-Rokh, s'empara du Khorasan et des provinces voisines;

il eut pour successeur Abou-Saïd, arrière-petit-fils de Timour. Ce prince fut tué dans une expédition contre les Turcomans. Le sultan Hoseïn Mirza, descendant de Timour, se rendit alors maître de l'empire. Les victoires qu'il remporta sur ses nombreux compétiteurs lui méritèrent le surnom de *Gazi* ou *Victorieux*; mais, disent les historiens, sa fortune pâlit devant l'astre de Scheïbani-Khan. Le fils d'Hoseïn Mirza, appelé *Bédi-Alzéman*, fut le dernier prince de la race de Timour qui régna sur la Perse. Obligé de fuir devant les Turcomans qui envahissaient son royaume, il se réfugia auprès de Schah-Ismaël-Sophi, qui avait établi sa domination sur quelques provinces de la Perse. Bédi-Alzéman vivait à Tauris, et lorsque l'empereur ottoman, Sélim I^{er}, se rendit maître de cette ville, il fut envoyé à Constantinople et y mourut.

Ouzoun-Hasan, chef de la tribu turcomane du Mouton blanc (*), s'empara de l'Aderbidjan, de l'Irak, du Fars et du Kirman, et mourut après un règne de onze ans. Il laissa des descendants qui se disputèrent son héritage (an 883 de l'hégire; 1478 de J. C.). Les dissensions qui éclatèrent entre eux accélérèrent la ruine de leur famille, et frayèrent le chemin du trône à une nouvelle dynastie.

HISTOIRE DE LA DYNASTIE DES SOPHIS.

Schah-Ismaël, fondateur de cette dynastie, était par sa mère petit-fils d'Ouzoun-Hasan.

Djoneid, grand-père de Schah-Ismaël du côté paternel, avait un si grand nombre d'adhérents et de disciples, que Djihan-Schah, chef de la tribu du Mouton noir, effrayé du grand nombre de ses sectateurs, le bannit d'Ardébil où il vivait. Djoneid se retira à Diar-Békir auprès d'Ouzoun-

Hasan. Ce prince lui donna sa sœur en mariage. Après avoir contracté cette alliance, Djoneid se retira avec ses disciples dans la province de Schirvan.

Mais, à peine arrivé dans ce pays, il fut tué dans un combat : son fils Haider lui succéda. Celui-ci épousa une fille d'Ouzoun-Hasan, et eut de cette princesse trois fils, Ali, Ibrahim Mirza, et Schah-Ismaël. Son fils aîné ayant atteint sa majorité, Haider crut que le moment de marcher contre le gouverneur du Schirvan et de venger la mort de son père était enfin arrivé. Ses projets échouèrent, et il périt dans une bataille. Ses restes furent transportés à Ardébil et déposés dans un tombeau où ses sectateurs allaient en pèlerinage. Ali fut bientôt arrêté à Ardébil, et envoyé avec ses frères à Istakhar, où ils restèrent pendant plus de quatre ans. Ils parvinrent enfin à s'évader, et se rendirent à Ardébil, où quelques-uns de leurs disciples les rejoignirent; mais, attaqués par des forces supérieures, ils furent vaincus. Ali resta sur le champ de bataille, et ses deux frères s'enfuirent dans le Guilan, où Ibrahim Mirza mourut.

Ismaël, troisième fils de Haider, n'était âgé que de quatorze ans lorsqu'il se mit à la tête de ses partisans, et marcha contre le prince du Schirvan, qu'il défit. Une victoire remportée sur la tribu du Mouton blanc rendit Ismaël maître de tout l'Aderbidjan. L'année suivante (an de l'hégire 908; de J. C. 1502), il entra dans l'Irak et vainquit, en bataille rangée, non loin de Hamadan, un prince turcoman appelé *Mourad*. En moins de quatre ans Ismaël se trouva maître du royaume de Perse; il prit ensuite Bagdad, et s'empara de tout le Khorasan. L'an de l'hégire 920 (de J. C. 1514) le sultan Sélim entra dans l'Aderbidjan, où il livra bataille à Ismaël. Celui-ci fut complètement défait; cependant Sélim ne retira que peu de fruit de sa victoire; le manque de vivres l'obligea à se retirer, et sa mort, qui arriva peu d'an-

(*) Les tribus turcomanes du Mouton noir et du Mouton blanc (*Kara-koyounlou* et *Ak-koyounlou*) étaient ainsi appelées parce que sur leurs étendards était représenté un mouton d'une de ces deux couleurs.

nées après, permit à Ismaël de soumettre la Géorgie. Ce fut la dernière conquête du monarque persan, qui mourut à Ardébil, où il était allé pour visiter le tombeau de son père (an de l'hégire 930; de J. C. 1523). « Les Persans, dit Malcolm, parlent avec transport du beau caractère d'Ismaël; ils ne le considèrent pas seulement comme le fondateur d'une grande dynastie, ils voient en lui le protecteur de cette foi particulière dont ils se glorifient comme d'une religion nationale; il est appelé, dans leurs histoires, *Schah-Schia* ou le *roi des Schittes*, désignation qui prouve combien on chérit sa mémoire. Quoiqu'il n'ait pas précisément droit à cet éloge excessif, il fut certainement un habile et vaillant prince. Durant toute sa vie, il n'éprouva qu'une défaite; encore doit-on penser qu'un grand parc d'artillerie, et des connaissances plus avancées dans l'art de la guerre, que le sultan Sélim avait acquises par ses rapports avec les nations européennes, furent les causes principales de l'avantage que celui-ci remporta sur le brave Ismaël. »

Schah-Tamasp n'avait que dix ans lorsqu'il succéda à son père. Le règne de ce prince fut d'abord troublé par des dissensions entre plusieurs chefs de tribu, ainsi que par les irruptions des Usbecks et par une invasion des Ottomans. Soliman, après avoir conquis les provinces situées à l'ouest de l'Araxe, tout le pays entre le Tigre et l'Euphrate et une partie du Kurdistan, assiégea la ville de Tauris, qui fut forcée de se rendre. Il entra de nouveau en Perse l'année suivante (de l'hégire 946; de J. C. 1532); mais il fut bientôt obligé de se retirer. Cette circonstance favorisa l'indolence naturelle de Schah-Tamasp, qui fixa sa résidence à Casbin, et remit à des généraux la conduite de son armée. Un des événements les plus remarquables du règne de Schah-Tamasp fut l'arrivée de l'empereur Houmayoun. Ce monarque, obligé de fuir de l'Indoustan, alla chercher un asile à la cour du roi de Perse.

Schah-Tamasp fit au royal fugitif une réception magnifique, le traita avec la dernière générosité, et contribua puissamment à le faire replacer sur le trône des Grands-Mogols. Il mourut l'an de l'hégire 984 (de J. C. 1576), après un règne qui avait duré cinquante-trois ans. « Ce prince, dit Malcolm, était bon et généreux. Il semble n'avoir manqué ni d'esprit, ni de prudence; et s'il ne se distinguait pas par de grandes vertus, on ne peut lui reprocher aucun vice honteux. Dans les premiers temps de sa vie, il se livra peut-être à quelques excès; mais à l'âge de vingt-neuf ans il fit une pénitence publique, et ordonna de détruire les cabarets dans tous ses États. » Il avait désigné pour lui succéder son cinquième fils, Haïder-Mirza; mais une faction qui soutenait la cause du quatrième, Ismaël, l'emporta, et Haïder fut massacré. Ismaël II, une fois bien établi sur le trône, fit périr tous les princes du sang. L'abus des liqueurs fermentées, de l'opium, et peut-être aussi le poison, abrégèrent la vie de ce tyran. Il mourut d'une manière presque subite (an 985 de l'hégire; 1577 de J. C.), avant qu'on eût mis à exécution les ordres qu'il avait donnés contre son frère Mohammed-Mirza, fils aîné de Tamasp, qui monta alors sur le trône.

Le règne de Mohammed-Mirza, surnommé *Khodabende*, fut court et malheureux. Connaissant sa propre insuffisance, il confia la direction des affaires au vizir Mirza Soliman, auquel il dut ses premiers succès. Les Turcs, les Usbecks et les Tartares du Kaptchak, qui avaient envahi la Perse, furent repoussés; et deux imposteurs, qui voulaient se faire passer pour Ismaël II, éprouvèrent le sort que méritait leur crime. Mais dans le Khorasan, la noblesse se déclara pour le jeune prince Abbas, fils de Khodabende, et Soliman-Mirza, après avoir vainement tenté de faire rentrer les révoltés dans le devoir, fut disgracié par son faible et ingrat souverain, et livré à ses ennemis qui le firent périr. Mohammed se soutint encore quelque

temps, grâce à la valeur de son fils aîné, Hamza-Mirza; mais ce noble prince tomba bientôt sous les coups d'un assassin.

Au milieu de l'anarchie dans laquelle cet événement plongea momentanément la Perse, un chef de tribu, qui soutenait Abbas comme un moyen d'établir sa propre domination, marcha avec le jeune prince vers Casbin, dont il se rendit maître sans peine; car Mohammed était alors à Schiraz pour y étouffer une rébellion. Depuis lors, Abbas fut reconnu comme souverain de la Perse, bien que l'homme qui l'avait placé sur le trône exerçât toutes les fonctions de la royauté. Cependant Abbas n'était pas un prince à se contenter de l'apparence du pouvoir. Pour s'affranchir de la servitude où il était, il fit mettre à mort son dangereux protecteur.

Schah-Abbas avait à peine quitté le Khorasan, lorsque les Usbecks envahirent cette province. Hérat, après une défense de neuf mois, tomba en leur pouvoir et fut livrée au pillage. L'année suivante (996 de l'hégire; 1587 de J. C.), ces ennemis redoutables s'emparèrent de Meshhed et en massacrèrent les habitants. Comme leur principal but était le pillage, ils se retiraient toujours devant les troupes persanes; mais enfin, l'an 1006 de l'hégire (1597 de J. C.), Abbas réussit à en venir aux mains avec eux près de Hérat, et remporta une victoire complète, qui mit pour longtemps la province à l'abri de leurs incursions. Tandis que ce prince étendait son territoire du côté de Balkh, ses généraux étaient occupés à réduire le district montagneux du Laristan et les îles du golfe Persique.

Ce fut au retour de Schah-Abbas dans la capitale, après sa victoire sur les Usbecks, que Sir Anthony et Sir Robert Sherley, à la tête de vingt-six cavaliers bien montés et richement équipés, se présentèrent au monarque persan, réclamant l'honneur d'entrer à son service. Charmé de cette proposition, Schah-Abbas leur fit le plus gracieux accueil, et les Persans du-

rent à ces deux frères l'introduction de la discipline militaire et de l'artillerie dans leur armée. Sir Anthony fut chargé d'une mission spéciale auprès des souverains chrétiens de l'Europe, pour obtenir leur coopération contre les Ottomans. Il passa d'abord en Russie, où il resta quelque temps en prison. Dès qu'il eut obtenu sa mise en liberté, il poursuivit son voyage, et se rendit auprès de l'empereur d'Allemagne, qui lui fit un bon accueil.

Enfin, l'an de l'hégire 1011 (1602 de J. C.), Schah-Abbas commença la guerre contre le Grand Seigneur. Il s'était depuis longtemps préparé à cette expédition par la prise de Nehavend, dont il avait rasé les fortifications. Il entra ensuite dans l'Aderbidjan, et se rendit maître de Tauris, qui était resté dix-huit ans au pouvoir des Turcs. Erivan, que les Persans attaquèrent ensuite, fut prise dès le commencement de la saison suivante. Les Turcs cependant avaient rassemblé une armée, qui, suivant les calculs de quelques auteurs, s'élevait à cent mille hommes. Schah-Abbas avait un peu plus de la moitié de ce nombre. On en vint aux mains. Les Persans, grâce à la nouvelle tactique militaire, obtinrent une victoire complète. On présenta à Schah-Abbas, suivant le rapport du P. Antonio de Gouvea, vingt mille cent quarante-cinq têtes coupées. Le même historien nous apprend que ce prince fit éliminer assassiné après sa victoire.

« Parmi les prisonniers qu'on amena au roi de Perse, dit-il (*), était un jeune homme, qui, par ses manières et la richesse de ses vêtements, faisait assez connaître qu'il appartenait à une famille illustre. Abbas, touché de compassion, et séduit par sa bonne mine, ordonna qu'on détachât les cordes qui retenaient ses mains; et quand le prisonnier fut libre, il lui demanda

(*) *Relaçam em que se tratam as guerras; e grandes victorias que alcançou o grande rei da Persia Xa Abbas.* Lisbonne, Pierre Crasbeeck, 1611, in-4°, fol. 119 recto.

s'il voulait entrer à son service. Celui-ci répondit qu'il y était tout disposé ; et au moment où il s'approchait de Schah-Abbas dans l'intention, à ce que l'on supposait, de se jeter à ses pieds, pour lui témoigner sa reconnaissance, il tira un poignard, et allait percer ce prince, qui ne se défiait aucunement de lui. Quelqu'un ayant crié, Abbas se précipita sur le prisonnier ; et, comme il était doué d'une grande force, il lui arracha le poignard ; mais déjà l'assassin, frappé par les courtisans, était tombé mort sous leurs coups. »

Schah-Abbas, poursuivant ses succès, chassa les Turcs de toutes leurs possessions sur le littoral de la mer Caspienne, ainsi que de l'Aderbidjan, de la Géorgie, du Curdistan, et des territoires de Bagdad, de Mossoul et de Dinrbekir.

Sous le règne d'Abbas, les Portugais reçurent, par la perte d'Ormouz, un des coups les plus funestes à leur puissance dans l'Orient. Ils se trouvaient depuis plus d'un siècle en possession de cette île (*), qui était devenue l'entrepôt du commerce de l'Inde. Abbas voyait d'un œil d'envie cette prospérité, dont il comprenait mal la source, et il s'imagina que la conquête d'Ormouz ajouterait à la fois à la gloire et à la richesse de son royaume. Mais il n'ignorait pas l'impossibilité du succès sans une expédition navale. Par de riches présents et de brillantes promesses, il décida les agents de la compagnie anglaise des Indes orientales à se rendre les instruments de la destruction de ce magnifique établissement. Les Portugais en petit nombre, qui formaient la garnison, se défendirent d'abord vaillamment ; mais à la fin, accablés de fatigue, pressés par la disette, et n'ayant aucun espoir d'être secourus, ils rendirent la place. La ville fut abandonnée aux Persans, qui l'eurent bientôt dépouillée de toutes les richesses qu'elle renfermait, et la laissèrent en ruine. Abbas montra une grande joie en apprenant cette

conquête ; mais tous les magnifiques projets qu'il avait formés n'eurent aucun résultat, et Ormuz perdit toute son importance en passant sous la domination de la Perse.

Les belles espérances d'avantages commerciaux dont se flattaient les agents de la compagnie des Indes, furent renversées par le refus positif que fit Abbas de permettre aux Anglais de fortifier Ormuz, ou toute autre île du golfe Persique. L'histoire de la factorerie anglaise à Gomroun n'offre, depuis cette époque jusqu'au moment où cet établissement fut définitivement abandonné, qu'une série de désastres et de pertes ; et, quoique Schah-Abbas continuât à traiter les deux Shérifs avec toute espèce de déférence et d'amitié, ses ministres firent avorter toutes les tentatives des Anglais pour se substituer aux Portugais et s'emparer du commerce du golfe Persique.

L'administration intérieure de Schah-Abbas inspira à ses sujets un respect mêlé de reconnaissance pour sa mémoire. C'est surtout à la sagesse et à l'énergie des mesures qu'il prit, que la Perse dut la tranquillité dont elle jouit, même après sa mort. Sous ce prince, la population du royaume s'accrut de plus du double. Il choisit Ispahan pour la capitale de son empire ; et cette ville lui doit ses plus beaux édifices. Il fit embellir Mesched, ainsi qu'Asschraf et Farahabad dans le Mazenderan. « Mais, ajoute sir John Malcolm, ce sont là ses moindres travaux. Il fit construire à grands frais une chaussée d'un bout à l'autre du Mazenderan, et rendit ce pays praticable en toute saison pour les armées et les voyageurs. Il jeta des ponts sur presque toutes les rivières de la Perse, et les voyageurs trouvèrent dans toutes les directions de solides et vastes caravansérails élevés par la munificence de ce monarque. La colonie arménienne qu'il forma à Ispahan atteste encore aujourd'hui sa haute politique. Dans ses guerres contre les Turcs, il avait pris un grand nombre de familles arméniennes ; et, au lieu de les réduire

(*) Voy. ci-devant, pages 53 et 54.

en esclavage, et de les contraindre à changer de religion, comme avaient fait ses prédécesseurs dans les mêmes circonstances, il les établit sur différents points du royaume, et leur accorda la liberté de bâtir des églises et plusieurs autres privilèges importants. En 1603, lorsqu'il marcha sur Djoulfa, en Arménie, les habitants se soulevèrent contre les officiers turcs, et apportèrent les clefs de la ville et l'impôt au monarque persan, qui se montra toujours, par la suite, favorablement disposé à leur égard. Cinq mille d'entre eux furent transportés dans un nouveau faubourg d'Ispahan construit pour les recevoir, et qui prit le nom de *Djoulfa*. Ces industrieux émigrés s'enrichirent rapidement par un commerce actif avec l'Inde et d'autres pays, et ils accrurent beaucoup la prospérité générale de l'empire. Abbas chercha à fonder une colonie semblable dans le Mazenderan, sa province favorite; mais l'insalubrité du climat fit échouer l'entreprise. En peu d'années, une partie des nouveaux colons avaient succombé. Abbas accorda une protection spéciale aux chrétiens de son empire. On rapporte même, d'après une bonne autorité, qu'il fut parrain du premier enfant qu'eut Sir Robert Sherley d'une dame circassienne que ce monarque lui avait donnée pour femme. Il affectait cependant une piété rigide comme musulman, sauf la défense de boire du vin.

Ce prince exigeait une grande intégrité de la part des hommes chargés de rendre la justice, et il fit pendre plusieurs cadis qui s'étaient rendus coupables de prévarication. Ces terribles exemples étaient peut-être nécessaires pour effrayer des hommes accoutumés à vivre dans l'anarchie, et qui n'avaient d'autres mobiles de leurs actions que l'amour de l'or et la crainte des supplices.

Abbas, considéré comme homme privé, nous apparaît sous un jour à la fois exécrable et digne de pitié. Ses fils devinrent pour lui l'objet d'une incessante jalousie et d'une crainte qu'il ne pouvait pas maîtriser. Il fit

assassiner l'aîné et priver de la vue les deux autres. Les remords que lui causaient des crimes si horribles remplirent d'amertume les dernières années de sa vie. Il mourut dans son palais favori, à Farahabad (an de l'hégire 1037, de J. C. 1628), à l'âge de soixante et dix ans.

« Il y a peu de souverains, dit Malcolm, qui aient fait plus réellement du bien à leur pays qu'Abbas le Grand. Il établit dans toute l'étendue de la Perse une tranquillité qui y était inconnue depuis bien des siècles. Il mit fin aux dévastations des Usbecks, refoula ces pillards dans leur propre pays, et chassa les Turcs. Il veillait à ce que la justice fût exactement rendue à chacun. Bien que doué de grands moyens et habile homme de guerre, il regarda la prospérité de ses vastes États comme un plus noble but que de nouvelles conquêtes. Il s'attacha à faire fleurir l'agriculture et le commerce, et les plans qu'il suivait révélèrent tous la hauteur de son esprit. On ne saurait compter les ponts, les caravanserais et les autres monuments d'utilité publique qu'il éleva. L'impression que sa noble munificence fit sur l'esprit de ses sujets s'est transmise à leurs descendants. Le voyageur qui demande aujourd'hui le nom du fondateur d'un ancien monument reçoit invariablement cette réponse : « C'est Schah-Abbas le Grand. » Cette réponse ne provient pas de la certitude qu'il en ait été le fondateur, mais de l'habitude de le considérer comme la cause de toute espèce d'amélioration. On ne saurait supposer qu'un prince de ce caractère ait été naturellement cruel; et à quelques excès que les exigences de la politique, l'âge ou les intrigues de vils flatteurs aient pu entraîner Abbas dans ses vieux jours, il ne faut pas nous hâter de livrer à l'exécration la mémoire d'un souverain qui a rendu à la Perse une grandeur qu'elle avait perdue depuis des siècles; qui fut brave, généreux et sage, et qui, durant un règne de près d'un demi-siècle, ne parut avoir d'autre but que de rendre son royaume florissant et

ses sujets heureux. Un illustre voyageur, Chardin, en établissant un fait historique, nous a fourni le plus grand éloge du caractère d'Abbas. « Lorsque ce grand prince, dit-il, cessa de vivre, la Perse cessa de prospérer. »

Sam-Mirza, petit-fils d'Abbas, prit en montant sur le trône le nom de *Schah-Séfi*. Le règne de ce tyran cruel et inconstant fut malheureux et sans gloire. La jalousie de Séfi lui fit mettre à mort ou priver de la vue les princes du sang, les ministres et les généraux qui avaient eu des places ou obtenu des honneurs sous Abbas. Sa mère, qui l'avait irrité par la liberté de ses représentations, partagea, dit-on, le sort de tous ceux qui voulaient lui donner des conseils; et dans un moment de fureur, il poignarda son épouse favorite. On le laissa cependant régner en paix, et il mourut à Caschan l'an de l'hégire 1051 (de J. C. 1641). Sous son règne, les Turcs reprirent Bagdad, et le Candahar se souleva en faveur du grand Mogol. Ce prince fut enterré à Kom. Notre planche 53 représente son tombeau d'après Chardin.

Abbas II, fils de Séfi, n'avait que dix ans lorsqu'il monta sur le trône, et il se trouva naturellement confié aux mains des ministres du feu roi, qui étaient des hommes pieux et d'habitudes austères. Tous les fonctionnaires adonnés à l'ivrognerie furent remplacés; on défendit sévèrement l'usage du vin, et les mœurs de la cour subirent une transformation complète. Cependant le jeune monarque se lassa de toutes les entraves qu'on opposait à ses vices: il se livra à son penchant pour le vin, et cette passion ignoble fut la cause des crimes qui souillèrent son règne, d'ailleurs heureux. Naturellement humain et généreux, il commettait, lorsqu'il était ivre, les cruautés les plus extravagantes. Cependant, comme les conséquences de ces excès étaient généralement circonscrites dans le cercle de sa cour, ses sujets ne le connaissaient que comme un souverain bon et juste. Sévère pour les fonctionnaires publics, il était doux envers

le peuple. Il avait pour toutes les religions la même tolérance que son bisaïeul, dont il portait le nom. Il donna toujours aux chrétiens les témoignages les plus éclatants de sa protection. Souvent il exposait les principes sur lesquels il fondait sa conduite à cet égard. « C'est à Dieu, disait-il, et non à moi, de juger la conscience des hommes, et je ne me mêlerai jamais de ce qui appartient au tribunal du grand créateur et seigneur de l'univers. »

Il recouvra le Candahar, et sut conserver la paix avec la Porte. Presque tous les souverains de l'Europe, ainsi que ceux de l'Inde et de la Tartarie, lui envoyèrent des ambassadeurs. La conduite qu'il tint envers un prince de Géorgie qui avait été son ennemi, et qui devint son prisonnier, est une preuve de la bonté naturelle de son caractère. Abbas lui pardonna, le combla de faveurs, et obtint la mise en liberté de son petit-fils, qui était prisonnier ou otage en Russie. Ce prince termina sa carrière l'an de l'hégire 1077 (de J. C. 1666), au milieu de souffrances intolérables. Sa mort fut causée par une horrible maladie, dont quelques voyageurs contemporains ont décrit les symptômes non moins hideux qu'effrayants.

Le corps d'Abbas II fut déposé à Kom, dans un tombeau que nous donnons d'après Chardin (pl. 54).

Séfi-Mirza, fils d'Abbas II, prit le nom de *Schah-Soliman*. C'était un prince faible, efféminé et dissolu; mais il fut heureux en ministres; grâce aux vertus et aux talents de ceux-ci, le pays resta tranquille. Les étrangers, protégés et encouragés, affluèrent en Perse. La cour de Soliman égala en splendeur celle de ses plus brillants prédécesseurs. Néanmoins les Usbecks recommencèrent sous son règne leurs invasions annuelles dans le Khorasan; les bords de la mer Caspienne furent désolés par les redoutables incursions des Tartares du Kaptshak, et l'île de Kischmisch, dans le golfe Persique, fut prise par les Hollandais. Soliman ne fit pas le moindre effort pour repousser ou punir ces agressions.

Les vingt premières années du règne de Hosein, son fils et son successeur, se passèrent dans ce calme profond qui précède souvent un orage. Des eunuques et des mollahs avaient tout le pouvoir et tous les honneurs; et, comme le remarque Malcolm, le plus terrible symptôme de l'état où se trouvait la Perse, c'était la facilité avec laquelle le peuple souffrait sans s'en inquiéter, la conduite de son faible et superstitieux monarque. Enfin, tandis que les tribus sonnites du Kurdistan ravageaient les provinces du nord-ouest jusque sous les murs d'Ispahan, et que les Arabes de Mascate se rendaient maîtres des îles du golfe Persique, les Afgans, ligués avec les Usbecks, envahirent le Kirman et le Khorasan. Le dernier des Sophis n'eut même pas la gloire de tomber sous les coups d'un ennemi puissant. L'armée afgane, qui en 1722 prit Ispahan, s'élevait tout au plus à vingt mille hommes dépourvus d'artillerie, car on ne peut pas donner ce nom à quelques *zembourecs* ou très-petites pièces portées sur des chameaux. Cependant cette poignée de soldats défit une armée persane soutenue par vingt-quatre pièces de canon. Ne pouvant emporter la ville d'assaut, les Afgans dévastèrent tout le fertile pays d'alentour. Des monceaux de ruines attestent encore l'ardeur qu'ils mirent dans l'accomplissement de cette œuvre de destruction. La famine, sur laquelle comptaient les assiégeants, se fit bientôt sentir, et pendant une négociation pour la reddition de la ville, négociation qui fut prolongée avec cruauté, les horreurs de la disette allèrent toujours croissant; enfin les substances les plus dégoûtantes venant à manquer, les habitants dévorèrent de la chair humaine. Sous un climat moins pur, l'air eût été bientôt infecté par une multitude de corps privés de sépulture; mais, bien que les eaux du Zenderoud fussent tellement corrompues qu'on pût à peine les boire, la peste ne se déclara point. Une vigoureuse sortie aurait sauvé la capitale et l'empire; mais le peuple demanda en vain

à marcher contre l'ennemi. Hosein, aveuglé, n'écoutait que les perfides conseils d'un traître. Enfin, le 22 octobre 1722, ce prince avili signa une capitulation par laquelle il abandonnait sa couronne à Mahmoud l'afgan, et il rendit hommage en personne avec toute la noblesse au conquérant devenu souverain de la Perse. Hosein vécut encore sept ans dans un palais où il fut enfermé. Ensuite on le mit à mort.

HISTOIRE DE LA DYNASTIE DES AFGANS.

Le premier soin de Mahmoud fut de venir au secours des habitants affamés, puis il s'appliqua à inspirer de la confiance à ses nouveaux sujets. Il reçut dans son amitié tous les nobles restés fidèles au monarque dépossédé, et hannit ou fit périr ceux qui l'avaient abandonné. Les factoreries européennes furent confirmées dans tous leurs privilèges, et les chrétiens de toutes les nations eurent la liberté d'exercer publiquement leur culte. Mais les difficultés devinrent trop grandes pour la vertu ou le courage de Mahmoud, et les mesures qu'il prit pour se maintenir sur le trône décèlent la lâcheté et la férocité d'un barbare. Les horreurs du siège n'étaient que le prélude de la sanglante tragédie qui devait suivre. Mahmoud fit égorger trois cents nobles avec leurs enfants mâles et plusieurs princes du sang, trois mille gardes qu'il avait pris à sa solde, et en général tous ceux qui avaient été au service de l'ancien gouvernement. Des cruautés aussi atroces et aussi impolitiques trahissaient un esprit dominé par la crainte. Au moyen de nouvelles levées, faites principalement chez les Curdes, Mahmoud se rendit maître de quelques-unes des principales villes de l'Irak-adjémi, dont presque toujours il massacra une partie des habitants. Schiraz fut prise en avril 1724, après un blocus de huit mois; il y eut beaucoup de monde de tué; mais l'épée ne causa pas autant de ravages que la famine.

La Porte, profitant de l'état de fai-

blesse de la Perse, s'était rendue maîtresse du Kurdistan et de l'Aderbidjan, tandis que les Russes avaient envahi les provinces caspiennes, et s'étaient emparés de Derbend, de Bakou et de la plus grande partie du Guilan. Pour ajouter à l'embarras de Mahmoud, une attaque manquée contre la ville d'Yezd causa une sédition dans son armée; c'est alors que, dans l'espoir de se concilier la faveur divine, il se soumit à une rude pénitence, qui acheva de troubler sa raison. Pendant quinze jours il resta enfermé dans un caveau obscur, prenant à peine autant d'aliments qu'il en fallait pour ne pas mourir d'inanition, et lorsqu'il revint à la lumière, il éprouva une si grande faiblesse de nerfs, qu'il tressaillait à l'approche de ses meilleurs amis. Bientôt après, il fut atteint d'aliénation mentale. Dans les paroxysmes de la maladie, il déchirait ses chairs et les dévorait. Sa mère voyant que son état était sans remède, le fit étouffer pour abrégér ses souffrances.

Aschraf, cousin de Mahmoud, monta sur le trône en avril 1725. Il commença son règne par faire mettre à mort quelques-uns des chefs les plus braves de ses tribus, et un petit nombre de nobles persans qui restaient encore à Ispahan. Ceux-ci furent condamnés sous prétexte qu'ils entretenaient une correspondance avec Tamasp, fils du monarque dépossédé, le sultan Hoseïn. Tamasp s'était enfié d'Ispahan pendant le siège; mais il n'avait pu opérer aucune diversion en faveur de son père; il prit alors le titre et les insignes de la royauté, et soutint dans le Mazenderan une faible lutte contre Aschraf. Il avait essayé à différentes époques de négocier avec les deux cours de Russie et de Turquie, et il conclut enfin avec le czar un traité par lequel il s'engageait à lui céder toutes les provinces situées sur le littoral de la mer Caspienne, aussitôt que les armées russes l'auraient remplacé sur le trône de ses ancêtres. Mais dans le traité de partage qui fut conclu en 1725 entre la Russie et la Turquie, on respecta si peu les pré-

tentions de Tamasp, qu'on devait, dans le cas où il n'accéderait pas aux termes du traité, mettre un autre prince sur le trône de Perse. Des événements inattendus vinrent détruire toutes ces combinaisons. Dès son début dans la carrière politique, Aschraf déploya une habileté consommée. Il représenta aux chefs turcs qu'ils s'étaient engagés dans une guerre inique contre un monarque *sonni* orthodoxe, afin de rétablir une dynastie hérétique, et il appuya si puissamment cet argument en battant leurs armées en différentes rencontres, et en renvoyant ensuite tous les prisonniers, que le Grand Seigneur se vit obligé de conclure la paix avec lui, et de reconnaître ses droits au trône de Perse, à condition toutefois de garder les pays qu'il avait conquis. Mais à peine Aschraf commençait à jouir de la tranquillité, quand il apprit que Schah-Tamasp, rejoint par Nadir-Kouli, avait pénétré dans le Khorasan, s'était emparé de Meschhed et de Hérat, et que la chute de ces deux villes avait entraîné la soumission de presque toute la province.

Nous devons, avant d'aller plus loin, faire connaître Nadir-Kouli, devenu si célèbre sous les noms de *Thamas-Kouli-Khan* et de *Nadir-Schah*. « Dans les gouvernements despotiques, dit Malcolm, l'opinion des peuples compte rarement pour quelque chose, mais on en voit souvent les terribles effets. A une époque où la faiblesse, la cruauté, la débauche, semblaient être devenues les qualités distinctives du souverain; où les grands se faisaient remarquer par leurs vices, leurs bassesses et leurs crimes, on conceit qu'un peuple déchu et malheureux, comme l'étaient les Persans, ait jeté les yeux avec admiration sur un homme tel que Nadir-Schah. L'obscurité de sa naissance, la grossièreté de ses manières, une vie remplie d'actions criminelles, mais hardies, tout contribuait à augmenter l'enthousiasme et l'espoir des Persans, parce qu'ils voyaient en lui un caractère entièrement opposé à celui des derniers

princes de la maison de Séfi, qui avaient été cause des malheurs de la Perse. »

Le père de Nadir-Schah, homme de basse extraction, appartenait à la tribu turque des Afschars, qui s'était attachée aux Sophis. Nadir fut d'abord réduit, pour vivre, à faire des habits et des manteaux de peaux de mouton. Il convenait lui-même de la bassesse de sa naissance; et quand son second fils, Nasroullah-Mirza, épousa une princesse de la famille du Grand-Mogol, comme l'usage voulait que Nasroullah-Mirza donnât la suite de ses ancêtres en remontant jusqu'à la septième génération, Nadir-Schah s'écria : « Dites-leur « qu'il est fils de Nadir-Schah, fils et « petit-fils de son épée, et ainsi de « suite, jusqu'à la soixante et dixième, « et non la septième génération. »

Nadir-Schah était né dans le Khorasan. Jeune encore, il devint prisonnier des Usbecks. Il parvint à s'échapper après une captivité qui avait duré quatre ans. Il entra ensuite au service d'un petit chef de sa province, le massacra et enleva sa fille, qu'il épousa ensuite; puis il se mit à la tête d'une bande de voleurs. Étant devenu, par son courage et sa capacité, gouverneur du Khorasan, il mérita d'être dégradé, et fut même puni de la bastonnade. Il se rendit alors auprès d'un oncle qui commandait un petit corps de la tribu des Afschars. Mais celui-ci, effrayé de la violence et de l'ambition qu'il remarquait dans son neveu, l'obligea de s'éloigner. Il reprit alors la profession de brigand. Son courage et son génie, déjà connus, attirèrent autour de lui de nombreux partisans. Il se trouva bientôt à la tête de trois mille hommes, avec lesquels il levait des contributions sur les habitants du Khorasan. Vers cette époque (an de l'hégire 1139, de J. C. 1726), il reçut des propositions pour entrer au service de Schah-Tamasp, et aider ce prince à chasser les Afgans. Il accepta ces offres avec joie. Telles furent les causes qui amenèrent son élévation et le firent monter plus tard sur le trône de Perse.

Aschraf, qui jusque-là avait vu avec indifférence les efforts de Tamasp, se

hâta de détourner le danger qui le menaçait, en attaquant son ennemi avant qu'il se fût approché de la capitale. Les deux armées se rencontrèrent près de la ville de Darnagan, et les Afgans, complètement défaits, prirent la fuite. Dans un second engagement qui eut lieu six semaines après, à environ quarante milles au nord d'Ispahan, les Afgans laissèrent 4,000 de leurs plus braves soldats sur le champ de bataille. Aschraf, abandonnant une capitale qu'il se voyait hors d'état de défendre, fit massacrer Schah-Hosein. Schah-Tamasp entra dans Ispahan aux acclamations du peuple. Ce fut alors que Tamasp donna à Nadir le nom de *Thamas-Kouli-Khan*, c'est-à-dire, *le prince esclave de Thamas ou Tamasp*. Aschraf avait dirigé ses troupes sur Schiraz, emmenant toutes les dames de la famille royale des Sophis, et emportant le butin et les trésors qu'il avait pu enlever. Nadir le poursuivit, et défit encore les Afgans non loin de Persépolis. Les généraux d'Aschraf étaient déjà convenus avec Nadir d'acheter leur sûreté personnelle en lui livrant leur roi, lorsque celui-ci s'échappa, accompagné de 200 hommes. Il chercha à regagner son pays natal par la route du Sistan; mais les tribus sauvages du Béloutschistan lui coupèrent la retraite. Après avoir échappé à des dangers sans nombre, il fut découvert et tué par un Béloutschi, qui envoya sa tête à Schah-Tamasp.

Parmi les Afgans qui avaient fait la conquête de la Perse, un bien petit nombre seulement purent rentrer dans leur patrie. Les uns périrent de faim ou de fatigue, les autres furent pris et vendus comme esclaves. Pendant sept ans, dit un auteur anglais, une poignée de barbares avait tenu la population de la Perse dans une abjecte et cruelle sujétion. Un million d'hommes avaient péri, les plus belles provinces avaient été converties en déserts, les plus superbes édifices renversés dans la poussière. L'audace de Nadir rompit enfin le charme, et cette puissance, qui n'était fondée que sur le découragement et les craintes pu-

sillanimes du peuple opprimé, disparut devant le génie d'un seul homme.

La destruction de l'empire des Afghans, au lieu de ramener Tamasp sur le trône, lui fit même perdre le faible pouvoir dont il avait joui précédemment. Tandis que son général Nadir étouffait une rébellion des Afghans dans le Khorasan, Tamasp s'était hasardé à se mettre à la tête de son armée, et il avait perdu en un mois contre les Turcs tout le pays que le génie et la valeur de Nadir leur avaient enlevé dans la campagne précédente. Pour combler ces désastres, il avait consenti à une paix honteuse, par laquelle il leur cédait les provinces situées au delà de l'Araxe, et cinq districts dépendants de Kirmanschah. Nadir, transporté de colère, fit aussitôt une proclamation par laquelle il déclarait le traité contraire à la volonté du ciel. Il envoya un messenger à Constantinople avec ces seules paroles : Rendez les provinces qui appartiennent à la Perse, ou préparez-vous à la guerre. Il marcha ensuite sur Ispahan, et, après avoir adressé à Tamasp les reproches les plus vifs sur sa pusillanimité, il l'invita à un festin où le prince fut enlevé et envoyé prisonnier dans le Khorasan. Le fils de Tamasp, âgé de huit mois, fut nominalelement investi de la souveraineté sous le nom d'Abbas III; Nadir prit le titre et les fonctions de régent du royaume.

Nadir commença alors ses opérations contre les Turcs; il attaqua Bagdad, et pour la première fois il fut défait, et eut beaucoup de peine à sauver sa personne. Les Persans avaient perdu environ 20,000 hommes, et Nadir ne put réunir les débris de son armée que dans les plaines de Hamadan, éloignées du théâtre de l'action d'environ 90 lieues communes de France. Jamais le caractère de cet homme extraordinaire ne se montra mieux sous son véritable jour. Au lieu de faire des reproches à ses soldats, il les combla de louanges et de faveurs, les indemnisa de ce qu'ils avaient perdu, et se les attacha plus que jamais par cette sage conduite. Trois mois ne s'étaient

pas écoulés qu'il redescendait dans les plaines de Bagdad avec une armée plus nombreuse que la première, renversait les troupes turques, et faisait avec le pacha un traité avantageux; il traversa ensuite l'Araxe, et après une action décisive, il rentra en possession des provinces disputées. Le Grand Seigneur s'estima heureux de conclure une paix qui rétablissait les limites des deux empires telles qu'elles étaient avant l'invasion des Afghans.

A son retour de cette heureuse expédition, la mort du jeune Abbas III rendit le trône vacant.

Les rois de Perse ont toujours été dans l'usage d'observer comme une grande solennité le *nourouz*, ou équinoxe du printemps, et à cette époque les grands officiers civils et militaires se rendent à la cour. Nadir ordonna que tous les fonctionnaires qui jouissaient de quelque considération dans le royaume se réunissent le jour de la fête dans la plaine de Mogam, où il fit élever des bâtimens temporaires pour les recevoir. Plus de cent mille personnes, y compris les troupes, se trouvèrent à cette célèbre assemblée. Le jour du *nourouz* de l'an 1149 de l'hégire (1736 de J. C.), Nadir réunit le matin les grands et les principaux officiers, et leur adressa, dit Malcolm, la parole en ces termes : « Schah-Tamasp et Schah-Abbas étaient vos rois, et les princes de leur sang sont les héritiers du trône. Choisissez pour votre souverain ou l'un d'eux, ou un homme que vous connaissiez grand et vertueux. C'est assez pour moi d'avoir rendu au trône son ancienne gloire, et d'avoir délivré mon pays des Afghans, des Turcs et des Russes. » Il se retira, afin que leur délibération semblât plus libre; mais bientôt il fut rappelé pour entendre le vœu unanime de l'assemblée : tous les membres demandaient que celui qui avait sauvé son pays, qui seul était capable de le protéger, acceptât la couronne. Il refusa, protestant que jamais l'idée de devenir roi de Perse ne s'était encore présentée à son esprit. La même comédie fut répétée tous les jours pendant six

mois; enfin Nadir, paraissant vaincu par les sollicitations des grands, consentit à céder à leurs prières; mais en faisant cette concession apparente, il dit: « Puisque je fais à mon pays un si grand sacrifice, j'insiste pour que les Persans, en considération d'un homme qui n'a d'autre but que leur bonheur, abandonnent cette croyance introduite par Schah-Ismaël, fondateur de la dynastie des Sophis, et reviennent à croire à la légitimité des quatre premiers califes. Depuis que le schisme des schiites l'a emporté, la Perse a été constamment malheureuse; devenons tous sonnites, et le mal cessera. Mais comme il faut que toute religion nationale ait un chef, que le saint iman Djafar, qui est de la famille du prophète, et que nous vénérons tous, soit le chef de la nôtre. » Lorsque l'assemblée eut consenti à ce changement, et qu'on eut publié un édit royal pour le proclamer, Nadir annonça l'intention de faire connaître cet événement au Grand Seigneur, en le priant de travailler à la réunion de tous les mahométans.

On a fait différentes conjectures sur les motifs qui avaient porté Nadir à proposer aux Persans d'abandonner leur croyance. Il avait été un des plus chauds admirateurs des doctrines de la secte schiite, et avait employé tout son pouvoir pour réchauffer cette même foi, qu'il voulait maintenant détruire. Mais Nadir, ajoute Malcolm, était toujours conséquent avec lui-même: il n'avait réellement d'autre dieu que son ambition. Tant qu'il s'était dit le serviteur d'un roi de la race des Sophis, et qu'il ne désirait que de chasser les Afgans, il avait cherché à exciter dans l'âme de ses compatriotes ce sentiment de haine qu'inspire une secte ennemie. Mais quand le succès eut donné plus d'étendue à ses plans, quand il fut décidé à exterminer les descendants de Schah-Ismaël; lorsque, dans les rêves de son ambition, il commença à voir en perspective la conquête du Candahar, de l'Inde et des belles provinces de l'Asie Mineure, il

jugea utile à ses vues d'éteindre une secte dont le nom rappelait le souvenir d'une famille qu'il avait détruite. D'ailleurs, la haine qu'inspiraient les schiites aux nations qu'il se proposait de soumettre lui semblait devoir être un obstacle à l'agrandissement de sa puissance.

HISTOIRE DE LA DYNASTIE DES APSCHARS.
RÈGNE DE NADIR-SCHAH ET DE SES SUC-
CESSEURS.

Après avoir passé quelque temps à Ispahan, Nadir-Schah, car c'est ainsi que nous l'appellerons désormais, résolut de châtier les tribus bakhtiari qui infestaient les environs de cette capitale, et dans l'espace d'un mois, ces brigands féroces furent chassés de leurs montagnes et de leurs cavernes, leur chef fut pris et tué, et un certain nombre d'entre eux prirent du service dans l'armée. L'expédition qui suivit celle-ci fut dirigée contre Candahar. Tandis que Nadir-Schah assiégeait cette ville, son fils aîné, Reza-Kouli, défait le souverain de Balkh, et, après la prise de cette ville, traversa l'Oxus, et remporta une victoire signalée sur les Usbecks. Après la chute de Candahar, Nadir-Schah se rendit maître de Caboul, et, traversant l'Indus, s'avança rapidement sur Delhi, recevant la soumission de presque tous les gouverneurs des provinces qu'il traversait. Dans la plaine de Karnal, sur la rive droite de la Djoumna, le Grand-Mogol Mohammed-Schah essaya de l'arrêter dans sa marche; mais après un combat de deux heures, les Indous furent complètement battus, et perdirent 20,000 hommes tués et un plus grand nombre de prisonniers. Un immense butin tomba au pouvoir des vainqueurs. Le Grand-Mogol se rendit bientôt après à Nadir-Schah, qui le traita avec les plus grands honneurs, et lui rendit généreusement la couronne.

Nadir-Schah entra à Delhi dans le mois de dhoulkada de l'an 1152 de l'hégire (mars 1739), et la discipline que les troupes observèrent fit renaitre

la confiance générale; mais ensuite le bruit s'étant répandu que le monarque vainqueur était mort, les habitants se soulevèrent contre les Persans, et massacrèrent tous ceux qu'ils trouvèrent isolés ou réunis seulement en petites troupes. On fit feu sur Nadir-Schah pendant qu'il cherchait à apaiser le tumulte. Alors il ordonna un massacre général: huit mille personnes avaient déjà été tuées, lorsqu'à la prière du Grand-Mogol, Nadir-Schah fit cesser le carnage. L'effroi et la consternation que cet événement avait répandus dans la ville firent bientôt place aux fêtes du mariage de Nasroullah-Mirza, second fils de Nadir-Schah, avec une princesse de la famille du Grand-Mogol (*); et lorsque, deux mois après, Nadir se disposa à retourner dans ses États, un grand nombre d'Indous virent, dit-on, avec peine le départ des Persans.

La marche de Nadir-Schah, à son retour de l'Inde, fut embarrassée par le butin immense qu'il rapportait, et qui se montait à plus de 750 millions de francs. Une grande partie de ces valeurs consistait en pierres précieuses. Ne voulant pas laisser reposer ses troupes, Nadir, après avoir repassé l'Indus, les conduisit dans le Sind pour châtier un prince qui s'était établi dans cette province. Quand il eut pillé sa capitale et reçu sa soumission, Nadir se rendit à Hérat, où il célébra son retour par des fêtes et des réjouissances publiques, dans lesquelles il étala tous les trésors qu'il avait conquis. Ses sujets le saluèrent par de vives acclamations: les ordres qu'il avait donnés pour la suppression des impôts pendant trois ans ne contribuèrent pas peu à faire naître cet enthousiasme. De Hérat il se dirigea sur Balkh, et, traversant l'Oxus, il s'avança jusqu'à douze milles de Boukharah, lorsque la soumission du souverain des Usbecks arrêta sa marche. Nadir le laissa sur le trône à condition que l'Oxus formerait la limite des deux empires. De là, tournant ses armes contre le

Kharizm, il défit l'armée, mit à mort le souverain, et donna le pays à un cousin du khan de Boukhara. A son retour dans le Khorasan, il passa trois mois à Meschhed, dont il avait fait sa capitale, et durant tout ce temps il y eut dans la ville de grandes réjouissances. Les jours glorieux de la Perse étaient revenus. En cinq ans, Nadir avait délivré son pays d'un joug étranger, et porté ses limites jusqu'à l'Oxus, l'Indus, la mer Caspienne et le Tigre.

Nadir-Schah avait jusqu'alors exercé le pouvoir avec une modération relative; mais peu de temps après les événements que nous venons de rapporter, il s'opéra un changement dans son caractère. Pendant une expédition contre les Lesquis, il traversait une forêt du Mazenderan, lorsqu'une balle le blessa à la main et tua son cher aîné, le brave Reza-Kouli, et les perfides insinuations de quelques courtisans ayant augmenté ses soupçons, il ordonna que l'on crevât les yeux à ce prince. « Vos crimes m'ont forcé à cette terrible mesure, dit Nadir. — Ce ne sont pas mes yeux que vous avez crevés, répondit Reza-Kouli, mais ceux de la Perse. » La vérité de cette réponse prophétique, dit Malcolm, se grava profondément dans l'esprit de Nadir, qui dès lors, en proie aux remords et à de sombres pressentiments, ne goûta jamais plus le bonheur, et ne pouvait voir sans un sentiment de rage la félicité des autres hommes. Cinquante nobles qui avaient assisté à l'exécution de ses ordres contre Reza-Kouli furent mis à mort, sous prétexte qu'ils auraient dû s'offrir en sacrifice pour sauver les yeux d'un prince qui faisait la gloire de la Perse. Toutes les actions de Nadir ne furent plus que les caprices sanglants d'un despote cruel et avare; et lorsque des insurrections, habilement fomentées par les prêtres schiites, éclatèrent de tous les côtés, la violence de Nadir se tourna en fureur. Des villes entières furent sacrifiées à sa démenée, dit un historien persan; les hommes abandonnaient leurs demeures et al-

(*) Nous avons déjà parlé de ce mariage ci-devant page 361.

laient vivre dans des cavernes et des déserts pour échapper à la sauvage férocité du monstre qui les poursuivait. Quelques-uns de ses principaux officiers ayant appris que leurs noms figuraient sur une liste de proscrits, résolurent d'assassiner le tyran; parmi eux étaient le chef de la tribu des Afshars, à laquelle appartenait Nadir, et Salah Beg, capitaine de ses gardes. Nadir avait tué dans la lutte deux des assassins, lorsqu'un coup de Salah Beg lui ôta la vie, l'an 1167 de l'hégire (1747 de J. C.). Il avait soixante et un ans, et était dans la douzième année de son règne. »

Nous donnons (pl. 55) un portrait de Nadir-Schah, d'après Olivier.

« Peut-être, dit Malcolm, est-ce par les impressions laissées dans l'esprit de ses concitoyens, que se peint le mieux le caractère de cet homme extraordinaire. Ils parlent de lui comme d'un libérateur et d'un destructeur; et tandis qu'ils s'étendent avec orgueil sur ses hauts faits, ils s'arrêtent plutôt avec pitié qu'avec horreur sur les cruels excès qui déshonorèrent les dernières années de son règne; et ni ses crimes, ni la tentative qu'il fit pour abolir la secte schiite, n'ont pu altérer leur gratitude et leur vénération pour le héros qui ralluma dans le cœur de ses compatriotes le sentiment de leur antique valeur, et rendit la Perse indépendante. »

« Au commencement de son règne, dit Hanway, Nadir aspirait au titre de roi juste. Jamais usurpation ne fut mieux justifiée par les besoins du pays. Bien peu de monarques asiatiques gouvernèrent d'abord avec plus de modération. Brave, sobre, infatigable, magnanime, il réunissait en lui tous les éléments de la grandeur, et on doit attribuer une partie de ses crimes au caractère turbulent et perfide de la nation qu'il avait à conduire. Si le peuple eût été moins corrompu, l'usurpateur eût été moins cruel. On présume que Nadir n'avait pas d'idées arrêtées sur la religion. Sa pénétration lui avait inspiré du mépris pour la superstition et le fanatisme des Persans,

et il accusait leurs prêtres, non sans raison, d'avoir absorbé les richesses et causé la décadence de l'empire. Il était, dit-on, fataliste. Il avait coutume, avant une bataille, de se prosterner pendant quelques instants, et d'offrir au ciel une prière jaculatoire; c'est, dit-on, le seul acte religieux qu'il fit jamais. Il avait cependant un grand désir de connaître les différentes religions, même celles qui sont opposées au mahométisme. Peu de temps après son retour de l'Inde, il fit faire une traduction persane des quatre évangélistes; cette tâche fut donnée à des hommes inhabiles, et lorsqu'on lui lut des extraits de cette version, il tourna en ridicule les mystères de la foi chrétienne. Les croyances juives et les traditions des mahométans furent traitées par lui avec autant de légèreté, et il ajouta qu'il lui fallait rester dans le même doute qu'auparavant; mais que, s'il plaisait à Dieu de conserver sa santé, il ferait une religion bien meilleure que toutes celles qui existaient. Puis il renvoya les traducteurs avec quelques présents de peu d'importance. »

Les chefs qui avaient assassiné Nadir convinrent de placer sur le trône son neveu Ali. Le premier acte de ce prince fut une proclamation où il déclarait avoir autorisé l'assassinat du tyran, afin de rendre la tranquillité à la nation. Il faisait en même temps la remise des impôts de l'année courante et des deux suivantes, en considération des horribles extorsions de son prédécesseur. Ensuite il fit mettre à mort l'infortuné Reza-Kouli et treize des fils et des petits-fils de Nadir. Un jeune homme appelé *Schah-Rokh*, fils de Reza-Kouli, fut seul épargné. Ali prit le nom d'*Adil-Schah* (*le roi juste*), et il s'efforça de gagner de la popularité en prodiguant les richesses amassées par son oncle. Mais son règne dura peu. Il fut vaincu, fait prisonnier et privé de la vue par son frère Ibrahim-Khan, à qui il avait confié le gouvernement de l'Irak. Le règne de celui-ci fut encore plus court. Ses propres soldats le déposè-

rent et l'assassinèrent. Adil-Schah fut également mis à mort.

Schah-Rokh monta alors sur le trône; mais dans le court espace de deux ans, il fut déposé et privé de la vue, de nouveau rétabli par son général victorieux, une seconde fois déposé et emprisonné, et enfin réintégré par le roi des Afgans comme prince du Khorasan. Alors les gouverneurs des provinces de la Perse se déclarèrent indépendants, et, pendant dix ans, plusieurs petites monarchies s'élevèrent et tombèrent tour à tour, jusqu'à l'apparition de Kérim-Khan.

HISTOIRE DE LA DYNASTIE DES ZENDS. RÈGNE DE KÉRIM-KHAN ET DE SES SUCCESSIONS.

Cet excellent prince, quoique sorti d'un rang inférieur, obtint le pouvoir sans crime, et l'exerça avec modération. Il avait originairement été chef de la petite tribu des Zends, et s'était rallié au drapeau d'un chef bakhtiari nommé *Ali Merdan-Khan*, qui, après s'être emparé d'Ispahan, avait placé sur le trône Schah-Ismaël, jeune prince de huit ans, de la famille des Sophis.

L'assassinat d'Ali Merdan-Khan, la défaite du gouverneur de l'Aderbidjan et de Mohammed Hosein Khan, qui s'était emparé du Mazenderan, rendirent Kérim-Khan tranquille possesseur de toute la Perse occidentale. Malgré les avantages qu'il avait remportés sur ses ennemis, Kérim jugea prudent de laisser subsister le fantôme de souverain auquel Ali Merdan-Khan avait donné le nom de roi, et il se contenta pour lui du titre de *vakil* ou gouverneur. Ayant solidement assis son autorité, il continua à mettre, dans l'exercice du pouvoir souverain, la même modération qu'il avait employée à l'acquiescer. Pendant les dernières années de son règne, le pays jouit d'une paix et d'une tranquillité générales. Sous ses auspices, l'agriculture et le commerce s'élevèrent; et quoiqu'il ne fût nullement lettré, sa cour devint le rendez-vous des savants, dont il fut le protecteur. Ce monarque éclairé mourut regretté de toute la Perse,

l'an 1193 de l'hégire (1779 de J. C.). Il avait alors quatre-vingts ans (*).

Un historien persan dit, en parlant de Kérim : « Les rayons de ce soleil majestueux s'étendaient sur tout l'empire; mais l'influence de sa bienfaisante chaleur se faisait sentir plus particulièrement à Schiraz. Les habitants de cette ville heureuse jouissaient du bonheur et du calme auprès de jeunes filles à face de lune. Leurs jours s'écoulaient dans une douce oisiveté, au milieu de ces groupes joyeux; le vin animait leurs plaisirs, et l'amour remplissait tous les cœurs de ses plus pures jouissances. » Cette peinture hyperbolique, dit Malcolm, est une manière orientale de nous apprendre que, grâce aux soins de Kérim, la Perse était florissante et tranquille.

Kérim, ajoute le même auteur, avait de l'ambition, mais sans la fougue et l'empchement qui accompagnent ordinairement cette passion; au milieu des plus violentes agitations, comme au sein du repos, il conservait le plus grand sang-froid; et pendant toute sa vie il montra une simplicité aussi éloignée de la vanité que de cette affectation qui cherche à cacher l'orgueil sous le masque d'une feinte humilité. Ce monarque punissait cependant quelquefois avec sévérité, et il savait inspirer la terreur à ses ennemis et à ses sujets rebelles. Il racontait souvent une anecdote de sa jeunesse qui montre toute la bonté de son cœur. « J'étais, disait-il, un pauvre soldat de l'armée de Nadir-Schah, et le besoin me porta un jour à voler chez un sellier une selle brodée d'or qu'un chef afgan y avait envoyée pour la faire réparer. J'appris bientôt après que le malheureux sellier était en prison, et qu'on l'avait condamné à être pendu. Ma conscience me dit ce que je devais faire : je remplaçai la selle à l'endroit même où je l'avais prise, et j'attendis. Peu d'instant après, je vis la femme

(*) La planche 56 représente le portrait de ce prince. On peut voir (ci-devant, p. 33 et suiv.) avec quel soin il embellit Schiraz, qui était la ville dont il préférait le séjour.

du sellier, qui, en apercevant la selle, poussa un cri de joie, tomba à genoux, et demanda à Dieu que celui qui avait rapporté la selle pût avoir un jour un millier de selles brodées d'or. Je suis bien sûr, ajoutait Kérim en riant, que le vœu de la bonne femme a beaucoup servi à ma fortune, et m'a aidé à atteindre cette élévation qu'elle me souhaitait. »

Kérim-Khan avait ce noble courage qui ose pardonner, et par la confiance généreuse avec laquelle il traitait les personnes qui l'avaient offensé, il réussissait presque toujours à gagner leur affection. Les vertus de ce prince étaient simples et réelles; il passait pour très-pieux, et remplissait exactement les devoirs de sa religion; mais jusqu'à la fin de sa vie il aima les plaisirs, sans toutefois se livrer à aucun excès.

On rapporte de lui une anecdote qui montre la confiance que l'on avait dans sa justice. Les rois de Perse consacraient chaque jour quelques heures à écouter les plaintes de leurs sujets. Une fois, au moment de quitter la chambre de justice, ennuyé et fatigué d'une longue audience, Kérim vit entrer un homme qui demandait à haute voix justice d'un air égaré. « Qui êtes-vous? lui dit Kérim. — Je suis un marchand, répondit l'homme, et des voleurs viennent de m'enlever tout ce que je possédais. — Et que faisiez-vous pendant qu'on vous volait? — Je dormais, répondit le marchand. — Et pourquoi dormiez-vous? s'écria le prince avec impatience. — Parce que je me suis trompé, dit le marchand; je pensais que vous vieilliez pour moi. » Aussitôt Kérim, se tournant du côté de son vizir, lui ordonna de payer sur le trésor royal tout ce que le marchand avait perdu. « C'est à nous, ajouta-t-il, à tâcher de reprendre cette somme sur les voleurs. »

A la mort de Kérim, le pouvoir tomba entre les mains de son frère, le féroce Zéki Khan. Celui-ci, pour dissimuler son usurpation, désigna deux fils de Kérim comme ses successeurs; mais les cruautés dont il se ren-

dit coupable excitèrent bientôt contre lui une haine générale, et il fut massacré par ses gardes à Yezdkhast.

Aboul-Fath-Khan, second fils de Kérim, fut alors proclamé roi, et il entra à Schiraz aux acclamations du peuple; mais ce prince, faible et dissolu, ne put conserver longtemps son autorité; un de ses oncles, Sadik-Khan, le détrôna et le priva de la vue. Sadik-Khan fut à son tour dépossédé et mis à mort (an de l'hégire 1196; de Jésus-Christ 1781) par son neveu Ali Mourad-Khan, qui, après un règne court et agité, mourut de maladie (an 1199 de l'hégire; 1785 de Jésus-Christ). Ce prince eut pour successeur Djafar-Khan, fils de Sadik-Khan. Djafar ne put guère étendre sa puissance que sur les provinces de Fars et du Kirman. Un compétiteur redoutable, Aga-Mohammed, de la tribu des Cadjars, établit sa domination sur le Guilan, le Mazenderan et sur les villes d'Ispahan, de Hamadan et de Tauris. Djafar fut empoisonné l'an de l'hégire 1203 (1788 de Jésus-Christ).

Il eut pour successeur son fils Loutf-Ali-Khan. Ce jeune prince dut son élévation à Hadji-Ibrahim, homme d'une sagesse et d'une intégrité singulières. Loutf-Ali, bien qu'il n'eût pas encore vingt ans, passait pour un des plus braves cavaliers du pays. Mais orgueilleux et violent, sans foi et implacable dans sa haine, il devint bientôt jaloux du ministre qui l'avait placé sur le trône, et la défiance qui régnait entre ces deux hommes rendit inévitable la chute de l'un ou de l'autre.

Loutf-Ali-Khan s'étant mis en marche contre Aga-Mohammed, Hadji-Ibrahim se rendit maître de la ville de Schiraz. A la nouvelle de ce qui se passait, Loutf-Ali rebroussa chemin en toute hâte et campa auprès de Schiraz, dont il ne put pas s'emparer. L'année suivante, il reparut devant cette ville et en forma le blocus. La fermeté d'âme et la brillante valeur qu'il déploya alors ranimèrent les espérances de ses amis et lui gagnèrent beaucoup de partisans. Il est probable qu'il eût recouvré sa capitale, s'il n'eût eu à

lutter contre un homme aussi habile que Hadji-Ibrahim.

Deux corps de troupes, envoyés par Aga-Mohammed au secours de Schiraz, furent attaqués et battus par Loutf-Ali-Khan, et Aga-Mohammed se vit contraint de marcher en personne contre son rival. Cependant Loutf-Ali-Khan résolut de faire un effort désespéré pour reconquérir la couronne. Il surprit et tailla en pièces les gardes avancées de l'ennemi, et, poursuivant les fuyards jusqu'au camp d'Aga-Mohammed, il attaqua avec quelques centaines d'hommes une armée de trente mille soldats. Favorisé par l'obscurité de la nuit et par la terreur qu'inspirait son nom, il avait dispersé presque toute l'armée d'Aga-Mohammed, et allait entrer dans la tente de ce chef, lorsqu'un officier l'en détourna en lui assurant qu'Aga-Mohammed était au nombre des fugitifs. Trompé par ce rapport, il fit faire halte à ses soldats, et leur défendit d'entrer dans le pavillon royal, dont il voulait se réserver les richesses. Mais lorsque le jour commença à poindre, il entendit avec effroi le crieur public appeler à la prière. Ceux des soldats d'Aga-Mohammed qui n'avaient point pris la fuite surent alors que leur souverain ne les avait pas abandonnés. Loutf-Ali-Khan fut obligé de fuir précipitamment pour ne pas être pris.

Il se réfugia d'abord dans le Kirman, puis dans le Khorasan. Après bien des vicissitudes, il réussit à prendre d'assaut la ville de Kirman : ce fut là sa dernière victoire. Aga-Mohammed, à la tête de toutes les forces qu'il put réunir, marcha contre cet ennemi, qui se relevait de toutes ses défaites. Il cerna la ville. Le siège durait depuis quatre mois, lorsque la trahison ouvrit à l'ennemi les portes de la citadelle. Loutf-Ali-Khan, quoique entouré de toutes parts, soutint la lutte pendant trois heures dans la ville, et, à la faveur de la nuit, il traversa le fossé, et parvint avec trois personnes de sa suite à franchir les lignes de l'ennemi et à s'échapper. Lorsque, au jour, Aga-Mohammed vit,

suyant l'expression persane, *que le lion avait brisé ses filets*, sa rage ne connut plus de bornes. Tous les hommes en état de porter les armes furent tués ou privés de la vue. Près de vingt mille femmes et enfants furent donnés comme esclaves à ses soldats. Peu de temps après, Loutf-Ali-Khan fut livré aux mains de son implacable ennemi, qui lui fit arracher les yeux et l'envoya à Tehran, où on le mit ensuite à mort. Tel fut le sort du dernier souverain de la dynastie des Zends, digne par sa valeur et son activité d'un sort plus heureux. Presque tous les chefs de la même tribu, qu'Aga-Mohammed soupçonna d'avoir quelques prétentions au trône, furent tués ou privés de la vue par ce prince cruel.

ÉTAT DE LA PERSE A L'ÉPOQUE DE L'AVÈNEMENT D'AGA-MOHAMMED-KHAN, FONDATEUR DE LA DYNASTIE DES CADJARS RÈGNE DE CE PRINCE.

Par la mort de Loutf-Ali-Khan, Aga-Mohammed se trouva paisible possesseur du Mazenderan, du Guilan, de l'Irak, du Fars et du Kirman. Le Khorasan et quelques autres provinces s'étaient partagés entre plusieurs petits princes, qui, suivant leur intérêt, prêtaient ou refusaient l'obéissance aux différents compétiteurs de la couronne de Perse. Les chefs de tribu, oubliant tout sentiment d'honneur, ne montraient pour la défense de leur cause qu'un courage aussi douteux que leur foi. Aussi les batailles les plus importantes de cette époque ne sont-elles que de misérables escarmouches. Quand deux armées se rencontraient, quelques hommes appartenant aux tribus dont les chefs commandaient les partis opposés, s'attaquaient avec fureur. Toutes les autres tribus attendaient l'événement ; et si alors elles ne trahissaient pas leur chef, on les voyait se joindre à sa fuite ou à son triomphe. Dans ces batailles, quoiqu'il y eût souvent de chaque côté vingt et même trente mille hommes, le nombre des morts

ne dépassait pas quinze ou vingt hommes, et celui des blessés était ordinairement du double. Cela seul suffit, dit Malcolm, pour expliquer ces victoires extraordinaires que la valeur d'un seul homme, secondé de quelques braves soldats, remportait sur des armées nombreuses. Quelques chefs de tribus avaient été forcés d'établir leurs familles dans la capitale du prince auquel ils étaient attachés. Mais les plus puissants d'entre eux renfermaient leurs femmes, leurs enfants et leurs richesses dans des villes ou des villages appartenant à leurs propres tribus. Ils fortifiaient ces places, sous prétexte de les préserver du pillage, mais dans la réalité, pour se rendre indépendants de leur souverain. Cet état d'anarchie était un obstacle aux projets d'Aga-Mohammed-Khan, qui, sentant la nécessité de trouver un appui dans les membres influents de sa tribu, dissimula les injures personnelles qu'il avait reçues de plusieurs d'entre eux, et réussit à les attacher à sa cause.

Asterabad avait été pendant longtemps la résidence des chefs de la tribu des Cadjars. Cette ville, située à l'extrémité de l'empire, ne pouvant pas en devenir la capitale, et Aga-Mohammed désirant rester dans le voisinage des pays qu'habitaient les Cadjars et les autres tribus turques qui formaient la principale force de ses armées, il se décida à fortifier Téhéran, et à faire de cette ville la capitale du royaume. Les fortifications d'Ispahan et de Schiraz furent rasées. Les habitants de ces villes, fatigués des sièges qu'ils avaient eus à soutenir, virent cette mesure avec joie.

Avant de rapporter l'histoire du règne d'Aga-Mohammed, il est nécessaire de faire connaître la vie de ce prince jusqu'à l'époque où il monta sur le trône. Adil-Schah, neveu et successeur immédiat de Nadir-Schah, se fit remettre deux fils de Mohammed-Hossein, chef cadjar, et il donna l'ordre de faire un eunuque de l'aîné, Aga-Mohammed-Khan, alors âgé de cinq à six ans. Ce prince, for-

cément éloigné des plaisirs du harem, chercha dans l'ambition un élément à l'activité extraordinaire de son esprit. Dès l'enfance, il porta ses vues sur la couronne de Perse, il suivit ses plans avec une persévérance et une force de volonté que rien ne put distraire de ce but. A la mort d'Adil-Schah, Aga-Mohammed, rendu à la liberté, alla rejoindre son père, qu'il accompagna toujours depuis cette époque. Celui-ci ayant été vaincu et tué, Aga-Mohammed tomba au pouvoir de Kérim-Khan, qui le retint à Schiraz, mais le traita avec beaucoup de douceur. Aga-Mohammed, pendant le temps que dura sa captivité, se prépara par l'étude des hommes et des choses au grand rôle qu'il voulait jouer. Kérim avait la plus grande confiance en son jugement, et le consultait sur les affaires importantes. Aga-Mohammed, quoiqu'il eût voué la haine la plus implacable à toute la tribu des Zends, n'osait point cependant refuser ses conseils à Kérim : « Je ne pouvais pas, disait-il, montrer « ouvertement la soif de vengeance « qui m'animait contre les meurtriers « de mon père et les voleurs de mon « bien. Mais lorsque j'étais avec Kérim-Khan dans la grande salle du « conseil, je m'occupais à couper les « tapis avec un canif que je cachais « sous ma robe. Je trouvais quelque « consolation à faire à Kérim le seul « mal que je pusse lui faire. » Quand Aga-Mohammed parlait ainsi, les tapis qu'il avait coupés autrefois lui appartenaient, et il ajoutait ordinairement : « Je suis fâché aujourd'hui de « ce que j'ai fait alors ; j'étais un « fou ; je n'ai pas prévu l'avenir. » Aga-Mohammed savait parfaitement dissimuler ; à l'époque même où son ressentiment contre Kérim-Khan était le plus vif, il était parvenu à gagner si bien la confiance et l'affection de ce prince, que celui-ci lui donnait des sommes considérables pour son entretien, le laissait aller en liberté dans toute la ville de Schiraz, et lui permettait même de prendre ses meilleurs chevaux pour chasser dans les

environs. Nous avons dit plus haut qu'à la mort de Kérim-Khan, Aga-Mohammed s'enfuit de Schiraz (an de l'hégire 1198; 1779 de J. C.), se rendit dans le Mazenderan avec une rapidité incroyable, et se déclara indépendant. Il avait alors trente-six ans. Ses habitudes de frugalité et d'activité l'avaient rendu capable de supporter les plus grandes fatigues. On assure, dit Malcolm, que son cœur était aussi dur que son corps. Pendant la longue lutte qu'il eut à soutenir pour arriver au pouvoir souverain, sa cruauté naturelle fut un peu tempérée par la prudence; car il se voyait obligé de ménager les hommes qui étaient la cause des malheurs de sa famille, et l'avaient livré lui-même entre les mains d'Adil-Schah. Lorsqu'il quitta Schiraz, il avait une suite composée de dix-sept personnes seulement. Il alla sans s'arrêter jusqu'à Tehran, où il passa une nuit. Arrivé dans le Mazenderan, il fut rejoint par un grand nombre de membres de la tribu des Cadjars, qui le reconnurent pour leur chef. Mais il trouva une vive opposition dans sa famille; et, devenu prisonnier par la trahison d'un de ses frères, il fut sur le point d'avoir les yeux arrachés ou d'être mis à mort. Mais quelques amis fidèles lui rendirent la liberté. Plusieurs chefs de l'Aderbidjan, du Curdistan et de l'Irak s'étaient rangés sous les drapeaux d'Aga-Mohammed (an de l'hégire 1202; de J. C. 1788). Ce prince montra toujours à leur égard la plus grande modération. Son but était de détruire toute puissance qui pouvait contrarier la sienne; mais nul ne savait mieux que lui attendre l'occasion d'agir sans compromettre sa cause. Ali-Khan, chef de la tribu des Afschars, prétendait au trône, et avait réuni dans l'Aderbidjan un assez grand nombre de partisans. Aga-Mohammed lui écrivit comme à un égal, et l'invita à une conférence, le sommant au nom des liens qui existaient entre toutes les tribus turques, de se réunir à lui contre les princes zends. Ali-Khan, craignant le caractère perfide d'Aga-

Mohammed, et préférant une guerre ouverte à une alliance qui pouvait lui devenir funeste, refusa d'accéder à cette proposition. Aga-Mohammed marcha contre lui avec l'intention, en apparence, de le combattre. Mais lorsque les deux armées furent près l'une de l'autre, il envoya au camp des Afschars son frère, accompagné de deux cavaliers, pour adresser à Ali-Khan, en présence des notables de la tribu, les paroles suivantes: «Aga-Mohammed, dit-il, m'a chargé de savoir pour quel motif deux braves tribus turques donnent à leurs ennemis le plaisir de voir répandre mutuellement leur sang. Que les Afschars conservent leurs terres, leur chef, leur gouvernement, mais qu'ils restent unis avec les Cadjars, et que les deux tribus se réunissent pour la destruction de leurs ennemis communs.» Ce discours artificieux fit impression sur Ali-Khan et sur les officiers de son armée. Les négociations commencèrent, et Aga-Mohammed sut amener son rival Ali-Khan à accepter la première place dans son armée. Le chef des Afschars, entouré de respect et d'attentions, déposa bientôt toute crainte. Cette confiance lui devint fatale. Invité chez un des principaux officiers de la cour, il reçut un ordre d'Aga-Mohammed, qui le mandait pour le consulter sur une affaire importante. Empressé d'obéir, Ali-Khan ne prit pas même ses armes; et, au moment où il entra dans le palais, plusieurs hommes se jetèrent sur lui et lui arrachèrent les yeux. Le lendemain, une partie des troupes qui l'avaient suivi furent licenciées, l'autre partie entra au service d'Aga-Mohammed.

Nous avons parlé plus haut de la guerre contre Djafar-Khan et Loutf-Ali-Khan. Le massacre des habitants de Kirman est une des actions les plus horribles d'Aga-Mohammed. Le pillage de la ville dura trois jours, et ne cessa qu'au moment où l'on apprit que Loutf-Ali-Khan était prisonnier. Il faut conclure de cette circonstance, dit Malcolm, qu'alors comme toujours

Aga-Mohammed agissait moins par passion que par politique. Il voulait, par cet exemple terrible, effrayer les autres villes de la Perse qui auraient pu donner asile à son ennemi. L'usurpation de Nadir-Schah et celle de Kérim-Khan avaient détruit le respect religieux que les Persans montraient à la famille royale, respect qui protégea d'une manière si efficace les princes les plus faibles de la race des Sophis. Mais depuis Nadir, tout chef qui se voyait à la tête de quelques hommes braves rêvait la fortune de cet usurpateur. Le titre même de roi n'inspirait plus aucun respect, et lorsque Aga-Mohammed monta sur le trône, la Perse était dans une anarchie complète. Les chefs des tribus travaillaient à devenir des souverains indépendants. Leurs soldats, habitués au désordre et au pillage, ne connaissaient plus les lois de la discipline. Les habitants des villes et des villages, forcés d'abandonner leurs demeures, pillaient à leur tour ou quittaient le pays. Le commerce était nul ; car, sans parler des exactions des chefs, les routes étaient infestées de brigands, qui s'emparaient de tout ce qui pouvait avoir quelque valeur. Aga-Mohammed réprima ces excès par la terreur, et mit un frein à l'insolence du soldat. Hadji-Ibrahim, le même qui avait été ministre de Loutf-Ali-Khan, se rendant auprès d'Aga-Mohammed, rencontra sur sa route un soldat de la garde, qui le traita avec la dernière insolence. Il commanda aussitôt à ses serviteurs de se saisir du coupable et de le punir. Ceux auxquels il avait donné cet ordre le suppliaient de ne pas faire une action qui causerait inévitablement sa perte : « Si Aga-Mohammed-Khan, répondit froidement Hadji-Ibrahim, est capable de soutenir ce misérable contre un homme de mon rang, plus tôt je périrai et mieux cela vaudra. » Lorsqu'il arriva au camp, Aga-Mohammed lui dit : « Hadji-Ibrahim, vous avez châtié un de mes hommes ; je vous remercie de ce que vous avez fait, et je vous charge de maintenir ces insolents dans le de-

« voir. » Hadji-Ibrahim devint bientôt premier ministre, et ce choix contribua sans aucun doute, dit Malcolm, aux succès d'Aga-Mohammed.

Trois frères d'Aga-Mohammed, redoutant le caractère ombrageux de ce souverain, avaient quitté la Perse. Un autre, qui ne prit pas ce sage parti, eut les yeux arrachés. Il ne restait plus à Aga-Mohammed qu'un seul frère, Djafar-Kouli-Khan, auquel il devait en grande partie la couronne. On ne l'avait jamais soupçonné de former le moindre projet contre son frère, mais on doutait qu'il se décidât à obéir à son neveu Baba-Khan, qu'Aga-Mohammed avait déjà fait proclamer héritier présomptif de la couronne. Djafar-Kouli avait demandé le gouvernement d'Ispahan qui lui fut refusé, et on le nomma chef d'un district du Mazenderan. Irrité de cette injustice, il refusa de se rendre à la cour, comme il en avait l'ordre. Aga-Mohammed, très-effrayé du mécontentement de Djafar-Kouli, voulait éviter une rupture avec ce prince, qui était extrêmement aimé des soldats de sa tribu. Il engagea sa mère à apaiser le ressentiment de Djafar-Kouli, et à lui promettre le gouvernement d'Ispahan. Il exigeait seulement qu'avant de se rendre dans cette ville, Djafar-Kouli passât par Tehran : car il voulait, disait-il, revoir ce frère chéri, et s'assurer qu'il lui pardonnait. Djafar hésitait encore. Mais après avoir reçu les paroles les plus solennelles, et après avoir exigé la promesse qu'on ne le forcerait à passer qu'une seule nuit à Tehran, il se rendit auprès d'Aga-Mohammed, qui le reçut avec toutes les apparences de la plus sincère amitié. La nuit se passa tranquillement. Le lendemain, Aga-Mohammed, après avoir donné à Djafar-Kouli quelques instructions sur la conduite qu'il devait tenir dans son gouvernement, lui dit : « Je crois que vous ne connaissez point encore mon nouveau palais. Allez le voir avec Baba-Khan, et quand vous l'aurez vu, revenez me parler. » Djafar-Kouli obéit à l'invitation de son frère,

et au moment où il passait sous un portique, des assassins apostés le massacrèrent. Le corps fut porté à Aga-Mohammed, qui feignit d'être en proie au plus violent désespoir. Il fit alors approcher Baba-Khan, et lui dit : « Vous voyez le corps du plus brave des hommes et du meilleur des frères. » Puis accablant d'injures le prince, il s'écria : « C'est pour vous que j'ai fait périr Djafar-Kouli ; l'âme généreuse qui animait ce corps n'aurait jamais souffert qu'on plaçât la couronne sur votre tête. La Perse eût été agitée par des guerres civiles. Pour éviter ces malheurs, je me suis contenté avec une ingratitude honteuse. J'ai commis un crime horrible envers Dieu et envers les hommes. » Le caractère bien connu d'Aga-Mohammed ne permet pas de croire que ses regrets et l'amour du bien public dont il faisait parade fussent très-sincères.

Les Turcomans qui habitent les plaines autour d'Asterabad s'étaient toujours montrés dévoués au père d'Aga-Mohammed ; mais ils avaient égorgé un de ses parents et s'étaient rendus coupables de graves excès contre les habitants d'Asterabad. Aga-Mohammed résolut de venger ces actes de violence. Il exerça sur les tribus turcomanes de si terribles représailles, que ces barbares en furent effrayés. Il enleva un grand nombre de femmes et d'enfants, dont les uns furent réduits en esclavage, et les autres gardés comme otages pour lui répondre de la conduite des Turcomans. Plusieurs de ces femmes se donnèrent la mort pour éviter l'esclavage et le déshonneur.

Quand Aga-Mohammed monta sur le trône, Héraclius, qui gouvernait la Géorgie, profitant de l'anarchie qui régnait en Perse, avait transporté à la Russie l'hommage que ses ancêtres, depuis plusieurs siècles, rendaient au souverain de l'Iran. Aga-Mohammed, délivré de ses rivaux, et décidé à faire rentrer cette province dans le devoir, voulut, par la rapidité de ses mouvements, empêcher Héraclius de rece-

voir des secours de la Russie. Son armée, réunie auprès de Tehran, montait à environ soixante mille hommes. La destination de ces troupes resta inconnue jusqu'au moment de leur départ. L'armée persane était presque entièrement composée de cavalerie, ce qui empêcha Aga-Mohammed de se rendre maître des villes d'Erivan et de Schischah, comme il l'aurait désiré. Il se contenta de laisser des corps considérables pour observer ces places, pendant qu'il marchait lui-même sur Tiflis (an de l'hégire 1209 ; de J. C. 1795). Son armée, quoique réduite, était encore forte de plus de quarante mille hommes. Héraclius, surpris par la rapidité des mouvements d'Aga-Mohammed, et privé des secours de la Russie, livra cependant bataille aux Persans. Les Géorgiens n'avaient pas dix mille hommes. Ils montrèrent un grand courage ; mais accablés par le nombre, ils furent obligés de prendre la fuite. Héraclius chercha un refuge dans les montagnes voisines. Les Persans entrèrent dans Tiflis où ils firent un horrible carnage. Dans cette glorieuse journée, dit l'historien d'Aga-Mohammed cité par Malcolm, les vaillants guerriers de l'Iran donnèrent aux mécréants Géorgiens un échantillon de ce qu'ils doivent attendre au jour du jugement. Les églises furent rasées, les prêtres massacrés ; seize mille jeunes captifs de l'un et de l'autre sexe suivirent l'armée persane, qui s'en retourna chargée de dépouilles.

Aga-Mohammed, bien qu'il exerçât depuis longtemps l'autorité royale, n'avait pas encore mis la tiare sur sa tête. Il ne voulait pas, disait-il, prendre le titre de roi, tant que son autorité ne s'étendrait pas sur tout l'empire persan. Après la soumission de la Géorgie, ses courtisans l'engagèrent à se faire couronner (an de l'hégire 1210 ; de J. C. 1796). Il y consentit avec une répugnance apparente, et ayant fait assembler tous les chefs de l'armée, il se présenta devant eux avec une couronne à la main, et leur demanda s'il devait la placer sur sa tête ;

« Songez bien, ajouta-t-il, que si je le fais, ce sera à condition d'exercer autant de pouvoir qu'en a jamais eu aucun monarque persan. » Tous les courtisans lui promirent alors que leur existence entière serait consacrée à l'agrandissement de sa puissance. Il céda à leurs prières, et plaça sur sa tête un petit diadème orné de perles. Puis il ceignit le cimetierre royal qui avait été consacré sur le tombeau du fondateur de la dynastie des Sophis. Il prenait par là l'engagement de défendre la croyance schiite, qui, ainsi que nous avons eu occasion de le remarquer déjà, est la religion nationale de la Perse.

Aga-Mohammed entra ensuite dans le Khorasan et se rendit à Mesched en apparence pour faire ses dévotions au tombeau de l'iman Reza, et punir de misérables sacrilèges qui l'avaient pillé; mais en réalité, son but était d'établir sa domination sur le Khorasan, de réprimer les incursions des Turcomans et de s'emparer des richesses que possédaient encore les descendants de Nadir. Quand l'armée persane fut près de cette ville, l'infortuné Scharokh se rendit au camp d'Aga-Mohammed. Celui-ci, après avoir reçu les hommages du monarque aveugle, se rendit à pied, suivi de tous ses nobles, au tombeau de l'iman. Cette comédie achevée, il demanda à Scharokh les pierres précieuses qu'il possédait. En vain ce malheureux prince affirma avec les serments les plus forts qu'il n'en possédait aucune; on lui donna la torture, et il était sur le point d'expirer lorsqu'il fit connaître l'endroit où il avait caché le magnifique rubis qui avait orné la couronne d'Aureng-Zeb, et qui était le principal objet des recherches d'Aga-Mohammed. La torture cessa alors et Scharokh fut envoyé dans le Mazenderan avec toute sa famille. Mais ce prince infortuné mourut peu de jours après avoir quitté Mesched, à la suite de blessures graves occasionnées par la torture. Il était alors dans la soixante-quatrième année de son âge.

Aga-Mohammed se disposait à en-

vahir le territoire du chef de Boukhara, lorsqu'il fut obligé de retourner sur ses pas pour s'opposer aux Russes qui avaient passé l'Araxe et entraient dans l'Aderbidjan. La mort de l'impératrice Catherine, en novembre 1796, sauva la Perse d'un danger imminent. Aga-Mohammed se décida à entrer en Géorgie le printemps suivant. Il s'était avancé jusqu'à Schischah, lorsque deux de ses domestiques qu'il avait condamnés à mort pour une faute légère, entrèrent dans sa tente pendant qu'il dormait et le poignardèrent. Ainsi mourut un des tyrans les plus cruels et des monarques les plus habiles qui aient jamais gouverné la Perse (*).

Ce prince fut assassiné à l'âge de soixante-trois ans. Il avait été le maître pendant plus de vingt ans d'une grande partie de la Perse, mais il n'avait été que peu de temps souverain reconnu dans tout le royaume. Aga-Mohammed-Khan, dit Malcolm, était mince de corps, et à quelque distance on l'aurait pris pour un jeune homme de quatorze à quinze ans. Sa figure ridée et sans barbe ressemblait à celle d'une vieille femme, et l'expression de ses traits, qui n'étaient jamais agréables, devenait horrible toutes les fois qu'il était irrité, ce qui arrivait très-souvent. Aussi ne pouvait-il pas supporter qu'on le regardât en face. On rapporte à ce sujet l'anecdote suivante. Ce prince était sujet à des convulsions, et quand il avait des attaques, il restait sans connaissance quelquefois une ou deux heures. Un jour, étant à la chasse, son cheval s'enfonça dans un marécage, et le prince tomba en convulsion. Un de ses gens arriva, le tira avec peine de cet endroit dangereux et resta auprès de lui jusqu'à ce qu'il eût repris connaissance. Aga-Mohammed en revenant à lui fut d'abord effrayé de voir un soldat si près de sa personne. Mais apprenant ce qui s'était passé, il remercia cet homme et lui promit une récompense. Le sol-

(*) La planche 57 représente le portrait de ce prince.

dat, trouvant qu'Aga-Mohammed n'avait pas été assez généreux à son égard, affectait de regarder le prince en face toutes les fois qu'il était de service auprès de sa personne. Il voulait rappeler ainsi le service qu'il lui avait rendu. Mais Aga-Mohammed fut si irrité de cette conduite, qu'il ordonna qu'on arrachât les yeux à ce soldat. Quelque temps après, cependant, il se repentit de son ingratitude. Il renvoya ce pauvre aveugle chez lui, et lui accorda, à titre de pension, une solde double.

La plus forte passion d'Aga-Mohammed, dit encore Malcolm, était l'amour du pouvoir; la seconde l'avarice; la troisième la vengeance. Mais ces deux dernières, quelque violentes qu'elles fussent, cédaient toujours à la première lorsqu'il y avait conflit. Peu d'hommes ont poussé l'art de la dissimulation aussi loin que ce prince. Jamais il n'avait recours à la force que lorsque la ruse n'avait pas réussi. A la guerre même, il avait plus souvent recours à la politique qu'à la voie des armes. On demandait à un de ses ministres si son maître était brave : Sans aucun doute, répondit-il, mais je ne me rappelle pas une seule circonstance où il ait eu occasion de montrer du courage. La tête de ce monarque, ajoutait-il avec emphase, ne laisse jamais rien à faire à sa main. Les moyens qu'employa Aga-Mohammed pour remédier à l'état d'anarchie où se trouvait la Perse; les mesures qu'il prit pour établir une tranquillité durable, et pour assurer la couronne à son successeur, tout, dit Malcolm, lui réussit parfaitement. Et nous sommes forcés de convenir que ce qui contribua le plus à ce résultat, ce sont peut-être les actions que nous voyons avec tant d'horreur. Aga-Mohammed observait toutes les pratiques extérieures de sa religion. Au milieu même des camps, il se levait toujours à minuit pour s'acquitter de la prière. Il passa pour avoir été superstitieux, et l'on rapporte que lorsqu'il eut fait égorger son frère Djafar Kouli-Khan, il ordonna que le cadavre fût immédiate-

ment porté loin de Tehran, pour ne pas manquer au serment qu'il avait fait sur le Coran de ne pas retenir son frère plus d'une nuit dans la capitale. Il est difficile de croire qu'Aga-Mohammed eut un esprit assez grossier pour s'abuser ainsi lui-même, ou pour espérer d'en imposer aux autres par cette sacrilège dérision.

Ce prince était sévère et même cruel dans l'administration de la justice. Les criminels qui, d'après le Coran, devaient être punis de mort, obtenaient rarement leur grâce. Le chef qui cherchait à parvenir au trône; le soldat qui contrevenait à ses ordres, et le brigand qui détroussait les voyageurs, étaient toujours punis avec la dernière rigueur. Ses principaux ministres se voyaient souvent exposés au caprice de son caractère brusque et dur. Hadji-Ibrahim seul faisait exception. Le monarque pénétrant avait bientôt découvert toutes les qualités extraordinaires de ce grand homme, aussi capable de diriger la police d'un village que les affaires politiques les plus graves et les plus difficiles.

Aga-Mohammed s'appliqua toujours à entretenir l'union parmi les Cadjars. Quant aux chefs des autres tribus, il les obligeait à avoir à Tehran une partie de leur famille. Il envoyait les hommes qui dépendaient de ces chefs dans des provinces éloignées; et, de cette manière, il diminuait les causes de trouble. Il introduisit quelques changements dans les usages de sa cour. Ainsi, par exemple, il permettait rarement aux habitants de la capitale d'aller au-devant de lui à son retour d'une expédition. Il regardait comme au-dessous de lui de faire répandre parmi le peuple des récits exagérés des avantages qu'il avait remportés sur ses ennemis. Toutes les communications qu'on faisait aux officiers du gouvernement étaient, avant son règne, écrites dans un style plein de figures ampoulées. Il exigea que tous les ordres émanés du gouvernement fussent rédigés dans le langage le plus simple et le plus clair. Les mirzas ou secrétaires de la cour ne se

soumirent qu'avec répugnance à un usage qui rendait leur talent inutile. Souvent, lorsqu'ils commençaient leurs préambules hyperboliques, Aga-Mohammed impatienté leur disait : Passez toutes les choses inutiles, et arrivez au sujet de la lettre. Toutefois ce prince attachait une grande importance à une action ou à une parole qui aurait porté la moindre atteinte à la dignité royale. Un officier du palais chargé d'introduire en sa présence un envoyé de Timour-Schah, dit : Voici un ambassadeur du roi des Afgans qui est venu incliner sa tête jusqu'à terre aux pieds des esclaves de sa souveraine majesté. En entendant ces paroles, Aga-Mohammed fut, dit-on, transporté d'une telle fureur qu'on eut beaucoup de peine à obtenir qu'il épargnât la vie de cet officier qui était d'un rang élevé, et appartenait à la tribu des Cadjars. « Avez-vous entendu les paroles qu'a prononcées ce misérable ? disait-il à ceux qui demandaient sa grâce. L'ambassadeur d'un homme qu'il appelle roi est venu, dit-il, incliner sa tête jusqu'à terre aux pieds de mes esclaves. Comment a-t-il osé se servir du nom sacré de roi pour l'avilir ainsi ! Mais il a reçu le châtiment qu'il méritait, et le titre que je porte est vengé. » En effet, Aga-Mohammed fit battre cruellement cet officier, et le dépouilla de la plus grande partie de ses biens. Peut-être, dit Malcolm, en faisant semblant de venger le titre de roi, voulait-il réparer l'injure faite à un souverain puissant par l'ignorance d'un officier du palais.

Aga-Mohammed traitait ses soldats avec plus d'indulgence que tous ses autres sujets. Les troupes recevaient leurs vivres et leur solde avec la plus grande régularité. Mais ce prince exigeait de leur part une complète obéissance à ses ordres. Il ne souffrait le pillage que lorsqu'il l'avait autorisé. Alors ce que le soldat avait pris lui était garanti comme une propriété légale. On rapporte à ce sujet le trait suivant : Des femmes et des enfants appartenant aux premières familles de Kirman avaient

été emmenés par ses troupes lors du sac de cette ville. Quelques-uns des principaux habitants, encouragés par un pontife musulman qui leur avait promis sa protection, se rendirent à Tehran pour réclamer la restitution de leurs femmes et de leurs enfants. Le pontife, qui jouissait d'un très-grand crédit auprès d'Aga-Mohammed, intercédait pour ces infortunés. Mais tout fut inutile. Je ne puis vous accorder votre demande, dit ce prince ; je ne consentirai jamais à irriter mes soldats en leur faisant rendre ce qu'ils ont pris avec ma permission. Je ne m'oppose pas à ce que les habitants de Kirman rachètent leurs femmes et leurs enfants, ou à ce que ceux qui les ont pris les leur rendent s'ils y consentent. Mais je suis très-décidé à ne point user de mon autorité pour obtenir cette restitution. Les troupes étaient extrêmement attachées à ce prince qui leur témoignait les plus grands égards. Lorsque Aga-Mohammed n'était point en guerre, il occupait ses soldats à de grandes chasses, qui avaient l'avantage de les accoutumer à supporter la fatigue.

Excepté dans les grandes solennités, ce prince était toujours très-simplement vêtu. Il saisissait toutes les occasions de montrer du mépris pour le luxe, et de répéter à ses officiers et à ses soldats qu'ils devaient mettre leur orgueil à supporter en hommes de cœur les fatigues et les privations auxquelles ils étaient condamnés. Après une marche ou une partie de chasse, il s'asseyait par terre et partageait avec ses officiers un repas composé des mets les plus simples. Un jour qu'il mangeait ainsi un peu de pain noir et de lait aigre, aliments qui forment la base de la nourriture du soldat persan, un de ses ministres s'assit à côté de lui et se mit à manger de ces mets grossiers. Mais le prince l'arrêta tout à coup, et lui dit : « Mangez tant qu'il vous plaira de vos excellents pilaus et de vos délicieuses confitures, mais que je ne voie jamais un bourgeois, un secrétaire comme vous, toucher au pain de mes soldats. » Le

ministre, dit Malcolm, sourit en lui-même de se voir condamné à ne plus manger à l'avenir que des mets recherchés, tandis que les chefs militaires et les soldats qui étaient assis autour du roi regardèrent comme un honneur de prendre cette nourriture frugale que le souverain partageait, et qu'il venait de refuser à un des premiers officiers civils du royaume.

Aga-Mohammed accordait aux marchands une protection spéciale; et pendant les dernières années de son règne, le commerce avait atteint une grande activité dans toutes les provinces de la Perse. Cet heureux résultat tenait sans aucun doute à la tranquillité dont jouissait l'empire, et à la persévérance que le prince avait mise à détruire les bandes de voleurs qui infestaient les grandes routes.

L'avarice d'Aga-Mohammed passe toute croyance. Suivant un auteur, cité par Malcolm, un pauvre paysan, condamné à perdre les oreilles pour une faute légère, offrit au bourreau quelques pièces d'argent s'il voulait ne lui en couper qu'une partie. Aga-Mohammed appela cet homme, et lui dit que s'il voulait donner le double de ce qu'il avait offert au bourreau, il ne lui serait fait aucun mal. Le paysan, ivre de joie, se jeta aux pieds du roi pour le remercier, et s'en alla croyant que la demande d'argent n'était qu'une simple plaisanterie. Mais on le rappela, et il demeura convaincu que pour avoir sa grâce il devait satisfaire la basse avarice du prince. Une autre fois, Aga-Mohammed s'arrangea avec un religieux mendiant pour tirer de l'argent de ses courtisans. Le religieux alla trouver la cour dans un endroit convenu. Aga-Mohammed, feignant d'être touché de la misère de ce religieux, lui fit donner une somme considérable, et le recommanda à la charité de toutes les personnes présentes. Les courtisans voulurent suivre l'exemple du prince, et le mendiant fit une abondante collecte. Mais bien avant dans la nuit, Aga-Mohammed, irrité contre son compère qui ne venait pas lui apporter sa part des bénéfices, ré-

véla enfin le secret: J'ai été trompé, dit-il à son ministre. Ce misérable mendiant que vous avez vu ce matin m'avait promis non-seulement de me rendre ce que je lui aurais donné, mais encore de partager avec moi la moitié de ce qu'il aurait reçu des autres. Des cavaliers furent envoyés de tous les côtés pour tâcher de trouver le voleur; mais celui-ci avait si bien pris ses mesures, qu'on ne put pas le découvrir. Les courtisans se réjouirent en secret de voir leur maître dupe de sa propre avarice. Ces anecdotes, peut-être exagérées, nous font du moins connaître le caractère du prince auquel on a pu les attribuer sans choquer la vraisemblance.

RÈGNE DE PETE-ALI-SCHAN.

Aussitôt après l'assassinat d'Aga-Mohammed, le cadavre de ce prince fut livré aux injures de ses ennemis, et la plus grande confusion régna dans le camp. Un chef appelé *Sadik-Khan*, et qui avait des prétentions à la couronne, se retira aussitôt avec sa tribu. Quelques autres chefs imitèrent son exemple. Mais dès que ce premier moment de trouble et d'effervescence fut passé, le ministre Hadji-Ibrahim déclara qu'il resterait fidèle à Baba-Khan, désigné par Aga-Mohammed pour lui succéder. Hadji-Ibrahim ayant ensuite réuni un corps de troupes considérable, se mit en route vers Tehran. Le gouverneur de cette place, Mirza-Mohammed-Khan, en fit fermer les portes, et déclara qu'il ne recevrait personne dans la ville avant l'arrivée du nouveau souverain. Celui-ci, qui se trouvait alors à Schiraz, se rendit en toute hâte à Tehran. Il trouva dans cette ville des membres des principales familles du royaume, et ces otages empêchèrent sans aucun doute la révolte de plusieurs chefs. Les compétiteurs qui s'opposèrent au nouveau souverain furent son frère Hosein-Kouli-Khan, Sadik-Khan, dont nous venons de parler, et Mohammed-Khan, prince de la famille des Zends. Mais le politique Aga-Mohammed avait si bien pris les moyens d'assurer la con-

ronne à Baba-Khan, que tous les efforts de ces rebelles purent être facilement comprimés. Aussitôt qu'il fut sur le trône, Baba-Khan quitta son nom et prit celui de *Feth-Ali*, auquel il ajouta le titre de *Schah*, qu'aucun souverain n'avait osé prendre depuis l'extinction de la famille de Nadir.

Les premières années du règne de Feth-Ali-Schah furent assez paisibles; mais ensuite les conquêtes des Russes sur les bords de la mer Caspienne amenèrent une rupture entre la Russie et la Perse. Les explications demandées au cabinet de Saint-Petersbourg n'ayant point paru suffisantes à la cour de Tehran, les hostilités commencèrent. La campagne de 1803 fut fatale aux Persans. Feth-Ali-Schah reconnaissant l'impossibilité de soutenir la lutte contre la Russie, et sollicité d'ailleurs par Napoléon, qui voulait, en traversant la Perse, aller envahir les possessions anglaises dans l'Inde, réclama l'appui de la France. MM. Romieux et Jaubert furent successivement envoyés en Perse. Le premier mourut à Tehran en 1805. M. Jaubert, après un voyage plein de fatigues et de dangers, arriva au camp royal de Soultanieh, le 5 juillet 1806. Le général Gardane fut ensuite envoyé en Perse avec le titre d'ambassadeur. Ce général promit au roi de Perse des secours contre la Russie; et plusieurs officiers français attachés à son ambassade disciplinèrent les troupes persanes et leur enseignèrent la tactique européenne. Après la paix de Tilsitt, en 1807, le général Gardane promit à Feth-Ali-Schah que Napoléon engagerait l'empereur Alexandre à rendre à la Perse les provinces conquises par les Russes. L'Angleterre, alarmée de l'influence que la Russie et la France avaient acquise à la cour de Tehran, envoya en Perse Sir John Malcolm, chargé par la compagnie des Indes de soutenir les intérêts de l'Angleterre auprès de Feth-Ali-Schah. De retour de son ambassade, Sir John-Malcolm engagea le gouverneur général des Indes à s'emparer de l'île de Kischmisch dans le golfe Persique. Il pensait que

la possession de cette île donnerait à la compagnie des Indes les moyens d'intervenir dans les affaires intérieures de la Perse, et la rendrait pour ainsi dire maîtresse des provinces situées sur les bords du golfe. Ce plan allait être mis à exécution, lorsqu'une circonstance imprévue le fit avorter. Sir Harford Jones Brydges, chargé par le cabinet de Londres d'une ambassade auprès de Feth-Ali-Schah, parvint à entraver les négociations du général Gardane. Celui-ci quitta alors la cour de Tehran, heureux d'emmenager avec lui Asker-Khan, ambassadeur de Perse auprès de Napoléon. Mais cette ambassade n'avait rien de sérieux; Feth-Ali-Schah voyait bien qu'en définitive il n'avait rien à attendre de la France, qui n'était pas en mesure de le secourir contre les invasions des Russes, et ce fut pour cette raison qu'il se rapprocha des Anglais. Sir Harford Jones Brydges fut remplacé par Sir Gore Ouseley, qui arriva à Tehran à la fin de 1811. Ce nouvel ambassadeur était chargé d'accoutumer les troupes persanes à la discipline européenne, et de promettre au roi de Perse, en cas de guerre avec la Russie, des subsides considérables et un parc de vingt-cinq pièces d'artillerie.

« Dans son état d'abaissement actuel, dit un auteur anglais, la Perse occupe un rang très-infime parmi les nations. L'importance que ce pays peut avoir est entièrement politique, et tient à sa position entre l'empire russe et les possessions britanniques. L'empereur Napoléon voulait attaquer l'Angleterre dans l'Inde, en suivant la route de la Perse et du Caboul. Ce fut pour s'opposer à ce projet, que les ministres de S. M. Britannique envoyèrent plusieurs ambassades à la cour de Tehran, et tâchèrent de se concilier la faveur de Feth-Ali-Schah par des avances de tous genres et des subsides annuels. L'Angleterre servit aussi de médiatrice dans les différends qui s'élevèrent entre le roi de Perse et le cabinet de Saint-Petersbourg. Le traité de paix conclu entre ces deux

puissances, et signé à Gulistan en octobre 1813, fut négocié sous les auspices de Sir Gore Ouseley. »

Le manque d'indication précise touchant la démarcation de la ligne des frontières, passe pour avoir été la première cause du renouvellement de la guerre entre la Russie et la Perse. Les commissaires désignés pour fixer cette ligne, conformément au traité, ne purent jamais s'entendre. Après la mort de l'empereur Alexandre, les Russes s'emparèrent de tout le territoire contesté qui s'étend le long des rives nord et nord-est du lac Goktcha. Ce district est vaste et stérile ; mais il commande le pas de Gandja, et donne aux Persans les moyens d'entrer avec toute facilité en Géorgie, tout comme il permet aux Russes de passer sans aucun obstacle dans la province d'Érivan. Chacune des deux puissances montrait la plus grande répugnance à abandonner ses prétentions sur ce territoire. En 1826, on annonça au prince royal Abbas-Mirza, gouverneur de l'Aderbidjan, que la cour de Russie allait envoyer en Perse le prince Menzikoff, en apparence pour annoncer l'avènement de l'empereur Nicolas, mais en réalité pour arranger le différend relatif aux frontières. Abbas-Mirza, en faisant connaître cette nouvelle au roi son père, l'engagea à ne pas permettre à l'ambassadeur russe d'aller jusqu'à Tehran, à moins que celui-ci ne voulût consentir à évacuer le pays situé aux environs du lac Goktcha avant d'entrer en négociation. Feth-Ali-Schah paraissait alors disposé à agir conformément à l'avis de son fils ; car il voulait éviter de recevoir le prince Menzikoff à sa cour, pour être obligé ensuite de lui refuser une audience, dans le cas où il n'accepterait pas sa proposition. Cependant, mieux conseillé, il consentit à le voir et à ne pas rejeter légèrement les ouvertures qui pouvaient lui être faites de la part du nouvel empereur de Russie.

Le prince Menzikoff étant arrivé à la frontière de Perse, y fut accueilli

avec les plus grandes marques de respect, et Abbas-Mirza lui fit à Tauris la réception la plus cordiale. De là, cet ambassadeur se dirigea vers Soultanieh, où Feth-Ali-Schah était alors. Les négociations commencèrent immédiatement. Les ministres du roi de Perse demandèrent au prince Menzikoff quels étaient ses pouvoirs. Celui-ci répondit qu'il n'avait *aucune* instruction qui lui permit de faire évacuer le territoire situé aux environs du lac Goktchah, à moins que les Persans, de leur côté, ne consentissent à se retirer du voisinage du pays de Capan. Pendant que le roi de Perse et ses ministres suivaient ces négociations, tout le haut clergé persan faisait les plus grands efforts pour amener le gouvernement à déclarer la guerre à la Russie. Cependant, malgré ces dispositions, qui étaient partagées par la majeure partie de la nation, Feth-Ali-Schah éprouvait toujours une grande répugnance à se jeter dans une guerre avec une puissance aussi formidable que la Russie. Plusieurs ministres étaient aussi de l'avis du roi. Enfin Feth-Ali-Schah n'osant pas montrer des sentiments qui le mettaient en opposition avec le peuple et le clergé, mais en même temps justement effrayé d'une lutte avec la Russie, annonça que si le cabinet de Saint-Petersbourg se refusait à évacuer les environs du lac Goktcha, il ferait la guerre, parce qu'il sentait fort bien que la conservation d'Érivan dépendait de la possession de ce district, en apparence fort peu important. Les ministres persans firent tous leurs efforts pour arracher au prince Menzikoff une concession même légère qui pût sauver l'honneur de Feth-Ali-Schah, et permettre à ce prince de se rétracter. Mais l'ambassadeur russe refusa de rien prendre sur lui. Il offrit seulement de suspendre les négociations jusqu'à ce qu'il eût reçu de nouvelles instructions de Saint-Petersbourg, et de visiter en attendant les points de la frontière pour lesquels il y avait contestation. Les ministres persans acceptèrent ces propositions : mais ils insistaient tou-

jours pour que le district situé aux environs du lac Goktcha fût provisoirement abandonné par les Russes, avec cette condition, toutefois, que les Persans ne pourraient pas s'en emparer avant la décision de la cour de Russie. Cette proposition fut rejetée par le prince Menzikoff.

Cependant la fermentation augmentait en Perse; les mollahs engageaient Feth-Ali-Schah à déclarer la guerre sans attendre davantage; les tribus de la frontière prenaient les armes, et l'enthousiasme qui aimait les Persans de toutes les classes donnait à la lutte qui allait infailliblement avoir lieu l'apparence d'une guerre de religion. Enfin Feth-Ali-Schah fut obligé de se rendre au vœu unanime de toute la population. Mais comme son esprit très-juste ne lui permettait pas de s'abuser sur les résultats et les conséquences de la guerre, il fit dire au prince Menzikoff, d'une manière non officielle, que les négociations, bien qu'interrompues, pourraient être bientôt reprises avec plus de succès. Cet ambassadeur quitta le camp royal de Soultanieh, le 26 juillet 1826. Le schah se rendit à Ardebil et de là à Aschar; et dès lors on put regarder la guerre comme commencée. En passant à Tauris pour retourner à Tiflis, le prince Menzikoff fut traité avec la dernière insolence, et on négligea à son égard les règles les plus simples du droit des gens: on arrêta ses courriers, on en massacra même quelques-uns entre Tauris et Soultanieh, et les dépêches qu'ils portaient furent saisies. A son arrivée à Erivan, le 16 août, cet envoyé fut arrêté par le serdar de la province et retenu prisonnier pendant vingt-cinq jours. Exposé à toutes sortes d'affronts, le prince Menzikoff fit connaître au colonel Macdonald, envoyé de S. M. B., cette violation du droit des gens. Le colonel fit des remontrances si fortes aux ministres de Feth-Ali-Schah, qu'on expédia aussitôt au serdar d'Erivan un firman royal par lequel il lui était ordonné de mettre immédiatement en liberté le prince et tous les gens de sa

suite; et afin qu'il ne s'élevât aucune difficulté à ce sujet, le major anglais Monteith fut envoyé à Erivan avec un autre firman par lequel il était chargé de l'exécution du premier. Mais lorsque le major Monteith arriva auprès du serdar d'Erivan, le prince Menzikoff avait déjà été remis en liberté, et ne se trouvait même plus sur le territoire persan. Il paraît que le motif de cette détention était un bruit répandu en Perse, que le général Yermoloff avait été destitué de ses fonctions de gouverneur général des provinces caucasiennes, et que le prince Menzikoff était désigné comme son successeur. La cour de Tehran pensait d'après cela qu'en retenant ce prince, les troupes russes cantonnées en Géorgie et destinées à agir contre la Perse se trouveraient momentanément privées de chef.

L'armée persane qui devait être opposée aux Russes se trouvait sous les ordres du prince Abbas-Mirza. Cette armée était forte de quarante-cinq ou cinquante mille hommes, parmi lesquels on remarquait douze mille hommes de troupes régulières ou *sarbazes*, quelques compagnies d'artillerie à pied, et plusieurs centaines de déserteurs russes. « L'armée du roi de Perse, dit M. Alexander auquel nous empruntons ces détails, si l'on en excepte dix ou douze mille hommes de troupes disciplinées, n'est qu'un ramas de misérables qui savent bien mieux piller leurs compatriotes que combattre l'ennemi, et qui, sous le prétexte de lever des contributions de guerre, dépouillent les villageois et les voyageurs de tout ce qu'ils possèdent. » Les forces russes cantonnées sur le versant méridional du Caucase consistaient en trente-deux mille hommes d'infanterie, douze cents hommes de cavalerie régulière, six mille Cosaques et deux bataillons d'artillerie. Mais toutes ces troupes étaient dispersées sur différents points. Avant le commencement des opérations militaires, il y avait eu plusieurs affaires peu importantes dans lesquelles les avantages avaient été à peu près balancés.

Le serdar d'Érivan, qui s'était distingué dans la guerre précédente, montra une grande activité. Il se rendit maître de Goumri et de plusieurs autres points, et fit cinq cents prisonniers. Karakelissa fut évacuée à son approche. Les Russes qui l'occupaient se retirèrent à Louri, position très-forte. Le serdar et les troupes qui l'accompagnaient furent sur le point de périr tous à leur entrée dans Karakelissa. Le commandant russe, en abandonnant cette place, y avait fait pratiquer une mine à laquelle on mit le feu ; mais l'explosion eut lieu beaucoup trop tôt, et ne causa aucune perte au serdar.

Le prince royal Abbas-Mirza se dirigea sur la province de Karabag, vers la fin de juillet. Cette contrée riche et fertile renferme des vallées couvertes de magnifiques forêts. De là vient le nom de *Karabag*, qui signifie en turc *jardin noir* ou *ombragé*.

L'armée persane sous ses ordres s'étant avancée vers l'Araxe, passa cette rivière et établit son camp près d'un beau pont appelé *Khoda afertin*. Là, les Persans enlevèrent un détachement de Cosaques envoyé en reconnaissance. Ils apprirent de ceux-ci que les Russes, ignorant que la guerre était déclarée, s'étaient dispersés dans tout le Karabag, et qu'un régiment d'infanterie, fort de douze cents hommes, avec quatre pièces de canon, pourrait être surpris. Aussitôt Abbas-Mirza se mit en marche, et, apprenant que ce régiment se retirait du côté de Schischa, il s'avança dans la même direction et parvint à le joindre. Les Russes, attaqués par des forces très-supérieures, eurent quatre cents hommes tués ou blessés. Un lieutenant-colonel, huit officiers et quatre pièces de campagne tombèrent au pouvoir des Persans.

Le prince, encouragé par ce faible succès, s'avança vers Schischa, prit cette ville et en investit la citadelle, qui avait une garnison forte de deux mille hommes (*), mais qui manquait

de vivres. Pendant que le prince royal était à Schischa, il envoya son fils aîné, Mohammed-Mirza, aujourd'hui roi de Perse, et alors gouverneur de Hamadan, avec un corps de dix mille hommes et six pièces de montagne sur la route de Tiflis. Ce corps d'armée recontra une division russe forte de six mille hommes d'infanterie et de trois mille de cavalerie, sous les ordres du général Madadoff. Ce général avait envoyé un détachement de six cents hommes pour surprendre un poste persan. Ce petit corps étant tombé au milieu de l'armée de Mohammed-Mirza, fut attaqué et éprouva une perte de deux cents hommes. Les deux armées se trouvèrent ensuite en présence, le 2 septembre 1826, auprès de Schamkhar, à cinq parasanges de Tiflis. Les Persans furent complètement battus. Ils eurent un nombre considérable de morts, parmi lesquels se trouvait Amir-Khan, oncle maternel d'Abbas-Mirza. Les Russes, après avoir remporté cette victoire, se portèrent sur Gandja ou Elisabéthopol, d'où ils chassèrent les Persans, qui éprouvèrent une grande perte. Ceux-ci, prévoyant leur défaite, avaient massacré les habitants arméniens, et avaient vendu comme esclaves aux Curdes des Allemands qui appartenaient à une colonie établie non loin de la ville. On prétend que Feth-Ali-Schah, instruit de cette violation du droit des gens, s'informa si les Allemandes qui avaient été vendues étaient belles ; et sur la réponse qu'on lui fit qu'elles étaient au contraire toutes laides, il dit : Eh bien, que les Curdes les gardent !

Le prince royal de Perse ayant appris ces fâcheuses nouvelles, leva en toute hâte le siège de Schischa, et se mit en marche vers Tiflis pour venger la mort de son oncle et la défaite de son fils. Dans sa marche, il reçut plusieurs renforts, et son armée se trouva forte de quarante mille hommes, dont la

der ; mais je dois rappeler que, dans un excellent ouvrage, *la Russie dans l'Asie Mineure*, (p. 116), M. Fonton ne parle de cette garnison qu'à quelques cents hommes.

(*) Je donne ce nombre d'après M. Alexan-

moitié étaient des troupes régulières ; il avait en outre vingt pièces de campagne. Le 25 septembre, il se trouva en présence d'une armée russe commandée par le général Paskevitch, qui occupait une forte position à environ cinq milles d'Elisabethpol. Abbas-Mirza se décida à attaquer l'ennemi. Son armée était partagée en trois corps ; la cavalerie était jetée dans les intervalles et sur les flancs. Après une vive canonnade, le prince, trouvant que les pièces de gros calibre des Russes faisaient d'énormes brèches dans ses troupes, donna ordre qu'on chargeât les Russes. Mais ceux-ci eurent bientôt culbuté les Persans. La réserve d'Abbas-Mirza voyant l'armée en déroute, prit la fuite sans brûler une amorce. Plusieurs drapeaux et quatre pièces de campagne tombèrent au pouvoir des Russes. La perte du côté des Persans fut de deux mille hommes ; les Russes n'eurent que cinq cents hommes tués et blessés. Abbas-Mirza ne pouvant pas ramener les Persans à la charge, prit la fuite, accompagné de quelques cavaliers. Son trésor fut pillé par ses propres soldats, qui se dispersèrent chacun dans la direction du pays qu'ils habitaient.

La nouvelle de cette déroute étant parvenue à Feth-Ali-Schah, il en fut d'abord extrêmement abattu ; puis il éclata en reproches contre Abbas-Mirza, qui avait sacrifié inutilement l'armée persane. Mais s'étant ensuite apaisé, il manda ce prince. Celui-ci fit répondre qu'il n'osait pas se présenter devant son père et ses frères. A la fin, cependant, il affronta la présence de Feth-Ali-Schah, et avoua qu'il avait commis une grande imprudence en se hasardant en rase campagne contre une armée disciplinée, malgré l'avis de plusieurs officiers européens qui l'engageaient à éviter le combat. Feth-Ali-Schah s'efforça de consoler son fils bien-aimé, et les gouverneurs des différentes provinces reçurent l'ordre de réunir immédiatement les contingents qu'ils devaient fournir à l'armée. Il y eut encore plusieurs engagements, dans lesquels les Russes remportèrent

l'avantage. Enfin, au mois de juillet 1827, le général Paskevitch mit le siège devant Abbas-Abad. Le roi de Perse et le prince Abbas-Mirza, informés de l'investissement de cette place, s'avancèrent à la tête de quarante mille hommes pour forcer le général russe à lever le siège. Mais celui-ci marcha à leur rencontre, et les attaqua le 17 juillet. Les Persans furent bientôt mis en déroute ; ils laissèrent quatre cents hommes sur le champ de bataille, et perdirent deux étendards, qui, le jour suivant, furent déployés aux yeux de la garnison d'Abbas-Abad. Le commandant de cette place n'ayant plus l'espoir d'être secouru, se rendit aussitôt.

Au mois d'octobre suivant, les troupes russes, sous le commandement du major général Pankratieff, entraient à Tauris, capitale du gouvernement d'Abbas-Mirza. Les habitants notables de cette ville, réunis en corps, et précédés du clergé mahométan, allèrent au-devant des Russes avec les démonstrations de la joie la plus vive, tandis que la populace pénétrait dans le palais du prince Abbas-Mirza, et se livrait aux excès les plus coupables. Une garde russe fut immédiatement envoyée pour arrêter les pillards, mais le palais avait déjà beaucoup souffert. Les Russes trouvèrent à Tauris quarante-deux pièces de canon, mille seize fusils, des balles ainsi que d'autres munitions de guerre et des provisions de bouche. Le général Paskévitch, en apprenant la prise de Tauris, recut un messenger du prince Abbas-Mirza, qui lui annonçait qu'il avait les pleins pouvoirs de Feth-Ali-Schah pour conclure la paix, et demandait une entrevue pour en arrêter les conditions. Au commencement de novembre 1827, le prince eut à Deh-Korgan, village situé à environ trente milles anglais de Tauris, une conférence avec le général Paskewitch. L'aspect des troupes russes parut faire une vive impression sur Abbas-Mirza et sur les officiers de sa suite. D'un autre côté, aussi, les manières nobles et dignes de ce prince, dans la situation difficile et pénible où

il se trouvait, devinrent le sujet de toutes les conversations. On lit dans une relation citée par l'*Asiatic journal* (février 1828, page 279) : « Il est impossible de décrire la noblesse, la grâce et l'affabilité des manières du prince Abbas-Mirza. Ses traits sont parfaitement réguliers, ses yeux sont grands, vifs et pénétrants, et ses dents fort belles ; il a le teint brun et pâle, la barbe longue et très-noire. Il portait un costume extrêmement simple, à l'exception toutefois de son poignard, qui était orné de pierres magnifiques. Son cheval, le plus beau que j'aie jamais vu, était richement harnaché. Le prince paraît être âgé de quarante à cinquante ans. C'est un homme extraordinaire, et qui laisse une impression indélébile dans l'esprit de ceux qui l'ont vu une fois. On ne saurait trop regretter que les personnes qui l'entourent soient si fort au-dessous de lui par les sentiments et par l'intelligence, et ne veuillent pas le seconder dans l'accomplissement de ses vues si grandes et si généreuses. Tous les étrangers qui ont été en Perse rendent justice à Abbas-Mirza, dont le plus vif désir serait d'éclairer son peuple ; mais la religion mahométane et les préjugés nationaux opposent une barrière insurmontable à toutes les améliorations. »

Feth-Ali-Schah ne voulut pas d'abord ratifier les conditions du traité de paix conclu par Abbas-Mirza. Mais les Russes ayant aussitôt repris les hostilités avec la plus grande vigueur, il se vit contraint de donner son approbation à ce traité, qui fut signé à Tourcmantschai, le 22 février 1828, par le général Paskevitch et le conseiller d'Etat Oberskoff pour la Russie, et le prince Abbas-Mirza pour la Perse. M. Fonton raconte de la manière suivante les événements qui précédèrent la conclusion de la paix (*) :

« Déjà les victoires éclatantes du général Paskevitch avaient réduit à néant les projets du schah ; déjà il avait

été forcé de demander la paix, et les conditions en avaient été arrêtées à Deh-Korgan, lorsque la Porte, abusée sur ses propres moyens et sur l'importance d'avoir la Perse pour alliée, se décida à lever le masque, lança le fameux hatti-schérif du 8 décembre 1827 et excita le schah à rompre les négociations. Prêtant l'oreille aux insinuations du Grand Seigneur, et séduit par ses brillantes promesses, le schah, dans la pensée qu'avec l'entrée du printemps il trouverait le moyen de rassembler de nouvelles levées et de réparer l'armée sur le champ de bataille, résolut de temporiser. En même temps qu'il suspend l'envoi des contributions de guerre, il fait répandre le bruit qu'Abbas-Mirza, n'étant pas autorisé à traiter de la paix, avait outre-passé ses pouvoirs et encouru une disgrâce ; qu'il allait être déshérité, et que la couronne passerait à Hasan-Ali-Mirza, son frère. Cependant, afin de ne pas dévoiler avant le temps ses desseins perfides, il annonce l'arrivée prochaine au quartier général russe de son ministre des affaires étrangères, Mirza Abdoul-Hasan-Khan, chargé, disait-on, de la poursuite ultérieure des négociations. Cette conduite astucieuse eût pu donner le change sur les projets des Persans, si le général Paskevitch, familiarisé de longue main avec les allures de la politique orientale, n'eût démêlé le but de leurs vains subterfuges. Opposant la ruse à la ruse, il parut donner dans le piège. Ne voulant reprendre l'offensive qu'après que son flanc gauche se serait porté des bords de l'Araxe dans le khanat de Meschkine, afin d'entrer en ligne d'opération, il attendit le nouveau plénipotentiaire. Vingt-deux jours s'écoulèrent ainsi ; mais aussi, à l'arrivée de ce fonctionnaire au quartier général, Paskevitch changea de langage. Le ministre des affaires étrangères persan ne fut pas peu surpris lorsqu'on lui notifia qu'aucune négociation nouvelle ne serait entamée, et que la reprise des hostilités suivrait immédiatement son refus de reconnaître les conditions signées par Abbas-Mirza. En

(*) *La Russie dans l'Asie Mineure*, p. 231 et suiv.

vain Abdoul-Hasan-Khan, effrayé par cette déclaration, feignit-il de n'avoir pas de pleins pouvoirs à exhiber, et affirma n'être porteur que d'instructions plus précises pour la conclusion de la paix. Ces assertions étaient trop peu d'accord avec les faits pour modifier les résolutions du général Paskevitch. On n'ignorait pas que l'envoi des contributions de guerre avait été suspendu; on savait de plus que des agents secrets parcouraient l'Aderbidjan, et exhortaient les habitants à se soulever contre les Russes; enfin, l'on apprenait que les troupes d'Abbas-Mirza se rapprochaient de l'Oroumie, et dépassaient la ligne tracée par l'armistice. Il y avait là assez de preuves d'une duplicité hostile pour justifier l'adoption de mesures vigoureuses. Dès le lendemain, une note remise au ministre persan l'instruisit des nouveaux griefs de la Russie, de la rupture de l'armistice, et du renouvellement immédiat des hostilités.

« A la réception de cette note, Abdoul-Hasan-Khan quitta le quartier général. Les opérations militaires furent reprises le jour même. Au milieu de l'hiver le plus rigoureux, les Russes pénétrèrent en trois colonnes jusqu'au pied du Kafilankoh, et leur aile gauche se porta vers Ardébil. Le pays que cette armée avait à traverser étant ruiné par deux années de guerre, et dénué de toute espèce de ressources, les Persans espéraient que cette marche hasardeuse, surtout dans la mauvaise saison, épuiserait les troupes russes et n'amènerait aucun résultat décisif. Mais leur attente fut trompée; le général russe, en reprenant l'offensive, avait calculé sur des chances certaines. A l'aide d'une adroite politique, il s'était assuré dans l'Aderbidjan l'appui des grands vassaux de ce pays qui se voyaient dépouillés par la dynastie des Cadjars de l'indépendance dont ils avaient joui autrefois. Dans leur haine contre le schah, habilement fomentée, ces khans déchus avaient formé un parti nombreux, qui, à la reprise des opérations militaires, manifesta hautement l'intention de se

soulever. Le peuple lui-même, voyant dans sa réunion à la Russie le moyen d'éviter les maux de la guerre, épousa chaudement sa cause : douze mille chevaux étaient prêts à se joindre à l'armée russe, et l'insurrection générale n'attendait qu'un signal pour éclater. Cette attitude de l'Aderbidjan, la présence de l'ennemi au pied du Kafilankoh, et la prise simultanée d'Ardébil, convainquirent enfin le souverain persan que la prolongation de la lutte serait désormais funeste. Il se décida à donner l'ordre de renouer les négociations; mais, même dans cette situation critique, toujours excité par la Porte ottomane, il voulut gagner du temps avec l'emploi de ses ruses habituelles. Il ne fallut pas peu de fermeté pour imposer à Abbas-Mirza une marche plus franche. Aux propositions insidieuses qui chaque jour étaient mises en avant par les Persans, le général en chef russe répondit catégoriquement que les conditions étant déjà arrêtées, il ne s'agissait plus de négocier, mais de se réunir pour la signature; que trois jours devaient suffire; que, passé ce terme, l'armée russe poursuivrait sa marche, et imprimerait à ses opérations une vigueur nouvelle. Un langage aussi ferme triompha enfin de toutes les indécisions. Le village de Tourémantschai fut immédiatement choisi pour point de réunion. Abbas-Mirza y arriva dès le 6 (18) février; et quatre jours après, le traité de paix, si mémorable pour les armes russes, était conclu. »

Voici les principales dispositions de ce traité :

Art. 1^{er}. Il y aura paix et amitié perpétuelle entre la Russie et la Perse.

Art. 2. Le traité de Gulistan est et demeure révoqué; le présent traité lui sera substitué.

Art. 3. La Perse cède à la Russie le khanat d'Erivan et le khanat de Nakhitschévan.

Les articles 4 et 5 déterminent très-exactement la ligne de frontières.

Art. 6. La Perse payera à la Russie une indemnité de quatre-vingts millions de roubles.

Art. 7. Le prince Abbas-Mirza est reconnu par la Russie comme héritier présumé de la couronne de Perse.

Art. 8. Les Russes navigeront librement sur toute la mer Caspienne, et pourront seuls y entretenir des bâtiments armés.

Quelques mois après la ratification du traité de Tourémantschaï, M. Griboyedoff (*) fut envoyé en ambassade par l'empereur de Russie auprès du roi de Perse, pour le complimenter sur la conclusion de la paix entre les deux pays. Cet ambassadeur avait une suite d'environ trente-cinq personnes, y compris une escorte de Cosaques. Le traité de Tourémantschaï portait, entre autres clauses, que les sujets des deux souverains pourraient librement passer d'un pays dans l'autre. M. Griboyedoff aurait voulu aller plus loin, et faire rentrer dans les provinces dépendantes de la Russie tous les Arméniens qui étaient en Perse. Cette prétention exorbitante fut cause qu'il eut à Casbin un différend à la suite duquel le peuple s'ameuta; et les autorités l'engagèrent à partir, ne pouvant pas répondre de sa vie, s'il prolongeait son séjour dans la ville. Arrivé à Tehran, M. Griboyedoff fut traité avec les plus grands égards, et Feth-Ali-Schah lui donna une garde d'honneur. Mais dans cette capitale aussi, il éleva la prétention d'emmener en Russie les Arméniens et les Géorgiens qui s'y trouvaient (**). Un eunuque du harem royal, Aga-Yacoub, Arménien qui s'était fait musulman depuis plus de vingt ans, avait volé au roi une somme de quarante ou cinquante mille tomans (***). Cet eunuque se retira dans la maison de l'ambassadeur de Russie, qui refusa de le rendre au roi. M. Gri-

boyedoff refusa également de rendre deux Arméniens qui avaient assassiné un mahométan. Quant à cette dernière affaire, le gouvernement persan l'assoupit en désintéressant la famille de l'homme qui avait été tué. Mais M. Griboyedoff, qui paraissait avoir un plan de conduite, réclama encore deux femmes arméniennes, qui avaient été d'abord esclaves en Turquie, et qu'on avait ensuite amenées en Perse. Ces femmes refusèrent la protection de l'ambassadeur, et déclarèrent qu'elles voulaient rester à Tehran. Cependant, comme celui-ci insistait toujours pour les avoir, le roi dit qu'il les lui enverrait, à condition toutefois qu'elles déclareraient devant un de ses eunuques que leur volonté était de suivre l'ambassadeur et non de rester en Perse. M. Griboyedoff refusa de la manière la plus formelle d'interroger ces femmes devant l'eunuque, et il les retint de force. Le lendemain, les Arméniennes ayant réussi à s'échapper, se mirent à courir dans les rues de Tehran, excitant la populace à tirer vengeance de l'affront qu'elles avaient reçu. En un instant, la maison de l'ambassadeur fut envahie. Cette maison n'était défendue que par cent hommes appartenant à la garde du roi de Perse, et environ vingt ou trente Cosaques. Ceux-ci ayant reçu l'ordre de faire feu tuèrent six hommes. Cet acte d'imprudencé porta au plus haut point l'exaspération de la populace. Les six cadavres furent exposés dans six différentes mosquées. Les mollahs haranguèrent les gens du peuple, et les engagèrent à venger sur les Russes infidèles la mort des six vrais croyants dont ils avaient sous les yeux les corps inanimés. En un instant, la foule se porta, au nombre d'environ trente mille personnes, sur la maison de l'ambassadeur. Le roi ayant appris ce qui se passait dans la ville, envoya aussitôt deux mille hommes de troupes, commandés par un de ses fils, pour protéger l'ambassadeur et sa suite. Le prince parvint, au péril de ses jours, à sauver un secrétaire d'ambassade et deux Cosaques; toutes les

(*) *L'Asiatic journal* auquel nous empruntons ces détails appelle l'ambassadeur *Grybydoff* (juin 1829, p. 783); nous suivons l'orthographe de M. Fonton.

(**) Nous laissons au correspondant de *L'Asiatic journal* la responsabilité des détails de ce sanglant épisode.

(***) Le toman vaut environ 12 fr. 50 de notre monnaie.

autres personnes attachées à l'ambassade furent massacrées ; M. Griboyedoff fut tué d'un coup de pierre dans la tempe. Cet horrible attentat jeta dans la consternation la famille royale de Perse et les ministres, qui craignaient de voir recommencer la guerre. Mais la fureur du peuple était telle, que Feth-Ali-Schah, tout en déplorant ces affreux excès, et les conséquences qu'ils devaient naturellement avoir, ne fut pas maître de les arrêter. Les efforts qu'il fit pour sauver l'ambassadeur irritèrent même à un tel point la populace contre sa personne royale, qu'il fut obligé de s'enfermer dans la partie fortifiée de son palais.

Si les choses se sont passées comme le rapporte l'*Asiatic journal*, nous devons convenir que M. Griboyedoff s'est évidemment attiré son malheur. Toutefois, il faut avouer que les annales des peuples les plus barbares ne présentent que peu d'exemples d'une violation aussi flagrante du droit des gens.

« Le général Paskévitch, dit M. Fonton (*), suivait d'un œil vigilant l'attitude de la Perse. Décidé à obtenir d'elle une réparation éclatante pour le funeste attentat de Tehran, il désirait en même temps éviter une guerre qui, en remettant en question les avantages obtenus par la paix de Tourcmanschai, eût obligé la Russie à combattre deux ennemis à la fois. Dans la situation des partis en Perse, atteindre ce but semblait une tâche hérissée de difficultés. La paix, quoique achetée par le schah au prix d'assez grandes concessions, avait procuré à son pays des avantages incontestables. Ce n'en était, certes, pas le moindre que cette garantie contre les secousses politiques et les dissensions intestines que donnait la promesse de l'affermissement de la couronne sur la tête d'Abbas-Mirza et de ses descendants après la mort de Feth-Ali-Schah. Mais, à côté de ces avantages, d'autres intérêts avaient été froissés. Cupides et

ambitieux, les fils puînés du schah regardaient les sacrifices qu'ils avaient dû faire comme profitables à Abbas-Mirza seul. Lésés dans leurs vues, ils se liguerent ensemble pour exciter le schah à prendre les armes. C'était placer Abbas-Mirza dans l'alternative ou de désobéir aux ordres de son père, ou de mécontenter la Russie. Dans ces deux cas, on remettait en question l'hérédité du trône, et leur ambition trouvait une nouvelle carrière. A leurs instigations se joignaient les démarches secrètes des agents de la Porte, et d'autres influences non moins insidieuses pour les pousser à la guerre. Faible, soupçonneux, avare et regrettant ses trésors, le schah, circonvenu par les intrigues qui s'agitaient autour de lui, flottait dans l'indécision. Tantôt, dominé par la crainte que son fils Abbas-Mirza, stimulé et appuyé par la Russie, ne vînt à le précipiter du trône, il songeait à se jeter dans les bras de la Turquie, espérant ainsi recouvrer les provinces perdues ; tantôt aussi, le souvenir des dangers qu'il avait courus dans la dernière guerre s'emparait de son esprit et lui faisait envisager avec effroi les conséquences d'une lutte nouvelle. Abbas-Mirza lui-même, en butte aux sourdes menées de ses frères, redoutant autant le mécontentement du schah ; s'il désobéissait à ses ordres, que le courroux de la Russie pour l'assassinat de Griboyedoff, se ménageait dans la Porte un nouveau protecteur. Les suites de cet état de choses ne tardèrent pas à se faire sentir. Des rassemblements de troupes s'organisèrent dans l'Aderbidjan ; les défilés de Daradz furent fortifiés ; des partis considérables firent des incursions au delà de l'Araxe, sur la route de Khoï à Nakhitchévan. Ali-Khan de Makou, manifestant hautement des projets hostiles, répandit le bruit de l'arrivée, à Tauris, de cinquante mille hommes aux ordres de Hasan-Ali-Mirza, second fils du schah. Pour justifier ces démonstrations, un motif puéril était mis en avant par les Persans. C'était le retard apporté à la remise des canons d'Abbas-Abad ; re-

(*) *La Russie dans l'Asie Mineure*, p. 402 et suivantes.

mise qu'ils prétendaient stipulée par le traité de Tourcmantschaï. Après l'événement de Tehran, une pareille prétention paraissait d'autant plus extraordinaire que la restitution des canons, retardée seulement à cause de cet attentat, ne figurait pas parmi les clauses du traité, mais était un acte spontané de l'empereur de Russie, qui désirait ainsi témoigner de sa bienveillance pour Abbas-Mirza. Quoi qu'il en soit, les embarras du moment se compliquèrent encore par une démarche précipitée du consul de Russie à Tauris. Cédant aux insinuations des Anglais, il avait quitté son poste sans en avoir reçu l'ordre. Ce départ, en interrompant par le fait toutes les relations avec la Perse, jetait le général russe dans de nouvelles perplexités; car il avait trop le sentiment de la dignité nationale pour faire le premier pas, et se trouvait placé dans la nécessité d'attendre les démarches des Persans, sans pouvoir les surveiller ou les provoquer. D'un autre côté cependant, les rodomontades des Persans dissimulaient assez mal la crainte qui les dominait. Leur seul espoir, on le voyait, était dans la Porte; ils attendaient que les événements qui se passaient alors sous Akhaltsikh vinssent à se dessiner plus nettement. Aussi le général Paskévitch, persuadé que le premier échec des Turcs apporterait des modifications dans l'attitude de la Perse, résolut-il de se tenir jusque-là dans l'expectative. Il avait bien auguré de la situation. A peine la nouvelle de la marche de ses troupes et de la défaite des Turcs sous Akhaltsikh se fut-elle répandue, qu'Abbas-Mirza changea ostensiblement de langage; il fit répandre le bruit que, dans le cas où les intrigues de ses frères amèneraient une collision, il chercherait, avec les siens, refuge et protection auprès du général en chef russe. Toute sa cour prit en même temps le deuil à l'occasion de l'assassinat commis à Tehran. Cette démonstration fut bientôt suivie d'une démarche plus significative encore. Un confident d'Abbas-Mirza se rendit à Tiflis; il exprima, au nom de

son maître, les regrets que lui avaient fait éprouver les mésintelligences survenues entre les deux pays; protesta du dévouement de l'héritier présomptif du trône, et se dit chargé de recueillir de la bouche du comte Paskévitch, dont le prince s'honorait d'être l'ami, les conseils de son expérience dans la situation difficile où il se trouvait. Ces ouvertures offraient l'occasion de faire entendre à Abbas-Mirza un langage ferme et énergique. Le général russe lui adressa une lettre ainsi conçue :

« Votre Altesse me demande comment Elle doit agir dans les circonstances difficiles qu'a amenées pour Elle la rupture des relations amicales avec la Perse; qu'Elle examine attentivement la position dans laquelle Elle est placée, ainsi que les provinces qui lui sont soumises, et Elle aura résolu la question.

« Le très-puissant schah, votre père, veut commencer la guerre. Supposons qu'obéissant à ses ordres, et cédant aux intrigues de vos frères, vous commenciez les opérations; vous rassembleriez dans le royaume que soixante mille combattants. Nos provinces limitrophes n'ont pour défense, il est vrai, que les troupes qui occupent les forteresses. Vous pourriez donc, au mois de juin, pénétrer dans le pays ouvert; vous pourriez le ravager, mais vous ne prendrez pas les places fortes. Votre Altesse a déjà appris par sa propre expérience que les troupes russes ne se rendent jamais, et je lui certifie que nos approvisionnements sont abondants. Vos succès s'arrêteront donc non loin des frontières; et vous ne vous déciderez pas à marcher en avant, laissant à dos des positions formidables occupées par l'ennemi.

« De mon côté, je rassemble vingt-cinq mille hommes sous les murs de Kars; je marche contre les Turcs; je les bats sur le Saganlou; je prends Erzeroum; et, au mois d'octobre, quand les montagnes sont couverts de neige, et que vous n'avez plus la possibilité de communiquer avec le séraskier, je me porte, par Baïazeth et

Khoï, sur Tauris. A cette époque, les troupes du schah et celles de vos frères sont rentrées dans leurs foyers; vous restez avec les seules troupes de l'Aderbidjan; je fais la conquête de ce pays pour ne plus jamais vous le rendre. Tout espoir de monter un jour sur le trône de votre père sera dès lors perdu pour vous. Il ne se passera pas un an que la dynastie des Cadjars aura cessé de régner. Ce qui a eu lieu dans la dernière guerre aura lieu encore à présent. Ne comptez ni sur les promesses des Anglais, ni sur les assertions des Turcs. Le sultan est dans la position la plus critique. Notre flotte bloque les Dardanelles, et empêche d'alimenter Constantinople. L'amiral Kumani est au delà de Burgas. Andrinople prévoit avec effroi le moment de sa chute. La volonté de l'empereur s'exécute avec unanimité, et par des troupes dont la valeur est connue de l'Europe. Les Anglais ne vous défendront pas; leur politique n'a en vue que les intérêts de leurs possessions dans les Indes. Nous pouvons, en Asie, conquérir un royaume; et personne ne s'en inquiétera. En Europe, chaque pouce de terrain peut donner lieu à des guerres sanglantes; la Turquie est nécessaire à l'équilibre européen; mais les puissances de l'Europe ne regardent pas qui gouverne la Perse. Votre indépendance politique est entre nos mains. Tout votre espoir doit être dans la Russie; elle seule peut précipiter votre ruine; elle seule peut vous servir d'appui.

« Puisque Votre Altesse désire connaître mon opinion personnelle, je la lui dirai avec cette sincérité qu'elle a déjà dû apprécier. Il n'est qu'un moyen d'effacer les souvenirs de l'attentat qu'elle déplore : c'est de solliciter le pardon de notre grand monarque pour la perfide trahison de la populace de Téhéran. Vous pouvez atteindre ce but en m'adressant un de vos frères ou un de vos fils à Tiflis, d'où je l'expédierai en ambassade à Saint-Petersbourg. Je prends sur moi de faire agréer cette démarche à notre souverain. En même temps, pour donner à la Russie une

preuve de cet attachement dont vous avez si souvent protesté, vous devez faire prendre une autre direction à la politique du schah; il faut déclarer la guerre à la Turquie, pénétrer dans ses provinces, et attaquer Van. De mon côté, je vous promets des armes et de l'artillerie, et je vous aiderai de mes troupes à faire ces conquêtes. Vous prouverez ainsi que les événements dont vous êtes affligé n'ont été ni dans votre volonté, ni dans celle du schah.

« Déclarez les conditions auxquelles vous consentez à exécuter cette entreprise, et elle vous procurera des avantages incalculables. Votre Altesse sait que je n'ai jamais manqué à ma parole; j'attendrai qu'elle m'honore d'une réponse. »

« Le prince Koudascheff, aide de camp du général Paskévitch, fut chargé de se rendre à Tauris pour remettre à Abbas-Mirza cette lettre confidentielle. Il avait l'ordre de répandre en même temps, sur toute la route, le bruit qu'il allait à la rencontre du prince persan, chargé d'implorer le pardon de l'empereur pour l'assassinat du ministre russe à Tehran. Toutefois, malgré les ouvertures amicales d'Abbas-Mirza, sa conduite n'était pas exempte de duplicité; les préparatifs militaires continuaient; on s'occupait à réorganiser les treize bataillons de Sarbazes dispersés par la guerre. Quelques Anglais, toujours habiles à semer la discorde entre les Russes et les Persans pour favoriser leurs intérêts mercantiles, offraient de fournir des armes et des munitions. Un nommé Hart s'engageait même à équiper et à entretenir six mille hommes. Deux corps se trouvaient rassemblés, l'un à Tauris, l'autre à Khoï, avec trente-quatre pièces d'artillerie. Dans cet état de choses, la mission du prince Koudascheff ne promettait que peu de succès. Une rupture était à prévoir. Mais le général Paskévitch ne la craignait pas; il avait une trop exacte connaissance de la situation de la Perse pour ne pas être convaincu que le mauvais état des finances du schah paralyserait pour longtemps encore ses entreprises. Il

savait que ses troupes étaient loin d'être au complet, et ne recevaient ni paye ni rations; que tous les services de l'armée étaient désorganisés; que le manque de fonds avait forcé Abbas-Mirza à rejeter les propositions de Hart. Aucun mouvement sérieux n'était possible avant plusieurs mois, le général russe résolut de prouver qu'il prenait au sérieux les menaces qu'il avait faites; et, passant sans plus de délai à l'offensive contre les Turcs, il fit opérer à son armée un mouvement de concentration vers les frontières. Pendant que ce mouvement s'exécutait, les rapports de Koudascheff annoncèrent qu'Abbas-Mirza n'hésitait plus à offrir à la Russie la satisfaction qu'elle exigeait. Son fils Khosrev-Mirza devait arriver sous peu à Tiflis, pour se rendre de là en ambassade à Saint-Petersbourg. Quelques velléités de rupture semblaient encore exister à la cour du schah; les apprêts guerriers s'y continuaient. Mais Abbas-Mirza paraissait étranger à ces menées, et décidé, pour son compte, à s'attacher au parti de la Russie. Plusieurs faits témoignaient hautement de ses intentions bienveillantes. Selon ses ordres, son fils Bagram-Mirza, qui gouvernait la province de Khoï, avait fourni aux Russes une quantité considérable de vivres. Baguir-Khan, prince des Tchélobians, avait été énergiquement sommé de mettre un terme aux incursions de cette peuplade nomade. Nasir-Soultan et Mehemed-Hosain-Soultan, qui s'étaient plusieurs fois permis de pénétrer en Arménie, furent rappelés avec leurs enfants à Tauris. Enfin, les tribus curdes, tributaires de la Perse, se virent autorisées à prendre du service chez les Russes.

Le règne de Feth-Ali-Schah ne présente plus d'autre événement remarquable que la mort d'Abbas-Mirza, héritier présomptif de la couronne. Feth-Ali-Schah termina sa carrière à Ispahan, quelques mois après son fils, vers la fin de l'année 1834.

Feth-Ali-Schah, dit un auteur anglais, parvint au trône dans l'année 1798; il était alors âgé d'environ qua-

rante ans. Ce monarque n'eut ni de grandes vertus ni de grands vices. Pour un homme qui exerçait une autorité sans bornes, on peut dire qu'il n'était pas méchant, et sa nature ne le portait ni à la cruauté ni à l'injustice. Il était sincère dans sa piété, aimait ses enfants, était assez sobre, et l'on ne peut pas lui reprocher de s'être jamais livré à aucun excès. Il n'était pas brave, et, dans le peu d'occasions qu'il eut de faire preuve de courage, sa conduite fut équivoque. On ne peut pas dire non plus qu'il fût un souverain généreux. Il avait, à tout prendre, peu de talents, et l'on ne remarquait en lui aucune force de caractère. Estimable peut-être comme homme privé, il manquait des qualités qui font un grand souverain. S'il n'avait pas eu pour prédécesseur un politique aussi habile qu'Aga-Mohammed, jamais il n'aurait porté la couronne.

A la mort de Feth-Ali-Schah, son petit-fils, Mohammed-Schah, fils du prince Abbas-Mirza, monta sur le trône. Mais nous n'avons point à nous occuper des événements ultérieurs. Le règne de Mohammed-Schah est du domaine de la politique et n'appartient pas encore à l'histoire.

RELIGION DES PERSANS.

§ 1^{re}. Dogme.

Nous avons déjà eu occasion de remarquer ailleurs (*) que la différence entre la doctrine des sunnites et celle des schiites consiste principalement en ce que les premiers reconnaissent pour légitimes successeurs de Mahomet les trois premiers califes Abou-Bècre, Omar et Osman, considérés par les Persans comme des usurpateurs des droits imprescriptibles d'Ali. Suivant les schiites, la puissance spirituelle réside dans la famille de Mahomet, et ils rejettent la partie de la *Sonna* ou *Recueil de traditions orales*, qui repose sur l'autorité des premiers califes. Ils croient

(*) Voyez ci-devant, p. 338.

aussi que le titre d'*Iman* ou *vicatre de Mahomet* appartient exclusivement aux douze descendants immédiats de ce faux prophète. Ils supposent que le dernier iman, appelé *Mahdi*, n'est point mort comme les autres hommes, mais qu'il est seulement caché, et qu'il paraîtra de nouveau vers l'époque du jour du jugement. Alors Jésus descendra du ciel, et tous les hommes, suivant eux, se convertiront à la foi de Mahomet. D'après le dogme des sonnites, au contraire, il doit toujours exister un iman, chef visible de la religion. Les différences qu'on remarque dans les cérémonies du culte sont très-légères, et ne portent que sur la manière de tenir les mains et de se prosterner en priant. Les schiites attribuent à leurs imans l'infaillibilité et l'impeccabilité. Nous croyons, disent-ils, que les prophètes, les imans, les anges, sont purs et saints, et qu'ils ne se sont rendus coupables d'aucune espèce de péché. Ils regardent Fatime, fille de Mahomet, comme une sainte, et ils accordent à la famille de leur prophète une grande supériorité d'intelligence et de vertu sur toutes les créatures humaines. Un savant schiite disait, dans une réponse qu'il adressa au missionnaire protestant Henri Martyn, que le nombre des expressions du Coran que l'intelligence humaine peut comprendre parfaitement, est extrêmement petit. La majeure partie des choses qui se trouvent dans ce livre sacré ne peuvent être bien entendues que par le prophète ou par ses descendants.

Parmi les ouvrages écrits sur les différences qui existent entre la secte des sonnites et celle des schiites, le plus célèbre est, à ce que nous apprend Malcolm, auquel nous empruntons ces détails, un petit traité intitulé *Hasna*. L'auteur met en scène une femme esclave qui discute, devant le calife Haroun-Raschid, les points contestés de la doctrine schiite, et parvient à réduire au silence les docteurs les plus subtils de la secte sonnite. Nous allons donner, d'après Malcolm, le résumé de ce traité, dans lequel on trouve

l'exposition des points les plus importants de la doctrine schiite. Un marchand de Bagdad, dit l'auteur, réduit à la plus affreuse pauvreté à cause de son attachement à la doctrine des schiites, demanda à une esclave qu'il avait, quel moyen il devait employer pour rétablir sa fortune. Cette femme, qui avait été élevée dans les principes des schiites, dit à son maître : Allez trouver le calife Haroun-Raschid, et proposez-lui de m'acheter, moyennant une somme de cent mille pièces d'or. Si le calife vous demande pourquoi vous mettez un prix si extraordinaire à ma personne, répondez - lui que je suis en état de réfuter les objections des docteurs les plus subtils de sa secte. Je ne consentirai jamais, dit le marchand, à faire ce que tu me proposes ; le calife acceptera ma proposition, il te prendra, et je ne puis vivre sans toi, seul bien qui me reste dans le monde. Ne craignez rien, dit Hasna, par la bénédiction de notre grand prophète, personne ne me séparera de vous tant que je vivrai ; confiez-vous en Dieu, et faites ce que je vous dis.

Le marchand se décida enfin à aller trouver Djafar le Barmécide, vizir de Haroun, auquel il parla du mérite extraordinaire de son esclave, et de l'intention où il était de la vendre au commandeur des croyants. Djafar s'étant fait amener Hasna, reconnut avec surprise que son éloquence et son savoir n'étaient pas moins extraordinaires que sa beauté. Il fit connaître à Haroun la proposition du marchand. Le calife fit venir Hasna ; qui se présenta devant lui avec un voile sur le visage, et récita à sa louange quelques vers dont il parut charmé. Il la pria d'ôter son voile, et Hasna ayant obéi, Haroun parut surpris de sa beauté ravissante. Ayant fait aussitôt appeler le marchand : Combien, lui dit-il, demandez-vous pour cette esclave ? — Cent mille pièces d'or, répondit le marchand. — Comment, reprit Haroun furieux, pouvez-vous demander pour une esclave une somme aussi exorbitante ? — Je la demande, dit le marchand, parce que je suis convaincu

que si vous faites assembler les plus fameux théologiens de votre empire, ils ne seront pas en état de discuter avec elle sur les sujets qui ont rapport à la religion. — Veux-tu, dit Haroun impatienté, si ton esclave est vaincue par mes docteurs, que je te fasse périr et que je la garde pour rien ? — Oui, dit le marchand ; mais que ferez-vous si elle réduit vos sages au silence ? — Je te ferais compter cent mille dinars, et tu garderas ton esclave. Le marchand ayant accepté ces offres, Haroun fit appeler Hasna, et lui demanda quelle foi elle professait : Grâce à Dieu, dit-elle, je professe la foi du prophète et de ses descendants. — Mais quel est, dit Haroun, le véritable successeur du prophète ? Hasna répondit : O Haroun, fais réunir tes docteurs, et alors j'exposerai mes opinions ; si quelqu'un d'entre eux me fait des objections, j'essayerai de lui répondre.

A quelque temps de là, Haroun ayant réuni les théologiens les plus célèbres parmi les sonnites, fit prévenir Hasna qu'elle eût à se rendre au palais pour discuter avec eux. Cette esclave arriva bientôt, et Haroun lui ayant fait signe d'adresser une question à Ibrahim-Nizam, le plus illustre de tous les docteurs présents, Hasna lui dit : Vous avez répondu sur la face de la terre cent volumes de vos œuvres, et vous vous regardez comme l'héritier de la science de notre grand prophète. Aussitôt, Ibrahim l'interrompant avec colère : Je n'ai point, dit-il, à discuter avec une femme esclave. — Occupez-vous des choses et non des personnes, dit alors Djafar. Hasna, encouragée par les paroles bienveillantes du vizir, dit à Ibrahim : Je vous ferai descendre honteusement du trône doré sur lequel vous êtes assis. Ibrahim, ayant demandé la permission d'adresser d'abord des questions à Hasna, reçut de cette esclave des réponses qui remplirent d'admiration tous les assistants. J'ai encore, dit Ibrahim, trois questions à vous adresser ; tâchez d'y répondre. Quel est, suivant vous, le successeur légitime du prophète ? —

Celui, répondit Hasna, qui était le plus ancien dans la foi, Ali, gendre, cousin et frère adoptif du prophète. — Mais comment, dit Ibrahim, Ali a-t-il été le plus ancien dans la foi ? Abou-Bécra était âgé de quarante ans lorsqu'il embrassa notre sainte religion, et Ali n'était alors qu'un enfant ; or, la foi ou l'incrédulité d'un enfant ne peut être comptée que pour bien peu de chose. — Mais, dit Hasna, nous voyons dans le Coran (*) que le prophète Khidr fit périr un enfant, afin que son incrédulité n'entraînât pas ses parents dans l'erreur. Vous voyez, d'après cela, ajouta-t-elle, que la foi ou l'incrédulité sont comptées pour beaucoup dans les enfants. — J'avoue que je suis vaincu sur ce point, dit Ibrahim ; mais que pensez-vous d'Ali et d'Abbas, son oncle, qui se regardaient l'un et l'autre comme les véritables successeurs du prophète ? Le dessein d'Ibrahim, en adressant à Hasna cette question insidieuse, était de l'exposer à la colère du calife en lui faisant déclarer qu'Abbas dont il descendait était un usurpateur, ou de la forcer de convenir qu'Ali n'avait pas des droits légitimes à la succession du prophète. Tous deux avaient raison, dit Hasna, comme les deux anges qui, suivant ce que nous lisons dans le Coran (**), discutèrent en présence de David. Abbas disait : Je suis le successeur du prophète, parce que je suis son oncle ; Ali disait, de son côté : Et moi je suis son cousin, son gendre, son frère adoptif et son héritier. Abou-Bécra, entendant ces paroles, dit : Dieu seul peut savoir quel est celui de vous deux qui a raison ; mais j'ai entendu dire au prophète : Ali est mon successeur et le chef des croyants. Abbas, entendant ces paroles, dit à Abou-Bécra : Comment se fait-il alors que tu aies usurpé le califat au préjudice des droits d'Ali

(*) Voyez chap. XVIII, v. 73, 79 et 80, pag. 267 et 268 de la traduction française de M. Kasimirski. Paris, Charpentier, 1840.

(**) Chap. XXXV, v. 30, pag. 414 de la traduction citée.

que tu reconnais toi-même? Abou-Bécère s'apercevant alors qu'Abbas et Ali n'avaient d'autre but que de lui faire avouer le crime dont il s'était rendu coupable, leur dit: Je vois bien que vous êtes venus pour me faire une querelle, et non pour obtenir une décision sur un point de droit. Et il quitta sur-le-champ l'assemblée. Ibrahim adressa encore à Hasna une autre question à laquelle cette femme répondit victorieusement. Alors, Haroun se tournant vers Ibrahim, lui dit: J'ai pitié de ta science.

Maintenant que j'ai répondu à toutes les questions que vous m'avez adressées, dit Hasna, permettez-moi de vous en faire une, ô Ibrahim: Quand le prophète a quitté ce monde, a-t-il nommé un successeur, oui ou non?—Non, répondit Ibrahim. — En agissant ainsi, reprit Hasna, a-t-il eu tort ou raison, et l'élection d'un calife a-t-elle été un crime de la part de ceux qui l'ont faite? A qui attribuez-vous le crime, au prophète ou au calife? Ibrahim ne répondit rien. Il ne pouvait pas dire que le prophète eût commis un crime sans faire un blasphème; et, s'il admettait que le calife eût eu tort, il abandonnait à Hasna le point qui était en discussion. Il garda le silence; son embarras fut visible pour tous les assistants, et un des plus grands théologiens des sunnites eut la honte d'avoir été vaincu par une femme esclave.

PÈLERINAGES; CULTE RENDU A ALI PAR LES SCHIITES.

La haine que les schiites portent aux trois premiers califes a fait renoncer un grand nombre d'entre eux au pèlerinage de la Mecque, qu'ils ne peuvent accomplir sans témoigner un respect extérieur pour les tombeaux d'Abou-Bécère, d'Omar et d'Osman. La plupart des Persans se contentent aujourd'hui de visiter, à Nedjef et à Kerbela, les tombeaux d'Ali et de son fils Hoseïn; quelques-uns aussi vont en pèlerinage au tombeau de l'iman Reza à Meschhed.

Les Arabes qui sont sunnites, ac-

cusent, dit M. Scott Waring, les schiites d'adorer Ali aux dépens de la vénération due au prophète; inculpation à peu près fondée à l'égard du bas peuple. Pour lui Ali est tout en effet, et il ne croit pas qu'on puisse invoquer son nom en vain. Un Persan m'a dit, qu'ayant un jour rencontré un lion, le terrible animal s'était enfui au nom d'Ali. Ce nom révéral fait toujours parti de leurs serments, et, au lieu de demander la protection divine, ils disent: Assistance, ô Ali! Mais les gens instruits établissent une grande différence entre Mahomet, envoyé de Dieu, et Ali, ministre et gendre de Mahomet. Ils soutiennent, à la vérité, qu'Ali a été le seul légitime successeur de Mahomet, mais ils ne prétendent pas qu'on doive voir en lui l'égal de ce divin législateur. Qu'on ne juge donc point les opinions religieuses d'une grande nation sur les discours impies par ignorance d'un pauvre paysan ou d'un portefaix.

FÊTES RELIGIEUSES.

Les schiites observent, en général, les mêmes fêtes que les sunnites; mais ils en ont aussi quelques-unes qui leur sont particulières. La plus solennelle est celle qu'ils célèbrent pendant les dix premiers jours du mois de moharrem, en mémoire de la mort, ou, comme ils disent, du martyre de Hoseïn. Nous allons en donner la relation d'après le voyageur anglais Morier:

«La fin tragique de la vie d'Hoseïn, depuis sa fuite de Médine jusqu'à sa mort à Kerbela, a été, dit cet auteur, arrangée en drame. Les différentes parties ou actes de ce drame se jouent en public par des acteurs, dans la matinée de chacun des dix jours. Le dernier acte, qui comprend tous les événements du jour où ce jeune prince fut tué, est représenté avec une grande pompe en présence du roi, dans la grande place de Tehran; le sujet, qui est plein d'incidents tragiques, pourrait exciter par lui-même un grand intérêt dans un auditoire européen; mais toutes les idées religieuses et

nationales des Persans s'y trouvant mêlées, ce spectacle réveillait toutes les passions les plus violentes du peuple. Hosein, à nos yeux, était un héros; mais aux leurs c'était un martyr. Les vicissitudes de sa vie, les dangers qu'il avait courus dans le désert, sa force, son courage invincible, et la piété dont il fit preuve au moment de sa mort, transportaient les Persans et excitaient en eux un enthousiasme que le laps de temps écoulé depuis cet événement n'a point diminué. L'appareil et le spectacle de cette mort réveillent dans leur cœur le souvenir des hommes qui y contribuèrent, et conséquemment leur haine pour tous les musulmans qui ne sont pas de leur secte; ils ont en horreur Yérid et Omar; ils maudissent ces deux princes avec une telle démonstration de fureur, qu'il faut avoir été témoin des scènes qui se passent chez eux, pour pouvoir se faire une idée du fanatisme qui les transporte à cette époque. J'en ai vu de plus forcenés courir les rues, à moitié nus, un simple lambeau de toile autour des reins, criant : *ya Hosein* (ô Hosein), et le sang ruisselait des blessures qu'ils venaient de se faire volontairement pour exprimer leur amour, l'abattement de leur esprit et leur piété.

• On éleva, dans toute la ville, de grandes tentes de toile noire, avec des emblèmes de deuil. Ces tentes étaient élevées, soit aux frais de chaque quartier, ou par des personnes riches, qui croyaient faire par là un acte de dévotion; tout le peuple y avait un libre accès. La dépense qu'occasionne une tente semblable consiste dans le paiement du mollah, ou prêtre, des acteurs et des lumières. Plusieurs personnes, dans la vue d'expier leurs péchés et d'attirer sur elles les bénédictions du ciel, non contentes de contribuer à l'érection de ces tentes, fournissaient encore des vivres aux ouvriers occupés à les construire.

• Notre voisin, Mohammed-Khan, en avait une dans sa maison, et tous les gens du quartier y accoururent en foule. Tant que ce concours continua,

nous ne cessâmes d'entendre un grand bruit de tambours, de cymbales et de trompettes. Outre les tentes construites dans les différentes places et dans les rues, on éleva une chaire de bois, isolée, d'où un mollah prêcha le peuple assemblé. L'effervescence du peuple ne nous empêcha pas de faire nos promenades ordinaires à cheval, et nous passâmes très-souvent au milieu de la foule, au moment où elle était occupée à ses actes de dévotion, sans être molestés.

• Les Persans ont si peu de scrupule de nous voir assister à leurs cérémonies religieuses, que le grand vizir invita toute la légation à venir dans sa tente la huitième nuit de la fête. En entrant, nous trouvâmes un grand nombre de Persans vêtus de deuil, et nous remarquâmes que nul d'entre eux n'avait de bijoux ni de poignard. Un mollah de la ville s'approcha du grand vizir, et eut avec lui une conversation sérieuse, pendant que les autres personnes de l'assemblée se parlèrent tout bas. Nous étions assis depuis quelque temps lorsque les fenêtres de la salle où nous nous trouvions s'ouvrirent, et le jour nous permit d'apercevoir un mollah, placé dans une chaire élevée sous une tente, et entouré d'une foule nombreuse de peuple : une grande quantité de lumières éclairait le lieu de la scène. Le prédicateur commença par un exorde, dans lequel il rappela au peuple combien était précieuse une seule larme répandue sur le sort de l'imam Hosein, larme qui expiait les crimes les plus grands, et il annonça avec beaucoup de gravité que tout homme qui ne serait pas affligé en ce jour périrait du malin de son peuple; puis il prit un livre et chanta, d'un ton nasal, la partie tragique de l'histoire de Hosein, désignée pour la cérémonie de la journée. Cette lecture eut bientôt produit son effet sur l'auditoire, et le mollah en avait à peine déclamé trois pages, que le grand vizir commença à branler la tête en faisant entendre, d'une voix plaintive, cette exclamation si ordinaire aux Persans lorsqu'ils sont affli-

gés : *Ouah! ouah! ouah!* et toute l'assemblée l'imita avec plus ou moins de force. Le chant du mollah dura environ une heure; quelques passages étaient remplis de pathétique, et très-propres à émouvoir les passions d'un peuple aussi superstitieux et aussi mobile que les Persans. A la lecture d'un de ces passages, l'assemblée entière se leva, et je remarquai que le grand vizir se tournant vers la muraille, étendit la main devant lui en priant.

«Le mollah ayant terminé sa lecture, les acteurs parurent; quelques-uns étaient vêtus en femmes; ils chantaient, en appuyant une feuille de papier contre leurs lèvres, une espèce de récitatif que nous entendîmes avec quelque plaisir. Dans les passages les plus tragiques, une partie de l'auditoire poussait des cris sans affectation; et, comme j'étais assis auprès du grand vizir et du mollah, je remarquai qu'ils versaient des larmes. Dans quelques-unes de ces réunions, le mollah prend un morceau de coton, et, s'approchant des assistants, recueille les larmes qu'ils répandent et les exprime dans une petite fiole. Quelques Persans soutiennent qu'une seule de ces larmes introduite dans la bouche d'un moribond abandonné des médecins, le rappelle à la vie, et c'est pour cette raison qu'on les recueille si soigneusement.

«Le dixième jour de la fête, le roi invita l'ambassadeur à assister aux dernières cérémonies où l'on représente la mort de Hosein. Nous nous y rendîmes après le déjeuner, et nous primes place sous une petite tente, élevée pour nous seuls, sur une porte cintrée tout auprès de la salle dans laquelle devait se placer le roi.

« Nous avions vue sur le Meidân ou grande place qui s'étend devant le palais, à l'entrée duquel nous aperçûmes une troupe de Cadjars ou gens appartenant à la tribu du roi, pieds nus, frappant en mesure leur poitrine, et accompagnant par intervalles la voix d'un d'entre eux, placé au centre. Ces hommes déboutonnaient la partie supérieure de leur chemise, et se frap-

paient à nu sur la poitrine. Le roi ordonna aux Cadjars, parmi lesquels se trouvaient plusieurs de ses parents, d'avancer, sans souliers et sans bas, pour présider aux cérémonies qui allaient avoir lieu. Ils s'avancèrent doucement sur le pavé, portant à la main un bâton, emblème des fonctions de maîtres des cérémonies; ils obligeaient les uns à faire place, frappaient les autres avec leur arme, et rétablissaient l'ordre dans la procession.

«Une partie de la place, séparée de l'autre par une palissade, était destinée à représenter la ville de Kerbela, non loin de laquelle périt Hosein. Tout auprès, deux petites tentes désignaient le campement de ce prince dans le désert; une plate-forme couverte de tapis, sur laquelle devaient jouer les acteurs, complétait la décoration.

«Quelques instants après notre arrivée, le roi parut; et, quoiqu'il nous fût impossible de l'apercevoir, tout le peuple qui se leva et les génuflexions de ses officiers annoncèrent sa présence. La procession commença dans l'ordre suivant :

«D'abord parut un homme très-grand et très-fort, nu depuis la ceinture, balançant une longue perche d'environ trente pieds de haut, surmontée d'un ornement d'étain chargé de passages du Coran. Après celui-ci venait un autre homme, également nu depuis la ceinture, et portant une perche plus lourde, quoique moins longue, à laquelle était appuyé un jeune homme dont les pieds reposaient sur la ceinture du porteur.

«Nous vîmes arriver ensuite un troisième personnage beaucoup plus vigoureux, et dans un état plus grand de nudité; puis un porteur d'eau, chargé d'un énorme sac de cuir plein d'eau; sur ses épaules étaient placés quatre jeunes gens les uns sur les autres. Ce personnage est allégorique, à ce qu'on nous assura; il représente la soif ardente que Hosein éprouva dans le désert.

«Enfin parut une litière, en forme de sarcophage, et portée par huit hom-

mes. Sur le devant était placé un ornement de forme ovale, entièrement couvert de pierreries, et au-dessus une grande étoile de diamants. Sur une saillie étaient deux chandeliers chargés de pierreries; le-dessus et les côtés du sarcophage étaient couverts de châles de cachemire, et le sommet couronné d'un turban destiné à représenter la coiffure de Hosein. De chaque côté marchait un homme portant une longue perche, d'où pendaient un grand nombre de châles superbes, et à l'extrémité de chacune on voyait une main couverte de diamants, pour représenter celle de Mahomet.

« Derrière le sarcophage venaient quatre chevaux de main, richement caparaonnés, le devant de la tête orné de plaques entièrement couvertes de diamants; sur leur selle étaient quelques emblèmes rappelant la mort de Hosein; la procession ayant défilé, vint se placer à la droite de l'appartement du roi.

« Après un repos de quelques instants, on vit arriver une troupe d'hommes au regard féroce, et vêtus seulement d'un linge blanc jeté sur leur corps, d'ailleurs entièrement nu. Ils étaient tous barbouillés de sang, brandissaient un sabre et chantaient un hymne d'une mélodie sauvage. Ils représentaient les soixante et deux parents ou martyrs, comme les appellent les Persans, qui accompagnaient le jeune prince et périrent en le défendant. Après eux venait un cheval blanc, le corps hérissé de flèches et caparaonné en noir; cet animal représentait le cheval que montait Hosein lorsqu'il fut tué. Une troupe d'une cinquantaine d'hommes, tenant à la main deux morceaux de bois qu'ils frappaient l'un contre l'autre, suivait le cheval et fermait la marche. Ces hommes se placèrent en ordre devant le roi; ils étaient sous les ordres d'un maître de ballet qui se tenait au centre pour régler leurs mouvements. Ils exécutèrent une danse en frappant dans leurs mains avec le plus d'ensemble qu'il leur était possible. Le maître de ballet chantait en même

temps une espèce de récitatif, et ces danseurs joignirent à différentes reprises leurs cris à sa voix, et l'accompagnèrent en frappant en cadence sur leurs bâtons.

« A ces processions succédèrent les acteurs tragiques. Hosein s'avança, suivi de ses femmes, de ses sœurs, et de ses autres parents. La représentation fut longue et ennuyeuse, du moins pour nous; mais la distance où nous nous trouvions du lieu de la scène était trop considérable pour nous permettre d'entendre les choses tendres et sensibles qu'ils se disaient sans doute les uns aux autres. Nous nous approchâmes ensuite du lieu où gisait le malheureux Hosein, étendu par terre, et sur le point de recevoir le coup mortel. A ce moment un cri de douleur se fit entendre; des sanglots, des larmes véritables, s'échappèrent des yeux de tous les assistants, placés assez près de nous pour que nous pussions les apercevoir. L'indignation, la fureur de la populace accourue à ce spectacle, se portèrent sur les acteurs qui avaient représenté les soldats d'Yérid, meurtriers de Hosein, et ils furent obligés de fuir devant une volée de pierres, suivie de coups et d'imprécations. On nous apprit qu'il est si difficile de trouver des personnes qui veuillent remplir ces rôles, que, dans cette occasion, on avait forcé des prisonniers russes de représenter les soldats d'Yérid, et ils furent, après la catastrophe, obligés de s'enfuir le plus promptement possible.

« L'incendie de Kerbela termina la pièce. On avait construit, derrière la palissade dont nous avons parlé plus haut, plusieurs huttes de roseaux auxquelles on mit le feu. Le tombeau de Hosein parut couvert d'une étoffe noire; au-dessus on plaça un tigre empaillé pour représenter le lion miraculeux, qui, dit-on, veilla plusieurs jours sur les restes de l'imam après son inhumation. La cérémonie se termina par la récitation d'une pièce de vers en l'honneur de Mahomet, de ses descendants, et du roi.

« La partie la plus extraordinaire de

ce spectacle est la représentation des cadavres des martyrs, qui, ayant été décapités, sont placés tous sur une ligne, chaque corps ayant une tête placée auprès de lui. Pour parvenir à bien rendre ce spectacle, plusieurs hommes sont enterrés jusqu'au cou, ne laissant passer que leurs têtes, tandis que d'autres cachent leurs têtes et ne laissent paraître que leurs corps. Les uns et les autres sont placés de manière à faire croire que les têtes et les corps ont été séparés. Quelques personnes se soumettent à ce supplice par motif de dévotion, et plusieurs en meurent.»

Les Persans, à ce que nous apprend M. Scott Waring, célèbrent encore d'une manière dramatique la mort du calife Omar. «Pour cette représentation, dit le voyageur anglais, ils élèvent un vaste amphithéâtre, sur lequel ils placent un mannequin aussi difforme, aussi horrible que faire se peut, puis ils lui reprochent d'avoir supplanté le prophète Ali, successeur légitime de Mahomet; et, lorsqu'ils ont épuisé tout leur vocabulaire de mots injurieux, ils tombent sur le mannequin à coups de pierres et de bâton, et le mettent en pièces : le mannequin est rempli de confitures sèches que la populace mange avec avidité.»

La fête du baïram est commune à tous les musulmans; Morier nous fait connaître, dans son premier voyage, la manière dont on la célèbre à Bouschir.

«Le ramadan était passé; la nouvelle lune qui en indique la cessation avait été aperçue la veille au coucher du soleil. Les navires à l'ancre tirèrent le canon, et le matin le baïram fut annoncé par une décharge d'artillerie. Un grand nombre d'habitants, ayant à leur tête un prêtre, allèrent faire leur prière sur le bord de la mer; cette prière terminée, le canon se fit encore entendre. Lorsque nous sortîmes à cheval de la maison du khan, nous traversâmes une foule de tout âge et de tout sexe, vêtue de ses plus beaux habits; chacun célébrait la fête par toutes sortes de divertissements.

Parmi les jeux, j'en remarquai un qui ressemblait au jeu de bague des foires d'Angleterre, si ce n'est qu'il consistait dans une machine beaucoup plus grossière; elle était composée de plateaux suspendus, comme ceux d'une balance, à l'extrémité d'une pièce de bois posée sur un gros poteau fixé en terre. Plusieurs hommes s'étaient entassés comme des enfants sur ces sièges, et s'amusaient à se faire tourner en rond, par le mouvement qu'un pauvre Arabe, maître de cette machine, lui imprimait en y employant toutes ses forces.»

La fête du baïram commence successivement dans chaque saison de l'année; car les Persans, comme les autres mahométans, se servent de mois lunaires. Lorsque le ramadan, ou mois du jeûne, qui précède le baïram, arrive dans les longs jours de l'année, rien de plus pénible, car les gens même occupés aux travaux les plus rudes ne peuvent prendre aucune espèce de nourriture depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Les Persans comptent leurs jours d'un coucher du soleil à l'autre; mais les subdivisions du temps varient suivant que les jours naturels sont plus ou moins longs. Pour calculer la fin du jeûne et le commencement du baïram, ils se servent rarement d'almanachs; voilà pourquoi il arrive fréquemment que cette fête est célébrée deux jours plus tôt, ou retardée de deux jours dans différentes parties du pays, parce que l'état de l'atmosphère permet d'apercevoir la nouvelle lune dans un canton, tandis qu'il la cache dans un autre.

DES SOFIS OU CONTEMPLATIFS ET DE LEURS DIFFÉRENTES SECTES.

Il est difficile de parler des schiites sans dire un mot des sofis. Ces enthousiastes, parmi lesquels il y eut sans doute aussi des imposteurs, ne sont guère moins anciens que le mahométisme. Leur secte, dit-on, a été utile à l'établissement de la doctrine de Mahomet. Mais aujourd'hui on les regarde comme les plus dangereux

ennemis de l'islamisme. Leurs opinions libres sur le dogme, le mépris qu'ils professent pour les formes extérieures du culte, et la prétention qu'ils affichent d'être en communication directe avec Dieu, tendent au renversement de la croyance pour laquelle ils montrent un grand respect extérieur. Il est peu de pays musulmans dans lesquels les sofis aient compté, à toutes les époques, autant d'adeptes qu'en Perse. Le nombre de ces illuminés avait tellement augmenté, au commencement du dix-neuvième siècle, que les docteurs musulmans supplièrent Feth-Ali-Schah de protéger la véritable foi contre des sectaires qui, par la sainteté apparente de leur vie, avaient acquis sur le peuple un crédit effrayant. Le mot de *sofi* veut dire en arabe *un homme qui porte un vêtement de laine*, et par suite un homme qui renonce au luxe et aux choses mondaines. Les sofis font profession de s'occuper exclusivement de la recherche de la vérité, et d'être sans cesse occupés à adorer Dieu et à s'identifier à lui par l'amour divin. Le Créateur est, suivant leur doctrine, répandu dans toutes ses œuvres. Il existe partout et dans tout. Ils comparent les émanations de son essence divine aux rayons du soleil, qui sont, disent-ils, continuellement lancés et réabsorbés. C'est à cette réabsorption en Dieu, à qui appartient la partie immatérielle de notre être, que tendent tous leurs efforts. Ils croient que l'âme et le principe de vie qui existe dans toute la nature ne sont pas l'œuvre de Dieu, mais une partie de Dieu même. Ce sont ces principes impies, subversifs de toute religion, que les docteurs musulmans cherchent surtout à combattre. La réabsorption en Dieu, ou *anéantissement*, comme ils l'appellent, s'obtient par la destruction des qualités vicieuses, destruction à laquelle on arrive par un long exercice de la mortification. Il existe un autre anéantissement qui consiste en une insensibilité totale pour les choses du monde visible et du monde intellectuel. On ne par-

vient à celui-ci que par l'absorption complète dans la grandeur du Créateur, et par la contemplation de la vérité.

Suivant la doctrine des sofis, il y a quatre degrés par lesquels l'homme doit passer avant d'atteindre le plus élevé, qui est celui de la béatitude divine. Quand un homme atteint cette hauteur, son voile corporel, disent-ils, est écarté, et son âme *émancipée* se mêle de nouveau à l'essence immortelle dont elle a été tirée mais non séparée. Le premier des quatre degrés est celui de l'*humanité*. A ce degré appartiennent les disciples qui observent régulièrement les préceptes de la religion établie. Car les sofis admettent comme une chose relativement bonne, l'obéissance aux préceptes de la religion, obéissance qui peut retenir dans les bornes de la justice les âmes vulgaires qui ne sauraient arriver à la contemplation divine, et que pourraient égarer et corrompre tout à la fois la liberté d'opinions qui éclaire les hommes d'une intelligence supérieure et une dévotion fervente.

Le second degré, qu'on appelle le *sentier*, est, à proprement parler, le degré d'initiation au sofisme. L'adepte qui y est admis peut, dès lors, abandonner l'observation des devoirs religieux extérieurs, parce qu'il échange le culte pratique pour le culte spirituel. On ne parvient pas à ce degré sans beaucoup de piété, de vertu et de courage. Car, pour qu'une âme obtienne la permission de négliger des devoirs qui doivent la retenir tant qu'elle est faible, il faut qu'elle ait acquis, par la dévotion mentale, une force dont la base est la connaissance de sa propre dignité et de la nature de Dieu.

Le troisième degré est celui de la *science* ou de la *connaissance*. Celui qui l'atteint est regardé comme un inspiré, et il est l'égal des anges. Le quatrième degré est celui auquel on arrive par une union complète avec Dieu.

Les sofis se subdivisent en une prodigieuse quantité de sectes, qui ne

différent entre elles que par des points très-peu importants, et s'accordent sur les dogmes principaux, mais particulièrement sur la soumission aveugle aux ordres et aux préceptes des inspirés, et sur la ferme croyance au pouvoir que possède notre âme, pendant même qu'elle est unie au corps, d'arriver par la piété et la contemplation à une béatitude extatique et céleste. La secte appelée des *inspirés* prétend que Dieu descend dans l'âme des sofis, et que l'esprit divin entre dans tous les hommes pieux et doués d'intelligence. Les *unitaires* soutiennent que Dieu ne fait qu'un avec tous les êtres éclairés. Ils comparent Dieu à une flamme, et leurs âmes à un charbon, et ils disent que, de même que le charbon lorsqu'il rencontre la flamme devient flamme lui-même, de même aussi la partie immortelle de leur être, par son union avec Dieu, devient Dieu. Une autre secte croit que Dieu existe dans toutes choses, et que toutes choses existent dans Dieu. Les Persans s'imaginent que les sofis de cette secte suivent les opinions des anciens philosophes de la Grèce, et particulièrement de Platon, lequel a dit, suivant eux, que le Dieu du monde a créé toutes choses par son souffle, et que chaque chose par conséquent est tout à la fois créateur et créature. Les dogmes de cette dernière secte dominent aujourd'hui parmi les sofis. Un grand nombre d'entre eux aussi enseignent que le monde est incréé et indestructible. Il en est encore qui prétendent avoir la puissance de ressusciter les morts. D'autres se croient supérieurs à Mahomet par la communication directe qu'ils ont avec Dieu. Il en est aussi parmi eux qui rejettent toute espèce d'occupation, excepté la danse, le chant et la musique. Quelques autres prétendent que les actions des hommes ne doivent avoir pour mobiles ni la crainte des peines, ni l'espoir des récompenses, mais l'amour de la vertu et la haine du vice. Enfin on en voit qui soutiennent que rien de ce qui existe ne doit être rejeté; car tout contient une partie de

Dieu, la religion comme l'impunité, le juste comme l'injuste.

La dignité de docteur ou chef de secte parmi les sofis ne s'obtient que par de longs jeûnes, par la prière et par une renonciation complète à toutes les occupations mondaines. Les épreuves qui précèdent l'admission au troisième degré du sofisme sont longues et pénibles, et il est des disciples qui meurent avant de les avoir toutes subies. Enfin, pour atteindre le quatrième et le dernier degré, il faut d'abord se soumettre à un long jeûne, qui, suivant le règlement de quelques sectes, ne doit pas durer moins de quarante jours. Pendant ce temps, le postulant est tenu de rester dans la solitude, de se tenir dans une attitude de contemplation, et de ne prendre que la quantité d'aliments strictement nécessaires pour empêcher, disent-ils, l'âme de s'envoler de son enveloppe terrestre. Après cette première épreuve, il doit errer dans les déserts et y vivre seul, ne voyant que le docteur auquel il est attaché. Lorsqu'un de ces chefs spirituels vient à mourir, il lègue son manteau, qui forme toutes ses richesses, au disciple qu'il croit être le plus digne de lui succéder, et dès lors celui-ci se trouve investi de toute l'autorité qu'avait son prédécesseur.

MOSQUÉES.

• Les Persans, dit Chardin, appellent leurs temples *mesdjid*, terme arabe qui vient d'un verbe qui signifie *adorer*, et aussi *prosterner*, duquel nous avons fait le nom de *Mosquée*, que nous donnons aux églises des mahométans. J'ai fait ci-devant la description de plusieurs mosquées, et particulièrement des principales qu'il y a dans la ville d'Ispahan, ce qui me dispensera de rappeler en détail comme elles sont faites. Je dirai seulement en gros, que, d'ordinaire, ces édifices consistent en une nef couverte en dôme, en des portiques sur les ailes et aux côtés du portail, et en une cour au milieu, avec plusieurs bassins d'eau, pour l'exercice des ablutions légales.

On voit aux grandes mosquées deux ou quatre aiguilles s'élever au-dessus de la nef au lieu de clochers, avec des galeries autour du chapiteau, pour appeler de là à la prière, parce que les mahométans ne se servent point de cloches ni d'aucun instrument sonore dans les offices divins, disant que Dieu n'agrée que la voix de l'homme dans le culte qui lui est rendu ; mais, comme on est jaloux des femmes en Perse au delà de ce qui se peut dire, on ne souffre point que ceux qui appellent à la prière montent si haut, parce qu'ils verraient les femmes dans leurs logis, qui sont toujours ouverts de quelque côté, ou dans leurs cours et dans leurs jardins. Ainsi, ces aiguilles ne servent que d'ornements, et l'on n'en fait même plus guère aujourd'hui. On fait en la place de ces aiguilles, sur les plates-formes de la mosquée, une petite loge ouverte de tous côtés, d'où se fait l'exhortation publique, dans les termes que j'ai rapportés ailleurs. Il faut observer que les portes de ces tours ou aiguilles, ou des plates-formes, regardent toujours du côté où est la Mecque.

« Les mosquées de Perse sont ornées à la mosaïque, avec plusieurs inscriptions ; mais les figures ou représentations des choses animées en sont bannies, autant la figure d'un oiseau que celle d'un homme. La nef est toujours tournée du côté de la Mecque ; et, au fond de la nef, il y a une table de marbre ou quelque autre marque semblable, pour montrer que c'est là l'endroit où il faut arrêter ses regards pour les avoir tournés vers la Mecque ; c'est ce qu'on appelle *mehrab* ; et sur le bord de la nef il y a une chaise de prédicateur, plus basse que dans nos églises et fort simple, ressemblant à un fauteuil. On l'appelle *member*, c'est-à-dire, *trône*.

« On ne sacré point les mosquées en Perse. Lorsque quelqu'une est achevée de bâtir, on la dédie, ou consacre au culte divin par l'usage, sans aucune cérémonie, et l'on invite les voisins d'y venir souvent.

« J'ai remarqué ailleurs qu'il n'est

pas d'obligation en Perse d'aller à la mosquée. Les grands n'y vont jamais : je n'y ai jamais vu le roi. On fait sa prière chacun chez soi, et cela est tenu pour tout aussi bon ; mais le commun peuple aime, en Perse comme ailleurs, à fréquenter les temples, surtout le vendredi et les grandes fêtes, aux quels jours, après les prières, on y fait un sermon qui roule d'ordinaire sur la morale. Le peuple va encore y lire et écrire, causer, se reposer, dormir au frais, fumer et manger. On laisse chacun y faire ce qu'il veut, pourvu que ce ne soit rien d'indécent. »

M. de Freygang remarque dans son voyage que les femmes n'osent paraître que sous le portique des mosquées, et qu'il leur est défendu d'approcher de l'intérieur.

SUPERSTITIONS.

Nous ne pouvons pas terminer ce chapitre sans faire connaître quelques-unes des pratiques superstitieuses des Persans ; car la superstition forme, pour ainsi dire, une partie de la religion musulmane.

« Il n'y a pas, dit Chardin, de peuple au monde plus superstitieux, ni qui le soit plus sottement que les Persans, pour un peuple savant et éclairé comme ils le sont. Ils croient qu'il y a fatalité partout. Tous les jours de l'année sont, à leur dire, heureux ou malheureux, ou, pour parler comme ils le font, noirs ou blancs, et les heures du jour aussi (*). C'est par là qu'ils ont tant de crainte de l'enchantement et du charme, tant de croyance aux talismans, et tant de confiance aux amulettes. Ils les composent des passages de l'Alcoran, et des *hadis*, qui sont les dits des premiers successeurs

(*) Le 13 du mois sefar est regardé par les Persans comme un jour extrêmement malheureux. Ils sortent alors de chez eux, et vont se promener dans les champs, afin que rien ne dérange leur humeur, car une querelle qu'on a ce jour-là occasionne des malheurs pour le reste de l'année.

L'anniversaire du meurtre d'Omar passe pour un jour heureux.

de Mahomet, de prières de leurs saints, mêlées de termes cabalistiques, le tout écrit avec de grandes circonspections à l'égard du papier, surtout à l'égard du temps et du lieu.

« Ils les portent au cou, à la ceinture, mais plus communément au bras, entre le coude et l'épaule, en de petits sacs de soie ou de brocart de toutes figures, grands comme un demi-écu plus ou moins. On les prendrait d'abord pour de petits pelotons. Il y a des gens qui portent jusqu'à sept ou huit de ces sachets cousus sur un ruban en bracelet, et il y en a d'autres qui portent ces sortes de papiers superstitieux en de petites boîtes ou en de petits étuis, comme ceux des curés, faits d'or ou d'argent, pour les mieux conserver, et aussi afin de n'être jamais obligés de les ôter ni jour ni nuit, pas même en se mettant dans le bain. J'ai vu des gens porter ainsi tout l'Alcoran. Comme ils ont de ces amulettes en papier, ils en ont aussi gravées (*) sur des pierres; mais ils n'en ont point en vélin ou parchemin, parce qu'ils réputent impures les bêtes mortes, et tout ce qu'on en tire, comme est la peau dont on fait le parchemin. Enfin, il y a des gens qui les enchâssent dans des bagues, entre la pierre et le fond du chaton. Ils appellent les amulettes *douaa*, c'est-à-dire, vœux ou prières; et il faut observer qu'il y en a pour être gardé contre toute sorte de maux et pour obtenir toute sorte de biens. Par la même superstition, ils en attachent au cou des bêtes et aux cages des oiseaux, quelquefois par douzaines, et enfin, ils en pendent aux choses inanimées, comme aux boutiques, dans la pensée que cela leur fera venir des chalands. Je traiterai dans la suite de ce journal des autres superstitions des Persans, à mesure que l'occasion s'en présentera. Je ne parlerai ici que de ces caractères talismaniques, entre lesquels j'en ai vu

(*) On lit *gravées* dans toutes les éditions de Chardin que j'ai pu consulter. Ainsi la faute que commettent aujourd'hui tant de personnes qui font *amulette* féminin, est déjà ancienne.

composer de cette sorte : on prenait une feuille de papier longue de plus d'une aune, mais large seulement de cinq à six pouces, laquelle on portait à quarante personnes l'une après l'autre, celles du pays que l'on croyait les plus intègres et les plus dévotes, les priant d'écrire dessus une oraison à leur gré, et qu'ils croiraient de plus agréable à Dieu et de plus efficace. Chaque oraison n'était qu'un ou deux versets de l'Alcoran et des hadis. Quand le papier était achevé, on le pliait et on l'enfermait comme je l'ai dit, et on l'attachait sur soi. Ils donnent pour raison de cette dévotion superstitieuse, que de ces quarante personnes il y en aura au moins une d'agréable à Dieu, de laquelle l'oraison sera efficace par conséquent, et fera son effet sur celui qui en est muni. Les moines mendians, et la plupart des gueux qui demandent l'aumône, portent toujours à la main, étendu devant eux, un grand papier carré de deux à trois pieds, sur lequel il y a des prières, pour obtenir de Dieu des grâces spéciales, au-dessous desquelles on voit un grand nombre de sceaux appliqués au lieu et en manière de signature : ce sont les sceaux des plus honnêtes et des plus dévots personnages du lieu, qu'on y a fait mettre en disant que ces gens-là s'unissent de cette manière à celui qui est chargé du papier où sont ces prières, concourant avec lui à demander à Dieu les grâces qu'elles contiennent, et qu'il est impossible que parmi tant de gens de bien, il n'y en ait quelqu'un d'agréable à Dieu, dont le suffrage soit efficace en faveur de celui pour qui il est donné. Quand ces mendiants se veulent arrêter quelque part, ils pendent ce papier sur le devant du lieu où ils s'arrêtent ou gisent. »

Sir William Ouseley dans ses Voyages parle d'un khan qui fit demander à une personne de l'ambassade quatre soies de porc, lesquelles, comme le dit un Persan, étaient pour composer, avec des crins d'un jeune lion et d'autres ingrédients, un amulette excellent pour préserver les enfants de toutes sortes de maladies.

« Parmi les superstitions des Persans, dit Morier, celle qui consiste à observer le chant du coq n'est pas la moins remarquable. Quand cet oiseau se fait entendre aux heures propices, ils pensent que c'est un bon augure; quand, au contraire, il chante dans un instant défavorable, on le tue. Les bons moments sont à neuf heures du soir et du matin, à minuit et à midi.

« Les Persans attribuent au lion un discernement extraordinaire. Un homme me dit de l'air le plus sérieux, qu'un lion de son pays ne ferait jamais le moindre mal à un schiite, mais qu'il dévorerait sur-le-champ un sonnrite; c'est pourquoi, ajoutait-il, quand vous rencontrerez un lion, vous n'avez qu'à dire : *Ya Ali* (O Ali), et l'animal passera respectueusement sans vous faire de mal; mais si, par zèle ou par un oubli, effet de la peur, vous vous écriez : *Ya Omar* (O Omar), le lion s'élancera sur vous. »

Scott Waring nous apprend qu'il existe en Perse des gens qui prétendent avoir un secret qui les garantit du venin des animaux. « Ce privilège, dit le même voyageur, n'appartient pas à tout le monde; il est le fruit du jeûne et de la méditation, mais peut être conféré par celui qui en est doué à qui bon lui semble. On l'appelle *dem* (souffle), parce que celui qui le communique fait avaler au postulant un petit morceau de sucre ou d'autre chose sur lequel il a soufflé. Les Persans ajoutent une foi sans bornes à la vertu de ce *dem*; et, à l'époque de la moisson, on voit à Schiraz une foule de paysans qui viennent le prendre d'un homme célèbre pour la vertu de son souffle.

« Je crois pouvoir rapporter ce qui s'est passé sous mes yeux sans encourir le reproche de crédulité ou d'user des privilèges de voyageur. J'avais un domestique nommé Ali-Beg, qui possédait ce *dem*, et j'avais toujours traité d'absurdités toutes les histoires qui m'étaient rapportées à son sujet. M. Bruce, qui est maintenant à Bouschir, m'assura l'avoir vu saisir deux serpents, dont l'un avait fait une pro-

fonde morsure à quelqu'un; mais celui-ci s'expliquait aisément : le serpent n'était sans doute pas venimeux; car je crois même que tous ceux de Bouschir ne le sont pas. Enfin, quelque temps après mon arrivée à Schiraz, on trouva un scorpion monstrueux sous mon lit; j'appelle Ali-Beg, qui le prend sans le moindre signe d'hésitation, et je vois l'animal qui lui darde à plusieurs reprises son aiguillon dans les chairs de la main. Cependant Ali soutint qu'il n'éprouvait aucun mal. Je dis à plusieurs autres domestiques d'en faire autant, aucun ne le voulut; et le lendemain je ne vis, en examinant la main de cet homme, aucune apparence de piqure. Remarquez que l'aiguillon du scorpion passe pour faire éprouver des tourments insupportables, et que je l'ai vu causer une enflure prodigieuse. Je ne puis deviner comment cet homme a préservé du mal qu'il devait éprouver, mais il est certain qu'il n'avait point eu le temps de faire aucune préparation, et qu'il n'appliqua aucun antidote sur la piqure du scorpion. Il serait cependant ridicule d'attribuer son salut aux causes que la crédulité des Persans donne à ce pouvoir singulier.

« Ali-Beg est maintenant à Bouschir. Si quelqu'un visite cette place, et a la curiosité de vérifier ce fait, cet homme ne refusera pas, j'en suis convaincu, de se faire piquer par des scorpions de toute espèce, pour donner la preuve de la bonté de son secret. »

« En Europe, dit M. Jaubert, on a coutume de féliciter ses amis et les personnes de sa connaissance sur tous les événements heureux qui leur arrivent; il n'en est pas de même dans l'Orient. Voit-on une mère tenir son enfant entre les bras, il faut se garder de lui en vanter la beauté; la femme sourit-elle à quelqu'un, on doit se garder de le lui dire. Telle est la force du préjugé, qu'on croirait porter malheur à ceux à qui l'on adresserait de tels compliments. Il serait trop long de numérer ici tous les préservatifs que leurs charlatans ont mis en vogue.

pour détourner les effets de ce qu'ils appellent *nazar*, regard envieux, ou *cattivo occhio* des Italiens. Lorsqu'une femme vient de se montrer en public, elle ne manque pas, en rentrant, de se purifier par l'eau et les parfums, pour détruire les sortilèges qu'on aurait pu employer contre elle. »

« Les Persans, dans leurs conversations, évitent, nous dit Chardin, de faire des récits ni de rien dire qui puisse rappeler ou exciter des idées tristes; et quand le discours ou l'occasion les portent à le faire, ils se servent de circonlocutions pour éviter du moins les termes funestes. Par exemple, s'il faut dire que quelqu'un est mort, ils disent : Il vous a fait don de la part qu'il avait à la vie, c'est-à-dire, il pouvait vivre encore de longues années, mais pour l'amour qu'il vous porte, il les a attachées à celles que vous avez à couler. Je me souviens là-dessus d'un petit conte assez naïf du général des mousquetaires du temps d'Abbas II. Ce prince, qui était d'un esprit vif, avait donné à garder à ce général un ours blanc qu'on lui avait amené de Moscovie, croyant qu'il en aurait plus de soin qu'on ne ferait au parc de ses bêtes féroces. Cependant l'ours ne vécut guère et le roi le sut, et quelque temps après il voulut savoir comment il était mort, et demanda au général : Qu'est devenu mon ours blanc ? Sire, répondit-il, il vous a fait don de la part qu'il avait à la vie. Le roi se prenant à rire lui dit : Vous êtes vous-même un ours de vouloir que les ans d'une bête soient ajoutés aux miens. »

GOVERNEMENT DE LA PERSE.

AUTORITÉ SPIRITUELLE ET TEMPORELLE. — PUISSANCE DU ROI. — MINISTRES. — JUSTICE. — PRINCES. — GOUVERNEURS DES VILLES ET DES PROVINCES. — POLICE. — IMPÔTS.

Aucun des princes qui ont gouverné la Perse depuis les califes n'a été considéré comme chef spirituel du pays. Les Sophis eux-mêmes, qui descendaient d'un personnage tenu pour saint, n'ont

jamais possédé le pouvoir spirituel, qui, suivant les schiites, ne peut être exercé légitimement que par Mahomet et par les douze imans descendants d'Ali. Ce pouvoir appartient actuellement à Mahdi, dernier iman, que Dieu a dérobé à la vue des hommes, mais qui existe toujours. Pendant son absence, l'autorité spirituelle est exercée par des hommes réputés saints, et que les suffrages du peuple ont élevés à la dignité de moudjtched.

« Les moudjtcheds, dit Malcolm, ne remplissent point de fonctions, ne reçoivent point de traitement; mais ils sont désignés à cette haute dignité par le suffrage unanime des habitants du pays, dont ils sont les guides spirituels, et qu'ils protègent contre la violence et l'oppression des chefs temporels. Ces hommes obtiennent de la part du peuple un respect et une déférence qui obligent les souverains les plus despotes à leur témoigner une grande vénération extérieure. Il y a rarement en Perse plus de trois ou quatre membres du clergé revêtus du caractère de moudjtched. Il faut, pour arriver à ce degré éminent, une conduite exemplaire, un grand détachement du monde, et surtout n'entretenir aucune relation avec le roi ou les officiers publics. Il est rare, du reste, que les moudjtcheds s'écartent de la ligne de conduite qui leur a valu cette haute magistrature. Du moment où ils changent, le peuple les abandonne; personne ne vient leur demander secours et protection; ils ne doivent plus se flatter de voir le roi visiter leur humble demeure, ni leur donner un siège d'honneur quand ils daignent se présenter à la cour. Quand le moudjtched meurt, on choisit pour lui succéder un des membres les plus distingués de tout le clergé. »

Le roi de Perse est aujourd'hui un monarque absolu, comme il l'était déjà du temps de Cyrus. Ses ordres ont été de tout temps considérés comme des lois, et sa volonté n'a d'autres bornes que celles qu'il fixe lui-même. Le roi fait tout ce qu'il veut, et ne doit compte de sa conduite à qui que

ce soit. Il a droit de vie et de mort sur tous ses sujets; le clergé seul, par la considération dont il jouit, peut opposer une barrière à cette puissance illimitée.

Si l'autorité du roi de Perse est absolue envers tous ses sujets, elle l'est plus encore, s'il est possible, envers les membres de sa famille. Il peut à son gré donner à ses parents des emplois publics, les enfermer dans un harem, leur faire arracher les yeux, ou même leur ôter la vie, si telle est sa volonté. Il n'y a point en Perse de règles fixes touchant le droit de succession au trône. Autrefois le fils d'une femme esclave pouvait régner, si telle était la volonté de son père. La dynastie des Cadjars paraît avoir adopté d'autres principes, et Abbas-Mirza, bien qu'il ne fût pas le fils aîné de Feth-Ali-Schah, fut choisi par ce prince pour lui succéder, par la raison que sa mère appartenait à la tribu royale.

Il n'y a peut-être pas de pays au monde dans lequel le roi ait à remplir un plus grand nombre de devoirs qu'en Perse; et sur ce point l'usage n'a que très-peu varié depuis l'antiquité la plus reculée. Le matin, de très-bonne heure, les principaux ministres et les secrétaires d'État se rendent chez le roi, lui font des rapports sur les affaires courantes, et reçoivent ses ordres. Après cette audience, vient le lever, qui a lieu presque tous les jours, et dure environ une heure et demie. A ce lever, auquel assistent les princes, les ministres et les officiers de la cour, se traitent toutes les affaires qu'on veut rendre publiques. Là, le roi décerne des récompenses et ordonne des punitions. Il passe ensuite au conseil une heure ou deux avec ses favoris et ses ministres. Après avoir ainsi employé la matinée, il se retire dans ses appartements intérieurs. Le soir il s'occupe encore d'affaires avec ses ministres. Tel est l'ordre invariable de la journée, excepté lorsque le roi est malade ou qu'il va à la chasse. Au camp, la journée est partagée comme à la ville, et on peut dire en général que

le roi de Perse passe six à sept heures par jour en public, accessible à tous ses sujets.

Le premier ministre est chargé de recevoir et d'introduire les ambassadeurs étrangers, et de correspondre avec les principaux gouverneurs des provinces. Il est quelquefois placé à la tête de tous les ministères. Ce haut fonctionnaire est rarement un homme d'une grande naissance. On croirait dangereux de confier un emploi si important à des grands seigneurs, qu'on ne pourrait pas renverser sans faire des mécontents et peut-être sans exciter une révolution. Moyennant cette précaution, la chute ou l'exécution à mort d'un premier ministre ne produit pas la moindre sensation dans le public.

Outre les ministres, il y a dans chaque département des secrétaires d'État qui tiennent les comptes des recettes et des dépenses avec une grande régularité. Depuis la chute de la dynastie des Sophis, les eunuques, qui jouissaient auparavant d'une grande influence, obtiennent rarement des emplois hors de l'enceinte du harem.

La loi écrite est fondée en Perse sur le Coran et sur la Sonna, ou plutôt sur la partie de ce recueil qui n'est au point des trois premiers califes, mais personnels d'Ali. Il y a, indépendamment de cette loi écrite, un droit coutumier qui varie dans les différentes provinces de l'empire.

Les moudjtéheds exercent une grande influence sur les cours judiciaires, et leur sentence est tenue pour irrévocable, à moins qu'elle ne soit cassée par un autre moudjtéhed, supérieur au premier par sa science et sa vertu. Le souverain ne peut, dans aucune circonstance, refuser d'écouter un moudjtéhed aimé du peuple qui vient intercéder pour un coupable; et souvent il est obligé de renoncer à un acte de despotisme qui aurait pour résultat de mécontenter un de ces personnages.

Immédiatement après le moudjtéhed vient le scheik-oul-islam, c'est-à-dire, littéralement l'ancien ou le chef de la

foi. Ce titre, dans son acception ordinaire, signifie *juge suprême de la loi écrite*. Il y a dans chacune des principales villes de Perse un scheik-oul-islam nommé par le roi, qui lui paye un traitement considérable; mais c'est un emploi pour lequel on consulte presque toujours les vœux des habitants, et qu'on n'obtient qu'avec une grande réputation de science et de sainteté. Ces fonctionnaires mettent le plus grand soin à éviter toute liaison avec les officiers publics; s'ils en usaient autrement, ils perdraient la confiance et le respect du peuple, très jaloux de l'indépendance et de l'intégrité de ses juges. Dans les grandes villes il y a un *cadi*, ou, comme prononcent les Persans, un *cazi*, juge placé sous les ordres du scheik-oul-islam. Dans les villes moins considérables il n'y a pas de scheik-oul-islam, mais un simple *cadi*; et dans les villages la justice est rendue par un *mollah*, dont on n'exige pas autre chose que d'être en état de lire un peu d'arabe, afin de pouvoir célébrer un mariage, faire un enterrement, rédiger les actes courants, et juger les affaires peu importantes. Souvent le *mollah* en réfère à l'autorité du *cadi*, qui, s'il le juge convenable, porte la cause devant le scheik-oul-islam.

Il y a encore dans les cours judiciaires un officier que l'on appelle *mufti*. Ses fonctions consistent à présenter à la cour un exposé de la cause, et à donner son avis. Cette place exige de l'instruction, et l'opinion du *mufti* influe quelquefois beaucoup sur le jugement que rendent ses supérieurs. La duplicité et la vénalité des *cadis* et des *mollahs* sont devenues proverbiales dans toute la Perse.

Les magistrats séculiers rendent toujours la justice en public. Leurs audiences sont quelquefois fort tumultueuses, quoique le juge soit toujours assisté d'une foule d'officiers subalternes chargés de maintenir l'ordre. Les femmes présentes à ces audiences y font ordinairement beaucoup de bruit, parce qu'il n'est pas permis de leur imposer silence à coup de bâton,

comme cela se pratique à l'égard des hommes.

Les affaires se jugent vite en Perse, et un procès n'entraîne en apparence que peu de frais; mais presque toujours les parties ont dépensé des sommes considérables à corrompre leurs juges.

Quand le roi ne juge pas personnellement ou ne délègue pas son autorité, on suit, pour rendre la justice criminelle, les règles établies par le Coran. La personne volée peut pardonner au voleur, et l'héritier légal d'une personne qui a été assassinée peut, si cela lui convient, transiger avec le meurtrier. La mutilation pour vol, quoique autorisée par le Coran, est rarement mise en usage; mais il arrive souvent que le roi condamne à mort des criminels convaincus d'avoir volé une somme considérable.

« Un valet de pied appartenant à une des personnes attachées à la légation avait volé, dit Morier, plusieurs objets d'argent. Il fut condamné à recevoir la bastonnade sur la plante des pieds. On l'étendit sur le dos; on fit passer ses pieds dans un nœud qui les fixait à une longue perche; on le posa horizontalement, et quatre hommes vigoureux le frappèrent jusqu'à ce qu'il eût avoué qu'un de ses camarades l'avait aidé dans le vol. Son complice fut puni de la même manière. Si les criminels eussent été livrés à la justice, ils auraient perdu la vie, parce que le roi Feth-Ali-Schah ne pardonne jamais le vol, et ordonne d'exécuter à l'instant le criminel qui en est convaincu. Voici comment on exécute les voleurs. On rapproche avec effort les sommets de deux jeunes arbres, et on les lie avec des cordes. On attache ensuite le voleur par chacune de ses jambes à la cime de chacun de ces deux arbres; on coupe alors les cordes qui tenaient les deux arbres rapprochés; la force avec laquelle ils se séparent déchire le corps du coupable en deux parties, qu'on laisse pendre aux branches. L'inflexibilité du roi sur ce point a donné aux grandes routes une sûreté inconnue auparavant. »

Quand un homme ou une femme ont été assassinés, le meurtrier est remis entre les mains de l'héritier légal, qui en use à son égard comme il le juge à propos : il peut lui pardonner, recevoir une somme d'argent comme prix du sang, ou le mettre à mort. Malcolm parle d'un résident anglais à Bouschir, qui vit remettre trois meurtriers entre les mains des parents d'une personne qu'ils avaient assassinée. Ceux-ci conduisirent les coupables au cimetière, et là ils les massacrèrent ; mais avant de les tuer, ils les firent frapper à coups de couteau par les enfants de celui qui avait été assassiné ; et ces enfants, dit Malcolm, trempèrent leurs petites mains dans le sang des meurtriers de leur père. Lorsqu'on exécuta les assassins d'Aga-Mohammed-Khan, les plus jeunes princes de la famille royale, pourvu qu'ils eussent assez de force pour tenir un poignard à la main, frappèrent eux-mêmes les assassins du roi. Un des assassins de Nadir-Schah fut remis entre les mains des femmes de son harem, qui se chargèrent avec plaisir de le mettre à mort.

Les punitions les plus communes pour les fautes légères sont l'amende, le fouet ou la bastonnade. On emploie rarement la torture, à moins que ce ne soit pour faire découvrir des trésors cachés. L'usage barbare d'arracher les yeux a longtemps déshonoré la Perse. Les victimes de cette cruauté sont ordinairement des personnes qui ont ou sont supposées avoir aspiré au trône. On fait aussi subir ce supplice aux chefs de tribu que l'on veut priver du pouvoir, et que l'on craindrait de faire mettre à mort. On inflige aussi quelquefois cette punition à tous les habitants mâles d'une ville révoltée.

Les criminels condamnés à mort sont pour l'ordinaire étranglés, décapités ou poignardés. Mais lorsqu'il y a dans le crime quelque circonstance aggravante, on prolonge les souffrances du condamné : les uns sont empalés, d'autres sont attachés à des branches courbées avec effort comme nous l'avons dit plus haut. En 1810,

un esclave qui appartenait à un habitant de Tehran, essaya d'empoisonner sa maîtresse avec toute sa famille. Grâce des secours prompts et bien entendus tous en revinrent. L'esclave ayant été reconnu coupable fut condamné par le roi à être pendu par les talons et coupé par morceaux comme un mouton. Mais, dit Malcolm, on lui refusa la grâce que le boucher fait à cet animal, auquel il coupe la gorge avant de le dépecer par quartiers.

Les Persans ont une sorte de carcan dont on peut voir le dessin dans notre planche 72. Ce carcan est en triangle, formé de trois morceaux de bois cloués l'un à l'autre. « Le cou, dit Chardin, passe dedans sans se pouvoir tourner. La pièce de derrière et celle du côté gauche sont de dix-huit pouces de longueur ; celle du côté droit est longue presque du double, et l'on y attache le poignet au bout, dans un morceau de bois demi-rond et où il est comme pendu au croc, et parce qu'on a bientôt le bras las jusqu'à la douleur, on permet au prisonnier de se soutenir avec un bâton qu'il tient de la main gauche. Cette machine est grossière et sans art. »

Les femmes sont rarement exécutées en public ; mais souvent, et surtout lorsqu'elles appartiennent aux classes élevées de la société, elles sont enveloppées dans le châtimement de leurs pères ou de leurs maris. Quelquefois on les met à la torture lorsque l'on suppose qu'elles ont connaissance de quelques richesses cachées. Quand un seigneur ou un ministre est mis à mort, souvent ses femmes et ses filles sont réduites à la condition d'esclaves, ou données en présent à des hommes de la plus basse classe.

Le roi nomme les beglerbegs ou gouverneurs de province, et les hakim ou gouverneurs des villes. Le daroga, ou lieutenant de police placé sous les ordres immédiats du gouverneur, peut encore être choisi par le roi ; mais le calanter, ou principal magistrat de la ville, et les kethkhas, ou chefs de quartier, bien que nommés par le roi, sont toujours choisis

parmi les plus notables habitants de la ville. Lorsqu'il arrive par hasard qu'on nomme un de ces officiers contre le désir des habitants du lieu, les réclamations continuelles l'obligent bientôt à donner sa démission, ou le gouvernement est contraint de le renvoyer. « Ces faits, dit Malcolm, sont importants à connaître; car il n'existe pas de privilège plus essentiel pour un peuple que de choisir ses magistrats, ou du moins d'avoir une grande part d'influence dans leur nomination. Quelquefois, il est vrai, ces hommes élus par leurs concitoyens sont obligés de devenir leurs oppresseurs; mais de pareils exemples sont rares, et dans les circonstances ordinaires, les magistrats élus ménagent avec le plus grand soin les intérêts de leurs commettants. Dans les villes importantes, les marchands, les ouvriers, les cultivateurs, choisissent un chef chargé de défendre les intérêts du corps de métier auquel il appartient, et de traiter avec le gouverneur de la ville toutes les affaires qui concernent sa corporation. Ce chef est ensuite nommé par le roi.

« Quant à la police des artisans de Perse, dit Chardin, les métiers ont chacun leur chef, pris du corps du métier, lequel est mis par le roi, et c'est là toute leur économie en police. Ils ne font pourtant point de corps, à proprement parler, car ils ne s'assemblent jamais. Ils n'ont ni gardes, ni visiteurs; mais ils ont seulement quelques coutumes que le chef du métier fait observer, comme celle-ci, qu'il y ait toujours une certaine distance entre les boutiques et les artisans du même métier, excepté dans les endroits qui sont particulièrement destinés à une sorte d'ouvrage. Quiconque veut lever boutique d'un métier, va au chef du métier, donne son nom et sa demeure, qu'on enregistre, et paye quelque petit droit. Le chef n'examine nullement ni de quel pays est l'artisan, ni de quel maître il a appris son métier, ni s'il le sait bien.

« Les métiers aussi n'ont point de bornes marquées pour empêcher que

l'un n'anticipe sur l'autre. Un chaudronnier fait des bassins d'argent, si on lui en donne à faire. Chacun entreprend ce qu'il veut, et ne s'intente point de procès pour cela. Il n'y a aussi point d'engagement d'apprentissage, et on ne donne rien pour apprendre le métier; au contraire, les garçons qu'on met en métier chez un maître ont des gages dès le premier jour. On fait marché entre le maître et l'apprenti, à tant par jour la première année, et ces gages s'accroissent avec le temps et selon que l'apprenti réussit. La chose est toujours comme je dis, sans engagement réciproque à l'égard du temps, le maître étant toujours en liberté de mettre son apprenti dehors, et l'apprenti de sortir de chez son maître. C'est bien là qu'il faut dérober la science; car le maître, songeant plus à tirer du service de son apprenti qu'à l'instruire, ne se peine pas beaucoup après lui, mais l'emploie seulement par rapport à l'utilité qu'il en peut retirer. Les métiers sont obligés aux corvées du roi, c'est-à-dire, à travailler pour le service de Sa Majesté, lorsqu'on le leur commande; et les métiers qu'on n'emploie pas à ces corvées, comme les cordonniers, les bonnetiers, les chaussetiers, payent un droit à la place qu'on appelle *khordj padcha*, c'est-à-dire, la dépense du roi. »

Il nous reste à parler de la police. Scott Waring nous donne sur ce sujet quelques détails intéressants que nous allons mettre sous les yeux des lecteurs.

« La ville de Schiraz, dit ce voyageur, est divisée en quartiers placés chacun sous la surveillance d'un *ketkhoda*, qui exerce gratuitement ses fonctions. Cette dignité est en général conférée à l'homme du quartier qui jouit de la meilleure réputation. Les *ketkhodas* ont un chef auquel ils font leurs rapports, et qui les communique au gouverneur. Anciennement, ils étaient obligés de rendre compte des moindres événements qui se passaient dans leurs quartiers, tels que les naissances, les mariages, les morts naturelles, etc.; on s'est beaucoup relâché

sur ce point à Schiraz. Un kethkoda doit connaître les moyens d'existence de tous les habitants de son quartier.

« Le grand avantage qui résulte, et pour le gouvernement et pour la population, de cette division d'une ville en quartiers, est sensible à l'arrivée subite des corps considérables de troupes, et dans la répartition des contributions extraordinaires. Dans l'un et l'autre cas, les kethkoda sont informés par le gouverneur du nombre d'hommes que leurs quartiers doivent loger, ou de la somme à payer. Ils sont responsables envers le gouverneur; c'est à eux de faire en sorte que les charges soient équitablement réparties. En général, le peuple s'en rapporte à leur décision, car il serait inutile d'en appeler, et quelquefois dangereux de différer de se soumettre.

« On prévient la licence des troupes en tenant des logements prêts à les recevoir, et l'on se préserve d'un pillage général par le consentement aux demandes du vainqueur. Dans une monarchie despotique, la division des villes en quartiers offre au tyran qui s'empare d'une place, la facilité d'un plan systématique de pillage, et les habitants souffrent infiniment moins en pareil cas que les citoyens d'une ville d'Europe.

« Il y a une certaine considération attachée aux fonctions de kethkoda. S'il arrive que ces magistrats aient trop à se plaindre de la rapacité ou de la tyrannie du gouverneur, ils dressent une pétition contenant l'exposé de leurs griefs, et le roi refuse rarement de faire droit à leur requête.

« Dans les différends peu graves entre voisins, le kethkoda interpose son autorité pour les mettre d'accord, et y réussit souvent. S'il arrive qu'un mari et une femme vivent mal ensemble, il cherche à les réconcilier par des remontrances qu'il fait lui-même à l'homme, tandis qu'il en fait faire de semblables à la femme par une ketbanou, espèce de matrone. Enfin, son devoir est de mettre la paix partout, et de veiller au bien-être des familles placées sous sa protection.

« La charge de kethkoda, dit toujours le même voyageur, me paraît une institution admirable; et bien qu'on en abuse souvent, sans doute, je la crois avantageuse pour le peuple, car le kethkoda ne saurait l'opprimer impunément; il s'exposerait à des plaintes continuelles, et les plaintes sont généralement accueillies en Perse avec un grand empressement. Cependant ils peuvent devenir l'instrument de la tyrannie; mais quelle est l'institution dont on peut se pas abuser ?

« La police de Schiraz est organisée sur un excellent pied. J'ose dire qu'il est impossible à qui que ce soit de tramer contre le gouvernement, sans que le gouverneur de la ville en ait connaissance avant l'exécution.

« Le daroga est chargé de régler les différends qui s'élèvent dans les bazars, d'entendre la plainte des gens qui s'y trouvent et d'y faire droit sans appel. Un marchand manque à sa parole ou refuse de remplir un engagement, on s'adresse au daroga, qui oblige le coupable à s'exécuter. Si un débiteur se déclare dans l'impossibilité de payer, il lui accorde un certain délai, qu'il détermine selon les circonstances. L'humanité de la loi musulmane laisse toujours au marchand les moyens de parer à un contre-temps inattendu. Cependant, si l'homme contre lequel on porte plainte est décrié dans l'opinion publique, le daroga le condamne à une amende et lui inflige un châtimement corporel, ou bien il le met en prison.

« Le daroga joint à la police des marchés la surveillance sur les moeurs du peuple. Lorsqu'il surprend quelqu'un à boire du vin ou dans des mauvais lieux, il lui fait acheter argent comptant la tolérance pour une faute morale sur laquelle il ferme alors les yeux.

« Le daroga doit avoir sous ses ordres une suite nombreuse de gens occupés à conserver le bon ordre dans les marchés, et à arrêter quiconque se trouve en contravention avec les règlements de police.

« On regarde sa charge comme ex-

trêmement lucrative; car, outre les présents qu'il reçoit et les extorsions qu'il se permet ordinairement, tous les marchands lui fournissent, pour obtenir sa protection et ses bonnes grâces, les denrées qu'il leur demande.

« Il y a encore un intendant de la police de nuit, dont les fonctions ressemblent à celles du daroga, celui-ci étant le chef suprême de la police pendant le jour, celui-là pendant la nuit. Cet intendant doit veiller à la tranquillité de la ville, arrêter les gens qui se trouvent hors de chez eux à une heure indue, et prévenir les vols autant qu'il le peut. Il entretient, comme le daroga, un certain nombre d'hommes qui font continuellement des patrouilles dans les rues, et se tiennent en faction à l'entrée des maisons suspectes. Tous les marchands des bazars payent une somme légère pour l'entretien de cette police. Si un maître de maison est volé, l'intendant ou chef du guet est responsable du vol, et doit restituer les effets dérobés ou en payer la valeur, sur la déposition du plaignant. Mais cela arrive assez rarement; car l'intendant est toujours en relation avec les voleurs de la ville, qui montrent une obéissance aveugle à ses ordres. Ce n'est pas qu'ils exercent tout à fait leur métier sous sa protection; mais ils lui remettent, dit-on, une certaine partie de leurs bénéfices, et ils sont liés par cet intérêt commun.

« Je crois le mohtésib sous les ordres du daroga. Ses fonctions sont de régler le prix de toutes les marchandises mises en vente dans chaque bazar, et de vérifier l'exactitude des poids et mesures. Il ne procède qu'une fois par semaine à cet examen. Les marchands convaincus de fraude sont sévèrement punis. Plusieurs ont encouru la peine de mort.

Ce que nous avons dit touchant l'administration de la justice n'est applicable qu'aux Persans qui habitent les villes et les villages et qui ont des demeures fixes. Les tribus errantes ont une jurisprudence toute particulière. Chaque tribu a son chef, sous

lequel se trouvent des Anciens, qui, pour l'ordinaire, appartiennent à la famille du chef de tribu. Ces hommes sont tout à la fois les magistrats et les officiers militaires de la tribu. La dignité d'Ancien comme celle de chef sont héréditaires. Lorsque dans une tribu il y a une affaire importante à juger, les Anciens se réunissent en conseil. L'affaire est discutée, puis décidée à la majorité des suffrages. Le mollah de la tribu fait ordinairement partie du conseil des Anciens, et il expose, quand il en est requis, les dispositions du Coran ou des traditions.

Nous avons fait observer qu'en Perse le meurtrier est abandonné à l'héritier légal de la personne qu'il a assassinée. Le conseil des Anciens tâche toujours d'obtenir pour le crime de meurtre que les parties en viennent à un accommodement, car, lorsqu'il n'y a pas eu transaction, l'offensé exerce des représailles qui amènent des haines irréconciliables. Souvent la personne chargée de venger le sang exige du meurtrier ou de sa famille des meubles ou des chevaux, et demande même quelquefois des femmes en mariage. L'homme qui reçoit ainsi une épouse ne paye rien à son beau-père, et n'est pas tenu d'assurer un douaire à sa femme. Cependant les usages varient sur ce point de tribu à tribu, et il en est quelques-unes dont les membres croient devoir se montrer implacables et exiger la peine du talion. Lorsqu'un homme appartenant à une tribu veut obtenir le pardon d'un meurtre, il prend une épée qu'il attache à son cou avec un cordon noir; il se présente ainsi en suppliant à l'héritier chargé de venger le sang, et il lui déclare qu'il vient pour subir son sort. Quoique dans ce cas l'usage ne permette guère la vengeance, on trouve rarement parmi ces barbares nomades un homme qui consente, même sur l'ordre de ses supérieurs, à sauver sa vie par une démarche regardée comme dégradante. Si un homme pauvre a commis un meurtre, et qu'après avoir été condamné à payer le prix du sang, il ne puisse parvenir à se procurer la somme

qu'on exige de lui, il est obligé de porter à son cou un grand collier de fer et de demander l'aumône à tous les passants, jusqu'à ce qu'il ait réuni la somme nécessaire pour se libérer. Ces sortes de gens, dit Malcolm, sont les plus importuns de tous les mendians.

Le rapt et l'adultère sont très-rares chez les tribus errantes. Ces crimes sont presque toujours punis de mort, et ce sont pour l'ordinaire les plus proches parents de la femme insultée qui se chargent de l'exécution du coupable. Si l'innocence de la femme n'est pas bien prouvée, son père, son mari ou son fils, la mettent en pièces.

Si un chef de tribu se rend coupable du crime de trahison, le roi, lorsqu'il peut saisir le coupable, lui fait arracher les yeux ou le condamne à mort. Mais si un de ces chefs a mérité la peine capitale pour tout autre crime, l'affaire est renvoyée devant les tribunaux ordinaires, afin que son sang ne retombe pas sur la tête du monarque. Quand un homme d'un rang inférieur, appartenant à une tribu, et au service du roi, a mérité la mort, il est renvoyé devant son chef de tribu, qui pour l'ordinaire le fait exécuter sur-le-champ.

L'autorité du roi sur les tribus est toujours fort douteuse. Les Bakhtiaris et quelques autres encore n'ont jamais été complètement soumis. Ils fournissent un corps de jeunes soldats et payent un petit tribut; là se borne tout ce que le roi de Perse peut tirer d'eux.

Il est d'usage que les principaux officiers de l'empire et les chefs de tribu laissent dans la capitale quelques membres de leurs familles. Ces otages sont toujours surveillés, et lorsque le roi soupçonne la personne dont ils garantissent la fidélité, ils sont gardés très-étroitement; quelquefois même, en cas de révolte de cette personne, ils sont mis à mort; mais ces exemples sont rares.

L'officier qui rend la justice est en général chargé de percevoir les impôts. Le revenu fixe de la Perse, qui au

commencement de ce siècle se montait à environ soixante et quinze millions de francs, se compose du produit des terres appartenant à la couronne, de l'impôt foncier, et des taxes sur les denrées de consommation et sur les marchandises. Autrefois, le clergé possédait beaucoup de terres; mais aujourd'hui, il est moins riche et reçoit un traitement en argent. On exerce dans chaque province une retenue sur les revenus publics pour le paiement des juges, pour l'entretien des mosquées, des collèges et des autres établissements religieux.

Dans les provinces pauvres, l'impôt est perçu ordinairement en nature; mais quand les cultivateurs sont riches, ils aiment mieux payer en argent, parce qu'ils évitent ainsi les tracasseries auxquelles les exposerait la mauvaise foi et l'avidité des collecteurs. Pour se conformer à la règle, les contribuables devraient payer moitié en nature et moitié en argent. Les tribus errantes payent une taxe suivant la richesse et le nombre de leurs troupeaux.

Le gouvernement possède, dans les villes importantes de la Perse, un grand nombre de maisons qu'il loue aux habitants. Les maisons qui appartiennent à des particuliers payent vingt pour cent sur le revenu présumé.

A côté de ces impôts réguliers, il y a des taxes déguisées sous le nom de présents ordinaires et extraordinaires. Les présents ordinaires sont ceux que font tous les ans au roi les gouverneurs des villes et des provinces, les chefs de tribu, les ministres et tous les hauts fonctionnaires de l'État, à la fête du Nourouz. Ces dons se composent de tout ce que les provinces produisent de plus rare et de plus précieux, et quelquefois aussi d'argent; et c'est toujours le présent le plus agréable qu'on puisse faire au roi. La valeur de ces dons monte, à ce qu'on suppose, aux deux cinquièmes des revenus fixes. Le produit des amendes est très-considérable, et forme, suivant Malcolm, un cinquième du revenu fixe. Le roi frappe le pays d'une contribution extraordinaire lorsqu'il veut

construire un aqueduc, faire bâtir un palais, ou bien quand un membre de la famille royale se marie. Cette sorte d'impôt n'étant pas assis d'après des règles bien fixes, devient quelquefois fort onéreux aux gens sans crédit. La somme qui en provient est évaluée à deux cinquièmes du revenu fixe; ce qui porte le total des revenus du royaume de Perse à environ cent cinquante millions de francs. Une partie seulement de cette somme est versée en argent dans le trésor royal; car il faut d'abord en déduire les frais de perception; et, comme nous l'avons déjà remarqué, les contribuables en payent une partie en nature. Les dépenses du gouvernement ne sont pas bien connues; mais, suivant Malcolm, elles sont fort au-dessous du chiffre des recettes.

LIBERTÉ INDIVIDUELLE. — FONCTIONNAIRES PUBLICS. — CARACTÈRE DES MILITAIRES PERSANS. — ARMÉE.

Il n'y a pas de pays où les habitants jouissent de plus de liberté qu'en Perse, touchant le choix de leur résidence. Si l'on excepte les fonctionnaires publics et les esclaves qui sont peu nombreux, les habitants du royaume peuvent se fixer où bon leur semble, et même passer à l'étranger sans avoir besoin de passe-port. Cette facilité qu'ils ont de se soustraire à la tyrannie par la fuite est une des garanties les plus fortes qu'ils aient contre l'oppression de leurs chefs. Il arrive souvent aussi que les Persans en appellent au roi; et tout homme qui emploie ce moyen est sûr d'être écouté; car, en supposant même que le roi ou ses ministres ne soient pas disposés à lui rendre justice, ils se ménagent, au moyen de ces plaintes, des sujets d'accusation qui leur fournissent des prétextes soit pour dépouiller l'accusé, soit pour le contraindre de partager avec eux les richesses qu'il a acquises par ses exactions. L'officier public le plus probe ne peut pas toujours se mettre à l'abri de ces accusations intentées quelquefois par des ennemis qui veulent le perdre. On doit convenir, comme l'observe Malcolm, que si les officiers qui

occupent de grandes places sont portés à commettre des exactions, c'est le résultat de la nature même du système de gouvernement établi en Perse; car il faut absolument qu'ils se procurent les moyens de satisfaire l'avarice de leurs supérieurs, et d'échapper eux-mêmes à la honte et aux punitions.

La situation des officiers publics est extrêmement précaire. Cependant il n'y a peut-être pas de pays où les emplois, malgré les inquiétudes et les dangers qui les entourent, soient plus recherchés qu'en Perse, parce qu'ils donnent toujours de l'importance et quelquefois des richesses à celui qui en est revêtu. La position des magistrats inférieurs, placés entre des chefs avides et violents, qui exigent plus qu'il n'est dû, et une populace grossière qui refuse de payer ce qu'elle doit au fisc, est extrêmement pénible. Il y a quelques années, dit Malcolm, le gouverneur général du Fars consultait les officiers de sa cour pour savoir quelle punition il devait infliger à un voleur qui venait d'être arrêté: Faites-le, dit un seigneur à qui son âge et la privation de la vue donnaient le privilège de s'exprimer librement, faites-le directeur d'un district dans le Fars. Je ne puis, ajouta-t-il, imaginer aucun crime pour lequel ces fonctions ne soient pas une punition suffisante.

Le système de vénalité et de despotisme qui a longtemps pesé sur la Perse, n'a pas, suivant Malcolm, flétri le courage des habitants de ce royaume. « Les militaires persans, dit Scott Waring, vont toujours vantant leurs prouesses, quoiqu'ils n'aient peut-être pas vu un combat de toute leur vie. Cependant, on ne peut pas leur refuser la bravoure, ou, du moins, une ardeur qui pousse jusqu'au dernier soldat dans de fréquentes querelles où il y a souvent du sang répandu, et qu'ils auraient pu éviter sans compromettre leur honneur. Cette humeur querelleuse est surtout particulière à ceux qui viennent de la partie septentrionale de l'empire. Pour le moindre mot, ils dégainent; les amis se mettent de

la partie, et il arrive souvent que deux ou trois hommes restent sur la place avant la fin de la querelle. »

La Perse n'est pas aussi pauvre que l'on pourrait le supposer. Les hauts fonctionnaires et les nobles paraissent jouir d'une grande opulence. Les marchands et les habitants notables des villes possèdent des propriétés considérables. Dans les basses classes, on voit peu de gens qui manquent totalement de ressources, ce qui tient, sans doute, à la fertilité du sol, et aussi, il faut le dire à la louange des Persans, à d'heureuses habitudes de travail et de frugalité. Mais, quoique le peuple ne soit pas dans la gêne, il se plaint de sa pauvreté : ces plaintes ont pour but d'éviter les exactions auxquelles sont exposées les personnes que l'on suppose riches.

L'armée se compose, en Perse, d'un corps considérable de cavalerie irrégulière, fournie par les tribus dont les chefs commandent toujours ces troupes, et d'une milice à pied, aussi irrégulière, levée dans les villes qui doivent encore les entretenir ; et enfin de quelques corps disciplinés à l'européenne. La cavalerie irrégulière de la Perse moderne, dit Malcolm, ressemble à celle que les Parthes opposèrent autrefois aux Romains ; les hommes qui la composent ont conservé les habitudes et la manière de combattre de leurs ancêtres. Comme ils sont robustes et vaillants, et qu'ils ont des chevaux agiles et vigoureux, on ne saurait trouver une cavalerie plus convenable pour faire une guerre de dévastation. Les Persans, ajoute le même auteur, disent que leur roi compte quatre-vingt mille hommes de cette arme qui sont soumis au service militaire pour prix des terres et des pâturages dont on leur accorde la jouissance. Chaque chef de tribu est obligé de fournir un contingent proportionné au nombre d'hommes qu'il a sous ses ordres ; chaque cavalier, lorsqu'il est au service du roi, reçoit des vivres pour lui, du fourrage et de l'orge pour son cheval, et une petite solde annuelle. Cette cavalerie irrégulière sert avec une ex-

trême répugnance toutes les fois qu'il n'est pas stimulée par l'espoir du pillage. Les hommes ne doivent le servir que pendant quelques mois de l'année seulement ; et, s'ils ne sont pas engagés dans quelque expédition, ils retournent chez eux à l'approche de l'hiver. Le roi de Perse a toujours auprès de sa personne un corps de cavalerie qu'on appelle les *goulam-schah*, ou les esclaves du roi. Les fils de premiers nobles de la Perse tiennent l'honneur d'entrer dans cette milice qui n'excède pas le nombre de trois à quatre mille hommes. Ces cavaliers sont parfaitement montés, armés et équipés aux frais de l'Etat ; ils reçoivent une solde plus forte que celle des autres troupes.

Presque toute la population de la Perse est armée ; il y a, dans les différentes parties du royaume, une milice composée d'hommes appartenant aux tribus errantes, et d'habitants des villes et des villages. Cette milice est instituée pour défendre les propriétés et prêter main-forte à la police ; elle peut aussi être appelée à marcher hors de ses foyers lorsque le gouvernement l'exige. Mais alors elle reçoit une solde. Elle monte, suivant l'estimation la plus probable, à cent cinquante mille hommes. Ceux qui la composent doivent se pourvoir à leurs frais d'armes et de vêtements. Ils ne portent point d'uniforme, et sont habillés suivant le mode de leur province ; ils sont ordinairement armés d'un fusil à mèche et d'un poignard. Cette milice, comme la cavalerie irrégulière, n'obéit qu'à ses officiers tirés de son sein, et que les soldats regardent comme leurs chefs naturels.

« La milice de Bouschir, dit Morier, ne reçoit pas de paye et doit fournir ses armes, qui sont un mousquet, une épée, et un bouclier qui pend derrière le dos. Elle est composée d'ouvriers de différentes professions : nous ne connaissons le teinturier à ses mains noircies par la couleur, le chaudronnier à son visage, le tailleur aux boutons de laine qui s'étaient attachés à ses vêtements. »

AGRICULTURE.

LOCATIONS DES TERRES DE LA COURONNE.
— IRRIGATIONS. — LABOUR. — STRAGORATION. — TERRAINS SALÉS.

Les terres de la couronne sont affermées aux cultivateurs à des conditions très-favorables. Quand le produit de la récolte a été mesuré par un officier public, on prélève la semence, si elle a été fournie par le gouvernement; on met de côté dix pour cent pour les moissonneurs et les batteurs; le surplus est partagé également entre le roi et le fermier. Les terres qui appartiennent aux particuliers payent suivant qu'elles peuvent être plus ou moins facilement arrosées. Quand l'irrigation est assurée et provient d'un cours d'eau, les fermiers payent vingt pour cent du produit, déduction faite de la semence et de la part accordée aux moissonneurs et aux batteurs. Si l'eau vient de conduits souterrains, le fermier paye quinze pour cent, et si on la tire de puits ou de réservoirs, il ne paye que cinq.

« C'est, dit Olivier, dans son agriculture et surtout dans le soin qu'il met à se procurer de l'eau pour l'arrosage des terres, qu'on peut se former une idée de l'activité et de l'industrie du Persan. Il n'y a pas de pays habité qui soit plus sec et qui ait plus besoin d'eau que la Perse : il n'y en a pas non plus où l'on se soit procuré autant de sources artificielles, où l'on ait creusé autant de puits, où l'on ait élevé autant de digues. Les eaux qui tombent des montagnes durant la fonte des neiges sont reçues dans des canaux et conduites dans les champs; elles sont soumises comme celles des ruisseaux et des rivières à l'inspection d'un officier public nommé *mtrab*, *emtr-ab* ou *prince de l'eau*, et distribuées entre les cultivateurs suivant leurs besoins et la rétribution qu'ils payent.

« Dans les gorges des montagnes et partout où la forme du terrain l'a permis, on a arrêté par des murs fort épais ces eaux de neiges ou celles qui proviennent des pluies; on les a obligées de s'amasser dans de vastes bas-

sins, afin de pouvoir les distribuer peu à peu dans la belle saison aux champs qui sont mis en culture; on a élevé ou soutenu leur niveau afin de pouvoir leur faire atteindre des terrains qui en seraient privés sans cette précaution.

« Lorsque les eaux, à leur sortie des montagnes, ont été assez abondantes pour former des rivières, on a établi des chaussées ou des digues sur leur lit pour faciliter les saignées qu'on voulait faire. »

« On distingue en Perse, dit Charadin, de quatre sortes d'eaux, deux sur terre, qui sont celles de rivière et celles de source, et deux sous terre, savoir, celle des puits et celle des conduits souterrains, qu'ils appellent *carizes*. Ils creusent au pied des montagnes pour trouver de l'eau; et lorsqu'ils en ont trouvé un filet, ils le conduisent par des canaux souterrains huit à dix lieues loin, et quelquefois bien davantage, les tirant du pays haut en pays bas, afin que l'eau coule mieux. Il n'y a pas de peuple au monde qui sache si bien ménager l'eau que les Persans. Ces conduits ou canaux sont quelquefois creux de dix à quinze toises; j'en ai vu d'aussi profonds. On les mesure aisément, parce qu'à distance de huit en huit toises, on y voit des soupiraux dont le diamètre est grand comme nos puits. On me contait aussi en Médie que depuis soixante ans seulement, le nombre des canaux souterrains dans la province était diminué de quatre cents. Il n'y a assurément point de nation au monde qui sache si bien miner et faire des chemins sous terre que les Persans. Ces canaux souterrains sont d'ordinaire de huit à neuf pieds de profondeur et de deux à trois pieds de largeur.

« Outre l'eau des fleuves et des canaux, ils ont celle des puits presque partout le royaume. On en tire l'eau avec des bœufs, dans de gros seaux de cuir qui tiennent d'ordinaire le poids de deux cents à deux cent cinquante livres. Ce seau a une gorge en bas de deux à trois pieds de long et de demi-pied de diamètre, qu'une corde

repliée vers le haut du puits tient toujours élevée, pour empêcher l'eau de sortir par le bout. Le bœuf tire ce seau par une grosse corde, qui tourne sur une roue planée de trois pieds de diamètre, attachée au haut du puits comme une poulie, et l'amène à un bassin joignant, où il se vide par cette gorge, et d'où l'eau est distribuée ensuite dans les terres. Il faut observer qu'afin que le bœuf tire plus aisément, on le fait tirer de haut en bas, le jardinier s'asseyant sur la corde; ce qui le soulage lui-même dans son travail, et soulage également le bœuf; de manière que cet art, tout rustique qu'il paraît, est commode et de peu de dépense, ne requérant qu'un homme seul pour en faire l'usage.

« Pour ce qui est de la distribution de l'eau des rivières et des sources, on la fait par semaines ou par mois, selon le besoin, en cette manière : on met sur le canal qui conduit l'eau dans le champ une tasse de cuivre, ronde, fort mince, percée d'un petit trou au centre, par où l'eau entre peu à peu; et lorsque la tasse va au fond, la mesure est pleine, et on recommence jusqu'à ce que la quantité d'eau convenue soit entrée dans le champ. La tasse est d'ordinaire entre deux à trois heures à s'enfoncer. Cette invention sert aussi à mesurer le temps en Orient. Les jardins payent tant par an pour avoir de l'eau tant de fois par mois; l'eau ne manque point d'être envoyée au jour nommé, et alors chacun ouvre le canal de son jardin pour y recevoir l'eau. Comme on arrose tout un canton à la fois, il n'y aurait rien de plus aisé que de faire entrer plus d'eau dans son jardin, et de la détourner du jardin d'un autre; mais c'est ce qui fait aussi que cette sorte de fraude est fort défendue, et que le crime de l'avoir commise est sévèrement puni. Pour mieux entendre cette distribution d'eau, il faut savoir que chaque province a un officier établi sur les eaux de la province, qu'on appelle mirab, c'est-à-dire *prince de l'eau*, qui règle cette distribution partout avec grande exactitude, ayant toujours ses gens aux

courants des ruisseaux, pour les faire aller de canton en canton et de champ en champ, selon ses ordres. C'est un office fort lucratif. Lorsqu'on manque d'eau, il faut s'en aller plaindre à lui, et il répond d'ordinaire qu'il n'y a point d'eau dans le pays; mais dès qu'on lui fait un présent, chose qu'on ne manque pas de faire pour ne pas perdre les fruits et la moisson, on est sûr d'avoir de l'eau suffisamment. Le prix est différent de l'eau de rivière et de l'eau de source, celle-ci étant à meilleur marché que l'autre, parce qu'elle n'est pas si limoneuse ni si douce.

« Le labour se fait avec un soc tiré par des bœufs maigres (car les bœufs de Perse n'engraissent pas comme les nôtres) attachés, non par les cornes, mais avec un arceau et le poitrail. Ce soc est fort petit, et le courche fait qu'écorché la terre, pour ainsi dire. A mesure que les sillons sont tirés, les laboureurs rompent les mottes avec de grosses mailloches de bois, et avec la herse qui est petite et a de petites dents; et puis avec la bêche ils unissent la terre et la mettent en carrés comme des parterres de jardins, y faisant des rebords hauts d'un pied, plus ou moins, selon qu'il lui faut donner de l'eau. La mesure d'eau qu'il faut donner aux carrés, c'est qu'il y en ait assez pour qu'un canard y puisse nager, et c'est de cette manière que l'on en donne aux jardins toutes les semaines.

« Outre l'irrigation, les Persans se servent de la stercoration, si estimée des Romains dans le labourage. C'est avec quoi on engraisse les terres en Perse, au lieu de fumier, qu'on emploie pour la litière des chevaux, comme je l'ai observé. Les villageois ramassent avec soin les immondices des villes, qu'ils chargent dans des sacs sur des bourriques, et s'en retournent chez eux; ce qui ne leur coûte pas grand'chose, puisque sans cela ils s'en retourneraient à vide. Il n'y a point en Perse d'égouts publics; chaque maison a le sien d'ordinaire à côté de son logis, en un trou profond d'un

ried. C'est là aussi communément qu'est le privé. Les passants ne s'en perçoivent pas d'ordinaire, la sécheresse de l'air dissipant la mauvaise odeur. On voit les villageois, la bêche à la main, après avoir déchargé leurs ânes ou mules au marché, curer les égouts à mesure qu'ils passent par-dessus et en charger leurs bêtes. Les maisons qui n'ont pas l'égout sur la rue sont commerçées par des paysans affidés, qui font un présent de fruits par an pour avoir seuls l'entrée de la maison. Ils sont assidus à y venir toutes les semaines, surtout aux grandes maisons, où ils aiment mieux se charger. Ils fument de fiente de pigeons et d'excréments d'hommes, de melons et les concombres, à quoi il faut du fumier plus chaud; et les paysans disent qu'il y a une notable différence aux fruits qui viennent sur ces couches fumées de ce qu'on importe des privés des gens qui mangent beaucoup de chair et qui boivent du vin comme on fait en Europe. On ne met pas ce fumier sur la terre tel qu'on l'apporte à la campagne, il la brûlerait à force de chaleur. Les paysans le jettent dans une grande fosse dans leurs cours, tout le long de l'été, et quand la fosse est à demi pleine, ils s'achèvent de la remplir de terre; la pluie et la neige qui tombe dessus pétrit le tout, qu'ils laissent ainsi reposer deux ans durant, et au bout de ce temps-là, c'est le fumier dont ils se servent. Ils distinguent trois sortes de fumier, celui qu'on ramasse pêle-mêle, celui que les paysans enlèvent à la bêche dans les égouts et dans les privés, qui n'est point mêlé de terre, et celui de pigeon.

« Par le moyen de cette culture, la terre en Perse, soit sablonneuse, soit dure et argileuse, est capable de toutes sortes de semences, et il y en a qui donnent deux récoltes d'orge par an. Proche les grandes villes, la terre n'est jamais en repos; dès qu'un fruit est cueilli, l'on en replante un autre. Il arrive au bout de deux à trois ans que la terre est fumée, elle se dessèche; mais on la refume aussitôt, on l'ar-

rose, et elle reprend sa vigueur.

« Le sol de la Perse varie beaucoup; mais presque partout il manque de l'eau qui seule pourrait le rendre fertile. La destruction de quelques canaux établis à grands frais peut changer une riche vallée en un triste désert. Les parties du pays qui sont bien cultivées donnent une haute idée de la prospérité que pourrait atteindre ce royaume sous un bon gouvernement.

« Les terres basses qui sont abandonnées pendant quelque temps, s'imprègnent peu à peu de sel marin et deviennent stériles: on n'y voit bientôt plus, dit Olivier, que des soudes, des salicornes, des anabases.

« Le sel de cuisine est si abondant dans toute la Perse, qu'il est charrié par les eaux de pluie dans les basses-fonds; ce qui fait que partout où les eaux séjournent l'hiver, le terrain devient salé. Tous les lacs de ce pays sont salés; tous les grands amas d'eau le deviennent de même au bout de quelques années. Les étangs qu'on a formés en divers endroits, dans les vallons ou dans les gorges des montagnes, deviendraient également salés si le besoin d'eau pour l'arrosement des terres ne les faisait vider chaque année.

« Toute la Perse offre de grandes plaines, dont les eaux se sont emparées l'hiver, et dont le sol nu et salé devient brûlant l'été. Tel est le désert qui se trouve à l'orient de Kom, et qui a plus de soixante lieues d'étendue: tels sont ceux du Kirman, du Sedjestan, du Khorasan.

« Ces déserts, bien différents de ceux de la Libye, qui sont en général sablonneux et condamnés à une éternelle stérilité, seraient rendus à la culture si les terres, ordinairement argileuses et fortement imprégnées de sel marin, pouvaient être lavées par l'eau de la pluie, si on pouvait ensuite les arroser; car il faut noter que dans presque toute la Perse il n'y a aucune sorte de culture sans arrosement. Le blé est arrosé; la vigne elle-même est arrosée; les arbres fruitiers sont plan-

tés dans les jardins soigneusement arrosés. »

ANIMAUX DOMESTIQUES ET SAUVAGES.

Parmi les animaux domestiques de la Perse, le chameau, le mulet et le cheval sont à la fois les meilleurs et les plus utiles. Les bœufs, que l'on n'emploie qu'à labourer la terre, n'ont rien de remarquable quant à la taille et à la beauté. Dans les parties sablonneuses de la Perse on préfère le chameau pour le transport des fardeaux; mais, dans le reste du royaume, les mulets sont d'un usage général et d'une force extraordinaire.

« Le chameau, dit Chardin, est un animal fort estimé chez les Orientaux. Ils l'appellent *navire de terre ferme*, en vue de la grande charge qu'il porte, qui est d'ordinaire de douze à treize cents pour les grands chameaux; car il y en a de deux sortes, de septentrionaux et de méridionaux, comme les Persans les appellent. Ceux-ci, qui font les voyages du golfe Persique à Ispahan, sans passer plus outre, sont beaucoup plus petits que les autres, et ils ne portent qu'environ sept cents; mais ils ne laissent pas de rapporter autant et plus de profit à leurs maîtres, parce qu'ils ne coûtent presque rien à nourrir. On les mène, tout chargés qu'ils sont, paissant le long du chemin, sans licou ni chevestre. Le poil tombe tout à cet animal au printemps, et si entièrement, qu'il paraît tel qu'un cochon échaudé, et alors on le poisse partout pour le défendre de la piqure des mouches. Le poil de chameau est la meilleure toison de tous les animaux domestiques; on en fait des étoffes fort fines, et nous en faisons des chapeaux en Europe, le mêlant avec le castor. Les femelles portent onze à douze mois, et quand elles ont mis bas, on couche leurs petits sur le ventre, les quatre pieds pliés dessous, et on les tient les quinze ou vingt premiers jours, nuit et jour dans cette posture, pour les accoutumer à s'y tenir. Ils ne se couchent jamais autrement. On ne leur donne aussi, alors, qu'un peu de lait, pour leur

apprendre à vivre de peu de chose, à quoi on les élève si bien, qu'ils sont des huit à dix jours sans boire; et pour le manger, cet animal est non seulement celui qui mange le moins de tous, à beaucoup près, mais encore il y a lieu de s'étonner comment un si grand animal peut vivre de si peu de chose. Il y a grande abondance de ces animaux-là en Perse, et c'est un des bons négoce du pays avec la Turquie, qui en tire une grande quantité. Ceux du pays n'ont qu'une bosse, mais ceux des Indes et d'Arabie en ont deux. On élève, dans les parties méridionales et orientales du pays, comme vers l'Arabie et vers la Tartarie, vers les Indes et vers le golfe Persique, une sorte de chameaux pour servir à la course. Ils vont au grand trot, et si vite, qu'un cheval ne les peut suivre qu'au galop. Dans les provinces situées vers le golfe Persique, on nourrit ces animaux de pois sec et de dattes, et l'on en fait sans manger aux ânes. On compte tous les bêtes de charge en Orient, par nombre de sept, parce que, disent-ils, un palefrenier en peut panser autant. Il y a encore une chose fort à remarquer sur les chameaux, c'est qu'on leur apprend à marcher, et qu'on les mène à la voix, avec une manière de chant. Les animaux règlent leur pas à cette cadence, et vont lentement ou vite, suivant le ton de voix, et tout à même, quand on veut leur faire faire une traite extraordinaire, leurs maîtres savent le ton qu'ils aiment mieux entendre. » On a de bonnes mules en Perse qui vont fort bien l'amble, qui ne bronchent point, et qui ne se lassent guère.

« Après, ils ont l'âne, dont il y a de deux sortes en Perse: les ânes du pays, qui sont lents et pesants comme les ânes de nos pays, dont ils ne se servent qu'à porter des fardeaux, et une race d'ânes d'Arabie, qui sont de fort jolies bêtes et les premiers ânes du monde. Ils ont le poil poli, la tête haute, les pieds légers, les levant avec action en marchant. L'on ne s'en sert que pour monture; les selles qu'on leur met

ont comme des bâts ronds et plats ar-dessus, faites de drap ou de tannerie, avec les étriers et les harnais. On s'assied dessus, plus vers la croupe que vers le cou. On met à plusieurs harnais tout argent, tant le maître est content de la légèreté et de la douceur de leur allure. On les panse comme les chevaux. Les ecclésiastiques qui ne sont pas encore dans les charges ou dans les grands bénéfices, affectent d'aller montés sur des ânes.

« On n'apprend autre chose à ces bêtes domestiques qu'à aller l'amble; et l'art de les y dresser est de leur attacher les jambes, celles de devant à celles de derrière, par deux cordes de coton qu'on fait de la mesure du pas l'un d'âne qui va l'amble, et qu'on suspend par une autre corde passée dans la sangle à l'endroit de l'étrier. Des esclaves d'écuyers les montent soir et matin, et les poussent et exercent tant, qu'ils apprennent à aller l'amble; ce que ces bêtes font, étant poussées par l'écuyer et retenues en même temps par la corde, qui les empêche d'étendre les jambes plus qu'il ne faut pour le pas de l'amble. On fait aller souvent une bête dressée ou deux, à côté de celle qu'on dresse, afin de la dresser en moins de temps : ces bêtes vont si vite qu'il faut galoper pour les suivre. »

Il y a en Perse plusieurs races de chevaux. On trouve, dans les provinces qui bordent le golfe Persique, le cheval arabe dans toute sa pureté; dans le Fars et dans l'Irak, on remarque une race mêlée de sang arabe et d'une taille plus élevée que celle-ci, mais encore petite si on la compare au cheval turcoman ou du Khorasan. Cette dernière race est la plus estimée pour le service militaire. Ces chevaux ont du sang arabe; mais les juments étant plus grandes que celles d'Arabie, et les pâturages du pays étant excellents, les chevaux atteignent une taille plus élevée et une force plus grande. Il n'y a peut-être pas de chevaux au monde capables de supporter plus de fatigue que ceux de race turcomane. Malcolm cite l'exemple d'un

courrier, qui, monté sur un de ces chevaux, parcourut en six jours le chemin de Schiraz à Téhéran, qui est d'environ cent soixante-six lieues de deux mille toises.

« Les chevaux de Perse, dit Chardin, sont les plus beaux de l'Orient. Ils sont plus hauts que les chevaux de selle anglais, étroits de devant, la tête petite, les jambes fines et déliées à merveille, fort bien proportionnés, fort doux, de grand travail, et fort vifs et légers. Ils portent le nez au vent à la course, et c'est comme on les dresse. Mais, afin qu'ils ne donnent pas de la tête dans l'estomac du cavalier, on leur met une espèce de caveçon, qui n'est que de cuir, et comme un licou, mais plus large et fort brodé et orné, qui leur bride le nez, et, passant entre les jambes, s'attache comme le poitrail, sous le ventre du cheval par sa sangle. Les chevaux portent la queue longue, qu'on noue et relève quelquefois. Ils sont fort doux et maniables, aisés à nourrir, et servent jusqu'à dix-huit et vingt ans. On ne sait ce que c'est que de hongres parmi ces chevaux persans. J'ai dit qu'ils sont les plus beaux de l'Orient; mais pour cela ils ne sont pas les meilleurs ni les plus recherchés. Ceux d'Arabie les passent, et sont fort estimés en Perse à cause de leur légèreté, car ils sont, quant à la forme, semblables à de vraies rosses, par leur taille sèche et décharnée. Les Persans disent que pour éprouver les chevaux qu'on vend pour arabes de la bonne race, qui est dans l'Arabie Heureuse, il faut leur faire faire trente lieues d'une haleine et fort vite, les pousser ensuite dans l'eau jusqu'au poitrail, et puis leur donner l'orge; car s'ils la mangent avidement, ce sont de vrais chevaux arabes. Les Persans ont aussi beaucoup de chevaux tartares, qui sont plus bas que ceux de Perse, plus grossiers et plus laids, mais qui sont de plus de fatigue, plus animés et plus légers à la course. Les chevaux sont fort chers en Perse.

« On apprend aux chevaux à s'arrêter tout court sur le cul au milieu de la

course. Les Persans s'entendent bien en chevaux, et ont de bons palefreniers. On donne aux chevaux pour litière leur propre fumier, desséché et mis en poudre, dont on fait un lit épais de deux à trois pouces, fort uni et fort mou. On met tous les matins la fiente de ces animaux sécher dans la cour, et sur le soir on la met en poudre, en la battant un peu. Comme elle est tout le jour à sécher au soleil, elle y perd sa senteur, de sorte que les écuries ne sentent point mauvais. Ils usent encore d'un autre remède pour empêcher cette senteur, qui est de mêler du sel dans l'orge des chevaux, en la leur donnant à manger. Les étrilles du pays n'ont point de manches; les bords sont denteles et servent de grattoirs. On les frotte ensuite avec un feutre. Il n'y a point de mangeoire non plus, de même qu'en nos pays. Les chevaux mangent leur paille et leur orge dans un sac de poil qu'on leur attache à la tête: les fers de cheval sont plats, sans talon ou crochet, et plus minces que les nôtres. Cependant, ils durent bien plus longtemps, ce qui vient de ce que les chevaux persans ont la corne beaucoup plus dure que les nôtres, et beaucoup meilleure, étant saine et se laissant clouer partout, ce qu'il faut imputer à la bonté de leur climat. Ces fers, unis et légers, font que les chevaux sont plus vites à la course, à ce qu'on assure. On ne met pas aux chevaux, durant l'hiver et lorsqu'il gèle, de fers autrement faits qu'en été; mais on les ferre avec des clous qui ont la tête plus grosse et plus pointue: les fers qu'on met aux autres animaux sont de même que ceux-là, hormis durant l'hiver, aux lieux où il gèle. Comme les villes de Perse ne sont pas pavées, on ne craint point que les chevaux glissent. On a coutume aussi en hiver de teindre les chevaux de henna, ce fard jaune dont les hommes et les femmes se servent aussi. On leur en frotte les jambes et le corps tout du long jusqu'au poitrail, et quelquefois la tête; quoi qu'on dise que cela les défend contre

le froid, c'est pourtant plutôt par accident qu'on les teint ainsi; car on le fait en divers lieux, en toutes saisons. On fait à ceux du roi, par distinction, une dentelle de ce vernis: grandes dents et à fleurons, comme les fleurons des couronnes, et on ne le fait qu'à ceux du roi seulement.

« Il n'y a aussi que le roi qui puisse tenir des haras en Perse. Les gouverneurs et les intendants des provinces qui en ont à eux les tiennent sous son nom. Le roi a de très-grands haras partout, et particulièrement proche de l'ancienne Persépolis, où sont les plus beaux du royaume. Il a aussi des écuries dans toutes les provinces et dans la plupart des grandes villes. C'est afin qu'il y ait toujours des chevaux prêts à distribuer aux cavaliers, aux artisans, et à tous ceux qui sont à la solde du roi, en quelque service que ce soit, et à tous les officiers; car on n'en refuse pas à un de ces gens qui en demandent; mais quand l'on en a une fois reçu un, l'on ne peut plus le rendre, il faut le garder et le nourrir. On envoie quelquefois une si grande quantité de chevaux au roi, soit de ces haras ou par présent, que ses écuries ne les peuvent contenir, et alors on les distribue chez les particuliers aisés, un en chaque maison. Ils sont obligés de les nourrir jusqu'à ce qu'ils les retire; mais ils peuvent aussi s'en servir tant qu'ils les ont en garde. Tous les chevaux du roi sont marqués d'une grande tulipe ouverte à la croupe du montoir, et il n'y a que les chevaux du roi qu'on marque de ce côté-là: tous les autres qui sont marqués le sont de l'autre côté. Les gens à qui le roi donne des chevaux pour s'en servir ne les peuvent vendre, mais ils peuvent les troquer entre eux, et quand le cheval meurt entre leurs mains, il faut qu'ils coupent la pièce de la peau où est la marque avec un peu de chair dessous, qu'ils la portent au grand écuyer du roi qui est sur le lieu, et qu'ils se fassent décharger du cheval sur le registre; ce qu'on fait après avoir pris leur serment qu'il est

mort naturellement et non pas faute de soin; et alors, s'ils en redemandent un autre, on le leur donne. On assure que les officiers des écuries du roi, en mettant cette pièce de cheval dans l'eau, jugent, au bout de quelques heures, de quoi la bête est morte, si c'est de faim, si c'est de fatigue, ou si on l'a tuée; car, quelquefois, un cavalier qui ne peut plus nourrir son cheval est bien aise qu'il crève pour en être quitte, ou celui qui en a un mauvais, désire la même chose pour en demander un meilleur. On observe, dans la vente des chevaux, les mêmes conditions qu'on garde chez nous, et l'on a aussi trois jours pour les rendre.

« Je ne dirai rien du harnais et des selles de Perse, c'est la même chose qu'en Turquie, si ce n'est peut-être que leurs selles sont encore plus légères. Cependant, leurs chevaux ne se blessent jamais ou très-rarement, ce qui vient de ce que le coussinet étant séparé de la selle, le palefrenier voit d'abord s'il blesse le cheval, et tous les matins il bat ce coussinet avec un caillou pour l'amortir. Ces coussinets sont richement brodés sur le derrière et un peu sur le devant. Les Persans montent aussi court et à la genette tout comme les Turcs; mais ils sont encore plus magnifiques que les Turcs en leurs harnais.

« On fend le nez aux ânes, et quelquefois aux mules, afin qu'ils aient plus de vent et qu'ils respirent mieux en courant. On purge tous ces animaux-là au printemps, en leur donnant premièrement, quatre ou cinq jours durant, une herbe légère et pleine d'eau, qu'on appelle *kasil*, qui les purge fortement; et puis on leur donne de l'orge en herbe cinq ou six autres jours, laquelle on mêle ensuite avec leur paille coupée, durant trois ou quatre semaines. On ne monte point les chevaux durant ces premiers quinze jours: on leur fait garder l'écurie, et même durant les six premiers jours on ne leur fait point de litière.

« Ces animaux sont sujets à plusieurs maladies, qui, presque toutes, sont inconnues en nos pays. Par exemple,

en mangeant trop d'orge, les pieds de devant leur enflent; ils deviennent faibles, et il leur vient au poitrail une espèce de goître ou loupe, qu'on guérit ou en y appliquant le fer chaud, et en leur ôtant l'orge durant quelques jours, ou en perçant cette enflure, et en y passant une petite branche d'osier pour la faire suppurer. Il vient quelquefois au nez des chevaux deux cartilages, un de chaque côté, qui leur ôtent l'appétit et leur rendent le ventre enflé et dur comme un tambour, qui font que les chevaux veulent toujours être couchés; et, si l'on n'y prend garde, ils en meurent en deux fois vingt-quatre heures. On appelle cette maladie *nachan*. Comme on la connaît d'abord, en prenant la bête au nez, on leur y fait promptement une incision de chaque côté, fort longue, et l'on tire ces cartilages les plus entiers qu'on peut, et aussitôt ces pauvres animaux deviennent sains, et sont aussi bons qu'auparavant. Outre cela, il leur vient un autre cartilage à côté de l'œil, dans la chair, qui les met en danger de la vie, et qu'on tire de même en faisant une incision dans la partie, après avoir couché le cheval à terre; enfin, ces animaux perdent encore l'appétit par une enflure des lèvres, qu'on guérit en leur perçant une veine dans le palais avec une alêne. Le remède à la plupart des autres maladies des chevaux qui leur viennent aux jambes, aux pieds, à la corne, c'est d'y appliquer le feu, ce qui les guérit sur-le-champ. Le feu, ainsi appliqué, est aussi un des meilleurs et plus sûrs remèdes qu'on fasse aux hommes en Orient, comme je le dirai en son lieu. J'ai vu pratiquer en Perse, avec beaucoup de succès, un secret pour engraisser un cheval, qui était de lui donner de la peau de serpent, mêlée dans de la farine pétrie, dont on faisait des boules grosses comme des œufs qu'on lui faisait avaler.

Il y a en Perse beaucoup de moutons; mais les tribus errantes qui possèdent les plus grands troupeaux n'apportent aucun soin à l'amélioration de l'espèce.

course. Les Persans s'entendent bien en chevaux, et ont de bons palefreniers. On donne aux chevaux pour litière leur propre fumier, desséché et mis en poudre, dont on fait un lit épais de deux à trois pouces, fort uni et fort mou. On met tous les matins la fiente de ces animaux sécher dans la cour, et sur le soir on la met en poudre, en la battant un peu. Comme elle est tout le jour à sécher au soleil, elle y perd sa senteur, de sorte que les écuries ne sentent point mauvais. On use encore d'un autre remède pour empêcher cette senteur, qui est de mélanger du sel dans l'orge dont on nourrit les chevaux. Les bords du pays n'ont point de montagnes, les bords sont dentelés de rochers, de feutre. Il n'y a point de forêts, plus, de même que les cochons; les chevaux mangent ces animaux orge dans les champs. Ceux des Persans attachés à la chasse sont jamais sortis de leur pays, ils ne connaissent si peu cet animal qu'ils le regardent comme plus dur que nos domestiques, haïssant de Tauris, en ayant aperçu un, ils l'ont tué. Voyez quelle singulière erreur on trouve dans ce pays!

Les Persans ne trouvent pas de chiens comme nous; cependant les précieux qualités de ce fidèle animal ont été emportées sur le préjugé. Peut-être même les Persans ont-ils conservé pour lui une partie de l'affection de leurs ancêtres, qui suivaient la religion de Zoroastre. Quoi qu'il en soit, le chien est encore aujourd'hui, en Perse, admis dans la société de l'homme. Les tribus errantes en entretiennent un nombre considérable qui veillent sur leurs troupeaux, gardent leurs tentes, et les suivent à la chasse. Morier nous apprend qu'il y a en Perse un chien très-grand et très-méchamment, appelé *kafra*, à cause de sa vigilance et de sa fidélité quand il suit une caravane ou *kafra*. Chaque muletier a son chien; cet animal connaît si bien les mules de son maître qu'il découvre celles qui s'égarent, et les oblige à rejoindre les autres. Quand la caravane s'arrête pour passer la nuit,

le froid,

nemen

le fait

soit

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

le fait

PAST.

M.

chic
rangé
qu'il
le con
en épaule

les pays
désertes.
es, au nom
le lion.
l'argali ou
de mouton
du sang des

sauvage, on trouve
Olivier, habite les
et les endroits inhabités

se. On le dit assez commun dans le Khouzzistan, le Farsistan, le Kirman, le Sedjestan, et toute la partie méridionale de cet empire. Nous en avons vu plusieurs dans le pays du roi à Tehran, qu'on avait pu jeunes sur les montagnes qu'on trouve à l'occident de Caschan et qu'on avait élevés avec assez de facilité. Ils avaient un air plus féroce, plus sauvage; un caractère plus dur, plus rétif; une taille plus élevée, et probablement plus de force que l'âne domestique. Leur poil était d'un beau gris argenté; ils avaient une bande noire sur l'épine du dos, et une autre qui descendait sur les épaules. Ils nous parurent, du reste, peu différer de l'âne commun, et devaient rapporter à l'onagre des anciens.

On trouve en Perse presque tous les oiseaux communs aux contrées situées sous la même latitude.

ROUTES ET CHEMINS.

Les Persans n'ont guère d'idée de ce que nous appelons des grandes routes; la raison en est que ces voies de communication ne seraient pas fort utiles dans un pays où l'on ne fait pas usage des voitures à roues. Ils connaissent bien les avantages qu'ils pourraient retirer de quelques bonnes routes; mais ils ne sont pas disposés à accepter une amélioration qui pourrait faciliter les invasions de l'étranger. Il existe cependant une large chaussée

SCIENCES ET ARTS.

ARTS MÉCANIQUES.

pratiquée à grands frais sur le Kaflankoh, montagne élevée et déserte qui sépare l'Irak de l'Aderbidjan; mais on attribue ce travail aux Turcs qui, à une époque où ils étaient maîtres de l'Aderbidjan, voulaient avoir les moyens d'entrer facilement en Perse. « Un léger travail suffirait, dit Morier, pour faire en Perse des chemins excellents, excepté dans les endroits où l'on passe d'une plaine à l'autre, parce qu'alors le sol rocailleux des montagnes serait une grande difficulté à surmonter. C'est ce qui arrivait à l'époque où les voitures étaient en usage dans cet empire. Darius resta en effet sur son char tant qu'il fut dans les plaines; mais, arrivé au passage des montagnes, il fut obligé de monter à cheval. »

On trouve sur les routes, en Perse, des stations de *rahdars*, ou *inspecteurs des chemins*, chargés de lever une taxe sur les caravanes. La brutalité et l'avidité des *rahdars* les font détester des voyageurs. C'est à eux qu'est confiée la police des grands chemins; s'il se commet quelque vol, ils sont chargés de recouvrer les effets enlevés, ou bien on les force de prouver qu'il leur a été impossible de saisir les coupables; mais l'homme puissant peut seul espérer de recouvrer ce qui est une fois perdu. Ils contribuent d'ailleurs très-peu à la sûreté des routes, et les stations sont trop éloignées les unes des autres pour que les communications soient faciles; du reste, ils connaissent parfaitement l'état du pays; ils servent probablement de complices aux brigands, et peuvent, s'ils le veulent, découvrir leurs retraites. L'insolence des *rahdars* envers les voyageurs passe toute croyance. La plupart d'entre eux n'ayant pour tout émolument que ce qu'ils peuvent retirer au delà du prix dû par le voyageur, ils sont entièrement rapaces.

Les habitants des villes et ceux des bourgs ont fait des progrès assez grands dans les arts d'agrément et dans les arts utiles; mais ils sont stationnaires depuis plusieurs siècles.

Dans les arts mécaniques, les Persans ne sont pas supérieurs aux autres peuples de l'Orient; ils travaillent bien l'acier. Leurs cimenteries, quoiqu'ils cassent avec une extrême facilité, sont d'une excellente trempe et d'un bon tranchant. Ils fabriquent aussi des armes à feu, et ont des fonderies de canons. Ils entendent parfaitement l'art du doreur et celui du graveur; ils savent parfaitement émailler sur or et sur argent.

« Pour ce qui est des arts mécaniques, celui où ils excellent le plus, et où ils nous surpassent peut-être, dit Olivier, c'est la teinture. Ils donnent à leurs étoffes des couleurs plus vives, plus solides qu'on ne fait en Europe. Ils impriment celles de coton et celles de soie avec une netteté et une ténacité surprenantes, soit qu'ils emploient des couleurs, soit qu'ils procèdent avec des feuilles d'or ou d'argent.

« Chardin disait déjà : L'art des teinturiers paraît plus avancé en Perse qu'en Europe, puisque les couleurs y ont beaucoup plus de corps et d'éclat, et qu'elles ne passent pas sitôt; mais c'est moins à leur art qu'il en faut donner la gloire qu'à leur air et à leur climat, qui, étant sec et pur, produit cette variété de couleurs, comme aussi à la force des ingrédients de la teinture, qui, croissant la plupart dans le pays, sont employés tout frais et pleins de leur suc. Leurs couleurs de teinture et de peinture sont : le *bol* ou la *terre rouge*, le *rounat*, qui est l'*opoponax*, deux ingrédients qui sont abondants en Perse; le bois de Brésil, qu'on leur apporte d'Europe; le bois de Japon, et l'*indigo* qu'ils tirent des Indes. Ils emploient de plus, pour la teinture, plusieurs herbes et plusieurs simples de leur terroir; des gommes et des écorces d'arbres et de fruits, comme de noix et de grenade, et le jus de citron. Le lapis-lazuli se prend dans leur voisinage, au pays des Yusbeks; mais la Perse en est le magasin général. »

« Leurs maroquins sont pour le moins aussi beaux et aussi bons que ceux de Turquie; ils apprêtent fort bien en vert la peau du cheval; ils font du chagrin avec celle de l'âne; ils donnent à celles du veau et du chameau une force et une souplesse qui les rend propres à divers usages. Leurs cuirs sont fort bons, et surpassent de beaucoup ceux de Turquie; ils n'emploient pourtant, à ce qu'on nous a dit, que la chaux, le sel marin, et la noix de galle. »

« Le chagrin, dit Chardin, se fait de croupe d'âne et d'une graine qu'on appelle en Perse *tokhm Casbini*, ou *graine de Casbin*, laquelle est noire, dure, et plus grosse que la graine de moutarde, dont on se sert au défaut de cette graine de *Casbin*. Le nom de *chagrin*, que nous donnons à ces peaux grenetées, vient assurément du mot persan *sagri*, qui veut dire *croupe*. Ils appellent ainsi la croupe de tout animal qui sert de monture; et ils donnent ce nom à cette sorte de cuir, parce qu'il se fait de croupe d'âne, comme je l'ai dit. Les tanneurs corroient le gros cuir, et le préparent avec la chaux. Ils n'ont point l'usage du tan, au lieu duquel ils se servent de sel et de noix de galle; et cela suffit, à cause de la sécheresse de l'air de leur pays.

« Leur verre n'est pas beau, mais leur poterie est excellente. Ils font, entre autres, une porcelaine qui ne le cède pas à celle de la Chine : elle résiste fort bien au feu. »

« La vaisselle de faïence, dit Chardin, est particulièrement une de leurs plus belles manufactures. On en fait dans toute la Perse. La plus belle se fait à Schiraz, à Meshbed, à Yezd et à Kirman. La terre de cette faïence est d'émail pur, tant en dedans qu'en dehors, comme la porcelaine de la Chine; elle a le grain tout aussi fin, et est aussi transparente; ce qui fait que souvent on est si fort trompé à cette porcelaine, qu'on ne saurait discerner celle de la Chine, tant le vernis en est beau et vif; ce que j'entends, non pas de la vieille porcelaine de la Chine;

quand le roi vit cette porcelaine, il se mit à rire, demandant avec mépris ce que c'était. On dit que les Hollandais mêlent cette porcelaine de Perse avec celle de la Chine, qu'ils transportent en Hollande. Il est certain que les Hollandais ont beaucoup appris, en Perse, à faire la faïence; et ils y réussiraient encore mieux qu'ils ne font, s'ils avaient là les eaux aussi pures et l'air aussi sec qu'il est en Perse et à la Chine. Les habiles artisans en cette vaisselle d'émail attribuent à l'eau la beauté de la couleur, comme je l'ai déjà observé, disant qu'il y a des eaux qui dissolvent la peinture et la font couler; au lieu qu'il y a des eaux qui la resserrent et la retiennent sans l'étendre. Les pièces à quoi les potiers persans réussissent le mieux, sont les carreaux d'émail, peints et taillés de mauresques. A la vérité, il ne se peut rien voir de plus vif et de plus éclatant en cette sorte d'ouvrage, ni d'un dessin plus égal et plus fin. La porcelaine de Perse résiste au feu, de sorte que non-seulement on fait bouillir l'eau dedans, sans qu'elle casse, mais même on en fait des marmites. Elle est si dure encore qu'on en fait des mortiers à broyer des couleurs et d'autres matières, et des moles à balle. La matière de ce bel émail est du verre et de fort petits cailloux de rivière broyés très-menu, avec un peu de terre mêlée ensemble, et le tout fort broyé et pilé. On fait un comte que les potiers de la ville de Yezd envoyèrent, un jour, aux potiers d'Ispahan, comme par défi, un vase de porcelaine, qui tenait douze livres d'eau, et ne pesait qu'un gros. Les potiers d'Ispahan leur renvoyèrent un vase de même grandeur et même figure, qui ne tenait qu'un gros d'eau et pesait douze livres. Il y a une sorte d'artisans, en Perse, dont le métier est de raccommoquer la porcelaine et le verre. Ils en rejoignent les pièces, les cousent avec du fil de laiton très-fin, et passent sur la couture une sorte de craie ou de chaux fort déliée. Un vase, ainsi raccommoqué, tient l'eau comme auparavant. On fabrique à Kom des pots qui ont

la propriété de rafraîchir l'eau. « Ce que la poterie blanche qu'on en transporte a de particulier, est qu'en été, l'eau s'y rafraîchit merveilleusement bien, et fort vite, par le moyen de la transpiration continuelle. Les gens qui veulent boire frais et délicieusement ne se servent d'un même pot que cinq ou six jours tout au plus. On l'humecte d'eau-rose la première fois, pour ôter la senteur de la terre, et puis on le pend à l'air, plein d'eau et un linge mouillé autour. Un quart de l'eau transpire en six heures de temps la première fois; puis moins de jour en jour, tant qu'à la fin les pores se bouchent par la matière crasse et épaisse qui est dans l'eau, et qui s'arrête dans ces pores. Dès que la transpiration est empêchée dans ces pots, l'eau s'y empuantit, et il en faut prendre de neufs. Il y a en cette ville quantité de profondes caves, où le peuple va puiser l'eau à boire. La plupart de ces caves ont quarante à cinquante marches de descente, et fort hautes. L'eau en est aussi fraîche, quand on la tire, que celle qui est à la glace. Elle sort par des fontaines qui se ferment au robinet. C'est un grand régal que cette eau durant l'été, qui est furieusement chaud à Kom et aux environs.

« Ils travaillent avec assez de dextérité l'or et l'argent; et ils font avec le cuivre un grand nombre d'ustensiles de ménage.

« Les meubles ne sont ni aussi beaux, ni aussi compliqués qu'en Europe; cependant on voit d'assez jolis ouvrages de menuiserie, d'ébénisterie, de marqueterie.

« Les Persans n'ont pas de fort habiles ouvriers en charpenterie, ce qui vient du peu de bois qu'il y a en Perse, et du peu de charpente qu'on emploie d'ordinaire aux édifices. Ce n'est pas de même à l'égard des menuisiers; ils en ont de très-habiles et très-industrieux dans la composition de toute sorte d'ouvrages de rapport et de mosaïque, dont ils font particulièrement des plafonds admirables. Ils travaillent leurs plafonds en bas, tout entiers; et, quand ils sont

achevés, ils les élèvent en haut, sur le comble de l'édifice et sur les colonnes qui le doivent supporter. J'en ai vu lever un tout entier, de vingt-quatre pieds de diamètre, par le moyen de plusieurs machines. Les Persans font fort bien aussi les jalousies et les balustres. Les menuisiers travaillent assis à terre. Leurs rabots sont différents des nôtres, car ils jettent les copeaux par les côtés, et non par le milieu, ce qui paraît faire plus de besogne. Leur bois ordinaire étant du bois blanc, qui est fort tendre et sans nœuds, est fort aisé à travailler. Ils ont du bois admirable qui leur vient du Mazenderan, en grandes planches.

Le même auteur fait les remarques suivantes sur les ouvriers persans : « L'observation que je veux faire ensuite sur la méthode des artisans de l'Orient, est qu'il leur faut peu d'outils pour travailler. C'est assurément une chose incroyable en nos pays, que la facilité avec laquelle ces ouvriers s'établissent et travaillent. La plupart n'ont ni boutiques, ni établis. Ils vont travailler partout où on les mande. Ils se mettent dans un coin de chambre, à plate terre, ou sur un méchant tapis; et, en un moment, vous voyez l'établi dressé, et l'ouvrier en travail, assis sur le cul, tenant sa besogne des pieds, et travaillant des mains. Les étameurs, par exemple, à qui il faut tant de choses en Europe pour travailler, vont, en Perse, travailler dans les maisons sans qu'il en coûte un double davantage. Le maître, avec son petit apprenti, apporte toute sa boutique, qui consiste en un sac de charbon, un soufflet, un peu de soude, du sel ammoniac dans une corne de bœuf, et quelques petites pièces d'étain dans sa poche. Quand il est arrivé, il dresse sa boutique partout où vous voulez, en un coin de cour ou de jardin, ou de cuisine, sans avoir besoin de cheminée. Il fait son feu proche d'un mur, afin d'y appuyer sa vaisselle; quand il la fait chauffer, il met son soufflet à plate terre, et en couvre le canon d'un peu de terre, détrempée et

puisse avoir part à leurs découvertes. Le mystère dont ils s'enveloppent, tout en leur donnant de l'importance aux yeux du vulgaire, fournit à quelques imposteurs le moyen de dépouiller des hommes riches et crédules qui se laissent prendre à leurs belles promesses.

La montagne d'Alvend, près de Hamadan, produit, suivant les Persans, quelques plantes indispensables pour découvrir la pierre philosophale. C'est pour cette raison que plusieurs des habitants des environs passent leur vie à la chercher. On lit dans l'*Histoire de Perse* de Malcolm, qu'un riche marchand se laissa persuader par un pauvre homme que celui-ci avait enfin trouvé la manière de faire de l'or. Mais, ajouta-t-il, si moi, qui suis connu pour être pauvre, j'allais tout à coup faire montre de mes richesses, on devinerait sans peine par quel moyen je me les suis procurées, l'on m'arrêterait, et l'on me mettrait à la torture, jusqu'à ce qu'on eût obtenu de moi des révélations. Mais, si vous possédiez mon secret, vous pourriez en tirer parti sans le moindre danger; je vous offre donc de vous le faire connaître. Si, après des expériences répétées, vous demeurez convaincu que je ne cherche point à vous tromper, vous me donnerez une petite partie des richesses que vous aurez acquises, et j'irai finir mes jours auprès du tombeau du bienheureux Ali. Comme ce tombeau est dans un pays qui appartient aux Turcs, je n'aurai pas à craindre les dangers que ma découverte me fait redouter dans ma patrie. Le riche bourgeois ajouta foi aux paroles de l'imposteur, qui lui fit connaître toutes les matières qu'il devait mettre dans le creuset, excepté cependant une certaine terre appelée *terre de Badious*, qui, suivant l'alchimiste, se trouvait partout. Le bourgeois en fit demander, et ses domestiques lui en rapportèrent sur-le-champ une petite quantité qu'ils avaient achetée à un prix raisonnable. L'alchimiste mit aussitôt ses creusets sur le feu, et obtint de l'or. Le marchand voulut faire lui-même l'expé-

rience, et il obtint un résultat très-satisfaisant. Il paya aussitôt deux mille tomans à l'alchimiste, qui partit immédiatement pour la Turquie. Après son départ, le marchand voulut recommencer ses expériences; mais il apprit avec surprise que l'homme chez lequel il avait acheté cette terre de Badious était en fuite. Il en fit demander vainement dans toutes les parties de la Perse. Personne n'avait jamais entendu prononcer ce nom. La rage du marchand fit bientôt découvrir la fraude dont il avait été victime. Le fripon, qui l'avait pris pour dupe, avait glissé dans quelques paniers de terre trente ou quarante pièces d'or; et il avait donné ensuite cette terre à vendre à des compères. Quand le marchand s'aperçut de la supercherie, l'alchimiste était déjà hors d'atteinte; et il eut à supporter, outre la perte de son argent, les sarcasmes et les moqueries de ses concitoyens.

MÉDECINE ET CHIRURGIE.

Les Persans ne connaissent ni l'anatomie ni la circulation du sang; aussi leur adresse et leur intelligence comme chirurgiens est-elle égale à leur science en médecine. Ils partagent les maladies et les remèdes en quatre divisions, chaud, froid, humide et sec. Si, par exemple, une maladie a été causée par l'humidité, il faut administrer des remèdes secs; les maladies chaudes doivent être traitées par des remèdes rafraîchissants. Cette classification des maladies paraît fort arbitraire; mais les Persans sont tellement esclaves de l'habitude, que, bien que disposés à avoir confiance dans les médecins européens, ils refusent de se conformer à leurs ordonnances quand elles se trouvent en opposition avec leur système.

« En Perse, dit Olivier, la médecine est plus honorée qu'en Turquie, et cela vient sans doute de ce que les Persans sont bien plus civilisés, bien plus instruits que les Turcs. Cette science n'y est pourtant pas enseignée, comme en Europe, dans des écoles publiques : ce sont les médecins eux-

mêmes qui ont chez eux un certain nombre d'élèves, à qui ils donnent régulièrement des leçons, et qu'ils instruisent le mieux qu'ils peuvent. Ces leçons consistent à donner quelques idées peu détaillées, peu étendues de la structure du corps humain, à faire l'énumération de toutes les maladies qui nous affligent, à parler succinctement des symptômes qui les accompagnent, et à remonter aux causes qui les produisent; mais, ce que le médecin a le plus en vue dans ses leçons, c'est d'apprendre à son élève à distinguer les médicaments les uns des autres, à connaître leurs propriétés, à composer des opiat, des électuaires, des sirops; à donner, en un mot, aux remèdes qu'il veut employer, toutes les formes dont ils sont susceptibles.

« La médecine des Persans n'étant fondée aujourd'hui ni sur l'anatomie, ni sur la physique, on peut la regarder comme une science purement conjecturale et routinière, peu propre à obtenir des résultats certains.

« On connaît bien encore dans ce pays les ouvrages de Galien et d'Avicenne; mais leur doctrine n'est plus suivie, ou elle est considérablement altérée.

« Toute la science du médecin persan se borne à reconnaître la cause prétendue d'une maladie, et à la combattre par son contraire. Par exemple, s'il n'aperçoit au malade, ni forte chaleur sur la peau, ni fièvre bien caractérisée, il fait dépendre le mal du froid, et il ordonne alors les médicaments les plus âcres, les plus piquants, les substances les plus aromatiques. Si le malade au contraire a une forte fièvre, une chaleur ardente, c'est du chaud qu'il la fait dériver: il fait prendre, dans ce cas, les sucs les plus rafraîchissants, les fruits les plus acides; il donne la glace pour boisson; il l'applique sur l'estomac, sur la tête, sur le bas-ventre. Si avec une forte fièvre, une chaleur interne, brûlante, la peau est sèche, la langue gercée, c'est le sec qui domine: il a promptement recours à des boissons abondantes, aux fruits les plus doux, les plus aqueux, aux

bains, aux fomentations. Si la maladie provient de l'humide, comme dans les hydropisies et autres affections semblables, il emploie des opiat ou des électuaires, faits avec les racines les plus amères, les fleurs les plus aromatiques, les résines les plus chaudes. Pour les vents intérieurs, il fait usage de poudres carminatives, des bézoards, des perles, etc. Pour les mauvaises digestions et pour la faiblesse des organes de la génération, il fait prendre le saiep, le bézoard, le musc, l'ambre, la myrrhe, l'aloès. Les médecins ont, à cet effet, un grand nombre de conserves stomachiques, d'électuaires aphrodisiaques, d'opiat irritants.

« Dans la plupart des maladies chroniques, et dans presque toutes celles qui dépendent de la lésion d'un viscère, le hasard conduit leur mais, ou s'ils procèdent en se rendant raison de ce qu'ils font, le diagnostic se trouvant erroné faute de connaissances anatomiques, le traitement auquel ils ont recours ne peut qu'être vicieux. Par une longue habitude de traiter des malades, les plus judicieux d'entre eux distinguent bien, au premier coup d'œil, une maladie d'une autre; ils jugent, par les symptômes qu'elle présente, si elle menace la vie du malade; mais, comme ils sont presque toujours dans l'erreur sur les causes qui la produisent, ils ressemblent assez souvent à ce médecin de la fable, qui, marchant au milieu des ténèbres, frappe à droite ou à gauche indistinctement: s'il attrape le malade, il meurt; si c'est la maladie, il est sauvé.

« Quant à la chirurgie, elle se borne à saigner, à appliquer des emplâtres sur les plaies, à mettre des ventouses ou le moxa sur les parties douloureuses, à faire des cautères, à réduire une luxation, à ouvrir un abcès extérieur, et c'est tout ce qu'on peut en attendre. Que serait-elle parmi nous si elle n'était éclairée du flambeau de l'anatomie?

« La médecine est exercée dans les campagnes par des hommes qui se transportent d'un village à l'autre, et

qui ne manquent jamais de se faire payer d'avance les remèdes qu'ils administrent. Quoiqu'ils n'aient en général sur leur art que des notions très-superficielles, ils ont une jactance, un ton d'assurance, qui en imposent aux gens du peuple. Jamais ils ne sont embarrassés; jamais ils ne sont pris au dépourvu. Munis d'un petit sac, dans lequel se trouvent quelques plantes, quelques drogues, et quelques instruments, ils donnent, à l'instant qu'on les consulte, un breuvage ou un opiat; ils appliquent des ventouses ou le moxa, font des cautères, tirent du sang, envoient leur malade au bain ou au gymnase, le tout sans discernement et sans se rendre raison de ce qu'ils font.

« On voit paraître aussi dans les campagnes, et même dans les villes, une autre classe de charlatans non moins adroits; je veux parler des derviches, imams, mollahs et autres religieux : ceux-ci n'ont jamais recours qu'à des pratiques superstitieuses, pour lesquelles ils exigent, comme les autres, leur paiement d'avance. Nous rapporterons, à ce sujet, ce dont nous avons été les témoins à Tegrich.

« En revenant un jour de la promenade, vers les huit heures du matin, nous vîmes accroupi sur un tapis, devant la porte de notre maison, un derviche d'un âge avancé : il était entouré d'un grand nombre de femmes; il avait une très-belle figure; il portait une barbe très-longue et très-touffue : on voyait à sa ceinture une large écriture : il tenait une plume d'une main, et il distribuait de l'autre des morceaux de papier écrit. Nous nous arrêtâmes un seul instant, et seulement pour donner le temps à ce derviche de nous faire place.

« Nous étant informés, en entrant chez nous, de ce que cet homme faisait au milieu de ces femmes, on nous dit qu'il donnait à chacune d'elles un verset du Coran, au moyen duquel il les guérissait, non-seulement des maux dont elles étaient affligées, mais il prévenait même, pour quelque temps, tous les maux à venir; il recevait de

chaque morceau de papier six poul (le poul vaut un peu plus d'un sou).

« Ce manège dura plus d'une heure. Le derviche était étranger : il devait quitter Tegrich le jour même; il fallait se hâter de profiter d'une occasion qu'on pouvait ne pas avoir de longtemps. La récolte fut bonne : il y eut plus de cinquante versets distribués. Quand la foule se fut dissipée, et que le derviche jugea qu'il n'y avait plus rien à gagner, il entra chez nous, salua fort gracieusement, s'assit sur un tapis, salua de nouveau, et nous dit qu'il venait de bien loin pour nous voir. Il savait que nous étions des médecins européens; il s'adressait à nous pour trouver du soulagement à un mal cruel, qui le faisait souffrir depuis plus de quinze ans; il avait une hernie inguinale. Nous répondîmes au derviche que nous étions surpris de nous voir consultés par un homme aussi savant que lui. Vous êtes un médecin bien plus habile que nous, lui dîmes-nous : les remèdes que vous donnez ne vous coûtent rien et vous rapportent de l'argent; les nôtres nous coûtent cher et ne nous sont pas payés : d'un mot vous guérissez; nous parlons beaucoup, et bien souvent nous ne guérissons pas.

« Le derviche avait de l'esprit; il était gai; il répondit fort bien à nos plaisanteries, puis il nous raconta fort au long, avec une ingénuité apparente, les cures merveilleuses qu'il avait faites : c'étaient des personnes qui étaient sur le point de perdre la vue, qui l'avaient recouvrée au bout de quelques jours; des estropiés qui avaient repris presque subitement l'usage de leurs membres : c'étaient des agonisants qu'il avait arrachés des bras de la mort. Il nous cita un grand nombre de femmes stériles qui avaient eu, avant la fin de l'année, la satisfaction d'être mères.

« Il entremêlait à tout cela des réflexions fort pieuses sur la toute-puissance de Dieu, de Mahomet et d'Ali; il parlait de lui avec toute l'humilité possible; mais on voyait bien qu'il avait l'orgueil de se croire un être im-

portant, un être plus favorisé du ciel que le reste des hommes. C'était l'humble serviteur de Dieu, qui, s'il avait pu, aurait été le plus redoutable tyran des hommes.

« Tout cela ne tendait pas à nous en imposer : le derviche nous jugeait plus favorablement. Son dessein était de détruire, auprès du chef des villages et de quelques habitants qui se trouvaient avec nous, la mauvaise impression que nos plaisanteries avaient pu produire sur eux. Quand il eut fini, nous demandâmes une écriture et du papier pour lui donner un remède analogue à ceux qu'il venait de débiter. Il comprit notre intention : il eut recours alors à un apologue dont le sens était, que tous les animaux ne pouvaient s'accommoder de la même nourriture. Il faut au plus grand nombre des aliments grossiers, des substances ligneuses, des végétaux communs : fort peu se nourrissent du suc mielleux qui se trouve dans les fleurs : « Je donne aux autres la nourriture grossière qui leur convient ; je viens recueillir auprès de vous le miel dont j'ai besoin. »

« Nous ne voulûmes pas pousser plus loin nos plaisanteries, quoiqu'il eût peut-être été utile de démasquer l'imposteur ; nous conseillâmes au derviche de faire usage d'un bandage, dont nous lui fîmes aisément comprendre la forme et le mécanisme. Il promit de l'exécuter lui-même et d'en faire usage : il promit aussi de venir nous voir dans quelque temps ; mais nous ne l'avons pas revu, sans doute parce que nous avons quitté Tegrich plus tôt qu'il n'avait cru. »

Chardin parle en ces termes d'une maladie qu'il eut en Perse, et du traitement auquel il fut soumis :

« Le 23, au soir, je montai à cheval, faible et étourdi que j'étais, comme un homme prêt à tomber malade. Je fis ma traite, et arrivai à Tanguedelan ; mais je n'y eus pas été une heure, que je me trouvai attaqué d'une grosse fièvre, et le sang dans un furieux mouvement. Je tombai incontinent en délire, et puis après, dans un

long évanouissement dont on eut assez de peine à me faire revenir. Il y avait avec nous, par bonheur, un chirurgien français, assez habile en sa profession, qui me secourut de son mieux, et ce fut le seul homme dont je fus secouru ; car il n'y avait âme vivante à Tanguedelan, et tous mes serviteurs étaient fort malades. Cependant Dieu, en ses grandes miséricordes, me fit trouver ce qui m'était le plus nécessaire, savoir, de m'emporter promptement de ces lieux abandonnés, et d'un si méchant air. On alla chercher des hommes pour ces villages voisins ; il en vint huit, qui avaient plusieurs fois porté des malades en brancard, et qui m'en firent un avec des cannes et des branches d'arbre, sur lequel ils entreprirent de me porter jusqu'à la ville de Lar. Je ne fatiguerai point le lecteur du détail de ce que je souffris durant le chemin : je dirai seulement que les deux premiers jours, la fièvre continue dont j'étais accablé était accompagnée de défaillances que chacun prenait pour l'agonie, mais qu'au troisième jour, je fus délivré de ce dangereux symptôme par une crise que l'on trouva fort heureuse.

« Le 27, j'arrivai à Lar, au point du jour, car on ne me portait que de nuit, à cause de la chaleur ; et aussitôt j'envoyai querir le médecin du gouverneur. Il était au palais, et ayant su que j'étais marchand du roi, il me vint voir sur-le-champ. J'eus peine à lui dire un mot, tapt je souffrais de mal et étais épuisé ; mais il connut promptement ma maladie. Je la croyais mortelle, et le chirurgien français ; mais lui, au contraire, la traita de peu de chose. « Vous avez le mal du Bander, me dit-il gravement et d'un air froid ; cela n'est rien, n'en soyez point inquiet ; car, Dieu aidant, je vous ôterai la fièvre aujourd'hui même, et dans peu d'heures. » Ces paroles firent une impression dans mon esprit, comme aurait fait quelque apparition céleste. Un subit tressaillement me prit, et je me mis à rire, de mourant et gémissant que j'étais. Je pris la main

du médecin, et la lui serrai en le regardant comme un ange. Lui, sans me faire aucune question sur le temps ni sur le cours de ma maladie, se mit à écrire l'ordonnance. Il la fit sur trois papiers distincts, et les donna à un garçon de son apothicaire, qu'il avait amené avec lui, prescrivant de quelle manière il me traiterait, et le régime que j'aurais à garder. Comme il allait sortir, je lui criai : Monsieur, j'étouffe de chaleur. « Je le sais bien, me répondit-il ; mais dans un moment vous serez rafraîchi. » Et il s'en alla, et son garçon apothicaire aussi.

« C'est la coutume en Perse que les médecins ont chacun leur apothicaire propre, qui prépare toutes leurs ordonnances, et qui, d'ordinaire, a sa boutique joignant leur maison ; même dans les grandes villes, toutes les boutiques d'apothicaire appartiennent aux médecins, ou toutes entières, en telle sorte qu'un apothicaire n'est qu'un homme à gages, ou en partie, c'est-à-dire, que le médecin et l'apothicaire sont en société. Les Persans prétendent que c'est là la coutume ancienne, et ce qui se pratiquait du temps de Galien, ajoutant que c'est une excellente précaution, tant contre les méprises des apothicaires, que contre le peu de bonne foi que plusieurs apportent dans la préparation des remèdes. Sur les neuf heures, le garçon apothicaire revint avec un plein panier de drogues. Elles consistaient en deux verres d'émulsion, une tasse de confection rafraîchissante, où il y avait de toutes sortes de contre-poisons ; une médecine de deux pintes au moins, la plus amère et la plus dégoûtante du monde ; quatre bouteilles d'eau de saule, et une cruche de tisane. Je fus fort surpris à la vue de tant de remèdes, et je m'imaginai qu'il y en avait pour mes gens comme pour moi ; je demandai à ce garçon pour qui était tout cela. « Pour vous, monsieur, me répondit-il ; c'est ce que le médecin vous a ordonné de prendre ce matin ; il faut le boire le plus vite que vous pourrez. » Si je n'eusse pas été si malade, je me serais opposé à une si ex-

traordinaire façon de traiter le monde, mais je fis sans réplique ce qu'on me disait. Je bus l'émulsion, je pris de suite la moitié de la confection ; mais, quand ce fut à la médecine, je n'en pus venir à bout, tant le cœur me soulevait contre. Je dis à l'apothicaire qu'il m'était impossible de la boire en un coup. Cela ne fait rien, me répondit-il, buvez-la à reprises. Je le fis donc, animé par la passion de guérir ; et ensuite je pris encore le reste de la confection, sans quoi j'aurais sûrement tout rejeté. Sur les dix heures, l'apothicaire me dit que j'allais avoir la plus ardente soif du monde, et qu'il aurait bien voulu me pouvoir donner à boire à la neige, mais qu'il n'y avait que le gouverneur qui en eût. Je lui proposai d'en tirer, pour de l'argent, de l'officier qui l'avait en garde ; il me répondit que cette voie ne réussirait point, parce que, comme il y en avait fort peu, on mettait le scellé sur le lieu où on la gardait. J'appris dans la suite que la neige qu'on a à Lar vient de neuf journées de chemin, et que, quelque précaution que l'on prenne en l'apportant, la chaleur est si grande, que ce qu'on apporte dans la ville n'est que la huitième partie de ce que l'on a chargé sur le lieu, le reste se fondant en chemin. Comme dans l'extrême ardeur de ma fièvre, je me figurais les plus grandes délices à boire à la neige, j'en envoyai demander au gouverneur, qui m'en envoya sur les onze heures ; et, comme j'étais alors dans la plus forte altération qu'on puisse ressentir, je bus aussi avec le plus grand plaisir qu'on ait jamais bu. Mon apothicaire était toujours près de moi ; le médecin lui avait ordonné, à ce qu'il disait, de ne me pas quitter, et c'était lui qui me donnait à boire. Il remplissait d'eau de saule une grande porcelaine ; il mettait un bon morceau de neige dedans, et quand il le voyait à demi fondu, il me la mettait à la main, en me disant de boire tant que je voudrais. Le plaisir que je prenais à boire, était d'autant plus grand, que la liqueur était fort agréable, et que je buvais par ordonnance du médecin.

J'étais dans une salle basse assez fraîche, où mon lit était étendu à terre; on l'arrosait d'heure en heure; tellement qu'on pouvait dire que ma chambre était toute en eau; cependant rien ne pouvait tempérer l'ardeur de ma fièvre maligne, qui s'irritait par tant de remèdes rafraîchissants, au lieu de diminuer.

« L'apothicaire se mit là-dessus à faire ôter mon lit, disant qu'il m'échauffait, et fit étendre une fine natte à la place, sur laquelle il me fit coucher tout nu en chemise, sans mettre autre chose dessus que deux oreillers au chevet, et sans me faire couvrir, pas même d'un drap, et puis il fit venir deux hommes pour m'éventer. Mais comme tout cela ne servait encore de rien et que j'étouffais toujours de chaud, mon apothicaire, qui ne se lassait point de m'aider, fit apporter deux seaux d'eau fraîche; et, m'ayant fait mettre sur une chaise où deux hommes me tenaient, il me les versa sur le corps, des hanches en bas, peu à peu, et ensuite prit une grande bouteille d'eau rose, et m'en baigna de la même sorte la tête, le visage, les bras et la poitrine. Je bénissais en mon cœur la médecine persane, qui traitait les malades si voluptueusement; mais notre chirurgien français, qui était toujours à mon chevet, ne put retenir son indignation. « Cet homme-là vous tue, monsieur, me dit-il pitoyalement. Quoi! vous baigner d'eau fraîche, dans l'ardeur d'une fièvre maligne, avec une pinte d'émulsion, deux pintes de médecine, et une livre de confection de mithridate dans le corps, avec je ne sais combien de boissons à la glace; faites votre compte, ajoutait-il, qu'au lieu d'être tantôt sans fièvre comme il vous l'a promis vous serez mort. — Je ne sais ce qui en arrivera, répondis-je; toutefois il ne me semble pas que je sois à mon dernier jour, comme vous le dites. » En effet, je sentais diminuer le feu de mes entrailles, et l'esprit me revenir; sur quoi mon apothicaire m'ayant pris le pouls, me dit : « Votre fièvre est sur son déclin. »

« Elle se passa si vite ensuite, qu'à une heure après midi je n'en avais plus du tout, au jugement même du chirurgien français; il en était tout interdit, et moi j'en étais transporté de joie. Après avoir élevé mon cœur à Dieu, comme à la première cause, je dis à mon apothicaire que pour comble de joie je demandais à voir le médecin : Il reviendra tantôt, me répondit-il, quand les médecines auront opéré. Je les avais prises à neuf heures, comme je l'ai dit, et je n'en avais senti depuis que le poids, qui m'avait fort enflé, mais sans me causer de tranchées; de sorte que je m'imaginais qu'elles ne me feraient rien, et que la vertu s'en était exhalée dans les sueurs continuelles. Mais, au bout d'un quart d'heure, l'opération commença et dura deux heures entières, sans aucune douleur, ni même beaucoup d'altération. Le soir, le médecin me vint voir, que je regardai comme un prophète, ou comme Esculape : il se fit dire par l'apothicaire comment j'avais passé la journée, et il m'ordonna un potage de riz cuit à l'eau, avec de la cannelle et de l'écorce de grenade sèche, pilées ensemble. Il y avait cinq jours que je n'avais pris aucune nourriture que ce soit.

« Le 28, à mon réveil, je me trouvai un peu de fièvre, sur quoi le médecin m'étant venu voir, m'ordonna une émulsion de semences froides et une prise de confection, comme le jour précédent, en recommandant qu'on me fit manger des concombres crus. On me donna ces remèdes à neuf heures, et tout le jour je ne fis que boire fort délicieusement à la neige de l'eau de saule dans de l'eau d'orge, manger des concombres crus, des melons d'eau, et sucer des poires. On mit aussi du verjus en quantité dans le potage que l'on me fit prendre à midi et au soir, pour lui donner bon goût, ce qui adoucissait merveilleusement l'altération qui me restait.

« Le lendemain, le médecin m'ayant trouvé encore un peu de fièvre, m'ordonna des remèdes pareils à ceux que j'avais pris le 27. La médecine me

purgea avec tant de violence durant tout le jour, que je pensai succomber sous son effet. La nuit me fut encore plus rude que le jour, l'ayant passée dans de grandes douleurs, avec un violent accès de fièvre, de sorte que je me trouvais le matin aussi mal qu'on pouvait être. Mon médecin me trouva en cet état, et, à l'ordinaire, me remplit de consolation; car, après m'avoir bien tâté le poulx, il me dit qu'il m'allait faire donner des breuvages qui emporteraient tout ce qui me restait de fièvre, et m'en délivreraient tout à fait. Il n'y manqua point, mais je ne puis dire de quels moyens il se servit pour cela. Je sais seulement qu'on me fit prendre deux pintes d'émulsion, sur les neuf heures, avec une grande prise de confection, comme les jours précédents, et une demi-heure après un julep; sur quoi, m'étant endormi, je me réveillai après midi sans fièvre, le cœur tranquille, le cerveau dégagé, et, à ce qui me semblait, parfaitement bien remis. J'étais pénétré de tant de joie, que je ne la pouvais exprimer, m'assurant, sur la parole de mon médecin, que je croyais un oracle, que la fièvre ne me reviendrait plus.

« Il me le confirma le 31 au matin, et il m'ordonna de vivre, dix jours durant, de poulet et de riz, sans autre chose, et qu'au bout de ce temps je pourrais me mettre à vivre à mon ordinaire. Je lui demandai dans combien de jours je pourrais me mettre en chemin; il me répondit que deux autres jours de repos me suffisaient, et qu'après je pourrais partir et me trouverais assez de force pour monter à cheval. Il m'ordonna encore une grande prise d'émulsion, et une autre prise de cordiaux comme les jours précédents.

« Le 1^{er} juin, il vint me voir et me dit que c'était pour la dernière fois, et que je n'avais plus besoin de ses visites; qu'il avait ordonné à l'apothicaire de m'apporter de quoi faire dix émulsions, et d'enseigner à mes gens à les préparer, et une boîte de confection de gemme et de mithridate rafraîchissante, du poids de trente-cinq drachmes, dont, pendant autant de

jours, je prendrais une drachme à mon réveil, et boirais dessus un grand verre d'eau. Il me dit que c'était pour me réchauffer et me fortifier l'estomac, que tant d'émulsions et de semences froides avaient beaucoup affaibli. »

Un médecin anglais, M. Jukes, se trouvait à Ispahan en 1804, pendant qu'il y avait un grand nombre de maux de gorge ulcéreux. Un grand nombre de malades moururent parce que les médecins avaient décidé que c'était une maladie chaude, et qu'elle devait en conséquence être traitée par des saignées et des remèdes rafraîchissants. Le même médecin parle encore de divers cas de dysenterie, dans lesquels il avait recommandé l'usage du mercure, sans pouvoir obtenir qu'on essayât l'emploi de ce spécifique. Le mercure, disaient les médecins persans, est un remède chaud, et ne peut, d'après cela, être administré dans une maladie chaude. Ils eurent recours à la glace et à des boissons rafraîchissantes. M. Jukes vit périr un grand nombre de malades, qui, suivant lui, auraient échappé à la mort, s'ils avaient été convenablement traités.

La petite vérole exerce de grands ravages en Perse. Les médecins du pays connaissent l'inoculation, mais ils n'en font guère usage, et les préjugés se sont toujours opposés, jusqu'à présent, à l'introduction de la vaccine.

Tout ce que nous venons de dire sur la médecine des Persans s'applique aux habitants des villes. Les tribus errantes n'ont guère de médecins dans leurs camps; mais comme la nourriture des gens qui composent ces tribus est frugale et saine, et que d'ailleurs ils font toujours beaucoup d'exercice, ils ne sont sujets qu'à fort peu de maladies, pour lesquelles les vieillards et les vieilles femmes de la tribu possèdent toujours quelque spécifique.

« A mon retour en Perse, en 1800, dit Malcolm, presque toutes les personnes composant la mission furent atteintes de cécité. Cette maladie était produite par la blancheur

éclatante de la neige qui couvrait le pays. Je devins aveugle moi-même, et je reçus un message de la part de la femme du chef chez lequel j'étais logé. Cette femme me faisait dire qu'elle connaissait pour mon mal un remède qui me rétablirait promptement, si je voulais consentir à me le laisser appliquer par ses domestiques; j'y consentis sans peine. Aussitôt on apporta devant moi un grand vase plein de neige, et l'on m'engagea à en approcher mon visage. On jeta une pierre rougie au feu dans cette neige qui fondit à l'instant, et la vapeur me procura une transpiration que l'on augmenta encore en me jetant un drap sur la tête. Je subis deux fois cette opération fort désagréable, et je me trouvai ensuite complètement guéri. Il est à remarquer, du reste, que les Persans extrêmement superstitieux ont beaucoup plus de foi aux amulettes et aux talismans qu'aux médecins. Peut-être n'ont-ils pas tort, vu l'ignorance de leurs médecins. »

Quelques personnes prétendent posséder, par droit héréditaire, la vertu de guérir certaines maladies. Les chefs des tribus qui habitent les montagnes qui séparent la Perse du pachalik de Bagdad, prétendent avoir le don de guérir une certaine fièvre intermittente très-commune dans le pays, en donnant force coups de bâton au malade. Un de ces chefs ayant remarqué une personne attachée à l'ambassade du général Malcolm, qui était couchée dans une tente avec une fièvre très-forte, demanda avec instance la permission de le guérir; et quand on lui demanda quel remède il emploierait pour cela, il répondit qu'il le frapperait à coups de bâton jusqu'à ce qu'il eût recouvré la santé. Le malade refusa de la manière la plus formelle de se soumettre à ce traitement. Le chef, très-offensé, appela un grand nombre de ses gens, et leur fit jurer qu'ils avaient été guéris par les coups qu'il leur avait donnés. Quelque temps après il repassa dans le même pays, et Malcolm demanda à son fils aîné, qui lui avait succédé, s'il employait toujours son

remède contre la fièvre. Ce jeune homme répondit que oui, et qu'il était toujours content du succès. L'ambassadeur anglais lui fit encore quelques questions sur la manière dont il s'y prenait pour appliquer son traitement. « J'attache, dit-il, les hommes par les pieds et je les frappe vigoureusement à coups de bâton, en leur disant en même temps des injures de manière à remplacer le frisson par la colère et la crainte. — Réussissez-vous toujours ? demanda Malcolm. — Toujours, répondit-il. — Avez-vous quelques maladies autres que les hommes de votre tribu ? — Quelques-uns; ceux du voisinage, qui ont du bon sens, viennent me trouver lorsqu'ils ont la fièvre. — Vos frères, lui demanda alors Malcolm, ont-ils comme vous le don de guérir cette maladie ? — Non, répondit-il aussitôt; c'est un privilège qui n'appartient qu'au chef de la famille. »

MATHÉMATIQUES, ASTRONOMIE, ASTROLOGIE,
GÉOGRAPHIE.

Les Persans n'ont fait aucun progrès dans les sciences exactes. Leurs connaissances en mathématiques sont assez bornées; et ils n'étudient guère l'astronomie que pour devenir habiles dans l'astrologie judiciaire, science à laquelle toute la nation, depuis le roi jusqu'au dernier paysan, a la plus grande confiance.

« Pour mieux concevoir quelle confiance les Persans ont dans l'astrologie, dit Chardin, on n'a qu'à considérer le nombre d'astrologues qu'il y a parmi eux, le rang qu'ils y tiennent, et les grosses pensions que le roi leur fait. On peut dire qu'ils se sont multipliés à Ispahan, la ville capitale de la Perse, comme les étoiles du ciel, selon le langage sacré. Tous les astrologues de Perse, au moins les plus célèbres, sont natifs de la province de Khorasan, et d'une famille illustre pour être féconde en célèbres astronomes. Tous ceux qui ont quelque nom dans cette science depuis six à sept cents ans sont de ce pays-là, et le roi de Perse ne prend point d'astrologue qui ne soit né dans cette province ou qui n'y ait été

élevé. On assure qu'il y a une excellente école d'astronomie et d'astrologie, où les professeurs même dans cette science envoient étudier leurs enfants de tous les endroits de la Perse. On dit aussi que ce qui fait que la science d'astronomie a été plus cultivée et avancée dans cette province de Khorasan, c'est que l'air y étant très-sec et très-pur, l'on a plus de moyen d'observer continuellement les mouvements des astres.

« J'ai ouï assurer que les astrologues du roi lui coûtent plus de quatre millions par an; sur quoi l'on raconte qu'en 1660, un d'eux, qui avait cinquante mille livres d'appointements, ayant présenté requête au roi Abbas, alors régnant, pour avoir une augmentation, le roi en fut indigné, et commanda qu'on lui apportât un extrait des appointements des astrologues. Cet ordre jeta tout le corps dans la consternation; ils employèrent tout leur crédit pour faire faire ce rôle le plus bas qu'il se pourrait; et comme ils ont beaucoup d'amis, le rôle ne montait qu'à douze cent mille livres; mais j'ai ouï assurer que leurs appointements montent au double; et comme c'est en terres, qui rendent trois fois au-dessus du prix pour lequel elles sont assignées, on pourrait compter leurs gages seuls à quatre millions. Les présents que le roi leur fait en certaines occasions, qui reviennent assez souvent, sont encore évalués à deux millions l'année. La charge de chef des astrologues a cent mille livres d'appointements. Celui qui la remplissait de mon temps s'appelait Mirza Chefy, vieillard fort grave et fort docte, de même que son frère aîné, qui avait la charge avant lui, et le fils de ce frère, qui est à présent second astrologue avec cinquante mille livres d'appointements. Cet aîné fut privé de la charge, ayant été privé de la vue par ordre du roi; c'était sous le règne de Séfi, aïeul du roi d'aujourd'hui. Il arriva un jour d'assemblée publique, à laquelle tous les grands s'étaient trouvés selon la coutume, et le chef des astrologues comme les autres, que

le roi fit justice de cinq ou six grands seigneurs qu'il fit mettre en pièces en sa présence. Le roi regardait attentivement l'assemblée durant cette sévère exécution, observant la contenance des gens; il aperçut le chef des astrologues qui clignait à chaque coup de sabre, comme ne pouvant regarder un si horrible carnage. Le roi, qui en fut indigné, cria à un gouverneur de province qui était assis près de lui : *Enlevez les yeux de ce chien qui est à votre main gauche; ils lui font mal; il ne saurait s'en servir.* Ce qui fut exécuté à l'instant. Abbas II étant venu à la couronne, prit cet astrologue en ses bonnes grâces, et lui donna cinquante mille francs d'appointements. Son fils a un train de gouverneur de province, étant toujours suivi de huit ou dix cavaliers fort lestes. Au reste, tous les astrologues du roi ne sont pas également savants; il y en a même qui ne le sont que fort superficiellement; cependant ils ne laissent pas d'entrer au service du roi par le grand crédit de leurs parents.

« Les astrologues sont toujours pleins de jalousie contre les médecins, comme également puissants, riches et recherchés; c'est à qui aura la faveur, les médecins voulant agir selon les phénomènes des maladies et donner là-dessus les remèdes de l'art; les astrologues s'y opposent, et disent qu'il faut consulter les phénomènes célestes, pour savoir s'il est bon de prendre médecine lorsqu'on en veut donner, et si l'opération en sera heureuse. Je me souviens d'avoir ouï dire à un astrologue à ce sujet : « Notre condition est bien différente de celle des médecins dans l'exercice de notre profession; car si un astrologue fait une faute, le ciel la découvre; mais si un médecin en fait une, quelque peu de terre la couvre. »

Dès qu'un homme de lettres possède quelque légère teinture de l'astronomie, il s'occupe immédiatement de l'astrologie judiciaire. Pour peu qu'il sache manier un astrolabe, qu'il connaisse le nom et la position des planètes, qu'il sache par cœur quelques

mots du jargon du métier, et qu'il joigne à ces connaissances l'intelligence des almanachs astrologiques qui se publient tous les ans, il se croit en droit d'offrir ses services à tous ceux qui ont le moyen de le payer. Un homme distingué par son rang ou par sa fortune ne fait rien sans consulter les étoiles. Faut-il se mettre en voyage ou prendre un habit neuf, on consulte l'astrologue et l'almanach pour connaître exactement le moment convenable. Quand un homme veut entreprendre un voyage, il se garde bien de laisser passer le jour heureux lors même qu'il ne serait pas prêt à partir. Mais il sort de sa maison à l'instant propice, et il habite, jusqu'à ce qu'il puisse se mettre en route, quelque mauvais logement du voisinage, bien persuadé qu'en quittant sa maison il s'est assuré l'influence d'une bonne étoile.

En 1806, un ambassadeur persan qui se rendait dans l'Inde fut informé par son astrologue qu'il devait profiter d'une heureuse conjonction d'étoiles qui ne se représenterait pas avant quelques mois. Quoique le vaisseau sur lequel il devait s'embarquer ne fût pas prêt, il se décida à quitter la maison où il logeait à Bouschir pour aller habiter sous des tentes qu'il fit dresser à cinq milles de cette ville. Mais l'astrologue ayant remarqué qu'il ne pouvait pas sortir par la porte de sa maison ni par celle du fort, parce qu'une constellation dangereuse exerçait son influence dans cette direction, il fallut percer cinq ou six gros murs pour que l'ambassadeur et sa suite pussent arriver dans la rue d'un autre côté. Ils se rendirent alors sur la côte, où ils devaient s'embarquer dans un bateau et faire deux milles par mer le dos tourné à cette terrible constellation. Mais la mer était fort grosse, et l'ambassadeur et sa suite craignirent d'affronter ce danger réel. Dans cette perplexité, on s'adressa au gouverneur pour demander l'autorisation d'abattre un pan des murailles de la ville, afin qu'une mission dont on attendait tant de succès ne fût pas exposée à quelque

malheur. Cette bizarre requête fut accueillie par le gouverneur, et l'ambassadeur avec sa suite passa par la brèche pour se rendre aux tentes. L'astrologue se tenait à cheval à côté de l'ambassadeur, afin de pouvoir lui indiquer la position dans laquelle il devait tenir sa tête. Lorsque sir John Malcolm arriva à Tehran en 1800, un de ses secrétaires persans qui avait consulté un astrologue tenait une montre à la main, et l'engageait à aller tantôt vite, tantôt doucement. Enfin le cheval de sir John Malcolm franchit la porte de la ville à l'instant qui avait été indiqué. Cette circonstance inspira une grande joie à tous les Persans qui étaient bien disposés pour les Anglais. « Et, dit Malcolm, tous les soins que j'aurais pu me donner n'auraient pas inspiré une aussi grande confiance dans la réussite de mon ambassade que mon attention à suivre les conseils de l'astrologue. » Toutefois, les Persans sont convaincus qu'il est des moyens d'éviter les malheurs annoncés par les astres. Malcolm rapporte à ce sujet l'anecdote suivante : « En revenant de Tehran en 1810, j'eus occasion de me trouver avec un astrologue qui voulut absolument tirer mon horoscope. Après avoir terminé tous ses calculs, il m'apprit qu'à mon retour dans l'Inde, j'éprouverais une violente tempête à laquelle j'échapperais pour être réduit en esclavage. Je lui fis remarquer qu'il était fort heureux que je n'eusse pas confiance en son talent, car autrement je me trouverais fort à plaindre en pensant aux malheurs que j'étais destiné à éprouver sans pouvoir les fuir. Il me dit que j'étais dans l'erreur, et il me cita à l'appui de son opinion l'historiette suivante : « Jésus, dit-il, étant assis à la porte de Jérusalem, vit un bûcheron qui sortait de la ville en chantant. « Combien l'homme connaît peu sa destinée ! dit alors Jésus à ses disciples. Ce pauvre homme qui paraît si heureux périra aujourd'hui dans la forêt où il va chercher du bois. » Cependant le soir étant venu, le bûcheron revint en chantant ; les disciples se regardaient les uns les au-

tres avec étonnement. Mais Jésus pénétrant leur pensée, leur dit : « Hommes de peu de foi, vous doutez de ma pénétration; mais sachez que ce bûcheron n'avait porté avec lui pour son dîner qu'un seul petit pain. Un malheureux lui a demandé l'aumône, et il lui a donné la moitié de son pain. Dieu, satisfait de cette action, a épargné ses jours. Mais allez, ajouta le prophète, examiner le fagot qu'il apporte, et vous y trouverez le serpent destiné à lui donner la mort. » Les disciples obéirent, et ils virent avec étonnement le reptile dont leur maître avait parlé. Vous voyez, dit l'astrologue en s'adressant à Malcolm, comment on peut détourner les malheurs annoncés par les étoiles. » Au reste, il est plus que probable que la majeure partie des astrologues ne sont pas dupes de leur science; ils n'ont d'autre but que de gagner de l'argent aux dépens de la crédulité de leurs compatriotes.

Les Persans ne connaissent pas d'autre système du monde que celui de Ptolémée. Ils possèdent dans leur langue un exposé du système de Copernic; mais rien, jusqu'à présent, n'a pu rectifier leurs idées sur ce point, et ils en sont tout juste là où en étaient leurs ancêtres. Nous allons joindre ici une explication théologique du système du monde d'après Tabari. Les idées qu'il renferme sont celles que professe encore la masse de la nation. Nous reproduisons textuellement la traduction que nous avons donnée ailleurs de ce passage (*):

« On demanda au prophète (que la bénédiction et la paix soient sur lui!) : O apôtre de Dieu, fais-nous connaître les qualités du soleil et de la lune, la manière dont ils décrivent leur révolution, et ce qu'ils deviendront à la fin des temps. L'apôtre de Dieu, prenant la parole, dit : Lorsque le Dieu très-haut créa toutes choses, il créa également le soleil et la lune, et ces deux astres avaient une lumière égale. Ce

(*) Voyez ma traduction de la chronique d'Abou-Djafar-Mohammed-Tabari, t. I, p. 23 et suivantes.

que Dieu voulait dans sa prescience, était que la lumière de la lune ne fût point obscurcie pendant qu'il créait ce monde entre l'orient et l'occident. La lune ne paraît si petite aux yeux des hommes qu'en raison de l'éloignement et de la hauteur où elle se trouve. Dieu donna ordre ensuite à Gabriel de frotter son aile sur la face de la lune, afin que son éclat disparût; et il ne resta pas de lumière en elle, comme il l'a dit : « Nous avons effacé le signe de la nuit. »

« Le Dieu béni et très-haut a créé pour le soleil un char; il a donné à ce char trois cent soixante anses, et il lui a préposé trois cent soixante anges, afin que chacun d'eux fût attaché à une de ces anses et tirât le char. Ce que nous venons de dire du soleil s'applique également à la lune. Dieu a créé pour ces deux astres des orientes et des occidents dans le sein de la terre, et il a créé de chaque côté, à l'orient et à l'occident, des fontaines qui sortent d'un endroit plein de vase noire. Cent quatre-vingts de ces fontaines sont à l'orient et cent quatre-vingts à l'occident. L'eau des fontaines et la vase noire bouillent comme une marmite qui est fortement en ébullition. Chaque jour le soleil se lève d'une fontaine nouvelle à l'orient. Il sort deux fois de la même fontaine dans l'espace d'une année. Chaque jour il passe à une autre fontaine, et quand il se couche, il fait la même chose à l'occident, jusqu'à ce qu'il ait parcouru toutes ces fontaines de l'orient et de l'occident. Il recommence deux fois chaque année, et toutes les fois qu'il recommence, les jours sont plus courts et ensuite plus longs. A ses premiers levers et couchers, le jour est plus long pendant l'été; à ses seconds levers et couchers, le jour est plus court pendant l'hiver. C'est à cela que fait allusion ce verset : « Il est le Seigneur des orientes et le Seigneur des occidents. » Toutes ces choses sont exposées dans un passage du Coran où il est dit : « Il est le Seigneur de l'orient et de l'occident. » Dieu a ainsi fait mention de toutes ces fontaines.

« Le Dieu béni et très-haut a créé au-dessous des cieux une mer semblable à un cheveu et fixée en l'air. Par l'ordre du Dieu très-haut, il ne tombe jamais une seule goutte de l'eau de cette mer sur la terre. Toutes les mers sont fixées à leurs places, et celle-ci est comme une flèche qui part de l'arc avec effort. On dirait d'une corde tendue entre l'orient et l'occident. Plusieurs personnes nomment cette mer *le chemin des porteurs de paille*; mais on ne porte point de paille dans ce lieu-là. Le soleil, la lune et ces cinq étoiles auxquelles on a donné le nom de planètes, marchent et nagent au milieu de l'eau.

« Or, sache que la révolution de la sphère céleste vient du char qui est au milieu de la mer. Si le soleil ne passait pas au milieu de la mer dont nous avons parlé, et s'il sortait de la mer, il ne passerait sur aucune chose et sur aucune créature de celles qui paissent, qui rampent, qui volent ou qui marchent, sur aucun arbre, sur aucune pierre, et autres choses semblables qui sont dans ce monde, sans les brûler toutes. Si les hommes de la terre voyaient réellement le soleil et la lune hors de cette mer, tous deviendraient infidèles à Dieu à cause de la beauté de ces astres. Le Dieu très-haut les ayant créés beaux, il était à craindre que les hommes n'adorassent ces astres au préjudice du Dieu puissant et incomparable, excepté ceux que le Seigneur, dont la gloire est infinie, prendrait sous sa garde.

« Le prince des croyants, Ali, fils d'Abou-Taleb (que la paix soit sur lui!), dit ensuite : O apôtre de Dieu, quelles sont les étoiles au sujet desquelles Dieu a dit : « Je ne jure pas par les « planètes » ? Le prophète (que la paix soit sur lui!) répondit : O Ali, ce sont cinq étoiles qui marchent comme le soleil et la lune; on les nomme *planètes*. Ce sont : Saturne, Jupiter, Mars, Mercure et Vénus; elles marchent dans ce ciel que nous voyons; chacune d'elles a un char semblable au char du soleil dont nous avons précédemment donné la description.

« Les autres étoiles sont suspendues comme des lampes. Elles tremblent toutes pour elles-mêmes, par la crainte du Dieu très-haut, dont la gloire est infinie, et par la terreur du jour du jugement. Or, chaque jour les anges conduisent le soleil, la lune et les cinq planètes à l'une de ces fontaines; ils traînent le char à travers la mer. Lorsque le Dieu très-haut voudra faire voir à ses serviteurs un signe ou un miracle, il donnera l'ordre à un de ces astres de s'enfoncer un peu du milieu de son char au milieu de la mer, et de sortir du char. S'il arrivait que le soleil sortit entièrement de son char, le monde serait tout à coup dans les ténèbres, et cela ferait une éclipse totale de soleil. Sache que cette obscurité que tu vois sur la face du soleil vient de l'eau de la mer.

« Le lieu de repos du soleil est sous le trône du Dieu béni et très-haut. Le soleil y est en adoration avec les chérubins. Lorsqu'il se couche dans une des fontaines dont nous avons parlé, les anges le tirent vers le ciel jusqu'au septième ciel et le tiennent sous le trône de Dieu, afin qu'il soit en adoration, comme nous l'avons déjà dit plus haut. On lit dans le Coran : « Le « soleil court vers son lieu de repos, « telle est la disposition de celui qui « est puissant et qui sait. »

« Le Dieu béni et très-haut a créé du côté de l'orient et sous le septième ciel un voile de ténèbres, et il a proposé à ces ténèbres un ange pour chaque nuit jusqu'à l'époque où elles seront épuisées. Lorsque le soleil est sur le point de se coucher, l'ange qui est de garde enfonce la main et prend une poignée de ces ténèbres. Il ouvre la main, se tourne vers l'occident et fait passer une partie de ces ténèbres par les interstices de ses doigts, afin qu'elles se dispersent dans le monde. Ensuite, lorsque le crépuscule est descendu, l'ange ouvre la main pour que toutes les ténèbres en sortent. Ensuite il étend son aile; or, ses ailes s'étendent du ciel à la terre, et il chasse les ténèbres jusqu'à l'occident; lorsqu'il est arrivé à l'occident le point

du jour reparaît. L'ange étend son aile, prend les ténèbres au milieu de son aile, les passe ensuite dans sa main et les place à l'occident, au-dessous de la septième mer. C'est du lieu dont nous avons parlé que viennent les ténèbres de la nuit. Lorsque le voile de ténèbres qui est à l'orient sera à l'occident, on sonnera de la trompette et le jour du jugement paraîtra.

« Le soleil est toute la nuit en adoration sous le trône du Dieu très-haut, et lorsque le moment du point du jour est arrivé, le Dieu puissant et incomparable lui donne l'ordre de recommencer sa révolution et de se lever du côté de l'orient; et cela sera ainsi jusqu'au temps où le Dieu béni et très-haut fermera la porte du repentir pour ses serviteurs, où il n'acceptera plus le repentir de personne, où les mauvaises actions seront mises en évidence et où les bonnes paraîtront. Or, une nuit où le soleil sera sous le trône du Dieu béni et très-haut, on le retiendra, et bien qu'il demande la permission de recommencer sa révolution, il n'obtiendra pas cette permission; il en est de même de la lune. Le monde demeurera ensuite trois jours dans les ténèbres, et personne ne connaîtra la longueur de cette nuit, excepté les adorateurs et les serviteurs de Dieu, et les gens pieux qui prient pendant la nuit, disent le chapelet, louent Dieu et font d'autres choses semblables qui tiennent au service et au culte du Dieu puissant et incomparable. Lorsque trois jours complets se seront écoulés, Dieu dira au soleil et à la lune : Allez et levez-vous à l'occident. Ces deux astres auront perdu leur lumière et leur éclat, ils pleureront, et leurs pleurs seront accompagnés de gémissements de telle sorte que toutes les créatures du ciel et de la terre les entendront pleurer. Ensuite, ces deux astres se lèveront à l'occident, ayant perdu leur lumière; ils s'avanceront jusqu'au milieu du ciel, ils retourneront ensuite sur leurs pas et se coucheront. La porte du repentir aura été fermée alors.

« Ali, fils d'Abou-Taleb (que Dieu se complaise en lui !), dit : Qu'est-ce que

la porte du repentir, ô apôtre de Dieu. L'apôtre (que la paix soit sur lui !) répondit : Le Dieu puissant et incomparable a créé pour le repentir une porte avec deux battants de perles et d'hyacinthe. Le chemin qui conduit à cette porte serait de quarante ans pour un cheval qui irait très-vite et que le cavalier pousserait le plus possible. Cette porte aura toujours été ouverte, et quiconque se repentira, son repentir entrera par cette porte. Abdallah, fils d'Abbas, dit : O apôtre de Dieu, que deviendra ce monde après ce que tu viens de dire? que deviendront le soleil et la lune? Le prophète (que la bénédiction et la paix soient sur lui !) répondit : Après ces choses, on donnera au soleil et à la lune leur lumière afin qu'ils brillent de nouveau, et toutes les créatures vivront jusqu'à ce que le jour du jugement paraisse. Les arbres donneront des fruits. Le soleil et la lune se lèveront et se coucheront. Enfin il arrivera qu'il ne restera sur la face de la terre aucune créature, ni de celles à quatre pieds, ni de celles à deux pieds, ni des bêtes fauves, ni des oiseaux dans l'air et autres choses semblables.

« Ensuite le Dieu puissant et incomparable fera mourir Gabriel, Michel, Israfil, l'ange de la mort et Eblis, et aucun être ne restera vivant, excepté le Dieu, dont la gloire est infinie, qui est vivant et qui ne mourra jamais.

« Ce monde restera ainsi pendant quarante ans; ensuite, le Seigneur très-haut rappellera Israfil à la vie et lui ordonnera de sonner de la trompette; tous les hommes ressusciteront alors et se réuniront au lieu du jugement. Le Dieu puissant et incomparable ordonnera que l'on amène le soleil et la lune, devenus noirs par la crainte du Dieu puissant et incomparable, et par la frayeur du jour du jugement. Lorsqu'ils seront arrivés en face du trône de Dieu, ils adoreront le Dieu dont la gloire est infinie, et ils diront : O Seigneur, tu connais notre obéissance, souviens-toi de nous à cause de la manière dont nous avons fait notre révolution pendant le temps

du monde. Ne nous punis pas à cause du péché et du culte des infidèles ; tu sais que si les créatures de Dieu ont commis le mal à cause de notre éclat, nous n'avons point partagé leur crime. Le Dieu béni et très-haut dira : « Cela est ainsi ; vous dites la vérité. Je vous remettrai dans l'état où vous étiez ; je vous ai créés de la lumière de mon trône et vous y retourneriez. » Ces deux astres retourneront ensuite à la lumière du trône de Dieu. »

Les Persans n'ont aucune idée de la science géographique. Leur ignorance tient aux idées fausses qu'ils ont sur la forme de la terre. Ils ne connaissent d'ailleurs que les pays qui environnent la Perse, et ne savent point dresser exactement des cartes.

LITTÉRATURE PERSANE.

ROUDÉGUI. — BÉLAMI. — FERDOUSI. — FÉLÉKI.
KHAQANI. — ANVÉRI.

A l'époque où Mahomet prêchait sa doctrine, un marchand arabe, de retour dans son pays après avoir visité l'Iran, traduisit à ses compatriotes quelques romances persanes qui les charmèrent. Mahomet redoutant l'influence que ces fables pouvaient avoir sur l'esprit des Arabes, leur en défendit la lecture. Quand les Arabes eurent conquis la Perse, Saad, fils d'Abou-Wakkas, écrivit au calife Omar pour lui demander l'autorisation de faire transporter en Arabie les livres qu'il avait trouvés en Perse. Omar lui répondit : « Jetez tous ces livres dans l'eau, car si ce qu'ils contiennent peut diriger vers la vérité, Dieu nous a accordé un livre bien supérieur à ceux-là ; si au contraire ce qu'ils contiennent est faux, que Dieu nous préserve de les lire. » Tous ces livres furent donc détruits par l'eau et le feu. Ainsi périrent les livres historiques et une partie des livres religieux de l'ancienne Perse, dont nous ne possédons plus guère que les ouvrages liturgiques, parce que l'usage en étant beaucoup plus répandu, il en existait aussi un bien plus grand nombre d'exemplaires.

Daoulet-Schah, auteur d'une biographie des poètes persans, rapporte qu'on présenta un jour à Abdallah, fils de Taher, un ouvrage dédié à Khosrou Nouschirvan ; mais Abdallah répondit : Nous lisons le Coran ; toute autre lecture que celle de ce livre sacré et des traditions du Prophète nous est inutile. D'ailleurs, le livre que vous me présentez ayant été composé par les mages, nous ne devons pas prendre connaissance de ce qu'il renferme. Et il ordonna de jeter le livre dans l'eau, et de détruire par le feu tous les ouvrages écrits en ancien persan, que l'on pourrait rencontrer. On retrouve ce zèle fanatique chez les princes musulmans, même les plus éclairés. Mahmoud le Gaznévide fit mettre le feu à une bibliothèque très-précieuse qui existait dans la ville de Rei, parce qu'elle renfermait, disait-il, des livres contraires à la foi musulmane. Houlagou, s'étant rendu maître des châteaux forts des Bathéniens, chargea son vizir de détruire les ouvrages qui contenaient l'histoire et les dogmes de cette secte.

La langue arabe fut employée en Perse, pour les actes publics, depuis la conquête musulmane jusqu'à l'époque de Mahmoud le Gaznévide. Ce ne fut que sous Alparslan que le persan fut employé à cet usage. L'époque de la renaissance des lettres persanes ne date que de l'époque des Samanides. Sous Ahmed, fils de Nasr, vivait Roudégui, poète fameux, auteur d'une traduction du livre de *Calila et Dimna*, recueil de fables et d'apologues (*), et de diverses poésies. Abou-Ali Mohammed Bélami, vizir d'Abou Salih Mansour, prince samanide,

(*) Galland et Cardonne nous ont donné, sous le titre de *Contes et fables indiennes*, une traduction française du livre de *Calila et Dimna*, faite sur la version turque d'Ali-Tschelebi ; mais pour connaître exactement l'histoire de cet ouvrage célèbre, il faut consulter l'*Essai sur les fables indiennes*, par feu M. Auguste Loiseleur-Deslongchamps, dont les personnes qui s'intéressent au progrès des études orientales regretteront longtemps la perte.

donna une version persane de la chronique rédigée en arabe par Tabari (*).

L'impulsion donnée à la littérature persane par les princes samanides ne tomba pas avec eux. Les princes des dynasties qui leur succédèrent se firent honneur de protéger les lettres, et la poésie en particulier. Mahmoud le Gaznévide appela à sa cour des savants et des poètes illustres. Ce fut par les ordres de ce prince que le célèbre poète Ferdousi composa le *Schah-Nameh*. Nous avons déjà eu occasion de parler de ce poète et de son livre, dont nous avons même traduit quelques extraits (**). M. Mohl en publie le texte avec une version française, dont le premier volume a paru. Voici le jugement que Scott-Waring porte du *Schah-Nameh* : « C'est à tort, selon moi, dit-il, que l'on a donné au *Schah-Nameh* le nom de poème épique, et que Sir William Jones l'appelle une suite de poèmes épiques. Cet ouvrage renferme l'histoire d'une période de trois mille sept cents ans. Quoique les critiques n'aient point indiqué la durée que doit avoir l'action du poème épique, on ne saurait la prolonger autant que fait Ferdousi. Son ouvrage est d'ailleurs bien plutôt un poème historique, comme la *Pharsale* de Lucain, qu'un poème épique, comme l'*Iliade* et l'*Enéide*. On peut dire du *Schah-Nameh* que c'est un poème historique animé par des fables. Je ne pense pas que Ferdousi se soit proposé pour but de faire tourner son poème au profit de la morale, ni qu'il ait eu d'autre intention que de raconter les faits qu'il avait recueillis dans les traditions persanes, ou dans les légendes des Guèbres. Les récits sont embrouillés et confus, et ne peuvent souvent être compris que par la connaissance des parties antérieures de l'ouvrage. Les épisodes sont enchevêtrés les uns dans les autres; la paix et la guerre se succèdent; les siècles s'écoulent sans

qu'on remarque aucun changement dans la marche du poème; le même prince résiste aux armes des Persans; le même héros conduit ceux-ci à la victoire. Il a fallu supposer deux Afrasiab et deux Roustam pour diminuer la confusion du mythe. Dans l'*Iliade*, le caractère de Nestor produit le plus grand effet; son éloquence, l'expérience qu'il a acquise par ses longues années, lui donnent le pouvoir admirable d'apaiser les dissensions qui s'élèvent dans le conseil. Mais à quoi sert le grand âge de Zal ou de Roustam, puisque ces héros jouissent du même privilège que tous les autres princes? »

« Quelque jugement que l'on porte des morceaux où le talent du poète se montre avec le plus d'avantage, disait l'illustre de Sacy, il nous semble qu'en beaucoup d'endroits il reste au-dessous de quelques-uns des historiens persans qui ont écrit en prose, tels que Scheref-Eddin Ali Yezdi, Mirkhond, Khondemir, Vassaf. Il est d'ailleurs bien difficile que le genre même de poésie dans lequel est composé le *Schah-Nameh* ne nuise essentiellement à la force et à la noblesse d'expression, ainsi qu'à la variété de style qu'exige l'épopée. Des distiques composés sur une mesure constamment la même, formés de deux vers qui riment ensemble, et renferment presque toujours un sens complet, ne présentent que de faibles moyens au génie poétique quand il s'agit de grandes compositions. Une seule observation fera sentir tout le défaut de ce genre de poésie : c'est que très-fréquemment des distiques peuvent être omis, ajoutés ou déplacés; que, dans chaque distique, l'ordre des mots peut être interverti; que des expressions peuvent être substituées à d'autres, sans que la suite des idées en souffre, sans même qu'il soit possible de déterminer quelle leçon mérite la préférence. C'est ce qu'on éprouve à chaque instant dans le *Schah-Nameh*, quand on en compare deux ou trois manuscrits. Il est peu de pages qui n'offrent des exemples de distiques transposés, omis ou interpolés; et peu

(*) On peut voir des fragments de cette chronique que nous avons insérés, p. 225 à 27 et 433 et suiv.

(**) Voyez p. 228 et suiv., et 234 et suiv.

de distiques qui ne présentent plusieurs variantes. »

Les observations de M. de Sacy sont ici, comme toujours, d'une justesse incontestable. Il faut conclure, d'après cela, que la réputation de ce poëme, et le succès qu'il a obtenu, tiennent plus à la haute importance du sujet qu'au talent poétique de l'auteur.

Peu de temps après Ferdousi, deux poètes célèbres, Féléki et Khacani, florissaient en Perse.

Sous le sultan Sandjar, de la dynastie des Seldjoukides, vivait Anvéri. Ce poète naquit dans le Khorasan, où il fit ses premières études. Un soir, qu'il était assis tristement à la porte d'un collège, il vit un homme richement vêtu, monté sur un cheval magnifique, et servi par un grand nombre d'esclaves. Il demanda quel était cet homme. On lui répondit que c'était le poète de la cour. Quoi ! s'écria-t-il, la poésie est honorée à ce point ! — J'en jure par le Dieu Très-Haut, je veux bientôt éclipser tous les poètes de la cour du sultan. Pendant la nuit, il composa une ode qu'il présenta le lendemain à Sandjar. Cette pièce renfermait plusieurs beautés que le prince remarqua ; et, charmé des louanges que lui donnait le jeune poète, il l'admit à sa cour. Anvéri s'adonna avec passion à l'astronomie et à l'astrologie. Peu de temps avant la grande conjonction qui eut lieu suivant les tables Alphonsines, dans l'année 1186 de J. C. (582 de l'hégire), Anvéri annonça que le jour de cette conjonction, il y aurait un ouragan furieux. Tout le peuple était dans la consternation ; et, ce jour-là, il fit un temps magnifique. Les ennemis du poète profitèrent de cette fausse prédiction pour le perdre dans l'esprit de Togril - ben - Arslan, qui occupait alors le trône. Anvéri, persécuté avec acharnement, fut obligé de prendre la fuite. Il se retira dans la ville de Balkh, où il mourut l'an 597 de l'hégire (1200 et 1201 de J. C.), après avoir reconnu la fausseté de l'astrologie judiciaire.

Comme échantillon du talent de ce poète, nous allons donner une ode

qu'il composa en l'honneur de Maudoud, fils de Zengui. Cette pièce fut écrite, à ce qu'il paraît, après un voyage qu'Anvéri avait fait à Bagdad pour gagner les bonnes grâces de Maudoud. Il réussit d'abord ; mais, ensuite, les intrigues des courtisans ligués contre lui le perdirent dans l'esprit de ce prince. L'auteur chante d'abord les beautés de la ville de Bagdad. Il suppose que sa maîtresse veut l'empêcher d'entreprendre son voyage ; il part, malgré les représentations qu'elle lui fait, arrive à la cour, et se trouve frustré de toutes ses espérances. Alors celle qu'il aimait vient le rejoindre, lui reproche de n'avoir point écouté ses conseils, et l'engage à composer de nouveaux vers en l'honneur de Maudoud. Anvéri allègue l'impuissance où il est de composer de nouveaux vers, et charge sa maîtresse de chanter les vertus du prince. La traduction qu'on va lire est du spirituel auteur de *Medjnoun et Lella*, feu M. de Chézy.

Ode en l'honneur de Maudoud, fils de Zengui.

« Environs enchanteurs de Bagdad, site rempli d'attraits, séjour de l'urbanité et des vertus aimables, non, il n'existe pas dans l'univers de contrée plus séduisante ! Les regards glissent mollement sur ces prairies émaillées comme sur un riche tapis nuancé des plus vives couleurs. Le zéphyr seul souffle dans ces beaux lieux ; il porte dans l'âme une douce sérénité, et de la glèbe humide des campagnes s'élève un parfum plus ravissant que l'ambre. L'air le plus pur, intimement uni à la terre végétale de ce sol favorisé, lui fait produire des fruits aussi suaves que ceux du Toba (*) ; et, roulant en molécules imperceptibles, il leur communique la salubrité du Kautser (**). Sur les bords fleuris du Tigre, des groupes de jeunes garçons, plus beaux que les Kataïens au teint de neige, se livrent sans cesse à mille jeux folâtres ; et, dans les riantes vallées, des chœurs de jeunes filles aussi

(*) Un des arbres du paradis.

(**) Un des fleuves du paradis.

attrayantes que les beautés célèbres de Cachemire, se présentent de toutes parts à la vue enchantée. Mille petites barques éclatantes sillonnent avec rapidité la surface du fleuve, et lui donnent l'aspect d'un nouveau ciel étincelant d'innombrables feux. Au temps heureux de l'année, où le soleil radieux brille dans le signe le plus élevé de la splendeur, lorsqu'au lever de l'aurore le zéphyr promène sur les fleurs son haleine embaumée, une pluie de perles descend des nuages dans la coupe élégante de la tulipe, et le sein de la verdure semble recéler une mine de parfum. Au coucher du soleil, le ciel, coloré par le reflet pourpre d'un million de roses, offre à l'œil l'image d'un parterre ravissant; et, au lever de ce bel astre, la terre, étincelante de l'émail des fleurs, semble avoir dérobé au firmament ses plus belles étoiles. Là, à demi cachée sous un voile de verdure, la rose, couverte des perles de la rosée, s'épanouit comme la joue vermeille des jeunes beautés du Kataï; ici, semblable à une coupe de cristal où pétille un vin coloré comme l'ambre, le narcisse, mollement incliné sur sa tige, exhale les plus suaves odeurs; plus loin, la tulipe aux vives couleurs étincelle comme une cassolette élégante où brûleraient le musc et l'aloès le plus précieux; tandis que, de toutes parts, le rossignol, par son gosier flexible, l'alouette, par ses chants aériens, l'emportent dans leurs doux accords sur la plus belle mélodie. Tels sont les charmes que possède cette heureuse contrée. Séduit par le plus doux espoir, je résolu de m'y rendre; et, sous un augure favorable, je me disposais à échanger contre les fatigues du voyage le repos que je goûtais au sein de mes amis.

« Il était l'heure de la prière du soir, et le soleil, en se plongeant sous l'horizon, paraissait un vaisseau d'or, qui, privé de ses agrès, se perdait au vaste sein des mers. Bientôt une zone de feu ceignit l'immense base de la voûte céleste, comme une large frise d'or, dont serait entouré le dôme élégant d'un temple de lapis; les étoiles,

comme autant de Péris lumineuses, déploraient, sous le voile du deuil, l'absence du soleil; et les filles de Naach (*), dans leur révolution autour du pôle, laissaient sur la plaine azurée la trace brillante de leurs pas : on eût pris la voie lactée pour des bandes de narcisses semés à travers un champ de violettes; et les Pléiades, se levant derrière le sommet des montagnes, se détachèrent comme sept perles éclatantes sur un fond d'azur.

« Ainsi, le ciel, en découvrant à chaque instant mille figures nouvelles, paraissait déployer aux regards des mortels les merveilleux tapis du célèbre Mani. Saturne, dans le signe du Capricorne, brillait comme une lampe lointaine suspendue sous un portique silencieux; et, dans le signe des Poissons, Jupiter jetait un éclat pareil à celui d'un bel œil légèrement caché sous un voile parfumé. Mars, dans un des bassins de la Balance, étincelait comme la liqueur purpurine dans un vase de cristal, et le brillant Mercure et la belle Vénus, comme l'amant et la maîtresse, brillaient intimement unis dans le signe du Sagittaire.

« Pendant que le firmament, en magique habile, enfantait ainsi, en se jouant, les plus admirables prestiges, je disposais tout pour mon départ. Tout à coup, mon élégante amie, belle comme l'aurore à son lever, vint me surprendre. De ses doigts de rose elle outrageait impitoyablement l'hyacinthe parfumée de sa noire chevelure; et, dans sa colère, l'émail de ses dents éblouissantes laissait sur ses lèvres vermeilles une cruelle empreinte. De son œil languissant, comme un tendre narcisse, s'échappait un torrent de larmes; elles brillaient sur ses boucles ondoyantes, comme les perles tremblantes de la rosée suspendues à l'herbe des champs; et bientôt, sous les coups d'une main sacrilège, la rose délicate de ses joues prit la teinte bleuâtre du lotus. « Voilà donc, perfide, me dit-elle enfin d'un ton ironique, voilà donc cet amour inviolable, ces serments

(*) Les trois étoiles de la queue de l'Ourse.

que la mort seule pouvait rompre!... Hélas! aurais-je jamais pu me figurer que, semblable à un ennemi sans pitié, tu te préparais à m'abandonner aussi indignement! Non, je t'en conjure, ne t'éloigne pas; ne flétris pas pour moi le rameau du bonheur; ne me prive pas de ces doux regards; ne me livre pas au désespoir. Quoi! tu pourrais changer contre un ciel orageux les précieuses draperies de cette tente tutaïre? Tu pourrais préférer une terre dure et sablonneuse à cette couche voluptueuse, formée des plus rares étoffes de la Grèce? Dieu n'a-t-il pas dit lui-même que la présence d'un ami était l'image du paradis; et ces paroles véridiques, *le voyage est l'image de l'enfer*, ne sont-elles pas sorties de la bouche de Mahomet? Où voudrais-tu donc porter tes pas, toi qui ne connais d'autre nuit que l'ébène de ma noire chevelure? Où pourrais-tu te plaire, toi qui ne connais d'autre aurore que l'éclat de mes yeux? Et dans cette contrée, où tu veux t'exiler, est-il un seul sage qui t'égale en savoir? Est-il un seul savant qui puisse entrer en lice avec toi? Mille Platons pourraient s'instruire à ton école. Tu l'emportes à toi seul sur mille Aristotes; tes profonds calculs d'astronomie eussent confondu l'esprit de Ptolémée lui-même, et Abou-Maschar se fût avoué vaincu s'il avait disputé de mérite avec toi. Non, il n'est pas dans l'Irak un seul sage pour qui la poussière qui s'élève sous tes pas ne fût un collyre précieux.

« Douce idole, lui répondis-je, suspends de grâce ces plaintes qui m'accablent; tranquillise-toi, et fie-toi au destin; prends patience; ne cherche pas à éluder l'ordre de la divinité. Hélas! ce n'est pas volontairement que par notre séparation je te livre à des peines aussi cruelles; mon cœur est étranger à ce barbare dessein; mais les destins suprêmes en ont ainsi ordonné! Et qui peut se soustraire à leurs immuables décrets? Que dans tes foyers paisibles une douce occupation abrège donc pour toi le temps de mon absence, et qu'un astre favorable me

guide heureusement dans ce pénible voyage. A ces mots, elle me quitta, non sans redoubler de pleurs.

« Cependamment, une lumière argentée se répandait déjà sous la voûte azurée, et bientôt l'astre éclatant du jour parut à l'orient, sous un voile de rose. Semblable à l'esclave attentif au signal du départ, je m'élançai sur un jeune coursier, aux jambes nerveuses, au large poitrail, à la croupe de cerf, au ventre effilé, au sabot aminci, à la longue encolure. Souple comme le tigre, audacieux comme l'aigle, attaque-t-il l'ennemi, dans son ardeur impétueuse il devance les vents; le vol de la corneille est moins rusé que sa course rapide : mais quand il s'abandonne sans contrainte à tous ces mouvements, il déploie dans sa belle démarche toute la grâce du faisan des montagnes. De Caboul il eût entendu le son des timbales de la Grèce, et à la distance des Indes à Suze, le corps le plus délié n'eût point échappé à sa vue perçante. C'est sur ce noble animal que je fis mon entrée dans Bagdad. Bientôt la nouvelle de mon arrivée parvint aux oreilles du monarque du monde, et ce grand prince daigna m'admettre au nombre de ceux qui approchaient de son trône. Dans l'espoir que cet illustre souverain m'accorderait quelque distinction et que je brillerais à sa cour, comblé d'honneurs et de biens, je composai, en son nom, un ouvrage dans le style le plus pur et le plus élégant. Deux mois me suffirent pour achever cette riche composition, qui, semblable aux ouvrages d'Aristote, où vivra à jamais le nom d'Alexandre, pourrait seule transmettre sa mémoire à la postérité la plus reculée. Jamais, du vaste océan de mon imagination, je n'avais extrait de perle aussi parfaite que celle que j'employais pour orner mon ouvrage, et l'on m'a dénié le don de la poésie. Pourquoi m'en offenserais-je? Est-ce ma faute s'il n'existe pas à cette cour un esprit en état d'apprécier un semblable trésor? Oui, j'en jure par l'éclat même de mes vers, par leur brillante harmonie; j'en jure par ce Dieu tout-

puissant, qui, par sa simple volonté, et sans aucun secours, a donné l'existence à cette immense voûte; par l'essence du savoir, où tant de grands hommes ont puisé l'immortalité; par la vive lumière de l'intelligence, noble prérogative de l'homme de génie; par la force de l'éloquence, capable de dompter un éléphant ivre, de soumettre un lion furieux. J'en jure par la vigueur de Roustam, la justice d'Anouschirvan, la gloire de Khosrou et la puissance de Noudér; par Abou-Becr, Omar le Terrible, Othman et le sage Ali. J'en jure par la poussière des pieds du grand Cotb-Eddin, serment aussi puissant que tous ceux que je viens de proférer. Je le jure, il n'est personne dans tout ce pays qui puisse se mesurer avec moi dans l'arène de l'éloquence; et si quelqu'un révoque en doute ce jugement avantageux que je semble porter devant moi, que Dieu décide entre nous au jour où la vérité brillera dans tout son lustre.

« J'étais ainsi en butte à l'injustice, lorsqu'un matin, à l'heure où le souffle du zéphyr berce mollement les sens de son haleine parfumée, les paupières encore affaissées sous le poids du sommeil, je vois près de ma couche cette idole à la taille svelte, au sein de lis. « Eh bien, me dit-elle, avec une grâce charmante, comment s'écoulent ici tes jours? ne te repens-tu pas d'avoir fermé l'oreille à mes avis sincères? Hélas! je t'ai assez conjuré de ne pas t'éloigner, de ne pas payer mon amour par cette noire ingratitude; et tu le vois, perfide! le mal retombe avec justice sur son auteur. — O femme que j'adore, de grâce, ne m'accable pas par tes cruels reproches; car, dans les premiers jours de mon arrivée, la fortune s'était empressée de me combler de ses faveurs; mais depuis, le roi, tout occupé de grands projets de conquête, n'a pas eu un moment à donner à ses adorateurs. — Eh bien, que ce revers n'abatte point ton courage: relève-toi, et, par un nouvel effort de ta muse, captive l'attention de ce puissant monarque, dont le front auguste vient

d'être couronné par la victoire. — Mon esprit est trop faible, lui répondis-je, pour un sujet aussi sublime; mais si tu te crois toi-même assez bien inspirée pour chanter dignement le grand nom de Maudoud, fils de Zengui, qu'il retentisse aujourd'hui dans tes vers. » Aussitôt, cette digne rivale des célestes houris modula cet éloquent panegyrique à mon oreille étonnée.

« O toi, dont les actions glorieuses répandent sur ton trône un éclat inaltérable; toi, dont les augustes décrets font fleurir en tout lieu l'empire de la justice; mille khacans (*), avec toute leur puissance, seraient à peine dignes de veiller aux portes de ton palais, et les simples échantons, chargés du soin de tes banquets, l'emportent sur mille Césars. Plein d'un noble courage, tu t'élances avec intrépidité sur le fer menaçant des lances, et la confiance de ta justice te fait supporter avec calme les revers de la fortune. Quelle tête ennemie résisterait au tranchant de ton invincible épée? Quel cœur parjure échapperait au fer acéré de ta lance, lorsqu'au moment de ta colère le lion audacieux ne peut supporter l'éclat de ton glaive vengeur; lorsque le tigre lui-même fuit, saisi d'épouvante, à l'aspect de ton poignard étincelant? O toi, dont la noble générosité a relevé de ses ruines le temple sacré de la bienfaisance; toi, dont la main libérale a détruit, jusque dans ses fondements, le hideux repaire de l'avarice, comment mon esprit troublé oserait-il s'élever jusqu'à toi? Comment, d'une langue balbutiante, exprimerais-je dignement le transport qui m'anime? Et ces deux jeunes princes, tendres rejetons de l'arbre auguste de ta grandeur, illustres nourrissons que la gloire et l'honneur se disputent à l'envi le soin de former et d'instruire, qui m'inspirera des chants dignes d'eux?

« Seïf-Eddin, dont toutes les actions tendent déjà à illustrer l'empire; Azz-Eddin, déjà célèbre par les plus ra-

(*) Ce titre répond à celui d'empereur puissant.

res vertus. Le premier, par sa mâle conduite, semble tracer un modèle à la justice elle-même, et la générosité de son frère, comme une mère féconde, enfante chaque jour mille nouveaux bienfaits. Oui, Seldjouk, parmi les rois, peut seul rivaliser de gloire avec Azz-Eddin! Puissent-ils vivre à jamais environnés de gloire! puisse leur auguste père trouver toujours en eux les plus fermes appuis de son trône! Daigne approuver, ô grand roi! ce faible tribut de mes éloges, et pardonne si j'ose rappeler à ton souvenir un de tes esclaves, languissant dans l'oubli. Il se flattait, en te consacrant son talent poétique, d'avoir part à tes faveurs; il espérait obtenir chaque jour une nouvelle considération à la cour; et, par le plus fatal destin, on fait aujourd'hui aussi peu de cas de lui que du plus vil artisan. Oh! si tu daignais jeter sur lui un regard favorable! si tu lui permettais de baisers le seuil de ton palais, avec quelle reconnaissance il célébrerait tes louanges! Le nom de son illustre protecteur retentirait à jamais dans ses chants immortels. »

FÉRID-EDDIN ATTAR ET SAADI.

Peu de temps après Anvéri, parut le scheikh Férid-Eddin-Attar, moraliste, poète et soif d'une grande piété. Son principal ouvrage porte le titre de *Pend-Nameh* ou *Livre des conseils*. Feu M. de Sacy en a donné une traduction, à laquelle il a joint une vie du poète, des notes explicatives sur la doctrine des sofis, et un choix de poésies. Aussi on peut dire que ce travail est tout à la fois une charmante anthologie persane, et un excellent commentaire sur la doctrine de ces mystiques, auxquels appartenait Férid-Eddin-Attar. C'est à l'ouvrage de M. de Sacy que nous empruntons tous les détails dans lesquels nous allons entrer sur le poète et sur ses œuvres.

« Férid-Eddin naquit à Kerken, village situé près de Nischabour, dans le Khorasan, l'an 513 de l'hégire (1119 et 1120 de J. C.), sous le règne du sultan Sandjar, fils de Mélic-Schah.

Son père était épicier-droguiste, et il exerça lui-même cette profession jusqu'au moment où il quitta le monde pour vivre dans la retraite. Un jour que Férid-Eddin était assis sur le devant de sa boutique, un religieux, très-avancé dans la vie spirituelle, jeta des regards curieux dans le magasin, et aussitôt ses yeux se remplirent de larmes et il poussa de profonds soupirs. Férid-Eddin, adressant alors la parole à ce derviche, lui dit : « Pourquoi regarder ainsi avec des yeux égarés? Tu ferais beaucoup mieux de passer ton chemin. — Seigneur, repartit le derviche, quant à moi mon paquet est bien léger, car je n'ai rien que ce froc; mais vous, avec ces sacs pleins de drogues précieuses, quand il faudra partir, comment vous y prendrez-vous? Je puis sortir promptement de ce bazar; pour vous, vous feriez bien de vous occuper d'avance à arranger vos paquets et votre bagage; il serait prudent de réfléchir un peu sur votre situation. »

Le discours de cet illuminé fit une profonde impression sur Férid-Eddin, et son cœur, jeté dans le délire par l'odeur du musc sophistiqué des biens temporels, devint aussi froid que le camphre. Il se livra aux gémissements, qui remplacèrent pour lui les occupations du commerce; de prisonnier qu'il était auparavant dans les liens de l'ambition et du lucre, il devint captif sous les lois de la mélancolie, mais d'une mélancolie qui procure la véritable liberté, et qui anéantit les pompes du luxe et de la vanité. Il se retira dans le monastère du scheikh Rocn-Eddin-Acaf, qui était alors un des chefs les plus distingués de l'ordre des contemplatifs. Sous sa conduite, Attar se livra aux exercices de la piété et à la pratique de la mortification. Il passa plusieurs années avec les derviches, disciples de son maître spirituel, et fit ensuite le pèlerinage de la Mecque.

Le reste de sa vie, pendant un espace de soixante et dix ans, il s'occupait, pendant tout le temps qui n'était pas consacré aux pratiques de la

dévotion, à recueillir des anecdotes sur la vie des sôfis. Férid-Eddin devint prisonnier des Mogols, lors de l'invasion de Gengis-Khan, et il périt dans le massacre général. Il fut lui-même cause de sa mort. Un Mogol voulant le tuer, un autre Mogol lui dit : Laisse vivre ce vieillard, je te donnerai mille pièces d'argent pour prix de son sang. Le Mogol paraissant vouloir l'épargner, Attar lui dit : Garde-toi bien de me vendre à si bon marché; car tu trouveras des gens qui m'achèteront plus cher. Quelques instants après, le Mogol eut de nouveau la fantaisie de le tuer, mais une autre personne l'arrêta en lui disant : « Ne tue pas cet homme; je te donnerai pour son rachat un sac de paille. — Vends-moi, dit aussitôt Attar, car c'est tout ce que je vau. » Aussitôt le Mogol le massacra.

Férid-Eddin avait vécu cent dix ans, suivant l'opinion la plus commune. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque des vies des saints personnages, et un traité de morale intitulé : *les Colloques des oiseaux*. Voici quelques extraits de son *Pend-Nameh* :

Avantages du silence.

Mon frère, si tu cherches véritablement le Seigneur, n'ouvre tes lèvres que pour prononcer ses commandements; si tu connais le Dieu vivant qui n'est point sujet à la mort, mets sur ta bouche le sceau du silence. Sois attentif, ô mon fils, à mes avis et aux conseils que je te donne. Veux-tu trouver la paix et le salut? Garde le silence. Celui qui se livre à la multitude des paroles a le cœur gâté et corrompu. Le silence est l'exercice du sage; l'exercice de l'insensé est l'oubli de ses devoirs. S'interdire le mensonge et la médisance, c'est un silence dont l'obligation est indispensable; celui-là est un insensé qui se laisse emporter par le plaisir de parler. Ne parle jamais, ô mon frère, que pour proférer les louanges de Dieu, et n'emploie point sa parole sainte dans des discours vains et injurieux. Dès qu'un

homme se laisse dominer par le désir de parler, tout ce qu'il possède est livré au pillage : la multitude des paroles donne la mort à l'âme, quand elles seraient d'un prix égal à celui des perles d'Aden. L'homme qui consacre tous ses efforts à acquérir le talent de parler, fait une plaie à son âme et défigure sa beauté. Retiens ta langue étroitement enfermée dans la prison de ta bouche, et ne mets point ton espérance dans les créatures. Celui qui n'a les yeux ouverts que sur ses propres défauts verra son âme acquérir une nouvelle force.

De la pauvreté et de la patience.

Garde - toi de découvrir ton indigence à qui que ce soit; ne te tourmente pas aujourd'hui du mal de demain. Ne t'abandonne pas à l'inquiétude : celui qui te conservera demain l'existence t'accordera aussi une bouchée de pain. Jusqu'à quand travailleras-tu comme la fourmi à amasser des monceaux de grains? Si tu es homme, soutiens donc la pauvreté avec un courage digne d'un homme. Si tu triomphes de toi-même par une entière confiance dans la Providence, elle te donnera chaque jour, ainsi qu'aux oiseaux, ta subsistance. Le véritable faquir remercie Dieu de ses bienfaits, lors même qu'il ne lui donne pour subsister qu'une bouchée de pain azyme. Ne te courbe point comme une voûte en présence des riches, de peur que tu ne te trouves un jour associé aux hypocrites. L'homme consacré à la vie religieuse ne compte pour rien l'estime et le mépris des hommes; il n'a point horreur d'un habit pauvre. Celui qui désire l'estime des hommes et une réputation illustre, ne mérite point d'être compté parmi les serviteurs de Dieu particulièrement consacrés à son culte; il n'a rien qui l'élève au-dessus du vulgaire. Si ton cœur est exempt de vanité, des chars et des équipages brillants seront-ils l'objet de tes désirs? Lorsque tu auras détourné ton cœur de l'amour des créatures, alors seulement tu pourras te flatter d'avoir trouvé Dieu. Le Tout-Puissant ne se

mettra point en peine de celui que l'appétit des richesses attache aux biens de ce monde. L'âme esclave de la concupiscence est semblable à l'autruche : quoiqu'elle participe du chameau et de l'oiseau, elle ne peut cependant ni porter un fardeau ni s'élever dans les airs. Si on lui ordonne de voler, elle s'excuse en disant : Je suis un chameau ; et si on veut la charger d'un fardeau, elle allègue, pour s'y soustraire, sa qualité d'oiseau. Semblable encore à un arbre vénénéux, sa couleur charme le cœur, mais ses fruits sont amers et son odeur désagréable. L'invite-t-on à la pratique des préceptes du Seigneur, elle ne montre que faiblesse et lâcheté ; lorsqu'il s'agit de commettre un crime, elle accourt avec célérité. Le parti le plus sage pour toi est de le retenir dans une étroite prison, et de faire toujours le contraire de ce qu'elle exige. Ce n'est que par la faim et la soif qu'on peut la guérir ; il n'est point d'autre moyen pour l'accoutumer à l'obéissance. Entre dans le chemin comme un chameau, et porte ton fardeau ; porte le poids de l'obéissance jusqu'à l'entrée du palais du Tout-Puissant. Il convient de traîner avec courage le fardeau qu'il t'impose ; autrement, il te faudra tirer la langue dans les douleurs de l'enfer, comme un chien abattu de soif et de fatigue. Celui qui soustrait son cou à ce fardeau amasse sur lui-même des trésors de malédictions. Tu as accepté le fardeau de la religion, il ne faut point te lasser de le traîner. Puisque dans le premier instant une présomption orgueilleuse, fruit de ton ignorance, t'a fait contracter cet engagement, remue-toi, mon fils, et travaille avec ardeur ; ne te livre point à la paresse. Tu t'es engagé par une promesse, ne montre point de lâcheté dans l'accomplissement de tes engagements. Celui qui est négligent dans la pratique de ses devoirs, ne retirera pour fruit de sa conduite que l'égarement et la privation de son espérance. Ton chemin est plein de dangers ; des voleurs sont cachés dans des embuscades : prends un guide avec toi, de

peur que tu ne restes étendu sur la terre. Le lieu où tu dois séjourner est éloigné, et le fardeau que tu portes est pesant ; marche avec ardeur, pour ne point rester en arrière. Celui qui porte dans le chemin une charge pesante verse à chaque instant des larmes de sang. Tu traînes un cadavre, décharge-toi de ce poids et allège ton fardeau. Si tu ne le fais pas, tu augmenteras la fatigue de la route. Quel est ce fardeau que tu portes ? C'est le cadavre de ce monde méprisable : en courant après sa possession tu t'es rendu digne de mépris et d'opprobres. Lorsqu'il faut vaquer aux exercices de la piété, cours avec ardeur, vole aussi vite que le vent, et abandonne toutes les affaires de ce monde. »

Du vivant de Férid-Eddin, Saadi, un des plus grands poètes de la Perse, naquit à Schiraz, l'an 589 de l'hégire (1193 de J. C.). Il prit par la suite le surnom de *Mosleh-Eddin*, qui veut dire *le bien de la religion*. Saadi fit ses études à Bagdad ; puis il embrassa la vie spirituelle, et se mit sous la direction d'un sôfi célèbre nommé *Abd-el-Kader Guilani*, dont il parle dans ses ouvrages. Il fit plusieurs fois le pèlerinage de la Mecque et toujours à pied. Suivant un biographe persan, Saadi passa trente années à étudier, trente autres en voyages, et trente encore dans la retraite et les exercices de piété. Saadi, comme tout bon musulman doit le faire, combattit contre les infidèles. Dans une campagne qu'il fit en Syrie, il tomba entre les mains des croisés, et se vit contraint de travailler à la tranchée devant Tripoli. Un riche habitant le racheta moyennant dix pièces d'or, et lui donna sa fille en mariage. Cette union ne fut pas heureuse, comme Saadi nous l'apprend lui-même dans son *Gulistan*, en ces termes :

Je devins captif des Francs, qui me forcèrent à travailler avec des juifs à la tranchée de Tripoli. Un des principaux habitants d'Alep, avec lequel j'étais lié depuis fort longtemps, vint à passer, et m'ayant reconnu, il me dit : O Mosleh-Eddin, à quel état es-tu réduit ! Je lui répondis :

Vers.

Je fuyais les hommes, et je m'étais retiré dans la solitude pour ne m'occuper que de Dieu, lorsque je suis tombé dans la captivité, et je me suis trouvé avec des gens qui ne méritaient même pas le nom d'hommes. Être enchaîné avec des personnes que l'on aime, vaut mieux que de vivre dans un jardin avec des étrangers.

Cet homme eut compassion de moi; il me délivra des chaînes des Francs moyennant dix dinars, et me conduisit à Alep. Il avait une fille et me la donna en mariage avec une dot de cent dinars. Quelque temps après, cette femme fit connaître son mauvais caractère: elle était querelleuse, méchante et mauvaise langue: elle fit le malheur de ma vie. On dit:

Vers.

Une méchante femme dans la maison d'un homme de bien est un enfer dans ce monde. Garde-toi d'une compagne méchante; garde-t'en bien. Préserve-nous, ô Seigneur, de ce supplice du feu.

Un jour, devenue plus insolente, elle disait: N'es-tu pas celui que mon père a tiré de l'esclavage des Francs moyennant dix dinars? Je lui répondis: Oui, il m'a racheté pour dix dinars, et pour cent dinars il m'a fait ton esclave!

Vers.

Un sage délivra un mouton de la gueule et de la griffe d'un loup. Le soir, il lui enfonça un couteau dans le gosier. Alors le mouton se plaignit, et lui dit: Tu m'as arraché à la griffe du loup; mais enfin je vois que tu n'es toi-même qu'un loup pour moi.

Ce mariage répandit de l'amertume sur toute l'existence de Saadi. Il parle dans quelques-uns de ses ouvrages du bonheur que procure une union bien assortie, et du malheur d'avoir une méchante femme. Voici une de ces pièces qui nous a paru curieuse; nous en donnons la traduction, d'après M. de Sacy:

« Une femme bonne, soumise et religieuse, rendra l'homme le plus pauvre l'égal d'un roi. Si tu as le bonheur de

presser sur ton sein une amie dont rien n'altère l'union, tu peux faire frapper cinq fois par jour les tymbales devant ta porte^(*). Quand le jour entier s'écoulerait pour toi dans le chagrin, il n'y a pas là de quoi t'affliger, si la nuit ramène dans tes bras celle qui te console de tes peines. Dieu, sans doute, n'a jeté que des regards de miséricorde sur celui dont la maison est bien établie, et qui habite sous le même toit avec une compagne pleine de tendresse. Lorsqu'à la beauté une femme unit la vertu, son époux jouit en la regardant des félicités du paradis. On a droit de se vanter que l'on possède tout ce que le monde peut offrir de bonheur et de satisfaction, quand on n'est qu'un même cœur avec une épouse douce et affectueuse. Si celle qui t'est unie se distingue par sa piété et par la douceur de ses paroles, garde-toi d'examiner si elle a la beauté ou la laideur en partage. Un bon caractère joint à des traits désagréables vaut mieux que la beauté; car l'amabilité couvre les défauts du corps. Hâte-toi de rompre toute liaison avec une beauté angélique que dépare un mauvais caractère; cherche plutôt des traits de démon joints à un heureux naturel. A une telle femme, le vinaigre reçu de la main de son époux paraîtra doux; celle, au contraire, dont l'humeur chagrine est peinte sur son visage n'acceptera pas même de lui des sucreries. Une épouse affectionnée procure les délices du cœur. Mon Dieu, garde-nous de celle qui est méchante. Le perroquet obligé à vivre dans la société d'un corbeau s'estimera heureux d'abandonner sa cage. Époux infortuné, condamne-toi à une vie vagabonde, ou bien résigne-toi à passer tes jours dans le désespoir. Il vaut mieux marcher les pieds nus, que de les avoir emprisonnés dans des chaussures trop étroites; il est plus facile de supporter les fatigues du voyage, que de vivre dans ses foyers exposé à de continuelles disputes. Il est mille

(*) Cet honneur est réservé en Perse au souverain et aux gouverneurs de province.

fois moins dur de subir la prison, en vertu d'une sentence du cadi, que d'avoir toujours sous les yeux, au sein de sa propre maison, des sourcils froncés et un visage rebarbatif. Le départ est un jour de fête pour l'époux qui partage sa demeure avec une méchante épouse. Elle est pour toujours fermée aux plaisirs et à la joie, une maison d'où se font entendre au dehors les clameurs d'une femme. Si ta compagne sort de sa retraite et prend le chemin du bazar, corrige-la, à moins que tu n'aimes mieux rester enfermé chez toi comme une femme. Est-il une épouse qui ferme l'oreille aux ordres de son époux? S'il le souffre, conseille-lui de prendre aussi des habits de femme. Quiconque s'unit à une femme dépourvue de sens et de droiture se rend esclave; de qui? d'une femme? non, du plus terrible des fléaux. Renonce à tes greniers pleins de blé, ils ne sont plus à toi si ta femme t'a dérobé une seule mesure d'orge. Il est certainement aimé de Dieu, celui qui a trouvé une épouse dont le cœur et la main sont également fidèles et exempts de fraude. Celui dont l'épouse a souri à un étranger ne doit plus dorénavant prétendre au nom d'homme. Dès qu'une femme a osé porter une main audacieuse aux mets qui te sont destinés, il ne lui reste plus qu'à frapper le visage de son époux. Une femme doit être aveugle pour les étrangers; si elle sort de la maison, que son unique asile soit désormais le tombeau. Si tu vois que ton épouse supporte impatiemment la retraite, il est contraire à la raison et au bon sens de rester plus longtemps chez toi. Pour la fuir, jette-toi, s'il le faut, dans la gueule du crocodile; il vaut mieux mourir que de vivre déshonoré. Dérobe son visage aux regards des étrangers, ou renonce au nom d'époux. Prends donc pour compagne une femme bonne et d'un naturel aimable: sépare-toi de celle qui est méchante et d'un caractère insatiable. »

« A en juger par ses écrits, disait M. de Sacy, Saadi n'était point un de ces sots hypocrites qui embrassent la

vie spirituelle pour vivre dans la volupté et la fainéantise aux dépens de la crédulité des peuples musulmans; car il traite sans ménagement ceux qui déshonorent par une semblable conduite la profession religieuse. » On peut dire que Saadi se montre dans tous ses ouvrages l'adversaire de l'hypocrisie. On lit dans *le Boustân* l'historiette suivante :

« Un jeune enfant, à ce que j'ai ouï dire, jeûnait, quoique par son âge il ne fût pas encore soumis à la loi du jeûne. Il eut bien de la peine à supporter le jeûne jusqu'à l'heure du déjeuner. Son gouverneur ne le conduisit point ce jour-là à l'école; une telle œuvre de piété de la part d'un si jeune enfant excitait son admiration. Le père aussi baisa les yeux de son fils; la mère baisa son visage; ils versèrent sur sa tête des dragées et des pièces d'or (*). La moitié du jour était à peine passée que la faim alluma dans ses entrailles un feu dévorant. Si je mangeais quelques bouchées, dit l'enfant en lui-même, mon père et ma mère n'en verraient rien. Comme il n'avait d'autre intention que de mériter l'estime des hommes et de plaire à son père, il mangea secrètement et feignit d'observer le jeûne jusqu'à la fin. Si ce n'est pas le désir d'obéir à Dieu qui dirige ta conduite, qui est-ce qui saura si tu te mets à faire la prière sans avoir observé les ablutions prescrites? Le vieillard qui dans l'exercice des pratiques de la religion n'a eu en vue que de s'attirer l'estime des hommes est bien plus insensé que ce jeune enfant. Ces longues prières que tu fais pour être remarqué de tes semblables sont la clef de l'enfer. Si la voie où tu marches te conduit partout ailleurs qu'à Dieu, c'est dans le feu de l'enfer que l'on placera le tapis sur lequel tu te prosternes pour prier. »

Saadi avait des larmes pour toutes les infortunes. Voici des vers qu'il composa sur le malheur de l'orphelin.

(*) C'est une cérémonie qui se pratique aux noces et dans d'autres solennités, et à laquelle les poètes font souvent allusion.

La traduction qu'on va lire est de feu M. de Sacy :

« Étends ton ombre sur la tête de celui à qui la mort a enlevé un père; secoue la poussière qui le couvre et arrache l'épine qui le blesse. Ne sais-tu pas quelle est la cause qui l'abat et lui ôte les forces? Un arbre privé de sa racine se couvre-t-il jamais d'un vert feuillage? Quand tu vois un orphelin abattu et dans la tristesse, garde-toi de baiser le visage de ton fils (*). Si un orphelin est dans les larmes, qui s'occupera de gagner son affection en le consolant? S'il se laisse aller à la colère, qui le ramènera par de sages avis? Prends garde qu'un orphelin ne pleure, car les cris de l'orphelin font trembler le trône de Dieu. Essuie ses larmes avec bonté; ôte avec une tendre affection la poussière qui cache ses traits. Il a perdu l'ombre qui couvrirait sa tête; recueille-le pour l'élever sous ton ombre. Au temps où je reposais la tête sur le sein de mon père, j'égalais le monarque couronné. Si une mouche s'était posée sur mon corps, une multitude de personnes se seraient empressées de la chasser. Aujourd'hui, mes ennemis m'entraîneraient en captivité sans qu'aucun de mes amis se mit en peine de me secourir. Je sais ce que souffrent les malheureux orphelins, parce que dans mon enfance mon père m'a été enlevé. »

Dans tous ses ouvrages, notre poète ne cesse de recommander la résignation et la patience. Voici une de ces exhortations :

« Un vieux derviche qui avait une femme excessivement laide, lui donna un jour ces sages avis : Puisque, lui dit-il, la main du destin en te pétrissant t'a donné en partage la laideur, garde-toi de couvrir tes traits difformes d'une pâte couleur de rose. Peut-on espérer de conquérir le bonheur par la force et malgré le destin? Qui pourra

au moyen d'un collyre rendre la vue à un aveugle? Jamais on ne verra celui qui a reçu de la nature un méchant naturel faire de bonnes actions; pas plus que les chiens, faits pour déchirer, ne seront propres à exercer le métier de tailleur. Tous les philosophes des Grecs et de Rome ne sauraient tirer du miel de l'arbre infernal (*). Verrait-on la bête sauvage devenir homme? L'éducation qu'on lui donnera sera en pure perte. On peut bien enlever la rouille qui ternit un miroir; jamais d'une pierre on ne fera un miroir. Quelques efforts que l'on fasse, la rose ne naîtra point sur le rameau du saule; les eaux du bain ne blanchiront point la peau de l'Éthiopien. Puis donc qu'on ne saurait repousser la flèche lancée par la main du destin, la résignation est le seul bouclier qui convienne au faible mortel. »

Saadi rappelle souvent à ses lecteurs que le monde est périssable, et qu'il y aurait folie à s'y attacher. C'est la moralité de l'historiette suivante :

« Un jour, Ibrahim, fils d'Adham, était assis près de la porte de son palais, et ses pages rangés sur une même ligne se tenaient auprès de lui. Un derviche se présenta avec un froc, une besace et un bâton, et voulut entrer dans le palais d'Ibrahim. Vieillard, lui dirent les pages, où allez-vous? — Je vais dans cette hôtellerie, dit le vieillard. Les pages reprirent : Ce n'est pas ici une hôtellerie, c'est le palais d'Ibrahim, roi de Balkh. Ibrahim fit amener le vieillard devant lui, et lui dit : Derviche, cette demeure est mon palais. — A qui, demanda le vieillard, ce palais a-t-il appartenu primitivement? — A mon grand-père. — Après lui, quel en a été le propriétaire? — Mon père l'a possédé. — Et à qui a-t-il passé après la mort de votre père? — A moi. — Lorsque vous viendrez à mourir, à qui sera-t-il? — A mon fils. — Ibrahim, dit alors le derviche, un lieu dans lequel l'un entre et d'où

(*) Il ne faut pas se méprendre sur le sens de cette expression. M. de Sacy nous apprend que cela veut dire : Ne donne pas en ce moment un baiser à ton fils, de peur que cela ne lui porte malheur.

(*) Cet arbre, appelé *zaccoum*, porte des fruits semblables à des têtes de démons. Il doit servir à la nourriture des damnés.

l'autre sort n'est pas un palais, c'est une hôtellerie. »

Nous joindrons ici deux apologues et deux odes de Saadi, afin que le lecteur puisse se former une idée de la manière de cet auteur dans tous les genres de composition.

*Le père avare et le fils sans souci.
(L'avare et le voleur.)*

Un homme n'avait pas la force de toucher à son or; il était riche, et ne pouvait se résoudre à faire usage de ses richesses. Il ne mangeait point suffisamment pour apaiser sa faim; il ne donnait point de manière à amasser des mérites pour les jours à venir. Jour et nuit, il ne songeait qu'à entasser de l'or et de l'argent; l'or et l'argent étaient prisonniers sous la main de cet homme avare. Un jour, son fils s'étant mis en embuscade, découvrit le lieu où était caché son trésor; il le tira de la terre, et le prodigua en dépenses frivoles, après avoir, m'a-t-on dit, mis une pierre à la place. L'or ne resta pas longtemps entre les mains du jeune homme; il l'avait pris d'une main, il le dépensa de l'autre; car c'était un vaurien, un libertin perdu de débauche, qui vendait son bonnet pour se divertir et mettait ses hauts-de-chausses en gage. Le père, dans l'excès de sa douleur, se serrait le gosier avec les mains; le fils avait fait venir pour s'amuser des joueurs de flûte et de guitare. La nuit se passa sans que le père fermât l'œil; il poussait des cris et des gémissements. Son fils, le matin, se mit à rire, et lui dit: Cet or, mon père, était destiné à fournir aux besoins de la vie: pour rester enfoui, peu importe que ce soit une pierre ou de l'or. On tire l'or d'une roche dure pour le dépenser avec ses amis et les hommes qu'on estime: entre les mains d'un homme qui fait une idole des richesses, l'or est encore dans la mine. Si pendant ta vie tu ne fais que du mal aux tiens, il n'est pas surprenant qu'ils soupirent après ta mort. Ils ne profiteront à leur gré du bien que tu possèdes que quand tu seras dans la terre, cinquante coudées

au-dessous du toit de ta maison. Un avare riche en or et en argent est un talisman placé sur un trésor pour en défendre l'approche. Son or ne se conserve tant d'années que par la vertu de ce talisman qui le garde; mais tout à coup la pierre du trépas brise le talisman, et alors on partage tranquillement le trésor. Après avoir recueilli et amassé comme la fourmi, hâte-toi de manger avant que tu sois dévoré par les vers du tombeau. Les discours de Saadi sont des ordres et des avis pleins de sagesse; tu te trouveras bien de les suivre. Malheur à quiconque en détourne le visage! car c'est en les suivant qu'on peut trouver le bonheur.

Le rossignol et la fourmi.

Parmi les divers arbustes qui ornaient un jardin frais et délicieux, un rossignol adopta un rosier dont les fleurs faisaient tous ses amours. Au pied de ce même buisson, une fourmi avait établi sa petite demeure, qu'elle prenait soin d'approvisionner pour les jours de disette. Cependant le rossignol ne faisait que voltiger jour et nuit dans tous les angles du bosquet, qui retentissait sans cesse de ses plus douces chansons. La fourmi ne laissait pas un instant perdu pour le travail; tandis que ce chanter mélodieux, enivré par ses propres accords, voyait le temps s'écouler avec la plus grande insouciance. Amant passionné, il comptait en secret ses amours à la rose; mais le vent du matin les trahit; et la fourmi, instruite et témoin des agaceries du rossignol et des caresses de la rose! Pauvres fous, se dit-elle; nous verrons dans un autre temps quel fruit ils doivent retirer de tout ce vain badinage. Bientôt les heureux jours du printemps firent place aux jours brumeux de l'automne: l'épine remplaça la rose, et la corneille monotone occupa le nid même du chanter de la nuit. Le vent d'automne s'éleva, et les arbres commencèrent à se dépouiller de leurs feuilles flétries; leur verdure brillante prit une teinte jaunâtre, et le froid devenant de plus en plus piquant, une pluie de perles se détacha

des nuages, et le camphre le plus pur, tamisé par le crible de l'air, couvrit la terre d'un tapis éblouissant. Lorsque le pauvre rossignol vola de nouveau vers son rosier favori, il ne reconnut plus le tendre incarnat de la rose; en vain il chercha le doux parfum de l'hyacinthe. Accablé sous le poids de la douleur, sa langue éloquente ne trouva plus de sons pour l'exprimer. Plus de rose à cajoler, plus de riante verdure où il pût prendre ses ébats. Dans cet état de dénûment, ses forces l'abandonnèrent; dans ce moment de détresse, il ne songea plus à ses douces chansons. Alors il se ressouvint de la fourmi qui habitait au pied du rosier, et qui avait fait provision de grains. En ce jour de malheur, se dit-il à lui-même, je vais voler à sa porte, et en faveur de la proximité de nos demeures et du droit que donne le titre de voisin, je lui demanderai un service. Le pauvre, épuisé par un long jeûne, vola vers la fourmi, et d'un ton suppliant, il lui dit : Bonne voisine, vous savez que la bienfaisance est l'apanage du riche, et le capital de l'homme heureux; voyez, j'ai consumé inconsidément les instants précieux de la vie, et j'ai passé les jours et les nuits à débiter de frivoles discours, tandis que, plus prévoyante que moi, et sachant les mettre à profit, vous avez amassé un riche trésor; ne pourrais-je donc espérer de votre générosité que vous m'y fassiez participer? La fourmi lui répondit : Jour et nuit, le bosquet ne retentissait que de vos chansons, tandis que je donnais le même temps au travail. Sans cesse enivré de la fraîcheur de la rose, ou séduit par les charmes trompeurs du printemps, vous n'avez pas réfléchi, jeune insensé, que le printemps est suivi de l'automne, et qu'il n'y a pas de chemin qui n'aboutisse au désert.

O vous qui venez d'entendre cette histoire du rossignol, comparez votre conduite à la sienne, et n'oubliez jamais que la vie doit être suivie de la mort, et que les plus douces liaisons sont toutes assujetties aux douleurs d'une séparation cruelle.

Ode.

Semblable au papillon, je ne saurais t'oublier un instant pour m'occuper de mes propres intérêts; car je brdle, et je continue encore à voler. Si tu peux te décider à chercher mon cœur, hâte-toi de le faire dès aujourd'hui : autrement, tu auras beau le chercher, tu ne me retrouveras plus. Mon amour n'est pas tel qu'un regard puisse le rassasier; toutes les eaux du Djihoun ne sauraient apaiser la soif brûlante de mes désirs. Semblable au luth, j'incline devant toi la tête de la soumission et de la bonne volonté; frappe-moi et châtie-moi, comme il te plaira, je ne refuse aucun de tes coups. Quand il te plairait de me jeter cent fois dans le brasier et de m'en retirer cent fois, je n'en ressortirais pas converti en or : après être fondu, je me retrouverais encore le même. Ton bon plaisir est-il de me frapper à coups de pierres, je ne me rendrais pas coupable de la moindre résistance. Je ne saurais t'offrir aucun hommage digne de toi. Que puis-je faire? Ma tête n'est pas d'un assez grand prix pour que je la jette à tes pieds. Je ne suis, je l'avoue, qu'un débauché, livré au libertinage et ivre d'un fol amour. Que pourrait dire de plus de moi le censeur le plus malveillant? J'ai exposé au médecin la situation de mon cœur et la folie de ses emportements; les soucis, lui ai-je dit, ne permettent pas à mes yeux de se clore un seul instant de la nuit. — Saadi, m'a-t-il répondu, le mal que tu éprouves est l'amour : ce sont des douleurs pour lesquelles je ne possède aucun remède.

Ode.

Éclair, si tu passes à l'angle de ce toit, tu porteras de mes nouvelles en un lieu où le zéphyr ne saurait pénétrer. Oiseau, si ton vol te porte vers le quartier qu'habite l'objet de mon culte, tu porteras un message amical à cette aimable fée. Si par hasard cet objet si beau, doué de tous les charmes de l'astre de Jupiter, te demande de nos nouvelles, dis-lui : Ils sont prêts à acheter tes faveurs au prix de leur

vie; errants dans le désert et haletants de soif, leur âme est prête à s'échapper de leurs lèvres : toi, où te tiens-tu nonchalamment couchée et livrée à un paisible sommeil? O astre de la nuit, toujours absent et toujours présent, toi dont l'image chaque jour s'offre cent fois à nos cœurs, sais-tu quel serait notre sort, si tu venais toi-même nous visiter et jeter sur nous tes regards? Hélas! ou tu nous accorderais ton cœur, comme déjà tu possèdes le nôtre, ou tu arracherais de nos cœurs l'amour qui les consume pour toi. Puisque tu deviens la cause de notre déshonneur, alors même que tu te dérobes à nos yeux, ah! que ne dirait-on pas de nous si tu levais pour nous les voiles qui te cachent! Qui es-tu, Saadi, pour parler ici d'amour? contente-toi d'aspirer au titre d'esclave et de t'avouer un humble serviteur.

« La morale de Saadi, dit M. de Sacy, est en général pure, et ne saurait être accusée ni de relâchement ni de rigorisme. Ce poète sait tenir le milieu entre le fatalisme qui réduit l'homme à l'état d'un être purement passif, et l'indépendance qui le livre tout à fait à lui-même, et semble le soustraire au pouvoir de la Divinité. Tous les ouvrages de Saadi ne sont pas cependant exempts de reproches, et le recueil de ses œuvres contient quelques poésies dont rien ne saurait excuser l'obscénité. Le *Gulistan* même offre certains passages dont les idées comme les expressions font pour nous un contraste choquant avec la morale et la sagesse du reste du livre; mais ceci tient à la différence de mœurs et ne prouve rien contre la pureté des intentions de l'écrivain. Un caractère qui se fait remarquer dans les écrits de Saadi, surtout dans le *Gulistan*, c'est qu'il use de l'hyperbole, et en général du style figuré, avec plus de sobriété que la plupart des écrivains de l'Orient, et qu'il tombe rarement dans l'amphigouri et l'obscurité. »

Saadi passa les dernières années de sa vie dans un ermitage qu'il avait fait bâtir auprès de Schiraz. Les personnages du plus haut rang allaient

le visiter dans sa retraite, et lui faisaient d'abondantes aumônes. Saadi se contentait de prendre ce qui était absolument nécessaire pour sa subsistance et laissait le reste aux pauvres. Il mourut dans cet ermitage en l'année 691 de l'hégire (1291 de J. C.). Il était alors âgé, à ce qu'on assure, de cent deux ans. Nous avons parlé de son tombeau ci-dessus, p. 35.

DJÉLAL-EDDIN ROUMI, KHOSROU DE DEHLI, HAFIZ, RASCHID-EDDIN, SCHERIF-EDDIN, ALI-SCHER, MIRKHORD, KHONDÉMIR, DJAMI, ROSKIN VAREZ, AUTREUX RÉCITS.

Les Persans mettent encore au nombre de leurs grands poètes Djélal-Eddin Roumi, Khosrou de Dehli et Hafiz. Le premier de ces poètes était né à Balkh et suivait la doctrine des *sofis*. Il accompagna son père, obligé de s'expatrier et de fuir à Ioonium. Il mourut à l'âge de soixante-neuf ans, dans l'année 1293 de J. C. Ce personnage acquit une grande réputation par ses *Mesnévis*, ou recueil de distiques. Cet ouvrage rempli d'obscurités traite des doctrines mystiques de la secte à laquelle appartenait l'auteur. En voici un fragment traduit par M. de Sacy :

Anecdote.

« Un homme vint frapper à la porte de son ami. L'ami demanda : Qui es-tu, mon cher? — C'est moi. — En ce cas, retire-toi. Je ne saurais à présent te recevoir; il n'y a point de place à cette table pour celui qui est encore cru. Un tel homme ne peut être mûri et guéri de son hypocrisie que par le feu de la séparation et du refus. Le malheureux s'en alla. Il employa un an entier à voyager, se consumant dans les flammes du désir et de la douleur que lui inspirait l'éloignement de son ami. Mûri et amorti par cette longue épreuve, il approcha de nouveau de la porte de son ami; il frappa avec modestie, tremblant qu'il ne lui échappât encore quelques paroles inciviles. Qui est là? crie-t-on de l'intérieur de la maison. — Mon cher ami, c'est toi-même qui es à la porte. — Puisque tu es *moi*, entre aujourd'hui : cette mai-

son ne peut pas contenir deux *mot*. Un fil double ne convient pas à l'aiguille; puisque tu es simple, entre dans cette aiguille. Il y a un juste rapport entre le fil et l'aiguille; ils sont faits l'un pour l'autre; mais un chameau ne convient pas au trou d'une aiguille (*). Comment le corps du chameau pourrait-il devenir mince et perdre son énorme volume, si ce n'est par le fer tranchant de la mortification et d'un pénible travail?»

Khosrou de Dehli n'était pas né dans l'Inde, mais il passa dans ce pays à l'époque de Gengiskan, et se fixa à Dehli. De là, le surnom de Dehlevi ou de la ville de *Dehli*, qu'on lui donne communément. Il mourut l'an 715 de l'hégire (1315 de J. C.).

Hafiz naquit à Schiraz du temps des princes modhafériens. Il vivait encore à l'époque où Tamerlan défit Schah-Mansour. Le conquérant tartare voulut le voir, et lui reprocha d'avoir dit, dans une de ses odes : « Si ce jeune Turc de Schiraz voulait recevoir mon cœur, je donnerais Samarcande et Boukhara pour prix de ce signe qui relève la beauté de son visage. » Comment, lui dit Tamerlan, tu donnerais pour prix d'un signe qui se trouve sur le visage d'un jeune homme, les villes de Samarcande et de Boukhara, que je me suis plu à embellir des dépouilles de toute la terre! — Hélas, seigneur, répondit Hafiz, c'est à cette prodigalité que je dois le dénuement dans lequel vous me voyez aujourd'hui! Cette repartie désarma Tamerlan, qui témoigna au poète la plus grande bienveil-

(*) « Ces expressions : *Un chameau ne convient pas au trou d'une aiguille*, sont, dit M. de Sacy, une allusion à ce passage du Coran : « Ils n'entreront point dans le paradis jusqu'à ce qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille; » au lieu de *djamel*, *chameau*, quelques commentateurs prononcent *djoummal*, un *cable*. Il y a donc sur le sens de ce passage du Coran la même diversité d'opinions entre les interprètes que sur le passage analogue des Évangiles. Toutefois je pense comme Weistein, que ce n'est qu'une subtilité, et qu'il est question d'un chameau dans l'un et l'autre texte. »

lance. Hafiz jouit d'un bonheur qui avait été refusé à Saadi. La femme qu'il épousa, douée des qualités les plus solides et du caractère le plus affectueux, fit longtemps son bonheur. Voici comment il déplore cette perte dans une de ses odes : « Heureux, dit-il, je désirais atteindre le terme de la vie avec une telle compagne; mais nos forces n'ont point égalé nos vœux. Plus digne que moi de la félicité, elle est allée se réunir aux anges qu'elle avait quittés pour descendre dans ce monde. »

Hafiz mourut l'an 794 de l'hégire (1391 de Jésus-Christ). Quelques docteurs musulmans voulaient qu'on l'enterrât dans une fosse particulière. Les éloges du vin qu'on trouve dans ses poésies, et un grand nombre d'expressions qu'il est malheureusement impossible de traduire dans un sens mystique, l'avaient fait regarder comme un homme sans religion. Enfin, on décida qu'il serait enterré avec les plus grands honneurs. On peut voir ce que nous avons dit de son tombeau ci-devant page 34. Voici une ode de ce poète, dont nous empruntons la traduction à feu M. de Sacy :

Ode.

« Jeune homme, verse du vin dans ma coupe; car déjà le calice de la tulipe est rempli de la couleur éclatante de cette liqueur. A quoi servent tous tes discours frivoles? Quand mettras-tu fin à tes paroles insensées? Laisse là cette fierté et ces superbes dédains : souviens-toi que le temps a vu se flétrir la robe brillante des Césars, et la couronne des monarques caïaniens tomber en poussière. Le souffle du zéphyr t'avertit du peu de durée de la jeunesse. Verse-moi, jeune homme, cette potion salutaire qui guérit les chagrins de l'âme. Il ne faut pas se fier aux caresses trompeuses du temps ni à ses attraites séducteurs : malheur à celui qui n'est pas en garde contre sa malice! Donne-moi, au nom de Hatem-Taï, donne-moi une coupe de cette liqueur, afin que nous n'attirions pas sur nous les justes reproches dus à

l'avarice. Engage tous les dons de la fortune pour te procurer le jus de la vigne. L'homme rigide et austère a-t-il laissé quelque chose après lui ? »

« O Hafiz ! tes vers, quoique écrits en langue persane, sont répandus depuis l'Égypte et la Syrie jusqu'à l'empire des Grecs. »

Les Mogols de la Perse, ainsi que Tamerlan et ses successeurs, se montrèrent amis des lettres ; et l'on vit paraître de leur temps des poètes et des historiens.

Vers l'an 645 de l'hégire, naquit, à Hamadan, le célèbre historien Fadhl-Allah-Raschid-Eddin. Nous ne dirons rien de cet auteur, et nous nous contenterons de renvoyer, pour tous les détails relatifs à sa vie et à ses ouvrages, à l'excellente notice que M. Quatremère a placée en tête de la traduction française de l'histoire des Mogols de cet auteur.

Les Persans accordent aussi un grand mérite comme écrivain à Schérif-Eddin-Ali, de la ville d'Yezd. Cet auteur rédigea une vie de Tamerlan, qu'il termina l'an 828 de l'hégire (1424 de J. C.), et il mourut l'an 856 de l'hégire (1452 de J. C.).

Mais, à aucune époque, la littérature persane ne brilla d'un plus grand lustre qu'à l'époque d'Ali-Schir. Ce beau génie, tout à la fois homme d'État et poète distingué, aimait et encourageait les historiens et les littérateurs. Mirkhond, Khondemir et Djami étaient les contemporains de ce grand ministre. Ali-Schir fit élever dans la ville de Hérat, sur les bords de la rivière Alkhalil, un édifice qui renfermait une mosquée, un collège, un monastère, un hôpital et des bains. Ce fut là qu'il établit Mirkhond, lui donnant un logement, des livres, et tous les secours qui lui étaient nécessaires pour la composition de son grand ouvrage, qui renferme l'histoire générale de la Perse, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du neuvième siècle de l'hégire.

Khondemir, fils de Mirkhond, se livra, comme son père, à l'étude de l'histoire. On a de lui deux grands ou-

vrages extrêmement importants pour l'histoire politique et littéraire de la Perse. Le premier porte le titre de *Habib-Alsayyar*, et le second, celui de *Khilasset-Alakhbar*. Un habile orientaliste, M. Julien Dumoret, a inséré, dans le *Journal asiatique*, quelques fragments de ce dernier ouvrage, dont il a traduit une grande partie. Nous faisons des vœux pour que ce travail important, dont la publication a été ajournée par des circonstances tout à fait indépendantes de la volonté de l'auteur, puisse enfin voir le jour.

Khondemir mit à profit les richesses que contenait une magnifique bibliothèque réunie à grands frais par Ali-Schir dans la ville de Hérat, et dont le soin lui avait été confié. On ignore l'époque exacte de la mort de Khondemir ; mais elle est certainement postérieure à l'an 930 de l'hégire (1523 de J. C.).

« Djami, dit le savant et spirituel auteur de *Medjnoon* et *Leila*, naquit de parents obscurs. Poursuivi par un destin contraire, son père fut obligé d'abandonner le bourg qu'il habitait dans les environs d'Ispahan, pour chercher un refuge dans la province de Kherdjerd, dépendante du Khorasan. Ce fut là que, peu de temps après s'y être établi, l'an 817 de l'hégire (1414 de J. C.), dans le village de Djami, il lui naquit un fils surnommé *Djami*, du lieu de sa naissance.

« Dès sa plus tendre jeunesse, il s'appliqua à l'étude avec un zèle infatigable, et fit en peu de temps de tels progrès dans les sciences et les belles-lettres, qu'il ne tarda pas à éclipser les plus grands génies de son temps. Sa réputation s'étendait de toutes parts ; et le sultan Abou-Saïd, qui tenait à Hérat le siège de son empire, appela le jeune poète à sa cour, et le combla de faveurs. Mais Djami, qui professait la doctrine sévère des *soufis*, et qui regardait comme perdu le temps qui était dérobé aux sciences, fuyait autant qu'il le pouvait les assemblées tumultueuses qui se tenaient dans l'intérieur du palais. Abou-Saïd, pendant tout le cours de son règne, ne cessa

de le traiter avec la plus grande distinction; et le sultan Hosein-Mirza suivit à son égard l'exemple de son prédécesseur. On ne peut se figurer avec quel zèle, avec quel enthousiasme les grands, les princes même étrangers, recherchaient la société de ce savant homme; mais aucun ne paraît lui avoir donné plus de marques d'estime que le célèbre Ali-Schir, vizir de Hosein, qui réunissait aux talents de l'homme d'État le don de la poésie et de l'éloquence.

« Sous le portique de la grande mosquée de Hérat, près de laquelle Djami demeurait, on le voyait souvent s'entretenir avec les gens du peuple, leur donner des préceptes touchant la religion et la morale; et, semblable à Socrate, la douceur de son entretien avait un charme irrésistible. Tous trouvaient en lui le maître le plus instruit et le père le plus tendre. Aussi, lorsqu'à l'âge de quatre-vingt-un ans la mort enleva ce grand homme (an 898 de l'hégire, 1492 de J. C.), parmi toutes les classes le deuil fut général.

« Le sultan Hosein lui-même fit les frais de ses funérailles; et les premiers de la ville accompagnèrent le cercueil dans la plaine du Sacrifice, où, lorsqu'on eut rempli les cérémonies d'usage, la terre, pour me servir des propres expressions de l'auteur d'où je tire ce récit, s'entr'ouvrant comme une coquille, reçut dans son sein cette perle d'un prix inestimable. Son oraison funèbre fut composée par l'émir Ali-Schir; et, le vingtième jour après la mort de Djami, un orateur la prononça, d'une chaire élevée, en présence du sultan, des scheiks, des mollahs, et d'une foule immense de peuple rassemblée autour de sa tombe; et Ali-Schir y posa ensuite la première pierre d'un monument élevé à la mémoire de son ami. »

Djami composa des odes mystiques, comme Saadi et Hafiz. Nous en donnons une qui suffira pour mettre le lecteur à même de comparer ces poètes.

Ode ().*

« O chamelier, n'apprête pas encore aujourd'hui le palanquin. Garde-toi d'accabler mon cœur sous le poids d'une si vive douleur. Est-il convenable de faire les préparatifs du voyage dans un moment où la route est toute humide des larmes que l'amant verse en abondance? Je n'ai point de force pour partir, et il ne m'est pas possible de rester en place. A Dieu ne plaise qu'aucune créature éprouve un sort aussi douloureux que le mien! Ma tendre amie s'éloigne, et ma raison s'égaré, et mon âme m'abandonne, et mon visage est tout baigné de pleurs. Mon corps ne peut la suivre; mais, de traite en traite, il vole sur ses traces. O zéphyr du matin, cours répandre ta fraîcheur salubre dans les lieux où elle se repose, et dans ceux qu'elle traverse; et autour du palanquin qui emporte la maîtresse de mon cœur, murmure ces paroles: O toi dont les lèvres sont si douces, toi dont toutes les manières ont des grâces si touchantes, ah! puisses-tu ne pas sentir la fatigue du voyage! Puissent tous tes désirs trouver leur accomplissement! Au lever de l'aurore, lorsque tu te disposeras au départ, prête l'oreille aux accents mélodieux du chantre du matin. Toujours mon âme, enivrée de tes charmes, se tourne vers ton visage, quoique, en effet, tu sois éloignée de ma présence. Reviens, car l'excès de ma douleur m'a terrassé. Je me roule dans la poussière que j'ai rougie de mon sang, comme l'oiseau qui se débat, mourant, sous le fer du sacrificateur. Tu étanches ta soif sans doute dans quelque partie du désert; mais Djami, retiré dans l'angle de la douleur et du désespoir, s'abreuve à longs traits du poison mortel de la séparation. »

Les Persans comptent peu d'écrivains aussi féconds que Djami. Cet auteur a composé près de quarante ouvrages différents, parmi lesquels

(*) Nous empruntons sans y rien changer l'excellente traduction de M. Grangeret de Lagrange.

on remarque le poème de Yousof et Zouleikha, et celui de Medjnoun et Leila, qui a fourni à feu M. de Chézy, notre William Jones, le sujet d'une charmante composition; et enfin le *Beharistan*, ouvrage composé sur le plan du Gulistan de Saadi. Nous allons donner une fable et une historiette tirées de cet ouvrage.

Le scorpion et la tortue, fable.

Un scorpion, redoutable par son venin autant que par son mauvais naturel, entreprit un voyage. Arrivé sur le bord d'un large fleuve, il s'arrêta incertain; ne pouvant pas le traverser, et, d'un autre côté, n'ayant aucune envie de retourner sur ses pas, une tortue, compatissant à l'embarras du scorpion, le prit sur son dos, entra dans le fleuve, et nagea vers l'autre bord. Dans le trajet, la tortue entendit du bruit; il lui sembla que le scorpion frappait sur son écaille. D'où vient ce bruit? dit-elle à son compagnon. Ce que tu entends, répondit celui-ci, est le son de mon dard, que je m'efforce d'introduire dans ton écaille. Je sais fort bien que je ne réussirai pas, mais je ne puis désobéir à mon instinct. La tortue, voyant la perversité du scorpion, dit: Je n'ai rien de mieux à faire que de délivrer ce méchant de sa propre malice, et de mettre les bons à l'abri de ses atteintes. En disant ces mots, elle plonge, et un flot entraîne le scorpion dans l'abîme.

HISTOIRE (*).

Un jeune homme, nommé Aschter, distingué par sa beauté et la grâce de ses manières, devint amoureux d'une charmante jeune fille, issue des chefs d'une autre tribu, et appelée Djeida. Les liens de l'amitié et les bases de l'affection s'affermirent entre eux. Ils cachaient ce secret de près et de loin, et mettaient tout en œuvre pour le celer. Mais, par la raison qu'on a dit:

Vers. L'amour est un mystère qu'on

ne peut exprimer; on ne peut le cacher avec deux cents voiles.

A la fin, leur secret tomba sur la face du jour, et le mystère de leurs amours sortit de sa retraite cachée, pour venir au grand jour et à la connaissance de la foule. Une guerre s'éleva entre les deux tribus, et du sang fut répandu. La tribu de Djeida enleva ses tentes de cette contrée, et jeta le bagage de la résidence dans un autre pays. Un jour, lorsque les maux de la séparation se furent prolongés pendant longtemps, et que les prétentions du désir furent devenues trop exigeantes, Aschter dit à un de ses amis: « Ne pourrais-tu venir avec moi, et me prêter assistance dans la visite que je veux faire à Djeida; car mon âme est près de s'exhaler par suite des désirs qu'elle me fait éprouver, et le jour s'est changé pour moi en une nuit obscure par la douleur de son éloignement? » Cet ami répondit: « T'entendre et obéir sont pour moi même chose; je suis esclave de tout ce que tu commandes, et je me hâte d'exécuter tout ce que tu ordonnes. » Tous deux se levèrent et disposèrent leurs chameaux. Ils marchèrent, pendant un jour et une nuit, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés dans la contrée où demeurerait Djeida. Ils descendirent dans la gorge d'une montagne, auprès du campement de sa tribu, et firent reposer leurs montures. Aschter dit à son ami: « Lève-toi, et, servant de guide à cet être égaré, rends-toi auprès de cette tribu. Ne dis mon nom à personne, excepté à une telle jeune fille, qui est la gardienne des moutons et la confidente des secrets les plus cachés de Djeida. Donne-lui le salut de ma part, demande-lui des nouvelles de sa maîtresse, et indique-lui le lieu où nous sommes descendus. » L'ami d'Aschter raconte en ces termes la fin de l'aventure: « Je me levai, et j'entraai dans le camp de la tribu. Par hasard, la première personne qui s'offrit à ma vue fut cette jeune fille. Je la saluai de la part d'Aschter, et m'informai de l'état de Djeida. Elle répondit: « Son mari la garde étroitement, et emploie pour la surveiller tous les

(*) Cette traduction est d'un jeune orientaliste de grande espérance, M. Defrémery.

moyens possibles. Néanmoins, le lieu de votre rendez-vous sera ces arbres qui s'élèvent sur le revers de telle colline; il faut que, à l'heure du *namaz* du soir, vous vous trouviez dans cet endroit. » Je m'en retournai promptement, et j'annonçai cette nouvelle à Aschter. Nous nous levâmes tous deux, et nous conduisîmes doucement nos chameaux, de sorte que nous arrivâmes au rendez-vous donné à l'heure convenue.

Vers. Nous attendions, en gémissant et en poussant des soupirs, assis sur le chemin par où devait venir l'amante; lorsque, tout à coup, le bruit des ornements de femmes et le murmure des *khalkhal* (*) se fit entendre du côté de la route. Ce bruit semblait dire : « Levez-vous, car cette pleine lune est arrivée. »

Aschter s'élança de sa place, et alla à la rencontre de son amante. Il lui donna le salut, et lui baisa la main. Je détournai le visage, et je m'empressai de m'éloigner. Mais ils me crièrent : « Reviens, car il ne se passe entre nous rien de déshonorable, et nous ne parlons que de choses et d'autres. » Je revins sur mes pas. Ils s'assirent alors tous deux, et se mirent à confondre, dans leurs discours, le passé et l'avenir. A la fin de l'entretien, Aschter dit à Djeida : « J'espère que tu viendras me trouver cette nuit, et que tu ne déchireras pas le visage de

mon espérance avec l'angle de la séparation. » Djeida répondit : « Non, par Dieu, cela n'est pas possible en aucune manière, et il n'y a pour moi nulle action plus difficile à exécuter que celle-là. Veux-tu donc que ces fâcheux événements qui ont déjà eu lieu se représentent, et que les révolutions des jours ouvrent de nouveau sur moi les portes des maux et des chagrins ? » Aschter reprit : « Non, par Dieu, je ne te laisserai point aller, et je ne retirerai point la main du pan de ta robe. »

Hémistiche. Dis à tout ce qui viendra : Viens; et à tout ce qui voudra être : Sois.

Djeida répondit : « Ton ami, que voici, aura-t-il la force d'accomplir tout ce que je lui dirai ? » Je me levai, et lui répondis : « J'exécutei ponctuellement tout ce que tu me commanderas; et j'imposerais à mon âme mille actions de grâces, lors même qu'elle abandonnerait mon corps dans cette entreprise. » Elle quitta alors ses vêtements, et me dit : « Revêts ces habits, et donne-moi les tiens. » Ensuite elle reprit en ces termes : « Lève-toi, entre dans ma tente, et assieds-toi derrière le rideau (*). Mon mari viendra, apportant une coupe de lait, et te dira : « Ceci est ta boisson, prends-la. » Ne t'empresse pas de le faire; emploie, au contraire, quelques lenteurs. Il la remettra entre tes mains, ou il la placera sur la terre; puis il partira et ne reviendra plus jusqu'au lendemain matin. » J'exécutai ainsi tout ce qu'elle m'avait commandé. Lorsque son mari apporta la coupe, je fis de longues façons. Il voulut la placer sur la terre; moi, de mon côté, je voulus la prendre de ses mains; mais mon doigt heurta la coupe, qui fut renversée, et dont le lait se répandit. Le mari de Djeida se mit en colère, et dit : « Cette femme ose me quereller. » Puis il allongea la main, et tira de l'intérieur de sa demeure un fouet

(*) Il est ici question du rideau ou de la tapisserie qui sépare l'appartement des femmes de celui des hommes. (Note de M. De-frémery.)

(*) J'ai conservé dans ma traduction le terme de l'original, parce qu'il n'a pas d'équivalent dans notre langue. « Le *khalkhal*, dit Chézy, est un ornement d'argent ou d'or, dont les femmes asiatiques se ceignent le bas de la jambe au-dessus de la cheville. Les bayadères surtout en portent de magnifiques, et le bruit de ces ornements se mêlant dans leur danse à celui de leurs pas, produit un effet qui n'est pas sans agrément. » Medjnoun et Leila, II^e partie, p. 137-138. C'est ce même ornement que Mahomet a en vue, lorsqu'il ordonne aux femmes de ne point remuer les pieds de manière à montrer les ornements cachés. Coran, édition de Fluegel, ch. 24, v. 31. Les femmes juives en faisaient également usage. Voyez Isaïe, ch. 3, v. 16. (Note de M. De-frémery.)

taillé dans la peau d'un onagre et d'un daim, depuis le derrière du cou jusqu'au-dessus de la queue, et tressé par la force des doigts, de la vigueur et de l'agilité.

Vers. Pour l'épaisseur, c'était la représentation d'une vipère; pour la longueur, c'était l'égal d'un *thoban* (*); par sa forme, il figurait un serpent; la table où était peinte sa ressemblance était le dos d'un homme nu.

Il prit donc ce fouet, rendit mon dos aussi nu que la peau d'un tambour; et, semblable au joueur de tambour le jour du combat, il se mit à me caresser par des coups qui se succédaient sans interruption. Je n'avais ni le courage de crier, car je redoutais qu'il ne reconnût ma voix; ni la force de prendre patience, car je craignais qu'il ne mît en pièces la peau de mon dos. Je voulais me lever, lui couper la gorge avec mon *khandjar*, et répandre son sang. Mais je me dis ensuite qu'il s'élèverait un tel trouble, qu'il ne serait possible à personne de l'apaiser. Je pris donc patience jusqu'à ce que sa mère et sa sœur fussent informées de ce qui se passait. Elles survinrent, me tirèrent de ses mains, et l'emmenèrent avec elles. Une heure ne s'était pas écoulée lorsque la mère de Djeida entra, dans la pensée que j'étais sa fille. Je me mis à pleurer et à pousser des gémissements; je tirai ma robe sur ma tête, et lui tournai le dos. Elle me dit: « O ma fille, crains Dieu, et ne commets pas d'action qui puisse déplaire à ton époux. Un cheveu de la tête de ton mari est plus beau que mille Aschter. Aschter lui-même, quel est-il pour que tu supportes cette peine et que tu boives cet amer breuvage à cause de lui? » Elle se leva ensuite, et reprit: « Je t'enverrai ta sœur, afin qu'elle soit, cette nuit, ta compagne et ta confidente. » Elle partit là-dessus. Au bout d'une heure, la sœur de Djeida entra. Elle commença par pleurer et faire des imprécations contre celui qui m'avait frappé. Quant à moi, je ne lui dis pas un mot. Elle se cou-

cha à mes côtés. J'étendis alors la main, et la lui appliquai fortement sur la bouche, en disant: « Dans ce moment, ta sœur est avec Aschter, et j'ai souffert tout ce mal à sa place. Cache-le bien, sinon, nous serons couverts de honte, vous et moi. » Dans le commencement, une grande frayeur s'empara d'elle; mais, à la fin, cette frayeur se changea en familiarité; et, jusqu'au matin, elle ne fit que répéter cette histoire et qu'en rire. Lorsque l'aurore commença à poindre, Djeida entra. Quand elle nous vit, elle fut saisie de frayeur, et me dit: « Malheur à toi; quelle est donc cette personne placée à tes côtés? » Je répondis: « C'est ta sœur, et, certes, c'est une sœur excellente pour toi. » Elle reprit: « Comment donc se trouve-t-elle là? » Je répondis: « Demande-le-lui, car le temps de l'occasion est court. » Je repris ensuite mes habits, et j'allai retrouver Aschter. Nous montâmes sur nos chameaux, et nous nous mîmes en route. Au milieu du voyage, je racontai à Aschter mon aventure. Il découvrit mon dos, et vit les cicatrices du fouet. Il me fit de nombreuses excuses, et dit: « Les sages ont dit: « Il faut un ami pour le jour de l'affliction, car ils ne sont jamais en petit nombre le jour du plaisir. »

Vers. O mon cœur! s'il te survient un jour quelque chagrin, il s'évanouira dès que tu auras un ami pour le partager. Il faut un ami pour le jour de l'affliction, car ils ne sont jamais en petit nombre le jour du plaisir (*).

A la même époque vivait aussi Abdalrazzac, auteur d'un ouvrage important sur l'histoire des descendants de Timour.

Le neuvième siècle de l'hégire fut

(*) Traduit du Beharistan, d'après le manuscrit 338 de la bibliothèque royale, comparé aux manuscrits 176, 177 supplément, 507 Saint-Germain et 16 Ducaurroy — Nakachebi, l'auteur du *Touti-Namch* ou *Contes d'un perroquet*, a imité cette charmante anecdote; mais je ne crains pas d'assurer qu'il est resté fort au-dessous de son modèle. (Note de M. Defrémery.)

(*) Sorte de gros serpent.

encore illustré par les écrits de Hosein Vaez, commentateur du Coran, et auteur d'une traduction très-célèbre du livre de Calila et Dimna, traduction à laquelle il donna le titre d'*An-wari-Sohatli*.

Hosein Vaez mourut dans l'année 920 de l'hégire (1514 de J. C.).

Parmi les productions récentes des auteurs persans, on remarque une histoire de Schah-Abbas le Grand, et une autre de Nadir-Schah.

Le feu roi Feth-Ali-Schah aimait la poésie. La bibliothèque royale possède un manuscrit qui renferme quelques odes et autres compositions de ce prince.

MŒURS ET USAGES.

DE LA COUR.—ÉDUCATION DES PRINCES. — VIE PRIVÉE DU ROI. — HISTORIOGRAPHE, POÈTE, SOUFFON ET CONTREUR D'HISTOIRES DU ROI. — SOLENNITÉS DE LA COUR. — RÉCEPTION DES AMBASSADEURS.—ÉCURIES ROYALES.—FÊTES DU NOUVOU.—COURSES DE CHEVAUX.

Les coutumes et les cérémonies de la cour de Perse n'ont pas subi de changements notables depuis trois siècles, seulement la famille régnante a conservé quelques usages particuliers à la tribu des Cadjars. Sous le règne de Schah-Abbas le Grand, les princes du sang étaient enfermés dans le harem et élevés par des femmes ou des eunuques, et, jusqu'à la mort du roi, personne ne connaissait le prince qui devait lui succéder. Nous avons dit plus haut que sous la dynastie des Sophis le fils d'une esclave pouvait succéder au trône comme le fils d'une princesse. Les Cadjars ont aboli cet usage, et nous avons remarqué qu'Abbas-Mirza fut choisi pour succéder à Feth-Ali-Schah, parce qu'il avait pour mère une princesse de la tribu royale; actuellement les fils du roi ne sont enfermés dans le harem que tant que les soins des femmes peuvent leur être indispensables; ils apprennent de bonne heure les pratiques de leur religion; dès l'âge de trois ou quatre ans, ils savent par cœur quelques court-tes prières; on leur apprend comment

ils doivent se conduire avec leurs supérieurs, leurs égaux, et leurs inférieurs. Ces détails d'étiquette passent pour très- importants dans une cour où tout est réglé d'après un cérémonial reçu. Il n'est pas rare, dit Malcolm, de voir un enfant de cinq ans conserver, dans une grande assemblée, un maintien aussi grave que des personnes âgées. A l'âge de sept ou huit ans, les jeunes princes commencent à lire l'arabe et le persan; dès qu'ils savent l'alphabet de la première de ces langues, on leur fait lire le Coran, et ils apprennent tous les préceptes de leur religion et surtout les différences qui distinguent la foi schiite de la secte des sunnites. Ils étudient ensuite les ouvrages des principaux poètes persans, et surtout les œuvres de Saadi; on suppose que la connaissance des bons auteurs doit développer dans les jeunes princes le goût de la saine littérature; enfin ils apprennent la grammaire, la logique, la théologie et la philosophie. On accoutume encore les princes à tous les exercices du corps; à l'âge de six ou sept ans ils savent déjà monter à cheval; on les fiance très-jeunes, et quelquefois on les marie avant qu'ils aient atteint l'âge de puberté; ils prennent ensuite plus ou moins de femmes, suivant les richesses qu'ils possèdent.

Le roi de Perse est obligé de se lever de bonne heure; et, comme il couche toujours dans les appartements intérieurs du harem, dont aucun homme n'oserait approcher, il y est servi par des femmes ou par des eunuques. Après s'être habillé, il reste assis pendant une heure ou deux dans une salle du harem où il y a un lever dont le cérémonial est exactement le même que celui du lever officiel dont nous avons déjà parlé. Des femmes, qui ont les titres et les fonctions des officiers dans les cérémonies de la cour, font ranger les femmes et les esclaves, en observant strictement l'ordre de préséance. Après avoir entendu les rapports des femmes et des eunuques chargés du gouvernement intérieur du harem, et avoir tenu conseil avec celles

de ses épouses qui jouissent de la plus grande considération, il quitte le harem (*). Lorsqu'il en sort, les officiers de service vont au-devant de lui, et il donne alors audience à ses principaux courtisans; les jeunes princes assistent à ce lever, et ils présentent leurs respects au roi, qui, après cette cérémonie, fait apporter son déjeuner. Tous les mets sont préparés sous la surveillance du premier intendant du palais. Le service se fait, en général, dans des plats de porcelaine, car la religion mahométane blâme l'emploi des plats d'or et d'argent; mais on ne se conforme pas toujours à cet usage; ces plats de porcelaine portent des couvercles d'argent, et sont placés dans une boîte fermée et cachetée du sceau de l'intendant; cette boîte, recouverte d'un beau châle, est présentée au roi, devant lequel l'intendant brise son cachet et sert les plats. Quelques-uns des jeunes princes prennent part au repas; le premier médecin y assiste toujours, afin que si le roi se trouve incommodé, ou si on soupçonne qu'il ait pris du poison dans les mets qu'on lui a servis, il puisse avoir sur-le-champ les secours de l'art.

Nous n'avons pas à nous occuper ici des devoirs publics du roi de Perse, nous en avons parlé dans le chapitre du gouvernement (**). Quand une fois il est libre, le souverain se rend à son harem et dort quelques instants. Avant le coucher du soleil il retourne dans ses appartements extérieurs, et s'occupe encore des affaires publiques; quelquefois aussi il monte à cheval. Le souper est servi entre huit et neuf heures. On observe à ce repas les mêmes cérémonies qu'au déjeuner. Le roi mange comme tous les Persans sur un tapis étendu à terre, et sur lequel on place une toile brodée qui sert de nappe. Quelques rois de Perse se sont

permis ouvertement l'usage du vin; mais aucun prince de la famille des Cadjars n'a violé ainsi la loi de Mahomet. La boisson habituelle du roi consiste en sorbets composés de différents fruits. Après le souper, le roi se retire dans ses appartements intérieurs, où il veille souvent très-tard, s'amusant à écouter les chanteuses et à voir les danseuses du harem. « Toutefois, ajoute Malcolm, on ne peut dire exactement ce que fait le roi de Perse quand une fois il a passé le seuil de son palais intérieur. Là, il voit le spectacle le plus propre à avilir la dignité de l'homme. Il n'est entouré que d'eunuques et de prisonnières; il n'entend que des expressions arrachées à une crainte servile. L'affection ne saurait exister entre le maître et l'esclave; et il faut que la vanité ait tout à fait obscurci la raison pour qu'un homme puisse prendre les expressions d'une adulation froide et intéressée pour un attachement véritable. Les harems des rois de Perse sont gouvernés avec une sévère discipline; et cette condition est nécessaire pour conserver la paix dans une réunion de personnes chez lesquelles l'insolence du pouvoir, l'orgueil de la naissance, les liens du sang, les intrigues de la duplicité et les prétentions de la beauté sans cesse en présence, donnent lieu à des collisions continuelles. »

Les princes de la famille régnante ont su éviter jusqu'à présent ces habitudes de mollesse qui engageront plusieurs souverains de la race des Sophis à se renfermer dans leur harem. Les souverains cadjars s'occupent personnellement des affaires publiques, et vont très-souvent à la chasse. Feth-Ali-Schah était fort habile tireur et excellent cavalier.

Le roi de Perse a toujours un historiographe et un poète royal. Le premier, comme du temps d'Esther, écrit les annales; le second célèbre dans ses vers la générosité et les autres vertus du roi. Feth-Ali-Schah avait des bouffons qui jouissaient dans leurs discours d'une grande liberté. L'usage veut que l'on prenne en bonne part les

(*) Lorsque le roi est assis sur le trône dans la grande salle du harem, celles de ses femmes légitimes qu'il affectionne le plus et qui sont d'une plus haute naissance, ont le droit de s'asseoir en sa présence.

(**) Voyez p. 401 et suiv.

saillies de ces bouffons, quelque malignes qu'elles puissent être, et le roi lui-même respecte le privilège qu'ils ont de dire tout ce que bon leur semble. Kérim-Khan appartenait à une tribu dont le dialecte fort rude passe parmi les Persans pour un patois barbare. Ce prince étant un jour à une audience publique, ordonna à son bouffon d'aller s'informer de ce que voulait un chien qui aboyait très-fort, et de revenir le lui dire. Les courtisans se mirent à rire de la plaisanterie du monarque; le bouffon obéit, et, s'étant approché du chien, parut écouter avec beaucoup d'attention; puis, il revint vers Kérim-Khan, et lui dit d'un air fort grave : Il faut que Votre Majesté envoie des officiers de sa propre famille pour savoir ce que dit ce monsieur; il ne parle pas d'autre langue que son patois barbare dont je ne comprends pas un seul mot. Le monarque rit de bon cœur de la manière dont le bouffon tournait en ridicule le dialecte de la tribu des Zends, et il le récompensa généreusement pour sa spirituelle saillie.

Il y a toujours à la cour de Perse un conteur d'histoires du roi. Il faut avoir du talent pour remplir cette place d'une manière convenable, car les Persans ont des conteurs qui récitent d'une manière très-dramatique. Ces gens montrent des talents si variés, leurs traits sont si mobiles, et leur voix si flexible, que l'on en croit à peine le témoignage de ses yeux lorsqu'on voit le même homme menacer avec fureur, pardonner avec bonté, ou supplier avec l'accent d'une femme tendrement émue. Malcolm rapporte que, lorsqu'il était à Schiraz en 1800, deux Anglais se levèrent pour sortir au moment où un fameux conteur d'histoires allait commencer son récit. Cet homme paraissant très-blessé de la conduite des deux Européens, M. Malcolm lui fit observer que ces messieurs ne sachant pas un seul mot de persan ne pourraient pas apprécier son mérite. « Je demande qu'ils restent, s'écria le conteur, et vous verrez que je me ferai entendre d'eux, quoiqu'ils ne com-

prennent pas le persan. » Les deux Anglais restèrent, et l'expression de la physionomie du conteur, les différents tons qu'il prit, produisirent l'effet qu'il attendait. Les Anglais se retirèrent enchantés de sa pantomime et des différentes inflexions de sa voix. L'art de conter des histoires est en Perse un chemin qui conduit à la fortune, mais peu de gens y réussissent; car, pour devenir un conteur habile, il faut beaucoup de talent et d'étude. Il ne suffit pas de connaître un grand nombre d'histoires, il faut savoir varier le récit par des incidents nouveaux, et posséder par cœur les plus beaux passages des poètes, pour les introduire dans le récit. Le conteur du roi est toujours de service. Il doit savoir charmer les ennuis d'une longue marche, et ramener le calme dans l'esprit de son maître. Il récite tantôt des histoires de génies, tantôt il chante les exploits des anciens guerriers de la Perse, ou les amours de quelques chefs de tribus errantes; quelquefois aussi il raconte au roi des scènes de la vie commune, auxquelles il mêle des détails d'une révoltante obscénité.

Tout est réglé à la cour de Perse; les regards, les paroles, les mouvements sont soumis aux règles de l'étiquette. Quand le roi est assis en public, ses fils, ses ministres et ses courtisans se tiennent debout, les mains placées l'une sur l'autre et chacun à leur place. Ils épient, dit Malcolm, les regards du despote, et pour eux un coup d'œil est un ordre (*). Si le roi parle à quelqu'un des assistants, on voit bien, dit Malcolm, remuer des lèvres, mais voilà tout : pas un mouvement, pas un geste qui décèle la moindre émotion. Si le roi veut parler à une personne placée à quelque distance, il lui ordonne d'avancer; mais celui auquel l'ordre s'adresse, attend qu'il ait été répété plusieurs fois, et s'arrête invariablement toutes les fois qu'il a fait trois ou quatre pas. Le roi répète alors

(*) Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer qu'en persan *ischaret kerdan*, faire un signe, est synonyme de commander.

son commandement jusqu'à ce que la personne soit à une distance convenable. Quand le roi parle de lui-même, c'est toujours à la troisième personne, et il commence ordinairement par ces mots : *Il plait au roi, ou le roi ordonne*. Les ministres, lorsqu'ils s'adressent à lui, l'appellent *l'objet des regards du monde*.

Dans les grandes solennités, la cour de Perse présente un spectacle magnifique par le luxe qui y règne et par l'ordre parfait qu'on y remarque. C'est surtout à l'arrivée d'un ambassadeur étranger que le roi de Perse cherche à se faire voir dans toute sa splendeur. Le cérémonial qu'on observe en pareille occasion n'a guère varié depuis les temps les plus anciens. Feth-Ali-Schah s'efforça d'enchérir encore sur le luxe de ses prédécesseurs, lorsqu'il eut à recevoir des ambassadeurs européens. Le ministre étranger, dit Malcolm, s'avance avec sa suite et son escorte à une des portes intérieures du palais. Au moment où il entre, on observe le plus grand silence; les chevaux même, comme s'ils étaient dressés à cet effet, font à peine un mouvement de tête. Lorsque le ministre est descendu de cheval, on le conduit dans une petite pièce où il est reçu par un des principaux officiers de la couronne. Quand il y est resté assis pendant quelques minutes, on annonce que le roi est sur son trône, et l'ambassadeur se rend à la salle d'audience. Cette salle magnifique, dont le parquet est élevé d'environ huit pieds au-dessus du sol, est située dans un jardin coupé par des allées régulières et orné de fontaines. Le long de ces allées jusqu'au trône, sont placés, suivant leur rang, les princes, les ministres, les nobles, les courtisans et les gardes du roi. Ce spectacle imposant est bientôt éclipsé lorsque les regards se portent sur la personne du roi, dont le trône et les vêtements sont chargés de magnifiques pierreries. Pendant que l'ambassadeur s'avance entre deux officiers qui portent des baguettes émaillées d'or, signes de leurs fonctions élevées, on l'avertit

deux fois de faire un salut. Quand il est auprès du trône, le maître des requêtes prononce à haute voix son nom et celui du souverain qu'il représente. Le roi de Perse répond : « Vous êtes le bienvenu. » Et le ministre étranger s'assied dans la salle, mais à quelque distance du roi. Quand les lettres de créance ont été remises, le roi de Perse répète poliment à l'envoyé qu'il est le bienvenu, et il entre ordinairement dans une conversation qui a pour but de mettre l'ambassadeur étranger tout à fait à son aise (*) et de lui faire oublier la gravité de la pompe imposante qui l'environne. Si l'ambassadeur a des présents à offrir, quelque riches qu'ils soient, le monarque persan les reçoit sans laisser paraître la moindre satisfaction : ainsi le veut l'étiquette. Il doit paraître indifférent à tous les présents qu'on lui fait, et ne témoigner ni joie ni surprise, sauf à se livrer plus tard sans témoin aux sentiments qu'il éprouve. Le roi va toujours à cheval, excepté quand il éprouve quelque indisposition. Alors il se fait transporter dans une litière suspendue entre deux mulets, et que les Persans appellent *takhti-révan* (**). Les tentes et les pavillons du roi de Perse sont magnifiques; on

(*) Malcolm rapporte que lors de son premier voyage en Perse, en 1800, le roi, après l'avoir laissé assis pendant quelques instants, lui dit d'un air riant : « Nous parlerons d'affaires plus tard ; mais il faut maintenant, capitaine Malcolm, que vous me donniez des éclaircissements sur une chose que l'on m'a dite, et à laquelle je ne puis ajouter foi : Est-il vrai que le roi d'Angleterre n'ait qu'une seule femme ? » Je lui dis, ajoute Malcolm, que cela était vrai et qu'aucun roi chrétien ne pouvait en avoir plus. « Mais il a donc des concubines ? » Je répondis que le roi d'Angleterre était extrêmement attaché à ses devoirs, et n'en avait aucune. Le roi de Perse se mit à rire de bon cœur, et dit qu'il ne voudrait pas être roi d'un pays où on observerait un pareil usage. Cette plaisanterie, dit encore Malcolm, avait pour but de me mettre à mon aise, et d'écarter la gêne d'une visite d'introduction. »

(**) Voyez la planche 76.

les environne d'une toile tendue à l'entour, et qui renferme le harem et les appartements extérieurs. Nous avons déjà remarqué que dans les camps de plaisance rien n'est changé aux usages qu'on observe dans la capitale. Mais il est permis de supposer, dit Malcolm, que lorsque le roi est à la guerre, l'attirail relatif aux femmes est considérablement réduit. Nadir-Schah ne permettait jamais à ses généraux, lorsqu'ils étaient en campagne, d'emmener plus d'une femme avec eux, et lui-même n'en avait que deux; exemple, dit Malcolm, qui a été beaucoup plus loué qu'imité.

C'est aujourd'hui un usage universellement reçu en Perse de laisser croître la barbe, et de porter un bonnet de peau d'agneau noir au lieu de turban. La partie supérieure des vêtements est très-juste, tandis que le bas est toujours large.

Les chevaux du roi sont confiés aux soins d'un officier de haut rang qu'on appelle *mirlakhour*, ou le *seigneur de l'écurie*. Les plus beaux poulains du royaume sont envoyés aux écuries royales. Le souverain choisit lui-même les meilleurs pour son usage particulier. Le cheval que monte le roi est richement caparaçonné, et l'on en conduit devant lui plusieurs autres dont les selles et les brides sont enrichies d'or. Les écuries royales sont depuis longtemps un asile sacré. Cet usage subsiste toujours, et sous le règne de Feth-Ali-Schah, un grand seigneur qui avait aspiré au trône s'y réfugia, et y resta jusqu'à ce qu'il eût obtenu son pardon. Les tribus errantes de la Perse ont toujours eu pour cet asile un respect qui tient de la superstition. Un cheval, disent les hommes de ces tribus, ne conduira jamais à la victoire le prince qui aura eu le malheur de violer cet asile. Le roi, suivant un auteur cité par Malcolm, doit nourrir un criminel qui s'est retiré dans son écurie, et il ne peut le faire tuer que lorsqu'il est sur le point d'y entrer, ou lorsqu'il est sur le point d'en sortir; mais tant qu'il y est, le coupable, quel que soit d'ailleurs son

crime, est inviolable. La place la plus respectée est celle qui se trouve auprès de la tête du cheval, et lorsque cet animal est attaché en plein air, le criminel doit tenir la main sur sa tête.

Les rois de Perse récitent les prières légales aux heures accoutumées. La moindre infraction à cet usage diminuerait le respect qu'on doit à l'autorité du prince. Quelquefois ils assistent au service divin dans la principale mosquée de la capitale, et ils vont en pèlerinage, aussi souvent qu'ils le peuvent, aux tombeaux des saints personnages enterrés dans toute l'étendue de la Perse. Dans l'impossibilité de visiter les tombeaux d'Ali, de Hasan et de Hosein, situés sur le territoire turc, ils y envoient de riches présents. Plusieurs d'entre eux ordonnent qu'on les enterre auprès de ces saints martyrs. Le corps d'Aga-Mohammed-Khan a été, pour cette raison, inhumé à Kербela.

La fête du Nourouz, ou de l'équinoxe du printemps, est une institution fort ancienne en Perse, et qui a résisté à l'intolérance de la religion musulmane. Les rois de Perse, et en général tous les Persans, ont mieux aimé encourir, de la part des Turcs, le reproche d'impiété, que d'abolir cette fête nationale. Mais ils ont su trouver un prétexte pour cacher leur attachement à une solennité instituée par les adorateurs du feu. Ils disent que cette fête est célébrée en mémoire de l'élévation d'Ali au califat. Le jour du Nourouz, le roi de Perse, accompagné de ses ministres et d'un grand cortège, sort de la capitale et passe en revue ses troupes. Les chefs des villes et des provinces viennent ensuite déposer leurs présents au pied du trône, placé dans une tente magnifique élevée au milieu d'une grande plaine. Le roi reste plusieurs jours au camp, où il y a des courses de chevaux, ainsi que dans la capitale et dans les principales villes du royaume. La distance à parcourir varie, suivant l'âge des chevaux, de sept à vingt et un milles. Le but de ces courses est moins de juger de la vitesse que de la

force des chevaux, et de connaître ceux qui peuvent soutenir une course longue et rapide. Ces chevaux sont montés d'ordinaire par des enfants de douze à quatorze ans. Les juments ne figurent jamais dans les courses, et on ne les emploie pas au service de l'armée, excepté cependant chez les tribus arabes de la Perse, qui, suivant l'usage de leurs pères, les préfèrent aux chevaux. Le roi fait des présents aux cavaliers dont les chevaux ont remporté le prix. La fête du Nourouz dure près d'une semaine; mais le premier jour, qui est celui de l'équinoxe du printemps, est de beaucoup le plus solennel. Les personnes de tout âge et de tout rang se parent, pour cette occasion, de leurs plus beaux habits, s'embrassent les uns les autres, et s'envoient en présents des confitures dont les Persans sont très-friands. Ils aiment surtout celles qu'ils appellent *quez angoubine*, et qu'on fait avec du miel de guez, de la farine et du sucre. Ce miel est produit par un insecte semblable à un fil blanc, et qui vit sur les feuilles du tamarisc, où il se tient immobile.

Un des privilèges auxquels le roi de Perse tient le plus est celui d'entretenir une troupe de musiciens, et de déployer plusieurs bannières. Parmi ces étendards, il en est un sur lequel est représenté le sabre d'Ali, à deux tranchants (*), et un autre sur lequel on voit le soleil entrant dans le signe du Lion. Le lion est couché, et derrière lui est placé un soleil levant. Ces armes de Perse sont sculptées dans les palais du roi, brodées sur les étendards, et on les voit aussi sur la plaque d'un ordre royal et militaire que le roi de Perse confère à ceux de ses soldats et de ses officiers qui se sont distingués par leur courage, ainsi qu'à plusieurs ministres européens.

Tout présent qui vient du roi est reçu en Perse avec les marques du plus grand respect. Si une personne reçoit une *khilat* ou robe d'honneur, elle doit aller au-devant de ce présent jusqu'à plusieurs milles de

(*) Voyez pl. 85.

distance, et se couvrir de la robe avec les marques du plus grand respect et de la plus profonde reconnaissance. Il y a ordinairement auprès des grandes villes un endroit appelé *khilat-pousch*, c'est-à-dire, l'endroit où l'on revêt les robes d'honneur. C'est là que les officiers du gouvernement auxquels le roi envoie une de ces robes, doivent se rendre pour la recevoir. Le *khilat-pousch* de Schiraz est à quatre milles de la ville, sur la route d'Isbahan.

Quand le roi envoie par écrit un firman ou un ordre à un officier quelconque, celui-ci doit également l'aller recevoir à une certaine distance du lieu où il réside, et après avoir élevé ce firman au-dessus de sa tête, il le donne à son secrétaire, qui en fait la lecture à haute voix, pendant que toutes les personnes présentes gardent un respectueux silence. Dans leur correspondance avec le roi, souvent les ministres écrivent le nom du prince au haut de la lettre, afin de ne pas écrire un seul mot au-dessus de ce nom. Malcolm rapporte que le roi de Perse ayant envoyé son portrait à un gouverneur, le commandant de Bouschir alla au-devant de la caisse où il était renfermé, et après être descendu de cheval, baisa avec respect cette caisse, qui fut saluée solennellement par toutes les autorités et les habitants de la ville. Dans les audiences que le roi donne aux grands officiers, tout, jusqu'aux moindres détails, est réglé par le roi lui-même. Le souverain détermine le nombre et le rang des personnes qui iront à sa rencontre, la distance qu'elles parcourront et le moment où elles descendront de cheval. C'est d'après ces indices que l'on juge en Perse du crédit et de la considération dont jouissent auprès du souverain les princes et les hauts fonctionnaires.

COURS DES GRANDS OFFICIERS ET DES CHEFS DE TRIBUS. — MINISTRES D'ÉTAT. — MINISTRES. — PORTES. — NOURRITURE. — CAFÉ. — CALIOUT. — BAINS. — DIVERTISSEMENTS PUBLICS.

Les princes, les nobles, les ministres

tres et les grands officiers ont tous une petite cour dont les usages sont calqués sur celle du roi, et leurs enfants reçoivent la même éducation que les fils du souverain. Les chefs des tribus forment une noblesse héréditaire. Le roi peut, par son influence, changer à leur égard l'ordre de succession, mettre un oncle à la place du neveu, ou un cadet à la place de son aîné. Ces chefs portent tous le titre de *khan*, que l'on donne aussi aux fils aînés des grands seigneurs, dès que leur naissance est annoncée à la cour. Les fils cadets et les neveux d'un chef ne le reçoivent qu'après avoir été enrôlés dans la garde du roi, ou lorsqu'ils ont rendu quelque service à l'État. On a toujours égard à la condition de la mère lorsqu'il s'agit de choisir un chef. Toute tentative faite pour abolir cette coutume blesserait la famille des femmes légitimes, et choquerait tous les membres de la tribu. En 1810, sir John Malcolm, allant rendre visite à un chef de la tribu d'Afschar, vit entrer deux de ses fils richement vêtus, et dont l'aîné avait huit à neuf ans. Lorsque ces enfants furent assis, un beau garçon d'environ treize ans, et simplement vêtu, alla s'asseoir à quelque distance, et au-dessous des autres enfants. Sir John Malcolm demanda au khan qui il était. C'est mon fils, répondit-il, et un beau garçon; mais sa mère n'était que la fille d'un joaillier, et je ne l'avais pas épousée régulièrement; les autres sont fils d'une mère noble, et, par conséquent, mes héritiers. Les grands seigneurs appartenant aux tribus conservent toujours beaucoup de rudesse et de hauteur; ce qui tient en partie à leur manière de vivre. Ils consacrent presque tout leur temps à différents exercices et surtout à la chasse.

Les ministres et les secrétaires d'État portent en général le titre de *Mirza*, mot composé de *mir* ou *émir*, seigneur, prince, et de *za*, abréviation du persan, *zadeh*, qui signifie *fils de*. Il faut remarquer que lorsque le titre de *Mirza* se trouve après le nom pro-

pre, il désigne toujours un prince du sang. Mais lorsqu'il précède le nom propre, il n'indique pas du tout une haute naissance, et on peut le traduire par *un homme appartenant à la classe civile*. Toutes les personnes qui le portent sont supposées avoir reçu de l'instruction, et doivent savoir lire, écrire, calculer et tenir une correspondance. Cette dernière qualité passe pour indispensable. Les *mirzas* appartiennent en général à la population des villes; il en est cependant quelques-uns qui sont nés dans les tribus. Chaque officier dans l'armée, chaque magistrat dans son village, a un *mirza*. On peut dire de ces hommes qu'ils remplissent tout à la fois les emplois les moins importants et les plus élevés du gouvernement. On les distingue ordinairement par le *kalamdan* qu'ils portent à la ceinture. Ce *kalamdan* est une sorte de petit étui qui renferme de l'encre et des roseaux taillés pour écrire. Les *mirzas* ont des mœurs douces et polies, et, quelque riches qu'ils soient, ils affectent toujours une grande simplicité dans leurs vêtements comme dans tout le reste. Les militaires les regardent avec un certain mépris. Il arrive quelquefois cependant que le monarque les élève à la dignité de *khan*. Mais la noblesse acquise de cette manière ne donne que peu de considération, et le moindre petit chef d'une fraction de tribu se regarde comme supérieur au *mirza* le plus considéré.

La profession de poète est quelquefois lucrative, beaucoup moins cependant que celle d'astrologue. On peut même dire que la majorité des poètes est pauvre; et, vu leur nombre, il est impossible que cela soit autrement. Toute personne qui a reçu un peu d'éducation peut, si elle préfère une vie oisive à une carrière active, prendre le nom de poète; car c'est ainsi que s'intitulent les plus misérables versificateurs. Les poètes en vogue chantent le roi et les principaux guerriers du pays; d'autres, moins heureux, se contentent de célébrer les louanges de ceux qui leur donnent quelque chose

ou qui veulent bien leur permettre seulement de prendre part à leur repas. Ils récitent aussi quelquefois les vers des poètes les plus estimés. La facilité avec laquelle tout Persan peut acquérir un certain degré d'instruction dans les collèges des grandes villes, produit un essaim d'étudiants qui consomment inutilement leur vie dans la paresse et la pauvreté. La ville d'Ispahan surtout est pleine de ces mendiants littéraires. Les collèges de cette ville et ceux de Schiraz produisent presque tous les poètes errants qui inondent la Perse.

L'imprimerie est peu cultivée en Perse. Nous avons vu un Bostan et un Gulistan de Saadi publiés à Tauris; et l'*Asiatic journal* annonçait, il y a quelques années, l'établissement d'une imprimerie lithographique à Schiraz. On a aussi imprimé quelques ouvrages à Ispahan. Au commencement du règne de Mohammed-Schah, souverain actuel, on publiait à Tehran, comme nous l'apprend M. Kasimirski, un journal lithographié; mais le premier ministre ne voulant pas que le peuple s'occupât de questions politiques, le fit supprimer.

Le talent des calligraphes est fort estimé en Perse. Tous les marchands savent lire et écrire; quelques-uns même sont très-instruits. Ils font ordinairement leur correspondance en chiffres. La raison de cette coutume est facile à concevoir: dans un pays où il n'y a point de poste régulière, on est obligé de se confier souvent à des gens qu'une petite somme d'argent déterminerait à livrer les lettres dont ils sont porteurs. Il importe d'ailleurs beaucoup aux marchands d'être au courant des événements politiques, dont ils n'oseraient pas parler ouvertement. L'authenticité des lettres, ainsi que celle des effets de commerce, n'est garantie que par le sceau qui porte toujours le nom, et, s'il y a lieu, le titre de la personne à laquelle il appartient, ainsi que la date du moment où il a été gravé. La profession de graveur de sceaux est un état de confiance, mais

souvent dangereux pour celui qui l'exerce. Il doit inscrire sur un registre chaque cachet qu'il grave; et si la personne à laquelle il a vendu un sceau vient à le perdre, le graveur ne peut, sous peine de mort, en faire un semblable. Il doit marquer exactement la date du jour où il en fait un autre, et le propriétaire du nouveau sceau, s'il continue son commerce, doit constater le fait par les témoignages les plus respectables, et en instruire ses correspondants, en déclarant nuls tous comptes et actes qui auraient été scellés de son premier sceau postérieurement au jour où il a été perdu.

Les classes inférieures des habitants des villes ont à peu près les mêmes mœurs dans toute la Perse. On trouve dans les villes des écoles où les plus pauvres ouvriers même peuvent envoyer leurs enfants. On y enseigne les éléments du persan et de l'arabe et à écrire nettement. Là se borne pour l'ordinaire l'éducation qu'on reçoit dans ces écoles sur lesquelles Chardin donne des détails encore exacts aujourd'hui.

Les Persans aiment la société; ils ont en général une table bien servie. Le bas prix des denrées et la grande abondance des fruits et des légumes permettent aux habitants les moins aisés de se procurer une nourriture saine et abondante. Il leur est défendu, comme à tous les mahométans, de manger du porc. Ils se privent de plusieurs autres viandes, et entre autres de celle du lièvre. Ils ne devraient pas boire de vin s'ils se conformaient à leur religion; mais un grand nombre de personnes parmi eux enfreignent cette règle; et comme ils disent qu'il y a autant de péché dans un verre de vin que dans une bouteille, quand ils se laissent aller à boire, ils le font toujours jusqu'à s'enivrer. Ils sont tellement persuadés que le seul avantage que présente le vin est d'avoir une qualité enivrante, qu'on a beaucoup de peine à leur persuader que tous les chrétiens ne sont pas des ivrognes. Votre religion, disent-ils aux chrétiens, permet de s'en-

ivrer; par conséquent il ne peut y avoir pour vous ni honte ni péché à le faire. Malcolm rapporte qu'un officier de la marine royale d'Angleterre, se trouvant à Bouschir, voulut visiter la ville. Il montait un cheval extrêmement vif, et, très-mauvais écuyer, il était sur le point de tomber. Son embarras amusait fort les spectateurs. Le lendemain un Persan lui dit : J'ai sauvé votre réputation. Pas un de ceux qui vous ont tourné en ridicule hier ne croient à présent que vous soyez un mauvais écuyer. — Et comment avez-vous donc fait ? dit l'officier. — Je leur ai dit, répliqua le Persan, que vous montiez très-bien à cheval comme tous les Anglais, ainsi qu'il convient aux hommes appartenant à une nation guerrière, mais que vous étiez ivre, et que c'était pour cette raison que vous ne pouviez pas vous tenir parfaitement en selle.

Après le repas on apporte des pipes et du café. « Ce café, dit M. Narcisse Perrin (*) auquel nous empruntons ces détails, est une espèce de boue qu'on mange, pour ainsi dire, plutôt qu'on ne la boit. La raison en est que les Orientaux, au lieu de le moudre, le pilent aussi fin que du tabac d'Espagne : ils le font cuire de la même manière que nous ; mais au lieu de le laisser reposer pour le prendre, ils secouent au contraire fortement la cafetière, pour en bien mêler le marc ; de manière que quand on le verse, il ressemble assez à du chocolat très-épais. On le prend sans sucre dans de petites tasses de Chine sans soucoupes, auxquelles on supplée par d'autres petites tasses en argent, dans lesquelles on met les premières, pour ne pas se brûler.

« Il est difficile de se faire une idée de la gravité des Orientaux pendant qu'ils prennent leur café. Tant que dure cette cérémonie, quelquefois dix minutes, bien que les tasses soient fort petites, il règne un silence profond, et l'on n'entend autre chose dans la salle que le bruit des lèvres, qui hument de temps

à autre de petites gorgées, savourées avec volupté pendant quelques secondes.

« Il est de la politesse de se régler sur la personne la plus distinguée de la société, et de ne jamais finir de vider sa tasse, ni la rendre, avant qu'elle ait remis la sienne.

« Le goût des Persans pour le café va jusqu'à la fureur ; et je ne crois pas qu'il y ait un seul individu dans ce pays qui n'en prenne plusieurs fois par jour, ce qui est d'autant plus facile, qu'il y est à fort bon marché.

« Les personnes aisées qui en voyage ne peuvent en prendre aussi souvent qu'elles le désireraient, en portent de bien pilé et bien bourré dans des espèces de tabatières ; on y ajoute un peu de miel fin pour le mieux broyer, ce qui en fait une sorte de confiture qui n'est pas désagréable. Elles le détachent avec de petites cuillères, et le mangent comme du chocolat : plusieurs y ajoutent une dose d'opium ; mais alors on en prend moins que quand il est pur.

« Il est en Perse une passion qui non-seulement excède de beaucoup celle du café, mais qui peut être même considérée comme un besoin : c'est celle du *calioun*, espèce de pipe dont tout le monde fait usage. Elle se compose de plusieurs pièces : d'abord de la tête et du corps de la pipe, de la carafe et des tuyaux ; la tête est faite comme une poire dont on aurait coupé la partie inférieure de manière à la rendre plate. Elle est creuse, garnie en dedans de terre calcaire cuite, et percée du haut en bas : on la remplit aux deux tiers avec des morceaux de charbon, puis on l'adapte sur un tube droit qui est fixé sur une carafe, et dont l'extrémité inférieure descend jusqu'à deux pouces du fond de ladite bouteille ; sa gorge a un trou latéral destiné à recevoir un tuyau pour fumer, et fermé hermétiquement par un tampon de bois placé à cet effet au milieu du tube.

« Voici comme on s'y prend pour charger le calioun : après avoir mis dans la bouteille une certaine quantité

(*) Voyez l'excellent ouvrage de cet auteur intitulé *La Perse*, t. V, p. 189 et suiv.

d'eau, souvent odoriférante, on s'assure s'il y en a trop en aspirant, ce qui produit dans ce cas l'effet de la pompe et fait monter l'eau jusqu'à la bouche; on la diminue jusqu'à ce qu'on n'en obtienne plus que de l'air; alors on emplit la tête de tabac, que l'on couvre de charbons ardents, maintenus par un couvercle mobile fait en forme de cône, puis on la pose sur le tube droit dont il est parlé plus haut, et il est prêt à être fumé.

« Les grands seigneurs n'allument jamais leur calioum eux-mêmes; ils ont continuellement devant eux un grand tuyau élastique, avec un bout de cristal que le domestique y adapte, après l'avoir allumé avec un autre de bois, qu'on y attache de nouveau, quand on l'offre à quelque convive, celui de cuir ne servant jamais qu'au maître.

« Le calioum est pour un Persan l'objet d'un grand luxe et d'une grande dépense. Son entretien exige un homme uniquement destiné à le porter, le nettoyer et le charger: cet homme, qu'on nomme *pisch-khedmet*, suit son maître à cheval; il porte toutes les pièces du calioum dans deux espèces de fontes, attachées à l'arçon de sa selle, d'un côté la carafe et les tuyaux, et de l'autre la tête, les pincettes et le tabac; il est de plus muni d'une grande bouteille de cuir remplie d'eau, pour pouvoir en changer chaque fois, et d'un réchaud dont le feu est entretenu avec de petits morceaux de bois, dont le même homme a fait provision. Ces deux objets sont suspendus par des chaînes en fer que l'on attache derrière la selle, et qui pendent à droite et à gauche, dans les intervalles des jambes de devant et celles de derrière du cheval.

« Le tabac qu'on fume dans les calioums n'est pas le même que celui dont on se sert pour les pipes; le meilleur, celui que les grands emploient de préférence, est celui de Schiraz, et bien qu'il soit très-doux, on le lave cependant encore trois ou quatre fois avant de s'en servir; et comme on ne le met jamais que mouillé sur le calioum, ce

n'est souvent qu'avec beaucoup de peine qu'on parvient à le faire brûler.

« Les femmes en Perse le fument aussi beaucoup, et quand elles se font visite, c'est après le café la première chose qu'elles s'empressent d'offrir.

« La manière de le fumer est à peu près semblable à celle que les Turcs emploient pour la pipe, c'est-à-dire qu'ils en aspirent la fumée dans les poumons; mais comme celle du calioum est infiniment plus douce et plus agréable, on l'y conserve ordinairement jusqu'à ce qu'elle procure une sensation qui tient du spasme, et alors seulement on l'expectore.

« Les Persans mettent dans tout cela beaucoup de gravité, et avec la main ils conduisent la fumée sur leur barbe pour la parfumer.

« Il y a aussi une étiquette sévère à tenir à l'égard du calioum, et de laquelle on ne doit jamais s'écarter quand on connaît les usages: elle consiste à offrir le sien à la personne la plus distinguée, qui vous fait un grand honneur en l'acceptant, et en fumant quelques gorgées; on ne doit pas aussi demander le sien avant que le maître de la maison ait donné l'ordre de les apporter. Cette personne fume le sien après et vous l'offre à son tour; ensuite il passe souvent jusqu'à l'extrémité de la salle, chacun n'y fumant que très-peu. Mais c'est généralement partout une politesse à faire que de l'offrir chaque fois qu'on l'apporte; on peut refuser, parce que chacun a le sien, et qu'excepté les moments de cérémonie, on fume sans façon et partout où l'on se trouve: il faut cependant bien se donner de garde de jamais l'offrir ou le rendre à qui que ce soit, avant d'en avoir retiré toute la fumée qui reste dans la carafe; et pour cela, on lève seulement un peu la tête de la pipe en continuant d'aspirer.

« Les personnes qui fument avec les grands tuyaux élastiques dont j'ai parlé plus haut, ne pouvant atteindre elles-mêmes le calioum, qui reste fort éloigné d'elles, font un signe à leurs *pisch-khedmet*, qui consiste à lever le doigt index de la main avec laquelle

ils tiennent le bout de cristal ; le domestique alors soulève la tête du caliou jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de fumée dans la carafe ; ensuite sur un clin d'œil imperceptible de son maître, il le porte à la personne à laquelle il est destiné.

« Les Persans fument le caliou en voyage et à cheval ; ils ont pour cela d'autres tuyaux de cuir élastiques, plus légers que les premiers et longs de quinze à vingt pieds, par le moyen desquels ils peuvent tenir leurs chevaux à une certaine distance les uns des autres. Le *pisch-khedmet* porte le caliou allumé dans la main droite, pendant que de la gauche il conduit son cheval, qu'il laisse toujours un peu en arrière de celui de son maître.

« On a dit plus haut que ces ustensiles étaient des objets de luxe : il en est en effet qui, sans être garnis de perles ni de pierres précieuses, n'en sont pas moins du prix de cent à cent cinquante tomans ; ils sont d'or massif, enrichis de ciselures et d'émail, genre d'ornement où l'on excelle en Perse, et la bouteille est de cristal de roche, ciselée et dorée d'une manière fort élégante.

« Le caliou dont le roi se sert en cérémonie est tout recouvert de perles, de brillants, de rubis et d'émeraudes ; il vaut, dit-on, plus de deux millions de francs. Il y en a de deux sortes, ceux de ville et ceux de campagne ; ces derniers diffèrent des autres en ce que les bouteilles qui contiennent de l'eau, au lieu d'être de cristal, sont de cuir ; mais tellement garnies d'or et d'émail, qu'elles coûtent ordinairement plus cher que les autres. »

Les Persans ne portant pas de linge, et les gens des classes pauvres ne quittent guère un vêtement que lorsqu'il est usé. On conçoit qu'avec de pareilles habitudes, l'usage des bains chauds soit une nécessité. Il y a de fort beaux bains dans presque toutes les villes et les villages. Quelques petites pièces de monnaie procurent à tout le monde l'entrée de ces bains.

Les plaisirs sont en général les mé-

mes pour toutes les classes. Dans les fêtes publiques, auxquelles toute la population prend part, on voit des illuminations, des feux d'artifice, des luteurs, des joueurs de gobelets, des bouffons, des marionnettes, des musiciens ambulants et des danseurs de corde. Les gens riches emploient leurs loisirs à monter à cheval, à faire des visites, à rester assis dans leurs appartements ou dans des jardins, car ils ne s'y promènent jamais ; quelquefois aussi ils écoutent réciter des contes ou des vers. On voyait autrefois en Perse un grand nombre de danseuses qui figuraient dans toutes les fêtes ; mais depuis l'avènement de la famille régnante, il leur est défendu de paraître à la cour ; et Malcolm nous apprend que l'on n'en voit guère que dans le Khorasan et dans le Kurdistan.

CONDITION DES FEMMES. — MARIAGE. — VISITE AU HAREM DU ROI. — CÉRÉMONIES PRATIQUÉES À LA NAISSANCE DES ENFANTS. — NOURRICES. — DIVORCE.

Dans l'examen des mœurs et du caractère d'un peuple, dit Malcolm, il n'y a rien de plus important à considérer que les coutumes et les lois qui règlent les rapports des deux sexes. De ce point, plus peut-être que d'aucun autre, dépendent l'état moral d'une nation et les progrès qu'elle a faits dans la civilisation. Plusieurs peuples qui ont laissé leurs femmes paraître en public sont restés, il est vrai, dans un état de barbarie ; mais il n'y a point d'exemple qu'un pays où on les tient enfermées et où on ne soigne pas leur éducation, ait jamais obtenu un rang élevé dans l'histoire des peuples civilisés. L'influence des femmes, lorsqu'elles occupent dans la société la place qui leur est due, a le double avantage d'adoucir les mœurs et de porter l'homme aux actions nobles, hardies et généreuses. Les femmes bien élevées sont, en général, moins enthousiastes de la beauté que de la valeur, des talents et de la vertu ; et l'espoir d'obtenir leurs suffrages est un des motifs les plus purs et les plus puissants qui conduisent à de bonnes

et grandes actions. La religion mahométane sanctionne, si elle ne l'ordonne pas, l'usage de tenir les femmes dans un état de servitude. Les sectateurs de cette croyance restent donc étrangers au mobile le plus fort et le plus noble des actions humaines. En Perse, les classes inférieures mesurent l'importance des femmes d'après les services qu'elles peuvent leur rendre. Dans un rang plus élevé, les hommes les regardent comme créées uniquement pour leurs plaisirs. Les femmes n'ont, dans une société ainsi organisée, aucune place qui leur convienne. Elles sont ce que leurs maris ou plutôt leurs maîtres veulent qu'elles soient. Une favorite, par le pouvoir de ses charmes ou de son esprit, peut exercer de l'influence sur son tyran ; elle peut aussi obtenir des égards particuliers à raison de sa haute naissance et de la crainte qu'aurait son mari de déplaire à la famille à laquelle elle appartient. D'autres causes encore peuvent produire des effets plus extraordinaires. Ainsi l'habitude et la tendresse peuvent porter un fils à montrer à sa mère un respect et une déférence qui étendront l'influence de celle-ci hors des murs du harem ; mais ces exemples sont rares et ne sauraient balancer les tristes conséquences de la réclusion des femmes.

Les Persans peuvent, en vertu de la loi et de l'usage, épouser une femme, l'acheter ou la louer, pourvu qu'ils respectent les degrés de parenté qui interdisent le mariage. La loi civile reconnaît pour également légitimes, les enfants issus de ces différentes unions ; et si un homme a de son esclave un fils, avant d'en avoir de son épouse, le fils de l'esclave jouit du droit d'aînesse, à l'exclusion de celui de la femme légitime.

La loi permet d'avoir autant d'esclaves qu'on en peut nourrir, et la police ne cherche point à savoir si ces femmes sont bien ou mal traitées, parce que le maître a un pouvoir souverain sur son esclave. Dès qu'une fille esclave est considérée comme épouse de son maître, celui-ci lui

donne un appartement séparé, de riches vêtements, des servantes, et lui fait une pension ; si elle a des enfants, elle n'est plus regardée comme esclave, mais comme la mère d'un légitime héritier de la maison. Quant aux femmes à louage, les Persans en prennent autant qu'ils veulent, moyennant un prix convenu. Cette sorte de mariage est un contrat purement civil qui se passe par-devant le juge, et qui, suivant eux, est licite et honnête, comme tous les autres mariages. Si les parties sont d'accord, elles le renouvellent au bout du terme. L'homme est libre de le rompre ; mais alors il doit, en renvoyant la femme, lui donner toute la somme stipulée dans le contrat. Lorsqu'une femme à louage quitte un homme, elle ne peut contracter un autre engagement licite qu'après quarante jours. Le terme pour les veuves est de cent trente jours, après lesquels elles peuvent convoler en secondes noces. Il n'y a guère que les gens de moyenne classe qui contractent de ces unions temporaires. Les gens du peuple ne pourraient pas prendre une femme qu'il faudrait payer en la quittant ; et les nobles n'en prennent pas non plus parce qu'ils rougiraient de renvoyer une femme qui leur a appartenu.

La religion mahométane permet de prendre quatre femmes légitimes ; toutefois les Persans n'en épousent guère qu'une, parce que le mariage entraîne des dépenses si fortes, que bien des gens y trouvent leur ruine, et que d'autres ne peuvent en faire les frais.

Le mariage se fait ordinairement par procuration, parce qu'il n'est pas permis à un homme de voir la femme qu'il veut épouser.

Les parents des parties s'assemblent dans la maison de la fille. Son père, accompagné de quelques-uns d'entre eux, va recevoir le futur époux, l'embrasse, le conduit dans la pièce où la société est réunie, puis il se retire, car il ne doit point assister au contrat. Il faut, disent les Persans, laisser le futur en pleine liberté. Le contrat se dresse dans une chambre où il n'y a

que le marié, les procureurs et un mollah, ou bien un cadi, suivant la qualité ou la richesse des familles. L'accordée, accompagnée de plusieurs femmes, se rend dans une chambre ou cabinet, dont la porte est à demi ouverte, mais de manière qu'on ne voie personne. Alors les procureurs des parties se lèvent, et celui de la femme, se rangeant contre la porte entr'ouverte, dit à haute voix, en étendant la main : Moi, N., procureur, autorisé de vous, N., je vous marie à N. ici présent. Vous serez perpétuellement sa femme moyennant tant de douaire préfix, dont vous êtes convenus. — L'autre procureur répond aussi : Moi, N., procureur, autorisé de N., je prends en son nom, comme femme à perpétuité, N. qui lui a été donnée pour telle par N. son procureur ici présent, à condition de tant de douaire préfix, dont on est convenu. Ensuite le cadi ou le mollah se lève, et dit à la femme : Ratifiez-vous la promesse que N. votre procureur vient de faire en votre nom ? — Elle répond : Oui.

Ensuite il demande la même chose à l'homme, et dresse le contrat, y appose son sceau et celui des différentes personnes qui assistent à la cérémonie, puis il remet le contrat au procureur de la femme.

Les gens du peuple ne prennent point de procureur ; la femme entre voilée avec ses parentes dans la pièce où sont les hommes ; et tous étant assis, l'homme lui dit : Moi, N., procureur de moi-même, je prends vous N. comme femme à perpétuité, moyennant tant de douaire préfix ; je vous prends pour telle sur mon âme.

Ce sont les femmes qui arrangent les mariages. Dès que les parties sont tombées d'accord sur les articles du contrat, l'époux assigne le douaire sur le plus liquide de son bien, et envoie l'alliance et les présents à sa future ; ces présents consistent en habits, bijoux et argent comptant. La femme, de son côté, envoie au futur différents ouvrages d'aiguille que souvent elle a faits elle-même.

La noce a lieu chez la future et dure dix jours. Le dixième, le marié envoie en plein jour le trousseau, qui se compose de hardes, de bijoux, de meubles, et même d'esclaves et d'eunuques, selon la qualité et la richesse des conjoints ; c'est sa dot, on ne lui donne pas autre chose en la mariant. Des chameaux ou d'autres bêtes de somme portent le trousseau au son des instruments. Les esclaves et les eunuques vont ordinairement à cheval ; il arrive souvent qu'on emprunte des meubles et qu'on envoie des coffres vides pour donner plus d'éclat à cette pompe. La nuit on conduit la mariée chez son époux ; elle est montée sur un chameau, ou bien on la mène à cheval ou même à pied. Des joueurs d'instruments ouvrent la marche ; des domestiques suivent, chacun une torche à la main ; les femmes viennent ensuite, portant aussi chacune une torche. La mariée est couverte par un long voile qui cache entièrement ses formes. Les Persans en usent ainsi pour empêcher, disent-ils, les envieux de jeter des sorts sur sa personne. Deux femmes la mènent par le bras, quand elle est à pied ; et, quand elle est à cheval, un eunuque tient la bride. Une heure après être arrivée chez son mari, les matrones la mènent à la chambre nuptiale, la déshabillent et la mettent au lit. Peu après, le marié est conduit, par des eunuques, ou des vieilles femmes, dans cette chambre où il n'y a point de lumière, de sorte que le mari ne voit sa femme qu'après la consommation du mariage.

Il arrive quelquefois, dans les mariages entre gens pauvres, que si l'homme a été obligé de promettre un douaire qui excède son bien pour obtenir le consentement des parents de la femme, il ferme la porte de la maison lorsqu'on lui amène son épouse, et dit qu'il ne veut pas la prendre pour un si haut prix. Il y a alors un débat entre les parents des deux côtés, et ceux de la femme sont obligés de rabattre quelque chose de leurs prétentions pour la faire accepter, parce que ce serait le dernier déshonneur pour

eux et pour elle de la ramener à son premier domicile.

Malgré ce que nous avons dit plus haut, les Persans savent toujours à quoi s'en tenir sur la beauté ou la laideur des femmes qu'ils épousent ; car les parentes, ou les autres personnes auxquelles on s'en rapporte pour le choix d'une femme, en font si bien le portrait, qu'on peut facilement juger si l'original plaira. D'ailleurs les filles ne sont enfermées, même celles des grands seigneurs, qu'à sept ou huit ans. Elles paraissent dans la maison jusqu'à cet âge. Ainsi, il arrive quelquefois qu'un homme a vu enfant la femme qu'il épouse plus tard. On rencontre rarement dans les rues les femmes d'un certain rang ; et quand cela arrive, elles sont tellement enveloppées que l'on ne distingue pas leurs formes. Les femmes pauvres ne sont pas aussi strictement renfermées. A Bouschir elles vont par troupes chercher de l'eau au puits pour les besoins de la ville. « J'ai vu, dit Morier, les plus âgées assises auprès du puits, filer du coton en faisant la conversation, tandis que les plus jeunes remplissaient l'outre où l'on met l'eau ; elles portent ces outres sur le dos, et vont nu-pieds ; leur habillement consiste en une chemise très-ample, des pantalons fort larges, et un voile qui couvre toute leur personne. Ce costume n'est point beau ; j'ai néanmoins, à travers leurs habits crasseux, découvert de jolis visages. La couleur de leurs vêtements est brune ; quand ils deviennent trop sales on les envoie au teinturier, qui les nettoie en leur appliquant une teinte bleu foncé ou noir. »

Les femmes des Iliats, ou tribus nomades de la Perse, ne font aucune difficulté de se montrer sans voile devant des étrangers, et même de les servir.

Dans l'intérieur du harem (*) les

(*) Je dis *harem* pour me conformer à l'usage ; mais ce mot arabe, qui signifie *lieu sacré, réservé*, ne s'applique en Perse qu'aux appartements dans lesquels sont renfermées

Persanes portent en été une chemise de mousseline, de soie ou de gaze, et des caleçons de velours épais, dans lesquels leurs jambes sont emprisonnées comme dans des sacs. En hiver elles se couvrent de châles, de vêtements de soie ouatés et de fourrures.

Scott Waring nous apprend que de son temps il y avait à Schiraz un grand nombre de femmes aussi jolies qu'en Europe ; mais leur manière de vivre les empêche d'acquiescer cette délicatesse et ce sentiment des convenances qui, parmi nous, donne tant de prix à la beauté. Les Persanes sont dans leurs discours de la dernière grossièreté ; leurs reproches, leurs injures sont exprimés en termes tellement forts, qu'un homme qui se respecte n'oserait souvent les répéter. La curiosité des femmes qui habitaient la maison voisine de la sienne lui fournit de fréquentes occasions de les voir et de s'entretenir avec elles. « Une chose, dit-il, qui semblera surtout bien étrange après les récits qu'on nous a faits de la jalousie orientale, c'est que ces conversations se tenaient habituellement en présence des maris, qui me laissaient voir leurs femmes sans en témoigner la moindre répugnance. Peut-être cette faveur n'était-elle accordée qu'à ma qualité d'Européen. »

« La dépense à laquelle le Persan se laisse entraîner pour son harem, est rarement, dit Olivier, proportionnée à la fortune qu'il a, aux emplois qu'il exerce, au rang qu'il occupe. Qu'il ait une seule épouse ou plusieurs, le nombre des esclaves est toujours fort grand. On sait que, parmi ces esclaves, les unes sont destinées au service, ce sont les moins jeunes, les moins jolies ; les autres briguent toutes l'honneur d'être admises au lit du maître et de devenir mères, afin d'avoir elles-mêmes des esclaves pour les servir, et d'être en quelque sorte as-

les femmes du roi ou des grands personnages. Dans les maisons des simples particuliers, le logement des femmes est appelé *sénanah*.

similées aux épouses. La dépense qui se fait alors dans le harem est excessive. Si le maître est généreux ou faible, ses femmes ne mettent point de bornes à leurs désirs. Les habits les plus riches et les plus frais, les bijoux les plus précieux et les plus chers, les parfums les plus exquis et les plus rares, les mets les plus délicats et les plus recherchés, doivent leur être fournis avec une abondance, avec une profusion dont on n'a pas d'exemple en Europe. Il semble qu'une femme dans l'Orient, toujours étrangère à la famille de son mari ou de son maître, ne doit vivre que pour elle, et ne songe qu'à son bonheur particulier; il semble qu'elle doit chercher à se dédommager par la beauté, la rareté, le précieux de tout ce qu'elle peut se procurer, de la contrainte à laquelle les lois et les usages l'ont condamnée : uniquement occupée à fixer les regards de l'homme qui la tient enfermée, et à obtenir la préférence sur ses rivales, ou à exciter l'envie des femmes qu'elle reçoit, elle passe une partie de la journée au bain et à sa toilette, et l'autre à étaler toutes les richesses qu'elle possède, devant des amies qui viennent la voir. »

Morier ayant prié un noble persan de lui faire connaître les principales occupations des femmes dans le harem, il lui répondit en ces termes : « Elles filent, cousent, brodent, font leurs vêtements, et ma femme fait même les miens. Outre ces travaux, elles s'occupent des détails de l'intérieur de la maison ; elles tiennent le compte des dépenses, distribuent les provisions aux domestiques, payent leurs gages, apaisent leurs différends, exercent leur surveillance sur l'écurie, s'assurent que les chevaux sont bien nourris, en un mot, ont le soin de toutes les dépenses de la maison. La mère du roi avait plus d'affaires que je ne puis vous dire : elle était chargée de la direction de tous les harems de son fils, qui renfermaient plus de mille femmes, et vous devez concevoir quels embarras ce soin lui causait. » « Lui ayant fait, dit Morier, quelques ob-

servations sur la difficulté que devait éprouver une femme à suffire à tant d'occupations, et lui ayant demandé comment elle pouvait conduire tant d'affaires sans communiquer avec les hommes qui sont à son service, il me répondit que, dans chaque maison en Perse, il y a un officier désigné par le nom de *nazir*, avec lequel la maîtresse de la maison arrange chaque jour tout ce qui concerne les domestiques mâles à son service, à qui elle remet les gages qui leur sont dus. Pour se préparer aux obligations auxquelles elles seront soumises par la suite, les Persanes apprennent à lire et à écrire ; dans leur enfance, on les envoie à l'école avec les petits garçons, et quand leur âge ne leur permet plus de sortir sans voile, elles reçoivent chez elles des leçons de femmes instruites ; mais elles n'apprennent pas, comme en Europe, la musique et la danse. On n'enseigne ces arts d'agrément qu'aux esclaves, qui les exercent pour amuser leurs maîtres. Toutes les Persanes peuvent paraître sans voile devant le souverain ; c'est une des prérogatives attachées à sa royauté. »

Nous allons donner d'après Morier la relation d'une visite que lady Ouseley, femme d'un ambassadeur extraordinaire de S. M. B. à la cour de Perse, rendit à la reine dans le harem.

« L'ambassadrice fit une visite de cérémonie à la reine, première épouse du roi de Perse. Elle fut introduite dans un vaste salon. A l'un des angles était assise la reine, vêtue avec toute la splendeur persane : de grosses houppes dorées brillaient sur sa coiffure, dont la dimension était très-grande. Les autres parties de son vêtement, comme celui de Zobéide, favorite du calife, dans les *Mille et une nuits*, étaient tellement chargées de pierreries, qu'elle pouvait à peine se remuer. Dans un autre angle était un des enfants du roi, couvert d'une telle quantité de brocarts, velours, fourrures et pierreries, qu'il semblait ne pouvoir faire un seul mouvement. En dehors du salon étaient rangées

en ordre un grand nombre de femmes couvertes de diamants ; elles parurent avoir déployé dans cette occasion toute leur magnificence, quoiqu'elles fussent loin cependant d'égaliser ce que nous aurions pu nous imaginer, d'après ce que nous en avaient dit les Persans. L'ambassadrice présenta le portrait de la reine d'Angleterre, entouré de brillants de la plus belle eau, à la personne qui se trouvait placée devant elle ; mais celle-ci était incapable de juger de la beauté du travail. Cependant elle apprit ensuite que Sa Majesté, qui se connaît fort bien à ces sortes d'objets, l'avait beaucoup admiré. Pendant que lady Ouseley était occupée à prendre des rafraîchissements, on vint chercher ses deux femmes de chambre pour en faire autant ; mais dès qu'elles se trouvèrent au milieu des domestiques, les Persanes se jetèrent sur elles comme autant de harpies pour examiner leurs vêtements, qui excitaient une curiosité sans pareille. Toutes avouèrent d'un commun accord que les habits des Européennes étaient de beaucoup préférables aux leurs ; quant à ceux des hommes, elles ne furent pas du même avis. »

En Perse, quand une femme est enceinte de cinq mois, elle prépare la layette de son enfant futur. C'est alors que les femmes du roi envoient au grand trésorier la liste des objets qui leur sont nécessaires, et que celui-ci est obligé de fournir à l'instant, souvent à grands frais ; c'est ce qui l'engage à tenir dans sa maison un magasin fourni d'habillements convenables à tous les âges. Chaque année il est tenu de bâtir dans le harem royal de nouveaux appartements pour les femmes que le monarque peut avoir l'idée de réunir à celles qu'il a déjà, et dans chacun de ces appartements il faut qu'il mette un réchaud, une lampe et des chandeliers, des bassins, des cuvettes, des plats, des assiettes, le tout d'argent. On conçoit que, pour subvenir à toutes ces demandes, il doit se permettre des exactions infinies.

Les Persans témoignèrent de la sur-

prise du peu de joie que cause la naissance d'un enfant aux Européens ; car chez eux, dès qu'une femme sent les premières douleurs, ils envoient promptement chercher la sage-femme, qui est ordinairement une vieille, et aussi tous leurs parents et leurs amis, qui demeurent autour du lit jusqu'au moment de la délivrance. Ils prennent alors l'enfant, le lavent, l'habillent, et l'entourent d'un long bandage qui lui ceint le corps depuis le cou ; ils tiennent les bras collés le long du corps, de sorte qu'il ne peut, dans cet état, les remuer non plus que les jambes. Ils le placent alors sous la même couverture que la mère, et la sage-femme prononce, dans l'oreille de l'enfant, la profession de foi suivante, conforme au symbole des schiites : Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu ; Mahomet est le prophète de Dieu, et Ali le vicair de Dieu. C'est cette femme qui admet ainsi le nouveau-né au nombre des vrais croyants. Immédiatement après, la sage-femme prend un sabre et trace, avec la pointe, une ligne sur les quatre murs de la chambre où est né l'enfant ; une des femmes qui se trouvent là lui demande : « Que faites-vous ? — Je trace, répond-elle, une tour pour Marie et pour son fils. » La tour que la sage-femme est supposée tracer pour Marie et son fils est destinée à leur servir de prison, dans la vue de s'opposer à l'influence que le christianisme pourrait exercer un jour sur le cœur du jeune schiite.

Les Persans n'ont aucune cérémonie qui réponde à notre baptême ; mais, quand on veut donner un nom à un enfant, le père, s'il est riche, offre un grand repas à ses amis et à ses connaissances ; il requiert aussi plusieurs mollahs, et, lorsque l'assemblée est complète, on sert des confitures. On amène alors l'enfant, qui est placé auprès d'un des mollahs. Le père propose cinq noms, dont chacun est écrit séparément sur un petit morceau de papier. Ces cinq morceaux de papier sont placés ensuite dans un Coran ou sous un tapis. On lit le premier chapitre du Coran ; le père tire au hasard

un des cinq papiers, et l'enfant reçoit le nom qui s'y trouve inscrit. Un mollah prend alors l'enfant, lui répète le nom dans l'oreille, et place le morceau de papier dans les langes. Les Persans observent encore certaines cérémonies quand ils rasant la tête de l'enfant, ce qui arrive pour l'ordinaire aussitôt après la naissance d'un fils. Si les parents sont dans le malheur, si le nouveau-né est malade, la mère fait vœu que le rasoir ne passera pas sur la tête de son enfant, durant un certain temps, ou même durant sa vie entière. Si l'enfant recouvre la santé, ou que le vœu ne soit que temporaire, elle lui rase alors la tête, donne un petit repas, reçoit de ses parents et de ses amis de l'argent et des cadeaux qui sont envoyés comme offrandes à la mosquée de Kerbela pour y être déposés comme ex-voto. Les gens riches prennent une nourrice pour leurs enfants; si c'est un garçon, dès qu'il a atteint sa seconde année, le père choisit un homme sûr pour être son précepteur; mais, si c'est une fille, on met auprès d'elle une femme dont l'emploi répond à celui de précepteur.

On lit dans le voyage de Morier les détails suivants sur les nourrices persanes :

« Ce ne fut qu'avec une grande difficulté, dit cet auteur, qu'on parvint à trouver une nourrice pour la fille de l'ambassadeur anglais. Il se rencontrait des objections des deux côtés. D'abord le lait de toutes les femmes qui se présentèrent fut regardé comme trop vieux pour la nourriture de l'enfant; il en vint une qui en allaitait encore un de trois ans. Les Persanes, et en général toutes les femmes de l'Orient, allaitent beaucoup plus longtemps leurs enfants que les Européennes; circonstance qui servait d'argument à Mirza - Aboul - Hassan-Khan, pour prétendre que l'intelligence de nos enfants était beaucoup moins prompte à se développer que celle des enfants de son pays. Les Persans n'agissent pas de même à l'égard des garçons et des filles. Leur femme allaitera, je suppose, deux ans et deux mois son fils, tandis qu'elle se con-

tentera de faire teter deux ans sa fille. Le jour où elles sèvrant un enfant elles le présentent à la mosquée, puis elles réunissent leurs parents et leurs amis à un repas auquel prend part l'enfant.

« Il se présentait aussi une autre difficulté, c'était l'horreur qu'éprouvaient quelques Persanes à allaiter l'enfant d'un chrétien. L'une d'elles vint, passa une nuit, et rien ne put l'engager à demeurer plus longtemps, malgré les grands avantages pécuniaires qu'on lui promit pour la retenir, parce que ses connaissances lui avaient dit que le malheur la poursuivrait, si elle continuait d'allaiter un enfant chrétien. Il n'est point étonnant qu'il existe de semblables préjugés parmi eux, lorsqu'on remarque l'esprit de haine contre les infidèles qui domine dans tout le Coran, et forme une des doctrines les plus saillantes de la loi musulmane.

« Les nourrices persanes ne purent s'empêcher de témoigner leur surprise en voyant la manière dont on traitait l'enfant. Elles défont rarement les bandages qui lient le maillot, de sorte que l'enfant demeure dans l'ordure. Elles voulaient appliquer le surmeh aux yeux du nouveau-né, opération qu'elles ne manquent jamais de faire; elles teignent aussi avec le henné leurs cheveux et leurs mains.

« Ce qu'elles cherchent surtout à faire éviter aux enfants, c'est le mauvais regard, qu'on redoute en Perse beaucoup plus que chez toutes les autres nations de l'Asie. Elles attachent au cou de l'enfant, ou à son bonnet, une turquoise dont la couleur est regardée comme servant à détruire les effets d'un regard funeste. Elles enferment aussi, dans de petits sachets, des passages du Coran, les attachent au bonnet de l'enfant, et les considèrent comme un préservatif contre les maladies. Si quelque'un vient voir l'enfant, admire la beauté de ses yeux, et qu'ensuite il vienne à tomber malade, la personne passe dès lors pour avoir un regard mauvais. Le remède contre cette influence consiste à prendre un morceau de son linge et à le brûler avec des graines de cresson, puis on

passé le réchaud plusieurs fois autour de l'enfant. Les Persanes tiennent toujours à une grande distance les personnes dont elles pensent que le regard peut être funeste.

La religion mahométane permet le divorce pour le sujet le plus léger; il suffit qu'un des conjoints soit dégoûté de l'autre, et veuille la séparation, pour que le divorce ait lieu. Les parties font devant le juge, ou devant un homme d'église, l'acte de divorce; et dès que cet acte est fait, l'homme et la femme ont la liberté d'épouser qui bon leur semble. Le mari, à la dissolution du mariage, est obligé de donner le douaire à sa femme, si c'est lui qui la répudie; mais si c'est la femme qui a demandé la séparation, elle ne peut rien exiger. Les Persans ont le droit de reprendre trois fois la femme qu'ils ont quittée; mais si, après un triple divorce, l'homme et la femme veulent encore se remarier ensemble, ils ne peuvent le faire qu'après que la femme a épousé un autre mari, et que celui-ci l'a répudiée à son tour. « Les Persans, généralement parlant, dit Chardin, usent rarement de cette ample liberté qu'ils ont de se démarier. La bourgeoisie s'en prévaut quelquefois; mais les gens de qualité aimeraient mieux mourir que de répudier leurs femmes, et ils leur ôteraient plutôt la vie que de leur accorder le divorce. Le menu peuple n'en vient presque jamais là non plus; ils sont trop simples et trop grossiers pour se démarier, et il leur en coûterait trop, à cause du douaire qu'il faut rendre en répudiant. Il se fait quelquefois à ce sujet, parmi la populace, une injustice criante: c'est que se voulant défaire de leur femme, sans leur donner le douaire, ils la traitent si mal qu'elle est obligée de demander le divorce et de tout sacrifier à sa liberté. Au reste, la justice ne connaît que rarement des différends qui arrivent entre le mari et la femme, des mauvais tours qu'ils se peuvent faire, et des sujets qu'ils ont de se séparer. Le lieu où les femmes sont renfermées est sacré, surtout chez les gens de condition; c'est

un crime pour qui que ce soit de s'enquérir seulement de ce qui s'y passe. Le mari y exerce une pleine puissance sans la participation de personne. On assure qu'il s'y fait de cruelles exécutions et bien étranges, et que le poison y dépêche bien des personnes qu'on croirait être mortes naturellement.

USAGES PARTICULIERS A CERTAINES VILLES.
— ESCLAVES. — USAGES DES TRIBUS.
— HOSPITALITÉ, — TRIBUS ARABES DE LA PERSE.

Les différentes villes de Perse ont des usages qui leur sont particuliers. Les habitants de Casbin, qui descendent presque tous de tribus turques qui faisaient paître leurs troupeaux dans les prairies qui environnent la ville, croient avoir le droit d'insurrection contre le gouvernement. Ils n'ont recours, il est vrai, à ce singulier privilège que lorsqu'ils y sont poussés par la violence; mais alors le peuple, conduit par ses magistrats, déclare une guerre ouverte à l'autorité. Il y eut, en l'année de l'hégire 1136 (1723 de J. C.), un soulèvement contre les Afghans, qui perdirent deux mille hommes dans la ville, et furent obligés de l'évacuer. Il existe aussi beaucoup de rivalité entre les habitants des différents quartiers d'une même ville. Quelquefois il y a des luttes où plusieurs personnes perdent la vie; mais le gouvernement ne se met pas en peine d'étouffer des inimitiés qu'il regarde comme un moyen infailible d'empêcher les révoltes que pourrait amener une union trop grande entre tous les habitants du pays.

Il y a peu d'esclaves en Perse, et ils y sont en général bien traités; ce sont pour l'ordinaire des Géorgiens ou des Africains, presque tous élevés dans la religion mahométane. Les femmes sont attachées au harem ou comme favorites du maître, ou comme servantes de ses femmes. Les hommes sont employés à différents services, et, lorsqu'ils ont atteint l'âge de puberté, ils épousent des esclaves et quelquefois même des femmes libres; leurs enfants sont élevés aux frais du

maître. Dans presque toutes les grandes maisons il y a un esclave de confiance qui, assez ordinairement, y est né. Il est rare que ces gens trahissent leur maître; et on remarque en général que, dans la position du maître relativement à son esclave, il y a confiance d'un côté et attachement de l'autre.

Ce que nous venons de dire touchant les mœurs et usages des Persans, doit s'appliquer surtout aux habitants des villes et des villages; les tribus errantes ont des habitudes un peu différentes, et qu'il convient d'étudier. Pendant la paix, les chefs de ces tribus résident ordinairement à la cour ou dans la capitale des provinces; ils se contentent de visiter quelquefois leurs tribus qu'ils laissent sous la direction des anciens. Les tribus changent de résidence à chaque saison, et jouissent, pendant presque toute l'année, d'un beau climat; les tentes sont dressées, pour l'ordinaire, sur les bords d'une rivière ou d'un ruisseau; les chevaux, les mulets et les moutons, paissent librement autour du camp. Les jeunes gens, lorsqu'ils ne vont pas à la chasse, passent leur temps assis en cercle et fument ou dorment. Les femmes s'occupent avec beaucoup d'activité des soins du ménage, ou bien elles veillent avec les petits garçons et les vieillards à la garde des troupeaux. Malcolm remarque qu'on trouve en Perse, et particulièrement dans l'Aderbidjan, de petits campements de Bohémiens; il trouva une grande ressemblance entre ces Bohémiens de Perse et ceux qu'il avait vus en Angleterre. Cette coïncidence n'a rien qui doive nous surprendre: il est bien prouvé aujourd'hui que les Bohémiens d'Europe, comme ceux d'Asie, sont tous originaires de l'Inde; et cette communauté de races explique suffisamment la conformité des mœurs, des habitudes et du langage.

Les tribus errantes ne tiennent pas aussi strictement que les habitants des villes aux préceptes de la religion, surtout en ce qui touche les aliments défendus. Ils mangent tous du lièvre,

que les casuistes persans regardent comme une nourriture dont on doit s'abstenir, bien qu'elle ne soit pas légalement défendue; et ils ne se feraient pas scrupule de manger du porc si l'occasion s'en présentait. Malcolm parle d'un Curde qui disait un jour à un Anglais que la tribu à laquelle il appartenait avait beaucoup plus de rapport avec les Européens qu'avec les mahométans, car, ajoutait-il, nous mangeons de la chair de porc, nous ne jeûnons point et nous ne faisons point de prières. Les Persans qui appartiennent aux tribus ne s'occupent guère, comme nous venons de le dire, des préceptes de la religion. On voit cependant parmi eux des personnes qui font les ablutions et récitent les prières légales. Un auteur persan, cité par Malcolm, rapporte qu'étant jeune il récitait les prières légales devant un homme appartenant à une tribu puissante. Remarquant que cet homme ne priait pas comme lui, il lui demanda s'il ne s'adressait jamais à Dieu suivant les formes établies par le prophète. De temps en temps, répondit cet homme, je baisse la tête et puis je la relève, comme vous venez de faire; mais je ne récite point de prières; et pour vous dire la vérité, je n'en ai jamais su aucune. Le même auteur rapporte qu'un habitant de la ville, hôte d'un homme appartenant à une tribu, commençait le matin, suivant l'usage, à lire tout haut un chapitre du Coran, lorsqu'il recut un vigoureux coup de bâton qui lui fut appliqué par la femme de son hôte, laquelle, tout en colère, lui demanda si par hasard il était mort quelqu'un dans la maison, pour qu'il fût utile de lire dans ce livre. Le mari, tout en blâmant la violence de sa femme, dit à son ami qu'il avait eu tort en agissant comme il l'avait fait, et qu'une lecture qui n'était d'usage que pour les enterrements ne pouvait pas manquer d'attirer quelque malheur sur sa maison. Les hommes des tribus n'ont aucune espèce d'instruction religieuse; et si un mollah vient les appeler à la prière, ils l'écoutent avec impatience, et ne

tiennent aucun compte de ses exhortations.

Tous les hommes des tribus errantes sont adonnés au pillage, et tirent vanité de certains exploits qui, dans un gouvernement régulier, seraient punis de mort. Leurs conversations trahissent ces habitudes de brigandage. Il leur arrive souvent de déplorer la tranquillité du pays, et de parler avec enthousiasme de ces temps où, suivant leur expression, tout homme qui a du cœur, un cheval et un cimetière, peut vivre heureux et dans l'aisance. Sir John Malcolm faisait à un chef de tribu des questions sur des ruines qu'il voyait; les yeux du chef s'animaient. « Il y a plus de vingt ans, dit-il, que j'ai accompagné mon oncle pour attaquer de nuit, piller et détruire ce village, qui n'a jamais été rebâti. Ses habitants, qui sont de méchantes gens, et nos ennemis, se sont cependant établis tout auprès, et sont redevenus riches; mais, ajouta-t-il, Dieu ne permettra pas que la tranquillité dure toujours, et si le temps passé revient, je leur jouerai encore un tour avant de mourir. » Une autre fois, Malcolm étant à la chasse, passa, accompagné d'un vieux Persan appartenant à une tribu errante, auprès d'un ravin profond. « Il y a environ vingt ans, dit cet homme, nous étions couchés dans ce ravin, moi et dix autres de ma tribu, en attendant une caravane; nous attaquâmes et tuâmes cinq ou six inutiles coquins de marchands et de muletiers; le reste de la troupe s'enfuit, et nous fîmes une riche capture. J'ai vécu grandement pendant quelques années du produit des chèvres que je reçus pour ma part; mais tout mon argent est dépensé, et je me trouve aujourd'hui pauvre et vieux. Cependant, après tout, il y a quelque consolation à penser qu'on a eu part dans sa vie aux bonnes choses de ce monde. » Ces hommes, dit Malcolm, comme on peut en juger par de semblables anecdotes, sont étrangers à tous les principes de civilisation, et insensibles au bon ordre où tendent toutes les nations policées. Le pouvoir

n'a de charmes pour eux qu'autant qu'ils peuvent en abuser. Le roi régnant (Feth-Ali-Schah), à qui je tâchais d'expliquer la nature du gouvernement anglais, me dit, après m'avoir écouté avec beaucoup d'attention : « Votre roi me paraît être le premier magistrat de l'État. Une autorité ainsi bornée doit être stable, mais en revanche elle ne peut offrir aucune satisfaction à celui qui la possède. Mon pouvoir est tout différent, et procure une véritable jouissance. Je puis à mon gré élever ou abaisser tous les grands seigneurs que vous voyez autour de ma personne; mais aussi, je l'avoue, il n'est pas certain que ma famille possède après moi le trône que j'occupe. » Tant que les idées ne changeront pas en Perse, l'autorité sera toujours le partage du plus fort. Si un prince ou un chef montre des dispositions équitables, il inspire le mépris à une grande partie de ses compatriotes.

Un homme appartenant à une tribu errante avait été chargé d'escorter deux Anglais qui voyageaient en Perse. Cet homme, causant avec un de ses camarades, soutenait qu'un prince du sang au service duquel il se trouvait, avait plus de droits au trône qu'un de ses frères dont on s'accordait à louer l'humanité, la vertu et le jugement, et cela parce qu'il était infiniment plus redouté. « Voyez, disait-il, ce petit village qui est devant nous; si le prince que vous vantez était ici, les habitants courraient en foule au-devant de lui, et s'empresseraient de dresser ses tentes; au lieu que si mon maître était avec nous, la terreur qu'il inspire est telle, que tous les villageois se seraient déjà enfuis jusque sur le sommet des montagnes. Maintenant, je vous le demande, ajouta-t-il d'un air triomphant, lequel des deux est plus propre à gouverner un pays comme la Perse? » Ce même homme, dit toujours Malcolm, questionnait ses compagnons de voyage sur l'Angleterre, et après avoir entendu ce qu'ils lui racontaient de la richesse et de la fertilité de ce pays, il s'écria : « Que de pillards vous devez avoir! » Et, comme les Anglais lui fai-

saient remarquer que les lois défendaient le pillage : « Mais à quoi donc, dit-il, s'occupe une population aussi nombreuse ? »

A toutes les époques, les habitants de la Perse ont exercé une hospitalité généreuse envers les étrangers ; mais les chefs des tribus l'emportent encore sur le reste de leurs compatriotes. Le khan d'une tribu qui résidait à Hamadan avant reçu la visite de Sir John Malcolm et de toute sa suite, fit préparer pour le recevoir une maison de campagne. Il y avait, indépendamment des Anglais, bon nombre de Persans. Tous furent traités avec la plus grande magnificence ; et en remontant à cheval pour retourner à la ville, ils surent que pendant qu'ils étaient à table, une gelée subite étant survenue, tous les chevaux et mulets appartenant aux personnes invitées, et au nombre de près de deux cents, avaient été fermés à glace, afin qu'il n'arrivât aucun accident aux hôtes du khan. Il n'y eut personne qui n'admirât cette délicate attention.

Les tribus de la Perse se piquent en général de protéger avec une fidélité inviolable les personnes qui se confient à quelqu'un de leurs membres. Malcolm rapporte cependant un exemple de la trahison d'un chef de tribu qui massacra deux officiers anglais qui s'étaient confiés à lui. Ce chef, ajoutait-il, il faut le dire à la honte de la Perse, a échappé au châtimement qu'il méritait. Les tribus ont un grand respect pour la famille de leurs chefs, et ne consentent que rarement et avec beaucoup de peine à obéir à d'autres officiers. Il arrive souvent que l'on porte sur le champ de bataille un enfant dont la présence agit plus sur l'esprit des hommes de sa tribu que la voix d'un commandant expérimenté, que ces barbares ne regarderaient pas comme leur chef légitime. Les tribus entretiennent des relations suivies avec les villes et les villages. Les hommes y vont vendre des chevaux et des moutons qu'ils élèvent, et des tapis tissés par leurs femmes. Ils prennent en retour du grain, du drap, de l'ar-

gent et quelques objets de quincaillerie. Ceux des Persans qui exercent des professions paisibles sont appelés *tadjics*. Ce nom s'applique seulement aux habitants des villes. Plusieurs de ces tadjics sont attachés aux tribus errantes, et employés à la culture des champs et à la garde des troupeaux.

Les cérémonies qu'on observe dans les tribus pour la circoncision et les enterrements sont à peu près les mêmes que pour les habitants des villes. Mais aux funérailles d'un chef ou d'un guerrier illustre par son courage, le cheval de bataille du défunt, chargé de ses armes et de ses habits, accompagne le cortège. Les personnes qui veulent témoigner du respect pour la mémoire du mort envoient un cheval sans cavalier, et portant des armes sur la selle.

Les cérémonies du mariage diffèrent peu de celles qu'on observe dans les villes ; mais le matin du jour où la mariée doit se rendre à la maison ou à la tente de son époux, les amis de sa famille, et, si elle est fille d'un chef ou d'un ancien, tous les cavaliers auxquels son époux a droit de commander, se réunissent pour former son escorte. Le cortège s'avance avec des danseurs et des musiciens, et quand il n'est plus qu'à une petite distance, le marié monte à cheval, accompagné de tous ses amis, et s'avance au-devant de la cavalcade. Il tient à la main une pomme ou une orange, et lorsqu'il n'est plus qu'à peu de distance, il la jette de toutes ses forces à la mariée. La vigueur qu'il déploie dans cette circonstance est regardée comme d'un heureux augure. Tous les assistants regardent en silence, et aussitôt que la pomme est jetée, il y a une mêlée générale. Le marié fait aussitôt tourner son cheval, et court à bride abattue vers sa demeure. Les cavaliers de la mariée lancent en même temps leurs chevaux, et tâchent de saisir l'époux. Celui qui parvient à l'arrêter a de droit son cheval, sa selle et ses habits. Les pauvres qui ne pourraient pas faire un aussi riche présent donnent quelques pièces d'argent au cap-

teur. Toutefois, il arrive rarement que le marié soit pris; car, comme c'est pour lui un point d'honneur d'échapper aux cavaliers qui le poursuivent, il monte le cheval le plus léger de la tribu, et ses amis font tous leurs efforts pour protéger sa retraite.

Les cérémonies du divorce sont les mêmes pour les habitants des villes que dans les tribus; mais il est rare chez les dernières. Les femmes, dans les tribus, sont plus utiles à leurs maris par les services qu'elles leur rendent, que dans les villes. Les hommes des familles pauvres des tribus trouvent difficilement le moyen de payer un douaire à la femme qu'ils veulent renvoyer. D'ailleurs, il est souvent dangereux d'offenser une femme qui appartient à une famille considérée. Ses parents pourraient tirer de cette injure une vengeance éclatante. On lit dans un ouvrage persan sur les mœurs des tribus, et cité par Malcolm, que lorsque les hommes veulent donner une preuve de la résolution où ils sont de vaincre ou de périr, ils font avant leur départ un divorce conditionnel, à moins qu'ils ne reviennent vainqueurs. Autrefois, dit l'auteur de ce traité, on aurait regardé comme infâme un homme qui aurait survécu à cette cérémonie sans revenir victorieux. Mais aujourd'hui le divorce conditionnel n'est trop souvent qu'une vaine forfanterie. Il y a des gens qui n'ont pas honte de fuir après avoir prononcé un serment que leurs ancêtres n'auraient jamais consenti à violer. Dans les tribus, les hommes passent leur temps à se promener à cheval, à faire des exercices militaires et à chasser. Ils se nourrissent d'aliments grossiers et en usent sobrement. De temps en temps ils mangent un peu de viande; mais leur nourriture habituelle n'est que du pain noir et dur, du lait aigri et une sorte de gâteaux dans lesquels on met de la crème. Leur plus grand plaisir est de se réunir en troupes pour fumer leurs pipes, écouter des contes ou des chansons, s'amuser à regarder les tours et les facéties de ces bouffons appelés *loutis*, et qu'on

trouve presque partout en Perse. Un chef de tribu qui passa quelques jours avec la mission anglaise de Sir John Malcolm, dans le voisinage de Kirmanschah, avait avec lui un bouffon d'un grand talent. Cet homme, pendant une marche, s'adressant à Sir John Malcolm, lui dit : « Vous êtes sans doute bien fier de la discipline que vous avez établie parmi vos serviteurs persans qui marchent là aussi régulièrement que vos propres soldats? Combien vous a-t-il fallu de temps pour plier ainsi mes compatriotes à vos usages? — Environ six mois, lui répondit Malcolm. — Eh bien, dit le bouffon, si vous le permettez, je vais détruire en moins de six minutes tout ce que vous avez fait en six mois. » Ayant obtenu la permission qu'il sollicitait, le bouffon poussa son cheval auprès des cavaliers persans qui conduisaient les chevaux de parade, et auxquels on avait donné l'ordre formel de ne pas quitter leurs rangs. Le bouffon avait remarqué que ces hommes appartenaient presque tous à des tribus qui habitent les montagnes du Louristan, et il commença à chanter d'une voix forte et claire une chanson commençant par ces mots : « Écoutez-moi, enfants du Louristan; je vais chanter les actions de vos ancêtres. » Avant qu'il eût fini sa chanson, tous ces cavaliers étaient réunis autour de lui, et les chevaux qu'on avait confiés à leur garde, étant abandonnés, se battaient et jetaient la confusion dans toute la caravane. Le bouffon rit de bon cœur du succès de sa malice, et s'adressant à Sir John Malcolm, il lui dit : « Ne soyez pas étonné de ce qui vient d'arriver, car, après la mort de Nadir-Schah, un chef, accompagné d'une troupe de musiciens et de chanteurs qui jouaient et chantaient l'air que je viens de vous faire entendre, réussit par ce seul moyen à réunir autour de sa personne environ cinq mille hommes, et à se faire appeler roi pendant plusieurs semaines. »

Les hommes des tribus aiment beaucoup à entendre raconter des histoires romanesques. Quelques-uns d'entre

eux apprennent à déclamer et récitent les vers des plus fameux poètes, et surtout des fragments du Schah-Naméh de Ferdousi. Ceux qui possèdent ce talent jouissent d'une grande considération parmi leurs camarades.

Les femmes des tribus ne sont pas voilées comme celles des villes. Elles s'occupent, d'une manière très-active, de tous les soins de leur ménage, et paraissent assez contentes de leur sort. Les étrangers qui visitent leurs tentes ou leurs maisons sont sûrs d'y recevoir l'accueil le plus obligeant. Mais, dit Malcolm, il ne faut pas s'y méprendre; il n'y a dans leur air ni timidité ni hardiesse, mais seulement l'expression d'une bonne conscience et l'ignorance même de la honte. Quoiqu'elles soient en général brunes et hâlées par le soleil, elles ont quelquefois, étant jeunes, une grande beauté. Dans la classe pauvre, leurs charmes disparaissent bientôt par le rude travail auquel elles sont condamnées.

Un seigneur persan rapporte ainsi l'accueil que lui firent des femmes d'une tribu : « Lorsque j'arrivai, dit-il, au village de Sennah, qui est habité par des tribus turques, je fus invité à prendre mon logement dans la maison d'un chef afschar, où je fus accueilli avec la plus grande prévenance. Les dames, qui, suivant l'usage, n'étaient point voilées, se distinguèrent par leurs prévenances à mon égard. La fille de mon hôte, âgée d'environ quinze ans, était plus belle que je ne puis l'exprimer; je dis que j'avais soif, elle courut aussitôt et m'apporta une coupe remplie d'eau fraîche. Cette eau fut pour moi comme une goutte de la fontaine de vie présentée par un ange; mais elle augmenta, au lieu de la calmer, la flamme que ses beaux yeux noirs avaient allumée dans mon sein. » Après avoir parlé du chagrin qu'il éprouva à s'éloigner de cette habitation, sans oser témoigner, même par un regard, le sentiment très-pur qu'il ressentait pour cette jeune personne, il ajoute : « Un homme vain et accoutumé à mal juger les choses aurait pu se tromper sur les manières de cette

belle fille; mais je connaissais par expérience les dames des tribus, et je savais qu'il ne fallait voir dans leurs prévenances que le désir de bien traiter leur hôte. Je suis convaincu, dit-il, que ces dames sont plus vertueuses que toutes les autres femmes de la Perse. » L'éducation des femmes des tribus est bien appropriée au genre de vie qu'elles mènent. Malcolm passant à cheval auprès d'un campement de quelques familles de la tribu d'Afschar, dit à un noble persan qui l'accompagnait, qu'il doutait beaucoup que ces femmes eussent la hardiesse et le courage qu'on se plaisait à leur accorder, et surtout de leur talent à monter à cheval. Aussitôt ce Persan appela une jeune fille de belle tournure, et lui demanda en turc si elle n'était point la fille d'un soldat. « Oui, » répondit-elle; « Et vous espérez aussi devenir la mère des soldats? » Elle sourit. « Montez sur ce cheval, dit-il, en lui montrant un cheval bridé et sans selle, et faites voir à cet envoyé européen la différence qu'il y a entre une fille de tribu et une fille de la ville. » Aussitôt elle sauta sur le cheval, partit au grand galop, et ne s'arrêta que sur le sommet d'un roc, où elle agita sa main au-dessus de sa tête, et revint vers nous avec la même vitesse. Rien, dit Malcolm, n'était plus dangereux qu'une course à cheval sur le terrain qu'elle avait choisi; mais elle ne témoigna pas la moindre crainte, et parut charmée de pouvoir nous donner une occasion de juger favorablement les femmes des tribus.

La pauvreté et les usages des tribus errantes empêchent souvent les hommes de prendre un grand nombre d'épouses. Plusieurs n'ont qu'une seule femme, et à moins qu'elle ne soit stérile ou vieille et incapable de travailler, ils n'en prennent pas d'autres. D'abord, ils se trouvent rarement dans une position qui leur permette de nourrir plus d'une femme; et puis leurs querelles pourraient avoir de graves inconvénients, et deviendraient une source de discordes entre plusieurs familles. Les unions temporaires en

usage dans les villes et les bourgs de la Perse sont en horreur aux femmes des tribus. Souvent il est arrivé que ces femmes ont frappé des mollahs qu'elles soupçonnaient d'avoir prêté leur ministère pour sanctionner ces mariages qu'elles regardent comme honteux pour leur sexe. S'il demeure prouvé, par ce qui précède, que les femmes des tribus jouissent de plus de liberté que celles des villes, il ne s'ensuit pas, dit Malcolm, qu'elles occupent le même rang qu'en Europe. Elles travaillent tandis que leurs maris passent le temps à ne rien faire, ou dans de vains amusements; et, en définitive, elles sont bien plutôt leurs servantes que leurs compagnes. Si un homme des tribus n'a pas autant d'épouses et de concubines que le permet la religion mahométane, la cause en est à sa pauvreté, et aux usages de la société au milieu de laquelle il vit. Mais ce même homme, s'il vient à se fixer dans une ville, en adopte les mœurs, et sa femme doit souvent se résigner à avoir de jeunes et belles rivales. Dans les tribus, cependant, une mère conserve presque toujours pendant toute la vie une grande influence sur son fils. C'est elle ordinairement qui préside au choix de ses femmes, s'il en a plusieurs, et qui est chargée de la conduite intérieure de sa maison. L'espoir de jouir de cette autorité domestique fait désirer vivement aux Persanes d'avoir des enfants mâles. La naissance d'un fils est un sujet d'allégresse; celle d'une fille est presque un chagrin.

Les observations qui précèdent ne s'appliquent qu'aux tribus d'origine persane ou turque. Les tribus arabes sou-mises à la Perse, et qui habitent les côtes du golfe Persique, ont conservé presque toutes les habitudes et la langue de leurs ancêtres. Les hommes, au lieu du bonnet de peau d'agneau, portent un léger turban et un manteau. La nourriture de ces Arabes est plus frugale que celle de tous les autres habitants du royaume. Ils ne se nourrissent pour ainsi dire que de dattes; mais cet aliment leur paraît agréable. Il y a quelques années, dit Malcolm, une femme, appartenant à une famille arabe établie auprès de Bouschir, s'était embarquée pour l'Angleterre avec les enfants du résident anglais dans cette ville. A son retour, ses compatriotes la questionnèrent sur le pays lointain qu'elle avait visité. Cette femme parla avec enthousiasme des routes, des voitures, des chevaux, de la richesse et de l'opulence des villes et de la fertilité des campagnes. Ses auditeurs enviaient le sort des Anglais; mais lorsque cette femme eut ajouté: On ne trouve pas de palmiers en Angleterre; je n'ai cessé d'en chercher pendant que j'y étais sans pouvoir en découvrir un seul. Aussitôt l'opinion des Arabes changea complètement, et l'envie fit place à la pitié qu'ils éprouvaient pour ces pauvres Anglais, condamnés à vivre dans un pays où il n'y a point de dattes.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA PERSE.

A.

as I. Voyez Schah-Abbas.
as II, histoire de son règne, 358. — Pro-
ge les chrétiens, *ibid*.
as-Mirza, fils de Feth-Ali-Schah, établit
n arsenal à Tauris, 30. — Engage son
ère à ne pas donner audience au prince
Ienzikoff, ambassadeur de Russie, 378.
— Commande l'armée persane destinée
agir contre les Russes, 379. — Por-
ait de ce prince, 382. — Sa mort,
88.
uzurdjmihir, histoire de ce sage, 328.
eménides, généalogie de ces princes, 57.
rbidjan, description de cette province,
3 et 29.
ser. Voyez Artaxerxès III.
ns, histoire des princes de cette na-
on sur le trône de Perse, 359.
siab, roi du Touran, ses guerres avec
linotschehr, 225. — Sa mort, *ibid*.
doun, histoire de son règne, 223.
chars, histoire des princes de cette dy-
astie, 363.
-Mohammed-Khan devient possesseur
e la couronne de Perse par la mort de
outf-Ali-Khan, 368. — Vie de ce prince
t histoire de son règne, 369 et suiv.
iculture, 411.
uquerque (Alphonse d') se rend maître
'Ormouz, 53. — Discours qu'il adresse
ux capitaines de sa flotte, 54.
himie et chimie, 422.
jaïtou-Khan. Voy. Mohammed-Khoda-
endeh.
xandre le Grand, son expédition contre
es Perses, 211 et 273.
, culte que lui rendent les Persans, 391.
— Son sabre peint sur un étendard du
oi de Perse, 462.
-Schir, poète et homme d'État, 452.
arслан, prince seldjoukide, monte sur
e trône, jugement de Malcolm sur son
aractère, 343. — Bat et fait prisonnier
Romain Diogène, *ibid*. — Le rend à la
iberté sur sa parole, 344. — Sa mort,
ibid.
stéguin, fondateur de la dynastie des
Gaznévides, 342.

31^e Livraison. (PERSE.)

Amol, description de cette ville, 28.
Amrou succède à son frère Yakoub, fils de
Leis, 339.
Amulette, ce mot est masculin, 399 note.
Anes, il y a en Perse deux races distinctes
de ces animaux, 414.
Animaux domestiques, 414. — Sauvages,
418.
Anouschirvan. Voyez Khrosrou-Nouschir-
van.
Anvéri, 438. Ode qu'il compose en l'hon-
neur de Maudoud, fils de Zengui, *ibid*.
Anville (d'), cité *passim*.
Ardschir-Babgan ou Ardschir I^{er}; règne
de ce prince, 279 et 280 *passim*.
Ardschir Dirazdest. Voyez Bahman.
Ardschir, fils d'Hormouz, histoire de son
règne, 283 et 316.
Ardschir, fils de Schirouyeh. Voyez Ar-
tarxerxès III.
Aria, description de ce pays, 10.
Armée persane, 410. — Sa composition,
ibid.
Arménie, description de ce pays, 7.
Arsacides, histoire de la Perse sous cette
dynastie, 275 et 277.
Arsés, histoire de son règne, 210.
Artaxerxès, surnommé *Longuemain*, his-
toire de son règne, 141.
Artaxerxès Mnémon, histoire de son règne,
156.
Artaxerxès ou Artaxarès, fils de Babec
ou Pabec, détrône Artaban, 279. — His-
toire de son règne, 280 et 309.
Artaxerxès II, successeur de Sapor II, his-
toire de son règne, 283 et 316.
Artaxerxès III ou Adeser, succède à son
père Siroès, 308 et 333.
Artémise, reine de Carie, suit Xerxès dans
son expédition contre les Grecs, 118. —
N'est pas l'Artémise épouse de Mausole,
ibid. note. — Est d'avis qu'il ne faut pas
attaquer les Grecs par mer, 126. — Mon-
tre un grand courage au combat naval de
Salamine, 127. Les Athéniens humiliés
de voir une femme qui ose leur résister
promettent une grande récompense à ce-
lui qui s'emparerait de sa personne, *ibid*.
Artémise, reine de Carie, épouse de Mau-

sole, 206. — Douleur de cette princesse après la mort de son époux, *ibid.*

Arts mécaniques, 419.

Arzémidokht, fille de Khosrou-Parviz, 334.

— Histoire du règne de cette princesse, *ibid.*

Assassin, étymologie et signification de ce mot, 346. — Histoire de la secte des assassins, *ibid.* — Étymologie des mots français *assassin* et *assassiner*, *ibid. note.*

Assyrie, description de ce pays, 8.

Astrologie judiciaire, 430. — Astronomie, 430.

Astyage, étymologie de ce nom, 82 *note.*

Atabegs, gouvernement pendant près d'un siècle, 348. — Ce que signifie ce titre, *ibid. note.*

B.

Babes fait épouser sa fille à Sassan, 279.

Babylone, description de ce pays, 7.

Bactriane, description de ce pays, 10.

Behman, surnommé *Ardaschir-Dirasdest*, histoire de son règne, 271.

Bahram, fils d'Hormouz, histoire de son règne, 281 et 312.

Bahram II, histoire de son règne, 281 et 312.

Bahram III, histoire de son règne, 281 et 313.

Bahram IV, histoire de son règne, 284 et 316.

Bahramgour, règne de ce prince, 284 et 318.

Bairam, célébration de cette fête, 395.

Balas, frère de Pérozes, 287 et 323.

Bathénien, signification de ce mot, 346. — Histoire de la secte des Bathéniens, *ibid.*

Batman. Voyez Man.

Beausobre, cité, 267 *note.*

Bélami (Abou-Ali-Mohammed), auteur d'une traduction persane de la chronique de Tabari, 436.

Bender-Abbasi, description de cette ville, 62.

Bisoutoun, 31. — Signification de ce nom, *ibid. note.* — Bas-reliefs à Bisoutoun, *ibid.*

Bithynie, description de ce pays, 6.

Bohémiens en Perse, 475.

Borane, fille de Chosroës, devient reine de Perse et gouverne ce pays, 308 et 334.

Bouschir, description de cette ville, 50.

Bowah, histoire des princes de cette dynastie, 340.

Brydges (Sir Harford Jones), ambassadeur de S. M. B. en Perse, 377.

C.

Cabades veut changer la constitution du royaume de Perse et établir la communauté des femmes, 288. — Il est déposé, *ibid.* — Remonte sur le trône, *ibid.* et 323 et suivantes.

Cadi, juge, 403.

Cadjars, histoire des princes de cette dynastie, 368 et suiv.

Café, manière de le prendre, 465.

Caïaniens, histoire des rois de cette dynastie, 233.

Cai-Caous, règne de ce prince, 233. — Il veut monter au ciel, 240.

Cal-Khosrou, naissance et éducation de ce prince, 248. — Il monte sur le trône de Perse, 251. — Histoire de son règne, *ibid.*

Caloumors, premier souverain qui ait régné sur la Perse d'après les auteurs orientaux, 219.

Calila et Dimna (le livre de), apporté de l'Indoustan en Perse, 328 et 436.

Caloum, sorte de pipe à eau, 465.

Cambyse, fils de Cyrus, règne de ce prince, 88. — Il épouse sa sœur, 92.

Cappadoce, 5. — Grande Cappadoce, *ibid.* — Cappadoce sur le Pont, *ibid.*

Cardaces, sorte de fantassins perses, 199. — Étymologie de ce mot, *ibid. note.*

Carie, description de ce pays, 3.

Carizes, conduits souterrains destinés à l'irrigation des terres, 411.

Carmanie, description de ce pays, 10. — Ne doit point être confondu avec la Carmanie.

Casbin, description de cette ville, 26.

Caschan, description de cette ville, 24.

Cazeroun, description de cette ville, 49.

Cazi. Voyez Cadi.

Chagrin, manière de préparer les peaux ainsi nommées, 420.

Chameaux, on trouve en Perse deux espèces différentes de ces animaux, 414.

Charpentiers, 421.

Chemins et routes, 418. — Inspecteurs chargés de la police des routes, 419.

Chevaux, différentes races de ces animaux qu'on trouve en Perse, 415.

Cheveux courts, signe d'infamie ou de demi chez les Perses, 100 et *note*, 131.

Chéry (M. de), sa traduction d'une ode d'Anveris, 438. — Sa vie de Djami, citée, 452.

Chimie et alchimie, 422.

Chirurgie et médecine, 423.

Chosroës, histoire du règne de ce prince, 291 et 325.

Chosroës II, histoire du règne de ce prince, 298 et 332.

Cobad, fils de Firouz, 288, 323 et suiv.

Colonnes tremblantes, 23.

Cour de Perse, usages qu'on y observe, 457.

Ctésias, histoire de Cyrus d'après cet auteur, 82.

Cunaxa (bataille de), 165.

Curdistan persan, description de cette province, 13 et 31.

Cyrus, auteurs grecs qui ont écrit l'histoire de ce prince, 57. — Motifs qui doivent nous faire préférer le récit de Xénophon, 58 et 84. — Récit d'Hérodote, 58. — Récit de Xénophon, 61. — Récit de Ctésias, 82. — Comparaison entre le récit d'Hérodote et celui de Xénophon, 84. — Cyrus renvoie en Palestine les Israélites captifs à Babylone, 87.

Cyrus le jeune, se révolte contre son frère Artaxerxès Mnémon, 157. — Sa mort, 166. — Éloge de ce prince, 167.

D.

Damavend, description de cette ville, 27. — Fête particulière à Damavend, 28.

Darab I^{er}, histoire de son règne, 272.

Darab II, histoire de son règne, *ibid.*

Darabguerd, description de cette ville, 49.

Darius fils d'Hystaspe, règne de ce prince, 97. — Sa première expédition contre la Grèce, 107. — Seconde expédition, 108.

Darius Codoman, histoire de son règne, 210.

Darius Nothus, règne de ce prince, 153.

Datame (histoire de), 197.

Defrémery (M. Charles), sa traduction d'une pièce de Djami, citée, 454.

Déserts salés, 413.

Deslongchamps (Auguste Loiseleur), son *Essai sur les fables indiennes*, cité page 436, note.

Dhohac ou Zohac, tradition relative à ce prince, 28. — Histoire de son règne, 222.

Didron (M.), cité, 108 et 112.

Dilémites. Voyez Bowal.

Divertissements publics, 467.

Divorce, 474.

Djami, poète célèbre, sa vie, 452. — Extraits de ses ouvrages, 453 et suiv.

Djemschid, histoire de son règne, 221.

Djoasmis (pirates), 55. — Leur flotte détruite, *ibid.*

Djoulf, faubourg d'Ispahan, 22.

Dumoret (M. Julien), auteur d'une traduction française du *Khilasset Alakhbar* de Khondémir, 452.

E.

Échecs (jeu des) apporté de l'Indoustan en Perse, 328.

Écoles, 464.

Écuries du roi de Perse, asile inviolable, 461.

Édisa, signification de ce nom, 143 note.

Enfants, cérémonies que l'on pratique à leur naissance, 472; et le jour où on leur donne un nom, *ibid.*

Eschyle, sa tragédie des *Perses*, citée 97.

Esclaves, sont peu nombreux en Perse, 474.

Esther, histoire de cette princesse, 142. —

Signification de son nom, 143 note.

Évilmérôdach, étymologie proposée du nom de ce prince, 62 note.

F.

Farahabad, maison royale, singulières peintures qu'on y remarque, 24.

Fars ou Farsistan, description de cette province, 13 et 33.

Fayence, 420.

Femmes (communauté des), 288 et 324.

— Sont rarement exécutées en public, 404. — Enveloppées dans le châlitement de leurs pères et de leurs époux, *ibid.* — Leur condition, 467 et 468. — Celles qui appartiennent aux tribus se montrent sans voile aux yeux des étrangers, 470.

Férakhzad, fils de Khosrou Parviz, règne de ce prince, 334.

Ferdousi, poète célèbre, quitte la cour de Gazna et se retire à Tous, 343. — Extraits de son *Schah-Nameh*, 234 et suiv. — Jugement porté sur ce poème, 437.

Férid-eddin-Attar, poète mystique, 442. — Sa vie, *ibid.* — Extraits de ses ouvrages, 443.

Féridoun. Voyez Afridoun.

Férouher, ce que c'est, 266.

Fesa ou Besa, description de cette ville, 49.

Fêtes religieuses des Persans, 391.

Feth-Ali-Schah, histoire de son règne, 376 et suiv. — Quitte en montant sur le trône son premier nom de Baba-Khan, 377. — Survit à son fils Abbas-Mirza, 388. — La bibliothèque du roi possède un manuscrit de ses poésies, 457.

Fièvres intermittentes, quelques chefs de tribus prétendent guérir ceux qui en sont atteints en leur donnant des coups de bâton, 430.

Firouz, fils d'Yezdguerd, 286 et 321.

Fix (M. Théobald), son édition de Saint-Jean Chrysostôme, citée 267 note.

Fonton (M.), son ouvrage *la Russie dans*

l'Asie Mineure, cité 382 et suiv., 385 et suiv.

G.

Gardane (le général), ambassadeur en Perse, 377.

Garnévides, histoire de cette dynastie, 341.

Gédrosie, description de ce pays, 10.

Gengiskan, fait la conquête de la Perse, 348.

Géographie, les Persans n'ont que des idées fausses sur cette science, 438.

Gomroun. Voyez Bender-Abbasi.

Gonschtasp, fils de Lohrasp, quitte secrètement la Perse et prend le nom de *Farroukhsad*, 262. — Succède à son père sur le trône de Perse, 265.

Gouvea (Antonio de) a écrit en portugais une relation des guerres de Schah-Abbas, citée, 355 et note.

Gouvernement de la Perse, 401 et suiv.

Grangeret de Lagrange (M.), sa traduction d'une ode de Djami, 453.

Griboyedoff (M.), ambassadeur de S. M. l'empereur de Russie en Perse, 384. — Massacré avec sa suite contre le droit des gens, *ibid.*

Guèbres, leurs cérémonies funèbres, 268. — Leurs cimetières, *ibid.* — N'exercent pas de métiers qui exposent à éteindre le feu ou à le souiller, *ibid.* Ainsi nommés par les Persans et les Turcs, 337 note.

Guer-Schah, explication de ce nom, 219 note.

Guerschasp, règne de ce prince, 232.

Guichard (M. J. Marie), cité, 84 note.

Guilan, description de cette province, 13 et 29.

Guil-Schah. Voyez Guer-Schah.

Guizot (M.), sa traduction de *l'Histoire de la décadence de l'empire romain*, de Gibbon, citée, 345.

H.

Hafiz, tombeau de ce poète, 34. — Sa vie et extraits de quelques-uns de ses ouvrages, 451.

Hamadan, description de cette ville, 26.

Harem, différence qui existe entre ce mot et *zénanah*, 470 note. — Détails sur les harems, *ibid.*

Hasan, fils de Sabbah, chef des Bathéniens, 346.

Haschisch, ses effets approchent de ceux de l'opium, 346.

Hase (M.), sa restitution d'un passage de Théophylacte Simocatta, 299 et note.

Hérodoite, histoire de Cyrus, d'après cet auteur, 58.

Hormisdas ou Hormisdade, fils de Sapor, histoire de son règne, 281 et 311.

Hormisdas II, histoire de son règne, 281 et 313.

Hormisdas III, histoire de son règne, 296 et 330.

Hormisdas IV, règne de ce prince, 308.

Hormouz, fils de Schapour, règne de ce prince, 281 et 311.

Hormouz, fils de Narsi, règne de ce prince, 281 et 313.

Hormouz, fils d'Yezdguerd, 321.

Hormouz, fils de Nouschirvan, histoire de son règne, 296 et 330.

Hosein, fils d'Ali, fête religieuse célébrée en commémoration de sa mort tragique, 391.

Hoscin, dernier souverain de la dynastie des Sophis, 359. — Sous son règne les Afghans s'emparent de la Perse, *ibid.*

Houlagou, devient maître de la Perse, 348. — Sa mort, *ibid.*

Houmai, histoire du règne de cette princesse, 271.

Houschenc, second roi de la dynastie des Pischadiens, 220.

Hyrcanie, description de ce pays, 10.

I.

Immortels, corps ainsi nommé, 117, 122 et 285.

Impôts, manière de les percevoir, 408. — Sont de différentes sortes, *ibid.*

Imprimerie, son usage peu répandu en Perse, 464.

Indes conquises par Darius, 103.

Intapherne mis à mort par l'ordre de Darius, 98.

Ionie, description de ce pays, 3.

Ioniens, deviennent tributaires des Perses, 103. — Se révoltent contre Darius, 103.

Irak-adjémi, description de cette province, 13 et suiv.

Irrigation, 411.

Isdigerdès, histoire de son règne, 284 et 316.

Isdigerdès II, histoire de son règne, 286 et 321.

Isdigerdès III, règne de ce prince, 309 et 335.

Ismaël sophi, histoire de son règne, 353.

Ispahan, description de cette ville, de ses faubourgs et de ses environs, 15 et suiv.

Istakhar, ruines de cette ville, 36 et suiv.

J.

Jaubert (M.), envoyé en Perse par Bonaparte, 377, cité, 400.

Jean Chrysostôme (saint), cité, 267 note.

K.

- Kasimirski (M.), sa traduction du Coran, citée, 390.
 Kérim-Khan, histoire de son règne, 366.
 Kesra, fils de Haïss, règne de ce prince, 334.
 Khalil-Soultan, petit-fils de Timour, son attachement insensé pour la belle Schadoulmoulc, 352.
 Kbilat ou robe d'honneur, 462.
 Khondémir, historien célèbre, 452.
 Khorasan occidental, description de cette province, 13 et 57.
 Khosrou. Voy. Caï-Khosrou.
 Khosrou-Nouschirvan, histoire de son règne, 291 et 325.
 Khosrou-Parviz, histoire de son règne, 298 et 332.
 Khouzistan, description de cette province, 13 et 33.
 Kirman, description de cette province, 13 et 56.
 Kirmanschah, description de cette ville, 31.
 Kischmisch, description de cette île, 55.
 Kizilouzen, rivière, 11. — Signification de ce nom, *ibid.* note.
 Kom, description de cette ville, 25.
 Koudascheff (le prince), aide de camp du maréchal prince Paskévitch chargé de remettre à Abbas-Mirza une lettre confidentielle, 387.

L.

- Lar, description de cette ville, 52.
 Laristan, description de cette province, 13 et 52.
 Littérature persane, 436.
 Lohrasp choisi par Caï-Khosrou pour lui succéder, 260. — Histoire de son règne, 261 et suiv.
 Longpérier (M. Adrien de), cité 489.
 Loufi-Ali-Khan, dernier prince de la dynastie des Zends, monte sur le trône, 367. — Sa mort, 368.
 Lycus, fleuve appelé aussi *Zab*, 8. — Signification de ces deux noms, *ibid.* note.
 Lydie, description de ce pays, 2.

M.

- Madadoff (le général) bat une armée persane commandée par Mohammed-Mirza.
 Magistrats choisis par les principaux habitants des villes, 404.
 Mahmoud le Gaznévide, histoire de ce prince, 342. — On lui doit le Schah-Nameh de Ferdousi, 343.
 Mahométisme, préceptes communs aux différentes sectes de cette religion, 338. — Points qui séparent les Sunnites et les Schiites, 339.

- Malcolm (Sir John), ambassadeur de la Compagnie des Indes en Perse, 377. — Ses ouvrages cités *passim*.
 Man ou batman, estimation de ce poids, 23 note.
 Manne (M. de), son édition des œuvres de d'Anville, citée *passim*.
 Mariage, il en existe plusieurs sortes en Perse, 468. — Dans les tribus, 477.
 Mathématiques, 430.
 Mausole, roi de Carie, mort de ce prince, 206.
 Mazdac établit une nouvelle religion et préche la communauté des femmes, 324. — Est mis à mort, 325.
 Mazenderan, description de cette province, 13 et 28.
 Médecine et chirurgie, 423.
 Médie, description de ce pays, 9.
 Mélischah, fils d'Alparslan, succède à son père, 344. — Jugement de Gibbon sur ce prince, 345.
 Menuisiers, 421.
 Menzikoff (le prince) chargé de notifier à la cour de Perse l'avènement de S. M. l'empereur Nicolas, 378. — D'abord accueilli en Perse avec tous les égards dus à son rang et aux fonctions qu'il remplissait, 378. — Traité ensuite avec la dernière insolence, 379.
 Mesched, description de cette ville, 57.
 Mésopotamie, description de ce pays, 7.
 Militaires persans, 409.
 Ministres d'État, 402.
 Minotschehr, histoire de son règne, 225.
 Mirkhond, historien célèbre, 452.
 Mirza, explication de ce titre, 463.
 Modhafférides, histoire de cette dynastie, 351.
 Mogols Ilkhaniens, histoire de cette dynastie, 348.
 Mohammed - Khodabende, mosquées bâties par ce prince, 27. — Nommé aussi Aldjaitou-Khan, 349. — Se déclare sectateur d'Ali, 350. — Fonde la ville de Soultanieh, *ibid.*
 Mohammed - Mirza, fils aîné d'Abbas-Mirza, chargé par son père du commandement d'une division, 380. — Rattu par le général russe Madadoff, *ibid.* — Souverain actuel de la Perse sous le nom de Mohammed-Schah, 388.
 Mohl (M.), cité 437.
 Monde (système du), d'après Tabari, 433.
 Morier (M.), auteur du roman de *Hadjji-Baba*, son appartement à Tehran, 14. — Cité, 400 et *passim*.
 Mosquées, description de ces temples, 397.

Moudjeheds, leur autorité, 401 et 402.
 Mufti, attributions de ce fonctionnaire, 403.
 Müller (M. Joseph), cité, 82 note.
 Mysie, description de ce pays, 4.

N.

Nabopolassar, étymologie proposée de ce nom, 261 note.
 Nabuchodonosor, étymologie de ce nom, 261 note.
 Nadir-Kouli ou Nadir-Schah, appelé aussi Thamas-Kouli-Khan, vaisseau construit par ce prince, 50. — Sa vie, 360 et suiv. — Chasse les Afgans, 361. — Se fait déclarer roi, 362. — Histoire de son règne, 363.
 Nakschi-Roustam (monuments de), 48.
 Narguileh. Voyez Calion.
 Narsès I^{er}, histoire de son règne, 281 et 313.
 Narsi, histoire de son règne, 281 et 313.
 Nernapai, êtres fabuleux, 236 et note.
 Nevder, règne de ce prince, 230.
 Nischabour, description de cette ville, 57.
 Nourouz (fête du), 461.
 Nourrices allaitent longtemps les enfants, 473. — Leurs pratiques superstitieuses, *ibid.*
 Nourriture des Persans, 464.
 Nouschirvan. Voyez Chosroës et Khoarou-Nouschirvan.
 Nouschizad, fils de Nouschirvan, se révolte contre son père, 326.

O.

Oberskoff (M.), conseiller d'État de Sa Majesté l'empereur de Russie, signe le traité de paix de Tormantschai entre la Russie et la Perse, 382.
 Ochus, histoire de son règne, 205.
 Ormouz, description de cette île, 53.
 Oulougbec, règne de ce prince, 352. — Fait rédiger les tables astronomiques qui portent son nom, *ibid.*
 Ouseley (lady), femme de l'ambassadeur de Sa Majesté Britannique à la cour de Perse, 471. — Relation de la visite qu'elle fit au harem royal, *ibid.*
 Ouseley (Sir Gore), ambassadeur de Sa Majesté Britannique en Perse, 14. — Maison qu'il occupe à Tehran, *ibid.* — Traité de paix de Gulistan négocié sous ses auspices, 378.
 Ouseley (Sir William), cité 14; 28, 399 et *passim*.

P.

Pabec. Voyez Babec.
 Palasch, fils de Firouz, 287 et 323.
 Pankratieff (le major général) entre à Tau-

ris, 381. — Les habitants notables de cette ville vont au-devant de lui avec les signes de la joie la plus vive, *ibid.*

Paphlagonie, description de ce pays, 6.
 Parses ou Parsis, ce que veut dire cette dénomination, 337, note. — Voyez le mot Guébres.

Parthes, appartiennent à la race scythe, 275. — Empire des —, *ibid.*

Parthie, description de ce pays, 10.

Paskéwitch (le maréchal, prince) bat et met en déroute l'armée persane, commandée par Abbas-Mirza, 381. — Assiège A lbas-Abad, qu'il oblige à se rendre, *ibid.* — Défait de nouveau les Persans, *ibid.* — A plusieurs conférences avec le prince Abbas-Mirza pour traiter de la paix entre la Russie et la Perse, *ibid.* — Signe le traité de Tormantschai, 382. — Sa lettre à Abbas-Mirza, 386.

Pèlerinages, 391.

Perles (pêche des), 55.

Perozès, histoire de son règne, 286 et 321.

Perrin (M. Narcisse), son ouvrage sur la Perse, cité 465 et suiv.

Persan, différence que nous établissons entre cette dénomination et celle de Perse, 339, note.

Perse ou Perside, description de cette province, 9.

Perse, ses différents noms, 1 et 10. — Ses limites, 1 et 10. — Divisions, 2. — Fleuves et rivières, 2 et 11. — Lacs, 11. — Déserts, *ibid.* — Mines, *ibid.* — Sol, *ibid.* — Climat, 12. — Provinces, *ibid.*

Persépolis, ruines de cette ville, 36 et suiv.

Persique (golfe), sa description, 52.

Phrygie, description de ce pays, 4.

Pillon (M. Alexandre), cité, 134, note.

Pischdadiens, histoire de ces princes, 219.

Plutarque, correction d'un passage de la traduction latine de cet auteur, 186, note.

Police des artisans, 405. — Des villes, *ibid.*

Pont de Djoulfa ou d'Allahverdi-Khan, sa description, 15.

Portugais sont obligés d'évacuer Ormouz après une belle défense, 356.

Postes établies par Cyrus, 81.

Pourandokht, 308 et 334.

Punaises de Mianeh, 30.

Q.

Quatremère (M.), cité, 452.

R.

Rei, la Rhagès de l'Écriture et d'Arrien, 15. — Ses ruines, *ibid.*

Religion des Persans, 388.

Roi, son autorité en Perse, 401.
 Rois, leurs corps étaient déposés dans des tombeaux taillés dans le roc, 268.
 Romieux (M.) envoyé en Perse par Bonaparte, 377.
 Roudégui, poète fameux, 436.
 Roum (pays de), 262, note.
 Roustam, sa naissance, 228. — Ses sept aventures, 234.
 Routes et chemins, 418.

S.

Saadi (Mosleh-Eddin), tombeau de ce poète, 34 et 35. — Montagne qui porte son nom, 35. — Sa vie, 444. — Extraits de ses différents ouvrages, 445 et suiv.
 Sacy (Silvestre de), reconnaît la représentation de Caïoumors dans des animaux à face humaine qui se trouvent dans les ruines de Persépolis, 39. — Sa définition du férouher, 266. — Sa traduction de l'histoire des Sassanides de Mirkhond suivie dans cet ouvrage et pour quels motifs, 309 note. — Son opinion sur le Schah-Nameh de Ferdousi, 437. — Sa traduction du livre des conseils de Férid-Eddin-Attar, 442. — Son jugement sur Saadi, 446. — Explication importante qu'il donne d'un passage de cet auteur, 447. — Jugement sur les ouvrages de Saadi, 450. — Sa traduction d'un fragment des Mesnevis de Djelal-Eddin-Roumi, 450. — Son opinion sur un passage de Luc, ch. XVIII, v. 25, page 451. — Sa traduction d'une ode de Haûz, 451.
 Saffarides, pourquoi ainsi nommés, 337. — Histoire de cette dynastie, *ibid.*
 Samani (Ismail), descendant de Saman et fondateur de la dynastie des Samanides, 339.
 Samanides, histoire des princes de cette dynastie, 339.
 Sandjar (sultan) menacé par les Bathéniens, 346. — Histoire de son règne, 347.
 Sapor I^{er}, fils d'Artaxerxès, histoire de son règne, 280 et 310.
 Sapor II, histoire de son règne, 282 et 314.
 Sapor III, histoire de son règne, 283 et 316.
 Sarbar, général perse, 304. — Étymologie de son nom, *ibid.*, note. — Monte sur le trône, 308 et 333.
 Sari, description de cette ville, 28.
 Sassan, histoire de ce prince, 278 et 279.
 Sassanides, histoire des souverains de cette dynastie d'après les auteurs grecs et latins, 279 et suiv. — D'après les auteurs orientaux, 309 et suiv.
 Satrapies qui composaient l'empire perse, leur description, 2 et suiv.
 Saulcy (M. de), cité 351, note.
 Sceau, remplace la signature chez les Persans, 464. — Surveillance à laquelle sont soumis les graveurs des sceaux, *ibid.*
 Schadoulmoulc, favorite de Khalil-Soultan, 352.
 Schah-Abbas, histoire de son règne, 355. — Enleve Ormouz aux Portugais, 356. — Administration de ce prince, *ibid.* — Fait bâtir à Ispahan le faubourg de Djoulfa, 357. — Jugé par Malcolm, *ibid.*
 Schahriar, voyez Sarbar.
 Schah-Rokh, fils de Timour, histoire de son règne, 352.
 Schapour, fils d'Ardschir, histoire de son règne, 280 et 310.
 Schapour-Dhoulactaf, histoire de son règne, 282 et 314.
 Schapour III, histoire de son règne, 283 et 316.
 Scheik-oul-islam, juge, 402.
 Schiraz, description de cette ville, 33.
 Schirouyeh, fils de Parviz, voyez Siroës.
 Schneider, correction d'une explication qui se trouve dans son dictionnaire grec-allemand, 187, note.
 Schouster, description de cette ville, 33.
 Scorpions communs et dangereux à Caschan, 24.
 Scott Waring (M.), cité *passim*.
 Scythes attaqués par Darius, 100.
 Sédidroud, rivière, 11. — Signification de ce nom, *ibid.*, note.
 Sel, très-abondant sur le sol de la Perse, 413.
 Seldjoukides, histoire des princes de cette dynastie, 343.
 Seleucides, histoire de la Perse sous leur domination, 274 et 277.
 Siroës usurpe la couronne et fait mourir son père Chosroës, 308 et 333.
 Siyavousch, histoire de ce prince, 244.
 Smerdis le Mage, règne de cet usurpateur, 94. — Il est massacré, 96.
 Sofis ou contemplatifs, principes de plusieurs de leurs sectes, 395 et suiv. — Signification du mot sofî, 396. — Différents degrés par lesquels, suivant les sofis, l'homme doit passer pour arriver à la béatitude, *ibid.*
 Sogdiane, description de ce pays, 10.
 Sogdien, règne de ce prince, 152.
 Sohrab, fils de Roustam, son histoire, 240.
 Sophis, histoire des princes de cette dynastie, 353.
 Soultanieh, ruines de cette ville, 27.

488 TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS LA PERSE.

Superstitions des Persans, 398.

Supplices, 403 et 404.

Suse, 9. — Ruines de cette ville, 33.

Susiane, description de ce pays, 9.

Syrie, description de ce pays, 6.

T

Tabari (Abou-Djafar Mohammed), sa chronique arabe traduite en persan par Bêlami, 436.

Tabaristan, description de cette province, 13 et 27.

Taffetas, étymologie de ce mot, 21, note.

Tahérides, histoire de cette dynastie, 337.

Tahmouras, histoire de son règne, 220.

Takhti-Cadjar, maison de plaisance bâtie par Feth-Ali-Schah, 14.

Takhti-révan, sorte de litière, 460.

Taki-Bostan, 31. — Appelé improprement Takhti-Bostan, *ibid.*, note. — Monuments sculptés sur ce rocher, 31 et suiv.

Tamerlan. Voyez Timour.

Tannage, 420.

Tauris, description de cette ville, 29.

Tébrix. Voyez Tauris.

Tehran, description de cette capitale et de ses environs, 13.

Teinture, 419.

Terres de la couronne, 411.

Théophylacte Simocatta, passage de cet auteur restitué et traduit par M. Hase, 299.

Thévenot (Jean de) meurt à Mianeh, 30.

Timour, appelé communément par nos historiens Tamerlan, 350. — Signification de ce nom, *ibid.*, note. — Histoire de Timour, 350. — Portrait de ce prince par Malcolm, 351.

Toman, valeur de cette monnaie, 384, note.

Tombeau d'Esther et de Mardochée, 26.

Tourémantschai, traité de paix entre la Russie et la Perse, conclu dans ce village, 382. — Dispositions principales de ce traité, 383.

Tribus (administration de la justice dans les), 407. — Arabes de la Perse, 480.

Tributs payés aux rois de Perse, 97.

Tschaschinendeh, règne de ce prince, 324.

V

Vaisseau construit par Nadir-Schah, 50.

Valérien (l'empereur) tombe entre les mains des Perses, 280.

Vararane I^{er}, histoire du règne de ce prince, 281 et 312. — Vararane II, histoire du règne de ce prince, 281 et 312. — Vararane III, histoire du règne de ce prince, 281 et 313. — Vararane IV, histoire du règne de ce prince, 284 et 316. — Vararane V, histoire du règne de ce prince, 284 et 318.

Vasthi, signification de ce nom, 142, note. Verre, 420.

X.

Xénophon, histoire de Cyrus d'après cet auteur, 61. — Expédition de Cyrus le jeune et retraite des Dix-mille d'après le même, 157 et suiv.

Xerxès, fils de Darius, règne de ce prince, 110. — Combat des Thermopyles, 121. — D'Artémisium, 123. — De Salamine, 125. — Xerxès pille les temples de l'Asie Mineure et de Babylone, 138. — Meurt assassiné, 140.

Xerxès II, règne de ce prince, 152.

Y

Yakoub, fils de Leis, règne de ce prince, 337.

Yezdguerd Alathim, histoire de son règne, 284 et 316.

Yezdguerd, fils de Bahramgour, histoire de son règne, 286 et 321.

Yezdguerd, fils de Schahriar, histoire de son règne, 309 et 335.

Z

Zab, fleuve appelé aussi Lycus, 8. — Signification de ces deux noms, *ibid.*, note.

Zamasphès, père de Pérozès, élu à la place de Cabadès, 288. — Il est jeté en prison et privé de la vue, *ibid.*

Zav, règne de ce prince, 232.

Zenanah, différence qui existe entre ce mot et harem, 470, note.

Zendjan, description de cette ville, 26.

Zends, histoire des princes de cette dynastie, 366.

Zohac. Voyez Dhohac.

Zopyre, dévouement de ce seigneur, 99.

Zoroastre, histoire de ce législateur, 265.

— Dogmes principaux de sa religion, 266. — Voyez aussi au mot Guèvres.

EXPLICATION DES PLANCHES

DE LA PERSE.

Planche 1. Voyez page 49, col. 1.

2. 3. " 48, " 2.

4. 5. 6. " 48, " 2.

7. " 42, " 1.

8. " 38, " 1.

9. " 39, " 1.

10. " 40, " 1.

11. " 40, " 1.

12. " 40, " 2.

13. " 41, " 2.

14. " 41, " 2.

15. " 42, " 2.

16. " 43, " 2.

17. " 45, " 2.

18. " 45, " 2.

19. " 46, " 1.

20. Médailles sassanides.

N° 1 (4^e méd. de la pl.), Artaxerxès I^{er} (Ardeschir).

Mazdiesn beh Artahschetr malcan malca airan (*).

L'adorateur d'Ormouzd, l'excellent Artaxerxès, roi des rois de l'Iran.

Buste d'Artaxerxès coiffé de la tiare persane.

Au revers, *Artahschetr iezdani*; le divin Artaxerxès.

Autel du feu ou *pyrée*.

Cette drachme a été frappée par Artaxerxès, fondateur de la dynastie. (Voy. p. 280 et 309; Longpérier, p. 2, n° 1.)

N° 2 (1^{re} méd. de la pl.), Sapor I^{er} (*Schapour*).

Mazdiesn beh Schahpouhr malcan malca Iran minotschetri men iezdan.

L'adorateur d'Ormouzd, l'excellent Schapour, roi des rois de l'Iran, germe céleste de la race des dieux.

Buste de Sapor, coiffé d'une couronne surmontée d'un globe céleste.

Au revers, *le divin Schapour*. *Pyrée* entre deux gardes armés de lances. (Silvestre de Sacy, *Mém. sur div. ant.*, pl. VI, nos 3 et 4.)

(*) Je dois la lecture de toutes ces légendes à l'obligeance et au savoir de M. Adrien de Longpérier, du cabinet des médailles de la Bibliothèque royale. Je renvoie les personnes qui désireraient plus de détails au mémoire du même auteur sur les médailles sassanides, mémoire couronné par l'Institut.

N° 3 (3^e méd. de la pl.), Vararane II (*Bahram*).

Mazdiesn beh Varahran malcan malca Iran minotschetri men iezdan.

Buste de Bahram, la tête ceinte d'un diadème ailé.

Au revers, un *pyrée* entre deux gardes. (Longpérier, p. 23, n° 22.)

N° 4 (1^{re} méd. de la pl.)

Mazdiesn beh Varahran malcan malca airan ve aniran minotschetri men iezdan.

L'adorateur d'Ormouzd, l'excellent Vararane, roi des rois de l'Iran et d'Aniran, germe céleste de la race des dieux.

Bustes de Vararane et d'une reine; vis-à-vis un jeune homme, qui peut être le jeune Vararane III.

Au revers, le roi Vararane et la reine adressant leurs prières au feu d'Ormouzd. (Longpérier, p. 25, n° 25.)

Planche 21. Voyez page 31, col. 1.

22. " 31, " 2.

23. " 32, " 1.

24. " 32, " 2.

25. " 29, " 2.

26. " 30, " 1.

27. " 30, " 2.

28. " 11, " 1.

29. 30. 31. 32. 33. 34. Voyez page 13, col. 1.

35. Voyez page 13, col. 1.

36. " 14, " 1.

37. " 15, " 2.

38. " 24, " 2.

39. " 15, " 2.

40. " 15, " 2.

41. " 20, " 1.

42. " 20, " 2.

43. " 18, " 2.

44. " 20, " 2.

45. " 33, " 2.

46. " 16, " 1.

47. " 34, " 1.

48. " 14, " 2.

49. " 50, " 1.

50. " 50, " 1.

51. " 50, " 1.

52. Roustam jeune encore attaque un éléphant blanc qui avait

brisé sa chaîne et le tue (copié d'après un manuscrit du Schah-Nameh).

Planche 53. Voyez page 358, col. 1.

54. " 358, " 2.

55. " 365, " 2.

56. " 366, " 2.

57. " 373, " 2.

58. " 376, " 2.

59. " 381, " 2.

60. Femme guèbre de la Perse, d'après Chardin, voyez page 268.

61. Homme fumant le narguileh ou caloun, voyez page 465, col. 2.

61. Pareses de Bombay, voyez page 337, col. 1.

62. Parse faisant la prière du Costi, voyez page 337, col. 1.

Ustensiles divers relatifs au culte des Parses.

N° 1. Sorte de plat sur lequel les prêtres parses mettent des offrandes.

N° 2 et 3. Vases qui contiennent de l'eau avec laquelle les prêtres lavent leurs mains.

N° 4. Vase qui contient l'eau destinée aux purifications.

N° 5. Espèce de soucoupe qui sert dans les cérémonies religieuses.

N° 6. Pincette de fer pour attiser le feu sacré.

N° 7. Petit plat perçé de neuf trous et qui sert dans les cérémonies religieuses.

N° 8. Autre plat plus grand.

N° 9. Cuiller qui sert à jeter des parfums dans le feu sacré.

N° 10. Tasse dans laquelle les prêtres mettent du lait.

N° 11. Vase

" 12. Pilon

" 13. Anneau

" 15. Couteau

" 16. Faisceau

de branches d'arbre

} en usage dans les cérémonies religieuses.

N° 14. Vase de métal et ordinairement de cuivre plein jusqu'aux bords de cendres dans lesquelles brûle le feu sacré.

Planche 63. Colombiers.

Il y a en Perse un grand nombre de pigeons domestiques et sauvages. La fiente de ces volatiles étant regardée comme un excellent fumier pour les melons, on trouve une prodigieuse quantité de colombiers dans tout le royaume. « On compte, disait Chardin, plus de trois mille colombiers autour d'Ispahan, tous faits moins pour nourrir des pigeons que pour avoir le fumier. »

Planche 64. Voyez page 469, col. 2.

65. " 28, " 2.

Planche 66.

N° 1. Soldat équipé d'après l'ancien usage, armé d'un fusil à mèche, d'un bouclier, etc.

N° 2. *Ferrasch*, sorte de valet qui dresse les tentes, étend les tapis, etc. : celui-ci tient à la main un fanal.

N° 3. Homme du peuple des provinces du nord de la Perse enveloppé dans son manteau.

Planche 67. Danseuse persane d'après une peinture.

68. Page géorgien d'après une peinture.

69. Dame persane dans le harem, voyez page 471, col. 1.

70. Dame persane dans le harem, voyez page 471, col. 1.

71.

N° 1. Aiguïère avec son bassin.

N° 2 et 3. Embouchure et tuyau d'un *nei embaneh* ou cornemuse. Voyez l'instrument entier planche 51.

N° 4. Écritoire, roseau et divers ustensiles pour écrire. Au-dessous de l'aiguïère est représenté un *kémanschak*, sorte de violon avec son archet.

Planche 72. Voyez page 404, col. 2.

73. Déjeuner persan.

74. Femmes persanes, l'une couverte du voile pour sortir; l'autre vêtue comme dans le harem.

75. Voyez page 462, col. 1 et 2.

76. " 460, " 2.

77. " 410, " 1.

78. Exercices gymnastiques.

79. Persan à cheval fumant le caloun, page 465, col. 2 (on peut voir planche 61 un homme assis fumant également le caloun).

80. Exercice du key-kadj.

81. Cavaliers combattant (d'après un manuscrit du Schah-Nameh).

82. Lutte (d'après un manuscrit du Schah-Nameh).

83. Tableau d'après le même ouvrage.

Ces trois dernières planches, copiées avec beaucoup d'exactitude, peuvent donner, ainsi que les 67^e et 68^e, une idée exacte du *fére* des artistes persans.

Planche 84. Feth-Ali-Schah sur son trône, en grande cérémonie; à droite et à gauche sont quatre princes ses fils, deux serviteurs, et devant lui se trouvent trois vizirs.

Planche 85.

- N° 1. Casques.
- N° 2. Boucliers.
- N° 3. Sabre d'Ali, voyez p. 462, col. 1.
- N° 4. Sabre avec son fourreau.
- N° 5. Fer de pique.
- N° 6. Espèce d'arme tranchante.
- N° 7. Arc dans son étui.
- N° 8. Carquois plein de flèches.

Planche 86.

- N° 1. Sanai, espèce de flûte.
- N° 2. Longue trompette.
- N° 3. Mandoline.

N° 4. Kémanschah, voyez encore planche 71.

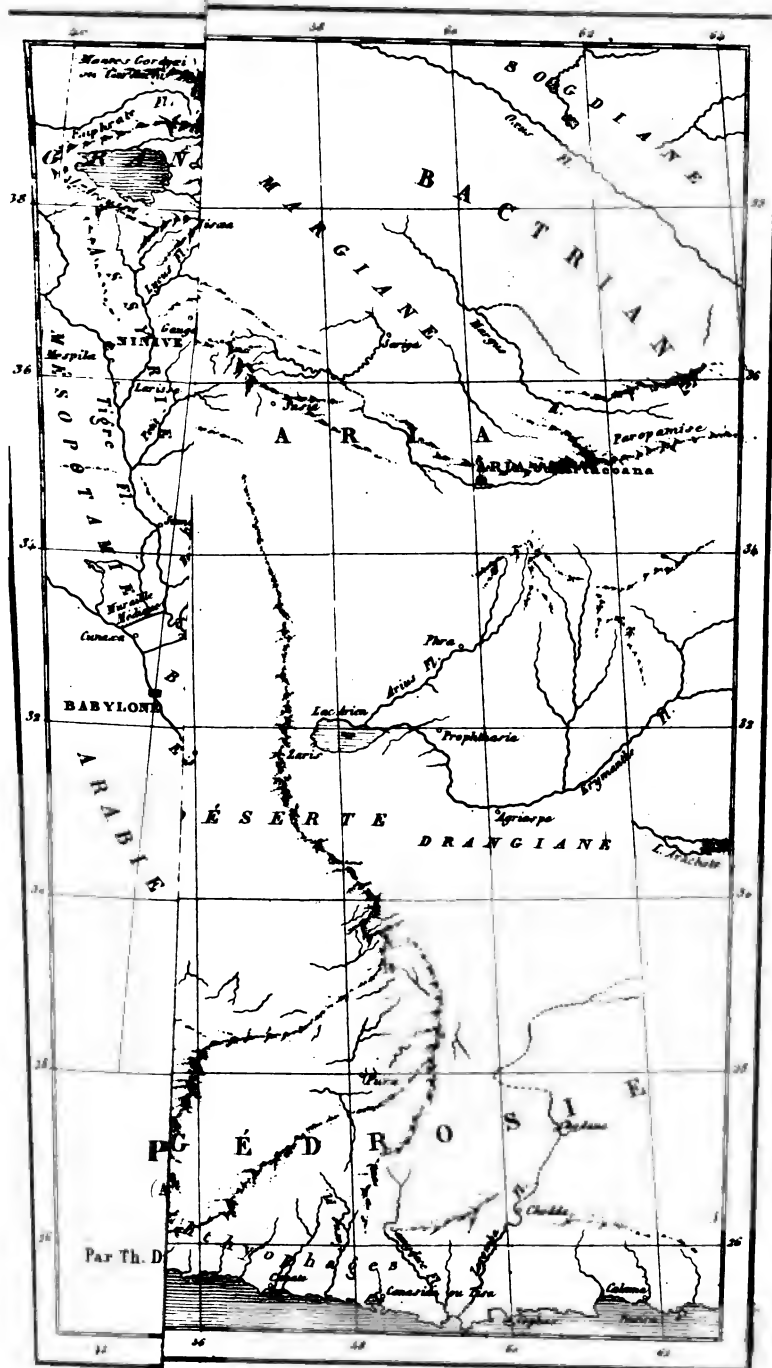
N° 5. Trompette recourbée.

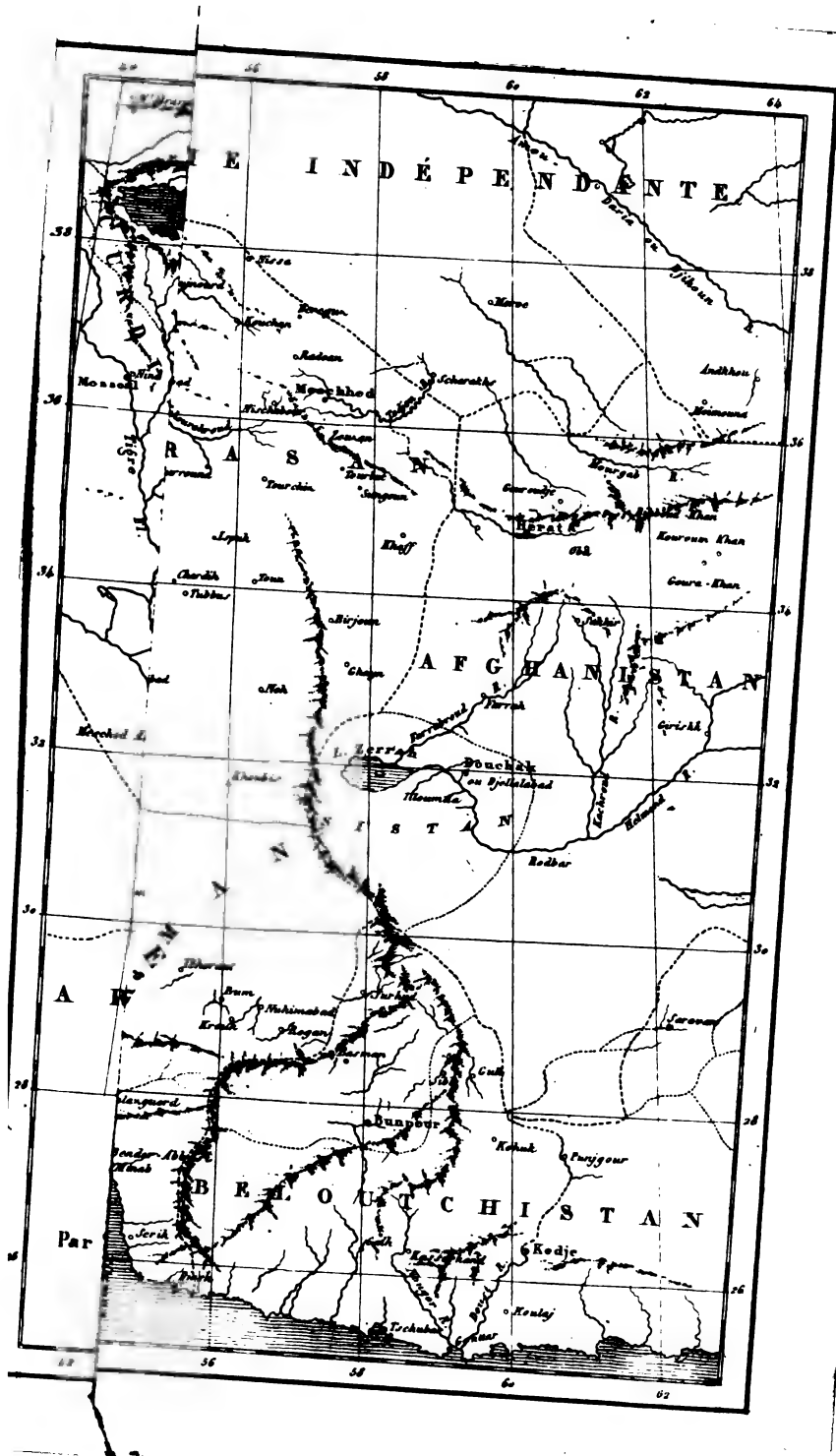
N° 6. Flûte de Pan.

N° 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14 et 15. Différentes espèces de petits tambours, de tambours de basque, de cymbales, etc.

N° 16. Tambour à caisse de bois et sur lequel on frappe des deux côtés avec la main. Le milieu de la peau d'un des côtés est enduit d'un mastic de riz de couleur noire; qui change le son de l'instrument et forme une espèce d'accord avec les bords et l'autre côté.







PERSE.

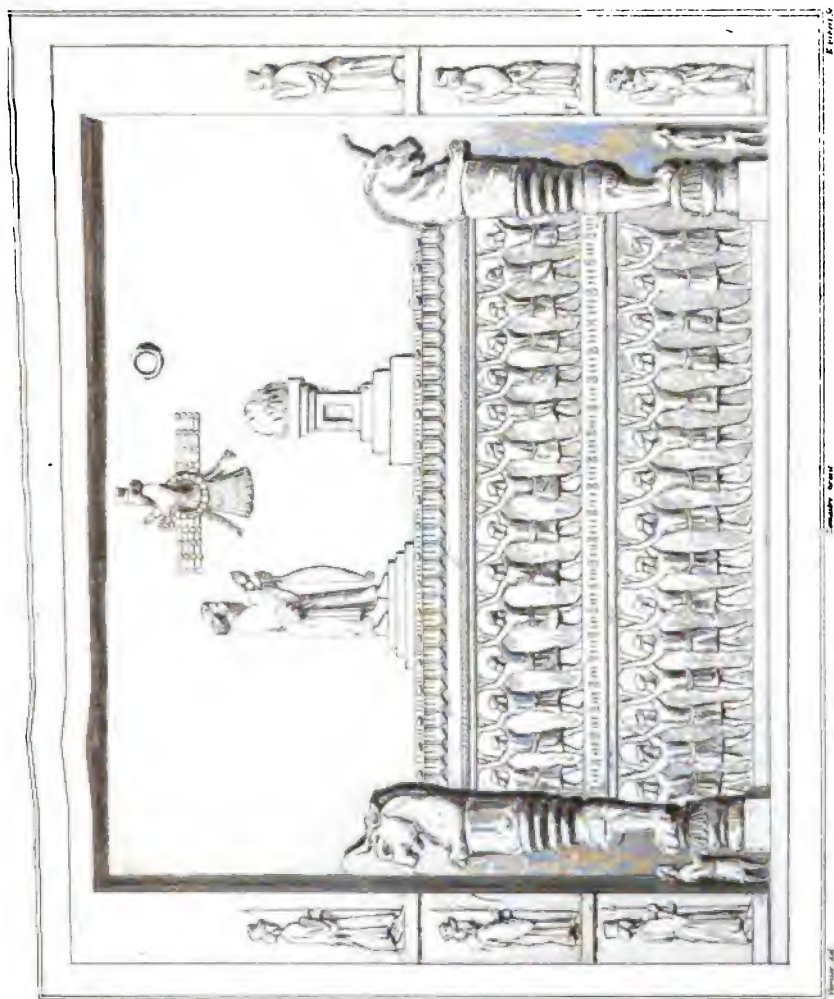


Perseus del.

Leonardo Aroni.

J. Bonchard sc.

Bas-relief à Mourgat.



Monument sculpté dans le grès.

PERSE.

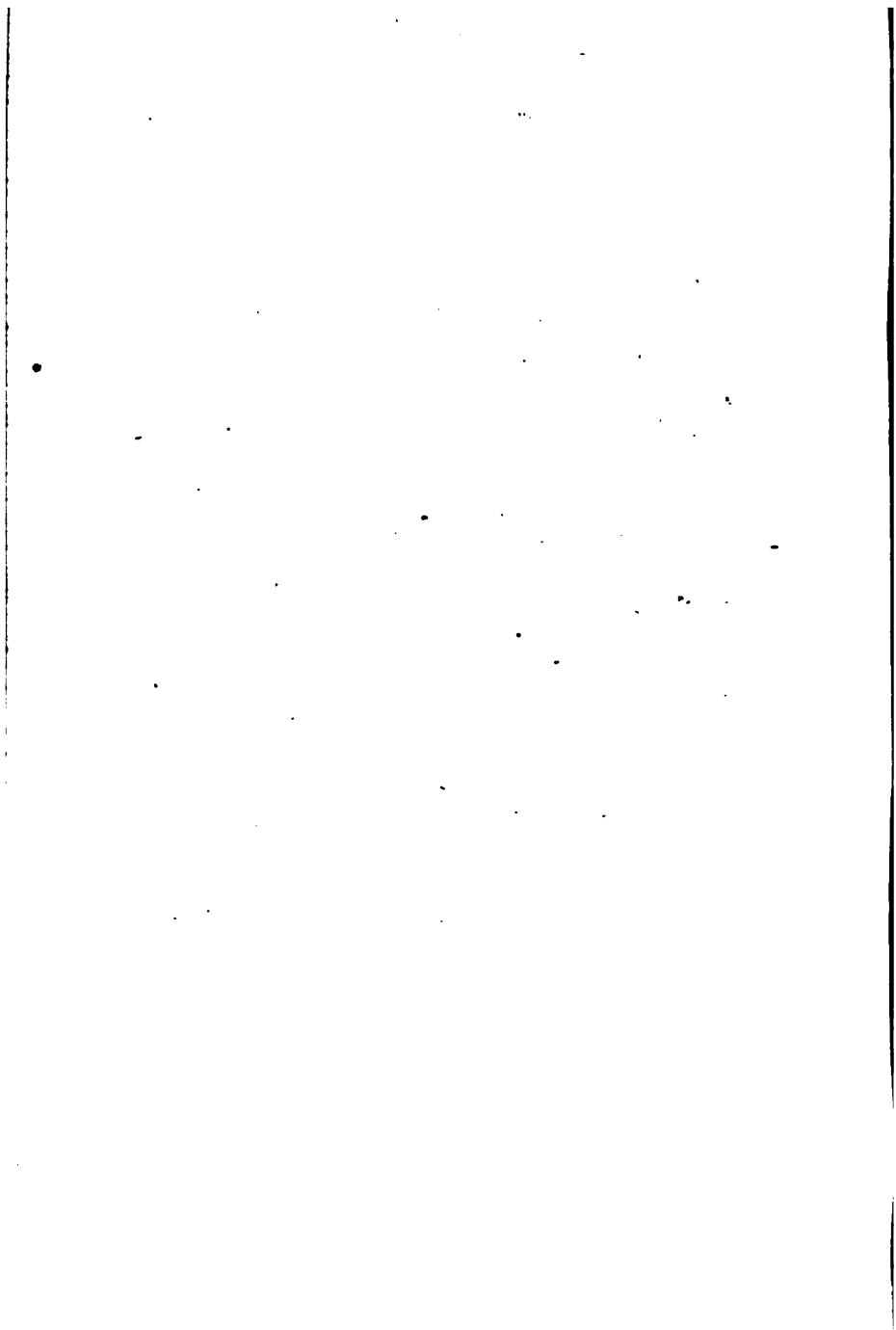


A. Nodding del.

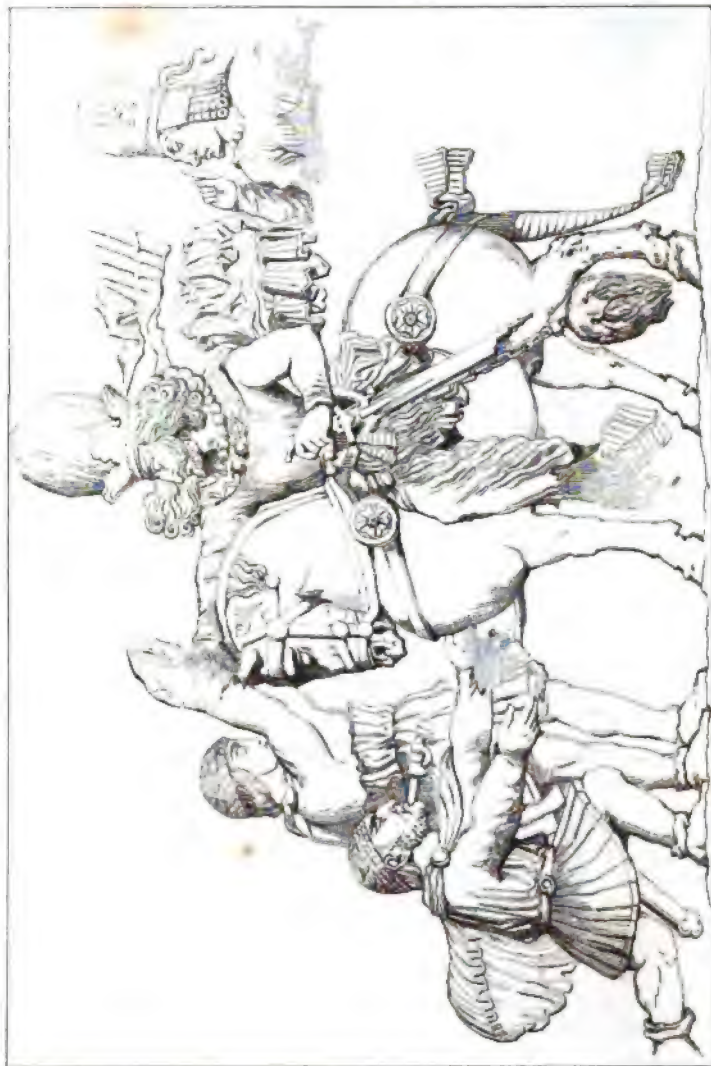
L. Schaeffer sculp.

M. Bachelier fecit.

Monument sculpté dans le Roc.



PERSE.



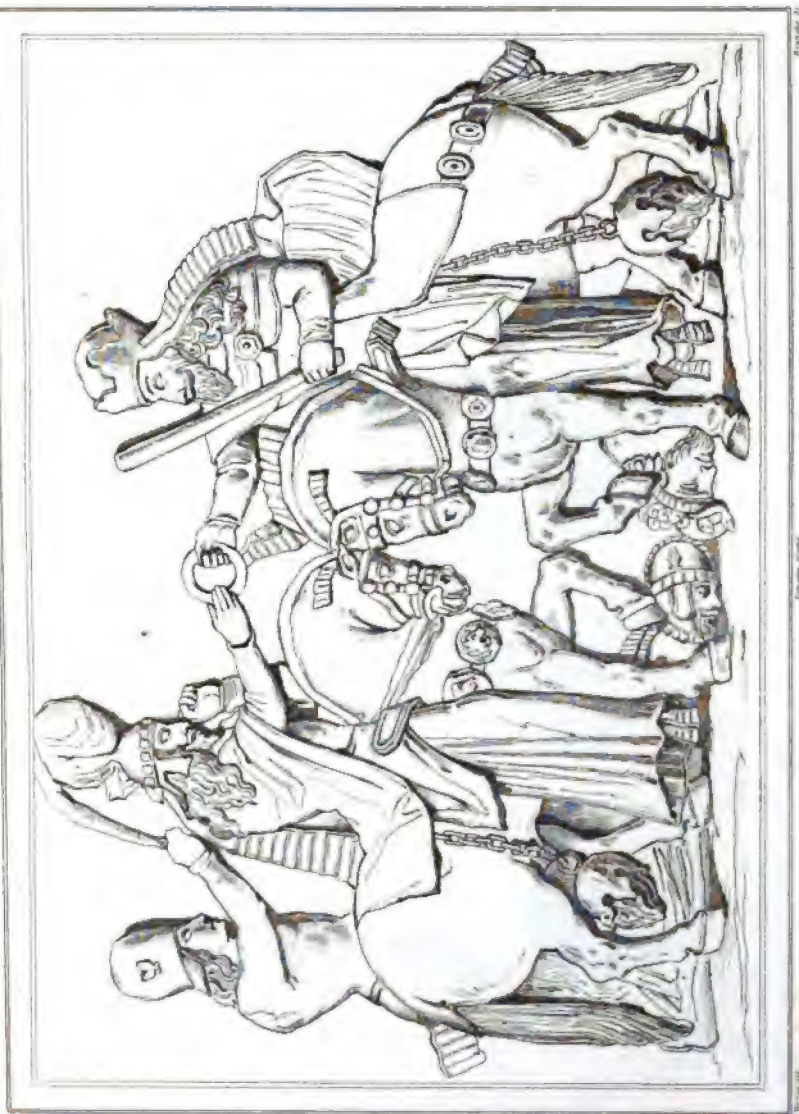
Bas-relief antique.

Imagerie antique.

E. Imagerie antique.



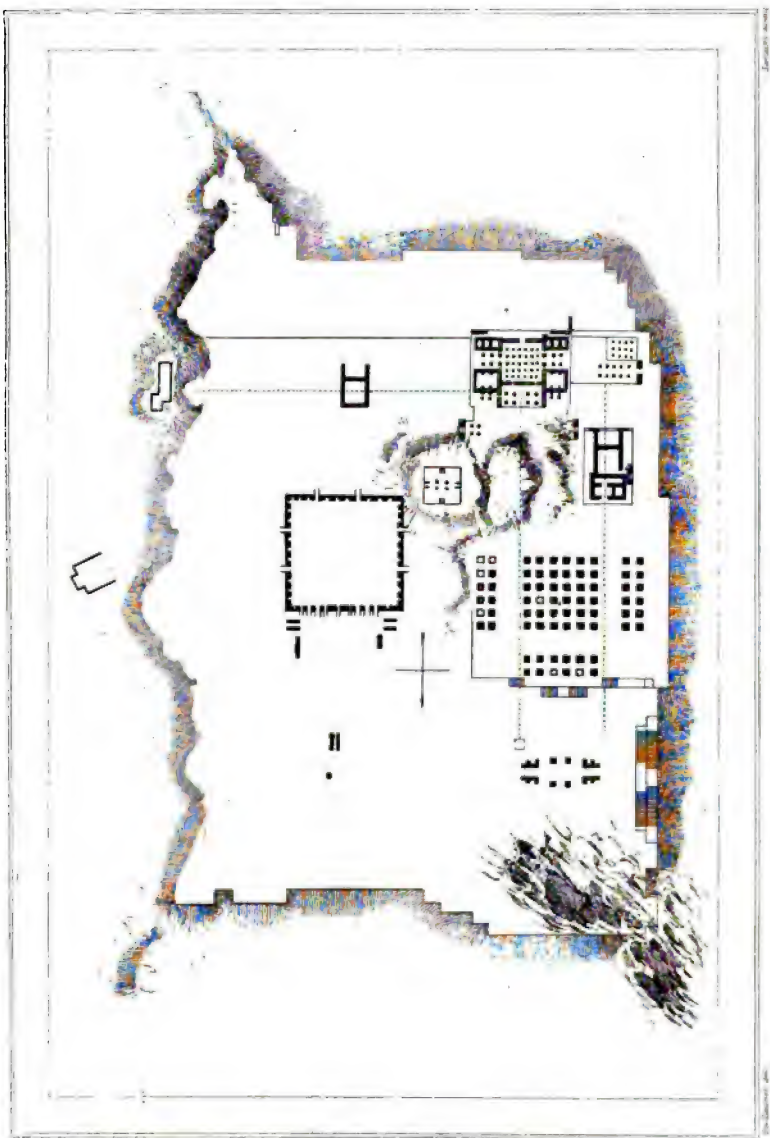
Pravara river.
(Barley and wheat in the foreground.)



Page 100

1800

Barclay's antique & Modern Manuscripts

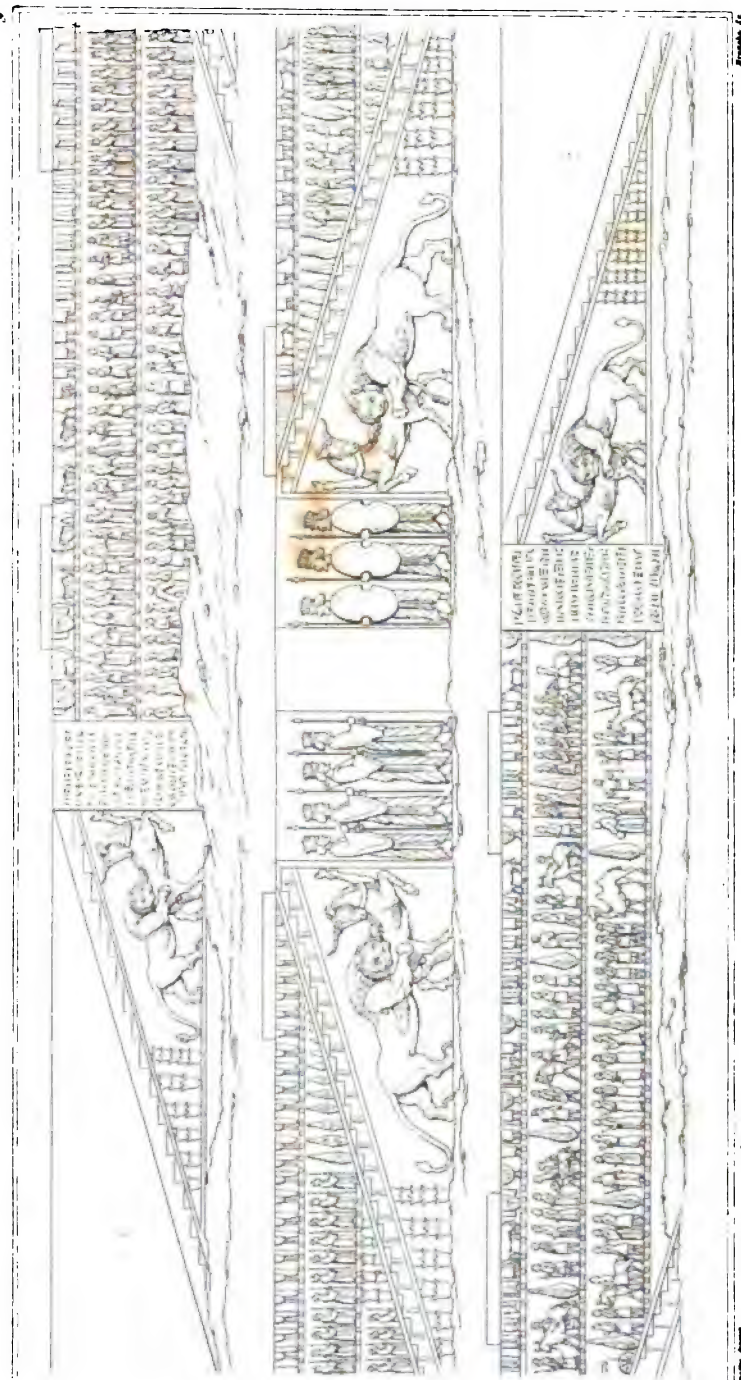


Plan des ruines de Périgueux.



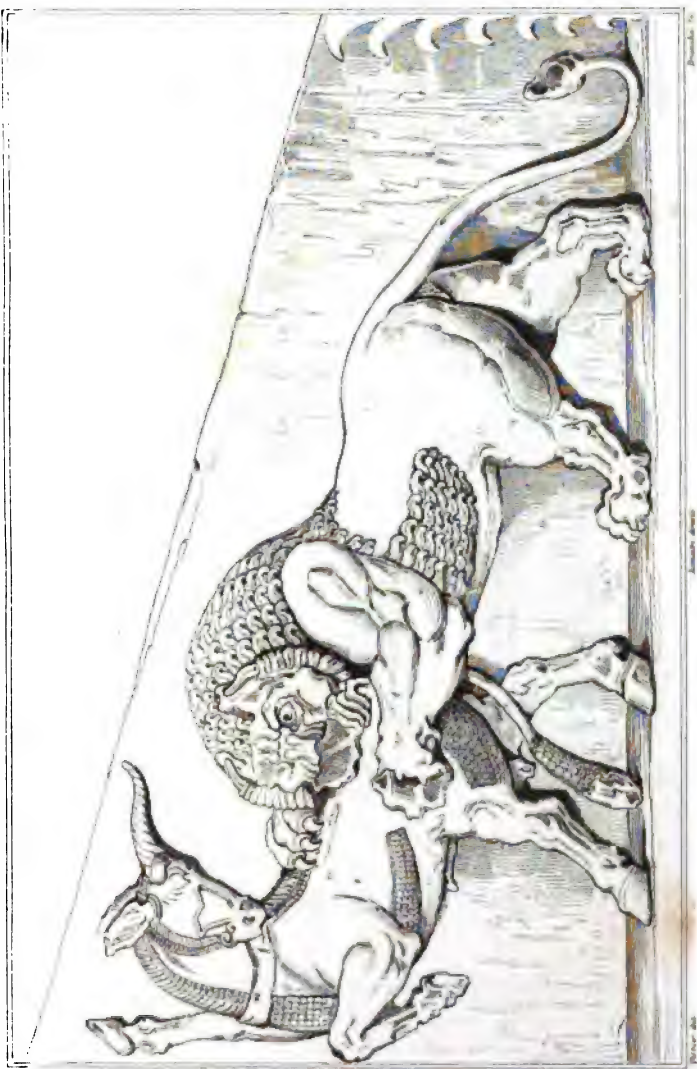
*Animal figurine et (Vieux)
(Sculpture et Dessin)*

PERSE.

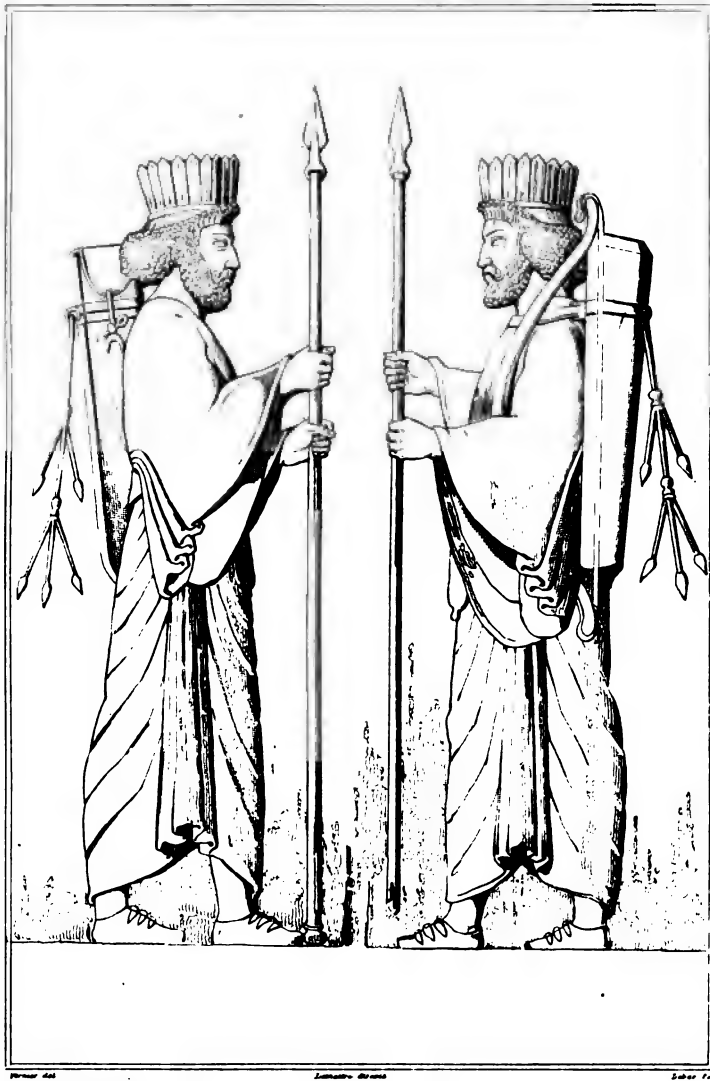


Plaque 10. Persepolis.

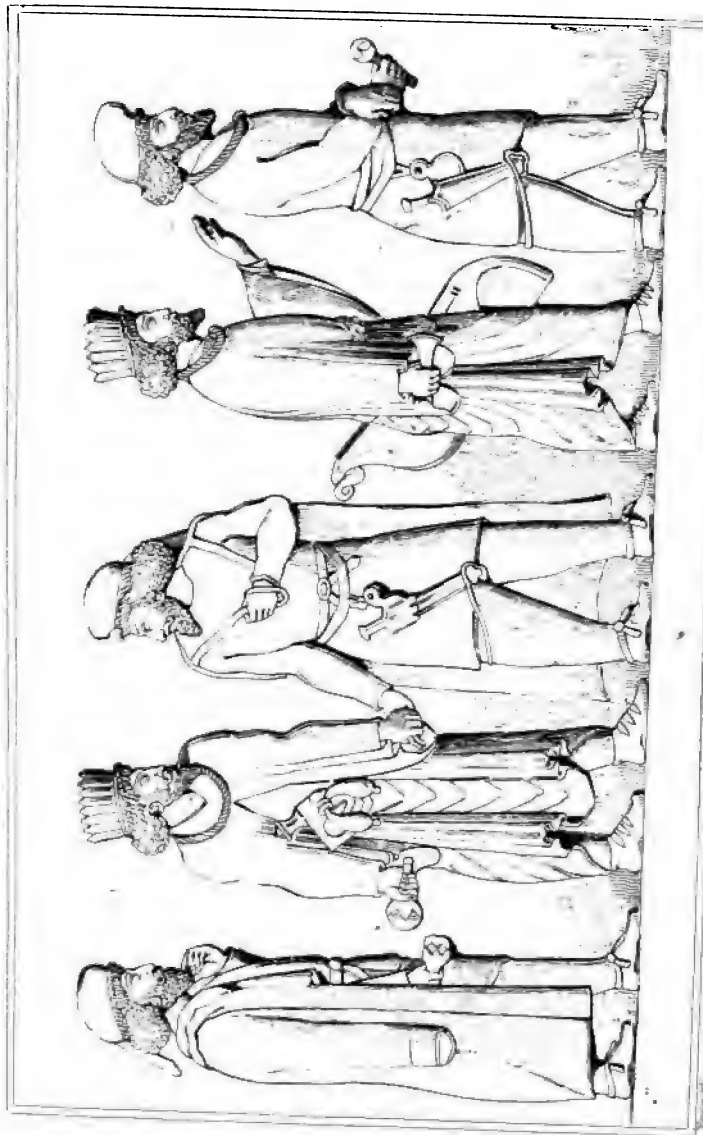
PERSE.



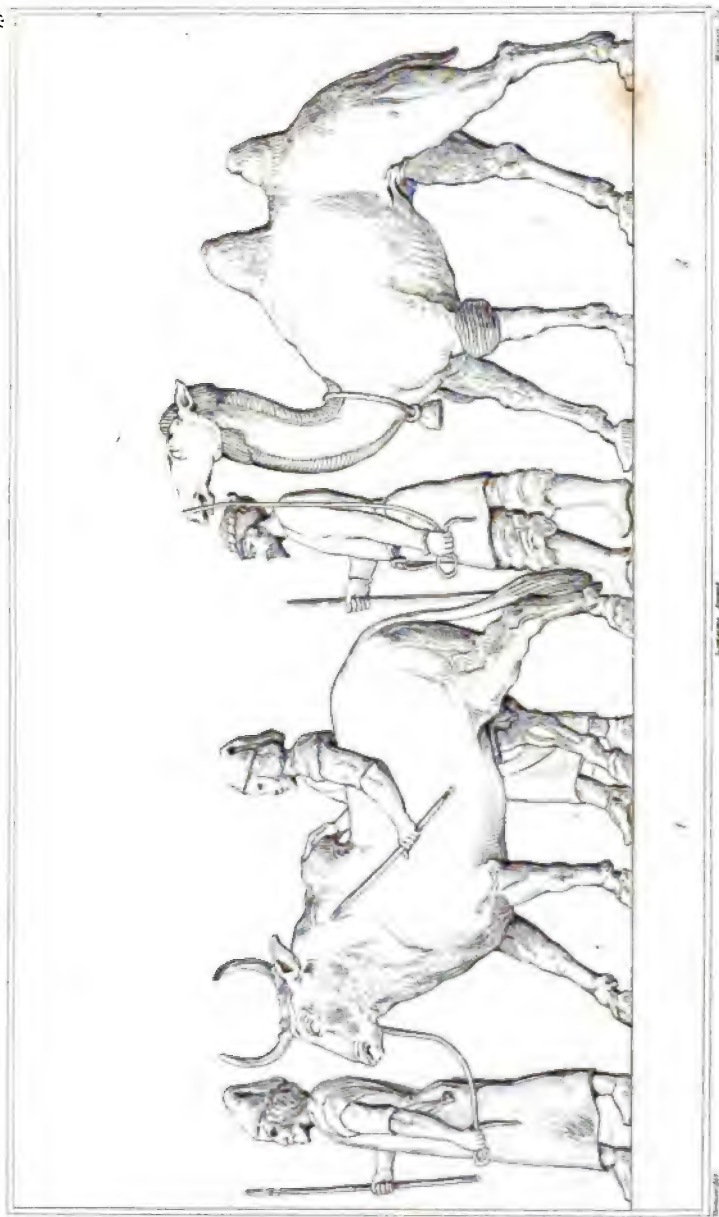
Lion et Taureau à Susse.



Daryaphores. Gardes du corps des anciens rois de Perse.



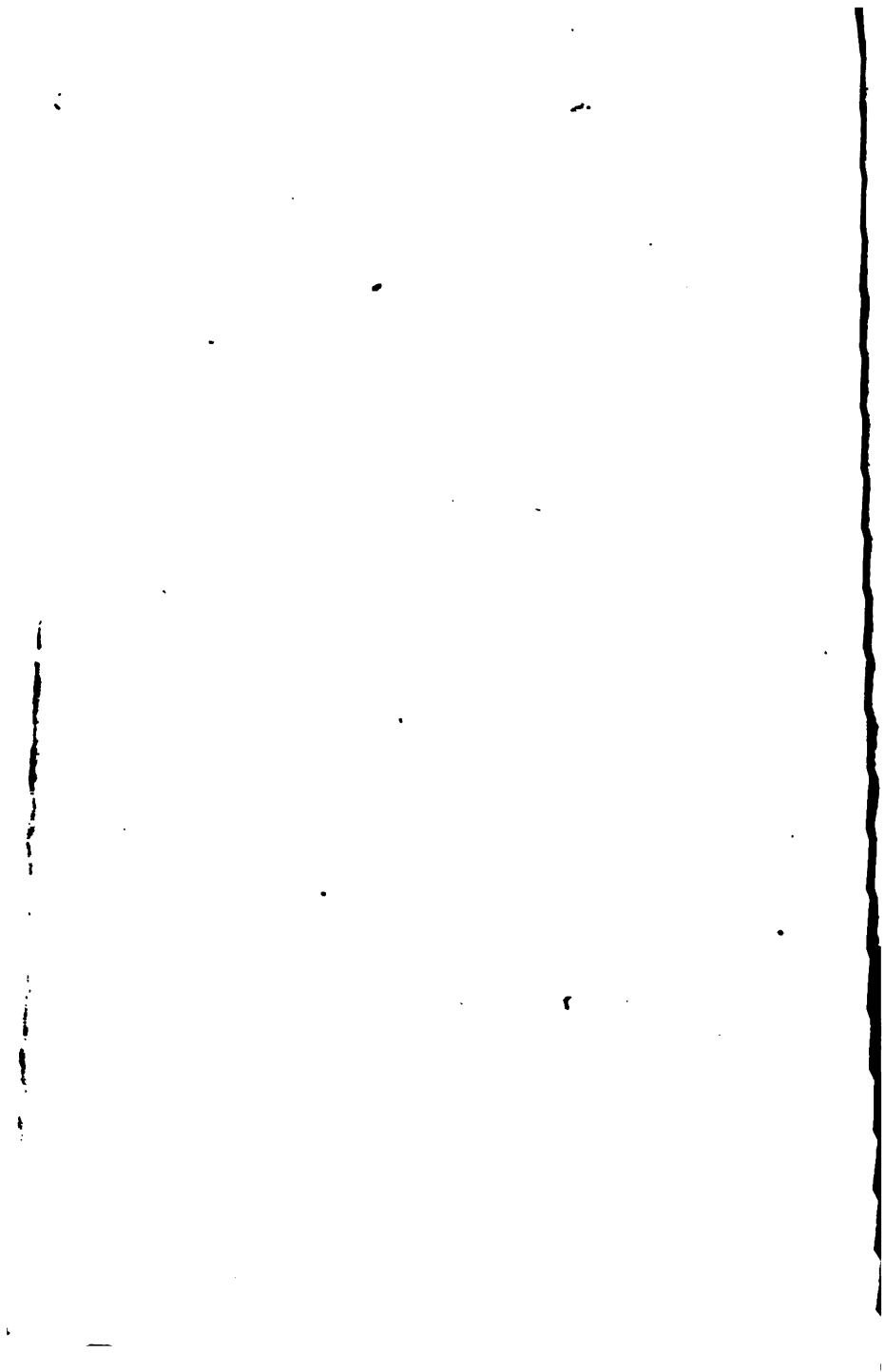
Personnages arrivés à Bagdad.

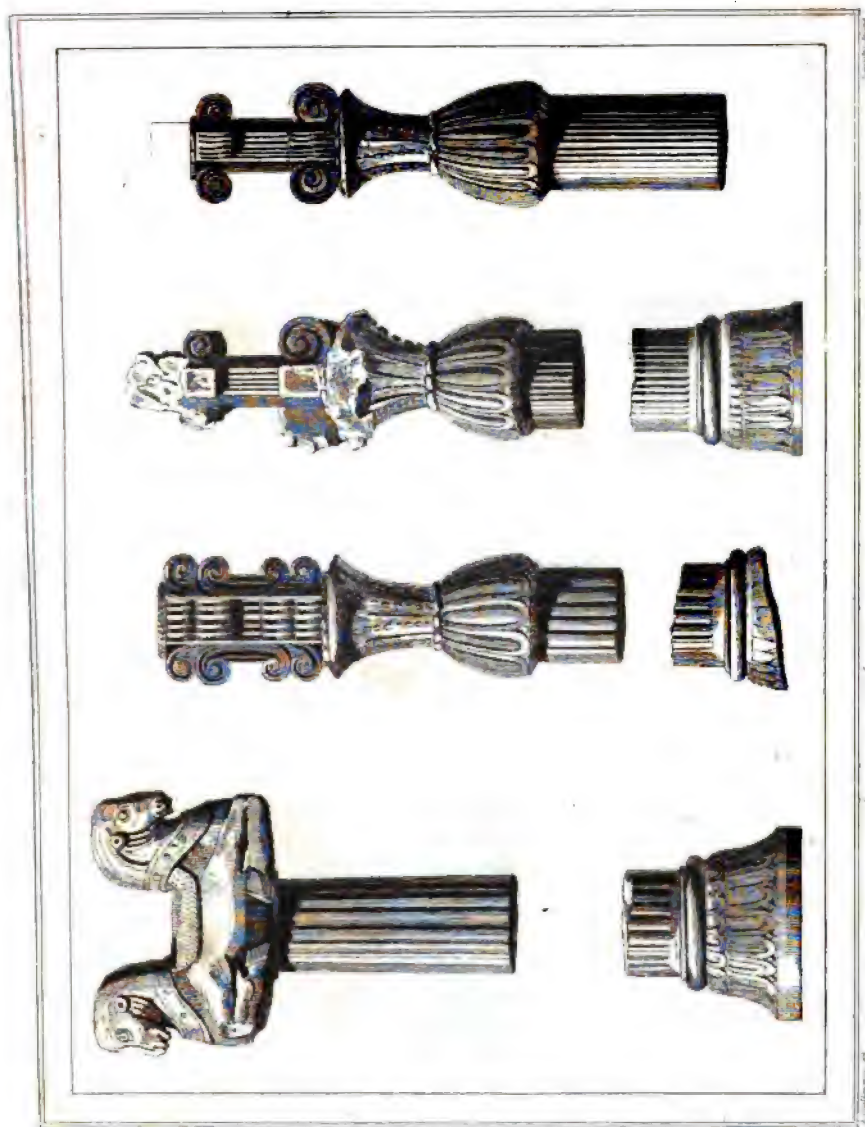


*Yehu et Tahomane
d'après un Bas-relief antique de Persépolis*

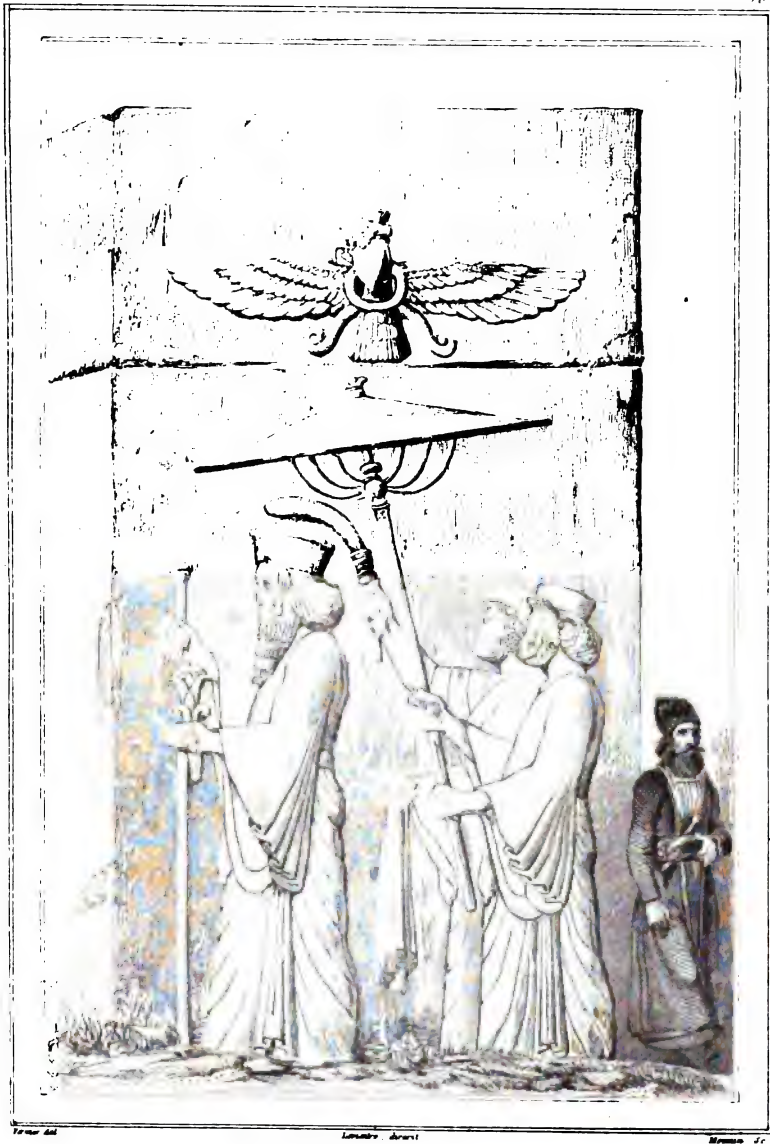


*1. Perses. 2. Perses.
(d'après un Bas-relief antique de Persépolis)*

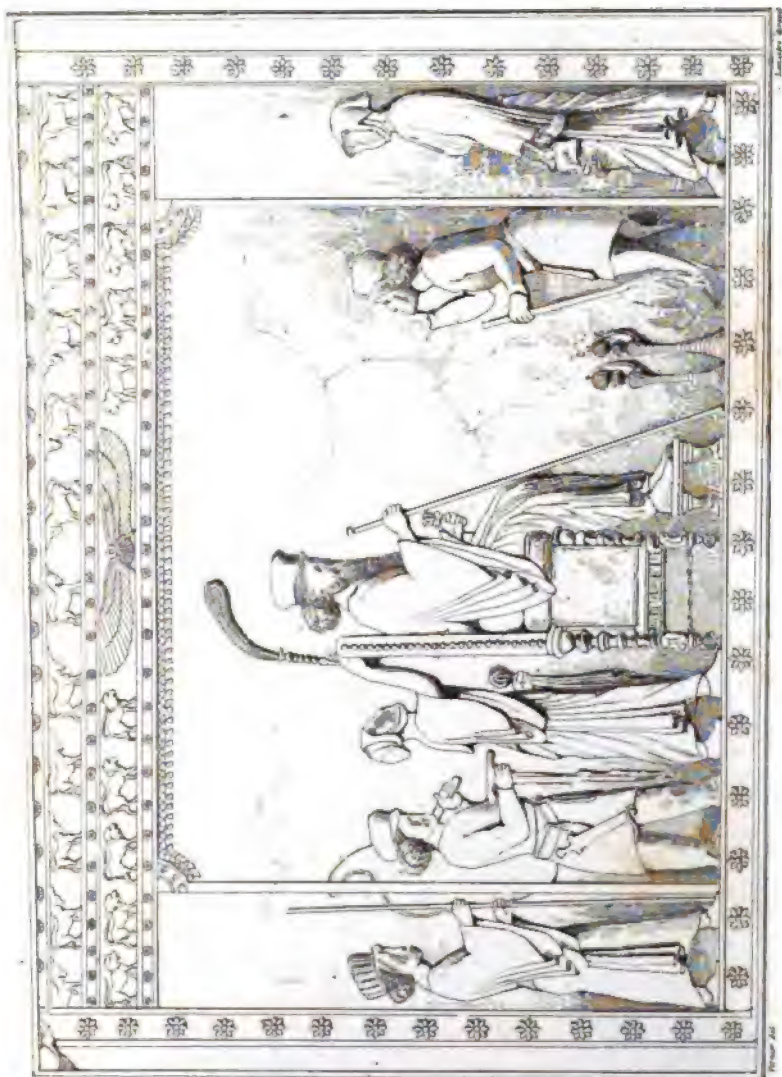




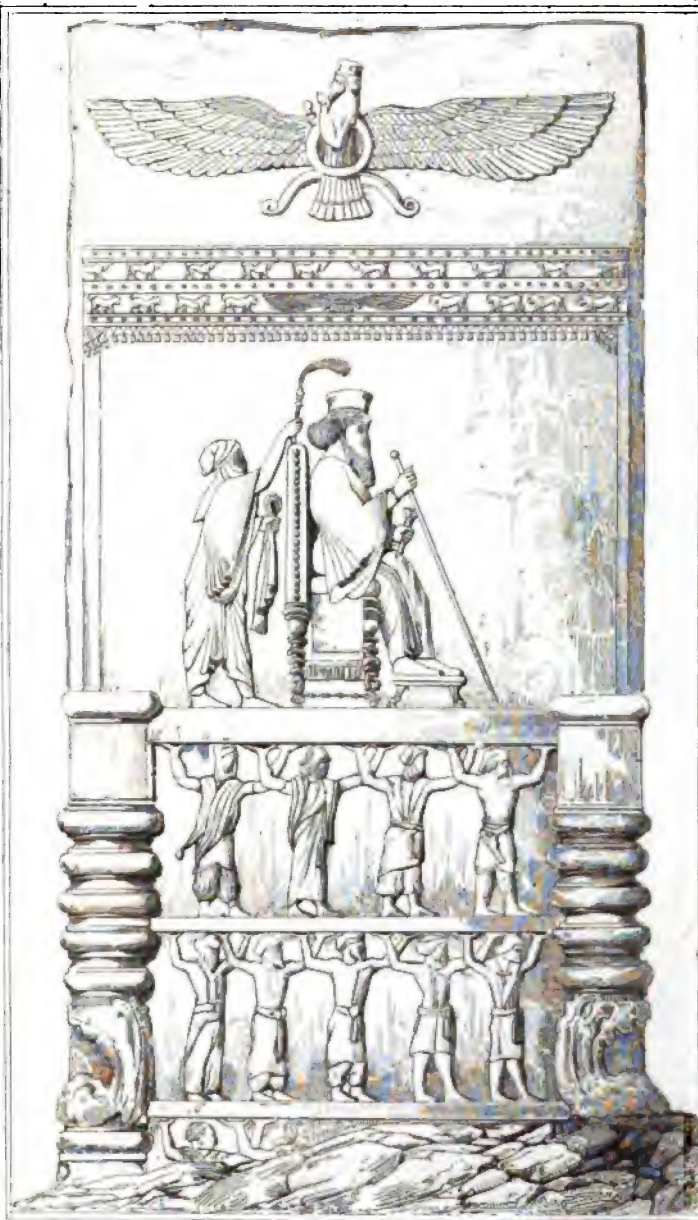
Les colonnes en bronze de Thèbes



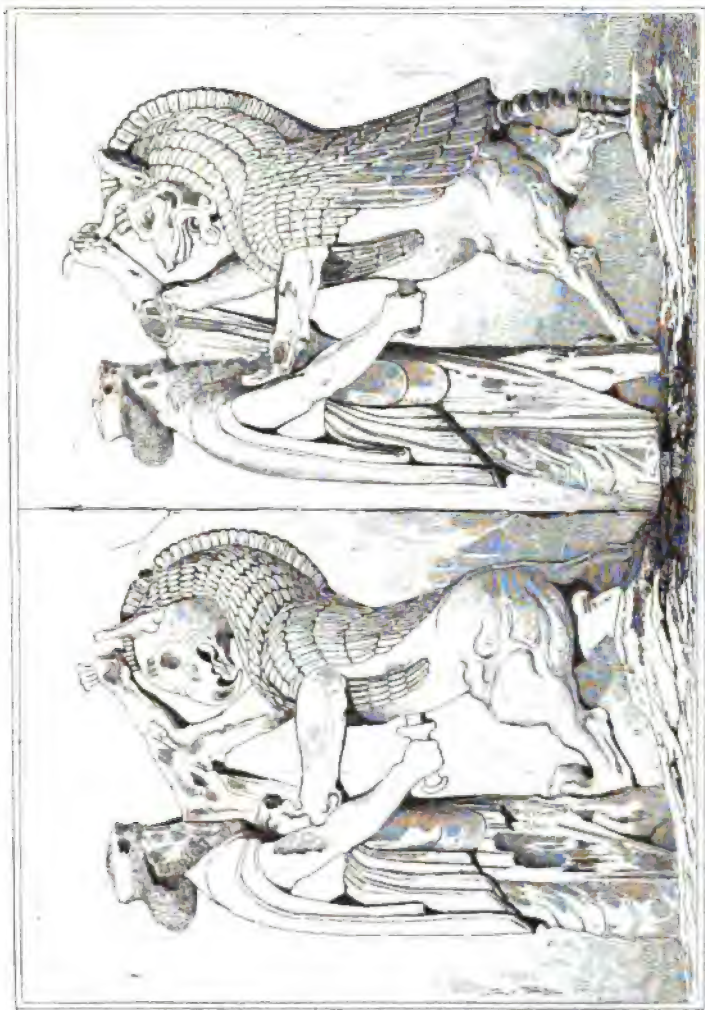
Roi accompagné de ses serviteurs.
(Bas-relief antique de Persépolis)



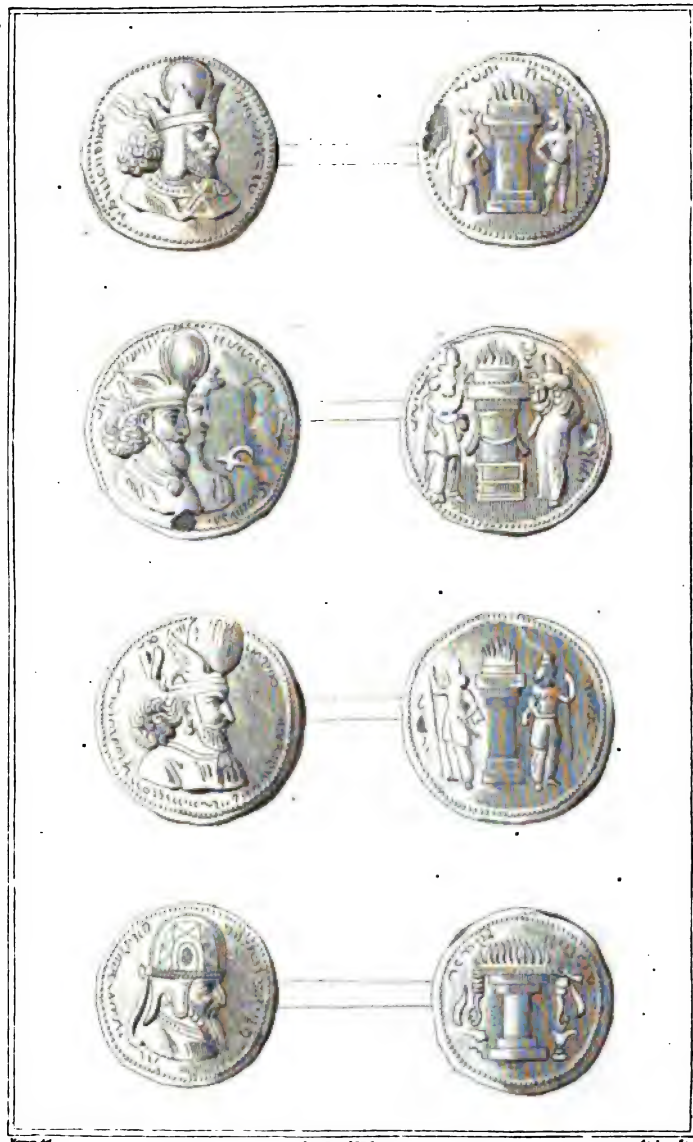
Per me son fine?



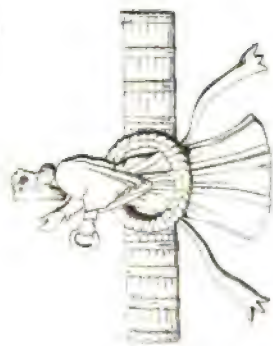
Assis sur son Trône.

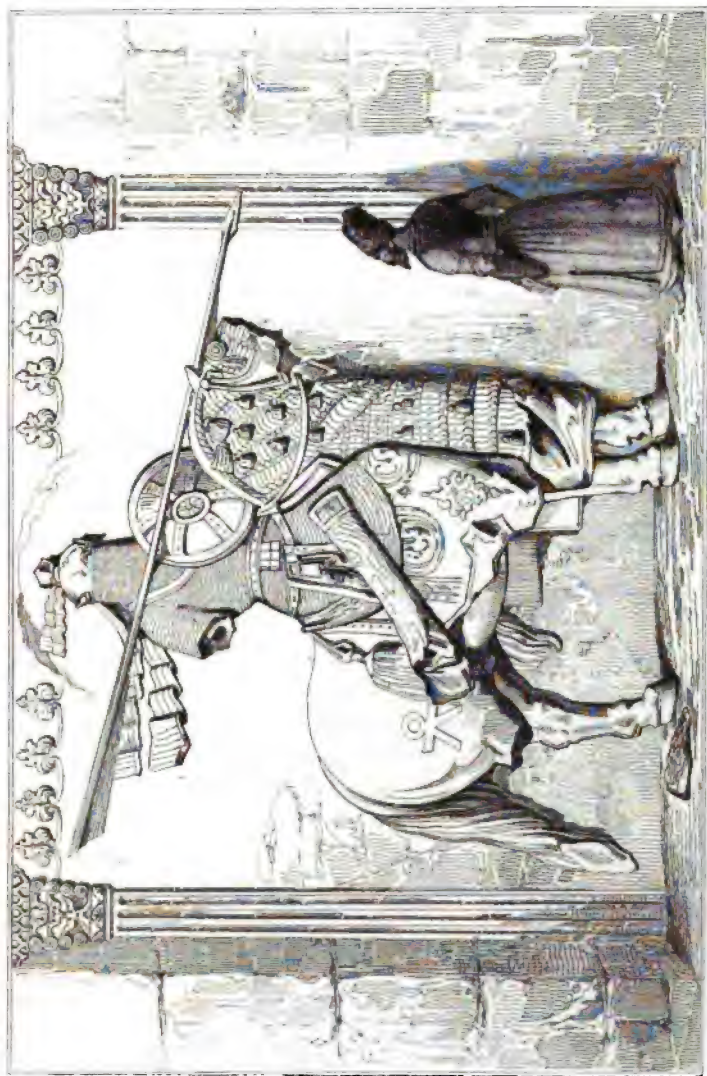


Tombes du Roi contre différents Monts.

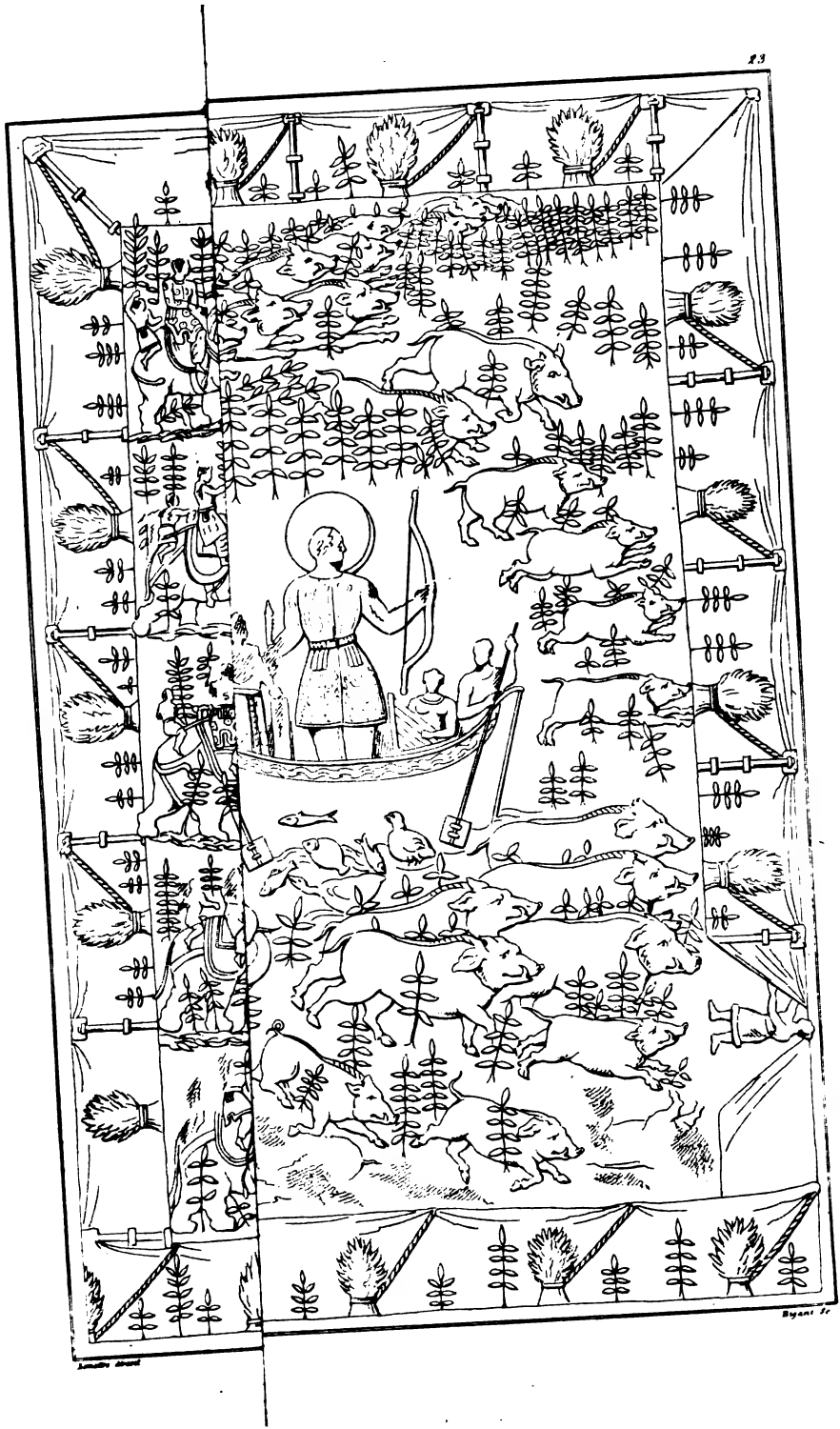


Médailles des Séjanides.

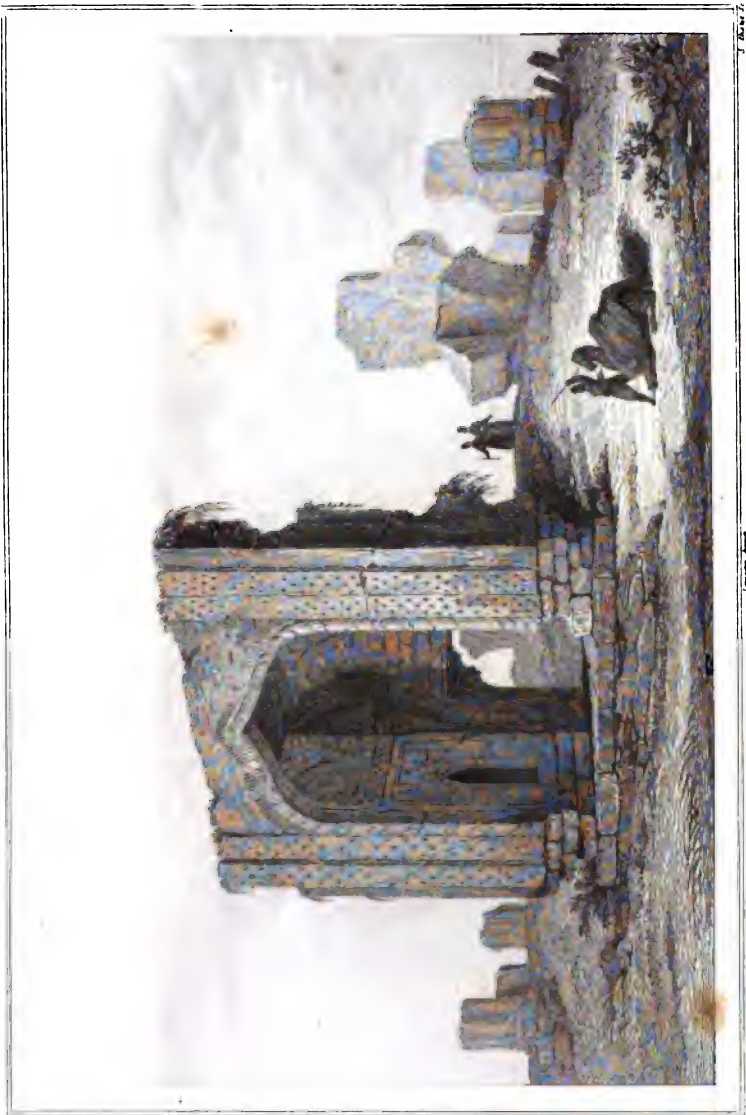




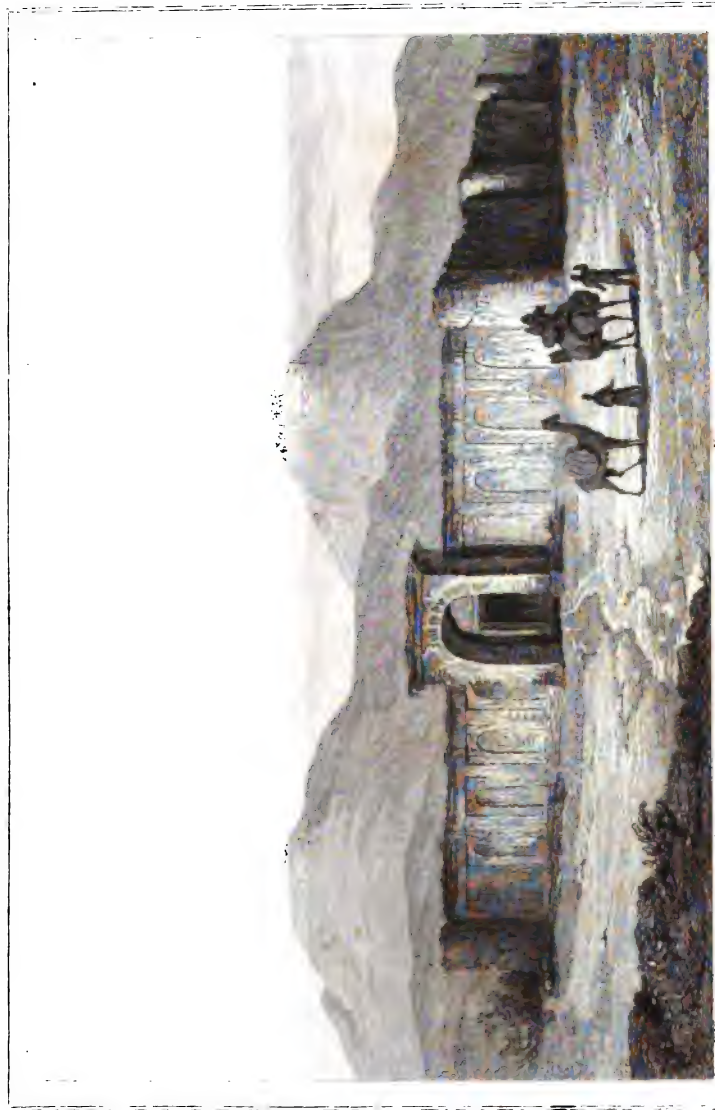
Perseus à l'entrée de Perses.







Restes d'une Mosquée à Téhéran.



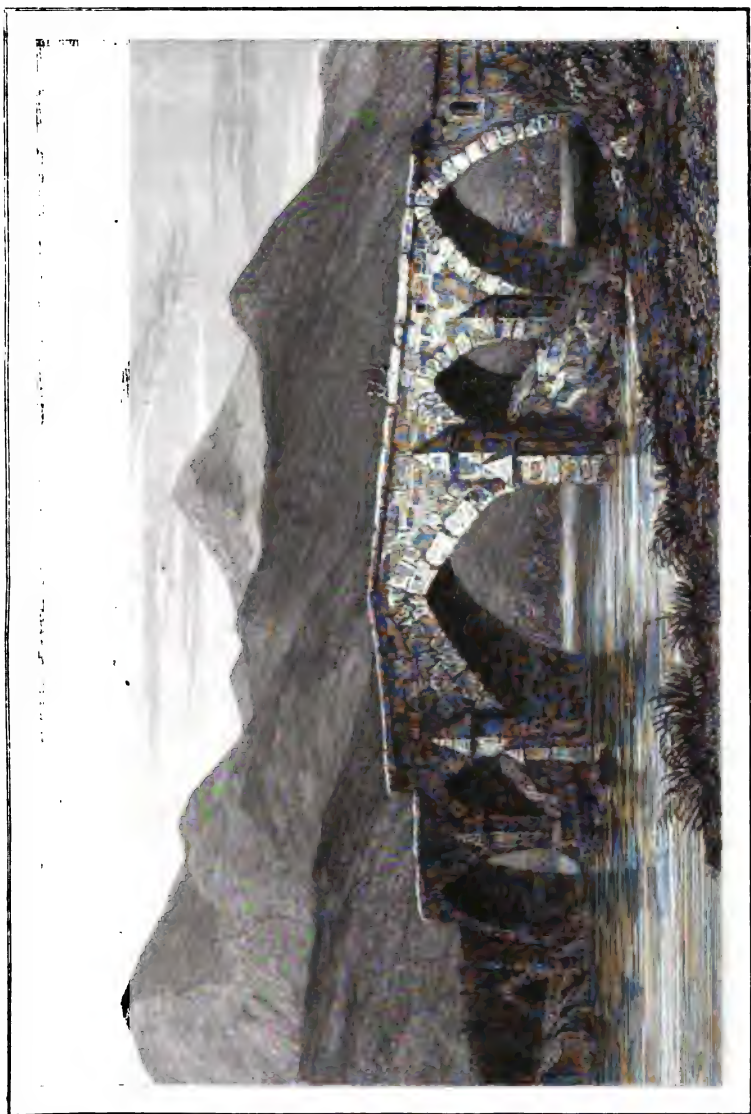
Gulek, near Tauris.
Gulek, near Tauris.



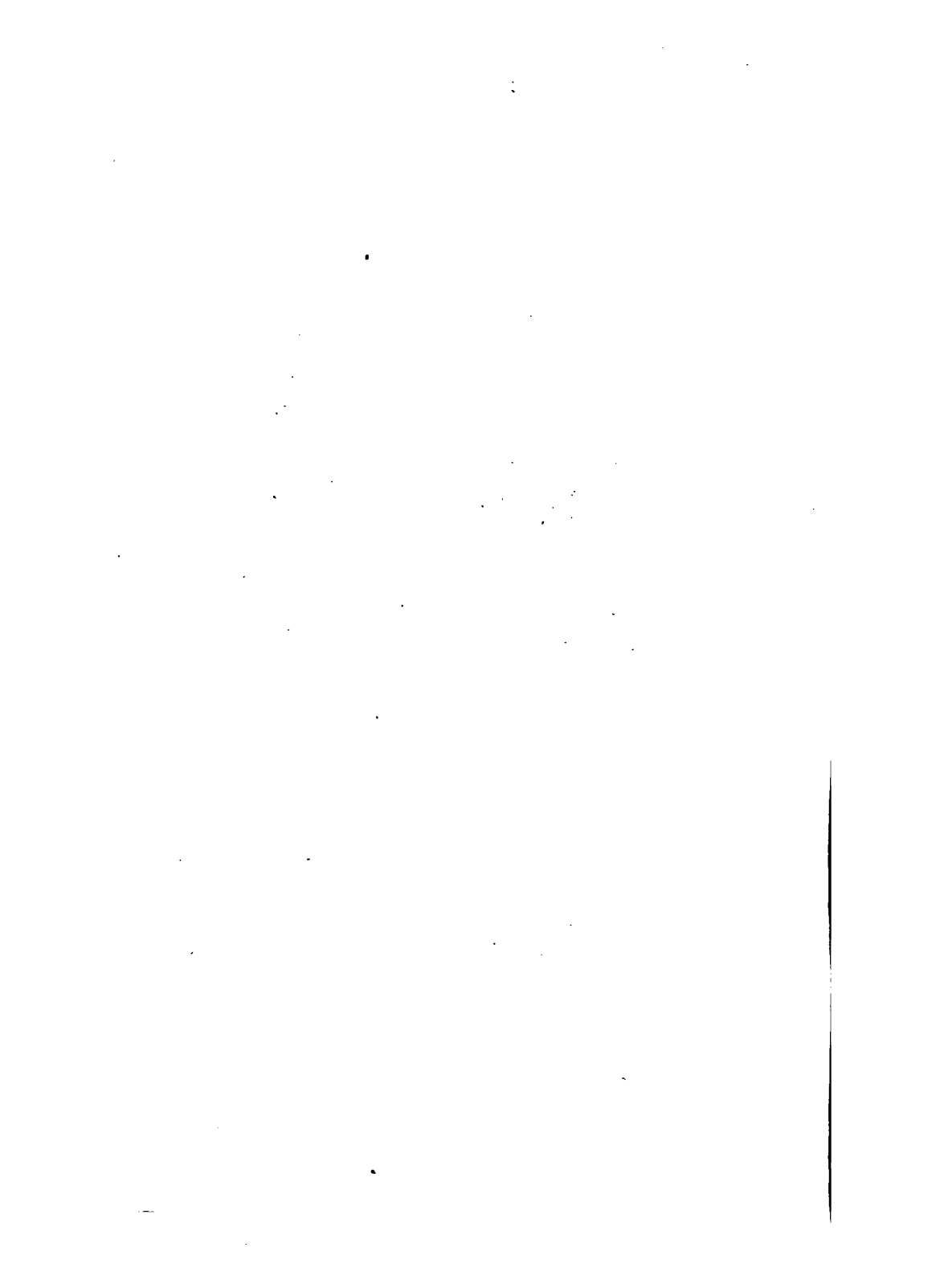
PERSE



Pons de la Lune.



Pont sur le Rhod-Cayon



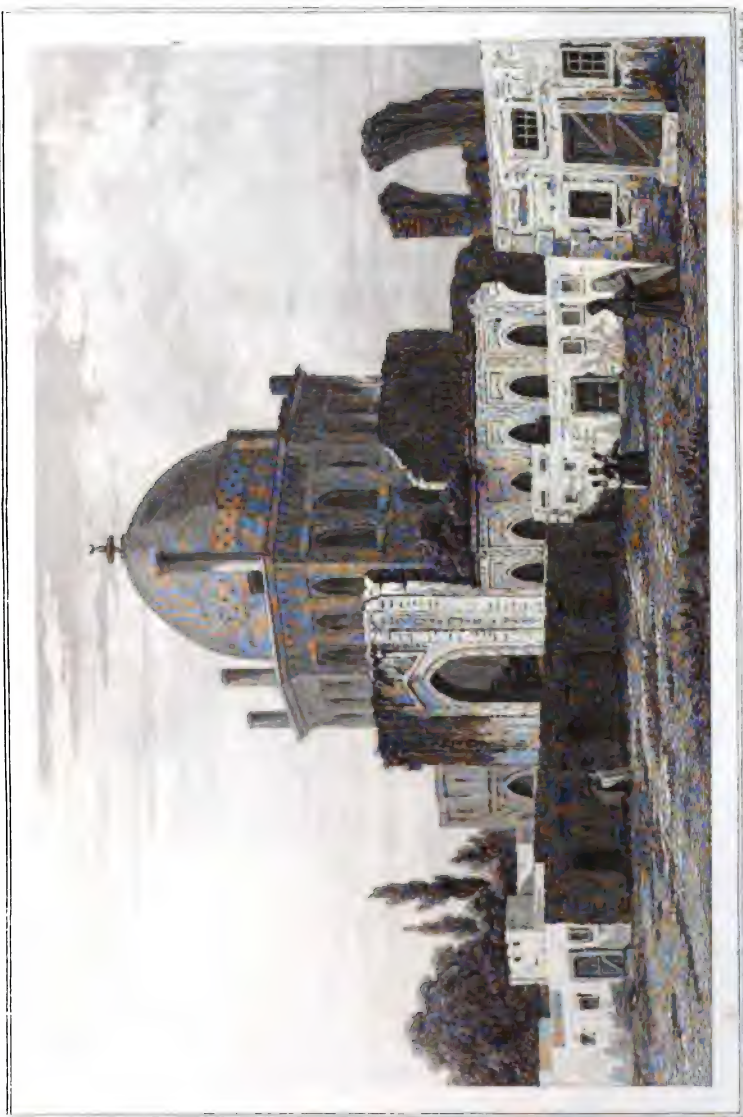


Lithography by G. B. Smith

Sultanhich

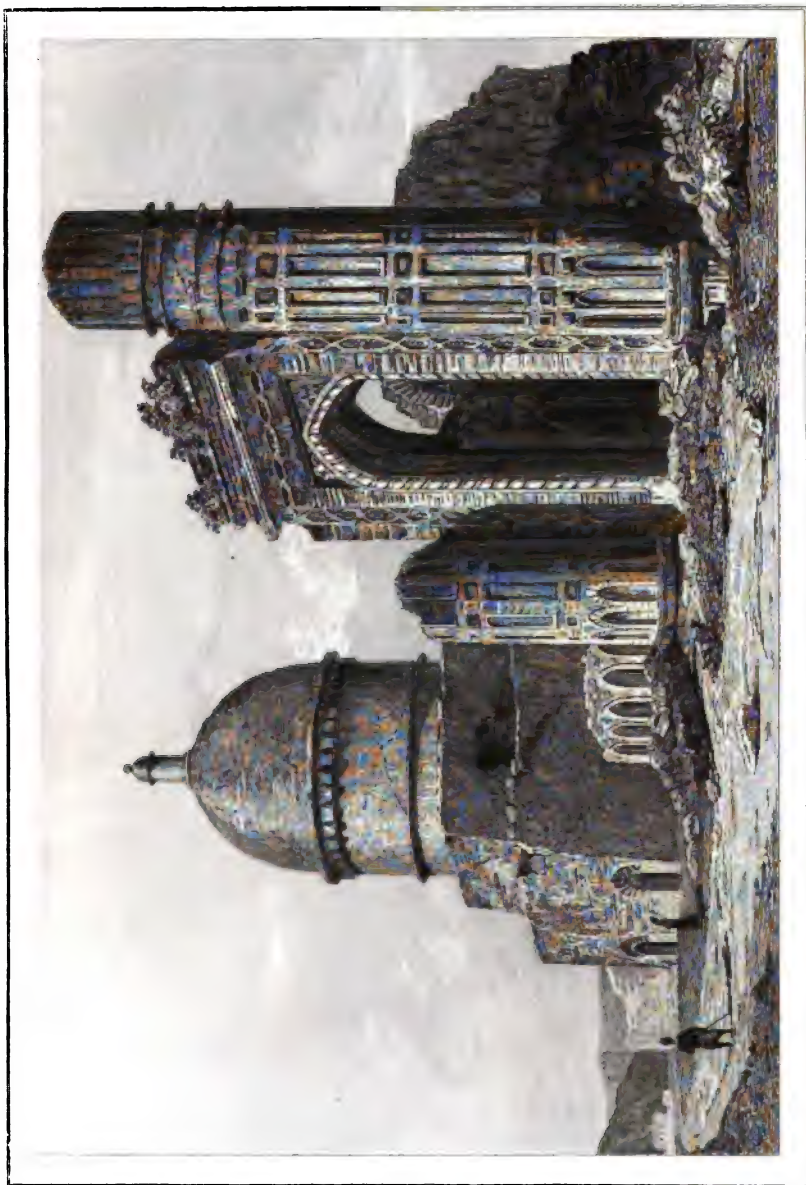
1. Plate 69

PERSE

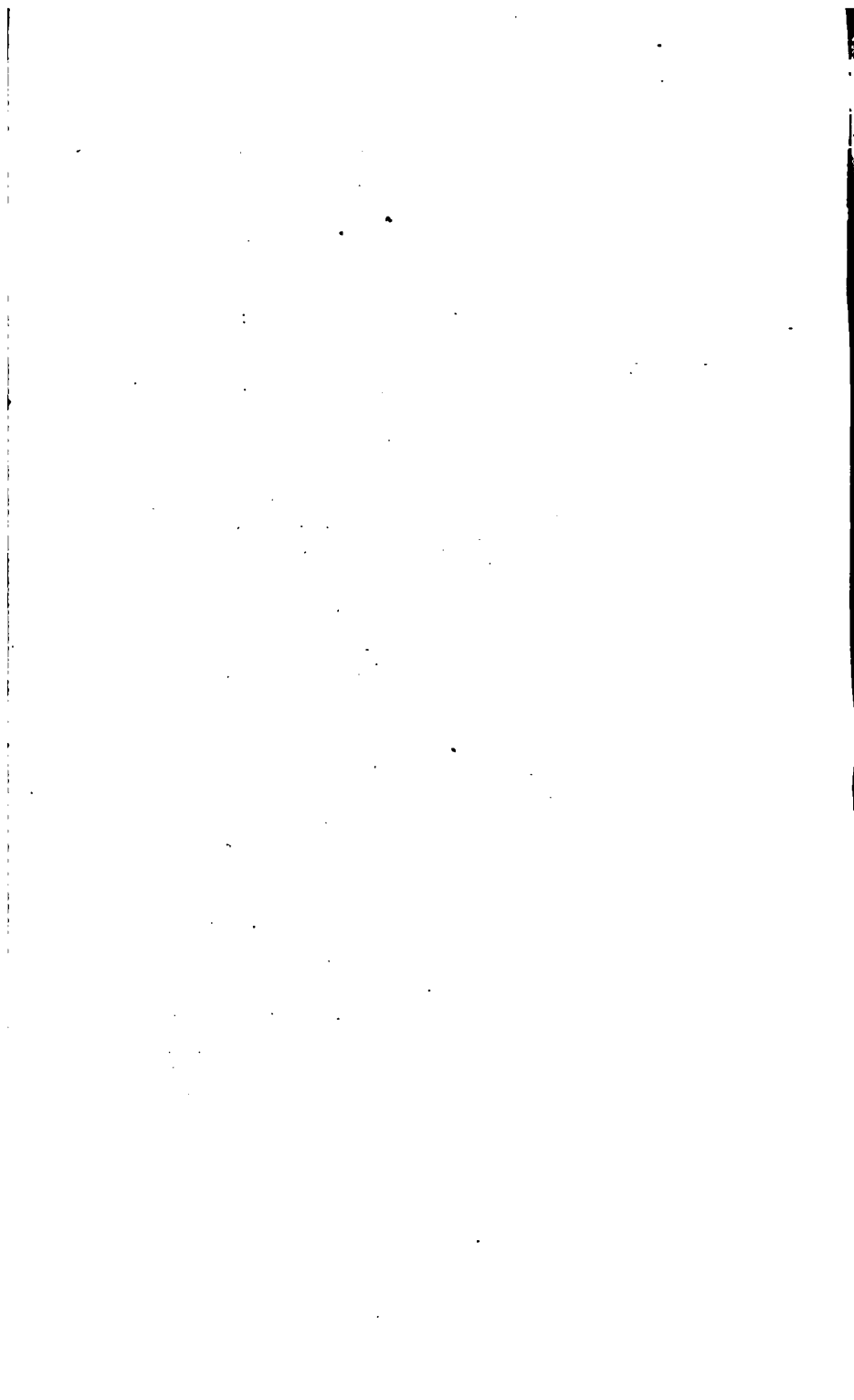


Grande Mosquée de Sultanah

PERSE



Mosquée sultane de Sultanah
Léonard Delux





Marquee colonnade de Persepolis.



L. M. de la Harpe

Portique de la Mosquée sultane de Soudanah

PERSE.

*Campi di Isfahan.*

PERSE



Shiraz & Shirazish.



Thron

РЕРСМ.

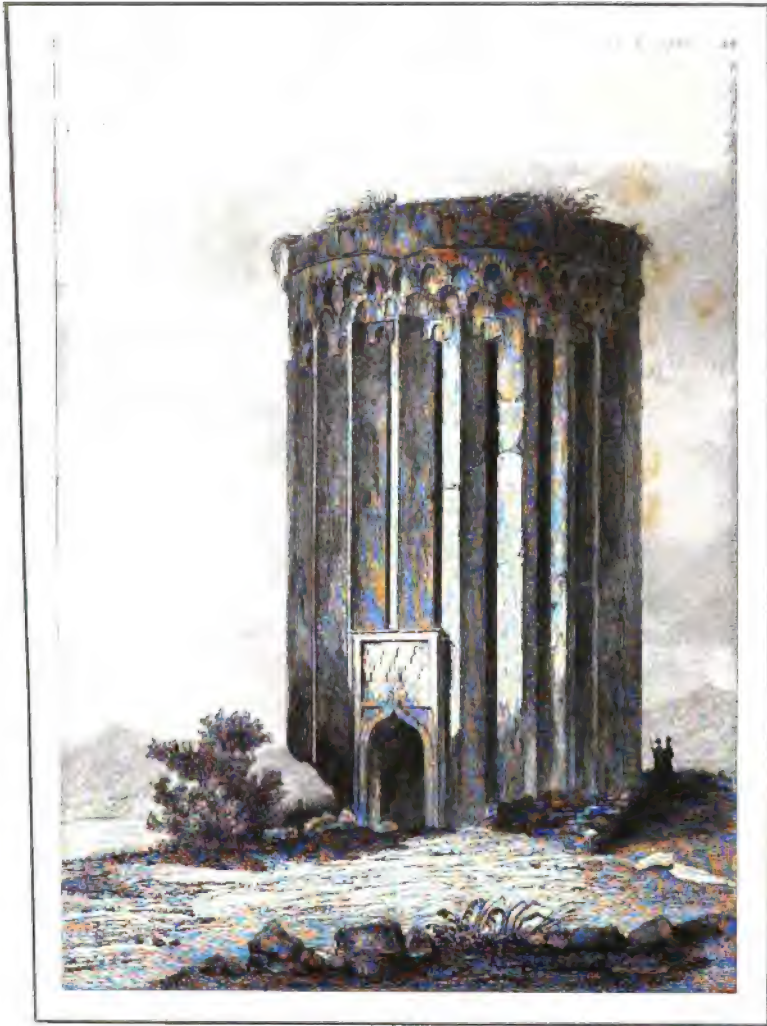


Maison de l'Amirgadier à Téhéran.

100

100

100



Ruines d'une Tour à Rei ou Ragis.



Conservatorio de Buenos Aires.

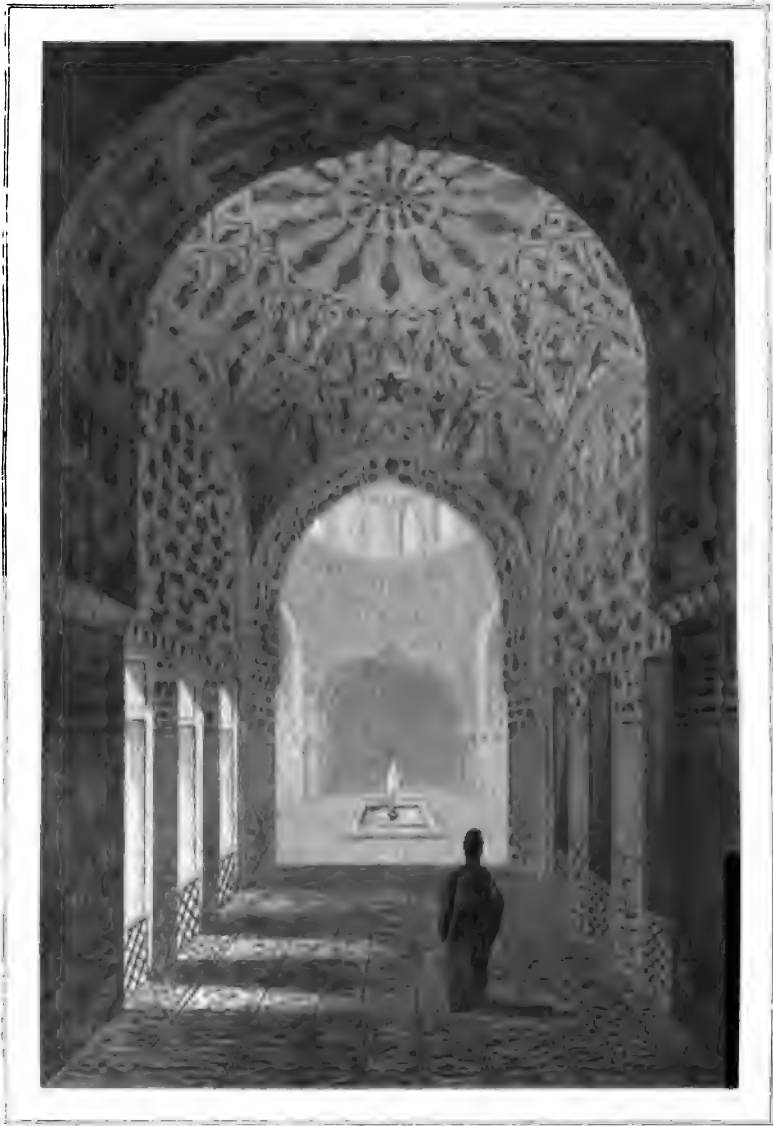


Bridge of Allahabad, A. Khan



Shah Rostam

Pont d'Alahverdi Khan



La Maison du L'in à Téhéran.

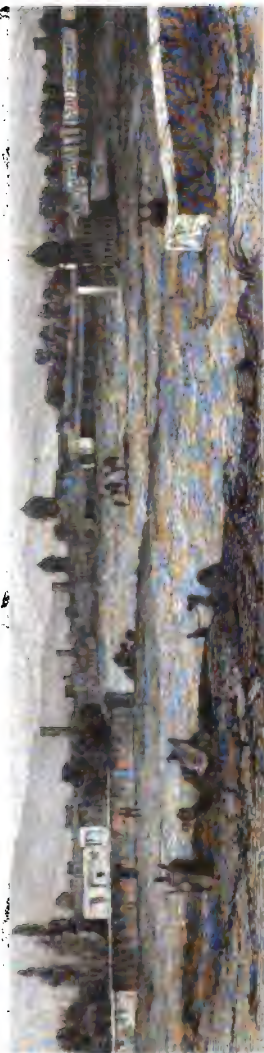


La Tour des Cornes à Isfahan.



Palais d'Assuérus: Salle du Parado.





E. H. H.

IERSE



Pont de Haïnam Khud.



Tombeau de Stefan



View of the

Sanctuary

16

Sanctuary of the Virgin

PERSE.

40



Shiraz, Persia

B. Woodman



Patrons de bagues à Benarhar.

Benarhar.

Benarhar.

Benarhar.



Musiciens à Bouscher.



Préparation de l'éléphant blanc. (Manuscrit du 6 Char-Nam)

PERSE.



Tombeau de Sijeh



Tombeau d'Abbas II.



Nader - Schah

PERSE.



Nizam-Ali Khan



Mehmed - Khan



Yousaf Ali

Lionel Lincoln

Charles J. S.

Feth-Ali-Schah?



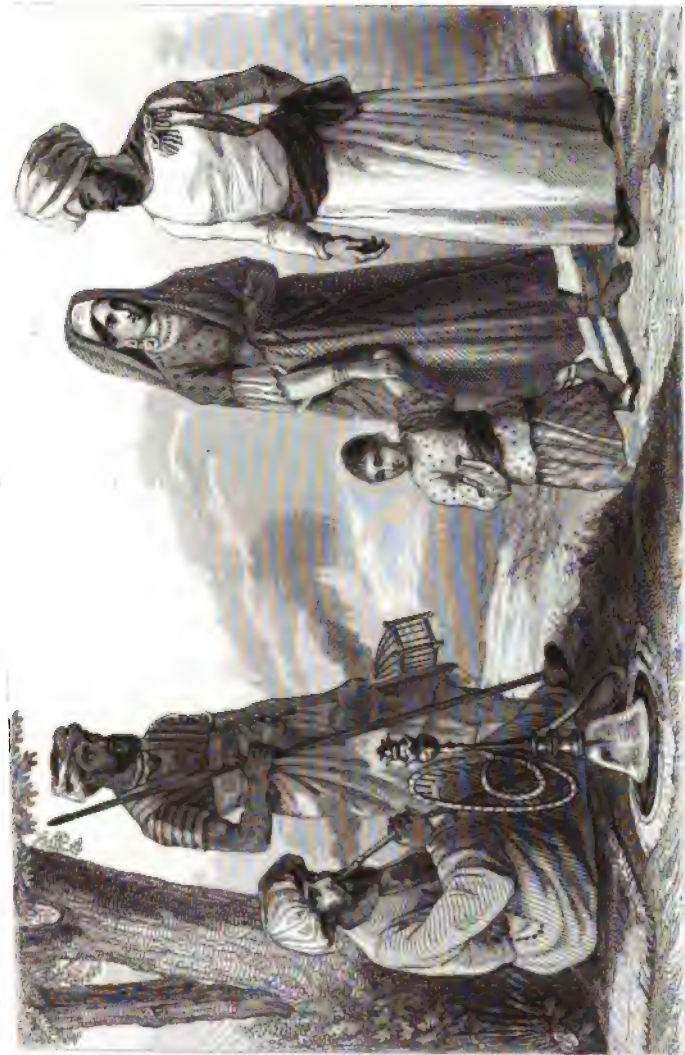
Abbas-Mirza?



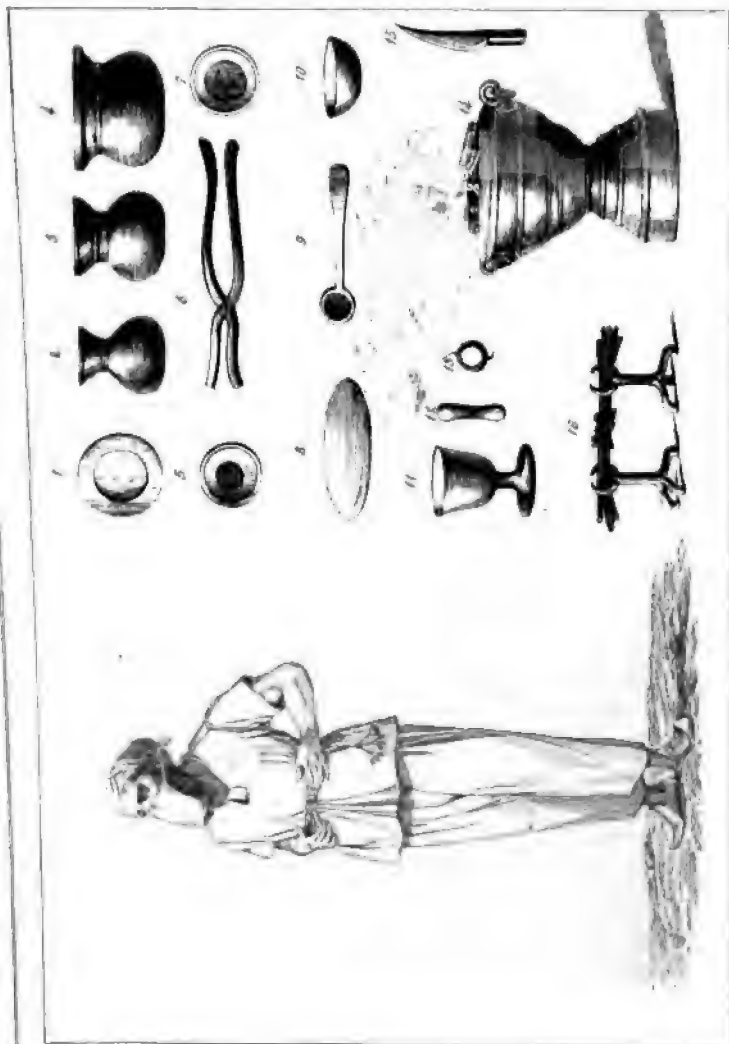
Femme 'Guébre'

1

PERSE



Chaharmahalé fumeur de tabac *Parce de Bombay*



1. *Les objets en métal de la collection de la ville de Valenciennes*

PERSE.



*Imprimerie de
G. Lindemann*

1

1

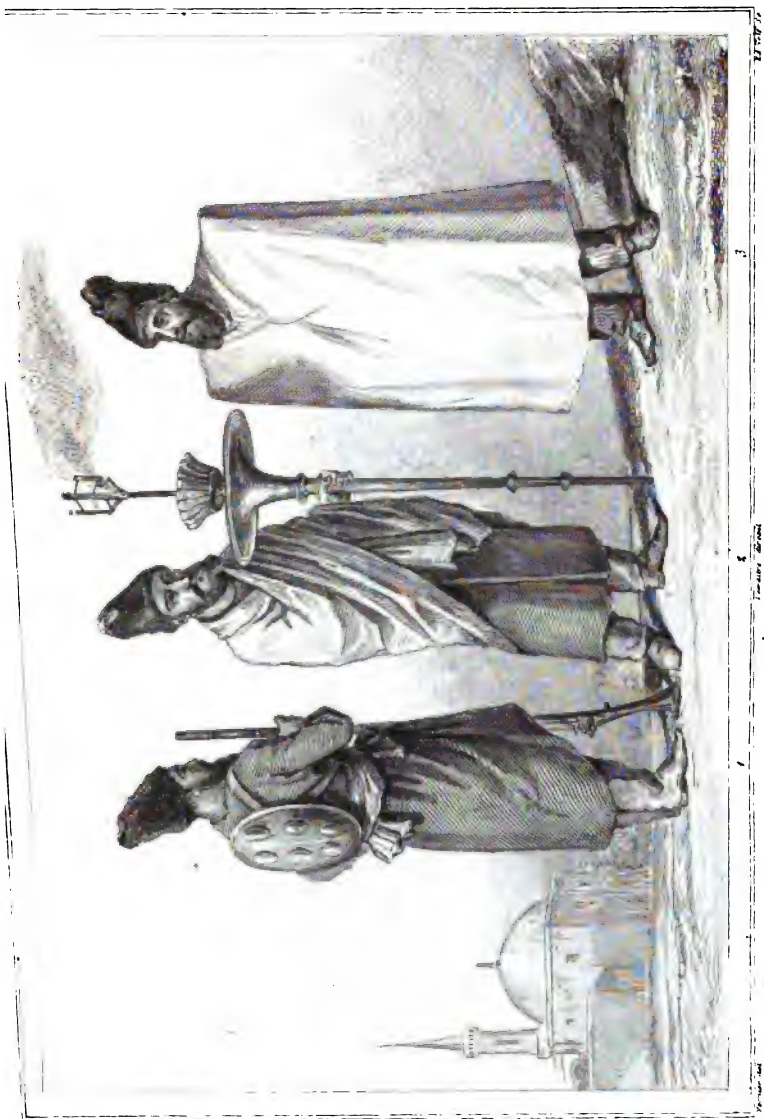
1



Maria allant au devant de son époux. (Après une Reprise.)



Naturata du Maxenderang



Souverains divers.



Danceuse persane, d'après une Peinture.



Pays Georgian, d'après une peinture.

1

1

0

PERSE.

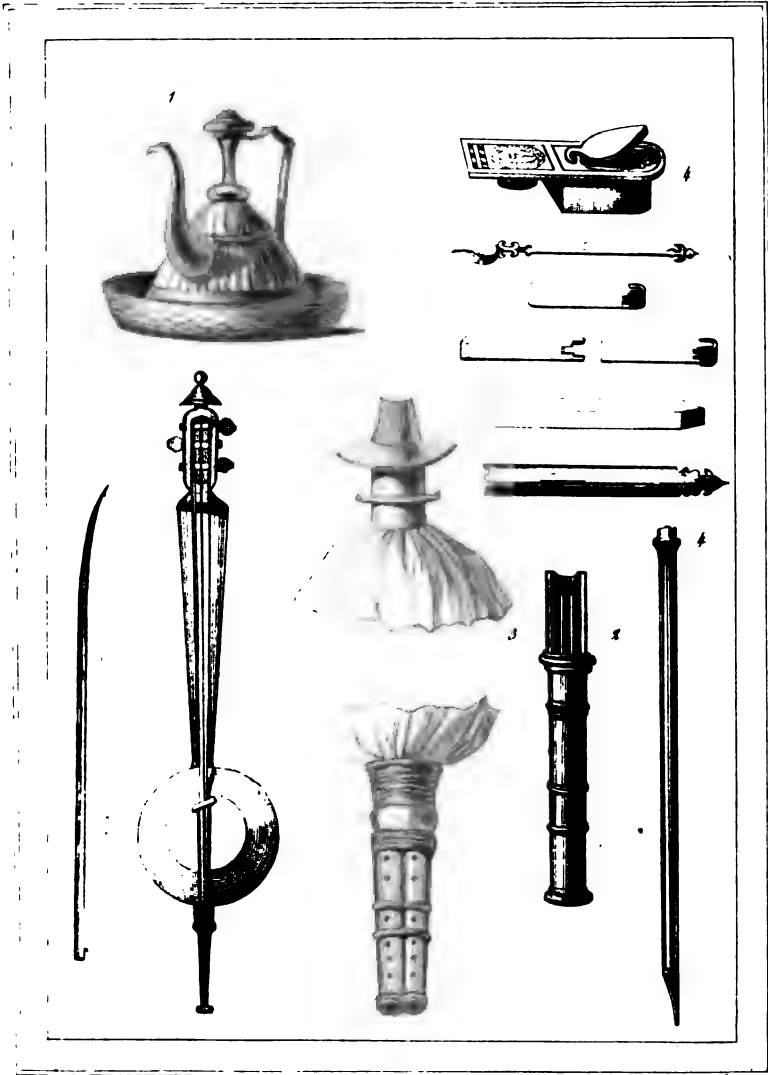
66



Dame posant dans l'intérieur du Harem, d'après une miniature



Dame persane dans l'intérieur du Harém, d'après une Perse.



1. *Apfich*, sorte d'aiguille. 2. 3. Instruments de musique. 4. *Noten* ou des pour l'écriture





Temple de

L'édifice de

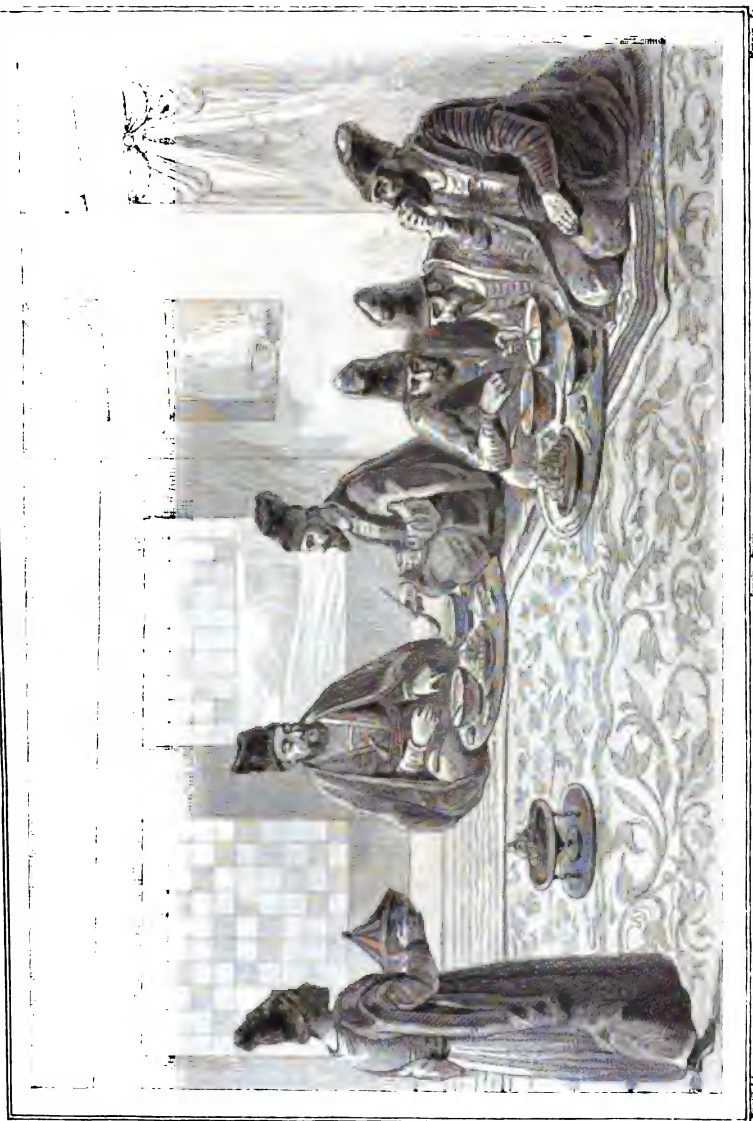
Le temple de

Caravan des Persans

1

1

PERSE



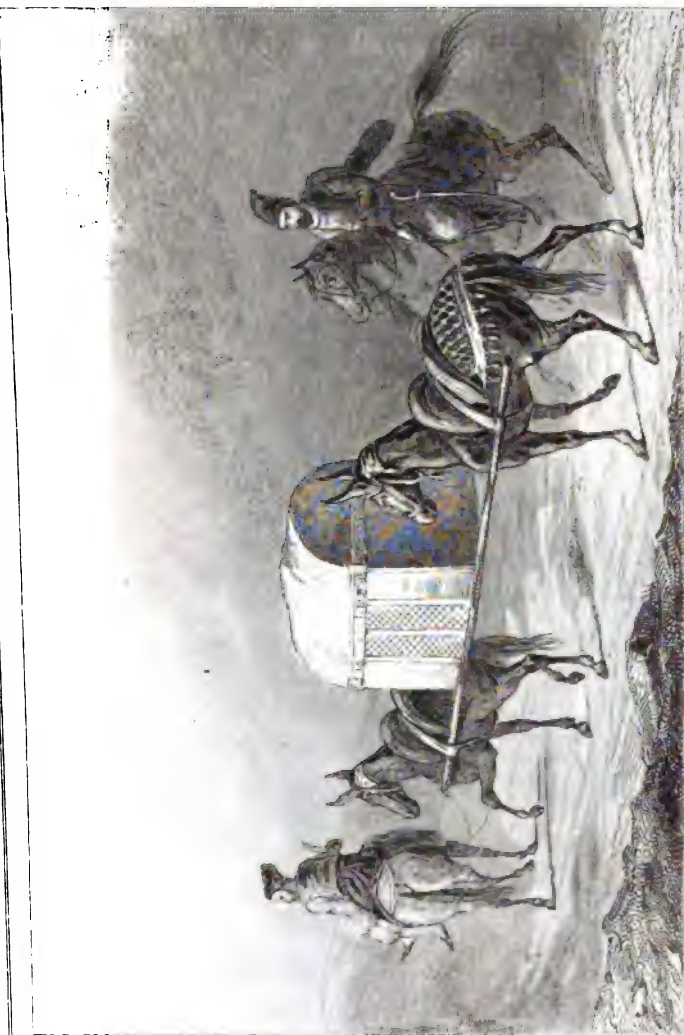
*Vignette d'après
D'après le Musée de
Téhéran*



Femmes Persanes.



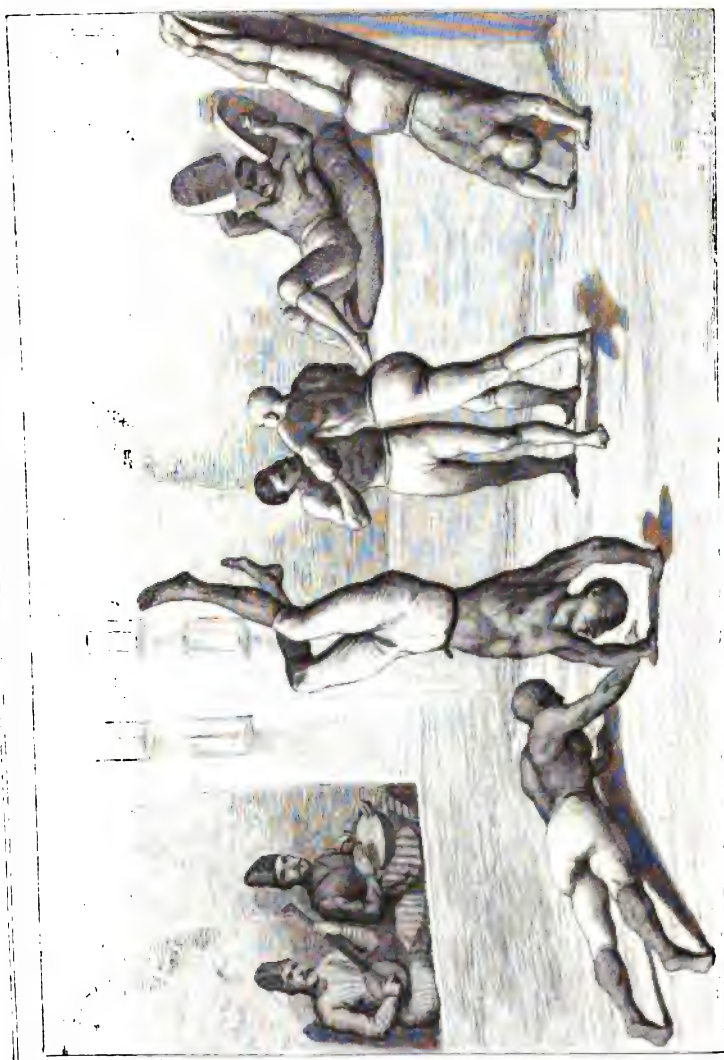
Nizam Khan





Soldato Persiano

1873



Gymnastique





Le Kralgoun.

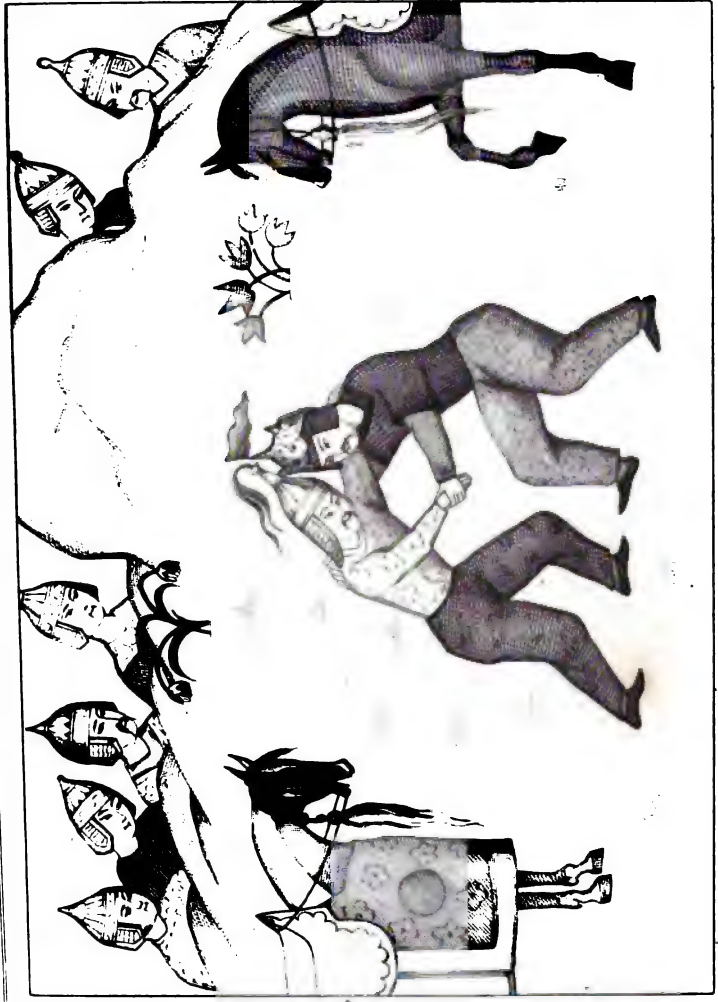


Source du Roy - Study.

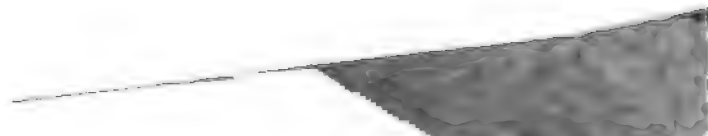


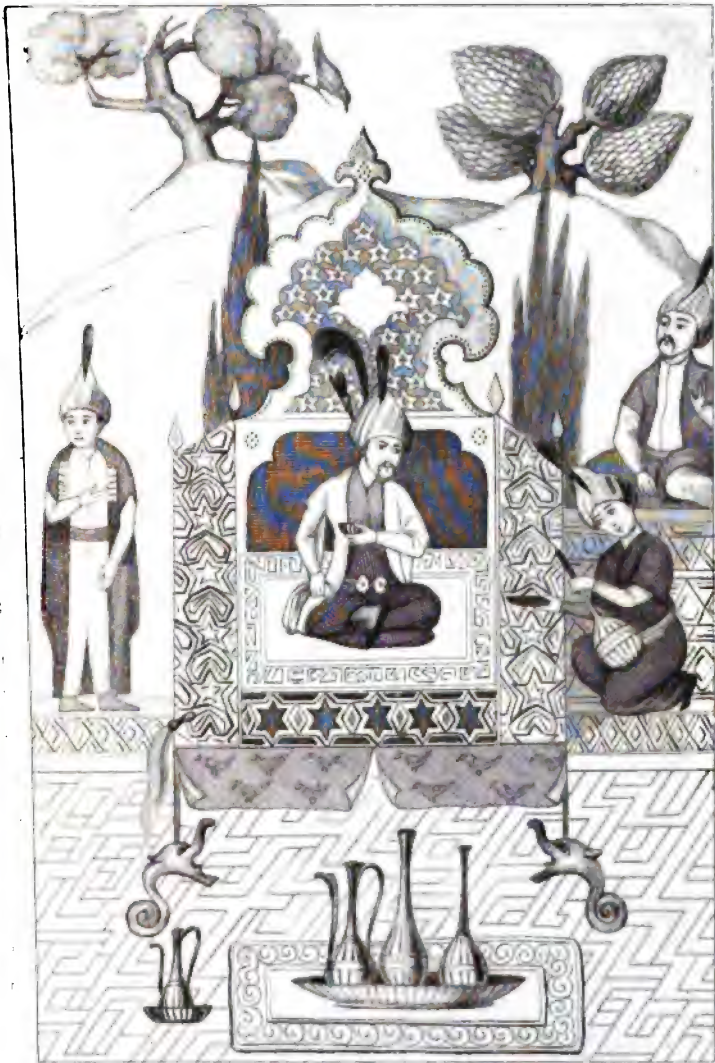
Cherriers combattant. (d'après un Manuscrit du Shah-Namah.)

PERSE.

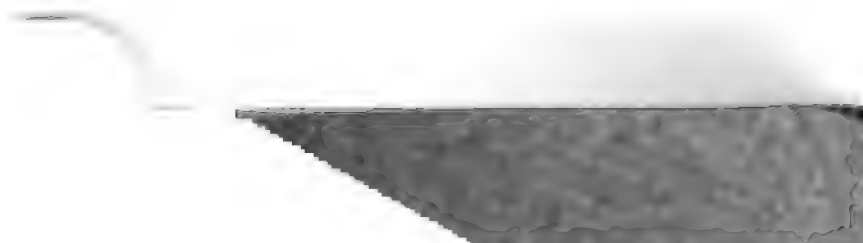


Scène de la vie persane (d'après un Manuscrit du Schah-Namah)





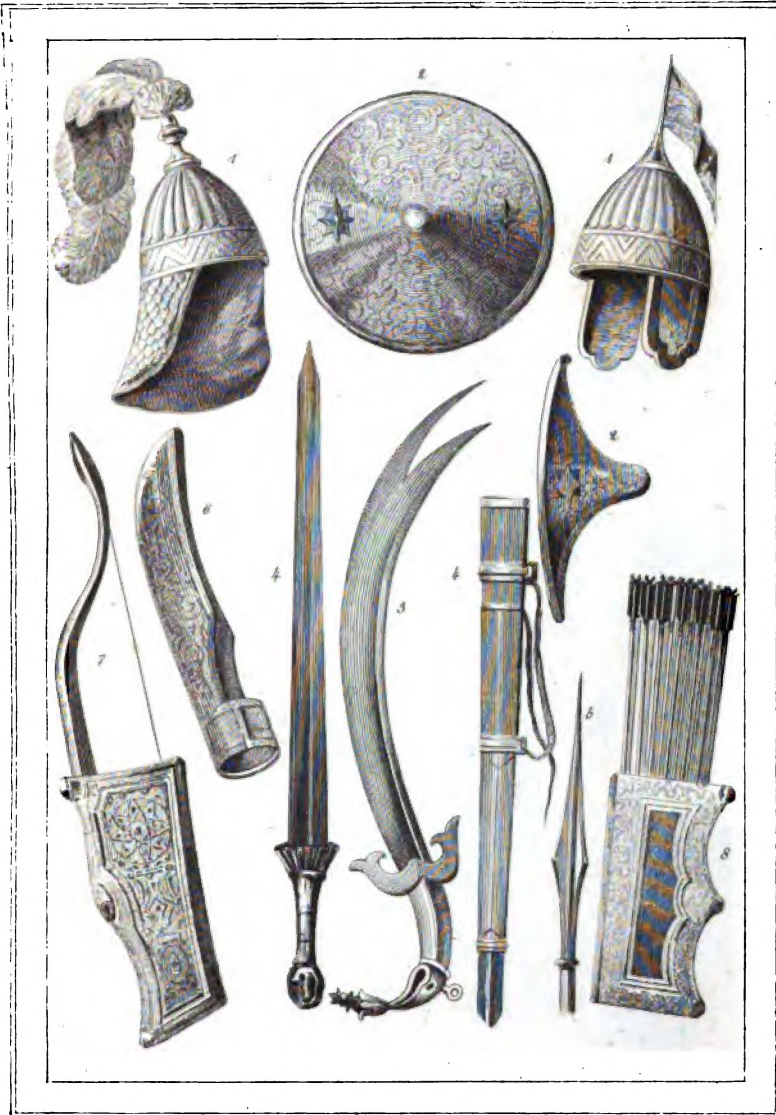
(Peinture d'après le Shah-Namah.)





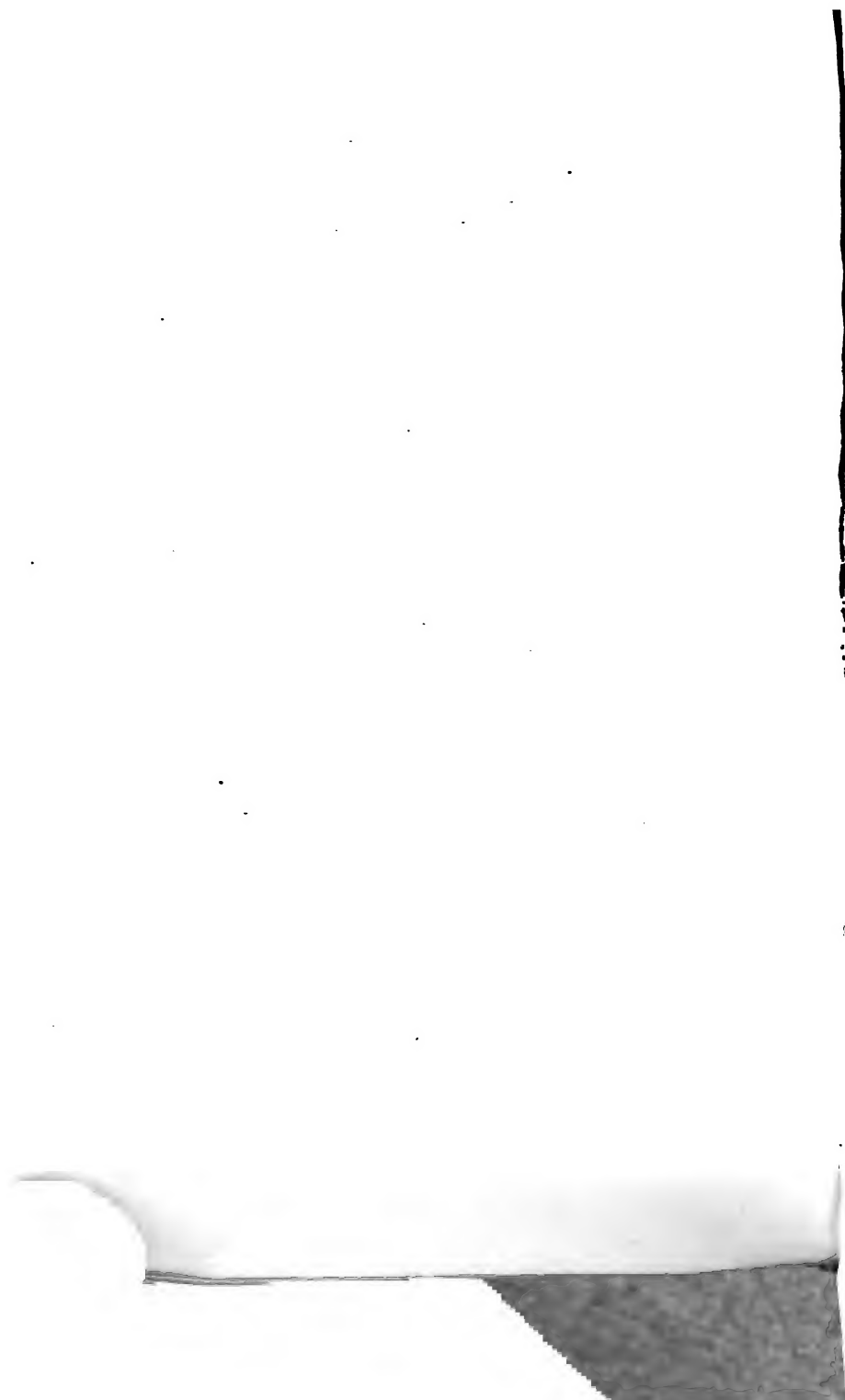
Blind men, d'après une fable.

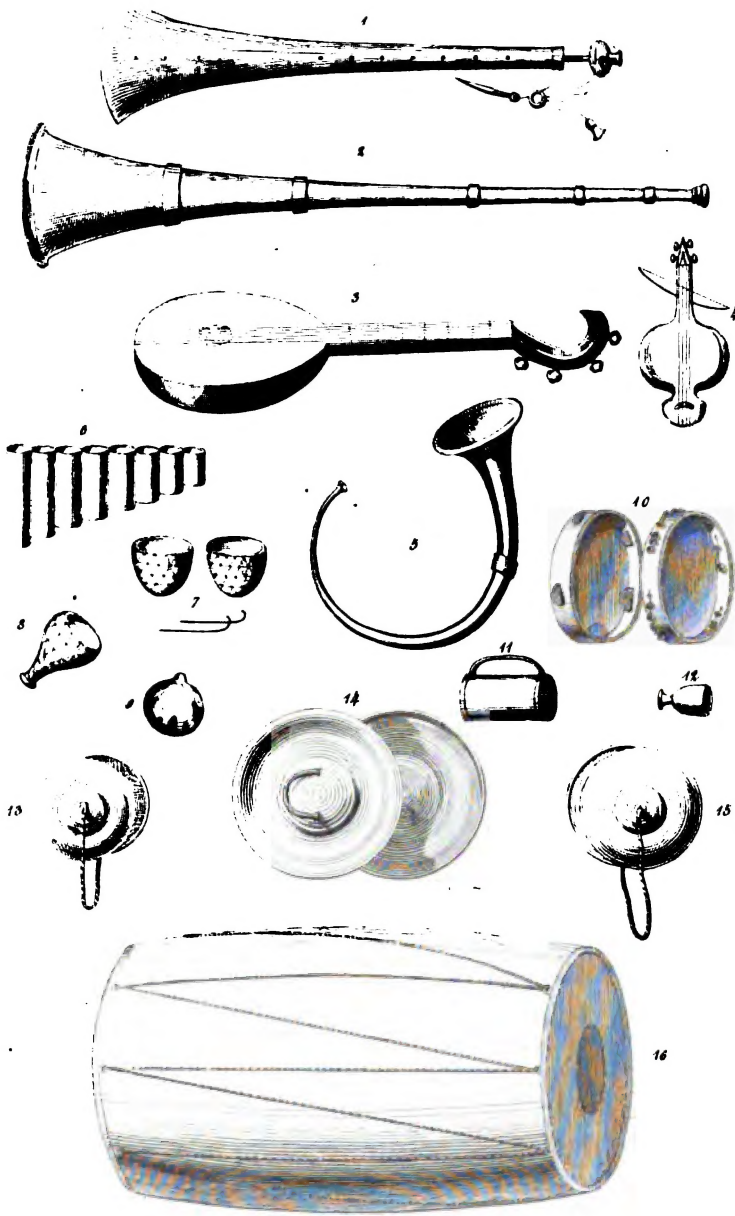




Samuel Smith

Armes persanes.





Instrumente de Musica

